
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878492 6

P. J. Galvin

LE PRÊTRE

DANS

LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION

LE PRÊTRE

DANS

LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION

OU

DIRECTOIRE DU PRÉDICATEUR EN CHAIRE ET AU SAINT TRIBUNAL

ET

RECUEIL DE SERMONS

pour les Missions, les Retraites, les Dimanches et les Fêtes de l'année,
de Panégyriques et de Sermons de circonstance.

Par l'Abbé J. BERTHIER, M. S.

Euntes in mundum universum,
prædicate Evangelium omni creaturæ. (Marc, xvi, 15)

6ème EDITION

revue, augmentée de plus de 70 sujets
et enrichie des plus beaux passages du P. Le Jeune, de Bossuet, de Bourdaloue,
de Massillon, de Pascal, de Lamennais, de Lacordaire, etc.

[illegible]

CHEZ L'AUTEUR
A LA SALETTE par CORPS
(Isère)

MAISON de la BONNE PRESSE
8, rue François 1er
PARIS

[illegible]

DÉDICACE

A NOTRE DOUX SAUVEUR ET SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ENVOYÉ PAR SON PÈRE AUX HOMMES POUR LES ÉVANGÉLISER

A LA VIERGE MARIE

LA MÈRE ET LA REINE DES APÔTRES

AUX SAINTS PRÉDICATEURS

VINCENT FERRIER, FRANÇOIS XAVIER, JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,

FRANÇOIS DE SALES,

VINCENT DE PAUL, PAUL DE LA CROIX,

LÉONARD DE PORT MAURICE, ALPHONSE DE LIGUORI

QUE NOUS CONJURONS

DE RÉPANDRE LEUR ESPRIT SUR CEUX QUI LIRONT CE LIVRE

APPROBATIONS DIVERSES

IMPRIMATUR sexta Editio

Gratianopoli, die 1a Octobris 1899.

PAILLET A.
Vic. gén.

Entre les nombreuses lettres de félicitations reçues, à l'occasion de nos éditions précédentes, de plusieurs Cardinaux et d'un bon nombre d'Évêques, nous ne reproduisons ici que les plus explicites:

» Nous approuvons et recommandons aux prêtres et aux séminaristes la 4e édition du *Prêtre dans le ministère de la prédication*, dont les premières éditions ont été si favorablement accueillies du clergé. Un grand nombre de prêtres ont été heureux d'y trouver, avec des prônes pour les dimanches et les fêtes, des instructions pour les retraites et des conseils pratiques pour en diriger les exercices. Plusieurs sociétés de missionnaires ont fait de ce livre leur manuel.

» Cette 4e édition ajoute aux précédentes de notables améliorations et additions.

» Le Tome Ier offre aux prêtres la direction la plus sûre pour annoncer la parole de Dieu et administrer le sacrement de pénitence avec fruit. On y trouve les décisions les plus récentes du Saint-Siège sur la juridiction.

» Le Tome II, sous le nom de glose, renferme une doctrine chrétienne des plus complètes. Un curé y puisera tout ce qu'il est nécessaire d'exposer aux fidèles, commenté par des traits nombreux et bien choisis, qu'il pourra varier chaque année. Cette exposition simple et claire des vérités de la foi, nous paraît être, de nos jours en particulier, ce qu'il importe le plus de rappeler fréquemment en chaire. L'ignorance en matière de religion laisse les âmes sans défense contre les attaques journalières de l'impiété. Ce ne sont pas les sermons relevés qui peuvent efficacement remédier à ce grand mal.

» Les instructions sur les grandes vérités de la religion sont présentées avec force, clarté et précision, et mises à la portée de tous les fidèles. Elles seront données avec grand profit dans le temps du carême et dans les retraites paroissiales. On trouve dans ce livre des sujets pour tous les dimanches de l'année, pour toutes les fetes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, de nombreux panégyriques des Saints, et des sermons pour les principales circonstances où un prédicateur est appelé à annoncer la parole de Dieu.

» Pour tous ces motifs, nous croyons devoir faire des vœux sincères, pour que ce livre si substantiel et si pratique, soit de plus en plus connu des prêtres qui exercent le saint ministère, et des jeunes lévites qui s'y préparent dans les grands séminaires.

» F. MUSSEL, *vicaire général,*
» *Sup. hon. du Grand Séminaire.*

» Grenoble, le 2 février 1893. »

Lettre de son Eminence Mgr DESPREZ, Cardinal, Archevêque de Toulouse

Toulouse, 20 janvier 1891.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu avec votre lettre le volume que vous avez bien voulu m'offrir ; je n'ai pu jusqu'ici que le parcourir rapidement et je n'hésite pas à dire qu'il mérite tous les éloges qu'il a reçus. Je ne manquerai pas de le recommander à mon clergé, à qui il sera d'une utilité incontestable.

† Fl., Card. Archev. *de Toulouse.*

Lettre de Mgr FONTENEAU, Archevêque d'Albi.

Mon Révérend Père,

Vous avez rendu un éminent service aux missionnaires et au clergé par votre livre : *Le prêtre dans le ministère de la prédication.*

Je ne suis pas surpris que, en peu de temps, vous nous donniez déjà une troisième édition. Votre ouvrage a pour lui le témoignage des saints et l'expérience de tous les jours. La première partie, qui expose les conseils pour la direction d'une mission, l'ordre des exercices, les sujets à traiter, est une synthèse précise et complète du travail d'un parfait missionnaire. La seconde partie fournit la matière de la prédication. Vous avez tout prévu, les avis, les catéchismes, les conférences, les sermons. Vos plans sont concis, abondants, méthodiques, faciles à développer.

Dans ce livre, les missionnaires trouveront un guide et un mémorial ; les prêtres, une mine féconde pour leurs prônes. Quiconque vous étudiera, saisira mieux le prix des âmes et les moyens de les gagner à Jésus-Christ.

C'est avec empressement que je recommande votre précieux travail à mes missionnaires et à mon clergé.

Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† Jean-Emile, *Archevêque d'Albi.*

Lettre de Mgr BECEL, Evêque de Vannes.

Mon Révérend Père,

Je crois rendre service aux prêtres de mon diocèse en leur faisant connaitre, par la *Semaine Religieuse*, votre ouvrage intitulé : *Le prêtre dans le ministère de la prédication*. Ce volume, d'une doctrine sûre, renferme de sages conseils, de précieux renseignements, des instructions résumant le dogme et la morale.

L'amour de Dieu et des âmes a parfaitement inspiré l'auteur, dont la piété, le savoir et l'expérience, se font jour de page en page, sous les auspices de plusieurs saints Docteurs.

Veuillez, mon Révérend Père, agréer avec mes remerciements et mes félicitations, l'assurance de mon respectueux dévouement.

† Jean-Marie, *Evêque de Vannes.*

P. S. — Je serais heureux de recevoir un exemplaire des *Etats de vie chrétienne et de la vocation* et du *Breve compendium Theolog. dogm. et moralis.* Je les recommanderai à nos jeunes prêtres.

Lettre de Mgr LUÇON, Evêque de Belley.

Belley, 5 février 1891.

Mon Révérend Père,

Je vous remercie de l'envoi que vous avez eu la bonté de me faire du livre du R. P. Berthier. C'est un ouvrage qui me paraît d'une grande valeur. Je n'en ai lu que quelques passages et la table; cela me suffit pour me faire comprendre combien ce manuel peut rendre de services. Les conseils que l'on y donne sur la prédication, sur le ministère des âmes, y sont si utiles, si pratiques, si empreints de l'esprit de Dieu, si bien appuyés sur les maximes des Saints !

Aussi m'empresserai-je de le communiquer aux rédacteurs de la *Semaine Religieuse* en les priant de le recommander. Et je ne craindrai pas de leur dire qu'en le faisant, ils seront encore plus utiles à ceux qui profiteront de la recommandation, qu'à celui même dont le livre en est l'objet.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Louis-Joseph, *Evêque de Belley.*

Lettre de Mgr SEBAUX, Evêque d'Angoulême.

Angoulême, 7 février 1891.

Mon Révérend Père,

J'ai fait examiner l'ouvrage du R. P. Berthier ; et j'ai tenu à m'en rendre à moi-même, au moins un compte sommaire.

Le rapport qui m'a été remis est favorable à ce travail. Les avis pratiques sont sages, les instructions solides, les moyens de succès dans les missions et dans l'exercice quotidien du ministère pastoral, prévus et indiqués avec à propos. On sent que l'auteur a fait passer dans son livre les fruits d'une longue et fructueuse expérience.

Veuillez bien agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux dévouement.

† A. L., *Evêque d'Angoulême.*

Lettre de Mgr LELONG, Evêque de Nevers.

Nevers, 2 mai 1891.

Mon Révérend Père,

Votre ouvrage contient beaucoup de bons conseils pratiques, empruntés aux meilleurs maîtres et de précieux renseignements sur « la mise en train » d'une mission, l'organisation des cérémonies, le savoir-faire du missionnaire, toutes choses secondaires, il est vrai, mais très importantes pour le succès des principales. Vos « plans » apprendront aux prêtres laborieux à utiliser leurs notes, et votre livre sera particulièrement goûté des prêtres de paroisse que la pénurie des missionnaires de profession et des ressources, contraint parfois d'entreprendre eux-mêmes ce ministère tout spécial.

Recevez donc, mon Révérend Père, avec mes meilleurs vœux pour le succès de votre ouvrage, l'assurance de mon dévouement affectueux en Notre-Seigneur.

† Etienne, *Evêque de Nevers.*

Lettre de Mgr GRIMARDIAS, Evêque de Cahors.

Cahors, le 21 janvier 1891.

Monsieur l'Abbé,

J'ai reçu votre livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous en remercie. Je le regarde comme un des plus utiles à mettre entre les mains des ecclésiastiques. Il est, du reste, fort apprécié dans mon diocèse, où M. le Supérieur du Séminaire l'a recommandé souvent à ses élèves et en a même distribué parmi eux, un certain nombre d'exemplaires.

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

† Pierre, *Evêque de Cahors.*

Nous ne voulons pas reproduire ici toutes les lettres si bienveillantes que nous avons reçues de directeurs de grands séminaires, de supérieurs de Communautés, et d'autres confrères de mérite ; mais il est un encouragement reçu de si haut que nous ne pouvons le passer sous silence. Ayant déposé, aux pieds de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, un exemplaire des livres que nous avons publiés pour le clergé, Sa Sainteté a daigné nous faire adresser la lettre suivante :

Lettre de Son Em. Mgr le Cardinal RAMPOLLA.

Révérend Père,

Avec votre lettre du 23 novembre dernier, le Saint-Père a reçu les livres que vous avez publiés et dont vous avez voulu lui offrir le pieux hommage. Sa Sainteté m'a confié la douce charge de vous exprimer sa reconnaissance.

En même temps qu'elle loue le soin que vous avez pris de travailler à la sainteté de l'Etat sacerdotal, afin d'appeler sur vous les lumières et les faveurs célestes, et sur vos travaux de grands fruits de sanctification, Elle vous accorde de tout cœur la Bénédiction apostolique que vous sollicitez.

Avec des sentiments d'une particulière estime, je suis de votre Paternité, le très affectionné dans le Seigneur.

M. Cardinal RAMPOLLA.

Rome, le 22 décembre 1894.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous déclarons de tout cœur désavouer et condamner tout ce qui, dans cet écrit, serait contraire à l'enseignement de l'Eglise romaine. S'il nous est arrivé, dans le cours de cet ouvrage, de donner le titre de Saint ou de Bienheureux à des personnages recommandables par leurs vertus, ou la qualification de miracles à des faits extraordinaires, ce n'a point été en vue de prévenir le jugement du Saint-Siège apostolique, dont nous serons jusqu'à la mort l'enfant le plus soumis.

INTRODUCTION

1. La prédication est un ministère divin que N. S. J. C. a exercé lui-même. *Oportet me evangelizare, quia ideo missus sum*, et qu'il a confié à son Eglise. *Euntes docete. Prædicate Evangelium omni creaturæ*, a-t-il dit à ses Apôtres et à leurs successeurs. Jusque-là, en dehors du peuple choisi, la parole humaine qui a toujours été la plus grande puissance de la terre, n'avait plaidé que la cause des intérêts terrestres et temporels : désormais, de la part de Dieu, elle dira à tous les hommes, avec autorité, les vérités éternelles. Elle leur exposera, avec les droits de Dieu, leurs devoirs ; elle leur montrera la fin sublime que le Seigneur leur a marquée, et leur indiquera les moyens de l'atteindre.

2. Forts de la mission du Maître, les Apôtres partent : ils enseignent, ils prêchent : des miracles confirment leurs discours ; leur voix retentit par toute la terre ; et non seulement le monde écoute, mais même il croit. L'humanité courbée vers les fanges de la corruption, relève sa tête et regarde le ciel, et elle s'élance pour le conquérir, dans la voie des commandements et des vertus chrétiennes.

3. Les Apôtres meurent ; mais la prédication ne meurt pas. Dans tous les siècles, Jésus-Christ a ses hérauts et ses porte-voix. Après les Apôtres, viennent les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Augustin : puis les Boniface en Allemagne, les Patrice en Irlande, les François Xavier dans les Indes, les François de Sales dans le Châblais, les Léonard de Port-Maurice en Italie, les Bridaine en France, et cette multitude de prédicateurs de tous les siècles dont le nom n'est pas aussi illustre, mais dont le ministère a été néanmoins fécond. C'est la prédication qui a civilisé le monde, c'est elle qui l'a sanctifié et qui a peuplé le ciel. Et aujourd'hui encore, que de missionnaires vont porter sur les terres sauvages, avec la croix, le nom de Jésus-Christ, et élargissent les limites du royaume des cieux !

4. Combien d'autres missionnaires, plus près de nous, évangélisent nos villes et nos campagnes, et par leur parole apostolique, ramènent les pécheurs, affermissent les justes, démasquent le vice, arrachent à Satan ses victimes ! Que d'humbles prêtres, sans sortir des limites de leur paroisse, nourrissent les âmes du pain de la divine parole, renouvelant les miracles qui éclatèrent à la prédication de N. S. et de ses Apôtres ! Par eux, les aveugles voient : l'ignorance est dissipée ; les sourds entendent : ceux qui fermaient leurs oreilles à la voix du remords, entendent le tonnerre des menaces divines ; les boiteux marchent : ceux qui dans leur route à travers la vie, tantôt penchaient du côté de l'enfer, tantôt se redressaient du côté du ciel, s'affermissent sur leur base et marchent droit dans la voie qui mène à Dieu ; les muets parlent : ceux qui n'ouvraient la bouche que pour blasphémer leur Créateur, se mettent à le louer, à le prier et à le bénir ; les pauvres, délaissés par le paganisme et méprisés par la philosophie antique, sont évangélisés, et avec le seul Evangile ils deviennent plus savants que les sages tant vantés de la Grèce et de Rome. *In nomine meo dæmonia ejicient*, les prédicateurs délogent Satan des âmes qu'il retenait captives, et rendent à ses esclaves la liberté des enfants de Dieu.

5. Ces prêtres sont plus utiles à l'Eglise, à la Société, à la patrie, à la famille, aux âmes, à la terre et au ciel, que les grands guerriers, que les orateurs en renom, que les magistrats les plus célèbres, que

les savants les plus fameux, que les littérateurs de nos académies et que tout ce que le monde estime ici-bas.

Quelle gloire pour nous, prêtres du Seigneur, d'avoir été honorés d'un ministère si sublime, que d'être appelés à coopérer par la prédication à l'œuvre de la rédemption des hommes, de la civilisation du monde, de la sanctification des âmes! Avec quel cœur ne devons-nous pas nous préparer à cette fonction sainte et presque divine, et avec quel zèle ne devons-nous pas l'exercer, sous les diverses formes qu'elle peut revêtir!

6. Or, la prédication peut être, ou extraordinaire, ou ordinaire. La première s'exerce surtout dans les retraites et les missions.

7. Personne ne doute de l'importance des exercices de retraite dans les communautés : on a plus de raison encore de croire à l'utilité des missions et des retraites dans les paroisses. Et si l'on n'en était pas pleinement convaincu, il suffirait de lire sur ce sujet la lettre de saint Alphonse de Liguori, dont nous ne citons que de courts extraits.

8. « Les missions sont très utiles dans les villes, mais très nécessaires dans les campagnes... Je conviens qu'on prêche le Carême dans presque toutes les paroisses; mais ces sermons de Carême, que sont-ils? Le plus souvent des sermons appris par cœur, écrits dans un genre fleuri et élevé au-dessus de la capacité de l'auditeur... De là vient qu'après le Carême on voit subsister les mêmes criminelles habitudes... Ces inconvénients n'ont pas lieu dans les missions... Dans les instructions, les gloses, les catéchismes, (les missionnaires) reviennent sans cesse sur les mystères de la Foi, l'explication des Commandements, la manière de recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, les moyens de se conserver dans la grâce. Ces accents simples et populaires sont rendus par des voix nouvelles, au milieu d'un appareil nouveau.... Considérées à ce point de vue, les missions produisent donc de grands fruits. Voyez le bien qu'elles opèrent sous un autre rapport, je veux dire comme occasions de confessions extraordinaires.

9. « Combien d'hommes, combien de femmes surtout, dissimulent leurs péchés, rendus muets par la honte, par l'intérêt, ou par la crainte d'être renvoyés sans absolution! Dans les petites localités où les confesseurs sont en moindre nombre, où ils sont de la famille, de la société, ou du moins de la connaissance de leurs pénitents, ce fléau de la fausse honte fait des ravages incroyables et multiplie sans nombre les confessions sacrilèges. Elles se renouvellent pendant des années et des années, et ne se réparent pas même à la mort. Les missions sont le meilleur remède, préparé par la divine Miséricorde, à cette maladie si grave et si commune.

10. « Feu de paille (dit-on) que le fruit des missions. Elles passent, et l'on se trouve au même état qu'auparavant, si ce n'est dans un état pire encore. A cette objection très commune, voici ma réponse : Il serait sans doute à désirer que tous ceux qui se convertissent, persévérassent dans la grâce de Dieu jusqu'à la mort; mais est-ce bien possible? La faiblesse humaine est si grande! Les meilleures résolutions viennent échouer si vite contre les restes d'anciennes habitudes, contre les occasions renaissantes, contre l'influence toujours funeste du monde et du respect humain! Quoi qu'il en soit, la mission a réparé bien des sacrilèges; elle a opéré des restitutions, des réconciliations sincères; et elle a fait pour tout le passé

amende honorable à Dieu et aux hommes. Pendant tout le temps de sa durée, elle a fait cesser les scandales et taire les blasphèmes. Elle a gravé plus profondément dans l'esprit et le cœur de tous, la connaissance de Dieu et la pensée du salut.

« Quand elle sera passée, il arrivera que plusieurs persévèreront jusqu'à la mort, que beaucoup d'autres retomberont, mais pour se relever aux approches du Temps pascal ; que ceux qui viendront à mourir dans l'année, après avoir participé aux exercices et aux indulgences de la mission, seront presque infailliblement sauvés; telle est ma conviction. L'impression salutaire produite par la mission durera au moins un an ou deux, et si le fruit n'en est pas plus durable, à qui la faute ? La faute en est, il faut bien le dire, aux prêtres du lieu qui n'ont pas soin de l'entretenir par de fréquentes instructions, par l'assiduité au tribunal de la pénitence, par l'encouragement donné aux saintes pratiques de la piété. Aussi quel compte n'auront-ils pas à rendre à Dieu! *Væ prælatis dormitantibus! Væ presbyteris otiosis!* Au bout de trois ou quatre ans, quand on voit la piété des fidèles se refroidir, il convient de la ranimer par une nouvelle mission. »

Pie VI a condamné comme téméraire et pernicieuse la proposition du concile de Pistoie qui appelait les missions un vain bruit, n'opérant jamais, ou n'opérant que très rarement une conversion sincère.

11. « Un pasteur plus zélé me dira : Voilà trois ans que ma paroisse a reçu le bienfait de la mission; quand cette grâce revient trop souvent, on l'apprécie peu et l'oreille s'y accoutume. Je suis d'avis comme lui qu'on ne doit pas employer trop fréquemment ces moyens extraordinaires; mais un intervalle de trois ans me paraît bien suffire pour que l'on revienne à la charge. Au bout de trois ans, les discours entendus sont généralement oubliés. Plusieurs sont retombés dans la tiédeur et le péché mortel ; il est temps de les rappeler à la grâce et à la ferveur.

« Il est faux du reste que les missions souvent répétées à justes intervalles produisent peu de fruits. On ne voit pas, il est vrai, la seconde mission produire les mêmes démonstrations de pénitence que la première; mais s'il y a moins d'entraînement, il en résulte pourtant de grands avantages. Les rechutes sont prévenues, le zèle rallumé, les bons raffermis. Ces motifs engagent les missionnaires de notre congrégation à revenir, au bout de quelques mois, faire une petite station aux lieux où ils ont donné la mission, pour y renouveler la ferveur, et l'expérience a démontré que cet usage produit d'excellents effets (1). »

12. Le Père Segneri, un des grands apôtres de l'Italie, voulait dans chaque paroisse une mission tous les cinq ans. Saint Vincent de Paul était si convaincu de l'importance des missions que, quand il les interrompait pour rentrer à Saint-Lazare, il avait peur que les portes de la ville ne tombassent sur lui, pour le punir de ce qu'il abandonnait le peuple des campagnes. L'expérience des grands fruits des missions a fait instituer des congrégations religieuses qui se consacrent à ce ministère spécial, et y dépensent la vie de leurs membres à la sanctification des âmes.

13. Mais si la prédication extraordinaire a cette importance, qui peut contester la nécessité de la prédication ordinaire qui se fait par

(1) Saint Liguori, cité par le P. Nampon, *Manuel du Missionnaire*.

les pasteurs des paroisses et leurs collaborateurs, au moins aux jours où l'Église le prescrit? Les missions et les retraites passent vite; elles sont comme des festins extraordinaires ménagés aux fidèles de loin en loin; la prédication ordinaire, c'est le pain quotidien. C'est elle, surtout si elle est faite dans les conditions voulues, qui instruit d'une manière suivie nos populations; c'est elle qui fait une guerre constante aux vices, qui prévient les scandales, qui éclaire la piété, qui l'alimente et la conserve, qui forme enfin l'esprit chrétien dans les paroisses.

Notre but serait de mettre le prêtre en mesure de s'employer avec fruit à ces deux sortes de prédication.

14. Par le malheur des temps, les missionnaires deviennent rares. Si les missions devenaient rares, par suite, ce serait un grand malheur pour la société. Ce malheur, nous pouvons le conjurer. Pour cela, il faut et il suffit que les prêtres auxquels Dieu a accordé le don d'annoncer avec profit sa parole. consacrent chaque année quelques semaines à ce ministère.

En un temps de jubilé, il est nécessaire qu'ils s'y emploient; car les membres des congrégations religieuses n'y peuvent suffire: et dans le temps pascal. que de bien un curé opère dans sa paroisse en y appelant pendant huit ou quinze jours, un de ses confrères pour y prêcher et y entendre des confessions! Que d'hommes s'approchent par là des sacrements, dont ils s'éloignent sans ce secours! Combien de confessions sacrilèges sont réparées ou prévenues! et la confiance, comme l'ombre, poursuit le pasteur qui semble la fuir; c'est ce que l'expérience démontre.

15. Aussi, dans ses statuts synodaux, saint Alphonse de Liguori ordonna-t-il que, dans le Temps pascal, et plusieurs fois dans l'année, les curés eussent à appeler dans leurs paroisses des confesseurs étrangers, lesquels devaient toujours être en nombre suffisant pour les besoins des populations. Là où il n'y avait pas moyen de se procurer d'autres prêtres, les curés devaient se rendre mutuellement ce service dans les paroisses les uns des autres. (En sa Vie, par M. Jeancard, page 261.)

16. Mais tous les prêtres n'ont pas l'habitude de donner des missions et des retraites; la difficulté de les entreprendre entrave parfois leur zèle. Ce livre leur offre une direction et toutes les instructions utiles pour les missions et les retraites.

Nous ne pensons pas qu'aucun ouvrage aussi complet, sous un format si commode, ait été publié jusqu'ici dans ce but.

Les pasteurs des âmes et leurs collaborateurs, il est vrai, ne manquent pas de livres où ils peuvent trouver des prônes, des sermons, des homélies et des instructions de toutes sortes; cependant les sermons des maîtres de la chaire sacrée en France. sont peu à la portée du commun de nos auditeurs; et parmi les auteurs d'un ordre inférieur. dont un grand nombre sont justement estimés, il en est chez qui on remarque plus d'une inexactitude de doctrine; chez d'autres, la pensée est noyée dans de longues phrases; un petit nombre entremêlent leurs instructions de traits historiques.

17. Or, nous sommes à une époque où les intelligences ne se prêtent que difficilement à un enseignement suivi: il faut leur parler par sentence et les captiver par des histoires. — Du reste, on sait depuis longtemps que *les paroles émeuvent et que les exemples entraînent.*

Rien ne soutient ni ne réveille l'attention des auditeurs comme les histoires; rien que le peuple retienne mieux..... Le moyen le plus facile de l'émouvoir, de lui inspirer de généreux sentiments, ce n'est pas assurément de lui faire de grandes considérations, mais de lui présenter de grands modèles. — Raconter le martyre des Machabées, rappeler leurs paroles, celles de leur héroïque mère, c'est inspirer le courage chrétien plus efficacement que si on en prouvait la nécessité, l'excellence et les avantages. Une leçon courte est vite comprise, quand on la voit pratiquer pour ainsi dire sous ses yeux.

En étudiant les œuvres des hommes apostoliques qui ont fait le plus de fruits, comme saint Léonard de Port-Maurice, saint Liguori, le bienheureux Louis de Grenade, Le Jeune, etc., on est frappé de la part qu'ils font aux histoires dans leurs écrits et dans leurs sermons, et on se surprend à regretter que les maîtres de l'éloquence sacrée en France ne citent que fort rarement des traits historiques. Peut-être cela n'était-il pas nécessaire de leur temps, où les esprits plus sérieux trouvaient un charme à l'exposition de la doctrine. Mais qu'on essaie de donner aujourd'hui leurs sermons tels qu'on les trouve écrits, et on ne tardera pas de lasser ou d'endormir l'auditoire. Il y a donc dans les prédications une véritable lacune, si elles ne sont pas émaillées d'histoires. Le peuple en est avide; et c'est le peuple qui, même dans les grandes villes, vient entendre les sermons.

Les lettrés, d'ailleurs, ne les dédaignent pas. Une certaine critique, fruit peut-être du jansénisme, a cru devoir retrancher parmi nous, le merveilleux de la vie des saints; et l'homme a besoin du merveilleux; s'il ne le trouve pas dans les héros du christianisme, il va le chercher dans les tables tournantes et dans d'autres superstitions qui lui enlèvent la foi.

18. Pourquoi donc craindre de lui présenter les prodiges avérés que Dieu a opérés pour ses élus? En ne voulant pas paraître trop crédule, ou pour ménager l'incrédulité, faut-il rapetisser aux yeux des auditeurs, l'action de Dieu dans les âmes et dans le monde, et le crédit des saints?

Nous avons confiance que nos lecteurs trouveront dans ce livre l'exactitude de la doctrine. Nous ne publions cette sixième édition qu'après avoir revu et édité quatre fois notre *Abrégé de théologie dogmatique et morale*, si favorablement accueilli par le clergé. On ne nous accusera pas non plus d'être diffus; car c'est dans un seul volume d'un format portatif que nous avons condensé les sujets les plus pratiques de la chaire chrétienne; enfin, non seulement nous avons entremêlé nos instructions de traits historiques, mais encore nous donnons en note, au bas de chaque sujet, tout ce que nous avons trouvé de mieux en ce genre dans plus de trente volumes de recueils de traits édifiants (1). Si donc les premières éditions de ce livre ont eu un succès que nous n'aurions jamais osé espérer, nous comptons

(1) Nous avons beaucoup emprunté à l'*Instruction religieuse en exemples* du R. P. Schouppe, à la *Bibliothèque* de Lhoner, au *Catéchisme historique* de Schmid, qui nous a paru d'une grande richesse, aux *Anecdotes chrétiennes* de Reyre, au *Trésor historique de la prédication* de M. l'abbé Sibelat, aux *Hommes célèbres du XIX*[e] *siècle* par M. l'abbé Sa[illegible]ard, aux *Instructions sommaires* de M. l'abbé J[illegible]ve, et surtout aux *Petits Bollandistes*.

Nous avons publié nous-même un recueil intitulé : *Paroles et traits historiques remarquables*, qui peut être sérieusement utile à nos confrères. Prix : 3 fr.

que celle-ci sera mieux accueillie encore de ceux-mêmes qui auraient déjà nos éditions précédentes, car elle est bien plus complète.

19. Il est temps d'exposer le plan de cet ouvrage.

Il se divise en deux tomes. Le premier, qui contient le directoire des prédicateurs, doit être lu d'abord avec grande attention, à cause de l'importance pratique des sujets qu'il traite. Il donne d'ailleurs la clef du reste du livre. — Le tome second contient les instructions dont le prédicateur peut avoir besoin dans ses divers ministères.

On cherchera en vain dans les instructions que nous offrons à nos lecteurs, des considérations élevées et de longues démonstrations : les multitudes ne pourraient les suivre.

Eussions-nous pu réussir à les présenter, que nous l'aurions évité avec soin. Saint Liguori et saint Vincent de Paul n'ont rien tant recommandé aux prédicateurs que la simplicité. Impossible, en effet, d'intéresser, de toucher et d'instruire les populations si l'on ne se met à leur portée. *Tanquam parvulis in Christo lac vobis potum dedi, non escam.*

Cependant, dans cette dernière édition, nous avons recueilli les plus beaux passages de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Pascal, de Lamennais, de Lacordaire et d'autres auteurs que nous avons étudiés depuis 1896, afin que nos lecteurs eussent sous la main, dans un seul volume, ce qui nous a paru plus remarquable dans ces grands hommes. Mais surtout que de richesses nous avons puisées dans le Père Le Jeune ! Nous lui avons emprunté les plus belles comparaisons, les péroraisons les plus éloquentes, et tout ce qui nous a semblé plus pratique dans les 362 sermons qu'il nous a laissés, nous permettant d'en rajeunir quelque peu le style et quelquefois les pensées. Du reste, nous nous sommes fait un devoir de ramener, autant que nous l'avons pu, à la précision théologique, quand cela nous a paru nécessaire, les passages des auteurs que nous citons ; (voir la note du nº 1866). Afin de ne pas surcharger les sujets que nous avons traités, nous avons mis le plus souvent en note nos citations, oubliant parfois d'indiquer les auteurs qui nous les ont fournies.

Si le désir de faire profiter nos lecteurs de nos recherches, nous a porté à ajouter à certains sujets peut-être trop de développements, et si par là nous avons encouru le blâme de Boileau :

« Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, »

nous nous en consolerons facilement ; mais si nos confrères prenaient de là occasion de s'écarter en chaire des limites de la brièveté, nous le regarderions comme un vrai malheur.

Qu'ils sachent donc se borner eux-mêmes, qu'ils donnent une partie seulement d'un sujet, plutôt que de lasser leur auditoire, en voulant être complets. (Voir ce que nous dirons nº 61.)

Dans nos citations, on rencontrera parfois des expressions trop relevées ; il faudra avoir soin de les traduire en un langage populaire.

Nous avons cherché à disposer les instructions dans un ordre logique auquel un prédicateur n'a pas cependant à s'astreindre.— Dans les missions et les retraites toutefois, on pourra utilement suivre les plans tracés aux nºs 292 et suivants, 320 et suivants. Nous indiquons aussi aux nºs 355 et 1772, la manière de disposer les instructions pour les prônes du dimanche et des jours de fêtes.

Quand le lecteur voudra trouver dans cet ouvrage un sujet quelconque, il n'aura besoin que de le chercher par ordre alphabétique, à la fin du volume dans la *Table générale des matières*. (Voir les *Errata* avant la table.)

LE PRÊTRE

DANS

LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION

TOME PREMIER

DIRECTOIRE DU PRÉDICATEUR

Nous devons donner ici des conseils pratiques au prédicateur et lui tracer la marche et les plans des missions, des retraites et des sermons pour les dimanches et fêtes de l'année.

PREMIÈRE PARTIE

CONSEILS PRATIQUES AU PRÉDICATEUR

20. Nous empruntons ces conseils aux maîtres de la vie apostolique, tels que saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Liguori, saint Léonard de Port-Maurice, Le Jeune, Bridaine, etc., les puisant soit dans leurs vies ou leurs écrits, soit dans les manuels qui les ont recueillis avant nous (1).

Dans un premier chapitre, nous résumerons les conseils qui doivent régler la conduite du prédicateur en général; dans un second et dans un troisième, ceux qui le dirigeront dans sa manière d'annoncer la parole de Dieu et d'entendre les confessions.

CHAPITRE PREMIER

RÈGLES DE CONDUITE DU PRÉDICATEUR

21. Ce que nous dirons brièvement dans ce chapitre demande à être relu souvent et à être médité sérieusement devant Dieu. Ce n'est qu'après qu'un Séraphin lui eut purifié les lèvres avec un charbon embrasé qu'Isaïe osa dire : *Ecce ego, mitte me* (Is. vi, 8). *Necesse ut esse munda studeat manus, quæ diluere sordes curat*, dit saint Grégoire (*Pastoral.* c. II.) *Peccatori, dixit*

(1) Nous avons [illegible] *Manuel des Missionnaires* [illegible] de Jésus, et le *Missionnaire* [illegible] par le R. P. [illegible].

Deus, quare enarras justitias meas. Tu vero odisti disciplinam (Ps. XLIX, 16.) Quels fruits espérer d'un arbre qui n'a plus de sève ? Quelle efficacité aurait la parole de celui qui ne puiserait pas la vie dans l'amitié de Dieu ? *Si quis in me non manserit, mittetur foras ut palmes, et colligent eum, et in ignem mittent et ardet. Sine me nihil potestis facere.* (Joan. XV.)

Aussi saint Léonard de Port-Maurice dit-il, dans ses Maximes pour les missions : « Les missionnaires tâcheront d'exercer leur ministère avec une pureté angélique, se confessant chaque matin, secouant toute espèce de tiédeur. » « Si la fonction que vous faites, dit le P. Le Jeune aux prédicateurs, vous est une occasion prochaine de tomber dans quelque péché mortel, quittez-la et vous faites chartreux ou bénédictin, quelque grand fruit que vous fassiez. Dieu demande de vous votre salut et la fuite du péché, plus que le gain de toutes les âmes. »

22. Ce n'est pas assez de la grâce intérieure. *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.* (Mat. V. 16.) « En quelque endroit que vous donniez la mission, dit saint Charles Borromée aux Oblats de saint Ambroise, que votre physionomie, votre démarche, votre tenue, votre conversation, que toute la composition de votre extérieur et de votre intérieur, soit l'expression vivante des règles que vous avez à observer, comme religieux, comme prêtres, comme missionnaires, obligés surtout à ce titre, à donner les meilleurs exemples. Plus vous édifierez par l'éclat de vos vertus, mieux vous remplirez votre ministère. Rappelez-vous surtout que rien n'est plus utile pour porter à Dieu les fidèles qu'une grande dignité dans l'administration des sacrements. N'omettez rien, surtout dans la célébration des saints mystères, de ce qui peut les élever de l'homme à Dieu et de la terre au ciel. » (*Cité par le P. Nampon.*) L'Église s'est sans comparaison plus étendue, enrichie et multipliée par les exemples des saints, que par les discours des hommes éloquents, dit le P. de Grenade. (*Rhetor.* 54.)

23. Donc, *cum mulieribus, sermo rarus, brevis, austerus*, ou au moins grave. *Solus cum sola sine arbitro non sedeas.* (Hieron.) *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job. XXXI, 1.) « Les missionnaires, dit saint Liguori, auront soin de tenir les yeux toujours modestes, dans l'église, dans les rues et dans les maisons où il y a des femmes. Qu'ils sachent que le peuple est très attentif à observer, si quelque missionnaire regarde les femmes en face. » (Tome XVI, p. 313.) « Ils éviteront toute intimité avec toute personne de l'endroit ; ils s'abstiendront d'entrer dans les maisons sans nécessité et sans la permission du supérieur. » (Page 314.)

« Durant la mission, dit saint Léonard, on ne fera aucune visite de pure politesse. Nous ne nous laisserons voir que sur l'estrade pour prêcher, à l'autel pour célébrer, et au tribunal de la pénitence pour administrer ce grand sacrement. Dans les autres lieux, nous ne nous arrêterons pas pour tenir des discours inutiles. On ne permettra jamais que des femmes, de quelque condition que ce soit et sous n'importe quel prétexte, mettent le pied dans les chambres où nous serons logés. Celles-ci seront cependant maintenues dans un ordre décent » (par les missionnaires sans doute). Saint Liguori étant évêque de Sainte-Agathe, avait porté l'excommunication contre tout prêtre qui recevrait une femme dans sa chambre. Qu'on n'entre pas dans la cuisine des presbytères : on le doit au moins à l'édification du clergé (1).

24. « Que chacun s'abstienne de négocier des mariages, continue saint Léonard, de placer des servantes et de traiter d'autres affaires semblables, propres à produire mauvaise impression et peu de fruits. Les missionnaires

(1) Le saint Pape Grégoire VII venait de monter sur le Siège Apostolique. Dieu lui avait donné le don des larmes ; et dans les douleurs qui oppressaient son cœur à la vue des maux de l'Église, il trouvait une consolation dans les pleurs qu'il répandait sans cesse devant le Seigneur.

Une de ses nièces, qui était venue le voir, paraissant fort triste, le saint Pontife, pour l'égayer, porta la main à un collier qu'elle avait sur elle, en lui demandant si elle voulait se marier. La jeune fille sourit ; mais à partir de ce moment, les larmes tarirent dans les yeux du saint. C'est en vain qu'il médite sur les mystères les plus capables de l'émouvoir ; ses yeux demeurent secs. Il prie, il fait prier pour en trouver la cause ; et à la fin la Sainte Vierge lui fait connaître que cette sécheresse est le châtiment de cette familiarité qui ne convenait pas à son ordre.

devront surtout donner le bon exemple au confessionnal, évitant d'attirer à eux des pénitents, principalement des femmes, par des paroles affectées ou en distribuant de petits objets de piété. On recommande à tous la sobriété chrétienne et religieuse dans le boire. Le vin pur occasionne une multitude d'effets pernicieux chez ceux qui doivent passer toute la journée à entendre les confessions. » Saint Liguori remarque que des missions ont échoué, parce que les missionnaires faisaient bonne chère. Qu'on se garde donc de toute exigence à table et ailleurs ; et que l'on cherche au contraire à persuader à ses hôtes de traiter les ouvriers de l'Evangile avec simplicité.

Saint Léonard ne permettait aucune exception à la règle de ne pas accepter d'invitation dans le dehors. Il ne voulait pas qu'on élevât la voix dans les repas, même pour de bons motifs. « Bien qu'on puisse se permettre quelque chose pour récréer l'esprit, dit-il, il faudra néanmoins prendre garde de se laisser aller à une joie dissolue, à des plaisanteries dignes des gens du monde, à des puérilités ou à des manières déplacées. Dans les voyages, il faudra s'observer attentivement, afin de garder toujours les règles de la modestie religieuse et d'une extrême prudence. » Ce conseil doit être surtout suivi, quand on approche du lieu où l'on doit exercer le ministère, et qu'on peut être observé par des personnes qu'on aura à évangéliser. Saint Liguori écrivait à un de ses religieux qu'il chargeait de la direction de plusieurs missions : « Pendant ces missions ne laissez pas aller les Pères en promenade dans la journée. Les gens certainement se scandalisent, en voyant les missionnaires aller se promener. Il vaudrait mieux ne pas faire de missions que de les faire de cette manière. » (Tome XII, p. 470.) Les jeux, soit en public soit en présence de MM. les ecclésiastiques, auraient autant d'inconvénients que les promenades. Il est des pays où on ne pardonnerait pas à un prédicateur de fumer. *Cujus vita despicitur*, dit saint Grégoire, *restat ut ejus prædicatio contemnatur*.

25. Qu'on évite toutefois de composer son extérieur avec affectation ou par hypocrisie. L'édification que l'on doit aux fidèles n'est que le rayonnement d'une âme unie à Dieu. L'amour-propre, mobile des mondains, ne saurait être celui du missionnaire. La passion de l'apôtre, c'est la charité. C'est le feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et qu'il désire voir embraser tous les cœurs. Personne plus que le prêtre, ne doit avoir cet amour de Dieu qui est la fin de la loi, et qui fait la matière du premier et du plus grand des commandements. *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* (I. Cor. XIII, 1.) *Qui non ardet non incendit*, dit saint Grégoire ; et saint Bernard ajoute : *Barbara lingua amoris ei qui non amat.*

Tout prêtre doit dire comme l'Apôtre : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius? Certus sum enim, quia neque mors, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei.* (Rom. VIII, 35, 38, 39.) « Or, dit saint François de Sales, ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de parler de lui, et ils voudraient, s'il était possible, graver sur toutes les poitrines le saint Nom de Jésus. La charité, étant une vertu active, ne peut être longtemps sans agir ou périr. » Aussi saint Vincent de Paul se défiait-il de la dévotion de ceux qui se bornent à des actes intérieurs d'amour de Dieu. « Aimons Dieu, mes frères, disait-il à sa communauté ; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages... *En cela mon Père est glorifié*, dit Notre-Seigneur, *que vous rapportiez beaucoup de fruits*... Ne nous trompons pas ; *Totum opus nostrum in operatione consistit*, et cela est tellement vrai que le saint Apôtre nous déclare qu'il n'y a que nos œuvres qui nous accompagnent dans l'autre vie. » (Abelly, t. I, p. 72.)

26. Saint Paul trace d'une manière admirable les caractères d'une charité agissante. (I. Cor. XIII.) *Patiens est*, dit-il. « Si le travail des chasseurs, remarque sur ce sujet saint François de Sales, était colère, passionné, chagrin, il ne serait pas si agréable ni si affectionné. De même, le vrai zèle a des

ardeurs extrêmes, mais consolantes, fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables ; tandis que le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant. Plusieurs, par leur zèle impétueux et sans jugement, ressemblent à ces mauvais couvreurs qui cassent plus de tuiles qu'ils n'en mettent. » L'insensibilité des pécheurs doit exciter la compassion et non la colère. C'est une sorte de vengeance que de punir les rebuts du pécheur par les nôtres. S'il ne se convertit pas, c'est peut-être parce que nous ne sommes pas assez apôtres. Ne nous armons donc que contre nous-mêmes ; et attendons le moment de la grâce sans désespérer du salut de personne.

Benigna est, à l'égard de tous, même des endurcis et des ennemis de Dieu. *Linum fumigans non extinguet*. Aucune parole qui les puisse blesser, ni en chaire, ni même en particulier. On ne convertit pas les hommes en les humiliant : on les aigrit, et ils risquent de s'en venger, en multipliant leurs crimes. On risque d'être mordu si on irrite un chien qui aboie. Un mot de blâme dit à un confident, peut être répété et ruiner une conversion. Certains prêtres, par ces sortes de confidences, se créent des ennemis irréconciliables. « On doit user de courtoisie envers tout le monde, dit saint Liguori, notamment en saluant tous ceux que l'on rencontre en chemin, fussent-ils de la plus basse condition. Il n'est rien qui attache le peuple aux missionnaires et l'attire à Dieu, comme de se voir saluer par eux. » (Tome XVI, p. 314.)

« Ayons soin d'aborder tout le monde avec un visage riant et serein, écrit saint François Xavier ; écartez de dessus votre figure tout air sombre, soucieux, dédaigneux, impatient, pour ne porter en public qu'une figure aimable et pleine d'amour pour chacun. » (Nampon, 50.) « Ayons le miel sur les lèvres, et tout est fait d'avance, disait Bridaine ; c'est, je vous l'assure, la route la plus courte pour parvenir à la conversion des âmes. — Saint François de Sales ne voulait pas qu'on attaquât de front même les hérétiques. « Qui prêche avec amour, disait il, prêche assez contre l'hérésie, quoiqu'il ne dise pas un seul mot de dispute avec elle. » — « Si, en la paroisse où vous serez, il y a quelque division, (soyez bienveillant pour tous) : ne prenez parti pour personne ; cela serait cause que ceux de la partie contraire ne profiteraient pas de vos sermons. C'est la recommandation du P. le Jeune. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. Quis infirmatur et ego non infirmor ?* (I. Cor. IX, 22, et II. Cor. XI, 29.)

27. Gardons-nous toutefois, sous prétexte d'être bienveillants, de tomber dans la familiarité : « Je recommande en mission, écrivait saint Liguori, de ne pas trop se laisser aller avec les gens de l'endroit : il faut agir à leur égard avec grande politesse, mais sans manquer en rien à la gravité... Si nous nous épanchons, en conversant avec eux, en discourant sur des choses qui n'intéressent pas l'âme, ils découvriront en nous mille défauts, et ils ne seront nullement édifiés... Si quelqu'un ne se corrige pas en ce point, je serai obligé de ne plus l'envoyer en mission. » (Liguori, t. XII, p. 290.) —Ce serait un crime si, sous prétexte d'indulgence, on approuvait, soit en public, soit en particulier, un désordre ou les fausses maximes du monde.

28. *Non æmulatur* ; pas de jalousies à l'égard des autres ouvriers apostoliques, qu'il faut toujours croire avoir plus de talents et de vertus que soi. *Superiores sibi invicem arbitrantes*. Saint François Xavier recommandait de les entourer de respect et de ne laisser passer aucune occasion de leur donner des marques d'une amitié réelle et sincère. Saint Vincent de Paul voulait, que chacun de ses missionnaires crût, que la compagnie de la mission était *la plus chétive de toutes par le nombre et la condition des sujets, et fût bien aise que tout le monde en parlât ainsi*. (Abelly, t. I, p. 79.)

Pas de rivalité à l'égard de ses confrères : « Celui qui dirige une mission, dit saint Léonard, devra se concerter sur toutes choses avec ses confrères ; il ne fera rien sans leur avis, afin de maintenir la concorde. » Il s'efforcera de faire fructifier pour Dieu, les talents des autres, en les appliquant aux fonctions où ils réussissent le mieux, même à donner les avis, s'ils ont pour cela une aptitude particulière.

29. « Les autres devront lui témoigner une juste soumission, n'entreprenant

Aucune affaire de conséquence et ne s'écartant pas du lieu de la mission, sans s'être concertés avec lui ; s'il s'élève un différend quelconque, c'est au président de couper court et d'arrêter toute altercation, quoique légère et animée d'un bon esprit. Après avoir pesé toutes les opinions, il décidera ce qu'il jugera bon devant Dieu ; et tous les autres se conformeront à son jugement. Chacun acceptera avec indifférence le confessionnal, l'emploi que lui assignera le président, comme aussi de confesser tantôt les hommes, tantôt les femmes, selon que le directeur le jugera bon. » (Léonard, p. 13, nº 23. *Sermons pour les missions.*)

Il est à propos que chaque missionnaire appelle l'attention du président sur les avis utiles, que celui-ci pourrait oublier, et le tienne au courant des bruits qui pourraient courir contre la mission. Il est rarement utile, toutefois, de répéter ces bruits en chaire : ce serait les faire connaître à ceux qui les ignorent ; un mot indirect, dit avec prudence, peut suffire à les étouffer. Les missionnaires feront bien de convenir d'une heure, à laquelle ils se réuniront ensemble tous les jours, pour s'entendre sur les sujets à traiter, les avis à donner, le bien à entreprendre, les défauts à corriger.

30. Les conflits entre les ouvriers de l'Evangile, seraient un scandale pour les fidèles et pour les pasteurs. « Soyez unis ensemble, et Dieu vous bénira, disait à ses missionnaires saint Vincent de Paul ; comment pourriez-vous attirer les âmes à Jésus-Christ, si vous n'êtes unis entre vous et avec lui-même ? N'ayez donc qu'un même sentiment et une même volonté ; autrement, ce serait faire comme les chevaux qui, attachés à une même charrue, tireraient les uns d'un coté, les autres d'un autre ; ainsi ils gâteraient et briseraient tout. » (Edit. Migne, p. 405.)

31. *Non agit perperam ;* elle n'agit pas sans mesure, avec témérité. Elle est prudente, *ne vituperetur ministerium nostrum.* Elle sait se modérer, afin de faire le bien plus longtemps. « C'est une ruse du diable, dit saint Vincent de Paul, d'exciter les bonnes âmes à faire plus qu'elles ne peuvent, afin qu'elles ne puissent plus rien faire. » Aussi ce saint recommandait-il à ces missionnaires de ne pas se laisser emporter par une ferveur excessive dans leurs prédications, et de ne pas tant élever le ton de la voix, afin de ménager leurs forces et leur santé.

32. *Non inflatur,* le bien ne fait pas beaucoup de bruit, et le bruit ne fait pas beaucoup de bien. « Messieurs, ne nous y trompons pas, si nous n'avons pas l'humilité nous n'avons rien, disait encore saint Vincent de Paul. Je ne parle pas seulement de l'humilité extérieure, mais principalement de l'humilité de cœur et de celle qui nous porte à croire véritablement qu'il n'y a nulle personne sur la terre plus misérable que vous et moi... Prenez-y garde, vous qui allez en mission, vous qui parlez en public... Se servir de la parole de Dieu pour acquérir de la réputation, c'est un sacrilège. » (Abelly, t. I, 79, 80.) (1)

« Ayez pour unique fin, dit le P. le Jeune, la gloire de Dieu et le salut des âmes ; tout ce qui ne tendra pas à ce but vous obligera du moins au feu du purgatoire et même vous fera mépriser par les gens du monde. » Les paroles dites à sa louange, le récit de ses propres exploits n'attirent, en effet, au missionnaire que le mépris. Poursuivre l'estime des hommes, c'est la fuir et recueillir les déceptions, les amertumes. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde et invenietis requiem animabus vestris.* (Mat. XI, 29.)

33. *Non est ambitiosa.* Que le prédicateur aime la dernière place. A l'église, il ne prendra jamais celle du pasteur, ni ne présidera point les cérémonies. Il ne souffrira pas que M. le curé lui cède sa chambre, ni le soin de tenir la table au repas. « Qu'en public et en particulier le missionnaire sache qu'il est de son devoir strict de faire respecter le clergé, tant régulier que séculier, dit saint Léonard de Port-Maurice ; que ce soit notre maxime irréfragable de passer le temps de la mission en bonne intelligence avec les curés et les prêtres, et lors même qu'ils nous seraient très opposés de n'employer jamais d'autres armes que celles de l'humilité et de la douceur, afin

(1) Saint Dominique, qui n'avait jamais perdu la grâce par un péché mortel, tremblait toujours d'attirer sur les lieux où il entrait la malédiction de Dieu ; aussi se mettait-il à genoux et priait-il le Seigneur les larmes aux yeux, de ne point punir son peuple à cause de ses propres iniquités.

qu'après notre départ, le bien qui a été fait ne soit pas bientôt anéanti. » « Vous pouvez bien toutefois, dit le P. le Jeune, avertir les ecclésiastiques de leurs défauts, mais doucement, en secret, charitablement et avec respect. »

Il ne faut pas non plus ambitionner les emplois éclatants : « Si quelqu'un vous dispute la chaire, vous aurez plus d'honneur et de mérite de la céder pour l'amour de Dieu, que d'être une occasion de querelles, ajoute le P. le Jeune. Ne dédaignez pas de faire le catéchisme aux enfants et au menu peuple, du moins deux ou trois fois par semaine, quelque grand prédicateur que vous soyez. Il y a souvent plus de profit et moins de danger qu'aux sermons. » On causerait un grand scandale, dit saint Liguori, si l'on montrait directement ou indirectement le désir de faire le sermon, ou l'instruction, ou quelque autre exercice dont on n'a pas été chargé ; on mériterait de ne plus aller en mission ou de rester, comme on dit, toujours de côté. » (Tome XVI, p. 311.)

« Volez au secours des âmes, écrivait-il encore à ses religieux, mais particulièrement des pauvres, des gens rustiques et de ceux qui sont le plus abandonnés. Souvenez-vous que Dieu nous a donné la mission d'évangéliser les pauvres dans ces temps-ci. Gravez bien cette maxime dans vos âmes ; ne cherchez que Dieu dans les pauvres, qui sont abandonnés, si vous voulez plaire à Jésus-Christ. » (Let. 237, ed. Casterm.) Les pauvres, infirmes, sourds, dépourvus d'intelligence, à l'extérieur rebutant, qui ne sont que trop délaissés : voilà le lot le plus cher du vrai disciple de Jésus-Christ. Les autres ne manqueront pas d'être assistés dans leurs besoins spirituels. Ne cédons à personne le mérite d'exercer le zèle, là où la nature ne trouve aucune satisfaction (1).

Toutefois, dans le choix des fonctions, « il faut toujours chercher le plus utile », écrivait saint François Xavier. Cette règle vous apprendra à ne pas quitter la chaire pour prendre le confessionnal, et à ne pas interrompre un catéchisme, ni à déranger l'heure à laquelle il est fixé, pour vous entretenir avec quelqu'un en particulier. On n'oubliera pas non plus le mot de saint Liguori : « Le principal fruit des missions est la conversion des hommes. » C'est d'eux surtout qu'il faut s'occuper, comme le recommande saint Ignace. (Nampon, p. 56. Voir nº 66 ; 279 et suivants.)

34. *Non quærit quæ sua sunt.* Quand il s'agit de recevoir quelques honoraires, soit pour la sainte messe, soit pour les missions, rien qui puisse donner lieu à un soupçon d'attachement aux biens de la terre. Saint Léonard et saint Liguori ne permettaient pas aux missionnaires d'accepter des présents, ni des douceurs. Qu'on ne demande rien aux fidèles pour soi ; non seulement il faut éviter toute quête et tout ce qui aurait l'air d'un trafic, mais même, s'il est possible, il est bon de faire renvoyer après la mission les quêtes qui se font d'ordinaire : et il est nécessaire de s'interdire de les faire soi-même et de les annoncer. *Non quæ sua sunt quærunt, sed quæ Jesu Christi.* Donc point de motifs intéressés.

35. *Non irritatur.* « L'amour-propre nous trompe, dit saint François de Sales, et, sous prétexte de zèle, lâche la bride à la passion ; je ne nie pas que la colère ne soit venue quelquefois en aide à un zèle véritable ; mais maintenant, c'est plutôt le zèle qui vient en aide à la passion, en couvrant de son nom le plus honteux emportement. » *Non cogitat malum.* Elle excuse les intentions quand elle ne peut justifier les actions ; elle ne remarque que ce qui est bien ; loin de garder le souvenir de ce qui est mal et de s'en réjouir, *non gaudet super iniquitate*, elle applaudit au triomphe de la vertu et à tout ce qui se fait de bien. *Congaudet autem veritati.*

36. *Omnia suffert.* Il faut être prêt à supporter toutes sortes d'amertumes et de dégoûts, tant de la part des étrangers que des siens. « Que les missionnaires, dit saint Léonard, se mettent bien dans la tête, qu'ils ne doivent attendre de la part des hommes que désagréments et inquiétude ; qu'ils s'en ré-

(1) Saint François Régis n'avait de préférence que pour les pauvres : Venez, mes chers enfants, leur disait-il, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. Souvent, il restait jusqu'au soir au confessionnal, entouré de pauvres, oubliant de prendre aucune nourriture, et quand on le lui reprochait, il répondait : « Quand je suis ainsi auprès de ces pauvres gens, je ne puis penser à autre chose ».

jouissent, car c'est la solde courante de ceux qui travaillent pour la gloire de Dieu. » (*Maximes*, I, 12.)

37. *Omnia credit.* Elle donnerait sa vie pour défendre tout ce qu'enseigne l'Eglise ; c'est la doctrine du Siège de Pierre, qui la guide au milieu des ténèbres des jours mauvais. Entre les opinions libres, en fait de dogme ou de morale, le missionnaire choisit toujours celles que Rome préfère ; et il cherche à inspirer à tous la vénération pour tout ce qui touche au Vicaire de Jésus-Christ. Qu'il ne donne jamais de mission ni de retraite sans prêcher le respect et l'amour de l'Eglise.

38. *Omnia sperat.* Jamais des commencements épineux n'abattent le courage d'un apôtre. « Que les missionnaires ne s'inquiètent point des difficultés que leur suscitent ceux qui ne veulent point de mission, dit encore saint Léonard ; car l'expérience démontre que plus les contrariétés sont grandes, plus les fruits sont abondants. A plus forte raison, ne doivent-ils pas se déconcerter de se voir accueillis de quelques-uns d'un air brusque et malveillant. » *Si Deus pro nobis quis contra nos ?*

39. *Omnia sustinet. Omnia sustineo propter electos ut et ipsi salutem consequantur.* (Tim. II, 10.) Il pratique ce qu'il enseigne ce grand Apôtre. *Vincula et tribulationes me manent, sed nihil horum vereor.* Le soldat peureux, qui redoute la peine et s'épargne lui-même ne remporte jamais la victoire. « Le missionnaire doit avoir un bon dos et le cœur généreux, » dit saint Léonard ; ni les veilles, ni les longues séances au saint tribunal, ni les prédications incessantes, ni les courses auprès des malades, ni les études longues et laborieuses pour puiser la saine doctrine dans la sainte Ecriture, dans la théologie, dans les maîtres de la vie spirituelle, dans les œuvres des missionnaires célèbres, rien ne déconcerte son zèle (1).

40. Mais le moyen, dira-t-on, de nourrir toujours dans son cœur une charité aussi courageuse et aussi constante ?... *In meditatione mea exardescet ignis.* La méditation, voilà l'huile qui alimente cette lampe ardente et luisante. « L'oraison est un grand livre pour un prédicateur, écrivait saint Vincent de Paul ; c'est là que vous puiserez les vérités divines, dans le Verbe éternel qui en est la source, pour les répandre après parmi le peuple. Il est à souhaiter que les missionnaires s'affectionnent beaucoup à ce saint exercice de l'oraison ; car sans son secours ils feront peu ou point de fruits ; mais par son moyen ils se rendront capables de toucher les cœurs et de convertir les âmes. »

Aussi ménageait-il quelque temps de relâche à ses ouvriers évangéliques. *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum*, leur disait-il ; et pendant ce temps, il voulait qu'ils gardassent exactement le silence régulier, leur répétant souvent que la vie d'un missionnaire devait être celle d'un chartreux à la maison, et celle d'un apôtre à la campagne.

41. L'apôtre toutefois, même au fort de ses labeurs, ne doit pas perdre de vue sa sanctification ; mais au contraire se tenir intimement uni à Dieu. *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum. Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Dans les missions, « le recueillement et la pratique de l'oraison sont choses indispensables, ainsi que les examens. » C'est ce qu'affirme saint Léonard de Port-Maurice ; et saint François Xavier écrivait : « Ceux qui s'oublient eux-mêmes, pour prendre soin des affaires d'autrui, même spirituelles, sont frères germains de ceux qui se damnent pour plaire aux hommes. » *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit ?*

Il faut donc donner à l'oraison tout le temps que l'on peut ; et si ce temps est trop court, il y faut suppléer en se tenant uni à Dieu le long du jour, au saint tribunal et dans toutes les autres œuvres de zèle. La messe bien dite et

(1) Le B. André Bobola, jésuite polonais, fut l'objet de toutes les attaques des schismatiques. Les prêtres du schisme payaient des misérables pour l'accabler de coups et d'injures. Ils ramassaient les enfants schismatiques, les plus grossiers et les plus libertins, et les envoyaient attendre à la porte du collège qu'André en sortît. Dès que le missionnaire paraissait, les projectiles les plus honteux volaient sur lui, et les clameurs les plus insultantes retentissaient. Les enfants le suivaient à la porte des pauvres, des malades, et le ramenaient au milieu des huées. Cela dura plusieurs années, et c'était presque tous les jours la même scène. L'homme de Dieu ne reculait jamais ; il n'omettait ni ne différait des courses apostoliques pour éviter ce concert abominable. Il lui semblait, au contraire, que c'était pour lui une ovation ; aussi s'avançait-il le visage serein au milieu de ce tumulte. Il regardait ses petits persécuteurs avec un œil plein de tendresse. Plus d'une fois, il voulut leur parler, mais la leçon leur était faite et ils se bouchaient les oreilles en l'appelant sorcier.

suivie d'une fervente action de grâces, l'office bien récité, de saintes lectures, courtes au besoin : voilà les armes du prêtre en mission. Dans ses méditations, le missionnaire reviendra souvent sur les considérations qui peuvent accroître son amour des âmes et le purifier.

Les exemples de Notre-Seigneur, son humilité, sa patience, son esprit d'oraison, son amour des pauvres pécheurs pour lesquels il a versé tout son sang, la multitude des crimes qui se commettent contre la divine Majesté : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. Exitus aquarum deduxerunt oculi mei quia non custodierunt legem tuam*, le grand nombre d'âmes qui perdent un bonheur infini pour se creuser un éternel abîme, l'exemple des saints qui ont consumé leur vie et subi quelquefois la mort pour procurer la gloire de Dieu et le salut de leurs frères, celui des soldats, des marins, des hommes de commerce qui risquent tout pour des intérêts périssables ; les biens promis à ceux qui ont exercé la charité : *Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum. Volo ut ubi sum ego, illic sit et minister meus. Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, operiet multitudinem peccatorum* : voilà ce que le missionnaire aura souvent devant les yeux. Il y puisera l'humilité, le courage, la résignation, le désir de la sainteté par laquelle seul il deviendra puissant en œuvres et en paroles.

CHAPITRE II

CONSEILS RELATIFS A LA PRÉDICATION

42. A un jeune ecclésiastique qui le consultait sur les moyens de prêcher avec fruit, le B. Jean d'Avila répondit : « Je n'en sais point de meilleur que d'aimer beaucoup Notre-Seigneur » (1). Ce qui n'est que chaud ne peut pas mettre le feu. Pour embraser le cœur des autres, il faut être soi-même un charbon ardent. Saint Pascal Baylon disait : « Il est certain que la langue ne parle jamais qu'aux oreilles, et qu'il n'y a que le cœur du prédicateur qui parle au cœur des auditeurs. Dans la lettre-circulaire adressée par la Sacrée-Congrégation des Evêques et Réguliers, le 31 juillet 1894, par ordre de Léon XIII, à tous les supérieurs des Ordres réguliers, nous lisons : « En premier lieu, pour ce qui concerne la qualité du prédicateur sacré, qu'ils se gardent de jamais confier un si saint ministère à qui ne serait pas animé de vraie piété chrétienne et pénétré d'un grand amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, sans quoi il ne serait autre chose que *æs sonans et cymbalum tinniens*, et ne pourrait jamais avoir ce véritable zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qui doit être le seul mobile et la seule fin de la prédication évangélique. Et cette piété chrétienne, si nécessaire aux orateurs sacrés, il faut aussi qu'elle brille dans leur conduite extérieure, qui ne doit jamais se trouver en contradiction avec leurs enseignements, ni avoir rien de séculier, de mondain, mais être toujours telle qu'elle les montre vraiment : *ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei;* autrement, comme le fait observer le Docteur angélique, saint Thomas, *si doctrina est bona et prædicator malus; ipse est occasio blasphemiæ.* »

« Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, écrit le P. le Jeune c'est de bien prier Dieu ; le second, c'est de bien prier Dieu : le quatrième et le dixième, c'est de bien prier Dieu.

43. « Si vous vous ingérez à être prédicateur sans vocation, ajoute-t-il, vous êtes en grand danger de vous perdre. » Un religieux obéissant n'accepte aucun ministère sans la permission expresse ou du moins présumée pour de bons motifs, de ses supérieurs ; il se remet entre leurs mains pour qu'ils l'envoient où ils voudront. *Ecce ego mitte me.* Toutefois, s'il prévoyait pour lui,

(1) Saint Vincent Ferrier préparait d'ordinaire ses sermons en priant aux pieds de son crucifix, un jour qu'il devait prêcher devant un grand personnage, il crut devoir faire travailler son esprit et il ne réussit pas. Dans une autre circonstance, il se prépara par la méditation, et prêcha devant ce même personnage avec son éloquence ordinaire. Ce personnage lui en ayant demandé la raison, le saint lui répondit : C'est Vincent qui a parlé la première fois et c'est Notre-Seigneur qui a parlé la seconde fois.

dans un lieu déterminé, quelque péril ou quelque obstacle particulier, il devrait le leur faire connaître avec confiance, prêt à s'en rapporter à leur décision.

44. Les religieux et les prêtres séculiers, pour entreprendre une mission, ont besoin d'y être appelés ou par l'évêque ou par le curé du lieu. L'Évêque peut envoyer des missionnaires sans l'avis du curé; et le curé, avant d'appeler dans sa paroisse un de ses confrères ou un religieux, doit en demander la permission à l'Évêque.

45. L'éloquence, dit-on ordinairement, est l'art de plaire, d'instruire et de toucher.

I. « ON DEMANDE SI UN PRÉDICATEUR DOIT CHERCHER A PLAIRE, » dit saint François de Sales, et voici sa réponse : « Il y a lieu de faire ici une distinction. Il est un certain agrément qui naît dans l'esprit des auditeurs des vérités mêmes que le prédicateur annonce et des mouvements qu'il produit; car quelle serait l'âme assez insensible pour ne trouver aucun plaisir à entendre enseigner, d'une manière digne et sainte, la voie qui mène au ciel? Cette sorte de plaisir, il faut tâcher de le procurer; mais pour cela il suffit de s'appliquer à instruire et à toucher. Il peut y avoir aussi pour l'esprit un certain chatouillement d'oreille, fruit d'une éloquence séculière et profane et d'une recherche affectée de mots et de pensées. Pour celui-ci, je nie fort et ferme qu'un prédicateur doive l'avoir en vue. Il faut en laisser le soin aux orateurs du monde et aux comédiens qui ont du temps à perdre. Saint Paul condamne les auditeurs à qui les oreilles démangent; combien plus ceux qui les leur grattent (1) »

« Au sortir du sermon, continue-t-il, je ne voudrais pas qu'on s'écriât : Ah! quel grand orateur! mais je voudrais qu'on se dît : Que la pénitence est une belle vertu, qu'elle est nécessaire! et semblables choses. Surtout gardez-vous des longues périodes des rhéteurs, de leurs gestes, de leurs mouvements, c'est la peste de la prédication. Le prédicateur qui n'a que des fleurs et de belles idées, est en danger d'être mis au rang des arbres infructueux, qui sont menacés dans l'Évangile de la cognée et du feu. Jamais on ne doit user de flatteries envers les assistants, fussent-ils rois, princes ou Pape; nos anciens Pères et tous ceux qui prêchaient avec quelque fruit dédaignaient ces compliments. Il y a bien, toutefois, certaines attentions propres à gagner la bienveillance, dont on peut user la première fois qu'on parle à son auditoire. »

46. Ce serait cependant une négligence coupable que de ne pas étudier les règles de l'éloquence sacrée. « Le talent de la parole pouvant servir beaucoup pour persuader les choses justes ou injustes, dit saint Augustin, pourquoi les gens de bien ne s'appliqueraient-ils pas à l'acquérir, pour rendre service à la vérité, puisque les méchants osent bien l'usurper et le faire valoir pour les intérêts de l'erreur et de l'injustice? »

Le B. Louis de Grenade ajoute « qu'il n'y a rien de plus indigne que la témérité avec laquelle on entre dans les fonctions de prédicateur qui sont, comme il les appelle, si grandes, si importantes, si nécessaires pour l'Église (et même les plus difficiles de toutes), sans se mettre en peine de s'instruire auparavant d'aucune règle, ni d'aucune méthode assurée pour s'en acquitter avec fruit : vu qu'on ne peut exercer les métiers les plus communs, qu'après s'y être préparé par un long et pénible apprentissage. Sans doute, continue-t-il, c'est pour cela qu'entre tant de prédicateurs, à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui parlent convenablement, et beaucoup moins encore qui réussissent par leurs discours à porter les pécheurs à la pénitence et à l'amour de la vertu ». (*Rhetor.*, p. 19.) On aura donc soin d'étudier les règles de l'éloquence, et Grenade en est, ainsi que saint Liguori, un des maîtres les plus autorisés.

47. II. L'INSTRUCTION est une des parties principales de la prédication. Le prédicateur doit donc avoir un riche fonds de doctrine acquise par le travail. *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bona.* On puise la doctrine

(1) Toutes nos citations de saint François de Sales sont tirées d'un excellent livre intitulé : *Saint François de Sales, modèle du prêtre et du pasteur.*

dans l'étude de la sainte Ecriture. Saint Jean-Chrysostôme remarque que le Saint-Esprit compare la parole de Dieu à l'or, à l'argent et aux pierres précieuses, pour nous apprendre que, de même qu'un petit lingot d'or ou d'argent vaut bien plus qu'une grande quantité de fer ou de plomb, de même qu'une seule pierre précieuse l'emporte sur un amas de pierres communes; ainsi une parole du Saint-Esprit a plus de valeur, de poids, d'efficacité que plusieurs livres d'auteurs profanes. Lisez et relisez souvent l'Ecriture Sainte, écrit le P. le Jeune; un seul passage de la Bible a plus de force sur l'esprit que cent raisonnements humains. » Saint François de Sales écrivait à l'Archevêque de Bourges : « L'Ecriture fournit abondamment tout ce qui est nécessaire au prédicateur, il n'y a pas besoin d'autre chose. »

« L'expérience nous apprend, disait aussi saint Vincent de Paul, que les prédicateurs, qui prêchent conformément aux lumières de la foi, font toujours plus de fruits dans les âmes, que ceux qui remplissent leurs discours de raisonnements humains, de raisons philosophiques, parce que les lumières de la foi sont toujours accompagnées d'une certaine onction toute céleste, qui se répand secrètement dans les cœurs des auditeurs (1). »

« La vertu propre et singulière des Ecritures, dit Sa Sainteté Léon XIII, est ce qui donne de l'autorité à l'orateur sacré, ce qui lui inspire une liberté de parole toute apostolique et une éloquence ferme et victorieuse. Ils agissent donc sans prudence et à rebours de la vérité ceux qui, en traitant des matières religieuses et des préceptes divins, n'apportent presque que les témoignages de la science et de la sagesse humaine, s'appuyant sur leurs propres arguments plutôt que sur les arguments divins. Il est dès lors nécessaire que leurs discours, si lumineux soient-ils, soient froids et languissants, dépourvus qu'ils sont du feu de la parole de Dieu, et bien loin, par conséquent, de la vertu de cette divine parole. » Après avoir cité les paroles de ce grand Pontife, la circulaire de la Sacrée-Congrégation ajoute :

« Voilà donc la source, de beaucoup la principale, de l'éloquence sacrée : la Bible. Mais ces prédicateurs, modernisés, au lieu de puiser leur éloquence à la fontaine d'eau vive, par un intolérable abus, s'adressent aux citernes corrompues de la sagesse humaine ; au lieu d'invoquer les textes divinement inspirés ou ceux des Saints Pères et des Conciles, ils citent à satiété des auteurs profanes et même vivants, auteurs et paroles qui prêtent bien souvent à des interprétations très équivoques et très périlleuses. »

Bellarmin conseille d'étudier l'Ecriture à l'aide d'un commentateur et en particulier de Corneille de la Pierre. L'étude de la théologie au moins dans le Catéchisme du saint Concile de Trente, est aussi nécessaire (2). « Après l'Ecriture sainte, dit le P. le Jeune, le livre que vous devez lire et relire souvent, ce sont les œuvres spirituelles de Grenade ; il les faudrait savoir quasi toutes par cœur et les prêcher partout même mot à mot, et on verrait naître des fruits admirables. » A Grenade, on ajoutera avec fruit les œuvres du P. Saint-Jure.

La lecture des saints Pères et de la vie des saints sera aussi d'un grand secours, ainsi que l'étude des maîtres dans l'art d'ébranler les populations, comme Bossuet, Bridaine, saint Léonard de Port-Maurice et tant d'autres, à la condition qu'on appropriera à sa mesure ce que l'on trouvera en eux. David ne put se servir du casque de Saül pour combattre Goliath. Afin que les études et les lectures soient d'un vrai profit au prédicateur, il faut qu'il ait soin de noter dans son répertoire tout ce qui se rapporte aux sujets qu'il peut avoir à

(1) Nous avons réuni à l'usage des prédicateurs, les textes de la Bible les plus pratiques pour chaque sujet d'instruction, et nous les avons disposés par ordre alphabétique dans un petit volume portatif, intitulé : *Sententiæ et exempla biblica*. Prix : 1 fr. 50.

(2) Saint Liguori disait à ses missionnaires, en parlant de la théologie morale : « Si vous ne la savez pas, vous vous perdez et vous envoyez vos pénitents en enfer. Cette étude ne finit qu'avec la vie elle-même. » Nous avons écrit nous-même un *Compendium Theologiæ dogmaticæ et moralis* ; nous l'avons récemment traduit en français : les prêtres y trouveront tout ce qui est nécessaire, pour exercer leur ministère avec fruit. Prix : 6 fr. Se trouve à la Salette, par Corps. Nous avons également résumé la doctrine chrétienne dans un ouvrage intitulé : *Le Livre de tous* que les prêtres liront avec fruit. Nous prions ceux de nos confrères qui le connaissent de nous aider à le faire arriver dans les familles. Un certain nombre d'entre eux nous l'ont demandé par centaines ; et nous le cédons aux conditions les plus favorables, quand on nous le demande directement.

traiter dans les missions. Il sert peu d'étudier si l'on oublie, et si l'on ne sait plus retrouver les pensées et les exemples qu'on a découverts avec effort. Un répertoire par ordre des lettres de l'alphabet conserve tout, et il n'est besoin que de l'ouvrir pour retrouver toutes les richesses que l'on a possédées, même après les avoir perdues de vue.

48. Que ceux qui n'ont qu'une science médiocre avec le zèle des âmes ne se découragent point. « Il arrive souvent que les plus grands et les plus fameux prédicateurs ne sont pas ceux qui produisent le plus de fruits, tandis que d'autres qui ont moins de talents naturels, mais plus de zèle et de meilleures intentions, en produisent bien davantage, dit le P. Saint-Jure ; les arbres les plus élevés, tels que les sapins et les chênes, ne sont pas ceux qui portent les meilleurs fruits. Leur élévation les fait voir de plus loin et les expose à être battus des vents, tandis que les pommiers, les figuiers sont bien plus utiles. »

« Un prédicateur doit être instruit, mais ne croyez pas qu'il lui faille absolument une science éminente, écrivait saint François de Sales. Nous avons vu de notre temps, le cardinal Borromée, qui n'avait qu'une science médiocre, il n'en faisait pas moins des merveilles. J'en pourrais citer cent autres exemples... En prêchant, on apprend à prêcher. J'ajoute qu'on ne manque jamais de science, quand on ne veut pas en montrer plus qu'on en a. Ne sommes-nous pas en état d'expliquer l'*In principio* de saint Jean, laissons-le. Il est bien d'autres sujets plus utiles. A chacun sa partie. » C'est une pusillanimité fatale que celle de quelques prêtres qui n'osent pas monter en chaire, parce qu'ils ne sont pas orateurs.

Qu'ils lisent du moins un catéchisme, et l'expliquent comme le leur permet saint Charles Borromée. Ce qu'ils diront sera bien reçu. Ne reçoit-on pas une monnaie mal empreinte, dès qu'elle a le poids et la valeur voulus ?

49. « Les sermons doivent traiter de choses nécessaires, utiles et non curieuses et recherchées, continue le P. Saint-Jure. Pour opérer des fruits, il faut se servir d'une doctrine sûre, morale et facile, laissant les subtilités obscures, les choses douteuses aux disputes de l'école, (et évitant avec soin les questions politiques) (1). Il faut prêcher une doctrine qui soit à la portée de tous, de bonnes vérités fortes et puissantes, capables d'inspirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la crainte de l'enfer, le désir du ciel et un sincère amour de Dieu et de Notre-Seigneur, puisque c'est la fin de toute la loi. ».

La lettre circulaire de la Sacrée Congrégation dit : « Il appert clairement que le symbole et le décalogue, les commandements de l'Église et les Sacrements, les vertus et les vices, les devoirs propres des diverses classes de personnes, les fins dernières de l'homme et autres vérités éternelles semblables, doivent former la matière ordinaire de la prédication sacrée. Mais ces très graves sujets sont aujourd'hui indignement négligés par beaucoup de prédicateurs qui, *quærentes quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi* et sachant bien que ce ne sont pas ces matières qui sont les plus aptes à leur conquérir cette faveur de popularité qu'ils ambitionnent, les laissent entièrement de côté, principalement dans les Carêmes et dans d'autres occasions solennelles ; et en même temps, le nom changeant la chose, ils substituent aux anciens sermons un genre mal compris de conférences, tendant à séduire l'esprit et l'imagination et non pas à agir sur la volonté et à réformer les mœurs. Ils ne réfléchissent pas que les prédications morales sont utiles à tous : les conférences sont d'ordinaire pour un petit nombre, et ce petit nombre même, s'ils eussent été l'objet de plus de soins au point de vue des mœurs, c'est-à-dire si on les eût mieux aidés à être plus chastes, plus humbles, plus obéissants à l'autorité de l'Église, ils auraient eu, par cela seul, l'esprit débarrassé de mille préjugés contre la foi, et plus disposé à recevoir la lumière et la vérité, par la raison que les erreurs religieuses, surtout chez les populations catholiques, ont généralement leur racine dans les passions du cœur plus que dans les erreurs de l'esprit ; selon ce qui est écrit : *De corde exeunt cogitationes*

(1) D'après l'art. 201 du code pénal, les ministres d'un culte qui prononceraient, dans l'exercice de leur ministère et en assemblée publique, un discours contenant la censure ou critique du gouvernement, d'une loi, d'une ordonnance, ou de tout acte de l'autorité publique, seront punis d'un emprisonnement de 3 mois à 2 ans. Les fonctionnaires publics qui influenceraient le vote d'un électeur ou le détermineraient à s'abstenir de voter sont passibles de la même peine. O libertés de l'Église Gallicane !...

mulæ..... blasphemiæ. C'est pourquoi, sur cette parole du psalmiste, *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus*, saint Augustin fait cette juste remarque : *In corde suo, non in mente sua.*

« C'est encore un grand abus de l'éloquence sacrée que de traiter les sujets religieux uniquement dans l'intérêt de cette vie et de ne pas parler de la vie future ; d'énumérer les avantages apportés à la société par la religion chrétienne et de dissimuler les devoirs qu'elle impose ; de dépeindre le divin Rédempteur comme tout charité, et ne pas parler de la justice : de là le peu de fruits de ces prédications d'où un homme sort persuadé que, sans avoir à changer ses mœurs, il n'a qu'à dire : « Je crois en Jésus-Christ » pour être un bon chrétien. »

50. Le sujet étant choisi, conformément à ces sages et solennels enseignements, il faut chercher les matériaux ; « C'est une grande erreur, dit saint Liguori, que celle de quelques-uns qui, avant d'avoir trouvé les matériaux, s'appliquent à déterminer les points et à composer le sermon. Il faut avant tout préparer les textes de l'Ecriture, les arguments, les similitudes, etc., qui doivent servir à prouver la proposition que l'on a en vue. ».

51. On trouve les matériaux soit dans la théologie, soit dans les auteurs spirituels, soit dans certains livres écrits à cette fin et où tous les sujets sont classés par ordre alphabétique, ou enfin dans le répertoire qu'on a eu soin de faire soi-même. « On note, pêle-mêle, poursuit saint Liguori, les sentences, les arguments, les similitudes et les exemples qu'on parvient à découvrir. Ensuite, en relisant le tout, on examine les points auxquels on peut réduire le sermon. Après cela, sur une feuille, on marque séparément chaque point désigné par un titre particulier sous lequel, encore pêle-mêle, on inscrit les matériaux qui appartiennent à ce point, en donnant à chacun un numéro distinct. Lorsqu'on se voit en possession de matériaux suffisants pour chaque point, on s'applique à mettre tout en ordre, les autorités, les arguments, les moralités, etc.: chaque chose en son lieu. Cela fait, on commence à rédiger le sermon. »

52. C'est là assurément la meilleure manière de composer. Saint François de Sales veut aussi que le prédicateur se forme un plan ; selon lui, l'intérêt et l'agrément en dépendent. Ce plan doit être simple, clair et facile à saisir. Ce Bienheureux, écrit Mgr Camus, « me recommandait souvent de bien préciser dans mon esprit, à chaque prédication, la fin spéciale à laquelle je voulais tendre. Vous ne sauriez croire, disait-il, combien cet avis est important et combien de sermons, bien étudiés et bien travaillés, sont inutiles faute d'avoir un but particulier (comme la destruction de quelque vice ou la pratique de quelque vertu). Quand on n'a qu'un but et que toutes les raisons et tous les mouvements frappent là, l'impression est plus puissante ; elle est de nature à pénétrer les cœurs les plus durs. »

53. On garnit son plan sans perdre de vue le but à atteindre ; on prend dans l'Ecriture, dans les Pères, dans la théologie, les preuves, les raisons, les comparaisons qui peuvent rendre saisissante la vérité que l'on veut démontrer. « Pour ce qui regarde les citations des saints Pères, dit encore saint François de Sales, elles doivent être courtes, frappantes, énergiques ; trop longues elles font moins d'impression et refroidissent l'auditoire. Les comparaisons ont une vertu remarquable, soit pour éclairer l'esprit soit pour toucher les cœurs. Celles qui se tirent des choses ordinaires et familières, pourvu qu'elles soient bien justes, sont les meilleures de toutes. Les exemples ont une force merveilleuse, surtout ceux des saints..... ; ils donnent de l'intérêt aux discours. »

Pour obéir à ce conseil de saint François de Sales, nous avons recherché dans de nombreux volumes les faits historiques les plus frappants, et nous les avons entremêlés aux instructions du tome suivant. On trouvera d'autres faits non moins capables d'intéresser dans les autres ouvrages que nous avons écrits ; nos lecteurs pourront y recourir utilement (1). Mais qu'on ne l'oublie pas, les traits bien choisis sont un des moyens les plus efficaces d'in-

(1) Surtout à celui qui a pour titre, *Paroles et traits historiques* les plus remarquables. Un beau volume, prix 3 fr.

téresser, de toucher et même d'instruire nos auditeurs qui sont souvent incapables de suivre un raisonnement, et plus encore de le retenir (Voir le nº 17).

54. III. « DANS LA PRÉDICATION, IL FAUT PLUTÔT VISER A REMUER LE CŒUR QU'A ÉCLAIRER L'ESPRIT ; non pas sans doute qu'il faille négliger l'instruction, mais le prédicateur doit plutôt rendre ses auditeurs bons que savants. » (Saint François de Sales.) C'est ce qui est vrai surtout pour le missionnaire. Lui surtout doit remuer les cœurs, les ébranler et les déterminer à renoncer à de coupables habitudes pour s'attacher à Dieu. Les conclusions de chaque point et la péroraison doivent être particulièrement vives, animées, pressantes.

Quelle différence entre un discours et un autre ! Il y a moyen de parler pour ne rien dire ; mais il est plus facile encore de parler pour ne rien faire. Et pourtant *posui vos ut fructum afferatis*. Il y a des sermons qui lassent ou qui endorment ; d'autres qui laissent froids ou qui ne font qu'amuser. Une mission qui en est tissue fait quelque bien ; mais quel bien comparé à celui qu'opérerait celle où tous les sermons intéresseraient, porteraient dans les esprits la lumière, dans les cœurs la contrition, et ébranleraient les plus endurcis ! Un prêtre qui a du zèle doit donc le mettre d'abord à composer ses instructions. « Je suis convaincu, disait le P. de Ravignan que le travail fait tout pour la chaire. Ah ! c'est la paresse, cette maudite paresse qui énerve tout, fait tout le mal. » Mais que, dans toute la suite de ses discours le prédicateur ne perde pas de vue les simples.

55. Son style, tout en étant correct et pur, sera clair, limpide ; qu'il s'interdise les longues phrases ; que, comme saint Liguori le conseille, il n'emploie que des termes usuels, évitant ceux qui sont étrangers au langage des gens peu instruits (1). « Si le plus pauvre peuple ne me comprend pas, disait ce saint Docteur, à quoi bon l'appeler à l'église.... Je pourrai avoir à rendre compte de toute autre chose ; mais non de mes sermons. J'ai toujours prêché de manière à me faire comprendre de la bonne femme la plus ignorante. »

« En chaque sermon que vous composez, dit le P. le Jeune, regardez toujours quel profit en pourra tirer un artisan, une servante, etc..., mais surtout faites en sorte qu'il n'y ait personne qui n'en puisse retirer quelque profit, parce que telle personne s'y peut rencontrer, qui n'a assisté et n'assistera dans toute l'année à aucun autre sermon qu'au vôtre, et qui s'y convertira si vous lui parlez. C'est une grande erreur de vouloir contenter par des discours relevés, trente ou quarante personnes doctes, et laisser à jeun un grand peuple qui vous écoute. Croyez assurément que les grands et les doctes sont ravis d'entendre un prédicateur qui instruit et touche le menu peuple. »

« Mais écoutons encore les enseignements qui émanent du Saint Siège : « Malheureusement, par leur forme, un grand nombre des sermons d'aujourd'hui, non seulement sont loin de cette clarté et de cette simplicité évangéliques qui devraient les caractériser, mais ils se perdent dans un amas d'obscurité et dans des matières abstruses, supérieures à la capacité commune du peuple, et ils amènent sur les lèvres cette lamentation : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*.

(1) [illegible] S'il en avait quelque doute sur ce que nous avançons ici, qu'on lise la lettre de saint Liguori à un prédicateur, tome XVI de ses *Œuvres ascétiques*, édition Casterman. Un certain religieux avait publié, dans un ouvrage, cette assertion : *Le langage orné met dans un jour lumineux les choses spirituelles, le mérite de la vertu et la difformité du vice ; il est exigé par la dignité des choses divines annoncées du haut de la chaire.* Après l'avoir cité, saint Liguori dit : « [illegible] entre les auteurs ecclésiastiques s'est montré en cela singulier, car je n'en ai rencontré aucun autre qui exprime une semblable opinion. » Le saint Évêque le réfute, pour éloigner *le préjudice qu'il pourrait causer à ceux qui le lisent*, et il ajoute : « Je ne sais comment il a pu écrire des sentiments si déraisonnables. » (Tome XVI, p. 14, 15.) Ailleurs le saint docteur, s'adressant à toute sa Congrégation, dit : « Les supérieurs doivent veiller attentivement à ce que les prédications se fassent avec simplicité, sans faste, sans ambition, sans phrases retentissantes. Ils doivent punir ceux qui manqueraient en ce point, et s'ils ne se corrigent pas, on doit leur interdire de prêcher, et les renvoyer au milieu de la mission. » (Tome XII, p. 165.)

(2) Le langage de saint François Régis était simple et populaire, mais sa charité donnait à sa parole une telle force que, lorsqu'il prêchait à Montpellier, toute la ville venait l'écouter, et on ne pouvait l'entendre sans fondre en larmes. Un prédicateur renommé l'ayant entendu, disait : « C'est bien en vain que nous travaillons tous à orner nos discours, tandis que les catéchismes de ce saint convertissent, notre beau langage ne fait qu'amuser sans produire aucun fruit. »

« Mais qu'importe les fruits aux prédicateurs dont nous parlons ? Ce n'est pas là ce qu'ils cherchent principalement : ils cherchent à plaire aux auditeurs, *prurientes auribus*, et pourvu qu'ils voient les églises pleines, ils ne s'inquiètent pas que des âmes s'en retournent vides. Pour cela, ils ne parlent jamais du péché, jamais des fins dernières, jamais des autres vérités les plus graves, qui pourraient sauver en inquiétant ; ils ont seulement *verba placentia ;* à cet effet, ils usent d'une éloquence qui est plus de la tribune que de la chaire, qui est plus profane que sacrée, et qui leur attire des battements de mains et des applaudissements déjà condamnés par saint Jérôme quand il écrivait : *Docentes in ecclesia te, non clamor populi, sed gemitus suscitetur, auditorum lacrymæ laudes tuæ sint.* (Ad Nepot.) D'où il résulte que toute leur prédication apparait enveloppée, tant dans l'église qu'au dehors, d'une certaine atmosphère théâtrale, qui lui enlève tout caractère sacré et toute efficacité surhumaine. D'où il résulte encore dans le peuple, et, disons-le, dans une partie aussi du clergé, la dépravation du goût de la parole divine, le scandale de tous les gens de bien et peu ou point de profit pour les égarés ou les mécréants, lesquels, bien que parfois ils courent en foule pour entendre ces *verba placentia*, surtout s'ils sont attirés par les mots sonores de progrès, de patrie, de science moderne, après avoir vigoureusement applaudi l'orateur qui connait la bonne manière de prêcher, sortent de l'église tels qu'ils y étaient entrés : *Mirabantur, sed non convertebantur.*

« Cette Sacrée Congrégation voulant, en accomplissant les ordres de Sa Sainteté, porter remède à tant et de si détestables abus, s'adresse à tous les Révérendissimes Evêques et Supérieurs généraux des Ordres religieux et pieux Instituts ecclésiastiques, afin qu'ils s'élèvent contre ces abus, avec une apostolique fermeté et qu'ils en poursuivent l'extirpation de tous leurs efforts. Si les Ordinaires, après avoir accepté un prédicateur, sur les bonnes recommandations qu'il a présentées, le voyaient ensuite, dans l'exercice de son ministère, dévier des règles et des enseignements donnés dans cette Lettre, que par une réprimande opportune, ils le rappellent promptement au devoir ; si cela ne suffisait pas, qu'ils lui retirent la mission confiée et qu'ils usent même des peines canoniques, si la nature du cas le demande.

« Au reste, comme cette Sacrée Congrégation sait qu'elle peut sûrement compter sur la diligence et le zèle des Révérendissimes Ordinaires et des chefs d'Ordres religieux, elle a confiance que principalement par leur action, on verra promptement réformée cette façon moderne d'annoncer ou plutôt d'altérer la parole divine et que, la prédication sacrée étant débarrassée des séductions mondaines, elle retrouvera sa gravité et sa majesté natives et avec elles son efficacité surhumaine pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et l'avantage universel de l'Eglise et du Monde. »

56. C'est en écrivant beaucoup et correctement, et en apprenant ce que l'on a écrit, qu'on prend l'habitude de parler facilement et avec suite. Un jeune prédicateur devra donc écrire et apprendre par cœur tout d'abord ses instructions, avant de se mettre en campagne; autrement il deviendra verbeux, diffus, d'une longueur insupportable; et, par manque de précision, il ne laissera aucune idée nette dans l'esprit des auditeurs. Il fera bien, avant de mettre la dernière main à ses discours, de les faire lire à un ancien expérimenté dans la prédication (1).

57. Quand même les instructions ont été écrites et même apprises, il ne faut pas se dispenser d'une préparation immédiate avant de les donner. « Quand on doit prêcher, dit saint François de Sales, j'approuve qu'on s'y prépare dès la veille au soir et qu'on médite le matin, pour soi-même, ce que l'on doit dire aux autres. Faite devant le Saint Sacrement, cette préparation est d'une grande vertu, dit Grenade, et je suis de son avis. »

(1) Saint Augustin avait déjà fondé un ordre religieux, écrit des livres admirables, quand Valère, son Evêque, lui ordonna de prêcher. Le saint s'en excusa, disant qu'il ne se croyait point capable d'exercer un tel ministère. Il écrivit à ce sujet à Valère une lettre admirable où il dit qu'il est facile en effet de remplir cette fonction superficiellement, mais il expose en même temps les périls auxquels on s'expose en le faisant ainsi, les qualités qu'il faut avoir, et les préparations qu'il faut y apporter pour le faire dignement ; il conjure donc l'Evêque de l'en exempter, ou de lui accorder au moins quelques mois pour s'y préparer.

« Ceux qui prêcheront s'y prépareront avec tout le soin possible. » C'est la recommandation de saint Léonard à ses missionnaires. « Qu'ils ne s'aventurent pas à parler d'abondance, mais que toutes leurs paroles soient mûrement pesées; qu'ils se disposent surtout par la prière, entremêlant leur étude de soupirs enflammés, d'actes fervents, pour obtenir de Dieu que toutes les âmes soient touchées et se convertissent parfaitement. Avant de monter sur l'estrade, qu'ils se prosternent la face contre terre, en confessant leur insuffisance, puisque la conversion des âmes est l'œuvre de la toute-puissance de Dieu, et qu'ils se relèvent ensuite avec une véritable confiance dans le secours d'en haut, déposant toutes leurs paroles dans le Cœur sacré de Jésus, afin qu'arrosées de son sang précieux, elles servent d'instrument à l'Esprit-Saint pour briser les cœurs même les plus endurcis et les plus obstinés. » « Avant de prêcher, je salue les Anges gardiens de tous les auditeurs, disait saint François de Sales, et je prie chacun des Anges de préparer à mes paroles le cœur de celui dont il a la garde. J'ai reçu de très grandes faveurs par cette pratique. » Saint Dominique jamais ne parlait en public, sans s'être mis auparavant à genoux devant une image de Marie.

58. Le missionnaire est en chaire, il a préparé son discours, il a prié; saint François de Sales lui donne ce conseil . « Dites merveilles, mais dites mal, vous ne ferez rien qui vaille; dites peu de choses, mais dites bien, vous aurez beaucoup fait. » Il importe donc qu'il n'y ait rien, ni dans la prononciation, ni dans les termes employés, ni dans les gestes, ni dans le ton, qui puisse choquer l'auditoire. Ne soyons ni monotones, ni langoureux, ni criards, ni d'une élégance affectée. Pour se corriger des défauts qui se glissent si facilement dans l'action et le débit, il faut prier quelques confrères intelligents de nous les signaler, et s'exercer, s'il est possible, devant eux.

« L'action, dit saint François de Sales, doit être aisée et non pas contrainte et étudiée, noble et non pas triviale et vulgaire, comme en quelques-uns qui ne cessent de battre la chaire de leurs mains ou de leurs pieds, et qui à tout propos poussent des cris effrayants; assurée et non pas craintive comme en plusieurs autres, si timides qu'ils semblent parler à leurs supérieurs plutôt qu'à leurs disciples et à leurs enfants. » Il faut cependant respecter son auditoire. « En entrant en chaire, considérez que vous allez prêcher à plusieurs personnes qui ont plus d'esprit, de science, de piété et de vertu que vous. Traitez-les donc avec grand respect intérieur et humilité extérieure. » Ainsi parle le P. le Jeune.

« L'action, continue saint François de Sales, doit être naturelle, sans artifice ni affectation; mâle et énergique, et non pas efféminée, molle et sans vigueur; pieuse, par conséquent sans mondanité, sans flatterie... n'en déplaise à ceux qui font à leur auditoire tant de saluts et de petits gestes. » Pour ne pas sortir du naturel, il est bien de chercher à garder le ton que l'on avait pris en donnant, avant le sermon, quelques avis pratiques, ou de se figurer que l'on n'a à parler qu'à une seule personne. Ainsi on évitera la déclamation, le ton chantant et leurs effets soporifiques. « Vous avez besoin constamment d'un ton fort, serré, vif, soutenu, dit Bridaine aux missionnaires. Comment les peuples sortiront-ils de leur fatale léthargie, si nous sommes nous-mêmes faibles, languissants, semblables à des morts ? »

59. Rien pourtant qui sente la colère. « J'aime que la prédication respire la charité plus que l'indignation, dit le bon saint François de Sales. Par la grâce de Dieu, depuis que je suis berger, je n'ai jamais dit parole de colère à mes brebis. . » Quand on tonne contre les crimes, il faut que le pécheur sente qu'on l'aime et qu'on ne hait que ses égarements. Donc rien de dédaigneux, ni de dur pour sa personne; mais au contraire la tendresse et la compassion. « Appeler le feu du ciel, c'est facile; il ne s'agit pas de tout tuer, mais de tout convertir, dit le P. Valuy. Jacques et Jean finirent par changer de méthode. »

« Vous ne croiriez pas, dit le P. le Jeune, comme la moindre passion qu'un prédicateur témoigne, scandalise le peuple et empêche le fruit de la parole de Dieu. Quand il y aura quelque porte ou fenêtre, un enfant ou quelque autre chose, qui fera du bruit, ou vous incommodera en quelque façon que ce soit, gardez-vous bien de vous mettre en colère, mais priez doucement qu'on y mette ordre. Ne reprenez pas, pendant que vous prêchez, celui qui vient tard ou qui

sort avant la fin ; ne vous plaignez jamais en chaire du petit nombre de vos auditeurs : en le faisant, vous êtes cause que ceux qui n'y pensaient pas, commencent à y faire réflexion. Si vous criez contre les présents, ils ne sont pas coupables ; si, contre les absents, ils ne vous entendent pas. » Et s'ils vous entendaient, en viendraient-ils mieux à l'Église ? « On n'attire pas les colombes, dit François de Sales, en leur jetant des pierres, mais du grain. » C'est surtout au commencement des retraites, des missions et de l'exercice du ministère pastoral qu'il faut éviter ces sorties. En attaquant trop tôt alors certains abus, on peut ruiner d'avance tout le bien qu'on voulait faire.

« Que le missionnaire ait pour maxime de ne jamais faire d'allusions personnelles en prêchant, » écrit saint Léonard. Et il faut surtout observer cette recommandation à l'égard des magistrats, des personnages dont l'influence, si on les a aigris, peut tout compromettre. « Ayez grande joie lorsqu'en montant en chaire, vous apercevrez peu de gens et que votre auditoire vous paraîtra clair semé, dit saint François de Sales. C'est une expérience de trente ans qui me fait parler : j'ai toujours recueilli plus de fruits des prédications que j'ai faites en de petites assemblées qu'en de grandes. »

60. Saint Liguori avertit que, pour obtenir du peuple une attention continuelle, il importe beaucoup de parler souvent par interrogation. L'orateur doit s'interroger et se répondre à lui-même, il doit supposer que ses auditeurs lui soumettent leurs doutes, leurs difficultés, leurs excuses, leurs cas de conscience et résoudre toutes leurs questions avec clarté, force et bienveillance. La prosopopée peut être d'un grand secours pour réveiller l'auditoire. On peut s'adresser tour à tour à Dieu, à Jésus-Christ, à la Vierge, à l'Ange gardien, aux saints, à l'Église, au démon, au confesseur, à la conscience, à la raison, à ses auditeurs, aux justes, aux pécheurs, aux fervents, au monde et aux mondains, aux impies, aux vivants, aux morts, aux élus, aux damnés. Le P. Duplessis, au XVIII[e] siècle, en prêchant sur le jugement de Dieu, citait tour à tour au tribunal du juste juge, chaque classe de ses auditeurs. Qui êtes-vous, leur demandait-il ? Je suis marchand, père de famille, etc., et il exposait les péchés que chacun avait pu commettre et portait ensuite la sentence. A la fin, il se demandait à lui-même : *Qui es-tu ?* Il répondait : Je suis missionnaire, et reconnaissait ses infidélités ; puis tombant à genoux, il priait son auditoire de demander pardon pour lui. On conçoit sans peine que cette mise en scène peut produire de fortes impressions. « Un moyen de toucher le peuple et de concilier son attention, ajoute saint Liguori, c'est de varier le débit, tantôt en élevant la voix et tantôt en l'abaissant, mais sans excès et sans changement trop subit ; tantôt en faisant une exclamation plus longue, tantôt en faisant une pause, et puis en reprenant avec un soupir, etc.. Cette variété dans le ton et la manière de dire tient l'auditoire toujours attentif. »

61. Enfin lors même que, par la douceur, le charme, la variété de votre parole, vous réussiriez à intéresser, à instruire et toucher, sachez cependant descendre de chaire à temps. « Croyez-moi, disait saint François de Sales, c'est par expérience et longue expérience que je dis ceci, plus vous direz et moins on retiendra ; moins vous direz, plus on profitera : on éteint les lampes quand on y met trop d'huile. Les médiocres prédicateurs sont recevables, pourvu qu'ils soient courts, et les excellents sont à charge, quand ils sont trop longs. Il n'y a pas dans un prédicateur de qualité plus odieuse que la longueur. » C'est surtout au commencement d'une mission qu'il faut être court, sous peine de faire fuir les auditeurs qui ensuite ne reviendront plus. — Qu'on évite de laisser allumer des cierges à la fin des instructions, afin de ne pas distraire les fidèles.

62. « Il est bon de vous appliquer, incontinent après la prédication, à vous humilier devant Dieu des fautes que vous y avez commises, et à lire quelques livres, ou à quelque autre bon emploi, pour éviter la joie qui peut remplir votre esprit, quand vous vous imaginez d'avoir bien fait, ou la tristesse déréglée, quand vous pensez avoir mal réussi. » C'est le conseil du P. le Jeune. Il est meilleur encore de prier Dieu avec instance de faire germer dans les âmes la semence du salut qu'on y a jetée.

CHAPITRE III

RÈGLES A SUIVRE AU SAINT TRIBUNAL, SURTOUT DANS LES MISSIONS ET LES RETAITES

ARTICLE I. — *De la confession des adultes.*

63. **Nombre des confesseurs.** — Il importe que les missionnaires, et les confesseurs qu'ils adjoindront à leurs travaux, soient en nombre suffisant, pour entendre tous ceux qui suivent la mission, sans qu'il soit besoin de recourir aux prêtres de la localité. Les malades ne seront pas privés non plus du bienfait de faire leur confession à l'un des missionnaires. On fixera donc un jour pour les visiter tous, ainsi que les infirmes. Ce jour pourrait être celui de la communion générale des femmes, ou encore celui de la clôture.

Écoutons sur ce sujet saint Liguori : « Mgr Falcoia, évêque de Castellamare, disait, après avoir passé quarante années dans les missions, qu'en certains endroits, quand il y a peu de missionnaires, la mission sert plutôt à faire perdre bien des âmes qu'à les sauver. Il ne parlait pas ainsi sans raison. Quant à moi, lorsque je n'ai pu avoir un nombre de missionnaires proportionné à celui des fidèles de l'endroit, j'ai trouvé mieux de ne pas y envoyer la mission, et de l'envoyer dans un autre lieu, pour lequel les confesseurs devaient suffire ; car s'il est nécessaire d'appeler les prêtres résidents à confesser, les sacrilèges qui existent, resteront en totalité ou en grande partie.

« On ne peut dire que les pénitents, ayant la commodité de se confesser à des étrangers, laisseront ceux de l'endroit ; car en voyant leur confesseur ordinaire au confessionnal, ils auront trop de répugnance à laisser voir qu'ils s'adressent à un étranger, et continueront ainsi à commettre des sacrilèges. Qu'au moins le missionnaire prie les confesseurs de l'endroit, d'avoir la bonté d'accorder à leurs pénitents, pendant ce temps, la liberté de se confesser aux missionnaires, et même de le leur imposer en vertu de l'obéissance. Parce qu'il n'est pas rare que les personnes auxquelles on pense le moins soient précisément celles qui en auront le plus grand besoin. » (Tome XVI, p. 298.) Si les confesseurs manquaient, il serait bon de prolonger la mission de manière à ce que les missionnaires pussent entendre toutes les confessions. C'est le conseil de saint Liguori. Saint Léonard de Port-Maurice ne voulait pas que les missions durassent moins de quinze jours. Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, voulait qu'elles durassent un mois.

64. **Assiduité au confessionnal.** — Les confesseurs doivent à l'édification du clergé et des fidèles, de ne jamais se faire attendre des pénitents. S'ils ne se rendent pas au saint tribunal à certaines heures, qu'ils aient soin d'expliquer cette absence, par des raisons prises dans d'autres fonctions de leur ministère. Encore faut il savoir faire quelques exceptions, sous peine de laisser dans la disgrâce de Dieu des pénitents, qui ne peuvent venir qu'en dehors des heures régulières des confessions.

Quand même il n'y aurait plus de pénitents, « il faut faire en sorte qu'il y ait toujours des confesseurs à l'église (du moins aux heures fixées pour les confessions), dit le P. Mach. Que de fois cette facilité de se confesser a donné lieu à de grandes conversions ! » Saint Liguori ne voulait pas qu'un missionnaire quittât l'église sans la permission expresse du supérieur. (Tome XVI, p. 305.)

65. « Soyez en sûrs, disait saint Léonard aux confesseurs employés dans les missions, vous acquerrez plus de mérites, dans une matinée passée au confessionnal, pour soulager de pauvres âmes, qu'en une année entière, dans d'autres œuvres quelque bonnes et saintes qu'elles soient. Je vais plus loin et je dis que, pour entendre une confession, il vaut mieux quelquefois interrompre la méditation, la lecture, l'office divin et toute autre fonction également sainte. *Quia, secundum sanctum Gregorium, nullum gratius Deo sacrificium offertur quam ipsa conversio peccatorum.* J'ose avancer que nous devrions accepter avec joie de nous voir retarder la vision même de Dieu, pour consoler les

pauvres pécheurs. » *(Confer. finem versus).* — Je ne savais pas la route la plus courte pour aller en paradis, disait un jour le B. J.-B. Rossi ; mais maintenant je la connais : c'est d'y conduire les autres par la confession.

Ce ministère, toutefois, a de grands périls et pour s'en garantir, il faut savoir le remplir avec esprit de foi et en union avec Notre-Seigneur. Le Bienheureux Perboyre écrivait à un jeune prêtre : « Pendant tout le temps que vous restez au confessionnal, ne perdez pas de vue Jésus-Christ dont vous tenez la place ; demandez-vous souvent : Si J.-C. était là, comment se comporterait-il ? Que dirait-il ? Elevez souvent votre cœur vers lui pour lui demander les grâces qui sont nécessaires dans ces circonstances. Quand vous êtes obligé d'entendre des choses qui ont rapport à la belle vertu, dites-lui : « Jésus, qui avez tant aimé la chasteté, ayez pitié de nous. » *Jesu amator castitatis, miserere nobis.* Quand vous êtes tenté d'impatience, dites-lui : « Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de nous. » *Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.* Si vous êtes embarrassé pour donner une décision, implorez ses lumières en lui disant : « Jésus, ange du grand conseil, ayez pitié de nous. *Jesu, magni consilii angele, miserere nobis..* » C'est une pratique très utile quand on est au saint tribunal, d'avoir dans ses mains un crucifix et d'y porter souvent ses regards, afin d'y puiser la charité, la patience et le zèle dont on a besoin. Je vous conseille de vous en servir. Mais gardez-vous, surtout au confessionnal, d'écouter avec indifférence le récit des outrages qui ont été faits à notre divin Maître. Un des plus grands malheurs qui puisse arriver à un prêtre, c'est d'écouter froidement les péchés qu'on lui déclare. Comment oserons-nous prétendre que nous aimons Notre-Seigneur, si nous ne pouvons plus dire avec le Prophète : Les opprobres de ceux qui vous outragent sont retombés sur moi ; *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* »

Quelque important que soit le ministère de la confession, qu'on n'oublie pas néanmoins, qu'il faut laisser le confessionnal pour la chaire, à cause du bien plus étendu que font les sermons. Saint Liguori conseillait même de ne pas entendre les confessions pendant les instructions. Toutefois, il y a, semble-t-il, des exceptions à cette règle donnée par le saint.

66. **Point d'acception de personnes, sinon pour les hommes et les pauvres.** — Les hommes doivent toujours passer avant les femmes. Dès qu'on les aperçoit dans l'église, il faut tout quitter pour aller à eux. En chaire, on a soin de les inviter à choisir de préférence le grand matin et, le soir, la tombée de la nuit, tout en les avertissant que toute la journée on est prêt à les accueillir. Quand les jours sont longs, on peut avec fruit éviter de les confesser la nuit jusque vers la fin de la mission. C'est le moyen d'en amener un certain nombre à faire leur confession le jour. Toutefois dans la plupart des paroisses, les missions n'atteindraient pas certains hommes, si on refusait de les entendre (du moins les deux ou trois derniers jours), après le sermon du soir. Il faut donc en prendre son parti.

Les pauvres, les pécheurs les plus rebutants, les esprits grossiers ont été de tous temps l'objet des préférences des saints : et c'est en les accueillant avec bonté et douceur que les saints ont conquis l'estime de tous. Saint Liguori disait : « Plus une âme est enfoncée dans le vice et engagée dans les liens du péché, plus il faut tâcher, à force de bonté, de l'arracher des bras du démon, pour la jeter dans les bras de Dieu. Il n'est pas difficile de dire à quelqu'un : Vous êtes damné, je ne puis vous absoudre ; mais si on considère que cette âme est le prix du sang de Jésus-Christ, on aura horreur de cette conduite. » Il serait bien suspect le zèle du missionnaire, qui n'aurait d'empressement que pour la confession des femmes, jeunes surtout, et qui négligerait la confession des hommes, des pauvres, des infirmes. Ce n'est jamais sans une bénédiction spéciale de Dieu, et sans des consolations particulières, qu'on agit contrairement aux tendances de la nature. Pourquoi juger des hommes d'après l'habit ou la condition ? Un colosse perd-il quelque chose de sa taille pour être dans un puits ? Et un nain en est-il plus grand pour être sur une montagne.

67. **Fortifier au saint tribunal ce qui a été dit en chaire.** — Combien il importe que tous les confesseurs, loin d'infirmer ce qui a été dit en chaire, le fortifient au saint tribunal, et que suivant tous les mêmes

principes dans l'administration du sacrement de Pénitence, ils forment par là, selon le langage de saint Léonard de Port-Maurice, une sainte ligue contre le mal. C'est pourquoi nous rappelons ici brièvement les règles de conduite à suivre dans les cas les plus pratiques.

68. **Favoriser les confessions générales.** — « Le plus grand fruit que nous avons à remporter de nos missions, écrivait saint Léonard, le principal et le plus important de tous, c'est de bien débrouiller les consciences, et de briser tous les filets dans lesquels le démon les tient enlacées. L'unique moyen pour cela, c'est une confession générale ou extraordinaire. C'est donc sur ce point que les missionnaires doivent concentrer leurs efforts, s'ils veulent procurer beaucoup de gloire à Dieu. En conséquence, ils tâcheront de faire faire une confession générale *à tous ceux qui n'en ont jamais fait ;* et ils trouveront presque toujours qu'il y a nécessité de la faire pour une raison ou pour une autre. » C'est ce qu'on remarque surtout chez les jeunes gens des deux sexes.

Quant à ceux qui en ont déjà fait, ajoute-t-il, *on leur fera faire une confession extraordinaire*, en remontant jusqu'à la dernière confession générale. Le missionnaire qui manque en cela, manque dans le point le plus essentiel de son ministère et surcharge ses compagnons. » (Léonard, *Maximes pour les missions*, n° 15). Saint Ignace exhorte tous ceux qui veulent se convertir parfaitement à Dieu, à commencer par faire une confession générale de tous leurs péchés. « Saint Vincent de Paul ayant entendu une confession générale, prit de là le motif de faire ses premières missions, et de fonder ensuite sa Congrégation, dans laquelle on fait profession expresse d'entendre les confessions générales des personnes les plus ignorantes et dont la conscience est le plus embrouillée. » (Id., *Instructions.*)

69. Puisque les confessions générales sont le principal fruit des missions, « est-il étonnant, demande notre saint, que le démon fasse tant d'efforts pour en détourner ? Aux confesseurs, s'ils sont novices ou s'ils manquent de zèle et d'expérience, il représente la confession générale comme une peine inutile (1). »

L'ardent apôtre de l'Italie s'indigne contre ces confesseurs « qui, voyant à leurs pieds un pauvre pénitent résolu de faire une confession générale, s'empressent de lui demander si la honte lui a fait cacher quelque péché au confesseur, et, dans le cas où il répond négativement, le renvoient aussitôt, comme si le défaut de sincérité était la seule raison qui rendît cette sorte de confession indispensable. Ceux-là font pis encore qui ne veulent pas entendre parler de confession générale, qui la blâment et en détournent. O ministres de Dieu, ne voyez-vous pas quel tort immense vous pouvez faire à ces pauvres âmes que vous repoussez ? Combien ne trouve-t-on pas de pénitents, auxquels un confesseur négligent, ou très imprudent, avait dit que la confession générale n'était pas nécessaire, tandis qu'elle leur était, à plusieurs titres, d'une indispensable nécessité ! (Saint Léonard, *Ibid.*)

70. Il ne faut donc pas se contenter de cette question, qu'on doit faire au commencement de chaque confession : Avez-vous oublié quelque faute, ou avez-vous quelque doute que vous n'ayez pas assez expliqué dans les confessions précédentes ? Il faut de plus ajouter : Quand vous vous êtes confessé précédemment, vous n'aviez pas assez de regret de vos fautes, vous n'étiez pas assez résolu de changer de vie, n'est-ce pas ? Combien de temps restiez-vous sans retomber après vos confessions ? Vous ne faisiez pas d'efforts pour persévérer ?

« Quant à ceux qui, ayant vécu dans quelque mauvaise habitude, ont continué de se confesser de temps à autre avec peu ou point d'amendement, suivant le conseil de saint Charles Borromée, vous ne devez pas seulement les accueillir avec charité, mais encore les exhorter à réparer, par une confession générale, toutes leurs confessions, comme n'étant que trop suspectes d'invalidité ou de sacrilège. » Ainsi parle saint Léonard ; saint Liguori tient le même langage. Toutefois, il importe que le pénitent se décide à faire une

(1) *Instruction sur la confession générale*. On ne saurait assez recommander aux prêtres cet opuscule et le *Directoire* qui le suit.

confession générale sans répugnance. S'il la faisait à contre-cœur, il risquerait de n'être pas sincère ; il est donc bon de lui en faire sentir les avantages et la facilité, soit en chaire, soit en particulier. C'est pourquoi l'instruction que nous donnerons plus loin sur ce sujet, nous semble une des plus importantes du commencement des missions et des retraites. (Voir n° 223 et 1071.)

71. « Il ne faut point recevoir la confession de quiconque n'a pas assisté au moins à trois sermons, dit le P. Mach. Il n'est guère possible d'ordinaire qu'on fasse une bonne confession sans avoir entendu la parole de Dieu. On sera presque inflexible sur ce point ; car le fruit de la mission et le salut d'un grand nombre d'âmes en dépendent. Aussi les confessions ne doivent-elles commencer, pour les adultes du moins, que quelques jours après l'ouverture de la mission. » (Mach. *Trésor du prêtre.*)

72. Mais n'y a-t-il pas lieu de craindre de faire naître des scrupules en exhortant ainsi à la confession générale et en la faisant faire presque à tous ? Saint Léonard prévient cet inconvénient en donnant la règle suivante : « On se fera, dit-il, une règle invariable de ne jamais permettre de confession générale à ceux qui, après en avoir déjà fait, se sont corrigés, ont eu la conscience satisfaite et n'ont aucune raison particulière de douter de la validité de leur confession. Une chose excellente cependant, serait d'exhorter ces pénitents à faire une revue depuis leur dernière confession générale. »

73. On dira encore : Où trouver le temps de faire ces revues et ces confessions générales ? C'est une difficulté, il est vrai ; mais moins grande qu'on ne se l'imagine, surtout si on suit la méthode tracée par saint Léonard. A l'aide de cette méthode, on peut faire une confession générale presque aussi vite qu'une confession de quelques mois, surtout si on interroge soi-même le pénitent ; car s'il fait lui-même sa confession, il donnera beaucoup de détails inutiles et omettra des points importants.

74. Il faut donc que le confesseur prenne de bon cœur le parti de tout demander au pénitent, sans le renvoyer pour s'examiner. Si le pénitent tenait à dire d'abord ce qu'il a préparé lui-même, on le laisserait faire, sauf à compléter sa confession par quelques questions.

75. Toutefois, remarquons : 1° que les personnes ignorantes sont tenues à moins que les autres ; « leurs confessions peuvent s'expédier beaucoup plus vite, dit saint Léonard. Nous ne sommes obligés de les interroger qu'en proportion de leur capacité et pour suppléer à l'examen qu'elles devraient faire. » 2° Il n'est pas nécessaire de dire les péchés véniels, ni 3° de faire l'histoire du péché : on en avertit les fidèles en chaire et au besoin au confessionnal, mais avec grande bonté. 4° Il n'est point nécessaire non plus de faire d'abord la confession courante ; elle sera comprise dans la confession de toute la vie, on en avertit le pénitent tout d'abord.

5° On invite en commun les pénitents à réciter le *Confiteor* avant de se présenter, et à ne pas le dire au confessionnal. On abrège la formule d'absolution quand on a une raison suffisante. 6° On ne s'arrête pas à des choses inutiles, ni même à des conseils de perfection, qu'on renvoie à un temps où l'on sera libre. Saint Liguori se plaint des prêtres qui perdent avec une dévote un temps précieux, qui suffirait à réconcilier avec Dieu plusieurs âmes pécheresses. Et saint François Régis, dans l'espace d'un mois, avait entendu plus de deux mille confessions presque toutes générales.

76. « Je n'approuve pas, dit saint Léonard, la méthode des confesseurs qui, pour bien faire la confession générale, veulent que les pénitents s'examinent séparément sur les péchés de l'enfance, de la jeunesse, etc. Il est vrai qu'il faut passer en revue tous les âges ; mais comme il y a certains péchés que l'on a commis à tout âge, on devrait, en suivant cette méthode, dire plusieurs fois le même péché, et cela sans nécessité. D'autres font pis encore : ils assignent différents jours pour faire la confession générale, un pour confesser les péchés commis avant le mariage, un autre pour confesser les péchés commis après. Ou bien si un pécheur a commis vingt péchés de la même espèce, il les lui font expliquer un à un avec toutes les circonstances. C'est ainsi que le manque d'habileté du confesseur rend dur et pénible le joug de Jésus-Christ. » (Id., *ibid.*)

Il n'est besoin, en réalité, que de parcourir *une seule fois* et dans le même

ment avec le pénitent, les commandements de Dieu, l'interrogeant sur chacun les péchés graves qu'ont coutume de commettre les gens de sa condition. Chez les simples, remarque saint Léonard, ces questions se réduisent à un petit nombre.

77. Il faut convenir toutefois que les confessions de mission prennent du temps. Si donc un grand nombre de pénitents attendent, on doit, quand on prévoit qu'ils ne pourront pas faire leur confession avant la fin de la séance, les congédier en leur donnant à chacun un numéro d'ordre et en leur promettant de les entendre les premiers à la séance suivante. Ceci ne s'applique guère qu'aux femmes ; car il est bien important de ne pas renvoyer les hommes. Ne renvoyons pas non plus à plus tard la pénitente qui se présente disposée à faire sa confession générale ou pour qui une confession générale est nécessaire. Faisons-la lui faire aussitôt, c'est le moyen de lui ôter la tentation de ne point revenir et de gagner du temps.

78. Il importe de se tracer à soi-même d'avance, en suivant les commandements, une méthode d'interrogations à faire, et cela non seulement pour les confessions générales, mais même pour les ordinaires. Celle que nous allons indiquer suffit dans un grand nombre de cas ; mais tout prêtre doit, dès qu'il est appelé à entendre les confessions, avoir à son usage un examen complet de tous les péchés graves. Voyez le nº561 de ce livre et surtout l'examen qui se trouve au nº 1114 de notre *Abrégé de théologie*. Dans ce dernier ouvrage, nous avons traité à fond du sacrement de Pénitence.

79. **Premières interrogations à faire**. — 1º Vous aimeriez à revenir un peu sur vos confessions passées, n'est-ce pas ? Si vous aviez oublié ou mal expliqué certaines choses, mettez-vous à l'aise avec moi. Plus vous me direz de péchés, et plus je m'intéresserai à votre âme. On ne manque jamais de poser cette question, même en dehors des missions. « Un serviteur de Dieu écrit saint Léonard, me disait que, par cette seule question, il avait gagné plus d'âmes à Dieu qu'il n'avait de cheveux à la tête. » Surtout qu'on se garde de demander si l'on a rien caché ; on répondrait invariablement non. Il faut souvent une foule de détours bienveillants et habiles pour amener un pénitent à dire qu'il a déguisé ses fautes. Si le pénitent est décidé à faire une confession générale, on l'exhorte à la confiance, mais on ne l'interroge *sur le sacrilège qu'à la fin de la confession*, à moins qu'on n'ait pas le temps de lui faire faire une confession générale entière.

80. Si on est très pressé, en effet, et que la confession générale ne soit pas nécessaire (ce que l'on constate par les questions ci-dessus posées adroitement et avec grande bonté), on se contente de laisser dire au pénitent qui veut redire ses péchés ce qui l'inquiète le plus ; on ne cherche pas à compléter sa confession, si non par cette question ? Vous vous accusez bien, n'est-ce pas, de tous vos péchés de pensées, de désirs, de paroles, de regards et d'actions ? Il faut, disons-nous, à moins que le pénitent ne soit scrupuleux, lui laisser dire ce qui l'inquiète, bien que cette accusation nouvelle ne soit pas nécessaire. Autrement, selon la remarque de saint Liguori (Tome XVI, p. 300), le pénitent, n'étant pas satisfait, irait trouver un autre confesseur ; de là, une perte de temps. Mais si l'on a reconnu que la confession générale est nécessaire, on doit aider le pénitent à la faire entière, quel que soit le concours autour du confessionnal.

81. **Des scrupuleux**. — Quant aux scrupuleux, qu'on ne leur ferme pas trop vite la bouche, qu'on les laisse un peu dire leurs peines, afin qu'ils ne craignent pas que la décision qu'on leur donnera soit précipitée ou dictée par l'impatience. Ensuite on leur fait entendre qu'on les a bien compris, qu'on désire les délivrer de leurs inquiétudes, et qu'on leur donnera à cette fin le remède le plus efficace de tous, c'est-à-dire l'obéissance ; qu'on se charge de tous leurs péchés passés, à la condition qu'ils n'y reviendront plus ; qu'on les dispense de redire ce qui les inquiéterait encore. Après cela, on tient ferme pour vaincre leur opiniâtreté, mais toujours avec une grande douceur. On trouvera, à la fin du tome 1er, un règlement qu'on donnera avec profit aux scrupuleux (V. nº 359.).

82. **Premier commandement**. — *Doutes contre la foi ; négation des vérités de foi; à quel âge ont-ils commencé et cessé? Combien de fois par semaine, par an?*

83. — **Nombre des péchés.** — « On tâche, dit saint Léonard, de découvrir le nombre probable, ou tout au moins la durée et la fréquence des chutes. J'ajoute même, pour votre consolation, que dans une confession générale, cette distinction numérique des péchés n'exige pas un aussi grand détail de la part du pénitent que dans une confession ordinaire ; car bien souvent elle est moralement impossible, et la bonté de Dieu ne nous astreint pas à des difficultés qui sont au-dessus de nos forces. Aussi, quand un pauvre pénitent est embarrassé, il n'est pas prudent de lui faire violence pour cela. Lorsqu'on ne peut obtenir ni le nombre certain, ni le nombre probable, ni même la fréquence, je dis que c'est assez de connaître la mauvaise habitude et de savoir combien d'années elle a duré, pourvu que la fréquence plus ou moins grande des chutes n'ait pas de conséquences ; car, s'il s'agissait de vols, il faudrait apporter plus d'exactitude. Mais dans les autres cas, supposé l'embarras ou l'ignorance du pénitent, il suffit que le confesseur connaisse le nombre le moins mal possible. Je dis plus, s'il prévoit qu'en l'interrogeant davantage sur le nombre il augmentera son embarras, il peut passer outre, conjecturant en lui-même un nombre approximatif sans tenir plus longtemps ce malheureux à la torture, attendu que, comme l'a dit saint Thomas, *in confessione non exigitur ab homine plus quam possit.* (Léonard, *Confér.*)

84. Quand le pénitent n'accuse pas des péchés intérieurs contre une vertu, on peut ordinairement se dispenser d'interroger sur les paroles et les actions ; cependant cette règle a de nombreuses exceptions avec certaines consciences qui ne voient de mal qu'à ce qui est extérieur.

85. **Moyens de faciliter les aveux.** — Un mot d'encouragement va bien après chaque accusation, et sert merveilleusement à ouvrir les consciences. Si le pénitent entre dans des détails inutiles, il ne faut pas en paraître fatigué, mais lui dire avec douceur qu'il n'est pas nécessaire de prendre tant de peine pour expliquer, qu'il suffit de dire le péché tout net. Rien qui puisse montrer l'étonnement ou la peine qu'on éprouve à la suite de certains aveux. Jamais de reproches dans le cours de la confession. Ne pressons pas trop le pénitent, ce serait lui fermer la bouche et lui faire tout oublier. Qu'on évite de poser les interrogations de manière à amener une négation. Au lieu de dire : N'avez-vous pas eu de mauvaises pensées ? Vous n'auriez pas lu de mauvais livres ? disons : Vous avez eu de mauvaises pensées, etc. ? — Très souvent, n'est-ce pas ? — Pas très souvent, répond le pénitent. — Est-ce trente fois par jour ? — Pas aussi souvent.

Une question qui semble supposer le pénitent plus coupable, l'enhardit. Il accuse volontiers dix péchés par jour, si le confesseur semble croire qu'il en a commis vingt. En répondant dix, il pense s'excuser. — Vous êtes retombé aujourd'hui ? — Non, hier seulement. — Il y a trente ans que vous ne vous êtes pas confessé ? — Oh non ! il n'y en a que vingt. On évitera avec soin de regarder les pénitents, soit en dehors du saint tribunal, soit au saint tribunal, et aussi de paraître les connaître. Moins on cherche à remarquer les fidèles auxquels on donne la mission, plus ils sont à l'aise pour l'accusation des péchés. C'est ce qui doit commander une grande réserve avec les chantres, les chanteuses, les employés de l'église, etc. *Æqualiter ignora.* Les personnes qu'on a rencontrées dans une première mission, sont souvent bien fières de ne pas être connues dans une seconde. Il importe de leur laisser ignorer qu'on les reconnaît. Pour cette même raison et aussi pour éviter tout péril avec les femmes, *mutuus aspectus fugiatur ; quid enim prosunt crates ferreæ, si per oculorum januam intromittatur hostis quem illæ arcere deberent ?* Évitons aussi avec un pénitent de parler d'un autre pénitent, et même de nous faire passer pour curieux, en nous faisant raconter ce qui se fait ou se dit dans le pays.

86. *Si le pénitent s'accuse d'avoir consenti à des pensées contre la foi, on l'interroge sur les paroles dites ou entendues et sur les lectures*, et on lui fait promettre de détruire ces livres avant l'absolution, ou du moins avant la communion, de ne plus recevoir de mauvais journaux, et d'éviter les compagnies où il aurait l'occasion de tenir de tels discours.

87. *Désespoir. Avez-vous désespéré de votre salut et cherché par suite à vous faire du mal ? Avez-vous murmuré dans vos peines avec un sentiment*

de colère contre Dieu? Avez-vous offensé Dieu plus librement, dans la pensée qu'il vous ferait miséricorde? Vous êtes-vous exposé aux occasions de péché en comptant sur le secours de Dieu? Superstitions, lesquelles? Pas besoin d'interroger sur la prière. On le fait au troisième commandement, si le pénitent reste longtemps sans aller à la messe; s'il y va assez régulièrement, il n'est pas censé avoir violé gravement le précepte de la prière.

88. **Deuxième commandement.** — *Blasphème. A quel âge a commencé l'habitude? Combien de fois par jour? Serments faux, injustes. Vœux non accomplis* (1).

89. **Troisième commandement.** — *Messe manquée. Travaux du dimanche, faits ou commandés.*

90. **Quatrième commandement.** — *Haines, insultes, désobéissance, mauvais traitements à l'égard des parents. Aux parents, s'ils ont maltraité leurs enfants, s'ils les ont laissé aller ainsi que leurs domestiques avec de mauvaises compagnies, aux danses, aux mauvaises fréquentations. Aux époux: mauvais traitements entre eux. Haine entre frères et sœurs, insultes, coups.*

91. **Cinquième et huitième commandements.** — *Haine contre le prochain, souhaiter du mal grave, se réjouir des malheurs graves d'autrui, dire du mal grave qui ait pu nuire gravement; vrai, combien de fois? faux, combien de fois? A-t-on fait perdre par là au prochain un emploi?* On indique les moyens de réparer ce dommage, en disant du bien de lui, en restituant s'il y a lieu. — *Avez-vous insulté gravement quelqu'un? L'avez-vous frappé gravement? Duel.*

Ces haines durent-elles toujours? Il faut pardonner, rendre service, parler, au moins si on a commencé à insulter ou à faire du mal, être disposé à accepter les excuses qu'on nous ferait (2). Si on rencontrait des esprits divisés par des questions d'intérêt, ou des époux séparés, il serait bon de les amener devant M. le curé et devant les missionnaires, d'entendre les raisons des deux partis et d'essayer par là de les réconcilier à l'amiable.

92. **Habitudes mauvaises.** — A mesure que le pénitent fait connaître des habitudes graves qu'il a peine à rompre, on lui fait prendre la résolution d'y renoncer. S'il conteste, il faut bien se garder de le blesser, mais au contraire avoir l'air de le supposer meilleur qu'il n'est, lui dire qu'assurément à l'avenir il ne veut pas aimer le mal, qu'à la mort il serait effrayé d'avoir toujours vécu ainsi, qu'on priera pour lui, qu'il priera lui-même. Et on conclut: Nous y renoncerons donc, n'est-ce pas?

93. **Sixième et neuvième commandements.** — Le confesseur doit redouter un double écueil dans les interrogations à faire sur ces deux commandements. Qu'il craigne par-dessus tout d'apprendre au pénitent le mal qu'il ignore, et d'autre part qu'il évite de laisser des doutes dans les âmes. Combien en effet qui, soit par fausse honte, soit faute de savoir exprimer ce qui les inquiète, cachent, sinon des fautes graves, du moins des détails qui

(1) Les missionnaires doivent avoir soin de se pourvoir de la faculté de commuer les vœux non réservés au [illegible]. Ils peuvent commuer tous les vœux, excepté ceux de chasteté perpétuelle, [illegible] et des pèlerinages de Rome, de Jérusalem et de Saint-Jacques en Galice. Et même quand ces vœux sont conditionnels, ils cessent d'être réservés au Pape. Il en est de même du vœu de chasteté fait avant le mariage, une fois que le mariage est contracté. On doit toutefois avertir la personne [illegible] si elle devenait veuve, elle ne pourrait pas se [illegible] dispense du vœu de chasteté avant le mariage, peut après la mort de son conjoint se remarier, à moins que la dispense n'ait pas été accordée [illegible] spécial, *v. g. ad virginem defloratam ducendam.* [illegible] Si deux époux d'un commun consentement avaient fait vœu de chasteté perpétuelle, leur vœu serait réservé au Pape. Les vœux faits dans les congrégations religieuses sont aussi réservés, et les confesseurs [illegible]. Il est bon de faire sentir au pénitent qu'il a eu tort de faire des vœux légèrement [illegible] pour les lui commuer, car tout motif raisonnable suffit. [illegible] Rien n'est meilleur à enjoindre en commutation que la fréquentation des sacrements [illegible] (*Prax. conf.*)

(2) [illegible]

leur paraissent nécessaires à expliquer! Il faut donc venir à leur secours et les avertir à temps quand on voit que l'explication est suffisante, afin de les rassurer et de les détourner de donner d'inutiles détails; mais, en poussant les questions selon les besoins d'une âme, qu'on ne se serve jamais que de termes parfaitement convenables. On rencontre en effet des pénitents qui demandent à être interrogés, et dont le but est de se faire un jeu dans certaines compagnies, des questions faites par le confesseur. Il est urgent d'expédier les interrogations sur cette matière, pour ne pas laisser le temps au pénitent de s'y complaire, ou de mal juger le confesseur. On pourra aussi les interrompre de loin en loin, pour rappeler au pénitent la présence de Dieu et lui dire d'invoquer Marie.

94. Vous avez eu des *pensées*, des *désirs*, vis-à-vis de toutes sortes de personnes, n'est-ce pas? Après le mariage comme avant? Il faut faire distinguer les péchés de désirs et d'actions commis avant le mariage de ceux qui ont été commis après. *Regards* (on avertit qu'il n'est pas nécessaire de dire ce qu'on a vu). *Lectures* de mauvais livres ou journaux : on fait promettre de brûler les livres avant l'absolution, ou du moins avant la communion et de ne plus recevoir ces journaux. *Paroles avec mauvaises pensées; en présence d'enfants ou de jeunes gens. — Chansons. Danses. — Théâtres.* — Actions seul. *cum sensationibus pessimis*, après et avant le mariage? *Quanam ætate experiri has voluptates malas incepisti?* Cette question est très importante, car, *peccatum solitarium consummatum multa dubia post se in anima relinquit, quæ tolluntur per tales interrogationes.* Il est bon d'avertir le pénitent qu'il n'est pas nécessaire d'accuser les moyens employés *ad hanc voluptatem solitarie capiendam.* Avez-vous eu des familiarités coupables avec d'autres et quels autres? Quelles ont été ces famililiarités? Était-ce avec des personnes de même sexe, de différent sexe, mariées ou libres, parentes ou non? Les complices habitent-ils dans la même maison? *An tactu tantum aut alio modo, et cum voluptate mala in utroque complice? An conceptio secuta sit, an proles educata fuerit.*

95. **Restitution pro adulterio.** — *Si certum sit quod proles sit ex adulterio nata, tenetur uterque adulter et adultera ad restitutionem. Si res dubia est, ex opinione probabili ad nihil tenetur* (1).

96. **Aux deux époux.** — *An alias desiderasti quam tuum, aut alias quam tuam?* Vous avez dans vos devoirs du mariage quelque chose à vous reprocher? S'ils répondent qu'ils vivent bien d'accord, ou qu'ils ont eu des disputes, on pose autrement la question. Vous avez fait quelque chose contre la pureté dans votre état (2). On les laisse expliquer eux-mêmes ce qui les inquiète. Si la chose n'est pas grave, on les rassure; et on leur dit au besoin qu'ils ne seront pas obligés de s'en accuser à l'avenir, s'ils n'ont que cela à se reprocher, tout en les détournant des fautes légères. Vous avez encore quelque autre chose sur ce sujet : dites-le moi sans crainte. *Accusabit forsitan onanismum..*

Aliud habes dicendum? Et si hæsitat præ rubore, addis : Aliquas horrendas libertates cum voluptate conjunctas extra modum ordinarium multiplici modo commisisti per tactum? per situm? in vase indebito? Quoties? Satis est, nisi pœnitens aliud dicere velit. Le confesseur peut dès lors dire au pénitent qu'il peut être en paix, que son accusation est complète. *Si conjux amisit, per incestum cum consanguineo alterius conjugis in primo et secundo gradu, jus petendi debitum, et si ignorat hoc impedimentum, probabile est, illum non illud incurrisse, et relinquendus est in bona fide,*

(1) Que le confesseur, en cette matière comme en toute autre, tienne grand compte des opinions probables, et se garde bien d'imposer au pénitent des obligations douteuses. Il peut conseiller le parti le plus sûr : mais l'imposer, jamais.

(2) On sait que la Sacrée Congrégation, consultée sur cette proposition : *Nunquam expedit, interrogare de hac materia utriusque sexus conjuges, etiamsi prudenter timeatur ne abutantur matrimonio*, a répondu : « *Propositionem prout jacet, esse falsam, nimis laxam, et in praxi periculosam.* » Une autre décision plus récente dit qu'il faut interroger, dans un doute prudent, lors même qu'on prévoirait pour le pénitent la désertion des pratiques chrétiennes. De cette réponse, quelques-uns ont conclu qu'il fallait toujours avertir ceux qui sont coupables de ce crime, lors même qu'ils sont dans la bonne foi; car il est contraire au bien commun : mais cette conclusion est fausse, d'après le texte même de la demande faite à la S. Pénitencerie, et d'après sa réponse. V. Notre *Abrégé de théologie*,

si confessarius non habet facultatem reddendi illi jus amissum, vel si non sperat monitionem profuturam (Liguori, *Praxis*, n° 86). Avec les femmes on ajoute : *Avez-vous obéi à votre mari dans les devoirs du mariage?*

97. **De onanistis.** — *Vir onanista debet propositum habere vel se perfecte continendi, vel actum conjugalem secundum legem naturalem perficiendi. Sine separatione quoad torum de consensu uxoris, difficillime continentiam servabit. Instandum est ergo, ut de mutuo consensu se separent, quoad torum, si nolunt actum conjugalem perficere. Uxor istius viri non potest petere debitum nisi raro, si moleste fert hoc jure diu privari, vel in periculo proprio incontinentiæ. Reddere nunquam tenetur, potest tamen, si denegans timeat grave malum, blasphemias, v. g., sævitias, infidelitatem conjugis, nec tenetur vitare, in actu propter justas causas concesso, omnem voluptatem, cum marmorea non sit; sed sub gravi illi vitanda sunt gaudium de peccato viri, querulæ de doloribus partus, etc., et quidquid obfirmaret maritum in isto agendi modo; imo ex charitate tenetur, si potest, sine gravi incommodo, consulere illi identidem ut se emendet.*

Si maritus ignoret istius actus malitiam, nec speretur illum emendandum post monitionem, mulier illi non revelabit hanc malitiam, sed suadebit ut abstineat actibus inutilibus agens perfecte, vel se continens. Si les époux paraissent ignorer la gravité de cette faute, tout en la confessant, le confesseur évitera de leur dire qu'elle est grave, s'ils ne le lui demandent point, ou s'il n'y a pas *certa spes emendationis*. Après les avoir excités à s'en corriger sans rien faire qui puisse, ni les confirmer dans leur mauvaise conscience, ni les sortir de leur demi bonne foi, on passe à autre chose, et à la fin de la confession on leur demande s'ils sont déterminés à éviter tout péché mortel ; s'ils répondent affirmativement, on peut les absoudre au moins sous condition. *Caute onanistis suaderi potest ex S. Pœnitentiaria, ut matrimonio non utantur, nisi in tempore quo conceptio non fit, quod regulariter currit a die 15 post menstruas usque ad diem quartam ante eas.* Mais que le confesseur ne dise pas cela comme venant de lui-même. Qu'il emploie cette formule : Les médecins assurent, etc. En donnant prudemment ce conseil, il est rare qu'on n'obtienne pas du pénitent la promesse de s'amender. *Notandum est actum conjugii sine seminatione peractum, non esse grave peccatum, si abest periculum pollutionis in utroque conjuge; sed rara est absentia periculi.* Quand on a engagé avec bonté les époux à dire tout ce qui peut les inquiéter ; s'ils accusent des fautes graves en elles-mêmes, il ne faut pas facilement les croire, quand ils disent qu'ils ne savaient pas que c'était un péché. On leur demande s'ils auraient voulu mourir sans le dire, ou s'ils ne désiraient pas être interrogés là-dessus. S'ils accusent des choses qui ne sont pas graves en elles-mêmes, on les rassure, tout en leur demandant si cela les inquiétait dans les confessions précédentes ; et par là on trouve l'occasion de réparer beaucoup de confessions sacrilèges ou douteuses. (Voir n° 106.)

98. **Des mariages nuls.** — *Si confessarius noverit pœnitentem invalide contraxisse matrimonium ob impedimentum occultum, et periculum sit scandali aut incontinentiæ si nullitatem manifestet, tunc debet illum relinquere in bona fide donec obtineatur dispensatio.* (Liguori, liv. VI, n° 611). (Voir dans le Formulaire la manière de réhabiliter les mariages nuls, n° 358).

99. **De ceux qui sont dans la bonne foi.** — On sait qu'on ne peut, sans se rendre coupable, refuser d'instruire de ses devoirs, celui qui demande à les connaître, quand même on prévoirait qu'il ne les remplira pas. Celui qui a la charge de conseiller est tenu *sub gravi*, dit Suarez, de donner un conseil sincère. Sous prétexte d'établir dans la bonne foi un pénitent qui doute, l'affermir dans une manière de faire contraire à la loi de Dieu, c'est pécher gravement contre son devoir de docteur.

On n'est pas obligé pourtant d'en dire au pénitent plus qu'il n'en demande Si le pénitent ne demande pas à connaître ses devoirs et semble n'être pas disposé à les accomplir, ou bien si on doute qu'il y soit fidèle plus tard, on ne l'avertit pas de ses obligations. Si cependant son ignorance nuisait au bien commun, on devrait même dans ce cas l'avertir. Il faut par conséquent rappeler à un prêtre les devoirs qu'il oublie, et dont la négligence fait la ruine des

âmes dont il a la charge (Lig., V. nº 615). Qu'on détrompe toujours celui qui voit un péché où il n'y en a pas.

100. C'est aussi un devoir sérieux de faire comprendre *clerico, habituato in peccatis gravibus, luxuriæ præsertim*, qu'il y a obligation grave pour lui de ne pas recevoir les ordres sacrés sans une épreuve suffisante. Saint Léonard voulait que cette épreuve fût d'un an ou deux. Et si le sujet en question ne promettait pas de ne pas avancer dans les ordres sans s'y soumettre, on *devrait lui refuser l'absolution, lors même qu'il promettrait de se corriger de ses mauvaises habitudes, et lors même qu'il serait dans la bonne foi*. Ne confessât-on qu'accidentellement un pénitent dans ces conditions, on ne devrait pas négliger de l'avertir; autrement, il avancerait dans les ordres, sur l'avis de son confesseur ordinaire, qui ne connait pas son état. — On devrait encore instruire le pénitent, si on était moralement sûr, vu ses bonnes dispositions, qu'il suivra les règles que lui trace la loi de Dieu, dès qu'il les connaitra.

101. — Après les interrogations ci-dessus sur le sixième précepte « le confesseur, dit saint Léonard, doit engager son pénitent, s'il lui reste quelque chose sur la conscience, à le dire en toute liberté, et qu'il ait soin de renouveler plusieurs fois cette invitation. » (Léonard, *ibid.*) N'oublions pas, lui dit-on, que pour un seul doute grave que vous garderiez toute la peine que nous avons prise, vous et moi, serait perdue. S'il paraissait inquiet ou s'il était berger, laboureur, on pourrait lui demander *an cum animalibus peccaverit, an tactu, an alio modo*; ce mot *d'une autre manière* est tout à fait à propos, et sert souvent en cette manière.

102. **Septième et dixième préceptes.** — *Avez-vous fait tort ou causé du dommage au prochain dans les marchés ou autrement? Avez-vous pris plus de quatre francs à des ouvriers et plus de six francs à de bons propriétaires?* Quotiès? *Avez-vous désiré de faire tort?*

103. — **Restitution.** — *Il faut presser de restituer pendant la mission même, si le pénitent n'est pas absolument pauvre.* S'il dit qu'il ne le peut pour le moment, on lui conseille d'emprunter et de se décharger tout de suite de ce fardeau; s'il ne peut ni emprunter ni restituer aussitôt, il est bon de lui fixer un terme pour s'acquitter de cette obligation, après s'être entendu avec lui sur la possibilité de le faire au moment convenu. Si on ne peut le revoir, on peut lui donner l'absolution sur une promesse de restituer, si elle parait sincère; mais, dans ce cas, saint Léonard conseille de ne pas lui permettre la communion, avant qu'il ait réparé ses injustices, supposé sans doute qu'il puisse restituer.

Souvent les détenteurs du bien d'autrui n'osent restituer par honte, il importe de leur indiquer des moyens d'opérer la restitution sans être connus, par exemple par une lettre recommandée et renfermant la valeur de la chose volée ou détruite par malveillance, ou mieux par l'entremise d'un prêtre du voisinage qui ne les connaisse pas, à qui ils remettront la somme due et l'adresse du créancier, sans se faire connaitre. Le missionnaire doit ordinairement éviter de se charger de faire la restitution. Toutefois, si le pénitent demandait à son confesseur de lui rendre ce service, et qu'il y eût lieu de craindre que, sans cet acte de charité, la restitution ne se fît jamais, le confesseur pourrait s'en charger en effet, mais en exigeant toujours du créancier un reçu, qui serait remis au pénitent.

104. Qu'on ne l'oublie pas, ce n'est pas aux pauvres que doit régulièrement se faire la restitution, mais *domino noto et certo*, ou à ses héritiers, *quotiès absque gravi difficultate fieri potest*. On peut la faire aux pauvres lorsque le maitre des objets volés n'est plus et n'a plus d'héritiers, ou lorsqu'il est inconnu, ou lorsqu'il s'agit de vols de peu de valeur faits à des personnes différentes. « Si le pénitent est pauvre et si ses vols ne consistent qu'en bagatelles, tels que fruits ou bois, on peut lui dire d'appliquer à l'intention de la personne lésée quelques œuvres de piété, comme chapelets, en lui faisant promettre sérieusement de se corriger à l'avenir. » (Léonard, *ibid.*)

105. « Si le cas est douteux, poursuit saint Léonard, que le confesseur ne se fie pas à lui-même, et prenne son temps pour consulter les auteurs et d'autres confesseurs plus expérimentés, avant de décider. Si même on ne peut lever toutes les difficultés dans l'acte de la confession, qu'on en renvoie la décision à



un autre temps. » On devra peut-être partir avant d'avoir dissipé ces doutes : dans ce cas, qu'on fasse promettre au pénitent de consulter un prêtre sérieux du voisinage et de s'en rapporter à sa décision. « Il suffit, dit encore notre bon saint, que le pénitent, pour être absous de sa faute, s'en accuse : et, quant à la restitution, qu'il soit disposé à faire ce qu'on lui ordonnera en bonne conscience. » (Id., *Ibid.*)

106. **Moyen de connaître si ceux qui n'ont pas voulu d'abord faire une confession générale, en ont pourtant besoin.** — C'est après les accusations sur le sixième et le septième commandements qu'on remarque surtout, si l'on veut, pour l'honneur de Dieu et par le zèle pour les âmes, en prendre la peine, qu'une confession générale est nécessaire à ce même pénitent qui, au commencement, a soutenu n'en avoir pas besoin. Et voici le moyen de pénétrer ce mystère : Que vous m'avez bien expliqué ces péchés ! n'êtes-vous pas heureux de l'avoir fait ? — Oui, assurément. — Je suis bien consolé moi-même de vous entendre me dire tout si franchement. Vous n'aviez jamais si bien dit vos fautes, n'est-ce pas ? — Non, mon Père. — Vous étiez inquiet, par suite ? — Oui, mon Père. — Eh bien ! nous allons expliquer ensemble toutes les plus graves fautes de votre vie, et après vous serez sûr de votre pardon.. Et on l'interroge brièvement sur tous les péchés, commis depuis l'âge de quatre ou cinq ans. Il importe en effet de faire partir sa confession de l'époque la plus reculée de sa vie, afin qu'après il ne lui revienne pas de doutes.

107. **Commandements de l'Eglise** non compris dans les interrogations précédentes. *Confessions et communions annuelles omises.*

Vous n'aviez jamais si bien dit vos péchés, n'est-ce pas ? — Non. — Oh quelle joie pour moi que vous m'ayez témoigné une si grande confiance ! Vous étiez toujours inquiets dans vos confessions même dès votre première communion ? — Oui. — *Combien de fois par an vous confessiez-vous avant votre première communion ? Et après ? Vous communiiez autant de fois que vous vous confessiez ? Vous vous accusez bien de ces confessions et de ces communions mal faites ? — Vous avez été confirmé, vous avez reçu le mariage dans ces doutes ?*

108. **Conseils pour prévenir le sacrilège.** — Ah ! à l'avenir, dites bien tout ; changez de confesseur si vous êtes gêné avec celui que vous avez, ou priez-le de vous aider quand vous n'osez pas lui dire vos fautes. N'omettons jamais ce conseil à l'égard de ceux qui sont exposés à cacher leurs fautes. Il en est qui cachent en confession des circonstances qui ne sont pas nécessaires à accuser, et des fautes qui ne sont pas mortelles. Qu'on ne néglige pas d'éclairer et de rectifier leur conscience, en leur faisant remarquer que ce qu'ils ont cru faute grave, n'était pas un péché, ou n'était qu'une faute légère. On ajoute qu'à l'avenir, en cachant ces circonstances ou ces fautes, ils ne feront pas une mauvaise confession. On sait qu'il n'est pas nécessaire de dire que l'on a médit des personnes consacrées à Dieu, il suffit de dire qu'on l'a fait en matière grave ou légère. Les pénitents sont souvent coupables de sacrilège, pour l'avoir ignoré ; il est donc bon de les en avertir, surtout quand ils n'ont qu'un seul prêtre dans la paroisse.

109. **Abstinence.** — On n'interroge *sur le jeûne* que les personnes qui paraissent n'avoir pas de raisons d'en être dispensées.

110. **Péchés capitaux.** — *Avez-vous mangé ou bu avec excès ? perdu la raison par suite, ou blasphémé ou consenti plus facilement aux mauvaises pensées.* Les autres fautes graves, qui rentrent dans les péchés capitaux, ont été prévues dans les interrogations sur les commandements.

111. « En dernier lieu, le confesseur devra faire des interrogations sur les devoirs d'état du pénitent, surtout sur ceux qui sont les plus graves. » (Leonard, *ibid.*) « Il ne suffit pas toujours, dit saint Liguori, de demander au pénitent s'il a rempli ses devoirs, quand il est d'une conscience peu délicate, ou qu'on a lieu de craindre qu'il manque à ses obligations ; il faut l'interroger en particulier sur les principales.

112. « Si c'est un prêtre, qu'on lui demande 1° s'il a récité l'office, et s'il a acquitté les messes en temps voulu ; 2° s'il dit la messe trop vite. La dire en moins d'un quart d'heure, c'est se rendre coupable de faute grave ; 3° s'il a

refusé d'entendre les confessions, lors même qu'il ne serait pas curé, lorsque les confesseurs ne sont pas en nombre suffisant ; 4° s'il a étudié la théologie morale, *non satis est aliquando studuisse* ; 5° s'il a donné l'absolution aux récidifs et à ceux qui sont dans les occasions sans en suivre les règles.

113. « *A un curé*, qu'on demande : 1° s'il a corrigé ses paroissiens (faisant disparaître les abus dans sa paroisse et cherchant à ramener à Dieu les pécheurs par des visites ou autrement) ; 2° s'il veille à ce que tous, sans exception, fassent leurs pâques ; 3° s'il a administré les sacrements aux malades et autres qui les lui demandaient, et cela par lui-même ; 4° s'il a assisté les mourants ; 5° s'il a fait son prône. Omettre de prêcher sans empêchement légitime, pendant un mois entier, ou pendant trois mois à diverses reprises, dans le cours de l'année, c'est une faute grave ; 6° s'il a négligé d'instruire de la doctrine chrétienne les enfants et les ignorants, et de leur donner l'absolution quand ils sont capables de perdre la grâce (voir plus loin n° 144) ; 7° s'il a trop différé de faire faire la première communion ; 8° s'il a donné des certificats aux ordinands trop facilement, sans être positivement sûr de leur probité et de leur habitude de fréquenter les sacrements ; 9° s'il a gardé la résidence ; » 10° s'il a entravé les vocations religieuses.

114. « Si une religieuse se confesse on lui demande : 1° si elle a manqué à ses vœux ; 2° si elle a entretenu quelque affection dangereuse par paroles ou lettres. Et dans ce cas, que le confesseur soit ferme à lui refuser l'absolution, si elle ne voulait cesser ces familiarités ; 3° si elle nourrit quelque haine contre ses sœurs. Si elle a un emploi particulier, qu'on l'interroge sur la manière dont elle accomplit sa charge ; en particulier qu'on demande à la portière si elle fait passer des lettres ou des messages suspects, si elle introduit quelque personne contre les règles ; et à la supérieure si elle fait observer la règle même dans les choses légères. » Voir n° 1643. Pour les autres devoirs d'état, voir n° 572 (Saint Liguori, *Praxis, conf.*, n° 48 et suivants.)

115. **De ceux qui sont dans l'occasion prochaine.** — On fera promettre ensuite au pénitent d'éviter les occasions prochaines de péché qu'aura révélées sa confession, soit qu'il s'agisse d'occasions de fautes contre la pureté, ne serait-ce qu'intérieures, ou de péchés d'ivresse, ou d'autres, comme de manquer la messe en telle ou telle compagnie. Nous rappelons ici brièvement les règles à suivre vis-à-vis des pénitents qui sont dans l'occasion. Soixante et unième proposition condamnée par Innocent XI : *Potest absolvi qui in proxima occasione peccandi versatur quam potest et non vult omittere, quinimo directe et ex proposito quærit aut ei se ingerit.* Où sera donc la vérité, demande saint Léonard ? Et il répond : Dans la contradictoire : *Numquam potest absolvi*, etc.

116. « Trois choses constituent l'occasion prochaine, d'après notre saint, dont nous suivons exactement la doctrine (*Conférence sur l'administration du Sacrement de Pénitence*) : 1° l'inclination intérieure au péché d'où naît le danger ; 2° la circonstance extérieure dont la présence porte au péché, comme une compagnie, une lecture ; 3° la fréquence des chutes. Il n'est pas nécessaire que l'occasion extérieure soit mauvaise ; lors même qu'elle serait sainte, si elle fait tomber fréquemment, elle constitue l'occasion prochaine. Quand on parle de la fréquence des chutes, on entend non seulement les péchés extérieurs, mais même les péchés de pensées. Si ces derniers sont fréquents dans une occasion, ils constituent l'occasion prochaine. La fréquence des péchés d'omission dans telle ou telle compagnie, fait de cette compagnie une occasion prochaine. Ces mots *fréquence des chutes* ne signifient pas qu'il soit nécessaire de pécher tous les jours, ni toutes les semaines, pour être constitué dans l'occasion prochaine. Il suffit de tomber fréquemment quand on se trouve dans cette compagnie, lors même qu'on la fréquenterait rarement, une fois par mois par exemple. Si on tombe alors six fois dans une année, cette compagnie est l'occasion prochaine. Quelquefois même il ne faut pas tant faire attention au nombre matériel de péchés, qu'à l'influence que l'occasion exerce sur le péché.

117. « Quand on veut rester dans ces occasions, pouvant les éviter, on ne peut être absous. Pour y rester, une cause utile ou honnête ne suffit pas, c'est ce qui résulte de la condamnation d'une autre proposition (voir n° 120) ; il

faut donc une cause nécessaire. En d'autres termes, il faut être dans une occasion qu'on ne puisse ni fuir, ni écarter sans graves scandales ou sans inconvénient sérieux. Quand l'occasion ne peut être écartée, faut diminuer l'inclination au péché qui, unie à l'occasion, amène la fréquence des chutes : par conséquent il faut donner au pénitent des moyens de se corriger. Ces moyens sont : 1° de ne pas rester seul avec l'occasion ; 2° de prier dans la tentation ; 3° de fréquenter les sacrements ; 4° de faire quelques pénitences. Si le pénitent promet de prendre ces moyens, on peut l'absoudre une première fois ; mais ensuite on le traitera, en temps ordinaires et en mission, comme les habitudinaires et les récidifs, dont nous parlerons plus bas. »

118. « Dans le doute, si l'occasion est nécessaire ou volontaire, prenez, dit saint Léonard, le parti le plus sévère, qui est le parti le plus favorable au pénitent, puisqu'il l'éloigne du péché. » Cette sainte rigueur était aussi celle de saint Liguori.

119. Si l'occasion est volontaire, ou elle est *in esse*, c'est-à-dire permanente, ou non. Dans le premier cas, qui est celui d'une domestique qui pèche avec son maître, « on doit refuser l'absolution aussi longtemps que l'occasion n'est pas retranchée, sans avoir égard aux prétextes qu'on a coutume d'apporter. » (Id., *ibid.*) Saint Léonard appelle prétextes l'allégation du scandale et des dommages qui s'en suivront. Toutefois, dans le cas où ceux qui sont dans l'occasion ne donneraient nullement lieu au public de soupçonner leur conduite, le saint permet de les absoudre en temps de mission, s'ils paraissent bien disposés, afin de ne pas compromettre leur réputation ; mais en leur faisant promettre de ne plus se trouver seuls, de ne pas se regarder fixement, de se séparer quinze jours après et de se confesser dans cet intervalle. Encore ajoute-t-il, ce moyen terme est louable sous un rapport, mais n'est pas à employer dans tous les cas, ni avec toute espèce de pénitents. Quand l'habitude est très intense, la tentation très forte, et l'inclination vive, ne faites pas attention aux belles promesses du pénitent, et dites-lui avec bonté, mais sans hésiter : Allez, faites disparaître l'occasion, et revenez ensuite demander l'absolution. » Combien d'âmes, en effet, qui resteraient toujours engagées dans le mal, si elles ne rompaient leurs chaînes en temps de mission !

120. Toutefois il est des âmes grossières regardant de bonne foi, comme nécessaires, certains avantages matériels dont un autre sait bien qu'elles pourraient se passer : si, en exigeant d'elles absolument le sacrifice immédiat de cette occasion, qu'elles jugent de bonne foi indispensable, on risquait fort, comme cela arrive quelquefois de les éloigner des sacrements et des habitudes religieuses, on pourrait, ce semble, se contenter de la promesse de rompre aussitot après une rechute, et dans toute hypothèse de chercher à écarter au plus tot l'occasion, d'employer les moyens de la rendre éloignée, et leur donner ensuite l'absolution sous condition. Qu'on n'oublie pas toutefois la condamnation des propositions suivantes : *Non est obligandus concubinarius ad ejiciendam concubinam, si hæc nimis utilis esset ad oblectamentum concubinarii (vulgo regalo), dum, deficiente illâ, nimis ægre ageret vitam et aliæ epulæ tædio magno concubinarium afficerent, et alia famula nimis difficile inveniretur. (Prop. 41, damnata ab Alexandro VII.) Proxima occasio peccandi non est fugienda quando causa aliqua utilis, et honesta non fugiendi occurrit. Licitum est quærere directe occasionem proximam peccandi pro bono spirituali, vel temporali nostro vel proximi. (Prop. 62, 63, damn. ab Innoc. XI.)*

121. Quant aux occasions volontaires et non permanentes, telles que fréquentations, danses, cabarets, quand on y pèche fréquemment, il faut toujours que le pénitent veuille les quitter et le promette. On peut avec cette promesse sincère lui donner l'absolution deux ou trois fois, s'il n'est pas habitudinaire encore ; mais s'il l'était, qu'on le traite selon ce qui est dit n° 130 et suivants. Dans les missions, comme on ne doit pas le revoir, il faut lui donner l'absolution, mais sous condition seulement, si la promesse paraît douteuse, et s'il n'y a pas de signes extraordinaires de contrition. Il est vrai qu'une confession générale faite avec franchise, est ordinairement un signe extraordinaire de ferme propos.

122. **Des fréquentations entre personnes de différent sexe**. — Saint Léonard s'élève ensuite contre ceux qui ne sont pas fermes pour écarter les âmes des fréquentations ; et voici les cas dans lesquels il les considère comme absolument illicites : 1° toutes les fois qu'elles amènent des fautes graves ou un danger de fautes graves; 2° quand elles ont lieu entre des personnes de conditions tout à fait différentes, ou entre personnes qui ne peuvent contracter mariage ensemble, soit qu'elles soient déja mariées, soit qu'elles aient fait vœu de chasteté ; 3° quand les parents les interdisent ; 4° lorsqu'elles ont lieu en secret, surtout la nuit, ou sous prétexte de passe temps et d'amusement ; 5° si l'une des personnes s'aperçoit que l'autre est gravement tentée. « Qu'on examine bien, poursuit le saint, tous les cas qui viennent d'être signalés, qu'on interroge sur ces différents cas ; et que l'on me dise s'il y a le moindre doute sur cette proposition : que les fréquentations sont le plus souvent une occasion prochaine de péché. Je cite au tribunal de Dieu ces confesseurs qui, faisant parade d'une indulgence pernicieuse, donnent sans réflexion l'absolution à tout le monde. » (Id. *ibid.*)

123. Les danses, les théâtres ne sont que trop souvent des occasions prochaines de péchés. Il faut donc en écarter ceux qui y tombent fréquemment, ne serait-ce que dans des péchés de pensées volontaires, et leur refuser l'absolution s'ils n'y renoncent pas, à moins qu'ils n'aient des raisons graves d'y aller ; et dans tout autre cas, il ne faut rien omettre non plus pour en éloigner les âmes. Toutefois, quand ces divertissements mondains ne sont pas encore devenus, pour le pénitent, des occasions prochaines, on l'en écartera plus facilement, en lui persuadant de s'approcher souvent des sacrements qu'en lui refusant l'absolution.

124. Lorsqu'il en coûte au pénitent de rompre avec l'occasion, on répond aux prétendues raisons qu'il allègue, étant très ferme pour exiger l'éloignement du péril ; mais usant d'une bonté d'autant plus grande, que ce qu'on exige de lui lui semble plus dur. Une parole comme celle-ci : Que conseilleriez-vous à un fils, à une fille que vous aimeriez bien, s'ils étaient dans le même cas que vous ? amène presque toujours cette réponse : Si j'avais des enfants, je leur conseillerais d'éviter cette occasion. — Vous voyez donc que je ne demande de vous que ce que vous exigeriez de ceux que vous aimeriez le plus sur la terre. Vous le ferez de bon cœur.

125. « Dans le cas où la femme, ou la fille, est sollicitée par un domestique, ou un ami de famille, qui a ses entrées libres dans la maison, on éviterait de nombreux péchés en persuadant à la fille de dire à la mère, à la femme de dire au mari ce qui se passe. » (Mach. *Trésor du Prêtre*). Si la servante sollicitée résiste courageusement, il ne faut pas facilement lui enjoindre de s'en aller de la maison, à moins qu'il n'y ait danger de consentement. Le maître et la servante peuvent se trouver en pire compagnie. » (Id. *ibid.*) Il en serait autrement, si la domestique trouvait là pour elle-même un danger prochain.

126. **Fin de la confession**. — La confession est donc terminée : on a fait promettre au pénitent de ne garder aucune haine, de restituer, d'éviter l'occasion ; en un mot, on l'a établi dans les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution. C'est en effet ce qui doit se faire dans la première confession, sans cela on risquerait de ne plus se souvenir de son état dans la seconde, et par conséquent de ne pas lui dire ce qu'il a un plus pressant besoin d'entendre. Il est bien à propos de voir deux fois le pénitent, auquel on a fait faire une revue, ou une confession assez longue ; mais la chose n'est pas toujours possible. Si même les missionnaires sont en petit nombre, vu l'importance de la population, ils feront bien de chercher à entendre le plus de pénitents possibles, et par conséquent de leur donner l'absolution dès la première fois, sauf à leur dire de revenir si quelque chose de grave les inquiétait. Si donc on ne doit pas revoir son pénitent, on lui demande encore s'il n'aurait pas oublié quelque péché, ou s'il ne lui resterait pas quelque doute sur le cœur. On le laisse parler sans le presser. On l'aide au besoin à achever sa confession, et quand il a tout dit, on lui demande s'il veut sincèrement renoncer au péché. S'il hésite on lui fait comprendre la nécessité de changer de vie, et on le prépare à l'absolution, comme nous le dirons plus loin.

127. **Pénitences commémoratives**. — Si on peut le revoir, on lui donne une pénitence qui rappelle quelques-unes de ses fautes graves habituelles. S'il avait refusé de promettre de remplir un devoir grave, on lui dirait en le congédiant de prier beaucoup pour obtenir la grâce, de réfléchir, et de revenir, en ayant soin de reparler à son retour de cette difficulté qui l'arrête. Pour éviter un oubli ou une réticence coupable de sa part, on lui donnerait une pénitence qui rappelât cette mauvaise disposition ; et après l'avoir donnée, on s'assurerait qu'il l'a bien comprise et qu'il s'en souviendra. Sans cette précaution, on devrait s'attendre à être fort embarrassé au retour du pénitent.

Il n'est pas nécessaire toutefois que ces pénitences commémoratives des habitudes, ou du mauvais vouloir du pénitent, soient très compliquées. On pourrait à la rigueur, avec un nombre différent d'*Ave Maria*, reconnaître à qui l'on a affaire ; par exemple dix *Ave Maria* pourraient signifier les fautes solitaires contre la sainte vertu ; vingt *Ave Maria*, les fautes commises *inter conjuges* ; trente, celles commises *cum personis diversi sexus* ; cinquante, l'habitude du sacrilège. On pourrait ajouter un acte de contrition à ces *Ave Maria*, pour reconnaître ceux qui ne sont pas disposés à remplir un devoir grave. Quelques messes ou instructions entendues pourraient faire reconnaître ceux qui ont manqué la messe par leur faute, ou négligé leur devoir pascal. On congédie ensuite avec bonté le pénitent, en lui recommandant de s'examiner encore sur ce qu'il aurait oublié.

128. Quand il revient, on lui demande quelle pénitence on lui avait donnée, et s'il a exécuté ce qu'il avait promis, la restitution par exemple, l'éloignement de l'occasion, etc. Sur sa réponse affirmative, on peut aller en avant. S'il ne l'a pas fait, on peut l'exhorter à l'accomplir et lui dire de revenir aussitôt après. Il est très important, en temps de mission, de ne jamais dire au pénitent qu'on ne l'absoudra pas ; un refus d'absolution peut en faire un ennemi de l'œuvre de Dieu. On renvoie donc, jusqu'à la dernière heure, le pénitent qui n'a pas les dispositions voulues.

A la fin de la mission, quand il est impossible de le revoir, si l'on ne peut, par le zèle et les exhortations les plus fortes et les plus tendres, l'amener à promettre de remplir un devoir, qu'il sait être grave, on lui dit de bien prier; on lui marque une prière à réciter tous les jours. On le presse de se décider, au plus tôt, et d'aller ensuite trouver un bon confesseur, auquel on espère qu'il promettra de bon cœur de faire ce qu'il n'a pas le courage d'accomplir pour le présent ; on ajoute que l'on priera pour lui dans ce but. S'il s'emporte, raison de plus de pratiquer la douceur à son égard : *Responsio mollis frangit iram.* (Prov. xv. 1.)

Même dans ce cas il est fort utile d'exciter ce pénitent à la contrition parfaite et de lui recommander d'en faire souvent les actes afin de recouvrer la grâce de Dieu.

129. **Habitudinaires**. — Quand on a le bonheur de l'amener à une promesse sérieuse, on peut, dans les missions, ou quand on ne doit pas le revoir, le préparer de son mieux à l'absolution, lors même qu'il serait habitudinaire et récidif.

130. Il est vrai qu'en temps ordinaire, on doit suivre avec cette classe de pénitents les règles dont nous allons parler. — *Pœnitenti habenti consuetudinem peccandi, etsi emendationis nulla spes appareat, nec neganda nec differenda absolutio.* Telle est la soixantième proposition condamnée par Innocent XI. Mais on a espérance d'amendement : 1° quand le pénitent confesse cette habitude pour la première fois, et promet de s'en corriger et d'en prendre les moyens ; 2° quand, étant retombé après plusieurs confessions, de la même manière, il donne des signes extraordinaires de contrition. La confession générale, nous l'avons dit, est un de ces signes.

131. Quand il est retombé sans prendre les moyens de se corriger, et qu'il ne donne pas des signes extraordinaires de contrition, on doit lui différer quelque temps l'absolution jusqu'à ce que *emendationis spes appareat*, quelques-uns permettent de la lui donner deux ou trois fois. *Potissimum hac fortitudine agendum est*, dit saint Liguori, *cum sacerdotibus qui in gravia peccata, relapsi, quin se unquam emendaverint, ausi sunt tamen cele-*

brare, aucupando absolutionem ab aliquo confessariorum qui laborant ut damnentur. On doit, d'après le saint Docteur, leur faire répéter leurs confessions comme sacrilèges et leur refuser l'absolution jusqu'à ce qu'ils donnent des signes d'amendement.

Les mêmes règles s'appliquent à ceux qui sont dans l'occasion prochaine, qu'ils ne peuvent éloigner. Dans les missions, si elles sont de longue durée, on peut éprouver son pénitent ; mais si ce dernier ne se présente qu'à la fin, ou si déjà renvoyé une ou plusieurs fois, il ne s'est pas amendé et n'offre à la fin aucun signe extraordinaire de repentir, *quid faciendum ?*

Nous supposons qu'il n'est pas clairement *non dispositus ;* car *si est indispositus,* s'il refuse d'accomplir la loi de Dieu en matière grave, il est clair qu'on pècherait gravement en lui donnant l'absolution. Mais si la promesse et les dispositions du pénitent sont douteuses, et qu'en lui refusant l'absolution en temps de mission, on craigne de l'écarter des sacrements, peut-etre toute sa vie, ou de l'exposer, surtout si c'est un enfant ou une femme, à cacher sa faute afin de pouvoir communier, c'est le cas de lui donner l'absolution sous condition. On a les mêmes raisons d'absoudre, sous condition, un pénitent récidif que l'on ne doit pas revoir de longtemps.

132. **Absolution sous condition.**— L'absolution sous condition effraie bien à tort certains confesseurs. Celui qui la donne doit, comme celui qui n'en use pas, faire le possible pour rendre les dispositions de son pénitent de douteuses, certaines. *Confessarius*, dit saint Alphonse, *tenetur ex rigorosa obligatione charitatis, suum (pœnitentem) disponere quantum valet, exponendo ipsi deformitatem peccati, periculum damnationis et similia, etiamsi multum temporis in hoc impendere debeat. Nec ei curæ esse debet quod alii pœnitentes expectent.* (Lib. VI, n° 608) Mais quand il a accompli ce devoir, il peut, non pour une raison vaine, mais pour une cause juste, donner l'absolution sous condition, si les dispositions du pénitent restent douteuses. C'est la doctrine commune. L'opinion contraire n'a aucune probabilité pas même extrinsèque. (Voir Gury et saint Liguori, lib. VI, n° 431). On peut donc la suivre à l'égard des pénitents douteusement disposés qu'on ne peut revoir, et de ceux qu'on peut revoir, mais qui déserteront les sacrements si on les renvoie sans absolution, et cela en temps pascal surtout et en temps de mission ou de retraite, et même dans le cours de l'année.

On peut aussi donner l'absolution sous condition aux enfants et aux idiots, non seulement à l'article de la mort et en temps pascal, mais même quand ils accusent une faute grave : *idque puto omnino tenendum,* dit saint Liguori (lib. VI, n° 431). On peut la donner, si le pénitent est dans la nécessité de communier, ajoute le saint Docteur. S'il a à recevoir le sacrement de Mariage et de Confirmation, le cas est le même. Le saint Docteur permet aussi de la donner de temps en temps aux pénitents pieux, qui ne peuvent pas trouver, dans leur vie passée, une matière certaine d'absolution. D'autres théologiens dont le sentiment n'est pas improbable, au témoignage de saint Alphonse, disent qu'on peut même la donner, tous les trois mois, aux petits enfants douteusement disposés, quand même ils n'accuseraient que des fautes légères (Voir n° 152.)

133. **Imposition de la pénitence, préparation à l'absolution.**— Le confesseur qui voit son pénitent pour la dernière fois, doit lui imposer une pénitence en rapport avec ses fautes et capable de le prémunir contre la rechute. La messe, et quelquefois dans les paroisses bien chrétiennes, les vêpres, le dimanche, pendant un certain temps, la prière du matin et du soir, sont des pratiques salutaires pour les chrétiens indifférents qui les omettent. Si la bonne volonté du pénitent est grande, la pénitence peut être prolongée davantage, sinon il faut la donner pour peu de temps, afin qu'il ne soit pas exposé à la manquer. On peut aussi avec une pénitence courte et strictement obligatoire, en donner une plus longue, qu'on conseille au pénitent de faire, en l'avertissant qu'il ne pèchera pas s'il l'omet.

Saint Léonard recommande la pratique de réciter, matin et soir, trois *Ave Maria* à genoux, en l'honneur de l'Immaculée Conception, pour demander la pureté, avec un acte de contrition. Si on ne l'imposait pas comme pénitence sacramentelle, on pourrait du moins la conseiller comme moyen

de persévérance. Il faut bien en effet se garder d'omettre de fournir au pénitent des moyens de persévérer. Que servirait-il d'être médecin des âmes, si on ne leur indiquait point de remèdes ?

C'est donc à la fin de la confession qu'il faut rappeler au pénitent la nécessité de fuir les occasions, lui faire promettre d'être ferme sur ce point, lui recommander la prière en famille, la sanctification du dimanche, la fuite de l'oisiveté, les invocations à dire dans la tentation. « Je me plains surtout, dit saint Liguori, des confesseurs qui ne prennent pas de soin d'avertir leur pénitent de la nécessité de prier dans les tentations. Ils ont soin de les engager à promettre à Dieu de ne plus l'offenser, mais ils ne prennent pas la peine de leur faire comprendre que lorsque l'on est tenté, surtout contre la pureté, les bons propos servent peu, si l'on n'invoque pas le secours de Dieu. » (Tom. XVI, n° 325.)

C'est alors aussi qu'il faut conseiller la fréquentation des sacrements, surtout du sacrement de Pénitence. Quel grand bien, si, à force de zèle, on persuadait à toutes les âmes qui ont la crainte de Dieu, de communier tous les huit jours et de se confesser au moins tous les quinze, en leur recommandant de changer de confesseur plutôt que de garder un doute ! Le respect humain qui empêche un certain nombre d'hommes de communier ne les enchaîne plus autant, quand on leur conseille de se confesser en secret aux prêtres de leur paroisse ou des environs, sans recevoir la communion en dehors des pâques.

134. Si l'on a affaire à des personnes pieuses ou susceptibles de le devenir, on leur trace brièvement un petit règlement de vie. Outre la fréquentation des sacrements, on leur conseille fortement l'oraison dont on leur apprend une méthode facile (voir n° 1357 et suiv.), la messe au moins plusieurs fois la semaine, et, tous les jours la lecture spirituelle, le chapelet, l'examen de conscience, la pratique de la présence de Dieu, et des oraisons jaculatoires fréquentes.

135. **Règles touchant la fréquentation des sacrements.** — Il est certain que l'état de péché mortel est le seul grave obstacle à la communion ; et par conséquent quiconque communie même fréquemment sans avoir de péché mortel sur la conscience ne fait jamais de sacrilège ; à plus forte raison s'il ne communie que tous les huits jours ; car la communion de tous les huits jours n'est pas la communion fréquente. Il est même à propos de permettre la communion fréquente, par conséquent de plusieurs fois la semaine, à un pénitent qui est en danger de tomber dans des fautes graves, quelle que soit l'imperfection de sa vie, pourvu qu'il soit décidé à éviter le péché mortel et qu'on espère que la communion l'en préservera ; à plus forte raison peut-on la lui permettre tous les huit jours. (V. Liguori, *Praxis*, n. 149.) Nous avons rencontré des personnes vicieuses qui n'ont pu se corriger que par la communion quotidienne. Qui condamnera le confesseur qui la leur a permise ?

Celui qui tombe encore dans le péché mortel, mais qui a la bonne volonté de se convertir, trouvera manifestement, dans la communion de tous les huit jours, le moyen le plus efficace de se préserver de la rechute. Qui a jamais songé à fortifier une nature faible, en la privant de nourriture ? (V. *Ténèbres et Lumières*, par Mgr Viard, et *la Communion de tous les huit jours*, par Mgr de Ségur.) On réussit quelquefois à corriger les pécheurs d'habitudes invétérées, en leur persuadant de se confesser tous les huit jours et de communier non aussitôt après, mais plusieurs jours après l'absolution. Ce délai de la communion les excite à veiller davantage sur eux.

Quant aux personnes qui ne sont pas en danger de péché mortel, et dans lesquelles on ne voit aucun amendement ni aucun désir de se corriger des péchés véniels, *optimum erit*, dit saint Liguori, *non permittere eis communionem plus quam semel in hebdomadâ*. La communion fréquente, c'est-à-dire de trois ou quatre fois par semaine, sera permise et même conseillée aux âmes qui n'ont aucune affection au péché véniel, lors même qu'elles y tomberaient quelquefois par fragilité, et qui s'exercent à la pratique de l'oraison et des vertus chrétiennes. Si, outre ces dispositions, elles ont de plus triomphé de leurs passions, et se sentent un vrai désir de communier et d'avancer

dans la perfection, on ne craindra pas de leur permettre la communion quotidienne, en exceptant cependant le jour de leur confession, ou un autre jour dans la semaine, comme le conseille saint Liguori.

136. **De la Vocation.** — Il est un moyen de persévérance, de tous le plus efficace, que les plus grands et les plus saints missionnaires n'ont pas craint d'indiquer aux âmes qu'ils voyaient probablement capables de l'embrasser, c'est l'état religieux. Que d'âmes, qui ne sont coupables qu'à cause des mauvaises occasions dans lesquelles elles se trouvent jetées, deviendraient saintes dans un couvent ! Il ne faudrait donc pas redouter de leur faire connaître ce port de salut. Quel bien que de persuader à un jeune homme de bonne volonté, à une jeune personne résolument convertie, d'aller abriter leur persévérance derrière les murs d'un monastère ! Faire entrer un enfant de belle espérance dans une école apostolique ou dans un petit noviciat, c'est préparer de loin un missionnaire ou un saint religieux. (Voir la note du nº 597.)

On dira que c'est souvent préparer des défections. A cela saint Thomas répondrait avec le Saint-Esprit que celui qui interroge le vent ne sème pas, et que celui qui regarde les nuages ne moissonne jamais. Le même saint Docteur dit : « Ceux qui exhortent les autres à entrer en religion non seulement ne pèchent pas, mais encore méritent une grande récompense ; » et saint Ignace avoue qu'il est très bon d'exhorter au célibat et à toute perfection évangélique, quiconque en est probablement capable avec la grâce de Dieu. Que les plus prudents et les plus timides, qui voient toute sorte d'inconvénients à faire un essai de la vie religieuse et à l'abandonner ensuite, et qui ne voient aucun bien à tenter d'échapper au péril du monde, ne craignent pas du moins d'exciter les jeunes gens à faire une retraite dans une communauté, afin d'y étudier leur vocation, et d'y rester toujours, s'ils s'y sentent appelés.

Qu'un confesseur se garde d'oublier ce qu'enseigne saint Liguori : C'est une faute grave d'empêcher ou de détourner celui qui, n'étant retenu par aucun empêchement, veut entrer en religion avec une intention droite. (*Praxis conf.* n. 92.) Parlant de ceux qui empêchent les jeunes gens de garder le célibat dans le monde, saint Thomas dit qu'ils ont une malice d'Hérode, une cruauté babylonienne, puisqu'ils éteignent dans les cœurs les bons désirs, dès qu'ils sont conçus et avant même qu'ils soient nés. (Opusc. *de Eruditione princip.*, l. V. c. xxx. V. n. 1504.)

Comme plusieurs théologiens l'enseignent, il est plus facile souvent de garder la chasteté dans le célibat que dans le mariage, surtout quand le détestable abus de l'onanisme est répandu. Le catéchisme du saint Concile de Trente dit ces graves paroles : « Puisque les pasteurs des âmes devraient toujours avoir en vue la vie heureuse et parfaite du peuple chrétien, ils devraient surtout désirer ce que l'Apôtre désirait lui-même, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : *Je veux que tous soient comme moi.* Rien, en effet, en cette vie, ne peut arriver de plus heureux pour les fidèles que si, leur esprit, ayant triomphé des inclinations de la chair, se repose dans la pensée des choses célestes ». Nous lisons dans les actes du Synode provincial d'Utrech, approuvés par la Sacrée Congrégation de la Propagande : « *Que le prédicateur de la chasteté ne prépare pas des mariages,* dit saint Jérôme ; que les curés et les autres ministres sacrés ne se mêlent pas de nouer des mariages entre leurs paroissiens ; car il peut en résulter de grands inconvénients, capables de nuire beaucoup à leur ministère et au bien des âmes. » Les statuts du diocèse de Bois-le-Duc exhortent les curés et les autres ministres de l'Eglise « de bien prendre garde, en voulant fournir, par le mariage, un remède à certaines personnes, de leur offrir par là un plus grand danger de péché, et de leur présenter ainsi un scorpion, au lieu d'un œuf. »

On doit se garder, il est vrai, de permettre trop tôt de faire dans le monde le vœu de chasteté perpétuelle ; mais le savant théologien Lessius dit avec raison, que c'est une imprudence funeste de retenir des jeunes gens dans le monde, sous prétexte d'éprouver leur vocation religieuse. L'Église, dans sa sagesse, a pourvu à cette épreuve. Elle se fait par le noviciat. Saint Thomas a composé un traité contre Guillaume de Saint-Amour, qu'il appelle nouveau

Vigilance; il y prouve qu'il est bon d'entrer jeune en religion, que les enfants, que les pécheurs convertis trouvent dans l'état religieux un moyen efficace de persévérance, qu'il n'est pas à propos de délibérer longtemps, ni de consulter beaucoup de monde avant de se faire religieux. (Opusc. XVII, *Contra pestiferam doctrinam retrahentium a religione*) (1).

« Des confesseurs ignorants, dit saint Liguori, conseillent à leurs pénitents qui voudraient entrer en religion, qu'en cela ils doivent se conformer à la volonté de leurs parents, et ne plus songer à leur vocation, s'ils y font obstacle. C'est tout juste la doctrine de Luther, qui prétendait que les enfants commettent un péché, s'ils se font religieux malgré leurs parents; mais tous les Saints Pères sont d'un autre avis que cet hérésiarque » *(Selva)* (2).

137. **Instruction du pénitent**. — Les moyens de persévérance indiqués, il est très bon et souvent nécessaire de s'assurer si le pénitent sait les principaux mystères de la foi. « C'est un devoir de votre charge, dit saint Leonard aux confesseurs, d'enseigner aux pénitents toutes les choses, sans la connaissance desquelles ils sont incapables d'absolution. Or, une de ces choses, ce sont les principaux mystères de notre foi » *(ibid)*; car voici une proposition condamnée : *Absolutionis capax est homo quantumvis laboret ignorantia mysteriorum fidei, etiamsi... nesciat mysterium sanctissimæ Trinitatis et Incarnationis Domini nostri Jesu Christi.*

Les confesseurs qui n'interrogent pas leurs pénitents sur les principales vérités de la foi, ne peuvent se rendre compte de l'ignorance déplorable que l'on rencontre aujourd'hui, et dans toutes les classes de la société. Il y a là une grande et profonde plaie, qu'il ne faut pas craindre de sonder afin de la guérir. « Il ne serait pas bon, ajoute le Saint, de renvoyer ces pénitents (ignorants), afin qu'ils se fassent instruire par d'autres; car tout ce qui en reviendrait, c'est qu'ils resteraient plongés dans les ténèbres de leur ignorance jusqu'à la mort. Il vaut donc mieux leur donner soi-même une instruction courte et appropriée à leur capacité; après quoi on leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. » Comment produiraient-ils en effet, d'eux-mêmes ces actes, si on ne les aidait? Saint Liguori recommande avec raison de placer toujours les motifs de ces actes, avant les actes eux-mêmes.

« Tout cela ne demande pas autant de temps qu'on se l'imagine, pourvu qu'on se borne à l'essentiel », remarque saint Léonard. A la fin on leur fait promettre de lire, ou de faire lire devant eux, par un enfant, durant les veillées du soir ou au moins le dimanche, une page de catéchisme et on leur recommande d'assister aux prônes (3). Si on ne peut questionner les pénitents sans les blesser, on leur dit qu'une bonne préparation à l'absolution sera de faire un acte de foi. Mon frère, vous savez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, dont la providence gouverne tout, qui punit les méchants et récompense les bons; il se fera voir tel qu'il est au ciel à l'œil de l'âme de ceux qui l'auront aimé, et il sera lui-même leur récompense *(qu'on remarque qu'il est nécessaire de connaître Dieu par la foi, comme auteur de l'ordre naturel et comme rémunérateur surnaturel)*. Notre âme est immortelle, nous ne pouvons faire le bien sans un secours particulier de Dieu qui s'appelle la grâce, et la prière est nécessaire pour obtenir ce secours. Dieu est un esprit comme les anges. On ne peut le voir ni le toucher. En lui, il y a trois Personnes égales et distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui ne font qu'un seul Dieu. Le Fils qui n'avait pas de corps, pas plus que le Père et le Saint-Esprit, est venu sur la terre; il a pris un corps et une âme comme nous. Il a souffert et est mort pour nous sauver. Il est ressuscité, est monté au ciel, où il règne à la droite de son Père, et d'où il viendra pour juger tous les hommes. Il nous

(1) Voir le livre que nous avons fait examiner à Rome et publié, sous ce titre : *Des Etats de vie et de la vocation*. Se trouve à la Salette, par Corps (Isère), prix, 1,25.

(2) Il est facile aujourd'hui de diriger des enfants vers un petit noviciat de Frères, par exemple chez les Frères des Ecoles chrétiennes à Caluire, près Lyon ; chez les Frères Maristes à Saint-Genis-Laval (Rhône), etc., et les petites filles qui ont des germes de vocation, vers les Religieuses de Saint-Joseph, 10, rue des Chartreux, Lyon ; ou vers les Sœurs de la Providence, Crolles (Isère), etc.

(3) Rien de meilleur que de conseiller à des pénitents peu instruits de lire une doctrine chrétienne bien faite. Nous avons publié un ouvrage de ce genre, sous ce titre : *Le livre de Tous*, prix 1,50.

a appris tout ce que nous devons croire et faire. Notre raison nous dit et Dieu lui-même nous a appris qu'il sait tout, qu'il ne peut mentir, qu'il est fidèle à tenir ses promesses, qu'il est tout puissant et infiniment bon pour ses créatures, qu'il a tout ce qu'il faut pour les rendre heureuses.

Quand il a parlé aux hommes, quand il leur a promis de leur donner sa grâce en ce monde et le ciel en l'autre, il ne s'est pas contenté de leur dire que c'était lui, leur Dieu, qui leur parlait, ou leur promettait, il l'a prouvé par de grands miracles, œuvres merveilleuses que Dieu seul peut faire et celui qui les opère prouve clairement qu'il est assisté de Dieu et dit la vérité. Les paroles et les miracles de Notre-Seigneur sont attestés par des multitudes de témoins, par les hérétiques eux-mêmes et surtout par l'Eglise catholique, par le Pape et les Evêques auxquels Dieu a promis de les assister jusqu'à la fin du monde. Dieu a prouvé la divinité de cette Eglise catholique par les grands miracles qu'il opère dans son sein, par les grandes vertus qu'on y pratique. Tous les Saints ont cru ce que Dieu a dit, et que l'Eglise enseigne ; tous les catholiques le croient. Dites donc avec moi : Mon Dieu, parce que vous êtes la vérité même, je crois tout ce que vous avez enseigné Mon Dieu, je crois tout ce qu'enseigne l'Eglise. Dieu nous a promis le ciel et le secours de sa grâce pour faire le bien et éviter le mal ; comptons sur sa parole, sur sa bonté, sur sa puissance qui sont infinies, sur ses promesses aussi bien prouvées que ses paroles : Mon Dieu, j'espère le ciel, et en ce monde votre grâce. — Lors même que la contrition parfaite n'est pas requise pour recevoir l'absolution, la charité parfaite est un devoir du chrétien ; et bien souvent le pénitent serait incapable d'en produire les actes par lui-même. On l'aide donc de la manière suivante : Rien ne vaut Dieu, mon cher frère ; il est meilleur, plus beau, plus précieux, plus parfait que tout ; il nous a appris qu'il est la perfection même ; aimons-le donc par-dessus tout : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et le prochain pour l'amour de vous. Tous les détails donnés ci-dessus pour l'instruction des pénitents ignorants, sont loin d'être inutiles.

On ne peut être justifié sans avoir la foi ; et il en est dont l'ignorance est telle, qu'ils ne savent pas même ce que c'est que la foi. Il importe donc de leur en faire connaitre les motifs. Et qu'on remarque bien qu'avoir la foi, ce n'est pas savoir qu'il y a un Dieu qui récompense les bons et punit les méchants, comme l'ont su les païens, il faut croire, sur la parole de Dieu, toutes les vérités du salut. Attention à cette proposition condamnée par Innocent XI : *Fides late dicta ex testimonio creaturarum, similive motivo, ad justificationem sufficit*. Voir n. 487 et 653.

138. **Exciter à la contrition**. — On suggère ensuite au pénitent l'intention de faire des actes de repentir en vue de recevoir l'absolution, la contrition produite sans l'intention de recevoir l'absolution, n'est pas, d'après quelques théologiens, une matière sûre du sacrement (voir Liguori, Lib. VI, n. 447) ; puis on présente brièvement les motifs de contrition et on produit avec le pénitent des sentiments de douleur, de détestation du péché et de ferme propos. « Je fais même répéter deux fois ces derniers actes à tous les pénitents, » dit saint Léonard. Il en donne la raison : Il y a plusieurs personnes si légères et si insouciantes dans l'affaire du salut ! C'est un devoir pour le confesseur d'exciter son pénitent à la contrition, s'il craint qu'il ne l'ait pas. Qu'on ne l'oublie point.

139. **Accusation générale après l'acte de contrition**. — Avez-vous encore quelque inquiétude, mon frère? Et s'il répond négativement : Vous vous accusez bien, ajoute-t-on, de tout ce que vous m'avez dit précédemment ? Sa réponse affirmative suffit ; mais posons cette question après les actes de contrition, c'est le conseil de saint Liguori. Ce saint docteur, dans sa *Praxis confessarii*, regardant comme probable l'opinion de quelques auteurs qui disent que la contrition doit précéder la confession, veut qu'après avoir excité le pénitent à la contrition, on lui fasse renouveler en un mot sa confession.

140. C'est aussi après l'acte de contrition qu'il est bon de faire accuser aux personnes pieuses, qui ne font pas de fautes graves, un péché sérieux de la vie passée dont elles aient une vraie contrition. Saint Liguori affirme qu'une multitude de confessions sont nulles, quand les pénitents n'accusent que des

fautes légères, dont souvent ils n'ont pas la contrition. Il est donc bien à propos au confessionnal et en chaire de recommander aux personnes qui fréquentent les sacrements, de s'exciter toujours à la contrition d'une faute grave de leur vie et de l'accuser sans détail à la fin de la confession. Ce serait même absolument nécessaire, si le pénitent n'avait la contrition d'aucun des péchés véniels qu'il accuse.

141. Donnons ensuite l'absolution sans condition, ou sous condition, selon les règles tracées plus haut, et en ayant soin de ne jamais dépasser les limites de notre juridiction. (Voir, sur les cas réservés, l'appendice à la fin du chapitre, n. 156.) En congédiant le pénitent, s'il a fait une confession générale avec bonne volonté, on lui dit de se tenir en paix, quand même il aurait oublié des fautes graves, et qu'il suffira, s'il ne peut facilement revenir, de les dire dans sa prochaine confession. On l'exhorte à procurer à d'autres le bonheur dont il jouit, en invitant parents et connaissances à faire comme lui.

Quand un confesseur aide avec bonté ses pénitents à faire une confession générale, la nouvelle s'en répand vite et on accourt. Un confesseur zélé demande toujours au pénitent, durant les missions et le temps pascal, si tout le monde dans sa maison vient aux instructions, s'il ne connaît personne qui les manque, et, à la fin, si toutes les personnes de sa connaissance ont fait leur confession; puis il l'excite à leur donner de bons conseils et à les amener. Cette recommandation adressée aux hommes en particulier, produit les plus heureux effets. (Voir n. 202 et 285).

142. **Des pénitents de la dernière heure**.— Ils sont nombreux dans les missions et au temps pascal. Qu'on se garde bien de les rebuter, ni même de leur faire un reproche, au commencement de la confession surtout. On les accueille avec bonté, on fait leur examen et, s'il est à propos, leur confession générale, et on les traite pour l'absolution comme tous les autres.

143. **De denuntiatione**. — *Videtur opportunum in memoriam revocare regulas circa denuntiationis obligationem. Debet confessarius pœnitentem, quamvis hic non denunciaturus prævideatur, monere de denuntiationis stricta obligatione : 1º si sacerdos publice scandalizat et in ruinam projicit plurimas animas, et in hoc casu denuntiatio est de jure naturali, sed non facienda est juxta formam in casu sequenti præscriptam. Sufficit ut superiores ecclesiastici certiores fiant, meliori quo fieri possit modo, de agendi ratione sacerdotis, qui lupus in grege factus est ; 2º si sacerdotes personas, quæcumque illæ sint, ad inhonesta inter se, sive cum aliis quomodolibet, in actu sacramentalis confessionis, sive ante, sive post immediate, seu occasione vel prætextu confessionis, etiam confessione non secuta, sive extra confessionis occasionem in confessionario aut in loco quocumque ubi confessiones audiuntur... simulantes ibidem confessiones audire, sollicitare vel provocare tentaverint, aut cum eis inhonestos sermones habuerint... Denuntiandus etiam confessarius qui pœnitenti sollicitanti assentit etiam metu adductus. In dubio sollicitationis odia restringenda.*

Régulièrement la dénonciation doit se faire comme la restitution, c'est-à-dire avant l'absolution. Si cependant la chose n'était pas possible aussitôt, on se contenterait d'une promesse du pénitent. Toutefois, qu'on urge autant que possible, l'accomplissement de ce devoir, tant que le pénitent est bien disposé, autrement après il risquera de n'en rien faire. Si le pénitent ne promet pas d'accomplir ce devoir, on doit lui refuser l'absolution. S'il avait des raisons particulièrement graves de ne pas le faire, *recurrendum est ad episcopum.*

En bonne règle, la dénonciation doit se faire de vive voix ; si elle ne peut être faite ainsi, le pénitent, ou au besoin, avec sa permission, le confesseur peuvent demander à l'Evêque de déléguer pour recevoir la dénonciation, un prêtre à qui la personne sollicitée puisse facilement exposer le fait. La personne sollicitée doit toujours donner son adresse et celle du sollicitant. La dénonciation anonyme ne suffit pas, pour échapper à l'excommunication. *Denuntiatio dirigenda est ad episcopum personæ sollicitatæ vel sollicitantis, vel loci delicti, vel loci confessionis. Ad denuntiandum tenentur non modo persona sollicitata, sed etiam quælibet certo scientes sollicitationem.* (Liguori, lib. VI, nos 680 et 695.)

ARTICLE II. — *De la confession des petits enfants.*

144. Personne ne doit rester étranger à la grande grâce des sacrements, pa même les petits enfants qui n'ont pas fait leur première communion et qu peuvent pourtant discerner le bien du mal, et par conséquent pécher mêm gravement. Que dis-je, ces enfants ont quelquefois un pressant besoin de c secours. Il arrive facilement, en effet, que n'allant pas au catéchisme, ne s confessant pas, ou ne recevant jamais l'absolution, ils croupissent dans l'igno rance et le péché. Rien, d'ailleurs, ne concilie autant à un prêtre les faveurs d Dieu, (voir la note *(r)* du nº 1470) et la sympathie des familles, que les soin donnés à ces jeunes âmes qui pourront devenir des apôtres du foyer domes tique. Il importe donc de les catéchiser tout d'abord, pour les préparer l'absolution et les entendre ensuite avant les adultes, en leur laissant un entière liberté de choisir pour confesseur le prêtre qu'ils voudront. (1)

Tous les grands missionnaires refusaient de confesser les grandes personne les premiers jours de la mission, voulant qu'avant de se présenter au sain tribunal, elles fussent déjà remuées par les instructions entendues. Confesse d'abord les petits enfants, c'est donc un véritable avantage, même pour ceu qu'on écarte ainsi des confessionnaux. Toutefois, si la mission était tro courte, et surtout si le nombre des missionnaires était insuffisant, on pourrai après avoir catéchisé les petits enfants, laisser au clergé du lieu le soin de le confesser, en lui faisant connaître la doctrine de saint Liguori sur l'absolutio à leur donner. C'est certainement une erreur et une cruauté coupables de n donner l'absolution aux enfants qu'à la première communion, et d'être plu sévères pour eux que pour d'autres pénitents. On a, au contraire, des raison particulières d'être indulgent à leur égard, à cause de la légèreté de leur âge

145. *Confessasius*, dit saint Liguori, *tenetur quantum potest, ad disponen dum suum pœnitentem, qui indispositus accedit. Nescio quomodo a culp excusari possint desides illi confessarii, qui pœnitentem non satis disposi tum dimittunt, nulla aut valde modica præmissa diligentia ad eum curan dum.* (Lib. VI, nº 608.)

146. Dans les missions et ailleurs, quand on entendra les petits enfants, o commencera par s'assurer s'ils savent, et par leur apprendre, au besoin, le principaux mystères et ce qui est expliqué dans les trois premières leçons d petit catéchisme. (Voir nºs 635 et suivants de ce livre.) C'est un travail, mai un travail béni de Dieu, et d'autant plus nécessaire que d'autres sont moin disposés et moins aptes à le faire, si le confesseur s'en décharge. Après cela o leur fait produire les actes de foi, et d'espérance en leur en présentant d'avanc les motifs, et leur faisant observer aussi d'avance que tous les gens de bie croient partout ce que Dieu a dit, et ce que le Pape enseigne. (Voir ci-dessous l 4e leçon, nºs 652 et suivants et nºs 137 et 487.)

Quand ils savent que Notre-Seigneur a établi la confession pour la rémis sion de nos péchés, on leur dit : le bon Dieu vous pardonnera-t-il vos faute si vous les dites bien ? — Oui, mon père. — Et si vous ne les disiez pas toutes — Non, mon Père. — Il faut donc bien tout dire. — Me direz-vous vos gros péchés ? Oui. — Oh ! que je serai content de vous. — Si l'enfant dit, non. — Ah ! si vous ne les disiez pas, je ne serais pas content. J'aime bien les enfant qui disent leurs gros péchés ; ne dites pourtant pas ce que vous n'avez pas fait C'est à ce moment là seulement qu'on commence l'examen, et il est bon ave les enfants de le faire porter sur toute leur vie, et de les en avertir. Le plu souvent, en effet, ils ne savent pas dire s'ils ont reçu l'absolution ou non ; e l'eussent-ils reçue, qu'il serait encore utile, dans les retraites et les missions de leur faire faire une confession générale ; car ils sont encore plus exposé que d'autres à déguiser leurs fautes à leur confesseur ordinaire. En d'autre temps si les enfants ne savent pas dire s'ils ont reçu ou non l'absolution il n'est pas absolument nécessaire de leur faire répéter les péchés accusés pré cédemment, si leur confesseur ne les a pas avertis qu'il ne la leur donnait pas *Quod factum est præsumitur rectè factum.*

(1) L'usage, qui existe dans certaines paroisses, de faire confesser toutes les petites filles au curé, e les petits garçons au vicaire, est un foyer de sacrilèges.

147. Les questions qui se trouvent dans l'examen ci-dessous (3e leçon, nos 644 et suivants) suffiront. A chaque réponse de l'enfant, un mot d'encouragement. Toutefois, quand on sera au sixième commandement, on évitera, comme du reste avec tout pénitent, de pousser trop loin les interrogations. Il faut craindre d'apprendre aux âmes le mal qu'elles ignorent et pourtant leur fournir le moyen d'accuser ce qu'elles n'osent ou ne savent pas expliquer. Il faut commencer l'examen avec les enfants sur cette matière, par les regards et non par les pensées. Ils ne savent pas facilement en effet, ce que c'est qu'une pensée.

Voici comment on peut s'y prendre. Vous connaissez, n'est-ce pas, de petits enfants, qui font des sottises ? — Oui. — L'enfant dit cela d'autant plus volontiers qu'il a souvent l'habitude d'accuser les autres. Vous étiez avec eux n'est-ce pas ? Vous y êtes allé souvent, depuis que vous étiez tout petit jusqu'à maintenant ? Très bien. Quelles sottises avez-vous faites ? Si l'enfant dit qu'il a jeté des pierres ou volé des fruits, on lui demande s'il a fait des choses plus vilaines. S'il répond que non, on peut le croire innocent ; mais s'il répond affirmativement ou parait confus, on continue : Vous avez fait des choses laides avec eux en vous découvrant ? C'était avec de petits garçons ? Etaient-ils vos frères ? *Peccastis aspectu ? et tactu ? cum manibus ? et etiam alio modo ?* Avec de grands garçons aussi ? *Docuerunt te res pessimas ?*

On a soin de ne pas pousser les questions, quand l'enfant, à la question précédente, répond négativement, à moins qu'on ne juge qu'il trompe ; car dans ce cas, on peut, après sa réponse négative, demander combien de fois. Si la réponse est affirmative, il faut après chaque espèce demander aussi combien de fois par jour, par semaine. — *Idem commisisti, cum filiabus parvulis ? an cum sororibus, cum aliis non cognatis, manibus et alio modo ?* Cet *alio modo* dispense d'autres explications évidemment, et n'apprend rien à qui ne sait pas.

Saint Liguori veut qu'on demande aux enfants *cum quo dormiant, et an in lecto jocati fuerint cum alio.* Cette question révèle une occasion prochaine qui n'est que trop répandue. Quand le confesseur l'a constatée, il dit avec beaucoup d'affection à l'enfant de prier ses parents de le séparer la nuit de ce frère, de ce domestique. Il lui fait comprendre que ses parents l'aimeront bien, s'il leur dit que son complice n'est pas sage ; il lui conseille de le fuir, de prier dans la tentation, de crier au besoin si on voulait lui faire faire le mal. Cette occasion n'est pas rare non plus, entre les ouvriers et domestiques du même sexe, *qui decumbunt in eodem lecto, vel inter se, vel cum filiis familias.* Dans les confessions, si on ne pose pas cette question, on ne soupçonne pas le péril, et le désordre persiste. Il est vrai qu'il est souvent difficile d'écarter ce danger ; mais au moins avec les âmes de bonne volonté, on peut obtenir une séparation ; et si on ne pouvait l'obtenir, il faudrait exiger des domestiques qu'ils quittassent cette place au plus tôt : car c'est vraiment là l'occasion *in esse*, qu'il faut fuir aussitot à moins d'une impossibilité morale.

148. Quand l'enfant a accusé les péchés commis avec les autres, on poursuit les questions. *Eademne solus tecum fecisti ? Quotiès ? De his locutus es ? Haec cogitasti ? Desiderasti ? Quotiès ?* Si vous aviez encore quelque péché de cette sorte que je ne vous ai pas demandé, dites-le moi bien. Vous avez encore quelque chose ? Avec qui ? On aide l'enfant de son mieux, et *si esset pastor gregis aut vivens inter pecudes*, le confesseur pourrait demander *an cum istis malum fecit*, s'il voyait l'enfant encore inquiet.

149. On passe aux autres commandements, comme dans l'examen indiqué (3e leçon, no 644 et suivant.) A la fin on lui dit : Mon enfant, vous n'aviez jamais si bien dit vos péchés, n'est-ce pas ? Vous n'aviez pas osé ? Combien de confessions avez-vous faites ? Je suis bien content que vous m'ayez tout dit. Si vous aviez encore sur le cœur quelque peine, quelque faute, dites-la moi bien, je vous aiderai, et vous en aimerai davantage. On écoute patiemment les enfants, quand même ils n'accuseraient que des bagatelles. N'ayant pas la conscience formée, ils pourraient croire faire un sacrilège en ne le disant pas.

150. Quand ils ont fini, on leur demande si le confesseur a le pouvoir de

leur pardonner leurs péchés, qui lui a donné ce pouvoir et s'ils sont heureux de recevoir ce pardon, ou l'absolution. Puis on ajoute : Je vous le donnerai mais pour cela aimez bien le bon Dieu, repentez-vous bien de vos fautes et promettez bien d'éviter le péché et les mauvaises compagnies, sans cela le bon Dieu ne vous pardonnerait pas. On leur fait faire des actes de charité parfaite et de contrition par divers motifs, comme il est indiqué ci-dessous, nº 657 et suivants. Je dis des actes de charité parfaite, quoique l'attrition suffise avec le sacrement de pénitence, car la charité est de précepte. Ces pauvres enfants ne l'ont peut-être jamais compris et encore moins pratiqué ; ils ne le feront pas non plus, plus tard, si on ne les aide ; et, après une bonne confession, ils sont tout disposés à l'amour de Dieu, si peu que le confesseur leur prête son secours. C'est du reste ce qui fournira au confesseur lui-même l'occasion de faire des actes d'amour de Dieu et de contrition. Ce que nous disons ici s'applique aux autres pénitents, surtout s'ils sont grossiers et d'une conscience peu délicate.

151. On leur donne ensuite les moyens de persévérance, comme dans la 5e leçon, nº 663 et suivants. On leur impose une pénitence légère et devant être faite aussitôt après la confession, ou même dans le confessionnal, s'ils sont très légers ou très jeunes ; et s'ils sont déjà raisonnables, une pénitence un peu plus longue. Qu'on évite de leur imposer de demander pardon à leurs parents. Ensuite on leur fait renouveler l'accusation de tous leurs péchés, comme nous l'avons conseillé plus haut, nº 139, et on leur donne l'absolution durant les missions, dès la première fois qu'ils se présentent au saint tribunal. En dehors des missions, le confesseur pourra revoir une seconde fois ceux qui sont les plus intelligents et qui ont des habitudes mauvaises ; mais dans les missions, on n'a pas le temps de les entendre deux fois ; et l'expérience apprend que ceux auxquels on dit de revenir, ne reviennent point, s'ils ne voient pas revenir les autres.

152. Voici les règles que nous donne saint Liguori, pour l'absolution des enfants, règles qui seront suivies par les prêtres zélés, avec grand profit pour les âmes : *Si constet quod ipsi sufficientem usum rationis jam habeant, prout si distincte confitentur, vel adæquate interrogationibus respondent, et appareat quod ipsi jam comprehendant cum peccato offendisse Deum et meruisse infernum : tunc si satis videantur dispositi, absolvantur. At si in peccatis lethalibus sunt recidivi, ipsi tractandi sunt sicut adulti* (1).

Si autem dubium sit an puer perfectum usum rationis habeat, prout si ille in actu confessionis non maneret compositus, sed oculos in girum ageret, manibus jocaretur, tunc si est in periculo mortis, aut in obligatione implendi præceptum paschale, absolvendus est sub conditione, et tanto magis si confessus fuerit aliquod dubium mortale (in quo casu idque puto omnino dicendum, etiam extra tempus mortis, vel præcepti) (2) *: bene enim potest administrari sacramentum sub conditione quando justa adest causa, ut esset hæc, liberandi hunc puerum a statu damnationis, si unquam in illum est lapsus. Idque agendum etiam si puer sit recidivus : dum ideo differri debet absolutio iis qui perfectam discretionem habent, quia spes est quod ex tali dilatione ipsi redeant dispositi ; sed spes hæc difficulter haberi potest a pueris qui perfecto usu rationis carent. Et probabiliter plures doctores dicunt quod pueri isti dubie dispositi absolvi possunt (saltem post duos vel tres menses) sub conditione, licet sola venialia afferrent, ne careant diu gratia sacramentali, et forte etiam sanctificante, si quam forte gravem culpam haberent ipsis occultam* (3).

ARTICLE III. — *Du sceau de la confession.*

153. *Puto hic omnino dicendum*, dit saint Liguori, *non licere uti opinionibus, ex quarum usu certum non sit moraliter nullum pœnitenti gra*

(1) Or, dans les missions, on a presque toujours une raison plausible de donner l'absolution *saltem sub conditione*. Nous l'avons dit plus haut en parlant des récidifs, nos 131 et suiv.
(2) Theolog. mor. lib. VI. n. 431-iv.
(3) Liguori, *Homo apostol.*, tract. ultim., n. 38.

vamen inferri. (Liguori, VI, n° 633.) « Il faut établir parmi nous, en principe, disait saint Léonard aux confesseurs, que les choses entendues en confession doivent être pour nous comme si nous ne les avions jamais entendues. Comment donc ne pas blâmer l'imprudence de ceux qui poussent l'indiscrétion, jusqu'à raconter des cas entendus en confession, comme une nouvelle débitée sur une place publique ?

« (Quand il s'agit de consulter,) quelle nécessité y a-t-il de dire que le cas est arrivé en confession ? Exposez-le comme s'il était arrivé à d'autres, ou s'il pouvait arriver ; et lorsqu'il y a beaucoup de prêtres, ne le proposez pas publiquement, mais seulement à celui que vous jugez le plus capable, abstenez-vous de toute expression indigne de sortir de la bouche d'un confesseur, par exemple : Le premier pénitent que j'ai confessé aujourd'hui, etc. Ce matin j'ai rencontré un cas..... Un jeune homme m'a fait une confession générale... Un noble vint à moi dans telle mission... Parmi tant de personnes que j'ai confessées aujourd'hui, à peine en ai-je trouvé deux ou trois qui n'eussent que des péchés véniels. »

Ou encore, j'ai fait tant de confessions générales... Dans telle paroisse où j'ai donné la mission, les dévotes ont ce défaut... telle vice règne... Telle jeune fille a le goût du mariage ou de la vie religieuse. Il y en a des poissons ici, et j'en ai eu ce soir à la veillée! J'ai refusé l'absolution hier à un voleur, à un ivrogne à moitié ivre. Quelle scrupuleuse que cette personne ! J'ai confesse une telle ; quelle belle âme ! « Ne voyez-vous pas, ajoute saint Léonard, que par ces sortes de formules vous vous exposez à violer le sceau pourtant si sacré de la confession ?

« Rappelons-nous qu'avec le pénitent lui-même nous ne pouvons faire aucune allusion aux péchés qu'il a déclarés, et beaucoup moins en parler sans une permission libre, claire et expresse ; que les prédicateurs eux-mêmes, en attaquant les vices, ne doivent pas donner le moindre signe qui puisse faire soupçonner qu'ils se servent de la connaissance acquise au confessionnal ; que les confesseurs ne peuvent s'entretenir entre eux des défauts des personnes qu'ils dirigent. En un mot, le confesseur doit avoir bouche close. Au confessionnal même, il doit parler si bas, qu'il ne puisse, en aucune manière, être entendu par ceux qui l'environnent. »

« Une personne sourde, dit saint Liguori, se présente au saint Tribunal ; si on remarque sa surdité *circa initium confessionis*, on peut lui dire de se rendre à la sacristie, ou de venir à un moment plus opportun ; mais si on remarque sa surdité *in progressu confessionis*, alors il n'est plus permis au confesseur de lui parler à haute voix, pour lui dire de revenir, parce qu'il donnerait lieu à ceux qui l'entendraient de soupçonner que la personne a avoué des fautes graves. Le confesseur alors entendra ses péchés le mieux possible et lui donnera l'absolution absolument ou conditionnellement, selon qu'elle lui paraîtra disposée. » (Lib. VI, n° 644.)

154. Saint Liguori ajoute qu'il ne faut jamais parler des péchés entendus au saint tribunal, en présence des personnes simples, qui soupçonnerait en cela une révélation de la confession. (Praxis, n° 117.) Il ne faut pas non plus plaisanter de la manière dont certaines personnes s'accusent. Pour la même raison, gardons le silence sur ce que nous savons seulement par la confession, et même sur ce que nous savons et par le confessionnal et par une autre voie. Quand on dirige une personne, même hors du saint tribunal, et de son consentement libre, avec la connaissance que l'on a de son âme par la confession, on est tenu sur cette direction même à un rigoureux secret. Il ne faut donc pas laisser traîner sur sa table ou ailleurs, des lettres de direction que des domestiques peuvent lire et divulguer.

Quand les paroisses ont moins de trois mille âmes, dit saint Liguori, c'est blesser le secret sacramentel que de révéler les désordres qui y regnent, s'ils sont connus par la confession. On ne devrait pas même parler de certains crimes plus infamants comme la sodomie, etc, si la population n'atteignait pas 6.000 habitants. Il n'est donc pas permis quand on vient de donner les missions dans des paroisses moins considérables, de les comparer les unes aux autres, à moins que l'on n'use seulement des données fournies en dehors de la confession. Nous avons sous les yeux un manuel du missionnaire qui

recommande de ne jamais demander le nom, ni la condition des personnes que l'on a confessées. Il importe aussi de détourner la conversation quand à table ou ailleurs, elle tombe sur ce sujet, surtout en présence des laïques.

155. **Examen après chaque séance au saint tribunal.**— Quelques saints, après chaque station au saint tribunal, faisaient un examen attentif sur la manière dont ils s'y étaient conduits. Le missionnaire trouvera, dans un examen de ce genre, un moyen efficace de régler ses paroles et ses décisions, de manière à ce que les prêtres et les fidèles y trouvent un sujet d'édification pour leur âme, et que Dieu n'y trouve rien à condamner.

APPENDICE DU CHAPITRE III

Pouvoirs et réserves.

156 Un missionnaire, avant de se rendre en mission, a soin de se pourvoir, auprès de l'Ordinaire du lieu qu'il doit évangéliser, des pouvoirs nécessaires pour la confession, et de la permission d'user des facultés qu'il tient de Rome, comme de recevoir des scapulaires, etc (Voir nº 168.)

157. NN. SS. les Evêques accordent facilement, si on les en prie, le pouvoir d'absoudre de tous les cas et censures à eux spécialement réservés, soit par le droit commun, soit par les statuts de leur diocèse. S'ils ne le faisaient point, il serait nécessaire de faire une étude de ces cas et de ces censures dans chaque diocèse, afin de ne pas dépasser les limites de sa juridiction. Mais quand l'Ordinaire accorde ces pouvoirs, on n'a plus qu'à ne point oublier les censures et les cas réservés au Saint-Siège.

Parmi les censures et les cas réservés au Pape, il en est dont les évêques ont, de par le droit, le pouvoir d'absoudre (Voir le nº 161). Il en est d'autres dont ils peuvent absoudre en vertu des facultés quinquennales seulement; mais, dans l'un et l'autre cas, s'ils délèguent ce pouvoir à d'autres prêtres, ces prêtres, d'après le sentiment très commun des auteurs, doivent être personnellement désignés à cette fin, et ils ne peuvent exercer ces facultés que *in actu sacramentalis confessionis*. Seul l'évêque et, avec un mandat spécial, le vicaire général peuvent les exercer en dehors du saint Tribunal, mais au for de la conscience pourtant, et peuvent les communiquer.

158. Or voici les pouvoirs quinquennaux que les Evêques obtiennent ordinairement de la Pénitencerie.

a) Absolvendi percussores clericorum dummodo non sequatur mors, vel mutilatio, vel lethale vulnus, aut ossis confractio, et dummodo casus ad forum externum deductus non fuerit.

b) Absolvendi duellantes, si casus non sit ad forum Ordinarii deductus.

c) Absolvendi (exceptis solis qui publice vel privatim sed notorie apud multos falsa dogmata spargunt) ob hæreses vel fidei abjurationem private admissas, et sortilegia hæreticalia, etiam cum sociis patrata, post denuntiationem complicis, vel promissionem denuntiationis si hæc fieri nequit, et injuncta obligatione reparandi scandala.

d) Absolvendi a censuris incursis ob violationem clausuræ, dummodo non fuerit ad malum finem, et mulieres quæ etiam ad malum finem violarunt clausuram virorum, dummodo casus maneant occulti.

e) Absolvendi a censuris ob retentionem et lectionem librorum prohibitorum incursis, injuncta obligatione tradendi libros ante absolutionem, si fieri potest.

f) Absolvendi eos qui munera acceperunt a religiosis utriusque sexus, exigendo restitutionem, vel promissionem restitutionis, tempore a confessario præfixo sub onere reincidentiæ.

g) Absolvendi eos qui sectis secretis nomen dederunt, vel non coryphæos denuntiaverunt, imposita obligatione sectam deserendi, et libros ejus vel signa tradendi, vel si fieri nequit, comburendi, et denuntiandi duces.

h) Absolvendi religiosos a prædictis casibus, et insuper a casibus et censuris in sua religione reservatis, dummodo licentiam habeant confitendi extra proprium ordinem.

159. Il est des Evêques qui obtiennent de la S. Congrégation de la Propagande le pouvoir d'absoudre de tous les cas et censures spécialement réservés au Souverain Pontife, *excepto casu absolventis complicem*. Mais souvent ils ne peuvent subdéléguer, en dehors des lieux où le culte catholique est proscrit; il faut donc avoir soin de leur demander des indications précises sur les cas, desquels ils peuvent déléguer le pouvoir d'absoudre. Il faut aussi dans la vacance du Siège demander si MM. les Vicaires capitulaires ont de semblables pouvoirs.

Il est à remarquer que sans une concession spéciale de l'Evêque, MM. les Vicaires généraux ne peuvent même pas absoudre des cas que l'Evêque s'est réservés, bien qu'ils puissent absoudre et donner le pouvoir d'absoudre des cas réservés à l'Evêque par le droit commun (Marc 1776), mais non des cas occultes réservés au Saint Siège, à moins d'un mandat spécial. Un vicaire capitulaire peut donner ce pouvoir, — Si

on ne peut obtenir des évêques ces facultés spéciales, il faut bien connaître les réserves pontificales dont nous allons donner l'énumération, mais remarquons d'abord ce qui suit :

160. Toutes les excommunications et toutes les censures pontificales ne sont réservées qu'à cause de la censure : donc, si, par ignorance ou pour toute autre raison, la censure n'est pas encourue, il n'y a pas de réserve. L'ignorance crasse n'excuse pas de la censure, excepté dans les cas où le texte de la loi porte les mots *scientes*, *scienter*, *præsumentes*, *pertinaciter*, *ausu temerario*, *audent*, que nous mettrons en lettres italiques dans les énumérations suivantes.

161. Il est à remarquer que les Evêques, à moins d'un indult spécial, ne peuvent aucunement absoudre des cas réservés sans censure, ni des censures même occultes, spécialement réservés au Pape; ils ne peuvent pas davantage absoudre des cas, ni des censures simplement réservées, si le crime est public, c'est-à dire, s'il est traduit devant les tribunaux, et prouvé au moins par un témoin, ou s'il est connu de la plus grande partie d'une ville, d'une paroisse, d'un monastère. Dans les cas urgents où on ne peut refuser l'absolution sans crainte d'infamie ou de grave scandale, ou d'une trop grande peine pour le pénitent de rester en état de péché, tout prêtre approuvé peut donner l'absolution de ces deux sortes de censures et des cas spécialement réservés sans censure, en imposant à son pénitent l'obligation d'écrire à Rome par le moyen de son confesseur dans l'espace d'un mois. Un missionnaire qui ne doit pas revoir son pénitent peut lui imposer cette obligation sans se charger d'écrire lui-même, d'après une décision de la S. Pénitencerie. Le coupable peut faire écrire par un confesseur autre que celui qui l'absout, et même pour un motif raisonnable écrire lui-même sous un pseudonyme. Après ce temps, si le pénitent néglige d'écrire, il retombe sous le coup de la réserve et de la censure. Depuis une décision du S. Office du 30 juin 1886, il faut toujours dans ces cas recourir à Rome, même pour ceux qui sont empêchés d'y aller; et la crainte que les lettres ne soient ouvertes à la poste n'est pas une raison de se dispenser d'écrire, d'après une décision de la S. Pénitencerie. Toutefois, en temps de jubilé, ce recours à Rome n'est nécessaire que pour les censures exceptées dans l'encyclique.

Quant aux censures simplement réservées au Saint Siège, si le cas est occulte, (et il est occulte lors même qu'il serait connu de cinq ou six personnes), l'Evêque ou le vicaire capitulaire peut en absoudre, et déléguer ce pouvoir pour le saint Tribunal seulement à d'autres spécialement et *personnellement* désignées. Il est même probable qu'il peut absoudre, si le cas est occulte dans le lieu de l'absolution, s'il n'y a pas de danger qu'il y devienne public, lors même qu'il serait public dans un autre lieu.

I. Excommunications spécialement réservées au Saint Siège.

162. 1° Apostatæ, hæretici et fautores. Quand un homme notoirement hérétique se convertit, il faut recourir à l'Evêque. Si l'hérésie est occulte, on peut l'absoudre si l'Evêque donne en vertu d'un indult le pouvoir d'absoudre des censures spécialement réservées au Pape; si non recourir à l'Evêque : 2° Libros eorum hæresim propugnantes, vel libros nominatim a S. Sede sub pœnâ excommunicationis prohibitos, *scienter* legentes, retinentes, imprimentes et defendentes; 3° schismatici; 4° appellantes a Papa ad futurum concilium et eorum cooperatores; 5° Vim facientes prælatis Ecclesiæ et nuntiis, auxilium eis præstantes vel consilium; 6° Impedientes exercitium jurisdictionis ecclesiasticæ et ab ea appellantes ad forum civile; 7° Cogentes vel indirecte judices laicos ad trahendum ad tribunal suum personas ecclesiasticas et edentes decreta contra libertatem Ecclesiæ; 8° Recurrentes ad potestatem laicam ad impedienda acta pontificia, vel prohibentes eorum promulgationem vel perterrefacientes eorum causa ipsas partes; 9° falsarios litterarum apostolicarum; 10° Absolventes complicem etiam ex ignorantiâ crassâ, vel simulantes absolvere; 11° et 12° usurpantes, sequestrantes jurisdictionem et bona ecclesiæ Romanæ et fautores; et idem perpetrantes erga personas ecclesiasticas cujusquam ecclesiæ; 13° canonici regimen ecclesiæ *audentes* committere præsentato a potestate laica, et præsentati acceptantes. Si sint episcopi, suspensionem et interdictum ab ingressu ecclesiæ, speciali modo Sanctæ Sedi reservata incurrunt. 14° Les missionnaires qui, dans les Indes orientales ou dans les deux Amériques, exercent le commerce.

II. Censures et cas simplement réservés au Saint Siège.

163. 1) Docentes vel defendentes propositiones damnatas a S. Sede, sub pœna excommunicationis, vel praxim inquirendi nomen complicis; 2) violentas manus injicientes in clericos vel religiosos et religiosas etiam congregationis non approbatæ, et etiam seminaristas nondum tonsuratos.(L. g. VII, n° 261); duellistæ, et eorum fautores, et de industriâ spectantes; 4) les francs maçons et les membres des sociétés secrètes qui trament contre l'Eglise ou l'Etat, et ceux qui ne dénoncent pas les chefs de ces sociétés, à moins que la dénonciation ne soit gravement funeste; 5) ceux qui *ausu temerario* ordonnent de violer ou violent immunitatem asyli ecclesiastici; 6) violantes clausuram monialium, etiam mulieres, et admittentes, moniales egredientes, 7) mulieres violantes clau-

suram regularium et admittentes; 8), 9), 10), la simonie réelle dans les bénéfices et dans l'entrée en religion ou la collation des ordres, (cette simonie suppose un pacte qui a déjà un commencement d'exécution de part et d'autre), et les complices de la simonie dans les bénéfices, et la simonie confidentielle qui a lieu si on résigne un bénéfice, si on y elit, ou si l'on y présente avec la condition qu'il reviendra à soi ou à un autre, quand même on n'aurait pas pris possession de ce bénéfice; 11) ceux qui vendent les indulgences ou d'autres faveurs spirituelles, s'ils sont inférieurs aux Evêques; 12) ceux qui recueillent des honoraires de messes et les font célébrer à un moindre prix; 13) ceux qui s'occupent d'aliéner des domaines pontificaux, qui le conseillent, qui demandent pour les gouverner des personnes quelconques, ceux qui transmettent cette demande, ceux qui insinuent au Saint Père ces aliénations; 14) les religieux proprement dits qui *présument* d'administrer, hors le cas de nécessité, l'extrême-onction ou le viatique sans permission du curé; 15) ceux qui volent des reliques à Rome et leurs fauteurs; 16) ceux qui communiquent *in crimine criminoso* avec les excommuniés nommément par le Pape et leur viennent en aide; 17) les clercs communiquant *scienter* in divinis avec les personnes nommément excommuniées par le Pape; 18) *Præsumentes* absolvere a censuris speciali modo Summo Pontifici reservatis; 19) ceux qui *osent* s'emparer pour leurs propres usages des biens d'une église quelconque ou des revenus des œuvres pies, et empêcher ceux qui y ont droit d'en user.

III. Excommunications portées contre les réguliers.

Aliæ sunt reservatæ, aliæ *non*. Reservatæ simpliciter sunt contra euntes ultra mare sine licentia Superiorum; contra eos qui non denuntiant confratres aut superiores de hæresi suspectos; contra superiores qui non denuntiant religiosos etiam non subditos de hæresi suspectos, vel *audent* causis ad S. Officium spectantibus se intromittere, vel qui suos subditos volentes ad S. Officium recurrere dissuadent; contra omnes qui a denuntiatione ista avertunt, vel illam retardant; contra tertiarios portantes habitum minorum; contra mendicantes, minimos et clericos regulares S. Jesu transeuntes ad alium ordinem sine licentiâ debitâ; et contra recipientes, exceptis Carthusianis; contra Minores *ab observantia* subornantes et procurantes vota in electionibus, et complices vel hoc scientes et non revelantes; contra regulares qui summam a parentibus novitii exigunt pro convivio vestitionis aut professionis.

Non reservatæ: sunt contra eos qui arma tenent intra septa sine licentiâ abbatum; vel qui ad curias principum se conferre *præsumpserint* ad damnum prælatis vel monasterio inferendum.

IV. Cas spécialement réservés au Pape sans censure.

164. 1) Celui qui dénonce, ou fait dénoncer aux juges ecclésiastiques, comme sollicitant en confession *ad turpia* un prêtre innocent; 2) ceux qui reçoivent un don de valeur d'un religieux ou d'une religieuse à vœux solennels, jusqu'à ce qu'ils aient restitué. Dans ces deux derniers cas, l'ignorance n'empêche pas d'encourir la réserve, d'après S. Liguori, L. VI, 580; mais Ballerini et d'autres soutiennent une opinion contraire. A l'article de la mort on peut absoudre de ces derniers cas, *sine onere comparendi;* mais en d'autres circonstances v. le nº 161. Si on absolvait en danger de mort des censures occultes simplement réservées au Pape, il ne serait pas nécessaire, d'imposer l'obligation de se présenter au supérieur après la guérison.

V. Suspenses réservées au Saint Siège

165. *Spécialement deux;* 1). Les évêques qui acceptent le gouvernement d'une église sans provision de Rome. 2) Les chapitres et les couvents qui reçoivent un prélat pour leur gouvernement sans qu'il présente les lettres apostoliques. *Non spécialement réservées*; l'Evêque peut absoudre les six suivantes, si elles sont occultes, et relever de l'irrégularité qu'elles peuvent entraîner, v. nº 167. (Lig. VII, 75, 1). Ceux qui ordonnent sans titre un clerc avec le pacte qu'il ne leur réclamera pas les aliments; 2) ceux qui ordonnent un étranger sans lettres dimissoriales en lui conférant un bénéfice insuffisant, ou un de leurs clercs après une longue absence sans lettres testimoniales; 3) ceux qui ordonnent un religieux non profès, et ceux qui ordonnent un religieux à vœux simples sans titre; 4) les religieux proprement dits, chassés du monastère et vivant en dehors du couvent; 5) ceux qui *sciemment* sont ordonnés par un excommunié ou interdit, hérétique ou schismatique notoire, perdent l'exercice de l'ordre reçu; 6º les clercs ayant demeuré pendant 4 mois à Rome, qui se feraient ordonner par un autre que leur Evêque, sans permission du Cardinal Vicaire, ou sans examen passé devant lui, ou par leur propre Evêque, quand ils ont été refusés à cet examen. Les sujets des Evêques suburbicaires, s'ils sont ordonnés en dehors de leurs diocèses avec des lettres dimissoriales adressées à d'autres qu'au Cardinal Vicaire, ou sans avoir fait une retraite de dix jours chez les Pères de la mission. 7) Les clercs et les prêtres qui favorisent le trafic des libraires au sujet des honoraires de messe. 8) les missionnaires du rite latin qui cherchent à attirer à leur propre rite les orientaux. 9) les clercs et les prêtres étrangers qui

restent à Rome sans la permission de la S. Congrégation du concile. Les autres suspenses sont réservées aux Evêques, ou ne le sont à personne.

VI. Interdits.

166. Deux sont réservés spécialement au Pape : 1) le premier frappe les universités, les collèges et les chapitres qui en appellent du Pape au futur concile ; 2) le deuxième exclut de l'entrée de l'église les Evêques qui acceptent le gouvernement d'une église sans provision de Rome. *Autres interdits :* 1) ceux qui célèbrent ou font célébrer les divins offices dans un lieu interdit ; ceux qui admettent aux offices, aux sacrements, à la sépulture ecclésiastique les excommuniés nommément. Si c'est le Pape qui a prononcé l'interdit d'un lieu, l'interdit lui est réservé, *secus non* ; 2) le métropolitain qui ne dénonce pas au Pape ses suffragants absents *ultra annum*, ou le plus ancien suffragant qui ne dénonce pas le métropolitain ; 3) le chapitre qui donne, durant l'année qui suit la vacance du Siège, des dimissoires pour faire ordonner un sujet qui n'est pas pressé par un bénéfice reçu ou à recevoir. *Reservatur episcopo successori.*

VII. Irrégularités.

167. L'Evêque peut dispenser de toutes les irrégularités *ex delicto occulto, excepto homicidio directe volito*, mais ses propres sujets seulement ; il peut cependant, d'après une opinion probable, dispenser les sujets étrangers, *in foro conscientiæ*, mais seulement *ad exercendos ordines*.

N. B. Si les Evêques ne donnaient pas le pouvoir d'absoudre des censures à eux réservées par le droit commun, il faudrait les étudier avec soin dans une théologie récente ; car nous n'en avons indiqué ici que quelques-unes. (Voir notre *Compendium*.)

Tout prêtre approuvé peut absoudre des censures non réservées, aussi ne les avons-nous pas énumérées.

DEUXIÈME PARTIE

EXERCICES ET PLANS DE MISSIONS, DE RETRAITES ET D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES

Nous traçons la marche à suivre, d'après la méthode qui nous paraît la plus pratique et la plus autorisée par l'expérience et la doctrine des saints prédicateurs. A chaque prêtre de voir, dans les détails, ce qu'il est à propos de faire ou d'omettre, vu les circonstances particulières où il peut se trouver.

PREMIÈRE SECTION

EXERCICES ET PLANS DE MISSION

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATIFS D'UNE MISSION, DÉPART ET ARRIVÉE DES MISSIONNAIRES, VISITES, CANTIQUES POPULAIRES, OUVERTURE

168. **I. Préparatifs.** — Le missionnaire qui promet une mission fera bien d'accompagner ses promesses des avis suivants, dont il remettra au pasteur une copie imprimée ou manuscrite.

« Humble prière d'obtenir d'avance de Mgr l'Evêque du diocèse, avec l'autorisation de donner la mission, une indulgence pour chacun des exercices et la permission de les terminer par la bénédiction du Saint-Sacrement; d'exposer le Saint-Sacrement quand on le croira utile, de faire quelques processions, et de plus, pour tous les confesseurs, durant la mission, fussent-ils même d'un diocèse étranger, la faculté d'absoudre même les religieuses, *in foro sacramentali*, de tous les cas, censures et irrégularités réservés à l'Ordinaire, et de tous les cas et censures réservés même spécialement au Souverain Pontife, si l'Ordinaire a le pouvoir de déléguer à cette fin, ou du moins des cas et censures occultes simplement réservés au Saint-Siège (cette délégation, d'après l'opinion très commune, demande que chaque confesseur soit *personnellement* désigné à cette fin); celle aussi de rendre *jus amissum petendi debitum*, de commuer les vœux non réservés au Saint Siège, et d'user des pouvoirs reçus de Rome pour bénir, recevoir des scapulaires, etc.; de dispenser des bans, du temps, du lieu et de l'heure pour les mariages invalides à régulariser; d'établir des confréries, de celles qui sont approuvées dans le diocèse, si le pasteur le juge bon. *(Il importe dans la demande de pouvoirs, de reproduire exactement les termes ci-dessus et d'obtenir une réponse précise.)*

169. « Saint Liguori et tous les grands missionnaires recommandent aux ecclésiastiques du lieu où se donne la mission, de s'abstenir d'entendre les confessions : du moins, s'il est nécessaire qu'ils confessent, que chacun d'eux refuse absolument d'entendre ses pénitents habituels, et cela sans exception. Il serait préférable, toutefois, d'appeler des confesseurs étrangers, si les missionnaires ne pouvaient suffire; et plus ces confesseurs seront inconnus, plus fructueux sera leur ministère. Que personne dans la paroisse ne sache que la mission aura lieu, avant qu'elle soit annoncée en public. Cette annonce sera faite trois semaines, ou au moins quinze jours avant l'ouverture ; à cette occasion, on exhortera les fidèles à prier beaucoup pour le succès des exercices, et surtout à éviter le péché afin d'attirer sur eux la grâce divine.

170. « En annonçant la mission, il faut éviter avec soin d'en indiquer la durée ; ce serait écarter les fidèles des instructions durant la première semaine. On se contente de dire qu'elle sera courte, ce qui est toujours vrai.

171. « Il sera bon d'inviter d'avance les parents, qui ont des enfants, domestiques ou ouvriers, dans d'autres paroisses, à les faire rentrer, s'il est possible, dans leurs familles pendant le temps de la mission.

172. « Si quelques enfants étaient assez instruits pour faire leur première communion, les missionnaires aideraient volontiers à les y préparer pendant la première semaine.

173. « Durant les huit jours qui précèdent la mission, il serait très utile de réunir à l'église les fidèles, tous les soirs, pour prier ensemble et s'exercer à des cantiques populaires. Les missionnaires assisteront, s'il est possible, à cette réunion de chant, la veille de l'ouverture. Il est important que les chantres, les chanteuses, les enfants des écoles s'y trouvent nombreux.

174. « Les confessionnaux seront préparés avant la mission et disposés de telle sorte qu'on puisse entendre les confessions des deux côtés. On sait que les prédicateurs redoutent les courants d'air, on voudra bien les leur épargner à l'église, autant que possible. On est prié de ne préparer pour la table des missionnaires et des confesseurs que trois plats à midi et deux le soir ; point d'autres desserts que les plus simples. On voudra bien éviter de faire des invitations et d'en accepter durant la mission. Il serait à désirer qu'on sonnât les cloches à l'arrivée des missionnaires, et que la paroisse, ou du moins les enfants, les confréries, les personnes pieuses vinssent en procession à leur rencontre. Si M. le Curé voulait profiter de la mission pour établir quelque congrégation ou confrérie, il serait sûr du concours des missionnaires. Il est bien important que les hommes et les pauvres aient des sièges gratuits, pour s'asseoir durant les exercices. »

175. **II. Départ et arrivée des missionnaires.** — Quand le moment du départ sera venu, le missionnaire, après avoir purifié son âme par le sacrement de pénitence, se dirige vers la paroisse où Dieu l'appelle. Il a eu soin de s'y faire accompagner par les prières des communautés religieuses et des âmes ferventes auxquelles il a recommandé l'œuvre de Dieu. En route, il cherche déjà à faire le bien. Le Bienheureux P. Lefebvre, dans ses voyages, ne perdait pas une occasion d'être utile aux âmes. Que personne n'approche du sel de la terre, disait-il, sans en recevoir quelque saveur.

Rien de plus édifiant, dit l'historien de Bridaine, que les exercices de piété de ce saint missionnaire, en se rendant au lieu de chaque mission : des prières ferventes, des méditations fréquentes sur les voyages, les fatigues et les sermons de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle ; l'hommage d'une adoration muette et respectueuse rendu au Sauveur à la vue d'un clocher ; la récitation du psaume si touchant du *Miserere*, pour demander le pardon des péchés du peuple, qu'il allait évangéliser et convertir ; des vœux adressés à Marie, pour mettre ses travaux sous la protection singulière de celle qui est, disait-il, le refuge des pécheurs, la reine du clergé, la protectrice des missions et des missionnaires ; une oraison aux saints anges, pour invoquer le secours des anges tutélaires de ces peuples : telles étaient sur la route ses occupations, après la récitation de l'office.

A l'approche de l'endroit où il était attendu, souvent on le voyait tomber dans une triste et sombre rêverie. Si ses confrères cherchaient à l'égayer : « Je suis triste, leur disait-il, parce que je pense plus vivement que je ne le voudrais, que vous et moi nous arrivons ici, sans doute pour le salut éternel de plusieurs ; mais hélas ! aussi contre l'intention de Dieu et la nôtre, nous y arrivons pour la réprobation éternelle de bien d'autres. » Dès qu'il arrivait au lieu de sa destination, sa première visite était à l'église ; il y demeurait immobile et dans le plus profond recueillement aux pieds des autels ; de là, traversant la foule qui s'était assemblée sur ses pas, saluant le peuple avec autant de modestie que de grâce, et donnant à tout le monde des témoignages d'intérêts et de respect, déjà, par ce premier accueil, il commençait à s'ouvrir tous les cœurs. En entrant chez le curé, voici le langage qu'il avait coutume de tenir : « Vous voyez, respectable pasteur, une troupe de vicaires qui viennent, sous vos ordres, consacrer leurs faibles services aux besoins de votre peuple (1). »

(1) Le Bienheureux Père Lefebvre disait qu'il s'était toujours bien trouvé, en arrivant dans une paroisse, de saluer les anges qui la protégeaient et qu'il devait vraisemblablement à cette pratique d'avoir trouvé les âmes dociles à la doctrine du salut. — Saint Dominique ne pouvait approcher d'une ville, ni d'un village, sans fondre en larmes, regardant dans un esprit de componction les crimes de ceux qui l'habitaient.

176. « S'il arrivait, dit le P. Nampon, que la paroisse vînt en procession recevoir les missionnaires, profitez de cette circonstance pour témoigner aux pasteurs ordinaires un profond respect, en demandant humblement aux yeux de tous leur bénédiction, et pour faire apprécier aux fidèles, par une courte allocution, la grâce qu'ils vont recevoir. » Voici quel pourrait être le thème de cette allocution :

« M. F., l'accueil si bienveillant que vous daignez faire aux Missionnaires, qui vous arrivent, comble nos âmes de joie. Nous voyons en vous une population chrétienne, qui comprend déjà le grand bienfait que Dieu lui prépare dans sa miséricorde. La mission, en effet, est la plus grande des grâces que Dieu puisse accorder à une paroisse ; elle apporte au pécheur le pardon ; aux tièdes, la ferveur ; aux justes la persévérance ; à tous, des consolations ineffables, avec l'espérance d'une sainte mort et du bonheur du ciel. Mais pour que tous recueillent les dons de Dieu, nous avons besoin d'implorer le secours d'en haut par la prière. Tombons à genoux et invoquons celle qui est la dispensatrice des grâces, la Vierge Marie. »

On récite les litanies et les invocations à saint Joseph et aux anges gardiens ; on annonce l'heure de l'ouverture, et on invite à y assister en grand nombre ; on exhorte les âmes de bonne volonté à apprendre quelques cantiques, ou on leur fixe une heure pour ces exercices, comme nous le dirons plus loin.

177. Si l'on a quelque temps libre dans cette première journée, on l'emploiera utilement à s'entendre avec M. le curé pour les exercices du lendemain et des jours suivants. (Voir nº 380 en note). Le président distribue à chacun son rôle un peu à l'avance, afin qu'on ait le temps suffisant pour se disposer à le bien remplir. On met les confesseurs au courant de la marche à suivre dans les missions, telle que nous l'avons exposée dans le chapitre précédent, nº 63 et suivants.

178. **III. Visites.** — Quelques missionnaires font, dès les premiers jours, une visite à tous les habitants de la campagne pour les convoquer à la mission. On ne peut nier que cet usage ne soit très utile, quand il est possible, puisqu'il entre dans le règlement des missions de certaines congrégations. Dans ces visites, on a l'occasion de se montrer bienveillant et charitable pour tous, pour les enfants, pour les vieillards, les infirmes, les pauvres, les indifférents, de recommander à tous l'assistance à la mission, au moins une fois par jour, de répondre aux objections que l'on peut faire à cet égard, d'indiquer des moyens de venir aux sermons, tout en ne négligeant aucun de ses devoirs. Dans des paroisses indifférentes, on a vu réussir une réunion spéciale d'hommes, dès le jour de l'ouverture de la mission, parce qu'elle avait été préparée, la veille, par ce moyen. Les visites sont bien moins nécessaires, là où la foi s'est conservée vive.

179. Saint Léonard voulait au moins que ses missionnaires visitassent les ecclésiastiques, les communautés religieuses et les personnes qui pouvaient servir efficacement au succès de la mission. Certains personnages influents, les chefs de quelques ateliers peuvent, en effet, beaucoup aider, ou beaucoup nuire à l'assistance aux exercices. Si elle est possible, une visite aux écoles fait plaisir aux enfants, et en fait autant de porte-voix pour annoncer la mission dans les familles. On peut avec fruit leur apprendre dans cette visite les refrains des cantiques. Si l'on ne peut prudemment aller dans les écoles, on peut du moins, dès que les enfants en sortent, les réunir à l'église.

Dans les paroisses rurales, où la condition et l'influence des habitants sont à peu près au même niveau, il faut éviter, en visitant les uns, d'humilier les autres qu'on ne visiterait pas ; comme aussi quand on ne visite que les pécheurs habitués à ne pas remplir leurs devoirs de religion, le public le remarque et se moque d'eux ; il ne faut donc arriver à eux qu'après avoir visité un bon chrétien de leur voisinage. Il n'est pas nécessaire que tous les missionnaires fassent visite à chaque famille. Ils peuvent se partager et parcourir ainsi plusieurs hameaux à la fois, ou bien celui d'entre eux, qui réussit le mieux, peut, en compagnie de M. le curé, parcourir toute la paroisse pendant que ses autres confrères entendent la confession des petits enfants. Si le temps ou une autre raison sérieuse ne permet pas les visites, on peut au moins inspirer au pasteur la pensée d'en faire quelques-unes lui-même.

Le soir de leur arrivée, à la tombée de la nuit, les missionnaires peuvent très utilement exercer au chant les chantres, les chanteuses, les enfants du voisinage. On prépare le *Veni Creator* et le *Sub tuum* pour le lendemain, et en même temps quelques cantiques populaires, tous avec refrain. Cela empêche toute hésitation ; et quelques cantiques, sus déjà et bien chantés à la messe de l'ouverture, donnent à l'église un air de fête, et disent à tous que déjà on est en mission, et que la mission met de l'entrain dans la paroisse. Cela suppose qu'en fixant au curé l'époque de l'ouverture de la mission, et en lui annonçant l'heure de l'arrivée des missionnaires, on a eu soin de le prier de convoquer ses paroissiens à cette première réunion, comme nous l'avons indiqué plus haut.

180. **IV. Cantiques.** — Il faut observer ici que les cantiques entrent dans les missions, comme un moyen puissant de succès. Quand un peuple entier chante, il ne s'ennuie plus aux exercices ; il y prend goût ; il y accourt avec bonheur. Si ces cantiques sont bien choisis, ils instruisent, car on finit par les savoir par cœur ; ils émeuvent et ébranlent les indifférents à l'égal des sermons. Pour produire ces heureux résultats, toutefois, « le chant des cantiques, dirons-nous avec un illustre évêque, doit être simple. Les cantiques dont l'exécution exige des efforts, et qui pour cela même ne peuvent être chantés par la foule, n'atteignent aucunement leur but. Les mêmes cantiques doivent être souvent répétés, toujours pour le même motif. On aura soin de conserver l'usage de certains anciens cantiques qui, avec leurs anciens airs, restent le type le plus pur de ce genre religieux et naïf. » (Voir Nampon, *Man. du missionnaire.*)

Toujours pour la même raison, les cantiques de mission doivent être en petit nombre. C'est ce qu'ont voulu les plus célèbres missionnaires. Le Père Segneri n'en faisait chanter qu'un seul ; les règlements de certaines congrégations n'en permettent que trois ou quatre. Ce n'est pas le cas de flatter le goût de la nouveauté, qui est souvent un défaut, mais bien d'entraîner les multitudes.

181. A cette fin il faut amener aux exercices de chant le plus de monde possible. La chose est facile en donnant ces exercices à la suite des sermons. On retient d'abord les chantres, les chanteuses, les enfants, et l'on a un chœur bien nourri pour les refrains. Les chanteuses disent le couplet. On invite les chantres à amener avec eux la prochaine fois des hommes et des jeunes gens ayant de la voix ; et quelques jours après un missionnaire en détache quelques-uns avec lui et les conduit au milieu des hommes qui sont au bas de l'église, ou aux tribunes, pour redire avec eux les refrains. Dès que les hommes se sont décidés à chanter, on leur fait répéter le refrain immédiatement après que le chœur l'a dit une première fois ; et l'élan est donné, il n'y a plus qu'à l'entretenir et à le rendre aussi général que possible, invitant les femmes elles-mêmes à s'y mettre.

L'accompagnement d'un orgue, ou de quelques instruments de cuivre, dans les campagnes où les oreilles sont peu délicates, aide au mouvement. Si l'on pouvait, surtout aux grandes cérémonies, ou aux réunions d'hommes, se procurer le concours d'un orchestre, il ne faudrait pas s'en priver sans de bonnes raisons. Les exercices de chant ont *toujours* lieu à l'église, et par conséquent on ne doit pas s'y écarter du respect dû au saint lieu. Il est bon de les faire précéder et suivre d'un *Ave Maria* et d'y entremêler quelques mots d'encouragement et d'édification. Qu'on évite, surtout la nuit, de les prolonger longtemps, quand les deux sexes s'y trouvent réunis : on peut y conseiller de chanter les refrains, en se retirant. Il sera très utile de faire remarquer et d'expliquer au besoin le sens des cantiques, devant toute la paroisse, afin qu'on fasse du chant une prière et un moyen de s'instruire des vérités de la religion.

182. Le soir qui précède l'ouverture, on conseillera au pasteur de faire annoncer la mission, à l'*Angelus*, par la sonnerie de toutes les cloches ou par une sonnerie prolongée de l'unique cloche de l'église.

183. Le lendemain, les missionnaires disent leurs messes, avant la principale ; ils ne les font annoncer que par quelques coups de cloche, afin que tous les fidèles se réservent pour la messe d'ouverture. Si malgré cela quelques

personnes assistaient à leur messe, il faudrait, à l'évangile, leur recommander d'envoyer les enfants à partir de quatre ou cinq ans au catéchisme du soir, de revenir à l'instruction des vêpres., si elles ne peuvent entendre celle de la messe, et d'assister au moins une fois par jour à la mission. On indique les heures des exercices.

184. **V. Ouverture.** — A la messe de paroisse à laquelle il importe de donner toute la solennité possible, l'aspersion étant faite, si c'est un dimanche, tous les missionnaires vont se placer à droite et à gauche du célébrant, à genoux sur le premier degré de l'autel. Le célébrant entonne le *Veni Creator* puis le *Sub tuum*, suivis des versets et des oraisons correspondants.

185. Après l'oraison, il serait désirable que M. le Curé, de l'autel, se tournant vers les fidèles, dît brièvement à ses paroissiens que les ouvriers de l'Evangile sont arrivés pour travailler au salut de leurs âmes, et qu'il confiât son troupeau aux missionnaires. Pendant ces quelques paroles, les missionnaires se tiendraient à genoux sur le premier gradin et iraient, l'allocution finie, prendre leur place après le clergé du lieu, n'acceptant pas l'offre qu'on pourrait leur faire d'une place plus honorable. Les messes de l'instruction ne doivent pas être chantées, le dimanche, durant la mission. Il ne faut pas lasser les fidèles. On devra même chercher à obtenir, autant que possible, que la messe de mission, durant la semaine, soit une messe basse.

186. Dès que l'officiant entre à la sacristie pour prendre la chasuble, on commence à chanter un des cantiques prévus la veille : *Un Dieu vient se faire entendre*, par exemple. Si l'on n'a pu en préparer, on se contentera de demander aux chanteuses d'entonner un cantique connu de la population. Qu'on improvise jamais un chant nouveau, devant une nombreuse assistance ; il faut s'épargner un échec. Tous les missionnaires évidemment seront présents à cette première cérémonie ; et, en règle générale, il faut qu'ils assistent tous à tous les exercices de la mission. « Le peuple ignore si vous avez besoin de repos, disait Bridaine à ses collègues; mais sa ferveur et son assiduité dépendent de votre présence. Il veut voir ses missionnaires toutes les fois qu'il est à l'église, ou il se décourage. (En sa *Vie*, p. 142.)

187. Au commencement de l'Evangile, chant de l'invocation au Saint-Esprit : un seul couplet suivi du refrain. Pendant ce temps le missionnaire monte en chaire ; M. le curé fait brièvement les annonces de la semaine, supprimant autant que possible tout le reste. Et dès qu'il a fini, le missionnaire fait à haute voix le signe de la Croix et récite le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, auxquels il ajoute une invocation au Sacré Cœur, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, aux saints Anges gardiens et aux patrons de la paroisse. S'étant levé, lorsque le silence s'est fait complètement, ce qu'il faut toujours attendre en pareil cas, il donne sans avis préalable le sermon d'ouverture.

188. Si la mission est courte surtout, cette première instruction doit rouler déjà sur une vérité importante, le salut par exemple, nº 918 ; mais en évitant avec plus de soin que jamais tout ce qui pourrait blesser les auditeurs. On trouvera au nº 902, un sujet qui peut être traité utilement dans les missions de plus longue durée. On peut y prendre pour exorde l'histoire de Joseph. (Gen. XXXII. 12, 17.) Comme Jacob, Dieu nous envoie près de vous. A ceux qui nous interrogeaient en chemin, nous avons répondu : *Fratres meos quæro*. Il nous tardait de vous rencontrer. Nous voici : et nous vous annonçons comme à des frères la grande nouvelle de la mission, *gaudium magnum quod erit omni populo* ; on commente *omni populo*, en parcourant les diverses classes au point de vue social et au point de vue de l'état des consciences. (V. nº 902.)

CHAPITRE II

QU'IL FAUT RÉPÉTER SOUVENT LES MÊMES VÉRITÉS DANS LES INSTRUCTIONS

189. Avant d'entrer dans l'énumération des divers exercices des missions, nous sentons le besoin de faire comprendre à tous ceux qui se dévouent au ministère de la prédication, combien il importe de revenir souvent dans les avis et les instructions, sur certaines vérités. Nous le ferons nous-mêmes durant tout le cours de cet ouvrage; et si on était tenté de nous faire un reproche

de ce qui semble des redites, nous répondrions : Notre conviction profonde est que nous n'avons pas répété, aussi souvent qu'il le faudrait, certains enseignements. Un prédicateur expérimenté saura y suppléer, et insister davantage encore sur les mêmes verités. Ne faut-il pas, en effet, qu'elles arrivent à toutes les âmes ?

Or, ne nous faisons pas illusion : lors même que nous avons un auditoire satisfaisant, nous n'avons pas ordinairement plus de la moitié de la population en état de venir aux instructions. Sauf le dimanche, le matin, nous n'en avons guère que le tiers dans les paroisses où l'exercice est le mieux suivi. Les personnes qui viennent le matin sont pour la plupart pieuses, de celles par conséquent qui reviennent le soir. Donc, quand nous ne répétons que deux fois les mêmes vérités, nous sommes encore loin d'atteindre tout le monde. Tous nous entendraient-ils, nos répétitions ne seraient pas suffisantes. Quand on écrit sur l'eau, disait à ce sujet saint Léonard de Port-Maurice, les caractères s'effaçent vite, si on ne les retrace pas bientôt après. C'est à force de coups de marteau que l'on grave dans la pierre une inscription. Or notre auditoire est formé le plus souvent d'esprits ou faibles et légers comme l'onde, ou durs comme la pierre. Quand on a à faire à de mauvais payeurs se contente-t-on de leur demander une fois seulement d'acquitter leur dette ?

On a l'occasion de dire beaucoup de choses en chaire ; mais pense-t-on vraiment qu'on lais[illegible] grand nombre d'idées nettes? Pour s'édifier, qu'on prenne la pe[illegible]mander à quelques personnes, même intelligentes, mais absor[illegible]ffaires du monde, ce qu'on a dit dans le dernier sermon. H[illegible]t il n'en est resté qu'une impression favorable, ou défav[illegible] des instructions amène même une certaine lassi-[illegible]st, n'est-il pas rare d'entendre les fidèles faire des [illegible] : Oh! s'il fallait faire tout ce qu'on nous dit ! Forcé-[illegible] en retient peu et en rabat beaucoup. Il ne retiendra que ce [illegible] fréquemment redire ; il n'attachera d'importance qu'à [illegible] avec raison que si on insiste sur certains points, il faut qu'on [illegible] particuliers de le faire. Aussi voyons-nous nos maîtres dans l'art [illegible]ons revenir souvent, presque à toutes les instructions, sur les mêmes [illegible] Qu'on lise les avis de le Jeune, la méthode de saint Léonard de Port-[illegible]rice et celle de saint Ligouri.

190. « Mais, dira-t-on, les hommes s'ennuient quand ils entendent répéter plusieurs fois la même chose. » C'est l'objection que se pose textuellement saint Liguori, et voici ce qu'il y répond : « Qu'importe si cela déplait à quelques-uns, les autres n'en profiteront pas moins, surtout les gens peu instruits qui oublient à l'instsnt ce qu'ils n'ont pas entendu répéter plusieurs fois. (Tome XVI, p. 373, 374.)

Ailleurs, le saint évêque ajoute : « Le prédicateur et spécialement le missionnaire n'a point à rechercher les éloges des lettrés, mais le bon plaisir de Dieu et le salut des âmes, particulièrement des pauvres ignorants, qui viennent en grand nombre dans les missions, et qui retirent moins de profit des sentences et des raisonnements qu'on leur fait entendre, que de ces pratiques faciles, qu'on a soin de leur inculquer en les répétant. » (Tome XVI, p. 199.)

191. Mais que doit-on redire souvent ? Le saint docteur va nous l'apprendre. 1° « Je prie votre Révérence, écrivait-il à un religieux, de donner souvent à entendre en prêchant, **la paix dont jouit celui qui est en état de grâce.** Saint François de Sales retira ainsi bien des âmes de la mauvaise voie, ce dont Henri IV le louait beaucoup, tandis qu'il blâmait les autres prédicateurs, qui représentent le chemin de la vertu comme si difficile, qu'ils ôtent aux âmes la confiance d'y entrer. V. nº 907.

192. 2° « Je la prie aussi de parler souvent de **l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné** dans sa passion et dans l'institution du Saint-Sacrement, et puis de l'amour que nous devons témoigner à notre très aimant Redempteur, en nous rappelant fréquemment ces deux grands mystères d'amour. Je dis cela, parce que communément il y a peu ou trop peu de prédicateurs qui parlent de l'amour de Jesus-Christ. Il est cependant certain que tout ce qui se fait uniquement par crainte des châtiments et non par amour, a peu de durée. » (Tome XVI, p. 49.) « Les âmes qui restent attachées à Dieu par l'amour persévèrent facilement. » (Tome XVI, p. 237.)

« Le missionnaire donc tâchera *principalement* dans *chaque* sermon qu'il fait, de laisser ses auditeurs enflammés du saint amour. Mais ce but n'est pas atteint par les sermons spéculatifs, où l'on démontre l'excellence de l'amour divin. Pour y parvenir, il importe surtout de faire comprendre l'amour que Jésus-Christ nous a porté dans sa vie et spécialement dans sa passion. Saint François de Sales dit : Tout amour qui ne prend pas son origine de la passion du Sauveur, est frivole... C'est pourquoi dans nos missions, spécialement les trois derniers jours, nous ne parlons que de la passion du Rédempteur ; et non seulement ces trois derniers jours, mais tous les jours de la mission, il est bon que le prédicateur entremêle, où cela convient le mieux, quelques exhortations sur l'amour que nous devons à Jésus-Christ. En outre, on fait bien d'engager les auditeurs à se procurer chacun une image de Jésus crucifié, à qui ils auront soin de se recommander souvent dans la journée. » (Tome XVI, p. 316, 317.)

Nous tiendrons compte de ces conseils du saint dans le cours et surtout à la fin des instructions que nous publierons en entier; mais que ceux qui nous liront y pensent eux-mêmes en composant les instructions dont nous ne fournirons que le canevas. Que ceci soit entendu également sur les points qui suivent.

193. 3° « Dans la mission, continue saint Liguori, il faut de même recommander souvent **la dévotion envers la Sainte Vierge.** On doit craindre beaucoup pour le salut de celui qui estime peu la dévotion envers la Sainte Vierge, et néglige de se procurer son intercession, et c'est ce que le prédicateur doit surtout inculquer. » (P. 318, 321.) Le saint docteur ne voulait pas qu'on terminât un seul sermon sans engager le peuple à invoquer la Sainte Vierge, et, à cette fin, il faisait exposer pendant la mission une statue de Marie (Tome XVI, p. 350.) Saint Léonard de Port-Maurice avait à citer, pour tous les jours de ses missions, un trait frappant de la protection de la Mère de Dieu sur ceux qui l'invoquent.

194. 4° En outre, dans les missions, « il faut inculquer fortement et à plusieurs reprises **la nécessité de vaincre la honte qu'on éprouve à confesser ses péchés.** » C'est encore saint Liguori qui parle : « Ceux qui ont l'expérience des missions savent que cette maudite honte fait tomber en enfer un grand nombre d'âmes. Le principal fruit des missions consiste dans le remède qu'elles apportent à ce mal. (P. 380.) Je n'ignore pas que dans les missions on fait ordinairement un sermon particulier pour engager les auditeurs à ne taire aucune faute par honte; mais je dis que ce point est si important, que même un sermon entier ne suffit pas !

« Pour les personnes qui ont tu leurs péchés pendant longtemps, ce n'est pas assez d'entendre parler du remède une seule fois ; il faut que le prédicateur insiste souvent sur cette matière, que je regarde comme la plus importante qu'on ait à traiter dans les missions ; car, même dans les missions, bien des personnes, quoique ayant assisté aux sermons, ont continué à taire leurs péchés.... Dans toutes les missions données par notre Congrégation, il est d'usage que celui qui fait le catéchisme (1) rapporte chaque jour un de ces exemples terribles de personnes damnées, pour avoir tu des péchés en confession; aussi je pense que souvent le prédicateur de la mission fera bien de mettre à profit de semblables exemples. » (P. 333 et 334.)

La pratique de saint Léonard était la même; c'est tous les jours qu'il insistait sur la nécessité de déclarer ses péchés, et il ne croyait pas que les hommes eussent moins besoin de ces enseignements que les femmes; il affirmait même que parmi eux les sacrilèges étaient plus nombreux. On aurait peine à le croire sur le témoignage d'un autre qu'un saint, qui avait donné des missions pendant plus de quarante ans. (Voir n° 223.)

195. 5° Saint Léonard inculquait, *tous les jours,* **la nécessité de la contrition et du ferme propos,** employant des termes et des motifs différents. Il faut, en effet, varier autant que possible la forme de ces

(1) Ce catéchisme n'était autre chose que ce que nous appelons la glose, il s'adressait non aux enfants mais à tous les fidèles.

[illegible], c'est le moyen de les faire mieux accepter et mieux comprendre. « Dans les sermons de mission, dit saint Liguori, on ne doit jamais omettre l'acte de contrition, qui en est la partie la plus importante ; car le fruit du sermon sera de peu de valeur, si les auditeurs ne restent pénétrés de componction et déterminés à changer de vie, effet qu'on veut obtenir en faisant l'acte de contrition. On doit même produire plusieurs de ces actes, mais chacun avec son motif, afin que le peuple soit porté à la componction, non par des éclats de voix, mais par le fond des raisons. Puis, dans le bon propos, qui est uni à la contrition, on fera prendre au peuple la résolution spéciale de fuir les mauvaises occasions et de recourir dans les tentations à Jésus et à Marie. » (Pages 22, 23.)

Les Passionistes, dans ce même but, après chaque instruction, présentent au peuple quelques circonstances de la passion de Notre-Seigneur. Qu'on n'oublie point, selon la recommandation de saint Liguori, de présenter toujours les motifs des actes que l'on veut faire faire aux fidèles avant les actes eux-mêmes ; le motif a en effet pour but d'exciter à produire l'acte. Cette remarque est pour le confesseur aussi bien que pour le prédicateur.

196. 6° **Nécessité de fuir les mauvaises occasions.** — C'est là encore ce que répétait tous les jours saint Léonard de Port-Maurice. Et saint Liguori : « Ce point, dit-il, doit aussi être souvent recommandé dans la mission ; car une multitude innombrable d'âmes se perdent, en ne voulant pas fuir les mauvaises occasions. (P. 326.) Il ne suffit pas que le prédicateur en parle [illegible]le, ni même qu'il y consacre un [illegible]s, et ils font bien ; mais comme ces [illegible]mmes sont peu attentifs à les éviter, [illegible]pu, il faut dans la mission revenir [illegible] (Page 329.) (1) A l'obligation d'éviter [illegible] où sont les parents d'en écarter [illegible]gence des pères et des mères à cet [illegible] ruine de l'enfance et de la jeunesse. Il est donc bon, pour ne pas dire nécessaire, de rappeler souvent ce devoir aux parents.

197. 7° **Les principaux mystères de la foi.** — La désertion des offices et des prônes du dimanche est la cause de l'ignorance profonde qui règne de notre temps. Qu'on questionne les pénitents, je ne dis pas sur les vérités qu'on doit connaître *ex præcepto*, mais sur celles dont l'ignorance rend indigne de l'absolution, et on ne tardera pas de constater toute l'étendue d'un si grand mal. Elles sont donc on ne peut mieux appropriées à nos besoins les recommandations du Père le Jeune : « Je vous conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, de lire avec zèle et vigueur les susdits mystères, à la fin de tous les sermons, matin et soir ; et, quand vous prêchez l'Avent et le Carême, de les dire au moins tous les dimanches et fêtes. Tant grande que soit la chaire où vous prêchez, ne craignez pas d'en être méprisé. Tous les gens de bon sens loueront votre zèle. Et puis il faut chercher Dieu et préférer son honneur aux jugements du monde. Si vous avez sa gloire et le salut des âmes devant les yeux, il aura soin de votre honneur. (Édition Migne, col. 943.)

« Depuis quarante ans, partout où j'ai prêché l'Avent ou le Carême, j'ai répété, quasi tous les dimanches et fêtes, les principaux mystères de la foi, et on l'a toujours pris en bonne part, même dans les villes où il y a des parlements. Je crois que vous devez en faire autant ; autrement le peuple demeure dans une ignorance effroyable de ces mystères ; mais en mission il est bon de les dire tous les jours, le matin et le soir. » (*Ibid.*, col. 16.) C'est surtout sur les vérités nécessaires à croire, de nécessité de moyen, qu'il importe d'insister. Qu'on lise attentivement ce que nous disons aux nos 137, 185 et 187.

(1) Toutefois, quand il s'agit d'attaquer [illegible] Dieu, [illegible] *petit Cerf* [illegible]

198. Voici les circonstances où l'on peut le plus facilement rappeler les principaux mystères : 1) dans la glose, en faisant l'examen des péchés contre la foi, on expose ce qu'il faut savoir et croire ; 2) en indiquant aux femmes et aux hommes les dispositions à apporter au sacrement de Pénitence. La première, c'est la foi. Il faut donc croire les principaux mystères, on les rappelle ; 3) Le jour de la fête des enfants on les interroge en présence de toutes les mères sur les principales vérités du salut ; ils répondent tous à la fois. On interroge de la même manière les petits garçons dans une nombreuse réunion d'hommes, sous le prétexte de prouver aux pères la bonne volonté et les progrès de leurs petits enfants.

4) On peut encore les rappeler avant d'entrer au confessionnal, quand un certain nombre de pénitents sont là à se préparer à l'absolution. Mais malgré toutes ces répétitions, qu'on ne se dispense pas de s'assurer au saint tribunal que le pénitent a compris et retenu. Il est des âmes d'une intelligence si bornée et si distraite, et cela même dans les paroisses qui ont eu des pasteurs zélés pour les instruire ! Comme il ne suffit pas de savoir et qu'il est nécessaire de croire, il faut faire remarquer souvent les motifs de la foi. (Voir nos 137, 487.)

199. 8o **La prière en famille et les élévations à Dieu dans les tentations.**— « Il est bon de recommander souvent au peuple de prier Dieu à genoux le matin, d'assembler tous les soirs les domestiques, (les enfants,) pour faire les prières et l'examen ensemble. » Ainsi parle le Père le Jeune, et il ajoute : « Surtout on ne saurait trop recommander l'assiduité à la prière et d'élever souvent son cœur à Dieu, et à cet effet, il faut vivement représenter aux âmes leur faiblesse, leur fragilité et l'extrême besoin qu'elles ont de la miséricorde de Dieu. » (Edit. Migne, col. 16.)

Saint Liguori se plaint, avec toute l'ardeur de son zèle, de ce que les prédicateurs et les confesseurs ne recommandent pas assez la nécessité de prier dans les tentations, et il conclut : « Il en est qui s'étonneront de me voir prétendre ici que les prédicateurs en mission doivent s'attacher à inculquer dans l'esprit des auditeurs ces deux pratiques : recourir à Dieu dans les tentations et se recommander souvent à la Sainte Vierge. Ils s'en étonneront, dis-je, parce que communément ce sont deux choses que les prédicateurs recommandent toujours et laissent pour souvenir spécialement dans le dernier sermon. Je réponds que, pour porter les auditeurs à prendre la ferme résolution d'exécuter ces deux choses importantes pour le salut, il ne suffit pas de les recommander une fois, il faut les recommander dans presque tous les sermons, afin que le peuple les tienne gravées dans sa mémoire et les mette en pratique à l'avenir. » (Tome XVI, p. 326.)

Ces recommandations ne suffiront même pas. Aussi le saint Docteur veut-il qu'on mette dans la bouche des auditeurs les paroles qu'ils doivent dire. On leur apprend donc quelques oraisons jaculatoires : *Mon Jésus, miséricorde ! O Marie, conçue sans péché,* etc., ou plus simplement encore : *Jésus, Marie, Joseph !* Quand les enfants savent bien ces invocations, on pourrait du haut de la chaire leur demander : Que direz-vous, mes enfants, dans la tentation ? — Ils répondraient à haute voix, et on ajouterait : Eh ! voyez-vous, mes frères, comme ces enfants sont instruits ; comme eux, répétons dans la tentation : *Mon Jésus*, etc.

200. 9o **La fréquentation des sacrements.**— C'est là le plus grand moyen de salut. « Il ne suffit pas de parler une seule fois de ce sujet, dit encore saint Liguori, il faut y revenir à diverses reprises, afin que le peuple sache mieux combien il est nécessaire de fréquenter les sacrements. » (*Ibid.*, p. 373.) « Ceux qui condamnent ceux qui communient fréquemment font l'office du démon, dit encore saint Liguori, citant le P. d'Avila. » (*Praxis*, no 151); et avec le catéchisme du concile de Trente il ajoute : *Esse officium parochi hortari fideles ad communionem non modo frequentem, sed etiam quotidianam.* Le troisième synode de Milan ordonne aux Evêques d'interdire la chaire à ceux qui répandraient une doctrine contraire, les appelant des semeurs de scandales, en opposition avec les sentiments de l'Eglise universelle. » *Ibid.*, no 150.)

201. 10° Le saint Docteur veut que, dans les conclusions des sermons, on s'applique à chaque fois à **combattre, de pied ferme et en détail, un ou deux vices communs,** tels que le blasphème, la haine, le vol, et particulièrement l'impureté, qui étant le plus commun de tous, a besoin d'être combattu plus fréquemment dans les sermons ; mais on doit prendre un soin spécial d'en parler avec modestie. (Tome XVI, 226.)

202. 11° **Le zèle des âmes.** — En répétant souvent l'avis de travailler à amener les retardataires aux instructions, et, à la fin, à la confession, on peut obtenir un succès merveilleux; mais là encore il faut fortifier au confessionnal ce que l'on a dit en chaire : dès les premiers jours, que chaque confesseur répète en particulier à ses pénitentes, et, à la fin, aux hommes, d'amener parents, voisins, connaissances. Disons ici, en passant, que les confesseurs dans les missions loin de ne rien faire qui puisse infirmer ce qui a été dit avec fondement dans les instructions, doivent au contraire, s'appliquer à le faire accepter par les âmes. C'est pourquoi nous les prions de lire attentivement le chapitre de ce livre où nous traitons de l'administration du sacrement de Pénitence ; v. n° 63 et suiv.

203. 12° Saint Liguori veut enfin « que le prédicateur enseigne au peuple, de temps en temps, de **saintes maximes** que tout chrétien doit tenir gravées dans le cœur, pour se conserver dans la grâce de Dieu... par exemple : *Perdre tout, plutôt que de perdre Dieu. Dieu perdu, tout est perdu. Quel ami avons-nous qui nous ait aimé plus que Dieu? (Ibid. 317.) Le seul mal à craindre c'est le péché. Par la prière nous obtenons tout.* » (P. 371.)

« Les missionnaires, dit encore le saint Docteur, doivent donc se persuader que ce qu'il y a de plus important et de plus profitable pour les peuples dans les missions, c'est de leur enseigner des **choses pratiques,** c'est-à-dire les remèdes contre les vices, et les moyens de persévérer dans la vertu, tels que ceux-ci : Entrer dans quelque congrégation, entendre la messe, se confesser chaque semaine, faire tous les jours quelque lecture spirituelle, faire la visite au Saint Sacrement et aussi à la Sainte Vierge devant une de ses images. Chaque jour encore, le matin, renouveler le bon propos de ne pas offenser Dieu, en lui demandant la grâce de la persévérance, et, le soir, faire l'examen de conscience avec l'acte de contrition. Si l'on tombe dans quelque péché, se hâter de faire un acte de contrition avec le bon propos, et puis s'en confesser au plus tôt.

« Ces remèdes et ces moyens, le prédicateur doit les recommander *plusieurs et plusieurs fois* dans le cours des sermons, sans être arrêté par la crainte qu'un critique lettré lui reproche de dire toujours la même chose. (Pages 198, 199.) Les auditeurs oublieront facilement tous les textes latins et toutes les explications savantes, et ils ne se souviendront que de ce qu'ils auront appris pour leur usage. Tous ces avis paraîtront, sans doute, bien vulgaires à certains esprits; mais ils seront en réalité bien utiles au salut des âmes. » *(Ibid.*, p. 374.)

Entre les moyens de salut un des plus efficaces, c'est l'état religieux si en honneur dans les pays qui ont conservé toute la pureté de la foi, et si méconnu là où règne l'indifférence. Il serait donc important de parler en chaire des avantages qu'il offre. Voir n° 1568. La virginité que tous les Pères louent, ne revient pas aussi souvent dans nos homélies que dans celles de saint Chrysostome ou de saint Ambroise. V. n° 1504. Les âmes n'y gagnent rien. Pour les élever il est bon de leur offrir un idéal.

204. Voici donc le missionnaire bien convaincu qu'il est certains points sur lesquels il faut revenir souvent ; il sait de plus ce sur quoi il doit insister aussi. Il lui sera facile de le faire soit par manière d'avis, soit dans les sermons, soit dans la glose dont nous parlerons bientôt.

CHAPITRE III

DES EXERCICES ORDINAIRES DES MISSIONS

205. Ces exercices sont : 1° le chapelet ; 2° les avis ; 3° le catéchisme des petits enfants ; 4° le grand catéchisme ou la glose ; 5° la méditation; 6° le

sermons ; 7° les conférences. Chacun d'eux sera la matière d'un des articles suivants.

Article I. — *Le chapelet.*

206. Il n'y a pas de dévotion plus catholique que celle du rosaire ; et quels fruits merveilleux de conversion n'a-t-elle pas opérés ? Aussi saint Liguori voulait-il que dans les missions on apprît au peuple à réciter le rosaire, en méditant les mystères. A cette fin, avant l'exercice, un missionnaire racontait un trait frappant de la protection de Marie, puis annonçait brièvement le mystère, en faisait comprendre l'enseignement, et demandait, par une courte prière, à la Sainte Vierge d'aider les âmes à en recueillir le fruit. Cette pratique si salutaire ne prend point de temps, si l'on a soin d'être bref et de ne réciter qu'un chapelet, pendant que les fidèles arrivent à l'église pour l'exercice du soir.

Article II. — *Des avis.*

207. Rien n'est plus important que les avis. Ils décident du succès des missions dont ils dirigent et au besoin raniment le mouvement. Ils complètent les instructions, en revenant sur ce qui n'a été dit qu'en passant ; ils rectifient, si c'est nécessaire, ce qui aurait manqué d'exactitude dans les sermons. Le soin de les régler appartient, sans doute, au directeur de la mission ; mais celui-ci se fera un devoir de confier la fonction de les donner à celui de ses confrères qui y réussira le mieux.

C'est là surtout qu'il faut de la clarté, de la précision, de la simplicité, du naturel, accompagnés de la bonté et de la prudence, qui savent ne blesser personne et dire toutes choses avec à propos et de manière à faire tout accepter de bon cœur. Celui qui devra remplir ce ministère, doit être bien pénétré de tout ce qui a été dit dans le chapitre précédent, nos 189 et suivants. Rien ne nous semble plus nécessaire pour assurer le fruit des missions.

Qu'il vise aussi à la brièveté, afin de donner plusieurs avis en peu de temps ; et s'il s'oubliait, qu'on ne manque pas du moins d'abréger le sermon. Si on se défie tant soit peu de sa mémoire, il faut avoir soin de porter en chaire une note des divers avis à donner, afin de n'en omettre aucun ; surtout qu'on soit attentif à donner chaque jour l'ordre des exercices du lendemain, et à annoncer à temps l'ordre des cérémonies.

208. Le moment le plus favorable pour les avis, c'est celui où le nombre des auditeurs est le plus complet. S'il n'y avait pas à craindre de voir les hommes se retirer, on pourrait donc les donner à la fin des exercices ; mais comme il y a lieu souvent de redouter cet inconvénient, il est ordinairement à propos de les placer après la glose, ou immédiatement avant le sermon. Le dimanche à la messe, soit le jour de l'ouverture, soit dans le cours de la mission, on les donne avec fruit après la communion du prêtre. Dans le cas où les exercices du soir se termineraient par les avis, celui qui les donnerait aurait soin d'être bref, et surtout de ne pas détruire, comme il arrive souvent, l'effet d'une instruction importante. S'il avait à dire quelques paroles capables de distraire les esprits pénétrés d'une grande vérité, il devrait en terminant les ramener à la réflexion par une pensée sérieuse. Au tome II, n° 375, nous disposerons dans leur ordre logique, les principaux avis qu'on a l'occasion de donner dans une mission.

Article III. — *Catéchisme des petits enfants.*

209. Ce que nous avons dit aux numéros 144 et suivants nous en fait assez connaître l'importance. « La manière d'expliquer la doctrine doit être adaptée à l'intelligence des enfants, dit saint Liguori. A l'explication d'un mystère ou d'un précepte, on doit toujours ajouter quelque courte moralité, par exemple, après avoir expliqué que Dieu récompense les bons et punit les méchants, on dira : Voyez quel bien apporte le service de Dieu, et quel mal apporte le péché, etc. Il faut remarquer qu'on ne doit pas dire beaucoup de choses aux enfants, et qu'il vaut mieux leur répéter les mêmes vérités, ou pratiques, afin

qu'elles se fixent dans leur esprit et qu'ainsi ils commencent à les mettre à exécution. » (Tome XVI, p. 156, 170.)

210. Le but du catéchiste missionnaire avec les petits enfants, n'est autre, à notre avis, que de leur faire connaître ce qu'ils doivent savoir pour recevoir saintement l'absolution et persévérer ensuite dans la grâce ; il doit se borner là, mais il est nécessaire que les enfants les plus jeunes et les moins intelligents saisissent ces notions élémentaires. Ce sont eux qu'il doit surtout avoir en vue. Que le catéchiste se pénètre bien de ce que nous disons aux nos 137 et 487. Nous donnons plus loin en entier un petit catéchisme, divisé en cinq leçons, qui atteindra ce but. (Voir no 635.)

On peut, dans la même réunion, faire apprendre aux enfants, plusieurs leçons ; il le faut même, afin qu'ils soient préparés le plus tôt possible à l'absolution. Si une heure s'était écoulée dans ce premier exercice, on congédierait les enfants ; mais chaque fois qu'on les quitte on a soin de leur recommander au préalable quatre choses : 1o de ne pas faire de péché, pendant la mission, et de ne pas aller avec ceux qui leur en feraient faire ; 2o de réciter trois *Ave Maria*, un pour leur père, l'autre pour leur mère, le troisième pour eux-mêmes, demandant à Marie pour tous la grâce de faire une sainte mission ; on commence et on termine toujours le catéchisme par cette prière ; 3o d'amener par la main aux instructions tous les jours leur mère, le matin, et leur père, le soir ; 4o de revenir au catéchisme le lendemain. On leur en fixe l'heure.

Le catéchisme peut se faire le matin après la messe de mission, ou à onze heures, à la sortie de l'école. Il faut avoir parcouru avec les enfants tout ce petit Catéchisme avant de leur donner l'absolution. Qu'on ne perde point de temps et que les plus instruits puissent se présenter en confession, dès le lendemain de l'ouverture de la mission.

211. Observons avec saint Liguori que « le catéchiste doit, dès le principe, montrer de l'autorité, afin que les enfants ne deviennent pas trop familiers ; du reste, il se gardera d'injurier ceux qui ne répondraient pas avec exactitude. » On a soin d'entremêler les réponses des enfants de petits éloges qui leur font plaisir, ainsi qu'à leurs parents. D'autres fois, on dit : Il y en a un qui n'a pas bien répondu, où est-il ? Répétons et il se corrigera ; ou bien : J'en vois un qui ne sait pas, qu'il prenne garde. Il faut aussi afin de ne pas lasser leur attention, interrompre quelquefois les questions par quelques couplets de cantiques, devant servir à la mission, ou par le chant des actes du chrétien sur le ton de quelque psaume.

212. Le catéchisme commence toujours par un cantique. Dans les longues missions, quand on a épuisé le petit Catéchisme, que nous donnons ci-après, on parcourt avec les enfants toutes les circonstances de leur journée, le lever, la prière du matin et du soir, les repas, le travail, l'étude, les offices du dimanche, la manière de s'y tenir, et d'entendre la messe ; puis les commandements de Dieu en cherchant à inspirer une vive horreur pour les péchés auxquels l'enfance est le plus exposée. (Voir les Traits historiques, no 672.)

On choisit parmi les pratiques de piété celles qui sont à la portée des enfants, et on leur explique par des exemples la manière de les faire. Si les plus petits et les moins intelligents n'ont pas encore saisi les principaux mystères, après les premières leçons, un des missionnaires les prend à part, pour les instruire, dans une chapelle ou dans une sacristie, pendant qu'un de ses confrères catéchise les plus avancés.

213. Si quelques enfants, dans les paroisses indifférentes qu'on évangélise, étaient assez instruits pour faire leur première communion, les missionnaires, avec l'agrément du pasteur du lieu, pourraient les y préparer de leur mieux, et leur faire, pendant plusieurs jours, une instruction spéciale au commencement de la mission. On a vu, dans des paroisses indifférentes, une première communion amener à l'église un concours qui ne s'est point ralenti, pendant toute la mission. On pourrait obtenir le même résultat par une communion générale des enfants des deux sexes, faite au commencement de la mission avec une grande solennité, et suivie de la rénovation des vœux du baptême et d'une consécration à la Sainte Vierge de tous les communiants. Il est toutefois des paroisses où l'on ne pourrait pas amener à cette communion les jeunes garçons ; et pour lors il ne faudrait pas l'entreprendre.

Article IV. — *De la glose.*

214. Nous donnons aujourd'hui ce nom à ce que saint Liguori appelait le grand catéchisme. « On tiendra cet exercice pour un des plus précieux et des plus importants d'une mission, écrivait ce saint Docteur » (Tome XVI, p. 34.) Il s'agit, en effet, d'y instruire le peuple des vérités et des devoirs du christianisme. *Quomodo audient sine prædicante?* a dit saint Paul ; mais, d'un autre côté, comment instruire une population, si la moitié de ceux qui la composent ne vient pas entendre le prédicateur ? Pour faire arriver donc l'instruction à un nombre d'âmes aussi considérable que possible, il faut avoir soin de faire la glose matin et soir, à moins que dans l'instruction du matin on n'explique le point de la doctrine chrétienne, que l'on dira brièvement le soir dans la glose.

215. « Ici on s'attachera non seulement à éclairer l'esprit, dit saint Liguori, mais encore, et même avec plus de soin, à toucher le cœur des auditeurs, afin qu'ils prennent la résolution d'éviter le péché et d'employer les moyens nécessaires pour ne pas y tomber. Il se commet plus de péchés par défaut de volonté, que par défaut de connaissance. Cependant les moralités doivent être plus courtes que dans les sermons ; il faut les énoncer avec expression, mais sans prendre le style, ni le ton du sermon. Quelquefois il est utile de s'élever, soit contre un vice plus commun, soit contre une fausse maxime en vogue, soit contre certaines excuses frivoles que les gens de mauvaises mœurs ont coutume d'invoquer, comme lorsqu'ils disent : Tout le monde n'est pas destiné à devenir saint ; Dieu est miséricordieux ; les autres en font autant. Ces excuses seront réfutées avec chaleur po[illegible] préjugés immoraux, qui deviennent des règles de conduite. Toutefois, on se permettra rarement ces mouvements oratoires, afin de ne pas confondre, comme il arrive par erreur à quelques-uns, le catéchisme avec le sermon. » *(Ibid.,* p. 370.)

216. N'oublions pas que la glose, le soir, ne doit pas dépasser douze minutes ; le matin, elle doit être bien plus courte et on peut la commencer aussitôt après la communion du prêtre. On se contente, le matin, de résumer les péchés commis contre tel ou tel commandement, ou d'expliquer très brièvement quelques articles du Symbole, ou les conditions requises pour recevoir tel ou tel sacrement.

217. Car, comme le dit saint Liguori, « ce que l'on doit expliquer dans les missions se réduit principalement à trois points : 1° les mystères ; 2° les sacrements, surtout la Pénitence ; 3° les commandements de Dieu et ceux de l'Église. Je trouve préférable de commencer par les commandements, poursuit le saint Docteur ; car si on les explique vers la fin de la mission, il arrivera facilement que cette explication fera naître bien des scrupules dans la conscience des auditeurs, ce qui les obligera à se confesser de nouveau, et l'on perdra ainsi beaucoup de temps. » (Pages 173-174.)

218. Pour obvier à cet inconvénient qui est grave, il faut parcourir tous les commandements de Dieu, et, autant que possible, les sacrements avant de donner les absolutions. Afin d'atteindre ce résultat, il faut donc abréger la glose, non pas en passant sous silence des points importants, mais en les résumant. On peut de cette manière en dix ou douze minutes, parcourir plusieurs commandements. Nous donnerons au tome second, n° 481, un exposé de la doctrine chrétienne avec les développements suffisants. Si la mission est courte, on supprime les développements, et, le matin, on se contente de ce qui est imprimé en italique, ou de l'examen du n° 561. Nous ne divisons pas la glose de manière à indiquer les points qu'on exposera chaque jour ; la chose est impossible, attendu que le temps des missions peut varier. A chaque missionnaire de voir le temps qu'il a devant lui et de partager en conséquence la doctrine chrétienne, de manière à ce qu'il ait parcouru les commandements de Dieu et, s'il est possible, les sacrements, avant d'absoudre les fidèles. Il importe, dans la glose comme dans les avis, d'être précis et exact. Il vaudrait beaucoup mieux avoir à la main un livre, ou un cahier, que de s'exposer à des oublis ou à des inexactitudes qui peuvent avoir de fâcheuses suites. Du reste, le peuple attache une certaine autorité à ce qui est

écrit ou imprime surtout ; et il est certains détails de mœurs qu'on aime mieux lire que prêcher. Qu'on se pénètre bien dans cet exercice de ce que nous disons au nº 487.

219. On commence la glose le jour de l'ouverture aux vêpres, et on la continue tous les soirs et tous les matins, répétant le matin ce qui a été dit le soir. Si les premiers jours l'auditoire était insuffisant, on se contenterait de quelque avis et d'une instruction, et plus tard on donnerait plus de temps à la glose en abrégeant l'instruction. Rien n'empêche du reste d'expliquer les commandements de Dieu sous forme de conférence, ou d'instructions familières à la place du sermon du soir. Il est même bon de faire ainsi quand on se trouve en retard et qu'on voit arriver le moment de donner les absolutions.

Après les premières absolutions données, on fait bien de continuer la glose sur les sacrements, si on ne l'a pas terminée, sur le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave Maria* (voir nº 573 à 618), la manière de combattre les tentations, nº 416, les pratiques de piété, lecture, examen, méditation, Chemin de la Croix, indulgences. (Voir ces mots à la Table générale.)

Article V. — *De la méditation.*

220. Saint Liguori recommande avec instance d'enseigner la pratique de l'oraison mentale, et d'obtenir des fidèles qu'ils la fassent tous les jours à l'église, ou du moins dans leurs maisons ; pour cela, il veut qu'on fasse la méditation en public durant la mission, afin que tous connaissent la méthode à suivre. On peut choisir à cette fin l'exercice du matin, et faire la méditation pendant la messe sur une des grandes vérités annoncéees dans le [illegible].

Les [illegible] peuvent venir à l'exercice du soir, et qui ont souvent [illegible]ir, trouvent dans la méditation l'aliment qui leur [illegible]se on peut, dans une courte instruction, donner [illegible]stent en grand nombre à la messe, des conseils pratiques pour leur sanctification.

221. Il importe aussi d'interrompre quelquefois la méditation durant la messe et d'expliquer aux fidèles, surtout le dimanche, l'excellence du saint sacrifice, les principales cérémonies de la messe, la manière de bien l'entendre. (Voir nº 1461.)

222. On trouvera, dans les plans de mission que nous donnons plus loin, l'indication des sujets à traiter soit dans la méditation, soit dans l'instruction du matin. (Voir nº 292.)

Article VI. — *Des sermons.*

223. Ce que nous avons dit nº 42 et suivants et surtout nº 189 et suivants et les indications que nous fournirons plus loin, dans les plans de mission, nous dispense d'entrer ici dans de longs détails ; nous nous contenterons donc d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les sujets les plus importants : 1º *Un sermon ou une conférence sur le zèle*, voir nº 241, 951, *et un autre sur la parole de Dieu*, nº 784, sont aujourd'hui presque nécessaires au commencement des missions, afin de se former un auditoire. On peut toutefois se contenter sur ces sujets d'avis souvent répétés, dans les paroisses où, dès le premier jour, on accourt aux exercices.

2º *Dès que l'auditoire est complet, on parle de la confession générale.* « On ne manque pas, dit saint Liguori, avant de commencer les fins dernières, le sermon de la confession, dans lequel on montre spécialement la gravité du sacrilège. » (Tome XVI, p. 236.) « Prêchez souvent sur la confession sacrilège, disait sainte Thérèse à un missionnaire, car Dieu m'a révélé qu'un grand nombre de chrétiens se damnent par des confessions mal faites. » — « J'ai eu la consolation d'exercer le ministère dans cinq royaumes et dans plus de mille paroisses, écrit le R. P. Mach ; j'ai donné peu de missions où, sur l'ensemble des confessions, il ne s'en soit pas trouvé à réparer dans la proportion de cinq, six, sept et parfois huit ou neuf sur dix. J'ai rencontré

des personnes qui, ayant reçu trois, quatre, cinq fois les derniers sacrements, persuadées qu'elles allaient mourir, n'avaient pas encore eu le courage de dire alors leurs péchés. »

Ajoutons à cela, ce que saint Liguori affirme, qu'il se fait encore dans les missions même beaucoup de confessions sacrilèges (tom. XVI, p. 299), et on sentira la nécessité de prêcher soit sur les mauvaises confessions, soit sur la confession générale qui les répare. Il est des missionnaires qui n'insistent pas assez sur ces sujets, ni en public, ni en particulier ; et par suite ils ignorent la profondeur et l'étendue de cette plaie, et laissent les âmes dans le même état qu'avant la mission.

« Prêchant une neuvaine sur les âmes du purgatoire, dans une ville qui avait eu une longue mission de quatre semaines, donnée par trois missionnaires très zélés, dit encore le P. Mach, je trouvais une si grande multitude de péchés cachés par honte, même durant ces saints exercices, qu'en un seul jour j'eus à réparer vingt-sept confessions de cette nature. » Le P. Mach n'est pas le seul qui ait fait cette expérience. Il est donc de la plus haute importance que prédicateurs et confesseurs se liguent contre le sacrilège et sauvent les âmes qu'il perd en grand nombre. On trouvera sous le nº 1441, un plan sur le sacrilège, et, sous le n. 1071, une instruction sur la confession générale qui sera mieux goûtée au commencement d'une mission qu'un sermon sur le sacrilège et atteindra le même but. (Voir nº 194.)

224. Aujourd'hui, dans la plupart de nos paroisses, on n'a pas besoin d'écarter les gens de la confession, en leur faisant voir dès le début, le malheur de ceux qui profanent les sacrements, ou en s'élevant trop vivement contre les désordres les plus répandus : cependant il faut que les fidèles avant de commencer leur confession, soient instruits sur la confession générale, autrement on perdrait beaucoup de temps au saint tribunal. (Voir ce qui a été dit au nº 68 et suivants, (chapitre III.)

On peut donner cette instruction sous forme de conférence [illegible] les questions suivantes, voir nº 1071. 1º Qu'est-ce qu'une confe[illegible] qu'est-ce qu'une revue ? 2º N'est-il pas des cas où elles son[illegible] qui ont déjà fait une confession générale feront-ils bien de [illegible] confessions générales et les revues sont-elles quelquefois nécessaires ? 5º Dans quel cas ? 6º Quand, par manque d'examen ? 7º De contrition ? 8º De ferme propos ? 9º De franchise ? 10º Sans être nécessaires, ne peuvent elles pas être utiles ? 11º Quels avantages en retire-t-on ? 12º Mais il semble à quelques âmes bien difficile de les entreprendre et elles craignent d'y employer trop de temps. — *Le sermon sur le sacrilège* sera donné avec fruit aux femmes seules aux vêpres du dimanche avant les absolutions.

225. 3º *Le péché*. Tout le fruit des missions et des retraites, c'est de faire éviter le péché. Mais comment y réussir si l'on n'en fait pas connaître clairement aux âmes la malice et les ravages ? Donc, point de missions, ni de retraites où l'on ne traite ce sujet, où l'on n'y revienne plusieurs fois, au moins par manière d'avis. Quand la mission est un peu longue, l'auditoire de la fin n'est plus le même que celui du commencement ; il faut donc les derniers jours traiter de nouveau ce sujet. Si dans la même mission, on faisait une retraite pour certaines catégories de fidèles, pour les hommes, pour les femmes, par exemple, il faut que les uns et les autres conçoivent l'horreur du mal, et entendent, par conséquent un sermon sur le péché. C'est pourquoi nous cherchons à en traiter à fond dans les trois instructions que nous donnerons plus loin, nº 960, 981, 989.

226. 4º *Sermons sur les fins dernières*. Prétendre qu'il faut épargner aujourd'hui aux âmes la méditation des fins dernières, ce serait nier une vérité enseignée par la sainte Ecriture, confirmée par la raison et par la pratique de tous les hommes apostoliques. *Initium sapientiæ timor Domini*. Eccli. i, 16. *Finem loquendi pariter omnes audiamus : Deum time*. (Eccli. xii, 13.) Or, la crainte dans une âme s'établit par la considération des motifs qui l'inspirent : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* (Eccli. vii, 40.) Il est dans la nature de l'homme d'être frappé plus vivement par les motifs d'intérêts que par ceux du devoir ; et d'ailleurs la crainte d'un mal l'émeut plus que l'espérance d'un bien. Aussi, si l'on trouve dans les missions.

ou les retraites, des pécheurs fortement ébranlés et contrits, c'est presque toujours à la suite des sermons sur la mort, le jugement et l'enfer.

Les hommes apostoliques ont tous compris cette vérité. Le grand levier de saint Vincent Ferrier n'était-il pas le jugement de Dieu ? Saint Ignace dans ses Exercices spirituels, qui tracent aujourd'hui la voie à tous ceux qui veulent faire un bien sérieux aux âmes, n'insiste-t-il pas sur la méditation de l'enfer ? Et tous ceux qui ont commenté son admirable livre ne marchent-ils pas sur ses traces, et ne veulent-ils pas que, même dans les retraites de communauté, on médite la mort, le jugement, l'enfer ? Agir autrement que ceux qui sont nos maîtres, n'est-ce pas pactiser avec le siècle qui aime à être flatté, mais non converti ? N'est-ce pas aussi stériliser son ministère, ne laisser aucune trace profonde dans les âmes, les amener aux sacrements sans contrition, mettre des coussins sous les coudes des pécheurs, pour les laisser descendre tranquillement en enfer ?

Il faut attirer les âmes par la confiance et l'amour de Dieu ; mais il ne faut pas bâtir ces sentiments en l'air, et c'est ce qu'on risque de faire quand la base leur manque. N'oublions pas que la crainte est l'aiguille qui fait entrer dans l'âme le fil de la charité, comme parle saint Augustin. Un grand nombre de pécheurs sont tellement endormis dans les intérêts périssables et les jouissances grossières, que les foudres de la justice divine peuvent seules les réveiller de leur léthargie : et jamais ils ne seront mieux disposés à se jeter avec confiance entre les mains de Dieu, que lorsqu'ils seront épouvantés à la vue des rigueurs de sa justice. Et les âmes saintes elles-mêmes ne s'élancent-elles pas vers Dieu avec plus d'amour, quand elles ont vu de plus près le [illegible] de sa grâce ? *Timete Dominum omnes sancti ejus.*

Ste Thérèse se demandant comment douze Apôtres ont tant fait de conversions, tandis qu'un si grand nombre de prédicateurs en font si peu, en donne la raison : « Ceux qui prêchent, dit-elle, ont trop de prudence, trop [illegible], voilà pourquoi les auditeurs qui abandonnent le vice ne conviennent ; et apr[illegible]. » (Liguori, tom. XVI, p. 11.)

aux âmes pieuses, d'écarter les fidèles des exercices en traitant des sujets trop pratiques [illegible] encore. Oui, nous en convenons si on aborde ces vérités à contre-temps, c'est-à-dire avant que les fidèles viennent avec empressement à la mission, et sans leur expliquer que c'est par charité pour leurs âmes qu'on les invite à réfléchir ; mais si on présente ces sujets à propos, si on y prépare les auditeurs par de bonnes et douces paroles, si on ne les traite pas tous de suite, si on les entremêle de sujets consolants, de cérémonies intéressantes, cet inconvénient disparaît, et les avantages restent. Que si, par accident, quelque pécheur, *qui noluit intelligere ut bene ageret*, s'éloignait, ce serait un malheur pour lui sans doute ; mais si tous les autres sont touchés et contrits, le bien général y gagne.

Cherchons à amener tout le monde à confesse, mais n'oublions pas de disposer les pénitents à s'approcher des sacrements avec des sentiments qui rassurent. Il est donc important de traiter les grandes vérités dans les retraites, même de communautés religieuses ; mais surtout dans les missions il faut y revenir plusieurs fois le soir et le matin, afin que tous y réfléchissent, au commencement et à la fin de la mission quand l'auditoire varie, en présence des femmes et en présence des hommes, en ayant toutefois avec ceux-ci de plus grands ménagements. Qu'on n'oublie pas que les esprits grossiers sont peu capables de suivre un raisonnement, les tableaux les captivent mieux, et les imaginations viciées par le mal ont besoin d'être saisies par les images terribles de la mort, du jugement et de l'enfer, qui font un contre-poids salutaire à l'entraînement des plaisirs des sens.

228. 3° *Occasions de péché.* (Voir le n° 196). Cette instruction peut être donnée indifféremment ou par manière de sermon, ou par manière de conférence ; (voir n° 1021); les numéros indiquent les questions de l'interlocuteur ; mais elle ne devra jamais être omise ; il faudra même revenir souvent, par manière d'avis, sur le devoir qu'elle expose. Qu'on observe toutefois de ne la donner *in extenso*, que lorsque le peuple a déjà été ébranlé par de grands sujets. On doit la donner cependant, au moins en substance, avant l'absolution des femmes.

229. 6° On traite aussi toujours des devoirs *des mères de famille* et de ceux *des jeunes personnes*. (Voir ce que nous dirons au n° 286 et aux nos 1481 et 1491.)

230. 7° *La pénitence*, remède du péché, comme sacrement surtout, sera la matière de plusieurs discours ou conférences. (Voir n° 195 et n° 842 et suivants.)

231. 8° *Hæc est vita æterna ut cognoscant quem misisti Jesum Christum. Nos prædicamus Jesum.* (Voir ce qui a été dit n° 192). Jésus-Christ, sa vie, sa passion, voilà ce qu'il ne faut pas manquer de faire connaître aux âmes. (Voir n° 1247.) *La passion* peut être prêchée avec grand fruit dans toutes les missions; elle servira à inspirer l'horreur du péché et l'amour de Notre-Seigneur, ce qui est le but de tous les les exercices. (Voir n° 1269 et Chemin de Croix n° 1296.)

232. 9° *Sur la Sainte Vierge.* « Il a été statué par le chapitre général, dit saint Liguori, que dans les missions et les exercices spirituels, on doit toujours faire le sermon de la Sainte Vierge, comme étant le plus profitable, ainsi que l'expérience le prouve. » (Tome XVI, p. 350.) — Voir les nos 193, 401 et suivants.)

233. 10° « On n'omettra pas non plus le sermon sur *la prière*, attendu qu'il est d'une très grande importance; car si ceux qui ont suivi la mission ne continuent pas à se recommander à Dieu, il est certain qu'ils ne persévéreront pas; et s'ils continuent à se recommander à Dieu, il est certain qu'ils persévéreront. » (Liguori, XVI, p. 360. — Voir nos 199 et 1333.

234. 11° *Sanctification du dimanche.* Il n'y a personne qui ne comprenne l'importance de ce sujet de nos jours. (Voir n° 815.)

235. 12° *Sanctification des actions ordinaires.* Ce sermon va bien après l'absolution; si on n'avait pas le temps de le donner, on aurait soin de le résumer en présence des hommes, et en présence des femmes, à la fin de la mission. (Voir n° 1474.)

236. 13° *La confession et la communion fréquentes.* — « Il ne suffit pas de parler une fois de ce sujet; il y faut revenir à diverses reprises » dit saint Liguori. (Tome XVI, p. 373.) — (Voir nos 200 et 1401.)

237. Dans les populations ignorantes ou indifférentes, et en général devant les auditoires d'hommes, tels que nous les avons aujourd'hui, il sera à propos de démontrer la *nécessité de la religion*, *l'existence de Dieu*, *l'immortalité de l'âme*. (Voir nos 732 et 2084.) Toutefois, les vérités telles que *l'existence de Dieu*, *l'enfer éternel*, s'affirment fortement et se prouvent sans qu'on ait l'air d'en donner la preuve. Faire autrement, ce serait donner des doutes à ceux qui n'en ont point. On établit aussi la vérité du catholicisme, n° 746 et la certitude de la foi n° 762.

238. On ne peut terminer une mission ou une retraite sans prêcher *la persévérance*, et mieux encore les moyens de persévérance, en entrant dans des détails. On profite ainsi de l'affluence qu'amène la clôture, pour faire arriver à un grand nombre d'âmes des conseils pratiques, qui font plus de bien que les sermons. (Voir n° 1534.)

Article VII. — *Des conférences dialoguées.*

239. On ne peut nier que ce genre d'instruction n'intéresse le peuple. L'expérience des missions le démontre invariablement. Le nombre des assistants double d'ordinaire, dès qu'on annonce une conférence, en des termes qui la font apprécier. L'attention des auditeurs, quand elle commence à sommeiller, est excitée par les demandes et les objections d'un interlocuteur. Le ton plus familier de la conférence met le sujet qu'on traite mieux à la portée des simples, qui font toujours le grand nombre. On peut descendre dans plus de détails, et réunir ensemble plusieurs points de morale, qui demanderaient chacun un sermon séparé, et dont on ne pourrait facilement traiter dans un même sermon.

Certains esprits, dans toutes les missions, critiquent les conférences; il importe de ne pas se laisser arrêter par l'opinion de quelques lettrés, et de chercher quand même à attirer et à désillusionner ce bon peuple, imbu de

toutes sortes de préjugés contre la foi. Ces critiques viennent d'ailleurs souvent des ennemis de la religion, qui ne sont pas fiers de voir qu'on met à néant leurs objections, et qu'on fait sourire le peuple à leurs dépens. Que les réponses dans les conférences ne soient ni trop longues ni trop courtes. Trop longues, elles nuiraient à l'intérêt; trop courtes, elles risqueraient de manquer de force. Les questions doivent être bien plus courtes encore; l'interlocuteur doit toutefois approuver la réponse, la fortifier par quelques paroles vives et brèves, en évitant avec soin de la faire paraître trop faible.

240. Ce genre d'instruction demande qu'on se tienne en garde contre trois écueils, qui en ruineraient les bons effets : le premier, c'est la trivialité, qui ne convient jamais en chaire; le deuxième, c'est le manque d'entente sur les questions et les objections à poser. On pourrait par là amener chez celui qui est en chaire un embarras et des hésitations funestes à la sainte cause qu'il défend; le troisième, qu'il faut éviter à tout prix, c'est que l'interlocuteur se pose en avocat des impies ou des indifférents, présentant leurs objections comme s'il les faisait lui-même. Il doit, au contraire, invariablement poser l'objection de telle manière qu'il paraisse d'abord à tous qu'il la condamne et la réprouve; sans quoi il semble jouer un rôle que le peuple sait n'être pas le sien. C'est dans les retraites d'hommes, dont nous parlerons plus loin, que les conférences ont les plus heureux résultats : mais elle servent merveilleusement à attirer, dès les premiers jours, un concours de fidèles.

241. La conférence sur la *parole de Dieu* sera placée avec fruit le soir qui suivra l'ouverture. (Voir n° 784.) Dans une paroisse indifférente, on pourrait, aux vêpres du jour de l'ouverture, traiter du *zèle* sous forme de conférence, en se servant des questions suivantes. (Voir n° 951.) *L'interlocuteur.* Beaucoup de fidèles pensent assurément que vous nous donnez là un conseil de perfection qui n'est nullement obligatoire, veuillez donc nous dire si le zèle pour le salut des autres est vraiment un devoir sérieux. Le *prédicateur* affirme l'obligation. — *Int.* Sur quel commandement est-elle fondée. — *Préd.* Sur le premier commandement. — *Int.* Mais expliquez-nous de quelle manière? — *Préd.* n° 952.

Int. N'est-il pas un autre commandement qui nous impose le même devoir? — *Préd. Secundum simile est huic. Diliges* (n° 953.) — *Int.* Comment de ces paroles conclure à l'obligation du zèle? — *Préd.* (n° 953). — *Int.* Nous l'avons compris, mais on ne remplit guère une obligation en ce monde si l'on n'y trouve son intérêt. Exposez-nous donc les avantages du zèle? — *Préd.* (n° 954.) — *Int.* C'est fort engageant, mais comment un fidèle peut-il l'exercer? Nous comprenons bien que le prêtre le puisse et le sache faire, mais un grand nombre d'âmes ne savent comment s'y prendre. — *Préd.* Trois moyens d'exercer le zèle : conseil, exemple, prière.

Int. Enseignez-nous l'efficacité d'un bon conseil et l'usage qu'on peut en faire? — *Préd.* (n° 955.) — *Int.* Nous ne manquerons pas d'adresser quelques bonnes paroles dans l'occasion; de plus, nous chercherons à faire naître cette occasion, et même nous sommes désireux d'apprendre comment nous pourrions faire du bien par l'exemple. — *Préd.* (n° 956.) — *Int.* Vous nous avez parlé d'un dernier moyen; la prière. Pourrions-nous obtenir par là la conversion de quelques âmes? — *Préd.* (n° 957.)— *Int.* Donnez-nous quelques faits à l'appui de cette vérité? — *Préd.* (n° 958.) — *Int.* Vous avez fait de nous ce soir autant de missionnaires. — *Préd.* n° 959.)

242. Une conférence sur la *confession générale* sera aussi donnée dès les premiers jours. (Voir nos 224 et 1071.) On voit par là qu'il est facile de traiter sous une forme dialoguée la plupart des points de la morale chrétienne. N'usons pas cependant trop souvent de ce genre d'instruction, mais sachons le faire désirer et servons-nous-en pour ranimer l'élan qui se refroidirait.

243. Nous donnons plus loin les diverses conférences qu'on peut faire dans les réunions d'hommes. (Voir nos 284, 732 et suiv.)

CHAPITRE IV

DES EXERCICES EXTRAORDINAIRES OU DES CÉRÉMONIES

244. L'homme a besoin, pour se porter vers Dieu, non seulement des instructions qui éclairent son intelligence et excitent sa volonté, mais encore

des cérémonies saintes qui, en frappant les sens, élèvent l'esprit vers les pensées de la foi ; le missionnaire, possédé du zèle du salut des âmes, doit mettre tout en jeu pour les convertir. En négligeant les cérémonies, il risquerait, surtout dans une mission de quelque durée, d'engendrer le dégoût dans son auditoire par la monotonie des exercices, et il se priverait d'une ressource puissante pour faire le bien.

Un directeur de mission observe d'un œil attentif son auditoire ; et s'il voit qu'on s'attiédit, il ranime l'entrain sans tarder, soit par une conférence, soit par une cérémonie, évitant toutefois d'épuiser ses moyens d'action, s'en réservant toujours, et les entremêlant à propos aux instructions sérieuses.

245. Avec l'esprit moderne, il est nécessaire d'éviter tout ce qui paraîtrait exagéré ou ridicule, et de s'en tenir à ce qui laissera sûrement une impression heureuse dans les populations. On place autant que possible les cérémonies un jour de semaine ; le dimanche amène assez par lui-même les fidèles au saint lieu. Voici les principales cérémonies qui nous semblent réunir les conditions voulues :

Article I. — *Cérémonies qu'il ne faut jamais omettre.*

246. *Bénédiction des enfants.* Cette cérémonie intéresse fort les parents. (Voir dans les *Avis* la manière de l'annoncer, n° 391.) On la fixe à la messe du matin que l'on retarde, afin que toutes les mères puissent y apporter leurs petits enfants. On choisit de préférence un jour de congé, le jeudi de la première semaine par exemple, afin que tous les enfants des écoles y prennent part.

Pendant la messe, on récite la prière et les trois *Ave* [illegible] avons parlé. Puis chant de cantique ou de morceaux litur[illegible] la messe, avis (voir n° 395 et suivants,) brève répétition d[illegible] Les enfants répondent tous à la fois et rappellent, san[illegible] principaux mystères à leurs mères. On recommande à c[illegible] de bonne heure ces grandes vérités à leurs plus petits e[illegible] tion. Voici quel en pourrait être le plan :

247. *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te.* Que Dieu est bon pour les enfants ! Jésus, Fils de Dieu, disait : *Sinite parvulos venire ad me.* L'Eglise les appelle autour des autels pour les bénir ; mais ce qui est surtout admirable, c'est que Dieu ordonne à ses anges de les garder. 1° *Aux enfants.* Ils ont *a*) des anges gardiens invisibles. — Voyez-vous, mon enfant, l'âme de cet autre enfant ? — Non. — Pourtant si son âme n'était en lui, il ne serait qu'un cadavre qu'on enterrerait au cimetière. — Vous ne voyez pas non plus l'ange gardien. Il est là ce bel ange, ministre du grand Dieu.

(*a* 1) *Respectez-le*, le jour, la nuit, quand vous êtes seul comme en compagnie ; quand vous êtes caché, il vous voit encore. Si vous aviez un missionnaire à côté de vous, qui vous suivît partout, vous ne feriez jamais rien de mauvais en sa présence. Eh bien ! l'ange gardien mérite un plus grand respect....

(*a* 2) *Ecoutez-le.* N'écoutez pas les autres, qui vous donnent de mauvais conseils, qui vous portent au mal ; bouchez vos oreilles à leurs paroles, fuyez loin d'eux afin de ne pas les entendre, ne les regardez même pas, mais écoutez votre ange gardien qui vous dit au cœur : « Sois sage, obéissant, ne fais jamais de péché. »

(*a* 3) *Invoquez-le* dans la tentation ; dès qu'une mauvaise pensée se présente, dites : « Saint ange gardien, à mon secours ! » Dites cela le jour, la nuit.

(*b*) *Un ange gardien visible*, votre mère, elle vous a nourri de son lait, elle a veillé sur vous dès votre naissance, etc. (*b* 1) *Respectez-la* comme votre ange gardien. (*b* 2) *Ecoutez-la* comme votre ange gardien. Restez toujours avec elle pour entendre ses bons conseils ; travaillez avec elle à la maison. Jamais ne lui désobéissez, ce serait comme si vous désobéissiez au bon Dieu, qui punit les enfants désobéissants. (*b* 3) *Appelez-la à votre secours* ; quand quelqu'un veut vous faire faire le mal, dites-le vite à votre mère, afin qu'elle chasse cette mauvaise compagnie de la maison et ne vous laisse pas aller avec elle (1).

(1) La Bienheureuse Jeanne d'Orvieto, qui entra plus tard dans l'ordre de Saint Dominique, devint orpheline toute jeune. Une personne vertueuse la plaignant de la perte de ses parents, elle lui montra l'image de son ange gardien. Voilà, dit-elle, celui qui me servira de père et de mère ; il m'aimera encore plus que mes bons parents, que le Ciel m'a enlevés.

248. 2° *Aux mères*. Entendez-vous, mères chrétiennes? vous êtes les anges gardiens visibles de vos enfants; ils doivent faire pour vous ce qu'ils font pour leur ange gardien; faites vous-mêmes pour eux ce que fait l'ange gardien.

(a) L'ange gardien veille; veillez à ce qu'ils ne voient, n'entendent, ne disent, ne fassent rien qui puisse offenser le bon Dieu. Ecartez d'eux tout péril, ne les perdez jamais de vue, s'il est possible; surveillez-les le jour, en chemin quand ils vont aux écoles; faites les travailler chez vous afin qu'ils ne vous échappent pas; ne les laissez pas seuls à la maison; si vous avez à vous absenter, faites-les garder par une voisine sûre à laquelle vous rendrez le même service. Veillez la *nuit*; faites le possible pour qu'ils aient chacun un lit séparé et pour qu'ils s'y tiennent modestement.

(b) L'ange gardien prie. Priez pour vos enfants, etc... *(c) L'ange gardien pleure*. Ah! si vous avez des larmes, que ce soit surtout pour déplorer le malheur de vos enfants, qui offensent le bon Dieu. O mes enfants, quel malheur si vous faisiez encore des péchés! Votre ange gardien et votre mère en pleureraient!... Notre-Seigneur exauce les prières et les larmes des mères? Témoin la veuve de Naïm. C'est surtout durant la mission qu'il faut les répandre. Afin que les enfants respectent, écoutent docilement et appellent à leur secours leur ange gardien et leur mère; afin que les mères veillent sur leurs enfants et sachent prier et pleurer pour les sauver tous, pasteur! bénissez les uns et les autres.

249. M. le curé, revêtu de la chape, bénit solennellement les enfants en se servant de la formule *ad hoc* du Rituel romain. Aussitôt après, chant de cantiques; et les enfants qui sont dans le chœur, sous la direction d'un des missionnaires, se présentent en ordre au pied de l'autel. Un autre missionnaire leur offre son crucifix à vénérer et le pasteur leur donne à chacun une médaille. Après eux, les enfants qui sont dans la nef, se présentent à la table sainte, où la même cérémonie se continue pour eux et pour leurs mères de la même sorte.

On congédie, quand tout est terminé, les enfants et leurs mères par quelques bonnes paroles; on exhorte les femmes à vite commencer leur confession, à exercer le zèle, etc. (voir nº 396 et suivants); on recommande aux enfants d'amener leurs parents. Quelques missionnaires terminent cette fête par une procession dans laquelle les enfants portent des orillammes et chantent des cantiques. Dans une localité où la plupart des maisons sont voisines de l'église, et où règne l'esprit de foi, on peut, en effet, faire ainsi avec fruit. — Dans la procession des enfants, M. Olier leur faisait promettre d'une manière solennelle d'observer le quatrième commandement de Dieu. Cette promesse faite à haute voix par tous les enfants est en effet de nature à faire une heureuse impression sur les parents.

250. **Consécration à la Sainte Vierge.** — La consécration à la Sainte Vierge dans les missions produit les plus heureux effets. Elle attire les cœurs, en même temps que la bénédiction de Dieu. Aussi les plus grands et les plus saints missionnaires ont-ils attaché une grande importance à ce sermon et à cette cérémonie. (Voir, dans les *Avis*, nº 402, la manière de l'annoncer.) On choisit, pour cette consécration, une fête de la Sainte Vierge, tombant la première semaine de la mission, ou le premier samedi après l'ouverture, ou la fin de la neuvaine en l'honneur de la Sainte Vierge que l'on commence avec la mission.

On a soin, d'avance, d'apprendre au peuple un certain nombre de refrains en l'honneur de Marie, et on fait ériger à la divine Vierge, ou au-dessus du maître-autel, mais non sur le tabernacle, ou dans le chœur, un trône paré aussi richement que possible de fleurs et de lumières, sur lequel on place son image. Ce trône doit être disposé de telle sorte qu'il soit en vue de toute l'église et que, ne gênant pas la circulation dans le chœur, ni la distribution de la sainte communion, il puisse rester jusqu'à la fin de la mission. A mesure que les fidèles entrent dans l'église, on fait placer autour du trône de petits garçons qui ont des cierges et qui sont revêtus de leurs plus beaux vêtements, puis, près de la table de communion, de petites filles vêtues de blanc, puis les congréganistes en costume.

Après la prière, un cantique à la Sainte Vierge jusqu'à ce que tout le monde soit entré; une courte glose, si on ne la supprime pas tout à fait; et les avis pour indiquer l'ordre de la cérémonie : « Aussitôt après le sermon, les choristes entonneront tel cantique; pendant ce chant vous allumerez tous vos

flambeaux. En même temps, M. le Curé, revêtu de la chape et escorté des enfants de chœur en surplis, viendra se placer devant le trône de la Sainte Vierge. Puis aura lieu la consécration. Après la consécration, quelques couplets de tel cantique, *Tantum ergo*, et bénédiction du Saint-Sacrement ; après la bénédiction, nous vous donnerons un avis important, et tout se terminera par un dernier cantique. »

251. On entonne : *Esprit-Saint*, etc., et le sermon commence. (Voir nº 1368 ou 1382, ou un des nombreux sermons qu'on trouvera à l'article des fêtes de la Sainte Vierge.) Après le sermon, un cantique à la Sainte Vierge, pendant lequel tous les cierges sont allumés ; et l'on achève, s'il y a lieu, le placement autour du trône, comme il a été dit plus haut. Il convient que M. le Curé de la paroisse fasse lui-même la consécration de son troupeau à la Sainte Vierge, en observant d'être très bref. S'il s'y refusait, on pourrait faire lire la consécration suivante, à un enfant tout jeune, petit garçon ou petite fille, pourvu qu'il fût d'une famille honnête et chrétienne, qu'il eût une voix claire et nette, capable d'être entendue de toute l'église, et qu'il sût lire sans hésiter et avec intelligence.

Dans le cas où l'on ne rencontrerait aucun enfant dans ces conditions, un des missionnaires ferait lui-même la consécration du haut de la chaire, en s'appropriant les pensées de la consécration suivante, et n'oubliant pas d'offrir à Marie, les enfants, les jeunes gens, les parents, les vieillards, les pécheurs, le pasteur de la paroisse et, en dernier lieu, les missionnaires eux-mêmes avec toutes leurs paroles et tout leur ministère, mais tout cela fort brièvement.

252. *Consécration à la Sainte Vierge.* — Sainte Vierge, [illegible] bonne Mère, souffrez qu'au nom de tous les enfants et de tous les habitants de [illegible] paroisse, je viens me jeter à vos pieds et vous offrir la consécration [illegible] tous de nous [illegible] à votre service et à celui de Jésus, votre Fils. Nous [illegible] notre [illegible] guidez nos premiers pas dans le chemin de la vertu [illegible] avons retrouvée dans la grâce de l'absolution, ne souffrez [illegible] dans le péché mortel ; écartez de nous les dangers [illegible] jours les mauvaises compagnies.

Nous vous consacrons toute la jeunesse de la paroisse. C'est le temps des [illegible] des périls ; daignez en préserver tous les jeunes gens et toutes les jeunes personnes. Puissent ils tous, à votre exemple, vivre dans la pureté, par laquelle seule on peut vous plaire et mériter votre protection ! O Marie, ne souffrez pas qu'ils s'égarent et qu'ils appellent par leurs fautes, sur leur avenir, la colère de votre Fils et toutes sortes de maux.

Nous vous consacrons nos parents ; nous savons qu'après Dieu nous leur devons la vie, les soins les plus constants et les plus dévoués. Comment pouvons-nous reconnaître tous les bienfaits de notre père et de notre mère, sinon en vous priant de les bénir ? O Marie, rendez-leur au centuple tout ce qu'ils ont fait pour nous : gardez-les nous de longues années ; quel serait notre malheur, si nous venions à les perdre, et sans eux que pourrions-nous devenir ?

Mais, ô Marie, en nous les gardant, donnez-leur l'amitié de Dieu : notre malheur serait plus grand encore, si nos parents vivaient dans le péché, s'ils oubliaient leurs devoirs de chrétiens, s'ils résistaient à la grande grâce de la mission : nous ne pourrions peut-être jamais les voir au ciel, et nous serions éternellement séparés d'eux.

O Marie, convertissez les pécheurs ; sans votre secours ils vivront malheureux, poursuivis par le remords ; par une vie misérable, ils se prépareront une mort plus misérable encore. Si la mission ne les touche pas, qu'est-ce qui pourra les convertir ? Souvenez-vous des larmes qu'ils vous ont coûtées, du sang que Jésus Christ a versé pour eux ! O vous, qui êtes l'Espérance des désespérés, ne les abandonnez pas ; convertissez-les et que tous, unis dans un même amour de votre Fils, nous puissions vivre heureux sur cette terre et vous voir un jour tous ensemble avec nos parents dans le ciel ! Ainsi soit-il !

253. La consécration achevée, on chante encore un couplet à la Sainte Vierge ; puis la bénédiction du Saint-Sacrement. En général, ce jour-là, la foule n'est pas pressée de se retirer ; on peut donc donner, après la bénédiction, les avis importants indiqués aux n. 404 et 405, mais il faudrait les donner avant, si on prévoyait que les hommes s'en iront.

254. **Consécration à la Sainte Vierge dans une retraite de congrégation ou de pensionnat.** Les enfants de Marie, les sœurs du Rosaire, ou toutes les pensionnaires se munissent d'un cierge ; elles

se revêtent d'un vêtement blanc, ou du moins prennent un voile ; et après le sermon sur la Sainte Vierge, au chant d'un cantique, elles allument leur cierge et se mettent en procession dans l'église. On a eu soin, au préalable, de les placer près de la table de communion ; elles descendent donc lentement, ou sur deux files, dont chacune se dirige vers le fond de l'église, par une des basses nefs, ou sur une seule file, par l'allée du milieu de l'église, afin de remonter aussi par là.

Au retour, elles se dirigent vers l'autel de la Vierge, ou mieux vers la table de communion, près de laquelle on a eu soin d'ériger un trône à la Vierge ; et plusieurs à la fois, elles disent d'une voix haute et intelligible : *Marie, vous êtes ma Mère, je serai toujours votre enfant.* On a eu soin, la veille, de leur apprendre cette formule, et on les aide à la répéter. On interrompt le cantique pendant quelques instants, lorsque les premières rangées prononcent leur consécration ; mais si la cérémonie est un peu longue, on ne tarde pas à reprendre le chant.

255. **Communions générales.** Quelques missionnaires ne font jamais faire de communions générales ; ils craignent qu'elles ne pressent trop certaines âmes, peu sérieusement disposées de recevoir l'absolution, pour communier avec les autres. C'est là, en effet, un inconvénient ; mais il n'est pas clair que ces âmes fussent mieux disposées plus tard ; et rien n'oblige à les admettre à la communion générale : on peut leur laisser, si leurs dispositions sont vraiment douteuses, le temps de venir encore à quelques instructions et de réfléchir.

256. Les communions générales ont de vrais avantages, qui nous paraissent trancher la question en leur faveur : elles amènent de bonne heure au confessionnal une partie de la population, ce qui permet de donner ensuite à toutes les autres âmes les soins nécessaires. Si on ne place pas la communion générale des femmes plusieurs jours avant la fin de la mission, on n'a rien à faire dans les premiers jours, et on est écrasé à la fin. La retraite spéciale pour les hommes devient presque impossible ; et, si elle a lieu, les femmes ne peuvent plus entendre les instructions pour se préparer à l'absolution, car un grand nombre sont empêchées d'y venir le matin. (Voir nº 382.)

Pour la même raison, dans les paroisses nombreuses, une communion générale des jeunes personnes peut se faire utilement deux jours avant celle des femmes ; on a plus de temps, par là, pour réconcilier les unes et les autres et plus de facilité pour leur donner des avis spéciaux, soit au saint tribunal, soit en chaire. Il est d'ailleurs fort difficile que toutes les femmes puissent quitter les maisons et les enfants pour se réconcilier et communier en même temps. Il faut, toutefois, une grande prudence pour annoncer soit les communions générales, soit les réunions spéciales des mères de famille et des jeunes personnes.

Qu'on évite à tout prix de faire dire, ou même penser, que les missionnaires s'occupent trop des femmes. La femme a péché la première, disait dans ces circonstances un missionnaire, qu'elle fasse, la première, pénitence. Pour l'y disposer, nous rappellerons à toutes les mères leurs devoirs, tel jour ; aux jeunes personnes, tel jour. Que pas une ne manque. Dans le même but, on pourrait aussi dire que les vieillards ou les hommes infirmes, qui ne peuvent venir au sermon le soir, sont toujours admis aux réunions des femmes. Nous parlerons plus loin des instructions à donner soit aux jeunes personnes, soit aux femmes. (Voir nº 1491 et 1481.)

257. Si la communion générale des jeunes personnes se fait séparément de celle des mères de famille, et qu'on veuille enroler les unes et les autres dans quelques confréries, on le fait immédiatement après les avis qui suivent la communion ; mais si la paroisse était peu nombreuse et qu'on ne fît qu'une communion générale pour les femmes et les jeunes personnes, on enrolerait les mères le matin, et les jeunes personnes le soir après les vêpres. (Voir nº 450 et suivants.)

La communion générale nous paraît plus importante encore pour les hommes ; et comme c'est le respect humain qui les arrête le plus souvent, il faut fréquemment, dans les jours qui la précèdent, leur donner à entendre

qu'elle sera nombreuse. Ceux qui échapperont à la grâce de la mission, leur dit-on, seront rares comme les épis qui échappent à la faux du moissonneur. (Voir les avis à leur donner, la veille, nos 460, 462.)

258. Les communions générales se placent à une heure assez matinale; les fidèles n'aiment guère rester longtemps à jeun. Il faut cependant que les mères de famille aient le temps de s'occuper auparavant de leurs enfants et de leurs maisons. Les hommes sont libres de meilleure heure.

Qu'on donne aux messes de communions générales toute la solennité possible. Qu'on n'épargne ni ornements, ni guirlandes, ni luminaire, ni chants. Au jour de leur communion générale, on place les hommes dans la nef; si elle ne suffisait pas, on en admettrait dans le chœur un certain nombre, qui communieraient à l'autel, et on les guiderait pour qu'ils s'y présentassent avec ordre. Ceux qui resteraient dans la nef suivraient, comme les femmes, l'ordre indiqué dans les avis no 425.

259. Ce serait une consolation et une édification pour les femmes d'assister à la communion générale des hommes. Qu'on évite, toutefois, dans les paroisses indifférentes, d'annoncer que cela leur sera permis; quelques hommes pourraient y trouver un prétexte pour ne pas faire leur mission. Mais avec cette précaution, on peut admettre les femmes dans une chapelle, ou dans les tribunes.

260. Au commencement de la messe, chants. L'instruction (voir no 1415) se fait à l'Evangile ou même à l'Epître, si c'est un dimanche et que tous les fidèles ne soient pas arrivés. Ils arrivent pendant l'instruction, et on les prévient après l'instruction qu'ils sont à temps de bien entendre la messe. Les avis précèdent l'instruction. (Voir nos 424 et 463.)

261. Après le *Pater*, on récite les actes avant la communion, tels qu'on les trouve dans le catéchisme du diocèse. Pendant toute la durée de la communion, chants de cantiques. Aussitôt après la communion, les actes, tels qu'ils se trouvent dans le catéchisme, ayant soin de les entremêler d'un *Pater* et d'un *Ave Maria*. Le missionnaire pourrait aussi faire lui-même ces actes du haut de la chaire, en invitant les fidèles à les produire de tout cœur en même temps, et en ayant soin de tout terminer avec la messe. il est bien plus nécessaire, en effet, de se réserver du temps pour les avis à donner soit aux hommes, soit aux femmes, après la communion. (Voir, pour les hommes, no 465 et, pour les femmes, no 429 et suivants.)

262. On termine par la bénédiction du Saint-Sacrement, ou par le chant d'un cantique, ou par une courte prière, et, s'il y a lieu, par l'inscription des noms dans le registre de quelque confrérie pieuse. (Voir ce qui a été dit à ce sujet, no 449 et suivants, et 473 à 476.)

263. On peut ordinairement, sans difficulté, fixer à un autre jour que le dimanche, la communion générale des jeunes personnes et des femmes; et, dans ce cas, on les convoque à l'église dans l'après-midi, afin de les faire prier ensemble et de donner aux mères de famille un règlement de vie, qu'on les invite à lire tous les dimanches. On peut à cette réunion développer certains points de morale qu'on aurait trop abrégés le matin, comme les moyens de persévérance, la sanctification des actions ordinaires, etc. (Voir ces sujets traités plus loin, nos 1474 et 1534.)

264. **La messe solennelle pour les défunts.** (Voir les avis n. 455.) Qu'on n'oublie personne dans les missions; les populations sont heureuses de voir qu'on s'intéresse à tout ce qui les touche. Du reste, quoi de plus utile que de leur rappeler leurs obligations envers leurs défunts, et que de faire prier pour la délivrance des âmes du purgatoire! Dans certaines paroisses indifférentes, mais ayant conservé pourtant encore le culte des morts, on pourrait placer ce service solennel dans la première semaine de la mission; et dans ce cas, on annoncerait ce même jour, pour le soir, d'autres prières pour les défunts, afin que ceux qui ne peuvent pas assister à la messe ne restent pas étrangers à l'accomplissement de ce devoir.

Le soir donc de ce même jour, on laisserait le catafalque dressé et les tentures noires, et on chanterait le *Miserere* à la place du cantique; puis on réciterait quelques prières pour les défunts, cinq *Pater* et cinq *Ave* par exemple. Dans l'instruction, après avoir félicité les fidèles de l'empressement

qu'ils ont mis à prier pour les défunts, on les exhorte à ne pas les oublier et à penser sérieusement qu'un jour ils auront besoin du même service, car la mort approche. La mort fait le sujet du sermon, que l'on termine en pressant les auditeurs de demander de bonne heure les sacrements, quand ils seront malades, et d'avoir chacun un ami avec lequel ils se promettent de s'avertir à temps du danger de mort. L'absoute solennelle remplace, à la fin de l'exercice, la bénédiction du Saint-Sacrement.

265. Toutefois il arrive assez facilement aujourd'hui que la pensée qu'on prie à l'église pour les défunts, n'est pas suffisante pour y amener des indifférents. Une conférence obtient plus sûrement ce résultat dans une paroisse, où la foi est peu vive. Souvent donc on placera plus utilement cette messe solennelle le lendemain de la communion générale des femmes. On obtiendra ainsi une assistance considérable, et on procurera aux âmes du purgatoire le fruit d'un certain nombre de communions. De plus quelques hommes, à l'issue de la messe, pourront déjà se réconcilier.

266. Mais quel que soit le jour où l'on fixe le service pour les défunts, on doit la veille, l'annoncer par une sonnerie aussi solennelle que possible; qu'on couvre l'autel de tentures noires et le catafalque du drap mortuaire le plus riche. La messe sera chantée et le sermon aura lieu après l'Evangile, si tout le monde est arrivé; sinon, avant l'absoute. (Voir le sermon pour les âmes du purgatoire, n. 1196.)

267. **Chemin de la Croix prêché.** — On a soin de l'annoncer d'avance, d'en faire comprendre aux fidèles l'importance et de leur dire clairement que ce ne sera pas un chemin de croix ordinaire, mais qu'à chaque station un des missionnaires prêchera. « Le fruit principal que doivent recueillir nos Pères de leurs stations du Carême et de leurs missions, c'est de laisser, après eux, le chemin de la croix en honneur parmi les fidèles, écrivait saint Léonard de Port-Maurice. Pour cela, il faudra avoir soin de le faire la première fois, avec toute la solennité possible ; ce qui relève merveilleusement la cérémonie, c'est de faire une courte allocution à chaque station, ou, si pas à toutes, du moins à la douzième, où l'on retiendra les fidèles un peu plus longtemps, pour leur faire bien peser le sens de ces paroles : *Un Dieu est mort pour moi.*

« Afin de propager plus sûrement la pratique du chemin de la croix, il est bon de le donner pour pénitence sacramentelle. C'est en effet un des remèdes les plus efficaces, il guérit et préserve tout à la fois. C'est pourquoi, le front dans la poussière, je conjure par les entrailles de Jésus-Christ nos vénérables pasteurs de ne pas frustrer leurs ouailles d'un si grand trésor. Prenez sur vous d'instruire tous les fidèles, surtout le pauvre peuple, de la dévotion du chemin de la croix, en leur enseignant en quoi consiste ce saint exercice, combien il est excellent, avantageux, facile ; quel profit ils en peuvent retirer, pour eux-mêmes et pour les autres, pour les vivants et pour les morts. Tous les jours, j'ai eu l'occasion de constater que là où cette sainte pratique a été mise en vigueur, on a remarqué aussitôt une amélioration très notable dans les mœurs (1). »

Le saint missionnaire mettait en pratique ce qu'il recommandait aux autres. Il érigea de son vivant cinq cent soixante-douze chemins de la croix. Heureux le missionnaire qui, à l'exemple de ce grand serviteur de Dieu, laissera après lui, dans les paroisses et dans les communautés, l'habitude de faire fréquemment le chemin de la croix ! Dans ce but, on pourrait conseiller aux pasteurs de le faire lire en public par quelque personne pieuse, à une heure déterminée, tous les vendredis, et une fois par mois, le dimanche après les vêpres. C'est ce que recommande le P. Mach. (Voir le chemin de croix prêché, n. 1296.)

268. **Bénédiction des objets de piété et des scapulaires.** — Il importe qu'à la suite de la mission les gravures immodestes soient remplacées, dans toutes les familles, par des signes religieux, qui contribuent puissamment à affermir la foi et à inspirer de saintes pensées. On doit exhorter à diverses reprises les mères de famille à exposer dans tous les appartements de la maison des crucifix et de saintes images, d'en faire porter à

(1) S. Léonard, *Exhortations aux pasteurs des âmes*, passim.

chacun de leurs enfants, de coudre des médailles dans les vêtements de leurs maris (1).

On fait comprendre en même temps les avantages des scapulaires, surtout du scapulaire noir et du scapulaire bleu; ce dernier est le plus riche en indulgences; ceux qui en sont revêtus et récitent six *Pater*, six *Ave*, six *Gloria*, étant en état de grâce, gagnent un grand nombre d'indulgences plénières. On annonce ces bénédictions assez à temps pour que les fidèles puissent se procurer ces objets. (Voir *Avis* n. 423.)

269. On reçoit du scapulaire les femmes aux vêpres de leur communion générale, afin qu'elles puissent gagner les indulgences, et les hommes, à la messe même de leur communion générale : le soir de la clôture, ils seraient exposés par respect humain à ne pas se présenter avec les femmes. Il sera bon, toutefois, de renouveler la cérémonie de réception, pour les uns et les autres, le soir de la clôture, pour un certain nombre de personnes qui n'auraient pu y prendre part les premières fois. La bénédiction des objets de piété devra aussi être faite deux fois: la première après les vêpres, le jour de la communion générale des femmes, ou le jour de la clôture, après la messe à laquelle les femmes assistent; la seconde, après l'exercice de clôture.

270. **Clôture de la mission.** — Si une procession doit avoir lieu, on suit l'ordre indiqué ci-dessous n. 273 (2). Sinon, après les vêpres qu'on abrège, le missionnaire fait le sermon de clôture qui peut traiter de Notre-Dame de la Salette et de ses enseignements, (voir n° 1539.) de la persévérance et des moyens de se préserver de la rechute, (voir n. 1534.) du ciel et des moyens de le mériter (voir n° 1177). Au lieu de faire un sermon en cette circonstance, il serait meilleur de récapituler les avis les plus importants, comme le recommande le P. Mach. (voir n° 320; 277; 321; 416; 417.) A la fin, le missionnaire termine ainsi :

J'ai fini, mes Frères, et cette instruction est la dernière de la mission. Tout passe sur cette terre : les voici écoulés les jours de consolation et de grâce que nous avions à vous consacrer. Il faut donc dire à tous adieu! Adieu, mes chers petits enfants, vous nous avez bien consolés par votre empressement à venir au catéchisme, à faire de bonne heure vos confessions, à répéter les refrains des cantiques; continuez à vous rendre avec bonheur à l'église et à y bien prier; obéissez bien à vos bons parents, respectez-les comme tenant pour vous la place de Dieu et évitez le péché et les mauvaises compagnies.

Adieu, chère jeunesse, que nous avons vue si ardente à chanter les louanges de Dieu et à profiter des grâces de la mission; en vous disant adieu, avec un grand désir de vous voir persévérer, nous vous conjurons pour l'amour de votre âme, de fuir les mauvaises occasions et de vous approcher souvent des sacrements!

Adieu, parents chrétiens, vous avez donné à vos enfants de saints exemples, qu'ils n'oublieront jamais : continuez toujours ainsi; nous comptons sur vous pour écarter l'enfance et la jeunesse des dangers, qui pourraient les perdre. Désormais ces chers enfants, ces jeunes gens, ces jeunes personnes, fidèles à nos recommandations, vous obéiront et vous respecteront; de grâce, écartez-les du péril!

Adieu, vieillards qui touchez au terme de votre carrière. Je demande à Dieu que vous voyiez encore une autre mission; mais soyez prêts, et fuyant le péché, assurez-vous cette vie qui dure toujours!

Adieu, justes, et vous l'êtes tous, j'aime à le penser; devenez plus justes encore, et vous serez notre couronne dans le ciel!

Adieu, pécheurs, il en reste peut-être encore! Ah! mon Dieu, que ne nous a-t-il été donné de les convertir tous! Mais en les quittant, nous prierons pour eux, afin que, touchés de la grâce, ils viennent bientôt se jeter aux pieds de leur pasteur, qui les accueillera avec la tendresse du père du prodigue!

Adieu, prêtres vénérés, à qui est confié le soin de ces chères âmes, nous n'oublierons pas votre charité envers les pauvres ouvriers, que vous avez daigné appeler à travailler à votre vigne; et nous emportons l'espérance que vos paroissiens, qui vous doivent la grâce de la mission, se montreront dociles à vos conseils, et qu'un jour, pasteur et troupeau, nous vous retrouverons au ciel!

Oui, mes Frères, si nous vivons chrétiennement et si nous gardons l'amitié de Notre-

(1) Une image de N.-S. souffrant fut comme un glaive, qui perça le cœur de sainte Thérèse. Elle tomba à genoux, fondant en larmes, et demanda la grâce de ne plus pécher et de souffrir pour l'amour de Dieu. Elle fut exaucée.

(2) Voir sur la bénédiction du *Souvenir de mission*, le n° 277.

Seigneur, ce n'est pas adieu que nous devons nous dire en ce jour, mais au revoir; au revoir, où? Sur cette terre? Sans doute ce serait avec bonheur que nous reviendrions au milieu de vous, si la Providence nous y ramenait; mais la vie est courte et le lendemain n'est assuré à personne; au revoir, où donc? En paradis, où nous bénirons Dieu des grandes grâces qu'il vous a faites et des consolations qu'il nous a données au milieu de vous; mais en attendant prions les uns pour les autres (et on annonce la neuvaine de persévérance). (Voir *Avis* n° 447; 321.)

271. Les missionnaires évitent, autant que possible, les compliments faits en public par le pasteur de la paroisse. S'ils sont obligés de les subir, souvent ils pourront se dispenser d'y répondre; cependant, dans certaines circonstances, il peut être convenable de le faire. Alors le directeur de la mission, en deux mots, remercie le pasteur des paroles si bienveillantes adressées aux missionnaires. S'il leur a été donné de faire quelque bien, ajoute-t-il, c'est au pasteur, après Dieu, qu'en doit revenir toute la reconnaissance; aussi ce peuple fidèle comprendra mieux encore tout ce qu'il doit de respect et d'affection à celui qui par zèle pour son salut, lui a procuré le bienfait d'une mission; et ces chères âmes seront dociles à suivre ses conseils. Dans nos prières nous demanderons pour elles cette grâce: et nous vous conjurons, Monsieur le Curé, ainsi que tous vos paroissiens, aujourd'hui fervents, de prier pour nous, *ne forte cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar. — Sat prata biberunt.*

272. **Bénédiction apostolique**. — Tous ceux qui se dévouent au ministère des missions, feraient bien de se pourvoir à Rome de la faculté de la donner à la fin des exercices: à cette faveur est attachée une indulgence plénière: on explique d'avance au peuple les conditions à remplir telles qu'elles sont formulées dans l'indult. Aussitôt après le sermon de clôture, avant la bénédiction du Saint-Sacrement, un des missionnaires rappelle les principaux motifs de contrition très brièvement; après, il invite les fidèles à produire avec lui de tout cœur un acte de contrition; puis il donne la bénédiction apostolique. (Voir le formulaire, n° 369.)

Saint Liguori voulait qu'à cette occasion on bénît les enfants, les jeunes gens, les pécheurs, etc., avec un mot pour chaque classe de personnes; il voulait qu'on ajoutât: Je bénis vos yeux, vos oreilles, etc., afin de les préserver de tout péché. Si on n'avait pas le pouvoir de donner la bénédiction apostolique, on pourrait bénir les fidèles avec la formule ordinaire: *Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper.* Toutefois, si les adieux ont été faits de la manière ci-dessus indiquée, il est mieux de s'en contenter. Suivent la bénédiction du Saint-Sacrement et le chant du *Te Deum*, et enfin la bénédiction des objets de piété et des scapulaires.

ARTICLE II. — *Cérémonies utiles, mais que l'on peut plus facilement omettre.*

273. **Processions**. — En voyant l'usage fréquent que les grands missionnaires en ont fait, il nous a semblé qu'aujourd'hui on se prive d'un vrai moyen de succès, en les négligeant dans les paroisses où elles ne sont point interdites. Si la mission ne se fait qu'à l'église, ceux qui n'y vont jamais peuvent la perdre de vue. Toutefois, si les enfants et les femmes devaient seuls prendre part à une procession, elle ne serait pas de nature à donner une haute idée de la mission, et il vaudrait peut être mieux l'omettre. Mais au milieu d'une mission, et surtout à la clôture, une procession où l'on serait sûr d'avoir un bon nombre d'hommes, produirait une heureuse impression sur les indifférents.

On préviendrait d'avance les membres des diverses confréries de se revêtir de leur costume pour la cérémonie. La procession se mettrait en route, dès que les vêpres seraient entonnées, et que le missionnaire aurait indiqué l'ordre dans lequel doivent se ranger les diverses catégories de fidèles. Dans cette indication, il se conformerait aux usages reçus dans la localité. Le porte-croix, placé en tête, est averti d'avance du parcours exact, avec instante recommandation de marcher très lentement; le clergé et les chantres continueraient de chanter les vêpres pendant le défilé; les missionnaires auraient

soin d'établir dans les rangs, de distance en distance, des chœurs redisant des cantiques et des personnes pieuses récitant le rosaire. On parcourrait les principaux quartiers de la localité, et le sermon se ferait en plein air, si on n'avait pas à craindre quelque désordre, ou plus facilement à l'église avant le départ, ou après le retour. (Voir nos 391 et 270.) Si la procession était longue, il serait mieux de la faire précéder du sermon. (Voir la note des nos 1245 et 278.)

274. **Consécration au Sacré-Cœur. Amende honorable.** — On peut réunir en une seule deux cérémonies que divers manuels de mission indiquent comme distinctes : l'amende honorable et la consécration au Sacré-Cœur. Pendant le chant d'un morceau liturgique, le Saint-Sacrement est exposé solennellement, sur un trône paré et illuminé. On invite les enfants et les fidèles à se munir des cierges qui leur ont servi pour la consécration à la Sainte Vierge ; après les avis et une courte glose, le prédicateur donne un des sermons qui se trouvent aux nos 1247 et suivants (1).

Après le sermon, on chante le *Parce Domine* et on allume les cierges, le clergé et les enfants de chœur, avec des flambeaux à la main, se placent à genoux au pied de l'autel ; et le missionnaire, à genoux lui aussi, exprime avec chaleur, du haut de la chaire, l'amende honorable et la consécration suivante :

275. Divin Jésus, vrai Fils de Dieu, mort pour notre salut, aujourd'hui notre sauveur et demain notre juge ; nous vous avons offensé, ayez pitié de nous et pardonnez-nous : 1° Pardonnez aux impies leurs propos et leurs pensées contre la foi, qui ont outragé votre vérité éternelle. Pardonnez leurs blasphèmes qui ont armé sur eux votre bras vengeur ; si vous leur faites miséricorde, désormais ils vous béniront. Ils ont peut-être jusqu'ici résisté à votre grâce, accordez-leur une grâce plus abondante ; si vous ne les prenez en pitié, leur endurcissement les conduira à la damnation.

2° Ayez pitié des indifférents qui ne vous ont pas aimé, vous qui les avez aimé jusqu'à mourir pour eux. Ils ont déserté le saint lieu, la parole du prêtre qui seul pouvait les ramener à vous, la sainte messe durant laquelle vous vous immolez pour eux, le confessionnal où les mérites de votre sang leur sont appliqués, la table sainte où vous vous présentiez à eux pour être l'aliment de leurs âmes. *Ignorans feci*, ils ne vous connaissaient pas. Ah ! maintenant qu'ils comprennent ce qu'ils vous doivent, ils vous demandent pardon et vous promettent d'être assidus aux offices, etc.

3° Pardonnez aux sacrilèges qui ont profané votre sang par de mauvaises confessions, et votre corps adorable par des communions indignes. Vous voulez leur faire miséricorde, puisque vous ne les avez pas écrasés aussitôt de vos foudres, et que vous leur avez procuré le bienfait de la mission. Oubliez ces affreux péchés, accordez à ceux qui les ont commis la grâce de bien dire, avec contrition et ferme propos, ce qu'ils ont caché jusqu'ici.

4° Pardonnez aux parents qui ont mis de la négligence à inspirer votre amour à leurs enfants ; 5° pardonnez aux enfants indociles qui vous ont outragé vous-même, en désobéissant à leurs parents. Ah ! vous pardonnez à tous, mais : 1) à la condition qu'ils pardonneront ! Plus de haine, nous vous le promettons ! C'est de bon cœur que tous nous disons à cette heure : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus* : 2) à la condition qu'ils feront tous une sainte confession ; la plupart l'ont faite ; tous les autres s'y diposent. Vous ferez donc miséricorde à tous, nous vous en conjurons par les plaies sacrées de vos pieds et de vos mains, par le sang répandu pour nous, par les larmes que votre divine Mère et la nôtre a versées au Calvaire.

Mon Dieu, nous ne voulons pas être séparés de vous à jamais, nous voulons vous aimer dans l'éternité ; nous vous aimons déjà, ô Beauté suprême ; et toute notre douleur c'est de ne pas vous avoir aimé plus tôt ! O mes Frères, le cœur me dit que si vos sentiments sont tels, Jésus vous pardonne ; venez donc avec confiance auprès de cet autel, le trône de la grâce, et avec moi consacrez-vous au Cœur sacré de Jésus.

O Cœur du plus tendre des pères, du plus fidèle ami, du bienfaiteur le plus généreux ! O Cœur de mon Dieu, cœur d'une miséricorde, d'une bonté infinies, je me donne à vous,

(1) On pourrait, dans cette cérémonie, tirer un bon parti du fait suivant. Guillaume, duc d'Aquitaine, avait pris parti pour l'antipape Anaclet contre Innocent II, qui lui envoya, avec plusieurs évêques, saint Bernard, pour le convertir. Le saint parla en vain, pendant sept heures, avec le duc obstiné. Tout fut inutile. Il alla donc célébrer les saints mystères, et le duc excommunié resta avec sa suite à la porte de l'église. Après la consécration, saint Bernard quitte l'autel, et tenant entre ses mains l'hostie consacrée, il s'avance vers le duc et lui dit : Nous t'avons prié, et tu nous as méprisés ; voici le Fils de Marie, le chef de l'Eglise, que tu persécutes, voici ton juge, et ton âme passera bientôt par ses mains ; voyons, si tu lui tourneras le dos comme à nous. Guillaume saisi de frayeur tombe à terre, Bernard le relève et le duc cède, comme un enfant docile.

Guillaume devint un Saint et il ne cessait de répéter : N'entrez pas en jugement avec votre serviteur. Nous vous avons invité à la pénitence ; aujourd'hui c'est N.-S. qui vous y invite.

je vous consacre mes affections; je ne veux plus les donner aux créatures, je renonce à tout amour coupable et ne veux plus aimer que vous !

Souvent dans la journée, je vous dirai : Je vous aime de tout mon cœur, ô mon Dieu, et cela durant tout le cours de la vie; je le répèterai encore sur mon lit de douleur, et cela jusqu'à mon dernier soupir. Gardez mon cœur afin qu'il ne vous échappe pas; gardez-le pour l'éternité; car je veux au ciel vous aimer toujours. Jésus a accepté cette offrande, chantons le cantique d'action de grâces : « Toutes les nations, tous les peuples, bénissez et louez le Seigneur. *Laudate Dominum omnes gentes.* »

Bénédiction du Saint-Sacrement, un mot de félicitation et d'encouragement à répéter toute la vie des actes d'amour du Sacré-Cœur.

276. **Rénovation des vœux.** — Quand cette cérémonie a lieu, pour les enfants, après la première communion, le missionnaire laisse le pasteur la disposer selon les usages des lieux, et se contente de veiller à ce que tout se passe avec ordre et recueillement ; mais on peut très utilement faire cette cérémonie, sous une autre forme, pour toute la paroisse. Après un sermon pathétique sur la nécessité de renoncer à Satan et de s'attacher à Jésus-Christ (voir nº 1236), le pasteur de la paroisse au pied de l'autel, ou le missionnaire du haut de la chaire, renouvelle, au nom de tous, les serments du baptême, invitant les fidèles à les renouveler dans leur cœur. On a soin d'illuminer les fonts baptismaux et de placer au milieu de l'autel, sur une table parée, un crucifix avec un missel ouvert, et des chandeliers portant des flambeaux.

Voici comment le B. Grignon de Montfort faisait exécuter cette cérémonie. Chaque confesseur faisait renouveler les promesses du baptême à tous ses pénitents. Puis, au jour choisi, grande procession où l'Evangile était porté entre deux flambeaux en tête du clergé. Au retour le diacre à la porte de l'église s'arrêtait présentant le livre divin à chaque fidèle qui le baisait en disant : Je crois fermement toutes les vérités de l'Evangile. Puis en rentrant chacun baisait les fonts sacrés en disant : Je renouvelle les vœux de mon baptême et renonce au monde et au démon.

Puis, chacun allait à un autel où Montfort lui faisait baiser les pieds de sa petite statue de Marie, et lui faisait prononcer ces autres mots du contrat : Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite, tous les jours de ma vie. On entonnait ensuite le *Credo* et quand le chant était fini, le missionnaire adressait au diacre quelques questions. Il lui demandait, par exemple, quelle était la seule Eglise véritable; s'il suffisait, pour être sauvé, de faire une profession extérieure de la religion catholique ; puis, quelle était la règle que tout chrétien devait nécessairement observer pour faire son salut. A cette dernière question, le diacre répondait, en montrant le livre de l'Evangile : Voilà, disait-il, la règle de tous les chrétiens. Quiconque n'en observera pas tous les préceptes, avec ceux de l'Eglise, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. Il portait ensuite le saint livre au missionnaire, qui le recevait à genoux, et le tenant sur sa poitrine, adressait au peuple quelques dernières paroles, mais si touchantes, que chacun se retirait les larmes aux yeux, avec la résolution sincère de mener, à l'avenir, une vie plus chrétienne.

Cérémonie du pardon « Voici comment elle se fait ordinairement, dit le P. Mach. On annonce la veille une cérémonie extraordinaire. Le sujet du sermon est le pardon des ennemis, ou bien la charité, le scandale, ou encore les abus et les vices qui règnent dans le pays, parmi les différentes classes, les divers âges, parmi les hommes et les femmes ; et quand l'auditoire se trouve consterné, appréhendant en quelque sorte que Dieu n'envoie le feu du ciel pour réduire en cendres ces peuples prévaricateurs, comme il le fit pour Sodome et Gomorrhe, le missionnaire s'écrie : Ne craignez pas, une parole d'extrême consolation a été prononcée par Jésus-Christ ; un gage de paix et de salut s'est échappé de ses lèvres : *Dimittite et dimittemini* (Saint Luc VI, 37....) Comment, Seigneur ! pour un si léger sacrifice vous promettez de nous pardonner de si nombreux et de si énormes péchés ! Quelle comparaison est donc possible, entre les graves injures que nous avons faites et le tort que peut nous avoir fait le prochain ?.... On prépare ainsi, petit à petit, les âmes au pardon, et quand tout est disposé, on s'arrête. Le clergé se présente

alors avec des cierges à la main, et le prêtre le plus digne fait les fonctions de célébrant. On tire le Saint-Sacrement du tabernacle, on le place dans l'ostensoir, et, après l'avoir encensé et avoir chanté les prières accoutumées pour l'exposition, d'un ton triste et touchant, le célébrant prend en main le Saint-Sacrement et se tourne vers le peuple. C'est alors que le missionnaire reprend les mouvements pathétiques que nous avons indiqués et il s'écrie : Puisque je puis obtenir si facilement le pardon, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé et je les supplie de me pardonner, etc... Me pardonnez-vous, mes frères? Ayant obtenu le pardon de ses auditeurs, il suspend le sermon et laisse la parole au curé qui du fond du sanctuaire demande pardon à ses paroissiens ; ceux-ci le lui accordent et éclatent en sanglots... Alors le prédicateur continue, demandant aux parents, aux maris, aux femmes, etc... de pardonner à leurs fils, à leurs femmes, à leurs maris, et il dit à tous ceux qui auraient offensé leur prochain d'en faire autant et on termine par la bénédiction et la reposition du Saint-Sacremect. »

277. **Bénédiction d'un souvenir de mission.** — Dans beaucoup de paroisses, on tient à honneur de perpétuer la mémoire des missions par un monument public. Ce sentiment est louable, et le missionnaire fera bien de l'exciter encore. à moins toutefois que le pasteur de la paroisse ne soit pas de cet avis. S'il y avait lieu de craindre que la demande des fonds nécessaires pour l'érection d'un souvenir de mission n'amenât des mécontentements, le missionnaire se garderait bien de lancer cette idée dans le public; après tout, un souvenir extérieur de mission n'est pas nécessaire; et souvent il suffira de suggérer la pensée de replacer les croix de bois qui existaient autrefois dans tous les villages et qui sont tombées de vétusté, ou de réparer et de changer celles qui ne sont pas en bon état.

Voilà qui n'exige aucune dépense, qui fait plaisir au peuple, et qui atteint efficacement le but des souvenirs de mission. Afin d'exciter chaque hameau à avoir sa croix, on peut ou lui promettre qu'un des missionnaires ira la bénir, ou inviter les jeunes personnes à la parer, les jeunes gens ou les hommes à la porter triomphalement, le jour de la clôture, et les missionnaires la béniront à l'église, ou sur la place publique.

278. Si le souvenir de mission, croix ou statue du Sacré-Cœur, de Notre-Dame, de saint Joseph, était prêt durant la mission, on en ferait la bénédiction à la fin des exercices, d'une manière aussi solennelle que possible ; et ensuite on le porterait en procession sur un char élégamment paré (1). Le sermon de clôture devrait se faire avant la bénédiction, ce nous semble, ou du moins avant la procession ; car cette cérémonie peut lasser les fidèles et les rendre incapables ensuite d'écouter avec fruit la parole de Dieu, qui est toujours ce qu'il y a de plus nécessaire dans les missions. Le sermon pourra être celui que l'on donne d'ordinaire à la fin des missions ; voir n° 270 : mais avec un mot de félicitation à la paroisse, pour les sacrifices qu'elle s'est imposés ; et si le monument érigé par elle, était convenable, on pourrait avec fruit rappeler l'histoire de Josué, qui fit élever, sur les bords du Jourdain, un monument de pierre, après que les Israélites eurent passé ce fleuve à pieds secs, et qui leur dit : Si vos fils vous demandent un jour : *Quid sibi volunt lapides isti?* vous leur répondrez ; Dieu a fait pour nous des miracles en ce jour : il a arrêté le cours du fleuve de nos iniquités, il nous a introduits dans la terre promise de sa grâce. Jos. IV, 5.

On fait suivre le sermon de la bénédiction apostolique, et, par quelques paroles fortes et senties, on prépare les fidèles à la bénédiction du souvenir de mission, leur recommandant de se rappeler toujours, en le voyant, les résolutions prises. Les vêpres qu'on a interrompues, par le sermon, après le premier ou le second psaume, se continuent pendant le défilé. Au retour dans l'église, le missionnaire fait ses adieux à la population. Dans ce cas, ils sont mieux placés là qu'à la fin du sermon. Voir n. 1314 et la note du n. 1245.

(1) Si on portait en triomphe une statue de la Sainte Vierge, on pourrait rappeler le fait historique suivant. En 1143, l'empereur grec Jean Commène, ayant remporté une grande victoire sur les Perses, au lieu de monter sur le char de triomphe, y fit porter une statue de la Vierge, à laquelle il attribuait le succès de ses armes ; lui-même marchait à pieds, tenant une croix à la main.

CHAPITRE V

DES RÉUNIONS SPÉCIALES POUR LES HOMMES, POUR LES MÈRES DE FAMILLE ET POUR LES JEUNES PERSONNES.

ARTICLE I. — *Des réunions d'hommes.*

279. *Leur importance.* Les missions sans réunions spéciales pour les hommes, ne peuvent produire pour eux qu'un bien fort médiocre, surtout dans les populations indifférentes. Dans ces dernières, en effet, les hommes manqueront la plupart des instructions, ou n'y viendront pas du tout, s'il n'en est point qui soient spéciales pour eux. Sans les instructions, ils seront peu capables de se réconcilier sérieusement avec Dieu, si tant est qu'ils y songent. Et qui ne le voit? Si les hommes restent éloignés de la mission, ou n'y prennent part que d'une manière peu rassurante, le bien le plus nécessaire est omis. Les pécheurs ne se convertissent point et s'en vont à la mort avec le fardeau de leurs iniquités, qui les précipitera en enfer. Du reste, quelle garantie a-t-on de la persévérance des femmes, si les hommes ne rompent pas, au moins pour quelque temps, la chaîne de leurs mauvaises habitudes?

Si on y regarde de près, le ministère du prêtre ne s'exerce presque aujourd'hui, en France du moins, qu'à l'égard des femmes et des enfants. N'est-ce pas là ce qui jette une sorte de discrédit sur la religion elle-même, et donne, en quelque manière, raison à ceux qui disent qu'elle n'est bonne que pour les femmes et les enfants? A notre grande confusion, nous avons entendu des prêtres étrangers, de mérite, dire que les malheurs politiques en France venaient de ce que le clergé français avait négligé de s'occuper des hommes. Quand le prêtre se décharge des hommes, le démon s'en charge, et il est loin de trouver qu'il n'y ait rien à faire avec eux.

C'est donc une grande œuvre pour le missionnaire que de donner à tous l'exemple du zèle pour la sanctification des hommes et de prouver que les soins, dont on les entoure, ne sont pas stériles. Et, disons-le, il est facile de faire cette preuve, si peu qu'on y prenne peine. Ceux qui en ont fait l'expérience s'en sont vite convaincus. Si l'on redoute de ménager ces réunions aux hommes, c'est parce qu'on s'imagine qu'il est trop difficile de se former avec eux seuls un auditoire suffisant, ou parce qu'on n'a pas de sujets à leur présenter qui puissent les intéresser et les instruire. Or, on a vu souvent, dans les missions, les réunions d'hommes amener plus d'auditeurs que l'on en aurait eu si toute la population avait été admise aux exercices. Il est bien vrai toutefois qu'il faut avoir grand soin de préparer ces réunions, afin que, dès la première, les hommes s'y trouvent nombreux. Un premier exercice manqué amène la désertion de ceux qui le suivront.

280. *Manière de les préparer.* Mais il est facile d'éviter cet écueil en ayant soin de ne réunir les hommes que lorsque la population est déjà emportée par le mouvement de la mission, lorsque déjà un certain nombre d'hommes viennent aux exercices. Quand la mission dure quinze jours, il faut invariablement placer une réunion d'hommes à la messe du dimanche qui suit l'ouverture. On ne manque pas de l'annoncer le samedi matin et le samedi soir. Il n'est pas nécessaire, ni à propos de le faire plus tôt, ni de dire aux hommes d'avance qu'on leur fera plusieurs instructions particulières; ils les attendraient et ne viendraient pas aux autres. Il faut leur faire connaître leurs réunions spéciales une à une, sans qu'ils soupçonnent qu'ils en auront d'autres.

Si la mission dure trois semaines, on peut également réunir les hommes à la messe, le premier dimanche dans la mission, mais au moins le second. Dans beaucoup de paroisses, on peut même convoquer une seconde fois les hommes, le soir du dimanche avant la clôture. A cette fin, à leur réunion du matin, on leur annonce une conférence pour le soir. Si quelque raison particulière faisait craindre un échec dans une population malveillante, ou tous les hommes iraient au cabaret le dimanche, on fixerait cette conférence au lundi soir. (Nous supposons que la mission se termine le dimanche; car si elle se clôturait dans la semaine il faudrait, au milieu de la semaine qui précède la clôture, convoquer plusieurs fois les hommes à l'exercice du soir.)

Il importe quand on parle aux femmes, au confessionnal ou en chaire, d'insister souvent sur la nécessité d'envoyer les hommes aux instructions. On demande en particulier ce service à celles qui sont à la tête des cafés et autres établissements semblables, avec un mot qui exprime la confiance qu'on a en leur esprit de foi et en leur zèle. Si un certain nombre d'hommes sont présents à ces avis donnés en public, on leur déclare que c'est surtout sur eux que l'on compte pour amener leurs connaissances. Les hommes sont du bois dont on fait les missionnaires, leur dit-on : et, entre vous, vous vous entendez toujours.

Quand la mission ne dure que huit ou dix jours, il est plus difficile de réunir les hommes. Nous avons vu néanmoins, dans une retraite de huit jours, les réunions d'hommes réussir tous les soirs à partir du premier jour, dans une population fort indifférente. Ces réunions avaient été préparées par l'annonce d'une conférence et par des visites faites aux hommes la veille de l'ouverture. Les femmes étaient convoquées le matin à la messe et à une heure de l'après-midi. A notre avis, une mission de huit jours est trop courte et ne peut à la rigueur convenir qu'à une paroisse peu populeuse et chrétienne, où les visites sont par conséquent possibles et efficaces. Dans une telle paroisse, on pourrait, en écrivant à M. le Curé, l'inviter à annoncer deux ouvertures de la mission, l'une pour les femmes, à une messe plus matinale, l'autre pour les hommes, et préparer ainsi un certain nombre de réunions d'hommes.

281. *Nombre de réunions.* Nous disons *un certain nombre*, car généralement aujourd'hui les hommes sont lents à se rendre à l'appel de la grâce ; et ils ont un assez long chemin à parcourir pour revenir à Dieu. Dans leur esprit, que de préjugés il faut dissiper ! que d'objections entendues, contre les vérités et les pratiques de la foi, qu'il faut résoudre ! Et pour toucher ces cœurs vraiment endurcis par les habitudes coupables, il est besoin de leur présenter plus d'une considération frappante. Un grand nombre d'hommes sont, du reste, dans une ignorance effrayante des vérités et des devoirs de la foi ; il est donc urgent de les leur rappeler.

Tout cela demande du temps, et évidemment un certain nombre d'instructions spéciales ; quelques-unes ne suffiraient pas ; elles n'amèneraient qu'un résultat très incomplet ; et en se contentant de celles qui s'adressent à toute la population indistinctement, on atteindrait à peine la moitié des hommes. Leur réserver, tous les soirs, la dernière semaine, dans les missions de deux à trois semaines, ce ne serait point trop assurément, pourvu qu'on invitât, jour par jour, les femmes à venir le matin et les hommes le soir, sans donner jamais à entendre qu'il en sera ainsi toute la semaine.

282. *Il est facile de parler aux hommes.* Il importe sans doute que le missionnaire, qui veut remplir efficacement ce ministère, ait préparé d'avance des instructions spéciales ; mais qu'il ne se laisse pas arrêter dans l'usage qu'il en fera par une timidité malencontreuse. Des sujets ordinaires, avec quelques mots à propos pour les hommes, en commençant, ou en finissant, pourraient presque suffire. Les hommes sont moins exigeants qu'on ne le pense. Une parole franche et loyale leur plaît, lors même qu'elle serait d'ailleurs imparfaite. Un éloge, un mot qui leur fasse sentir qu'on les aime, qu'on les préfère au reste de la population, qu'on est heureux de s'entretenir avec eux, suffit souvent pour les attirer. Mais jamais de paroles qui sentiraient l'injure, ou le mépris, surtout aux premières réunions.

S'ils sont indifférents, qu'on évite même de leur présenter les grandes vérités durant les premiers jours. Pour entreprendre la glose, ou l'explication des commandements de Dieu, qu'il ne faut jamais omettre avec les hommes, on attendra la seconde ou la troisième réunion ; et on condensera tellement cet examen, qu'on puisse le parcourir tout entier avant de donner les absolutions, en ne prolongeant pas cet exercice plus de 5 à 7 minutes, chaque soir. (Voir la manière d'annoncer ces réunions, nº 406.)

283. *Ordre à suivre dans les réunions d'hommes.* 1º Qu'on ait soin de prévoir les cantiques et de les apprendre d'avance, ou aux jeunes gens, ou à des hommes de bonne volonté, que l'on place devant la table de communion. Les hésitations ici seraient particulièrement funestes.

2° Il faut que les missionnaires soient tous à l'église, avant que les hommes arrivent ; qu'ils aient soin avec politesse et bienveillance de leur offrir des chaises, ou des bancs, d'inviter les premiers arrivés à se placer aussi haut que possible dans la nef. Si on craignait qu'elle ne se remplît pas, on placerait les petits garçons au sommet de la grande nef et on y ferait descendre les hommes qui seraient dans le chœur, afin que l'église parût être remplie. Il est important que les hommes se croient nombreux à ce premier exercice. On ne laisse occuper les tribunes et les basses nefs que lorsque la principale est garnie. On pourrait même quelquefois fermer les tribunes. On invite le clergé du lieu, en lui communiquant ce plan, à aider les missionnaires dans le placement. Rencontre-t-on quelque résistance, on ne s'en aigrit pas et on cède de bonne grâce.

3° Quand un certain nombre sont là, on peut déjà, si les chantres sont arrivés, chanter un cantique qui appelle ceux qui sont autour de l'église.

4° A la messe du dimanche, on continue le chant jusqu'à l'évangile ; à l'évangile, sermon ; *O salutaris* après l'élévation ; un cantique après la communion du prêtre. Avis, si on doit en donner, avant le dernier évangile. Si quelques femmes, n'ayant pas entendu la messe, se présentaient à la messe réservée aux hommes, on les placerait aux tribunes ou dans un coin de l'église ; le sermon aurait lieu après la messe, et l'on congédierait les femmes avant le sermon, aussitôt après la communion du prêtre. Le soir du dimanche, on chante quelques psaumes des vêpres, afin que les hommes apprennent à assister à cet office.

5° Dans la semaine, le soir, après l'exercice de chant qui se fait pendant l'entrée, on récite une ou deux dizaines de chapelet, puis la prière du soir, pour laquelle, si l'auditoire était complet, on pourrait se contenter du *Pater*, de l'*Ave* et du *Credo*, des *Commandements de Dieu et de l'Eglise* et des *Actes du chrétien*. Puis un cantique bien préparé ; les missionnaires se tiennent parmi les hommes avec le clergé du lieu, pour les exciter à redire le refrain. Après quelques couplets, la glose de sept minutes que l'on commence dès la deuxième ou troisième réunion. Chant de l'invocation au Saint-Esprit, conférence ou sermon ; au commencement toujours un mot d'éloge. Après le sermon, *Parce Domine*. Bénédiction du Saint-Sacrement. Puis une seule phrase d'encouragement à revenir le lendemain : car, ajoute-t-on, le sujet à traiter demain est très important.

6° Dans les avis qui précèdent ordinairement la conférence, ou le sermon, on rappelle fréquemment la prière, le zèle, les moyens de combattre les tentations et autres recommandations indiquées dans le chapitre des *Avis* nos 389, 412, 416. A la fin de la retraite et jusqu'au dernier soir, on déclare qu'il est encore temps de revenir à Dieu : les derniers venus seront les premiers dans l'affection du missionnaire.

7° On peut, pendant que la foule se retire, faire chanter aux enfants et aux jeunes gens de bonne volonté un cantique et même leur en apprendre un autre, en évitant de les lasser.

284. *Sujets à y traiter.* La première réunion, si elle a lieu le soir, serait une conférence sur la religion, voir n° 732 ; si elle a lieu à la messe du dimanche, quinze jours avant la clôture, on peut traiter le même sujet dans un sermon. Le missionnaire se pose lui-même les questions et y répond. Si cette première réunion a lieu à la messe, huit jours seulement avant la clôture, on traite le sujet, n° 1218. Conférence le dimanche soir, ou bien si on craint de ne point pouvoir les retirer du cabaret, le lundi soir. Les dimanches, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi soir, on traite les conférences dans l'ordre suivant : la religion, n° 732 ; catholique, n° 746 ; la foi, n° 762 ; les devoirs du chrétien, n° 802 ; la confession, n° 842 ; la manière de la faire, n° 861. Si le temps manque, on unit plusieurs conférences en une, en les abrégeant. Pour donner la conférence sur la confession, on choisit le moment où les hommes semblent disposés à venir se confesser en foule.

On peut entremêler les conférences du sermon, n° 1207. *Quæ est vita nostra ?* ou encore d'un sermon *sur la mort*, ou sur *l'enfer*, première partie, ou enfin d'un *Chemin de Croix* prêché. La veille du jour où l'on doit donner un sermon, on a bien soin de le laisser ignorer. Demain soir, réunion pour

les hommes seuls, dit-on : et on ne parle point de conférence ; mais, après chaque sermon, on annonce une conférence pour le lendemain. Il y a lieu, en effet, de craindre que certains hommes désertent la mission après un sermon, s'ils s'imaginent en devoir entendre un autre, le jour suivant. Quand on a promis une conférence, qu'on tienne parole scrupuleusement.

Un certain nombre de missionnaires, afin d'être tout entiers aux confessions, suppriment l'instruction, la veille de la communion générale des hommes. Cette pratique a évidemment sa raison d'être; mais une instruction courte nous semble bien plus salutaire, voir *Avis*, n° 461. C'est du reste un moyen de les faire prier ensemble, pour se préparer à la communion, et d'exercer les chants du lendemain. La parabole de l'enfant prodigue fournit une admirable matière à cette dernière instruction de la retraite des hommes, voir n° 1228. Du moins qu'on n'oublie pas, à cette dernière réunion, de presser les hommes de revenir à Dieu de la manière indiquée, n° 1234.

285. *De la confession des hommes.* On a grand soin à chaque réunion de presser les hommes, durant les premiers jours, d'amener aux instructions ceux qui n'y viendraient pas, et à la fin, de commencer leurs confessions et d'inviter leurs voisins, etc., à en faire autant. A cette fin, on dit, dès qu'on peut le faire avec vérité, qu'un certain nombre d'hommes ont déjà commencé, qu'on attend les autres. On indique les confesseurs. Ces derniers doivent le plus possible se mettre à la portée des hommes et choisir, pour les entendre, les lieux que les hommes préfèrent, ce qui varie avec les localités. Dans quelques-unes, c'est le confessionnal; mais à des heures où ils n'y rencontreront pas de femmes. On indique clairement ces heures. Le plus souvent, la sacristie et les tribunes vont à merveille aux hommes.

On se met à leur disposition, au moins dès le dimanche matin, qui précède la clôture ; on les invite à se présenter, leur faisant remarquer qu'on choisit ce jour parce qu'ils y sont plus libres. En commençant la confession des hommes de bonne heure, on s'assure des auditeurs et même des aides puissants pour le succès de la mission. Il est bon sans doute d'amener les hommes à se confesser le jour, et de leur réserver, pour commencer leurs confessions, des jours particuliers indiqués d'avance. La chose est encore possible, facile même dans certaines paroisses de foi ; mais dans beaucoup d'autres, on risquerait de les voir reculer devant le respect humain, si on ne les entendait pas durant la veillée, au moins les derniers jours de la mission.

C'est une fatigue, sans doute, mais *libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus.*

On peut du moins presser les hommes de se présenter le matin, après les premières messes, et le soir avant l'instruction, leur promettant qu'on ne les fera jamais attendre ; on tiendra fidèlement parole avec eux. Ils donnent une pauvre idée de leur zèle les missionnaires qui ne quittent pas volontiers la confession des femmes pour celles des hommes. On réussit à ne pas prolonger trop longtemps la veillée avant la communion générale des hommes, en les pressant tous la première fois qu'on les voit au saint tribunal, de revenir le jour, et en exhortant tous ceux qui sont sérieux de se présenter pour l'absolution l'avant-veille dans la journée, leur disant qu'on réserve le soir pour ceux qui sont en retard et le dernier jour pour les enfants, et en demandant en public aux pères et aux mères, aux maîtres de maison, aux chefs d'ateliers, le service d'envoyer durant le jour les enfants, les serviteurs, les ouvriers.

On peut encore, surtout en hiver, dans un grand nombre de paroisses, afin d'amener les hommes à se réconcilier durant le jour, les convoquer à une messe spéciale pour eux la veille de la communion, ou les inviter à venir ce même jour au service solennel pour les défunts. On achève par là, après la messe, la confession d'un certain nombre d'entre eux. Il importe d'accueillir avec beaucoup de tendresse les premiers hommes qui se présentent à confesse. Ils font ensuite la réputation du missionnaire. Leur parler de leur famille est un moyen sûr de trouver le chemin de leur cœur. Ce n'est pas avec eux qu'on doit être minutieux dans l'examen ; il faut les aider pourtant beaucoup, car un grand nombre ont tout oublié.

Si on en rencontrait qui ne fussent pas tout d'abord dans les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution, on éviterait de leur donner à entendre qu'on sera obligé de la leur refuser. Qui sait si à la fin ils ne seront pas convertis ? Un refus, en les aigrissant, en ferait des ennemis de la mission. On leur indiquerait donc quelques prières à réciter, on les exhorterait avec tendresse à bien assister aux exercices et à revenir la veille de la communion générale. On demande à chaque homme dont on entend la confession, s'il n'en connaît point d'autres qui ne viennent pas aux instructions ; on le presse d'amener les indifférents, d'abord aux sermons, puis à confesse. Rien n'est meilleur que de dire à ceux qui ont passé plusieurs années loin de Dieu, de décider à venir faire leur mission autant d'hommes qu'ils étaient restés d'années sans remplir leurs devoirs religieux. On trouvera au n° 301 le plan d'une retraite de huit jours pour les hommes.

Article II. — *De la réunion des mères et de celle des jeunes personnes.*

286. Ces réunions nous semblent si importantes qu'on ne devrait jamais les omettre. Les femmes sont les plus assidues aux instructions ; par suite, elles se confessent mieux ; et, sincèrement converties et éclairées sur leurs devoirs, elles peuvent avoir sur leur famille et sur le reste de la population une influence salutaire. Ordinairement ces réunions doivent avoir lieu avant l'absolution (1), car les instructions qu'on y donne sont capables de réveiller des doutes ; et il importe qu'à la fin des missions les âmes soient en paix. C'est le dimanche matin, après la messe, que l'on est le plus sûr d'avoir les femmes en grand nombre : aux vêpres, plusieurs manqueront, tandis que toutes les jeunes personnes seront présentes.

Le dimanche donc qui suit l'ouverture, à l'évangile de la messe, on rappelle brièvement les dispositions nécessaires pour faire une bonne confession ; on fait l'examen de conscience sur le sixième et le neuvième commandements de Dieu, et on annonce qu'après la messe les jeunes personnes pourront se retirer, pour revenir toutes sans exception aux vêpres ; car après les vêpres aura lieu une instruction spéciale pour elles. Que personne ne la manque. Toutes les femmes, ajoute-t-on, toutes sans exception, resteront après la messe, pour entendre une instruction sur leurs devoirs.

A la fin de la messe, on chante un cantique ; les jeunes personnes quittent l'église, ou y demeurent, et on donne aux femmes l'instruction n° 1481. S'il était impossible de réunir les femmes et les jeunes personnes avant l'absolution, on se contenterait de leur donner les avis marqués n° 429, aussitôt après leur communion générale ; et on réunirait les jeunes personnes, dans l'après-midi de la communion générale, pour leur donner l'instruction n° 1491 (2.)

CHAPITRE VI

ORDRE DES EXERCICES D'UNE MISSION

287. Nous avons parlé de l'ouverture, nous n'y revenons point. Mais nous devons indiquer clairement dans quel ordre il faut disposer les exercices dont nous venons de parler et la manière dont on y procède. Dans les missions de quinze jours au plus, il n'y a ordinairement que deux exercices par jour. Toutefois, dans les trois ou quatre premiers jours, on n'omet point le catéchisme, auquel on invite tous les petits enfants. Le catéchisme du dimanche de l'ouverture se fait avant les vêpres ; et les jours suivants, aussitôt après la messe de mission, ou même à onze heures, ou enfin vers une heure de l'après-midi. Il faut pour en déterminer l'heure tenir compte du temps, de l'éloignement des hameaux, des heures de classe des écoles.

Durant une longue mission, dans une localité importante, dans une ville

(1) Voir la manière de les annoncer, n° [illegible].
(2) Le prêtre trouvera des matériaux abondants pour les instructions à donner aux mères chrétiennes et aux jeunes personnes dans les deux volumes que nous avons publiés sous ces titres : *La mère selon le cœur de Dieu*, [illegible] édition, 1 fr. 25 et *La jeune fille à l'école des saints*, 9e édition, 1 fr. 25. *S'adresser à la Salette par Corps (Isère).*

surtout, on peut utilement faire succéder au catéchisme des petits enfants, une instruction pour les élèves des écoles, qui ont fait leur première communion, et les préparer ainsi à leur communion générale. Le dimanche, on peut facilement multiplier les exercices ; mais le dimanche de l'ouverture, dans une paroisse indifférente, il n'est guère possible d'avoir d'autres exercices que le sermon d'ouverture à la messe principale, le catéchisme avant les vêpres, et le sermon après les vêpres considérablement abrégées. Il importe de ne pas lasser les populations dès le commencement.

Si la mission n'était que de huit jours, on pourrait avec grand fruit, dans une population chrétienne, en faire l'ouverture pour les femmes à une messe plus matinale, et pour les hommes, un peu plus tard, à une messe à laquelle ils assisteraient seuls. (Voir ce qui a été dit nº 280.) Le dimanche, dans le cours de la mission, il est possible de faire deux et même quatre réunions par jour : deux pour les femmes : l'une à la messe, vers six ou huit heures, selon la saison ; l'autre, le soir à deux heures, et deux pour les hommes, l'une, le matin, de dix à onze heures, et l'autre à la chute du jour. Que le missionnaire ne se prive pas de ce moyen d'avoir ainsi devant lui toute la paroisse, dans le même jour, et de lui rappeler d'importantes vérités.

Quand la mission est très courte, de huit ou dix jours, par exemple, on pourrait, si les missionnaires et les confesseurs étaient en nombre suffisant, faire trois exercices par jour : deux pour les femmes, le premier à la messe, le second dans l'après-midi ; et le troisième pour les hommes seuls, vers le soir. Les missionnaires de Belgique ont trois exercices par jour dans les missions de douze jours. Saint Vincent de Paul voulait aussi trois exercices par jour, ainsi que saint François de Sales. Saint Liguori, dans ses missions, donnait plus de trois exercices par jour. Toutefois, sauf les exceptions que nous venons de mentionner, dans les missions suffisamment longues, deux exercices semblent suffire : l'un, le matin après la messe ; l'autre, le soir. (Voir *Avis*, nº 376 et suivants.)

288. *Exercices du matin.* — On récite dès que les fidèles arrivent en certain nombre, la prière du matin, telle qu'on la trouve dans le catéchisme du diocèse où l'on donne la mission. Il est salutaire qu'un des missionnaires, ou des ecclésiastiques du lieu, fasse lui-même cette récitation. Pendant ce temps, le prêtre commence la messe basse ; on persuade au clergé de ne pas chanter la messe de la mission, ou bien un des missionnaires dit lui-même la messe basse, afin que les prêtres du lieu puissent chanter leur messe, avant ou après celle de la mission. Après la prière, la méditation. (Voir nº 220.)

Si la méditation ne se fait qu'après la messe, chant d'un cantique ; après l'élévation, *O salutaris ;* après la communion du prêtre, encore un cantique ; puis glose de cinq à six minutes, avis, méditation ou sermon. Le tout, d'après saint Léonard, ne doit pas durer plus de cinq quarts d'heure ; mais il est mieux encore que tout soit fait en une heure. Les divers manuels des missionnaires conseillent d'expliquer aux fidèles, pendant la messe, la nature, les fins du sacrifice, la manière d'y assister avec fruit. C'est surtout le dimanche que cette pratique nous semble très utile, soit pour les femmes, soit pour les hommes ; et il serait facile à celui des missionnaires qui ne doit pas prêcher à la messe de donner aux fidèles cette explication. N'est-ce pas parce que les chrétiens de nos jours ne savent rien de nos saints mystères qu'ils s'en éloignent si facilement ? (Voir le sermon sur la *messe*, nº 1461.)

289. Nous l'avons dit déjà, les messes du dimanche dans les missions ne sont pas ordinairement chantées, sauf le jour de la clôture, si on y célèbre une grande fête. Dans ce cas, la messe solennelle se chante, une heure ou deux après celle de la communion générale des hommes. On peut donc aux messes des dimanches, dans le cours de la mission, procéder comme dans les messes de la semaine, soit pour la prière du matin, soit pour les cantiques, les gloses, les avis, le sermon ; toutefois, il est meilleur le dimanche, si l'heure ordinaire de la messe est devancée, de donner les avis à la fin de la messe et de faire le sermon à l'évangile, ou même avant l'évangile. Le dimanche, en effet, la messe est d'obligation, il faut donc que les fidèles l'entendent plutôt que le sermon. En d'autres jours, ils peuvent venir à l'église pendant la messe, et avoir l'instruction à la fin.

Le dimanche, il est bon de traiter les sujets les plus importants, ou les devoirs les plus nécessaires ; on a, en effet, au moyen des exercices spéciaux pour les hommes et pour les femmes, toute la paroisse autour de la chaire ; c'est donc le cas de l'instruire sérieusement et de répéter ce que l'on veut que tout le monde apprenne ; les obligations des mères de famille, par exemple, les devoirs des jeunes personnes, la glose sur le sixième commandement qui est la plus nécessaire de toutes, et que l'on peut répéter le premier dimanche après l'ouverture à la messe et aux vêpres des femmes.

L'exercice du matin, le dimanche comme les autres jours, se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement et par une prière, par exemple trois *Ave Maria*, avec les invocations ordinaires au Sacré-Cœur, à la Sainte-Vierge, à saint Joseph, aux anges gardiens, aux saints patrons et par le chant d'un cantique pendant que les fidèles se retirent (1). On a eu soin, la veille, de prier les chanteuses, quelques chantres et les enfants d'assister à l'exercice du matin, afin d'y former un chœur convenable.

290.— *Exercice du soir.* — *(a)* Si on faisait une instruction dans l'après-midi pour les femmes, on commencerait par la récitation du chapelet, puis chant d'un cantique, glose très courte, avis et instruction. Le tout se termine comme l'exercice du matin et ne dure pas plus d'une heure. *(b)* Mais l'exercice principal est toujours celui qui a lieu à la fin de la journée. Saint Liguori prouve longuement qu'il ne faut pas le placer trop tôt, sous prétexte que des désordres peuvent avoir lieu quand les fidèles se retirent la nuit ; car, en le plaçant de bonne heure, on en exclut les travailleurs, les ouvriers qui en ont le plus pressant besoin.

Ce n'est guère que dans les pays de montagnes et en hiver qu'on peut le faire de meilleure heure, afin que les fidèles, qui ont à parcourir une route périlleuse, puissent être de retour chez eux avant la nuit. Encore est-il plus sage de leur recommander de se pourvoir d'une lanterne que de devancer l'exercice. Ceux-là mêmes qui ont peu de chose à faire s'occupent durant le jour, et trouvent dans leurs occupations un prétexte pour ne pas aller à la mission. Ajoutons que beaucoup d'hommes aujourd'hui, à l'instar de Nicodème ne vont à Jésus qu'à la faveur de la nuit.

291. — *Ordre de l'exercice du soir.* — Chapelet, dont l'un des missionnaires explique chaque mystère très brièvement (voir n° 206) ; cantique ; trois ou quatre couplets seulement et moins si les fidèles sont réunis ; glose très courte s'il y a conférence, et de dix minutes s'il y a sermon. Sermon d'une demi-heure, au commencement de la mission. Quand la population a pris goût aux exercices, on peut faire durer le sermon quelques minutes de plus. On supporte facilement une conférence de trois quarts d'heure. Qu'on soit toutefois très court, quand la mission se donne lorsque les jours sont longs, et consacrés aux travaux.

Après le sermon, acte de contrition, prière à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. *Parce*, trois fois répété. Bénédiction du Saint-Sacrement. Puis un seul mot de compliment et d'encouragement ; un autre pour dire l'importance, mais non le sujet du sermon du lendemain ; chant d'un cantique, pendant que la foule se retire. Saint Léonard ne veut pas que l'exercice du soir dépasse sept quarts d'heure, et il a raison. Ce serait même compromettre une mission, dans beaucoup de paroisses, que d'y faire durer sept quarts d'heure les exercices des premiers jours. Nous avons dit déjà l'ordre des exercices dans les réunions d'hommes (voir n° 283), et dans d'autres circonstances particulières.

CHAPITRE VII

PLANS DE MISSIONS

292. On le conçoit sans peine, ces plans doivent varier avec la durée des exercices et avec l'esprit des populations.

293. Nous allons donc les tracer, en tenant compte de l'une et de l'autre. Les missions de quatre semaines nous semblent suffire, même dans les pa-

(1) Si l'on n'a pas le pouvoir de donner à tous les exercices la bénédiction du Saint-Sacrement, c'est une raison de plus de les terminer par une prière.

roisses les plus importantes. Mgr Doney, comme nous l'avons dit, demandait néanmoins qu'elles durassent un mois. Saint Léonard voulait qu'on ne fît pas de missions à moins de quinze jours, et qu'on ne les prolongeât pas au delà d'un mois. Dans une paroisse où la foi est vive, et où l'on accourt dès le commencement autour de la chaire et du saint tribunal, on peut faire de grands fruits dans les âmes, en quinze jours; et même, si la paroisse n'est que de deux à trois cents âmes, en douze jours, pourvu que les confesseurs soient assez nombreux pour entendre à l'aise toute la population; mais là où l'on doit consacrer une semaine à se former un auditoire, trois semaines sont nécessaires pour instruire sérieusement et ébranler une paroisse.

294. Dans les plans suivants, on trouvera la marche à suivre dans les missions de quatre semaines, de trois semaines, de deux semaines et de douze jours. Les numéros renvoient exactement aux avis à donner, aux sermons à traiter chaque jour. Nous indiquons de plus quand doit commencer et se terminer la glose, et où se peuvent placer avec fruit les cérémonies et les réunions spéciales. Le missionnaire, qui veut donc entreprendre une mission, n'a qu'à avoir sous les yeux le plan qui convient à la durée de sa mission, et il y trouvera tout ce qui est nécessaire pour la diriger. Il aura soin toutefois de chercher le sujet indiqué dans le plan, afin de pouvoir plus facilement en étudier toutes les faces. Il trouvera d'ailleurs dans ce livre, à l'aide de la table générale, une foule de sujets qui serviront pour les instructions du matin surtout, et qui ne sont pas indiqués dans les plans suivants.

295. Nous ne parlons pas des stations de Carême. Un certain nombre de missionnaires ne les acceptent point, les trouvant moins fructueuses que les missions, voir nº 8. Toutefois, des hommes de talent et de zèle ont trouvé le moyen de faire un grand bien dans ces stations. Ils les ont converties en retraites successives, pour les petits enfants, pour les enfants des deux sexes qui ont fait leur première communion, pour les domestiques ou les jeunes personnes, pour les femmes et enfin pour les hommes. Par là les stations deviennent de vraies missions et opèrent d'heureux fruits de salut. Même dans ces sortes de retraites, peut-être trouvera-t-on quelque utilité à consulter cet ouvrage. (Voir plus loin les plants de retraite, nº 344 et suivants.)

Plan d'une mission de quatre semaines

N. B. Qu'avant tout, le prédicateur qui doit donner les avis, se pénètre bien de tout ce qui a été dit au chapitre II, nº 189 et suivants.

296. PREMIÈRE SEMAINE. — Elle est consacrée presque entière aux enfants; on peut leur faire le catéchisme pendant quatre jours et le cinquième est consacré à la cérémonie de la bénédiction des petits enfants. Si l'on devait préparer une première communion, on donnerait aux enfants qui en feraient partie deux instructions particulières, ou au moins une dans la journée, à onze heures ou dans l'après-midi. Faire des visites à domicile avant ou après la confession des enfants, surtout si la population est indifférente. Cette première semaine a pour but d'attirer un nombreux auditoire autour de la chaire; dans ce but, neuvaine à la Sainte Vierge, sermons plus courts afin de ne pas lasser. (Voir ordre des exercices, nº 287.)

297. DIMANCHE. Sermon: *matin.*— Mission, n. 902; avis, 376 à 386.— *Soir:* avis, 385 à 389. *Zèle*, n. 951.

LUNDI: *matin.* — Méditation pendant la messe sur le *zèle*, 951; avis: choisir les plus importants de 383 à 389; instruction: *Prières pour la mission*, v. 1894 *et diverses pratiques par lesquelles les âmes pieuses attireront la bénédiction du Ciel sur la mission, méditation, messes entendues, chemin de la croix, visites au Saint-Sacrement, à la Sainte Vierge, indulgences pour les âmes du purgatoire.* (Voir ces mots à la table, afin d'avoir quelques détails à donner sur chacun d'eux.) Dans la journée, confession des petits enfants. — *Soir:* avis, 389; conférence sur *la parole de Dieu*, 784.

MARDI: *matin.*— Méditation sur le même sujet, 784; avis n., 382, 388, 389, instruction sur l'*examen de conscience*, n. 802. — *Soir:* avis, 387, 388, 389; sermon sur le *salut*, 918. Avant le sermon, on commence la glose sur les commandements de Dieu (voir n. 214, 480), qui devra être terminée à la fin

de la deuxième semaine. On ne la commencerait que le samedi dans une paroisse indifférente ; qu'elle ne dure pas plus de sept minutes, les jours où il y a conférence.

MERCREDI : *matin.* — Méditation sur le sujet du soir, 918 ; avis, 387 à 390 ; instruction : *Qualités de la confession*, 883. — *Soir :* avis, les mêmes que le matin, ou si l'on a vu tous les enfants, on donne les n. 390 à 395 ; instruction : *Le ciel*, n. 1177.

JEUDI : *matin.* — Fête des enfants. On fait répéter brièvement aux enfants les principaux mystères en présence des mères, afin d'avoir l'occasion de les instruire, voir les n. 246, 247 ; avis, n. 390, 394, 399. Si la fête des enfants n'a pas lieu, méditation sur le *ciel*, 1177 ; instruction sur *la manière de combattre les tentations*, n. 416 et suivants. — *Soir :* avis, les mêmes que le matin. Annoncer le chemin de la croix prêché, et le faire apprécier, 267. Sermon : *Péché, offense de Dieu*, n. 960.

VENDREDI. *matin.* — Méditation, même sujet, n. 960 ; avis, 394, 402 ; instruction : *Sacré-Cœur*, n. 2156. *Soir :* avis, 394 et suivants, et surtout 402 ; annonce des messes du dimanche ; *chemin de la croix*, 1296.

SAMEDI : *matin.* — Annonce de la consécration à la Sainte Vierge, des messes et des instructions du dimanche, de celle qu'on adressera aux jeunes personnes surtout. *Bénédiction des enfants*, si elle n'a pas eu lieu, ou bien méditation, avis, etc., comme au jeudi précédent. — *Soir :* dans une paroisse indifférente, commencement très court de la glose ; annonce des messes et des instructions du dimanche. Si la bénédiction des enfants a eu lieu, avis comme au jeudi précédent et de plus 403, 250 ; consécration à la Sainte Vierge ; sermon, 1368 : consécration, 252. Après la consécration, avis, 404, 405. Si la consécration était renvoyée à la semaine suivante, instruction sur *la prière*, n. 1333.

298. DEUXIÈME SEMAINE. DIMANCHE : *matin.* — Avis à toutes les messes. Annonce de la communion générale prochaine des jeunes personnes. Pour les y disposer, réunion pour elles après les vêpres, 394 à 402, 415, 416 ; sermon à la messe : messe, 1461, ou sanctification du dimanche, 815. Aux vêpres que l'on abrège, avis, n. 394 à 402, 415 ; instruction sur *la confession générale*, n. 1071. Après les vêpres, *réunion des jeunes personnes*, n. 286, 1491 ; avant le sermon, leur rappeler brièvement les principaux mystères.

LUNDI. *matin.* — Méditation sur *la confession générale*, 1071 ; avis, revenir à 394 à 399, 415, et surtout 402, si la consécration n'avait pas été faite encore ; instruction : *Péché véniel*, n. 1016. *Soir :* avis, les mêmes : instruction : *Péché, châtiments temporels*, n. 981.

MARDI : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 981 ; avis, 402, si besoin est, sinon répétition de ceux qui ont été donnés déjà, 389 ; instruction : *Contrition*, 865. *Soir :* avis, les mêmes : sermon sur *la mort*, 1078, ou fin de la neuvaine et consécration à la Sainte Vierge, comme au samedi précédent. Répéter souvent que toutes les confessions des femmes doivent être commencées avant la fin de la semaine, qu'on leur indiquera bientôt le jour de réconciliation, sans le fixer encore.

MERCREDI, mêmes avis sous diverses formes : *matin.* — Méditation sur la *Sainte Vierge*, n. 1368 et suivants ; instruction sur l'*Ave Maria*, n. 608. *Soir :* instruction sur *la mort*, 1100, ou le *jugement particulier*, 1118, ou conférences sur *les occasions*, 1021, si le mouvement se ralentissait.

JEUDI, même avis : *matin.* — Méditation sur le sujet du soir ; instruction : *Sensualité*, n. 1050. *Soir :* conférence sur *les occasions*, 1021, ou sermon sur *la mort*, 1100.

VENDREDI, mêmes avis : *matin.* — Méditation, même sujet ; instruction sur *la messe*, 1461. *Soir :* chemin de la croix, 1296.

SAMEDI : *matin :* avis, 406 ; — Méditation sur l'*agonie de Notre-Seigneur*, 1270 ; sermon, n. 2061. *Soir :* avis, 406, instruction sur l'*enfer*, 1146. Pour le plus tard, ce soir-là se terminera la glose sur les commandements et commencera l'explication des sacrements, et ensuite du *Credo*, voir 214.

299. TROISIÈME SEMAINE. — On peut, dès le commencement de cette semaine, entendre la confession des hommes, après le sermon du soir, si les

les jours sont courts ; c'est un moyen de préparer pour eux une retraite fructueuse. Aux premières messes, avis, 408.

DIMANCHE. *Messe des femmes*, avis, 409, 415. Annonce de la réunion d'une congrégation après les vêpres, s'il y a lieu, et de la communion générale des jeunes personnes le mercredi suivant, et des femmes le dimanche... se confesser deux fois, envoyer les hommes à la messe. Glose, n. 523. Après la messe sermon aux femmes, n. 1481. *Messe des hommes :* avis, 412 ; sermon : *Nécessité de la religion*, n. 732, conclusion : qu'ils suivent donc bien la mission. On les prie à la fin de garder les maisons durant les vêpres et d'y envoyer toutes les femmes. Vêpres abrégées : avis comme le matin, et 414, 415, 419, 421, 422 ; instruction sur *le sacrilège*, n. 1441, réunion de congrégation.

LUNDI : *matin*. Méditation sur *la contrition* à cause des jeunes personnes qu'on devra réconcilier ; avis, 414, 415, 419, 421, 422 : instruction sur *les conditions d'une bonne confession*, n. 861. *Soir*, mêmes avis ; annonce de la visite des malades, pour le mercredi ; *Passion de Notre-Seigneur*, n. 1269.

MARDI : *matin*. — Même sujet médité ; avis comme la veille et 422 ; instruction sur *le ferme propos*, n. 889. *Soir : Sanctification des actions*, 1474, ou *amende honorable*, 274, afin de réveiller l'élan, si c'est utile.

300. — MERCREDI : *matin*. Un ou plusieurs missionnaires se détachent au premier jour libre, vers la fin de la mission, pour visiter les malades et les infirmes. On a soin d'annoncer plusieurs fois cette visite, plusieurs jours à l'avance, et on prie les fidèles de faire connaître à M. le Curé tous ceux qui ne peuvent venir à l'église, et cela avant le jour de la visite ; après ce serait trop tard. Un des missionnaires restera au poste pendant que les autres rempliront ce ministère. Ceux-ci auront soin de terminer en une seule fois la confession des infirmes et de leur demander la permission de dire au pasteur s'ils veulent communier ou non.

Si, avant cette visite générale, un malade en danger demandait à voir un des missionnaires, celui-ci laisserait tout pour le visiter ; quand même ce malade aurait demandé un des prêtres de la localité, il serait bien qu'un des missionnaires le visitât, s'il était en danger de mort et si les occupations de la mission le permettaient (1). Que les missionnaires fassent comprendre à MM. les Ecclésiastiques et surtout aux curés cet enseignement de saint Liguori : *Non adest charitatis opus magis Deo acceptum quam ad sancte moriendum adjuvare. Nec id parochorum tantum munus est, sed omnium sacerdotum. De parochis tamen Ritualis Romanus præsertim loquens, ait præcipuam sui muneris partem esse ægrotantium curam habere. Quapropter vult ut parochus, ultro ægrotum invisere curet, idque non semel tantum, sed frequentius, si infirmum etiam spiritu ægrotare advertit.*

Il faut en effet agir à l'égard de ceux qui sont menacés de perdre l'esprit, avec le même dévouement, qu'à l'égard de ceux qui sont en danger de mort, pour ce qui est de l'absolution. *Moribundus sensibus destitutus*, ajoute le saint

(1) *(a)* Malgré la multitude des pénitents qui l'entouraient, et des œuvres qu'il avait entreprises, saint François-Régis laissait tout, quand il était demandé par les malades. Pour être plus tôt prêt à les secourir, la nuit il ne se déshabillait jamais.

(b) Saint Camille de Lellis, dévoré de zèle pour assister les malades, entreprit de faire ses études à l'âge de 32 ans, afin de devenir prêtre et de pouvoir ainsi leur être plus utile. Il était au Collège romain sur les mêmes bancs que de petits enfants qui lui disaient : *Tarde venisti*, et qui riaient de sa taille. Un professeur leur dit un jour : Oui, il est venu tard, mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Eglise de Dieu. Qui dira en effet, le nombre des malades auxquels il ouvrit les portes du Ciel, par lui-même ou par les membres de la congrégation qu'il fonda et qui s'occupaient à ce saint ministère avec tant de ferveur, qu'on vit quelquefois les anges eux-mêmes venir leur inspirer les paroles qu'ils adressaient aux mourants ? Camille était le plus empressé de tous au chevet des infirmes. Comme il avait toujours une plaie à la jambe, qui le faisait beaucoup souffrir, les malades lui disaient parfois : Père, reposez-vous, vous allez tomber. Mes enfants, répondait-il, je suis votre esclave, il faut bien que je fasse ce que je peux pour votre service. Toutefois, pour en venir à cet héroïsme, il avait compris qu'il fallait le puiser dans la croix de Notre-Seigneur, que sans cela, on n'aurait que des mercenaires. Aussi voulut-il que tous ses religieux portassent la croix sur eux. Dans les épreuves qu'il eut à soutenir, le divin crucifié le consola plusieurs fois miraculeusement, en détachant ses bras de la croix et en les portant amoureusement vers lui. Camille se démit de sa charge de supérieur général de sa congrégation afin d'être plus libre de donner ses soins aux malades. Sa dernière visite fut pour les hôpitaux de Rome, il voulut faire ses adieux aux malades en les soignant de ses mains mourantes. Voyant qu'il touchait à sa dernière heure, il disait avec transport : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus ;* et il expira en disant ces mots : *Mitis atque festivus Christi Jesu mihi aspectus appareat.*

Docteur, *recte potest absolvi saltem sub conditione (quod securius est.) Sic etiam potest et debet absolvi (semper sub conditione) homo catholicus, etiamsi in actuali peccato sensibus destituatur.* (Liguori liv. VI, nº 483). Avant que le malade perde connaissance, qu'on ait soin, comme le recommande encore saint Liguori, de convenir avec lui d'un signe qu'il fera pour demander l'absolution d'un péché convenu, ou lorsque le prêtre voudra la lui donner, comme serait d'ouvrir ou de fermer les yeux, de lever la main, ou d'incliner la tête ; mais s'il ne peut plus donner aucun signe de repentir, ni de son desir de recevoir l'absolution, on pourra la lui donner sous condition toutes les trois ou quatre heures, et plus souvent si le moribond était violemment tenté, ou sur le point de rendre le dernier soupir (Liguori, *Praxis*, ch. VIII, § v.) Les missionnaires laissent aux prêtres du lieu le soin de porter aux malades la communion.

Communion générale des jeunes personnes : avis, 424, 425, 426, 428 ; exhortation à la communion, nº 1435 ; après la messe, avis, 423. On les enrôle dans une congrégation, 324, 440. *Soir* : vêpres pour elles si les confessions en laissent le temps. On leur donne un règlement de vie, nº 1509 ; avis, 452. Si on ne devait pas les réunir après les vêpres, on leur donnerait ce règlement, 1491 à 1509, aussitôt après leur communion. — *Soir : réunion des mères de famille et des hommes*, avis : que les femmes aient soin de se réconcilier, nº 419 à 422 ; sermon sur *la mort*, donné par un autre prédicateur ou envisagé d'une autre manière que la première fois, nº 1100, ou conférence sur l'*Eglise*, nº 887.

Jeudi : *matin*.— Mêmes avis, et 416 ; méditation sur le même sujet, 1100 ; instruction sur *la manière d'entendre la messe*, nº 1472. — *Soir* : mêmes avis ; *jugement dernier*, nº 1134, ou rénovation des vœux, nº 276, 1236.

Vendredi : *matin*. — Mêmes sujets à méditer, mêmes avis ; instruction : *Contrition*, 865. — *Soir* : annonce des messes, comme au dimanche précédent : *Passion de Notre-Seigneur*, nº 1269, ou *Amour de Dieu*, nº 1512.

Samedi : *matin*. — Avis, annonce des messes, méditation sur *la passion*, 1269. Dans l'instruction, *on présente les divers motifs de contrition et de ferme propos : enfer mérité, ciel perdu, Passion de Notre-Seigneur, perfections de Dieu outragé, et après chaque motif, on produit les actes.* — *Soir : Consécration au Sacré-Cœur*, 274, si elle n'a pas été faite, ou *sanctification des actions ordinaires*, 1474.

301. QUATRIÈME SEMAINE. Dimanche. — *Communion générale des femmes* : avis, nºs 424 à 429 ; exhortation, nº 1431. Après la communion générale, avis, 429 et suivants : les enrôler dans une confrérie aussitôt, 324 et 449. *Messe des hommes* ; avis, 412, 455. *Hodie si vocem ejus audieritis*, etc., nº 1218. — *Vêpres des femmes* ; avis, 427, 452 à 457. Dans l'instruction, développer quelques points du règlement de vie pour les exciter à la persévérance, 1510, et renouveler quelques avis du matin. Quelques répétitons sur ces sujets ne vont pas mal, surtout si les mêmes choses ne sont pas redites par le même prédicateur, ou si le même les redisant sait les varier. On peut encore traiter avec grand fruit de la *frequentation des sacrements*, 1401. Après les vêpres, *réunion de la confrérie du Rosaire*, 324. Un des sermons sur *la dévotion à la Sainte Vierge*, nº 1382 et suivants avec quelques avis particuliers sur le bon exemple, la vigilance sur les enfants. — *Soir* : conférence aux hommes : *Quelle est la vraie religion*, nº 746. Avant la conférence, avis, 455, 458 ; commencement de la glose pour les hommes ; elle devra être terminée le jeudi soir. Relisez le chapitre de la réunion des hommes, nº 280 ; on leur consacre les instructions du soir durant toute la semaine, sans les en avertir d'avance.

Lundi : *matin*. — Messe pour les défunts, sermon, nºs 264, 1196 ; avis, 458, 459. — *Soir* : conférence aux hommes : *Nécessité de la foi*, nº 762 ; avis, inviter à la confession, donnant toujours à entendre qu'un bon nombre l'ont faite déjà, 458, 459.

Mardi : *matin*. — Méditation sur la foi, nº 762 ; instruction sur la *fréquentation des sacrements*, nº 1401, ou *la dévotion*, nº 1526. *Soir* : avis les mêmes, et nº 416 ; conférence : *Commandements*, nº 802.

Mercredi : *matin*. — Méditation sur *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1264 ;

avis, 458, ; instruction sur *saint Joseph*, n. 1920. *Soir :* avis, 458, 459, 416. *Quid est vita nostra*, 1207 ; *mort*, n. 1078, 1100.

Jeudi : *matin.* — Méditation sur *la chasteté*, 1598 ; instruction sur *l'amour de Dieu*, n. 1512, ou *l'oraison*, n. 1344. — *Soir :* avis, 457 et suiv., et 419 à 422 ; conférence : *Confession*, n. 842.

Vendredi : *matin.* — Méditation sur *la passion*, n. 1269 ; avis n. 460, 457, 419, 420, 428 ; instruction : *la charité envers le prochain*, n. 1633. — *Soir :* avis 457 et suiv. *Manière de se confesser*, 861, ou *enfer*, n. 1146.

Samedi : *matin.* — Messe pour les hommes seuls, avis, n. 460, 462 ; annonce de la bénédiction apostolique. Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, en présentant tous les motifs de ces actes, et enfin ferme propos. Si on ne réunit pas les hommes, méditation sur la *présence de Dieu*, n. 1684 ; avis, 460, 462 ; instruction sur *les pratiques de la dévotion à Marie*, n. 1385. — *Soir :* avis 460, 462, *enfant prodigue*, n. 1228.

302. Dimanche : *matin.* — Messe des hommes ; avis, 463, 475 ; exhortation à la communion générale, n. 1415 ; avis aux hommes, 462 ; scapulaires, 475. *Messes des femmes :* annonce de la clôture et de la bénédiction apostolique ; quelques mots sur la manière de sanctifier le dimanche, n. 815, ou si déjà ce sujet a été traité, des œuvres de charité,2444 et suivants, ou présence de Dieu, 1687. Après la messe, on réunit une congrégation, si on ne l'a fait déjà ; rien en effet de plus salutaire que de ranimer la ferveur des confréries durant une mission. (Voir n. 324.) — *Vêpres :* clôture, n. 270 ; avis, 477, 478. Sermons, n. 1534, 1539 ; adieux, n. 270 ; bénédiction apostolique, n. 272.

303. *Départ.* Les grands missionnaires acceptaient et désiraient même comme démonstration de foi à leur arrivée, une procession au son des cloches ; mais tous après la mission tenaient à s'effacer aussitôt que possible et sans bruit. Il faut partir le soir même de la clôture, ou, pour le plus tard, le lendemain matin. C'est le moyen de laisser une heureuse impression derrière soi et d'éviter de donner de l'ombrage au pasteur.

Plan d'une mission de trois semaines dans une paroisse indifférente.

N. B. — Voir ordre des exercices, nº 287, et surtout se pénétrer fortement de ce qui a été dit au chapitre II, nº 189 et suivants.

304. PREMIÈRE SEMAINE. Dimanche. — Ouverture, nº 903 ; avis, 376 à 389 ; petit catéchisme avant les vêpres, 635. On ne le continue que jusqu'au mercredi inclusivement. Aux vêpres, avis, 385 à 389 ; ouverture de la neuvaine, sermon, *salut*, 918, ou *zèle*, 951.

Lundi : *matin.* — Méditation sur le sujet de la veille ; avis, 385 à 389 ; instruction, prière pour la mission, comme ci-dessus au lundi de la première semaine, nº 297 ; faire des visites après ou avant la confession des enfants.— *Soir* : avis, 385 à 389 ; conférence sur *la parole de Dieu*, nº 784.

Mardi : *matin.* — Méditation sur le sujet de la veille au soir : avis, 387 à 390 ; instruction sur *l'examen de conscience*, 862. — *Soir :* avis : 387 à 390 ; *salut*, 918, ou *zèle*, 951. Ce dernier sujet sous forme de conférence. Si l'auditoire est satisfaisant, on commence la glose pendant cinq à sept minutes ; mais on peut la renvoyer au vendredi, si les âmes ne se réveillent pas encore de leur sommeil.

Mercredi : *matin.*— Méditation sur le sujet de la veille au soir ; avis, 389 à 396 ; instruction sur *la confession*, nº 883. *Soir :* avis, 389 à 396 ; instruction sur *le ciel*, nº 1177, ou mieux *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, nº 1247.

Jeudi : *matin.* — A la messe, fête des enfants, tout comme au premier jeudi du plan précédent. *Soir :* avis nºs 390, 393, 395, 398, 399. Instruction sur le péché, nº 989, ou conférence nº 887.

Vendredi : *matin.* — Méditation sur le même sujet ; avis, les mêmes ; instruction : manière de combattre les tentations, 416 et suivants. *Soir :* avis, 406 à 409. Chemin de croix prêché 1296.

Samedi : *matin.* — Méditation sur la passion, 1269 ; avis, 406 à 409 ; instruction sur le péché véniel, 1016. *Soir :* avis, 406 à 409 ; conférence sur la confession générale, 1071.

305. DEUXIÈME SEMAINE. DIMANCHE : *matin.* — Aux premières messes, annonce de l'ordre du jour et de la semaine. Si la chose est possible, messe pour les femmes, et les hommes seuls, nº 408; et dans ce cas, à la messe des femmes, *examen* sur le sixième précepte, principaux mystères, *conditions* d'une bonne confession résumées brièvement; avis, 394, 402, 409, 410, 413; réunion des jeunes personnes après les vêpres. On fixe au jeudi suivant leur communion générale dans une paroisse nombreuse. Après la messe on réunit les mères; instruction, 1481. Messe des hommes, avis, 412, 413, *nécessité de la religion*, 732. Si on risque de ne pas avoir les hommes en nombre suffisant, *la prière*, 1333 sera le sujet du sermon à la messe commune; avis, 399, 400, 402, 389, 394, 415. On presse les femmes de venir toutes aux vêpres; après la messe, on réunit les jeunes personnes, 286, 1491. Vêpres abrégées; avis, les mêmes et 414, ce qu'il *faut* faire pour une bonne confession, 589; après les vêpres, réunion des mères de familles, 1481, 286. *Soir:* point de réunion d'hommes; mais on leur a indiqué le matin les heures durant lesquelles on entendra leur confession, si on l'a jugé utile.

LUNDI : *matin.* — Méditation sur la confession générale, 1071; avis, 402, 394, 395; instruction sur l'orgueil, 1038. *Soir:* Clôture de la neuvaine, 389, 419, 422; consécration, comme à la fin du nº 297.

MARDI : *matin.* — Méditation sur le péché, 989; avis, 419, 420; instruction sur la sensualité, 1050. *Soir :* avis, 416 et fin de la glose sur les commandements, si la communion générale a lieu le jeudi; on peut la continuer ensuite sur d'autres sujets, 214; sermon : *mort*, 1078.

MERCREDI : *matin.*— Méditation sur la *contrition*, 865; avis, 420, 421, 422; instruction sur le *ferme propos*, 880, pour préparer les jeunes personnes à l'absolution, si leur communion a lieu le lendemain; sinon, méditation sur la mort, 1078, et instruction sur la méditation, 1344, ou sur la prière, 1333. *Soir* : avis, 395, 422; passion de Notre-Seigneur, 1278, ou sur la prière, 1333, s'il y a communion générale le lendemain; sinon, jugement, 1134.

JEUDI. *matin.*— Communion des jeunes personnes; avis, 424 à 428; exhortation, 1435; avis 324, 449, 450; inscription dans la congrégation, règlement, 1491 à 1510, sinon méditation sur le jugement, 1134; avis : se réconcilier aussitôt; instruction sur le péché véniel, 1016; vêpres, réunion des jeunes personnes, s'il y a lieu; règlement de vie, 1491, 1510, et après, réunion des congréganistes, 324, 449, 450. *Soir :* avis : presser les réconciliations, 419, 420, conférence : occasion, nº 1021.

VENDREDI : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 1021; avis, les mêmes que la veille; instruction sur *le jugement*, 1118. *Soir :* avis, revenir sur les principaux mystères; *chemin de croix*, 1296, ou *passion*, 1278, ou conférence sur *la sanctification du dimanche*, et sur *la messe*, nº 815, 1461 réunis.

306. SAMEDI : *matin.* — Méditation sur *la passion*, nº 1278; avis, 422, 423, instruction sur *la contrition*, 865, ou *le ferme propos*, 880, sans oublier les occasions et les règles qui leur sont relatives. — *Soir :* avis les mêmes; *sanctification des actions*, nº 1474.

Tout le reste comme à la dernière semaine des missions de quatre semaines, nº 301 ; mais aux vêpres, on peut faire le sermon sur la *messe*, nº 1461. Le lendemain de la communion générale des femmes, messe pour les défunts, et au premier jour libre visite des malades, voir nº 300. On exhorte fortement les femmes à venir aux instructions du matin, et à envoyer les hommes le soir; mais on évite de dire d'avance que les hommes seuls seront admis aux instructions du soir durant toute la semaine.

Plan d'une mission de trois semaines dans une paroisse de foi.

N. B. — Voir ordre des exercices; nº 287. On peut aborder plus facilement les grands sujets. Surtout se bien pénétrer de ce qui a été dit au chapitre II, nº 189 et suivants. Visites moins nécessaires.

307. PREMIÈRE SEMAINE. DIMANCHE. Ouverture, *salut*, nº 918; avis, nº 376 à 386; vêpres : avis, 386 à 389, *zèle*; sermon sur *la confession générale*, nº 1071

On peut aussitôt commencer la glose, car l'auditoire est ordinairement compact dès les premiers jours.

LUNDI : *matin.* — Méditation sur *le salut*, 918 ; avis, 388 à 390 ; *prières et autres exerces pieux pour la mission*, voir n. 297. *Soir :* avis, 388 à 390 ; conférence sur *la parole de Dieu*, n. 784.

MARDI : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 784 ; avis, 387 à 390 ; instruction sur *l'examen de conscience*, n. 862. *Soir :* avis, les mêmes que le matin : *péché*, n. 960.

MERCREDI : *matin.*— Méditation sur *le péché*, 960 ; avis, 389 à 396 ; instruction sur *les qualités de la confession*, n° 883. *Soir :* avis, les mêmes : instruction : *Mort*, 1078.

JEUDI : *matin.* — Fête des enfants, tout comme au jeudi du n° 297. — *Soir :* avis, 390, 393, 395, 398, 399 : *jugement*, n° 1118.

VENDREDI : *matin.* — Méditation sur *le jugement*, 1118; avis, 393, 395, 398 à 400 : instruction sur *le péché véniel*, n° 1016. *Soir :* avis, 406, 416 ; *chemin de la croix*, n. 1296.

SAMEDI : *matin.* — Méditation sur *l'agonie de Notre-Seigneur*, n° 1270 ; avis, 406, 416 ; instruction sur *l'orgueil*, n° 1038. *Soir :* avis, 406, 407 ; *péché, châtiments spirituels*, n. 989.

308. DEUXIÈME SEMAINE. DIMANCHE. — Aux premières messes, avis, n° 408. Tout comme au 2me dimanche du plan précédent, en supposant toujours qu'il y a, dans une paroisse de foi, ce jour-là, une messe spéciale pour les hommes et une autre pour les femmes, voir n. 305. Il serait facile, ce jour-là, de chanter brièvement les vêpres à la chute du jour, pour les hommes seuls, et de les faire suivre d'une instruction ou conférence.

LUNDI : *matin.* — Méditation sur *le péché*, n. 989 ; avis, 394, 395, 401 ; instruction sur *la sensualité*, n° 1050. — *Soir :* avis, 389, 419, 422 ; *jugement général*, n. 1134.

MARDI : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 1134 ; avis, presser les réconciliations, 419 à 422 ; instruction sur *la contrition*, n. 865. Fin de la glose sur les commandements, si la première communion générale doit avoir lieu le jeudi. On peut, toutefois, la continuer sur d'autres sujets, voir n° 214. — *Soir :* avis, les mêmes, 394, 419, 422 ; *enfer*, deuxième partie, n° 1158.

MERCREDI : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 1158 ; avis, 421, 422, 419, 401 ; instruction sur *le ferme propos*, 880, s'il y a communion le lendemain. — *Soir :* avis, 422, annoncer la conférence du lendemain ; consécration à la Sainte Vierge. Tout comme à la fin du n° 297.

JEUDI : *matin.* — Communion générale des jeunes personnes : inscription dans la congrégation ; tout comme au jeudi du n. 305, sinon méditation sur *Notre-Seigneur*, n° 1247, et instruction sur *la manière de combattre les tentations*, n° 416. Vêpres des jeunes personnes : *règlement ;* réunion des congréganistes après les vêpres, (voir le jeudi du n° 305) ; annoncer la conférence. — *Soir :* avis, 458 ; presser les confessions des hommes : conférence, pour eux, sur *la divinité du catholicisme*, n° 746, ou une des suivantes, ou sermon, 1207.

VENDREDI : *matin.* — Méditation sur *la messe*, 1461 ; avis, 419, 420 ; instruction sur *la manière de l'entendre*, 1461. — *Soir :* avis, 419, 420, 458 ; *chemin de croix*, 1296 ou *passion de Notre-Seigneur*, 1269.

SAMEDI : *matin.* — Méditation sur *la passion*, 1269 ; préparation à l'absolution des femmes, comme ci-dessus au samedi du n° 306. — *Soir :* annonce des offices du lendemain, 422, 423 ; *sanctification des actions*, n° 1474.

309. TROISIÈME SEMAINE, comme à la quatrième ci-dessus, n. 301. On peut toutefois donner aux hommes quelques sermons sur les grands sujets : *mort, jugement, enfer*, et moins de conférences ; mais, le lundi matin, messe solennelle pour les défunts ; et, au premier jour libre, visite des malades, 300. Pendant la dernière semaine, on exhorte fortement les femmes à venir aux instructions du matin et à envoyer les hommes le soir.

Mission ou retraite paroissiale de quinze jours, dans une paroisse indifférente.

N. B. — Ce temps n'est pas suffisant, à notre avis, dans une telle paroisse, à moins qu'elle ne soit très peu considérable. Comment se former un auditoire, dissiper les préjugés, instruire, ébranler et convertir en quinze jours! Toutefois, il faut tirer le meilleur parti possible du temps que l'on a. Voir, ordre des exercices, n. 287, et surtout se pénétrer de tout ce qui a été dit au chapitre II, n. 189 et suivants.

310. PREMIÈRE SEMAINE. Dimanche : *matin.* — Ouverture, n. 902 ; avis, 376 à 386. — *Soir :* avis, 385 à 389 ; catéchisme, n. 635 ; *zèle*, n. 951. Ouverture de la neuvaine à la Sainte Vierge. (Voir ce mot à la table générale.)

• Lundi : *matin.* — Méditation sur le *zèle*, 951 ; avis, 385 à 389 ; instruction, *prières pour la mission*, voir n. 297, lundi. Dans la journée, visites à domicile, si c'est possible ; on peut renvoyer ces visites après la confession des enfants, qui rend déjà les familles bienveillantes ; mais, sans les visites, quelle médiocre assistance les premiers jours ! — *Soir :* avis, 389 à 392 ; conférence sur *la parole de Dieu*, n. 784.

Mardi : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 784 ; avis, 389, 392 ; instruction sur *la confession générale*, n. 1071. — *Soir :* on commence la glose, si l'auditoire est satisfaisant ; sinon, on la diffère encore, voir n. 214 ; avis, 389, 392 à 394 ; instruction sur *le salut*, 918.

Mercredi : *matin.* — Méditation sur *le salut*, n. 918 ; avis, 392 à 394 ; instruction : *Travailler au salut sans retard*, n. 939, ou fête des enfants, tout comme au n. 297, lundi. — *Soir :* avis, 390, 393, 395, 398, 400 ; instruction : *péché*, n. 989.

Jeudi : *matin.* — Fête des enfants, tout comme au jeudi du n. 297, ou méditation sur *le péché*, n. 989 ; avis, 392 à 400 ; instruction sur *l'examen*, n. 862. — *Soir :* avis, les mêmes : *mort*, n. 1078.

Vendredi : *matin.* — Méditation, 1078 ; avis, 393 et suivants, 389, 402 ; instruction sur *la messe*, n. 1461. — *Soir :* avis, 406, 407, 389, 402 ; *chemin de la croix prêché*, n. 1296.

Samedi : *matin.* — Méditation sur *la passion*, 1296 ; avis, 406, 407, 402, 394 ; instruction sur *le jugement*, n. 1134. — *Soir :* avis, 393 et suiv., 406 ; *Consécration à la Sainte Vierge*, tout comme à la fin du n. 297. Ce jour-là, ou le lendemain, fin de la glose sur les commandements.

311. DEUXIÈME SEMAINE. Dimanche : *matin.* — Messe spéciale pour les femmes et pour les hommes, tout comme au n. 303, pour toute la journée ; mais instruction aux vêpres sur *les occasions*, n. 1021. — *Soir :* s'il se peut, conférence pour les hommes sur *la religion*, n. 732 ; ne pas la tenter, si on n'a pas espoir de succès ; mais l'annoncer à tous les offices pour le lendemain.

Lundi : *matin.* — Si la population est nombreuse, préparation à l'absolution des jeunes personnes, et fin de la glose sur *les commandements*, voir n. 214 ; mais on peut la continuer sur d'autres sujets ; avis, 416 à 422 ; presser les femmes de venir le matin aux instructions et d'envoyer les hommes, le soir ; sinon, méditation sur *le jugement*, 1134 ; avis, 416 et suivants ; instruction sur *la contrition*, n. 865. — *Soir :* conférence pour les hommes seuls, n. 732, ou une des suivantes ; commencement de la glose pour eux ; avis, 394, 458 ; (voir n. 280) ; les inviter à se confesser, leur en indiquer les heures.

Mardi : *matin.* — Méditation sur *l'enfer*, n. 1146 ; avis 416 à 422 ; annoncer la réunion des hommes ; instruction sur *le ferme propos*, n. 880. — *Soir :* avis, 458, 459 ; sermon pour les hommes seuls, si on le peut, ou pour tous, sur la *passion*, n. 1269, et avis, n. 422.

Mercredi : *matin.* — Communion générale pour les jeunes personnes ; avis après la communion ; inscription dans la congrégation, tout comme au mercredi, n. 300. Si la paroisse est peu nombreuse, la communion générale des femmes et des jeunes personnes se place le vendredi ; et, dans ce dernier cas, méditation sur *la passion*, avis, n. 416 à 422 : annonce de la réunion

des hommes; instruction sur *la fréquentation des sacrements*, 1401 — *Soir :* aux hommes; avis, 459; *Hodie si vocem*, n. 1218, ou *Quæ est vita nostra*, n. 1207. Dans la journée, visite des malades, n. 300. Dans toute hypothèse, fin de la glose pour les femmes.

Jeudi : *matin.* — Méditation sur *l'oraison*, nº 1344; avis, 416 à 423; annonce de la réunion des hommes; instruction : *Préparation à l'absolution*, comme au samedi du nº 300 à la fin. — *Soir :* conférence sur *la confession*, aux hommes seuls; *nécessité et manière de la faire*, nº 842 et 861 réunis; avis, 416, 459. A partir de ce jour, il importe de se mettre à la disposition des hommes pour les confessions durant la veillée.

Vendredi : *matin.* — Communion générale des femmes, tout comme au nº 301; à la messe et aux vêpres, les presser d'envoyer les hommes se réconcilier et entendre le sermon. Dans la matinée, visite des malades, si elle n'a pas eu lieu. (Voir nº 300.) — *Soir :* fin de la glose, pour les hommes; avis, 459, les presser de se réconcilier dans la journée, leur annoncer l'heure de la communion, leur dire qu'elle sera nombreuse; instruction pour eux, le samedi soir, *devoir des hommes*, nº 802.

Samedi : *matin.* — Messe pour les défunts; avis, 457 et autres, jusqu'à 463, tout comme au lundi nº 301. — *Soir :* avis aux hommes seuls, 462, et les mêmes que le vendredi soir; *le prodigue*, n. 1228, faire remarquer qu'il n'est pas trop tard pour faire sa mission.

312. Dimanche : *matin.*— Comme à la clôture des missions, ci-dessus n. 302; on parle aux femmes de la *la sanctification des actions* à la messe qui leur est réservée à onze heures, n. 1474, ou mieux on traite de *la sanctification des actions* sous forme d'avis, et on leur fait un discours sur *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1247.

Mission de quinze jours dans une paroisse de foi.

Voir ordre des exercices, n. 287, et surtout se bien pénétrer de tout ce qui a été dit au chapitre II, n. 189 et suivants.

313. Ouverture : *Salut*, n. 918, avis, 376 à 386. — *Soir :* avis, 385 à 389; *confession générale* n. 1071; commencement de la neuvaine et de la glose, voir n. 214.

Lundi : *matin.* — Méditation sur *le salut*, 918; avis, 385 à 389; instruction : *Prières pour la mission et pratiques*, voir lundi, n. 297. *Soir :* avis 389, 392; *péché*, n. 960.

Mardi : *matin.* — Méditation sur *le péché :* 960 : avis 389 à 396; instruction sur *l'examen*, n. 847. *Soir : péché*, châtiments spirituels, n. 989.

Mercredi : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 989; avis, 389 à 396; instruction sur *la confession*, n. 883, ou fête des enfants, tout comme au jeudi du n. 297. *Soir :* avis, 398, 393 et suivants; sermon : *mort*, n. 1078.

Jeudi : *matin.*— Méditation : *Mort* 1078; avis, 393 et suivants; instruction sur *le péché véniel*, n. 1016, ou fête des enfants, tout comme au jeudi du n. 397. *Soir :* avis 416, 393 et suivants; *jugement*, n. 1134.

Vendredi : *matin.* — Même sujet de méditation, n. 1134; avis, 389, 402; instruction : *Manière de combattre les tentations*, n. 416 et suivants. — *Soir :* avis, 406, 402; *chemin de la croix*, 1296.

Samedi : *matin.* — Méditation sur *la passion ;* avis 406, 402; instruction sur *l'orgueil*, n. 1038. *Soir : Consécration à la Sainte Vierge*, tout comme à la fin du n. 297. Ce soir-là ou le lendemain, fin de la glose sur les commandements. (Voir n. 214.) On peut la continuer après sur d'autres sujets.

Dimanche : messe spéciale pour les hommes et pour les femmes; tout comme au n. 305; mais instruction aux vêpres sur *les occasions*, n. 1021, et à la messe des hommes, sermon, n. 1218, et réunion pour eux le soir. Commencement de la glose; conférence sur *la religion*, 732; presser les femmes de venir aux instructions du matin et d'envoyer les hommes le soir.

Lundi : *matin.* — Méditation sur *le jugement* et si la paroisse est grande, préparation à l'absolution des jeunes personnes; *contrition*, n. 865; avis, n. 415, 419 et suivants; sinon, avis 415, 458, et instruction sur *la sensualité*, n. 1050. *Soir :* avis, 459; conférence aux hommes, n. 746, ou sermon à tous sur *l'enfer*, 1146, ou sur *la passion de Notre-Seigneur*, n. 1269.

Mardi : *matin*. — Méditation, 1269; avis, 415, 419; instruction sur la *fréquentation des Sacrements*, n. 1401, ou communion générale; inscription dans les confréries pour les jeunes personnes; tout comme au mercredi, n. 300. *Soir*, avis, 415, 417 à 422; sermon sur *Notre-Seigneur*, pour tous, n. 1247, ou conférence aux hommes sur *la confession*, n. 845, et avis, 459.

Mercredi : *matin*. — Méditation sur *Notre-Seigneur*, ou actes préparatoires à l'absolution pour les femmes, comme à la fin du n. 300; avis, 419 à 423 et 300; instruction sur *la méditation*; 1344. *Soir*: sermon aux hommes seuls; avis 459; instruction : *Quæ est vita nostra*, n. 1207, ou *enfer*, n. 1146.

Jeudi : *matin*. — Visite des malades, n. 300; communion générale des femmes, tout comme au n. 301; à la messe et aux vêpres, avis 410; inscription des femmes dans une confrérie après la messe, et des jeunes personnes après les vêpres; les presser d'envoyer les hommes se confesser durant le jour, et d'entendre les instructions, 410. *Soir* : conférence sur *la manière de se confesser*, n. 861, aux hommes seuls; avis, 459, 455.

Vendredi : *matin*. — Service pour les défunts; avis 457 à 463; tout comme au lundi du n. 301. *Soir* : hommes seuls; avis, 459, 460; conférence : *Devoirs des hommes*, n. 802; fin de la glose pour les hommes.

Samedi : *matin*. — Messe pour les hommes seuls; *on leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition et de ferme propos par divers motifs, après qu'on leur a rappelé les principaux mystères*; avis, se réconcilier durant le jour; instruction pour eux le soir : *Prière et zèle*, et n. 419 à 421. *Soir* : avis, n. 462, 463, aux hommes seuls; *l'enfant prodigue*, n. 1228.

Dimanche, comme au n. 302.

Mission de douze jours dans une paroisse indifférente.

N. B. — On suppose qu'elle s'ouvre le dimanche; si elle s'ouvrait un autre jour, on laisserait les instructions dans le même ordre. On trouvera facilement dans les plans précédents, des sujets pour une instruction dans l'après-midi, s'il était possible de faire trois exercices par jour dans ces courtes missions, ce qui serait un moyen de faire une retraite, les huit derniers jours, pour les hommes seuls; voir n. 287, ordre des exercices. Si courtes que soient ces missions, qu'on n'y néglige point la confession des petits enfants, voir n. 209, ni la visite des malades, n. 300; et surtout qu'on se pénètre bien de tout ce qui a été dit au chapitre II, n. 189 et suivants.

314. Dimanche : Ouverture n. 903; avis n. 376 à 386; *catéchisme*, n. 635; vêpres, glose sur la *confession générale*, n. 1071; avis, 385 à 389; instruction sur *le zèle*, n. 951.

Lundi : *matin*. — Méditation sur *le zèle*, n. 951; avis, 385 à 389; instruction sur *la prière*, n. 1333 ou 1894; à onze heures, *catéchisme des petits enfants*, 635, que l'on confesse toute la journée et le lendemain. — *Soir* : avis, les mêmes; conférence sur *la parole de Dieu*, n. 784.

Mardi : *matin*. — Méditation sur le même sujet, 784; avis, 391 à 397; instruction sur *l'examen et la confession* n. 862. *Soir* : avis, 390 à 396; conférence sur *la confession générale*, n. 1071; commencement de la glose, voir n. 214.

Mercredi : *matin*. — *Bénédiction des enfants*, tout comme au jeudi du n. 297. — *Soir* : avis, 390 à 402; *péché*, n. 989.

Jeudi : *matin*. — Méditation sur *le péché*, 989; avis, 399 à 402; instruction sur *la manière de combattre les tentations*, n. 416. — *Soir* : avis, 399 à 402; *mort*, n. 1078.

Vendredi : *matin*. — Méditation sur *la mort*, 1078; avis 399 à 403; instruction sur *l'orgueil et la sensualité*, n. 1038 et 1080 réunis. — *Soir* : avis, 402 à 407; *chemin de la croix*, 1296, ou fin de la glose sur les commandements, par manière de conférence à la place du sermon, voir n. 214. On peut la continuer après sur d'autres sujets.

Samedi : *matin*. — Méditation sur *la passion*; fin de la glose sur les commandements; avis, 419 à 422, 402 à 407; instruction sur *le jugement*, 1148. — *Soir* : avis, les mêmes; consécration à la Sainte Vierge, tout comme au samedi du n° 297.

Dimanche : *matin.* — Tout comme au dimanche du milieu de la mission, nº 313 ; bien remarquer les avis indiqués ; messe des hommes ; sermon : *Hodie si vocem*, etc., nº 1218 ; vêpres des femmes ; sermon sur *les occasions*, 1021 ; avis, nº 419 et suivants ; réunion des jeunes personnes, 1491. — *Soir* : commencement de la glose ; avis, 459 ; conférence aux hommes : *Nécessité d'une religion et divinité du catholicisme*, les nᵒˢ 732, 736, condensés.

Lundi : *matin.* — Méditation sur *l'enfer*, 1146 ; avis, nº 419 et suivants ; instruction : *Contrition et ferme propos*, nº 865. — *Soir* : avis aux hommes seuls, 459 ; annonce de la communion générale et visite des malades au premier jour libre, n° 300 ; conférence sur les *devoirs du chrétien*, n° 802.

Mardi : *matin.* — Communion générale des femmes : tout comme au deuxième jeudi du n° 313 ; avis, 455, 410. — *Soir* : 459, 455 ; conférence aux hommes sur *la confession*, n° 842 et 861 condensés.

Mercredi : *matin.* — Service pour les défunts ; avis, 457 à 463 ; tout comme au lundi du n° 301. — *Soir* : avis, n° 459, 462 ; sermon sur *l'enfant prodigue*, n° 1228.

Jeudi : *matin.* — Communion générale des hommes ; exhortation très courte, n. 1445 ; après la communion, avis, n. 464. — *Soir* : clôture ; *Persévérance*, n. 1534. (Voir la clôture, n. 302.)

Mission de douze jours dans une paroisse de foi.

On suppose qu'elle s'ouvre le dimanche, si elle commençait un autre jour, on donne les instructions dans le même ordre. Voir n. 314 et 287.

315. Dimanche : Ouverture. — *Salut*, n. 918 ; avis, n. 376 à 386 ; *catéchisme* à une heure, n. 635. Aux vêpres, *Confession générale*, n. 1071 ; avis, n. 387 et 389 ; on commence aussitôt la glose, voir n. 214.

Lundi : *matin.* — Méditation sur le même sujet, 1071 ; avis, n. 389 ; instruction : *Péché*, n. 960 ; confession des enfants toute la journée. — *Soir* : avis, n. 389, 392, 393 ; sermon : *Péché* : 981.

Mardi : *matin.*—Méditation sur le *péché*, 981 ; avis, 392.393 : instruction : *Examen et confession*, n. 862. — *Soir* : avis, n. 390 à 393, 399 à 402 ; sermon sur *la mort*, n. 1078.

Mercredi : *matin.* — Fête des enfants, tout comme au jeudi du n. 297. — *Soir* : avis, n. 416, 392, 393 ; sermon : *Jugement*, n. 1134.

Jeudi : *matin.* — Méditation sur le *jugement*, 1134 ; avis, n. 419 à 422 ; *Manière de combattre les tentations*, n. 416. — *Soir* : avis, 419, 422 ; sermon : *Enfer*, 1158, ou fin de la glose sur les commandements à la place du sermon, on peut la continuer sur d'autres sujets, voir n. 214.

Vendredi : *matin.* — Méditation sur *l'enfer* ; avis, n. 402, 406, 422 ; sermon sur *la contrition et le ferme propos*, 865 et 880. — *Soir* : avis, 402, 406, 422 ; *passion* ou *chemin de croix*, 1269, 1296.

Samedi : *matin.* — Méditation sur *les motifs de contrition et de ferme propos*, 865 à 880 ; avis, n. 402, 419, 423 ; instruction : *Pratiques de dévotion à la Sainte Vierge*, n. 1385. — *Soir* : avis, n. 406. *Consécration à la Sainte Vierge*, tout comme au samedi du n. 297.

Dimanche : *matin.* — Communion générale des femmes, comme au n. 301 ; messe des hommes ; avis, 459 ; sermon, 1218 ; vêpres des femmes : *Sanctification des actions*, 1474 ; réunion des jeunes personnes, 1491 ; on les enrôle dans une congrégation, n. 324, 449 ; on les presse d'envoyer les hommes se confesser ; annonce de la messe pour les défunts, n. 455, de la visite des malades, n. 300. — *Soir* : vers la chute du jour, conférence pour les hommes ; avis, 459 ; conférence du soir qui sera sur *la confession*, n. 842.

Lundi : *matin.* — *Cérémonie pour les morts*, tout comme au lundi du n. 301. — *Soir* : avis, 459, un des grands sujets pour les hommes : *Enfer*, première partie, n. 1146 ; visite des malades au premier jour libre, 300.

Mardi : *matin.* — Méditation sur *la passion*, n. 1269 ; avis, n. 410, 415, 458 ; instruction sur *la fréquentation des sacrements*, n. 1401. — *Soir* : avis, n. 419 et suivants : conférence aux hommes sur *la manière de faire une bonne confession*, n. 861.

Mercredi : *matin*. — Méditation sur *l'amour de Dieu*, n. 1512 ; avis, 460, 462 ; instruction sur *la manière d'entendre la sainte messe*, 1461, ou le matin réunion des hommes seuls : *Exhortation à la contrition et au ferme propos*. — *Soir* : hommes seuls ; avis, 459, 462 ; *Enfant prodigue*, n. 1228.

Jeudi : *Clôture comme à la retraite précédente*, fin du n. 314.

Mission de huit jours.

316. Voyez *Retraite paroissiale de huit jours*, n. 346.

CHAPITRE VIII

MOYENS A PRENDRE POUR ASSURER LES FRUITS D'UNE MISSION

317. **Moyens généraux**. — La répétition fréquente des conseils pratiques, donnés dans les avis, concernant la fuite des occasions, la prière en famille et dans les tentations, la sanctification du dimanche, la fréquentation des sacrements, la vocation, la dévotion à la Sainte Vierge, l'oraison, l'exercice du chemin de la croix, sont sans doute un moyen efficace d'assurer la persévérance d'un grand nombre. Le Révérend Père Mach voulait que le curé, après les missions, eût soin de faire faire trois ou quatre communions générales chaque année, les préparant par un triduum et s'adjoignant plusieurs confrères pour entendre les confessions.

318. — A la suite des missions de saint Vincent Ferrier, du Bienheureux Robert d'Arbricelle et d'autres grands et saints missionnaires, un grand nombre d'âmes de tout sexe renonçaient au monde et embrassaient l'état religieux. Qu'on ne l'oublie pas, c'est là le moyen de salut le plus efficace ; et qu'on ne craigne pas en public ou en particulier de le faire comprendre à quiconque est propablement capable de la perfection. Que de bien peut faire un prêtre, en dirigeant certains jeunes gens intelligents et surtout chastes ou capables de le devenir, vers une des écoles apostoliques qui sont aujourd'hui florissantes, ou vers un petit noviciat de Frères voués à l'enseignement, et les jeunes personnes vers une des nombreuses communautés ferventes qui se dévouent à toutes les œuvres de charité. Voir la première note du n. 597.

Les ennemis de Dieu savent mieux que nous ce qui fait le salut, et quand ils veulent ruiner l'œuvre de la rédemption, ils s'attaquent d'abord aux communautés. Et ce n'est pas toujours à multiplier et à accroître les communautés que tendent les efforts de notre zèle pour le salut des âmes... Par suite, l'esprit de sacrifice est ignoré dans nos familles. Parmi elles, bientôt, il n'y aura personne qui puisse leur faire arriver des idées et des sentiments chrétiens, parce qu'aucun de leurs membres ne sera consacré au culte de Dieu, dans le sacerdoce ou dans la vie religieuse.

Et qui pourrait dire le nombre d'âmes qui se perdent au milieu du monde, tel qu'il est, et qui deviendraient saintes à l'abri des occasions ? Soyons prudents, soit : mais *non plùs quàm oportet*, dit saint Paul ; il y a une prudence qui est folie auprès de Dieu. La prudence chrétienne consiste à risquer beaucoup et tout, au besoin, pour sauver les âmes. On a vu des âmes perdues par les mauvaises occasions, qui, y ayant été arrachées par une mission ou une retraite, sont entrées aussitôt dans une maison religieuse et y ont vécu saintement. On en trouvera dans la vie de Bridaine et de tous les grands missionnaires des exemples éclatants.

Qu'on n'oublie point l'enseignement de saint Thomas. (Voir n° 136.) Les guides des consciences doivent prendre garde de se laisser conduire par les maximes du monde ou par une lâche crainte de déplaire aux parents, dans les décisions qu'ils ont à donner, et de détourner, par suite, de la vocation religieuse, *quod excusari non potest a peccato mortali* (1). (Liguori, *Praxis*, cap. x, n° 182.)

(1) Un missionnaire, un prêtre lira avec fruit le livre des *États de vie et de la vocation* d'après les docteurs de l'Église et les théologiens que nous avons fait examiner à Rome ; [illegible] édition, prix : 1 fr. 25 franco. S'adresser à la Salette, par Corps (Isère).

319. **Moyens particuliers.** — Il est d'autres moyens que l'on peut employer avec grand fruit, à la condition, toutefois, qu'ils seront non seulement acceptés, mais désirés par le pasteur. Le missionnaire peut sans doute lui en exposer les avantages ; mais il est nécessaire que le pasteur les goûte et se fasse le garant sincère de leur emploi dans l'avenir. Sans cela rien ne peut durer dans une paroisse.

320. *Un souvenir de mission*, une croix, une statue de la Vierge, etc., ont leur utilité. Nous en parlerons, nº 476. V. aussi, 277.

321. *Une neuvaine d'actions de grâce*, faite à l'église, serait capable de faire beaucoup de bien. Voici quels en seraient les exercices : chapelets, prière du soir, chants des cantiques de la mission, quelques mots du pasteur, ou courte lecture pieuse, récitation des litanies de la Sainte Vierge et des invocations à saint Joseph, aux saints anges gardiens, aux saints patrons. Le missionnaire annoncerait cette neuvaine, y inviterait les fidèles, et exhorterait ceux qui ne pourraient venir à l'église à réciter la prière en famille, ou en particulier, dans le but de demander la persévérance. Après une neuvaine de jours, commencerait une neuvaine de semaines, et les mêmes prières seraient récitées, après la messe de la paroisse, neuf dimanches consécutifs.

Rien n'empêcherait ensuite une neuvaine de mois, qui se ferait le premier dimanche de chaque mois, après la messe. (Voir nº 477, 270.) Le *Manuel du missionnaire*, du R. P. Nampon, conseille, dans le même but, *une quarantaine de prières récitées en famille*. Le dimanche qui suit la fin de ces prières, communion et bénédiction du Saint-Sacrement, après une allocution du pasteur sur la lutte contre la tentation, les moyens à prendre pour se relever, la prière, la fréquentation des sacrements.

322. *Une bibliothèque paroissiale* ferait aussi le bien, à la condition de ne contenir que des livres irréprochables, et surtout des Vies de saints, des ouvrages spéciaux pour les diverses catégories de personnes, quelques revues pieuses. Les bons romans ne tardent pas de donner envie de lire les mauvais. Tout en persuadant à ceux qui reçoivent des journaux suspects, de les remplacer par de bons journaux, il faut exhorter en public et en particulier les fidèles à lire plutôt des ouvrages sérieux que des nouvelles périodiques qui piquent une vaine curiosité. Ce besoin de connaître des choses nouvelles risque ensuite de se satisfaire en lisant tout ce qui se présente, et fait perdre le goût des lectures vraiment utiles. *Patres familias inducæ*, disait saint Charles Borromée, *ut pios ac probatos libros domi suæ habeant, in quorum lectione versentur, seseque ac familiam instituant ad sancte agendum*. Ce qu'on dépense tous les jours pour un journal dans les familles suffirait à leur procurer une semblable bibliothèque.

323. *Les missions et les retraites paroissiales* dans l'intervalle des missions, sont assurément le moyen le plus efficace de maintenir les âmes dans la vie de foi et de ramener les endurcis. Saint Liguori voulait qu'un des missionnaires revînt, dans le cours de l'année suivante, donner une retraite dans la paroisse où il avait donné une mission précédemment. Pas de meilleur conseil à donner, si on en trouve l'occasion favorable, que celui de fonder dans la paroisse une mission tous les dix ans ou tous les cinq ans, ou même, s'il était possible, tous les trois ans, avec retraite dans l'intervalle, comme le voulait saint Liguori. Un capital de mille francs suffit abondamment pour faire donner une mission tous les dix ans, deux mille francs, pour une mission tous les cinq ans. Plusieurs personnes peuvent s'unir pour cette sainte œuvre. Le curé d'Ars consacrait toutes les aumônes des fidèles à fonder des missions.

324. *Les congrégations et confréries*, sous la direction d'un pasteur qui s'en occupe avec zèle, sont un foyer de vie chrétienne et de piété. Le règlement est un lien qui retient les âmes faibles et tentées de s'égarer dans les occasions mauvaises. La crainte d'être exclues d'une association honorable et qui leur fournit de précieux avantages durant la vie et à la mort les arrête efficacement : les réunions, la fréquentation des sacrements à certaines époques réglées, est un frein plus salutaire encore à la faiblesse humaine. Ceux qui veulent traverser des déserts remplis de périls se réunissent en caravanes pour voyager en sûreté ; et de pieuses associations sont un

moyen efficace de traverser le désert de la vie sans risquer de s'y perdre. Aussi saint Liguori estimait-il qu'elles étaient le moyen de persévérance le plus efficace.

Il importe donc que le missionnaire, là où elles existent, les encourage et les anime à la fidélité au règlement; et, si le pasteur le désire, il fera tous ses efforts pour augmenter le nombre de leurs membres, et pour créer ces associations, si elles n'existent pas. Le moment le plus favorable pour accroître ou établir les congrégations de femmes, c'est le moment qui suit la communion générale (Voir nos 449, 450.) Il en est de même pour les jeunes personnes. Toutefois, si la communion générale des unes et des autres avait lieu le même jour, on enrôlerait les femmes le matin, et les jeunes personnes le soir après les vêpres. Pour les unes et les autres, on fait une courte exhortation qui leur fasse sentir les avantages de ces associations, et on les invite à donner leurs noms immédiatement à M. le Curé à la sacristie.

Les missionnaires peuvent s'aider à inscrire les noms, afin de gagner du temps; et aussitôt après, ou même dans une deuxième réunion de la congrégation, dans le cours de la mission, M. le Curé, si ce n'est pas fait déjà, fait nommer au scrutin secret, ou au vote par assis et levé, la présidente, deux assistantes et quatre conseillères dans divers hameaux. On rappelle les points du règlement qu'on a eu soin d'avance de faire approuver par l'Ordinaire. On peut même fixer le jour de la prochaine communion et de la prochaine réunion, de telle sorte que la congrégation fonctionne aussitôt après la mission. Des hésitations pourraient tout compromettre. M. le Curé déclare congréganistes les dignitaires et quelques personnes sûres, de l'avis du conseil, et les autres, approbanistes, et promet une réception officielle, plus tard, si les approbanistes persévèrent dans le bien.

On pourrait aussi, pour former une congrégation, enrôler les jeunes filles aussitôt après la première communion. On les admettrait d'abord comme postulantes; puis comme approbanistes, en ayant soin de les faire confesser souvent et régulièrement; et après quelques années de vie régulière, on les recevrait comme congréganistes. Au bout de quelques années, le zèle du pasteur serait couronné par une congrégation florissante. Mais qu'on n'oublie pas qu'il est fort difficile à une jeune fille, qui vit au milieu du monde, de garder la grâce de Dieu et de se garantir des affections dangereuses, si elle ne se confesse que tous les mois. Voici les principaux points d'un règlement de confrérie pour les mères chrétiennes :

325. 1° Éviter les occasions mauvaises et tout ce qui pourrait compromettre sa réputation, et en préserver avec soin ses enfants; 2° communier au moins tous les deux mois; 3° assister aux réunions de la confrérie tous les mois; 4° réciter le rosaire chaque semaine, ou le chapelet à trois jours différents de la semaine.

Règlement pour les jeunes personnes.

326. 1° Fuite des danses, des cabarets, des fréquentations dangereuses; 2° réunion tous les mois; 3° communier au moins tous les mois.

Ces règlements peuvent fournir la matière d'une ou de plusieurs instructions très pratiques à faire dans les réunions de confréries.

Telles sont les bases essentielles de ces sortes d'associations. Si la paroisse était peu nombreuse et indifférente, une seule confrérie du Rosaire pourrait suffire pour les femmes et les jeunes personnes. Mais qu'on ne l'oublie pas, si l'on ne veille pas à l'observation exacte du règlement aussitôt après la mission, ces œuvres sont vite tombées, et difficiles à relever par la suite.

327. Une association d'hommes et de jeunes gens, non sous le titre de confrérie de Pénitents, s'ils le redoutent, mais sous le nom de société de Saint-Joseph, de Saint Louis de Gonzague, de conférence de Saint Vincent de Paul, de Comité catholique, de chœur de chantres, etc., serait capable de rattacher au pasteur et à la religion ce qu'il y a de plus chrétien dans la paroisse. Il est facile, à la suite d'une mission, en s'y prenant de bonne heure, de réorganiser un chœur de chant, en attirant pour les cantiques dans le

sanctuaire, un certain nombre d'hommes et de jeunes gens de bonne volonté. Quand ils sont saisi par la grâce de la mission, on leur donne à chacun une place fixe dans le chœur, en insistant sur l'assistance aux offices et à quelques exercices de chant, le dimanche à la cure. On recommande de chanter un des cantiques de la mission avec refrain, le dimanche, au commencement de la messe.

Là où l'action sur les hommes et les jeunes gens est impossible, un prêtre zélé pourra avoir quelque influence sur les enfants, qui n'ont pas fait, ou qui viennent de faire leur première communion. Ce n'est que par la fréquentation des sacrements qu'on s'attache ces jeunes cœurs d'une manière sérieuse. En dehors de là, on n'a la jeunesse que lorsqu'il s'agit de lui payer à boire. Qu'on lise le *Manuel des œuvres de jeunesse*, par l'abbé Timon-David, de Marseille. Si Monsieur le Curé tient à créer des congrégations, ou des sociétés de ce genre dans sa paroisse, soit pour les hommes, soit pour les femmes, les missionnaires auront soin de préparer cette œuvre au confessionnal et de s'assurer par là du succès de l'appel qui sera fait en public.

328. *L'établissement d'une messe spéciale pour les hommes seuls*, le dimanche, avec une instruction de dix minutes, peut amener les plus heureux résultats dans certaines paroisses importantes, où les hommes n'ont point de place à l'église. On éviterait bien entendu à cette messe de leur faire payer les chaises.

DEUXIÈME SECTION

DES RETRAITES

329. Le but des retraites est le même que celui des missions. Il s'agit de détruire le péché dans les âmes par une sainte confession, et de sauvegarder l'avenir, en indiquant les moyens de persévérance. Les avis jouent un grand rôle dans les retraites comme dans les missions. Qu'on relise le chapitre II de la deuxième partie, n. 189, et l'article II du chapitre III, n. 207. La glose ou l'explication de la doctrine chrétienne ne sera négligée nulle part, pas même dans les communautés religieuses. Le missionnaire saura la mettre à la portée de son auditoire, soit en développant certains points, soit en en retranchant d'autres. (Voir n. 1649, 480, 561.)

Les sermons et les méditations sur les grandes vérités sont le levier des âmes. Les sermons toutefois peuvent être plus courts que dans les missions et on doit laisser une plus grande place à la réflexion. On n'use que dans les retraites paroissiales de conférences dialoguées ; mais dans toutes les retraites on fait des instructions familières, non sous forme de dialogue, auxquelles on donne néanmoins le nom de conférences. Ces notions générales suffisent ; entrons dans quelques détails sur les diverses sortes de retraites.

Article I. — *Des retraites ecclésiastiques.*

330. Ce sont celles qui demandent une plus sérieuse préparation et un plus grand esprit de foi. Nous n'entreprendrons pas de nous-mêmes d'en tracer les règles, ceux qui sont appelés à ce sublime ministère savent mieux que nous ce qui convient à un auditoire aussi choisi et aussi vénérable. Il ne sera pas inutile pourtant de mettre sous leurs yeux les conseils de saint Liguori sur ce sujet.

331 « 1° Que celui qui donne des retraites ecclésiatiques se propose avant tout, dans ses prédications, une fin droite, dit le saint Docteur ; qu'il se montre peu soucieux de se faire une réputation de savant, de beau génie, d'excellent prédicateur ; mais de procurer la gloire de Dieu par le fruit que ses auditeurs tireront de ses instructions.

332. » 2° Qu'il ait soin de ne pas s'ingénier à enrichir ses discours de choses singulières, de pensées nouvelles et sublimes qui ne peuvent qu'amuser l'esprit de ceux qui écoutent, en le fixant sur des idées brillantes et spécieuses, pour laisser ensuite la volonté aride et stérile. Mais qu'il se propose de dire ce qu'il estime être le plus propre à faire prendre de bonnes résolutions.

333. » 3° Qu'il observe de rappeler souvent dans ses discours les vérités éternelles, c'est en les méditant qu'on obtient la persévérance. Il est vrai que quelques prêtres dédaignent en quelque sorte les sermons qui traitent des fins dernières et s'offensent de se voir prêcher comme les gens du monde, comme s'il n'avait pas une mort, un jugement à subir, ainsi que les simples fidèles ! Quoi qu'il en soit, que le prédicateur de retraites pastorales ne laisse pas de parler souvent de la mort, du jugement, de l'éternité, parce que ces vérités portent plus efficacement à méditer et à changer de vie.

334. » 4° Qu'il s'attache à insinuer le plus souvent possible ce qui est usuel et de pratique, par exemple, la manière de faire l'oraison mentale, l'action de grâce après la messe, la répréhension des pécheurs, et principalement la manière d'entendre les confessions, surtout de ceux qui récidivent ou qui sont dans l'occasion prochaine.

» Les passages latins s'oublient presqu'aussitôt qu'on les a entendus, mais ce qui est uniquement de pratique ne s'échappe jamais de la mémoire.

335. » 5° Il doit traiter avec respect et avec douceur les prêtres qui suivent ses instructions. Avec *respect*, en leur témoignant des égards, et pour cela, qu'il les appelle Maîtres vénérables. S'il s'élève contre quelque vice, qu'il parle toujours en général, protestant que ce qu'il dit ne regarde pas ceux qui sont présents : qu'il se garde surtout de désapprouver quelque défaut de qui que ce soit, comme aussi de parler d'un ton d'autorité, mais qu'il s'applique à s'exprimer familièrement, moyen le plus propre à émouvoir et à persuader. Avec *respect* et avec *douceur* de sorte que l'irritation ne paraisse nulle part, qu'aucune parole injurieuse ne lui échappe jamais, tout cela sert plus à aigrir les esprits qu'à les porter à la piété.

336. » 6° Il recommandera souvent et avec instance dans presque tous ses discours l'exercice de la prière qui est l'unique moyen d'obtenir les grâces nécessaires au salut.

» Enfin, celui qui prêche à des prêtres doit attendre tout fruit, non de ses travaux, mais de la miséricorde divine. Qu'il conjure le Seigneur de donner la force à ses paroles. La conversion d'un prêtre est l'œuvre de la prière plutôt que de l'étude ».

337. Conformément aux recommandations du saint Docteur ceux qui donnent des retraites ecclésiastiques, auront donc soin de rappeler fortement les graves devoirs des prêtres et des pasteurs, ceux surtout qui intéressent le plus les âmes, l'importance d'amener les fidèles à fréquenter les sacrements, les conditions pour la communion de tous les huit jours et pour la communion quotidienne, d'après saint Liguori (*V. Praxis confessarii*), l'obligation de ne pas refuser d'entendre ceux qui se présentent au saint tribunal et de suivre avec eux les règles de la théologie touchant les habitudinaires, les récidifs, et ceux qui sont dans une occasion de péché *in esse* ou non, nécessaire ou volontaire (voir n. 115, 129), celle de confesser régulièrement et d'absoudre les petits enfants dès qu'ils peuvent offenser Dieu (voir n. 152), le devoir de ramener les pécheurs qui s'égarent et de leur faire à propos *publice et per domos* la correction fraternelle, celui de chercher à découvrir les malades surtout dans les villes, de les assister et de leur faire administrer les derniers sacrements, de les visiter souvent après qu'ils les ont reçus, l'importance de diriger les âmes vers la perfection et vers l'état où Dieu les appelle, en favorisant les aspirations vers le célibat, en encourageant les vocations ecclésiastiques et religieuses, le devoir de garder la résidence, d'étudier la théologie, de faire oraison, d'éviter les occasions, et même toute apparence de mal, les jeux prolongés par conséquent, les visites suspectes, etc., de catéchiser les fidèles surtout les petits enfants, de prêcher la parole de Dieu les dimanches et les jours de fêtes, de procurer de temps en temps à leurs paroissiens des retraites, ou des missions, et des confesseurs extraordinaires, etc., etc.

338. Une glose, ou un examen de conscience raisonné, sur les devoirs du prêtre, entremêlé des grandes vérités de la foi, présentées sous forme de méditation, ou de sermon, nous semble ce qu'il y a de plus pratique dans ces sortes de retraites. On trouvera dans *le Selva* de saint Liguori et dans l'ouvrage que nous avons publié sous ce titre *Le Sacerdoce, son excellence, ses obligations et ses privilèges*, des matériaux précieux que nous ne faisons que résumer dans les sujets que nous traçons au n. 1708 et suivants. Nous avons publié aussi un *Examen de conscience* à l'usage des prêtres, qu'on pourrait avec grand fruit remettre entre les mains de tous les retraitants, comme daignent le faire plusieurs de Nos Seigneurs les Évêques et en particulier Son Émin. Mgr le Cardinal Langénieux. Saint Liguori enseigne qu'il y a obligation d'avertir un prêtre au saint tribunal des obligations qu'il négligerait au

détriment des âmes, lors même qu'il serait dans la bonne foi et que la monition devrait rester sans effet. (Lig. *Praxis confessarii*, n. 9.)

Article II. — *Retraites de communautés religieuses.*

339. Cultiver les âmes religieuses, les aider à atteindre à la perfection de leur état, c'est assurément une des œuvres de zèle les plus agréables à Dieu. Toutefois, dans les communautés religieuses, il y a une grande variété d'âmes. Il en est qui ont besoin de s'entendre rappeler non seulement les obligations de la vie parfaite, mais même les vérités élémentaires du salut. Écoutons à ce sujet saint Léonard : « Grande est l'ignorance de beaucoup de religieuses converses, dit-il ; demandez-leur quelles sont leurs règles, à quoi elles sont obligées par leur profession, ce qu'elles ont promis à Dieu par les vœux, elles ne savent que répondre. Bien plus, dans certains couvents, en ayant interrogé moi-même quelques-unes sur les principaux mystères de la foi, elles haussèrent les épaules et ne purent m'apporter d'autre excuse de leur ignogance, si ce n'est qu'on ne les leur avait jamais enseignés. Désordre incroyable et digne d'être pleuré avec des larmes de sang ! » (*Manuel sacré*, p. 440).

On serait porté à croire qu'il est impossible aujourd'hui de rien rencontrer de semblable. Toutefois, sachons-le, on oublie bien vite ce que l'on a appris, si on ne l'entend jamais redire. Il ne suffit donc pas, dans une retraite de communauté, de traiter les sujets spirituels et élevés ; il est bon de rappeler les éléments de la vie chrétienne. La glose ou l'examen de conscience approprié aux besoins des communautés en fournira une occasion heureuse. Voir la glose sur les commandements de Dieu, n. 480 et 561. En la parcourant, le prédicateur saura discerner facilement ce qu'il est à propos d'omettre; mais qu'il ne craigne pas de rappeler les motifs des vertus théologales, de la foi en particulier. Dans cette glose, on rapporte au quatrième commandement les fautes contre l'obéissance, au sixième celles contre la chasteté et au septième celles contre la pauvreté (n. 1587).

340. Les instructions sur les grandes vérités sont parfaitement de mise dans ces retraites. La vision de l'enfer convertit sainte Thérèse et la méditation de l'enfer ne peut que faire un grand bien aux âmes religieuses. On aura soin toutefois, de relever les courages par la confiance, à la fin de tous les discours.

341. Les communions doivent être ordinairement suspendues jusque vers la fin de la retraite ; et les confesseurs ordinaires n'entendent pas leurs pénitents durant ces saints jours.

342. Dans ses rapports avec les religieuses, le missionnaire gardera la plus grande réserve, n'en admettra aucune dans sa chambre, évitera les causeries inutiles avec elles, même au confessionnal : *non quæ sua sunt quærunt, sed quæ Jesu Christi*, à qui il faut laisser tout entier le cœur de ses épouses.

343. Dans les avis, on excite souvent ces âmes au désir de la perfection, à la confiance, à la prière et à l'union de Notre-Seigneur. C'est pendant la retraite qu'elles doivent s'établir dans l'habitude de faire des actes des vertus, qu'elles garderont ensuite toujours. Trois sermons par jours, ou deux sermons, dont l'un le matin et l'autre le soir, et dans l'après-midi une conférence suffisent dans ces retraites. Si on y ajoute une méditation le matin avant la messe, elle ne sera que la récapitulation d'une ou de plusieurs instructions de la veille.

Plan d'une retraite de communauté de sept jours pleins.

Ouverture, nº 1562.

344. Premier Jour. — 1º *Confession générale* et *revue*, nº 1071, afin qu'on se prépare aussitôt à la confession, ce qui est important. La confession faite, on jouit de la paix de l'âme durant la retraite ; 2º le *salut*, 918, ou le sujet du nº 1565 ; 3º *Péché*, châtiments spirituels nº 989.

Deuxième Jour : 1º *Péché véniel*, 1016 ; 2º *Orgueil*, 1038 ; 3º *Mort*, 1078.

Troisième Jour : 1º *Jugement*, 1118 ; 2º *Sensualité*, 1050 ; 3º *Enfer*, 1158.

Quatrième Jour : 1º *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauveur ; nécessité de l'imiter*, 1263, ou 1264 ; 3º *Vœux : Pauvreté*, 1579 et suivants ; 4º *Chasteté*, 1598.

Cinquième Jour : 1° *Obéissance*, 1621 ; 2° *Règles*, 1639 ; 3° *Charité*, 1633.

Sixième Jour : 1° *Passion de Notre-Seigneur*, ou *Chemin de la Croix*, 1296 ; 2° *Principaux exercices de la Règle*, 1649 ; 3° *Suite du même sujet*, *ibidem*.

Septième Jour : 1° *Manière de bien se confesser*, 861 ; 2° *Oraison*, 1344 ; 3° *Dévotion à la Sainte Vierge*, 1385.

Huitième Jour : 1° *Communion*, 1415 ; 2° *Bonheur de la vie religieuse*, n. 1568 ; 3° *Consécration à la Sainte Vierge*, n. 1368.

345. Si la retraite se prolongeait d'un jour, il serait facile de diviser en deux l'instruction sur *la Chasteté*, et en plusieurs celles qui traitent des *principaux exercices de la vie régulière*, et au besoin de parler de la Passion, tout en faisant le chemin de la croix. Ne pas omettre pour les religieuses enseignantes une instruction spéciale sur les soins à donner aux enfants. La conférence pour les mères de famille, en ayant soin d'en retrancher ce qui leur est spécial, en fournira le fonds, n. 1481. Celles qui s'occupent des pauvres et des malades seront exhortées à remplir ces offices de charité avec dévouement dans l'instruction sur *la Charité*, n. 1633.

Dans une cérémonie de vêture ou de profession, il sera facile de faire connaître à l'âme religieuse l'Epoux qu'elle choisit, en lui appropriant le sermon sur *Notre-Seigneur*, voir n. 1578 ; ou bien on donnera l'instruction du n. 1568. On trouvera du reste à la table plusieurs sermons pour les prises d'habit et les professions. (Voir notre livre intitulé l'*Etat religieux*.)

Article III. — *Retraites paroissiales*.

346. Ces sortes de retraites sont d'une grande utilité. Que de sacrilèges elles préviennent ou réparent ! Que d'âmes négligentes elles amènent au saint tribunal ! Une retraite pascale pour les femmes, vers la fin du Carême, et une autre pour les hommes durant la semaine sainte, produiraient chaque année les plus heureux résultats. Plusieurs prêtres voisins pourraient, en se réunissant, évangéliser ainsi leurs paroisses respectives avec grand profit pour les âmes et une fatigue et une peine morale moins grandes pour eux. Qu'on ne néglige, dans ces retraites, ni la visite des malades, ni la confession des petits enfants qui n'ont pas fait leur première communion, à moins qu'il ne soit impossible de les entendre ; et, dans ce cas, on les recommande au clergé de la localité.

Plan d'une retraite paroissiale de huit jours dans une paroisse indifférente (1).

347. Que les confesseurs soient en nombre voulu, surtout les derniers jours et même dès le commencement, si l'on veut soigner les âmes des petits enfants, ce qui importe fort à la gloire de Dieu. Des visites d'ailleurs seraient dans ce cas bien utiles, et comment les faire sans le nombre voulu d'ouvriers, si la paroisse est tant soit peu importante ? (Voir *Ordre des exercices*, n. 287.)

Dimanche : *Ouverture*. — Importance de la retraite, voir n. 903. Les avis sont les mêmes que dans les missions, v. n. 373 à 383 ; et celui qui doit les donner sera bien pénétré de ce qui a été dit au chapitre II, n. 189. Avant les vêpres, catéchisme des petits enfants. Vêpres, conférence sur le *zèle*, n. 951. On commence la glose, v. n. 214.

Lundi : *matin*. — Méditation sur le *zèle*, n. 951 ; avis, n. 389 ; prières pour la retraite, comme au lundi du n. 297 ; catéchisme à onze heures, n. 635. — *Soir* : avis, 394 et suivants ; conférence *sur la parole de Dieu*, n. 784.

Mardi : Méditation sur *la parole de Dieu*, 784 ; avis, 390 à 396 ; instruction *Confession générale*, n. 1071. Si on peut faire une réunion pour les femmes, à partir de ce jour, vers une heure et demie, ou deux heures, avis, les mêmes ; glose ; sermon *Péché*, 960. — *Soir* : avis, 459 ; glose pour les hommes, et conférence sur *la religion*, n. 732 ; sinon sermon à tous sur *le*

(1) Dans les retraites de quinze jours, on suit le plan des missions de quinze jours, nos 30[illegible], [illegible], [illegible].

péché, 989 ; au premier jour libre, visite des malades, 300, qu'on pourrait du reste renvoyer à la fin de la retraite, s'il était impossible de la faire plus tôt. On pourrait aussi, en réunissant les femmes dans l'après-midi, faire le mardi ou le mercredi la fête des enfants, tout comme au jeudi du n. 297.

MERCREDI : *matin.* — Méditation : *Péché ; châtiments spirituels*, n. 989 ; avis, 390 à 396, 399 à 402 ; instruction sur *l'examen et la confession*, 861, ou sur *la mort*, 1078, s'il n'y pas de réunion de femmes dans l'après midi. Réunion des femmes : avis, les mêmes ; *Mort*, n. 1078, ou fin de la glose sur les commandements pour les femmes. — *Soir :* avis, 459 ; conférence aux hommes : *Confession*, n. 842.

JEUDI : *matin.* — Méditation sur *la mort*, 1078 ; avis, 416 à 423 ; instruction sur *la confession et le ferme propos*, 865, 880. Toute la journée, réconciliation. — *Soir :* pour les hommes, avis, 459 : *Quæ est vita*, n. 1207.

VENDREDI : *matin.* — Communion générale des femmes, avis, etc., tout comme au second jeudi du n. 313. Inscription des femmes dans une congrégation. — *Soir :* Vêpres ; *Sanctification des actions*, n. 1474 ; réunion des jeunes personnes, n. 286 ; inscription pour elles dans une congrégation. Réception des scapulaires. — *Soir :* avis, n. 416 à 423 ; conférence : *Devoirs des hommes*, n. 802 ; fin de la glose pour eux.

SAMEDI : *matin.* — Méditation sur *les motifs de contrition et de ferme propos ;* avis, 416 à 423 ; sermon pour tous sur *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1247. — *Soir :* avis, 459, 462. *Enfant prodigue,* aux hommes seuls, n. 1128.

DIMANCHE. — Communion générale des hommes ; avis, n. 463 et suivants ; réception des scapulaires pour eux. Messe des femmes : *Dévotion à la Sainte Vierge*, 1368 ; vêpres, clôture n. 270 ; bénédiction apostolique, n. 272 ; bénédiction des objets de piété ; réception des scapulaires.

Dans une retraite d'hommes de huit jours, on suivrait le même plan que dans la dernière semaine des missions, n. 301.

Plan d'une retraite paroissiale de huit jours dans une paroisse de foi.

348. *N. B.* — Voir *Ordre des exercices*, n. 287, et surtout se bien pénétrer de ce qui a été dit au chapitre II, n. 189 et suivants. Si on y donne trois instructions par jour, on trouve facilement des sujets dans les plans de missions ci-dessus, n. 296 et suivants.

DIMANCHE : *Ouverture.* — *Salut*, 918 ; avis, 376, 389 ; Vêpres ; avis, n. 376, 389. La glose commence aux vêpres, voir n. 214, *Confession générale*, n. 1071.

LUNDI : *matin.* — Méditation, 1071 ; avis, 376, 389 ; instruction : *Péché*, n. 960 ; confession des enfants dans la journée, si c'est possible, voir n. 346 et 209 ; visite des malades au premier jour libre, et au besoin à la fin, voir n. 300. — *Soir :* avis, 388, 393, 399, 400 ; *Mort*, n. 1078.

MARDI : *matin.* — Méditation, 1078 ; avis, 393, 399, 400 ; sermon, 1118. *Soir :* avis, 416 et suivants ; *Jugement*, n. 1134.

MERCREDI : *matin.* — Méditation sur *la confession*, 883 ; avis, 419 et suivants ; instruction : *Confession. Dispositions à y apporter*, n. 861. — *Soir :* avis, n. 419 et suiv. ; sermon : *Enfer*, 1146, ou *Portes de l'enfer*, n. 1176.

JEUDI : *matin.* — Méditation sur *les motifs de contrition et de ferme propos*, en insistant sur les occasions, n. 865 ; avis, 422 ; sermon : *Prière*, 1333. — *Soir :* réunion des hommes ; avis, 459 ; conférence sur *la confession*, n. 842 et 846 réunis.

VENDREDI : *matin.* — Communion des femmes et des jeunes personnes ; avis ; inscription des femmes dans la confrérie, tout comme au second jeudi du n. 313. Vêpres des femmes. *Sanctification des actions*, n. 1474. — Réception des scapulaires. Réunion des jeunes personnes, n. 286 ; inscription dans la congrégation. — *Soir :* avis, 459 ; conférence : *Devoirs des hommes*, n. 802.

SAMEDI : *matin.* — Messe pour les défunts, tout comme au lundi du n. 301 ; ou mieux, messe spéciale pour les hommes et préparation à l'absolution, en

leur présentant les *motifs de contrition*, 865, et de *ferme propos*, 880 ; avis, 459, 462 — *Soir* : avis, 477 ; *l'enfant prodigue*, n. 1228. Le reste comme à la clôture précédente.

Article IV. — *Retraite de congrégations ou de pensionnats, soit de jeunes gens, soit de jeunes personnes.*

349. Ces retraites sont ordinairement de quatre jours pleins. Qu'on y évite dans les pensionnats de jeunes filles, de laisser mettre entre les mains des enfants des examens de conscience, qui entrent dans des détails infinis sur des fautes légères, ce qui entraîne de longues confessions. On pourrait faire dicter à ces enfants l'examen du n. 561. On revient souvent dans les avis, sur le silence, le bon esprit, l'obéissance, le travail, la prière, la manière de combattre les tentations, l'ouverture de cœur, la nécessité de ne garder aucun doute sur la conscience, la fréquentation des sacrements, les pratiques de piété. On ne néglige pas dans les pensionnats, la glose sur les commandements de Dieu, voir n. 214, ni la confession des enfants, qui n'ont pas fait leur première communion.

Ouverture. Comme à l'ouverture d'une retraite de communauté, n. 1562.

Premier Jour : 1° *Confession générale*, n° 1071 ; 2° *Péché : Châtiments temporels*, n. 981 ; 3° *Châtiments spirituels*, n. 989.

Deuxième Jour : 1° *Mort*, n. 1078 ; 2° *Orgueil*, n. 1038 ; 3° *Jugement*, n. 1118.

Troisième Jour : 1° *Enfer*, n. 1146 ; 2° *Sensualité*, n. 1050, insister sur la nécessité du travail ; 3° *Occasions*, n. 1021. On finit l'examen avant de donner l'absolution, v. n. 214.

Quatrième Jour : 1° *Condition d'une bonne confession*, 861 ; 2° *Vocation*, n. 1500 (dans un séminaire, insister sur les conditions de la vocation ecclésiastique, qui sont : une intention sainte, la pureté de vie, l'exemption de toute faute grave au moins, et la capacité intellectuelle suffisante : voir n. 1730 et suiv.) ; 3° *Notre-Seigneur*, n. 1263.

Cinquième Jour : *Communion*, n. 1415 ; *Rénovation des vœux*, n. 1236 ; *Consécration à la Sainte Vierge*, n. 1368.

Article V. — *Retraites de première communion.*

350. Elles durent ordinairement trois jours pleins et ont trois instructions par jour. Celle du milieu du jour pourra n'être que le petit catéchisme, n. 635, entremêlé de moralités. Il n'est rien d'ailleurs de plus pratique, surtout si les enfants n'avaient pas été suffisamment instruits.

Ouverture. Importance de la retraite et manière de la bien faire, comme au n. 1562. Le meilleur moyen de prêcher aux enfants, c'est d'interrompre l'instruction après chaque point, pour leur faire rendre compte de ce que l'on a dit, et de préparer le point suivant par quelques questions. *Exemple* : Est-ce bien important de faire sa retraite ? Et comment faut-il la faire pour qu'elle vous prépare bien à la première communion ? Faut-il être dissipé, léger, etc. ? Comment faut-il assister aux instructions ? Comment prier ? Quelles prières réciter ? On insiste ensuite fortement sur ce que l'enfant a indiqué. « Les enfants ne sont attentifs, dit le P. Mach, que quand ils parlent eux-mêmes, ou quand on leur raconte des histoires. » Aussi donnons-nous au n° 672, une collection de traits qui intéresseront les enfants.

Premier Jour : 1° *Péché : Châtiments temporels*, n. 981 ; 2° ce qu'il faut pour bien se confesser ; toujours s'assurer qu'ils se rendent compte des motifs de la foi, de l'espérance, de la charité et des autres dispositions à une bonne confession. On rencontre fréquemment des enfants qui, à la veille de la première communion, ont oublié ces éléments du catéchisme, ou ne s'en sont jamais rendu compte, voir n. 861 ; on se fait un devoir de les leur rappeler, en se servant au besoin du *catéchisme des petits enfants*, n. 636. On conçoit que si ces chers enfants étaient ignorants, ce serait plus pressant de les instruire que de leur faire des sermons ; 3° *Mort*, tableau, n° 1078.

Deuxième jour : 1° *Jugement général*, n. 1134 ; 2° *Manière de faire une*

bonne confession, ou examen sur les commandements de Dieu, n. 481 ; 3° *Sacrilege*, n. 1441.

TROISIÈME JOUR. 1° *Contrition et ferme propos*, n. 865 et 880.

351. On prie les confesseurs des enfants de les voir tous, le matin du dernier jour, afin qu'ils puissent dire tout ce qui les inquiète, et cela sans recevoir encore l'absolution : et ce n'est qu'après que les enfants ont tous revu leur confesseur qu'ils vont tous se présenter au missionnaire ou au prédicateur, pour lui demander sa bénédiction. L'experience démontre tous les jours l'importance de cette double mesure. Si les enfants se présentent au confesseur extraordinaire avant d'avoir vu leur confesseur ordinaire, ils ont à dire beaucoup d'inquiétudes que la retraite a rappelées ; et le confesseur extraordinaire ne peut facilement juger s'ils les déclareront à leur confesseur ordinaire ; il doit de plus donner un temps trop considérable à chaque enfant pour entendre souvent inutilement le récit de ses peines.

Quand l'enfant a vu son confesseur ordinaire, il n'a plus à dire au confesseur extraordinaire que ce qu'il n'aurait pas oser avouer à l'autre. On lui pose avec beaucoup de discrétion et de douceur une question à cet égard. *Par exemple :* Si vous aviez quelque inquiétude, mon enfant, dites-le moi sans crainte ; je vous aiderai et vous aimerai bien. S'il n'a rien, on lui donne un bon conseil : celui par exemple, d'éviter les mauvaises compagnies, de se recommander à la Sainte Vierge dans les tentations, de lui demander à connaître sa vocation, et on le bénit. Mais jamais un prédicateur de retraites n'omettra de voir tous les enfants avant qu'ils reçoivent l'absolution : il fera le possible pour amener le pasteur de la paroisse à les lui envoyer de bonne grâce. C'est le moyen de prévenir les sacrilèges.

Je dis *avant qu'il reçoivent l'absolution*, car s'ils ne les voyait qu'après, cette mesure ne les préserverait pas du premier sacrilège commis en la recevant mal. Si le prédicateur avait lui-même entendu, dès le commencement de la retraite, la confession générale des enfants, ce qui arrive quelquefois lorsque les pasteurs le désirent, il reverrait lui-même le matin du dernier jour, sans les absoudre, tous les enfants qu'il aurait entendus déjà, et les enverrait ensuite tous demander la bénédiction d'un de ses confrères, ou bien du pasteur, ou d'un autre prêtre, et il les absoudrait après. Il est en effet des enfants qui peuvent être gênés avec le prédicateur et qui ne le seraient pas avec d'autres prêtres. On ne saurait trop prendre de précautions pour les mettre à l'aise, avant un acte aussi grave que celui de la première communion.

Le prédicateur, s'il rencontre un enfant qui, jusqu'à la veille de la première communion, a caché ses péchés à son confesseur ordinaire, lui fait faire aussitôt une confession générale des péchés les plus graves. Il prévient l'enfant qu'il n'est pas besoin de lui dire les petits péchés, mais tous ses doutes; il le questionne rapidement et lui donne aussitôt l'absolution, le laissant libre d'aller la recevoir de nouveau de son confesseur ordinaire ou de n'y point aller; mais lui disant que, s'il y va, il n'a pas besoin de lui confesser les péchés qu'il vient d'accuser, mais bien de s'exciter à une vraie contrition des fautes déclarées à son confesseur ordinaire. Ce serait une pratique défectueuse que de renvoyer à un autre moment un enfant qu'on rencontrerait dans ces conditions, sous prétexte de lui faire faire plus commodément plus tard sa confession générale. L'expérience apprend que souvent il ne reviendrait pas. On le met donc en règle le plus brièvement possible.

Le temps pendant lequel on le retient ne fait rien connaître d'ailleurs; car on peut être arrêté par les scrupules d'un enfant et par les conseils qu'on lui donne, aussi bien que par l'aveu des péchés de toute sa vie. On se garde bien de donner pour pénitence à un enfant de demander pardon à ses parents ou à d'autres. Qu'on évite même, en public, de leur présenter cette pratique comme obligatoire. Ce serait les exposer à faire un sacrilege s'ils la manquaient. Mais on peut utilement faire demander pardon aux parents et à toute la paroisse par un enfant au nom de tous, et le prédicateur peut se faire, avec profit, l'interprète du pardon accordé par tous aux enfants, en leur recommandant désormais d'éviter tout ce qui ferait de la peine aux auteurs de leurs jours, et à leur prochain.

TROISIÈME JOUR *(suite)* : 2° *Chemin de la croix*, n° 1296 ; 3° *Notre Seigneur Jésus-Christ*, n° 1263.

QUATRIÈME JOUR : 1° *Exhortation avant la communion*, n° 1431 ; 2° *Renovation des vœux*, aux vêpres, n° 1236 ; 3° Soir : *Consécration à la Sainte Vierge*, n° 1368.

Si ces sortes de retraites se donnaient dans un pensionnat et étaient suivies par tous les pensionnaires, elles devraient durer un jour de plus, et on prendrait dans le plan précédent les instructions les plus pratiques.

352. APRÈS LA CÉRÉMONIE DE PREMIÈRE COMMUNION. — La fille de Pharaon voit Moïse pleurer sur le Nil. Attendrie, elle l'adopte et le confie à sa mère, pour qu'elle le nourrisse : *Accipe puerum istum*, dit-elle, *et nutri mihi, ego dabo tibi mercedem tuam*. Partant de ce texte, le prédicateur confiera, de la part de Dieu, les enfants à leurs propres parents, les conjurant de les élever pour le ciel, de les préserver du péché et des occasions, de les faire prier, assister aux offices et fréquenter les sacrements. (Voir la note du n° 1440.)

ARTICLE VI. — *Triduum d'adoration dans une paroisse de foi.*

353. OUVERTURE : *Parate viam Domini*. Le péché chasse Dieu de nos cœurs, il faut donc chasser le péché. *Châtiments spirituels*, n° 989.

PREMIER JOUR : 1° *Confession générale* ou *Revue*, n° 1071 : 2° *Conditions d'une bonne confession*, n° 861.

DEUXIÈME JOUR : 1° Préparation à l'absolution par les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. voir n. 306 au *samedi ;* 2° *Sanctification des actions*, n. 1471.

TROISIÈME JOUR : 1° Quel est l'objet de nos hommages en ce jour : *l'Eucharistie*, n. 1415 ; 2° *Messe*, n° 1461, ou bien *Adoration*, n. 1425.

Dans une paroisse indifférente.

354. OUVERTURE : *Venite ad me omnes*. Communier souvent, 1415.

PREMIER JOUR : 1° *Confession générale* en préparation, 1071 ; 2° Conditions d'une bonne confession. Consolation qu'elle procure, n. 861.

DEUXIÈME ET TROISIÈME JOUR : Comme au plan précédent.

TROISIÈME SECTION

PLANS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

355. Les instructions que nous publions dans le tome second de cet ouvrage, serviront surtout à nos vénérés confrères, qui voudront préparer leurs paroissiens par des sermons de Carême, ou par des retraites, à l'accomplissement du devoir pascal ; mais rien n'empêche d'en user pour le prône du dimanche et des jours de fête, en suivant un des plans que nous leur indiquons ici.

PREMIER PLAN. — La doctrine chrétienne, telle que nous la donnons aux n° 480 et suivants, peut, en étant tant soit peu commentée à l'aide du catéchisme du concile de Trente ou d'un autre, fournir des instructions courtes et pratiques pour toute une année. Et s'il nous était permis d'exposer ici notre sentiment, nous dirions que, pour instruire une paroisse, il ne faut pas trop étendre son plan, et il est important de parcourir toute la doctrine chrétienne, une fois chaque année. Quelques personnes plus ou moins lettrées ou intelligentes préféreraient sans doute des sujets plus variés ; mais il n'est rien dont ait un plus grand besoin le bon peuple, qui forme toujours le grand nombre, que de la doctrine chrétienne.

Pour qu'il la connaisse, il faut la lui rappeler fréquemment. Que si, dans le cours d'une année, on traite d'autres sujets, on devrait, ou durant le

Carême, ou mieux avant le prone du dimanche, lui rappeler un point de la doctrine chrétienne par manière d'avis. Il est même des enseignements qu'un pasteur zélé ne se contentera pas de redire tous les ans, il y reviendra fréquemment (voir le chapitre II, n. 189). Les conseils pratiques répétés souvent font la direction des paroisses, comme celles des missions.

En variant du reste, chaque année, les traits historiques qui sont abondants dans ce livre, il sera facile de paraitre neuf, en traitant souvent les mêmes sujets.

356. DEUXIÈME PLAN. — Il est tracé d'une manière complète, nous semble-il, dans la seconde partie du tome second (voir n. 1772). Que nos vénérés confrères aient soin d'en méditer attentivement le préambule. Nous nous dispensons donc de nous étendre ici davantage sur ce grand sujet.

APPENDICE DU TOME PREMIER

I. DES MARIAGES NULS

357. Quand les époux ne sont pas dans la bonne foi et consultent sur la validité de leur mariage, le confesseur doit savoir résoudre leur doute, et leur indiquer la manière de revalider leur mariage, s'il est nécessaire. Voici donc, d'abord, l'énumération des empêchements dirimants :

Le défaut de consentement, ou un consentement arraché par une crainte grave et injuste, en vue d'obliger au mariage. *Error, conditio*, l'erreur sur la personne, ou sur la condition de la personne, que l'on croit libre quand elle est esclave, annule le mariage aussi bien que le *vœu solennel de chasteté* fait dans un ordre religieux, ou en recevant les ordres sacrés.

Le mariage est nul entre parents ou alliés en ligne droite indéfiniment. En ligne collatérale, tant de consanguinité que d'affinité, *il est nul jusqu'au quatrième degré*, c'est-à-dire jusqu'aux enfants des issus de cousins-germains inclusivement. Si l'affinité résultait du crime et non du mariage, elle annulerait le mariage jusqu'au second degré inclusivement dans les deux lignes. *Sed requiritur actus maritalis consummatus intra vas ad inducendam affinitatem. L'empêchement d'honnêteté publique* naît des fiançailles et d'un mariage invalide, consommé ou non, pourvu qu'il ne soit pas invalide par défaut de consentement. S'il provient des fiançailles, il dirime le mariage avec les parents de l'autre contractant jusqu'au second degré exclusivement, et jusqu'au quatrième, inclusivement, s'il naît d'un mariage non consommé ou invalide, s'il n'est pas invalide par défaut de consentement. Le mariage civil ne produit pas cet empêchement.

La parenté spirituelle invalide le mariage entre le baptisant et le baptisé et les parents du baptisé, entre le parrain choisi pour le baptême ou la confirmation et l'enfant baptisé ou confirmé et ses parents.

La parenté légale naît de l'adoption légale même telle qu'elle existe en France : elle rend nul le mariage de l'adoptant avec l'adopté et la femme ou les enfants de l'adopté, et celui de l'adopté avec l'adoptant et la femme ou les enfants de l'adoptant, tant qu'ils sont sous la puissance paternelle et que l'adoption n'est pas rompue. Cet empêchement ne s'étend pas au delà du premier degré.

Crimen : 1° Adulterium scienter consummatum cum vera promissione matrimonii ab altero acceptata etiam post crimen, vel cum attentatione matrimonii contrahendi etiam civiliter ante vel post crimen. 2° Homicidium ex communi conspiratione, et intentione contrahendi saltem ab uno habita et manifestata. 3° Utrumque crimen simul, intentione matrimonii, ab uno habita et alteri manifestata, sed sine promisione matrimonii ante adulterium et sine conspiratione ante machinationem mortis, et etiamsi unus tantum ex adulteris altero inscio homicidium committat, modo adulterium præcesserit. Duo crimina, si unumquodque habet conditiones supra indicatas, duo impedimenta inducunt.

La disparité des cultes annule le mariage, entre un chrétien baptisé et un infidèle.

Le lien d'un premier mariage, qui n'est pas rompu par la mort, rend un second mariage invalide.

Dans les lieux où a été publié le décret du concile de Trente, *tout mariage fait sans la présence du curé* et de deux témoins est nul, même plus probablement pour les hérétiques.

Impotentia perpetua nullum facit matrimonium. Si pœnitentes hanc fatentur in confessione et si sunt in bona fide, relinquendi sunt in ea ; si non, ab invicem se separent quoad torum saltem, sed regulariter consulendus episcopus.

Le ravisseur ne peut se marier validement avec la personne qu'il a enlevée, en vue de contracter mariage, tant qu'elle est en son pouvoir. *Enfin les mariages peuvent être nuls par suite de la nullité de la dispense d'un empêchement* qu'on a obtenue de Rome, ou par suite d'un nouvel empêchement contracté après la demande de la dispense. Voici sur ce sujet les cas plus pratiques : 1° si l'on n'a pas fait connaître dans la demande la nature et le nombre des empêchements dirimants, si l'on a pas mentionnés les empêchements prohibants, comme le vœu de chasteté, ni le degré exact de la parenté ou de l'affinité. En ligne collatérale, si l'un est au premier degré et l'autre au second, la dispense ne serait pas valide, si on demandait dispense pour le second degré sans expliquer cette circonstance; il faut même déclarer si l'épouse future est au premier degré ; 2° si l'un des futurs époux, ayant obtenu la dispense d'un empêchement d'affinité, tombe encore dans le péché avec un autre parent de l'autre contractant, il encourt un nouvel empêchement. Il en serait autrement, s'il tombait avec le même que la première fois.

358. **Manière de revalider un mariage.** — S'il est nul par défaut de consentement d'un des époux, celui qui d'une manière occulte n'a pas consenti d'abord et qui s'est soumis aux charges du mariage est censé avoir consenti suffisamment, et il n'est pas tenu de dire à l'autre de renouveler son consentement, *nisi forte ad cautelam, si facile id fieri possit. Imo non tenetur renovare suum proprium consensum.* Il en serait autrement si le défaut de consentement n'était pas occulte. (Gury, *Casus conscientiæ*, n. 1066.) Si ni l'un ni l'autre n'ont consenti, tous deux doivent renouveler leur consentement, sans qu'il soit nécessaire de le faire devant le curé et les témoins, si déjà cela a été fait.

Si le mariage est nul par suite d'un empêchement secret, il n'est pas nécessaire de se présenter devant le curé et les témoins; il suffit que les époux se séparent au moins *quoad torum*, en attendant qu'on obtienne la dispense. La dispense obtenue, ils renouvellent tous deux leur consentement, et le mariage est valide. Si un seul connaît l'empêchement, il peut dire à l'autre, une fois la dispense obtenue : Je n'ai pas donné un vrai consentement quand nous nous sommes mariés, renouvelons tous les deux notre consentement ; ou encore : Je suis inquiet sur la validité de notre mariage, renouvelons notre consentement. Si la personne qui connaît l'empêchement craignait de se diffamer, ou de voir son conjoint la quitter plutôt que de renouveler son consentement, il faudrait demander la dispense *in radice* ; et, si on ne pouvait l'obtenir, elle pourrait se dispenser de faire renouveler son consentement à l'autre partie, d'après une opinion probable. (Gury, n. 896.)

Si l'empêchement est public de sa nature, comme celui de la parenté, il est nécessaire de se présenter devant le curé et les témoins pour lever le scandale, que l'empêchement soit connu ou non ; mais s'il est connu, ils doivent, en attendant la dispense, se séparer d'habitation ; et s'il n'est pas connu, la séparation *quoad torum* suffit ; cette revalidation devant le curé peut être faite secrètement si les époux passent pour légitimement unis, et aussi avec la permission de l'Evêque dans certains autres cas, où il y a une raison grave de ne pas la rendre publique, pourvu qu'on puisse faire cesser autrement le scandale.

Si l'un des époux refuse de se présenter à l'église, le curé et les témoins peuvent se rendre chez lui ; s'il refuse encore, il peut se faire représenter, à l'église par procureur. S'il ne veut pas même se faire représenter ni écrire une lettre qui exprime son consentement et son acceptation d'une telle pour son épouse, il faut recourir à la dispense *in radice*. On n'a même que ce moyen quand les deux parties, ignorant toutes deux l'empêchement, il y a une raison urgente de ne pas leur faire connaître la nullité de leur mariage.

Ordinairement dans les cas de ce genre, laissons dans la bonne foi ceux qui y vivent, c'est le moyen de s'épargner les plus graves difficultés.

Il importe fort pour la réhabilitation du mariage de profiter du temps des missions et d'écrire aussitôt à l'évêque pour obtenir les dispenses voulues.

L'évêque peut en effet dispenser des empêchements dirimants *urgente necessitate*, surtout une fois le mariage contracté. Il peut *in articulo mortis* dispenser de tous les empêchements de droit ecclésiastique, même de *voto solemni, diaconos et solemniter professos, sed non sacerdotes*. Il ne peut pas non plus dispenser alors du 1er degré d'affinité en ligne droite *ex copulâ licitâ*. Dans le doute sur la validité d'un mariage, *præsumitur recte factum*. La revalidation publique doit être inscrite dans le registre public du mariage, la revalidation secrète devant le curé doit être inscrite dans un registre secret ; si elle n'est pas faite devant le prêtre et les témoins on ne l'inscrit pas.

II. RÈGLEMENT DES AMES SCRUPULEUSES

359. 1° Je ne ferai point d'examen de conscience, pas même avant mes confessions. Je me contenterai de m'exciter à la contrition et au ferme propos sur toutes les fautes graves de ma vie, rappelant ces fautes après chaque confession, mais sans aucuns détails, disant par exemple : je m'accuse de tous les péchés de ma vie contre la religion, la pureté, la charité ; 2° je dirai au confessionnal ce qui me viendra sur le moment, sans chercher à me préoccuper, si j'oublie quelque chose, ou non ; 3° après ma confession ainsi faite, s'il me revient des inquiétudes, je les mépriserai, et irai communier en paix, quand même je craindrais de mal faire, persuadé qu'on ne fait jamais mal en obéissant ; 4° si, après l'absolution reçue, je craignais d'avoir consenti avant la communion à quelque péché, je réciterais quelques actes de charité et de contrition et je communierai en paix malgré mes doutes ; 5° j'éviterai les lectures, les réflexions, les sermons qui pourraient me décourager, et ne penserai qu'à ce qui peut m'inspirer la confiance en Dieu ; 6° souvent le long du jour je ferai des actes de confiance et d'amour, me distrayant de tout ce qui me trouble, et je n'aurai d'autre souci que d'obéir et de m'abandonner avec paix à Notre-Seigneur, malgré mes misères dont je détournerai les yeux ; 7° je ferai sans crainte tout ce que je ne saurai pas certainement être un péché, et tout ce que font sans crainte les personnes honnêtes et chrétiennes, quand même je craindrais de mal faire, et après je n'aurai point de scrupules ; 8° je ne laisserai jamais la fréquentation des sacrements, par crainte de mal faire, et je ne répéterai jamais mes prières, ni mes pénitences, ni l'audition de la sainte messe ; 9° dans l'oraison que je ferai tous les jours, je produirai, sans beaucoup de réflexions, des actes de confiance et d'amour ; 10° tous les jours je dirai mon chapelet. (*Un missionnaire ferai un vrai bien, en donnant ce règlement aux pauvres âmes, auxquelles il est destiné.*)

FORMULAIRE DES BÉNÉDICTIONS

360. *In omni benedictione extra missam, sacerdos superpelliceo et stola pro ratione temporis utatur, nisi aliter, in missali notetur. Stando semper benedicat et aperto capite. In principio cujusque benedictionis dicat :*

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum; ℟. Et cum spiritu tuo.

Deinde dicatur oratio propria una vel plures, prout suo loco notatum fuerit.

Postea, rem aspergat aqua benedicta, et ubi notatum fuerit pariter incenset, nihil dicendo. (Rituel romain).

Benedictio candelarum extra diem Purificationis Beatæ Mariæ Virginis. (*Rituel Romain.*)

361. ℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum; ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, bene ✝ dic candelas istas supplicationibus nostris : infunde eis, Domine, per virtutem sanctæ cru ✝ cis benedictionem cœlestem, qui eas

ad repellendas tenebras humano generi tribuisti : talemque benedictionem signaculo sanctæ cru † cis accipiant, ut quibuscumque locis accensæ, sive positæ fuerint, discedant principes tenebrarum, et contremiscant et fugiant pavidi cum omnibus ministris suis ab habitationibus illis ; nec præsumant amplius inquietare aut molestare servientes tibi omnipotenti Deo. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

Postmodum aspergantur aqua benedicta.

On peut avec fruit bénir ainsi, dans les missions, les cierges que les fidèles se sont procurés pour la consécration à la Sainte Vierge. On invite les fidèles à les conserver dans leurs maisons, comme souvenir de ces saints exercices.

Benedictio novæ crucis (1) (*Rituel Romain.*)

362. ℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Domine, exaudi orationem meam ; ℟. Et clamor meus ad te veniat. ℣. Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Rogamus te, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, ut digneris bene † dicere hoc signum crucis tuæ, ut sit remedium salutare generi humano, sit soliditas fidei, profectus bonorum operum, redemptio animarum, sit solamen, et protectio, ac tutela contra sæva jacula inimicorum. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

ALIA ORATIO AD IDEM

Bene † dic, Domine Jesu Christe, hanc crucem tuam, per quam eripuisti mundum a potestate dæmonum, et superasti passione tua suggestorem peccati, qui gaudebat in prævaricatione primi hominis per ligni vetiti sumptionem. (*Hic aspergat aqua benedicta.*) Sanctificetur hoc signum crucis in nomine Patris † et Filii † et Spiritus † Sancti, ut orantes inclinantesque se, propter Dominum ante istam crucem, inveniant corporis et animæ sanitatem. Per Christum Dominum, nostrum. ℟. Amen.

Postea sacerdos genuflexus ante crucem devote adorat ; et osculatur, et idem faciunt quicumque voluerint.

363. Cette double formule suffit aussi à l'érection et à la bénédiction des croix des stations du chemin de la croix, si l'on a obtenu un pouvoir *ad hoc*. On peut même, après les avoir ainsi bénites, laisser à d'autres le soin de les placer à loisir en un autre temps. Si des tableaux accompagnent les croix, on ne doit pas les bénir. (Mach. *Trésor du prêtre, citant un décret du 30 janvier 1839.*) On ne peut, sans autorisation tout à fait spéciale, ériger un chemin de croix dans les oratoires privés. (Mach.) Avec les pouvoirs ordinaires, on le peut dans les chapelles publiques, en ayant soin de se munir de la permission écrite autant que possible, de l'évêque, et du curé ou chapelain. Après l'érection, le procès-verbal en doit être dressé et signé par celui qui l'a faite, par le curé et deux témoins. (Mach. *ibid.*)

Benedictio imaginum Jesu Christi Domini nostri Beatæ Virginis Mariæ et aliorum sanctorum. (*Rituel Romain.*)

364. ℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus, qui sanctorum tuorum imagines (sive effigies) sculpi aut pingi non reprobas, ut quotiès illas oculis corporis intuemur, totiès eorum actus et sanctitatem ad imitandum memoriæ oculis meditemur, hanc quæsumus, imaginem (seu sculpturam) in honorem et memoriam unigeniti Filii tui, Domini nostri Jesu Christi (vel beatissimæ Virginis Mariæ, Matris Domini nostri Jesu Christi (vel beati N... Apostoli tui vel Martyris, vel Confessoris, aut Pontificis, aut Virginis,) adaptatam bene † dicere et sancti † ficare digneris : et præsta ut quicumque coram illa, unigenitum Filium tuum, (vel beatissimam Virginem, vel gloriosum Apostolum, sive martyrem, sive Confessorum, aut Virginem,) suppliciter colere et honorare studuerit, illius meritis et obtentu, a te gratiam in præsenti, et æternam gloriam obtineat in futurum. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Ultimo aspergat aqua benedicta.

Pour la bénédiction et l'application des indulgences aux croix, aux médailles, aux chapelets, bien qu'il soit convenable de se servir de la formule du Rituel, il suffit, signum crucis manu efformare super res benedicendas absque pronuntiatione ver-

(1) On peut se servir d'une de ces formules pour appliquer aux crucifix l'indulgence de la bonne mort et celle du chemin de la croix, bien qu'un signe de croix suffise. Ordinairement pour gagner les indulgences du chemin de la croix, il faut réciter sans interruption, avec un crucifix indulgencié à cette fin, quatorze *Pater*, *Ave* et *Gloria* à la place des quatorze stations, cinq en l'honneur des cinq plaies et un *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife ; mais quand on peut se rendre à l'église pour y parcourir les stations, on ne peut gagner les indulgences avec ce crucifix.

horum formæ benedictionis et sine aspersione aquæ benedictæ (Mach, *Trésor du prêtre.*) Le P. Marc veut qu'on dise en faisant le signe de la croix : *In nomine Patris et Filii, etc. Toutefois cela ne suffirait pas pour le rosaire de saint Dominique, ni pour le chapelet des Sept-Douleurs.* (Mach, *ibid.*)

« *Si les facultés de bénir et d'indulgencier les croix, les chapelets, les médailles portent la clause* privative, *le prêtre qui n'a point d'autres pouvoirs ne peut pas faire la bénédiction des objets en public, du haut de la chaire, tandis que les fidèles les tiennent à la main.* » (Maurel.)

« *La reconnaissance des pouvoirs reçus de Rome et l'autorisation de l'évêque ne sont point nécessaire, si le bref ou le rescrit n'en parle pas; mais si le bref exige ce visa et cette permission de l'autorité diocésaine, des pouvoirs non constatés par elle sont nuls.* (Maurel.)

Formula benedicendi Cruces S. Patris Benedicti.

365. ℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini. ℟. Qui fecit cœlum et terram.

Exorcizo vos, numismata, per Deum patrem † Omnipotentem, qui fecit cœlum, et terram, mare, et omnia quæ in eis sunt. Omnis virtus Adversarii, omnis exercitus Diaboli, et omnis incursus, omne phantasma Satanæ eradicare, et effugare ab his numismatibus, ut fiant omnibus qui eis usuri sunt, salus mentis, et corporis, in Nomine Patris † Omnipotentis, et Jesu Christi † Filii ejus Domini nostri, et Spiritus Sancti † Paracliti, et in charitate ejusdem Domini nostri Jesu Christi, qui venturus est judicare vivos, et mortuos, et sæculum per ignem. ℟. Amen.

Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison. Pater noster, etc.

℣. Et ne nos inducas in tentationem, ℟. Sed libera nos a malo. ℣. Salvos fac servos tuos, ℟. Deus meus sperantes in te. ℣. Esto nobis Domine turris fortitidinis. ℟. A facie inimici. ℣. Dominus virtutem populo suo dabit; ℟. Dominus benedicet populum suum in pace. ℣. Mitte eis Domine auxilium de Sancto, ℟. Et de Sion tuere eos. ℣. Domine exaudi orationem meam, ℟. Et clamor meus ad te veniat. ℣. Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Deus omnipotens, bonorum omnium largitor, supplices te rogamus, ut per intercessionem S. P. Benedicti his sacris Numismatibus, litteris, ac characteribus a te designatis tuam † benedictionem infundas, ut omnes qui ea gestaverint, ac bonis operibus intenti fuerint, sanitatem mentis et corporis, et gratiam sanctificationis atque indulgentias Nobis concessas consequi mereantur, omnesque Diaboli insidias, et fraudes per auxilium misericordiæ tuæ effugere valeant, et in conspectu tuo sancti et immaculati appareant. Per Dominum nostrum, etc.

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui voluisti pro totius mundi redemptione de Virgine nasci, circumcidi, a Judæis reprobari, Judæ osculo tradi, vinculis alligari, spinis coronari, clavis perforari, inter latrones crucifigi, lancea vulnerari, et tandem in Cruce mori; per hanc tuam sanctissimam Passionem humiliter exoramus ut omnes diabolicas insidias, et fraudes expellas ab eo qui nomen sanctum tuum his litteris, ac characteribus a te designatis devote invocaverit, et eum ad salutis portum perducere digneris. Qui vivis, et regnas etc.

Benedictio Dei Patris † Omnipotentis et Filii † et Spiritus † Sancti descendat super hæc Numismata, ac ea gestantes, et maneat semper. In Nomine Patris †, et Filii †, et Spiritus Sancti †, Amen.

Aspergantur aqua benedicta.

Benedictio coronarum aut rosariorum (1).

366. ℣. Adjutorium .. ℟. Qui fecit cœlum... etc.

OREMUS

Omnipotens et misericors Deus, qui propter eximiam charitatem tuam qua dilexisti nos, Filium tuum unigenitum Dominum nostrum Jesum Christum de cœlis in terram descendere, et de beatæ Virginis Mariæ Dominæ nostræ utero sacratissimo, Angelo nuntiante, carnem suscipere, crucemque et mortem subire, et tertia die gloriose a mortuis resurgere voluisti, ut nos eriperes, de potestate tenebrarum, obsecramus immensam clementiam tuam, ut hæc signa Rosarii in honorem et laudem ejusdem Genitricis Filii tui bene † dicas et sancti † fices, eisque tantam infundas virtutem Spiritus Sancti, ut quicumque

(1) Les indulgences de sainte Brigitte, qu'on applique ordinairement aux chapelets, sont de 100 jours pour chaque grain. Indulgence plénière une fois le mois, à la condition de communier et de visiter une église, pas nécessaire de méditer les mystères. (P. Maurel. Mais il faut réciter le chapelet de sainte Brigitte.

ea super se portaverint, atque attente et devote recitaverint, per invocationem sancti nominis tui, corporis sanitatem et animæ tutelam percipiant. Per eumdem Christum Dominum nostrum. ℟. Amen. (P. Maurel).

Deinde aspergit aqua benedicta dicens. In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. ℟. Amen. *(Rituel romain.)*

367. — BÉNÉDICTION DES ROSAIRES de saint Dominique, d'après la formule envoyée par les Révérends Pères Dominicains de Rome aux prêtres qui ont le pouvoir l'en user ; il est nécessaire de l'employer pour appliquer aux chapelets les indulgences du rosaire (1).

℟. Adjutorium nostrum in nomine Domini ; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Domine, exaudi orationem meam ; ℟. Et clamor meus ad te veniat. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Omnipotens et misericors Deus, qui propter eximiam charitatem tuam, qua dilexisti nos, Filium tuum unigenitum Dominum nostrum Jesum Christum, de Cœlis in terram descendere, et de beatissimæ Virginis Mariæ Dominæ nostræ utero sacratissimo, Angelo nuntiante, carnem suscipere, crucemque ac mortem subire, et tertia die gloriose a mortuis resurgere voluisti, ut nos eriperes de potestate diaboli, obsecramus immensam clementiam tuam, ut hæc signa rosarii in honorem et laudem ejusdem Genitricis Filii tui ab Ecclesia tua fideli dicata bene ✠ dicas et sancti ✠ fices eisque tantam infundas virtutem Spiritus Sancti, ut quicumque horum quodlibet secum portaverit, atque in domo sua reverenter tenuerit, et in eis ad te secundum ejusdem sanctæ societatis instituta, divina contemplando mysteria devote oraverit, salubri et perseveranti devotione abundet ; sitque consors et particeps omnium gratiarum, privilegiorum, et indulgentiarum quæ eidem societati per sanctam Sedem apostolicam concessa fuerunt, ab omni hoste visibili et invisibili semper, et ubique in hoc sæculo liberetur, et in exitu suo ab ipsa beatissima Virgine Maria Dei genitrice tibi plenus bonis operibus præsentari mereatur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Benedictio communis.

(On la trouve dans plusieurs rituels romains.)

368. ℣. Adjutorium nostrum... ℟. Qui fecit cœlum et terram, etc.

OREMUS

Deus, cujus verbo sanctificantur omnia quæ vel facimus, vel percipimus ; infunde, quæsumus, bene ✠ dictionem tuam super nos et super creaturam tuam ; ut per invocationem sancti tui nominis quæcumque præsentis vitæ necessitas pie postulat, misericorditer cum gratiarum actione assequamur. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Deinde aqua benedicta aspergat.

Benedictio papalis.

369. La communion pascale suffit pour gagner cette indulgence. (Mach. tome II, p. 158.) Si la communion pascale ne peut suffire pour gagner l'indulgence du jubilé (ce que l'on connaît par les termes de l'encyclique), on évite de tirer de leur bonne foi, à cet égard, les fidèles indifférents, de qui il n'y a pas lieu d'espérer qu'ils feront deux communions.

En accordant aux missionnaires de la Compagnie de Jésus la faculté de donner la bénédiction papale, S. S. Pie IX veut que cette bénédiction se donne, non avec la main, mais avec le crucifix (Maurel.)

Manière de donner la bénédiction papale.

Methodus indictionis præmittendæ pontificiæ benedictioni statis diebus super populum elargiendæ, ritusque in ea servandus a regularibus, quibus a S. Sede hujusmodi facultas indulta est, vel indulgebitur (2).

Admoneatur populus de indulgentia a Sede apostolica concessa, de præceptis operibus pro ea lucrifacienda, de die quo visitanda est designata ecclesia, de hora denique qua dabitur pontificia benedictio. De quibus, quatenus opus sit, etiam schedis impressis et consuetis locis palam affixis certior fiat.

Postquam statutis die et hora, populus ad ecclesiam convenerit, alta voce legantur apostolicæ litteræ, seu decreta, quibus indulgentia conceditur, una cum potes-

(1) Ces indulgences sont de 100 jours pour chaque *Pater* et chaque *Ave*, indulgence plénière un jour dans l'année, à leur choix, pour ceux qui ont récité le chapelet une fois par jour, et à la fin de chaque mois pour ceux qui l'ont récité ensemble trois fois par semaine, à la condition de communier et de visiter une église. En récitant les *Pater* et *Ave*, il est nécessaire, à moins qu'on en soit incapable, de méditer les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur.

(2) On peut la donner, avec un pouvoir spécial reçu de Rome, à la suite des retraites de huit jours données à une paroisse, mais non à la suite des retraites de communauté. (Maurel.)

tate benedictionem apostolicam super populum effundendi, ut de delegatione audientibus constet: et concessio ex latino sermone in vulgarem accommodatum ad populi intelligentiam conversa pronuntietur; populus ad suorum scelerum detestationem pio brevique sermone excitetur; post quæ sacerdos, nullis circumstantibus ministris, stola et superpelliceo indutus (ut in Rituali hoc præscribitur, cum agitur de benedictionibus quæ extra missam presbyteris permittuntur, stola pro varietate temporis) *ante altare genuflexus, sequentibus verbis Dei opem imploret.*

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini : ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Domine, exaudi orationem meam ; ℟. Et clamor meus ad te veniat. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo, *Deinde stans sequentem recitet orationem.*

OREMUS

Omnipotens et misericors Deus, da nobis auxilium de sancto, et vota populi hujus in humilitate cordis veniam peccatorum poscentis, tuamque benedictionem præstolantis et gratiam, clementer exaudi: dexteram tuam super eum benignus extende, ac plenitudinem divinæ benedictionis effunde, qua bonis omnibus cumulatus, felicitatem et vitam consequatur æternam. Per Christum. ℟. Amen.

Post quam, ad cornu Epistolæ accedat, ut in actis Ecclesiæ Mediolanensis (part. IV.) benedicet in ecclesia ad altare,, stans in cornu Epistolæ : *et stans in cornu Epistolæ, non trina, hoc est, triplici signo crucis, sed una benedictione, unico videlicet signo crucis, benedicat, proferens alta voce hæc verba :*

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius, et Spiritus Sanctus. ℟. Amen. (P. Maurel.)

Ritus benedicendi et imponendi scapulare rubrum Passionis (1).

370. *Genuflexo qui suscepturus est scapulare, sacerdos superpelliceo et stola rubra indutus, capite detecto, dicat :*

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum; ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui tegimen nostræ mortalitatis induere dignatus, temetipsum exinanivisti, formam servi accipiens, et factus obediens usque ad mortem crucis, tuæ largitatis clementiam humiliter imploramus, ut hoc genus vestimenti, quod in honorem et memoriam dolorosissimæ Passionis tuæ tuique sacratissimi Cordis, necnon et Cordis amantissimi ac compatientis Immaculatæ Matris tuæ institutum fuit, atque ut illo induti hæc mysteria devotius recolant, benedicere ✠ digneris, ut hic famulus tuus qui (*vel* hæc famula tua quæ) ipsum gestaverit, te quoque, per tua merita et intercessionem beatissimæ Virginis Mariæ, induere mereatur; qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

Hic sacerdos scapulare aqua benedicta aspergit, et illud imponit, dicens.

Accipe, carissime frater (*vel* carissima soror) hunc habitum benedictum, ut veterem hominem exutus (*vel* exuta) novumque indutus (*vel* induta) ipsum perferas, et ad vitam pervenias sempiternam per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Deinde subjungit.

Et Ego, ex facultate mihi concessa, recipio te (*vel* vos) ad participationem omnium bonorum spiritualium quæ per sanctæ Sedis apostolicæ privilegium huic sancto scapulari, in gratiam congregationis Missionis, concessa sunt. In nomine ✠ Patris et Filii et spiritus sancti. ℟. Amen.

Denique dicatur trina vice versiculus sequens.

Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti! (Maurel.)

371. Formula benedicendi habitum sive scapulare B. M. V. de monte Carmelo, quæ adhiberi potest.

Ex Decreto S. R. C. diei 24 Julii 1888 (1).

℣. Ostende nobis Domine misericordiam tuam. ℟. Et salutare tuum da nobis. ℣. Domine exaudi orationem meam ; ℟. Et clamor meus ad te veniat. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo.

(1) Il est bon avant de donner aux fidèles les divers scapulaires, de leur en expliquer l origine et les avantages, ainsi que les conditions requises pour gagner les indulgences. Le scapulaire rouge fut offert, d après une pieuse tradition, par Notre-Seigneur lui-même. Il a pour but de rappeler la passion du Sauveur. Indulgences plénières : 1º le jour de la reception ; 2º tous les vendredis a la condition de communier, de méditer quelques instants sur la passion et de prier aux intentions du Souverain Pontife. Si on ne peut communier le vendredi, on le peut faire le dimanche ; 3º à l'article de la mort (Maurel). L inscription n est pas nécessaire, le supérieur général des Lazaristes nous l a assure.

(2) Ce scapulaire fut donne par la Sainte Vierge a saint Simon Stock, général des Carmes. *Celui qui mourra revêtu de cet habit*, lui dit la Sainte Vierge, *sera préservé des feux éternels. C est un signe de salut, une sauvegarde dans les perils.* Il suffit de porter le scapulaire, pour avoir part aux

OREMUS.

Domine Jesu Christe, humani generis Salvator, hunc habitum quem propter tuum tuæque Genitricis Virginis Mariæ de Monte Carmelo amorem servus tuus devote est delaturus, dextera tua sanctifica, ut eadem Genitrice tua intercedente, ab hoste maligno defensus in tua gratia usque ad mortem perseveret. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

Deinde aspergat aqua benedicta habitum et postea ipsum imponat dicens :

Accipe hunc habitum benedictum precans Sanctissimam Virginem, ut ejus meritis illum perferas sine macula, et te ab omni adversitate defendat atque ad vitam perducat æternam. Amen.

Deinde dicat :

Ego, ex potestate mihi concessa, recipio te ad participationem omnium bonorum spiritualium, quæ cooperante misericordia Jesu Christi, a Religiosis de Monte Carmelo peraguntur. In nomine Patris ✠ et Filii et Spiritus Sancti. ℟. Amen.

Bene✠dicat te Conditor cœli et terræ Deus omnipotens, qui te cooptare dignatus est in confraternitatem B. Mariæ Virginis de Monte Carmelo, quam exoramus ut in hora obitus tui, conterat caput serpentis antiqui ; atque palmam et coronam sempiternæ hæreditatis tandem consequaris. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Aspergat aqua benedicta.

Ritus benedicendi et imponendi scapulare cæruleum.

372. *In honorem Conceptionis beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, quod a Clericis Regularibus, Theatinis nuncupatis, ex speciali privilegio Clementis papæ X distribuitur, et a Clemente papa XI approbatur anno 1710* (1).

Genuflexo, qui suscepturus est scapulare, sacerdos superpelliceo et stola alba indutus, capite detecto, dicat absolute :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui tegimen nostræ mortalitatis induere dignatus es, tuæ largitatis clementiam humiliter imploramus, ut hoc genus vestimenti quod in honorem et memoriam conceptionis beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, necnon ut illo induti exorent in hominum pravorum morum reformationem, institutum fuit, bene ✠ dicere digneris, ut hic famulus tuus, qui eo usus fuerit (*vel* hæc famula tua quæ eo usa fuerit) eadem beata Maria Virgine intercedente, te quoque induere mereatur. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

Postea sacerdos, nihil dicendo aspergit scapulare aqua benedicta ; deinde illud imponit dicens :

Accipe, frater (*vel* soror), scapulare Conceptionis beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, ut, ea intercedente, veterem hominem exutus (*vel* exuta) et ab omni peccatorum inquinamento mundatus (*vel* mundata,) ipsum perferas sine macula et ad vitam pervenias sempiternam. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Postea subjungit.

Et ego, ex facultate mihi concessa, recipio te ad participationem bonorum omnium spiritualium, quæ in clericorum regularium Congregatione, ex gratia Dei, fiunt : et quæ per sanctæ Sedis apostolicæ privilegium concessa sunt. In nomine Patris, ✠ et Filii, et Spiritus Sancti. ℟. Amen. (*Maurel.*)

Ritus imponendi habitum confratribus societatis septem Dolorum B. M. V. (2).

373. *Sacerdos indutus superpelliceo et stola violacea dicat :*

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini ; ℟. Qui fecit cœlum et terram. ℣. Dominus vobiscum ; ℟. Et cum spiritu tuo.

[illegible] Pour gagner l'indulgence sabbatine, il faut de plus garder la chasteté selon son état, réciter le petit office de la Sainte Vierge, si on ne dit pas le grand office. Si on ne sait pas lire, il faut observer tous les jeûnes prescrits par l'Église et faire abstinence tous les mercredis, vendredis et samedis, le jour de Noël excepté. L'inscription est nécessaire. (P. Maurel). Voir la note du [illegible])

(1) Ce scapulaire fut révélé par Notre-Seigneur et sa divine Mère à la vénérable Ursule Benincasa, fondatrice des Théatines à Naples. C'est le scapulaire de Marie Immaculée. Il suffit de le porter et de pratiquer la chasteté selon son état. Ceux qui en sont revêtus gagnent un très grand nombre d'indulgences plénières en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, [illegible] *toties quoties*. Ces prières sont récitées en l'honneur de la sainte Trinité et de la B. Vierge Immaculée et aux intentions du Souverain Pontife, c'est-à-dire pour l'exaltation de l'Église, l'extirpation des hérésies, etc. L'inscription n'est pas nécessaire. (P. Maurel.)

(2) Le chapelet des sept Douleurs doit son origine à l'ordre des Servites de Marie. Il se compose de sept dizaines de sept *Ave* chacune, interrompues par le *Pater*. En les récitant, on médite les sept dou-

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, qui morte Unigeniti tui mundum collapsum restaurare dignatus es, ut nos a morte æterna liberares, et ad gaudia regni cœlestis perduceres; respice, quæsumus, super hanc familiam servorum in nomine beatissimæ Virginis septem Doloribus sauciæ congregatam, de cujus gremio hic famulus tuus (*vel* hæc famula tua) esse cupit (*vel* hi famuli tui, *vel* hæ famulæ tuæ esse cupiunt) ut augeatur numerus tibi fideliter servientium; ut omnibus sæculi, et carnis perturbationibus liberatus (liberata) (liberati) et a laqueis diaboli securus (secura) (securi) intercessione ejusdem beatæ Mariæ Virginis et beatorum Augustini et Philippi, ac septem nostrorum beatorum Patrum Ordinis nostri fundatorum, vera gaudia possideat (*vel* possideant). Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Inde benedicat habitum et coronam dicens :

OREMUS.

Domine Jesu Christe, qui tegimen nostræ mortalitatis induere dignatus es, obsecramus immensam largitatis tuæ abundantiam, ut hoc genus vestimentorum, quod sancti Patres nostri ad innocentiæ, humilitatisque indicium, in memoriam septem Dolorum B. Mariæ Virginis nos ferre sanxerunt, ita benedicere ✠ digneris ut qui illis fuerit indutus corpore pariter et animo induat te Salvatorem nostrum. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. ℟. Amen.

OREMUS.

Omnipotens et misericors Deus, qui, propter nimiam charitatem, qua dilexisti nos, Filium tuum Unigenitum Dominum nostrum Jesum Christum, pro redemptione nostra, de cœlis ad terram descendere, carnem suscipere et crucis tormentum subire voluisti; obsecramus immensam clementiam tuam, ut hanc coronam, in memoriam septem Dolorum Genitricis Filii tui ab Ecclesia tua fideli dicatam benedicas ✠ sanctifices ✠ et ei tantam Spiritus Sancti virtutem infundas, ut quicumque eam recitaverit, ac secum portaverit atque in domo sua reverenter tenuerit, ab omni hoste visibili et invisibili, semper, et ubique in hoc sæculo liberetur, et in exitu suo a beatissima Virgine Maria tibi bonis operibus coronatus, præsentari mereatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Tandem aspergit dicens : Asperges me, etc.

Præbendo habitum et coronam dicat :

Accipe, carissime frater (*vel* carissima soror), habitum B. M. Virgininis, singulare signum, servorum suorum, in memoriam septem Dolorum, quos ipsa in vita et morte Unigeniti Filii sui sustinuit, ut ita indutus (*vel* induta) sub ejus patrocinio perpetuo vivas. Amen.

Accipe coronam B. Mariæ Virginis, in memoriam septem Dolorum suorum contextam, ut dum eam ore laudaveris, ejus pœnas toto corde compatiaris. Amen.

Benedictio Dei omnipotentis, ✠ etc. (Maurel).

Formula Benedictionis dandæ Tertiariis S. Francisci.

374. Cette formule n'est pas celle de la Bénédiction papale, qui, d'après les règles du tiers ordre, ne peut se donner que deux fois par an aux tertiaires, non isolés, mais réunis. Ce n'est pas non plus la formule complète de l'absolution générale dont il faut se servir, quand on donne une indulgence plénière hors du confessionnal, c'est simplement la formule dont on doit user au saint Tribunal.

Voici les jours ou on peut donner cette indulgence : Noël, Pâques, Pentecôte, Sacré-Cœur de Jésus, Immaculée-Conception, St Joseph, 19 mars, Stigmates de St François, St Louis, roi de France, Ste Elisabeth de Hongrie. Elle peut être donnée au confessionnal la veille de ces jours, dès le matin.

Dominus noster Jesus Christus, qui beato Petro Apostolo dedit potestatem ligandi atque solvendi, Ille te absolvat ab omni vinculo delictorum, ut habeas vitam æternam, et vivas in sæcula sæculorem. Amen.

Per sacratissimam Passionem et Mortem Domini nostri Jesu Christi, precibus et meritis beatissimæ semper Virginis Mariæ, beatorum Apostolorum Petri et Pauli, beati Patris nostri Francisci, et omnium sanctorum, auctoritate a Summis Pontificibus mihi concessa plenariam Indulgentiam omnium peccatorum tuorum tibi impertior. In nomine Patris, et Filii ✠, et Spiritus Sancti. ℟. Amen.

Si les circonstances ne permettent pas de réciter la formule entière, le Prêtre pourra tout omettre, et dira seulement :

Auctoritate a Summis Pontificibus mihi, etc., comme aux dernières lignes ci-dessus.

leurs de Marie, et on termine par les trois *Ave Maria* pour honorer les larmes de la Sainte Vierge. Cent jours d'indulgence à chaque grain en tout temps et deux cents jours tous les vendredis. (P. Maurel.)

L'inscription est nécessaire pour faire partie de la confrérie et du scapulaire de N.-D. des Sept-Douleurs, comme pour les confreries en général. (Maurel.)

TOME II

Nous donnerons, dans ce tome second, d'abord les instructions pour les missions et les retraites, et ensuite les instructions pour les dimanches et les fêtes de l'année.

PREMIÈRE PARTIE

INSTRUCTIONS POUR LES MISSIONS ET LES RETRAITES

PREMIÈRE SECTION

INSTRUCTIONS POUR LES MISSIONS

Cette première section comprend les avis, les catéchismes, les conférences et les sermons les plus pratiques dans les missions et les retraites données aux fidèles.

CHAPITRE I

AVIS

375. Voici dans leur ordre logique les principaux avis à donner dans les missions. A chaque directeur de mission ou de retraite de les distribuer à leur place, que nous avons indiquée du reste, dans les plans de mission n° 296 et suivants. (Voir ce que nous avons dit nos 206 à 209.)

Aux messes qui précèdent l'ouverture, voir n. 183 (1).

376. **Le jour de l'ouverture à la messe.** — 1° M. F., nous devons vous indiquer les importants exercices de ces premiers jours de la mission. Aussitôt après la messe, exercice de chant ; ceux qui sont pressés par leurs occupations de se retirer, pourront le faire ; mais nous prions les âmes de bonne volonté, qui seraient libres, de rester à l'église ; chantres, chanteuses, enfants, nous vous apprendrons des cantiques, dont nous redirons ensuite les refrains durant la mission. Vous avez parmi vous des voix magnifiques, quel plus bel usage en pourrions-nous faire que de les employer à chanter les louanges de Dieu ?

377. 2° Une heure avant les vêpres, c'est-à-dire à .. heure, un coup de cloche annoncera le catéchisme *fait par un des missionnaires*. Tout le monde pourra y assister ; mais nous désirons qu'il n'y manque pas un de vos chers enfants, non plus qu'au catéchisme que nous ferons les premiers jours de la semaine, à .. heures. Envoyez donc à ce catéchisme tous les jours, et ce soir en particulier, tous les enfants de quatre, cinq, six ans et au-dessus, tous ceux en qui vous remarquerez de l'intelligence ; et vos enfants, je n'en doute pas, sont intelligents. Envoyez et ceux qui vont aux écoles et ceux qui n'y vont pas. Il est plus nécessaire encore d'y envoyer ceux qui ne vont pas aux écoles. Les mères les amèneront donc tous, quand même ils ne seraient pas bien habillés ; nous les en aimerons davantage.

Si quelques enfants avaient le malheur de ne plus avoir de mère, il est sûr aussi d'avoir nos préférences ; si son père ou son tuteur ne peut l'amener, qu'il

(1) Nous supposons qu'on ouvre la mission le dimanche, ce qui est très désirable. On aurait souvent bien de la peine à se former un auditoire, si une mission commençait un autre jour.

le confie à un voisin charitable. Avez-vous à votre service un enfant qui n'ait pas fait sa première communion, ou dans votre maison quelque personne déjà âgée qui n'ait pu jusqu'ici être suffisamment instruite pour être admise à la première communion, envoyez-les au catéchisme. Ce sera une œuvre de charité que le bon Dieu bénira. Que les parents, les pères et les mères nous aident ces jours-ci à préparer leurs chers enfants à l'absolution, en leur apprenant à faire une sainte confession, et en leur rappelant les principaux mystères.

378. 3° A... heures les vêpres. Elles seront très courtes, mais suivies d'une importante instruction. Venez-y tous, s'il est possible, et, du moins, envoyez-y tous ceux qui n'auraient pas entendu l'instruction de ce matin. Pas d'autres exercices, ce soir, que celui des vêpres.

379. 4° Si vous avez des enfants, des parents qui soient domestiques ou ouvriers en dehors du pays, faites le possible pour qu'ils viennent passer chez vous ces quelques jours de la mission. *(Il ne faut jamais dire la durée de la mission, surtout si elle devait être longue. On donne toujours à entendre qu'elle sera courte, ce qui est toujours vrai. Il faut persuader aux prêtres du lieu de faire de même.* (Voir n. 170.)

380. 5° Pendant la semaine, instruction matin et soir pour les grandes personnes; *(car les enfants qui peuvent d'ailleurs assister aux instructions, ont leur catéchisme à part.)* Nous nous sommes concertés avec votre vénérable pasteur pour fixer les heures des exercices, et nous avons choisi celles qui nous ont paru les plus capables de ne point vous soustraire trop à vos travaux, celles où il vous sera plus facile de vous rendre à l'église : le matin, l'exercice commencera à... heures (1).

381. Une grande volée des cloches l'annoncera une heure à l'avance, c'est-à-dire à... heures ; demi-heure avant, c'est-à-dire à.... heures, une seconde volée ; vingt minutes avant, on tintera les vingt coups ; cinq minutes avant les trois coups. Et après cela commencera la messe. Elle ne sera pas chantée (2), afin que l'exercice soit court ; mais durant la messe nous redirons les refrains des cantiques. Nous comptons sur les chanteuses, sur les chantres, s'ils le peuvent, et sur le chœur des enfants. La bénédiction du Saint-Sacrement terminera l'exercice du matin. Le soir, l'exercice commence à.... heures. La sonnerie sera la même que le matin. Par conséquent : 1° grande volée à.... heures ; 2° grande volée à.... heures ; vingt minutes avant, tintement ou vingt coups ; cinq minutes avant, trois coups, et l'exercice commence.

382. 6° Heureux ceux qui pourront assister à toutes les instructions chaque jour ; mais au moins venez-y une fois par jour, les uns le matin, les autres le soir. C'est capital, M. F., croyez-moi ; c'est pour votre bien que je vous le demande instamment. Amenez aux sermons vos voisins, vos connaissances. Maîtres, envoyez vos serviteurs ; pères et mères, vos enfants ; chefs

(1) Pour fixer les heures des exercices, on consultera le pasteur, les habitudes des populations, la saison où l'on se trouve. Si l'on se lève matin dans la paroisse, et s'il y a beaucoup d'ouvriers à la journée, il sera à propos de commencer le premier exercice de grand matin. Si l'on a à faire à des populations agricoles, les femmes seront plus libres, après le lever de leurs enfants et le déjeuner de leurs maris. Si, dans une mission très courte, les missionnaires étaient en nombre suffisant pour faire trois instructions par jours et si les confessions leur en laissaient le temps, ils pourraient avec fruit en placer une dans l'après-midi, à l'heure où les ouvriers sont libres, et où surtout les femmes ont fait face aux principales occupations de leur journée.

Le soir, c'est généralement à la chute du jour qu'on doit commencer l'exercice, même en été. On chercherait en vain à amener les hommes de meilleure heure. Il importe que la sonnerie, dans les missions, soit plus solennelle et de plus longue durée qu'en temps ordinaire. Si celle qu'on emploie dans les paroisses, pour annoncer la grand'messe du dimanche, paraissait suffisante, on pourrait l'adopter pour les exercices du matin et du soir, et on en donnerait avis aux fidèles ; sinon on la déterminerait de la manière que nous allons indiquer. Il importe de veiller à ce que les sonneurs soient exacts, et s'ils ne l'étaient pas, le missionnaire aurait une belle occasion d'exercer ses fonctions *ostiarii*.

Dans les paroisses de grande foi, on pourrait utilement afficher à la porte de l'église, l'heure des exercices, avec quelques conseils pratiques pour la mission ; on aurait soin d'enlever l'affiche le soir, avant que l'église se fermât, et de la replacer le lendemain matin,

(2) On cherchera à obtenir du pasteur le renvoi, après la mission, des messes chantées. (Voir n. 288.)

d'ateliers, vos ouvriers. Dieu vous le rendra. Gardez les enfants des personnes qui ne pourraient pas venir sans cet acte de charité, et répétez en famille, après les instructions, ce que vous avez entendu, afin que ceux qui n'ont pu y assister en profitent.

7° *(Si la mission était courte, on devrait déjà annoncer le jour de la communion générale des femmes et les inviter à s'y disposer. Toutefois, cette communion générale des femmes doit être retardée le plus possible, afin d'être mieux préparée ; et il est à craindre que, si elle avait lieu de bonne heure, les femmes ne vinssent plus ensuite aux instructions. Si la paroisse était nombreuse et qu'il fût difficile de réconcilier les femmes et les jeunes personnes toutes à la fois, on pourrait fixer la communion de ces dernières deux jours avant celles des femmes ; on ne l'annoncerait pas à la messe d'ouverture toutefois, mais seulement aux vêpres, ou mieux après la confession des enfants.)* A ce soir donc, aux vêpres, tous ; mais pendant qu'on sort de l'église, exerçons un cantique.

383. **Durant les premiers jours de la mission,** les avis doivent tendre par-dessus tout à amener aux exercices un auditoire nombreux. Dans ce but, on exhorte fréquemment les fidèles à chanter les refrains des cantiques et à amener leurs connaissances aux instructions. Une conférence annoncée de bonne heure, et fixée à l'exercice des vêpres du jour de l'ouverture, ou au soir du lendemain, aide beaucoup à atteindre ce résultat. Quelques missionnaires commencent, le jour même de l'ouverture, une neuvaine en l'honneur de la Sainte Vierge, qui se fait le matin à la messe et à l'exercice du soir, et se termine par la consécration de la paroisse à Marie. Rien n'empêche durant la neuvaine de traiter les grandes vérités ; mais tous les jours, à la messe et le soir, on récite en public les prières de la neuvaine et on chante un cantique à la Sainte Vierge. Pour les prières, il suffirait de réciter les litanies, avant la bénédiction du Saint-Sacrement. (Voir n. 389.)

384. Qu'on n'oublie pas, dans les avis des premiers jours, de témoigner à tous une grande bienveillance, de parler toujours avec estime de la population et de tout ce qui la touche, de ne manifester jamais ni dépit ni découragement.

385. **Aux vêpres du premier jour,** on répète les mêmes avis qu'à l'ouverture. On fixe l'heure du catéchisme du lendemain. (Voir ci-dessus nos 376 et suivants.) Puis on ajoute : 8° Les personnes pieuses savent qu'il est d'usage, même dans les communautés religieuses, d'interrompre les communions pendant les retraites. Il sera donc à propos de faire de même durant les premiers jours de cette mission. On s'examinera par là plus à loisir sur le fruit qu'on retire des sacrements, et une privation de quelque temps fera goûter davantage le bonheur de communier souvent.

386. 9° *Si la paroisse était indifférente et qu'on craignît de ne pas avoir un auditoire nombreux, le lendemain soir, on annoncerait une conférence de la manière suivante :* Demain soir, une conférence. Partout où se donnent des conférences, elles intéressent les populations, et on y accourt. Il en sera ainsi parmi vous, M. F. Vous savez, sans doute, ce que c'est qu'une conférence : c'est une instruction par manière de conversation entre deux missionnaires. L'un, du chœur ou du milieu de l'église, pose des questions ; l'autre, du haut de la chaire, y répond. Comme les hommes sont avides d'assister aux conférences, nous prions les femmes de leur rendre le service de garder la maison de préférence, si elles ne pouvaient pas venir en même temps que leurs maris. En compensation, venez nombreuses, le matin, mes chères Sœurs (1)

387. Nous entendrons demain, après la messe de mission, la confession des enfants qui n'ont pas fait leur première communion, en commençant par les plus âgés et les plus intelligents.

Nous prions Monsieur l'instituteur, Madame l'institutrice et les bonnes

(1) On ne doit pas annoncer une conférence trop longtemps à l'avance : ce serait faire déserter les autres instructions ; mais il faut toujours l'annoncer la veille au soir et le lendemain à tous les exercices du matin : messe et catéchisme.

mères de famille de bien les préparer à une si sainte action (1). Le soin que vous apporterez à cette œuvre de zèle, vous obtiendra la grâce de faire vous-même une bonne mission. On sait que c'est un devoir pour les parents de faire confesser leurs enfants, dès qu'ils ont l'âge de raison, et même avant cet âge, quand ils remarquent qu'ils ont déjà de la malice.

388. Mais tous, dès maintenant, préparons déjà nos confessions, comme si nous devions mourir après la mission. Que nous puissions les commencer, dès que les enfants auront fini.

389. **Les premiers jours,** et presque durant toute la mission, on répétera souvent : 1° la nécessité du zèle pour amener aux instructions et y venir soi-même ; 2° qu'il faut que dans la famille et entre voisins, on se remplace à tour de rôle pour garder les malades, les enfants, les maisons ; 3° qu'il faut entendre la parole de Dieu avec grande bonne volonté d'en profiter, bien retenir ce qui est dit dans les instructions pour le répéter à ceux qui n'ont pu l'entendre, et se retirer chez soi dans le recueillement, ne s'entretenant pas de choses frivoles ; 4° que ce qui inclinera Notre-Seigneur à nous faire de plus grandes grâces durant la mission, c'est de nous appliquer pendant ce saint temps à ne point faire de péché ; 5° qu'il faut bien prier, le matin et le soir, pour demander à Dieu pour tous la grâce d'une sainte mission, et réciter souvent dans le travail, le long du jour, ces invocations : *Mon Jésus, miséricorde! O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

Toujours dans le même but, on invite aussi les personnes pieuses à faire le Chemin de la Croix, ou une visite au Saint-Sacrement, ou quelques bonnes œuvres, ou à réciter le rosaire pour obtenir, pour toutes les âmes, la grâce d'une bonne mission. Que ceux qui restent dans les maisons récitent cinq *Pater* et cinq *Ave* et fassent quelques bonnes lectures, pendant que les autres sont à l'église; 6° chanter le refrain des cantiques par toute l'église. 7° Il est à propos de dire toujours, à la fin des exercices, un mot d'encouragement à l'auditoire, surtout le soir ; par exemple : « Nous étions bien nombreux, nous avons bien chanté, vous avez exercé le zèle ; courage, continuons toujours ; à demain. » Pas un mot de plus, rien ne plait tant au peuple. (Voir n. 383).

390. **Après la confession des enfants**. — Nous avons entendu, M. F., vos chers enfants; ils sont bien venus au catéchisme, ils l'ont bien appris ; nous avons été heureux de leur tenue à l'église et surtout au saint Tribunal ; et nous avons fait le possible pour les mettre en grâce avec Dieu, et leur persuader de bien vous aimer, de vous obéir et de vous respecter. Ah! maintenant que leur âme est pure, veillez bien à ce qu'elle ne contracte pas de nouvelles taches. Parents, souvenez-vous qu'un père et une mère ni ne se damnent ni ne se sauvent seuls. Ils entrainent avec eux leurs enfants au ciel ou à l'enfer. De grâce donc, plus que jamais, écartez vos enfants des compagnies qui pourraient les perdre, retenez-les dans votre maison ; et là ne les perdez jamais de vue, et ne souffrez pas qu'on tienne devant eux des conversations qui blessent, tant soit peu, la religion ou la pudeur.

Et vous tous, mes Frères, respectez l'enfance ; les païens eux-mêmes avaient compris ce devoir ; et Notre-Seigneur, dont les lèvres ne s'ouvraient que pour bénir, a cependant lancé une malédiction : *Malheur*, a-t-il dit, *à l'homme par qui le scandale arrive! Malheur à celui qui scandalisera un de ces petits enfants ; il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât ainsi dans la mer!* Je vous en conjure donc, mes Frères, jamais ni parole, ni conseil, ni signe, ni exemple qui puisse ruiner dans ces chers enfants la grâce de Dieu, que nous leur avons rendue. *(Qu'on répète cet avis le matin et le soir qui suivent l'absolution des enfants. Si on faisait faire la première communion à quelques enfants, voir n.* 136 et 213.)

391. Demain à..... heures (2), grande fête pour toute la paroisse; c'est la

(1) Ne parlons que des mères, là où il n'y a que des écoles laïques.

(2) La cérémonie de la bénédiction des enfants pourrait se placer après la messe, qu'on retarderait, à cet effet, pour ce jour-là seulement ; ou mieux encore, si c'est en hiver, dans l'après-midi, entre une heure et deux heures.

fête de tous les petits enfants, de ceux qui sont venus se confesser et ont suivi le catéchisme avec tant d'empressement, et de ceux qui n'ont pas encore l'âge de raison, et même de ceux qui sont encore au berceau. Les mères feront tous ces enfants bien beaux, comme un jour de Pâques, s'il est possible. Vous prendrez tous, mes enfants, vos habits de dimanche; vous viendrez à l'église avec toutes vos mères et vos plus petits frères et sœurs qui ne peuvent pas marcher et qu'elles porteront. Nous chanterons des cantiques *(annoncer une procession, si elle doit avoir lieu)*; nous vous adresserons encore quelques paroles ainsi qu'à vos bonnes mères; puis votre pasteur vous bénira solennellement et vous distribuera une médaille, souvenir de la mission. Donc toutes les mères, tous les enfants, même les plus petits, à..... heures. Nous choisissons cette heure, afin que les mères soient toutes libres et que les plus petits ne souffrent pas du froid. (Voir n. 246.)

392. Si quelques enfants ne s'étaient pas encore confessés, il faudrait que leurs mères nous les envoyassent aussitot, afin qu'ils puissent, comme les autres, prendre part à la fête avec un cœur bien pur.

393. Puisque nous avons fini la confession des enfants, il importe que celle des grandes personnes commence aussitôt. (*Saint Alphonse de Liguori recommande de répéter souvent cet avis, au commencement des missions.*) Nous sommes au confessionnal depuis..... heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures du soir jusqu'à l'exercice. *Si la mission était courte, on fixerait les heures durant lesquelles on entendra les hommes, de grand matin et a la chute du jour.* Ayez soin de vous partager également autour des confessionnaux. Tous les confesseurs seront également pleins de bonté pour vous aider à bien faire vos confessions; et si vous avez soin de vous diviser ainsi également, ils auront plus de temps à donner à chacune de vos âmes, et aucun d'entre eux ne sera surchargé (1).

394. Inutile de vous faire remarquer combien il importe pour vous de ne pas tarder de commencer vos confessions. Si on garde les péchés que l'on a sur la conscience, cela trouble l'âme pendant l'instruction et la rend moins attentive à la parole de Dieu: on est inquiet. La confession faite, on a la paix du cœur. Si on diffère, à la fin on est trop pressé et la besogne se fait moins bien, et on attend trop longtemps autour du confessionnal. Dans une mission, du reste, il est très utile de se présenter deux fois. Il n'y a donc point de temps à perdre, surtout pour les femmes dont la communion générale est prochaine. Faites-le savoir à tout le monde. (Voir n. 263.) Ayez soin de lire ou de faire lire un examen de conscience qui vous rappelle vos fautes.

395. A mesure que nous avançons, il devient plus urgent de ne pas manquer les instructions. Il faut y assister au moins une fois par jour. *(On répète ces avis au soir de l'avant-veille de la bénédiction des enfants, et le lendemain à tous les exercices.)*

396. **A la bénédiction des petits enfants**, *on renouvelle l'avis relatif à la confession*, n. 393 et suivants. Mères, personne n'a un besoin plus pressant que vous d'entendre assidûment la parole de Dieu; car vos grandes occupations peuvent vous distraire souvent des pensées de la foi, et vous exposent à perdre le fruit de vos peines, avec la grâce de Dieu. Si, du reste, vous n'êtes pas pénétrées des vérités de la foi, personne ne le sera chez vous, et les esprits de vos enfants et de vos époux seront absorbés par les choses de la terre; vous serez incapables de les élever vers le ciel, ce qui, pourtant, est votre grand devoir. Venez donc aux instructions au moins une fois par jour, autant que possible le matin, afin que les hommes viennent le soir. Ayez soin de les persuader doucement, sans les aigrir jamais, de se rendre au sermon. Mes enfants, amenez par la main vos grands-pères, vos pères, vos oncles, tous les soirs.

397. Rien ne nous afflige, à la fin des missions, comme de rencontrer, dans certaines paroisses, des femmes négligentes qui veulent faire comme les autres leur communion générale, et qui ne sont venues qu'à une ou à deux instructions. Elles prétendent, pour s'excuser qu'elles ont du travail,

(1) Celui qui dirige la mission par les avis, étant exposé à avoir plus de pénitents, ferait bien de choisir le confessionnal le moins fréquenté d'ordinaire; cette précaution laissera aux autres leur part de besogne.

des enfants. Eh bien, il y en a d'autres qui ont plus de travail et de plus nombreux enfants ; mais ayant avec cela une foi vive, elles ne manquent pas une instruction et n'en sont pas plus pauvres à la fin; elles reçoivent, au contraire, une abondance de grâces en proportion de leur bonne volonté et des sacrifices qu'elles ont faits. Que parmi vous donc, nous n'ayons pas la douleur de rencontrer des femmes négligentes.

398. Voici un moyen qui vous aidera à vous rendre à l'église tous les jours. Entendez-vous avec plusieurs voisines qui aient des enfants comme vous; qu'une seule garde les enfants de toutes, pendant la messe ou pendant le sermon du soir. Toutes les autres pourront venir. Chacune gardera à son tour. S'il n'y a point de mère de famille dans le voisinage, vous trouverez quelque bonne vieille femme, quelque fille chrétienne qui consentira à se priver d'une instruction, elle-même, pour vous donner la facilité d'y assister une fois par jour. Vous trouvez le moyen de confier vos enfants à quelqu'un pour aller au marché, vous saurez le trouver pour venir au sermon ; et ici le bénéfice sera plus grand qu'au marché : vous y gagnerez la grâce de Dieu et le paradis. *(Les avis précédents, si la bénédiction des enfants n'avait pas lieu, se donneraient à l'exercice du matin et à celui du soir, après la confession des enfants.)*

399. **Avant de commencer la confession des femmes**. — Afin que vous n'attendiez pas trop longtemps autour du confessionnal, ayez soin de dire le *Je confesse à Dieu*, avant d'y entrer, et ne le dites pas ensuite au confessionnal, ni le *Par ma faute*. Dès que vous êtes à la grille, dites à votre confesseur, en première ligne, ce qui vous ennuie depuis un plus long temps. Ainsi, ne dites pas d'abord : J'ai quelque chose qui me pèse sur la conscience depuis dix ans, et puis, un instant après : Je suis ennuyé d'une autre chose depuis vingt ans; mais, en première ligne, dites, et sans crainte, comme si vous parliez à Notre-Seigneur, qui est si bon : J'ai quelque chose qui me pèse sur le cœur depuis vingt ans, depuis ma première enfance ; le confesseur sait aussitôt ce qu'il a à faire, et votre confession de toute la vie est aussitôt faite qu'une confession d'un mois.

400. Si vous voulez faire une confession générale, ou repasser vos péchés de quelques années, pas besoin de faire votre confession depuis la dernière. Vos péchés, depuis la dernière confession, seront compris dans la confession générale, ou dans celle où vous repasserez plusieurs autres confessions. Tout sera fait et dit à la fois. Ayons grand soin de ne pas oublier la pénitence que nous donne notre confesseur.

401. **Concernant la consécration à la Sainte Vierge**, *la veille de cette fête au soir, car en s'y prenant plus tôt pour cette annonce, on ferait déserter les instructions qui précèdent, chacun se dirait : J'attends ce jour-là.*

402. Demain soir, mes Frères, la cérémonie la plus solennelle de la mission : celle sur laquelle nous comptons, pour le plein succès de notre ministère parmi vous : celle à laquelle, par conséquent, nous désirons que personne ne manque, surtout parmi les hommes. Il s'agit de la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge. Quel est le grand pécheur qui n'ait conservé la dévotion à la Sainte Vierge ? Ah ! cette dévotion peut seule le faire échapper à l'enfer. Venez donc tous, mes Frères, à cette fête; amenez tous ceux qui, jusqu'ici, auraient été empêchés de venir aux instructions. Demain, un trône sera dressé, dans votre église, à la Mère de Dieu : on le parera de fleurs, on l'entourera de flambeaux ; les personnes pieuses y mettront toute leur industrie et tout leur cœur. Ceux qui le pourront, offriront à la bonne Mère un cierge qui brûlera, le reste de la mission, devant sa statue et lui dira leur amour. Les bonnes mères feront bien d'acheter un petit cierge de quelques centimes à ces chers enfants, qui ont été si sages pendant la mission. Ils le tiendront allumé durant la consécration.

Les congréganistes de la Sainte Vierge, et les petites filles qui ont des vêtements blancs, les mettront ce jour-là, et tiendront aussi un cierge à la main (1). Les mères de familles apporteront aussi un cierge qu'elles

(1) Si la saison était trop rigoureuse, on n'exigerait pas le costume blanc; mais seulement le voile.

tiendront à la main. Ce sera une illumination générale dans toute l'église. Si vous craignez la dépense, et nous la craignons aussi pour vous, contentez-vous de vous servir du cierge bénit au jour de la Chandeleur. Ces cierges doivent être dans toutes vos maisons pour leur porter bonheur, et vous ne manquez pas de les allumer dans les jours de grand orage ; et à l'heure de votre agonie, il faut qu'ils brûlent entre vos mains, ou à côté de vous, afin de chasser l'esprit de ténèbres, le démon. Disposons nos âmes, par une prière fervente et habituelle, à la grande fête de demain. *(On répète cet avis le lendemain matin.)*

403. **Le jour de la consécration à la Sainte Vierge.** — On fixe le jour et l'heure de la communion générale des femmes, et on leur rappelle combien il est utile pour elle de se confesser deux fois. (Voir n° 250.)

404. **Après la cérémonie de la consécration.** — Marie a, du haut du ciel, accueilli nos chants, nos prières, les flambeaux que nous lui avons offerts. L'illumination a été digne d'elle et de votre foi ; mais je désire encore que vous lui en fassiez une autre, dans vos maisons, dès que vous y serez rentrés. Cherchez dans les vieux tiroirs, dans les armoires, sur les murs de vos appartements, tous les livres de songe, tous les romans, les chansons, les gravures trop libres : entassez-les au foyer, et faites là un feu de joie en l'honneur de Marie. Mères de famille, jeunes filles, parents chrétiens, faites cela à la gloire de la Sainte Vierge ; ne gardez point de poison dans votre maison, vos enfants pourraient y trouver la mort de leur âme (1).

Vous remplacerez tout cela pendant la mission, par l'*Histoire de la religion* ou par la *Vie des Saints,* ou par l'*Imitation de Jésus-Christ,* par le *Livre de tous*, par un crucifix ou une image de Marie que vous placerez dans toutes vos maisons.

Si les missionnaires ne se sentaient pas assez d'influence acquise dans la paroisse pour faire accepter cet avis, ils le renverraient au jour de la communion générale des femmes, après laquelle il sera bon, dans toute hypothèse, de répéter le même conseil, en y ajoutant celui de détruire les lettres que les jeunes filles pourraient avoir reçues, de ceux qui les ont scandalisées.

405. Le cœur me dit que Marie a accepté la consécration que nous venons de lui faire. Nous sommes donc à Marie, notre cœur est à elle, plus d'affections dangereuses, notre esprit, notre corps, notre langue, nos yeux, nos oreilles, etc. *(avec quelques développements.)* Donc respectons notre corps, comme nous respecterions une relique de la Sainte Vierge. La nuit, le jour, pensons que nous sommes à Marie. Pour assurer notre salut, nous n'avons plus qu'à être dociles aux inspirations de la Sainte Vierge ; soyons-y attentifs tous, M. F. Demandons même tous à Marie : *Quid me vis facere ?*

A l'un elle dira : Va confesser ce péché qui bourrèle ta conscience de remords ; à l'autre : cesse cette haine qui sème l'amertume dans ta vie ; rends ce bien d'autrui que tu n'emporteras ni en paradis ni dans la tombe ; détache-toi de cette affection mauvaise ou dangereuse ; commence, sans tarder, ta confession. C'est la Mère de Dieu, c'est votre mère qui vous parle : *ipsam audite*, écoutez-la. Ah ! ne craignez pas la difficulté de faire ce qu'elle vous demande ; elle vous aidera ; et par Elle, ce qui coûte à la nature deviendra doux et suave.

Du reste, n'est-ce pas Marie qui nous a envoyés auprès de vous, et ne sommes-nous pas revêtus de sa miséricorde ? Oui, nous vous aiderons dans l'aveu de ce péché, dans ces embarras de conscience ; venez nous faire connaître clairement vos peines, nous vous dirons le moyen le plus facile de mettre votre conscience en règle, et après vous aurez tous la paix des enfants de Dieu. Marie vous inspirera de venir aux instructions. Ah ! n'en manquez pas une par votre faute, et envoyez tous ceux sur qui vous avez autorité. La mission s'avance, et il n'y a plus de temps à perdre. A demain, M. F., soyez ici en grand nombre.

(1) Une marchande de livres de Paris, ayant entendu le P. Beauregard, jésuite, prêcher sur les suites funestes des mauvaises lectures, alla le prier en pleurant de venir dans sa librairie et de lui indiquer les ouvrages dangereux. Le père se rendit chez elle et fit ce qu'elle lui demandait. Cette femme eut le courage de brûler pour 6,000 francs de livres.

406. **Le premier vendredi de la mission au soir** *(et même le matin, s'il n'y avait point d'instruction le samedi soir), ainsi que le samedi matin.* (Voir n° 279.) *Si la mission était de plus de quinze jours, et qu'on espérât pas de voir réussir cette réunion le premier dimanche, on renverrait cet avis à plus tard.* (Voir n. 415.)

407. Il nous tarde de réunir nos chers hommes tous ensemble, à l'exclusion des femmes ; car nous nous apercevons avec peine qu'ils ne peuvent pas commodément être placés durant les instructions. Et bien, dimanche prochain, M. C. F., l'église sera tout entière à votre disposition, à la messe de dix heures et demie (ou onze heures). Aucune femme ne sera admise à cette messe ; mais pas un homme n'y manquera. Que les femmes prennent donc leurs précautions pour assister aux premières messes qui seront dites : la première à..... heures, la deuxième à huit heures et demie.

Cette dernière sera celle de l'instruction des mères de famille. Que toutes les femmes y assistent donc, et que les maisons soient gardées par les hommes, qui sont toujours complaisants, mais surtout en temps de mission, ou bien par les jeunes filles qui assisteront à la première messe, et auront ensuite une instruction pour elle particulièrement après les vêpres. Les mères de famille pourront, au besoin, durant les vêpres, garder la maison et les enfants ; mais qu'elles ne manquent pas l'instruction de la messe de huit heures et demie. Avec un si grand nombre de messes dans la paroisse, personne ne serait excusable s'il n'assistait pas au moins à une. *(On n'annonce pas encore les autres exercices de la semaine.)*

408. **Le premier dimanche**, *après l'ouverture de la mission, à la première messe ; (a)* : Si quelques hommes sont dans l'église, on les prie de revenir à la messe de dix heures et demie ; *(b)* on invite les jeunes filles à garder la maison pendant la messe de huit heures et demie, et d'y envoyer leur mère ; *(c)* pas une femme ne doit manquer cette messe qui sera suivie, pour elles, d'une instruction importante ; *(d)* que toutes les jeunes filles assistent aux vêpres, où elles entendront une instruction spéciale pour elles (1) ; *(e)* qu'elles envoient leurs pères et leurs frères à la messe qui sera spéciale pour eux.

409. *A la seconde messe, celle de l'instruction pour les mères chrétiennes : avis (a) (d) comme au n. 408, en y ajoutant ce qui suit :* Mes chères Sœurs, nous savons l'affection sincère que vous avez pour vos époux, vos enfants, vos frères, vos pères ; vous tenez donc comme nous à ce qu'ils fassent une sainte mission, cela dépend en grande partie de vous. Ayez donc soin de faire avec douceur, sans amertume, sans parole de colère, tout ce qui dépendra de vous pour les envoyer tous à la messe ; n'oubliez pas d'user de votre influence pour leur faire suivre les instructions. Il y a assurément ici quelques femmes qui sont à la tête des établissements où les hommes se réunissent le dimanche. Ces femmes sont chrétiennes, et elles ont à cœur que Dieu bénisse leur commerce ; le moyen d'attirer la bénédiction du Ciel sur leur maison, c'est de faire tous leurs efforts pour envoyer les hommes aux instructions tous les soirs, et plus particulièrement encore le jour où nous les convoquerons seuls. Nous comptons sur vous, mes chères Sœurs (2).

(1) Dans les paroisses où l'on aurait constaté, après informations prises, que les mères de famille seront plus libres aux vêpres, on placerait l'instruction des jeunes filles, le matin, et celle des mères le soir.

(2) Théodote était un cabaretier d'Ancyre, en Galatie. Quoique à la fleur de l'âge, il méprisait les biens du monde. Le jeûne, la prière, l'aumône, faisaient ses délices. Non seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence. Il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Il assistait les confesseurs prisonniers et enterrait les corps des martyrs bien que ce fut défendu sous peine de mort. Sa maison pendant les persécutions était devenue un lieu de prières, où on s'assemblait pour adorer Dieu.

Sainte Técuse, vierge, qui avait servi de mère à Théodote, ayant été noyée dans un étang avec six autres vierges, Théodote ensevelit leurs corps. C'est pourquoi, il fut torturé de la manière la plus affreuse, et condamné à être décapité. Arrivé au lieu de l'exécution, il se tourna vers les chrétiens qui l'accompagnaient et leur dit : « Ne pleurez pas ma mort, mais bénissez Notre-Seigneur qui m'a fait terminer heureusement ma course. Lorsque je serai dans le ciel, je prierai pour vous. »

410. Envoyez se confesser, le jour, vos jeunes domestiques, vos fils de treize à dix-huit ans ; rien n'est pire que de laisser prendre l'habitude à ces chers jeunes gens de se confesser la nuit. Venez toutes, ce soir, aux vêpres ; une instruction pour toutes vous sera adressée ; et, après les vêpres, la réunion des jeunes personnes. Que pas une donc ne soit absente.

411. *A cette messe des femmes, il sera très utile, pour ne rien dire de plus, de faire l'examen sur le sixième précepte, et de rappeler les principaux mystères et les conditions nécessaires pour faire une bonne confession.*

412. **A la messe des hommes.**— *Si la paroisse est religieuse :* Mes Frères, quelle consolation pour nous de vous voir en si grand nombre, quelle belle réunion ; nous la renouvellerons encore ce soir. Vous enverrez toutes vos femmes et vos jeunes filles aux vêpres ; et ce soir, une conférence, entendez bien, une conférence pour vous seuls, à la tombée de la nuit. Nous chanterons, tous ensemble, les louanges de Dieu ; vous occuperez la nef comme ce matin.

Aussitôt les vêpres des femmes terminées, nous sommes à votre disposition, si vous n'avez pas encore commencé vos confessions. Aujourd'hui vous êtes libres ; c'est pourquoi nous vous offrons notre ministère. Et dans la semaine, venez de grand matin et à la tombée de la nuit ; nous ne vous ferons pas attendre. Dès que vous paraîtrez, nous laisserons tout le reste pour aller à vous. Si vous connaissez quelque voisin ou ami qui n'ait pas encore paru aux sermons, rendez-lui le service de l'amener ce soir ; de grâce, nous vous en prions. C'est le plus grand acte de charité que vous puissiez faire.

413. Si la paroisse était indifférente, on ne parlerait pas encore de confession, ni on n'annoncerait pas la conférence pour le dimanche soir, si l'on prévoyait que les hommes dussent rester au cabaret. Dans quelques paroisses très religieuses, il est encore possible, surtout si les travaux ne sont pas pressants, de dire aux hommes :

Vous viendrez tous commencer vos confessions tel jour. Toute la journée nous vous entendrons, et nous dirons aux femmes de nous laisser l'église et de prier Dieu chez elles, pendant que nous ferons ici nos affaires ensemble.

414. AUX VÊPRES DES FEMMES. — On répétera l'examen sur la sainte vertu qu'on aura omis dans la semaine, et on rappellera les principaux mystères et les dispositions requises pour le sacrement de pénitence. Si on ne craint pas de voir échouer une réunion d'hommes le soir, on pressera de nouveau les femmes de les envoyer à la conférence.

415. **A la fin de la première semaine**, si la population paraît bien disposée, il est bon de lui indiquer des pratiques de piété que chacun pourra faire chez soi durant le jour, par exemple : dire le chapelet en travaillant, relire le catéchisme, un examen de conscience, un bon livre, venir à l'église, y faire une visite au Saint-Sacrement ou à la Sainte Vierge, ou le Chemin de la Croix. (Voir n. 389.)

416. **Avant de donner l'absolution aux femmes**, ou même dès les premiers jours de la mission si l'on vient bien aux exercices. *Militia est vita hominis super terram.* La vie est un combat ; c'est l'épreuve. Nous ne sommes en ce monde que pour gagner le ciel ; or, *nemo coronatur nisi legitime certaverit*. C'est pourquoi Dieu, qui ne tente personne, permet que nous soyons tentés, *a concupiscentiâ suâ abstractus et illectus*, par le monde, surtout par le démon, qui se sert de nos passions et du monde pour nous vaincre, *cui resistite fortes in fide*. Nous le devons, car s'il triomphe de nous, il fera de nous sa proie et nous entraînera avec lui dans l'abîme. Nous le pouvons, car c'est un chien enchaîné, il ne peut mordre que ceux qui vont se mettre sous sa dent. Nous sommes soutenus par la grâce avec laquelle nous pouvons tout (1).

(1) Catherine de Sienne était obsédée par les imaginations les plus horribles. Elle lutta avec énergie, mais elle était désolée de ces pensées abominables. Notre-Seigneur se montra ensuite à elle : « O mon bon Maître, lui dit-elle, où étiez-vous quand j'étais ainsi tentée ? — J'étais près de toi, lui répondit-il, et je me réjouissais de tes victoires » La tentation vaincue est donc un sujet de mérite.

Mais pour triompher, il est nécessaire d'en prendre les moyens. Or, le premier et le plus nécessaire, c'est de fuir les mauvaises occasions, mauvaises lectures, mauvaises compagnies, dangereuses liaisons avec les personnes de différent sexe, certaines maisons où l'on a offensé Dieu précédemment, certaines veillées, ou certains divertissements mondains, qui ont été pour nous, la cause d'une multitude de péchés. Sans cela, point de persévérance possible, et souvent point de pardon, point de salut : mais l'éternelle réprobation.

417. Fuir les mauvaises occasions, voilà ce qui est d'abord nécessaire pour vaincre le démon et les tentations. Mais, de plus, il faut prier. Que fait l'enfant quand il voit le loup? Il court entre les bras de son père ou de sa mère, ou du moins il les appelle à son secours. Prions le matin et le soir en famille, s'il est possible, et recommandons-nous à Dieu le long du jour, en répétant ces invocations : Jésus, Marie, Joseph ; ou : Mon Jésus miséricorde ! Saint Antoine disait à ses disciples qu'il suffisait du signe de la croix pour désarmer le démon et le mettre en fuite. Tout en prenant ces moyens, travaillons, causons honnêtement, ne restons pas seuls à ne rien faire, ne restons pas au lit le matin sans dormir; car l'oisiveté est la mère de tous les vices. Il ne faut pas regarder la tentation, mais lui tourner le dos et chasser aussi promptement une pensée mauvaise qu'un charbon embrasé qui tomberait sur notre habit, ou qu'une vipère qui nous tomberait sur la main. Disons aussi des injures au démon : *Vade retro, Satana.* Ces paroles, d'après saint Léonard, sont une des plus précieuses reliques que Notre-Seigneur nous ait laissées (1).

418. Enfin, cherchons notre force dans la confession et la communion. Recevons au moins assez souvent les sacrements pour ne pas tomber dans le péché mortel; découvrons la tentation à notre confesseur. Quand un voleur est découvert, il s'enfuit. Si nous tombions, relevons-nous aussitot sans nous laisser abattre. (*Voir la note 1 du n°* 1620.) La tentation est utile à notre âme, si nous savons en triompher; elle nous aguerrit. Scipion soutint devant le sénat romain qu'il ne fallait pas détruire Carthage, car autrement les Romains s'endormiraient dans la mollesse. Nous sentirions moins notre misère si nous n'étions pas tentés; et nous n'aurions pas l'occasion d'enraciner en nous la vertu. Repousser une tentation, en effet, c'est faire un acte de vertu, et si la tentation est fréquente et qu'on la repousse toujours, on fait un acte méritoire chaque fois et on acquiert en même temps la vertu contraire ; c'est ainsi que les arbres en luttant contre les vents s'enracinent d'une manière plus profonde et finissent par tenir tête aux plus grands orages. Saint Paul appelle la tentation : *Stimulus*, un aiguillon, non pas une épée qui donne la mort, non pas une scie qui divise et sépare de Dieu ; mais un aiguillon qui stimule un bœuf à la charrue et le fait avancer.

La tentation ne prouve pas que notre âme soit sous le joug du démon, au contraire. *Quia acceptus eras Deo necesse fuit ut tentatio probaret te.* Les pirates ne s'attaquent pas tant aux vaisseaux vides, qu'à ceux qui reviennent chargés de marchandises. Un tyran ne s'arme pas contre les peuples qui lui sont soumis et qui lui paient tribut. Satan se bat surtout contre ceux qui lui font la guerre, comme le serpent cherche à mordre celui qui l'écrase. Tantôt il rugit *tanquam leo rugiens* : quand le lion rugit tous les animaux tremblent; il vous prend par la peur. Il vous dit que vous ne pourrez pas vivre, si vous ne faites pas de faux poids, que vous ne pourrez élever vos enfants, si vous vivez chastement dans le mariage. S'il ne réussit pas, *circuit quærens* il cherche un endroit faible pour vous entourer, il se sert de finesse et de ruse pour vous séduire. Confiance quand même; mais vigilance, car Satan ne dort pas. Mettons bonne garde à nos sens ; car nos inclinations perverses sont d'accord

(1) Urie était venu donner à David des nouvelles de l'armée ; et le roi, après l'avoir entendu, lui dit d'aller passer la nuit dans sa maison, et de s'y reposer. Mais Urie répondit : L'arche sainte et le peuple d'Israël sont sous la tente : Joab, mon général, et les autres serviteurs de mon maître couchent sur la terre ; à Dieu ne plaise que j'aille me reposer dans ma maison ! Quand le démon nous invite à la mollesse, disons-lui : Jésus-Christ, mon maître, a travaillé et souffert pour moi. Tous les saints ont marché sur ses traces ; et moi j'aimerais les plaisirs !

avec lui pour nous perdre. Fuite des occasions, prière dans la tentation et fréquentation des sacrements, voilà les grands moyens de salut. Heureux ceux qui en usent, malheur à ceux qui les négligent! *(On répétera souvent cet avis aux femmes d'abord, aux hommes ensuite)* (1).

419. Voici que bientôt nous allons donner les absolutions ; quelle grande œuvre ! Oh ! que nous avons besoin de prier ! Soyons fervents, pensons à Dieu dans le travail ; à toute heure, recommandons-nous à lui, ainsi qu'à la Sainte Vierge ! Nous espérons que, pendant ces absolutions, le Ciel nous accordera une consolation à laquelle nous tenons par-dessus tout. Oui, nous comptons que quelques femmes, qui jusqu'ici, n'ont pas eu le courage de se présenter au saint tribunal, viendront avec confiance nous dire ce qui les embarrasse. Oh ! avec quelle charité et joie nous les accueillerons !

Nous espérons aussi que quelques autres, qui ont encore sur la conscience ce malheureux péché qu'elles n'ont jamais accusé, viendront nous l'avouer sincèrement. En vérité, se sont ces âmes-là que nous estimons le plus ; nous ne sommes venus que pour elle. Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais les malades. Courage donc ! Jésus et Marie vous aideront, et nous aussi. *(A répéter assez pour que tout le monde l'entendent.)*

420. Personne n'ignore qu'on doit demander l'absolution au confesseur auquel on s'est confessé la première fois. Si l'on voulait s'adresser à un autre (ce que l'on peut faire, si l'on avait été mal à l'aise pour dire ses péchés au premier), il faudrait redire au second confesseur, tout ce que l'on a déja dit au premier. Récitons le *Je confesse à Dieu* avant d'entrer au confessionnal, et non dans le confessionnal ; dès que la grille est ouverte, disons sans crainte ce qui nous inquiète depuis un plus long temps.

Si quelques femmes ne s'étaient pas encore présentées, ce n'est pas trop tard : qu'elles viennent avec confiance, mais aussi avec contrition ; car, sans regret du péché, point de pardon ; et avec la résolution de ne plus pécher

(1) *Péroraison d'un sermon sur les tentations.* Figurez-vous que l'Église notre mère vous dit ce que la mère de saint Symphorien disait à son fils, quand il était entre les mains des bourreaux : *Nate, nate, aspice cœlum,* mon fils, mon fils, regardez le ciel ; c'est le prix et le trophée de votre victoire. Vous ne combattez pas pour conquérir l'Arabie-Heureuse, les Iles-Fortunées, ni l'empire de tout le monde, mais le ciel : *aspice cœlum*, regardez le ciel ; le Père éternel y est, il vous dit; *Certa bonum certamen, apprehende vitam æternam.* Si vous avez si souvent combattu ou dompté vos passions effrénées et vos appétits pour les grandeurs du monde, pour les biens de la terre, pour plaire aux hommes, le combat était rude, et la récompense fort petite : *Certa bonum certamen.*

Le combat le plus heureux, le plus glorieux et le plus avantageux, c'est de vous mortifier, de faire mourir en vous l'ambition, l'avarice, les désirs de la chair et l'esprit de vengeance, pour l'amour de moi : je suis toujours auprès de vous, je vois tous les assauts qui vous sont livrés, la résistance que vous y faites ; je vois les ardeurs de votre cœur, la grandeur de votre courage, les victoires que vous remportez, et je n'en laisserai pas une sans de très grandes récompenses.

Aspice cœlum, regardez le ciel, le fils de Dieu y est ; il vous dit : *Exemplum dedi vobis.* J'ai méprisé les honneurs, j'ai mené une vie cachée, une vie pauvre, une vie toute de pénitence et d'austérité ; j'ai souffert d'être méprisé, calomnié et bafoué. J'ai pardonné de bon cœur, j'ai plaidé pour mes ennemis, excusé et diminué leurs fautes. *Non erubescat facere christianus quod fecit Christus;* n'ayez point de honte de marcher sur les pas de votre Maître et d'imiter votre Dieu. *Aspice cœlum*, regardez le ciel, le Saint-Esprit y est, il vous dit : Si vous entrez dans la lutte contre vos mauvaises inclinations, je serai votre force, je vous donnerai des plaisirs, des consolations et des délices spirituelles qui adouciront les amertumes de vos mortifications. *Aspice cœlum*, la Sainte Vierge y est, elle vous dit : Courage, je vous aiderai, je vous tendrai la main, je parlerai à mon Fils pour vous, je vous prendrai sous ma protection. Regardez le ciel, saint Étienne et les autres Saints y sont, ils vous disent : Nous vous avons frayé le chemin, nous avons passé par les mêmes travaux et nous en savons les difficultés, elles ne sont pas si rudes qu'on se les imagine : nous étions hommes comme vous, fragiles comme vous, composés de chair et de sang comme vous, et nous les avons surmontées avec la grâce de Dieu. Regardez le ciel où les Anges sont aux écoutes, comme pour contempler vos combats, pour admirer votre constance et pour honorer vos victoires. Ils célébreront vos louanges, ils vous dresseront des trophées, ils vous conduiront en triomphe, ils vous recevront en leur compagnie, ils vous formeront une couronne de gloire, de splendeur et de félicité éternelle. *Amen.*

gravement ; car, sans cette résolution, point de pardon non plus. Et la résolution de ne pas pécher n'est pas sincère, si l'on n'est pas déterminé à éviter les mauvaises occasions.

421. *Rappeler avant l'absolution les principaux mystères, assez souvent pour qu'ils arrivent à tous. Exhorter, au saint tribunal et en chaire, femmes et jeunes filles, à entrer dans quelques confréries, pour y trouver un moyen de persévérance. Ce point est des plus importants.*

422. **La veille de la communion des femmes ou l'avant-veille**, *s'il n'y avait pas d'instruction la veille au soir.* (Voir toutefois, n. 461.) Pour bien communier, il faut n'avoir sur la conscience aucun péché mortel dont on n'ait pas reçu l'absolution ; être à jeun depuis minuit, c'est-à-dire n'avoir ni bu ni mangé, pas même une goutte d'eau, pas même une miette de pain, et enfin être vêtu modestement et proprement. La messe de communion générale se dira à ... heures. Que toutes, vous soyez rendues à l'église quelques minutes avant ; l'instruction se fera à l'Evangile.

Il convient, qu'au grand jour de leur communion de mission, les femmes assistent aux vêpres, c'est pourquoi les vêpres seront chantées pour elles à deux heures. Ici nous demanderons encore un acte de charité à nos chers hommes, et nous les connaissons assez pour être sûrs qu'ils ne nous le refuseront pas. Ils voudront bien garder la maison et les petits enfants. Pour les en dédommager, nous serons ensuite à leur disposition le reste de la journée, et cela sitôt après les vêpres, pour entendre leurs confessions. L'instruction du soir sera pour eux seuls.

423. Après les vêpres des femmes, bénédiction des objets de piété et réception des scapulaires. Que tous vos enfants aient une médaille ou un petit crucifix, un chapelet, un livre pour suivre la messe le dimanche. Qu'il y ait dans vos maisons, et s'il est possible, dans tous les appartements habités, un bénitier, un crucifix, une image ou statue de la Sainte Vierge. Nous bénirons tous ces objets après les vêpres. (Voir n. 268 et suivants.)

Avant la communion des femmes ou des jeunes personnes à la messe. (Voir *Communion generale*, n. 255 et suivants.)

424. Un ou plusieurs péchés même graves, oubliés sans qu'il y ait de sa faute, n'empêchent pas une bonne communion. Il suffit d'être dans l'intention de dire ces péchés à la prochaine confession. Une faute légère, comme une impatience, un petit mensonge, commis après l'absolution, ne rend pas non plus la communion mauvaise. Il faut observer, quand on a communié, d'avaler aussitôt que possible, sans se trop presser pourtant, la divine hostie, car, si on la laissait fondre dans la bouche sans l'avaler, on risquerait de ne pas communier.

425. Observons de la manière la plus exacte, pour nous présenter à la table sainte, l'ordre que je vais vous indiquer : les personnes qui sont au fond de l'église communieront les premières. *(S'il y a trois passages, un au milieu de la nef et les deux autres de chaque côté.)* Elles viendront sur deux files non interrompues, par le milieu de l'église, où elles se tiendront debout sans jamais se mettre à genoux ; elles garniront la sainte table ; et après avoir communié, à un premier signal, celles qui sont du côté gauche de la table sainte, se lèveront toutes ensemble ; à un second signal, elles feront toutes ensemble la génuflexion, et, à un troisième, elles se rendront à leur place, en descendant toutes par le passage qui se trouve dans la basse nef, (ou le long du mur de l'église) ; mais pas une ne descendra par le milieu. Celles qui sont du côté droit de la sainte table feront de même, et ne descendront pas non plus par le milieu de l'église, mais par le côté droit de l'église.

(*S'il n'y a qu'un passage au milieu.*) Vous viendrez toute sur une seule ligne par le milieu de l'église. Toutes celles qui sont du côté de la chapelle de la Sainte Vierge, en commençant par les dernières, se présenteront d'abord. Vous vous tiendrez tout à fait le long des chaises de manière à laisser un passage pour celles qui descendront, et qui toutes retourneront à leur place par le milieu de l'église. Quand toutes les personnes qui sont du coté de la chapelle de la Sainte Vierge auront communié, toutes celles qui sont dans l'autre partie de l'église se présenteront, en commençant aussi par les dernières, et se tenant appuyées vers les chaises ou les bancs qui sont du coté de l'église,

où elles sont placées en ce moment. *(Même signal que ci-dessus pour se lever, faire la génuflexion et se retirer.)*

426. Rappeler pour le soir la bénédiction des objets de piété, et convoquer toutes les jeunes filles aux vêpres pour une instruction spéciale. Que les femmes ne manquent pas non plus les vêpres, car il y aura une instruction pour elles. (Voir n. 263.)

427. Si on plaçait la messe des morts le lendemain, on l'annoncerait comme ci-dessous, n. 455.

428. Envoyez tous les hommes, ce soir ; instruction importante pour eux. S'ils n'avaient pas commencé leur confession, vous pourriez leur en dire un mot avec douceur, si vous espérez qu'il sera bien reçu. Si vous n'avez pas cette espérance, faites dire un mot par vos petits enfants ou par quelque bon voisin qui est chrétien et capable de donner un bon conseil à votre mari, à votre fils, à votre père, à votre domestique. Contentez-vous, dans ce cas, de prier beaucoup et de pleurer. Gardez-vous de croire que tout est fini, parce que vous avez fait la communion. Soyez plus assidues que jamais aux instructions du matin qui sont pour vous d'une grande importance ; car nous réserverons quelquefois l'exercice du soir pour les hommes.

429. **Après une courte action de grâces faite**, *on invite les femmes à s'asseoir un instant pour leur rappeler tous leurs devoirs, d'une manière onctueuse et brève, ce qui suppose qu'à l'Évangile on s'est borné à une courte et ardente allocution.* Mes chères Sœurs, vous voilà bien disposées, je viens donc vous redire quelques conseils bien importants pour vous et vos familles : à cette heure, ils germeront mieux et porteront des fruits de salut dans la terre bien préparée de vos cœurs. *(On suit l'ordre des commandements sans le laisser apercevoir. Ces avis étant très importants, il vaudrait mieux tenir, en les donnant, le livre à la main que de s'exposer à les omettre en comptant sur sa mémoire.)*

430. Prière. Il faut bien la faire matin et soir. A partir de la mission nous comptons sur vous pour établir cet usage dans vos familles. Faites-la courte, surtout le matin ; mais faites-la. Les hommes n'ont pas la dévotion longue : on pourrait donc se contenter le matin de dire : *Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu, Commandements de Dieu et de l'Église et acte de contrition.* Le soir, il suffirait à la rigueur d'y ajouter les actes de foi, d'espérance, de charité, et de plus un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, pour les défunts qu'il ne faut jamais oublier.

431. Dès que vous vous éveillez le matin, offrez vos actions à Dieu : *O Dieu infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur, par amour pour vous, je vous offre tout ce que je ferai pendant cette journée.* Le long du jour dans les tentations surtout, dites souvent : *Mon Jésus miséricorde ! Jésus, Marie, Joseph !*

432 Méditation. Quand vous avez un instant dans la matinée, mettez-vous devant votre crucifix, pensez à ce que Notre-Seigneur a souffert pour vous ; baisez ses mains, ses pieds, et promettez-lui de vivre pour lui, puisqu'il est mort pour vous, et de ne plus commettre ce péché dans lequel vous tombez plus souvent. En travaillant, pensez à la manière dont travaillait la Sainte Vierge, et tâchez de faire comme elle ferait à votre place. En allumant votre feu, pensez à l'enfer que le péché mérite. En allant le soir prendre votre repos, songez qu'un jour vous serez étendues sur ce même lit, glacées par la mort. Demandez pardon à Dieu et promettez de ne plus pécher.

433. Lecture. Tous les jours, même en été, faites lire en famille une phrase, quatre lignes d'un bon livre, de l'*Imitation* de Jésus-Christ, par exemple. L'hiver, vous y ajouterez une page du Catéchisme, ou du *Livre de tous*.

434. Examen. Comptez le soir vos fautes de la journée ; et après, sans vous décourager, excitez-vous à une douleur et à un ferme propos bien sincères, promettant de ne plus offenser Dieu le lendemain.

435. Sacrements. Vous avez goûté la joie que donne une bonne confession, une sainte communion. Donc confessez-vous souvent, ne laissez jamais passer plus d'un mois sans vous confesser ; et en étant bien résolues d'éviter le péché mortel, vous pouvez communier tous les huit jours, soit que vous soyez femme, soit que vous soyez jeune fille. Quand même vous auriez d'ail-

leurs bien des imperfections, non seulement vous ne ferez pas mal en communiant, pourvu que vous renonciez de tout cœur au péché mortel, mais même vous ferez un acte des plus agréables à Notre Seigneur Jésus-Christ et des plus utiles pour vous. Si au contraire vous négligez la communion et la confession, vous serez exposées à retomber. Quel malheur ! Ah ! ne vivez pas dans le péché mortel ; et si vous avez le malheur de retomber, relevez-vous aussitôt par une confession franche. Non seulement ne cachez aucune faute grave, mais ne gardez même aucun doute sérieux sur la conscience ; changez de confesseur plutôt.

436. Ne souffrez pas que jamais, dans la maison, on parle mal de cette religion, qui vous a fait tant de bien, ni de ses ministres qui vous conseillent toujours d'éviter le mal et sont prêts à vous aider à aller au ciel.

437. Deuxième commandement. Par votre douceur, votre patience, votre diligence dans les soins du ménage, faites cesser le blasphème dans vos maisons. Donnez, quand vous en aurez trouvé le moment favorable, quelques conseils à votre mari sur ce sujet, cherchant à lui faire comprendre les suites funestes que peut avoir le blasphème pour ses enfants ; mais jamais de reproches lorsqu'il est en colère, ou pris de vin.

438. Troisième commandement. Venez bien à la messe le dimanche; et envoyez-y vos enfants, dès qu'ils ont sept ans, ainsi que vos domestiques ; c'est un devoir pour vous. Si vous pouviez les garder autour de vous, filles et garçons, pendant la messe, leur faisant suivre leur livre, ou dire leur chapelet, n'y manquez pas ; et procurez-leur sans faute un livre ou un chapelet, pendant la mission. Du moins, quand ils sont à l'église, surveillez-les de votre place; s'ils ne sont pas silencieux et recueillis, corrigez-les au retour, et ne souffrez pas qu'ils viennent à la messe et en reviennent avec des bandes d'autres enfants, mais avec leur père ou avec vous.

Par la diligence à terminer les travaux, le samedi soir, par des ordres donnés à vos serviteurs et à vos enfants, par de bonnes paroles adressées à votre mari, vous pouvez beaucoup pour faire cesser dans la famille les travaux du dimanche, sources de la malédiction de Dieu. Epouses chrétiennes, soyez aussi aimables que possible pour vos époux, surtout le dimanche ; faites-leur, le soir du dimanche, une petite fête ; préparez-leur un petit repas plus soigné qu'à l'ordinaire, afin qu'ils n'aillent pas chercher ailleurs des satisfactions malsaines, que vous payez si cher.

439. Quatrième commandement. Respectez vos maris, femmes chrétiennes, et soyez-leur soumises dans les choses justes et conformes à la loi de Dieu; mais jamais ne vous faites les complices de leurs désordres. La femme chrétienne a une dignité qu'elle doit faire respecter, et elle aimerait mieux mille fois la mort que de sacrifier la pudeur et son âme.

440. Envoyez vos enfants au catéchisme, même les plus petits, et aux instructions, vos jeunes gens, vos jeunes filles. Inspirez-leur la crainte et l'amour de Dieu ; dites-leur souvent, dès les plus tendres années, le mot de Blanche de Castille à son fils saint Louis : *J'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de savoir votre âme en état de péché mortel.* Formez-les de bonne heure à une vie laborieuse, à coudre dans la maison ou à peler des pommes de terre, à balayer; habituez-les à l'obéissance et au respect surtout. Apprenez-leur le mépris de la vanité et des biens de ce monde, et surtout inspirez leur l'amour de la pureté et de l'innocence.

441. Qu'il n'y ait donc rien dans votre manière de les lever, de les coucher, de les tenir, de les allaiter, qui ne soit parfaitement modeste. Ne les mettez jamais dans le même lit que vous : non seulement séparez de lit les enfants de différent sexe, mais même que chaque petit garçon ait son lit séparé de celui de ses frères, que chaque petite fille couche séparée de ses sœurs. C'est le conseil de saint François de Sales, qui le dit très important. Retenez vos enfants à la maison sous vos yeux ; ne les laissez pas seuls à la maison quand vous les quittez ; mais menez-les avec vous au lieu de votre travail, ou bien confiez-les à quelque voisine vertueuse, qui vous les gardera. Vous lui rendrez une autre fois le même service. Mais qu'ils ne courent jamais dans les champs, les cours, les rues, les chemins, les étables avec d'autres enfants de même âge, qui leur apprendraient le mal.

Jamais de paroles mauvaises ni même dangereuses dans la maison. Faites voir la porte à quiconque tiendra devant vos enfants des discours trop libres. Jamais ne laissez vos jeunes filles s'entretenir seule à seul avec les jeunes gens qui les demandent en mariage. Ce serait pour vous une faute et pour elles le plus grand des malheurs. Entendez-le bien, jeunes filles, et renoncez pour toujours à ces dangereuses occasions. Point de ces réunions de personnes de différent sexe dans les veillées d'hiver. Point de danses dans votre maison ; écartez-en vos enfants, ainsi que des cabarets. Les personnes qui tiennent ces sortes d'établissements sont chrétiennes, je n'en doute pas ; c'est pourquoi je les prie de ne pas admettre chez elles des jeunes gens, qui sont presque encore des enfants et de faire respecter, dans leur maison, Dieu, la religion, la pudeur. Elles n'y perdront rien.

Veillez sur vos domestiques, comme s'ils étaient vos enfants, et faites leur éviter les mauvaises occasions. Afin de ne pas soustraire vos enfants à votre vigilance, ne les laissez pas facilement s'éloigner de vous pour se placer domestiques, ou ouvriers, ici ou là. Oh ! que de périls ils courent loin de leurs parents. Une vie pauvre auprès d'eux est mille fois préférable au bien-être qu'ils peuvent trouver ailleurs. Du moins, si vous ne pouvez pas absolument éviter de les laisser partir, ayez soin de vous assurer d'avance qu'ils entrent dans une maison, dans un atelier où leur foi, leurs pratiques religieuses, leur vertu seront à l'abri; autrement il vaudrait mieux les envoyer mendier leur pain. Que là où ils se rendront, vous ayez quelqu'un sur qui vous pourrez compter et qui vous rendra compte à temps de leur conduite.

442. Si un de vos enfants, par désir de plaire à Dieu, voulait garder la virginité dans le monde, ou entrer dans la vie religieuse où le sacerdoce, non seulement ne l'en détournez pas, mais encouragez-le, et inspirez même ces saintes pensées à vos enfants, s'il ne les ont pas, tout en les laissant libres dans le choix d'un état.

443. Jeunes filles, soyez respectueuses et soumises envers vos mères ; n'allez plus avec ces compagnies qu'elles vous interdisent ; n'échappez plus à leur surveillance. Vous vous préserverez par là de bien des chutes.

444. Cinquième et huitième commandements. Plus de haines après la mission ; ne refusez désormais de rendre service ni de parler à personne. Oh ! l'admirable paroisse que celle où règne la charité ? Donc plus de médisances, plus de faux rapports parmi vous.

445. Sixième commandement. Promptitude à fuir toute pensée mauvaise, tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre âme. Plus de mauvaises lectures, plus de chansons légères ; sur les murs de vos appartements, point de gravures peu modestes. Faites disparaître et brûlez tout cela, avec les restes de mauvais journaux, les lettres d'affection que vous auriez reçues. Vous savez qui vous a perdues, jeune fille, femme chrétienne : c'est une compagne, c'est un jeune homme, c'est un homme ; ne les laissez plus entrer dans votre maison, fermez-vous à clef plutôt, quand vous êtes seules. Ne fermez-vous pas au voleur votre maison, quand vous la quittez ? Votre honneur, votre âme valent plus que votre bourse. N'allez plus chez ces personnes, ni dans les maisons où vous les trouverez; ne vous arrêtez pas à parler avec elles en chemin. Fuyez.

446. Septième commandement. S'il vous restait à faire quelque restitution, remplissez au plus tôt ce devoir, de la manière indiquée par votre confesseur, économisez dans ce but ; quelle consolation quand vous aurez déposé ce fardeau !

447. Commandements de l'Église. Vous avez pris la résolution de vous confesser souvent, il est donc inutile de vous recommander de ne jamais manquer le devoir pascal ; mais il est bon de vous dire avec force que c'est un devoir rigoureux pour vous de faire respecter l'abstinence dans votre maison. Jamais d'aliments gras. Plus de prétexte comme celui-ci : nous avons mangé de la viande pour ne pas la laisser gâter. C'est à vous de calculer votre affaire, afin que rien ne reste du jeudi pour le vendredi. Et quand vous allez en voyage, souvenez-vous que vous êtes chrétiennes et demandez du maigre. Ne prenez jamais un repas avec qui vous fera manquer l'abstinence.

448. Quel bonheur pour vous si vous suivez ces conseils ; comme votre vie

sera heureuse et sainte ! Vous garderez toujours la grâce de la mission qui vous ouvrira le paradis. Ah ! durant toute cette journée, priez Notre-Seigneur, qui est avec vous, de vous accorder la persévérance, et revenez toutes ce soir aux vêpres, auxquelles pas une jeune personne ne manquera. Soyez plus assidues que jamais aux exercices de la mission.

449. Si on devait établir, ou relever une congrégation de femmes, ou de filles, on aurait eu soin d'y travailler d'avance au saint tribunal, et de convenir avec quelques personnes honorables, qu'elles se lèveraient aussitôt après l'appel, pour se faire inscrire. Mais le moment de l'appel solennel à faire aux femmes, c'est après leur communion générale. On le fait de la manière suivante, après s'être entendu toutefois avec le pasteur ; car si celui-ci n'est pas décidé à entretenir ces confréries, il n'y a rien à tenter. (Voir n. 257.)

450. Mes chères Sœurs, mères de famille, dans le grand désir que nous avons de vous voir garder toujours les bons sentiments qui vous animent, nous avons cherché avec votre vénérable pasteur le moyen le plus efficace d'assurer votre persévérance, et ce moyen nous l'avons trouvé. Il ne s'agit que de vous inscrire dans la confrérie du Saint-Rosaire. Pour en faire partie, il suffit de mener une vie honnête : mais c'est nécessaire, car des femmes, qui scandaliseraient une paroisse, ne pourraient faire partie d'une association, dont le but est de donner le bon exemple. De plus, il faut s'approcher des sacrements au moins tous les deux mois, et enfin assister aux réunions, qui auront lieu tous les mois *(à tel dimanche que l'on fixe)*.

Vous voyez que ce ne sont pas des charges que l'on vous impose, mais des faveurs que l'on vous fait, des moyens qu'on vous offre d'être fidèles à vos devoirs. Je compte, Mes chères Sœurs, que vous allez, en grand nombre, vous faire inscrire dans cette confrérie, qui vous assurera la protection de la Sainte Vierge. Ce sera pour nous une vraie consolation, que vous ne nous refuserez pas. M. le curé et nous, nous allons prendre immédiatement vos noms, afin que ce soit fait en quelques minutes ; rendez-vous aussitôt en nombre à la sacristie, pendant que les chanteuses rediront un cantique à la Sainte Vierge.

451. (Le Père, qui a donné cet avis, fera bien de rester en chaire et de faire signe d'avancer, et de le recommander encore au besoin, afin de triompher de l'hésitation, qui accompagne ordinairement cet appel. V. n. 324).

452. **Aux vêpres du jour de la communion générale des femmes.** — *On les félicite d'avoir donné leurs noms pour la confrérie du Rosaire.* Si quelques-unes n'avaient pas pu se faire inscrire ce matin, parce qu'elles étaient pressées de rentrer dans leurs maisons, qu'elles le fassent au plus tôt, ce soir même, s'il est possible. Nous nommerons les dignitaires de la confrérie (tel jour, à telle heure) ; que toutes les personnes qui se sont fait inscrire y soient. *(Ce jour pourrait être celui de la clôture, après la messe des femmes, vers onze heures.)*

453. Sitot après les vêpres, nous entendrons la confession des hommes. Envoyez les jeunes gens et vos domestiques surtout, et je compte que grâce à votre zèle, pas un homme ne manquera à l'instruction ce soir *(à la conférence, s'il y a lieu)*.

454. Priez plus que jamais pour la conversion des pécheurs. Après les vêpres, les femmes pourront se retirer et toutes les jeunes personnes resteront pour entendre une instruction spéciale pour elles. (Voir n. 286 et 1491). De grâce, ne manquez pas les instructions du matin. Ce point est important pour vous.

455. **Cérémonie pour les morts.** — (*La veille et l'avant-veille au soir*). N'oublions personne dans ce saint temps de mission. Les petits enfants ont eu leur fête ; les femmes également : bientôt ce sera le tour de nos chers hommes ; mais demain à..... heures, c'est la fête des morts. Nous vous convoquons tous pour venir avec nous prier pour vos défunts, pour vos pères, vos mères, vos époux, vos enfants qui vous ont quittés pour l'autre vie. Il faut qu'ils ressentent aussi le bienfait de la mission.

La messe sera chantée solennellement ; l'autel sera couvert d'ornements de deuil. Une importante instruction aura lieu à l'évangile. Chers hommes, soyez nombreux ; vous avez du cœur, vous le manifesterez en cette circonstance. Les personnes qui ont reçu l'absolution et communié déjà, et qui n'ont rien sur

la conscience qui les inquiète, pourront encore faire la communion, sans se réconcilier, afin de prier plus efficacement pour les défunts.

476. C'est pourquoi il serait bien de placer la cérémonie pour les morts le lendemain de la communion générale des femmes. Si cette cérémonie précédait de quelques temps la communion générale des femmes, on pourrait avec fruit la renouveler d'une autre manière, le soir du même jour. (Voir n. 264.) Quand cette cérémonie a lieu le soir, on l'annonce le matin à la messe.

477. Le jour de la cérémonie des morts, on n'oublie pas, si les femmes ont fini leurs confessions, de recommander aux pères de famille de venir se réconcilier l'avant-veille de la communion. Dès après la messe, on est à leur disposition jusqu'à midi, et à partir de deux heures jusqu'à la nuit. On a eu soin au saint tribunal d'inviter tous les hommes mariés à venir se réconcilier l'avant-veille de la communion ou au moins la veille durant le jour, et non à la nuit. En faisant à tous cette recommandation, un certain nombre y sont dociles; et le lendemain, n'étant pas harcelé par la besogne, on s'occupe avec plus de soin des jeunes gens.

Mes Frères, dit-on aux hommes, vous viendrez vous réconcilier tel jour, toute la journée, vous tous qui êtes raisonnables. Vous aurez le bénéfice : 1° de nous rendre service, et nous savons que vous êtes disposés à le faire ; 2° d'être un jour plus tôt en grâce avec Dieu. Ne craignez pas de vous oublier durant le temps qui séparera votre réconciliation de votre communion. Je réponds de vous. Et quand même il vous échapperait par surprise une petite faute, ne vous inquiétez pas, cela n'empêchera pas de faire une bonne communion.

458. **Vers la fin de la mission,** *recommander de plus en plus la prière et le zèle pour amener les autres aux instructions et au saint tribunal.* Si quelques jours s'étaient écoulés depuis les absolutions, on recommanderait aux personnes qui auraient encore quelques peines, ou qui seraient retombées, de venir voir leur confesseur, sans crainte ni découragement, aux moments laissés libres par les hommes. On pourrait faire sonner pendant les quatre ou cinq derniers jours, après *l'Angelus, la cloche du pardon,* que saint Léonard appelait le *Réveil des pécheurs.*

Au son de cette cloche, dans les familles, dans les chemins, à l'église, on récite cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la conversion des pécheurs : les missionnaires donnent l'exemple et quittent au besoin le confessionnal pour réciter cette prière. *(Voir la note du n. 605.)* Bien dire qu'il n'est pas trop tard ; que tant que les missionnaires sont dans la paroisse, jusqu'à la dernière heure, ils accueillent avec grande douceur tous ceux qui viennent à eux ; que ce sont les retours de la dernière heure qui les consolent le plus.

459. **Aux hommes,** leur recommander d'accuser tout d'abord ce qui les inquiète depuis le plus long temps. Leur dire que la confession de la mission doit être faite comme à l'heure de la mort, qu'ils trouveront une grande paix à manifester tous leurs doutes, qu'on les aidera de bon cœur, qu'une confession de plusieurs années et même de toute la vie ne prend pas plus de temps qu'une autre et n'oblige pas à se présenter plus souvent au confessionnal. Ne jamais congédier les hommes sans un mot de félicitation sur leur nombre, sur leur zèle à amener leurs connaissances.

Les femmes ne savent pas s'y prendre, dit-on ; mais les hommes entre eux réussissent admirablement par un bon conseil donné à leurs voisins, à leurs amis. On termine en disant : A demain ; et on fait ressortir l'importance de la conférence, ou de l'instruction du lendemain. On répète sous diverses formes les principaux mystères et les conditions d'une bonne confession, la manière de combattre les tentations, et la promesse de recevoir avec bonté, et d'aider de son mieux, ceux qui auraient quelque embarras de conscience (Voir n. 257 et suivants.)

460. **L'avant-veille de la clôture,** au soir, on indique les offices du dimanche ; et, dans une paroisse de foi, on peut convoquer les hommes pour le lendemain à une messe matinale, où ils assisteraient tous et où ils seraient seuls. Une instruction leur serait donnée pour les préparer à l'absolution : « Venez-y, mes Frères, leur dirait-on ; envoyez-y vos enfants, vos domestiques ; et aussitôt après la messe, nous vous réconcilierons jusqu'à midi ; ceux qui ne

pourront pas passer le matin viendront dès une heure, de telle sorte que tout soit fini à l'instruction du soir. »

(L'expérience prouve que cette messe du matin, si elle n'a pas un succès complet, ce qui n'est pas nécessaire, puisque la mission est à peu près terminée, amène ordinairement dans les paroisses chrétiennes un certain nombre d'hommes, et donne une avance notable pour les confessions.)

461. Assez souvent, dans les missions, on supprime l'instruction du soir la veille des communions générales ; on en comprend sans peine la raison ; mais il y a des avantages considérables à ne pas le faire. A cette époque de la mission, en effet, on a toujours un bel auditoire, tandis qu'aux premiers jours, il était souvent fort restreint ; n'est-il pas bon d'en profiter pour instruire et ébranler les populations ? En disant d'avance qu'on quitte le confessionnal des femmes, l'heure de l'instruction arrivée, on les oblige à venir se réconcilier plus tôt, ; et si on est à la veille de la communion générale des hommes, une réunion le soir, la veille de leur communion, amène à l'église un certain nombre de ceux qui sont en retard, et les décide à se confesser. Sans elle, ces pauvres endurcis ne songeraient pas à venir à l'église.

Toutefois, dans ces réunions, on ne doit pas traiter des sujets capables de troubler les âmes qui doivent communier le lendemain ; l'amour de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sanctification des actions ordinaires, l'enfant prodigue fourniront matière à des instructions très utiles. On peut, du reste, quand on a des hommes à réconcilier, être fort court dans l'instretion, et, par manière de glose, y rappeler les principaux mystères et les conditions d'une bonne confession, et recommander aux hommes de produire les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition qu'on leur inspirera.

462. On leur rappelle l'heure de la messe de communion (voir n. 258), la nécessité d'être à jeun et en état de grâce pour communier, etc., *comme au n. 422.* On les prévient qu'après la messe de leur communion générale, on les recevra du saint scapulaire, qu'on les exhorte à porter toujours. Les braves l'ont sur leur poitrine au champ de bataille.

463. **A la communion générale des hommes,** on répète l'avis n. 424 ; on annonce l'ordre de la communion générale, n. 425, les heures des messes et des offices de la journée, les invitant à ne pas manquer les vêpres, ni même, s'il est possible, la seconde messe. On annonce la bénédiction d'objets de piété pour eux après les vêpres.

464. Après une courte action de grâces, on ne manque pas de leur donner des avis analogues à ceux qui ont suivi la communion générale des femmes.

465. Sur le premier commandement. — Tout comme ci-dessus n. 430, sauf que pour les sacrements on se contente de leur recommander de ne jamais omettre au moins leur devoir pascal. Quel beau spectacle vous offrez en ce jour ! Présentez-le à toute la paroisse chaque année aux Pâques. Vous l'avez promis, parole d'homme ; qu'il n'y ait point, l'année prochaine, de lâches défections. Ayez soin de ne pas vivre en péché mortel : vos travaux, vos peines seraient perdus. Donc, quand vous sentirez que vous n'en pouvez plus, allez en secret trouver votre pasteur ; où, quand vous allez ici où là pour vos affaires, exposez à un saint prêtre votre situation. Vous vous relèverez consolés, personne n'en saura rien. Il est moins nécessaire de communier que de se confesser. Si vous tombez par faiblesse, relevez-vous aussitôt par un acte d'amour de Dieu qui est infiniment aimable, accompagné de la douleur de l'avoir offensé et de la résolution de ne plus le faire. Puis, dès que vous avez un instant, allez secrètement confesser votre faute à la cure. Ah ! si vous faisiez ainsi, mes chers pères de famille, mes bons jeunes gens, vous seriez tous des saints et votre vie s'écoulerait heureuse comme la journée d'aujourd'hui. Qu'y perdriez-vous ?

466. Deuxième commandement. — Parmi vous, plus de blasphèmes. Comment cette langue, sur laquelle s'est reposée la divine Hostie, oserait-elle lancer l'injure contre un Dieu si plein de bonté, qui a oublié toutes nos infidélités précédentes, et qui s'est donné tout entier à nous ? Pères, je vous en charge, ne supportez aucun blasphème dans votre maison, ni chez vos serviteurs, ni chez vos enfants. Vous avez pris des résolutions, soyez-y fidèles.

Ayez une parole grossière que vous redirez souvent, s'il le faut, mais point

d'insulte à Dieu. Et si le blasphème vous échappe malgré vous, sans que vous le remarquiez par suite de l'habitude prise, vite dites un acte de contrition, et promettez de vous observer mieux à l'avenir; ou bien condamnez-vous à donner un sou aux pauvres pour chaque blasphème, et je réponds qu'au bout de quelques mois vous serez corrigés.

467. TROISIÈME COMMANDEMENT. — Plus de travaux défendus le dimanche. Le travail du dimanche, comme le bien mal acquis, ne porte pas bonheur. Donc, maîtres, pères, dès le samedi matin prenez vos précautions, donnez vos ordres, pressez la besogne, et que le soir tout soit fini. Le lendemain, c'est le repos du Seigneur; que ni vos fils, ni vos domestiques ne travaillent sans une vraie nécessité. Et la nécessité, ce n'est pas quand il y a une récolte à cueillir, mais quand la récolte est menacée par l'orage et risque de se perdre. Venez à la messe tous les dimanches, à moins qu'une raison grave ne vous en dispense. Ne voyagez pas le saint jour; et si vous avez des raisons de le faire, entendez la messe avant de partir, ou ne manquez pas de partir à temps pour avoir la messe dans une autre paroisse. Puis revenez de bonne heure au milieu de votre famille qui a besoin de vous.

A la messe, gardez-vous de vous placer à côté de ceux qui n'y viendraient que pour se moquer de la religion. Si vous les voyez d'un côté de l'église, placez-vous de l'autre. Jeunes hommes, jeunes gens, attention à cet avis. Si vous l'oubliez, au lieu de sortir de l'église avec une provision de grâces, vous vous en retirerez plus coupables. Venez autant que possible aux vêpres, et puis rentrez aussitôt chez vous. Pères de famille, emmenez vos jeunes gens. Vous ferez en famille une petite fête; vous irez voir, avec vos enfants, vos moissons qui mûrissent, vos champs qui reverdissent, et ensemble vous bénirez Dieu. Que votre âme s'en trouvera bien et votre bourse aussi! Ayez un grand soin d'entendre la parole de Dieu le dimanche. Assistez au sermon; et si jamais vous avez des prédicateurs, soyez encore plus empressés à les venir entendre que vous ne l'avez été cette fois. Vous ne vous en repentirez pas.

468. QUATRIÈME COMMANDEMENT. — Enfants, jeunes gens, ne faites pas pleurer vos mères; obéissez à vos parents comme à Dieu, surtout quand ils vous défendent d'aller avec de mauvaises compagnies, quand ils vous ordonnent de prier ou d'aller aux offices. Bons pères de famille, écartez vos enfants des mauvaises occasions. Ne souffrez pas qu'ils s'entretiennent avec des personnes de différent sexe, donnez-leur de saints exemples. Croyez-moi, le plus bel héritage que vous puissiez leur laisser, c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu. Ne leur permettez pas de quitter votre maison, sous prétexte que loin ils gagneront davantage. Rien ne remplace pour des enfants la vigilance des parents. Du moins, si vous ne pouvez les garder, ne les laissez pas partir pour un atelier ou une maison, où ils ne pourraient vivre en bons chrétiens et où personne ne veillerait sur eux. Si quelques-uns d'entre eux voulaient se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, le sacerdoce ou la virginité, non seulement ne les contrariez pas; mais même soutenez ce saint désir, quand même vous devriez pour cela faire des sacrifices véritables. Dieu saura vous en dédommager. Il y a une grande différence entre un jeune homme et un jeune homme; je veux dire entre un jeune homme qui consacre sa vie à Dieu et un autre qui le blasphème et qui l'offense.

Parmi ces chers jeunes gens qui m'entendent, il y en a plusieurs, qui, à la Trappe, à la Chartreuse, dans une communauté de Frères, seraient des saints, et qui, dans le monde risqueront de devenir des libertins. Nous sommes, nous, pauvres missionnaires, des enfants du peuple; il est clair que nous pouvons faire mille fois plus de bien que si nous étions restés à cultiver la terre. Il y a ici des jeunes gens qui peuvent faire ce que nous avons fait; ils sont du même bois que nous, ou au moins ils peuvent, avec de la générosité pour Dieu, entrer dans une maison de Frères, où ils seront à l'abri des mauvaises compagnies. Si quelqu'un d'entre ces jeunes gens se sentait incliné vers une vocation sainte, qu'il en parle à son pasteur. Celui-ci sera heureux de l'aider à réaliser un si saint désir. — Ne soyez pas comme un lion dans votre maison, saccageant ceux qui l'habitent. Sachez souffrir quelque chose;

sachez même souffrir beaucoup de la part de vos épouses afin de conserver la paix (1).

469. Cinquième et huitième commandements. — Plus de haine dans cette paroisse ; Dieu nous a tout pardonné, pardonnons tout ; disons du bien de tout le monde ; à tous rendons service. Plus de médisances ni de calomnies.

470. Sixième et neuvième commandements. — Souvenez vous que la chasteté fait la gloire de tout chrétien, d'un homme, d'un jeune homme surtout. Donc repoussez tout ce qui la peut blesser, non seulement les paroles coupables ou légères qui peuvent scandaliser l'enfance, non seulement les actions criminelles, mais même les simples pensées. Quand elles se présentent, rejetez-les comme un charbon qui vous tomberait sur la main. Quelle consolation vous trouverez dans la pratique de la vertu, qui fera de tous des anges ! Ne vous en privez pas.

Mais souvenez vous que cette plante, à la fleur si éclatante et si parfumée, ne vient pas au bord des chemins, ni dans les rues ; mais dans les lieux écartés et arrosés, *lilium convallium*. Donc, fuyez les mauvaises compagnies, hommes et jeunes gens ; n'allez plus dans les lieux où par le passé vous avez bu avec excès, de manière à attiser les mauvaises passions qui sont en nous ; n'allez plus dans cette maison où vous avez rencontré une personne de différent sexe, qui vous a perdus et que vous avez perdue. *Cum muliere aliena ne sedeas omnino ; colloquium enim illius quasi ignis exardescit.* Ne laissez pas venir cette personne chez vous. Si elle vous saisit par votre vêtement, comme la femme infâme de Putiphar fit au chaste Joseph, abandonnez-lui votre vêtement, mais pas votre âme, et fuyez.

Quand vous cherchez une épouse, jeune homme, demandez-la à ses parents, comme Tobie ; mais point d'entrevue en tête à tête avec elle ; vous en serez plus estimé des hommes et Dieu bénira votre avenir. Laissez là ces compagnons libertins ou impies, qui n'ont sur les lèvres que le blasphème et la parole impure. Ne dites pas : J'irai encore ici ou là avec tel ou tel, mais je veillerai sur moi et ne ferai point de mal ; dites : Je n'irai plus là et on ne me reprendra pas dans cette compagnie ; car si vous vous exposez au danger, vous y périrez. Celui qui vit dans les mines de charbon devient noir ; au milieu de la boue, on s'en couvre ; dans une ville où règne le choléra, on meurt de la peste. Le jeune homme, que convertit saint Jean l'Evangéliste, en mauvaise compagnie devint chef de brigands. Aussi le même saint Jean rencontrant un hérétique dans un bain s'enfuit, en disant : Sortons d'ici, je crains que cette maison ne s'écroule et ne nous ensevelisse sous ses ruines. Combien qui sont rangés chez eux et qui ne font le mal que le dimanche, avec certaines compagnies ! Rien n'est plus important pour les hommes et les jeunes gens que de rester dans leur famille, surtout le dimanche. Veillez même, mes chers amis, sur vos regards. Le saint homme Job nous valait bien, et il était attentif à baisser les yeux : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, disait-il, pour ne pas même avoir la pensée d'une femme. » Quel exemple !

471. Septième commandement. — Prenez garde de vous laisser tromper, mais ayez plus de crainte encore de tromper les autres ou de leur faire tort. Et si vous aviez quelques restitutions à faire, accomplissez-les aussitôt, comme vous l'a indiqué votre confesseur. Si vous tardiez vous risqueriez de ne jamais remplir ce devoir et de mourir dans la disgrâce de Dieu.

472. Commandements de l'Eglise. — Jamais ne violez l'abstinence, ni les vendredis, ni les quatre-temps, ni dans les trois jours de chaque semaine du Carême où elle est prescrite. Je sais que vous êtes fidèles à ce devoir chez vous ; mais lors même que vous êtes en dehors de chez vous, souvenez-vous

(1) Un des disciples de Socrate, lui dit un jour en entendant les criailleries de Xantippe, femme de ce philosophe : « Cette femme est insupportable. — J'y suis habitué, répondit Socrate, comme on s'habitue à entendre le bruit d'une poulie. Dans une autre circonstance, après un orage d'injures, elle lui lança de l'eau au visage : « Je savais bien, dit il, qu'après un orage, il devait tomber de la pluie. » Un jour qu'elle vint en public lui arracher son manteau, quelques-uns lui reprochèrent de ne pas lui avoir appliqué un soufflet. » Si je l'eusse fait, répondit-il, je vous aurais donné l'occasion de crier tous ; les uns : Tiens bon, Socrate ; les autres : Tiens bon, Xantippe. »

qui vous êtes chrétiens. D'abord, n'allez pas prendre vos repas avec ceux que vous savez ne pas respecter les lois de l'Église. S'ils vous invitent, dites que vous êtes attendu ailleurs. Allez dans une autre maison qu'eux et demandez du maigre; on vous en donnera pour votre argent. Quand on paie, on a le droit de se faire servir; si on se moque de vous, tant mieux; vous en aurez plus de mérites; et si vous bravez le lâche respect humain, après s'être ri de vous, on vous estimera.

473. (Si l'on s'était entendu avec M. le Curé pour réorganiser une association d'hommes et de jeunes gens déjà existante, ou pour en créer une nouvelle, on aurait eu soin de donner le mot au saint tribunal, aux plus chrétiens de la paroisse, et de leur recommander de se rendre à la sacristie aussitôt après l'appel fait en public. Sans cette précaution, le respect humain et l'hésitation pourraient faire tout échouer. On placerait l'appel aussitôt après la communion générale. C'est le moment le plus favorable, et souvent le seul favorable; on ajouterait donc) :

474. Mes amis, vous nous avez bien consolés pendant la mission; tout ce que nous vous avons demandé, vous l'avez fait avec empressement. Vous avez eu raison, car tout ce que nous avons dit était inspiré par le désir de votre bonheur en ce monde et en l'autre. Il est encore une consolation que nous vous demandons, pour votre plus grand bien, pour assurer votre persévérance, c'est de vous enrôler en grand nombre dans l'Association des Pénitents *(on en dit les avantages; ou, s'il n'y avait pas chance de succès pour cette confrérie, dans l'Association de N.-D. de la Salette ou dans une autre au gré de M. le curé.)* Il ne s'agit que de vouloir éviter le blasphème, la profanation du dimanche, la violation de l'abstinence, et de réciter, tous les jours : un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, et l'invocation : *N.-D. de la Salette, réconciliatrice des pécheurs, priez sans cesse pour nous qui avons recours à vous.* Encore n'est-on pas obligé à cette prière sous peine de péché. Vous allez donc donner vos noms en grand nombre; ces noms seront inscrits à la sainte Montagne et vous aurez part aux prières des centaines de mille âmes ferventes, qui font partie de cette association. Venez vite à la sacristie, nous allons recevoir aussitôt vos noms; c'est l'affaire de trois minutes, et après nous vous recevrons du scapulaire. Ne manquez pas les vêpres aujourd'hui.

475. Nota. Si on ne reçoit pas les hommes et les jeunes gens du scapulaire à ce moment-là, ils n'osent pas se présenter avec les femmes.

476. Si M. le Curé et les paroissiens étaient d'avis d'ériger un souvenir de mission, on encouragerait ce projet et on inviterait les fidèles à rendre ce monument digne de leur foi par de généreuses offrandes, selon leurs ressources pourtant. On conseillerait au pasteur d'organiser, ce jour-là même, une souscription qui serait faite aussitôt à domicile, dans chaque hameau, par les notables du pays. Si personne n'est d'avis d'ériger un souvenir de mission, on est plus fort pour recommander l'association des hommes, association qu'on appelle devant eux un souvenir vivant de ces saints jours.

477. **Clôture.** — Rappelez les moyens de persévérance, si on ne devait pas en traiter dans le sermon : *fuite des occasions, prière, dimanche sanctifié, fréquentation des sacrements*, etc. C'est nécessaire, mes Frères. Pour persévérer nous avons aussi besoin de la Sainte Vierge, et nous réclamerons tous sa protection par une neuvaine de jours, de semaines et de mois. Voici comment cela se pratiquera : M. le Curé *(il a été prévenu au préalable)* vous réunira tous les jours, pendant neuf jours, à l'église, vers la chute du jour. Venez en grand nombre. Vous réciterez les litanies de la Sainte Vierge, pour demander la persévérance. Quand ces neuf jours seront écoulés, vous commencerez la neuvaine de dimanches; et pendant neuf dimanches de suite, après la messe de la paroisse, vous réciterez la même prière dans le même but. Les neuf dimanches écoulés, vous commencerez la neuvaine de mois, et après la messe du premier dimanche de chacun de ces mois, vous répéterez tous ensemble les litanies. (Voir n. 321.)

478. Immédiatement après les vêpres, ayez soin de vous retirer aussitôt, sans vous arrêter en chemin, dans vos familles, pour vous entretenir ensemble et bénir Dieu des grandes grâces qu'il vous a faites, vous promettant

mutuellement de sanctifier en famille tous les dimanches de l'année comme celui-ci.

CHAPITRE II

CATÉCHISMES

479. On distingue le catéchisme du peuple ou glose, et celui des petits enfants. Nous donnons ici l'un et l'autre.

ARTICLE I. — *Glose ou exposition succincte et complète de la doctrine chrétienne.*

(Voir ce que nous en avons dit, nos 214 et suivants.)

480. Dieu a créé l'homme pour le servir, l'aimer, et par là obtenir la vie éternelle. Le salut, voilà notre grande et unique affaire ; or, pour faire notre salut, pour aller au ciel, nous devons : 1o observer les Commandements de Dieu et de l'Eglise ; 2o employer les moyens de salut que Dieu, dans sa miséricorde, nous a donnés ; 3o croire les vérités qu'il nous a enseignées lui-même (1). Ce n'est qu'à ces conditions qu'on est vraiment chrétien, c'est-à-dire vrai disciple de Jésus-Christ (2).

§ I. — Commandements.

481. I. **Explication des Commandements de Dieu sous forme d'examen.** — *Avant tout, demandons-nous sérieusement si rien dans le passé ne nous inquiète ; car une confession sérieuse doit réparer tout ce qui a été mal fait précédemment.* Il faut la faire comme si elle devait être la dernière de votre vie.

1o *Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessés ?* S'il y a plus d'une année, vous avez péché gravement autant de fois que vous êtes restés d'années sans vous confesser, et autant de fois que la pensée vous étant venue de remplir ce devoir vous avez dit dans votre cœur : Je ne me confesserai pas l'année prochaine.

2o *Avez-vous fait la pénitence imposée par le confesseur ?* Si cette pénitence était grave et imposée pour des fautes mortelles, c'est un péché grave de l'avoir omise. Avez-vous différé d'accomplir votre pénitence, la renvoyant par négligence, durant un temps considérable ?

3o *Quand vous vous êtes confessés, auriez-vous manqué de l'instruction nécessaire,* ne sachant pas même les vérités de la religion que personne ne peut ignorer, ou n'étant pas dans l'intention de vous instruire de ce que tout chrétien doit savoir ?

4o *Avez-vous négligé complètement de faire votre examen* dans vos précédentes confessions, ne pensant en rien, par négligence, ne priant pas même votre confesseur de vous aider, répondant en l'air et sans attention aux

(1) Ce n'est pas là l'ordre logique ; saint Liguori nous a dit plus haut la raison qui nous fait commencer par les préceptes et placer le *Credo* après les sacrements. Voir no 218. Nous ne citons que quelques traits dans le corps de cette exposition de la doctrine, car la glose doit être courte dans les missions ; mais un prêtre qui voudrait s'en servir pour les prônes du dimanche, ce qui est assurément très pratique, ferait bien d'y entremêler les faits historiques qui sont en note au bas des pages. Voir aussi le *Livre de Tous* où l'on trouve d'ailleurs de plus amples développements.

(2) Etre chrétien, voilà notre beau titre de gloire (voir no 575). Saint Platon, martyr d'Ancyre, fut traduit devant le tribunal d'Agrippin. Celui-ci ayant demandé qui il était : « Je suis chrétien, dit-il, j'adore un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. — Je n'ignore pas que tu es chrétien ; mais je te demande ton nom. — A ma naissance on m'a appelé Platon ; mais avant tout je suis chrétien, voilà mon véritable nom. On m'a appris à servir Jésus-Christ dès le sein de ma mère, et je suis prêt à donner tout mon sang et mille vies, si je les avais, pour son amour. » Et, en cela, il s'est montré bien au-dessus du philosophe du même nom qu'on a cependant appelé le divin Platon, et qui, interrogé à Athènes, sur l'unité de Dieu, n'osa dire la vérité qu'il connaissait, de peur d'être condamné, comme Socrate, à boire du poison.

questions qu'il vous adressait, et par suite oubliant une ou plusieurs fautes graves? Combien de confessions avez-vous faites avec une telle négligence? Hélas! elles ne nous rassureront pas quand il faudra mourir.

5° *Quand vous vous êtes confessés, avez-vous eu la douleur du péché*, l'horreur de toutes vos fautes graves au moins, et, si vous n'accusiez que des fautes légères, aviez-vous au moins la douleur de quelqu'unes d'entre elles? Toutes les confessions faites sans contrition, en racontant ses péchés comme si c'était une histoire, mais sans douleur et sans regret d'avoir offensé Dieu, toutes ces confessions sont nulles et à refaire, et même elles peuvent être des sacrilèges.

6° *Vous êtes-vous confessés sans avoir l'intention de vous corriger* de vos mauvaises habitudes graves, et y êtes-vous retombés presque aussitôt après la confession, sans faire d'effort pour vous corriger? C'est une preuve que vous n'aviez pas le ferme propos. Ces confessions ne vous ont pas rendu la grâce de Dieu, elles sont à refaire. Vous êtes-vous confessés sans avoir l'intention de faire cesser vos rancunes graves contre le prochain, sans avoir l'intention de rendre le bien d'autrui, de réparer les calomnies, les médisances graves, sans promettre à Dieu d'éviter les mauvaises compagnies, les liaisons dangereuses avec les personnes de différent sexe, les maisons où vous aviez eu la fréquente habitude de faire des fautes graves, supposé qu'il vous fût possible de les éviter? Vous êtes-vous confessés sans l'intention d'accomplir une pénitence sérieuse imposée pour des fautes graves? Votre confession a été au moins nulle.

7° *Avez-vous manqué de franchise en confession, cachant certains péchés graves, par fausse honte, ou bien ne disant pas le nombre tel que vous le saviez*, le diminuant exprès, afin de paraître moins coupable, n'avouant pas certaines circonstances du péché qui étaient nécessaires à déclarer et que vous croyiez être obligés en conscience de déclarer. Vous êtes-vous excusés en confession de manière à présenter à votre confesseur comme léger ce qui était grave? Avez-vous gardé des doutes sérieux, ne demandant pas des explications à votre confesseur, quand vous sentiez qu'il fallait le faire et par suite vous confessant et communiant dans la crainte. *Oh! il faut réparer ces confessions mal faites et toutes celles que vous avez faites depuis*, et vous aurez la paix. Mais dès que vous vous présentez au saint tribunal, dites clairement ce qui vous ennuie, depuis un plus long temps. Lors même qu'une confession générale ne vous serait pas nécessaire, il est toujours bon d'en faire une en temps de mission, si vous n'en avez jamais fait. Si déjà vous l'avez faite, après l'âge de vingt et un ans, et si elle vous a parfaitement tranquillisés, vous ferez avec fruit une revue depuis votre confession générale, accusant tous les péchés commis depuis lors; le confesseur vous aidera de bon cœur à tout dire.

482. Venons-en maintenant à l'examen sur les commandements. Dieu donna sa loi au peuple d'Israel, sur la montagne de Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. C'est une vérité de notre foi. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme pour notre salut, est venu nous dire : *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements*. Vous connaissez ces commandements et vous les récitez à la prière du matin. Ah! ne les faites jamais sans prendre la résolution de les observer. Ce n'est pas un joug que Dieu a voulu nous imposer en nous les donnant, c'est un bienfait qu'il nous a accordé; c'est le chemin du paradis qu'il nous a tracé, pour nous empêcher d'aller nous égarer à travers les précipices du péché mortel.

483. **Le premier commandement** est ainsi conçu : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras*. Rien n'est plus raisonnable que ce commandement. Rien n'est grand comme Dieu, il est créateur et conservateur de tout. Par conséquent, il est maître de toute créature et de l'homme en particulier. Les anges adorent Dieu, nous devons l'adorer. Les anges l'aiment, c'est un grand honneur pour nous d'être obligés de l'aimer. Et si nous ne l'aimions pas, qui aimerions-nous donc? N'est-il pas tout ce qu'il y a de bon, de beau, de saint, d'aimable? *On adore et on aime Dieu comme il convient quand on pratique ces quatre vertus : la foi, l'espérance, la charité et la religion*. Nous allons vous les faire connaître, ces vertus, ainsi que les péchés que l'on peut commettre en ne les pratiquant pas.

484. Nous nous attacherons surtout à vous signaler les péchés graves, parce qu'il est nécessaire de les déclarer en confession. Mais auparavant nous devons faire remarquer ce que c'est qu'un péché grave et mortel. Sachez donc qu'il y a en nous deux vies : la vie du corps et la vie de l'âme ; il y a aussi deux morts : la mort du corps et celle de l'âme. La vie du corps, c'est l'âme. Quand l'âme est séparée du corps, le corps n'est plus qu'un cadavre. La vie de l'âme, c'est Dieu. Quand l'âme a perdu Dieu, elle est morte. Et c'est le péché grave qui sépare l'âme de Dieu ; c'est pour cela que le péché grave est appelé mortel ; il donne la mort à notre âme. Le péché véniel ne donne pas la mort à l'âme, mais il lui fait une blessure ; il n'offense pas Dieu gravement, mais il l'offense ; il n'est pas un mal aussi grand que le péché mortel, mais il est plus grand que tous les autres maux qui peuvent arriver aux créatures.

Pour faire un péché mortel, il faut trois choses : matière grave, pleine connaissance et consentement parfait. Vous volez un sou ; vous remarquez fort bien que c'est mal et vous voulez le faire bien librement : il n'y a pas faute mortelle, parce qu'un sou est une matière légère ; mais si volontairement et en remarquant bien ce que vous faites, vous volez une somme considérable, il y a faute mortelle. Vous consentez à une pensée coupable à moitié endormi, n'ayant rien fait quand vous étiez éveillé pour amener cette pensée : il n'y a pas faute grave ; vous n'avez pas pleine connaissance, puisque vous êtes à moitié endormi. Vous êtes éveillé, cette pensée vous vient ; vous en remarquez bien la malice, mais vous ne vous y complaisez pas complètement : il y a seulement un peu de négligence à la repousser et un demi-consentement au mal ; c'est une faute, mais légère seulement, parce que le consentemen n'est pas complet.

Toutefois sachez que les saints ont pleuré à chaudes larmes les péchés véniels qu'ils ont commis. Ah ! pourquoi offenser, ne serait-ce que légèrement, un Dieu si bon, mort pour nous sauver ? — On peut, par erreur de conscience, faire des fautes graves là où en réalité il n'y a qu'une faute légère. Voici un enfant à qui ses parents ont inspiré une grande horreur pour le vol ; il prend une pomme croyant faire un péché mortel, il fait en effet un péché mortel à cause de sa conscience mal réglée. Il est donc bien important de connaître ce qui en réalité est grave et ce qui ne l'est pas, et nous aurons soin ordinairement de le faire remarquer. Il est plus important encore de ne jamais faire ce que la conscience condamne.

485. **La foi**. — Faisons d'abord connaître ce que c'est que la foi. Dieu, en plaçant l'homme sur la terre, ne l'a pas abandonné à l'ignorance et à l'aveuglement de l'esprit. Il est père, et un père n'abandonne pas ses enfants. Il n'a pas voulu nous laisser marcher à tatons au risque de ne pas trouver le chemin du ciel et de tomber dans l'abîme de l'enfer. C'est pourquoi, tant qu'il y a eu des hommes, Dieu leur a fait connaître ce qu'ils avaient à faire pour ne point se perdre. Il ne s'est point contenté de leur donner la conscience qui leur fait discerner ce qui est bien de ce qui est mal, il a voulu encore leur manifester, leur faire voir d'une manière plus claire leurs devoirs ; et même le Fils de Dieu, Jésus-Christ a daigné descendre du ciel sur la terre, prendre un corps et une âme comme nous, afin de se faire voir à nous, de nous parler et de nous faire connaître ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour aller au ciel. Rien n'est plus certain que la venue de Jésus-Christ sur la terre et que la divinité de sa révélation. Jésus-Christ a bouleversé le monde, il a ressuscité les morts, guéri les malades. Il a dit qu'il était Fils de Dieu et que ses œuvres en étaient la preuve ; et l'univers l'a cru ; et non seulement deux cent millions de catholiques le croient, mais les protestants, les schismatiques et les hérétiques le croient. Puisque le Fils de Dieu nous a fait connaître la vérité, nous devons croire ce qu'il a dit. Quelle injure ne serait-ce pas lui faire que de refuser d'accepter ce qu'il enseigne dans son Evangile ! Nous n'oserions pas dire à un homme d'un rang tant soi peu élevé : Vous êtes un menteur ou un ignorant. Oserions-nous dire que Dieu nous trompe ou qu'il se trompe ? Le faire, ce serait un blasphème, et ce serait aller à la fois contre la raison et contre l'enseignement de Dieu, qui nous a révélé sa science et sa vérité infinies.

486. Pour que la vérité qu'il est venu apporter sur la terre ne pût jamais s'altérer, ne pût jamais changer, Jésus-Christ en a confié la garde à l'Église catholique, cette Église gouvernée d'abord par saint Pierre et les Apôtres, et ensuite par le Souverain Pontife notre saint Père le Pape, successeur de saint Pierre, et par les évêques, successeurs des Apôtres. Il a promis à son Église d'être avec elle jusqu'à la fin du monde, afin que par cette assistance elle ne puisse nous enseigner que ce que Jésus-Christ lui a appris lui-même. Jésus-Christ a promis au Souverain Pontife et aux évêques l'Esprit de vérité, pour qu'il demeure avec eux jusqu'à la fin. Quand il a promis, peut-il manquer de parole? Non, certes. Eh bien, avoir la foi, c'est avoir le bon sens de dire : Mon Dieu, je crois ce que vous m'avez appris ; car vous ne pouvez ni mentir ni vous tromper. Je crois tout ce que le Pape et les évêques enseignent, parce que vous avez promis d'être avec eux jusqu'à la fin du monde pour qu'ils me disent toujours la vérité ; je vois du reste manifestement que vous protégez votre Église contre toutes les persécutions ; et d'ailleurs vous accordez au saints qui sont membres de cette Église, le don de faire des miracles et de pratiquer d'admirables vertus. Et lorsqu'on croit ainsi sur la parole de Dieu ce que l'Église enseigne, on est en bonne compagnie ; on croit avec tout ce qu'il y a et tout ce qu'il y eu de saints sur la terre, avec tous les martyrs, avec tous les saints Docteurs de l'Église. *Celui qui ne croira pas, sera condamné.*

487. Que le prédicateur veuille bien lire attentivement pour son usage ce qui suit :

Qu'on n'oublie pas en catéchisant, au confessionnal et en chaire, même les petits enfants, ce qui est nécessaire de nécessité de moyen. De l'aveu de tous, il faut croire à l'existence de Dieu, qui a élevé l'homme à l'état surnaturel, qui prépare aux bons pour récompense au ciel la vision et la possession de lui-même, et qui punit les méchants. La connaissance de l'existence de Dieu rémunérateur et vengeur, acquise par la raison, ne suffit pas ; il faut la foi en ces vérités appuyée sur la révélation divine. (Voir n° 137.) Il est très probable qu'il est nécessaire de nécessité de moyen de connaître les trois principaux mystères, et d'après plusieurs auteurs, il est indispensable de connaître l'immortalité de l'âme et la nécessité de la grâce. On sait que la prière est nécessaire de nécessité de moyen pour se procurer la grâce, d'après saint Liguori, qui regarde ce sentiment comme très probable.

Qu'on sache bien aussi que pour que la foi soit raisonnable et ferme, il est nécessaire de faire connaître aux ignorants et aux plus petits enfants les motifs de la foi. L'autorité de Dieu est le motif de la foi, d'après le concile du Vatican ; elle suppose que Dieu sait tout et est incapable de nous tromper. Pour qu'on puisse croire sur la parole de Dieu, il faut qu'il ait parlé aux hommes; la révélation est donc au moins la condition *sine qua non* de la foi. Quelques théologiens disent même qu'elle en est un motif. — Comment ces motifs de la foi doivent-ils être connus ? suffit-il qu'ils le soient par la lumière de la raison naturelle ? (La raison peut, en effet, connaître que Dieu, étant la perfection même, sait tout et est incapable de mentir; elle peut aussi être assurée par le témoignage de l'histoire et par les miracles qu'il atteste, que Dieu s'est révélé aux hommes.) Ou bien est-il nécessaire de savoir par la révélation elle-même que Dieu est la science et la vérité infinies.

Sur ces questions, les théologiens ne sont pas d'accord. Que faire donc en pratique, sinon expliquer que la raison et la parole de Dieu nous apprennent que Dieu est la science et la vérité infinies, qu'il nous a instruits de ce que nous devons savoir comme il nous l'a assuré lui-même et comme il est certain par l'histoire, car l'histoire la plus authentique nous transmet les miracles qui ont accompagné et prouvé la révélation.

Il faut, en effet, arriver à convaincre les fidèles que la révélation est certaine par les motifs de crédibilité, qui donnent à l'âme la conviction raisonnable que Dieu a parlé. D'après le concile du Vatican les miracles, les prophéties, l'Église elle-même sont des motifs de crédibilité pour tous les esprits. Il est vrai que plusieurs théologiens disent qu'il est d'autres motifs qui suffisent pour les simples, bien qu'ils ne soient pas capables de convaincre un esprit cultivé ; mais d'autres théologiens doutent que les motifs qui ne sont bons que pour les enfants et les ignorants soient vraiment suffisants ; et comme la foi est nécessaire au salut de nécessité de moyen, il faut se souvenir que quand il s'agit de la nécessité de moyen, il n'est pas permis de se servir d'une opinion probable. Il est du reste facile de mettre à la portée de tous les motifs de crédibilité certainement suffisants pour tous.

Les miracles, dit-on, sont des œuvres merveilleuses que Dieu seul peut faire et qui prouvent par conséquent l'action de Dieu. Notre-Seigneur a fait des miracles certains, prouvés par les histoires les plus véridiques : sa parole était donc divine. Dans l'Église, il s'est toujours opéré des miracles ; toujours il y a eu dans son sein des hommes qui ont

pratiqué d'héroïques vertus; elle est donc divine, il faut donc croire tout ce qu'elle enseigne.

Il faut enfin que l'ignorant qu'on instruit soit certain que l'Eglise enseigne les vérités qu'on lui explique, et on lui fait remarquer que l'enseignement qu'on lui donne et le même que celui que donnent les prêtres voisins, l'évêque du lieu, et tous les prêtres et tous les évêques du monde, que donne le Pape lui-même, ce dont il peut se convaincre facilement.

Nous avons cherché à faire ainsi dans l'instruction du pénitent, n. 137, et dans le Catéchisme des petits enfants, n. 653, et nous invitons instamment nos confrères à le faire eux-mêmes avec soin; car lors même que ce ne serait pas nécessaire, on ne peut nier que ce ne soit un moyen d'affermir la foi dans toutes les âmes, qui sans une conviction sérieuse, sont livrées à tout souffle de doctrine perverse. Toutes ces industries saintes ne peuvent pas donner, sans la grâce, même le commencement de la foi.

On pèche contre la foi: 1° *en négligeant de s'instruire des vérités de la religion* (1). Celui qui, par sa faute, ignorerait qu'il y a un seul Dieu infiniment parfait, Créateur du ciel et de la terre, dont la Providence gouverne tout, qui punit les méchants et récompense les bons en se faisant voir à eux face à face dans le ciel; qu'en ce seul Dieu il y a trois personnes égales et distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Saint-Esprit; mais ces trois personnes n'ont qu'une seule divinité; que la seconde Personne, le Fils de Dieu, a pris un corps et une âme comme nous sans cesser d'être Dieu; qu'il est venu nous apprendre sur la terre toutes les vérités du salut; qu'il est mort sur la croix pour nous sauver; qu'il est ressuscité et monté au ciel où il règne en souverain à la droite de son Père et qu'il en redescendra pour juger tous les hommes; que notre âme est immortelle; que la grâce, secours surnaturel de Dieu, nous est nécessaire pour éviter le mal, et que la prière est le moyen nécessaire pour obtenir ce secours divin; celui, dis-je, qui ignorerait ces vérités serait bien coupable (2). Qu'on relise attentivement ce que nous avons dit n. 137. On doit savoir et comprendre le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu*, les Commandements de Dieu et de l'Eglise, les principaux devoirs de son état et enfin les sacrements que l'on doit recevoir et les dispositions qu'ils exigent. Quelques-uns d'entre vous ignoreraient-ils ces vérités; et depuis combien de temps? Ah! mes Frères, ayons du zèle pour acquérir la science des saints. Relisons en famille le Catéchisme tous les dimanches et une page seulement dans chacunes des longues veillées d'hiver (3). Heureuses les âmes pieuses qui

(1). Tiburce fils de Chromatius, préfet de Rome, fut converti par saint Sébastien. Le gouverneur lui ordonna de brûler de l'encens en l'honneur des dieux de l'empire ou de marcher nu-pieds sur des charbons embrasés. Tiburce aussitôt quitte sa chaussure et se promène sur les charbons en disant au gouverneur: « Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui des chrétiens; c'est par sa puissance que ces charbons sont devenus pour moi des fleurs. » Le gouverneur irrité, lui fit trancher la tête. (Voir n. 672, Barula.)

(2). Un roi des Indes Abenner avait un fils nommé Josaphat. Craignant qu'il n'abjurât le paganisme pour se faire chrétien, il le confia à un gouverneur païen qui devait exercer sur lui la plus rigoureuse vigilance et qui avait mission de ne jamais lui laisser soupçonner les vérités chrétiennes. Un jour le jeune homme aperçoit, autour du palais de son père, un vieillard tout courbé vers la terre. Il en demande la raison, le gouverneur lui répond que c'est un effet de l'âge et que tous les vieillards s'inclinent vers la tombe où ils descendront bientôt. — Nous aussi à cet âge, nous aurons les mêmes infirmités et nous mourrons? — Assurément. — Et après la mort que m'arrivera-t-il? — C'est un problème que la divinité a couvert d'un voile. Cette réponse, loin de satisfaire Josaphat ne fit qu'exciter son désir de connaître la vérité la plus nécessaire à l'homme, et à partir de ce jour, il ne cessait de prier avec des soupirs et des larmes, demandant au ciel de lui envoyer quelqu'un pour l'instruire. Sur ces entrefaites, un saint solitaire, nommé Barlaam se déguisa en marchand de perles et vint au palais royal. Josaphat qui aimait beaucoup les perles en fut tout heureux. Pendant qu'il les admirait, on le laissa seul avec le marchand qui lui dit: « J'en ai encore une bien plus précieuse que celle que vous admirez.—De grâce, montrez-la moi.—Cette pierre précieuse ne se voit pas avec les yeux, c'est la vérité. — Oh! c'est la vérité que je cherche; de grâce, étranger, instruisez-moi.» Barlaam alors lui parle de l'éternelle vie, que Jésus-Christ nous a mérité par son sang. Cet enseignement fut pour Josaphat la lumière et la vie. Bientôt après, il s'échappe du palais de son père, sort de ses états et va rejoindre Barlaam dans la solitude, où il devint un saint que l'Eglise honore.

(3) *(a)* Pendant la grande révolution française, les brigands trouvèrent un fermier du Chêne, diocèse de Rennes, nommé Jean Chantebel, qui lisait son Catéchisme; ils se

s'appliqueront à rechercher, dans nos campagnes et dans chaque rue de nos villes, les ignorants et les pauvres enfants abandonnés, auxquels on n'apprend plus à l'école à connaître Dieu, et qui leur feront le catéchisme! Pour elles s'accomplira la promesse de nos saints Livres : « Ceux qui apprennent la justice à un grand nombre, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. »

488. 2° Il ne suffit pas de savoir, il faut croire ce que Dieu, qui ne peut se tromper ni nous tromper, nous a enseigné : celui qui croira sera sauvé. Il faut donc souvent faire des actes de foi durant la vie et à la mort.

(a) Celui qui passerait un temps considérable sans faire un acte de foi se rendrait sérieusement coupable. Récitez donc avec ferveur le *Je crois en Dieu* dans vos prières du matin et du soir. C'est le plus bel acte de foi, celui que les Apôtres ont composé eux-mêmes.

(b) Douter volontairement des vérités de la foi, c'est une faute grave. C'est donc se rendre coupable que d'hésiter à croire, que de se dire volontairement, en remarquant que l'on fait mal : Peut-être que cette vérité enseignée par l'Église n'est pas vraie. Quand même on ne la nie pas formellement, on met en doute la vérité de Dieu et sa fidélité à tenir ses promesses ; on l'outrage par conséquent. *Combien de fois auriez-vous consenti à ces doutes?* Il faut le dire en confession et s'en corriger (1).

(c) Ce serait plus grave encore de nier dans son esprit ou dans son cœur, lors même qu'on ne le ferait connaître à personne, *les vérités que Jésus-Christ nous a enseignées.* Penser volontairement, par exemple, qu'il n'y a pas d'enfer, que toutes les religions sont bonnes, qu'il suffit d'être honnête homme, c'est faire une faute grave. *Cette faute serait plus grave encore, si on faisait connaître aux autres ces pensées* et si on parlait contre la foi. *Combien de fois avez-vous tenu un tel langage et devant combien de personnes? Parents avez-vous tenu ou laissé tenir de si funestes discours devant vos enfants?*

saisissent de lui, et un comité condamne le livre à être brûlé et Chantebel à le jeter au feu, Chantebel refuse. On lui brûle les mains avec une torche : vous pouvez même brûler tout mon corps, dit-il ; mais je ne brûlerai pas ce livre qui contient les principes de ma foi. On le traîne ensuite comme un objet de risée dans les rues de Martigny. Sa femme l'apercevant en cet état, lui crie au milieu de la foule : « Tiens bon, c'est pour le bon Dieu, il t'en récompensera. »

(b) Le baron Cauchy, célèbre mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, une fois par semaine, à heure fixe, enseignait à Paris le catéchisme aux petits Savoyards abandonnés.

(c) Odilon Barot, ancien ministre de Louis Philippe, dans les séjours parfois longs, qu'il faisait à Villefort ne manquait pas de s'informer de l'heure du catéchisme des enfants et d'y assister avec attention et respect.

(d) Malgré ses erreurs, le célèbre philosophe Jouffroy savait apprécier la valeur du Catéchisme. « Il y a, dit-il, un tout petit livre que l'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le Catéchisme, vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au Chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre petit enfant, qui de sa vie n'aurait pu y songer, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Origine du monde, origine de l'homme, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre ; rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien de tout cela ; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens. Car tout cela découle avec clarté et comme de soi même du Catéchisme. Voilà ce que j'appelle une grande Religion. Je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune question qui intéresse l'humanité. ».

(e) Dès l'âge de sept ans, sainte Madeleine de Pazzi aimait à enseigner aux pauvres le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Quand son père la menait à la campagne, tout son bonheur était d'assembler les petites villageoises pour les instruire de la doctrine chrétienne. Un jour qu'il fallait quitter la campagne pour retourner à Florence, elle se mit à pleurer parce qu'elle avait commencé à catéchiser la petite fille du fermier de son père, on ne put la consoler qu'en emmenant avec elle cette enfant, afin qu'elle achevât de l'instruire.

(1) Saint Vincent de Paul, violemment tenté contre la foi, écrivit son acte de foi et le plaça sur son cœur, convenant avec Notre-Seigneur que chaque fois qu'il y porterait la main, ce serait un témoignage qu'il désavouerait la tentation.

Avez-vous, qui que vous soyez, applaudi à de tels propos? les avez-vous entendus avec plaisir? avez vous fréquenté ceux qui parlent mal de la religion? Avez vous lu des livres ou des journaux contre la foi ou contre la religion, combien de fois? Auriez-vous de tels livres dans vos maisons? il faut les brûler aussitôt (1).

(d) Nous devons de plus ne pas rougir de notre foi, et la manifester publiquement quand Dieu nous le demande. *Avez-vous rougi par respect humain de paraître catholique? Avez vous pris part aux exercices d'un culte hérétique, aux cérémonies superstitieuses de ceux qui interrogent les esprits?* (2)

Vous êtes-vous enrolés dans les sociétés secrètes qui sont condamnées par les Souverains Pontifes et dont le but, avoué ou non, est de faire la guerre à la religion? Gardons notre foi, soyons en fiers, et que les parents chrétiens sachent bien que le plus riche héritage qu'ils puissent laisser à leurs enfants, c'est une foi vive.

489. **Espérance.** — Espérer en Dieu, c'est attendre avec une confiance assurée le bonheur éternel et les moyens ou les grâces nécessaires pour y arriver. Cette confiance est fondée sur la promesse que Dieu nous a faite de nous donner le ciel si nous sommes fidèles, et de nous accorder sa grâce si nous le prions comme il faut; cette promesse est enregistrée dans l'Évangile et nous est attestée par l'Église. Quand Dieu promet, il tient parole; ce serait lui faire injure que de se défier de ses promesses. D'ailleurs, n'est-il pas tout disposé à nous accorder ce qu'il nous a promis puisqu'il est la miséricorde infinie; étant la perfection même, il a tout ce qu'il faut pour nous rendre heureux; et qui pourrait l'empêcher de tenir sa parole, lui qui est tout puissant? La fidélité de Dieu à ses promesses, sa bonté pour nous, sa perfection, sa puissance sont des vérités que Dieu lui-même nous a révélées.

Sans l'espérance il n'y a point de salut. *Or, on pèche contre cette vertu; 1° en restant longtemps sans faire des actes d'espérance.* Celui qui dirait: La terre me suffit, que Dieu me la laisse et je renonce au ciel, pécherait gravement contre l'espérance. (Voir n. 746.) Ayons donc soin, mes frères, de réciter souvent avec ferveur le *Notre Père*. C'est l'acte d'espérance que Notre-Seigneur lui-même nous a appris; disons de tout cœur: Que votre règne arrive. Le règne de Dieu, c'est le paradis. Pardonnez-nous nos offenses et délivrez-nous du mal.

2° *Par désespoir. (a) Désespérer d'aller au ciel, d'obtenir le pardon de ses péchés, de s'en corriger, c'est le crime de Judas et de Caïn.* Ces deux scélérats fussent devenus des saints s'ils eussent eu confiance en Dieu. Nous ne sommes jamais tentés au-dessus de nos forces; et Dieu, si nous avons le

(1) *(a)* Un anglais nommé William Bealde, après avoir passé vingt ans en Amérique, revint en Europe et se maria à une femme aimable et d'une honnête famille dont il eut quatre enfants qu'il élevait avec soin. Malheureusement ses affaires n'allaient pas selon ses désirs, et pour se distraire, il se mit à lire des livres contre la religion. Il y perdit tout. Un jour il envoya son domestique porter une lettre à un de ses amis, dans laquelle il priait ce dernier de venir voir le soir dans sa maison, comme tout serait changé. L'ami vint le soir et ne trouva que des cadavres. Le malheureux William avec la hache et le poignard avait égorgé sa femme et ses enfants et il s'était tué lui-même avec un pistolet.

(b) Chabot, fils du cuisinier du collège de Rodez, se fit capucin et devint gardien du couvent de cette ville. Il voulut lire des livres qui perdaient les âmes, afin de les en préserver; il se pervertit, signa la constitution civile du clergé, devint vicaire général de l'évêque constitutionnel de Blois, qui le fit nommer député à l'Assemblée nationale. Chabot aposta six hommes chargés de lui faire des blessures, afin d'exciter la haine contre la royauté; il provoqua le décret qui consacrait la cathédrale de Paris au culte de la raison et assista à cette parade. Devenu suspect à Robespierre, il fut mis en prison, où il s'empoisonna. Sous l'action du poison, il poussa de tels cris qu'un médecin, qu'il avait fait emprisonner, lui donna du contre-poison; et il guérit assez pour porter trois jours après sa tête sur l'échafaud.

(2) Pendant que Léonide, père du célèbre Origène, était en prison à cause de la foi, son fils encore enfant lui écrivit cette lettre touchante: O mon père, je vous en conjure à genoux, que votre tendresse pour moi ne vous fasse pas renier Jésus-Christ! Je vous remplacerai auprès de ma mère et de mes six frères. Et si vous mourez martyr de la foi, j'irai mendier de porte en porte pour les nourrir. Mais, je vous en supplie, ô mon père! ne reniez pas Jésus-Christ! »

soin de le prier, nous vient sûrement en aide dans les tentations (1). *(b) Non seulement il ne faut pas se désespérer, mais il faut éviter tout découragement.* Lorsque je suis faible, disait saint Paul, c'est alors que je suis fort ; car je puis tout en celui qui me fortifie (2). *(c) Celui qui dans les malheurs se revolterait contre Dieu, avec murmure contre sa providence, se rendrait aussi coupable. Fiat voluntas tua* (3).

3° *Par présomption.* Ce fut le péché de saint Pierre qui se confiait en lui-même, sans compter et sans s'appuyer sur Dieu. C'est pour cela qu'il tomba et renia trois fois son divin Maître. *C'est pécher par présomption (a) que de compter qu'on ira au ciel sans le secours de Dieu et par ses propres forces. (b) que de se reposer tellement sur la miséricorde de Dieu qu'on ne fasse rien par soi-même pour gagner le paradis. (c) que de pécher plus facilement dans l'espoir que Dieu nous pardonnera. (d) que de persévérer dans le péché dans l'espoir de se convertir à la mort.* De toutes les présomptions, cette dernière est la plus fatale. Des milliers de réprouvés se sont plongés en enfer pour avoir fait ce calcul : Je me convertirai à la mort. Souvenez-vous du proverbe : *Telle vie, telle mort,* et vivez saintement dès aujourd'hui si vous voulez que votre mort soit sainte (4).

(1) *(a)* Un soldat demandait un jour à un solitaire si Dieu pardonnait au pécheur. « Quand vous avez sali votre habit, le rejetez-vous comme un objet inutile, demanda à son tour le solitaire ? — Non, reprit le soldat, je le lave et je m'en sers. — Comment voulez-vous donc que Dieu abandonne l'âme, son image, même défigurée par le péché ? »

(b) Jonas avait annoncé la ruine de Ninive si elle ne faisait pas pénitence ; et les Ninivistes se hâtèrent d'embrasser le jeûne et de renoncer à leurs crimes. Jonas indigné de ce que le Seigneur n'exécutait pas les menaces lancées contre la ville, se retira dans la campagne où, pour le mettre à l'abri d'un soleil brûlant, Dieu lui avait préparé un lierre qui lui offrait un délicieux ombrage. Mais un ver vint ronger la racine du lierre et un vent brûlant le dessécha en un jour : et Jonas de se plaindre avec plus d'amertume encore ; et le Seigneur lui dit : « Vous pleurez ce lierre que vous n'avez pas fait croître, et vous ne voulez pas que j'aie pitié de cette grande ville, dans laquelle il y a 120 mille habitants qui ne savent pas même distinguer leur main droite de leur main gauche, et vous ne voulez pas que je leur pardonne ! »

(c) Saint François était encore étudiant à Paris, quand il fut attaqué d'une tentation de désespoir si violente qu'il ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir ; il entra alors dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, où Marie est honorée sous le titre de Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance ; il s'y jeta au pied de l'autel de Marie, récita le *Souvenez-vous,* et fit à la Sainte Vierge diverses promesses ; il se releva guéri.

(2) Quel temps le découragement fait perdre à de saintes âmes ! Saint Philippe de Néri alla un jour faire visite à une sœur de Sainte Marthe, appelée Scolastique, qui croyait être damnée. « Le paradis est à vous, lui dit-il. — Oh ! impossible, mon Père. — C'est-là votre folie. Voyons, pour qui Jésus-Christ est-il mort ? — Pour les pécheurs. — Eh bien, vous êtes une grande pécheresse, donc Notre-Seigneur est mort pour vous sauver, et le ciel est à vous. » Ces paroles rendirent la paix à cette bonne âme.

(3) Le saint homme Tobie, devenu aveugle, était réduit à la dernière misère. Ses parents et ses amis lui demandant à quoi lui avait servi l'espérance qu'il avait en faisant l'aumône et en ensevelissant les morts ; il leur répondait : « Nous sommes les enfants des Saints et nous attendons la vie que Dieu accordera à ceux qui auront été fidèles. » (Voir à la fin du n° 1597, note (1) *(c)*. Saint Camille.

(4) A ceux qui ne font rien sous ce prétexte que s'ils sont prédestinés au ciel, ils y iront sûrement, que s'ils ne sont pas prédestinés il n'y a rien à faire. Le P. le Jeune répond : N'est-il pas vrai que la prévoyance de Dieu est aussi infaillible que la prédestination ? N'est-il pas vrai qu'il est aussi impossible que ce que Dieu a prévu n'arrive pas, qu'il est impossible que celui qu'il a prédestiné ne soit pas sauvé ? Or, si votre petit raisonnement en matière de prédestination avait tant soit peu de raison, je dirais à nos soldats : Ne vous mettez pas tant en peine de vous armer, allez vous présenter au combat sans épée, sans fusil, ou Dieu a prévu que vous vaincrez ou non ; s'il a prévu que vous vaincrez, l'effet de sa prévoyance ne peut manquer d'arriver ; quand vous ne tireriez pas un seul coup, vous remporteriez la victoire ; s'il a prévu que vous serez vaincu, vous avez beau faire, quand vous auriez des armes à l'épreuve du canon, vous perdrez la bataille. Je dirais à nos écoliers : Ne vous tourmentez point tant à feuilleter vos livres, si Dieu a prévu que vous serez savant, quand même vous n'iriez jamais à l'école, ne verriez jamais un livre, vous serez un grand docteur ; autrement, quand même vous useriez autant d'huile à veiller pour étudier, que de vin à boire, vous resterez toujours un ignorant, un âne ! Je dirais à ce laboureur ou à ce vigneron : Si Dieu a prévu que vous ferez belle moisson ou belle vendange, etc. Qui ne voit pas l'absurdité de ces raisonnements, et qu'à ce compte il ne faudrait rien faire du tout, mais se tenir les bras croisés, prendre bon temps, attendre

490. **La Charité.** — Avoir la charité, c'est aimer Dieu pour lui-même et par-dessus tout le reste, et non pas tant parce qu'il est bon pour nous que parce qu'il est infiniment beau, saint, parfait et aimable. L'enseignement divin de l'Evangile nous fait manifestement connaître que Dieu a tous les charmes et toutes les perfections. L'aimer parce qu'il est bon pour nous, c'est la reconnaissance ou l'espérance, mais ce n'est pas la charité. Quel est le premier et le plus grand des commandements, demandait-on à Notre-Seigneur? Voici sa réponse : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Le second lui est semblable : Vous aimerez le prochain comme vous-même, parce que l'âme du prochain est l'image de Dieu. Nous traiterons de l'amour du prochain au cinquième commandement : disons seulement ici les péchés que l'on peut faire contre la charité envers Dieu.

1° *Etes-vous restés longtemps sans faire des actes d'amour de Dieu?* Ayons soin de redire souvent : Mon Dieu est mon tout, comme saint François d'Assise ; Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur : surtout récitons toujours avec attention ces mots du *Notre Père :* Que votre nom soit sanctifié, que votre volonté soit faite ! Ils sont un bel acte d'amour de Dieu. 2° *Serions-nous allés jusqu'au péché de Satan qui est la haine de Dieu?* Ceux qui ont cette haine voudraient que Dieu n'existât pas : ils se réjouissent de le voir outrager ; ils ont de l'aversion pour tout ce qui peut procurer sa gloire, pour la religion, pour ses ministres. Oh! quel état effrayant et voisin de la réprobation !

3° *On n'a point assez d'amour pour Dieu quand on le sert négligemment et avec tiédeur.* Allons-y généreusement. Nous ne ferons jamais assez pour Celui qui a tout fait et tout souffert pour nous. Notons ici que les enfants sont tenus de faire les actes de foi, d'espérance et de charité dès qu'ils arrivent à l'usage de raison ; c'est donc une obligation pour les parents de les leur faire produire. Celui qu'il faut répéter soi-même et faire répéter plus souvent aux enfants, c'est l'acte d'amour de Dieu, dit saint Liguori ; car il est bien difficile d'éviter le péché par la seule crainte des châtiments. Ce sont ces actes, qu'il faut faire produire aux moribonds, en leur suggérant les motifs. Ce point est capital, surtout s'il n'y avait point de prêtre pour les assister à leurs derniers moments, et à plus forte raison s'ils n'avaient pu se confesser. On doit avoir soin de parler d'une voix très élevée aux moribonds quand ils ont perdu l'usage de leurs sens. Et c'est surtout l'acte d'amour parfait de Dieu et de contrition qu'il faut leur inspirer.

491. **La Religion.** C'est la vertu qui nous porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Cette vertu nous invite aussi à honorer la sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, dont la dévotion est un gage de salut, et à invoquer les anges, les saints du ciel, et à vénérer leurs images, pour obtenir de Dieu, par leur salutaire et utile intercession, les grâces qui nous sont nécessaires. *(Voir la note du n. 268)* (1). *La religion nous commande la prière.* La

l'effet assuré et le succès infaillible de la prévoyance de Dieu? et quel est l'esprit si petit et si faible qui ne me répondit aisément : Si Dieu a prévu que je serai victorieux, savant, riche en moisson, c'est qu'il a prévu que je combattrais vaillamment, que j'étudierais diligemment, que je travaillerais avec énergie, ainsi, si Dieu vous a prédestiné, il a prévu que vous garderiez ses commandements, que vous pratiqueriez les bonnes œuvres et que vous mourriez en état de grâce ! Il faut donc que vous vous y employiez avec courage.

(1) *(a)* César rencontrant une statue d'Alexandre s'écria : « A mon âge, grand homme, tu avais conquis le monde, quand pourrais-je t'égaler ! » A la vue des images des saints, souvenons-nous qu'ils ont conquis le ciel, et cherchons à le conquérir à notre tour.

(b) « Ce qu'est l'écriture pour ceux qui savent lire, la peinture l'est pour les ignorants qui regardent, écrivait saint Grégoire le Grand. Nous exposons les tableaux dans les églises, afin que ceux qui ne savent pas lire, apprennent sur les murailles ce qu'ils ne peuvent apprendre dans les livres. »

(c) Saint Grégoire le Grand rapporte qu'une femme pieuse allait souvent prier au sépulcre des saints Procès et Martinien, soldats romains, que saint Pierre convertit dans sa prison et qui peu après subirent le martyre. Un jour les deux saints apparurent à cette pieuse femme et lui dirent : « Vous nous visitez souvent maintenant ; et nous, au jour du Jugement, nous vous chercherons entre toutes les créatures pour vous rendre tous les services que nous pourrons. » En invoquant les saints, nous nous préparons des défenseurs au tribunal de Dieu.

prière par laquelle on se recommande à Dieu est nécessaire à tous. Celui qui ne prie pas ne peut persévérer dans la grâce de Dieu, ni se sauver. *(a) Si on restait un temps considérable sans se recommander à Dieu, on commettrait une faute grave. (b) Il y a obligation de prier dans les graves tentations qu'on ne peut facilement repousser autrement, ainsi que dans les grandes calamités. (Répéter les invocations n. 417). (c) Dans un danger manifeste de mort. (d) La Sainte Vierge, à la Salette, a recommandé la prière matin et soir.* Heureuses les familles qui, fidèles à cette recommandation maternelle, pratiqueront matin et soir l'usage de la prière en commun !

492. *La religion condamne* : 1° *La superstition qui consiste à rendre à Dieu ou aux saints, un culte faux et illégitime. (a)* C'est une superstition et une idolâtrie que l'aveuglement étrange des païens qui adorent des hommes morts, des statues ou des animaux. *(b) La divination consiste à consulter les sorciers, les cartes, les songes, les tables tournantes, les esprits, à chercher enfin à connaître des choses secrètes par le secours du démon. Ce sont là des péchés graves à moins que l'ignorance ou la bonne foi n'excuse.* A l'avenir évitez donc ces folles pratiques qui sont non seulement inutiles, mais même coupables.

(c) La magie consiste à vouloir faire des choses merveilleuses, ou à chercher à nuire au prochain par le secours du démon. (d) La vaine observance est un péché par lequel on se propose d'arriver à l'accomplissement de ses désirs, à se guérir des maladies, en employant des moyens inutiles. Par exemple, on se servira de tel signe, de telles paroles ridicules pour guérir une brûlure, une entorse, etc. *(e) On pèche également en lisant et en retenant des livres de songe.* Recourons à Dieu et à la Sainte Vierge et dans les maladies au médecin, mais jamais à des moyens absurdes et coupables (1).

493. *La religion condamne l'irréligion, c'est-à-dire (a) la tentation de Dieu. Se jeter dans un puits pour voir si Dieu nous en retirera, s'exposer sans raison grave aux occasions du péché mortel comptant sur l'assistance divine, c'est tenter Dieu, c'est une faute grave. (b) Le sacrilège : 1) personnel. C'est un sacrilège que de frapper une personne consacrée à Dieu. C'est un sacrilège que de désirer de commettre le mal avec une personne consacrée à Dieu ; 2) local. Commettre certains crimes à l'église, voler les choses appartenant à l'église, c'est un sacrilège ; 3) réel. Profaner une chose sainte, la croix, les images et autres objets semblables, c'est un sacrilège. Mais parmi les sacrilèges un des plus horribles, c'est de profaner les sacrements. Auriez-vous reçu le sacrement de pénitence, vous seriez-vous confessés sans examen, lors même que vous aviez fait des fautes graves, et pendant un long temps, sans douleur de vos péchés, sans résolution de vous corriger, sans sincérité en confession ? Auriez-vous reçu la confirmation, l'Eucharistie, l'extrême-onction, le mariage avec un péché mortel sur la conscience ?* C'est un sacrilège qu'il ne faut point manquer de déclarer en confession (2). *(e) C'est encore un péché que condamne la religion, que de vendre des objets bénits à un prix plus élevé parce qu'ils sont bénits.*

(1) Ochosias, roi d'Israël, étant tombé d'une chambre haute, envoya ses gens consulter Béelzébub pour savoir s'il pourrait se relever de ce mal. Le prophète Elie alla au-devant des gens du roi et leur dit : « Retournez vers le roi qui vous a envoyés et dites-lui : Est-ce qu'il n'y a point de Dieu en Israël que vous envoyez consulter Béelzébub, c'est pourquoi vous ne descendrez pas du lit sur lequel vous êtes monté et vous mourrez. Ochosias mourut en effet en punition de sa superstition.

(2) (a) Après la grande révolution, un prêtre visitait un hôpital. On lui parla d'un soldat horriblement mutilé, le prêtre l'aborde : « Mon ami, dit-il, on m'a dit que vos blessures étaient bien graves. — Monsieur, levez un peu la couverture, » le prêtre frissonne en voyant qu'il n'a plus de bras. « Levez la couverture aux pieds, » ajoute le malade ; il la lève, et voit qu'il n'a plus de jambes. « Ah ! mon enfant, combien je vous plains » Ne me plaignez pas, mon père, je n'ai que ce que je mérite. Je me rendais à l'armée avec mes camarades. Nous rencontrâmes un crucifix échappé à la fureur des révolutionnaires. Aussitôt on se mit en devoir de l'abattre, je fus l'un des plus empressés ; et avec mon sabre je brisais les bras et les jambes du crucifix et il tomba. A mon

194. **Deuxième commandement :** *Dieu en vain tu ne jureras, etc. Ce second commandement* défend tout manquement de respect pour le nom adorable de Dieu, et *condamne*, par conséquent : I. *Ceux qui prononcent le nom du Seigneur à tout propos, surtout dans la colère.* C'est une faute dont il faut se corriger. II. *Ceux qui blasphèment.* Blasphémer, c'est une faute grave, soit qu'on dise, soit qu'on fasse quelque chose d'injurieux à Dieu ou aux saints (1). 1º *Dire que Dieu n'est pas juste,* qu'il nous abandonne, qu'il ne s'occupe pas de nous, qu'il a vieilli, *c'est à la fois un péché grave contre la foi et contre la religion.* C'est par conséquent le plus grave des blasphèmes. 2º *Proférer le nom du bon Dieu en le faisant précéder du mot* sacré, en entendant ce mot dans le sens d'exécrable ou de maudit, *c'est un blasphème grave.* Dire du mal de la Sainte Vierge, de saint Joseph et des saints, c'est un blasphème. 3º *Grincer des dents contre le ciel, le menacer, c'est un blasphème en action et une faute mortelle.* 4º Maudire les créatures qui n'ont pas un rapport direct avec Dieu et sans avoir l'intention de s'attaquer à lui, ce n'est pas un blasphème ; mais c'en est un de maudire les choses saintes, les jours saints.

Les imprécations par lesquelles on souhaite du mal aux autres se rapportent au cinquième commandement. Les paroles grossières ne sont pas des péchés, mais elles dénotent une mauvaise éducation. Ah ! malheur à ceux qui contractent l'habitude de blasphémer ; ils risquent de la garder jusqu'à la mort et de mourir en blasphémant, comme ce malheureux dont parle saint Liguori, qui avait été condamné à la potence, et quand on l'eut repoussé hors de l'échelle, il vomit un blasphème et mourut aussitôt. Malheur aux parents qui laissent prendre cette habitude à leurs enfants ! Saint Grégoire raconte qu'un enfant d'une noble famille de Rome, qui n'avait que cinq ans, avait appris, des domestiques, à blasphémer. Un soir, qu'il l'avait fait plusieurs fois, il se trouvait entre les bras de son père, lorsqu'il se mit tout à coup à crier : Hé ! des hommes noirs veulent m'emmener avec eux, et il continuait à blasphémer selon son habitude, et en blasphémant il rendit l'âme. (Saint Liguori, XVI, p. 436.) 5º *Ils commettent une faute grave ceux qui laissent blasphémer, sans les reprendre, ceux sur qui ils ont autorité.* 6º *Et ceux aussi qui se réjouissent d'entendre blasphémer* (2).

arrivée au camp, on livra bataille et dès la première décharge, je fus réduit à l'état où vous me voyez. Dieu punit mon sacrilège en ce monde pour m'épargner en l'autre, comme je l'espère.

(b) En 1873, un homme de la petite ville de Wisenbach, au pied des Vosges, ramassait toutes les ordures, autour de sa maison, et les mettait en dépôt. On lui demanda ce qu'il en voulait faire, il répondit qu'il voulait en joncher en guise de fleurs, le passage de la procession du Saint-Sacrement qui devait bientôt avoir lieu. Trois jours après, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie et mourut sans reprendre connaissance. On enterra son cadavre le jour même de la procession de la Fête-Dieu.

(1) Quand Sapor II, roi de Perse, qui assiégeait la ville de Nisibe, vit rétablir miraculeusement les brèches qu'il avait faites aux murailles, dans sa colère il lança un javelot contre le ciel. Le malheureux ne se doutait pas qu'il attirait sur ses armes la malédiction divine. Saint Jacques, évêque de la ville, monta sur les remparts, et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, défaites cette multitude par une armée de moucherons. » Aussitôt un essaim de mouches vint s'attaquer aux trompes des éléphants, aux oreilles et aux narines des chevaux. Ces animaux, furieux, renversèrent à terre ceux qui les montaient et mirent toute l'armée en désordre. Sapor, désespéré mit le feu à ses machines et prit la route de Perse avec les débris de son armée, ravagée par la famine et par la peste.

(2) *(a)* Eusèbe rapporte que l'empereur Maximien fit composer un petit livre plein de blasphèmes contre le Dieu des chrétiens ; il le fit distribuer et apprendre par cœur aux enfants des écoles païennes, qui s'en allaient débitant ces blasphèmes. La justice de Dieu ne se fit pas attendre, la peste éclata, et fit mourir tant de païens que les bras manquaient pour les ensevelir. L'empereur lui-même perdit la vue, devint fou et se tua. Aucun chrétien ne fut frappé de la peste.

(b) Lorsque Ruppert fut élu empereur, on lui demanda la grâce d'un grand nombre de prisonniers. Le nouvel empereur s'informa de leur conduite passée et rendit la liberté à tous, excepté à un, qui avait été condamné pour ses blasphèmes. Les autres, dit-il, ont failli à l'égard des hommes ; mais celui-ci a péché directement contre Dieu lui-même.

Saint Louis, neveu de saint Louis, roi de France, et fils du roi de Sicile, jeûnait au pain et à l'eau, toutes les fois qu'un de ses gens blasphémait.

495. III. *Ce commandement condamne aussi ceux qui font des serments inutiles, faux ou injustes.* Faire un serment c'est prendre Dieu à témoin de ce que l'on dit ou de ce que l'on promet. 1° *Il y en a qui font des serments à tout propos, c'est une mauvaise habitude,* qui peut les exposer à faire de faux serments : on finit par ne plus croire ceux qui jurent toujours, car le proverbe dit : *Grand jureur, grand menteur.* On doit se contenter de faire des serments quand on y est obligé par un motif raisonnable, par exemple, lorsque, comparaissant devant les tribunaux, on est appelé à prêter serment. 2° *On pèche gravement, si on affirme par serment une chose fausse ou une chose dont on n'est pas certain, ou une promesse qu'on n'est pas dans l'intention d'accomplir.* Auriez-vous levé la main à faux devant les tribunaux? Si par là vous avez fait condamner un innocent, vous devez réparer ce dommage (1). 3° *On pèche aussi gravement quand on s'oblige par serment à faire une chose gravement mauvaise, et lorsqu'on appuie par un serment une médisance grave.* Non seulement on n'est pas tenu d'exécuter le mal qu'on s'est engagé à faire par serment, mais même on est obligé de ne pas tenir son serment. Les serments des francs-maçons ne les obligent donc pas, c'est au contraire un crime pour eux de rester liés à une société proscrite par l'Église. Quand on a promis par serment de faire une chose bonne, on est obligé de tenir sa promesse, si on le peut (2).

496. IV. *Ils pèchent aussi contre le deuxième commandement, ceux qui font des vœux légèrement et ne les accomplissent pas.* 1° C'est une imprudence que de faire des vœux sans réflexion. Qu'on consulte toujours son confesseur avant de s'obliger par vœu à une chose; et il vaut mieux ne point faire de vœux que de ne pas les accomplir, après qu'on les a faits.

2° *Un vœu, une fois fait, c'est une faute grave de le transgresser, si on a promis à Dieu une chose grave. Avez-vous donc négligé d'accomplir les vœux que vous avez faits.* 3° *Avez-vous différé longtemps l'accomplissement de ces vœux? Un retard considérable peut constituer une faute.* 4° *Vous êtes-vous fait changer sans raison les vœux que vous avez faits? Avec une bonne raison vous pouvez demander de changer les vœux qu'il vous est difficile d'accomplir,* et dans une mission il ne faut pas manquer de le faire, car les confesseurs ont les pouvoirs voulus pour cela : mais sans raison vous ne pourriez pas les faire changer. 5° Quoiqu'on ne soit pas régulièrement obligé d'accomplir des vœux que d'autres et même des parents ont faits, cependant si ceux qui vous ont laissé leur héritage, en mourant, avaient fait vœu de donner une somme en bonnes œuvres, vous seriez obligés d'accomplir ce vœu; mais s'ils avaient

(1) Godwin, comte de Kent, avait fait mourir le prince Alfred d'Angleterre, et persuadé aux Anglais de donner la couronne au frère d'Alfred, Édouard III, qui avait épousé la fille de Godwin. Un jour, qu'ils prenaient ensemble leur repas, le page, qui présentait à boire au prince, fit un faux pas sans rien renverser, et pour dire qu'un de ses pieds avait affermi l'autre, il cita ce texte de la Sainte Écriture : *Le frère qui est aidé par son frère est inébranlable.* Il est vrai, reprit le roi, que, si j'avais mon frère, il me serait d'un grand appui, et, en disant ces mots, il jeta sur Godwin, un regard sévère. Godwin, croyant tromper le roi par un parjure, porta à la bouche un morceau de pain, en disant : « Si je suis pour quelque chose dans la mort d'Alfred, que ce morceau de pain soit le dernier que je mangerai. » Et le pain s'arrêta dans sa gorge et l'étouffa. Juste punition du parjure.

(2) Regulus, général romain, prisonnier de Carthage, fut envoyé à Rome, avec des ambassadeurs carthaginois, pour demander la paix aux Romains; mais avant de partir on lui fit prêter serment de revenir, si la paix n'était pas accordée. Arrivé à Rome, Regulus, devant le Sénat, soutint l'opportunité de la guerre pour les intérêts de sa patrie; son sentiment prévalut; et malgré les instances qu'on lui fit pour ne pas retourner à Carthage, il ne voulut point se déshonorer par un parjure. Il refusa même de voir sa femme et ses enfants, pour ne pas être attendri de leurs larmes, et repartit avec les ambassadeurs; dès qu'il fut arrivé à Carthage, les Carthaginois le firent mourir au milieu des plus cruels tourments, comme il l'avait prévu, du reste.

promis avant de mourir d'aller en pèlerinage, ou de réciter des prières, leurs parents ou héritiers ne seraient point tenus de le faire à leur place (1).

497. **Troisième commandement de Dieu. Premier et deuxième commandements de l'Eglise.**— *Ces commandements réunis ordonnent à tous les fidèles : 1° de s'abstenir des travaux défendus, tous les dimanches de l'année et les jours de fête d'obligation qui sont, en France : Noel, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint.* Les travaux défendus sont ceux qui se font par le corps plutôt que par l'esprit, comme travailler la terre, le bois, la pierre, le fer, moissonner, vendanger, coudre, etc. Les plaidoiries, les travaux des tribunaux, les ventes publiques sont aussi défendus le dimanche. On peut cependant acheter ou vendre ce qui est nécessaire au besoin journalier, comme le pain, la viande, les épiceries. 1° *Avez-vous travaillé un temps considérable sans nécessité sérieuse, c'est une faute grave?* Il en serait autrement si vous aviez une raison grave de le faire. 2° *Avez-vous fait travailler ou laissé travailler, sans les reprendre, vos serviteurs, vos enfants? Combien de fois?* On n'est pas tenu d'obéir à ceux qui nous commandent de travailler le dimanche, quand ce n'est pas nécessaire. Il faut obéir à Dieu plutot qu'aux hommes. Si cependant, en refusant d'obéir, les enfants et les femmes étaient cause d'un mal plus grave encore, ils pourraient travailler sans faute. La ruine des familles et de la société vient de la profanation des saints jours par des travaux défendus. La Vierge est venue nous le dire à la Salette. Comme le bien mal acquis, le travail du dimanche n'enrichit pas (2).

498. *Ces commandements nous ordonnent d'assister a la messe le dimanche et les jours d'obligation.* 1° *C'est une faute grave de manquer la messe par sa faute,* sans qu'une raison sérieuse nous excuse. *Combien de fois avez-vous commis cette faute?* 2° *L'avez-vous fait commettre ou laissé commettre à ceux dont vous êtes chargés, à vos enfants, dès qu'ils ont sept ans accomplis, à vos domestiques?* 3° *Par votre faute, êtes vous arrivés trop tard à la messe,* en manquant ainsi une partie notable? Y êtes-vous arrivés après l'Offertoire et combien de fois? Etes-vous partis de l'église avant la communion du prêtre? 4° *Avez-vous parlé, ri, pendant une partie notable de la messe?* Ah! vous avez mérité le reproche de la Sainte

(1) Saint Louis, roi de France, était à l'extrémité; mais, recouvrant ses sens, il demanda la croix et la plaça sur sa poitrine, en signe du vœu qu'il faisait intérieurement de partir pour la croisade, s'il guérisait. Il guérit, en effet, et il portait toujours la croix, attendant l'occasion de s'embarquer pour la Palestine. Blanche, sa mère, et tous les grands du royaume lui représentaient que la France courrait les plus grands risques de la part des Anglais, s'il s'éloignait; que son vœu, fait dans une maladie grave, n'était pas valide; qu'il pourrait s'en faire relever. A tous ces raisonnements le roi répondit : « On ne peut supposer qu'aujourd'hui j'ai le cerveau troublé par la maladie; eh bien, je reprends la croix et je renouvelle mon vœu. » Tous se turent, admirant sa fidélité à tenir la promesse faite à Dieu.

(2) *(a)* Les soldats juifs, conduits par l'illustre Mathathias, aimèrent mieux se laisser égorger que de se défendre le jour du Seigneur. Les soldats d'Antiochus les sommèrent de quitter leur retraite. « Nous ne sortirons point, dirent-ils, et nous ne violerons point le jour du Sabbat, pour obéir au roi Antiochus. » On les attaqua, mais ils ne jetèrent pas une pierre contre leurs agresseurs, et dirent : *Mourons dans notre simplicité, et le ciel et la terre seront témoins que vous nous perdez injustement.* Mille personnes périrent ainsi.

(b) Christophe Colomb, se rendant à travers les océans, à la découverte de l'Amérique, ne levait jamais l'ancre un jour de dimanche ou de fête. Ses vaisseaux étaient comme des églises flottantes, d'où de saints cantiques s'élevaient vers le ciel.

(c) Il est raconté dans la vie de saint Jean l'Aumônier, que de son temps il y avait à Alexandrie deux cordonniers, dont l'un, chargé d'une nombreuse famille, faisait ses affaires à merveille; tandis que l'autre, aussi habile et moins chargé d'enfants que son voisin, était toujours dans la misère, bien qu'il travaillât tous les dimanches; celui qui réussissait si mal, alla un jour trouver l'autre pour lui demander le secret de sa prospérité. « Oh! dit-il, j'ai, outre mon travail, un trésor secret que je vous découvrirai dimanche. » Le dimanche venu, il mène son voisin à l'église, et lui dit : « C'est là qu'est mon trésor, c'est-à-dire la bénédiction de Dieu. Demandez-la avec moi tous les dimanches par la prière, en suspendant votre travail, et votre maison deviendra prospère. » Le pauvre homme suivit ce conseil et, depuis lors, tout lui réussit.

Vierge, qui a dit à la Salette, de certains chrétiens : *qu'ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion* (1). Vous n'allez pas au travail sans outil, n'allez pas à la messe sans un livre ou un chapelet.

Parents, avez-vous veillé à ce que vos enfants et vos domestiques entendissent bien la messe, leur procurant à tous, livres ou chapelets pour s'y occuper pieusement ? Enfants et jeunes gens, ayez soin de ne pas vous placer à l'église à côté de compagnies qui pourront vous distraire ; nous avons si grand besoin de prier, nous le faisons trop peu dans la semaine, il faut nous en venger le dimanche ! Il est bon de ne pas voyager sans raison le dimanche ; mais si on est obligé de s'absenter ce jour-là, il faut avoir soin d'entendre la messe avant de partir, ou se ménager le temps de l'entendre exactement ailleurs (2).

499. Après l'assistance à la messe, rien n'aide plus à bien sanctifier le dimanche que l'assistance aux vêpres. Heureux ceux qui y viennent assidûment ! Quel meilleur moyen peut-on trouver de bien employer l'après-midi du jour du Seigneur ; et quand on n'assiste pas à cet office, que fait-on pour Dieu pendant ce temps et qu'y gagne-t-on ? Le dimanche est le marché des âmes ; en le sanctifiant, faisons-nous des provisions de grâces pour toute la semaine.

500. **Quatrième commandement** : *Tes père et mère honoreras, etc.* Ce commandement trace principalement les devoirs des enfants envers les parents ; cependant il comprend aussi les devoirs des parents envers leurs enfants, ceux des serviteurs et ceux de leurs maîtres et enfin ceux des époux, des frères et des sœurs entre eux.

I. *Devoirs des enfants.* — Un enfant doit à ses parents : 1° l'amour, 2° le respect, 3° l'obéissance. 1° Amour, si arrivant seul sur une terre étrangère vous y rencontriez un homme et une femme qui vous conduisant dans leur maison, vous admissent à leur table, fournissent à tous vos besoins pendant des années, etc., quelle reconnaissance n'auriez-vous pas pour eux ? Vos parents ont fait mille fois plus. 1) *Avez-vous souhaité volontairement du mal grave à vos parents ?* la mort par exemple, c'est une faute grave. 2) *Avez-vous manifesté de l'aversion, de la haine pour eux soit par des paroles, soit par des signes et des gestes ?* 3) *Avez-vous dit du mal secret de vos parents ?* 4) *Avez-vous négligé de venir au secours de vos parents dans leurs besoins corporels ou spirituels ?* (a) *Corporels : Les avez-vous laissés dans la misère, lorsque vous pouviez et deviez les secourir ?* Quelle ingratitude envers ceux qui ont tant fait pour vous ! Pauvre père, pauvre mère, vous avez élevé cinq, six enfants, et maintenant ils vous délaissent. Votre sort est mille fois plus douloureux que si la mort vous les avait ravis. Ils jouissent du fruit de vos travaux, sans vous en laisser votre part ; et le peu qu'ils vous donnent, ils vous l'offrent à contre-cœur ! Je ne suis pas tenu à faire plus que mes frères, disent-ils. Je suis pauvre, j'ai une famille à nourrir. Vains prétextes. Souvent la charité nous porte à venir au secours des étrangers, serait-il permis de laisser sans secours ceux à qui nous devons la vie. *Les auriez-vous*

(1) *(a)* Philippe II, roi d'Espagne, entendant la messe un dimanche, aperçut deux courtisans qui ne firent que parler et rire. Au sortir de la chapelle le roi les fit appeler dans son cabinet, et leur dit, d'un air terrible : « Est-ce ainsi, Messieurs, que vous entendez la messe ? Partez d'ici ! et que je ne vous revoie jamais plus dans ce palais ! »

Ce seul mot fut pour tous les deux un *coup de foudre*. L'un en mourut de chagrin trois jours après et l'autre en devint fou. Que sera-ce donc d'entendre de la bouche du Roi immortel des siècles : « Profanateurs maudits, retirez-vous de moi et allez au feu éternel !!! »

(b) Berryer, l'orateur le plus célèbre de ce siècle, se trouvant chez M[me] de la Ferronnays, voulut servir lui-même la messe de M. le Curé, le 29 septembre 1868. Il le fit à la perfection. Il avait alors 78 ans.

(2) Saint Liguori rapporte que trois marchands étaient disposés à partir ensemble de la ville de Gubbio ; mais l'un d'eux, désirant auparavant entendre la messe les deux autres refusèrent de l'attendre. Arrivés sur le pont de la rivière, appelée Borfuone, grossie par les pluies, le pont s'écroula et ils périrent tous deux. Le troisième, une demi-heure après, revenant de la messe, trouva leurs cadavres sur la rive.

maltraités ? ce serait bien plus horrible encore (1). (*b*) *Spirituels : Avez-vous négligé de prier pour eux pendant leur vie et après leur mort ? Avez-vous tardé de leur faire administrer les sacrements dans leurs maladies graves ?*

(1) (*a*) Le roi de Suède, Gustave III, traversant un village à cheval, rencontra une jeune fille qui puisait de l'eau. Il lui demanda à boire. La jeune fille lui offrit de l'eau avec une grâce modeste qui plut au roi. « Ma fille, lui dit-il, si vous vouliez me suivre à Stockholm, je pourrais vous y procurer une position avantageuse. — Je vous remercie, Monsieur, mais je ne puis quitter ma pauvre mère. — Où est votre mère ? » demanda Gustave, et la jeune fille lui montra tout près de là, une pauvre cabane. Le roi y entre, et voit sur un grabat une femme accablée d'infirmités. « Eh ! pauvre mère, je vous plains. — Ah ! Monsieur, dit la pauvre femme en pleurant, je serais bien plus à plaindre, si je n'avais pas une fille si dévouée, qui par son travail et par ses soins cherche à prolonger mes jours. Que Dieu la bénisse ! — Continuez, dit Gustave à la jeune fille, en lui remettant une bourse, plus tard je vous aiderai à faire mieux, je suis le roi. » De retour dans sa capitale, le roi fit à la mère une pension viagère, que la jeune fille devait toucher après la mort de sa mère.

(*b*) Rien de plus admirable que la conduite de Joseph à l'égard de Jacob, son père, dont il fut, dans l'enfance, le fils préféré. Devenu plus tard l'intendant de l'Egypte, loin d'oublier son père qui était pasteur de troupeaux, il demanda avec empressement de ses nouvelles, lui envoya de riches présents, le fit amener auprès de lui sur les chars de l'Etat, alla à sa rencontre, l'embrassa tendrement en versant des larmes, le présenta au roi, lui assigna les meilleures contrées du pays, le visita souvent, accourut auprès de son lit de mort et lui ferma les yeux en répandant des pleurs abondants. Puis il se jetta sur le corps de son père, couvrit son visage de baisers, le fit embaumer et alla le déposer lui-même dans le tombeau de ses pères, en la terre de Chanaan.

(*c*) Esther, orpheline délaissée, fut adoptée par Mardochée, son oncle : lorsqu'elle fut devenue reine, elle lui obéit avec la même docilité que dans sa plus tendre jeunesse.

(*d*) Sainte Macrine, sœur de saint Grégoire de Nysse, ne perdait jamais de vue sa mère ; concentrant sur elle toutes ses affections, elle ne permit jamais que les domestiques la servissent ; sa plus grande consolation était de la soigner elle-même et de lui préparer sa nourriture. Quand sa mère fut devenue veuve, elle se dévoua toute entière avec elle à l'éducation de quatre fils et cinq filles qu'elle avait eus.

(*e*) Rien de plus édifiant à citer pour l'édification des belles-filles que l'histoire de Ruth. On peut y joindre celle de Sainte Godeleine.

(*f*) Godeleine était née dans le Boulonnais, de parents nobles et vertueux. Dès son enfance, elle fit l'orgueil de sa famille par sa piété et par sa beauté. Dès lors, elle avait pour les pauvres une tendresse et un dévouement incomparables, qu'elle faisait partager à son père lui-même, qui, d'abord craignait que la générosité de sa fille ne le ruinât. C'est dans les œuvres de charité que se passa toute sa jeunesse. Le comte de Boulogne, charmé de ses vertus, crut préparer son bonheur en lui ménageant la main d'un seigneur flamand, Bertholf de Ghistelles. Hélas, ce devait être le commencement de son martyre. Le mariage conclu, Godeleine quitta en pleurant ce château de son père où tout lui avait souri ; les pauvres l'accompagnèrent de leurs remerciements et de leurs larmes ; mais à peine fut-elle arrivée au château de Ghistelles que sa belle-mère la reçut avec des insultes, et persuada à Bertholf de l'abandonner. Elle la logea dans un réduit du château, où elle lui fit porter tous les jours, par une servante, juste assez de nourriture pour qu'elle ne mourût pas de faim, elle la condamna aux plus humiliants travaux. Bertholf revint ; mais sous l'influence de sa mère, ce fut pour persécuter son innocente victime. Quand on s'apercevait que Godeleine partageait encore avec les pauvres sa maigre ration, on la lui diminuait encore. Elle ne répondait aux insultes que par des paroles de respect, et à la haine que par des prières. Elle ne pouvait souffrir que ceux qui remarquaient la manière indigne dont elle était traitée, lui disent du mal de son mari. Ce tigre ne se laissa pas fléchir par la douceur de cette brebis. Il la fit étrangler par deux de ses valets. Godeleine se vengea du haut du ciel, en guérissant un enfant que Bertholf eut ensuite d'un second mariage et qui était aveugle de naissance. On honore Godeleine, comme vierge et martyre.

(*g*) Benoît XI, fils de parents pauvres, fut élevé sur le trône pontifical en 1303. Pendant qu'il était à Pérouse, sa mère qui était une pauvre femme du peuple, demanda à lui parler. Il demanda comment elle était vêtue. On répondit qu'elle était toute habillée de soie. « Pour lors, dit-il, ce n'est pas ma mère. » Cette réponse fut portée à la mère qui reprit ses humbles vêtements et se présenta de nouveau. Cette fois le pape la reçut et l'embrassa avec effusion.

(*h*) Thomas Morus, marié et avancé en âge, ne quittait jamais la maison sans demander à genoux la bénédiction de son vieux père.

(*i*) Auguste II, roi de Saxe, s'étant déguisé, regardait plusieurs ouvriers travaillant à la route dans les environs de Dresde. Il en remarqua un qui travaillait avec plus d'ar-

2° Respect. — 1) *Avez-vous eu pour vos parents des sentiments de mépris? 2) Avez-vous manifesté ces sentiments par des airs dédaigneux, des paroles injurieuses, des menaces? Avez-vous levé la main contre eux?* (1).

3° Obéissance. — 1) *Avez-vous désobéi à vos parents en des choses graves, ce qui arrive surtout lorsque, malgré leur défense, on va dans*

deur que les autres et chantait de bon cœur. S'approchant de lui, il lui demanda combien il gagnait. « Quatre gros, répondit-il. — C'est peu pour vivre, fit le roi. — Ah! Monsieur, il faut de plus qu'avec ce salaire je paie des intérêts et m'assure un capital pour l'avenir. — Que voulez-vous dire? — Venez avec moi, et je vous l'expliquerai. » Et, prenant l'inconnu par la main, l'ouvrier le conduisit dans sa chaumière. Lui montrant deux vieillards qui étaient là. « Voici, dit-il, mon père et ma mère, qui ont eu bien de la peine pour m'élever. Ils ne peuvent plus rien faire; il faut qu'en les nourrissant, je leur paie les intérêts de ce qu'ils ont fait pour moi. » Puis, menant l'inconnu dans un autre appartement, il lui montra six enfants brillant de fraîcheur, entourant leur mère. « Voici mes enfants; il faut qu'en les élevant, je forme un capital dont ils me paieront les intérêts dans ma vieillesse. » L'inconnu loua l'ouvrier et se retira. Le lendemain, un officier du palais vint dire à l'ouvrier que le roi le mandait. Le brave homme, tout étonné, devine cependant que son visiteur de la veille pourrait bien être le roi. Il prend son plus bel habit et se rend au château royal. Un chambellan lui compte 300 écus. L'ouvrier veut remercier le roi et tombe à ses genoux en pleurant. Auguste II, le félicitant encore, lui assure que désormais, il s'occupera de sa famille avec la même libéralité.

j) Saint Cuthmann était d'une pauvre famille de Standing en Angleterre. Son père étant venu à mourir, il resta avec sa mère dans la plus grande misère. Tous deux travaillaient avec ardeur afin d'en sortir; mais le travail et les privations rendirent bientôt sa mère paralytique. Voilà donc Cuthmann qui ne peut plus la quitter, ni par conséquent aller au travail pour la nourrir. Il ne se plaint pas, se construit une petite charrette, dans laquelle il place un petit lit pour sa mère, et il va la promener de village en village, pour la soigner et mendier son pain. Tous sont dans l'admiration pour la piété filiale de ce jeune homme et l'assistent avec sa pauvre malade. Celle-ci étant venue à mourir, Cuthmann se consacra au service de Dieu. Il fit bâtir avec les offrandes des fidèles une petite église, près de laquelle il vécut et mourut en odeur de sainteté à Standing. On célèbre sa fête le 8 février.

k) Augustin Gruber, archevêque de Salzbourg, faisant sa visite à l'école d'un village du Tyrol, demanda à une petite fille combien elle avait coûté à ses parents. L'enfant, surprise, rougit et ne su répondre. « Allons, mon enfant, combien leur coûtez-vous par jour, par mois, par an, combien avez-vous d'années? » L'enfant répondait bien; à la fin l'archevêque ajouta : Et les soins de votre mère et les sueurs de votre père, comment pourrez-vous les payer? — Jamais par de l'argent, par l'amour, le respect, et l'obéissance » Ce calcul fit sur tous les enfants une salutaire impression.

l) Un romain fameux, Cornélius Scipion, servait lui-même de guide à son père aveugle, pour lequel il eut toujours les plus grands égards.

(*m*) Il n'est pas d'exemple plus triste d'ingratitude que celui d'Absalon, qui, s'étant révolté contre le roi David, son père, chercha à le détrôner. David, plus affligé de la conduite de son fils que des dangers qu'il courait, prit la fuite et gravit nu-pieds, la tête voilée et en versant des larmes, la montagne des Oliviers. Absalon ne tarda pas de subir le châtiment qu'il méritait; il prit à son tour la fuite à travers une forêt; sa longue chevelure s'engagea dans les branches d'un chêne, auquel il resta suspendu, et il fut frappé de trois javelots. Son cadavre fut jeté dans une fosse et recouvert de pierres, en signe de l'exécration qu'on avait pour sa révolte Les voyageurs orientaux, rapportent que, de nos jours encore, les passants jettent des pierres sur le tombeau d'Absalon. Les pères donnent ordre à leurs enfants d'en jeter en disant : « Voyez, c'est ici que pourrit ce fils perfide, rebelle contre son père.

(1) Que diriez-vous d'un catholique qui dirait : Je ne veux pas honorer ce crucifix parce qu'il n'est que de bois ou de pierre; s'il était d'or ou d'argent, je l'honorerais de bon cœur, mais puisqu'il est de si chétive matière, je ne saurais l'honorer. Pauvre homme que vous êtes, qu'est-ce qu'on honore dans le crucifix? est-ce l'or ou l'argent? le bois ou les autres matières dont il est fait? n'honore-t-on pas Jésus crucifié qui vous est représenté par son image? car qu'il soit d'or ou d'argent, de bois ou de pierre, c'est toujours le même crucifix, c'est toujours l'image de Jésus crucifié. Il est donc aussi digne d'honneur n'étant que de bois ou de papier que s'il était d'or ou d'argent. Ce n'est pas une belle excuse de dire: Si mon père, ou mon maître était vertueux, sage, dévot, je lui porterais beaucoup de respect, mais parce qu'il est vicieux, débauché, dissolu et ivrogne, je ne le saurais respecter. Votre raison serait bonne, si vous ne deviez honorer que sa vertu et sa probité; mais vous devez honorer en lui son autorité qui est un écoulement de la souveraineté de Dieu.

de mauvaises compagnies, on fréquente des personnes de différent sexe, on déserte les sacrements et les offices, ne tenant pas compte des observations de son père ni de sa mère. L'enfant désobéissant est un vaisseau sans pilote. C'est un aveugle qui court sans guide à travers les précipices. Quelles suites désastreuses eurent la révolte d'Absalon, la désobéissance de l'enfant prodigue; et si les prisons regorgent de détenus, etc., cela vient souvent de l'insoumission de la jeunesse. Un proverbe dit que l'enfant qui n'obéit pas à ses parents risque d'obéir aux bourreaux. *L'enfant n'est exempt de l'obéissance à ses parents que lorsqu'ils lui commandent de mal faire, ou l'empêchent injustement de suivre sa vocation.* Dans ces derniers cas, non seulement l'enfant peut, mais doit désobéir (1).

2) *Avez-vous négligé d'exécuter les dernières volontés de vos parents*, ne faisant pas les aumônes, ne donnant pas les messes qu'ils avaient demandées? Souvenez-vous, enfants, que vous serez traités à votre tour comme vous aurez traité vos parents. Un jour, un malheureux homme qui avait envoyé son père à l'hôpital, chargea son fils de lui porter deux couvertures. L'enfant en rapporta une, et quand le père lui en eut demandé la raison: Je la garde pour vous, répondit-il, quand vous serez à l'hôpital. Malheur à la jeunesse irrespectueuse et désobéissante. Une fois qu'elle a secoué le frein de l'autorité paternelle et maternelle, elle va à tous les abîmes.

501. II. *Devoir des parents à l'égard des enfants.* 1° *L'amour.* La poule n'abandonne pas ses poussins. Le tigre lui-même oublie sa férocité à l'égard de ses petits. Mais l'amour des parents doit être chrétien; car un enfant baptisé est l'enfant de Dieu et l'héritier du ciel où ses parents doivent le conduire. Les parents qui aiment leurs enfants ne méritent pas d'éloges tant est naturel ce devoir, mais ceux qui ne les aiment pas sont dignes de tout blâme. *N'avez-vous pas manqué d'affection à l'égard de vos enfants? Leur avez-vous souhaité du mal* (2)? *Les avez-vous injuriés ou maltraités*

(1) *(a)* Léowigilde, roi des Visigoths d'Espagne, voyant que son fils Herménégilde, éclairé par la grâce avait abjuré l'arianisme, tenta tout pour le ramener à l'hérésie. Le fils fut inébranlable. Le père le fit emprisonner dans une tour de Séville; et la fête de Pâques étant venue, il lui envoya un Evêque hérétique qui lui promit la liberté s'il voulait recevoir la communion de sa main. Herménégilde le repoussa avec indignation. « Allez, lui dit-il, allez dire à mon père que je renonce à sa couronne, à ma liberté, si je ne puis acheter ces biens qu'au prix du crime. » Son père, irrité, envoya un bourreau le décapiter pendant la nuit; mais l'Eglise l'honore comme martyr.

(b) Jonadab en mourant recommanda à ses fils les Réchabites de ne point boire de vin, ni de ne point bâtir de maison, mais de vivre dans des tentes comme des ermites. Pour éprouver leur obéissance, le prophète Jérémie, de la part de Dieu leur offrit un vin excellent et les invita à en goûter. Nous nous en garderions bien, dirent-ils. Notre père Jonadab nous l'a défendu avant de mourir. Et alors Jérémie leur promit toutes sortes de bénédictions de la part de Dieu. Ce que vos parents vous commandent n'est pas plus difficile que ce que Jonadab ordonna à ses enfants. Jeunes gens, votre mère vous défend, non de boire du vin, mais de vous enivrer, non d'habiter une maison mais d'aller au cabaret. Votre père ne vous commande pas de vivre comme un ermite, mais d'éviter les mauvaises compagnies. Si vous leur désobéissez, prenez garde d'écarter de vous la bénédiction de Dieu.

(c) Bernard de Menthon était fils unique d'une noble famille de Savoie. Il venait de faire de brillantes études à Paris, où il avait fait vœu de garder sa virginité; à peine est-il rentré à Menthon que le baron son père le presse de se marier à Marguerite de Miolans, et l'oblige à se fiancer avec elle. Le jour des noces arrivé, Bernard enlève un barreau de sa fenêtre et s'enfuit dans la vallée d'Aoste, où sans se faire connaître il devint prêtre, grand vicaire d'Aoste et fondateur de l'hospice du grand et du petit Saint-Bernard. Le bruit de sa sainteté se répand partout, et arrive jusqu'aux oreilles de ses parents qui le pleurent depuis 26 ans, et qui tous deux se mettent en route pour lui demander s'il n'aurait pas quelques lumières surnaturelles sur le sort de leur fils. Bernard les reçoit avec sa charité ordinaire; il les reconnait, mais il dissimule son émotion. Ce n'est qu'à l'heure de leur départ que, fondant en larmes, il s'écrie: « Je suis votre fils; » et il embrasse avec affection son père et sa mère, qui au comble de bonheur n'ont plus rien à envier sur la terre. Marguerite de Miolans se fit religieuse dans un couvent du Dauphiné.

(2) Saint Augustin parle d'une veuve de Césarée en Cappadoce, qui, ayant subi une offense de la part de ses enfants, les maudit tous, sept garçons et trois filles; et tous furent aussitôt saisis d'un tremblement convulsif tel, qu'ils quittèrent leur patrie et

gravement? Les parents doivent un amour égal à chacun de leurs enfants, et *faire des préférences injustes à l'égard de quelques-uns aux dépens des autres, ce serait les perdre tous* et semer parmi eux des divisions dont les suites pourraient être désastreuses.

2° *Les soins corporels* : 1) *avant qu'ils soient nés.* Une mère doit savoir qu'elle peut, avant de donner le jour à un enfant, se rendre gravement coupable en risquant la vie éternelle et temporelle de cet enfant par des ennuis trop prolongés, ou par d'autres imprudences graves, comme de porter de lourds fardeaux, etc. *Quel crime de ravir volontairement et par sa faute a un enfant la vie et le ciel tout à la fois !* 2) *Après qu'ils sont nés. C'est une imprudence coupable que de mettre un enfant qui a moins d'un an, dans son propre lit au risque de l'étouffer.* Il n'est presque pas de mission où nous ne rencontrions quelque pauvre femme qui vient nous raconter en pleurant qu'elle a eu le malheur d'étouffer ainsi son enfant. Donc épargnez-vous un regret, qui ne finirait qu'avec votre vie.

502. 3) *Quand les enfants grandissent, leurs parents seraient plus coupables encore, s'ils les gardaient avec eux la nuit, au risque d'étouffer leur innocence.* 4) Les mères doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants, à moins qu'une raison vraie ne les dispense de cette obligation ; mais elles seraient bien coupables et aveugles si elles ne procuraient pas au moins à l'enfant qu'elles ne peuvent nourrir, une nourrice de bonnes mœurs. 5) *Laisser endurer aux enfants, la faim, le froid, l'humidité, et cela par négligence, c'est une faute,* qui peut quelquefois nuire sérieusement à leur santé. 6) *Chasser les enfants de sa maison sans une juste cause, c'est un crime ; et les envoyer loin, comme ouvriers ou domestiques, sans s'inquiéter s'ils pourront remplir leurs devoirs religieux,* s'ils seront à l'abri de l'impiété et du vice, *c'est une négligence des plus condamnables* (1). Les émigrations des campagnes, où la foi est conservée, vers les villes ou dans les pays étrangers, sont un grand malheur. Souvenez-vous que vos enfants ne seront nulle part aussi bien qu'avec vous. 7) Que dire des parents qui ont la cruauté de dépenser follement dans les jeux, dans les festins, dans l'ivresse, le peu de biens qu'ils ont, et se rendent par là incapables de nourrir, d'élever et d'établir leurs enfants. Ils sont toutefois imprudents les parents qui se dessaisissent de tout en faveur de leurs enfants (2).

503. 8) *Refuser une dot à un enfant, soit pour s'établir dans le monde, soit pour entrer dans l'état religieux, c'est une faute;* et puisque nous sommes sur cette question, écoutez ce que disait saint Liguori dans ses missions : « Si les parents contraignaient leur enfant d'entrer dans l'état ecclésiastique, ou dans l'état religieux, ils pècheraient mortellement. Les parents pèchent également s'ils forcent leurs enfants à se marier, quand ceux-ci veulent gar-

errèrent partout dans l'empire romain, pour se dérober à la honte dont leur état les couvrait devant leurs compatriotes. Deux d'entre eux, Paul et Palladie, furent délivrés à Hippone, en présence du Saint, par les reliques de saint Etienne.

(1) Le marquis de Fénelon avait un fils qui avait embrassé la carrière des armes. Pour veiller sur lui de plus près, le père partit comme volontaire dans le régiment où se trouvait son fils. L'un et l'autre se signalèrent par leur bravoure. Après la paix conclue, il conduisit son fils au siège de Candie contre les Turcs, non pour avancer sa fortune, mais pour le soustraire au danger que courait son salut. Louis XIV, qui comprit le dessein d'un si vertueux père, lui dit avant son départ : « Avouez-moi la vérité, vous faites ce voyage pour retirer votre fils des débauches de la cour. — C'est vrai, Sire, répondit-il, et quand j'y pense, je trouve que Candie n'est pas encore assez loin. »

(2) Un riche marchand maria sa fille unique et lui donna tout. Bientôt après, il est injurié, maltraité de cette fille et de son gendre qui lui laisse même endurer la faim. Dans cette extrémité, il va raconter sa détresse à un de ses amis et le prie de lui prêter une grosse somme pour trois jours. Il fait résonner l'argent dans sa chambre ; sa fille l'entend. Le vieillard leur dit d'appeler un notaire pour faire un acte dans lequel il la constituera héritière de cette somme après sa mort. L'acte se fait, et voilà que désormais le gendre et la fille entourent de soins le vieillard qui rend en secret l'argent à son ami, et fait enfermer dans le coffre qui le contenait un sac de pierres. Et après sa mort on trouva les cailloux dans le coffre avec cette inscription : « Pierres pour lapider quiconque se dépouille de ses biens avant sa mort. »

der le célibat, ou s'ils les empêchent d'embrasser l'état religieux. Il y a des parents qui ne se font aucun scrupule de détourner leur enfant de sa vocation, mais ils doivent savoir que c'est là un péché mortel. Aussi Dieu les punit non seulement en l'autre vie, mais en celle-ci. Ils trouvent leur châtiment dans leurs enfants mêmes qui, ayant manqué à leur vocation, s'adonnent au vice et causent la ruine de leur maison. Pères et mères, ajoutait le saint missionnaire, gardez-vous de vous opposer à la vocation de vos enfants ! Quelle plus grande consolation y a-t-il pour des parents que d'avoir un fils ou une fille qui veut se donner à Dieu et se sauver par une vie sainte ! » (c. XIV, p. 471, 472) (1).

504. 3° *Soins de l'âme des enfants.* C'est là le grand devoir des parents, c'est là la mission que Dieu leur confie, s'ils les négligeaient en se rendant malheureux et en se perdant eux-mêmes, ils causeraient la damnation des enfants dont le Seigneur leur demandera compte. En enfer les enfants perdus par la négligence des parents accuseront leur père de leur avoir donné l'exemple du blasphème, etc., leur mère de ne les avoir pas surveillés, etc. Au jugement dernier, les enfants sauvés par le zèle de leurs parents les béniront devant Dieu et devant ses anges, et les montrant à tous, ils diront : *Iste est pater meus, ista est mater mea.* L'avenir des familles et de la société elle-même dépend du soin que les parents donnent à l'âme de leurs enfants. Pour faire du bon pain, il faut bien faire le levain. 1) *Point de paradis sans le baptême. Que la mère attire cette grâce sur l'enfant qu'elle va mettre au monde* en s'approchant souvent des sacrements, comme le faisait la mère de saint Bernard. *Comment comprendre la périlleuse indifférence de ces femmes qui n'ont pas soin de communier avant leurs couches?* 2) *Négliger de faire baptiser un enfant au risque de le voir mourir dans cet état, c'est une faute grave. On doit donner le baptême à l'enfant qui vient au monde* par suite d'un grave accident, même longtemps avant le terme, et *peu de temps après avoir été conçu.* Si une femme venait à mourir avant d'avoir mis au monde son enfant, il serait du devoir des parents et des connaissances de la défunte de prendre tous les moyens possibles pour donner le baptême à son enfant, qui bien souvent ne meurt pas en même temps que la mère. Qu'il est triste de penser que de pauvres petites âmes sont privées du ciel par l'ignorance, ou la négligence de ceux mêmes qui devaient le leur ouvrir!

505. 3) *Les parents pèchent s'ils négligent d'instruire leurs enfants, de leur apprendre et de leur faire faire leurs prières ; s'ils ne leur enseignent pas les vérités du salut, les principaux mystères, les commandements de Dieu et de l'Eglise, les dispositions qu'il faut apporter aux sacrements* (2).

(1) *(a)* Quelque temps avant la révolution de 1789, un jeune homme alla se présenter au gardien d'un couvent de Capucins, le priant d'examiner sa vocation. Le religieux trouvant en lui les dispositions voulues, lui donna une lettre pour un autre couvent, où il pouvait être admis. Mais la famille et les parents du jeune homme font tant pour le détourner qu'ils réussissent; et le jeune homme part pour Paris, y étudie le droit et devient avocat. Ce jeune homme, c'est Maximilien Robespierre, qui fit couler tant de sang pendant la révolution. Que ne s'est-il fait capucin !

(b) A Tudela, en Espagne, un homme fort riche avait un fils unique appelé à l'état religieux. Deux fois ce fils entra au couvent, et deux fois le père l'en retira malgré lui. Il lui persuada même de se marier. Le fils voulait se choisir une épouse et le père lui en imposa une autre, ce qui amena entre eux des divisions. A la suite d'une dispute le fils tua son père et alla ensuite périr à la potence. (Voir n. 1488.)

(c) Abraham n'avait qu'un fils, qu'il chérissait tendrement. Dieu lui ordonna de le lui offrir en sacrifice. Le cœur du père saigna ; mais il obéit, et il conduisit son fils sur la montagne pour le sacrifier à Dieu. Le Seigneur satisfait de sa générosité, lui ordonna de laisser vivre Isaac, et lui dit : « Parce que vous n'avez pas épargné votre fils à cause de moi, je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable du rivage des mers. Toutes les nations de la terre seront bénies en un de vos rejetons, parce que vous avez obéi à ma voix. » La bénédiction du Ciel est sur les parents qui savent sacrifier à Dieu même leur unique enfant.

(2) *(a)* Une bonne mère avait quatre enfants, qu'elle élevait dans la piété. Un soir, après avoir prié avec eux et leur avoir parlé de Dieu, elle leur dit avec une grande tendresse : « Oh ! que je serais heureuse si l'un de vous devenait un saint. » Le plus petit se jeta au cou de sa mère, en lui disant : « Je le serai, maman, » Il tint parole. Il devint un saint Pape, saint Pierre Célestin.

Qu'ils aient donc soin d'envoyer leurs enfants au catéchisme ou au moins au prône le dimanche, même après que ces enfants ont fait leur première communion. Quelle sainte pratique de lire tous les dimanches, en famille et à toutes les soirées d'hiver, une page du catéchisme! Mère, vous parlez souvent à vos petits enfants; mais leur parlez-vous de Dieu? Il faudrait le faire dès le berceau. Ils ne vous comprendraient pas, dites-vous, mais Dieu vous comprendra et vous bénira avec eux. Qu'un roi serait fier si toutes les nourrices parlaient de lui à leurs enfants et chantaient sa gloire à leurs oreilles. Souvent les instructions des parents sont loin d'inspirer aux enfants l'amour de Dieu et de la vertu. Travaillez, disent-ils, économisez, gardez bien ce que vous avez. Ce n'est pas là élever des enfants. C'est plutôt coudre bien une bourse, afin qu'elle puisse bien contenir et retenir ce que l'on mettra dedans (1). *Avez-vous confié vos enfants à des maisons d'éducation, où leur vertu et leur foi fussent exposées?* (2)

(b) En 1877, M. Legouvé, de l'Académie française, disait à une distribution de prix d'une école de Paris : « Si j'étais absolument forcé, pour un enfant, de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

(1) Il ne faut pas faire comme le singe, qui étouffe souvent ses petits à force de les caresser; il ne faut pas faire comme Agrippine, qui consulta les devins pour savoir la bonne fortune de Néron, son fils. On lui dit qu'il serait empereur, mais qu'il serait méchant et la ferait mourir. Je ne m'en soucie pas, dit-elle, pourvu qu'il devienne grand : *Occidat, modo imperet*. Dites à cette mère : Vous faites mal d'accoutumer votre fille à être bien mise, de vous tuer corps et âme pour la marier richement; qu'est-il besoin qu'elle soit plus que vous? quand elle sera élevée, elle se moquera de vous, elle vous méprisera, vous regardera au-dessous d'elle; elle aura honte d'aller avec vous, et de montrer que vous êtes sa mère, cela vous fera mourir de regret. *Occidat, modo imperet*, je ne m'en inquiète pas, pourvu qu'elle soit grande. C'est étouffer les enfants à force de les caresser que de nourrir leur sensualité, de leur inspirer l'amour des richesses, etc... tendances qui ne peuvent que les perdre.

Un Père du désert étant allé à Constantinople pour quelque affaire, eut une sainte familiarité avec un des principaux de la ville, qui lui raconta ce trait admirable de la providence de Dieu : Bienheureux, dit-il, celui qui met toute son espérance en Dieu et qui s'abandonne entièrement à lui! Je suis le fils d'un homme fort riche et illustre, qui faisait de grandes aumônes; il me mena un jour dans son cabinet, et me montrant une grande quantité d'argent qu'il y avait, me dit : Mon fils, qu'est-ce que vous aimez mieux, ou que je vous laisse tout cet argent, ou que je vous donne Jésus-Christ pour votre curateur? Comme les œuvres de charité qu'il faisait m'étaient très agréables, je lui répondis : J'aime mieux Jésus Christ; car ces biens temporels sont passagers et corruptibles, et Jésus-Christ demeure éternellement. Voyant cela, mon père distribua ses biens aux pauvres avec grande libéralité, en sorte qu'il me laissa fort peu de fortune quand il mourut, et la pauvreté me fit beaucoup déchoir de mon état. Il y avait en ce même temps un des plus riches et des plus puissants de la ville, qui n'avait d'autre enfant qu'une fille; sa femme, qui était fort dévote, lui dit : Si nous donnons notre fille en mariage à un grand du monde, il la maltraitera; il vaut mieux la marier à un homme de médiocre condition, qui soit vertueux et craignant Dieu. Vous avez raison, lui dit le mari; allez à l'église et priez Dieu de bon cœur, et le premier homme que la providence vous y enverra nous le recevrons. Cette dame étant à l'église, j'y arrivai sans rien savoir de ce qui se passait; elle me fit appeler par son laquais, et me dit : D'où êtes-vous? Je suis de cette ville, fils d'un tel. Êtes-vous le fils de cet homme si charitable? Oui, madame. Êtes-vous marié? Non, et je lui racontais ce que mon père m'avait dit avant de mourir et ce que je lui avais répondu. Alors cette bonne dame, bénissant Dieu, dit : Le bon curateur que votre père vous a donné vous donne un riche parti, voilà notre fille que vous aurez en mariage avec tous nos biens pour dot. Ne voyons-nous pas en cette histoire la vérité de ce que le vénérable Tobie disait à son fils : *Multa bona habebimus si timuerimus Deum* : Nous aurons beaucoup de biens si nous avons la crainte de Dieu; biens temporels, car, pour peu que nous en ayons, Dieu y mettra sa bénédiction; ils ne chargeront pas autant et seront de plus longue durée.

(2) *(a)* Saint Jérôme, dans sa vieillesse, se déclarait prêt à instruire la jeune Paule, fille de Læta.

Le grand chancelier de l'Université de Paris, Gerson mettait le même soin à instruire les enfants du catéchisme qu'à enseigner les savants.

M. Beauzée, de l'Académie française, surprit Diderot faisant le catéchisme à sa fille, et comme il en parut étonné : « Nous sommes forcés d'en convenir, lui dit le philosophe, il n'est pas de morale qui vaille celle de la religion. »

506. 4) *Les parents pèchent en n'envoyant pas leurs enfants se confesser, dès qu'ils sont capables d'offenser Dieu, et au moins dès l'âge de sept ans, et communier en temps voulu.* La jeunesse ne garde la grâce de Dieu que par la fréquentation des sacrements. C'est donc aux parents à le lui rappeler par leurs paroles et par leurs exemples. Hélas ! le malheur est que beaucoup de parents, au lieu de former leurs enfants à la connaissance de la religion, à la prière, aux pratiques pieuses, aux vertus de l'Evangile, ne leur inspirent que l'indifférence pour les choses saintes et le goût du monde, et font grandir en eux l'insoumission, l'orgueil, la vanité, l'amour des richesses et des plaisirs de la terre. Ils excitent leurs passions en les faisant mettre en colère, par amusement ; ils leur promettent pour récompenses des vanités ou des friandises, ils vantent devant eux le monde, ses fêtes, ses plaisirs (1).

507. 5) *Les parents pèchent, s'ils ne veillent pas à ce que leurs enfants assistent aux offices, s'y tiennent convenablement, ne travaillent pas le dimanche et évitent les mauvaises compagnies.* Les enfants quand leurs parents les laissent seuls font comme les écoliers quand leur maître les quitte. Quand Moïse laissa le peuple de Dieu, la multitude dit à Aaron : *Fac nobis deos :* et ils adorèrent le veau d'or. C'est sur l'innocence, le plus riche trésor de l'enfance, qu'il faut surtout veiller sans cesse. Quel malheur de la laisser perdre à ces chères âmes ! *N'auriez-vous pas, mères, manqué de modestie en levant, en couchant, en portant, en habillant vos petits enfants, en présence des autres enfants plus grands ?* On ne saurait croire combien des habitudes de sans façon dans ces détails, accoutument les enfants à ne pas respecter la pudeur et souillent de la manière la plus funeste leur jeune imagination.

Avez vous laissé courir vos petits enfants, au gré de leurs caprices, hors de votre maison, dans les cours, les rues, les champs, en revenant des écoles ou du catéchisme, avec d'autres enfants ? Rien n'est plus déplorable. C'est là que les enfants prennent de détestables habitudes. *Auriez-vous mis dans le même lit plusieurs enfants de différent sexe ? Quelle imprudence !* saint François de Sales voulait que chacune des petites filles de Mme de Chantal eût son petit lit séparé de celui de ses sœurs, et il ajoutait que l'expérience lui faisait tous les jours connaître l'importance de cet avis. (Voir 1489). *Avez-vous laissé vos jeunes gens parler familièrement et en tête-à-tête avec des personnes de différent sexe,* sans que vous, parents, vous vissiez et entendissiez tout ? *C'est une négligence grave. Avez-vous laissé vos enfants courir dans les endroits, où ils étaient exposés à s'enivrer, à entendre de mauvais discours, à rencontrer de mauvaises compagnies, à prendre part à des divertissements dangereux comme certaines danses.* Quelle aveugle et coupable faiblesse ! (Voir 1489, 1490 et la note 2e n° 1078 (2).

Napoléon Ier ne dédaigna pas, sur son rocher de Sainte-Hélène, de faire le catéchisme à la fille du général Bertrand.

(b) Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, avait pour son gendre Dion une haine terrible; et pour l'assouvir, il imagina de faire venir à sa cour le fils de Dion. Celui-ci crut à un acte de bienveillance et laissa partir son fils. Denis donna ordre d'accorder tout aux caprices de l'enfant, et de ne point veiller sur lui. On le fit, et bientôt ce fut un libertin. Par surcroît, on le vanta de ses crimes et on le précipita ainsi dans toutes sortes d'excès. Quand Denis le vit tel qu'il le voulait, il le renvoya à son père qui ne tarda pas de s'apercevoir de ce qu'était devenu son fils. Il en fut au désespoir. En vain, le mit-il entre les mains de sages gouverneurs. Plutôt que de se corriger, l'infortuné jeune homme aima mieux se précipiter du haut de la maison et se briser la tête. Les grand ennemis des parents et des enfants sont ceux qui élèvent ces enfants sans leur enseigner la vertu et la crainte de Dieu.

(1) Le maréchal de Boucicault ne laissa en mourant qu'un fils âgé de trois ou quatre ans, qui depuis fut maréchal de France et gouverneur de Gênes. Il ne s'était pas soucié de lui laisser de grands biens. Ses amis le blâmaient un jour de n'avoir pas profité de la faveur du roi son maître. « Je n'ai rien vendu, leur répondit il, de l'héritage de mes pères, je n'y ai rien non plus ajouté. Si mon fils est homme de bien, il en aura assez ; mais s'il ne vaut rien, il en aura trop et ce sera grand dommage.

(2) (*a*). Parlant de la fille d'Hérodiade, qui, pour prix de sa danse, se fit donner dans un plat la tête de Jean-Baptiste, saint Ambroise dit : « Elle danse, mais c'est la fille d'un adultère. » On sait donc l'origine de cette malheureuse danseuse, il faudrait sa-

Avez-vous laissé se former dans vos maisons des réunions scandaleuses pour vos enfants? Avez-vous laissé tenir devant eux des discours soit contre la religion, soit contre la pudeur? Quelle faute! Avez-vous gardé chez vous des domestiques qui puissent être pour vos enfants des occasions de péché, des romans, des mauvais livres, des tableaux immodestes? (1)

508. 6) *Les parents pèchent, s'ils ne corrigent pas leurs enfants quand ils blasphèment, volent, tiennent de mauvais discours, désobéissent ou transgressent quelqu'autre commandement de Dieu et de l'Eglise.* Ce fut là le crime d'Héli; et la faiblesse de ce père à l'égard de ses enfants fit leur ruine et celle de leur père. Il est des parents qui châtient leurs enfants pour un dégât causé dans leur maison, pour un vase brisé, et qui les laissent offenser Dieu impunément sous leur yeux. Sans doute il ne faut pas, par une dureté excessive, par des coups, aigrir le caractère des enfants; mais n'oublions pas que la malice est liée au cœur de l'enfant et qu'il n'y a que la correction qui l'en détache. Et ce n'est plus temps, quand l'enfant est devenu homme, de le corriger. C'est dès ses premières années qu'il y faut travailler avec suite (2).

voir sa fin. On raconte qu'ayant voulu traverser un fleuve glacé, elle enfonça dans la glace jusqu'au cou. Sa tête fut emprisonnée par des glaçons, et ses jambes dansèrent sous l'impulsion du courant, jusqu'à ce que les glaçons, se resserrant fortement sous l'action de l'eau, lui coupassent la tête.

(*b*). Un vieux Romain, ne pouvant défendre sa fille contre la brutalité d'un homme qui voulait la perdre, demanda de pouvoir l'entretenir au moins une dernière fois. Il prend donc sa fille à l'écart, et tirant un poignard : « Voilà ma fille, dit-il, le seul moyen que j'aie de sauver ton honneur; » et il le plonge dans le cœur de sa fille. C'était un excès sans doute; il n'avait pas la foi ce père; mais son horreur pour le vice condamnera au tribunal de Dieu les parents qui ne savent pas écarter leurs enfants des occasions de péché.

Si vous donnez la liberté à votre fille et la laissez aller où elle veut, y demeurer tant de temps qu'elle veut, s'entretenir avec qui elle veut, elle apportera quelque confusion à votre maison : *Si non ambulaverit ad manum tuam confundet te,* dit le St-Esprit. Il s'explique par une belle comparaison : *Non des aquæ tuæ exitum.* Voyez un ruisseau qui coule par une ville, son eau est toute fangeuse; remontez un peu plus haut; regardez-le en sa source, vous verrez cette eau belle et claire; pourquoi est-elle là-haut si pure, ici-bas si impure? C'est que là-haut elle est comme en sa maison et au lieu de son origine; ici elle va en ramassant toutes les immondices de la ville; là-haut elle est en repos, ici elle coule et roule par les rues. Tant que cette fille est retirée en sa chambre, occupée à son ouvrage, elle a la conscience pure, calme, tranquille, sans passion. Dieu se mire en elle comme en l'eau reposée d'une claire fontaine; mais si, sous je ne sais quel prétexte de civilité, elle veut toujours courir et être vagabonde, employer la meilleure partie du jour en visites, et en compliments, si toutes les fois qu'on la demande à la maison, on dit qu'elle est en ville, *in civitate,* quand elle serait une Thècle, ce sera grand hasard si tôt ou tard elle ne devient une Madeleine pécheresse; car comment est-il possible de tant rouler par les compagnies, de voir tant de divers objets, d'entendre tant de nouvelles, de dire tant de paroles, sans en recueillir quelque souillure, sans retourner dans la maison rempli de distractions, de vanités, de jalousies, de remords de conscience et d'autres passions. Souvenez-vous que les Egyptiens ne permettaient pas aux femmes l'usage des souliers ou chaussures, afin de les obliger à garder la maison, à se tenir au coin du feu.

(1) (*a*). Charles V, roi de France, chassa de sa cour un noble qui avait dit des paroles trop libres en présence de son fils aîné. (Voir la note du nº 522, à la fin.)

(*b*). Le grand saint Antoine, le premier père des solitaires d'Egypte, fut élevé par ses parents avec une vigilance si jalouse qu'il ne connaissait personne qu'eux dans le monde, et qu'il n'allait dans aucune autre maison que la leur. Ils ne lui laissèrent pas fréquenter les écoles publiques, de peur qu'il n'y trouvât un péril pour sa vertu.

(*c*). Isaac fut un saint patriarche. Il avait été élevé par sa sainte mère Sara; mais Ismaël élevé par une servante Agar fut méchant et persécuta Isaac. Ne pas confier le soin des enfants à des domestiques à moins qu'elles ne soient d'une grande vertu.

(2) On craint aujourd'hui d'user de la verge ou du fouet. C'est bien à tort. Henri IV n'avait pas ce scrupule à l'égard de Louis XIII enfant. Un jour qu'il l'avait fouetté, la reine en pleurait : « Vous pleurez, Madame, lui dit-il, de ce que je châtie votre fils avec un peu de sévérité : eh bien, vous pleurerez un jour de la sévérité avec laquelle il vous traitera vous-même. » C'est en effet ce qui arriva après la mort de ce prince. Louis XIII, devenu majeur, retint pendant quelques mois sa mère comme prisonnière dans ses appartements, puis la chassa de son palais. Après avoir erré de pays en pays, elle se vit obligé de se retirer à Cologne où elle mourut de chagrin.

509. 7) *Les parents, dit saint Liguori, pèchent doublement s'ils donnent à leurs enfants du scandale, soit en proférant devant eux des blasphèmes, ou des paroles coupables, soit en faisant sous leurs yeux quelques mauvaises actions, soit en leur donnant de mauvais conseils.* Les enfants, quand ils sont jeunes, ne s'écartent pas de la ligne de conduite tracée par leurs parents. Un proverbe dit : la pomme ne tombe pas loin de l'arbre, à moins qu'elle ne roule. On apprend plus par les yeux que par les oreilles. La plus grande partie des enfants héritent des vices de leurs parents aussi bien que de leurs biens,et encore plus tôt : car ils ne recueillent l'héritage qu'après la mort de leurs parents, tandis qu'ils recueillent leurs dérèglements du vivant de leurs parents. C'est en vain que le laboureur donne tous ses soins à son champ si la lumière du soleil ne vient pas le féconder. C'est la lumière du bon exemple qui éclaire la conduite des enfants ; et sans elle, les corrections, etc., sont perdues. Parents indignes, enfants et autres descendants, tous se suivent en enfer. *Numquid colligunt de spinis uvas ?* (1)

Les devoirs des autres parents, ou des tuteurs, à l'égard de leurs descendants, ou pupilles, sont les mêmes que ceux des père et mère.

510. III. *Les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, ceux des élèves à l'égard de leurs instituteurs sont à peu près les mêmes que ceux des enfants à l'égard de leurs parents* (2). Mentionnons seulement quelques cas particuliers. *Les serviteurs pèchent : 1° s'ils manquent à leur service ou s'ils n'obéissent pas à leurs maîtres ; 2° s'ils n'empêchent pas, quand ils le peuvent, les torts que l'on fait à leurs maîtres :* (3) *3° s'ils quittent sans*

(1) M. de Mairan, de l'Académie des sciences, raconte qu'il avait connu à Béziers un père de famille libre-penseur qui avait donné une éducation sans Dieu à ses trois enfants, deux garçons et une fille. Cette éducation porta vite ses fruits; et tous trois devinrent insoumis, joueurs, libertins. Leur pauvre mère, abreuvée d'amertume, mourut bientôt. Les enfants, réclamant sa succession, laissent leur père dans la misère. Bientôt un des fils périt sur l'échafaud pour ses crimes. La fille finit ses jours à Bicêtre, asile des mendiants; l'autre fils, abandonné par une femme infidèle, tomba aussi dans la honte et la misère. Le pauvre père devint fou, et, dans son délire, il se meurtrissait le sein et le visage en criant : « Où sont mes enfants ? Ils sont dans l'abîme. C'est moi qui le leur ai creusé » O malheur d'une éducation sans Dieu.

(2) (*a*) Alexandre le Grand avait coutume de dire qu'il était plus redevable à son précepteur et à son maître qu'à son père Philippe ; car si celui-ci lui avait donné la vie, celui-là lui avait appris à bien vivre.

(*b*) L'empereur Théodose demanda un précepteur pour son fils au pape Damase, qui lui donna le diacre Arsène. Théodose, confiant son fils à Arsène, dit à ce dernier : « Désormais, vous serez plus son père que moi-même. » Un jour que l'empereur trouva son fils assis devant son précepteur debout, il en manifesta son mécontentement et ordonna qu'il reçût ses leçons debout et tête nue.

(3) Une femme de Sparte demandée pour être servante, et interrogée sur ce qu'elle savait faire, répondit : Je sais être fidèle. C'est en effet là le principal. Etre fidèle de cœur et d'esprit c'est-à-dire, avoir autant de soin pour conserver les biens de ses maîtres que ses propres biens ; fidèle de la langue, ne pas raconter au dehors les secrets de famille, ne pas rapporter sans raison à la belle-fille ce que dit la belle-mère, ne pas aigrir la maîtresse contre les servantes, ni celles-ci contre leur maîtresse ; être fidèle de bouche : ne pas boire ni manger par sensualité ; de la main : ne point faire de tort et n'en point laisser faire ; être fidèle de toute sa personne, employant bien son temps que les maîtres soient présents ou absents.

Le prophète Elisée avait guéri miraculeusement de la lèpre le favori du roi de Syrie Naaman, et refusé les grands présents qui lui furent offerts en reconnaissance. Mais dès que Naaman est sorti de la ville, le serviteur d'Elisée, Giézy, dit en lui-même : Quel dommage que mon maître ait refusé de telles richesses d'un homme si aisé qui les lui offrait de si bon cœur ; il court donc auprès de Naaman, qui dès qu'il l'aperçoit, met pied à terre et lui vient au-devant, en demandant ce qu'il désirait. Seigneur, répondit Giézy, mon maître m'a envoyé pour vous prier de lui donner quelque argent pour des hôtes qui lui sont arrivés. Très volontiers, reprit Naaman, et il lui donna beaucoup plus qu'il ne demandait, y ajoutant même de riches habits. Quand Giézy revenu à la maison s'appliquait à son service, Elisée lui dit : D'où venez-vous Giézy. — Mon maître je ne suis pas sorti. — Vous n'êtes pas sorti ? Pourquoi ajoutez-vous le mensonge à votre péché ? Vous êtes sorti de la ville, j'ai vu tout ce qui s'est passé, vous avez pris les présents de Naaman, et pour cela vous et votre postérité, vous serez infestés de la lèpre à perpétuité. Et cette parole eut aussitôt son effet. Vous dérobez en matière grave à vos maîtres ; c'est la lèpre de votre âme, et si vous ne restituez pas, cette lèpre sera perpétuelle.

raison le service avant le temps convenu; 4° s'ils dérobent quelque chose à leurs maîtres; 5° s'ils se font les complices ou les aides des péchés de leurs maîtres.

511. IV. 1° *Les maîtres doivent veiller sur leurs serviteurs à peu près de la même manière que sur leurs enfants. 2° Ils doivent les reprendre quand ils offensent Dieu. 3° Ils se rendraient bien coupables s'ils les obligeaient à travailler sans raison le dimanche, ou s'ils les empêchaient d'aller à la messe. 4° Ils pèchent en leur faisant perdre leur salaire, ou en tardant trop de le leur payer* (1).

512. V. *La femme mariée pèche dans les cas suivants: 1° Si elle refuse sans raison grave de suivre son mari, quand il change de domicile, ou si elle s'en sépare; 2° si elle l'injurie et si, par des injures graves, elle provoque des colères ou des blasphèmes; 3° si elle désobéit en chose juste à son mari; 4° et si elle dépense mal à propos les biens communs des époux* (2).

(1) *Non est quidem acceptio personarum apud Deum*, dit saint Bernard, *nescio tamen quo pacto virtus in nobili plus placet: an forte quia plus claret? Et enim cum ignobilis abstinet à vitio non facile liquet, an quia noluit an quia non possit.* Un grand du monde peut faire le mal sans en être repris de personne; il a du reste toutes les occasions de satisfaire ses passions; s'il ne le fait pas, c'est plus méritoire, car il rame contre le vent, il marche sur le verglas sans tomber.

Mais si vous ne remplissez pas vos devoirs, comme des comètes, vous êtes le présage de grandes infortunes. Quand un petit ruisseau se déborde, il ne fait pas grand dommage. Mais quand une grande rivière sort de son lit, elle ravage la campagne, elle entraîne avec elle les arbres, les maisons, les ponts, les moulins, elle laisse la stérilité dans les champs. Quand un homme du peuple sort de son devoir, il scandalise peu de personnes, il est ramené au bon chemin par les lois, et par la crainte du supplice, comme par les barrières d'une chaussée; mais quand un seigneur qui ne craint personne, franchit les bornes des lois divines, personne ne l'y fait rentrer et plusieurs courent après lui. Quand une simple pierre tombe d'un bâtiment, elle ne le ruine pas; mais quand celle qui est la clef de l'édifice tombe à terre, toute la maison se dissipe.

J'ai remarqué dans l'Écriture sainte que toutes les fois que le chef de famille s'est converti à la foi et à pratiquer la vertu, toute sa maison l'a suivi; au contraire, quand un roi a été vicieux, tous ses sujets ont pris la teinture du vice de leur prince. Hérode se troubla à la naissance du Sauveur et toute la ville de Jérusalem avec lui: *Turbatus est et omnis Hierosolima cum illo.* Un autre Hérode se moqua du Fils de Dieu dans sa passion, et toute son armée avec lui. Au contraire Abraham, comme l'a remarqué St Ambroise, était charitable et prompt à faire l'aumône: à son imitation, sa femme et ses serviteurs s'empressent de faire des œuvres de miséricorde. Le roi de Ninive endosse le cilice et fait pénitence; à son exemple toute la ville fait deméme, jusqu'aux plus petits enfants. Le centenier qui assista à la mort du Fils de Dieu, donna des témoignages de sa contrition, ceux qui étaient avec lui firent de même. Un autre centenier, nommé Cornelius, était dévot et craignant Dieu, et toute sa famille aussi à son imitation.

Il faut donc penser que Jésus a pour vous les mêmes armes et la même devise que l'empereur Maximilien second: il avait fait peindre un aigle à deux têtes, de l'une il lançait les foudres, et de l'autre il portait des palmes, avec cette devise: L'un ou l'autre. Oui, mes Frères, vous aurez l'un ou l'autre; si vous sortez hors de votre devoir, la foudre de la justice de Dieu vous punira plus grièvement; comme vous êtes plus grands que les autres, vos péchés sont aussi plus grands, les châtiments en seront plus grands. *Horrende et cito apparebit vobis, potentes potenter tormenta patientur.*

Vos péchés sont plus énormes que ceux des autres, parce qu'ils sont faits avec plus de connaissance du mal; vous avez été instruits dès votre jeunesse; vous avez eu des maîtres, vous ne pouvez ignorer ce qui est de votre devoir; vos péchés ont un caractère particulier d'ingratitude; vous avez reçu de Dieu la noblesse, l'esprit plus vif et plus brillant, la beauté corporelle, les richesses, l'empire et l'autorité sur beaucoup d'autres. Si vous offensiez Dieu après tant de bienfaits, votre ingratitude serait bien dénaturée, et il aurait sujet de se plaindre de vous comme de David: *Ego te tuli de domo patris tui, fecique tibi nomen magnum.*

Mais aussi, si vous êtes vertueux, beaucoup de palmes vous seront réservées. Jésus dira: *Non inveni tantam fidem in Israel.*

(2) Saint Vincent Ferrier se trouvait à Valence en Espagne, quand une femme l'abordant lui demanda un moyen efficace pour avoir la paix avec son mari qui la maltraitait. Le saint la laissa parler, et, remarquant son bavardage, il lui dit: « Allez demander au portier de notre couvent une bouteille d'eau du puits qui est au milieu du cloître, et quand vous aurez à craindre des colères de votre mari, vous en prendrez une gorgée que vous retiendrez longtemps dans votre bouche sans l'avaler. » Quelques jours après, la

VI. *Le mari pèche : 1° S'il laisse sa femme manquer du nécessaire ; 2° s'il s'éloigne d'elle injustement ; 3° s'il la maltraite par des coups ou des injures graves.* C'est une honte pour un homme de se battre avec une femme (voir la note n. 468) ; *4° s'il l'empêche de remplir ses devoirs de chrétienne et de s'approcher régulièrement des sacrements.* Souvenons nous que le mariage est établi pour que les époux s'entr'aident à aimer Dieu et à aller au ciel. *Malheur donc à ceux qui sont l'un pour l'autre un sujet de scandale, en se portant mutuellement au mal et surtout à la violation grave de la chasteté,* qui convient à leur état (1).

513. VII. *Les frères et les sœurs pèchent : 1° en se souhaitant du mal les uns aux autres ; 2° en refusant de se rendre service mutuellement quand ils le peuvent ; 3° en médisant gravement, les uns des autres ; 4° en s'insultant, ou se frappant mutuellement* (2). Heureuses les familles où règne la paix. C'est là le plus grand bonheur de ce monde : mais il n'est le partage que des seules familles dont tous les membres connaissent et remplissent leurs devoirs. Soyons donc fidèles à la loi de Dieu, et nous ne tarderons pas de voir la différence qu'il y a, même en ce monde, entre servir Dieu et l'offenser.

514. **Cinquième commandement.**— *Homicide point ne seras,* etc. *Il défend l'homicide et tout ce qui y conduit,* et nous y rapporterons tous les devoirs que la charité nous impose envers le prochain. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Le chasseur n'aime pas les courses pour elles-mêmes, mais pour le gibier. Le savant n'aime pas l'étude pour l'étude, mais pour la science. L'âme de notre prochain est faite à l'image de Dieu. Il faut donc l'aimer en vue de Dieu. Si nous ne l'aimons pas nous sommes convaincus de ne pas aimer Dieu. Nous ne sommes pas obligés d'aimer les défauts de notre prochain, ses torts à notre égard, non ; mais l'âme de notre prochain, cette âme qui est le portrait de Dieu, mais sa personne qui doit un jour posséder Dieu, voilà ce que nous ne pouvons nous dispenser d'aimer si nous voulons vivre dans la grâce et n'être pas semblables aux païens. *Il est des choses que la charité nous commande, d'autres qu'elle nous défend.*

515. I. *Ce que la charité ordonne. 1° D'aimer de cœur tous les hommes,* même nos ennemis, nous venons de le dire. *On pèche donc : 1) en gardant dans son cœur la haine, la rancune contre le prochain, en lui souhaitant du mal sérieusement* par imprécation ou d'une autre manière. Si le mal qu'on lui a souhaité est grave, il faut dire combien de fois on l'a fait, et quel mal particulier on a souhaité. 2). *On pèche contre la charité quand on s'attriste du bien du prochain, ou quand on se réjouit des maux qui lui arrivent,* à moins que la joie que l'on éprouve ne vienne de l'espoir qu'on a

femme revint lui disant que la recette avait réussi, et qu'elle le priait de lui donner encore une bouteille de cette eau. Alors Vincent lui dit : « Ce n'est pas l'eau qui a réussi, mais le silence. »

(1) *(a)* Saint Injurieux, sénateur de Clermont en Auvergne, épousa sainte Scholastique et vécut avec elle dans la pratique de la chasteté parfaite. Chose d'autant plus admirable que ces deux époux s'aimaient tendrement. Leur humilité leur faisait cacher cet héroïsme; mais Scholastique étant venue à mourir, Grégoire de Tours rapporte que Injurieux, en déposant dans le tombeau son corps sacré, dit : Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que je remets entre vos mains ce trésor sans tache tel que je l'ai reçu de vous. » Alors le corps de la sainte se mit à sourire, et dit : « Pourquoi dites-vous ce qu'on ne vous demande pas ? » Injurieux mourut peu après et fut enseveli assez loin de Scholastique ; mais le lendemain leurs tombeaux se trouvèrent miraculeusement réunis. Le peuple les a appelés jusqu'à nos jours les *Saints amants*.

(b) Sur l'anneau royal qu'il portait au doigt, saint Louis avait fait graver ces mots : *Mon Dieu, la France et Marguerite, hors cet annel n'ai point d'amour.*

(2) Pendant la terreur, deux frères de la Rochefoucault étaient évêques, l'un de Beauvais, l'autre de Saintes. Les brigands vinrent les surprendre ensemble. Ils en voulaient surtout à l'évêque de Beauvais et étaient disposés à rendre la liberté à celui de Saintes : mais ce dernier leur dit : « Mon frère n'est coupable que de son attachement à la religion, mon crime est le même. Je dois donc être puni avec lui ; au reste, je ne pourrai supporter qu'il soit en prison sans moi. » Ils les conduisirent donc tous deux aux Carmes, où quelque temps après ils furent égorgés.

de voir le prochain revenir à Dieu par suite du malheur. 3). *Il est défendu de se souhaiter du mal à soi-même par impatience*; et si on désirait se faire un mal grave, se donner la mort par exemple, ou se retrancher un membre, ce serait un péché mortel.

516. 2° Ce n'est point assez d'aimer son prochain dans l'intérieur de son cœur, il faut lui donner des preuves extérieures de cet amour. 1). *On ne doit refuser à personne les marques ordinaires de bienveillance*, comme de parler, quand c'est l'usage du pays de parler à tout le monde, de rendre service quand le prochain est dans le besoin. *Avez-vous refusé de parler à vos ennemis, de prier pour eux, de leur rendre service, de leur faire des excuses quand vous les aviez offensés les premiers, et de leur pardonner vous-mêmes? Avez-vous refusé d'accepter leurs excuses?* (1).

On dit : Je ne puis pas pardonner, on m'a fait trop de tort. Que voulez-vous dire ? Vous ne voulez pas, peut-être, faire grâce à votre prochain du dommage qu'il vous a causé, ni du bien qu'il vous a ravi ? Personne ne vous y oblige ; vous avez même les tribunaux pour faire valoir vos droits, et vous pouvez y recourir, si vous ne pouvez vous entendre à l'amiable avec votre adversaire. Toutefois défiez-vous de la chicane ; on y perd souvent son temps, son argent et son âme. « Jamais, dit saint François de Sales, Notre-Seigneur ne plaida quoiqu'on lui fît mille torts. J'écris, et s'il le fallait j'écrirais avec mon sang : Fuyez les procès, et le meilleur dans une contestation, c'est de s'en rapporter à l'arbitrage de deux ou de quatre amis consciencieux, qu'on charge de trancher l'affaire et dont on accepte la décision. » Du temps de saint Augustin, avait cours en Afrique ce proverbe : Si la peste vient à votre porte vous demander l'aumône, donnez lui quatre fois plus qu'elle ne vous demande et qu'elle s'en aille. Un chicaneur est une peste. Il vous demande 20 francs, donnez lui en 30, et qu'il s'en aille, vous y gagnerez. C'est comme un abcès : vous désirez d'en être délivré, quoiqu'il emporte un peu de votre peau qui reviendra peu à peu. Mais enfin les procès injustes sont seuls coupables, les procès justes sont permis. Pardonner ce n'est pas donner. Pardonner, c'est ne pas vouloir du mal, et voilà ce que vous pouvez si bien faire qu'il ne vous en coûtera pas un cheveu, ni un centime; bien plus, si vous ne pardonnez pas, vous serez malheureux ; celui qui hait son prochain intérieurement ne nuit qu'à soi-même, et la rancune fait le tourment des âmes (2).

(1) La grande source des inimitiés c'est l'attachement aux biens de la terre. Plusieurs chiens sont attroupés autour d'une boucherie, à les voir vous les prendriez pour les plus grands amis du monde. Si quelqu'un venant à passer entreprend d'en molester un, les autres le défendent tous. Mais si on leur jette un os à ronger, toute cette amitié est rompu, ils se disputent, ils se mordent pour avoir tout l'os. Ainsi en est-il parmi les hommes, et même dans les familles. Quelle folie de sacrifier la paix, la charité qui est le grand bien de la terre pour des biens périssables.

(2) *(a)*. Les saints ne se vengent que par des bienfaits. En l'an 304, une vierge nommée Dorothée fut amenée au tribunal de Saprice, gouverneur de Césarée en Cappadoce. Torturée sur le chevalet, la vierge lui dit : « Hâte-toi, les tourments sont la route qui me fera aller plus vite à mon époux. C'est par ces souffrances de courte durée que nous allons au ciel cueillir les fruits de vie et les fleurs immortelles. » Un assesseur du juge, nommé Théophile, qui se trouvait là, voulant mêler l'injure à la cruauté, lui dit : « Quand vous serez arrivée, envoyez-moi des pommes du jardin de votre époux. — Je vous le promets, » répondit doucement Dorothée. Et le bourreau lui trancha la tête. Théophile, rentré chez lui, s'applaudissait avec ses amis de la belle plaisanterie qu'il avait faite. Tout à coup un enfant d'une beauté ravissante entre chez lui et lui présente trois pommes et trois roses d'un éblouissant éclat : on était au cœur de l'hiver. A ce spectacle, Théophile s'écrit : « Vraiment le Christ est le seul vrai Dieu. » Cette parole lui coûta la vie, on le conduisit au supplice, et il devint martyr de la foi.

(b). Adélaïde, fille du roi de Bourgogne, avait épousé Lothaire, roi d'Italie, qui après fut mis à mort par Béranger ; ce dernier, maître d'Adélaïde, voulut lui faire épouser son fils. La reine repoussa cette proposition avec horreur, et fut jetée en prison et confiée à la garde de Villa, femme de Béranger. Cette malheureuse, ayant conçu le projet de faire attenter à la pudeur de sa captive, Adélaïde en fut avertie et réussit à s'évader. Elle alla se réfugier auprès de son oncle Othon, qui lui fit épouser son fils Othon le Grand. Celui-ci vainquit Béranger, et fit sa femme captive; l'ignoble Villa dit à Adélaïde dans son désespoir : « Je n'ai fait qu'une faute dans ma vie, c'est de ne vous avoir pas fait mettre

517. 2) *L'Aumône (a) corporelle. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, si vous avez peu, donnez peu, mais donnez de bon cœur.* Il faut que tous nous entendions au tribunal de Dieu ces paroles de Notre-Seigneur : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé..... Tout ce que vous avez fait au plus petit des miens, je le regarde comme fait à moi-même (1). »

518. *(b) Il y a l'aumône spirituelle, encore plus agréable à Dieu que l'aumône corporelle. Consoler les affligés, surtout les malades ; les visiter souvent, avertir le pasteur de leur état, bien à l'avance, afin qu'ils ne soient pas surpris par la mort ; donner de bons conseils, reprendre ceux qui offensent Dieu, quand on espère qu'ils en profiteront ; instruire du catéchisme les ignorants, supporter les défauts de ceux avec qui on vit, prier pour toutes les âmes* : telle est la charité qui adoucit tous les maux, et qui ferait d'une famille, d'une paroisse, un paradis, si on la pratiquait. Ne vous serait-il pas arrivé de négliger de reprendre ceux que vous voyez offenser Dieu, ou de ne pas faire administrer à temps les sacrements aux malades ?

519. *La charité défend l'homicide et le suicide soit corporel, soit spirituel, et tout ce qui y conduit. 1° Suicide corporel. Avez-vous tenté de vous donner la mort ? Avez-vous abrégé vos jours par désespoir, en faisant des imprudences,* en vous livrant à des excès funestes à votre santé, en négligeant de prendre des remèdes quand vous étiez malades ? C'est un crime. Dieu seul est maître de votre vie comme de vos membres (2). *Aussi*

à mort quand vous étiez en ma puissance. — Et moi, reprit avec douceur Adélaïde, je veux du moins faire une belle action dans ma vie, c'est de vous accorder la liberté. Retournez auprès de votre mari, et apprenez-lui de cesser d'être ingrat, afin qu'il cesse d'être malheureux

(c). Quand Benoît XIV était encore archevêque de Bologne, un poète ayant écrit contre lui une satire très amère, l'archevêque la lut, la corrigea de ses mains, et la renvoya à son auteur, en lui faisant dire qu'après ses corrections elle aurait plus du succès. « Lorsqu'il fut devenu Pape, un jour qu'il traversait en carrosse une rue de Rome, un fanatique jeta une pierre dans le carrosse. On l'arrêta sur le champ ; comme on se disposait à lui faire subir la peine qu'il méritait, Benoît XIV dit : « S'il est insensé, il n'est pas coupable ; et s'il est coupable, je lui pardonne. Il ferait beau voir le vicaire de Jésus-Christ ne pas pardonner quand le Seigneur lui-même a prié pour ses bourreaux ! »

(1) *(a)* Saint Robert, abbé de Molesmes, reçut fort charitablement deux pauvres à la porte du monastère ; et appelant le Frère chargé de la dépense, il le pria de leur faire l'aumône. — « Il n'y a plus de pain ! répondit-il. — Et où en prendrez-vous pour le dîner des Frères ? — Je ne sais. » Robert congédie donc ces pauvres en leur exprimant tous ses regrets. Mais, le dîner venu, il voit du pain sur la table. « Où avez-vous pris le pain ? demande-t-il. — Je l'ai conservé pour le repas des religieux. » Alors Robert, indigné de ce qu'on a refusé l'aumône, ramasse tous les pains dans une corbeille et les jette dans la rivière. Mais aussitôt Dieu, récompensant sa charité, permet qu'un seigneur apporte des mets pour tous.

(b) Saint Pascal Baylon, portier d'un couvent de Franciscains, mettait en réserve sa portion de nourriture pour la donner aux pauvres, et quand il n'avait plus rien à leur distribuer, il allait au jardin chercher quelques fleurs pour les leur offrir.

(2) *(a)* Le suicide est le fruit des mauvaises lectures, du libertinage et du désespoir qu'il amène. Le 8 janvier 1861, finit ses jours d'une manière tragique dans un hôtel de Louvain, un jeune Polonais, nommé Rouski. Il avait dix-huit ans ; il était héritier d'une fortune de plusieurs millions ; mais les mauvaises lectures lui avaient enlevé, avec la vertu, la crainte de Dieu. Las de ses plaisirs et de son libertinage, il rentre dans son appartement. Et bientôt ses amis, entendant une détonation, entrent chez lui, le trouvent assis sur un fauteuil. Ils lui mettent la main sur le cœur et la retirent pleine de sang ; la balle avait traversé le cœur, il était mort. Le pistolet dont il s'était servi avait été jeté dans un coin de la chambre. Pauvres parents ! et pauvre âme infortunée qui se précipite d'elle-même en enfer !

(b) Louis XVI était prisonnier au Temple et condamné à mort. Il avait demandé un sursis de trois jours et on le lui refusa. Ses ennemis comprenaient si bien l'excès de son malheur, qu'ils avaient rendu un arrêt défendant de lui laisser un couteau, pensant sans doute qu'il n'aurait pas le courage de supporter la vie. « Les malheureux, s'écria Louis XVI en l'apprenant, quelle idée ont-ils de moi, quand même je serais assez lâche pour me donner la mort, ne savent-ils pas que la religion me le défend ? »

serait-il coupable celui qui se retrancherait à lui-même un des membres que le Seigneur lui a donnés.

520. 2) *L'homicide, en dehors du cas de légitime défense. Avez-vous tenté de donner la mort à quelqu'un, soit par des coups, soit par le poison, soit en négligeant de donner des soins à ceux à qui vous les deviez? Avez-vous occasionné volontairement la mort d'un enfant, avant même sa naissance? Quel crime! Avez-vous frappé gravement quelqu'un et combien de fois? Avez-vous causé à quelqu'un de graves ennuis, qui aient nui sérieusement à sa santé? Avez-vous, de quelque manière excité les autres à donner la mort au prochain, ou à le frapper? Se battre en duel, conseiller le duel, servir de témoin dans un duel, ce sont autant de fautes graves* (1).

521. 3° *Suicide spirituel.* Si c'est une faute grave de faire des imprudences capables de nuire à sa santé, à plus forte raison est-ce un crime que d'exposer témérairement son salut, son âme, son éternité. C'est le crime de ceux qui se jettent volontairement dans les mauvaises occasions, lisent de mauvais livres, fréquentent de mauvaises compagnies, des personnes de sexe différent dangereuses pour eux, des divertissements mondains où ils sont tombés fréquemment dans le péché mortel, des maisons où ils ont fait habituellement le mal. Cette seule imprudence, qui consiste à s'exposer ainsi, sans raison grave, dans les mauvaises occasions, qu'on peut éviter si on le veut, est une faute grave, quand même il arriverait par hasard qu'on ne fît pas d'autres péchés; et celui qui ne voudrait pas éviter ces occasions prochaines et volontaires du péché grave, ne serait pas plus digne de l'absolution que celui qui voudrait continuer de ruiner sa santé par des débauches ou des imprudences graves. *Combien de fois vous êtes-vous exposé aux mauvaises occasions?*

522. 4° *L'homicide spirituel, c'est le scandale*, c'est-à-dire une parole ou une action qui porte le prochain à pécher. 1) *Avez-vous conseillé ou commandé à quelqu'un de faire le mal et quel mal? Combien de fois? Auriez-vous eu le malheur par vos exemples ou vos paroles d'apprendre le mal à ceux qui l'ignoraient*, ravissant ainsi à un enfant l'innocence et la grâce de Dieu? Il aurait mieux valu vous armer d'un poignard et le lui enfoncer dans

(1) *(a)* Achab, roi d'Israël, convoitait la vigne du pauvre Naboth et en voulait agrandir ses jardins. Naboth tenait avec raison à l'héritage de ses pères, et il refusa de la vendre. Jézabel, la femme du roi, le fit mettre à mort, afin de s'emparer de sa vigne. Mais voici que le phrophète Elie vint trouver Achab et lui dit, de la part de Dieu : « Sachez qu'au même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils se désaltéreront du vôtre. Jézabel sera mangée des chiens ». Cette terrible sentence s'exécuta à la lettre.

(b) L'empereur Constant II avait fait assassiner inhumainement son frère Théodose. D'affreux remords présentèrent, dès lors sans relâche, à son esprit l'image de son frère. Théodose, sanglant, le poursuivait sans cesse, une coupe à la main, en lui disant : « Bois, frère barbare, le sang de ton frère. » Vainement Constant voulait fuir ce fantôme, la funeste image était toujours devant lui, ne lui laissant ni trêve ni sommeil. Ce supplice dura jusqu'à ce qu'il trouvât la mort dans un bain, où il fut assommé avec un vase de bronze, l'an 668.

(c) Gustave-Adolphe, roi de Suède, comme tous les grands rois, ne voyait dans le duel qu'une monstruosité digne des barbares. Il l'avait donc proscrit. Malgré cela deux officiers, voulant se battre, lui en demandèrent la permission. Le roi la leur donna à la condition d'être témoin. Il leur fixa le jour et l'heure; le moment venu, il se rendit au théâtre du duel avec un petit corps d'infanterie, qu'il plaça autour des champions. « Allons, dit-il, battez-vous jusqu'à ce que l'un de vous deux succombe. » Et, s'adressant au bourreau de l'armée qu'il avait fait venir : « Dès qu'il y en aura un de tué, tu couperas, devant moi, la tête à l'autre. » Les deux officiers, en entendant ce langage, restent interdits. Ils demandent pardon au roi et s'embrassent. La leçon fut bonne, et de longtemps on n'entendit plus parler de duel dans l'armée suédoise.

(d) Rousseau a écrit : « Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec un préjugé faux. En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entrât jamais dans l'esprit humain, savoir qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, qu'on a jamais tort avec un homme pourvu qu'on le tue. Les plus vaillants de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats singuliers? »

le cœur. 2) *Avez-vous applaudi au mal qu'on faisait, excitant les autres* par vos applaudissements, ou d'une autre manière, à continuer de mal faire ? 3) *Avez-vous détourné les autres de remplir leurs devoirs*, de faire leurs pâques, d'aller à la messe ? 4) *Avez-vous prêté ou vendus de mauvais livres, de mauvais journaux, des tableaux ou des gravures indécentes ? Avez-vous laissé s'établir dans vos maisons des danses ou des réunions scandaleuses*, par les mauvaises conversations qui s'y tenaient, ou autrement ? *Avez-vous pris part à ces danses, excitant par votre exemple les autres à en faire autant ? Etes-vous allé au théâtre, engageant par votre conduite, au moins, les autres à vous imiter ?*

Avez-vous donné, sans raison sérieuse, du vin à ceux qui allaient s'enivrer ? Avez-vous servi aux autres et de vous-même, sans qu'on le demandât, de seuls aliments gras les jours maigres ? Avez-vous suscité des haines, des divisions dans les familles par des rapports vrais ou faux ? Avez vous de quelque manière aidé les autres à faire le mal, transmettant des lettres, des rendez-vous, favorisant des entrevues coupables ou dangereuses, étalant des vanités ou des immodesties de nature à exposer les autres à mal penser ? *Avez-vous pris part aux péchés des autres, ou négligé d'empêcher de les commettre* quand vous auriez pu et dû le faire (1)? Malheur à celui par qui le scandale arrive ! Malheur surtout à celui qui scandalisera un des petits enfants qui croient en moi, a dit Notre-Seigneur ! Mais, d'un autre côté, quel bonheur sera le nôtre quand désormais nous nous édifierons tous les uns les autres par une vie sainte et par de bons conseils ! Oh ! heureuse paroisse que celle d'où le scandale est banni ! (Voir nº 830).

523. **Sixième et Neuvième commandements**. — *Luxurieux point ne seras*, etc. *L'œuvre de chair ne désireras*, etc. — *Ces deux commandements nous défendent tout ce qui peut blesser la chasteté, la pureté.* Dieu veut que nous vivions comme des anges ; et si nous observions bien sa loi, nous ressemblerions dès ce monde aux esprits célestes. *Généralement toutes les fautes contre la chasteté, même des fautes de pensées, sont graves quand elles sont volontaires. On peut blesser cette vertu par pensées, par désirs, par regards, par paroles et par actions. Toutefois autre est la chasteté des vierges, et autre la chasteté de ceux qui sont engagés dans le mariage ; mais les époux ne sont pas dispensés de la pratique de cette vertu, car rien de souillé n'entrera dans le royaume du ciel : ils doivent donc être instruits de leurs devoirs, et, s'ils ne le sont point, qu'ils demandent à leur confesseur les règles de conduite qu'ils doivent suivre afin de ne pas se perdre* (2).

524. I. *Pensées*. — La pensée ce n'est pas une action, comme le croient quelques gens qui accusent en confession, comme de mauvaises pensées, les actions coupables qu'ils ont faites. 1) La pensée n'est pas dans le corps, mais dans l'esprit. Vous avez à l'esprit une idée mauvaise, vous ne la remarquez pas, vous la gardez même un instant sans vous en apercevoir ; mais dès que vous faites attention qu'il y a du mal, vous la repoussez ; point de péché. *Mais si, après l'avoir remarquée, vous vous y complaisez, dans le cœur volontairement, c'est une faute grave.* 2) *Vous vous rappelez une faute commise par vous dans le passé et vous vous réjouissez volontairement de l'avoir commise, c'est une faute grave et il faut en confession dire de quel péché vous vous êtes ainsi réjoui.* Le mal ne mérite que d'être détesté.

525. II. *Désirs*. — *Désirer, c'est vouloir faire le mal quand même on ne le fait pas ; cette volonté de faire le mal est criminelle devant Dieu* qui

(1) Si Mardochée en entendant comploter la mort du roi s'était tû, il eût été coupable de la mort d'Assuérus. — Le bon larron du haut de la croix ne garda pas le silence en entendant son compagnon blasphémer. — Sainte Zite, voyant qu'un domestique de la maison où elle servait, perdait les autres par des propos contre la pudeur, en avertit la maîtresse en lui disant que, si elle ne le renvoyait pas, elle serait obligée de la quitter. La maîtresse aima mieux renvoyer un libertin que de perdre cette sainte fille; et dès lors les autres serviteurs devinrent de fervents chrétiens.

(2) La crainte d'une nombreuse famille ne doit pas arrêter les époux dans la pratique de leurs devoirs. Lapa était la femme d'un humble teinturier de Sienne; elle eut vingt-cinq enfants parmi lesquels l'admirable sainte Catherine.

voit tout, jusqu'aux plus profonds replis de notre âme. Il y en a qui sont dans une étrange erreur, ils croient faussement que, pour consentir à de mauvais désirs, il faut faire le mal que l'on désire. C'est faux, il suffit dans le cœur de vouloir faire le mal, quand même on ne le fait pas. Désirer voler, ce n'est pas le même péché que désirer tué quelqu'un. *En confession il faut donc expliquer quel mal on a désiré faire, même en ce qui blesse la pureté.*

Pour chasser les idées coupables qui nous viennent à l'esprit, il faut vite se recommander à Dieu et à Marie, en disant : Jésus, Marie, Joseph ! En même temps, on repousse ces pensées comme un charbon embrasé qui nous tomberait sur la main. On dit des injures au démon : Va, Satan, porter ces abominations à tous les scélérats du monde : *Non suade mihi vana ; sunt mala quæ libas, ipse venena bibas.* Si c'est la nuit, on colle ses lèvres sur un crucifix, un scapulaire, une médaille ; si c'est le jour, on se distrait par le travail, par une conversation honnête, on évite de rester seul et inactif. Ah ! l'oisiveté est la mère de tous les vices.

526. III. — *Regards.* — 1) Un objet mauvais se présente à nos yeux sans que nous l'ayons voulu ; on détourne aussitôt ses regards, point de mal. On s'arrête un instant par curiosité, c'est imprudent et dangereux ; mais si, *ne se contentant pas d'une simple curiosité, on se complaît volontairement dans ce regard coupable en remarquant que l'on fait mal, c'est une faute grave. Combien de fois aurions-nous eu le malheur de la commettre ?* Toutefois il n'est pas nécessaire d'expliquer ce que l'on a vu ; il suffit de dire combien de fois on a fait ces mauvais regards.

2) *Avez-vous lu de mauvais livres, de mauvais feuilletons, des romans légers, des journaux qui vous inspiraient des pensées coupables ? De grâce, cessez ces lectures, brûlez ces livres, ces journaux.* Parents, ne laissez pas ce poison dans vos maisons ; il tuerait de son venin l'innocence de vos enfants ! Que tout cela disparaisse dès aujourd'hui de vos maisons, en même temps que les gravures immodestes que vous auriez aux murs de vos appartements. Ah ! veillons sur nos yeux, ils sont les fenêtres de l'âme, et Dieu a dit que la mort entre par les fenêtres ; n'arrêtons pas même nos regards sur le visage des personnes de sexe différent.

527. IV. — *Paroles.* — 1) *Avez-vous tenu de mauvais discours ? Était-ce avec des pensées coupables volontaires ? Était-ce en présence d'enfants, de jeunes gens, de personnes qui pussent en être scandalisées ? Combien de fois ? Était-ce devant plusieurs* (1) ? 2) *Avez-vous chanté de mauvaises chansons ? Combien de fois ?* 3) *Avez-vous été cause qu'on a tenu ou prolongé ces conversations ou chanté de mauvaises chansons,* quand vous auriez pu et dû imposer le silence ? 4) *Êtes-vous allés dans les compagnies, avez-vous entretenu des fréquentations, êtes-vous allés dans des maisons où vous entendiez ces discours ? Avez-vous pris part aux danses, assisté aux théâtres,* sachant bien que tout ce que vous y entendriez ou verriez vous porterait au mal ? (2) (Voir la note du nº 839.)

5) *Avez-vous supporté que vos enfants, vos serviteurs courussent aux mauvaises occasions ?* Il faut vous en confesser, car vous avez manqué à un de vos plus sérieux devoirs. 6) *Avez-vous écrit des lettres capables de porter les autres au mal, échangé des billets pour inviter à de coupables fréquentations ? Avez-vous conservé ces lettres ? il faut les brûler absolument.* 7) *Avez-vous donné ou reçu des cadeaux ?* C'est acheter l'âme d'un autre pour le démon, et c'est lui vendre la sienne.

528. V. — *Actions.* — 1) *Avez-vous, étant seul, péché volontairement par des actions coupables* qui ont fait pleurer l'ange gardien et rire Satan ? *Faute grave et combien de fois l'avez-vous commise ?* 2) *Avez-vous eu des familiarités coupables ou commis ces péchés avec d'autres et quels autres ?*

(1) Saint Friard de Nantes exerçait dans sa jeunesse la profession de laboureur. Il ne pouvait souffrir dans ses compagnons aucune parole déshonnête. Lorsqu'ils s'en permettaient, il les reprenait avec force ; et s'ils ne s'en corrigeaient pas, il se retirait de leur compagnie. *(Voir d'autres traits nº 838.)*

(2) *Si les mauvaises paroles étaient dans certaines localités d'un fréquent usage, on pourrait, afin d'y remédier, donner un sermon sur ce sujet.* (Voir Paroles.)

Il faut expliquer en effet (a) si ces péchés ont été faits avec des personnes de même sexe, ou avec des personnes de sexe différent; (b) si c'est avec des personnes mariées ou avec des personnes libres; (c) si c'est avec des personnes parentes ou avec des personnes étrangères; (d) si on a employé la violence ou non pour exciter les autres au péché; (e) si l'on veut que le confesseur puisse donner des conseils sérieux, il faut dire si les personnes avec qui l'on pèche habitent ou non dans la même maison que soi. La médecine ne guérit pas le mal qu'elle ignore. Votre confesseur est le médecin de votre âme; si vous voulez qu'il lui applique un remède salutaire, il faut donc lui faire connaître vos plaies si profondes et si gangrenées qu'elles soient. Défiez-vous ici des ruses du démon, qui présente d'abord ce péché à l'âme comme une faiblesse, une bagatelle, afin qu'elle le commette plus facilement, et qui, le péché une fois commis, le présente comme si horrible qu'on n'ose pas s'en confesser.

C'est ce crime qui fait faire les mauvaises confessions; et les mauvaises confessions, à leur tour, couvent ce crime et le font grandir. Et le vice, d'accord avec le sacrilège, précipite une foule d'âmes en enfer. La bonne confession et surtout la fréquente communion ruinent le péché et rendent à l'âme sa pureté. Donc *ne gardez aucun doute; nous n'avons pas tout dit dans cet examen*, comment tout dire sur une matière que nous n'abordons qu'avec la répugnance et l'exécration qu'elle mérite? *mais au saint tribunal, dites vous-mêmes tout ce que vous n'avez pas craint de faire;* et si vous ne savez pas vous expliquer sur certains crimes, priez votre confesseur de vous aider : il le fera de bon cœur. Ah! désormais, menons la vie des anges. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!* (Voir nº 834 et suiv.)

529. **Septième et dixième commandements.** *Les biens d'autrui tu ne prendras, etc. Bien d'autrui tu ne convoiteras, etc.* Ces deux commandements réunis défendent : *I. De désirer de prendre, ou de garder les biens du prochain, ou de lui causer du dommage.* Quand même on ne vole rien à autrui, quand même on ne porte aucun préjudice, le désir volontaire de le faire est un péché, et ce seul péché en matière grave est même mortel. *Avez-vous désiré de voler? de trouver des objets de valeur et de ne pas les rendre, tout en en connaissant le maître? Avez-vous désiré par vengeance de nuire au prochain* dans ses biens, dans ses arbres, dans son bétail? etc. Lors même que vous n'avez pas exécuté ses désirs, ils sont néanmoins coupables.

530. II. *Le vol.* Il consiste à prendre, sans raison légitime, le bien d'autrui en cachette du propriétaire, et lorsqu'on sait bien que, s'il était présent, il s'y opposerait. Voler un objet de très petite valeur, ce n'est pas une faute grave, mais c'est une faute pourtant. On n'est pas obligé d'expliquer en confession les petites choses que l'on a prises. Pas besoin de dire j'ai volé une pomme, puis une orange; l'on en finirait pas. Il y a des enfants ou des âmes timides, qui se croient obligés d'expliquer tout cela. C'est une erreur de conscience, ces détails ne sont pas nécessaires. Mais si l'objet dérobé a une valeur notable, ou si la personne à qui on l'a pris en éprouve un tort notable, c'est une faute grave. *Combien de fois auriez-vous eu le malheur de commettre le vol en matière grave?* Celui qui prend en plusieurs fois de petites quantités, avec le désir d'arriver à une somme, fait une faute grave. Le vol des biens qui appartiennent à l'Église est un sacrilège (1).

(1) *(a)* Le roi de Syrie Antiochus, ayant appris que le temple de Jésusalem renfermait d'immenses richesses, ordonna à son premier ministre de s'en emparer. En vain le grand prêtre Onias et le peuple essayèrent d'empêcher cet odieux sacrilège. Héliodore pénétra dans le temple et vint avec ses satellites devant la porte du Trésor. Déjà il s'apprêtait à l'enfoncer, lorsque ses gardes furent renversés par une vertu divine. On vit alors paraître un homme terrible, monté sur un cheval impétueux, qui frappa aussitôt des pieds Héliodore. Et en même temps, deux autres jeunes hommes se mirent à le flageller sans relâche. Bientôt il tomba inanimé sur le pavé du sanctuaire. Cependant ses amis supplièrent Onias d'invoquer le Très-Haut en sa faveur. Le grand prêtre y consentit et obtint du Ciel sa guérison.

(b) L'empereur Léon IV avait enlevé à la cathédrale de Constantinople une couronne d'or enrichie de diamants. C'était la couronne qu'Héraclius avait donnée à cette église. Mais à peine l'eût-il mise sur sa tête que celle-ci se couvrit de pustules et de plaies hideuses. Trois jours après, il expirait au milieu des souffrances les plus atroces, recevant ainsi le juste châtiment de son vol sacrilège.

531. III. *La rapine. C'est un vol commis en présence du propriétaire que l'on dessaisit de son bien en le lui prenant de force.* Cette violence est une circonstance nécessaire à déclarer en confession. Dans ce cas, il ne suffit pas de dire : J'ai volé ; il faut ajouter : J'ai volé en employant la force.

532. IV. *La fraude. Tromper dans les marchés, ne pas respecter les conventions qu'on y a faites, faire de faux poids, de fausses mesures dans le commerce : ce sont autant d'injustices* (1).

533. V. *L'usure, c'est prêter sans un motif légitime au-dessus du taux légal,* qui est de 5 pour cent pour les personnes qui ne sont pas dans le commerce et de 6 pour cent pour celles qui sont dans le commerce. L'usurier convertit en crime ce qui devrait être un acte de charité.

534. VI. *Les procès injustes. Vouloir s'emparer des propriétés et des droits d'un autre, et recourir pour cela à la chicane, quelle faute ! soit contre la charité, soit contre la justice.* Et ce crime a un caractère plus odieux encore, si par là on attaque ceux qui n'ont ni la force, ni l'intelligence suffisantes pour se défendre, comme les veuves, les orphelins, les pauvres sans crédit (2).

535. VII. *Retenir injustement le bien d'autrui, les objets trouvés dont on connait le maître.* Quand on trouve une chose perdue, si elle a de la valeur, c'est une obligation de faire des démarches pour en trouver le maître. Si, après une diligence convenable, on ne le découvre point, on n'est tenu à rien : il est bon, cependant, d'employer en bonnes œuvres la valeur de la chose trouvée. *Quand on a reconnu le maître d'un objet trouvé, on est tenu de le lui rendre. S'approprier une chose qu'on a reçue en dépôt, c'est une injustice. Retenir le salaire des domestiques et des ouvriers, négliger par sa faute de payer ses dettes, d'acquitter les legs, les fondations de messes, c'est encore se rendre coupable contre la justice* (3).

536. VIII. *On ne peut, sans faute, acheter un objet que l'on sait être volé, et, si on l'achète, le sachant volé, on est tenu à le restituer à son véritable maître.*

537. IX. *Les dommages injustes. Tous ceux qui font tort au prochain dans ses biens,* par exemple, en gâtant ses récoltes, en coupant ses arbres, en détruisant son bétail, en mettant le feu à ses meubles, *sont tenus à restituer.*

538. X. *Tous ceux qui encouragent le vol ou le dommage fait au prochain, en le conseillant, en le commandant, pèchent et sont tenus à restitution à défaut des voleurs,* ainsi que les serviteurs qui laissent prendre à leurs maîtres les objets dont ils ont la charge. *Avez-vous prêté la main à des jeunes gens, à des enfants qui volaient leurs parents, ou à d'autres voleurs ?*

(1) Sainte Véronique Giuliani était dans sa deuxième année, quand une servante de sa mère la mena chez un marchand. Celui ci cherchait à tromper par de faux poids, quand l'enfant éclairé de Dieu dès le berceau, lui dit d'une voix bien articulée : « Soyez juste, car Dieu vous voit. »

(2) Un favori de l'empereur Valentinien I, Rhodanus, s'était emparé injustement de tous les biens d'une veuve, nommée Bérénice. Celle-ci recourut aux tribunaux, qui condamnèrent Rhodanus à tout lui rendre. Rhodanus en appela de la sentence à l'empereur. Un jour, où l'empereur assistait aux jeux publics, Bérénice s'approcha de lui et lui exposa l'affaire. L'empereur, indigné, fit saisir Rhodanus, qui était assis sur un siège, à côté de lui, et ordonna de le brûler aussitôt au milieu de l'arène, après avoir publié son crime. La sentence fut exécutée.

(3) Les nobles avaient pris l'habitude, à Rome, de retarder toujours de payer les marchands et de les renvoyer avec hauteur lorsqu'ils réclamaient. Un de ces marchands alla porter plainte au pape Sixte-Quint, lui disant qu'un noble, son créancier, le repoussait toujours, quand il lui parlait de payer sa dette. Le Pape fit appeler le noble, et, après lui avoir fait avouer qu'il devait réellement au marchand, il le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé. Il fit venir ensuite tous les marchands et leur paya tout ce que les nobles leur devaient, ajoutant que, désormais, c'était à lui-même qu'ils devraient. Là-dessus, les nobles s'empressèrent de porter au Pape ce dont ils lui étaient redevables.

539. Pour recevoir le pardon de beaucoup de péchés, il suffit de s'en repentir sincèrement et de s'en confesser avec la résolution de ne plus les commettre. Mais il n'en est pas ainsi des torts qu'on a faits au prochain. *Non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum*, comme le dit un saint Docteur. Il y en a qui, après avoir fait tort aux autres, se plaignent de ce qu'un confesseur exige la restitution; ce n'est pas le confesseur qui l'exige, c'est la conscience, c'est l'honneur, c'est la justice. Un confesseur n'a pas le droit de donner ce qu'on a volé et ce qui ne lui appartient pas. Le Pape lui-même n'a pas ce droit, et l'on ne peut recevoir le pardon de sa faute qu'autant qu'on veut rendre le bien d'autrui et réparer le dommage causé au prochain. *Si l'on est dans l'impossibilité de restituer, mais qu'on soit disposé pourtant à le faire quand on le pourra* et décidé à se gêner un peu, à faire des économies pour accomplir ce devoir au plus tôt, *on peut recevoir son pardon en ayant soin de se conformer aux avis de son confesseur; mais si on peut restituer aussitôt, c'est sans retard qu'on doit le faire*. Tarder longtemps c'est se rendre coupable. Auriez-vous différé de rendre le bien d'autrui à la suite de précédentes confessions? Ce délai, au lieu de vous exempter de ce devoir, n'a fait que le rendre plus urgent (1).

Et ici, laissez-nous vous donner un conseil salutaire: si vous aviez quelque peine de conscience sur les points que nous venons de traiter, exposez-la sans crainte à un bon confesseur qui vous aidera à sortir de ces inquiétudes, et puis si votre confesseur vous dit que vous devez restituer, faites-le aussitôt; il aura soin du reste de vous indiquer un moyen sûr et facile de le faire sans que votre réputation soit compromise. Mais ne tardez pas, restituez. Si vous n'avez pas ce qu'il faut pour cela, empruntez. Il vaut mieux avoir une dette claire et liquide qu'une dette secrète.

Si vous ne faisiez pas votre devoir à cet égard pendant une retraite, vous

(1) *(a)* Le bon vieux Tobie, devenu aveugle, entendait bêler un chevreau, et il disait à sa femme: « Prenez garde qu'il n'ait été dérobé. Rendez-le à ceux à qui il appartient, car il n'est pas permis de manger de ce qui aurait été dérobé, ni même d'y toucher. » Heureux ceux qui ont une telle délicatesse de conscience.

(b) Clotaire II, voulant se faire faire un siège royal magnifique, s'adressa à l'orfèvre Eloi, et lui fournit à cette fin de l'or et des pierres précieuses en quantité. Eloi, après qu'il eut achevé le siège royal, alla le porter au roi, qui en fut émerveillé et récompensa largement l'artiste. Quelque temps plus tard, il lui en porta un second non moins riche que le premier: il l'avait fait avec les restes du premier. Le roi, pour récompenser sa fidélité l'éleva aux plus hautes dignités du royaume. Plus tard, Eloi devint un saint évêque.

(c) Au siège de Jéricho, Achan, contre l'ordre de Josué, avait soustrait au butin un manteau de pourpre de grand prix et une somme d'argent qu'il enfouit dans la terre; mais Dieu permit que ce vol fût découvert d'une manière si extraordinaire, que le peuple en fut épouvanté. Achan fut conduit dans la vallée et lapidé par tout le peuple, et son cadavre fut recouvert d'un tas de pierres.

(d) Zachée, au jour de sa conversion, promit à Notre-Seigneur de rendre quatre fois plus à ceux à qui il aurait fait quelque tort.

(e) Robert, duc de Normandie, s'étant fait baptiser en 912, exhorta ses sujets à suivre son exemple, et bientôt ses sujets devinrent des chrétiens si fervents, qu'on n'entendait plus parler de vol parmi eux. Aussi le duc raconte qu'ayant suspendu sa cravate à un arbre, il l'y retrouva trois ans après, telle qu'il l'avait laissée.

(f) Saint Liguori raconte qu'un père de famille, dont la conscience était chargée de sommes mal acquises, se trouvait à l'article de la mort, et ne voulait pas entendre parler de restitution, bien qu'il laissât une fortune considérable. Un prêtre, apprenant cette nouvelle, alla le voir et lui dit « qu'il connaissait un remède capable de le guérir, mais que ce remède était fort cher. » Ah! coûta-t-il 10.000, 15.000 francs, je n'hésiterais pas à me le procurer. — Voici, dit le prêtre: il suffit de faire couler sur vos plaies enflammées de la graisse fondue d'un homme vivant. — Ah! dit le malade, qui sait s'il est un homme qui veuille s'y prêter? — Vous avez trois fils, dit le prêtre, faites-les venir l'un après l'autre, et promettez de donner la grosse part de votre héritage à celui qui vous sauvera la vie. Le malade obéit, mais aucun des fils ne voulut accepter. « Eh quoi! dit le prêtre, aucun de vos enfants, même en le favorisant généreusement, ne veut consentir à se faire brûler un membre pendant un quart d'heure pour vous sauver la vie, et pour leur conserver votre fortune vous voudriez brûler tout entier éternellement en enfer! » Le malade comprit la leçon; il fit venir le notaire, et répara tous les torts qu'il avait causés.

risqueriez fort de ne le faire jamais; car jamais vous n'aurez d'occasion plus favorable. Et ce bien d'autrui attirerait la malédiction de Dieu sur vous et sur vos enfants, sur votre vie et sur votre mort, et ferait un jour votre damnation. *La chose volée, si on l'a encore, doit être rendue à son maître; si elle est détruite, il faut en rendre la valeur. C'est à celui qu'on a volé qu'il faut rendre: s'il est mort, c'est à ses héritiers; s'il n'a point d'héritiers, il faut restituer aux pauvres* (1).

540. **Huitième commandement :** *Faux témoignage, etc.* Ce commandement défend : I. *Le faux témoignage.* 1° *Celui qui ne dit pas la vérité en justice pèche, quand même il cacherait la vérité pour rendre service au prochain.* Le bien public exige que les malfaiteurs soient punis; et comment le seraient-ils, si les témoins ne disent pas ce qu'ils savent ? 2° *Celui qui affirme, en justice, une chose fausse qui peut porter préjudice au prochain est plus coupable encore :* il pèche à la fois contre la religion par le parjure, contre la charité et contre la justice, *et il est tenu à restitution pour le dommage qu'il a ainsi causé à autrui.*

L'empereur Constantin punissait de mort les faux témoins.

541. II. *Le mensonge.* Le mensonge est un péché, quand même on le dit pour rendre un service à autrui ou à soi-même. C'est une faute légère quand il ne nuit à personne ; mais *s'il porte préjudice grave à quelqu'un, c'est une faute mortelle, et c'est ce qu'on appelle la calomnie* (2).

(1) Dans un pays où les injustices seraient nombreuses, il serait bien de réfuter les prétextes qu'on allègue d'ordinaire pour ne pas restituer : 1° Celui à qui j'ai fait tort est riche, cela ne lui servirait de rien. 2° Il y en a tant qui m'ont fait tort. 3° Je ne veux pas perdre ma réputation. 4° Je ne puis pas. 5° Mes enfants seraient malheureux. Ils le seront bien davantage si on ne restitue pas. 6° Je restituerai plus tard. 7° Je n'emporterai pas mes biens. Mes héritiers restitueront. (Voir n° 1176, en note.)

(2) (*a*) André Avelin exerçait les fonctions d'avocat et ne défendait jamais que des causes justes. Il lui arriva pourtant dans la chaleur de la discussion de laisser échapper un léger mensonge. Rentré chez lui et voulant selon sa coutume lire les saintes Écritures, il tomba sur ces paroles : *La bouche qui ment, tue l'âme.* Il en fut si frappé qu'il renonça à sa carrière pour se consacrer entièrement au service de Dieu ; il devint un saint.

(*b*) Vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, Auguste rencontra un vieillard de soixante ans qui, lui assura-t-on, n'avait jamais menti. Auguste l'associa à son triomphe et lui fit ériger une statue au Capitole comme aux héros.

(*c*) Un ami de saint Thomas lui dit un jour en plaisantant : « Voyez donc un bœuf qui vole. » Le saint regarde alors de tout côté, tandis que son ami rit aux éclats de sa crédulité ; mais le saint le regardant d'un air sévère, lui dit : « On doit plus facilement croire qu'un bœuf vole que de penser qu'une bouche chrétienne profère des mensonges. »

(*d*) Les anciens Romains brûlaient les menteurs sur le front avec un fer rouge. C'était un signe d'infamie ; et l'empereur Trajan les détestaient tellement qu'il les faisait placer sur un vaisseau sans voile ni gouvernail et les lançait ainsi au milieu des flots.

(*e*) La flatterie est un mensonge. Ladislas, roi de Pologne, souffletait les flatteurs, et quand on lui demandait la raison de cette sévérité : « Je bats, répondait-il, ceux qui me battent. »

(*f*) Saint Jean de Kenti, en allant de Pologne à Rome, fut arrêté par des voleurs qui lui enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur lui et lui demandèrent ensuite s'il n'avait plus rien. Il répondit que non ; mais après avoir fait quelques pas, il se souvint qu'il avait encore quelques pièces cousues dans ses habits ; ne voulant pas manquer à la vérité, il appelle les voleurs et leur offre ces pièces. Ceux-ci furent tellement touchés de la naïve sincérité du saint, qu'ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris.

(*g*) On n'est point cependant obligé de dire toute la vérité, on peut quelquefois la cacher adroitement. Fuyant la colère d'Henri II, roi d'Angleterre, saint Thomas de Cantorbéry, exténué de fatigues, fut hissé sur un cheval qui n'avait ni selle ni bride, et pendant qu'il chevauchait ainsi, deux hommes armés, s'approchant de lui, lui demandèrent s'il n'était pas l'archevêque de Cantorbéry. « Eh ! mes amis, voyez et jugez vous-mêmes si c'est là l'équipage d'un archevêque. »

(*h*) La duchesse de Longueville, s'étant vu refuser une faveur qu'elle sollicitait de Louis XIV, se plaignait de lui d'une manière fort amère. Ses paroles furent redites au roi, qui reprocha au grand Condé, frère de la duchesse, les propos qu'elle avait tenus.

Condé soutenant qu'elle n'en était pas capable, Louis XIV lui répondit : « Demandez-

542. III. *La calomnie, qui consiste à prêter au prochain un défaut qu'il n'a pas, une faute qu'il n'a pas commise.* Si, par la calomnie, on fait perdre au prochain un emploi qu'il exerce, une place qu'il occupe, *si on lui cause un dommage sérieux dans ses biens ou sa réputation, on pèche gravement, et on est obligé, en justice, de réparer tous les torts qu'on lui a faits,* en se rétractant, ou en disant que ce dont le prochain a été accusé est faux, et en le dédommageant des pertes qu'il a subies (1).

543. IV. *La médisance* consiste à faire connaître une faute, un défaut réel du prochain, mais secret, et cela sans une raison légitime. Si la faute d'autrui est publique la médisance n'est pas grave ; il faut cependant l'éviter comme blessant la charité. *Mais si la mauvaise conduite du prochain est secrète, et si en la révélant on lui ôte sa réputation, on lui fait perdre un emploi, si l'on occasionne des haines graves, on pèche gravement. 1) Avez-vous médit sérieusement d'autrui, et combien de fois? 2) Avez-vous entendu médire avec plaisir et encouragé par là la médisance ou la calomnie?* Le médisant fait de sa langue un poignard qui blesse à la fois celui qui médit, celui qui l'écoute et celui dont on médit (2).

Quand on entend médire, il faut reprendre le médisant, si l'on a autorité sur lui, ou détourner la conversation.

Obligation de réparer la médisance aussi bien que la calomnie, mais non de la même manière. On ne peut pas dire que ce que l'on a affirmé du prochain est faux, mais on peut dire que l'on a parlé de lui légèrement, que ces paroles ont échappé mal à propos, et ensuite dire du prochain tout le bien possible. Quand on fait connaître aux supérieurs ou aux parents la mauvaise conduite de leurs inférieurs ou de leurs enfants, non seulement ce n'est point un péché, mais c'est un acte de charité qu'il ne faut point manquer de faire, toutes les fois qu'on le peut sans inconvénient grave (3).

le lui, et je m'en rapporterai à son témoignage. » Sur ce, Condé va trouver sa sœur et tâche de lui persuader de nier qu'elle ait tenu un tel langage. Il n'y put réussir ; elle aima mieux aller demander pardon au roi, qui, voyant cette franchise, lui rendit ses bonnes grâces.

(1) A qui comparer le calomniateur qui ruine la réputation des autres et se réjouit de leur perte, sinon à Néron, qui fit mettre le feu à la ville de Rome pour repaître ses gens du spectacle de l'incendie ; et pendant l'embrasement il jouait de la lyre.

Les insinuations calomnieuses ont parfois d'effrayantes conséquences. Des envieux inspirèrent à l'empereur Valentinien des soupçons contre Aëtius, son général. Valentinien, irrité, le mande, l'interroge sur divers points, et Aëtius, qui ne se doute de rien, répond avec sa franchise ordinaire, et l'empereur, prévenu, prend son langage pour une injure. Dans sa fureur, il tire son épée et frappe Aëtius; aussitôt accoururent les courtisans, qui achevèrent de leurs coups meurtriers le plus grand homme de son siècle, la terreur d'Attila et le soutien de l'empire romain.

(2) (*a*) Saint Augustin avait une telle horreur pour ce vice, qu'il avait fait écrire en vers, dans sa salle à manger, cette sentence : « Si quelqu'un veut mal parler des absents, qu'il sache que cette table lui est interdite ! »

(*b*) Sotade, ancien poète grec, faisait contre les personnes les plus respectables des satires mordantes et pleines de médisances. Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

(*c*) Le 10 avril 1857, dans le département du Nord, mourut, à l'âge de 110 ans, la veuve Moutiers, qui emporta les regrets de tous ceux qui la connaissaient, parce qu'elle n'avait jamais dit ni laissé dire devant elle du mal de personne.

(*d*) Saint Pacôme, quand il entendait médire, tournait le dos au médisant et le fuyait comme un serpent; il rappelait souvent à ses religieux que Marie, sœur de Moïse, fut frappée de lèpre après avoir dit du mal de son frère.

(*e*) Quand Thomas Morus entendait médire, il passait aussitôt à une autre conversation et disait par exemple : « Que chacun dise ce qu'il voudra, mais voici une belle maison, et celui qui l'a construite était un excellent architecte. »

(*f*) Alexandre le Grand passait un fleuve dans une barque avec Aristobule. Celui-ci lisait durant la traversée l'histoire du conquérant qu'il avait écrite et mêlée d'éloges, d'une flatterie outrée. Alexandre prit le livre et le jeta dans le fleuve, en disant à l'auteur qu'il mériterait le même sort, car il était plus coupable que ses écrits.

(3) Il serait facile de faire un sermon sur la médisance, en suivant le plan suivant : *Nolite detrahere alterutrum* (Rom. I. 30.) L'Apôtre nous fait à bon droit cette recommandation. Tous en ont besoin. Les personnes pieuses elles-mêmes ont parfois à se faire

544. V. *L'injure, c'est une insulte faite au prochain, en face, en sa presence.* On peut insulter par paroles, par signes ; *et si par là on fait un affront sérieux à autrui, on est tenu de le réparer*, soit en faisant des excuses, soit en donnant des marques particulières de respect à la personne qui a été offensée (1).

de sérieux reproches à ce sujet, parce qu'on ne comprend pas tout le mal qu'il y a dans la médisance, ni tout ce qu'il y a de futile dans les prétextes par lesquels on essaie de la justifier.

I. La médisance, quand elle n'est pas excusée par une vraie raison, comme celle de faire connaître aux parents, aux maîtres, les fautes d'un enfant, d'un ou serviteur, afin qu'ils les corrigent, ou d'autres motifs de ce genre, est une faute, et cette faute est grave, si le mal que l'on fait connaître du prochain est secret et qu'en le publiant on fasse subir à sa réputation ou à ses biens un sérieux dommage. En effet, dans ce cas, la médisance : 1° viole la *loi naturelle* 1) en blessant la justice, qui défend de ravir au prochain son bien. Le bien le plus précieux de l'homme, ce n'est pas son avoir, son argent. *Melius est nomen bonum quàm divitiæ multæ* (Prov., xxii, 1.) Le médisant est donc plus coupable que le voleur ; et, certes, les hommes n'estiment-ils pas plus, s'ils sont honnêtes, leur réputation que leur fortune ? Il est, du reste, plus difficile de rendre à quelqu'un une bonne renommée qu'on lui a ravie, qu'une somme d'argent qu'on lui a volée.

2) La charité. *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.* Or, qui voudrait qu'on lui ravît sa réputation ? 3) Elle blesse l'ordre en faisant servir la langue que Dieu nous a donnée pour faire du bien à nos semblables et à la société, à faire du mal aux autres et à semer dans un pays les querelles, les haines, les désordres. *Venenum aspidum sub labiis eorum.*

2° *La loi divine. Quæcumque vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis. Detractores Deo odibiles ; abominatio hominum detractor* (Prov. xxiv, 9) ; et comment en pourrait-il être autrement. *Seminat inter fratres discordias ;* il viole donc le grand principe de Notre-Seigneur : *Aimez-vous les uns les autres.* A cela on reconnaît sans peine qu'il n'est pas le disciple du divin Maître. On ne peut le comparer qu'à ces animaux immondes qui, foulant aux pieds des pierres précieuses, ne se nourrissent que d'ordures, à ces viles mouches qui sucent le pus des ulcères. Au lieu de choisir les qualités du prochain pour sujet de conversation, le médisant ne va chercher que ses fautes, et cela non point pour l'en corriger, mais pour l'en noircir. Faut-il s'étonner que le Saint-Esprit lui-même nous avertisse que *qui talia agunt digni sunt morte*, quand la faute est véritablement grave. Hélas, que d'âmes savent se préserver d'autres crimes, seront damnées à cause des péchés graves commis par la langue.

II. Car souvent on cherche à justifier la médisance, non par des raisons que Dieu accepte ; mais par de frivoles prétextes.

1° *Je n'ai dit que la vérité.* Cela suffit pour être coupable, si ce que vous dites est secret, et si vous n'avez pas un motif suffisant de le révéler. Voudriez-vous qu'on vous rendît la pareille ?

Je l'ai confié sous le secret. Si vous le confiez ainsi à tout le monde, il n'y a plus de secret. D'autres, du reste, surtout si vous les choisissez mal, le confieront de même ; et la médisance fera le tour du pays.

Les autres et même les personnes pieuses ne se gênent pas tant. Tant pis pour elles, et tant pis pour vous, si vous les imitez. Il ne vous servira de rien de vous perdre en compagnie.

Oh ! de tels prétextes ne serviront de rien au tribunal de Dieu. Donc, réparez le passé, et pour l'avenir, *attende ne forte laberis in linguâ.... et casus tuus sit insanabilis in mortem.* (Eccli., xxviii, 29.) *Cum detrectatoribus ne commiscearis.... Linguam nequam noli audire.* (Prov., xxiv, 21. Eccli., xxviii, 28.)

(1) *(a)* Xénocrate, se voyant un jour en butte aux plus graves injures, se tut. Et comme on lui demandait le motif de son silence, il répondit : « Je me suis souvent repenti d'avoir répondu aux injures, jamais de m'être tu. »

(b) Le P. Fernandès, compagnon de saint François Xavier, prêchait à Amanguchi, dans le Japon. Au milieu de son sermon, un homme de la lie du peuple s'approche de lui, comme pour lui dire quelque chose, et lui lance à la face un hideux crachat. Le prédicateur, sans s'émouvoir, s'essuie le visage et continue son discours, comme si rien ne lui fût arrivé de fâcheux. Cette patience frappa tellement les infidèles que, malgré tous les efforts de l'enfer, les conversions furent très nombreuses.

(c) Un saint Père raconte la disposition de trois solitaires dans les injures qu'on leur faisait. L'un se recueillait en lui-même et examinait en tremblant s'il ne s'était point emporté et n'avait point manqué de patience. L'autre regardait celui de qui il était outragé, comme un homme qui s'attirait de grands maux par les justes jugements de Dieu, et il en était attendri jusqu'à pleurer. Mais les larmes du dernier étaient bien plus abondantes et bien plus amères, parce qu'il s'attachait à considérer que les outra-

545. VI. *Le jugement téméraire. Juger sans raison un autre et le soupçonner, c'est une faute*, car nous devons estimer notre prochain, il nous est défendu de porter atteinte à sa réputation, même dans nos pensées. On n'est pas tenu de voir blanc ce qui est noir; mais juger, soupçonner sans aucune preuve, les autres coupables, c'est un péché contre la charité (1).

546. VII. *Violer un secret et contrister par là, d'une manière sérieuse, la personne qui l'a confié, c'est une faute*, à moins que des raisons légitimes n'excusent. *C'est encore pécher que de lire des lettres secrètes écrites à d'autres*. La discrétion est une grande et rare vertu (2).

C'en est assez sur les commandements de Dieu, assez pour votre instruction, et assez surtout pour vous faire comprendre combien cette loi est admirable. Quel bonheur serait le nôtre, si nous l'observions tous parfaitement ! Aucun droit ne serait violé : les droits de Dieu, les droits de la conscience, notre vie, notre innocence, notre réputation, notre honneur seraient respectés et sauvegardés. Donnez-moi une paroisse où les commandements de Dieu soient gardés, et elle sera comme un petit coin du paradis (voir la note du nº 892). Aimons donc cette divine loi, mettons tous nos soins à la pratiquer et à la faire observer autour de nous, et nous serons tous sur le chemin du ciel.

Ceux qui observent les commandements, pratiquent toutes les vertus, et la la vertu pratiquée d'une manière surnaturelle, est le seul ami qui nous accom-

ges qu'on lui faisait étaient autant d'offenses contre Dieu, dont il était l'occasion quoique innocemment.

(d) Saint Félix de Cantalice, étant encore laboureur, répondait à ceux qui l'injuriaient. « Que Dieu vous rende saint. »

(e) Saint François Régis, ayant appris qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins qui y tenaient des discours impies, s'y rendit afin de faire cesser le scandale Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue en disant : « Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me faites: si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite bien davantage. » Les libertins se retirèrent pleins d'une salutaire confusion.

(f) Les habitants d'Antioche avaient renversé et traîné dans la boue les statues de Théodose et de l'impératrice, son épouse. L'évêque Flavien alla demander pardon pour ce peuple coupable envers le meilleur des princes. » Allez, mon Père, répondit Théodose, hâtez-vous de vous montrer à votre troupeau. Pourrais-je refuser le pardon à des hommes semblables à moi, après que le Maître du monde, s'étant réduit pour nous à l'état d'esclave, a bien voulu demander pardon à son Père pour les auteurs de son supplice, qu'il avait comblé de bienfaits? »

(1) Un ancien disait qu'il n'y a point d'art dont tant de gens fassent profession que de celui de médecin. En effet, n'eussions-nous qu'un mal de dents, que chacun nous indique les remèdes; mais il en a un plus grand nombre encore qui s'érigent en juge des actions et de la conduite de leur prochain, et cela sans mission et contre la défense de Notre-Seigneur. *Nolite judicare*. Le plus souvent ce sont les oisifs qui, n'ayant rien à faire chez eux, rôdent de côté et d'autre, cherchant des nouvelles et voulant en apprendre à autrui. Quand ils n'en ont pas ils en inventent, et, semblables à des guêpes qui ne font point de miel, ils bourdonnent çà et là, jugeant tout le monde, et croyant facilement tout ce qui leur vient à l'esprit. Ils seront jugés sévèrement.

(2) *(a)* Socrate parlait fort peu. Un indiscret lui ayant demandé un jour si ce n'était pas par ignorance qu'il gardait le silence : « Un ignorant, répondit-il, ne sait pas se taire. »

(b) Zénon, se trouvant un jour en compagnie d'un jeune homme qui parlait beaucoup, lui dit : « Sachez que si nous avons deux oreilles et seulement une bouche, c'est afin que nous écoutions deux fois plus que nous ne parlons. »

(c) Pythagore condamnait pendant cinq ans ses disciples au silence, afin qu'ils apprissent à parler à propos. « C'est être sage, disait-il, que de savoir se taire. La locacité, c'est le signe de la folie. » Et les Chinois disent : « Tête sage, langue courte. »

(d) Les médecins jugent les maladies par la langue du malade, et par les paroles on juge de l'état moral d'un homme. On ne peut faire que peu de bien, si on dit trop le bien que l'on veut faire, on arme contre soi les jaloux. La poule, par ses cris, trahit l'œuf qu'elle vient de pondre, Aussi un proverbe allemand dit-il : « Ne parlez pas sans avoir retourné neuf fois dans votre bouche ce que vous avez à dire. »

pagne au tribunal de Dieu ; nos richesses ne nous suivent pas même jusqu'au tombeau: on se garderait bien de les ensevelir avec nous ; nos parents et nos amis de la terre nous accompagnent, il est vrai, jusqu'à la tombe ; mais là ils nous laissent pour aller ensuite se réjouir avec nos richesses qu'ils se partagent. Seule, la vertu nous suit aux pieds du juste juge pour nous faire ouvrir le ciel (1)

547. II. **Les commandements de l'Eglise.**— *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, c'est-à-dire les pasteurs de l'Eglise: le Souverain Pontife et les Evêques ; regardez-le comme un païen et un publicain.* Ils ne sont donc chrétiens que de nom les hommes qui n'observent pas les lois de l'Eglise, sous prétexte que ces lois n'ont pas été faites par Dieu. Dieu est offensé de leur coupable résistance aux ordres de son Eglise, comme s'ils transgressaient ses propres commandements. « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise, a dit Notre-Seigneur aux chefs de l'Eglise, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. » Quand vous ordonnez à votre enfant de faire tel ouvrage, que lui diriez-vous s'il répondait: mon père, vous n'êtes pas Dieu, et il n'y a rien dans les commandements de Dieu qui m'imposent de faire cet ouvrage. N'y a-t-il pas, lui diriez-vous un commandement qui dit: Honore ton père. Respect donc et obéissance aux lois de l'Eglise, si l'on ne veut pas encourir la colère divine et l'éternelle réprobation.

Premier et deuxième commandements : *Les fêtes tu sanctifieras*, et *les dimanches, la messe ouïras*, etc. Nous en avons traité au troisième commandement de Dieu, nous n'y revenons pas ici.

548. **Troisième commandement :** *Tous tes péchés confesseras*, etc. 1° *Passer une année entière sans se confesser, quand on s'est rendu coupable de faute sérieuse, ce serait un péché grave.* 2° *On pèche aussi gravement contre ce commandement, quand, pendant une année entière, on se confesse mal, sans les dispositions nécessaires.* Toutefois, quand on a dit à son confesseur que pendant dix ans on s'est confessé mal, le confesseur a compris suffisamment qu'on a manqué dix fois au précepte de la confession annuelle. Il y en a qui disent: J'aime mieux ne pas me confesser que de ne pas bien le faire, et ils croient s'être excusés par là de leur négligence. Point du tout. On se damne de deux manières : en ne se confessant pas, et en se confessant mal. Il faut donc éviter à tout prix ces deux abîmes. C'est ce que l'on fait en se confessant bien. Ce n'est pas même assez de se confesser une fois l'an : c'est la dernière limite, celle qu'on ne peut franchir sans tomber dans un affreux précipice. Mais le grand moyen de vivre saintement, c'est la confession fréquente.

549. **Quatrième commandement:** *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques. Obligation grave de communier au temps pascal*, c'est-à-dire en règle générale, du dimanche des Rameaux au dimanche de Quasimodo, et, dans beaucoup de diocèses, du quatrième dimanche de Carême au second dimanche après Pâques. 1° *Ne pas communier pendant ce temps, lors même qu'on l'aurait fait à une autre époque de l'année, ce serait une faute grave.* 2° *Communier durant ce temps, mais en état de péché mortel, se serait plus grave encore ;* mais si l'on a dit en confession qu'on a mal fait ses communions, pendant plusieurs années, cela suffit.

3° *La communion pascale doit être faite dans l'église de sa paroisse.* Pour la faire ailleurs que dans l'église de sa paroisse, il faut en demander la permission à son curé ; mais cette permission n'est pas nécessaire pour faire sa confession en dehors de sa paroisse. La confession est complètement libre, on peut toujours s'adresser pour sa confession à tout prêtre approuvé ; l'important, c'est de choisir un confesseur auquel on puisse bien dire tous ses péchés et tous ses doutes.

550. **Cinquième commandement :** *Quatre-temps, vigiles, jeûneras*, etc. *Obligation par conséquent, pour toutes les personnes qui ont vingt et un ans accomplis et moins de soixante ans, de jeûner les trois jours des quatre-temps des quatre saisons de l'année, aux veilles de la Noël, de la*

(1) Le philosophe Bias envoyant son fils en Egypte, celui-ci lui demanda ce qu'il pourrait lui apporter qui lui fît plaisir. Son père répondit: « Tachez d'acquérir ce trésor que le vieillard mourant peut emporter avec lui, c'est-à-dire la vertu. »

Pentecôte, de l'Assomption, de la Toussaint, le samedi avant la solennité de la fête de Saint Pierre et de Saint-Paul, et tous les jours, les dimanches exceptés, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de Pâques. Manquer au jeûne, sans raison, par sa faute, c'est une faute grave pour les personnes qui ont l'âge voulu. Mais un grand nombre de personnes sont exemptées du jeûne, à raison de travaux pénibles, d'une santé faible, d'une nourriture peu substantielle.

551. Afin de ne pas se faire illusion sur les raisons que l'on peut avoir de s'exempter du jeûne, il est bon de les exposer à son confesseur et de s'en tenir à ses décisions. Si l'on est légitimement dispensé de jeûner, il ne faut pas oublier qu'on n'est jamais dispensé de faire pénitence: ayons donc soin, surtout les jours de jeûne, de mortifier nos yeux, en veillant sur nos regards; sur notre langue, en nous privant de toute parole légère ou capable de blesser la charité; sur tous nos sens, en leur refusant toute satisfaction dangereuse (1).

552. V. **Sixième commandement:** *Vendredi chair ne mangeras, etc. C'est une faute que de manger de la viande les jours défendus, c'est-à-dire les vendredis, les trois jours des quatre-temps, et au moins les mercredis, vendredis et samedis du Carême.* La permission de faire gras le samedi, qui est accordée dans divers diocèses, n'entraine pas celle de manger de la viande les samedis des quatre-temps, ni les samedis du Carême à moins d'une dispense particulière accordée à certains diocèses. *C'est une faute grave chaque fois que l'on mange de la viande un jour défendu. Si donc on en mange trois fois le même vendredi, sans dispense, on pèche trois fois gravement* (2). *(Voir nº 898 et suiv.)*

553. Les jours de jeûne, quand il est permis de manger de la viande, on

(1) *(a)* Stanislas Hosius, cardinal évêque de Culm, un des légats de Pie IV au concile de Trente, observait avec une scrupuleuse rigueur la loi du jeûne. Ses amis craignant qu'il n'usât ainsi sa santé: « C'est pour vivre longtemps que je jeûne, répondit-il; n'est-il pas écrit. Honore ton père et ta mère afin de vivre longuement? Or Dieu me commande la pénitence, et l'Eglise ma mère me fixe les jours où je dois jeûner. » Un jeûne de toute la vie n'empêcha pas saint Paul ermite de rester dans son désert jusqu'à l'âge de cent treize ans: et saint Antoine, malgré son jeûne perpétuel, vécut jusqu'à cent cinq ans. L'empereur Justinien pendant le Carême ne mangeait que tous les deux jours; et ses seuls aliments alors étaient des herbes assaisonnées de sel et de vinaigre, et il ne buvait que de l'eau. Charlemagne jeûnait toutes les fois qu'il était indisposé, assurant que c'était pour lui le meilleur remède. N'est-ce pas un vieil adage que: « La table tue plus de monde que la guerre? » fait remarquer Joseph de Maistre.

(b) Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, jeûnait non seulement les jours d'obligation, mais à la veille de ses communions, tous les vendredis de l'année et souvent le samedi. Pendant le Carême, il ne faisait jamais collation, et depuis son dîner du Jeudi saint jusqu'au Samedi saint à midi, il ne prenait aucun aliment, pas même du pain ni de l'eau. Il suivit ce régime jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Voltaire lui-même disait en parlant de lui: « J'ai trouvé le vrai sage qui se prépare la gloire des Saints en faisant le bonheur des hommes. »

(c) Jonas, de la part de Dieu, criait à Ninive: « Dans quarante jours Ninive sera détruite »; et les Ninivites crurent en Dieu; ils ordonnèrent un jeûne, et tous se revêtirent de sacs depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Le roi lui-même se leva de son trône, quitta ses vêtements royaux, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre, et il porta un décret commandant à tous de jeûner et de faire jeûner les animaux eux-mêmes. « Que tous reviennent, disait-il, de la voie mauvaise qu'ils suivent et de l'iniquité dont ils souillent leurs mains. Qui sait si Dieu ne nous épargnera pas? » Et Dieu, en effet, se laissa fléchir. Jon. III.

(2) *(a)* Des visiteurs demandaient à saint Nil, solitaire de Calabre, quel mal il y avait à manger de la viande une seule fois dans l'année; le saint répondit: « Quel mal y aurait-il si, après avoir passé une année sans faire une chute, vous veniez à tomber le dernier jour et à vous rompre la jambe? »

(b) Louis XVI avait ordonné une chasse un jour de Carême, on vint lui demander ses ordres pour le souper. « Comment! souper: répondit-il, ne sommes-nous donc plus en Carême? » Et comme on lui faisait observer qu'après la chasse il aurait faim. « La chasse n'est pas de précepte, reprit-il. » Et il donna ordre de renoncer à la chasse.

(c) Le sire de Joinville, captif avec saint Louis, était souvent invité à la table du soudan; un jour, ne pensant pas que c'était abstinence, il accepta de la viande et en mangea. Un autre prisonnier le lui fit remarquer, et aussitôt, sire de Joinville mit son assiette de

ne peut pas manger au même repas de la viande et du poisson. Il faut s'abstenir de l'une ou de l'autre. Quand une santé débile ne permet pas d'observer l'abstinence, il est bon d'exposer à son confesseur ses raisons et de lui demander ce qu'il en pense, afin de ne pas s'égarer. La loi de l'abstinence oblige et chez soi, et hors de chez soi. Quand donc on se trouve en voyage, il faut éviter de prendre ses repas avec des compagnies qui ne respectent pas la loi de l'Eglise, et avoir soin de demander des aliments maigres. Le tout est de le vouloir résolument : avec son argent on a le droit de se faire servir en chrétien. Quelle lâcheté que de céder par respect humain ! Toutefois si on ne trouvait pas, en en faisant la demande, des aliments maigres, et qu'on eut besoin de prendre son repas, on serait dispensé de l'abstinence.

Vous le voyez, l'Eglise est une bonne mère qui n'exige pas de ses enfants l'impossible. Elle ne leur impose pas un fardeau au-dessus de leurs forces; si elle leur commande quelques pénitences, elle ne le fait que pour qu'ils se préservent du péché. Encore elle les en exempte, s'ils ne peuvent pas les accomplir. C'est donc être ingrat envers elle et ennemi de soi-même, que de ne pas faire tout son possible pour observer ses lois. Aussi avons-nous la confiance que vous y serez désormais fidèles jusqu'à la mort.

554. III. **Péchés capitaux.** — On appelle ainsi des défauts auxquels notre pauvre nature humaine est sujette et qui sont les chefs ou la source de de beaucoup d'autres péchés. 1° **L'orgueil,** *ou un amour désordonné de soi-même. Ce péché est grave quand il nous porte : 1) à désobéir gravement à nos supérieurs ; 2) à mépriser gravement le prochain.*

555. 2° **L'avarice,** *ou un trop grand attachement aux biens de la terre. Il y a péché grave quand elle nous pousse : 1) à commettre des injustices à l'égard des autres ; 2) à négliger gravement le soin de sa santé ; 3) à ne faire aucune aumône aux pauvres lorsqu'on le pourrait cependant très facilement et qu'on le devrait* (1).

côté; bien plus, pour se punir de cette faute involontaire, il se condamna à jeûner tous les vendredis du Carême au pain et à l'eau.

(d) Le père de la vénérable Sœur M. de Sales Chappuis tenait auberge dans le Jura suisse, quand, en 1814, à dix heures du matin, des courriers prussiens viennent lui annoncer que leur roi devait dîner chez lui. C'était un vendredi. Chappuis s'y refuse, disant qu'il n'a pas la permission de faire faire gras le vendredi ; et pendant que les courriers parlementent avec lui, le roi arrive. Chappuis lui dit qu'il ne peut pas faire faire gras. Le roi lui répond qu'il sera heureux de faire maigre chez un honnête homme. Chappuis et sa femme se mettent en besogne, sans que le cuisinier royal, qui pestait, voulut s'en mêler. Le roi mangea de bon appetit, et félicita ces braves gens, en les quittant, de leur attachement à la religion.

Le Vendredi-Saint 1894, un impie d'Aunay-sur-Odon (Calvados), avait voulu se payer la fantaisie de la manducation d'un bifteck. Une brave chrétienne à laquelle il demanda de lui préparer cet aliment, refusa catégoriquement. Une autre personne s'y prêta de meilleure grâce. Le châtiment a suivi de bien près la faute. Un cancer affreux a rongé la langue de ce malheureux, de telle sorte que, depuis le Vendredi-Saint, il n'a jamais pu manger une seule bouchée de viande. Il a souffert horriblement jusqu'au jour de son décès, 21 octobre de cette même année.

Ce triste individu, méprisé de tous ses compatriotes, a refusé les sacrements de la religion et, sur sa demande, il a été enfoui civilement.

La population a été très impressionnée du châtiment terrible infligé par Dieu au coupable.

(Semaine religieuse de Grenoble, 25 octobre 1894.)

(1) *(a)* Valère Maxime rapporte que, pendant qu'Annibal assiégeait Préneste, une grande famine se déclara dans la ville. Un avare, qui n'avait rien à manger, prit une souris ; mais comme on lui en offrit cent deniers, il la vendit et mourut de faim, tandis que celui qui l'avait chèrement payée eut la vie sauve.

(b) L'empereur Maurice, vaincu par le roi des Tartares, refusa de payer la rançon de ses soldats faits prisonniers ; bien que le vainqueur n'exigeât pour chacun qu'une valeur équivalente à un franc de notre monnaie. Le roi des Tartares, indigné de ce refus, fit mettre à mort tous les prisonniers au nombre de douze mille. L'empereur Maurice ouvrit les yeux, et pour expier sa dureté, il fit de grandes aumônes et demanda à Dieu d'être puni en ce monde. Il fut exaucé : ses soldats se révoltèrent et proclamèrent Phocas empereur. Phocas fit tuer Maurice, après avoir fait égorger sous ses yeux cinq de ses enfants.

(c) Mélanie, noble Romaine, visita un jour saint Pambon dans son désert d'Egypte. Elle

Le Bienheureux Frère Gilles comparait à la taupe qui cherche toujours à s'enfoncer sous terre, ceux qui sont toujours préoccupés des choses d'ici-bas. Saint Bonaventure les compare aux porcs qui ne sont utiles qu'après la mort. *Avaritia est idolotorum servitus* (Eph. V. 5.) (1). C'est une chaine qui lie l'homme à la terre, une glue qui empêche les ailes de l'âme de s'élever en haut. Aussi Notre-Seigneur a-t-il flétri l'amour des richesses, car il dessèche le cœur et la piété ; il crée des soucis sans fins pour acquérir ou conserver des biens périssables qu'il faut quitter à la mort (2), et il a loué la pauvreté d'esprit, ou le détachement de la terre. « Les Juifs charnels, a dit Pascal, tiennent le milieu entre les chrétiens et les païens. Les païens ne connaissent point Dieu et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu. » Les gens baptisés qui ne connaissent pas Dieu sont des païens pratiques ; et ceux qui connaissant Dieu n'aiment que la terre, sont Juifs plutôt que Chrétiens. Et, chose étrange, la vieillesse ne fait qu'augmenter ce vice. Les avares sont aussi insensés qu'un voyageur qui ferait d'autant plus de provisions qu'il aurait moins de chemin à faire. Comment oublie-t-on qu'on n'emporte pas les richesses, mais seulement les péchés que l'on commet en les entassant? Quelle folie de laisser ici le profit, et d'emporter avec soi le dommage ; de laisser aux autres le plaisir et de prendre pour soi la peine et le tourment ; de faire tant de cas des biens de ce monde qui passe, et de n'avoir aucun souci de l'âme qui est immortelle !

556. 3° **La luxure**, *ou l'amour déréglé des plaisirs des sens, que nous*

le trouva occupé comme ses frères à tresser des corbeilles et lui offrit en don des vaisselles d'argent. Le saint, sans quitter son travail, lui dit : « Que Dieu vous récompense, ma fille ! » Et appelant son économe, il lui dit de faire porter cette offrande aux monastères de Lybie, qui étaient plus pauvres. Mélanie, étonnée, lui dit : « Mon Père, il est bon que vous sachiez qu'il y a cent cinquante marcs. » Le saint, sans se retourner vers ces richesses, lui dit : « Ma fille, celui à qui vous offrez cet argent, c'est Dieu qui pèse les montagnes. Il n'est pas nécessaire de lui en accuser le compte. Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite. »

(d) Un malheureux ayant mis le feu à la grange du saint abbé Etienne, on vint lui en donner la nouvelle en disant : « Hélas ! malheur à vous, tout votre blé est brûlé. » Le saint, sans s'émouvoir répondit : « Ah ! bien plutôt malheur à celui qui y a mis le feu ! »

(1) On n'adore pas une statue de bois ou de pierre, mais une idole d'or ou d'argent. On lui sacrifie non, comme les païens, un vil animal, mais son âme. Si on ne lui offre pas de l'encens, on lui consacre toutes ses pensées, toutes les affections de son cœur. On le sert de manière à négliger tous les commandements de Dieu. C'est pour acquérir les richesses qu'on fait de faux serments, qu'on profane le dimanche, qu'on se sépare de ses parents, qu'on se jette dans les procès et dans l'inimitié; c'est pour un vil métal qu'une femme sacrifie un trésor que tous les trésors des rois ne pourront racheter.

(2) Les richesses ne sont cependant pas un mal par elles-mêmes. On peut les posséder sans y être attaché. Il y a une différence entre avoir du poison et être empoisonné. Vous avez pris un peu d'arsenic ou d'antimoine, vous avez des soulèvements de cœur et des douleurs insupportables; vous êtes en danger de mort et aux abois. Si je demande à un apothicaire : Avez-vous de l'antimoine ? il me répondra qu'il en a. Vous en avez et il en a. Vous n'en avez que quelques onces, il en a plusieurs livres, et il n'a point de soulèvements de cœur, point de douleurs ; il n'est pas aux abois ni en danger de mort; au contraire, il en gagne de l'argent, en le vendant. La raison de cette différence est que vous avez l'arsenic dans votre corps, dans vos entrailles, la chaleur du foie et du cœur agit sur lui; l'apothicaire n'a l'arsenic que dans sa boutique, dans ses boîtes, il n'y a que sa main qui le touche; il a du poison, mais il n'est pas empoisonné. Ainsi vous avez vingt écus, cet homme riche en a vingt mille; vous êtes attaché désordonnément à ces vingt écus, passionné à les conserver et à les accroître, vous vous parjurez pour en gagner cinq ; vous perdez la messe ou le sermon en un jour de fête pour trafiquer ; vous portez haine à celui qui vous fait le moindre tort : vous êtes empoisonné, le poison est en votre cœur, la chaleur de votre amour agit sur lui, vous mourrez spirituellement. Cet homme de bien qui est riche de vingt mille écus, les a dans ses coffres, non dans son cœur ; son esprit n'en est pas occupé, sa volonté n'y est pas attachée ; il sait faire le commerce avec cet arsenic, il fait des aumônes, ou d'autres bonnes œuvres de ses biens, il en gagne le paradis, il est pauvre non d'effet, mais d'esprit ; ce n'est pas de lui, mais de vous qu'il est dit : *Qui volunt divites fieri..*

avons combattu en parlant du sixième et du neuvième commandements de Dieu (1).

557. 4° **L'envie**, *ou la tristesse que l'on éprouve, en voyant les biens, les succès du prochain, la joie que l'on ressent de ses malheurs*; nous en avons parlé au cinquième commandement. Les envieux sont les plus malheureux des hommes, car ils souffrent de leur propre malheur et du bonheur des autres. Ils sont leur propre bourreau. Aussi les anciens représentaient-ils l'envie sous les traits d'une femme maigre, se nourrissant de serpents et habitant dans un antre ténébreux. L'envie mène à tous les crimes. C'est elle qui fit commettre à Caïn un fratricide. C'est elle qui porta les frères de Joseph à le vendre comme esclave, et à faire ainsi la désolation de Jacob leur père. C'est elle qui inspira à Saül de chercher à tuer David qui avait délivré le peuple de Dieu des Philistins. *Invidid Diaboli mors introivit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui sunt ex parte illius.* (Sap., II, 24).

558. 5° **La gourmandise**, *ou les excès dans le boire et le manger. Ces excès deviennent graves* : 1) *quand ils nuisent sérieusement à la santé*; 2) *quand ils rendent l'homme incapable de remplir ses devoirs d'état*; 3) *quand ils altèrent la raison*. La gourmandise est une honte pour un homme raisonnable. *Quorum Deus venter est et gloria in confusione ipsorum.* (Phil., III, 19.) Les plus stupides animaux savent s'arrêter à temps dans l'usage de la nourriture et de la boisson. Certains hommes ne savent pas le faire. Ce vice rend la prière et l'étude fort difficiles, il ruine la santé; dans la seule Angleterre, l'ivresse occasionne la mort de 50,000 personnes dans l'année. Ce vice développe les plus honteuses passions. L'ivresse en particulier fait la désolation des familles, le scandale des enfants, la ruine des fortunes les mieux assises. (Voir n° 840). Remarquons ici que celui qui a la coupable habitude de s'enivrer, est tenu d'éviter les compagnies, les lieux où il serait exposé à retomber; sans cette fuite des mauvaises occasions, il ne se corrigera jamais; 4) *C'est encore une faute que de pousser les autres à s'enivrer, ou de leur offrir, sans raison sérieuse, du vin à satiété, quand on voit qu'ils s'enivreront*; 5) *celui qui s'enivre, sachant bien que dans l'ivresse il blasphème, il entre en fureur contre le prochain, il consent à des pensées coupables, prend la responsabilité de tous les péchés commis dans l'ivresse* (2).

(1) (*a*) C'est parce qu'il aima d'une manière infâme Hérodiade, la femme de son frère, qu'Hérode devint le meurtrier de saint Jean-Baptiste.

(*b*) L'empereur Galère, par suite de ses vices, fut atteint d'une maladie honteuse, contre laquelle les médecims étaient impuissants. Les remèdes ne faisaient qu'augmenter ses douleurs. Depuis les hanches jusqu'aux pieds, son corps tombait en pourriture. Des pertes de sang continuelles, des ulcères dont la puanteur infectait tout le palais, une multitude toujours croissante de vers le rendait un objet de compassion et d'horreur.

(*c*) L'empereur Justin, en punition de ses désordres, perdit les forces du corps et l'intelligence elle-même, et il mourut dans un accès de rage.

(*d*) Les anciens Saxons encore païens avaient en horreur l'impudicité. Si une jeune fille déshonorait sa maison, si une femme était infidèle, ils les condamnaient à s'étrangler de leurs propres mains, puis brûlaient leurs cadavres et pendaient leur séducteur à côté du bûcher. D'autres fois, la coupable était traînée sur le pavé par d'autres femmes, qui la tourmentaient à coups de verges, ou avec la pointe de couteaux jusqu'à ce qu'elle expirât.

(2) (*a*) En 1650, un vigneron alsacien, nommé Adam Steckmann, revenait ivre du cabaret. Sa femme était absente Son petit garçon lui demande du pain et sa petite fille lui présente un couteau : il s'en sert pour tuer ses deux enfants. Un troisième qui était au berceau pousse des cris lamentables : le malheureux l'arrache au berceau et le jette contre le mur, l'enfant retombe mort. Sa femme rentre, et au spectacle des cadavres de ses trois enfants, elle tombe morte, frappée d'apoplexie. Le misérable père finit bientôt après sa vie de la main du bourreau. — Les anciens Romains défendaient aux jeunes gens de boire du vin avant trente ans, et leurs femmes se l'interdisaient toute la vie. — Le célèbre médecin de l'antiquité, Hippocrate, vécut cent quarante ans. Comme on lui demandait dans sa vieillesse ce qu'il avait fait pour conserver ses jours si longtemps, il répondit qu'il ne s'était jamais levé de table sans avoir un reste d'appétit.

(*b*) Les excès de table amènent la misère. Diogène, voyant un jeune homme qui avait

Il faut donc avant de se mettre à table, faire une courte prière, se bien persuader qu'on ne doit boire et manger qu'autant qu'il le faut pour soutenir ses forces, déterminer d'avance la quantité suffisante des aliments et de la boisson et savoir ne jamais la dépasser (1).

559. 6° **La colère,** *ou l'emportement ; elle est surtout grave, quand elle porte au blasphème, à la vengeance, aux injures graves à l'égard du prochain.* La colère est pour l'homme une folie passagère ; selon la pensée de saint Basile, elle fait de lui une bête féroce, un chien enragé, un serpent qui mord et qui tue. Elle rend pénible la vie et le commerce avec les hommes, elle ferme les cœurs, enlève la confiance, empêche le succès des affaires, elle engendre les inimitiés, elle provoque les meurtres, etc. (2).

follement dépensé toute sa fortune, réduit à souper avec une maigre olive, lui dit : « Si vous aviez toujours déjeuné ainsi, vous auriez ce soir un tout autre souper que celui-là. »

(c) Un fort mangeur se présenta un jour devant Henri IV, espérant de lui quelque récompense pour son singulier talent. « Est-il vrai que tu manges comme six ? lui demanda le roi. — Oui, Sire. — Et tu travailles à proportion ? — Comme un autre de ma force. — Si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, répondit le roi, je les ferai pendre, car ils l'auraient bientôt affamé. »

(d) Charles XII, roi de Suède, dans un moment d'ivresse, manqua de respect à sa mère. Celle-ci se retira triste dans ses appartements et n'en sortit pas le lendemain. Le roi en demande et en apprend la raison ; puis, prenant un verre, il va chez sa mère. « Madame, lui dit-il, hier, dans le vin, je me suis oublié à votre égard ; je viens vous en demander pardon, et boire ce verre de vin à votre santé. Ce sera le dernier de ma vie. Depuis lors il ne but plus de vin.

(1) Le prophète Omos a dit : *Malheur à vous qui cherchez les viandes exquises et les vins délicieux, et qui n'avez point de pitié des misères du peuple !*

L'empereur Basile, surnommé le Macédonien, donna un festin somptueux aux princes et aux grands de sa cour ; il avait fait auparavant jeter en prison son propre fils, héritier de sa couronne, nommé Léon-le-Sage, prince très innocent, mais faussement accusé de parricide, par les calomnies de Théodore Santabarène. Il avait déjà sept ans qu'il languissait dans le cachot ; mais, au milieu du festin, un perroquet qui était dans la salle, soit qu'on lui eût appris sa leçon, soit par la providence de Dieu, s'écria d'une voix plaintive, dans le langage du pays : Hélas ! hélas ! monseigneur Léon ; les conviés tout étonnés s'arrêtèrent tout court, perdirent contenance et appétit tout à la fois ; ils devinrent immobiles comme des statues, et on vit couler de leurs yeux de grosses larmes. Qu'y a-t-il, demanda l'empereur ? qui est-ce qui vous arrête et pourquoi ne mangez-vous point ? Hélas ! dirent-ils tous, comment pourrions-nous manger en voyant que cet animal nous apprend notre devoir et nous reprend de ce que nous y manquons ? nous sommes ici en liberté, dans le luxe et la bonne chère, pendant que le prince votre fils est en captivité et à la chaîne.

Vous savez que tant d'orphelins, tant d'autres pauvres désolés, qui sont les enfants de Dieu, les membres du Sauveur, sont dévorés par la vermine, faute d'un peu de linge ; qu'ils sont transis de froid et qu'ils meurent de faim, faute d'assistance ; et l'argent avec lequel vous pourriez les secourir, vous le dissipez au milieu des plaisirs. Quelle insensibilité ! où est la charité fraternelle, où est la compassion chrétienne, où sont les entrailles de miséricorde que les prédestinés doivent avoir ? Où est l'esprit de pénitence qui doit vous animer au souvenir de vos péchés ?

(2) (a) L'empereur Valentinien Ier était sujet à ce vice. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il s'emporta tellement qu'il eut un regorgement de sang dont il mourut. — Un gentilhomme qui haïssait saint François de Sales, amena un jour sous ses fenêtres ses chiens et ses valets, les uns pour aboyer et les autres pour insulter le saint. Il monta lui-même dans sa chambre, vomit contre lui toute sortes d'injures. Le saint l'écouta sans mot dire ; et son ennemi prenant ce silence pour du mépris, redoubla de rage jusqu'à ce que, n'en pouvant plus de colère, il se retira. Les amis du saint, lui ayant demandé comment il avait fait pour ne rien répondre : « Nous avons fait un pacte ma langue et moi ; il est convenu que ma langue ne dirait mot pendant que mon cœur serait dans l'émotion ; et puis, pouvais-je mieux apaiser sa colère que par mon silence ? » — La colère avilit l'homme qui s'y livre. Le philosophe Démonax, voyant un Lacédémonien en colère qui battait son esclave : « Cesse, lui dit-il, de te rendre semblable à lui. »

(b) Le philosophe Athénodore donna à l'empereur Auguste un moyen assez plaisant de se corriger de la colère. Il lui conseilla de réciter les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, quand il sentirait l'aiguillon de cette passion. Il suffit, en effet, de prendre le temps de réfléchir pour éviter les excès auxquels conduit la colère. Or ce vice est parfois d'une injustice révoltante.

560. 7° **La paresse**, *ou la torpeur dans le service de Dieu et dans l'accomplissement de ses devoirs. Ce vice devient grave, quand il fait négliger en des points graves l'observation de la loi de Dieu et des devoirs de son état.* Avez-vous perdu un temps considérable dans les jeux ou la bonne chère, vous mettant ainsi dans l'impossibilité d'élever vos enfants ou de remplir vos emplois ? « Les autres vices, dit saint Jean Climaque, ne détruisent que les vertus qui leur sont contraires, la paresse à elle seule détruit toutes les vertus. » *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti; et ecce totum repleverunt urticæ, et operuerunt superficiem ejus spinæ.* (Prov. XXIV, 30.) L'âme du paresseux est une eau qui ne coule pas, et qui se remplit de reptiles, une charrue qu'on n'emploie pas et qui se couvre de rouille (1). Les moyens de combattre tous ses défauts à la fois et de

(c) Le marquis de Mauni, entrant un jour chez Louis XIII, qui était bègue, lui parla en bégayant. Le roi, croyant qu'il se moquait de lui, le prit par le bras et allait le faire tuer par ses gardes. Heureusement Richelieu, qui était présent, le calma, en lui apprenant que le marquis était bègue depuis son enfance.

(d) Dieu a fait l'homme comme une famille : les diverses puissances de l'âme et les membres du corps sont comme les domestiques ; la volonté en a la conduite comme la maîtresse et la gouvernante. Or, nous voyons que dans la maison d'un grand il y a ordinairement pour le moins deux chiens ; il y a premièrement un levrier qui a pour office d'aller à la chasse et de fournir du gibier à son maître ; il y a en second lieu, un autre chien pour garder la maison et aboyer contre les étrangers qui pourraient la piller ; ainsi le bon Dieu a mis en nous comme deux chiens naturels, que les philosophes appellent appétit concupiscible, appétit irascible. L'appétit concupiscible, c'est le chien de chasse qui va chercher ce qui est nécessaire ou utile à la conservation de l'individu ou de l'espèce ; l'appétit irascible, c'est le chien qui garde la maison, qui a pour emploi de se fâcher contre ce qui peut nuire ou à notre âme ou à notre corps. De sorte que absolument parlant, se mettre en colère n'est pas péché, c'est une action qui est de soi indifférente, bonne ou mauvaise, selon l'usage qu'on en fait ou selon le principe d'où elle procède. Il y a des chiens qui ne font pas leur devoir : *Canes muti non valentes latrare.* Ils n'aboient pas quand il est besoin, ils se laissent gagner par quelque amorce ; le voleur leur jette un os, et pendant qu'ils s'amusent à le ronger, ils laissent piller la maison. Il y en a d'autres qui mettent tout en désordre, mordent les enfants de la maison, leur arrachent le pain de la main, dérobent les viandes sur la table, se couchent sur les lits ; tous ces chiens ne valent rien, il faut les tuer. Il en est souvent de même de notre colère : quelquefois nous nous laissons flatter par les attraits de quelque profit ou plaisir sensuel, et au lieu de nous fâcher contre la tentation, nous nous amusons à en écouter les propositions. Quand on vous sollicite à une action noire, à porter un faux témoignage, à consentir à une action déshonnête, si votre colère était bonne, vous l'animeriez contre ceux qui vous en prient : Pour qui me prenez-vous ? pensez-vous que je sois si méchant ? si vous ouvrez jamais la bouche pour m'en parler, je vous montrerai si c'est à moi qu'il faut s'adresser. Mais votre colère se tait, elle se laisse charmer par un bon repas, par une pièce d'argent, par une volupté sensuelle. D'autrefois et le plus souvent notre colère est comme ce chien qui met tout en désordre dans la maison, elle éblouit l'entendement, trouble l'imagination, fait perdre la mémoire, pervertit la volonté, renverse tout ; ce chien ne vaut rien, il faut le tuer, cette colère est vicieuse, il faut la mortifier ; c'est pourquoi il est à propos de rechercher d'où elle procède et quelles en sont les causes.

Il faut éteindre aussitôt la colère vicieuse, afin qu'elle ne laisse pas de trace dans notre cœur ; autrement elle engendre des inimitiés qui deviennent invétérées. C'est ainsi que du vinaigre qu'on met dans un vase n'y laisse rien si on l'enlève bientôt, tandis que si l'on le laisse longtemps, le vase en reste imprégné pour toujours.

(1) (a) Le supérieur d'un couvent de moines des déserts d'Orient ordonnait à ses religieux de faire des corbeilles d'osier et de les défaire ensuite ; l'un d'eux s'en plaignait amèrement, en disant que c'était là un travail inutile. « Souvenez-vous, lui dit l'abbé, qu'il n'est rien de plus utile que d'éviter l'oisiveté. »

(b) Les païens eux-mêmes avaient compris les périls de l'oisiveté ; et Pisistrate, roi d'Athènes, ordonnait de réunir sur la place publique de la ville tous les oisifs, de leur donner des bêtes de somme et des semences, s'ils en manquaient, afin qu'ils pussent cultiver la terre ; et il les préservait ainsi du vol et du brigandage.

(c) On conseille aux parents de ne pas envoyer leurs petites filles à l'école d'un maître ; mais il est encore plus nécessaire de ne pas envoyer leurs fils à l'école d'une maîtresse. Voici un honnête négociant qui a un petit nombre d'enfants et qui a acquis une fortune bien suffisante pour sa position. Il ne cesse pas de travailler sans relâche. Pourquoi ? Pour envoyer ses enfants à l'école, direz-vous ; oui, c'est vrai, quand même ils ont fini leurs études, il veut les envoyer à l'école d'une maîtresse qui s'appelle l'oisiveté, et qui enseigne toutes les sciences mauvaises. *Multam malitiam docuit otiosi-*

s'en guérir sont la prière, la fréquentation des sacrements, les réflexions sur les fins dernières, sur la mort, le jugement, l'enfer, sur les exemples de Notre-Seigneur et des Saints. Heureux ceux qui prieront, qui se pénètreront tous les jours d'une crainte salutaire des jugements de Dieu et de ses châtiments, et qui s'exciteront à rassembler à Notre-Seigneur et aux Saints ! Il est facile de prendre un instant, le matin ou le soir, après sa prière, ou avant de s'endormir, ou durant son travail, pour réfléchir à ces grandes pensées : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Sur les devoirs d'état, voir nº 572. C'est dans la négligence des devoirs de son état que l'homme trouve plus d'occasions de péché. Les autres fautes se commettent comme par rencontre ; mais quand il s'agit de cette négligence, on offense Dieu d'une manière permanente et par habitude. Un marchand n'a pas tous les jours l'occasion de s'enivrer ; mais il a plusieurs fois par jour celle de tromper les acheteurs ; un père de famille n'a pas souvent à se battre en duel ; mais tous les jours il peut malédifier ses enfants et négliger de les surveiller.

561. IV. EXAMEN DE CONSCIENCE

OU SONT RAPPELÉS BRIÈVEMENT LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN

N. B.— Il faut examiner non seulement les diverses espèces de péchés commis, mais encore le nombre des fautes graves et les circonstances qui changent l'espèce.

Depuis combien de temps ne vous êtes vous pas confessé ? Avez-vous reçu l'absolution ? Avant la dernière confession, avez-vous négligé l'examen de tous vos péchés ? Avez-vous oublié ou caché quelque faute grave ? Avez-vous négligé de demander pardon à Dieu et de vous exciter à la résolution de ne plus pécher jamais ? Avez-vous accompli la pénitence ?

562. *Premier commandement.* — Etes-vous instruit des vérités que tout chrétien doit savoir ? Avez-vous refusé de croire les vérités de la religion ou en avez-vous douté ? Avez-vous fait connaître aux autres votre manque de foi ou votre doute ? Avez-vous parlé avec mépris de la religion, ou applaudi à ceux qui en parlaient mal ? Avez-vous lu des écrits contre la religion ?

---

tas. S'il laissait moins de fortune à son fils, celui-ci travaillerait comme son père : mais parce qu'il sera plus riche que le père, il ne fera rien, il apprendra et fera toute sorte de mal.

Dans l'histoire des Pères du Désert, il est raconté qu'un jeune religieux étant fort importuné de tentations déshonnêtes, les découvrit à son abbé avec beaucoup d'humilité et de confiance. Le Père lui dit : Je prierai Dieu qu'il vous en délivre ; mais pour attirer sur vous sa grâce, tâchez de vous rendre obéissant à tous ceux qui ont quelque office dans la maison, et de faire diligemment ce qu'ils vous commanderont. Il donne secrètement le mot aux officiers. L'infirmier l'emploie à servir les malades, le cuisinier le demande pour laver la vaisselle, le jardinier le fait travailler au jardin. Le jeune homme ne savait à qui répondre ; et après tout on le chapitrait et on trouvait à redire à tout ce qu'il faisait. Quelque temps après l'abbé l'appelle dans sa chambre, et lui dit : Mon frère, qu'en est-il à présent de vos tentations ? Certes, mon Père, ces bons religieux sont d'excellents médecins ; hélas ! à peine ai-je le loisir de respirer, comment aurais-je le temps de penser au mal.

Quand on parle d'une ville, on a coutume de demander : Quel trafic y exerce-t-on ? quel métier y est le plus en usage ? Si saint Chrysostôme était ici, il répondrait qu'en cette ville, le métier qui est fort commun c'est de faire des oreillers, il y a quantité d'honnêtes gens qui s'en mêlent. Des oreillers, et pour qui ? pour le démon. L'esprit immonde aime le repos : il ne s'arrête pas au cœur d'un homme qui travaille, qui n'a pas le loisir d'écouter ses tentations, mais d'un homme qui est en repos ; l'oisiveté est son oreiller. Saint Chrysostôme dit : *Otiositas, diaboli pulvinar.* Quand vous travaillez à ce que votre enfant devienne noble, riche, à son aise, pour parler en bon français, vous l'obligez à être oisif, vous façonnez un coussin à Satan. Si vous faisiez apprendre à votre fils un bon métier, et si vous lui laissiez un médiocre patrimoine, il serait contraint de travailler, il dissiperait par son travail les suggestions du démon ; les richesses, les commodités de la vie, l'obligent à ne rien faire de peur de déchoir de son rang ; son oisiveté est le gîte et l'oreiller de l'esprit immonde : *Spiritus immundus quærit requiem. Otiositas diaboli pulvinar.*

Cratès le Thébain, voyant un jeune homme oisif, lui demanda : Que fais-tu là, mon ami ? *Mecum loquor. Cave, ne cum homine malo loquaris.* Je parle avec moi... Prends garde que tu ne parles avec un méchant homme, donnant à entendre qu'entre un homme oisif et un méchant homme il n'y a pas grande différence.

Avez-vous désespéré de votre salut, ou de vous corriger de vos mauvaises habitudes? Avez-vous manqué de résignation dans vos peines, murmurant contre la Providence? Vous êtes-vous exposé aux occasions d'offenser Dieu en comptant trop sur vos propres forces? Avez-vous attendu ou demandé un secours de Dieu pour faire le mal? Avez-vous péché plus librement sous prétexte que Dieu vous ferait plus tard miséricorde? Avez-vous cru pouvoir faire votre salut sans bonnes œuvres?

Avez-vous eu de l'indignation contre Dieu? Avez-vous eu en dégoût son service? Avez-vous aimé une créature plus que Dieu, étant disposé à offenser ce bon Maître plutôt que de renoncer à l'amour de cette créature? Avez-vous ajouté foi aux songes, consulté les sorciers, etc., était-ce pour nuire aux autres? Avez-vous maltraité les personnes consacrées à Dieu? Avez-vous manqué de respect dans le saint lieu? Y avez-vous commis ou avez-vous désiré d'y commettre des crimes qui le profaneraient? Avez-vous communié sans être à jeun?

Avez-vous profané les choses saintes et surtout les sacrements en les recevant indignement? Avez-vous vendu plus cher des choses bénites parce qu'elles étaient bénites? Avez-vous tenté Dieu en vous exposant au péril, pour votre âme, ou votre corps, en comptant sur son secours? Avez-vous manqué de faire votre prière et négligé de la faire faire à vos domestiques et à vos enfants?

563. *Deuxième commandement.* — Avez-vous prononcé le nom adorable du Seigneur sans respect, ou souffert que ceux qui vous sont soumis l'aient blasphémé? Avez-vous dit des paroles injurieuses contre Dieu et les saints? Avez-vous assuré par serment une chose que vous saviez fausse, ou une promesse que vous n'étiez pas dans l'intention d'accomplir? Vous êtes-vous engagé par serment à mal faire; avez-vous confirmé par serment une médisance? Êtes-vous dans l'habitude de jurer sans nécessité? Avez-vous négligé d'accomplir les vœux et serments que vous avez faits?

564. *Troisième commandement.* — Avez-vous manqué ou mal entendu la messe, le dimanche? Y êtes-vous arrivé trop tard? L'avez-vous fait entendre à ceux sur qui vous avez autorité? Avez-vous négligé d'assister aux instructions de la paroisse, et d'y mener les domestiques et les enfants, lors même que ces instructions vous étaient nécessaires? Avez-vous travaillé ou fait travailler le dimanche sans nécessité, pendant un temps considérable?

565. *Quatrième commandement.* — Avez-vous eu de la haine contre vos parents, votre époux, vos enfants, vos frères, vos sœurs? Leur avez-vous souhaité du mal? Avez-vous sans nécessité frappé vos enfants, ou vos frères et vos sœurs? Avez-vous menacé vos parents? Avez-vous eu des préférences injustes pour quelques-uns de vos enfants? Avez-vous négligé d'assister vos parents, vos frères et sœurs, dans leurs besoins, de prier et de faire prier pour eux pendant leur vie et après leur mort? Avez-vous refusé d'accomplir leurs dernières volontés? Avez-vous manqué de respect à vos parents, ou à votre époux, par des paroles, ou par des airs de mépris, par des injures graves, ou en rougissant d'eux?

Avez-vous désobéi à vos parents et à votre mari, de manière à les faire mettre en colère et à les porter au blasphème? Avez-vous désobéi en matière grave dans les choses qui regardent l'administration de la famille? Avez-vous désobéi à vos parents quand ils vous commandaient d'éviter les mauvaises compagnies, les fêtes mondaines ou les autres occasions de péchés? Avez-vous commis quelque imprudence pendant le temps de la grossesse? Avez-vous abandonné seuls vos petits enfants? Les avez-vous laissés pleurer trop longtemps? Les avez-vous mis dans le lit à côté de vous, lorsqu'il y avait danger de les étouffer? Les avez-vous laissés languir dans la malpropreté? Avez-vous refusé sans raison de les nourrir vous-mêmes? Les avez-vous confiés à d'autres enfants incapables de les préserver d'accidents? Leur avez-vous laissé endurer la faim? Avez-vous négligé de leur faire apprendre un état? Leur avez-vous refusé sans raison la permission de s'établir? Avez-vous refusé à un enfant la permission et la dot voulues pour entrer dans une maison religieuse.

Avez-vous différé sans permission de faire donner le baptême à vos enfants? Avez-vous négligé de baptiser ceux qui, par quelque accident, sont venus au monde longtemps avant le terme? Avez-vous négligé d'envoyer vos enfants à des écoles vraiment chrétiennes? Avez-vous négligé d'instruire vos enfants et vos domestiques des principales vérités de la foi? Avez-vous négligé de former vos enfants et vos domestiques aux vertus chrétiennes? Avez-vous nourri en eux l'insoumission, la vanité, l'orgueil, la paresse, la sensualité, l'égoïsme, l'avarice, etc.? Avez-vous pris à votre service des domestiques sans foi et sans mœurs? Avez-vous eu soin de leur faire fréquenter les sacrements aussi bien qu'à vos enfants?

Avez-vous veillé sur les paroles, les actions, les rapports de vos enfants et de vos domestiques? Les avez-vous longtemps perdus de vue sans les surveiller? Les avez-vous laissés fréquenter de mauvaises compagnies et des personnes de sexe différent? Avez-vous souffert qu'ils soient allés au cabaret, qu'ils aient fait de mauvaises lectures, qu'ils aient pris part aux divertissements du monde, aux danses scandaleuses en particulier? Avez-vous négligé de reprendre vos domestiques et vos enfants, quand ils ont violé les lois de Dieu ou celles de l'Église? Avez-vous laissé seuls des domestiques de sexe différent dans une maison d'où vous étiez longtemps absent?

Avez-vous rendu vos domestiques complices de vos fautes ? Les avez-vous scandalisés par vos paroles ou par une conduite mondaine ? Avez-vous manqué de modestie en levant, en habillant, en portant les petits enfants ? Avez-vous tenu devant vos enfants et vos domestiques des discours contre la religion, ou vous êtes-vous permis des paroles trop libres ? Leur avez-vous fait partager vos rancunes, ou vos injustices, ou vos désordres ? Avez-vous négligé de prier pour vos parents et vos enfants ?

Avez-vous manqué de respect et d'obéissance à vos maîtres ? Avez-vous révélé leurs secrets de famille ? Avez-vous perdu votre temps, laissé dépérir ce qui vous était confié, fait tort à vos maîtres ? Tuteurs, avez vous rempli, à l'égard de vos pupilles, vos devoirs qui sont semblables à ceux des parents à l'égard de leurs enfants ? Parrains ou marraines, avez-vous négligé, à défauts des parents, de veiller sur la conduite de vos filleuls ?

566. *Cinquième commandement.* — Avez-vous eu de la haine, du mépris pour le prochain ? Avez-vous souhaité du mal à quelqu'un et quel mal ? Est-il des personnes auxquelles par haine vous refusez de parler ? Avez-vous frappé quelqu'un, ou nui à quelqu'un dans sa vie ou sa santé ? Vous êtes-vous battu en duel, avez-vous assisté à un duel ? Avez-vous semé la division par des rapports vrais ou faux ? Avez-vous porté le prochain au mal, et à quel mal, par vos conseils ou vos exemples ? Avez-vous aidé de quelque manière les autres à faire le mal et quel mal ? Avez-vous détourné quelqu'un de ses devoirs ? Avez-vous prêté ou vendu de mauvais livres, de mauvais journaux, procuré aux autres des occasions de péché ? Avez-vous négligé d'empêcher le mal quand vous pouviez et deviez le faire ? Vous êtes-vous souhaité la mort par impatience ? Avez-vous cherché à abréger vos jours ? Avez-vous exposé votre vie et votre santé imprudemment ? Avez-vous négligé de faire l'aumône ? Avez-vous repris ceux que vous pouviez et deviez empêcher d'offenser Dieu ? Avez-vous négligé de faire administrer à temps les sacrements aux malades ?

567. *Sixième et neuvième commandements.* — Avez-vous consenti à des pensées ou à des désirs contre la sainte vertu de pureté, et à quels désirs ? Vous êtes-vous réjoui du mal que vous avez fait par le passé ? Avez-vous dit ou entendu dire avec plaisir des paroles contre la pudeur, chanté ou entendu chanter de mauvaises chansons ou romances ? En avez-vous appris ou fait apprendre aux autres ? Avez-vous consenti à des regards ou à des actions contraires à la modestie ? et à quelle sorte d'actions ? et avec quelle sorte de personnes ? Avez-vous manqué de respect à la sainteté du mariage en n'y vivant pas conformément à la loi de Dieu ? Vous êtes-vous exposé aux occasions de chute par des lectures légères ou mauvaises, par des entrevues et des liaisons avec des personnes de sexe différent ? Avez-vous assisté aux bals, aux danses, aux spectacles ? Avez-vous fréquenté de mauvaises compagnies et tenu avec elles des discours mauvais ou légers ?

568. *Septième et dixième commandements.* — Avez-vous fait tort au prochain dans les marchés ou de toute autre manière ? Avez-vous causé du dommage à autrui par votre faute ? Avez vous négligé de payer vos dettes et en particulier le salaire des domestiques ? Avez-vous gardé ce que vous avez trouvé, bien que vous en connussiez le maître ? Avez-vous désiré de prendre ou de retenir injustement le bien d'autrui ?

569. *Huitième commandement.* — Avez-vous, sans raison, soupçonné ou jugé mal les autres ? Avez-vous dit du mal, vrai ou faux, du prochain, de manière à lui nuire dans ses biens ou dans sa réputation ? Avez-vous encouragé les autres à calomnier ou à médire ? Avez-vous outragé le prochain par des injures ou des airs de mépris ou des railleries ? Avez-vous menti, surtout de manière à nuire au prochain ? Avez-vous témoigné contre la vérité devant les tribunaux ? Avez-vous manqué de discrétion, en dévoilant des choses que vous deviez tenir secrètes, en lisant des lettres adressées à d'autres ? Il y a obligation de réparer le dommage causé par ces péchés.

570. *Commandements de l'Eglise.* — Avez-vous négligé de sanctifier les fêtes commandées, soit en manquant la messe, soit en vous livrant à des travaux défendus ? Avez-vous négligé de remplir l'obligation de la confession annuelle ou de la communion pascale, ou avez-vous souffert que ceux de votre maison l'aient violée ? Avez-vous violé la loi du jeûne et de l'abstinence sans dispense légitime ? Avez-vous négligé de reprendre vos enfants et vos domestiques, quand ils ne l'ont pas accomplie ?

571 *Péchés capitaux.* — Avez-vous fait, pour satisfaire votre vanité. des dépenses excessives ? On peut, à cet égard, se rendre gravement coupable devant Dieu. Par orgueil, avez-vous méprisé gravement les autres ? Avez vous rebuté le pauvre sans lui donner l'aumône ? Vous êtes-vous réjoui du malheur d'autrui, et avez-vous été jaloux de la prospérité du prochain ? Avez-vous fait trop de dépenses dans les repas ? Avez-vous fait des excès dans le boire et le manger ? Ou en avez-vous permis à vos enfants ? Vous êtez-vous mis en colère ? Avez-vous négligé d'accomplir vos devoirs d'état ? Avez-vous perdu votre temps dans des occupations vaines et frivoles.

572. *Des interrogations à faire, d'après saint Liguori, aux personnes de divers états qui sont d'une conscience peu timorée.* « Vous avez dit les péchés de l'homme, disait un prêtre à un empereur d'Allemagne, mais vous n'avez pas dit ceux de l'empereur. » Que d'âmes damnées uniquement parce qu'elles n'ont pas rempli leurs devoirs de père, de mère, d'époux et d'enfants, etc. !

Aux juges : Avez-vous fait acception de personnes ? Avez-vous instruit suffisamment la cause avant de juger ? Avez-vous fait traîner les causes en longueur ? condamné sans preuve suffisante ou contre la justice ?

Aux avocats et avoués : Avez-vous laissé ignorer à vos clients que leur cause n'était ni assez juste ni assez probable ; avez-vous exigé un honoraire excessif ?

Aux notaires : Avez-vous pris les informations suffisantes ? Avez-vous augmenté ou diminué la force de la déposition des témoins ? Avez-vous fait des actes injustes, ou bien justes, mais sans les formalités voulues ?

Aux médecins : Etes-vous suffisamment instruit sur la science médicale ? Etudiez-vous dans les cas difficiles ? Avez-vous donné sans raison la permission de faire gras ? Avez-vous donné un remède dangereux, avant que l'état du malade fût désespéré ? Avez-vous adressé les malades à un pharmacien sans science, ou sans remèdes efficaces ? Avez-vous donné vos soins aux pauvres en cas de nécessité grave, et, en dehors de ce cas, si vous recevez un salaire à cette fin ? Avez-vous omis d'avertir les malades de se confesser, quand la maladie était grave ? Avez-vous négligé de les visiter, arrivant trop tard ?

Aux pharmaciens : Avez-vous donné à la mère des remèdes capables de nuire à l'enfant ? Avez-vous vendu un remède pour un autre, ou avez-vous vendu trop cher ?

Aux marchands : Avez vous fait de faux poids et de fausses mesures ? Avez-vous vendu au-dessus du prix le plus élevé ? et tromper les simples pour acheter au prix infime ? Avez-vous acheté des objets volés ? Avez-vous fraudé la qualité des marchandises.

Aux tailleurs : Avez-vous retenu les conpons des habits ? Avez-vous trouvé une occasion de peché en prenant la mesure des habits à des personnes de sexe différent ?

Aux courtiers : Avez-vous retenu une partie du prix des marchandises vendues au nom d'un autre, ou avez-vous fait payer plus cher ce que vous aviez acheté au nom d'autrui ?

Aux barbiers ; Avez-vous manqué la messe ?

Aux perruquiers : Avez-vous trouvé une occasion de péché, en coiffant les personnes d'un autre sexe ? (Liguori, *praxis*, n. 55 et suivants.)

Aux cabaretiers : Avez vous donné, sans raison grave, du vin aux personnes qui devaient s'enivrer ? Avez-vous servi du gras seulement, les jours maigres, quand on ne vous en demandait pas ? Avez-vous favorisé ou supporté des désordres dans votre maison ?

§ II. — Des moyens de salut.

573. Dieu ne s'est point contenté, dans sa bonté pour nous, de nous dire, par ses commandements et ceux de son Eglise, le bien que nous devons faire, le mal que nous devons éviter ; il savait que par notre propre faiblesse nous étions incapables d'observer ses lois et celles de son Eglise. C'est pourquoi, tout en nous montrant la voie à suivre, il nous a promis et donné son secours pour y marcher facilement ; il a établi des moyens salutaires à l'aide desquels, si nous voulons en user, nous pouvons nous procurer abondamment sa grâce. Il y a la grâce habituelle, ou l'état de grâce, que possèdent ceux qui n'ont aucun péché mortel sur la conscience et qui jouissent de l'amitié de Dieu.

Quelles merveilles ne fait pas la vie végétative dans l'oignon d'une tulipe, et d'un lis, d'abord dans la tige et ensuite dans la fleur.

Quels plus grands prodiges opère dans un corps la vie de l'homme, l'âme humaine ! Pour le comprendre, il faut supposer le corps d'une beauté, comme celle d'Esther, privée pendant huit jours de la vie. Quel spectacle terrible ! Que l'âme revienne et ce corps sera capable de ravir *Assuérus*.

Si une force naturelle opère de tels résultats, qu'en est-il d'une force surnaturelle, de la vie divine communiquée à l'âme par la grâce !

Cette grâce est la vie de l'âme. Combien ceux qui la possèdent sont heureux ! En ce monde, on ne les distingue pas toujours des autres. Il est difficile, en hiver, de discerner les arbres vivants de ceux qui sont morts ; mais, au printemps, on s'en aperçoit sans effort. Dans l'autre vie, il sera facile de connaître ceux qui auront eu la grâce aux fruits de vie, qu'ils auront produits. Les sauvages de l'Amérique préféraient le fer à l'or, dont ils ne connaissaient pas le prix ; mais en voyant l'ardeur que les Européens mettaient à se procurer ce métal, ils commencèrent à l'apprécier. Que l'estime que les saints ont fait de la grâce, nous fasse comprendre que l'amitié de Dieu est le plus grand de tous les biens !

Il y a la grâce actuelle, qui est un secours que Dieu nous fournit pour faire

le bien. Sans cette grâce nous ne pouvons rien pour notre salut; mais avec la grâce nous pouvons tout, et nous sommes puissants dans notre faiblesse même, selon le langage de saint Paul (1). Les moyens d'obtenir la grâce sans laquelle nous ne pouvons rien, ni peu ni beaucoup, sont les sacrements et la prière.

574. I. **Des sacrements.** — C'est là un des grands moyens de salut. Notre-Seigneur les a établis pour nous rendre participants de ses mérites : chacun d'eux est comme un canal par lequel découle sur nous la grâce de Dieu. Les uns nous donnent l'amitié de Dieu, quand nous avons le malheur d'en être privés; les autres l'augmentent et la fortifient en nous, quand nous la possédons déjà ; mais chacun nous procure une grâce particulière en rapport avec le but que Notre-Seigneur s'est proposé en l'instituant.

Il ne faut donc pas juger des sacrements d'après les apparences. Montrez un billet de banque à un enfant, il n'y voit qu'un morceau de papier, avec lequel il s'amuse. Présentez-le à une personne intelligente et au courant des affaires, elle y voit une valeur précieuse qu'elle conserve avec soin, si vous la lui donnez. Un homme qui juge d'après les sens, ne voit dans le baptême que de l'eau versée sur la tête d'un l'enfant ; un chrétien éclairé de la foi, y voit la grâce de Jésus-Christ qui lave l'âme, pendant que l'eau coule sur le front. (Voir nº 1423.)

« Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle n'ont pas tous été institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou qu'ils sont plus ou moins de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage, ou que quelqu'un de ces sept n'est pas un vrai sacrement, qu'il soit anathème ! » Ainsi parle l'Eglise par le saint concile de Trente. Trois sacrements impriment à l'âme une empreinte, une marque, un caractère ineffaçable, et par conséquent on ne peut les recevoir qu'une fois. Ce sont le Baptême, la Confirmation et l'Ordre.

Les sacrements doivent, pour produire leur effet, être administrés par les ministres que Dieu a déterminés pour chacun d'entr'eux, et il faut que celui qui les administre ait l'intention de faire ce que fait l'Eglise et emploie la matière et la forme voulues. Le ministre des sacrements agit au nom de Jésus-Christ qui est leur ministre principal. C'est pourquoi leur effet ne dépend pas des dispositions de celui qui les administre. Un buisson ne produit pas de raisins, dit-on, c'est vrai; mais la vigne est tellement féconde qu'elle étend quelquefois ses rameaux sur des buissons et qu'elle étale ses grappes sur leurs épines. Le voyageur altéré et qui voit ces raisins s'en désaltère. Il cueille la grappe et laisse l' épine. Jésus-Christ c'est la vrai vigne féconde qui étend ses fruits jusque sur les épines d'un ministre qui serait indigne.

Personne ne donne ce qu'il n'a pas ; mais un instrument peut servir à donner ce qu'il n'a pas lui-même et ce qu'un autre a. La plume n'a point de lettres et elle en trace de nombreuses sur le papier. Le pinceau du peintre n'a point de tête, ni de bras, ni de jambes, et il les reproduit dans un tableau. Le domestique d'un grand seigneur peut être bien pauvre, et il peut avoir commission de son maître de vous donner une forte somme.

Le prêtre dans les sacrements est l'instrument de Jésus-Christ : il peut donc, n'eût-il pas lui-même la grâce, vous la donner de sa part. Dieu envoya des pains au prophète Elie dans le désert, une fois par un ange, une autre fois par un corbeau. Elie ne s'en plaignit pas et ne songea qu'à bénir la Providence qui veillait sur lui. Quand un homme est en prison, se plaint-il de ce que le prince lui envoie sa grâce par un messager contrefait ou mal vêtu ? Un médecin malade peut quand même guérir un malade : il importe peu que la

(1) Il est nécessaire, toutefois, de coopérer à la grâce.
Deux solitaires transportaient de la terre dans des sacs, et le plus jeune s'impatientait toujours. L'autre l'invitait à la patience, lui disant de la demander à Dieu. « Il y a longtemps que je la demande, répondit le plus jeune. » Alors le plus âgé l'invite à l'aider à charger son sac, l'autre obéit et y met toutes ses forces; mais pendant qu'il soulevait le sac, le plus âgé le retenait tant qu'il pouvait, et le sac retomba à terre. « Que vous sert mon secours, s'écria le jeune ermite, si vous cherchez à le rendre inutile ? — Et que nous sert la grâce de Dieu, si, après l'avoir obtenue, nous n'y coopérons pas et si nous y résistons?

semence soit jetée dans un champ par une main blanche ou par la main d'un lépreux, que l'eau qui arrose une prairie passe par un canal d'argent ou par un canal de plomb.

Les sacrements par eux-mêmes produisent la grâce dans celui qui les reçoit; mais cette grâce est plus ou moins abondante selon les dispositions plus ou moins parfaites du sujet. Le feu brûle tant qu'il peut, si un bois prend feu plus difficilement qu'un autre c'est qu'il est trop vert. Le soleil par lui-même remplit l'air de lumières, mais les nuages peuvent empêcher sa lumière d'éclairer l'air. De là la nécessité de se préparer à les recevoir.

Si vous étiez en présence d'un coffre plein de pièces d'or et qu'on vous permît d'en prendre vos pleines mains; si ayant les mains pleines de terre ou de paille, vous n'en saisissiez des extrémités du doigt que cinq ou six, ne serait-ce pas votre faute ? Hélas! c'est ce qui arrive à ceux qui s'approchent des sacrements le cœur plein de pensées terrestres ou de bagatelles.

575. **Le Baptême.** — 1° *Sa nécessité.* Sans le baptême, personne ne peut être admis dans le sein de l'Eglise catholique, ni participer aux autres sacrements. Par le baptême nous devenons chrétiens : et saint Louis, roi de France, était plus fier de son titre de chrétien que de celui de roi ; et au lieu de signer, Louis, roi de France, il signait Louis de Poissy, parce que c'est à Poissy qu'il avait été baptisé (1) (v. n° 480.).

Par conséquent, 1° obligation grave pour les parents de faire baptiser leurs enfants, lors même qu'ils viendraient au monde peu après avoir été conçus. Si une femme venait à mourir avant de mettre son enfant au monde, il faudrait que les parents prissent leurs mesures pour baptiser l'enfant qui ne meurt pas toujours en même temps que sa mère. 2° Différer pendant longtemps le baptême à un enfant, c'est une faute ; et, s'il y avait danger de mort, un délai serait bien plus criminel encore (2).

576. 2° *Ses effets.* — L'effet du baptême est de laver l'âme, de la purifier

(1) Le général Drouot, comte de l'Empire, aide de camp de Napoléon Ier, qui l'appelait le sage de la grande armée, disait à l'empereur qu'il ne désirait qu'une chose, d'habiter sur la paroisse où il avait été baptisé.

L'idée de son baptême, par lequel il avait été fait enfant de Dieu, pénétrait son cœur d'un pieux souvenir, et l'église où il avait reçu ce sacrement de vie formait pour lui, avec tout son territoire, une patrie spirituelle, qui ne lui était pas moins chère que la patrie temporelle.

(2) Saint Augustin raconte qu'une femme, ayant vu mourir son enfant avant qu'il reçût le baptême, était inconsolable. Elle courut à l'oratoire de saint Etienne, et fit la prière suivante : « Saint martyr, vous voyez que j'ai perdu toute ma consolation. Rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver devant celui qui vous a couronné. » Elle pria jusqu'à ce que l'enfant fût ressuscité. On le baptisa et bientôt après il mourut ; et la mère, tout heureuse, le porta au tombeau : Elle avait l'espoir de le retrouver dans le sein de Dieu.

Un chrétien engendre un enfant qui est homme, mais qui n'est pas chrétien ; car il l'engendre non en tant qu'il est chrétien ; mais en tant qu'il est homme. Nos parents nous communiquent le péché originel qu'ils n'ont plus, et non les autres péchés dont ils sont coupables, car en engendrant on communique la nature, et non les qualités de la personne. Un savant engendre un enfant ignorant. Vous semez un grain qui est dépouillé de toute paille et vous recueillez du froment enfermé dans l'épi ; vous semez un pépin de pomme reinette et vous n'avez qu'un sauvageon qui aura besoin d'être greffé.

Que préféreriez-vous d'être sujet à la migraine ou privé de la vue ? être sujet à la migraine, c'est une peine de sens ; être privé de la vue, c'est une peine de dam. Vous voyez donc par là qu'une peine de dam et de privation peut être souvent plus à craindre qu'une peine qui afflige les sens. Et si c'est une si grande disgrâce d'être privé de la vue qui nous est commune avec les moucherons, combien plus d'êtres privés de la vue qui nous est commune avec les archanges ! S'il vous semble que c'est un si grand mal, de ne point voir des jardins, des maisons et des prairies, combien plus de ne voir point Dieu qui est l'assemblage et le trésor de toutes sortes de biens ! *Ostendam tibi omne bonum.* Si c'est un malheur si sensible que d'être privé de la lumière corporelle pour un peu de temps, combien plus d'être privé de la lumière spirituelle et divine pour une éternité ! L'enfant mort-né en sera privé, ne vous y trompez pas ; c'est un article de foi, il n'est pas permis d'en douter. Il est souillé du péché, dit saint Paul : *In Adam omnes peccaverunt* ; et rien de souillé n'entrera dans le ciel, dit saint Jean ; ne dites pas : comment peut-il se faire que ces enfants soient séparés de Dieu ? Un bon homme dont saint Augustin parle, était tombé dans un puits profond où il y avait assez d'eau

du péché originel et, si celui qui est baptisé était déjà avancé en âge, de tous les péchés qu'il aurait commis depuis l'usage de la raison. De plus, le baptême délivre l'âme de toutes les peines dues au péché, en sorte que celui qui meurt après le baptême ne passe pas par le purgatoire (1).

pour l'empêcher de se blesser, mais par bonheur il n'y en avait pas assez pour le noyer. Un de ses amis, passant par là et l'entendant crier, s'approche du puits et lui dit : Et comment êtes-vous tombé là ? Il répond : Songez plutôt, lui dit-il, comment vous m'en retirerez. Ainsi il importe peu de savoir comment les hommes tombent tous dans le péché par la désobéissance d'Adam ; mais il importe beaucoup de savoir comment il faut les en retirer. Et c'est le baptême qui les purifie de toute souillure. Nous l'avons reçu, ayons soin d'en conserver les effets.

Quelques auteurs assurent que Constantin avant sa conversion au christianisme, était infecté de la lèpre, et que les médecins lui avaient dit que, pour guérir, il fallait se faire un bain de sang humain. Il se disposait à faire égorger plusieurs petits enfants pour avoir de leur sang ; saint Pierre lui apparut, et lui donnant horreur d'une cruauté si détestable, lui dit qu'il devait plutôt se baigner dans les eaux salutaires du baptême : ce qu'ayant fait, il se trouva entièrement guéri. Mais supposons qu'il eût suivi le conseil des médecins, et qu'ayant été nettoyé de sa lèpre dans le sang de ces petits enfants, il eût été si mal avisé que de hanter les lépreux et d'en reprendre le mal, qu'en eût-on dit ? qu'en eût-on pensé ? n'eût-on pas dit qu'il méritait bien de n'en être jamais délivré ? Vous étiez atteint de la maudite lèpre du péché, le Fils de Dieu vous en a affranchi par le baptême, en vous baignant en son sang adorable, dont la moindre goutte est mille fois plus précieuse que le sang de tous les enfants du monde ; ne serez-vous pas bien misérable, si pour un plaisir sensuel ou pour une folle passion, vous retombez dans le péché ! Ne le faites pas, jeunes gens, si vous êtes sages ! Ne le faites pas, jeunes filles ! si vous avez encore la grâce baptismale, si vous êtes encore revêtue de cette belle robe, que saint Augustin appelle la robe de soie, *vestem holosericam*, de cette robe d'innocence qu'on vous a donnée au baptême, conservez-la soigneusement. Il n'y a point d'étoffe si précieuse que la soie, mais il n'y a point aussi d'aussi difficile à nettoyer, quand elle est une fois gâtée : il n'est rien d'aussi grande valeur que l'innocence ; rien d'aussi difficile à recouvrer, quand elle est une fois perdue.

(1) Nos corps deviennent les membres de Jésus-Christ ; de là découle le respect que nous nous devons à nous-mêmes. Ne serait-ce pas une difformité monstrueuse et bien dénaturée, si au chef, à la tête d'un très bel homme était joint un corps de bête brute ? si quelqu'un avait une tête d'homme, des pattes de lion, un corps de pourceau, une queue de serpent : Jésus est le chef de l'Eglise, nous en sommes les membres : quel déshonneur lui faisons-nous, quelle monstruosité mettons-nous dans son corps en lui étant si dissemblables ? Il est doux comme un agneau, pur comme les rayons du soleil, et simple comme une colombe, et nous sommes farouches comme des lions, immondes comme des pourceaux et trompeurs comme des serpents. Pensons-nous qu'on puisse souffrir dans le ciel une telle difformité, que nous puissions lui être associés dans la vie de la gloire, en lui étant si dissemblables dans la vie de la grâce ? Je vous demanderai volontiers, mes Frères, si quand vous êtes venus dans cette église, votre tête est entrée par une porte, vos pieds et vos mains par une autre ? Il est clair et indubitable, qu'il faut que le chef et les membres passent par un même chemin, qu'ils entrent par une même porte. Or, par quelle voie est-ce que Jésus-Christ est entré au ciel ? Il le répète si souvent : *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam. Oportuit*, ç'a été une nécessité ; donc il nous faut passer par là, ou bien n'y pas être reçus.

Bérenger, comte de Provence, qui fut depuis beau père de saint Louis, s'étant jeté dans de mauvaises affaires et étant presque réduit à l'extrémité par ses grandes profusions, un pèlerin se présente à lui ; il le reçoit en sa maison ; le voyant adroit, il lui met entre les mains l'économie de sa maison, et la surintendance de ses affaires. Il s'en acquitte si adroitement et avec tant de bonheur, qu'en fort peu de temps il dégage la maison du comte, il la décharge de toutes ses dettes, il triple son revenu, il remplit ses coffres d'or et d'argent ; il fait même de grands biens à tous les gens de mérite ; il met cette famille dans une telle prospérité, que le comte ayant quatre filles, elles furent mariées toutes quatre à des rois. Ce bon pèlerin ayant ainsi remis cette maison, voyant que des envieux le calomniaient auprès de son maître, et disaient qu'il ne lui était point fidèle, il lui rend un compte exact de sa gestion et s'en va comme il était venu, le bâton à la main Ce départ ne fut-il pas un grand désastre pour cette maison ? Mais supposons que le comte, sentant combien il lui était nécessaire, l'eût rappelé, et que deux mois après, sans aucun sujet, il l'eût pris par les épaules, et lui eut dit : Sortez d'ici, on n'a que faire de vous ; que quelques temps après, il l'eût encore rappelé, et puis chassé honteusement, qu'il l'eût ainsi fait dix ou douze fois de suite, qu'en eût-on pensé ? N'eût-on pas dit que le comte méritait que les enfants le montrassent au doigt, et qu'on lui jetât de la boue par les rues ? Voilà cependant ce que vous faites, non pas à un pèlerin, à un valet ou à un homme, mais à un Dieu ; il y a douze, quinze et vingt ans. Le Saint-Esprit est entré en votre âme par le baptême, il a

577. 3° *Le ministre de ce sacrement.* — C'est le curé ou un autre prêtre, qui a obtenu la permission du curé, qui administre ordinairement le sacrement de baptême ; mais comme ce sacrement est si nécessaire, Dieu dans sa miséricorde n'a pas voulu que personne en fût privé, et il veut qu'en cas de nécessité, toute personne, homme ou femme, même hérétique ou infidèle, puisse donner le baptême en ayant l'intention de faire ce que fait l'Eglise.

578. 4° *Matière et forme.* — Voici maintenant ce qui est requis pour donner le baptême : 1) de l'eau naturelle, de l'eau de pluie, de fontaine qu'on verse sur la tête de l'enfant, et en cas de nécessité, si on ne pouvait pas la verser sur la tête de l'enfant, on la verserait sur la poitrine, sur les épaules, ou sur toute autre partie du corps ; 2) En même temps qu'on verse l'eau, il faut prononcer nécessairement ces paroles : Enfant, je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. On ne peut omettre le mot *je te baptise.* Si donc on se contentait de dire, en versant l'eau : *Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.*, l'enfant ne serait pas baptisé. Il faut même éviter d'omettre le petit mot *et* ; ainsi il ne faut pas dire : Je te baptise au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit ; mais bien : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. 3) Il faut de plus un parrain et une marraine, mais pas plus. C'est un abus étrange d'inviter au baptême des jeunes gens de différent sexe qui, à cette occasion, se livrent à des fêtes mondaines, à des conversations coupables. C'est un devoir pour les parents de faire cesser un tel usage et de le bannir de leurs maisons. Rappelons-nous souvent les promesses de notre baptême et examinons si nous y avons été fidèles (1).

payé toutes ses dettes, il l'a enrichie, anoblie, dotée, comblée de grâces, mariée au Roi des rois, vous le chassez honteusement de votre cœur, pour y recevoir son ennemi ; vous vous ravisez, et le rappelez chez vous, quand vous allez à confesse ; et quinze jours après, vous lui dites : Retirez vous d'ici, on n'a que faire de vous, on y aime bien mieux Satan. Vous faites ainsi tous les ans, deux fois, quatre fois, huit fois ; et pour huit jours que le Saint-Esprit possède votre cœur, Satan le possède trois mois : Quelle horrible indignité ? Quelle monstrueuse ingratitude ! Quel affront effroyable au Saint-Esprit ! Pensez-vous que cette injure soit de mince conséquence ? pensez-vous qu'il soit aisé d'obtenir pardon d'un tel outrage ! (Le Jeune).

(*a*) Au XIII° siècle, un prince mongol, Usun-Cassan, qui était païen, épousa la fille du roi d'Arménie, qui était fervente chrétienne. Quand elle fut sur le point de devenir mère, le père défendit de faire baptiser l'enfant. La pieuse princesse priait Dieu avec larmes de changer le cœur de son mari. Dieu récompensa sa foi par un miracle. L'enfant naquit, mais portant sur son visage l'image du péché originel. Jamais on ne vit d'enfant plus hideux. Usun en parut au désespoir. La mère lui dit que le baptême seul pourrait faire disparaître cette laideur. Usun se laissa fléchir ; et une fois baptisé, l'enfant devint beau comme un ange. Son père, ravi de ce prodige, embrassa la foi chrétienne.

(*b*) Ingo, duc de Carinthie, voulut un jour rendre sensible à tous ses sujets la noblesse que donne au chrétien le baptême. Il invita à un grand repas un grand nombre de pauvres qui étaient baptisés, et tous les nobles de son royaume qui n'étaient pas encore chrétiens. La table des nobles fut dressée dans une cour, et le duc ne leur fit servir que des mets grossiers ; les pauvres, au contraire, furent admis à la table du duc, qui les traita avec une grande magnificence. A la fin du repas, les nobles furieux, lui demandèrent la raison de cette conduite. « Ces pauvres, leur dit-il avec calme, sont les enfants de Dieu et méritent par là même tout honneur. Dès que vous vous en serez rendus dignes, par le baptême, vous y aurez le même droit. » La leçon porta ses fruits, et bientôt tous les grands se firent chrétiens.

(1) (*a*) On raconte d'Alexandre le Grand, ce conquérant fameux, qu'on lui amena un jour un pirate célèbre par ses brigandages. Le prince lui demanda son nom. « Je m'appelle Alexandre, répondit le pirate. — Il te faut changer de nom ou de profession, » reprit le héros. Changeons notre nom de chrétien, ou vivons selon les engagements contractés à notre baptême.

(*b*) Elpidophore, après avoir reçu le baptême, renonça à la foi de Jésus-Christ, et devint persécuteur des catholiques. Il cita à son tribunal le saint diacre Murita, qui avait été son parrain. Celui-ci apporta au tribunal, caché sous son manteau, les vêtements blancs dont Elpidophore avait été revêtu après son baptême. « Voilà, lui dit-il, en les lui montrant, les témoins de ton apostasie. Ils t'accuseront au tribunal de Dieu. Cette robe blanche se changera en vêtements de feu et de flammes qui te dévoreront pour l'éternité. » A ce langage Elpidophore se retira confus.

(*c*) Pendant le siège de Rhodes, que soutenait avec un grand courage les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, un soldat chrétien passa au camp du sultan, Soliman II. Ce dernier, tout heureux de voir venir à lui ce traître, lui fit les plus belles promesses, s'il

579. **La Confirmation**. — Par le baptême nous devenons les enfants de Dieu ; par la confirmation, les soldats de Jésus-Christ. Ce sacrement donne au chrétien la plénitude des dons du Saint-Esprit, afin d'affirmer en lui la foi et de le porter à la défendre généreusement. Le Saint-Esprit, c'est la troisième Personne de la sainte Trinité, vrai Dieu comme le Père et le Fils. (V. Effets, n° 1898).

580. 1) *Sa nécessité*. Quoique ce sacrement ne soit pas absolument nécessaire pour aller au Ciel, celui qui par sa faute négligerait de le recevoir, commettrait une faute ; et si quelque personne déjà avancée en âge n'avait pas reçu ce sacrement, elle devrait en parler à son confesseur, et ensuite se présenter à l'Evêque, dès qu'il administrera ce sacrement dans la paroisse, ou dans les paroisses voisines (1).

581. 2) *Le ministre*. L'Evêque, ou un prêtre ayant reçu ce pouvoir du Souverain Pontife, peuvent seuls donner la confirmation.

582. 3) *Matière et forme*. Il faut être présent, quand on reçoit ce sacrement, à l'imposition des mains de l'Evêque qui se fait au commencement de la cérémonie, et surtout il est nécessaire de recevoir l'onction que l'Evêque fait au front de chaque confirmand avec le saint chrême, qui est un mélange d'huile et de baume. Pendant cette onction, l'Evêque appelant le confirmand par son nom, lui dit : Je vous marque du signe de la croix, et je vous confirme par le chrême du salut, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; et c'est alors que le confirmand reçoit le sacrement.

583. 4) *Le confirmand* doit (*a*) être instruit des principaux mystères, de la foi ; (*b*) être en état de grâce ; ce serait un sacrilège de recevoir la confirmation avec une faute grave sur la conscience. Il est donc bien de s'y préparer par la confession ; mais il n'est pas nécessaire d'être à jeun pour le recevoir. Avons-nous le courage chrétien que ce sacrement nous a inspiré, et ne rougissons-nous pas quelquefois par respect humain des devoirs que la religion nous impose et des pratiques qu'elle encourage ?

584. **L'Eucharistie**. 1° — C'est un sacrement qui contient réellement et en vérité, le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le même Fils de Dieu qui s'est fait homme, qui est né dans une étable, qui est mort pour nous sur la croix, qui est remonté au Ciel après sa résurrection, est réellement dans l'Eucharistie. Il est tout entier, soit dans l'hostie ou une parcelle d'hostie, sous l'apparence du pain, soit dans le calice, sous l'apparence du vin. En vertu de la toute-puissance de Dieu, qui l'a ainsi voulu dans son amour pour nous, les paroles de la consécration, qui sont prononcées par le prêtre à l'autel, font perdre au pain et au vin leur substance et les changent au corps et au sang de Jésus-Christ.

585. 2° *Effets* : 1) Comme le pain terrestre nourrit le corps, de même le pain céleste nourrit l'âme : il conserve en nous la vie spirituelle. 2) Il nous sert de remède, nous purifiant des fautes vénielles et nous préservant des fautes mortelles. 3) Il dépose en notre corps un germe de résurrection et de gloire.

586. 3° *Dispositions* : 1) *Du corps* : (*a*) Il faut être à jeun, c'est-à-dire n'avoir ni bu ni mangé depuis minuit ; n'eût-on avalé volontairement qu'une

lui indiquait les endroits faibles de la place. Le chrétien révéla tout ; et quand Soliman se fut emparé de la place, il vint lui demander la récompense de sa perfidie. « Misérable, répondit Soliman, je vais te donner ce que tu mérites. » Et aussitôt il donna ordre de se saisir de lui et de l'écorcher tout vivant. Au jour de ses vengeances, le Seigneur punira d'une manière terrible ceux qui auront trahi les serments de leur baptême.

(1) (*a*) Un certain Novatus, qui avait été converti à la foi, apostasia pendant les persécutions; et les fidèles crurent que cette lâcheté et cette chute avait pour cause sa négligence à recevoir le sacrement de confirmation.

(*b*) Thémistocle dit aux Athéniens qui redoutaient un général crétois nommé Theutides : « Ne craignez pas Theutides, car s'il a une épée, il n'a pas le courage de la tirer du fourreau. » On peut tenir un semblable langage de ceux qui ont été baptisés et non confirmés.

(*c*) Les missionnaires du Japon au XVIIe siècle assuraient qu'ils n'avaient vu nulle part les chrétiens recevoir avec autant de piété le sacrement de confirmation qu'au Japon, aussi le Japon fournit-il dans ce siècle, deux millions de martyrs.

goutte d'eau, une miette de pain, on ne pourrait pas communier sans faire un sacrilège ; mais si on porte quelque chose à sa bouche et qu'on le rejette aussitôt sans avoir rien avalé, ou bien si l'on est pas sûr d'avoir avalé quelque chose, on peut communier. (*b*) Il convient d'être vêtu proprement, mais modestement. Des habits pauvres, mais propres, sont bien vus du Dieu qui aime les pauvres ; une mise riche, mais immodeste, l'offenserait.

2) *De l'âme*. Il faut être en état de grâce, c'est-à-dire n'avoir aucun péché mortel sur la conscience. Si on a eu le malheur de commettre un péché mortel, c'est une obligation grave de se confesser avant de communier. Il ne suffirait pas dans ce cas de se préparer à la communion par la contrition parfaite. Un péché oublié involontairement en confession n'empêche pas une bonne communion ; on va sans crainte à la table sainte, même avec un péché oublié ; mais on ne manque pas de l'accuser ensuite, dans sa plus prochaine confession. Un péché véniel, commis depuis l'absolution reçue, n'empêche pas non plus de faire une bonne communion.

587. 4° *Obligation de communier :* 1) Au temps pascal ; 2) à l'article de la mort. L'obligation de communier en danger de mort existe même pour les enfants ; dès qu'ils sont en état de se confesser, ils peuvent et doivent recevoir le viatique. Les parents seraient donc bien coupables, s'ils laissaient mourir un enfant de sept ans sans le faire confesser et communier ; il faudrait même faire recevoir ces sacrements à des enfants plus jeunes, s'ils étaient capables de discerner le bien du mal et l'Eucharistie d'un pain ordinaire. Pour exhorter un malade à recevoir le viatique et avertir le prêtre, il faut bien se garder d'attendre que l'état du malade soit désespéré. On risquerait par ces retards de compromettre son salut éternel, et on le priverait d'un secours puissant (1).

588. 3) « On doit savoir, ajoute saint Liguori, qu'il est très difficile de se maintenir dans la grâce de Dieu, quand on se contente de communier une fois chaque année, comme font ceux qui ont peu de soin de leur salut éternel. L'expérience prouve, ainsi que la raison, qu'une âme longtemps privée de cette divine nourriture ne peut guère avoir la force de résister aux tentations et qu'elle tombe facilement dans le péché. Les personnes qui s'appliquent à la vie spirituelle (à la vie de foi), en faisant l'oraison mentale et en s'abstenant même des péchés véniels délibérés (c'est-à-dire faits avec une pleine connaissance), peuvent communier plusieurs fois par semaine avec l'avis de leur confesseur.

« Pour celles qui mènent une vie tiède, elles feront bien de communier tous les dimanches, ou au moins tous les quinze jours, afin qu'elles puissent se tenir dans la grâce de Dieu. » (T. XVI, p. 354.) L'Eucharistie est en même temps un sacrifice, c'est-à-dire qu'à la sainte messe Notre-Seigneur s'immole comme sur le calvaire, quoique d'une manière non sanglante, et il s'y offre a son Pere pour notre salut.

589. **Le sacrement de pénitence ou la confession**. — 1° *Définition et effets.* — Notre-Seigneur a dit à ses ministres : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, les péchés seront remis a ceux à qui vous les remettrez*. C'est en vertu de ce pouvoir que les prêtres donnent l'absolution aux pénitents bien disposés. C'est là le sacrement de Pénitence, qui remet tous les péchés commis après le baptême, et donne à celui qui le reçoit une nouvelle force pour résister aux tentations.

590. 2° *Disposition.* 1) *La foi*. Sans elle impossible de plaire à Dieu. (On peut en rappeler les motifs et les principaux mystères.) 2) *L'esperance*. *Spe salvi facti sumus* (en rappeler au besoin les motifs qui sont la promesse, la puissance, la bonté et la fidélité de Dieu, les mérites de Notre-Seigneur.) En préparant à l'absolution, on ferait avec fruit devant le peuple les actes de foi et d'espérance, l'invitant a les produire.) 3) *La priere*. Sans Dieu nous ne pouvons rien. Impossible de nous relever s'il ne nous tend la main. Appe-

(1) Le général Drouot venait d'être sérieusement malade, en voyant arriver son médecin : « Docteur, dit-il, je suis mieux. » Le docteur constatant en effet un mieux très sensible : « D'où vient, dit-il, cette amélioration ? — J'ai communié ce matin », répondit le général.

lons-le donc à notre secours. Mon Jésus, miséricorde ! *Converte me et convertar.*

591. 4) *L'examen.* Par une négligence grave dans l'examen, oublier une ou plusieurs fautes graves, c'est faire une mauvaise confession. Il faut donc parcourir les commandements de Dieu et de l'Eglise et voir en quoi on les a transgressés. Si on ne sait pas s'examiner, on cherche ce que l'on peut trouver. Si on sait lire, on se sert d'un livre ; et on prie ensuite au besoin le confesseur de compléter lui-même l'examen.

592. 5) *La confession.* Il faut dire tous ses péchés mortels au moins, il n'est pas absolument nécessaire de dire les péchés véniels. Dans le doute, si un péché est grave, interrogez simplement votre confesseur. Il faut de plus dire les espèces différentes des péchés mortels. Il ne suffit pas de dire : j'ai péché ; il faut dire quelle sorte de péché on a fait, si c'est un blasphème, un vol. Il ne suffit pas même de dire : J'ai péché contre la pureté, il faut expliquer quelle sorte de faute contre la pureté on a commise. Il est nécessaire d'accuser de plus les circonstances qui rendent un péché de véniel mortel ; ainsi il ne suffit pas de dire : J'ai médit ; il faut dire si c'est en matière grave, comme ce ne serait pas assez de dire : J'ai volé ; il faut dire si on a volé une chose de valeur.

On est obligé de plus de dire le nombre des péchés mortels, aussi exact que possible ; dire qu'on a fait dix péchés mortels, quand on est sûr d'en avoir fait onze, c'est faire une confession sacrilége. Si on ne peut pas trouver le nombre exact, il faut dire : J'ai commis ce péché tant de fois environ ; si on a l'habitude malheureuse d'y tomber fréquemment, on accuse environ, à peu près, aussi bien que possible, combien de fois par jour, par semaine ou par mois on a fait ces chutes et pendant combien d'années. Si on ne sait pas expliquer certains péchés, ou si l'on n'ose pas les dire, on prie le confesseur de vouloir bien aider à en faire l'aveu, et il le fera de bon cœur.

6) *La contrition.* Point de douleur du péché, point de pardon. Ou l'horreur du péché mortel dans le cœur, ou l'enfer. On s'excite à la contrition, en pensant au ciel que le péché nous fait perdre, à l'enfer qu'il nous mérite, à la passion de Notre-Seigneur qu'il a causée, aux perfections infinies de Dieu qu'il outrage.

593. 7) Sans la résolution d'éviter le péché et de se corriger de ses mauvaises habitudes, il n'y a point de contrition sincère, et par conséquent pas de bonne confession. Il ne suffit pas d'être déterminé à éviter le péché, il faut de plus promettre sincèrement à Dieu de fuir les occasions volontaires et prochaines de l'offenser gravement, les mauvaises compagnies, les fréquentations dangereuses, les mauvaises lectures. Enfin, il faut être déterminé à prier assez souvent et à s'approcher assez régulièrement des sacrements, pour éviter le péché mortel au moins. Avec ces dispositions, on reçoit infailliblement le pardon de ses fautes.

594. **L'Extrême-Onction.** — 1° « C'est un sacrement par lequel le malade, en danger de mort, reçoit, au moyen de l'onction que lui fait le prêtre, la grâce de résister aux tentations du démon, de supporter patiemment les peines de la maladie, et même d'en guérir, si la guérison est utile au bien de son âme. » (Liguori, XVI, 600.) Les malades qui redoutent ce sacrement, sont donc comme ceux qui ont horreur des remèdes qui les pourraient guérir ; et c'est une folie d'attendre pour recevoir ce sacrement qu'il n'y ait plus d'espoir. Quand vous serez malades, demandez aussitôt ce divin remède qui a souvent réussi, là où tous ceux de la terre avaient été impuissants ; et quand vous avez un malade chez vous ou dans votre voisinage, vite déterminez-le à recevoir tous les sacrements et appelez un prêtre. C'est un des plus grands actes de charité que vous puissiez faire.

Les saints Docteurs n'excusent pas de péché ceux qui refuseraient ce sacrement en danger de mort ; et les enfants qui ont l'usage de la raison peuvent et doivent le recevoir comme les grandes personnes. Les parents (1) seraient donc coupables de les laisser mourir sans leur faire administrer ce sacre-

(1) (*a*) Le Dauphin, père de Louis XV, apprenant qu'un de ses vieux serviteurs se mourait sans songer à recevoir les sacrements, voulut lui envoyer son propre confesseur ; puis il fit mieux, il se rendit lui-même auprès de lui, l'exhorta à faire ses devoirs reli-

crement. Rien de plus utile que de prier un parent, un ami sincère, un médecin vertueux de nous avertir à temps du danger de mort, afin de nous mettre en règle avec Dieu. Malheur à ceux qui s'entourent à la mort de gens qui écarteront le prêtre ou les laisseront, jusqu'à la fin, dans l'illusion sur leur état ! Il arrive parfois que les parents égarés par une folle douleur, pleurent et se désespèrent autour des mourants, au lieu de les aider à bien mourir en leur inspirant des actes d'amour de Dieu et de contrition. Quel aveuglement (1)!

gieux. Le pauvre mourant fut si touché de cette démarche de son bon maître, qu'il se prépara aussitôt à recevoir les sacrements et fit une mort chrétienne.

(*b*) Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, visitant le général Arbo, étendu sur son lit de mort, et l'invitant à se confesser, reçut de lui cette réponse : « Croyez-vous, Monseigneur, que l'on puisse présenter sa poitrine aux coups de l'ennemi et ne pas élever le regard de son âme vers le maître de la vie? » Le général Arbo se confessa et mourut en bon chrétien.

(*c*) L'empereur Othon III, l'élève de Gerbert, devenu Sylvestre II, tomba malade au moment où il donnait à l'Eglise et au monde les plus grandes espérances. Il demanda aussitôt à recevoir les sacrements. On lui dit que son état n'avait rien de grave. « A la fièvre du corps, répondit-il, il ne faut pas ajouter celle de l'âme. » Il se confessa donc avec une grande piété et mourut peu après, à l'âge de 22 ans.

(1) (*a*) Le Dauphin, père de Louis XVI, avait prié son médecin de lui rendre ce grand service, et au moment venu, le médecin l'avertit en effet : « La Breuille, répondit-il, je reconnais ici que vous êtes un honnête homme, je vous ai toujours aimé et je vois que vous le méritez. » Et il fit aussitôt appeler son confesseur.

(*b*) Dans une crise terrible que subit avant sa mort le pieux Dauphin dont nous venons de parler, sa femme, au lieu de se lamenter comme les autres, détacha un crucifix, le colla sur les lèvres du malade, et l'exhorta à remettre son âme entre les mains de Dieu. « Quelle digne femme, dit le prince; après avoir fait le bonheur de ma vie, elle m'aide encore à bien mourir ! »

(*c*) Le célèbre poète Lamartine a écrit de sa mère : « Je l'ai vue souvent assise, debout ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières des derniers moments, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu au son de sa douce voix. »

(*d*) Le général d'Eudeville, commandant supérieur du génie en Algérie en 1877, devenu malade, demanda aussitôt les sacrements. A ceux qui lui disaient : Votre état ne l'exige pas encore », il répondit : « Il n'est jamais trop tôt, quand il s'agit de régler les affaires de sa conscience. ».

(*e*) Louis XIV, voyant sa mère gravement malade, fit appeler les médecins qui lui donnaient des soins, et leur dit : « Il est temps d'exhorter la reine à songer à la mort. L'un d'eux lui dit : « Sire, il serait à craindre que cette nouvelle ne hâtât sa fin » Le roi se récria : « Voulez-vous donc qu'elle meure sans sacrements après une maladie de six mois ! Cela ne me sera pas reproché », et il donna des ordres pour qu'on la préparât à recevoir les sacrements; et après qu'elle eût reçu le saint Viatique, il alla lui-même accompagner la sainte Eucharistie jusqu'à la paroisse.

La pierre de touche de l'amitié véritable, c'est l'adversité, le malheur. N.-S. est notre véritable ami, il a institué un sacrement exprès pour nous fortifier pendant notre dernière maladie, à ce moment où les honneurs, les richesses, les amis de ce monde ou nous quittent ou ne peuvent rien pour nous.

L'huile signifie la force que ce sacrement donne à l'athlète chrétien dans la dernière lutte. Elle signifie aussi la miséricorde. Il aurait fallu durant toute sa vie racheter ses péchés par des aumônes, mais si vous y avez manqué, si vous n'avez pas fait porter la lampe devant vous, faites-la au moins suivre après vous, pour n'être pas tout-à-fait en ténèbres, quand vous irez en l'autre monde ; au moins que l'huile sainte qu'on vous donne, vous avertisse de la miséricorde que vous devez exercer par votre testament envers les hôpitaux et les pauvres

Salvien dit admirablement : Vous êtes économe et amoureux de vous-même ; mais vous ne l'êtes pas assez ; je vous exhorte à l'être encore davantage. Quand on vous recommande l'aumône, vous dites que vous craignez d'en avoir besoin, que la charité bien réglée commence par soi-même. Eh bien ! il y a en cela quelque apparence d'excuse : mais quand vous êtes au lit de la mort, et que vous laissez vos biens à des gens qui ne vous en sauront aucun gré, qui répandront à seaux ce que vous aurez amassé goutte à goutte, qu'est devenue cette charité, qui doit commencer par soi-même? Où est allé votre amour-propre ? N'avez-vous pas peur d'avoir besoin de vos biens ? Vous aimez tant vos richesses, aimez-les à la mort aussi bien qu'en la vie ; emportez-les en l'autre monde, elles vous y seront plus nécessaires qu'en celui-ci. Vous craignez tant la pauvreté, crai-

595. 2° *Effets*. Ce sacrement a la vertu d'effacer les fautes qui ne seraient point encore expiées et lave les restes des péchés, c'est-à-dire qu'il nous délivre des peines temporelles dont nous sommes redevables à Dieu pour les fautes commises et il purge notre âme de l'obscurité de l'esprit, de la dureté du cœur, de l'attachement à la terre que les péchés avaient produits en nous. (Voir ci-dessus, les autres effets, n° 594 (1).

gnez aussi celle de l'autre vie; n'êtes-vous pas plus cruel envers vous-même, que ne pourrait l'être l'ennemi le plus barbare du monde? Il n'y a point d'ennemi si impitoyable qui ne s'apaise, et qui ne soit touché de pitié, quand il voit son adversaire au lit de la mort; cependant vous êtes si cruel envers vous, et si ennemi de vous-même, qu'étant au lit de la mort, vous vous dépouillez de vos biens, et vous les laissez à je ne sais qui; vous ne songez pas à en emporter au pays où vous allez, pour y être le bienvenu, et pour vous y faire des amis; vous vous privez de l'unique remède qui vous reste pour éviter les peines du purgatoire, de la rançon que vous pourriez payer, pour être bientôt délivré de prison; enfin vous vous en privez, pour laisser riches des enfants ou des neveux ingrats, qui vous oublieront aussi bien que vous vous oubliez vous-même.

Dites comme l'empereur Héliogabale, mais en un sens plus spirituel et plus chrétien. Un de ses favoris voyant qu'il dépensait tout en excès et en débauche, lui dit qu'il mourrait pauvre, et qu'il ne laisserait rien à ses héritiers : Il n'y a personne, répondit-il, qui mérite mieux d'être mon héritier que moi-même. Mais si vous aimez tant vos enfants que vous les aimiez plus que vous-même, aimez-les sagement, et pour leur profit, donnez-leur un support qui les appuie. Mettez Jésus au nombre de vos enfants, faites-le votre héritier avec eux, donnez-lui par testament une partie de votre bien en la personne du pauvre; s'il est au nombre de vos enfants, il les défendra contre ses frères, il les protégera contre les ruses et les injustices des chicaneurs, qui les voudront oppresser; il ne permettra pas que votre testament soit cassé et rendu invalide; puisqu'il y aura intérêt, il aura soin de leur patrimoine, dont une portion lui appartiendra.

Il est vrai que Jésus nous ayant donné ses sueurs, son sang et sa vie, mérite bien que vous lui donniez une bonne partie de vos biens, même pendant votre vie, lorsqu'ils vous sont le plus nécessaires; mais puisque vous y avez manqué, au moins à l'heure de votre mort, quand vos biens vous sont inutiles, donnez-lui en quelque peu, c'est lui qui vous les a donnés, qui en est le propriétaire, c'est de lui que vous les tenez comme à ferme. N'est-ce pas raisonnable que, sortant maintenant de vos mains, ils soient réunis à son domaine au moins en partie?

Vous avez vu tant de gens devant vos yeux, qui ont été surpris de mort soudaine, qui n'ont pas eu le loisir de déclarer leur dernière volonté, ni de disposer de leurs biens; puisque Jésus vous en donne le temps, ne l'oubliez pas en votre testament. Il veut vous faire son cohéritier de tous les biens de son Père, de la possession d'un royaume céleste; faites le cohéritier de vos enfants par la possession d'un peu de terre : *Propinquos seminis tui ne despicias*, dit Isaïe. Quand vous oubliez dans votre testament de nommer quelqu'un de vos plus proches parents, qui avait droit à votre succession, on vous blâme à bon droit, et votre testament est déclaré vicieux. Ne seriez-vous pas justement blâmé d'y oublier votre Sauveur, qui vous appartient de si près? donnez-lui au moins une petite somme, pour l'exclure de votre succession; mettez-le du moins au nombre de vos serviteurs. Vous avez horreur d'entendre ce langage, et vous n'avez pas horreur de faire encore pis que cela. Un riche lègue à tous ses serviteurs quelque somme d'argent pour récompense de leurs services, et vous ne léguez rien a votre Sauveur en reconnaissance de ses bienfaits. Comment vous présenter à lui avec confiance après n'avoir pas voulu lui donner une partie de vos biens quand ils vous étaient inutiles?

Agissez même plus sagement, n'attendez pas pour lui donner vos biens qu'ils ne soient plus à vous; si vous attendez de les lui donner si tard, peut-être qu'il les rejettera, qu'il permettra que vos héritiers cachent votre testament, qu'ils le fassent casser, ou négligent de l'exécuter. Donnez-lui maintenant; vous pouvez le faire plus sûrement, avec moins de bruit et avec plus de mérite. Et parce que nous pouvons être surpris de mort subite ou privés de l'usage de la raison, et n'avoir pas le loisir ou l'esprit, à la fin de notre vie, de rendre à la majesté de Dieu et à ses divines perfections, les hommages que nous leur devons; choisissons, chaque année, quelque jour destiné à rendre à Dieu ces devoirs, et à nous préparer à la mort.

(1) *(a)* Le P. Gaspard Moreyra, jésuite, mort en odeur de sainteté en 1669, avait été infirme pendant vingt-cinq ans, ce qui ne l'empêcha pas d'en passer quinze dans les rudes missions des Iles d'Afrique. Quand il retourna à Lisbonne, on lui confia le soin d'évangéliser de grossiers paysans qui renvoyaient toujours à leurs derniers jours de recevoir l'Extrême-Onction, persuadés qu'elle rendait infaillible la mort des malades. Le bon missionnaire fit tout pour les détromper. Enfin il recourut à Dieu par la prière. Un seigneur, étant à l'extrémité, reçut ce sacrement, et aussitôt ses forces revinrent et il guérit rapidement, au grand étonnement de tous; et on comprit enfin que ce sacrement est un moyen puissant de guérison.

596. 3° *Dispositions.* Mais pour produire ses heureux fruits, il faut que ce sacrement soit reçu en état de grâce ; c'est pour cela qu'on le fait précéder de la confession et de l'absolution. Le recevoir sciemment en état de péché mortel, ce serait un sacrilège. Toutefois, le malade qui a perdu la parole et ne peut faire sa confession, peut sans crainte et même doit recevoir l'extrême-onction (1).

597. **L'Ordre**. — C'est le sacrement qui fait les ministres de Dieu et leur confère le pouvoir de faire les fonctions saintes, de monter à l'autel, de célébrer la messe, d'absoudre des péchés, de donner l'extrême-onction, etc., et il donne en même temps les grâces nécessaires pour bien remplir ces ministères.

1° La dignité du prêtre est au-dessus de celle des anges, et la plus noble ambition que puissent avoir les parents chrétiens, c'est de désirer que Dieu se choisisse un ministre parmi leurs fils. Les mères feraient une œuvre très agréable à Dieu, en cultivant de bonne heure la piété et la vertu dans leurs fils, en leur inspirant le désir d'être prêtres un jour, et en priant Dieu de

(b) « Oh ! combien de malades guériraient et vivraient de longues années s'ils recevaient à temps le sacrement de l'Extrême-Onction », disait en gémissant le Père Gustave Eck, religieux allemand de la Compagnie de Jésus. Et en preuve, il racontait qu'un de ses amis, M. Arendt, converti au catholicisme depuis sept mois, était dans un état désespéré. Il lui parla de lui administrer les derniers sacrements. « Je reconnais bien là que vous êtes mon ami », répondit le malade qui accepta aussitôt avec bonheur sa proposition. Mais dès qu'il eut reçu ce sacrement, il se trouva mieux. Le soir, il fit une partie de billard ; et le lendemain, une promenade à cheval. Il était guéri.

(c) Napoléon, sur son rocher de Sainte-Hélène, se voyant tête à tête avec la mort, congédia les médecins et fit appeler l'abbé Vignoli, son aumônier : « Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle m'offre. » A cette nouvelle, certaines gens redoutaient l'effet que cette détermination qu'ils appelaient une faiblesse allait produire à Paris. Là-dessus, Napoléon s'échauffa : « Que sont donc tous les hommes, dit-il, que serai-je comme eux dans un instant ? Pourriture, proie des vers. Tout cela passe, Jésus-Christ subsiste. » L'empereur se confessa, et l'abbé Vignoli lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction. Après ce grand acte accompli, Napoléon dit au général de Montholon : « Je suis heureux d'avoir accompli mes devoirs. Je vous souhaite, général, à votre mort, le même bonheur. J'ai toujours eu la foi, le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un mystère de tout ceci ; mais c'est de la faiblesse. » Il avait raison ce grand homme. C'est au moins de la faiblesse de jouer son éternité par un lâche respect humain. On pourrait même dire que c'est de la folie.

(d) Le roi de Castille, saint Ferdinand, mort en 1252, quand il sentit sa fin prochaine, se fit porter à la cathédrale de Séville, qui se remplit des évêques, des seigneurs du royaume et d'une foule immense des peuples. Là, le saint roi se fit dépouiller de ses habits royaux et couvrir de sac et de cendre, et voulut recevoir les derniers sacrements en présence de tous.

(e) Mgr Van Bommel, évêque de Liège, alla visiter un homme de cette ville qui depuis longtemps avait abandonné ses devoirs de chrétien. Il lui parla de réconciliation avec Dieu ; et le malade lui dit qu'il aurait soin de lui demander les services qu'il voulait bien lui offrir quand il en serait temps. Il tarda toutefois de les réclamer ; le mal empira, et dans un accès de fièvre, l'infortuné, trompant la vigilance des siens, se jeta par la fenêtre et tomba dans la cour. Il était mort.

(f) Le maréchal Villars, blessé à la bataille de Malplaquet, se trouva si mal, qu'on parla de lui administrer les derniers sacrements. On lui proposa de le faire secrètement ; il répondit : « Puisque l'armée n'a pu me voir mourir en brave, il faut au moins qu'elle me voie mourir en chrétien. » (Voir la note du n° 843.)

(1) Dans nos tristes temps combien de malades meurent sans que le prêtre soit averti ! Quel affreux malheur ! Pour l'épargner à leurs ouailles, il faudrait que, dans toutes nos campagnes et dans chaque rue de nos villes, les curés eussent des personnes pieuses, organisées en association, ou du moins formées d'avance à cette sainte œuvre, qui eussent un soin vigilant de rechercher les malades dans leur rue ou dans leur quartier, de les préparer à la visite du prêtre, d'enlever les obstacles qui pourraient l'empêcher, et d'assister à leurs derniers moments ceux auprès desquels il est impossible aux prêtres de se trouver à cette heure si grave, leur apprenant à faire un acte de contrition parfaite et leur en suggérant les motifs.

Nous avons publié une *Méthode pour assister les mourants*, que nous voudrions voir dans toutes les familles.

leur en donner la vocation (1). Les parents seraient bien coupables si, par des motifs humains, ils détournaient leurs enfants d'embrasser cette noble carrière (2). Ils ne seraient pas moins coupables s'ils poussaient malgré lui leur fils vers le sacerdoce, dans des vues d'ambition; car 2° cette dignité sublime demande, dans celui qui l'embrasse, la vocation de Dieu qui se connait à la sainteté de la vie, sainteté non ordinaire mais excellente, à l'intention droite de faire le bien en sauvant les âmes, et non de faire fortune, ou de mener une vie commode (3).

3° Enfin cette dignité sublime doit commander aux fidèles le respect du prêtre qui est souvent l'instrument de leur salut. Car les fidèles ne se sanctifient que par les sacrements, et les sacrements ne s'administrent que par les prêtres. Donc respect pour la personne et la réputation du prêtre. Le grand empereur Constantin disait que s'il voyait tomber un ministre de Dieu, il le couvrirait de son manteau pour cacher sa faute à tous les yeux (4). 4° Ceux

(1) Les prêtres zélés qui s'occupent de l'œuvre éminemment catholique de cultiver les vocations sacerdotales et apostoliques, et les parents chrétiens qui ne peuvent, faute de ressources, faire élever pour le sacerdoce un enfant pieux, s'adresseront : à M. le Directeur du pensionnat de Mont-Ciel, près Lons-le-Saulnier (Jura); — à M. le Directeur du *Pélerin*, rue François Ier, 8, à Paris; — à M. le Directeur du pensionnat d'Uvrier, près Sion en Valais (Suisse); — à M. le Supérieur du pensionnat de Seyssinet, près Grenoble (Isère); — à M. le Supérieur des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun (Indre); — à M. le Supérieur du Collège d'Evian (Haute-Savoie);— à M le Supérieur du séminaire des missions d'Afrique, Saint-Laurent d'Olt (Aveyron); — à M. l'abbé Gay, rue Vaugirard, 104 (Paris); — à M. le Directeur du pensionnat de Notre-Dame de Lumière, par Goult (Vaucluse); — à M. le Supérieur du Juvénat des Eudistes, à Plancoët (Côtes-du Nord); — à M. le Supérieur des prêtres du Sacré-Cœur, Saint-Quentin (Aisne); — à M. le Supérieur des frères de Saint-Vincent-de-Paul, rue Dantzig, 3, Paris;— à M. le Supérieur du séminaire des Missions Africaines, 150, boulevard Gambetta, Lyon; — à Dom Gréa, Saint-Antoine (Isère); — à M. le Secrétaire du Pélerinage de la Salette, par Corps (Isère).

Dans une encyclique publiée au commencement de son glorieux pontificat, Léon XIII déplorait amèrement la pénurie des missionnaires. « Ceux qui meurent, disait-il, ne sont pas remplacés, et les hérétiques nous devancent souvent au milieu des infidèles. » C'est vrai; il suffit pour s'en convaincre de lire les comptes-rendus de la Société des Missions étrangères. Cette considération ne suffirait-elle pas pour stimuler le zèle de tous les pasteurs et leur persuader de diriger vers les écoles apostoliques les jeunes gens qui donnent des espérances d'être un jour de bons missionnaires, surtout si on ne peut les faire admettre dans les séminaires ?

(2) Henri II, empereur d'Allemagne, en revenant de Rome, d'où il avait chassé l'antipape Grégoire et où il avait rétabli, sur le siège de saint Pierre, le pape Benoît VIII, s'arrêta à Strasbourg. Là il fut dans l'admiration à la vue de la régularité des offices et de la modestie des chanoines, et il demanda à l'évêque Werner à être admis parmi eux. Werner, ne voulant pas ravir à l'Empire un homme qui en faisait le bonheur et la gloire, s'y refusa. Henri insistait toujours; Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter le lendemain dans le couvent. Henri fut fidèle au rendez-vous, et l'évêque, lui ayant demandé s'il lui promettait de lui obéir en toutes choses, l'empereur le promit. « Eh bien, reprit Werner, je vous ordonne de gouverner toujours l'Empire comme vous l'avez fait jusqu'ici. » A ces paroles, Henri fut dans l'affliction la plus profonde; il voulut du moins fonder une prébende pour un chanoine qui ferait en son nom le service divin. C'est ainsi que les saints ont estimé l'état ecclésiastique.

(3) Saint Cyprien rapporte les faits suivants : « Célerin était un jeune homme de haute naissance. Après avoir souffert les tortures d'un horrible martyre, il est appelé par saint Cyprien aux fonctions de lecteur. Célerin résiste et s'en juge indigne. On le presse encore. Il ne peut se résoudre. Il faut une vision pour vaincre sa modestie. Notre-Seigneur lui révèle que c'est sa volonté; et son évêque lui démontre qu'il doit obéir ; les fidèles le sollicitent. Or il ne faut rien moins que tout cela pour l'obliger à subir cette charge. Aurélius, son compagnon de martyre, à la fleur de l'âge et d'une haute naissance comme lui, oppose les mêmes résistances au saint Pontife qui le voulait ordonner lecteur. Tel était le respect religieux des saints et des martyrs, même pour un Ordre Mineur.

(4) Dans son inimitable style, le curé d'Ars disait : « Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans ce tabernacle ? C'est le prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme à son entrée dans la vie ? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage ? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme, pour la dernière fois, dans le

qui ne peuvent devenir prêtres et qui ont le dessein de se consacrer à Dieu, peuvent embrasser la vie religieuse. L'état religieux est plus parfait et plus heureux que la vie du monde et même que l'état du prêtre séculier. C'est une bénédiction pour les familles quand un ou plusieurs de leurs membres se donnent à Dieu. C'est dans la vie religieuse qu'on se sauve plus facilement. Aussi les parents qui encouragent leurs enfants à l'embrasser, sans les y contraindre toutefois, méritent-ils une grande récompense, et ceux qui en détourneraient leurs enfants seraient bien aveugles et bien coupables. (Voir le nº 2471 et suivants) (1).

C'est un fait que plus les paroisses sont chrétiennes, plus les vocations saintes y sont nombreuses. C'est un mauvais signe, quand une paroisse ne donne aucun de ses membres au sanctuaire, ni aux couvents. Cela indique l'abaissement de la foi, et laisse peu d'espérance pour un retour. Ce qui rattache à la religion les familles, c'est d'avoir donné à Dieu un de leurs membres qui, avec l'onction que donne la tendresse, fait arriver à un père, à une mère, à un frère, à un oncle indifférents quelques invitations chaleureuses à revenir à Dieu. Malheur aux familles privées de ce secours ! Les paroisses où un égoïsme ruineux retient dans le monde, sous prétexte de l'édifier, ce que Dieu réclame, perdent plus qu'elles ne gagnent. Depuis que le sacrifice du Calvaire a sauvé le monde, les familles et les paroisses se sanctifient par le sacrifice ; et plus elles donnent à Dieu plus elles reçoivent de lui. Malheur,

sang de Jésus-Christ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix ? Encore le prêtre. Vous ne pouvez pas vous rappeler un seul bienfait de Dieu sans rencontrer, à côté de ce souvenir, l'image du prêtre.

» Allez vous confesser à la Sainte Vierge ou à un ange, vous absoudront-ils ? Non. Vous donneront-ils le corps et le sang de Notre-Seigneur ? Non. La Sainte Vierge ne peut pas faire descendre son divin Fils dans l'hostie. Vous auriez deux cents anges là qu'ils ne pourraient vous absoudre. Un prêtre tant simple soit-il, le peut ; il peut vous dire : « Allez en paix ; je vous pardonne. »

» Ah ! que le prêtre est quelque chose de grand !

» Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel... Si on le comprenait sur la terre, on mourrait non de frayeur, mais d'amour !...

» Les autres bienfaits de Dieu ne nous serviraient de rien sans le prêtre. A quoi servirait une maison remplie d'or, si vous n'aviez personne pour vous en ouvrir la porte ? Le prêtre a la clef des trésors célestes C'est lui qui ouvre la porte ; il est l'économe de Dieu, l'administrateur de ses biens.

» Sans le prêtre, la mort et la passion de Notre-Seigneur ne serviraient de rien. Voyez les peuples sauvages : à quoi leur a-t il servi que Notre-Seigneur fût mort ? Hélas ! ils ne pourront pas avoir part au bienfait de la rédemption, tant qu'ils n'auront pas des prêtres pour leur faire l'application de son sang.

» Le prêtre n'est pas prêtre pour lui ; il ne se donne pas l'absolution, il ne s'administre pas les sacrements. Il n'est pas pour lui, il est pour vous. Après Dieu, le prêtre, c'est tout !... Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre : on y adorera les bêtes.

» Si M. le Missionnaire et moi nous nous en allions, vous diriez : « Que faire dans cette église ? Il n'y a plus de messe : Notre-Seigneur n'y est plus ; autant vaut prier chez soi... »

» Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer les prêtres, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice ; et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion. »

(1) Un jeune gentilhomme s'était retiré secrètement au monastère de saint Bernard, à Clairvaux. Quand son père eut découvert le lieu de sa retraite, il accourut furieux et menaça de mettre le feu à tous les coins de l'abbaye, si son fils ne revenait. Celui-ci sortit et vint lui dire : Je suis tout prêt à vous accompagner ; mais à condition que vous ferez ce que je désire. — Désire ce qui te plaît, dit le père, et tu l'auras. » Alors le jeune homme reprit : « Dans la seigneurie que vous possédez, règne une certaine coutume, une coutume très ancienne. Si vous pouvez la supprimer, je consens de tout mon cœur à m'y établir. » Le père jura, par tout ce qu'il avait de plus cher, d'abroger cette coutume, si vieille qu'elle fût, pourvu que son fils consentît à venir avec lui. Le jeune homme lui répondit : « Cette coutume, mon père, c'est que dans votre seigneurie les jeunes gens meurent aussi bien que les vieillards. Aussi longtemps que cette coutume n'aura pas disparu, je n'y retournerai pas. » Le père, se calmant alors, respecta la noble vocation de son fils et le laissa libre de suivre la résolution qu'il avait prise. (Extrait de *la Somme du catéchiste*, par l'abbé Régnaud, à laquelle nous avons emprunté plusieurs traits.

en particulier, à un pays où, par suite des lois ou de l'indifférence, les prêtres viennent à manquer!

Si ministri desunt, dit saint Augustin, *quale exitium sequitur eos qui de isto sæculo, vel non regenerati exeunt, vel ligati! Qualis luctus fidelium suorum qui eos in æternæ vitæ requie non habebunt?*

La pénurie des vocations sacerdotales en France, qui a paru à des esprits sérieux, dès 1870, un des grands périls de l'Eglise de France, devient tous les jours plus désolante. Pour y remédier, des œuvres nouvelles surgissent, celles des vocations tardives où l'on fait faire en deux ou trois ans au plus, toutes les études, jusqu'à la philosophie, à des jeunes gens que Dieu appelle à 25, à 30 ans. Il y a là des soldats qui ont fait un congé, des sergents qui ont quitté le service militaire pour le service de Dieu. Le R. P. Féron, qui a inauguré cette œuvre, la continue, en Angleterre, au prieuré Saint-Joseph, Marnhull, Dorset. Elle est établie au collège Saint-Lazare, près Montfort (Ille-et-Vilaine), et à Caen (Calvados), 8, rue Haute. Nous entreprenons nous-mêmes d'établir une *Œuvre de vocations tardives* pour les missions étrangères; Sa Sainteté Léon XIII a daigné la bénir; et nous y accueillerons volontiers les jeunes des diverses nationalités qui veulent se destiner aux missions.

598. **Le Mariage.** — Le mariage est un sacrement par lequel l'homme et la femme, moyennant le consentement mutuel qu'ils se donnent de s'accepter pour époux, en présence du prêtre et de deux témoins, demeurent perpétuellement unis et reçoivent la grâce nécessaire pour bien élever leurs enfants et supporter les charges de leur état. Le mariage est un état moins parfait et moins heureux que la virginité et que le célibat chrétien, c'est de foi. Heureuses les vierges qui n'aiment que Notre-Seigneur! Heureuses les familles qui possèdent ces anges de paix du foyer domestique! Les parents ne peuvent, sans faute, empêcher leurs enfants de garder la virginité, ni les contraindre injustement de s'engager dans le mariage. Qu'ils fassent même comprendre à leurs enfants la beauté de la vertu des anges. Le veuvage passé dans la crainte de Dieu est plus parfait que les secondes noces. A plus forte raison le mariage est moins parfait et moins heureux que l'état religieux, dont les parents feraient bien d'expliquer à leurs enfants l'excellence et les avantages.

Cependant le mariage est un état saint et le sacrement qui le consacre exige l'état de grâce. Malheur donc aux jeunes gens qui le recevraient en état de péché mortel, qui ne se confesseraient que pour la forme avant de se marier! Malheur aussi à ceux qui s'y disposent par des fréquentations dangereuses et coupables; et malheur aux parents qui se font, par leur négligence envers leurs enfants, les complices de leurs désordres! Mauvaise jeunesse, mauvais mariage, enfants maudits; parents et enfants, s'ils ne changent pas, rempliront un jour l'enfer; sainte jeunesse, mariage béni de Dieu et des hommes, parents chrétiens, enfants vertueux, parents et enfants élus de Dieu et héritiers du ciel! Un mariage contracté avec un empêchement secret est nul. C'est donc un devoir grave pour les époux, pour leurs parents, pour quiconque connaît l'empêchement de le faire connaître au pasteur, avant le mariage. (Voir les empêchements, n. 357.)

Le mariage est régulièrement indissoluble de droit divin; et comme les lois humaines ne peuvent désunir ce que Dieu a uni, la loi du divorce et les décisions des tribunaux, ne rompent pas les liens d'un mariage indissoluble devant l'Eglise. Deux époux divorcés légalement restent mariés devant Dieu. Ils ne peuvent donc contracter un second mariage sans crime; et, le feraient-ils, que ce second mariage serait absolument nul, et l'Eglise elle-même ne pourrait le légitimer, que dans le cas où le premier mariage aurait été nul devant Dieu. Ce second mariage n'est qu'un honteux concubinage, ainsi que le mariage purement civil (1).

(1) Lacordaire s'indigne, avec raison, contre les nations où est en vigueur l'horrible loi du divorce : « Là, dit-il, là, une femme, et une femme chrétienne, se voit chasser de la famille qu'elle a fondée de son sang; elle cesse d'être mère en cessant d'être épouse; on lui enlève par le divorce, comme un bétail qui se divise, une part des enfants qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a nourris de ses larmes et de son amour. Mais la louve,

599. II. **La Prière.** — Les sacrements sont une grande source de grâces, source à laquelle il nous faut nécessairement puiser, si nous ne voulons pas que notre âme se dessèche et meure misérablement. D'autant plus que ceux qui ne fréquentent pas les sacrements ne prient presque plus, ou bien ils prient mal; ils tarissent donc du même coup les deux sources de salut, les sacrements et la prière. Toutefois, les sacrements ne suffiraient pas sans la prière. L'oiseau qui a une aile cassée ne peut voler, il faut que ses deux ailes soient saines. Il en est ainsi de l'âme: pour elle, la fréquentation des sacrements est une aile; l'autre, c'est la prière. Sans la prière, point de salut. Nous avons dit qu'il est très bon de prier matin et soir, surtout en famille, qu'il est nécessaire de se recommander à Dieu dans la tentation, en invoquant les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, etc.

Mais quelles prières devons-nous réciter ? C'est ce que nous allons dire. Il y a d'abord la prière en usage dans le diocèse et qui est excellente. Quelques-uns trouveront qu'elle est trop longue, vu leurs travaux, leurs occupations incessantes. S'il en est ainsi, voici de courtes prières les plus belles, les plus autorisées de toutes, que personne ne se dispensera de dire, matin et soir. Ce sont : le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu*, les commandements de Dieu et de l'Eglise et l'acte de contrition (1). Nous allons donner l'explication de ces prières. (Toutefois, nous renvoyons à l'article III l'explication du *Credo*.)

600. **Notre Père.** — 1° Apprenez-nous à prier, disaient les Apôtres à Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu ; et le bon Maître répondit : Voici comment vous prierez : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, etc... C'est donc Dieu lui-même qui nous a appris le *Notre Père*. Quel respect et quel amour nous devons avoir pour cette prière! Saint Hugues, évêque de Grenoble, étant malade, le répéta jusqu'à trois cents fois durant une nuit; et son valet de chambre l'ayant engagé à se modérer, de peur que la continuité de la prière ne le fatiguât davantage, il répondit : Plus je répète cette prière et plus je suis soulagé (2).

Nous allons vous faire comprendre le sens des sublimes paroles du *Notre Père*, afin que vous vous en pénétriez en les récitant. Les personnes pieuses, en nous entendant, apprendront comment on peut méditer tous les jours de sa vie en pensant à chacune des demandes du Notre Père. *Notre Père*, c'est l'âme qui s'adresse à Dieu et l'appelle Père. Ah! personne n'est aussi Père que lui, et c'est lui qui veut que nous lui donnions ce nom ! Quelle tendresse de sa part, et quel honneur pour nous ! Soyez fiers, fils de roi, des gloires de votre naissance; l'humble ouvrier, le modeste laboureur ont autant de titres de vraie noblesse que vous! Ils sont enfants du Roi du ciel (3). *Notre*

au fond des forêts, quand on lui arrache ses petits, on lui fait une injure qu'elle ressent ; et vous, dans un pays chrétien, vous arrachez l'enfant à sa mère ; vous ne craignez pas de lui faire une injure que le tigre ne vous pardonnerait pas dans l'antre de ses déserts !

« Comment expliquer un aussi étrange renversement des lois de la nature et de l'affection ? Je comprends l'abus de la propriété, de l'esclavage. L'esclave est un étranger ; il est tombé dans cette condition par le sort de la guerre ou de la naissance ; il n'est rien aux souvenirs de son maître et à son cœur. Mais, la compagne que l'homme a choisie, qui a eu les serments de sa jeunesse, qui est son égale par le sang, qui a vécu à son foyer, à laquelle il a ouvert son âme, qui lui a donné des jours peints dans sa mémoire et des fils grandis sous ses yeux, pourquoi la déshonorer? Qu'a-t-elle fait ? Qu'y gagne donc l'homme ? (LACORDAIRE.)

(1) Dans la glose, on devra forcément abréger l'explication de ces prières ; mais on pourra la donner avec fruit *in extenso* dans une des instructions du matin.

(2) Frédéric Soulié, un des fameux romanciers du 19me siècle, avait été élevé sans religion. Dans sa dernière maladie, une sœur de charité, agenouillée près de son lit, récitait avec ferveur ses prières. Frédéric l'entend, et quand la Sœur dit : Notre Père qui êtes aux cieux, le malade, saisi de la beauté de cette prière, demande à la réciter avec elle, et la Sœur la lui fait redire comme à un enfant. Ce fut le principe de sa conversion sincère.

(3) *(a)* Le célèbre archidiacre d'Evreux, Boudon, rapporte qu'une pauvre femme vint un jour offrir un écu à un prêtre, qui recueillait des aumônes pour rebâtir son église. « Ma fille, lui dit le prêtre, je ne puis recevoir votre si généreuse offrande, vous êtes

Père, et non *mon Père*; car nous ne sommes pas ses fils uniques, nous avons pour frères tous les hommes, que nous devons aimer comme étant de la même famille que nous.

601. *Qui êtes aux cieux.* Le ciel, c'est le séjour de sa gloire; c'est là qu'il nous attend; c'est de là qu'il veille sur nous et qu'il répand sur nous ses bienfaits: c'est là qu'il nous prépare et réserve son héritage. Les biens du père n'appartiennent-ils pas aux enfants? *Que votre nom soit sanctifié!* c'est-à-dire que vous-même, vous, la grandeur, la majesté, la sainteté, les perfections infinies, vous soyez connu, aimé, béni, honoré et adoré de tous! Que toutes les âmes se sanctifient elles-mêmes en vous glorifiant! Que toutes les langues, que tous les peuples, chrétiens et infidèles, vous célèbrent; que personne ne blasphème votre nom trois fois saint!

602. *Que votre règne arrive.* Ah! par votre puissance vous régnez déjà sur les créatures; mais régnez encore dans tous les cœurs par votre grâce: faites nous régner un jour avec vous dans le ciel (1). Qu'il vienne bientôt ce règne complet, ce règne éternel qui sera le vôtre à la fin des temps, quand, Satan étant dépouillé de sa puissance, vous régnerez par votre miséricorde sur les élus, et par votre justice sur vos ennemis à jamais impuissants! En attendant, *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.* Les saints qui sont avec vous en paradis, vous sont pleinement soumis; votre bon plaisir fait leur loi. Que les hommes qui sont sur la terre n'aient d'autres règles que vos saints commandements; que non contents d'exécuter vos préceptes et ceux de votre Eglise, ils s'efforcent même de pratiquer vos conseils, qu'ils aspirent à la pratique du détachement, du renoncement aux biens de la terre, de la chasteté parfaite et de l'obéissance! Enfin qu'ils acceptent avec résignation, et même avec amour, toutes les épreuves par lesquelles il vous plaît de les punir ou de les purifier! Sainte Gertrude récitait trois cent soixante-cinq fois par jour cette prière : *Que votre volonté soit faite.* Et Dieu lui offrant un jour à choisir la santé ou la maladie, elle lui dit : Je désire ardemment, Seigneur, que vous ne fassiez pas ma volonté, mais la vôtre. Répétons souvent les mêmes paroles au milieu des peines de la vie, et nous n'aurons plus de croix. Si, en effet, on enlevait une partie d'une croix, qu'on la mît sur l'autre dans le même sens on n'aurait plus une croix, ce qui constitue la croix, ce sont deux pièces de bois dont l'une est mise au travers de l'autre. Ce qui fait l'épreuve et la croix, c'est quand notre volonté est mise au travers de celle de Dieu. Tâchons de la tourner dans le même sens que la volonté divine et nous serons toujours heureux (2).

pauvre vous-même. — Moi pauvre, dit-elle, et ne suis-je pas la fille d'un grand roi et l'héritière de son royaume?

(*b*) Saint Gérard, frère de saint Bernard, venait de recevoir le viatique, lorsque tout à coup il se mit à chanter : Louez le Seigneur, louez le au plus haut des cieux. « On m'appela, écrit saint Bernard, pour voir un homme se réjouir de la mort. Je ne fus pas plutôt arrivé auprès du mourant que je l'entendis prononcer à haute voix ces mots : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Puis se retournant vers moi, il me dit en souriant : Quelle bonté a Dieu d'être le Père des hommes, et quelle gloire pour les hommes d'être les enfants de Dieu! » Ce furent ses dernières paroles.

(1) Sainte Thérèse, pendant les quarante années qu'elle consacra plus particulièrement à la prière, ne demandait rien tant que l'agrandissement et l'affermissement du règne de Dieu dans les cœurs. Quelquefois elle passait les nuits entières en oraison dans ce but.

(2) Voir le trait de Taulère, fin du n° 914.

(*a*) Avant d'entreprendre quoi que ce soit, saint Vincent de Paul se recueillait en lui-même, se mettait en présence de Dieu et lui disait : Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

(*b*) Sainte Thérèse écrivait à l'un de ses confesseurs : « Je n'ai plus d'autre volonté que celle de Dieu, et même il me semble que je ne pourrais en avoir d'autre. J'aime tout ce que Dieu veut, et j'en ai une joie extrême. »

(*c*) Saint Macaire, interrogé par deux personnes qui lui demandaient comment elles devaient prier, leur dit : « Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles, contentez-vous de dire au Seigneur : Que votre volonté soit faite. »

(*d*) Un jour qu'on demandait au commandant Marceau si un capitaine dormait bien sur son navire : « Je n'ai jamais mieux dormi, répondit-il, qu'à la nuit qui a suivi la

603. 2° Dans les trois premières demandes du *Notre Père*, nous nous oublions nous-mêmes pour ne penser qu'à Dieu. Les intérêts de Dieu doivent en effet passer avant les nôtres. Dieu avant, nous après ; notre premier souci doit être que Dieu soit connu, que son règne arrive, que sa volonté se fasse ; et si nous avons vraiment à cœur la gloire et les intérêts de Dieu, si nous lui disons de toute notre âme : *Que votre nom soit sanctifié*, etc., nous faisons un acte de charité ou d'amour parfait pour Dieu, acte qui efface tous nos péchés et qui, chaque fois que nous le répétons, nous mérite une gloire éternelle. Toutefois, Notre-Seigneur ne veut pas que nous oubliions nos besoins et il nous apprend ce que nous avons à demander pour nous.

604. Si nous pouvons faire la volonté de Dieu comme les anges du ciel, nous ne pouvons, comme eux, nous passer du pain matériel ; aussi devons-nous dire à Dieu : *Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain de chaque jour*. Notre pain, pas celui des anges qui ne nous suffirait pas. Notre pain, pas celui des autres que nous ne pouvons ravir sans injustice, pas celui des animaux qui serait trop grossier pour nous, que vous avez faits à votre image ; ne nous donnez pas seulement le pain dont notre corps a tous les jours besoin, mais donnez aussi le pain surnaturel à nos âmes. Ce pain, c'est la parole de Dieu, c'est la grâce, c'est l'Eucharistie. Nous tenons par un côté aux anges et par l'autre aux animaux, nourrissez en nous l'âme et le corps par ces deux aliments qui sont propres à l'une et à l'autre ! Ah ! si nous entendions le sens de ces paroles, nous nous exciterions en les récitant, à un grand désir de l'Eucharistie ; car l'homme ne vit pas seulement du pain ; et nous devons estimer l'Eucharistie, la communion, d'autant plus que l'âme l'emporte davantage sur le corps.

Donnez-nous ce double pain aujourd'hui, car tous les jours nous avons besoin de vous pour l'âme et pour le corps ; et le mot *pain* signifie tout ce qui est nécessaire à l'une et à l'autre : et en nous le donnant bénissez-le, mon Dieu, afin qu'il donne force à nos corps et à nos âmes ?

605. *Et dimitte nobis debita nostra*. Jusqu'ici nous avons demandé à Dieu des biens pour lui et pour nous, maintenant Notre-Seigneur nous apprend à demander à être délivrés des maux. Le plus grand de tous, c'est le péché, c'est l'offense de Dieu. Personne n'en est innocent, car le juste pèche sept fois. Seigneur, remettez-nous nos dettes, contractées envers votre justice par nos fautes, dettes qui nous ont rendus passibles d'éternels supplices (1). *Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés !* Vous avez dit, Seigneur, que si nous pardonnions, notre Père céleste nous pardonnerait. Le pardon des injures est donc la condition nécessaire pour obtenir votre miséricorde : nous voulons remplir cette condition ; c'est pourquoi nous sollicitons avec confiance notre grâce, puisque nous n'avons dans notre cœur aucune haine. Heureux ceux qui peuvent dire cela à Dieu avec sincérité et franchise ; mais malheur à ceux qui, en prononçant ces paroles, garderaient dans leur cœur la rancune et la vengeance ; ils diraient à Dieu de les détester et de les haïr, comme ils détestent et haïssent leurs semblables ! Ah ! vindicatifs, si vous ne pardonnez pas, arrêtez-vous à cette prière, avant de la prononcer ; et pensant au besoin pressant que vous avez de la grâce de Dieu, n'hésitez pas à vous la procurer en pardonnant à vos ennemis ; vous pourrez dire ensuite avec confiance *Sicut et nos dimittimus* (2) : et si vous n'aviez pas assez de courage pour pardonner, ne

perte de mon gouvernail, au milieu d'effroyables tempêtes. C'était une position terrible. Après avoir pris toutes les mesures que je devais prendre, j'ai dit en me promenant : *Fiat voluntas tua*, le même nombre de fois que sainte Gertrude ; puis je suis allé me coucher, je n'ai jamais mieux dormi. »

(1) Saint François d'Assise avait établi cette belle coutume dans ses couvents d'Espagne : un religieux, à neuf heures du soir, s'en allait frapper à toutes les cellules, et criait aux Frères qui s'y trouvaient de réciter encore un *Pater* pour ceux qui voulaient aller se coucher avec un péché mortel sur la conscience.

(2) Saint Jean l'Aumônier disait la messe devant un prince qui gardait au cœur la haine contre son ennemi. Quand il fut à ces paroles : *Sicut et nos dimittimus*, il s'arrêta. Le prince l'entendant, continua lui-même : *Sicut et nos*. Alors le patriarche se tournant vers

craignez pas néanmoins de dire souvent cette demande du *Notre Père*. En la récitant avec foi, vous obtiendrez la générosité qui vous manque.

606. *Et ne nos inducas in tentationem.* Dieu ne tente personne. *Deus neminem tentat*; mais il permet que nous soyons tentés par le démon, le monde et nos propres penchants mauvais. Quel malheur pour nous si nous venions à succomber! C'est pourquoi nous demandons d'être préservés de la chute; car sans le secours de Dieu nous serions impuissants. Demandons même à Dieu, d'écarter de nous les tentations. Quelques saints, il est vrai, dans leur courage et leur grande confiance en Dieu, ont demandé des tentations afin d'y trouver des moyens de pratiquer la vertu et d'augmenter leurs mérites; cependant il est ordinairement plus sûr de fuir les tentations ou de les écarter par la prière. Quand elles durent malgré nous, il ne faut pas néanmoins nous en effrayer ni nous en décourager, mais les combattre en recourant à Dieu avec confiance.

607. *Sed libera nos a malo.* Le mal dont nous demandons à être délivrés, c'est le péché qui peut suivre la tentation; le mal, c'est le démon qui nous porte à ce qui est coupable; le mal, c'est, dans un sens plus complet, tout ce qui peut nous porter au péché et nous arrêter dans le chemin de la vertu. Quand nous avons dit cela à Dieu de tout cœur, il ne nous reste plus rien à demander. Celui qui a obtenu par cette prière la protection de Dieu peut être en sûreté et en paix. Qu'aurait-il à craindre du monde celui que Dieu défend dans le monde!

Saint Augustin pourtant pense que, par ces paroles, nous demandons à être délivrés de tout mal par la béatitude éternelle. Là, plus de fautes, plus de tentations, plus de passions pour nous entraîner. Je désire mourir pour être avec Jésus-Christ; qui me délivrera de ce corps de mort? disait Saint Paul. Désirons tous le ciel où il nous sera impossible d'offenser Dieu. *Amen.* Qu'il en soit ainsi! C'est un résumé de tout ce que nous avons dit à Dieu. Par ces mots: *Ainsi soit-il*, nous approuvons et renouvelons encore toutes les demandes précédentes, en priant Dieu de les agréer et de les exaucer.

608. **Ave Maria.** — Dans le *Notre Père* nous nous adressons à Dieu notre créateur, notre sauveur. Sa bonté est telle qu'il écoute tous ses enfants et que nous pouvons toujours recourir à lui sans crainte. Toutefois nous avons besoin d'une médiatrice auprès de notre Médiateur lui-même, qui est Jésus-Christ. Il est si grand, et nous sommes si petits; il est si puissant et nous sommes si faibles; il est si saint et nos âmes sont si coupables, qu'il faut avoir soin d'appeler à notre secours la Vierge Marie, sa Mère, celle qui a toute puissance sur son cœur, celle à qui la pureté sans tâche donne si facile accès et si grand crédit auprès de Dieu!

609. Nous devons réclamer son intercession d'autant plus fréquemment que la dévotion à Marie est un gage de salut, le sauf-conduit qui nous fait échapper à l'enfer; aussi n'y a-t-il point de dévotion plus ancienne, plus autorisée dans l'Eglise de Dieu, mieux établie sur la raison éclairée de la foi, plus répandue dans le peuple fidèle, plus accréditée par l'exemple des saints, plus fructueuse pour les âmes. Sans l'invocation de la Sainte Vierge le salut devient très difficile. Marie, en effet, est la trésorière et la dispensatrice des grâces qu'elle communique à qui elle veut, et comme elle veut, selon le langage d'un saint. Or, point de prière à Marie plus autorisée, plus respectable par conséquent, ni plus efficace que l'*Ave Maria* ou la Salutation Angélique, que nous joindrons toujours au *Notre Père*.

Comme l'Oraison dominicale, cette prière a deux parties. Dans la première, nous glorifions, nous louons la Mère de Dieu; et dans la seconde, nous l'invoquons, nous réclamons sa protection maternelle. En sorte que l'*Ave Maria* renferme nos principaux devoirs envers la Sainte Vierge.

610. 1° *Ave.* Je vous salue. C'est un archange qui apporte du ciel ce salut et l'offre à une humble vierge. Il nous faudrait avoir, quand nous le répétons,

lui: « Voyez, dit-il, ce que vous dites à Dieu à ce moment terrible: Pardonnez-moi comme je pardonne. » Ces mots furent pour le prince comme un coup de foudre. « Tout ce que vous m'ordonnerez, lui dit-il aussitôt, je suis prêt à le faire », et il se réconcilia sur le champ avec son ennemi. A son exemple, bannissez toute haine de votre cœur, pardonnez généreusement en récitant cette prière.

toute la pureté et tout l'amour d'un Séraphin ; car Jésus lui-même a dû le redire souvent à sa Mère. Divin enfant, que disiez-vous à votre Mère, le matin, le soir, dans l'humble maison de Nazareth ? Ah ! Sans doute ces mots : *Ave*. Je vous salue. Disons-les donc nous-mêmes avec le même respect et le même amour ; d'autant plus que chaque fois que nous adressons à la Vierge ce salut, elle nous le rend. Il nous arrive quelque fois de saluer des personnes tellement fières, ou tellement grossières, qu'elles ne nous rendent pas le salut. Mais nous n'avons rien de semblable à craindre en disant à la Sainte Vierge : *Ave*.

Saint Bernard, en entrant dans un monastère, avait l'habitude de s'incliner vers la statue de Marie, et de dire *Ave Maria*. Un jour la statue s'incline et répond : Je te salue, Bernard. Ce miracle n'aura certainement pas lieu en notre faveur, nous ne le méritons point ; mais sachons que Marie est la plus polie et la plus gracieuse des créatures, selon le langage d'un saint. Jamais nous ne lui adresserons un salut qu'elle ne nous le rende ; et le salut de la Sainte Vierge, c'est une bénédiction, une grâce qu'elle nous obtient.

611. *Ave Maria*. Le nom de cette Vierge que l'ange et que Jésus ont saluée, que l'univers entier glorifie, c'est Marie ; Marie, ce nom les anges le chantent au ciel et s'inclinent en le disant, comme au nom de Jésus. La terre le bénit ; la mère apprend à son enfant à le redire ; la jeune fille le murmure dans sa prière ; le pécheur l'invoque ; le vieillard y puise l'espérance du ciel. L'enfer à ce nom recule d'épouvante et le démon est mis en fuite (1). Marie, ce nom dit la force et la douceur.

La force, car il signifie souveraine ; Marie est Reine du ciel et de la terre ; la douceur, car il signifie aussi lumière, étoile de la mer. Lumière qui éclaire notre esprit au milieu des ténèbres et des tempêtes, où nos âmes sont jetées, et nous guide vers le port du salut. Qui a redit souvent ce nom sans qu'un rayon de consolation ait pénétré dans son âme, sans qu'il ait senti l'espérance renaître dans son cœur, sans que le calme se soit fait au milieu des orages ? Que de tentations surmontées par la seule invocation du nom de Marie ! Qu'il soit toujours sur nos lèvres et dans nos cœurs. Nos lèvres glacées le diront encore, avec celui de Jésus, à notre agonie ; et quand elles ne pourront plus l'articuler, notre âme, en s'arrachant à notre corps, le répétera encore.

612. *Gratia plena*. Il est dit du Fils de Dieu fait homme, qu'il est plein de grâce et de vérité. Il est la source de toute grâce, et il répand toute grâce sur toutes les âmes. De cette source abondante découle un fleuve qui déborde, c'est Marie ; et de ce fleuve, d'innombrables ruisseaux, qui sont les saints, dans les âmes desquels toutes les grâces coulent par Jésus, qui en est la source, et par Marie, qui en est le canal. Aux autres, la grâce est donnée par portions, dit saint Bernard ; mais en Marie a été répandue la plénitude de la grâce. C'est en elle qu'il la faut puiser par la prière. Heureuses donc les âmes qui prient souvent Marie !

613. *Dominus tecum*. Dieu est partout par sa présence et sa puissance, il est dans l'âme des justes par sa grâce, mais son union à Marie est en proportion de la grâce qu'il lui a faite, et à laquelle elle a correspondu avec une perfection que nous ne pouvons concevoir. Le Père est avec vous et il fait votre son propre Fils, ô Marie ! Le Fils est avec vous, puisqu'il va habiter votre sein virginal et y opérer notre rédemption ! L'Esprit-Saint est avec

(1) La fête du saint nom de Marie, célébrée auparavant dans plusieurs églises particulières, fut étendue à l'Eglise universelle par le pape Innocent XI en 1683, en mémoire de la victoire de Vienne en Autriche. Cette ville était assiégée par deux cent mille Turcs ou Tartares. La chrétienté entière était menacée ; et dans la terreur universelle, on invoquait partout le nom de Marie. Lorsqu'après deux mois de siège, la ville aux abois était sur le point de se rendre, Jean Sobieski, roi de Pologne, parut sur les montagnes avec son armée. Il assista à la Messe qu'il servit lui-même, les bras étendus vers le ciel ; il communia, il pria le prêtre de bénir l'armée ; puis il dit à ses soldats : « Marchons à l'ennemi sous la protection du ciel et l'assistance de la Sainte Vierge. » L'armée électrisée fond sur les Turcs, qui sont taillés en pièces et prennent la fuite. Jean Sobieski va aussitôt à l'église y faire chanter le *Te Deum*, avouant devant tous qu'il ne doit la victoire qu'à la faveur du ciel et à la protection de Marie.

vous, puisque c'est de lui que vous allez concevoir le Fils du Très-Haut! Et ce Fils du Très-Haut, vous approcherez de lui de plus près que tous les anges; car auquel des anges a-t-il dit : Vous êtes ma Mère? Il vous le dira, et vous l'appellerez votre Fils; vous le porterez dans votre sein et entre vos bras; vous le nourrirez de votre lait; vous ne le perdrez jamais de vue; vous l'accompagnerez dans ses courses apostoliques, vous le suivrez jusqu'au Calvaire; au ciel, vous serez placée à sa droite.

Ah! obtenez-nous d'être avec lui dès ici-bas, puis aussi dans le ciel! Ici-bas, car pour arriver à l'union éternelle avec Dieu, il faut lui être uni en ce monde par la grâce sanctifiante. C'est le péché mortel qui nous sépare de Dieu. Il faut donc le haïr souverainement et le fuir de loin; et pour nous préserver du péché, rien de plus efficace que de tenir unis à Dieu nos esprits et nos cœurs, en pensant à lui, en lui parlant, en écoutant sa voix, en ne perdant pas de vue sa présence. Dieu est en nous et nous le fuyons; insensés, nous fuyons notre bonheur!

614. *Benedicta tu in mulieribus*. Débora, Judith, Esther, ces femmes admirables qui furent le salut de leur peuple, ne sont que de pâles images de Marie, qui a donné au monde entier un Sauveur. Eve, notre première mère, nous donna la mort en même temps que la vie; Marie, en nous donnant Jésus, détruisit l'empire de la mort et du péché et nous transmit la vie surnaturelle. Aucune femme qui réunisse autant de bénédictions qu'elle; elle a les gloires de la virginité et celles de la maternité, et elle est Mère d'un Dieu. Bénie entre toutes les femmes, elle communique à toutes les femmes les bénédictions dont elle est enrichie.

Eve, par sa désobéissance, avait attiré l'opprobre et la honte sur toutes ses filles; Marie, par sa fidélité à Dieu, a relevé le sexe faible, dont elle est la plus pure gloire; Vierge, elle entraine à sa suite des multitudes de vierges, qui sont le plus bel ornement de l'Eglise; Mère, et Mère d'un Dieu, elle a attiré sur la femme chrétienne, avant elle méprisée et maltraitée comme une esclave, le respect et l'amour de son époux et de ses enfants. Et puisque les femmes lui doivent l'honneur dont elles sont environnées dans la société chrétienne, il faut que toutes la bénissent et l'honorent.

En glorifiant Marie, nous ne pouvons oublier Jésus, à qui se rapporte tout le culte que nous rendons à sa Mère. Rien en Marie qui ne vienne de Jésus, et rien de ce que nous faisons pour Marie qui ne tende à exalter Jésus!

C'est pourquoi, aux paroles de l'*Ave Maria*, que prononça l'archange Gabriel et que nous venons d'expliquer, se joignent, dans cette prière, celles que sainte Elisabeth, cousine de la Sainte Vierge, adressa à Marie en recevant sa visite. Il est béni le fruit de vos entrailles. Il est béni par les anges, il est béni par les hommes, il est la source de toutes les bénédictions répandues sur Marie elle-même. Toutes les langues et toutes les bouches le louent et le chantent au ciel et sur la terre. Il s'appelle Jésus, car il a sauvé du péché et de l'enfer le genre humain tout entier; et voilà pourquoi à côté de votre nom, ô Mère, nous plaçons toujours son nom sur nos lèvres et dans nos cœurs. Jésus, Marie! Jésus notre salut. Marie par qui il nous a été donné!

615. 2° *Sancta Maria, Mater Dei*. C'est l'Eglise qui a ajouté ces paroles et les suivantes à la Salutation angélique ou à l'*Ave Maria* en 431, lorsque le concile d'Ephèse condamna l'impie Nestorius. Cet hérétique voulait qu'on appela Marie, Mère du Christ et non Mère de Dieu. Et, depuis lors, tous les fidèles protestent tous les jours contre ce blasphème, en disant à la Sainte Vierge : *Sainte Marie, Mère de Dieu*. Sainte Marie. Il y a un grand nombre de saints et de saintes dans l'Eglise de Dieu; Marie est sainte par excellence, c'est elle qui est entrée le plus avant dans la sainteté de Dieu. *Tu supergressa es universas. Sola sine exemplo placuisti Domino.*

Mère de Dieu (1). C'est là la dignité incomparable de Marie. C'est pour

(1) Quelqu'un, faisant l'éloge de Philippe, roi de Macédoine, ajouta : « Pour tout dire, en un mot, ce roi est le père du Grand Alexandre. » Mais tout ce qu'on peut dire de Marie ne saurait égaler ce seul éloge : Elle est la Mère de Dieu.

la lui conférer, c'est pour l'en revêtir que Dieu l'a préservée du péché originel, et de toute souillure, même légère, et lui a donné la plénitude de la grâce. C'est parce qu'elle est la Mère de Dieu qu'elle règne au ciel, sur la terre et dans les enfers, qu'elle est toute-puissante sur le cœur de son Fils. C'est parce qu'elle est Mère de Dieu qu'elle est en même temps notre Mère, car Dieu ne s'est fait Fils de Marie qu'afin de devenir notre frère et qu'afin que nous devinssions avec lui fils de Dieu. Devenus par la rédemption les frères de Notre-Seigneur, nous avons Marie, sa Mère, pour mère adoptive. *Sainte Marie, Mère de Dieu*, nous pouvons compter sur votre crédit, il est tout-puissant, et sur votre tendresse maternelle, nous sommes vos enfants.

616. *Ora pro nobis*. Priez donc pour nous, vous êtes la toute-puisance suppliante ; usez en notre faveur de l'efficacité de votre prière ! Obtenez-nous tout ce qui nous manque ! *Peccatoribus*. Nous sommes de pauvres pécheurs; *pauvres*, les mendiants de Dieu, nous n'avons que ce qu'il donne ; et s'il nous délaisse, tout nous manque; *pécheurs*, au néant de notre nature nous avons ajouté celui du péché qui nous a valu la disgrâce de Dieu. Les plus grands saints parlent et peuvent parler ainsi avec vérité : le juste lui-même pèche sept fois (1).

Vous, le refuge des pécheurs, l'espérance des désespérés, priez pour nous ; détournez de nos têtes la colère de votre Fils que nous avons attisée, obtenez-nous notre pardon ! *Maintenant*. Marie, le passé n'est plus à nous, nous en avons abusé ; l'avenir ne nous appartient pas ; demain peut-être nous aurons disparu de la scène du monde. *Maintenant* donc, priez pour nous, ne tardez pas davantage : nos besoins sont urgents ; maintenant dans la misère présente, dans les tentations qui nous poursuivent, dans les malheurs qui nous menacent, dans les douleurs qui nous affligent, priez pour nous !

617. *Et in hora mortis nostræ*. Si notre vie est si amère, notre mort nous est bien plus redoutable encore. A ce dernier passage du temps à l'éternité, à cette heure suprême où l'enfer tentera tout pour nous perdre, où le souvenir de nos iniquités sèmera dans nos cœurs l'épouvante, où la pensée d'un juge terrible nous glacera de terreur, priez pour nous, assistez-nous, défendez-nous ; prenez notre âme et transportez-la alors dans le sein de Dieu ! *Amen*. Ainsi soit-il. Qu'il en soit ainsi, ô Vierge bénie !

Sainte Gertrude, à son lit de mort et n'ayant plus de force, ne put prononcer que quelques mots de l'*Ave Maria*, encore plus du cœur que des lèvres, et elle mérita de voir la Mère de Dieu. Nous ne sommes pas des saints ; mais si Marie ne se fait pas voir à nous, elle assistera sûrement ceux qui, durant la vie, lui diront souvent cette belle prière, qu'il faut répéter partout, dans les champs, dans les maisons, par les chemins, dans notre couche, et surtout dans les tentations. Heureuses les âmes qui par cette fréquente prière, obtiendront une sainte vie et une mort de prédestiné ! Elles répéteront éternellement dans le ciel avec les anges : *Ave Maria* (2). (V. n. 2199 et le trait du n. 2203).

(1) Alexandre le Grand disait : « Une seule larme de ma mère a effacé beaucoup de condamnations à mort. » Qu'en doit il être des prières et des larmes de Marie ?

(2) (*a*) Mgr Dupanloup fut un jour appelé auprès du lit de douleur d'une jeune dame de 20 ans, fille d'un des plus illustres maréchaux de l'Empire ; elle se mourait après avoir mis au monde un bel enfant. L'évêque, en arrivant auprès d'elle, la trouve inondée de paix, au milieu de tous ceux que son état plongeait dans la plus douloureuse tristesse. « Est-ce que vous ne pensez pas, mon Père, lui dit elle, que j'irai au ciel ? — J'en ai la ferme espérance, répondit l'évêque. — Et moi, reprit la malade, j'en suis sûre. — Comment cela ? — Je dis mon chapelet tous les jours depuis quatre ans. Il n'est pas possible qu'ayant dit à la Sainte Vierge cinquante fois par jour : Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort, elle ne soit pas là pour m'assister. » Et cette jeune femme, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse, consola ses vieux parents, encouragea son pauvre mari, bénit son petit enfant ; et au milieu de ces embrassements qui cherchaient en vain à la retenir, elle quitta tous les honneurs de la terre pour aller joyeuse au ciel.

(*b*) Né dans l'île Maurice, de parents anglais protestants, M. Tukwell, à l'âge de six ans, entendit réciter l'*Ave Maria* et le retint. Sa mère, le lui entendant répéter, lui en

618. **Acte de contrition**. — La nécessité de l'acte de contrition et la manière de le produire sont une des trois choses que saint Léonard répétait au peuple avant chaque conférence. Sur cinquante morts, il y en a trente de subites ou d'imprévues. Il est donc bien nécessaire que chaque fidèle sache faire un acte de contrition parfaite (1). La contrition parfaite est fondée sur un acte d'amour de Dieu par-dessus tout et pour lui-même ; il comprend : 1° l'acte d'amour parfait ; 2° la douleur, le regret profond et sincère d'avoir offensé un Dieu si parfait que l'on aime par-dessus tout, et par conséquent la détestation, la haine, l'horreur de toutes les fautes commises ; 3° le ferme propos. Pour le produire à la mort, il faut qu'on s'habitue à le dire fréquemment dans la vie, en entrant dans les sentiments qu'il exprime. Afin de nous familiariser avec cet acte de contrition, nous le redirons souvent. Ne l'omettons jamais surtout après être tombés dans une faute grave. Quel malheur irréparable, en effet, si vous étiez frappé de mort après un péché mortel, sans avoir dit à Dieu que vous l'aimez de tout votre cœur, que vous avez horreur de tous vos péchés et que vous vous repentez sincèrement de l'avoir offensé ! Faites aussi cet acte de contrition, matin et soir, à votre prière. En voici une formule : Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment parfait et aimable, je vous aime plus que tout, et par amour pour vous je me repens souverainement de vous avoir offensé, et je vous promets de ne plus vous offenser désormais. *(Voir la raison de cet acte, dans notre Abrégé de Théologie, n. 1051.)* (2).

Ainsi donc le *Notre-Père*, le *Je vous salue*, le *Je crois en Dieu*, que nous allons expliquer, *les commandements de Dieu et de l'Eglise* dont nous vous avons entretenus précédemment, et enfin l'*acte de contrition* dont vous comprenez maintenant la nature et la nécessité, voilà la prière que tous vous direz tous les jours de votre vie, matin et soir, autant que possible en famille, en y ajoutant un *Pater* et un *Ave* pour les défunts ; mais lors même que vous seriez en voyage, ou avec des gens qui omettraient la prière, ne la manquez jamais.

fit d'amers reproches; mais l'enfant lui fit voir dans l'Evangile que l'archange Gabriel avait récité l'*Ave Maria*. Quand il eut treize ans, des protestants déclamant dans le salon de sa mère contre le culte de la Sainte Vierge, l'enfant prit dans la Bible le *Magnificat* et leur dit ces mots : *Toutes les nations m'appelleront Bienheureuse*. Pourquoi donc s'élever contre ceux qui glorifient Marie? » La mère s'écria alors : « Cet enfant fera un jour ma honte : il se fera catholique. » Sa prévision se réalisa dès que l'enfant fut libre. Il voulait convertir sa sœur qui était mère de famille ; mais elle rejeta bien loin sa proposition ; cependant, deux de ses enfants étant atteints du croup et sur le point de mourir, elle consentit à réciter avec son frère l'*Ave Maria*, et les deux enfants furent guéris. M. Tuckwell quitte alors son emploi d'officier des douanes anglaises, et vient rejoindre à Aire Mgr Delannoy, qui l'avait connu à l'île Bourbon, pour lui demander l'ordination sacerdotale.

(1) On expliquera donc plusieurs fois cette doctrine aux fidèles.

(2) *(a)* Une femme, qui menait une vie scandaleuse, alla un jour entendre saint Vincent Ferrier pour un tout autre motif que celui de profiter de sa parole. Aussi se plaça-t-elle dans un endroit apparent, afin d'être mieux vue de ses admirateurs. Mais bientôt les paroles du saint pénètrent le cœur de cette malheureuse ; elle se met à fondre en larmes de repentir. Sa douleur fut si vive qu'elle en fut suffoquée et tomba morte à terre à la vue de l'auditoire. Tous ceux qui étaient là avaient été témoins de sa douleur ; mais ils tremblaient pour son salut. Vincent inspiré de Dieu leur dit : « Soyez sans crainte, la contrition parfaite l'a sauvée ; mais priez pour elle. » Et une voix du ciel se fit entendre à tout l'auditoire, et elle dit : « Ne priez pas pour elle ; car elle est en paradis. »

(b) Saint Anastase le Sinaïte raconte que du temps de l'empereur Maurice, il y avait sur les frontières de la Thrace un célèbre voleur qui répandait la terreur partout. On avait essayé en vain de lui tendre des pièges, et de le faire cerner par des soldats. L'empereur lui envoya un jeune homme pour lui dire de venir auprès de lui. Le voleur, frappé par ce message de l'empereur, devint doux comme un agneau, et vint devant l'empereur avouer ses crimes et se remettre à sa clémence. Maurice lui fit grâce ; et le voleur, étant tombé malade bientôt après, fut placé dans un hopital. Là, sentant sa fin prochaine, il repasse dans son esprit tous ses crimes, il se met à les pleurer avec d'abondantes larmes et il meurt. Le médecin qui l'avait soigné pendant la nuit eut une vision, dans laquelle il vit les démons mettre les crimes du bandit sur un pla-

§ III. — Vérités à croire.

619. **Je crois en Dieu**. — Les douze disciples, que Jésus-Christ s'était choisis, pour être les missionnaires des vérités qu'il leur avait apprises, avant de se partager le monde et de se séparer les uns des autres, pour aller prêcher l'Evangile du Fils de Dieu, composèrent le *Je crois en Dieu*. C'est pourquoi on appelle le *Je crois en Dieu*, le Symbole ou la profession de foi des Apôtres. Cette prière est un abrégé de ce que Jésus-Christ avait enseigné, et de ce que tous les ministres de Dieu doivent prêcher. Les commandements de Dieu contiennent tout ce que nous devons faire : le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, tout ce que nous avons à demander ; et le *Je crois en Dieu*, ce que tous les fidèles doivent croire. Unissons-le donc toujours au *Pater* et à l'*Ave Maria* de la prière du matin et du soir, et en le récitant avec attention nous nous rappellerons tout ce que notre Dieu a fait de prodiges pour nous, toutes les vérités surnaturelles qu'il nous a apprises et que nous aurions toujours ignorées s'il ne nous en avait instruits (1). Expliquons cette prière et vous en comprendrez l'excellence.

620. **Premier article**. — *Je crois en Dieu*. Je crois à la parole des hommes instruits et sincères, qui m'apprennent avec loyauté ce que j'ignore moi-même. Je suis convaincu de ce qu'ils me disent, et cela d'autant plus que j'ai des preuves plus évidentes de leur science et de leur franchise ; mais je sais aussi que tout homme peut se tromper et peut mentir. Dieu ne peut ni l'un ni l'autre, ma raison et la parole de Dieu me le disent. Je crois donc tout ce que Dieu a dit, il m'a assuré qu'il parlait lui-même, et il l'a prouvé par d'éclatants miracles. Je sais sûrement qu'il est venu sur la terre parler aux hommes, l'histoire de l'univers entier est là pour l'attester : les hérétiques, les schismatiques le croient ; les païens eux-mêmes m'attestent ses miracles.

teau de la justice divine, et le plateau s'abaissa. Les anges qui voulaient prendre sa défense ne savaient comment contrebalancer ses iniquités ; mais trouvant auprès de lui son mouchoir trempé de ses larmes, ils le jetèrent dans l'autre plateau qui l'emporta.

(1) (*a*) Saint Pierre, martyr, était fils de parents manichéens. Son père le confia pourtant à un maître catholique, qui était en grande réputation de science, et qui apprit à son élève le *Je crois en Dieu*. L'enfant le récitait même devant ses parents hérétiques ; et aux objections qu'ils lui faisaient, il répondait toujours : Il faut croire ce qu'ont enseigné les Apôtres. Dès l'âge de 15 ans, il entra chez les Dominicains. Devenu prêtre, il ramena à Jésus-Christ une foule d'hérétiques. Ceux-ci lui jurèrent une haine à mort ; et quand Pierre revenait de Côme à Milan, ils appostèrent sur sa route deux assassins, dont l'un lui déchargea deux coups de hache sur la tête. Le martyr est renversé baigné dans son sang ; il a pourtant encore la force de se mettre à genoux pour réciter une dernière fois le Symbole des Apôtres. Et pendant qu'il le récite, il reçoit un coup de poignard dans le côté et expire dans cet acte de foi, le 6 avril 1252. En récitant le *Je crois en Dieu*, pensons que les martyrs l'ont dit avant nous, et disons-le avec la même foi qu'eux.

(*b*) Un vieillard demandant un jour l'aumône au cardinal Bellarmin, le cardinal le fit entrer chez lui et lui dit de réciter le Symbole des Apôtres. Le vieillard répondit qu'il ne le savait pas. « Comment à cet âge ne pas savoir prier, reprit Bellarmin ? — Personne ne me l'a appris », dit le vieillard. Et alors le cardinal se mit à lui apprendre le *Credo*. Hélas, combien de gens auraient besoin aujourd'hui d'un maître aussi charitable !

(*c*) Madame de Chantal avait une dévotion singulière pour la récitation du Symbole. On rapporte qu'à la campagne elle faisait apprendre le chant du *Credo* à ses domestiques, pour qu'ils aidassent à le chanter avec le plus de solennité à la messe paroissiale. Elle y prenait un tel plaisir que, plus tard, devenue religieuse, elle le chantait souvent pendant les récréations.

(*d*) En 1568, le couvent des dominicains de Castres, où plus de quatre cents catholiques s'étaient réfugiés, fut envahi par une troupe de calvinistes. Ces forcenés, après avoir assommé tous les religieux et ceux auxquels ils avaient donné un abri, saisirent le bienheureux Pierre Guillot, qui était prieur, l'assirent sur un âne, le visage tourné en arrière, un mors dans la bouche, et le promenèrent par tous les quartiers de la ville, en l'accablant d'injures et de coups de pierres. Enfin, après lui avoir fait subir les plus indignes traitements, ils le poignardèrent et le jetèrent dans la rivière. Il revint sur l'eau pendant qu'on lui tirait des coups d'arquebuse, et levant les bras ensanglantés, il cria par trois fois : *Credo, Credo, Credo*, et rendit l'esprit.

L'Eglise catholique à laquelle Jésus-Christ a promis de la préserver de toute erreur, l'Eglise dont la divinité est prouvée par des miracles et par la sainteté de la vie d'un grand nombre de ses enfants, nous enseigne que Dieu nous a parlé, qu'il a laissé au monde l'Evangile qui renferme sa parole, l'Evangile que 200 millions de catholiques, que les protestants eux-mêmes conservent. Je crois à l'Evangile, je crois à ce que Dieu a dit, j'en suis certain et je l'accepte sans hésitation et sans doute. Mon Dieu, j'adhère pleinement d'esprit et de cœur à toutes vos paroles; ne m'avez-vous pas fait connaître que vous êtes la vérité et la science infinies? Le ciel et la terre passeront, mais votre parole ne passera pas. J'unis ma voix à toutes les églises du monde où tous les fidèles chantent *Credo*.

621. *Je crois en Dieu,* non pas en plusieurs dieux comme les infidèles ; ma raison et ma foi me disent qu'il y a un Dieu infiniment sage, puissant, bon, qui voit tout, entend tout, sait tout et est infini dans toutes ses perfections ; j'y crois parce que Dieu s'est ainsi fait connaître à moi ; ma raison et ma foi me disent en même temps qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux. S'il y en avait deux, comment l'un et l'autre pourraient-ils tout ? L'un n'aurait pas la puissance de l'autre. Ils ne seraient donc tout-puissants ni l'un ni l'autre. De même ni l'un ni l'autre ne seraient infinis. Il manquerait à l'un ce que l'autre aurait. Comment Dieu serait-il l'être suprême, s'il avait un égal qui ne dépendît pas de lui ? Mais ce que je conçois, Dieu est venu me le dire d'une manière plus claire : *Audi, Israel : Dominus Deus noster, Dominus unus est.* (Deut. VI, 4.) *Videte quod ego sim solus et non sit alius Deus præter me.* (Ibid. XXXII, 39.) Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu. C'est pour lui que je suis fait, c'est pour le servir, l'aimer et le posséder un jour que je suis sur la terre (1).

622. *Spiritus est Deus.* Dieu est un pur esprit comme les anges. Erreur de se le représenter avec une tête, des yeux, des oreilles, des pieds et des mains comme nous. Il est là et nous ne le voyons pas. Nos mains ne peuvent le saisir, pas plus que l'ange gardien de notre voisin. Si on le représente sous la forme d'un vieillard, c'est pour nous faire comprendre son éternité. Si on lui donne des yeux, des oreilles, des bras, c'est pour nous montrer qu'il voit, qu'il entend, qu'il fait tout. Personne ne l'a vu ; mais il est venu lui-même, en la personne de son Fils, nous faire connaître sa nature.

Et c'est ce Fils de Dieu qui nous a appris qu'en Dieu il y a trois Personnes distinctes. Le soleil qui éclaire les corps a la chaleur, la lumière, la forme ronde ; mais il n'y a qu'un soleil. Dieu, le soleil des intelligences a trois Personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Nous les nommons en faisant le signe de la croix. Ces trois Personnes ont la même nature ; et cependant le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; mais il n'y a pas trois Dieu, mais trois Personnes divines, égales en toutes choses. Nous trouvons en notre âme quelque chose de semblable ; nous n'avons qu'une âme, et dans cette âme trois facultés distinctes : 1) la mémoire qui fait que nous nous souvenons du temps passé ; 2) l'intelligence qui fait que nous comprenons, que nous raisonnons, que nous connaissons le bien ; 3) la volonté qui fait que nous désirons et recherchons certaines choses, tandis que nous en repoussons d'autres. C'est ainsi que nous sommes faits à l'image de Dieu (2).

(1) Ruffin et Valère étaient les intendants d'un palais impérial dans le territoire de Soissons. Le préfet du prétoire, Rictiovare, ayant appris qu'ils étaient chrétiens, les fit amener à son tribunal : « Quel Dieu adorez-vous ? » leur demanda-t-il. Ils répondirent : « Nous adorons un seul Dieu tout puissant, immuable, éternel, créateur de toutes les choses visibles, gouvernant tout, et un seul Seigneur Jésus-Christ. Quant à ces dieux, vains simulacres, faits de la main des hommes, avec une matière sujette à corruption, nous ne les adorons pas. La substance divine existant avant le temps, n'est pas sujette à ces vicissitudes, elle demeure éternellement simple et parfaite. » Rictiovare les fit battre avec des lanières armées de plomb ; mais les glorieux martyrs restèrent fermes au milieu des tortures, et eurent la tête tranchée pour la cause de Dieu.

(2) *(a)* Jean et Paul étaient deux frères qui avaient aussi les emplois les plus relevés à la cour de Constantin et de Constance, sa fille. Après la mort de l'un et de l'autre, Julien l'apostat voulut les attirer dans son palais et leur faire abjurer la foi. Il y mit

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, qui est véritablement Dieu, créateur du ciel et de la terre avec son Fils et le Saint-Esprit. Les anges et les hommes, tout a été fait par Dieu et rien n'a été fait sans lui; il pourrait faire des milliers de mondes plus beaux que celui qui existe. Il est une seule chose qu'il ne peut pas faire, c'est le mal qui répugne à sa sainteté. Il appelle les étoiles et elles accourent. Il a dit et tout a été fait. A son ordre tout a été créé. L'homme faible peut faire de grandes choses, mais avec les matériaux que Dieu lui a fournis. Il faut de la terre et des pierres à un maçon pour faire une maison. Dieu a tout fait de rien par sa toute puissance. C'est ce que signifie le mot *créateur du ciel et de la terre*. Ce que Dieu a fait, il le conserve. S'il ne soutenait le monde, il rentrerait dans le néant. Il nous dispense goutte à goutte, minute par minute, la vie qu'il nous donne. Sa providence gouverne tout fortement et suavement. Et c'est pourquoi nous l'appelons notre *Père*. Un cheveu ne tombe pas de notre tête sans sa permission. Dans l'autre vie, il récompensera les justes, en se faisant voir à eux tel qu'il est, et il punira les méchants (1).

623. **Deuxième article :** *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique Notre-Seigneur*. Dieu le Père a un Fils véritable, égal à lui, éternel comme lui, pur esprit comme lui, étant un seul et même Dieu avec le Père. Ce Fils de Dieu, la seconde Personne de la sainte Trinité, notre souverain maître, n'avait point de corps non plus que le Père et le Saint-Esprit; mais Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique et l'a envoyé sur la terre, afin qu'il y prît un corps et une âme comme nous, sans cesser d'être Dieu. En sorte qu'il est véritablement homme et véritablement Dieu : il a uni dans une même personne l'humanité et la divinité. (Voir la note des nos 749 et 1251.) (2)

quelque ménagement, il leur envoya Térentien qui leur porta une petite statue de Jupiter et leur dit que l'empereur n'exigeait pas d'eux qu'ils allassent dans les temples païens, qu'il se contentait de les voir se prosterner devant cette idole. « A Dieu ne plaise, dirent-ils, que nous adorions un démon ou la statue d'un homme vicieux; nous n'avons point d'autre Dieu que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois Personnes. » Térentien, voyant qu'il ne pouvait ébranler leur constance, les fit décapiter pendant la nuit.

(*b*) Saint Euple, diacre de Catane en Sicile, fut traîné en haine de la foi au tribunal du gouverneur, sous l'empire de Dioclétien. On le tortura cruellement sur le chevalet. Le juge, las de le voir tourmenter, lui dit : « Adore nos dieux, Mars, Apollon et Esculape, et je te ferai mettre en liberté. — J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit. J'adore la Trinité. Il n'y a point d'autre Dieu. — Sacrifie si tu veux avoir la vie. — Je sacrifie ma vie à Jésus-Christ, mon Dieu. » Et le tyran le fit décapiter.

(1) (*a*) Saint Félix, prêtre de Nole dans la Campanie, travaillait avec zèle à la conversion des païens, qui mirent des soldats à sa poursuite. Pour leur échapper, Félix s'engagea dans un passage étroit entre deux murailles, et comme ce passage était sans issue, il ne pouvait que tomber entre les mains de ses bourreaux; mais à peine y fut-il entré qu'une araignée vint tresser sa toile à l'ouverture du passage; et quand ils arrivèrent, les soldats, voyant cette toile d'araignée, ne songèrent pas à le chercher dans cet endroit. Félix, échappé ainsi à la mort, bénit la Providence qui s'était servi d'un vil insecte pour le sauver.

(*b*) Saint Paul au désert vivait d'un demi pain qu'un corbeau lui apportait chaque jour depuis soixante ans. Saint Antoine étant venu le visiter, le corbeau apporta un pain entier. « Oh ! que Dieu est bon, s'écria saint Paul, il double aujourd'hui la ration. »

(*c*) Saint Camille de Lellis était réduit à la dernière misère avec ses religieux. Tous manquaient de pain. Le Saint tomba aux pieds de son crucifix en disant : « Secourez-nous ! » Aussitôt on sonne à la porte, et un inconnu demande au saint s'il n'a besoin de rien. « Il nous faut trois cents écus, » répondit-il. L'inconnu s'en va lui compter cette somme et la lui apporte sans qu'on sût jamais qui il était; c'était le messager de la Providence. (Voir la note, n° 1597.)

(2) (*a*) Dans les persécutions d'Hunéric, roi des Vandales, trois cents catholiques confessèrent la divinité de Jésus-Christ et eurent pour ce fait la langue coupée jusqu'à la racine. Mais tous après ce supplice continuèrent de parler avec une facilité merveilleuse. Cet éclatant miracle eut de nombreux témoins, entr'autres l'empereur Justinien lui-même, qui avait vu à Constantinople quelques-uns de ces généreux confesseurs.

(*b*) Les Eutychiens, prétendant qu'il n'y avait en Jésus-Christ que la nature divine sous l'apparence du corps humain, en concluaient que la nature divine avait souffert et qu'elle était morte sur la croix. Alamundare, roi des Sarrasins, se servit d'un trait ingé-

624. **Troisième article :** *Il a été conçu du Saint-Esprit.* Que signifie ces paroles ? Elles signifient que le Fils de Dieu, Dieu de toute éternité, en se faisant homme comme nous il y a dix-neuf cents ans, n'a point eu d'autre Père que son Père céleste ; qu'il s'est fait homme par un miracle de la grâce. Il a toujours été Dieu, mais il n'a pas toujours été homme ; il y a dix-neuf siècles qu'il *est né de la Vierge Marie* par un prodige éclatant. Une Vierge l'a conçu, l'a mis au monde sans perdre sa virginité. Ne convenait-il pas qu'en se faisant homme un Dieu n'eût pour mère qu'une Vierge ? La virginité perpétuelle de Marie est un article de foi qu'on ne saurait nier sans cesser d'être catholique. Marie a été vierge avant, pendant, et après la naissance de son divin Fils. Quelle gloire que celle de la virginité, qui a tellement plu à Dieu qu'elle l'a attiré sur la terre ! Quelle dignité incomparable que celle de vraie Mère de Dieu conférée à Marie ! Comment honorerons-nous assez celle que Dieu a tant honorée ?

625. **Quatrième article :** *Passus sub Pontio Pilato.* Le premier homme, créé par Dieu dans la justice, eût été exempt des souffrances et de la mort, s'il fût resté fidèle à Dieu ; malheureusement il désobéit, et la justice divine le condamna à la douleur et à la mort. Tous les enfants d'Adam furent enveloppés dans la disgrâce de leur père. C'est ainsi qu'un ministre infidèle, qui trahit son prince, voit tous ses enfants chassés avec lui du palais royal. Tous nous étions bannis du ciel par suite du péché de notre premier père ; même le petit enfant est souillé à sa naissance de la tache originelle, qui a chassé Dieu de son âme. Pour mériter notre grâce, le Fils de Dieu fait homme a voulu subir à notre place la peine que nous méritions. Il a souffert du temps d'un gouverneur de Judée, qui s'appelait Ponce-Pilate. Sa nature humaine était vraiment sensible à la douleur. Dans son âme, il a senti dans le jardin des Olives une tristesse mortelle ; dans son corps il a souffert la flagellation, la couronne d'épines, le crucifiement. Il a été suspendu par les plaies de ses pieds et de ses mains à de gros clous fixés à une croix. S'il a choisi ce supplice, c'est parce qu'il était le plus ignominieux et le plus cruel, le plus capable par conséquent d'expier nos péchés et d'apaiser la justice de son Père, irrité contre nous. Et c'est pour cela qu'il a voulu souffrir.

Dans ce supplice, il a rendu le dernier soupir ; étant véritablement homme, il pouvait mourir, non dans sa divinité, mais dans son humanité. Il avait comme nous un corps et une âme, et son âme s'est séparée de son corps comme il arrive à la mort à chacun d'entre nous ; mais la divinité est restée unie à son âme et à son corps après sa mort. C'est le vendredi saint, jour de

nieux pour rendre palpable cette erreur. Touché des miracles opérés par les Chrétiens, il demandait à recevoir le baptême. Les Eutychiens lui avaient envoyé leurs évêques pour l'attirer dans leur secte ; mais il méprisa leurs sollicitations. Et voici le stratageme dont il usa pour leur montrer l'absurdité de leur hérésie. Feignant d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange Michel, il leur fit demander ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut aussi impossible que ridicule, il leur dit : « S'il est vrai qu'un ange ne puisse ni souffrir ni mourir, comment Jésus-Christ serait-il mort sur la croix, s'il n'avait eu, comme vous l'affirmez, qu'une seule nature, laquelle, étant divine, reste impassible

(c) Saint Amphiloque sollicitait en vain de l'empereur Théodose un décret qui interdit tout rassemblement aux Ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Un jour que Théodose le reçut en audience, ayant à ses côtés son fils Arcade, Amphiloque ne fit aucun cas du jeune prince. Théodose, croyant que c'était une distraction, fit remarquer son fils à l'évêque. Alors Amphiloque s'approche de l'enfant, l'appelle son fils et lui caresse le menton, comme il eût fait à un enfant vulgaire. Théodose, indigné, ordonne d'éconduire le saint, qui, se tournant vers lui : « Seigneur, dit-il, vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils, ne doutez pas que Dieu n'abhorre ceux qui refusent de rendre à son Fils unique les mêmes honneurs qu'à lui. » Théodose comprit, et il rendit le décret que sollicitait le saint évêque.

(d) Saint Richard était un enfant de douze ans, d'une bonne famille de Paris. Il fut saisi par les juifs en 1180 et conduit dans un souterrain. Le chef de la Synagogue l'ayant interrogé sur sa foi, il répondit : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur. » On le fit alors dépouiller et fouetter cruellement. On lui crachait au visage, tout en vomissant d'horribles blasphèmes contre Notre-Seigneur, tandis que lui ne cessait d'invoquer le nom de Jésus. Enfin, ils le crucifièrent, mais bientôt il expira en prononçant toujours le nom de Jésus.

deuil universel, qui nous rappelle la mort de notre Dieu. Le corps de Notre-Seigneur fut mis dans le tombeau pendant trois jours ; et son âme :

626. **Cinquième article** : *Descendit aux enfers*, c'est-à-dire dans ces profondeurs où les âmes des justes, morts avant sa venue, attendaient leur délivrance. Le ciel avant la mort de Notre-Seigneur était fermé. La croix fut la clef avec laquelle il l'ouvrit ; et son âme divine se hâta de porter cette nouvelle a tous les saints qui soupiraient après leur délivrance. Le troisième jour après sa mort, Jésus-Christ, par sa propre puissance, a réuni son âme à son corps ; il est sorti vivant et glorieux du tombeau, pour ne plus mourir désormais, donnant par là à tous l'espérance de la résurrection bienheureuse. Nous fêtons la résurrection de Notre-Seigneur le jour de Pâques (1).

627. **Sixième article :** *Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis.* — L'ascension, que nous célébrons quarante jours après la Pâque, nous rappelle ce mystère. C'est en effet quarante jours après être sorti vivant du tombeau, que Notre-Seigneur, qui s'était fait voir plusieurs fois plein de vie et environné de gloire aux Apôtres, aux saintes femmes, et à plus de cinq cents témoins réunis, remonta au ciel, en corps et en âme, en présence de ses Apôtres. L'œuvre de la Rédemption du monde etait terminée, il allait prendre possession de sa gloire éternelle. Au ciel il est assis à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il est égal à son Père en majesté, en gloire et en puissance. Là, il nous prépare une place ; là, il nous attend et intercède pour nous.

628. **Septième article** : *Inde venturus est judicare vivos et mortuos*, Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme homme, viendra à la fin des temps juger solennellement tous les hommes, qu'il a rachetés par son sang, les vivants et les morts, c'est-à-dire les justes vivants de la vie de la grâce, et les pécheurs morts spirituellement, ou bien ceux qui vivront encore quand viendra la fin du monde, et ceux qui seront morts avant les derniers temps. Nous comparaîtrons donc tous devant son tribunal, une première fois immédiatement après notre mort, et une deuxième fois d'une manière éclatante à la fin du monde ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres et nous rendrons compte, non seulement de nos actions, mais même d'une parole inutile et de nos plus secrètes pensées. Heureux ceux qui entendront, au grand jour des vengeances, sortir de la bouche de Notre-Seigneur la sentence de bénédiction !

629. **Huitième article** : *Et in Spiritum Sanctum.* Nous croyons au Saint-Esprit, comme au Père et au Fils. Le Saint-Esprit est une des trois Personnes divines, en tout égale au Père et au Fils, mais distincte de l'un et de l'autre. Il est Dieu comme le Père et le Fils avec lesquels il ne fait qu'un seul et même Dieu. C'est l'enseignement que Dieu lui-même nous a donné et que nous transmet son Eglise. Le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, sous la forme de langues de feu. Chaque fidèle le reçoit avec l'abondance de ses grâces, par le sacrement de confirmation, dont nous avons déjà parlé (2).

(1) (*a*) Interrogée sur sa religion par un juge païen, sainte Marguerite répondit qu'elle était chrétienne. — Comment adorer un homme qui a été crucifié ? — Comment savez-vous qu'il a été crucifié ? — Par vos livres. — Ces mêmes livres nous apprennent qu'il est ressuscité et nous devons le croire. Et elle mourut martyre.

(*b*) Un jour, La Révellière-Lepeaux, chef d'une nouvelle secte, nommée théophilanthropique, se plaignait à Talleyrand de ce que le nombre de ses partisans n'augmentait pas, tandis que les disciples de Jésus-Christ ne cessaient de se multiplier malgré les sacrifices et les privations qu'il leur imposait. « Pour moi, lui répondit en riant Talleyrand, je n'en suis pas surpris. Je puis même à cet égard te donner un excellent conseil. — Lequel donc, citoyen ? interrompit le nouveau pontife. — « Le voici, fais-toi tuer vendredi ; qu'on t'enterre samedi ; tâche de ressusciter dimanche ; et je réponds que l'on croira tout de suite à ta nouvelle religion. » La Révellière-Lepeaux ne jugea pas à propos de suivre ce conseil. Aussi a-t-on oublié depuis longtemps la secte des théophilanthropes et son fondateur.

(2) Le B. Notker, dit le bègue, à cause d'une infirmité de langue, était un moine de Saint-Gall en Suisse : il était devenu un célèbre musicien, et c'est à lui que l'on doit le *Victimæ Paschali*. Une nuit, en passant par un dortoir, il entendit le tic-tac d'un moulin ; et pensant que l'homme sans le Saint-Esprit et comme un moulin sans eau, il composa une magnifique invocation au Saint-Esprit.

630. **Neuvième article** : *La sainte Eglise catholique*, la seule Eglise, ou société sainte, fondée par Jésus-Christ. L'Eglise, c'est le peuple fidèle répandu par tout l'univers, dit saint Augustin. Elle a dans son sein tous ceux qui, étant baptisés, croient ce que Notre-Seigneur a enseigné, et sont soumis aux pasteurs légitimes établis par lui. C'est le Fils de Dieu lui-même qui la gouverne du haut du ciel ; le Pape successeur direct de saint Pierre, est le vicaire de Notre-Seigneur sur la terre. C'est à lui que Dieu a promis principalement l'assistance jusqu'à la fin des temps. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a dit, en effet, qu'il serait avec les pasteurs de l'Eglise, le Pape et les évêques jusqu'à la fin du monde, pour qu'ils nous disent toujours la vérité et pour les préserver de toute erreur. Quand il a promis, il tient parole. Tous doivent accepter l'enseignement de l'Eglise. Cette Eglise est sainte dans son fondateur qui est le Fils de Dieu, dans sa doctrine apportée du ciel, dans ses membres qui sont glorifiés en paradis, et dans ceux qui, sur la terre, vivent conformément à leur foi. Il n'y a point de salut pour celui qui refuse d'entrer dans l'Eglise, qu'il connait être la véritable Eglise de Jésus-Christ, ni pour celui qui, ne la connaissant pas, n'est pas élevé par la grâce à la foi et à l'amour parfait de Dieu. Ce n'est que par les sacrements de l'Eglise, reçus ou désirés, que Dieu remet les péchés. C'est pourquoi Notre-Seigneur a voulu qu'elle fût répandue dans tout l'univers, afin que tous la connussent et pussent y entrer. Le mot *catholique* signifie répandue partout.

Toutefois Dieu veut le salut de tous les hommes ; et dans sa miséricorde, il leur donne à tous la grâce suffisante, pour arriver à la vérité et par elle au salut, s'ils ne résistent pas au secours divin.

631. *La communion des saints*. Tous les biens de l'Eglise sont communs à ses enfants, qui tous sont unis à Jésus-Christ par le baptême et surtout par la communion, et par conséquent sont unis entr'eux. Chaque fidèle peut participer à la grâce des sacrements, institués par Notre-Seigneur, pour le salut de tous ; mais il y a une autre sorte de communion des saints, qui consiste dans la participation aux bonnes œuvres de tous les fidèles qui sont dans l'Eglise ; de même qu'un des membres du corps de l'homme profite de la santé et du bien être de tous les autres membres, de même chaque enfant de l'Eglise, qui est en état de grâce, a part aux fruits des bonnes œuvres de tous les saints vivants et morts. Ceux qui, étant membres de l'Eglise ne sont pas en état de grâce, ont un péché mortel ou plusieurs sur la conscience, ne participent pas complètement à ces grands biens ; cependant ils sont aidés par les autres à sortir du péché ; et étant membres de l'Eglise, ils reçoivent une foule de grâces que n'ont pas les infidèles ni les excommuniés.

632. **Dixième article** : *La rémission des péchés*. Jésus-Christ a donné aux Apôtres et aux évêques, et par eux aux seuls prêtres de son Eglise, le pouvoir de remettre par le sacrement de pénitence tous les péchés à tous ceux qui s'en repentent et s'en confessent avec de bonnes dispositions. Le sacrement de pénitence est un des grands bienfaits de Dieu, un des fruits les plus précieux de la Passion du Sauveur ; mais il est un moyen nécessaire pour recevoir le pardon des péchés commis après le baptême ; et ceux qui, étant en état de péché mortel, ne peuvent absolument pas recevoir ce sacrement, doivent au moins le désirer et avoir la contrition parfaite, s'ils veulent recevoir leur pardon. (Nous en avons parlé plus haut, nº 589.)

633. **Onzième article** : *La résurrection de la chair*. L'âme n'a pas besoin de ressusciter, elle est immortelle ; c'est le corps condamné aux vers et devant retomber en poussière, qui revivra. Le grain que vous déposez dans la terre y pourrit et c'est alors qu'il en sort une tige qui produit plusieurs grains. Ainsi en est-il de notre corps ; nous le semons dans la corruption, il se relèvera incorruptible. Est-il plus difficile à Dieu de refaire que de faire (1) ? Il lui est plus facile de faire revivre les morts, qu'à nous de réveiller ceux qui dorment.

(1) (*a*) Job, à la vue de son corps couvert d'ulcères qu'il croyait devoir se dissoudre bientôt, se consolait par la pensée de la résurrection. « Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour, et qu'alors je serai de nouveau revêtu de ma peau et verrai mon Dieu dans ma propre chair. » Des païens eux-mêmes ont cru à la résurrection.

Cette vérité est bien consolante pour ceux qui ont perdu ceux qui leur étaient chers. « Si vous aviez marié votre fille à un jeune homme qui l'emmenât fort loin et qui la rendit heureuse, vous n'en seriez pas triste, et son bonheur adoucirait pour vous le chagrin de cet éloignement, dit saint Jean Chrysostome : mais ce n'est pas un ami, ni un gendre qui a emmené avec lui ceux que vous pleurez, c'est le Seigneur lui-même. Est-il raisonnable de vous en tourmenter et de vous en lamenter ? Soyez triste, soit ; mais pas comme un païen qui n'a pas d'espérance, et qui ne pense nullement à la résurrection future. » (Voir le n. 2141).

634. **Douzième article :** *La vie éternelle*. Les hommes ressuscités ne mourront plus. Les méchants comme les justes vivront éternellement : les premiers pour leur supplice qui ne finira pas plus que celui des démons ; les seconds pour leur béatitude qui durera autant que celle de Dieu même. Cette béatitude consistera à voir Dieu face à face avec l'œil de l'âme et à le posséder à jamais. C'est pour acquérir la vie éternelle des justes que nous devons travailler ici-bas. C'est pour nous la procurer que Dieu le Père nous a donné son Fils, que le Fils a subi la mort de la croix, qu'il a répandu le Saint-Esprit dans nos âmes, qu'il a établi son Eglise. C'est là le but de toutes les œuvres de Dieu, et ce doit être le but de tous nos efforts. La vie présente est une vapeur que le moindre souffle dissipe, les biens du temps nous échappent et nous les quitterons bientôt ; recherchons, poursuivons la vie qui ne finit point, les biens qui durent, en observant les commandements de Dieu, et en puisant la force d'y être fidèles, dans les sacrements et dans la prière. C'est la résolution que nous renouvellerons tous les jours, matin et soir, en récitant le *Je crois en Dieu* (1).

(*b*) Quand eut lieu à Reims, au milieu des plus grandes pompes, le sacre du roi Charles VII, Jeanne d'Arc y assista tenant entre les mains un étendard qui, promené au milieu des combats, n'était plus qu'un lambeau couvert de poussière. On voulait le lui ôter, mais elle répondit : « Laissez-le-moi, il a été à la peine, il faut qu'il soit à la gloire. » Ce corps de terre, qui aura aussi été à la peine pour conquérir le ciel, devra participer à la gloire, à la béatitude de l'âme.

(*c*) L'impie Antiochus voulait forcer les sept frères Machabées et leur héroïque mère à manger des viandes défendues par la loi de Dieu. Ils dirent tous : « Nous aimons mieux mourir. » Alors un arracha à l'aîné la peau de la tête avec les cheveux, on lui coupa les mains et les pieds, et comme rien ne pouvait vaincre l'intrépide jeune homme, on acheva sa vie par le feu.

Vint le tour du second, qui avait été témoin de ce cruel spectacle ; il se vit livrer au même supplice, et lui aussi offrit au bourreau, avec le même courage, tous ses membres. Sur le point d'expirer, il trouva encore assez de force pour dire au tyran ; « Scélérat, vous pouvez nous enlever la vie présente ; mais le roi du monde saura bien ressusciter ceux qui seront morts pour ses lois, au jour de la résurrection pour la vie éternelle. ».

Le troisième, dès qu'on lui en fait la demande, offre sa langue pour qu'on lui la coupe ; il présente aussi ses mains, en disant avec confiance : « C'est du ciel que je tiens ces membres ; mais, par fidélité à la loi de Dieu, je les sacrifie volontiers, car j'espère en celui qui me les rendra. » En sorte que Antiochus et ceux qui l'entouraient étaient eux mêmes dans l'admiration d'un tel courage. Les quatre autres frères et enfin la courageuse mère de ces martyrs subirent de semblables tourments. Que l'espoir de la résurrection nous fasse sacrifier, sinon nos membres, du moins les coupables plaisirs.

(*d*) Un roi de Perse fit couper tous les membres les uns après les autres à saint Jacques l'intercis. Le saint, à chaque membre qu'on lui coupait, disait : « Partez, mon pied, ma main, mon œil, le Seigneur saura bien vous réunir un jour. ».

(1) (*a*) Valérien, époux de sainte Cécile, et son frère Tiburce, étaient en prison pour la cause de la fois. C'était vers l'an 160, sous la persécution de Marc-Aurèle. L'officier Maxime, chargé de les conduire au supplice, ouvrant la prison, les vit à genoux les yeux levés au ciel avec la sérénité la plus grande, peinte sur leur visage. Leur jeunesse, leur naissance illustre, leur innocence, leur résignation touchaient le cœur du soldat qui se mit à pleurer. « Pourquoi pleurez-vous ? lui demandèrent-ils. — Je pleure de ce que jeunes, riches, nobles, vous allez déjà mourir.— Détrompez-vous, Maxime, nous sommes chrétiens, et en quittant ce monde, les chrétiens passent à une vie meilleure où la mort n'a plus d'empire.— Ah ! si vos paroles étaient vraies. — Si vous promettez d'embrasser la foi chrétienne, vous verrez la vérité de vos yeux au moment de notre mort. » Maxime le promit, et lorsqu'on trancha la tête des martyrs, il vit leurs âmes éclatantes de gloire

ARTICLE II. — *Petit catéchisme pour préparer les petits enfants à l'absolution, à l'usage des prêtres, des instituteurs et institutrices, et des mères chrétiennes.*

Voir ce que nous avons dit nos 144 et suivants (1).

Nous avons dit l'importance de ce catéchisme dans les missions, n. 144. Il est nécessaire aujourd'hui que les pasteurs le fassent à tous les enfants chez qui l'intelligence commence à s'éveiller (v. n. 1743). Il sera bon de réunir d'abord ces enfants séparément du reste des fidèles, jusqu'à ce qu'ils sachent répondre à toutes les questions, mais une fois qu'on les a bien instruits de ces vérités nécessaires au salut, rien de plus utile, dans les missions et même durant l'année, que d'interroger les petits enfants en présence de tous les fidèles. Point de meilleur moyen d'amener à l'église des parents indifférents, et de les catéchiser sans en avoir l'air. M. l'abbé Garnier conseille de faire accompagner de gestes expressifs toutes les réponses des petits enfants ; et c'est en effet, un moyen de donner à une paroisse un spectacle des plus édifiants, à certains jours de l'année.

Donnons d'abord les leçons de ce petit catéchisme et ensuite joignons-y des traits historiques à raconter aux enfants.

§ I. — Leçons du petit catéchisme.

PREMIERE LEÇON

635. On invite les enfants à lever la main droite, et on le fait avec eux. On leur fait compter tous ensemble à haute voix les doigts de cette main, et on observe si les plus petits et les plus bornés le font d'une manière exacte. Cet exercice est loin d'être inutile. L'expérience prouve, en effet, que certains enfants auxquels on a appris à répéter qu'il n'y a qu'un Dieu en trois Personnes, ne savent pas ce que signifient les mots *un* et *trois*. On peut rencontrer des enfants tellement indisciplinés qu'il ne serait pas prudent de les interroger tous ensemble. On devrait dans ce cas les interroger séparément ; mais en ne posant qu'une seule question au même, afin de les tenir tous en éveil, sauf à revenir ensuite à celui qui n'a pas bien répondu la première fois. Qu'on ne perde pas de vue ce que nous avons dit au n. 487 sur les vérités qu'il est nécessaire de croire explicitement de nécessité de moyen. (Voir les n. 137 et 487.)

EXISTENCE DE DIEU. PROVIDENCE

636. Cela fait, on montre aux enfants le ciel, la terre, les montagnes et on leur demande : Mes enfants une belle maison se fait-elle seule et sans ouvriers ? Non, Monsieur, répondent-ils. Et ils doivent faire régulièrement ces

portées au ciel par les anges. A cette vue, il se déclara chrétien et reçut bientôt lui-même la couronne du martyre.

(*b*) Deux religieux Prémontrés avaient été saisis à Munster, où l'un était curé et l'autre vicaire, et traînés en haine de la foi devant le féroce comte de la Marck protestant. Le vicaire Jacques Lacop avait son père avec lui. Le comte dit à ce vieillard : « Si tu persuades à ton fils de quitter son papisme, je vous renverrai libres tous deux. » Jacques répondit lui-même qu'il n'accepterait pas la liberté à ce prix. Alors, dit le comte, tu mourras. — Je mourrai, dit Jacques, ou plutôt non, je vivrai. — Eh quoi ! crois-tu donc que je n'ai pas le pouvoir de te tuer. — Vous tuerez mon corps ; mais mon âme est immortelle, elle vous échappera » Irrité de cette réponse, le comte relâcha le vieillard ; mais il fit conduire les deux religieux en prison, et ils eurent le bonheur d'être parmi les dix-neuf martyrs de Gorcum.

(1) Dans les temps malheureux ou nous vivons, le prêtre ne peut compter sur personne pour l'instruction des petits enfants ; il faut donc qu'il remplisse par lui-même ce saint et important devoir. Il ferait bien toutefois de persuader aux âmes pieuses de sa paroisse de faire le catéchisme aux enfants, aux ignorants, surtout aux moribonds. Pour aider à cette œuvre de zèle, nous avons publié le petit Catéchisme à part sous ce titre : *Méthode facile pour préparer les petits enfants au sacrement de Pénitence*, prix 0,15. Nous avons publié aussi *le Livre des petits enfants* qui contient une doctrine chrétienne à la portée du plus bas âge. (Voir le Catalogue à la fin du volume).

Quand saint Ignace eut été élu général de la Compagnie de Jésus, il fit pendant les quarante premiers jours de son généralat le catéchisme aux enfants de Rome.

réponses tous à la fois et à haute voix. Le ciel, cette magnifique voûte, la terre, les montagnes qui s'élèvent comme de vastes murailles, se sont-ils faits seuls ? Non, Monsieur. — Qui donc les a faits ? Dieu. — A-t-il mis beaucoup de temps pour cette grande œuvre ? Non, il a tout fait par une parole. — Où a-t-il pris les matériaux pour faire le monde ? Il a tout fait de rien par sa toute-puissance. — C'est qu'il peut tout ce qu'il veut. Qui est-ce qui gouverne encore le monde, qui fait lever le soleil, gronder le tonnerre, tomber la neige ou la pluie ? C'est Dieu. — Dieu est-il plus ancien que le monde ? Oui. — Il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin, il existera toujours. Où est-il, Dieu ? Partout. — Oui il est là, il remplit l'univers par sa présence. — Nous voit-il ? Oui. — Nous entend-il ? Oui. — Donc prenez bien garde de ne jamais rien faire ni dire de mauvais. — (A l'explication des mystères, dit saint Liguori, on doit toujours ajouter quelque courte moralité.) Puisque Dieu est là, d'où vient que nous ne le voyons pas, que nos mains ne peuvent pas le saisir ? Il n'a point de corps. — Oui, il est comme les anges et mieux encore. Pouvez-vous voir l'ange gardien de cet enfant qui est à côté de vous ? Non. — Il est pourtant là, comment ne le voyez-vous pas ? C'est un esprit. — Vous avez raison, l'ange n'a pas une tête, des pieds, des mains comme nous, c'est un pur esprit. — Et Dieu a-t-il un corps, des pieds, des mains, une tête comme nous ? Non, c'est un esprit.

637. Dieu récompense les bons et punit les méchants. — Ce Dieu qui sait tout, quand il a vu un enfant qui fait de gros péchés, que fera-t-il de cet enfant, s'il vient à mourir ? Il l'enverra en enfer. — Très bien, est-ce le corps d'un enfant qui va enfer, tout de suite après la mort ? Non. — Le corps mort va à la terre, on le porte au cimetière, enfermé dans des planches. Qu'est-ce donc qui va en enfer ? C'est l'âme. — Savez-vous ce que c'est que l'âme ? Avez-vous vu un corps mort ? Oui. — Ce corps avait une tête, des mains, des pieds, n'est-ce pas ? Oui. — Qu'est-ce qui lui manquait ? L'âme. — Eh bien ! l'âme, c'est ce qu'un enfant vivant a de plus qu'un enfant mort, ce qui donne au corps la force de marcher, de parler, de regarder ; c'est un esprit qui comprend, qui pense, qui gouverne notre corps et qui y habite. Eh bien ! cette âme ne peut mourir, elle vivra toujours.

Si elle n'a point fait de péché, où ira-t-elle après la mort ? Au ciel. — Et si elle a fait de gros péchés qui ne lui aient pas été pardonnés, où ira-t-elle ? En enfer. — Qu'y a-t-il au ciel ? Dieu. — Oui, avec les anges et les saints qui jouissent d'un bonheur infini. Les âmes au ciel voient-elles Dieu ? Oui. — Elles le voient tel qu'il est, non avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme elle-même, et elles possèdent ses richesses et son bonheur incomparable. Oh ! désirons d'aller au ciel ! — Qu'y a-t-il en enfer ? Les démons. — Oui, les démons qui tourmentent les damnés et qui les font brûler dans un feu qui ne s'éteindra plus. Et quand on est au ciel ou en enfer, combien de temps y demeure-t-on ? Toujours, oui mes enfants, toujours : car l'âme de l'homme ne meurt jamais, elle vivra éternellement, toujours. Où voulez-vous allez, mes enfants ? Au ciel. — Ah ! gardez-vous de prendre le chemin de l'enfer, ce serait un malheur épouvantable. Donc ne faites point de péché et soyez sages ; mais pour éviter le péché et être sages avons-nous besoin que le bon Dieu nous aide ? Oui. — En effet sans le secours de Dieu, sans sa grâce nous ne pouvons rien absolument pour le ciel.

Et pour obtenir la grâce que faut-il faire ? Il faut prier, c'est-à-dire la demander à Dieu. Si vous priez, vous obtiendrez le secours de Dieu. Si vous ne priez pas, Dieu ne vous aidera pas, et vous tomberez dans le péché ; et le démon vous entraînera avec lui dans l'enfer.

On répète cette première leçon, jusqu'à ce qu'elle soit bien comprise de tous. « On ne doit pas dire beaucoup de chose aux enfants, dit saint Liguori, il vaut mieux leur répéter les mêmes vérités ou pratiques » (*Tom. XVI, p. 170, édition Castermann.*) — Dans ces répétions, on interroge (en défendant aux autres de répondre) les plus jeunes, les plus distraits et les moins intelligents, pour s'assurer qu'ils ont compris ; et on leur redit les mêmes vérités, jusqu'à ce qu'ils les aient saisies suffisamment.

DEUXIÈME LEÇON

638. Quand tous savent l'*existence d'un Dieu, qui punit les méchants et récompense les bons, en se faisant voir à leur âme tel qu'il est, et dont la providence gou-*

verne le monde, l'immortalité de l'âme, la nécessité de la grâce et de la prière, on passe aux trois principaux mystères. On ne peut, en effet, si on les ignore, recevoir l'absolution. Qu'on ait soin d'entremêler les questions de petits éloges, qui rendent les enfants attentifs. D'autrefois, en louant tous les enfants, on dit: J'en ai vu un qui ne répondait pas, qui ne suivait pas ; s'il continue, je le ferai connaître, et il ne saura pas son catéchisme celui-là.

639. Mystère de la Trinité. — Avez-vous vu le soleil, mes enfants ? Oui. — Combien y a-t-il de soleil dans le monde ? Un seul. — Faites voir avec vos doigts (et les enfants doivent montrer l'index de la main droite, tenant les autres doigts fermés). Si vous y avez fait attention, dans le soleil il y a trois choses différentes:

1o (On lève le pouce de la main droite), la lumière qui fait voir clair ; 2o la chaleur qui fait fondre la neige et déssèche la boue des chemins ; (on lève l'index); 3o la rondeur, car il n'est pas carré, mais rond comme une boule ; (on lève le majeur). Lumière, chaleur, rondeur; trois choses, font-elles trois soleils ? Non. — Combien y a-t-il de Dieu? Un seul. — Faites voir avec la main. Et dans ce seul Dieu, combien y a-t-il de Personnes? Trois. — Faites voir avec vos doigts ; (les enfants tiennent levés le pouce, l'index et le majeur de la main droite. On s'assure que les plus petits le font exactement). Comment s'appelle la première ? (on montre le pouce.) Le Père. — La seconde ? (on montre l'index). Le Fils. — La troisième ? (on montre le majeur). Le Saint-Esprit. — Faites le signe de la Croix ; (on le fait avec eux) : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. — En faisant le signe de la Croix vous invoquez donc les trois Personnes divines qui sont : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Le Père est-il Dieu ? Oui. — Le Fils est-il Dieu ? Oui. — Et le Saint-Esprit ? Oui. — Cela fait-il trois Dieu ? Non ; — mais un seul Dieu en trois Personnes distinctes, comme la lumière, la chaleur, la rondeur ne font qu'un seul soleil. Il n'y a qu'une seule Divinité ; et il ne peut y en avoir plusieurs. — Le Père est-il un pur esprit qu'on ne peut ni voir ni toucher, pas plus que l'ange gardien qui est à côté de vous ? Oui. — Et le Fils, et le Saint-Esprit ? Oui. — Les trois Personnes sont égales en tout (1).

640. Mystère de l'Incarnation. — Y a-t-il une de ces trois Personnes qui s'est faite homme, qui a pris un corps et une âme comme nous, des pieds, des mains, une tête comme nous ? Oui. — Est-ce le Père ? Non. — Est-ce le Saint-Esprit ? Non. — Qui est-ce donc ? Le Fils. — Faites voir avec le doigt laquelle des trois Personnes est venue se faire homme comme nous sur la terre ? (Les enfants montrent l'index). — Comment s'appelle cette Personne ? Le Fils. — Regardez le crucifix, qui est-ce qui a été attaché à la Croix, qui a eu les mains et les pieds percés, la tête couronnée d'épines ? Le bon Dieu. — Est-ce le Père ? Non. — Est-ce le Saint-Esprit ? Non. — Est-ce le Fils ? Oui. — Le Fils de Dieu a-t-il toujours eu des pieds, des mains, un corps et une âme comme nous ? Non. — Durant toute l'éternité il n'en avait point, il était un pur esprit, comme le Père et le Saint-Esprit. — Il a donc pris ce corps et cette âme ? Oui. — Il est venu les prendre sur la terre. Combien y a-t-il de temps qu'il est venu sur la terre, prendre ce corps et cette âme ? 1899 ans. — Et avant ce temps, il n'avait point de corps comme nous, il ne s'était pas fait homme. En se faisant homme, a-t-il cessé d'être Dieu ? Non. — Fort bien, il est Dieu et homme tout ensemble.

Le corps et l'âme de cet enfant (on désigne l'un d'entre eux), font-ils deux personnes distinctes ou différentes ? Non. — Cela ne fait qu'un seul et même enfant. La divinité du Fils de Dieu, et le corps et l'âme qu'il a pris font-ils deux personnes différentes ? Non. — Une seule personne, celle du Fils de Dieu fait homme, qui a pourtant deux natures distinctes, la nature divine qu'il a eue de toute éternité, et la nature humaine qu'il est venu prendre dans le temps. — Comment s'appelle le Fils de Dieu fait homme ? Jésus-Christ. — Quand il est venu sur la terre a-t-il été tout de suite grand, ou bien

(1) Sainte Véronique de Giuliani n'avait que six mois quand, le jour de la fête de la Sainte Trinité, elle s'échappa des bras de sa mère, pour aller vénérer un tableau représentant ce mystère qui se trouvait sur les murs de l'appartement. Depuis ce jour, elle marcha sans le secours de personne.

a-t-il d'abord été petit enfant ? Il a été d'abord petit enfant. — Quelle a été sa mère ? La Sainte Vierge ; (on montre une statue de la Vierge Mère). — Quel est ce petit enfant que la Sainte Vierge tient dans ses bras ? L'enfant Jésus. — Qu'est-ce que l'enfant Jésus ? C'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme.

Quel a été le père de l'Enfant Jésus ? Dieu le Père. — Très bien ; Jésus-Christ n'a point eu d'autre Père que Dieu le Père. — Puisque la Sainte Vierge est Mère de Dieu, elle est donc toute-puissante, car Jésus-Christ ne refuse rien à sa Mère. Faut-il la respecter, l'aimer et la prier souvent, la Sainte Vierge ? Oui. — Oh ! assurément.

641. Mystère de la Rédemption. — Pourquoi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre prendre un corps et une âme comme nous ? Vous ne le savez pas : je vais vous l'apprendre. Il est venu pour se faire voir à nous, pour parler avec nous, pour nous instruire, et pour souffrir et mourir pour nous. — Regardez le crucifix. Est-ce le Fils de Dieu qui est mort pour nous sur la croix ? Oui. — Pourquoi est-il mort ? Pour nous sauver. — S'il n'était pas mort pour nous sauver, aurions-nous pu aller au ciel ? Non.— Pourquoi ? Ah ! mes enfants, je vais vous le dire : Adam, le premier homme, le père de tous les autres, le nôtre par conséquent, avait désobéi à Dieu ; et Dieu, à cause de cela, l'avait chassé du paradis avec tous ses enfants, qui tous avaient perdu l'amitié de Dieu. Alors le Fils de Dieu a eu compassion de nous, et il a voulu venir mourir pour nous, porter la peine que nous avions méritée et nous rendre l'amitié de Dieu. Il faut donc bien l'aimer, le Fils de Dieu, n'est-ce pas ? Oui. — Maintenant qu'il est mort pour nous, pouvons-nous aller au ciel ? Oui. — Sa croix est la clef avec laquelle nous pouvons ouvrir la porte du paradis qui nous était fermée. Jésus-Christ, après sa mort, est-il resté longtemps dans le tombeau ? Non, il n'y est resté que trois jours seulement ; et il en est sorti ensuite plein de vie et environné de lumière et de gloire. Il s'est montré après sa résurrection à plus de cinq cents personnes. Et ensuite en présence de nombreux témoins, il est remonté au ciel où il nous prépare une place et règne en souverain à la droite de son Père. — Descendra-t-il encore sur la terre ? Oui. — Quand donc ? A la fin du monde. — Pourquoi ? Pour juger tous les hommes, récompenser les bons et punir les méchants.

TROISIÈME LEÇON

642. *Les principaux mystères étant appris par la leçon précédente, on passe aux sacrements les plus nécessaires.*

Le Baptême. — Le petit enfant qui vient au monde, est-il, en venant au monde, l'ami du bon Dieu, et s'il mourait en venant au monde, irait-il au ciel ? Non. A cause du péché d'Adam, le père de tous les hommes, le bon Dieu est en colère contre cet enfant, qui est entre les mains du démon. — Qu'a fait Jésus-Christ pour sauver ces pauvres petits s'ils venaient à mourir ? Il leur a laissé le baptême. On apporte les petits enfants à l'église et M. le Curé leur verse de l'eau sur la tête ; et Jésus-Christ qui peut tout ce qu'il veut a voulu que cette eau versée sur ces petits enfants lavât leur âme et la rendît belle aux yeux de Dieu. Si un enfant qui a reçu le baptême venait à mourir tout de suite après, où irait-il ? Au ciel ? — Et s'il n'était pas baptisé, irait-il au ciel ? Jamais. — Que vous êtes heureux d'avoir reçu le baptême !

643. Le sacrement de Pénitence. — Maintenant, vous avez grandi, depuis que vous avez été baptisés ; et si vous avez fait un gros péché, qu'avez-vous mérité ? L'enfer. — Si vous veniez à mourir sans que ce péché vous fût pardonné, iriez-vous au ciel ? Jamais. — Et que faut-il faire pour aller au ciel malgré ses péchés, et éviter l'enfer ? Il faut se confesser. — Vous avez raison, Jésus-Christ n'a pas abandonné non plus les enfants qui, en grandissant, ont le malheur de faire de gros péchés ; il a institué la confession ; il a ordonné de se confesser, afin qu'en se confessant on reçoive le pardon de ses péchés. Qui est-ce qui a commandé la confession ? Jésus-Christ. — Pourquoi l'a-t-il commandée ? Pour nous pardonner nos péchés. — La confession est donc une grande grâce du bon Dieu, le plus grand de tous les bienfaits pour ceux qui ont fait des péchés, la porte du paradis. Faut-il aimer à se confes-

ser? Oui. — Vous avez raison, malheur à ceux qui ne se confesseraient pas après avoir fait de gros péchés, ils iraient en enfer! vous confesserez-vous bien, mes enfants? Oui. — Eh bien, le bon Dieu vous pardonnera; mais si on se confessait mal, recevrait-on le pardon de ses péchés? Non. — Ferait-on un péché, en se confessant mal? Oui. — Et un péché énorme qui s'appelle le sacrilège.

Que Dieu vous préserve de ce grand malheur! Donc ayez bien soin d'examiner vos gros péchés de toute votre vie, depuis que vous êtes au monde, même ceux que vous avez déjà dits. Il est bon de faire une confession de toute la vie : vous les compterez tous avant d'aller vous confesser. Dieu veut qu'on s'examine. Celui qui ne s'examinerait pas du tout et qui par sa faute oublierait des péchés mortels, ferait-il une bonne confession? Non.

644. Je vais faire votre examen; écoutez-bien : Avez-vous blasphémé? — Avez-vous manqué la messe? — Avez-vous souhaité du mal, dit des injures, désobéi à vos parents? — Avez-vous souhaité du mal aux autres, les avez-vous battus? — Avez-vous vu des choses laides et mauvaises? — Avez-vous fait des actions mauvaises, des polissonneries seul ou avec d'autres enfants; en avez-vous parlé, y avez-vous pensé avec plaisir? — Avez-vous désiré en faire, quand vous n'en faisiez pas? — Avez-vous volé quelque chose à vos parents ou à d'autres? — Avez-vous menti? — Avez-vous dit du mal des autres, vrai ou faux? — Avez-vous mangé par votre faute de la viande les jours défendus? — Vous êtes-vous enivré? — Avez-vous caché des péchés dans vos autres confessions?

Il est bon, au catéchisme et au saint tribunal, de dire aux enfants qu'ils ne pèchent pas en mangeant des aliments gras, quand leurs parents ne leur donnent pas d'autres mets, ou quand ils ont à craindre, en n'en mangeant pas, des blasphèmes ou de mauvais traitements de la part de leurs parents.

645. Faut-il bien compter tous les gros péchés? Oui. — Et les petits? Non. — Ainsi, vous n'avez pas besoin de compter combien de fois vous avez pris une pomme, une cerise, une plume, c'est bien assez de dire : J'ai pris plusieurs petites choses. Mais faut-il compter combien de fois on a blasphémé le nom du bon Dieu et manqué la messe, ou pris plaisir à des pensées mauvaises? Oui. — Et si on ne peut pas bien compter juste, on dit tant de fois par jour, ou par semaine, j'ai blasphémé, etc.

646. Celui qui s'examinerait bien, et qui n'aurait point de repentir, de regret, de douleur de ses péchés, recevrait-il son pardon? Non. — Et celui qui pleurerait ses péchés et qui voudrait encore les faire, serait-il pardonné? Non. — Si après avoir désobéi à votre père, vous lui demandiez pardon en disant : Je désobéirai encore de la même manière dans quinze jours, vous pardonnerait-il? Non. — Au contraire, il prendrait une verge et vous fouetterait. Et si vous vouliez encore, par votre faute, aller avec ceux qui vous font faire des gros péchés, est-ce que le bon Dieu vous pardonnerait? Non. — Il faut donc bien demander pardon à Dieu, avoir une grande douleur de l'avoir offensé, avoir horreur de tous vos péchés.

647. Faut-il promettre de ne plus faire de péchés et de ne plus aller avec ceux qui vous font faire le mal? Oui. — Qui est-ce qui vous donnera la douleur du péché et la résolution, la détermination de ne plus en faire? Dieu. — Oui, il n'y a que lui qui les donne. S'il ne vous les donne pas, vous ne les aurez pas. Et pour qu'il vous les donne, que faut-il faire? Il faut les lui demander? — Et comment les demander! En priant bien. — Quand votre confesseur vous donnera une pénitence, faut-il promettre de tout cœur de l'accomplir? Oui, mes enfants, c'est nécessaire.

648. Ainsi, mes enfants, il faut examiner ses péchés, en avoir la douleur et une grande horreur, promettre de ne plus en faire, au moins de gros, et vouloir ne plus aller avec les libertins qui vous font faire le mal. Tout cela est-il nécessaire pour faire une bonne confession? Oui. — Dieu veut tout cela, et il ne nous pardonnera pas sans cela; et quand vous vous êtes examinés, que vous avez la douleur du péché, et que vous voulez bien sincèrement ne plus faire de péché et fuir ceux qui cherchent à vous faire offenser Dieu, que vous reste-t-il encore à faire? Il faut encore nous confesser. —

Très bien. C'est-à-dire qu'il faut aller trouver le confesseur ; et faut-il tout dire ? Oui. — Si vous cachez un petit péché en confession, comme d'avoir un peu parlé à l'église avant le catéchisme, ferez-vous une mauvaise confession ? Non. — Mais vous feriez mieux pourtant de le dire. Et si vous n'osiez pas dire un gros péché, comme d'avoir blasphémé ou autre chose grave, feriez-vous une bonne confession ? Non. — Vous feriez une mauvaise confession et un énorme sacrilège.

649. « Il faut ajouter en peu de mots, dit saint Liguori, un exemple des châtiments que Dieu envoie à ceux qui, en se confessant, omettent de dire quelque péché mortel par honte. On doit appuyer avec force sur ce point, afin que les enfants pour le moment actuel et l'avenir, conçoivent une grande horreur de cacher leurs péchés par honte. » *(T. XVI, 141.)*

Voici un des exemples que rapporte le saint Docteur lui-même. Un jeune berger, appelé Pélage, était si sage qu'il passait pour un saint ; une fois pourtant il eut la faiblesse de consentir à une mauvaise pensée et n'osa pas s'en confesser. Ses parents étant venus à mourir, il se retira dans un couvent pour faire pénitence ; mais là encore le démon lui persuada qu'il pourrait obtenir son pardon, sans se confesser, par ses jeûnes et ses prières. Il vint à mourir, et on ensevelit son corps dans l'église ; mais le lendemain, son corps se trouva sur le pavé. On court chercher le supérieur du monastère qui appelle Pélage au nom de Dieu. Le cadavre répond : Je suis damné pour un péché que je n'ai pas confessé en mourant ; voyez mon corps. Au même instant, le corps parut comme un monceau de fer, rougi par le feu qui jetait partout des étincelles. Tous prirent la fuite et on jeta le corps hors de l'église dans un égout. O mes enfants, quel malheur si vous cachiez un péché ! Par quels affreux châtiments Dieu pourrait vous punir ! Dites donc bien tout.

650. Quels sont les enfants que le confesseur aime le plus ? Ceux qui disent bien de gros péchés, quand ils les ont faits ; il faut sans doute se garder d'en faire pour les dire, et il ne faut pas en dire plus que l'on en a fait. Mais quand on en a fait de gros, le confesseur est content si on les lui dit bien. Lorsqu'un enfant ne dit pas de gros péchés, le confesseur tremble : il a peur que cet enfant cache ses fautes, et il devine bien souvent quand on dit des mensonges. Et comment voulez-vous qu'il aime un enfant qui ment en confession ? Vous direz donc bien tout, n'est-ce pas ? Oui. — Tous les péchés de votre vie, tout ce que vous vous rappelez depuis le temps où vous étiez bien petit, jusqu'à maintenant. Vous direz bien tout, n'est-ce pas ? Oui.

Et si vous avez une faute sur le cœur, que vous n'osez ou que vous ne savez pas dire, que ferez-vous ? Voyons. Vous direz à votre confesseur : « Mon Père, j'ai un péché que je ne sais pas expliquer, ou que je n'ose pas dire, aidez-moi. » Alors votre confesseur vous aidera et devinera votre péché, et il sera content de vous : et après, vous serez heureux comme des anges. Ne craignez pas que le prêtre dise vos péchés. S'il le faisait, il commettrait un énorme crime. Et puis choisissez toujours le confesseur auquel vous pourrez le mieux dire vos fautes.

651. — Quand vous allez vous confesser, est-ce que le prêtre peut vous pardonner vos péchés ? Oui. — Si vous disiez vos péchés à votre père, à votre mère, ou à un autre enfant, est-ce qu'ils pourraient vous pardonner vos péchés ? Non. — Qui est-ce qui a donné au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés ? Dieu. — Oui, Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Oh ! qu'il est bon de nous avoir donné un prêtre pour pardonner nos péchés ! Savez-vous ce que c'est que l'absolution ? C'est le pardon de vos péchés que le prêtre vous donne en latin. Si le prêtre vous donne l'absolution de vos péchés, sont-ils pardonnés ? Oui. — Est-il nécessaire plus tard de les redire en confession ? Non. — Et s'il ne la donne pas sont-ils pas pardonnés ? Non.— Il faut donc bien désirer l'absolution, c'est une grande grâce comme la communion et plus nécessaire encore. Oh ! le confesseur sera heureux de vous la donner si vous dites bien tout, et si vous vous repentez de vos péchés.

QUATRIÈME LEÇON

652. Les trois leçons qui précèdent ont appris aux enfants ce qu'ils doivent connaître pour recevoir le sacrement de Pénitence. Il ne suffit pas de savoir, il faut produire les actes du chrétien ; et les enfants naturellement légers en sont incapables, si on ne les aide. Voici comment il sera facile de faire avec eux les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition : « On veillera à ce que les actes préparatoires à la confession des

enfants, dit saint Liguori, aient un rapport spécial à la confession qu'ils vont faire, c'est-à-dire qu'ils croient spécialement que dans le sacrement de pénitence les péchés sont pardonnés, qu'ils espèrent spécialement ce pardon par les mérites de Jésus-Christ. » On a soin aussi de présenter toujours les motifs des actes avant les actes eux-mêmes. (*Bien remarquer ce que nous avons dit aux* nos 137 *et* 487.)

Cette quatrième leçon, ainsi que la suivante, doit précéder immédiatement la confession et l'absolution des enfants, et leur être donnée dans la même journée que l'absolution. On répéterait donc plusieurs fois ces deux leçons, si la confession des enfants durait plusieurs jours.

653. Acte de Foi. — L'enfant Jésus n'est pas toujours demeuré petit enfant, il a grandi, n'est-ce pas? Oui. — Quand il a été grand, avant de mourir qu'a-t-il fait? Je vais vous l'apprendre. Pour faire voir qu'il était Dieu, il a fait des merveilles que les hommes ne peuvent pas faire. Il guérissait les malades, les aveugles, les boiteux. Il a même fait revivre trois morts. Ces miracles extraordinaires nous sont attestés pour tous les catholiques du monde, par les hérétiques eux-mêmes. Il n'y a que Dieu qui puisse faire des choses si merveilleuses; et quand quelqu'un fait des miracles, on est sûr qu'il dit la vérité, et que Dieu est avec lui. Dieu seul est tout-puissant, il fait bien tout ce qu'il veut. Jésus a-t-il parlé aux hommes quand il était sur la terre? Oui. — Disait-il la vérité? Oui. — Pouvait-il dire des mensonges? Non. — Dieu est la vérité même, il ne peut donc mentir. Pouvait-il se tromper? Non. — Il sait tout. La raison nous dit que Dieu connaît tout et qu'il ne peut mentir. Nous a-t-il dit lui-même qu'il savait tout, et ne mentait jamais? Oui. — Nous a-t-il dit que lui notre Dieu nous enseignait tout ce qu'il faut savoir? Oui, et il l'a bien prouvé par ses miracles. — Devons-nous croire ce qu'il a dit? Oui. — Quel est le livre où se trouve ce qu'il a dit? L'Evangile dont le catéchisme est un abrégé, l'Evangile que conservent, comme la parole de Dieu, tous les catholiques du monde et même tous les hérétiques. — C'est pourquoi il faut bien apprendre votre catéchisme.

Si Jésus-Christ, n'était pas venu, aurions-nous su comment faire pour aller au ciel? Non. — Personne n'a vu Dieu et ne sait parfaitement bien ce qu'il faut faire pour lui plaire. Nous avions donc besoin qu'il vînt nous dire qu'il y a un Dieu en trois Personnes, et nous apprendre à le servir, nous laisser le baptême et la confession pour nous sauver. Oh! que Dieu est bon d'avoir bien voulu nous instruire, et comme il faut bien écouter ses leçons! A qui a-t-il parlé? Aux Apôtres. — Etaient-ce des hommes les Apôtres? Oui. — Leur a-t-il appris tout ce qu'il faut pour être sauvé? Oui. — Leur a-t-il recommandé de ne le dire à personne? Non. — Il leur a ordonné de le prêcher partout. Quand les Apôtres prêchaient, disaient-ils la même chose que ce qu'avait dit Notre-Seigneur? Oui. — Auraient-ils pu dire autre chose? Non. — Pourquoi? Notre-Seigneur leur avait promis d'être toujours avec eux, pour qu'ils ne se trompassent pas et ne trompassent personne. Devait-on croire ce qu'enseignaient les Apôtres? Oui. — Comme ce que Dieu lui-même avait enseigné, puisque c'était la même chose.

654. Quel était le chef des Apôtres, celui qui leur commandait à tous, et à qui Notre-Seigneur avait promis surtout de le préserver de tout mensonge et de toute erreur? Saint Pierre. — Saint Pierre est-il mort? Oui. — Et les autres Apôtres sont-ils morts? Oui, ils sont au ciel. — Qui a pris leur place, qui doit nous prêcher l'Evangile à leur place? Le Pape et les Evêques. — Qu'est-ce que l'Evêque, est-ce un homme! Oui. — Est-ce un prêtre ou un curé? — C'est le plus grand des curés d'un diocèse. L'avez-vous vu quelquefois? Oui. — Qu'est-ce que le Pape, est-ce un homme? Oui. Est-ce un prêtre. Est-ce un Evêque? Oui. — C'est le plus grand des évêques du monde, le chef de tous les autres. Dieu a-t-il promis d'être avec le Pape et les Evêques jusqu'à la fin du monde? Oui. — Quand Dieu promet, manque-t-il de parole? Non. — Il est donc avec le Pape et les Evêques comme il était avec les Apôtres? Oui.

Ce que le Pape et les Evêques enseignent, est-ce la même chose que ce qu'enseignaient saint Pierre et les Apôtres? Oui. — Est-ce la même chose que ce qu'a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme? Oui. Doit-on le croire? Oui. — Peut-on être sauvé sans cela? Non. — Est-ce rai-

sonnable de le croire ? Oui. — Pourquoi ? Parce que Dieu ne se trompe pas, il sait tout et il ne peut mentir. — Pourquoi encore ? Parce que Dieu est toujours avec le Pape et les Evêques pour les empêcher de se tromper et de nous tromper. Et puis l'Eglise catholique romaine qui a pour chefs le Pape et les Evêques a toutes les marques de divinité. Il y a toujours eu dans son sein un grand nombre d'âmes saintes qui ont fait des miracles aussi éclatants que Notre-Seigneur lui-même, elle a toujours triomphée sans armes de tous les puissants armés contre elle. A mesure qu'on égorgeait ses martys, elle grandissait plus florissante, et rendant le bien pour le mal, elle répandait sur les hommes, même sur ses persécuteurs, des bienfaits de toute sorte. Aussi elle règne sur l'univers.

655. Y en a-t-il beaucoup qui croient ? Oui. — Tous les prêtres voisins prêchent ces vérités et les fidèles les croient, tous les curés de France les prêchent, tous les curés de l'Europe et plus de deux cents millions de catholiques les croient, et les martyrs sont morts pour affirmer cette foi, et tous les saints l'ont crue, les grands Docteurs, qui étaient des savants, l'ont crue ; la prédication de Notre-Seigneur, ses miracles sont le fait le plus certain du monde.

Ne vaut-il pas mieux croire avec les saints qu'avec les impies et les libertins, qui parlent mal de la religion ? Oui, assurément.

Le croyez-vous sincèrement ? Oui. — Croyez-vous, mes enfants, qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu se donne lui-même en récompense aux bons qui dans le ciel le voient avec les yeux de l'âme et le possèdent tel qu'il est, qu'il punit les méchants, qu'en Dieu il y a trois Personnes, que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est mort pour nous sauver, qu'il nous a laissé le baptême et la confession que vous allez faire, pour nous donner le pardon de nos péchés ? Oui. Croyez-le, parce que Jésus-Christ la science et la vérité infinie, l'a dit et que le Pape et les Evêques l'enseignent. Faites donc un acte de foi. Faire un acte de foi, c'est dire de tout son cœur à Dieu qui vous entend, que vous croyez tout ce qu'il a dit et tout ce que le Pape et les Evêques enseignent. Dites le donc de tout cœur les yeux baissés, les mains jointes, l'âme parlant à Dieu, qui vous écoute :

Mon Dieu, je crois tout ce que vous avez dit et tout ce que le Pape et les Evêques enseignent. *(On le répète plusieurs fois.)*

656. Acte d'Espérance.— Quand le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est venu sur la terre, a-t-il promis de pardonner nos péchés, de donner le ciel et tout ce qu'il faut pour y aller, à ceux qui vivraient saintement et qui le lui demanderaient bien ? Oui.— A-t-il dit que c'était lui-même notre Dieu qui le promettait ? Oui. — A-t-il dit qu'il ne manquait pas de parole, qu'il pouvait, étant tout puissant, faire tout ce qu'il promettait, et, qu'étant bon il voulait le faire ? Nous a-t-il dit qu'il a tout ce qu'il faut pour nous rendre heureux ? Oui, car il a en lui toutes les perfections et tous les biens. — L'Eglise catholique, le Pape et les Evêques nous apprennent que Jésus-Christ nous a promis le ciel et sa grâce pour y arriver.

Faut-il donc compter que Jésus-Christ nous pardonnera et qu'il nous aidera à aller au ciel ? Oui. — Devons-nous désirer, espérer d'aller au ciel ? Oui. — Faisons donc un acte d'espérance. C'est dire à Dieu que nous comptons sur lui, sur sa promesse, sur sa bonté, sur sa puissance, sur sa fidélité à tenir sa parole, et que nous attendons son secours pour faire le bien pour recevoir notre pardon et aller au ciel. Disons tous du fond du cœur à Dieu : (on fait lever les enfants, on leur recommande de joindre les mains, de baisser les yeux, on le fait soi-même, et quand tous sont attentifs, on produit avec eux, lentement l'acte suivant) :

Mon Dieu, j'espère que vous me donnerez le paradis et tout ce qu'il faut pour y arriver ; mon Dieu j'espère que vous me pardonnerez mes péchés. *(On le répète plusieurs fois.)*

657. Acte de charité. — Aimez-vous, votre père, mes enfants, parce qu'il travaille pour vous, vous fournit du pain, vous caresse ? Oui. — Vous aimez davantage encore votre mere, elle est si bonne pour vous ! Le bon Dieu a plus de bonté encore ; c'est lui qui vous donne tout, qui vous conserve père et mère

qui vous donne la vie, la nourriture, etc. Il faut donc l'aimer plus que tout. Aimez-vous un beau soleil, une belle fleur, une belle image? Oui. — Le bon Dieu est-il plus beau que tout cela, plus grand que la terre, plus saint que tous les saints et que tous les anges? n'est-il pas plus précieux que tout l'or et tout l'argent du monde? — Assurément, il nous a dit lui-même qu'il était infiniment parfait et aimable. Il a toutes les perfections à un degré infini.

Il faut donc l'aimer de tout votre cœur et plus que tout le reste. Nous allons dire ensemble à Dieu, les mains jointes, les yeux baissés: « Mon Dieu, je vous aime plus que tout et de tout mon cœur. » Il faut aimer aussi ceux qui ressemblent à Dieu, ce sont nos frères, les âmes de tous les hommes, qui sont faites à l'image de Dieu. Dieu veut que nous les aimions et elles le méritent, parce qu'elles sont le portrait de Dieu. Disons donc de tout cœur: « Mon Dieu, j'aime tous les hommes pour l'amour de vous. » (Si les enfants se lassent, on peut réveiller leur attention en chantant avec eux quelques couplets de cantiques, ou bien les actes ci-dessus, sur le ton d'un psaume; puis on continue.)

658 Acte de contrition. — La douleur de vos péchés est nécessaire pour recevoir votre pardon, n'est-ce pas? Oui. — Qui vous donnera cette douleur? Dieu. — Oui, sans lui vous ne l'aurez jamais; et il vous la donnera si vous la lui demandez; dites-lui donc avec moi de tout cœur, tous: Mon Jésus, miséricorde! (trois fois.) « Mon Dieu, donnez-moi la douleur, l'horreur du péché, la résolution de n'en plus faire! » On répète plusieurs fois cette prière et la suivante: « Sainte Vierge, priez pour nous! »

Et, maintenant, nous allons nous préparer à la confession et au pardon de nos péchés en demandant pardon à Dieu. Ayez tous l'intention de faire les actes de douleur du péché, en vue de la confession que vous allez faire (1). Dites tous avec moi: « Mon Dieu, c'est pour me confesser et recevoir mon pardon que je vais avoir le regret de mes péchés » (deux ou trois fois).

Mes enfants, point de contrition, point de pardon: ou la résolution d'éviter tout péché mortel, ou l'enfer.

« On doit avoir soin, dit saint Liguori, d'exciter les enfants au repentir plusieurs fois et par divers motifs. » (*T. XVI, p. 114.*)

659. **Premier motif:** L'enfer mérité. — Si, après que vous avez blasphémé ou fait un gros péché, les gendarmes étaient venus, armés de leur fusil, qu'ils vous eussent saisis violemment, qu'ils vous eussent ensuite arrachés à votre père et à votre mère, et traînés dans une noire prison; si vous y aviez été enfermés dans la misère, la faim, dans l'obscurité la plus noire, pour toute votre vie, ne vous repentiriez-vous pas de ce péché qui vous aurait jetés dans tant de malheurs? Ne promettriez-vous pas de n'y pas retourner? Oui. — Eh bien! vous avez mérité la prison du bon Dieu, ces noirs cachots de feu: les démons, ces gendarmes de l'enfer, viendront vous saisir à votre mort, si vous ne vous repentez pas, et si vous ne promettez pas de mieux faire. Vous repentez-vous d'avoir offensé Dieu? Oui. — Promettez-nous de ne plus l'offenser? Oui. — Dites donc tous avec moi, au bon Dieu, que vous avez la contrition et que vous ne l'offenserez plus.

(Les enfants se lèvent, etc., comme pour les autres actes.)

Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé dans toute ma vie, j'en ai horreur, je ne vous offenserai plus!

660. **Deuxième motif:** Le Ciel perdu. — Si votre péché avait fait brûler votre maison, s'il vous avait ruinés, que vous n'eussiez plus de lit pour vous coucher, plus de pain pour manger, plus de mère pour vous soigner, point de sou pour acheter ce dont vous auriez besoin, vous repentiriez-vous d'avoir offensé le bon Dieu? Ah! vous pleureriez ce péché, qui vous aurait fait perdre tant de biens à la fois et vous aurait réduits à la misère:

(1) Ayez soin de faire formuler cette intention, afin que les actes de contrition servent sûrement de préparation à la confession. Car, d'après une opinion, les actes de contrition qui ne sont pas faits en vue du sacrement, ne seraient pas une matière suffisante.

mes enfants, les gros péchés que vous avez commis vous ont fait plus de mal que tout cela. Vous avez perdu le paradis, la compagnie des anges et des saints, les richesses du bon Dieu, cette belle maison que votre Père du ciel vous destinait. Ce paradis, vous ne l'aurez jamais si vous n'êtes pas bien fâchés, bien repentants d'avoir offensé Dieu et fait des péchés, et si vous ne promettez pas de n'en plus faire. Avez-vous la douleur de tous vos péchés ? Oui. — Eh bien, dites au bon Dieu : « Mon Dieu, pardon, je me repens de vous avoir désobéi et offensé, je vous promets de ne plus le faire ! »

661. **Troisième motif** : LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR. — Regardez ce crucifix. Qui est sur la croix ? Jésus-Christ. — Voyez-vous ses plaies, etc. Qu'est-ce qui l'a fait mourir ? Nos péchés. Ah ! si quand vous avez blasphémé, on avait coupé la tête à votre père pour vous punir, vous pleureriez votre père. La mort du bon Dieu n'est-elle pas un bien plus grand malheur ? O mon Dieu, c'est nous qui vous avons crucifié, quand nous avons fait de gros péchés, pardonnez-nous. — Dites tous, les mains jointes :

Mon Jésus, pardon, j'ai une grande douleur de vous avoir offensé, j'ai horreur de mes pechés, je ne vous offenserai plus !

662. **Quatrième motif** : L'AMOUR DE DIEU QUI PRODUIT LA CONTRITION PARFAITE. — Dieu est-il plus beau, plus saint, plus parfait que tout le reste ? Oui. — Il faut donc l'aimer plus que tout, n'est-ce pas ? Oui. — Ceux qui font des péchés, aiment-ils Dieu ? Non. — Quand vous avez commis des péchés aimiez-vous Dieu ? Non. — Oh ! quel malheur de ne pas avoir aimé Dieu, d'avoir mieux aimé que lui le blasphème, ou des choses horribles ! Est-ce le plus grand malheur de tous ? Oui. — Oh ! assurément ! Il faut donc bien nous en repentir.

O mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par amour pour vous, je me repens de ne vous avoir pas toujours aimé : j'ai grand regret, j'ai grande douleur de vous avoir offensé, je vous promets de vous aimer toujours et de ne plus faire de péchés.

« A la fin, dit saint Liguori, on engage les enfants à former le bon propos de ne plus offenser Dieu, en leur faisant lever la main, en signe de parole donnée.

« Il est bon toutefois de leur faire comprendre, que par là on n'entend pas les inviter à faire un serment, mais à prendre une résolution sincère. On leur fait prendre aussi dès ce moment, la résolution de ne cacher aucun péché par honte. » (XVI, pages 143, 144.)

CINQUIÈME LEÇON

663. MOYENS D'ÉVITER LE PÉCHÉ ET DE PERSÉVÉRER. — « On doit avoir soin, continue saint Liguori, de rappeler souvent aux enfants les trois grands moyens de se tenir dans la grâce de Dieu, savoir : 1) fuir les mauvaises occasions et les mauvaises compagnies ; 2) se recommander toujours à Dieu et spécialement dans la tentation, et invoquer Jésus et Marie ; 3) fréquenter les sacrements. » (XVI. p. 137.) Venons-en à la pratique.

664. **Premier moyen** : FUITE DES MAUVAISES COMPAGNIES. — Vous avez tous promis à Dieu de ne plus pécher, mes enfants. Oh ! quelle consolation vous donnez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque vous allez l'aimer maintenant ; quelle joie pour la Sainte Vierge ! Mais si vous voulez tenir votre promesse, savez-vous ce qu'il faut faire ? Ecoutez bien : Eviter les mauvaises compagnies. Quelles sont les mauvaises compagnies ? Les grandes personnes, les grands garçons, les grandes filles, qui vous disent de mauvaises paroles, qui vous feraient faire le mal. Les petits garçons, les petites filles avec lesquels vous avez souvent offensé le bon Dieu, qui vous ont appris à jurer et à faire des polissonneries. Voilà les mauvaises compagnies. Faut-il aller encore avec elles ? Non, jamais plus. — Et si vous ne promettez pas à Dieu de n'y plus aller, sans raison sérieuse, vous pardonnera-t-il ? Non. — Ah ! vous avez beau dire que vous ne voulez pas vous brûler, si vous mettez la main au feu, votre main sera rôtie. Vous aurez beau dire : Je ne ferai plus de péchés ; si vous allez avec de mauvaises compagnies, vous en ferez toujours et vous serez perdus. Quel malheur !

Si vous voyiez venir un loup en hiver, quand il y aurait beaucoup de neige, un loup qui est une bête féroce plus grosse qu'un chien, qui dévore les brebis, les enfants, tout ce qu'elle trouve, est-ce que vous iriez lui caresser la patte ? Non. — Que feriez-vous ? Nous fuirions. — Eh bien ! que faut-il faire quand

vous voyez venir un mauvais compagnon ? Il faut fuir de loin. S'il sort par cette porte de l'église, sortez par l'autre. S'il vient par ce chemin, retournez vite sur vos pas pour ne pas le rencontrer, et passez par un autre chemin. S'il vous appelle, gardez-vous de l'écouter, restez chez vous. S'il est sur une place, dans une cour, dans une grange, prenez garde d'y aller ; car il est plus terrible qu'un loup.

Pourquoi cela ? Je vais vous le dire. Si un loup croquait un enfant qui n'a point fait de péchés, ou qui a fait une bonne confession, l'âme de cet enfant où irait-elle ? En paradis. — Et si, quand un mauvais compagnon vous a fait faire le mal, vous veniez à mourir, où iriez-vous ? En enfer. — Vous voyez donc qu'un mauvais compagnon vous envoie en enfer ; et le loup, en paradis. Et le loup ne tue que le corps, et la mauvaise compagnie, qu'est-ce qu'elle tue ? L'âme. — L'âme vaut-elle plus que le corps ? Oui. — Oh ! mille fois plus.

665. Ainsi il ne faut absolument plus aller avec de mauvaises compagnies. Les petits garçons n'iront pas avec les petites filles, ni les petites filles avec les petits garçons, en s'en allant du catéchisme. Elles se sépareront d'eux en gardant leurs troupeaux, elles n'iront pas s'amuser avec eux. Et vous aussi, mes petits garçons, vous vous séparerez dans les champs, dans les chemins, partout, des autres petits garçons qui disent de mauvaises paroles. Si vous les voyez faire le mal, détournez les yeux d'un autre côté et fuyez. Les petites filles non plus n'iront pas avec les autres petites qui ne sont pas sages. Est-ce entendu ? Oui. — Oh ! que le bon Dieu vous aimera ! Et si, après la confession, il y avait encore des enfants qui fissent faire des péchés aux autres, savez-vous ce qu'il faut faire ? Écoutez : il faut le dire à votre mère ou à votre père, au maître ou à la maîtresse d'école, ou à M. le Curé.

Ainsi si un frère ou une sœur n'était pas sage le jour ou la nuit, ne manquez pas de le dire à votre père ou à votre mère, qui prendront la verge et les fouetteront fort, et qui vous aimeront dix fois plus, si vous leur dites cela. Si un enfant, un petit garçon, ou une petite fille ne sont pas sages en venant à l'école, en arrivant, il faut le dire au maître ou à la maîtresse d'école, qui leur donnera une forte punition, ou encore à votre pasteur, à M. le Curé, à M. le Vicaire, qui vous donneront une image, quand vous leur ferez connaître les mauvaises compagnies. Ferez-vous comme cela ? Oui.

Oh ! comme le bon Dieu vous bénira ! Et si vous voulez ne pas rencontrer de mauvaises compagnies, il ne faut pas quitter la maison, mais rester toujours avec votre père et votre mère, ne pas allez courir dans les cours, sur les places, dans les rues avec les autres : il faut aller à la messe et aux vêpres avec vos parents et revenir toujours avec eux, jamais avec les autres ; ne pas vous amuser en chemin en allant ou en revenant de l'école, mais marcher droit, sans vous arrêter ni regarder d'un côté ou de l'autre.

666. **Deuxième moyen** : La prière. — Si vous voulez être toujours sages, tout en évitant les mauvaises compagnies, il faut aussi bien faire la prière. — Avez-vous vu un petit enfant de neuf mois, qui ne marchait pas encore, et qui savait déjà dire papa, maman ? Oui. — Eh bien ! vous avez remarqué que, quand il était assis par terre, il s'appuyait sur ses mains, sur ses jambes, se soulevait un peu et puis retombait, mais ne pouvait pas se lever seul ; que faisait-il ? Il appelait papa, maman, et puis le père ou la mère venait, lui donnait la main et l'enfant se tenait debout, il faisait même des pas en avant, tant qu'il tenait la main ou le doigt de son père ou de sa mère ; mais si son père ou sa mère le lâchait, que faisait-il ? Il ne pouvait faire un pas, ni même se tenir droit.

Eh bien ! nous sommes tous comme cet enfant. Si notre père du ciel, qui est le bon Dieu, si la Mère de notre âme, qui est la Sainte Vierge, ne nous aident pas, une fois que nous sommes à terre, c'est-à-dire une fois que nous sommes tombés dans le péché, nous ne pouvons plus nous relever. Si nous sommes droits, c'est-à-dire si nous sommes dans la grâce de Dieu, si nous n'avons point fait de péché mortel, nous ne pouvons pas faire un pas en avant pour aller au ciel, sans le secours de Dieu et de la Sainte Vierge.

667. Que fait l'enfant quand il est à terre et qu'il veut se relever et mar-

cher, dites-le-moi? Il appelle: papa, maman. — Et nous, que devons-nous faire? Il faut appeler le bon Dieu et la Sainte Vierge à notre secours, il faut prier. — Quand faut-il prier? Le matin. — Dès que vous vous éveillez, que vos parents vous appellent, avant même de vous lever, il faut faire le signe de la croix; faites-le tous, et puis dites: « Mon Dieu, qui êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur et pour l'amour de vous, je vous offre tous ce que je ferai aujourd'hui. » (On le répète plusieurs fois.) Et puis, vous vous levez vite, lestement et surtout modestement, vous glissez sous vos couvertures de manière à ce que tout votre corps soit bien couvert, comme si j'étais là à côté de vous. Car votre ange gardien est là, et Dieu vous voit.

Vous vous habillez vite; et puis, quand vous vous êtes bien lavé le visage, que faites-vous? Vous vous mettez à genoux devant un crucifix ou une image de la Sainte Vierge, et vous récitez le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu* et l'acte de contrition. Oh! la courte prière; mais vous la ferez bien sans regarder ni d'un côté ni de l'autre, les yeux baissés, ou fixés sur le crucifix, ou sur l'image, et les mains jointes, mais surtout le cœur bien uni à Dieu. (On peut ici faire réciter les prières, par tous les enfants à la fois, en y ajoutant les commandements de Dieu, qu'il est bon de leur faire chanter.)

668. Quand prierez-vous encore? Ah! souvent le long du jour, quand vous serez tentés, que le démon vous inspirera de mal faire, que quelqu'un vous portera au mal, que vous aurez là, dans la tête, une mauvaise pensée; vous direz vite: Mon Jésus, miséricorde! ou bien: O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous; ou encore: Jésus, Marie, Joseph! Voyons, que direz-vous le long du jour, surtout quand vous serez portés au mal? Dites tous ensemble *(on répète plusieurs fois ces invocations.)* Et de cette mauvaise pensée, qu'en ferez-vous? Est-ce que vous la garderez là, dans votre tête ou dans votre cœur? Non.

S'il vous tombait un charbon dans la main, est-ce que vous le garderiez longtemps? Non. — Ah! vous secoueriez vite votre main et vous souffleriez dessus. Il faut repousser plus vite encore les mauvaises pensées qui sont un charbon de l'enfer, et dire des injures au démon qui vous les envoie: « Va-t'en, Satan, je ne veux pas de ces abominations, va les porter à tous les polissons du monde, je n'en veux point; » et puis vous travaillez, vous pensez à votre travail: en classe vous apprenez vos leçons et vous faites vos devoirs; en récréation vous vous amusez bien; dans les champs les petites filles font des bas, les petits garçons ramassent des bouquets pour la statue de la Sainte Vierge, ils font de jolis bâtons, etc. *(Indiquer, pour les diverses classes d'enfants et pour les divers lieux, où ils se trouvent, des occupations auxquelles ils pourront se livrer. Ce point est important.)*

669. Vous m'avez dit qu'il faut prier le matin et le long du jour, quand on a des tentations, quand on a de mauvaises pensées, et faut-il prier le soir avant de se coucher? Oui. — Quelle prière direz-vous? La même que le matin: Notre Père, qui êtes aux cieux; Je vous salue, Marie; Je crois en Dieu, et l'acte de contrition. Puis vous vous déshabillerez bien modestement et vous irez vous coucher. Dans votre lit vous tiendrez vos mains jointes sur la poitrine, et dans vos mains, vous tiendrez une médaille, un petit crucifix; vous direz à votre mère de vous les procurer et vous vous endormirez en baisant ce crucifix ou cette médaille, et en disant souvent Jésus, Marie, Joseph.

Voyons, que ferez-vous avant d'aller vous coucher? — Et avant de vous endormir? — Que direz-vous? — *(Les enfants répondent et on les aide au besoin.)* Donc, pour éviter le péché, la première chose à faire c'est?... De fuir les mauvaises compagnies. La seconde c'est?... De prier. — Oui, de prier matin et soir, comme la Vierge l'a recommandé aux petits bergers de la Salette. Faites-vous bien votre prière, mes enfants, dit-elle? — Tous deux répondirent: Guère bien. — Et elle ajouta: « Il faut bien la faire matin et soir. » N'oubliez pas non plus de vous recommander à Dieu dans la tentation. *(Les enfants répètent les invocations.)*

670. **Troisième moyen**: Fréquentation des sacrements. — Et quelle

est la troisième chose qu'il faut faire pour éviter le péché ? Vous ne la savez pas encore, je vais vous l'apprendre. Il faut aimer à vous confesser régulièrement. Quand on sent que l'on va devenir bien malade, que fait-on ? — On va trouver un médecin, pour qu'il nous donne des remèdes qui nous préservent de la maladie. — Et quand on est tombé et qu'on s'est cassé une jambe ou un bras, que fait-on ? On fait tout de suite venir le médecin afin qu'il remette en place cette jambe, ce bras cassé. Quand vous sentirez que vous êtes prêt à commettre un gros péché, ce qui est la grande maladie de l'âme, que faut-il faire ? Aller trouver le médecin de votre âme. Et ce médecin quel est-il ? C'est le prêtre. — Il vous encouragera, il vous donnera des conseils, des remèdes pour ne pas devenir malade de cette affreuse maladie. Et si, en tombant dans un gros péché, vous avez brisé votre âme, que ferez-vous ? Vous irez encore vite, vite trouver votre confesseur ; vous lui direz bien votre péché, il vous donnera l'absolution et votre âme sera guérie. — Vous confesserez-vous souvent, mes enfants ? Oui.— Quel bonheur ! Ah ! ne restez jamais avec un péché mortel sur la conscience ; car si vous veniez à mourir, où iriez-vous avec ce péché ? En enfer. Oh ! quel affreux supplice ! Donc, si vous tombez, allez vite vous confesser et si vous ne le pouvez pas tout de suite, dites vite de tout cœur un acte d'amour de Dieu qui est infiniment aimable, demandez pardon à Notre-Seigneur, lui promettant de l'aimer toujours et de ne plus faire de péché. Dites par conséquent un acte d'amour de Dieu et de contrition. — Voyons que ferez-vous si vous tombez ? Nous nous confesserons. — Et si vous ne pouvez pas vous confesser de suite ? Nous dirons un acte d'amour de Dieu et de contrition de tout cœur. — Bien, mes enfants, et vous irez ensuite vous confesser le plus tôt possible, n'est-ce pas ? *(On redit avec eux les actes de Charité et de Contrition)*.

671. On voit qu'il sera facile d'étendre avec de petits enfants un catéchisme semblable, et de leur expliquer avec la même méthode le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu*, en insistant sur la vie de Notre-Seigneur et sur ses exemples sur ceux surtout qui sont mieux à la portée de l'enfance; puis les *commandements de Dieu et de l'Eglise*, en faisant remarquer la malice des péchés les plus répandus, et enfin les autres sacrements; et surtout on n'omettra jamais de parcourir avec les enfants les principales actions de la journée : le lever, les repas, le travail, l'étude, le coucher, afin de leur apprendre à tout sanctifier. Rien n'est meilleur que de faire devant eux le tableau de l'enfant qui remplit mal ses obligations et celui de l'enfant qui sanctifie toutes ses actions. Les pasteurs le pourront faire sans peine, en réunissant autour d'eux ces chers enfants, une fois par semaine. Pour nous, nous devons nous borner à ce qui est indispensable pour bien préparer ces chères âmes à l'absolution. Les mères chrétiennes, les institutrices trouveront un exposé plus complet de la doctrine chrétienne dans un livre que nous avons publié sous ce titre : *La mère selon le cœur de Dieu*. 5e édition (1). — Les catéchistes des petits enfants aussi bien que les mères se serviront avec grand profit de la brochure que nous avons publiée sous ce titre : *le Livre des petits enfants* (2). Sur l'obligation de catéchiser, v. le n. 1743.

§ II. — Traits historiques à raconter aux enfants.

672. *Zèle pour le catéchisme et pour la foi*. (a) Pendant la persécution de l'empereur Galère, il y avait à Antioche un enfant de sept ans, nommé Barula, qui se distinguait par son ardeur pour le catéchisme. Il fut traduit devant le préfet Asclépiade, qui l'interrogea sur sa religion. *Je suis chrétien*, répondit Barula, *je crois en un seul Dieu*. — *Ne vaut-il pas mieux honorer plusieurs dieux qu'un seul ? — Il n'y a pas plusieurs dieux. Voici la vraie foi : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ son fils unique...* Il continua à réciter tout le symbole qu'il avait appris. — *Ne sais-tu pas*, reprit le juge, *que cette religion est défendue ? et que si tu n'y renonces, tu seras puni de mort ?* L'enfant répondit *qu'il était prêt à mourir*. Ce courage irrita Asclépiade; mais pour mieux en triompher, il dissimula sa colère, fit venir la mère de ce tendre enfant et en sa présence, ordonna de le frapper de la manière la plus brutale. Pendant qu'on le brisait de coups, il confessait le saint nom de Jésus-Christ, et son héroïque mère offrait à Dieu ce sacrifice avec une constance qui excitait l'admiration. Le petit martyr couvert de plaies et le visage tout en sang, regardait avec tendresse sa pieuse mère, disant *qu'il avait bien soif*. — *Mon cher fils*, lui

(1) Franco, 1 fr. 50. Se trouve au pèlerinage de la Salette, par Corps (Isère).

(2) Franco 1 fr.

dit-elle, *encore un peu de patience: bientôt vous arriverez à la fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau qui vous désaltérera pour toujours.* Outré de colère, Asclépiade fit trancher la tête a l'invincible enfant. La mère prit dans ses mains ses restes sanglants, les baisa avec respect, et levant les yeux au ciel, elle dit avec des larmes de bonheur: *Elle est précieuse devant les yeux du Seigneur, la mort de ses saints.*

(b) Saint François de Sales, dès sa tendre enfance, écoutait avec une avidité merveilleuse l'enseignement du catéchisme, et il faisait lui-même sur les mystères des demandes qui excitaient l'admiration. Dès qu'il savait un certain nombre de réponses, il sortait tout joyeux, convoquait les enfants du voisinage, à l'aide d'une clochette qu'on lui avait donnée pour son divertissement, les rangeait en cercle autour de lui, leur récitait ses réponses, puis les leur faisait redire à eux-mêmes par petites phrases coupées, jusqu'à ce qu'ils les sussent.

(c) Anna-Maria Gallo, qui devint plus tard sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies, dans son enfance, avait un tel désir de s'instruire des vérités de la foi qu'elle donnait son petit déjeuner à ses sœurs aînées, afin qu'elles voulussent les lui apprendre.

673. *Amour de Dieu. (a)* Madame Louise de France, fille de Louise XV, à quatre ans, disait à sa gouvernante, Madame de Soutlanges: « Vous savez que j'aime bien le bon Dieu et que tous les jours je lui donne mon cœur; mais qu'est-ce qu'il me donnera à son tour. » Madame de Soutlanges lui expliqua que tous les biens venaient de lui; alors l'enfant, à chaque nouveau plaisir, demandait si c'était le bon Dieu qui le lui procurait, et son cœur débordait de reconnaissance.

(b) La Bienheureuse Véronique de Giuliani, étant encore au sein de sa mère, arrêtait avec plaisir ses yeux sur les images de Notre-Seigneur et ses mains s'agitaient pour les caresser.

(c) Marie-Xavier de Lorraine, fille du duc d'Elbeuf, donnait à ses compagnes tout ce qu'elles lui demandaient pour l'amour de Dieu. A dix ans, elle était pensionnaire à l'Abbaye-aux-Bois, quand les grandes pensionnaires firent croire aux petites que les Turcs étaient arrivés et qu'ils massacraient tous ceux qui ne renonçaient pas à Jésus-Christ. Pour compléter cette mauvaise plaisanterie, elles introduisent ces enfants dans une chambre obscure, où entre tout à coup une des grandes déguisée en Turc, et un sabre à la main; celle-ci fond sur la petite Marie Xavier et la menace de lui abattre la tête, si elle ne renonce pas à Jésus-Christ. La pauvre enfant répond qu'elle aime mieux mourir; le Turc prétendu lui bande les yeux et Marie-Xavier se prépare à recevoir le coup de la mort. Plus tard, il fut question de la marier au duc d'York, qui devint Jacques II, roi d'Angleterre. Elle pria Dieu de tout son cœur d'écarter d'elle ce qu'elle regardait comme un malheur. Elle fut exaucée et entra au troisième monastère de la Visitation de Paris. Celle qui était devenue reine d'Angleterre, venait souvent l'y voir et lui disait : « Vous devriez être à ma place. — Oh! Madame, répondit-elle, j'aime mieux mon voile qu'une couronne! »

674. Sainte Ozanna de Mantoue n'ayant que six ans se sentit tout à coup le cœur touché par la grâce, et dans l'ardeur de sa prière elle demanda à Dieu ce qu'elle avait à faire. Aussitôt une voix intérieure lui dit : Ma fille, la bonne vie consiste à aimer Dieu de tout son cœur. Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur lui apparut, sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, le front couvert de belles boucles de cheveux blonds, mais portant une lourde croix et une couronne d'épines. Il tendit en souriant ses petits bras vers l'enfant et lui dit: Chère Ozanna, je suis le Fils de Marie; à mon exemple, il faut te disposer à beaucoup souffrir. Cependant ne crains point: je ne t'abandonnerai pas. Et il disparut; mais Ozanna demeura toute brûlante d'amour et désireuse de beaucoup souffrir pour plaire à Jésus. Sa vie dès lors fut toute de prière et de pénitence. Obstacles à la virginité qu'elle avait vouée à Dieu, stigmates aux pieds et aux mains, mépris du monde, attaque des démons, rien ne manqua à ses mérites. Elle supporta tout. Elle avait coutume de dire: Oui j'aimerais mieux, aimant mon Dieu, me trouver avec Judas en enfer, que d'être sans amour la plus grande sainte du paradis.

675. Au moment où Agricola, gouverneur de Sébaste, sous l'empire de Licinius, faisait traîner au supplice saint Blaise, évêque de la ville, sept généreuses femmes chrétiennes suivaient le martyr et recueillaient son sang avec des éponges. Les soldats les entraînent chez le préfet, qui les fait aussi décapiter. Or, l'une d'elles était mère de deux adolescents, qui l'avaient accompagnée au supplice. Quand le glaive du bourreau l'eut frappée, ses deux enfants s'écrièrent : Allez, mère sainte, recevoir la couronne des martyrs! mais, hélas! pourquoi nous abandonner ainsi sur cette terre désolée? Recommandez-nous au saint évêque afin que, n'ayant pas eu le bonheur de mourir avec vous, nous puissions mourir avec lui. Cette héroïque prière fut exaucée, le lendemain à la même place l'évêque et les deux orphelins eurent la tête tranchée.

676. *(a)* En 1622, un jeune enfant de quatre ans, Ignace Fernandez, subit le martyre au Japon. Le Bienheureux Spinola avait baptisé cet enfant admirable, qui, apprenant que son père venait de mourir martyr, dit en bégayant: Moi aussi je mourrai martyr et vous aussi, ma mère. La vue d'une épée le comblait de joie, et pour le faire pleurer, on n'avait qu'à lui dire qu'il ne pourrait pas mourir pour la foi. Bientôt il fut emprisonné

avec sa mère et une foule de chrétiens, et condamné à avoir la tête tranchée, le même jour que le Bienheureux Spinola dût monter sur le bûcher. Quand Spinola attaché à son poteau et prêt à être consumé, aperçut Isabelle Fernandez, la mère d'Ignace, mais non l'enfant qui était caché par un bûcher. Où est mon petit Ignace ? demanda-t-il. Le voici, mon père, répondit Isabelle en élevant son fils dans ses bras. L'enfant, revêtu de ses habits de fête, paraissait comme un ange. Il se mit ensuite à genoux et demanda la bénédiction du martyr. Plusieurs têtes furent abattues aussitôt et roulèrent aux pieds de l'enfant, entre autres celle de sa mère. Ignace n'en parut pas effrayé. Il s'agenouilla dans le sang, rabattit le collet de sa robe et présenta sa tête au bourreau.

(*b*) Pendant qu'on torturait à Tarse en Cilicie la sainte martyre Julitte, le petit Cyr ou Cyrique son fils, qui n'avait que trois ans, voyant couler le sang de sa mère, poussait des cris attendrissants. Le gouverneur le prit entre ses bras pour l'apaiser ; mais lui le repousse et dit : Je suis chrétien, je veux aller avec ma mère ; et pour lui échapper, il lui égratigne le visage. Le gouverneur furieux le prend par les pieds et brise sa tête sur les marches de son tribunal. La mère en rend grâces à Dieu, et a elle-même la tête tranchée.

(*c*) Un trait merveilleux de la part d'un enfant, nommé Cyrille, fit l'admiration de la ville de Césarée en Cappadoce. Le père de Cyrille était idolâtre. Dans sa haine du nom chrétien, il avait chassé son fils de la maison, l'abandonnant sans secours à la charité publique. Cyrille fut amené par des soldats en présence du gouverneur. « Mon enfant, lui dit le juge avec douceur, il ne tient qu'à toi de rentrer dans les bonnes grâces de ton père ; sois sage et renonce à ta superstition. » Le saint enfant répondit : « Je me réjouis d'être chassé de la maison de mon père ; Dieu me recevra dans sa demeure. »

Alors le juge prenant un ton propre à intimider un enfant, le menaça des plus cruels supplices ; il le fit lier, comme pour le conduire au lieu de l'exécution ; il ordonna de préparer un bûcher et d'y mettre le feu. Le courage de Cyrille n'en parut que plus assuré. Il se laissa conduire, sans verser une larme ; on l'approcha du feu, comme pour l'y jeter ; mais il ne perdit rien de sa constance. Le juge avait secrètement donné l'ordre de ne pas aller plus loin. Quand on vit que l'aspect du supplice n'avait fait aucune impression sur lui, on le ramena au juge qui lui dit : « Tu as vu le feu, tu as vu le glaive, seras-tu sage à présent ; et, par ta soumission à ma volonté et à celle de ton père, mériteras-tu qu'il te rende son affection et qu'il te reçoive chez lui ? » Le jeune Cyrille répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler ; je ne crains ni le feu, ni l'épée. Ne tardez pas à me faire mourir, pour que j'aille plus promptement à Dieu. » Les assistants pleuraient en l'entendant parler ; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer ainsi. Vous devriez m'encourager et m'animer à tout souffrir. Vous ne savez pas quelle est la gloire qui m'attend. Laissez-moi finir ma vie mortelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il reçut la couronne du martyre.

(*d*) Valérien, étant venu visiter la cité d'Autun, essaya d'y relever le culte des dieux et d'arrêter par le glaive les progrès de l'Evangile. Or, pendant qu'il faisait offrir des sacrifices aux idoles et blasphémer le nom du Christ, un jeune apôtre de douze ans, nommé Floscel, courait de tous côtés rassurer les chrétiens et les affermir dans la foi. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, sans pouvoir tuer l'âme, » leur disait-il, « craignez uniquement Celui qui précipite en enfer le corps et l'âme du pécheur. »

Un traître, Camarinus, le dénonça à l'empereur, et celui-ci le fit amener au forum par des licteurs et sortit pour l'interroger : « Détestable enfant, lui dit-il, quel complot oses-tu donc ourdir contre nous ? Qui te pousse à détruire le culte des dieux visibles ? — Persécuteur injuste et docteur d'iniquités, répondit Floscel, écoute-moi : si tu veux entrer dans la maison de Dieu, prends garde de ne pas souiller l'Eglise de Jésus Christ. — Et toi de n'être pas accablé de tourments comme le Crucifié, en paiement des perfides conseils que tu as tenté de faire prévaloir contre nous. — Je ne crains pas tes menaces, je crains le Seigneur notre Dieu. »

Ainsi provoqué, Valérien ordonne d'étendre Floscel sur un chevalet et de le flageller. « Le Christ est ma confiance, disait le vaillant soldat, sous les verges qui déchiraient son corps ; c'est Lui qui nous aide et nous soutient. » Et Valérien, irrité, criait aux bourreaux : « Tourmentez-le plus activement, car il le mérite. — O folie : tu ne tireras nul profit de mes tortures ; car je crois en Dieu qui donne la force. — Brisez-lui la mâchoire, afin qu'il cesse de nous insulter. — Mon courage augmente avec ma confiance dans le Seigneur... » Alors, outré de colère, Valérien le fit jeter dans un cachot avec un lion. Floscel dit à Dieu : « Venez à mon secours, car vous êtes puissant. » A l'instant même, l'animal tomba mort à ses pieds ; le cachot fut miraculeusement éclairé par sept flambeaux, et embaumé de parfums très suaves ; puis des anges lui apportèrent un pain mystérieux qui lui donna une nouvelle vigueur.

Cependant Valérien recommanda aux licteurs de voir ce qui se passait dans la prison, et apercevant l'éclat de la lumière, le lion étendu mort, et le jeune martyr qui chantait des hymnes, ils s'empressèrent de rapporter au prince ce qu'ils venaient de voir. Celui-ci, frappé d'un fait si merveilleux qu'il attribuait à la magie, ordonna aux bourreaux de le brûler vif. On alluma donc un bûcher, mais les flammes s'éteignirent sous des torrents de pluie occasionnée par un orage survenu tout à coup, et le martyr fut encore une

fois délivré. Alors on lui perça les mains et la langue, puis on le dépouilla de ses vêtements pour le couvrir d'une tunique de lin, et on lui trancha la tête sur la place publique, en présence d'une multitude barbare et sous les yeux d'un prince plus barbare encore qui n'avait pas honte de verser le sang d'un enfant de dix à douze ans.

(*e*) Sainte Euphrasie n'était encore qu'une enfant; elle considérait le crucifix ; et pensant que les bras ouverts de Notre-Seigneur étaient une invitation à l'embrasser, elle se jette sur le crucifix, l'enserre dans ses bras d'enfant et promet à Jésus de n'avoir d'amour que pour lui. Elle tint parole.

677. (*f*) A Alcala en Espagne, de jeunes petits frères, Juste et Pasteur, étant aux écoles de la ville, apprennent que Dacien met à mort les chrétiens; ils jettent leurs livres à terre et courent au martyre. Dacien les arrête et les fait rouer de coups de bâtons ; mais tous deux s'excitent à la persévérance ; on les traîne hors de la ville où on les fait égorger par le bourreau.

678. *Prière.* — (*a*) La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, à sept ans, n'avait d'attrait que pour la prière ; dès que sa bonne s'était retirée, elle glissait sous son lit et passait des heures à prier, insensible au sommeil et au froid.

(*b*) Saint Félix de Cantalice, nº 1335. A l'église, on voyait saint François de Sales tout enfant, les deux genoux en terre, les mains jointes, les yeux fixés sur l'autel et tout le corps dans une posture si respectueuse, qu'il semblait un petit ange.

679. (*c*) Saint Gautier était d'une des meilleures familles d'Aquitaine. Tout enfant, il fut placé pour son éducation dans l'abbaye du Dorat. Le Bienheureux Hervée, trésorier du monastère de Saint-Martin de Tours, dont les prières avaient une efficacité partout célèbre, étant venu dans l'abbaye, le petit Gautier, qui avait des goûts sérieux, voulut se rendre compte de la manière dont il priait afin de pouvoir l'imiter. Il se plaça donc, sans qu'on s'en aperçût, sous le prie-Dieu préparé au Bienheureux ; et là il prêtait une oreille attentive ; mais le saint homme versait d'abondantes larmes, sans prononcer aucune parole articulée. Gautier comprit que des soupirs et des larmes valaient mieux que toutes les formules. Hervée, ayant connu la pieuse espièglerie de l'enfant, prédit quelle serait un jour sa sainteté.

680. (*d*) *Efficacité de la prière des enfants* — Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, avait commandé d'exterminer tous les dieux de la terre et poussé l'impiété jusqu'à vouloir lui seul être appelé dieu par toutes les nations. Dans cette vue, il envoie Holopherne, son général, en Judée. Le culte du vrai Dieu est menacé d'une ruine immense, Béthulie et Jérusalem vont être exterminées. Alors Eliachim, grand prêtre du Seigneur, conduit les enfants devant les saints Tabernacles, et là, il les fait prosterner la face contre terre, pour conjurer la miséricorde divine. (Judith. 4, 9.) C'était énergiquement dire : Seigneur en faveur des innocents, miséricorde, grâce pour les coupables. On sait comment le féroce Holopherne tomba sous les coups de la courageuse Judith et la Judée fut sauvée.

681. Dans l'Eglise primitive, avant de commencer la prière pour les catéchumènes, le diacre disait devant l'assemblée sainte que les fidèles prient et surtout les enfants. La même chose se pratiquait pour les pécheurs soumis à la pénitence publique.

682. En 955, les barbares Hongrois inondèrent l'Allemagne et vinrent mettre le siège devant Augsbourg. Le saint évêque Ulric, craignant pour son troupeau, fit apporter tous les jeunes enfants qu'on étendit à terre devant les autels, afin que par leurs cris innocents ils priassent à leur manière. Pour lui, prosterné au milieu d'eux, il conjurait Dieu d'envisager ces pures victimes, encore teintes du sang de Jésus-Christ qu'elles n'avaient point effacé depuis leur baptême, et de détourner les traits de sa colère, qu'elles n'avaient pas méritée. Le ciel se laissa fléchir, et comme les Hongrois se disposaient à livrer l'assaut, on apprit que le roi Othon arrivait au secours de la place.

683. Comme François Xavier ne pouvait dans le cours de ses missions suffire à soigner les malades et à instruire les infidèles, il se servait des jeunes enfants qu'il avait baptisés ; sur la recommandation du saint ces enfants priaient. A leurs prières les malades étaient guéris, les démons chassés, les idolâtres convertis. (Vie de saint François Xavier, livre 2, p. 64.)

684. Qu'il fut beau le spectacle dont Paris fut témoin en 1450. Par les ordres de l'illustre pontife Guillaume, une procession de douze mille enfants, au-dessous de quatorze ans, sortit de l'église des Saints-Innocents, parcourut la ville en chantant des cantiques et se dirigeant vers l'église de Notre-Dame. La voix de toute l'enfance en prière, ravit tous les regards et attendrit tous les cœurs. Ce touchant spectacle ne serait-il pas encore aujourd'hui, comme alors, plus agréable au ciel qu'à la terre? Quel autre fut jamais plus capable de désarmer la vengeance divine?

Voilà comment la Sainte-Ecriture, la Liturgie, les Saints Pères, la pratique des saints nous découvrent le crédit puissant des prières de l'enfance. Combien ne pourrait-on pas encore citer de conversions frappantes de pères et de mères obtenues, de nos jours, par les supplications de leurs enfants?

685. (*e*) La Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque étant toute jeune, s'assit un jour pour dire son rosaire. La Sainte Vierge lui dit d'un ton sévère ; « Je m'étonne, ma fille, de ce que tu me sers négligemment. » Ces paroles laissèrent dans son esprit une impression profonde et lui servirent toute sa vie à se tenir avec respect dans la prière.

686. *Piété.* *(a)* Saint Ambroise de Sienne donna, dès le berceau, des marques étonnantes de piété. Dès que sa mère récitait devant lui l'office de la Sainte Vierge, il lui demandait ce livre, et pleurait jusqu'à ce qu'elle le lui eût donné. Il le feuilletait ensuite, comme s'il y eût entendu quelque chose. Son père lui fit faire deux livres remplis d'images; l'un n'avait que des sujets religieux; l'autre avait des sujets profanes; l'enfant, dès qu'il eut vu ce dernier le repoussa, et il faisait ses délices de parcourir l'autre. Jusqu'à sept ans, il ne s'occupa qu'à tailler de petites croix, à dresser des oratoires, à faire des processions avec d'autres petits enfants. Dès l'âge de sept ans, il récitait tous les jours l'office de la Sainte Vierge, jeûnait à la veille des fêtes de plusieurs saints, et se levait la nuit pour lire leurs vies. A dix-sept ans, il entra dans l'ordre de saint Dominique, et fut comme saint Thomas, disciple d'Albert le Grand. (Pour les *servants de messe* v. le Bienheureux Bernard, note du n° 1470, *(f)*, *(q)* et *(r)*.

(b) La bienheureuse Françoise d'Amboise fut élevée à la cour de Jean V, duc de Bretagne. La duchesse Jeanne, fille du roi Charles VI, n'ayant point de fille, donna tous ses soins à la petite Françoise.

D'ailleurs, c'était une si aimable enfant, spirituelle, naïve, facile à diriger et à conduire, d'une gravité enfantine pleine de grâce et de modestie. Elle aimait déjà, et au-dessus de son âge, la prière, les offices de l'Eglise et les pauvres. Ces derniers étaient ses amis de prédilection, et sans comprendre encore tous leurs maux, elle y compatissait, et se plaisait à les soulager. On raconte, à ce sujet, qu'un jour, ayant fixé dans l'église un tableau de saint François d'Assise, elle revint le cœur bien gros et tout en larmes. Comme il faisait grand froid, sa gouvernante crut que la souffrance était cause de ses pleurs. Elle la prit donc sur ses genoux, et, lui ôtant ses chaussures, se mit à lui chauffer les pieds à la flamme d'un bon feu. Mais loin de se calmer, l'enfant s'écria au milieu de ses sanglots : « Oh ! n'avez-vous pas remarqué mon saint patron et père, saint François, qui est pieds nus à la cathédrale; allez lui porter mes souliers. »

(c) Françoise n'avait alors que quatre ans, et que ne pouvait-on augurer de si heureux présages? Mais l'année suivante devait encore accroître ces belles espérances. Et, en effet, Françoise était déjà sérieuse, fuyant l'oisivité, et s'essayant à filer, à coudre, à lire ou à écrire. La pieuse duchesse lui servait de maîtresse en toutes ces choses, et de plus la menait avec elle, chaque jour, à l'église. C'était pour la jeune enfant une bien douce récompense; car elle comprenait déjà quel hôte renfermait le tabernacle, et quelle victime s'immolait sur l'autel. Comme elle désirait, dès lors aussi, de se nourrir de son Dieu! Mais elle n'avait que cinq ans? Il lui faudrait donc attendre plusieurs années encore. Cette pensée l'attristait profondément, et lui arrachait souvent des larmes et des sanglots, principalement les jours où le duc, la duchesse et toute la cour recevaient la Sainte Communion. On fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de la cause d'un tel état. Mais un jour que la duchesse lui demandait tout maternellement le sujet de sa douleur : « Eh quoi! s'écria l'enfant, comment voulez-vous que je ne pleure pas, alors que je vois monseigneur et vous, et toute votre cour, recevoir le corps de Notre Sauveur, et que moi seule, faute d'âge, je suis privé de ce bien! » Cette exclamation, si naïve de foi et de piété, attendrit Jeanne jusqu'aux larmes, et essuyant les yeux de Françoise elle les baisa et lui dit : « Apaisez-vous, mon petit cœur, je ferai en sorte qu'à la Toussaint prochaine vous communierez. » Elle en parla, en effet, à son confesseur, Yves de Ponsal, dominicain, qui fut, cette même année, sacré évêque de Vannes. Ce saint religieux reconnaissant le don de Dieu en cette enfant déjà si prévenue des bénédictions célestes, ratifia la promesse qui lui avait été faite, et Françoise fit sa première communion à l'âge de cinq ans, le jour de la Toussaint, 1432.

687. *Visite à l'église.* — Elisabeth de Hongrie disait aux compagnes de ses jeux d'enfance : « Voyons celle de nous qui courra le plus vite d'une seule jambe. » Elle partait la première dirigeant la petite bande vers l'église. Puis, elle disait à ses compagnes : « Maintenant que nous sommes près du bon Dieu allons le visiter. »

688. — *Dévotion au Saint-Sacrement.* — Une carmélite, la Mère M. de la Trinité, qui fut Maîtresse des novices de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, étant encore enfant, passait quatre à cinq heures à adorer le Saint-Sacrement et à douze ans elle était admise à la communion de tous les jours. (Sur la dévotion au crucifix, voir n° 1323.)

689. *Désir de la communion.* — La Bienheureuse Imelda, dès l'âge de onze ans, souffrait cruellement du désir de communier. Un jour, à la vue de toutes les religieuses de Saint-Dominique de Bologne, au milieu desquelles elle vivait, une hostie vint d'elle-même se placer au-dessus de sa tête, puis le prêtre vint la prendre et la communia; la jeune fille, au comble de la joie, mais trop faible pour soutenir son bonheur, ferma les yeux et s'envola au ciel avec son Bien-Aimé. (Voir ci-dessus 686, *(c)*.

690. *Communion spirituelle*, désir de la communion. Dès quatre ans, la Bienheureuse Marie des Anges, d'une noble famille de Turin, désirait communier. Ce désir se développa avec l'âge. Un jour elle se rendit à l'église de Saint-Roch; et, voyant un grand nombre de personnes qui communiaient, elle se mit à soupirer et à fondre en larmes, en s'en voyant privée elle-même. Voyant un religieux de Saint François, qui entendait les confessions, elle alla se jeter à ses pieds et lui fit part de sa douleur. Le bon Père la consola et lui recommanda d'ouvrir et de fermer la bouche à chaque com-

munion qu'on distribuait, en priant Notre-Seigneur de venir en elle. Elle le fit, et en reçut tant de consolations qu'elle oublia de rentrer dans la maison. Ses parents inquiets durent la chercher, et on la trouva toute ravie d'amour.

691. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, dans sa tendre enfance, ne pouvant encore communier se plaçait tout près de sa mère, quand celle-ci revenait de la table sainte, et éprouvait un bonheur indicible à se trouver par là, tout près de Notre-Seigneur. Elle se fit carmélite, parce qu'elle savait que les religieuses du couvent qu'elle choisissait avaient le bonheur de communier tous les jours.

692. Le Bienheureux Achas était un enfant admirable de Thourout, en Flandre. Les jours de fête, il avait l'habitude d'assembler les enfants du voisinage; à ceux qui étaient vicieux, il dépeignait les peines de l'enfer; à ceux qui s'étaient bien comportés, il promettait la gloire du ciel. Son plaisir était de leur apprendre à tous le *Pater* et l'*Ave*. Quand son père faisait une faute, il lui disait, les larmes aux yeux : « Mon bien-aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas que ceux qui font ainsi n'obtiendront jamais le royaume des cieux? » Etant tombé malade, il demanda à communier, et comme on eut le grand tort de le lui refuser, à cause de son âge, il leva vers le ciel ses mains mourantes et s'écria : « Vous savez, divin Jésus, combien je désire vous recevoir. Je vous ai demandé et j'espère n'être pas privé de votre présence. » Ayant achevé ces mots il expira. Il avait sept ans.

693. *Préparation à la première communion. (a)* Un bon religieux, engageant ensuite la Bienheureuse Marie des Anges à faire une neuvaine préparatoire à sa première communion, elle la passa dans la prière et dans les larmes; et quand il lui demandait ce qu'elle avait éprouvé, elle ne pouvait répondre que par ces mots : « J'ai pleuré. »

(b) Le jeune Albini se prépara de bonne heure à sa première communion, en évitant tout péché. « Je ne veux pas, disait-il, que le démon entre dans mon âme, avant Notre-Seigneur. » Pendant la retraite qui précéda sa première communion, il voulut faire une confession générale, durant laquelle il versa tant de larmes sur ses fautes qu'on l'eût pris pour le plus grand pécheur. Sa joie, au jour de sa première communion, fut ineffable; et après il continua de s'approcher tous les quinze jours de la table sainte.

694. Marie Eustelle Harpain, de Saint-Pallais, au diocèse de la Rochelle, se prépara avec soin à sa première communion, et, dans ce but, elle renonça aux rondes qu'elle faisait avec ses compagnes, et elle fit quatre fois par semaine le chemin de la Croix. — (Napoléon, voir la note du n° 1423.)

695. *Effets de la première communion.* — Madame de Maintenon écrivait du Dauphin, père de Louis XV : « Depuis la première communion de M. le duc de Bourgogne, nous avons vu disparaître tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnaient de l'inquiétude pour l'avenir. » Comme on le félicitait un jour de ce que depuis sa première communion, il savait si bien réprimer les saillies de son humeur. « Eh! comment pourrais-je être le même, répondit-il, depuis que j'ai reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à lui! C'est sa douceur infinie qui a corrigé l'âpreté de mon humeur.

696. Saint Benoît Labre, déjà si pieux depuis sa plus tendre enfance, après sa première communion fut tout transformé. Après avoir goûté la manne céleste, il perdit tout goût pour les choses de ce monde. Il se privait dès lors d'une partie des mets qui lui étaient donnés, et les faisait passer par une fenêtre à un pauvre auquel il avait donné rendez-vous. Il se serait fait un scrupule de cueillir un fruit du jardin de son oncle, fût-il même tombé de l'arbre. Il n'éprouvait de plaisir qu'à converser seul à seul avec Dieu.

697. La Bienheureuse Marianne de Jésus de Quito, béatifiée par Pie IX, avait une telle piété, une intelligence si précoce, qu'elle fut admise à la première communion à sept ans. Le bonheur, dont elle fut inondée ce jour-là, éclatait sur son visage. Elle n'eut qu'un chagrin, de porter en ce jour une robe de soie, que lui avait procurée son beau-frère; car elle était orpheline. On fut obligé de la lui enlever. A vingt-six ans elle mourut comme une sainte.

698. *Persévérance.* — Un jeune garçon nommé Georges, était, en 1862, un des élèves les plus édifiants du catéchisme d'une des paroisses de Rouen. Il fit sa première communion avec une piété admirable; et ayant entendu dire au catéchisme qu'il fallait respecter comme des souvenirs précieux les vêtements du jour de la première communion, il prit la résolution de porter toute sa vie une cravate blanche et de ne la quitter que s'il avait le malheur de faire une faute grave. Au collège, où il communiait tous les huit jours, il gardait toujours sa cravate blanche, bien que parfois elle lui attirât quelques railleries. La guerre de 1870 éclate, Georges est des premiers à s'enrôler comme volontaire dans les zouaves de Charette, sans jamais quitter sa cravate blanche. A la bataille du Mans, il fut à la tête des 500 qui réussirent par leur ardeur héroïque à reconquérir des positions importantes perdues; mais il fut blessé mortellement dans la lutte et on le porta dans l'ambulance voisine, le 14 janvier 1871 au matin, le prêtre qui l'avait confessé, lui apporta le saint Viatique. Georges pria l'aumônier d'ouvrir son sac, d'en retirer la cravate de sa première communion, son chapelet et son brassard qu'il portait toujours avec lui; (et ces objets si chers lui rappelant la ferveur de son enfance, il reçut son Dieu avec une foi et un amour ineffable.) L'aumônier ne le

quittait pas. « Monsieur l'abbé, lui dit Georges mourant, je suis heureux ; je ne regrette ici que ma mère, vous lui direz que son Georges est mort en chrétien, et vous lui enverrez ma cravate blanche et mon brassard de première communion. » Cette cravate n'avait reçu d'autre tache que celle du sang de sa blessure.

699. *Dévotion à Marie.* — (*a*) Elisabeth de Hongrie, en jouant avec ses compagnes, avait comme un pressant besoin de réciter des *Ave Maria* ; et, afin de cacher sa dévotion, elle invitait ses compagnes à mesurer en s'étendant par terre, celle qui était la plus grande ; elle s'étendait la première ; et, pendant que les autres étaient attentives à se mesurer, elle récitait des *Ave Maria*, le visage contre terre. — Jean-Marie Viannay, voir n° 1388. — (*b*. Catherine, fille d'un teinturier de Sienne, qui habitait aux derniers étages de la maison, en remontant chez son père, récitait un *Ave Maria* sur chaque marche de l'escalier ; et comme cela durait longtemps, les anges vinrent quelquefois la transporter chez son père. — (*c*) Saint Paul de la Croix et Jean-Baptiste, son frère, priaient souvent ensemble la Sainte Vierge. Un jour qu'ils jouaient sur les bords du fleuve Tanaro, il, y tombèrent et allaient se noyer, quand Marie leur apparut, les prit par la main, les porta sur la rive et disparut. (Voir n° 1385.)

700. Saint Simon de Stock, à qui la Sainte Vierge donna plus tard le scapulaire, montra dès le berceau des marques merveilleuses de dévotion à Marie. On le voyait souvent tressaillir entre les bras de sa mère, quand elle prononçait le nom de Marie. Il suffisait de lui présenter une image de la Sainte Vierge pour apaiser ses cris et calmer ses douleurs. Il n'avait qu'un an, lorsqu'on l'entendit articuler plusieurs fois l'*Ave Maria*. Il sut lire dès qu'il sut parler : et dès lors, il récita tous les jours le petit office de la Sainte Vierge, qu'il continua toute sa vie. Ayant lu un livre qui traitait de l'Immaculée Conception de Marie, il conçut un tel amour pour la pureté qu'il en fit le vœu ; et pour le garder parfaitement, il veillait exactement sur ses sens, sur ses yeux surtout, et il s'interdisait toute familiarité avec les autres enfants.

701. La bienheureuse Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, savait déjà à quatre ans, l'office de la Sainte Vierge ; elle l'avait appris par cœur seulement en l'entendant chanter par les religieuses. Partout où elle rencontrait une image de la Sainte Vierge, elle se mettait à genoux et récitait l'*Ave Maria*. Elle demandait avec larmes de jeûner ou de faire quelque pénitence, la veille des fêtes de Notre-Dame.

702. *Dévotion à Marie et au Saint Enfant Jésus.* — La Bienheureuse Lucie de Narni en Ombrie, n'avait que cinq ans encore, et elle trouvait tout son bonheur à aller dans l'église de Saint-Augustin, voisine de la maison de son père, pour y prier devant une statue de marbre de la Sainte Vierge, tenant un enfant entre ses bras. Un jour, après avoir récité son Rosaire, la petite Lucie dit à la Sainte Vierge qu'elle aimait bien son enfant, et qu'elle serait bienheureuse si elle le lui donnait ; et voici que la statue descend de l'autel, et dépose l'enfant Jésus dans les bras de la petite Lucie ; mais cet enfant n'est plus de marbre : c'est un bel enfant vivant, beau et gracieux. Lucie toute heureuse l'emporte. Une femme qui la rencontre, craignant qu'elle ne le laisse tomber, veut le lui prendre ; mais elle pousse de tels cris de douleur qu'on lui laisse son précieux fardeau. Elle arrive chez Gentilina sa mère, qui est toute surprise de voir ce bel enfant, et croyant que sa fille l'a pris dans quelque maison du voisinage, veut le lui enlever. C'eût été lui enlever sa vie. Sa mère le lui laisse donc et Lucie emporte le saint Enfant dans sa chambre, le place dans sa couchette et elle passe là trois jours et trois nuits à le prier et à lui faire les plus tendres caresses, sans qu'il fût possible à ses parents de l'arracher de là, pour lui faire prendre une goutte d'eau. Du reste, ni Lucie, ni l'enfant ne paraissaient avoir besoin de quoi que ce fût. Les parents de Lucie et les voisins étaient dans l'étonnement. On cherchait en vain dans la ville, où elle avait pris cet enfant. On avait remarqué qu'on avait volé à l'église l'enfant Jésus de la madone ; mais il était en marbre. Ce n'était point celui qu'avait apporté Lucie. Au bout de trois jours, Lucie s'endormit d'un profond sommeil, et, à son réveil, elle ne retrouva plus l'enfant Jésus : elle était inconsolable, croyant qu'on le lui avait pris. Elle ne sécha ses larmes que lorsque, retournant à l'église de Saint-Augustin, elle le vit entre les bras de la Vierge.

703. Le Bienheureux Herman Joseph, né à Cologne, dès l'âge de sept ans, quittait les jeux pour aller se jeter aux pieds d'une statue de la Vierge, portant l'enfant Jésus dans ses bras. Il parlait tantôt à l'enfant tantôt à la mère, et leur racontait toutes ses petites peines. « Mon cher petit Jésus, disait-il, ce matin, je n'ai eu pour déjeûner qu'un tout petit morceau de pain : cependant je ne m'en plains pas; car vous aussi vous avez enduré la faim. » Il disait ensuite à l'enfant Jésus ce qu'il avait appris la veille, et ce qu'il ferait dans la journée ; et avant de se retirer, il ajoutait : « J'aimerais bien rester longtemps encore avec vous et votre sainte Mère, mais il est temps que j'aille à l'école ; bénissez-moi et, en attendant que je revienne, pensez à moi. » Un jour qu'on lui avait donné une pomme, il l'offrit à la Sainte Vierge ; et la statue de pierre ou de bois tendit la main pour la recevoir.

704. Sainte Agnès de Monte Pulciano, dès sa plus tendre enfance, était d'une piété admirable Elle était très aimée de ses compagnes qui auraient voulu l'avoir toujours avec elles. Elle profitait de leur affection pour les conduire dans les sanctuaires voisins. Un jour, elle les conduisait à une église de Monte-Pulciano, qui était sur une colline. Comme la pieuse enfant la gravissait, une multitude de corbeaux se précipitèrent sur elle,

et de leurs becs cherchaient à la déchirer et à l'aveugler. La sainte enfant invoque le nom de Jésus et ces corbeaux aussitot s'enfuient. On dit que ces corbeaux étaient des démons, que troublait la présence de cet ange de pureté, qui, à quinze ans, devait être fondatrice d'un couvent sur cette colline même.

705. *Imitation de Jésus-Christ.* — Chrétienne de Janson, cinquième fille du marquis de Janson, aimait à prier avec sa mère. Une nuit de Noël, elle avait passé longtemps en prière; et comme on lui demandait à quoi elle avait pensé : « J'ai pensé à la pauvreté de Jésus et, pour l'imiter, j'ai déchiré ma robe, » et elle montra sa robe déchirée : elle n'avait que quatre ans. Plus tard, elle entra à la Visitation de Forcalquier, où elle mourut en disant : « Je le tiens, ce Bien-Aimé, je ne le laisserai point échapper qu'il ne m'ait introduite au ciel.

706. *Désir de la sainteté.* — (*a*) La Bienheureuse Marie des Anges, carmélite de Turin, que Pie IX a béatifiée, dès sa plus tendre enfance s'entretenait des choses du bon Dieu avec un de ses petits frères, qui partageait ses goûts, et avec une domestique qui leur racontait la vie des solitaires des déserts. Ces deux enfants furent si vivement frappés de ces récits que, désirant imiter la vie sainte de ces solitaires, ils formèrent le projet de partir secrètement tous deux et de vivre dans quelque désert. Ils remplissent un panier de provisions fort secrètement, observent bien où l'on met la clef de la maison, et vont se reposer, se promettant bien le lendemain de partir avant que personne fût levé. Mais, le lendemain, la domestique alla les réveiller comme à l'ordinaire. La petite Marianne, voyant que son projet n'avait pas réussi, en était tout en larmes. En vain lui demandait-on la cause de sa douleur, elle ne répondait point. La découverte du panier de provisions l'obligea à s'expliquer. Elle n'avait que six ans.

(*b*) Sainte Thérèse, tout en lisant la vie des martyrs avec Rodrigue, son frère, forma le projet de partir avec lui chez les Maures, afin d'y mourir pour Dieu. Ils s'embarquèrent, en effet; mais un de leurs oncles les ayant rencontrés en chemin, les ramena avec des reproches qui leur ôtèrent la pensée de repartir. Voyant que le désir du martyre ne pouvait s'exécuter, Thérèse se bâtit un ermitage dans le jardin de la maison, où elle se retirait fréquemment pour prier.

707. *Vocation.* — Saint Anschaire, apôtre de la Suède et du Danemarck, vit un jour entrer dans l'église une bande d'enfants tous légers, un seul excepté ; ce dernier prend de l'eau bénite et prie avec respect. Anschaire l'appelle, l'instruit, et Rambert, c'était le nom de l'enfant, devint son successeur, comme archevêque de Hambourg.

708. Sainte Claire de Montefalcone, dès l'âge de cinq ans, était appliquée à l'oraison. Elle fit tant par ses prières et par ses larmes qu'elle fut reçue dans la communauté où vivait sa sœur aînée ; elle en fut si heureuse que pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle jeûna huit jours de suite, ne prenant pour toute nourriture que du pain et une pomme. Pour favoriser son amour de la prière, sa Supérieure lui donna un petit oratoire secret ou elle passait parfois une demi-journée à s'entretenir avec Dieu. Là, la Sainte Vierge lui présenta un jour l'enfant Jésus, sous la forme d'un bel enfant. Claire n'osa s'en approcher par respect, mais la Sainte Vierge lui dit : « Claire, venez embrasser votre Epoux. » Elle vint pour l'embrasser ; mais le divin Enfant pour exciter ses désirs, se cacha dans le manteau de sa Mère et disparut. Claire alors le rechercha avec des ardeurs indicibles, tant la beauté de cet enfant l'avait ravi.

709. Le Bienheureux Alexandre était fils d'un roi d'Ecosse, et le plus jeune de trois frères qui avaient déjà embrassé la vie religieuse. Sainte Mathilde, sa sœur, qui avait les mêmes aspirations, lui dit : « Et quoi, mon frère, pendant que tous nous échangeons la terre contre le ciel, seriez-vous le seul à vous attacher aux biens d'ici-bas ? » Le jeune homme se mit à pleurer ; à la fin, il dit à sa sœur de faire de lui ce qu'elle voudrait. La pieuse princesse le prit par la main et le mena dans une ferme où elle lui fit apprendre à tirer le lait et à faire le fromage. L'apprentissage fini, tous deux franchirent la mer et vinrent à Foigny dans le diocèse de Laon. Alexandre entra comme berger chez les Cisterciens sans se faire connaître ; il y passa sa vie à faire le fromage. Après sa mort, il apparut à un religieux avec une couronne sur la tête et une autre entre les mains, en lui disant : « La couronne que je tiens entre les mains est celle que j'ai méprisée pour l'amour de Jésus-Christ » Sainte Mathilde qui s'était sanctifiée dans le voisinage, le fit du reste connaître après sa mort.

710. La Bienheureuse Marie-Barthélemie Bagnési, de Florence, était tout enfant, quand sa sœur lui demanda qui elle épouserait. Jésus, répondit-elle ; et si on lui disait qu'elle n'épouserait pas Jésus, elle versait des larmes amères. — A dix huit ans, ayant appris que son père lui préparait un mariage, elle en fut tellement bouleversée, que tous ses nerfs se contractèrent, et depuis lors jusqu'à sa mort, elle endura de continuelles douleurs.

711. (*a*) Saint Hubert était fils du seigneur de Brétigny, près du Noyon. Ses pieux parents, qui n'avaient point d'enfants, avaient obtenu par les prières des moines du lieu, la naissance de ce fils unique. A douze ans, Hubert entendit dans l'église du monastère le diacre lire l'Epître, et s'approchant d'un vieux moine, il lui demanda ce que cela signifiait. Le vieillard lui répondit. « Mon bel enfant, la sainte Ecriture, c'est la nourriture de l'âme ; car l'homme ne vit pas seulement de pain. » Et poussé par les questions d'Hubert, il lui parla des grandes vérités de la foi, de la vie parfaite, de la plus grande

facilité qu'on a de la pratiquer dans les monastères. Alors l'enfant demanda à rester au couvent. Son père et sa mère l'ayant appris, accoururent éplorés ; mais Hubert leur parla avec tant de force que, consentant à son entrée en religion, ils firent le monastère héritier de leurs grands biens. Hubert eut la consolation de les voir mourir saintement, et mourut jeune lui-même, après avoir édifié Brétigny par sa pénitence, ses vertus et ses miracles.

(b) *Vocation de saint Césaire d'Arles.* — Ce saint était né dans le territoire de Châlon-sur-Saône. N'ayant encore que sept ans, il donna des marques d'une charité héroïque envers les pauvres : il prenait plaisir à leur donner ses propres habits ; et lorsque retournant à la maison, demi-nu, ses parents le réprimandaient de sa libéralité, il répondait agréablement que c'étaient des passants qui l'avaient dépouillé. A l'âge de huit ans ; sentant déjà, dans son cœur, de saintes ardeurs pour la vie évangélique, il alla de son propre mouvement, à l'insu de sa famille, trouver l'évêque de Châlon, saint Sylvestre, pour le supplier de lui donner la tonsure cléricale et de le consacrer au service de son Eglise. Le saint prélat ne put différer de le lui accorder, ayant remarqué sur son visage, et par la manière fervente et résolue avec laquelle il faisait sa demande, que la divine Providence le destinait à quelque chose de grand. En effet, il ne se trompa point ; car Césaire, ayant passé deux ans avec beaucoup d'édification dans les fonctions de clerc, animé du désir d'une haute perfection, résolut d'abandonner non seulement ses parents, mais encore son pays, pour entrer dans le monastère de Lérins où il devint un saint. Il ne quitta son monastère, qu'à trente-trois ans pour devenir archevêque d'Arles.

712. *Dévouement à l'Eglise.* — A quatorze ans, un enfant du diocèse d'Arras fit vœu de se faire zouave du Pape, si son père, qui n'avait pas reçu les sacrements depuis cinquante ans, se convertissait avant de mourir. Le père se convertit en effet, et mourut en recommandant à son fils d'être fidèle à son vœu. Mgr Lequette mena à Rome l'enfant qui n'avait que seize ans. Pie IX sourit et dit : Il est trop jeune. — Saint Père, répond l'enfant, que je vous serve du moins parmi vos valets. » Le pape touché lui dit : « Nous ferons exception. » Et l'enfant devint un intrépide zouave.

713. *Dévouement aux prêtres.* — Pendant la Révolution, les prêtres du département de la Seine-et-Oise furent entassés dans les prisons de Versailles. Ils y manquaient de tout. Les petits enfants, sachant leur détresse, leur portèrent tous les assignats qu'ils pouvaient obtenir. Une petite fille de dix à onze ans vendit ses beaux cheveux à un perruquier afin d'en porter le prix aux confesseurs de la foi.

714. *Charité envers les pauvres.* — *a*) Saint Bernardin de Sienne était orphelin à sept ans, et sa pieuse tante Diane s'était chargée de l'élever. Un jour qu'il ne lui restait qu'un pain dans la maison pour toute la famille, elle refusa l'aumône à un pauvre. Bernardin lui dit : « Pour l'amour de Dieu, donnez quelque chose à ce pauvre, autrement je ne pourrai ni dîner ni souper d'aujourd'hui. J'aime mieux jeûner que de le voir endurer la faim. — *b)* Saint Louis de Gonzague étant encore au bras de sa nourrice, s'il rencontrait quelque pauvre, pleurait amèrement jusqu'à ce qu'on lui eût fait l'aumône.

715. Quand le père de saint Vincent de Paul, encore enfant, l'envoyait au moulin chercher de la farine, Vincent, s'il rencontrait un pauvre, ne pouvait résister au besoin de lui en donner quelques poignées, et son père qui était homme de bien ne s'en plaignait pas. Un jour que Vincent rencontra un pauvre dans une grande misère, il lui donna trente sous qu'il avait mis de côté à force de travail et d'épargne et il ne s'en réserva rien. (*Voir n° 711* (*b*).

716. *Obéissance.* (*a*) Dès ses premiers ans, saint François de Sales était admirable dans son obéissance envers tous ceux qui avaient mission de le diriger. Il sacrifiait au moindre clin d'œil du commandement ses goûts, ses inclinations, allant ou venant, faisant ou cessant de faire, tout comme on voulait.

(*b*) Sa sœur Marguerite a rendu du vénérable curé d'Ars, ce témoignage : « Notre mère était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie que lorsqu'elle éprouvait de la part de l'un de nous, de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux que de se retourner vers mon frère, qui obéissait sur le champ, puis de nous le proposer pour modèle, en disant : « Voyez, lui, s'il se plaint, s'il hésite ou s'il murmure ! Voyez s'il n'est pas déjà loin ! »

717. *Respect des parents.* — Dans son enfance, Thomas Morus aimait à se mettre à genoux par respect devant son père et à lui demander sa bénédiction. Cela lui servit : il eut la gloire d'être martyr.

718. *Respect de la vieillesse.* — Des enfants insultèrent le prophète Elisée, l'appelant tête chauve. Des ours sortirent de la forêt et les dévorèrent.

719. *Innocence.* — Tant qu'un enfant est pur, son âme est le temple du Saint-Esprit. Léonide, père d'Origène, s'approchait avec respect et baisait la poitrine de son enfant, encore innocent.

720. *Pureté.* — *a*) Le Bienheureux Pierre Fourier, étant encore tout petit enfant, ne pouvait souffrir que l'on découvrît la moindre partie de son petit corps, lors même qu'il était nécessaire de le changer de linge. Il versait tant de larmes et criait si haut, quand on ne le couvrait pas, que rien n'était capable de l'apaiser ; et sitôt qu'on l'avait revêtu de ses petits habits, il devenait en un instant paisible comme un agneau. Dans son

enfance, il s'éloignait toujours de la compagnie des enfants d'un autre sexe. On ne pouvait même lui persuader de demeurer auprès de sa propre sœur.

(b) Sainte Claire de Montefalcone, pendant son sommeil s'était un peu découverte sans le vouloir. Sa sœur aînée l'en reprit, et l'enfant en fit une longue et rude pénitence, comme si c'eût été une faute énorme. Depuis lors, elle s'arrangeait pour dormir, de telle sorte qu'il lui était impossible de se découvrir et qu'aucun de ses membres ne pouvait toucher un autre membre nu.

721. *Mortification.* — (a) Au monastère de la Visitation de Chambéry, plusieurs petites pensionnaires se promenaient dans le clos, au moment où le vent venait de faire tomber de belles prunes. Ces enfants, loin de prendre ces beaux fruits, se détournèrent pour ne pas marcher dessus. Sainte Chantal l'apprenant, ordonna aux sœurs converses de cueillir les plus belles prunes et de les porter de sa part à ces enfants. — (b) Sainte Rose de Lima, dès sa plus tendre enfance, s'interdit l'usage des fruits. Sa mère, croyant que c'était par un dégoût naturel qu'elle n'en mangeait pas, lui offrait les plus beaux. Rose les acceptait avec reconnaissance, mais elle les donnait à ses amies. A six ans, elle commença à jeûner le vendredi et le samedi.

722. Saint Jean de Vandières était clerc, et devait servir à l'autel du monastère des Bénédictines de saint Pierre de Metz. Il y rencontra une jeune pensionnaire nommée Geise, élevée dans toutes les vertus par sa tante. Il crut apercevoir quelque chose de sombre au cou de l'enfant, il y porta la main, et toucha quelque chose de très rude. Il en frémit, et demanda quel habit c'était là. L'enfant rougit d'abord, mais obligée de s'expliquer, elle dit : « C'est un cilice; ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde; les plaisirs sont la perte des âmes et je veux sauver la mienne. » Jean comme réveillé d'un sommeil, se dit à lui-même : Malheur à moi ! Il faut que cet âge et ce sexe fragiles me donnent des leçons de vertus ; et dès lors il commença une vie nouvelle qui le conduisit à la sainteté.

723. *Bonnes lectures.* — *(a) L'année sainte de la Visitation* raconte qu'au monastère de Mont-Ferrand, une petite pensionnaire, âgée de douze ans, d'un caractère très violent, acquérait une grande douceur en lisant la vie de saint François de Sales; on voyait les veines du cou lui enfler et son visage rougir, mais plus une parole d'emportement. « Que la colère bouillonne en moi tant qu'elle voudra, disait-elle, je ne ferai plus rien en sa faveur. » — (b) Saint Pascal Baylon fut d'abord un pauvre petit berger d'Aragon. Il désirait ardemment pouvoir lire de bons livres, mais non les livres d'amusements, qui lui paraissaient insipides. Il eut donc bien aimé aller à l'école ; mais la pauvreté de ses parents ne le lui permettait pas. Il prit donc avec lui un livre, en allant garder les troupeaux ; et il priait tous ceux qu'il rencontrait de lui apprendre les lettres. Son application fut si grande, que bientôt il sut lire et écrire. Plus tard, il entra dans l'ordre de saint François et devint un grand saint. Et bien qu'il ne fût qu'un humble frère, il laissa des écrits admirables sur les choses de Dieu.

724. *Amour de l'étude.* — Saint Lubin, qui devint évêque de Chartres, n'était, dans son enfance, qu'un humble pâtre ignorant, qui gardait des bœufs. Ayant rencontré un bon religieux, il le pria de tracer sur sa ceinture les lettres de l'alphabet, afin qu'il apprît à lire ; et par de patientes études, à la suite de son troupeau, il se mit à même de se faire religieux.

725 Saint Isidore de Séville, étant enfant, fréquentait l'école dirigée par son frère saint Léandre, évêque de cette ville. Ayant quelques difficultés à apprendre et craignant la sévérité de son frère, Isidore prit la fuite, et après avoir erré, il s'arrêta au bord d'un puits. Remarquant que la margelle en avait été creusée, il cherchait à en trouver la raison, quand une bonne femme étant venue puiser de l'eau, lui expliqua que les gouttes d'eau, à force de tomber au même endroit sur la pierre, l'avait usée. L'enfant, réfléchissant à cela, se dit : « En travaillant constamment, je pourrai donc parvenir à graver dans mon esprit la science. » Et là-dessus, il retourna à l'école. Il devint un grand philosophe, un profond théologien, un docteur de l'Eglise. (*Voir la note du n° 2449 (d).*

726. *Fuite des jeux.* — (a) Germaine Cousin n'allait jamais s'amuser avec les autres petits bergers, qui gardaient leurs troupeaux dans son voisinage. — (b) Rose de Lima ne prenait jamais part aux amusements des petites compagnes, qui venaient la voir. Celles-ci crurent un jour la gagner en lui apportant leurs poupées. Elles demandèrent à voir celle de Rose qui n'en avait point, et lui offrirent de jouer avec les leurs. Mais la sainte enfant s'y refusa et se retira dans un coin pour prier. Son frère alla la chercher, et lui demanda comment elle préférait un coin solitaire à ces jeux innocents : « Oh ! dit-elle, ici je trouve Dieu et je ne suis pas sûre de le trouver parmi les poupées. »

727. La vénérable Clarisse de Malines, n'était qu'une enfant, quand ses parents voulurent la faire étudier; mais elle ne pouvait s'appliquer à l'étude et n'aimait que les jeux. Ses maîtresses lui dirent qu'au ciel c'était une fête, un congé perpétuel « Ah ! dit l'enfant, il faut que j'aille au ciel. » Et on lui fit comprendre que pour y monter, il fallait devenir sage. Elle s'y mit de tout son cœur, et plus tard elle fit vœu de chasteté, entra dans un béguinage où elle mourut en odeur de sainteté.

728. Saint Anschaire, l'apôtre des pays du Nord, perdit sa mère à l'âge de cinq ou six ans. Un jour qu'il avait entendu parler avec admiration de la piété de sa mère, s'étant endormi, il eut une vision, dans laquelle la Sainte Vierge lui dit que, s'il voulait être avec

sa mère au ciel, il devait éviter les vains amusements de l'enfance et s'appliquer aux choses sérieuses. Dès lors, l'enfant employa tout son temps à l'étude et à la piété (V. la note du nº 1017.)

729. Saint Cuthbert, plus tard évêque en Ecosse, n'avait que huit ans, et il jouait avec un autre enfant de trois ans. Ce dernier s'approchant de lui, lui dit gravement de quitter la paresse et les jeux et de songer à se mortifier. Cuthbert n'en tint pas compte. Alors le pauvre petit se jetta à terre et pleura si amèrement, que tous et Cuthbert lui-même accoururent pour le consoler. Alors l'enfant s'adressant à lui : « Pourquoi, dit-il, faites-vous des choses qui conviennent si peu à votre dignité, il ne vous sied pas de vous amuser avec des enfants, vous que Dieu a choisi pour donner des leçons aux vieillards ? » Cuthbert, étonné de cette remontrance, devint aussi ôt un homme parfait, lui qui n'avait été jusque-là qu'un enfant. Il se fit moine, et devint par la suite un saint évêque.

730. D'une noble famille de Maurs en Auvergne, sainte Flore dès son enfance méprisait les jeux et les amusements ; elle fuyait d'inutiles conversations avec les compagnes de son âge. Plus tard, placée dans une école où s'instruisaient les jeunes filles de sa condition, Flore les dépassait pas son intelligence, et dès qu'elle sut lire les heures canoniales, elle les récita tous les jours. Son esprit était tellement rempli de Dieu et de sa sainte Mère, que les conversations qui ne les avaient pas pour objet lui étaient insipides, tandis qu'elle paraissait extrêmement attentive et heureuse si on en parlait. A quinze ans, elle entrait au monastère de l'Hôpital-Beaulieu, où elle vécut et mourut saintement en 1347. En 1793, les révolutionnaires voulurent brûler ses reliques ; ses beaux cheveux blancs étaient encore conservés, et ils ne purent pas parvenir à les brûler dans le foyer allumé pour cela. Un chrétien fidèle témoin du prodige, recueillit avec respect la tête de Flore, qui se conserve aujourd'hui dans le monastère de la Visitation de Saint-Céré (Lot).

731. *Zèle.* — Un célèbre prédicateur, le Père Carbois, prêchant à Lyon, disait dans une de ses instructions, qu'une prière faite avec une foi vive, pouvait obtenir un miracle. Une jeune enfant de dix ans, qui était présente, prit aussitôt la résolution de demander la conversion de son père et de sa mère. Le lendemain, elle alla trouver le missionnaire et lui dit, les yeux pleins de larmes : « Mon Père, vous avez dit hier qu'une prière faite avec une foi vive obtiendrait un miracle. Depuis que je vous ai entendu, je n'ai cessé de demander la conversion de mon père et de ma mère ; j'ai prié, j'ai pleuré toute la nuit, et voilà que mon père et ma mère ne sont point encore convertis. — Mon enfant, répondit le missionnaire, continuez à prier et le miracle s'accomplira. » Et comme la jeune enfant n'avait pas encore fait sa première communion, le missionnaire l'engagea à se préparer à la faire. Chaque jour elle revenait le trouver, et chaque fois elle lui disait : « Mon Père, le miracle ne se fait pas. » Et le Père l'encourageait. La veille de la première communion, qu'elle devait faire avec une de ses compagnes, elle arriva comme de coutume, reçut l'absolution avec la piété d'un ange, puis elle s'en retournait, le cœur plein de joie, lorsqu'elle rencontra une de ses jeunes parentes qui l'embrassa avec effusion, en lui disant : « Berthe, tu ne sais pas ? Oh ! que je suis heureuse ! Demain, mon père et ma mère doivent communier avec moi. » Alors, la pauvre enfant devint triste et ses yeux se mouillèrent de larmes. Elle entra dans la maison où ses parents l'attendaient ; mais au lieu de la trouver heureuse et contente, ils la virent arriver les yeux gonflés par les pleurs. « Mon enfant, lui dirent-ils, tu nous avais annoncé que tu serais si heureuse la veille de ta première communion, et te voilà dans la tristesse. — J'étais heureuse il n'y a qu'un instant, au sortir du confessionnal, répondit l'enfant ; mais j'ai rencontré ma cousine qui m'a embrassée, en me disant que son père et sa mère communiaient demain avec elle. Alors je me suis dit : Et moi, je serais seule ; je n'aurai pas le bonheur de voir mon père et ma mère à côté de moi. » Le père et la mère sont touchés : « Oui, demain tu seras seule, lui répondirent-ils, les larmes aux yeux ; mais dans quelques jours tu renouvelleras ta première communion, et nous t'accompagnerons à la Table sainte. Nous allons trouver celui qui t'a préparée à la première communion. » Le lendemain, l'enfant triomphante amenait son père et sa mère aux pieds de son confesseur, en lui disant : « Mon Père, vous aviez raison : le miracle est fait. » Quelques jours après, elle les voyait s'asseoir à côté d'elle à la Table sainte.

CHAPITRE III

CONFÉRENCES

Voir ce que nous avons dit, n. 239 et suivants.

I. — Nécessité de la religion (1)

732. La religion est une vertu morale qui porte l'homme à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. C'est une échelle mystérieuse qui met la créature en communication avec son Créateur, un lien qui unit la terre avec le ciel. Puisque la religion est une vertu, il faut en conclure en passant que l'irréligion est un vice, c'est un défaut qui ne peut faire honneur à personne.

733. 1° *La religion est-elle nécessaire ?* Oui, nécessaire à l'homme, nécessaire à la famille, nécessaire à la société.

734. 1) *Faites-nous comprendre la nécessité de la religion pour chaque homme.* — *a*) On convient sans peine qu'il est nécessaire que l'enfant respecte son père et sa mère. Le fils qui prétendrait ne rien devoir à ses parents aurait un cœur de tigre. Son langage ferait verser des larmes à ceux de qui après Dieu, il tient la vie, et il révolterait tous ceux qui l'entendraient. Cet enfant dénaturé ne peut pas faire que son père ne soit pas son père. Il peut bien dans ses égarements méconnaître ce vieillard, mais il n'en a pas le droit ; et, s'il le fait, tout cœur honnête sent qu'il commet un crime.

Eh bien, nous avons tous un Père de qui découle toute paternité : c'est Dieu, ce Dieu dont le nom est écrit par toute la terre et dont les cieux racontent la gloire. Sa puissance éclate à chaque pas autour de nous ; le brin d'herbe, l'humble fleur que nous foulons aux pieds nous la prêchent. Demandez à tous les puissants du jour, à tous les mécaniciens vantés de faire une violette, les bras leur tomberont, et ils se reconnaîtront impuissants. La providence de Dieu se manifeste par l'ordre admirable établi dans le monde. Dans ce vaste univers, rien ne se choque. Chaque astre, chaque étoile est à sa place et parcourt régulièrement sa carrière sans s'en écarter jamais. Le jour succède à la nuit et la nuit au jour ; les saisons succèdent aux saisons et elles versent tour à tour des bienfaits. Le ciel, la terre, les mers, tout paie à l'homme son tribut et fournit à ses besoins. Il n'y a que l'insensé qui ne sait pas voir Dieu à travers ses œuvres. Quand un corps s'agite, que ses bras, ses pieds agissent, vous dites : Cet homme est vivant, et vous prendriez pour fou celui qui soutiendrait le contraire. Plus égaré encore est celui qui, à la vue des œuvres admirables de la création, ne sait pas reconnaître le Dieu vivant qui opère ces prodiges.

735. Si, voyageant au milieu des déserts, vous rencontriez un palais splendide construit avec art, ayant des portes, des fenêtres admirablement disposées, et qu'entrant dans un des appartements de ce palais, vous trouvassiez une table richement servie, avec des mets cuits à propos, vous devineriez sans peine que ce palais ne s'est pas bâti seul, que le vent en chassant le sable du désert n'a pas apporté par hasard les unes sur les autres ces pierres polies. Et si un de vos compagnons de route vous disait que ces constructions se sont faites d'elles-mêmes, que ces viandes se sont apprêtées seules ou par le hasard, vous vous ririez de lui, ou vous croiriez qu'un coup de soleil lui a fait tourner l'esprit. Mais quel ne serait donc pas l'aveuglement, la folie de ceux qui, à la vue du gigantesque palais de l'univers, ne conviendraient pas qu'une œuvre aussi merveilleuse a été faite par un ouvrier tout-puissant : Dieu (2) !

(1) Pour persuader la religion il est bon de remarquer ces conseils de Pascal : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison : ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle fût vraie, et puis, montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation, et enfin, qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien. » (*Pensées*).

(2) Voltaire, au milieu d'un festin où des impies osaient nier Dieu, attendit que l'horloge sonnât, et, la montrant du doigt, il dit : « Pour ma part, plus j'y pense et moins je peux songer que cette horloge marche et n'ait point d'horloger. »

Napoléon était sur son rocher de Sainte-Hélène. Le général Bertrand lui ayant dit un jour sur un ton inconvenant : « Qu'est-ce que Dieu ? L'avez-vous vu ? — Je vais vous le dire, répondit Napoléon : Le génie est-il une chose visible ? L'avez-vous vu pour y croire ? Sur le champ de bataille, quand vous aviez besoin d'un trait de génie, pourquoi, vous le premier, me cherchiez-vous de la voix et du regard ? Pourquoi s'écriait-on de toute part : Où est l'empereur ? Que signifiait ce cri, sinon que vous croyiez en mon génie. Mes victoires vous ont fait croire en moi, l'univers me fait croire en Dieu. » Qu'est-ce que la plus belle manœuvre auprès du mouvement des astres (1) ? Or Dieu a sur sa créature des droits dont il ne peut pas se dépouiller. Si un homme a bâti une maison, qui a droit de l'habiter sinon celui qui l'a bâtie ? S'il a planté une vigne, qui en doit recueillir les fruits, sinon celui qui l'a plantée ? Et, si un père a des enfants, à quoi peuvent être obligés ces enfants sinon au service du père qui les a engendrés ; quels doivent donc être les droits de celui qui est le Maître et l'Auteur de tous les êtres qui sont sur la terre et au ciel ? Il est nécessairement notre Dieu, et nous sommes nécessairement dépendants de lui, par là même que nous sommes son œuvre. Les philosophes nous disent bien les diverses espèces de créatures, ils les divisent en corporelles et en incorporelles, en vivantes et en inanimées ; mais jamais personne ne s'est avisé de les diviser en dépendantes et en indépendantes ; car il n'en est point d'indépendantes et plus elles sont parfaites, plus elles sont dépendantes. Les pierres n'ont besoin de rien pour subsister, les plantes ont besoin de la terre, de l'eau, de l'air ; les animaux ont besoin en plus des plantes, etc. Ne pas reconnaître notre dépendance, c'est une révolte ; ne pas reconnaître les bienfaits de Dieu, c'est de l'ingratitude. Puisqu'il est tout-puissant et que nous sommes faibles, il faut recourir à lui dans la tentation ; puisqu'il a tous les biens et qu'il est prêt à nous les donner, il faut les lui demander par la prière, car nous manquons de tout. Et tous ces devoirs, nous les remplissons par la religion.

(1) (*a*) Un jour, le célèbre Brancks, qui s'est immortalisé par ses voyages et ses découvertes, était allé voir le roi Georges d'Angleterre. Durant la conversation, ce monarque lui demanda ce qu'il avait vu de plus beau dans son tour du monde : « C'est le Maître de l'univers, Sire », répondit cet illustre savant. Quelle magnifique et sublime réponse !

(*b*) Le fameux astronome Kircher, voulant convaincre un de ses amis qui doutait de l'existence de Dieu, se servit d'un ingénieux moyen. Il plaça sur sa table un magnifique globe terrestre. A peine le visiteur était-il entré qu'il remarqua ce globe et demanda à Kircher s'il lui appartenait. Kircher répondit qu'il ne lui appartenait pas et même qu'il n'avait pas de possesseur. « Il faut nécessairement, ajouta-t-il, qu'il soit venu ici par un pur effet du hasard. — Vous plaisantez sans doute », reprit l'étranger ? Mais l'astronome continua de soutenir sérieusement son assertion. Lorsqu'enfin il s'aperçut que son visiteur commençait à témoigner de la mauvaise humeur, il profita de cette occasion pour lui adresser ces paroles : « Vous ne voulez pas croire, et vous trouvez qu'il serait insensé d'admettre que ce petit globe existe par lui-même et qu'il doit uniquement au hasard de se trouver à la place où vous le voyez ? Mais comment pouvez-vous donc croire que le ciel, avec ses planètes et ses millions d'étoiles, soit le résultat d'un pur caprice du destin ? » L'étranger se tut. Il ne trouvait rien à répliquer à un argument aussi décisif.

(*c*) On demandait un jour à un pauvre Arabe du désert comment il s'était assuré qu'il y a un Dieu. « De la même façon, répondit-il, que je connais par les traces marquées sur le sable s'il y a passé un homme ou une bête. »

(*d*) Cicéron disait : « Lorsque vous examinez une grande maison, lors même que vous n'en voyez pas l'architecte sous vos yeux, vous vient-il jamais à la pensée qu'elle est l'ouvrage des souris ou des belettes ! Comment pouvez-vous donc croire sérieusement que tant de magnificence, tant de variété, tant d'harmonie dans les corps célestes, la vaste étendue de la mer et de la terre, etc., n'est que le pur effet du hasard ? Si quelqu'un était porté à croire, dit-il encore, que tout ce que nous considérons n'est que le produit du hasard, je ne comprends pas pourquoi celui là ne prétendrait pas aussi, qu'en jetant çà et là une grande quantité de lettres, elles s'arrangeraient de telle sorte qu'elles parviendraient à former les Annales d'Ennius. »

Un athée est un enfant qui se fatigue à se persuader qu'il n'a pas de père. *Nemo*, dit Tertullien, *Deum non esse credit, nisi cui non esse expedit*. Nous ne comprenons pas quelquefois comment les païens pouvaient être si grossiers, que d'adorer des dieux infâmes, incestueux, adultères ; et saint Augustin nous assure qu'il le comprend bien : c'est, dit-il, qu'ils étaient intéressés à avoir des dieux comme ceux-là, et qu'il leur était

736. *b)* Du reste, le Dieu qui nous a faits ne nous a pas demandé conseil pour nous créer ; il ne nous a pas consultés non plus sur la manière dont il devait nous former. Nous sommes obligés de nous prendre tels qu'il nous a faits. Il nous a donné un corps avec une tête droite, deux bras et deux pieds : tous les hommes naissent avec ces membres, sauf les monstres auxquels il en manque quelques-uns. Il nous a donné une âme intelligente et raisonnable, et c'est la raison qui élève l'homme au-dessus des animaux. Il y a cependant des hommes qui sont privés de l'exercice de leur intelligence, soit par une infirmité du cerveau, soit par suite de débauches qui ont étouffé leur raison ; on les appelle aliénés. Dieu a donné aussi à l'homme le sentiment religieux et tous les hommes l'ont eu. Quelques-uns peuvent l'étouffer sous les ténèbres de l'ignorance ou du vice ; mais ceux qui en viennent là ne sont pas des hommes complets, ils sont ou des monstres ou des insensés; il leur manque une des pièces constitutives de la nature humaine, le sentiment religieux, qui a existé de tout temps dans l'humanité, comme le prouve l'histoire. En effet, dans tous les temps, par toute la terre, l'homme civilisé ou barbare a eu une religion et a cherché par des pratiques à honorer la Divinité (1).

737. *c)* D'ailleurs, que devient l'homme sans religion ? (2) Quel frein a-t-il

avantageux dans le moment qu'ils succombaient à une passion honteuse, de pouvoir s'autoriser d'un tel exemple : voilà tout le fond de l'idolâtrie et du paganisme. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si haut, et il ne faut ici que nous consulter nous-mêmes : car, quelque obstiné que soit un libertin du siècle, il ne désavouera pas, s'il veut répondre sans déguisement, qu'il n'a commencé à douter de l'autre vie que quand il a été de son intérêt que tout se terminât à celle-ci, que l'enfer ne lui a paru une erreur populaire que quand il a été de son intérêt qu'il n'y eût plus d'enfer, qu'il n'a traité le péché de bagatelle et de galanterie que quand il a été de son intérêt que le péché ne fût plus péché, et que s'il en est venu comme l'athée, jusqu'à conclure dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, ce n'est que quand il a été de son intérêt que l'être de Dieu fut anéanti. (BOURDALOUE) (*Voir la note du n°* 780.)

(1) La religion est le propre de l'homme, elle convient *omni soli et semper*. Partout l'homme a été religieux, il le sera toujours, il doit l'être toute sa vie. Les théologiens disent, que de même que le feu, dès qu'on l'allume, s'élève dans les airs, de même l'homme, dès qu'il est homme, c'est-à-dire dès qu'il a l'usage de sa raison, est obligé de s'élever à Dieu qui est sa fin.

La religion est si propre à l'homme qu'on n'en trouve aucune trace dans les animaux. On trouve comme un rayon de prudence, dans la fourmi ou dans l'abeille ; de piété envers les parents, dans les cigognes ; de fidélité, dans le chien ; de chasteté, dans les tourterelles ; mais rien chez les animaux qui soit un vestige de religion. Ils ne peuvent connaître Dieu, l'homme est chargé de le faire pour eux.

(2) Quand on honore Dieu comme il convient, dit saint Augustin, cela profite à l'homme et non à Dieu. Qui s'aviserait de penser qu'il rend service à une fontaine en y buvant, ou à la lumière en la regardant ? Dieu a une gloire telle, qu'aucune créature n'y peut rien ajouter; mais quand nous l'honorons, notre esprit se soumet à lui, et c'est en cela que consiste sa perfection. Il faut savoir que toute chose inférieure, en se soumettant à ce qui lui est supérieur, devient parfaite, comme nous le dit l'auteur précité.

C'est ainsi que le corps, en se subordonnant à l'âme, vit, croît, sent et raisonne ; l'air, placé dans une région inférieure au soleil et frappé des rayons de cet astre, devient clair et lumineux. Dans les ouvrages que fabrique la main des hommes, l'argile se laissant manier par le potier, passe de l'état d'une terre vile à un vase de prix. Le marbre, se soumettant à l'action du sculpteur, devient, d'une pierre brute, une statue élégante que l'on placera dans une galerie pour enchanter les regards d'un prince, et prendra place sur les autels pour y être un objet de vénération aux yeux des fidèles. Ainsi l'âme, en se soumettant à Dieu par un acte intérieur d'affection très humble par lequel elle reconnaît son infinie supériorité, s'enrichit de perfection à ses yeux. *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum, qui autem contemnunt me erunt ignobiles.*

En se détachant de la religion l'homme ne peut que faire une horrible chute et tomber dans un affreux abîme. Il est tombé sur lui-même, comme dit saint Augustin : *Incidit in semetipsum.* Emprisonné dans les choses de la terre, il a perdu de vue le ciel. Il n'a plus d'intérêt que pour la vie matérielle, plus d'attrait que pour la volupté, plus d'instinct que pour le crime, plus de goût que pour la destruction. Il ne consomme une ruine que pour en entreprendre une autre. Il ne peut rien endurer de ce qui a été et de ce qui durera. Dieu le désole, la religion l'effraie, parce que Dieu et la religion ce sont choses qui durent. L'autorité lui devient insupportable, même sous les formes qu'il lui a données, parce que l'autorité telle quelle, est une garantie de durée quelconque. La société civile ne saurait échapper à ses haines plus que la société religieuse. C'est encore

à ses passions? Quelles consolations trouve-t-il dans le malheur? Pauvres âmes, auxquelles les méchants cherchent à ravir Dieu, que deviendrez-vous au jour de l'épreuve, quand on ne vous aura point laissé d'espérance par-delà la tombe? Il ne vous restera, hélas! que le désespoir et le suicide. « S'il fut jamais une doctrine barbare et désespérante, c'est celle qui dit aux hommes, condamnés, pour la plupart, à de durs et continuels travaux, à l'indigence, aux privations, à l'abaissement, aux douleurs de toute espèce : Souffrez et mourrez; tel est votre partage, n'en attendez pas d'autre. » (De Lamennais.) — Celui qui ne croit pas à la religion, disait le roi d'Angleterre à Lally-Tollendal, est bien malheureux; mais celui qui veut empêcher les autres d'y croire est bien criminel. *(Si on croyait utile de répondre à l'objection que* Dieu ne s'occupe de nous, *on trouverait les réponses au n. 2057.)*

738. 2). *La religion est-elle nécessaire à la famille?* Si chacun des membres d'une famille a besoin de la religion, comment la famille entière pourrait-elle s'en passer? La famille n'a-t-elle pas, du reste, des devoirs à rendre à Dieu pour les bienfaits qu'elle en reçoit? N'a-t-elle pas des faveurs nouvelles à obtenir de lui par la prière? N'a-t-elle pas un besoin urgent de son secours pour sa prospérité? N'est-ce pas en l'honorant par la religion qu'elle s'attirera ses bénédictions? Quel hideux spectacle offrirait la famille où le père incrédule enseignerait aux enfants le blasphème, où la mère infidèle à Dieu le serait à plus forte raison à son époux; où les enfants, à qui des parents coupables auraient appris à mépriser l'autorité divine, feraient fi des conseils et des ordres de leur père et de leur mère? Ne serait-ce pas là une image de l'enfer? Tandis qu'elle offre au contraire un avant-goût du ciel la famille vraiment religieuse : *Ecce quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum.*

739. 3) *La société peut-elle se passer de religion?* A cette question laissons répondre le plus tristement fameux des impies du XVIIIme siècle : « Sans la religion, dit-il, la société ne serait qu'un repaire de bêtes fauves qui s'entredévoreraient les unes les autres (1). » Il serait plus facile, disait un païen illustre, Cicéron, de bâtir une maison en l'air que de fonder une société sans religion. Avant Cicéron un autre païen, Plutarque, avait parlé comme lui.

à un élément de durée. Elle n'est plus pour lui qu'un malheur ou un anachronisme. Le voilà donc à l'œuvre pour détruire tout cela, et le refaire ensuite à son image au moule de ses rêves et de ses fantaisies. (VENTURA.)

(1) *(a)* Le même Voltaire a dit : « Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serai pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire, pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits. »

(b) On parlait un jour, devant Napoléon, des gens qui ne croient pas à l'existence de Dieu. « Et vous croyez, s'écria-t-il, que l'homme peut être homme, s'il n'a pas de Dieu! « Il ne disait pas le chrétien, mais simplement l'homme, et il avait raison : « L'homme sans Dieu, ajouta-t-il, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793. Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille! »

(c) Un jeune athée vint un jour trouver le P. Oudin. « Mon Père, dit-il en entrant, je voudrais engager une dispute avec vous sur la Religion. — Monsieur, reprit le savant Jésuite, j'en suis bien fâché; mais je n'aime disputer avec personne sur nos saintes vérités. Ainsi, trouvez bon que nous n'en parlions pas. — Du moins, répliqua le jeune fashionable en se dandinant sur un pied, je suis bien aise que vous sachiez que je suis un athée. » A ces mots, le P. Oudin saisit un lorgnon et se mit à toiser son insolent interlocuteur avec un sourire plein de malice et de finesse. — « Que voyez-vous en moi de si curieux pour m'examiner avec tant d'attention? s'écrie le jeune voltairien. — Oh! c'est que je n'avais pas encore vu l'étrange personnage qu'on appelle athée et que je suis bien aise de voir comment il est fait. » Déconcerté par ces paroles, le jeune athée disparut.

(d) Comprenons, enfin, que si le créateur a établi un ordre plein de sagesse et de majesté dans la collection des êtres matériels, s'il les a soumis à des lois appropriées à leur nature et d'où dépend leur conservation, il est absurde de penser qu'il n'existe aucun ordre voulu de Dieu dans la société des intelligences, abandonnées sans règle, et sans lois aux destins qu'elles se feraient elles-mêmes. Cela répugne aux plus simples lumières de la raison. Tout ce qui est, est ordonné. L'existence simultanée de plusieurs

De Fontanes, que Napoléon Ier avait fait sénateur en 1810, dit à Pie VII : « Toutes pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques ; tout attentat contre le christianisme, est un attentat contre la société. » Les philosophes impies eux-mêmes sont obligés de convenir que la société est impossible sans la religion. De là, il faut conclure combien est insensé le raisonnement

êtres semblables enferme dans sa notion celle de certains rapports naturels entre ces êtres, par conséquent l'idée d'ordre ; et de là vient qu'en détruisant l'ordre naturel entre les êtres, on détruit les êtres mêmes.

Le peu d'importance que l'on affecte d'attacher à la religion, vient de ce qu'on ne la connaît pas ; et le malheur est qu'on croit la connaître, parce qu'on en a beaucoup parlé soi-même, sans en avoir d'autre idée que celle qu'on s'en est formée au hasard, sous l'influence de mille préjugés, et d'autant d'intérêts contraires à la vérité qu'on a de passions. Si l'on comprenait seulement que la religion est, dans le monde moral, l'unique moyen de l'ordre, on pourrait la haïr sans doute, comme on peut haïr Dieu ; mais l'on cesserait de la mépriser. Le crime de ceux qui la violent ne serait pas moins énorme, mais il serait moins stupide. Comme l'ange d'orgueil, ils choisiraient entre le bien et le mal, avec connaissance. La perversion de la volonté ne s'étendrait pas jusqu'à la raison. Ils épouvanteraient par leur audace désespérée, mais ils n'exciteraient pas cette pitié humiliante qu'inspire leur imbécile dédain.

Les peuples ne subsistent et ne se raniment que par les croyances. En s'éloignant de Dieu, ils s'approchent du néant, domaine propre de tous les êtres finis, et leur unique souveraineté. Voilà pourquoi Machiavel, qui n'était pas apparemment un esprit faible ni un fanatique voue sans hésiter à l'exécration universelle ceux qui, ébranlant la religion, ébranlent la société : « Hommes infâmes et détestables, comme il les appelle, « destructeurs des royaumes et des républiques, ennemis des vertus, des lettres et de « tous les arts qui honorent le genre humain, et contribuent à sa prospérité ». (De Lamennais).

Autrefois la religion intervenait comme législatrice et comme arbitre dans toutes les transactions sociales. Le mariage lui devait sa sainteté, et après avoir affermi et consacré le fondement de la famille, elle la conservait par un sage accord d'autorité et de dépendance. Toutes les institutions empruntaient d'elle quelque chose de moral ; et, comme le pouvoir est nécessaire où il y a réunion d'êtres semblables, dans la plus petite école aussi bien que dans le plus vaste empire, partout elle ennoblissait l'obéissance par de sublimes motifs. Chose admirable ! elle substituait la vénération à l'envie, en montrant l'image de Dieu dans tout ce qui participait à sa puissance. L'esprit de charité qui lui est propre, rapprochait les rangs sans les confondre, et les bienfaits, la reconnaissance, formaient les doux liens qui les unissaient. De cette sorte, et en détachant le chrétien des intérêts temporels, elle liait étroitement l'homme à l'homme, les familles aux familles, les générations aux générations, le peuple même aux peuples. Qu'a-t-on vu succéder à cet heureux état.

« Dans le mariage une brutale dissolution, et l'anéantissement du lien conjugal transformé en convention temporaire, l'anarchie dans les familles, l'aversion de l'autorité dans les inférieurs, la dureté dans les grands, et dans tout l'égoïsme ; la mauvaise foi dans les contrats, le mépris sacrilège des serments, la discorde des citoyens, et des haines de peuple à peuple, qui rappellent les plus horribles époques de l'histoire.

« La religion enfin existait dans les individus comme frein. Ce frein brisé, les actions que la loi ne saurait atteindre, sont demeurées sans autre règle que les passions. Toute la morale a été écrite dans les pages du Code criminel : morale effrayante, dont le magistrat est le ministre, et le bourreau le vengeur. La distinction du bien et du mal commence au pied de l'échafaud, et là seulement finit le domaine de l'indifférence. On a dit à l'homme : la religion est une invention de l'homme : alors tout lui a paru des inventions humaines, même la société, même la justice ; et, se sentant assez grand pour n'obéir qu'à Dieu, il a rejeté dédaigneusement le joug de l'homme. De ce moment, les lois n'ont été pour lui que des obstacles, et des obstacles impuissants ; car on n'échappe point à la conscience, mais on peut échapper à la loi ; et l'espérance d'y réussir est telle, que, sans la crainte d'une vie future, il y aurait de la folie à s'abstenir de le tenter. La sagesse consiste uniquement à compenser le risque avec l'intérêt. Ainsi, non seulement les vertus se sont évanouies, mais le crime, j'ai horreur de le dire, le crime, sans infamie comme sans remords, n'est plus qu'une simple combinaison de chances, une spéculation vulgaire, un calcul ; moins que cela, un jeu dont l'enfance même amuse son oisiveté, et qui devient pour elle une habitude, avant que les passions en aient fait un besoin ». (De Lamennais).

On a vu du reste pendant la grande Révolution française, ce que devient une société sans religion. Alors sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur : effroyable accomplissement de cette prophétie :

« Un peuple entier se ruera, homme contre homme, voisin contre voisin, et avec un

de ceux qui prétendent que les opinions politiques qu'ils professent ne leur permettent pas de pratiquer la religion. S'ils sont amis du régime politique de leur pays et qu'ils veuillent le voir durer, qu'ils l'étayent sur la religion autrement ils le verront crouler. La religion ne condamne aucune forme de gouvernement, et elle fleurit sous tous les régimes, sous tous les cieux,

« grand tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieillard, la populace contre les grands, « parce qu'ils ont opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu. »

« Pour peindre cette scène de désordre et de forfaits, de dissolution et de carnage, « cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, « ce mélange de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphème, ces chants si- « nistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les « victimes, ces détonations terribles, et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un « vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples « et ces villes en cendres, et le meurtre, et la volupté, et les pleurs et le sang ; il faudrait « emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntent ses fureurs.

« Si le monde, avait dit Voltaire, était gouverné par des athées, il vaudrait autant « être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre « leurs victimes. » — Des athées gouvernèrent la France, et dans l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion. Jamais, depuis l'origine du monde une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjections, la force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien.

Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue ; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient trop longtemps enviées ; ni aux talents, parce que la nature les leur avait refusés ; ni à la science parce qu'ils se sentaient profondément ignorants ; ni à la vertu parce qu'ils étaient couverts de crimes ; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi, dès lors, gouverner, ce fut proscrire, confisquer, et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque bourgade ; et, achevant avec des décrets, ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination, on ébranla par le divorce le fondement de la famille ; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

« Le raisonnement, l'autorité, l'expérience, s'accordent donc pour démontrer que la Divinité est le premier besoin des nations, la raison de leur existence, et que toute philosophie irréligieuse tend à détruire l'ordre social, le bonheur des peuples, et les peuples mêmes ». (DE LAMENNAIS).

(c) La Société est malade. Tous en conviennent et en gémissent ; les méchants eux-mêmes en enragent. Qui peut la guérir ? Au premier rang se présente la science. Elle se vante de pouvoir à elle seule suffire à cette immense et difficile besogne. Elle s'est mise à l'œuvre avec ses écoles, ses cours, ses petits livres élémentaires, ses résumés, ses almanachs, ses feuilletons, voire même avec ses pamphlets contre l'Eglise. Tous les systèmes ont pu se donner carrière sur des terrains où l'erreur a été libre, même plus libre que la vérité.

Eh bien ! quel a été le résultat de ces soins très empressés, si l'on veut, mais non pas très désintéressés, bien s'en faut ? Toutes les vérités foulées aux pieds pour faire place à toutes les erreurs, à tous les délires de la raison humaine, toutes les vertus travesties ou niées, ou révoquées en doute. Bientôt tout a été vrai, excepté la vérité. Tout a été vertueux excepté la vertu ; tout a été honorable excepté l'honneur. Est-ce que peut être je me mets à déclamer sous l'inspiration d'un fanatisme aveugle ? Est-ce que par hasard des hontes que la pudeur et le lieu saint défendent de nommer n'ont pas été réhabilitées, innocentées, présentées comme les conséquences d'instincts naturels et irréprochables ?

Comment pouvait-il en être autrement, lorsque dans le naufrage des intelligences on s'obstinait à fermer les yeux pour ne plus voir d'étoiles ni de boussole ? Rien d'étonnant alors que toute discipline spirituelle et morale disparaisse ; que le doute devienne philosophie, l'anarchie gouvernement, l'athéisme religion.

Il est facile de comprendre que les blessures et les plaies de la Société, sous l'action d'un pareil traitement n'ont pu que s'aigrir et s'irriter de plus en plus. Aussi la science humiliée, épouvantée des désastres qui ne sont que la conséquence de ses funestes théories hésite et recule.

— La politique a aussi la prétention de guérir la Société malade, en se passant de l'Eglise. Elle a improvisé des constitutions par dizaines, des lois par milliers, des impôts par millions, des monopoles sans nombre qui devaient à l'entendre rétablir la Société

comme il est facile de s'en convaincre ; mais, sous tous les gouvernements, la société a besoin de la religion, comme de sa base la plus solide.

740. 2° *A quoi bon une religion, oseront dire quelques libertins : quand on est mort, tout est mort ?* — Tout est mort pour l'animal, c'est vrai ; si les libertins se croient de même nature que les brutes, libre à eux ; mais ils n'ôteront pas, aux hommes qui se respectent, la foi en l'immortalité, ni le droit de ne pas confondre leur destinée avec celle des animaux. Il y a en l'homme le corps et l'âme ; par le corps, nous sommes souvent inférieurs aux animaux : un cheval est plus agile que nous à la course, le bœuf traîne de plus lourds fardeaux ; mais, ce que nous avons de plus, c'est l'âme raisonnable (1). L'âme qui pense, qui distingue le bien du mal, l'âme qui prie ; voilà ce que l'animal n'a pas, voilà ce qui ne meurt point.

dans son état normal et lui assurer la longévité de l'ordre, de la richesse, de la force, de la liberté et des prospérités de toute sorte. Mais hélas ! Comment la politique irréligieuse, ne s'inspirant que d'elle-même et de son égoïsme rétréci, pourrait-elle guérir les maux de la Société, dont elle ne connaît ni les maladies ni les besoins ? Il faut avoir recours à Dieu pour connaître l'homme et tout ce qui intéresse l'homme. Aussi voyez comme cette politique sans Dieu est aussi sans franchise et ne vit que d'expédients. Elle en est toujours aux vanteries, aux promesses, aux espérances d'un avenir qu'il faut toujours ajourner.

En dépit de tant de lamentables expériences, la politique irréligieuse ne vient offrir aux sociétés modernes pour tout moyen de guérison et pour tout remède à nos décadences et à nos ruines morales, que des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des manufactures, des banques et des compagnies de spéculateurs, des salles de spectacle et pis encore. Mais aussi, en revanche, elle tient toujours prêts, comme aides indispensables le sbire et le bourreau, la prison et le bagne, le canon et la guillotine.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur de ces moyens curatifs. Nous laisserons ce soin aux statistiques officielles. Or, d'après ces enquêtes authentiques, nous trouverons un nombre toujours croissant de vols, de fraudes, d'empoisonnements, d'assassinats, d'infanticides, de suicides, de duels, d'incestes, de sacrilèges. Il demeurera constaté que la constitution morale de l'homme dégénère de plus en plus, en même temps que la constitution physique s'affaisse. Tous les liens se relâchent, toutes les institutions se décomposent. Le bonheur matériel, auquel on a tout sacrifié, fait défaut comme le reste. Ce n'est plus tel ou tel gouvernement, c'est l'ordre social lui-même qui chancelle et vacille sur sa base. Et la politique aveugle, parce qu'elle est irréligieuse ne sait pas voir que c'est en minant la foi que le génie du mal veut faire crouler d'un seul effort et l'édifice intellectuel, et l'ordre civil, et l'ordre public, et l'ordre social tout entier.

Craignant de voir clair de peur d'être obligée de se repentir, cette mesquine politique aime mieux abandonner les peuples à leur corruption, comme des malades incurables, elle se contente de leur donner pour gardien ses agents de police, plutôt pour empêcher le mal de trop paraître au dehors, que pour songer même à en restreindre les funestes ravages. (VENTURA).

(1) « L'homme, a écrit L. Veuillot, ce fini si chétif, est l'œuvre de l'Infini, et dans l'œuvre il y a quelque chose de l'ouvrier, quelque chose de l'Infini. Voilà plus qu'un monde ! L'homme, borné de toutes parts, est cependant partout. La pesanteur et l'infirmité de son corps n'arrêtent point sa pensée. Elle va partout, il est avec elle partout où elle va ; les espaces lui sont ouverts, les temps lui sont donnés et il franchit encore la limite des espaces et des temps. Cet être qui a peine à se saisir dans le présent, qui se palpe et qui se demande s'il existe, cet être placé entre deux minutes, dont l'une n'est plus et dont l'autre n'est pas, il vivait néanmoins avant sa naissance par ses ancêtres, il vivra davantage après sa mort par ses descendants et surtout par ses œuvres, filles innombrables, nées d'un instant pour ne plus périr..... Captif, j'ai des ailes toujours libres, et l'œil de l'aigle ne sonde pas les airs si haut que je peux voler ; aveugle je vais du côté du jour, par delà le soleil, du côté de la nuit par delà les ombres ; mon regard va plus loin que tous les horizons. Poussière sans nom hier, et sans souvenir demain, imperceptible sur cette terre perdue dans la poussière des astres, je n'ai à moi qu'un éclair dans la course du temps, qui n'est pas même un éclair dans la durée de l'éternité ; néanmoins, vivant dans le premier homme, je suis de fait aussi ancien que le temps et je serai encore lorsque le temps ne sera plus. Quand Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image. » Ce jour-là je suis né.

Est-ce ma vraie naissance ? Pas encore ! Dieu a dit cette parole et l'a accomplie au moment marqué en ses desseins ; mais ses desseins sont en lui de toute éternité.

Créé dans le temps, mais conçu dans l'éternité, je suis créé pour l'éternité : je ne mourrai pas et je le sais, car je suis l'œuvre de Dieu, et les œuvres de Dieu ne sont pas faites pour périr. La matière où l'âme n'est pas jointe n'est rien. Cela est à la création ce que mon vêtement est à mon corps, et ce corps tout seul n'est pas moi. Il est aussi le vêtement qui s'use et qui change. J'ai changé plusieurs fois de vêtements, plusieurs

Nous en trouvons la preuve : *a) dans l'âme elle-même.* Que le corps se décompose parce qu'il est formé de parties diverses, je le conçois ; mais l'âme simple comme Dieu et comme la pensée ne peut se décomposer, ni se détruire par conséquent. D'ailleurs, le corps lui-même n'est pas détruit; une partie en se décomposant se mêle à l'humidité du sol, une autre partie se mêle à la terre, une troisième s'échappe en gaz au milieu de l'air ; mais rien n'est anéanti. Qui oserait prétendre que l'âme qui anime et gouverne le corps est détruite, quand le corps lui-même subsiste? Une des célébrités médicales de notre temps, Claude Bernard, membre de l'Académie des Sciences, prouve que tout ce qui est matière en nous, même le cerveau, se renouvelle au moins tous les huit ans, et cependant nous gardons souvenir, à cinquante ans, de notre enfance, et nous sentons bien que nous sommes toujours les mêmes hommes qu'il y a cinquante ans ; il y a donc en nous *quelque chose d'immatériel, de permanent, de toujours présent, d'indépendant de la matière, ce quelque chose, c'est l'âme.*

b) En Dieu. Ce Dieu est nécessairement juste, sans cela il ne serait pas Dieu. Il doit donc récompenser la vertu et punir le vice ; or le bien ne trouve pas toujours ici-bas sa récompense, ni le crime son châtiment. Il faut donc une autre vie, où chacun recevra selon ses œuvres (1).

fois de corps. Où est mon corps d'enfant? Où sont la fleur et la force de ma jeunesse? Cela est mort, aussi mort que les parfums et les sons qui ont traversé les airs. En reste-t-il ce qui reste de l'herbe des toits? La vraie création, la création impérissable, est ce qui est à l'image de Dieu. C'est là ce qui a reçu sa perfection, dès l'origine, et qui ne périra pas. »

Homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi, tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? On le voit, vous profitez bien des sentences abominables, débitées en prose et en vers par les incrédules qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison. Mais, dites-moi, vous qui vous riez finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compteriez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître cet être suprême, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à ses volontés, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints ont-ils en vain espéré en Dieu? N'y a-t-il que les impies sensuels qui aient connu au juste les devoirs de l'homme? Comment ne pas voir que si une partie de nous-mêmes retourne à la terre, celle qui connaît et aime Dieu et est par conséquent semblable à lui a d'autres destinées? Que la terre nous redemande ce qu'elle nous prête, soit, pourvu que Dieu puisse nous redemander aussi cette âme faite à sa ressemblance. Par conséquent, hommes sensuels, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous redoutez de justes supplices, n'espérez plus au néant, non n'y espérez plus. Que vous le vouliez ou non, l'éternité vous est assurée, et il ne tient qu'à vous de vous la rendre heureuse ; mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend, et vous vous rendrez dignes d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui pouvait l'être. Ces vérités sont à l'abri de vos railleries et de vos murmures. Le Tout-Puissant a des règles que ne changeront pas vos sarcasmes. Il saura bien vous le faire sentir quand il voudra. Changez donc vous-même, car il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. (D'après Bossuet.)

(1) Vous convenez avec moi, dit Guillaume, de Paris, de l'existence d'un premier être ; vous reconnaissez un Dieu : mais répondez-moi, ce Dieu aime-t-il ceux qui le servent et qui tâchent à lui plaire? S'il ne les aime pas et qu'il ne s'intéresse point pour eux, où est sa sagesse et sa bonté? S'il les aime, quand le fait-il paraître? Ce n'est pas dans cette vie, puisqu'il les y laisse dans l'affliction ; ce n'est pas dans l'autre vie, puisque vous prétendez qu'il n'y en a point. Cherchez, ajoute ce saint Evêque, ayez recours à toutes les subtilités que votre esprit peut imaginer, vous ne satisferez jamais à cette difficulté autrement qu'en avouant l'âme immortelle, et confessant avec moi qu'après la mort il y a un état de vie où Dieu doit récompenser chacun selon ses mérites. Car ce Dieu devant être, comme Dieu, parfait dans toutes ses qualités, il doit avoir une parfaite justice : or, une justice parfaite doit nécessairement porter à un jugement parfait. Ce jugement parfait ne s'accomplit pas en ce monde, puisque les plus impies y sont quelquefois les plus heureux ; il faut donc qu'il s'accomplisse en l'autre, et, par conséquent qu'il y ait un autre siècle à venir, qui est celui que nous attendons. Sans cela, on pourrait dire que les justes seraient des insensés, et que les impies seraient les vrais sages : pourquoi? parce que les impies chercheraient les véritables et solides biens, en s'attachant à la vie présente, au lieu que les justes souffriraient beaucoup, et se consumeraient de travaux, dans l'attente d'un bien imaginaire. Voyez-vous, chrétiens, comment ce savant évêque tirait des adversités des justes une raison invincible pour établir la foi d'une vie et d'une béatitude éternelle? (Bourdaloue.)

c) *Dans la croyance universelle du genre humain.* Partout et toujours les hommes ont cru à l'immortalité de l'âme (1). Ils ont honoré les morts, ils ont prié pour les morts. C'est insulter à la croyance universelle que de tenir ce langage : Quand on est mort, tout est mort. Cette impiété ne peut être proférée que par ceux qui n'ont pas plus de cœur que de raison (2). Allez donc dire à ce vieillard qui pleure son enfant que quand on est mort tout est mort, vous le condamnerez au désespoir; allez donc le dire à la jeune fille qui va déposer des fleurs sur la tombe de sa mère, vous ôterez à sa douleur toute consolation. C'est le propre de l'irréligion de tout enlever à l'homme.

741. 3° *Il y a des savants qui n'ont point de religion.* — Qu'est-ce

(1) Qu'on étudie, pour s'en convaincre, les cérémonies funèbres, de tous les peuples. Chez les anciens Romains, par exemple, on croyait que l'âme s'échappait avec le dernier souffle de la bouche, et, avant de la fermer, on y mettait une pièce de monnaie, afin que le mort eût de quoi payer son voyage pour l'autre monde. Quand on avait brûlé le corps et aspergé les cendres, tous criaient ? « Puisses-tu être sauvé, adieu! adieu ! »

(2) L'académicien Maxime Ducamp a écrit :

« A ceux pour qui la récompense n'est point de ce monde, nul sacrifice n'est onéreux. — Au delà de cette vie, ils aperçoivent un point éclatant vers lequel il marchent sans détourner la tête : plus l'action est pénible, plus le dévouement est absolu, et plus le point lumineux grandit. — Ce sont donc des criminels, ceux qui cherchent à éteindre cette lumière. — Nier l'existence de l'âme et son immortalité, c'est chasser de l'homme le souffle inspirateur, c'est le condamner à la bestialité. » —

« Une créature ne périt que par une de ces quatre manières : 1° par la soustraction de la cause dont elle dépend et qui la produit, la lumière du soleil se retire quand le soleil disparaît; 2° par l'action violente d'une autre créature qui lui est contraire, c'est ainsi que l'eau s'évapore par le feu, que le feu s'éteint par l'eau, que la chaleur chasse le froid; 3° par la destruction du sujet qui porte cet être, quand une muraille est démolie la blancheur qui la revêtait disparaît; 4° par la privation de ce qui l'alimente : le feu s'éteint si on n'y met du bois, la vie animale périt si la nourriture lui manque. Or, l'âme raisonnable ne peut périr d'aucune de ces manières. Elle n'a pour cause que Dieu, et Dieu ne retire pas ce qu'il donne à ses créatures. Si quelque créature périt cela ne vient jamais immédiatement de Dieu : elle périt par l'effort et la violence d'une autre créature qui lui est contraire et opposée. Or, l'âme étant une substance spirituelle, elle est au delà des atteintes de tout agent corporel, s'il n'est renforcé d'une vertu divine, qui lui donne le pouvoir de la brûler sans la consumer.

Elle ne peut aussi périr par la destruction de son sujet ou de son appui ; car on ne peut pas imaginer qu'elle ait un autre appui que le corps, et tant s'en faut que le corps soit son appui et qu'elle dépende et relève de lui, qu'au contraire, il ne subsiste que par elle ; sans elle il n'a point de vie, de vigueur, de mouvement, ni de sentiment, comme cela se voit à la mort. Et Tertullien a dit, avec justesse : L'âme ne s'endort pas avec le corps; quand il est couché dans son lit, elle n'est pas abattue; mais c'est alors qu'elle a coutume de se mouvoir, de s'agiter, de se promener et de rôder partout. Comment serait-elle capable de mourir, vu qu'elle n'est pas même capable de l'ombre et image de la mort, qui est le sommeil?

Enfin, elle ne peut périr faute d'aliment, comme le corps; le corps ne se nourrit que de certaines choses, l'âme se nourrit de tout, et, ce qui est admirable, elle se nourrit d'elle-même. Comment peut manquer d'aliment celle à qui tout le monde sert de nourriture, et qui se nourrit d'elle-même?

« Elle se nourrit de choses incorruptibles, immatérielles et éternelles, ce qui est encore un puissant argument qui montre son immortalité. *Unumquodque ex iis nutritur ex quibus constat*; toute créature se nourrit de choses inférieures, ou égales à soi; les créatures corruptibles se nourrissent de choses corruptibles, et, s'en nourrissant, elles détruisent leur être pour leur en donner un plus noble; la plante se nourrit d'éléments et elle leur donne la vie; l'animal se nourrit de plantes, et il leur donne la vie sensitive; l'homme se nourrit d'animaux, et il leur donne en lui la vie humaine; l'âme se nourrit de choses incorruptibles, elle est donc incorruptible; elle se nourrit, se rend vigoureuse et se fortifie de la raison, de la vérité, de la vertu et des sciences, elle s'y plaît; et ces choses sont incorruptibles, non sujettes au temps, aux lieux, aux changements; car, que le tout soit plus grand que la partie, c'est une vérité reçue et avérée en tout temps, en tout lieu, en toute saison et en toute nation; l'âme donc est immatérielle, incorruptible et immortelle; et c'est avec vérité, mais avec sujet de frayeur pour nous, qu'il est dit dans l'*Apocalypse* que les réprouvés chercheront la mort et ne la pourront jamais trouver : *Quærent mortem, et non invenient; desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis.* »

que cela prouve ? sinon que la science ne donne pas un brevet de sainteté. Les savants sans religion ressemblent à un astronome, qui regardait toujours les étoiles. Ce qui fut cause qu'en passant sur un pont dangereux, il tomba dans un torrent et faillit y périr. Comme on disait à un paysan que la victime de cet accident était un homme de grand savoir : « Ce qu'il faut savoir avant tout, quand on passe sur un pont, répondit il, c'est d'y marcher sans se jeter à l'eau. » Les savants sans religion ne savent pas traverser le pont de la vie, sans se jeter en enfer. Comme les autres, ils seront jugés selon leurs œuvres et condamnés s'ils ont mal vécu. Toutefois, les vrais savants, en général, ont été et sont religieux. Il serait facile de prouver par l histoire que les plus grands génies ont aimé et pratiqué la religion.

742. Un célèbre mathématicien du XIXe siècle, le baron Cauchy, disait : « Je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis catholique sincère, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos académies. » La science sérieuse, profonde, approche de Dieu. Il n'y a qu'une science médiocre, doublée d'orgueil, qui enfle l'homme et l'éloigne du Dieu qui résiste aux superbes. Ces prétendus savants orgueilleux sont du reste, le plus souvent, dans la plus hideuse ignorance des choses du salut. Les passions dont ils n'ont pas su triompher leur ont fait prendre en dédain la religion qui les condamnait. Demandez-leur combien d'années ils ont consacrées à l'étude de la vérité, et de quel maître ils ont suivi les cours ? Toutes leurs études se bornent souvent à la lecture de quelques mauvais livres. Et ils veulent passer pour savants! ils ne le sont que dans l'impiété ! Encore ne font-ils les braves que quand ils se portent bien ; quand ils sentent venir la mort, ils ont ordinairement le bon sens de revenir à la pratique religieuse qu'ils n'auraient jamais dû abandonner, pourvu qu'ils ne soient pas circonvenus alors par de faux amis qui écartent le prêtre (1).

743. 4° *La religion est bonne pour les femmes et pour les enfants, dit-on encore.* — Ou la religion est vraie ou non. Si elle n'est pas vraie, le mensonge n'est bon pour personne ; et il faut l'abolir. Si elle est vraie, la vérité est utile à tous, et elle convient admirablement à l'homme. Malheur à lui, s'il ne l'acceptait pas! Un jour elle le condamnerait. Je vais plus loin et je dis que l'homme doit toujours et en tout occuper le premier rang. Il est le chef de la famille : c'est lui qui doit marcher en tête de tous les siens ; c'est à lui que Dieu a donné la force du corps, la sûreté de l'intelligence ; c'est lui qui défend la patrie ; c'est lui qui dicte des lois à la nation ; c'est lui qui

(1) (*a*) D'Alembert, qui avec Diderot avait écarté le prêtre de la couche où Voltaire mourant se tordait de désespoir, demanda, avant de mourir, à voir le curé de Saint-Germain. Un de ses amis sortit, soi-disant pour l'appeler; mais il n'en fit rien. D'Alembert insiste ; il sort de nouveau et rentre en disant que le prêtre était empêché, mais ne tarderait pas d'arriver. Le malade, effrayé d'attendre toujours, fait porter un billet au curé par un de ses domestiques; mais quand le prêtre arriva, d'Alembert n'était plus qu'un cadavre. Malheur à ceux qui, de leur vivant, s'entourent d'amis impies !

(*b*) Un incrédule du XVIIIe siècle, Volney, se rendait du Havre à New-York par une belle journée, et il étonnait nos soldats par les impiétés qu'il débitait sur le pont du navire. Voici que les vents changent, la mer s'agite et un naufrage devient imminent. Que fait Volney ? Il se rend au fond du navire ; tremblant, il prie un bon religieux qu'il rencontre là de lui prêter son chapelet, et se met à le réciter de tout son cœur. L'orage s'étant dissipé, les soldats cherchent notre incrédule et se rient de sa peur et de son impiété. « On n'est athée qu'au coin du feu, répond Volney ; l'athéisme ne vaut rien quand la foudre gronde. »

(*c*) Le colonel Paqueron, directeur d'artillerie à la Rochelle, écrivait : « La science abstraite ne répond qu'à quelques-uns des besoins intellectuels de l'homme, la religion répond à toutes ses aspirations. Le savant sans religion n'est qu'un animal perfectionné, espèce fort dangereuse ; le chrétien, même ignorant, est un homme civilisé, agréable à Dieu, utile à ses frères et fort commode aux gouvernements. On vante beaucoup la foi du charbonnier, et elle a sa valeur; mais je ne dédaigne pas du tout la foi des gens d'esprit. Le meilleur moyen de devenir savant, c'est de devenir pieux. C'est ce que ne comprennent point les savants du monde, et c'est pour eux que le Seigneur a dit : « La vérité est cachée aux superbes, mais elle est révélée aux petits. »

monte à l'autel ; c'est lui, par conséquent, qui doit être le premier à pratiquer la religion ; et, s'il ne le fait point, c'est parce qu'il ne comprend ni son devoir, ni sa dignité. Et vous, jeune homme, gardez-vous de croire que parce que vous n'êtes plus enfant, vous commencez à ne rien devoir à votre Père qui est au ciel. Chacun de vos jours, en multipliant ses bienfaits, augmente votre dette envers lui. Ne dites donc pas : « Il faut que jeunesse se passe. » Elle passera, en effet, et d'autant plus vite que vous serez moins religieux. Mais que c'est grand dommage de profaner par l'indifférence et le vice les plus belles années de votre vie ! Prenez garde d'attirer par des égarements la colère de Dieu sur votre avenir : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab eâ.* Ne vous promettez donc pas de faire mieux plus tard, afin de continuer à mal faire. Savez-vous si vous aurez le temps de changer ? Il meurt plus de jeunes gens que de vieillards. Du reste, ne voudriez-vous offrir à Dieu que les restes d'une vie coupable ? Donc, pendant que nous en avons le temps, faisons le bien. L'honneur de la jeunesse n'est-il pas de craindre Dieu, comme le dit saint Ambroise ?

744. 5° *On peut être honnête sans religion.* — Veut-on dire qu'on peut se passer de tuer et de voler sans religion ? Si c'est cela qu'on entend par honnêteté, on pourra peut-être l'avoir sans religion. Je dis peut-être, car je crois que vous y regarderiez deux fois, avant de confier votre bourse à qui n'a aucun sentiment religieux. Otez la religion et la crainte de Dieu, il ne reste plus que la peur des gendarmes ; et si on peut dire : *Pas vu, pas pris*, votre argent et votre vie ne sont guère en sûreté. Un homme d'esprit a dit : « Après Dieu, je ne crains rien tant que celui qui ne craint pas Dieu. » Un jour que d'Alembert et Condorcet dînaient chez Voltaire, ils voulurent parler impiété. Mais Voltaire les arrêta tout court : « Attendez, leur dit-il, que j'aie fait retirer mes domestiques ; car je ne veux pas être égorgé cette nuit. » Mais c'est être honnête à bon marché que de se contenter d'éviter le vol et l'assassinat. L'ivrogne, qui boit les larmes de sa femme et de ses enfants, avec la liqueur qui épuise sa raison, est honnête à ce compte. Le voluptueux, qui ravit à la jeune personne son honneur, à l'enfant l'innocence, à la femme mariée la fidélité qu'elle doit à son époux, est aussi un honnête homme. Pas difficile celui qui se contente d'une telle honnêteté, qui ferait honte à une conscience droite ! Mais pour être honnête sur toute la ligne, devant Dieu et devant les hommes, la religion est nécessaire. Et celui qui cesse de la pratiquer commence à être injuste à l'égard de Dieu, dont il méconnait les droits. Et qui oserait prétendre que les droits de Dieu ne sont pas plus sacrés que ceux que les hommes peuvent avoir sur leur bien et sur leur vie même (1) ?

(1) Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion. Il croit qu'on peut être fidèle aux hommes, sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société, sans avoir celles qu'exige l'Evangile ; en un mot, être honnête homme, sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même ; et puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul bien qui lui reste, et qui le console de la perte de tous les autres ; et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture ; que malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse ; en un mot partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir ; qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Evangile.

Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux, mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie ; et dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes : bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie sont l'u-

745. 6° *J'ai ma religion dans mon cœur.* — C'est la ressource de ceux qui sentent qu'il est honteux de ne point avoir de religion. Être irréligieux, c'est une flétrissure, un opprobre. Ce ne fut jamais, pas même parmi les sauvages, un titre de gloire d'être impie. Ceux donc qui se voient accusés d'irréligion, se défendent en disant qu'ils ont leur religion dans leur cœur. Elle est là-bas si profonde que personne ne la voit, pas même Dieu. Elle est en effet imperceptible, cette religion ; et si ceux qui s'en vantent étaient sincères, ils reconnaîtraient qu'elle leur fait absolument défaut. Il est dans la nature de l'homme de manifester au dehors ses sentiments, à moins qu'il ne soit hypocrite raffiné ; et quand on ne laisse rien voir en fait de religion, c'est une preuve qu'on n'en a pas. Ceux qui honorent Dieu dans le cœur ne sont pas les derniers à l'honorer en public ; ils sentent que Dieu est maître de notre corps, comme de notre âme, et que tout en nous doit lui rendre hommage. En effet, si nous avons un front, c'est pour le courber ; si nous avons des genoux, c'est pour les fléchir devant lui ; si nous avons une bouche, c'est pour le bénir. L'homme est fait pour vivre non point seul, mais en société ; il doit aux autres l'exemple de la religion ; il a besoin de s'exciter au bien par l'exemple des autres ; et s'il ne s'unit pas à eux pour adorer son Créateur, ce qui lui reste de religion s'effacera bien vite (1).

7° *Si je me montrais religieux, je perdrais mon emploi.* — Est-ce sûr ? N'y en a-t-il point qui exercent le même emploi et qui savent rester chrétiens ? Généralement plus on est religieux, plus on est estimé. Mais s'il était vrai que vous dussiez perdre certains intérêts en pratiquant la religion, que sont ces intérêts comparés à ceux du salut éternel ? L'emploi que vous avez est-il le seul du reste qui puisse vous procurer le nécessaire ? Prenez-en un autre s'il le faut ; mais ne vivez pas, sous prétexte d'y trouver un avantage, d'une

nique lien et le seul devoir qui les attache ; amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : observateurs de leur parole ; c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire.

Mais quand la probité du monde ne serait presque pas toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. Le juste peut tomber ? Mais la vraie vertu seule peut le défendre, ou le relever de ses chutes ; elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes : les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles ; la lumière et les regards publics, sont pour elle comme la solitude et les ténèbres; en un mot elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul qui la voit doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau : formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres : appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles ; les tristes fruits de l'amour propre, elles sont souvent sous l'inconstance de son empire : enfin le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien..... Soyez bienfaisants, justes, généreux, sincères : vous pouvez être utiles au public ; mais sans la grâce de Dieu vous devenez inutiles à vous-mêmes vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes ; mais en ferez-vous jamais une vertu digne de mériter le ciel ? (D'après Massillon.)

(1) (*a*) Brucker, écrivain et romancier de ce siècle, après quelques écarts redevint sérieusement chrétien. Une grande dame le vint visiter et lui fit des objections contre la doctrine catholique; il n'eut pas de peine là-dessus à la convaincre. « Mais, ajouta-t-elle, les cérémonies, le culte extérieur de l'Eglise, comme c'est mesquin ! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. » Brucker, qui jusque-là avait été de la plus exquise courtoisie, se lève, prend la dame par la taille et lui dit : « Oh ! que tu as d'esprit. » La dame, indignée, recule en disant : « Pour qui me prenez-vous ? Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse ? — Madame, répondit Brucker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous le culte extérieur, auquel vous attachiez tout à l'heure si peu d'importance. Le culte extérieur n'est autre chose que les formes de la politesse que l'homme doit à Dieu. »

(*b*) L'homme composé de deux substances, doit à Dieu l'hommage entier de son être ; ou, pour parler le langage profondément philosophique du catéchisme, il doit connaître Dieu, l'aimer et le servir; le connaître par sa pensée, le servir par ses sens. La nécessité d'un culte extérieur dérive donc de la nature de l'homme, être intelligent et phi-

manière ruineuse qui peut vous conduire à une perte éternelle. Tous donc servons ce Dieu à qui nous devons tout. Rien n'est plus nécessaire ni plus salutaire pour nous, pour nos familles, pour la société dont nous sommes membres. Et afin de fortifier ce sentiment religieux qui nous amène au pied des autels, allons exactement entendre la parole de Dieu.

II. — La religion catholique.

746. Nous avons vu la nécessité de la religion pour l'individu, pour la famille et la société elle-même. Continuons ce sujet et apprenons quelle est la religion véritable.

747. 1° *Toutes les religions sont bonnes, dit-on quelquefois.* — Quel absurde langage! C'est dire qu'il vaut autant adorer les oignons avec les Egyptiens ou les serpents avec les habitants du Dahomey que le vrai Dieu créateur du ciel et de la terre. C'est dire que les Juifs, qui ont crucifié le Fils de Dieu, sont aussi agréables à la divinité que les chrétiens qui adorent Jésus-Christ mort pour leur salut. C'est dire que le *oui* et le *non* sont vrais en même temps sur la même question, car les diverses croyances qui se partagent l'humanité, disent les unes *oui*, les autres *non* sur le même sujet. Si l'une a raison, l'autre a nécessairement tort. Puisqu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une foi, c'est-à-dire qu'une manière de l'honorer, et tous les hommes ont les mêmes devoirs à lui rendre. « De ce que la religion chrétienne n'est pas unique ce n'est pas une raison de croire qu'elle n'est pas la véritable. Au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est ». (PASCAL, *pensées.*)

sique. Un culte purement spirituel est le culte des purs esprits; c'est le culte des anges; mais ce n'est point celui de l'homme, qui par un effet de l'intime union de l'âme et du corps, doit entrer en société, soit avec Dieu, soit avec ses semblables, à l'aide des organes « Le culte, dit-on, que Dieu demande, est celui du cœur. »

Qui empêche qu'on ne dise de même : Les vertus que Dieu exige, sont celles du cœur, et d'en conclure qu'en aimant le prochain on accomplit toute justice? Quelle pitié! comme si l'amour ne se manifestait pas nécessairement par des actes extérieurs. Qui aime l'homme, sert l'homme ; et qui aime Dieu, le sert également. Le culte est action, comme la vertu ; et de même que chacun doit concourir par son action, dans les sociétés politiques, au maintien de l'ordre, d'où résulte le bonheur de l'homme, chacun aussi doit conquérir par son action, dans la société religieuse, au maintien de l'ordre, d'où résulte la gloire de Dieu : et comme le culte extérieur est un rapport qui dérive de la nature de l'homme, le culte public est un rapport qui dérive de la nature de la société.

« Cependant l'ignorance sourira de mépris au seul nom de culte ; elle ne voit pas que c'est lui qui conserve les croyances et nourrit l'amour. Des pratiques gênantes et puériles, de bizarres cérémonies, voilà tout ce qu'elle découvre dans cette sublime manifestation de la foi. Philosophe, ris, si tu veux, de nos génuflexions et de nos gestes, mais après avoir ri, dis nous, ce que serait devenu le genre humain, s'il ne s'était agenouillé devant la croix? A ton culte intérieur, qui consiste à s'exercer aux sublimes contemplations, compare le culte chrétien, qui consiste à s'exercer aux sublimes dévouements ; compte les vertus qu'ont fait naître tes solitaires colloques avec l'Eternel, et celles qu'enfante tous les jours un seul regard jeté sur l'image de son Fils.

« Faibles esprits, qui vous venez briser contre les pierres de l'autel, comprenez maintenant cette parole : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. Les hommages extérieurs, la prière, tous les actes de culte sont inséparables de l'adoration de l'esprit. L'amour nécessairement se manifeste au dehors ; et c'est en vain que secouant le joug de Dieu, et rompant les liens de sa société, vous osez dire : *Non serviam*. Malgré vous, il faudra servir : Vous servirez vos désirs, vos passions, vous en ferez les dieux, car tout ce que nous préférons à Dieu est Dieu pour nous ; vous leur rendrez le culte que vous refusez au Tout Puissant. Vous vous adorerez vous-mêmes dans votre raison hautaine et dans votre orgueil insensé, *in omni colle sublimi*; vous vous prosternerez devant vos vices, vous érigerez en temples les obscurs repaires de la prostitution, *sub omni ligno frondoso, prosternebaris meretrix* : vous servirez mais bassement, comme un peuple avili sert le tyran que le hasard lui donne, jusqu'à ce qu'emportés soudain par l'impétueux torrent de la justice, vous alliez encore, et à jamais, loin de l'éternelle source de l'amour et du souverain bien, servir, sans espérance, dans les régions désolées de la haine, et dans l'empire du souverain mal. » (DE LAMENNAIS).

(c) Les saints s'appliquent si fort aux actes extérieurs de religion qu'ils peuvent paraître excessifs à nous qui sommes si tièdes et si froids. La sainte Eglise chante, en l'honneur de saint François de Borgia, que cent fois par jour, il fléchissait les genoux

Qui donc est assez insensé pour tenir un pareil langage : toutes les religions sont bonnes ? Ce sont les indifférents qui ne veulent pas se donner la peine de pratiquer une religion quelconque. Dans un sans-souci qui effraie, ils disent : toutes les religions sont bonnes, tout en pensant qu'il est inutile d'en embrasser généreusement une. Pauvres aveugles ! et s'il y a une vraie religion, et que vous ne la pratiquiez pas, à quoi vous exposez-vous ? Vous risquez non seulement vos affaires, votre commerce, l'avenir de vos enfants, votre vie même, toutes choses qui sont entre les mains de Dieu et par lesquelles il peut vous punir ; mais de plus vous jouez votre âme, votre éternité. Vous faites par votre négligence le scandale de votre famille et la ruine de la société dont la religion est le plus ferme appui. Être irréligieux ou indifférent, c'est tout un. Les conséquences désastreuses de l'impiété sont aussi celles de l'indifférence. De quoi nous occupons-nous en ce monde, et qu'y faisons-nous, si nous ne mettons pas en sûreté notre âme pour l'éternité ; et c'est la religion vraie qui nous préservera du malheur de nous perdre. Il est donc capital pour nous de connaître cette religion seule vraie et, après l'avoir connue, de nous y attacher de tout cœur. (*Voir la note 2 du nº 487, saint Josaphat.*)

748. 2· *Puisqu'il est insensé de prétendre que toutes les religions sont bonnes et qu'on risque son salut en ne cherchant pas la religion véritable, quelle est donc la vraie religion ?* — C'est celle que Dieu a établie. Dieu ne peut être l'auteur que du bien, que du vrai. C'est évident.

749. *(a) Dieu a donc établi une religion ?* — Sans doute, et il pouvait seul l'établir. Dieu seul se connaît complètement lui-même et connaît parfaitement sa créature. Seul donc il pouvait nous apprendre ce que nous avons à faire pour lui plaire et nous sanctifier tout à la fois, n'est-ce pas au maître à tracer à ses serviteurs ce qu'ils ont à faire ? n'est-ce pas au père à régler la conduite de ses enfants (1) ? Étant notre père, Dieu ne nous a point abandonnés, et il a bien voulu nous apprendre à le servir. Jamais il n'a laissé l'homme sans lui faire connaître quelle religion il devait pratiquer. Aussi, la vraie religion est aussi ancienne que l'humanité. Et c'est ce qui prouve la fausseté des sectes nouvelles qui datent d'hier et qui ont pour fondateur des imposteurs, ou des libertins. La vraie religion date de la création de l'homme et elle a été révélée par Dieu à nos premiers parents, prêchée par les prophètes que Dieu s'est choisis, et enfin par le Fils de Dieu lui-même, la seconde Personne de la sainte Trinité, qui est venu sur la terre et a pris un corps et une âme comme nous. Les miracles qui ont environné son berceau et la croix sur laquelle il est mort, les prodiges qu'il a opérés sur la terre ont prouvé sa divinité. Ces miracles, comme l'écrivait à son fils le Chancelier d'Aguesseau, grand magistrat et grand savant du siècle dernier, ces miracles sont des faits aussi avérés, que les conquêtes d'Alexandre ou la mort de César. Et en montrant les sourds, les muets, les paralytiques qu'il avait guéris, les morts qu'il avait ressuscités, Jésus-Christ a pu dire sans crainte d'être démenti par ses ennemis eux-mêmes : Je suis le Fils de Dieu ; si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres, v. n. 630, 1254.

pour adorer le Très-Haut. Elle dit pareillement de saint Patrice, qu'il avait coutume de se prosterner cent fois par jour à terre pour adorer la Majesté divine. Marulle (auteur du XVIe siècle), rapporte que sainte Marthe, fléchissait les genoux cent fois par jour et cent fois par nuit, pour adorer, comme régnant dans le ciel, Celui auquel elle avait donné l'hospitalité sur la terre. Nous lisons que saint Siméon Stylite pratiqua un pareil nombre d'adorations sur la colonne où il faisait sa demeure.

(1) *(a)* Il était fort difficile à la raison humaine de découvrir ce que l'homme devait savoir et faire pour atteindre sa fin. On prête à Aristote, le maître des philosophes païens, ces dernières paroles : « J'ai vécu dans le doute, je meurs dans les angoisses, je ne sais où je vais. O Être des êtres, ayez pitié de moi ! »

(b) Un des anciens amis de Brucker, célèbre écrivain converti, voulait lui prouver que la révélation, la foi, pouvait être utile dans les temps de barbarie, mais qu'aujourd'hui les propres lumières de l'homme civilisé suffisaient. Brucker prit sur sa table un livre et pria son ami de lire à haute voix. Pendant ce temps Brucker se hâte de fermer les volets de l'appartement. « Que fais-tu donc ? demande l'autre. — Mon cher, je te livre à tes propres lumières, » reprend Brucker, lui faisant sentir par là combien la raison humaine est ténébreuse, sans la lumière de la foi.

Ses œuvres en effet étaient divines, car Dieu seul a l'empire de la vie et de la mort. Sa doctrine était divine aussi bien que ses œuvres : sa morale fait de l'homme un ange. Les récompenses qu'il promet sont dignes d'un Dieu ; les châtiments dont il menace les coupables, révèlent une justice infinie. C'est l'Evangile qui contient la doctrine de Jésus-Christ. Toutefois, quand Dieu fait une œuvre de laquelle dépend le salut du monde, il ne la fait point d'une manière tronquée et incomplète. Or, si l'Evangile du Dieu de vérité avait été abandonné à la merci de l'esprit humain, toujours facile à s'égarer, il eût été vite altéré ; et, de fait, toutes les erreurs ont voulu s'appuyer sur l'Evangile mal compris. Le Fils de Dieu a dû donc prendre des mesures pour que sa parole, si nécessaire au salut du monde, ne fût pas corrompue par l'esprit de mensonge et arrivât intacte à tous les hommes jusqu'à la fin des âges : car il est le Dieu de tous les siècles, et veut sauver les hommes de tous les temps. C'est pourquoi il a confié son Evangile à l'Eglise qu'il a établie, v. n. 624.

750. (*b*) *Quels ont été les chefs de cette Eglise ?* — Les Apôtres que Notre-Seigneur s'était choisis ; à leur tête était Pierre dont Jésus-Christ avait fait la pierre fondamentale de l'édifice de son Eglise (1). Pendant trois ans il les instruisit, leur confia tous ses secrets, leur enseigna tout ce que l'homme doit croire et pratiquer pour se sauver et leur ordonna de le prêcher partout : « Je suis avec vous, leur dit-il, jusqu'à la consommation des siècles. Je vous enverrai l'esprit de vérité afin qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin. » Vous mourrez comme moi pour le salut du monde ; mais vous laisserez après vous des successeurs qui continueront votre mission jusqu'à la consommation des siècles, tant qu'il y aura des hommes ; et jusque là l'Esprit de vérité sera avec eux. Pierre, tu seras crucifié comme moi, mais tu laisseras après toi un Pontife suprême qui gouvernera mon Eglise. Jean, Jacques, André, Philippe, vous serez martyrs ; mais, après vous, vous laisserez des Evêques qui prêcheront mon Evangile, comme vous ; ils seront sous la conduite du Pape, comme vous êtes sous celle de Pierre, et je serai avec eux et l'Esprit de vérité demeurera avec eux éternellement.

751. Voilà la promesse du Dieu qui sait tenir parole. Elle se trouve dans l'Evangile que les ennemis mêmes de l'Eglise conservent. Les Apôtres, après la mort du Sauveur et son ascension glorieuse, après la Pentecôte où le Saint Esprit est descendu sur eux, partent à travers le monde ; ils n'ont ni crédit, ni talent, ni fortune, le Maître ne leur a pas même permis d'avoir un bâton ; ils prêchent, ils font des prodiges qui étonnent ; on les croit, bien que leurs paroles condamnent les superstitions alors en vogue et les corruptions qui débordaient. Les savants païens, les puissants se liguent contre eux ; on les persécute, on les traîne dans les prisons, dans les arènes, sous les dents des bêtes féroces ; ils meurent pour confesser la divinité de Jésus-Christ. « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. » Ils meurent, mais leur sang est une semence de chrétiens, et Paul pouvait dire aux fidèles peu de temps après Notre-Seigneur : Votre foi est annoncée dans tout l'univers ; et, au deuxième siècle de l'Eglise, Tertullien pouvait écrire : Nous remplissons vos places publiques, vos armées, nous ne vous laissons que vos temples.

752. Après saint Pierre, un autre Pontife, héritier de sa foi, occupe le siège de Rome et commence cette chaîne non interrompue jusqu'à ce jour, de papes qui ont gouverné l'Eglise de Dieu. Après les Apôtres viennent les évêques unis au Pape. Ils prêchent aujourd'hui avec lui ce que nous a enseigné Jésus-

(1) « Ainsi, saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi (Matth. XVI, 16) ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour. (Jean, XXI, 15, et suiv.) ; le premier de tous les Apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple (I Cor., XV, 5) ; le premier quand il fallut remplir le nombre des Apôtres. (Act., II, 14) ; le premier qui confirma la foi par un miracle (Act., I, 15) ; le premier à convertir les juifs. (Ibid. III, 6, 7) ; le premier à recevoir les Gentils. (ibid., 11, 14) ; le premier partout. (ibid., X). Qu'on ne pense point que le ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire. » (BOSSUET.)

Christ, ce que nous ont enseigné Pierre et les Apôtres : *Docentes omnia*. Ils enseignent tout ce qui est nécessaire au salut. Jésus ne leur a pas permis de rien retrancher ; ils n'ajoutent rien non plus. L'Esprit de vérité qui est avec eux ne souffre pas qu'ils mêlent des erreurs à l'Evangile (1).

753. La voilà cette Eglise de Jésus-Christ, la seule vraie puisqu'elle seule remonte aux Apôtres ; elle peut voir venir avec confiance chacune des hérésies qui naissent à travers les âges et lui dire : Qui t'a donné mission pour prêcher une doctrine nouvelle ? De quel droit espères-tu trouver créance ? Il n'y a que Dieu qui ait autorité sur les hommes et il m'en a revêtue. Je possède la première ; et si tu veux me déposséder, montre-moi tes titres, signés par Dieu lui-même qui m'a donné sa parole. Mais Dieu ne se déjuge pas ; il ne renverse pas ce qu'il a fait pour la rédemption des hommes. La vérité ne change pas, elle demeure éternellement. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas. Il a dit qu'il serait toujours avec son Eglise, il y est, et il y sera. Il pourra la laisser persécuter, il l'en a averti : Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, a-t-il dit ; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. Mais il ne laissera pas altérer le dépôt de la vérité, et il ne souffrira pas que la haine de l'erreur triomphe ; les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur l'Église. Les miracles qui s'opèrent sans cesse dans son sein, les vertus admirables que pratiquent ses enfants, la Providence merveilleuse qui la protège sont et seront jusqu'à la fin, la preuve évidente de sa divinité. Les fondateurs des autres sectes chrétiennes n'ont même pas pu entre tous guérir un cheval boiteux, selon le mot plaisant d'Erasme (2).

754. Quel bienfait d'être membre de cette Eglise romaine, que d'être les enfants du Pape ! Quand un protestant croyait lancer l'injure à O'Connel, le libérateur de l'Irlande, en l'appelant papiste, il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment : Misérable ! tu crois me faire injure, et tu m'honores : oui, je suis papiste, et je m'en glorifie. Cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au delà de Luther et de Calvin. Si tu avais une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dépendre du Pape que du roi, de la soutane que de la jupe ? »

755. Ceux qui veulent que l'Eglise s'accommode aux passions, aux préjugés

(1) Les nations commencent et finissent, elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences ; une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire, toujours immuable au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement, toujours attaquée et toujours justifiée ; toujours à l'abri des changements qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systèmes les plus accrédités ; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage ; la consolation du pauvre, et la plus douce espérance du riche ; l'égide des peuples et le frein des rois ; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie ; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection ; stipule la miséricorde en faveur du repentir ; doctrine aussi humble que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique ; doctrine qui subjugue les plus puissants génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus faibles ; enfin indestructible, qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des échafauds, et, forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain, par droit de naissance, de conquête et d'amour. » C'est la doctrine de Jésus-Christ et de son Eglise.

(2) Quand sur la fin du XVIIe siècle, les ministres protestants hollandais, débarqués sur les côtes du Malabar, invitèrent à embrasser leur hérésie, les Indiens évangélisés autrefois par saint François-Xavier, le chef des Paravas leur répondit : « Faites de plus grands miracles que notre grand père François et nous croirons que votre doctrine est meilleure que la sienne. Il a ressuscité six morts, ressuscitez-en dix. » A ce raisonnement les ministres n'eurent à répondre que par des injures, et ils se dérobèrent à la honte par un prompt départ. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Comment eussent-ils pu rendre la vie aux morts, quand le chef de leur secte ne savait que donner la mort aux vivants ! Calvin, en effet, ayant engagé à prix d'argent un nommé Brulé à faire le mort, vint avec une foule pour le ressusciter. Il lui ordonna donc de se lever ; mais Brulé ne bougea pas. Calvin cria plus fort, mais en vain. Les amis de Brulé essayent de le relever : il était mort tout de bon. C'est l'Eglise catholique seule que Dieu a marquée du sceau divin des miracles.

du temps et lui reprochent comme un crime de ne pas suivre les évolutions des progrès modernes, font, en croyant la blâmer, son plus bel éloge. La société vient et dit : J'ai changé, Église, pourquoi ne changes-tu pas ? — Dieu ne change pas, répond l'Église, ni moi non plus. — La science dit : J'ai fait des progrès magnifiques. — Ce qui est parfait ne peut progresser, celui-là seul acquiert à qui il manque quelque chose. Ma doctrine est divine, rien ne lui manque, on ne peut rien lui ajouter. Elle est comme Dieu. *Tu autem idem ipse es.* — Et ainsi s'accomplit la parole d'Isaïe : *Tabernaculum quod nequaquam transferri poterit.* Les particuliers, les sociétés se dissipent, les États sont détruits, les montagnes sont ébranlées et les collines tremblent (Isaïe XXXIII, 20) ; mais mon tabernacle est inébranlable, *non auferentur clavi ejus in sempiternum, et omnes funiculi ejus non rumpentur.* Il tomberait bientôt, si c'était l'ouvrage des hommes, il s'userait comme un vêtement ; mais mes ouvrages sont plus solides, et ce qu'il y a de plus faible devient immortel entre mes mains (1).

756. *c) Comment expliquer les persécutions que la religion catholique a subies, puisqu'elle est la seule vraie Église de Dieu ?* — Rien ne peut justifier la haine dont l'Église a été l'objet ; mais il est facile de se l'expliquer. D'abord rien ne justifie les persécutions qu'elle a subies ; car toujours elle s'est établie par la persuasion et jamais par la violence. Depuis son origine jusqu'à nos jours, elle n'a fait que répandre des bienfaits à travers les âges, pareille à un fleuve qui sème sur ses rives la fécondité. « O sainte Église romaine, s'écriait le philosophe Joseph de Maistre, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, Mère immortelle de la science et de la sainteté. C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fit cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance, et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation ; les grands hommes t'appartiennent. » En effet, l'Église a délivré le monde de l'esclavage ; elle a rendu au pauvre sa dignité, en faisant voir en lui un frère, un ami de Dieu ; elle a assuré à la femme la liberté et les droits dont elle jouit dans la société moderne ; elle a donné à l'Europe et au monde la civilisation dont nos peuples modernes sont si fiers ; elle a appris aux hommes à s'entr'aimer. Point de larmes qu'elle n'essuie, point de tristesse qu'elle ne console ; et pourtant, ses fidèles ont été traqués pendant les premiers siècles comme des bêtes fauves : plus de quatorze millions d'entr'eux ont versé leur sang sous le fer des bourreaux ; et plus tard, que de luttes l'Église a soutenues contre les hérésies, contre ses propres enfants qui déchiraient le sein de leur mère par leurs scandales et enfin contre l'impiété ! Aujourd'hui encore que de haines contre elle ! Quel mal a-t-elle fait à ceux qui voudraient la détruire ? Le plus souvent elle les a instruits des vérités du salut, elle leur enseigne l'horreur du vice ; elle les invite encore à rentrer dans la voie du ciel, et leur tend la main pour les y guider. L'Église est sur la terre l'image vivante du Sauveur. On a poursuivi

(1) « Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature. » (Pascal.)

« N'ayez pas peur, enfants de l'Église, dirons-nous avec Lacordaire, et tout en connaissant ce que l'homme peut contre l'ouvrage de Dieu, connaissez aussi ce qu'il ne peut pas. Oui, il y a une grande force dans l'homme, car Dieu est avec lui : oui, il y a une grande force dans l'homme, car Satan est avec lui ; oui, il y a une grande force dans l'homme, car l'homme est avec lui-même ; mais Dieu à sa droite, Satan à sa gauche, et lui au milieu, l'homme n'est pas capable de détruire ni de créer un atome ; un atome suffit pour arrêter toute sa puissance éternellement : combien plus l'univers ! Soixante siècles au service de notre liberté ne nous ont pas donné la gloire de faire ou d'anéantir un grain de poussière ; combien plus nous résisteront la nature, la raison et la religion ! N'ayez donc pas peur : ni vous qui doutez, ni vous qui croyez, n'ayez pas peur, Dieu est en tout ce qui est, il maintient tout ce qu'il a une fois voulu ; et notre liberté, si sérieuse qu'elle soit, n'est que l'écueil où l'océan se brise en demeurant l'océan. Aussi, enfant de la vérité dans ce siècle profondément ému, j'écoute la tempête sans pâlir, je m'éclaire de la foudre qui tombe sur le temple, et, la tête appuyée au seuil du parvis, je dors le somme divin d'une infaillible foi. »

et crucifie Jésus-Christ sans raison. *Persecuti sunt me gratis.* C'est là aussi le sort de l'Eglise : innocente comme son divin Fondateur, comme lui elle souffre et prie pour ses bourreaux (1). Toutefois Dieu prend soin de la venger et l'histoire est pleine des traits de la vengeance poursuivant les persécuteurs de l'Eglise (2). Ils sont donc bien aveugles ceux qui l'attaquent, ils ne ruineront pas l'Eglise qui est immortelle. « Je remuerai votre chandelier, dit Jesus à l'Eglise d'Ephèse. Je vous ôterai la foi. Je le remuerai ; il n'éteint pas la lumière, il la transporte, elle passe à des climats plus heureux. Malheur à qui la perd ; mais la lumière va son train ; et le soleil achève sa course. » (Bossuet.) Mais ceux qui ne veulent pas de sa lumière attirent sur eux la malédiction de Dieu (3).

(1) Sophocle, ce poète immortel, fut accusé de démence par ses enfants, qui voulaient entrer en possession de ses biens. Pour toute défense, le poète lut à ses juges son dernier poème ; on couronna le glorieux vieillard, et ses indignes enfants furent flétris par l'opinion publique. Pour se défendre contre les accusations d'enfants rebelles, l'Eglise n'a qu'à montrer son Evangile, et à présenter ses œuvres.

(2) *(a)* Un des plus acharnés, Néron, empereur romain, ou plutôt monstre couronné, vit ses soldats se révolter contre lui. S'étant éveillé pendant la nuit, il s'aperçoit que ses gardes eux-mêmes l'ont abandonné ; il s'élance hors de son lit, appelle ses amis, personne ne se montre. Il se met à courir dans les rues : toutes les maisons lui sont fermées. Il ordonne de faire venir un gladiateur pour lui donner le coup de la mort ; aucun ne se présente. « Je n'ai donc plus, dit-il, ni ami ni ennemi ; » et il court pour se jeter dans le Tibre ; mais il n'en a pas le courage, il tire la boîte d'or dans laquelle il avait du poison, et on la lui enlève. Enfin un esclave affranchi lui offre sa maison de campagne, mais ses ennemis découvrent vite sa retraite, et, entendant les pas des chevaux qui le poursuivent, Néron âgé de trente et un ans seulement, s'enfonce son épée dans la poitrine.

(b) Hunéric, roi des Vandales ariens, avait fait mourir un grand nombre de prêtres et d'évêques. La peste, la famine et mille autres fléaux fondirent sur son peuple ; lui-même fut saisi d'une maladie horrible, inconnue des médecins, qui l'étendit sur un lit de douleurs. Son corps tout entier enfla d'une manière effrayante. Rien ne pouvait calmer les douleurs qui le tourmentaient jour et nuit. Les vers lui sortaient par les parties inférieures du corps et ses chairs étaient corrompues comme celles d'un cadavre. Il perdit la raison ; et, dans sa rage, il se maudissait lui-même, et se déchirait les bras avec les dents. Enfin il mourut dans ces accès de fureur et de désespoir.

(3) *(a)* L'académicien Maxime Ducamp a écrit : « Le premier devoir de l'homme collectif est la charité ; la charité est le plus grand plaisir de l'homme vraiment religieux ; attaquer la religion qui provoque la charité, et supprimer les associations qui l'exercent, c'est marcher vers la barbarie. »

(b) Une dame disait un jour à M. de Montesquieu, en lui parlant de l'auteur d'un ouvrage impie : « Dieu a là un bien sot ennemi. — Madame, répondit Montesquieu, Dieu ne peut en avoir que de sots. »

(c) Maxence avait tué un homme, qu'il croyait être Constantin son rival, et ce n'était que son esclave. Quel ne fut pas son effroi quand, s'applaudissant de sa victoire, il vit paraître Constantin qui lui reprochait son crime. Les impies croient avoir anéanti la religion, parce qu'ils ont banni ou fait mourir ceux qui la servent, elle leur survivra, elle est immortelle.

(d) Comme l'a dit Lacordaire, l'un de nos plus redoutables crimes est de trahir la vérité et de travailler contre elle ; car c'est trahir notre premier bien, c'est nous frapper au sommet d'où descend notre gloire et notre félicité. Qu'est-ce que l'homme sans l'intelligence ? et qu'est-ce que l'intelligence sans la vérité ? Si vous lui ravissez l'intelligence, il n'est plus que le roi découronné du monde animal ; si, lui laissant l'intelligence, vous lui enviez le don de la vérité, c'est lui creuser un abîme aussi profond que l'infini, le tourment d'une faim qui ne sera jamais rassasiée, une aspiration qui n'aboutit qu'à saisir les ombres dans un vide immense et trompeur. Quoi de plus affreux que ce sort ! quoi de plus criminel que d'en être le volontaire instrument ! Aussi le mensonge fut-il toujours abhorré du genre humain, et même en chose où sa légèreté paraîtrait excusable, il attire aux lèvres, qui se le permettent, un infaillible mépris. Nous ne pardonnons pas à l'homme qui, possédant le vrai, y substitue sciemment la parole adultère de l'erreur. Combien moins Dieu et l'humanité pardonnent-ils à ceux qui se lèvent de dessein formé contre les plus saintes doctrines que nous aient léguées les âges, et qui, désespérant de les vaincre par une pacifique discussion, s'arment contre elles de toutes les ressources de la ruse et de la violence ; on l'a vu souvent, et il ne faut jamais perdre l'occasion de protester contre ces lâches conjurations de la force ! on a vu des pouvoirs, institués pour la conservation de tous les droits et de tous les biens, déclarer une guerre ouverte au premier des droits qui est celui de connaître, au premier des biens qui est la vérité.

737. *d) Assurément rien ne justifie les persécutions auxquelles l'Eglise a été en butte, puisque comme son divin Fondateur elle passe en faisant le bien. Dites-nous comment s'explique une si noire ingratitude des hommes envers elle?* — Il y a une haine éternelle du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité ; cette haine s'allume dans toutes les âmes qui sont sous l'empire du mal et de l'erreur. Et c'est le secret des attaques auxquelles la religion catholique est en butte. Regardez ce qui se passe. Dans les journaux irréligieux, dans les réunions d'hommes sans foi, qui attaque-t-on? l'Eglise catholique seule, les seuls ministres du culte catholique. Les protestants fondés par des moines apostats sont bien à l'abri ; que dis-je, les protestants? S'élève-t-on même contre les musulmans, dont la religion abrutissante établie par la force et à main armée, épuise l'homme et la société par la corruption qu'elle permet. Avez-vous entendu attaquer l'horrible culte des sauvages de l'Afrique centrale, qui adorent d'énormes serpents, et qui croient faire acte de religion en donnant leurs enfants en pâture à ces monstres? Loin de s'élever contre ces superstitions barbares, on dénigrera plutôt le pauvre missionnaire qui quitte tout pour aller civiliser ces sauvages; on le traitera au besoin de fanatique. Ah! c'est que toutes les croyance flattent plus ou moins les passions. Seule la religion catholique les condamne sans pitié : elle défend même une pensée coupable et tend à faire de l'homme un ange ; et c'est pour cela que les passions s'arment contre elle seule. Va, religion catholique, disent-elles, tu veux nous enlever nos plaisirs, tu veux nous faire mener une vie céleste ; mais nous aimons mieux vivre comme les animaux que comme les anges. Tu es trop parfaite pour nous ; nous ne voulons pas de ta chasteté qui nous gêne, pas de ta pénitence que nous abhorrons, pas de ton humilité qui froisse notre orgueil. Garde ton ciel et laisse-nous les biens et les jouissances d'ici-bas. Et excités par leurs passions, tous les impies, tous les libertins s'unissent dans la même haine : les uns deviennent des persécuteurs cruels ; d'autres non moins redoutables s'arment de la calomnie, de la raillerie, du mépris. Le nombre des ennemis de l'Eglise ne doit pas nous étonner. Le grand Benoit XIV a dit : Quand les passions portent la bannière on est sûr d'avoir une longue procession (1).

Jaloux de l'empire qu'elle exerce, et qui est, en effet, le plus grand qui soit au monde, ils s'efforcent de la détrôner pour avoir à sa place et à leur profit le règne des intérêts et des passions. Tout leur va mieux que la vérité ; ils exceptent tout excepté elle, ils protègent tout excepté elle, ils donnent la liberté à tout excepté à elle. Ils la poursuivent si exclusivement, avec tant d'art et de persévérance, qu'ils la font reconnaître à cette marque même, et que leur persécution devient un signe de certitude qui la présente aux adorations légitimes de toute la terre. (LACORDAIRE.)

(1) « Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le christianisme s'était établi naturellement. En effet il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à-coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde ; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples à grands flots se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable ; ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés, les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent au carnage ; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge, et ce cri barbare : *les chrétiens aux lions*, fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. (DE LAMENNAIS). — Aujourd'hui la persécution pour n'être pas sanglante, n'en est pas moins acharnée.

« Comment se fait-il qu'une Religion si favorable à l'humanité ait des ennemis parmi les hommes? Est il possible que tant d'amour ne désarme pas la haine? Hélas! ce qui l'excite, cette haine, c'est la beauté, la perfection même de la loi évangélique. La sévé-

En voyant le mal conjuré contre la religion catholique, l'erreur, le mensonge unis au vice pour la détruire, j'en conclus qu'elle est divine. Et je l'embrasse de toute l'ardeur de mon âme. Viens à moi, ô religion, qui ne peux souffrir ni erreur ni vice; pure comme Dieu ton auteur, tu abhorres comme lui l'iniquité, c'est pour cela que je t'aime; fille du ciel, bannie des âmes terrestres, viens trouver dans la mienne un asile! J'aime ta vérité, j'aime ta pureté qui correspondent aux aspirations de ma raison et de mon cœur! Tes ennemis font ta gloire, tu n'as contre toi que ceux qui préfèrent la terre au ciel, le mensonge à la vérité, la jouissance à la vertu! Ils font ta gloire encore, parce que seule, désarmée, trahie par tous les puissants, tu triomphes de tous ceux qui t'attaquent! Il y a donc une main plus forte que toutes les haines qui te protège contre elles, c'est la main de Dieu (1).

rité des devoirs qu'elle impose effraie les passions, et l'on conteste le bien qu'elle fait, à cause du bien qu'elle ordonne de faire.

« Il n'est point de sophisme plus commun que celui par lequel on rend le christianisme responsable de tous les crimes qui se permettent chez les peuples chrétiens Il y a eu des guerres de Religion; donc la Religion commande de verser du sang. Il y a des vols, des assassinats; donc la Religion ne réprime ni le vol ni l'assassinat. Il existe de mauvais prêtres; donc la Religion n'est que le manteau dont le clergé recouvre ses désordres. Mais, dites moi, pensez-vous que la morale soit une chimère, une source de calamités? Si vous le pensez, je conçois que vous accusiez la Religion. Si vous ne le pensez pas, répondez vous-même à notre objection, autrement, je la retorquerai avec plus de force contre la morale.

« Assurément, c'est faire preuve d'une rare abnégation d'esprit, que de répéter ingénument de vieilles déclamations qui faisaient sourire de pitié Montesquieu. Voyez avec quel dédain il écrase le sophiste Bayle: « Dire que la Religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est-à-dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus C'est mal raisonner contre la Religion, de rassembler dans un grand ouvrage, une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables.

« De quoi les hommes n'abusent-ils pas? Ils abusent des aliments destinés à les nourrir, des forces qui leur sont données pour agir et se conserver; ils abusent de la parole, de la pensée, des sciences, de la liberté, de la vie; ils abusent de Dieu même. Faut-il pour cela, dire que ces choses sont pernicieuses? Faut-il dire qu'il n'y a de bon que le néant?

« Les guerres, les massacres, et tous les forfaits dont le christianisme fut le prétexte, doivent si peu lui être attribués, que, pour ôter l'effet il aurait suffi d'accroître l'énergie de la cause prétendue. Quelques degrés de foi de plus, et la vertu triomphait avec la Religion. Qu'est-ce qu'un voleur, un meurtrier, un avare, un prêtre impitoyable, ou de mauvaises mœurs? C'est un homme sans foi, ou d'une foi faible, puisqu'elle cède à la passion qu'elle devrait dompter; c'est un rebelle que la Religion condamne à mort, s'il ne se condamne lui-même par le repentir; c'est un incrédule, ou dogmatique ou pratique, un athée conséquent ou le plus inconséquent des chrétiens. Il ne se commet donc pas dans le monde, un seul crime dont nous n'ayons droit de demander compte à l'incrédulité. C'est elle qui les produit tous, et même ceux qu'elle reproche arrogamment au christianisme; c'est elle qui enfanta la Saint-Barthélemy; c'est elle qui conduisit le fer de Ravaillac.

« Sitôt donc qu'on écarte et les préjugés et les sophismes, il ne demeure en propre à la Religion que ses bienfaits. » (De Lamennais).

(1) *(a)* Le parti de Dieu (l'Eglise), a dit Lacordaire, est doué d'une force qu'aucune autre n'a pu abattre, ni les siècles, ni les rois, ni les sages. Les siècles sont venus avec l'empire et les ruses de la durée; le parti de Dieu les a regardés couler et s'est servi d'eux pour leur survivre. Les rois ont tenu dans leurs mains toute la puissance de l'homme; le parti de Dieu a bénit ou maudit leur passage, et, dans un cas comme dans l'autre, il a mis de la terre sur leur tête, et il est demeuré vivant. Les sages ont écrit des livres et se sont faits des noms; le parti de Dieu s'est emparé de leurs livres, et maintenant que leur renommée n'est plus qu'un souvenir sans vertu, il se sert encore de leurs cendres pour garantir sa propre immortalité. (Lacordaire.)

(b) L'empereur Julien l'apostat avait résolu de détruire le christianisme. L'édit de persécution était déjà envoyé en Afrique; et le fameux Libanius, confident de Julien, rencontrant un chrétien à Antioche, osa lui dire: « Que fait maintenant le Galiléen? » C'est de ce nom qu'il désignait Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Il fait un cercueil pour ton maître, » répondit le chrétien. En effet, Julien part pour une expédition contre les Perses, et, au premier combat, au moment où il lève la main pour exciter les soldats, un dard le frappe entre les côtes et lui perce la poitrine On rapporte que recueillant de

758. Chrétiens, en voyant la religion catholique seule attaquée, elle qui n'a fait que du bien à ceux qui la haïssent, et toujours triomphante malgré la puissance et la perfidie de ses ennemis, sachez que c'est là la plus forte preuve de sa divinité, et attachez-vous davantage à elle. Si vous ne pouvez confondre ceux qui l'outragent, du moins, en entendant les blasphèmes vomis contre elle par les méchants, comprenez bien qu'elle est sainte, puisqu'elle ne pactise pas avec eux, et ne se fait point complice de leur crime (1). Dites-leur, comme le saint Pape Symmaque le faisait à l'empereur Anastase : « Si vous regardez comme une erreur la foi catholique, pourquoi ne pas la tolérer comme les autres erreurs ? Si vous la regardez comme la vérité, il faut non la persécuter, mais la suivre. »

759. *e) Assurément la preuve la plus saisissante de la divinité de l'Eglise, c'est qu'elle soit la seule contre laquelle se déchaînent les méchants, et c'est aussi que toujours attaquée elle triomphe toujours. Toutefois, les calomnies lancées contre elle ne laissent pas de tromper les simples, et c'est pour cela qu'il est bon de réfuter une des accusations ineptes que l'on entend le plus souvent répéter : La religion catholique*, dit-on, *est une religion d'argent.* — Le premier qui a tenu un langage semblable, c'est Judas qui, trouvant mal à propos que Madeleine répandit un parfum de grand prix sur les pieds du Sauveur, dit, sous l'inspiration d'une sordide avarice : « Pourquoi cette perte inutile ? » Il en est encore qui, comme lui, regrettent tout ce qui est dépensé en l'honneur de Dieu ; et ils ne se plaignent pas de toutes les richesses qu'absorbent le luxe, la débauche, les jeux et une folle prodigalité ! Qu'il serait à désirer, au contraire, que tout l'argent mal employé fût remis entre les mains des ministres de la religion : comme les pauvres et toutes les œuvres saintes s'en trouveraient bien ! Est-ce donc bien regrettable que le prêtre catholique, qui consacre aux âmes son ministère et sa vie, trouve dans ce ministère même de quoi fournir à sa subsistance, ou au moins de quoi ne point endurer la faim ? Qui fait la guerre à ses dépens, dit saint Paul ; le pasteur n'a-t-il pas le droit de vivre du lait du troupeau ?

C'est bien le cas d'appeler la religion une religion d'argent, aujourd'hui que l'Eglise est dépouillée de tout ce dont la générosité de ses enfants l'avait enrichie dans les siècles de foi, aujourd'hui que la plupart des prêtres ont pour tenir leur maison, en payer le service, faire l'aumône, 1,300 francs tout compris, casuel et honoraires de messes, c'est-à-dire un tiers de moins que

sa main le sang qui coule de sa blessure, il le jette vers le ciel, en disant : « Tu as vaincu, Galiléen. » Il expire la nuit suivante. En effet, le Christ et l'Eglise ont triomphé de toutes les haines, et dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, à côté de la statue de Charlemagne, on lit cette inscription : Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande.

(c) Quand Voltaire se frottait les mains, sur la fin de sa vie, en ricanant et en disant : « Dans vingt ans Dieu aura beau jeu, » le Christ faisait un cercueil où descendit Voltaire, après avoir expiré au milieu des tortures et du désespoir. Et quand une autre puissance tenait captif le Pape, le Galiléen faisait un cercueil, le cercueil de Sainte-Hélène.

(1) *(a)* Le duc de Wurtemberg disait : « Si j'avais eu des doutes sur la divinité de la religion, je n'eusse pu les garder au souvenir de la scélératesse que j'ai reconnue à Paris, dans les chefs du philosophisme. »

(b) Des impies demandaient à Laharpe quelle était sa religion. « Je suis chrétien, dit-il, parce que vous ne l'êtes pas. Une religion qui a pour ennemis mortels les plus mortels ennemis de toute morale, de toute vertu, de toute humanité, est nécessairement l'amie de la morale, de la vertu, de l'humanité ; donc elle est bonne. »

(c) Le célèbre Hurter, historien de l'empire d'Autriche, était d'abord un pasteur protestant de Schaffouse, en Suisse ; il fut élevé par ses mérites et par élection au titre de chef des pasteurs de son canton. Il étudiait et réfléchissait, et bientôt il quitta ses titres et sa secte. « Le spectacle des luttes que l'Eglise catholique subit dans notre siècle et le monde entier, a-t-il écrit, exerça surtout une influence décisive sur mon esprit ; j'examinais la valeur morale des partis divers et les moyens de combat employés par les uns et les autres..... Voilà tous les faits qui me firent sérieusement réfléchir sur l'existence d'une institution qui sort renouvelée et fortifiée de la lutte contre tant d'ennemis franchement déclarés et hypocritement déguisés. » Hurter se fit catholique, et il est mort dans le sein de l'Eglise ; son fils, converti avec lui, s'est fait jésuite et a écrit une *Théologie dogmatique*.

ce qu'ont certains manœuvres dans les usines de nos villes ! Il est si clair que la situation faite au Prêtre est à peine convenable, que ceux qui accusent la religion d'être religion d'argent, ne consentiraient pas à laisser un de leurs fils devenir prêtre, parce que cet état n'est plus assez avantageux à leur sens. Serait-on assez sot pour croire qu'il y ait eu jamais, même chez les païens, une religion où l'on n'ait eu aucune dépense à faire pour le culte et l'entretien des ministres sacrés ? La vérité est qu'aujourd'hui il n'en est aucune en France, dont les ministres se contentent de si peu que les prêtres catholiques. Demandez aux pasteurs protestants combien ils reçoivent de l'État, et vous vous en convaincrez.

760. *f) La religion catholique nous fait croire des mystères que nous ne comprenons pas, dit on encore.* — La vie, la mort, le temps, l'espace, tout est mystère autour de nous, jusqu'au brin d'herbe que nous foulons aux pieds, et nous voudrions qu'il n'y eût point de mystères dans la religion ? Une religion sans mystères n'apprendrait rien à l'homme : elle le laisserait terre à terre et ne serait pas divine. « Eh, dit saint Augustin, accordons du moins à Dieu de pouvoir faire des choses dont nous convenions que nous ne pouvons pas les comprendre. *Deum demus aliquid posse, quod nos fateamur investigare non posse.* » Est-ce que Dieu n'en sait pas plus que nous, et n'a-t-il pas le droit de nous apprendre ce que nous ne comprenons pas ? N'est-ce pas un bienfait qu'il nous accorde, quand il nous révèle les vérités, qui sont hors de la portée de notre intelligence ? Nous en plaindre, ce serait une ingratitude.

L'homme qui a courte vue, remercie celui qui lui offre des lunettes, à l'aide desquelles il verra au loin ; et nous serions assez insensés pour ne pas remercier Dieu de ce qu'il nous fait connaître ce qu'il est, ce qu'il promet aux justes, ce qu'il réserve aux méchants, vérité qu'il nous importe tant de connaître, et que la courte vue de l'intelligence humaine n'aurait pas pu découvrir assez clairement. L'aveugle bénit celui qui lui parle des magnificences du ciel, de l'éclat des fleurs qu'il n'a jamais vues; il remercie celui qui l'avertit des précipices où il risque de tomber. Bénissons Dieu de ce qu'au lieu de nous laisser dans l'ignorance de ce qui nous intéresse le plus, il nous a appelés à son admirable lumière (1).

(1) *(a)* La raison humaine, laissée à elle-même, rejette tout ce qui l'abaisse, comme le cœur repousse tout ce qui le gêne. C'est pour cela que les religions de fabrique humaine sont plus ou moins accessibles à la raison et favorables surtout aux passions. Les philosophes et les hérétiques, par un effet de leurs courtes vues, peuvent bien admettre et proposer des doctrines qui deviennent incompréhensibles ou plutôt absurdes et contradictoires dans leurs déductions et leurs applications. Mais en général leur but et leur intention directe n'est point de proposer des vérités incompréhensibles, pas plus que des vertus héroïques et sublimes à pratiquer. C'est pour cela que chaque hérésie n'est que la négation d'un mystère qui confond la raison humaine ou d'une loi qui incommode les passions. L'incrédulité, à son tour, n'est que la négation complète de toute vérité cachée et de toute sainte loi, dans l'intérêt d'une raison orgueilleuse et de cœurs corrompus.

Ce qu'il importe de noter, c'est que Dieu seul, dans une intention patente et avouée, peut révéler et imposer à l'homme des dogmes incompréhensibles et des lois sévères, une croyance au-dessus de la portée de la raison et une morale au-dessus des penchants du cœur.

Si la religion nous proposait un Dieu compréhensible à notre raison, c'est alors que nous devrions nous montrer difficiles à croire, nous devrions nous en défier ; un tel Dieu nous devrait être suspect. En effet, un Dieu que l'homme comprendrait pourrait très bien n'être qu'un Dieu d'invention humaine. Un Dieu accessible à la raison pourrait bien être l'œuvre de la raison. Ce Dieu, à force d'être trop humain, cesserait, par cela même, de paraître un être vraiment supérieur à la nature humaine. A force d'être facilement croyable, il ne paraîtrait plus qu'une rêverie, une fiction indigne de toute créance. Rien, en effet, n'est plus contraire à la raison que l'hypothèse d'une intelligence finie, comprenant les insondables profondeurs de l'infini.

Dieu n'est Dieu qu'autant qu'il est infini, et par conséquent infiniment élevé au-dessus de la compréhension de mon intelligence. Un Dieu que je comprendrais serait un Dieu trop petit à mes yeux, il ne me paraîtrait pas digne de mes hommages. L'honneur et la gloire de l'homme consiste à ne courber son front, à ne plier son genou que devant l'infini et l'incompréhensible.

(b) Anne Gonzague de Clèves, princesse palatine, dont Bossuet a fait l'oraison fu-

761. *g) La religion catholique nous impose des obligations difficiles.* — Et qu'importe, si c'est aux prix de ces difficultés qu'il faut se sauver? N'est-il pas juste qu'il faille s'imposer quelque sacrifice pour gagner le ciel? Toutefois, le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau est léger, c'est le seul qui délasse celui qui le porte. La religion, qui ne semble faite que pour rendre l'homme heureux dans l'autre vie, fait déjà son bonheur sur la terre, comme nous le montrerons plus tard. Quelle vie que celle d'un homme qui observerait fidèlement depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse les commandements de Dieu et de l'Eglise! Quelle société que celle qui ne serait composée que d'hommes, dont l'Evangile serait la loi et qui l'observeraient parfaite-

nèbre, dans les égarements qui suivirent son précoce veuvage, avait perdu la foi, de telle sorte qu'il lui paraissait impossible de la retrouver. Dieu lui envoya un songe qu'elle raconte elle-même : « Elle crut que marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite église. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. — Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté? — Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage; et prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très excellentes et très admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. C'est, en effet, qu'il manque un sens aux incrédules, comme à l'aveugle, et ce sens c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu et pour être en son vrai Fils : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* (I. Jean., V, 20.)

« Notre princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie : ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a pas besoin ni de temps, ni d'un long circuit de raisonnements pour se faire entendre, tout à coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, elle se sentit si éclairée et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrit une plus belle lumière que celle dont il était privé. Et, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.

« Elle s'éveilla là-dessus et se trouva toute changée. (BOSSUET.)

(c) Qu'entendons-nous tous les jours dans le monde, que des réflexions insensées sur les voies de Dieu : On lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa Providence : pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si faibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événements si funestes à la foi et à la gloire de son Eglise? que sais-je? Des questions éternelles, où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave, vouloir faire rendre compte au Maître souverain, le vase de boue, demander à l'Ouvrier suprême pourquoi il l'a fait ainsi? le ver de terre rampant dans cet exil, où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles vues; condamner l'économie de la religion; s'en former un plan spécieux et plus plausible; oser réformer ce grand ouvrage, qui est la fin de tous les desseins de Dieu; et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres

S'il faut respecter les secrets des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnements sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, serait-il moins respectable; et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, et dont nous ne connaissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes frères. Si ce que nous connaissons de ses œuvres nous paraît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connaissons point l'est aussi? S'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentirait-il lorsqu'il se cache? Si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière, pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir, et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, serait-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? Et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles, qui doivent périr, comment aurait-il laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même? (MASSILLON.)

ment! (1) Faites-en l'expérience, chrétiens; attachez-vous à cette religion divine, établie par Notre-Seigneur lui-même, prêchée par les Apôtres et par leurs successeurs, persécutée par les méchants, aimée par tous les saints; croyez ce qu'elle enseigne, pratiquez ce qu'elle ordonne, et vous ne tarderez pas de voir quelle différence il y a entre le juste et l'injuste, entre celui qui craint Dieu et celui qui l'offense (2). Et vous, enfants séparés de l'Eglise catholique, qui croyez votre religion bonne, sachez que si vous êtes logiques, vous devez embrasser le catholicisme. Henri IV, roi de France, d'abord calviniste, demanda aux ministres protestants si on pouvait se sauver dans l'Eglise catholique. Ils répondirent qu'on le pouvait. Il demanda aux évêques si on pouvait se sauver dans le protestantisme, ils répondirent que non. Dans une affaire si grave, je dois prendre le parti le plus sûr, dit Henri IV, et il se fit catholique (3).

(1) D'ailleurs où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié? Mais c'est la religion toute seule, qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles: avec les sentiments de la reconnaissance? Mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs: avec la joie des conversations et des commerces? Mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs: avec le lien du mariage? Mais c'est la foi toute seule qui, rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable: avec les bienséances et les devoirs de la vie civile? Mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes: avec les fonctions de la République? Mais, si les maximes de l'Evangile gouvernaient les empires et les royaumes, on ne verrait ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des faibles, ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent; ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe; ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies: ni enfin, les passions troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposée à la société? Aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure la paix, les devoirs, les bienséances Vivez selon Dieu; et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressée, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde: du monde pervers et corrompu, il est vrai; du monde qui ne connaît pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irreligieux, pour vivre dans le monde? Sont-ce donc les vices tout seuls qui doivent lier les hommes les uns aux autres? N'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? S'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion, que nous en sommes redevables?

La piété seule met tout à sa place: mes passions seules font que j'abuse de mes talents, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous, ô mon Dieu: ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout sollicite en votre faveur: tout me presse de retourner à vous, les chaînes seules qui me lient à mes dérèglements, s'y opposent. (MASSILLON.)

(2) Malgré tous ses torts envers l'Eglise, Napoléon avait néanmoins rétabli le culte catholique en France. Ce grand acte fut pour l'empereur, dans ses dernières années, un souvenir qui le consola dans le malheur: « Général, dit-il à Montholon, le fidèle compagnon de sa captivité, ce qui me console dans mes derniers moments, c'est d'avoir rétabli la religion catholique en France, car, sans la religion, que deviendraient les hommes? »

(3) *(a)* « Je n'aime pas ceux qui changent de religion, disait un prince protestant à M. le comte de Stolberg. — Ni moi non plus, dit M. le comte, car si mes ancêtres n'avaient pas changé de religion, je n'aurais pas été obligé de revenir au catholicisme. Un protestant qui se fait catholique ne change pas de religion, il ne fait que revenir à celle que ses aïeux avaient eu le tort de quitter.

C'est en effet un préjugé absurde et contradictoire dans la bouche des protestants que de dire qu'il ne faut pas quitter la religion de ses pères. Les protestants existaient-ils avant le XVIe siècle? Assurément non, ils ne peuvent le nier; leurs premiers ancêtres étaient donc catholiques; et d'après ce préjugé même, ils doivent revenir au catholicisme. Si, sous prétexte que leurs pères sont protestants depuis trois siècles, ils se croient

III. — La foi.

762. La religion est nécessaire; il n'y a qu'une religion bonne et vraie,

obligés de rester protestants, il en faut conclure que les païens ont mal fait d'embrasser le christianisme, que les juifs, que les musulmans, que les idolâtres font mal de se faire chrétiens. et cependant les protestants eux-mêmes leur envoient des ministres pour les évangéliser. Ce préjugé est donc faux d'après leur propre aveu, et ne doit point les arrêter, quand ils veulent embrasser le catholicisme.

(*b*) Sainte Mustiole était une riche romaine, parente de l'empereur Claude II. Etant encore païenne, elle entendit prêcher un prêtre chrétien, et en fut si frappée, qu'elle résolut d'embrasser la foi. Elle persuada à sa mère Artémie d'en faire autant ; et toutes deux reçurent le baptême. Le père de Mustiole la fit fouetter comme une esclave. Mais bientôt Dieu le frappa de mort. Artémie mourut aussi, et Mustiole devint maîtresse de grands biens dont elle se servit pour secourir les pauvres. L'empereur Aurélien voulut l'en dépouiller, et Mustiole prit la fuite et se retira à Chiusi. Le persécuteur l'ayant découverte, Mustiole comparut devant Turcius, lieutenant de l'empereur, qui lui dit : « Pourquoi suivez-vous une autre voie que celle de vos ancêtres ? — Parce qu'ils suivaient une mauvaise voie qui conduit aux abîmes éternels. » Turcius lui fit enfoncer dans la tête une broche de fer, et ainsi elle mourut martyre.

(*c*) Un ambassadeur de France en Angleterre, étant revenu d'une maladie mortelle, quelques seigneurs protestants lui demandèrent s'il n'aurait pas été affligé de mourir et d'être enterré parmi les protestants. « Non, répondit-il, j'aurais seulement ordonné de creuser une fosse un peu plus profonde et je me serais trouvé parmi les catholiques. » Une religion qui date d'hier ne peut-être celle du Christ. On l'appelle Réforme. Belle réforme, en vérité, que celle qui supprime la virginité, l'abstinence, le jeûne, l'indissolubilité du mariage, le sacrement de pénitence et même le purgatoire. Ce serait commode de l'embrasser, si elle osait encore nier l'enfer.

(*d*) Voici quelques passages des Pères à l'adresse des hérétiques de tous les temps. « Je suis tombé, dit saint Augustin, parmi des hommes qui avaient à la bouche un piège du démon, et une sorte de glue faite avec un mélange de votre nom, mon Dieu, de celui de votre Fils et de l'Esprit consolateur. Ces noms étaient sans cesse sur leurs levres ; mais ce n'était qu'un son et un bruit de langue ; car leur cœur était vide de la vérité. Ils disaient vérité, vérité, et jamais elle n'était en eux.— Corneille de Lapierre les appelle des loups ravisseurs sous la peau de brebis, des renards qui ravagent la vigne ; saint Cyprien, les singes des vrais chrétiens ; il dit que ce sont des hôteliers qui mêlent leur vin doux à la ciguë, la liqueur au poison ; saint Pierre compare leur crime à celui des démons.

(*e*) Le père de saint François de Sales avait en horreur la religion protestante qu'il tenait pour fausse, par le fait seul que, sortie naguère du cerveau de quelques hommes sans mœurs, elle était plus jeune que lui de douze ans Il l'appelait un champignon qui s'était formé en une seule nuit du limon de la terre.

(*f*) Le curé d'Ars reçut un jour la visite d'un riche protestant, qui ne se fit pas connaître ; en le congédiant, il lui remit une médaille. « Vous ne savez pas, répondit le visiteur, que je suis protestant ; mais j'espère quand même être un jour au ciel avec vous. — Pour être unis au ciel, répondit le vénérable Vianney, il faut l'être sur la terre ; où l'arbre tombe il reste. — J'ai foi, reprit le protestant, à la parole du Christ : Celui qui croit en moi aura la vie éternelle. — Le Christ a bien dit d'autres choses : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise*, etc. *Il n'y aura qu'un troupeau et un seul pasteur*. Il n'y a pas deux manières de servir Dieu, il n'y en a qu'une bonne, mon ami, c'est celle dont il veut être servi. » Là-dessus le saint curé salue son visiteur, qui, réfléchissant à ces paroles, ne tarda pas de se faire catholique.

(*g*) Toutes les hérésies viennent du libertinage, et y conduisent. « L'hérésie protestante affecta d'abord le nom de réforme ; mais si elle en affecta le nom, peut-être ne lui faisons-nous point de tort, en disant que c'est une de celles qui en négligèrent plus la vérité ; et peut-être pourrions-nous, sans lui faire insulte et sans lui rien imputer que ses propres maximes, la détromper par elle-même et la convaincre. Car nous n'aurions qu'à lui opposer le langage de ses premiers pasteurs, pour lui montrer l'illusion de la vaine réforme qu'elle s'est attribuée ; et elle ne désavouerait pas que ces faux ministres prêchant aux peuples, ne leur fissent souvent ces leçons. Prenez garde, mes frères, leur disaient ils : on vous a fait entendre que c'était par les bonnes œuvres qu'il fallait se sauver ; on vous a trompés, elles sont inutiles pour le salut. On vous a dit que le juste devait veiller continuellement sur soi-même pour ne pas décheoir de la grâce : abus ; quand on a une fois la grâce, quelque crime que l'on commette, on ne la perd jamais. On vous a fait accroire que vous aviez une liberté pour résister aux tentations : erreur ; il n'y a plus de liberté dans nous, et c'est un terme qui ne signifie rien. On vous a nourri dans la crainte des jugements de Dieu, cette crainte est criminelle et réprouvée. On vous a prêché la pénitence comme nécessaire, et moi je vous déclare, disait Calvin, que par la grâce du baptême tous vos péchés commis et à commettre, sont déjà remis.

c'est celle que Dieu a établie : c'est la religion catholique (1) C'est donc à elle qu'il faut nécessairement nous attacher, comme à la planche de salut que Dieu a offerte à l'homme, à la famille, à la société ; or, être attaché à la religion, c'est d'abord croire les vérités qu'elle nous enseigne, c'est avoir la foi. Ce devoir, le plus essentiel de tous, fera le sujet de cet entretien.

763. 1° *Qu'est-ce qu'avoir la foi ?* — C'est croire sur la parole d'un autre ce que l'on n'a pas vu. Nous croyons qu'il existe une ville en Chine que l'on nomme Pékin. Personne d'entre nous ne l'a vue peut-être ; et nous ne doutons pas de son existence ; nous avons la foi en la parole des voyageurs qui l'ont visitée. Croire sur la parole de Dieu, c'est la foi religieuse et divine dont nous traitons ici. Cette foi divine, c'est une vertu par laquelle nous sommes fermement convaincus des vérités révélées par Dieu et enseignées par son Eglise. Elle est le fondement de nos espérances, la preuve de ce que nos regards ne découvrent point. La foi perce le nuage des obscurités de notre raison, elle nous fait connaître Dieu, elle nous éclaire de sa lumière, elle nous apporte l'espoir de le voir un jour, tel qu'il est, de posséder sa béatitude et ses richesses infinies, elle nous communique des pensées, des sentiments surnaturel, elle ajoute une vie divine à notre vie (2).

764. 2° *La foi est-elle nécessaire ?* — Comme le fondement à un édifice comme la racine à l'arbre. Elever une maison en l'air, c'est chose impossible, tout aussi bien que de faire produire des fruits à un arbre détaché du tronc ; il est pareillement impossible sans la foi d'élever l'édifice de notre sanctification, et de faire produire à notre âme des fruits de salut : *Radix et fundamentum justificationis.* C'est l'enseignement divin. *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu*, dit saint Paul, *et celui qui veut s'approcher de son Créateur doit d'abord croire qu'il existe. Celui qui croira sera sauvé*, a dit Notre-Seigneur, *et celui qui ne croira pas sera condamné. Si vous ne croyez pas en moi, vous mourrez dans votre péché. Celui qui ne croit pas est déjà condamné.* C'est par la foi que le ciel nous est acquis ; celui qui n'a pas la foi renonce au ciel de lui-même, en insultant Dieu, dont il n'accepte pas la parole. Si un enfant, auquel on apprend les lettres, prenait l'envie de contester avec son maître et de soutenir que la première lettre de l'alphabet n'est point un *a*, le maître le renverrait avec indignation ; mais si Dieu qui commande au ciel, daigne nous instruire lui-même, l'homme qui, dans son fol orgueil, ne veut pas accepter son enseignement, mérite d'être chassé de sa face. Ce même homme, en effet, ne sait au fond que ce que d'autres lui ont appris. Il est si docile à d'autres hommes dans toutes les

On vous a persuadé qu'il y avait beaucoup à faire pour gagner le ciel ; rien du tout : croyez, et vous voilà justifiés, cela suffit. Au reste défaites-vous de mille superstitions importunes qui vous gênent. Etes-vous prêtres ? Renoncez au célibat, nous vous en donnons le pouvoir. Etes-vous religieux ? Abandonnez votre profession, et nous vous recevrons parmi nous. Mais j'ai promis à Dieu la continence : cette promesse est folle et impie, répondait Luther. Le joug de la confession vous pèse-t-il ? Secouez-le hardiment et sortez de cet esclavage. Etes-vous assujettis au jeûne du carême ? C'est une invention des hommes. Mais l'Église le commande ; laissez parler l'Eglise, elle n'a nulle autorité pour lier vos consciences. Mais il faut lui obéir comme à notre mère : oui, par cérémonie et par police, mais non pas sous peine de péché. Car encore une fois, ce sont là les dogmes de créance et de pratique qu'ils débitaient, et je me croirais coupable d'y rien ajouter. Or dites-moi, mes chers auditeurs, si la vérité et la pureté de la loi chrétienne pouvaient s'accommoder de tout cela ? » (Bourdaloue.)

(1) On récapitule brièvement ce qui a été dit ci-dessus.

(2) (*a*) Quand saint Antoine, quittant son désert, alla visiter Didyme l'aveugle, après une conversation toute céleste, ce dernier avoua à son saint visiteur qu'il était bien affligé d'avoir perdu la vue. « Ah ! mon frère, répondit Antoine, qui admirait les sublimes connaissances de Didyme, pourquoi regretter les yeux, qui nous sont communs avec les mouches et les fourmis, quand nous possédons une lumière intérieure qui n'appartient qu'aux saints et qu'aux anges ! Cette lumière, c'est la foi. »

Cette lumière nous fait connaître Dieu, l'âme, le ciel, l'homme sous un jour éclatant. Ces choses existent sans que l'homme les croit, tout ainsi que les fleurs, les arbres, les plantes existent pendant la nuit, lors même que nous ne les voyons pas ; mais de même qu'un rayon de soleil nous fait discerner clairement les objets que la nuit nous cache, de même la foi nous éclaire sur les vérités surnaturelles.

sciences humaines et même dans tous les arts, et le voilà qui se fait rebelle contre Dieu seul. Quel monstrueux orgueil ! Il outrage Dieu, celui qui, dans la débauche, tue la raison que Dieu lui a donnée; il n'est pas moins coupable celui qui repousse la foi que Dieu lui apporte pour son salut ; par là il se condamne lui-même à une perte éternelle.

765. L'indépendance, c'est, ose-t-on dire aujourd'hui, le terme du progrès de la nature humaine; et il n'y a rien de si contraire à cette nature. Prenez l'enfant qui vient de naître, est-il indépendant ? Quand il commence à se tenir debout, il mourrait de faim ou s'empoisonnerait, si sa mère ne lui apprenait à manger. Quand il mange, ce que sa mère lui offre, de la manière que lui indique sa mère, il obéit. Quand il apprend à lire chez le maître d'école, quand il apprend une langue, il obéit au maître d'école ou de langue ; chaque lettre, chaque son qu'il reçoit sur la parole de celui qui le forme est un acte d'obéissance, de soumission à un maître. Celui-là sait davantage qui a le plus longtemps obéi. Par contre, celui qui a le moins obéi est celui qui sait le moins, dont l'intelligence est le moins développée. Prenez quelqu'un qui n'aura jamais obéi en rien, s'il est possible de le supposer, ce sera un sauvage. Si l'obéissance est si utile pour acquérir la science la plus commune, pour apprendre à manger même, pour apppendre des mots, l'homme n'en a-t-il pas besoin pour acquérir la science la plus élevée de toutes, la science de Dieu et de lui-même, et des rapports de Dieu avec lui. Science d'autant plus grande que les autres, que son objet est plus grand que celui de toutes les autres. Sans l'autorité que deviendrait la religion et la société ? Mais, dira-t-on, on obéit pour ce qui est nécessaire à la société ; l'indépendance n'est un progrès qu'en matière de doctrine religieuse. C'est là le dernier degré de l'échelle de l'aveuglement où Dieu laisse tomber le monde, pour le punir.

766. L'homme est l'esclave de l'homme ; c'est le joug de la divinité qu'il rejette. On obéit avec servilisme aux feuilletons et aux mauvais journaux.

767. L'indépendance est donc contraire au développement de nos facultés ; or, comme notre nature tend à ce développement, il s'ensuit que l'indépendance est diamétralement opposée à la nature. Donc, elle ne vient pas de l'homme. Vient-elle de Dieu? Qui oserait le prétendre? Que conclure sinon que ceux qui prêchent l'indépendance sont les suppôts du génie du mal.

768. De ce que nous venons de dire comprenons le malheur des infidèles, et le malheur plus grand encore de ceux qui, ayant reçu l'instruction religieuse, nient pourtant de parti pris les vérités de la religion, ou en doutent volontairement. Sans la foi point d'espérance, point d'amour surnaturel de Dieu ni du prochain, point de vertus capables de mériter le ciel. L'œuvre du salut est ruiné dans sa base (1). Perdre la foi, c'est donc tout perdre. Et l'homme qui a un peu de sens doit par conséquent tenir à la foi plus qu'à tout autre bien. *Soyez prudents comme des serpents*, a dit Notre-Seigneur ; et saint Jean Chrysostome dit que la prudence du serpent consiste à sacrifier tout le reste de son corps, pourvu qu'il sauve sa tête. Notre tête, ce qu'il y a de plus important en nous, ajoute le saint Docteur, c'est notre foi. Pour la conserver il faut donc, s'il en est besoin, sacrifier tout le reste. Perdons tout plutôt que de perdre la foi (2). Que les parents la transmettent à leurs enfants, comme le plus précieux héritage. Ils seront assez riches, s'ils possèdent ce trésor. Avec lui on peut acheter le ciel.

« De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas

(1) Frédéric II, roi de Prusse, était un philosophe impie ; et souvent en comparant le sort de ses sujets, qui avaient une foi naïve, avec le sien, il pleurait des larmes amères ; et en voyant sortir les catholiques de leurs églises, il disait : « Ils sont heureux ceux-là, ils croient ; et Voltaire lui écrivait dans sa vieillesse : « Soyez sûr qu'on passe des moments bien triste à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. »

(2) *Sumentes scutum fidei* : une femme de Sparte en donnant un bouclier à son fils qui allait au combat, lui dit : ou rapporte-le ou qu'on te rapporte sur lui, on aimait mieux alors perdre la vie que le bouclier, à plus forte raison vaut-il mieux mourir que de perdre la foi. Il vaudrait mieux avoir les pieds et les jambes coupés que de recevoir une piqûre d'épingle au cœur. Cette piqûre serait mortelle. La perte de la foi c'est la ruine de toute vie surnaturelle.

grand'chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse, » a dit PASCAL.

769. Napoléon s'entretenant avec Mme de Montesquiou au sujet de Bernadotte, un de ses soldats qui était devenu roi de Suède : « Voilà une grande fortune pour lui, dit-il.— Oui, mais il a un fameux revers à la médaille, » répondit Mme de Montesquiou. En effet, Bernadotte avait dû, pour monter sur le trône, abjurer le catholicisme. « C'est vrai, dit Napoléon, et moi qui passe pour ambitieux, je ne renoncerais pas à ma foi pour toutes les couronnes (1). » Confiant à Mme de Montesquiou l'éducation de son fils unique, qu'il avait fait roi de Rome : « Madame, dit-il, vous en ferez un bon chrétien. » Quelqu'un qui était là se mit à sourire. « Je sais ce que je dis, reprit Napoléon. Si mon fils n'est pas un bon chrétien, il ne sera jamais un bon Français (2). »

(1) Dans la vallée de Martigny en Suisse, l'empereur Maximien donna l'ordre à son armée de sacrifier aux faux dieux. La légion thébaine, composée de plus de 10.000 hommes, était chrétienne. Elle refusa d'obéir à cet ordre ; l'empereur fit tuer par deux fois un soldat sur dix, afin d'obliger les autres, par la peur, à renoncer à leur foi. Sa cruauté resta sans résultat. Il menaça alors de les faire égorger tous ; mais Maurice, Exupère et Candide, qui étaient les chefs de la légion, lui dirent : « Nous vous devons le service militaire, mais nous ne pouvons renier notre Dieu et le vôtre. Nous avons fait serment à Dieu avant de le faire à vous. Vous fieriez-vous au second, si nous allions violer le premier ? » Et ces dix mille hommes périrent par le fer, plutôt que de trahir leur foi. L'Église les honore comme ses glorieux martyrs.

(2) En 203, sous l'empire de Sévère, on arrêta à Carthage plusieurs chrétiens qui n'étaient encore que catéchumènes, entr'autres Perpétue, jeune dame d'une haute condition, qui avait un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait elle-même ; et Félicité, jeune femme esclave. Perpétue a écrit elle-même, dans sa prison, l'histoire de ses souffrances : « Nous étions avec nos persécuteurs, lorsque mon père (encore païen) vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma résolution. « Mon père, lui dis-je, voyez ce vase de terre que voilà. Peut-on lui donner un autre nom que celui qu'il a ? Non, répondit-il. — De même, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais il se contenta de me maltraiter, et il se retira confus ; nous fûmes alors baptisés, et je demandais la patience dans les tourments. Peu de temps après, on nous conduisit en prison ; l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord ; car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. On m'avait apporté mon enfant qui était tout languissant, pour avoir resté plusieurs jours sans nourriture ; je l'allaitais. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère (aussi catéchumènes) ; mais surtout je les conjurais d'avoir pitié de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si affligés à cause de moi. Je ressentis ces pensées-là durant plusieurs jours ; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant, je me trouvais toute consolée, et la prison me devint un séjour agréable. Au bout de quelques jours je vis arriver mon père, un chagrin mortel le consumait. « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de la vieillesse de votre père. S'il est vrai que la tendresse que j'ai eue pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Songez à vos frères, à votre mère, à la mère de votre mari, à votre enfant qui ne pourra vivre si vous mourez. Qui de nous osera paraître, si vous finissez vos jours par les mains d'un bourreau. Sauvez-vous, afin de ne pas nous perdre tous. » En disant cela, il me baisait les mains ; puis se jetant à mes pieds avec larmes, il m'appelait Madame. J'étais pénétrée d'une vive douleur, en voyant que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort. Je tâchais donc de le consoler le mieux que je pus. Il se retira avec un abattement inconcevable.

« Un jour, comme nous dînions, on vient tout à coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, la salle d'audience fut en un instant remplie. On nous fit monter sur un espèce de théâtre où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui furent interroger avec moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut mon tour et comme je me préparais à répondre, voilà mon père qui paraît, faisant porter mon enfant par un domestique. Il m'éloigna un peu des marches du tribunal, et avec les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous, me dit-il, insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature à qui vous avez donné la vie ? » Alors le président Hilarien, se joignant à mon père : « Quoi, me dit-il, les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux et l'innocence d'un enfant qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher, sacrifiez seulement pour la santé des empereurs.— Je ne sacrifierai pas.— Vous êtes donc chrétienne ? reprit Hilarien.— Oui, je le suis. »

« Cependant mon père, qui, espérant toujours me gagner, était resté là, reçut un coup

770. 3° *Puisque la foi est le fondement du salut, Dieu a dû sans doute l'asseoir sur une base solide, afin qu'elle ne fût pas ébranlée?* — C'est ce qu'il a fait. Rien n'est si certain que notre foi. « Les impies ont levé contre elle toute arme, celle de la science et celle du mépris, celle du mensonge et celle de l'éloquence; ils ont eu six mille ans contre elle; la foi du peuple a été la plus forte, elle vit, elle renaît, elle vous parle, elle vous commande, et votre présence ici est une soumission aux ordres que vous en avez reçus. Qui de vous mourra tranquille, si la foi ne lui a pardonné? Qui de vous s'avancera sans crainte vers l'éternité, si la foi n'a oint ses pieds pour le passage? Qui de vous a contre elle autre chose que ses vices? (1) » (Lacordaire). — C'est que la foi repose sur la parole de Dieu; 1) le témoignage des hommes, de l'aveu de tous, donne la certitude. Que de faits dont nous n'avons pas été témoins, et dont nous sommes certains au point de n'en pas pouvoir douter raisonnablement, et cela par le témoignage des historiens, ou de témoins dignes de foi! *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est.*

Le témoignage de Dieu n'a-t-il pas une plus grande autorité? La raison ne nous dit-elle pas assez clairement que si Dieu pouvait, ou se tromper, ou mentir, il ne serait plus Dieu. Et lui-même ne nous a-t-il pas fait connaître clairement qu'il est la science et la vérité infinies? N'a-t-il pas assuré et prouvé assez puissamment qu'il nous parlait lui-même en la personne de son Fils, par les éclatants miracles, que ce Fils adorable a opérés?

2) Nous croyons à ce que nous voyons; et pourtant nos sens peuvent nous tromper, et par le fait nous trompent quelquefois. Il nous semble que le soleil tourne, et il est très certain que ce serait une erreur de le penser. La parole de Dieu ne nous trompe pas, Dieu n'est-il pas la vérité éternelle?

de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de faire retirer mon père. Le coup me fut sensible. Je soupirais de voir mon père traité si indignement à mon occasion. Le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir entendu la lecture, nous reprîmes gaîment le chemin de la prison. Dès que je fus rentrée, j'envoyais demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre, et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à téter et que je ne fusse pas incommodée de mon lait. Nous fûmes tous mis à la chaîne. » Ici finit le récit de Perpétue.

Félicité était enceinte de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable de penser que sa grossesse ferait retarder son martyre. Les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle: ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposer au péril cette aimable compagne de leurs peines. Ils se mirent donc en prière pour obtenir sa délivrance. A peine avaient-ils fini leur prière, qu'elle sentit les douleurs de l'enfantement qui furent extrêmement vives, car elle n'était qu'à son huitième mois. La douleur lui faisait jeter des cris de temps en temps; et un des gardiens lui demanda comment elle ferait quand elle serait déchirée par les bêtes; la sainte répondit: « Maintenant c'est moi qui souffre; mais alors un autre sera avec moi, parce que je souffrirai pour l'amour de lui. » Le soir qui précéda le martyre, on donna, selon la coutume, à tous les condamnés un souper nommé le festin à discrétion. Le peuple y accourut, et les héros chrétiens en profitèrent pour prêcher, à ce peuple inhumain, la foi et la crainte de Dieu. « Regardez bien nos visages, disait *Satur*, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible, où les hommes seront jugés. » Plusieurs crurent en Jésus-Christ.

Le lendemain on les fit tous sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. Tous rayonnaient de joie. Perpétue marchait la dernière, baissant ses yeux dont elle voulait cacher la beauté. Félicité ne pouvait assez dire son bonheur d'avoir été délivrée à temps pour mourir avec les autres. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien, ils lui crièrent: « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre. » Pour les en punir, on les condamna à être fouettés. Perpétue et Félicité virent déchaîner contre elles une vache sauvage, qui saisit d'abord Perpétue, l'enlève et la laisse tomber. Revenue à elle, la jeune martyre, s'apercevant que sa robe est déchirée, la rejoint promptement, moins occupée de ses souffrances que de la peur que la pudeur ne fût blessée. Ayant alors aperçu Félicité, que la vache avait fort maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle, lui donna la main et l'aida à se relever. Tous, les martyrs plus ou moins meurtris furent ensuite achevés par le glaive. Perpétue fut égorgée par un bourreau maladroit, auquel elle dut indiquer où il pouvait plus sûrement la frapper.

(1) « Un homme qui découvre des preuves de la religion chrétienne est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux, et négligera-t-il de les examiner? » (Pascal, Pensées).

3) Nous croyons que deux et deux font quatre, notre raison nous le fait voir. Mais que de ténèbres dans notre intelligence ! Nous ne savons expliquer le tout de rien, pas même comment le soleil fait fondre la glace et durcir la boue. Ceux qui n'ont que leur raison pour les guider, un jour admettent une opinion et la repoussent le lendemain. Socrate et Platon nous donnent des philosophes de leur temps la même idée que celle qu'avait de ceux de son siècle Jean-Jacques Rousseau dont voici les paroles: « Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain ? Où est celui qui dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer : pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres.

« A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de leur côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point ! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation ; l'autre qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus et que le bien et le mal ne sont que des chimères. Celui-là que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience. ».

Il n'y a pas d'erreur monstrueuse qui n'ait été cru par quelques-uns de ces esprits orgueilleux qui n'écoutent que la raison. Pour Dieu, point de ténèbres : *il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde: il ne change point ; le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas. Toutes les créatures s'useront comme un vêtement, mais vous, ô Seigneur, vous êtes toujours le même et vos jours n'ont jamais de fin !* Quelle folie est celle de ceux qui osent prétendre que la foi est contraire à la raison ! Leibnitz a dit : « Comme la raison est un don de Dieu aussi bien que la foi, leur combat ferait combattre Dieu contre Dieu. »

« La religion, a dit Massillon, n'est qu'une lumière, une raison divine, la perfection de la raison humaine. ».

771. Rien n'est donc aussi sûr que notre foi. Si nous ne pouvons pénétrer tous les mystères qu'elles nous fait connaître, qu'importe. Ne nous suffit-il pas que Dieu ait parlé ? N'a-t-il pas le droit de commander à notre esprit comme à notre cœur ? Est-ce à nous de lui demander raison de sa parole et sa parole n'est-elle pas la souveraine raison ? Quand il parle que toute intelligence s'incline et adore sans discussion. Nos pères savaient mourir, ils ne savaient pas discuter, dit un saint Docteur. Ne cherchons même point à scruter témérairement ce qui est impénétrable. Regarder en face le soleil, c'est s'éblouir et s'aveugler. « Vous seriez bien petit, Seigneur, disait à Dieu saint François de Sales, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le nôtre (1). »

772. 4°. *Mais quelle est l'autorité à qui Dieu a laissé le dépôt de la parole ou de la vérité révélée?* — C'est l'Eglise, nous l'avons dit plus haut. (Voir n. 749 et suivants.)

773. 5° *L'Eglise peut-elle altérer la parole de Dieu ?* — Pas plus que Dieu lui-même, car elle a reçu l'esprit de vérité. (Voir n. 750.)

774. 6° *Tout homme peut se tromper cependant ?* — Oui assurément ;

(1) Un cœur innocent et docile entend d'abord la voix de la vérité : les doutes et les recherches que forment l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière : elle ne se communique qu'à ceux qui se font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières ; plus on veut raisonner, plus on s'égare ; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison une fois sortie de la règle ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle s'avance, plus elle se creuse de précipices, aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès. (MASSILLON).

Saint Augustin, se promenant au bord de la mer, cherchait à pénétrer, avec son génie, le mystère de la Sainte Trinité, lorsqu'il aperçut sur le rivage un bel enfant qui puisait avec la main de l'eau de la mer et la mettait dans une petite fosse qu'il avait creusée. « Que faites-vous, mon enfant ? lui demanda-t-il. — Je veux puiser toute l'eau de la mer et la mettre dans cette fosse. — Mais, mon enfant, c'est impossible. — Il est plus impossible encore, repartit l'enfant, qu'une intelligence créée comprenne la Trinité. »

mais Dieu, qui peut tout, peut préserver quelques hommes de l'erreur et du mensonge, afin d'empêcher la perte des âmes que l'erreur égare ; il a voulu que son enseignement nous arrivât intact ; sans cela il eût parlé en vain, et aujourd'hui nous ne serions plus sûrs d'avoir sa parole. C'est pourquoi il a promis l'assistance à son Eglise ; et il a tenu sa promesse enregistrée dans l'Evangile ; notez que tout cela est admirablement digne de Dieu et salutaire pour nous. Dieu est le père des pauvres, des petits, des ignorants, qui ont besoin de la vérité pour se sauver, aussi bien que les riches, les grands et les savants. Ils ont peu de temps pour l'étudier, ou même sont incapables de faire cette étude. Dieu y a pourvu : l'Eglise est chargée de les instruire du nécessaire ; et, afin qu'ils n'aient aucune crainte de s'égarer en suivant son enseignement, Dieu mettant sa puissance au service des simples, assiste à leur profit l'Eglise et la préserve de toute erreur. De même que lui, qui a seul le pouvoir de pardonner les péchés, a donné aux prêtres, au profit des pécheurs, le pouvoir de les absoudre : ainsi lui, qui seul ne peut ni se tromper ni mentir, a donné à son Eglise et au Souverain Pontife, au Pape, l'infaillibilité, c'est-à-dire le privilège de ne jamais errer et de ne jamais entraîner les fidèles dans l'erreur.

775. En vertu de ce privilège, l'âme de tout fidèle, même d'un petit enfant, est en paix sur les graves intérêts de l'éternité. Elle peut faire ce raisonnement : Je n'ai pas une grande science, il est vrai, mais je sais que la parole de Dieu ne trompe pas. Je sais que l'Eglise ne peut pas me tromper, puisque Dieu est avec elle, comme il le lui a promis et comme il le prouve par les miracles, qui s'opèrent dans son sein. Je crois ce qu'enseigne l'Eglise, je crois ce catéchisme que m'apprend mon pasteur. C'est le même qu'on enseigne dans toute la France, c'est le même qu'enseignent les Evêques, c'est le même qu'enseigne le Pape, c'est le même qu'apprennent et croient tous les fidèles de l'univers ; c'est le même qu'ont su et pratiqué tous les martyrs et tous les saints. Je suis dans la vérité. Et cette âme d'enfant, avec ce seul catéchisme élémentaire, en sait plus sur les vérités les plus importantes que n'en ont su les philosophes tant vantés de l'antiquité, plus que n'en savent aujourd'hui même les prétendus savants, qui ne sachant pas croire flottent à tout vent de doctrine, comme un vaisseau sans pilote (1).

776. 7° *Puisque la foi est établie sur la plus grande des certitudes, la vérité de Dieu lui-même, puisque cette vérité nous est transmise par l'Eglise catholique et par le Souverain Pontife que Dieu préserve de toute erreur, que penser de ceux qui choisissent, entre les vérités de la foi, celles qui leur conviennent, et repoussent celles qui ne vont pas à leur esprit, ou peut-être à leurs passions ?* — Ils sont, hélas ! dans une erreur étrange. Ils ont perdu la foi. Ils ne croient plus à Dieu, mais à leur propre esprit. S'ils croyaient à la parole de Dieu, ils accepteraient tout ce que Dieu a révélé ; mais par là même qu'ils rejettent une partie de son enseignement, ils le font menteur sur les points qu'ils repoussent. Ils ruinent par conséquent en eux le fondement même de la foi. Ils cessent donc d'être catholiques.

(1) *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.* Par ce qu'on entend parler diversement, parce qu'on voit les esprits divisés, et que celui-là, selon la prédiction du Sauveur du monde, soutient que le Christ est d'un côté, tandis que celui-ci prétend au contraire qu'il est de l'autre, on demeure dans une dangereuse perplexité, sans règle et sans consistance. Car à quoi s'en tenir, dit-on ? A quoi, mon cher frère ? à la foi de Jésus-Christ. Mais où est la foi de Jésus-Christ ? Là où est Jésus Christ. Mais où est-il ? Là où est son Eglise. Mais où est enfin cette Eglise de Jésus Christ ? Là où est depuis saint Pierre, vicaire de Jésus Christ, par la plus invariable et la plus incontestable tradition, le siège apostolique et la chaire de Jésus-Christ. Au milieu des tempêtes et des orages, c'est sur cette pierre fondamentale que vous devez vous réfugier ; c'est à cette chaire que vous devez vous attacher, c'est dans cette Eglise que vous devez chercher la vérité, dont elle est la ferme colonne, et c'est sur cette colonne que vous devez vous appuyer. Vous aurez des combats à soutenir : les martyrs en ont bien soutenu d'autres, et en sont sortis victorieux. Les plus rudes attaques ne serviront qu'à éprouver la constance de votre foi, et qu'à l'affermir : cette constance de votre foi en augmentera le mérite ; et selon toute l'étendue de son mérite, elle sera glorifiée et couronnée dans l'éternité. (Bourdaloue.)

Il en est de même de ceux qui doutent volontairement des vérités du salut. Celui qui doute est un infidèle. La foi, c'est la certitude, c'est la conviction fondée sur la parole de Dieu. Bossuet après Tertullien s'élève contre les insensés qui veulent dans l'Evangile prendre et rejeter ce qu'il leur plait. « Ah! malheureux, dit-il, qu'entreprenez-vous? Jésus-Christ est-il divisé? Pourquoi défigurez-vous sa doctrine? Que vous a fait l'Evangile pour le déchirer de la sorte : *Quid dimidias mendacio Christum? Totus veritas est.* Est-ce donc que l'Evangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre? *Totus veritas*, il est tout sagesse, tout lumière, tout vérité. »

777. 8° *Comment peut-on en venir ainsi à laisser ébranler dans son esprit la foi, si solidement établie sur la véracité de Dieu et l'enseignement de l'Eglise,* — Tant que l'homme est sur la terre, il n'y a pas d'écarts dont il ne soit capable, s'il écoute sa nature déchue, et surtout s'il rencontre autour de lui d'autres hommes sans religion, dont les discours s'insinuent tortueusement dans les âmes, pour y porter le doute. Aussi les saints voulaient-ils qu'on s'éloignât le plus possible de ceux qui n'ont pas la foi. L'Apôtre de la charité, saint Jean, recommandait de ne pas même les saluer. Lui-même apprenant un jour qu'un hérétique se trouvait dans la maison où il était : Sortons d'ici, dit-il, j'ai peur que cette maison ne s'écroule (1).

Quand on rencontre dans la famille même, des dangers pour la foi, c'est un grand malheur. Si l'on veut, dans un semblable péril, garder sa foi, il faut autant que possible éviter d'entamer des discussions en matière religieuse, couper court aux objections que l'on peut entendre, détourner la conversation et au besoin s'éloigner. Malheur aux parents qui laissent tenir des discours contre la foi, en présence de leurs enfants!

778. 9° *La foi ne rencontre-t-elle pas d'autres dangers peut-être encore plus grands que les discours des impies.* — Les mauvaises lectures ont encore une influence plus pernicieuse. On connait assez la vie de ceux qui parlent mal de la religion, pour que leurs paroles n'aient pas grand crédit; mais un livre, un journal, dont on ne connait pas les auteurs, et qui s'offrent à nous avec une apparence de science, peuvent amener plus facilement le doute dans l'esprit. Et aujourd'hui les publications de ce genre pullulent et arrivent jusque sous le chaume de nos montagnes. Défions-nous de ces productions de l'impiété, ou plutôt ayons-les en horreur. On a aujourd'hui fréquemment l'occasion d'acheter un journal d'un sou. On dit ordinairement, que quand les choses coûtent peu, on n'en a que pour son argent; eh bien! généralement le journal d'un sou se paie trop cher, il ne vaut pas ce qu'il coûte. Il recèle souvent un poison mortel capable de détruire la foi et l'amour de la religion (2).

779. 10° *N'y a-t-il pas dans notre nature elle-même, au-dedans de nous, des ennemis secrets de la foi qui peuvent, si on ne les combat, la détruire?* — Assurément, et ces ennemis domestiques sont d'abord nos passions. Il ne suffit pas pour y voir clair que le soleil luise et que les flambeaux soient allumés, il faut que l'œil ne soit pas impuissant, et nos vices rendent infirmes les sens de notre âme. Si les discours et les lectures ont

(1) (*a*) Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, étant venu à Rome, y rencontra l'hérétique Marcion, qui l'aborda en lui disant : « Me reconnaissez-vous? — Oui, répondit le saint, je vous reconnais pour le fils aîné de Satan. »

(*b*) En 1667, lorsque la ville de Lille, assiégée par Louis XIV, fut réduite à se rendre, elle exigea comme condition de sa capitulation que le roi jurât devant Notre-Dame de la Treille, de maintenir dans la ville la foi catholique et de n'y envoyer ni gouverneurs, ni officiers, ni soldats protestants. Louis XIV le jura la main sur l'Evangile.

(2) Au mois de juin 1874, un soldat français, nommé Bonard, allait être fusillé. Il avait jeté dans la Seine un agent de police et commis beaucoup d'autres crimes. Il avait eu le bonheur de se préparer chrétiennement à la mort, et avant de subir son supplice, il dit : « Je meurs plein de confiance en Dieu, à qui j'ai demandé pardon; j'ai été bien coupable, mais il est des hommes qui sont plus coupables que moi; ce sont les écrivains, les rédacteurs de mauvais journaux, qui m'ont perdu en m'inspirant le mépris de la religion et la révolte contre toute autorité. » (Voir la note du n° 488.)

une influence fatale dans les âmes, c'est parce que les passions leur ouvrent la place. Comment ont commencé toutes les hérésies ?

780. 1) Par l'orgueil. *Quomodo vos potestis credere ?* Comment pouvez-vous croire, a dit Jésus-Christ, vous qui cherchez la gloire qui vient des hommes et qui ne voulez point de celle qui vient de Dieu ?... L'esprit orgueilleux est indocile ; il écoute plutôt ses propres pensées que celles de Dieu ; se détournant de la vérité, il se porte vers des fables, qui font son humiliation et sa honte. Ne voit-on pas, de nos jours, ceux qui ne croient pas à l'Évangile, croire aux esprits, aux tables tournantes, au magnétisme et jusqu'aux sorciers (1) ?

(1) L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer le joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi, et rien de plus honteux que de ne pas croire. Eh quoi, mes Frères, serait-il donc plus glorieux à l'homme, de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin ? Quoi, l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles ! Quoi, il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au-delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes ! Est ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule ? Grand Dieu ! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère ! pour moi, disait autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme. *Juvat hoc credere*, d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat*. C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire. *Non credidisse pœna est*. Ah ! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que de me croire de la même nature que les bêtes, c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro ; quod me Angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.*

Celui qui se fait un honneur de ne pas croire, sait-il ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même ; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères ; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maître cruel puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourrait désormais se fier à lui ? Il ne craint plus de Dieu, il ne respecte plus les hommes ; il n'attend plus rien après cette vie ; la vertu et le vice lui paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour lui que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre n'est-il donc pas sur la terre ! L'idée qu'on vient de vous donner de lui, flatte-t-elle beaucoup son orgueil et pouvez-vous en soutenir la seule image ?

D'ailleurs comment ose-t-il faire croire que c'est à la force de son esprit qu'il faut attribuer son irréligion ; puisqu'elle ne vient que des vices de son cœur, et qu'il n'a commencé à devenir incrédule qu'après être devenu vicieux.

Les passions ont toujours été le berceau de l'incrédulité, on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs ; et la Religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du dérèglement et du vice.

De plus, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Paraît-il plus glorieux de se ranger dans ce dernier parti ? de prendre pour guides et modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plû à la Providence de permettre que la

nature enfantât de temps en temps ; ou les Abrahams, les Josephs, les Moïses, les Davids, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? qui oserait soutenir ce parallèle? Ah! disait autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, parce me, quæso, errare cum talibus.* (d'après Massillon).

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière ; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. L'incrédule c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend.

L'incrédule est un lâche qui chasse sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. — La preuve qu'il n'est pas bien rassuré, c'est le temps des grandes épreuves. Alors ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage que les incrédules ont recours pour se consoler ; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères, et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès ; ce n'est pas celle du sérieux, des contretemps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs.

A la mort surtout, quand Dieu qu'ils ont abandonné, ne les abandonne pas tout à fait, quelles sont leurs transes. C'est là que je voudrais faire parler le pécheur mourant contre l'incrédulité dont il a fait parade. C'est autour de son lit que je voudrais appeler tous les incrédules pour les confondre par un témoignage qui ne peut leur être suspect, et dire à ce moment avec Tertullien : ô âme! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio anima* : parlez dans ce dernier moment, où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules? Dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Être de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversùs tuos.* Quoique vous ayez été, jusques ici, étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la Religion, la Religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversùs tuos* Si tout meurt avec vous, pourquoi, la mort vous paraît-elle si fort à craindre : *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le Ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te* : D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Être suprême? N'est ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous aviez toujours conservées pendant votre vie?

Et ce qui prouve encore que l'incrédulité vient des passions ; c'est qu'on n'attaque que les vérités qui les contrarient ; quelle que soit la profondeur des science smathématiques, on n'en trouve pas souvent qui les contestent, bien qu'ils n'en comprennent pas les problèmes. Il importe aux incrédules de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie : voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point ; l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement ; ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes

On pourrait dire aux incrédules ce que Tertullien disait aux païens de son temps : « Ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt*. Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la Religion demanderait de ces hommes frivoles qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes Frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la Religion : ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent : car comment aimer ce qui nous condamne : et cette haine est la seule science qui forment leurs

doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* Ce sont des aveugles volontaires. Ils se sont mis un bandeau sur les yeux, et le soleil qui éclaire toute la terre les laisse dans les ténèbres. Le bandeau est épais, c'est celui de leurs iniquités.

Ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; et ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouverez que toutes leur capacité et leur étude sur la Religion, se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi.

Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la Religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner attentivement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître. Ils ne savent que le langage des doutes, mais des doutes qu'ils ont appris, ils ne les ont pas formés. Ils répètent ce qu'ils ont entendu, c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue. On leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies, de les qualifier des titres affreux d'athées ou de libres-penseurs. Ils ne sont rien, ils ne tiennent à rien. Du moins ils ne savent pas ce qu'ils sont, et ils ne sauraient nous le dire. — Eux qui nous traitent d'esprits faibles et crédules : eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru : eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent, que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï-dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles ; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des Prophètes, des Apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints Pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre ; et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même.

C'est d'ordinaire une société de libertinage qui fait parler le langage de l'impiété, on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et il semblerait honteux d'être dissolu, et de paraître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce serait être débauché en novice : il faut l'être en impie et en scélérat ; on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de Religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collège. Mais quand on a fait certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au dessus de ces faiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on peut persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua ?* Et quoi vous en êtes encore là ? Vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau.

O mon Dieu ! que l'impie qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ? C'est un lâche qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret ; c'est un glorieux qui se vante de ne rien craindre et qui ne nous dit pas tout ce qu'il pense dans son cœur ; c'est un imposteur, qui voudrait nous en imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même.

Otons à l'incrédulité en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche, les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie, et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale.

Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance : ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple. Ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable. Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce philosophe si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres, auxquels ses concitoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

781. 2) Par la corruption des mœurs (1). Si l'hérésie et l'impiété ont pour père l'orgueil, elles ont pour mère, faut-il le dire, l'impureté. Luther était un moine orgueilleux, jaloux, au cœur souillé, et c'est pourquoi il s'est fait chef du protestantisme. Il serait facile de faire l'histoire de nos impies ; ils ont eu la foi d'abord, puis ils sont devenus libertins, et du libertinage à l'impiété il n'y a qu'un pas. Il vient un moment où les passions veulent régner en maître sur un cœur corrompu, lui persuadant de repousser la foi qui les gêne. Quelques-uns, dit saint Paul, en rejetant la bonne conscience ont fait naufrage dans la foi (2). Messieurs, disait le Père de Ravignan, dans une de nos cathédrales, devant un nombreux auditoire d'hommes, soyez chastes et vous aurez de grandes lumières. D'un cœur gâté s'élèvent des nuages de ténèbres qui obscurcissent l'esprit. Ah ! si ceux qui ont perdu la foi avaient le courage de rompre avec de honteuses habitudes, ils l'auraient vite retrouvée ! (3).

782. On raconte d'un jeune homme, qu'il alla demander à un prêtre une audience. Il voulait, disait-il, lui faire résoudre des objections qui lui venaient à l'esprit contre les vérités de la religion ; le bon prêtre lui montre un prie-Dieu et l'invite à se mettre à genoux. — Ce n'est pas pour me confesser que je suis venu. — Confessez-vous d'abord et puis nous résoudrons ces objections. Le jeune homme se confesse et est amené par la charité de l'homme de Dieu à détester ses péchés et à y renoncer. La confession achevée : — Faites-moi connaître, maintenant, vos doutes, dit le prêtre. — Je n'en ai plus, répond le jeune homme. Quand le cœur est guéri, l'esprit ne tarde pas de l'être (4). 3) L'ignorance est un grand péril pour la foi. Les ignorants sont

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille ! et sous l'empire même de la Foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du Ciel ; on applaudit à l'impiété. (MASSILLON.)

(1) (*a*) Les païens eux-mêmes l'avaient compris. Quand saint Chrysanthe se convertit à la foi, son père, qui était païen, tenta tout pour l'en détourner; et ses amis lui conseillèrent de le corrompre, afin de le dissuader plus efficacement de son désir d'être chrétien. Le père employa donc toutes sortes de séductions; mais le jeune homme triompha par une ardente prière.

(*b*) Théodore de Bèze était un ministre protestant de Genève, presque aussi fameux que Calvin. Saint François de Sales eut avec lui plusieurs entretiens, dans lesquels Bèze parut convaincu de la vérité catholique; mais il ne se convertit pas. Deshaies, gouverneur de Montargis, se trouvant à Genève, entra par sa belle humeur dans l'intimité de Bèze. Il lui demanda un jour, comment un homme tel que lui pouvait être attaché à la réforme de Calvin. Bèze, se levant, fait entrer une jeune fille fort belle, et dit à Deshaies : « Voici ce qui m'attache à ma religion. »

(2) Lacordaire a écrit : « Le vice est tellement incompatible avec la foi chrétienne, que cette foi s'obscurcit ou s'éteint dans ceux qui ne veulent plus combattre leurs passions ; et l'incrédulité, sous ce rapport, est une des plus glorieuses couronnes du christianisme. Ni le musulman, ni le païen n'ont besoin d'apostasier pour être tranquilles dans l'opprobre de leurs sens ; le chrétien seul a un Dieu qui le force à rougir. »

(3) (*a*) Henri VIII, roi d'Angleterre, avait d'abord montré un grand zèle contre l'hérésie, qu'il avait combattue dans un ouvrage. Léon X lui décerna, à cette occasion, le titre de défenseur de la foi ; mais une fois qu'il eut répudié Catherine d'Aragon, pour vivre criminellement avec Anne de Boleyn, il devint schismatique, et, dans sa fureur, il immola 20 évêques, 500 prêtres et 360 gentilshommes, qui avaient refusé d'approuver ses turpitudes.

(*b*) Nos doutes ne viennent que de l'obscurité de nos esprits. Saint Ignace avait reçu de telles lumières sur nos mystères, qu'il disait : « Lors même qu'ils ne seraient pas contenus dans l'Evangile, je ne craindrais pas de les prêcher, ni même de verser tout mon sang pour les défendre. »

(4) (*a*) Si le vice se double de l'orgueil, le danger est plus grand encore. « Il y a en effet, dit Lacordaire, un vice humble, un vice qui se connaît, qui se méprise, qui frappe sa poitrine : je ne dirai pas qu'il est cher à Dieu ; mais Dieu peut le guérir plus facilement, comme il a guéri Madeleine. Il y a, au contraire, un vice empoisonné d'orgueil, un vice qui lève la tête, qui rit et se moque : celui-là Dieu le hait, et il est un obstacle presque invincible à la foi, parce qu'il est la réunion de deux perversités, dont la rencontre ôte à l'âme les dernières ressources du bien. Déjà l'orgueil tout seul est si insupportable à Dieu : que sera-ce du vice enorgueilli ? Or, rien n'est moins rare

sans défense contre les objections des impies, et contre l'influence des lectures et des conversations irréligieuses. Et cette ignorance grandit tous les jours avec les écoles sans Dieu (1). Il n'est donc pas d'œuvre plus salutaire

que cette lamentable disposition du cœur : esclave que l'on est des plus vils penchants et des plus honteuses pratiques, on se drape dans la fierté d'une conscience sans reproche : on en appelle à son honneur, à sa probité, à son génie, et l'on couvre du nom de faiblesses aimables la prostitution de tous ses sens à la volupté. On emploie un demi-siècle à pervertir autour de soi l'ignorance de la jeunesse et la beauté de la vertu, et après avoir précipité dans l'abjection nombre d'âmes, dont on ne daigne pas même respecter les ruines dans sa mémoire, au lieu de dire à Dieu, comme saint Pierre : « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur » ; on se plaint du peu de lumière que Dieu a mis dans ses œuvres, et on lui impute le malheur qu'on a de ne pas le connaître et de ne pas le servir. Croyez-vous, messieurs, que des miracles sont dus à de telles plaintes, et qu'il y ait faute à Dieu, de ne répondre que par le silence et l'endurcissement ? Oh ! oui, *les femmes* que nous appelons *perdues nous précéderont dans le royaume du ciel*, parce que presque toutes ont été victimes avant d'être mercenaires, et que du fond de leur abaissement il leur arrive de lever vers Dieu ce regard doux et humble qui est plus qu'un remords, s'il n'est pas encore une vertu. Dieu les entendra ; il entend le moindre soupir sincère, et il achève toute larme que l'on commence pour lui. Mais l'orgueil de l'ignorance, l'orgueil de la science, l'orgueil du vice, il les méprise tous trois ; il les attend au jour où les anges chanteront une seconde fois, en présence de tout l'univers assemblé, l'hymne du Dieu fait homme : « Gloire à Dieu, au plus haut du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

(b) Bouguer était un savant incrédule du XVIIIe siècle. Après sa mort, d'Alembert put dire : « Nous venons de perdre la meilleure tête de l'Académie ». Or, dans les entretiens qu'il eut, avant la fin de sa carrière, avec le P. la Berthonie, entretiens qui préparèrent sa conversion, il lui dit : « Je n'ai jamais été incrédule, mon Père, que parce que j'étais corrompu. Allons au plus pressé, mon cœur a plus grand besoin d'être guéri que mon esprit. »

(1) M. Boyer, Sulpicien, ami de Frayssinous, portait toujours avec lui, dans ses voyages, quelques livres dont la lecture l'absorbait. Une dame voulant le distraire lui dit : « Savez-vous, monsieur l'abbé, que je suis une incrédule et que je ne crois à rien. — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu? — Pour l'existence de Dieu, soit..... — Madame admet-elle une révélation ? — Oh ! non, la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation, quelques ouvrages de Bergier, de la Luzerne, de Frayssinous, les écrits de Bossuet et de Fénelon? — Non.— Et, madame, reprend M. Boyer ; si vous ne connaissez rien de tout cela, dites que vous êtes une ignorante, et non une incrédule. » Hélas ! combien de gens aujourd'hui croient être incrédules et ne sont qu'ignorants !

Les yeux ont été faits pour voir la lumière, et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vie éternelle qui illumine tout homme qui naît au monde. Les yeux se nourrissent de la lumière : *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin ; et ce qui fait voir, poursuit ce grand homme, que la lumière les nourrit et les fortifie, c'est que s'ils demeurent trop longtemps dans l'obscurité, ils deviennent faibles et malades. *Cum in tenebris fuerint, infirmantur* (ibid.) Et cela pour quelle raison, si ce n'est dit le même Saint, qu'ils sont privés de leur nourriture et comme fatigués par un trop long jeûne : *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis* (ibid.). D'où il arrive encore un effet étrange : c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, par manque d'aliments ; ou, s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat : ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah ! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité ; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière qui était leur vie est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable ; si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force : elle devient languissante et exténuée ; elle ne peut plus voir qu'avec peine ; après, elle ne désire plus de voir ; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah ! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience ! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres ; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée ; celui qui est en cet état ne peut pas voir ; la lumière de ses yeux n'est plus avec lui : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum.* (Ps. XXXVII, II.). Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui ; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour ; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser : *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* (Ps. XVI, II.) (BOSSUET.)

que d'enseigner le catéchisme ou la doctrine chrétienne aux pauvres enfants abandonnés, ou aux ignorants ; et par ignorants il faut entendre ceux qui sont instruits, mais qui ont oublié les vérités de la foi. Dans chaque paroisse, il faudrait un certain nombre de personnes qui eussent le soin de rechercher les enfants sans instruction religieuse, de répandre et de faire lire des livres instructifs dans les familles.

783. C'en est assez. Nous comprenons la nécessité de la foi, sa certitude appuyée sur la parole de Dieu, qui sait tout, et ne peut se tromper, sur la révélation éclatante que Dieu nous a faite, et dont la divinité et la certitude sont attestées par les plus grands miracles, et par le témoignage humain le plus irrécusable. La certitude de la foi est appuyée sur l'enseignement infaillible de l'Eglise, et du Souverain Pontife assisté d'une manière merveilleuse par Dieu, comme le prouvent les miracles opérés par les saints, qui seront à jamais dans l'Eglise catholique, la seule vraie et divine. Croyons, si nous ne voulons pas nous perdre à jamais. Croyons sur la parole de Dieu qui ne ment point. Croyons avec l'Eglise, avec le Pape infaillible, avec les Apôtres, avec les martyrs, avec toutes les âmes pures de tous les siècles ; en croyant nous sommes en bonne compagnie. Laissons les impies et les libertins faire cause commune, et s'unir pour attaquer la vérité et la vertu ; loin de nous joindre à eux, fuyons leurs discours et leurs écrits ; et, par la docilité d'une âme humble et la pureté d'une vie chaste, gardons jusqu'à la mort cette foi qui nous ouvrira le ciel ; car la foi est le crépuscule de la gloire. (1).

IV.— Du grand moyen de s'instruire des vérités de la foi ou de la parole de Dieu.

784. *Homo quidam fecit cœnam magnam.* (Luc. XIV, 16.) Un homme donna un jour un grand festin. Cet homme c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme pour notre salut. Le repas qu'il nous a préparé, c'est sa divine parole, l'aliment de nos âmes. Il a dit, en effet, lui-même que l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* C'est pour faire apprécier cette céleste nourriture de nos âmes que nous traitons ici de la parole de Dieu.

785. 1° *Qu'est-ce que la parole de Dieu ?* — C'est la vérité que Dieu a fait connaître aux hommes. C'est l'enseignement catholique apporté par Dieu à la terre et prêché par les pasteurs de l'Eglise à tous les fidèles qui sont dans l'univers ; c'est l'Evangile, que tous nous devons croire et pratiquer.

786. 2° *Dieu a donc parlé aux hommes ?* — Celui qui donne la langue aux créatures, serait-il impuissant à leur parler lui-même ; et s'il ne nous avait pas parlé, comment aurions-nous connu parfaitement les choses de l'autre vie? Qui a vu Dieu, qui a vu la récompense qu'il prépare à ceux qui le servent,

(1) « Quand nous serons dans la gloire, ce sera le temps de satisfaire l'esprit, maintenant c'est le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le Fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Quand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs et qui réjouit par une lumière éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met, en attendant, devant les yeux n'est destinée que pour vous conduire. Ainsi en a-t-on fait aux hommes ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Ecriture elle-même, qui compare la sainte doctrine à une lampe pendant la nuit : *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco.* (II. Petr. I. 19.) Voici le temps de l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant, de peur que nous ne nous heurtions, Dieu allume devant nos yeux un petit luminaire : *Luminare minus, ut præesset nocti.* (Gen., I, 16.) Il y a le grand luminaire qui préside au jour ; c'est le luminaire de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider la nuit : c'est la doctrine de l'Evangile, au milieu des ténèbres qui nous environnent. Un petit rayon de clarté nous trace un sentier étroit, par où nous pouvons marcher sûrement, jusqu'à ce que le jour arrive et que le soleil se lève en nos cœurs : *Lucernæ in caliginoso loco donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris.* Ne vous arrêtez pas à cette lumière seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour ; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière, qui vous est donnée pour vous conduire. » (BOSSUET.)

les châtiments qu'il réserve aux méchants ? Si Dieu n'avait pas parlé aux hommes, qui aurait pu clairement découvrir ce que nous avons à faire et à éviter pour lui plaire? L'homme ici-bas serait en quelque sorte semblable à un voyageur errant dans la nuit, à la faible lueur d'une lampe, au milieu des précipices, au risque d'y tomber et de s'y perdre. Dieu, qui est notre Père, du haut du ciel, voyant les ténèbres de notre raison, ne nous a pas abandonnés. La mère abandonnerait plutôt son enfant. Aussi a-t-il toujours eu pitié de sa créature; et jamais, dans aucun temps, il ne l'a livrée à son ignorance et à sa faiblesse. Toujours il a fourni à l'homme les moyens de le connaître et de l'aimer ; à travers tous les âges, il s'est révélé à lui, soit par le ministère des anges, soit par les prophètes qu'il éclairait de ses divines lumières.

787. *Novissime locutus est nobis in Filio ;* et enfin il nous a parlé par son Fils, qui est venu sur la terre. Ce divin Fils a conversé avec les hommes pendant trente ans, et leur a fait connaitre tous les secrets de son Père; ses paroles ont été recueillies avec soin par ses disciples. C'est là l'Evangile que croient tous les catholiques, tous les protestants même. Dieu n'a pas voulu que la vérité s'altérât à travers les siècles. En effet, nous ne serions pas plus sûrs de la vérité qu'avant la venue de Notre-Seigneur, si nous n'étions entièrement certains que sa parole est arrivée intacte jusqu'à nous, et l'œuvre divine serait manquée. Lorsque Dieu se charge d'une mission, il ne la remplit pas à demi. Il est le Père et le Sauveur de nous tous, aussi bien que de ceux qui vivaient au moment où il prêchait son Evangile. Aussi a-t-il voulu que sa parole nous arrivât toute entière, et c'est pourquoi il a établi les Apôtres, les pasteurs, pour enseigner les fidèles. *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Je vous enverrai l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin.*

788. Quand Dieu promet il tient parole. Il est avec l'Eglise, et par elle il enseigne encore ce qu'il a enseigné, il y a dix-neuf siècles ; et cet enseignement est celui que l'on reçoit partout dans toutes les chaires, sur toute la surface de la terre, de la part des prêtres catholiques, en communion avec les évêques catholiques et avec le Souverain Pontife de Rome. *Ma doctrine n'est pas ma doctrine*, peut dire tout prêtre, *mais la doctrine de celui qui m'a envoyé* (1). La parole de Dieu c'est une lettre écrite par Dieu à l'humanité. Quand l'empereur de la Chine écrit une lettre, il l'enferme dans une enveloppe de pourpre, la place sur un siége de son trône, et la fait porter sur un

(1) C'est l'Evangile de Jésus-Christ qui a civilisé le monde. « Du haut de la montagne où la parole sainte a pris son essor, voyez comme elle plane sur le monde sans s'élever trop haut, de peur d'éblouir au lieu d'éclairer, sans descendre trop bas, de peur que la poussière du temps ne ternisse l'éclat de ses ailes. Elle court, elle vole, elle passe, elle revient, elle n'a ni repos, ni limites. Elle range de siècle en siècle sous la même loi, les Goths d'Alaric, les Francs de Clovis, les Lombards d'Alboin, les Hongrois de saint Etienne, les Normands de Rollon et de Robert Guiscard, les Incas du XVIe siècle et les Chinois du XIXe. Elle s'est harmonisée avec chaque gouvernement sans en épouser les excès, avec chaque siècle sans en prendre la couleur, avec chaque peuple sans en revêtir le caractère. Elle demeure immuable au milieu des changements et de la mobilité, indestructible au milieu des destructions et des ruines, toujours jeune et toujours nouvelle au milieu des philosophies qui vieillissent et qui passent, toujours ancienne au milieu des philosophies qui naissent et qui brillent un moment, toujours forte, puissante, pleine d'entraînements, quand on la déclare abolie et oubliée, toujours victorieuse quand on la condamne, quand on l'exile, quand on la proscrit. Oh! je n'envie pas le bonheur des Apôtres qui l'ont vue tomber des lèvres de leur divin Maître. Nous voyons ce qu'ils n'ont point vu : nous voyons cette parole partout connue, partout vénérée, partout bénie. Nous la voyons revêtue après tant de combats, de tout l'éclat de l'antiquité et animée pourtant de toute la vigueur de la jeunesse. Ce n'est plus douze hommes qui la recueillent, ce sont quatre cent millions d'hommes qui l'adorent. Plus le temps marche, plus l'auditoire augmente; nous sentons venir derrière nous une génération nouvelle qui en doublera encore la profondeur, et quand nous ferons place à d'autres pour aller rejoindre les soixante générations qui ont déjà entendu le Christ avant nous, cette parole, debout aux portes de la mort, comme aux portes de la vie, bénira vos tombes en même temps que le berceau de vos fils, donnant aux uns la paix, aux autres la grâce, à tous l'espérance ; ses effets merveilleux comme sa divine origine doivent nous inspirer le respect ». (Mgr BESSON).

char escorté de sa garde. Chaque Chinois salue la missive impériale par des génuflexions. Quel respect ne mérite donc pas la parole de Dieu ? Les hommes éloquents, qui font des discours dans nos tribunaux, ou dans les Chambres législatives, ne disent ordinairement que des choses humaines ; le prêtre vous annonce des choses divines. Ils plaident la cause des intérêts du temps ; nous, nous plaidons celle de vos destinées éternelles. Nous ne vous disons rien de notre propre fonds, nous n'inventons rien, ce serait un crime pour nous d'altérer quoi que ce soit de la vérité divine. Nous vous la transmettons intacte; le canal par lequel elle vous arrive peut être d'or, de fer, ou de bois, selon le talent plus ou moins grand de celui qui prêche : peu importe. C'est toujours la parole de Dieu que nous vous parlons. Quel exilé, loin de sa patrie, prendrait garde à la manière de parler de celui qui lui en apporterait des nouvelles ? Malheur à nous si nous ne prêchions pas la parole de Dieu ! Mais si nous devons la prêcher, c'est à cause de vous ; et votre malheur serait plus grand encore si vous ne veniez pas l'entendre régulièrement.

789. 3° *Est-il important pour tout chrétien d'entendre la parole de Dieu?* — Est-ce important d'avoir la foi ? Assurément; car, *sans elle, il est impossible de plaire à Dieu, et celui qui ne croira pas sera condamné* ; mais la foi s'établit par l'ouïe, et l'ouïe est frappée par la parole de Dieu prêchée, comme le dit saint Paul. Nous avons déjà la foi. C'est l'enseignement qui nous a été donné dans notre enfance, qui nous l'a mise dans l'esprit et dans le cœur ; mais il ne suffit pas de l'avoir d'une manière quelconque : *Augmentez notre foi*, disaient les Apôtres, et nous devons le dire nous-mêmes. Et notre foi se développe par ce qui l'a établie déjà, c'est-à-dire par la parole de Dieu. La parole de Dieu c'est l'huile qui entretient la lampe de la foi. Ceux qui refusent de l'entendre finissent par perdre les connaissances les plus élémentaires de la religion, les eussent-ils même possédées dans la jeunesse. En fermant les yeux à la lumière, leur esprit s'aveugle ; et c'est en vain que la vérité brille, elle n'arrive pas jusqu'à eux. Ils ont jeté sur leur esprit le bandeau de l'indifférence ; aussi, marchant dans les ténèbres, ils ne savent plus où ils vont, depuis qu'ils n'ont plus à leurs pieds, comme un flambeau pour les guider, la divine parole. (Ps. CXVIII.) Et à mesure qu'ils négligent de l'entendre, ils la redoutent davantage. C'est ainsi que celui qui est resté longtemps dans un lieu obscur ne peu plus ensuite supporter la lumière. Ils la fuient, comme les bêtes féroces, les feux allumés dans une forêt ; tandis que les oiseaux du ciel voltigent tout autour, attirés par la clarté. En la fuyant, ils ruinent l'affaire de leur salut.

790. Le dégoût d'entendre la parole de Dieu, une négligence coupable à assister aux instructions, une sorte de répulsion volontaire pour les vérités enseignées du haut de la chaire, sont une marque de réprobation : *Propterea non auditis quia ex Deo non estis.* L'appétit est un signe de santé et le dégoût pour la nourriture un symptôme de maladie. La conversion des âmes ne s'opère que par les lumières qui éclairent l'esprit, et par les bons mouvements qui touchent le cœur ; or, c'est la parole de Dieu surtout qui illumine l'intelligence et qui retourne les cœurs attachés au mal ; c'est elle qui brise la pierre d'une âme endurcie. Le pécheur qui refuse de l'entendre, s'en va donc à l'abîme. Et ceux qui s'appliquent à l'entendre ne laissent pas d'en retirer des fruits, bien qu'il leur semble qu'ils n'en retiennent rien (1).

(1) (*a*) Un religieux se plaignant à un ancien Père de tout oublier ce qu'il entendait, celui-ci lui dit de prendre un des deux paniers, qu'il avait dans sa cellule, et d'aller avec cela chercher de l'eau à la source voisine ; il le fit, mais l'eau s'échappait aussitôt. Il recommença par trois fois l'opération, et à la fin il jeta son panier à côté de l'autre, dont il ne s'était pas servi. « Quelle différence y a-t-il entre ces deux paniers ? demanda l'ancien. — Point, répondit le religieux, sinon que celui avec lequel je suis allé à l'eau, est plus propre que l'autre. — Il en est de même de votre âme, quand vous entendez la parole de Dieu sans la retenir. »

(*b*) Une Syrienne attirée par la réputation du solitaire Pémen, abbé de Scété, étant venue pour le consulter sur l'endurcissement du cœur, Pémen lui répondit : « L'eau est molle et la pierre est dure. Cependant l'eau, tombant d'un vase goutte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de même de la parole de Dieu. Bien qu'elle soit molle en quelque façon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insensibilité,

791. 4° *On ne peut donc pas facilement se préparer à la communion pascale ni bien faire une mission, une retraite, sans entendre la parole de Dieu?* — Assurément non, à moins qu'on ne soit dans l'impossibilité de se rendre aux instructions. Les manquer par sa faute, c'est se priver des grâces les plus abondantes, de grâces peut-être décisives pour le salut. Qui sait si ce sermon, que vous n'entendrez pas par pure négligence, n'était pas celui auquel Dieu attachait la grâce d'un retour sincère à lui? En ne l'entendant pas, vous risquez de ruiner les desseins de miséricorde de Dieu, vous restez ignorants sur les vérités et les devoirs du salut. Vous pourrez faire malgré tout une confession; mais ne sera-t-elle pas comme tant d'autres, qui ne vous ont pas sincèrement convertis et vous ont laissés dans les mêmes habitudes coupables?

792. Rien n'attriste un prêtre comme de rencontrer, à la fin des exercices du Carême ou d'une mission, des âmes qui n'ont assisté qu'à quelques rares exercices. Pourtant elles n'avaient pas plus d'affaires, ni plus d'occupations sérieuses que d'autres, qui y sont venues régulièrement. Elles n'en sont pas devenues pour cela plus riches des biens de la terre; mais au spirituel elles sont d'une pauvreté qui désole. Le prêtre craint avec raison qu'elles ne soient pas des brebis fidèles du Sauveur. Ses brebis, en effet, *entendent fidèlement sa voix* et sont par là même enrichies de sa grâce, éclairées de sa lumière, touchées de son amour. Quelle différence à la fin d'une année, à la fin d'une mission, entre ceux qui n'ont pas manqué un sermon par leur faute et ceux qui n'y ont assisté que rarement!

793. — 5° *Puisqu'il est si important d'entendre la parole de Dieu, et qu'on risque tant en s'en privant par sa faute, les hommes ont dû, de tout temps, comprendre combien ils sont intéressés à l'entendre; et nous aimerions à connaître quelques exemples de l'empressement avec lequel ils ont recueilli cet enseignement divin* (1). — Qui ne sait que quand Jésus parlait, les foules le suivaient dans le désert, oubliaient tous leurs intérêts temporels et ne se mettaient pas même en peine de se pourvoir de nourriture? Elles recueillaient avec avidité ses divines paroles et s'écriaient après l'avoir entendu: *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là.* C'est le même Jésus qui vous parle par le ministère du prêtre; et il vous donne aujourd'hui les mêmes enseignements.

794. 6° *Nous avons lu en effet dans l'Evangile, cet empressement des foules à la suite de Jésus-Christ; mais a-t-on vu la parole du prêtre accueillie par les populations avec le même zèle?* — Qui ignore les prodiges opérés par saint Vincent Ferrier? Il a parcouru une grande partie de l'Europe, entrainant après lui des multitudes, pendant que tous, même les rois, accouraient sur son passage pour l'entendre prêcher le jugement dernier.

Quand François Xavier partit pour les Indes, le navire qui le portait relâcha dans l'île de Socotora, et, pendant que l'équipage faisait des provisions pour la route, le saint s'occupa d'enseigner l'Evangile aux Socotorins. Ils avaient été évangélisés dans les premiers siècles, mais n'ayant depuis longtemps aucun prêtre avec eux, ils avaient oublié toutes les vérités de la foi.

si on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle ouvre enfin le cœur, malgré sa dureté, pour y faire entrer la crainte salutaire de Dieu. »

(c) Si Adam eut assisté à la création du monde, quelle n'eût pas été son admiration quand il eût vu à la parole de Dieu, sortir du néant le monde, la lumière, les astres, le feu, l'eau, les plantes, les fleurs. A la parole du missionnaire s'opère des effets non moins merveilleux. Les pécheurs sortent du néant du péché, leur âme se revêt de la lumière de la grâce, se réchauffe du feu de l'amour divin, se lave dans l'eau des larmes, s'éclaire des dons du St-Esprit plus brillants que les planètes, s'embellit des fleurs des vertus.

(1) Lorsque les Juifs, après une longue captivité, furent enfin de retour à Jérusalem, toute la masse du peuple se réunit sur la place publique, et pria le docteur de la loi, Esdras, de lui apporter le livre où était écrite la loi de Dieu. Le docteur se plaça sur une estrade de bois, qu'on lui avait dressée; et dès qu'il eût ouvert le livre, tout le peuple se leva par respect pour la parole de Dieu. La lecture dura depuis le matin jusqu'à midi; et les oreilles du peuple étaient continuellement attentives à la lecture de cette loi sacrée. (Voir les notes du n° 487.)

Ils se pressèrent donc autour de Xavier, pour apprendre la doctrine du salut ; ils firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux ; mais l'obéissance appelait ailleurs le saint, il ne put se rendre à leurs désirs. Quand le vaisseau leva l'ancre, la foule pleurait sur le rivage, en voyant partir l'homme de Dieu ; les femmes tenaient aux bras leurs petits enfants, les montraient au saint, en lui criant : « Qui les instruira maintenant ? » Xavier leur promit de leur envoyer un prêtre, et s'éloigna le cœur attendri par cette scène émouvante. Et aujourd'hui, malgré les malheurs des temps, ne voit-on pas dans nos populations chrétiennes les églises se remplir tous les dimanches à la messe du prône, et chaque jour deux fois, durant les missions ? Nous avons eu souvent sous les yeux ce beau spectacle.

795. 7° *Un grand nombre de fidèles ont, il est vrai, la bonne volonté d'entendre les instructions ; mais quelques-uns pourraient se laisser arrêter par diverses difficultés qu'ils rencontrent, si on ne leur apprenait pas à en triompher. Il en est qui ont des travaux qu'ils ne peuvent pas facilement interrompre.* — *Il y a du temps pour tout,* dit le Saint-Esprit ; il y a le temps de travailler aux affaires temporelles et celui de travailler à son salut. Quand vous donnez plus de trois cents jours de l'année à vos occupations matérielles, serait-ce trop de vous demander quelques jours pour votre âme ? Mais nous ne demandons qu'une heure dans la semaine, et une heure par jour durant les missions, et encore celle dont vous n'avez pas besoin pour vos travaux. La refuseriez-vous ? Ce serait être ennemis de vous-mêmes, car c'est pour vous que nous la réclamons ; ceux qui emploient des ouvriers, ou des serviteurs, savent bien qu'ils ont tout à gagner à ce que ces ouvriers, ou ces serviteurs soient chrétiens.

796. L'empereur Constance Chlore qui était païen ne l'ignorait pas. Il avait dans son palais un grand nombre de chrétiens ; et, voulant les éprouver, il les réunit tous et leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne renonçaient pas à leur religion ; la plupart répondirent qu'ils étaient prêts à mourir pour la foi, quelques-uns pourtant s'intimidèrent et parurent disposés à apostasier. L'empereur alors se tourna vers eux et leur adressa d'amers reproches : « Comment, leur dit-il, puis-je compter sur votre fidélité, puisque vous n'en avez pas même pour votre Dieu ? »

Les chefs d'ateliers, les maîtres de maison ont certes autant de bon sens que cet infidèle, et ils ne refuseront pas à tout leur personnel le temps nécessaire pour entendre la parole de Dieu. Nous avons vu, dans nos missions, quatre cents ouvrières dans la même fabrique venir aux instructions, sans que le chef de l'atelier leur retranchât rien de leur journée ; du reste on peut commencer la journée plus matin, et la prolonger au besoin plus tard. On a vu aussi des conducteurs de voitures publiques payer cinq francs par jour, pour se faire remplacer par d'autres, et pouvoir ainsi assister aux instructions en temps de mission.

797. 8° *Quelques-uns trouveront peut-être que c'est pénible de venir à l'église après une longue journée de travail.* — On n'a rien sans peine, et nous en prenons tous les jours pour un bénéfice médiocre ; ne ferions-nous rien pour le ciel ? Et n'y a-t-il pas même une vraie consolation à entendre parler de Dieu ?

798. 9° *Evidemment la peine qu'il faut le moins regretter, c'est celle qu'on s'impose pour le salut de son âme ; mais que conseiller à ceux qui seraient tentés de se dispenser de venir aux instructions, sous prétexte qu'ils ont la maison ou les enfants à garder ?* Dans les hameaux où les maisons ne sont pas écartées, il n'est point nécessaire de garder chaque maison ; deux ou trois personnes suffisent, car les voisins sont consciencieux, et vous ne les redoutez pas ; là où il est nécessaire qu'on garde la maison, on peut et il faut disposer toutes choses de manière à ce que ceux qui ne peuvent pas venir au prône un dimanche, y viennent le dimanche suivant, et en temps de mission que ceux qui ne peuvent venir le soir viennent le matin ; ainsi chaque membre de la famille peut s'instruire des vérités du salut, ce qui est très important.

799. Les mères de familles, qui ont de petits enfants, peuvent s'entendre avec leurs voisines qui sont dans le même cas : l'une d'elles garde plusieurs

enfants, et toutes les autres sont libres pour se rendre au sermon. On a vu la même femme garder onze enfants au berceau, dans la même maison, afin de donner la liberté à dix autres d'entendre la parole de Dieu. Durant une retraite, la mère peut du reste venir le matin, et la jeune fille le soir.

800. 10° *Puisque vous nous présentez comme si facile l'assistance aux instructions, nous irons de temps en temps, dira quelqu'un.* — Ah ! le démon n'a guère peur d'un sermon entendu de temps en temps, pas plus qu'une armée n'a peur de quelques soldats ennemis, épars dans la campagne. Ce qui fait peur à Satan, c'est un ensemble d'instructions, se fortifiant les unes les autres, comme des bataillons serrés. Voilà ce qu'il redoute, et il fera tout pour vous persuader de n'y point assister. Ne l'écoutez donc point et venez aux instructions d'une manière régulière et suivie.

De bonne foi, si vous voulez faire apprendre un métier quelconque à votre enfant, vous contentez-vous de l'envoyer de temps en temps prendre les leçons d'un maître ? Si vous vous en contentiez, jamais il ne deviendrait maître-ouvrier ; il resterait apprenti toute sa vie. Comment apprendre à être bon chrétien en venant rarement aux instructions ?

801. 11° *Suffit-il d'y venir soi-même, n'est-il pas bon d'y amener les autres ?* — N'être bon que pour soi, c'est de l'égoïsme ; nous devons faire tous nos efforts pour procurer à nos voisins indifférents le bienfait d'entendre la parole de Dieu, en les amenant avec nous aux instructions. N'allons jamais seuls à l'église. Conduisons-y avec nous cet ami, ce parent, qui ne songe pas à son éternité et pour qui un sermon peut être le dernier entendu. Les parents, les maîtres de maison savent que c'est un devoir pour eux de veiller à ce que leurs enfants et leurs serviteurs profitent des instructions. (Voir les nos 1822 et suiv.)

Ah ! heureux les yeux qui voient ce que vous voyez et les oreilles qui entendent ce que vous entendez ! Cette parole de Dieu, qui par la prédication a dissipé les ténèbres du paganisme, qui a remplacé la corruption par les vertus chrétiennes, qui a chassé la barbarie, qui a civilisé le monde, vous est annoncée. Si vous l'entendez avec empressement, elle éclairera vos esprits et touchera vos cœurs, vos âmes seront transformées par sa puissance divine. Quelle faveur du Ciel ! Recueillons donc cette parole avec respect, lors même qu'elle condamnerait nos vices (1), transmettons-là à ceux qui ne peuvent l'entendre, méditons-la. *Heureux les chrétiens qui entendent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique !* (2). *Celui qui écoute ma parole et croit en moi*, a dit Notre Seigneur, *a la vie éternelle*.

V.— Principaux devoirs du chrétien et des hommes en particulier.

802. La foi sans les œuvres est une foi morte ; et l'Esprit-Saint condamne ceux qui confessent Dieu de bouche et qui le nient par les œuvres. *Si vous voulez entrer dans la vie éternelle*, a dit Jésus-Christ, *observez les commandements*, remplissez les devoirs qu'ils vous prescrivent envers Dieu, envers le prochain, envers vous mêmes ; sans cela point de salut. Et qu'on remarque bien que ces devoirs ne sont point des charges que Dieu nous im-

(1) A des censeurs qui se plaignaient de ce qu'un prédicateur avait parlé trop librement à la cour, Louis XIV répondit : « Le prédicateur a fait son devoir, faisons le nôtre. — L'abeille et la cantharide voltigent sur les mêmes fleurs : l'une en recueille du miel, l'autre du poison ; cette dernière figure ceux qui tournent de travers la parole de Dieu, qui la critiquent. — Quand un voyageur qui a vu Rome raconte les péripéties de son voyage, ceux qui désirent y aller l'écoutent avec attention, ils s'informent des lieux par où il a passé, des merveilles qu'on y admire, etc. Ceux qui n'ont pas la pensée de faire ce voyage, ne prêtent aucune attention à ce récit, ou du moins ils l'oublient vite. Quand un prédicateur parle du ciel, des moyens pour y arriver etc., ceux qui tiennent au paradis, l'écoutent avec attention, les autres dorment.

(2) Le fleuriste ne va dans un jardin que pour y cueillir de belles fleurs qui se faneront le lendemain ; le droguiste y cueille des plantes amères dont il composera un remède salutaire qui durera longtemps. Entendons les prédicateurs non pour recueillir les fleurs d'un jour, mais de bonnes vérités.

pose, mais plutôt une barrière salutaire qu'il nous offre, pour nous préserver de tomber dans le gouffre de la damnation. La loi divine ne nous défend que ce qui fait notre malheur en ce monde et en l'autre. Nous ne sommes heureux ici-bas qu'à la condition de la garder fidèlement.

803. 1° **Envers Dieu**, *il est un devoir bien méconnu de notre temps, c'est celui de la prière.*— Et pourtant c'est le devoir le plus doux. Quel bonheur de pouvoir nous entretenir avec le Roi du ciel et de la terre ! Quel consolation de l'appeler notre Père ! Ceux qui ne prient pas se privent de la plus grande consolation de l'homme en ce monde, et ils ruinent l'affaire de leur salut. L'homme ne vit pas seulement de pain. Il a, il est vrai, une vie temporelle qui lui est commune avec les animaux, et qui s'entretient par les aliment grossiers que nous donnons à notre corps ; mais il a aussi à nourrir son âme dont la prière est l'aliment. Ceux qui cessent de prier n'ont plus de vie surnaturelle ; il ne leur reste plus que les instincts de la brute. Quel malheur ! Donc prions ! et, si nous sommes en état de péché, nous obtiendrons la grâce d'en sortir ; si nous sommes justes, Dieu nous accordera la persévérance.

804. 2° *Mais quand faut-il prier ?* — Surtout au moment de la tentation, c'est alors que la prière est plus strictement obligatoire. Car dans les grandes tentations nous ne pouvons, sans le secours de Dieu, résister au démon qui est plus rusé et plus fort que nous. Et ce secours n'est accordé en général qu'à celui qui le réclame par la prière.

805. 3° *Est-il nécessaire quand on est tenté de se mettre à genoux et de faire de longues prières ?*— Non certes, il n'est pas nécessaire non plus d'interrompre son travail, pas même de remuer les lèvres. Il suffit d'un regard tourné vers le ciel, ou vers le crucifix, d'une élévation de l'âme vers Dieu, d'une invocation dite du fond du cœur, sinon de bouche. Par exemple : *Mon Jésus, miséricorde ! O Marie, conçue sans péché ! Jésus, Marie, Joseph !* Voilà des prières qui ne prennent point de temps, que tout le monde peut facilement retenir, qu'on peut redire partout : à la campagne, en voyage, dans les travaux ; et elles sont d'une efficacité merveilleuse. Les anciens solitaires des déserts, en faisant leurs nattes avec des feuilles de palmier, ne cessaient de dire de courtes, mais ferventes prières.

806. 4° *Quand est-il encore bon de prier ?* — Le matin et le soir, comme l'a recommandé la Vierge sur la montagne de la Salette. Le matin, pour offrir sa journée au bon Dieu ; le soir, pour lui demander pardon des fautes commises et sa bénédiction pour la nuit. Qui sait ce que peuvent nous apporter de tentations et de malheurs une journée, une nuit sur lesquelles la prière n'a pas appelé le secours de Dieu ? Pour n'être pas exposé à omettre les prières du matin et du soir, rien n'est plus salutaire que de les faire en famille. On peut du reste les faire courtes surtout le matin, et on les continue en se rendant à son travail ou à ses affaires. Quel bel exemple un père donne à ses enfants quand il prie avec eux ; et comme ses enfants apprennent à le respecter quand ils le voient respecter Dieu ! Et puis il y a une grâce particulière promise à la prière en commun. (Voir n° 1339).

807. Cherchons même à nous familiariser avec la prière, et à nous élever souvent à Dieu à la vue de ses œuvres. Que les laboureurs sont heureux d'être toujours en face des merveilles de la création ! Comment ne s'écrient-ils pas à toute heure avec David : Seigneur, notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre ! Saint Paul de la Croix, un grand missionnaire de l'Italie au XVIIIme siècle, disait quelquefois dans le cours de ses missions : « Nous faisons assez de sermons aux autres, allons en entendre un ; » et il se mettait en route, du côté de la campagne, appuyé sur un bâton. Quand il rencontrait une fleur sur le chemin, il lui donnait un coup de bâton, et lui disait en pleurant ; « Tais-toi, tu me reproches de ne pas assez aimer le Dieu qui t'a créée pour moi. » Et arrivé dans la campagne, il regardait le ciel, puis la terre, et il était tout ravi en Dieu (1).

(1) Saint Isidore le laboureur était au service d'un riche propriétaire de Madrid, nommé Jean de Vergas. Il consacrait entièrement les jours de fête à prier, à entendre la parole de Dieu, à assister aux offices chantés le dimanche et surtout à entendre la

808. Que le chant des oiseaux, la pluie qui tombe, la fleur, que tout nous fasse penser à Dieu. « Quand j'étais tout seul au champ avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut ; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier comme lorsque je cultivais mon champ, que je serais heureux ! On se reposait après dîner avant de se remettre à l'ouvrage ; je m'étendrais par terre comme les autres ; faisais semblant de dormir et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah ! c'était le beau temps ! Et donnant mon coup de pioche je me disais : Il faut cultiver ton âme, en arracher la mauvaise herbe. »

809. 5° *Malheureusement, hélas ! les invocations à Dieu ont été remplacées par le blasphème.* — Et c'est précisément ce qui attire sur le monde les malédictions de Dieu. Qu'y a-t-il, en effet, de plus horrible que le blasphème ? Les saintes Ecritures nous le représentent comme un crime abominable, et les saints docteurs vont jusqu'à le comparer au déicide des Juifs.

810. 1) Le blasphémateur dresse contre Dieu son front audacieux et lance contre lui l'insulte. Oublier Dieu, le méconnaître, c'est déjà une grande faute ; mais l'insulter et le braver !... Qui blasphémez-vous, contre qui élevez-vous votre voix, dit un prophète ? Contre le Saint d'Israël ? (Is. XXXVII. 23). Contre Celui devant qui les anges se voilent le visage ; contre ce nom auquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ; contre le nom que David invitait toute créature à bénir, que le grand Newton révérait de telle sorte qu'il inclinait la tête toutes les fois qu'il l'entendait répéter, que le saint curé d'Ars ne pouvait prononcer sans verser des larmes d'amour. Et c'est sous les yeux de ce Dieu terrible que vous l'outragez ainsi ! quelle audace sacrilège !

Mais quel mal vous a-t-il fait ? Vous lui devez tout, dans l'ordre de la nature ; dans l'ordre de la grâce, il est mort pour vous, il vous poursuit, il vous attend et vous le blasphémez ! Quelle monstrueuse ingratitude ! Comment vous l'insultez, tout en acceptant le pain qu'il vous donne !... Vous ne blasphémez pas le nom de vos parents, ni même celui du démon, comment déshonorez-vous le nom du Dieu qui a épuisé ses veines pour vous sauver ? Les juifs le blasphémaient, mais ils ne le connaissaient pas ; et pourtant votre cœur se révolte à la pensée d'hommes qui insultent un patient qui va mourir couronné d'épines et suspendu par ses plaies ; et vous qui le connaissez, vous, le prix de son sang, vous le blasphémez ! Avant de le souffleter, les juifs eurent la précaution de lui voiler la face. Dans cette maison où vous osez blasphémer, il y a un crucifix, couvrez-le donc d'un voile au moins, afin de proférer de si horribles paroles. *Et quel fruit en retirez-vous ?* Ni plaisir, ni même un misérable intérêt. Quelle folie ! Quelle fureur ! Où trouver quelque chose d'aussi monstrueux ? Est-il rien de semblable parmi les animaux ? les voit-on mordre la main qui les nourrit ? Parmi les Turcs ? osent-ils blasphémer Mahomet ? Parmi les idolâtres ? jamais ils ne blasphèment leurs idoles. Ah ! ce n'est qu'en enfer qu'on rencontre quelque chose d'aussi horrible (1). Ne dites pas que vous ne voulez pas offenser Dieu, quand,

messe avec une grande ferveur. Les jours ouvrables, il visitait de grand matin les églises de Madrid, qu'il arrosait souvent d'un torrent de larmes. Il prenait sur son sommeil le temps de ses dévotions, et pouvait se rendre exactement à ses travaux. On l'accusa néanmoins de perdre son temps, Jean de Vergas voulut le suivre de près, et un jour il vit deux anges qui aidaient le saint laboureur à conduire sa charrue. Depuis il eut pour lui la plus grande estime. On trouva intact le corps de saint Isidore quarante ans après sa mort.

(1) Celui qui enlève à un homme son honneur est plus coupable que le voleur qui lui enlève ses biens. Qu'en est-il du blasphémateur qui entreprend de ravir l'honneur à Dieu lui-même.

Le blasphémateur est pire que le meurtrier. Une maladie est d'autant plus grave qu'elle atteint plus directement la source de la vie. Or, le blasphème attaque Dieu, la source de toute vie spirituelle. Aussi saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, dit-il : « *le blasphème, qui est un péché commis directement contre Dieu, l'emporte sur l'homicide, qui est un péché contre le prochain. Le blasphémateur ayant l'intention de nuire à l'honneur de Dieu pèche plus gravement que l'assassin.* II. II. q. 13. a. 3.

Le blasphémateur pèche plus gravement que certains hérétiques, qui sont dans la

sciemment, vous faites chœur avec les démons de l'enfer, et quand, sachant que vous avez cette habitude détestable, qui déchire toutes les oreilles chrétiennes, vous ne faites aucun effort pour vous en corriger. Et peut-être vous êtes père, et vous scandalisez par là vos enfants? Reconnaissez donc l'énormité de votre crime, et que toute âme qui aime Dieu gémisse en entendant le blasphème, et s'efforce de le réparer.

811. 2) *Toute faute mérite un châtiment en rapport avec sa gravité.* Malheur donc aux blasphémateurs, en ce monde et en l'autre! Deux Israélites se prirent de querelle et l'un d'eux blasphéma. Le peuple fut saisi d'horreur en l'entendant, et Moïse consulta Dieu. Conduisez ce blasphémateur hors du camp, et que tout le peuple le lapide : la sentence fut exécutée. Sennachérib assiège Jérusalem, et il écrit au roi Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le vrai Dieu. Et le Seigneur envoie son ange qui frappe 185,000 hommes de l'armée assyrienne avec leur général. Sennachérib prend la fuite et, entrant dans le temple de ses faux dieux, il trouve ses fils armés de poignards qu'ils enfoncent dans le sein de leur père, (II, Paral., xxxii, 17.) Saint Grégoire de Tours rapporte qu'un certain Jean, de la ville de Poitiers, à la suite d'un blasphème, devint sourd-muet, et périt misérablement après avoir perdu l'esprit (1). C'est le blasphème qui appesantit le bras de mon Fils, a dit Notre-Dame de la Salette. On se plaint que rien ne réussit, que les récoltes ne récompensent pas les travaux des laboureurs. Ah! la prière du blasphémateur est exaucée, il appelle la malédiction en maudissant Dieu, et Dieu le maudit. Le blasphème est un trait lancé vers le ciel, il retombe impuissant contre Dieu, mais il perce en tombant celui qui l'a jeté. Le prophète Isaïe attribue tous les malheurs des juifs à leurs blasphèmes. (Is., v, 24.)

812. C'est pour épargner à leurs peuples les maux qu'attire un tel crime, que des rois ont souvent puni rigoureusement les blasphémateurs. Saint Louis leur faisait percer la langue. Ses successeurs imitèrent sa juste sévérité. Et qu'on ne se plaigne pas de cette rigueur; on a fait dans notre siècle des

bonne foi, par suite de leur éducation. Le blasphémateur est bien averti de la gravité de son crime.

Il est pire que les Turcs, qui ne blasphèment ni Dieu, ni Jésus-Christ, qu'ils regardent comme un prophète, ni Mahomet lui-même, l'imposteur qui a établi leur fausse religion.

Pire que les païens, qui, dès qu'ils connaissent le vrai Dieu, le respectent. Témoin Nabuchodonosor, qui, voyant les miracles opérés par le Dieu d'Israël, fit une loi qui condamnait à mort celui qui le blasphémerait.

Pire que les Juifs et les bourreaux, *si cognovissent nunquam crucifixissent.* Celui qui donnerait un soufflet à un président de tribunal lorsqu'il le rencontrerait en voyage, mériterait un châtiment, mais bien moins grave que s'il lui faisait cet affront au moment où ce président serait assis sur un tribunal, au milieu de sa cour; les bourreaux n'ont blasphémé Notre-Seigneur qu'à la fin de sa vie mortelle et pendant le voyage qu'il a fait sur la terre. Après sa mort ils descendent du Calvaire en se frappant la poitrine.

Pire que les serpents et que les dragons, que l'Ecriture invite à bénir Dieu, et qui le font à leur manière.

Pire que les démons: qu'un coupable maudisse son juge après qu'il en est condamné et quand il subit une peine cruelle, cela s'explique; mais qu'il le fasse quand il est sur le point de comparaître au tribunal, c'est de la rage.

Un taureau en furie jette son écume; un chien enragé, sa bave; un serpent irrité, son venin. Quand vous êtes en colère, pour décharger votre cœur, j'ai horreur de le dire (bouchez-vos oreilles, âmes pieuses), vous n'avez point d'horreur de faire ce qu'on ne peut dire sans horreur, vous lancez ce nom sacré contre le ciel, comme s'il était le fiel de votre bile, l'écume, la bave, le venin de votre rage.

Vous ne le faites, dites-vous, que dans la colère. En alléguant cette excuse vous vous lavez avec de l'encre. Dieu a une colère aussi, si vous ne vous corrigez pas de la vôtre. C'est mon habitude. C'est ce qui vous rend plus coupable. Vous excuseriez-vous devant un tribunal où vous seriez accusé d'avoir fait de la fausse monnaie, en disant que c'est votre coutume d'en faire?

(1) Pline nous apprend que de son temps, une peste terrible ravageait l'Italie. On en chercha la cause, et on découvrit que des vents contagieux qui sortaient de certaines cavernes répandaient l'infection. On boucha ces cavernes et le fléau cessa. Vomi des cavernes ténébreuses de l'enfer, le blasphème est la grande cause des maux qui désolent la terre. (Voir la note du nº 494.)

lois pour protéger les animaux qu'on mène à la boucherie, pourquoi n'y en aurait-il pas pour protéger l'honneur de Dieu? Certes, les païens eux-mêmes n'épargnaient pas ceux qui blasphémaient leurs faux dieux, et Socrate mourut pour avoir été accusé de ce prétendu crime. Nabuchodonosor, ce roi infidèle, porta un décret, ordonnant qu'on mît à mort le blasphémateur et qu'on renversât sa maison. (Dan., III, 26.) Si personne ne défend l'honneur de Dieu, il saura assez se venger lui-même; et s'il ne le fait en ce monde, il le fera dans l'autre. Chacun parle la langue de son pays; le blasphème c'est la langue des démons; et celui qui le profère ira un jour rejoindre ses concitoyens en enfer. Celui qui maudit Dieu entendra cette sentence : *Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel.* Allez blasphémer avec les réprouvés, puisque vous ne m'avez pas béni avec les saints. Donc, renonçons à ce crime qui outrage Dieu et nous mérite de si redoutables châtiments. Pères, maîtres, chefs d'ateliers, proscrivez-le de vos maisons.

813. 6° *Il en est qui voudraient bien se corriger du blasphème, mais la force de l'habitude les entraîne malgré eux.* — Quelle détestable habitude! Celui qui ne voudrait pas l'extirper serait bien coupable; mais quand on y a renoncé par une vrai contrition et un ferme propos sincère, si le blasphème échappe sans qu'on le remarque parfaitement, il n'y a plus alors faute grave; mais aussitôt qu'on s'est aperçu de ce malheur, il faut le déplorer et prendre des moyens pour l'éviter à l'avenir; si on ne faisait rien pour se corriger, évidemment on serait coupable.

814. 7° *Quels sont ces moyens?* — 1) Pour quelques-uns qui ne peuvent se passer d'une locution grossière, il est bon qu'ils en aient une à leur service qui revienne fréquemment dans les moments d'impatience, parole pourtant qui n'offense personne et qui serve à préserver de l'horrible blasphème; 2) se condamner à donner un centime aux pauvres chaque fois qu'on s'oublie; 3) faire un acte de contrition aussitôt après avoir blasphémé, ou baiser la terre le soir, lorsqu'on est seul, autant de fois qu'on a eu ce malheur, en promettant de se corriger; 4) faire tous ses efforts pour empêcher le blasphème (1).

815. 8° *Il est des hommes qui ne se contentent pas de maudire le nom de Dieu, ils profanent encore son jour; faisons leur comprendre la gravité de leur crime.* — Dieu lui-même s'est reposé le septième jour et l'a sanctifié. Et tous les peuples, même les païens, l'ont respecté; les mahométans, les hérétiques le respectent. On sait et on voit encore combien scrupuleusement les juifs l'observent. C'est à leurs pères que Dieu avait dit : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur.* Malgré cet ordre, un Israélite fut trouvé ramassant du bois ce jour-là, Moïse consulta Dieu, qui répondit : « Qu'il soit lapidé avec sa femme et ses enfants, » et tous furent lapidés en effet. Et nous, chrétiens, enfants de Dieu, peuple choisi, nous devrions descendre au-dessous des protestants et des infidèles eux-mêmes? Ce serait :

1) Une révolte contre une loi qui atteint tous les chrétiens : *Memento;*

2) Ce serait *une injustice* à l'égard de Dieu. Il est maître de tous les jours. C'est un vol de lui ravir celui qu'il s'est réservé. Il est notre maître, nous avons des devoirs à remplir envers lui, et c'est le dimanche que nous payons ce tribut; (2)

(1) *(a)* Crésus, assiégé par Cyrus, fut pris dans son palais, et dans la chaleur du combat un soldat leva sur lui son glaive pour le frapper. A ce spectacle, un des enfants de Crésus, qui était muet, fut tellement ému, et fit un tel effort que les liens de sa langue se rompirent, et il cria au soldat : « Arrête, malheureux, et garde-toi de frapper. » Et il recouvra ainsi la parole. Ah! si nous avions l'amour de notre Père qui est au ciel, que ne ferions-nous pas pour empêcher de l'insulter!

(b) Marceau, lieutenant de vaisseau, une fois converti, pour réparer ses péchés passés, se hâta de se faire inscrire dans l'archiconfrérie réparatrice du blasphème; et, non content de répéter à tout instant : *Que le saint nom de Dieu soit béni*, il répandait partout de petits imprimés qui faisaient connaître cette pieuse association.

(2) Un peu après les journées de juin 1848, un public nombreux assistait à une grande réunion, convoquée dans l'un des faubourgs de Paris. Les esprits troublés par les émotions d'une lutte terrible, étaient emportés par une sorte de vertige, aussi un orateur ayant essayé de parler d'apaisement et de conciliation, sa voix fut-elle couverte par les huées de l'auditoire indigné.

Un ancien ouvrier, nommé Brucker, assistait à la réunion. Devenu bon chrétien, ne

816. 3) *Ce serait un malheur* (A) *pour nous* ; *a*) *Notre santé* exige le repos. L'ouvrier s'use plus vite chez les nations où le dimanche n'est pas respecté. C'est un fait. Le bœuf lui-même se plaignait quand, aux jours de la Terreur, on voulut le contraindre à profaner le dimanche. Quel maître que Dieu ! Les autres pressent leurs ouvriers en leur disant sans cesse : travaillez, etc. Dieu dit aux siens : reposez-vous.

b) *Nos intérêts temporels le demandent.* Si le Seigneur n'élève une maison c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Le travail du dimanche est comme le bien mal acquis : il porte malheur. Dieu ne ment pas ; or, il a dit aux juifs : *Si vous ne gardez pas mes préceptes je vous visiterai par la pauvreté. C'est en vain que vous aurez semé, l'ennemi dévorera vos récoltes. Le ciel sera de fer et la terre d'airain.* (Lev. XXVI.) Vous mangerez la chair de vos fils et de vos filles. Ces prophéties se sont accomplies à la lettre au siège de Jérusalem. Si nous sommes aussi coupables qu'eux, et plus encore, serons-nous moins rigoureusement punis ? On me dira peut-être que certaines familles doivent leur fortune au travail du dimanche. Soit. Mais combien lui doivent leur ruine, et l'édifice de cette fortune bâti malgré Dieu, est-il solide ? Ne croulera-t-il pas demain ?

c) *Pour notre âme.* L'homme qui travaille sans relâche devient matériel comme la terre qu'il cultive, comme la machine dont il use. Point d'instruction religieuse sans dimanche, point de vertu ! Où se recrutent les révolutionnaires, les forçats, les impies ? Parmi les profanateurs du dimanche. Quels instincts horribles chez ceux qui ne connaissent plus l'église ! Entendez leurs discours.... De tels hommes ont perdu avec la vertu toute consolation véritable.

Agriculteurs, pendant six jours vous avez remué la terre, laissez-là le septième et cultivez votre âme. Artisans, vous avez poli le fer, la pierre, etc., polissez votre conscience, etc.

redoutant rien, toujours prêt à jeter sa parole où son cœur ardent l'entraînait, Brucker se lève.

« J'entends, s'écrie-t-il, qu'on se plaint ; et l'on a raison. Oui, le véritable ouvrier n'est pas traité comme il le mérite. On ne lui rend pas justice, on le méprise, et cependant c'est ce grand ouvrier qui est l'auteur de tout ce dont jouit l'opulente inertie des riches. Qu'y a-t-il de fabriqué sur la terre qui ne sorte des mains de cet ouvrier qui a toute la peine et que cependant on oublie et on méprise ? » A ces mots, éclate une triple salve d'applaudissements.

Brucker reprend :

« N'applaudissez pas si vite, laissez-moi achever. Il n'y a qu'un seul véritable ouvrier, c'est celui qui a fait tous les autres. C'est Dieu ! Nous ne faisons que copier ses œuvres. C'est lui qui a façonné la terre, qui a créé le beau soleil qui nous éclaire, et sculpté le corps humain, cette statue plus belle que toutes les autres, qui pense et qui vit. C'est lui qui a fait les arbres et les plantes, créé l'air que nous respirons, formé l'étincelle du feu qui nous réchauffe.

« Et vous, vous prétendez être les grands ouvriers et les vrais travailleurs, parce que vous avez labouré la terre, que vous y avez jeté une graine, après quoi vous vous êtes retirés. Non ! le vrai travailleur, c'est celui qui pendant trois cent soixante-cinq jours fait luire le soleil ou verse la pluie ; c'est celui qui d'une main répand la rosée du matin, et de l'autre la chaleur du midi ; c'est lui qui fait éclore les fleurs et mûrir l'épi qui vous nourrit. Voilà le seul véritable ouvrier. Lui rendez-vous, vous qui vous plaignez qu'on soit injuste pour vous, lui rendez-vous le peu qu'il vous demande ? Il ne réclame pour salaire qu'une prière chaque jour et votre repos le dimanche. Les lui accordez-vous ? Vous vous plaignez et vous avez raison ; mais lui, que dira-t-il donc ? Cet ouvrier infatigable ne travaille-t-il pas pour vous jour et nuit ? N'est-ce pas lui qui vous fournit le bois, le pain, les vêtements, les forces et la vie ? Certes, en voilà un qui travaille plus et mieux que vous. Et cependant, quand son dimanche arrive, et qu'il vous demande quelques prières pour lui, le repos pour vous, vous le repoussez, vous retenez son salaire et vous lui criez : « Va ! je ne te connais pas ! Tu n'auras rien, si ce n'est des blasphèmes et des moqueries. »

« Et vous vous plaignez qu'on vous exploite ! Ah ! qui vous a jamais traités comme vous traitez Dieu ? Voyons : ses droits ne valent ils pas les vôtres ? N'est-il pas pour le moins aussi respectable que vous ? Oui, votre salaire est une dette sacrée, et vous êtes dignes de toute considération ; mais commencez donc par traiter Dieu, le premier des ouvriers, comme vous voudriez l'être vous-mêmes : alors vous pourrez élever la voix avec toute justice, et c'est Dieu lui même qui bénira vos réclamations. » La salle éclate en applaudissements frénétiques. L'humanité tout entière avait parlé par la bouche de Brucker.

817. B) *Pour la famille*, elle n'a pour lien que le dimanche ; si on le lui ôte pour lui substituer le lundi, elle devient un enfer. Et quelle paix pourrait apporter au foyer domestique l'homme abruti par un incessant travail, ou par la débauche du lundi ?

818. C) *Pour la société.* Plus de dimanche, plus de culte, plus de religion. La religion étant le plus ferme appui de la société, celle-ci ne peut que s'en aller en ruine quand celle-là aura succombé aux coups que lui portent les profanateurs du dimanche (1).

D) *Pour l'autre vie.* Jamais, s'il ne fait pénitence, il n'entrera dans le repos éternel des élus celui qui n'a pas gardé le repos du dimanche. La sanctification du dimanche au contraire assure à l'homme la santé, avec une longue vie ; elle attire la bénédiction sur ses sueurs, elle féconde son travail (voir Deut. XXVIII) ; elle élève son âme, elle nourrit son intelligence par la parole de Dieu ; elle réchauffe la charité aux pieds des saints autels, elle unit la famille, elle fait la prospérité des nations (2).

819. 9° *C'en est assez pour nous déterminer à sanctifier le dimanche, mais qu'avons-nous à faire dans ce but ?* — D'abord nous devons nous préserver du péché. Les juifs voulaient se saisir de Jésus et le livrer à la mort. Ils n'osèrent pourtant pas le faire un jour de fête, *non in die festo.* Hélas ! il y en a qui n'ont pas ce scrupule, ils ôtent dans leur cœur la vie à Jésus qu'ils bannissent par le péché. Les fêtes scandaleuses, les occasions, les promenades, les lectures dangereuses profanent pour beaucoup de chrétiens le jour du Seigneur. Il n'est cependant pas nécessaire quand on accuse ses péchés d'expliquer s'ils ont été commis un dimanche ou un autre jour. Nous devons ensuite éviter les travaux défendus. Travailler pendant un temps considérable à des œuvres serviles, c'est une faute grave, à moins que la nécessité n'excuse.

820. 10° *Mais quel est l'acte de religion le plus nécessaire à accomplir le dimanche ?* — C'est d'assister à la messe, si l'on n'en est pas dispensé, non par une cause légère, mais par une cause sérieuse. Manquer la messe par sa faute, c'est un péché mortel ; et certes, ce n'est pas connaître la messe que de se priver par sa faute de l'entendre surtout le dimanche. La messe est l'exercice du culte le plus solennel, le plus salutaire pour les âmes. C'est le sacrifice du Calvaire renouvelé et perpétué, c'est l'application faite aux fidèles des fruits de la rédemption. Donc, allons-y toujours. Si nos affaires nous appellent ailleurs, entendons la messe avant le départ, ou partons à temps pour être assurés d'avoir une messe dans la paroisse où nous devons nous rendre. Evitons, en allant à l'église, d'entrer dans les maisons, ou de rencontrer les compagnies, qui pourraient nous exposer à manquer la messe. En

(1) La sanctification du saint jour, au contraire, aide puissamment à la paix et à la félicité sociales. En est-il un seul parmi vous, qui n'ait été quelquefois touché du spectacle que présente une population chrétienne dans le jour consacré à Dieu ? Les voies publiques se couvrent d'une multitude ornée de ses meilleurs habits ; tous les âges y paraissent avec leurs espérances et leurs peines, les unes et les autres tempérées par un sentiment plus haut de la vie. Une joie fraternelle anime les yeux qui se rencontrent ; le serviteur est plus proche de son maître ; le pauvre est moins éloigné du riche ; tous, par la communauté du même devoir accompli et par la conscience de la même grâce reçue, se sentent plus étroitement les fils du même Père qui est au ciel. Le silence des travaux serviles, compensé par la voix joyeuse et mesurée des cloches, avertit des milliers d'hommes qu'ils sont libres, et les prépare à supporter pour Dieu les jours où ils ne le seront pas. Rien d'austère n'obscurcit les visages ; l'idée de l'observance est modérée par celle du repos, et l'idée du repos est embellie par l'image d'une fête. L'encens fume dans le temple, la lumière brille sur l'autel, la musique remplit les voûtes et les cœurs, le prêtre va du peuple à Dieu et de Dieu au peuple ; la terre monte et le ciel descend. Qui ne sortira plus calme ? Qui ne rentrera meilleur ? (LACORDAIRE.)

(2) En 1857, l'évêque de Châlons, vénérable vieillard, conduisant un visiteur dans sa cathédrale, le fit entrer dans une chapelle, et lui montrant une pierre tombale : « Voilà, dit-il, le tombeau que je me suis fait préparer. Les mots que j'y ai fait graver sont la seule épitaphe que je désire. » L'étranger se pencha pour la lire ; elle ne contenait que ces mots : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur.* Ce saint évêque voulait, même après sa mort, prêcher la grande loi du dimanche. (Voir la glose n° 497 et suivants.)

entrant dans le saint lieu, ne nous plaçons jamais à coté de ceux qui peuvent nous distraire. Servons-nous d'un livre ou d'un chapelet. (Voir n. 1461.)

821. 11° *L'assistance à la messe est-elle la seule œuvre de religion que nous ayons à accomplir le dimanche?* — Non, certes; elle est seule, il est vrai, strictement obligatoire; mais l'assistance aux vêpres complète et sauvegarde l'assistance à la messe. Celui qui déserte les vêpres, ne tarde pas de manquer la messe. Et puis, où passe-t-on son après-midi le dimanche, si on manque les vêpres? Soyons-y donc assidus; et le soir du dimanche, visitons les malades, ou distrayons-nous saintement en parcourant la campagne, et surtout n'oublions pas de lire en famille quelques pages du catéchisme.

822. 12° *Nos principaux devoirs envers Dieu étant exposés, disons un mot de nos obligations à l'égard de ceux qui tiennent pour nous la place de Dieu.* — Chère jeunesse, vous ne comprendrez jamais ce que vous devez à ce père qui ne vit que pour vous, qui travaille, qui sue pour vous préparer une honnête aisance; à cette mère qui vous a nourrie de son lait, a apaisé vos premiers cris, et qui vous aime plus qu'elle-même. Malheur à vous si vous les contristiez par l'ingratitude, par le mépris et surtout par des désobéissances graves! Oui, malheur à vous, car Dieu n'a pas donné sans raison un père et une mère à des enfants. Etre orphelin c'est un malheur; mais c'est plus triste encore d'avoir des parents et de résister à la grâce de leurs conseils. Un jeune coursier encore indompté, attelé sans rênes à une voiture, s'emporte et se précipite jusqu'à ce qu'il rencontre un écueil où il se brise et la voiture avec lui. C'est l'image de la jeunesse, quand elle n'est pas retenue par le frein de l'autorité paternelle et maternelle. L'expérience ne vous l'a-t-elle pas appris? Donc obéissance, et surtout quand le père, quand la mère (car celle-ci a aussi bien que le père autorité sur l'enfant), défendent d'aller avec de mauvaises compagnies, ou commandent d'assister aux offices et de s'approcher des sacrements.

823. Et vous, parents chrétiens, n'oubliez pas que Dieu vous a confié comme un dépôt sacré l'âme de votre enfant; donc sachez veiller, reprendre et surtout édifier, et pour cela gardez vos enfants autour de vous, leur apprenant à aimer votre vie simple et vos laborieux travaux (1). Malheur aux pères et aux mères qui n'écartent pas leurs enfants des périls, qui par faiblesse n'osent pas corriger, qui font la perte de ceux qu'ils sont chargés de sauver, en leur donnant l'exemple de la négligence des devoirs religieux, du blasphème, de l'éloignement des sacrements, etc..... Que l'homme toutefois ne soit pas comme un lion dans sa maison, dit le Saint-Esprit, et qu'il ne bouleverse pas ceux qui vivent avec lui, par des querelles ou des colères. (Voir la note n. 468.)

824. 13° *Outre les devoirs envers Dieu et envers ceux qui sont revêtus de l'autorité de Dieu, l'homme a encore des devoirs envers ses semblables que nous devons rappeler.* — La grande obligation envers le prochain, c'est la charité. Nous la devons à tous, amis et ennemis. On n'est pas obligé de traiter ses ennemis comme ses amis, ni non plus d'aimer le mal qu'ils nous ont fait, ni même de leur donner ce qu'ils nous ont enlevé injustement; mais nous devons vouloir du bien à tous, être disposés à rendre service à tous.

825. 1) C'est une obligation rigoureuse, **a.** *Dieu nous l'ordonne. a)* Quand la vengeance crie: Rendez le mal pour le mal, Dieu dit: Aimez vos ennemis, c'est mon précepte, pardonnez, faites-leur du bien, priez pour eux; si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. Que le soleil ne tombe pas sur votre colère, pardonnez septante fois sept fois, tou-

(1) (*a*) L'agriculture est l'art le plus utile et le plus nécessaire. Un seigneur qui vivait à la table de Louis XII, roi de France, avait maltraité un paysan; le roi, qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi, Sa Majesté lui demanda si le vin et les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas. Sur la réponse qu'il lui fit, que le pain était l'essentiel, le roi lui dit avec sévérité: « Et pourquoi donc êtes-vous assez mal avisé que de maltraiter ceux qui vous le mettent à la main? »

(*b*) On demandait un jour au chevalier Bayard quelles richesses un père doit laisser à ses enfants. « La vertu et la piété, répondit-il. Ces richesses inestimables ne craignent ni pluie, ni vent, ni tempête, ni violence humaine. »

jours. *b)* Dieu nous fait les plus belles promesses, pour nous exciter à pardonner. Pardonnez, dit-il, et vous obtiendrez votre pardon. Quelle espérance! que de péchés dans notre vie! Dieu les oubliera, si nous oublions les torts de nos frères. *c)* Dieu ajoute les menaces. Un roi, faisant rendre leurs comptes à ses serviteurs, se montra plein d'indulgence pour l'un d'eux, qui lui devait dix mille talents et ne pouvait les payer. Celui-ci rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, les exigea avec rigueur. En étant averti, le roi le fit saisir et livrer à la torture, jusqu'à ce qu'il lui eût tout rendu. C'est ainsi, ajoute Notre-Seigneur, que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez pas du fond du cœur à votre prochain (Matth. XVIII, 24.) Supposé une haine grave, sans pardon, point de pardon, ni au saint tribunal, ni à l'heure de la mort; il y a un jugement sans miséricorde pour celui qui ne fait pas miséricorde. Pardonnez-nous comme nous pardonnons, disons-nous chaque jour à Dieu. Ah! ayons soin de le dire d'une manière sincère.

826. **b**. Les exemples de Notre-Seigneur et des saints viennent confirmer cette obligation. *Je vous ai donné l'exemple*, dit-il, *afin que vous fassiez comme j'ai fait*. Or, regardez Jésus innocent, il est crucifié: néanmoins: Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font. Les saints ont marché sur ses traces, et pendant que saint Etienne est accablé par une grêle de pierres, il dit: Mon Dieu, ne leur imputez pas ce péché. Des millions de martyrs ont prié pour leurs bourreaux, et ont obtenu pour eux des miracles de conversion. Nous sommes les enfants des saints, il faut leur ressembler; nous n'irons pas au ciel sans les imiter (1).

827. **c**. La raison vient encore nous démontrer ce devoir. *a)* Dans notre ennemi, elle nous fait voir un frère, une âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, que Dieu aime infiniment et qu'il appelle à le posséder dans le ciel. Comment donc la haïr? Elle a des torts; soit, mais ce n'est pas là ce que nous devons aimer. Détestons ses torts; mais elle, l'image de Dieu, aimons-la. *b)* La raison, que nous dit-elle de la vengeance? Qu'elle fait le tourment de celui qui en est possédé, la division des familles, la ruine de la société (2).

828. 2) Mais répondons *aux objections* par lesquelles les vindicatifs prétendent s'excuser. *a) Il n'est pas possible de pardonner*. Dieu n'ordonne pas l'impossible. Les saints n'étaient pas d'une autre nature que nous. Joseph avait été maltraité et vendu par ses frères, il sut devenir par ses vertus l'intendant de Pharaon; et, pressés par la famine, ses frères durent aller chercher du blé auprès de lui. « Notre père et le vôtre, lui dirent ils, nous a chargés de vous dire de ne plus penser au crime de vos frères. » Au nom de Jacob, Joseph se mit à verser des larmes et à serrer contre son cœur ses frères, qui avaient été pour lui presque des bourreaux. Et nous, pour l'amour de notre Père céleste, nous ne pourrions pas pardonner? (Voir le n. 516.) Rien n'est moins impossible que l'amour des ennemis; s'il s'agissait de jeû-

(1) Le général Damesne, tué en 1848 par la balle d'un insurgé, dit avant de mourir à la Sœur de Charité qui lui prodiguait ses soins: « Ma Sœur, il faut que vous me rendiez un service. Voilà cinq francs, veuillez, je vous prie, faire dire deux messes, l'une pour celui qui m'a assassiné, et l'autre pour moi. »

(2) *Væ etiam laudabili vitæ si eam absque misericordiâ discusseris*, dit saint Augustin. Or, *judicium sine misericordiâ ei qui non facit misericordiam*. Quelle satisfaction pourra-t-il faire agréer à Dieu pour ses fautes? Des prières? La prière même le condamne *Dimitte nobis sicut dimittimus*. Dans les autres vertus Dieu veut être notre modèle. *Exemplum dedi vobis*: dans la miséricorde Il veut modeler sa conduite sur la nôtre. Des aumônes? *Et si distribuero omnes facultates meas charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest*. Des sacrifices? *Malo misericordiam quam sacrificium*. Aussi voyons-nous que les martyrs, avant de faire le plus généreux sacrifice de tous, celui de la vie, prièrent pour leurs bourreaux.

Mais on m'a calomnié, on est injuste envers moi. Quand Phocion allait au supplice, on y menait en même temps que lui un pauvre homme qui se plaignait d'être condamné injustement. Phocion lui dit: De quoi vous plaignez-vous? ne vous est-il pas assez honorable de mourir avec Phocion. Que de saints à la suite de Notre-Seigneur ont été condamnés injustement! Il nous est glorieux de leur ressembler. — Quand un ami plaignait Socrate de ce qu'il allait mourir innocent. Eh! mon ami, répondait-il, vaudrait-il mieux que je mourusse coupable?

ner ou de toute autre obligation difficile, nous pourrions alléguer cette excuse ; mais, qui ne peut aimer ? Si la haine semble plus forte que vous, priez et Dieu vous aidera.

829. *b) C'est n'avoir point de cœur, c'est être lâche que de pardonner.* Alors Notre-Seigneur et les saints n'ont point eu de cœur, et ont commis des lâchetés. Ce n'est pas ainsi qu'en ont pensé les bourreaux eux-mêmes, qui souvent se sont convertis au spectacle d'une charité si héroïque. C'est être lâche et sans cœur au contraire que de se venger. C'est se faire l'esclave de la haine, c'est reculer devant le grand devoir du chrétien. Un protestant avait formé le projet d'assassiner le duc de Guise, qui était un défenseur zélé du catholicisme. Le duc en est informé, il fait venir cet homme. « Vous ai-je fait quelque tort ?— Non, répondit-il. — Pourquoi donc vouloir m'ôtez la vie ? — J'ai voulu défendre ma religion en la délivrant de son ennemi. — Eh bien ! si votre religion vous ordonne de m'assassiner, la mienne me commande de vous pardonner, et je vous pardonne. Jugez par là laquelle est la véritable. » Qui ne voit dans cette conduite la noblesse du cœur et le vrai courage ? Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, qu'avez-vous de plus que les païens ? j'ajoute, qu'avez-vous de plus que les animaux ? Donc, écoutons la voix de la raison, suivons les exemples de Notre-Seigneur et des saints, obéissons à l'ordre de Dieu. La charité fait le bonheur des familles et des paroisses. Pardonnons, si nous voulons que Dieu nous pardonne. La haine ne nuit qu'à celui qui la garde (1).

(1) *(a)* En pardonnant on se fait des amis de ses ennemis mêmes. Cinna avait conspiré contre la vie de l'empereur Auguste. L'impératrice Livie dit à son mari : « Aux grands maux il faut apporter de grands remèdes, et lui pardonner. » Auguste fait appeler Cinna et lui dit : « Je vous accorde votre grâce malgré votre trahison, et je vous fais consul. » Depuis ce jour, Cinna resta fidèle à Auguste.

(b) Jean Gualbert naquit à Florence, au commencement du XI[e] siècle. Son père lui avait inspiré de bonne heure la haine mortelle qu'il avait contre un seigneur du voisinage, qui avait tué son cousin. Un jour que Jean revenait de Florence, son épée suspendue à la ceinture, il rencontre dans un lieu solitaire et par un chemin étroit, l'ennemi de son père entièrement désarmé. Celui-ci voyant le péril qu'il court, tombe à genoux aux pieds du jeune homme, et le prie, les bras en croix, au nom de Jésus-Christ, de lui pardonner. A ce nom, Jean Gualbert, attendri, l'embrasse et lui promet pour l'avenir une bienveillance sincère. Continuant sa route, Gualbert rencontre l'église de Saint-Miniat ; il y entre, et là se met à genoux aux pieds du crucifix ; et il voit le Christ s'incliner vers lui, comme pour le féliciter du pardon qu'il venait d'accorder. A la vue de ce prodige, Gualbert est transformé, il entre dans le monastère voisin de cette église, y embrasse la règle de saint Benoît, y vit désormais, et y meurt en saint.

(c) Les païens eux-mêmes ont compris qu'il fallait pardonner. Un célèbre homme d'état d'Athènes, Phocion, à la suite de rivalités de partis fut condamné à boire du poison. En lui présentant la coupe empoisonnée, on lui demanda s'il n'avait rien à dire. « Je veux, répondit il, qu'on recommande à mes fils de ne point tirer vengeance du poison que je vais avaler injustement. »

(d) Le célèbre athénien Périclès, ayant été accablé d'injures dans sa propre maison par un de ses ennemis, écouta tout sans mot dire ; et quand cet homme le quitta par une nuit sombre, il alla l'accompagner jusque chez lui avec une lanterne.

(e) Le sultan Asan, ayant fait prisonnier l'empereur grec Diogène, lui demanda comment il l'aurait traité s'il avait été vainqueur. Diogène lui répondit qu'il l'aurait fait hacher en morceaux. Asan ajouta qu'il connaissait le précepte de Jésus-Christ et qu'il voulait l'observer, et, embrassant Diogène étonné, il lui rendit la liberté sans exiger de rançon.

(f) Lacudus, roi d'Argos, voulant percer de son épée Prométhée de Thessalie, ne fit qu'ouvrir un abcès dont il souffrait. En sorte que ce dernier dut sa guérison à la haine de son ennemi. Les reproches, les injures de ceux qui nous persécutent, servent souvent à guérir nos âmes de leurs infirmités, c'est ainsi que sainte Monique s'entendant traiter d'ivrogne dans son enfance par la domestique de ses parents, se corrigea de l'habitude de boire du vin en cachette.

(g) Un prince avait fait graver sur ses armoiries une autruche avec cette devise : « Elle digère les choses les plus dures. » Telle doit être la devise de toute âme chrétienne.

(h) Quand Louis XII, duc d'Orléans, succéda à Charles VIII, il se fit donner la liste de tous les courtisans de son prédécesseur, et marqua d'une croix rouge le nom de ceux qui avaient été de ses ennemis. Ces derniers en furent effrayés ; mais Louis les fit appeler et leur dit : « Soyez assurés que le roi de France ne vengera pas les affronts qu'a essuyés le duc d'Orléans. La croix rouge n'est faite que pour me rappeler que je dois pardonner au nom de la mort sanglante du Sauveur. »

830. 11° Mais rien n'est plus opposé à la charité que le scandale, qui consiste à entraîner son prochain au mal par de mauvais conseils ou de mauvais exemples (Voir n. 522.) Le scandale 1) *outrage Dieu*, *a) le Père*, en lui ravissant le cœur d'une créature faite pour l'aimer. Parents, vous devez comprendre la grandeur de cet outrage, ne vous sentiriez-vous pas mortellement offensés si un scélérat débauchait votre enfant, et le rendait pour vous ingrat et rebelle ? *b) le Fils*, en rendant inutile son sang versé pour l'âme qu'on scandalise. *Et nunc antichristi multi facti sunt; c) le Saint-Esprit*, en le chassant d'un cœur qui était son temple (1).

831. *Il fait un tort énorme au prochain.* Le voleur ravit l'or, le médisant la réputation, l'assassin la vie, le scandaleux ravit la grâce de Dieu, l'innocence, le ciel, Dieu lui-même. Il est pire que Caïn qui tua son frère Abel, mais qui lui laissa l'amitié de Dieu. Le mauvais riche, au fond de l'enfer, voulait faire avertir ses frères de son malheur afin de le leur épargner. Le scandaleux est plus dur pour son frère que ce damné. Il fait le métier de Satan. Prenez garde, *défiez-vous de ceux qui viennent à vous revêtus d'une peau de brebis, et qui, intérieurement, sont des loups ravisseurs. Ne craignez pas celui qui peut tuer le corps, mais celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer. Homicida erat ab initio*, dit le Sauveur en parlant du démon. En effet, il donna la mort à nos premiers parents et à toute leur postérité. Cependant, le démon n'était pas armé d'une épée au paradis terrestre. Il y vint armé de sa langue empoisonnée, et il tua l'homme par sa parole. Ainsi ne vous imaginez pas n'être point homicide quand vous persuadez à votre frère le péché qui tue l'âme ; ou quand vous lui inspirez le mépris de la religion qui seule peut faire son salut. Votre langue est l'instrument du démon comme celle du serpent le fut pour Adam et Eve. Vous faites ce que Satan ne peut pas faire par lui-même. Il a tenté ce jeune homme, cette jeune fille, ça été en vain : alors il s'adresse à un libertin, qui se charge de les perdre. Il n'a pas pu triompher de la piété d'un enfant : il s'adresse à son père, lui persuade de le mettre dans des écoles sans Dieu, de blasphémer devant lui ; de le laisser aller avec de mauvaises compagnies et ce malheureux père accepte une telle mission et se fait le bourreau de son enfant. O malheureux scandaleux, vous faites à une âme une plaie que tous les remèdes de la terre ne peuvent guérir ; vous allumez en elle un incendie que toute l'eau des océans ne saurait éteindre. Si vous avez juré à cet enfant, à cette jeune personne une haine mortelle, ne vaudrait-il pas mieux vous armer d'un poignard et le leur plonger dans le sein, que de les damner, en vous perdant vous-même. *Verumtamen animam illius serva* ; car

832. 3) *Le scandale perd celui qui s'en rend coupable* ; c'est un crime digne de la mort et de l'enfer. (2) *a*) Paul de la Croix, dans sa jeunesse, avait réussi à persuader à tous ses compagnons d'éviter les chansons et les fréquentations scandaleuses. Un seul, nommé Tarpone, résista à ses conseils. Paul lui dit un jour que Dieu le punirait. En effet, en revenant de veiller auprès d'une personne suspecte, il est égorgé par un jaloux, et on trouve, le lendemain, son cadavre sur le bord de la rivière de la Bormida. Malheur à

(1) Le prophète Samuel ordonna de la part de Dieu à Saül de livrer bataille aux Amalécites, de ruiner leurs villes et leurs champs, parce que quatre cents ans auparavant, ils avaient voulu barrer au peuple de Dieu le passage vers la terre promise. Que ne fera pas Dieu contre ceux qui empêchent les autres d'aller au ciel ?

(2) Un criminel a mérité la mort pour ses crimes et on lui dit : la reine a tout pouvoir sur le cœur du roi, et elle peut vous obtenir votre grâce, et on lui ménage une audience de la princesse ; mais pendant qu'il l'attend il se promène dans le jardin du palais, où la reine elle-même a planté des lys dont elle est si jalouse qu'elle ne peut souffrir que personne n'y porte la main. On l'a avertie de cette circonstance, et malgré cela pendant que la reine le regarde par sa fenêtre, il ose briser les tiges et profaner ces fleurs de lys, quel accueil pensez-vous que la reine fera à sa requête ? C'est la reine du ciel qui a planté la virginité sur la terre, elle a des vierges un soin jaloux. Le malheureux pécheur qui a mérité tant de fois l'enfer, ne peut guère attendre son pardon que de la miséricorde de la Mère de Dieu, et c'est lui qui ose, pendant que du haut du ciel la Vierge le regarde, profaner par ses scandales, les fleurs de virginité dont Marie est si jalouse ! Comment échappera-t-il à l'enfer, celui qui par le scandale perd l'innocence ?

l'homme par qui le scandale arrive, il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât ainsi dans la mer! *b) Ce crime est digne de l'enfer.* Au tribunal de Dieu, le scandaleux se verra chargé de tous les crimes qu'il a fait commettre, il s'entendra demander compte des âmes qu'il aura perdues. Le sang d'Abel criait vengeance contre Caïn. Le sang de Jésus lui-même criera vengeance contre le scandaleux. Celui qui a commis un meurtre se voit poursuivi jour et nuit par le souvenir de celui qu'il a tué. Et vous ne trembleriez pas si vous avez donné la mort à une âme? Ah! à l'heure de la mort, vous verrez venir à vous, les âmes que vous avez perdues, vous verrez venir pour vous accuser les mères de ceux que vous avez pervertis; et en enfer, tous ceux que vous y avez précipités s'élèveront contre vous. Malheur alors surtout aux parents, aux maitres négligents et coupables, aux époux qui se portent au mal!

833. 4) *Le scandale est difficile à réparer.* Dans l'assaut que Titus donna à Jérusalem, un misérable soldat, du haut de la tour, jeta une torche ardente contre le temple, une des merveilles du monde. Un incendie se déclara. Juifs et Romains tentent tout pour l'éteindre; mais en vain. Cet édifice gigantesque est entièrement détruit. C'est là l'image du scandale. Il est facile encore de rendre le bien acquis; mais comment arrêter le cours des habitudes coupables qu'on a fait contracter aux autres; et si celui qu'on a scandalisé est mort dans l'impénitence, sa perte est irréparable. Et puis celui qu'on a scandalisé devient à son tour corrupteur des autres, il portera au mal toute une famille, toute une génération qui perdra à son tour la génération suivante. C'est une peste qui se répand partout, un incendie dans une forêt. Et pourtant c'est un devoir grave de réparer le scandale par de bons conseils, par de bons exemples, par des prières; et quand il est impossible de sauver l'âme que nous avons perdue, tâchons au moins d'en sauver un très grand nombre d'autres. Veillons sur nos paroles et sur nos démarches. *Que notre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres et qu'ils glorifient notre Père qui est dans le ciel* (1). Nous ne sommes pas en ce monde pour nous aider à nous perdre, mais pour nous soutenir dans la voie qui mène au ciel. Sur les devoirs que nous impose la justice à l'égard du prochain, voir les nos 529 et suiv.

834. 15° *Il nous reste encore à dire nos devoirs envers nous-mêmes.* — Nous devons nous respecter, respecter notre corps et tous ses membres, respecter notre âme avec ses facultés. Or, il est un crime contre lequel il faut s'élever ici, crime si hideux qu'il se tient caché dans les ténèbres et qu'il ne peut souffrir qu'on le mette à jour. Aussi voit-on les impudiques, car on nomme ainsi ceux qui en sont les esclaves, se plaindre quand le ministre de Dieu ose dire, pour le flétrir, ce qu'ils ne rougissent pas de faire. Mais malheur à nous, si nous ne prêchions pas l'Evangile qui les condamne, et si en

(1) (*a*) Les saints, loin d'être pour autrui une occasion de ruine, exposaient leur vie pour préserver les autres du danger de pécher. Saint Ambroise raconte qu'une jeune vierge d'Antioche, nommée Théodora, fut condamnée par les païens à être traînée dans un lieu de débauche; un jeune soldat chrétien appelé Didyme apprenant cette affreuse sentence, court le premier auprès d'elle. Théodora, qui ne le connaissait pas, tremblait de tous ses membres. « Rassurez-vous, ma sœur, dit-il, je viens ici pour vous délivrer. Revêtez-vous de mes habits et je prendrai moi-même les vôtres, et à l'aide de ce déguisement vous vous échapperez. » Théodora accepte et elle s'évade. Bientôt arrive l'ordre de la décapiter, et on traîne Didyme revêtu de ses habits au martyre. Théodora l'apprend, et elle vole au lieu du supplice. « C'est moi qui ait été condamnée, dit-elle, c'est à moi de mourir. » Didyme reprend: « En sauvant votre pudeur, n'ai-je pas mérité le martyre? » Et pendant qu'ils se disputent ainsi le bonheur de mourir l'un pour l'autre, les bourreaux leur tranchent la tête à tous deux. O admirable charité!

(*b*) Quand le roi Antiochus eut condamné le saint vieillard Eléazard à mourir, ou à manger des viandes défendues par la loi de Dieu, les amis d'Eléazard lui conseillaient de faire semblant d'en manger, afin de se soustraire à la mort. « La feinte est indigne de mon âge, répondit il, il ne faut pas que, pour me conserver un reste de misérable vie les jeunes gens croient qu'à quatre-vingt-dix ans j'ai embrassé la religion des infidèles, et soient trompés à mon sujet. Ce serait là imprimer à ma vieillesse une tache qui me vouerait à l'exécration. En mourant avec courage, je laisserai à la jeunesse un exemple de générosité. » Et dès lors on le traîna au supplice. (II, Mach. vi, 24.)

gardant le silence sur de telles horreurs nous semblions les autoriser ! Ce vice 1) entre tous les autres péchés, a des caractères de malice qui font à Dieu le plus sanglant outrage. *a)* Notre âme est faite à l'image de Dieu ; nos corps, par le baptême, sont devenus *les temples* de l'Esprit-Saint, les membres de Jésus-Christ, et par la communion nous ne faisons qu'un avec Notre-Seigneur. Or, l'homme qui se livre à ses passions honteuses, traîne dans la boue l'image de Dieu. Il profane son temple, il fait servir à l'iniquité la plus monstrueuse les membres de Jésus-Christ. Il est comparable au sacrilège qui briserait la porte du tabernacle et foulerait aux pieds les hosties consacrées. *b)* Le mépris que le pécheur fait à Dieu est d'autant plus grand que ce qu'il préfère à Dieu est plus vil. Or, quoi de plus honteux que les infâmes satisfactions que l'homme, esclave de ce vice, poursuit en abandonnant Dieu ? Et pour faire à Dieu cette offense, il n'est pas nécessaire de commettre des crimes scandaleux : les pensées, les désirs suffisent : *Perversæ cogitationes separant a Deo.*

835. 2) *Ce vice opère d'affreux ravages dans les âmes :* nous avons dit déjà les ruines qu'amoncelle, dans le cœur de ses frères, le scandaleux par des propos ou des exemples pervers. *a) Le vice sème dans l'âme le remords.* C'est le propre de tout péché sans doute ; mais il n'en est point qui remplisse un cœur de tant d'amertume que les passions honteuses. Le plaisir se présentait doux comme un rayon de miel, il est cruel comme du poison. « Le plaisir passe, dit saint Augustin, mais le tourment de l'âme ne finit pas. » L'expérience ne vous l'a-t-elle pas appris ? L'enfant prodigue mourait de faim à la suite des pourceaux et en partageant leur nourriture ; c'est là l'image d'une âme impure. Et comment pourrait-il en être autrement ? L'homme fait pour Dieu, peut-il se reposer dans des infamies ? Quels sentiments éprouverait un roi condamné à garder de vils animaux, une reine qu'on traînerait dans la boue.

836. *b) Ce vice avilit et dégrade.* L'homme constitué en dignité, fait à l'image de Dieu, placé presque au niveau des anges, s'est comparé aux bêtes de somme sans raison et leur est devenu semblable. Saint Chrysostome dit que l'infection du tombeau n'est rien comparée à celle d'une âme impure ; et saint Pierre la compare au pourceau qui ne se plaît que dans la fange. Oh ! relevons-nous, regardons le ciel.

837. *c) Ce vice amène l'aveuglement de l'esprit.* Le corbeau quand il s'abat sur sa proie commence par lui crever les yeux, le démon impur fait de même. Plus d'idées élevées dans l'esprit du voluptueux, son intelligence s'abrutit ; il ne voit ni la laideur de son état, ni les abîmes où il roule, il en vient même à perdre la foi ; c'est l'histoire de tous les impies. Ils commencent toujours par les égarements des passions et ils finissent par l'incrédulité. « D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement contre les vérités chrétiennes ? Ce n'est pas qu'ils soient irrités qu'on leur propose à croire des mystères, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement. Ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira pourvu qu'on ne leur ôte pas ce qui leur plaît. Que Dieu fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais la religion condamne les passions : c'est ce qui leur est insupportable, et qui fait leur révolte. » (BOSSUET.) — *d)* L'aveuglement de l'esprit est suivi de l'*endurcissement du cœur*, le remords s'affaiblit. On prend en dégoût la prière, les sacrements, la parole de Dieu. Qu'est-ce qui pourra réveiller de cette léthargie, et où cet endurcissement ne peut-il pas conduire ? (1).

838. 3) *Châtiment du vice.* Dieu punit tout péché ; mais c'est à l'égard de

(1) La volupté a été de tout temps la plus inexorable persécutrice de la vérité ; il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse et barbare : le sang, la nature, la religion, l'amitié ; il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils lui deviennent nécessaires : et tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux ; c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la traverse. (MASSILLON.)

celui dont nous parlons qu'il s'est montré surtout terrible. *a) En ce monde* d'abord. Qu'est-ce qui a fait submerger la terre, embraser les cinq villes coupables? Le vice. *Meretrix fovea*, c'est un gouffre qui engloutit souvent fortune, réputation, honneur, santé, corps et âme. Les médecins comptent soixante et onze maladies qui sont produites par ce péché (1). Et si on s'étonnait de

(1) (*a*) L'Église est chaste, a dit Lacordaire, elle engendre la chasteté, et il n'y a pas de mœurs sans la chasteté. C'est la chasteté qui fait les familles, les races royales, le génie, les grands et forts peuples. Là où cette vertu n'est pas, il n'y a que de la boue dans un tombeau. Ah! s'il y a ici des hommes qui ne soient pas mes frères par la foi, je ne veux qu'invoquer leur conscience, je leur demanderai : Êtes-vous chastes? Comment croiriez-vous, si vous n'êtes pas chastes? La chasteté est la sœur aînée de la vérité ; soyez chastes pendant un an, et je réponds de vous devant Dieu. C'est parce que nous possédons cette vertu que nous sommes forts, et ils savent bien ce qu'ils font, ceux qui attaquent le célibat ecclésiastique, cette auréole du sacerdoce chrétien. Les sectes hérétiques l'ont aboli parmi elle ; c'est le thermomètre de l'hérésie: à chaque degré de l'erreur correspond un degré, sinon de mépris, du moins de diminution de cette céleste vertu. »

Le sens dépravé, a dit encore Lacordaire, use sans fruit nos plus précieux organes, il dévore sans but nos plus admirables facultés. N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque? Qui a fait ces cadavres? Qui a touché cet enfant? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années? Qui a mis sur sa face des siècles honteux? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des plaisirs égoïstes; et le voilà! il s'en va, pris du vin de la mort, et, d'un pied méprisé porter son corps au tombeau où ses vices domineront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours.

Ah! si ce n'est pas là un sens dépravé, quel nom lui donner? Un nom plus dur encore, Messieurs, car j'ajoute que c'est un sens abject. C'est un sens abject, parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu bien des jeunes gens, et je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans le jeune homme débauché, je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui.

Le sens dépravé est l'oppression et la ruine du monde..... Lâche autant qu'égoïste, le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse ; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face ; il va bassement, comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre; il se présente à un être faible et trop facile à séduire, parce qu'il a autrefois séduit le premier; il se présente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme ; il cache sa débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité : puis, l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve par un dégoût qui n'est encore qu'à venir. Quelle oppression y aura-t-il dans le monde si ce n'est pas là de l'oppression, et quelles ruines, si ce que je vais dire ne compte pas pour des ruines?

Le sens dépravé n'épargne pas même les nations. Un temps vient, et pour quel peuple n'est-il pas venu tôt ou tard? un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque ; les caractères tombent, les corps diminuent, la force physique et morale s'en va d'un même pas, et l'on entend de loin le bruit du barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant la destinée, qui a passé sur lui, quel souffle a tari sa vie? Toujours le même, Messieurs, la mort n'a jamais qu'un grand complice. Ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté ; il a versé son sang goutte à goutte et non plus par flots sur les champs féconds du dévouement.

Eh! Messieurs, si un tartare venait frappé à votre porte et vous demandez une trahison contre la patrie, qu'elle ne serait pas votre horreur? Pourtant le sens dépravé ne fait pas autre chose ; le sang qu'il vous demande, ne fût-il pas celui de l'éternité, serait le sang de la patrie et de l'avenir. »

Adultère.— Les empereurs Constantin, Constant et Constance, enfants du grand Constantin, publièrent un édit contre les adultères, les condamnant aux mêmes peines que les parricides, à être cousus dans un sac et jetés dans la rivière ou brûlés, parce qu'ils sont, disent-ils, *sacrilegi nuptiarum*. Et je pourrais ajouter que vous engendrez des enfants d'iniquité, qui sont souvent privés de la bénédiction de Dieu, et qui portent en eux les germes de vos vices, deviennent des enfants de perdition, pour vous maudire en l'enfer dans toute l'étendue des siècles. Je pourrais dire de plus que, privant les enfants légitimes de la portion de la succession qui échoient aux illégitimes, vous vous

ce que, coupables aujourd'hui, nous ne sommes pas punis par le feu comme Sodome, saint Chrysostôme répondrait : C'est parce qu'un feu bien plus terrible attend les voluptueux, ainsi qu'un supplice qui n'aura pas de terme. *b) En l'autre monde*, en effet, Dieu a allumé les brasiers éternels pour ceux qui ont été dévorés ici-bas par le feu des mauvaises passions ; et si tout péché mérite l'enfer, l'impureté remplit l'enfer. C'est la grande porte qui conduit dans cet abîme ; et l'Apôtre saint Pierre nous avertit que Dieu sait surtout y tourmenter ceux qui courent selon les désirs honteux de la chair. Donc comme l'enfant prodigue, dites avec lui : Je me lèverai et j'irai à mon père. De l'énergie à combattre ce vice. Saint François d'Assise, pour triompher des tentations s'étendait sur des charbons embrasés. Saint Benoit se roulait sur des épines. Saint Bernard se plongeait dans un étang glacé (1). Point de mollesse donc ; mais un courage viril, pour tarir les sources de ce vice. Or

839. 4) *Les sources du vice* sont : l'oisiveté, la vanité ou le désir de plaire,

obligez à des restitutions fort difficiles à faire; vous vous engagez dans un labyrinthe d'où il ne vous sera pas facile de sortir; vous vous mettez en danger d'être surpris par votre mari ou par le mari de la femme que vous déshonorez; d'être tué en flagrant délit, en état de damnation, de perdre en même temps votre âme, votre corps, votre honneur, vos biens et votre salut ; car saint Paul (1 Cor. 6. 9.) déclare que les adultères ne posséderont pas le royaume de Dieu.

(*b*) En 1387, Carlos II, roi de Navarre, épuisé de débauches, consulta les médecins qui lui conseillèrent, pour retrouver les forces qu'il usait dans d'infâmes plaisirs, de se faire envelopper tout le corps dans un linceul imbibé d'eau-de-vie Mais le serviteur qui l'enveloppa de ce linceul eut l'imprudence d'en approcher une bougie Le linceul prit feu. Le roi poussa des hurlements affreux, on accourut, mais en vain, il fut brulé vif. (Voir la note du n. 519, Rouski.)

(1) (*a*) Saint Nicétas, enchaîné par les païens avec des liens de soie, sur un lit de plumes, et obsédé par les séductions d'une courtisane, n'ayant aucun autre moyen de défense, se coupa la langue avec ses dents et la cracha au visage de cette misérable.

(*b*) Qui ne connait l'histoire du chaste Joseph? Son amour pour la vertu fut imité d'une manière héroïque par Baudoin, comte de Flandre, que son mérite fit élire empereur de Constantinople. Vaincu et fait prisonnier par Joannice, roi des Bulgares, il fut visité malgré lui dans son cachot, par la reine qui, éprise de la beauté de Baudoin, lui offrit de le délivrer et de partir avec lui, s'il voulait l'accepter pour épouse. En vain, Baudoin lui fit-il sentir que ce qu'elle méditait était un crime. Elle revint à la charge, mais inutilement Furieuse des refus du prisonnier, elle l'accusa auprès de son mari du crime dont elle était seule coupable. Le roi furieux, fait inviter Baudoin à un festin, et pendant le repas, il le livre à ses soldats qui l'insultent, lui coupent les bras et les jambes et le jettent dans une fossse où il vécut encore trois jours, remerciant Dieu de lui avoir donné la force de préférer la mort au crime.

(*c*) Saint Edmond de Cantorbéry venait d'achever ses études, il alla consulter sur sa vocation un docteur de l'université d'Oxford, célèbre par sa piété aussi bien que par sa science. Celui-ci, connaissant la vertu de son disciple, lui conseilla de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle. Edmond fit donc préparer deux anneaux d'or, sur lesquels il avait fait graver l'*Ave Maria*. Puis dans un sanctuaire de Marie, devant l'image de la Sainte Vierge, il prononça son vœu, et prenant un des anneaux, il le plaça au doigt de la statue de Marie et mit l'autre à son doigt, disant ainsi à la Sainte Vierge qu'il ne voulait d'autre épouse qu'elle. Il porta, jusqu'à sa mort, l'anneau qui lui rappelait ses serments.

(*d*) Armand de Maillé de Brezé, qui fut nommé tout jeune amiral de France, et qui mourut frappé d'un coup de canon à l'âge de vingt-sept ans, reçut à Paris la visite d'une dame du Poitou qui implora sa protection dans un procès qu'elle venait soutenir. Le jeune amiral fit tout son possible pour lui faire rendre justice. Il y réussit; à la fin, cette dame lui amena sa fille qui était jeune et belle, en lui laissant entrevoir qu'elle serait heureuse si elle pouvait lui plaire. Le jeune amiral en parut indigné, et conduisant la jeune fille vers la fenêtre, il lui dit à l'oreille qu'il tremblait pour sa vertu, puisqu'elle avait une telle mère. La jeune fille lui répondit en pleurant qu'elle avait dessein de se faire religieuse. Alors Armand de Maillé, après s'être assuré de la sincérité de ses sentiments, la conduisit aussitôt au couvent où il lui fit une dot.

(*e*) Saint Martinien, pour fuir le danger de perdre la chasteté, s'était retiré sur un rocher au milieu de la mer, où il vivait seul Un jour, un vaisseau fait naufrage, et tous les passagers périssent, excepté une jeune fille qui, à l'aide d'une planche, aborde le rocher, et apercevant le serviteur de Dieu, lui crie d'une voix tremblante. « Sauvez-moi, ou je péris. » Martinien la tire de l'eau, puis lui dit : « Usez de mes provisions jusqu'à ce que le marinier qui vient me visiter soit revenu ; mais nous ne pouvons demeurer ici ensemble. » Cela dit, il fait sa prière à Dieu, et plutôt que de rester exposé au péril,

l'intempérance dans le boire et le manger, et par-dessus tout, les mauvaises occasions, c'est-à-dire les lectures mauvaises ou légères (voir la note du n. 488), les fêtes du monde, les danses par exemple, et principalement les mauvaises compagnies, l'ivresse et la fréquentation des personnes de sexe différent.

a) Jeunesse, fuyez les *compagnies mauvaises!* Joseph Arger, jeune homme de vingt-trois ans, fut condamner à mort au mois de mai 1844 par la Cour d'assises de la Seine-Inférieure. Arrivé au pied de l'échafaud, il demanda à parler à la foule qui était immense: « Je vais mourir, dit-il, parce que j'ai fréquenté de mauvaises compagnies. Six semaines ont suffi. C'est Decaut qui m'a perdu, je lui pardonne. Adieu, mon pauvre père. » Et sa tête tomba sous le couteau fatal. Décaut fut condamné aux travaux forcés. Voila où conduisent les mauvaises compagnies. Vous êtes effrayés du sort de Joseph Arger. Ce n'est pas ce qui m'épouvante. Il s'est repenti et est mort dans de bons sentiments. Les mauvaises compagnies peuvent vous mener plus loin qu'à l'échafaud? où donc? Au libertinage, à l'impiété, à une mort de réprouvé. Il faut entendre par mauvaises compagnies, celles avec qui on est exposé à entendre avec plaisir de mauvais discours ou à blasphémer, ou à manquer la messe et surtout à s'enivrer (1). (Voir Joas, nº 852.) Il suffit de s'entretenir un instant avec un pestiféré pour contracter soi-même la contagion.

840. *b)* L'ivresse étouffe la raison et ne laisse plus à l'homme que les instincts de la brute (2). C'est la ruine de la fortune et de la santé, le

il se jette à la mer. Le Seigneur lui envoya deux dauphins qui le portèrent sur un autre rivage.

(f) Saint Serenus exerçait à Sirmium l'humble profession de jardinier: une femme vint avec ses filles lui demander à se promener dans son jardin à une heure indue. Serenus lui ferma la porte, en lui disant qu'il ne convenait pas à une femme honnête de se promener à ces heures. Furieuse de ce refus, cette femme accusa Serenus d'avoir voulu l'outrager, auprès de son mari qui était un officier de l'empereur Maximien. On conduit donc Serenus devant le juge qui admire la vertu de cet homme, et en conjecture qu'il ne peut être que chrétien. Il l'interroge sur sa foi. Serenus, ou Cerneuf, comme on l'appelle à Billom où son corps a été transporté, confesse sa foi, et ce jour même on lui tranche la tête.

(1) Bernardin de Sienne, dans sa jeunesse, était d'une telle réserve que les plus libertins le respectaient. Un jeune homme osa pourtant tenir devant lui un langage moins réservé. Bernardin en fut indigné, et ses jeunes camarades, indignés comme lui, chassèrent ce scandaleux et le poursuivirent à coup de pierres. Aussi quand les jeunes gens qui parlaient légèrement le voyaient venir: « Silence, disaient-ils, voici Bernardin. » Le saint n'était encore qu'un enfant, quand un personnage de condition dit devant lui, en pleine place publique, une mauvaise parole. Bernardin, indigné, lui donna au menton un coup de poing tel, que le bruit en retentit dans toute la place. Ce personnage n'osa pas se venger d'un enfant. Il profita même de la correction. Plus tard, en entendant prêcher Bernardin, il pleurait à chaudes larmes. (Voir Basile et Grégoire, note du nº 2449.)

(2) *(a)* Cyrus étant à la cour d'Astyages, roi des Mèdes, son grand-père le chargea de verser à boire aux convives; mais il refusa de goûter lui-même du vin. Astyages lui en demandant la raison: « J'ai cru, dit-il, que cette liqueur était empoisonnée; car naguère, après en avoir bu, tous les convives parlaient tous à la fois, criaient sans dignité et, se levant de table, avaient peine à se soutenir. — Est-ce que rien de semblable n'arrive à votre père, le roi de Perse? — Assurément non, répondit Cyrus; quand mon père a bu, il cesse seulement d'avoir soif.

(b) Saint Jean d'Egypte, depuis le jour où il s'enferma dans sa cellule, promit à Dieu de ne jamais voir une femme; un maître de camp de Sienne vint le voir avec sa femme, qui était malade, et lui demanda de vouloir bien permettre à sa femme de venir recevoir sa bénédiction, car elle avait couru de grands périls pour obtenir cette grâce. Il refusa. L'officier insista en disant que sa femme en mourrait de douleur. Alors l'homme de Dieu lui dit: « Allez dire à votre femme qu'elle me verra sans quitter sa maison. » En effet, la nuit suivante il lui appparut en songe et lui dit: « Femme, votre foi est grande; mais ne cherchez pas à voir le visage matériel des serviteurs de Dieu, mais plutôt à contempler leurs exemples. Désormais vous serez guérie. » Sa prophétie se réalisa.

(c) Saint Appelle était un forgeron d'Egypte qui, tout en travaillant le fer, savait prier Dieu et se préserver par là des tentations. Une infâme courtisane vint un jour dans son

désespoir de la famille, l'opprobre de la société, la perte de l'âme. D'après une statistique publiée en 1873, il meurt annuellement 1,500 hommes en France par suite de l'ivrognerie. Au temps de saint Augustin, il y avait à Hippone un jeune homme adonné au vin, nommé Cyrille. Rien ne pouvait l'arracher aux cabarets ni à ses compagnons de débauche. Un jour, rentré dans sa maison, il en vint dans sa rage à assassiner son père, à tuer une de ses sœurs, et à occasionner la mort d'une autre. Saint Augustin, apprenant la nouvelle de tant de crimes à la fois, convoque le peuple à l'église. Il parle avec des sanglots de ce qui vient de se passer ; et tout le peuple verse des larmes à la vue de tant de ruines amoncelées par l'ivresse. C'est donc un devoir grave d'éviter les occasions de s'enivrer, les compagnies, les maisons où l'on est exposé à le faire. Espérer qu'on se corrigera sans éviter ces compagnies et ces maisons, c'est confirmer une fois de plus le proverbe : « Qui a bu, boira. » Cambrone, un officier du premier Empire, fut plus sage. Ayant failli être condamné à mort, à la suite des excès de boisson; il jura de ne plus boire du vin ; il tint parole et devint un héros. Pourquoi ne feriez-vous pas comme lui, si vous êtes sujet au même défaut ? Si le vin vous donnait la mort, en boiriez-vous ? Il donne la mort à votre âme. Donneriez-vous votre maison pour avoir le plaisir de boire ? et vous sacrifiez le paradis. Ah ! en enfer on a le temps d'avoir soif ? (Voir la note du nº 558.)

841. *c) La fréquentation des personnes de différent sexe* est, avec les mauvaises compagnies, la source la plus ordinaire du vice. Obligation par conséquent de l'éviter. Jamais de ces tête-à-tête, où le démon fait le troisième, comme l'a dit Fénelon. Que les entrevues, même en vue du mariage, n'aient lieu qu'en présence des parents. C'est de la bonne éducation, c'est un devoir de vigilance chrétienne. Qu'un jeune homme suive ces règles, les familles les plus honorables l'estimeront, et les plus riches héritières voudront l'avoir pour époux. Agir autrement c'est risquer son avenir, car rien n'attire la malédiction de Dieu sur les époux comme les familiarités coupables, qui précèdent quelquefois le mariage. Donc jamais ne restez seul avec cette personne qui vous a perdu, ne la recevez pas chez vous, ne vous arrêtez pas avec elle en chemin (1).

Il faut même savoir veiller sur ses yeux (2). *Beati immaculati in via :*

atelier et chercha à le séduire ; Appelle tire de sa forge une barre de fer ardente et la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait pris la fuite.

(d) Les époux doivent aussi être chastes, que du moins ils respectent les lois de leur état, s'ils n'ont pas le courage de pratiquer une chasteté plus parfaite. Saint Thierry était le fils d'un voleur de profession ; mais Dieu, qui fait fleurir des roses au milieu des épines, lui inspira de bonne heure l'amour de la vertu. Devenu jeune homme, il fut contraint par ses parents de se marier; mais, dès lors, il chercha à faire comprendre à sa femme le prix de la virginité. Celle-ci entra en colère, prétendant que son mari lui parlait ainsi parce qu'il ne l'aimait pas. Thierry, affligé, va trouver une sainte abbesse qui vivait à Reims et qui l'encourage et lui conseille de consulter saint Rémi, archevêque de Reims. Thierry raconte sa peine au saint prélat, qui lui dit qu'étant marié il ne peut garder le célibat sans le consentement de sa femme ; mais qu'il l'exhorte à lui faire entendre que le vœu de virginité est l'hommage le plus glorieux à Dieu, et qu'il est récompensé au ciel par une couronne immortelle. Thierry s'en va consolé : il parle de l'excellence de la pureté parfaite à sa femme qui, cette fois, l'écoute avec douceur, et finit par l'assurer qu'à son exemple, elle ne veut avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Thierry devint prêtre et abbé du monastère du Mont-d'Or. Il ressuscita par ses prières une fille du roi Thierry.

(1) Quand Augustin, poursuivi par la grâce, songeait à se convertir, un combat terrible s'éleva dans son âme. « Je secouais, dit-il, la chaîne dont j'étais chargé sans pouvoir la rompre ; mes habitudes mauvaises se présentaient à moi, en disant : Penses-tu pouvoir te passer de nous? D'un autre côté, la vertu se présentait avec ses purs attraits ; elle me tendait les bras et me montrait une multitude d'âmes saintes, d'enfants, de jeunes gens, de veuves, de vierges qui la suivaient, et me disait : « Tu ne pourras pas ce qu'ils ont pu? n'est-ce pas par la grâce de Dieu qu'ils ont réussi ? Jette-toi entre les bras de Dieu, il ne te laissera pas tomber. » Augustin comprit et devint un saint.

(2) Tout Païen qu'il était, Alexandre le Grand, malgré les instances qu'on lui en fit, refusa de voir une captive d'une grande beauté. Il écrivait à Parménion, un de ses généraux, qu'il n'avait pas vu, qu'il ne voulait pas voir la femme du roi de Perse, Darius,

Heureux ceux qui marchent sans souillure dans le chemin tracé par la loi du Seigneur, ils arriveront au bonheur du ciel !

VI. — De la confession.

842. Il est un des devoirs que nous impose la foi dont l'importance mérite qu'on le traite à fond; c'est celui de la confession. Le plus sage des philosophes païens posa un jour ce problème à la foule de ses disciples : Comment peut-on se réconcilier avec la Divinité? Il avoua modestement qu'il était impuissant à le résoudre lui-même, et il ajouta : Je ne doute pas que Dieu n'envoie un jour aux hommes quelqu'un qui leur révèle le plus important de tous les mystères, savoir comment les péchés peuvent être remis. Les vœux du philosophe païen ont été exaucés. Jésus-Christ est venu nous apprendre que c'est par la confession que les péchés sont pardonnés. Malgré cela, des préjugés impies ont été répandus par les passions humaines contre la facilité, l'utilité, la nécessité de cette obligation et nous avons à les dissiper.

843. 1° *La confession est pénible*, dit-on. — On a aussi souvent de la peine à faire fortune ; chacun pourtant y travaille ; et lors même qu'il y aurait de la peine à se confesser et à se procurer par là le ciel, ce ne serait pas le payer trop cher. Voyez un naufragé, dont la tempête a englouti le navire, quels efforts ne fait-il pas pour saisir une planche, pour l'embrasser afin de ne pas couler à fond ! Que de fois il lutte contre les vagues, que de gorgées d'eau salée il avale, que de monstres marins il voit et redoute, et tout cela pour échapper à une mort qui passe en un quart d'heure. Que ne faut-il donc pas tenter pour échapper à la mort éternelle? Mais n'est-il pas plus pénible de garder un abcès qui tourmente que de le faire ouvrir : n'y a-t-il pas plus de consolation à déclarer ses fautes qu'à les commettre ? Ah ! si le chef d'un Etat accordait la liberté à tous les prisonniers, à condition qu'ils avoueraient à l'un de leurs compagnons d'infortune le crime qui les a fait enfermer, comme cette condition leur paraitrait douce ! C'est n'avoir ni foi, ni raison que de trouver dure l'obligation de confesser ses péchés, pour en obtenir le pardon. N'est-il pas plus facile d'avouer sa faute que de soutenir la manifestation qui en sera faite au tribunal de Dieu (1)? Mais voyons en détail ce qui peut nous sembler pénible dans la confession.

844. 2° *Que penserait-on de moi ?* — Ainsi raisonnent les esclaves du respect humain. Qu'un enfant soit intimidé par cette vaine crainte, je le concevrais peut-être; mais un homme qui a de la conscience et qui doit avoir du courage ! C'est inexplicable. Mais qui donc trouvera mauvais que vous fassiez votre devoir ? Ceux qui n'en font point ; par conséquent toujours ce qu'il y a de moins consciencieux dans une localité. Est-ce la ligne de conduite que nous tracent de tels hommes que nous devons suivre ? Ne vaut-il pas mieux tenir compte de l'opinion des bons chrétiens qui se réjouiront, en vous voyant être fidèles à Dieu ? Et ceux mêmes qui vous railleraient, si vous méprisez leurs moqueries comme elles le méritent, vous en estimeront davantage. Le général Bedeau, en 1846, au retour d'une de ses glorieuses expéditions d'Afrique, rencontra un prêtre ; il fit faire halte à sa colonne; et, en présence de ses soldats, il se mit à genoux au pied d'un arbre à côté du prêtre, pour lui faire sa confession. Quand il eut fini : « Mes amis, dit-il

qu'il avait fait prisonnier, et qu'il ne permettrait même pas qu'on parlât en sa présence de la beauté de cette reine. — Cyrus avait aussi refusé de voir Panthéa, épouse d'Astradate, roi des Scythes, quand il l'eut faite captive : « Les yeux, dit-il, sont des traîtres dangereux ; de vainqueur que je suis, ils pourraient me rendre esclave. » (Voir la note du n. 16°2.)

(1) Un célèbre médecin protestant de Lausanne, Tissot, aimait à raconter qu'une jeune dame se trouvant dans un état des plus graves, il lui avait selon sa coutume, conseillé de recevoir les secours de la religion. Dès lors on fit venir un prêtre. Elle se confessa et reçut tous les sacrements. Et les consolations de la religion répandirent un tel calme dans son âme que le lendemain elle était hors de danger.

à ses soldats, si vous en avez besoin, sortez des rangs et faites comme moi (1).

845. 3° *Mais j'ai fait de trop grands crimes, que pensera de moi mon confesseur ?* — Si vos crimes sont grands, raison de plus de les confesser, puisque c'est le seul moyen d'en obtenir le pardon, à moins que vous ne preniez le parti de les voir révéler à votre honte à la face de l'univers. Mais êtes-vous plus coupables que Pierre, que Madeleine, qu'Augustin, que l'enfant prodigue ? Ah ! défiez-vous du démon qui fait paraître le péché léger avant qu'on le commette, et qui en exagère la gravité quand on l'a commis. Le loup saisit la brebis à la gorge afin de l'empêcher de se plaindre et d'appeler le pasteur. Le démon ferme la bouche au pécheur afin d'en faire sa proie tout à l'aise.

Que pensera le confesseur ? — Que pensa Notre-Seigneur de la femme adultère ? Que pensa de son fils repentant le père de l'enfant prodigue ? N'y a-t-il pas plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ? Il en est ainsi dans le cœur du prêtre. Rien ne le console comme le retour à Dieu d'un homme éloigné de lui depuis longtemps. La mère qui voit couler les larmes des yeux de son enfant, oublie ses fautes et pleure de tendresse avec lui. Il en est ainsi du prêtre. « Que pensez-vous de moi ? demandait à saint François de Sales un pénitent après sa confession. — Je pense, mon fils, répondit-il, que vous êtes maintenant l'ami de Dieu, puisque vous avez recouvré sa grâce. Les larmes que je vous ai vu verser ont fait sur mon cœur le même effet que l'eau sur le brasier d'un forgeron : elles n'ont fait qu'embraser l'amour que je vous porte. »

846. 4° *Mais si le confesseur venait à faire connaître mes péchés ?* — Ignorez-vous à quel inviolable secret le prêtre est tenu à l'égard de toute faute à lui confiée ? C'est la loi naturelle, la loi divine, la loi de l'Eglise elle-même qui lui imposent, sous les peines les plus graves, ce rigoureux devoir. Ne savez vous pas que Dieu lui-même veille à la garde de ce secret ? On a vu des prêtres subir la mort plutôt que de le trahir. Témoin saint Jean Népomucène qui fut jeté dans un fleuve par l'impie Venceslas, pour n'avoir pas voulu révéler la confession de la reine. Mais jamais, depuis dix-neuf siècles, un prêtre n'a révélé un péché à lui confessé. Dieu n'a pas permis qu'il se soit trouvé un apostat, ni même un prêtre devenu fou, qui ait trahi son pénitent (2).

847. 5° *Mais comment me souvenir de mes péchés ?* — Le prêtre est là pour vous rendre service, il vous aidera. Recherchez vos fautes aussi bien qu'il vous sera possible, et ensuite allez à lui hardiment, il achèvera votre examen. La confession n'est donc pas pénible. Voltaire lui-même l'a avoué. La plupart des hommes, a-t-il dit, quand ils sont tombés dans quelque grande faute, ont naturellement du remords ; s'il y a quelque chose qui les console sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes (3). Une dame protestante venait depuis longtemps raconter ses peines à Mgr de Cheverus, qui fut plus tard archevêque de Bordeaux. La peur de se confesser l'éloignant encore du catholicisme qu'elle était décidée à embrasser : « Madame, lui dit le prélat, la confession n'est pas autre chose que ce que vous faites depuis longtemps avec moi pour votre consolation. »

(1) Ce trait rappelle celui de saint Louis, roi de France, qui, en revenant de Palestine voulut, pendant une traversée qui dura deux mois et demi, que tous ses soldats et tous les matelots se confessassent, s'offrant lui-même à faire la manœuvre comme l'un d'entre eux pour leur donner le temps de se confesser. Les paroles du roi furent si efficaces que plusieurs matelots, qui ne s'étaient pas confessés depuis longtemps, s'empressèrent de remplir ce devoir.

(2) En 1854, un meurtre fut commis à Oratoff, près de Kief, en Podolie ; et l'assassin alla de grand matin à la sacristie de l'église, où il se confessa à l'abbé Kabylowics, curé de la paroisse. En se retirant, il laissa à la sacristie un vêtement ensanglanté de sa victime, qui fut présenté à la justice. Le prêtre fut accusé. Il n'avait pour se justifier, qu'à dire qu'un homme était venu se confesser le matin ; mais c'eût été mettre la justice sur la voie de le découvrir et lui rendre la confession odieuse. Le curé aima mieux être envoyé en exil en Sibérie. Il y passa seize ans. On le rappela, après que le coupable, à l'article de la mort, se fût fait connaître lui-même.

(3) Voir les réponses de Mgr de Ségur que nous ne faisons presque qu'abréger.

848. Un capitaine de cavalerie entra un jour par curiosité dans une église, où le célèbre P. Bridaine donnait une mission. C'était le moment où le missionnaire exhortait à faire une confession générale. Le capitaine est saisi par la grâce et il va faire sa confession générale. Tout le monde le voit sortir du confessionnal, versant des larmes. C'étaient des larmes de joie, car dès que Bridaine rentra à la sacristie, l'officier l'y suivit, et lui serrant la main en présence des autres prêtres : « Père Bridaine, dit-il, Louis XV que j'ai servi pendant vingt-cinq ans, n'est pas si heureux dans son palais, que je le suis d'avoir fait ma confession. » Qui ayant exercé le saint ministère, n'a pas rencontré des âmes jusque-là bourrelées par le remords, versant des larmes de joie après une confession bien faite ? Ce bonheur sera le vôtre.

849. 6º *Ceux qui se confessent ne valent pas mieux que ceux qui ne se confessent pas.* — Les protestants eux-mêmes n'ont pas toujours été de cet avis. Le débordement des passions fut tel, quand ils eurent supprimé parmi eux la confession, que les magistrats luthériens de Nuremberg et de Strasbourg envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur pour le prier de rétablir la confession. Ceux qui se confessent ne valent pas mieux que ceux qui ne se confessent pas ! Allez voir aux Cours d'assises ceux qui y sont cités, dans les galères ceux qui y sont enfermés, et demandez-leur s'ils étaient à la confession fréquente, quand les gendarmes les ont saisis. L'expérience prouve que quand un jeune homme veut se livrer sans frein à ses passions, il abandonne la confession, pour y revenir quand il reviendra à la vertu. Sans doute, il est des hommes qui peuvent abuser de tout. Certains estomacs malades changent en bile la meilleure nourriture, est-ce la faute de cette nourriture, et en conclurez-vous qu'il ne faut plus manger ? Voici la vérité : la confession est par rapport à l'âme ce qu'est l'aiguille par rapport à une horloge. C'est par l'aiguille que vous connaissez le mouvement intérieur de l'horloge que vous ne voyez pas, et c'est par la confession que vous connaissez l'état intérieur des consciences. Celui qui ne se confesse pas, n'est plus chrétien, celui qui se confesse à Pâques est un chrétien vulgaire, etc.

850. 7º *Depuis le temps que je me confesse, je suis toujours le même.* — C'est déjà heureux de n'être pas pire. Les vêtements dont vous vous servez, après avoir été blanchis, reprennent de nouvelles tâches, cessez-vous pour cela de les faire laver encore ? Est-ce en vain que vous avez remonté votre horloge, si vous devez la remonter plus tard ? Du reste êtes-vous bien le même après la confession ? Avant de vous approcher du saint tribunal, vous veillez sur vous et devenez meilleur ; quelques temps après, vous vous observez encore ; et il en est qui gardent la grâce de Dieu plusieurs mois après la confession Ah ! il ne vous manque que de vous confesser souvent, à temps pour ne pas retomber. Si les hommes recouraient fréquemment à la confession, ils seraient tous des saints. *Initium bonorum*, dit un ancien proverbe, *confessio est malorum*.

851. 8º *Je suis un honnête homme, je n'ai ni tué ni volé.* — Si vous êtes parfaitement honnête devant Dieu et devant les hommes, vous ne trouverez pas du moins la confession pénible. Pourquoi s'éloigner de Dieu, si on a la conscience pure ? Pourtant, en général, ne nous vantons pas plus qu'il ne faut. Le publicain qui se confessait grand pécheur, s'en alla justifié ; et le pharisien fut condamné. Tel qui se vante d'être honnête ferait peut-être mieux de dire comme le soldat : « Je n'ai ni volé, ni tué ; mais j'ai fait tout le reste. » Il n'y a pas en effet que deux commandements de Dieu, mais bien dix, et six commandemends de l'Eglise ; et la violation de chacun de ces commandemends, trop fréquente, hélas ! parmi ceux qui font parade d'être honnêtes, suffit pour notre damnation, si elle n'est pas réparée par la confession. Au tribunal de Dieu nous y verrons plus clair, prenons garde d'y être condamnés et condamnons-nous nous-mêmes dès ce monde. D'ailleurs serions-nous de grands saints, qu'il nous serait encore utile de nous confesser. Saint Charles Borromée, saint Léonard de Port Maurice et tant d'autres se confessaient tous les jours (1).

(1) Un célèbre homme d'Etat espagnol, le duc d'Ossone, qui mourut vice-roi de Naples en 1624, visita un jour une galère et demanda à chaque condamné ce qu'il avait fait pour mériter une telle peine. Tous protestaient de leur innocence, excepté un seul, qui

852. 9° *La confession n'est bonne que pour les enfants.* — Mais à la condition qu'ils feront seuls des péchés ; or l'enfance est l'âge de l'innocence. C'est plus tard que viennent les grandes tentations. Quand un vaisseau a-t-il un plus pressant besoin de pilote, sinon quand la tempête gronde ? Connaissons-nous un peu nous-mêmes. N'est-il pas vrai que nous faisons des fautes que nous ne conseillerions pas à un de nos enfants ? Nous avons donc à tout âge besoin d'être guidés ; le Pape qui gouverne l'Eglise en a besoin, et c'est pour cela que Dieu, qui sait la boue dont il nous a faits, a institué la confession (1).

Convenons-en donc, la confession est utile. Voltaire lui-même en a fait l'aveu : « Ceux qui ont voulu retrancher la confession, dit-il, ont ôté aux hommes le frein le plus efficace à contenir leurs désordres secrets. » La confession est utile à tous et à tout âge. Epoux, vous lui êtes redevables de la fidélité de votre épouse ; père, vous lui devez la vertu de votre jeune fille ; âme sainte, vous lui devez la vie de la grâce ; pécheurs, vous lui devez le salut, si vous n'êtes pas ingrats ou rebelles envers le Dieu qui l'a établie. Elle est utile à l'individu pour sa direction et sa sanctification, utile à la famille dont elle sauvegarde la moralité et le bonheur, utile à la société dont elle protège les lois. Mais il est temps de dire qu'elle est nécessaire.

853. 10° *Pour éluder cette vérité on ose dire que les prêtres ont inventé la confession.* — S'ils l'avaient fait, ils n'auraient certes pas travaillé à leur profit. Quel bénéfice auraient-ils trouvé à s'enfermer pendant une partie de leur vie, dans une prison, plus étroite que celle des forçats, à se condamner à un ministère le plus pénible de tous, qui, pour tout intérêt, leur rapporte la haine des méchants ? S'ils avaient établi la confession, au moins s'en seraient-ils exemptés eux-mêmes et les prêtres se confessent fréquemment. Si l'Eglise avait établi la confession, elle en aurait exempté les Evêques, ou du moins le Souverain Pontife, on voit dans l'histoire que l'Eglise a dispensé des diverses lois qu'elle a faite, de l'abstinence, de jeûne, de l'office, etc. Mais depuis le commencement de l'Eglise, il n'est jamais arrivé et il n'arrivera jamais qu'un chrétien ayant commis une faute grave soit dispensé de s'en confesser. Que ceux qui tiennent ces propos absurdes disent au moins qui a fait cette invention. Certes elle n'a pas dû passer inaperçue ; elle gêne toutes les mauvaises passions, son établissement a dû faire du bruit dans l'histoire. On connaît l'inventeur de l'imprimerie, de la poudre, des ballons, des jeux de cartes et autres. Qu'on nous dise donc l'inventeur de la confession ? Ce que les impies ne peuvent pas dire, nous vous le dirons bientot : c'est le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a inventé la confession.

854. 11° *Oh !* dit un indifférent, *je me confesse à Dieu, moi.*— Si ce n'est que pour faire connaître vos péchés à Dieu, c'est inutile ; si c'est avec la contrition et le ferme propos de ne plus pécher, fort bien ; mais ce ferme propos suppose l'intention de faire ce que le bon Dieu veut de vous ; or Dieu ordonne de se confesser aux prêtres. Toutefois, je crains que ceux qui tiennent ce langage ne se confesse ni aux prêtres ni à Dieu dans les conditions voulues. Ceux qui le font sincèrement à Dieu sont les plus empressés de se confesser aux prêtres.

855. 12° *C'est qu'ils en comprennent la nécessité.* — Et ils font bien. C'est un devoir grave, en effet, de se confesser. C'est Dieu lui-même qui nous l'impose. Ouvrez l'Evangile, vous y lirez ces paroles de Jésus-Christ : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Et encore celles ci : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Que fait Notre

avoua au duc le crime qu'il avait commis, en lui disant qu'il aurait bien mérité un pire châtiment. « Dans ce cas, dit le duc, vous n'êtes pas ici à votre place. Vous qui êtes un coupable au milieu de tous ces honnêtes gens, sortez d'ici, je vous rends la liberté. » Dieu ne pardonne qu'à ceux qui s'accusent.

(1) Que peut devenir sans guide un pauvre jeune homme ? Joas, roi de Juda, grandit dans le temple sous la direction du grand prêtre Joïada ; et là, il donnait les plus belles espérances. Joïada vint à mourir ; et ce jeune roi, jusque là vertueux, fut livré à de jeunes flatteurs. Il devint vicieux et apostat, et mourut impénitent.

Seigneur par ces paroles? Il établit ses ministres médecins et juges des âmes.

856. **a.** N'est-il pas venu, lui, pour guérir les âmes? N'a-t-il pas dit de lui à ceux qui lui reprochaient d'aimer les pécheurs: *Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais les malades*? Il veut que ses ministres remplissent comme lui, auprès des pécheurs, l'office de médecins. Or, la médecine ne guérit pas ce qu'elle ignore. Quand vous souffrez et que vous allez consulter un homme de l'art, vous dites clairement le siège, la source, la nature de votre mal; si vous ne le faites point, vous ne devez nullement compter sur les remèdes qu'on vous prescrira. Il en est de même des âmes; le prêtre ne peut pas vous délivrer de vos infirmités spirituelles, si vous ne les lui faites pas connaître par une confession sincère.

857. **b.** Jésus-Christ établit ses apôtres juges et avec des pouvoirs que nous devons admirer. Les juges de ce monde peuvent ouvrir ou fermer les prisons, les prêtres peuvent ouvrir ou fermer le ciel ou l'enfer. Un roi qui dirait à ses juges d'exercer la justice selon leur caprice, commettrait une iniquité; il est nécessaire que les juges de ce monde instruisent la cause, interrogent les témoins, pèse la gravité plus ou moins grande de la faute, afin de porter un jugement selon la justice. Et on oserait penser que Dieu, en établissant ses ministres juges des consciences, leur a permis d'exercer ce pouvoir à l'arbitraire! Il n'a pas pu ni dû le faire ainsi; il faut donc que ses ministres connaissent les fautes, leur gravité, les dispositions du coupable, pour porter une décision juste; or comment acquérir cette connaissance de fautes le plus souvent secrètes? Comment? Par un seul moyen, la confession. Donc la confession est nécessaire; et c'est Jésus-Christ qui l'a voulu ainsi.

858. **c.** C'est là ce que vient encore confirmer l'enseignement des saints Docteurs et la pratique de tous les siècles chrétiens. *a)* Il serait facile de citer le témoignage de saint Clément, de Tertullien, d'Origène, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, des Pères de tous les siècles enfin, qui établissent la nécessité de la confession. Qu'il nous suffise de citer la parole du concile de Trente qui résume la tradition: L'Eglise catholique a toujours cru que la confession entière de tous ses péchés était d'institution divine et nécessaire de droit divin à tous ceux qui sont tombés après le baptême. (Ses. XIV, c. 15.)

b) Aussi la confession a-t-elle toujours été en usage. Saint Irénée ne dit-il pas que les femmes qu'avait séduites l'hérétique Marc, confessèrent leurs péchés, en abjurant l'erreur? L'histoire de saint Ambroise ne nous apprend-elle pas que ce saint Docteur, en entendant les confessions, mêlait ses larmes à celles de ses pénitents? Ne trouve-t-on pas aujourd'hui des confessionnaux dans les catacombes, dans les souterrains où se cachaient les premiers chrétiens pour se soustraire aux persécutions? La confession remonte donc aux Apôtres et à Jésus-Christ: et l'Eglise déclare avec raison anathème à quiconque oserait nier qu'elle ne soit divine et nécessaire de droit divin.

859. *c)* L'Eglise, craignant que ses enfants ne désobéissent à Dieu, a usé de l'autorité, qu'elle tient de Jésus-Christ, pour nous imposer la même obligation. Voici le texte de sa loi: « Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, confesse avec soin tous ses péchés au moins une foi l'an..., sinon qu'il soit privé pendant sa vie de l'entrée de l'Eglise, et à sa mort de la sépulture chrétienne. » Si aujourd'hui la rigueur de ses peines a été tempérée, la même obligation reste; et celui qui passe plus d'une année sans se confesser, se rend coupable de péché mortel. Malheur à qui s'affranchit par lâcheté ou respect humain de la soumission qu'il doit à Dieu et à son Eglise!

860. 13° *Je me confesserai à la mort, dira encore un pauvre pécheur.*— C'est ce que disait dans un wagon, il y a quelques années, un marchand du Jura, à un missionnaire du diocèse de Saint-Claude. Le missionnaire, que nous connaissons bien, se tournant vers lui, lui dit: « Mon ami, on ne se moque pas de Dieu: vous mourrez sans confession. » A quelques mois de là, il rencontre le curé de cet indifférent et lui demande de ses nouvelles. Il est mort répond-il. — Et comment? — Il s'était couché bien portant, et on l'a trouvé mort le lendemain. » Un catéchumène des premiers siècles différait de se faire baptiser pour continuer sa vie licencieuse. Il fut suppris par la mort dans une forêt

où il n'y avait point d'eau, quelqu'un qui accourut, l'entendit crier : Montagnes, baptisez-moi, et il n'y eut point de baptême pour lui. Un de ces jours vous serez surpris d'un accident. Vous direz : Vite un prêtre ; ce prêtre sera absent. Vous crierez : Confession ! Et il n'y aura point de confession pour vous, peut-être parce que vous n'en avez point voulu dans votre vie. On dira après votre mort : Ah ! si on lui eut dit que cela lui arriverait. Certes Dieu le lui avait dit ; les prédicateurs le lui avaient dit ! l'exemple de tant d'hommes qui meurent de mort subite le lui faisait assez voir. Soyez donc mieux avisés. Je me confesserai à la mort, dites-vous ; vous voulez donc vivre, comme vous ne voudriez pas mourir? Que faites-vous d'une vie que vous passez loin de Dieu ? C'est une existence perdue. Pouvez-vous compter que Dieu vous donnera le temps de vous confesser à la mort ? Et supposé même qu'il vous l'accorde, n'oubliez pas la parole d'un saint : « Je crains bien que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne soit une pénitence réprouvée. » Donc hâtez-vous, n'endurcissez pas vos cœurs ; amenez les indifférents à se réconcilier avec Dieu, si vous avez quelque charité pour leur âme (1).

VII. — Des conditions d'une bonne confession

861. La confession est la planche de salut du pécheur : mais encore faut-il qu'il sache s'en servir. Les hommes n'acceptent pas la fausse monnaie en paiement de ce qui leur est dû ; et Dieu ne se contente pas d'un faux semblant de pénitence et de confession pour nous remettre les dettes contractées envers sa justice. Il a posé les conditions auxquelles il nous accorde le pardon ; il en avait le droit, puisque nous lui avions donné par nos péchés celui de nous perdre. A nous de remplir ces conditions (2) ; car saint Jean Chrysostome a dit que le démon *alios per peccatum, alios per pœnitentiam damnat*, soit en les empêchant de faire pénitence, soit en leur persuadant de la faire sans les dispositions voulues, soit en leur inspirant de commettre le péché avec l'espoir d'en faire pénitence à la mort.

862. 1° *Quelle est la première disposition ?* — C'est l'examen, c'est-à-dire la recherche de tous les péchés commis.

(a) Sa nécessité. L'examen de la cause n'est-il pas en effet ce qui doit d'abord éclairer tout jugement ? Et quand il s'agit de péché, le coupable est en même temps accusateur et témoin. A lui par conséquent de faire les recherches voulues sur ses fautes. La même loi qui lui impose de se confesser lui ordonne de s'examiner ; comment en effet s'accuser des péchés qu'on ne connait pas, et comment les connaître sans examen ? L'obligation de s'examiner est telle que si, en la négligeant gravement, on oubliait des fautes sérieuses, la confession serait mauvaise.

863. L'examen, quand il s'agit de fautes graves, doit être sérieux : *diligentem sui discussionem*, comme nous l'enseigne l'Eglise dans le concile de Trente. Certes, quand il s'agit d'affaires qui intéressent notre fortune, notre réputation, nous y pensons et repensons. N'en doit-il pas être de même à plus forte raison quand il s'agit du salut ? Cet examen doit être proportionné au temps depuis lequel on ne s'est pas confessé et à la gravité des fautes.

(1) Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur, jeune encore vivait à Paris, oubliant les pratiques religieuses de son enfance. Un jour, en se promenant avec d'autres jeunes gens, on en vint à parler d'un homme qui était mort sans le secours des sacrements. Quelques-uns lui donnant raison, Garcia se réveille avec toute l'énergie de sa foi, et il prouve qu'une telle mort est tout ce qu'il y a de plus affreux. « Vous parlez très bien, lui dit un contradicteur; mais alors pourquoi ne vous confessez-vous pas ? — Si cet argument a une valeur aujourd'hui, il n'en aura plus demain. » Et laissant la compagnie, il rentre chez lui, tombe à genoux, demande pardon à Dieu d'avoir oublié de conformer ses œuvres à sa croyance, puis va se confesser au premier prêtre qu'il rencontre. Le lendemain il était à la table sainte, et depuis lors, on le voyait tous les jours à la messe à Saint-Sulpice.

(2) Urie était tout heureux de porter à Joab une lettre de David, croyant sans doute qu'elle contenait quelque chose de favorable pour lui. Hélas ! c'était une sentence de mort. Il est des pénitents qui se rassurent sur une absolution ; mais ils n'y ont pas apporté toutes les dispositions voulues, et cette sentence de pardon devient pour eux une sentence de mort.

Celui qui n'a que des péchés véniels n'est pas absolument tenu de s'examiner. Tout en apportant un soin raisonnable à l'examen des fautes sérieuses, il faut éviter de se tourmenter inutilement.

864. *(b) Comment réussir à faire un examen sérieux qui rassure la conscience ?* Le moyen le plus facile, c'est de se servir d'un livre d'examen. On le lit, ou on le fait lire, au besoin plusieurs fois, par quelqu'un de sa famille, en ayant soin de se rappeler en même temps les fautes commises contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les péchés capitaux et sur ses devoirs d'état, et cela par pensées, par désirs, par regards, par paroles et par actions. En temps de mission ou de retraite, il ne faut pas se contenter de s'examiner depuis la dernière confession, mais il faut bien étudier si rien ne serait capable, dans notre passé, de nous troubler à l'heure de la mort, et faire au besoin une confession générale. Si on ne peut lire, ni faire lire un livre d'examen, on parcourt du mieux qu'on le peut, dans son esprit, les commandements de Dieu et de l'Eglise et les fautes commises envers Dieu, envers ses parents ou ses proches et envers soi-même par pensées, désirs, etc. Et puis, quand on a fait ce que l'on a pu, si on a encore la conscience embrouillée, on va trouver son confesseur avec confiance ; on lui dit qu'on a de la peine à découvrir ses fautes ; et le confesseur est tout heureux de rendre service au pénitent.

865. 2° *Quelle est la seconde condition d'une bonne confession ?* — Il ne suffit pas que le chasseur découvre le gibier, il faut qu'il l'abatte. C'est la contrition qui abat et tue le péché que l'examen a découvert. La contrition, c'est la détestation et la douleur du péché jointes au ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. La contrition a donc deux faces : avec l'une, elle regarde le passé, et avec l'autre l'avenir : le passé coupable pour l'avoir en horreur et le déplorer, l'avenir pour le sanctifier, en marchant résolûment dans la voie des commandements.

866. 1) *De la contrition*, **a**. *Sa nécessité. — La haine et la douleur du péché sont-elles nécessaires pour recevoir le pardon de ses fautes ?* — Absolument nécessaires. Dans certains cas, on peut, avec la contrition parfaite, recevoir le pardon de ses péchés, même sans examen et sans confession, et même sans le baptême, quand, par exemple, on est surpris par la mort, sans pouvoir recevoir les sacrements ; mais ni examen, ni confession, ni viatique, ni extrême-onction, ni indulgences ne peuvent remplacer la contrition, si elle fait défaut. Voici un scélérat qui meurt sans sacrements, je ne puis dire : il est damné ; car il peut se faire qu'il ait eu la contrition parfaite. Mais vous êtes sûr qu'un homme de bien qui avait fait un péché mortel ne s'en est pas repenti, et vous m'apprenez sa mort. Je dis avec assurance, il est damné. Mais, dites-vous, il a reçu l'absolution, le viatique, etc. Mais il ne savait pas que la contrition fût nécessaire. N'importe, du moment où vous êtes sûrs qu'il ne l'a pas eue, il est très certainement damné. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, a dit Notre-Seigneur ; saint Paul dit au pécheur : *Par la dureté et l'impénitence de votre cœur, vous entassez des trésors de colère.* Celui qui ayant péché, ne se repent pas, insulte *(a) la grandeur de Dieu.* Si quelqu'un vous a offensé gravement, s'il passe et repasse devant vous sans vous témoigner le déplaisir de cet outrage, il envenime la plaie qu'il vous a faite. Vous avez offensé la majesté divine, vous êtes toujours en sa présence, vous dormez en paix, vous riez. Quel mépris ! *(b) la justice de Dieu.* Si un homme puissant que vous auriez outragé vous rencontrait et que s'armant de son épée, il vous menaçât de vous percer si vous ne vous détournez pas, ce serait le braver que de lui tenir tête. Dieu vous fait de justes menaces, et vous demeurez immobile comme un rocher ? N'est-ce pas vous moquer de lui ? *(c) L'immensité de Dieu.* Si votre valet avait jeté des ordures dans la chambre que vous habitez, vous exigeriez qu'il les ôtât ; et s'il se contentait de ne pas le refaire, cela ne vous satisferait pas. Dans votre âme, qui est l'image de Dieu et son sanctuaire, vous avez répandu l'infection de vos fautes, et vous voulez que Dieu le supporte. N'est-il pas juste que celui qui a offensé Dieu lui demande au moins grâce ? Le pécheur s'est éloigné de Dieu, en aimant le mal et en y trouvant du plaisir, il ne peut s'approcher de Dieu qu'en revenant sur ses pas, c'est-à-dire en abhorrant le

mal, en le déplorant, en le fuyant. Aussi saint Augustin a-t-il écrit : On peut bien dire qu'on n'a pas péché ; mais il faut être plus que barbare pour prétendre qu'après avoir péché, on peut obtenir le pardon sans contrition (1). Donc point de confession sainte sans douleur du péché, n'accusât-on que des fautes légères. Et la contrition doit pratiquement précéder au moins l'absolution. Il faut même s'y exciter avant d'entrer au confessionnal, afin de ne pas s'exposer à en manquer avant l'absolution (2). Et ici remarquons la Providence de Dieu qui fait servir la tristesse (qui pour tout le reste est inutile) à nous délivrer du plus grand mal qui est le péché, à nous préparer le plus grand des biens, la grâce. Vous avez perdu un parent, un ami, un procès, votre fortune, pleurez tant que vous voudrez, vos larmes ne ressusciteront pas ce mort, ne rétabliront pas vos affaires ; mais si vous pleurez vos péchés, ils vous seront pardonnés. Réservez donc vos regrets, votre tristesse, vos larmes pour vos péchés qu'ils peuvent réparer.

867. **b.**) *Quelles sont les qualités de la contrition ?* — Elle doit être *a*) *intérieure*. C'est le cœur qui a péché, c'est donc à lui à expier le péché. Il faut appliquer le remède là où est le mal. Les juifs, pour marquer leur repentir, déchiraient leurs vêtements, et Dieu leur faisait dire par le prophète Joel : C'est votre cœur et non vos habits qu'il faut déchirer de douleur. Les larmes, les paroles exprimant un acte de contrition, seraient stériles, si le repentir n'était pas au fond de l'âme. Elles ne seraient même qu'une hypocrisie (3). On peut même dire intérieurement à Dieu des paroles menteuses : *Lingua sua mentiti sunt ei*. On voit dans le monde des hommes qui ont toujours à vous dire de bonnes paroles, à vous faire de belles promesses. Soyez dans le malheur et demandez-leur quelque assistance, ils s'excusent aussitôt, et déclarent qu'à grand regret ils ne peuvent vous rendre service. Certaines âmes disent à Dieu même dans le cœur, bien que le cœur n'y soit pas : mon Dieu, je vous aime ; mon Dieu, je me repens. Allons à la preuve de la sincérité de ces sentiments : *Probatio dilectionis exhibitio operis ;* et malgré ces protestations on ne veut pas chasser de la maison cette personne, qui offre un danger prochain d'offenser Dieu, ni payer ses dettes, etc. D'autres cessent de pécher sans se repentir du péché qu'ils ont fait, comme un marchand renonce à la navigation sans se repentir d'y avoir consacré une partie de sa vie. Un homme ne passe pas pour bon cavalier parce que son cheval qu'il ne pouvait contenir, et qui l'emportait malgré lui, est arrêté tout à coup par un mur. Si le cheval s'arrête, son maître n'a pas lieu de s'en flatter. On n'est pas pénitent non plus quand, le cœur ne changeant pas, on cesse de mal faire parce qu'on ne le peut plus. Les démonstrations extraordinaires de contrition ne sont donc pas nécessaires. Pourvu que le cœur soit contrit et humilié, Dieu ne le rejette pas. Néanmoins, si la douleur sincère du cœur se manifeste par des soupirs ou des larmes, c'est une grâce de Dieu. Saint Grégoire nous dit que nos péchés sont inscrits dans

(1) La Sainte Ecriture nous parle de deux confessions célèbres : celle de Saül qui dit au prophète Samuel : *J'ai péché*, et Samuel répondit : *Le Seigneur vous a rejeté ;* et celle de David qui dit à Nathan : *J'ai péché*, et Nathan répondit : *Le Seigneur vous a pardonné votre péché*. Sans doute la confession de David était accompagnée d'un vrai repentir, tandis que celle de Saül en était dépourvue.

(2) Au XII[e] siècle, au moment où la pénitence publique était encore en usage dans l'Eglise, un grand pécheur se présenta au vénérable Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, lui demandant une rigoureuse pénitence. L'archevêque voyant couler ses larmes, pleura avec lui et lui donna une pénitence de sept ans. « Ah ! qu'est-ce que cela, pour expier des péchés si énormes ? » répondit le pénitent. L'archevêque, le voyant si contrit, lui dit : « Eh bien ! contentez-vous de trois jours de jeûne. — Ah ! mon père, ne me perdez pas par trop d'indulgence, je suis prêt à tout faire. — Eh bien ! je ne vous donne d'autre pénitence qu'un *Pater* et un *Ave Maria*. » A ces mots, le pénitent jeta un grand cri, qui marquait à la fois son repentir et sa reconnaissance envers la miséricorde de Dieu, et il expira de douleur. Heureuse mort ! c'est celle des élus.

(3) Un gouverneur de province qui avait tyrannisé et dépouillé injustement ses sujets, se trouvant à la mort, se fit revêtir d'un habit religieux ; et pendant qu'on le portait en terre avec cet habit, une pauvre victime de ses usures, qu'il n'avait pas réparées, lui dit : « Malheureux, tu as beau te déguiser, tu vas dans un pays où l'on te reconnaîtra. » Les faux dehors du repentir ne trompent pas Dieu.

un livre et que nos larmes sont l'éponge qui les efface. Plusieurs Pères appellent les larmes le baptême des âmes. Saint Pierre, après avoir renié Jésus, pleura jusqu'à sa mort, et les larmes creusèrent un sillon sur ses joues.

868. *b*) La contrition doit-être *surnaturelle*, c'est-à-dire d'abord, *produite en nous par la grâce*, et non par les propres forces de notre âme. L'homme peut se tuer ; mais il ne peut se ressusciter. Quand nous sommes sur un toit, nous pouvons bien tomber sans échelle ; mais si nous voulons remonter, nous avons besoin d'une échelle ou d'une corde; nous tombons de l'état de grâce par le poids de notre faiblesse ; mais si Dieu ne nous tend l'échelle de sa grâce, nous ne pouvons remonter à cette dignité sublime d'amis de Dieu. La conversion du cœur est un plus grand miracle que la résurrection d'un mort, au témoignage de saint Thomas. Qui oserait se prétendre capable d'opérer un tel prodige? Si une femme venait de mettre au monde un enfant, seule au milieu d'un désert, et qu'elle vit cet enfant sur le point de rendre le dernier soupir, si elle avait la foi, elle chercherait vite de l'eau ; et si partout le désert était aride, et qu'elle vit le ciel couvert de nuages, elle se jetterait à genoux, conjurant Dieu de lui envoyer la pluie pour baptiser son enfant, afin qu'il ne fût pas privé éternellement de la vue de Dieu. Quand nous sommes en état de péché, les larmes de la pénitence nous sont aussi nécessaires que l'eau à cet enfant. Personne ne peut nous les procurer que Dieu. Donc, il faut prier pour obtenir la contrition. Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous serons convertis, disait Jérémie. Avant toute préparation à la confession, prions avec ferveur (1).

869. *La contrition doit être surnaturelle dans les raisons, les motifs qui l'inspirent.* Deux hommes se prennent de dispute ensemble. L'un, en frappant l'autre, se foule la main. Il dit à celui qu'il a frappé, qu'il se repent du coup, à cause de l'accident qui lui est arrivé, mais qu'il ne se repent point de lui avoir fait mal. Pensez-vous que celui qui a reçu le coup accepte cette excuse? Se repentir du péché parce qu'on a subi un dommage dans ses biens, dans sa réputation, ce n'est point une contrition surnaturelle ; il faut se repentir du péché parce qu'il offense Dieu, et qu'en offensant Dieu, il nous mérite ses châtiments et nous fait perdre ses récompenses. Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, en se préparant à la confession, faisait par la pensée trois stations : la première en enfer, la seconde au ciel, la troisième au Calvaire. Faisons ainsi avant chaque confession (2).

870. Notre-Seigneur fit voir à sainte Thérèse la place quelle occuperait un jour en enfer, si elle continuait à mener une vie tiède. Hélas ! s'il nous montrait à nous l'enfer, il nous dirait : Voilà la place que vous avez méritée, autant de fois que vous avez commis une faute grave. Regardez ces brasiers,

(1) Supposons qu'ayant fait naufrage, vous nagiez au milieu de la mer, ne trouvant rien à quoi vous accrocher, et qu'il n'y ait point d'autre moyen de vous sauver la vie que la corde qu'un matelot vous pourrait tendre, comment la lui demanderiez-vous; comment crieriez-vous; avec quelle instance le prieriez-vous de vous la tendre? Vous avez fait naufrage de votre salut par le péché, il n'y a point d'autre planche, point d'autre ressource pour vous que la vraie contrition Dieu seul peut vous la donner; vous l'avez souvent déméritée, vous seriez donc bien négligent de votre salut, et bien ennemis de vous-même; si vous ne la lui demandiez souvent, humblement et avec ferveur. C'est ainsi que David faisait après son péché ; il devenait tout enroué à force de crier; ses yeux perdaient leur éclat, ils étaient tout flétris et languissants à force de les élever au ciel pour invoquer celui qui y réside. Faites comme lui : priez, pleurez, gémissez; et on vous dira comme à lui : *Dominus transtulit peccatum tuum.*

(2) Qu'on remarque, toutefois, que la crainte, servilement servile, est incapable de justifier, même avec le sacrement de pénitence. Un homme vous a offensé gravement, puis rentrant en lui-même et songeant que vous avez grand crédit devant la justice, que vous pouvez lui faire infliger un châtiment exemplaire, il vient vous faire des excuses, il vous proteste qu'il sera votre fidèle serviteur, qu'il vous honorera devant tous. Si vous étiez sûr que dans son cœur il pense qu'il se moquerait bien de vous, si vous n'aviez pas tant d'influence et si vous étiez impuissant à le faire punir, seriez vous empressé d'accepter ses excuses? Celui qui serait disposé à pécher, s'il n'y avait point d'enfer, qui se repentirait, non d'avoir offensé Dieu, mais d'avoir mérité l'enfer, ne pourrait recevoir son pardon. L'écolier qui ne s'abstient du jeu que par crainte du châtiment, retire bien sa main du jeu; mais il n'en retire pas son cœur.

entendez ces cris de désespoir, sentez cette odeur de soufre. Ah! si à la suite d'un blasphème, vous aviez été condamné à une prison infecte pendant de longues années, vous diriez : Maudit blasphème, que tu me coûtes cher! Ah! si c'était à refaire. La prison de Dieu est plus terrible que celle des hommes, et c'est pendant une éternité qu'on y est enfermé!

871. Transportez-vous ensuite par la pensée au ciel, contemplez ce bonheur tel que l'œil de l'homme n'a rien vu qui puisse lui être comparé. Hélas! nous l'avons perdu par nos péchés. Ah! si par suite de nos fautes nous avions été arrachés à nos parents, à nos amis, à notre patrie; si notre maison avait été incendiée, notre fortune confisquée, nous verserions des larmes! Nous avons perdu plus que tout cela, en perdant le paradis (1).

872. Enfin, rendons-nous au Calvaire; ranimons notre foi : un Dieu crucifié, un Dieu mort pour nous! La nature prend le deuil. O Jésus, que sont ces plaies que vous avez au milieu de vos mains? Qui vous les a faites? Les bourreaux? Ils n'ont été que des instruments; il est de foi que vous êtes mort à cause de mes péchés. Le bourreau, c'est moi. Si mes crimes avaient fait condamner mon père à mourir sur l'échafaud, j'en mourrais moi-même de regret; et j'ai été la cause de la mort de mon Dieu! Jésus, pardonnez-moi. Vous avez dit à votre Père, parlant de vos bourreaux : Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. Dites-le aussi pour moi. Hélas! je ne comprenais pas mon malheur (2).

873. La douleur d'avoir offensé Dieu fondée sur la crainte de l'enfer, le regret de la perte du ciel, les souffrances et la mort que Jésus a endurées pour nous, est salutaire; elle suffit avec le sacrement de pénitence pour nous assurer notre pardon. Toutefois, c'est ce qu'on appelle la contrition imparfaite, parce qu'on se repent, plutôt pour son propre intérêt, que pour l'amour de Dieu. On a le regret d'avoir offensé Dieu parce qu'on a perdu beaucoup en l'offensant. Dans la contrition parfaite, on pense aux intérêts de Dieu plutôt qu'à ses propres intérêts. Voici deux enfants, l'un de douze ans et l'autre de quatorze ans, qui ont commis tous deux la même désobéissance à

(1) Si nous avions une grande foi, il ne faudrait qu'un péché pour nous jeter dans le même effroi que Caïn; pour nous faire pousser les mêmes cris qu'Esaü, quand il se vit privé de l'héritage et de la bénédiction de son père; pour nous faire frémir comme ce roi de Babylone, lorsqu'il aperçut la main qui écrivait son arrêt: pour nous faire éprouver la crainte, la tristesse mortelle qui saisit Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers.

(2) *(a)* Clitus, frère de la nourrice d'Alexandre le Grand, accompagna ce prince dans ses expéditions Un jour, qu'un satrape, se précipitant sur le roi, levait sur lui une épée avec laquelle il allait lui fendre la tête, Clitus prévint le coup, en coupant le bras de l'ennemi. Alexandre, dès lors, en fit son favori et lui confia le commandement d'une partie de ses armées. Un jour, cependant, Clitus osa, dans un festin, contredire son maître; et celui ci, furieux et échauffé par le vin, se jette sur Clitus qui prend la fuite; mais Alexandre lance contre lui un javelot qui le perce. Clitus tombe. A la vue du cadavre de celui qui lui avait sauvé la vie, Alexandre entra dans une douleur mortelle, et il se serait tué de désespoir, si ses amis ne lui avaient enlevé les armes des mains. Et nous, à la vue de Jésus mort pour nous, nous ne concevrions pas un repentir sincère de nos péchés!

(b) L'histoire rapporte qu'au temps où les chrétiens les plus distingués par leur naissance, se faisaient un devoir de visiter les saints lieux, un jeune seigneur d'Autun, appelé Lethbald, accomplit ce pèlerinage avec la plus grande ferveur; il visita avec une foi admirable Bethléem où Jésus naquit, Nazareth où il vécut dans le travail, le Jourdain où il fut baptisé, le désert où il jeûna, le lac de Tibériade, Jéricho, Béthanie, puis le Jardin des Oliviers, le Prétoire, la voie douloureuse et le Calvaire Là, il se prosterna, baigné de larmes et sur le point de succomber à sa douleur. Il alla ensuite prier au sépulcre et se dirigea enfin vers la montagne d'où Jésus, remontant au ciel, laissa l'empreinte de ses pieds sacrés. Là, le visage contre terre, il colle ses lèvres sur ces traces divines, les arrose de ses pleurs, puis, élevant les yeux et les mains vers le ciel il s'écrie : « O Jésus, ô l'amour de mon cœur, j'ai visité les lieux où vous avez vécu et êtes mort pour moi. Où voulez-vous que j'aille maintenant! Me voici à l'endroit où vous êtes monté au ciel. Puissé je, ô ma vie, vous suivre en paradis! » Son vœu est exaucé; son cœur s'ouvre sous la violence de l'amour, et son âme s'envole dans les cieux. Heureux ceux qui meurent d'amour pour Jésus, ou du moins dans l'amour de Jésus.

l'égard de leur père, et viennent tous deux lui en demander pardon. O mon père, dit le plus âgé, j'ai grand regret de vous avoir désobéi, car, je le sais bien, j'ai mérité les sévères pénitences que vous n'épargnez pas à vos enfants coupables, et j'ai perdu le droit aux récompenses que vous m'aviez promises; oubliez tout cela, je ne désobéirai plus. Le plus jeune à son tour dit à son père : Mon bon père, pardonnez-moi, j'ai grand regret de vous avoir désobéi; punissez-moi, retranchez-moi, si vous le voulez, vos faveurs ; ah! ce n'est pas ce qui m'afflige : la cause de ma douleur, c'est d'avoir contristé le cœur du meilleur des pères. Que fera le père ? Il pardonnera à tous deux, mais pour qui aura-t-il le plus de tendresse ? Pour le plus jeune assurément. Cet enfant représente le pécheur qui a la contrition parfaite ; le plus âgé, celui qui a la contrition imparfaite.

874. La contrition parfaite est fondée sur l'amour parfait de Dieu. L'amour parfait de Dieu est celui qui est produit en nous par la pensée non des bontés qu'il a eues pour nous, mais de ses perfections, de ses amabilités divines. O mon Dieu, qui êtes infiniment parfait, je vous aime de tout mon cœur, et pour l'amour de vous je me repens de vous avoir offensé : je vous ai outragé, vous ne le méritiez pas ; vous aviez droit à tout l'amour de mon cœur ! Que j'étais malheureux quand je ne vous aimais pas ! Qu'aimais-je à votre place ? O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écriait saint Augustin, pourquoi vous ai-je si tard connue, si tard aimée ? Cet acte de contrition parfaite est si agréable à Dieu qu'il pardonne au pécheur qui a le désir de se confesser, aussitôt qu'il voit dans son cœur ce regret et cet amour. Aussi faut-il avoir soin de le réciter souvent, le matin, le soir, aussitôt après être tombé. Si on néglige de le redire, on peut être surpris par la mort sans savoir le produire. Quel malheur ! L'acte de contrition que vous avez appris au catéchisme est un acte de contrition parfaite, répétez-le souvent en le faisant précéder d'un acte de charité ou d'amour de Dieu.

875. *c)* La contrition doit être *souveraine*. Ce qui ne signifie pas qu'on doit avoir une douleur plus sensible du péché que de tout autre mal, parce que la perte de Dieu que nous ne voyons point, nous frappe moins que celle des biens terrestres ; mais nous devons estimer que la perte de Dieu est la plus grande de toutes, la déplorer avec une plus profonde douleur, et être bien déterminé, quoiqu'il arrive, à ne l'offenser jamais. Sans cela, il n'y a point de pardon. Qui voudrait sacrifier son âme, le ciel, son Dieu, pour se procurer les vils intérêts et les malheureux plaisirs de ce monde ?

876. *d)* La contrition doit être *universelle*, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre *d*[1]) à tous les péchés mortels, non pas qu'il soit nécessaire de faire un acte de contrition sur chacun d'eux ; mais on doit les détester tous en général, sans en aimer aucun (1). Celui qui reste attaché à un seul péché grave, quand même il déteste tous les autres, ne peut obtenir le pardon d'aucun. Il aime ce que Dieu abhorre, il aime le mal, il ne peut donc être l'ami de Dieu, qui a tout mal en horreur. L'oiseau, ne serait-il enchaîné que par un pied, n'en est pas moins esclave.

877. *d*[2]) Si on a commis des péchés mortels et des péchés véniels, il n'est pas absolument nécessaire d'avoir la contrition des péchés véniels, pour faire une bonne confession : il suffit de se repentir de tous les péchés mortels. Toutefois on ne reçoit pas le pardon des véniels, si l'on ne s'en repent point.

878. *d*[3]) Si l'on ne confesse que des péchés véniels, pour que la confession soit bien faite, il faut au moins se repentir de quelques-uns ou d'un d'entre eux. Sainte Thérèse qui n'avait jamais péché mortellement, a pourtant écrit : Je ne saurai jamais donner assez de larmes à ma triste vie. Si l'on n'avait la contrition d'aucun péché véniel, quand on n'accuse que des fautes légères, la confession serait au moins nulle, ce qui est un grand malheur. C'est pour-

(1) Un gouverneur de Rome, Commartius, était malade. Il demanda au saint martyr Sébastien de lui obtenir sa guérison. Sébastien la lui promit, à la condition qu'il détruirait les idoles et les signes superstitieux qu'il avait dans son palais. Commartius le fit ; il excepta toutefois un de ces signes superstitieux auquel il tenait. Il ne fut pas guéri et s'en plaignit à saint Sébastien. « Pourquoi gardez-vous encore un de ces signes ? » lui répondit le saint. Commartius détruisit donc ce dernier reste du paganisme, et il fut guéri.

quoi, il est très important que les personnes, qui ne font que des fautes légères, s'excitent avant chaque confession à la contrition d'une faute plus sérieuse de la vie passée et l'accusent à la fin de la confession. Il en est qui s'excitent ainsi à la contrition d'une faute passée, mais ne s'en accusent pas ; cela ne suffit point. D'autres ont l'habitude d'accuser une faute grave du passé, sans s'exciter à la contrition de cette faute ; c'est inutile. Toutefois il n'est pas nécessaire de confesser avec détail ce qui a déjà été dit dans des confessions bien faites, il suffit d'indiquer la vertu, ou le commandement contre lequel on a péché sérieusement. Par exemple : Mon Père, je m'accuse de tous les péchés de ma vie contre la pureté ou contre la charité. Si la contrition manquait d'une seule des qualités que nous venons d'énumérer, elle ne serait point véritable et par conséquent elle ne nous réconcilierait point avec Dieu.

879. *e*) Il est d'autres qualités de la contrition qui ne sont pas indispensables, mais qui sont pourtant très salutaires. Il est à désirer que la contrition soit vive et durable ou persévérante dans l'âme. Telle était celle de David : *Mon péché est toujours devant mes yeux ; jour et nuit, mes larmes sont ma nourriture.* C'est pendant trente ans que Madeleine pleura ses égarements (1). Si nous retombons si facilement, c'est parce que nous ne nourrissons pas assez habituellement dans nos cœurs la douleur de nos péchés passés, car cette douleur amène et suppose :

(1) (*a*) Quand on aime Dieu, comment se consoler de l'avoir renié une fois dans sa vie. Un homme qui a tué un ennemi, se console vite quand il a pu échapper à la justice humaine ; mais si un fils bien né, en étant à la chasse, avait par accident tué son père, lors même que personne ne songerait à l'en châtier, il serait inconsolable, et tout ce qui lui rappellerait son père, lui ferait verser des larmes. Par le péché, nous avons percé le cœur de Dieu, notre Père du ciel. Il nous a pardonné ; comment nous le pardonnerions-nous à nous-mêmes?

Et qu'on ne s'imagine pas qu'elle soit triste la vie passée dans la contrition.

« Nous lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eût rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au Ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les cris d'allégresse *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi.* Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage, c'est elle même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure : en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la paisible protection de Dieu, qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, Chrétiens, de cette sainte tristesse ? Une âme à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde, et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : Que celui là est heureux, qui est malheureux de cette sorte *Quam felix est qui sic miser est.* » (BOSSUET.) Il n'est pas près de retomber. Du moins est-il sage en nous préparant à la confession, ou bien après avoir eu le malheur de tomber dans le péché, de répéter plusieurs fois l'acte de contrition. Quand on veut tuer un serpent, on ne se contente pas de lui donner un seul coup de bâton, on le frappe jusqu'à ce qu'on soit bien sûr qu'il est mort.

(*b*) Saint Vincent Ferrier prêchait à Béziers. Un grand pécheur, porté au désespoir, vint l'entendre ; et après le sermon il se confessa avec tant de douleur, que quand le saint lui eut imposé une pénitence de sept ans, il s'écria : « Ah ! mon père, si peu pour tant de crimes ! » Vincent réduisit la pénitence à trois jours ; et comme le pénitent s'en lamentait plus fort encore, il ne lui prescrivit que la récitation de trois *Pater*. Le pénitent les récita aux pieds même du saint, mais avec tant de larmes et un regret si profond qu'il expira. La nuit suivante son âme apparut au saint, pour lui dire qu'à cause de sa contrition, elle était entrée dans le ciel sans passer par le purgatoire.

(*c*) Saint Arsène avait quitté la cour pour se retirer au désert. Or, pendant le travail, il était obligé de porter un mouchoir sur son sein, pour essuyer ses larmes, qui coulaient

880. 2) *Le ferme propos.* **a**. *Est-il aussi nécessaire que la contrition?* Assurément. Sans ferme propos point de contrition; et sans contrition point de pardon, comme nous l'avons dit. Aurait-il une vraie douleur d'avoir désobéi à son père, l'enfant qui lui demanderait pardon, ajoutant qu'à la première occasion il lui désobéira de nouveau? Loin de lui pardonner, le père ne serait-il pas justement indigné de ce repentir dérisoire? Ayons donc soin, avant d'entrer au saint tribunal, en nous excitant à la contrition, de penser à l'avenir et de nous déterminer énergiquement, non par une demi-volonté qui ne suffit pas, mais par une résolution ferme à ne plus pécher au moins mortellement, et si nous n'accusons que des péchés véniels, de nous corriger au moins de l'un d'entre eux.

881. **b**. *Quelles sont les qualités du ferme propos?* (1) — Il doit être intérieur, surnaturel, souverain et universel, comme la contrition et dans le même sens. Turenne, ce grand capitaine du plus glorieux siècle de la monarchie française, raconta que s'étant confessé une première fois, il fit des promesses à son confesseur. Celui-ci lui ayant demandé plus tard s'il y avait été fidèle: « Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes, répondit-il, comment en manquerais-je à Dieu? » C'est admirable. Heureux ceux dont le ferme propos est efficace de cette sorte! Malheur, au contraire, à ceux qui aussitôt après une confession, retombent sans résistance! C'est une preuve que leur résolution manquait d'une qualité essentielle, la fermeté, l'efficacité. Quand la volonté de l'homme est bien affermie dans la haine du mal, elle ne se dément pas si vite; et si elle change aussitôt, c'est une preuve qu'elle n'était pas vraiment décidée à éviter le péché. (2).

si abondamment que tous les cils lui tombèrent des yeux, et ses larmes étaient accompagnées de prières et de soupirs continuels pour obtenir la rémission de ses péchés.

(d) Théodose le Grand, pour punir la population de Thessalonique, qui avait mis à mort un de ses officiers, avait ordonné de massacrer la foule entassée dans l'amphithéâtre. Après le massacre, voulant assister aux saints mystères, l'empereur se vit repousser du saint lieu par saint Ambroise; et il accepta avec soumission la pénitence publique à laquelle le soumit le saint Evêque. Huit mois après, à la solennité de Noël, saint Ambroise l'admit dans l'église; et l'empereur, prosterné contre terre, versait des larmes, s'arrachait les cheveux, en disant avec le saint roi David: *Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me secundum verbum tuum.* Et le peuple priait et pleurait avec lui.

(1) Sur ce sujet il nous importe de ne pas nous faire illusion. On dit que les deux plus célèbres peintres de l'antiquité Zeuxis et Apelles, se disputaient entr'eux la palme. Zeuxis représenta si bien une grappe de raisin, que les oiseaux venaient la becqueter. Apelles peignit si bien un rideau, que Zeuxis s'y méprit et le pria de l'écarter, afin qu'il pût voir ce qu'il cachait: et alors on adjugea le prix à Apelles, car dit-on, Zeuxis n'a trompé que des oiseaux et Apelles a trompé Zeuxis lui-même, si habile pourtant. L'homme est si rusé, non seulement il peut tromper les oiseaux, et d'autres hommes habiles; mais il peut même se tromper lui-même en se faisant illusion sur ses propres dispositions.

(2) Une sœur de l'angélique saint Thomas, qui vivait religieusement dans un monastère de l'Italie, entendant parler de la profonde science de son frère, pensait en elle-même: Oh! si j'ai jamais le bonheur de lui parler, je suis sûre qu'il me donnera de belles instructions pour mon salut. Comme il la visita un jour en passant, elle lui dit: Mon frère, on dit que vous êtes si savant, que vous instruisez si bien tout le monde, enseignez-moi ce que je dois faire pour me sauver. Ma sœur, lui dit-il, pour faire son salut, il faut le vouloir. Il l'avait appris de saint Augustin, qui a dit en parlant du ciel: *Illuc non itur naribus, aut pedibus, aut quadrigis: illuc non solum ire, sed pervenire, est velle ire, sed velle fortiter atque efficaciter, non semisauciam hac atque illac versare voluntatem*: On ne va pas en paradis par eau, ni à pied, ni en carrosse. Aller au ciel! que dis-je! non seulement y aller, mais y arriver, c'est avoir la volonté d'y aller; non une volonté faible et languissante, mais une volonté forte, efficace, généreuse.

C'est la volonté qui est le ressort de toute la vie humaine. Voyez les préoccupations constantes d'un marchand qui cherche à s'enrichir. Il y pense sans cesse, il n'agit que dans ce but et cela jour et nuit. C'est la volonté de s'enrichir qui le meut.

Il y a une grande différence entre le mouvement naturel et le mouvement violent; quand une pierre tombe en bas, plus elle s'avance et s'approche du centre, plus son mouvement est rapide: quand on la jette en haut, plus elle s'avance et s'approche du ciel, plus son mouvement est lent et tardif. La raison en est que lorsqu'elle tombe en bas, le ressort de ce mouvement naturel est en elle, et en sa propre pesanteur; quand elle est portée en haut, le principe de ce mouvement violent est la vertu motrice qui

882. Toutefois, tant que l'homme est en ce monde, il est sujet à faillir. La rechute, quand elle a lieu assez longtemps après la confession, ne prouve pas que le ferme propos n'a pas été efficace, surtout si elle a été précédée d'une vraie résistance aux tentations. L'efficacité du ferme propos consiste donc : *a*) à être, au moment où l'on se confesse, résolu de se corriger de toute

lui est imprimée et qui s'affaiblit petit à petit, et enfin se perd et s'anéantit. Si vou n'êtes pieux et vertueux que parce que votre confesseur vous fait rendre compte de vos exercices spirituels, ou parce que votre mère vous exhorte à la vertu, quand votre confesseur s'en sera allé, votre dévotion s'en ira, quand votre mère sera morte, votre vertu sera aux abois.

Il y a une grande différence entre la velléité et la volonté ; entre un homme qui dit : Je voudrais et : je veux. La velléité, c'est un désir mou, stérile, oisif, inefficace, paralytique, qui ne fait rien, qui veut la fin sans les moyens. La volonté, c'est un désir résolu, effectif, qui met la main à l'œuvre, qui s'applique à la recherche des moyens nécessaires pour parvenir. Je suis assuré que vous avez eu la volonté de venir au sermon. Comment est-ce que je le sais? C'est que vous êtes sorti de votre maison, vous vous êtes mis en chemin. Si une dame qui demeure au lit jusqu'à onze heures, quand toutes les messes sont dites, disait : Je voudrais bien entendre la messe, on lui dirait : Vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas; si vous en aviez la volonté, vous vous lèveriez plus matin, vous vous hâteriez de vous habiller, et vous vous mettriez en chemin pour aller à l'église. D'où vient que tant de gens se confessent et si peu se corrigent? tant de gens désirent se sauver, et si peu se sauvent? C'est que tous le voudraient, et fort peu le veulent; tous en ont la velléité, fort peu la volonté. Or la seule velléité ne sert de rien; il faut mettre la main à l'œuvre, il faut voir quelle vertu nous ne pratiquons pas, que nous pourrions pourtant pratiquer, et commencer dès aujourd'hui à y travailler; quel est le vice qui prédomine en nous, et par quelle voie nous le pourrons arracher. Par exemple, vous désirez être charitable, parce que le Fils de Dieu a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* Ce n'est pas assez de le désirer, il faut penser par quel moyen vous pourrez le devenir; commandez à votre fille ou à votre servante de vous avertir, quand il y aura quelque pauvre malade dans le voisinage, et allez le visiter; de vous faire ressouvenir d'aller à l'hôpital, ou d'envoyer à dîner à quelque pauvre. Vous désirez corriger le vice qui règne le plus en vous, afin que ce désir ne soit pas une velléité, mais une vraie volonté, commencez à faire quelque pénitence toutes les fois que vous y tomberez.

Plutarque dit que Démosthène étant en la fleur de son âge, résolut de pousser sa fortune et de devenir fameux avocat à quelque prix que ce fût; mais avocat à Athènes, ville la plus policée qui fût alors au monde, ville qui était le rendez-vous de tous les beaux esprits, qui avait pour tutélaire la déesse des sciences, Minerve, et qui même en portait le nom; avocat dans la ville d'Athènes, où il fallait haranguer non seulement en présence d'un cercle d'aréopagites, mais devant un peuple presque innombrable, si difficile à contenter, que si l'orateur prononçait mal une syllabe, les auditeurs le reprenaient sur le champ. Or pour arriver à cet honneur, et devenir célèbre avocat dans une telle ville, voulez-vous savoir quel talent il avait? Point du tout; au contraire, il avait quatre grands défauts qui lui devaient fermer le temple de l'honneur, et lui ravir la palme de l'éloquence. Premièrement, il avait une tête qui faisait beaucoup de peine à ses pieds. C'était un jeune homme plein d'activité, volage, inconstant, qui n'eût su demeurer dans sa chambre trois heures de suite. Qui ne sait que les Athéniens consacraient la tortue à la déesse des sciences, pour signifier que celui qui veut devenir savant doit être comme la tortue, se tenir dans la maison pour être collé sur les livres? En second lieu, il avait la voix faible, basse, languissante; n'était-ce pas bien pour se faire entendre à un si grand auditoire? En troisième lieu, il était bègue; n'était-ce pas bien pour haranguer un peuple si censeur et si critique? Saint Chrysostôme ajoute qu'il avait une épaule plus haute que l'autre. En bonne foi, qu'est-ce qui vous semble plus difficile, ou de corriger de tels défauts, ou de corriger la mauvaise coutume que vous avez de jurer, de maudire et d'injurier vos domestiques? Ces défauts étaient entrés et enracinés dans la nature de Démosthène; les vôtres sont volontaires, et dépendants de votre liberté. Il n'avait pas la grâce de Dieu, point de sacrements pour s'en corriger; vous les avez. Il ne pouvait prétendre, en se corrigeant, qu'à un peu de gloire passagère; vous pouvez prétendre et aspirer à une gloire éternelle. Cependant il s'en est corrigé et en fort peu de temps, et il y a si longtemps que vous vous confessez de vos blasphèmes et vous ne vous en corrigez point; d'où vient cette différence? c'est qu'il le voulait, et vous ne le voulez pas; vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas; il le voulait d'une volonté sincère, résolue, effective, qui mettait la main à l'œuvre. Ecoutez ce qu'il faisait pour se contraindre à demeurer dans sa chambre : il se faisait raser la moitié de la barbe et des cheveux, pour fortifier sa voix et s'accoutumer à parler malgré le bruit, il allait s'exercer tout seul auprès d'un torrent, et tâchait d'en surmonter le bruit par sa voix; pour corriger le bégaiement de sa langue,

habitude grave. Il ne suffit pas de dire : je voudrais ne plus pécher, il faut dire : *je veux fermement* avec la grâce de Dieu. Et ici qu'on n'écoute pas le démon qui cherche à persuader qu'on ne pourra pas vivre sans certains péchés favoris. La vérité est que ce qui fait le malheur de l'homme en ce monde et en l autre, c'est le péché. Malheur donc à ceux qui ne veulent pas renoncer à la haine, ni réparer les torts sérieux faits au prochain par le vol, la calomnie ou la médisance, ni faire la pénitence que le confesseur leur impose pour des fautes graves ! Ils ne peuvent recevoir leur pardon. Si l'on n'accuse que des fautes légères, il faut au moins vouloir sincèrement se corriger de quelqu'une d'entr'elles (1), *b*) *à vouloir éviter les occasions* prochaines et volontaires de ces fautes, voir n. 1021 ; « Un homme, dit Tertullien, qui a

il mettait de petites pierres dans sa bouche, et déclamait ainsi en particulier, afin que se sentant plus libre après les avoir ôtées, il parlât plus aisément ; enfin, pour se tenir droit, il se mettait en chaire dans sa maison, et suspendait une épée nue dont la pointe aboutissait juste à l'épaule qui était plus haute, afin de la forcer à se tenir au niveau de l'autre. Et si vous désirez savoir quelle récompense il eut de tant de peine, c'est, dit l'historien, qu'un jour, allant par la rue, il entendit une servante qui le montrait à sa compagne, disant : Tenez, le voilà, ce Démosthène. Il fut tellement rempli de cette vaine louange, qu'il dit à un de ses amis qui l'accompagnait, que ce jour-là il avait reçu le salaire de tous ses travaux.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam, que ne mettons-nous la même énergie de volonté à renoncer au péché ! Il y a une *pœnitentia theatralis*, dit saint Chrysostôme, qui trompe et amuse les enfants, mais non pas les gens de jugement. A la comédie, on voit un acteur qui semble être blessé jusqu'au cœur, qui tombe comme mort sur le théâtre, et qui y demeure étendu sans se remuer ; les enfants disent : Il est mort ! c'en est fait ! Vous savez bien le contraire, ce n'est qu'un semblant. A quoi connaît-on qu'il n'est pas mort ? C'est que le lendemain on le voit aller par les rues aussi sain et agile que jamais. Voilà un homme qui semble repentant, pénétré de douleur jusqu'au cœur, parce qu'il fait extérieurement comme font les vrais pénitents ; il vient à l'église, il se met à genoux devant le prêtre, il confesse ses péchés, il frappe sa poitrine ; les idiots disent : Il est mort au péché, il est bien converti ; mais les anges disent : Ce n'est que mensonge, tromperie si fine qu'il ne trompe pas seulement les autres, mais il se trompe aussi lui-même. A quoi le connaît-on ? Huit jours après, il est aussi jureur, arrogant, médisant, indévot et dissolu qu'auparavant. A quoi sert d'aller à confesse si nous n'obtenons la fin pour laquelle la confession a été instituée, qui est le pardon de nos péchés ?

(1) « Comme le remarque excellemment le grand saint Grégoire, ce n'est pas assez pour payer ses dettes que de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut acquitter celles qui sont créées ; et lorsqu'on injurie quelqu'un, il ne suffit pas, pour le satisfaire, de mettre fin aux injures que nous lui disons, mais encore, outre cela, la justice nous ordonne de bien faire réparation ; et lorsqu'on cesse d'écrire, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on efface ce qui est déjà écrit, il faut passer la plume sur l'écriture que nous avons faite, ou bien déchirer le papier. (Pastor. III part. Cap., 30, C 11, p. 87).

Il en est de même de nos péchés ; tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice divine. Il ne suffit donc pas de n'en plus faire de nouvelles, mais il faut payer les anciennes, et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu ? Nous disons qu'il n'est pas notre Créateur, ni notre Juge, ni notre Père, ni notre Sauveur, etc. Est-ce donc assez, chrétiens, de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés de plus à lui en faire la satisfaction nécessaire ? Enfin quand nous péchons, nous écrivons sur nos cœurs : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo... super latitudinem cordis eorum.* (Jerem., XVII, 1.)

Le péché de Juda est écrit avec un poinçon de fer sur la table de leur cœur. Ne croyons donc pas faire assez lorsque nous ne continuons pas d'écrire, cela n'efface pas ce qui est écrit ; il faut passer la plume, par les exercices laborieux qui nous sont prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères ; ils faut déchirer le papier sur lequel ils sont imprimés. C'est-à-dire qu'il faut déchirer nos cœurs. *Scindite corda vestra.* (Joel., II, 13) ainsi ils seront effacés. » (BOSSUET).

Il est au moins nécessaire d'être dans l'intention d'accomplir la pénitence que le confesseur donne pour des fautes graves. Une autre satisfaction méritoire et facile, c'est d'accepter les peines de la vie. C'est Dieu lui-même qui nous les envoie ; car rien n'arrive en ce monde sans sa permission. Plus un prêtre est élevé en dignité, plus il est sage, saint et intelligent, plus vous acceptez volontiers et accomplissez de bon cœur la pénitence qu'il vous impose ; vous recevez plus volontiers la pénitence qu'un évêque vous donne que celle d'un simple prêtre, celle qu'un pape vous donnerait, plus volontiers que celle d'un évêque ; et principalement si vous savez que ce pape est bien saint, bien savant et bien spirituel. Quel prélat eut jamais plus d'autorité, de sainteté, de science,

vu dans une tempête le ciel mêlé à la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer. O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été si près d'échouer ; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur, tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est, mes frères, ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés ; mais de nous y engager témérairement, ah Dieu ! ne le faisons pas. Hélas ! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des vents et des flots irrités, tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme ; tu sais bien ce que je veux dire ; tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port : tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes, et ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah ! tu ne dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme. » (BOSSUET). — Les soldats d'Alexandre, en partant pour les campagnes d'Asie, brûlèrent leur maison, pour témoigner hautement qu'ils ne voulaient plus revenir dans leur pays. Brûlez ces lettres qui vous ont porté au mal, etc., pour prouver que vous ne voulez pas recommencer à pécher. *c*) *A être résolu d'employer les moyens* de se corriger, les sacrements par conséquent, la prière, surtout dans les tentations, l'assistance à la messe, l'audition de la parole de Dieu. Voudrait-il guérir, le malade qui refuserait d'employer les remèdes nécessaires ?

883. 3° *La confession*. Nous avons dit *sa nécessité, son utilité, sa facilité*, voir n. 842, *mais quelles qualités doit-elle avoir ?* — Qu'elle soit *humble*, c'est-à-dire qu'on confesse ses péchés, non comme si l'on s'en vantait, ni comme si l'on racontait une histoire, mais avec l'humilité du publicain qui se frappait la poitrine. La confession doit être *simple*, sans détails inutiles, sans excuses ni détours ; *prudente* et *discrète*, évitant de laisser connaître les fautes d'autrui ; et surtout *entière* et *franche*, ne dissimulant rien, n'exagérant rien. La franchise sur les fautes sérieuses est si nécessaire que sans elle la confession serait un sacrilège, n'omit-on volontairement qu'une seule faute grave. Le concile de Trente (ses. XIV, can. 7) lance anathème contre quiconque oserait prétendre qu'il n'est pas nécessaire de droit divin de dire tous ses péchés même secrets, ainsi que les circonstances qui changent l'espèce de péché.

884. Il faut donc accuser : 1) *les espèces de péché*. Il ne suffit donc pas de dire : J'ai péché ; ni : J'ai fait beaucoup de fautes graves ; ni même : J'ai fait beaucoup de péchés contre telle vertu ; il faut dire quel péché on a fait, si c'est un blasphème ou un parjure, si c'est un péché de pensée, ou un péché de parole, ou un péché d'action ; 2) *le nombre des péchés*. Diminuer volontairement, ne serait-ce que d'une faute grave, le nombre des péchés mortels, c'est faire un sacrilège. Un blessé qui a trois blessures mortelles, ne peut guérir, s'il n'en montre que deux au chirurgien. Quand on ne peut pas dire le nombre précis, il faut dire le nombre approximatif, en y ajoutant le mot *environ*. Si on ne peut même donner un chiffre approximatif, on dit : J'ai eu cette mauvaise habitude pendant tant d'années, et je succombais tant de fois par jour, par semaine, par mois, ou par an ; 3) *les circonstances qui changent l'espèce de péchés*, par exemple, si on a frappé son père, il ne suffit pas de dire : J'ai frappé un homme. Quand l'homme qu'on a frappé ou insulté est le père de celui qui le maltraite, c'est une circonstance qui change l'espèce du péché et qui doit être accusée en confession (1).

d'intelligence que Dieu même ? Il connaît parfaitement la grandeur de sa Majesté, qui est offensée par le péché, la qualité de vos maladies spirituelles, les remèdes qui vous sont plus propres, les pénitences qui vous sont plus convenables ; quand il daigne vous en imposer par les croix et les afflictions de cette vie, vous devez l'en remercier, les accepter avec joie, baiser la main qui vous châtie, adorer sa justice qui vous punit en ce monde, pour vous épargner en l'autre ; dire avec le prophète Michée : *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei*. (Mich. VII. 9.)

(1) (*a*) Un jeune homme dont parle Plutarque, montrait à un médecin une plaie qu'il avait au bout du doigt. Le médecin connaissant par la couleur de son visage qu'un

885. Si par une timidité excessive, on ne se sentait pas le courage de dire ses péchés, on pourrait les écrire tels qu'on les connaît et remettre au confesseur le billet en lui disant : Je m'accuse du péché que je vous ai écrit. Saint Liguori lui-même indique cette méthode. Si on ne savait pas écrire, il faudrait dire à son confesseur avec confiance : Mon Père, j'ai une peine que je ne sais, ni n'ose déclarer, veuillez m'aider ; du reste, on s'honore en confessant sa faute et en sortant du péché (1). Et du reste, que craignez-vous ? Il est homme et par conséquent sujet aux mêmes infirmités : il est enfant de l'Église comme vous, membre du même corps que vous, il doit compatir à vos misères et chercher à vous en guérir. Il est prêtre et par conséquent l'ange de Dieu : et les anges se réjouissent de la conversion du pécheur ; vous lui dites de grandes fautes, vous lui témoignez par conséquent une grande confiance : il faudrait qu'il eût un cœur de tigre pour ne pas vous aimer, quand vous allez à lui avec une telle ouverture de cœur. Il est père et c'est

abcès se formait en ses entrailles, lui dit : Mon ami, votre mal n'est pas au bout de votre doigt. Vous montrez à votre confesseur, qui est le médecin spirituel, des fautes légères des péchés véniels que tout le monde voit, et vous ne montrez pas les ulcères de votre cœur.

Ephraim factus est panis subcinericius qui non reversatur. (Ose. 7. 8.) Quand un pain se cuit dans le four, à la vue du maître ou de celui qui en a soin, sitôt qu'il commence à se noircir, on s'en aperçoit, on le retourne et on empêche qu'il n'achève de se brûler ; mais quand il est sous la cendre, il se noircit, se durcit et se brûle, sans qu'on y prenne garde, et sans qu'on le retourne.

Quand une âme mondaine se dérègle, son curé, ses parents, ses amis et ses voisins la remarquent, la reprennent et la corrigent, ils font en sorte qu'elle se corrige et qu'elle se convertisse ; mais si une âme qui est couverte sous la cendre, qui porte l'habit ou qui fait profession d'une vie pieuse et pénitente, s'égare et cache ses défauts à ses supérieurs, à son confesseur, c'en est fait, ses passions la noircissent, l'endurcissent et la brûlent entièrement.

(b) Saint Jean Climaque rapporte qu'un grand pécheur, résolu de changer de vie, alla frapper à la porte d'un monastère. Le Supérieur ne consentit à le recevoir qu'à la condition qu'il ferait devant tous les religieux la confession de ses péchés scandaleux. Le converti accepta, et dans l'église, devant toute la communauté, prosterné contre terre, il fit l'aveu de ses crimes publics. Un saint religieux qui était présent vit apparaître sur l'autel un personnage mystérieux qui tenait un livre ouvert, où étaient écrits les péchés du pénitent, et qui les effaçait à mesure que le pénitent les accusait. C'est ce qui se passe tous les jours au saint tribunal.

(c) La femme de Jéraboam, roi d'Israël, alla consulter le prophète Ahias : avant de se présenter à lui, elle se déguisa sous des vêtements empruntés, afin de n'être pas reconnue. Mais dès qu'elle entra dans la demeure du saint vieillard à Silo, l'homme de Dieu dont l'âge avait obscurci la vue, averti par l'esprit divin, entendant le bruit de ses pas : *Uxor Jeroboam*, dit-il, *quare aliam te simulas?* Le prêtre ne voit pas l'état des consciences à moins d'une lumière prophétique ; mais que de fois en entendant la manière dont le pénitent s'accuse, ou plutôt s'excuse, il pourrait dire : *Quare aliam te simulas.* Non seulement vos déguisements ne tromperont pas le Dieu qui scrute les cœurs, ils ne peuvent même m'en imposer à moi-même.

(1) *(a)* Un disciple de Socrate sortait d'une maison de débauche, quand, voyant passer son maître, il rentra pour se cacher ; mais Socrate l'avait déjà aperçu, et s'approchant de lui : « Mon fils, lui dit-il, il n'y a point de honte à sortir de là ; mais c'est honteux d'y entrer. »

(b) Vers le milieu du XIe siècle, un seigneur de Languedoc, nommé Pons, célèbre par sa noblesse, par ses débauches et ses brigandages, touché de la grâce, résolut de changer de vie. Le dimanche des Rameaux, à la procession, il se fait conduire nu-pieds et la corde au cou sur la place de Lodève, en présence de l'évêque et de tout le peuple, ayant à ses côtés un homme qui le menait par la corde et le fustigeait avec des verges. Là, il présente à l'évêque un papier sur lequel il avait écrit tous ses crimes ; il prie l'évêque de les lire devant la foule. L'évêque s'y refuse d'abord, mais doit céder enfin à ses instances ; pendant cette lecture, Pons se fait frapper plus fort, il s'avoue coupable, il arrose la terre de ses larmes, tout le peuple en est attendri et pleure avec lui, et en ce jour, Pons reconquiert l'estime générale. On admire comme un saint pénitent celui qu'on redoutait avant comme un scélérat. Son exemple détermina ceux qui auparavant avaient caché leurs péchés, à les accuser sincèrement.

(c) Le P. Jean Heren, jésuite, recteur du collège de Lille, était à la fin de sa carrière. Le Père qui l'assistait lui demanda s'il n'aimerait pas faire une confession générale. « Je n'en sens pas le besoin, répondit-il ; car j'ai toujours fait chacune de mes confessions, comme si elle eût dû être la dernière de ma vie. »

de ce nom que vous l'appelez. Un père a à cœur de tenir cachées les fautes de ses enfants. Si vous les lui découvrez, vous n'aurez pas la confusion des réprouvés au jugement de Dieu. C'est le représentant de Jésus-Christ.

Nous sommes donc instruits sur le sacrement de pénitence. Ce sacrement de miséricorde, un des fruits les plus précieux de la mort du Sauveur, est vraiment, pour le pécheur, la clef du ciel. Nous saurons en user. Avant chaque confession, prions, examinons notre conscience ; excitons-nous à la contrition et au ferme propos. Puis approchons-nous du prêtre, comme Madeleine s'approcha de Jésus, avec contrition ; faisons connaître à ce médecin de nos âmes toutes les blessures que le démon nous a faites ; et il versera sur nous par l'absolution, le sang de Jésus-Christ qui cicatrisera nos plaies. Nous retrouverons par là, avec l'amitié de Dieu, nos droits au ciel et les consolations de la grâce. (1) « Nous avons dans le ciel un Dieu d'une miséricorde infinie, qu'il fait exercer sur la terre par l'Église, dans le sacrement de Pénitence. Écoutez les paroles par lesquelles Jésus-Christ a institué ce sacrement : *Tout ce que vous remettrez sera remis, tout ce que vous délierez sera delié.* Point de bornes, point de nombre arrêté, point de mesure déterminée, miséricorde infinie. *Unum baptisma.* Il n'y a qu'un baptême et il ne se répète plus. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, la puissance de l'Église n'est point épuisée. La fontaine du baptême est une fontaine scellée. Après s'y être lavé une fois, on la ferme, on la scelle et elle ne s'ouvre plus pour vous. Mais par la pénitence s'accomplit la prophétie de Zacharie. *Erit fons patens habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatoris.* Cette fontaine est publique et toujours ouverte, à toute heure, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs, et les lépreux peuvent s'y laver à tous moments. » (D'après BOSSUET). Venez donc, venez souvent purifier vos âmes dans cette source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle (2).

(1) *Autre péroraison d'après Bourdaloue.* Concluons donc avec saint Augustin interprétant les paroles du Prophète, et les appliquant au même sujet que moi : *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus.* Prenez garde, dit saint Augustin, ces deux choses ne se séparent point devant Dieu, la confession du péché et la beauté de l'âme, *Confessio et pulcritudo* et c'est dans ces paroles, mes frères, poursuit le même saint Docteur, que vous apprenez tout à la fois, et à qui vous pouvez plaire, et par où vous lui pouvez plaire ; c'est par la confession de votre péché : *Audis cui placeas, et quomodo placeas.* Par conséquent, si vous aimez votre âme, si vous voulez la rendre pure et agréable aux yeux de Dieu, faites-vous de la confession un exercice fréquent et ordinaire : *Ama confessionem, si affectas decorem.*

Ah ! Chrétiens, si vous aviez autant de passion pour plaire à Dieu, que vous en avez pour plaire à de faibles créatures ; et vous, femmes du monde, si vous faisiez autant état de cette grâce intérieure qui doit être le plus bel ornement de vos âmes, que vous en faites de cette grâce extérieure du corps, dont vous êtes si idolâtres, et qui devient parfois le scandale du prochain, avec quelle assiduité et quelle ferveur vous verrait-on fréquenter le tribunal de la pénitence ? faudrait-il employer tant de sollicitations pour vous y attirer? Dès que vous vous sentez coupables devant Dieu, pourriez vous demeurer un jour dans cette disposition criminelle ? surtout, pourriez-vous demeurer, comme il n'arrive que trop, des années entières ? N'iriez-vous pas chercher le remède pour vous guérir de cette lèpre qui vous défigure ? n'iriez-vous pas à la sainte piscine vous laver et vous purifier ?

(2) *Péroraison du P. Le Jeune.* C'est proprement à vous, beaucoup plus qu'au paralytique, que s'adressent ces paroles : *Vis sanus fieri* ? (Joan. 5. 6.) *Quid miserius misero non miserante se ?* dit saint Augustin. Ne faut-il pas avouer qu'il y a lieu de s'apitoyer de ce qu'étant si misérable que vous êtes, vous n'avez pas pitié de vous ? faut-il demander à un pauvre s'il veut recevoir l'aumône, à un aveugle s'il veut la vue, à un malade s'il veut être guéri? Vous êtes pauvre, aveugle, malade, et il faut vous dire : Voulez-vous recevoir l'aumône ? voulez-vous recouvrer la vue, être guéri ? et qui pis est, vous ne le voulez pas. Quel regret aurez-vous à la mort et au jugement de Dieu ! Quel reproche, quelle honte et confusion, quand vous verrez que votre méchante volonté a été le seul empêchement qui s'est opposé à votre conversion, à votre sanctification, à votre bonheur éternel ! *Vis sanus fieri* ? Vous ne pouvez répondre : *Hominem non habeo.* Vous avez le Sauveur, Homme-Dieu qui veut vous guérir très facilement, ses remèdes sont très salutaires : *Omnipotenti medico nullus languor insanabilis occurrit ; tantum curari te sine.* A un médecin tout-puissant, il n'est point de mal

886. **Autre plan** *sur la confession* (d'après MASSILLON).

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum (Joan. V. 3.)

Dans les galeries de la piscine, étaient étendus une foule de malades, attendant que l'ange vînt en agiter les eaux, afin de s'y plonger et d'y trouver la guérison. C'est la figure de la pénitence, où les anges de Dieu, les prêtres sont toujours là prêts à verser les eaux de la grâce sur les pécheurs, afin de guérir les maladies de leur âme. D'où vient donc qu'il y a si peu de malades spirituels qui guérissent ?

C'est que : I. ces malades sont aveugles, ne s'examinant pas, ils ne se connaissent point et par conséquent sont incapables de s'accuser comme il convient.

II. D'autres sont boiteux, *claudorum*. Ils ne marchent pas droit avec leur confesseur : ils cachent, ou dissimulent leur état.

III. *Aridorum*, il y a des cœurs secs et durs qui n'ont point de repentir de leurs égarements. Voilà pourquoi, *tot jacebant et unus sanatus est*, comme dit saint Augustin. (*On conçoit qu'il est facile de remplir ce cadre avec les détails qu'on trouvera dans le plan précédent*).

VIII. — L'Église ; nos devoirs envers elle.

887. L'Eglise, c'est la société fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour conduire les hommes au ciel. Dans toute société il y a une autorité qui la gouverne et des sujets qui obéissent. Il en est ainsi dans l'Eglise ; il y a l'Eglise enseignante composée du Pape qui a succédé en ligne directe à saint Pierre, et des évêques, successeurs des Apôtres. Les simples fidèles forment l'Eglise enseignée et ils doivent aux pasteurs l'amour, le respect, l'obéissance.

888. I. *Comment aimer ce que l'on ne voit pas ?* — Loin du pays natal et de la patrie, l'exilé qui ne les voit plus les aime encore. La patrie des âmes, c'est l'Eglise. 1) Nous devons à Dieu de l'aimer. (*a*) Que d'infidèles, que d'hérétiques plongés dans l'erreur et ne connaissant pas le vrai chemin du ciel ! Dieu nous a fait naitre dans le sein de l'Eglise, quel bienfait ! Ce serait être ingrat envers lui que de ne pas aimer l'Eglise. (*b*) Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle ; qui après cela ne l'aimerait pas ?

889. 2) L'Eglise a tout ce qui peut nous inspirer l'amour, le dévouement. (*a*) Elle n'a ni souillures, ni rides ; elle est sainte et immaculée sur la terre, dans sa doctrine apportée du ciel, dans sa morale qui fait de l'homme un ange (1), dans ses cérémonies qui élèvent les âmes et à côté desquelles tous

incurable ; mais c'est le point important que vous vouliez être guéri, que vous le vouliez d'une vraie volonté, non d'une velléité, d'une volonté raisonnable, effective, qui veuille les moyens et la fin, que vous permettiez qu'on vous panse. Levez-vous, portez votre lit, disait le Fils de Dieu au paralytique. Votre lit, c'est votre corps, dit saint Bernard ; votre âme y était alitée et attachée, elle se rendait complaisante et condescendante à ses mauvais penchants ; qu'elle se porte maintenant à l'église. Elevez-vous à la considération des motifs d'une vraie contrition qui rende votre confession sainte et pure. *Vade in domum tuam*, allez à votre maison : votre maison, c'est le ciel. Dieu pour montrer qu'il y a destiné les hommes, l'a exposé à nos yeux et nous a caché l'enfer, vous irez au ciel infailliblement, si vous le voulez. Pour aller au ciel, on n'a pas besoin de vaisseau, ni de litière, ni de carrosse ; il faut seulement le vouloir, mais le vouloir non d'une volonté faible, languissante, qui se contente de dire : je voudrais ; mais d'une volonté forte, vigoureuse, efficace, qui dise : Je veux, qui mette la main à l'œuvre, qui regarde quels sont les empêchements, et les ôte. Si vous faites ainsi, vous vous acheminerez vers le ciel, et non seulement vous y arriverez, mais même vous y entrerez, vous y demeurerez, vous y régnerez, vous y verrez Dieu, vous le louerez, vous le bénirez, vous le glorifierez à jamais. Amen.

(1) Les protestants, en abandonnant l'Eglise, ont ébranlé la foi et la morale chrétienne.

« Dès que les princes sont maîtres de prescrire à leur gré des symboles, dès que leur volonté est toute la Religion, on ne doit plus parler d'Ecriture, de révélation, de vérité ; les croyances avilies deviennent une sorte d'impôt que le souverain établit sur

les autres cultes sont glacés comme la mort (1) : dans ses pontifes établis par Jésus-Christ ; dans ses membres, les Apôtres, les vierges, tout ce qu'il y a de pur et de noble ici-bas. Comme Marie, elle est vierge par l'intégrité de sa doctrine ; et comme elle, elle est féconde. Elle est belle dans le ciel où elle triomphe. Comment ne point l'aimer si nous avons le goût du beau et du vrai !

890. *(b) Et qui redira les bienfaits dont elle nous a comblés ?* — Le baptême, l'éducation chrétienne, la première communion, le mariage bénit. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle nous conduit par la main, nous soutient et nous relève. Dans nos dernières luttes, elle nous fortifiera par le viatique et l'huile sainte, elle appellera tous les saints à notre secours, elle nous accompagnera à notre dernière demeure ; et quand tous nous auront oubliés, tous les jours elle priera pour nous. Donc, ô Église, si jamais je vous oublie, que j'oublie plutôt ma main droite ; et que ma langue s'attache à mon palais !... (2)

la raison publique, pour le bien de l'Etat, que tantôt il allège, tantôt il aggrave, selon les circonstances ou ses seuls caprices.

» Les révolutions du culte ont suivi, chez les protestants, celles des dogmes : car, en toute religion, est l'expression du dogme. D'une doctrine indigente naît un culte indigent, comme elle. Ainsi plus une secte a conservé de dogmes, plus son culte a de vie, de grandeur, et de pompe. Cela se voit clairement en comparant le culte des luthériens avec le culte des calvinistes, et mieux encore avec le culte des sociniens. Les indépendants qui rejettent toute formule exclusive de foi, rejettent enfin toute forme exclusive de culte, et ils sont conséquents en cela ; car les liturgies sont aux symboles à peu près ce que sont les mots aux idées : quand les idées se perdent, les mots disparaissent, ou subsistent tout au plus comme ces inscriptions en langue inconnue, mystérieux monuments de quelque ancien peuple évanoui. » (DE LAMENNAIS).

(1) (a) L'empereur arien Valens, qui avait cherché en vain à ébranler saint Basile, soit par des promesses, soit par des menaces, étant entré un jour de l'Epiphanie dans la cathédrale de Césarée, pendant la messe solennelle, fut tellement frappé de la majesté des cérémonies qu'il faillit s'évanouir.

(b) En 1876, le général de Sonis écrivait à un de ses amis : « Je ne sais rien de consolant comme la prière, rien de grand comme les cérémonies de l'Église, rien de beau comme la liturgie. Je n'ai jamais trouvé d'offices assez longs, et j'ai toujours quitté l'église avec peine ; je puis dire que le temps que j'y ai passé, est le meilleur temps de ma vie. » (Voir la note 2 du n° 2172.)

(c) « La religion catholique est bien par excellence la religion faite pour le cœur, écrivait le célèbre Tayer, ministre protestant de Boston, après son abjuration. Quelque invincibles que soient les preuves sans nombre qui m'ont convaincu qu'elle est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, le bonheur et la joie qui inondent mon âme suffiraient seuls pour le démontrer. Le mystère de l'Eucharistie qui m'avait paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices. La confession que j'avais regardée comme un joug insupportable, me semble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon âme. Ah ! si tous les protestants pouvaient comprendre les douceurs que j'éprouve, ils cesseraient bientôt de l'être ! »

(2) (a) Sainte Thérèse, étant arrivée à ses derniers moments, en présence de ses sœurs réunies autour de sa couche, remercia de tout cœur Notre Seigneur de l'avoir faite fille de l'Eglise et de permettre qu'elle mourût dans le sein de cette Église. « Oui, Seigneur, disait-elle avec un ineffable amour, je suis certainement la fille de l'Eglise. »

(b) Quand Pie VI était traîné en captivité à travers les Alpes, la marquise de Savines, non loin d'Embrun, demanda l'honneur de recevoir, dans son château, l'auguste prisonnier. Des gardiens inhumains aimèrent mieux le loger dans une auberge. Vêtue de deuil, la marquise de Savines alla le visiter et lui demanda des consolations à ses amères douleurs. Elle n'avait plus de repos depuis que son fils, évêque de Viviers pourtant, avait signé la constitution civile du clergé. Le Saint-Père consola et bénit cette mère affligée. Trois ans plus tard, Mgr de Savines, revenu à de meilleurs sentiments, vint frapper à la porte du château. « Que voulez-vous ? lui demande sa mère, qui le laisse à la porte. — Ma mère, ne reconnaissez-vous pas votre fils ? — Vous n'êtes plus mon fils, depuis que vous avez trahi notre mère la sainte Eglise. » L'évêque, alors, mettant entre ses mains son visage qui s'inonde de larmes : « Ma mère, dit-il, n'y a-t-il plus de pardon pour les coupables ? — Si vous êtes repentant et si vous voulez faire pénitence, vous pouvez entrer dans la demeure de vos pères. » L'évêque promet tout, et sa mère le conduit dans un appartement solitaire qui servait de bibliothèque et où, pendant plus d'un carême, elle lui apporta tous les jours du pain et de l'eau, sans lui permettre de sortir. L'évêque ne cessa de pleurer sa faute jusqu'à sa dernière heure.

891. 2° *En quoi ferons-nous consister notre amour pour l'Eglise ?* — 1) A désirer son triomphe qui est celui de Dieu et celui des âmes. 2) A nous réjouir de ses succès, à nous attrister de ses douleurs. M. Frémiot, président du parlement de Bourgogne, devenu veuf, prenait ses trois petits enfants sur ses genoux et leur parlait avec une telle foi des douleurs et des joies de l'Eglise, qu'ils en versaient des larmes. A seize ans, sa fille, Mme de Chantal, qui devint plus tard fondatrice de la Visitation, ne pouvait voir sans pleurer les églises ruinées par les protestants. Quand donc tous les parents inspireront-ils à leurs enfants ce même amour de l'Eglise ?

892. 3) Procurons l'exaltation de l'Eglise. Quand il s'agit d'elle, tout chrétien est soldat et doit la défendre. Sainte Catherine était l'humble fille d'un teinturier de Sienne. Elle consacra sa vie à procurer la prospérité de l'Eglise. Elle ne craignit pas dans ce but d'aborder les rois de l'Europe, les cardinaux, les souverains pontifes eux-mêmes ; et elle décida le Pape à quitter Avignon pour retourner à Rome. Si nous ne pouvons faire autant qu'elle, du moins nous pouvons (*a*) prier. Que votre règne arrive, ô mon Dieu ! (*b*) Contribuer à l'éclat des cérémonies de l'Eglise, orner les autels. Madeleine répandit sur les pieds de Jésus un parfum d'un grand prix, et à cause de cela, elle est louée par toute la terre et dans tous les siècles. (*c*) Travailler pour l'œuvre de la Propagation de la Foi et celle du denier de Saint-Pierre ; (*d*) mener une vie sainte, car ce qui fait la gloire de l'Eglise, c'est la vie pure de ses enfants, comme la vie déréglée de quelques-uns fait sa honte (1).

(1) (*a*) Charlemagne, le plus grand prince dont l'histoire de France et de l'Europe puisse se glorifier, grand par ses conquêtes, grand par son amour des sciences, grand par ses sages lois, grand par ses vertus, venait d'être frappé de la manière la plus cruelle sur ses vieux jours. Il avait vu mourir sa fille et deux de ses fils. Il ne lui restait plus que Louis qu'il voulut associer à l'empire ; il lui dit donc : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte ; ma vieillesse même m'échappe, le temps de ma mort approche ; me promets-tu de craindre Dieu, d'observer ses commandements, de protéger l'Eglise ? » Louis le promit en versant des larmes. « Va donc prendre la couronne, (elle était placée sur l'autel), mets-la sur ta tête et n'oublie pas tes engagements. »

(*b*) En 1873, la république de l'Equateur, à l'inspiration de son auguste président Garcia Moreno, s'est engagée à verser chaque année au Pape, tant qu'il sera privé de son pouvoir temporel, le dixième de ses revenus. Quand des sicaires eurent poignardé Garcia Moreno, on trouva sur lui un message sur lequel on lisait : « Puisque notre faiblesse nous oblige à rester spectateurs passifs de leur martyre (du Souverain Pontife), que ce pauvre don lui soit au moins une preuve de notre affection et de notre tendresse, un gage de notre obéissance et de notre fidélité. »

(*c*) O'Connel sentant sa fin prochaine, après toutes ses grandes œuvres, après avoir fait triompher la foi chrétienne dans l'Irlande sa patrie, voulut aller mourir à Rome et déposer ses restes mortels aux pieds du représentant de Dieu sur la terre. Il n'eut pas le temps d'arriver à Rome. La maladie l'arrêta à Gênes où il mourut dans les sentiments les plus admirables. Dans ses dernières volontés, il laissa son corps à l'Irlande, son cœur à Rome et son âme au ciel.

Selon la belle remarque de Tertullien et d'Arnobe après lui, il y a entre les fausses religions du paganisme et la religion chrétienne cette différence essentielle, que dans le paganisme ceux qui étaient bons et vertueux, ne l'étaient point par religion, puisqu'au contraire les religions païennes ne portaient qu'aux vices, et en donnaient dans leurs prétendues divinités les exemples; de sorte que tous les désordres qui se commettaient parmi les païens, on pouvait les attribuer à leur religion, ou plutôt à leur superstition, sans lui pouvoir rien attribuer de toutes les vertus qui se pratiquaient Mais par un privilège directement opposé, tout ce qui se fait de bien dans le Christianisme, doit tourner à l'honneur de la religion chrétienne, puisque c'est elle qui l'ordonne et qui le persuade; et rien de tout ce qui se fait de mal ne doit tourner à sa confusion, puisqu'elle est la première et la plus rigoureuse à le défendre et à le condamner. C'est ainsi, mes Frères, qu'il en devrait être : mais nous savons néanmoins que par la malignité des esprits, il en va tout autrement : on a toujours voulu, et l'on veut toujours, quoique injustement, que notre foi soit responsable de notre mauvaise conduite. Et quel avantage en effet pour les libertins, lorsqu'ils voient au milieu du peuple chrétien et parmi nous, les trahisons et les perfidies, les inimitiés et les vengeances, les débauches et les impudicités ?

Et n'est-il pas à craindre qu'il soit de l'Eglise de Jésus-Christ, comme il en fut de Jérusalem, lorsque ses ennemis, la trouvant toute dépeuplée et déserte, lui faisaient les plus cruelles insultes : *Hœccine est urbs perfecti decoris ?* Est-ce là cette Eglise jadis si

893. II. *Respect aux pasteurs de l'Église.* — 1° De quelle vénération n'entoure-t-on pas les ministres, les ambassadeurs des puissants de la terre ? Or, dit saint Paul, nous sommes les ambassadeurs de Jésus Christ, les ministres de Dieu, les dispensateurs de ses mystères. Les puissances humaines peuvent ouvrir ou fermer les prisons ; mais les pasteurs de l'Église peuvent ouvrir ou fermer le ciel.

894. 2° *L'objet de ce respect*, c'est d'abord : 1). *Le Saint Père le Pape*, représentant de Dieu sur la terre, vicaire de Jésus Christ, prince des évêques, pasteur des pasteurs, père de la grande famille catholique, gardien de la vérité, fondement de l'Église, le monarque du monde, car ses sujets sont répandus dans tout l'univers (1). 2) Ce sont aussi les *évêques*, successeurs des Apôtres, ministres de Dieu, pasteurs d'une portion du troupeau de Jésus-Christ. L'impératrice, femme de Maxime, voulut servir elle-même à table saint Martin, évêque de Tours, et elle se tint debout pendant le repas du saint. 3) Les prêtres ont droit aussi à notre respect à cause de la part qu'ils ont au ministère des évêques. « Si je rencontrais un prêtre et un ange, disait saint François d'Assise, je saluerais d'abord le prêtre. »

895. 3° *En quoi* devons nous témoigner ce respect ? 1) Dans nos actions, nous opposant à tout ce qui peut ruiner l'estime due au clergé, lui donnant toutes les marques d'honneur et de respect, défendant son autorité en toute

florissante et si belle ? cette Eglise qui remplissait le monde de l'éclat de ses vertus, et de l'odeur de sa sainteté ; cette Eglise qui sanctifiait les villes, les provinces, les empires; cette Eglise qui consacrait les solitudes et les déserts, qui formait les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges : *Hœccine est ?* est-ce là elle, et en quel état l'apercevons-nous? Qui l'a ainsi défigurée, et quels traits pouvons-nous découvrir de son ancienne splendeur ? *Facti sunt filii perditi.* Les enfants qu'elle avait élevés dans son sein, qu'elle avait instruits à son école, qu'elle avait éclairés de toutes ses lumières et pourvus de ses secours les plus puissants, sont devenus des enfants de perdition *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Elle avait toujours combattu le péché comme son ennemi capital, elle l'avait tant de fois vaincu et banni des cœurs ou il s'était établi : mais il a repris sur elle tout l'avantage qu'elle lui avait enlevé ; il a répandu son venin sur tout ce qu'elle avait de plus cher, de plus sacré et qu'elle conservait avec plus de soin ; et la dépravation est générale. Faut-il s'étonner qu'elle en ressente une si vive douleur, et qu'elle soit plongée dans l'amertume ? *Et ipsa oppressa amaritudine.* Elle adresse sur cela ses plaintes à son Dieu et à son Époux ; elle lui représente sa peine. Voyez, Seigneur, lui dit-elle, considérez l'affliction ou je suis : *Vide, Domine, et considera, quoniam facta sum vilis.* Mais tandis qu'elle gémit et qu'elle se plaint, elle est toujours en butte aux railleries et aux sanglants outrages des impies, des athées, des partisans de l'hérésie, qui ne l'envisagent qu'avec dédain, et qui se jouent de ses plus pieuses observances. *Viderunt eam et deriserunt sabbata ejus, quoniam viderunt ignominiam ejus.*

Nous sommes si sensibles à l'honneur d'une famille où nous avons pris naissance, si sensibles à l'honneur d'un corps où nous avons été associés comme membres : ne le serons-nous point à l'honneur d'une religion où nous avons été si heureusement régénérés, à qui nous nous sommes si étroitement engagés, par qui nous avons reçu tant de grâces, et dont nous attendons encore une couronne immortelle ? Car si nous sommes, selon l'expression de l'Apôtre, par la sainteté de nos mœurs, la joie et la couronne de notre religion, *Gaudium meum et corona mea*, elle sera la nôtre, et autant que nous l'aurons honorée en cette vie, autant serons-nous glorifiés dans l'éternité. (BOURDALOUE).

(1) *(a)* Après la bataille de Marignan, François Ier fut reçu avec pompe à Bologne par le pape Léon X. Le lendemain, pendant la célébration des saints mystères, le roi de France voulut à tout prix servir de caudataire au Pape, malgré tout ce que ce dernier fit pour l'empêcher.

(b) Napoléon, qui avait fait emprisonner Pie VII, reconnaissait pourtant que cet homme était plus puissant que lui « Moi, disait-il à Fontanes, je trouve dans mon siècle un prêtre plus puissant que moi, car il règne sur les esprits, et je ne règne que sur la matière. » Une autre fois, l'empereur avait dit avec amertume : « Les prêtres gardent l'âme et me jettent le cadavre. » Un jour qu'il traversait l'Italie en vainqueur, il aperçut dans une de ses courses, un religieux. Il regarde attentivement et se dirige de son côté. Napoléon le salue d'un air affable et lui rappelle que c'est lui qui l'a préparé à sa première communion. « Cet acte, ajoute-t-il, ayant été le plus beau et le plus solennel de ma vie, je suis heureux de revoir celui qui m'y a disposé. » Puis, prenant la main de ce bon religieux, il l'embrassa, et en témoignage de son bonheur et de sa reconnaissance, il lui assigna une pension pour toute sa vie.

occasion. 2) En paroles, que de catholiques parlent du Pape, du prêtre, comme les impies! Jamais ne faisons chœur avec eux. « Il y en a, dit saint Augustin, qui, dès qu'un prêtre, qu'un religieux, qu'une religieuse tombent, ne cherchent qu'à croire et à persuader aux autres que tous sont coupables; mais qu'ils cachent plutôt leur honte; en effet, ces mêmes hommes, quand une femme tombe dans l'adultère, ne renvoient pas leurs épouses, et ne renvoient pas leurs mères! » Si le prêtre tombait, il est de chair et d'os comme vous; souvenons-nous du mot du grand empereur Constantin: « Si je voyais en faute un homme revêtu d'un caractère sacré, je le couvrirais de mon manteau, pour cacher sa honte à tous les yeux. »— Le libérateur de l'Irlande, Daniel O'Connel, ne se présenta jamais à la cour d'Angleterre sans avoir avec lui un prêtre, qui l'accompagnait partout. Dans les repas politiques, il le faisait asseoir à la place d'honneur et ne s'asseyait point lui-même, que le prêtre n'eût béni la table, même en présence des protestants.

896. III. *Obéissance.* 1° *Point de pouvoir qui ne vienne de Dieu, et celui qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu*, dit saint Paul, *et il acquiert la damnation.* Mais point de pouvoir si clairement, si directement établi par Dieu, que celui de l'Église. *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*, a dit Jésus-Christ. *Celui qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain.*

897. 2° *Sur qui s'étend ce pouvoir?* 1) *Sur les nations chrétiennes. Le royaume qui ne vous servira pas, périra* (1). L'Afrique, en abandonnant l'Église, est tombée dans la barbarie. Napoléon Ier voulut faire la guerre à l'Eglise et fut excommunié. Il dit, dans sa colère: « Le Pape croit-il que l'excommunication fera tomber les armes des mains de mes soldats? » Quelque temps après, il entreprend, avec six cent mille hommes, la campagne de Moscou. Les Russes fuient devant son armée; il ne peut pas combattre, et ses soldats, transis de froid, laissent tomber leurs armes et tombent avec elles, glacés par la mort; c'est à peine si quelques dizaines de mille de ces hommes revoient leur patrie. 2) Sur *chacune des âmes baptisées*, c'est-à-dire sur plus de deux cents millions de catholiques, et même sur les hérétiques et les schismatiques. Malheur à qui secouerait le joug si doux de cette divine autorité! (2).

(1) Quelle erreur de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes! Que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion, que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques, et qu'il n'est pas possible d'être en même temps, et l'homme de l'Etat et l'homme de Dieu.

Quoi! mes Frères, la justice, la vérité, la bonne foi seraient funestes au gouvernement des Etats et des Empires! La Religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil? Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu qui les a élevés? Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut, le salut de la patrie? Quel outrage pour la Religion et pour tant de bons rois, qui n'ont régné heureusement que par elle! (MASSILLON.)

(2) *(a)* « Vous assurez qu'on ne vous donne pas de preuves suffisantes de la vérité de l'Eglise catholique et de sa doctrine: mais y pensez-vous. L'Eglise catholique vit. N'eût-elle à vous présenter ni les prophéties qui l'ont préparée, ni les miracles qui l'ont mise au monde, ni la suite des choses par où elle tient à tout ce qui est vrai dans l'histoire, ni la divinité visible de son fondateur, elle vit enfin, et une partie de l'humanité vit d'elle et par elle. Elle a fait des hommes et des sociétés; elle a fait plus encore, elle a créé des vertus. Et vous pensez qu'il suffit de la nier pour être tranquille avec votre conscience et avec les jugements de Dieu! Vous demandez qu'elle vous prouve sa légitimité. C'est à vous de prouver que vous êtes dignes de la comprendre et de compter parmi ses enfants. C'est à vous d'établir contre elle que votre intelligence mesure un horizon plus vaste que le sien, que vos pensées ont réalisé dans le monde plus de bien que les siennes, que vos vertus sont plus grandes, vos mœurs plus chastes, votre autorité plus haute et qu'à vous seul, ramassé dans un jour et dans une idée, vous pesez autant que les siècles et la place qu'elle occupe ici-bas. Si vous ne le faites point, elle se taira.

898. 3° *En quoi consiste la soumission due à l'Église?* 1) A accepter sa foi ; nous en avons parlé plus haut, n° 762 (1). Il faut, de plus, obéir à ses lois. On ne conteste pas le pouvoir d'une Chambre législative dans un royaume, pourvu qu'elle se tienne dans les limites de la justice, ni celui qu'a un préfet de faire dans son département des règlements de police, ni même celui d'un magistrat dans sa commune. Comment, sans folie, contester à l'Église le droit de dicter des lois à tous ses enfants, d'autant qu'assistée de Dieu, elle ne peut exiger d'eux rien que de juste, de salutaire ; et que, mère pleine de tendresse, elle ne nous ordonne ordinairement que ce que Dieu lui-même demande de nous, et jamais que ce qui peut nous aider à aller au ciel.

899. L'obligation d'assister au saint sacrifice est établie par Dieu lui-

elle aurait du moins le droit de se taire. Quand l'Arabe, passant aux pieds des pyramides, leur jette un coup de lance, les pyramides se taisent.

Jugez donc quelle misère et quel crime, quel abus lamentable de l'intelligence, lorsqu'un inconnu, un homme sans caractère et sans mission, sorti tout au plus de la vile échoppe du génie, partant de lui-même enfin, dit : négation et anathème à tout ce qui est, à l'Église, à l'Évangile, au Christ, à l'humanité, qui les a reçus, bénis et adorés, aux reliques des Apôtres, au sang des martyrs, à la foi et aux vertus de soixante siècles ! Et cela pour nous donner en échange sa raison qui proteste et son cœur qui se révolte ! Qu'est-ce qu'une protestation, sinon une impuissance ? Qu'est-ce qu'une révolte, sinon une ruine ? Qu'est-ce qu'un homme qui se retire, sinon une feuille qui tombe ? Et ce peu de chose, on nous le donne encore avec l'exaltation de l'orgueil pour soi et l'exaltation du mépris pour nous !

Ajoutez, Messieurs, que l'esprit, étant fait pour la vérité, est affirmatif de sa nature, comme je vous le disais tout à l'heure, et que s'il perd les affirmations qui ont leur fondement en Dieu, il se livre aisément aux premières qu'on lui présente avec l'empire du génie, de la hardiesse et de la nouveauté. L'intelligence, affaiblie par la soustraction de son aliment surnaturel, qui est le juste et le vrai, ressemble à une mer privée du tribut de ses fleuves, et dont les eaux diminuées reçoivent avec joie les impurs limons que lui portent çà et là des eaux de hasard. Tout est bon à qui n'a rien. Et plus la négation a été profonde dans un esprit, plus il est accessible à la séduction de l'absurde, en sorte qu'il n'y a rien de crédule à l'égal d'un incroyant. Ils se font, dit saint Paul, des maîtres, qui chatouillent leurs oreilles et, se refusant à la vérité, ils courent au-devant des fables.

L'homme qui ne croit point à Dieu croit à un songe ; celui qui ne croit plus à Jésus-Christ croit à Voltaire. » (LACORDAIRE.) — Donc, acceptons de plein cœur la foi de l'Église.

(b) Victor Hugo venait d'attaquer le Saint-Siège à la Chambre. Montalembert répondit par un discours célèbre, dont voici un extrait : « Messieurs, le discours que vous venez d'entendre a déjà reçu le châtiment qu'il méritait dans les applaudissements de l'opposition. » A ces mots la gauche interrompt avec fureur ; et, pendant cinq minutes, l'orateur est obligé de s'arrêter : « Puisque le mot de *châtiment* vous blesse, dit-il en reprenant, je le retire et j'y substitue celui de *récompense.* »

C'est dans ce discours que se trouve le fameux passage sur l'Église, tant admiré : « On peut nier la force du Saint-Siège, mais non sa faiblesse, qui fait sa force insurmontable contre vous.... Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément. Elle lui dit : Frappez, mais vous vous déshonorerez et vous ne me vaincrez pas. Eh bien, l'Église est une femme ; elle est bien plus qu'une femme, c'est une mère. C'est une mère, la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne. On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on est toujours son fils ; et il vient un moment où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain et où celui qui l'a engagée tombe accablé, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité. »

Jamais discours ne fut plus applaudi dans aucune assemblée.

(1) Fénelon avait écrit un livre intitulé : *Les Maximes des Saints*, qu'Innocent XII condamna, par un bref daté du 12 mars 1699. La nouvelle de cette condamnation lui arriva le 25 mars, au moment où il allait monter en chaire ; et, laissant de côté le sermon qu'il avait préparé, il parla de la soumission à l'Église, avec une onction qui arracha des larmes de tous les yeux. Le 7 avril suivant, il publia un mandement dans lequel il acceptait sans réserve la condamnation de son livre ; il y disait : « A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » Il fit faire un ostensoir porté par deux anges, et l'un d'eux foulait aux pieds divers mauvais livres, dont l'un portait pour titre : *Exposition des Maximes des Saints.*

même, l'Eglise ne fait que fixer le jour où nous devons la remplir. L'obligation de la confession et de la communion sont aussi de droit divin, l'Eglise ne fait que régler l'époque où nous devons nous confesser et communier. L'obligation de faire pénitence est de droit divin pour quiconque a péché. L'Eglise, de peur que nous n'accomplissions jamais ce devoir, nous fixe les jeûnes du carême, des quatre-temps et des vigiles, et l'abstinence du vendredi. Malheur à qui lui désobéit! Ce n'est plus un chrétien fidèle. Evitons donc les occasions de transgresser les lois de l'Eglise, les compagnies qui nous détourneraient d'entendre la messe, de faire abstinence. N'allons pas prendre nos repas dans les maisons, ou avec ceux qui nous exposeraient à faire gras le vendredi.

900. On apporta un vendredi à Louis XVI, prisonnier de la Révolution, un dîner gras. Le roi prit un verre d'eau, y trempa un morceau de pain en disant : « Voilà mon dîner (1). » Louis-Philippe donna, un vendredi, un dîner officiel aux principaux dignitaires de l'Etat et de l'armée. La bravoure du général Brun de Villeret le fit placer à la droite de la reine; et le maréchal Soult, son ami, était à la droite du roi. On ne sert d'abord que des plats gras. Le général n'en accepte aucun. La reine, le remarquant, lui dit : « Mais, général, vous ne mangez pas; — C'est vendredi, répondit-il, j'attends du maigre. » Le maréchal Soult se met à le plaisanter. « Si tu me connais bien, reprend le général, tu dois savoir que jamais de ma vie je n'ai fait gras le vendredi, excepté dans l'île de Lobeau, où je n'eus à manger que la tête de mon cheval. » Tous admirent, et les plats maigres ne tardent pas d'arriver (2).

(1) Ce prince ayant fait disparaître l'usage établi à la cour, sous le règne précédent, de servir à la fois des plats gras et des plats maigres les jours de chasse, un courtisan s'en plaignit devant le roi, en citant les paroles de l'Evangile : *Ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'âme.* « Non, répondit Louis XVI, mais c'est la révolte contre une autorité légitime; et, puisque vous lisez l'Evangile, vous n'ignorez pas la parole de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise,* etc. »

(2) (*a*) En 1859, Ferdinand II, roi de Naples, retournait de Rome à Naples avec son fils, qui fut depuis François II. Le feu ayant pris aux roues de sa voiture, il dut s'arrêter et entrer dans un hôtel où il n'était pas connu. C'était un vendredi. Il y trouva plusieurs hôtes qui mangeaient de la viande et qui se riaient d'un jeune homme de dix-huit ans environ, qui faisait maigre. Le jeune homme ne se laissait pas intimider, et répondait hardiment qu'il faut toujours avoir le courage de pratiquer sa religion. Le roi se mit de la partie, et eut bientôt réduit les rieurs au silence. Cependant on vint lui annoncer que la voiture était prête. Ferdinand, prenant le jeune homme à part, lui demanda qui il était et où il allait. « Je suis Florentin, lui dit-il; mais la religion n'étant pas assez respectée dans l'armée, en Toscane, je vais me mettre au service du roi de Naples. » Ferdinand, alors, écrivit un billet qu'il ferma et remit au jeune homme en lui recommandant de le présenter, à son arrivée à Naples, à l'autorité militaire. A Naples, le jeune homme présenta en effet le pli royal, dont il ne connaissait pas le contenu, et on lui donna aussitôt le grade de lieutenant.

(*b*) Louis Veuillot raconte que deux hommes, Etienne et son ami, voyageant en France, entrèrent un vendredi dans une auberge, dite de la *Couronne d'or*. Ils demandèrent du maigre : « Il n'y en a pas, dit l'aubergiste. — Alors, donnez-nous du pain, du vin et du fromage. — Je crois que l'on peut bien manger ce que l'on trouve, on n'est pas damné pour cela. — Pendant que vous raisonnez, dit Etienne, vous auriez déjà fait une omelette, et pendant que nous répondons nous ne dînons pas. » L'aubergiste hésitait, lorsque retentit à la porte une voix de basse, qui fit résonner les vitres comme un tambour. « Donnez du maigre! » Et on vit entrer un vieil officier de la plus fière taille et de la plus martiale figure : c'était un général, accompagné de sa femme et sa fille. Alors l'aubergiste de la *Couronne d'or* perd toute sa philosophie, il ôte sa couronne à lui, qui était un bonnet de coton, et promet du maigre à tous ses voyageurs.

(*c*) Le duc d'Orléans ayant invité Boileau à dîner un jour maigre, ne fit servir que du gras. Boileau causait spirituellement selon son habitude, mais ne mangeait que du pain. Le duc lui dit qu'on avait oublié le maigre : « Monseigneur, répondit Boileau, vous n'avez qu'à frapper la terre du pied et il en sortira des poissons. » Sa réponse plut au prince, et les poissons arrivèrent.

(*d*) Napoléon passa les dernières années de sa vie dans la pratique exacte et sincère de ses devoirs religieux. A Sainte-Hélène, on faisait maigre le vendredi; le maître donnait l'exemple et tous devaient s'y conformer : « Fais-nous du maigre, Cipriani, disait il à son maître d'hôtel, c'est aujourd'hui vendredi. »

N. B. On peut traiter aussi, sous forme de conférence, du zèle d'après les indications données au nº 241, et de la confession générale comme il est indiqué aux nºs 224, 1071, des occasions du péché comme au nº 1021; et il en est ainsi de beaucoup d'autres sujets.

Si on ne donnait pas sous forme de conférence, les sujets que nous venons de traiter, du moins faudrait-il les donner sous forme de sermon, dans les pays indifférents, ou ignorants.

CHAPITRE IV

SERMONS

901. Donnons d'abord ceux qui peuvent, dans les missions et les retraites, convenir à tous les fidèles et ensuite ceux qui sont destinés aux âmes religieuses et aux prêtres.

ARTICLE I. — *Sermons qui conviennent à tous les fidèles.*

I. — Ouverture d'une mission ou d'une retraite

(*Prendre l'exorde au nº 188 et l'invocation à la note du nº 919*)

902. I. *Qu'est-ce une mission ou une retraite ?* — *Ecce nunc tempus acceptabile.* Dans l'agriculture il y a un temps propice pour défoncer, labourer, expurger, ensemencer le sol. Il y a aussi un temps propice pour labourer plus profond que de coutume, purifier et ensemencer nos âmes. *Agricultura Dei.* C'est celui d'une mission ou d'une retraite. Ces exercices n'ont pas lieu au moment des grands travaux. C'est le temps propice pour les âmes. 2º *Ecce nunc dies salutis.* C'est le temps du salut et des grâces abondantes. Il y a des jours qui fécondent la terre à laquelle est confié le grain : la pluie descend abondante. Mais il y a des pluies de plusieurs semaines au printemps. Telle est une mission ou une retraite. Dieu y ouvre tous les trésors de la grâce : prières, instructions, bons exemples, remords ; il met tout en jeu.

903. 3º *Grâces rares. Non fecit taliter omni nationi.* Que de fidèles, que de paroisses en sont privées ! *Si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes, quæ factæ sunt in te, in cilicio et cinere pænitentiam egissent.* Ah ! si les sauvages de l'Amérique ou de l'Afrique avaient une mission ! 4º *Grâces précieuses.* Jugez-en par les missionnaires qui ont tout quitté pour les procurer ; par les pasteurs les plus saints et les âmes qui veulent faire le bien, qui les font donner ; par les paroisses et les vrais fidèles qui les accueillent avec tant d'empressement et de reconnaissance ; par le démon et les méchants qui font tout pour les entraver ; par les fruits qu'elles opèrent dans les populations. (Si c'est un jubilé, il a pour effet la remise de toute la peine due aux péchés : il ouvre le ciel à l'âme qui quitterait la terre, après l'avoir gagné.)

904. II. *Motifs de profiter de ces exercices.* — 1º *Nous devons à Dieu d'en profiter*, c'est lui qui les envoie. *Donum perfectum descendens a Patre.* *Venez*, dit-il au prêtre, *je vous enverrai auprès d'eux voir si tout va bien. Mittam te ad eos, vide si cuncta prospera sint.* Il a peur que vous ne vous perdiez, il vous poursuit, il vous appelle : *Venite ad me omnes !* Ah ! qu'il ne puisse pas dire : *Je vous ai appelés et vous avez refusé de m'entendre.* Une mission, une retraite est un des fruits les plus précieux de la Passion du Sauveur. Qu'il ne nous fasse pas ce reproche : *Quelle utilité avez-vous retirée de mon sang, versé pour vous ? Vous avez méprisé tous mes desseins de miséricorde !*

905. 2º *Nous devons à nous-mêmes d'en profiter.* 1) Malheur à une population qui repousse les dons de Dieu ! Jérusalem le fit et Notre-Seigneur en pleura. Qui ne connaît l'histoire de la ruine de Jérusalem et la désolation du peuple juif ? Tout cela lui est arrivé parce qu'il n'a pas su comprendre le temps où Jésus-Christ le visita (1). 2) Malheur à une âme qui repousse Dieu !

(1) Dès qu'il fut monté sur le trône, le pieux roi Ezéchias ouvrit les portes du temple fermées par Achas son père, et fit offrir au Très-Haut un sacrifice solennel avec toute la splendeur des plus beaux jours du peuple de Dieu. Toutefois les seuls habitants de Jérusalem y avaient pris part. On convint donc d'envoyer des messagers royaux dans toute

Qui lui a résisté et a eu la paix ? 3) Malheur surtout si cette grâce était la dernière ! Combien qui assistaient à la dernière mission, à la dernière retraite, et qui ne sont plus ! Quels sont ceux qui en verront une autre ? 4) Pécheurs, vous avez besoin de la mission. Si vous restez rebelles à la vérité, hélas ! c'en est peut être fait de vous. Et l'expérience prouve que la mission peut faire de vous des saints. 5) Tièdes, parce que vous êtes dans cet état, Dieu s'apprête à vous rejeter : *Qui spernit modica, paulatim decidet. Dicite pusillanimis, confortamini. Surge qui dormis, et illuminabit te Christus !* 6) *Que celui qui est juste le devienne davantage encore !* C'est vous, justes, qui appréciez davantage cette grâce qui vous unit plus intimement à Dieu. Pour tous Jésus passe, comme il passait en Judée et en Galilée, pour ressusciter les morts, guérir les malades, consoler les affligés. Profitons de son passage. *Time*, dit saint Augustin, *Jesum transeuntem*, il pourrait ne pas revenir. Que de damnés qui n'ont point eu de mission, parmi ceux de votre condition, de votre âge ! Oh ! s'ils pouvaient revenir sur la terre, comme ils emploieraient ce saint temps ! Nous comprenons assez le besoin que nous avons d'une mission ou d'une retraite, le malheur qui serait le nôtre, si nous n'en profitions pas, quand Dieu nous l'offre (1).

906. III. *Moyens d'en profiter.* 1° *Assister aux instructions*, y envoyer les autres ; répéter les instructions à qui ne les a pas entendues, les noter pour soi (2). 2° *Prier*, venir à la messe, à la prière du soir, prier en famille et le long du jour ; 3° *se corriger :* si un prêtre venait vous annoncer que dans quelques jours chacun de vous aura dix mille francs de rente, et s'il vous offrait sincèrement une telle fortune, vous diriez aussitôt : Qu'avons-nous à faire ? *Quid faciemus, viri fratres ?* Et vous feriez ponctuellement ce qu'on vous dirait pour vous la procurer : *Evangelizo vobis gaudium magnum, thesaurum non deficientem in cœlis.* Le ciel est à vous, si vous comprenez le prix d'une mission ou d'une retraite, l'obligation d'en profiter et d'employer les moyens indiqués. A l'œuvre donc ! Reconnaissance et amour au Dieu si bon qui nous ménage cette grâce. Ah ! que serions-nous devenus, si nous étions morts avant ! Résolution d'en profiter.

l'étendue de la Palestine. Ces envoyés parcoururent tout le territoire, annonçant aux villes et aux campagnes les ordres du roi. « Enfants d'Israël, disaient-ils, revenez à votre Dieu.... Ne suivez pas l'exemple de vos pères et de vos frères. Ils ont abandonné le culte de l'Eternel, voilà pourquoi le Seigneur les a laissés périr sous vos yeux. Servez le Dieu de vos pères et il détournera de vous les traits de sa vengeance. Si vous revenez à lui, vos frères et vos fils, captifs de l'Assyrien, trouveront grâce devant leur maître, et ils seront rendus à votre amour. Notre Dieu est le Dieu de la clémence et de la miséricorde, il se laissera toucher par votre repentir. » Ainsi parlaient les messagers d'Ezéchias, et ils se hâtaient de passer de ville en ville à travers les tribus d'Ephraïm, de Manassé et de Zabulon.

Les tribus d'Israël restèrent sourdes à ces accents ; mais le royaume de Juda les accueillit avec enthousiasme. La bénédiction du Seigneur se manifesta. Dieu exauça la voix de ses ministres, et leur prière parvint jusqu'au pied de son trône. Jamais, depuis Salomon, Jérusalem n'avait vu de plus belles solennités. La prospérité du roi Ezéchias et de son peuple fut étonnante à la suite de ce retour.

Dieu envoie aussi à chaque paroisse des prêtres pour ramener à lui ceux qui l'ont abandonné. Ceux qui méprisent leurs exhortations courent à la ruine ; ceux qui sont dociles seront bénis du ciel.

(1) On peut sortir transformé d'une retraite. La fable du Phénix en est la figure. Les anciens croyaient que cet oiseau se construisait, à la fin de sa vie, un nid de plantes odoriférantes sur lequel il mourait, et que de ses cendres il renaissait plus beau. Dans la retraite l'âme meurt à elle-même, au milieu des suaves et fortes pensées de la foi, pour renaître plus éclatante de grâce.

(2) Réfuter les prétextes d'après ce qui est dit à la conférence sur la parole de Dieu, n° 795 et suivants.

Il y avait autrefois en Italie des bandes de brigands qui assassinaient et pillaient. Un prince qui voulait les exterminer, imagina cette invention : il promit grâce, et outre cela, deux mille écus de récompense à quiconque lui apporterait la tête d'un de ces bandits ; ce qui fut cause qu'ils se débandèrent, chacun se défiant de son compagnon, et plusieurs se trahissant les uns les autres ; mais il y en eut un qui fut moins cruel et plus rusé que ses compagnons, et même plus adroit que le prince. Il va le trouver et lui dit : Prince, vous avez promis grâce et deux mille écus de récompense à qui-

II. — Le malheur des incrédules et des méchants, et le bonheur des justes.

997. *Divites esurierunt, inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono* (Ps. xxxiii). *Les riches ont eu faim, et ceux qui cherchent le Seigneur ne manquent de rien.* — David était riche, il était roi heureux, selon le monde. Il abandonna Dieu, et il sentit le vide qu'éprouve une âme au sein des biens d'ici bas, quand Dieu lui manque. L'expérience lui avait donc démontré la vérité qu'il nous enseigne et que nous devons méditer : Tout homme est fait pour le bonheur, et y tend forcément (1). Donc tout homme doit pouvoir y atteindre ; or il est manifeste que la plupart des hommes ne peuvent jamais, malgré tous leurs efforts, acquérir les biens de la terre, et ceux qui les possèdent n'ont jamais assouvi la soif d'en acquérir davantage, et ne sont pas heureux par conséquent ; donc le bonheur n'est pas dans les biens de la terre. Ils sont trop vils pour rassasier le cœur de l'homme ; ce qui nous rend heureux doit nous rendre meilleurs et être par conséquent meilleur que nous, car on ne rend pas un petit vin plus excellent en y mettant de l'eau, ou un autre vin moindre encore ; or les biens de ce monde ne valent ni notre corps ni notre âme. De plus ce qui doit nous rendre heureux doit être en nous et non en dehors de nous ; quand même les biens de ce monde seraient meilleurs que nous, en les possédant nous ne serions pas meilleurs ; car la science qui n'est pas en nous ne nous rend pas plus savants, la blancheur qui n'est pas en nous ne nous rend pas plus blancs, et les biens du monde ne sont pas en nous, mais hors de nous. C'est Dieu que tout homme peut atteindre facilement ; c'est lui qui est meilleur que toute créature ; c'est lui qui est en nous et qui nous est plus intime que nous-mêmes. C'est lui seul qui peut faire notre bonheur. I. Donc ceux qui abandonnent Dieu et la religion sont malheureux, parce qu'ils sont coupables. II. Ceux qui servent Dieu trouvent à son service tout bonheur dès ce monde, en attendant la félicité des élus. *Sicut probis probitas est præmium, ita malis nequitia est supplicium*, dit Boèce.

998. I. *Malheur de qui abandonne Dieu.* — Dieu est l'auteur de tout bien, et il donne tout à tous. Dieu est juste, et il récompense chacun selon ses œuvres. Point de bonheur où il n'y a point de repos, et point de repos où Dieu n'est point. Malheur donc à ceux qui transgressent sa loi ! Malheur dès cette vie, à la mort, dans l'éternité !

999. 1° *Dès cette vie* : 1) *malheurs temporels.* — La vie est un combat : mais qui succombe le plus facilement dans la lutte et reçoit de plus cruelles blessures, sinon celui qui, repoussant Dieu, n'est pas soutenu par son secours ? La vie est une croix, même pour le juste ; mais qui est-ce qui le sent plus vivement, sinon celui qui n'a pas les consolations de la foi ? et puis,

conque vous apportera la tête d'un bandit, vous n'avez pas dit la tête coupée, mais tout simplement la tête ; voici la mienne que je vous apporte, vous êtes obligé par votre parole de me donner la vie et la récompense promise ; ce qui fut dit, fut fait. Jésus ne demande pas la tête des pécheurs, mais le cœur ; il a promis une grande récompense à quiconque lui en apportera, à tous ceux qui gagneront le cœur d'un pécheur, et le convertiront à Dieu : *Qui converti fecerit peccatorem, salvabit animam, et operiet multitudinem peccatorum* (Jac. V, 20) il ne dit pas seulement qui convertira, mais *qui converti fecerit*. Ceux qui contribuent à la mission, peut-être ne convertissent pas les pécheurs, mais ils procurent qu'on les convertisse, ils font le salut de leurs âmes. Et nous qui avons eu jusqu'ici un cœur de scélérat, qui avons mérité le supplice de l'enfer, rendons-nous cette fois, et venons offrir à Notre-Seigneur notre amour, nous obtiendrons grâce.

(1) Saint Augustin qui faisait son profit de tout pour le salut des âmes, dit que de son temps, un charlatan qui avait dressé son théâtre en pleine rue, promit un jour à ses auditeurs que, le jour suivant, il devinerait les pensées et les intentions de tout le monde. Le lendemain, qui était un jour de foire, il leur dit : Vous êtes venus au marché à intention de vendre au plus haut prix et d'acheter au meilleur marché qu'il vous sera possible. Il disait vrai, dit le saint Docteur, mais sa proposition eût été plus universelle, s'il eût dit que le désir et l'intention, non seulement de ceux qui étaient là présents, mais de tous les hommes, est d'acquérir la félicité, le bonheur.

qu'est-ce qui crée surtout à l'homme des déceptions, des amertumes, des malheurs, sinon les égarements des passions ? Et ces égarements sont inévitables quand on a perdu la crainte de Dieu. Tout sombre dans le gouffre de l'irréligion : la *réputation* d'abord, souvent même les *biens* et la *santé* (1). Quel trouble dans l'âme d'un incrédule et d'un impie, malgré l'effort qu'il fait pour étouffer les cris de sa conscience.

Si on objecte que les fausses religions donnent le calme, Lacordaire répond : « Ne croyez pas que vous ne pouvez rien dire de plus fatal contre vous, et que la fausseté même des religions possédées par des esprits de toute nature, et leur donnant la paix que vous n'avez pas, prouve que vous n'êtes pas dans la voie de l'humanité ; que le Nègre, le Caffre ou le Hottentot sont plus heureux que vous, qu'ils ont plus de vraie science que vous n'en avez ? Oui, les fausses religions parleront contre vous au jour du jugement ; oui, il vous sera dit : Savants, j'avais donné la paix à l'humanité, à mes nègres, à mes sauvages, à mes caraïbes ; ils vivaient tranquilles à l'ombre de mon nom ; vous qui vous êtes torturé l'esprit, qui avez pris en vous votre point de départ et votre point d'appui, semblables à des malheureux qui voudraient s'enlever par leur propre effort, vous êtes restés plongés dans l'incertitude et l'agitation ; vous n'avez emporté de vos recherches qu'un désespoir qui ne vous a pas même appris votre impuissance. » Nous ne dirons rien des châtiments terribles de Dieu sur une âme qui a provoqué par ses révoltes son juste courroux ; et cependant il arrive souvent que les hommes de plaisirs sont des victimes qui s'engraissent pour l'immolation à laquelle les réserve la justice divine. (2).

940. 2) *Malheurs spirituels : a*) *perte de Dieu*, voir, 992. *b*). Si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, plus il serait heureux. Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage, qu'il senti-

(1) *(a)* On dit qu'Héliogabale faisait enchaîner ses courtisans à une immense roue, que l'on roulait dans les ondes ; et ce tyran prenait plaisir à les voir, tantôt au sommet de la roue, tantôt submergés dans l'eau. Ceux que le monde enchaîne à la poursuite des biens de la terre, tantôt sont estimés et tantôt méprisés, tantôt au faîte de la fortune et tantôt dans la misère, et le monde se rit des manœuvres de ses esclaves.

(*b*) Sésostris, roi d'Egypte, ayant vaincu plusieurs monarques, les traînait captifs à son char. Un de ces derniers, regardant attentivement la roue du char royal, Sésostris lui demanda pourquoi il la considérait ainsi. « Je songe, en la voyant, que ce qui est au sommet tombe vite dans la boue et que ce qui est dans la boue se relève bien vite. Ainsi en est-il du char de votre fortune : aujourd'hui vainqueur, vous pouvez être captif demain. » Sésostris réfléchit à cette parole et il mit les captifs en liberté.

(c) L'estime des hommes n'est pas plus stable que la fortune. Cicéron revenant d'exercer en Sicile les fonctions de préteur, s'imaginait recevoir des couronnes en arrivant à Rome. Voyant que personne ne s'occupait de son arrivée, il s'approcha d'un paysan et lui demanda si on parlait de lui à Rome. « Qui êtes-vous ? répondit le paysan. — Je suis Marcus Tullius Cicéron, préteur de Sicile. — Ah ! vous venez de Sicile, reprit le paysan ; la récolte y est-elle abondante ? Ici les vivres sont très chers. »

(2) Le cardinal Baronius rapporte, comme une chose connue par la tradition, le fait suivant qui arriva à *saint Ambroise*, dans un voyage à Rome. S'étant logé dans une hôtellerie, il s'informa de son hôte comment allaient ses affaires, et s'il n'avait rien qui l'inquiétât et lui donnât de l'affliction. Celui-ci, qui était un homme vain et présomptueux, se mit à vanter sa bonne fortune, et, sans rendre aucune action de grâces à Dieu, qui est l'auteur de tous les biens, il dit au bienheureux évêque qu'il n'avait jamais eu d'adversité, que toutes choses jusqu'alors lui avaient réussi selon son désir ; qu'il ne se souvenait pas même d'avoir été malade ; que ses biens étaient abondants, et que tout lui souriait en ce monde. Alors le saint se souvint de ces paroles de l'Ecriture : « Ils passent leur vie dans l'abondance des biens de la terre, et tout d'un coup ils tombent dans les enfers. » Il reconnut, par un mouvement divin, qu'elles allaient s'accomplir en ce misérable ; aussi se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, il leur dit : « Sortons d'ici promptement, de crainte d'être enveloppés dans la ruine de cette famille. » A peine furent-ils sortis que la terre s'ouvrit et ensevelit l'hôtellerie avec tous ceux qui étaient dedans ; et ce funeste lieu fut changé en un lac, qui sert de témoin et de preuve éternelle d'un si étrange accident, et nous apprend aussi que le bonheur des méchants est un fléau secret de Dieu ; qu'il ne faut pas envier, mais plutôt déplorer la prospérité de ceux qui paraissent les plus heureux du monde.

sent toujours qu'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas, l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation ; et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes ; plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent et vont s'asseoir, même avec le souverain sur le trône ; le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent : et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre. *Remords, aveuglement de l'esprit*, (voir la note (3) du n° 782.) *endurcissement du cœur, vide au sein des plaisirs* (1). *Seigneur*, dit saint Augustin, *vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est agité, tant qu'il ne se repose pas en vous.*

911. 2°. *A la mort.* — La vérité donne rendez-vous à tous à l'heure de la mort : c'est là qu'il faut juger de la sincérité et de la valeur des deux doctrines, de la valeur du catholicisme et de la valeur de l'incrédulité. Quel est le catholique, à l'heure de la mort, qui regrette sa foi ? Et combien, au contraire, d'incrédules qui posent leurs lèvres mourantes sur le crucifix, en adorant ce qu'ils avaient blasphémé et en maudissant ce qu'ils avaient adoré ! D'Alembert, ce grand géomètre, était à son lit de mort : un jeune homme s'approcha et lui dit avec une naïveté affectueuse : « Monsieur d'Alembert, vous avez toujours été bon pour moi, laissez-moi vous demander une chose. Maintenant, tout ce que vous et vos amis, avez écrit du christianisme, vous paraît-il certain ? » D'Alembert, ému d'un mouvement généreux, répondit : « Ah ! certain ! » Voilà, Messieurs, le dernier mot de la science et du génie à l'égard de la religion, lorsqu'ils s'en sont tenus à eux-mêmes, et n'ont voulu conclure que par la raison isolée du témoignage divin. La science creuse la vie et ne la comble pas. Oui, princes de la pensée terrestre, vous avez creusé un puits profond et admirable, mais vous ne l'avez pas rempli. Entre vous et nous, pour tout achever par un seul mot, voici la différence : nous croyons et vous doutez ! (LACORDAIRE). Or, pour l'homme qui doute jusqu'à l'heure dernière, quels souvenirs d'un *passé* effrayant ! Quel *présent*, il faut tout quitter ! Quel *avenir* attend l'homme sans conscience ! Voltaire, à ce moment terrible, se tordit dans la rage et le désespoir ; il en vint, dit-on, jusqu'à manger ses excré-

(1) *(a)* Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux, en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes ? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille ? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels ? et qu'avez-vous fait en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe, et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice. » (MASSILLON). — Théodore le Jeune étant à la chasse, alla frapper à la porte de la cellule d'un solitaire qui, ne le reconnaissant pas, l'invita à prendre quelque chose, n'ayant toutefois à lui offrir qu'un morceau de pain et de l'eau fraîche. L'empereur accepta, et à la fin il remercia l'ermite en se faisant connaître à lui, et en lui disant : « Que vous êtes heureux, mon Père, le bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais été si heureux qu'en m'entretenant avec vous, et en mangeant votre pain et en buvant votre eau. »

(b) Saint Colomban dit un jour à saint Desle ou Décole son disciple : « D'où vient que votre visage est toujours rayonnant de joie ? — C'est, lui répondit Desle, que rien ne peut me ravir mon Dieu. »

(c) Charles V, roi d'Espagne, empereur d'Occident, était las de ses couronnes, et ne soupirait qu'après la solitude d'un monastère. Il remit le trône d'Espagne à Philippe son fils et l'empire à son frère Ferdinand, pour se retirer dans un monastère d'Espagne. Là il se livrait avec bonheur aux exercices de la vie monastique, et se préparait à bien mourir. Comme pour faire l'apprentissage de cet art de bien mourir, il fit célébrer ses funérailles de son vivant. Après deux ans de retraite, il mourut le 1er septembre 1558.

ments ; et Tronchin, qui lui donna ses soins, a dit : « il serait à souhaiter que nos philosophes eussent été témoins du déchirement de son âme, en proie au plus cruel remords. Cet épouvantable spectacle eût dessillé les yeux de ceux qu'il avait corrompus par ses écrits (1). » qu'il en coûte à l'homme pour se préparer la réprobation. 3° *Malheurs éternels. L'homme moissonne ce qu'il a semé*, voir n° 1013 et 1014.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que pour l'homme pris individuellement ; mais il est vrai aussi que les sociétés qui se révoltent contre Dieu et contre la vertu s'en vont aux abîmes. Écoutons Lacordaire :

« La révolte commence par la déification de la raison, elle se termine par le règne du ventre.

« Bossuet, peignant quelque part la décadence de l'empire romain, dit ces mots : « Rome rit et meurt. » Certes cela est grand et digne de Bossuet. Pourtant je ne sais s'il n'eût pas mieux dit encore : Rome mange et meurt. Car le rire n'est que l'accident des chutes humaines, et n'exprime pas suffisamment peut-être le matérialisme abject où se précipite l'homme séparé de Dieu. *Comedit*, c'est le mot par lequel l'Écriture achève le récit de la première révolution morale de l'humanité, mot fastique dans sa bassesse, et qui se retrouve au fond de tout ce qui finit.

« Balthazar mangeait quand tomba sous l'épée de Cyrus l'empire des Chaldéens ; il tenait à la main la coupe ravie aux sacrifices du vrai Dieu, coupe sacrilège renfermant à la fois la négation et la volupté, lorsque le doigt prophétique écrivit sur la muraille, en face de lui, l'heure et la cause de sa condamnation. Ainsi finit Babylone dans un festin : ainsi Rome passa dans un autre festin ; ainsi meurent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche. Ainsi, Français, périra le vôtre, si vous n'écoutez pas ces vérités qui vous parlent encore, si les murs de l'Évangile, à moitié rompus par vous, ne se relèvent pour vous donner un abri. Ni vos sciences, ni vos arts, ni le formidable développement de votre puissance matérielle, avec quoi vous vous croyez assuré de contenir les hommes, rien de tout cela ne retardera d'un quart d'heure l'avènement de votre chute appelée par votre corruption.

« Tout cela sera fait dans l'heure d'une nuit, pendant que vous boirez et mangerez, comme les enfants des hommes au temps du déluge, comme les enfants d'Israël, quand le fils de Vespasien franchissait le mur de circonvallation. La même heure vous trouvera à la même table, le même coup de foudre dans le même vin. » (LACORDAIRE).

(1) (*a*) Henri VIII, ce malheureux roi qui a séparé l'Angleterre, l'Ile des saints, de l'Église catholique, épousa cinq femmes qu'il fit conduire successivement à l'échafaud. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria en regardant ceux qui étaient autour de lui : « Nous avons tout perdu ; l'État, la renommée, la conscience et le ciel. »

(*b*) Collot d'Herbois, impie et révolutionnaire fameux, qui avait fait couler à Lyon le sang de 1,600 victimes innocentes, étant devenu pour tous un objet d'exécration, fut déporté à Cayenne par ordre de la Convention. Là, il était en horreur aux blancs et même aux noirs qui l'appelaient le bourreau de la religion ; dans ce délaissement, il s'écria : « Je suis puni, l'abandon où je suis est un enfer. » Saisi d'une fièvre brûlante qui le dévore, il appelle Dieu et la Vierge à son secours. Un soldat qui l'avait entendu débiter l'impiété, se rit de sa prière. Le spectacle de ses derniers moments fut si affreux, qu'on fut obligé de l'emporter dans un appartement écarté, où, avant que le prêtre pût arriver, il expira, les yeux égarés, les membres horriblement contournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres ne l'inhumèrent qu'à moitié et son corps fut dévoré par les porcs et les corbeaux.

(*c*) Phérécyde le Syrien, homme pervers et impie parmi les païens, avant de perdre sa malheureuse vie, eut le corps couvert d'ulcères et rongé par les vers ; il n'osait pas paraître même devant ses amis, à cause de sa puanteur et de l'horreur qu'inspirait son abominable visage. Il se tenait caché dans un réduit, et leur montrait par la fente de la porte un de ses doigts rongé, en leur disant de juger par là de ce qu'il devait endurer par tout son corps, et d'apprendre à ses dépens à respecter la Divinité.

(*d*) Saint François de Girolamo avait converti une grande pécheresse. Un jour qu'elle assistait à un de ses sermons, il lui dit en public : « Ma pauvre fille, qu'avez-vous gagné par le péché ? Quels biens, quels plaisirs ? — Rien, rien, répondit-elle tout en pleurs, les vêtements mêmes que je porte ne sont pas les miens ; ils sont loués. » — Dieu ! l'entendez-vous, s'écria le saint ; tel est le sort de tout pécheur.

912. II. *Bonheur de l'homme religieux.* — *Dites au juste : Bien!* dit le Seigneur dans Isaïe. Bien dans cette vie, bien à la mort, bien dans l'éternité. 1° *En cette vie : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*, a dit Jésus-Christ. *Nous sommes pauvres, il est vrai*, disait le vieux Tobie à son fils; *mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu et si nous nous éloignons de toute iniquité* (1). Il nous faut deux sortes de biens qui correspondent au double besoin de *notre corps et de notre âme*.

913. 1) *Biens temporels.* — *J'ai parcouru la terre*, disait David, *et je n'ai jamais rencontré un juste abandonné, ni ses enfants mendiant leur pain. Craignez Dieu*, dit le Seigneur, *et votre grenier sera rempli de grains, et vos caves regorgeront de vin.* (Prov. III.) « Si la récolte se gâte, a dit la Vierge de la Salette, ce n'est qu'à cause de vous autres. Si les hommes se convertissent, le blé croîtra jusqu'au milieu des rochers. »

Santé. Craignez Dieu, dit encore le Sage, *et vous aurez la santé! Mon fils, n'oubliez pas ma loi, et que votre cœur garde mes préceptes, et ils vous apporteront de longs jours et des années de vie*, en même temps que *la réputation ; car vous trouverez grâce devant les hommes*, qui savent encore mépriser le vice et estimer la vertu. (Prov., III.) Voir saint Camille, note du n. 1597.) Il est vrai, toutefois, que Notre-Seigneur n'a pas promis les biens du temps à ceux qui le servent, et qu'il permet souvent qu'ils soient éprouvés par la souffrance ; mais alors les justes trouvent une abondante compensation dans les

914. 2) *Biens de l'âme (a) La Grâce et l'Amitié de Dieu.* C'est là le vrai trésor de l'homme. « Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétudes. » (MASSILLON.) — *(b) La Paix.* Il y a pour tous des épreuves, mais la paix promise par Notre-Seigneur adoucit tout. Elle est le partage de ceux qui le servent ; elle est le fruit de l'amitié de Dieu et de l'espérance du ciel que donne la vertu. C'est elle qui faisait dire à saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* Dieu déverse sur le juste toutes ses faveurs. Le père aime plus son fils que mille esclaves rebelles. Qui n'aime plus son ami que des millions d'ennemis (2) ?

(1) Les deux saints Macaire passaient un jour le Nil, dans une barque, en compagnie d'officiers suivis d'un nombreux cortège. Les officiers, frappés de la joie et de la sérénité qui reluisaient sur le visage des moines, se disaient l'un à l'autre : « Comme ces gens paraissent heureux! — Oui, répondit l'un des Macaire, je suis heureux et de nom et d'effet ; car je ne désire rien et je ne crains rien : mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que penser de ceux qui se plaisent dans ses chaînes? » Ces paroles saisirent tellement un des officiers, qu'il distribua son bien aux pauvres et alla partager le bonheur des solitaires.

(2) (*a*) Dites-moi de grâce, dit saint Bernard, quand vous êtes au bal et que vous entendez l'harmonie du violon, qu'est-ce qui se réjouit en vous? Quand vous savourez une viande de haut goût, un vin délicat, quel est le sujet de ce plaisir? qui est-ce qui qui reçoit ce contentement? Est-ce votre corps seulement? Non. Autrement un corps mort aurait du plaisir, quand on lui jouerait un air, quand on lui mettrait à la bouche quelque viande. C'est votre âme qui, par la liaison et la sympathie qu'elle a avec votre corps, se réjouit et se délecte de ce que son corps jouit, de ce qui le satisfait. Si donc elle éprouve une satisfaction des aises de son corps, combien plus vivement sentira-t-elle ses propres délices! Un cavalier, dit saint Bernard, prend un grand plaisir, quand il voit que son cheval mange l'avoine en l'écurie, combien plus, quand lui-même fera bonne chère avec ses amis! *Noli ergo errare, noli seduci, ut non spiritualibus spiritum magis credas quam corporalibus delectari.* Pensez-vous que l'âme n'ait pas des sentiments intérieurs et spirituels aussi bien que des sensations extérieures : et les voluptés de l'âme, c'est Dieu même. Dieu n'a-t-il pas plus de pouvoir de réjouir une âme et de lui donner du plaisir, qu'une chair morte n'en peut donner à votre goût, un son harmonieux à votre oreille, un parfum à votre odorat? Dieu n'a-t-il pas autant de pouvoir que les créatures? Il afflige ses ennemis et récrée ses amis avec bien peu d'appareil, mais avec beaucoup d'efficacité. Quand le roi veut faire la guerre à une seule ville rebelle, il faut des capitaines, des soldats, des épées, des canons, des provisions de poudre; Dieu, pour combattre tout un royaume d'Égypte et un roi Pharaon, ne veut que des moucherons ; et, au contraire, quand les hommes veulent faire festin à leurs

915. 2° *A la mort.* Le juste est rassuré. Ecoutez encore saint Paul : *Je sais sur qui je compte. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma*

amis et leur donner du contentement, il faut des cuisiniers, des trois et quatre services, des musiciens, des comédiens. Dieu donne plus de joie à une âme dans l'oraison, par une petite consolation du Saint-Esprit, qu'il répandra dans son cœur, qu'elle n'en trouverait dans cinquante jours de noces : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas ;* un peu vaut mieux à l'âme juste. Un peu, de quoi ? Il ne le lui dit pas, afin de comprendre tout : un peu de pain, d'eau, de repos, un peu même d'affliction et de mortification, vaut mieux à l'âme pieuse que toutes les richesses du monde à l'âme pécheresse.

Dieu fait pour les bonnes âmes, comme un père de famille pour son enfant. Quand il a un riche trésor, il se garde bien de le mettre dans les coffres travaillés en belle menuiserie, dans les buffets couverts de tapisserie de soie, dans les comptoirs polis et brillants Quand le voleur entre dans la maison, la première chose qu'il fait, c'est de crocheter ces coffres et ces buffets, et il les trouve vides ; ils ne sont que pour parade. Il n'y a que l'enfant bien-aimé qui sait le secret du père, qui trouve le trésor dans les cendres, dans quelques vieux haillons, dans quelque recoin de la maison. L'homme sensuel, entrant en ce monde, cherche le plaisir qui est le trésor de Dieu : il se figure qu'il doit être dans les dignités, les pompes, les richesses, qu'il voit briller, et il se trompe. Dieu le réserve pour ses enfants adoptifs, pour les âmes choisies ; il leur découvre son secret, il leur dit : *Non in commessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis.* Le repos d'esprit, le calme, le vrai contentement n'est pas dans les festins, les danses, les jeux, les débauches; mais dans la cendre de la pénitence, sous les haillons d'une robe religieuse, dans un petit recoin de quelque solitude ; et si vous ne voulez pas le croire, expérimentez-le vous-même ; c'est une chose étrange que vous soyez si incrédule. Si quelqu'un vous disait que, dans un tel endroit de votre maison, il y a un trésor, vous y feriez fouiller, quand même ce ne serait qu'un charlatan qui vous l'assurerait, ne serait-ce que pour découvrir son imposture et voir s'il aurait dit vrai ou non. Voilà toutes les Ecritures, tant profanes que sacrées, voilà tous les plus sages de l'univers, qui vous assurent que dans vous il y a un trésor caché , et vous ne le croyez pas : Les mines qui ont leurs métaux à fleur de terre ne contiennent que du plomb ou du fer. Pour trouver de l'or ou de l'argent, il faut creuser dans les profondeurs de la terre. *Regnum Dei intra vos est.* Jésus-Christ vous dit qu'il y a un trésor de joies à servir Dieu ; les saints vous en assurent, les âmes pieuses le confirment et disent l'avoir éprouvé, les bons religieux que vous honorez tant en témoignent ; quand ce ne serait que pour voir si c'est vrai, il le faudrait expérimenter. Faites-le donc, creusez un peu, découvrez cette veine, ôtez cette terre qui la cache, cette affection à la terre et aux biens de la terre ; faites une bonne confession générale, avec amertume de cœur et vraie volonté de changer de vie ; et vous vous en convaincrez par expérience, et vous direz comme saint Augustin : *Hoc certe scio quod non est mihi bene sine te et omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est.* (Le Jeune).

(*b*) De là vient que les justes ont en ce monde une salutaire influence. Ce sont leurs exemples qui maintiennent la sûreté publique, la bonne foi dans les affaires, la probité dans le commerce, la dignité dans la conduite. C'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles ; tout vient de là, car tout se fait pour les Elus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissements secrets des gens de bien ; dans les prières quelquefois, d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements publics, que ceux qui paraissent à la tête des affaires et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disait autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'Empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? N'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo Christianos a Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les Princes et pour les Rois, que les Césars sont plus heureux, l'Empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls qui, levant des mains pures au Ciel, le fléchissons par nos clameurs ; et cependant lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un Elu ! Quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier ! Quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ ! (Massillon.)

(*c*) Taulère était un célèbre prédicateur de Cologne ; un jour qu'avec ferveur il avait prié Dieu, dans l'église, de lui faire connaître le meilleur moyen de le servir, il rencontra à la porte, accroupi sur une des marches, un pauvre couvert de haillons, n'ayant qu'un bras et qu'une jambe et la tête rongée par un ulcère : « Bonjour, mon ami, lui dit

course, j'ai gardé la foi. La couronne de justice m'attend, elle m'est réservée. Le juge me la rendra : sa justice me la doit (1).

916. 3° *Dans l'autre vie, l'œil de l'homme n'a rien vu, son cœur n'a rien senti qui puisse être comparé à ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (V. n. 1181.) Concluons : quoiqu'en tous les genres de vie il y ait de la peine, celle des méchants est sans comparaison plus grande que celle des bons. Il y a de la peine à marcher, quelque route que l'on suive, puisqu'à la fin, tout chemin lasse ; un aveugle, néanmoins, qui bronche mille fois le jour, a bien plus de peine que celui qui peut se conduire. Le méchant ne se conduisant pas selon les lois de la raison, mais par l'impétuosité de ses passions, il est certain qu'il marche en aveugle, puisqu'il n'y a rien au monde de plus aveugle que la passion ; au lieu que les bons étant conduits par la raison, découvrent de loin les précipices et achèvent ainsi leur course avec beaucoup moins de peine et plus de sûreté. Choisissons donc ! Voulons-nous les malheurs de l'impie, de l'indifférent, à la vie, à la mort et dans l'éternité, ou les biens promis et donnés à l'homme vertueux, au chrétien fidèle, dès ce monde, en attendant le ciel ?

917. Un gentilhomme de Bologne, nommé Roland, poursuivait le bonheur dans les plaisirs du siècle. Un jour, il voulut s'accorder toutes les satisfactions misérables de la terre, il ne se refusa rien. Le soir, rentré chez lui, en quittant ses riches vêtements, il se sent pris d'une grande tristesse. « Maudit monde, dit-il, voilà donc où mènent tous tes plaisirs ; je reconnais maintenant qu'il n'y a que Dieu qui puisse me donner le bonheur. » Il entre dans un couvent de saint Dominique, y mortifie son corps par la pénitence, et il est heureux. « Mon Dieu, répétait-il sans cesse, s'il est si doux de souffrir pour vous, que sera-ce de jouir de vous ? » (LÉON, de Port-Maurice.)— Qu'il est doux de servir Celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Mon Dieu, c'est votre bonté pour moi qui a fait que la vertu soit nécessaire à ma

Taulère, en lui donnant l'aumône. — Merci, répond le pauvre, mais je n'ai jamais eu de mauvais jours. » Taulère croyait d'abord avoir affaire à un fou ; cependant, remarquant en cet homme un certain air qui le frappa, il s'assit à ses côtés et lui demanda de s'expliquer : « Depuis mon enfance, dit le pauvre, je sais que Dieu est juste, sage et bon; je me suis dit : Rien n'arrive sans sa permission, il sait mieux que moi ce qui me convient. Je me suis accoutumé à ne vouloir que ce qu'il veut. S'il m'envoie des maladies, je les reçois comme si elles étaient mes sœurs; s'il me donne la santé, je la reçois avec plaisir. S'il ne me donne pas à manger, je suis content de jeûner pour expier mes péchés. Si je n'ai pas de vêtements, je me rappelle Notre Seigneur en croix, et je me trouve plus riche que lui. Si je pleure d'un œil, je ris de l'autre ; car je veux tout ce que le bon Dieu veut. » Taulère pleurait en entendant le pauvre, et il chercha depuis à l'imiter et à faire comprendre à tous que le bonheur est dans le cœur et non ailleurs.

(1) (*a*) Saint Jérôme appelait la mort sa plus douce consolation : « Mon âme, disait-il, est dégoûtée du monde et soupire après vous, belle Jérusalem, mon aimable patrie. » Tourmenté par la fièvre, il dit à ses amis qui venaient le visiter : « M'apportez-vous la nouvelle que je vais me mettre en route? Que Dieu vous récompense de ce joyeux message. Soyez témoins de mon bonheur. Il est maintenant arrivé, l'heureux instant de ma vie. O doux sommeil des justes, venez fermer mes yeux : O mort, que les hommes sont injustes de vous représenter sous d'odieuses couleurs ! Vous n'êtes terrible que pour les méchants. Mes frères, veillez et priez, et vous apprendrez qu'il est doux de mourir, quand on a su vivre dans la justice. » Et en achevant ces paroles, il rendit le dernier soupir.

(*b*) Sainte Austreberte de Thérouanne, sur son lit de mort, au moment où les prêtres récitaient autour d'elle les litanies des saints : « Faites silence, mes frères, leur dit-elle, ne voyez-vous pas entrer dans cette chambre la procession de tous les saints dont vous avez invoqué les noms. Ils viennent assister à mon décès et me conduire ensuite au ciel. » Puis, levant les yeux, elle rendit son âme en proférant ces paroles : « Je viens à vous, mon Seigneur, que j'ai tant aimé. » (Voir les notes du n. 1117.)

(*c*) La B. Jeanne Scopelli, de Reggio, fondatrice d'un couvent de Carmélites, dans sa dernière maladie, vit apparaître Notre-Seigneur, sous la forme d'un beau jeune homme vêtu de blanc, qui lui apportait, des jardins éternels, des roses et d'autres fleurs parfumées dont il lui tressait une couronne. Il lui annonça le jour précis où elle serait appelée à suivre l'Agneau, et Jeanne, transportée de joie, dicta à ses filles son testament spirituel, les bénit et expira. (Voir n. 1132.)

félicité. C'est pour m'attirer à vous, que vous ne permettez pas que je trouve aucun bonheur loin de vous.

Si la religion et la vertu font le bonheur d'un homme pris en particulier, elles font aussi la prospérité des peuples. Celui qui en douterait ferait mentir le Saint-Esprit : *Justitia elevat gentem.* Et toute l'histoire est là pour prouver cette vérité.

De ce que nous venons de dire, il résulte que les méchants sont dans la disgrâce de Dieu, tandis que les autres sont dans sa grâce. Les uns sont dans la lumière, les autres dans les ténèbres. Les uns goûtent la joie des anges ; les autres, les plaisirs des bêtes et les remords des réprouvés. Les uns sont vraiment libres et maîtres d'eux-mêmes et de leur passion ; les autres sont esclaves de Satan et des instincts de la brute; les uns ont l'espérance des biens éternels, les autres s'acheminent vers des tourments sans fin. L'incrédulité et le vice mènent les nations à la ruine, la religion et la vertu les relèvent et préparent leur prospérité et leur triomphe.

III. — Le salut.

918. *Salva animam tuam ne et tu simul pereas.* (Gen., XIX, 17.) Sauvez votre âme et ne vous perdez pas avec les autres. Sur le soir, deux anges vinrent à Sodome, lorsque Loth était assis aux portes de la ville. Le patriarche, les ayant aperçus, se leva aussitôt, alla à leur rencontre et se prosterna devant eux, les conjurant de venir passer quelque temps dans sa maison. Les anges cédèrent à ses instances; et, arrivés dans sa maison, lui annoncèrent que le cri des iniquités des hommes s'était élevé jusqu'au trône de Dieu, et qu'ils étaient envoyés pour perdre les coupables. Le lendemain, dès le matin, les anges pressent Lot et lui disent : *Surge, tolle uxorem tuam et duas filias quas habes, ne et tu pariter pereas in scelere civitatis;* et comme Loth tardait toujours, ils le prennent par la main et l'entraînent hors de la ville avec sa femme et ses enfants : « Sauvez votre âme, lui répètent-ils, et ne vous perdez pas avec les autres. »

919. Les prêtres que vous accueillez avec la bienveillance et l'empressement que nous admirons dans le patriarche Loth, sont loin d'être des anges; mais pourtant ils arrivent à vous envoyés par Dieu, et comme les anges, ils viennent vous annoncer que le cri des iniquités des hommes s'élève jusqu'au ciel et attire sur nous sa fureur. Comme des anges, nous vous dirons: Prenez avec vous votre femme, vos enfants, tous ceux qui vous sont chers ; sauvez votre âme et ne vous perdez pas avec les autres ; et si, comme Loth, vous tardiez de mettre votre salut en sûreté, volontiers, comme les deux libérateurs qui lui vinrent des cieux, nous vous prendrions par la main pour vaincre vos délais et vous soustraire au péril. Oh ! il faut travailler à notre salut et il y faut travailler sur le champ ; c'est ce dont nous allons vous convaincre, avec le secours de Celle par qui est venu le salut à la terre (1).

920. I. *Salva animam tuam.* Il faut travailler à notre salut. 1° L'affaire est importante; 2° Il est nécessaire que nous la traitions heureusement ; et 3° si nous n'y travaillons pas, personne ne le fera à notre place.

1° La conviction profonde de l'importance du salut suffirait pour faire de nous des saints. Un homme dort d'un profond sommeil. Or, pendant la nuit, un incendie se déclare dans sa maison. Le craquement des poutres qui se rompent, le pétillement des flammes, la fumée qui remplit son appartement l'éveillent. Il regarde étonné, il ne voit que feu, que fumée, que ruines qui le menacent ; il a compris le péril qu'il court, et dès lors, il se

(1) O Marie, c'est sous votre protection que nous venons donner à ce cher peuple dont vous êtes la souveraine, les exercices de la mission (ou du jubilé) ; c'est sur vous que nous comptons pour le succès de notre ministère. Et afin d'attirer sur nos faibles efforts la grâce dont nous avons un si pressant besoin, nous vous consacrons dès cette heure les chères âmes à qui nous allons annoncer la divine parole, nous vous consacrons tout ce que le peuple fidèle fera de bien pendant ce saint temps et tout ce que nous ferons nous-mêmes pour le sanctifier. Recevez tout, bénissez tout, offrez tout à Jésus. Que la mission soit votre œuvre ! Réjouissez-vous, mes frères. Marie sera avec nous tous, pour nous aider et nous soutenir.

lève, il traverse les flammes, il sait qu'il y va de sa vie : rien ne l'arrête. Fallut-il se jeter en bas d'un troisième, il n'hésiterait pas. L'intelligence de la gravité de l'affaire du salut est capable de nous inspirer les plus généreux élans, les plus énergiques déterminations.

921. Saint François d'Assise, pour fuir le monde, se retira sur les cimes les plus escarpées du mont Alverne ; et là, s'étant façonné un petit abri avec des branches d'arbre, il se représentait sur la tête le ciel ouvert, à ses pieds l'enfer béant, et son âme comme suspendue entre les deux, avec la faculté de s'envoler au ciel pour aller jouir éternellement de Dieu avec les élus, ou de se jeter dans l'abîme pour y blasphémer éternellement avec les démons. Oh ! quelles affections, quelles ardeurs, quels désirs excitait dans ce cœur séraphique la vue des biens et des maux éternels ! (*Saint Léonard.*) Et nous aussi, nous serions, comme ce saint, passionnés d'amour de Dieu, et empressés de travailler à notre salut, si nous pensions à ces vérités.

922. Car, nous aussi, nous avons le ciel sur nos têtes, l'enfer à nos pieds, et suspendue entre deux, notre âme au salut de laquelle Dieu a pensé de toute éternité ; notre âme pour laquelle Dieu a créé le ciel et la terre ; notre âme pour laquelle le Fils de Dieu est descendu en ce monde, a vécu dans la peine et l'humiliation, et est mort sur la croix ; notre âme qui, par conséquent, vaut plus que tous les biens d'ici-bas, à en juger par le prix qu'elle a coûté à notre Dieu (1), Qu'a coûté à Dieu tout l'or et tout l'argent du monde ? Une parole : *Dixit et facta sunt.* Qu'a coûté à Dieu une seule âme ? Le sang de Jésus-Christ, et Dieu est assez sage pour ne payer les choses qu'à leur juste valeur.

923. Notre âme vaut donc en un sens ce qu'elle a coûté à Dieu. Elle vaut le sang de Jésus-Christ. Mettez donc dans une balance immense, d'un côté toutes les richesses que les hommes ambitionnent, toutes les dignités, tous les plaisirs, et de l'autre une âme. Cette seule âme, celle du plus petit en-

(1) « C'est une chose surprenante que, dans cette vanité qui nous aveugle, et qui nous fait adorer toutes nos pensées, il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer, et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien ; ou plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires et mal assorties : il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentiments.

Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours et ne veut pas se connaître ; il s'admire et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche ; et cependant par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son âme sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

Cette âme est en effet un trésor caché, c'est un or très fin dans la boue, c'est une pierre précieuse parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fit par échange, afin de mieux nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature La Croix nous découvre par un seul regard tout ce qui peut se lire sur cette matière. O âme, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la Croix ; Jésus-Christ se donne lui-même pour te racheter. Prends courage, dit saint-Augustin, âme raisonnable, et considère combien tu vaux : *O anima, erige te, tanti vales.* Si tu parais vile et méprisable à cause de la mortalité qui t'environne, apprends aujourd'hui à t'estimer par le prix auquel te met la sagesse même. *Si vos vobis terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos appendite.* » (Bossuet). Quand le blé, le vin, etc., sont à leur prix, on en fait peu de cas ; mais si vous avez un objet de grande valeur, vous l'enfermez avec soin ; vous avez peur qu'on vous le ravisse, vous le visitez souvent pour voir si on ne lui fait aucun dommage. *Habemus thesaurum istum in vasis fictibus ? — Custodi temetipsum et animam tuam sollicite.* Vous visitez vos greniers, vos caves, vos provisions pour que rien ne s'y perde. *Nonne anima plus est quam esca ?* N'est-il pas vrai que vous faites plus de cas de tout ce qui est à vous que de votre âme ? Si vous avez un cheval, vous désirez qu'il soit bon et bien fait. Il n'y a pas jusqu'à vos souliers que vous ne désiriez voir beaux et ajustés ; et vous ne vous souciez pas que votre âme soit bonne, vous la laissez mauvaise, mal faite et souillée par le péché. On peut dire qu'*accepit in vano animam suam,* une âme raisonnable, celui qui ne s'applique qu'à boire, qu'à manger, qu'à se divertir, à faire la fortune de ses enfants. Les animaux n'en font pas moins. (Le Jeune).

fant qui est dans le saint lieu à cette heure, soulèvera tous ces trésors, tous ces monceaux d'or et d'argent, comme une plume légère. Et nous n'en avons qu'une. La Providence nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux mains, afin que si l'un de ces organes vient à nous manquer, nous puissions user de l'autre. Elle ne nous a donné qu'une âme.

924. Mon frère, qui n'y pensez pas, vous avez une âme, image de Dieu, sœur des anges, la merveille de la création, une âme qui vous élève au-dessus des autres créatures que vous dominez par votre intelligence, une âme, le prix de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Au-dessus de cette âme, le ciel ; au-dessous, l'enfer ! Là-haut, quelles suaves harmonies ; en bas, quels horribles rugissements ! D'une part, que d'ineffables délices ; de l'autre, quels épouvantables tourments ; quelle lumière, quelles ténèbres ; Dieu et ses élus, Satan et ses suppôts. Il s'agit de conquérir le ciel pour toujours ou d'aller en enfer pour jamais. Voilà l'affaire du salut. Est-elle grande ? Est-elle importante ? Votre conscience et votre raison disent : Oui, la plus grave, la plus importante de toutes : par conséquent il faut s'en occuper. Que diriez-vous d'un jardinier qui recueillerait les feuilles et laisserait pourrir les fruits ? d'un agriculteur qui donnerait ses soins à la paille et laisserait se perdre les grains ?

925. Que diriez-vous d'un homme qui serait à jouer aux cartes et qui ne voudrait pas quitter le jeu où il aurait engagé cinquante centimes, après que l'on serait venu lui dire que sa maison, d'une valeur de cinquante mille francs, commence à prendre feu ; mais qu'il est temps encore d'arrêter l'incendie, quoiqu'il n'y ait pas une minute à perdre ? Vous diriez que c'est un insensé de risquer un tel malheur pour un si modique intérêt ; vous auriez raison. Vous plaindriez l'enfant d'un prince qui échangerait une croix de diamant de grand prix, que sa mère aurait suspendue à son cou, contre un morceau de verre poli qu'un rusé voleur ferait briller à ses yeux. Vous ne pouvez comprendre comment Esaü fut assez insensé pour vendre son droit d'aînesse et les richesses qu'il lui assurait, pour un misérable plat de lentilles. Et vous me dites : L'enfant dont vous parlez n'avait pas la raison, Esaü l'avait perdue ; et vous ne vous trompez pas.

926. La sagesse, la raison, le bon sens consistent à faire passer ce qui est plus grave avant ce qui l'est moins, à sacrifier au besoin un franc pour en conserver cent, à subir une peine d'un jour plutôt que s'en attirer une qui dure autant que la vie. Or, puisque le salut est plus important que tout le reste, il est de rigueur, si nous sommes raisonnables, de le faire passer avant tout le reste : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

927. Pour nous procurer à nous et aux nôtres la nourriture et le vêtement, que ne faisons-nous pas ? Quels soins n'avons-nous pas de nos vignes, de nos champs de nos troupeaux ? Cela est permis sans doute ; mais ne négligeons pas le salut de notre âme. Nous nous donnons tant de soucis pour les intérêts présents, il faut nous en donner davantage encore pour nos intérêts éternels. Si nous avons tant de soins de la santé et de la vie de nos corps, il faut en avoir encore davantage de la santé et de la vie de l'âme ; nos biens ne nous valent pas ; notre corps, qui va être la pâture des vers, vaut moins que notre âme ; la terre moins que le ciel : *Quærite primum regnum Dei* (1). Le salut,

(1) *(a)* On raconte que Lucius Mummius, aussi vaillant général que mauvais appréciateur d'objets artistiques, vendit au roi Attale un tableau qui se trouvait parmi le butin pris à l'ennemi, et lui dit d'en fixer le prix lui-même. Attale lui fit compter une somme énorme. Le vendeur, étonné du prix que lui offrait Attale, en conclut que son tableau devait surpasser encore de beaucoup cette valeur. Il refusa donc cette somme et lui préféra son tableau. Or, il y a en nous une âme qui est infiniment supérieure à ce tableau de Mummius. Car, non content de l'avoir créée à son image, Dieu a voulu encore la racheter au prix de son sang. Donc il faut en conclure aussi que nous devons appliquer tous nos soins à la conserver, à la sanctifier, à la sauver.

(b) Saint Jean de l'Ile de Goto, un des vingt-six martyrs du Japon, fut conduit au supplice à l'âge de dix-neuf ans, peu après son entrée dans la Compagnie de Jésus. Son père alla lui faire ses adieux ; et le jeune homme, au moment d'être crucifié, lui dit : « Vous voyez, mon père, que le salut doit être préféré à tout ; ayez soin de ne rien négliger

voilà l'important : ceci d'abord, le reste après. D'autant plus que l'affaire du salut est absolument nécessaire.

928. 2° Jésus était à Béthanie dans la maison de Lazare. Marthe était tout occupée à recevoir honorablement le Sauveur et se plaignait même d'être seule à cette tâche, tandis que Marie, assise aux pieds de Jésus, écoutait sa divine parole. « Marthe, Marthe, lui dit Jésus, vous êtes en souci, et vous vous troublez de beaucoup de choses ! Or, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part. » Marie s'occupait de recueillir fidèlement la parole du Sauveur, afin d'en faire la règle de sa vie. Il n'y a, en effet, qu'une chose nécessaire pour nous, c'est de faire la volonté de Dieu. C'est lui qui nous donne tout ; tout en nous lui appartient ; il est notre maître suprême. Impossible de nous affranchir de son autorité. Lui-même, tout Dieu qu'il est, ne peut nous rendre indépendants de lui, ni se dessaisir de ses droits. Il faut donc de toute nécessité faire en ce monde ce qu'il veut que nous y fassions, ce pourquoi il nous a mis sur la terre : *Deum time et mandata ejus serva, hoc est enim omnis homo.* C'est là tout l'homme, et sans cela l'homme n'est rien.

929. Or, qu'est-ce que Dieu veut de nous ? Que nous nous procurions des richesses, des plaisirs, des honneurs ? Non, ce n'est pas pour cela qu'il nous a créés ; il nous a donné une fin plus noble ; il veut que nous nous sauvions, que nous allions au ciel par la sanctification de nos âmes : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* La vie, il nous l'accorde pour cela : c'est donc à cela qu'il faut l'employer. Si nous ne le faisons pas, nous perdons notre temps et nos peines, quand même nous réussirions en tout le reste. *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?* dit Notre-Seigneur.

« Comme il y a des animaux ombrageux qui fuient certains objets qu'ils croient périlleux, bien qu'ils ne le soient pas : ainsi, par une raison contraire, il est des chrétiens qui aiment les objets que le monde présente comme agréables, quoiqu'ils ne le soient pas en effet. Or, comme ceux qui veulent faire perdre ce défaut à ces animaux, les font passer et repasser à l'endroit même où ils ont été effrayés, afin de leur faire connaître que ce qui leur a fait peur n'était qu'une ombre : ainsi faut-il que nous promenions ces chrétiens parmi les ombres des choses du monde, qu'ils aiment si déréglément, et que nous leur fassions voir avec de meilleurs yeux, afin qu'ils puissent évidemment reconnaître que ce qu'ils aiment n'est qu'une vanité ; et que comme les périls qui n'effraient que les animaux ne méritent pas d'être redoutés, de même les biens qu'ils s'imaginent réels ne méritent pas d'être aimés.

« J'ai vu des évêques qui n'ont pas duré deux mois, des papes qui n'en ont duré qu'un, des nouveaux mariés qui n'ont vécu qu'une semaine. Et combien lisons-nous de ces exemples dans les temps passés, et combien en voyons-nous tous les jours ?

« *Où sont*, dit le prophète, *les princes des nations qui ont eu l'empire sur les animaux de la terre*, qui ont cherché leurs divertissements dans les chasses des bêtes et des oiseaux, se jouant avec les oiseaux du ciel ? Où sont ceux qui on entassé des montagnes d'or et d'argent, dans lesquels les hommes mettent leur principale félicité, sans mettre jamais de bornes à leur ambition ? Où sont ceux qui ont travaillé avec tant d'art à ces grands et riches vases d'or et d'argent ? Que sont-ils devenus ? Ils sont maintenant hors de leurs palais ; ils ont été précipités dans les enfers, et d'autres occupent leur place. Qu'est devenu le sage ? Qu'est devenu le savant ? Qu'est devenu le curieux qui cherchait avec tant de soins les secrets de la nature ? Qu'est devenue la gloire de Salomon ? Où sont le puissant Alexandre et le superbe Assuérus ? Où sont ces fameux Césars des Romains ?

« Où sont tous les autres princes et rois de la terre ? De quoi leur ont servi leur vanité, le pouvoir qu'ils avaient dans le monde, le grand nombre de leurs serviteurs, leurs fausses richesses, leurs armées nombreuses, leurs troupes de bouffons et de flatteurs qui les obsédaient sans cesse ? Tout cela n'a été qu'une ombre et une félicité passée en un moment. *(Grenade).*

pour vous l'assurer.— Mon fils, je vous remercie, répondit le père ; aussi je vous exhorte à rester ferme jusqu'à la mort ; votre mère et moi nous sommes prêts à mourir pour la même cause. » Et le père se retira teint du sang de son enfant, qu'il baisait avec respect. (Voir la note du n° 1128.)

930. Au moment où saint François Xavier, jeune encore, étudiait à Paris, ne rêvant que la gloire humaine, il rencontra un de ses compatriotes, comme lui d'une noble famille, mais possédé d'une tout autre ambition, qui lui répéta la parole du Sauveur : *Quid prodest ?* D'abord François Xavier n'y prit pas garde ; mais Ignace de Loyola revint plusieurs fois à la charge. *Quid prodest ?* disait-il toujours. A la fin, le jeune homme a compris que ce qu'il poursuit n'est que fumée ; il laisse donc la carrière du siècle, il renonce à cet avenir qui s'offrait brillant à ses espérances. Il se fait prêtre, il devient missionnaire, il part pour les Indes et convertit à Dieu cinquante-deux royaumes. O puissance de cette parole bien méditée : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme* (1) !

931. Ne l'oubliez donc pas. Venez avec moi dans le palais du roi d'Espagne. Philippe II y est, depuis deux ans, tourmenté par la goutte, et depuis cinquante-deux jours étendu dans son lit, réduit à l'état de cadavre avant d'être mort. La gangrène le ronge. Près de rendre le dernier soupir, il appelle son fils, le prince Philippe, et, découvrant sa poitrine, il la montre couverte de plaies ; ne semble-t-il pas lui dire : « Voilà, mon fils, par quoi finit ton père, quand même il a porté plusieurs couronnes, quand même il a gouverné plusieurs royaumes. A quoi m'ont servi tous mes titres et toutes mes richesses, si je n'ai pas fait mon salut ? » A quoi nous serviront l'estime de nos semblables, les richesses, les plaisirs, si nous nous perdons pour toujours ?

932. Allez au cimetière de votre église, arrêtez-vous sur la tombe d'un homme mort il y a vingt ans. Je suppose que tout lui ait réussi en ce monde. Il a été heureux dans ses entreprises, dans ses champs, dans ses troupeaux, dans sa femme, dans ses enfants ; sa vie a été longue et sa santé robuste. A-t-il emporté ses biens ? Non, ses héritiers se les sont disputés après sa mort. Si cet homme n'a pas pensé à son salut, s'il a vécu dans la disgrâce de Dieu, s'il est mort sans se réconcilier avec le Ciel, demandez-lui à quoi tout cela lui a servi. Et du fond de sa tombe, il vous répondra : *Ergo erravimus.* Ah ! je me suis trompé. J'ai travaillé pour la terre, il ne m'en reste rien ! Que m'a servi mon orgueil, ma fortune, la considération dont j'ai joui : *Quid nobis profuit superbia ?*

933. Avancez plus loin dans le cimetière : voici la tombe d'un autre homme. Celui-ci a été dans une condition toute différente. Son existence s'est écoulée dans la misère. Il n'a eu aucune consolation ici-bas, ni de la part des siens, ni de la part des étrangers. Il a été pauvre, infirme, méprisé. Mais il a cherché à sauver son âme. Il y a réussi. Demandez-lui maintenant que lui importent la pauvreté, la souffrance, le mépris. Il vous répondra du ciel : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ :* Le temps de mes tribulations a été léger et d'un instant, il m'a acquis un poids éternel de gloire. Nous pouvons donc nous passer de tout, excepté du salut : *Porro unum est necessarium.* Il y faut donc penser (2).

(1) La scandaleuse reine d'Angleterre, Elisabeth, avait fait à Dieu cette prière impie : « Seigneur, donnez moi quarante-quatre ans de règne et je renonce au ciel. » Son vœu fut exaucé, et après quarante-quatre ans de règne, elle mourut dans l'hérésie. Près de trois siècles se sont écoulés depuis. *Quid prodest ?* (Voir la note (*d*) du nº 1099.)

(2) L'oubli de Dieu et du salut est un si grand mal, qu'on vous parle en vain des intérêts éternels de votre âme, si on ne vous persuade de vous en occuper souvent. Ecoutez, ô Israël ; le Seigneur votre Dieu, est le seul maître Vous l'aimerez de toute votre âme. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui ; racontez-les à vos enfants, méditez-les vous-même, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin. En vous couchant, en vous levant, ayez-les toujours présentes, et que mes préceptes roulent devant vos yeux, non comme un objet mort qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Voilà ce qui a été écrit non pour les cloîtres, mais pour le peuple juif; et ces juifs d'aujourd'hui, tout grossiers qu'ils sont, ne les nient pas, et si nous nions que ces recommandations fussent applicables à la loi de Grâce, nous déshonorerions le christianisme et ferions honte à Jésus-Christ et à l'Evangile Le faux prophète Mahomet a prescrit à ses disciples d'adorer cinq fois par jour, et ils sont d'une fidélité scrupuleuse à ce précepte, et les chrétiens se croiraient dispensés de penser à Dieu ?

Certes, ce souvenir est loin d'être impossible : tout ce que nous avons à cœur, nous revient assez à la pensée sans que nous ayons à faire effort. Demandez à la mère s'il

934. Donc, c'est au salut qu'il faut travailler. On dit quelquefois, il faut vivre. Oui, mais si pour vivre il faut sacrifier son salut, il faut savoir mourir. La mort avec le salut vous serait un gain, comme à saint Paul ; la vie sans le salut, c'est la mort, même au milieu des richesses et de tous les avantages que la terre peut offrir. Je vous en conjure donc avec l'Apôtre : *Ut vestrum negotium agatis* : *Faites votre affaire*. Il y a divers emplois et diverses affaires en ce monde. Les affaires d'un marchand ne sont pas celles d'un avocat ; mais à tous l'affaire nécessaire, c'est de nous sauver. Il n'y a qu'elle de nécessaire, ne vous occupez pas trop des autres ; car en vous partageant trop, vous risqueriez de ne pas la mener à bien. Il est des sciences qui sont de nature à absorber un homme tout entier, et s'il s'applique à d'autres, il ne les acquerra jamais. La science du salut est la plus nécessaire. Cherchez à l'acquérir, car si vous n'y travaillez pas vous-même, personne ne le fera pour vous. (Voir la note 1 du n° 978. Sainte Julitte.)

935. 3° Votre commerce ne réussit pas, vous pouvez le confier à un autre qui aura peut être plus de chance que vous. Vous avez un procès, vous ne pouvez vous en occuper, remettez-le à des avoués ou à des avocats. Vous avez des champs, vous pouvez vous dispenser de les cultiver et en charger un fermier ; un berger prendra soin de vos troupeaux, si vous voulez vous en décharger sur lui : un vigneron, de vos vignes ; un médecin, de votre santé ; un instituteur, une institutrice apprendront à vos enfants à lire, à écrire et à calculer. Pour l'œuvre de votre salut, ne comptez sur personne.

936. Les crimes des autres ne vous damneront pas ; mais ils ne vous absoudront pas non plus. « A quoi nous servira au tribunal de Dieu, la multitude des négligents ? dit saint Eucher ; là nous serons jugés séparément, on n'examinera que nos mérites, nous serons absous non par le peuple, mais par nos œuvres. S'il y en a qui s'oublient eux-mêmes, que ce ne soit pas pour vous une raison de vous oublier. Je vous en conjure, regardez toujours les crimes des autres comme un opprobre et non comme un exemple à imiter. » Les vertus d'une épouse, d'une mère, d'un ami, d'un frère, d'une sœur, ne vous sauveront pas non plus : *Frater non redimit*. Nous recevrons chacun selon nos œuvres. Bien plus, les bons exemples, les bons conseils de ceux qui nous entourent, les exhortations d'un prêtre zélé, ne feront que vous rendre plus coupables, si vous n'en profitez pas (1). La Vierge elle-même, avec son crédit tout-puissant auprès de Dieu, ne vous sauvera pas sans vous. Le Dieu si bon, qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas malgré vous, vous crie saint Augustin : *Unusquisque onus suum portabit. Quæ seminaverit*

faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de vous faire songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit est ailleurs, n'êtez-vous pas toujours vigilants et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille ? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, vous ne vous plaindriez pas qu'on vous la rappelle, et vous penseriez mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais si nous ne songeons ni à Dieu ni à nous-mêmes, nous ne sommes chrétiens que de nom. (*D'après* Bossuet.) — Hélas ! que de gens pensent à toute autre chose qu'à leur salut, et se rendent semblables à ces serviteurs que leur maître envoie porter un message de grande importance et qui s'amusent en route à toute autre chose ; à ces enfants que leurs parents envoient étudier dans quelque faculté, et qui se promènent et jouent, faisant la honte de leur famille et leur propre ruine.

(1) C'est bien de vous recommander aux prières des gens de bien ; mais priez Dieu vous-même pour vous, dit saint Chrysostôme ; une bonne prière que vous ferez vous-même, vous profitera plus que cinquante que d'autres feront pour vous ; et quand tous les religieux et tous les bons prêtres du monde prieraient pour vous, si vous même ne priez et si vous résistez aux grâces de Dieu, vous ne vous convertirez jamais. Voulez-vous que je vous le montre ? Dans certains royaumes de la chrétienté, il y a des quarante milliers de prêtres ; parmi eux, il y en a de très vertueux, de très saints ; tous ces prêtres prient Dieu tous les jours, nommément pour leur roi ; ils le recommandent à Dieu dans la plus auguste et agréable prière qu'on lui puisse offrir, qui est la prière du saint sacrifice ; ils nomment leur roi par son propre nom au canon de la messe, et néanmoins il y a eu des rois très mauvais qui ne se sont point convertis ; s'ils eussent fait eux-mêmes la centième partie des prières qu'on a faites pour eux, ils seraient devenus de grands saints. (Le Jeune).

homo hæc et metet. Oh ! ayez donc pitié de votre âme ; rien ne la vaut ; ne la perdez pas !

937. Faites donc pour elle ce que nous faisons tous les jours pour les intérêts périssables du monde, qui, auprès d'elle, ne sont que des jeux d'enfants ; et à quoi vous servirait tout le reste, si vous veniez à la perdre ! Qui vous sauverait si vous vous damniez ? Ni le ciel ni la terre ne peuvent vous tirer de l'éternel abîme, si vous vous y jetez en négligeant votre salut (1) : *Salva animam tuam ne et tu simul pereas.*

938. Ah ! je le sens, votre foi, votre intelligence vous font assez comprendre qu'il faut travailler à votre salut ; mais le démon qui veut vous perdre par le mensonge, dit peut-être à l'oreille de quelqu'un d'entre vous : « Oui, travaille à ton salut, mais plus tard ; maintenant tu es jeune, laisse passer le temps de la jeunesse. Tu as des affaires qu'il faut régler, des enfants à établir, des contrariétés qui te détournent de t'y employer comme il faudrait. Demain, demain, tu t'y mettras sérieusement, rien ne presse. » Voilà le langage de Satan ; est-ce votre ami qui le tient ? Non certes : *Homicida est ab initio.* Ce langage est-il sincère ? *Mendax est et pater ejus.* C'est cette pensée : Je travaillerai plus tard à mon salut, qui peuple tous les jours l'enfer.

939. II. Si Loth eût tardé un jour de quitter Sodome, il aurait été, avec tous les siens, consumé par l'embrasement de cette ville coupable. C'est afin de lui épargner ce malheur que les anges le pressèrent, en lui répétant plusieurs fois : *Salva animam tuam ;* et comme il tardait encore, ils le prirent par la main et l'entraînèrent hors de la ville. Et c'est ce que nous faisons nous-mêmes, en vous disant de travailler à votre salut sans retard.

940. 1° L'importance du salut l'exige. Si votre récolte est sèche, attendez-vous la pluie pour la rentrer dans vos greniers ? Le prisonnier auquel on ouvre la porte d'un cachot, se fait-il prier pour sortir ? Le malade auquel on offre sa guérison attend-il quelque temps avant d'accepter ? Si on avait jeté un tison embrasé au milieu de la paille entassée dans votre grange, quand vous apprendriez cette nouvelle, combien de temps resteriez-vous sans le retirer ? Si on vous offre une affaire qui, en y donnant tous vos soins, vous procurera, pour vous et chacun de vos enfants, dix mille francs de rente ; si l'affaire est certaine et ne dépend que de vous, hésiterez-vous à l'entreprendre ? Et déjà peut-être un tison d'enfer est jeté dans votre âme par un péché mortel ou par une mauvaise passion, et vous renvoyez de l'éteindre ; et de la part de Dieu nous vous offrons une fortune qui est celle du ciel, des trésors que les voleurs ne ravissent point, que la rouille ne peut ronger, une béatitude qui n'a point de termes, et vous diriez : « Plus tard ! j'ai le temps, » vous qui peut-être vous mettriez aussitôt en mouvement pour une bagatelle ?

941. 2° Et sommes-nous libres, s'il vous plaît, de renvoyer à plus tard ? Cette journée, cette heure, cette minute que Dieu nous donne goutte à goutte ne nous appartient pas. Pourquoi nous la donne-t-il ? Pour le servir et nous sauver par ce moyen. Ah ! malheur à nous, si nous usons de la jeunesse, de la vie, pour satisfaire uniquement nos passions, nos intérêts périssables (2) !

(1) Charles-Quint visitant un de ses ministres qui était mourant : « Demandez-moi, lui dit-il, en récompense de votre fidélité et, s'il se peut, pour adoucir vos souffrances, la faveur qu'il vous plaira. — Ah ! Sire, répondit le malade en gémissant, tout ce que je me permets de vous demander, c'est de prolonger ma vie de quelques jours. — Hélas ! reprit Charles-Quint, je ne le puis, les princes de la terre ne sauraient même disposer d'une seule minute de la vie humaine ! » A ces mots, le moribond levant tristement les yeux vers le ciel : « Insensé que j'ai été ! s'écria-t-il. J'ai consacré toute ma vie au service de l'empereur, et pour cela il ne saurait m'accorder un seul jour d'existence. Oh ! si, au lieu d'agir ainsi, j'avais mieux servi mon Dieu, je pourrais en espérer une vie de bonheur éternel. »

(2) Archias, roi de Thèbes, se réjouissait dans un festin, où il avait été invité. Un notaire lui envoya une lettre urgente, dans laquelle il l'informait que des conjurés en voulaient à sa vie. Il renvoya au lendemain de la lire ; et pendant la nuit des sicaires l'égorgèrent.

942. 3° Dieu, qui est juste, ne peut laisser impuni l'abus que nous faisons de ses dons. Il nous otera probablement cette vie, que nous n'employons pas à nous sauver. Et c'est ce qui n'arrive que trop à ceux qui renvoient à plus tard. Sur cinquante morts, il y en a trente de subites ou d'imprévues : c'est là un fait que chaque jour démontre. Un autre fait pareillement prouvé par l'expérience, c'est que la jeunesse elle-même n'est pas à l'abri des morts subites (1).

943. 4° Mais je suppose que Dieu accorde à celui qui renvoie toujours de travailler à son salut, le temps qu'il est loin de mériter, puisqu'il abuse de celui qu'il a, sera-t-il plus facile plus tard de travailler à son salut ? Vous attendez d'avoir moins de soucis pour vous occuper de votre âme. Oh ! quelle illusion ! Jeunes gens, jeunes personnes, sera-ce quand vous serez pères ou mères de famille que vous en aurez moins ? Vous n'êtes pas assez aveugles pour oser le prétendre.

944. Parents, vous attendez la vieillesse pour gagner le ciel ? Je fais bonne mesure, je suppose, ce qui pour beaucoup d'entre vous n'arrivera jamais, que vous atteindrez un âge avancé, je le désire même, est-ce alors que la vie vous sera moins amère ? Hélas ! que de peines ont à supporter les vieillards, et que de fois leur faiblesse est écrasée par le poids de toutes sortes de contrariétés et de sollicitudes ! Les mauvaises affaires d'un enfant, la mauvaise conduite et les outrages d'un autre, la maladie des petits enfants, tout cela remplit plus que jamais leur esprit de préoccupations qui éloignent du salut.

945. Ajoutez que plus on vit dans la négligence, plus on s'y encroûte. Les passions que l'on ne combat pas prennent plus de force ; la vue faiblit à mesure que l'on avance en âge, et la lumière de l'intelligence s'obscurcit à proportion, quand cette intelligence n'a pas étudié et compris de bonne heure l'importance du salut. La volonté, que la grâce n'a pu ébranler dans la jeunesse, devient plus dure que jamais; c'est ainsi que les os d'un homme fait sont plus solides que ceux d'un enfant. La grâce elle-même que l'on a repoussée, devient moins efficace ; en sorte que les difficultés s'accumulent à mesure qu'on avance, les obstacles se multiplient avec les sollicitudes. Ah ! qu'ils sont à plaindre les infortunés qui renvoient à demain !

946. *Ne dicas, miseratio Dei magna est* ; écoutez bien ce conseil du Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : *Ne adjicias peccatum ad peccatum, ne tardes converti ad Dominum. Subito enim veniet ira illius. Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Hodie*, aujourd'hui, il est temps de vous y mettre : ne nous contentons plus de désirs, jamais suivis d'exécution, qui nous rendent semblables à des soldats en peinture qui ont toujours l'arme levée et ne frappent jamais. *Qui creavit te sine te non salvabit te sine te.* (S. Aug.) Il faut mettre du sien, écarter les obstacles, le péché, et employer les moyens, etc. et même les moyens les plus assurés. Dans l'affaire du salut, c'est pécher, dit St-Augustin, que de préférer l'incertain à ce qui est certain. N'aime-t-on pas mieux passer une rivière sur un pont solide que sur une barque ? Dans un jeu même,

(1) *(a)* En 1878, un jeune homme d'une famille honorable est frappé au collège d'Avignon, comme d'un coup de foudre.

(b) Un an auparavant, une jeune fille de vingt-quatre ans, ouvrière en soie, rentre chez elle le samedi pour y passer le dimanche. Le dimanche soir, elle cause gaiement comme tout le monde, puis va se coucher à côté de sa sœur, ouvrière comme elle. Le lundi matin, l'heure est venue de se lever pour aller au travail : sa sœur se lève et l'appelle, elle ne répond pas ; sa sœur cherche à l'éveiller ; elle était raide. Malheur à elle, malheur à ce jeune homme, s'ils ont dit : Il faut que jeunesse se passe ; je travaillerai plus tard à mon salut ! Le Dieu qui a promis le pardon au pécheur qui se repent, ne lui a pas promis le temps de se repentir.

(c) Les anciens racontent d'un voyageur païen, qu'il avait promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouverait, comme à l'auteur de tout profit inattendu. Un jour, il trouva sur sa route un sac rempli de magnifiques noix. Il les mangea et s'en alla déposer les coquilles sur l'autel de Mercure. N'est-ce pas ainsi qu'agissent des chrétiens, sacrifiant le temps de leur jeunesse au service du monde et aux plaisirs terrestres, et réservant au service de Dieu les jours si tristes et si incertains de leur vieillesse ?

si on a un peu de sens, engage-t-on une somme importante, si on n'a pas beau jeu ? Les pères, les saints prêtres vous disent : fuyez le monde, ses amusements ; d'autres vous disent : c'est scrupule. C'est folie de ne pas croire les premiers (1). L'affaire est importante, nécessaire ; c'est vous qui devez vous y employer, car personne autre n'y peut rien. *Hodie*, aujourd'hui, ce jour vous est donné pour cela. Ce temps est un temps favorable, un temps de salut. Rien n'est plus facile pour vous que d'en profiter ; et, si vous le faites, quelles que soient vos chutes passées, quelles que soient vos habitudes coupables, vos préoccupations d'affaires, l'enfer vous sera fermé, le ciel vous sera ouvert, votre âme redeviendra l'amie et le temple de Dieu. (Si c'est un jubilé : *Hodie*, l'Eglise ouvre ses trésors de grâces. Son chef suprême déverse sur le monde catholique les indulgences du jubilé, qui ont fait tressaillir d'allégresse vos pères et qui agitent encore, dans tout l'univers, ces deux cents millions de catholiques qui ont la foi.) Ce n'est pas vous qui endurcirez vos cœurs : *Nolite obdurare corda vestra*.

947. Je finis par une histoire : Le Souverain Pontife Pie IV était près de mourir. Saint Charles Borromée accourut près de son lit de douleur, et, se jetant à genoux devant l'auguste malade, il lui dit avec émotion : « Saint-Père, vous n'avez jamais rien refusé de ce que je vous ai demandé : aujourd'hui je viens solliciter de votre Sainteté une grâce bien plus importante que toutes les autres. — Parlez, mon fils, dit le Pontife, je vous accorderai tout. — Saint-Père, le moment est venu de vous préparer à paraître devant Dieu ; je vous en conjure, laissez de côté toute autre affaire, si sainte soit-elle. » Pie IV comprit, et aussitôt il ne pensa plus qu'à se préparer à une sainte mort (2).

948. Je viens moi-même vous demander une grâce ; et, s'il le faut, je vous la demanderai à genoux et les mains jointes. Je suis convaincu que si nous vous priions de nous rendre un service, vous le feriez cordialement ; eh bien ! c'est un grand service que je vous demande en suppliant. De grâce, occupez-vous de votre salut. Ne dites pas : « Je n'ai pas le temps ; » vous avez trois cents jours pour vous occuper de vos champs, de vos biens, etc. Je demande quelques jours pour vos âmes, et encore nous ne réclamons que quelques heures de vos journées. Le matin venez à l'instruction, venez-y le soir à la tombée de la nuit. Si vous ne pouvez venir tous deux fois, venez-y au moins une fois. Ceux qui viendront le matin garderont la maison le soir ; mais venez, je le répète, au moins une fois le jour ; c'est important.

949. Regardez le crucifix ; il vous dit : Mon fils, ma fille, voyez donc ce que j'ai fait pour votre salut ! J'ai été couronné d'épines, etc. ; pour votre salut, faites au moins cela : cessez de pécher, venez tous les jours entendre ma parole : *Venite, filii audite me*. (*En dehors des missions, on ajouterait* : Evitez les occasions, approchez-vous des sacrements et priez.) C'est facile, cela ne vous coûtera rien ; à la fin de la mission vous n'en serez pas moins riche et vous vous éviterez par là le regret d'avoir laissé perdre ma grâce : *Venite*

(1) Benadab roi de Syrie, assiégeait la ville de Samarie, et l'avait réduite à l'extrémité ; mais Dieu, voulant la délivrer miraculeusement par les prières du prophète Elysée qui y était, fit entendre la nuit, au camp des assiégeants, un grand bruit comme de chevaux, de chariots et d'une grande armée ; les assiégeants, pensant que c'était un grand secours qui venait à Samarie, lèvent promptement le siège en plein minuit, laissent là montures, bagages, provisions, munitions de guerre et fuient, ne pensant, qu'à sauver leur vie. Faites comme eux quand vous entendez le bruit des menaces de Dieu, les prédications du jugement et de l'enfer : *Intonuit de cœlo Dominus*. Quittez tout, ne vous amusez pas à plier bagage, rompez avec ce méchant homme, sortez de cette maison où vous tombez en péché de temps en temps, n'attendez pas que votre terme soit échu, qu'on vous ait payé vos gages, fuyez l'occasion de vous perdre : *Animas tantum suas salvare cupientes*. (IV Reg. VII, 7.)

(2) L'empereur Othon III avait une grande estime pour saint Nil de Calabre ; et lui disait un jour : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez et je vous l'accorderai. » Le saint, mettant la main sur la poitrine d'Othon, lui répondit : « Je n'ai d'autres choses à vous demander que le salut de cette âme. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez et rendrez compte de vos œuvres. » A ces mots, Othon versa des larmes et, tombant à genoux aux pieds du saint, lui demanda sa bénédiction. Il mourut à l'âge de vingt-deux ans. (Voir la note du nº 594 (*c*).

filii. Vous allez répondre tous avec moi : O mon Jésus, je vous remercie de m'avoir procuré cette grâce de la mission dont tant de paroisses sont privées, de m'avoir conservé la vie jusqu'à ce jour, afin que je puisse vous rendre amour pour amour ! S'il ne faut, pour vous plaire, que vous promettre de ne pas vous offenser durant ces saints jours et de venir tous les jours entendre votre parole, je le fais de bon cœur; je veux être, bon Pasteur, de ces brebis dociles qui entendent votre voix !

950. Pendant les saints mystères, vous renouvellerez tous cette promesse, surtout après l'élévation, en la faisant suivre de trois *Ave Maria,* afin de prier Marie, notre Mère à tous, de la bénir. Vous ferez ainsi, vous en particulier, chers hommes ; c'est sur vous que je compte ; et, quand même le démon vous inspirerait d'autres pensées, vous suggérerait des prétextes pour ne pas faire à Dieu cette promesse, n'écoutez pas votre ennemi, mais celui que vous connaissez à peine et qui déjà se dit avec assurance l'ami de vos âmes ; car il vous répète : *Salva animam tuam.* Venez entendre la parole de Dieu et prenez avec vous votre femme, vos enfants, vos connaissances, afin qu'avec vous ils apprennent la voie du paradis, où vous conduisent tous le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

N. B. *On pourrait aussi faire voir combien il est facile de se sauver. Il suffit de le vouloir.* (*Voir la note du n° 881.*)

IV. — Un devoir trop oublié : Le zèle pour le salut des autres (1).

951. *Ignem veni mittere in terram et quid volo, nisi ut accendatur?* (Luc, XII, 49.) « Je suis venu apporter le feu sur la terre, » a dit Jésus-Christ. Quel est ce feu ? c'est l'amour des âmes ; il l'a répandu sur ses Apôtres, sur tous les saints. Qu'ont-ils fait ? Ils se sont sacrifiés pour les âmes : *Libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus.* — Nous voulons répandre ce feu dans vos cœurs. Nous nous adressons aux âmes les plus chrétiennes, il faut qu'elles deviennent toutes des apôtres, des missionnaires. C'est pourquoi : I. nous dirons la nécessité d'exercer le zèle ; II. nous indiquerons par quels moyens on peut l'exercer.

952. I. 1) Quel est le grand commandement : *Diliges Dominum : Vous aimerez le Seigneur. Si quis non amat, sit anathema.* — Que fait le soldat qui aime son général et qui le voit maltraiter ; quels sont les sentiments de l'enfant qui aime son père et qui le voit insulter ? *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam. Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* On ne peut se flatter d'aimer Dieu quand on ne souffre pas de le voir offenser (2). Saint François Régis le comprenait

(1) Il importe, dès le commencement de la mission, d'exciter le zèle de tous, afin de se former un auditoire. Il faut donc souvent, (et, presque tout le long de la mission, il en est ainsi), en félicitant ceux qui viennent aux instructions, les prier et les presser d'amener les autres. On le fait en public d'abord, et ensuite en particulier, avec les enfants qu'on invite, au catéchisme et au confessionnal, d'amener leurs parents, avec les jeunes filles, les femmes, soit au saint Tribunal, soit en chaire. On recommande toutefois de ne pas parler encore de confession ; (au commencement, cela suffirait pour écarter les indifférents) ; mais seulement d'amener aux instructions. On ne craint pas de dire en chaire qu'il n'est pas question encore de confesser les hommes, mais d'entretenir les fidèles utilement et même de les intéresser. Ce n'est que vers la fin de la mission, quand la population est ébranlée, qu'en chaire et en particulier, on peut recommander d'inviter les retardataires à se confesser ; mais toujours avec tant de discrétion et de prudence qu'on ne les aigrisse point. Les hommes, surtout les indifférents, ont un grand succès à l'égard des autres hommes : on peut obtenir beaucoup d'eux si, en les confessant, on leur dit qu'on compte sur eux pour amener leurs voisins, leurs connaissances.

(2) Le fils de Crésus était muet, et voyant un soldat qui allait tuer son père sans le connaître, il rompit le lien que la nature avait mis à sa langue et cria : Arrête, c'est mon père, c'est le roi. Et nous verrions offenser Dieu sans rien faire pour l'empêcher ? — Si un mari disait : Je ne bats pas ma femme ; mais je ne suis pas fâché qu'on la batte. Ne serait-il pas convaincu de ne pas l'aimer ?

Dieu a tant d'affection pour nous, nous lui sommes si chers, qu'il s'intéresse à tout

si bien, qu'il aurait estimé tous ses travaux bien récompensés, s'il avait pu réussir seulement à faire éviter un péché mortel : *Ille apud Deum in amore major, qui ad ejus amorem plurimos trahit.* (Saint Grégoire.) (1).

953. 2) Le second commandement est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain : *Diliges proximum. Qui non diligit manet in morte.* Que faut-il aimer surtout dans le prochain? Ce qui est plus précieux, plus noble. — Comme on se croirait coupable, si en rencontrant un pauvre, glacé, affamé, blessé, etc., on ne l'assistait pas ! Le pécheur est pauvre, glacé, affamé, blessé : on le laisse. *Tot occidimus, quot ad mortem quotidie ire tacentes videmus.* (Saint Grégoire.) Si un aveugle est sur le bord d'un précipice, on lui crie de s'arrêter. Si une bête de charge tombe, on s'empresse de la relever, si un monument public ou même une simple maison menace ruine, on se hâte de l'étayer, on n'abandonne que les âmes (2). Et si ces âmes sont celles de nos proches!...

954. 3) Si les intérêts de Dieu et des âmes ne nous touchaient pas, au moins soyons sensibles *à ce qui nous intéresse.* Les anciens Romains décernaient une couronne de laurier à ceux qui avaient sauvé la vie à un homme, Dieu réserve une couronne immortelle à ceux qui sauvent les âmes. *Celui qui retire un pécheur de l'erreur de sa voie, couvre la multitude de ses péchés.* Vous voulez obtenir le pardon, en voilà le moyen. C'est Dieu qui vous le fournit (3). Donc exerçons le zèle. Ne disons pas : Nous ne sommes pas prêtres:

ce qui nous touche ; on ne saurait nous offenser tant soit peu, non seulement en notre personne, mais dans nos biens, et dans notre bétail, sans qu'il s'en ressente : quiconque nous attaque, l'offense ; et celui qui l'offense ne nous offensera-t-il pas? Il est si sensible à nos pertes, serions-nous insensibles aux siennes? Nos intérêts sont les siens ; les siens ne seront-ils point les nôtres ? Il venge les moindres injures qu'on nous fait ; ne nous remuerons-nous point pour tant d'injures qu'il reçoit ? (Voir la note du n° 1411.)

(1) Quand sainte Hyacinthe Mariscotti, clarisse de Viterbe, voyait commettre une faute contre Dieu, il lui semblait que son cœur allait se briser, elle prenait sa part du péché et se châtiait comme si elle avait été elle-même coupable ;« Mon Dieu, disait-elle, pourquoi ne puis-je pas mettre sous les yeux des hommes l'enfer avec ses horreurs, afin de les ramener à vous par la crainte, sinon par l'amour ! O mon Souverain Bien, pensez qu'on ne vous aime pas ! O lumière du monde, pensez qu'on ne vous voit pas. Quel plus cruel supplice pour ceux qui vous connaissent et vous aiment ! »

(2) L'Apôtre de la charité agissait tout autrement. Dans ses visites aux églises d'Asie, il rencontra une jeune homme qui lui parut animé de bonnes dispositions et désirait d'être chrétien. L'Apôtre le confia à l'évêque, auquel il recommanda de l'instruire et de le garder comme un dépôt sacré. Le jeune homme répondit d'abord au zèle de son protecteur; mais de mauvaises compagnies lui firent perdre sa première ferveur, et il finit par s'enrôler dans une bande de brigands, dont il devint le chef.

Plusieurs années après, saint Jean revint et demanda à l'évêque ce qu'était devenu ce cher jeune homme. « Hélas ! répondit l'évêque, il est mort à la grâce ; il se tient dans les montagnes, avec les voleurs dont il est le chef.— Donnez-moi un cheval et un guide, dit le saint Apôtre, je veux le voir et le ramener. » Et malgré son grand âge, il se mit en route ; la sentinelle des brigands l'ayant arrêté, il demanda à être conduit à leur chef. Celui-ci reconnaissant son bienfaiteur dans le vénérable vieillard qui venait à sa recherche, se mit à fuir. Mais le pasteur le poursuivait en criant : Pourquoi fuyez-vous votre père, mon cher fils ! Revenez à moi, c'est Jésus Christ qui m'envoie pour vous sauver. » Le chef des brigands s'arrête, il pleure, il se met à genoux devant l'Apôtre, qui le ramène, après l'avoir réconcilié avec Dieu.

(3) Si Dieu s'était servi de vous pour orner le ciel de lumière et parer la terre de fleurs et de verdure, ce vous serait un grand honneur. A votre avis, qu'est-ce qui est le plus noble, de la lumière du soleil, qui est l'objet de la vue des moucherons ? ou de la lumière de la foi, qui est l'objet de la vue des anges ? Qu'est-ce qui est le plus excellent, des fleurs et de l'émail d'un parterre, ou des habitudes de vertus ? N'aimeriez-vous pas mieux que votre enfant perdît la vue plutôt que la foi, qu'il devînt aveugle plutôt qu'hérétique ? N'aimeriez-vous pas mieux que toutes les fleurs de votre jardin fussent flétries et arrachées que si votre mari perdait la piété, la douceur, la chasteté et les autres vertus qui sont en lui? Nous tiendrions à grand honneur d'avoir été employés à la production de ce monde corporel, ne tiendrions-nous pas à très grande faveur d'être employés à la conversion des âmes, à la création du monde surnaturel ? L'emploi le plus relevé, le plus honorable, le plus glorieux et le plus divin que les hommes puissent avoir, dit saint Paul, c'est d'être les coadjuteurs du Fils de Dieu dans ses plus hautes entreprises, dans ses opérations les plus divines : *Dei adjutores sumus.*

Mandavit unicuique de proximo suo. Dieu ordonne à chacun de s'occuper de son prochain (1), encore plus que de faire l'aumône. Hélas ! comme ce devoir est peu compris. Où êtes-vous, cœurs zélés des saint Paul, des François d'Assises, des François Xavier, des Thérèse, etc. ?... Ne disons pas non plus Je ne sais comment faire le bien : car la chose est simple et nous allons indiquer les moyens à prendre.

955. II. Moyens. *Quis comeditur zelo domus Dei ?* se demande saint Au-

(1) C'est une pauvre jeune esclave, sainte Chrétienne, qui, ayant rendu par sa prière la santé à la reine d'Ibérie, au IVe siècle, convertit le roi de ce pays et toute la nation à la foi de Jésus-Christ.

Saint Chrysostôme dit très bien : si votre cocher voyait une de vos cuillères d'argent dans le fumier de l'écurie, et qu'il la laissât perdre, en seriez-vous content? Recevriez-vous son excuse, quand il dirait : Je n'ai pas charge de l'argenterie, vous ne m'avez pris à votre service que pour avoir soin des chevaux et pour conduire le carrosse ? Si votre cuisinière voyait tomber dans le feu la robe d'un de vos enfants et qu'elle ne l'en retirât pas, l'excuseriez-vous, quand elle dirait : Vous ne m'avez prise que pour vous apprêter à manger, je ne suis pas gouvernante des enfants, je n'ai pas charge de leurs habits. Une âme raisonnable est-elle moins précieuse qu'une cuillère d'argent ou qu'une robe de soie? Comment donc, pouvez-vous souffrir, quoique n'étant ni curé ni évêque, comment, dis-je, pouvez-vous souffrir en conscience que cette âme chrétienne tombe dans le péché, et se perde éternellement sans vous en soucier? N'ayez pas moins de vertus que les scribes et les pharisiens; ils eussent fait le tour de la terre pour gagner un païen et le faire juif; et ainsi quels travaux ne devez-vous pas embrasser pour gagner un mauvais chrétien et en faire un bon catholique?

Dans le Pré spirituel, il est rapporté qu'un berger, nommé Pemnes, voyant des bêtes sauvages qui attaquaient un pauvre passant, fut paresseux à le secourir, ou par lâcheté ou par négligence; quelque temps après il se fit religieux et pratiqua une rigoureuse pénitence ; plus tard il fut fait abbé d'un monastère ; mais Dieu lui révéla qu'en punition de son peu de charité, il serait aussi dévoré des bêtes sauvages, ce qui arriva quelques années après. Si, par votre négligence et faute de reprendre, d'avertir ou d'instruire votre prochain, si, faute de recueillir cette pauvre fille qui ne sait où aller, ils tombent en la puissance des bêtes sauvages, des suppôts de l'enfer, il y a danger que le même malheur ne vous arrive quelque jour par la permission de Dieu.

Si l'une de vos fermières trouvait votre enfant abandonné de sa nourrice et aux abois, si, dis-je, elle le laissait mourir, faute de lui donner un peu de lait ; serait-elle bien reçue en ses excuses, quand elle vous dirait : Je n'y étais pas obligée, je ne suis pas la nourrice, je suis la fermière, je n'ai pas charge des enfants, mais des brebis et de la basse-cour. Vous voyez ce pauvre villageois qui se perd, parce qu'il n'a point de connaissance de Dieu ni des choses divines, et vous ne daignez pas l'en instruire, vous ne lui parlez que de la terre et des choses temporelles; pensez-vous qu'au jugement de Dieu vous serez bien déchargé en disant Je n'y étais pas obligé, je n'étais pas son curé ni son confesseur, je n'avais pas charge d'âmes.

Vous avez une ferme et un fermier, dit saint Jean Chrysostôme, et vous ne pensez qu'à y faire de beaux jardins, à y planter de bons arbres, à y disposer des chambres commodes ; et à mettre la semence de quelque vertu en l'âme de votre fermier, à lui enseigner les mystères de la foi, à lui apprendre à se confesser et à communier, vous n'y pensez pas plus que si c'était un Arabe. Si une épine croît dans l'allée de votre jardin, vous ne pouvez la souffrir ; si une mauvaise habitude croît en l'âme de votre fermier, qui est le jardin de Jésus, vous ne vous en souciez pas.

César de Bus était un gentilhomme mondain, une pauvre femme, nommée Antoinette, eut l'inspiration de le convertir. A cette effet, elle loua tout exprès un petit coin de chambre, vis-à-vis de la maison de ce chevalier, afin d'y avoir entrée et d'y être quelquefois employée à laver la lessive, à faire des commissions et à rendre d'autres services ; elle lui présentait la Vie des Saints (chacun la devrait avoir), elle le priait de la lire ; il la rebutait : Allez, allez, vous êtes une bigote, qu'ai-je à faire de votre livre ? — Mais Monsieur, je vous prie au moins d'en lire une page, pas davantage. Il s'en moquait.— Au moins sept lignes en l'honneur des sept douleurs, au moins cinq lignes, en l'honneur des cinq plaies, au mois trois lignes seulement en l'honneur de la Très Sainte Trinité. — Enfin pour se délivrer de ses importunités, il prit le livre, il en lut quelque chose, il fut gagné par cette lecture, et devint un grand homme de Dieu. Il faudrait imiter cette femme, vous approcher doucement de votre voisin ou voisine, qui se conduisent mal ; leur dire quelques mots de ce qu'on a dit au sermon, de ce que vous avez lu dans quelque bon livre, prendre sujet de leur parler de Dieu, de la laideur du vice, de la beauté de la vertu, et des quatre fins de l'homme. Il faudrait, quand votre fermier ou un autre paysan vient chez vous, quand un pauvre vous demande l'aumône, leur dire : Y a-t-il longtemps que vous n'avez été à confesse ? l'envoyer à quelque prêtre, et s'il n'ose pas y aller à cause de ses haillons, prier votre confesseur de l'entendre en confession. (Le Jeune)

gustin; *qui omnia quæ forte ibi videt perversa satagit emendare, cupit corrigere, non quiescit.* Donc il faut agir, et comment? 1° par les paroles et *le conseil.* Avons-nous donné un mauvais conseil dans la vie, dit une parole qui ait scandalisé? Quel malheur! Quelles suites a eues cette conduite! Le moyen de les réparer? Donner un bon conseil, adresser une bonne parole (1). (Voir n. 567.) Pas un de ceux qui lisent ces lignes qui ne puisse ramener une âme; il le faut donc faire. Le prêtre souvent ne le peut pas. C'est donc à vous à être missionnaires (2). *Vides fratrem currere ad theatrum, prohibe, mone, contristare si zelus domus Domini comedit te. Vides alios inebriari velle, prohibe, tene quos potes, quibus potes blandire, noli quiescere.* (SAINT AUGUSTIN.)

956. 2° Etes-vous sûrs que vos paroles auprès de tel et tel seraient mal reçues, ils vous reste deux autres moyens d'exercer le zèle: d'abord l'*exemple: verba movent, exempla trahunt.* Plus que toutes les paroles, les exemples sont éloquents (3). *Christi bonus odor sumus.* (II. Cor. II, 15.) *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona.....*

(1) On parcourt chaque condition, on indique ce que l'enfant dira, la femme, la mère, le voisin, la voisine, le chrétien à l'indifférent, à l'impie. Recommander de ne pas discuter, quand on dit une impiété: mais de répondre d'une manière qui démonte la contestation, par exemple: Si vous vous trompiez, quel grand malheur! — Ou: A la mort vous ne parlerez pas ainsi.

(*a*) L'ermite saint Abraham avait élevé, avec le plus grand soin, sa nièce Marie dans une cellule voisine de la sienne. Trompant la vigilance de son oncle, cette jeune fille avait eu le malheur de faire une chute: et, dans son désespoir, elle partit en secret, et alla bien loin mener une vie de débauche. Abraham priait et pleurait sans pouvoir la découvrir. Ayant enfin appris où elle demeurait, il quitta sa cellule, après s'être déguisé; et, l'ayant abordée, il se fit reconnaître. « Marie, ma fille, lui dit-il, qu'est devenue votre pureté angélique, où sont les larmes de bonheur que vous versiez dans votre cellule? Ah! revenez, mon enfant, je me charge de vos péchés, je les expierai par la pénitence. Ne craignez pas, il n'est pas étonnant qu'on tombe; mais il est honteux de ne pas se relever. » Et, mêlant ses larmes à ses exhortations, il eut le bonheur de déterminer sa nièce à pleurer ses fautes et à le suivre au désert, où, après quinze ans de pénitence, elle mourut de la mort des justes.

(*b*) Les saints n'ont pas craint, pour exhorter les âmes à se convertir, de sacrifier les consolations de la prière et de la retraite. Quand l'arianisme se répandait en Orient, saint Aphraate quitta sa retraite et se rendit à Antioche. L'empereur Valens lui ayant reproché de se jeter au milieu de la dissipation du monde: « La jeune fille, répondit-il, ne craint pas de quitter sa chambre, quand elle voit un incendie qui éclate dans la maison de son père. »

(2) (*a*) Saint François Régis, n'étant encore qu'élève de philosophie au collège de Tournon, s'appliquait avec la plus grande ardeur à l'instruction du peuple. Il se chargea, avec le consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison, et aux pauvres de la ville, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collège. Les dimanches et les fêtes, il allait dans les villages, et rassemblait les enfants avec une clochette, pour leur expliquer les premiers principes de la religion.

(*b*) Saint Antoine de Padoue est l'un des saints qui se sont le plus distingués par leur zèle à évangéliser les peuples. Il savait à la fois exciter la plus grande admiration des savants par la sublimité de ses pensées, et se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers. Il parcourait les villes et les villages, et sa parole produisait les fruits les plus abondants. Comme preuve du bien immense que ses instructions avaient opéré, Dieu permit qu'après sa mort, sa langue n'éprouvât aucune corruption. Lors de la translation que l'on fit de ses reliques, on la trouva aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été encore vivant, tandis que toutes les chairs de son coprs étaient consumées. Saint Bonaventure, qui était présent, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes: « O bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu et qui l'avez fait louer par un grand nombre d'âmes! Il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant Celui qui vous a formée pour servir à une fonction si noble et si sublime. »

(3) Il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles; vous en connaissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu Or, c'est par là en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchants, ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le Tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple, ou n'affaiblisse ou ne confonde? Direz vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer

957. 3° *La prière.* — Voilà qui est toujours possible, toujours puissant auprès de Dieu. Ce n'est pas le prêtre qui convertit : c'est la grâce. La grâce s'obtient par la prière. Le succès d'un bon conseil, les fruits d'une mission, d'une retraite, d'un carême sont assurés, si l'on prie bien ; impossibles, si l'on ne prie pas. Ames pieuses, pères et mères de famille, priez et faites prier vos

dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes, qui sont parmi vous, s'y conforment-ils? vous excusez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connaissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeunesse florissante, et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Chaque situation a ses saints, chaque âge a ses modèles, dont l'exemple est un grand enseignement pour ceux qui sont dans les mêmes conditions qu'eux. (D'après MASSILLON.)

(a) On entre dans des détails, sur la manière dont on donnera l'exemple, parcourant chaque classe, l'homme, la femme, les jeunes gens, les mettant chacun en scène et faisant voir de quelle manière ils entraîneront les autres au bien.

(b) A l'approche des hivers, on voit des compagnies d'oiseaux fendre les airs et suivre la route que celui qui est en tête leur trace. C'est l'image de l'homme.

(c) Le Dauphin, père de Louis XV, se trouvant à Strasbourg pour la fête du Saint-Sacrement, assista à la procession avec une telle piété, que le peuple en fut saisi et plusieurs protestants, à cette vue, se firent catholiques. On disait communément que sa piété avait converti plus de monde à la cour, que les sermons de Bourdaloue.

(d) Saint François d'Assise dit un jour à un de ses compagnons : « Mon frère, allons prêcher. » Et après avoir parcouru la ville avec une modestie angélique, saint François rentrait au monastère. « Nous ne prêchons donc pas, demanda le frère? — C'est fait, répondit le saint, nous avons édifié ».

(e) Saint Chrysostome remarque que l'exemple a son efficacité même parmi les animaux. Quand plusieurs colombes sont réunies ensemble, si l'une d'elles s'envole, toutes la suivent; et dans un troupeau de chevaux, si l'un d'eux plus agile que les autres part rapidement, tous se mettent à courir avec lui.

L'exemple des animaux a même été parfois efficace sur les hommes. On rapporte que Miltiade, général athénien, à la veille de livrer un combat contre une armée nombreuse de Perses, convoqua ses soldats et leur montra des coqs qui se battaient entre eux avec rage, persuadé que ce spectacle les exciterait davantage qu'un discours. En effet les soldats, voyant ces animaux s'entre-détruire avec acharnement, saisissent les armes et se jettent avec rage au milieu des rangs ennemis. *Si brutorum exempla id praestiterunt in gentibus, quid facient sanctorum certamina in christianis?* (Cor. a Lap.)

(f) Jud. IX 48. — Abimélech, apprenant que les habitants de Sichem s'étaient réunis dans une tour pour lui résister, monte sur une montagne avec l'armée qu'il commandait, et, saisissant une hache, il coupe une branche d'arbre, la charge sur ses épaules et dit à ses compagnons: « Faites à l'instant ce que vous me voyez faire. » Aussitôt, animés par l'exemple de leur général, les soldats coupent à l'envie des branches d'arbre, suivent leur capitaine, et entourant la tour ennemie, la réduisent en cendres.

(g) Le colonel Paqueron, directeur d'artillerie, édifiait à la Rochelle même les protestants, qui disaient « Ah! si tous les catholiques étaient comme lui, demain nous serions tous catholiques. » Aussi l'évêque de la Rochelle disait-il de son cher colonel : « Il a autre chose à son service qu'une artillerie de bronze; il vous braque de tous côtés des vertus capables de confondre nos plus mortels adversaires. » En effet le colonel répétait : « Ne discutons pas; mais vivons bien. La lumière des œuvres éclaire tout le monde et ne froisse personne. »

(h) Frédéric Ozanam avait dix-huit ans. Il arrivait à Paris, non point incrédule, mais l'âme plus ou moins atteinte de ce que le P. Gratry appelait la crise de la foi. Un jour, le jeune homme entre dans une église de Paris, et il aperçoit agenouillé dans un coin, près du sanctuaire, un homme, un vieillard, qui récitait son chapelet.

Il s'approche, et reconnaît Ampère, son idéal, la science et le génie vivants. Cette vision l'émeut jusqu'au fond de l'âme; il s'agenouille doucement derrière le maître : la prière et les larmes jaillissent de son cœur. C'était la pleine victoire de la foi et de l'amour de Dieu, et Ozanam se plaisait à redire ensuite. « Le chapelet d'Ampère a plus fait sur moi que tous les livres et même tous les sermons. »

enfants! Qu'on prie le jour, la nuit, le matin et le soir, dans le travail de la journée : *Mon Jésus, miséricorde!* Et vous réussirez!

958. Sainte Monique réussit pour Augustin et Patrice. Sainte Thérèse convertit autant d'âmes que saint François Xavier (1). Que d'enfants ont converti leurs parents par la prière! (Voir n. 731.)

959. A l'œuvre donc, du zèle, de bons conseils, de saints exemples, une ardente et continuelle prière (2).

V. Péché. Outrage qu'il fait à Dieu.

960. *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum.* (Jérémie, II, 19.) Ce qui ruine notre âme et la perd, ce qui est le grand obstacle au salut, c'est le péché. L'Église catholique compte seize millions de martyrs; et combien que l'on ne connait pas! Un grand nombre d'entre eux étaient nobles, instruits, judicieux, prudents; ils ont sacrifié leurs biens, leur avenir, leurs parents les plus proches; ils ont subi le fer, la dent des bêtes féroces, le feu, tous les tourments inventés par la rage des bourreaux. Pourquoi? Pour éviter un péché mortel. Il est bien plus grand encore le nombre de ceux qui ont quitté le monde pour se retirer dans les déserts ou dans les couvents et qui ont sacrifié pour cela, biens, honneurs, plaisirs; et pourquoi ont-ils agi ainsi? Pour fuir le danger du péché mortel.

961. Tous ces hommes, tous ces jeunes gens, toutes ces vierges chrétiennes étaient-ils des insensés? Non, le monde entier les admire; l'Église les honore. Ils ont donc agi sagement, en sacrifiant tout plutôt que de pécher gravement. Le péché est donc un plus grand mal, que tous les maux qu'ils ont subis? Oui, c'est l'outrage de Dieu : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* Et outrager Dieu, c'est un mal plus grand que tous les maux que peuvent subir les créatures. C'est nous qui sommes insensés, quand nous ne le comprenons pas. Cherchons donc à nous en convaincre, *scito et vide*, afin d'imiter la sagesse des saints et de nous séparer des réprouvés, qui sacrifient Dieu à leurs passions.

962. Une faute grave, c'est une désobéissance sérieuse à la loi de Dieu, une transgression grave de ses commandements. Le blasphème, la négligence à entendre la messe par sa faute, le travail sans raison suffisante pendant de longues heures le dimanche, les grandes haines, les assassinats, les pensées, les désirs, les actions contre la pureté, ce sont là des péchés graves. Or, considérons ensemble tout ce qu'il y a d'odieux dans l'injure, que fait à Dieu toute faute mortelle, afin de nous exciter à une horreur salutaire de nos égarements passés et de nous déterminer à y renoncer à jamais. Tout péché grave est : I. une révolte audacieuse contre Dieu; II. un mépris de ses perfections infinies; III. une noire ingratitude pour ses bienfaits.

963. I. *Révolte* 1° *du fils.* Un vieillard fait venir auprès de lui son fils qui lui doit la vie, et à qui il a livré tous ses biens. « Mon fils, dit il, écoute ton père. Tu dois le respect à ses cheveux blancs; il n'a jamais vécu que pour toi, et ne t'a rien commandé qui ne fût pour ton bonheur. Mon fils, n'accable pas

(1) (*a*) Cette sainte éprouvait une joie indicible à voir les succès des hommes apostoliques qui avaient travaillé à la gloire de Dieu. Quand elle savait malade un prêtre zélé, elle demandait sa guérison à Dieu avec ferveur; si elle apprenait sa mort, elle en pleurait amèrement, elle qui ne versa pas une larme à la mort de son propre frère. (Voir n. 602.)

(*b*) On raconte de l'empereur Conrad, qu'assiégeant une ville d'Allemagne, il jura de tout exterminer, si la place tardait à se rendre. L'ayant emportée d'assaut, il voulut exécuter son serment. Il donna toutefois aux femmes la permission de fuir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. Elles prirent donc sur les épaules leurs époux, leurs pères, leurs fils, afin de les soustraire à la mort. Ah! les femmes chrétiennes auraient-elles moins de zèle pour soustraire à l'enfer les âmes qui leur sont chères?

(*c*) Notre Seigneur se montrant à saint Thomas, lui dit. « Vous avez bien écrit de moi, quelle récompense voulez-vous? » Thomas répondit : « Point d'autre que vous, Seigneur. » A vous qui avez sauvé vos frères, celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide, vous demandera ce que vous désirez pour avoir écrit son nom, gravé son amour dans bien des cœurs. Répondez comme saint Thomas.

(2) Le sujet ci-dessus peut être traité sous forme de conférence. (Voir n. 241.)

la vieillesse de ton père, ne foule pas aux pieds la plus douce des autorités de la terre, ne va plus avec des libertins. — Je n'en ferai rien, » répond le fils rebelle ; et il court dépenser dans la débauche l'héritage paternel, pendant que le vieillard, qui lui a donné le jour, sèche de douleur. C'est une révolte indigne, que tous les esprits honnêtes savent flétrir.

964. 2° *Du sujet.* Un roi, aussi bon que puissant, est assis sur son trône, entouré de sa cour. Un de ses favoris qu'il a tiré de la misère, qu'il a admis en son palais, s'avance, traverse l'escorte royale, saisit la couronne, qui est sur le front du prince, et le sceptre qu'il porte. Il brise le sceptre à terre et, prenant la couronne, il la met sur la tête du dernier des valets. Chacun frémit à la vue d'une si audacieuse révolte. Et nous ne frémirions pas en voyant l'audace du pécheur ? Ah ! nous ne connaissons pas Dieu.

965. 3° *Dieu est le bon père* du pécheur qui lui doit tout et qui ne lui commande rien qui ne soit pour son bonheur en ce monde et en l'autre. « Mon fils, lui dit-il, tu me dois l'obéissance avec la vie. Je te veux voir heureux sur la terre et au ciel. Je t'ordonne donc de respecter mon nom, d'honorer tes parents, d'aimer ton prochain, de garder ton cœur pur et digne de moi. — Je n'en ferai rien, » répond le pécheur, et il blasphème et il méprise père et mère, il couve la haine contre son frère, et il traîne dans la boue son âme et tous ses sens.

966. 4° *Dieu est le roi* immortel des siècles. Les anges l'adorent, il ébranle le ciel à son gré ; les astres ne s'écartent pas de la route qu'il leur a tracée ; il appelle les étoiles, et elles répondent. Il porte la terre de trois doigts ; il commande au vent et à la mer et ils obéissent. Les hommes vertueux font de son plaisir la règle de leur conduite ; il gouverne les démons eux-mêmes avec un sceptre de fer. Maître de tout, il n'est aucune créature qui ne dépende de lui en tout (1). Mais au milieu des hommages et des adorations de toute créature terrestre et de tous les saints, voilà un être misérable qui ose dresser la tête et se faire fort contre le Tout-Puissant. Quel est ce téméraire qui, par une audace semblable à celle de Lucifer, s'écrie : « Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône sur les astres, je serai semblable au Très-Haut, et indépendant comme lui ? » C'est le pécheur (2). Il s'avance pour briser le sceptre de Dieu, lui arracher sa couronne royale et sur quelle tête la met-il ?

967. 5° Qui devient le roi du pécheur ? *Nolumus hunc regnare super nos*, disaient les Juifs ; nous n'avons point d'autre roi que César. Ils ne voulaient point de la royauté du Fils de Dieu, et leur rébellion sacrilège leur a valu l'exécration du monde ; pendant des siècles, ils ont erré sur la terre comme des proscrits. Mais quel est ce César que choisit le pécheur, lorsqu'il ne veut pas reconnaître l'autorité de Dieu ?

1) *C'est Satan.* C'est sur la tête de ce valet infâme, que Dieu a chassé de son palais, que le pécheur place la couronne ravie au Créateur. Tiens, dit-il, c'est

(1) Les saints aimaient mieux braver tous les maux que de lui désobéir. L'empereur Valens avait chargé le préfet Modeste de faire embrasser à saint Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, l'hérésie des ariens. Modeste vint donc à Césarée, et, s'entourant de tout l'appareil de la puissance, il fit comparaître le saint devant lui. « Pourquoi n'êtes-vous pas de la religion de l'empereur votre maître ? lui dit-il. — Parce qu'un maître plus grand me le défend. — Ne redoutez-vous pas les effets de ma puissance ? — De quels effets parlez-vous ? — Il s'agit de la confiscation de vos biens, de l'exil, des tourments, de la mort. — Qui ne possède rien, n'a rien à perdre. Je trouverai partout ma patrie, car l'univers appartient à Dieu, notre Père. Je n'ai qu'un souffle de vie, les tourments ne tarderont pas de l'éteindre, et la mort mettra un heureux terme à ma pénible route. — Jamais personne ne m'a parlé ainsi. — Vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque ? » — Modeste écrivit à Valens : « Nous sommes vaincus, les menaces ne peuvent rien sur Basile, ni les promesses non plus. Il dit qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

(2) L'histoire rapporte que le fils de Manlius Torquatus, ayant livré la bataille à l'ennemi sans ordre de son général, remporta une victoire glorieuse, mais très malheureuse pour lui ; car comme il s'en retournait tout plein de joie et d'allégresse, pensant être bien reçu de ses concitoyens, son propre père, au lieu de lui couronner la tête de lauriers, la lui fit trancher par la main d'un bourreau. C'était prouver que le désordre et la désobéissance militaire étaient bien odieux à ce grand homme. Le péché l'est encore bien plus à Dieu.

à toi que je vais obéir ; je désobéirai à Dieu ; mais à toi je serai fidèle. Parle, je t'écoute ; et Satan parle ; il dit : Blasphème ; et le pécheur blasphème ; et Satan parle encore, il attise au cœur du pécheur le feu de la haine, et le pécheur ne rêve que vengeance contre ses ennemis ; et Satan parle, et il souffle le vent du vice dans l'âme du pécheur, et le pécheur livre son cœur à des affections coupables, son corps à des infamies. Valérien, chef d'un grand empire, se laissa vaincre par Sapor, roi de Perse, qui le traîna à la suite de son char comme un esclave et qui s'en servait en guise d'étrier pour monter à cheval. Valérien se mettait à genoux et Sapor appuyait ses pieds sur ses épaules. Quel sort (1) ! C'est l'image du pécheur. Tant qu'il fut fidèle à Dieu, il était roi du monde et de ses passions ; dès que, se laissant vaincre par le démon, il a consenti à une mauvaise pensée, il est devenu l'esclave de Satan. Quel état que celui des possédés ! le démon les tourmente, les porte à toutes sortes d'excès. Et ce n'est rien comparé à un péché mortel par lequel le démon est maître de l'âme. Il vaudrait mieux avoir une légion de démons dans son corps qu'un seul dans l'âme. Et non seulement le pécheur est esclave du démon, mais même,

2) Il courbe sa volonté sous le joug, non seulement du démon, mais encore de tous ses suppôts. Une infâme créature lui dicte des lois ; et il obéit à elle, celui qui refuse de se soumettre à Dieu. Il prévient tous ses désirs, si hideux soient-ils. Il en passe par tout ce qu'elle exige. 3) Il obéit à d'*infâmes passions*, et s'en fait l'esclave. *Qui facit peccatum servus est peccati.* Dieu dit : Rends ce bien d'autrui, l'avarice crie : Garde-le, garde-le. Arrière Dieu, dit le pécheur, j'écoute la soif de l'or qui me dévore. Dieu dit : Ne fréquente plus cette maison où tu te perds. La passion dit : Il faut aller encore avec ce libertin, avec cette femme. Arrière Dieu, dit le pécheur, j'écoute ma passion et non sa loi.

968. 6° *Malgré les promesses et les menaces.* Dieu promet sa grâce, son paradis, n'importe. *Non serviam.* Dieu menace des châtiments les plus terribles ; il fait voir au pécheur les gouffres, où il a précipité ceux qui ont été rebelles à sa volonté. N'importe, la passion parle plus haut que son tonnerre et que les rugissements de l'enfer. Le pécheur que Dieu, dans sa miséricorde, retient suspendu sur l'abîme où il se précipite, sur le point d'y descendre, se tourne vers Dieu pour lui dire encore : *Non serviam.* Quel outrage ! quelle fureur ! Et si au moins cette scène d'horreur se passait dans un lieu, où Dieu n'entendît pas ces outrages, ne vît pas ces révoltes !...

969. 7° *En presence de Dieu.* Mais non, le pécheur sait que Dieu le voit, qu'il l'entend, que sa majesté, formidable aux anges mêmes, se dresse devant lui ; et c'est en face qu'il foule aux pieds sa loi. Il ose faire en sa présence ce qu'il ne ferait pas devant un homme, pas même devant un enfant (2).

970. 8° *Et ce révolté qu'est-il ?* O homme qui es-tu pour résister à Dieu ? *Tu quis es ut respondeas Deo ?* Une vapeur que le vent dissipe, un ver de terre, un grain de poussière et de cendre, un néant rebelle. Et c'est toi seul qui t'élèves contre Dieu et *dixisti : Non serviam*, quand la terre tremble sous ses pieds, quand le ciel s'incline devant sa puissance, quand la mer en fureur n'ose franchir les barrières qu'il lui a tracées, quand l'enfer même exécute sa justice. Quelle révolte ! et quelle injure, qui renferme déjà, il est vrai, le mépris de Dieu ! Mais ce mépris ressortira plus clairement encore de ce que nous allons dire.

(1) Sédécias, roi de Juda, fut vaincu par Nabuchodonosor, roi des Assyriens. Le vainqueur le fit amener devant lui, le dépouilla de la pourpre et du diadème, ordonna d'égorger ses deux fils en sa présence. Puis il lui fit crever les yeux et traîna ce malheureux chargé de chaînes dans les prisons de Babylone.

(2) Gardez-vous donc bien d'offenser votre Dieu ; souvenez-vous qu'il est infiniment noble. Si un prince étranger, qui ne vous est rien, était en ce pays, banni de son royaume, dépouillé de ses États, captif et prisonnier, bien que vous fussiez son ennemi, vous ne l'outrageriez pas, vous l'honoreriez, vous le traiteriez avec respect, vous vous souviendriez de son caractère ; oserez-vous donc offenser le Roi des rois, votre Dieu et votre souverain, sur ses terres, dans son domaine, en la présence de ses officiers et de son régiment de gardes ; ce roi qui est si grand, qu'en comparaison de lui tous les rois du monde ne sont que des roturiers, des esclaves, des mendiants et des vers de terre.

971. II. *Mépris de Dieu.* 1° *Mépris des Juifs pour Notre-Seigneur.* Jésus avait passé parmi les Juifs en faisant le bien. Il avait guéri leurs malades, ressuscité leurs morts ; il leur avait prêché sa doctrine céleste, manifesté la justice, la bonté et la sagesse infinies qui étaient en lui. Pilate voyant son innocence (il savait que c'était par une haine jalouse qu'on le lui avait livré), voulait trouver un expédient pour le sauver. En la fête de Pâques, on délivrait d'ordinaire un prisonnier, au choix du peuple. Pilate présente donc au peuple ce Jésus, qui non seulement ne leur avait point fait de mal, comme il leur disait ; mais qui, au contraire, les avait comblés de biens. Jésus, leur Dieu, Jésus, leur Sauveur, Jésus, la beauté qui ravit les anges ; et en même temps un scélérat, un séditieux, un voleur, un assassin infâme, nommé Barrabas ! « Lequel voulez-vous que je vous délivre, lui demanda-t-il, Jésus ou Barrabas ? » Que répondent ces misérables ? *Non hunc, sed Barrabam.* « Que ferai-je donc de Jésus ? — Crucifiez-le : » *Tolle, crucifige eum* ; et il eut la lâcheté de le leur livrer et ils le crucifièrent, et Barrabas eut la vie et la liberté. Quelle monstruosité ! Jésus crucifié, un larron délivré ! Quelle indigne préférence ! Quel mépris pour le Fils de Dieu !

972. 2° *Mépris du pécheur pour Dieu.* Ah ! n'est-ce pas ce que nous avons fait quand nous avons blasphémé, quand nous avons consenti à une pensée coupable ? Lorsque nous avons commis un péché mortel, quel qu'il soit, Dieu s'est présenté à nous, Dieu, la justice, la sainteté, la beauté, la clémence infinies, Dieu la perfection suprême, le bien souverain, le bien de tous les biens, il nous a dit : Observe mes commandements, et je te donnerai mon amitié en ce monde. La créature s'est présentée à son tour avec un intérêt misérable, avec un plaisir ; et mis dans la nécessité de choisir entre Dieu, son amitié, sa grâce, sa gloire d'une part, et cet intérêt et cette satisfaction de l'autre, nous avons sacrifié Dieu (1).

Si le blasphémateur perdait cent sous à chaque blasphème, il serait vite corrigé. Si le voluptueux subissait la même amende à chaque mauvaise pensée, il n'en aurait plus. Ils préfèrent donc l'un et l'autre cent sous à Dieu, à sa grâce, à la possession éternelle de lui dans le ciel. Le pécheur prend la balance en main, il pèse Dieu et une pensée coupable et il trouve qu'elle vaut plus que Dieu. Pour se procurer ce plaisir, cet intérêt, il faut de grands frais, des peines infinies, il serait bien plus facile de se procurer Dieu ; mais Dieu, à ses yeux, n'en vaut pas la peine. Mais cet intérêt, combien durera-t-il ? Dieu est éternel. Cependant vous aimez mieux passer un quart d'heure avec cette créature, qu'une éternité avec Dieu, un jour dans cette maison, que les siècles des siècles dans son paradis. Est-il possible de mesurer l'étendue de cet outrage ?

Obstupescite, cœli, super hoc ; mon peuple m'abandonne, moi qui suis la source d'eau vive, pour des citernes desséchées. *Filios enutrivi et exaltavi : ipsi autem spreverunt me.* Oh ! père, dites la désolation de votre cœur, quand vous voyez ce jeune homme, votre fils, vous fuir, mépriser vos conseils, vos larmes, vos tendresses, pour courir à une infâme créature. Mais quelle est votre douleur lorsque votre fille, votre fille unique, se moque de vos remontrances et court dans d'infâmes compagnies ? Comprenez l'outrage fait à Dieu par le pécheur qui ne veut plus de ses grâces, plus de son ciel, plus de son Dieu : *Filios exaltavi* (2). Ce qui rend plus révoltant cet affront que

(1) Voyez, comme le moindre mépris qu'on fait de vous ou de ce qui vous appartient, vous est sensible et insupportable. Si vous êtes père ou mère de famille, quand on méprise vos commandements ; si vous êtes avocat ou médecin, quand on méprise vos avis ; si vous êtes jeune homme, quand une fille que vous recherchez en mariage, vous rebute ; si vous êtes marchand ou artisan, quand on décrie vos denrées ou vos ouvrages, qui que vous soyez, quand on vous préfère une personne de plus basse condition que vous, que dis-je quand on vous préfère ? Quand on vous compare à elle, cela vous fâche ; vous vous piquez d'honneur, vous sortez hors de vous. Pour qui me prend-on ? A qui me compare-t-on ? Un tel est-il pour aller de pair avec moi ? Dieu fait les mêmes plaintes contre vous ; mais avec bien plus de sujet.

(2) Un jour de carnaval la bienheureuse Marguerite Marie faisait réparation à Notre-Seigneur pour les intempérances des mondains ; et Notre Seigneur se montra à elle tout couvert de plaies, couronné d'épines et tel que Pilate le montra au peuple, en disant, « Voilà l'homme. » La Bienheureuse le regarda toute pénétrée de compassion, et Notre-Seigneur lui dit : « Voilà ce que font les hommes en ce temps-ci. »

le pécheur fait à Dieu en le méprisant, ce sont les bienfaits que Dieu a accordés au pécheur et que le pécheur paie par l'ingratitude.

973. III. *Ingratitude.* O vous qui, courbés vers la terre, ne regardez jamais le ciel, ensevelis que vous êtes dans les préoccupations d'ici-bas, relevez un instant votre front et regardez au moins une fois votre bienfaiteur. Considérez-vous de la tête aux pieds. Qui vous a fait la vie dont vous jouissez, l'âme, l'intelligence, la mémoire, le cœur, le corps avec tous ses sens, la position que vous occupez, la santé, les richesses, les vêtements qui vous couvrent, l'air que vous respirez, la terre qui vous porte ? Est-ce vous ? Non, il y a quatre-vingt-dix ans, vous n'étiez pas, et le rien ne peut rien faire. Faites donc un grain de poussière, et vous pourrez dire que vous ne devez rien à personne. Mais le plus grand empereur de la terre ne réussira pas à faire un grain de poussière, ni un brin d'herbe. Tout ce que nous avons, n'est qu'une pure aumône que Dieu nous a faite (1).

974. 1° *Oubli des bienfaits.* On rapporte d'un peintre célèbre de l'antiquité, qu'étant malade, il reçut la visite d'Alexandre, roi de Macédoine, qui en le quittant laissa à son chevet un sac rempli de pièces d'or. Quand le malade s'en fut aperçu, il s'écria : « Oh ! le roi emporte mon cœur ! » Dieu donne plus que cela. A quoi nous serviraient les pièces d'or, si nous n'avions, ni air pour respirer, ni eau pour nous désaltérer ? que de pieces nous donnerions ! Joseph, poursuivi par la femme de Putiphar qui voulait le séduire, lui répondit avec indignation : *Ecce Dominus meus mihi omnia tradidit, quomodo ergo possum hoc malum facere ?* (Gen. xxxix, 9.) Il ne dit pas : Je ne veux, je ne dois pas ; mais je ne puis. Les bienfaits sont des chaines. Et nous oublions notre Dieu et il ne ravit pas nos cœurs de son amour ? Bien plus *nous l'offensons.*

975. 2° *Nous l'outrageons.* C'est contre lui que nous nous révoltons ; c'est lui que nous méprisons. Est-il un prince, un honnête homme, que dis-je, un enfant que vous voulussiez outrager, s'il ne vous avait fait ni bien ni mal ? et Dieu vous le méprisez ! Quel mal vous a-t-il fait ? *Popule meus, quid feci tibi aut in quo contristavi te, proter quod horum me lapidatis (Developpez).* La reconnaissance parle au cœur des scélérats eux-mêmes, elle amollit la rage des sauvages et jusqu'à celle des animaux féroces. On a vu des lions reconnaissants, et les bienfaits de Dieu ne diront rien à votre cœur et ne vous empêcheront pas de l'offenser ? Ah ! quelle ingratitude ! Il me semble voir David, quand il fuyait devant Absalon son fils. N'était-ce pas un spectacle digne de compassion de voir ce roi, si juste et si bon, accompagné d'une poignée de gens, sortir de son palais, de sa ville royale, pieds nus, les yeux baignés de larmes, la face voilée pour couvrir la honte de l'affront qu'il recevait, s'enfuir par les monts et les vallées, se cacher dans les cavernes des déserts, pour se soustraire aux poursuites de son propre fils, qu'il chérissait comme la prunelle de son œil ? Cet affront n'est rien à côté de celui que le pécheur fait à Dieu, qu'il chasse de son cœur.

Dieu avait orné ce cœur pour en faire son palais, son sanctuaire, sa place ; et vous l'en expulsez, comme s'il était un malfaiteur : et à sa place, vous y introduisez une créature. *Si inimicus meus maledixisset mihi sustinuissem utique* ; si c'était un païen, un infidèle, *tu vero homo unanimis*, mais vous ! vous enfants qui avez fait votre première communion ; vous, à peine

(1) Tant que le poisson est dans l'eau, de quelque côté qu'il se tourne et en quelque état qu'il se trouve, sain, malade, en repos, en mouvement, vivant et mort, l'eau le mouille continuellement, parce que la nature de l'eau, c'est de mouiller. Nous sommes en Dieu comme le poisson dans la mer ; saint Paul dit que nous vivons en lui, que nous nous mouvons en lui et que nous existons en lui ; il est bien plus dans la nature de Dieu de nous faire beaucoup de bien que dans celle de l'eau de mouiller ; il nous fait donc du bien sans interruption, en quelque état que nous soyons de pauvreté, d'abondance, de santé, de maladie, de vie ou de mort, et ainsi quelles tendresses d'amour, de respect et de reconnaissance ne devrions-nous pas avoir pour lui !

C'est donc une ingratitude monstrueuse d'offenser celui qui vous porte comme en son sein, vous faites comme ce maudit empereur, nommé Caracalla, qui tua son frère entre les bras et dans le sein de sa mère Julia. Vous opprimez ce pauvre homme, vous le ruinez de biens et de réputation, vous le faites mourir de disette dans le sein de Dieu qui est votre père. (Le Jeune).

relevé de la maladie qui devait vous conduire au tombeau, etc. Outrager un ami, au moment où il nous comble de tendresse et de biens, c'est déjà une cruauté.

976. Mais 3° *se servir de ses biens pour l'insulter*, c'est de la rage. Que penseriez-vous du pauvre, qui venant de recevoir une aumône abondante, la lancerait à la tête du riche charitable qui la lui a donnée, ou qui s'en servirait pour acheter du poison et donner la mort à son bienfaiteur (1)? Que fait-il de sa vie qu'il tient de Dieu ? Il l'use dans de coupables plaisirs. Que fait il de son intelligence? Il l'emploie peut-être à trouver des raisons de ruiner la religion dans l'âme de ses frères, ou à chercher des moyens de réaliser de coupables desseins. Son cœur, il en prostitue les affections à d'infâmes créatures. Ne fait-il pas servir sa langue au blasphème, ses yeux au vice, ses oreilles à d'horribles discours, ses mains à des actions déshonnêtes, toutes les créatures à ses passions? Y a-t-il un lieu qu'il ne profane, un bien dont il n'abuse?

Nous estimerions comme la plus grande injure, si on nous disait : Vous êtes un sans-cœur et un ingrat. Ah! ne nous sentons-nous pas mourir de honte, en songeant à notre ingratitude envers Dieu! Quoi, Dieu nous a fait tant de bien, et nous changeons tous ses bienfaits en autant de flèches pour lui percer le cœur. Si le pécheur ne ravit pas sa gloire à Dieu, il fait tout ce qui dépend de lui pour la lui ôter : par le scandale il lui enlève les âmes qui l'aimaient ; s'il ne trouble pas le bonheur inaltérable de son Dieu, il fait ce qu'il peut pour le contrister. S'il ne peut détruire Dieu dont la vie est inaccessible aux coups qu'il lui porte, il lui ravit le droit qu'il a de vivre dans son cœur. Il détruit en Dieu tout ce qu'il peut. Quelle noirceur ! (2).

(1) Philippe, roi de Macédoine, était assis sur son tribunal, quand un homme lui demanda justice contre un des officiers de l'armée, qui avait brûlé sa cabane et s'était emparé de son patrimoine, ajoutant que cependant, un jour que cet officier avait fait naufrage, il l'avait sauvé de la mort et l'avait recueilli dans cette même cabane. Des témoins attestèrent la vérité de cette plainte. Alors le roi, indigné, déclare infâme cet officier coupable, et il lui fait graver sur le front le mot *Ingrat*. Le pécheur ne mérite-t-il pas un plus terrible châtiment?

(2) Faisons une supposition : un marchand charitable a coutume de visiter les prisons, il y trouve un villageois convaincu d'un crime capital, à la veille d'être condamné : le regardant de près, il remarque qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, quant à la taille du corps et aux traits du visage ; il est si bon que par un excès de charité il lui dit : J'ai plus de courage et de force que vous pour endurer les tourments et la mort, changeons d'habit, nous sommes fort semblables et on ne nous reconnaîtra pas. Le criminel ne se fait pas prier deux fois ; il accepte, il change d'habit, sort de la prison, de la ville et du royaume ; le bon marchand demeure pour gage, se laisse condamner, conduire au supplice et attacher au gibet pour le coupable. Qu'en dirait-on? qu'en penserait-on ? je vous en fais le juge. Mais si un conseiller du parlement faisait cette œuvre de charité, et si un président, si un prince du sang se faisait ainsi prisonnier, se laissait ainsi condamner, qu'en dirions-nous? nous nous pâmerions d'étonnement, nous serions hors de nous, nous deviendrions tout stupides d'admiration à la vue de cet excès de charité ; et quand ce prisonnier échappé entendrait nommer ce prince, quand on parlerait de prison, de supplice, de gibet, il fondrait en larmes, il serait ému de tendresse, d'affection, d'amour envers le prince par la reconnaissance d'une telle grâce ; et s'il faisait autrement, on dirait que ce n'est pas un homme, mais un tigre, un léopard, un monstre de la nature ; mais, si au lieu d'être reconnaissant, il offensait la mémoire du prince, s'il parlait mal de lui, s'il faisait la guerre à ses sujets, on ne dirait plus que c'est un tigre, on dirait que c'est un démon, un Béelzébub, un janissaire de l'enfer. Hélas! qu'est-ce que ce prince aurait fait pour ce villageois, en comparaison de ce que Dieu a fait pour nous ? Ce prince l'aurait délivré d'un tourment qui passe en un quart d'heure; Dieu m'a délivré d'un tourment qui aurait duré des millions d'années, d'être brûlé tout vif une éternité. Le prince aurait enduré une mort douce, étant étouffé sur un gibet ; Dieu a langui plus de trois heures de la plus sensible et de la plus cruelle douleur qu'il est possible d'imaginer. Ce prince aurait espéré d'être récompensé dans le ciel de sa charité ; Dieu ne pouvait espérer aucune récompense de moi. Et qu'est-ce que le roi en comparaison de Dieu ? moins qu'un moucheron en comparaison d'un roi ; et Dieu s'est mis à ma place, à la place d'un pauvre ver de terre, il s'est laissé condamner à mort, attaché à un gibet, et je ne fonds point en larmes, quand on nomme le nom de Jésus !

Grande fut l'injustice de l'empereur Domitien, son frère Tite était un prince aimable, et débonnaire. Domitien le fit mourir sans sujet et par pure ambition. Grande fut la cruauté

977. *Récapitulation : gravité de cette injure.* L'ingratitude, jointe au mépris et à la révolte, fait du péché l'injure la plus criante à la majesté divine. Or, l'injure grandit avec la dignité de la personne qu'on insulte. On donne un soufflet à un pauvre innocent, qui passe par le chemin, c'est un crime. Ce crime devient plus grand, si on fait le même affront à un homme honorable, et énorme si on attaque un prince, un roi puissant. Attaquer le roi du ciel, le mépriser, se révolter contre lui, c'est une injure infinie en quelque sorte, à cause de la dignité infinie de Dieu. Cette injure est si grave que toutes les pénitences des saints, des hommes, des anges réunis, tous les mérites de la Vierge Marie elle-même accumulés ensemble pendant des siècles, jusqu'à la fin du monde, ne suffiraient pas pour réparer l'affront, que fait à Dieu une seule mauvaise pensée (1).

de Bertulphe. Sa femme, sainte Godeleine, était une dame belle, sage et vertueuse; il la prit en haine, le lendemain de ses noces, la mit en prison, et enfin la fit étrangler. Grande fut l'ingratitude de Néron. Sa mère Agrippine l'avait nourri et élevé avec tant de tendresse et d'affection qu'elle ne se souciait pas de mourir, pourvu qu'il fût grand, et ce fils dénaturé fit mourir cette mère. Qu'en dites-vous? Oh! les cruels, les barbares, les tigres et les monstres de nature! Quand vous dites ainsi, et que vous ne le dites pas contre vous, après que vous avez commis un péché, vous voyez une paille dans l'œil des autres et vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre; c'est comme si Domitien, Bertulphe et Néron se fussent fâchés contre un homme qui aurait écrasé une chenille. Il n'en faut pas douter; l'injure que Domitien a faite à son frère, Bertulphe à sa femme et Néron à sa mère, n'était point si grande par rapport à celle qu'on fait à une chenille en l'écrasant, que l'injure faite à Dieu par un péché mortel ne l'est pas par rapport à celle de Domitien, de Bertulphe et de Néron envers Tite, Godeleine et Agrippine, parce que du fini à l'infini il n'y a point de proportion et toute créature étant bornée, l'injure qui lui est faite est toujours finie, au lieu que le Créateur étant infini, l'injure qu'on lui fait ne peut manquer d'être très grande et infinie. (LE JEUNE).

« La malice du péché, ne trouvant pas de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet! Comme la terre qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement elle-même de ténèbres : ainsi, le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

« C'est pour cela que le Roi-Prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs. *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur. Que leur épée leur perce le cœur et que leur arc soit brisé.* Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile, le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le Ciel et contre Dieu : et non seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort.

« Mais il ne suffit pas que son arc se brise, et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tirer de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet.

« Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence, d'où il s'en suit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux; plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme; plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience; plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par dessus tous les maux; malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime, malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore, malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui rend coupables de cette perte funeste, et qui ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre. » (BOSSUET).

(1) Macrobe dit que du temps d'Auguste, il y avait à Rome un gentilhomme qui était extrêmement endetté, et qui ne laissait pas, néanmoins, de faire grande dépense, et de se promener par la ville aux dépens des marchands et de ses créanciers. Quand il fut

978. *Excuse du pécheur.* Et ce qu'il y a d'inouï, c'est que l'homme prend le péché pour une bagatelle : il en fait un passe-temps, et, pour s'excuser, il dit qu'il ne pense pas à insulter Dieu. Ah ! c'est ce qui prouve qu'il n'aime pas Dieu. S'il aime une créature, il y pense assez ; s'il aime les biens, il y rêve ; qu'il haïsse quelqu'un, il ne s'occupe pas de lui, il lui tourne le dos. En ne pensant pas à Dieu, et l'offensant, il traite donc Dieu comme un ennemi ; quelle monstruosité ! Ah ! les saints n'agissaient pas, ni ne parlaient pas ainsi. Saint François Régis disait qu'il estimerait tous ses travaux bien employés, s'il empêchait un seul péché. « Je volerais aux extrémités du monde, s'il le fallait, disait sainte Thérèse, pour faire éviter un seul péché. »

Eudoxie croyait épouvanter saint Chrysostome par ses menaces. « Vous ne réussirez pas, lui dit un de ses courtisans, Chrysostome ne craint que le péché. » et saint Anselme : Si je voyais, dit-il, d'un côté le péché et de l'autre l'enfer, et que je fusse obligé nécessairement de choisir entre l'un et l'autre, sans hésiter je choisirais l'enfer. » Louis VIII, père de saint Louis, roi de France, était atteint d'une maladie grave. Les médecins lui déclarent qu'il ne peut conserver sa vie que par un remède défendu par la loi de Dieu. « J'aime mieux mourir, » dit-il, et il meurt. Les saints avaient raison. Le péché mortel est le plus grand mal de l'univers, puisqu'il offense Dieu ; et pour laver l'injure qu'il lui a faite, qu'a-t-il fallu : Tout le sang du Fils de Dieu lui-même (1).

mort, et qu'on vendit ses meubles à l'enchère, l'empereur fit acheter pour lui, le coussin et le lit de ce gentilhomme, et il disait pour raison : « Il faut bien que le coussin ou le lit de plumes de cet homme ait quelques charmes secrets qui puissent faciliter le repos et communiquer le sommeil à ceux qui y couchent, puisque cet homme a pu dormir, étant chargé et accablé de tant de dettes. » Pécheurs, pécheurs ! comment peut-il se faire que vous reposiez à votre aise et que vous dormiez profondément, quand vous êtes endetté d'un péché mortel ? Ne faut-il pas dire que l'esprit malin a bien charmé et ensorcelé, non pas votre lit ou votre oreiller, mais votre esprit et votre jugement, de ne pouvoir appréhender le labyrinthe où vous êtes engagé ?

Le péché est un plus grand mal que la perturbation du monde entier. Si tous les astres perdaient leur lumière, si la terre était plongée dans le chaos, si tous les fléaux s'y déchaînaient sur ses habitants, ce serait un moins grand malheur qu'un seul péché. Le mal qui atteint la fin, est plus grave que celui qui ne porte que sur les moyens. Votre fortune est en jeu dans un procès ; vous amassez les titres, vous prenez des avoués, vous choisissez un avocat, etc. Si votre avoué vous soustrait un titre, si votre avocat oublie de le faire valoir, c'est un mal ; mais si, malgré cela, le juge connaissant la justice de votre cause, prononce une sentence qui vous soit favorable, il n'y a pas grand mal. Votre fin, le but que vous poursuivez est atteint ; mais lors même que tous les autres feraient bien leur devoir, si le juge vous condamne, c'est un malheur, peut-être irréparable pour vous. Dieu n'a fait la lumière des astres, l'ordre du monde, que pour que l'homme aimât son créateur ; si, malgré toutes les merveilles de la création, l'homme offense Dieu, qu'importe que le soleil brille, etc. Le procès. de l'homme est perdu , son salut est compromis ; Dieu, la fin de toute chose, n'est pas aimé. Quel malheur ! Quel mal !

Le pécheur est donc un grand coupable. Faut-il le dire ? C'est un déicide. L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. La parole du cœur, c'est l'affection du cœur, c'est le désir ; et le pécheur, autant qu'il est en lui, entreprend de détruire Dieu. Quand il commet le mal, il voudrait ou que Dieu ne le vît pas, ou qu'il ne pût ni ne voulût le châtier ; il voudrait donc que Dieu fût aveugle, ou impuissant, ou injuste et, par conséquent, qu'il ne fût pas Dieu. Et pour rendre cette pensée plus sensible, quand vous commettez le péché, vous pensez que Dieu en sera content ou non. Dans le premier cas, vous voulez qu'il approuve le mal, que vous condamnez peut être dans les autres ; vous voulez donc qu'il ne soit ni juste, ni bon, ni saint ; car celui qui approuve le mal en est là. Si vous pensez que Dieu en sera mécontent, vous voulez donc lui ôter sa béatitude. Il est bien vrai qu'elle est inaltérable et inaccessible aux coups que vous lui portez. Mais en êtes-vous moins coupable ? Le sujet qui entreprendrait de percer d'une épée son souverain, serait-il plus innocent, parce que sous son habit royal, le roi porterait une cuirasse, qui ne laisserait aucun passage au fer meurtrier. O péché, monstre affreux, comment t'appeler, sinon un abominable parricide, un déicide comparable à celui dont se sont souillés les Juifs et dont ils portent la malédiction ! (D'après LE JEUNE.)

(1) (*a*) Le nom seul de péché faisait trembler sainte Julienne de Falconieri ; et il lui arriva même de tomber inanimée au récit d'un crime.

(*b*) Sainte Julitte de Césarée de Cappadoce possédait de grands biens. Dioclétien ayant privé les chrétiens de tous leurs droits de citoyens, un homme puissant en profita

979. Venez aux pieds de la croix, mon pauvre frère, qui avez offensé Dieu. Voilà notre œuvre quand nous avons péché. *Fera pessima devoravit eum*, le péché est cette bête cruelle. Il avait déjà dévoré les anges et Adam et sa race. Considérez le Roi des anges et des hommes, l'Éternel, le Créateur de toutes choses, la Puissance infinie, Jésus-Christ fait homme par amour pour nous, il ne lui a pas suffi, pour expier cette faute qui nous semble une légèreté sans portée, de vivre pauvre.... Voyez : ses mains sont percées, voyez sa tête, son coté, son corps, son sang qui coule. Voilà ce que lui a coûté ton crime, ton blasphème, ton plaisir défendu, o pécheur!

980. Quel malheur! un Dieu meurt, les rochers s'ouvrent, la terre tremble, le soleil prend le deuil, les anges pleurent, les bourreaux se frappent la poitrine. Et nous, pour qui il meurt, aurions-nous les yeux secs, le cœur plus dur que la pierre ? Frappons-nous la poitrine et faisons un acte de contrition. O mon Dieu, *confundor et erubesco levare faciem meum*! Je me suis révolté contre mon Père, mon Roi, mon Dieu. J'ai préféré une créature à vous, Seigneur, mon bien unique. J'ai oublié vos bienfaits, j'ai trahi mon bienfaiteur, mon meilleur ami. J'ai employé contre lui les biens que je tenais de lui. Ah! *major est iniquitas mea quam ut veniam merear.*

O mon Dieu, *respice in faciem Christi tui*, ne considérez pas mes offenses, mais les expiations de mon Sauveur! O mon Jésus, laissez-moi me cacher dans vos plaies, afin que j'y trouve un abri contre la colère de votre Père! O mon Dieu, vous avez pardonné à vos bourreaux, pardonnez-moi : *Parce, Domine!* Ah! je veux laver mon péché dans votre sang par une bonne confession, et désormais plus de fautes, plus de blasphèmes, etc. *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* O Marie, refuge des pécheurs! etc. (1).

VI. — Péché des anges et des hommes. Châtiments.

981. *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (Jér. II. 19.) Le péché, quel mal! il outrage Dieu, il perd les créatures qui s'en rendent coupables. Pour nous en convaincre, parcourons ensemble l'histoire de la création et de l'humanité, et nous aurons lieu de rencontrer partout les traces de la justice divine, et de nous convaincre qu'il n'y a rien de plus malheureux pour l'homme que de violer la loi de Dieu.

pour s'emparer des richesses de la sainte; et quand elle revendiqua ses droits devant le préteur, il l'accusa d'être chrétienne. Le préteur fit donc apporter un autel et de l'encens et dit à Julitte que, si elle voulait qu'on lui fit justice, elle devait offrir de l'encens aux idoles. « On peut me ravir mes biens, répondit-elle, on peut en enrichir des scélérats : mais obtenir de moi ce qu'on demande, jamais. — Sacrifiez, ou vous perdrez non seulement vos biens, mais encore la vie. — On peut aussi m'oter la vie, je n'offenserai pas mon Dieu pour la sauver. — Pourquoi perdre ainsi vos richesses et vous même avec elles? — En perdant tout sur la terre, je trouverai tout au ciel. »

Et Julitte fut condamnée à être brûlée vive. Elle monta elle-même sur le bûcher, et mourut au milieu des flammes, qui laissèrent pourtant son corps intact.

(1) *Péroraison d'après Lejeune.* Si je vous demandais comme Dieu à Pierre : *Amas me* ? Aimez-vous Dieu? Vous n'oseriez pas dire non. Comment l'oseriez-vous, vous qui aimez peut-être un chien fidèle, un article de toilette de nulle valeur? Comment vous n'aimeriez pas votre Pere, votre bienfaiteur, le bien suprême? Si vous ne l'aimez pas, comment voulez-vous qu'il soit avec vous? Votre valet ne resterait pas chez vous, si vous ne l'aimez pas, et sans Dieu que pouvez vous devenir?

Si vous voulez aimer Dieu, comme vous y êtes obligé par devoir et par intérêt, haïssez donc le péché, *Si diligitis Dominum odite malum.* Le péché, c'est l'unique ennemi que Dieu ait et puisse avoir en ce monde. Le péché offense sa grandeur, méconnaît sa puissance, il abuse de sa bonté, il irrite sa justice, il se rend indigne de sa miséricorde, il ne respecte pas son immensité, il est odieux à sa souveraineté, il contre-carre ses desseins, il résiste à sa volonté, il anéantit ses grâces. *Qui diligitis Dominum odite malum.* Le mal mérite d'être haï, comme Dieu mérite d'être aimé. Tout tourne à bien à qui aime Dieu ; aucun mal ne peut nuire à qui hait le souverain mal. Donc renoncez au blasphème, etc.

982. — I. *Chute des anges ; châtiment.* — Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; dans le ciel il plaça les anges. C'étaient de purs esprits semblables à Dieu, destinés à le voir face à face, à le posséder éternellement. Leur intelligence était inondée de lumière, leur volonté se portait au bien sans résistance. Dieu les a créés libres et ne veut pas les récompenser sans qu'ils le méritent. Il leur donne donc un temps d'épreuve, afin de s'assurer de leur fidélité. L'un d'eux, Lucifer, regardant les dons de Dieu dont il est enrichi, s'en glorifie lui-même, comme s'ils lui appartenaient et comme si la gloire lui en devait revenir : *Non serviam*, dit-il. Je suis mon maître, je ne veux dependre de personne. Il se révolte et il entraine dans sa rébellion un grand nombre de ces esprits bienheureux. Insensé qui se croit fort contre Dieu !

Le Seigneur ne prend pas la peine de le combattre. Il envoie contre lui un de ses archanges, revêtu de sa force, qui s'écrie : *Quis ut Deus :* Qui est comme Dieu ? Et à cette seule parole, Lucifer, avec tous les complices de sa révolte, est précipité dans le puits de l'abime, pour y être tourmenté éternellement. Point de merci, point de pitié, pas une minute pour se repentir ! Lui qui occupait un trône éclatant, est renversé, chassé du ciel sans espoir de retour ; ces étoiles resplendissantes deviennent des tisons d'enfer. Ces intelligences lumineuses se sont obscurcies ; dans ces volontés qui aimaient Dieu, il n'y a plus de place que pour la haine. Les chants de louanges ont fait place au blasphème.

O péché, que de maux irrémédiables tu as entassés sur les anges eux-mêmes ! Dieu a-t-il trop puni les démons ? Le penser, ce serait un crime. Et les élus chantent éternellement sa justice : *Justus es, Domine.* Qui ne haïra le péché que Dieu poursuit d'une haine si implacable ? Qui ne tremblera pas en voyant que les anges sont tombés et ont été si terriblement punis ? Saint Louis Bertrand fondait en larmes à cette pensée : Les anges ont péché et se sont damnés ; moi, ver de terre, je puis pécher, je puis me damner.

983. II. *Châtiment d'Adam.* — Le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui avait placé dans le ciel les anges, créa sur la terre l'homme. Avant de le donner pour roi à la création, les trois Personnes de l'adorable Trinité tinrent conseil. « Faisons, dirent-elles, l'homme à notre image et à notre ressemblance ; qu'il commande aux oiseaux du ciel, aux poissons des mers et à tous les animaux de la terre. Puisqu'il doit participer à notre autorité, qu'il ait quelque chose de semblable à nous. » Quel chef-d'œuvre nous prépare un tel dessein, que Dieu conçoit, que Dieu médite !

Le Créateur, de ses mains divines, façonne ensuite le corps de l'homme du limon de la terre ; il lui donne un corps élevé, une tête qui regarde le ciel ; et, de son souffle créateur, il lui communique une âme, qui anime le corps et y répand la chaleur et la vie. Cette âme est immortelle ; parée des dons de la grace, elle connaît Dieu, elle l'aime, elle se souvient de ses bienfaits. Et pour que rien ne manque à l'homme, Dieu lui donne une compagne semblable à lui, belle et pure comme lui. Ensemble ils pourront parler de Dieu, s'exciter à l'aimer et à le bénir. Leur demeure est le paradis terrestre, séjour délicieux, à l'abri de la mort et des maladies ; une nature riante et fertile leur offre le tribut de ses charmes et de ses fruits.

La terre porte de riches moissons, sans qu'il soit nécessaire de la cultiver. Jamais la chaleur du soleil, ni les frimas, ne viennent troubler leur parfait bonheur. Les animaux, aujourd'hui féroces, sont doux comme des agneaux. Point de larmes, point de soupirs, point de deuils. Adam et Ève s'entretenaient familièrement avec Dieu, qui les chérissait ; quelle paix ne trouvaient-ils pas dans cette intimité avec lui ! Tous les peuples ont gardé la tradition de ce temps d'innocence, que les païens ont appelé l'âge d'or. Que n'a-t-il duré toujours ! Que nos premiers parents eussent été heureux, s'ils fussent restés fidèles ! Après avoir goûté longtemps sur la terre la félicité que Dieu leur avait faite, sans passer par la mort, ils fussent entrés dans le ciel, pour y occuper les trônes d'où les anges rebelles avaient été précipités. Nous eussions joui du même bonheur.

Hélas ! le démon, qui avait fait sa propre ruine, voulut faire la nôtre ! Il

mit au cœur de nos premiers parents la révolte, et leur fit croire que s'ils désobéissaient à Dieu, ils lui deviendraient semblables : *Eritis sicut dii*. Ève, plus faible, se laisse tromper, et elle entraîne Adam dans sa désobéissance. Ce fut le premier péché mortel commis sur la terre. Il la bouleversa. L'homme, le plus grand coupable, est le premier puni. Il sent son intelligence s'envelopper de ténèbres. Son cœur n'aime plus Dieu irrité. Le remords de sa faute le tourmente et chasse la paix du cœur qu'il goûtait. Son corps se révolte contre sa raison. Il a honte de ces désordres qu'il sent en lui, il fuit la face de Dieu, il se cache ; mais dans quelle forêt assez profonde trouvera-t-il un réduit, pour se dérober à l'œil qui voit tout ? Dieu le poursuit, comme le juge poursuit un criminel.

Dieu lui parle ; mais c'est pour l'accuser et le condamner à mourir. Avec Adam, il condamne la complice de son crime, il enveloppe dans leur disgrâce les enfants qui naîtront d'eux. Il maudit la terre que l'homme devra travailler à la sueur de son front, afin d'en tirer l'aliment dont il aura besoin. Adam et Ève sont bannis à jamais du paradis terrestre. Ils s'en vont emportant la sentence de mort. Ils ont des enfants ; mais, hélas ! quelques années plus tard, ils voient avec épouvante Abel, le plus vertueux d'entre eux, étendu mort, baigné dans son sang, sous les coups de son frère Caïn. Quel deuil que celui d'Ève en face de ce premier cadavre ! Cette mort n'était qu'un prélude de toutes celles qui ont désolé l'humanité.

Que de douleurs, que de maladies, que de guerres, que de famines, que de tremblements de terre, que d'épidémies de toute sorte ont jonché de cadavres la face du monde (1) ! Tous ces maux sont le fruit du seul péché d'Adam et d'Ève : *Deus mortem non fecit*. (Sap., I, 12.) *Peccatum in hunc mundum intravit et per peccatum mors*. (Rom., V, 12.) Est-ce trop de tous ces châtiments pour punir un seul péché ? Non, c'est la justice suprême qui a fait cela. Un péché méritait donc tout cela : *Scito et vide quia malum et amarum est*. Oh ! si nous voyions cent convives s'asseoir à une table, s'y nourrir d'un mets empoisonné ; si, quelques instants après, ils se roulaient à terre et expiraient dans d'horribles convulsions, qui serait assez insensé pour s'approcher de cette table et se nourrir du reste de ce mets, qui leur aurait donné la mort ? Cette folie est celle du pécheur.

Il sait que le péché a donné la mort à toutes les générations qui se sont succédé depuis le commencement du monde, et il ose encore en approcher ses lèvres, et il se nourrit encore de ce poison ! Arrêtez, mon frère, ne voyez-vous pas les ravages, les ruines que le péché a accumulés autour de vous ? Ah ! ne soyez pas l'ennemi de vous-même ; et si vous ne tenez pas à vivre, tenez au moins à ne pas perdre votre âme. N'allez donc plus dans

(1) Supposons qu'un malheureux courtisan d'un roi, se rende coupable de rébellion contre son prince. Si le roi disait au ministre de la justice : Je veux que ce misérable soit condamné à mort, comme il le mérite, et non seulement lui, mais encore tous ses enfants et les enfants de ses enfants, même ceux qui m'ont rendu de bons services et qui se sont montrés affectionnés à ma personne et à mon Etat ; je veux que leurs corps soient donnés en proie aux aigles et aux lions pour être dévorés ; et, afin qu'il n'en reste rien, si les aigles et les lions épargnent leurs os, je veux qu'ils soient jetés au feu, brûlés, consumés, réduits en cendres ; ne dirait-on pas que le roi a en grande abomination cette rébellion ? Cependant, aussitôt qu'Adam commet le péché que vous savez, qui, en apparence ne semble pas des plus noirs, Dieu le condamne à la mort, lui, ses enfants, ses arrières-neveux, jusqu'à la millième, cent millième génération, il les condamne à être exposés aux bêtes : *Damnati ad bestias*. Oui, vous, Monsieur l'abbé, le marquis, le conseiller, vous êtes condamné aux bêtes, à être la proie, non des aigles et des lions, ces animaux sont trop nobles : l'aigle, c'est le roi des oiseaux ; le lion, le roi des animaux ; vous êtes condamné à être la curée des plus viles, abjectes, odieuses bêtes qui soient au monde, les vers, même ceux qui ont eu toute leur vie de grandes tendresses et des affections très ardentes pour Dieu, et qui ont travaillé pour sa gloire de tout leur pouvoir, comme le saint patriarche Abraham, le prophète Jérémie, saint Jean-Baptiste, sainte Elisabeth ; il condamne leur corps à être de la pourriture, la curée des vers. Et parce que les corps de quelques Saints semblent être dispensés de cet arrêt et exempts de corruption et de la morsure des vers, comme le corps de sainte Cécile, à Rome, etc., il enverra quelque jour un feu dévorant, par tout le monde, pour brûler, consumer, réduire en cendres tous les corps qui ont été conçus en péché originel. (LE JEUNE).

cette maison où vous avalez le péché comme l'eau ; séparez-vous de cette compagnie ; brisez donc cette liaison. O terreurs de la justice divine !...

984. — III. *Le Déluge.* — Ces terreurs n'ont pas suffi à guérir la perversité de l'homme, devenu plus aveugle et plus faible depuis qu'il a désobéi à Dieu. Les enfants d'Adam se multiplient, et ils se familiarisent avec le spectacle de la mort, et ils ne comprennent plus qu'elle est un témoignage éclatant de la justice divine. Ils oublient leur Créateur et livrent leur corps à la corruption : *Omnis caro corruperat viam suam.* Dieu en est irrité au point que, selon le langage des divines Ecritures, il se repent d'avoir fait l'homme ; il veut perdre la race humaine, par un châtiment digne de sa justice et des crimes qui débordent.

Noé, le juste, sera seul épargné avec sa famille. Prévenu d'avance par le Seigneur, il cherchera un asile contre sa colère dans une arche qu'il mettra cent ans à construire. A peine s'y est-il retiré, que vient le déluge qu'atteste la croyance de tous les peuples, dont les païens eux-mêmes ont dit les ravages, le déluge dont la science trouve encore aujourd'hui les traces dans les entrailles de la terre. Dieu commande aux eaux du ciel et à celles des océans de se ruer à la fois sur la terre. Il pleut par torrents, pendant quarante jours et quarante nuits; les mers franchissent leurs digues, se déversent dans les plaines. Tous les fleuves sortent de leur lit et débordent. Les torrents renversent les maisons que l'homme a construites, déracinent les arbres, emportent dans un pêle-mêle affreux, des cadavres d'hommes et d'animaux. Partout des cris déchirants, des hurlements épouvantables.

Les montagnes sont escaladées par ceux qui survivent : hommes, femmes, enfants, bêtes féroces auxquelles la peur fait oublier leur rage naturelle. C'est en vain qu'on espère que les flots, qui montent en bouillonnant n'atteindront pas les hautes cimes : grossissant toujours, ils les dépassent de quinze coudées Tout est submergé, *et tulit omnes*, excepté l'arche et ses huit heureux habitants, témoignage éclatant de la justice de Dieu qui fait des prodiges pour le salut d'un homme vertueux, tout en faisant périr misérablement les coupables, qui abusent de la vie. O terreur des châtiments de Dieu ! Eh ! quel crime provoque ainsi sa vengeance ? Le crime que l'on n'ose nommer : les pensées, les actions, les désirs honteux, voilà ce que Dieu voulut laver dans les eaux du déluge. O malheureux esclaves de l'impureté, Dieu, indigné des profanations que vous faites de votre esprit, de votre corps, se prépare peut-être à vous engloutir tout vivants (1).

985. IV. *Sodome et Gomorrhe.* — L'enfant qui a vu emporter, par un fleuve rapide, un autre enfant du même âge, ne cesse pas pour cela d'aller le lendemain jouer sur la rive. La race du juste Noé, elle aussi, se multipliant, devint perverse ; et ses descendants caressèrent encore les mêmes passions qui avaient perdu les humains. Cinq villes surtout se laissent entraîner au vice par la richesse et le bien-être, comme il n'arrive que trop souvent. Le cri des iniquités qui s'y commettent monte jusqu'au trône de Dieu. Il a promis à Noé de ne plus envoyer le déluge à la terre. Que va-t-il trouver dans les trésors de son courroux ? Deux anges retirent de Sodome

(1) Pendant que l'univers est enveloppé dans le même châtiment, pensez-vous demeurer impuni? Dieu fait-il acception de personnes? N'est-il pas toujours le même? Pourquoi Dieu vous pardonnerait-il plutôt qu'aux autres? Est-ce parce que vous êtes belles. Les femmes, avant le déluge, avaient plus de beauté? Est-ce parce que vous êtes forts? Avant le déluge, il y avait des géants Est-ce parce que vous avez de l'esprit? L'intelligence des premiers hommes était plus développée que la nôtre. Ils n'avaient point d'Evangile, point de sacrements, point d'Eucharistie et ils ont été noyés. Ils furent punis de la sorte pour servir de leçon à tous ceux qui offensent Dieu *Increduli fuerunt in diebus Noe cum fabricaretur arca.* Ils se riaient des menaces de Noé. Mais quand ils en virent l'accomplissement, ils ne s'en moquèrent plus. Ce n'était plus temps d'y croire. Quand un prédicateur vous annonce qu'un déluge de feu engloutira les blasphémateurs, etc.; ce sont des contes, dites-vous, pour épouvanter le monde. Si votre femme, votre mère, votre fille vous parle de la justice de Dieu, vous l'appelez bigote. Si un jeune homme vit chaste et fuit les mauvaises compagnies, vous le traitez de niais, de sauvage, qui ne sait pas vivre. Ah! quand le moment de la justice sera venu, vous changerez de langage. Ce sera trop tard. (D'après le P. Le Jeune.)

Loth avec sa femme et ses filles. Ils s'étaient conservés dans la crainte du Seigneur au milieu de la contagion générale. Puis, Dieu fait descendre sur ces cinq villes une pluie de soufre et de feu : un vaste embrasement se déclare. Les palais sont renversés ; les richesses, les hommes, les animaux, dévorés ; le feu du ciel, le feu de l'incendie pénètrent jusque dans la terre et y embrasent le bitume, qui était au-dessous du sol.

Les cinq villes sont englouties avec leurs restes ardents dans une mer enflammée, qui se refroidit insensiblement ; et, à la place de ces cinq villes, se forme un lac immense, connu sous le nom de *mer Morte*. Les voyageurs qui vont aujourd'hui en Orient peuvent le visiter. Ses eaux sont noirâtres et pesantes, aucun poisson ne peut y vivre. Il s'en dégage des vapeurs malsaines. Aucun fruit ne paraît sur ses rivages, sinon une pomme d'une couleur éclatante ; à peine l'a-t-on ouverte que, sous son écorce trompeuse, on ne trouve que de la cendre. La malédiction de Dieu a passé par là ! C'est par le feu que Dieu détruit Sodome : il faut le feu du ciel pour punir les hommes que brûle la flamme du vice. Si la foudre ne les consume pas, du moins n'échapperont ils pas aux flammes de l'enfer.

986. V. *Autres châtiments.* — Et si nous voulions parcourir l'histoire entière du monde, nous trouverions partout les traces de la justice de Dieu et de la haine implacable qu'il porte au péché. Nous verrions des blasphémateurs, des profanateurs du dimanche, accablés par une grêle de pierres, par ordre de Dieu. Nous verrions la terre s'entr'ouvrir pour engloutir les sacrilèges ; la peste, la famine, la guerre, s'empresser tour à tour de venger l'injure, que le péché fait à la Majesté suprême ; mais il me tarde d'arriver à la preuve la plus éclatante de la justice divine, au châtiment le plus épouvantable du péché, c'est-à-dire à la passion et à la mort du Fils de Dieu.

987. VI. *Passion de Notre Seigneur.* — Que toutes les fourmis périssent, c'est un moindre mal que si elles molestent de leurs piqûres un enfant au berceau. Que toutes les créatures meurent, c'est un moindre mal que si le Sauveur souffre. N'y a-t-il pas une distance infiniment plus grande entre le Créateur et les créatures, qu'entre un enfant et les fourmis ? Si un roi, dans son indignation, faisait mourir un de ses sujets sur dix, en sorte que dans chaque famille de dix membres, ou dans deux familles de cinq membres, on vint choisir une victime de sa justice, tout son royaume serait dans la consternation.

Mais l'épouvante grandirait si le roi faisait, dans sa haine contre le mal, traîner au supplice son fils, l'héritier de sa couronne. On se regarderait avec effroi ; un silence de deuil régnerait dans toutes les villes, dans tous les villages, et ne serait interrompu que par des sanglots et des soupirs. Eh bien, pour expier le péché, il a fallu que le Fils de Dieu lui-même souffrît et qu'il mourût. Qu'un Dieu souffre, qu'un Dieu meure, c'est un malheur tel que la perte entière des anges, des hommes et du monde entier, ne lui est pas comparable. Le Roi du ciel, dans sa justice, a laissé mourir son Fils unique, parce que ce Fils, dans sa miséricorde infinie, s'était chargé de nos iniquités et voulait porter la peine que méritait le péché. Le Fils de Dieu est mort dépouillé de tout, même de ses vêtements, couronné d'épines, suspendu par ses plaies sur une croix, brûlant de soif, n'ayant que du fiel et du vinaigre pour l'étancher.

Est-ce que le Père a commis une injustice à son égard ? Lui, qui est la souveraine justice, aurait-il été injuste à l'égard de son Fils ? Blasphème de le penser. Le péché, en quelque manière, méritait donc cela. Il fallait de telles souffrances, de telles humiliations, une telle mort pour payer nos dettes : il fallait le sang de Jésus pour laver les souillures que le péché fait à nos âmes. Oh ! je ne m'étonne pas que la nature entière ait frémi en ce premier Vendredi saint, quand elle a vu mourir son Dieu. Elle a frémi autant d'indignation contre le pécheur que de douleur d'une telle mort. Ce qui m'étonne, c'est que le pécheur ne frémisse pas, quand il commet le péché, quand il se sent chargé du péché, quand il rend inutile par son péché la mort de Jésus-Christ. O péché, monstre exécrable, tu as crucifié mon Dieu !

Ah ! vous qui un jour avez fait une faute, et qui n'êtes pas épouvantés

par la chute des anges, qui tombent des cieux par milliers comme frappés de la foudre, qui restez insensibles peut-être en voyant le déluge qui ravage la terre entière et détruit ses habitants, qui ne tremblez pas à la vue de la pluie de soufre et de feu qui consume cinq villes à la fois, levez donc la tête et contemplez le crucifix ! Voilà le fruit de nos péchés. Jésus souffre, Jésus votre Dieu, pour expier vos péchés et apaiser la justice de son Père. La nature entière est bouleversée à sa mort. Croirions-nous que Dieu a cessé de haïr le mal ? *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* Il cesserait plutôt d'être Dieu que de souffrir l'iniquité ! Est-ce que le péché serait devenu moins horrible depuis qu'il a fait mourir Jésus-Christ, le Fils de Dieu ? Est-ce que, depuis dix-neuf siècles, vous ne voyez pas la main de Dieu toujours remplie de justice, *justitia plena est dextera ejus*, déverser des châtiments sur des sociétés coupables, sur des familles qui ont cessé de la craindre, sur des hommes qui blasphèment ?... »

988. 7° *Le péché lui-même est un grand châtiment.* — Ah ! il suffit d'ouvrir les yeux pour voir passer la justice de Dieu, et être effrayé de la haine dont elle poursuit le péché. Avez-vous assez vécu pour avoir été témoin de quelques-uns de ces grands fléaux qui s'abattent quelquefois sur une province, sur une nation ? Avez-vous assisté au spectacle qu'offre une guerre qui sépare les fils de leur père et de leur mère en deuil, les frères de leurs sœurs ? d'une peste qui en un seul jour fait quelquefois dix-sept, vingt cadavres dans un petit bourg ? La terreur se répand partout, chacun craint pour soi ; les plus incrédules sont saisis et s'efforcent d'apaiser Dieu. Oh ! combien cela durera-t-il, se demande-t-on ? Et si le fléau sévissait pendant deux ans, faisant chaque jour de nouvelles victimes, ces deux ans paraîtraient longs comme des siècles. Jusques à quand aurons-nous des yeux pour ne pas voir ? Et pourquoi faut-il que nous soyons assez aveugles pour ne pas découvrir le fléau plus terrible que la guerre, que la famine, que la peste, qui fait tant de morts maintenant à l'heure où je vous parle ; qui enlève à tant d'hommes mille fois plus que la santé, mille fois plus que les parents, mille fois plus que la vie ; qui les met dans un état mille fois plus redoutable que la mort ; ce fléau, c'est le péché ! Un seul péché ravit à l'homme son Dieu, et Dieu n'est-il pas plus précieux que la vie, que tous les biens ? Un seul péché donne la mort au pécheur, et non à son corps, mais à son âme, et l'âme l'emporte autant sur le corps que le ciel sur la terre. (1).

Or y a-t-il de ces morts à qui Dieu manque, de ces malheureux à qui le péché, peste cruelle, a ravi la vie de l'âme ? Il y en a dans vos maisons. Pères, mères, vous avez peut-être un enfant qui a perdu Dieu et sa grâce. Sœurs, vous avez un frère. Enfants, vous avez un père, et cela depuis peut-être dix ans, depuis vingt ans. Si Dieu, pour les punir, permettait que leur maison brûlât, que la grêle ravageât leurs moissons et leurs vignes, qu'une épidémie fît périr tout leur bétail, s'ils semaient toujours sans jamais récolter, on dirait : Ah ! quelle est terrible la justice de Dieu ! Que c'est être insensé que de blasphémer, de consentir à une pensée coupable ! Mais ces maux que seraient-ils à côté de celui qu'ils subissent ?

Ils ont perdu Dieu, ils ont perdu sa grâce. Si la mort venait les surprendre, ils seraient damnés pour toujours. O justice de Dieu, ô châtiments du péché ! Tombons à genoux ; si nous sommes morts, demandons la vie. Crions vers Dieu miséricorde et pardon ! Si nous avons la grâce, demandons-la pour

(1) Sainte Catherine de Gênes disait que si un homme avait assez de lumière pour connaître la gravité du péché, quand il serait plongé dans un étang de plomb fondu, il ne voudrait pas s'en retirer, s'il savait qu'au sortir de là, il dût rencontrer le péché. C'est-à-dire, pour parler clairement, que si vous aviez la lumière des saints et des gens de bien, vous aimeriez mieux demeurer éternellement dans un étang de plomb fondu que de commettre un seul péché mortel, tant il est horrible et effroyable ! Que dis-je, le péché, l'ombre seule du péché devrait nous faire trembler. Une tentation se présentant dans un rêve à saint François-Xavier, il la repoussa avec tant d'horreur que le sang lui en jaillit par la bouche. Frère Gilles, en pensant au paradis, était ravi hors de lui-même et les enfants qui le savaient, pour se donner le plaisir de le voir en extase, lui criaient : Frère Gilles, le paradis. Pour exciter dans nos âmes la plus grande horreur, la crainte la plus vive, il devrait suffire de nous dire : il y a là un danger de péché (Le Jeune).

ceux qui ne l'ont pas. Tous jurons une haine à mort au péché qui a entassé de tout temps tant de ruines. Renonçons-y pour toujours et gravons dans nos cœurs cette maxime : Perdre Dieu, c'est tout perdre : plutôt la mort que le péché !...

Acte de Contrition et de ferme propos de se corriger, de se confesser et d'éviter les occasions, etc. Prière à Notre-Seigneur et à sa divine Mère, pour demander de mourir plutôt que de pécher. (1).

VII. — Péché. Châtiments spirituels.

989 *Cave ne aliquando peccato consentias* : *Gardez-vous de consentir jamais au péché.* (Tob. IV, 6.) Tel est le langage que tenait à son fils un saint vieillard. C'était Tobie, traîné en captivité avec ses concitoyens par Salmanazar, roi d'Assyrie ; il savait que Dieu n'avait châtié son peuple qu'à cause de ses crimes. S'adressant au Seigneur, il lui disait dans sa prière : *Quoniam non obedivimus præceptis tuis, ideo traditi sumus in direptionem, et captivitatem, et mortem, et fabulam et in improperium omnibus gentibus. Et nunc, Domine, præcipe in pace recipi spiritum meum : Ordonnez, Seigneur, que mon âme soit reçue dans la paix.* Ne pouvant soutenir plus longtemps le spectacle de si grands maux, il ajoutait : *Expedit enim mihi mori magis quam vivere : Il vaut mieux pour moi mourir que de vivre.* Puis, croyant que Dieu avait exaucé sa prière et qu'il allait bientôt mourir, il appela à lui son fils qui portait son nom, pour lui faire ses dernières recommandations : *Prenez garde, lui dit-il, de ne jamais consentir au péché : Cave ne aliquando peccato consentias.*

C'est comme s'il eût dit : Mon fils, vois le malheur de ta nation captive, que l'expérience t'instruise ; prends bien garde de ne pas attirer sur toi de nouveaux châtiments, en commettant de nouveaux péchés. Tiens moins à être riche et heureux qu'à être fidèle à Dieu : *Multa bona habebimus, si timuerimus Deum et recesserimus ab omni peccato.* (Tob. IV, 23.) Ah ! les temps que nous traversons sont assez tristes, laissez-moi donc vous dire avec ce saint homme : Prenez garde d'attirer de nouveaux malheurs en consentant au péché ; car le péché mortel est la cause de tous maux.

990. *Résumé des châtiments temporels.* — Je n'aurais besoin que de parcourir l'histoire du monde, pour vous faire voir les grands crimes attirant sur l'humanité de grands châtiments. Pourquoi le déluge ? sinon pour purifier la terre des souillures du vice. Pourquoi cinq villes embrasées à la fois par une pluie de soufre et de feu ? sinon pour punir leurs habitants que consumait déjà le feu des passions. Pourquoi les calamités de tout genre que subit dans sa longue existence le peuple juif ? Tobie nous le révèle : *Quoniam non obedivimus.* Pourquoi les guerres, les inondations, les épidémies qui s'attachent à nos troupeaux ? A cause du péché : *Miseros populos facit peccatum.*

Mais ne nous arrêtons pas à ces châtiments généraux, entrons dans les familles ; n'y trouvons-nous pas souvent des fortunes ruinées par le libertinage, la joie bannie du foyer par l'inconduite du père, ou d'une femme coupable ; la discorde assise en reine, là où régnaient naguère l'union et le bonheur qui l'accompagnent d'ordinaire. J'entre dans des détails plus particu-

(1) Une jeune fille de douze ans de la famille impériale de Chine, appelée Marie, s'étant confessée à un missionnaire avec des dispositions admirables : « Vous êtes bien avec Dieu maintenant, mon enfant, lui dit le missionnaire ; mais je tremble pour vous ; la situation où vous êtes est pleine de périls. — Ne craignez rien, mon Père, répondit-elle, j'aimerais mieux mourir que d'offenser le bon Dieu. » Et, se prosternant devant une image de Marie qui était là, elle demanda à la Sainte Vierge, le front dans la poussière, de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Peu après, elle prit une enflure à la joue ; on crut d'abord que ce n'était rien ; mais un horrible cancer se déclara qui la dévora toute vive. Au milieu des plus atroces souffrances, elle débordait de joie, en pensant que la Vierge avait exaucé sa prière. Avant sa mort, une de ses tantes lui demanda de prier pour elle, afin qu'elle servît mieux le bon Dieu. L'enfant lui dit qu'elle demanderait de plus qu'elle la rejoignît bientôt au ciel. En effet, après la mort de la jeune fille, la tante vécut dans une ferveur extraordinaire, et mourut la même année.

liers. N'avez-vous pas vu des santés ruinées par l'ivresse ou le vice ? des noms illustres ou honorables traînés dans la boue par un fils indigne de les porter ? N'avez-vous pas vu la fin horrible qu'ont faite certains coupables que la malédiction de Dieu semblait poursuivre ? (V. les notes du nº 911.)

Ne savez-vous pas que la mort est venue quelquefois frapper, comme d'un coup de foudre, celui qui s'apprêtait à faire le mal, avant même qu'il eût le temps de le consommer ? Le grand missionnaire de l'Italie, saint Léonard, rapporte que, dans la ville de Florence, un jeune libertin se rendait dans une maison pour y voir celle qu'il aimait. Il frappe à la porte ; on ouvre, il demande à lui parler. « Elle est sortie, répondit-on, mais elle ne tardera pas à rentrer. — J'attendrais, » dit-il ; mais Dieu n'attendit pas, la mort non plus. Il tombe sur-le-champ et il expire. Celle qu'il voulait voir rentre quelques instants après et ne trouve qu'un cadavre.

991. *Châtiments spirituels.* — *Ne dixeris : peccavi, et quid mihi accidit triste ?* car la faute est toujours suivie de la peine. Offenser Dieu et penser rester impuni, c'est imaginer une chose qui ne fut et ne sera jamais, c'est comme si on s'imaginait un père qui n'eût point eu d'enfants, une montagne sans vallée. Et je vais vous faire voir que tout péché grave porte toujours après lui son plus grand châtiment, et subit une peine plus grande que si celui qui le commet perdait aussitôt ses biens, son honneur, sa vie, etc. Ah ! qui me donnera de rendre cette vérité claire à tous les yeux, *ne aliquando peccato consentias !*

992. I. *Perte de Dieu.* 1º *Bonheur de l'enfant qui a la grâce de Dieu.* — Voici un enfant qui vient de naître, on le porte aussitôt à l'église. Le prêtre lave son front avec l'eau qui purifie les âmes. Aussitôt cette âme devient belle comme les anges, qui s'inclinent du haut du ciel pour la contempler et l'appellent leur sœur. Le Saint-Esprit entre dans ce cœur et en fait son temple ; Jésus-Christ est uni à cette âme et lui communique la vie surnaturelle. O mère, recevez cet être si cher, qu'on vous rapporte du saint lieu ! Il est l'enfant de Dieu encore plus que le vôtre ; couvrez-le de vos baisers et de votre amour ; c'est un ange que Dieu vous confie. L'enfant grandit, et bientôt il donne par son sourire la première marque d'intelligence ; sa pieuse mère s'empare de ses premières affections, pour les tourner vers Dieu. Elle lui montre le ciel, la demeure de son Père céleste, elle lui présente son crucifix et lui explique que Dieu s'est fait homme, qu'il est mort pour lui sur la croix ; et l'enfant lève ses yeux au ciel, ou sur l'image du Sauveur mourant, il joint ses petites mains, et il dit avec sa mère : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur !

Et comme cette âme n'a pas encore été viciée par le mal, elle se porte à dire à Dieu qu'elle l'aime, avec une facilité merveilleuse ; et chaque fois qu'elle le répète avec intelligence, sa beauté surnaturelle s'embellit encore, une grâce plus abondante pénètre dans ce cœur, son union avec Jésus devient plus parfaite. Aussi voyez quelle sérénité et quelle grâce dans ce sourire ! O mère, que vous avez raison d'en être fière ! Et si cet enfant arrivait à vingt ans sans avoir perdu son innocence, et après avoir multiplié chaque jour des actes d'amour de Dieu, ce serait un séraphin.

993. 2º *Malheur de cet enfant, s'il perd Dieu.* — Mais, hélas ! un malheur épouvantable lui arrive. Lequel donc ? Est-ce qu'en se jouant sur les bords d'un abîme, il s'y serait précipité, et qu'on en aurait retiré son cadavre tout meurtri ? Ah ! ce n'est point cela ... Est-ce qu'en traversant la route, il serait tombé sous les roues d'une voiture chargée et lancée avec vitesse, et qu'on aurait trouvé son corps broyé sur le chemin ? Ce n'est pas cela non plus. Si ce n'était que cela, mère, il faudrait pleurer parce que vous êtes femme, mais il faudrait vous réjouir parce que vous êtes chrétienne. Vous auriez un ange dans le ciel, qui prierait pour vous. Qu'est-ce donc ?

Ah ! malheur ! Ce pauvre enfant un jour a rencontré un autre enfant plus grand que lui, qui a tenu devant lui un mauvais discours, ou qui lui a fait voir le mal. Il ne comprenait pas d'abord, il a écouté, il a regardé, puis il a compris et il a aimé, il a accepté le péché volontairement, un seul péché grave. Oh ! c'est maintenant qu'il faut prendre le deuil, ô vous qui êtes sa mère ! C'est maintenant que l'ange gardien de cet enfant pleure. Que de

malheurs à la fois ! Cette âme, brillante comme une étoile dans la main de Dieu, est devenue noire comme le charbon ; le Saint Esprit a été chassé de ce cœur coupable. La paix, qui inondait l'âme de cet enfant et qui rayonnait sur son visage, a disparu. Regardez ces yeux, ils ont perdu leur limpidité ; ce front n'est plus si serein ; plus de franche gaîté dans ce sourire d'enfant. Satan est entré dans ce cœur, il y a établi son trône il lui souffle de nouvelles pensées coupables, il le pousse à d'autres fautes. Pauvre infortuné ! O femme, veillez sur vos jeunes enfants !

994. 3° *Ce malheur que nous déplorons est celui de tout homme qui a fait une faute grave,* qui consent à une mauvaise pensée gravement coupable. Cette âme est séparée de Dieu, cette âme perd Dieu. C'est certain : *Perversæ cogitationes separant a Deo. Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum.* (Sap. I, 3. Is. LIX, 2.) La lumière ne peut s'allier avec les ténèbres. Dès que la nuit tombe, le soleil disparaît. Ainsi quand la nuit ténébreuse du péché se répand dans un cœur, le soleil des âmes quitte ce cœur et se retire. La sainteté infinie ne peut habiter avec ce qui est souillé. Quand le peuple juif fut devenu déicide, on entendit des voix qui partaient du temple et qui criaient : « Sortons d'ici. » C'est ce que disent les trois Personnes divines, quand une âme a commis une faute grave. Perdre Dieu, quel malheur (1) ! Si, après un blasphème, celui qui l'a commis voyait sa maison réduite en cendre, sa femme et ses enfants traînés en captivité par une armée ennemie, tous ses biens vendus, confisqués par la justice humaine ; si on se saisissait de lui et qu'on le jetât, chargé de chaînes, dans un cachot infect et ténébreux ; si, dans cette prison malsaine, son corps se chargeait d'ulcères dont la puanteur écarterait quiconque voudrait s'approcher de lui, on dirait : « Oh ! que ce blasphème a été cruellement puni ! » et lui-même, si scélérat fût-il, déplorerait sa faute.

995. Avons-nous la foi ? Avons nous la raison ? L'une et l'autre ne nous disent-elles pas que Dieu, qui a tout fait, vaut plus que tout. Si la terre est si belle, si un champ qu'on y possède a tant de prix. *Dominator eorum speciosior est.* (Sap. XIII, 3.) Dieu qui donne la santé est bien plus précieux que la santé, que la vie, et à plus forte raison que les richesses. Rien n'est aussi précieux et si nécessaire à l'homme que Dieu. Le perdre, c'est perdre le plus grand des biens et tous les biens à la fois. Qu'on se console de cette perte en disant : « J'ai mes caves et mes greniers remplis, je jouis de l'estime de mes semblables, rien ne me manque : » c'est de l'aveuglement. Oh ! mon frère, il vous manque Dieu ! Avec lui, vous pourriez vous passer de tout le reste ; mais sans lui, avec tous vos biens, vos honneurs et vos plaisirs, *miser et miserabilis, et cœcus et nudus.*

996. Si on ne le comprend pas, on est aveugle ; on est semblable à cette pauvre petite fille qui a perdu son père ; n'ayant pas la raison, elle est contente de sa mort, parce qu'on lui a acheté une robe neuve, pour lui faire porter le deuil. Elle la montre en souriant de joie : « Voyez, dit-elle, la mort de mon papa m'a valu cette robe ; » et ceux qui l'entendent pleurent. Pauvre enfant ! C'est l'histoire de celui qui perd Dieu et qui est fier de ses richesses, de ses plaisirs, de la considération dont il jouit. C'est l'histoire de cette fille, de cette femme, qui ont de beaux ornements et qui se montrent fières, et en qui un péché mortel a ruiné la grâce de Dieu. Ah ! leur malheur demande des larmes, et c'est ce qui rendait David inconsolable après sa chute ; il lui semblait que ses sujets, son palais, toutes les créatures lui demandaient : « Qu'avez-vous fait de votre Dieu ? » *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus ?* (Ps. XLI, 4.) (2).

(1). Néron avait perdu au jeu une somme énorme. Pour lui faire sentir cette perte, Agrippine, sa mère, fit étaler sur une grande table une somme pareille ; et l'empereur l'apercevant : « Quel est donc, dit-il, cette masse d'argent ? — Mon fils, c'est la somme que vous venez de perdre. » Ah si le pécheur pouvait voir ce qu'il a perdu !

(2) (*a*) Tertullien disait qu'il ne sacrifierait jamais sa tête pour avoir une couronne sur la terre ; il y en a qui, pour une bagatelle, sacrifient Dieu et restent insensibles.
(*b*) Un grand de Rome, ayant invité à sa table l'empereur Auguste, condamna à mort un de ses esclaves qui, pendant le repas, avait brisé un vase de cristal ; Auguste, indigné, brisa toute sa vaisselle précieuse, en lui disant : « Cruel, tu ignores donc que la

997. II. *De cette séparation d'avec Dieu découle la mort de l'âme;* car Dieu est la vie de l'âme, comme l'âme celle du corps : *Peccatum cum consummatum fuerit generat mortem. Anima quæ peccaverit ipsa morietur.* Le corps, quand l'âme s'est envolée, n'est pas détruit, mais ce n'est plus qu'un cadavre. L'âme qui a péché n'est pas détruite, puisqu'elle est immortelle, mais elle devient un cadavre spirituel. Nous pleurons le corps dont l'âme s'est retirée ; et nous ne pleurons pas l'âme dont Dieu a fui. La mort n'est rien en comparaison de la mort spirituelle : *mors carnis, umbra mortis*, dit saint Ambroise. *Mors peccatorum pessima.* La pire des morts est la mort du pécheur. Vous les voyez, ces hommes qui ont perdu Dieu : ils marchent, ils s'agitent, ils boivent, ils mangent : *Nomen habes quod vivas, sed mortuus es.* C'est leur corps qui fait cela, mais leur âme est morte. La maison est debout, mais son maître est enterré. « Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles ; il a la mort dans le sein et dans la racine ; il n'en est pas moins ferme sur son tronc ; il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Pécheur endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu, mais il a retiré l'esprit de vie. » (BOSSUET). Quelle rage, quelle fureur, qu'un homme qui a pour lui-même un si grand amour, en vienne à se détruire ; a-t-on jamais entendu dire qu'une bête féroce, un tigre, un lion ait cherché à s'ôter la vie, et l'homme en vient à un acte si dénaturé, et il va même, par le péché, jusqu'à donner la mort à son âme.

Ah! si on vous remettait un poignard entre les mains, en vous condamnant à vous en percer, le sang se glacerait dans vos veines, vous reculeriez d'effroi, et vous percez votre âme avec le glaive du péché ! Et elle est morte ! Voyez, en effet, dans cette âme tous les effets de la mort (1).

vie d'un homme est plus précieuse que tous les vases? » Dieu agit quelquefois ainsi à l'égard du pécheur ; il brise sa fortune, il lui enlève tous ces biens que le pécheur aime mieux que la vie de son âme, afin de lui ouvrir les yeux : mais si le Seigneur laisse au pécheur ses richesses jusqu'à la fin, c'est un châtiment des plus terribles.

(c) Le comte Ugolin de Pise avait fait mourir par le poison un de ses neveux dont la popularité lui faisait ombrage ; il était arrivé à triompher de ses rivaux et à dominer toute la ville. Le jour anniversaire de sa naissance, le comte donnait un magnifique banquet à ses amis. Il se plut, en cette occasion, à faire admirer sa prospérité à un homme sage de ses familiers appelé Marc Lombard ; il lui dépeignait complaisamment ses richesses, sa prépondérance, sa clientèle, le faste de sa maison, et même de son vestiaire. Puis il lui dit tout à coup : « Que te semble-t-il, Marc, mon ami, de ma condition ? » Et le sage de répliquer : « Il ne te manque rien, sauf la colère de Dieu. » Parole prophétique ! Peu de temps après, celui qui avait triomphé par la trahison fut trahi lui-même, et il mourut de faim en prison.

Disons donc, ô âme pécheresse ! comme la femme du vénérable Tobie. Elle avait envoyé loin d'elle un fils unique qu'elle avait, pour recouvrer quelque argent qui lui était dû, et comme ce jeune homme tardait à retourner, elle pleurait amèrement, craignant qu'il ne fût mort en chemin ; elle disait en se tourmentant : Eh ! misérable que je suis, que j'ai été mal avisée de vous éloigner de moi, mon cher enfant, puisque j'avais tout en vous; et elle regardait tous les jours de tous les côtés par où il pouvait revenir, si elle ne le voyait point.

Pleurons comme elle, disons ce qu'elle disait, faisons ce qu'elle faisait. N'avons-nous pas sujet de pleurer amèrement et de dire : Malheur à moi, je suis criminel de lèse-majesté divine. J'ai offensé l'Être infini, qui est le principe, l'origine, le créateur, le conservateur, la béatitude et la dernière fin de toutes les créatures. N'avons-nous pas sujet de dire : J'ai été bien malheureux de vous quitter, ô mon Dieu ! puisque vous m'étiez toutes choses, vous étiez ma joie, ma consolation, mes délices, mon trésor, ma gloire, mon bonheur et ma félicité. En vous j'avais un roi très magnifique, un père très débonnaire, un époux très aimable, un ami très fidèle, un protecteur très vigilant, un conseiller très sage et un refuge très assuré ; j'ai perdu tout cela en vous perdant par le péché mortel ; mais par bonheur pour moi, ce n'est pas sans ressource ; soyez-en donc béni et loué à jamais. Je puis faire comme la femme de Tobie, et je dois le faire si je suis sage : nous devons regarder attentivement par quelle voie Dieu peut retourner à nous, par quels moyens nous devons rentrer en sa grâce, et nous en servir tout de bon. Il vient à nous par la pénitence.

(1) (a) Michel, empereur de Constantinople, était tellement épris de l'amour des chevaux et des chariots, qu'il en oubliait le soin de son empire. Un jour que, monté sur sa

998. 1° Un cadavre est hideux à voir ; on le couvre d'un voile, on l'enveloppe d'un linceul, afin qu'il ne fasse pas peur aux enfants. Qui dira la laideur d'une âme défigurée par le péché ? Rien n'est horrible comme le démon. Quelle différence y a-t-il entre lui et un ange ? Il a un péché mortel de plus, et un péché de pensée : voilà tout. C'est un péché mortel qui fait sa difformité. Une âme, qui a dix péchés mortels, est hideuse comme dix démons aux regards de Dieu et des anges. Aussi, voyez comme elle prend soin de se cacher. Cet homme qui est vicieux parle de son honnêteté à tous ceux qui le rencontrent ; cette jeune fille, qui est égarée, cache ses désordres à ses parents eux-mêmes : « Je n'ai point fait de mal, » dit-elle (1).

999. 2° Toutefois, on a beau masquer un cadavre, sa *puanteur* le décèle bientôt. Les paroles, les allures d'un libertin, d'une femme coupable, trahissent bien vite la corruption de leur cœur, et on ne s'y trompe pas. Quand vous entendez quelqu'un parler contre la religion, tenir des discours contre la pudeur, quand vous le voyez entrer dans telle ou telle maison, fréquenter telle et telle personne, vous dites : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Déjà il répand l'infection de la mort, et vous ne vous trompez pas. La bouche parle de l'abondance du cœur.

1000. 3° *Nares habent et non odorabunt.* Mais lui ne s'aperçoit pas de son infection. Un corps mort sent-il sa pourriture ? Tout le monde dans le pays parle des relations coupables de cet époux, de cette femme, de cette jeune personne ; eux seuls ne s'en aperçoivent pas. Ils ne sentent plus.

1001. 4° *Oculos habent et non videbunt.* Approchez une bougie d'un cadavre, ouvrez lui les yeux, la lumière ne lui fait pas fermer les paupières et ne l'éclaire pas. La parole de Dieu est un flambeau qui guide nos pas. Approchez-le des yeux de cet homme indifférent, il ne voit pas ! Montrez-lui la beauté du ciel, les profondeurs de l'enfer : il est aveugle (2). Plus aveugle

cheval, il allait se lancer hors de la barrière dans une partie de course, un messager vint en toute hâte lui apprendre qu'un de ses lieutenants, révolté contre lui, lui enlevait des provinces. Michel le regarde avec des yeux furieux et lui dit : « Comment, malheureux, viens-tu m'importuner d'une chose de rien, quand tu me vois occupé d'une affaire aussi importante ! » Quelle folie ! Tandis qu'on lui ravissait ses états, il s'amusait à un carrosse. Oh ! la folie du pécheur n'est-elle pas grande ? Il perd le ciel, Dieu, pour des jouets d'enfants.

(*b*) Les troupes de la tribu de Gad allaient conquérir une ville. Quelques soldats, entrant dans une maison, y prirent une idole d'argent. Le maître de la maison les suivit en pleurant ; et comme ils lui demandaient la cause de ses larmes : « Vous m'emportez mon dieu, dit-il, et vous demandez pourquoi je pleure. » Ah ! ils ont de bien autres raisons de pleurer ceux qui ont perdu non pas un faux dieu qu'ils se sont faits, mais le vrai Dieu qui a fait toutes choses.

(1) *Vide Domine et considera quoniam facta sum vilis.* Aux yeux de Dieu, le pécheur est un ignorant, fût-il académicien. Saint Augustin s'indigne de ce que dans son enfance on lui apprenait à accorder des mots latins, et qu'on ne se souciait pas de lui voir faire de bonnes actions. N'est-ce pas être bien moins ignorant de ne pas accorder des mots avec la grammaire, que de ne pas mettre sa vie en accord avec les règles de la morale ? C'est un enfant qui rit, quand les voleurs qui dévalisent la maison, emportent la vaisselle d'argent et qui pleure quand on lui enlève une pomme. On s'attriste de perdre un procès et on perd sans regret tous les dons de la grâce. C'est un insensé. Si on vous disait qu'un homme s'est jeté volontairement dans la rue du faîte de sa maison, et qu'il en a les membres tout meurtris, vous diriez que c'est un insensé. Le pécheur tombe volontairement des hauteurs de la grâce, il en reste tout broyé. Les sens et les passions gouvernent sa volonté, la volonté désobéit à la raison et la raison à Dieu. Il se met au dessous des animaux. Un cheval que l'on monte en hiver marche avec précaution dans un marais glacé, et s'il sent sous ses pas un gouffre, il refuse d'avancer, lors même qu'on l'éperonne. Le pécheur se jette dans les plus grands périls pour son âme au moindre signe qu'on lui fait. Si grand que soit le rôle qu'il joue en ce monde, le pécheur n'est rien. *Charitatem autem non habuero, nihil sum.* S'il s'imagine qu'à cause de son crédit, Dieu ne le laissera pas se perdre, il se trompe ; Dieu laisse périr toutes les mouches en automne, et il ne les ressuscite pas, et les mouches ne l'ont pas offensé. (D'après LE JEUNE).

(2) La privation de la vue est une des plus douloureuse pour l'homme. Entre tous les sens, celui de la vue est le plus noble, aussi est-il façonné avec un air admirable, il est l'interprète fidèle des mouvements de l'âme et comme le miroir de ce qui se passe dans notre intérieur. Il a pour objet la lumière, la plus noble des choses corporelles. La pri-

que celui qui l'est de naissance, il ne connait ni le bandeau qu'il a sur les yeux, ni la profondeur des chutes dont il se vante, ni les abimes qui bordent la route qu'il suit. *Nescit quo vadat. Nesciunt ubi corruant.* (Prov. IV, 19.)

1002. 5° *Aures habent et non audient.* Criez à l'oreille d'un cadavre, dites-lui qu'une bête féroce, attirée par son infection, s'apprête à le dévorer, il n'entend pas ; ses pieds ne se remuent point pour le soustraire à ce péril, ses bras ne s'arment point pour repousser cette attaque. Criez à un pécheur que le démon s'apprête à l'entrainer avec lui dans l'abime, il n'entend rien, il ne prend pas la fuite. N'est-ce pas être bien mort ?

1003. 6° *Perte du goût.* Présentez une délicieuse nourriture à celui qui a enduré la faim pendant huit jours; s'il refuse, vous dites: Il a perdu le goût. On vous invite à la table sainte. *Anima nostra nauseat super cibo isto.* Vous avez perdu le goût. 7° *Perte de tout sens.* Donnez un coup de lancette à un cadavre, il ne sent rien : *Percussi eos, non doluerunt*, dit le Seigneur; il vous a châtiés... vous n'y avez pas pris garde.

1004. 8° *Pauvreté du mort.* 1) Il n'a rien. Demandez à un mort ce qu'il a fait de ses biens. Il ne les a plus, tout est partagé : il ne lui reste plus rien ; on l'emporte de sa maison, on se dispute ses meubles, ses terres. Mais lui n'a rien, pas même la place qu'il occupe. Le péché fait perdre à l'âme tous les biens spirituels, les mérites qu'elle avait acquis jusque-là, la grâce du baptême, celle de tous les sacrements qu'elle avait reçus; les mérites des prières, des bonnes actions qu'elle avait faites, de toutes les souffrances qu'elle avait endurées avec résignation. Tout cela revivra si elle fait pénitence de son péché ; mais si elle ne fait pas pénitence, tout est perdu. Quel malheur, quand un laboureur, qui a rentré dans ses greniers en automne toutes les moissons, fruit de ses sueurs, les voit dévorer par un incendie, quand un ouvrier qui a travaillé toute sa vie pour amasser la nourriture de ses enfants, se voit enlever en un moment par un voleur toutes les économies qu'il a réalisées. Mais quel plus grand malheur de perdre le fruit de tout le bien que l'on a fait. Oh ! péché, que tu es une cruelle mort (1) !

vation des autres sens ne rend pas impossibles la communication avec nos semblables, mais que deviendrait la société si tous étaient aveugles? La vue est le sens le plus étendu. Nous n'atteignons par le toucher que ce qui est autour de nous, par l'ouïe que les sons qui sont à quelques mètres, par la vue nous atteignons les étoiles. De là comprenons le malheur des pauvres aveugles. Mais si la privation de la vue corporelle qui nous est commune avec les moucherons, est si terrible, qu'en est-il de l'aveuglement de l'esprit. C'est la vue de l'esprit qui nous fait connaître Dieu la lumière éternelle, le soleil de justice. C'est elle qui nous met en communication avec les anges. (Voir à la table *Aveuglement*).

(1) *(a)* Marie, nièce du saint ermite Abraham, avait vingt-sept ans ; elle en avait passé vingt dans une cellule, quand elle eut le malheur de faire une chute grave ; dès lors son âme qui s'élevait à Dieu avec tant de facilité fut enveloppée de ténèbres et envahie par le dégoût et le trouble. Alors, se livrant tout entière à ses remords, elle déchira son cilice et se meurtrit le visage. « Malheureuse, disait elle en poussant des cris, j'ai perdu tout le temps que j'ai passé dans la vertu, mes travaux, le fruit de mes larmes, de mes veilles, des saints cantiques dans lesquels je passais une partie de la nuit ; j'ai couvert mon âme d'infamie. Quelle affliction pour mon oncle ! »

(b) Sainte Agape de Thessalonique, traduite devant Dulcetius, gouverneur de Macédoine, lorsqu'il lui demandait pourquoi elle ne voulait pas manger de la viande offerte aux idoles : « Je crois au Dieu vivant, dit-elle, et ne voudrais pas, par une mauvaise action, perdre le mérite de ma vie passée. » Elle fut brûlée vive.

(c) Soliman ayant prit l'île de Rhodes, fit amener devant lui le grand maître Philippe de Villars, célèbre par tout le monde pour ses belles actions. Ce vénérable vieillard qui n'avait rien de caduc que l'âge, se présenta en habit lugubre. Le grand seigneur le voyant, en fut touché, et se mit à pleurer en soupirant. Eh ! dit il, que la fortune est inconstante et souvent rigoureuse à l'homme ! j'ai pitié de la chute d'un si grand personnage ; hier, il était très haut ; aujourd'hui, il est très bas. Peut-être qu'on peut dire la même chose de vous ; hier, vous étiez en l'état de grâce que vous aviez reçue en votre dernière communion, quelque détestable tentateur vous a fait tomber dans le péché. Eh ! quelle chute, quelle décadence ! que vous avez grand sujet de prendre le deuil et de pleurer.

(d) Manlius Capitolinus avait rendu de si bons services à la république qu'il avait mérité d'être appelé le père de la patrie ; étant accusé d'un crime capital, il apporta au

1005. 2) Le cadavre, non seulement n'a rien, mais il ne peut rien acquérir. Dépouillé de tout aujourd'hui, il le sera dans cent ans, dans deux cents ans. Tant que l'âme est cadavre, tant qu'elle n'a pas recouvré l'amitié de Dieu par la contrition ou par le sacrement de pénitence, elle ne peut acquérir aucun mérite pour le ciel. Avez-vous remarqué ces arbres, dont le tronc tout vermoulu ne donne plus passage à la sève, et qu'on rencontre parfois sur les bords des chemins, ou dans les vergers? Demandez-leur des fleurs et des feuilles au printemps, et en automne des fruits, ils n'en portent plus. Ils sont morts. Demandez à quiconque a un péché mortel sur la conscience des actes méritoires du ciel, il n'en peut point produire, tant qu'il est dans cet état. C'est une vérité de foi.

Si habuero omnem fidem, charitatem autem non habuero, nihil sum. Palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis. Ah! le pauvre pécheur plus que personne doit prier, doit faire des aumônes et de bonnes œuvres, doit supporter avec résignation les peines de la vie. C'est par là qu'il inclinera Dieu à lui pardonner (1); mais il n'en est pas moins vrai que tant qu'il n'aura pas eu la contrition, tant qu'il ne se sera pas réconcilié avec Dieu, tout ce qu'il fera de bien ne méritera aucune récompense dans le ciel. Cela lui servira à sortir du péché; mais ni ses prières, ni ses œuvres, ni ses souffrances ne seront récompensées en paradis. C'est certain et c'est terrible. Il y a de quoi en gémir et en pousser des sanglots.

Aristote dit qu'entre les voleurs, il n'en est point de plus pernicieux que ceux qui volent à un père de famille les grains dont il avait besoin pour ensemencer son champ, parce que la gravité de ce vol doit être appréciée d'après la valeur des récoltes dont il prive. Vous faites de bonnes œuvres. Combien vaut la moisson qu'on en peut recueillir? Les saints, les anges, la Vierge Marie elle-même ne la peuvent apprécier : la récolte est infinie et éternelle, et vous vous la ravissez à vous-même, en ne faisant pas pénitence.

1006. Vous n'êtes pas, pour la plupart, des heureux du siècle, vous portez le poids du jour et de la chaleur, quel grand dommage que vous perdiez le fruit de vos peines! Voici un père de famille qui a des enfants à nourrir. Que de sollicitudes, que de travaux, que de veilles! Hélas! s'il est en état de péché mortel, tout est perdu pour le paradis. Et s'il reste dans cet état pendant un mois, un an, ce mois, cette année sont perdus pour le ciel. Avoir la peine et non le profit, quel malheur! Gagner l'enfer par sa faute avec les souffrances de cet exil, qui auraient pu si facilement nous mériter le bonheur des élus, quel égarement fatal!

milieu du Sénat les couronnes qu'il avait méritées par ses exploits; puis, découvrant sa poitrine, toute couverte de cicatrices qui étaient autant de témoignages de sa valeur, il dit en les montrant : *Uno errato tot decora aboleri!* Faut-il que tant de services, tant d'actions généreuses, soient effacés par un seul crime! Quand vous auriez été malade l'espace de trente-huit ans, et quand vous auriez enduré avec grande patience les rigueurs de la maladie, comme sainte Liduvine; quand vous auriez souffert le martyre pendant vingt-huit ans, comme saint Clément d'Ancyre; quand vous auriez fait pénitence sur une colonne exposé aux injures de l'air, comme saint Simon Stylite; quand vous auriez dit la messe très dévotement plus de cinquante ans et demeuré tous les jours quatre heures à l'autel, comme saint Philippe de Néri, si vous commettez un seul péché mortel. *Uno errato tot decora abolentur.*

(1) Paphnuce avait fondé un monastère en Basse-Thébaïde, et il y menait une vie sainte. Il eut un jour la pensée de demander à Dieu à quel degré de perfection il était parvenu. « Au même degré qu'un certain musicien qui gagne sa vie en chantant dans le voisinage, » lui répondit une voix. Paphnuce, étonné, se met à la recherche du musicien et le rencontre; mais son étonnement grandit encore quand le musicien lui dit qu'avant d'exercer cet état, il n'avait vécu que de vols. « N'avez-vous pas fait alors quelques bonnes actions. — Je me souviens, répondit-il, quand d'autres larrons s'étaient saisis d'une vierge, de l'avoir délivrée de leurs mains, et de l'avoir reconduite chez elle la nuit, et d'avoir payé les dettes d'une pauvre femme poursuivie par ses créanciers. »

Paphnuce emmena dans son monastère le musicien, qui y vécut et mourut saintement. Que les pécheurs fassent donc de saintes œuvres, avec des motifs de foi, et en vue d'obtenir miséricorde.

Voici une femme qui semble n'avoir en ce monde pour partage que les larmes et la douleur. Ceux là mêmes qui devraient faire sa consolation ici-bas, conspirent à la tourmenter. Pauvre femme ! qui ne la plaindra ? Oh ! si elle était en état de grâce, et qu'elle offrît ses souffrances à Dieu, qu'elle serait heureuse ! Au ciel, Dieu essuierait toutes ses larmes. Mais si elle est en état de péché mortel, tout est perdu pour le paradis. Rien de ce qu'elle souffre, en cet état, ne sera récompensé là-haut. Ah ! je ne comprends pas que vous vous résigniez à un tel sort. Ce qui fait la désolation d'un missionnaire, quand son ministère le met en rapport avec les âmes, c'est de voir qu'elles souffrent beaucoup et que ces souffrances ne seront jamais récompensées dans le ciel.

Le péché, c'est donc la mort la pire de toutes. Ah ! vous l'avalez peut-être comme l'eau, et vous ne voyez pas que c'est un poison, qui vous ronge les entrailles et qui vous tue. Vous caressez vos passions, vous folâtrez avec les plaisirs coupables. Malheureux, c'est une vipère qui vous inocule son venin, c'est un lion qui vous dévore, c'est un glaive à deux tranchants qui ruine à la fois votre âme et votre corps ! Esdras trouva dans le désert une femme couverte de cendres, les vêtements déchirés, les yeux noyés dans les larmes et poussant des gémissements. (IV, Esd., x, 6.) Il s'approche d'elle et lui demande la cause de ses larmes : « J'ai perdu mon fils unique, dit-elle, le jour de ses noces. »

Stulta super omnes mulieres, lui répondit-il, vous pleurez votre fils que vous deviez perdre tôt ou tard, et vous ne pleurez pas Jérusalem saccagée, le temple brûlé et tout votre peuple dans la consternation et dans le deuil. Oh ! pécheur, *luges corpus a quo recessit anima et non luges animam a qua recessit Deus*. O maudit péché, tu es le voleur et l'assassin des âmes, tu leur ravis Dieu, tu les mets à mort, tu les dépouilles de tous les dons de la grâce et tu leur ôtes leurs mérites ! Et ce n'est pourtant pas là encore le comble de ta malice (1). Il y a, en effet, un autre malheur plus terrible où tu les jettes, c'est l'abandon de Dieu.

1007. — III. *L'abandon de Dieu*. Il est certain que Dieu n'abandonne jamais un homme sans que cet homme l'ait abandonné le premier. Mais quand l'homme, par son péché, a déjà banni Dieu de son cœur ; quand, engagé dans la voie du crime, il y marche toujours, alors Dieu qui l'a appelé en vain, qui lui a envoyé en vain des remords, qui l'a frappé inutilement par des malheurs, Dieu voyant qu'il méprise tous ses desseins de miséricorde et

(1) On pourrait ici terminer ce sermon par l'acte de contrition et la péroraison suivante, le reste ferait l'objet d'un autre sermon sur le même sujet, dans lequel on résumerait, en commençant, tout ce qui précède.

Quand je vois une âme sur le point de tomber dans le péché, je me sens porté à lui dire, comme l'ange à Agar, servante de Sara, femme d'Abraham : *Agar, unde venis et quo vadis* Voyez de quel état vous sortez. Votre âme est belle aux yeux de Dieu comme les anges ; *quo vadis?* dans un état où vous seriez un objet d'horreur pour tout le ciel. — Vous allez sortir d'un état où vous étiez enfants de Dieu, frère de Jésus-Christ, bien-aimé de Marie, le favori des anges, pour devenir l'ennemi de Dieu, l'esclave du démon. Vous avez le cœur en paix, inondé des consolations de la grâce ; vous allez aux remords, à de mortels regrets. Vous allez sortir d'un état d'où, surpris par la mort, vous monteriez aussitôt au ciel ; vous allez dans celui où la mort vous précipiterait au fond des enfers. *Revertere ad dominam* : Retournez à votre maître, il n'a pas perdu ses droits, parce que vous l'avez trahi. Il est encore votre Père, quand même vous avez été prodigue, il est votre époux, lors même que vous avez été infidèle *Humiliare sub manu illius*. Sa main, c'est sa puissance, conjurez-la de vous retirer de l'abîme ; sa main, c'est sa justice, reconnaissez que vous avez mérité tous ses châtiments ; sa main, c'est sa miséricorde, demandez-lui qu'elle ait pitié de vos grandes misères, et sa puissance vous relèvera, sa justice s'apaisera, sa miséricorde vous accueillera et vous donnera sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre.

Darius, roi de Perse, apprenant que les Athéniens avaient pris et réduit en cendres la ville de Sardes, capitale de la Lydie, entra dans une grande colère. Il prit son arc, décocha en l'air une flèche, et dit : O Dieu, accordez-moi la faveur de pouvoir me venger des Athéniens. Et, depuis, il ordonna à un de ses pages, de lui redire trois fois, quand il se mettrait à table : Prince, souvenez-vous des Athéniens. Ah ! si nous pouvions comprendre les affreux dégâts que le péché fait à nos âmes, quelles prières nous adresserions à Dieu pour demander la grâce de nous venger de cet incendiaire, de ce ravisseur !

se moque des avertissements qu'il lui fait donner par une épouse vertueuse, par un enfant, par un voisin charitable, par un prêtre selon son cœur. Dieu dont on ne se moque pas en vain, le laisse courir à sa perte.

Ah! sans doute, il lui laisse la grâce suffisante pour son retour : si ce pécheur ne se convertit pas, c'est bien sa faute ; mais il ne lui accorde plus ces grâces de choix qu'il réserve à ses amis. Et, alors, ce pécheur roule de crime en crime ; il va de précipice en précipice, de ténèbres en ténèbres ; il ne sent plus son mal et il en faudrait désespérer, si la miséricorde divine n'était infinie. Rien ne le touche, rien ne l'émeut, rien ne l'arrache à ses intérêts misérables, à ces plaisirs infâmes auxquels il sacrifie son Dieu. Il méprise tout ; la parole de Dieu le laisse insensible ; la mort elle-même, qui frappe à coups redoublés autour de lui, ne le presse pas de se convertir. La lumière de l'éclair ne lui ouvre pas les yeux, les grondements du tonnerre ne l'éveillent point ; autrefois, vous périssiez ; mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil, maintenant vous paraissez confirmé dans vos crimes. Prenez garde que ne s'accomplisse en vous la prophétie d'Isaïe, xxx. 14. Il sera brisé, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et réduit tellement en poudre qu'il ne restera pas le moindre fragment sur lequel on puisse porter une étincelle de feu, ou puiser une goutte d'eau. La parole de Dieu devrait embraser vos âmes. Hélas! elle n'y laisse pas une étincelle. Les grâces coulent sur vous en abondance, et vous n'en recueillez pas une goutte : *Væ cum recessero ab eis!* Malheur à la brebis abandonnée du pasteur! Malheur au voyageur qui, à travers les ténèbres et les précipices, a perdu le flambeau qui le guidait!

O femme, avez-vous un époux, un enfant, qui en soit réduit à cette extrémité? Il faut des larmes et des prières pour obtenir son retour. O sœurs, ô mes enfants, avez vous un frère, un père qui soit menacé d'être abandonné de Dieu? Poussez des cris vers le ciel, le jour et la nuit. Pour lui, la grâce de la mission est peut-être la dernière. O malheur, s'il n'en profite pas : *Væ cum recessero!*

1008. IV. — Il y a plus, *la colère de Dieu est armée contre l'obstination du pécheur.* 1° *Preuves : Odisti omnes* (Ps. v.) ; *Odio sunt Deo, impius*, etc. (Sap., xiv, 9) ; *Odio habet peccatores* (Eccl., xii, 5 ; Pr., xv, 9). Jamais une colombe n'eut plus d'horreur de l'épervier, qui veut lui ravir sa couvée ; jamais agneau n'eut tant d'aversion pour le loup ; jamais homme n'eut tant d'horreur pour la peste, pour le poison, pour la mort, que Dieu n'en a pour le péché. Malheur donc à celui qui a la conscience noircie par une faute grave! En se rendant l'ennemi de Dieu, il a armé Dieu contre lui.

1009. 2° *Cette colère est terrible.* Quand un homme rencontre un ennemi puissant et armé qui le regarde avec des yeux en courroux et lui dit : « C'est moi à qui tu auras à faire » ; il tremble. Qu'en est-il donc d'avoir Dieu contre soi, lui qui a tout entre ses mains, nos biens, notre fortune, notre santé, notre vie, Dieu qui peut commander à la foudre de nous consumer, aux fleuves et aux eaux du ciel de nous inonder, aux animaux de nous renverser, à la mer de nous engloutir. Si son bras, si son souffle les tournent contre nous, qui les arrêtera?

Quand Dieu est contre nous, toutes les créatures sont armées pour nous perdre, et si la puissance miséricordieuse du Seigneur n'était encore là pour les contenir, elles seraient prêtes à venger leur Créateur (1). Le démon, lui-même, rendu plus audacieux par le péché qu'il trouve en une âme, la pour-

(1) Saint Jean Chrysostôme nous apprend que quand saint Mélèce, patriarche d'Antioche, eut été condamné à l'exil par l'empereur Valens, en haine de la foi, le gouverneur d'Antioche se saisit de lui et l'emmenait dans son carrosse. Le peuple, qui aimait passionnément son pasteur, s'arma de pierres, qu'il lançait à la tête du gouverneur; mais le saint le couvrit de son manteau et chercha à le protéger de son corps contre les pierres qui risquaient de l'atteindre. Ainsi fait Dieu, dans sa miséricorde, à l'égard du pécheur qui l'outrage : il étend ses ailes sur lui, pour que les anges ne l'exterminent pas. — David, fuyant devant Absalon, fut insulté par Sémei. Abisaï, son fidèle écuyer, saisissait son épée pour en percer l'insulteur, mais David l'en empêcha. Dieu contient les ministres de sa justice, pour qu'ils ne frappent pas le pécheur, et l'ingrat n'est pas attendri de cette clémence.

suit sans cesse, dans la maison, pendant la nuit, dans les lieux de débauches. Il dit à Dieu : « Est-ce maintenant qu'il faut frapper ce pécheur ? Est-ce pendant qu'il mange, pendant qu'il dort, pendant qu'il se livre à ce coupable plaisir ? Seigneur, c'en est temps, il a méprisé votre nom, il a usé pour vous offenser, des biens qui viennent de vous (1). »

1010. 3° *Comment y échapper ?* Où fuira ce pauvre pécheur ? Dans quelle caverne se mettra-t-il à l'abri des poursuites de Dieu ? S'ensevelira-t-il dans la profondeur des mers ? Dieu ordonnera aux monstres qui les peuplent de le dévorer. Grimpera-t-il sur les plus hautes cimes ? *Si quasi aquila exaltaveris nidum tuum, inde detraham te. Quis vobis demonstravit fugere a ventura ira ?* Vous en avez trouvé pour vous apprendre à fuir Dieu, à l'offenser, à attirer sur vous sa colère. Qui vous a appris à vous y soustraire : *Quis vobis demonstravit fugere ?* Comment auraient-ils pu vous donner une telle recette ? S'ils l'avaient eue, ils s'en serait bien servis eux-mêmes. Il y en a eu d'autres qui ont été blasphémateurs, parjures, profanateurs du dimanche, impudiques, vindicatifs depuis le commencement du monde. Trouvez m'en un seul qui ait pu se soustraire à Dieu? La mort les a tous frappés ; ils ont été renversés par le souffle divin ; ils sont tombés dans les mains du Dieu vivant, ce qui est chose épouvantable au témoignage de saint Paul : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis !* Et quand le pécheur attaque Dieu, bien le regarde et semble lui dire : « Je t'attends, tu ne passeras que par mes mains. »

1011. 4° *Il y a donc lieu de trembler : 1) pour soi.* Comprenez-vous, après cela que le pécheur puisse vivre en paix ? Non, il n'y a point de paix pour l'impie : *Quis restitit ei et pacem habuit ?* Si quelqu'un avait une vipère vivante dans le sein, il ne pourrait ni manger, ni se divertir, ni dormir, de la peur qu'il aurait d'en être piqué, et d'en mourir. Comment donc pouvoir garder sur la conscience un péché mortel qui peut à tout instant nous précipiter en enfer. Etre l'ennemi de Dieu et vivre en paix ! Sainte Madeleine de Pazzi, sur le point de mourir, prononça ces paroles remarquables ? « Je sors de ce monde, sans avoir pu jamais comprendre comment un chrétien peut pécher et vivre en paix. » Sainte Thérèse ne le comprenait pas davantage, elle qui à cette seule pensée : « Je vis encore et je peux offenser mon Dieu gravement, » gémissait, tremblait, pâlissait et sentait ses cheveux se dresser d'effroi sur sa tête. Et si ce pauvre pécheur ne tremble pas, n'est-ce pas une preuve que Dieu commence à l'abandonner, puisqu'il le laisse dans l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur ?

(1) Denys, roi de Syracuse, s'était rendu odieux à son peuple par ses tyrannies, et, menacé chaque jour du poignard des conjurés, il menait une vie inquiète au milieu des plaisirs. Un de ses courtisans, Damoclès, l'appelait le plus fortuné des mortels. Denys lui offrit de prendre sa place pour un jour, et ordonna à toute sa cour de lui rendre tous les honneurs royaux, et de lui préparer un grand festin. Damoclès, assis sur le siège royal pâlit tout à coup ; il avait vu une hâche suspendue sur sa tête par un fil. Denys essaie de le rassurer; mais en vain ; il tremble. Pauvre pécheur, quelle paix peut il avoir tant que le glaive de la justice est suspendu sur sa tête !

La plus innocente vengeance que vous puissiez exercer sur un homme faible qui vous attaque injustement, c'est de lui ôter son épée et de le dépouiller de ses armes. Une donation quelque bien conçue et bien faite qu'elle soit, peut être révoquée et mise au néant par le bienfaiteur, si le donataire commet contre lui une ingratitude énorme.

Quand vous consentez au péché mortel, vous déclarez la guerre à votre Dieu, vous vous servez pour le combattre de votre vie, de votre santé et des autres biens qu'il vous a donnés, vous commettez contre lui une ingratitude dénaturée, une atroce rébellion, vous opprimez injustement ses créatures qui vous servent, en les faisant révolter contre lui ; vous vous servez du pain, du vin, de l'or, de l'argent, et de la lumière pour l'offenser. Donc s'il vous en prive pour les délivrer de cette oppression, s'il vous confisque vos biens, s'il révoque la donation qu'il vous en avait faite, s'il vous dépouille de ses armes, il ne vous fait point de tort, il use du droit d'une juste défense.

Si un pauvre aveugle, au milieu d'une forêt peuplée de bêtes sauvages et environnée de précipices, offensait son conducteur en le frappant ou en lui disant des injures, le conducteur, pour bien le punir, n'aurait pas besoin de prendre un couteau et de le lui plonger dans le sein, il n'aurait qu'à se retirer, le laisser à la merci des bêtes farouches et au danger évident de tomber dans les précipices.

Dieu pour châtier le pécheur n'a pas besoin de le frapper, il n'a besoin que de le délaisser.

1012. 2) *Pour les siens.* Pourtant, s'il est assez aveugle pour ne pas trembler pour lui-même, qu'il tremble au moins pour les siens. Père, si pour vous vous êtes insensibles, ayez au moins pitié de ces pauvres enfants que vous avez mis au monde; craignez d'attirer sur ces êtres si chers la malédiction de Dieu dont vous êtes l'ennemi! Mère coupable, tremblez pour votre fille! Hélas! que j'ai peur qu'elle ne soit maudite de Dieu à cause de vos exemples! O jeunesse égarée, par pitié pour ce vieillard qui est votre père et dont vous déshonorez les cheveux blancs, par pitié pour cette femme que vous appelez votre mère, quand même vous méconnaissez ses conseils et les larmes que vous lui faites verser, cessez d'attirer par vos désordres les malédictions de Dieu.

1013. — V. *Impénitence.* Pour vous, continuez de marcher par cette voie de la séparation de Dieu, de l'abandon de Dieu, de la haine de Dieu; courez vers le mal, ce chemin vous mènera à la ruine: *Hæc via ducit ad interitum.* Vous moissonnerez ce que vous aurez semé, au jour, où la mort vous moissonnera vous-même: et cette mort, la haine de Dieu hâte son arrivée: *Stimulus mortis peccatum est.* (I. Cor. xv, 56.) La voici comme un cavalier qui s'avance au galop. Elle est telle que l'a préparée une telle vie. Vivez en indifférent, en impie, en libertin, vous mourrez de même. Voilà la règle générale.

Dieu peut faire des miracles, mais on ne le voit pas souvent ressusciter les morts. L'arbre tombe du côté où il penche. Avez-vous vu ces chênes inclinés au penchant d'une forêt, sur le bord d'un torrent? Attachez de solides cordes à leur sommet, coupez les racines et puis appelez à votre aide vos parents et vos amis pour les faire tomber du côté de la montagne: peine inutile, leur poids les entraîne toujours dans le lit du torrent! Ainsi en est-il du pécheur séparé de Dieu. Par le poids de ses crimes, il penche vers l'abîme éternel, il y tombe. La mort frappera son dernier coup, quand il s'y attendra le moins. Parents et amis seront là pour lui dire: « Convertis-toi, malheureux! » Il a si souvent résisté à leur conseils qu'il les méprisera encore.

1014.— VI.— *Damnation.* Il tombera dans l'abîme et il sera enseveli dans l'enfer (1). Et ce n'est pas Dieu qui le damnera, c'est lui qui s'est damné tout vivant; il s'est séparé de Dieu par une faute grave; après la mort plus d'espoir de le rejoindre. Il a abandonné Dieu, et Dieu l'a abandonné: il a haï Dieu, il va donc de lui-même au lieu où avec les démons il pourra le haïr éternellement: *Perditio tua. Jam securis ad radicem arborum posita est: Déjà la hâche est à la racine de l'arbre.* N'entendez-vous pas les premiers coups dont elle le frappe? Vieillards, les cheveux qui tombe de vos têtes comme les feuilles d'un arbre qu'on abat, ce front qui se courbe vers la terre, ce sont les premiers coups de la hache de la mort! Jeune homme, ces douleurs de tête, cette raideur que vous sentez dans vos membres, cet épuisement de vos forces, fruit peut-être du vice, ce sont les premiers coups de la mort! Et si vous n'éprouvez rien de tout cela, ne vous croyez pas en sûreté, car nul n'est si robuste qu'elle ne puisse d'un seul coup trancher le fil de sa vie (2).

(1) Le P. Joseph Anquiéta, célèbre missionnaire du Brésil au XVIe siècle, vit un jour sortir de la ville un homme couvert d'un manteau et marchant à pas précipités. Il allait tuer son ennemi. « Où allez vous malheureux? lui dit-il. — Mon Père répondit-il, je vais me promener. — Non, mon ami, vous allez vous jeter en enfer, comme le témoigne le poignard que vous cachez. » Ah! à combien de gens pourrait-on dire: Vous allez en enfer, si on savait les désirs qui les poussent!

(2) Saint Jean Damascène se sert d'une belle parabole pour faire voir au pécheur son égarement; un arbre, dit-il était planté entre deux lieux bien différents; à droite était un jardin de délices, une maison de plaisance; à gauche un abîme profond, un effroyable précipice. Un jeune homme qui était perché sur cet arbre, s'attachait aux branches du côté gauche, qui penchaient sur le précipice, attiré par un peu de miel que les abeilles sauvages y avaient fait. Il ne considérait pas que deux souris, l'une blanche et l'autre noire, rongeaient petit à petit la racine de cet arbre et le disposaient à tomber bientôt. Son père était dans le jardin, il lui criait en se lamentant: Mon fils, vous allez vous perdre, cet arbre va bientôt être renversé du côté que vous le faites pencher, et vous tomberez dans les précipices; venez aux branches qui sont à

Facite ergo dignos fructus pœnitentiæ. Pour quelques-uns, la mission sera le coup de grâce, elle est pour leur vie ou leur mort éternelle. Malheur à qui, se trouvant séparé de Dieu, ne cherchera pas à s'unir à lui en confessant son péché! Malheur à qui étant mort ne cherchera pas à revivre, en détruisant le péché par le repentir! Malheur à qui, marchant à l'abandon et à la haine de Dieu par des habitudes coupables, ne s'arrêtera pas avec effroi sur cette voie qui le mène à l'abîme, ne reviendra pas en arrière pour retrouver Dieu qu'il fuyait, et ne lui promettra pas d'être fidèle désormais à sa loi! Malheur, trois fois malheur à lui! Peut-être qu'il mourra dans son péché, *in peccato vestro moriemini.*

O péché, arbre empoisonné, que tes fruits sont amers! Tu ravis Dieu à une âme; tu la livres à Satan, tu la dépouilles de tous ses mérites, tu lui ôtes même la possibilité d'en acquérir de nouveaux pour le ciel; tu es pour elle ce qu'est la grêle pour la vendange et la moisson; la gelée pour un arbre chargé de fleurs; un incendie pour une maison remplie de richesses; tu mènes à l'abandon et à la haine de Dieu, tu attires la colère céleste sur ceux qui le commettent et même sur les familles et les sociétés; tu les conduis à l'éternelle mort, à la réprobation! Ah! péché, qui ne te déplorerait et ne te détesterait!

1015. Qu'il avait raison saint Benoît-Joseph Labre, cet illustre pèlerin que l'Église honore aujourd'hui! En traversant une ville, sa besace sur le dos, couvert de haillons, il rencontre deux hommes qui paraissaient des heureux du siècle. Ceux-ci le regardant, moitié par compassion, moitié par dédain peut-être, lui dirent: « Pauvre malheureux! » Benoît Labre se retourne: « Mes amis, leur dit-il, avec un visage tout céleste, vous vous trompez: *il n'y a de malheureux que ceux qui offensent Dieu.* » Un paysan du village d'Engelmodde, près de Munster, visitait son champ qu'avait dévasté la grêle. « Je prends bien part à ce malheur, lui dit un de ses voisins. — Oh! répondit le paysan, en agitant sa tête couverte de cheveux blancs, ce n'est pas un malheur, le péché seul est un malheur! » Quelle parole!

Parents, répétez-la tous les jours à vos enfants; maîtres, à vos serviteurs: *Cave ne aliquando peccato consentias.* Et si pour le moment, vous êtes en péché mortel, oh! c'est pour vous qu'est faite la mission! Plus votre aveuglement a été grand jusqu'ici, plus il faut faire effort pour en sortir (1). Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Il vous aidera, nous vous aiderons avec lui de bon cœur, mais du courage, de la confiance, de la bonne volonté. Une sainte confession vous réconciliera avec Dieu. Tombons à genoux et faisons un acte de contrition (2).

droite: si vous tombez, je vous recevrai, et vous entrerez en ce jardin où vous aurez beaucoup plus de miel, il sera plus doux, plus savoureux, plus salubre mille fois, que celui qui vous arrête là. Cet arbre, c'est votre vie, le jour c'est la souris blanche, la nuit c'est la souris noire, qui la minent et la diminuent insensiblement; à droite, c'est le paradis, à gauche, c'est l'abîme de l'enfer; les branches qui sont du côté droit, sont les actions vertueuses, les œuvres de piété, de charité, de mortification et de pénitence, les branches qui sont du côté gauche, sont les actions vicieuses, les ivrogneries, le vice, les injustices et autres passions déréglées. Le Fils de Dieu vous invite à vous mettre au côté droit; il vous recevra quand vous tomberez par la mort, il vous logera dans un jardin de délices inestimables. Et au lieu de vous rendre à ses invitations, vous vous tenez toujours au côté gauche, vous vous arrêtez au miel sauvage de je ne sais quelle vanité ou volupté sensuelle. Pauvre homme! pauvre homme! vous ne voyez pas que cet arbre va tomber, et qu'il tombera du côté qu'il penche; vous ne voyez pas que le fil de votre vie sera coupé un de ces jours, et que votre âme tombera dans l'abîme où elle se précipite.

(1) Amilcar, père d'Annibal, fait venir son fils, qui n'avait que huit ans, aux pieds des autels, et, lui rappelant tout ce que les Romains ont fait subir de maux à Carthage, il lui fait jurer haine à ce peuple. A la vue des ravages bien plus déplorables qu'a faits le péché dans les âmes, aux pieds de ces autels, jurons haine au péché.

(2) On insistera sur la bonté de Dieu qui a attendu le pécheur. Si *quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum, et ipse est propitiatio pro peccatis, et non pro nostris tantum, sed pro totius mundi; accedamus cum fiducia ad thronum gratiæ.* Horreur du péché, repentir, résolution de se confesser au plus tôt, de dire ce péché caché, enfin d'éviter cette compagnie. Prière à Marie. (Voir saint Léonard, *sur la malice du péché mortel et les châtiments du péché.*)

VIII. — Péché véniel (1).

1016. *Quasi a facie colubri fuge peccata : Fuyez les péchés comme un serpent.* (Eccli. xxi. 2.) Le voyageur qui erre dans les montagnes et s'aperçoit qu'il s'approche d'un gouffre profond, recule avec effroi et en évite même le bord. Il agit sagement : nous devons faire comme lui ; car il n'y a pas de gouffre plus horrible que celui de l'enfer. Non seulement il ne faut pas nous y jeter en commettant un péché mortel ; mais il est nécessaire de ne pas nous en approcher, et nous nous en approchons par le péché véniel.

Le péché véniel est une désobéissance à Dieu comme le péché mortel : mais c'est une désobéissance légère, tandis que le péché mortel est une désobéissance grave. Une distraction volontaire dans la prière, une impatience, des paroles dures envers les personnes avec qui on vit, des manquements à la charité qui ne nuisent pas gravement à la réputation d'autrui, de légers mensonges, voilà des péchés véniels. Je ne parlerai pas de ceux qui se commettent presque à notre insu, par pure fragilité et sans presque les avoir voulus, mais de ceux qui se font avec réflexion et volontairement parce qu'on n'en comprend pas la portée. Pour nous déterminer à les éviter, réfléchissons :

1017. — I. *A la malice du péché véniel en lui-même.* 1° Pour la comprendre, il faudrait concevoir ce que Dieu mérite d'amour et de respect, et nous en sommes incapables. Or celui qui pèche véniellement, offense Dieu ; il lui désobéit, il contriste son cœur, non pas d'une manière sérieuse, mais d'une manière légère. Or l'offense de Dieu quelle qu'elle soit est un mal plus grand que tous les maux que peuvent subir les créatures (2). Ce serait un moindre mal que toutes les fourmis périssent, que si elles molestaient un enfant dans son berceau. Que tous les hommes périssent, c'est un mal moins grand que si Dieu est offensé légèrement par l'un d'eux. Aussi le péché véniel n'est-il jamais permis, pas même pour empêcher les plus grands maux, pas même pour procurer les plus grands biens. C'est l'enseignement catholique.

Aussi, lors même que l'on pourrait, par un léger mensonge, faire cesser toutes les guerres, les pestes, les famines, les inondations, les maladies, les morts, éteindre tous les incendies, et même les feux de l'enfer et du Purgatoire, convertir tous les hérétiques, tous les sauvages, il est certain qu'il ne serait pas permis de dire ce léger mensonge. Le péché véniel est donc un mal plus grand que tous les maux du monde après le péché mortel. C'est l'offense de Dieu, c'est le mal de Dieu.

(1) Ce sujet convient à une instruction du matin dans les missions. On le traite aussi dans les retraites de communauté et de congrégations pieuses.

(2) Dieu fit un jour la faveur à Catherine de Gênes de lui faire voir quelque chose de la malice du péché ; ce ne fut qu'en passant et comme en un éclair ; toutefois elle en conçut une si grande horreur, que tout son sang se glaça dans ses veines ; elle en fut réduite aux abois ; et elle dit, que si cette vue eût encore duré, tant soit peu, elle en serait tombée raide morte, lors même qu'elle aurait eu un corps de diamant. Et elle ajoute : Quand je pense à la laideur de l'ombre même d'un péché, je crois que si Dieu ne m'en préservait, j'en mourrais ; et si j'avais quelque chose à désirer dans ce monde, je ne souhaiterais rien si ardemment que de pouvoir exprimer ce que je connais et ce que je sens d'une chose si étrange ; et si dans ce but, il fallait souffrir, j'endurerais volontiers tous les supplices des martyrs et des malfaiteurs, afin de faire connaître aux hommes une vérité de cette importance. Et depuis que Dieu m'a communiqué ce rayon de lumière, je ne m'étonne plus que l'enfer soit si redoutable et que l'éternité soit si longue. Au contraire, il me semble que les peines y sont trop douces, et qu'elles n'ont point de proportion avec la malice du péché, tant l'ombre seule d'un péché véniel me semble affreuse et effroyable ! En un autre endroit elle dit : O mon Dieu ! toutes les autres choses se peuvent bien supporter ; mais de vous avoir offensé, ce m'est une si grande peine que la seule pensée m'en est horrible et insupportable ; et je vous prie qu'à l'heure de ma mort, vous me montriez plutôt tous les démons avec toutes leurs terreurs et leurs supplices que de me faire voir le moindre de mes péchés, parce que j'estime que tout le reste n'est rien en comparaison de l'offense qui vous est faite, quelque petite qu'elle soit.

2° Dieu l'a tellement en haine que, s'il le trouvait dans ses anges et dans ses élus, il les précipiterait aussitôt du ciel dans les feux du purgatoire.

3° Pour expier le péché véniel, les prières et les pénitences des hommes n'eussent pas suffi sans la grâce : il a fallu la passion de Jésus-Christ pour nous mériter la grâce de réparer l'offense qu'il fait à Dieu. Et il se trouve des âmes qui disent : Ce n'est là qu'une faute légère, et qui se croient en droit de la commettre comme en riant. C'est un mal plus grand que la ruine du monde ; et vous vous en rendez coupables à tout instant, et cela pour vous épargner le moindre sacrifice, pour éviter de veiller sur vous, et sans en retirer le moindre profit, quand il vous serait si facile avec un peu de foi de vous en préserver ! Et vous appelez ce péché une bagatelle ! Vous allez peut-être jusqu'à vous en faire un titre de gloire, jusqu'à vous vanter de ne pas être si scrupuleux, si réservé que tel et tel, de savoir vous faire craindre et vous procurer vos aises, de ne pas entendre les maximes de l'Evangile d'une manière si étroite ! Ah ! que vos sentiments sont loin de ceux de Dieu et des saints ! Votre erreur est donc manifeste.

Marie-Thérèse, reine de France, après une faute était inconsolable. On lui disait que cette faute n'étant que légère, elle n'avait pas lieu de tant s'affliger. Ah ! répondit-elle, si légère soit-elle, du moment qu'elle offense Dieu, elle est mortelle pour mon cœur ! Et vous surtout, âmes religieuses, vous n'auriez pas ces sentiments : *Popule meus, quid feci tibi ? Eduxi te de terra Ægypti*, etc. (1).

1018. — II. *Les effets du péché véniel.* 1° Le grand mal du péché mortel, c'est de ruiner en nous la grâce et l'amitié de Dieu. Le péché véniel ne va point jusque-là, mais il diminue l'exercice de la charité. Un maître, dont le serviteur, sans être insolent ni infidèle, serait souvent irrespectueux et insoumis, le comblerait-il de faveurs ? Pourrions-nous avoir une grande affection nous-mêmes pour celui qui, sans nous faire de graves injures, ne cesserait de nous dire des paroles désagréables..... Et cela d'autant plus que celui qui commet si facilement le péché véniel et ne redoute que le mortel, fait preuve d'un amour de Dieu bien faible et bien intéressé. Les péchés qui me damneraient, semble-t-il dire, je veux les éviter avec soin ; mais ceux que vous me pardonnez facilement, je les multiplierai à l'aise.

2° Dieu n'aime que la pureté. C'est dans un cœur pur qu'il se complaît. Mais le péché véniel, s'il ne noircit pas complètement la beauté de l'âme la défigure pourtant d'une certaine manière, et Dieu y est mal à l'aise : *Nolite contristare Spiritum* (Eph. IV, 30.) C'est surtout dans ses épouses que Dieu

(1) (*a*) Un jour, une religieuse venant parler à sainte Melchtilde de Diessen, laissa tomber devant elle un objet qu'elle portait entre les mains. La Sainte s'oublia à lui dire : « Marchez encore dessus. » Aussitôt elle reconnut qu'elle avait dit une parole inutile et précipitée, et elle ne pleura pas moins cette faute, dit son historien, que si elle eût brisé les portes de l'église de Rome. Elle ne se contenta pas d'en verser des larmes amères, elle s'en punit par des jeûnes et des austérités extraordinaires, qui durèrent plusieurs jours.

(*b*) Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les Pères de l'Oratoire les avaient conduits à une campagne. On y invite Alphonse de Liguori, encore enfant, à jouer aux boules ; il s'en défend quelque temps, sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu, n'en jouant jamais aucun ; enfin il cède aux instances de ses compagnons ; et, malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait fait d'abord Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières ; à ce langage, le saint enfant ne peut se contenir et répond d'une voix émue : « Quoi donc ? c'est ainsi que pour une misérable somme, vous osez offenser Dieu ! Tenez, voilà votre argent. » Et il le jette à ses pieds. « Dieu me préserve d'en gagner à ce prix ! » Aussitôt il disparaît, s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge frappent tous ces jeunes gens et le coupable surtout. Cependant ils avaient repris les jeux, la nuit approchait et Alphonse ne reparaissait plus ; ils en sont inquiets et se mettent tous ensemble à le rechercher ; ils le trouvent dans un lieu écarté, seul et prosterné devant une petite image de la Sainte Vierge qu'il avait attachée à un laurier ; il paraissait tout absorbé dans sa prière, et déjà ils l'entouraient depuis un moment sans qu'il les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé, n'étant pas maître de lui-même, s'écrie avec force : « Oh ! qu'ai je fait ? J'ai maltraité un saint. »

a de telles souillures en horreur. Un roi n'est pas offensé de voir des taches sur la servante de sa cuisine, mais il ne saurait les supporter sur le visage de la reine. « Vous qui dites que ce péché est petit, dit saint Augustin, je voudrais savoir si vous voudriez autant de fois que vous le commettez, recevoir une petite blessure dans votre corps ou une tache ou une déchirure légère à vos vêtements? Si donc vous n'acceptez ni plaie pour votre corps, ni tâche, ni déchirure pour vos vêtements, comment ne craignez-vous pas d'en accepter pour votre âme? » 3° Dieu étant en délicatesse vis à vis d'une âme, qui commet le péché véniel facilement et volontairement, lui refuse ses grâces de choix qui font les saints.

4° Moins de lumière dans l'esprit. Le péché mortel aveugle, le véniel rend louche. 5° Moins de bons sentiments dans le cœur. Le péché mortel endurcit, le véniel émousse l'élan de l'âme vers Dieu et refroidit l'exercice de l'amour divin. 6° Le péché mortel donne la mort, le péché véniel rend l'âme malade en diminuant en elle les lumières et les secours de Dieu. La crainte de Dieu s'affaiblit, les passions auxquelles on donne quelque pâture deviennent plus avides. Les chutes légères amènent des habitudes qui inclinent vers le mal ; l'âme est disposée à pécher gravement comme le bois sec à être brûlé. Le démon, que de premiers succès rendent plus audacieux, multiplie les tisons de tentation, et, bien que des milliers de péchés véniels ne constituent pas un péché mortel, ils y conduisent. Le voleur qui veut piller une maison fait une ouverture à la porte, et par là introduit un enfant qui la lui ouvre : ainsi fait le démon. Thérèse était une âme toute séraphique, et pourtant Dieu lui fit voir la place, qui lui était réservée en enfer, si elle continuait de s'occuper de la blancheur de ses mains et d'autres légèretés, qui assurément n'avaient rien de grave.

Qui spernit modica, paulatim decidet. (Eccl. XIX, 1) C'est l'oracle du Saint-Esprit. Comment sont tombés ces hommes de la sainteté desquels le grand docteur de l'Église, Bonaventure, ne doutait pas plus que de celle des Ambroise et des Jérôme? Par la tiédeur et le péché véniel. Une légère blessure peut amener la gangrène ; une gouttière amène la ruine d'une maison. L'eau qui entre goutte à goutte dans un navire finit par le submerger ; un ciron ronge les poutres d'une charpente et elle s'écroule ; une légère déchirure à un habit l'use complètement, si on ne la répare pas ; une étincelle peut embraser une maison et une ville entière.

Noli despicere peccata tua quia parva sunt, dit saint Augustin, *sed time quia plura sunt.* « Les gouttes de pluie sont petites, ajoute-t-il ; mais elles remplissent les torrents qui emportent des masses, et des arbres déracinés. »

Judas garda d'abord pour lui quelques parcelles des aumônes qui étaient faites aux Apôtres, et il en vint à livrer Jésus pour trente deniers. David jeta un regard de curiosité sur une femme qui se baignait, et il devint adultère et homicide. Dina, fille de Jacob, voulut voir les femmes d'un autre pays, et elle perdit son honneur ; et l'outrage qui lui avait été fait, fut la cause d'une guerre sanglante. (Gen. XXXIV, 1.) Les Israélites mangèrent, burent et jouèrent ; puis ils apportèrent toutes les pierres précieuses à Aaron, pour qu'il en fit un veau d'or, qu'ils adorèrent. Un regard, une sortie inspirés par la curiosité ont amené la chute d'une multitude d'âmes. Et qu'en est-il des paroles légères, des familiarités qui d'abord semblaient innocentes? Le passé est la prophétie de l'avenir. Jeunesse, ah ! ne négligez pas les petites choses, ne vous familiarisez pas avec des légèretés, des imprudences, des curiosités qui ont fait avant vous la ruine de tant d'autres. Comment ont commencé tous les grands coupables, les blasphémateurs, les ivrognes, les libertins, les assassins, les voleurs? etc. Interrogez les damnés eux-mêmes. Interrogez votre passé.

1019. III. *Les châtiments du péché véniel.* 1° Point de maux temporels qui soient un châtiment suffisant pour une faute légère. Qu'ai-je donc fait à Dieu, disent certaines âmes, pour qu'il m'éprouve ainsi? O orgueil insensé! N'avez-vous point commis de fautes légères? Si vous dites que vous n'avez point péché, la vérité n'est pas en vous, au témoignage de saint Jean. Je veux même supposer que vous n'avez point commis de péché mortel. Il n'y a point

de tourments, de calamités, de fléaux que Dieu ne puisse très justement nous envoyer, en châtiment d'un seul péché véniel. Que de fois il a frappé de mort ceux qui s'en sont rendus coupables !

La femme de Loth, par exemple, qui n'avait que regardé par curiosité l'embrasement de Sodome ; Marie, sœur de Moïse, qui pour un léger murmure est couverte de lèpre ; un jeune homme, pour avoir recueilli un peu de bois le jour du Seigneur (Num. xv, 32) ; Oza, pour avoir porté la main à l'arche sainte, qui menaçait de tomber (II. Reg. vi, 6) ; soixante-et-dix Bethsamites, pour avoir jeté sur cette arche un regard indiscret (I. Reg. vi, 19). David, pour avoir fait par vanité le dénombrement de ses sujets, vit une peste cruelle faire mourir soixante-dix mille hommes. Autant de péchés véniels nous avons commis, autant de fois nous avons mérité la mort, et nous nous plaignons de quelques peines de la vie ! Que dis-je, nous avons mérité le purgatoire.

2° C'est au purgatoire, en effet, que nous conduit tout péché véniel, qui n'a pas été expié en ce monde. Pourvu que je sois sauvé, je passerai volontiers quelques temps en purgatoire, disent les âmes aveugles qui ne comprennent, ni la laideur du péché, ni les tourments qu'il mérite. Mais savez-vous que le feu du purgatoire, au sentiment de saint Thomas, le prince des théologiens, c'est le même que celui de l'enfer, sauf la durée. L'âme n'est en purgatoire que pour un temps, le réprouvé est en enfer pour toujours. Il n'en est pas moins vrai que tout ce qu'on peut endurer de tourments en ce monde, par les maladies, par la malice, par la cruauté des hommes, n'est pas à comparer avec une minute de purgatoire.

Une maladie d'une année paraît intolérable. Quelques mois de prison auxquels nous serions condamnés nous jetteraient dans l'effroi. Et nous ne redoutons pas cette prison de feu, où l'âme peut-être jetée pendant des siècles, car l'Église autorise les fondations à perpétuité pour les défunts. Une âme peut donc rester en purgatoire jusqu'à la fin du monde. Et comme Dieu ne fait rien qui ne soit dicté par une souveraine justice, il s'ensuit que les péchés véniels méritent tout cela. Bien plus, chez les réprouvés, les péchés véniels seront punis par les flammes éternelles, selon l'enseignement de saint Thomas.

1920. Voilà donc les châtiments, les effets, la malice de ces fautes que les âmes légères prennent pour des bagatelles, dont elles se font un passe-temps. Ces fautes légères, sont après le péché mortel, le plus grand des malheurs. Elles outragent notre Dieu, notre bon Père, notre meilleur ami ; elles contristent le Saint-Esprit ; elles diminuent en nous l'ardeur de la charité et nous disposent à d'horribles chutes ; elles nous méritent les maux de cette vie et ceux plus redoutables du purgatoire. Examinons-nous ici. Quel cas avons-nous fait du péché véniel ? *(Rappeler ici les fautes légères les plus ordinaires.)*

Notre malheur a été grand ! Quelles sont nos dispositions pour l'avenir ? Sans doute, par fragilité, il nous échappera toujours des imperfections. Quand elles ne sont pas réfléchies, ne nous en troublons pas à l'excès ; mais si nous ne sommes pas résolus d'éviter les péchés véniels volontaires, réfléchis, surtout ceux qui nous approchent de plus près des fautes graves, ceux dans lesquels nous tombons plus fréquemment, tremblons : nous sommes loin des sentiments des saints. Sainte Catherine de Sienne pleurait, à chaudes larmes, les plus légères imperfections, comme d'avoir tourné la tête dans la prière pour regarder son frère qui passait (1). Sainte Catherine de Gênes aurait mieux aimé être jetée vivante dans un océan de flammes que de consentir à un péché véniel. Ils avaient raison pourtant ces justes ! *Magnis cruciatibus vel in se parva deputabant* (S. Greg.) Faisons pénitence pour le passé ; et pour l'avenir : vigilance, examen, retraite. Si nous retombons, relevons-nous aussitôt par un acte de repentir et d'amour, ou imposons-nous pour pénitence de faire des actes contraires.

(1) Saint Louis de Gonzague eut, toute sa vie, une douleur très vive d'avoir pris dans son enfance un peu de poudre aux soldats de son père et d'avoir répété quelques-uns de leurs jurons.

Acte de contrition, de ferme propos...prière à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge. Plutôt mourir que d'offenser Dieu !

N. B. *Voir à la table ces mots* : Péchés de pensée *et* Prétextes des pécheurs.

IX. — Occasions de péché (1).

1021. *Qui amat periculum in illo peribit : Celui qui aime le danger y périra.* (Ecli. III, 27.) Voici un avertissement de l'Esprit-Saint que nous devons graver au fond de nos cœurs ; si nous l'oubliions, notre salut serait en danger. Saisissons-en donc aujourd'hui toute la portée. Le péril dont il est question, c'est le danger d'offenser Dieu, ou plutôt c'est l'occasion qui amène ce danger. Il y a des occasions de chutes graves, que l'on trouve partout, et dans lesquelles pourtant il est très rare qu'on tombe ; ce n'est pas de celles-là qu'il s'agit ; car, s'il fallait les fuir, il faudrait quitter ce monde. Il n'est question ici que des dangers extérieurs et prochains d'offenser Dieu. C'est la l'occasion qui fera la matière de notre entretien.

1022. 1° *Qu'est-ce que l'occasion prochaine ?* Les théologiens la définissent : *Une circonstance extérieure qui entraîne l'homme fréquemment dans le péché soit par elle-même, soit à cause de la fragilité de celui qui s'y trouve engagé.* Ce n'est donc pas la pente intérieure qui nous incline au mal; mais c'est l'objet extérieur qui seconde et excite l'inclination perverse, qui est en nous. Rentrez en vous-même et vous connaîtrez sans peine ce qui est occasion pour vous. Dans quel lieu, avec quelle compagnie, dans quelle conversation, dans quels amusements, dans quelles lectures, êtes-vous tombé fréquemment dans des fautes mortells ? Votre conscience vous répond : C'est ici, c'est là, avec tel ami, telle personne de différent sexe, dans telle fête, en parcourant tel livre, tel journal, en assistant à telle danse, ou au théâtre (2). Eh bien ! vous connaissez l'occasion pour vous. Et il importe que vous sachiez les règles que vous avez à suivre à cet égard ; sans cela, votre vie se passera loin de Dieu, dans sa disgrâce, dans le malheur par conséquent: vos chutes se multiplieront et une mort dans l'impénitence pourrait être le châtiment d'une si triste et si misérable vie.

1023. 2° *Combien y a-t-il de sortes d'occasions prochaines ?* — Il y a des occasions prochaines de péché qui sont nécessaires ; il en est qui sont volontaires.

1024. 3° *Qu'entend-on par occasions nécessaires ?* — Les occasions nécessaires sont celles qu'on ne peut pas abandonner absolument ou qu'on ne peut fuir sans subir un grave dommage. Voici un prisonnier, qui est dans son cachot, à côté de compagnons d'infortune, qui tiennent de mauvais propos. Cet homme ne peut quitter sa prison, où le retiennent la force et la justice humaines. C'est l'occasion nécessaire. Un enfant ne peut quitter le toit paternel, sans inconvénient grave, et il trouve là un danger, parce qu'il a le malheur d'appartenir à des parents sans pudeur et sans foi. C'est l'occasion nécessaire.

(1) Cette instruction peut être donnée indifféremment, ou par manière de sermon, ou par manière de conférence ; les numéros indiquent les questions de l'interlocuteur ; mais elle ne devra jamais être omise ; il faudra même revenir souvent, par manière d'avis, sur le devoir qu'elle expose. (Voir n° 196.) Qu'on observe toutefois de ne la donner *in extenso* que lorsque le peuple a déjà été ébranlée par les grands sujets ; on doit la donner cependant, au moins en substance, avant l'absolution des femmes..

(2) Saint Grégoire de Nysse rapporte qu'on célébrait à Neocésarée une fête en l'honneur des faux dieux. La foule fut telle au théâtre que les musiciens et les artistes ne purent s'y faire entendre, et la foule s'écria : « Jupiter, donne-nous de la place. » Grégoire le thaumaturge, évêque de cette ville, envoya dire à la foule qu'ils auraient plus de place qu'ils n'en voulaient. En effet, une peste se déclare dans l'assemblée même et dans toute la ville. On ne peut plus ensevelir les morts, de telle sorte que ceux qui sont atteints se rendent d'eux-mêmes aux tombeaux, prévoyant qu'ils n'auront personne pour les y porter. Cette prophétie du saint et ses autres miracles opérèrent un tel effet sur la foule, que Grégoire, à sa mort, ne laissa dans la ville que dix-sept païens, lui qui, à son arrivée, n'y avait trouvé que dix-sept chrétiens. (Voir la note du n° 1497.)

1025. 4° *Quelles règles doit-on suivre dans l'occasion prochaine nécessaire?* — Les voici : une âme qui y est engagée, doit être résolue de se garantir de ce danger, d'éviter toute marque d'affection trop intime, avec la personne qui l'entraîne au mal, de ne pas rester seule avec elle, de ne pas même arrêter sur elle ses regards, de s'approcher régulièrement des sacrements. Quelle étrange illusion que ceux qui disent : « Je suis dans une situation critique, je suis exposé à retomber toujours, je ne puis pas me confesser. » C'est le contraire qu'il faut penser et faire.

C'est précisément dans une telle situation qu'on a un besoin plus pressant des sacrements. Ceux qui sont ainsi exposés doivent aussi renouveler tous les jours, et surtout le matin devant un crucifix, la résolution d'éviter le danger; sans cela ils sont convaincus de l'aimer, puisque, sachant qu'ils y sont jetés, ils ne veulent rien faire pour en sortir, ou ne prennent pour cela que des moyens inefficaces. Ils n'ont qu'une velléité de conversion. Que si, généreusement, ils veulent employer ces moyens, ou ceux que leur confesseur leur indiquera, ils sont bien disposés, et Notre-Seigneur leur pardonnera.

1026. 5° *Et si, le pardon obtenu, après des efforts tentés pour sortir du péché, après toutes les précautions prises, l'âme qui est dans l'occasion retombe encore, retombe toujours; que faire alors? C'est son emploi qui est pour elle la source de ses chutes; ses intérêts sont engagés dans cette maison où elle rencontre un écueil.* — N'importe; c'est alors, dit saint Liguori, le cas d'appliquer la parole du Maître : Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Périsse un membre plutôt que tout le corps; périssent les intérêts temporels plutôt que ceux de l'éternité! Et quand un prêtre vous tracera à cet égard votre devoir, ne l'appelez pas sévère; appelez-le père, ami, médecin habile.

Le père, qui voit son enfant se jouer avec une arme, qui risque de le blesser, la lui arrache des mains; l'ami qui, voyant son ami tomber dans l'abîme, le saisit violemment par le bras, afin de le retenir, et le blesse par cette étreinte, lui donne néanmoins une marque éclatante de charité; le médecin n'écoute pas les plaintes du malade, il emploie le fer et le feu afin de guérir une blessure qui le conduirait à la mort; voilà le prêtre quand il nous dit : Fuyez, brûlez, coupez. Il ne fait que son devoir; s'il parlait autrement, il trahirait nos plus chers intérêts; et son ministère alors serait gravement criminel, car il servirait à notre ruine et non à notre salut.

1027. 6° *Mais il faut bien vivre, dira-t-on.* — Oui, il faut vivre; mais si on ne peut vivre sans perdre Dieu, il faut mourir. C'est ce qu'ont fait tous les saints. Et rien n'est d'ailleurs plus raisonnable; autant le ciel l'emporte sur la terre, autant l'âme l'emporte sur le corps. Quelle folie que celle d'un enfant qui, pour un morceau de verre, échangerait le diamant dont sa mère a orné sa poitrine! C'est celle de l'homme qui, pour un intérêt d'un instant, sacrifie Dieu et sa conscience. Comment se fait-il que les mêmes qui prétendent que Dieu les assistera dans l'occasion (ce qu'il n'a jamais promis) osent dire : Que deviendrai-je si je quitte l'occasion, quand Dieu a promis d'assister ceux qui lui seront fidèles. C'est ainsi qu'il fit de Moïse le roi d'un grand peuple, parce qu'il ne voulut pas rester au palais d'un Pharaon infidèle; c'est ainsi qu'il fit nourrir 60 ans par un corbeau saint Paul, ermite, qui s'était retiré au désert pour ne pas exposer sa foi. De là concluons à l'égarement de ceux qui persévèrent à rester dans une maison, où depuis longtemps ils vivent dans le mal, sans rien faire pour se convertir et sans songer à rompre avec l'occasion.

Combien surtout ils sont coupables, les parents, les chefs de maison, qui tolèrent autour d'eux des occasions de péché, qui ne veillent pas sur les livres qu'ils gardent dans leurs bibliothèques, les journaux qui arrivent chez eux, les relations, les compagnies de leurs enfants, de leurs serviteurs, de leurs ouvriers ou employés. Et les pères et les mères de famille qui, sans autres soucis que celui du bien-être matériel de leurs enfants, les établissent dans des maisons, des ateliers où ils auront toutes sortes de dangers; qui ne les arrachent pas à temps au péril, quand ils en sont avertis, sont-ils des parents chrétiens? Non, c'est à peine s'ils écoutent le langage de la raison. Car ils exposent la vertu, l'innocence, l'honneur, l'avenir éternel de leurs enfants.

Vigilance donc et à la première alarme il faut rompre. (Voir la première note du n. 502.)

1028. 7°. *C'est assez parlé des occasions nécessaires, venons en à celles que les théologiens appellent volontaires. En quoi consistent-elles ?* Ce sont celles qui, nous exposant à pécher fréquemment, peuvent être évitées, si nous le voulons. Et dans cette catégorie, il faut placer toutes celles que notre illusion nous fait regarder comme nécessaires et qui ne le sont point en réalité. Un agrément que nous y trouvons, un intérêt vil, suffit pour nous persuader d'y rester toujours. J'ai tel bénéfice dans cette place, dans cette charge, dans cet ouvroir, dans ce commerce, la vie me serait trop dure si je ne pouvais pas voir cette personne ; et puis, que dirait-on de moi ? on serait scandalisé, étonné de mon éloignement. Voilà, des prétextes ; mais le plus souvent ce ne sont pas des raisons sérieuses.

Ah ! si chaque fois qu'on va dans cette maison, avec cette compagnie, on perdait une somme tant soit peu importante, on n'y retournerait plus ; si cette compagne nous donnait un soufflet toutes les fois que nous la voyons, quel soin nous aurions de la fuir. Nous redoutons le scandale et l'atteinte faite à notre réputation : à cela saint Liguori répond : Le scandale sera bien plus grand si, après la confession, on nous voit toujours dans la même occasion. Ou on ignore, ajoute-t-il, que vous faites le mal, et votre éloignement ne fera rien soupçonner ; ou on connait vos égarements : et dans ce cas là, en éloignant l'occasion, vous recouvrez votre réputation plutot que vous ne la perdrez. Que de fois certaines liaisons sont un scandale, quand nous croyons que c'est un secret : et il est aussi nécessaire à l'honneur, à la réputation qu'au salut de les rompre aussitot. Ainsi donc, comprenez-le bien, l'occasion volontaire de pécher est celle que l'on peut fuir, sans inconvénient grave : quand même on a des prétextes pour y rester engagé, cela ne suffit pas, il faut des raisons sérieuses.

1029. 8° *Eh bien ! quelle règle faut-il suivre à l'égard de cette lecture, de ce concert, de cette fête, de cette personne de sexe différent, de cette compagnie, etc., que l'on peut éviter ?* — Il faut fuir : celui qui recherche l'occasion l'aime et celui qui l'aime y périt. C'est l'Esprit-Saint lui même qui a porté cet arrêt. Ecoutez Notre-Seigneur : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam* : Craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer. Ce n'est pas là un conseil c'est un précepte. Ce précepte est grave ; le transgresser, c'est un crime, c'est une violation coupable du cinquième commandement de Dieu.

Que défend ce commandement ? D'oter la vie à son prochain et de se l'ôter à soi-même ; et là-dessus, on remarque qu'il y a deux sortes d'homicides ; le premier qui consiste à plonger un fer meurtrier dans le sein d'un homme, de la vie duquel Dieu seul est le maitre, crime puni par toutes les lois et flétri par l'opinion publique ; le second, c'est le scandale contre lequel Notre-Seigneur a lancé toutes sortes de malédictions : *Væ mundo a scandalis ; væ homini illi per quem scandalum venit ; expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.*

Il y a aussi deux sortes de suicide : l'un qui consiste à s'oter la vie du corps ; et ce crime est si horrible que l'Eglise ne veut pas qu'on ensevelisse en terre sainte ceux qui s'en sont rendus coupables ; mais le second suicide est plus abominable encore, il consiste à s'oter la vie de l'âme en s'exposant volontairement au péché, en se jetant sans raison dans le danger prochain d'offenser Dieu gravement. Il est facile d'en concevoir la malice. Vous jouez votre vie, en dansant sur le bord d'un abime ; sans raison, vous faites une imprudence qui peut ruiner votre santé, vous êtes coupables ; comment serions nous innocents en exposant notre éternité, notre salut, la grâce de Notre-Seigneur ?

1030. 9° *Mais il y en a qui vont dans des occasions, et qui n'y font pas de mal, dira quelqu'un ; je puis bien faire de même.* — Si vous avez l'habitude de tomber là où un autre se tient debout, vous ne pouvez sans faute, faire ce que les autres font sans péché. On peut être coupable là, où un autre est innocent. Voici un homme d'une santé robuste, qui fait une course

matinale par le froid, course qui n'est nullement nécessaire. Il revient, il n'en a que meilleur appétit et il n'en retire que de nouvelles forces. Mais voici un autre homme d'une santé délicate, menacé d'une phtisie; il fait la même course sans raison, prévoyant qu'une maladie de poitrine se déclarera à la suite, il est homicide de lui-même. Il en est de même du tempérament spirituel.

Nous devons tous éviter ce qui est reconnu généralement comme dangereux pour la santé, le poison par exemple; mais si un aliment salutaire à un autre devient poison pour nous, nous devons bien nous garder d'en user, sous le prétexte qu'il est salutaire, ou inoffensif pour beaucoup d'autres. Il en est de même pour notre âme. Ne disons pas : tel ou tel d'ailleurs très consciencieux et chrétien va là ; il ne le se reproche pas, je puis donc le faire. Il faut se prendre tel qu'on est ; si on a le tempérament faible, c'est un devoir de le ménager et de fuir ce qui, n'ayant aucun danger pour autrui, offre un péril considérable pour nous. Que chacun mesure donc ses forces, et que chacun fuie ce qui a été un écueil volontaire pour lui. Ce n'est pas de la perfection, c'est simplement le devoir de tout chrétien. C'est de rigueur. Pas de conversion sans cela.

1031. 10° *Pourquoi tant de confessions sans amélioration?* — Pour ce seul motif. Et si nous ne promettons pas à Dieu d'éviter les occasions prochaines, point de pardon à espérer, point de confesseur qui puisse nous absoudre ; le Pape lui-même avec les clefs de saint Pierre ne le pourrait pas. (Propositions condamnées, voir nos 115 et 120.) Et quand même, par impossible, Dieu nous pardonnerait, ce pardon serait suivi aussitôt de la rechute : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* « C'est que l'occasion, comme parle saint Liguori, est comme un filet qui enlace l'homme, l'entraîne au péché, aveugle son esprit, en sorte qu'il ne voit plus ce qu'il fait ; et l'ennemi le plus souvent et presque toujours a lieu de chanter victoire. »

1032. 11° *Je ne suis plus un enfant, je sais ce que je puis me permettre.* — La vieillesse est-elle impeccable? Le Saint-Esprit lui-même nous dit qu'il y a des enfants de cent ans : et Salomon, qui avait demandé et obtenu la sagesse pendant les premières années de son règne, la perdit dans sa vieillesse ; à tous, quel que soit leur âge, Notre-Seigneur a dit : *Veillez : Omnibus dico, vigilate.*

1033. 12° *Je me sens assez fort pour ne pas retomber : je pourrai encore aller ici et là, fréquenter telle ou telle personne, mais après la confession nous ne retomberons plus.* Voilà le raisonnement qui ruine tout et peuple l'enfer. Saint Pierre avait dit dans sa présomption : Je ne vous renierai jamais. *Etsi omnes, ego non ;* il n'évite pas l'occasion et il renie son Maître à la voix d'une servante. Voilà le sort qui attend tous ceux qui, dans une folle présomption, disent : « Je suis fort. » Les saints étaient plus forts que nous, chrétiens ; que nous, à qui l'expérience a révélé une faiblesse effrayante ; et ils tremblaient. Saint Jérôme fuyait au fond des déserts ; saint Benoît avait éteint le feu de la tentation en se roulant dans les épines, saint Pierre Damien et saint Bernard, en se plongeant dans un étang glacé ; et ils craignaient. C'est pour cela qu'ils ont évité les chutes.

Les saints, qui n'ont pas craint le danger, sont tombés eux-mêmes misérablement. Saint Grégoire raconte qu'en Afrique, un homme d'un courage et d'une foi admirables, fut saisi par les Vandales qui le condamnèrent à avoir la langue coupée, s'il ne renonçait pas à publier la divinité de Jésus-Christ. Il n'y renonça pas et on lui arracha la langue. Mais Dieu, récompensant la constance de son serviteur, permit, qu'après ce supplice, il parlât encore avec une admirable éloquence. Eh bien! ce martyr, cet homme héroïque, s'engagea dans une occasion où il tomba et devint muet ; on en chercha la cause et on la découvrit. Celui qui était un objet d'admiration pour tous, devint pour tous un objet de mépris. Où sont les miracles que nous avons faits? Flattons-nous après cela d'aller avec les mêmes compagnies mauvaises et de ne pas retomber. Saint Bernard vous dit qu'il est plus facile de ressusciter un mort que de ne pas retomber dans l'occasion prochaine. C'est que l'occasion donne à la tentation un empire étrange, tandis que la tentation sans l'occasion est un fusil chargé à poudre, mais sans balle ni plomb, comme le dit saint Léonard.

1034. 13° *Mais Dieu m'aidera par sa grâce, et dans l'occasion je serai fidèle.* — Oh! vous comptez que Dieu vous fera une grâce miraculeuse, quand vous faites si peu de cas de sa grâce, que vous jouez pour une bagatelle, pour un passe-temps, pour avoir le plaisir de folâtrer avec des compagnies légères. Vous tentez Dieu absolument comme celui qui se jetterait dans un brasier, en comptant que Dieu le préserverait des flammes. Dieu le laisserait rôtir; vous vous exposez au danger, il vous laissera périr.

1035. 14° *Que faire donc, puisqu'on ne peut se fier ni à soi-même, ni à Dieu, quand on s'expose au danger?* — Il faut fuir. Joseph laissa même son manteau. Et qui fuir? Rentrez en vous-même; qu'est-ce qui vous a conduit au péché? C'est ce théâtre, ce bal, cette maison où vous vous êtes enivré, où vous avez tenu de mauvaises conversations, cette mauvaise compagnie avec laquelle vous avez parlé contre la religion, contre la pudeur, ou avec laquelle vous avez manqué la messe; ce sont ces lettres, ces livres, ces journaux, c'est cette personne de différent sexe avec qui vous avez offensé Dieu. Mais elle est vertueuse, dites-vous; soit, mais pour que vous deviez la fuir, il suffit que vous fassiez le mal à son occasion. Je suppose même que vous aussi, vous êtes honnête; mais pour le demeurer il faut fuir le péril. L'eau est excellente, la terre aussi, l'eau avec la terre forme la boue.

1036. 15° *Mais nous avons des desseins sérieux.* Et c'est pour cela que vous avez un plus grand besoin de la bénédiction du Ciel sur votre avenir, sur la famille que vous voulez fonder. Si vous vous préparez par la légèreté et le péché à un mariage, vous recueillerez ce que vous aurez semé, c'est-à-dire la malédiction de Dieu. Fuyez! Saint Antoine vit le monde couvert de filets, dans lesquels le démon enlaçait les âmes. Le monde d'aujourd'hui n'est pas moins dangereux. Fuyez. La monture refuse d'avancer vers l'abîme; elle se laisserait tuer plutôt que de s'y jeter. Le lion, le loup et les autres bêtes féroces fuient ceux qui les poursuivent de leurs flèches, et l'homme raisonnable courrait dans l'abîme, il irait au devant des traits qui donneraient la mort à son âme?

1037. 16° *C'est bien dur tout cela.* — Ah! détrompons-nous, mes frères, le bonheur ici-bas, le bonheur dans l'autre vie y est attaché. Dieu ne nous commande rien pour nous imposer un joug: il veut nous obliger à ce qui peut nous rendre heureux et dignes de lui. Et nous-mêmes qui désirons tant votre bonheur en ce monde et en l'autre, en vous prêchant ces vérités, nous sommes guidés par l'affection que nous avons pour vous. O mon Dieu, aurons-nous réussi à persuader à ces âmes ce grand devoir! Dans ce cas tout est gagné, « car si les hommes avaient soin, dit saint Liguori, d'éviter les occasions, la plupart des péchés seraient évités; » mais si nous ne les évitons pas, tout est perdu, les fruits de la mission dureront pendant quinze jours.

Serait-il possible que tant de lumières, de remords, de bons désirs, d'empressement à venir à la mission, restassent stériles; et devrions-nous quitter avec la tristesse la plus désolante dans le cœur, une population qui nous a tant consolé? Non, *Confidimus de vobis meliora et viciniora saluti;* au moins une âme en profitera. Chère âme, je vous bénis; courage! vous irez au ciel; mais pourquoi n'en profiterions-nous pas tous? Y en a-t-il ici qui voulussent se perdre? Oh non! Tombons à genoux. *Acte de contrition et de ferme propos d'éviter les occasions qu'on détaille.* Prière à Notre-Seigneur et à sa divine Mère.

X. — L'orgueil (1).

1038. *Je poursuivrai mes ennemis, je les saisirai et je ne lâcherai pied qu'après les avoir vaincus: Persequar inimicos meos, et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant.* (Ps. xvii, 38.) — Ainsi parlait David. Ainsi devons-nous parler et agir nous-mêmes; notre ennemi c'est le péché; il ne suffit pas de fuir les occasions extérieures qui nous y engagent, il faut

(1) Les deux sujets suivants serviront utilement d'instructions, le matin des jours de mission, et de conférences dans les retraites. Toutefois, dans une retraite trop courte, on peut, en les condensant, les réunir dans la même instruction.

encore attaquer ce qui le produit en nous, et ne nous arrêter qu'après avoir extirpé la racine du mal. Coupez la tige des chardons, ils repoussent tant que la racine reste en terre. Ainsi en est il de nos défauts, si nous ne les arrachons pas de nos âmes. Tous nos péchés viennent de nos défauts. Confesser nos péchés et garder nos défauts, c'est nous préparer de nouvelles chutes (1).

D'où sont venus nos égarements après tant de bonnes résolutions ? De ce que nous n'avons pas travaillé à nous corriger de nos inclinations perverses. Nous n'avons fait que labourer la terre de notre cœur ; nous ne l'avons pas

(1) Nos défauts viennent de nos passions, que nous ne surmontons pas. Les passions, considérées en elles-mêmes et dans leur première origine, ne sont pas des vices, mais des dons de nature que le Créateur nous a donnés comme des organes et des instruments pour acquérir le bien et éviter le mal. Il faut que je vous explique cette belle doctrine de théologie par une comparaison familière, mais lumineuse.

L'homme, doué de ces passions est comme un carrosse attelé de six ou huit chevaux ; car les passions sont à l'homme ce que les chevaux sont au carrosse pour avancer ou reculer, pour se porter au bien ou pour se détourner du mal. Comment nous porterions-nous au bien, si nous ne le désirions ; et comment le conserverions-nous, si nous n'en avions de la joie et du plaisir quand il est présent? Comment éviterions-nous le mal, si nous ne le craignions, quand il est absent, et si nous ne le haïssions, quand il est présent? Par conséquent, disons-le en passant, quelques uns doivent apprendre à s'humilier et non à s'élever. Il y a des individus qui, de leur naturel, n'ont presque point de passions ; ils ont un génie insensible, froid et presque immobile ; quand ils voient quelqu'un transporté de passion, ils s'enorgueillissent, ils pensent être bien parfaits, parce qu'ils ne sont pas sujets à de telles altérations. Il est vrai que vous ne faites pas grand mal, mais aussi ne faites-vous pas grand bien ; ce n'est pas vertu de n'avoir pas de passions, mais la vertu consiste à les modérer et à les conduire. *Non est pondus veræ virtutis, insensibilitas cordis ; et valde insana per stuporem membra sunt, quæ sentire dolorem incisa non possunt*, dit saint Ambroise. Vous êtes comme un carrosse qui n'est jamais attelé ; il ne se brise pas, il ne s'use pas, il ne verse pas, mais il n'avance ni ne recule ; il demeure inutile en une basse-cour. Ces passions de notre âme sont très bien comparées aux chevaux, car elles sont brutales ; elles résident seulement en la partie animale et inférieure de l'homme, et elles nous sont communes avec les bêtes. Ne voyons-nous pas que les chiens et les autres animaux sont sujets à l'amour, à la haine, à l'envie et à la colère ? Elles sont brutales, elles ont besoin de conducteur. Dans un carrosse à six chevaux, il y a deux cochers, l'un qui est le postillon ; et l'autre, qui est le conducteur, le cocher ; le postillon va devant, et on le prend pour voir de loin les fossés, les haies et les autres mauvais passages, afin de s'en détourner ; le conducteur tient les rênes et le fouet en main pour conduire ses chevaux comme bon lui semble. Ainsi, dans l'homme, le postillon c'est l'intelligence, qui a pour office de découvrir les chemins, de prévoir les accidents, les difficultés et les inconvénients que nous pouvons rencontrer, si nous allons par tel ou tel chemin, si nous faisons une telle entreprise. La volonté est comme le conducteur qui a la bride en main, qui conduit et qui tourne de quel côté elle veut, qui commande même au postillon : tant qu'ils font tous deux leur devoir, tant que l'intelligence juge sagement et que la volonté gouverne avec droiture et équité, ces chevaux nous sont utiles, nos passions sont bonnes et louables. Mais un grand malheur a été causé par le péché originel ; je suppose qu'en faisant un long voyage un jour de fête, votre cocher et votre postillon aient trouvé quelqu'un de leur connaissance qui les a fait boire en l'hôtellerie plus que de coutume, après le dîner, vous n'avez pas fait demi-lieue que les vapeurs du vin leur montent à la tête : le postillon s'endort, le cocher est ivre et joyeux, mais affaibli par le vin ; les chevaux eux-mêmes, bien nourris, sont fringants et éveillés ; le postillon ne regarde point les chemins, le cocher fouette sans reprise ses chevaux et ne leur tient point la bride, les chevaux courent le grand galop, vous êtes en des lieux scabreux, sur des rochers et au bord des précipices ; je vous laisse à penser qu'est-ce qu'on doit attendre de ce pauvre carrosse et de ceux qui sont dedans, des chevaux et des cochers ; tout cela ne va-t-il pas se précipiter dans les abîmes? Tel est l'homme sans la grâce de Dieu ; l'entendement est obscurci et aveuglé, sa volonté, enivrée par l'amour des biens charnels et corruptibles, les passions vives et vigoureuses regimbent incessamment. Voyez un homme du monde, destitué de la grâce de Dieu, qui est en proie à ses passions, dans quels précipices et abîmes ne se plonge-t-il pas? Vous diriez que son entendement dort ; où est son jugement, sa raison et son sens commun, puisqu'il ne regarde jamais les obstacles ni les mauvaises rencontres qu'il trouvera dans l'exécution de ses desseins, ni à quoi aboutira son entreprise ? Il dort, sa volonté est enivrée, il ne se soucie de rien, pourvu qu'il avance, qu'il pique et qu'il excite incessamment ses passions. Je vous laisse à penser ce qu'on en doit attendre, et s'il ne pourrait pas dire comme un homme qui, étant monté sur un cheval fougueux, courait le grand galop par les champs, sans lui tenir la bride. Interrogé : Où vas-tu si vite? Je vais, répondit-il, où celui-ci m'emporte. (LE JEUNE).

minée profondément, de manière à la purger des mauvais germes ; les ronces, les épines l'ont désolée de nouveau. C'est dans une mission, dans une retraite, que l'on défonce le sol, qu'on le creuse et qu'on en brûle les mauvaises racines. C'est un travail, mais nécessaire ; et sans lui nos âmes deviendront stériles ; l'ivraie y étouffera le bon grain. Il faut combattre nos défauts, sans cela ils triompheront de nous et nous entraineront de nouveau dans toutes sortes de péchés et peut-être de crimes.

« Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans employer ce moyen ; car qui pourrait ici vous représenter l'enchainement de nos passions ; et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur ? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes ; ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respirait que son service ? Un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Loth, qui s'était conservé sans tâche avec sa famille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer ? On sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe, son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthazar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem ? N'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone, enrichie de la dépouille de tant de rois ? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs. C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès. » (BOSSUET).

Il y a en enfer une multitude de damnés qui ont eu moins de défauts que nous, et ils sont perdus à jamais parce qu'ils ne les ont pas combattus.

Si nous n'entreprenons pas de faire la guerre à nos inclinations perverses, il peut se faire que, dans un an, nous soyons plongés plus profondément en enfer que les malheureux qui y gémissent à cette heure (1).

1039. Pour combattre nos défauts, il faut les connaître (2) avec leur ma-

(1) Pour les religieux : *Quid aliud monasteria*, dit saint Laurent Justinien, *quam robustorum virorum adversus seipsos dimicantium... castra.*

(2) « C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne point vouloir les connaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne le méritent ; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne le méritons.

« Ainsi, lorsqu'ils ne nous découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent ; étant juste, et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent si nous sommes méprisables.

« Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet ?

« En voici une preuve qui fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde ; elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer

lier et savoir par quels moyens nous réussirons à en triompher. C'est ce que nous allons vous apprendre. Nos défauts sont nombreux. Il y en a autant d'espèces différentes en nous que d'espèces de mauvaises herbes dans un jardin. « Il y a toutefois les vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. » (PASCAL, *Pensées.*) Mais il y en a deux surtout qui sont comme les pères de tous les autres, et dont nous allons vous parler (1).

1040. Le premier, c'est l'orgueil. I. *A quoi reconnaîtrez-vous qu'il règne en vous et domine votre âme ?* 1° *Envers les supérieurs*, esprit d'incrédulité, raisonnements contre la foi, peu d'estime pour les pratiques de piété qu'on regarde comme au-dessous de soi, murmures contre l'obéissance, critique de l'autorité, révolte contre ses ordres. 2° *Vis-à-vis des égaux*, emportement quand on est froissé, colère, paroles injurieuses, jalousie, haine contre ceux qui nous contrarient. 3° *Envers les inférieurs*, airs de mépris, commandements durs, rapports hautains et fiers.

4° *En soi même*, pensée d'estime de soi, désir d'être honoré, de paraître, d'arriver à des dignités, ambition, amour et recherche des éloges, paroles à sa propre louange (2), airs et allures de vanité, actions dans le but de se faire admirer, bonnes œuvres pour être vu des hommes. Voilà le signalement de l'orgueil. Si vous vous reconnaissez à quelques-unes de ces marques, c'est

rien de plus charitable et de plus doux ? Et, néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Eglise une grande partie de l'Europe.

« Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fît à l'égard de tous les hommes. Car est-il juste que nous les trompions ?

« Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité : mais on peut dire qu'elle est en tous, en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de tours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

« Il arrive de là que si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable ; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

« C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde, nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile, et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec le prince aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent, et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. » (PASCAL, *Pensées.*)

(1, (a)) Le roi de Syrie ordonna à ses capitaines de ne s'attaquer dans sa guerre contre Israël qu'au roi lui-même. Achab fut en effet percé d'une flèche, et dès lors toute l'armée fut défaite. David ayant tué Goliath, tous les Philistins furent bientôt dispersés. Attaquons donc d'abord le défaut dominant.

(b) Albe et Rome ont confié leur destinée à la valeur des trois Horace et des trois Curiace. Deux Horace succombent dans la lutte et les trois Curiace sont blessés. Le seul Horace qui reste prend la fuite afin de distancer les trois blessés, dont il sait bien que la marche sera inégale ; et dès qu'il les voit séparés, il les attaque avec courage et les renverse l'un après l'autre. Les Romains triomphent. C'est ainsi qu'il faut attaquer nos défauts les uns après les autres.

(2) C'est aux charlatans de faire paraître sur un théâtre tout ce qu'ils savent. Les petits marchands étalent par les rues le peu qu'ils ont, les grands négociants cachent dans leurs magasins leurs marchandises précieuses. Les guêpes ne font pas de miel, mais elles font plus de bruit que les abeilles. Une méchante grenouille, dans un marais, vous étourdit de son croassement, et un bon poisson se tient muet dans un vivier. Rien ne résonne tant qu'un tonneau vide. Il n'y a point d'oiseau qui ait une voix aussi désagréable que le paon, quand il fait sa roue. Il n'y a point de discours si fâcheux et qui rebute si fort ceux qui l'écoutent, que celui d'un orgueilleux qui ne parle que de lui.



une preuve qu'il est en vous. Et cela ne doit pas nous surprendre : il est monté jusqu'au ciel, il est entré jusque dans le paradis terrestre, d'où il a banni Adam et Eve auparavant dans l'innocence. Tremblez si vous en êtes atteint, et afin de chasser ce monstre de votre âme considérez :

1041 II. *Sa malice.* 1° *Injure qu'il fait à Dieu :* il lui ravit par un mensonge injuste ce à quoi il tient le plus, sa gloire : *Gloriam meam alteri non dabo. Quid habes quod non accepisti ?* Tout nous vient de Dieu, biens de l'âme et du corps, biens extérieurs, fortune, considération, biens surnaturels. Tout lui doit par conséquent revenir. La récolte appartient à celui qui a semé : le fruit, à celui qui a planté l'arbre. L'orgueilleux s'attribue tout à lui-même. Il jouit de ses biens, tout à son profit, comme s'ils lui appartenaient ; il ne renvoie rien à son Créateur. Il veut être son Dieu à lui-même et ne dépendre de personne. Or, dit Bossuet, « il y a une imitation de Dieu qui est un crime et une imitation qu'il nous commande. *Gloriam meam alteri non dabo,* les droits de la souveraineté sont réservés à Dieu seul, et tout puissant qu'il est, il ne veut ni ne peut s'en dépouiller. Le trône ne se partage pas. Il y a des attributs que Dieu veut nous voir imiter. *Estote et vos perfecti sicut Pater vester perfectus est. Estote misericordes, sancti estote quia ego sanctus sum.* Soyons comme lui par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde. Quand il s'agira de sa puissance, tenons nous dans les bornes d'une créature. Mais! ô égarement étrange, les hommes au lieu d'imiter Dieu en ce qu'il commande, cherchent à se mettre à sa place par orgueil et revendiquent pour eux la souveraineté, l'indépendance qui n'appartient qu'à lui. Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le gouverne, et l'homme veut aussi n'avoir ni Dieu ni maître, il secoue tout joug, il rompt toutes les rênes, il rejette le frein du commandement divin qui retient sa liberté égarée, il transgresse toutes les lois emporté par ses passions. » Aussi Dieu est-il indigné contre ce fermier qui ne lui paie pas ses rentes : *Vineam meam dabo aliis colonis.* « Les petits, a dit Lacordaire, les pauvres, les simples, les ignorants, on le voit par l'expérience comme par l'Ecriture, ont une part plus abondante au mystère de Jésus-Christ, non seulement parce qu'ils ont peu reçu du coté de la terre, mais surtout parce qu'ils n'opposent point à la vérité la conjuration de l'orgueil et de l'idolâtrie de la raison. Ils savent qu'ils sont peu et qu'ils ignorent beaucoup ; leur pente est de s'en rapporter à la vertu, qui leur fait du bien ; et s'ils se détournent quelquefois du sentier où Dieu les illumine, c'est par l'effet d'une dépravation qui vient de plus haut qu'eux, et qui démolit avec perversité dans leur âme sa naturelle construction. Le sage (orgueilleux), au contraire, puise dans sa science une vanité qui le détourne de sa foi : il s'imagine être le créateur de ses pensées, l'astre de son intelligence, la mesure du monde et de Dieu, et s'il rencontre en de si vastes sujets une ombre qui l'arrête, il s'en prend à la vérité plutôt qu'à son esprit, et se transforme en puéril contempteur des lois qu'il n'entend pas. Dieu hait et méprise ce pygmée qui le juge et le rejette ; il se plaît à confondre ses desseins, à troubler ses notions, à en faire le jouet d'une historique crédulité, un monument de folie, à moins qu'un jour le doute de tout ne le ramène au doute de lui-même, et qu'un rayon d'humilité ne lui rende le Dieu des simples et des petits. C'est là, Messieurs, ce qui explique que des hommes de bien selon le monde, demeurent éloignés du christianisme, pendant que des scélérats et des femmes perdues y entrent à pleines voiles ; ceux-ci se méprisent, ceux-là s'estiment ; et les uns et les autres accomplissent, mais diversement, la parole de l'Ecriture. » *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam.* Et afin d'apprendre à l'orgueilleux qu'il n'est rien que misère, Dieu lui inflige quelquefois sur l'heure des châtiments épouvantables (1) ; d'autres fois il livre l'orgueilleux à ses propres forces, et l'orgueilleux descend dans des abîmes (2).

(1) Hérode Agrippa voulut recevoir au théâtre les ambassadeurs de Tyr et de Sidon. Il parut devant la foule vêtu d'une robe royale toute d'argent, dont les rayons du soleil relevaient encore l'éclat. Quand il eut harangué le peuple, on s'écria : « C'est un dieu qui parle et non un homme. » Mais l'ange du Seigneur le frappa à l'instant, et il mourut rongé par les vers.

(2) Saint Antoine vit dans une vision le monde tout couvert de pièges et de filets tendus par le démon pour perdre les âmes. Il s'écria en soupirant : « Qui donc pourra échapper à ces périls ? » Une voix lui répondit : « Les âmes humbles seules. »

L'orgueil est le père de toutes les hérésies, de tous les égarements de l'esprit, de tous les désordres du cœur. Voyez cette jeune fille orgueilleuse, elle ne tarde pas de s'attacher aux créatures ; elle ne réussit que trop à leur plaire, et elles la perdent. Comment se sont accomplies ces chutes étranges d'hommes qui brillaient comme des flambeaux et qui sont devenus des tisons d'enfer ? Par l'orgueil. Et quand ils sont tombés, ils deviennent l'objet du mépris public : *Odilibis coram Deo et hominibus superbia ! Ut castitas detur humilitas meretur*, dit saint Bernard ; Saint Jean Climaque fait cette comparaison : *Qui solâ continentiâ bellum hoc superare nititur, similis est ei qui, unâ manu natans, pelago liberari contendit ; sit ergo humilitas continentiæ conjuncta.*

1042. 2° *Les hommes, en effet, méprisent l'orgueilleux* : c'est l'accomplissement de cette loi : *Qui se exaltat humiliabitur.* L'estime des hommes est comme l'ombre, elle fuit ceux qui la poursuivent. Aussi Pascal a-t-il écrit : « Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? n'en dites point. » (1) On peut redouter une âme orgueilleuse, ne pas oser en face lui témoigner le dédain qu'elle inspire ; mais, par devers elle, on s'en moque. Qu'est-il là d'étonnant ? quoi de plus vil, en effet, et de plus faux que de se croire quelque chose quand on n'est rien en réalité ? Quoi de plus vulgaire et par conséquent de plus bas que l'orgueil ? Les hommes qui valent le moins sont toujours ceux qui en ont le plus. L'orgueil court les rues, et toutes les âmes communes se soumettent à son joug. L'orgueilleux lui-même ne sent-il pas le mépris que mérite le vice dont il est atteint ? S'il le trouve dans les autres, il cesse de les estimer ; et il comprend si bien qu'il fait sa propre honte qu'il n'ose pas le laisser paraître ; il le cache avec soin, comme un chancreux la difformité de son visage. Il fait quelquefois le modeste, tant il redoute de passer pour fier. C'est que l'orgueil rend semblable au démon. « Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire, selon le mot de Tertullien, ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de vous dire, et voici la raison qu'ils en ont rendue ; c'est que la gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disaient-ils, il faut diriger ses intentions à la vertu seule ; la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plait, à ses créatures, selon qu'elles s'approchent de lui. Or, encore que Dieu soit très-haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant : de sorte que la gloire n'est

(1) *(a)* Carloman, roi d'Austrasie, ayant pris la résolution de fuir la gloire mondaine, alla avec un de ses officiers, s'enfermer au mont Cassin, sans se faire connaître ni l'un ni l'autre. L'abbé donna à Carloman l'emploi d'aide à la cuisine ; et comme il s'en tirait mal, le cuisinier, impatient, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Mais cet outrage s'étant renouvelé une seconde fois, l'officier qui était présent, n'y tint pas, et il frappa rudement le cuisinier. Ce dernier alla se plaindre à l'abbé, qui fit appeler Carloman et l'officier coupable. Celui-ci pour s'excuser, dit : « Comment aurais-je pu souffrir qu'on outrageât ainsi l'homme le plus distingué par sa vertu et sa noblesse ? » On lui ordonna de s'expliquer ; et, montrant son maître : « Voici, dit-il, Carloman, roi des Francs, qui pour l'amour de Jésus-Christ a renoncé à son royaume. » Alors tous les moines se jettent aux genoux de Carloman, qui tombe aussi à genoux devant eux, cherchant à leur persuader qu'il n'était pas ce qu'on disait, mais un grand pécheur. Pour satisfaire son humilité, l'abbé dut lui confier les emplois les plus bas du monastère, comme de garder les brebis et les oies. Un jour qu'un loup lui avait emporté une oie : « Comment, dit-il, eussé-je conduit et défendu un royaume, moi qui ne sait même pas garder des oies ? »

(b) L'empereur Charles le Gros se rendit un jour au couvent de Saint-Gall en Suisse, pour consulter le savant moine Notker, en qui il avait grande confiance. Le chapelain de l'empereur était jaloux ; et un jour que Notker lisait dans le chœur, il chercha à le confondre en lui posant devant plusieurs personnages de la suite du monarque, cette question : « Qu'est-ce Dieu fait dans le ciel ? » Notker répondit : « Sûrement il humilie les orgueilleux et exalte les humbles. » C'était une prophétie. Le Chapelain fit le lendemain une chute de cheval dans les circonstances les plus humiliantes.

(c) Louis XI, roi de France, parlait familièrement à tout le monde ; et quand on lui reprochait de ne pas assez garder son rang, il répondait : « Lorsqu'orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près. »

qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. » (Bossuet).

1043. 3° *Ravages que l'orgueil opère dans l'âme.* 1) Il diminue en nous l'exercice de l'amour de Dieu. Il en est de notre cœur, de l'amour de Dieu et de l'amour de nous-mêmes, comme de deux branches de liquide dans un baromètre : l'une s'élevant, l'autre diminue. Quelle place y a-t-il pour l'amour de Dieu dans un cœur plein d'amour de soi ?

1044. 2) *Il enlève une partie du mérite des meilleures actions.* Autant vaudrait-il jeter de la poussière au vent que de faire de bonnes œuvres uniquement par amour-propre. Un prêtre de la mission de saint Vincent de Paul, avouant à ce saint qu'il avait fait une action par un sentiment de vanité, le saint répondit qu'il vaudrait mieux être jeté pieds et poings liés sur des charbons ardents que d'agir pour de tels motifs. Un religieux de saint Pacome avait fait un jour une natte de plus que les autres : et il l'exposa par vanité dans un endroit où son supérieur devait passer, espérant en recueillir quelque louange. Le supérieur passa et dit : Que du travail pour le démon (1) !

1045. 3) *L'orgueil engendre tous les vices.* Le vieux Tobie disait à son fils ; *Superbiam in corde tuo nunquam dominari permittas ; in ipso enim initium sumpsit omnis perditio.* (Tobie, iv, 14.) Tous les autres défauts naissent de l'orgueil ; l'insoumission, la vanité, l'ambition, l'envie sont ses filles. Il mène au vice en privant des grâces de Dieu qui en préservent. Qu'un homme descend bas, quand Dieu lui-même l'abaisse !

1046. 4) *Il trouble l'âme et ne lui laisse aucun repos. Unde bella et lites in vobis ? ex concupiscentiis ; discite a me quia humilis, et invenietis requiem.* L'orgueilleux ne trouve point de place bonne, car il ne sait pas se tenir à la sienne. Les mépris qu'il reçoit le troublent aussi bien que les éloges que l'on donne aux autres. On cherchait à aigrir le grand Constantin contre des gens qui avaient jeté des pierres à sa statue ; et on lui disait que son visage en était tout défiguré. Ce prince se contenta de porter la main sur son front et de dire : Je ne m'aperçois pas qu'on m'ait fait le moindre mal. Ne pas le combattre, ce serait donc être l'ennemi de soi-même et se préparer peut-être les humiliations des réprouvés qui sont foulés aux pieds par les démons (2). Que faire donc ?

1047. III. *Moyens de le combattre.* 1° *Prière.* L'humilité est un don de de Dieu. Que je me connaisse, disait saint Augustin à Dieu ; et nous devons dire nous-mêmes fréquemment, en entendant la messe, en récitant le chapelet, dans nos communions : Mon Dieu, donnez-moi l'humilité. 2° *Réfléchir sur les ravages de l'orgueil et les avantages de l'humilité.* Saint François

(1) Aussi saint Dominique, qui avait dans le diocèse de Toulouse un grand nombre d'admirateurs de sa vertu et de son éloquence, se retira-t-il dans le diocèse de Carcassonne ; et quand on lui en demanda la raison : « J'aime mieux, dit-il, les ennemis que j'ai ici, que les admirateurs, que j'avais à Toulouse. »

(2) *(a)* L'orgueilleux Aman était devenu, à force de ruses, le favori du roi Assuérus, qui le fit assoir sur un trône presque aussi élevé que le sien, et ordonna que tous se prosternassent devant lui. Le Juif Mardochée ne voulut jamais lui rendre un honneur, qu'il réservait à Dieu seul. Aman, indigné, voulut perdre toute la race juive : et déjà il avait fait préparer pour Mardochée une potence ; mais le roi ayant lu les annales de son règne, y trouva rappelés les services que lui avait rendus Mardochée, qui avait déjoué une conspiration tramée contre sa vie. Il demanda quelle récompense il avait reçue. Quelques légers présents, lui répondit-on. Alors Assuérus donna ordre à Aman de le revêtir de vêtements royaux, de le faire monter sur le cheval du roi, de conduire lui-même le cheval par la bride, en criant : « Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. » Aman rentra tout confus. Mais il lui arriva bien pis : le roi ayant appris qu'il voulait faire périr tous les Juifs, ordonna de l'attacher à la potence qu'il avait préparée pour Mardochée.

(b) « Quiconque ne hait point en soi cet amour-propre et cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice ou nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

» Cependant nulle autre religion que la chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner des remèdes. » (Pascal. *Pensées.*)

de Borgia faisait deux heures de méditation par jour sur l'humilité. Qui voudrait être orgueilleux s'il pensait à l'injure qu'il fait à Dieu, au mépris des hommes qu'il s'attire, au tort qu'il se fait, et au néant de la gloire mondaine. (1) C'est peu de chose, disait saint Stanislas, que d'être grand en ce monde où tout est petit.

1048. Mais rien n'est plus salutaire que de considérer les exemples de Notre-Seigneur anéanti dans le sein de la Vierge Marie, caché pendant trente ans dans la boutique d'un artisan, et devenu moins qu'un homme et comme un ver de terre dans sa passion : *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* Voilà notre modèle : notre gloire n'est-elle pas de lui ressembler, à lui le plus beau des enfants des hommes, la sagesse de Dieu? Plus nous nous éloignons de lui, moins nous valons; plus nous nous approchons de lui, plus nous nous élevons et méritons l'estime des anges et des hommes : *Qui se humiliat exaltabitur.* C'est en méditant ses humiliations que les saints ont acquis l'humilité (2).

1049. 3° *Examen particulier* le soir, avec pénitence pour chaque faute d'orgueil, et résolution de ne pas recommencer le lendemain. 4° *Produire souvent des actes opposés à l'orgueil*, s'humilier dans son cœur, quand on a une pensée d'amour propre et dire : O mon Dieu, il paraît que je suis loin de la sainteté (3)! L'humiliation conduit à la sainteté comme l'étude à la science. Fuir les flatteries, les louanges, se tenir caché quand on est tenté de se produire; se mettre d'autant plus simplement qu'on est plus porté à la vanité. Aller au-devant d'une humiliation. Faire des avances à qui nous a outragés (4). Par ces moyens nous arriverons à triompher de l'orgueil. Ne

(1) Cromwell, qui tint quelque temps entre ses mains l'empire de l'Angleterre, assistait à un triomphe préparé pour lui. « Voyez donc quel concours vous attirez, lui dit-on. — Il serait encore plus grand, répondit-il, s'il s'agissait de mon supplice. »

(2) (a) La bienheureuse Marie des Anges, d'une illustre famille du Piémont, étant encore dans le monde, méditait un jour sur les soufflets qu'un valet donna à Notre-Seigneur. Cette méditation l'embrasa du désir de recevoir le même affront pour l'amour de lui. La cloche d'une église de Turin sonne à cet instant, annonçant la bénédiction du Saint-Sacrement. Elle y va avec sa mère et sa sœur. Quand le prêtre, la bénédiction donnée, se retourne vers l'autel, un inconnu s'approche de la Bienheureuse et lui applique un soufflet tel que le bruit en retentit dans toute l'église. On s'empresse autour d'elle pour la consoler; mais elle remercie Dieu de cette grâce, en sorte qu'on la prend pour une innocente, nouvelle humiliation dont elle est fière. Quel exemple! Méditons la vie et la mort de Notre-Seigneur, et l'humilité nous deviendra facile. Qui ne voudrait être humilié pour l'amour de celui qui a subi tous les outrages pour l'amour de nous ?

(b) Qui n'admirerait l'amour des humiliations qu'a fait paraître saint Alexis! Fils unique d'Euphémien, riche patricien de Rome, qui n'avait pas moins de mille esclaves à son service, marié à une jeune fille de la plus haute noblesse et de la plus grande fortune, le jour même de ses noces, il partit en secret pour l'Orient, où il resta pendant dix-sept ans, inconnu et mendiant son pain. Au bout de dix-sept ans, il fut ramené à Rome par une tempête et inspiré d'aller vivre d'aumône dans le palais de son père, qui, à sa prière, ne le reconnaissant plus, le logea sous un escalier. Là, pendant dix-sept ans, vivant comme un mendiant, il dut subir de la part des esclaves de son père toutes sortes d'avanies. On alla jusqu'à lui arracher les cheveux ou la barbe, jusqu'à jeter sur lui les lavures de la vaisselle. Il lui eût suffi de dire un mot pour se soustraire à ces opprobres; il aima mieux les souffrir jusqu'à la mort.

(3) Saint Sisoès était un solitaire de Scété, et après saint Antoine un des hommes les plus remarquables du désert. Un moine lui disant un jour : « Mon Père, je me considère comme étant toujours devant Dieu; » il lui répondit : « Ce n'est pas assez, mon fils, il faut aussi vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures. Cela sert efficacement à acquérir l'humilité. » Saint Pierre de Luxembourg, cet ange terrestre qui fut évêque de Metz à seize ans et cardinal à dix-sept ans, et qui mourut à dix-huit ans, répétait souvent : « Méprisez le monde, méprisez-vous vous-mêmes, réjouissez-vous dans le mépris de vous-mêmes; mais gardez-vous de mépriser qui que ce soit. »

(4) Saint Louis avait l'habitude de laver les pieds aux pauvres, tous les samedis. Un jour, il demanda au prince de Joinville s'il ne lavait pas les pieds aux pauvres, le jeudi saint. « Assurément non! je ne laverai jamais ces vilains. — Ce n'est pas bien, reprit le roi, je vous prie pour l'amour de Dieu et de moi de vous accoutumer à les laver. »

nous décourageons pas. Dieu nous aidera ainsi que la Sainte Vierge, qui par son humilité est devenue Mère de Dieu; mais persévérance! Quelle paix suivra cette victoire, *invenietis requiem*, et puis la gloire du ciel en sera la récompense : *Exaltabitur!*

4° Donner à l'amour de soi un objet saint, comme le désir de procurer la plus grande gloire de Dieu, de se procurer à soi-même un haut degré de sainteté, et une éclatante couronne dans le ciel; car on ne peut éteindre l'amour-propre, et comme le dit saint Augustin : *Aut infimis delectatur, aut summis.*

Acte de contrition sur les fautes d'orgueil, *résolution* de le combattre par les moyens indiqués; *prière* à Notre-Seigneur et à la sainte Mère.

XI. — Sensualité.

1050. *Filioli, nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt; mundus enim transit et concupiscentia ejus : Mes enfants, n'aimez pas le monde ni ce qu'il y a dans le monde; car le monde passe avec ses convoitises. Tout ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux....* (I. Joan, II, 16, 17.) Voilà l'orgueil du corps, source de péché comme l'orgueil de l'esprit. L'homme se révolte contre Dieu auquel il devrait être soumis; le corps, par un juste châtiment, est rebelle à l'âme à laquelle il devrait l'obéissance. Depuis lors, *sentio in membris meis legem peccati repugnantem legi mentis meæ. Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. Corpus quod corrumpitur aggravat animam. Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus!*

Nous avons donc tous en nous cette inclination mauvaise, qui nous porte à rechercher les plaisirs des sens, à aimer ce qui flatte notre corps et à nous attacher aux biens de la terre, parce que les richesses nous procurent ces misérables satisfactions : *Concupiscentia carnis... oculorum*; mais il est des âmes chez qui la sensualité, l'amour des aises de la vie, l'inclination vers le plaisir est un défaut dominant, plus redoutable que les autres. Nous dirons : I. à quel signe chacun peut reconnaître qu'il est esclave de ce vice; II. les raisons, les motifs pour lesquels nous devons le combattre; III. les moyens de nous en délivrer.

1051. I. *Marques.* L'âme sensuelle est molle et lâche, dans son lever, et dans toutes ses actions. Le travail lui pèse, elle redoute toute peine, tout effort, le froid, le chaud, la faim, la soif, le dérangement. Elle voudrait se voir servir par tout le monde et ne rien faire pour personne. Elle voit souffrir les autres, sans rien se retrancher pour les assister. Elle tient plus à flatter ses goûts qu'à soulager la misère d'autrui. Elle cherche ses aises dans le boire et le manger, dans ses habits, dans ses meubles. Elle prend toujours la position la plus commode et se plaint de ce qui la gêne.

Son cœur se colle volontiers aux créatures, elle aime qu'on lui donne des marques d'affection; son bonheur, c'est de se sentir aimée d'une manière sensuelle. Par suite de ces tendances, elle en vient peut-être à consentir à des pensées, ou à des désirs contre la plus belle des vertus, ou à profaner son corps, qui est le temple du Saint-Esprit, par des actes coupables, et c'est le triomphe complet de ce vice, qui ne tend qu'à perdre l'âme par le péché le plus honteux.

1052. II. *Il faut donc le combattre.* 1° *Dieu le veut.* Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, a dit Notre-Seigneur : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Le royaume des cieux souffre violence; et ceux-là seuls qui savent se faire violence le ravissent. *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam custodit eam. Non veni pacem mittere, sed gladium.* Voilà l'expression de la volonté de Dieu. Voilà la règle de notre vie. Voilà qui s'applique à toute âme. S'il s'agissait, dans ces enseignements divins, de jeûnes, d'austérités, nous pourrions alléguer des excuses; mais il s'agit de ne pas écouter les tendances sensuelles qui sont en nous. Point de prétextes pour nous exempter de cette lutte. Entendues dans ce sens, ces paroles de

Notre-Seigneur sont pour tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis. Quæ seminaverit homo, hæc et metet; qui seminat in carne, etc.* (1).

1053. 2° *Les exemples des saints. Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (2). Si nous voulons arriver au bonheur des saints, passons par le même chemin qu'eux, c'est-à-dire par la mortification de notre sensualité.

(1) Une dame pieuse manifestant à madame Louise de France son étonnement de ce qu'elle avait embrassé la vie austère des Carmélites, celle-ci lui dit : « Vous connaissez l'Évangile et vous savez bien qu'il n'offre aucun secret particulier, ni aux santés délicates, ni aux enfants des rois, pour se sauver sans faire pénitence. (Voir n° 1637, en note, Madame Louise de France.)

(2) (*a*) Voici l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que l'esprit de pénitence a été la seule vertu, commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles ; et le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée : tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité ; et le Disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples; tous n'ont pas enrichi l'Église de leurs ouvrages ; et saint François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de la foi et l'éclat de ses exemples ; tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage ; et Abraham mérita d'être le père des Croyants, en sanctifiant les périls de cet état ; tous ne se sont pas cachés dans les déserts; et un saint Louis à la tête des armées, et au milieu de la royauté, devint un prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps ; tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs ; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents. (MASSILLON).

Saint Paphnuce, apprenant que la courtisane Thaïs faisait le scandale de la ville d'Alexandrie, quitta son désert, se déguisa en soldat et arriva jusqu'à elle. La faisant réfléchir aux vérités de la foi auxquelles elle croyait encore; il lui persuada de faire pénitence et de se retirer au désert. Thaïs va donc s'enfermer dans une cellule que Paphnuce scelle comme un tombeau, ne laissant qu'une ouverture, par laquelle on devait lui faire passer quelque aliment. Thaïs, recluse, conjura Paphnuce, qui allait la quitter, de lui apprendre quelle prière elle pourrait réciter. « Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, répondit Paphnuce, dites seulement : Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi. » Et Thaïs ne fit que répéter ces paroles dans les larmes et la pénitence pendant trois ans. Au bout de ce temps elle mourut.

Paul le Simple, dans une vision, vit un trône magnifique préparé au ciel ; il pensait qu'il ne pouvait être destiné qu'à son maître saint Antoine, mais une voix céleste l'en détrompa, et lui dit que ce trône était réservé à Thaïs la pénitente.

b) Saint Bernard disait de lui-même : « Tout ce que le monde aime, les plaisirs, les honneurs, les richesses, les vaines louanges, tout cela m'est une croix ; et je m'attache à tout ce que le monde croit être une croix, et je l'embrasse avec une grande affection. »

(c) Saint Gaëtan de Thienne n'était jamais sans faire quelque pénitence corporelle. Le cilice était son vêtement ordinaire ; il passait quelquefois les nuits entières à se donner une rude discipline. Il faisait ainsi la guerre à la sensualité et à la chair que, selon son expression, il ne haïssait pas moins que le démon.

A la vue des ravages que faisait dans la catholicité l'hérésie protestante, il fut si affligé qu'il tomba grièvement malade. Le médecin étant venu le visiter, voulut le faire coucher sur un matelas : « Moi sur un lit moelleux! dit le saint, à Dieu ne plaise ! je veux et je dois mourir sur la cendre et le cilice. Oui, sur la cendre et le cilice ; c'est le moins que je puisse faire, après que Jésus Christ est mort sur une croix, percé de clous et d'épines. » Il ne voulut point non plus qu'on fit des consultations pour lui, disant au même médecin que ses secours extraordinaires n'étaient point convenables à un corps méprisable comme le sien et que c'était assez pour un pauvre religieux d'être soigné par un médecin. Ses enfants ne l'abandonnèrent point, de peur de perdre une seule de ses paroles. Il les exhorta à la persévérance dans la sévère pauvreté de leur institut, aux fonctions apostoliques pour le salut des âmes, à l'union étroite entre eux et à la défense de l'Église contre les hérétiques. Ensuite il leur demanda pardon, bien qu'il crût pas en avoir jamais offensé aucun ni d'action, ni de paroles, ce qui est bien merveilleux dans un homme qui les avait conduits et gouvernés tant de temps. Enfin, après avoir reçus les trois sacrements dont l'Église secourt les malades dans cette extrémité, tenant entre ses deux mains un crucifix qu'il regardait d'un œil plein d'amour et néanmoins baigné de larmes et devant lequel il répétait à tous moments ces paroles de Daniel : *Placare Domine, attende et fac,* il rendit son esprit à Dieu pour être couronné d'une gloire immortelle le 7 août 1547, la vingt-troisième année de la fondation de son Ordre et la soixante-septième de son âge.

1054. 3° *Rien n'est plus raisonnable.* N'est ce pas la raison qui doit guider un homme ? Ceux qui se laissent conduire par les sens ou par les tendances sensuelles, ne se rendent-ils pas semblables aux animaux ? Imaginez-vous un homme marié avec une femme, en qui la noblesse, la beauté et la vertu se rencontrent également ; supposez que cet homme si heureusement marié a en sa maison une servante aussi laide que méchante, qui, jalouse du bonheur de son maître, lui donne quelques breuvages qui lui pervertissent les sens, de telle sorte que méprisant sa femme, et la renfermant dans un coin de sa maison, il s'abandonne entièrement à cette infâme créature, qu'il suive entièrement ses conseils, qu'il conduise toutes les affaires de la maison par ses ordres, et qu'enfin à sa persuasion il dissipe tout son bien en festins, en jeux, et en semblables folies ; et que non content de ses désordres, il force encore sa propre femme d'obéir à cette misérable. N'est-ce pas là le dernier point où la folie d'un homme puisse aller, et y aurait-il quelqu'un qui n'en demeurât surpris ? Quelle indignation n'aurait-on pas contre cette infâme ? De quelle compassion ne serait-on point touché pour cette honnête dame ? et quelles plaintes n'entendrait-on point contre cet insensé mari ?

Certes, si cela nous paraît indigne, il faut pourtant avouer que l'indignité dont nous parlons est encore beaucoup plus grande ; car nous avons dans nos âmes mêmes ces deux différentes femmes, qui sont l'esprit et la chair, que les théologiens appellent la partie supérieure et inférieure *(Grenade)*, la raison et la passion. Quelle folie de se rendre esclave de la passion, et de ne pas écouter la raison ! 1) Allez voir au cimetière, disait le vénérable curé d'Ars, ce que l'on aime, quand on aime son corps. « Nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime. Notre âme n'étant dans le corps qu'en passant, qu'elle ne s'attache pas trop à lui, qu'elle se retire des cupidités corporelles et s'élève au-dessus des sens, par une sorte de mort, afin de ne pas encourir la peine de mort, qu'en donnant le mouvement aux organes corporels, elle ne se plonge point en eux, qu'elle ne les touche que d'une main légère, comme un instrument de musique. » (BOSSUET) Caresser cette masse de boue, quelle folie ! Du reste est-ce aimer son corps que de lui préparer des supplices éternels ? N'est-ce pas plutôt le haïr ? (1).

(1) Le fils unique d'un grand roi, en voyageant dans ses Etats, rencontra dans un humble hameau la fille d'un fermier, dont la beauté le ravit. Oubliant sa grandeur pour ne se souvenir que de l'affection que lui inspirait cette jeune fille, il se fiança avec elle devant ses parents et devant le curé. Il l'aurait emmenée aussitôt avec lui ; mais comme elle n'avait pas encore des allures et des vêtements de reine, il lui remit entre les mains des sommes pour acheter perles et diamants, et lui laissa des gens de sa suite pour lui apprendre les usages de la cour. Mais la beauté ne donne pas toujours la sagesse, et la tyrannie d'une mauvaise habitude est si grande que cette pauvre fille ne se trouvait bien qu'à la suite des animaux et passait son temps à entasser avec soin les engrais de la ferme, malgré toutes les remontrances de son curé, de ses parents, etc. Au moment venu, le prince donna ordre de la lui amener au palais ; mais elle se présenta dans un état si rebutant que l'affection du prince se changea en colère et il la fit jeter dans une prison parce qu'elle s'était montrée si peu digne de sa libéralité, pendant que l'engrais auquel elle avait donné ses soins allait féconder la terre de son père. Ah ! c'est ici que ce fait a eu lieu. Cette histoire est celle de toute âme, tirée du néant, mais belle par sa nature, car elle est à l'image de Dieu. Le Fils du Roi du ciel, se l'est fiancée au baptême.. Il lui a donné tout ce qui lui était nécessaire pour qu'elle pût se parer des ornements de la grâce : sacrements, prêtres, prédicateurs ; malgré cela, elle ne se plaît que parmi les gens qui, comme les brutes, ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions, et tout son souci c'est de s'occuper de son corps qui, un jour, sera plus infect que les engrais d'une ferme. La mort arrive, et quand elle se présente au ciel, les anges la rebute, car elle est couverte des souillures du péché, et le Fils de Dieu, voyant qu'elle a abusé de ses bienfaits, la jette dans la prison de feu, pendant que son corps va servir d'engrais aux arbres et aux herbes d'un cimetière. Mais direz-vous ? pourquoi Dieu veut-il que je maltraite et mortifie mon corps par des pénitences et des austérités ? Si on disait à un homme, qui est entre les mains du médecin : N'aimez-vous pas votre corps ? Pourquoi le faites-vous jeûner et faire diète ? Pourquoi endurez-vous qu'on vous brûle les épaules, qu'on vous ouvre la veine du bras, qu'on vous applique un cautère à la jambe ? il répondrait : c'est pour remettre mon corps en santé et pour lui conserver la vie. Je vous réponds de même : Si Jésus permet que votre corps soit affligé de pauvreté, de maladie

2) Celui qui aime Dieu hait tout ce que Dieu déteste, par conséquent les péchés qu'il a commis, et tout péché dans lequel il pourrait tomber à l'avenir. Il est donc naturel qu'il cherche à expier les plaisirs coupables par la mortification, et qu'il fasse la guerre à la sensualité qui est une source de péché. Le joueur qui perd, s'emporte contre les boules ou contre les cartes ; nous avons bien plus raison de nous en prendre à notre corps et à nos tendances mauvaises, qui ont été et peuvent redevenir la cause de notre perte éternelle. Imaginez-vous, chrétiens, qu'un traitre ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte lorsque vous êtes en sa compagnie ? Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal, qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher ? Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes, qui, par toutes sortes de flatteries, les sollicite de rompre avec Dieu ? Cette seule pensée leur fait horreur, c'est elle qui les arme contre leur propre chair ; ils deviennent inventifs à se tourmenter. » (Bossuet.) Quand on demandait à saint Dorothée, pourquoi il maltraitait son corps presque au point de le tuer, il répondait : Parce qu'il m'a tué. (*On peut avec fruit mettre ici le corps et l'âme en face et leur faire s'adresser les reproches mutuels qu'ils s'adresseront au jour du jugement de s'être trop flattés.*)

3) Celui qui se mortifie ne fait que ce que les gens du monde font tous les jours. N'en voit-on pas qui risquent leur vie pour défendre la patrie et la famille menacées ? et c'est là un titre de goire. Ne subit-on pas volontiers une peine d'un instant, si l'on espère un avantage considérable ? Que de sacrifices, que de veilles pour accroître les biens que l'on possède ! L'homme qui lutte contre l'amour de ses aises, qui se refuse les satisfactions des sens, ne fait pas autrement ; mais il agit par des motifs bien plus nobles. Il a en vue la joie du paradis, et c'est pour cela qu'il se prive des satisfactions de la terre, etc. (1). On ne peut pas jouir des biens de ce monde et mériter par là la jouissance des biens du ciel. Chacun a son tour. Notre-Seigneur a dit ; *Mundus gaudebit vos vero contristabimini*. Pleurons donc, dit Tertullien, pendant que les païens se réjouissent, afin que nous puissions nous réjouir quand ils commenceront à pleurer et de peur que nous réjouissant avec eux nous n'ayons à pleurer avec eux. Abraham disait au mauvais riche : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Aussi saint Jérôme dit-il : *difficile, imo impossibile est ut præsentibus quis et futuris fruatur bonis, ut et hic ventrem et ibi mentem impleat, ut de deliciis transeat ad delicias, ut in utroque seculo primus sit, et in cœlo et in terra appareat gloriosus.*

1055. 4° *Rien n'est plus salutaire : 1) pour l'âme.* Celui qui s'accorde tout ce qui est permis, disait saint François d'Assise, ne tardera pas de s'accorder ce qui est défendu. Qui peut calculer jusqu'à quels abîmes peut rouler une

et d'infirmité, c'est par un excès d'amour qu'il lui porte, c'est pour lui faire acquérir la parfaite santé, qui n'est que dans le ciel. Il voit que si votre corps n'était souffrant en ce monde, il se révolterait contre l'âme ; s'il se portait bien, il ne se comporterait pas bien ; il le laisse dans les travaux, les fatigues, les plaies et les infirmités, pour le tenir dompté. Mais, au reste, il le réformera quelque jour, il le redressera, il le rendra semblable à son corps glorieux, il lui communiquera les mêmes qualités, les mêmes propriétés et prérogatives ; la même gloire, non pas en un si haut degré, mais la même gloire que son corps glorifié possède dans le ciel. (Le Jeune).

(1) Agricola, gouverneur de Sébaste, condamna quarante soldats chrétiens à être jetés dans un étang glacé, s'ils refusaient d'abjurer la foi. Les quarante soldats se dépouillant eux-mêmes de leurs habits, coururent prendre place dans l'étang glacé. « Une mauvaise nuit, disaient-ils, nous vaudra une éternité de délices. » Ils avaient raison. Ils subirent le martyre, et l'Église les invoque. On mit tous leurs corps dans un chariot pour les jeter ensuite au feu. Méliton, le plus jeune, vivait encore ; on le laissa dans l'espoir de le voir apostasier ; mais sa mère était là, elle prit son fils dans ses bras, et comme on lui avait cassé les jambes, elle le mit dans le chariot en lui disant : « Prends courage, mon cher fils. L'ange qui a apporté du ciel la couronne t'attend. Souffre encore pendant le court instant qui te reste, pour emporter la palme du martyre et me rendre ainsi la plus heureuse des mères. » Et cette femme héroïque accompagna le chariot jusqu'au bûcher (Voir la note n° 417, et n° 1596.)

âme qui se laisse emporter par les sens et l'amour du bien-être ? Abîmes de péchés, abîmes de châtiments : car Dieu a créé les feux éternels pour tourmenter les âmes qui se sont faites esclaves des plaisirs sensuels. Tandis qu'au contraire, celui qui a l'habitude de triompher de ses passions et de refuser à son cœur et à ses sens ce qui est permis, n'en vient pas facilement à ce qui est coupable. De plus il jouit d'une grande paix, dominant paisiblement ses passions, qu'il a asservies comme des ennemis vaincus et désarmés. Celui au contraire qui n'a pas par la lutte remporté les mêmes victoires, est sans cesse en guerre et toujours dans le trouble : *Unde bella et lites in vobis ?* etc. Plus on accorde aux sens, plus ils réclament. La passion ne dit jamais : c'est assez (1). *Melius est*, dit saint Eucher, *nolle quæ non habeas, quam habere quæ velis.*

2) Le corps lui-même qu'on traite avec une certaine vigueur devient plus souple et plus vigoureux. Les païens eux-mêmes l'avaient compris, et ils bannissaient de l'éducation de leurs enfants toute mollesse, afin d'en faire des hommes robustes. La sensualité est la ruine de la santé aussi bien que l'âme.

« On dissipe follement tout ce qu'on donne à la convoitise. La figure de ce monde passe, et sa convoitise. Donc tout ce que vous lui donnez passe avec elle, et toutes ces dépenses prodigieuses sont perdues inutilement. Celui qui dans le temps est si opulent deviendra pauvre et vide dans l'éternité ; tout ce qu'on donne à la nature au-delà des bornes qui lui sont prescrites, non seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Ecriture : Dieu avait marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne ; tout ce que l'avidité entassait au-dessus se trouvait le matin changé en vers (Exod. XVI, 16, 19, 20), pour nous apprendre, mes Frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table ; tu as pris, dit saint Chrysostome, plus de pourriture, et non pas plus de substance, ni plus d'aliment ; la nature connaît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisait à te mettre à couvert ; toute cette pompe que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature, tout cela est perdu pour elle ; ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux.

« Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or, telle est votre convoitise, c'est un gouffre toujours ouvert, plus vous jetez dedans, plus il se dilate : tout ce que vous lui donnez ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme ; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente.

« La première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun et par conséquent la touche peu. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités, que la nature ne connaissait pas. De là, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis, ce dérèglement des choses humaines ! de là dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim, ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat ; elle a raffiné par dessus son goût ; il lui a plu

(1) En se laissant vaincre dans de petites tentations, on se prépare à succomber dans les grandes. Saint Augustin raconte qu'un catholique de son temps qui se fâchait contre les piqûres des mouches et qui se plaignait amèrement d'elles à un manichéen, finit par convenir avec lui que ce n'était pas Dieu qui les avait faites. Cela une fois admis, le manichéen lui fit entendre qu'il en devait être de même des abeilles, puis des sauterelles, puis des brebis, puis des bœufs, et enfin de l'homme — Plus on tarde de vaincre ses passions, plus elles deviennent puissantes. C'est ce que fit comprendre un ancien solitaire à un de ses disciples, en lui faisant arracher quatre petits cyprès d'une taille différente. Le plus petit céda aussitôt ; un autre plus difficilement ; un troisième exigea de grands efforts, et le quatrième ne put être arraché par un seul homme. Ainsi en est-il des passions, si on les laisse grandir.

qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe ; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses pour étaler aux yeux toute votre pompe.

« Par là on trouve le secret d'être malheureux, sans l'être réellement. Saint Augustin dit que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut et vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet*. Le dernier est aussi nécessaire que le premier. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, c'est ce qui paraît évident par cette raison ; car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite : de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée ; et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade ; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

« Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel de désirer ce qu'il faut, que de vouloir ce qu'on désire. Lorsque vous ne pouvez pas ce que voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère ; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation ; si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute ; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur ? Ainsi l'on ne peut nier sans perdre le sens qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée que d'avoir une puissance bien étendue. »

« Que peut servir la puissance à une volonté déréglée, si non qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant. C'est pourquoi Dieu enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien, à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire ; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs ; mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. » (BOSSUET.) Pour la mériter luttons sans cesse contre la sensualité

1056. — III. *Mais quels moyens employer pour s'assurer le triomphe ?* C'est ce que nous allons indiquer. 1° Fuite des occasions. Si ces tendances nous avaient entraînés jusqu'à commettre des fautes contre la vertu de pureté, rien ne serait plus nécessaire que d'éviter les lectures, les compagnies, les maisons, les occasions enfin, où nous aurions fait ces chutes. Sans cette précaution point de conversion possible.

1057. 2° *Prière*. Par elle on obtient tout. 3° La pensée fréquente des exemples de Notre-Seigneur, de ses souffrances, pensée dont il faut surtout se pénétrer le matin et le soir après la prière. *Aspicientes in auctorem fidei, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. Recogitate enim eum qui talem sustinuit contradictionem, ut ne fatigemini adversus peccatum repugnantes. Christus non sibi placuit.* Sous un chef couronné d'épines, oserions-nous nous couronner de fleurs ? Quand il a bu le fiel et le vinaigre, ne voudrions-nous goûter que du miel ? Lui, innocent, a tout souffert pour l'amour de nous ; pour l'amour de lui, ne ferions-nous pas ce qui répugne à la nature ? (1).

(1) L'exemple de Notre-Seigneur enlève aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'abject et d'humiliant : il est beau de souffrir après lui ; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré ; les larmes sont donc honorables à ses disciples. Jésus-

1058. La Bienheureuse Marguerite-Marie, dans sa jeunesse, étant un jour portée à s'accorder quelques satisfactions légitimes, Notre Seigneur lui apparut dans le mystère de sa flagellation et lui dit : « Voudrais-tu prendre ce plaisir? je n'en ai jamais pris aucun. » La Bienheureuse versa des larmes et depuis lors se refusa tout. C'est ce souvenir de Notre-Seigneur qui guérit la Bienheureuse Marie des Anges des inclinations naturelles qu'elle éprouvait pour ses jeunes cousins. C'étaient des gentilshommes accomplis qui lui témoignaient toutes sortes d'égards. Se sentant portée à s'attacher à eux, la Bienheureuse réfléchissait que personne n'avait tant fait pour elle que Notre-Seigneur, et elle lui donnait son amour. O Jésus, n'êtes-vous pas plus aimable et meilleur que toute créature? (V. n. 1298).

1059. 4º *Examen de conscience.* 5º *Faire des actes de mortification*, même dans les petites choses. C'est par là qu'on se prépare les plus grandes victoires. Refuser à ses sens un regard de complaisance, même innocent : *Pepigi fœdus cum oculis meis* ; à son odorat, les parfums, le réservant pour ceux du ciel ; à son oreille, les paroles de compliment, les chants trop langoureux ; à sa langue, tout discours tendre et de flatterie ; à son goût, ce qui peut le flatter. Madame Louise de France, devenue Carmélite, était si joyeuse des mets simples qu'on lui servait qu'une bonne sœur s'imagina avoir acquis un talent particulier pour la cuisine, que personne ne lui soupçonnait. Voyez, disait-elle, comme cet estomac royal savoure nos citrouilles! J'espère qu'on ne dira plus maintenant que nous n'entendons rien à la cuisine.

1060. Mortifier tous ses sens. Je ne suis jamais mieux que quand je ne suis pas bien, disait saint François de Sales. Mortifier son imagination et sa mémoire, en repoussant toute image et tout souvenir dangereux ou mondain, ses affections en ne les laissant pas s'attacher trop ardemment aux créatures. Marguerite du Saint-Sacrement, dans sa jeunesse, se voyait entourée d'affection par une de ses cousines. Ma chère cousine, lui dit-elle, gardons toutes ces tendresses pour Notre-Seigneur. Enfin supporter avec résignation les épreuves les maux de cette vie à l'exemple de Job (1). *(Voir sur la mortification des détails très pratiques, aux n. 1611 et suivants.)*

Christ a souffert la faim et la soif; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle ; Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé; les saintes humiliations des disciples de la Croix sont donc devenues des titres d'honneur; et il est des ignominies souffertes pour la justice, plus glorieuses même devant le monde que toute la gloire du monde même.

Il est vrai que la violence qu'on se fait continuellement, s'il n'y était mêlé aucun adoucissement, lasserait bientôt la faiblesse de l'homme. Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens; elle est dans le cœur : or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède de la douceur de sa grâce. (MASSILLON.)

(1) *(a)* Ce saint homme avait perdu ses enfants et tous ses biens. Sa femme, insultant à sa résignation, l'excitait au blasphème. « Vous parlez comme une femme insensée, lui dit-il; si nous recevons les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? Le Seigneur m'a tout donné, il m'a tout ôté, que son saint nom soit béni ! »

(b) Sainte Elisabeth duchesse de Thuringe, après la mort de son mari, se vit chassée, avec ses enfants de son palais et de ses domaines, et abandonnée de tous ceux à qui elle avait fait du bien; ne sachant où trouver un gîte, elle alla frapper à la porte d'un couvent de Franciscains, et leur demanda de chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de toutes ses épreuves.

(c) D'après saint François de Sales, c'est marcher à pied sous l'étendard de Jésus que de s'imposer des mortifications volontaires; mais c'est marcher à cheval que de supporter patiemment les croix que Dieu nous envoie.

(d) Sainte Lidwine s'est sanctifiée en Hollande par la souffrance; elle avait fait à l'âge de douze ans le vœu de virginité et elle fut pendant trente ans sans quitter le lit; et pendant sept ans, elle ne put faire aucun mouvement sinon du bras gauche. Souvent elle ne pouvait prendre ni nourriture ni sommeil. Les trois premières années elle sentait vivement ses souffrances; mais son confesseur lui ayant dit de méditer sept fois par jour la passion de Notre-Seigneur, elle y puisa tant de force et de consolation qu'elle priait Dieu d'augmenter ses douleurs, auxquelles elle ajoutait des mortifications volontaires. (Voir la note du n. 1525).

(e) Comme on demandait à sainte Rose de Lima, à son lit de mort, pourquoi elle pleurait : « Je ne pleure pas parce que je vais quitter la terre, mais bien parce que je n'ai pas assez souffert pour mériter le ciel. »

6° Donner à la passion du plaisir un objet saint, comme les consolations de la piété et de l'amour de Dieu, la joie d'une bonne conscience. Les passions par là, au lieu d'être un obstacle, deviennent un secours; comme on ne peut jamais les éteindre, il est important de leur donner un aliment saint. L'amour étant le mobile de toutes les passions, celui qui aime Dieu avec ardeur n'a pas de peine à les diriger.

Heureuses les âmes qui par ces moyens arriveront à triompher de la sensualité, de l'amour du plaisir, et à garder leurs corps et leurs cœurs purs? Heureux ceux qui *portent dans leurs corps la mortification de Jésus-Christ, ut et vita Jesu manifestetur*! Heureux ici-bas!... Heureux à la mort! En ce monde point de plus grand plaisir que de mépriser le plaisir même, dit Tertullien; et il ajoute: comment pourrions-nous vivre sans ce plaisir, nous qui devons trouver du plaisir dans la mort elle-même? Si notre foi n'était assez vive pour nous faire goûter les joies de la mortification, souvenez-vous du moins que le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. Plus heureux au ciel; car s'il y a des supplices éternels pour ceux qui ont aimé les plaisirs coupables, il y a des plaisirs et des joies sans fin pour ceux qui ont aimé les saintes fatigues de la mortification; et là-haut les martyrs chantent: *Transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in refrigerium*!

Acte de contrition. Mon Dieu, jusqu'ici, selon l'expression de vos saints livres, j'ai suivi le plaisir comme le bœuf suit celui qui le mène au sacrifice ou à l'abattoir. Autrefois et parfois même de nos jours encore, on orne ce bœuf de fleurs et de rubans, on l'accompagne avec des instruments de musique, et on finit par l'abattre. Hélas! en suivant l'attrait du plaisir j'ai trouvé la mort. Pardon! *Prière à Notre-Seigneur en croix, à Marie, Mère de douleurs.*

XII. — Respect humain, autre source de péché.

1061. *Je ne rougis pas de l'Evangile.* (Rom., I, 16.) — C'est saint Paul qui parle ainsi, il parcourt le monde, et il affronte tous les périls pour prêcher devant les grands et les petits, devant les savants et les ignorants. Malheureusement tous les chrétiens ne peuvent pas tenir ce noble langage, et le respect humain est aujourd'hui la cause la plus ordinaire de la négligence des devoirs religieux. Considérons donc: I. Combien le respect humain est injurieux à Dieu; II. Combien il est funeste pour l'homme; et III. pour la société et la famille.

1062.— I. *Il outrage Dieu.* 1° Il méprise Dieu, son autorité, ses promesses, ses menaces. 1) Dieu attend de nous que nous le servions, il en a le droit. Le monde ne le veut pas. L'esclave du respect humain suit la loi du monde et non celle de Dieu. Il aime mieux désobéir au roi qu'à son cocher. 2) Dieu promet des récompenses si nous lui sommes fidèles; à ces récompenses le respect humain préfère l'approbation du monde, c'est-à-dire de ce qu'il y a de pire parmi les hommes. 3) Dieu menace celui qui enfreint ses commandements, le monde menace de ses railleries, si on les observe; le respect humain craint plus les sourires des méchants que la justice de Dieu.

« O homme, s'écrie saint Chrysostome, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu! vous lui dites: Maudissez-moi Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de votre mépris, que de ne pas jouir ici bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur; et c'est pourtant vous qui êtes l'impie. » (Massillon.)

1063. — 2° *C'est une ingratitude.* Un homme de lettres, du XVIIe siècle, devait son éducation aux sacrifices qu'avait faits pour lui son pauvre vieux père. Un jour qu'il avait lu une de ses poésies devant une société brillante, et qu'il recevait les applaudissements de tous, son père, qui s'était glissé dans la foule, s'avance pour l'embrasser; l'ingrat le repousse et refuse de le reconnaître. Alors aux applaudissements succède l'indignation de tous. Oh! le monstre, oh! le cœur noir, crie-t-on de toutes parts. C'est le portrait de

l'esclave du respect humain ; il doit tout à son Dieu et il n'ose pas le reconnaître devant les hommes (1).

1064. — II. Le respect humain est funeste à l'homme qu'il dégrade et qu'il perd. 1° *Il le dégrade*, 1) *car c'est une lâcheté*. Il avait du courage le vieillard Eléazar, qui ne voulait pas même faire semblant de manger des viandes défendues par la loi, de peur d'être un sujet de scandale aux jeunes gens et de déshonorer sa vieillesse. Il préféra la mort à cette feinte qu'on lui conseillait. Il avait du courage, le dernier des frères Machabées, aimant mieux la mort que toutes les promesses d'un tyran. Ils ont eu du courage, les martyrs de tous les siècles ! (2) L'homme asservi au respect humain, presque semblable aux apostats, sacrifie la foi, la pratique de sa religion, trahit les engagements de son baptême et de sa première communion, non en face des tourments et de la mort, mais en face d'un sourire, d'une parole de blâme. *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor*. Il est semblable à ces peureux qui, la nuit, prennent l'ombre des arbres pour des fantômes ; à ces oiseaux qui n'osent pas approcher d'un champ fraîchement ensemencé, quand ils y voient un chapeau au haut d'un bâton.

1065. 2) *C'est un esclavage*. Pauvres nègres ! un maître cruel les arrache à leurs huttes, les traîne sur une terre lointaine, les condamne aux plus rudes travaux. L'homme dominé par le respect humain est sous un joug plus dégradant encore. Sa conscience parle et lui dit : Va à la messe, à la table sainte. Le tyran parle plus haut. Et son esclave traîne sa lourde chaîne, ne faisant jamais le bien qu'il veut, mais presque toujours le mal qu'il ne veut pas. Il a autant de maîtres qu'il y a d'hommes pervers pour le critiquer.

1066. 3) *C'est une folie* que de vouloir contenter l'opinion publique. Les saints ni Notre-Seigneur lui-même n'y ont pas réussi. Pour plaire aux uns, il faut nécessairement déplaire aux autres. Contenter les méchants, c'est contrister les bons ; n'est-ce pas l'excès de la déraison de préférer le blâme des gens de bien à ceux des impies, de rougir du devoir, de se jeter avec les autres dans un précipice, à l'exemple des brebis. Est-ce sage de n'oser se sauver par crainte d'un mal qu'on ne saurait éviter, même en se perdant ? Oh ! quand, en se livrant à ses passions, on scandalise le monde lui-même,

(1) Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissants, même selon le monde, ne se faisaient connaître aux rois et aux peuples des différents pays où l'ordre du Seigneur les conduisait, que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum*. Ils ne se recommandaient pas par la grandeur de leur race, dont l'origine touchait encore celle de l'univers, par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme, le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre, et le seul héros dont le monde pouvait alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur : c'était là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils voulaient être distingués de tous les autres hommes : c'était le signe magnifique qui paraissait à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brillait dans leurs étendards, et qui portait partout avec eux la gloire de leur nom et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes Frères, nous nous défendons de la réputation d'hommes justes et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie : nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance : les marques frivoles de nos noms, et de nos dignités nous précèdent, nous annoncent partout et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. (MASSILLON). *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia*, (Judit. XVI, 19)

(2) (*a*) En 1840, Marceau, lieutenant de vaisseau, qui devint commandant, s'était sincèrement converti. Dès lors il déclara une rude guerre au respect humain, dont il avait été précédemment l'esclave. Il entendait la messe tous les jours et communiait plusieurs fois par semaine, en uniforme militaire, surtout dans les villes où dominait la peur. Quand on lui conseillait de prendre un habit civil pour faire ses dévotions : « On se garderait bien, répondait-il, de se présenter devant un prince sans le costume militaire, et vous voulez que je le quitte devant le Roi des rois ! »

(*b*) Valentinien, commandant d'une compagnie des gardes de Julien l'Apostat, dut un jour accompagner l'empereur dans un temple païen. Un des prêtres qui répandait l'eau lustrale sur l'assemblée atteignit les vêtements de Valentinien. Ce dernier, non seulement manifesta son dépit en présence de Julien, mais même il déchira sur-le-champ la partie du manteau sur laquelle l'eau était tombée. Julien, furieux, l'envoya en exil. Mais Dieu le récompensa. Plus tard Valentinien devint empereur.

on dit qu'il faut laisser parler le monde, et on continue, malgré ses censures, une vie de désordre : et on tient compte de ces critiques, quand il s'agit de faire le bien ! Serait-ce donc au crime seul à aller tête levée, et à la vertu à rougir et à se cacher ? Le monde lui-même, tout pervers qu'il est, n'en est pas là. Il sait encore admirer l'homme de bien qui se met au-dessus de ces critiques, et mépriser celui qui n'a pas le courage de les braver (1).

(1) (*a*) Les premiers chrétiens étaient à tout l'univers un objet de mépris et de raillerie ; chacun les foulait aux pieds et les rejetait comme les ordures et les excréments de la terre : *Tanquam purgamenta hujus mundi.* (I Cor. IV, 13), ainsi que parle l'Apôtre. On eût dit que les prisons n'étaient faites que pour eux : aussi étaient-elles tellement remplies de ces innocents coupables, qu'il ne restait plus de place dans les cachots pour les malfaiteurs. Dans les crimes les plus énormes, les lois ont réglé de la qualité du supplice, il n'est pas permis de l'étendre au-delà de ce qu'elles prescrivent. C'est ainsi qu'elles ont voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Les chrétiens seuls étaient une espèce de criminels à l'égard desquels on n'appréhendait d'excéder qu'en les épargnant ; il fallait donner toute licence à la barbarie et leur arracher la vie par tout ce qu'une ingénieuse cruauté peut inventer de plus inhumain : *Per atrociora ingenia pœnarum*, dit le grave Tertullien. Quelle fureur ! mais ce n'est encore rien. Donner un chrétien aux bêtes farouches, c'était le divertissement ordinaire du peuple romain, quand il était las des sanglants spectacles des gladiateurs : de là ces clameurs si cruelles dont on a vu souvent résonner les amphithéâtres : *Christiani ad bestias, christiani ad bestias* : Que l'on donne les chrétiens aux bêtes farouches ! Après cela, est-il étonnant qu'on n'observât contre eux ni formes, ni procédures ? Cela était bon pour les voleurs et les meurtriers, mais pour les chrétiens, ils ne méritaient pas qu'on prît tant de précautions. Aussi les traînait-on aux gibets, comme on mène de pauvres agneaux à la boucherie, sans qu'ils ouvrissent la bouche, ni aux plaintes, ni aux murmures. Et qu'auraient-ils dit pour leur justification qui pût être écouté ? C'étaient des incestueux, des magiciens, des parricides qui mangeaient leurs propres enfants dans des sacrifices nocturnes. S'il se trouvait quelqu'un qui voulût les défendre de ces horribles reproches, c'était en les faisant passer pour de pauvres insensés, pour des esprits faibles qui s'amusaient à de vaines superstitions ; de sorte qu'on ne les excusait qu'en les chargeant de nouvelles calomnies. Et voilà, Messieurs, sans feinte et sans exagération, quelle était l'estime que l'on avait dans le monde des premiers chrétiens.

Ah ! race de tant de millions de martyrs qui nous ont engendrés en Jésus-Christ par leur sang, jamais la vertu de ceux qui nous ont précédés dans la foi ne réveillera-t-elle en nos cœurs les mouvements généreux du christianisme ? Jusqu'à quand porterons-nous en vain le titre de chrétiens, pour faire blasphémer par les impies le saint nom de Dieu qui a été invoqué sur nous ? Que notre esprit, que nos cœurs sont opposés à ceux des saints martyrs, qui, faisant profession du christianisme dans un temps où il était odieux à toute la terre, l'ont rendu illustre par la gloire de leurs belles actions. Et nous qui l'avons embrassé depuis qu'il est devenu vénérable parmi tous les peuples, nous à qui il serait si facile de suivre ses préceptes, de régler notre conduite sur ses maximes, nous ne cessons de le déshonorer par nos dissolutions. *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut digne ambuletis vocatione quâ vocati estis* (Ephes., IV, 1) : Je vous conjure, mes frères, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous conduire d'une manière convenable à votre vocation. Relevons un peu notre courage, osons du moins mépriser les faveurs du monde, puisque nous ne sommes plus obligés de passer par l'épreuve des tourments. (Bossuet.)

(*b*) Un célèbre écrivain se rendit à Bruxelles dans un moment où s'y trouvait le général Lamoricière. Le soir même de son arrivée, il écrivit au général pour le prier de venir le trouver le lendemain matin à sept heures. « Je vais à Waterloo, lui disait-il ; j'ai besoin de vous pour mieux étudier le champ de bataille que je dois décrire. » Lamoricière lui répondit : « Je serai chez vous demain, non à sept heures, mais à huit, parce que *je vais à la messe de sept heures*. » En agissant ainsi, Lamoricière avait voulu confesser hautement ses croyances, dans l'espoir que cet acte de franchise agirait heureusement sur la conscience de son ami. Il avait frappé juste. L'historien, qui l'attendait, lui avoua qu'il ressentait un immense besoin de foi et qu'il lui enviait le bonheur de croire.

Et de nos jours aussi ce sont des hommes de mensonge, des hommes pour qui tout est vrai, excepté la vérité, tout est objet de passion, excepté la vertu, tout oblige, excepté le devoir, tout est honorable, excepté l'honneur ; ce sont ces gens-là qui calomnient, qui tournent en ridicule, qui persécutent, qui expulsent et ruinent, s'ils peuvent, ceux dont la présence est pour eux un perpétuel reproche. Il est honorable, sans doute, et glorieux pour les amis dévoués de la religion et de la vertu d'avoir de pareils ennemis. Mais combien est-il honteux que souvent pour ne pas déplaire à de tels hommes, on pousse la faiblesse jusqu'à prendre le masque de l'impudeur, de l'incrédulité, de l'irréligion, ou tout au moins de l'indifférence !

Malheureux hypocrites du vice ou de l'erreur, plus méprisables que les hypocrites de

1067. 4) *C'est un déshonneur*. La lâcheté, un ignoble esclavage, la folie ne furent jamais un titre de gloire. C'est la conscience et la vertu qui font honneur à un homme. L'esclave du respect humain n'en a pas. C'est un homme sans principes, il ne parle que d'après les autres, il est semblable à la poussière qui est le jouet des vents ; il ne faut pas s'étonner s'il est méprisé de ceux-mêmes dont il redoute la critique. (1) *Ne timueritis.* Ce qui est le plus à craindre en vous, c'est la crainte même ; tant que vous ne craindrez rien, vous serez victorieux : un homme pervers ne pourra rien contre vous ; et quand même il en viendrait aux effets, que peut-il contre une âme qui est avec Dieu, et qui a mis toute sa confiance en lui? Qu'est-ce que la puissance humaine contre un tel rempart? Que sont des vagues contre un rocher?

Et quand le mal que vous craignez vous arriverait, que serait-ce en comparaison de l'offense de Dieu, et du mal qui vous en doit arriver? Vous craignez un nain, non un géant ; une fourmi, non un lion ; la piqûre d'une épingle; non un coup d'épée. Le plus grand mal qu'on puisse vous faire, c'est de vous faire mourir; et Jésus vous dit : *Nolite timere eos qui occidunt corpus.* Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Ce

la vertu et de la foi ! car si c'est une lâcheté, sans aucun doute, que d'affecter dans les paroles une foi qui n'est pas dans le cœur, et d'emprunter les apparences d'une vertu démentie secrètement par les actions, c'est encore une lâcheté plus grande et plus abjecte de se vanter d'excès que l'on n'a pas commis, de professer des erreurs que l'on repousse par toutes ses convictions, de vouloir dérober une espèce de gloire par le vice et l'impiété que l'on méprise au fond. Ce n'est pas une moindre lâcheté de ne pas avoir le courage de sa foi, tandis qu'on a celui de son opinion politique, de rougir d'être reconnu comme homme de l'Eglise, tandis qu'on ne rougit pas d'être homme de parti, de se déclarer et de se passionner pour un maître en philosophie, et d'affecter de ne pas avoir de maître en religion, d'accepter le culte de l'homme et de renier Dieu. (VENTURA.)

(*c*) Le vénérable César de Bus était d'abord un gentilhomme mondain de Cavaillon. Touché par sa grâce, il se convertit, et dès lors rompit énergiquement avec le monde. Ses amis conservaient quelques poésies licencieuses qu'il avait autrefois composées, il les leur demanda, sous prétexte de les retoucher, puis il les jeta au feu en leur présence et leur dit : « Voilà, Messieurs, l'usage que je voulais en faire ; je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné par ces écrits ; j'en reconnais maintenant la vanité et la folie, et j'y renonce pour jamais. Suivez en cela mon exemple, si vous ne voulez pas le faire, ne m'empêchez point de persévérer dans ma résolution. » Il eut une autre occasion de manifester ses nouveaux sentiments et de vaincre le respect humain. Un jour, comme il priait dans l'église de Cavaillon, Louis Guyot, le pieux sacristain, vint tout à coup lui présenter un cierge, et lui dit d'accompagner le saint sacrement qu'on allait porter à un malade. L'épreuve était rude. Il fallait traverser la ville, César portait encore son habit de cour, l'épée au côté, une plume sur la tête. Ses amis, ses anciens compagnons d'armes, étaient en grand nombre à Cavaillon ; un général même s'y trouvait alors. Toutes ces considérations se présentèrent à la fois à son esprit : il les fit taire, prit courageusement le cierge, marcha dans les rues à côté du petit clerc qui précédait le prêtre, et supporta ensuite avec patience les railleries que cette action chrétienne lui attira de la part des mondains.

(*d*) Saint Jérôme écrivant à une dame romaine nommée Læta, rapporte que la vierge Eustochium, fille de sainte Paule, était nièce d'un grand seigneur de Rome, nommé Himettius. Cet oncle, qui était orgueilleux et mondain, commanda à sa femme Prætextate d'ajuster sa nièce mondainement, de lui friser les cheveux et lui mettre des robes de soie, ce qu'elle fit contre l'inclination de la sainte fille et de la mère : la nuit suivante un Ange apparut en songe à Prætextate, lui fit de terribles menaces et lui dit : Avez-vous bien osé faire plus de cas du commandement de votre mari que de Jésus-Christ, et toucher, ainsi de vos mains, la tête d'une vierge sacrée, vos mains en seront desséchées afin que vous connaissiez par là le mal que vous avez fait ; et dans cinq mois vous en serez punie en l'autre monde, si vous ne vous amendez, et votre mari et vos enfants mourront bientôt. Saint Jérôme assure que tout cela fut effectué de point en point ; puis il ajoute : C'est ainsi que Jésus-Christ est jaloux de ses perles et de ses précieux ornements qui sont les vierges chrétiennes. C'est un mauvais métier par conséquent que de porter à l'amour du monde ceux qui cherchent à s'en garantir.

(1) Constance Chlore, empereur païen, avait de nombreux chrétiens dans son palais. Il les réunit tous et leur fit les plus terribles menaces, s'ils ne renonçaient à leur foi. Quelques-uns, intimidés, apostasièrent. L'empereur, indigné, les renvoya et garda auprès de lui ceux qui restèrent fidèles. Les chrétiens les plus généreux sont partout les plus honorés ; et, comme l'ombre, l'estime des hommes poursuit ceux qui la fuient.

sont principalement les âmes peu élevées, les serviteurs, les servantes, les fermiers, les personnes de modeste condition, qui se laissent vaincre par cette tentation. C'est mon maître qui m'a fait faire cette fausseté et ce parjure. C'est Madame qui m'a commandé d'aller en tel lieu. Voilà une belle excuse. Pensez-vous qu'elle vous justifie ? Si vous avez fait de la fausse monnaie, ou commis quelque crime de lèse-majesté, les juges vous excuseraient-ils, quand vous diriez que vous l'avez fait pour obéir à votre maître ? Les crimes de lèse-majesté divine sont-ils moindres et plus excusables que ceux qui offensent les princes de la terre ?

Faisons donc le bien et laissons dire. Nous avons deux oreilles et les pervers n'ont qu'une langue, nous pouvons en entendre deux fois plus qu'ils n'en diront. Ce ne serait pas à notre éloge, de ne pas savoir en supporter plus qu'ils n'en peuvent dire. Celui qui sait tenir tête au respect humain est estimé de ceux même qui le critiquent. Celui qui mouche une chandelle avec les doigts se noircit les doigts ; mais la chandelle qui semble d'abord s'éteindre en devient plus lumineuse.

1068. 2° *Le respect humain perd l'homme :* 1) *en ce monde.* Il éloigne l'homme de la parole de Dieu, des sacrements, de la prière et tarit ainsi pour lui les sources de la grâce. Si Dieu poursuit la conscience de l'esclave du respect humain, la crainte des hommes étouffe tous ses remords ; de là l'endurcissement et l'impénitence. Combien qui, à la mort même, ont cédé à la lâcheté honteuse qui les avait tyrannisés toute la vie ? 2) Dans l'autre monde le Fils de Dieu rougira devant son Père de ceux qui ont rougi de lui devant les hommes. Je ne vous connais pas leur dira-t-il.

1069. III. *Le respect humain n'est pas moins funeste à la société et à la famille.* 1° Que dans les familles influentes règne ce cruel tyran, l'indifférence religieuse se répand chez tous. C'en est fait des pratiques chrétiennes, des mœurs chrétiennes par conséquent. Le vice lève la tête et la vertu est bafouée. 2° Qu'un père de famille se fasse l'esclave du respect humain, c'est en vain qu'on donne aux enfants une éducation chrétienne ; l'exemple du père sans pratiques religieuses détruira tout (1).

1070. Donc, si l'injure que le respect humain fait à Dieu dont il méprise l'autorité et les bienfaits, si le tort qu'il fait à l'homme qu'il avilit et perd, ne vous touchaient pas, ah ! chrétiens, par pitié pour ces enfants et ces jeunes gens qui vous sont si chers, pour le salut du pays que vous habitez, jurez haine à mort à ce lâche et ignoble esclavage du respect humain. Aime Dieu et fais ton devoir, voilà la devise d'un noble cœur. C'était celle de saint Paul qui ne rougissait pas de l'Evangile et qui disait : Le dernier de mes soucis est le jugement des hommes. Que tels soient aussi vos sentiments ! (2). (*Voir Railleries et Craintes de Dieu*).

(1) Un célèbre missionnaire, le P. Guyon, rapporte qu'un magistrat d'une de nos grandes villes, d'ailleurs d'une vie irréprochable, mais esclave du respect humain, avait un fils auquel il fit donner une éducation très chrétienne. Jusqu'à quatorze ans, cet enfant fit la joie de sa pieuse mère ; mais, à cet âge, il commença à perdre sa faveur, et bientôt il ne voulut plus s'approcher des sacrements. Sa mère l'appelle auprès d'elle et le conjure de lui dire pourquoi il abandonne ainsi les pratiques qui ont fait la joie de son enfance. L'enfant, vaincu par ses instances, lui avoue que, ne voyant jamais son père, que tous estiment, fréquenter les sacrements, il a compris qu'une telle dévotion n'était pas nécessaire pour réussir dans le monde. La mère, désolée, va aussitôt auprès de son mari, lui raconte avec larmes ce qui vient de lui être révélé. Le père ouvre les yeux, comprend son devoir ; il demande pardon à son fils de la lâcheté dont il lui a donné l'exemple, et se fait conduire par lui à un confesseur. Depuis lors, le père et l'enfant ont fait le bonheur de la vertueuse mère. L'enfant serait devenu un libertin et peut être un impie, si le père ne se fût affranchi de ses honteuses chaînes.

(2) Jean d'Epire était un humble ouvrier qui gagnait sa vie à Constantinople du travail de ses mains. Ses compagnons d'atelier dont la conduite était condamnée par sa vertu et sa fidélité à remplir sans respect humain tous ses devoirs, résolurent de le perdre. Le Jeudi saint, Jean avait communié ; le lendemain, il alla à l'atelier, et un des ouvrier l'interpella en disant : « N'est-ce pas celui-là qui a renié le Christ pour passer à Mahomet, et qui, aujourd'hui, fait mine d'être fervent chrétien ? » Jean promena un regard vers tous, et leur dit : « Est ce de moi que l'on parle ou d'un autre ? » Tous alors répondent que c'est bien de lui. Jean proteste contre cette calomnie. On l'entoure en

XIII. — Remède aux péchés passés : La confession générale. (Voir n° 224.)

1071. *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. — Ægrotavit Ezechias*, etc. (Is. xxxviii, 1, 2, 15.) Sans être prophète et

vociférant et on le traîne au tribunal des musulmans, qui le jettent en prison et ensuite le font brûler vif.

On raille de tout : on raille des personnes de piété, et cela détourne les esprits faibles de la voie de Dieu ; on raille des pasteurs des âmes et des vicaires de Jésus-Christ, et cela empêche de glorifier Dieu dans leur ministère ; on raille des prédications et des prédicateurs, et cela fait que la divine parole est abandonnée et qu'elle n'opère rien ; on raille des dévotions de l'Eglise, sous ombre de crédulité, de simplicité, d'imagination et de vision dans les peuples qui les pratiquent, et cela tourne au mépris de l'Eglise même qui les autorise ; on raille de certaines sociétés, de certaines indulgences, sous prétexte des abus qu'on y découvre, ou qu'on croit y découvrir ; au lieu d'imiter saint Augustin, qui tout évêque qu'il était, n'osait souvent s'élever contre un abus, de peur que la substance même de la chose n'en fût altérée ; car s'est ainsi qu'il s'en déclare dans une de ses lettres. On raille de la fréquentation des sacrements, et de là vient que ces sources de grâce et ces remèdes salutaires sont négligés.

Entendez certains hommes parler de l'Eglise, il n'y a rien qu'ils ne défigurent S'y consacrer pour vaquer à Dieu, c'est paresse, s'y établir c'est ambition et intérêt. Qu'un ecclésiastique ou un religieux s'oublie en quelque rencontre, vous diriez qu'ils en triomphent. Qu'il y ait eu quelque chose à censurer dans un homme constitué en dignité, dans un Souverain Pontife, c'est sur quoi ils sont savants et éloquents. Toujours disposés à raisonner sur ce que l'Eglise ordonne, et jamais à le favoriser, n'ayant d'esprit que contre l'Eglise et jamais pour l'Eglise, n'étant attentifs qu'à borner son autorité sans être dociles à s'y soumettre. (Bourdaloue). (*Voir les notes du sermon sur la Dévotion*).

En parlant du respect humain, il est bon de dire quelques mots à l'adresse de ceux qui détournent les autres du bien.

Railleries, moqueries. — De toutes les souffrances que Notre-Seigneur a essuyées dans sa passion, celle dont il se plaint le plus dans les psaumes, comme étant plus injurieuse à sa grandeur, ce sont les moqueries. Et les chrétiens qui se moquent de lui maintenant qu'il est dans sa gloire, sont-ils plus innocents que les Juifs ? Mais, dit saint Augustin, y en a-t-il encore qui se moquent du Christ ? Et il répond : Plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un ou deux, qu'ils ne fussent pas innombrables. Tout ce qu'on fait à ses serviteurs il le regarde comme fait à lui-même : *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei.* On le blesse à l'endroit le plus sensible, en se moquant de ceux qui lui sont fidèles.

Si un homme, malade à l'extrémité, se mettait à rire et se moquait de ceux qui sont en parfaite santé, ne diriez-vous pas qu'il est plus malade en l'esprit qu'au corps ? Si un forçat de galère se moquait de ceux qui sont en liberté, ne dirait-on pas qu'il a l'esprit égaré ? Si un fou qui court les rues se moquait de ceux qui sont en leur bon sens, on dirait qu'il est dans la dernière folie. Qui est plus malade que celui qui est à deux doigts de la mort, et de la mort éternelle ? Qui est plus à la chaîne que celui qui est esclave de Satan, chargé des chaînes de ses passions ? Qui est plus fou que celui qui vend un royaume de plaisirs et de délices éternels pour une pièce d'argent ? vous vous moquez des gens de bien qui sont en santé spirituelle, en pleine liberté, doués d'une parfaite sagesse, n'est-ce pas être fou achevé et au-delà ? *Numquid stultis Deus daturus est regna cœlorum ?* dit saint Augustin, et cela d'autant plus que le moqueur devient incorrigible. Il se rit des prédicateurs, de ses parents, de ses amis. Il se moque des bons exemples, il prend pour niais ceux qui vivent chrétiennement ; il étouffe les bonnes inspirations de la grâce, car il n'a plus le courage de faire ce qu'il a tourné en ridicule.

Le duc de Gueldre envoya un de ses gens à Paris, porter quelques lettres, et quand il fut de retour, il lui demanda s'il avait vu le roi de France. Ce bouffon, pour se moquer de saint Louis, tourna la tête sur l'épaule, disant : Oui, j'ai vu ce bigot, qui porte son chaperon sur l'épaule ; à l'instant il se sentit le cou de travers et demeura toute sa vie en cet état, en punition de sa moquerie.

Galéas, duc de Milan, beau-frère du bienheureux Amédée duc de Savoie, voyant que le peuple chrétien portait en foule au sépulcre du Saint, grande quantité de cierges et d'images de cire, dit à sa femme, en se moquant, que son frère était bien déchu de sa grandeur, car pendant sa vie, dit-il, il était prince et souverain, et, après sa mort, il est devenu marchand de chandelles et de cire. Il n'eut pas plutôt dit cette parole, qu'il fut frappé de paralysie, perclus de tous ses membres. Sa femme, nommée Bonne, lui dit : Vous êtes châtié, selon vos mérites ; allez maintenant vous moquer des Saints, et particulièrement du saint duc mon frère !

La religion chrétienne, qui est affranchie de la persécution des païens, est, à présent, tyrannisée par les railleries des âmes mondaines.

Et c'est proprement, dit saint Bernard, que l'Eglise peut dire avec vérité : *In pace*

sans que la maladie vous saisisse encore, le prêtre vient vous dire : *Mettez ordre à votre maison*.... Nous sommes tous condamnés à mort, et jamais temps plus propice que le moment présent pour nous y disposer. Mais tout est en ordre dans vos maisons et jusque dans vos étables et dans vos champs, etc. En est il ainsi de vos âmes ? *Dispone domui*, vous dirons-nous, et vous tournant vers le Seigneur vous répondrez comme le saint roi Ézéchias : *Je repasserai devant vous dans l'amertume de mon âme toutes les années de ma vie*. Ne vous contentant pas de le dire, vous le ferez, et vous étudierez attentivement si vous n'auriez pas besoin de réparer les défauts de vos confessions précédentes par une revue ou par une confession générale. Mais afin de vous aider dans cette recherche, après vous avoir fait comprendre ce qu'on entend par revues et par confessions générales, nous vous dirons dans quels cas elles sont : I. funestes, II. nécessaires, III. utiles, et IV. nous ferons voir qu'elles sont toujours faciles.

Faire *une revue*, c'est répéter toutes les confessions que l'on a faites depuis plusieurs mois ou depuis plusieurs années, c'est redire tous les péchés que l'on a commis pendant ce temps-là. Faire une *confession générale*, c'est refaire toutes les autres confessions que l'on a faites durant sa vie, c'est accuser tous les péchés que l'on a commis depuis que l'on est au monde.

1072. I. Il est des cas où les confessions générales ou les revues sont *funestes*. Elles nuisent à certaines âmes plus qu'elles ne leur profitent. Toutes les fois que les confessions précédentes ont été bien faites, et qu'en les répétant on a lieu de craindre un trouble excessif ou tout autre inconvénient sérieux pour l'âme, il n'est pas bon de faire une confession générale, ni une revue. Les personnes scrupuleuses qui déjà ont dit leurs péchés, qui les ont même redits plusieurs fois avec bonne volonté, s'imaginent souvent qu'une confession générale les délivrerait de leurs craintes exagérées. C'est une illusion. Plus on se frotte les yeux quand on a certaines fluxions et plus on souffre. Ainsi en est-il des craintes de quelques consciences : plus on s'en occupe, plus on y revient, et plus elles augmentent (1). Les âmes scrupuleuses

amaritudo mea amarissima, car elle est beaucoup plus cruelle que celle des tyrans. Dans la persécution des tyrans, on n'osait pas prier, ni faire des exercices de dévotion en public ; on cherchait les caves, les grottes et les maisons particulières, mais au moins, dans ces lieux-là, on priait Dieu librement, on recevait les sacrements sans contradiction. La persécution des mondains est cause que plusieurs n'osent prier Dieu soir et matin dans les maisons particulières, pour n'être pas appelés bigots ; ils n'osent pas fréquenter les sacrements, être assidus au service divin, parce qu'on les appelle hypocrites ; ils n'osent pas être consciencieux ni retenus dans leurs paroles, parce qu'on les appelle scrupuleux. Quel péché détestable de persécuter le christianisme dans le christianisme même ; d'avoir prêté serment de fidélité à Jésus au sacrement de baptême, et de se moquer de ceux qui lui sont fidèles, de ne pas se contenter de ne pas servir Dieu, mais de se moquer de ceux qui le servent. Cette persécution est si dangereuse aux âmes chrétiennes, que Jésus a institué tout exprès un sacrement dans son Eglise pour nous armer contre ses attaques.

La confirmation est instituée pour nous armer contre les persécutions des tyrans, mais aussi pour nous fortifier contre les persécutions des mauvais chrétiens, qui sont souvent plus dangereuses que celles des païens.

Que dites-vous de ces anciens qui sont tant blâmés dans Plutarque, et à juste raison ? Dion, Antipater, etc., qui, étant invités à des festins, où ils savaient très assurément qu'on les assassinerait traîtreusement n'osèrent refuser d'y aller, par honte de rebuter leurs amis qui les en priaient ; n'étaient-ils pas privés de jugement ? et vous l'êtes plus encore. Vous savez que votre âme mourra par un péché mortel, en cette compagnie par médisance, dans ce festin par ivrognerie, en ce jeu par des jurements, en ces danses par pensées impures ; vous voudriez bien vous en exempter, mais vous n'osez refuser à ceux qui vous en prient ; c'est malgré vous que vous y allez, dites-vous. Mais qui vous y oblige ? Un ancien juge répondit à un jeune homme qui, s'excusant sur la compagnie, disait : C'est malgré moi que j'ai fait ce crime : Et tu seras pendu malgré toi. Vous serez aussi condamné malgré vous.

(1) Ce mot de scrupule, à proprement parler, en sa première origine, signifie une petite pierre, qui se glisse quelquefois en notre soulier et qui nous empêche de marcher ; mais on l'emploie pour signifier ces anxiétés d'esprit qui nous incommodent et qui nous retardent dans le chemin de la vertu. Quand on jette une pierre au milieu d'un vivier bien

n'ont qu'un seul remède qui puisse les guérir, c'est l'obéissance aveugle à leur confesseur. L'obéissance est le chemin le plus sûr du Paradis. On ne peut se damner en obéissant, quand même par obéissance on garderait sur le cœur un doute, ou même un péché grave qu'on serait tout disposé à confesser, mais qu'un confesseur prudent défendrait de redire.

1073. Ceci ne s'applique qu'aux vrais scrupuleux : mais nullement à certaines consciences fausses, qui s'inquiètent pour des bagatelles et qui avalent l'iniquité comme de l'eau, qui expliquent en confession des imperfections insignifiantes et qui cachent de graves désordres contre la pureté ou autres, semblables, à ces pharisiens dont Notre-Seigneur a dit qu'*ils écartent avec soin un moucheron et avalent un chameau*. Ces sortes d'âmes vont quelquefois consulter, pour savoir si elles ont besoin d'une confession générale, un prêtre qu'elle ont indignement trompé, en lui déguisant leurs fautes ; et si ce prêtre trompé leur dit qu'elles n'en ont pas besoin, elles sont assez aveugles pour le croire. Personne n'a un plus grand besoin d'une confession générale que ces faux scrupuleux. C'est donc pour les âmes, qui ont au fond une vraie crainte de Dieu, mais qui se troublent trop facilement, que nous avons dit que la confession générale était funeste.

Quant à ceux qui ont déjà fait une confession générale, après laquelle ils ont eu la paix et se sont corrigés de leurs mauvaises habitudes, ils ne doivent pas refaire cette même confession générale, s'ils n'ont pas de raisons particulières de la croire mal faite ; mais ils peuvent avec fruit, s'ils ne sont pas trop scrupuleux, faire une revue depuis la dernière confession générale.

1074.— II. *Nécessaires.* Toutes les fois que les confessions précédentes ont été mal faites volontairement, il faut les refaire pour échapper à l'enfer ; et par conséquent une confession générale ou une revue sont nécessaires. Or quels sont les cas où les confessions précédentes ont été mal faites ? Les voici, voir n° 481 (1).

calme, quelque petite qu'elle soit, elle émeut tout le vivier et fait une infinité de rides à la face de cette belle eau ; et voici comment cela se fait : la pierre fait un petit cercle autour d'elle ; ce petit cercle en produit un autre plus grand ; cet autre, encore un un peu plus grand et ainsi jusqu'au rivage. Vous savez, par expérience, que quand votre âme est en bon état, c'est comme la face cristalline d'une eau calme et reposée, Dieu se mire là-dedans en votre méditation : il y imprime sa ressemblance et sa lumière comme le soleil imprime ses rayons dans la glace d'un miroir de Venise ; mais si une fois une petite pierre, un petit scrupule se jette là-dedans, il en engendrera un autre, et ce second un troisième, et ce troisième un quatrième, et, enfin, tout votre cœur sera troublé, votre âme sera toute pleine de rides, et vous serez rempli d'amertumes, qui vous dégoûteront de la dévotion et du service de Dieu.

(1) *(a)* On place ici les nos 4, 5, 6, 7, du commencement de la glose, n° 481. On met en scène tantôt une jeune personne qui est légère et ne s'examine pas, tantôt une femme indifférente qui n'a pas la contrition, ou un jeune homme qui n'a pas le ferme propos. Ces cas de conscience, où l'on fait voir les personnages dont on veut condamner la conduite, sont suivis avec intérêt.

(b) On vint, un jour, prier saint Vincent de Paul de se rendre à Gannes, situé à sept ou huit kilomètres de Folleville, dans le département de l'Oise, qui était alors le lieu ordinaire de sa résidence. Vincent partit sans délai, quand il sut qu'il s'agissait de préparer à la mort un brave paysan dangereusement malade. Soit négligence, soit ignorance, ce pauvre homme avait la conscience chargée de plusieurs péchés mortels, qu'une mauvaise honte l'avait toujours empêché de découvrir au confesseur ; et pourtant il se flattait d'être sauvé néanmoins. Le saint, ayant commencé à l'entendre, eut la pensée de le porter à faire une confession générale. Le malade, encouragé par la douceur avec laquelle son nouveau directeur le traitait, fit un effort, se prépara avec soin et finit par déclarer ses misères secrètes, qu'il n'avait jamais eu la force de découvrir à personne. Cette droiture, si nécessaire en ce dernier moment, fut suivit d'une ineffable consolation. Le pénitent se trouva déchargé d'un poids énorme qui l'accablait depuis bien des années.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'il passa d'une extrémité à l'autre, et que pendant les trois derniers jours qu'il vécu encore, il répéta à plusieurs une espèce de confession publique de ses désordres qu'il avait toujours eu honte d'avouer au saint tribunal. La comtesse de Gondy dont il était le fermier, étant allée le voir selon sa coutume : « Ah ! Madame, s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut, j'étais damné si l'on ne m'avait pas fait faire une confession générale, à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais jamais osé me confesser, j'en suis bien reconnaissant à M. Vincent, que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour me préparer. »

1075. — III. *Utiles.* Il est à propos de faire une confession ou une revue, même quand ce n'est pas absolument nécessaire, toutes les fois que, n'ayant aucun inconvénient à craindre d'un retour sur le passé, on en espère au contraire de précieux avantages. Et, en effet, souvent une revue ou une confession générales en procurent d'excellents, pendant la vie ou la mort. 1° *Pendant la vie.* 1) Elles réparent ce qui aurait pu être défectueux à notre insu dans les confessions précédentes.

2) Elles font que l'âme se connaît mieux elle-même, comprend mieux la miséricorde de Dieu à son égard et sa grande misère. Elle conçoit par conséquent plus facilement une plus grande contrition. La vue de quelques ennemis épars dans une plaine n'effraie pas une armée ; mais celle de bataillons qui s'avancent nombreux la saisit. Quelques péchés commis depuis la dernière confession ne font qu'une légère impression sur nous ; mais l'ensemble de nos iniquités de toute la vie nous épouvante, et nous crions vers Dieu, miséricorde.

3) Elles nous font mieux connaître à notre confesseur. Le médecin, qui nous a suivis toute notre vie, est mieux à même que tout autre de nous donner des remèdes salutaires. C'est pourquoi on conseille ordinairement de faire une confession générale aux jeunes gens, qui sont à la veille de choisir un état de vie.

4) Cette grande contrition qu'elles procurent et les conseils du confesseur, qui nous connaît ensuite à fond, nous préservent de la rechute. Celui qui a revêtu un bel habit neuf prend toutes les précautions pour ne pas le tacher ni le déchirer. Combien d'âmes, après une bonne confession générale, ont mené une vie sainte !...

5) Elles nous donnent une grande paix. Marguerite de Cortone, après de grands crimes a fait une admirable pénitence. Notre-Seigneur s'entretient avec elle et ne l'appelle que sa pauvre enfant. Marguerite désirait ardemment qu'il lui donnât le nom de fille. Notre-Seigneur lui dit qu'il lui accorderait cette faveur lorsqu'elle aura fait une confession générale de toute sa vie. La sainte la fait avec beaucoup de larmes ; et après, le Sauveur lui dit : « Marguerite, ma fille, tous vos péchés vous sont remis. » Oh ! quelle parole ! Notre-Seigneur ne le dit pas à tous ; mais il le fait sentir après une bonne confession de toute la vie.

1076. 2° *A la mort.* Un secrétaire de François Ier, roi de France, gémissait avant de mourir et disait : « Malheureux que je suis, j'ai employé cent rames de papier pour les écritures de mon maître, et je n'en ai pas employé une seule feuille pour écrire ma confession générale ! » Au contraire, quelle consolation à la dernière heure, quand on a fait dans sa vie des confessions générales, ou des revues qui ont dissipé tous les doutes ! Aussi les saints, pour se procurer ces grands avantages, ont-ils aimé et recommandé cette pratique. Saint Charles Borromée faisait tous les ans sa confession générale. Il n'est pas nécessaire de la faire si souvent, mais au moins on ne peut nier qu'elle ne soit surtout utile, 1) à ceux qui n'en n'ont jamais fait, ou qui l'ont faite trop jeunes, avant vingt ans par exemple, à l'âge par conséquent où l'on est encore léger et inconstant. Ils feront donc bien ceux-là d'en faire une, en temps de mission, ou de jubilé. 2) A ceux qui cherchent à connaître leur vocation. Le premier conseil que l'on a coutume de donner à ceux qui veulent changer de vie, dit saint Léonard, c'est de faire une bonne confession générale. 3) A ceux qui ont vécu au milieu du tracas des affaires, s'occupant peu de leur salut, et qui maintenant ont plus de tranquillité d'esprit. Qu'ils ne se privent donc pas de cette consolation et de ce moyen efficace de se préparer à la mort. 4) Quand on est sur le point de paraître devant Dieu, rien de mieux que de faire une confession générale. Les scélérats eux-mêmes, qu'on va exécuter, en comprennent quelquefois les avantages, à ce moment suprême. Mais si déjà vous avez fait une bonne confession générale, il sera ordinairement utile, dans tous les cas précédents, de faire une revue depuis l'époque de cette confession générale.

Enfin, qui que vous soyez, ce soir avant de vous endormir, figurez-vous que vous êtes à votre dernière heure ; étendez vos bras, vos pieds, comme s'ils étaient raidis par le froid de la mort ; fermez vos yeux, comme si vous dormiez du dernier sommeil, et demandez-vous si vous n'auriez pas besoin d'une

confession générale ou d'une revue ; et si vous constatez qu'elles sont nécessaires ou utiles, entreprenez-les sans crainte, car

1077. IV. *Rien de plus facile.* C'est ici, il est vrai, que le démon vous attend : il vous fera voir, le rusé qui veut votre perte, des montagnes de difficultés, là où il n'y a que des graviers. Comment connaître tous les péchés, comment en dire le nombre ? voilà les pensées qu'il vous suggérera. Ne l'écoutez pas. D'abord, si une confession générale n'est pas nécessaire, on n'est pas obligé de mettre autant de soin, dans l'examen ni dans l'accusation, puisqu'il n'y a pas d'obligation de répéter les fautes déjà accusées dans des confessions bien faites. Cependant on goûtera une grande paix en redisant bien tout.

Mais supposons que la confession générale soit nécessaire. Dans ce cas, il est vrai, il faut la faire avec autant de soin que si on ne s'était jamais confessé de sa vie, et il est nécessaire de déclarer tous les péchés qu'on a commis. Mais en faut-il conclure qu'elle soit difficile ? Point du tout. Ah ! si vous étiez seul abandonné à vous-même, vous auriez peut-être peine à vous en tirer ; mais vous avez la ressource de confesseurs charitables ; remettez-vous entre leurs mains après vous être assez examiné pour leur répondre aussi exactement que possible. Ils vous interrogeront et vous répondrez. Il ne vous en coûtera rien.

Du reste une confession générale est aussi vite faite et ne pèse pas plus qu'une confession ordinaire ; après tout, nous ne pouvons pécher que contre les dix commandements de Dieu et les six de l'Église. Encore n'est-il pas nécessaire de dire les péchés véniels dans une confession. Pas nécessaire non plus de faire d'abord votre confession depuis la dernière, et ensuite votre confession générale, ou une revue. Il faut faire tout à la fois en disant : Mon Père, je vais vous dire tous les péchés de ma vie jusqu'à aujourd'hui. Il est clair, en effet, que si vous vous confessez de toute votre vie jusqu'à aujourd'hui, les péchés commis depuis un mois ou un an sont compris dans cette accusation. Il ne s'agit que de dire combien de fois par an, par semaine ou par jour, vous avez péché gravement contre le premier commandement, le deuxième et ainsi de suite.

J'entends quelqu'un qui me dit : C'est précisément là la difficulté. — Vous croyez ? point du tout. Si vous savez le nombre exact de certains péchés, vous devez le dire ; mais si vous ne le savez pas, après vous être examiné en vous servant d'un livre d'examen, dites : J'ai commis cette faute environ tant de fois par an ou par mois, les uns dans les autres, tantôt plus tantôt moins ; et j'ai gardé cette habitude pendant au moins dix ans, ou pendant vingt ans. Cela suffit. Voici donc cette montagne de difficultés aplanie.

Oh ! que Dieu est bon ! Après que nous l'avons tant offensé, et que nous avons apporté si peu de soin à nos confessions, il nous fournit l'occasion d'en faire une, qui répare toutes les autres, qui lave nos âmes, qui leur ferme l'enfer, qui leur ouvre le ciel. Quelle folie serait la nôtre, si nous ne profitions pas de ce bienfait, si nous nous laissions arrêter par une crainte vaine ! O mon Sauveur, il n'en sera pas ainsi. Je me repens du passé ; je veux mettre pour le présent ma conscience en règle, et pour l'avenir, vous aimer de tout mon cœur. Vierge Marie, vous m'aiderez, etc.

XIV. — Tableau de la mort.

1078. *Dispone domui tuæ, quia morieris tu* : Mettez ordre à votre maison ; car vous mourrez. (Is., XXXVIII, 1.) Telle est la parole qu'adressa au saint roi Ezéchias le prophète Isaïe : et malgré sa vertu, Ezéchias tourna la tête contre la muraille. Cette parole, je viens vous la dire, pécheur, mon frère. Peut-être détournerez-vous la tête du côté de la muraille, pour témoigner non comme Ezéchias votre crainte des jugements de Dieu, mais plutôt la peine que vous éprouvez à réfléchir sur cette sérieuse vérité. Peut-être direz-vous : Que vient-on nous parler de la mort, ne savons-nous pas que nous devons mourir ? Oui, nous le savons, mais nous n'y pensons pas ; aussi vivons-nous comme si nous ne devions jamais mourir. Nous attachons notre cœur aux créatures qu'il faudra bientôt quitter, et nous foulons aux pieds la loi de Dieu.

Ce Dieu, qui est notre Père et qui veut nous sauver, nous dit : Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pècherez. (1) L'Église la mère de nos âmes, nous dit à son tour : Souviens-toi que tu es poussière. Et nous, animés aussi d'un grand désir de votre salut, nous vous disons : Pensez à la mort. Ah ! dit-on, si l'on y pensait toujours, on ne pourrait plus vivre ni s'occuper d'affaires. Erreur ! Les saints y ont pensé, et c'est pour cela qu'ils ont accompli des œuvres qui nous étonnent ; c'est pour cela qu'ils n'ont point perdu de temps. (2) Écoutez donc l'histoire lugubre que je vais vous faire. Cette histoire c'est la vôtre, *quia morieris tu*. Un grand nombre d'autres avant vous ont payé leur tribut à la mort. Où sont ces vieillards, que vous voyiez il y a quelques années dans votre église, ce grand-père, cette femme âgée qui vous ont caressé dans votre enfance ? ils ne paraissent pas ici. Pourtant plus religieux que nous, ils ne fuyaient point le saint lieu... Seraient-ils au foyer ? Vous ne les y avez pas laissés. Auraient-ils quitté ce pays ? Non, ils sont allés dans la maison de leur éternité. Vous êtes nombreux ici. Tous les habitants de cette localité y sont-ils ? Il y en a le plus grand nombre, dites-vous. Vous vous trompez, il n'y en a pas la millième partie. Il n'y a ici que les restes de la mort. La paroisse de N... est presque entière au cimetière : hier c'était à eux, demain ce sera à vous. (3)

Oui, demain, car le temps vole plus rapide que l'oiseau ; la mort est à cheval, elle arrive au galop, elle vous frappera bientôt ; du premier coup vous renversera-t-elle à ses pieds sans même que vous l'ayiez vue venir, comme il arrive souvent à ceux qui vivent mal, comme il arrive même dans la jeunesse ? Je n'en sais rien, et vous l'ignorez aussi (4) ; mais j'espère que Dieu, exauçant les prières que récitent pour vous ses ministres : *A subitanea et improvisa morte libera nos, Domine*, vous préservera d'une si terrible fin, et je suppose que vous mourrez après une maladie plus ou moins lente, dans votre maison, entouré de vos amis, et je vais tracer à vos yeux le tableau de ce qui se passera pour vous : 1° à la mort ; 2° au jour de vos funérailles ; 3° dans votre tombe.

(1) Diogène le Cynique avait élevé sur le marché d'Athènes un élégant magasin, au haut duquel on lisait cette inscription : *Ici on vend la sagesse*. Un homme riche de la ville lui envoya un de ses serviteurs lui demander combien il donnait de sagesse pour trois pièces de monnaie. Diogène prit l'argent et écrivit cette sentence : « En toutes choses considérez la fin. » Cette maxime parut si sage au riche Athénien, qu'il la fit graver en lettres d'or sur sa demeure. Sans qu'il vous en coûte rien, que nous voudrions graver dans votre cœur cette sentence ! *Memorare, etc.*

(2) La pensée de la mort, dites-vous est trop effrayante ; et c'est pour cela que vous l'écartez Par ce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien. Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure ? quoi ? s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête ? Ah ! mon cher Auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme : et au lieu de prendre dans la sagesse de la Religion, toutes les précautions qu'elle nous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne pas le voir ; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit, et semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé. (Massillon).

(3) Les âges se renouvellent : la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cour rapide, l'insulter en passant ; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. (Massillon.)

(4) Ici, un exemple de mort subite surtout dans la fleur de l'âge, voir la fin du sermon sur *le salut*, n° 941, et la fin du sermon sur *les incertitudes de la mort*, n° 1099.

Au mois de juin 1889, une jeune fille de Moirans (Isère), connue pour sa vie légère, dit un soir à son père : « Je m'en vais voir un tel. » C'était un jeune homme qu'elle fréquentait. Le père laissa faire. La jeune fille ne revint pas ; le lendemain, elle ne revint

1079. 1. *Maladie.*— Avez-vous remarqué certains malaises que vous éprouvez? C'est une douleur de tête, c'est un embarras dans la poitrine ou dans l'estomac, une raideur dans les membres; vous n'y prenez pas garde, vous allez quand même à vos affaires et vous faites bien. Pourtant, c'est peut-être là le germe de la mort. (1) Ce germe se développera, il poussera des racines profondes dans votre corps et en épuisera les forces. Vous vous lèverez encore, vous vous porterez jusqu'au seuil de votre porte, vous verrez les autres passer, courir à leurs affaires ou à leurs plaisirs; vous les regarderez d'un œil triste, mais vous ne pourrez pas les suivre. Un médecin viendra, il épuisera pour vous les ressources de son art; vous compterez sur ses remèdes, et il semblera en effet d'abord qu'ils vous soulageront; mais après quelques jours d'espérance le mal augmentera.

1080. 2) *Première visite du prêtre.* Le prêtre viendra aussi, et même ce médecin des âmes devrait toujours être appelé le premier. Qu'ils sont cruels les parents des malades qui n'appellent qu'à la dernière heure le ministre de Dieu! Le prêtre vous adressera quelques paroles de consolation, il vous invitera à vous réconcilier avec le ciel. Oh! de grâce, acceptez la première proposition qu'il vous en fera! Ne dites pas : je suis trop souffrant, attendez que je sois mieux; je ne suis pas assez malade, j'irai bientot à l'église et j'y ferai ma confession. Ce sont là des calculs, qui peuplent tous les jours l'enfer.

Aussitôt, faites votre confession, faites-la bien; c'est sans doute la dernière; qu'au moins cette fois vous disiez bien tout, que vous ayez l'âme bien pénétrée de contrition et de ferme propos, sans cela tout serait perdu pour vous. Ils ne savent pas à quoi ils s'exposent ceux qui cachent leurs péchés durant leur vie, ou qui les accusent sans repentir; ils risquent de faire à la dernière heure une confession sacrilège. Votre confession entendue, le prêtre lèvera une dernière fois sa main sur vous pour vous absoudre, et puis il se retira, mais pour revenir. Lui, qui vous a accueilli à votre entrée dans la vie, ne vous abandonnera pas à la mort; et vous comprendrez alors qu'il est encore votre meilleur ami, celui dont les méchants disent tant de mal.

1081. 3) *Viatique.* Il ne reviendra pas seul. Ce Jésus que vous visitiez régulièrement au moins le dimanche, pendant les saints offices, ce Jésus qui poursuit de son amour ceux qui le fuient, lorsque vous ne pourrez plus venir à lui, ira à vous. Le prêtre, le portant entre ses mains, entrera dans votre demeure en disant: *Paix à cette maison.* C'est bien à tort qu'on redoute la visite du Dieu qui n'apporte que la paix. Il y aura là, à coté de votre lit de douleur, une table couverte d'un linge blanc; au milieu de la table, le crucifix; à droite et à gauche, des cierges allumés. Sur cette table le prêtre déposera la sainte hostie, et il répandra de l'eau bénite sur les murs de votre maison, afin qu'elle soit moins indigne de servir de demeure au Roi du ciel. Prenant ensuite l'hostie entre ses doigts consacrés, il la déposera sur votre langue, en disant, non plus comme autrefois quand il vous communiait: *Corpus Domini*, etc., mais: Recevez, mon frère, ma sœur, le viatique du corps de Notre-Seigneur.

1082. 4) *Extrême-Onction.* Puis il trempera ses doigts dans l'huile sainte et les promènera en forme de croix, d'abord sur vos yeux en demandant à Dieu pardon de vos regards criminels, sur vos oreilles afin de les purifier des

pas non plus; on la cherche, on ne la trouve pas; à la fin, on découvre son cadavre dans une masure. On l'avait égorgée. Le père, un mois après, revenait de faire sa déposition au tribunal de Saint-Marcellin, lorsqu'un train de marchandises lancé avec vitesse choque le train dans lequel il voyageait, et il est broyé sur l'heure. Malheur à ceux qui ne veillent pas sur leurs enfants!

(1) Nous portons tous en naissant la mort dans le sein, il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins; mais qui finit toujours par le trépas; nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau: le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit, les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au-dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. (MASSILLON).

conversations mauvaises que vous aurez entendues, sur vos lèvres, sur vos mains, sur vos pieds pour expier vos actions et vos démarches coupables. Vous serez là, tantôt tremblant, tantôt gémissant et priant.

1083. 5) *Terreurs du moribond.* Il tremblera alors celui qui fait maintenant le brave et le fort contre Dieu : car à l'heure de la mort de plus saints et de plus courageux ont tremblé. Saint Hilarion, sentant que sa dernière heure était venue, avait besoin d'exciter son courage et de se dire à lui-même : O mon âme, que crains-tu? *Anima mea, quid times?* Voilà soixante-dix ans que tu sers ton Dieu, *et mori times?* Hélas ! nous ne pourrons pas parler ainsi, nous serons obligés de dire : Voilà vingt ans, voilà trente ans que j'offense Dieu, comment ne tremblerais-je pas ?

Au-dessus de nous un Dieu prêt à nous juger : *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum, et cum quæsierit quid respondebo?* (Job. XXXI, 14.) Au-dessous l'enfer ouvert par chaque péché mortel de notre vie ; à notre gauche, le démon qui tentera tout pour nous perdre. Saint Elzéard à ses derniers moments commence à trembler et à se couvrir par tout le corps d'une sueur froide ; puis tout à coup il s'assied sur son lit et s'écrie : Ah ! si les hommes savaient les combats terribles qui sont livrés à nos âmes par l'ennemi à ces derniers moments ! A notre droite, l'ange gardien qui cherchera à nous défendre ; autour de nous nos parents dans les larmes ; au dedans de nous la conscience, qui nous accusera et nous remettra devant les yeux le souvenir de tous nos crimes (1).

1084. L'impie Antiochus mourant s'écriait : *In quot fluctus tristitiæ deveni.* Dans quels flots de tristesse suis-je submergé ! *Nunc vero reminiscor malorum quæ feci !* (I. Mach. VI, 12.) Que de péchés dont vous ne vous rendez pas compte se présenteront à vous et diront : *Opera tua sumus, tecum pergemus ad judicium.* Ah ! qu'ils vous paraîtront amers les plaisirs auxquels vous sacrifiez votre âme ! La conscience vous reprochera les grâces dont vous avez abusé, le temps que vous avez perdu dans les fêtes, dans des réunions mondaines, dans des jeux. Ah ! si vous aviez consacré la moitié de ce temps à faire pénitence !

Un secrétaire de François I[er] s'écriait à ses derniers moments : « J'ai employé plus de cent rames de papier aux affaires de mon prince, si j'en avais employé au moins une feuille pour faire une bonne confession générale ! » *Et tempus non erit amplius!* Balthazar, roi de Babylone, au sein d'un festin, aperçoit une main mystérieuse qui écrit sur la muraille ces trois mots : Les jours de ton règne sont comptés, tu as été pesé, ton royaume est divisé ! (Dan. V, 25.) *Facies regis commutata est, et cogitationes conturbabant eum, et compages renum solvebantur et genua ad se invicem collidebantur.* Quel sera votre effroi quand le spectre hideux de la mort, armé de sa faux redoutable, se dressera contre vous et vous dira : « Vos jours sont comptés ; *Finis venit*, c'est la fin ! Vos crimes ont été pesés ; vos biens ont été divisés ! »

1085. 6) *Regrets d'un mourant.* Non seulement vous tremblerez ; mais vous gémirez, moins encore des douleurs de la mort qui vous environneront, que du regret de quitter tout ce que vous avez aimé. Vous dormez, pécheurs, du sommeil de l'indifférence ; et dans ce sommeil, vous rêvez aux plaisirs, aux richesses, aux dignités de ce monde. La mort de son bras raide et glacé

(1) *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Un torrent est le ramassis de plusieurs gouttes de pluie, de plusieurs petits ruisseaux qui s'assemblent de diverses parts ; quand ces gouttes tombent l'une après l'autre, elles ne font pas grand bruit, quand ces ruisseaux coulent en détail, ils ne font pas grand effet ; quand tout cela est ramassé ensemble, c'est un torrent qui vous étourdit de son fracas, qui gâte, ruine, désole, dissipe tout ce qu'il rencontre. Vous commettez le péché l'un après l'autre, hier un blasphème, aujourd'hui une médisance, demain un adultère ; vous ne les considérez qu'en détail, à Noël ceux que vous avez commis depuis Pâques, à Pâques ceux depuis Noël ; à l'instant de votre mort ce sera un torrent qui fondra sur vous, tous vos péchés, mortels, véniels, d'omission, commission, s'assembleront en votre mémoire, ils vous seront représentés en gros, mais très distinctement, avec toutes leurs circonstances, leur mauvais effet, leur horreur et leur difformité ; ce vous sera un tourment insupportable et un enfer plus cruel que l'enfer même, d'en avoir un seul devant les yeux.

vous secouera et vous réveillera, *cum dormierit aperiet oculos* (Job xxvii, 19), et vous verrez qu'il faut dire adieu à tout et que tout s'évanouit pour vous, comme un rêve au réveil :

(a) Plus de plaisirs, plus de danses, plus de joyeuses compagnies ; vos compagnons de fête ne sont pas là, ils s'amusent ensemble ; il n'y a autour de vous que des gens qui pleurent, ou des envieux qui cachent mal la joie qu'ils ont de vous voir mourir : *Gustavi paululum mellis, et ecce morior*. (I Reg. xiv, 43.) Quoi ! c'est donc là tout le bonheur que je devais goûter en ce monde, c'était bien la peine de renoncer pour cela au ciel !

(b) Les biens que vous avez eu tant de peine à acquérir vous échapperont des mains ; la mort vous les arrachera pièce par pièce : *Mors amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis.* (Eccli. xli, 1).

Mais si la pensée de la mort trouble l'avare, que fera donc la mort elle-même ? A qui va aller ma belle maison ? direz-vous ; à qui mes meubles, à qui mon or, mes terres ? Hélas ! ceux à qui je les laisse m'oublieront peut-être bientôt, et ils jouiront du fruit de mes sueurs, pendant que je vais manger de la terre et servir de pâture aux vers : *Siccine separat amara mors.* (I. Reg. xv, 12.) Tout ce qu'on croyait tenir échappe alors, semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent et ne fait que les salir.

(c) Vos dignités, vos charges vous paraîtront aussi une vaine fumée ; vous sentirez qu'on n'emporte pas ses titres dans l'autre monde. *Non descendet cum eo gloria ejus.* Le Pape Léon XI, à ses derniers moments disait : « Ah ! que j'aimerais mieux avoir été l'humble portier d'un couvent, que d'avoir eu en main les clefs de saint Pierre ! » Les distinctions dont vous étiez fiers, vous attristeront d'autant plus que vous les aurez poursuivies avec plus d'ardeur. Avec plus de raison que Job, sentant que tout vous échappe, vous gémirez, disant : *Solum mihi superest sepulcrum.* (Job. xvii, 1.) (1). Oh ! comme on voit bien la vanité des biens de ce monde à la lumière du cierge bénit, qu'on allume devant un moribond.

1086. 7) A la crainte et aux gémissements, *vous joindrez la prière.* Ah ! c'est alors qu'elle doit être fervente et plus confiante que jamais ! Retenez mes paroles jusqu'à votre dernier souffle : Priez et confiez-vous en Dieu à votre agonie ! C'est le plus grand de vos devoirs ; mais c'est aussi le plus puissant moyen de salut. Quelle qu'ait été votre vie, chassez les pensées de découragement et de désespoir. Malheur à vous si vous ne les repoussez pas ! Dieu est votre père ; si vous l'invoquez, si vous vous jetez dans ses bras avec amour et repentir, il ne vous laissera pas tomber dans l'abîme éternel. (2).

(1) *(a)* Phillippe II, roi d'Espagne, sur un lit de douleur, fit appeler son fils Philippe III ; et, découvrant devant lui sa poitrine labourée par les cicatrices des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille et par le fer des médecins, il lui dit : « Voilà, mon fils, ce qui reste des grandeurs du monde. »

(b) Lorsqu'on apporta le bâton de maréchal de France à M. de Castelnau, six heures avant sa mort, il dit : « Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère. »

(c) César Parrini, littérateur, professeur à l'Université de Turin, était un franc-maçon d'un haut grade. S'étant battu honteusement en duel, il reçut seize blessures. Se sentant atteint mortellement, il demanda le prêtre avec insistance, et, ayant renoncé devant témoins à sa secte, il reçut tous les sacrements. Ensuite, il ne faisait autre chose qu'embrasser son crucifix, qu'il tenait serré entre ses mains en priant avec ferveur. Un ami lui dit : « Comment se fait-il que toi qui as été ce que nous savons, tu pries avec tant de repentir ? — Cher ami, répondit-il, on voit les choses d'une façon quand on est en vie, et d'une autre façon en face de la mort, et celle-ci est la seule bonne. »

(2) Le chevalier Bayard, frappé d'une balle à la bataille de Rébec, s'écrie : « Jésus, mon Dieu, je suis mort ! » Puis il se fait asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée, faite en forme de croix et priant Dieu avec ferveur : « Mon Dieu, disait-il, je confesse vous avoir mortellement offensé, et mille ans de jeûne au pain et à l'eau ne pourraient acquitter mes fautes ; mais vous savez, mon Dieu, que j'étais résolu d'en faire pénitence. Mon Dieu, mon Père, oubliez mes fautes, que votre justice se laisse fléchir par les mérites de Jésus-Christ. » Et il ne cessa de prier que lorsqu'il cessa de vivre.

1087. 8) *Agonie*. Pendant que le moribond lutte avec ses frayeurs, gémit et prie tour à tour, la mort avance toujours. Les soupirs des parents, les larmes qu'on ne cache que pour ne pas effrayer le malade, ses lèvres livides, son nez effilé, ses ongles violets, tout annonce la dernière heure. Une sueur froide tombe du front de l'agonisant et ruisselle sur ses joues déjà empreintes d'une pâleur mortelle. Ses yeux sont grands ouverts et comme vitreux, sa langue se dessèche, sa bouche se remplit d'écume, ses bras se laissent tomber, sa poitrine se gonfle et laisse passer avec effort le râle de l'agonie. On touche ses mains, elles sont froides : ses pieds, ils sont glacés ; on cherche sur son cœur un reste de chaleur et de vie.

1088. 9) *Les adieux*. *Venit finis*, c'est la fin. Les parents poussent des cris de douleur, ils se jettent sur le mourant, l'arrosent de leurs larmes, lui disent le déchirant adieu : « Adieu, ma mère, crie une jeune fille, que vais-je devenir sans vous ! La vie est si amère, ne vous aurai-je donc plus pour adoucir mes tristesses ? Il y a tant de danger à craindre à mon âge, que vais-je devenir ? Je n'aurai pas votre main pour me guider. Ah ! du ciel protégez la pauvre orpheline que vous laissez sur la terre ! » Une autre fois, c'est la fille qui meurt la première, et la mère est inconsolable : « Mon enfant, pourquoi me quittes-tu ? Je comptais que tu me rendrais dans ma vieillesse les soins dont j'ai entouré ton enfance ! J'espérais que tu me fermerais les yeux, et c'est moi qui dois te rendre ce douloureux devoir ! O mort, pourquoi ne me frappes-tu pas la première, puisque tu es assez cruelle pour séparer une mère de sa fille ? » Cris, larmes, sanglots, tout est inutile : la mort ne se laisse pas fléchir.

Pourquoi donc cette déplorable habitude de manifester une telle douleur en présence d'un agonisant, puisqu'elle ne fait que hâter sa mort, accroître sa douleur et peut-être l'exposer au désespoir ? Ah ! quand vous assistez à la dernière heure d'un parent ou d'un ami, ne laissez pas paraître votre douleur ; si vous ne pouviez la contenir, éloignez-vous du mourant, comme Agar le fit de son fils ; laissez auprès de lui le prêtre, ou quelque ami pieux qui lui suggérera des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition et récitera les prières de la recommandation de l'âme. (V. la note 2 du n° 594.)

1089. 10) *Prières*. *Tous les saints anges et archanges, priez pour lui ; omnes sancti et sanctæ Dei, intercedite pro eo*. Quel besoin, à cette heure, de tous ces intercesseurs ! *Proficere, anima christiana, de hoc mundo* : Partez, âme, la terre n'est pas votre patrie ; partez, âme chrétienne ; si vous avez vécu chrétiennement, partez avec confiance ! (Voir la note du n° 915.) Partez aussi vous qui avez méprisé Dieu et sa loi ; sortez de ce monde que vous avez souillé de vos crimes ; partez, il y a si longtemps que vous auriez dû le faire pour la tranquilité de ceux dont vous faisiez le tourment, et le salut de ceux que perdaient vos scandales ; partez au nom du Père qui vous a créé, il va vous demander compte de ses dons ; du Fils qui vous a racheté, il va vous juger sur l'abus que vous avez fait des sacrements et de ses grâces ; au nom du Saint-Esprit qui a été répandu en vous et dont vous avez profané le temple (1). Ah ! pécheur, en ce moment du moins, faites avec confiance un

(1) *In nomine angelorum et archangelorum*. Hélas ! que de fois cette âme a résisté à leurs inspirations et a fait en leur présence ce qu'elle n'aurait pas fait devant un homme. *In nomine sanctorum* ; elle ne les a pas invoqués, elle n'a pas lu leur vie, et encore moins imité leurs exemples. *Sancta Martine, ora pro eo* ; mais en leurs fêtes patronales elle multipliait ses désordres. *Sancta Maria-Magdelena*. Hélas ! elle a entraîné au mal une pauvre fille qui portait ce nom.

Libera Domine animam famuli tui sicut liberasti Eliam a morte. Loin d'avoir le zèle d'Elie, d'empêcher l'offense de Dieu, il l'a fait outrager par ses scandales. *Sicut liberasti Abraham*. Abraham, pour obéir à Dieu, a sacrifié son fils unique. Pour établir ses enfants, elle a offensé Dieu cent fois. *Sicut liberasti Loth*. Loth pratiquait l'hospitalité et la charité ; elle n'a point fait d'aumônes. *Sicut liberasti Job*. Job bénissait Dieu dans ses afflictions, elle n'a fait dans ses peines que murmurer et blasphémer. *Sicut liberasti Suzannam*, de fausses accusations. Suzanne était si chaste qu'elle préférait la mort plutôt que de céder aux sollicitations de deux infâmes vieillards. Cette femme allait au devant du péril par ses vanités, son désir de paraître, ses visites téméraires.

acte de contrition et d'amour de Dieu ; car un instant après, la mort frappe son dernier coup et ce coup sépare l'âme du corps.

1090. II) *La mort.* On pousse autour de vous ce cri : Il est mort. Quelle nouvelle ! Il est mort ! Mon enfant, votre père est mort : mère, pauvre veuve, votre fils n'est plus, versez des larmes ! Il est mort ! Qui ? Cet impie qui bravait Dieu, ce blasphémateur, ce profanateur du dimanche ; il est mort ce libertin ! Quoi ! elle est morte cette femme légère, cette jeune personne vaniteuse, son âme est devant Dieu d'où elle était descendue, son corps est sur la terre, ce n'est plus qu'un cadavre. Adieu, parents, amis, plaisirs, liaisons coupables, divertissements ! Adieu, fortune, maison, champs, or ! adieu, réputation, honneur de ce monde ! adieu à tout, même à ce corps qu'on a tant flatté (1).

Ah ! Dieu, ses ministres, notre conscience, nous demandent quelquefois des sacrifices, des séparations qui nous coûtent et que nous négligeons d'accomplir. Attendez, la mort viendra, et de son bras de fer nous séparera de tout ; elle séparera l'avare de son or mal acquis, le libertin de ses complices, etc. Malheur à nous, si nous attendons cette séparation qui peut être sans profit pour nous : oui, malheur ! Que faut-il faire pour nous l'épargner ? Faites, maintenant, ce que vous voudriez avoir fait à la mort. On entend dire aux mourants : « Ah ! si c'était à refaire ! » Mais, maintenant, c'est le moment de bien faire : *Dum tempus habemus operemur bonum* (2).

1091. — II. 1° *Le cadavre.* Ce corps que l'âme a quitté prend un aspect si repoussant, qu'à peine ose-t-on lui fermer la bouche et les yeux ; sa tête est penchée sur la poitrine, les cheveux sont humides des sueurs de l'agonie, les yeux creux, la face couleur de plomb, les lèvres décolorées : plus de paroles, pas le moindre souffle. Que sont devenus ce teint vermeil, cette beauté, ces airs de grandeur qui charmaient ? Pour ne pas effrayer les enfants ni les serviteurs, on couvre d'un voile ce visage.

1092. 2° *Ce qui se fait autour de lui.* On place, à coté, une lampe allumée et de l'eau bénite ; quelques parents ou amis viennent prendre le rameau de buis et faire le signe de la croix sur la couche funèbre. Les gens de la maison préparent les funérailles ; ils recherchent tout ce que vous avez laissé, et calculent ce qui doit revenir à chacun. L'officier de la commune inscrit sur ses registres : un tel est mort, le tant de tel mois, de telle année. Le glas funèbre retentit dans tout le village. Qui est-ce qui est mort ? *(Réflexions qu'on fait dans le public sur un impie, un indifférent, un libertin, une femme ou une fille légère.)* Deux ouvriers travaillent pour vous, l'un vous prépare une bière, l'autre vous creuse une fosse.

1093. 3° *Le cercueil.* Le premier apporte le cercueil dans votre maison. Ceux qui le voient venir s'en vont en pleurant, vous ne fuyez point. Après vous avoir enveloppé d'un linceul, on vous saisit, on vous descend dans la bière ; on la recouvre et on vous cloue dans cette prison. Quoi ! vous traitez ainsi ce jeune homme, si fier naguère de sa force ! Ah ! si vous aviez voulu l'enchaîner huit jours auparavant, comme il se fût défendu ! Comment, vous renfermez cette jeune fille, cette femme qui aimaient tant à paraître ? On les trouvait toujours sur le seuil et à la fenêtre de leurs maisons ; et elles ne

(1) Sainte Mathilde, femme de l'empereur d'Allemagne, Henri l'Oiseleur, et mère d'Othon le Grand au moment où elle apprit la mort prématurée de son mari, se jeta aux pieds du crucifix et accepta avec résignation ce sacrifice ; puis elle alla avec ses trois enfants se mettre à genoux auprès du cadavre de son mari. Là elle donna à ses enfants une grande leçon sur la vanité du monde : « Souvenez-vous, leur dit-elle, que si vous avez quelque droit de monter sur le trône de votre père, vous devez aussi descendre dans son tombeau. » Puis elle s'informa en toute hâte s'il n'y avait plus de prêtre à jeun pour célébrer la messe pour le défunt. Un prêtre nommé Odaldec se présenta, et l'impératrice fut si heureuse que, détachant ses bracelets d'or, elle les lui remit en le priant de dire aussitôt la messe pour l'âme de l'empereur. Et tant qu'elle vécut, elle fit célébrer chaque année pour lui un grand nombre de messes.

(2) On pourrait, au besoin, finir là cette instruction par cette péroraison : « A la mort, vous voudriez avoir évité, etc. ; vous voudriez avoir fait une confession générale, fréquenté les sacrements, prié, etc. Faites-le maintenant Quelle vocation voudriez-vous avoir suivie, jeunesse ? Faites-le maintenant. » On terminerait par un des traits ci-dessous, n. 1099, et ce qui suit servirait de méditation pour le lendemain.

se plaignent pas, elles qui s'irritaient au moindre affront ! O mort, comme tu mets chacun à sa place !

1094. 4° *Les funérailles.* Bientot, au son des cloches, le prêtre quitte l'église, vêtu d'ornements de deuil et précédé du crucifix. Il arrive dans votre maison et bénit votre cercueil ; et puis on vous emporte. Pourquoi sortir cet homme de chez lui, sa maison ne lui appartenait-elle pas ? Il l'avait héritée de son père ; il l'avait achetée ou même bâtie ? Et c'est vous, ses enfants, vous, sa femme, qui avez demandé à ce qu'on l'en chasse, et il ne reviendra plus ! Ah ! quand cet homme était absent et qu'il ne rentrait pas le soir, quelles transes, quelle désolation ! La nuit passera, et puis une autre nuit, il ne reviendra pas.

On chante : *Miserere mei Deus;... Requiem æternam.* Vous passerez devant ce champ où vous avez travaillé le dimanche, devant ce café, cette salle de bal, etc., et on arrivera *à l'église.* Vous passez : 1) devant les fonts sacrés du baptême, ou plutôt ce n'est que votre corps qui y passe, votre âme est devant Dieu et y rend compte de ce qu'elle a fait, de l'innocence, dont elle fut revêtue à votre entrée dans la vie ; 2) devant les confessionnaux et là-haut on vous interroge : N'avez-vous pas déserté le saint tribunal ; quelle franchise, quelle contrition y avez-vous apportées ? 3) Devant la chaire : N'avez-vous pas fui la parole de Dieu ? Qu'avez-vous fait des remords, des bons désirs qu'elle inspirait ? 4) On vous place devant la table de communion : l'ange gardien de cette table sacrée vous demande raison de votre éloignement de l'Eucharistie, des dispositions que vous y apportiez ? 5) En face de l'autel. Comment avez-vous assisté au saint sacrifice ? etc. Pendant que quelques parents pleurent, on chante sur un ton lugubre : *Libera me, Domine, a morte æterna, in die illa tremenda, quando cœli movendi sunt et terra.* Et on vous emporte encore. Le dimanche suivant, on vous cherchera à cette place que vous occupiez, où vous étaliez peut-être votre vanité. Vous n'y serez plus. Votre chaise, votre banc seront là encore ; votre nom y sera peut-être gravé ; mais vous n'y paraîtrez plus. Où serez-vous ? Dans le cimetière ; car c'est là qu'on vous conduit.

1095. — III. 1° *La fosse.* On vous déposera à côté de la fosse. Avant d'y descendre, étudiez-la bien ; certes, quand vous deviez vous établir dans une maison, avant de la louer ou de l'acheter, vous la parcouriez de fond en comble, vous examiniez avec soin si elle était bien exposée, bien éclairée, si l'humidité ne la rendait pas malsaine, si les voisins étaient convenables. Et combien d'années deviez-vous y passer ? Vingt ans, quarante ans, mettons quatre-vingts ans. Dans cette fosse, vous resterez jusqu'à la résurrection générale ; considérez-la donc. Elle est profonde, étroite et humide ; autour de la fosse, voyez des crânes nus, des ossements, des restes de planches usées ayant servi à d'autres cercueils : ce sont là vos compagnons et vos voisins.

1096. 2° *Descente dans la fosse.* On vous lie avec des cordes et on vous descend dans la fosse, ou bien on vous y fait glisser sur une planche ; et, après une dernière prière, tous vous quitteront. Le fossoyeur vous recouvrira de cinq pieds de terre ; mais cette terre pèsera moins lourdement sur votre corps que l'oubli des vivants ne pèsera sur votre mémoire.

1097. 3° *Oubli.* Comme les vieillards sont délaissés ! On fait presque tout sans eux, ils sont relégués dans un coin ; à peine leur permet-on de se mêler aux affaires. S'il en est ainsi des vivants, qu'en sera-t-il des morts ? Qui pense à ceux qui ne sont plus depuis vingt ans ? Hélas ! quelques jours après notre mort, qui parlera de nous, qui pensera à nous ? *Periit memoria eorum cum sonitu* : Avec le son des cloches, tout finit à peu près pour nous. Si nous laissons quelques biens à nos héritiers, ils seront vite consolés. On apportera pourtant encore sur notre tombe un monument de pierre ou de bois, sur lequel on lira : Ci-gît un tel.... une telle. C'est bien lui qui est là étendu, lui qui semblait vouloir renverser Dieu : *Transivi et ecce non erat,* etc. (Ps. xxxvi, 36) ; mais cette inscription même sera rongée par le temps. Les jours succéderont aux jours ; les années, aux années ; les hommes, aux hommes ; les champs seront cultivés ; les maisons, habitées ; mais vous, vous aurez disparu de la scène du monde : personne ne pensera à vous. Je me trompe, la mort ne vous oubliera pas ; elle s'acharnera à votre ruine,

après même qu'elle aura fait de vous sa proie. Ah ! si nous pouvions rouvrir cette fosse six mois, un an après qu'on vous y a déposé, que verrions-nous ?

1098. 4° *La décomposition*. Combien en peu de temps ces chairs ont changé d'aspect, elles deviennent livides, puis noires ; elles s'ouvrent en divers endroits et il en sort un pus fétide. Quelle quantité de vers et d'autres hideux reptiles s'engendrent dans ces entrailles ! Ils se nourrissent de cette chair qui les a produits. Entendez leur sourd travail : les uns sortant des narines, se répandent sur le visage et s'enfoncent dans ces yeux caves ; d'autres vont et viennent dans la bouche et pénètrent dans la poitrine ; les cheveux tombent du crâne décharné ; le nez, les lèvres se détachent pièce par pièce ; les chairs s'en vont en lambeaux, les côtes se dépouillent, les ossements apparaissent. *Veni et vide*. Sur les tombeaux des grands du monde, se trouve des éloges, des titres pompeux ; mais au dedans, *Veni et vide*.

Regarde ce tas de pourriture, homme, et connais qui tu es ! Vois ce que les vers rongent, c'est ton cerveau, instrument des pensées coupables ; ce sont tes yeux dont tu t'es servi pour de mauvais regards ; ce sont tes narines que tu flattais par des parfums, ton cœur qui n'aimait que les créatures ; ces ossements qui se disjoignent, ce sont tes délicates mains : les vers rongent tout ; et à la fin ils se dévorent eux-mêmes les uns les autres pour ne laisser qu'un squelette. Pour le corps de cet heureux du siècle, il a fallu pourtant tant de serviteurs, de médecins, de cuisiniers : encore n'était-il jamais satisfait. Oh ! ne dérobons pas à la mort ses horribles mystères ! Fermons cette fosse, nous l'ouvrirons dans vingt ans.

Fouillez après vingt ans. Je fouille et je ne retrouve rien, pas même des ossements : rien que quelques cendres. *Ecce vix totam Hercules implevit urnam*, disait un sage païen en voyant les restes d'Hercule, de ce héros pour qui la terre n'était pas assez vaste. *Hœccine est illa Jezabel ?* demandaient les juifs, en voyant les os sanglants de cette reine orgueilleuse que les chiens avaient dévorée ; voilà donc ce qu'il en reste? Oui, voilà ce qui reste. Est-ce là ce jeune homme... cette femme mondaine, cet homme mûr, mais toujours esclave du plaisir, vivant dans la bonne chère ? Oui, c'est lui ! Ramasse, pécheur, dans ta main ce qui reste de poussière dans la tombe ; ta main peut tout contenir : *Quid superbis, terra et cinis !* Méprise Dieu maintenant, blasphème, foule aux pieds sa loi sainte, caresse ton corps ?

1099. Almachius, préfet de Rome, vantait sa puissance à la vierge Cécile qu'il allait condamner au martyre. « La puissance de l'homme, répondit la jeune vierge, est semblable à une outre ou à une vessie remplie de vent. Percée, ne serait-ce qu'avec une épingle, elle s'aplatit (1). » O folie, que d'être fier de sa force, de sa santé, de ses dignités ! François de Borgia, duc de Candie, fut chargé d'accompagner de Tolède à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, femme de Charles V. A son arrivée, on ouvrit le cercueil afin de constater l'identité du corps, avant de le descendre dans le caveau de ses ancêtres. Cette princesse, qui avait fait par sa beauté l'admiration de la cour et presque de l'Europe, était dans un état affreux. A ce spectacle, François se dit à lui-même : « Voilà donc la fin des créatures, voilà à quoi aboutissent les honneurs, les richesses, la beauté ; va, monde, qui n'as pas de biens plus solides, je ne veux plus de toi ! » et il se fit religieux et devint un saint.

Que ceux qui ne sont pas fixés sur l'état qu'ils doivent embrasser consultent la mort : car, *o mors, amara est memoria tua, sed rectum judicium*. Pour vous, qui êtes fixés dans le monde, faites aussi ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de la mort. Malheur à vous, si vous ne réformiez pas une vie coupable ! Votre mort serait semblable à votre vie. Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait à la mort. Rien alors ne vous paraîtra de trop : ni sermon, ni confession générale, ni mortification, ni pénitence, ni fréquentation des sacrements, ni bonnes œuvres. Et si vous vivez saintement, la mort vous sera douce ; car, dit saint Eucher, *non multum refert, quando*

(1) Alexandre le Grand, ayant rencontré un jour Diogène allant et venant au milieu des tombeaux, lui demande ce qu'il faisait là. « Je cherche le crâne de ton père et je ne puis le distinguer de ceux du vulgaire. Si tu le peux, montre-le moi. »

finiunt temporariam, qui transeunt in æternam (vitam.) Il y a ici un pécheur qui hésite à se convertir.

Venez aux pieds du crucifix : *In manus tuas, Domine.* Jésus, vous m'avez appris à mourir, je veux mourir comme vous ; mais comment remettre entre les mains de Notre-Seigneur une âme souillée par le péché ? Acte de contrition, ferme propos. O Marie, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. C'est ainsi qu'il faudra mourir. Si le démon vous faisait succomber à la dernière heure, gardez-vous du désespoir ; confiance et contrition et vous serez sauvé (1).

(1) *Péroraison du Père Le Jeune. Dispone domui tuæ quia morieris. Domui tuæ*, à votre conscience, à votre âme. *In domo tua oportet me manere.* Si un grand roi passait par ce pays, et qu'il vous fit dire, longtemps à l'avance, qu'il logera chez vous, attendriez-vous la dernière semaine pour balayer et orner votre maison ? C'est Dieu qui veut demeurer dans votre âme, non pas seulement par la grâce comme dans la justification, non pas seulement sous les espèces sacramentelles comme dans l'Eucharistie, mais par son essence, il veut se faire voir à votre intelligence, posséder votre cœur sans nuage et sans intermédiaire, non pendant quelques heures, mais éternellement, et ce sera bientôt peut-être, et vous ne songez pas à laver votre conscience de tant d'impuretés amassées par toute une vie Si elle est déjà dans la grâce, ne faut-il pas l'orner de vertus, et pour cela acquérir l'habitude de les pratiquer, ce qui ne se fait pas en huit jours. Ah ! une vie de 500 ans ne serait pas assez longue pour préparer à Dieu dans son âme une demeure éternelle. *Domui tuæ*, à votre famille : instruisez, édifiez vos enfants, vos serviteurs dont vous devez rendre compte ; à vos affaires domestiques, ne gardez aucune dette, aucun compte en retard, aucune restitution à faire, n'attendez pas la fin pour faire quelques bonnes œuvres. Vos parents seront là pour vous tromper. Ils diront qu'il n'y a point de danger, pour écarter la pensée de faire un testament, ou si vous le faites, on trouvera moyen de l'annuler. Faites le bien avant l'heure de votre mort.

Domui tuæ : à votre demeure dans le ciel. Saint Grégoire dit qu'il y avait à Rome un savetier nommé Deusdedit (Dieudonné), pauvre des biens de ce monde, mais très riche en vertus chrétiennes. Quelqu'un vit en extase qu'on lui bâtissait une maison dans le ciel et qu'on y travaillait principalement les samedis : Quoi, dit-il, que veut dire cela ? C'est que ce jour-là ce savetier distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait gagné le long de la semaine, en sus de son petit entretien.

Si vous devez aller demeurer huit jours dans une ferme, vous prévoyez de quoi vous y vivrez, vous y envoyez des provisions ; si vous devez aller habiter un pays étranger, vous êtes bien aise d'y faire des amis et connaissances ; vous devez aller demeurer une éternité dans le ciel, et vous n'y songez pas ; *dispone domui tuæ*, mettez ordre à cette maison de là-haut, envoyez-y des provisions de bonnes œuvres, faites-y des amis par vos aumônes, des connaissances, en honorant et en invoquant les saints, afin que vous y soyez reçu honorablement, afin que vous y puissiez vivre et régner éternellement. *Amen ! !*

(a) Marguerite de Cortone, dans sa jeunesse, ne retrouve plus celui qu'elle aimait et qui l'avait perdue. Elle voit cependant revenir une petite chienne qui accompagnait toujours ce malheureux ; et cet animal, avec un cri plaintif, saisit Marguerite par sa robe et la tire après lui. Marguerite le suit ; la chienne s'approche d'un tas de feuilles qu'elle écarte avec ses pattes en aboyant. Marguerite s'approche aussi. Que voit-elle ? Le cadavre de celui qu'elle cherche, déjà en proie aux horreurs de la mort. Ses larmes coulent plus abondantes, mais par la grâce de Dieu, elles se changent en larmes de repentir. Insensée, se dit-elle, voilà donc ce que tu as préféré à Dieu. Et dès lors elle se couvre d'instruments de pénitence et se tient en haillons à la porte de la ville qu'elle a scandalisée, demandant pardon à tous les passants : *Quam secutus es errantem sequere pœnitentem.* (Voir la note du n. 487. Un roi des Indes, etc.)

(b) L'an 1559, de grandes fêtes se célébraient à Paris, à l'occasion du mariage de la princesse Elisabeth, fille de Henri II, roi de France. Entr'autres réjouissances, on avait organisé un tournoi, où figurait la fleur de la noblesse française. Louis Corbinelli, accouru de Florence, sa patrie, pour assister à ces fêtes, contemplait avec admiration la gloire du monarque français au faîte de la grandeur et de la prospérité, lorsqu'il le vit tout à coup tomber frappé d'un coup mortel. La lance de Montgoméry, mal dirigée, avait percé le roi qui expira baigné dans son sang. Cet événement frappa vivement ce jeune homme. Il quitta le monde et entra dans la compagnie de Jésus, où il mourut saintement, peu avant saint Louis de Gonzague.

(c) Un évêque de Toul rapporte qu'un jeune homme se vit enlever par la mort une jeune personne qu'il aimait à l'excès. Sa douleur était extrême, et le souvenir de la défunte le poursuivait partout. Sa santé dépérissait. Un de ses amis, voyant cette triste situation, le conduisit au cimetière ; il ouvrit devant lui la fosse et la bière où était enfermée la morte, et lui montra les vers qui la rongeaient et lui sortaient par

XV. — Certitudes et incertitudes de la mort.

1100. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* : Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pècherez. (Eccli., VII, 40.) C'est Dieu lui-même qui nous l'assure. Les anciens solitaires disaient à leurs disciples : « Le matin, pensez que vous ne verrez pas le soir, et le soir, songez que vous ne verrez peut-être pas le lendemain. » Sainte Marcelle, au témoignage de saint Jérôme, ne mettait jamais ses vêtements, sans penser que la mort l'en dépouillerait un jour pour l'ensevelir dans un tombeau (1). Ne craignons donc pas de méditer sur la mort, nous y puiserons la résolution de ne pas perdre le temps si précieux de la vie. Considérons donc ensemble les certitudes et les incertitudes de la mort.

1101. I. *Certitudes.* 1° *Il est certain que nous mourrons.* Il est des vérités non moins incontestables, que les impies osent mettre en doute. Ils n'ont jamais douté de la mort. 1) L'arrêt en est porté par Dieu : *Statutum est hominibus.* 2) Cet arrêt donne à la mort une telle puissance que personne ne lui résiste : *Resistitur ignibus, undis, ferro, regibus*, dit saint Augustin. *Venit mors, quis ei resistit* ? Elle s'avance sous la forme d'un squelette, portant une faulx pour tout moissonner, ou une flèche, car elle frappe de loin, et sans avertir, ou avec un sablier pour faire voir qu'elle compte nos jours et nos heures.

3) L'expérience (*a*) *du passé*. Adam a vécu neuf cent trente ans. Noé a vécu neuf cent cinquante ans ; ils sont morts : *Vixit et mortuus est.* Telle est l'histoire abrégée de tous. Papes, rois, pauvres, vieillards, jeunes gens, enfants, tous meurent. Où sont ces vieillards que vous avez connus dans votre enfance ? Cherchez à l'église ? Ils n'y sont plus. Sont-ils au foyer, hors du pays ? Pas davantage ; ils sont morts. Qui a bâti cet édifice ? qui a tracé ces chemins, possédé d'abord ces maisons, ces terres ? Les morts. La couche où vous dormez a peut-être porté auparavant un cadavre.

(*b*) *Du présent.* La mort continue toujours ses ravages ; à l'heure où je

les yeux, les narines et la bouche. « Regardez, lui dit-il, et apprenez à ne pas donner votre cœur à des choses qui finissent ainsi. » Le jeune homme profita de cet avis et se convertit.

(*d*) Pierre le Grand, empereur de Russie, descendu dans la tombe, fournit l'occasion d'un magnifique mouvement oratoire peu connu et qui se rapporte à notre sujet. Le patriarche grec de Moscou, appelé Platon, prêchait devant Catherine II sur la vanité des grandeurs humaines. Tout à coup il s'arrête, descend de chaire, au grand étonnement de tout le monde, frappe avec sa crosse sur le tombeau de Pierre le Grand, l'invite à élever la voix pour apprendre à son auditoire ce qu'il pensait des grandeurs du monde. Le silence du mort glaça de terreur les vivants.

(1) (*a*) Philippe, roi de Macédoine, avait donné à un de ses valets la mission de lui dire chaque matin à son lever : « Roi, vous êtes homme, vivez en vous souvenant que vous devez mourir. » — Ptolémée, roi d'Egypte, voulait toujours avoir avec lui une tête de mort.

(*b*) On lit dans la *Vie de saint Jean l'Aumônier* qu'au temps où il siégeait à Alexandrie, cinq ouvriers marbriers s'approchaient des empereurs, au milieu de la pompe de leur couronnement, et leur présentaient chacun un bloc de marbre de diverses couleurs, les priant de choisir celui qu'ils préféraient pour leur mausolée.

(*c*) Le célèbre Alcuin, l'ami de Charlemagne, s'était retiré, à la fin de sa vie, dans la solitude d'un couvent de Tours, afin d'y apprendre l'art de bien mourir. Là, il allait tous les jours réciter les vêpres, dans l'endroit qu'il avait choisi pour sa sépulture, et y chanter : *O Clavis David, délivrez de la prison un captif assis à l'ombre de la mort.*

(*d*) On lit dans les anciens livres chinois qu'un fameux empereur de Xam, appelé Y-Yin, voyant que Tai-Kia, petit-fils de l'empereur Chim-Tam, dégénérait de la vertu de ses illustres ancêtres, lui ordonna de demeurer trois ans dans le jardin où était le sépulcre de son aïeul ; ce qui fit une si grande impression sur son esprit qu'il changea de conduite. Le même Y-Yin l'éleva ensuite à l'empire, qu'il gouverna longtemps heureusement.

(*e*) Les hommes, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps ; et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. (PASCAL, *Pensées*.)

vous parle, les hommes tombent comme les feuilles d'arbres en automne ; il en meurt cent mille en une journée, et si je vous parle pendant une demi-heure, dans une demi-heure plus de deux mille seront morts. *(c) A l'avenir* il en sera de même. Mon enfant, on vous a inscrit à votre entrée dans la vie sur le registre des naissances, on vous inscrira un jour sur celui des décès. La cloche qui a sonné hier le glas d'un autre, sonnera le vôtre demain. Mon enfant, à toutes les questions qu'on peut faire à votre sujet, on peut répondre par un *peut-être*. Serez-vous riche, bien portant, heureux ? *Peut-être*. Mais à cette question : Mourrez-vous ? la réponse n'est pas douteuse : vous mourrez certainement. Soignez-vous bien, évitez la peine, n'importe ! Pourquoi seriez-vous épargnés ? Serait-ce parce que vous êtes jeunes, ou riches, ou justes, ou pécheurs ? La mort en frappe tous les jours dans ces conditions.

1102. 2° *Il est certain que nous mourrons bientôt.* 1) *La vie est courte : Breves dies hominis* (Job., XIV, 5) ; *ventus est vita mea* (Id., VII, 7) ; *folium, quod vento rapitur* (Id., XIII, 25) ; *vapor ad modicum parens* (Jac., IV, 15). Notre vie est comme un flambeau qui se consume en éclairant. 2) Que de morts subites tous les jours ! 3) Mais sans en parler, la mort gagne tous les jours du terrain. Saint Jean la vit, et il la vit à cheval ; elle avance donc comme un coursier, elle marche vite et toujours. A peine avons-nous commencé à vivre, que nous commençons à mourir : *Quotidie morior*. Et nous mourons sans interruption. Nous interrompons tout : le sommeil, l'étude, le travail ; nous n'interrompons jamais le travail de la mort.

Vous dites : J'ai vingt ans, trente ans. Erreur ! Dites plutôt que vous les avez perdus ; ces années ne vous appartiennent plus ; c'est la mort qui s'en est emparée et vous êtes plus près d'elle de vingt ou de trente ans. Jeunes gens, où est votre enfance ? Hommes mûrs, où est votre jeunesse ! Elle est morte, etc. Que je vous plains lorsque vous parlez de vivre encore ! Y pouvez-vous compter ? Et quand même vous le pourriez, les années passées ne sont-elles pas pour vous comme un songe ? Eh bien ! tout à l'heure il en sera de même pour les ans qu'il vous reste à vivre. La mort est bien proche. Il n'y a qu'un rêve qui vous en sépare.

Le cheval ne court pas toujours ; mais quand on le pique de l'aiguillon, il bondit et s'élance ; or, *stimulus mortis peccatum*. Les morts tragiques sont surtout le partage de ceux qui vivent dans l'indifférence : *Anni impiorum breviabuntur*. (Prov., X, 27.) L'empereur Anastase vit pendant la nuit un fantôme horrible, tenant d'une main une plume et de l'autre un livre, et il l'entendit prononcer cette sentence : « A cause de la perversité de ta croyance, je retranche quatorze années de ta vie. » Peu de jours après, l'empereur fut frappé de la foudre, dans un palais de cristal, qu'il avait fait construire pour se mettre à l'abri du tonnerre. Que d'exemples aussi tragiques ne pourrait-on pas citer ? Ils feraient trembler ceux qui vivent mal.

1103. 3° *Il est certain que nous ne mourrons qu'une fois : Semel mori.* Si nous avions deux vies, ce serait moins aveugle d'en jouer une et de la donner au démon, sauf à profiter de l'autre ; nous n'avons qu'une vie et nous ne mourrons qu'une fois. De ce seul dernier moment, *pendet æternitas*, dépend une éternité de délices ou de souffrances, l'éternité du paradis ou de l'enfer. C'est à la mort que votre arbre tombera, et dans quelque lieu qu'il tombe, il demeurera, (Eccl., XI, 3.) et éternellement. Cette chute du temps dans l'éternité est la première et la dernière. Or l'arbre tombe du côté où il penche ; si, par le péché, vous inclinez du côté de l'enfer, hâtez-vous de vous redresser. Vous dites : Personne ne revient ; c'est pour cela qu'il faut faire des provisions pour ce voyage éternel. Ce serait moins nécessaire, si l'on devait revenir.

1104. 4° *Il est certain que nous quitterons tout.* 1) de par la Sainte Ecriture. Job l'appelle la fin de toutes choses, (XXVIII, 3), et le jour de la perte complète : *Nudus egressus sum de utero matris meæ et nudus revertar illuc.* (Job., I, 21.) 2) *L'expérience.* Représentez-vous un moribond, il appelle le notaire : « Je laisse, dit-il, ma maison, etc. » Il ne garde rien.

(a) La mort est la confiscation de ses biens : *Divitias quas devoravit evomet.* Cet avare n'avait jamais assez ; il se gorgeait des biens de la terre.

comme la sangsue de sang. Sur la sangsue ainsi remplie, mettez de la cendre, elle vomit tout. La cendre de la mort fera rendre à ce misérable tous ses biens. Il avait peine à donner un sou aux pauvres, un franc pour une messe ; alors il comprendra que ses richesses étaient véritablement des épines, aux piqûres cuisantes qu'il éprouvera, en voyant qu'elles lui échappent (1). Pourquoi tant tenir aux biens de ce monde ? Si vous saviez que ces palais, ces champs auxquels vous êtes attachés, seront détruits dans quelques mois, vous donneriez-vous tant de peine pour les acquérir ? S'ils ne doivent pas être ruinés sitôt, c'est vous qui serez ruinés avant eux. Vos biens sont comme les meubles d'une hôtellerie, qui servent aujourd'hui à un voyageur et demain à un autre (2).

1105. — *(b) Garderez-vous au moins vos dignités et vos charges ?* La mort est une dégradation complète. Le grand du monde sera confondu tout à l'heure avec le dernier des valets. *(c)* Quelle peine lorsque Jacob dut laisser partir son Benjamin ; et la mère de Tobie était inconsolable ! Pourtant il restait l'espoir de se revoir. A la mort on quitte tous les siens à la fois et sans espoir (3). *(d)* Le mourant perd l'un après l'autre tous ses sens, ses yeux, ses oreilles, l'usage de ses mains. *(e)* Il dit adieu au corps lui-même, il laissera ces viles jouissances, auxquelles il tenait tant, que la vue de l'enfer ne suffisait pas pour l'y arracher. Allez voir au cimetière ce que l'on aime, quand on aime son corps, disait le curé d'Ars. O terribles certitudes de la mort ! Elles seraient moins redoutables toutefois, si la mort avait soin de nous prévenir d'avance de sa visite.

1106. — II. Mais il n'en est rien, au contraire, *tout est incertain dans les circonstances de notre mort.* 1° *Quelle sera votre mort*, subite, imprévue ou non ? Vous ne le savez pas. *Nescitis.* Les morts subites sont fréquentes. Comment sera tranché le fil de vos jours ? La mort ne fait pas de cérémonie, elle emporte les hommes n'importe comment. Mourrons-nous égorgés dans notre lit comme Holopherne, général assyrien, ou assommés par une tuile comme Abimélech, ou frappés d'une pierre comme Goliath, ou brûlés comme les habitants de Sodome, ou noyés comme les hommes coupables avant le déluge, ou écrasés sous une maison comme les enfants de Job, ou avalant une graine de raisin comme Anacréon ?... Pline, savant naturaliste ancien, comptait trois cents maladies mortelles ; depuis on en a compté jusqu'à neuf cents. La mort les a toutes à son service : le fer, le feu, l'eau, tout lui sert d'instrument, et la vie de l'homme, plus fragile que le verre, cède facilement à ses coups.

1107. 2° *Où mourrons-nous ?* La mort n'a point de patrie, ni de demeure

(1) Le sultan Saladin, sur le point de mourir, fit promener dans toute la ville un suaire au bout d'une pique, et un héraut criait : « Voilà ce que le grand Saladin emportera de toutes ses richesses. »

(2) *(a)* Un perse nommé Hormisdas, avait visité toutes les merveilles de Rome, et quand on lui demandait, s'il ne serait pas bienheureux d'habiter une ville si riche : « Il est vrai, répondait-il, que j'y ai vu de grandes magnificences ; mais j'y ai aperçu aussi des tombeaux ; et puisqu'on meurt ici, comme en Perse, toutes ces magnificences pâlissent à mes yeux. »

(b) Ablavius, un des plus grands dignitaires de la cour de Constantin, ne songeait qu'à amasser des richesses. L'empereur, le prenant par la main, lui dit avec affection : « Pourquoi entasser des trésors, mon cher ? » Puis, prenant un javelot, il en traça à terre la forme d'un cercueil et ajouta : « Tu n'auras à la mort que ce que je viens de tracer, si même tu l'occupes. » Ces paroles furent une prophétie : Ablavius fut coupé en morceaux.

(3) Corneille de Lapierre rapporte que de son temps, en Belgique, un homme d'un certain rang, se trouvant à son heure dernière, fit appeler tour à tour sa femme, ses fils et ses filles, puis ses domestiques, les uns après les autres, les conjurant d'avoir pitié de lui et de le délivrer de l'extrémité fatale où il se trouvait réduit ; et tous ayant répondu avec larmes qu'ils le voudraient bien, mais qu'ils ne le pouvaient pas, il s'écria : O soins inutiles des choses de ce monde ! Pour vous, ma femme, mes enfants, j'ai travaillé, j'ai sué, dépensé mes forces, ma vie et peut-être exposé mon âme. Et voici ma récompense ; j'implore en vain votre secours à ma dernière heure : Ah ! qu'il aurait mieux valu servir Dieu, et me faire des amis sur la terre et dans le ciel qui pussent aujourd'hui m'assister. Ah ! si c'était à refaire. »

permanente. La terre est son domaine. Partout elle dresse son tribunal et rend ses sentences. Partout vous pouvez devenir sa proie, sur terre, sur mer, dans votre patrie, à l'étranger, à la ville, à la campagne, en chemin de fer ou en voiture, sur une place ou dans la rue, dans l'église ou à la maison, dans une salle d'amusement ou dans votre chambre, dans votre lit comme un grand nombre, ou sur une chaise comme le grand-prêtre Héli.

Vous pouvez mourir là même où vous offensez Dieu : à l'endroit même où lui désobéit la femme de Loth, elle fut changée en une statue de sel. L'impie Balthazar vit une main mystérieuse tracer son arrêt de mort dans la salle, où il s'enivrait avec ses convives. Aurélien, consul de Rome, mourut dans la salle où il dansait. La mort frappa Casimir II, roi de Pologne, dans un festin, au moment où il vidait son premier verre. Charles VIII, roi de France, mourut sur les lieux mêmes, où il jouait à la paume. Vous ne savez dans quel lieu la mort vous attend, attendez-la donc partout.

1108. 3° *Quand mourrons-nous ?* Le criminel condamné à mort est dans des transes perpétuelles ; dès que sa porte s'ouvre, le jour, la nuit, il tremble pensant qu'on vient le conduire au supplice. Nous sommes condamnés : *Statutum est ; nescitis diem, neque horam.* 1) *A quel âge mourrez-vous ?* Le moissonneur coupe et les grands épis et les plantes qui poussent à peine. *Prenez votre faux et moissonnez*, (Apoc. XIV. 15), dira Dieu à la mort ; et elle ne tiendra compte, ni de l'âge ni de la taille ; elle fauchera tout. Il meurt plus de jeunes gens que de vieillards. Mourrez-vous dans dix ans ou dans dix mois, dans dix jours ou dans dix heures ? Personne n'est sûr du lendemain. Le démon fait à votre égard pour vous perdre, ce que fait un pharmacien pour guérir son malade qui ne peut pas avaler une grosse pillule : il la partage et la fait avaler en plusieurs fois. Le démon ne pouvant nous persuader que nous ne mourrons pas, tâche du moins de nous faire croire que nous ne mourrons pas sitôt, ne l'écoutons pas. Dieu nous donne la vie goutte à goutte, il la laissera tarir quand il voudra. 2) *A quelle heure ?* Vous pouvez être exterminé cette nuit comme les premiers-nés des Egyptiens, vous pouvez être foudroyé en plein midi, en un jour d'orage. Voir la note 2me du n° 597 (1).

1109. 3) *Et dans quelle situation serez-vous, (a) au point de vue tempo-*

(1) Il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau : et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple ; point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre : et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais ; point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort : et Balthazar expire autour d'une table somptueuse ; point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel, et Holopherne au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël ; point de crime qui ne puisse finir vos crimes ; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes des filles de Madian ; point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours, et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort ; en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même.

Sur quoi appuyer votre dangereuse sécurité ? Sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années ? La jeunesse ? Mais le fils de la veuve de Naïm était jeune : la mort respecte-t-elle les âges et les rangs ? La jeunesse ? Mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous ; des mœurs licencieuses, de plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance : n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course ? Adonias eût vieilli s'il n'eût été voluptueux : Absalon, s'il eût été libre d'ambition ; le fils du roi des Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina ; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore ? Sur la force du tempérament ? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? Une étincelle qu'un souffle éteint ; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. (MASSILLON.)

rel. Vos affaires ne sont pas terminées, vous avez encore des dettes, vous n'avez pas restitué, vos enfants restent à établir ; vous pouvez mourir malgré cela. Vous commencez à jouir des biens de ce monde, vous êtes arrivé à l'emploi que vous désiriez, vos greniers sont remplis ; c'est le moment de se divertir et de jouir. L'oiseau vole dans l'air, le poisson folâtre dans l'eau, et l'un est prit par le filet, l'autre par l'hameçon. *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.* Si donc vous vous croyez en sûreté, tremblez : c'est une preuve qu'elle n'est pas loin : *Sicut fur in nocte ita veniet.* *(b) Au point de vue spirituel.* Serez-vous assisté par un prêtre, serez-vous en grâce avec Dieu ou dans l'état de péché? *Nescitis.* Vous différez toujours de restituer, de fuir les occasions, de revenir à vos devoirs religieux ; aurez-vous le temps de le faire alors? *Nescitis* ; ce que je sais, c'est qu'ordinairement parlant : telle vie, telle mort (1).

1110. 4) *On meurt comme on a vécu, c'est la règle générale.* La mort est l'écho de la vie, dites-vous ; c'est vrai. (**a**) *La parole de Dieu nous l'enseigne* : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (Gal. VI, 8.) Cueille-t-on des raisins sur des épines et des figues sur des ronces? Comment une vie criminelle produirait-elle une mort sainte? *Virum injustum mala capient in interitu.* (Ps. CXXXIX, 12). *Cor durum habebit male in novissimo.* (Eccli. III, 27.) *In interitu vestro ridebo.* (Prov. I, 26.) *In peccato vestro moriemini.* (Joan. VIII, 21).

1111. **b**) *Les saints docteurs nous l'assurent.* Saint Jérôme était à l'heure de la mort, et ses disciples l'entourant lui demandèrent de quelle vérité il était le plus fermement convaincu. Je me meurs, dit-il, et mon âme est déjà sur le bord de mes lèvres ; mais puisque vous voulez que je vous dise ce qui me frappe davantage : *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici* : Sur cent mille dont la vie a toujours été mauvaise, il en est à peine quelques-uns qui méritent d'obtenir de Dieu miséricorde. (Bridaine, I. p. 132.) *Quidni similiter exeat qui similiter vixerit.* (S. Bernard.) Si ce chrétien a toujours vécu comme un païen et une bête, pourquoi voulez-vous qu'il ne meure pas de même?

1112. (**c**) *La raison nous le fait comprendre?* *a*) Raison tirée du pécheur lui-même. Comment pratiquer alors des vertus qu'on n'a jamais connues, après s'être toujours plongé dans les vices contraires? Comment guérir en un moment un ulcère invétéré? Comment contenir dans des digues le torrent des passions débordées, redresser des habitudes devenues fortes comme un chêne qui a vieilli, briser ces liens qu'on n'a pas eu le courage de rompre lorsqu'ils étaient à peine formés? Saint Augustin, dans la vigueur de l'âge et de la santé, mit douze ans pour triompher de ses mauvaises passions ; et vous pensez le faire au quart d'heure qui précèdera votre mort, si tant est qu'il vous soit accordé! (2) Du reste le malade ne se doute pas de son état ; et les parents pour lui épargner une mauvaise nuit, le laissent tomber en enfer, sans qu'il s'en aperçoive.

(b) Du côté de Dieu. Comment compter sur une grâce que les plus grands saints ne peuvent pas mériter, grâce la plus précieuse que Dieu puisse faire à ceux qui l'ont servi fidèlement? Comment y comptera-t-il celui qui par ses crimes se rend indigne des grâces les plus vulgaires? N'a-t-il pas déjà abusé de tout? Dieu ne peut-il pas lui dire : *Quid faciam tibi?* Que voulez-vous qu'il fasse qu'il n'ait déjà fait? (Osée. VI, 3.) *Loquar ad cor ejus.* Cela convertit Pierre ; mais que de fois le Seigneur l'a fait inutilement pour le pé-

(1) Ce dernier point à lui seul pourrait en développant ce qui suit, faire la matière d'une insruction.

(2) Supposons qu'il y ait ici un clou qui m'incommode, et que je frappe à grands coups de marteau, si vous me demandiez : Que voulez-vous faire? Je prétends d'arracher ce clou, — vous diriez : Le père n'est pas en son bon sens ; ne voit-il pas qu'à chaque coup, il enfonce ce clou de plus en plus, et qu'il augmente la difficulté qu'il aura de l'arracher? Vous avez en votre âme un clou qui blesse votre conscience, la mauvaise habitude que vous avez de jurer, de maudire, de faire des choses deshonnêtes ; vous dites que vous l'arracherez plus tard, pauvre homme! ne voyez-vous pas que toutes les fois que vous jurez, toutes les fois que vous commettez le péché, vous enracinez de plus en plus l'habitude. (Le Jeune.)

cheur ! Vous lui enverrez des missionnaires. Cela suffit pour les Ninivites; mais pour tel et tel qui assiste à la mission, cela ne suffit pas... Ah ! la bonté de Dieu est vaincue par la malice de l'obstiné. Que ferez-vous, Seigneur ? Enverrez-vous des fléaux ? Vous le fîtes avec succès pour les juifs à cervelle dure; mais ceux dont je parle ont senti votre verge qui les flagellait et ils ont murmuré ; et quand le cœur pareil à un rocher vous aura résisté toute la vie, comment s'amollira-t-il à la mort ?

1113. **d**) *L'expérience le prouve.* Le voleur ne rend pas à la mort. Le libertin veut avoir à côté de lui l'objet infâme de sa passion Quelle peine à les séparer même à cette heure ! Et s'il en était autrement, il faudrait accuser de folie tous les saints qui ont vécu dans la pénitence et qui sont morts dans la crainte. (Voir n° 2041.) (1) Ah ! l'idée d'une mort de réprouvé fait peur aux plus intrépides et aux plus impies. Il faut donc qu'une mauvaise vie leur fasse horreur ; car *mors peccatorum pessima.* Si vous saviez qu'un ennemi acharné a juré de vous assassiner, qu'il épie toutes vos démarches et la nuit et le jour, vous seriez sans cesse sur vos gardes. Si vous êtes en péché, Satan

(1) On a vu, direz-vous, Madeleine, le larron, devenir en peu de temps de grands saints C'est comme si vous disiez : au commencement du monde, la terre produisit des arbres et les arbres furent chargés de fruits en un moment : donc tous les arbres du monde doivent maintenant faire de même. Le premier homme et la première femme eurent, dès le commencement, la taille que nous avons à trente ans, donc tous les hommes et toutes les femmes doivent croître dans un moment ou dans un jour. Et qui ne sait pas qu'en l'établissement du monde, Dieu voulut faire des chefs-d'œuvre dans l'ordre de la nature, parce qu'il le jugea nécessaire; et qu'en l'établissement de l'Eglise, il voulut faire des chefs-d'œuvre, et des miracles dans l'ordre de la grâce, parce qu'il le jugea expédient ; mais qu'il ne le fait plus, ni en l'ordre de nature, ni en l'ordre de grâce, parce qu'il ne le juge pas à propos ?

Qui ne voit par expérience que les arbres produisent petit à petit, que les enfants croissent peu à peu, que les habitudes s'acquièrent par divers actes, que les gens de bien s'acheminent à la perfection de degré en degré ; *ibunt de virtute in virtutem*, et que Dieu a voulu que la preuve, le mérite, la victoire des anges s'accomplît en un moment ; mais que l'épreuve, le mérite, la victoire des hommes se fît avec succession de temps ? Comment pourrez-vous donc faire, en ce peu de temps qui vous reste dans la vieillesse, ce qu'à peine peuvent faire les autres dans l'espace de plusieurs années ?

In toto canone scripturarum nullum alium præter hunc latronem invenies sic salvatum, dit saint Bernard. Dans une chose si grave, ne regardez pas que d'un œil. Aux pieds du crucifix il y a deux larrons, vous ne regardez que le bon Pourquoi ne regardez-vous pas le mauvais ? Pourquoi Jésus-Christ ne sauve-t-il pas le mauvais larron ? c'est parce qu'il ne crie pas merci sans doute ; mais pourquoi ne crie-t-il pas merci, ayant un si bel exemple et une si belle occasion ? Il n'a pas la grâce efficace de le faire. *Unus ne desperes, solus ne præsumas*, dit saint Augustin. Où est donc fondée votre espérance ? où est donc votre asile et votre refuge ? quel est le sujet de cette assurance si solide, mais pour mieux dire si stupide, dans laquelle vous vivez ? que prétendez-vous avoir à la mort que ce misérable n'ait pas eu ? et il ne s'est pas converti. Vous espérez dans les mérites du précieux Sang de Jésus, c'est très bien, c'est une très bonne confiance ; mais ce larron en est tout arrosé, et il ne se convertit pas ; vous espérez d'avoir un bon père spirituel, un excellent confesseur qui vous fasse souvenir de Dieu, et vous aide à bien mourir, ce larron a à son côté le plus excellent pontife, le plus divin père spirituel qui ait jamais été et qui puisse être, et il ne se convertit pas. Vous espérez d'envoyer à tous les cloîtres vous recommander aux religieux, et qu'ils vous assisteront de leurs prières; auront-ils plus de crédit devant Dieu que les souffrances que Jésus-Christ endurait actuellement pour les péchés de ce malheureux ? *Propitiationem pro peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed etiam pro totius mundi.* Vous espérez qu'on dira des messes, qu'on offrira des sacrifices pour vous; quel sacrifice plus auguste, plus saint, plus divin, plus agréable à Dieu que le sacrifice sanglant de la croix ? ce larron assiste à ce sacrifice, et il ne se convertit pas. Quoi de plus ? qu'espérez-vous davantage ? que Dieu fasse des miracles ? où avez vous vu qu'il en ait fait, ou qu'il ait promis d'en faire, pour les âmes obstinées ? Supposons qu'il en fasse, et des miracles plus clairs que le jour, vous convertirez-vous pour cela ? quel miracle plus évident, plus palpable, que de voir le soleil s'éclipser si extraordinairement, l'air se couvrir de ténèbres, la terre trembler, la montagne du Calvaire se fendre en deux ? Ce misérable vit tout cela devant ses yeux, car l'Evangile remarque expressément que tous les prodiges arrivèrent avant que ce larron eût expiré, et il ne se convertit pas. Qui vous a dit que vous ferez, sans aucun miracle, ce qu'il n'a pas fait avec tant de miracles ? Qui vous a dit que vivant comme le mauvais larron, votre mort sera semblable à celle du bon ? Montrez-moi qu'après ce bon larron, Dieu a fait la même grâce à un autre, à l'heure de la mort, vous ne sau-

a fait un pacte avec la mort, et a juré de vous perdre, et vous dormez tranquille et vous ne renoncez pas au péché qui vous livre à cet ennemi mortel de votre âme ?

1114. e) **Réponse aux objections.** *(a) On en voit qui font une belle mort !* Oui, mais font-ils une sainte mort ? Quelle que soit la mort, subite ou lente, si on est en état de grâce, elle est bonne ; mais quelque sacrement que reçoive l'âme qui ne se réconcilie pas sincèrement avec Dieu, c'est une mort de réprouvé. Antiochus donna des marques de repentir : *Rogabat Dominum*, il envoya des présents au temple de Jérusalem. Il n'obtint pas miséricorde. La peur de la mort le faisait agir ainsi, mais non pas une conversion sincère. Le pécheur à la mort, dur comme un rocher, répète ce qu'on lui dit comme un rocher. Criez en face d'une montagne : Aux armes, elle répondra : Aux armes ; faites entendre un son plaintif, le rocher le répétera. Le moribond dit ce qu'on lui fait dire, mais souvent sans y penser.

1115. *(b) Dieu est bon !* Oui, et c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'un impie, faisant une sainte mort, fournisse l'occasion à une foule d'autres de vivre mal, en comptant bien mourir. Je sais bien que Dieu peut faire des miracles de grâce, il le fit pour le bon larron ; c'est pourquoi gardez-vous de désespérer, comme Judas à la dernière heure, ce serait assurer votre réprobation ; repentez-vous alors et jetez-vous dans les bras de Dieu ; mais de grâce, n'attendez pas ce moment où le temps du repentir ne vous sera peut-être point accordé. Où est-il ce pauvre pécheur qui dit : Je me convertirai à la mort ; venez, mon frère, que je vous serre contre mon cœur, que je détrempe le vôtre dans mes larmes, que je vous conjure d'entendre la voix de Dieu qui vous appelle : Ah ! *ne tardes converti ad Dominum, subito enim veniet ira illius. Mori male times et male vivere non times. Desine male vivere, ne timeas male mori.* (S. Augustin.) (1).

1116. Un gentilhomme anglais, pleinement convaincu de la vérité de la religion catholique, lui était attaché du fond du cœur ; mais n'osait pas encore la professer, craignant qu'en abjurant le protestantisme, la cruelle reine Elisabeth ne lui ravît ses biens. Il prit donc le parti d'attendre à la mort ; et, afin qu'il ne fût pas surpris par un accident, il avait soin de fréquenter soit à la ville, soit à la campagne où il avait une maison, des prêtres catholiques, afin qu'à la première nouvelle de sa maladie, ils vinssent le réconcilier avec Dieu. On cherchait en vain à lui faire comprendre combien il exposait son salut. Un jour qu'il se rendait d'une de ses maisons dans une autre, il est frappé en route d'apoplexie. Ses domestiques courent chez le prêtre le plus voisin ; mais la mort avait si bien ajusté son coup que, quand le prêtre arriva, le riche anglais était mort sans donner signe de pénitence (2).

riez le montrer en l'Ecriture, et je vous en pourrai montrer un grand nombre auxquels il n'a pas fait cette grâce, comme à Esaü, Saül, Antiochus et une infinité d'autres. Il est vrai toutefois que même à la dernière heure, il ne faut pas désespérer. Lorsque Alexandre le Grand assiégeait une ville, il faisait allumer une torche et publiait que la ville pouvait obtenir grâce, tant que la torche ne serait pas éteinte ; mais si elle ne profitait pas de ce délai, elle ne pouvait plus espérer de pardon. Le pécheur, tant que sa vie n'est pas éteinte, peut obtenir miséricorde.

(1) *Memento Creatoris tui* (Eccl. XII., 15), il a droit à votre vie. Si Salomon eût vécu après Notre-Seigneur, il eût dit : *Redemptoris tui.* Vous lui avez coûté bien cher, ne vous perdez pas : *in diebus juventutis tuæ*, il a droit aux prémices de votre vie, *antequam veniat tempus afflictionis*, la vieillesse n'est déjà que trop surchargée de peines, n'attendez pas ce temps pour faire le travail le plus nécessaire et le plus difficile de tous, celui de la conversion et de la pénitence, *antequam veniant dies de quibus dicas ; non mihi placent* Comment pourra plaire à Dieu l'offrande que vous lui ferez d'un temps qui vous déplaira à vous-même ? Faut-il traiter Dieu comme un arbre dont on n'use qu'en un jour d'orage pour se mettre à l'abri ? *quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ* ; n'intervertissez pas les temps ; c'est la vie qui est celui du mérite ; la vieillesse est sœur de la mort après laquelle commence l'éternité et pendant l'éternité on ne mérite plus Si pendant votre vie vous employez bien le temps au service de Dieu, il vous comblera de félicités pendant l'éternité ; si vous employez la vie à jouir, l'éternité qui devait faire votre béatitude, serait votre châtiment.

(2) Aux exhortations de Thomas Morus et d'autres chrétiens fervents qui le pressaient de revenir à Dieu, un pécheur répondait qu'il en avait le temps, qu'à la fin, ces trois mots : « Seigneur, pardonnez-moi, » suffiraient pour obtenir grâce. Hélas ! il se

1117. Pendant que saint François de Borgia prêchait dans une ville d'Espagne, un gentilhomme s'y mourait : il refusait les sacrements. Le saint y alla et le pria de profiter du peu de temps qui lui restait à passer sur la terre. Parlons d'autre chose, fit le moribond en détournant la tête. Le saint lui présente le crucifix : Daignez au moins honorer d'un regard le Sauveur, qui est mort pour vous ! Alors l'impie entre dans un accès de rage, blasphème et expire. Telle vie, telle mort ! Ah! craignons un tel malheur ; à toute heure donc : *Soyez prêts ! De morte incerti sumus*, dit saint Grégoire, *ut ad mortem semper parati simus. Latet ultimus dies ut omnes serventur dies.* (Aug.) *Si times mortem, ama vitam*, dit-il encore : *vita tua Deus est, , vita tua Christus.*

Eh bien ! êtes-vous prêts à cette heure ? Vos confessions ont-elles été bien faites ? N'avez vous aucun péché sur la conscience ? (1) Donc bonne confession, au besoin générale. Pour l'avenir, aimez Dieu, mais pas de bouche seulement ; observez sa loi, etc. Mettons-nous tous les soirs dans notre lit dans l'attitude d'un cadavre ; joignons nos pieds, nos mains ; fermons les yeux et demandons-nous : Suis-je prêt ? Réparons le passé par la contrition, sauvegardons l'avenir par le ferme propos. Ames pieuses, vous tous qui voulez vous sauver, faites votre préparation à la mort le dernier samedi du mois. Examinez vos péchés, confessez-vous comme pour la dernière fois, et le lendemain faites la communion en viatique, vous déterminant à mener une vie nouvelle (2). Ah ! si un pécheur ébranlé hésite à renoncer à ses habitudes coupables, prions, prions pour lui...

Acte de contrition. Mon Dieu, je suis un condamné à mort : je me jette à vos pieds pour vous demander grâce. Ah ! Je ne veux pas être plus scélérat que ceux qu'on mène à l'échafaud ! Presque tous se convertissent. Mon Dieu, je veux me convertir, etc. Prière à Notre-Seigneur, à sa divine Mère (3).

trompait. Un jour qu'en voiture il traversait un pont, son cheval s'emporta et se précipita à l'eau avec son maître qui, en tombant, vomit une imprécation au lieu de dire : « Seigneur, pardonnez-moi. »

(1) Si vous aviez avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? La mort que vous porteriez dans le sein, vous permettra-t-elle des délais et des remises ? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne saurait vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède : hâtez-vous, encore une fois, d'en user tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre ? Ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison ? Faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage ? Devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère ; vous touchez votre dernière heure : vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu. Vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage ; vous imitez leur négligence : la même surprise vous attend ; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons : leur malheur vous laisse insensible, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants et qui se perpétue sur la terre : nous voulons tous mieux vivre, et nous mourrons tous avant d'avoir bien vécu. (MASSILLON)

(2) Saint Henri, n'étant encore que duc de Bavière, avait eu pour parrain saint Wolfgand, évêque de Ratisbonne. Celui-ci, étant mort, apparut en songe à son illustre filleul et lui dit de lire ce qui était écrit sur la muraille. Henri lut ces mots : *Après six.* Il crut que cela signifiait qu'il devait mourir dans six jours, et pendant ce temps il se livra avec ferveur aux bonnes œuvres. Les six jours s'étant écoulés, il crut que cela signifiait six mois, et il continua de se sanctifier pendant ces six mois, au bout desquels il se porta mieux que jamais. Il pensa alors qu'il n'avait plus que six ans de vie, et continua ses saintes pratiques, au bout des six ans, il fut élu empereur d'Allemagne. Vivons comme si nous devions mourir dans six jours ou six mois.

(3) (1) Rien n'est plus important dans les missions que de faire comprendre la nécessité d'assister les mourants, d'appeler à temps le prêtre ou des personnes pieuses qui leur fassent produire avec intelligence les actes du chrétien, en leur en suggérant d'a-

XVI. — Jugement particulier (1).

1118. *Post hoc autem judicium. Après la mort, le jugement.* (Heb. IX, 27.) — Voilà par où finit notre carrière : par la mort. Oh! que cette pensée est déjà amère pour celui qui met son bonheur dans les biens d'ici-bas! Mais ce qui est plus terrible encore pour tous, c'est qu'après la mort vient le jugement qui la suit immédiatement. Rien ne nous sépare du jugement que la mort. Cette mort qui vient à nous comme un courrier monté sur un cheval dont le péché aiguillonne les flancs, cette mort qui nous frappera demain, elle seule nous sépare du tribunal de Dieu. *Prope est dies Domini :* Le jugement est aussi près de nous que la mort elle-même.

Voyez-le ce pécheur qui a fait l'impie, qui a vécu en libertin, qui, méprisant les exhortations du prêtre, les conseils de sa mère, de sa femme, de ses enfants, de ses meilleurs amis et les remords de sa conscience, a toujours différé de se convertir, comptant sur une longue vie : le voilà étendu sur un lit de douleur. Peut-être s'aveugle-t-il encore lui-même sur la gravité de son état! Qui sait même s'il n'a pas encore autour de lui quelque parent assez cruel pour la lui laisser ignorer? On n'appelle peut-être point le prêtre, ou bien on l'appelle, mais trop tard. Et le pécheur tombe en agonie et, dans l'étreinte du mal, il ne fait pas un acte de contrition. On crie, on pleure autour de lui, on l'embrasse. C'est fini, son dernier souffle s'échappe.

vance les motifs. On peut profiter des avis, ou d'un sermon sur la mort, pour insister là-dessus. Léon de Villèle, commandeur des Chevaliers de saint Jacques d'Aragon, voulut, en mourant, qu'on fît imprimer, à ses frais, une méthode d'assister les mourants et qu'on la distribuât à tous et à chacun des habitants de la Biscaye, sa patrie. Lui-même se prépara à la mort par une confession générale qui lui laissa l'âme remplie de telles consolations, qu'il répétait avec transport les paroles du Psalmiste : *Seigneur, votre miséricorde vaut plus que la vie.* — Nous avons publié nous-même une méthode à cette fin. Voir le catalogue après la table de ce livre.

(*b*) Chateaubriand a fait ce magnifique tableau du juste mourant : « Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre. Venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. — Un prêtre assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité ; et cette scène sublime que l'antiquité entière n'a présenté qu'une fois dans le premier de ses philosophes mourant, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier chrétien qui expire. — Le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore. La religion le balança dans le berceau de la vie ; ses beaux chants, sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.... L'âme du fidèle à moitié échappée de son corps devient presque visible sur son visage, il est prêt à s'envoler vers ces régions où l'invite une espérance divine. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt et on n'a point entendu son dernier soupir ; et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur. » (Voir la note du n° 915.)

(*c*) Un laboureur se réjouit quand le soleil se couche et que la nuit approche, c'est l'heure de recevoir son salaire et de se reposer. Un marin qui a subi de grandes tempêtes, tressaille d'allégresse quand il aperçoit de loin la terre et le port. Un soldat qui a vaillamment combattu voit venir avec bonheur le jour du triomphe. Comme l'abeille qui a butiné toute la journée sur les fleurs ne manque pas de miel en hiver, ainsi l'âme qui durant la vie a pratiqué toutes les vertus, trouve des sujets de consolation dans la mort même, tandis que l'âme mondaine, qui n'a fait que folâtrer, se trouve les mains vides, pareille à la cigale en hiver, après qu'elle n'a fait que chanter durant la belle saison. La pensée du jugement de Dieu, n'épouvante pas le juste. Un général qui a bien défendu une place assiégée par l'ennemi et qui l'en a repoussé victorieusement, redoute-t-il de paraître devant son roi? Le juste quitte aussi volontiers son corps, que nous quittons un vêtement déchiré, quand nous savons qu'on doit le remettre à neuf. Elle ne fait pas divorce avec ce corps, elle viendra un jour le reprendre pour l'introduire avec elle dans sa gloire. Si vous faites une sainte mort, on dira de vous, avec saint Bernard : *Non obiit, sed abiit, non decessit, sed recessit ; mors abesse non debuit, sed obesse non potuit ; mors vitam non abstulit, sed transtulit in melius.* Votre trépas ne sera pas une mort, mais un changement de vie, un trajet et un passage heureux de cette vie cadavérique et périssable à la vie glorieuse et immortelle.

(1) On pourra donner ce sermon dans les retraites de communautés et devant un auditoire peu nombreux, à l'exercice du matin par conséquent dans les missions ; pour le grand sermon du soir, le jugement général sera choisi de préférence, à moins que la voix du prédicateur ne s'y prête point.

Oh! quel saut épouvantable fait son âme dans l'intervalle d'un soupir! L'horloge a à peine battu une seconde qu'elle est passée du temps à l'éternité, de son corps au tribunal de Dieu, sans avoir rien fait pour apaiser sa justice; ceux qui sont là disent : « Il est mort; » ils devraient dire : « Il est jugé. » Pendant qu'on pleure ce pauvre pécheur, pendant qu'on ferme la bouche et les yeux à son cadavre, avant même que l'on ait allumé la lampe funèbre qui veillera à côté de son corps jusqu'à ce qu'on l'ensevelisse, il comparait seul devant Dieu; il est jugé! Considérons les terreurs qui le saisissent, afin de nous les épargner à nous-mêmes. L'infortuné! soit qu'il regarde le passé, soit qu'il considère le présent, soit qu'il interroge l'avenir, il ne trouve rien que d'accablant.

1119. I. *Le passé* ne lui offre que des sujets 1° de confusion et 2° de regrets à cause 1) du nombre et 2) de la gravité de ses fautes. 1) *Nombre* (a) des fautes qu'il a commises *lui-même*. Durant la vie, point d'examen, pas même avant la confession. Sa conscience était un égout fangeux, où il redoutait de descendre; ses péchés, un horrible tableau qu'il n'osait regarder. Les péchés d'une année lui faisaient, du reste, oublier ceux de l'année précédente. D'une confession à l'autre, il ne savait plus le mal qu'il avait fait. Maintenant tous ses crimes se précipitent sur lui à la fois, car, au témoignage de saint Basile, les péchés suivent les âmes au tribunal de Dieu, comme l'ombre suit le corps : « Nous sommes tes œuvres, » lui crient-ils. Dans la lumière dont Dieu l'éclaire, il les voit tous comme dans un tableau, où rien n'est laissé dans l'ombre.

1120. *(a) Péchés de tout âge* : de la première enfance (*énumérez*), de la jeunesse, etc., de l'âge mûr, de la vieillesse, peut-être encore coupable. *(b) Péchés publics* : blasphèmes, profanation du dimanche, etc., paroles, actions. *Péchés secrets*. Parmi ces actions, il en est pour lesquelles le pécheur s'était caché avec ses complices dans les ténèbres les plus profondes, derrière les murailles les plus épaisses. *Oculi Domini multo plus lucidiores super solem.* (Eccli. XXIII, 28.) Le soleil ne pénètre pas dans les cavernes, dans les caves, dans les sombres réduits, où le crime honteux cherche à se dérober aux regards. Les yeux du Seigneur vont jusque-là. Ces actions infâmes ont été vues, ont été comptées.

Que dis-je les actions? les désirs, les pensées que le pécheur n'aurait pas voulu faire voir, même à son ombre, sont maintenant présentés au réprouvé dans toute leur laideur. *Sermo Dei penetrabilior omni gladio ancipiti.* Une épée peut percer le pécheur de part en part, pénétrer par conséquent jusqu'à son cœur; le regard de Dieu est plus pointu encore, *pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus*. Pensées, désirs, tout est à découvert devant ses yeux : *omnia nuda et aperta sunt. (c) Péchés graves* qui ont ruiné l'amitié de Dieu dans l'âme du pécheur; *péchés légers*. On doit rendre compte d'une parole inutile. *Omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, reddent, rationem de eo in die judicii.*

1121. (b) *Nombre des péchés qu'il a fait commettre*, par des commandements coupables donnés à des enfants, à des serviteurs; péchés qu'il a conseillés de faire, péchés auxquels il a porté les autres par ses scandales. Il a prêté de mauvais livres, établi des réunions dangereuses, des fêtes mondaines, exposé des tableaux immodestes. Ah! c'est alors qu'il comprendra la parole de Notre-Seigneur : Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!

1122 (c) *Péchés des autres auxquels il a participé.* Ne donnait-il pas sans raison du vin à ceux qui devaient y trouver le tombeau de leur raison? (d) *Péchés qu'il a laissé commettre* et qu'il pouvait et devait empêcher. Il avait une charge publique, il devait bannir les désordres : il ne l'a pas fait. Pour lui c'est un crime. Il avait des serviteurs, des enfants, il devait les empêcher de courir à leur perte. *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Dieu lui demande compte de la perte de ceux qu'il devait et pouvait sauver.

1123. (e) *Bonnes œuvres qu'il devait faire* et qu'il n'a pas faites. « J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger, » dira Notre-Seigneur. Lorsqu'on refuse aux pauvres ce qu'on peut et ce qu'on doit leur donner, on le refuse à Dieu; et refuser à Dieu ce qu'on lui doit, c'est une

faute; car il est maître. Mais si on est coupable en refusant un morceau de pain sans raison, même à un étranger, quels reproches ne mérite pas celui qui ne donne pas à ses enfants, à ses domestiques, l'instruction religieuse et le temps d'assister aux saints offices? (1)

1124. (f) *Bonnes œuvres imparfaites. Ego justitias judicabo.* (Ps. LXXIV, 3.) L'air d'une église paraît bien pur; cependant si un rayon de soleil le traversait, vous verriez dans cet air une multitude innombrable de grains de poussière. Les œuvres qui paraissent les plus saintes, au soleil de la lumière de Dieu, paraîtront remplies d'imperfections. Les enfants admirent une peinture sans goût et sans art, pourvu que les couleurs en soient vives; un peintre n'y trouve que des défauts. Qu'en sera-t-il donc de nous, quand nos bonnes œuvres seront examinées par Celui qui trouve des taches dans les anges eux-mêmes? Qui sait même s'il ne les trouvera pas viciées complètement? Le ver luisant brille la nuit comme une lampe; le jour, c'est un vermisseau rebutant. Tel fruit paraît vermeil et délicieux; on l'ouvre, un ver l'a tout rongé, il n'en reste que l'écorce. Que de saintes œuvres ont été corrompues par l'amour-propre!

Que d'iniquités fondent à la fois sur cette âme réprouvée! Quel horrible tableau dont elle ne peut détourner la vue! Malheur à celui qui ajoute péchés sur péchés; malheur à qui refuse d'examiner sérieusement sa conscience sur ses fautes graves, avant la confession; il subira la honte de voir des péchés nombreux peser sur ses épaules au tribunal de Dieu.

1125. 2) *Sa confusion* sera accrue encore par la claire vue de la *gravité de ces fautes* que la pénitence n'aura point expiées. L'homme ici-bas a les yeux malades, il ne connaît clairement ni Dieu, ni la laideur du péché qui l'offense. Ses passions et ses sens l'aveuglent et lui présentent le péché comme une satisfaction toute naturelle, qu'il n'y a pas grand mal de s'accorder. Les exemples et la manière de parler des autres hommes viennent encore augmenter cette illusion. Après tout, dit-on, le plaisir ne nuit à personne, pourquoi donc se le refuser? Au tribunal de Dieu, à la clarté divine, plus de ténèbres, plus d'illusions, plus de corps pour appesantir l'âme, plus de préjugés.

La barque qui est sur un lac ne paraît pas lourde: avec une rame légère, on la fait avancer ou reculer à volonté; mais qu'on l'amène au rivage, qu'on la sorte hors de l'eau, elle est d'un poids écrasant: impossible de la soulever. Pendant que vous voguez sur l'océan du monde, pécheurs, vous portez gaiement le poids de vos crimes. Ils vous paraissent légers comme une plume. C'est au rivage de l'éternité que je vous attends; là, vous serez écrasés du poids d'un seul péché mortel. Un homme qui a la face rongée par un chancre, qui lui dévore le nez, les lèvres, les paupières, va hardiment au milieu des autres hommes, tant qu'il n'a pas vu dans un miroir sa hideuse difformité; mais s'il l'a vue attentivement une fois, il n'ose plus paraître; ou, s'il se montre, c'est avec un bandeau, qui cache cet affreux ulcère. Ah! pécheur, vous n'avez pas vu, dans le miroir d'une réflexion sérieuse, la laideur du péché! Dieu à son tribunal vous présentera un miroir fidèle; vous y verrez qu'un seul péché est la révolte, etc., le mépris, etc., l'ingratitude, etc. Quelle honte d'en porter un seul! mais d'en porter par milliers, quelle confusion accablante! Elle vous attend, vous qui avalez l'iniquité comme l'eau.

1126. 2° A cette confusion s'ajoutent d'*amers regrets* dans l'âme du pécheur. Ah! s'il pouvait se rendre le témoignage que ce n'est pas par sa faute qu'il se trouve réduit à une telle extrémité, ce serait un allégement à sa douleur; mais il n'en est rien. S'il a tant et si gravement péché, c'est parce qu'il l'a voulu. Rien ne lui manquait. 1) *Grâces extérieures: bons exemples*, bons conseils de la part de sa femme, de ses enfants, de ses amis vertueux; *secours religieux*, sermons, offices publics, pasteurs vigilants, sa-

(1) Il a fait de bonnes œuvres pourtant, mais pas assez, *appensus es in statera et inventus es minus habens.* Il a prié, mais il ne s'est pas approché des Sacrements, *minus habens*; il s'est approché des Sacrements, mais il n'a pas su être chaste, *minus habens*, etc.

crements qu'il pouvait recevoir à toute heure. L'Eglise, comme une mère, voulait le conduire par la main, du berceau à la tombe, écarter de lui les périls, le diriger dans le droit sentier. Il a repoussé cette main. *Châtiments :* afin de lui ouvrir les yeux. Dieu le frappait quelquefois dans ses biens, dans ses affections les plus chères. Il n'a pas compris, il s'est raidi contre les coups d'une justice miséricordieuse, il a blasphémé et murmuré au lieu de se convertir.

2) *Grâces intérieures : bons désirs, remords, ennuis ;* que de fois il a compris qu'on était plus malheureux de vivre dans le péché que de s'appliquer à observer la loi de Dieu! Il n'en a pas fait mieux. 3) *Le temps de profiter de tous ces secours* ne lui a pas manqué non plus. Dieu l'a attendu, *patiens redditor.* Que de jours, que de semaines, que d'années, il a perdus ! Ce temps, il l'employait à ses intérêts matériels, à ses plaisirs, à ses fêtes; il n'en avait point pour servir Dieu, point pour assister aux saints offices, point pour se confesser saintement. Et désormais *tempus non erit amplius* ; ah ! quel regrets! S'il pouvait revenir sur la terre, s'il avait devant lui le temps d'une mission, une année à vivre dans sa famille, comme il l'emploierait! Regrets inutiles pour lui, pour nous, salutaires ! Nous avons le temps les grâces intérieures et extérieures, profitons-en. Si nous ne le faisions pas, il faudrait nous attendre à trouver au jugement de Dieu la confusion et les regrets du pécheur (1).

1127. — II. Le présent n'offre pas à cet infortuné un spectacle moins terrible. Il n'a devant lui que : 1° des accusateurs et 2° un Juge redoutable. 1° *Accusateurs.* 1) *Le démon* rappelle les serments du baptême. *Abrenuntias mundo, carni, Satanæ ? Abrenuntio.* Voyez, dit-il, comme il a tenu parole. Je n'ai pas pour lui sué le sang, je n'ai pas été flagellé, couronné d'épines, suspendu à la croix, prononcez donc qu'il est à moi, puisqu'il ne vous a pas servi.

2) *Les anges (a)* L'ange *gardien,* ses inspirations méconnues, ses larmes versées, ses regards souillés par tant de péchés, ses prières rendues inutiles. *(b)* L'ange *gardien de l'enfant,* de la *jeune personne* scandalisés, *sanguinem ejus de manu tua requiram.* Que de crimes ont été la suite d'un mauvais conseil, d'un mauvais exemple ! *(c)* L'ange *gardien du saint lieu :* irrévérences à la messe, négligence à assister aux offices ; *(d)* du saint tribunal: confession sans contrition, sans ferme propos, sans franchise ; *(e)* de la table sainte : désertion de la sainte communion, le sacrilège, la tiédeur dans la communion.

3) *La conscience* (**a**), ses cris amortis autrefois par le pécheur se feront entendre. C'est vrai, dira-t-elle à chaque accusation, c'était à tel âge, avec tel ami, telle personne, dans telle maison.

1128. (**b**) *Narra si quid habes ut justificeris : Point d'excuse à alléguer : (a) l'ignorance* n'est pas admise. Pourquoi ne pas assister aux instructions ? etc. *(b)* la *faiblesse ?* mais la prière et les sacrements ? *(c)* les *tentations ?* pourquoi ne pas les avoir combattues ? d'autres en ont triomphé ; *(d)* les *scandales ?* mais les bons exemples ne manquaient point : *Omnis iniquitas oppilabit os suum,* (Ps. cvi, 42.) Encore moins pourra-t-on cacher ses fautes, comme on le faisait peut-être au saint tribunal.

(**c**) *Point de défenseurs à invoquer : Quid sum miser ! quem patronum rogaturus, cum vir justus sit securus ? (a)* Ses *parents* s'occupent d'enterrer son corps et de se partager ses biens. *(b)* Ses *amis* vont à leurs affaires, à leurs plaisirs, et ne pensent plus à lui. Ils ne l'ont pas suivi du reste au tribunal de Dieu. *(c)* Les *saints,* il ne les a pas invoqués, il n'a pas cherché à les imiter. Rien de commun entre lui et eux. Voudraient-ils se charger de plaider une cause aussi injuste que celle du pécheur impénitent ? O désespoir ! et pourtant ;

1129. 2° Le juge paraît. Les enfants de Jacob avaient maltraité leur frère Joseph ; ils l'avaient dépouillé de ses vêtements, descendu dans une citerne,

(1) On pourrait au besoin, en développant cette conclusion, finir là cette instruction et renvoyer la suite à la méditation du lendemain. Pour ce développement, voir la péroraison de ce discours, n. 1133.

ils avaient pensé même à le faire mourir; enfin ils l'avaient vendu comme esclave à des marchands Ismaélites. Quelques années plus tard, contraints par la famine, ils allèrent conjurer l'intendant du roi Pharaon de leur céder des vivres. Cet intendant, c'était Joseph, et ils ne le reconnaissaient pas. Mais quel ne fut pas leur effroi quand, se voyant livrés entre ses mains, ils l'entendirent leur dire : « Je suis Joseph, votre frère ! » Pécheur infortuné ; il est entre les mains de son juge. (1)

1130. Le voilà ce juge : 1) c'est ce Dieu *saint* qui trouve des taches dans les anges ; 2) *clairvoyant*, au regard duquel n'échappe pas une pensée ; 3) *juste* qui, s'il doit récompenser le bien, doit punir le mal, et qui ne se laisse fléchir ni par le crédit, ni par la fortune ; du reste, le réprouvé n'a rien porté avec lui que ses œuvres (2) ; 4) *juge sans appel*, pas moyen de faire révoquer ses arrêts ; 5) *tout-puissant : Tuam manum effugere impossibile est*. (Sap., XVI, 15.) Le pécheur ne l'avait jamais connu qu'à travers les obscurités de la foi. Il le connaît maintenant plus clairement. C'est pour la première fois, et c'est pour être jugé par lui ; à peine comparaît-il devant lui, qu'il tremble, qu'il pâlit, qu'il sèche d'effroi : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Qu'en est-il donc, quand il l'entend lui dire : « C'est moi qui suis ton Dieu que tu as méprisé, ton Sauveur qui ai versé pour toi mon sang. » Quelles transes ! quelle frayeur à cette parole ! (V. la note du n° 274.) Le pécheur voudrait se cacher ; où fuir ? *Effugere impossibile est*. Pas moyen de revenir sur la terre pour y faire pénitence. Les portes de la vie se sont fermées derrière lui. Il cherche du moins à détourner ses yeux du présent si formidable, pour les plonger dans

1131. III. *L'avenir* ; mais hélas ! il est plus sombre encore. 1° *Il voit l'enfer*. Le pécheur ne sait-il pas ce qui l'attend ? Les prédicateurs, les confesseurs, sa conscience, ne l'ont-ils pas averti ? Ignore-t-il que l'on moissonne ce que l'on sème ; qu'en semant le péché, on récolte l'enfer ? Il cherchait bien à cacher à ses yeux cette vérité, afin d'être plus tranquille dans ses égarements ; mais néanmoins, au fond de son cœur, dans le silence de ses passions, une voix mystérieuse lui disait : « Un enfer éternel t'est réservé. » Cet enfer, du Tribunal de Dieu, il l'aperçoit dans le lointain. Son regard en sonde l'incrustable profondeur, en mesure l'immensité et l'interminable durée. Il voit la fumée de soufre et de feu qui s'en élève. Il entend les cris de rage qu'y poussent les réprouvés.

2° *Il attend la sentence*. Quand soudain le juge se lève et lui dit dans sa juste colère : « Tu t'es trompé, en croyant que j'étais comme toi : *Existimasti inique quod ero tui similis*, aimant le mal ou impuissant à le venger. Tu t'es trompé, quand tu as préféré un vil intérêt, un honteux plaisir à mon amitié et à mes récompenses, après tout ce que j'ai fait pour toi ; car *quid ultra debui facere et non feci ?* etc. *Discedite a me*, brebis égarée, je ne suis plus ton pasteur ; épouse infidèle, je ne suis plus ton époux : *Nescio vos*, vierges folles... ; enfant ingrat, je ne suis plus ton père : tu es maudit dans ton intelligence qui ne me verra plus ; dans ton cœur, qui ne pourra jamais m'aimer, *in ignem æternum*, etc. » Et, foudroyé, le pécheur tombe dans l'abîme comme un carreau de foudre. Sort affreux !

Ah ! je comprends un saint Cyprien, martyr, qui tremble à la pensée du

(1) Quand Balthazar, roi de Babylone, vit une main mystérieuse qui écrivait sa condamnation, son visage se changea soudain, ses pensées se troublèrent, ses nerfs se détendirent, un frisson convulsif ébranla tous ses membres et ses genoux se choquèrent. A ses cris, on accourut pour le calmer ; mais son armée et sa cour y furent impuissantes. Ce n'était pourtant que la main de l'ange de la vengeance. Qu'en sera-t-il quand le pécheur verra la face de son juge irrité ?

(2) Les toiles d'araignées ne prennent que de petites mouches qui s'y embarrassent ; les grosses mouches les traversent aisément. Les gens qui ont commis de petits vols passent facilement leur vie dans les prisons ; tandis que les grands malfaiteurs de l'humanité échappent à la justice humaine : *Non est acceptio personarum apud Deum. Scuta comburet igni*. Devant les hommes, votre condition, votre fortune, vos emplois, votre éloquence, vous servaient de bouclier pour vous défendre. Dieu jettera au feu : couronnes, tiares, mitres, épées, etc. *Scuta comburet igni* ; et ce feu, comme la foudre, renverse les cèdres et épargne les bruyères.

jugement! Ce saint évêque, sur le point de courber la tête sous le fer du bourreau et de verser son sang pour la foi, s'écriait pourtant : « Malheur à moi, quand je vais paraître au jugement! » Oh! que la sentence prononcée sur le pécheur est épouvantable!... Chrétiens, quelle sera la nôtre ? quelle sera-t-elle ? La plume est entre vos mains. Elle sera celle que vous écrirez vous-mêmes. C'est nous qui écrivons notre sentence de salut ou notre sentence de damnation, selon que durant la vie nous faisons le bien ou le mal. Absolument donc, il faut faire le bien et le faire maintenant (1).

1132. Un docteur de l'Université de Paris, homme d'une vie extérieurement irréprochable, vient à mourir avec tous les secours de la religion; on conduit son corps à l'église, et, au milieu de la cérémonie des funérailles, son cadavre se dresse dans la bière, et crie : « Je suis accusé. » Dans l'épouvante générale on renvoie les obsèques au lendemain. Le lendemain, il se redresse, et dit : « Je suis jugé. » Même épouvante, même délai. Le troisième jour, il se redresse encore : « Je suis condamné », crie-t-il à tous. Bruno, qui le connaissait était présent : et ce lugubre spectacle le détermina à quitter le monde, à se retirer avec cinq de ses amis sur une des montagnes du Dauphiné, où avec eux il fonda la Grande-Chartreuse et devint un saint.

Jeune homme, jeune fille, qui comprenez que le salut vous est impossible dans le monde, ou qui vous sentez depuis longtemps appelés de Dieu à la vie religieuse, qu'attendez-vous, pourquoi différer et prolonger vos luttes et peut-être vos chutes ?... Et vous qui ne pouvez, ni ne voulez quitter le monde, au moins renoncez au péché, aux occasions du péché, etc. : *Qui utuntur hoc mundo tamquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Condamnez-vous vous-mêmes, ne craignez pas la pénitence; quand vous avez à souffrir quelque peine, bénissez Dieu, au lieu de vous plaindre, et dites : « J'en ai mérité davantage. » Bonne confession, et désormais vie sainte, accomplissement de tous nos devoirs, prières, sacrements. Crainte des jugements de Dieu et en même temps confiance, chrétiens; confiance, mon pauvre pécheur. « Celui qui viendra nous juger, dit saint Augustin, est celui qui est venu pour être condamné pour vous, il est donc facile de l'apaiser (2). »

A genoux : *acte de contrition*, repentir, promesses. *Recordare Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ : ne me perdas illa die; redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus! O Maria, tu, Mater Dei, tu Mater rei, ne sinas filium reum damnari per Filium Deum! Christe, cum sit hinc exire, da per matrem me venire ad palmam victoriæ!*

1133. — **Autre plan sur le même sujet**. *Exorde.* Un docteur, nº 1132; ce sort est celui de tout pécheur qui meurt impénitent : 1º Il est accusé par qui, nº 1127 à 1129. 2º Il est jugé : 1) par qui, nº 1129 à 1131. 2) Sur quoi, 1119 à 1125. 3º Il est condamné, nº 1131 à 1132.

XVII. — **Jugement général** (3).

1134. *Magnus dies Domini, et quis sustinebit eum?* (Joel., II, 11.) Les pécheurs ont leurs jours : jours de plaisirs, jours d'intérêts périssables, jours

(1) Au jour même où vous mourrez, où vous serez jugés, plusieurs hommes blasphémateurs, profanateurs du dimanche, impudiques, etc., mourront avec vous et seront damnés. Si vous avez fait la même faute, ne subirez-vous pas la même peine? Plusieurs marchands seront damnés pour des injustices commises dans les contrats, ne serez-vous pas du nombre? Plusieurs femmes seront damnées pour avoir caché un péché en confession, ou pour avoir consenti à des désirs coupables, ne serez-vous pas du nombre? Si vous êtes embarqué sur le même vaisseau que les autres, pourquoi ne feriez-vous pas naufrage avec les autres? Plusieurs prêtres, plusieurs prédicateurs seront damnés, ne serai-je pas du nombre? Oh! mes frères! épargnez-moi ce malheur, c'est le seul que je redoute. Convertissons-nous, faisons pénitence, prions les uns pour les autres, afin que nous soyons sauvés.

(2) La B. Jeanne Scopelli (voir n. 915), à sa dernière heure, dicta à ses filles son testament spirituel, où elle leur dit : « Figurez-vous que le juge qui doit vous demander compte de vos actions regarde sans cesse par votre fenêtre, ou se dissimule derrière votre mur, pour vous surprendre. Vous n'ignorez pas quel compte vous aurez à lui rendre, et que rien ne pourra le tromper, ni le corrompre, ni l'effrayer, ni l'apaiser.

(3) A traiter surtout dans les missions.

d'amusements dangereux ; Dieu n'aurait-il pas le sien ? Il l'aura : *Magnus et terribilis valde. Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis.* (Soph., I. 15.) Il faut qu'il ait ce jour ; il se cache maintenant, ne faut-il pas qu'il se révèle, qu'il fasse valoir tous ses droits méconnus ? Ce Dieu si grand que l'indifférent refuse de servir, que l'impie blasphème, serait-il le seul à ne pouvoir se rendre justice ? Certes, le pauvre lui-même a des tribunaux pour faire valoir ses droits. Le Roi des rois serait-il dépouillé de cette ressource ?

Ses fidèles serviteurs ici-bas sont souvent humiliés, méprisés, persécutés, ne faut-il pas qu'il les venge un jour et humilie, à la face de l'univers, les méchants qui triomphent sur la terre (1) ? L'âme seule a subi sa sentence au jugement particulier, il faut que le corps qui a partagé ses fautes ou ses bonnes œuvres, partage sa honte ou sa gloire : c'est ce qui aura lieu au grand jour du jugement dernier, dont nous allons vous entretenir. Le peintre Méthode, chrétien fervent, retraça sur une vaste toile le jugement de Dieu, avec des couleurs si vives, que Bogoris, roi des Bulgares, encore païen, en fut saisi et demanda le baptême avec tous ses sujets. Puissé-je vous retracer d'une manière si frappante : I. les préparatifs de ce grand jour ; et II. le sort malheureux des réprouvés à ce tribunal suprême, que vous deveniez tous des saints. O Marie, mère de la crainte divine, pénétrez-moi de la crainte des jugements de votre Fils.

1135. I. *Préparatifs du jugement.* Nous n'en savons que ce que le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a bien voulu nous apprendre : et certes c'en est assez pour notre instruction. Jésus était assis sur la montagne des Oliviers, et les Apôtres s'approchèrent discrètement de lui, et lui dirent : Maître, quels seront les signes de votre avènement comme juge et de la fin du monde ? *Et dixit eis : Consurget gens contra gentem et regnum contra regnum, et erunt pestilentiæ et fames et terræ motus per loca, hæc autem omnia initia sunt dolorum. Tunc tradent vos et occident vos, et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et multi pseudo-prophetæ surgent et seducent multos. Abundabit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* (Math., XXIV.)

A la suite du débordement de toutes les passions, l'égoïsme s'établira parmi les hommes. Comme avant le déluge, les hommes ne penseront qu'à manger, à boire, à contracter des mariages. *Erit tunc tribulatio magna qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet. Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro ; sed propter electos breviabuntur dies illi.* (Math., XXIV.) *Statim post tribulationem dierum illorum, sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo et virtutes cœlorum commovebuntur.* Alors le ciel se pliera comme un livre ; alors je répandrai, dit le Seigneur, des ténèbres comme de la cendre sur la face de la terre, et les hommes seront dans l'épouvante en attendant les maux qui devront fondre sur eux. (Math., XXIV.) *Et mittet angelos cum tuba et voce magna.*

1136. Comme l'âme a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée avec son complice, et que Jésus-Christ qui a pris toute notre nature, soumette l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. La trompette dernière criera : « Morts, levez-vous et venez au jugement ; générations endormies dans la poussière des tombeaux, ranimez-vous. » Et le son de cette trompette retentira dans tous les cimetières, dans toutes les cavernes où l'on aura enseveli les morts, dans toutes les mers qui les auront engloutis. Et cette trompette ne sera que la voix puissante de Dieu. Ce Dieu qui a tout fait, ne peut-il pas refaire tout ce que la mort a détruit ? *Morts, levez-*

(1) Sainte Eulalie de Mérida en Espagne, à l'âge de douze ans, fut tourmentée pour la foi dans la persécution de Dioclétien. Calpurnien, officier du préfet Dacien, la fit battre cruellement ; et elle, toute meurtrie de coups, dit à cet officier devenu son bourreau : « Regardez-moi bien, considérez mon visage pour que vous me reconnaissiez bien au tribunal de Dieu. Nous y comparaîtrons tous deux, moi pour être récompensée de mes souffrances, et vous pour recevoir le châtiment de votre cruauté ». Elle avait raison. *(Voir le martyre de sainte Perpétue, note du n° 769.)*

vous ; et la terre s'entr'ouvrant laissera passage à tous les corps des humains ; et l'océan vomira sur ses rives ceux qui étaient dans ses gouffres.

Morts, levez-vous : et à cet ordre les âmes accourront les unes du ciel, les autres du purgatoire et un nombre beaucoup plus grand encore de l'enfer. Oh ! d'où notre âme sortira-t-elle ? que nous en dit notre conscience ? Si vous mourez sans avoir renoncé à ce bien d'autrui, à cette haine, à cette compagnie, à cette habitude coupable, elle sortira d'où ? De l'enfer. Et toutes ces âmes se placeront à côté de leur corps.

1137. Que l'âme juste sera heureuse de rencontrer et d'animer de nouveau ce corps qui va ressusciter dans toute sa beauté, ce corps qui va être affranchi de toute difformité et de toute souffrance ! « Viens, dira-t-elle, compagnon chéri de mon exil sur la terre, viens partager ma gloire ; venez, mes yeux, si souvent levés vers le ciel ; venez, mes mains instruments de mes bonnes œuvres ; venez ma langue, qui vous êtes unie à moi pour prier et bénir Dieu ; venez mes pieds, qui m'avez conduit dans le sentier du bien. » Oh ! si le corps pouvait répondre, il entrerait dans des transports de joie ! « O mon âme, dirait-il, que vous avez bien fait de me fatiguer par la pénitence et de point me flatter par de criminels plaisirs ! » Et cette âme et ce corps bienheureux se réunissent pour n'être plus jamais séparés.

1138. Mais quand l'âme réprouvée sera en face de son corps, elle reculera d'horreur. Ce corps sera reformé en effet par la puissance de Dieu, mais hideux à voir, et noir comme un charbon destiné à attiser les brasiers de l'enfer. Elle verra ces yeux, instruments de tant de regards coupables dont ils porteront les traces, ces lèvres plissées par le sourire de l'impiété ou du vice, cette langue noircie par tant de blasphèmes, ces oreilles profanées par de mauvais discours, ces mains qui se sont prêtées à des écrits ou à des actions coupables, ces pieds traînés dans d'infâmes maisons et compagnies. *Et in carne mea videbo Deum meum ?* dira l'âme. Comment paraître devant Dieu avec de tels yeux, une telle langue, etc.; mais ce corps va me trahir et elle refusera de s'y unir ! Mais : *Morts, levez-vous*, criera l'ange ; et contrainte par la puissance divine, l'âme malgré elle entrera dans le corps.

Alors il se passera une scène affreuse et que l'Évangile ne retrace point, mais qu'il est facile de se figurer. Avez-vous entendu parler des possédés ? Ils ont été nombreux sur la terre avant la venue de Notre-Seigneur ; et même depuis lors il y en a eu dans tous les siècles. C'étaient des hommes dont le démon s'était emparé, il parlait par leur bouche, il agissait par leurs mains. A quels excès ne les poussait-il pas ! Ces infortunés tantôt se déchiraient de leurs propres ongles, tantôt se roulaient dans des épines, ou se jetaient la tête contre les murailles.

Le réprouvé se livrera à une rage semblable, dès qu'il sera ressuscité ; il voudra se détruire, il déchirera son corps : « Maudit, dira-t-il, voilà donc ce que j'ai gagné à t'engraisser, à te flatter, etc. Montagnes, tombez sur moi. » Les montagnes seront sourdes ; et il ne lui restera pas même l'espoir de se détruire. Caressez maintenant ce corps. C'est au jugement que je vous attends, je vous y donne rendez-vous ; c'est là que l'ange appelle les humains. *Ad judicium*, grands du monde, point d'armées pour vous défendre ; *ad judicium*, femmes mondaines, plus d'idolâtres pour vous admirer ; vos comptes, jeunesse égarée, etc., *ad judicium*, impies, etc.

1139. Et les anges des quatre coins du monde assembleront les humains dans la vallée de Josaphat. Il y a une plaine immense qui porte ce nom non loin de Jérusalem ; et c'est là qu'aura lieu en réalité le jugement dernier, selon la plupart des commentateurs de nos saints livres. Quoi qu'il en soit, quand tous les hommes seront réunis, alors paraîtra la croix et tous pleureront : *Tunc apparebit signum Filii hominis ; et tunc plangent omnes tribus terræ*, les uns d'effroi, les autres d'allégresse et d'amour pour celui qui les a rachetés par la croix. *Et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuages avec une grande puissance et une grande majesté.*

Il aura avec lui sa divine Mère qui, ayant eu part à ses souffrances et à ses humiliations, doit partager aussi sa béatitude et son triomphe. *Et omnes angeli cum eo. Millia millium ministrabant ei* : Des millions d'anges le serviront et des milliers de millions environneront son trône. Au-dessus, les

Apôtres, assis sur des trônes, selon la promesse que le Maître leur en a faite, et avec eux et honorés comme eux, tous les religieux fidèles qui ont tout quitté en ce monde pour suivre Jésus-Christ ; puis, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les vierges, toute la multitude des élus et des réprouvés, foule immense que personne ne pourra compter, de toute langue, de toute nation, de toute tribu ; et, dans la profondeur de la vallée, les démons eux-mêmes, comme l'Apôtre saint Paul nous l'apprend.

1140. Quel spectacle ! Nous serons là, vous et moi, chrétiens. C'est aussi certain qu'il est certain que nous mourrons ; c'est aussi certain que la justice du Dieu éternel. Ah ! qui ne tremblerait pas, en pensant à ces solennelles assises, s'il se sent coupable d'une faute grave ! Certes, Jérôme, ce saint prêtre, ce docteur de l'Eglise, qui avait défendu la foi contre toutes les erreurs de son temps, ce saint solitaire qui avait fui Rome et la cour même des Souverains Pontifes pour mettre son salut à l'abri, Jérôme qui matait son corps par les rigueurs de la pénitence, Jérôme, au fond de son désert d'Orient, pensant au son de la trompette dernière : *Surgite, mortui*, saisi de frayeur, armait sa main d'une pierre et s'en frappait la poitrine jusqu'à ce que le sang lui sortît par la bouche. Et nous ! etc.

David, ce grand, ce juste roi, qui pécha un jour, mais eut ensuite un tel repentir de sa faute, bien qu'il fût assuré de son pardon, *transtulit Dominum peccatum tuum*, qu'il pouvait dire avec vérité : *Mes larmes sont ma continuelle nourriture. Potum meum cum fletu miscebam, lavabo per singulas noctes lectum meum et stratum meum rigabo*, etc. David tremblait pourtant à la pensée du jugement. *A judiciis enim tuis timui* (1). Et nous qui avons si souvent péché, qui n'avons peut-être fait aucune pénitence, nous qui n'avons peut-être jamais versé une larme sur nos fautes, dont les confessions ont été si légères, nous qui sommes saisis d'effroi en un jour d'orage, quand l'éclair fend la nue et que la foudre éclate sur nos têtes, comment soutiendrons-nous la vue des jugements de Dieu, quand la seule pensée de ces jugements a fait trembler les saints ?

Ah ! pécheurs, tremblez ; justes, tremblez : *Cum vix justus sit securus* ; le juste lui-même n'a pas lieu d'être complètement rassuré. Craignons le jugement, si nous ne voulons pas trembler au jugement. Là, il est vrai, les âmes justes non seulement ne frissonneront pas d'épouvante, mais même *stabunt justi in magna constantia* (2). Revêtues de leurs corps qui brilleront comme des étoiles, elles auront la joie de se voir séparées des méchants, de voir éclater à la face de l'univers leurs saintes œuvres, d'entendre le juste Juge leur dire : *Venez, les bénis de mon Père*. Qu'il nous serait doux de nous arrêter à contempler leur triomphe ! Mais rien n'est plus capable d'imprimer dans nos âmes la crainte de Dieu, que la vue du sort affreux des réprouvés.

1141. — II. Ces infortunés, 1° seront séparés des justes ; 2° ils verront manifester leurs œuvres d'iniquité ; 3° ils entendront retentir sur leur tête la sentence de malédiction.... 1° *Séparation*. Le divin Pasteur fera le discernement de son troupeau : *Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum*. Les bons seront à la droite, les méchants à la gauche. C'est dans toutes les classes d'hommes que s'opérera cette séparation. Rois qui ont occupé le même trône : David à droite, Saül à gauche ; enfants du même père : Abel à droite, Caïn à gauche ; époux, Esther à droite, Assuérus à gauche ; apôtres, Pierre, Judas ; le père vertueux, le fils libertin ; la mère chrétienne, la fille mondaine.

L'ange viendra et de sa main de fer, il les séparera. Ah ! ma mère, ah ! ma

(1) Saint Arsène, qui avait vécu au désert jusqu'à l'âge de cent vingt ans, pleurait à ses derniers moments ; et ceux qui l'entouraient lui ayant demandé s'il craignait aussi le dernier jugement ; « Je l'ai toujours craint, répondit-il, et les larmes que je verse attestent que ma crainte est aussi vive, aujourd'hui, qu'elle l'était quand j'ai commencé à faire pénitence. »

(2) Pendant que les peuples frémiront d'horreur, lorsqu'on verra les Hercules, les Alexandres, tous les conquérants et les savants tant vantés, traînés comme des criminels et n'osant pas lever les yeux, vous, pauvre petit artisan, bonne femme, enfants qui avez su vivre et mourir en chrétiens, *levate capita vestra, ecce enim appropinquat redemptio vestra*.

fille ! La première séparation a été si terrible ! Que de larmes versées à la mort, etc : pourtant il restait l'espoir de se revoir. Plus d'espérance, adieu éternel (1) ! L'ange refoulera à gauche les méchants. Femme brillante, si fière de vous distinguer dans un bal, dans une société, que direz-vous quand les anges vous saisissant, vous confondront avec tout ce qu'il y a eu de vil dans le monde, tandis que de pauvres enfants, de jeunes filles modestes et humbles, foulés par votre orgueil, iront au-devant du Christ ? Quelle confusion ! Telle épouse se verra confondre avec les femmes perdues ; tel qui passait pour honnête, avec les usuriers et les voleurs.

Mais, anges, mon crime a été secret ; il n'a été connu de personne ! Il le sera aujourd'hui, il faut que le masque tombe. C'est en ce jour que l'espérance de l'hypocrite périra, *spes hypocritæ peribit*. Cette espérance était de passer pour juste, honnête, lorsqu'il était méchant et pervers. Le masque est tombé, voyez-les à la gauche. Facile de les reconnaître, leurs corps sont ressuscités, mais noirs comme des tisons d'enfer. L'Evangile les désigne par une figure qu'on ose à peine employer : Les boucs, dit-il, seront à la gauche.

La voilà, cette jeune fille qui a trompé la vigilance de ses parents, qui, bien que d'une famille honorable, entretenait en secret des relations dangereuses ! La voilà, cette femme, honnête en présence de son mari et infidèle en son absence ! Les voilà, ces époux d'ailleurs irréprochables, mais qui violaient les saintes lois de la chasteté du mariage ! Vous les reconnaitrez alors, tous les hypocrites. Prêtre du Seigneur, vous les reconnaitrez ceux qui vous trompaient jusqu'au saint tribunal, en cachant, ou en déguisant leurs fautes. Quelle confusion ! (2)

Nous serons dans cette grande vallée : *Omnes nos*. Vous y serez, vous... vous.... Où serons-nous placés, à droite ou à gauche ? (3) Enfants, ne vous séparez pas de vos parents; parents, si vous avez des enfants vertueux, devenez-le plus qu'eux, si vous ne voulez pas être séparés d'eux. En est-il parmi vous qui se séparent des bons comme des excommuniés et qui ne se trouvent bien que parmi les méchants, les libertins, les mondains ? Hélas ! ils se préparent une place à gauche de Jésus-Christ. (4)

(1) Saint Ephrem développait cet adieu : « Adieu pour toujours, saints, adieu parents, enfants, amis, adieu martyrs, adieu Vierge sainte.... Adieu, croix vivifiante.... Adieu, paradis de délices.... Nous ne vous reverrons plus. »

(2) *Jam hiems transiit*. Quand tout est couvert de neige en hiver, on prend pour un parterre de fleurs, ce qui n'est qu'un cloaque d'immondices, pour un arbre à fruits ce qui n'est qu'un chêne stérile ; que le printemps vienne, on ne s'y trompera plus. Au jugement de Dieu, on verra que des âmes qu'on croyait ornées de vertus, étaient remplies de vices; que celles qui paraissaient des arbres chargés de fruits, étaient stériles comme des chênes, par suite de leurs intentions perverses.

(3). Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle. Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis ! de quel côté seriez-vous placés ? Les blasphémateurs, les profanateurs du dimanche, etc. à la gauche..... Quand même dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner : qui de nous ne craindrait d'être ce malheureux ? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous saisi, de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les Apôtres : Seigneur ne serait-ce pas moi ? *Numquid ego sum Domine ?* et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence ? (D'après MASSILLON).

(4) Le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et boueuse. *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* : mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer et

1142. 2° *Manifestation.* Et les réprouvés, non seulement seront reconnus pour méchants, mais encore leurs crimes seront manifestés avec leur nombre et leur gravité. Ne vous flattez pas, pécheurs, de passer inaperçus dans cette multitude ; Jésus-Christ, voulant que le ciel et la terre sachent combien juste sera sa sentence, fera voir clairement et en détails toutes les œuvres des méchants. 1) *Libri aperti sunt.* (Dan. vii, 10.) Dans ces livres seront écrites toutes les actions des réprouvés ; elles y seront représentées comme dans un tableau, et ce tableau de la vie de chaque pécheur lui sera montré à lui-même, et aux anges et aux hommes tout à la fois. *Tunc, demisso capite, præ confusione malæ conscientiæ, stabo trepidus et anxius cum dicetur de me : ecce Bernardus et opera ejus,* disait Bernard ; et que j'ai de plus grandes raisons de le dire de vous aussi, pécheur! Vous voilà avec vos œuvres, le livre est étalé devant vos yeux : *Liber scriptus proferetur in quo totum continetur.* 2) *Ce qui est écrit* (*a*) Lisez la première page que l'ange de la justice vous présente : *péchés de l'enfance* (énumération). Ange, de grâce tournez le feuillet ; c'est une grande honte d'avoir été profané dès l'enfance par le vice.

(*b*) Deuxième page : *péchés de la jeunesse.* Ah ! elle est plus criminelle encore (*énumérez*). Ange, épargnez-lui cette confusion, tournez le feuillet. (*c*) *péchés de l'âge mûr,*indifférence,impureté dans le saint état du mariage, négligence des enfants, etc. (*d*) Il est encore une page, *celle de la vieillesse :* celle-là du moins sera moins horrible ; l'expérience aura appris la vanité des plaisirs et des biens du monde. Hélas! pour quelques-uns encore elle sera scandaleuse. Les glaces de l'âge n'éteignent pas pour tous le feu des mauvaises passions.

3) *Confusion du pécheur.* Alors les visages des réprouvés seront non seulement rougis, mais brûlés par la honte. Et qui ne le comprendrait ? Si un ange, descendant du ciel au milieu de cette enceinte, désignait clairement tel ou tel d'entre vous, qu'il vous appelât par votre nom, qu'il vous montrât du doigt et révélât devant tout cet auditoire ce qu'a fait cette femme, ou cette jeune personne légère, tel jeune homme ou tel père de famille vicieux, où se cacheraient-ils? Ils voudraient s'enfoncer sous le pavé du saint lieu. Ils n'oseraient pas sortir de cette église. Ils attendraient pour s'en aller qu'ils ne pussent rencontrer personne en chemin ; le lendemain ils oseraient à peine sortir de leurs maisons. Il en serait de même si leurs crimes étaient affichés à la porte de l'église et à l'angle de chaque rue. Qu'en sera-t-il donc au jugement de Dieu, quand ils seront manifestés devant tous les hommes, devant tous les anges ?

Ah ! vous cachez avec soin certaines fautes. David aussi cachait son adultère ; Nathan vint et lui dit : *Tu fecisti abscondite, ego autem in conspectu omnis Israël faciam et in conspectu solis hujus.* Jeunes filles, femmes légères, je ne suis pas Nathan, ni un autre prophète ; mais je vous déclare que Dieu un jour démasquera vos désordres. A cette vue les réprouvés seront en horreur à eux-mêmes.

4) *Indignation des créatures!* et toute créature s'armera d'indignation contre eux : *Pugnabit cum eo orbis terrarum contra insensatos.* (Sap. v, 21.) La nuit les accusera, parce qu'ils l'auront faite complice de tant de hon-

briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise: *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur,est couvert sous de viles apparences ; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté : alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer ; cet homme si obscur, si méprisable, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité ; et offrir aux amateurs du monde, un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente. (MASSILLON).

leurs plaisirs. Le jour les accusera pour avoir, à la face du soleil, commis tant de turpitudes. Leurs complices se dresseront contre eux, le jeune homme contre la jeune fille vaniteuse, la jeune égarée contre son séducteur; les pierres de la maison, témoins des crimes, crieront. Les Apôtres se lèveront : *Exurge, Deus judica causam tuam.* Il est temps, Seigneur, de vous faire justice à vous-même. On s'est assez longtemps sur la terre moqué de votre loi, de vos promesses, de vos menaces, de votre sang versé, du temps que votre miséricorde laissait au coupable pour faire pénitence : *Exurge.*

1143. 3° *Sentence.* 1) Le juge se lèvera : son regard sera plus flamboyant que l'éclair; sa voix, plus terrible que le tonnerre. La miséricore est passée, c'est l'heure de la justice. *Ante faciem indignationis ejus quis stabit?* (Nah. I, 6). *Ego sum*, dira-t-il. C'est moi. (Joan. XVIII, 6.) Il dit ce mot : *C'est moi*, en face des bourreaux qui venaient le saisir la veille de sa mort; ils tombèrent tous à la renverse, comme foudroyés. (V. la note du n. 274.) Comment peindre dès lors le saisissement des réprouvés à cette même parole : *C'est moi?*

2) *Ses reproches.* Moi, votre Créateur, que vous n'avez jamais servi; moi, votre Sauveur, qui ai versé pour vous tout mon sang et qui suis mort sur la croix pour votre salut. Ingrats; *Quid ultra debui facere et non feci?* Malgré cela vous n'avez pas voulu m'aimer, ni vivre pour moi. *Despexistis omne consilium Dei vobis.* Malgré tout ce que j'ai fait pour vous sauver, vous avez voulu vous perdre. Vous m'avez payé mes bienfaits par des révoltes et des blasphèmes.

3) *Sentence.* Recueillez ce que vous avez semé. (*a*) *discedite:* Retirez-vous, vous qui n'avez jamais voulu de mon amitié ni de mon ciel. Vous vous êtes perpétuellement séparés de moi par vos péchés : *Discedite a me*, de moi pour qui vous étiez faits, de moi votre béatitude, de moi et de ceux qui vont m'être unis à jamais, de Marie ma Mère, de vos parents, de vos enfants, etc. Vous n'avez pas voulu de ma bénédiction, ni de la joie d'une bonne conscience, ni de l'estime des gens de bien; vous n'aurez que ma malédiction que je lance contre vous : *Maledicti!* Oh! quel coup, être maudit de Dieu!...

(*b*) *Malédiction* lancée par tous les saints. Jeune homme, je suppose que votre mère, sur le point de quitter la terre, vous appelle auprès de son lit de douleur, et, recueillant ce qui lui reste de force, vous dise : « Mon fils, à genoux. » Vous avez beau être fier et rebelle, à ses derniers moments, vous lui obéiriez; et si votre mère, à cette heure suprême, vous tenait ce langage : « Mon enfant, je t'ai donné des conseils, j'ai pleuré, j'ai prié pour toi. Tu as méprisé mes larmes et tout ce que j'ai fait pour ton salut, eh bien! au nom du Père et du Fils, etc., je te maudis! » Si, après cette parole, elle rendait le dernier soupir, écrasé sous le coup de cette malédiction, vous n'oseriez pas vous relever. Le jour, la nuit, ici et sur la terre étrangère, vous entendriez toujours à vos oreilles ces paroles terribles de votre mère. Vous trembleriez de la peur de voir fondre sur vous toutes sortes de maux. O terrible malédiction maternelle! Parents, ne maudissez jamais vos enfants (1)!

Mais s'il en est ainsi de la malédiction d'une mère, qu'en sera-t-il de la

(1) Boabdil, roi de Grenade, vaincu et chassé de sa capitale, se retournant vers elle, s'assied et verse des larmes amères. Sa mère s'approche de lui et lui dit : « Pleure maintenant comme une femme, puisque tu n'as pas voulu combattre comme un homme. » Image des reproches qu'une mère fera à son enfant réprouvé au tribunal de Dieu.

Je me suis quelquefois imaginé la détresse, la honte et la confusion que devait avoir Photius, premier auteur du schisme des Grecs, quand il se vit condamné en sa présence, au concile de Constantinople, qui était l'assemblée de tous les plus célèbres prélats, évêques, archevêques, patriarches de la chrétienté. Tous crièrent à haute voix et d'un commun consentement : Anathème au courtisan et envahisseur Photius! anathème contre le néophyte et tyran Photius! anathème contre le schismatique et fabricateur de mensonges Photius! Ainsi vous entendrez les millions de millions d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, qui crieront contre vous d'une voix effroyable : Anathème, excommunication, imprécation, exécration, réprobation, damnation éternelle à cet ingrat, à cet impudent, à cet insolent, à cet exécrable, à ce détestable, à ce monstre, qui a osé attenter à l'homicide de la très haute, très adorable, très aimable, très louable, très redoutable majesté de notre Dieu! (LE JEUNE).

malédiction de Dieu ! Et quand Jésus vous maudira, votre père, votre mère, s'ils sont à la droite pendant que vous serez à la gauche, trouveront la malédiction de Jésus-Christ tellement juste qu'ils vous maudiront avec lui. Ce prêtre qui s'occupe avec zèle de votre salut, ce prêtre dont la malédiction est plus redoutable que celle d'une mère, quand il sera à droite, devra vous maudire. Quoi ! pasteur, vous allez donc maudire ces enfants que vous avez baptisés, instruits, etc. Ah ! le Seigneur est juste et ses jugements équitables ; et le prêtre sera obligé de vous maudire.

Et le juste juge continuera : *Discedite a me, maledicti*, maudits par mon Père qui vous a créés, par mon sang qui a été répandu inutilement pour vous, par mon Saint-Esprit que vous avez chassé de votre âme. Maudits par ma Mère dont vous n'avez pas réclamé l'assistance ; maudits dans votre corps et dans tous vos sens, dans votre âme et dans toutes ses puissances, dans le temps et dans l'éternité. (*c*) Allez loin de tous les biens, dans tous les maux, *in ignem æternum*, dans le feu éternel que je n'avais pas fait pour vous, mais pour le démon. Vous avez imité Satan dans sa révolte, partagez son supplice !

1144. 3) *Exécution de la sentence*. Et quand Jésus-Christ aura porté sa sentence, un gouffre immense s'ouvrira sous les pas des réprouvés et ils y seront précipités avec fracas... L'abîme se refermera sur eux pour ne plus s'ouvrir ; et il n'en sortira qu'une fumée, mêlée de soufre et de feu, qui rendra un éternel hommage à la justice divine. Précédemment Jésus, s'étant retourné vers les justes, ses élus, d'une voix douce comme une harmonie du ciel, leur aura dit : *Venite, benedicti*. Venez, non plus à la voie du calvaire, mais à la voie du paradis et du repos ; *benedicti*, vous que le monde a méprisés, bafoués, condamnés ; *benedicti*, je vous bénis ! *Tunc laus erit unicuique a Deo*. Venez, apôtres, qui avez porté au loin la gloire de mon nom. Venez, martyrs, qui avez, etc. : vierges, etc., parents, etc ; jeunes gens, etc., pauvres, persécutés, etc... (1). Et aussitôt la Vierge Marie, la porte du ciel, aura ouvert pour eux le séjour de la gloire sans fin. Elle y sera entrée la première, suivie de la foule bienheureuse, entonnant le cantique éternel. Quel sort épouvantable pour les uns, quelle félicité pour les autres !...

1145. *Conclusion*. (2) Où voulez-vous être au jugement ? Où y seriez-vous,

(1) Sainte Melchtilde, entendant le commencement de la messe du mercredi d'après Pâques : *Venite, benedicti*, fut transportée de joie, et s'écria : « Oh ! Seigneur, si j'étais une de ces bénies qui entendront sortir de votre bouche ces douces paroles ! » Elle fut exaucée, et, à l'heure de sa mort, Notre-Seigneur lui dit : « Venez, bénie de mon Père, etc. »

(2) *Péroraison du P. Le Jeune*. Vous ne savez pas ce que vous deviendrez ; vous n'êtes pas plus saint ni plus assuré qu'étaient autrefois Lucifer, Origène, Tertullien, Pélage et tant d'autres qui sont tombés ; David dit que Dieu est terrible en ses desseins sur les enfants des hommes ; je suis homme. Dieu est donc terrible dans les desseins qu'il a sur moi.

Saint Paul dit que ses jugements sont incompréhensibles. Saint Pierre dit qu'à peine le juste sera sauvé, et si les saints doivent craindre, que doivent faire les coupables ? Si en punition de certaines fautes, Dieu a retiré ses grâces particulières de Salomon, de Nicolas, d'Arius, de Nestorius, et les a laissés tomber en des précipices, que fera-t-il à ceux qui commettent des méchancetés noires, dénaturées et diaboliques ? Si le juste sera à peine sauvé, que deviendra le pécheur ? En quelle appréhension, en quelle détresse et convulsion s'y trouvera-t-il ? Il sèchera de frayeur à la seule vue des signes qui précéderont le jugement Il se collera le visage contre terre, et criera : N'y a-t-il plus d'espérance ? Quoi ! n'y a-t-il plus d'espérance ? Non il n'y aura plus d'espérance pour vous, quand vous serez présenté au jugement de Dieu en l'état de péché où vous êtes. Il y en a à présent, puisque Dieu vous a attendu jusqu'à cette heure ; il y a quelque espérance de salut pour vous ; servez-vous-en si vous êtes sage. Faites maintenant ce que vous souhaiterez alors avoir fait. Vous souhaiterez alors d'avoir vécu selon les maximes de l'Evangile, d'avoir eu la crainte de Dieu et d'avoir gardé ses commandements, faites-le maintenant. Vous souhaiterez d'avoir eu du temps pour faire pénitence, vous prierez, vous pleurerez et vous gémirez, mais en vain et infructueusement ; faites-le maintenant que vous pouvez le faire utilement : prosternez-vous contre terre, criez, pleurez et soupirez devant Dieu, comme les saints pénitents. *Si forte sit spes*. Mon Dieu, y a-t-il encore quelque espérance de salut ? Oserai-je bien espérer de pouvoir faire changer la sentence de condamnation que vous aviez écrite contre moi ? J'ai souvent bouché mes

si vous aviez été frappé à telle époque, où si vous l'étiez encore aujourd'hui ? Paul de la Croix, dans sa jeunesse, étant encore au milieu du monde, avait persuadé à tous les jeunes gens du pays de ne pas chanter le soir des chants obscènes et de ne pas aller courir dans les veillées. Tous suivirent ses conseils, un seul excepté, Damien Tarpone, qui s'en moqua et continua d'aller dans une maison, où l'attirait une liaison coupable. Paul, voyant que les conseils n'y faisaient rien, lui déclara que Dieu le punirait.

Damien continua jusqu'à ce qu'un soir, on ne le vit pas rentrer tard comme à l'ordinaire. Le lendemain, il n'était pas arrivé non plus ; on le cherche, on va dans cette maison ; il l'avait quittée à une heure avancée, mais il n'y était plus ; on suit la route qu'il parcourait d'ordinaire et on trouve son cadavre baigné dans son sang sur le bord d'une rivière ; il avait été assassiné par un autre jeune homme jaloux. A-t-il eu le temps de se repentir, je ne sais, mais ce que je sais bien, c'est que s'il ne l'a pas fait, nous le verrons à la gauche. Continuez donc, pécheur, si cette place vous convient... jeune fille jeune homme, mère, père, etc., continuez à mal faire, etc.

Ah ! dites-vous, que Dieu nous en préserve ! Que faut-il pour nous épargner ce malheur ? *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* Pénitence ou enfer : *Nolo mortem impii sed ut convertatur et vivat.* (Ezech. xxxiii, 11.) Qu'il vive encore celui qui a mérité si souvent la mort, cette jeune fille, ce libertin, etc. O miséricorde de Dieu, oui, qu'ils vivent, mais à la condition qu'ils se convertiront ! Avouez ce péché caché, renoncez à cette habitude, à cette occasion ; priez, fréquentez les sacrements (1) : et Notre-Seigneur dira un jour sur vous : Venez les bénis de mon Père ; et Marie, la porte du ciel, vous ouvrira le séjour des bienheureux ; et vous y entrerez avec la multitude des saints.

Acte de contrition. Judex crederis esse venturus ; te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti. Ne soyez pas mon juge, mais mon sauveur... *repentir, promesse de confesser ce péché*, etc. O Mère de mon juge et de vos pauvres enfants coupables, *Per te, Virgo, sim defensus in die judicii !*

N.-B. — Voir le plan de Bossuet sur le même sujet, n° 1774.

XVIII. — Enfer (2).

1146. *Ibunt hi in supplicium æternum : Les méchant iront à un supplice éternel.* (Mat. xxv, 46). C'est Jésus-Christ qui parle et nous révèle une vérité

oreilles pour ne pas entendre vos commandements et vos inspirations, ne fermez cependant point les vôtres à ma pauvre et indigne prière : *Contra folium quod vento rapitur, ne ostendas potentiam tuam :* Ne vous en prenez pas à une pauvre feuille d'arbre, vous n'avez point d'honneur de poursuivre un peu de paille, ni d'exercer votre puissance sur une poignée de cendres ; je suis indigne de votre colère. Si vous craignez ainsi Dieu pendant votre vie, vous serez rassuré à la mort : *Timenti Dominum bene erit in extremis.* Si vous craignez ainsi la justice de Dieu, vous obtiendrez sa miséricorde pour vous et pour votre postérité, pour le temps et pour l'éternité : *Misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum. Amen.*

(1) (*a*) Un verre d'eau froide ne restera pas sans récompense. Un soldat romain, sous le poids des plus graves accusations, fut traduit au tribunal de Jules César. Mais avant que fût prononcée sa sentence, le soldat dit à son juge : « Vous souvient-il qu'en parcourant les plaines d'Espagne, vous vous assîtes sous un arbre, accablé par la soif, et qu'un soldat vous donna à boire ? Ce soldat, c'était moi. » Et César, le regardant plus attentivement, le reconnut, et au lieu de le condamner, le combla de faveurs. Quels éloges ne donnera donc pas Notre-Seigneur à ceux qui auront fait quelque chose pour son amour !

(*b*) Un jeune homme, nommé Spazzara, racontait à saint Philippe de Néri tous les efforts qu'il faisait pour arriver à être docteur en droit. « Et puis, demanda le saint, que ferez-vous ? — Je plaiderai des causes. — Et puis ? — Je me ferai un nom et gagnerai de l'argent. — Et puis ? — Je finirai par mourir. — Et puis, que ferez vous quand vous aurez Satan pour accusateur, votre conscience pour témoin, Jésus-Christ pour juge ? » Le jeune homme pâlit, et quelques jours après, il quittait l'étude du droit pour se consacrer au service de Dieu.

(2) Ce sujet, d'après le conseil des divers manuels des missionnaires, ne doit jamais être omis dans les missions, ni même dans les retraites de communautés. On sait que la vision de l'enfer tourna complètement vers Dieu l'âme d'une sainte Thérèse elle-même.

terrible et salutaire à la fois. Terrible pour tous; car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; et eussions-nous reçu le pardon de nos péchés passés, qui nous garantit la persévérance finale? Mais terrible surtout pour le pécheur qui vit dans le mal et repousse le seul remède qui lui reste, la pénitence, la confession. La mort peut le frapper à toute heure. Elle le frappera sûrement bientôt et au moment où il y pensera le moins; et à la mort il entendra la redoutable sentence : Allez, maudits, etc.

Mais, vérité aussi salutaire que terrible! Que d'hommes, en effet, ont été arrêtés sur le penchant du crime par la crainte des tribunaux humains, de la prison ou de la mort! Si la justice des hommes produit de si heureux fruits, que ne peuvent faire sur un esprit réfléchi les rigueurs mille fois plus redoutables de la justice divine? Toutes nos fautes viennent de ce que nous perdons de vue le jugement de Dieu et les châtiments auxquels il condamne ceux qui ont gravement péché. Par suite de cet oubli, nous dansons sur le bord d'un abîme, au risque de nous y précipiter : nous avalons l'iniquité comme l'eau. Réveillons-nous de ce sommeil, à cette terrible parole du Fils de Dieu : *Ibunt hi in supplicium æternum* (2). Ils y iront : I, rien n'est plus certain; II, rien n'est plus redoutable.

1147. — I. L'homme, à la mort, ne fait que commencer une vie éternelle. Le corps retourne à la terre d'où il a été tiré. L'âme qui pense, l'âme qui calcule, l'âme qui prie, l'âme immortelle remonte vers Dieu d'où elle était descendue. Le Créateur ne l'avait placée en ce monde que pour éprouver sa fidélité. Sitôt après la mort, il lui demande compte de ses œuvres. S'il la trouve juste et fidèle, il la récompense d'une gloire et d'une félicité sans fin : si elle est reconnue infidèle et coupable, il la condamne à une honte et à des supplices éternels. Cette dernière vérité nous est attestée, et par Dieu lui-même, et par son Église, et par la croyance unanime du genre humain tout entier.

1148. 1° *Dieu*, à chaque page des saints livres, où il nous enseigne tout ce qui intéresse notre salut, nous parle des châtiments qu'il réserve aux méchants. Je ne veux pas vous rappeler tous ces témoignages. Je me contenterai de citer les paroles les plus claires de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la Vérité éternelle, telles que nous les trouvons dans l'Évangile, la

Devant un auditoire d'hommes, on donnera la première partie et on résumera la seconde; devant un auditoire de femmes, on abrègera en quelques phrases la première pour développer la seconde. Devant un auditoire mixte, le meilleur est de les condenser toutes deux pour en faire une seule instruction.

(2) *Exorde du P. Le Jeune.* Les magistrats de Thèbes, ayant appris l'ordre qui régnait à Sparte, députèrent un d'entre eux, nommé Philon, avec commission d'aller remarquer soigneusement toutes les lois, les coutumes et les usages de la ville, d'en faire un rapport, afin de former la république de Thèbes sur le modèle de celle de Sparte. Ce grand personnage s'étant acquitté de sa mission et étant de retour en son pays, assemble ses concitoyens; il fait dresser un théâtre sur lequel il fait apporter des roues, des gibets, des épées, des tenailles et d'autres instruments de supplice; il les présente à toute l'assistance, puis il s'en va sans dire un mot. On court après lui; on le ramène, on le prie, on le presse, on l'oblige d'expliquer ce que cela voulait dire : « Citoyens, dit-il, vous m'avez envoyé à Sparte pour y remarquer et vous faire savoir par quelle voie les magistrats y savent si bien gouverner et policer la République; je vous déclare que les lois n'y sont pas meilleures que les nôtres, mais qu'elles y sont mieux gardées, parce qu'on punit très vigoureusement et sans rémission ceux qui sont si hardis que de les enfreindre : c'est ce que j'ai voulu vous apprendre par ces instruments de supplice, c'est pour vous dire que, si vous êtes désireux de bien policer votre ville, de la rendre heureuse et florissante, il n'est pas besoin de faire de nouvelles lois, mais il faut avoir soin de faire bien observer celles qui sont établies par la terreur des supplices! »

Il est certain, mes Frères, que le Dieu que nous adorons est une majesté si haute, si noble, si excellente, si sainte et si digne de nos hommages et de nos respects, qu'il mérite d'être aimé, honoré, servi et obéi, quand bien même il n'y aurait point de châtiments préparés à ceux qui l'offensent; mais d'un autre côté, il faut aussi avouer que, supposé la corruption de notre nature, la dépravation et la malignité du cœur humain, qui n'a point d'autre ressort dans ses actions que ses propres intérêts, le meilleur moyen de bien policer la république chrétienne et de contenir en leur devoir les enfants de l'Église, c'est de leur remettre souvent devant les yeux la très effroyable justice qui sera infailliblement exercée contre tous ceux qui sont si osés que de commettre le péché.

règle de notre foi : *Les méchants iront à un supplice éternel. Le ver qui les ronge ne meurt point, et le feu qui les dévore ne s'éteint point.*

Plus loin, il nous révèle la sentence qu'il prononcera contre les réprouvés au jour de sa juste colère : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* Nous acceptons le témoignage des hommes sur les choses que nous n'avons point vues, *testimonium Dei majus est*, le témoignage de Dieu a plus d'autorité ; quand Dieu parle, il a droit d'être cru. Insensé qui croirait les impies et ne croirait pas Dieu ! *Qui non credit jam judicatus est.*

1149. 2° L'Eglise catholique a reçu de Dieu le dépôt de la vérité et la mission d'enseigner les nations de la part de son fondateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Fils de Dieu lui a envoyé l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure avec elle jusqu'à la fin. Dieu est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, afin de la préserver de toute erreur. Or cette Eglise, dont la foi est celle que Dieu lui-même a apportée à la terre, nous parle par ses symboles, par ses conciles, par ses docteurs, et tous nous disent unanimement : *Ceux qui ont fait le bien iront à la vie éternelle ; mais ceux qui ont fait le mal iront au feu éternel. Hæc est fides catholica, quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit.* (Symbole de saint Athanase.) Et tous les jours nous récitons ces paroles du Symbole des Apôtres : *Credo vitam æternam* : *Je crois la vie éternelle.*

1150. 3° Mais, pour affermir notre foi en cette vérité, nous avons non seulement la parole de Dieu qui ne passera pas, non seulement l'enseignement de l'Eglise assistée de Dieu et celui de ses grands et saints Docteurs, qui, comme des flambeaux, ont éclairé tous les siècles chrétiens ; nous avons de plus la croyance universelle des hommes et des peuples. Parcourez toutes les contrées du monde, pénétrez chez tous les peuples civilisés ou barbares, remontez à travers l'histoire jusqu'au berceau du genre humain, partout vous trouverez cette croyance, qui fait la base de toute religion et de toute morale, que des châtiments épouvantables sont réservés par delà la tombe à ceux qui font le mal durant la vie.

Dieu a gravé cette vérité dans l'intelligence humaine, et les ténèbres de l'idolâtrie ont pu l'affaiblir, mais jamais l'effacer complètement. Les poètes païens ont décrit l'enfer des coupables, comme les joies des justes dans l'autre vie. C'est qu'on ne saurait mettre en doute cette vérité, sans renoncer à sa conscience et à sa raison. 1) *Que nous dit la conscience ?* Elle crie quand nous faisons le mal. Vous souvient-il du premier péché grave que vous avez commis ? Avant de le commettre vous hésitiez, vous trembliez. Après l'avoir fait, vous éprouviez en vous un ennui, une peine indéfinissable. Pourquoi ? Aviez-vous quelque chose à craindre des hommes ? Non, ce péché que vous aviez fait, n'était pas de ceux que poursuit la justice humaine ; et puis personne ne vous avait vu, et vous trembliez quand même.

Et ce trouble vous l'éprouvez encore, même de longues années après vos fautes. Endormi ou étouffé par des habitudes coupables, il s'éveille quand la foudre gronde sur vos têtes, quand une maladie vous étend sur un lit de douleur, quand la mort frappe autour de vous. Pourquoi vous troublez-vous, je vous le demande encore une fois, quand vous n'avez rien à craindre des hommes ? Ah ! vous sentez que par delà la justice humaine, il y a une justice divine mille fois plus terrible. Vous la redoutez malgré vous, et ce trouble que nous appelons le remords, c'est la voix de la conscience qui vous crie : Un supplice épouvantable t'attend. Sans un châtiment inévitable, le remords n'aurait pas sa raison d'être. Le remords est comme une étincelle du feu de l'enfer qui vole sur les coupables.

1151. 2) *Que nous dit la raison ?* Que Dieu est juste ; qu'un père qui laisserait tout faire à ses enfants, sans reprendre ni châtier les libertins, sans favoriser les enfants laborieux et dociles, ferait la ruine de sa famille. Un roi qui laisserait les scélérats attenter impunément au bien, à la réputation, à l'honneur, à la vie de ses concitoyens, préparerait la ruine de ses Etats, et ne serait pas digne de porter la couronne. Par la grâce de Dieu, il y a encore des pères, des chefs de grandes nations qui sont justes, et c'est pour eux un titre de gloire ; mais cette justice, qui la leur donne ? Dieu. *Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt et potentes decernunt justi-*

tiam (Prov. viii, 15.) Dieu qui donne la justice à tous les pères et à tous les rois, ne l'aurait-il point ? Qui donc donne ce qu'il n'a pas ? Celui qui a façonné l'œil ne verrait pas, et celui qui a planté l'oreille n'entendrait pas ! Quoi ! Dieu n'aurait pas les qualités que nous admirons dans certains hommes ! il n'aurait pas à son service la crainte des châtiments et l'amour des récompenses, que Cyrus appelait les deux bras des rois ?

Personne n'est aussi père que lui ; Roi des rois, il a plus de justice que tous les pères et tous les rois ensemble. Sa justice est infinie comme toutes ses perfections. Rien n'est incomplet en Dieu. Le pécheur se fait une idée de lui à sa mode, il voudrait un Dieu bon qui le laissât satisfaire à l'aise ses mauvaises passions. Qu'il sache bien que la justice de Dieu est un grand abîme, *abyssus multa*, dont il est impossible à l'homme de sonder les profondeurs. Elle est infiniment plus grande que nous ne pouvons le dire et même que nous ne pouvons le concevoir, tout aussi bien que la miséricorde. « Comme par la grandeur et par la grosseur d'un bras, nous pouvons juger de la mesure de l'autre, ainsi par la grandeur du bras de la miséricorde, nous pouvons connaître celle du bras de la justice, puisqu'elles sont toutes deux égales.

» Si au temps où il voulut manifester au monde sa miséricorde, Dieu fit des choses si admirables, qu'elles passèrent pour folie aux yeux du monde ; que pensez-vous qu'il fera au temps de son second avènement, dans lequel il a réservé de faire paraître la grandeur de sa justice. D'autant plus qu'il aura autant de motifs de l'exercer, qu'il y a de malice dans le monde, tandis que la miséricorde n'a jamais eu hors de soi aucunes raisons qui la pussent émouvoir; car dans la nature humaine il n'y avait rien qui fût digne de la grâce ; mais la justice aura autant de motifs pour se produire, qu'il y a eu de péchés sur la terre. Et par-là considérez combien elle doit être épouvantable. » (Grenade.)

Or, *Que demande la justice de Dieu ?* (a) *d'abord que le bien soit récompensé et le mal puni*. Mais le méchant n'est pas toujours puni en ce monde, donc il faut qu'il soit puni en l'autre (1). Quel homme, gardant un reste de sens commun, voudrait que Dieu traitât de la même manière après la mort celui qui l'a aimé et béni, et celui qui l'a oublié et blasphémé ? S'il agissait ainsi, il ne serait plus Dieu, et c'en serait fait de toute vertu.

1152. (*a*) *Il ne serait plus Dieu*. Un roi qui ferait des lois sans savoir ni pouvoir les faire respecter, auquel chacun de ses sujets pourrait dire : « Vous faites de beaux commandements, mais je les observerai si je veux, » serait un roi de carte, la risée de ses sujets et des peuples voisins Et voilà pourtant ce qu'un impie voudrait faire du Roi des rois, de Dieu. Si le pécheur avait outragé un grand, qui pût le faire saisir le lendemain par la police, incarcérer et conduire à la potence, il tremblerait jour et nuit ; et il a offensé Dieu en sa présence peut-être cent fois, et il cherche à vivre tranquille ; il pense donc que Dieu ne sait ni ne peut punir ; il se moque donc de Dieu. Il viole sa loi opiniâtrément. Arrière la volonté de Dieu, je veux faire la mienne, dit-il. Ce n'est pas Dieu qui aura droit ni raison, c'est moi ; j'aurai le dessus sur lui. C'est pire que Lucifer qui a dit : *Similis ero Altissimo*.

Et si Dieu supportait une telle conduite, où seraient sa puissance, sa justice, sa sagesse, son honneur enfin ? Attendez un peu, le pécheur apprendra à ses dépens que Dieu ne ment pas quand il dit : *Ego Dominus* : Je suis *le maître*. Le pécheur ne voit pas Dieu et il l'offense hardiment. Il est semblable à la perdrix qui se croit en sûreté quand, ayant caché sa tête sous une touffe d'herbe, elle ne voit pas le chasseur ; cela ne l'empêchera pas de recevoir le plomb. Quand même l'impie révolté contre la loi divine ne voit pas Dieu, cela n'empêchera pas la justice de Dieu de l'atteindre ; et il est nécessaire que cette justice l'atteigne ; autrement, non seulement l'honneur de Dieu serait détruit,

1153. (*b*) *Mais même toute vertu*. Qui éviterait le mal, en effet, s'il n'était

(1) « Crois-tu à l'enfer? demandaient les juges du tribunal révolutionnaire de Lyon au curé d'Amplepuis. — Eh ! dit-il, comment pourrais-je en douter, en vous voyant et en considérant ce qui se passe ? J'aurais été incrédule que je serais devenu croyant. »

pas puni ; qui pratiquerait la vertu, si elle n'était pas récompensée ? Certes, avec la justice de Dieu telle qu'elle est, il en est qui, tout en ayant la foi, vivent dans le péché ; qu'en serait-il donc s'ils n'avaient rien à craindre ? Qui oserait trouver mauvais que Dieu ne favorise pas le mal ? Ne serait-ce pas monstrueux, au contraire, s'il le favorisait ? Et ce serait manifestement le favoriser que de le laisser impuni. Le moins intelligent des laboureurs sait que ce n'est pas assez de ne pas semer de mauvaises herbes dans son champ, qu'il faut de plus les arracher ; et Dieu ne le comprendrait pas ? Dans le champ de l'humanité, il se contenterait de ne pas semer le mal, et il ne ferait rien pour le détruire ! Ne serait-ce pas là laisser étouffer toute moisson de bien ?

1154. (**b**) *Que demande encore la justice de Dieu ? (a) Que le châtiment soit proportionné au nombre et à la gravité des fautes.* C'est ce que tout le monde comprend dans les familles et dans les sociétés. Un père ne châtie pas si gravement son enfant pour un léger mensonge que pour une insulte à son autorité. Les tribunaux condamnent à une peine plus grave celui qui a mis le feu à une maison, que celui qui a commis un vol de peu d'importance. Dieu ne peut donc punir un péché léger comme un péché grave ; mais au péché grave il doit imposer une punition proportionnée à la gravité de la faute.

Or, quelle est la gravité d'une faute sérieuse ? Pour le comprendre il faudrait comprendre Dieu. Aussi, n'est-ce bien qu'en l'autre monde que nous le connaîtrons clairement. Nous pouvons toutefois, dès ici-bas, en avoir une idée. Le péché est une injure faite à Dieu. Or chacun sait que l'injure est d'autant plus grave que la personne offensée est plus respectable et plus élevée en dignité. Un jeune homme rencontre un pauvre, qui ne lui fait ni bien ni mal, il le soufflette. C'est une injure. Le pauvre a des témoins : le jeune homme, devant les tribunaux, est condamné à une peine. Ce même jeune homme fait le même outrage à un garde champêtre dans l'exercice de ses fonctions, sa peine sera beaucoup plus grande. Ce jeune homme est soldat, il donne un soufflet à un officier, dont la dignité est plus grande que celle d'un garde champêtre, il passera par le conseil de guerre et son châtiment sera terrible. A plus forte raison, s'il souffletait le chef de l'État, lui infligerait-on un châtiment qui ne finirait qu'avec sa vie.

Jugez, maintenant, ce que c'est que d'outrager Dieu, qui est plus élevé au-dessus des empereurs et des rois, que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre. Le péché, par lequel on l'outrage, est un mal aussi grave que sa majesté est sublime. Et comme la majesté divine est infinie, le péché est une injure en quelque manière infinie. Il lui faut donc un châtiment qui ne finisse qu'avec l'âme humaine, la vraie coupable ; et comme l'âme est immortelle, son supplice doit durer toute l'éternité : *In ignem æternum.*

(b) De plus, les pécheurs voudraient vivre toujours, afin de toujours satisfaire leurs passions. Dieu, qui doit punir dans sa justice leur intention perverse, les fera souffrir toujours (1). *(c)* En outre, tant que la faute n'est pas

(1) L'homme, c'est sa nature, voudrait conserver toujours ce en quoi il met sa félicité. Quand il l'a mise dans les biens périssables, il les poursuit avec acharnement, il en jouit avec avidité, il voudrait en jouir toujours, il s'aigrit contre les lois qui lui interdisent les jouissances coupables, il a peur de la mort qui viendra les lui arracher. N'est-il pas vrai, pécheur, que lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin ? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serais jamais infidèle ? Toutes tes protestations s'en vont en fumée : le vent les emporte ; parce que Dieu confond tes projets : mais c'est là l'intention de ton cœur ; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur ; et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit : tout passe pour toi comme l'eau. C'est en vain que le pécheur dit qu'un jour il veut se corriger. Dieu ne le jugera pas selon ses paroles, mais selon ses œuvres : *Non corda hominum*, dit saint Grégoire, *sed facta pensavit. Iniqui enim ideo cum fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt, nam voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hâc vitâ nunquam voluerunt carere peccato.* (Lib. IV, Dial., cap. XLIV, tom. II, p. 449.) (BOSSUET.)

expiée, la peine doit durer. Or, le réprouvé n'expie point sa faute ; il ne s'en repent point, il continue toujours de haïr Dieu ; il est impossible de satisfaire à Dieu sans la grâce, et il en est à jamais privé. Dieu doit donc prolonger éternellement son supplice. (*d*) Enfin, celui qui a commis un assassinat doit restituer, à la veuve et aux enfants de sa victime, le tort qu'il leur a fait, et pour le temps que l'on conjecture que la victime aurait pu vivre. S'il avait dû vivre cent ans et qu'on en fût certain, il faudrait restituer en proportion. Le pécheur a tué son âme qui devait toujours procurer la gloire de Dieu, il faut donc qu'il paie sa dette pour l'éternité, puisqu'il a privé Dieu de la gloire éternelle qu'il lui devait (1).

1155. 3) *Réponse aux objections. (a)* Que l'insensé ne dise donc plus : *Pour un péché qui dure si peu, comment me damner pour toujours ?* — Quel tribunal a jamais songé à régler les châtiments, qu'il inflige aux coupables, sur la durée de leur crime ? Il faudrait donc, d'après vous, condamner à une peine d'un instant un assassin, qui aurait commis un meurtre en une minute, et condamner à une peine de longue durée celui qui aurait mis deux heures à renverser votre arbre. La justice humaine, et personne ne peut l'en blâmer avec raison, condamne quelque fois à un châtiment qui ne finira pas, pour un crime d'un moment. N'y en a-t-il point qui sont aux galères perpétuelles, qui ont perdu leur liberté pour toujours, pour une faute d'un instant ?

La peine ne doit pas être proportionnée à la durée, mais bien à la gravité du crime. Or, la gravité du péché est en quelque sorte infinie, donc, son châtiment doit être éternel. Vous ne vous plaignez pas de ce que le ciel dure toujours, pourquoi vous plaindre de ce que celui qui est si riche en récompenses, même pour un verre d'eau froide donné en son nom, soit si terrible dans ses châtiments pour les fautes graves ?

Alexandre donna à Péryllus, son favori, trente mille écus pour marier ses filles. « Ce serait assez de six mille, répondit le favori. — Si c'est assez pour vous, ce n'est pas assez pour moi, répliqua Alexandre. » Un roi doit tout faire grandement, en roi, quand il récompense et quand il punit ; et Dieu doit tout faire en Dieu. Il récompense magnifiquement et éternellement, il punit terriblement et pour toujours ; il faut qu'étant le maître, sa créature ne puisse pas le braver et lui dire : « Je t'offenserai malgré tout. Tu me puniras ; mais un jour, quand même, ma punition aura un terme ; c'est pourquoi je m'en moque et je ne cesserai de t'outrager. » Or, l'homme révolté pourrait tenir cet affreux langage, si le châtiment de son impénitence n'était pas éternel.

1156. *(b) Ne dicas : Miseratio Dei magna est :* Dieu est bon, il ne m'a pas fait pour me damner ! — Certes oui, Dieu est bon, meilleur que vous ne pouvez le dire ; et c'est pour cela que votre crime est plus grand, quand vous l'offensez. Sa bonté méconnue arme sa justice. Le père n'a-t-il pas plus de raison de se montrer sévère à l'égard de l'enfant qui l'insulte, s'il a comblé cet ingrat de grandes faveurs ? Dieu est bon, mais qu'est-ce que la bonté de Dieu ? C'est la haine du mal. On vantait un jour Carilaüs, devant un Spartiate : « Il est si bon, disait-on, qu'il fait grâce à tous les malfaiteurs. » Le Spartiate répondit : « Comment serait-il bon s'il n'est pas l'ennemi des méchants ? » La bonté de Dieu étant infinie, il a pour le mal une haine infinie. Dieu n'est pas un être tronqué. Il est complet ; autant il est bon, autant il est juste (2). *Deum malles,* dit Tertullien, *sub quo delicta aliquando*

(1) Le comte Orloff, s'entretenant avec un général russe, se moquait avec lui de toutes les choses saintes et même de l'enfer. A la fin, ils convinrent sérieusement ensemble que le premier qui mourrait, viendrait dire à l'autre ce qu'il y a par delà le rideau. Quelque temps après, éclate la guerre avec Napoléon Ier. Le général part avec l'armée. Tout à coup le comte Orloff, au fort de la campagne, voit un matin le général, pâle et tremblant, ouvrir les rideaux de son lit et lui dire : « Il y a un enfer, et j'y suis. » Orloff se lève effaré et court porter cette nouvelle au comte de Rostopchine, oncle de Mgr de Ségur, qui nous a conservé ce récit.

(2) Quoique vous fussiez dans la grâce de Dieu, il a permis, en punition de votre vanité ou négligence, que vous soyez tombé dans le péché, ne permettra-t-il pas avec plus de raison, en punition de vos crimes, que vous tombiez dans la peine du péché, qui est un moindre mal que la coulpe, puisque Dieu ne peut vouloir la coulpe, et il veut, il approuve, il ordonne la peine ? Il permet bien que vous soyez dans l'habitude du péché

guideront; et illum bonum judicares, qui hominem malum faceret securitate delicti. Etrange idée, aussi, parce que Dieu est bon de vouloir le faire menteur. *Deum satagunt perhibere misericordem, et non verentur prædicare fallacem.* (Greg.)

(c) *Dieu ne m'a pas fait pour me damner!* Non, certes: il a souffert et il est mort pour vous sauver. Il vous donne le temps, la grâce pour vous convertir; mais il ne vous a pas fait pour l'outrager, et il a creusé l'enfer pour ceux qui l'offensent, afin de vous obliger à l'aimer, à le servir et à être heureux par là en ce monde et en l'autre. Car il ne veut que votre bonheur, et tout ce qu'il fait a pour but de vous le procurer; mais si, dans la dureté de votre cœur et votre impénitence, vous ne voulez pas de votre bonheur, si vous cherchez librement votre malheur, vous le trouverez, *vous entasserez des trésors de colère pour le jour des vengeances.* (Rom., II, 5.) *Votre perte viendra de vous. Perditio tua Israel.*

qui est le plus bas enfer : *In inferno inferiori;* pourquoi ne permettra-t-il que vous entriez dans l'enfer des damnés qui est un abîme moins profond ?

Le roi David ayant appris que Naas, roi des Ammonites, était mort, envoya des ambassadeurs à son fils Hanon pour le consoler et le féliciter sur son avènement à la couronne. Les gens de sa cour, en prenant ombrage, dirent à ce jeune roi : En vérité, pensez-vous que ce soit pour vous consoler, que David vous a envoyé ces ambassadeurs ? c'est un prétexte qu'il prend pour faire voir à ses espions les places de votre royaume. Le roi, croyant trop légèrement cette calomnie, traite les ambassadeurs de David comme ses plus grands ennemis ; il leur fait raser la moitié de la barbe et leur fait souffrir d'autres indignités. David était l'un des plus patients et des plus cléments princes que la terre ait jamais portés ; et toutefois, il fut si irrité de cette injure que je ne sais si jamais roi se montra plus terrible. Il envoya son capitaine Joab pour assiéger la ville de Rabat, capitale des Ammonites ; il y vint lui-même en personne. Ayant pris la ville, il en fit sortir tous les habitants, il les fit coucher tous pieds et poings liés dans une vaste campagne ; il fit passer sur eux des charriots armés de tranchants. Quel horrible spectacle ! quelle sanglante boucherie, de voir une grande campagne inondée de sang humain, jonchée de corps démembrés et taillés en pièces ! Le père voyait le corps de son fils haché en lambeaux. La mère voyait le tranchant d'une roue passer sur le visage de sa fille, et elle n'attendait pas un sort plus doux. Après cela, David ne laisse pas de se louer de sa grande douceur, en parlant à Dieu, à qui on ne peut mentir, et devant qui on ne peut rien louer qui ne soit très signalé : *Memento Domine David et omnis mansuetudinis ejus.* Pensons-nous que ce soit en vain que l'Ecriture rapporte ce fait ? Le Saint-Esprit veut nous apprendre par là, que David n'a point été cruel en cette occasion, s'il n'a pas laissé d'être loué de sa très grande douceur malgré cette effroyable punition, parce que l'énormité du crime la méritait bien ; à plus forte raison Dieu ne perdra-t-il pas sa bonté, sa miséricorde infinies, quoiqu'il exerce contre nous un châtiment pareil pour un crime tout semblable : *Omnia in figuris contingebant illis.* C'était une figure de ce qui devait arriver. Le Père éternel nous a envoyé, par pure miséricorde, deux Personnes divines, son Fils bien-aimé et son Saint-Esprit, pour nous consoler et nous donner son secours : *Alium paracletum dabit vobis.* Nous avons mis à mort son Fils, nous le foulons aux pieds tous les jours par des blasphèmes, par l'abus des sacrements et par des sacrilèges; nous traitons indignement et outrageusement le Saint-Esprit par le mépris de ses grâces. Je vous laisse à penser quel supplice nous devons attendre, lorsqu'en l'ardeur de sa colère, en la fureur de sa vengeance, il viendra punir ces injures, faisant écraser et réduire en poussière les princes et les peuples entiers, comme le texte sacré nous l'assure.

Que diriez-vous, si je vous faisais voir que cette bonté, que vous pensez être votre protectrice, est votre plus grande ennemie ; que celle que vous prenez pour votre avocate, veut être votre partie adverse; que les armes que vous choisissez pour votre défense, ne servent qu'à vous battre en brèche ? Vous faites comme l'infortuné Aman, vous en savez l'histoire, elle est assez connue, mais vous n'en pesez pas assez les instructions. Cet ambitieux était l'ennemi juré du peuple de Dieu, il lui faisait la guerre à feu et à sang, en se confiant au crédit qu'il pensait avoir auprès de la reine Esther, et en se vantant qu'elle l'avait invité à un festin ; et il ne savait pas, l'insensé qu'il était, que la reine était du peuple de Dieu qu'il persécutait ; qu'il n'avait point de plus puissante ennemie ; qu'elle l'avait fait appeler au banquet, pour avoir l'occasion de le faire prendre et punir, et il fut bien étonné, quand au milieu du banquet, elle demanda vengeance contre lui et le fit conduire de la table à la potence. Voilà le fidèle portrait de votre témérité. Vous vous déclarez ennemi de toutes les perfections de Dieu, par la confiance que vous avez en la seule bonté divine ; vous vous imaginez qu'elle vous est bien favorable parce qu'elle vous souffre, qu'elle vous conserve, vous nourrit, vous comble de prospérités. Vous vous trompez, elle est du nombre des perfections que vous osez persécuter, elle est

1157. *Conclusion.* — Ainsi donc, la raison, la conscience, la croyance universelle du genre humain, dans tous les siècles, en même temps que l'autorité de l'Eglise catholique et que la parole de Dieu, viennent nous enseigner la vérité la plus certaine de notre foi, et nous convaincre qu'après la mort il y a un éternel enfer pour ceux qui, ayant offensé Dieu gravement, n'en ont pas fait pénitence.

Un proverbe vulgaire dit : *Qui casse le verre le paie.* Quand on entre dans un hôtel, on peut se faire servir, comme on le veut, des viandes délicates, des vins fins ; mais après il faut tout payer. Nous sommes en ce monde comme dans une hotellerie. Si nous nous y procurons des plaisirs coupables, nous les paierons à la fin.

O Dieu, *terribilis in consiliis super filios hominum*, je crois à cette vérité sur votre parole et sur l'enseignement de votre Eglise, plus encore que sur le témoignage de ma conscience et de ma raison. Trois fois malheur à ceux qui iront voir l'enfer avant d'y croire ! Ils croiront alors ; les démons eux-mêmes croient et ils tremblent. Alors ce sera trop tard. Mais malheur aussi à ceux qui, croyant à l'enfer, vivent comme s'ils n'y croyaient pas. Leur foi ne fera que les condamner : *Qui non credit jam judicatus est. Nemo eorum qui gehennam ante oculos habent in gehennam incidit ; nemo gehennam contemnentium, judicium effugiet*, dit saint Chrysostome. O mes frères, n'allons pas en enfer, car rien n'est plus terrible (1).

1158. — II. Descendons en enfer pendant que nous vivons, c'est le moyen de n'y pas descendre après notre mort (2). *Personne n'a vu Dieu*, dit saint

votre plus grande ennemie, elle crie vengeance contre vous ; c'est peut-être par justice et non par grâce qu'elle vous fait prospérer en ce monde. Répondez, si vous pouvez, à ce dilemme qui vous doit convaincre : ou vous connaissez la bonté de Dieu, ou non. Si vous ne la connaissez pas, pourquoi vous appuyez-vous sur ce que vous ne connaissez point, pourquoi fondez-vous votre espérance sur un pilotis qui vous est inconnu ? Si en commettant le péché, vous dites que vous connaissez la bonté de Dieu, saint Jean vous dit que vous en avez menti, ne vous en déplaise, que la vérité n'est pas en votre bouche, ni en votre pensée : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non servat, mendax est et veritas in eo non est* ; et Dieu dit même par Isaïe : (55. 8.) Mes pensées ni sont pas les vôtres, et vos voies ne sont point les miennes : car comme les cieux sont éloignés de la terre, ainsi mes desseins sont éloignés des votres, et mes pensées de vos pensées. Si un juge parlant d'un criminel de lèse-majesté, disait à ses amis : Un tel pense être renvoyé quitte, il est bien loin de son compte, ses pensées ne sont pas les miennes, qu'en pourrait-on espérer ? Vous pensez : Dieu est miséricordieux ; quoique je sois cruel à cette veuve, à ces orphelins, quoique je retienne leur bien, quoique je trahisse ce villageois, mon client, Dieu me fera miséricorde ; et au contraire, il vous dit : Mes pensées sont bien loin d'être les vôtres, mes voies sont la justice et la droiture même ; elles sont bien loin de souffrir vos injustices et de les laisser impunies. Il ne dit pas : *Sicut elongantur cœli*, mais *sicut exaltantur*, pour vous faire savoir que Dieu n'est pas bon à votre mode, mais à la sienne ; que sa bonté n'est pas telle que vous pensez. Vous vous imaginez une bonté basse, lâche, qui favorise le péché, qui protège la malice ; c'est comme si vous vous imaginiez une blancheur qui ne serait pas contraire à la noirceur ; une chaleur, non contraire au froid ; une douceur, non contraire à l'amertume ; une lumière qui ne dissiperait pas les ténèbres ; c'est-à-dire une bonté qui ne serait pas bonté, mais malice ; c'est vous imaginer une chimère, une chose qui n'est point, qui ne sera jamais, et qui ne peut être. *Sicut exaltantur cœli.* Les pensées et les inclinations de Dieu sont plus relevées que cela ; sa bonté n'est pas une fausse et imaginaire bonté, c'est une bonté qui s'emploie à venger le tort qu'on fait au bien ; c'est une bonté qui est opposée au mal ; elle lui est opposée, puisqu'elle lui est ennemie ; elle lui est ennemie, puisqu'elle le persécute ; elle le persécute puisqu'elle le punit. *Quis boni auctor, nisi qui et exactor ? Quis mali extraneus, nisi qui et inimicus ? Quis inimicus, nisi qui et persecutor ? Quis persecutor, nisi qui et punitor ?* (Tertull. libr. 2. contra, Marcion.) (Le Jeune).

(1) On pourrait finir là ce discours, en résumant la seconde partie et en disant ce qu'il faut faire pour ne pas aller en enfer. Dans le second discours, on résumerait brièvement la première : L'impie, le libertin voudraient qu'il n'y eût point d'enfer ; mais la conscience, la raison, la croyance de tous les peuples, la foi lui crient : Il y a un enfer.

(2) (*a*) Dans les premiers siècles de l'Eglise, vivait à Héliopolis une fameuse pécheresse du nom d'Eudoxie. Le moine Germanus, passant par cette ville, alla loger chez un de ses parents, voisin de la courtisane. Comme son appartement n'était séparé que par un

Jean; *mais le Fils unique de Dieu nous l'a fait connaître.* On en peut dire autant de l'enfer. Jésus-Christ, qui ne nous a rien laissé ignorer de ce qui intéresse notre salut, nous a révélé tout l'enfer, en nous faisant connaître la sentence qu'il prononcera au jour du jugement : *Retirez-vous de moi, allez au feu éternel :* Tout l'enfer est là. Il ne s'agit que de méditer ces paroles.

1159. — 1° *Discedite a me*, voilà le grand supplice du réprouvé : la séparation de Dieu. Qui nous donnera de le comprendre ? Ici-bas, l'homme pécheur est peu touché de la perte de Dieu. Il préfère à Dieu un plaisir dont il rougira tout à l'heure, un intérêt d'un instant qu'il perdra demain. Et après avoir renoncé à Dieu par son péché, il n'en éprouve qu'une légère douleur. Peut-être même en vient-il, dans son aveuglement, à prendre le parti de se passer de Dieu et à vivre presque tranquille loin de lui. Il n'écoute pas sa raison ni sa foi, qui lui disent que rien ne vaut Dieu : *Quis ut Deus ?* Ni les biens, ni les plaisirs des sens, ni l'estime des hommes, ni la santé, ni la vie, rien n'est comme Dieu.

N'écoutant ni sa raison ni sa foi, il est dans les ténèbres de l'ignorance. Son intelligence est obscurcie comme celle d'un enfant. Avez-vous vu ce pauvre orphelin qui avait à peine trois ou quatre ans à la mort de son père ? Quand il a vu venir à la maison, pour les funérailles de ce pauvre père, le prêtre, les enfants de chœur avec des cierges ; quand il a entendu les chants, il a cru que c'était un jour de fête ; il s'est mis à sourire, à trépigner de joie : et ceux qui étaient là versaient des larmes en le voyant. « Pauvre enfant, disaient-ils, il ne connaît pas l'étendue de la perte qu'il vient de faire, il ne comprend pas combien la vie de son père lui était nécessaire ! » Cet enfant, c'est le pauvre pécheur qui ne réfléchit pas : il perd Dieu par le péché et il se console, et il s'amuse dans des divertissements.

1160. Au Tribunal de Dieu, le bandeau qui couvrait les yeux du pécheur a été déchiré. A la clarté de l'éclair foudroyant de la sentence divine, il a connu Dieu. Il a senti que Dieu était le bien infini, le seul vrai bien, la félicité suprême, la beauté qui ravit les anges, la gloire qui couronne les élus. Il a compris qu'il était fait pour Dieu seul, qu'en dehors de lui il n'y a que douleur et désespoir, qu'en le perdant il a perdu tous les biens à la fois. Et il s'en voit éloigné par cette terrible parole : *Discedite, retirez-vous.* Il s'en va, loin de Dieu, en criant :

1161. 1) *J'ai perdu Dieu.* Ah ! quelle perte ! — Oui, malheureux, tu l'as perdu par ton péché ; tu le savais bien d'avance, on t'avait bien averti ! Pousse des cris de rage, fais retentir tout l'enfer de tes gémissements ! Apprends par ta leur malheur à ceux qui, sur la terre, se séparent de Dieu et qui, aveugles comme tu l'as été, ne savent pas le pleurer ! Ils pleurent la perte d'un parent, d'un ami, d'un procès ; le dirai-je ? d'un vil animal, et ils n'ont pas une larme pour pleurer Dieu, quand ils l'ont perdu ! Que tes cris, ô réprouvé, arrivent jusqu'à leurs oreilles, afin de les réveiller de leur indifférence ! — Ah ! j'ai perdu Dieu, continue le malheureux réprouvé ; j'ai perdu le maître le plus aimable et le plus doux, le père le plus tendre, le sauveur le plus miséricordieux, l'ami le plus fidèle, le bienfaiteur le plus généreux, le

mur peu épais de celui qu'habitait Eudoxie, celle-ci l'entendait réciter les psaumes, puis lire à haute voix la description des tourments de l'enfer. Elle en fut saisie, et le lendemain elle chercha à voir Germanus, pour lui demander si elle était perdue pour jamais. Le moine lui dit que, si elle faisait pénitence et recevait le baptême, elle échapperait à l'enfer. Eudoxie le fit, elle distribua ses biens aux pauvres et édifia par une vie sainte tous ceux qu'elle avait scandalisés.

(*b*) Dosithée était un jeune homme du monde, élevé chez un grand officier de l'empereur d'Orient, sans aucune culture chrétienne. Ayant entrepris un voyage à Jérusalem, il y rencontra un tableau qui retraçait les tourments de l'enfer. Il en fut frappé ; une dame lui en donna l'explication et lui dit ce qu'il y avait à faire pour échapper à ces tourments. Dosithée devient pensif et ne songe plus qu'à prier et à se sauver. Ses compagnons de route, remarquant le changement qui s'était opéré en lui, lui disent que s'il veut mener une telle vie, il n'a qu'à se faire moine. Dosithée leur demande ce que c'est qu'un moine, et ils le conduisent à l'abbé Séride, dans les environs de Gaza. Séride confie le soin d'examiner le jeune homme à saint Dorothée, qui lui pose plusieurs questions. A toutes, Dosithée ne répond que par ces mots : *Je veux me sauver.* Il est admis et devient un saint.

plus tendre des époux. *Hæc enim tanta pœna quantus ille*, dit saint Bernard.

1162. 2) *Avec lui j'ai tout perdu* (*développez*) : j'ai perdu le ciel, j'ai perdu Marie, mes parents, mes amis, mes enfants qui sont là-haut. Beau ciel, votre porte m'est à jamais fermée, 3) *pour un peu d'or*, pour un vil intérêt, un honteux plaisir qui n'a duré qu'un instant ! *Ergo erravimus, o nos insensati* ! O vous, mes parents qui êtes dans la gloire, que vous avez bien fait de servir Dieu, de combattre vos passions ! *Vitam eorum æstimabamus insaniam*. Je me riais de votre crainte de Dieu. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei*. Esaü, fils d'Isaac, ne fait aucun cas de son droit d'aînesse, quand il le cède pour un plat de lentilles ; mais bientôt après, s'apercevant de sa perte, il rugit, *irrugiit clamore magno*. (Gen. XXVII, 34.) Le réprouvé prenait le paradis pour rien, il le sacrifiait pour une bagatelle, et maintenant il fait entendre des rugissements.

1163. 4) *Par ma faute*. J'aurais dû et pu faire comme les saints : rien ne m'en empêchait. Comme tel jeune homme, j'aurais pu fuir les mauvaises compagnies ; comme telle jeune fille, comme tel père, telle mère, tel négociant, etc. ; je ne l'ai pas fait. Rien ne me manquait. J'ai été baptisé comme eux et je suis damné. *Secours extérieurs*. J'ai fait ma première confession, ma première communion et je suis damné ; j'ai pu assister à la messe, m'instruire de mes devoirs, suivre une retraite et je suis damné (1). *Grâces intérieures*. J'ai été poursuivi par les remords de ma conscience qui m'ont rendu la vie mille fois plus dure, que si j'avais servi et aimé Dieu de tout mon cœur, et je suis damné. Ingrat, j'ai oublié ses bienfaits ; parjure, j'ai méconnu mes serments ! *Justus es, Domine*, et ma perte vient de moi. Le péché passe vite, comme le dit saint Bernard : *Etsi facere in tempore fuit, sed fecisse in æternum manet. In æternum ergo necesse est ut cruciet, quod in æternum te fecisse memineris*. Qu'une femme d'honneur ait cédé une fois à la séduction, c'en est assez pour empoisonner sa vie. C'est une douleur qui l'accompagnera jusqu'au tombeau. Qu'un honnête homme dans un moment d'emportement ait tué son ennemi, il n'oubliera jamais ce coup fatal qu'il a donné en un instant. Ah ! quand l'âme a connu au tribunal de Dieu la gravité de toutes ses fautes, c'en est assez pour son supplice de se souvenir qu'elle les a faites. L'âme réprouvée s'en va donc emportant ce ver du regret éternel qui la rongera et qui ne mourra point ; je suis damné par ma faute et

1164. 5) *Irrévocablement*. Et un chaos, un abîme infranchissable se creuse entre elle et son Dieu. Jamais Dieu ne s'approchera plus de sa créature rebelle ; jamais la créature ne pourra s'élancer vers son Dieu ; elle est confirmée dans la haine de Dieu et de tout ce qui est saint : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet*. Désespoir inutile ! *desiderium peccatorum peribit*. Nous que le péché a séparés de Dieu, nous pouvons le retrouver encore par le repentir, les larmes, la pénitence, la confession. Hâtons-nous, demain peut-être, il sera trop tard. Si la mort vous surprend en cet état, pour vous Dieu est à jamais perdu ! *Quærite Dominum dum inveniri potest*. De grâce, ne restez pas séparés de lui.

Ce sont vos iniquités qui mettent un mur de division entre votre Dieu et vous. Renversez ce mur avec le marteau de la contrition : *Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus*. Traitez-moi, mon Dieu, au moins comme un de vos serviteurs : *Ne projicias me a facie tua*. O mon Sauveur, mon Père, permettez encore au plus ingrat de vos enfants de vous donner ce nom ! Quoi ! ma langue faite pour vous bénir serait donc destinée à vous blasphémer et à vous maudire ; mon cœur fait pour vous aimer devrait donc vous haïr à jamais avec les démons. Ah ! la mort plutôt qu'un tel malheur : mille morts, s'il le faut ; plus de péchés...

(1) Solon avait prédit à Crésus que son ambition le perdrait. Crésus n'en croyait rien d'abord, mais quand il fut tombé entre les mains de son ennemi, et enfermé dans une cage de fer, puis mis sur un bucher pour être brûlé, il s'écriait : « Oh ! Solon, Solon, que tu m'as bien dit la vérité. » Les prédicateurs annoncent l'enfer aux blasphémateurs, aux impénitents, on n'en tient pas compte. Un jour viendra où on ne les accusera pas d'exagération.

Et vous qui vivez dans l'amitié de Dieu, *tene quod habes* : dites : *Mihi adhærere Deo bonum est. Tenui eum, nec dimittam* : Je le tiens, je ne le lâcherai pas. Evitez les secousses qui peuvent vous le faire lâcher, le monde, ses périls. Priez : Seigneur, tenez-moi bien, afin que je ne vous échappe pas. Si la séparation de Dieu est le plus grand supplice de l'enfer, ce n'est pas le plus frappant pour nos esprits obscurcis par l'ignorance.

1165. 2° *In ignem æternum qui paratus est diabolo*, etc. (1). Demandons-nous donc ? 1) *Dans quelle compagnie il va se trouver* celui qui a perdu celle de Dieu, celle des saints. Le séjour où il va, était réservé : (**a**) *au démon, paratus est diabolo*. Le voilà livré à ce tyran cruel qui lui promettait des plaisirs, le bonheur. Le perfide ! le menteur ! On avait bien dit au réprouvé que le démon perdait les hommes, dès le commencement, par le mensonge, dont il est le père. Il l'a écouté quand même, il a obéi à toutes ses suggestions, comptant arriver par là à être heureux. *Ergo erravimus*. A peine est-il arrivé en enfer que Satan, ne pouvant se venger de Dieu qui l'a puni, s'en prend au réprouvé et déchaîne contre lui toute sa rage, il l'insulte, il lui reproche sa révolte contre Dieu, le mépris qu'il a fait de toutes ses perfections, l'ingratitude dont il a payé ses bienfaits. Il s'acharne à le tourmenter comme un tigre sa proie, comme un vautour un cadavre.

1166. (**b**) *Et angelis ejus (a)* Le prince des démons n'est pas seul ; autant il a eu de compagnons de révolte, autant le réprouvé a de bourreaux : démon du désespoir, démon du blasphème, démon de la jalousie, démon de la chair, tous l'attaquent à l'envi. *(b) Angelis ejus*. Tous les scélérats damnés avant lui s'armeront contre lui. Là, le réprouvé rencontrera les victimes de ses scandales, et elles lui reprocheront les exemples, les conseils, les séductions qui les auront perdues. Le fils accusera son père, qui n'aura pas veillé sur ses compagnies ; la fille maudira sa mère, qui n'a pas rompu ses liaisons criminelles. L'épouse criera à son mari : Je suis la victime de tes honteuses passions. Le mari répliquera : C'est toi qui par tes plaintes, tes reproches, m'as entraîné à blesser la chasteté, qui convenait à notre état. Le libertin s'en prendra à la vanité, au désir de plaire de la jeune fille. La pauvre perdue blasphèmera contre ses séducteurs. Voilà comment finissent ces amitiés sensuelles, ces fréquentations dangereuses, ces liaisons du monde !

On appelle déjà un enfer une maison, où l'on vit dans la guerre et de perpétuelles querelles. Ah ! ce n'est qu'une ombre de l'enfer ! On trouve si dur de vivre quelques années avec une personne pour qui on éprouve de la répulsion ; qu'en sera-t-il d'être condamné à demeurer toujours avec les scélérats de l'enfer ! Parmi vous il y a des âmes nobles et délicates ; si on vous enfermait dans un cachot, où vous ne rencontreriez que des forcenés n'ayant d'humain que le visage, n'ayant sur les lèvres que des paroles d'impiété, de blasphème et de libertinage, les jours d'une telle prison vous sembleraient des siècles : et si vous deviez y rester plusieurs années, vous mourriez de douleur.

(1) Les législateurs avaient sagement ordonné qu'un criminel accusé et convaincu de parricide, serait cousu dans un sac de cuir ou de toile cirée, et ainsi jeté dans la mer ou dans une profonde rivière ; Cicéron en rend la raison : Ils n'ont pas seulement voulu faire mourir ce monstre de la nature, mais ils se sont efforcés de le bannir du monde, et parce qu'il avait tué celui qui l'avait engendré, ils l'ont privé des éléments qui engendrent et composent toutes choses, ils l'ont voulu exterminer de la nature, le priver de tout ce qui nous donne et conserve l'être, parce qu'il a été assez dénaturé pour ôter la vie à celui qui la lui avait donnée ; ils lui ont refusé tout ce qui est le plus commun à tous, car qu'y a-t-il de plus commun que l'air à ceux qui sont en vie, que la terre à ceux qui sont morts, que la mer à ceux qui sont parmi les vagues, et que le bord de l'eau à ceux qui ont fait naufrage ? Et ce malheureux, le peu de temps qu'il vit dans son sac funeste, n'a point d'air pour respirer ; après sa mort, la terre ne couvre point ses os ; et étant au milieu de l'eau, il est privé de sépulture. Le pécheur sera puni d'une semblable peine dans les enfers parce qu'il est parricide. Il sera privé de l'usage de toute créature : la terre ne le portera plus, mais l'engloutira ; le feu le brûlera sans l'éclairer ; il n'aura point d'air pour respirer, pas une petite goutte d'eau, pas plus que le mauvais riche ; toutes les créatures ne voudront jamais rendre aucun service à celui qui a voulu en quelque manière anéantir le Créateur : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos*. (LE JEUNE).

Et pourtant, les scélérats au milieu desquels vous seriez jetés sont coupables, il est vrai ; mais ils peuvent encore se convertir et devenir des saints. Ceux que le réprouvé trouvera en enfer, sont fixés pour toujours dans le mal ; et il sera avec eux pour toujours. Oh! l'horrible compagnie! Qu'ils s'attendent à la trouver, ceux qui ne se trouvent bien en ce monde qu'avec les libertins, dans des sociétés mondaines ou impies.

1167. 2) *Mais ces réprouvés tous ensemble, où se trouvent-ils réunis?* Quelle est leur prison? *Le feu, in ignem.* La porte de leur cachot est de feu, les murs sont de feu, le pavé est de feu, *in ignem.* Le grand saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, ne peut d'abord, par ses paroles, ébranler les cœurs endurcis et infidèles qui l'habitent : mais il ébranle la terre par un miracle. En effet, au moment où il prêche, la terre s'entr'ouvre et vomit des flammes horribles, et on entend des hurlements, des lamentations, des blasphèmes ; alors tout le peuple éclate en sanglots et demande le baptême, et s'applique avec tant d'ardeur aux devoirs du christianisme que, pendant plusieurs siècles, cette contrée fut appelée l'île des saints. Puisque nous ne pouvons faire un si grand miracle, du moins cherchons à vous peindre cette horrible prison de feu, et puissions-nous par là faire de vous tous des saints.

1168. (*a*) *Ce feu est terrible.* En ce monde, que de maux! infirmités, maladies et cette multitude de douleurs qui forment le joug qui écrase tous les enfants d'Adam. Que n'ont pas souffert les martyrs! les glaives tranchants, les peignes de fer, le plomb fondu qu'on leur faisait boire, les dents des tigres, les grils embrasés, les bûchers, les huiles bouillantes. Quels supplices! En ce monde, Dieu ne laisse tomber sur nous les maux que goutte à goutte ; mais *si tanta est stilla, quid erit torrens,* dit saint Jérome. (*Bridaine*, I, 230.) En ce monde, le même homme ne porte pas toutes les douleurs à la fois : en enfer, le réprouvé les subira toutes : *Congregabo super eos mala. Omnis dolor irruet super eum.* (Deut. XXXII, 23. Job. XX, 22.)

Et n'y aura-t-il en enfer que les douleurs de la terre réunies sur le même réprouvé? Ah! saint Augustin vous dit que tous ces maux à la fois ne sont rien : *Hæc omnia non modo parva sunt, sed nulla*, en comparaison de ce que souffre le réprouvé des flammes de l'enfer. (1) Quel bourreau cruel que le feu! Qui de nous pourrait tenir, pendant un quart d'heure, le petit doigt sur la flamme d'une lampe, sans pousser des cris qui épouvanteraient tous les alentours et sans pleurer? En enfer, ce n'est pas le feu de la terre, qui, si cruel qu'il soit, n'est qu'un bienfait de Dieu, un don de sa miséricorde. Le feu de l'enfer a été attisé par le souffle de la juste colère de Dieu.

Ce n'est pas seulement un des membres du réprouvé qui y sera jeté, c'est *son âme* jusqu'à la fin du monde ; et après la résurrection générale, c'est *son âme, c'est tout son corps*, qui y seront plongés et que ce feu tourmentera à la fois, *miris sed veris modis*, d'une manière aussi réelle que merveilleuse. Alors chaque sens aura son supplice. Libertins, vous vous servez de *vos yeux* pour regarder des objets coupables : vos yeux sont pleins d'adultères et de flammes impures, auxquels succèderont en enfer des pleurs qui ne tariront plus. Ces yeux seront punis par les ténèbres, par la fumée de ce puits de l'abîme, par ces spectres hideux dont la vue ferait mourir d'effroi.

1169. *Les oreilles* : on s'en sert sur la terre pour écouter des flatteries coupables, des chansons, des propos obscènes ; en enfer, elles n'entendront que le pétillement des flammes dévorantes, qu'un affreux concert de cris de rage et de désespoir, de sanglants reproches, de malédictions et d'exécrables blasphèmes. *L'odorat.* Ceux qui ont tant aimé les parfums, ne sentiront que le soufre et l'odeur des charbons et des corps en décomposition, *pro suavi odore fœtor.* (Is. III, 24.) *Le goût.* Ceux qui ont flatté leur palais par des mets délicats et des boissons exquises, qui n'ont pas même voulu garder l'abstinence, n'auront pour nourriture et pour breuvage que des flammes : une soif brûlante les dévorera, ils ne respireront que du soufre.

1170. *Les mains*, qui ont commis des actions coupables, ne rencontreront

(1) Un poète païen, Virgile, a dit que lors même qu'il aurait cent bouches, cent langues et une voix de fer, il ne pourrait pas exprimer tous les tourments des méchants.

pour s'appuyer que des brasiers. Le feu s'attachera à tourmenter *ces pieds habiles à la danse*, ou à conduire le réprouvé dans ces compagnies, dans ces divertissements, dans ces maisons où ils se damnait. *Le corps tout entier*, qui n'a vécu que pour le plaisir, sera embrasé et semblable à un fer rougi; le feu brûlera la moelle des os et fera bouillir le sang dans les veines. Point d'autre lit que des charbons. Les réprouvés seront tous là comme dans un océan de flammes; ils en chercheront les rives et ne les trouveront point; ils descendront dans les profondeurs du gouffre pour voir s'ils ne pourront pas rencontrer là quelque caverne moins brûlante; mais le pavé de l'enfer est rougi par le feu; ils monteront alors au-dessus de ces tourbillons de flammes, cherchant à mettre hors de la fournaise la tête, ou au moins les mains; efforts inutiles, il n'y a point d'issue !

1171. *(b) Feu intelligent*. Les pécheurs seront tourmentés en proportion de leurs crimes. Il est des malheureux qui osent dire : J'ai fait un péché mortel, je puis en faire un second. Ils ne savent pas que, si un premier péché grave mérite un enfer, un second péché mérite un second enfer. O juste Dieu! non, non, on ne se moque pas impunément de vous! Les damnés savent maintenant ce que c'est que cet enfer qu'on leur a souvent annoncé, et qu'ils n'ont jamais voulu redouter. Qui habitera avec ce feu? *Quis poterit habitare de vobis cum igne?* (Is. XXXIII, 14.)

Est-ce vous qui ne savez pas vous imposer la plus légère pénitence; vous, voluptueux, qui n'avez pas renoncé au plus honteux plaisir; vous qui, à la moindre contrariété, ne pouvez vous défendre du blasphème; vous que les peines de quelques jours de cette terre jettent dans le trouble et le désespoir? Non, vous ne pourriez pas y habiter, mais vous y habiterez; et si vous descendiez en enfer, vous le trouveriez plein de vos pareils. Il y a là, en effet, des libertins, etc. (*énumérez*) (1). Ils ont été ce que vous êtes, si vous ne vous convertissez pas, vous serez ce qu'ils sont.

1172. Un des chefs du protestantisme, Martin Luther, s'entretenant auprès du foyer, pendant une soirée d'hiver, avec la misérable femme qu'il avait séduite, étendit le bras par plaisanterie et le mit au-dessus des flammes; sa femme aussitôt le retira. Il lui donna un soufflet, en disant : Tu as mal fait; car, après tout, il faut bien que tous deux nous nous apprivoisions avec le feu qui nous attend en enfer. Essayez donc de vous y habituer : vous en avez besoin, pécheur; car votre place y est marquée. Quoi! Notre-Seigneur fit voir à sainte Thérèse la place qu'elle aurait en enfer, si elle continuait à aimer innocemment un jeune homme, et votre place n'y serait pas marquée? Elle est prête, elle est brûlante, et vous y entassez toujours du bois pour en activer la flamme dévorante. Quel est ce bois? Ce sont vos péchés. (*énumérez*) (2).

1173. *(c) Ce feu ne se ralentit pas*; le feu de la terre s'amortit, mais non celui de l'enfer. Les souffrances de ce monde, si cruelles soient-elles, ne restent pas sans allégement; une main amie vient essuyer une larme, un breuvage vient calmer les ardeurs de la fièvre, le sommeil vient parfois interrompre la douleur. En enfer point d'amis, c'est le séjour de la haine; non seulement toute charité, mais toute humanité en est bannie. Le ciel est tout à fait fermé pour les damnés. Mort, où es tu? *Quærent mortem et non invenient*. La mort, cette dernière espérance, leur est ravie.

(1) Obice de Brescia en Italie, laissé pour mort sur le champ de bataille, dans une de ces guerres si fréquentes au moyen âge, eut une vision. Il vit les âmes tomber en enfer aussi pressées et aussi nombreuses que les flocons de neige qui tombent sur la terre. Remis de ces blessures, Obice vécut et mourut en saint.

(2) Martinien, au fond de son désert, vit arriver vers lui, par un grand orage, une jeune fille en haillons, qui le conjura d'avoir pitié d'elle. Il lui ouvrit donc la porte de sa cellule, et en sortit lui-même; à son retour, il la trouva parée de riches atours; c'était une courtisane nommée Zoé, qui avait juré de le perdre. Elle emploie toutes les ressources de son art perfide pour le séduire. Martinien, cet homme à miracles, sent cependant une violente tentation. Afin de la vaincre, il met ses deux pieds dans le brasier qu'il a allumé pour sécher les vêtements de la pécheresse. La douleur est si vive qu'il pousse des cris et se dit à lui-même : « Comment pourras-tu supporter les feux de l'enfer? » A cette vue, Zoé se convertit.

Point de soulagement. Qu'est ce une goutte d'eau dans une mer de feu? Le mauvais riche qui avait refusé au pauvre Lazare les miettes qui tombaient de sa table, mourut, et fut enseveli dans les enfers; et, dit l'Evangile, des profondeurs de l'abîme, apercevant Lazare heureux dans le sein d'Abraham, il poussa ce cri : Père Abraham, envoyez donc Lazare; qu'il trempe son doigt dans l'eau fraiche et qu'il en laisse tomber une goutte sur ma langue brulante; car *crucior in hac flamma*. Lazare n'est point descendu, la goutte d'eau n'est pas tombée et ne tombera pas. (1)

1174. *(d) Combien de temps durera ce feu!* Une éternité. La moindre peine qui dure longtemps devient insupportable. Qui pourrait supporter de rester toute sa vie, dans une couche molle? (2) Caïn est en enfer depuis six mille ans, son enfer n'a pas encore commencé; si le monde dure encore six mille ans, dans six mille ans son supplice n'aura pas encore commencé. Combien d'années ou de siècles le réprouvé sera-t-il donc enfermé dans cette prison avec le démon et ses anges, dans les larmes et le désespoir, dans le feu? Il y sera toujours. Est ce que jamais il n'obtiendra miséricorde, n'y aura-t-il jamais d'interruption ni de soulagement à son malheur? Jamais. Sur les voûtes et les portes de l'enfer sont écrits en lettres de feu : *Toujours, jamais*. Je crois voir l'horloge de l'enfer avec un affreux balancier suspendu à une voûte infernale, allant perpétuellement de droite à gauche, de gauche à droite, et redisant sans cesse : *toujours! jamais!* Il me semble entendre un damné, las de se tordre sur sa couche de feu, qui crie : Quelle heure est-il? et les voûtes infernales répondent : *Eternité!...* Aux pécheurs endurcis, afin de les réveiller du sommeil de l'indifférence, prêtres du Seigneur, criez : *Eternité!* à ceux qui retiennent le bien d'autrui, qui oublient leur âme pour courir après les richesses, les plaisirs, les folles joies du siècle, dites : Que pèseront ces biens, ces plaisirs, ces fêtes dans la balance de l'éternité? On ne pense qu'au temps qui fuit comme une vapeur; on oublie l'éternité. Qui, s'il n'est insensé pour se procurer un rêve heureux pendant une nuit, accepterait de passer sa vie toute entière dans les tourments? Cette folie est celle du pécheur qui, pour passer dans les plaisirs, une vie qui n'est qu'un songe, accepte de subir les tourments de l'éternité. « Il est certain que si Dieu donnait le choix à un homme, ou d'être toute sa vie tourmenté de la goutte ou du mal de dents, si violemment qu'il n'en pût espérer de soulagement ni jour ni nuit, ou bien de vivre en Chartreux ou en Carme déchaussé, et de faire toutes les austérités auxquelles ces religieux sont obligés, il n'y en a point de si déraisonnable, quand il ne serait poussé à cela que par le seul amour de sa personne, qui ne choisit de bon cœur l'une de ces professions, plutôt que de souffrir ce martyre durant

(1) Si vous aviez le malheur d'être réprouvé, mon frère, et que du sein des brasiers levant les yeux au ciel, vous vissiez dans la gloire votre père, votre mère, votre épouse, dont vous avez méconnu les conseils et les exemples, quel regret mortel de vous en voir séparé; mais cette séparation est telle que lors même que vous ne leur demanderiez qu'une goutte d'eau, eux qui ont eu pour vous tant de bonté, ne pourraient vous l'accorder. Ils ne pourraient que vous dire, comme Abraham au mauvais riche, que vous auriez reçu ce que vous méritiez pour avoir oublié leurs recommandations, et rendu vaine pour vous, la tendresse qu'ils vous portaient *Recepisti bona in vita tuâ*. Rien ne vous avait manqué pour éviter un tel malheur, vous n'avez pas profité des secours que Dieu vous a ménagés.

(2) « Nous lisons qu'un homme encore attaché aux vanités de ce monde, pensant un jour attentivement à cette éternité de peines, fut effrayé de cette épouvantable durée, et entra en cette considération : qu'il ne pouvait y avoir d'homme raisonnable qui voulût accepter l'empire de toute la terre, à condition de demeurer couché sur un lit, quoiqu il fût semé de roses et de fleurs, l'espace de quarante ou cinquante ans seulement. « Si cela est vrai, quelle est la folie des hommes, disait-il en son cœur, de se mettre en danger pour des choses bien moindres, de demeurer étendu durant une éternité sur un lit de feu et de flammes? » Cette considération seule eut tant de pouvoir sur cet homme, et fit un si puissant effet, que dès lors il changea de vie; et ce changement fut tel, que depuis il devint un grand saint et un grand prélat dans l'Eglise. Que diront à cela ces délicats que le seul bruit d'une mouche est capable d'empêcher de dormir toute la nuit? Que répondront-ils, lorsqu'ils se verront couchés sur un lit de feu et environnés de tous côtés de flammes, non pas pour une courte nuit d'été, mais pour jamais? » *(Grenade.)* »

ce temps. Quelle n'est donc pas la folie du pécheur, s'il considère combien plus rigoureux sont les tourments dont nous parlons, combien plus longue est leur durée, et combien ce que Dieu nous demande est moins que de vivre en Chartreux ou en Déchaussé. » (Grenade.) Éternité ! Il faudrait graver ce mot sur le seuil, sur la porte, sur le mur de toutes les maisons, pour le rappeler à ceux qui l'oublient.

Ajoutez les années aux années, les siècles aux siècles, supposez-les aussi nombreux que les feuilles des arbres, que les gouttes d'eau des mers, que les grains de sable, vous ne concevrez point ce qui signifient ces mots : Toujours, jamais, éternité. Supposez qu'on enlève à la terre un grain de poussière tous les mille ans, il viendra un moment où on l'aura emportée tout entière, mais quand ? Notre imagination s'y perd. Eh bien ! quand ce moment serait venu, l'éternité n'aurait pas commencé. Toujours la malédiction de Dieu, toujours le remords, toujours la compagnie du démon et des réprouvés qui tourmentent, toujours le feu qui brûle ; jamais un moment de repos, jamais une parole amie qui console, jamais une goutte d'eau qui rafraîchisse, jamais une lueur d'espérance.

Il y en a qui trouvent longs les malheurs de cette vie, que dis-je, les offices, les sermons, les prières. Comment supporteront-ils l'éternité ? Ah ! je comprends qu'un des grands apôtres de l'Espagne, le Bienheureux Jean d'Avila, ait converti une pécheresse publique par ces deux mots : « Ma sœur, un enfer, l'éternité (1) !... » Je comprends saint Polycarpe, qu'on somme de renoncer à Jésus-Christ : c'était un vieillard : « A Dieu ne plaise, répondit-il, voici longtemps que je le sers ; il ne m'a jamais fait de mal ! » Alors on le menaça d'être brûlé vif. « Je ne redoute pas ce feu que vous pouvez allumer, mais qui s'éteint bientôt ; je ne redoute que le feu de l'enfer. »

1175. Je comprends ce saint religieux dont parle saint Jean Climaque. Il faisait la cuisine à deux cents moines et il pleurait continuellement. Saint Jean Climaque lui demanda pourquoi. « Le feu de cette cuisine me fait penser au feu de l'enfer, répondit-il. » Quand vous êtes près du feu, approchez-en votre main et demandez-vous ce que vous ne feriez pas, pour éviter de l'y tenir pendant une heure. Que ne faut-il donc pas faire pour échapper au malheur d'être jeté en enfer pour l'éternité ! Donc renonçons au péché, mais ce que je ne comprends pas, c'est que le péché soit traité parmi nous d'acte de jeunesse, de fragilité excusable, et souvent même de jeu de galanterie, de bel esprit, de belle humeur. Est-ce stupidité, est-ce insouciance ? est-ce fureur ? Croyons-nous ce point fondamental du christianisme, ou ne le croyons-nous pas ? Si nous le croyons, où est notre sagesse ? Si nous ne le croyons pas, où est notre religion ? Si nous ne le croyons pas, que croyons-nous ? Nous renonçons au catholicisme, et nous n'avons pas même le bonheur des païens : mais si nous ne le croyons qu'imparfaitement, serait-ce une cause pour nous faire échapper à l'enfer ? Ce serait au contraire un juste motif de nous y plonger. Donc, renonçons à notre impiété et à nos doutes, et pour être raisonnables, renonçons à tout péché : un seul péché mortel suffit pour mériter l'enfer.

Quand même tous les autres organes sont sains, une maladie qui attaque l'un d'eux suffit pour donner la mort. Il y en a que le démon tente peu, ils mènent une vie régulière en apparence. Ils ont une seule habitude grave ; ils ont caché un péché, il y a dix ans ; ils sont époux et ne vivent pas chastement selon leur état. Ils se rassurent en disant : « Je ne suis pas comme les autres hommes, blasphémateurs, impies, etc. » Le démon aussi se rassure. L'enfant qui a pris un oiseau, lui attache un fil à la patte et le laisse aller, venir ; à l'aide du fil il l'aura quand il voudra. Ainsi fait le démon pour les pécheurs. Il suffit qu'il les tienne par une seule habitude gravement coupable.

(1) Joseph Dominique Mansi était un savant avocat italien qui n'avait pas toujours mené une vie très chrétienne. En entrant dans une église, il entendit un sermon où le prédicateur répéta plusieurs fois ces mots : « O Éternité, qui ne finira jamais ! » Cette pensée se grava dans son esprit, et elle le poursuivit partout, jusqu'à ce qu'il eût quitté le monde. Mansi se fit prêtre et mourut en 1709 archevêque de Lucques.

Oh! rompez toutes ces chaines, renoncez à toute faute, à toute occasion ; pleurez vos péchés, embrassez la pénitence (1).

C'est à choisir : ou vous pleurerez vos péchés avec les pénitents, ou vous les pleurerez éternellement et inutilement avec les damnés : qu'aimez-vous mieux ? Ah ! mon Dieu, mon choix n'est pas douteux : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Mon Dieu, je veux pleurer mes péchés en ce monde. Acte de contrition. Des larmes, des larmes dans le cœur, sinon dans les yeux. Ce n'est que par des pleurs qu'on peut éteindre les flammes de l'enfer.

Tuus sum ego, salvum me fac. Malgré tout, je suis à vous, Créateur, Rédempteur, sauvez-moi ; pardon, miséricorde ! Vous voulez me sauver. Si vous aviez voulu me perdre, je serais depuis longtemps en enfer. *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* Les damnés demandent en vain une heure. Ah ! s'ils l'avaient ! Je l'ai, je veux en user. Confession, etc. (2). Vous voulez tous vous convertir, confiance, le ciel sera votre partage. Y en a-t-il un seul qui ne le veuille pas : *miserere animæ tuæ.* Voudriez-vous vous perdre seul ? Prions pour lui, et lui aussi, etc.

(1) On demandait à l'abbé Olympien, comment il pouvait habiter une cellule étroite, exposé aux piqûres des insectes et aux rayons brûlants du soleil. Il répondit : « L'étroitesse de ma cellule me rappelle la prison des damnés ; la piqûre des insectes, le ver qui ne mourra pas ; les ardeurs du soleil, le feu qui ne s'éteindra jamais. »

(2) (*a*) Pélagie était née à Antioche et s'était fait inscrire au nombre des catéchumènes, mais sa grande beauté la fit rechercher par des libertins, et elle s'était égarée d'une manière scandaleuse. Un jour que plusieurs évêques d'Orient étaient réunis dans une église, Pélagie y entra parée comme une courtisane et suivie d'une bande de jeunes gens éhontés ; à cette vue, le saint évêque Nonus se mit à verser des larmes ; et comme ses collègues lui demandaient pourquoi il pleurait : « C'est, répondit il, parce que je ne mets pas le même soin à plaire à Dieu que cette pauvre fille en met à plaire aux créatures. » Le lendemain, le saint évêque prêcha sur les récompenses des bons et sur les châtiments des méchants. Pélagie l'entendit et alla se prosterner à ses pieds en fondant en larmes. Le saint évêque l'admit à la pénitence publique et au baptême, et Pélagie, convertie, passa le reste de ses jours dans une caverne du mont des Oliviers, où elle mourut en sainte. O efficacité de la pensée de l'enfer !

(*b*) Saint François de Girolamo, missionnaire admirable de la Compagnie de Jésus, prêchait à Naples, en face de la maison qu'habitait une femme de mauvaise vie, qui l'interrompait par des cris discordants. Le saint homme n'y prenait pas garde et continuait son discours. Quelque temps après, passant devant cette même maison et la trouvant fermée, il demande à ceux qui l'entourent : « Qu'est devenue Catherine ? — Elle est morte subitement hier, répondit-on. — Morte, répliqua François, entrons et voyons-la. » Il monte l'escalier, on le suit, et en face du cadavre, au milieu du silence de l'assemblée : « Catherine, s'écria-t-il, dites-moi où vous êtes. » Et deux fois il répète les mêmes paroles. Une troisième fois il les redit avec plus d'autorité ; et les yeux du cadavre s'ouvrent, ses lèvres s'agitent à la vue de tout le monde, et une voix qui semblait venir d'une grande profondeur, répond : « En enfer ! en enfer ! » Aussitôt tous ceux qui sont présents, saisis de terreur, s'enfuient de la chambre, et François sort en répétant : « En enfer. Dieu tout-puissant, Dieu terrible, en enfer ! » Ces paroles firent une telle impression que plusieurs n'osèrent rentrer chez eux sans s'être confessés.

(*c*) Saint Prosper d'Aquitaine, résolu de faire pénitence des fautes commises dans une orageuse jeunesse, se disait à lui-même : « *Habeat quantaslibet cruces et ignominias pœnitentia, levior erit ignis verecundiæ quam gehennæ.* » Pécheurs, dites-le-vous aussi à vous-mêmes.

(*d*) Péroraison du P. Le Jeune. De mauvais œufs, mauvais corbeaux. Si vous saviez que d'un œuf on verrait quelque jour éclore un millier d'aspics, de scorpions, de couleuvres, de vipères, ne l'écraseriez-vous pas si vous pouviez ? Il vous semble que ce n'est rien qu'un péché mortel, parce que vous n'en voyez pas les maudits effets ; c'est un œuf qui contient en semence et d'où l'on verra éclore mille funestes éternités ; éternité de disette, éternité de maladie, éternité de douleur, éternité de déshonneur, éternité de tortures, éternité de feu et de flamme, éternité de regret, de tristesse, de dépit, de rage, de désespoir effroyable.

Hé ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ! hé ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ? A quoi penserons-nous, si nous ne pensons à ceci ? Quand je médite cette éternité, je me perds, je ne sais où j'en suis, je suis tout hors de moi-même, il me prend envie de faire comme le prophète, d'aller par toutes les rues, pleurant, criant : Eternité, éternité, éternité ! *Intelligite, insipientes in populo, et stulti, aliquando sapite*, sommes-nous chrétiens ? Sommes-nous hommes ? Avons-nous la raison et le sens commun ? Où est notre foi ? Où est

Portes de l'enfer.

1176. *Lata porta quæ ducit ad perditionem* ; Elle est large, a dit Notre-Seigneur, la porte qui mène à la perdition, ou plutôt cette porte est composée d'une multitude d'autres. Il y a, en effet, autant de portes de l'enfer que de sortes de péchés mortels ; mais il y en a trois qui sont plus fréquentées ; 1° Le blasphème, n° 809 ; 2° la profanation du dimanche, n° 815 ; 3° le vice, n° 834 (1), et 4° (*dans un pays où les injustices seraient communes, on ajouterait*) *l'injustice* : voilà une porte redoutable de l'enfer par laquelle il est *facile de passer*. Il est vrai que l'injustice est un crime abominable qui devrait inspirer de l'horreur à tous les chrétiens : car il attire sur l'homme la colère de Dieu : *neque fures regnum Dei possidebunt* ; il lui enlève tout repos, il lui fait perdre sa réputation aux yeux des hommes, et il fait descendre sur sa maison la malédiction du ciel. *Hæc est maledictio quæ veniet ad domum furis, et commorabitur in medio domus ejus et consumet eum.* Le bien d'autrui est un appât avec lequel on avale l'hameçon par lequel Satan saisit l'âme ; mais néanmoins les hommes sont si portés à l'amour des biens périssables que leurs héritiers se disputeront après leur mort,

notre esprit ? Où est notre jugement et notre intelligence, si nous n'évitons de cent lieues loin, le bord de ce précipice, le risque, le danger, l'ombre du danger de cette éternité malheureuse ? Et n'est-il pas vrai, mes chères âmes, n'est-il pas vrai que j'ai grand sujet de pleurer quand je contemple que maintenant, à l'heure que je vous parle, plusieurs de votre connaissance et de la mienne, plusieurs de ceux qui ont péché comme nous, qui ont péché avec nous, qui ont péché à cause de nous et moins que nous, endurent toutes ces peines ? Et si vous me demandez : Quand est-ce qu'ils en sortiront ? Je vous réponds, et écoutez-moi : Jamais, jamais ; non, jamais ils n'en sortiront ; n'ai-je pas sujet de répandre des larmes de sang, quand je considère que de cette compagnie, (ah ! mon Dieu ! mon Seigneur !) de cette compagnie, de ceux qui sont ici, de ceux qui me voient, de ceux qui m'entendent, il y en a qui souffriront toutes ces peines que j'ai racontées et cent mille fois davantage ? Oui, quelqu'un de nous, et il n'y pense pas, et ce sera peut-être celui qui y pense le moins, qui y ira peut-être cette semaine, ou ce mois, ou, au plus tard, avant que l'année finisse. Mon Dieu, n'y en aura-t-il qu'un ? Peut-être plus de deux qui brûleront en enfer en toute éternité, peut-être plus de six, peut-être plus de douze de ceux-ci qui sont devant moi, de ceux-ci mêmes ; ne sera-ce point vous ? Ne sera-ce point moi qui prêche aux autres ? J'ai plus sujet de le craindre que personne ; priez Dieu pour moi, mes chères âmes, priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. Que sera-ce de nous ? Est-il possible qu'il y ait quelqu'un en cette compagnie si infortuné ! si je savais qu'il y en eût un seul qui voulût persévérer en son péché, si je le connaissais, je ne sais ce que je ferais, ce que je ne ferais pas ; je descendrais présentement de cette chaire, et, prenant un crucifix en main, soupirant et sanglotant, je me prosternerais à ses pieds, je les baignerais de mes larmes, je le prierais, je l'exhorterais, je le menacerais, je le conjurerais, je ne le quitterais pas qu'il ne m'eût donné espérance de sa conversion. Hélas ! lui dirais-je, êtes-vous donc ce réprouvé qui doit être à jamais l'objet de la colère de Dieu et le butin des flammes de l'enfer ? Quoi ! vous ne jouirez jamais de Dieu pour lequel vous avez été créé ! vous ne l'aimerez jamais ! vous ne le servirez jamais ! vous ne le glorifierez jamais ! vous ne verrez pas la face de Jésus, plus belle mille fois et plus éclatante que le soleil ! vous n'entendrez jamais la musique et les concerts harmonieux des anges ! vous ne goûterez jamais au banquet céleste les viandes délicieuses assaisonnées de la main de Dieu même ! vous ne vous promènerez jamais en ces champs heureux, en ces beaux parterres, en ces agréables jardins que la toute-puissance de Dieu a plantés pour faire les délices de ses favoris ! sera-t-il dit que votre âme, qui est la sœur des anges, soit à jamais la compagne des démons ! Que votre corps, qui est à présent si dispos, soit à jamais abîmé dans un étang de feu et de souffre ardent ? Oh ! combien malheureux et infortunés sont votre père et votre mère, d'avoir donné la vie à un malheureux qui doit être la proie de la mort éternelle ! Malheureuse et infortunée l'heure dans laquelle ils parlèrent de se marier, puisque de leur mariage devait éclore un aussi maudit rejeton ! Malheureuse et mal employée la peine qu'on a prise à vous élever, la terre qui vous porte, le pain que vous mangez, l'air que vous respirez, puisque tout cela ne sert qu'à nourrir et à conserver un dénaturé, un ennemi irréconciliable de Dieu, un tison du foyer de l'enfer ! Chrétiens, ce que je dirais à ce réprouvé, je vous le dis, et à vous, et à vous, et à vous, et à moi premièrement, si nous ne changeons de vie et si nous ne faisons pénitence. Pensons-y, cela nous importe.

(1) Il est facile de faire un discours avec cette division. On pourrait, au reste, y ajouter un quatrième point dans une localité, où l'on devrait flétrir quelque autre désordre généralement répandu.

qu'aveuglés par la cupidité ils s'y laissent entrainer. Il y a d'ailleurs tant de manières d'être injuste, que si l'on sait se garantir de l'une, on tombe facilement dans l'autre (1). (Voir nos 529 et suivants.)

2) Mais il est facile de commettre l'injustice, il n'est pas facile d'en obtenir le pardon ; car (*a*) on ne veut pas la reconnaitre. Combien qui cherchent à se faire illusion sur les fraudes, les contrats usuraires, etc. ; (*b*) on a peur d'en parler en confession ; (*c*) on ne veut pas restituer, ni payer ses dettes. On laisse ce soin à ses héritiers : on se rassure en donnant quelques pièces de monnaie aux pauvres, lors même qu'on connait celui auquel on a fait tort. On prétexte l'impossibilité, quand il serait facile de faire quelques économies. On a peur de découvrir sa faute en restituant, lorsqu'il y a mille moyens de rendre sans compromettre sa réputation (Voir la note du no 539.)

(1) Ah! mon cher frère, écrivait saint Grégoire à un homme du monde, considérez, je vous prie, que les richesses que vous avez amassées par des voies criminelles, vous abandonneront un jour ; mais que les crimes que vous avez commis en les amassant, ne vous abandonneront jamais. Souvenez vous que c'est une extrême folie, de laisser après vous des biens dont vous n'aurez été maître que pour quelques moments, et d'emporter avec vous des injustices qui vous tourmenteront éternellement. Ne soyez pas si insensé que de transmettre à des héritiers tout le fruit de votre péché, pour vous charger de toute la peine qui lui est due, et ne vous engagez pas dans l'affreux malheur de brûler vous-même en l'autre vie, pour avoir élevé en celle-ci des étrangers et des ingrats. Ainsi parlait ce saint Docteur, et j'ajoute avec saint Augustin : *Redde pecuniam, perde pecuniam, ne perdas animam*. Rendez, mon frère, rendez cet argent qui ne vous appartient pas ; perdez même, s'il est nécessaire, celui qui vous appartient ; pourquoi ? afin de ne pas perdre votre âme, qui appartient à Dieu, et qui a coûté tout le sang d'un Dieu. Car il n'y a point de tempérament à prendre ni de milieu ; il faut perdre l'un ou l'autre : votre âme, si vous voulez conservez cet argent ; ou cet argent, si vous voulez sauver votre âme. Or, entre l'un et l'autre y a-t-il à balancer ? et si vous délibérez un moment (d'une manière volontaire et réfléchie), en faudra-t-il davantage pour vous condamner au jugement de Dieu ?

C'est ce que l'Apôtre saint Jacques nous a représenté dans une belle et vive image, lorsque s'adressant à ces riches engraissés de la substance du prochain, et les supposant entre les mains de Dieu comme de malheureuses victimes, que ce souverain juge immole à sa justice, il leur fait ces reproches, si amers et si désolants : *Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis vestris*. Allez maintenant, riches avares, pleurez, poussez de hauts cris, et reconnaissez l'affreuse misère où vous êtes tombés par votre insatiable convoitise. Que sont devenus ces trésors dont vous étiez si avides, et qui étaient les fruits de votre iniquité ? Vous craigniez tant de les laisser échapper ; et malgré toutes les remontrances qu'on vous faisait, malgré tous les remords de votre conscience qui vous remettait devant les yeux vos injustices, vous ne pouviez vous résoudre à les réparer : aveugles, vous ne pensiez pas que la mort vous les enlèverait, ces biens si injustement possédés : mais vous voyez en quelle pauvreté elle vous a réduits. *Divitiæ vestræ putrefactæ sunt ; aurum et argentum vestrum æruginavit*. Encore s'il ne vous était point arrivé d'autre malheur que de les perdre : mais la perte même que vous avez faite, et que vous ne pouviez éviter, puisque c'étaient des biens périssables et que d'ailleurs vous étiez vous-mêmes mortels, c'est ce qui rend contre vous le plus convaincant et le plus sensible témoignage. Car d'avoir sacrifié votre âme, cette âme immortelle, à des biens passagers et sur quoi il y avait si peu à compter, voilà le dernier degré de l'aveuglement et le plus grand de tous les désordres ? *Et ærugo eorum in testimonium vobis erit*. Qu'avez-vous donc fait en accumulant revenus sur revenus, profits sur profits, en prenant de toutes parts et à toutes mains, et ne vous dessaisissant jamais de rien ? Vous l'éprouvez à présent, et vous le sentirez pendant toute l'éternité. *Thesaurizatis vobis iram in novissimis diebus* : Vous vous êtes fait un trésor de colère pour le jour redoutable des vengeances divines. Vous avez suscité contre vous autant d'accusateurs, qu'il y a eu de malheureux que vous avez tenus dans l'oppression et dont la ruine vous a enrichis. N'entendez-vous pas leurs cris qui s'élèvent au trône du Seigneur ? Du moins il les entend, et c'est assez. Oui, il entend les cris de ces domestiques, dont vous exigiez si rigoureusement les services, et à qui vous en refusiez si impitoyablement la récompense, les cris des marchands, qui vous revêtaient, qui vous nourrissaient, qui vous entretenaient de leur bien, et qui n'en ont jamais touché le juste prix ; les cris de ces ouvriers qui s'épuisaient pour vous de travail, et qui n'ont jamais eu de vous leurs salaires ; les cris de ces créanciers que vous avez fatigués par vos délais, privés de leurs plus légitimes prétentions par vos artifices et vos détours, les cris de ces orphelins, de ces pupilles, de ces familles entières : le Seigneur, encore une fois, le Dieu d'Israël les entend, ces cris ; et qui vous défendra des coups de sa justice irritée et des foudres dont son bras est armé pour vous accabler ? *Ecce merces operariorum qui messuerunt regiones vestras, quæ fraudata est a vobis, clamat : et clamor eorum in aures Domini sabaoth introivit*.

XIX. — Ciel (1).

1177. *Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum :* Venez, les bénis de mon Père, posséder son royaume. (Mat. xxv, 34.) C'est Notre-Seigneur qui vous appelle. Il vous bénit tous, il bénit les pécheurs convertis, les justes fortifiés, les vieillards... les jeunes gens... les enfants... etc. Il vous invite tous à aller au ciel, *possidete regnum,* afin de vous exciter à la persévérance : *Si labor terret, merces invitet.* Quelle récompense que le ciel ! *Au ciel :* I. plus de maux, *nullum erit malum ;* mais II. toutes sortes de biens, *nullum latebit bonum.* (Saint Augustin.) (2).

1178. 1° *Nullum erit malum.* Ici-bas les maux abondent. 1) *Dieu* nous l'apprend : *La vie de l'homme sur la terre est un combat,* dit Job : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium, a residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et cinere.* (Eccli. xl, 1-3.)

1179. 2) *L'Eglise* appelle la terre la vallée des larmes.

3) *L'Expérience.* Si vous savez ce que c'est que de vivre, répondez-moi : Avez-vous trouvé le bonheur sur la terre ? Ah ! le premier cri de l'homme ici-bas est un cri de douleur; et le dernier sera le râle de l'agonie, après de déchirants adieux. Et dans l'intervalle qui sépare le berceau de la tombe, à quelles misères ne sommes-nous pas sujets, et dans notre corps et dans notre âme ? (a) Le corps est en proie aux intempéries des saisons, à la chaleur, au froid, aux fatigues du travail, à la faim, à la soif, aux maladies de toute sorte qui peuvent atteindre tous ses organes et le priver de ses sens et même de la vie.

(1) Où placer ce sermon ? 1° Dans une paroisse indifférente, où on ne supporterait pas facilement les grandes vérités, les premiers jours ; 2° dans une paroisse chrétienne, où les âmes seraient trop étourdies par les grandes vérités, on pourra l'entremêler aux sujets plus terribles ; 3° à la fin de la mission et même le jour de la clôture.

(2) On pourrait, dans l'exorde, raconter le trait suivant : Sainte Scholastique s'entretenait du ciel avec son frère, saint Benoît, et cela avec tant de bonheur, que le soir vint sans qu'ils s'en aperçussent. Benoît, remarquant que c'était l'heure de retourner au monastère, interrompit l'entretien. Sa sœur le supplia de continuer une conversation qui l'enivrait d'une joie céleste. Rigide observateur des règles monastiques, Benoît lui fait des reproches de ses instances. Scholastique alors met sa tête dans ses mains et prie Notre-Seigneur avec larmes de lui accorder la faveur de s'entretenir encore du ciel avec son frère. Aussitôt éclate un orage si épouvantable que Benoît n'ose se mettre en route. « J'ai prié mon frère, et je n'ai rien obtenu de lui. J'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée. — Que Dieu vous pardonne, ma sœur, reprit saint Benoît. » Mais, voyant que le Ciel lui-même donnait raison à sa sœur, il reprit avec elle l'entretien sur le bonheur des élus, et ils y consacrèrent la nuit entière. Le lendemain matin, les deux saints se séparèrent pour ne plus se revoir : car quelque temps après Scholastique quittait la terre, et saint Benoît voyait, par la fenêtre de sa cellule, l'âme de sa sœur prendre son vol vers le ciel, sous la forme d'une colombe brillante.

Exordes : 1° Pour le jour de l'Ascension : *Quid hic statis aspicientes in cœlum ?* Récit du mystère. Paroles des anges. Pourquoi nous empêcher de regarder le ciel ? N'est-il pas permis à l'exilé de diriger son regard du côté de sa patrie ? O vierge, *Felix cœli porta,* ouvrez-nous le ciel, tirez un instant le rideau qui nous en voile les splendeurs.

2° Pour la Toussaint ; *Gaudeamus omnes diem festum celebrantes sub honore sanctorum omnium.* Nous fêtons tous les saints en ce jour. Réjouissons-nous, l'Eglise nous y invite. Leur bonheur n'est-il pas le nôtre ? Ils sont nos frères. Invoquons-les, ils peuvent nous aider dans nos luttes ; mais surtout excitons-nous à les imiter par la vue du bonheur dont ils jouissent.

3° Dans le cours de la mission : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum* (Mach.). Tourments du jeune Machabée, les décrire; exhortation de la mère. La vie est un combat, le retour à Dieu coûte : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.*

En parlant du ciel, nous avons sujet de nous rendre ridicules, comme cet ancien dont parle Hiéroclès. Il voulait vendre sa maison, et en détachant une pierre, il allait par les rues de la ville, en criant : Qui veut acheter une belle maison, en voici un échantillon. Il eût été plus ridicule encore s'il n'eût montré qu'un grain de sable de sa maison. Tout ce que les prédicateurs les plus éloquents peuvent dire du ciel n'est qu'un grain de sable comparé à la réalité.

1180. (**b**) *L'âme*, qui sent toutes les douleurs du corps, a aussi les siennes qui sont encore plus cuisantes : *(a)* les afflictions résultant de la *perte* des biens, de la réputation, de l'estime, de l'amitié des parents, ou bien même de la *persécution* d'un ennemi ; *(b)* les *passions* : la colère, la haine, la jalousie, l'envie, l'ambition, qui ne laissent pas même de repos pendant le sommeil ; *(c) les tentations, diabolus circuit quærens quem devoret*. Que de pensées dangereuses il nous inspire ! Le *monde*, la chair, qui *concupiscit adversus spiritum*, nous offrent mille dangers ; *(d)* les *chutes* qu'amènent nos passions et nos tentations, engendrent le remords qui nous dévore comme un ver rongeur ; *(e)* lors même qu'on aurait tout à souhait pour le corps et pour l'âme, la *crainte* de tout perdre empoisonne toute jouissance ; *(f)* et quel tourment de voir Dieu offensé tous les jours !

En vérité, ô homme né de la femme, tu vis peu de temps et tu es rempli de beaucoup de misères ! *Quis me liberabit a corpore mortis hujus ? Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam ? Quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* (Ps. LIV, 7-10.) Ah ! s'il y avait sur la terre une contrée fortunée où les hommes fussent affranchis de la mort, des maladies, etc., on les verrait tous travailler jour et nuit, pour s'acquérir à quelque prix que ce fût, une demeure dans ce séjour bienheureux ; mais il n'est aucun lieu ici bas dans ces conditions.

1181. — 2° C'est au ciel qu'il n'y a plus de maux : 1) *pour le corps : Non cadet super eos sol neque ullus æstus, ut requiescant a laboribus. Non esurient neque sitient, neque dolor erit ultra. Mors ultra non erit.* (Apoc. XXI, 4. 2.) *Ni pour l'âme : Neque luctus neque clamor. Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* *(a)* Point de perte, point de séparation, point d'ennemis ; *(b)* plus de passions ; *(c)* plus de tentations ; *(d)* plus de périls, plus de chutes ; *(e)* plus de remords ni d'offenses de Dieu ; *(f)* plus de crainte de le perdre : *Spes electorum est immortalis in æternum.* Quelle délivrance, quel repos, quelle sécurité ! (1)

Conclusion. Et nous ne ferons pas tout pour nous les procurer ? Vous qui craignez tant la peine, qui écartez avec tant de soin tout ce qui peut troubler votre repos, si vous raisonnez juste, cherchez à arriver au ciel : ce n'est que là que vous serez affranchis de tout mal. Ames affligées ou tentées, courage ! *Post lacrymationem et fletum, exultationem infundis.* Au ciel, où vous serez bientôt, si vous supportez patiemment vos peines, vous ne vous souviendrez de vos épreuves, que comme on se souvient du naufrage une fois qu'on est arrivé au port, du combat après la victoire, de la maladie quand on en est délivré ; mais si l'affranchissement de tous les maux est déjà si digne d'ambition, qu'en est-il de

1182. — II. *L'assemblage de tous les biens : Nullum latebit bonum.* 1° *Pour l'âme* qui en jouira la première. *Videbimus :* nous verrons, voilà pour l'intelligence ; *amabimus* : nous aimerons, voilà pour la volonté et le cœur ; *vacabimus* : nous nous reposerons, voilà l'éternel repos de l'une et de l'autre. 1) *Videbimus. Peregrinamur a Domino.* Nous voyons les œuvres de Dieu, du moins à la surface extérieure ; nous découvrons par l'étude quelques rayons de vérité ; la foi vient et nous dit de Dieu des merveilles, mais *quasi per speculum in ænigmate.* Vous, mon Dieu, je ne vous vois pas. Nous l'appelons notre Père, nous levons vers lui nos mains, nous ouvrons nos cœurs pour recevoir sa grâce ; mais pauvres enfants, nous ne pouvons le voir ce Père si bon, si beau, si généreux ! Oh ! quelle douleur quand on l'aime ! Oh ! vous qui sentez cette privation, réjouissez-vous !

(1) En ce monde nous sommes assurés des promesses divines. « Voilà quel est notre repos durant cet exil. Grand et admirable repos ! car qu'y a-t-il de plus grand que d'être assurés de Dieu ? Mais incertitude terrible ! car qu'y a-t-il de plus misérable que de n'être pas assurés de nous ! Viendra donc enfin le dernier repos et l'assurance parfaite où nous serons assurés de Dieu et non moins assurés de nous. Nous sommes déjà certains que Dieu ne peut jamais nous manquer de lui-même, alors nous serons certains que nous ne pourrons jamais manquer à Dieu, et que notre fidélité, je l'oserai dire, ne sera pas moins assurée ni moins inébranlable, que la sienne propre, parce qu'il fixera nos désirs errants par la pleine communication du bien véritable. Tel est ce jour de repos et de sabbat éternel qui nous est promis : Voilà quels nous serons à la fin, sans fin, immuables comme Dieu même, saints comme Dieu même, impeccables comme Dieu même. » (BOSSUET).

1183. *Videbimus*: nous verrons (a) *Dieu* (1). Notre intelligence, qui est l'œil de l'âme, au ciel le verra, non à travers un voile, non en partie, non à la surface ; mais sans nuages ; face à face et tel qu'il est. Oh! quel cri de ravissement nous allons pousser en entrant dans le ciel, quand notre regard plongera dans ces merveilles ; quand éclateront aux yeux de notre âme la grandeur, la gloire, la puissance, la beauté, la sainteté, l'immensité de Dieu! Nous verrons les trois Personnes divines : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, leur éternelle union en une seule nature.

b) En Dieu nous verrons tout, *(a)* tous *les secrets de sa providence* qui nous étonnent, peut-être même nous scandalisent ; nous verrons avec quelle sagesse Dieu a tout fait, Dieu a tout permis *(b)* Nous pénétrerons *les mystères* que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui ; nous en mesurerons l'insondable profondeur, nous en admirerons les beautés (2). *(c) Toutes les grandeurs* de cet univers que les savants cherchent à découvrir nous seront manifestées (3). *Si hæc tanta sunt, quantus ipse Deus! Domine, ut videam. Ostende faciem tuam et salvi erimus. Ostende nobis Patrem et sufficit.* Vous voir, Seigneur, c'est le seul spectacle que j'envie !

1184. 2) L'intelligence voyant Dieu face à face, la volonté, le cœur s'attacheront à lui. *Amabimus*, dit saint Augustin. Ici-bas l'amour est faible, car nous ne connaissons Dieu qu'imparfaitement ; au ciel, le voyant tel qu'il est, si bon, si beau, nous l'aimerons, *amabimus*. La foi n'aura plus lieu, l'espérance aura cessé, la charité ne finit point : *Charitas non excidit. Deus charitas est.* Toutes nos puissances seront absorbées par cet amour ; nous aimerons non seulement par devoir, mais par plaisir.

Nous ne pourrons nous défendre de l'aimer, nous l'aimerons ardemment et et paisiblement tout à la fois, avec une pureté qui exclura tout amour de nous-mêmes ; nous l'aimerons plus que tout, et même uniquement et sans interruption ni dégoût. L'homme se perdra dans cet océan d'amour, comme une étincelle dans un incendie, comme une goutte d'eau dans la mer, comme la lumière d'une étoile dans celle du soleil. Le cœur aimera de toutes ses forces, il se livrera à Dieu pleinement ; et Dieu, au lieu de le repousser, se donnera à lui et se laissera posséder par lui : *Ego merces tua magna nimis.*

1185. Quel repos dans cette possession : *vacabimus! Deus omnia in omnibus!* En le possédant, on possède tout. Ecoutons saint Augustin : *Quid quærit is cui Deus adest? Quid ergo deest cui summum bonum adest? En lui, gloire, beauté, richesses, plaisir. Si dicerem : promisit aurum gauderes : promisit seipsum! Omnia mea tua sunt.* Dieu tout à nous et nous tout à Dieu. *Similes ei erimus* ; en le voyant, en l'aimant, en le possédant, nous lui serons semblables ; incapables de pécher, de mourir, de souffrir, puissants, heureux comme Dieu, immortels comme lui. O hommes, vous vous croyez heureux, quand vous avez richesses, plaisirs en ce

(1) L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devait mourir avec son corps ; et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours. La superstition païenne lui promettait au-delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité. La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées. (MASSILLON).

(2) Après avoir vu et entendu Salomon, la reine de Saba s'écriait que ce qu'on lui avait dit de la sagesse de ce roi, n'était pas la moitié de ce qu'elle avait reconnu elle-même ; mais quand le Roi de gloire, au ciel, nous manifestera les merveilles de la souveraine vérité, et que nous verrons à nu ce que nous aurons cru ici-bas, oh ! alors, quels ravissements, quelle admiration !

(3) Saint Fulgence, visitant Rome, vit sur une place publique Théodoric, roi d'Italie, élevé sur un trône splendide, entouré du sénat, au milieu d'une magnificence extraordinaire. « Ah ! s'écria Fulgence à ce spectacle, si la Rome terrestre est si belle, qu'en est-il de la Jérusalem céleste ? »

monde! Qu'est-ce que cela comparé aux richesses de Dieu, à la joie de le posséder !

O Dieu, *quam bonus animæ quærenti*, qu'en sera-t-il de vous trouver? *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus!* Quelle sera donc la joie de ceux qui vous aimeront au ciel ? Qui parmi vous aura le bonheur d'aller le premier au ciel, pour y voir, y aimer, y posséder Dieu? O âme sainte, où êtes vous? Quand vous arriverez là-haut, dites à Dieu combien il nous tarde de le voir : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo!* Ah! je suis encore ici-bas exposé à perdre mon Dieu : *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* Qu'il garde la terre celui qui veut la terre ; qu'il donne à la créature ce cœur qui est fait pour Dieu, celui qui ne veut pas l'aimer et le posséder éternellement ! Pour nous, âmes généreuses, il nous faut le ciel, le beau ciel, où notre intelligence, notre cœur, notre âme enfin, avec sa soif de bonheur, seront pleinement rassasiés (1).

1186. 2° *Le corps*, après la résurrection générale, partagera la béatitude de l'âme dont il a partagé sur la terre les misères et les souffrances. 1) D'abord *seminatur in corruptione; surget in incorruptione; in ignobilitate, surget in gloria; in infirmitate surget in virtute; corpus animale, surget corpus spiritale.* (I. Cor. xv, 42.) Le corps aura en partage, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité, la clarté, *fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.*

1187. 2) Outre ces qualités générales des corps glorieux, chaque sens du corps goûtera d'ineffables plaisirs. (a) Les *yeux* se reposeront avec délices (*a*) sur les magnificences du paradis : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra.* Il y a des merveilles sur cette terre, et dans ce monde matériel qui est le palais de l'homme et l'habitation du pécheur comme du juste. Qu'en sera-t-il du palais que Dieu a fait pour récompenser les élus, qu'il a créé pour être sa propre demeure dans l'éternité. *Ibi solummodo magnificus est Dominus.* Là il a déployé et comme épuisé toutes les merveilles de sa magnificence.

Vidi civitatem sanctam Jerusalem novam descendentem de cælo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. Et venit unus de septem angelis, et ostendit mihi civitatem sanctam habentem claritatem Dei; et habebat murum magnum et altum habentem portas duodecim, et in

(1) *(a)* Saint Ignace, martyr, écrivait : « Si vous avez pour moi une charité sincère, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. La possession de tous les royaumes ne saurait me rendre heureux. Mon cœur soupire après celui qui est mort pour moi. » (Voir les paroles du jeune martyr Cyrille, n° 676 *(c)*.

(b) Sainte Thérèse, après une vision du ciel, disait : « A partir de cette époque, j'étais remplie de honte à la seule pensée que je fusse encore capable, je ne dis pas de m'affectionner, mais de m'arrêter même à quelque chose de créé le monde me paraissant comme une fourmilière. Dévorée de la soif de voir Dieu, lorsque j'entends sonner l'horloge, je tressaille de joie dans la pensée que je touche d'un pas plus près au fortuné moment et que c'est une heure de moins à passer dans cette vie. » (Sainte Thérèse.)

(c) Sainte Catherine de Gênes se reprochait son désir de la mort pour s'unir à Dieu ; elle s'écriait : « Amour, je ne veux que vous, et même à la façon qu'il vous plaît ; mais au moins, si vous ne voulez pas que je meure encore, ni même que je désire mourir, laissez-moi aller voir mourir et ensevelir les autres, afin que je les voie sur le point de jouir du grand bien que vous me différez. » Et la fille des doges se consacre à soigner les malades et à ensevelir les morts dans les hôpitaux.

(d) « Il est de l'essence de Dieu que sa justice soit infinie aussi bien que sa miséricorde ; cependant sa justice et sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus, » a dit Pascal. Et en effet, l'objet du bonheur des saints est infini, et les supplices des méchants ne sont pas infinis, bien qu'ils soient éternels.

(e) On conseillait à Denis de Syracuse de se démettre de sa royauté, parce qu'on tramait sa mort; mais lui, voyant un boucher assommer un bœuf, dit à ses favoris : « Ne serais-je pas bien simple de quitter un si grand royaume par crainte de la mort qui passe en si peu de temps? » Dites de même, et à plus forte raison, ne serais-je pas bien insensé de perdre le royaume des cieux, un royaume si riche, si grand et si excellent, un royaume éternel et assuré, par crainte de la pauvreté, de la maladie ou de la mort. Vous le perdez pour un plaisir d'un moment,

portis angelos duodecim et structura muri hujus ex lapide jaspide: ipsa vero civitas et platea civitatis aurum mundum, tanquam vitrum perlucidum. Et civitas non eget sole, neque luna: nam claritas Dei illuminavit eam. (Apoc. xxi) Saint Jean parle le langage de l'homme, ce sont là de pâles images. Le ciel est plus beau qu'on ne saurait le dire (1).

1188. (*b*) L'œil verra la gloire de ses habitants et l'ordre admirable dans lequel ils sont rangés: *Sedes Dei et Agni in illa erunt.* Au milieu, le trône du Fils de Dieu, dont le corps ressuscité brille comme un soleil dans ce firmament nouveau: à côté de lui, sa Mère. O Marie, votre souvenir fait notre consolation sur la terre; quel bonheur de vous voir un jour! *Et servi ejus servient illi.* (Apoc. xxii, 3.) Les neuf chœurs des anges disposés autour de leur Roi et de leur Reine; les Apôtres assis sur douze trônes, les patriarches, les prophètes, les martyrs avec des palmes à leurs mains; les pontifes qui ont gouverné l'Eglise, les vierges et la multitude des élus: *Quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis, stantes ante thronum, amicti stolis albis.*

Tous sont purs, tous sont éclatants de lumière, tous sont rois et ont le diadème sur le front (2): mais l'auréole des martyrs, des docteurs et des

(1) La vénérable Gertrude d'Orient, béguine de Hollande, sur le point de rendre le dernier soupir, dit à ses pieuses compagnes: « Mes sœurs, je vais à la maison. » Et comme on lui faisait remarquer qu'elle y était, elle répondit: « Ce n'est pas de celle-là que je parle: je vais à la maison dont les pavés sont d'or. »

(2) *Ipsorum est regnum cœlorum.* Il y a une grande différence entre être dans un royaume et être roi. Un roi peut être en dehors de son royaume et un pauvre peut être pauvre dans un grand royaume; mais Notre Seigneur nous dit que, non seulement nous serons dans son royaume, mais que son royaume sera le nôtre. Entendez-vous, humble artisan qui servez Dieu; bonne femme qui l'aimez et que peut-être tout le monde méprise, qu'il me soit permis de vous dire ce que le bon larron disait à Notre-Seigneur: *memento mei cum fueris in regnum tuum.*

Cicéron, ce grand orateur romain, qui était sorti d'un petit village d'Italie, devint tellement enflé par le bon succès de ses harangues, qu'il eut l'ambition de briguer le consulat de Rome; mais son frère Quintus Cicéron, qui avait fort bon jugement, lui écrivit une lettre pour l'obliger d'abandonner ce dessein; et entre autres choses il lui écrivit: Mon frère, mon ami, je vous prie de considérer trois choses: qui vous êtes, ce que c'est que le consulat, ce qu'est la ville de Rome. Comme s'il voulait dire: Si c'était un autre que vous, à la bonne heure; si vous demandiez une dignité médiocre, si vous vous y éleviez de degrés en degrés, cela serait tolérable; si c'était à Tivoli, si vous désiriez être à la tête d'un petit bourg, soit; mais dans la ville de Rome qui est la capitale de l'empire et du monde, briguer le consulat, vous, jadis villageois, ne voyez-vous pas qu'on se moquera de vous? Il semble qu'on pourrait dire de même à un homme qui espère être sauvé. Etre sauvé, mon ami, savez-vous bien ce que c'est? C'est être roi, c'est avoir la couronne sur la tête, non en France, en Espagne, en Allemagne, mais dans le paradis, au milieu des saints, tout auprès de Dieu, et que vous y aspirez? vous? un pauvre villageois, un petit artisan, une simple femme; êtes-vous si ambitieux, ne craignez-vous point de vous rendre ridicule? Non, non, âme chrétienne ne craignez pas d'être rebutée, dans ce dessein, vous avez un bon appui, vous serez aidée et favorisée dans votre prétention. Le Fils de Dieu, qui est votre frère aîné, vous y assistera; tant s'en faut qu'il vous en détourne, comme le frère de Cicéron, qu'au contraire il le désire, il vous y convie. Ecoutez une lettre, bien contraire à celle du frère de Cicéron, lettre que le Fils de Dieu vous a envoyée pour vous ranimer le courage. C'est saint Jean, son bien-aimé disciple, qui en a été le secrétaire et le messager tout ensemble: *Hæc dicit: Amen, testis fidelis et verus; qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo.*

Voici la parole de celui qui est l'abrégé, le sommaire, l'accomplissement de toutes les vérités et qui est la vérité essentielle. *Qui vicerit*, celui qui vaincra les tentations, les répugnances de l'amour-propre, les difficultés qui se présentent dans la pratique de la vertu et dans l'obéissance à mes commandements, je le ferai asseoir; vous vous lassez au travail de la vertu à visiter les pauvres, à vous tenir longtemps à genoux, à suivre le Saint-Sacrement; vous vous reposerez à loisir et à votre aise, vous ne serez pas tout droit comme en servant votre maître, mais vous serez assis. *Faciet eos discumbere.*

Quel est le gentilhomme, quel est le marquis ou le prince qui ose prendre la hardiesse de s'asseoir en présence du roi? vous serez assis en la présence du Roi des rois, non sur un carreau, non sur un tabouret, ce qu'on accorde qu'aux princesses dans la chambre de la reine, mais sur un siège royal, sur un trône, sur le trône de Dieu. *In throno meo!* Vous serez assis, non bien loin de Dieu, mais auprès de lui. *Dabo ei sedere mecum in throno meo.* (Le Jeune).

vierges brille d'un plus vif éclat. O ravissant spectacle! Un roi, ennemi du peuple de Dieu, appela le prophète Balaam et le conduisit sur une montagne pour lui faire maudire de là ce peuple choisi. Mais quand Balaam, du haut de la montagne, eut vu le bel ordre avec lequel l'armée d'Israël était rangée autour du tabernacle où Dieu résidait, il ne trouva plus de paroles de malédictions et s'écria, ravi : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, tentoria tua, Israel!* Quel sera donc notre ravissement, quand nos yeux vous verront, ô vrai tabernacle de Dieu, ô armée sainte du peuple des élus! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei! Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea, adhæreat lingua mea, faucibus meis.*

1189. (**b**) Les *oreilles* seront charmées par les concerts des esprits bienheureux chantant des cantiques nouveaux, *quæ non licet homini loqui.* (**c**) On ne respirera que des *parfums* dans ce lieu dont le paradis terrestre, embaumé de toutes sortes de fleurs, n'était que la figure.

1190. (**d**) La *langue* mettra sa béatitude à bénir ce Dieu bon, à mêler ses chants à ceux des élus, à converser intimement avec eux. Thémistocle, ayant affiché sa maison pour la vendre, mit sur l'affiche : « Cette maison a de bons voisins. » Mais quel voisinage nous aurons au ciel! Qu'il fait bon, ici-bas, converser avec les saints; au ciel, nous aurons la bienheureuse compagnie de tous. Tous nous diront qu'ils nous aiment, tous nous feront part de leur béatitude. Nous leur dirons que leur gloire fait la nôtre; car, quand on s'aime parfaitement, on jouit du bonheur de ceux que l'on chérit, comme de son propre bonheur. La mère n'est-elle pas heureuse de la gloire, de la félicité de ses enfants? Là-haut, nous retrouverons la conversation si chère de ceux que nous pleurons aujourd'hui. Parents, si vous mourez saintement, vous verrez au ciel cet enfant, le sujet continuel de vos larmes; vous lui parlerez, vous l'entendrez. Orphelins, vous retrouverez vos parents. Quel sujet de joie pour Joseph, quand, sorti de sa prison, il se vit admis dans le palais du roi d'Egypte; mais sa joie fut plus grande encore quand, au sein de sa grandeur, il revit ses frères et son père, Jacob.

1191. *Conclusion.* Le ciel est donc *un état parfait par l'assemblage de tous les biens*, pour le corps comme pour l'âme, aussi bien que l'exemption de tous les maux, et cela pour toute l'éternité, tant que Dieu sera Dieu. Les âmes justes, en travaillant toujours à leur salut, se découragent parfois. Elles voient des hommes qui, par leur industrie, réalisent en quelques années, une grande fortune; et elles disent : Hélas! je n'avance pas! Patience! Ces gens qui font fortune travaillent pour le temps; ils arrivent vite; mais cela passera encore plus vite. Vous travaillez pour l'éternité. Oui, une bonne œuvre que vous faites aura une récompense éternelle. Nous courons après le bonheur, nous avons en horreur la peine. C'est le bonheur que poursuivent les avares, les voluptueux, les ambitieux.

Où courez-vous, insensés? vous vous trompez : le bonheur n'est pas là! Ne l'avez-vous pas constaté déjà mille fois par votre expérience? Il n'est qu'au ciel; c'est là qu'il faut tendre. Ah! *oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit iis qui diligunt illum.* (I. Cor., II, 9.) Bonheur tel qu'un saint s'étonnait que toutes les créatures ne se changeassent pas en épines pour nous le faire mériter, que sainte Thérèse, qui en avait vu quelque chose, disait que la terre et la vie lui étaient devenues, depuis lors, insupportables.

1192. *Désirons donc le ciel! Angusti abjectique est animi,* dit saint Eucher, *qui non spes suas ultra hoc sæculum porrigit* (1). *Super flumina*

(1) *(a)* Chaque fois que sainte Thérèse entendait sonner l'heure, elle disait : « Me voici donc d'une heure plus près de ma patrie et de mon Dieu! »

(b) Le B. Grignon de Montfort, étant à ses derniers moments et voyant sa chambre remplie de personnes qui fondaient en larmes, ranima toutes ses forces et chanta le couplet suivant d'un de ses cantiques :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis,
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.

Un moment après, il tomba dans une sorte d'assoupissement; puis il se réveilla en disant : « Je suis au bout de ma carrière, je ne pècherai plus. » Et il expira doucement à l'âge de quarante-trois ans.

Babylonis, illic sedimus et flevimus dum recordaremur Sion. Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! Quando veniam et apparebo ante faciem Dei! Attollite portas, principes, anges de Dieu, *vestras. Introibo ad altare Dei* : mais j'entends une voix qui crie : *Foris*, dehors, *canes et venefici*, les scandaleux, *et impudici et homicidæ*, les vindicatifs, *et idolis servientes*, les adorateurs des créatures, les esclaves de leurs passions, *et omnis qui amat et facit mendacium*, ceux qui commettent la fraude et le parjure. Comment trouveraient-ils place à côté des pénitents du désert, ceux qui violent l'abstinence commandée ? comment seraient-elles admises parmi les vierges qui suivent l'Agneau, les jeunes personnes esclaves d'affections coupables, etc. Plus de péché, vous qui voulez du ciel (1).

1193. Mais moi qui ai commis le péché, je ne pourrai donc plus aller au ciel ? Vous le pouvez encore, mais à la condition *de mériter le ciel* (2) : 1) *en vous purifiant. Non intrabit in eum aliquod coinquinatum.* (Apoc., XXI, 27.) Ceux qui après avoir commis le péché sont au ciel, se sont lavés dans le sang de l'Agneau, de Jésus-Christ. Purifions-nous par une sainte confession : *Beati qui lavant stolas suas* (Apoc., XXII, 14) ; et puis 2) *en travaillant pour le ciel.* C'est un trésor, il faut fouiller la terre ; c'est un salaire, il faut supporter le poids du jour ; c'est une couronne, il faut combattre. 3) Demandez aux saints si le royaume des cieux ne souffre pas violence, s'il ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'acquérir ? Ils vous diront qu'ils ont été apôtres, etc.; vierges, etc. Ils vous diront, avec saint Satyre, martyr, que dût on y arriver avec une échelle, faite de lames de rasoir, il ne faudrait pas hésiter (3).

(1) *(a)* Par une belle nuit, Catherine Bore dit à Luther : « Voyez comme ces astres sont éclatants. » Luther regarde le ciel. « Oh ! la belle lumière, dit-il ; mais elle ne brille pas pour nous. — Et pourquoi ? Serions-nous dépossédés du royaume des cieux ? — Peut-être, répondit Luther en soupirant, pour avoir quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner. — C'est trop tard, le char est trop embourbé. »

(b) Plus d'occasion de péché. Les antiques traditions d'Irlande rapportent que des hommes venus du midi voguaient vers cette île pour s'en emparer. Pour exciter leur ardeur, leur chef leur dit que cette terre appartiendrait au premier d'entre eux qui la toucherait de sa main. Un des matelots, craignant d'être devancés par les autres, se coupa la main et la jeta sur le rivage de l'île, afin de s'en emparer. Fallut-il couper sa main droite pour conquérir le ciel, n'hésitons pas.

(2) Selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostome, telle est l'injuste distribution qui se fait des récompenses du monde ; on les a souvent sans les mériter, et on les mérite encore plus souvent sans les avoir. On les a sans les mériter, et c'est ce qui devrait humilier la plupart des heureux du siècle : et on les mérite encore plus souvent sans les avoir, c'est ce qui rebute et qui désespère les malheureux. Mais il n'en est pas ainsi de cette récompense immortelle où nous aspirons. Comme on ne l'obtient jamais qu'en la méritant, aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. Quoique les récompenses du siècle ne soient dues qu'au mérite, tout autre chose que le mérite contribue à les avoir. On les emporte par le crédit, on se les attire par la brigue, on les arrache par l'importunité ; les plus hardis et les plus avides sont ceux qui y parviennent ; le hasard en décide, la bonne fortune de l'un et souvent l'iniquité de l'autre. On se prévaut, pour les demander, du mérite d'autrui : le fils veut être récompensé des services du père, l'ami croit être en droit de profiter du travail et du pouvoir de son ami. Rien de tout cela dans la récompense à laquelle Dieu nous appelle. Il pèsera ses élus dans la balance, mais dans la balance du Sanctuaire, et leur mérite seul mis à l'épreuve de son jugement fera la décision de leur sort. Quiconque n'en aura pas l'exacte mesure, fût-il un des dieux de la terre, sera rejeté. Comme le fils ne portera point l'iniquité du père, aussi le mérite du père ne suppléera point à l'indignité du fils. Tout devant Dieu sera personnel, et la règle du Saint Esprit subsistera : *Unicuique secundum meritum operum suorum* : à chacun selon ses œuvres. Il ne dit pas à chacun selon ses lumières, à chacun selon ses maximes, à chacun selon ses talents ; il ne dit pas même à chacun selon ses désirs, selon ses projets et ses intentions, mais à chacun selon ses actions, à chacun selon ce qu'il aura fait, et non point ce qu'il aura cru, ou ce qu'il aura voulu faire : *Unicuique secundum meritum operum suorum.* (BOURDALOUE.)

(3) Lorsqu'on demandait au peintre Zeuxis pourquoi il donnait tant de soins à ses travaux, il répondait : « Je travaille pour l'éternité. » Et nous ne nous appliquerions pas à rendre nos œuvres parfaites pour nous appliquer un éternel bonheur !

C'est un ordre établi de Dieu, et le monde même, tout perverti qu'il est, dans ses maximes, est obligé de s'y soumettre et de le reconnaître : on n'arrive point à la gloire par le plaisir, mais il faut renoncer au plaisir, quand on se propose d'acquérir la

1194. Or que faisons-nous pour le ciel? Faisons-nous autant que pour les choses de la terre, autant que les libertins pour satisfaire leurs passions? Hélas! il en est qui font tout pour le perdre, qui sacrifient pour une bagatelle leur part du Paradis. Lysimaque, roi de Macédoine, tourmenté par la soif, se livra avec son armée et son royaume à ses ennemis pour obtenir un verre d'eau fraîche; et quand il l'eut épuisée, regardant la coupe vide, il poussa un soupir en disant : « Pour une si courte satisfaction, j'ai perdu un royaume, » et il remplit de larmes la coupe qu'il avait vidée. Ah! vous pleurerez un jour des larmes amères, si vous perdez le ciel pour un plaisir :

1195. Imitons donc plutot la sagesse d'un martyr. Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était en prison et sur le point d'être condamné à la mort pour ne pas vouloir trahir sa foi. Sa femme vint le visiter. « Pourquoi ne pas sauver votre vie en disant quelques paroles? — A votre avis combien le temps ai je à passer sur la terre?... — Votre vigueur de santé vous promet pour vingt ans de vie — *Insensée, quel marché tu me proposes! pour garder vingt ans, sacrifier l'éternité!* Et il mourut. Perdons tous, mais ne perdons pas le ciel.

Donc observons les commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Qui le veut, le peut. La bonne volonté suffit avec la grâce. *Non potero, quid isti, quid istæ* (1)? Pauvres, ignorants, ouvriers, infirmes, si vous le voulez, le ciel est à vous. Pas besoin de richesses, ni de science, ni de loisir, ni de santé, *serva mandata* (2) : *évitez le péché, les occasions*, prenez les moyens : *prière, sacrements. Acte de contrition. Miserere mei Deus, secundum magnam, etc. Amplius lava me ab iniquitate mea. Redde mihi lætitiam salutaris tui.* Je veux vous voir (3).

véritable gloire; car le plaisir ne conduit à rien, je dis à rien de solide, ni à rien de grand. Jamais ce qui s'appelle vie de plaisir n'a produit une vertu, n'a inspiré de sentiments nobles, n'a élevé l'homme au-dessus de lui-même. Or, si cela est vrai, même pour la gloire profane, à plus forte raison est-ce vrai pour la gloire du ciel, à laquelle nous ne pouvons prétendre que par la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire non par ce qu'on endure à poursuivre les biens du monde, mais par ce qu'on souffre chrétiennement. (D'après BOURDALOUE.)

(*a*) Quand Annibal arriva avec son armée au sommet des Alpes, ses soldats, fatigués, refusaient de le suivre; mais lui, leur montrant ces belles plaines d'Italie, couvertes de verdures et de produits de toutes sortes, ces cités florissantes, leur dit : « Ces richesses sont à vous, si vous voulez combattre et vaincre. » Et ils reprirent courage et furent victorieux; mais les délices de Capoue pervertirent les Carthaginois, et cette ville fut le tombeau de leur gloire. L'espérance du ciel doit exciter notre courage, et les plaisirs du monde l'amollissent.

(*b*) Alexandre le Grand, avant de partir pour ses glorieuses conquêtes, distribua toutes ses richesses à ses capitaines. « Prince, que vous restera-t-il? dit l'un d'eux, appelé Perdicas. — L'espérance. — Mais nous aussi nous avons l'espérance. » Et il lui rendit ses largesses. Si l'espérance de la gloire humaine faisait tout mépriser à un guerrier, que ne doit pas faire pour nous l'espérance du ciel?

(*c*) Antoine, s'amusant à la cour de Cléopâtre, cette reine le conduisit un jour pêcher sur une rivière qui ne contenait point de poissons; et comme les filets du général romain restaient toujours vides, pendant que ceux de Cléopatre étaient toujours remplis de poissons, qu'on avait apportés en secret, Antoine s'en étonna. « Général, lui dit la reine, c'est à moi à m'amuser à prendre de petits poissons; mais à vous des villes et des nations. » Vous qui vous amusez à de frivoles jouissances, dites donc, comme saint Stanislas : *Ad majora natus sum.*

(1) (Voir le n° 881, la note). Les saints nous tendent les bras et nous aident. Napoléon, pour enflammer l'ardeur de ses soldats, leur disait en Égypte : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent. » Et nous, *tantam habentes impositam nubem testium, curramus.*

(2) Ne portez pas envie à ceux qui les possèdent. Caractacus, roi barbare, vaincu par les Romains et emmené par eux captif, voyant les richesses et les magnificences de Rome, se disait : « Comment un peuple si riche a-t-il pu envier ma pauvre cabane? » O vous que Dieu appelle au ciel, méprisez les biens d'ici bas.

(3) (*a*) Dans un sermon de clôture, on supprimerait la première partie, l'introduisant en résumé dans l'exorde de cette manière : Je ne dirai pas qu'au ciel, il n'y a plus de douleur, plus de souffrance pour le corps ni pour l'âme, ce qui suffirait pourtant pour vous exciter à l'ambitionner, contentons nous, etc. Et à la péroraison on développerait

XX. — Purgatoire.

1196. *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (II Mac. xii. 46.) En effet : I. il y a un purgatoire ; II. c'est un devoir pour nous de soulager ceux qui y souffrent ; III. nous pouvons facilement les secourir.

les moyens d'aller au ciel : éviter le péché, fuir les occasions, prier le matin, le soir, dans les tentations, sanctifier le dimanche, s'approcher des sacrements. A ces conditions : au revoir, en paradis !

(*b*) Issu d'une noble famille d'Autun, saint Symphorien, à la fleur de l'âge, avait mérité par ses bonnes qualités l'estime de tous. Un jour qu'il avait passé devant l'idole de Cérès sans la saluer, il fut dénoncé comme chrétien à Héraclius, gouverneur de la province, qui le fit fouetter d'abord cruellement et le lendemain le condamna à avoir la tête tranchée. Comme on le menait hors de la ville, pour l'y décapiter, sa mère Symphorose courut sur les remparts pour le voir passer et elle lui cria : « Mon fils, regardez le ciel ; on ne vous enlève pas la vie, on la change en une meilleure. » Ces paroles admirables excitèrent encore le courage du jeune homme, qui sacrifia sa vie de bon cœur pour Jésus Christ.

(*c*) Le B. Louis de Grenade rapporte qu'un chasseur, s'engageant dans une grande forêt, entendit le son d'une très belle voix qui chantait de pieux cantiques. Il s'avance et trouve dans une pauvre cabane un misérable lépreux, le corps tout couvert d'ulcères. « Quoi, pauvre infortuné, lui dit-il, c'est vous qui chantez ainsi ! — Ah ! mon frère, répondit le lépreux, c'est mon état même si triste à vos yeux qui fait le sujet de ma joie. Une muraille de boue me sépare de mon Dieu. Cette muraille tombe, comme vous voyez. J'ai donc raison de me réjouir. »

(*d*) On proposait à sainte Félicité d'avoir pitié de ses sept fils et de les engager à apostasier la foi. « Mes fils, dit-elle, vivront éternellement, s'ils restent fidèles à Jésus-Christ ; sinon ils iront à la damnation éternelle. » Puis, s'adressant à ses fils : « Mes enfants, regardez le ciel : c'est là que vous attend Jésus-Christ avec tous les saints. Combattez vaillamment et persévérez. » Et tous les sept moururent avec courage ; et leur mère, après les avoir envoyés devant elle au ciel, subit la dernière le martyre.

(*e*) Saint Louis de Gonzague, apprenant des médecins qu'il n'avait plus que huit jours à vivre, en eut tant de joie qu'un de ses compagnons étant entré dans sa chambre, il l'invita à réciter avec lui un *Te Deum* d'actions de grâces. Il écrivit à la marquise sa mère : « Si la charité se réjouit avec ceux qui se réjouissent, vous apprendrez avec joie celle que j'ai moi-même de toucher au terme où l'on ne craint plus de perdre Dieu. Je vous conjure de ne pas manquer de reconnaissance envers l'infinie bonté du Seigneur ; ce que vous feriez assurément, si vous pleuriez celui qui va vous attendre dans le vrai séjour des vivants. »

(*f*) Un soldat, ayant levé la main sur la tête de saint Martin, qu'il voulait fendre de son sabre, fut fort étonné que le saint restât impassible. « Comment, tu ne trembles pas ? lui dit-il. — Pourquoi tremblerais-je ? La mort n'est pas un mal, je soupire après elle, puisqu'elle doit me conduire à l'éternelle vie. »

(*g*) Saint Ambroise rapporte que les Thraces se lamentaient à la naissance d'un enfant, car ils y voyaient le commencement d'une vie de souffrances ; et ils se réjouissaient de la mort d'un de leurs semblables par l'espérance d'une vie meilleure. Qu'en doit il être du chrétien ?

(*h*) Saint Adrien, encore païen, ne pouvait assez admirer le courage des martyrs. Il chercha à s'approcher de l'un d'eux, pour lui demander d'où lui venait une telle patience. Le martyr, lui montrant le ciel de la main : « C'est de là-haut que le Seigneur nous soutient et que l'espérance nous tend les bras, nous promettant pour des tourments d'un instant une récompense éternelle. » Adrien, frappé par ces paroles, se fit chrétien ; et peu après remporta, lui aussi, la palme du martyre.

(*i*) Saint Macaire d'Alexandrie vivait plutôt dans le ciel que sur la terre. Quand il voulait se livrer à d'autres occupations, il disait à son âme : « Attention, mon âme ! Prenez garde de ne pas tomber sur la terre. Là-haut est votre patrie. Ici, vous êtes en pays étranger. »

(*j*) Les soldats chrétiens avaient traversé l'Europe, conquis Antioche, et à travers mille obstacles, par d'héroïques exploits, ils cheminaient vers Jérusalem, qu'ils allaient délivrer du joug des Sarrasins, ayant à leur tête Godefroy de Bouillon. Déjà toute l'armée, princes, soldats, pèlerins, sortis de Nicopolis vers minuit, avaient franchi les derniers sommets qui dérobaient à leurs regards la vue de la Ville sainte. Soudain, une immense acclamation se fit entendre : « Jérusalem ! Jérusalem ! » Les piétons détachèrent leurs chaussures, les chevaliers mirent pied à terre, et tous, prosternés, fondant en larmes, ils adorèrent ce Dieu dont la miséricorde les avaient conduits dans cette sainte Sion, illustrée par le salut du genre humain. Tous, les genoux en terre, les yeux fixés sur la ville, le cœur au

1197. — I. *Il y a un purgatoire.* 1° Dieu lui-même nous l'apprend. Le courageux capitaine Judas Machabée, après un combat où il perdit une partie de ses soldats, réunit douze mille pièces d'argent et les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés des morts. Notre Seigneur lui-même nous dit dans l'Evangile qu'il est des péchés qui ne sont remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Il suppose donc qu'il y a des péchés remis dans l'autre monde. Saint Paul nous dit qu'il en est qui seront sauvés ; mais cependant comme par le feu. (I Cor. III, 15.)

1198. 2° L'Eglise nous l'enseigne : 1) *par ses docteurs.* « Je sais, dit saint Grégoire, qu'au sortir de cette vie, il est des péchés qui seront expiés par les flammes du Purgatoire. » Ainsi pensaient Tertullien au IIe siècle, saint Cyprien au IIIe, et plus tard saint Ambroise, saint Augustin, saint Jean Chrysostome et tous les saint Pères. 2) *Par ses conciles.* « Nous définissons, disent les Pères du concile de Florence, que les âmes de ceux qui sont morts, en se repentant de leurs fautes et dans la charité de Dieu ; mais avant d'avoir satisfait pour leurs manquements par de dignes fruits de pénitence, sont purifiées après la mort par les flammes du purgatoire. »

3) Aussi tous les livres de prières, en usage dans l'Eglise à travers les siècles, contiennent-ils des prières pour les défunts, et cela non seulement chez les catholiques ; mais même chez les hérétiques nestoriens, chez les schismatiques grecs, etc. (1).

ciel dont cette cité terrestre était pour eux l'image, ils chantèrent : « Salut, Jérusalem ! gloire du monde, théâtre de la rédemption ; le ciel, la terre, le soleil et toi, fûtes témoins de la passion du Christ. Tu le vis trois jours après dans la gloire de sa résurrection. Salut, montagne des Oliviers d'où il s'éleva au ciel ! Salut ! mont royal de Sion, où les disciples réunis entendirent le souffle de l'Esprit-Saint, descendant sur leurs têtes en langue de feu. Fleuves et rivages, bois et fontaines, campagnes et cités, vallées et montagnes, salut ! » Ces transports de cœurs chrétiens à la vue de Jérusalem, ne devrions-nous pas les éprouver à la vue de nos églises où se renouvellent les mêmes mystères ? Mais surtout comment ne pas en être remplis à la pensée du ciel où Notre-Seigneur nous a préparé une place ?

(1) Une dame anglaise, la comtesse de Strafford, était ébranlée dans ses convictions protestantes par les entretiens de Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens. Ce qui l'empêchait encore de se convertir, c'étaient ses doutes sur la messe et le purgatoire. Mgr de la Mothe lui dit : « Madame, vous connaissez l'évêque protestant de Londres, s'il peut me prouver que saint Augustin n'a pas dit la messe pour les morts, et pour sa mère en particulier, dites-lui que je me fais protestant. » Madame de Straffort écrivit aussitôt à l'évêque de Londres, qui refusa de répondre : dès lors, la comtesse vit se dissiper tous ses doutes et fit son abjuration.

L'hérésie n'est pas logique. Elle dit : il n'y a pas de purgatoire, donc il n'y a pas à prier pour les morts. Elle devrait dire au contraire ; il faut prier pour les morts, l'Ecriture le dit formellement, toute l'Eglise l'a cru et enseigné, donc il y a un purgatoire ; car le purgatoire qu'est-il autre chose, qu'un lieu où les âmes ont besoin d'être assistées des prières des vivants ? Mais ce n'est pas là le seul égarement des hérétiques et des impies qui pensent comme eux. Ils doutent du purgatoire, soi-disant parce que Dieu ne l'a pas révélé ; mais a-t-il révélé qu'il n'y en eût point ; et quand ils voient toute l'Eglise catholique croire au purgatoire, et tous les fidèles prier pour les morts, peuvent-ils avoir sur ces vérités autre chose que des doutes, et par conséquent ils n'ont point de certitude. Or dans ce doute, ils prononcent qu'il n'y a rien à faire pour les morts. Ils manquent donc encore là de logique ; et nous leur disons : si vous étiez certains comme nous qu'il y a un purgatoire, ne vous croiriez-vous pas aussi bien que nous, obligés de secourir les âmes qui y souffrent ? Ils ne peuvent pas n'en pas convenir. Sur cela j'ajoute : vous ne seriez pas néanmoins sûrs alors que les âmes de vos frères fussent du nombre de celles pour qui l'on peut prier utilement ; car elles pourraient être, ou déjà bienheureuses sans avoir besoin de ce secours, ou éternellement réprouvées et incapables d'en profiter. Cesseriez-vous pour cela de solliciter Dieu en leur faveur ? Non ; mais dans le doute où vous seriez de leur sort, vous prendriez le parti le plus favorable. Ainsi, pourquoi nous qui croyons le purgatoire et qui nous en faisons un point de foi, prions nous pour ces âmes ? Nous ne savons pas précisément si elles sont en purgatoire ; mais il nous suffit de savoir que cela peut être. Bien loin que cette incertitude refroidisse notre charité pour les morts, c'est au contraire ce qui l'excite ; et comme dit excellemment saint Augustin, nous aimons bien mieux nous exposer à faire pour ces saintes âmes des prières superflues, que de nous mettre en danger de manquer à celles qui leur sont nécessaires. Remarquez ces paroles qui sont décisives et qui semblent faites pour mon sujet : *Melius enim ista viventium suffragia iis supererunt animabus, quibus*

1199. 3º La raison confirme cette vérité : toute iniquité, petite ou grande, doit être punie ou par l'homme pénitent ou par un Dieu vengeur, c'est le raisonnement de saint Augustin. Or, il en est qui ont confessé leur péché avec contrition, mais qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu expier suffisamment la peine temporelle due au péché déjà pardonné. Où achèveront-ils leur pénitence ? En enfer ? Alors Dieu les traiterait comme s'ils ne s'étaient pas repentis et il ne servirait de rien de se confesser. Dans le ciel ? Ce n'est pas le lieu de l'expiation, mais de la béatitude. Il faut donc à ces âmes un lieu mitoyen entre le ciel et l'enfer.

D'autres, après avoir fait pénitence de fautes graves, sont tombés dans des fautes légères et meurent sans s'en repentir. Dieu ne peut les réprouver puisqu'elles sont dans sa grâce ; il ne peut les introduire au ciel où rien de souillé n'entrera ; il ne peut les traiter comme des âmes exemptes de toute tache. A ces âmes encore il faut un purgatoire. Aussi les païens eux-mêmes croyaient-ils, comme en témoignent leurs poètes, à un lieu de souffrances qui n'était pas le châtiment définitif dû au scélérat, mais une préparation au bonheur ; et diverses pratiques, en usage aujourd'hui encore parmi les infidèles, attestent la même croyance. La raison et la croyance des peuples s'unissent donc à l'enseignement de l'Eglise et à la parole de Dieu pour nous dire : il y a un purgatoire.

1200. II. *Nous devons soulager les âmes qui y souffrent.* 1º C'est l'intérêt de Dieu ; il aime ces âmes ; elles sont ses épouses, ses élus. Il ne peut les délivrer lui-même, sa justice s'y oppose. Il attend de nous que nous les soulagions. Ces âmes au ciel le glorifieront parfaitement.

Nous admirons ceux qui travaillent à la conversion des infidèles et des pécheurs. Ils ne procurent pas moins de gloire à Dieu ceux qui introduisent au ciel les âmes du purgatoire. Un pécheur converti peut retomber, une âme délivrée est fixée pour toujours dans la béatitude.

1201. 2º *C'est l'intérêt de ces âmes.* 1) La charité nous fait un devoir de

nec prosunt nec obsunt, quam deerunt iis quibus prosunt. Voilà comment nous raisonnons, et nos adversaires sont obligés de confesser que selon nos maximes nous raisonnons bien. Or je me sers contre eux de cette règle, et je reprends de la sorte : vous ne savez pas s'il y a un purgatoire ; priez donc toujours pour vos frères; afin que s'il y en a un, ils n'y soient pas abandonnés à la rigueur des jugements de Dieu. Car la vérité du purgatoire ne dépend ni de votre opinion ni de la mienne, et quoique vous et moi nous en croyons, il est, ou il n'est pas. S'il n'était pas, comme il vous plaît de le penser, ma prière serait inutile à ces âmes ; mais s'il est, comme je le crois, vous ne pouvez disconvenir que vous ne soyez coupables envers ces âmes souffrantes. Moi qui m'intéresse pour elles, je ne cours aucun risque ; mais vous qui les délaissez, vous risquez et pour elles et pour vous-mêmes. Quand vous me dites : à quoi bon prier pour les morts, s'il n'y a point de purgatoire ? Il m'est aisé de vous répondre, que quand mes prières seraient inutiles pour les morts, elles seront toujours méritoires pour moi, parce qu'elles procèdent toujours de la charité qui en est le principe et la fin. Mais quand je vous dis que s'il y a un purgatoire, en ne priant pas pour les morts, vous manquez à un des devoirs les plus indispensables de la charité, vous n'avez rien qui vous défende ni qui vous mette à couvert de ce reproche.

Après une sanglante bataille, on annonce à une mère que son fils a été fait prisonnier et qu'il dépend d'elle d'adoucir sa captivité ou de l'en délivrer. D'autres lui disant qu'il n'en est rien, que penseriez-vous d'elle, si au lieu de chercher à le délivrer, elle mettait toute son application à se persuader qu'il n'est pas prisonnier, et protestait qu'à moins d'une évidence complète de la chose, elle ne veut pas faire la moindre démarche pour lui ? Ne la traiterait-on pas d'insensée ou de dénaturée ? Or voilà justement le procédé des hérétiques. On leur dit que des âmes qui leur sont chères et dont ils avouent qu'ils doivent avoir à cœur les intérêts, sont peut-être dans un lieu de souffrance que nous appelons purgatoire, et que si elles y sont, ils peuvent par des moyens faciles les en tirer. Que font-ils ? Ils s'opiniâtrent à soutenir qu'elles n'y sont pas ; ils argumentent, ils disputent contre la vérité de ce purgatoire ; ils prennent à partie ceux qui le croient et ils se fatiguent à inventer des preuves pour montrer que c'est une chimère. Mais si indépendamment de leurs preuves, ce purgatoire est quelque chose de réel, et si ces âmes dont ils connaissent que les intérêts ne doivent pas leur être indifférents, y souffrent des peines extrêmes; c'est à quoi ils ne veulent pas penser ; qu'elles y souffrent et qu'elles y gémissent, pourvu qu'ils n'en croient rien, ils se tiennent quittes envers elles de tous les devoirs de la piété. Raisonner et agir ainsi, est-ce une conduite prudente et sage ? (D'après BOURDALOUE.)

nous occuper des intérêts de nos frères ; or les âmes du purgatoire sont, comme nous, les enfants de Dieu. La mort a pu faire tomber l'enveloppe terrestre qui nous unissait à elles ; mais la charité ne meurt pas, dit saint Paul. Nous ne sommes donc pas dispensés de les secourir ; je dis plus, 2) c'est surtout à leur égard que nous devons exercer la charité. Car plus grand est le malheur du prochain, plus estimable est le bien que nous pouvons lui procurer, plus nous sommes coupables si nous l'abandonnons, surtout si celui que nous délaissons ainsi nous touche de près. Si un homme, appelé à monter sur un trône, en voyageant pour le conquérir, tombait de fatigue et d'épuisement, n'ayant rien pour apaiser sa faim et que, le rencontrant dans cet état, nous ne fissions rien pour l'assister : si surtout cet homme était notre père ou notre frère, un remords cruel nous poursuivrait quand nous apprendrions sa mort.

1202. Or (*a*) *les âmes du purgatoire sont dans une détresse extrême.* Les saints docteurs enseignent avec saint Thomas que tous les tourments du monde ne peuvent être comparés à ce qu'elles endurent ; leurs souffrances sont plus grandes que celles de Notre-Seigneur dans sa passion, selon la pensée de saint Thomas, qui enseigne que le feu qui les torture est le même que celui de l'enfer : il n'en diffère que par la durée. Elles sont plongées dans des gouffres ardents ; et elles chercheraient en vain à s'en affranchir. La main de la justice s'appesantit sur elles, et elles ne sortiront de ce lieu qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Ah ! quelle ne serait pas notre compassion et notre effroi, si nous voyons apparaître une de ces âmes, si nous entendions ces cris : *Ayez pitié de moi, ô vous du moins qui êtes mes amis !* Nous, qui ne pourrions voir sans être émus un criminel à la torture, resterons-nous insensibles ? *quand surtout,*

1203. (*b*) *Ces âmes sont appelées à un bonheur infini :* Dieu lui-même doit être leur récompense. N'ayant plus les illusions des sens pour les tromper, elles connaissent Dieu et ce qu'il leur réserve ; elles sont entraînées vers lui par une ardeur irrésistible. *Quand viendrai-je,* s'écrient-elles, *quand paraîtrai-je devant votre face ?* Mais cette espérance retardée les afflige. Quelle douleur est celle de la mère, quand elle se voit arracher son enfant ! Elle n'est qu'une faible image de l'âme qui se sent séparée de son Dieu. *Hélas ! dit elle, que mon exil est long ! mon âme a soif de vous.*

Mais (*c*) cette âme, qui est dans de tels tourments et privée du bien suprême, nous est-elle étrangère ? Ne nous flattons pas facilement que nos parents sont au ciel, il faut être si pur pour y entrer : ne désespérons pas non plus trop facilement de leur salut. Il y a parfois à l'heure dernière des miracles de la grâce. Cette âme qui gémit et qui souffre peut être celle de votre père ou de votre mère. Ces parents que n'ont-ils pas fait pour vous, pendant qu'ils étaient sur la terre !... En mourant ils vous ont tout laissé ; à leur dernier soupir, leur grande douleur fut de vous quitter ; vous les embrassiez alors, vous les inondiez de larmes, vous serriez leurs mains déjà glacées dans la vôtre. « Ne m'oubliez pas, » vous disaient-ils ; vous le leur promîtes. Hélas ! vos promesses ont vite été oubliées ! Epoux, c'est votre épouse ; parents c'est votre fils, c'est votre fille qui gémit et tend vers vous ses mains suppliantes ! Ne les oubliez pas (1). 3° *C'est votre intérêt autant que le leur.* Vous

(1) Parents, vous avez peut-être perdu un enfant jeune encore, et vous n'avez pas songé à prier pour lui, le croyant innocent ; et il est peut-être en Purgatoire.

(*a*) La sainte martyre Perpétue se trouvait, en 205, dans la prison de Carthage, lorsqu'elle eut une vision Son petit frère Dinocrate, mort à l'âge de sept ans, se présenta à elle dans un désert brûlant, ayant au visage un ulcère horrible et cherchant en vain à boire à une source trop élevée pour qu'il pût l'atteindre. La sainte se mit à prier pour cet enfant, et trois jours après elle vit le petit Dinocrate, beau comme un ange, puisant une eau limpide dans un jardin délicieux, et se désaltérant pleinement. La sainte comprit que son frère, par sa prière, jouissait des délices du ciel.

(*b*) Le père de sainte Catherine de Sienne était à sa dernière heure, et sa fille voulant à tout prix lui épargner le Purgatoire, dit à Notre-Seigneur : « Comment pourrais-je supporter que l'âme de celui qui m'a donné le jour, m'a élevée avec tant de soin, soit tourmentée dans un feu si ardent ! Je vous en conjure par votre bonté infinie, ne permettez pas qu'il meure avant que son âme entièrement purifiée, puisse librement s'en-

aurez autant d'avocats au ciel que vous aurez délivré d'âmes du purgatoire. Si vous ne cherchez pas à les soulager, *un jugement sans miséricorde attend celui qui a été sans miséricorde* pour autrui (1).

1204. — III. *Nous pourons soulager les âmes du purgatoire.* (2) Les

voler au ciel. Me voici. Je m'offre à vous, chargez-moi de toutes les peines que mon père doit souffrir dans le Purgatoire. » Et le Sauveur lui répondit : « Ma fille, je suis satisfait, l'âme de votre père sera préservée du Purgatoire ; mais vous, aussi longtemps que vous vivrez, vous porterez dans votre corps la peine qui lui était réservée. » Catherine dit humblement : « Votre jugement, ô mon Dieu, est plein d'équité : qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt elle court au lit de son père, elle l'encourage, elle soutient son agonie, et Giacomo expire dans les sentiments de la joie la plus vive. Toute la famille agenouillée sanglotait : Catherine seule, debout à côté de ce lit de mort, s'écria : « Plût à Dieu que je fusse où vous êtes, ô mon père ! que le Seigneur soit béni ! » Et à l'instant elle fut saisie de vives douleurs qu'elle endura jusqu'à la mort.

(1) (*a*) Saint François Xavier ne craignait pas de parcourir les villes qu'il évangélisait, une clochette à la main, pour inviter à prier pour les âmes du Purgatoire. C'est par son conseil que, dans la ville de Malaca, on confia à un homme la fonction de parcourir tous les soirs les diverses rues avec une lanterne d'une main et une clochette de l'autre, et de crier à tous : « Priez pour les âmes retenues en Purgatoire. » Et le missionnaire vient aujourd'hui vous dire : « Secourez les morts, ne les abandonnez pas. »

(*b*) Jean d'Epinay, évêque de Nantes, par mandement du 2 juillet 1494, ordonna, à la demande des gens de bien, qu'on établit dans les villes et les villages un crieur public qui, à minuit, au son de la clochette et à haute voix, avertirait les fidèles de prier pour les morts.

(2) Sidonie Apollinaire a dit : *Perpaucos esse conjicias qui mortuos vere diligant* L'expérience prouve tous les jours la vérité de cette parole. On a aujourd'hui une certaine piété pour les morts qui mérite nos éloges, tout en laissant craindre qu'elle ne soit souvent une piété infructueuse et une piété d'ostentation.

J'appelle piété stérile et infructueuse pour les morts, celle qui ne consiste qu'en de vains regrets, qu'en d'inutiles lamentations, qu'en des cris lugubres, qu'en des transports de douleur, qu'en des torrents de larmes, qu'en des emportements et des désespoirs. Or il n'est pourtant rien de plus commun, *Videmus*, disait saint Bernard, dans le discours funèbre qu'il fit sur la mort de son frère, *videmus quotidie mortuos plangere mortuos suos, fletum multum et fructum nullum, et verè plorandi qui ita plorant* : Nous voyons tous les jours des morts pleurer d'autres morts ; nous voyons des hommes vivants, mais tout mondains, et par là morts devant Dieu, pleurer sincèrement et amèrement ceux qui leur ont été chers pendant la vie : mais que nous paraît-il en tout cela ? Beaucoup de pleurs et peu de prières, peu de charité, peu de bonnes œuvres, *Fletum multum et fructum nullum*, des gémissements pitoyables, mais de nul effet ; des excès de désolation sans aucun fruit. Or en vérité, ajoutait le même Père, ceux qui pleurent de la sorte méritent bien eux-mêmes d'être pleurés ; *et verè plorandi qui ita plorant*. Cependant, chrétiens, cet abus que condamnait saint Bernard, semble avoir passé parmi nous, non seulement en coutume, mais ce qui me paraît bien plus étrange, en bienséance et en devoir ; puisqu'aujourd'hui ceux qui se piquent de vivre selon les lois du monde, à force de pleurer leurs morts, se tiennent comme dispensés de prier pour eux. A peine verrez-vous maintenant une femme de quelque condition dans le monde, au jour ou de la mort ou des funérailles de son mari, approcher des autels et s'acquitter du devoir le plus essentiel de la religion. Vous diriez que d'y manquer soit une marque de sa tendresse. Pendant que des étrangers plus officieux qu'elle, accompagnent le corps et recommandent l'âme à Dieu, celle-ci dans sa maison fait l'inconsolable et la désespérée : et au lieu qu'autrefois les païens (ne perdez pas cette remarque) gageaient des hommes pour pleurer aux obsèques de leurs parents, pendant qu'eux-mêmes ils étaient occupés à faire les sacrifices ordinaires pour apaiser la Divinité, croyant, dit Sénèque, qu'ils remplissaient beaucoup mieux le devoir de la piété filiale par leur dévotion que par leurs larmes, et qu'il était beaucoup plus juste de se décharger sur d'autres de l'office de pleurer que de celui de prier : nous, par une opposition bien bizarre, et par un aveuglement encore plus déplorable, nous gageons au contraire des hommes pour prier, et nous nous contentons du soin de pleurer. Quel abus pour un siècle aussi éclairé et aussi spirituel que le nôtre ! On croit bien s'acquitter envers les morts de la reconnaissance qui leur est due, en se faisant de sa propre douleur une passion. Passion que souvent on pousse jusqu'à l'indiscrétion : passion par où une veuve désolée veut quelquefois se distinguer, et dont elle fait gloire d'être un exemple et un modèle : passion qu'on s'engage à soutenir, dont on est résolu de ne rien rabattre, et qui peut-être par là même a plus d'affectation que de vérité : passion que les hommes interprètent malignement ; dont la singularité sert déjà de matière à leur censure, comme son relâchement pourra bien, dans la suite, servir de sujet à leurs railleries. Car n'est-ce pas ainsi que le monde même se moque de ses propres abus ?

J'appelle piété pour les morts d'ostentation et de faste, celle qui se borne à l'exté-

morts sont secourus, dit saint Chrysostome, non par des larmes ; mais par des prières, des aumônes et des sacrifices : toutes choses qui sont à notre portée. 1° *Par des prières*, surtout par celles qui sont enrichies d'indulgences, par exemple, les six *Pater*, *Ave* et *Gloria* du scapulaire bleu ; le chemin de la croix ; l'invocation souvent répétée ; Mon Jésus, miséricorde ! la prière : O bon et très doux Jésus, dite devant un crucifix après la communion. (Voir *Indulgences* ; n° 1673.)

1205. 2° *Par les aumônes* faites dans ce but : et par là il faut entendre, non seulement les œuvres de charités corporelles, comme de fournir du pain et des vêtements à ceux qui en manquent, mais encore les œuvres de charité spirituelle, comme de donner un bon conseil, d'instruire les ignorants, etc. Quand les vignes sont en fleurs, et répandent dans l'air leur parfum, le vin qui est dans les cuves bouillonne comme s'il s'en réjouissait. Les âmes du purgatoire ont passé comme le vin par le pressoir de la mort, et quand les vivants ornent leurs âmes des fleurs des vertus en vue de les soulager, elles tressaillent du fond de leur souterrain. Entre les œuvres enrichies d'indulgences, comment ne pas recommander chaleureusement celles de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, du Denier de Saint-Pierre, de saint François de Sales ? (Voir n° 2458.)

Quand on vous dit que vous êtes trop attachés aux biens de la terre, vous dites que c'est parce que vous avez plusieurs enfants. Ce n'est souvent qu'un prétexte car si un de vos enfants meurt vous ne faites pas plus d'aumône ; vous dites que vous avez vos parents âgés à soigner. C'est bien ; mais quand ils sont morts et quelqu'un de vos enfants aussi, pourquoi ne pas employer pour leurs soulagements une partie de ce que vous consacreriez pour les assister, s'ils étaient vivants? Du reste ils vivent devant Dieu.

3° *Par des sacrifices*. D'abord ceux que l'on fait soi-même à Dieu par des pénitences volontaires, comme le jeûne et tous les actes de mortification ; mais surtout, comme le dit le concile de Trente, par le saint sacrifice de l'autel (1). (Voir n° 1470).

1206. Les âmes du purgatoire ne peuvent plus mériter, elles sont incapables d'expier autrement que par leurs souffrances. La clef du purgatoire est en quelque sorte entre nos mains, nous pouvons l'ouvrir si nous le voulons. A nous donc d'avoir assez de zèle pour la gloire de Dieu, assez de

rieur des devoirs funèbres, aux cérémonies d'un deuil, à l'appareil d'un convoi (aux couronnes), à tout ce qui peut éclater aux yeux des hommes. Si nous en demeurons là, nous ne faisons rien pour eux : car, comme l'a très bien remarqué saint Augustin, tout ce soin d'une honorable sépulture est plutôt une consolation pour les vivants qu'un soulagement pour les morts : *Solatia vivorum, non subsidia mortuorum.* Une âme dans le purgatoire nous est incomparablement plus obligée des bonnes œuvres et des aumônes dont nous lui appliquons le fruit, que de toute la dépense, et si vous voulez, de toute la magnificence de ses obsèques ; une communion faite pour elle lui marque bien mieux notre reconnaissance que les plus riches et les plus superbes monuments ; et il y a au reste une espèce d'iniquité, ou même d'infidélité à n'épargner rien quand il s'agit de l'inhumation d'un corps qui n'est dans le tombeau que pourriture, pendant qu'on néglige de secourir une âme qui est l'épouse de Jésus-Christ et l'héritière du ciel. (D'après BOURDALOUE).

(1) *(a)* Sainte Monique, sur son lit de mort, disait à Augustin : « Déposez mon corps où vous voudrez ; je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. » C'est ce que nous disent les âmes du Purgatoire. Nous n'avons que faire, après la mort, de couronnes, de superbes mausolées, etc.

(b) Sainte Mathilde. (Voir note du n° 1090.) — L'empereur Lothaire, qui mourut en 1137, faisait dire tous les jours une messe pour les défunts, et il y assistait avec une grande dévotion.

(c) Le grand saint Pacome, qui avait reçu de Dieu, par l'entremise d'un ange, la règle qu'il devait observer, visitant un jour les monastères qui étaient sous sa conduite vit qu'on portait en terre un frère qui avait été négligent. Le convoi était composé de plusieurs anachorètes et des parents et alliés du défunt, qui en voyant le saint, mirent le cercueil à terre afin qu'il priât sur le mort ; le saint abbé leur défendit de chanter, fit ôter un drap mortuaire magnifique qui était sur le corps, le fit brûler devant tous ; les parents s'en scandalisant : quel soulagement leur dit-il, pensez-vous lui procurer par cet honneur que vous lui rendez? On pourrait en dire autant à ceux qui chargent une tombe ou un cercueil de couronnes et de riches mausolées et qui ne font point célébrer de messes pour l'âme du défunt : c'est le paganisme qui revient parmi nous.

charité pour elles, assez de désir de nous faire des amis dans le ciel, pour employer à leur soulagement, prières, aumônes et sacrifices (1). Ne passons donc aucun jour sans quelques pratiques de charité, de zèle, de mortification ou de piété capables de hâter leur délivrance.

XXI. — Qu'est-ce que notre vie ? (2)

1207. *Quæ est vita vestra ?* (Jac. iv, 15.) Quel problème le Saint-Esprit nous donne à résoudre, quelle question il nous pose ! Question simple, il est vrai, mais pourtant la plus importante de toutes. Aussi vous l'êtes-vous adressée plus d'une fois à vous-mêmes. L'insensé qui a perdu l'intelligence, et l'animal sans raison sont les seuls êtres qui ne cherchent pas à se rendre compte de ce qu'est leur vie. Un homme intelligent ne manque pas de se dire souvent à lui-même : Je n'étais pas il y a trente ans, il y a soixante ans. Je vis maintenant, j'habite ce monde rempli de merveilles. *Qui m'y a placé ? Pourquoi y suis-je ? Où vais-je en le quittant ?* La réponse que votre raison vous a déjà donnée à toutes ces questions, nous allons vous la rappeler encore.

1208. *Qui nous a placés en ce monde ?* Ce n'est pas nous. Nous n'étions pas, nous n'avions pas la vie, le rien ne peut rien faire ; personne ne donne ce qu'il n'a pas. Ce ne sont pas vos parents. A quel père et à quelle mère est-il venu en pensée qu'ils étaient les maitres de la vie ? Que de fois ils perdent leurs enfants et constatent qu'ils sont non seulement incapables de leur donner la vie, mais même de la leur conserver ! Et peuvent-ils se la conserver à eux-mêmes ?

Tu es enim, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem. (Sap. xvi, 13.) C'est Dieu qui nous a formés et façonnés ; il s'est servi de nos parents comme d'un instrument ; pour écrire nous nous servons d'une plume, mais c'est nous qui écrivons. Dieu seul est créateur : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vivimus, movemur et sumus.* Aussi l'appellons-nous notre Père et *tam Pater nemo.* N'est-ce pas là notre vrai titre de gloire ? Je suis l'enfant de Dieu, je lui appartiens.

1209. II. 1° *Pourquoi m'a-t-il donné la vie ?* 1) La foi répond : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* 2) *La raison* : Quand Dieu agit, il doit se proposer un but, une fin digne de lui. Le seul but digne de lui, c'est lui-même. Il y a des hommes qui, dans leurs œuvres, se proposent pour fin la gloire de Dieu ; leurs actions deviennent nobles et saintes, à cause de ce but qu'ils poursuivent. Quand Dieu agit, s'il ne cherchait pas sa gloire, il rabaisserait ses œuvres au-dessous de celles des hommes qui travaillent pour lui. Puisqu'il est notre Père, n'est-il pas juste que nous l'aimions ?

Puisqu'il est le souverain Maitre de toute chose, n'est-ce pas notre devoir et notre gloire de le servir et de faire sa volonté ? Le champ ne doit il pas ses fruits à celui qui en est le maitre ? Les créatures inanimées, les astres, la terre, les arbres obéissent à Dieu et suivent invariablement les lois qu'il leur

(1) Quand autrefois, un vaisseau partait chaque année des côtes d'Espagne pour celles de l'Afrique, portant le rachat des prisonniers, avec quelle anxiété les captifs n'attendaient-ils pas sa venue ; avec quelles angoisses ne demandaient-t-ils pas si leurs femmes, leurs parents avaient donné le prix de leur délivrance ? Quelle douleur, si leur tour n'était pas venu encore ! quelle joie quand ils voyaient tomber leurs fers ! Quand l'ange de la prière descend en Purgatoire, ne se passe-t-il pas quelque chose de plus émouvant encore ?

(2) Le sermon suivant s'adresse aux hommes ; on peut le donner ou à une première réunion, ou au milieu d'une retraite d'hommes. Quand le temps ou les dispositions de l'auditoire ne permettent pas de traiter les grandes vérités, il devient nécessaire de les condenser au moins toutes dans une seule instruction.

Rien de plus précieux que la vie. Demandez à un artisan, à un laboureur, pourquoi ils portent le poids du jour et de la chaleur. Ils répondront, pour gagner ma vie ; à un marchand pourquoi dans une tempête il jette à la mer toutes les marchandises achetées à grands frais dans un pays lointain ; à un malade pourquoi il accepte les incisions du chirurgien, etc., ils répondront, pour sauver ma vie. La vie est donc le bien naturel le plus précieux de l'homme.

a marquées. L'ouvrier n'a-t-il pas le droit de percevoir le bénéfice de son ouvrage? Rien ne résiste à Dieu, et comment pourrions-nous échapper nous-mêmes à son empire?

1210. 2° *Comment veut-il que je le serve?* Les créatures sans raison ne sont pas libres, mais esclaves des lois de Dieu. La pierre ne peut pas lutter contre la loi qui l'entraîne vers la terre, etc.; mais à l'homme créé intelligent et raisonnable, Dieu a donné la liberté : *Posuit hominem in manu consilii sui*. Étant par nature notre souverain, il a voulu l'être encore par notre choix. Il a trouvé que c'était nous faire honneur que de ne pas nous contraindre comme ses esclaves, mais de nous laisser libres comme ses enfants. C'est d'ailleurs pour Dieu une gloire que d'avoir des créatures qui le servent non par force, mais de plein gré et par amour. Ce n'est pas à dire que Dieu abandonne l'homme à ses caprices ou à ses passions et le laisse ici-bas sans règles. Non. (1)

1211. 3° *Dieu que nous donne-t-il pour que nous le servions?* 1) *sa loi. Deum time et mandata ejus serva, hoc est enim omnis homo*, et sans cela l'homme n'est rien. Il a appris à l'homme ce qu'il devait faire et ce qu'il devait éviter : *Bona et mala ostendit eis*. Il a écrit sa volonté, d'abord dans la conscience humaine qui, si elle n'est pas étouffée ou égarée par la passion, nous fait discerner le bien du mal. Ensuite il a manifesté d'une manière éclatante sa volonté en donnant dix commandements : *Si vis ad vitam ingredi serva mandata*, a-t-il dit. Je t'ordonne de garder cette loi, je ne te la ferai pas observer malgré toi; mais si tu l'accomplis, tu auras la vie; si tu ne l'observes point, la mort sera ton partage. Les rois de ce monde ont des récompenses et des châtiments pour imposer leur volonté (voir n° 1146), Dieu n'en aurait-il point?

1212. 2) *Dieu a donné sa grâce*. Toutefois comme l'homme, par suite de la désobéissance de son premier père, était tombé dans la disgrâce de Dieu et était devenu trop faible pour observer la loi, le Seigneur a eu pitié de sa misère; il a envoyé sur la terre son propre Fils. Ce Fils adorable a passé

(1) « Dieu, en nous laisant ce choix ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice, nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui, que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi? Pour notre perfection et notre gloire. Celui à qui nous devons tout veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose; il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

« Il y a des pécheurs qui disent qu'ils se passeraient facilement de cette liberté qui les expose à leur perte. O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étais indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurais-tu raison de trouver ou l'obligation importune ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire, ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort, se donner à qui l'on est. Ce serait peut-être quelque violence, s'il fallait sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin, quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

« Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs. Ils ne savent pas distinguer entre la liberté et l'indépendance, ils n'ont pas vu que pour être libre, l'homme n'est pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, ou comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Ils veulent être libres jusqu'à oublier leur condition et jusqu'à perdre entièrement le respect. C'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connaît ce dérèglement. » (D'après BOSSUET.)

trente-trois ans dans les souffrances et la pauvreté, et il est mort sur la croix pour nous et notre salut. C'est par son sang qu'il nous a mérité la grâce, le secours céleste qui nous est nécessaire pour faire le bien et éviter le mal.

Regardez ce crucifix, il vous dira ce que notre Dieu a fait pour nous délivrer du péché, pour nous procurer la force de le servir et pour nous attirer à l'aimer : mains, pieds percés, tête couronnée d'épines, *a planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas.* Malheur aux ingrats, malheur à qui abuse de ce sang versé et de la grâce qu'il lui assure ! Malheur à celui qui n'aime pas Celui qui l'a aimé jusqu'à la mort ! Certes, si un homme avait fait pour nous la millième partie de ce qu'a fait notre Dieu, nous ne pourrions nous défendre d'un sentiment de reconnaissance envers lui ; et un Dieu mort pour nous ne ravirait pas notre cœur ?

1213. 3) *Dieu nous donne le temps*, pour profiter de la grâce en le servant et en l'aimant, le temps qui vaut l'éternité puisqu'il la prépare, le temps de l'épreuve durant laquelle Dieu s'assure de notre fidélité. Nous l'avons ce temps, chrétiens. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Les jours de mission surtout sont favorables à notre salut. C'est le moment de nous demander sérieusement, la main sur la conscience, si nous avons bien employé notre vie, si nous avons profité de la grâce de Dieu, de l'instruction religieuse reçue, des bons exemples, des bons désirs, des remords, etc. ; si nous avons observé la loi de notre Créateur, si nous avons fait enfin ce pourquoi il nous a mis en ce monde : car *unum est necessarium.*

A quoi sert tout le reste : *Quid prodest ?* Profitons de ce temps ; car un jour, qui n'est pas éloigné, on nous signifiera qu'il n'y a plus de temps : *Tempus non erit amplius.* Ce sera la fin. Dieu aura fait pour nous tout ce qu'il devait, plus qu'il ne devait ; il nous arrachera donc à cette terre. La mort viendra, elle nous ravira tout.

Si elle ne nous renverse pas subitement de sa faux redoutable, la voyant arriver de loin, vous direz adieu *à vos biens.* Je laisse ma maison, mes terres, mes rentes à un tel. Mais vous laissez tout ! que gardez-vous donc ? Rien. Vous direz adieu *à vos parents*, à vos connaissances, à votre corps lui-même. *Venit finis* : c'est fini. O aveuglement de donner tous ses soins aux choses passagères d'ici-bas qu'il faudra si tôt quitter et de ne pas songer à nos intérêts éternels ! Et la mort vient comme un voleur au moment où l'on s'y attend le moins ; si vous la croyez éloignée, tremblez : c'est une preuve qu'elle est proche.

1214. — III. *Et après la mort, où allons-nous ?* Au tribunal de Dieu. Notre âme immortelle y comparaîtra. La raison comme la foi nous l'enseigne. Ici-bas le juste souffre souvent, le méchant prospère parfois ; il faut une autre vie où chacun reçoive selon ses œuvres : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Le laboureur, s'il sème du blé, recueille du blé ; s'il sème de l'avoine, il ne moissonne pas du froment. Du côté où l'arbre tombe, il demeure, et il tombe du côté où il penche.

1215. 1° *Où les bons ?* Semez de saintes œuvres, des prières, l'accomplissement de vos devoirs d'homme et de chrétien, vous recevrez le ciel. *Ego merces tua magna nimis*, dit le Seigneur. Quand il a promis, il ne manque pas de parole : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* Les saints, dans le ciel, ne se plaignent pas d'avoir trop fait pour lui : *Oculus non vidit, nec auris audivit*, etc. Ils voient Dieu tel qu'il est, du regard de leur âme. Ah ! quand même vous feriez des sacrifices pour rester chrétiens, quand même vous auriez à subir quelques railleries de la part du monde, quand même la croix pèserait sur vos épaules, ne murmurez pas ; tout cela n'est point trop pour mériter le paradis, et Dieu est assez riche pour vous payer largement tous les services que vous lui aurez rendus, et toutes les souffrances endurées pour lui rester fidèle !

1216. 2° *Où les méchants ?* On ne s'étonne pas de voir les bons récompensés ; mais il est des méchants qui aiment tant le mal qu'ils voudraient un Dieu qui ne les punît pas, ou du moins qui fût indulgent pour leurs passions, un Dieu qui les laissât mal faire sans trop les châtier, un Dieu par conséquent sans justice, qui se ferait le fauteur, le protecteur de leurs désordres en ne les poursuivant pas de son courroux, un Dieu, enfin, qui ne serait pas Dieu,

puisqu'il serait injuste et faible. Et, à force de désirer pour les besoins de leur cause un Dieu si commode, ils finissent par s'imaginer que Dieu est tel qu'ils se le figurent.

Pauvres aveugles ! Il ne dépend pas de nous de faire Dieu à notre mesure, à notre modèle ; il est ce qu'il est, de toute éternité. Et parce que nous sommes esclaves du mal, il ne va pas cesser d'être saint, ni d'être bon, ni d'être juste. Dieu est saint et bon, et sa bonté et sa sainteté son infinies. Il a donc pour le mal une haine infinie. Sa justice est en proportion de sa bonté et de sa sainteté. « Qui donne a droit d'exiger. Dieu exige des reconnaissances. S'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices. Il ne perd pas ses droits. Il est juste qu'il mesure sa justice à ses bontés et à nos ingratitudes, et qu'il perce d'autant de traits un cœur infidèle, que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. » (Bossuet.) Malheur à qui tombe sous ses coups! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis!*

Malheur, dès ce monde, car *tribulatio et angustia omni operanti malum;* malheur, c'est-à-dire, quelquefois pertes, revers, maladies. Ne soyez pas rassurés ni sur vos maisons, ni sur vos terres, ni sur vos affaires, ni sur vos enfants, ni sur vous-mêmes, si vous vivez en ennemis de Dieu et si vous l'offensez. Il a tout en sa main et il peut tout vous ravir. Mais si, quand vous transgressez sa loi, il vous laisse jouir en paix des biens d'ici-bas, trois fois malheur ! Le bras du Seigneur s'appesantit sur vous. Il ne ramène ordinairement les pécheurs que par les adversités, c'est là le moyen ordinaire dont il use dans sa miséricorde. S'il ne l'emploie pas à votre égard, c'est qu'en juste punition de vos habitudes coupables, il vous laisse aller tranquillement à une mort de réprouvé, et de là où ? Du côté où vous penchez.

Le pécheur ne veut point de Dieu en ce monde, il méprise son amour et ses récompenses, il n'en aura point ; il tombera loin de Dieu, loin du ciel. Le pécheur s'attache aux créatures pour lesquelles il n'était pas fait, et il met tout son plaisir à en jouir. Toutes les créatures s'uniront après la mort pour le tourmenter et le torturer, et il trouvera en elles autant de bourreaux. Maudit de Dieu qu'il a blasphémé et dont il a méprisé tous les desseins de miséricorde, le réprouvé s'en ira au feu éternel, *in ignem æternum.*

1217. Voilà ce que nous enseigne notre foi, voilà ce que la conscience et la raison ont fait connaître aux païens eux-mêmes. Voilà la solution, le résultat du problème de la vie. Nous venons de Dieu, nous sommes sur la terre pour l'aimer et le servir en observant sa loi, nous sommes libres de faire le bien ou le mal, nous avons pour faire le bien la grâce et le temps. La mort viendra et l'homme ira dans la maison de son éternité ; s'il a fourni saintement sa carrière, il se reposera dans le ciel ; s'il a bravé Dieu et foulé aux pieds sa loi, Dieu aura son tour ; car il le chassera loin de lui. Et, fuyant comme Caïn devant la face de son Juge, le réprouvé s'en ira dans l'enfer pour être foulé sous les pieds des démons.

Je vous propose, aujourd'hui, ou la bénédiction ou la malédiction, la vie ou la mort ; à vous de choisir la bénédiction et la vie, ou la malédiction et la mort, etc. Oh ! choisissez donc la bénédiction. Pour cela qu'avez-vous à faire ? Assistez aux instructions, repentez-vous de vos péchés, renoncez-y ; aidez les autres à choisir la bénédiction, moyen efficace de l'appeler sur vous ; amenez aux pieds des autels vos amis, etc., quel service ! C'est peut-être là pour eux la dernière grâce. *Acte de contrition. Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris,* J'ai abusé de la vie et de la grâce, pardonnez-moi. Je veux commencer une vie nouvelle. *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et mortis hora suscipe !*

N. B. — *Sur l'éternité*, voir no 2029.

XXII. — Exhortation à la Conversion (1).

1218. *Hodie si vocem ejus audieritis ; nolite obdurare corda vestra.* (Ps. xciv.) — Les paroles que le saint roi David adressait à son peuple, je

(1) Cette exhortation doit être placée à la messe spéciale pour les hommes, le dimanche avant la clôture de la mission. C'est en ce jour et en cette heure que l'auditoire est le plus complet ; et il importe que tous entendent ce pressant appel.

viens vous les adresser en ce jour. Rien n'est plus fatal pour un homme que d'endurcir son cœur. L'endurcissement est le père de l'impénitence finale et de la damnation éternelle. Le prêtre vient à vous pour vous sauver et non pour vous perdre : quelle douleur pour lui, si vous endurcissiez vos âmes en entendant la voix de Dieu! car Dieu vous parle et vous invite à profiter de sa grâce.

1219. *D'abord, par lui-même*, Dieu, c'est cet être unique, infini en puissance, qui a tout fait de rien et qui gouverne tout par sa providence. 1° C'est le *Père* qui nous a créés; à lui nous devons la vie, car toute créature a en lui la vie, le mouvement et l'être; il nous les donne goutte à goutte, à chaque minute et à chaque seconde. Il est donc notre maître plus absolument que nous ne le sommes de la récolte que nous avons semée, des fruits de l'arbre que nous avons planté. Les fruits de notre vie, c'est-à-dire nos œuvres sont à Dieu, il y a droit.

Nous entrerions dans une juste indignation, si on nous ravissait ce qui nous appartient. Craignons que Dieu ne nous poursuive de sa colère, si nous méconnaissons ses droits, si nous lui refusons l'amour et le service qu'il exige de nous et dont nous lui sommes redevables. Nous ne voudrions pas pour tout au monde avoir la réputation de ravir le bien de nos semblables; ne soyons pas injustes à l'égard de Dieu; car ses droits sont plus certains, plus absolus, plus sacrés que ceux de tout homme sur la terre; plus que ceux du père, plus que ceux du maître, plus que ceux du chef de l'Etat (1).

Ah! où en sommes-nous, qu'avons-nous fait pour Dieu? L'avons-nous aimé et servi comme il l'exigeait? Tout le temps où nous ne l'avons pas fait est perdu, *inutiles facti sunt*; car nous ne sommes en ce monde que pour cela. Voici qu'il vient aujourd'hui faire valoir ses droits. Il vous presse fortement à cette heure de ne pas délaisser ni mépriser votre Père qui est au ciel. Vous, qui n'oseriez pas traiter indignement ce vieillard qui vous a donné le jour, endurciriez-vous vos cœurs, au point de ne pas promettre à votre Dieu de le servir, de l'aimer désormais et de revenir à la pratique de vos devoirs?

Ne dites pas : je le ferai plus tard : le plus tard ne nous appartient pas. Et Dieu est maître du jour présent qu'il nous donne. Le moyen de ne point avoir de lendemain, c'est de ne pas profiter de ce jour qui nous appartient. Dieu, dont on ne se moque pas impunément, peut nous retrancher ce temps dont nous abusons. *Hodie*, aujourd'hui donc et non demain, *si vocem ejus*, etc.

1220. 2° Dieu c'est notre Rédempteur. Regardez le crucifix. Depuis votre enfance vous êtes habitué à fléchir le genou devant lui, et vous faites bien; car c'est l'image du Sauveur mourant. Il fut un temps où les rois catholiques de l'Europe tenaient à honneur de le faire porter triomphalement devant eux, pour signifier à tous que Jésus crucifié est le Roi des rois, de qui ils reconnaissaient tenir leur puissance. Ce crucifix on vous le présentera à votre dernière agonie comme une clef mystérieuse avec laquelle vous pourrez ouvrir le ciel; vous le collerez sur vos lèvres déjà glacées par le froid de la mort. Malheur à celui qui rendrait le dernier soupir en repoussant ce signe sacré!

(1) Notre vie n'est pas une rente, mais un dépôt. Le dépositaire n'est pas maître du dépôt qui reste à celui qui l'a déposé, qui fructifie pour lui, qui peut être réclamé par lui quand il voudra. Dieu est le propriétaire de notre vie. Les païens eux-mêmes l'avaient compris. Socrate était condamné à mort, Cébès un de ses amis vient le consoler dans sa prison. Socrate lui dit qu'il est heureux parce qu'il approche du terme qu'il a tant désiré. Mais, reprend Cébès, si vous avez tant désiré la mort, pourquoi ne l'avez-vous pas cherchée? S'il n'y a qu'une porte pour entrer en ce monde, il y en a plusieurs pour en sortir. Alors Socrate lui répond sagement. Notre vie appartient à Dieu, nous n'en pouvons disposer que sur son ordre, ou le commandement des juges qui tiennent sa place. Quand nous sommes en possession d'une rente, nous pouvons en dépenser une partie en amusements, une autre dans notre commerce, une troisième à payer nos dettes. Si la vie était une rente, nous pourrions employer la jeunesse à nous divertir, l'âge mûr à acquérir des biens, et la vieillesse à faire pénitence; mais ce n'est qu'un dépôt qui appartient tout entier à Dieu.

On a mis en dépôt dans votre maison une brebis, si elle produit un agneau, cet agneau n'est pas à vous, mais au maître de la brebis. Tous les fruits de votre vie sont à Dieu, comme votre vie elle-même. Il vous demandera de lui rendre le tout, quand il voudra. *Stulte hac nocte animam tuam repetent a te.* (Le Jeune).

Or que nous rappelle-t-il ? Que le Fils de Dieu, égal à son Père, ne faisant qu'un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, est venu sur la terre, qu'il s'est fait homme comme nous. Pour expier nos péchés et nous soustraire à l'empire du démon que le péché avait rendu notre maître, il est mort pour nous. Il nous a rachetés, lorsque nous étions captifs, de nos iniquités et de l'enfer. Vous êtes maître du champ que vous avez acheté ; celui qui viendrait, malgré vous, vous en ravir les fruits serait d'autant plus injuste que ce champ vous a coûté plus cher. *Empti esti pretio magno, non corruptibilibus auro et argento, sed pretioso sanguine.* Et nous refuserions de le servir et de l'aimer.

Vous aimeriez un de vos semblables qui aurait fait un sacrifice considérable, pour vous délivrer de quelque grand malheur. Si quelqu'un avait offert sa vie pour sauver la vôtre, vous ne pourriez penser à lui sans sentir votre cœur s'attendrir et vos larmes couler. Mais ce que personne n'a fait ni ne fera pour nous, pas même notre père, pas même notre mère, Jésus l'a fait : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Regardez encore une fois le crucifix. Ces plaies et le sang qui en découle ne sont-ils pas autant de voix qui vous crient éloquemment : *Quid ultra debui facere ?* Mon peuple, que t'ai-je fait pour que tu m'oublies, pour que tu m'outrages ? N'est-il pas temps de m'aimer et de me servir enfin ? Ah ! vous avez trop bon cœur pour ne pas comprendre ce langage ! Il n'y a qu'un cœur de pierre, un endurci dans le mal, qui a perdu le sens par suite de ses habitudes coupables, qui puisse résister à cet appel de notre Dieu : *Hodie si vocem ejus*, etc.

1221. 3° Dieu, c'est le Saint-Esprit, un seul et même Dieu avec le Père qui nous a créés et avec le Fils qui nous a rachetés. Le Saint-Esprit, nous sommes devenus son temple par le baptême ; il a été répandu dans nos âmes par le sacrement de confirmation. Ces deux sacrements nous ont consacrés à lui, comme ce temple a été consacré au culte de Dieu. Celui qui viendrait chasser Dieu de cette église, qui en rejetterait les saintes hosties, qui la convertirait en une étable et y parquerait de vils animaux, serait un grand coupable. Hélas ! qu'avons-nous fait du Saint-Esprit ; ne l'avons-nous pas chassé par le péché de son sanctuaire qui est notre âme ?

Il ne nous a pas abandonnés pour cela, et il est à la porte de notre cœur et il frappe. Il veut y rentrer ; il a droit d'y être, et il nous demande de lui ouvrir. Il vous parle par les remords de votre conscience ; il vous parle par les bons désirs qu'il vous inspire ; il vous parle par les exemples de ces hommes qui profitent si bien de la grâce. N'entendrez-vous pas sa voix ? Vous, si poli et si généreux à l'égard d'un de vos amis : vous qui ne mettriez pas hors de chez vous un homme inconnu qui ne vous aurez fait ni bien ni mal, et qui n'aurait pourtant aucun droit d'être là ; vous qui ne fermeriez pas la porte de votre maison à un pauvre couvert de haillons, oseriez-vous bannir pour toujours votre Dieu de votre cœur et lui tenir toujours fermée la porte de votre âme ? Non assurément : fermer votre âme au Saint-Esprit, ce serait vous fermer à vous-même le ciel : *Hodie si vocem ejus.*

1222. II. Dieu ne se contente pas de vous parler par lui-même, il me semble qu'en ce moment des voix nombreuses, venant du ciel et de la terre, vous crient de vous convertir. 1° *Du ciel. La voix de Marie.* Marie, c'est la Mère de Dieu, notre Mère. On vous a appris dès le berceau à l'invoquer ; vos mères de la terre vous ont fait sucer avec leur lait la dévotion à la Sainte Vierge. Enfant, vous aimiez à prier devant son image, ou au pied de ses autels ; aujourd'hui encore vous recourez à elle ; et si grands que puissent être les ravages que le péché aurait faits dans vos âmes, vous n'avez pas abandonné toute pratique de dévotion envers elle. Malheur au pécheur, en effet, qui n'aurait pas recours à Marie ! Lui resterait-il encore une espérance de salut, à cet infortuné ? Ceux qui haïssent la Sainte Vierge, aiment la mort.

Pas un d'entre vous qui ne veuille que sa dernière parole soit l'invocation du saint nom de Marie. Eh bien ! c'est elle, la Reine des Apôtres, qui a envoyé le prêtre auprès de vous. Toutes les grâces passent par ses mains, et celle que nous vous offrons est une des plus grandes que vous puissiez recevoir. Rendrions-nous inutiles les desseins de miséricorde qu'elle a eus envers

nous, en nous procurant ce bienfait ? Ah ! souvenez-vous des larmes que nous lui avons coûtées, quand, au Calvaire, elle a consenti, pour l'amour de nous, à laisser mourir son divin Fils sur la croix ! Souvenez-vous de celles qu'elle a versées plus récemment sur la montagne de la Salette !

Si mon peuple, a-t-elle dit, *ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de prier sans cesse pour vous. Depuis le temps que je souffre pour vous : jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous.* Oh ! quand elle a pleuré au Calvaire, les rochers se sont fendus, les morts sont ressuscités ; et à la Salette aussi le rocher s'est entr'ouvert et a laissé passage à une source, souvenir perpétuel des larmes de Marie ! Serions-nous plus durs que les pierres, plus morts que les cadavres ? *Hodie*, etc.

1223. — 2° *De la terre.* La voix de l'Eglise, de la patrie, de la famille, de la conscience et de la raison. 1) *De l'Eglise.* Nous sommes chrétiens ; par notre baptême nous sommes devenus membres et enfants de la sainte Eglise catholique. C'est elle qui nous a faits enfants de Dieu et nous a appris à le connaître ; c'est elle qui nous a relevés de nos chutes ; c'est elle qui nous a nourris de l'Eucharistie : c'est elle qui a béni votre enfance, jeune homme ; votre mariage, époux ; elle bénira à tous votre fosse. Nés dans son sein, vous voulez mourir avec les secours religieux qu'elle offre à ses enfants. Trois fois malheur à qui les refuse !

Et cette Eglise, cette mère de vos âmes que Dieu nous a donnée pour nous conduire par la main sur le chemin de la vie, vous ordonne de mettre, au moins une fois l'an, votre conscience en règle et de recevoir la divine Eucharistie. L'obligation qu'elle en fait est tellement grave que ceux qui la violaient autrefois étaient bannis de l'église et privés à leur mort de la sépulture chrétienne. Que ceux qui ont manqué au devoir de la confession annuelle, l'accomplissent du moins maintenant. L'Eglise vous presse tous, par la voix de votre pasteur et par la nôtre, d'entendre celle de Dieu.

Quelle consolation pour ce prêtre, qui a la charge de vos âmes, si vous profitez de la grande grâce qu'il vous a ménagée dans son zèle pour votre salut ! Quelle douleur pour lui, si quelques uns parmi vous restaient insensibles ! Ah ! ne contristez pas le prêtre ! Vous n'avez point encore de meilleur ami sur la terre. Il veut vous aider à bien vivre, et vous aurez grand besoin de lui pour vous aider à bien mourir.

Et nous, qui avons la joie de vous annoncer la parole de Dieu, nous vous parlons aussi au nom de l'Eglise, et vous avez senti déjà que nous aimions vos âmes. Nous ne sommes venus que pour elles. Ce n'est point l'or et l'argent, ni aucun intérêt périssable que nous recherchons ; depuis longtemps nous avons renoncé à tous les biens de la terre. La vie que nous menons a de telles peines, et si peu d'avantages matériels qu'on ne l'embrasserait jamais, si ce n'était pour ramener les pécheurs à Dieu et les conduire au ciel.

Nous vous disons donc à tous, avec toute l'ardeur de notre âme de prêtre : *Salva animam tuam ne et tu simul pereas. Hodie nolite obdurare corda vestra. Hodie*, c'est le temps de la mission. Combien y a-t-il d'années qu'il n'y a point eu de mission dans cette paroisse ? Tant d'années. Pourriez-vous compter ceux qui ont assisté à la dernière et qui ne sont plus de ce monde ? Dans combien d'années y donnera-t-on une autre mission ? Vous ne le savez pas ; mais vous savez moins encore si vous y assisterez. Le temps est court. La vie de l'homme s'écoule rapidement. La mort vient à cheval et au galop. C'est le péché qui l'aiguillonne. Ah ! malheur, mon pauvre pécheur, si vous ne rencontriez plus désormais cette heureuse occasion de revenir à Dieu, et si vous ne profitiez pas de celle qui vous est offerte ! Malheur pour vous, si vous n'entendiez ni notre voix, ni celle de votre pasteur, ni celle de l'Eglise !

1224. Ecoutez du moins 2) *celle de la patrie.* Qui n'aimerait cette terre qui l'a vu naître, cette société d'hommes de même langue, de mêmes usages, qui ont des intérêts communs, qui se défendent et s'entr'aident mutuellement ? Il y a assurément parmi vous des hommes qui ont combattu pour la patrie ; il y a des jeunes gens pleins d'une noble ardeur qui, si la patrie était attaquée, voleraient à l'ennemi prêts à verser son sang pour la défendre. Si nous ne

sommes pas toujours appelés à cet héroïsme, du moins devons-nous toujours chercher à écarter de notre patrie la malédiction et désirer la prospérité et la gloire de notre pays.

Or, qu'est-ce qui fait le bonheur et le malheur d'une nation? Je ne vous le dirai pas de moi-même ; je vous le laisserai dire par le Dieu de toute vérité : C'est la justice qui élève les nations, et le péché rend les peuples malheureux. Que de maux nous avons eu à subir! Pourquoi? Nous avons abandonné Dieu, et Dieu nous a abandonnés ; et une nation que Dieu abandonne devient le jouet de ses ennemis. Le passé nous fait connaître quel sera l'avenir. Comme Français aussi bien que comme chrétiens, nous devons donc servir Dieu (1).

1225. 3) *De la famille*. Nous ne sommes pas seuls sur la terre. Nous avons autour de nous d'autres hommes, auxquels nous sommes unis par les liens les plus forts et les plus doux, et qui occupent la première place dans notre cœur. Enfants, vous avez vos parents ; pères, vous avez une épouse, vous avez vos enfants, vous avez vos parents qui ne sont plus, et en parlant d'eux je touche l'endroit le plus sensible de votre cœur. Jeune homme, et ici je m'adresse à tous ceux qui ont encore le bonheur d'avoir leurs parents, votre père vous parlera ; votre père, c'est cet homme qui ne vit que pour vous, qui s'use dans un pénible labeur pour vous faire un avenir heureux ; votre mère vous parlera : cette femme qui a veillé sur votre berceau, qui a essuyé vos premières larmes, qui vous a nourri de son lait, qui a guidé comme un ange visible votre enfance, qui vous aime plus qu'elle ne s'aime elle-même.

Et que vous diront-ils? Ce qu'ils ont le droit et le devoir de vous dire : Mon fils, reviens à Dieu. Leur obéirez-vous ; ferez-vous pleurer votre mère? Ah! prenez garde, ce serait attirer sur vous la colère divine, en résistant à l'autorité de Dieu lui-même. Époux, vous avez une épouse ; elle est chrétienne et vous y gagnez. Si elle était sans foi, sans religion, vous seriez bien à plaindre. Peut-être vous a-t-elle quelquefois contristé ; mais n'importe, vous savez bien que personne sur la terre ne vous veut plus de bien qu'elle. Cette femme, que vous dira-t-elle? De vous convertir. L'écouterez-vous? Oui, certes, car un bon conseil doit toujours être suivi, vînt-il d'un ennemi. Ce serait donc agir sans bon sens que de ne pas le suivre, quand il nous vient de qui nous veut du bien.

1226. Pères, vous avez des enfants. C'est peut-être cette pieuse jeune fille qui vous fait honneur par sa vertu ; ou bien c'est un des chers enfants à qui nous avons fait le catéchisme. Ils vous ont déjà dit : Père, viens avec moi à confesse ; ils vous le diront encore. La vérité sort de la bouche de l'enfance. Entendrez-vous cette voix, ou bien ferez-vous verser des larmes de douleur à ces êtres si chers? Ah! prenez garde, si vous leur donniez l'exemple de l'indifférence, du mépris de la religion, il viendrait un jour où ces enfants, auxquels vous auriez appris à mépriser Dieu, mépriseraient votre autorité et abreuveraient d'injures votre vieillesse! Ils seraient bien coupables ; mais seriez-vous innocents (2)?

Il semble que j'ai parlé de tous les membres de votre famille, il n'en est rien pourtant. Combien, que je n'ai pas nommés! J'aperçois des cheveux blancs dans cette enceinte. Mon cher frère, vous voilà au déclin de la vie ; vous n'avez plus par conséquent votre père ni votre mère, d'autres plus jeunes que vous les ont aussi perdus. Ah! s'ils étaient sur la terre, ces vieil-

(1) Clovis, le premier de nos rois qui embrassa le christianisme, demanda à saint Remi, de qui il avait reçu l'instruction et le baptême, combien de temps devait durer son royaume. « Autant de temps, répondit le saint, que la religion et la justice y fleuriront. »
Charles VII, avec l'assistance du ciel et celle de la glorieuse Jeanne d'Arc, venait de délivrer la France du joug des Anglais qui l'oppressait depuis si longtemps. Un gentilhomme anglais s'embarquait pour retourner en Angleterre, un Français lui dit en le raillant : « Quand reviendrez-vous en France? — Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres, » répondit l'Anglais.

(2) Il y a une malédiction de Dieu pour les familles comme pour les sociétés. Nicéphore Phocas faisait fortifier son palais, espérant le rendre imprenable, lorsqu'une voix lui dit : « Tu as bâti des murailles, mais la ville sera toujours facile à prendre ; car le mal est dedans. » En effet, dès que les fortifications furent achevées, le même jour où on lui en apportait les clefs, ce malheureux empereur périt sous le poignard d'un assassin.

lards à qui nous devons tout, dont nous habitons les maisons, dont nous possédons les terres, ils ne resteraient pas insensibles à la grâce. En général, ils avaient plus de foi que nous et ils étaient plus heureux ! venez, par la pensée, avec moi au cimetière, vous agenouiller sur ce tertre qui les recouvre; prêtez l'oreille.

Il me semble que votre mère, que votre père se dressent dans leurs tombes et vous disent : Mon fils, souviens-toi des conseils que je te donnais autrefois, que je t'ai donnés même sur mon lit de mort, lorsque, prenant ta main dans ma main déjà glacée, je te disais : Mon fils, ne m'oublie pas, prie pour moi, sois chrétien et nous nous retrouverons. Le seul moyen que nous ayons de retrouver au ciel ceux que nous pleurons, c'est de remplir nos devoirs. Ah ! cette voix qui part de la tombe touche vos âmes, je le sens : vous n'endurcirez pas votre cœur !

1227. *La voix de votre conscience, de votre raison.* (**a**) Nous avons une *conscience.* Nous le disons hardiment ; et ce serait nous insulter que de dire de nous : Cet homme n'a pas de conscience. Eh bien ! que vous dit-elle à cette heure ? Ne vous crie-t-elle pas bien haut que nous ne vous exhortons qu'à ce qui est de votre devoir, que si vous négligez de l'accomplir vous faites mal ? (**b**) Pascal a dit : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un, on est malheureux ; et en désobéissant à l'autre, on est un sot. » *Votre raison* ne vous dit-elle pas qu'en le faisant, vous n'avez qu'à y gagner et en consolations vraies, et en bénédictions du ciel, et dans l'estime des gens de bien ?

(a) En consolations. Quand vous oubliez Dieu, êtes-vous heureux ? *(b) En bénédictions.* Pensez-vous franchement qu'en vivant sans religion, vous attirerez sur vous, sur votre famille, sur vos affaires, la protection divine qui vous est nécessaire ? *(c) En estime.* Croirions-nous que l'opinion publique est tellement pervertie que ce soit un honneur de vivre sans religion ? Certes, nous ne sommes pas encore plus bas que les sauvages, ni que les païens ; et parmi eux la religion et les pratiques religieuses furent toujours un titre de gloire. Et ce n'est jamais sans un motif capable de couvrir de confusion, s'il était connu, que l'on abandonne les devoirs du chrétien. Je pourrais découvrir ces motifs qui tiennent éloignés de Dieu ; mais je vous estime et vous chéris trop pour le faire : *Nolite obdurare corda vestra.*

Quand de toute part vous vous sentez pressé de répondre à l'appel de la grâce, qui serait capable de vous faire reculer ? Serait-ce par hasard le lâche respect humain ? Je ne le puis croire. Qu'un sourire, que les railleries d'un méchant homme ; (car il n'y a que les méchants qui essaient de jeter le ridicule sur ceux qui font le bien), qu'une mauvaise plaisanterie fasse reculer une femme, un enfant, je le conçois; mais un homme... un jeune homme ! ce serait une ignoble bassesse dont vous n'êtes pas capables. Vous obéirez donc à la voix de Dieu le Père, qui vous a créés, etc..., à la voix de Marie, de l'Église, de la patrie, de la famille, de votre conscience et de votre raison ; vous vous convertirez. Plus de péchés, assistance aux instructions. Ne venez pas seul ; amenez vos connaissances, nous comptons sur vous (1).

Acte de contrition. — Mon Dieu, créateur, rédempteur, sanctificateur, je ne vous ai pas aimé ni servi comme je le devais. Pardon ! Si j'étais mort hier, que serais-je devenu ? Merci, mon Dieu, de m'avoir ménagé le temps

(1) *Consurge, consurge, excutere de pulvere, captiva filia Sion.* Pauvre âme pécheresse, sortez de ce mauvais état, retirez-vous de ce bourbier, élevez-vous à votre Dieu qui vous tend la main. Considérez ses divins attributs, et vous connaîtrez votre folie de lui rester infidèle. Il est éternel, il vous a préparé son royaume dès avant les siècles, et vous ne voulez vous le préparer qu'à la fin de votre vie ; il vous a aimé de toute éternité, et vous ne voulez l'aimer que dans votre vieillesse ; il n'a cessé de vous faire du bien, et vous ne voulez cesser de l'offenser que quand vous n'en pourrez plus. Il est grand, il défend qu'on lui offre des victimes maigres et malades, et vous ne lui réservez que la vieillesse et la dernière maladie. Il est tout-puissant et par conséquent maître de ses biens ; si vous les refusez quand il vous les présente, il n'est pas obligé de revenir à la charge. Il est bon, c'est donc être bien ingrat de l'offenser plus longtemps. Il est juste, il doit donc priver de ses faveurs ceux qui s'obstinent à en abuser. Il est jaloux de son honneur, et vous donnez à Satan le droit de l'insulter et de lui dire : la plus

du retour ! Je veux en profiter, j'irai aux instructions, j'obéirai à la voix de ma conscience. Je donnerai de bons conseils à ceux sur qui j'ai quelque influence. O Marie, je suis encore votre enfant, soutenez-moi !

XXIII. — L'Enfant prodigue (1).

1228. Considérons : I. Les égarements du prodigue ; II. Son retour. Eloignés de Dieu peut-être, malheureux par suite comme le prodigue, comme lui nous nous déciderons à revenir à notre Père.

I. *Egarements du prodigue.* — 1° *Leurs principes :* 1) *Adolescentior*, il est jeune. Son aîné a plus de bon sens que lui, il demeure. Dans la famille de Dieu, il y a deux sortes d'enfants, quel que soit leur âge : les uns mûris par la raison et par la foi ; les autres légers, sans raison, sans conscience, et cela à tout âge, *puer centum annorum.* 2) La jeunesse aime le bien-être et ces enfants dont je parle n'aiment que le plaisir. Les douceurs d'une vie réglée dans l'amitié de leur père, dans la compagnie de leurs frères plus raisonnables qu'eux, ne les contentent pas ; ils veulent partir, courir dans le monde qui leur promet des fêtes, des amusements.

3) Mais pour jouir, il faut de l'or ; *Pater, da mihi portionem substantiæ ;* l'égoïsme les rend ingrats : Père, dit le prodigue, tant pis s'il vous manque quelque chose ; vous avez bien travaillé, mais c'est pour moi ; donnez ce qui me revient. Quel droit y a-t-il ? Aucun ; mais il faut des plaisirs, il oublie la justice et la reconnaissance. Il ne doute de rien. Saura-t-il administrer son bien ? Il ne se le demande pas ; il en sait plus long que tous. Le pauvre père fait donc le partage de ses biens et lui donne sa portion. Il espérait sans doute que son enfant satisfait resterait dans la maison et le servirait ensuite de bon cœur.

4) *Et non post multos dies profectus est.* Le prodigue voulut le lui laisser croire quelques jours ; mais il était aussi jaloux de son indépendance qu'envieux de plaisirs et d'amusements. Son père lui eût fait des reproches sur sa conduite, s'il fût demeuré avec lui ; il partit donc. Quel a été le principe de nos chutes ? L'amour du plaisir, les illusions du monde qui nous les promettait, l'esprit d'indépendance. La vie chrétienne nous a paru trop dure, les plaisirs du siècle nous ont attirés, nous avons voulu jouir à l'aise et secouer le joug de Dieu.

1229. 2° *Le départ.* 1) Que quitte-t-il ? *a)* La maison paternelle, *b)* son frère vertueux, *c)* le père le plus tendre. Pauvre pécheur, il déserte l'église, la compagnie des enfants de Dieu qui lui restent fidèles, Dieu lui-même qu'il ne veut pas servir. Où va-t-il ? 2) Il va loin, *in regionem longinquam.* Le péché nous éloigne autant que possible de Dieu, de sa grâce, des saints. Il ne veut pas que son père puisse venir le voir, le rappeler, lui adresser un conseil, ni que ses amis puissent l'exhorter à revenir. Le pécheur fuit tout ce qui est capable de le ramener, ses amis vertueux, les conseils de sa femme, de ses enfants, la rencontre même du prêtre, le spectacle des fêtes religieuses. Ce qu'il redoute le plus, c'est Dieu et tout ce qui pourrait lui rendre son amitié.

1230. 3° *Les écarts.* Le prodigue loin de son père, 1) dissipe ses biens. Celui qui a perdu Dieu a tout perdu : état de grâce, droits au ciel, mérites acquis, fruits de la première communion et d'une éducation chrétienne, paix du cœur, délicatesse de conscience, l'intelligence des choses surnaturelles et

longue et la plus belle partie de la vie de cet homme m'a appartenu et vous n'en aurez que les restes. A quoi pensez-vous de demeurer si longtemps sous la tyrannie du démon ? Si les Turcs, les infidèles sont sous son joug, ce n'est pas si étonnant : ils n'ont point de sacrements pour remettre les péchés ; mais vous, *Captiva filia Sion !... Solve vincula colli tui,* brisez vos chaînes ; c'est facile. Dieu a dit à ses ministres : *Quæcumque solveritis :* donc, sainte confession ; et après vous chanterez : *Deripuisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* (Le Jeune).

(1) Ce sujet va bien à la fin de la mission et en particulier la veille de la communion générale des hommes. *Exorde,* le récit évangélique. (Luc, xv, 11-21.)

peut-être la foi ; 2) et tout cela *vivendo luxuriose*, pour un plaisir d'un moment qui est bien vite passé.

1231. 1° *Les malheurs suivent de près*. 1) *Cœpit egere*, il est dans l'indigence. Il a tout dépensé, tout lui manque : *(a)* les vêtements ; il n'a plus que des haillons. La parure de la grâce a été flétrie et déchirée dans l'âme du pécheur ; il n'est plus couvert que de la honteuse laideur du vice ; *(b)* la nourriture : une grande famine est survenue ; il n'a pas de pain. Plus de sacrements, plus de prières, plus de consolations pour l'âme ; *(c)* plus d'amis ; ceux qui lui étaient fidèles tant qu'il avait de quoi leur donner des festins, le délaissent maintenant : le monde a vite trahi le pécheur.

2) *Esclavage*. Que fait-il ? Il cherche un maître dont il se fait l'esclave, *adhæsit uni civium*. L'homme sent qu'il doit nécessairement dépendre de quelqu'un : quand il a secoué le joug de l'obéissance à Dieu, il cherche un autre maître ; et ce maître est cruel comme celui du prodigue. Ce n'est pas dans une maison de luxe que le prodigue est admis : *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos*. Ton maître c'est le démon, pécheur : c'est de lui que tu te fais l'esclave, toi qui n'as pas voulu obéir à Dieu ! Et le démon tyrannise ton esprit, ton cœur, tes sens ; il t'asservit à l'habitude, au monde, au respect humain !

3) *Avilissement. On lui fait garder les pourceaux*. Voilà l'emploi ignoble du prodigue. C'est à cela qu'il est condamné, lui qui n'avait pas voulu, dans la maison de son père, vaquer à des travaux dignes de sa condition. Ces pourceaux ce sont les passions plus viles que ces animaux et plus voraces encore. Le prodigue voulait partager l'ignoble pâture de son vil troupeau ; et on ne lui en donnait point, les pourceaux dévoraient tout. La passion ne dit jamais, c'est assez. L'homme voudrait trouver en elle une satisfaction qui remplit le vide de son cœur. Quand Dieu lui manque, les plaisirs de la brute ne peuvent le rassasier. Qu'est-ce qui pourrait remplacer Dieu ? *Nemo illi dabat*.

Indigence, esclavage, dégradation, voilà les degrés par lesquels le pécheur descend, quand il s'éloigne de son père et de sa maison, c'est-à-dire du ciel. Quel malheur de se séparer de Dieu ! Et ce malheur est encore une grâce de ce bon Père qui met des haies d'épines sur la route de ceux qui le fuient, afin de les contraindre de revenir. Malheur à ceux qui, vivant loin de lui, ne trouvent pas leurs châtiments dans leurs plaisirs mêmes ! C'est une preuve que Dieu les abandonne. La misère, la honte du prodigue préparent son retour.

1232. II. *Retour*. 1° *Il réfléchit : In se autem reversus*. Il aurait dû le faire plus tôt. S'il avait réfléchi, il n'aurait jamais quitté son père et se serait épargné tous ces maux. Son frère, plus sérieux, n'a pas subi ces épreuves ni ces humiliations. Le pécheur est un esprit léger, il ne réfléchit pas. Il veut quelquefois avoir plus de raison que les autres ; et il en a moins que la bonne femme dont il se moque, et qui comprend, avec son bon sens, que Dieu est tout, que les plaisirs du monde ne sont rien, et que l'indépendance vis-à-vis du Créateur est une injustice, une folie.

2° *A quoi réfléchit-il ?* 1) *Au bonheur qu'il a goûté chez son père. Quanti mercenarii in domo patris mei abundant !* Ah ! si j'y étais resté, rien ne me manquerait ! Que vous manquerait-il, pauvre pécheur, si vous n'aviez jamais perdu Dieu ? N'étiez-vous pas heureux après une communion bien faite ? etc. Vous aviez la paix de la conscience, l'espérance du ciel, le pain de la parole de Dieu et de la grâce. Ceux qui servent Dieu en jouissent, et vous en êtes privé. 2) *Aux maux qu'il subit : Ego autem hic fame pereo. Quem fructum habuistis in quibus nunc erubescitis ?* Qu'avez-vous gagné à fuir Dieu, que vous reste-t-il des plaisirs du monde, en êtes-vous plus riche ? Le remords vous ronge. C'est comme une faim dévorante. 3) *A la bonté de son père : Ibo ad patrem*. Il est toujours père, quand même je suis un enfant ingrat. Dieu est toujours votre père, ô pécheur, malgré vos infidélités.

1233. 3° *Les réflexions du prodigue amènent la résolution de retourner* à la maison paternelle. Il part ; 1) *rien ne l'arrête* : ni les railleries de ses compagnons de débauche, ni ses honteuses habitudes, ni les haillons qui le couvrent, ni la longueur de la route, ni la crainte de son père. Pécheur, oseriez-vous vous laisser arrêter par un lâche respect humain, par de honteuses

chaînes, etc. ? 2) *Il part aussitôt*, il ne renvoie pas au lendemain. Oh! ne renvoyez pas! 3) Il se repent de sa faute, il reconnaît ses torts : *Jam non sum dignus vocari filius tuus*. La contrition, qui ne l'aurait, à la vue des grands biens perdus et des grands maux qui fondent sur le pécheur ?

4) *Il est prêt à confesser sa faute. Dicam ei*. Il ne craint pas cet aveu. Il sent bien que par là il achètera à peu de frais le pardon de tant d'égarements. Reculeriez-vous devant l'aveu de vos fautes, quand vous savez que par là vous recouvrerez la grâce de Dieu et vos droits au ciel ? Craindriez-vous d'être repoussé par Dieu ou par son ministre ? Rassurez-vous en considérant .

1234. 4°) *L'accueil fait au prodigue* : 1) *Cum adhuc longe esset vidit illum pater*. C'est de loin qu'il le reconnaît, plutôt du cœur que des yeux, malgré ses haillons et sa maigreur. Que va-t-il faire ? Entrer en une juste indignation contre ses désordres et éclater en reproches, ou bien se retirer dans sa maison et en fermer la porte ? Non : 2) *Misericordia motus est*. Il a pitié de son infortune, il ne pense pas à son ingratitude, à son départ, à ses débauches passées, mais à sa misère présente. Son cœur de père en est attendri. Oh ! pécheur, c'est là le cœur de votre Dieu. Dès qu'il vous voit revenir, dès qu'il sent dans votre âme le regret de l'avoir quitté, il oublie tout.

3) *Accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum*. Au moins devrait-il attendre que le prodigue vînt à lui ; non, il court à sa rencontre. C'est ce que fait Dieu, il vous poursuit. Si sa grâce ne nous prévenait pas, nous ne pourrions jamais rentrer dans son amitié. Il va au-devant du pécheur, il lui offre son pardon, il le presse d'accepter. Et n'est-ce pas pour cela qu'il nous a envoyés au milieu de vous ; et ne sommes-nous pas revêtus de sa miséricorde à votre égard, et n'allons-nous pas nous-mêmes au-devant de vous pour vous ramener à lui ? Ah ! ne craignez pas que nous vous repoussions ; n'attendez pas de nous des reproches ni des paroles dures ; nous vous serrerons plutôt sur notre cœur et nous dirons : *Filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est*. Et notre joie sera grande.

Nous ne tenons pas aux biens de ce monde, nous y avons renoncé par le vœu de pauvreté, ni à ses faux plaisirs, ayant consacré à Dieu notre cœur et notre corps. Nous n'ambitionnons qu'une chose sur la terre, vos âmes : *Da mihi animas, cætera tolle tibi*. Ce n'est pas pour gagner notre misérable vie que nous prêchons l'Evangile et que nous consacrons nos journées à entendre l'aveu de vos fautes. Vous ne nous croyez pas si peu intelligents que nous soyons incapables de nous pourvoir du nécessaire à meilleur compte ; nous ne cherchons que vos âmes, et notre seul bonheur est de les rendre à Dieu. Ce bonheur est le plus grand de notre vie. Il y a cependant de grandes joies dans l'âme du prêtre. Le jour où il monte pour la première fois au saint autel, celui où le missionnaire prononce ses saints vœux, marquent certes dans sa vie par des consolations ineffables ; mais il est un bonheur que nous préférons à tous les autres, parce que tous les autres sont faits pour nous le préparer : c'est celui que nous goûtons, quand un pécheur vient se jeter à nos pieds et nous dire : Mon père, j'ai péché. Ce bonheur, vous ne nous le refuserez pas (1).

1235. 4) A peine le prodigue eut-il eu le temps de dire : *Pater peccavi in cœlum et coram te*, que le père aussitôt appela ses serviteurs : *Cito proferte stolam primam et induite illum et date annulum*. Point de reproches, il lui rend tout. Pécheur, dès que vous aurez fait l'aveu de vos fautes, nous vous rendrons tout : la robe de l'innocence, vos mérites perdus, la paix, l'amitié de Dieu figurée par l'anneau.

5) *Adducite vitulum saginatum, manducemus et epulemur*. Ce n'est pas le veau gras qui vous sera servi, c'est le pain des anges, l'Eucharistie, la Chair adorable de Notre-Seigneur. Le frère aîné se plaignit de cette fête ; personne ne se plaindra de votre retour : vos parents, vos femmes, vos sœurs, vos enfants, votre pasteur, tous les gens de bien s'en réjouiront. Et

(1) Dans le cas où l'on ne traiterait pas ce sujet dans une mission, le directeur des exercices ne manquerait pas, vers les derniers jours, de faire entendre aux pécheurs, quand ils seraient réunis en plus grand nombre, ce pressant appel, en y joignant la prière d'amener ceux qui seraient absents.

il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix neuf justes qui persévèrent. Et si cent pécheurs reviennent, quelle fête sur la terre et dans le ciel ! *Acte de contrition. Surgam et ibo ad patrem. Pater peccavi in cœlum et coram te. Jam non sum dignus vocari filius tuus. Fac me sicut unum de mercenariis.* Je veux vous servir, ô Dieu, loin de qui on ne trouve que misère, etc. O Marie, vous me conduirez aujourd'hui même aux pieds du prêtre, et vous m'obtiendrez mon pardon de Jésus votre Fils : *Surgam et ibo.*

XXIV. — Deux étendards (1).

1236. *Personne ne peut servir deux maîtres.* (Mat. vi, 24.) — Or deux conquérants se disputent l'empire du monde, l'un est le démon ; l'autre, Jésus-Christ. C'est entre l'un et l'autre que nous avons nécessairement à choisir. Et afin d'éclairer votre choix, nous allons vous les faire connaître.

1237. I. Le démon. 1° *Ce qu'il est.* Un ange déchu. Tout enivré des dons de Dieu, il osa se révolter contre lui. Alors un grand combat eut lieu dans le ciel. Saint Michel, revêtu de la puissance divine, s'arma contre ce rebelle ; et, avec cette seule parole : *Qui est comme Dieu ?* il le précipita dans l'éternel abîme. Celui qui, avant sa chute, brillait comme un astre est devenu noir comme un charbon. Le démon, c'est donc un traître à Dieu, un scélérat justement puni et impénitent.

Toutefois, même après sa disgrâce, il garde encore une grande puissance. Notre-Seigneur l'appelle le prince de ce monde. Il emploie son influence de mort à détruire le règne de Dieu en perdant les âmes ; il veut se venger contre son Créateur des justes tourments qu'il subit ; il sait d'ailleurs que les âmes saintes sont destinées à occuper les trônes, d'où il a été précipité avec les compagnons de sa révolte, et dans sa noire jalousie, il tente tout pour nous fermer le ciel. Semblable à un lion rugissant, il rôde autour de nous cherchant à nous dévorer.

1238. — 2° *Ses aides.* Il a pour l'aider dans son œuvre de destruction : *1) le monde. Ce sont des préjugés, des maximes fausses* que Satan lui-même a répandus parmi les hommes : Il faut que jeunesse se passe. Heureux ceux qui ont de grands biens ! Le bonheur, c'est le plaisir. Voilà les maximes du siècle. Le monde a des *fêtes* où il met en pratique ces maximes. Ces fêtes, en réalité cruelles comme des épines, s'offrent riantes comme des fleurs. Les esclaves du monde nous y entraînent. *Venez*, disent-ils, *enivrons-nous, jouissons de tous les biens ; car demain peut-être il faudra mourir* (2).

(1) Ce sujet convient à la cérémonie de la rénovation des vœux, soit au soir de la première communion, soit dans une mission.

(2) Le monde, c'est l'ennemi de Jésus-Christ Je ne prie pas pour le monde, a dit le divin Sauveur. Le monde est un excommunié pour lequel on ne prie pas même le Vendredi Saint Si un prêtre allant célébrer la sainte messe, quand vous vous recommandez à ses prières, vous répondait qu'il n'en fera rien, ce serait la marque d'une grande aversion. C'est Notre-Seigneur, le prêtre éternel, qui, à la veille de s'offrir au calvaire, déclare qu'il ne prie pas pour le monde.

Du temps de l'empereur Galien, il y avait à l'armée un illustre chevalier nommé Marin, de la ville de Césarée, en Palestine. Une place de centenier, charge fort honorable, venant à vaquer, il la demande, comme lui revenant d'après les lois de la guerre. Un autre gentilhomme qui briguait cette charge, allège pour ses raisons que Marin ne la peut exercer, parce qu'il est chrétien et qu'il n'a pas sacrifié aux empereurs Le juge condamne donc Marin à sacrifier ou à perdre la charge à laquelle il prétend et celle qu'il a déjà, et à être lui-même sacrifié. Il lui donne trois heures de délai pour délibérer et se résoudre à ce qu'il voulait faire. L'évêque de la ville, nommé Théotecnus, le conduit à l'église, auprès de l'autel. Là, il lui présente, d'un côté le livre de l'Evangile, et de l'autre côté, une épée. Choisissez, lui dit-il, il faut l'un ou l'autre : ou mourir pour les vérités contenues dans ce livre, ou vivre et être élevé à l'office que vous demandez. Le saint militaire se tourne vers l'Evangile, le prend avec grande affection, le baise, le baigne de ses larmes, le presse contre son cœur avec des tendresses et des sentiments de piété qui ne se peuvent exprimer ; il va faire profession de sa foi et reçoit la couronne du martyre. M. F., je ne suis pas évêque, mais je suis ici de la part de Monseigneur,

2) *Notre nature* est un ennemi dans la place, qui s'apprête à la livrer au démon. Les maximes du monde trouvent un fatal écho dans la soif du bien-être qui nous dévore. Notre sensualité tressaille, quand on lui parle de fêtes.

1239. 3° *Ses succès.* Le démon, aidé du monde et de notre nature, ne réussit que trop, même après la rédemption. Quelle multitude innombrable il entraîne à sa suite ! blasphémateurs, profanateurs du dimanche, impies de toute sorte, voluptueux, etc., parents sans foi, enfants rebelles, femmes vaines, jeunesse légère : esclaves de Satan.

1240. 4° *Quelle solde donne-t-il à ce vil troupeau ?* Il promet des plaisirs, mais ceux de la brute ; et il ne donne en ce monde que le déshonneur, le remords, la prison, l'échafaud. Interrogez ses esclaves, interrogez vous vous-mêmes. Quand vous vous êtes rangés sous son ignoble drapeau, avez vous trouvé le bonheur ? Interrogez les faits.

1241. 5° *Où les mène-t-il ?* Son royaume est celui de la mort ; l'enfer, voilà son empire. C'est là qu'il entraîne cette foule, courbée sous son joug de fer et révoltée contre Dieu. Et maintenant, âmes chéries, voulez-vous sous un tel chef courir après les plaisirs du monde, les honteuses convoitises des sens, en compagnie des libertins et de tout ce qu'il y a de vil sur la terre, pour ne recueillir qu'amertume, remords, honte, ici-bas, et par-delà la tombe, des tourments sans fin ? Qui serait capable d'une telle folie ! Disons donc tous : Je renonce à Satan ; à ses pompes, c'est-à-dire aux fêtes du monde ; à ses œuvres, c'est-à-dire aux satisfactions de la nature, et ajoutons :

1242. II. Je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. 1° Jésus-Christ *qu'est-il ?* 1) C'est le créateur de toutes choses : rien n'a été fait sans lui et par lui tout a été fait : donc tout lui appartient. 2) C'est le rédempteur des hommes : *Vous n'êtes point rachetés avec de l'or ou de l'argent : mais avec le*

votre très digne prélat, et même de la part de celui que saint Pierre appelle l'évêque de de nos âmes. Choisissez, vous êtes entre deux, vous pouvez choisir l'un ou l'autre, ou le monde, avec les félicites fausses et apparentes qu'il présente, ou le saint Evangile avec le royaume des cieux, la jouissance de Dieu, la possession éternelle de toute sorte de biens qu'il promet. Il y a deux partis sur la terre qui ont une opposition infinie : le parti du Fils de Dieu et le parti du monde, Jérusalem et Babylone, l'école des disciples de Jésus et celle des enfants du siècle. Ces deux partis ont des maximes, non seulement très différentes, mais directement et diamétralement opposées Tertullien se moque des âmes sensuelles de son temps qui menaient une vie mondaine Prenez, dit-il, tout ce qui peut donner un faux éclat et une rougeur empruntée à vos lèvres et à vos joues; cherchez les bains les plus délicieux, qui sont ou dans les belles maisons de la campagne, ou sur le bord des mers les plus retirées et les plus calmes ; augmentez votre dépense, recherchez les viandes les plus délicates, ayez le vin le plus excellent, et lorsqu'on vous demandera pourquoi vous prenez ainsi tous les plaisirs de la vie : J'ai offensé Dieu, direz-vous : je suis en danger d'être perdu éternellement, c'est pourquoi je suis en peine, je m'afflige et me tourmente pour tâcher de me remettre bien avec Dieu que j'ai offensé par mes crimes. Nous pouvons dire de même à ceux qui aiment le monde : Si on vous demande pourquoi vous faites bonne chère, pourquoi vous voulez vous élever au-dessus des autres, prendre part aux danses, aux théâtres, aux mauvaises lectures, étaler le luxe des vêtements, des meubles, des maisons, en donnant le moins possible aux pauvres et aux bonnes œuvres, oserez-vous répondre que c'est parce que vous êtes disciple, de Jésus-Christ ? Pensez-vous que parce que vous n'êtes pas chartreux ni capucin, que vous soyez dispensés du commandement que son Père a fait de l'imiter ? Il n'a pas dit : J'ai deux Fils, deux Messies, deux Sauveurs : en voilà un couronné d'épines, pour être le miroir des prêtres, des religieux, des pauvres et des roturiers ; en voilà un autre couronné de roses, pour être le modèle des séculiers, des nobles, des riches et des grands du monde. J'ai deux Evangiles : l'un qui commande la pénitence, l'austérité, la vie parfaite ; l'autre qui permet un vie lâche, délicieuse, imparfaite. Comme il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, qu'une Eglise, qu'une Foi, qu'un baptême ; il n'y a aussi qu'un Evangile ; et tous les saints qui sont canonisés, qui font des miracles, que nous savons assurément être sauvés, en ont suivi les maximes austères en quelque lieu et condition qu'ils aient été, même les princes et les rois à la cour, comme saint Henri, empereur ; saint Louis, en France ; saint Léopold, en Espagne ; saint Edouard, en Angleterre ; saint Etienne, en Hongrie ; saint Winceslas, en Bohême ; saint Casimir, en Pologne ; sainte Elisabeth, en Portugal ; sainte Hedwige, en Silésie. Nous les louons, nous les invoquons, nous feignons de vouloir aller après eux, et nous suivons une route toute contraire à celle qu'ils ont tenue. (Le Jeune).

sang précieux de cet Agneau immaculé. Il est donc notre maître, puisque nous lui avons coûté si cher. 3) C'est la perfection infinie, en qui le Père céleste a mis toutes ses complaisances. Aussi, si vous demandez aux Anges du ciel s'il mérite de régner sur les cœurs, ils répondront : *Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir l'empire.*

1243. 2° *Son armée.* Aussi, tout genou fléchit à son nom. 1) au ciel, les neuf chœurs des anges, les apôtres, les martyrs, les vierges ; 2) sur terre, l'Église, ses pontifes, ses missionnaires, ses vierges, tout ce qu'il y a de cœurs généreux et purs dans toutes les conditions. *O Israël*, armée du Christ, *que vos tentes sont belles !* Votre avant-garde est dans le sein de Dieu, et votre arrière-garde comprend tous ceux qui ne fléchissent pas le genou aujourd'hui devant Satan : avancez triomphalement et régnez.

1244. 3° *La solde qu'il donne* à tous ceux qui sont à sa suite. 1) Pour ce monde, il ne promet que pénitence. *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit-il, *qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix. Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive.* Comment les cœurs généreux le suivent-ils dans ces conditions? Les âmes nobles se dévouent au devoir malgré les sacrifices. Et puis, tandis que le démon, en promettant des plaisirs, ne donne qu'amertume, Jésus en invitant à l'abnégation, ne donne que consolation et bonheur véritable : *Prenez sur vous mon joug, car il est suave et mon fardeau est léger, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Jésus aide de sa grâce ceux qui luttent pour lui, et ils s'écrient avec saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* Est-ce vrai?

Demandez-le à ceux qui l'ont servi; demandez-le à vous-mêmes, et aux jours de votre ferveur. « J'ai vu beaucoup d'hommes dans ma vie, disait le curé d'Ars : j'en ai rencontré un grand nombre qui se repentaient de n'avoir pas servi Notre-Seigneur, mais pas un qui se repentît de l'avoir servi. » Faites-en l'expérience : *Gustate et videte.*

1245. 2) *En l'autre monde*, il promet le ciel (voir n° 1177), il se promet lui-même. Demandez aux martyrs s'il est fidèle dans ses promesses, et s'ils se repentent d'avoir versé pour lui leur sang ; et les martyrs chantent : *Nous avons passé par le feu et par les eaux des tribulations, et vous nous avez conduits dans un lieu de rafraîchissement* (1).

Voulez-vous, à la suite de votre Créateur et de votre Rédempteur, de votre Dieu, la bonté infinie, en compagnie de tous les saints, recueillir en ce monde la paix du cœur, et en l'autre les richesses, la félicité et la gloire de Dieu lui-même ; ou aimez-vous mieux être condamnés en suivant le drapeau de Satan, à vous écrier un jour avec désespoir : *Ergo erravimus*, nous nous

(1) « Cynéas, ambassadeur de Pyrrhus, cet ancien admirateur de la vieille Rome, s'étonnait d'avoir vu dans cette ville maîtresse autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Église ; je ne dis pas que nous y soyons autant de rois que de sénateurs, mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose ? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassé par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que servir notre Dieu, c'est régner. *Servire Deo, regnare est.* O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés ! O mort vraiment glorieuse ! O sang utilement répandu ! O noble et magnifique conquête ! Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les César et les Alexandre et tous les autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec toutes leurs magnifiques éloges, ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique.

« Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! C'est un capitaine sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer : il combat par amour, il combat par bienfaits, par des attraits tout puissants, par des charmes invincibles. » (BOSSUET).

sommes donc trompés? Je propose aujourd'hui devant vous la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. La vie, la bénédiction, si vous vous attachez à Jésus-Christ : la mort et la malédiction, si vous vous faites les esclaves de Satan (1).

1246. Choisissez donc la bénédiction, et dites : Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ; je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. Ces promesses, d'autres les firent pour vous sur les fonts sacrés du baptême, vous les renouvelâtes au jour de votre première communion. Vous les avez oubliées peut-être ; mais les anges les ont enregistrées ; tremblez qu'elles ne servent à votre condamnation. Soyez-y donc désormais fidèles ; n'avez-vous pas toujours été punis, quand vous les avez foulées aux pieds ? Renouvelez-les à cette heure, et que désormais ni la vie ni la mort, ni les anges ni les hommes, que rien ne soit capable de vous séparer de la charité de Jésus-Christ.

XXV. — **Jésus-Christ** (2)

1247. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te et quem misisti Jesum Christum. La vie éternelle, c'est de vous connaître vous, mon Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.* (Joan. XVII, 3.) La connaissance de Jésus-Christ, voilà la science des saints. Saint Paul se glorifiait de n'avoir que celle-là. C'est, en effet, de toutes les connaissances la plus nécessaire, la seule nécessaire, la seule divine. Que nous sommes à plaindre en ce monde ! Il nous semble qu'il n'y a de réel que ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous touchons : les choses invisibles nous paraissent des rêveries et des chimères. C'est presque le contraire qui est la vérité !

Tout ce qui tombe sous nos sens, ce ciel qui s'étend sur nos têtes, cette terre qui nous porte, les richesses qu'elles nous fournit, les hommes avec qui nous vivons, tout jusqu'à nous-mêmes s'effacera à nos yeux, au jour de la mort, comme une vapeur aux rayons du soleil ; et nous nous trouverons en

(1) Josué, à la fin de sa carrière, réunit tout le peuple ; et après lui avoir rappelé les nombreux bienfaits du Seigneur, il conclut par ces mots : « Maintenant donc, rejetez les dieux qu'ont servis vos pères en Mésopotamie et en Egypte, et servez le Seigneur. S'il vous semble mauvais de le servir, je vous laisse le choix, prenez le parti qu'il vous plaira, pour moi et ma maison nous servirons le Seigneur. » Et tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur pour servir des dieux étrangers. » Et Josué reprit : « Vous êtes donc tous témoins que vous avez choisi le Seigneur. » Et ils répondirent tous : « Nous en sommes témoins. — Maintenant, soumettez votre cœur au Dieu d'Israël. » Et Josué conclut une alliance solennelle entre son peuple et Dieu dont il rappela la loi; et, prenant une grande pierre, il la fit placer dans le sanctuaire et dit : « Cette pierre sera là pour témoigner que vous avez entendu là la parole de Dieu, et vous préserver d'être infidèles à l'avenir. » (Cette prière indique le souvenir de mission.) (Jos. XXIV, 15).

(2) On trouvera une connaissance complète de la doctrine sur Notre-Seigneur dans notre ouvrage intitulé : *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, prix : 1 franc.

« La connaissance de Dieu, sans celle de notre misère, fait l'orgueil. La connaissance de notre misère, sans celle de Jésus Christ, fait le désespoir. Mais la connaissance de Jésus-Christ nous exempte, et de l'orgueil, et du désespoir, parce que nous y trouvons Dieu, notre misère, et la voie unique de la réparer. Nous pouvons connaître Dieu sans connaître nos misères ; ou nos misères, sans connaître Dieu; ou même Dieu et nos misères, sans connaître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connaître Jesus Christ sans connaître tout ensemble, et Dieu, et nos misères, et le remède de nos misères; parce Jésus-Christ n'est pas simplement Dieu mais que c'est un Dieu réparateur de nos misères.

» Il faut donc tendre uniquement à connaître Jésus Christ, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connaître Dieu d'une manière qui soit utile

» C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout et l'objet de tout : et qui ne le connaît pas, ne connaît rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous mêmes que par Jésus-Christ.

» Sans Jésus Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère ; avec Jésus-Christ l'homme s'affranchit du vice et de la misère. En lui est tout bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance ; et hors de lui, il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature. » (PASCAL *Pensées*,.

face de la grande, de l'éclatante réalité, du soleil lumineux des âmes, de Jésus-Christ. Quelle surprise, quelle déception irréparable pour ceux qui n'auront rien fait pour le connaître en ce monde ! O insensés que nous étions, s'écrieront-ils : *ergo erravimus a via veritatis !*

Epargnons-nous ces regrets inutiles, et cherchons ensemble à connaître Notre-Seigneur. O Vierge, personne ne l'a si bien connu, ni tant aimé que vous ! ô Mère, guidez-nous dans l'étude que nous allons faire de votre divin Fils, et faites que nous apprenions à l'aimer : *Mater agnitionis et dilectionis !*

Jésus-Christ, c'est le Fils de Dieu fait homme pour l'amour de nous. C'est son histoire que nous allons vous faire. C'est sa vie entière que nous allons vous présenter, comme dans un tableau.

1248. I. *Dieu le Fils dans l'éternité. In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum.* Avant que la terre fût faite, que fussent creusées les mers, que fussent jetés les fondements des montagnes, Dieu existait de toute éternité ; il existait seul, en trois Personnes distinctes : le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Il n'y avait encore ni cieux, ni terre, ni corps, ni arbres, ni plantes, ni anges, mais le pur Esprit divin seul, plus parfait que tous les anges et incapable comme eux d'être vu par les yeux du corps, d'être entendu par les oreilles, d'être touché par les mains. Dieu ne manquait de rien, puisque c'est lui qui a donné à tous les êtres ce qu'ils ont de bien, il n'avait donc pas besoin des créatures pour être heureux.

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit trouvaient en eux-mêmes leur béatitude, à laquelle les anges et les hommes, créés plus tard, ne devaient rien ajouter. Le Père aimait le Fils, le Fils aimait son Père d'un amour infini. Tous les biens, toutes les perfections, la nature divine entière du Père étaient au Fils et au Saint-Esprit. Le Fils avait donc toute la puissance, toute la sagesse, toute la beauté, toute la grandeur, toute la félicité, toute la gloire de Dieu. Et quand on l'a dit, il faut garder le silence ; car la langue ne peut dire, et même quelle intelligence pourrait concevoir ce qu'est Dieu, ce qu'il a été, ce qu'il est toujours? car si le ciel et la terre s'usent comme un vêtement, *vous Seigneur, vous êtes toujours le même; et anni tui non deficient.*

1249. II. *Le Fils de Dieu créateur.* Mais Dieu voulut exercer à la fois sa puissance et sa bonté en créant des êtres et en les faisant participer à son bonheur. Il fit tout par son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est.* Le Fils est donc le créateur de toutes choses. Tout lui doit la vie. Le ciel et la terre sont sortis du néant à sa voix ; il a appelé les étoiles, et elles ont répondu : *Ecce adsumus.* C'est lui qui a peuplé le ciel de millions et de millions d'anges. C'est lui qui a peuplé la terre d'hommes.

Mais l'homme sur la terre désobéit à Dieu et le Seigneur dans sa justice le condamna aux sueurs, aux maladies, à la mort, à l'enfer ; et la race humaine tombée dans la disgrâce de Dieu et châtiée par lui, enveloppée dans les ténèbres de l'ignorance, inclinée vers le mal par les penchants mauvais, conséquence de sa chute, allait descendre aux abîmes et à la damnation. Elle avait besoin de lumière pour éclairer sa route et l'empêcher de s'égarer, elle avait besoin d'un modèle parfait dont les exemples pussent lui apprendre à bien vivre, il lui fallait un appui pour soutenir sa faiblesse, une caution auprès de Dieu pour payer sa dette à la justice divine, un Sauveur enfin qui l'affranchît du joug de Satan, de la tyrannie de ses passions, et qui la délivrât des supplices qui lui étaient destinés.

1250. III. *Le Fils de Dieu fait homme.* Dieu le promit, ce Sauveur, à notre père coupable ; et depuis lors l'humanité tout entière soupirait après sa venue sur la terre : les prophètes l'annonçaient, les patriarches l'appelaient de tous leurs vœux, les païens eux-mêmes l'attendaient. Et quand l'humanité fut bien convaincue que sans lui elle était impuissante, dans la plénitude des temps, quand l'heure marquée par les décrets éternels eut sonné, le Fils de Dieu, l'éternel, *Verbum caro factum est,* se fit homme comme nous ; et il habita parmi nous, pour se faire voir à nous, pour nous parler dans une langue que nous puissions comprendre, pour souffrir pour nous. Il descendit sur la terre, s'anéantit lui même et, en restant Dieu et Fils de Dieu, il prit

un corps et une âme comme nous. Il est donc à la fois Dieu et homme ; mais en prenant notre nature, il ne voulut point participer au péché, ni aux passions humaines qui sont le fruit et la semence du péché.

1251. 1° *Sa naissance. Generationem ejus quis enarrabit?* Qui dira sa naissance merveilleuse? Une vierge, la vierge Marie le conçut et l'enfanta sans perdre sa virginité. Marie fut sa véritable mère? mais il n'eut point d'autre père sur la terre que son Père céleste. Si Dieu devait naître, pouvait-il naître d'une autre que d'une vierge? Et si une vierge sans tache devait enfanter, à qui pouvait-elle donner le jour sinon à Dieu? Et quand il fut né, Joseph lui donna un nom révélé par l'archange Gabriel, un nom qui exprimait toute sa mission ; il l'appela Jésus, c'est-à-dire Sauveur : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* C'est dans une pauvre étable qu'il veut naître, celui qui vient nous apprendre le mépris des grandeurs et des richesses ; mais en même temps que la Vierge l'adore dans la crèche où elle l'a déposé, les anges se penchent pour contempler ce doux enfant si beau, en qui ils reconnaissent leur créateur et leur roi, *et facta est multitudo militiæ cœlestis laudantium atque dicentium : Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Les anges invitent leurs frères de la terre à venir l'adorer avec eux. Et les bergers accourent, et ils se prosternent devant le Dieu qui vient de naître. Une étoile d'un éclat extraordinaire brille sur l'horizon : les rois de l'Arabie l'ont contemplée ; ils se souviennent de cette étoile qui doit sortir de Jacob, d'après un de leurs prophètes. Ils suivent sa clarté ; et elle les dirige à Bethléem jusqu'au berceau de l'Enfant-Dieu. Ces trois rois l'adorent et lui offrent des présents : de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme. Hérode a peur pour son trône et il veut le mettre à mort. Joseph, le gardien de la virginité de Marie, prend l'enfant et sa mère et fuit avec eux en Egypte ; et il y reste jusqu'à la mort d'Hérode. Quand il n'a plus rien à craindre de la fureur du prince, il revient à Nazareth.

1252 2° *Vie cachée.* Et Jésus jusqu'à trente ans *erat subditus illis.* Il est soumis, lui le roi du ciel, lui à qui obéissent les anges, lui qui gouverne le monde ; il est soumis à Joseph et à Marie. Joseph et Marie travaillent, ce sont d'humbles ouvriers, ils gagnent leur pain de chaque jour à la sueur de leur front. Jésus travaille avec eux *in laboribus a juventute mea,* nous apprenant par là les deux grands devoirs de l'homme, obéir et travailler : l'obéissance triomphe de notre orgueil et nous préserve des écarts de la propre volonté ; le travail dompte le corps et nous délivre des dangers de l'oisiveté et de la sensualité. Mais l'heure est venue de remplir d'une manière plus éclatante sa mission. Il est venu nous apporter, non seulement l'exemple de ces vertus morales qui font l'homme, mais encore la foi, l'espérance, la charité qui font le chrétien.

1253. 3° *Vie publique.* 1) *La foi.* Les peuples étaient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Ils ne connaissaient pas le chemin du ciel. Jésus voulut le leur enseigner ; mais, pour donner à sa parole une autorité divine, Dieu lui même voulut faire connaître au monde le trésor qu'il possédait en son Fils. Au jour du baptême de Notre-Seigneur, le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe : la voix du Père retentit : C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. (MAT. III, 17.) Cette même voix se fit entendre au jour de la transfiguration, et elle ajouta : *Ecoutez-le.* (MAT. XVII, 5.) Jésus lui-même fit des œuvres divines et prouva sa divinité par ses miracles. Le vin manque aux noces de Cana, Jésus change en vin excellent, l'eau qui remplissait six vases de pierre, en présence de tous les convives ; c'est par là qu'il débute : *Hoc initium signorum.*

1254. Pendant trois années, il sème à la fois des miracles et des bienfaits. Il éteint les ardeurs de la fièvre dans la belle-mère de saint Pierre ; il commande aux vents et à la mer, et les tempêtes se calment aussitôt. Avec cinq pains il nourrit au désert cinq mille hommes ; de ses doigts, il touche les oreilles des sourds, et ils entendent ; les yeux des aveugles, et ils voient. Il rend le mouvement aux paralytiques, eussent-ils depuis trente-huit ans perdu l'usage de leurs membres. Les possédés sont délivrés à sa voix. Les muets

publient la puissance de Celui qui leur a rendu la parole ; il guérit les lépreux. Trois morts sortent du tombeau, éveillés par sa voix puissante. (1)

Même au jour de sa passion, d'un mot il renverse les soldats qui viennent se saisir de lui. Et même à sa mort, la terre entière sera ébranlée et prendra le deuil. Les prodiges de Notre-Seigneur remplissent l'Evangile ; les hérétiques, les schismatiques en conservent le récit aussi bien que les catholiques et y croient fidèlement. Que dis-je ? les historiens païens en ont gardé le souvenir. En faisant de telles œuvres, Jésus-Christ pouvait donc dire sans crainte d'être démenti qu'il était *le Fils de Dieu* ; et il l'a répété souvent, même à la veille de sa mort, devant ses plus cruels ennemis.

Il a pu ajouter : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres*. Ses œuvres étaient d'un Dieu, ses paroles étaient donc divines ; aussi les Apôtres ont-ils cru : *Domine, ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes !* Que dis-je, les bourreaux eux-mêmes en descendant du Calvaire se disaient, en se frappant la poitrine : Il était vraiment le Fils de Dieu ! (2)

1255. Puisque Jésus-Christ était Dieu et Fils de Dieu, comme il l'affirmait et le prouvait, il ne pouvait enseigner que la vérité et toute la vérité. Dieu peut-il se tromper ? Est-il capable de mentir ? Ce serait un blasphème que de le prétendre. La raison comme la parole divine nous apprend que Dieu est la science et la vérité infinies.

Or, Jésus-Christ a instruit pendant trois ans des pêcheurs de Galilée, dont il a fait les colonnes de son Eglise, les bases de la société qu'il venait fonder. Il ne leur a pas caché les secrets du ciel : *Quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis*. Il leur a fait connaître son Père, le prix d'une âme, le ciel, l'enfer, ce qu'il faut faire pour mériter les récompenses et éviter les châti-

(1) Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit : les eaux s'affermissent sous ses pieds : les morts entendent sa voix : les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui : les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence : la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles : tous les lieux par où il passe, ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs : il voit l'avenir comme le présent : il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avait parlé comme il parle : et charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté. (MASSILLON).

(2) (*a*) L'impie Arius a cependant osé nier la divinité du Sauveur ; mais le châtiment de ce malheureux est une preuve de plus de cette vérité. L'an 336, se trouvant à Constantinople en présence d'une nombreuse assemblée, il pâlit à la vue de tout le monde ; saisi de frayeur et éprouvant de violentes douleurs d'entrailles, il se retira dans une maison voisine où il expira en rejetant une grande abondance de sang avec une partie de ses intestins. Honteux châtiment des blasphèmes contre Notre-Seigneur.

(*b*) Sainte Marguerite d'Antioche de Pisidie était la fille d'un prêtre des faux dieux. Convertie elle-même au christianisme, elle fut chassée de la maison paternelle et condamnée à garder les troupeaux ; elle le faisait avec joie, car elle souffrait pour le Christ. Un préfet du prétoire qui la rencontra un jour où elle conduisait ses brebis aux pâturages, fut ravi de sa beauté, et résolut d'en faire son épouse ; il la fit amener auprès de lui ; mais apprenant d'elle qu'elle était chrétienne, il la cita avec grand appareil à son tribunal. « Quel est ton nom ? lui demanda-t-il. — Les hommes m'appelent Marguerite ; mais au saint baptême j'en ai reçu un autre plus illustre. Je me nomme chrétienne, et je confesse de cœur et de bouche que je suis la servante de Jésus-Christ. » Olybrius la somme de sacrifier aux dieux, la menaçant des derniers supplices, si elle s'y refuse. « Si mon Sauveur Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme vous avez la folie de le prétendre, répondit Marguerite, et s'il n'était pas très véritablement Dieu et homme tout à la fois, les menaces pourraient m'effrayer ; mais parce qu'il est le roi du ciel et de la terre et qu'il a une puissance telle que, s'il voulait, à l'instant il t'engloutirait tout vif dans l'enfer, quelle stupidité ne serait-ce pas que d'abandonner un tel Seigneur, pour courber la tête devant de stupides idoles. Donc, ô juge, écoute et sois assuré que je n'obéirai pas aux édits des empereurs. Tue-moi si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, tu peux me mettre à mort ; mais me séparer de l'amour du Christ, jamais.. » Le tyran en effet, la fit déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des torches ardentes, descendre dans une chaudière d'eau bouillante. Marguerite supporta tout avec un courage qui convertit un grand nombre de spectateurs qu'Olybrius fit aussitôt décapiter. A la fin, il fit abattre par le glaive la tête de la Vierge héroïque. (Voir nos 623 et 749, et la note du no 480.)

ments éternels. Et les Apôtres ont cru, et ont recueilli fidèlement dans l'Evangile les paroles du Maître.

Mais Notre Seigneur ne leur avait pas appris la vérité pour eux seulement. Tous les hommes en avaient besoin ; et, sans cette lumière, ils auraient chancelé perpetuellement dans les ténèbres, exposés à tomber à chaque pas dans les abîmes : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Jésus voulait que cette lumière arrivât à toutes les intelligences. Loin donc de recommander à ses Apôtres de tenir secrets les enseignements qu'il leur avait donnés, il leur a dit : *Allez, enseignez toutes les nations. Je vous enverrai l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin.* Vous passerez, le ciel et la terre passeront, *veritas Domini manet in æternum.* Pierre passera, le Pape ne passera pas ; les autres Apôtres passeront, les évêques ne passeront pas. Jusqu'à la consommation des siècles, je serai avec mon Eglise ; j'y serai avec l'Esprit de vérité ; et toujours les hommes, qui ont besoin de la vérité pour leur intelligence, comme de pain pour leur corps, pourront la puiser dans l'Eglise que j'assisterai jusqu'à la fin.

1256. C'est ainsi que Notre-Seigneur nous a donné la foi en sa parole qui ne peut tromper, la foi en l'enseignement de l'Eglise qu'il a établie, pour qu'elle conserve toujours pure et transmette entière à ses enfants la parole de vie. Et cette Eglise catholique porte avec elle toutes les preuves de sa divinité et de l'assistance du Saint-Esprit, par les miracles et le bien qu'elle opère à travers les âges, par les vertus éclatantes qui se pratiquent dans son sein. Et c'est par là que Jésus nous a sauvés du mensonge, de l'erreur.

Et pour comprendre ce bienfait, il faudrait comprendre d'une part et l'ignorance grossière de ceux qui passaient pour savants avant sa venue, et d'autre part la beauté et la sublimité des vérités et des devoirs de l'Evangile. O Jésus, *nous vous avons vu sur la terre plein de grâce et de vérité !* O soleil des âmes, dès que vous avez paru, vous avez dissipé les ténèbres de l'infidélité et du doute ! Avec votre Evangile, je sais et je crois tout ce qu'il m'importe de connaître ; et votre Eglise est là pour me guider et me conduire, comme par la main, du berceau à la tombe, afin que je ne m'égare jamais ; et vous-même vous êtes avec elle pour la préserver de toute erreur.

1257. 2) *L'espérance.* — Ce n'est pas assez, Jésus nous a apporté l'espérance. S'il nous est doux de croire à sa parole, si cette parole divine est l'appui inébranlable de notre foi, les promesses qu'il nous a faites dans son évangile sont le fondement de notre espérance. Il a promis le pardon à quiconque le lui demande avec contrition ; il a promis sa grâce à ceux qui le prient ; il a promis le ciel, où l'on voit Dieu face à face, à ceux qui observent sa loi. Ses promesses sont enregistrées clairement dans l'Evangile, et sont attestées par l'Eglise divine. Or Dieu est fidèle.

L'homme peut manquer à sa parole : encore est-ce pour lui un déshonneur ; Dieu ne peut manquer à la sienne. Qui pourrait, en effet, l'empêcher de nous accorder grâce et pardon et de nous ouvrir le ciel ? N'est-il pas tout-puissant ? et celui qui rend la vie aux morts ne peut-il pas donner le paradis à ceux qui le servent ? La bonté de Jésus-Christ pour nous ne serait-elle pas assez grande pour qu'il veuille nous donner ce qu'il nous a promis ? Oh ! rassurons-nous. Ce qui éclate dans la vie du Sauveur, c'est la tendresse miséricordieuse qu'il porte à l'homme.

Personne n'est repoussé par le divin Sauveur, ni les pauvres, ni les malades, ni les lépreux, ni les possédés. Il accueille jusqu'aux petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me* ; et il les caresse, les bénit et les rend à leurs mères, qui sont toutes fières de l'affection qu'il leur a témoignée. Il aime les pécheurs : il mange et boit avec eux ; et quand on lui en fait un reproche, il répond : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades.

1258. Peut-on oublier l'histoire de Madeleine qui arrose les pieds de Jésus de ses larmes et qui les essuie de ses cheveux, l'histoire de la femme adultère à qui il dit : *Nemo te condemnavit ? Nemo, Domine. Nec ego te condemnabo. Allez, ne péchez plus* ; l'histoire de Jérusalem qui a repoussé toutes ses avances miséricordieuses, sur laquelle il pleure au lieu d'appeler le feu

du ciel. *Flevit super illam dicens : Si cognovisses et tu, quæ ad pacem tibi ! Quoties volui congregare filios tuos, sicut gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti ?* Quel affligé Jésus a-t-il rencontré sans le consoler ? La veuve de Naïm pleurait, il ressuscite son enfant et le rend à sa mère heureuse et consolée. Marthe et Marie pleuraient leur frère. Jésus n'y tient pas : *Où l'avez-vous déposé ?* demande-t-il. On le mène au sépulcre. En vain on lui dit : Déjà il est tombé en corruption. Jésus pleure, et il crie de sa voix puissante : *Lazare, veni foras ;* et Lazare sort du tombeau.

1259. Ce qu'il a fait alors, ne l'a-t-il pas renouvelé à travers les siècles ? Il est des mères qui pleuraient la mort spirituelle de leurs fils, des sœurs qui gémissaient sur les égarements de leurs frères. Elles ont invoqué Jésus, et ces morts sont ressuscités. O tendresse du Cœur de Jésus ! Ni les bourreaux eux-mêmes, ni le larron crucifié à côté du Sauveur, n'ont pu s'y soustraire : *Pater, dimitte illis. Hodie mecum eris in paradiso.* Quand un Dieu tout puissant et si bon nous promet le ciel, qui oserait désespérer ? La raison n'est-elle pas d'accord avec notre foi pour nous dire que Dieu est tout-puissant, infiniment bon et fidèle à sa parole donnée ? O Jésus, je m'élance vers le ciel et je crois le posséder déjà, puisque vous me l'avez promis et que c'est de vous si bon que je l'attends. Comment votre cœur si compatissant me le refuserait-il ? Mais vous êtes venu apporter non seulement la foi et l'espérance, mais encore la charité.

1260. 3) *La charité.* C'est un lien d'amitié qui unit le Créateur à la créature. Dieu aime sa créature; la créature se tourne vers Dieu, l'être infiniment parfait et aimable, l'embrasse, le serre dans son cœur et lui dit : Je vous aime comme le souverain bien. Voilà la fin de l'homme : aimer Dieu et en être aimé. L'homme, par sa chute, était ennemi de Dieu; et le péché le séparait de son Créateur irrité contre lui. Incapable de payer la dette contractée envers la justice divine, il ne pouvait prétendre à rentrer en grâce avec son Dieu. Jésus est venu, il a pris sur lui tous nos péchés ; il s'est chargé d'apaiser la colère de son Père en les expiant. Son humanité, telle est la victime innocente qui devait porter la peine due au coupable.

1261. Voyez le divin Jésus couronné d'épines, le corps tout entier labouré par les fouets des bourreaux, condamné par la jalousie des Juifs et par Pilate, gouverneur de Judée, qui reconnait pourtant son innocence : il accepte la croix qui lui est préparée et sur laquelle il doit mourir. Après trois douloureuses chutes, il arrive au calvaire. Crucifiement, fiel et vinaigre, rien ne lui est épargné. Il expire en disant : Tout est consommé. O mon Père : J'ai accompli l'œuvre du salut des hommes, je leur ai donné l'exemple de toutes les vertus qu'ils doivent pratiquer : de l'obéissance, du travail, de l'humilité, de la souffrance. Je leur ai appris à vous connaître, je leur ai laissé la vérité dans mon Evangile et l'Eglise pour la leur enseigner. Je leur ai promis le ciel et je viens de le leur acheter par mes souffrances ; je leur ai donné ma Mère pour être leur appui ; je viens de laver leurs crimes dans mon sang, dont j'ai versé pour eux jusqu'à la dernière goutte ; je ne puis que mourir pour eux, afin de leur donner la marque d'amour de toutes la plus éclatante. Et il rend le dernier soupir : *In manus tuas commendo spiritum meum, et inclinato capite tradidit spiritum.*

Dès lors nous étions sauvés, la justice divine était apaisée, l'homme devenait enfant de Dieu et il aimait son Père céleste. Jésus est ressuscité le troisième jour après sa mort ; puis, après s'être fait voir à plus de cinq cents témoins, il est remonté au ciel où il est toujours vivant pour intercéder pour nous et d'où il viendra au dernier jour pour juger publiquement tous les hommes, pour bénir et introduire au ciel ceux qui l'auront aimé, pour condamner et punir ceux qui lui auront refusé leur cœur. *Nos ergo diligamus Deum.*

1262. *Conclusion.* — Au spectacle d'un Dieu mort pour nous, qui pourrait, en effet, se défendre d'aimer son Dieu ? *Charitas Christi urget nos.* Quiconque a un cœur, ne peut point ne pas aimer un Dieu qui a livré son divin Fils par amour pour lui ; un Fils adorable qui est mort sur la croix pour son salut. Si Notre-Seigneur n'exigeait de nous que la crainte ou un respect timide, nous donnerait-il des noms si doux ? Quand dédaignant celui de serviteur, il donne à nos âmes celui d'ami, de frère, de sœur, d'enfant, d'épouse même, que

demande-t-il, sinon l'amour à tous les degrés, avec toutes les nuances qui répondent à ces titres divers, l'amour à sa plus haute perfection : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* Aimons Dieu, mais en œuvres et en vérité, et non de bouche seulement ; par conséquent pensons à lui et aux souffrances qu'il a endurées pour nous. Portons sur nous le crucifix, faisons souvent le signe de la croix.

Par conséquent, venons visiter Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, où il a voulu demeurer avec nous. Assistons à la messe où il renouvelle le sacrifice du calvaire. Unissons-nous à lui par la communion fréquente. S'éloigner de la sainte sainte, c'est prouver qu'on ne l'aime point. Observons sa loi : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit. Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est* (1). Imitons-le. « Le grand mystère du christianisme c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitions dans la sainteté de sa vie : il a pris notre chair, afin que nous prissions son esprit. Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze, semblables à Jésus-Christ parce qu'il a voulu être semblable à nous, devenons des dieux pour l'amour de lui parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour de nous. » (BOSSUET) (2). La charité tend à nous rendre semblables à ceux que nous aimons : *Quid Christus ?* Et s'il le faut, mourons pour lui (3).

Acte de contrition de n'avoir pas aimé Dieu, et promesse pour l'avenir : *Neque mors, neque vita, nihil poterit me separare a charitate Dei quæ est in Christo Jesu.* Prière à Marie pour demander l'amour de Jésus.

(1) « Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos compliments : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous tous les jours avec lui pour des sujets de très peu d'importance ? Foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne ? Manquez-vous aux paroles que vous lui donnez ? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte. C'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous ; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps, vous le profanez ; vous lui avez engagé votre foi, vous la violez ; il vous prie pour vos ennemis, vous le refusez ; il vous recommande ses pauvres, vous les méprisez ; il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible, mais très équitable excommunication de l'Apôtre ? Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et imprudent pécheur que je suis ? Ah ! plutôt, ô grand Dieu tout puissant qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites, par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (BOSSUET).

(2) La nature divine était infaillible, mais elle n'était pas visible ; la nature humaine était visible, mais fautive : *Deus sequendus erat, qui videri non poterat : homo videri poterat, qui sequendus non erat,* dit saint Augustin. On a joint ces deux natures, on a fait un Homme-Dieu, un Dieu Homme, la vrai règle, le miroir et le modèle des âmes prédestinées, afin qu'en tant qu'homme, on puisse le voir, en tant que Dieu on puisse le suivre et l'imiter sans danger de s'égarer. Mais n'est-ce pas une chose étrange qu'on ne puisse pas persuader aux chrétiens une vérité si assurée et si importante pour le salut, que pour être sauvé, il faut nécessairement suivre cette règle, imiter la vie et les actions du Sauveur.

Le Fils de Dieu dit : *Celui qui ne demeurera pas en moi, sera comme le sarment retranché du cep de la vigne, qui est jeté au feu* : donc pour être sauvé et ne pas être envoyé au feu de l'enfer, il faut demeurer en Jésus. Or son bien-aimé disciple dit : *Qui se dicit in Christo manere, debet sicut ille ambulavit et ipse ambulare ;* que pour demeurer en Jésus-Christ, il faut marcher comme lui, c'est-à-dire vivre comme lui, imiter les exemples des vertus qu'il a pratiquées, chacun dans sa condition et selon son pouvoir, par le secours de sa grâce.

(3) Polycarpe, évêque de Smyrne, vieillard vénérable, fut arrêté par le proconsul Quadrat, durant la persécution de Marc-Aurèle. « Maudis ton Christ, lui dit le proconsul. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et je n'en ai reçu que des faveurs. Ah ! je le bénirai jusqu'à mon dernier soupir. » Le proconsul fit dresser un bûcher, et Polycarpe y monta tout heureux de mourir pour Jésus-Christ. Les flammes s'écartèrent autour du corps du saint, qui n'en ressentait pas les atteintes. Le proconsul donna alors l'ordre de le percer d'une épée, et le sang du martyr s'échappa avec sa vie.

1263. **Deuxième manière de présenter le même sujet.** *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* (Ps. XVIII, 6.) — Ce géant, c'est le Fils de Dieu. C'est l'amour qui le pousse; du ciel il descend dans le sein de la Vierge. Il s'anéantit par amour. Du sein de la Vierge il descend dans la crèche : pauvreté, souffrance, travail par amour. Par amour, il prêche l'Évangile et nous révèle les vérités du salut; il nous révèle son cœur par tous les faits cités plus haut nº 1257, et enfin par son sang versé pour l'expiation de nos péchés; du Calvaire il remonte au ciel où il est vivant pour intercéder pour nous. Même conclusion.

1264. **Troisième plan sur le même sujet.** *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere, procede et regna,* (Ps. XLIV, 5) *Même exorde.* — Jésus-Christ a tout ce qu'il faut pour enchaîner nos cœurs à son amour. 1º La beauté qui doit nous ravir.... Enfant dans la crèche il ravit les anges.... 2) Il grandit en sagesse, en âge et en grâce.... Il se montre à Israel et il attire les Apôtres par ses charmes, il entraîne les foules au désert; il attire Madeleine, lasse de toutes les beautés de la terre....

Dans sa passion, *vidimus eum et non erat aspectus.* Cependant qu'il est beau sur la croix! *Dilectus meus candidus,* par sa pureté, et *rubicundus* à cause de son sang répandu. « Pour moi, dit ce grand personnage (saint Augustin), quelque part où je vois mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa Mère. Il est beau dans les miracles, il ne l'est pas moins parmi les fouets. Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. Il est beau jusque sur la croix, il est beau même dans le sépulcre.

« Mais peut-être vous me direz : quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances qui ne lui laisse pas même la figure d'homme! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse? Écoutez et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ses plaies; mais le prince les trouvera belles parce que c'est pour son service qu'ils les a reçues; ce sont de belles marques, ce sont des cicatrices honorables que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellissent. » (BOSSUET). Qu'en est-il donc des blessures que le roi a subies pour ses sujets! *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Aussi que d'âmes ont voulu être fixées par l'amour à celui qui, par amour pour elles, a bien voulu être cloué à la croix : martyrs, confesseurs, vierges, ravis par la passion de Jésus-Christ. « Quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-neuf siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour; qui apparaît aux âmes avec un attrait auquel elles ne peuvent point résister; qui fond tout à coup sur elle et en fait sa proie? s'écrie Monsieur de Montalembert. Est-ce un homme? Non, c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clé de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes. »

1265. La croix ne dure pas, la résurrection la suit de près. Jésus-Christ montra une de ses mains et son visage ressuscités à sainte Thérèse. Impossible pour elle ensuite d'aimer rien sur la terre. Et l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Que de belles âmes sur la terre : les petits enfants, les cœurs purs, les saints (en nommer quelques-uns), petits filets d'eau qui découlent de la grande source de l'âme de Jésus! Ame de Jésus, sanctuaire de toutes les vertus, parée de tous les dons du Saint-Esprit; en elle, tous les trésors de la science et de la sagesse, océan d'amour, soleil de pureté, abîme d'humilité!

1266. Beauté de Jésus comme Dieu — *Candor lucis æternæ.* Il a toute la sainteté, toute la lumière, etc. Je conçois les saints qui n'aimaient que lui, *pulchritudinis studium habentes.* Qu'ils ont mauvais goût ceux qui aiment les créatures! Et quand elles se présentent à votre affection, tournez-vous vers Jésus : *Dilectus meus, electus ex millibus* (1).

(1) a) Comprenant par les Saintes Écritures que l'Éternelle Sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le B. Henri Suso, dans sa jeunesse se disait à lui-même : « Mon cœur

1267. 2° *Puissance.* — Créateur : *Omnia per ipsum facta sunt.* Rédempteur : *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis.* Il nous a payés bien cher ; donc nous lui appartenons. « C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience ; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains ; cette pourpre ridicule dont ils le couvrent, se changera en pourpre royale, sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon Maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi, certes dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent ; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien serait étonné de son impuissance ; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, que sa domination, sa principauté est mise sur son épaule. *Principatus super humerum ejus.* Qu'est-ce à dire cet empire et cette principauté sur ses épaules ? Ah ! ne l'entendez-vous pas ? C'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien dans le livre contre les Juifs. Sa croix c'est son sceptre ; sa croix, c'est son bâton d'ordonnance ; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de Notre-Seigneur.

» Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachèrent au-dessus de sa croix : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fut plus connue ? Il est vrai que les juifs s'y opposent ; mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ici, chrétiens ? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux juifs ; les mêmes juifs le pressent de changer ce titre, il le refuse, il tient ferme. Il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi ! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort, de crainte de choquer les juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein, et qui paraissaient de si peu d'importance ! Remarquez tout ceci, s'il-vous-plait. Il est lâche et ferme, il est mal assuré et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu, je reconnais vos secrets ; il fallait que Jésus mourût en croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la Croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté. O vertu ineffable de l'opération divine, même dans le cœur des ignorants ! s'écrie en cet endroit l'admirable saint Augustin. Ils ne savent tous ce qu'ils disent, et ils disent tous ce que veut mon Sauveur. Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et malgré leurs méchantes intentions exécute de très sages et très salutaires conseils.

» Caïphe en plein conseil de pharisiens, parlant de Notre-Seigneur, dit qu'il est expédient qu'il meure, afin que toute la nation ne périsse pas. Sa mort empêchera donc toute la nation de périr ; il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très à propos l'évangéliste saint Jean. Merveilleux jugement de Dieu ! Il pensait prononcer l'arrêt de sa mort et il faisait une prophétie

est ardent, je ne puis vivre sans aimer ; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie. » Et il savourait avec ivresse ces paroles : *La sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles, et comparée à la lumière, elle l'emporte. Aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse ; et je l'ai demandée pour épouse, et j'ai été ravi de ses charmes.... Je me reposerai avec elle ; car sa conversation n'a point d'amertume, et les rapports que l'on a avec elle n'engendrent point de dégoût.* (Sap. VII, 28 ; VIII, 2, 16.) Et la sagesse se montrait à lui, tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté, tantôt sous celle d'une Vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui comme une céleste amie, qui lui souriait en lui disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et il grava sur sa poitrine le nom de Jésus, en lui disant : « Je vous ai imprimé sur ma chair ; mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Suppléez à ce qui me manque, et écrivez dans mon cœur votre nom avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer. »

(*b*) Marie-Thérèse de Jésus, prieure du Carmel de Coutances, sœur du général de Sonis, fixant ses yeux sur une image de l'Enfant Jésus, murmura de sa voix : « Que tu es beau, mon Dieu ! Mais je vais te voir plus beau encore ! » Ce furent ces dernières paroles.

de sa gloire. Le même arrive à Pilate : il condamne le Fils de Dieu à la croix, et voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés ! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la Providence divine.

» Écrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoique l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel; que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu ; et en langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; et en langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts ; vous, ô Juifs, héritiers des promesses ; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau ; fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de cette terre, il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs.

» Que je triomphe d'aise, quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Église, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre ; et que dans toutes les provinces du monde, qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets ! Nous sommes, dit hautement ce grand personnage, presque la plus grande partie de toutes les villes. *Pars pene major civitatis cujusque*. Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, les Perses et les Indiens les plus reculés ; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient, l'Égypte, l'Éthiopie et l'Afrique la plus sauvage, les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens ; et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita*. Que dirai-je des peuples d'Espagne et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'au temple de son Romulus. *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri*. (S. Aug. in Ps. XLIV, tom. IV, p. 391.) Il n'y a point d'empire si vaste, qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien ; c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. Jésus règne partout, dit il, Jésus est adoré partout. Devant lui la condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves. Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi de tous ; il est le Seigneur et le Dieu de tous : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique regnat, ubique adoratur ; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia ; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est*. (Tertul. adv. Jud. n. 7, p. 113.) Et ce qui est le plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers ; au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent

à sa pauvre Église par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi ; ô Césars, assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Église : entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. En même temps, Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines : et par toute l'étendue de l'empire, la paix fut rendue aux Églises. Où êtes-vous, ô persécuteurs ? Que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur ? Mes frères, ils ne sont plus, Jésus les a défaits ; ils sont tombés à ses pieds : *Populi sub te cadent*. Il en est arrivé comme de saint Paul. Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place un disciple ; *occisus inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin. (In. psalm. XLIV, tom. IV, p. 399). Ainsi ces peuples farouches qui frémissaient comme des lions contre les innocents agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts, Jésus les a frappés au cœur : *In corda inimicorum*. C'était dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les a blessés : *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum*. (Saint Augustin ibid.) Les flèches de mon Maître ont percé le cœur de ses ennemis.» (BOSSUET). Le ciel, la terre sont à lui ; il règne sur les anges, sur l'Église et sur toutes les âmes pures, sur les nations : *Reges eo in virga ferrea*. Sa parole a réduit toute intelligence à l'obéissance envers lui. « Il obtient que tout esprit l'accepte, se laisse convaincre, et trouve dans ses dogmes la règle de sa pensée et la loi de sa vie. Il obtient que les petits et les grands, les rois et les peuples, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, croient sans voir, écoutent sans comprendre. Il obtient que la science acclame ses mystères, que le génie les revère, que la calomnie les consolide, que les attaques ne fassent qu'en agrandir et en développer la puissance. Il obtient que depuis dix-neuf siècles l'humanité, suspendue à ses lèvres, préfère la folie apparente d'un symbole mystérieux aux lumières de ses sages, et aux systèmes de ses philosophes ; que le simple doute sur une seule de ses paroles soit regardé comme un crime : que leur empire s'étende en même temps que la civilisation, et que leurs progrès soient en raison directe des progrès des sciences, des lettres et des arts ; que tout peuple qui vient à lui trouve dans ces mystères la lumière et la vie et que tout peuple qui se détache de lui retombe par là dans les ténèbres et dans la mort. » (Mgr BESSON.) Il a droit de régner sur nos cœurs, c'est là ce qu'il demande surtout : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi. Regnum Dei lætitia et pax et gaudium. Cui servire regnare est*. Dirons-nous comme les juifs : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ?* Ah ! plutôt disons comme les élus : *Il est digne de recevoir le royaume*.

1268. *Sa bonté* doit lui gagner tous les cœurs, et ici se rapportent les faits cités plus haut sur la tendresse de Jésus à l'égard de tous et sur sa passion, voir n. 1257. « Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde ? avec quel appareil nous est-il venu enseigner ? s'est-il caché dans une nuée ? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté ? a-t-il dit d'une voix terrible : Retirez-vous ; que mon serviteur Moïse approche tout seul ; et les hommes et les animaux qui aborderont près de la montagne mourront de mort (Exord., XIX, 12, 13) ? La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Evangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux ? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs, et lui-même il va au-devant : Venez à moi, dit-il, et ne craignez pas. Venez, venez à moi, oppressés, je vous aiderai à porter vos fardeaux (Math., XI, 29) ; venez, malades, je vous guérirai ; venez, affamés, je vous nourrirai ; pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement, chrétiens ? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous ? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit, il est résolu de se faire aimer, même si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre

grandeur ? Dites-moi, était-ce pour se faire craindre qu'il a voulu être pendu à la croix ? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il y a de plaies ? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'Eucharistie ? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents. Comment donc excuserons-nous notre négligence ? mais où se cachera notre ingratitude ? » (BOSSUET).

Saint Ambroise a donc dit avec raison : « Nous avons toutes ses choses en Jésus-Christ et Jésus-Christ nous est toutes choses. Si nous désirons la guérison de nos plaies, il est un médecin. Si nous sommes dans l'ardeur d'une fièvre ardente, il est une fontaine. Si nous sommes accablés sous le fardeau de nos péchés, il est la miséricorde même. Si nous avons besoin de secours, il est de force. Si nous craignons la mort, il est la vie. Si nous voulons quitter les ténèbre, il est la lumière. Et si nous voulons aller au ciel, il en est le chemin. » *Même conclusion* (1).

(1) *(a)* Des flatteurs appelaient Canut, roi d'Angleterre, qui se promenait sur le rivage, le roi de la terre et des mers. C'était au moment du flux où la mer montait. Canut s'assied et ordonne à la mer de ne pas venir jusqu'à lui ; déjà l'eau s'élevant couvrait ses jambes. Les courtisans le prièrent de s'éloigner ; il le fit et leur dit : « Vous voyez que je ne suis point le roi de a terre et des mers. » Et leur montrant le crucifix : « Leur vrai roi, ajouta t-il, le voici. » Et devant toute sa cour, il adora l'image de Jésus crucifié.

(b) La légende de saint Christophe rapporte que ce saint homme était d'une taille gigantesque et qu'étant encore païen, il avait l'ambition de se mettre au service du plus grand roi du monde. Il alla en effet s'offrir à un roi qui était en grande réputation ; mais Christophe remarqua que ce roi qui était chrétien, faisait le signe de la croix, quand on parlait du démon. Il en conclut que le démon était plus puissant que lui, et il partit pour se mettre au service du démon qui se présenta en effet à lui à la tête d'une grande armée. Toutefois comme une croix se trouvait sur la route, le démon se détourna et fit un grand contour pour l'éviter. Christophe lui en demanda la raison, et voyant que le démon avait peur de Jésus-Christ, il dit : « Je vais me mettre au service de Jésus-Christ. » En effet, ayant rencontré un solitaire qui l'instruisit, Christophe se mit au service du roi du ciel pour lequel il vécut désormais, et pour lequel il mourut martyr. (Voir n. 1062.) Ayons une noble ambition, celle de servir Jésus, le plus puissant des rois.

(c) En 1848, à Paris, le canon de la guerre civile grondait non loin de l'église de Sainte-Clotilde, près des appartements où Châteaubriand se mourait : il arriva qu'un tumulte plus fort, une clameur plus sauvage, parvint jusqu'aux oreilles de l'illustre vieillard. Il prit alors son crucifix, attacha sur l'image du Sauveur un regard ferme et doux, et dit : « Jésus-Christ seul sauvera la société moderne, voilà mon Roi. » Ce furent les dernières paroles de Châteaubriand.

(d) Le général de Vouges, l'un des héros de Reichshoffen, mort à Besançon en 1879, ne craignait pas de dire : « On travaille à réorganiser l'armée ; mais on n'y parviendra que lorsqu'on aura placé Jésus Christ au cœur des soldats. »

(e) Un mot de Napoléon Ier sur Jésus-Christ : « Nul homme, quelque grand qu'il soit, n'a jamais été aimé plus longtemps que sa vie... Aujourd'hui, qui aime César, Alexandre ? Non, les grands hommes ne sont pas aimés ! Jésus-Christ, c'est le seul. Mais je me connais en homme. Jésus-Christ n'est pas un homme. Voilà pourquoi, après dix-huit siècles, on aime encore Jésus Christ. » *(Mémorial de Saint Hélène)*. Il est vrai que les saints aussi sont aimés, mais ils le doivent à la grâce de Jésus-Christ dont ils sont revêtus.

(f) Charles II, roi d'Angleterre, battu à la bataille de Worcester, dut pour se soustraire à ses ennemis, s'enfoncer dans la forêt et se déguiser en bûcheron, portant une lourde cognée et couvert des humbles vêtements d'un ouvrier. Mais ceux qui étaient dans le secret, voyait en lui leur souverain et leur roi ; et ils l'en aimaient davantage, attendris qu'ils étaient de ses malheurs. C'est ainsi que ceux qui ont la foi voient en Jésus Christ revêtu des haillons de l'humanité, leur Souverain et leur Dieu, et il leur est d'autant plus cher qu'il s'est plus anéanti. (Voir la note du n. 872).

(g) Nom de Jésus. Le comte Armogaste qui faisait partie de la suite de Théodoric, fils de Genséric, roi de Vandales d'Afrique, eut à souffrir toutes sortes de tourments pour conserver la foi en la divinité de Jésus-Christ. On finit par lui lier fortement toutes les parties du corps avec des cordes. Armogaste se contenta de prononcer le nom de Jésus et ses liens tombèrent aussitôt comme une toile d'araignée. On renouvela la même épreuve avec des cordes plus fortes qui ne purent résister à l'invocation du nom de Jésus. Ainsi tomberont, si nous invoquons ce nom, les chaînes dont Satan cherche à nous lier.

(h) Saint Edmond était encore enfant ; un jour, il quitta en récréation ses compagnons

XXVI. — Passion de Notre-Seigneur (1).

1269. Suivons le divin Sauveur au jardin des Oliviers, devant les tribunaux qui le condamnèrent et jusqu'au calvaire où il expira. Cette voie douloureuse est toute tracée par le sang adorable qu'il a répandu.

d'études pour fuir leurs conversations mondaines et s'entretenir avec Dieu. Un bel enfant lui apparut qui le salua avec une amabilité céleste. Edmond le regarde avec ravissement. L'enfant lui dit : « Ne me connaissez vous pas? — Je ne vous ai jamais vu, répondit Edmond. — Je m'étonne que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout ; lisez l'écriture qui est sur mon front. » Et Edmond lut : *Jésus*. « Ayez soin tous les jours, ajouta l'enfant, de tracer sur votre front ce nom sauveur et vous serez préservé de mort subite. » Edmond fut fidèle à cette pratique tous les jours de sa vie.

(1) La passion peut être prêchée avec grand fruit dans toutes les missions ; elle servira à inspirer l'horreur du péché et l'amour de Notre-Seigneur qui est le but de tous les exercices. Quand on traite ce sujet en dehors du jeudi et du vendredi saints, on peut entrer ainsi en matière : « Si le spectacle de la mort, des rigueurs du jugement, des supplices de l'enfer, n'avait pas allumé dans nos cœurs une haine implacable pour le péché, *respice in faciem Christi tui*. Transportons-nous au jardin des Olives, aux divers tribunaux où comparut le Sauveur, et enfin au Calvaire : et méditons les souffrances que nos péchés ont coûtés au Fils de Dieu, fait homme pour l'amour de nous. » On a soin de glisser rapidement sur la première partie.

Le jeudi et le vendredi saints, on pourrait faire de la passion le sujet de deux instructions, ou du moins d'une méditation et d'un sermon. Le jeudi on développerait le premier point de l'instruction sur ce sujet, en la faisant brièvement précéder du récit évangélique de la dernière cène de l'agonie. Les causes de l'agonie feraient le partage du discours. — Nous ne faisons sur ce sujet que résumer saint Léonard.

Le vendredi saint ou le jeudi saint au soir. — Pourquoi ces autels dépouillés, ces cierges éteints, ces tabernacles vides, ces cloches muettes, ces sacrifices suspendus ? Au deuil de cette église se mêle en ce jour celui de la nature. N'est-ce pas au premier vendredi saint que les ténèbres se sont répandues sur la surface du monde, que le soleil s'est obscurci, que la terre a été ébranlée jusque dans ses fondements. Tout cet appareil lugubre pleure l'horrible attentat qui a été un sujet de larmes pour les anges de paix eux-mêmes. L'homme resterait il seul insensible ?

Jésus, le Fils de Dieu fait homme, est mort sur la croix ?... O Marie, ô Mère des douleurs, obtenez-nous de mêler nos larmes aux vôtres. Mettez à mes lèvres des paroles, à ma voix des accents qui touchent les cœurs les plus durs. O croix, unique lumière de ces jours, unique espérance de nos cœurs affligés, lit douloureux sur lequel expira mon Jésus, je vous adore... Ah ! étendez un de vos bras et frappez le cœur le plus obstiné. Détrempée que vous êtes des gouttes de sang du Sauveur, détrempez nos âmes dans les pleurs du repentir !

On pourrait aussi dans l'exorde rapporter le trait suivant : Un missionnaire du Thibet rencontra un jour un médecin infidèle qui s'était fait remarquer par son dévouement pour les malades. Il commença, dans un premier entretien, à dissiper ses préjugés contre la religion chrétienne. Le médecin alla, quelques jours après, faire une visite au missionnaire, qui l'introduisit dans son humble cellule, dont une image représentant Jésus-Christ crucifié faisait tout l'ornement. Cette image frappa vivement l'infidèle qui demanda ce qu'elle signifiait ; le missionnaire en profita pour lui expliquer les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Pendant ce temps, le médecin fondait en larmes. Le récit des souffrances du Fils de Dieu l'avait touché, et bientôt après il recevait le saint baptême.

On pourrait enfin prendre pour texte ces paroles : *Benedicat vos Dominus noster Jesus Christus qui pro nobis flagellatus est, crucem portavit et fuit crucifixus* ; qui fourniraient la division et on commencerait le récit de la passion par la flagellation, n. 1284.

Exorde du P. Le Jeune. Un orateur romain invectivant contre un criminel qui était accusé de parricide, lui disait : *Matrem occidisti, vis dicam amplius ? Matrem occidisti* : Vous avez tué votre mère. Que dirai-je de plus ? vous avez tué votre mère ; on ne saurait en effet rien dire de plus grave ; c'est dépeindre plus que suffisamment votre crime de le nommer seulement. On peut en dire autant de nous. Les hommes sont aujourd'hui déicides. Que dire de plus ? les hommes sont aujourd'hui déicides ; on ne saurait rien penser de plus énorme ; et je suis au nombre des hommes, je suis malheureusement complice des exécrables déicides. Je ne saurais donc exposer les circonstances de la passion, sans exagérer mon crime, et me condamner par ma bouche.

Et puis je suis destitué de mon secours ordinaire, je n'oserais m'adresser à celle qui avait coutume de me prêter son assistance : Car convient-il de présenter à la Vierge la Salutation Angélique ? autant de paroles que je dirais, autant de coups d'épée perceraient son cœur. Je vous salue... non, il ne faut pas le lui dire. Quel salut peut avoir

1270. — I. *Agonie.* — Jésus, c'est le Fils de Dieu ; il était venu sur la terre prendre un corps et une âme comme nous, afin de souffrir pour nous, de porter la peine méritée par nos fautes et de nous sauver par là. Les trente-trois premières années de sa vie avaient été passées dans le travail, l'humiliation et la souffrance, endurés pour l'expiation de nos crimes. Ce n'était point assez pour son amour, il voulait par sa mort nous mériter de vivre de la vie éternelle, à nous qui sans lui étions destinés à une mort éternelle. Sachant donc que son heure, l'heure de sa passion était venue, le jeudi, il institua au Cénacle l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; et puis se retira avec ses disciples hors de la ville, traversa le torrent de Cédron et arriva avec eux sur le mont des Oliviers, à peu de distance de Jérusalem.

Ils entrent ensemble au jardin de Gethsémani. Jésus dit alors à ses Apôtres : *Demeurez ici pendant que je m'en vais prier là : priez aussi, afin que vous n'entriez pas en tentation.* Laissant donc les autres Apôtres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, ses confidents ordinaires, et il commença à être en proie à la crainte, à l'ennui et à la tristesse : *Mon âme*, leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort ; attendez ici et veillez avec moi ;* et, s'écartant d'eux, il se mit à genoux et fit cette prière : *Mon Père, détournez, s'il vous plaît, de moi ce calice ; cependant que votre volonté soit faite et non la mienne !* Et, étant réduit comme à l'agonie, il priait de plus en plus, répétant toujours les mêmes paroles et nous apprenant par là que, dans les grandes douleurs, notre grande et souvent notre unique consolation, c'est la prière resignée, *non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Sachant que nos péchés commencent par la pensée et voulant les expier pleinement, le Sauveur livre déjà son âme à la douleur, en attendant qu'il livre son corps aux bourreaux. La crainte, la tristesse l'oppressent si violemment que son front abattu retombe contre terre ; une sueur de sang s'échappe de tout son corps, ruisselle de tous ses membres, détrempe ses vêtements et inonde la terre. Un ange du ciel descend pour le soutenir, lui le Créateur des anges, lui qui soutient tous les êtres par la force de sa parole. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus! O vous tous qui passez, arrêtez-vous.* Si vous rencontriez sur le chemin un pauvre misérable, même votre plus grand ennemi, dans l'état où vous voyez réduit votre Dieu, votre Père, votre meilleur ami, auriez-vous le courage de passer outre,

celle qui voit mourir devant ses yeux le Sauveur des hommes, le salutaire de Dieu : Marie... non, il ne faut pas ainsi la nommer : Marie veut dire étoile de la mer, et sa lumière est éclipsée au milieu de la tourmente des douleurs de son bien-aimé. Pleine de grâce... non, il ne faut pas l'appeler ainsi ; elle est aujourd'hui pleine de disgrâce, de tristesse d'amertume : *Vocate me amara, quia amaritudine replevit me Dominus.* Le Seigneur est avec vous... non, il n'est plus avec elle, son corps est mis dans le sépulcre, et son âme s'en va au séjour des limbes. Vous êtes bénie entre toutes les femmes... non, il ne faut pas lui donner cet éloge ; elle est la plus désolée, la plus affligée de toutes les femmes. Et béni le fruit de vos entrailles... non, on ne le dit pas aujourd'hui ; le fruit de son sein est méprisé, bafoué, blasphémé de tous les hommes. C'est vous, c'est vous, ô croix vénérable ! qui succédez aujourd'hui à l'office de Marie ; c'est à vous et non à la très sainte Vierge, que nous devons adresser ces paroles.

Je vous salue, sainte Croix, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous. Je vous salue... oui ; car c'est entre vos bras très heureux, qu'est suspendu le salut des hommes : *In qua salus mundi pependit.* Je vous appelle aussi Marie... oui, car vous êtes l'étoile de la mer pour toutes les âmes affligées qui voguent sur la mer orageuse de ce monde périssable. Pleine de grâces... oui, car c'est par les mérites du sang qui vous arrose, que les pécheurs reçoivent la grâce et que les justes la conservent. Le Seigneur est avec vous... oui, car il quitte Marie pour se donner tout à vous, il n'embrasse que vous, il veut mourir entre vos bras. Vous êtes bénie entre tous les arbres, vous êtes plus noble que la palme, plus incorruptible que le cèdre, plus fructueuse que l'olivier. Et béni le fruit que vous portez ; car c'est en vous et par votre moyen que Jésus détruit la malédiction, et nous acquiert la bénédiction. *Solvens maledictionem, dedit benedictionem.* Sainte Croix, puisque vous prenez la place de sa Mère, ne lui soyez pas marâtre, adoucissez un peu votre rigueur naturelle, amollissez un peu la dureté de votre bois, ne faites pas trop souffrir cet innocent condamné ; considérez qu'il est faible et délicat, ayez compassion de la pauvre Marie, qui vous demande miséricorde pour son Fils, ayez égard aux humbles prières que vous en fait ce peuple chrétien. Peuple catholique, honorons la croix, saluons-la, bénissons-la. *O crux, ave.*

sans lui demander qui l'a réduit à une telle agonie? O Jésus, dites nous la cause de vos craintes, de votre tristesse! Il n'est point ici de cœur assez dur pour ne vouloir y porter un allégement (1).

1271. 1° *Première cause.* — Ah! ce calice amer à la vue duquel Jésus s'épouvante, c'est celui de sa passion. Il sait tout d'avance, il voit tout ce que lui réservent la perfidie jalouse des Juifs et la rage des bourreaux. La trahison de Judas, les cordes dont on va le garrotter, les soufflets, les blasphèmes, le reniement de Pierre, les dérisions d'Hérode, les fouets, la couronne d'épines, la croix, les douleurs de sa Mère et des saintes femmes, le vinaigre qu'on lui offrira, le crucifiement, la mort, tous les tourments de sa passion s'offrent à lui comme dans un tableau. Et, par delà sa mort, il entrevoit les tourments de ses martyrs, ses fidèles serviteurs méprisés, livrés aux railleries des impies, ses religieux poursuivis comme des criminels et tout ce que l'enfer aura de rage pour détruire son œuvre.

A la vue de tant de maux, il se livre à la crainte. Quel bourreau que la crainte! Elle s'acharne à torturer l'âme qu'elle saisit, et lui devient un supplice plus grand que les tourments mêmes. Sans doute les douleurs du Cœur sacré de Jésus dans ce jardin furent aussi grandes que celles mêmes de sa passion. Aussi, s'écriait-il : *Transeat a me calix iste!* Qu'ils tremblent ceux qui font la guerre à la religion, qui se moquent de ceux qui la pratiquent. Jésus a tremblé à la vue des persécutions qu'ils feraient subir à ses serviteurs et il s'est écrié : *Transeat*, etc. O mon Jésus, qu'il se hâte de venir vous fortifier l'ange que vous envoie votre Père!

Ah! si vous ne mourez pour notre salut, nous allons tous à notre perte et à la mort! Aussi Jésus ajoute aussitôt : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne! » Du reste, les persécutions et les souffrances de sa passion n'étaient pas la principale cause de sa tristesse et de ses frayeurs. N'avait-il pas dit qu'il lui tardait d'être lavé dans son sang, afin d'effacer les souillures de nos âmes dans ce bain salutaire? N'avait-il pas prédit à ses Apotres la persécution comme une béatitude qui leur ouvrirait le ciel? Il est donc une autre cause plus efficace de la tristesse du divin Sauveur.

1272. 2° *Deuxième cause.* — Ce sont les péchés du monde. Le péché est un si grand mal que tous les anges et tous les hommes réunis sont incapables de satisfaire à Dieu pour une seule faute grave. Les hommes sont donc impuissants à payer leurs dettes à la justice divine ; le Fils de Dieu seul pouvait se faire caution pour eux, et il s'est offert à son Père pour porter à notre place la peine que nous méritions. Il s'est chargé de nos péchés ; et son Père, dans sa bonté pour nous, a consenti à laisser peser sur lui ce fardeau : *Vere iniquitates nostras ipse tulit. Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* Or, le moment était venu d'expier tous ces crimes. Son âme divine connaissait toute la laideur et toute l'énormité d'un seul péché mortel : elle sentait l'outrage, en quelque sorte infini, qu'il fait à toutes les perfections de Dieu, toute la honte, toute la flétrissure qu'il imprime.

Son cœur trois fois saint, avait une souveraine aversion pour toute souillure. Jamais l'innocent agneau n'a eu autant de crainte du loup furieux, jamais la colombe n'éprouva autant d'éloignement pour l'oiseau de proie ; jamais l'homme n'a eu autant d'horreur pour le poison, pour la peste, pour la mort, que Notre-Seigneur en avait pour un seul péché, lui qui est la sainteté infinie. Et, pourtant, il voit se dresser devant lui, non pas quelques péchés seulement, mais tous les crimes des hommes de tous les lieux, de tous les temps, avec leurs circonstances les plus horribles ; les péchés qui ont désolé l'Europe, l'Afrique et tous les points du globe, depuis la désobéissance d'Adam et le meurtre d'Abel jusqu'au dernier blasphème de l'Antéchrist et du dernier des impies ; toutes les abominations qui ont fait submerger par le déluge les hommes qui peuplaient la terre ; celles qui ont appelé sur cinq villes coupables une pluie de soufre et de feu ; tous les sacrilèges, toutes les haines, tous les vices dont les hommes se font tristement les esclaves.

(1) Les développements qui suivent serviront à l'instruction du jeudi saint au soir, quand on devra s'y borner à traiter le mystère de l'agonie de Jésus. Dans un sermon sur la passion, on ne ferait que les indiquer et on passerait aussitôt à la deuxième partie, n° 1278.

1273. Il vit en cette nuit toutes les nuits ténébreuses des pécheurs, toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos œuvres les plus secrètes et les plus honteuses. Cette seule vue eut suffi pour plonger son âme dans une mortelle tristesse. Il connaissait son Père si bon, si grand, si saint, si opposé à tout mal ; et comment un tel Fils, n'aurait-il pas le cœur percé par les outrages, qui montaient de toutes parts vers le trône adorable de son Père ! Mais Jésus ne voyait pas seulement ce déluge d'iniquités, il s'en trouvait chargé et il voulait expier tous ces péchés. C'est alors que son âme qui est la candeur des cieux, se voyant comme enveloppée d'un ténébreux nuage de tant de turpitudes, s'écria : *Transeat*, etc. ; elle entra dans une frayeur, dans un ennui, dans une tristesse mortelle.

Oh ! Jésus se trouble ; et nous ne nous troublons pas, nous les coupables ! Oh ! pécheurs, vous ne tremblez pas, quand vous avez sur le cœur une faute grave ; vous sentez le remords pourtant et vous cherchez à vous en distraire ! Prenez garde, ce trouble qui vous saisit, la tristesse qui vous envahit, sont peut-être la dernière grâce de Dieu. Tombez à genoux plutôt ; priez, le front contre la terre, avec Jésus au jardin des Olives et criez vers Dieu : *Transeat*, etc. Ne cessez de prier que lorsqu'un ange du ciel, c'est-à-dire un prêtre, auquel vous aurez fait connaître votre malheureux état, vous aura fortifié en vous disant : Allez en paix.

O mon Jésus, comment à la vue de votre douleur ne pas concevoir le repentir de mes fautes ? Elles font jaillir votre sang, comment ne feraient-elles pas couler mes larmes ? Mon Dieu, pardon, c'est moi qui ai pesé sur vos épaules de tout le poids de mes crimes, et j'ai fait retomber contre terre votre front auguste, appesanti par cet écrasant fardeau ; mes pensées, mes paroles, mes actions coupables ont été autant de serpents qui ont déchiré votre cœur au jardin des Olives, de leur dard empoisonné. Ah ! si je n'avais pas tant péché, Jésus mon Dieu n'aurait pas tant souffert ! Quelle pensées, quel souvenir ! Gardez le toujours et la contrition sera votre disposition habituelle. Ce sont nos péchés qui ont été une des principales causes de l'agonie de Jésus.

1274. 3° *Troisième cause.* — Mais il est encore une autre cause de l'agonie de Jésus, que nous ne pouvons passer sous silence. Si le Sauveur à la vue de toutes les souffrances, de toutes les humiliations de sa passion, de tous les crimes dont il était chargé, avait pu se dire que désormais le péché allait être détruit sur la terre, que tous les hommes pour qui il allait mourir, profiteraient de ses souffrances en faisant leur salut, il eût accepté avec joie le calice de sa passion ; mais perçant le voile qui cache l'avenir, son regard divin vit qu'après sa mort il y aurait encore des crimes et encore des réprouvés ; et, à ce spectacle, la sueur de sang ruissela plus abondante. O sang qui coulez des veines de mon Jésus, que de nouvelles douleurs vous causez à cette divine Victime !

Étendu à demi-mort sur la terre, le Sauveur considérait que ce sang serait pour plusieurs un sujet de condamnation. Il entrevoyait les impies qui s'en iraient en enfer, en ricanant de tout ce qu'il aurait fait pour leur salut. Il voyait les indifférents endormis dans le péché, désertant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, résistant à la grâce et par conséquent ne s'appliquant pas les mérites de son sang, et puis surpris par la mort avant de faire pénitence ; il voyait les idolâtres qui ne le reconnaîtraient pas pour leur Dieu, les Juifs qui le maudiraient.

1275. Il me semble l'entendre pousser vers son Père des gémissements et des soupirs. Mon Père, j'adore vos décrets, mais pour qui voulez-vous que je meure ? Il y en a si peu qui se laveront dans mon sang ; *Quæ utilitas in sanguine meo?* Il sera donc vrai que ce sang servira à écrire la sentence de damnation d'un trop grand nombre. *Pater, transeat*, etc. La passion, je ne la crains pas ; les péchés des hommes, je les porterai ; mais ce que je ne puis accepter, c'est la perte des âmes. Viens, ô croix, je t'embrasse ! Coulez goutte à goutte, ô sang qui devez purifier les cœurs ; péchés du monde, pesez sur mes épaules, je me résigne à tout ; mais je ne puis souffrir qu'elles se perdent, ces âmes pour qui je vais mourir, ces âmes qui vont me coûter si cher, ces âmes, ô mon Père, créées à votre image, destinées à vous glorifier éternellement ! *Mon Père, que ce calice s'éloigne de mois.*

Verumtamen, etc. Mais puisque vous le voulez, ô mon Père, lors même qu'un grand nombre voudraient se perdre par obstination dans le mal, n'y eût-il même qu'une seule âme qui dût être purifiée par mon sang, pour qui ma mort dût être la source de l'éternelle vie, volontiers je verserai mon sang ! Je mourrai pour tous, dussé-je n'en sauver qu'un seul ! Vous ne voulez pas qu'un seul de vos enfants périsse, je ne le veux point non plus . *Non sicut ego volo, sed sicut tu* ; mais ma douleur est immense, en voyant ceux qui iront malgré tout à l'éternelle damnation.

1276. O pécheurs, depuis si longtemps coupables, qui retardez encore votre conversion, pécheurs indifférents, qui avez déjà un pied dans la tombe et qui hésitez encore à prendre des moyens pour vous sauver, c'est vous qui avez présenté à Jésus au jardin des Olives ce calice si amer, qu'il demandait à son Père d'éloigner de lui ! Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour des fruits de sa mort, des lumières qui ont éclairé votre esprit sur le néant des plaisirs et des biens que vous recherchez, en oubliant votre salut ? Qu'avez-vous fait des remords qui vous ont poursuivis, des bons désirs qui vous ont animés dans des jours de ferveur ? Qu'avez-vous fait des sacrements, de la parole de Dieu, des inspirations de la grâce qui vous est sans cesse offerte ? Ah ! si jusqu'ici vous êtes restés insensibles à nos paroles, du moins écoutez à cette heure la voix de Jésus.

Après avoir dit à son Père qu'il ne pouvait se résigner à vous voir vous perdre, il s'adresse à vous ; il vous montre son corps adorable inondé de sang, il vous montre la terre du jardin où il prie, qui en est détrempée, son visage défiguré par la douleur, et il vous dit : *Transeat a me calix iste* ! Mon fils, mon enfant, pourquoi me tourmenter, pourquoi oppresser le cœur de ton père et de ton ami qui veut te sauver ? Veux-tu donc que ma passion soit inutile pour toi, que le ciel que je t'ai ouvert au prix de tant de souffrances, te soit à jamais fermé ? Aie pitié de ton âme, aie compassion de ton Dieu, mon pauvre pécheur ?

1277. La pierre sur laquelle le Sauveur était à genoux au mont des Oliviers s'amollit ; elle fléchit sous le poids de son corps ; notre cœur ne sera pas plus dur que ce rocher. Comprenant maintenant que la passion que le Fils de Dieu a endurée pour nous, que nos péchés dont il a porté le poids, que la vue de notre endurcissement et de l'abus que nous faisons de la grâce a été la cause de l'agonie de notre bon Sauveur, groupons-nous autour de lui avec l'ange du ciel qui lui apparut pour le fortifier.

O Jésus, vos douleurs viennent de moi ! Ce sont mes péchés qui ont courbé votre corps vers la terre, c'est la vue de mon endurcissement et de mes infidélités qui a rempli votre âme d'une tristesse mortelle. Mon Dieu, il est temps que je donne à votre cœur la joie que vous avez droit d'attendre de votre enfant ! Mon Dieu, plus de péché ! Front auguste, relevez-vous de la poussière, je veux me relever moi même de la fange et de la souillure où je me suis étendu. Mon Dieu, ce ne sera plus en vain que vous aurez souffert pour moi ! Je veux laver mon cœur dans votre sang en m'approchant du saint tribunal et de la table sainte, et désormais tout mon soin sera d'observer votre loi, Seigneur, et d'être fidèle aux inspirations de votre grâce (1).

1278. II. 1° *Trahison de Judas*. Fortifié par sa prière et par la visite de l'ange, Jésus se lève et se dirige vers ses Apôtres qu'il trouve endormis : *Surgite, eamus*, dit-il ; voici que celui qui doit me trahir approche. Le voici venir en effet ; c'est Judas. Terre, comment oses-tu le porter ; et toi ciel, pourquoi ne l'écrases-tu pas de tes foudres ! Les bourreaux ne connaissent pas le Sauveur ; Judas s'est chargé de le leur faire connaître (2). C'est

(1) Ici finirait le sermon du jeudi saint. Dans tout ce qui suit, nous ne faisons presque qu'abréger l'incomparable passion de saint Léonard.

(2) *Quid vultis mihi dare* ? Il s'en remet, remarque saint Jérôme, à leur discrétion, et il les prend eux-mêmes pour juges du mérite de Jésus-Christ : *Christum quasi vile mancipium in ementium ponens æstimatione*. Le prix ordinaire des esclaves, c'était trente deniers, et il s'en tient là. Ah ! perfide, s'écrie saint Augustin, que fais-tu ? Jésus-Christ veut te sauver aux dépens de sa propre personne, et tu le vends, tout Dieu qu'il

celui que j'embrasserai, leur a-t-il dit, saisissez-vous de lui et emmenez-le sous bonne garde. Et voilà le traître qui jette ses mains au cou de Jésus et lui donne un baiser. *Mon ami*, lui dit le Sauveur, *pourquoi êtes-vous venu?* Jésus est plus touché de la perte de Judas que de son crime ; et il cherche plutôt à le sauver qu'à le confondre. Ces paroles eussent converti un scélérat ordinaire, et amolli un cœur de tigre ; mais quoi de plus endurci que ceux qui ont abusé des plus grandes grâces ! Judas se retire et se mêle à la troupe des bourreaux, qui se saisissent de Jésus, pendant que tous les disciples prennent la fuite.

1279. 2° *Jésus captif.* — Les soldats lièrent Jésus comme un criminel Notre bon Jésus est prisonnier, mes Frères bien-aimés, soyons saisis de douleur ; le voilà captif pour notre salut. O Marie, votre divin Fils est prisonnier ! Quelle nouvelle pour vous, que de larmes vous avez répandues en l'apprenant ! C'est nous qui les avons fait couler, aussi bien que le sang de votre divin Fils. Oh ! donnez-nous d'en verser sur nos péchés qui firent votre martyre et celui de Jésus, tandis que plus fidèles que les disciples, nous allons l'accompagner devant les tribunaux où on le traîne.

1280. 3° *Jésus devant les tribunaux des Juifs.* — Les soldats conduisent 1) Jésus chez Anne, beau-père de Caïphe, puis bientôt après chez Caïphe lui-même où tous les ennemis de Jésus s'étaient réunis.

La bonté et les miracles de notre Dieu lui avaient conquis et l'estime et l'affection du peuple ; et les grands par une noire jalousie conspiraient sa perte (1). C'est là qu'un valet donna un soufflet à cette face auguste qui fait la joie des anges : c'est là que plusieurs faux témoins s'élevèrent contre lui pour faire condamner l'innocent ; mais leurs dépositions contradictoires laissèrent voir à tous la fausseté de leurs accusations. Aussi Jésus n'y répondit que par son silence.

Ne trouvant rien pour excuser la sentence qu'il voulait porter contre lui, Caïphe lui dit : « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Alors, voulant rendre un témoignage éclatant à la vérité, Jésus répondit : *Vous l'avez dit, je suis le Christ, Fils du Dieu vivant, et de plus j'ajoute que vous verrez un jour* le Fils de Dieu, devenu *fils de l'homme, assis à la droite de Dieu, venir sur les nuées du ciel pour juger le monde.* Alors, cachant sa joie sous le masque d'une douleur hypocrite, Caïphe déchire ses vêtements et s'écrie : « Il a blasphémé, qu'avons nous besoin de témoins ? Et tous concluent que, pour avoir dit la vérité, il est digne de mort.

est, pour une vile somme d'argent : il va donner sa vie pour toi, et tu le donnes lui-même pour rien. Mais Judas ferme les yeux à tout, et l'aveuglement de son avarice le conduit à l'endurcissement et à l'obstination. (BOURDALOUE).

(1) *Quid facimus quia hic homo multa signa facit?* Aveugles et conducteurs d'aveugles ! Ce que vous ferez ? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël, et qu'un grand Prophète a été suscité parmi vous* ; c'est de lui dire avec le Scribe, instruit dans le Royaume des Cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu; car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Quid facimus ?* ce que vous ferez ? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu*, avec une femme Tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous* ; avec le juste Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu*; avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle?* Enfin avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu ! Quid facimus?* Ce que vous ferez ? Ah ! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourraient dire : Que ferons-nous ? et qui nous montrera le salut promis à la terre ? Les nations qui le désiraient depuis tant de siècles, auraient eu droit de dire : Que ferons-nous ? nous avons attendu la lumière et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les prophètes, qui avaient tant souhaité de le voir, auraient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir ? et qui nous apprendra le jour de son arrivée ? Mais vous à qui la grâce de Dieu, notre Sauveur, a apparu ; vous dont les yeux ont été assez heureux pour voir ce que tant de prophètes avaient prédit, ce que tant de justes avaient désiré, ce que tant de nations avaient attendu, ce que le ciel avait promis depuis tant de siècles à la terre ; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter et recevoir le salut depuis lontemps promis à vos pères. (MASSILLON).

O iniquité des jugements du monde, l'innocence est condamnée ! Si le monde vous a en haine, sachez qu'il a haï Jésus avant vous, et le disciple n'est pas au-dessus du maître. Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait ; et s'il vous déteste, c'est une preuve que vous êtes fidèles à Jésus. Et vous que le monde applaudit, tremblez. Les éloges des mondains sont aussi injustes que leur haine, et de plus ils prouvent que ceux qui les reçoivent appartiennent à ce monde maudit pour lequel Jésus n'a pas prié.

1281. 2) *La nuit chez Caïphe.*. Après ce premier interrogatoire, les ennemis de Jésus vont prendre leur repos et laissent l'adorable Sauveur à la merci des bourreaux et des valets. O nuit douloureuse, ô nuit qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang ! A l'envi, ces scélérats sont à la recherche des coups et des outrages qui humilieront et feront souffrir davantage leur victime. Les uns lui crachent au visage ; les autres lui bandent les yeux et, lui appliquant des soufflets, lui crient avec dérision : Prophétise ! Qui est-ce qui t'a frappé ? On alla même jusqu'à lui arracher la barbe.

Et pendant ce temps, le divin Sauveur offrait ses joues aux coups et aux impurs crachats. Pas une plainte, pas un murmure. Ce divin Agneau garde le silence sous les coups de ceux qui s'apprêtent à l'immoler. Orgueilleux et vindicatifs que le mépris irrite, qui ne savez, sans entrer en fureur, supporter un affront, voilà votre modèle. Vous croirez-vous encore humiliés de pardonner et d'étouffer la vengeance, quand Jésus ne se plaint pas d'être bafoué et souffleté pour l'amour de vous ?

1282. 3) *Reniement de Pierre.* Les outrages et les coups des bourreaux atteignirent moins au cœur le divin Sauveur que le reniement de Pierre. Pierre lui aussi, l'abandonna. (1) Pierre, à la voix des valets et même d'une servante, eut la faiblesse de dire qu'il ne connaissait pas Jésus. Au lieu de prier, Pierre avait dormi ; et, comptant sur ses forces, il s'était exposé au péril, en s'engageant au milieu des ennemis de Jésus ; et il tomba misérablement, comme tombera toujours toute âme qui ne prie pas et qui s'expose au danger.

Jésus aperçut Pierre après sa triple chute, il le regarda et Pierre rencontra ce regard ; il y lut un reproche plein de tendresse et de compassion. Il comprit et sortit aussitôt en versant des larmes de repentir. Ses larmes ne cessèrent plus de couler jusqu'à sa mort ; et elles creusèrent deux sillons sur les joues du chef des Apôtres. Nous l'avons bien souvent imité dans sa faiblesse et dans sa lâcheté, imitons-le dans son repentir. Tandis que Pierre pleurait, les soldats se firent un jeu, durant toute la nuit, d'outrager et de frapper le Sauveur.

4) *Le vendredi au matin*, les juges iniques qui l'avaient condamné la veille, se réunirent de nouveau pour confirmer leur sentence ; et ensuite l'entraînèrent lié chez Ponce Pilate, gouverneur de la Judée.

1283. 4° *Jésus chez Pilate.* — Pilate connaissait l'innocence de Jésus ; il savait que c'était par jalousie qu'on cherchait à le perdre. Il n'ajouta donc

(1) Il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche disciple ! Mais c'est-là ce Jésus, qui de pêcheur de poissons, vous avait fait devenir pêcheur d'hommes ; et qui pour votre barque et vos filets, vous avait établi le chef et le principal ministre de son Eglise : *Non novi hominem* : Il ne le connaît plus. Mais c'est-là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement, et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt de mourir : *Non novi hominem.* Il ne veut plus le connaître. Mais c'est-là ce bon Maître qui vous avait honoré de sa plus tendre familiarité : qui vous avait admis à ses plus secrètes faveurs, et toujours préféré à tous les autres Disciples ; il affecte d'en ignorer jusqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'est-là ce Seigneur qui vous soutenait sur les flots, à qui les vents et la mer obéissaient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité ; il ne le connaît plus : *Non novi hominem* Mais enfin c'est-là le Christ, à qui tous les prophètes ont rendu témoignage ; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiste vous a montré ; que tous les sacrifices avaient figuré ; que tous vos pères avaient demandé ; que les hommes appelaient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, les autres Jean-Baptiste, ou quelqu'un d'entre les Prophètes ; et que vous aviez reconnu vous-même, pour le Fils et l'envoyé de Dieu, qui seul avait les paroles de la vie éternelle ; il ne le connaît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses miracles, sa doctrine Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur faible et timide ! et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ ? (MASSILLON).

aucune foi à leurs accusations, et chercha, pour le délivrer, des expédients qui ne servirent qu'à exposer le Sauveur à de nouvelles cruautés. 1) Ne parlons pas du renvoi de Pilate à Hérode, roi de Galilée. Ce dernier se moqua de son Dieu, et, après l'avoir revêtu d'une robe blanche, comme un insensé, il le fit reconduire chez Pilate.

2) Ce gouverneur avait coutume, aux fêtes de Pâques, de donner la liberté à un prisonnier au choix du peuple. Il proposa donc à la populace, qui avait envahi son tribunal, de délivrer celui qu'elle voudrait : Jésus ou Barabbas. Pilate espérait que le peuple demanderait plutôt la délivrance de Jésus qui avait rendu la vie aux morts, que celle de Barabbas, cet assassin qui avait donné la mort aux vivants. Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? demanda-t-il ; et la populace crie : *Non hunc sed Barabbam* : Nous ne voulons pas de Jésus, délivrez-nous Barabbas !

Anges de Dieu, que ne répliquez-vous au milieu des tonnerres pour épouvanter ces misérables : *Non pas Barabbas, mais Jésus !* Mais les anges se taisent, ils auraient trop à faire, s'ils devaient foudroyer tous ceux qui préfèrent Barabbas à Jésus. Que fait-on, en effet, dans le monde, sinon de préférer la terre au ciel, les sens à l'esprit, la créature à Dieu ? Voluptueux, avares, vindicatifs, que préférez-vous de Jésus ou de vos passions : *Non hunc, sed Barabbam* ; (et on développe).

O aveuglement ! Eh bien ! prenez votre Barabbas, répond Pilate ! mais que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ ? Qu'il soit crucifié ! répond la foule. Alors le lâche président sent sa conscience qui crie plus haut que leur rage, et il leur dit : Je n'en trouve aucun motif : *Nullam mortis invenio in eo causam*. Il devait donc le relâcher ; et il l'eût fait, mais l'intérêt cria plus fort que sa conscience ; il eut peur de perdre son poste de gouverneur, quand il eut entendu ces cris menaçants : *Si hunc dimitis non es amicus Cæsaris*. Et, voulant apaiser la colère du peuple en lui inspirant la compassion pour sa victime innocente, il fit flageller Jésus.

1284. 3) *La flagellation*. L'aimable Sauveur est donc dépouillé de ses vêtements, on lui lie les mains derrière le dos et on l'attache à une colonne. « Alors six bourreaux, dit saint Jérôme, s'avancent, deux armés de lanières de cuir noué, deux avec des verges aiguës et épineuses, et deux avec des chaînes de fer. » Ils s'acharnent tour à tour comme des lions sur leur proie. Les épaules n'offrent plus un champ assez vaste à cette grêle de coups ; on frappe sur la tête ; les courroies ceignent le visage, le front, les yeux du Sauveur ; les coups pleuvent sur la poitrine, sur les jambes, sur les bras.

Les lanières meurtrissent, les verges épineuses et les chaînes de fer déchirent. De la plante des pieds jusqu'à la tête, le corps adorable n'est qu'une plaie : ses chairs sacrées volent en lambeaux ; le pavé est inondé de sang ; la colonne et les murs en sont teints ; les mains, les bras et les vêtements des bourreaux en dégouttent. L'air retentit des coups, le prétoire y fait écho. Jésus souffre et se tait. C'est ainsi qu'il expie les coupables plaisirs des âmes voluptueuses et sensuelles.

Cependant un des bourreaux, ému de compassion, le détache de la colonne ; mais il est si affaibli qu'il tombe à terre ; et Tertullien rapporte que lorsque ce corps sacré eut roulé à terre, les bourreaux à coups de pieds se le renvoyaient de l'un à l'autre. Quel poids que celui de nos péchés qui renverse à terre Dieu lui-même ! O vous, qui prenez le péché mortel pour une bagatelle et qui ne le sentez pas plus qu'une plume sur vos épaules, voyez ce divin Jésus écrasé sous les pieds des scélérats ! Encore une fois, quel poids que celui qui renverse un Dieu ! Malheur si vous avez ce poids sur la conscience, et trois fois malheur si vous ne le sentez pas ! Vous le sentirez un jour, hélas ! quand il vous aura précipité sous les pieds des démons en enfer !

1285. 5) *Le couronnement*. Ces barbares jetant leurs fouets, prennent des épines très aiguës, et en font une couronne qu'ils enfoncent sur sa tête. Ils mettent sur ses épaules un lambeau de pourpre et en ses mains un roseau en guise de sceptre, l'insultant ainsi et le tourmentant tout à la fois. Chaque épine déchire encore son front et fait disparaître sa face adorable sous de nouveaux ruisseaux de sang.

1286. 5) *Ecce homo.* Le divin Sauveur présente un aspect si pitoyable, que Pilate le croit capable d'attendrir ses plus cruels ennemis. Dans ce but, il l'expose en cet état au regard du peuple, et crie en le leur montrant : *Ecce homo* : Voilà les restes d'un homme victime de votre fureur ! Que voulez-vous de plus ; votre rage n'est-elle pas assouvie ? Voilà cet homme qui a passé en faisant le bien, qui a guéri vos malades et ressuscité vos morts ; en retour de ses bienfaits, ne l'avez-vous pas assez maltraité, n'est-il pas temps de le délivrer enfin ? Hélas ! la populace crie : *Otez-le-nous* de devant les yeux et *crucifiez-le.*

Barbares, ingrats, vous ne voulez plus avoir sous les yeux Celui qui fait les délices du paradis ; et moi je veux le contempler avec tout l'amour et toute la compassion qu'il mérite ; je veux le montrer dans l'état où l'a réduit son amour pour moi, au ciel et à la terre, en disant, non plus *Ecce homo*, mais *Ecce Deus!* Anges saints, n'est-ce pas là votre Créateur, votre Roi, aux signes duquel vous obéissez en tremblant ; le reconnaissez-vous ? Et il me semble entendre les anges qui répondent : Nous l'avons vu et il était méconnaissable ; et tous, étonnés de cet excès d'amour pour les hommes et de cet excès de souffrances de leur Dieu, pleurent amèrement : *Angeli pacis amare flebunt.*

1287. O âmes justes et pénitentes, voilà votre Dieu, le reconnaissez-vous ? Ah ! vous ne pouvez le voir sans émotion ; vous sentez trop ce que vous lui devez ! C'est par ses souffrances et ses humiliations qu'il vous a obtenu le pardon de vos péchés, la paix de la conscience et le droit d'aller au ciel ; aussi vous tournez vers lui des yeux pleins de larmes, et vous lui dites : Vous êtes mon Dieu, mon seul amour, mon tout : *Tanto mihi carior, quanto pro me vilior.*

Ecce Deus, voici votre Dieu, démons de l'enfer ; c'est lui qui vous gouverne avec un sceptre de fer, depuis que vous vous êtes révoltés contre lui ; dites-moi s'il avait souffert, pour vous sauver, une parcelle de ce qu'il a enduré pour l'homme, ne l'auriez-vous pas ensuite servi et aimé ? Et les démons semblent répondre du fond de l'abîme que, si leur Dieu avait souffert pour les arracher à l'enfer, ils se seraient fondus pour lui de tendresse et de reconnaissance.

1288. Pécheurs, *Ecce Deus, voici votre Dieu ;* les anges pleurent en le voyant, les justes et les pénitents sont attendris, les démons eux-mêmes sont étonnés, serez-vous insensibles ? Regardez ces insignes humiliants, ce vil haillon dont il est couvert, cette couronne douloureuse ; il a choisi pour lui les fouets, les crachats, les épines et il nous réserve les beautés et les joies du paradis. Un Dieu si bon ne mérite-t-il pas nos larmes, d'autant que c'est nous qui sommes la cause de ses humiliations et de ses souffrances ? Car enfin, pourquoi a-t-il subi les crachats et les opprobres, sinon pour expier notre orgueil ? Pourquoi les épines et les fouets, sinon pour porter le châtiment de nos actions, de nos plaisirs et de nos divertissements coupables ?

Au lieu d'être de ceux qu'attendrit la vue de ce Dieu souffrant, voudriez-vous, comme les Juifs, crier : *Qu'il soit crucifié : crucifigatur !* A la croix, à la mort ! Mais quel mal vous a-t-il donc fait ? Pilate lui-même l'a déclaré innocent. Est-ce parce qu'il a été bon à l'excès pour vous que vous voudriez l'offenser encore ? Ah ! si tel était votre endurcissement, je me lave aussi les mains de votre perte : *Innocens ego sum a sanguine.* Si vous vous damnez, votre perte vient de vous, et vous pouvez dire : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

Ah ! pécheur, en serais-tu venu à la dureté de ce peuple déicide, maudit de Dieu et des hommes ! Voudrais-tu que le sang du Sauveur servît à écrire ta condamnation, et non une sentence de salut ? Mais je m'égare, il n'est personne ici qui en soit à un tel degré d'obstination. O mon Jésus, tous les cœurs sont à vous ; et s'ils désirent que votre sang tombe sur eux, c'est afin de les purifier de leurs fautes, c'est afin d'y mêler les larmes de leur repentir.

1289. III. Pilate, intimidé par les cris des Juifs et par leurs menaces, leur livra l'innocent pour être crucifié. 1° *Portement de la croix.* La croix, longue

de quinze pieds et large de huit, est préparée. Jésus l'embrasse. Le naufragé ne saisit pas avec plus de joie et d'empressement la planche de salut qui doit le conduire au rivage, que Jésus ne serra dans ses bras ce bois, par lequel tant de pécheurs doivent échapper au naufrage éternel et parvenir au paradis.

Le Sauveur se charge de ce fardeau et se met en route du côté du Calvaire, escorté par les bourreaux et suivi par la populace qui vocifère. S'il tombe coup sur coup, bourreaux, pourquoi le pressez-vous avec violence ? C'est notre faute et non la sienne ; c'est nous qui avons ajouté à son fardeau celui de nos péchés. Ne parlons pas de la rencontre douloureuse de Jésus et de sa divine Mère. Ah ! qui pourrait dire ce qui se passa alors dans ces deux cœurs ; Ne nous arrêtons pas avec les saintes femmes qui se portèrent en pleurant sur la route, il nous tarde d'arriver au Calvaire (1).

1290. 2° *Le crucifiement.*— Les quatre évangelistes décrivent avec détails toutes les autres circonstances de la passion : l'un, l'agonie du jardin des Olives ; l'autre, la nuit passée chez Caïphe ; celui-ci, les dérisions subies chez Hérode ; celui-là les mauvais traitements du prétoire ; mais quand ils arrivent au Calvaire, la plume leur tombe des mains et se refuse à peindre cette scène sanglante. Ils n'ont la force que d'écrire ces seuls mots : *crucifixerunt eum ;* ils n'osent même pas le nommer. Ils le crucifièrent ; mais qui ? Est-ce Jésus si bon, si miséricordieux pour tous ?

Ils le crucifièrent... Ils n'ajoutent aucun détail, semblant comme cloués à la croix comme lui. Ces mots, du reste, disent tout, ils résument le comble des douleurs du Fils de Dieu ; mais si vous voulez, pour accroître votre contrition et votre amour, vous rendre compte du crucifiement, représentons-nous Jésus arrivé au Calvaire. Il s'adresse à son Père et lui dit : « Les victimes de l'ancienne loi, le sang des taureaux et des agneaux n'a pas suffi à apaiser votre colère ; j'ai demandé à venir moi-même me revêtir d'un corps pour satisfaire à votre justice et sauver les hommes. Vous m'avez accepté pour caution, mon Père, je veux mourir pour les sauver. » Il s'étend sur la croix.

Sa main droite est chargée d'expier les assassinats, les sentences injustes, les écrits et les lettres dictées par d'infâmes passions ; il la présente aux bourreaux, et les bourreaux s'arment d'un marteau et enfoncent un énorme clou dans la main droite du Sauveur. Sa main gauche doit expier les usures, les rapines, les vols des avares, les actions obscènes des voluptueux ; Jésus la présente et les bourreaux la fixent à la croix. Et ces voyages entrepris dans de criminels desseins, et ces pas faits dans le chemin du vice, et les danses scandaleuses, Jésus les expie en offrant ses pieds à ces barbares, qui les transpercent tous deux et les attachent ainsi à la croix.

(1) *Filles de Jérusalem,* leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes, des jours vont venir où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* : son amour lui cache l'objet affreux de la Croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage. Ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs ; ce sont nos infidélités et les malheurs qui vous menacent ; *ne pleurez pas sur moi,* nous dit-il aujourd'hui chargé de sa Croix, et allant consommer son sacrifice ; *pleurez plutôt sur vous-mêmes.* Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances, attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre âme et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort ; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si longtemps la mort à votre âme, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurais bien sortir glorieux du tombeau pour ne plus mourir, mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond où vous êtes ensevelis depuis tant d'années ? Ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paraissent vous relever dans l'intervalle d'une solennité, que pour vous voir retomber bientôt après, avec plus de honte et de faiblesse ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Ah ! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me croyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma Croix ; mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ? (MASSILLON).

1291. 3° *Jésus en croix.* — Puis les soldats élèvent la croix de terre et la laissent tomber dans la fosse creusée pour la recevoir. Cette violente secousse élargit les quatre plaies des pieds et des mains, froisse les nerfs du Sauveur et accroît les ruisseaux de sang qui s'échappent de ses blessures. Est-ce assez? Non, il faut encore, 1) que *sa bouche* expie les excès d'intempérance des pécheurs et leurs paroles coupables. Elle est brûlée aussi bien que la langue du Sauveur, qui s'écrie : *J'ai soif ;* et pour étancher cette soif, on lui offre du fiel et du vinaigre.

2) Il faut que *ses oreilles* expient les péchés que les hommes commettent, en entendant avec plaisir des blasphèmes, des conversations contre la pudeur, contre la religion et contre la charité; et les oreilles du Sauveur sont déchirées par les blasphèmes des bourreaux, et il n'y répond que par cette prière : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

3) *Ses yeux* doivent expier les regards coupables ; et ils contemplent avec attendrissement au pied de la croix la Vierge, dont les douleurs doublent celles de son divin Fils. Et Jésus passe ainsi, suspendu sur ses plaies, trois mortelles heures. Son Père semble se cacher à son humanité sainte qu'il laisse sans consolation, et Jésus s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* O mon Jésus, il fallait, par cet abandon qui vous est plus cruel que toutes les autres souffrances, puisqu'il a pu seul vous arracher une plainte, que vous fissiez comprendre au pécheur obstiné le malheur d'être abandonné de Dieu !

1292. 4° *Jésus meurt.* — Cependant, les forces du Dieu tout-puissant s'affaiblissent. Le sang ne tombe plus que goutte à goutte de ses plaies, sa tête s'incline soit sous le poids de l'agonie soit pour donner un dernier adieu à ceux qui l'aiment. Jésus, Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même ; Jésus, Roi du Ciel et de la terre, Jésus, l'amour des patriarches, des prophètes et de toutes les âmes saintes, après avoir donné saint Jean pour fils à Marie, après nous avoir donné Marie pour Mère, après avoir promis le paradis au bon larron (1) et remis son âme entre les mains de son Père, s'écrie : *Tout est consommé!*

Les oracles des prophètes, les décrets de la justice éternelle, l'excès de la malice des hommes, l'excès de tendresse d'un Dieu, tout est accompli, tout est consommé. Après trente-trois ans d'une vie de souffrance, à la fleur de l'âge, en face du monde entier, à trois heures de l'après-midi, tout l'univers étant bouleversé d'effroi... qu'arriva-t-il ?... Le cœur et la voix me font défaut, je n'ai pas la force de le dire. Demandez-le au soleil, qui s'est couvert d'un voile de ténèbres ; aux rochers, qui se fendent ; à la terre, qui tremble ; aux cadavres, qui sortent du tombeau ; aux anges, qui en pleurent ; demandez-le surtout à cette Vierge affligée, que vous voyez au pied de la croix, transpercée d'un glaive de douleur.

1293. O Marie, ô Vierge auguste, ô Mère désolée, dites nous ce qui est arrivé à votre Fils Jésus ! Et je crois l'entendre me répondre avec des sanglots : « Hélas ! mon Fils et mon Dieu, mon Fils et votre Père est mort ! Notre souverain bien est mort pour vous et pour tous les hommes ! » Jésus est mort ! (2) Voyageurs, qui passez à travers la mer orageuse du monde, pleurez, votre pilote est mort ! Enfants, versez des larmes, votre bon Père

(1) Il jette sur un scélérat, qui expie à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourants, et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce Roi, honteusement dégradé, promet encore des Royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang; et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent ! Attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme nous : ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent. (MASSILLON.)

(2) Saint Ambroise, après avoir fait devant le peuple de Milan l'éloge funèbre de l'empereur Valentinien le Jeune, dit : *Solvamus bono principi stipendiarias lacrymas, qui pro nobis etiam vitæ stipendium solvit.* Nous avons bien plus de raisons de vous le dire. — Dieu voulait qu'au jour solennel des expiations des Juifs, chacun entrât dans des sentiments de douleur, et il ordonnait que ceux qui n'entreraient pas dans l'affliction commune fussent exterminés : *Anima quæ afflicta non fuerit die hâc, peribit de populis suis.*

est mort ; chrétiens, qui que vous soyez, pleurez, notre bon Jésus a été massacré par les bourreaux ! Pécheur obstiné, resteras-tu insensible au milieu du deuil universel ? Le larron crucifié à côté du Sauveur se repent ; il demande sa grâce et l'obtient. Les bourreaux se frappent la poitrine, les pierres s'amollissent et se fendent, les morts sortent du tombeau. (A genoux.)

1204. Conclusion. 1) *Renoncer au péché* (1). Pécheurs, serez-vous plus durs que les rochers, plus morts que les cadavres, et votre cœur n'éclatera-t-il pas de douleur ? Mon Dieu, pardon, vous êtes mort pour moi, et je n'ai pas voulu jusqu'ici vivre pour vous ! O Jésus, oubliez mon ingratitude, je déteste et déplore tous mes péchés, j'y renonce pour toujours ! Oui, je renonce pour toujours à cette compagnie, à cette liaison, à cette maison, je chasserai loin de moi cette occasion dangereuse ; j'accuserai sans retard, aujourd'hui même, ce péché que la honte m'a fait cacher jusqu'ici ! O mon Dieu, plutôt la mort que le péché ! C'est la résolution que je renouvellerai tous les jours au pied du crucifix. Le crucifix, je le porterai toujours sur moi, afin de me rappeler ce que j'ai coûté à Jésus. Renoncez au péché, chrétiens, c'est un premier pas, mais allons plus avant.

1205. 2) *Il faut aimer Jésus. Si quis non amat Dominum nostrum, sit anathema !* Qui a tant fait et tant souffert pour nous que notre Dieu ? Si un esclave avait fait autant pour nous, nous ne pourrions nous défendre de l'aimer, et c'est notre Dieu qui a enduré la mort pour nous. Oserions-nous être ingrats envers lui ? Pour lors, les anges et les saints ne plaindraient pas notre perte. Elle viendrait trop de notre faute. Jurons donc tous à Notre-Seigneur, au pied de sa croix, un amour éternel, et renouvelons tous les jours cette promesse devant un crucifix. Sainte Lutgarde s'était éprise d'amour pour un jeune homme ; Jésus lui apparut et, lui montrant son cœur percé, il lui dit : Voilà, ma fille, l'objet de ton amour ! A cette vue, Lutgarde fond en larmes et se sent comme presser le cœur ; et, dès lors, dégagée de toute affection terrestre, elle ne brûle d'amour que pour Jésus.

Qui, à la vue de Jésus crucifié, n'imiterait pas cette sainte vierge ? O Jésus crucifié, je tourne vers vous mes yeux et mon amour ! O crucifix, image de mon Sauveur mourant, tous les jours, toutes les nuits, je vous presserai sur mon cœur, afin d'en faire sortir toute affection coupable ! Bouche sacrée de mon Jésus, fermée par amour pour moi, je vous adore et je vous aime ! Lèvres divines, laissez donc sortir sur moi la parole que vous prononçâtes au Calvaire : *Mon Père, pardonnez-lui !* Front auguste couronné d'épines par amour pour moi, par amour pour vous je ne couvrirai plus ma tête de vanité ni d'orgueil !

O face adorable dont la beauté ravit les Bienheureux et pour moi défigurée par les crachats, le sang et la pâleur de la mort, je vous préfère à toute beauté de la terre ! Membres sacrés, flagellés, broyés, transpercés pour l'amour de moi, je vous adore et je vous aime ! *Vulnera tua merita mea.* (Saint Bernard.) O cœur de mon Sauveur, ouvert par la lance, vous êtes mon refuge, mon asile, le lieu de mon repos ! A mon agonie, mes lèvres glacées déjà, se colleront encore sur vos plaies, ô Jésus ; et quand ma bouche ne pourra plus dire : Je vous aime, mon cœur le répétera et le sentira encore, jusqu'à ce qu'il aille vous le dire éternellement dans le ciel ! O Marie, Mère de douleur obtenez-moi cette grâce par les larmes que vous avez versées au Calvaire, etc,

(1) Les Hébreux disent qu'Adam connut plus clairement sa faute et la pleura plus amèrement, surtout à la mort de son fils Abel, parce que voyant ce très beau jeune homme baigné de son sang, le visage pâle, les yeux éteints, la face devenue horrible par les blessures qu'il avait subies, il en fut si surpris et si épouvanté, qu'il en demeura tout hors de lui ; et sentant qu'il était la cause de ce malheur, et que, par sa désobéissance, il avait donné entrée en ce monde à la mort, il fondit en larmes, et se résolut de faire pénitence plus rigoureusement qu'il n'avait encore fait. Quand nous entrons dans l'église et que nous voyons le crucifix en un si pitoyable état : couvert de son sang, couronné d'épines, les yeux éteints, les joues pâles, les lèvres livides, la bouche sèche et altérée, les pieds et les mains percés de clous ; comment est-il possible que nous ayons la hardiesse de commettre un péché mortel ? (Le Jeune).

XXVII. — Le chemin de la croix. (*Voir le n° 267*).

1296. **Exhortation préparatoire.** — Nous allons, chrétiens, faire ensemble le chemin de la croix. Le chemin de la croix ou la voie douloureuse, c'est la route que parcourut Notre-Seigneur Jésus-Christ, chargé de sa croix, de la maison de Pilate jusqu'au Calvaire. Or Notre Seigneur s'arrêta quatorze fois dans ce trajet, et c'est pourquoi nous allons faire ensemble quatorze stations devant les tableaux qui nous rappellent les circonstances où le divin Sauveur s'arrêta.

Dans le cours de ces stations, nous aurons l'occasion de nous rappeler tout ce que Notre-Seigneur a enduré pour nous d'opprobres et de souffrances, et nous nous sentirons excités par ce souvenir à l'aimer davantage ; et si nous l'aimons véritablement, nous ne manquerons pas de faire souvent à l'avenir le chemin de la croix. Peut-il se flatter d'aimer Jésus celui qui n'aime pas se rappeler ce qu'il a souffert pour nous ? La Vierge l'aimait, et c'est pour cela qu'elle parcourait tous les jours la voie douloureuse, tant qu'elle survécut à son divin Fils, ainsi qu'elle l'a révélé à sainte Brigitte. Et qu'y a-t-il là d'étonnant, quand nous avons vu de nos jours une mère, une impératrice, dont le fils unique avait été massacré par les Zoulous, s'embarquer à travers les océans, pour visiter cette terre barbare qui avait bu le sang de son enfant !

1297. C'est donc Marie elle-même qui nous a enseigné à faire le chemin de la croix. Cette pratique est donc aussi ancienne que l'Eglise, et mérite à ce titre toute notre estime.

Mais elle n'est pas moins salutaire que respectable. Le pécheur y trouve, avec le repentir, le pardon. On raconte qu'un jeune libertin avait vendu son âme au démon, mais à la condition que le démon lui-même lui apporterait un portrait fidèle de Jésus-Christ crucifié. Le démon tint parole et lui présenta une image du Sauveur en croix, mais tellement saisissante que le libertin ne put la contempler sans être ému et converti. Il alla confesser ses fautes dont il pleura de douleur, et depuis il mena une vie sainte. Ah ! serions-nous plus endurcis que ce jeune scélérat, et pourrions-nous voir, sans verser des larmes, le Sauveur mort pour nous ?

1298. Salutaire aux pécheurs, le chemin de la croix ne l'est pas moins aux âmes qui languissent dans la tiédeur. Quand Venceslas, roi de Bohême, allait durant les nuits les plus froides, nu-pieds, visiter les églises, ceux qui l'accompagnaient se plaignaient d'avoir froid : « Mettez vos pieds dans les traces de mes pas, répondait le saint monarque. » Et, en effet, ses traces étaient brûlantes et réchauffaient ceux qui marchaient à sa suite. Si le froid de la tiédeur vous envahit, mettez vos pieds dans les traces du Sauveur, c'est à-dire faites après lui le chemin de la croix, et vous sentirez la flamme de l'amour divin consumer les glaces de votre cœur. Affligés, vous trouverez sur la voie du Calvaire la résignation qui sanctifiera vos souffrances. Ames ferventes, l'amour de Dieu qui vous dévore s'embrasera davantage encore en vous, quand vous verrez Jésus vous aimer jusqu'aux dernières limites.

Enfin tous, vous vous enrichirez des trésors d'indulgences que les Souverains Pontifes ont accordées à ceux qui pratiquent le chemin de la croix, indulgences qui sont applicables aux âmes du purgatoire. Pour gagner ces indulgences, pas nécessaire de s'être confessé ni d'avoir communié, il suffit de parcourir les stations et de réfléchir ou méditer sur les souffrances de Notre-Seigneur que chacune des quatorze stations offre à nos yeux. Pas nécessaire non plus de réciter le *Notre Père*, ni les autres prières à chaque station, ni à la fin des stations.

Mais afin de ne pas perdre ces nombreuses faveurs, aujourd'hui comme toutes les fois que nous ferons le chemin de la croix, excitons-nous à la contrition parfaite. Ayons l'intention de gagner toutes les indulgences, et appliquons-les aux âmes de nos parents, de nos amis défunts, aux âmes les plus délaissées du purgatoire.

Acte de contrition. — Dites-le tous, ajoutez : Mon Dieu, j'ai l'intention de gagner les indulgences, et je les applique à toutes les âmes du purga-

tuire, surtout à celles de mes parents, de mes amis et de ceux pour qui j'ai plus d'obligation de prier (1).

1299. **Première Station :** *Jésus est condamné à mort.* — Jésus est couronné d'épines, recouvert d'un lambeau de vêtement de couleur de pourpre, son corps est tout déchiré de plaies. Il a les mains liées et il paraît en cet état devant Pilate. Ce gouverneur espérait, en le présentant ainsi au peuple, inspirer la pitié et obtenir sa grâce, car il le savait innocent ; mais de toute part la foule crie : *Tolle, crucifige eum. Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. Nihil enim mali fecit. Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* Et, intimidé par les cris et les menaces de la populace, il lui livre Jésus *ut crucifigeretur.* C'est donc le peuple qui porte la sentence de mort contre ce Jésus qui a passé en faisant le bien, qui a guéri ses malades, etc. L'ingrat, il a tout oublié ; et, demandant la délivrance de Barabbas qui a donné la mort aux vivants, il crie : Mort à Jésus qui a rendu la vie aux morts.

L'ingratitude des Juifs n'a-t-elle pas été la nôtre ? Mort à Jésus, avons-nous crié toutes les fois que nous avons commis le péché mortel : *Nolumus hunc regnare super nos.* Je veux le plaisir, l'intérêt, la créature : *Tolle,* enlevez Jésus. Ah ! mon Dieu, quel mal nous aviez vous fait et qu'avons-nous gagné en vous bannissant de nos âmes ? Hélas ! le péché qui détruit la vie que vous aviez en nous, a ruiné aussi toute notre paix, tout notre bonheur ; aussi voulons-nous le bannir à son tour ! Mort, non à Jésus, mais au péché ; je condamne à mort mes passions, qu'elles soient crucifiées ; à mort ces liaisons frivoles ; ces amitiés dangereuses ! O Jésus, venez, vivez et régnez à jamais dans mon cœur (2).

1300. IIe **Station :** *Jésus est chargé de sa croix.* — La croix préparée à Jésus est longue de quinze pieds et large de huit. Le Sauveur la contemple avec joie ; il voit en elle la clef avec laquelle il va ouvrir le ciel à tant d'âmes, l'autel sur lequel il va se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Si saint André, en voyant la croix qu'on lui préparait, s'écria : O heureuse croix, depuis si longtemps désirée : *O bona crux diu desiderata, per te me redemit !* quels durent être les transports d'amour du Sauveur, qui avait tant soupiré après sa passion ! *Quomodo coarctor usquedum perficiatur.*

Il l'embrasse donc avec amour, et l'innocent Agneau, résolu à porter la peine des coupables, la charge sur ses épaules, qui en sont meurtries. Après cela, nous qui sommes pécheurs, oserons-nous murmurer et nous plaindre des croix que la Providence nous envoie ? Oublions-nous donc la parole du Maître : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il porte sa croix ? Per multas tribulationes oportet nos intrare.* O croix, pour chacun de nous, comme pour le Sauveur, vous êtes la clef du ciel. Je vous embrasse donc de quelque part que vous me veniez. Me seriez-vous offerte par des bourreaux, que je vous trouverais légère : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. Si labor terret, merces invitet.*

1301. IIIe **Station :** *Jésus tombe une première fois.* — Jésus était épuisé par le sang répandu dans sa flagellation. Les bourreaux du reste le poussent et le tirent en tous sens ; et il tombe sous la croix. Les épines s'enfoncent plus avant dans sa tête auguste ; et le sang qui ruisselle sur son visage, se

(1) On pourra relire avec fruit la passion que nous avons précédemment écrite, quand on aura à prêcher le chemin de la croix. On fera bien aussi, afin de ne pas prolonger l'exercice, de ne dire que quelques mots sur certaines stations, ou même de se contenter d'une simple lecture, comme l'indique saint Léonard ; et puis, à certaines autres stations, on adresse au peuple une allocution pleine de chaleur. Par ce moyen on trouvera, dans le seul chemin de croix que nous donnons, le moyen d'en prêcher plusieurs avec fruit. On ferait, à un second exercice, l'exhortation sur les stations omise la première fois.

(2) Afin d'abréger, on pourrait se contenter de réciter après chaque station, un *Pater* ou seulement un *Ave Maria*, dans le but d'obtenir la grâce indiquée à la fin de la station par le prédicateur, ou bien un *Acte de Contrition*. On aurait soin de varier ces prières après chaque station. Et en se rendant d'une station à l'autre, on ferait chanter ce simple refrain : *Chrétiens, chantons à haute voix : Vive Jésus, vive sa croix.*

mêlant à la poussière du chemin, recouvre comme d'un voile cette beauté qui ravit les anges. Celui qui porte tout par la force de sa parole ne peut se porter lui-même ; celui qui soutient l'univers est renversé à terre. Quel poids que celui qui fait tomber un Dieu ! Ce poids, c'est celui de nos crimes : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.*

C'est nous, ô Jésus, qui avons pesé de tout le poids de nos blasphèmes, etc. sur vos épaules meurtries ; ce sont nos crimes qui vous ont renversé, écrasé. Oh ! pécheurs, oseriez-vous encore porter une faute grave dans votre conscience ? Jusques à quand resterez-vous sans sentir le poids du péché qui fait tomber le Tout-Puissant ? Si vous ne le sentez pas aujourd'hui, vous le sentirez un jour, quand il vous entraînera dans l'abîme de l'enfer et vous renversera sous les pieds des démons. Déchargez-vous donc aussitôt d'un tel fardeau par une sainte confession.

1302. IVe **Station :** *Jésus rencontre sa Mère.* — Où était Marie pendant que Jésus prisonnier était battu de verges, condamné à mort et chargé de sa croix ? Ah ! elle suivait de près celui qu'elle aimait mille fois plus qu'elle-même ; mais la foule ameutée lui avait barré la route : elle n'avait pu venir jusqu'auprès de Jésus, pour l'aider à porter sa lourde croix, pour le relever de sa chute. Mais prévoyant le parcours qu'on allait suivre pour se rendre au Calvaire, elle était venue l'attendre à un détour du chemin.

Elle entend les cris, le murmure de la foule. Il va passer mon Jésus, se dit-elle ; et son cœur bat plus fort ; la rougeur se répand sur le front de la divine Vierge. Dès que ses yeux ont rencontré son divin Fils, l'ardeur de son amour triomphe de sa timidité et de ses craintes ; elle s'avance jusqu'à lui : O mon Fils, dit-elle, ô mon Jésus ! Jésus, tout courbé qu'il est vers la terre, a entendu sa voix. Dès lors, il oublie toutes ses souffrances pour ne penser qu'à la douleur de Marie. Donnez-moi cette croix, ô mon Fils, que je la porte et que j'y meure avec vous. Ni la vie ni la mort ne peuvent nous séparer.

O ma Mère, la croix que je porte n'est rien comparée à la douleur qui m'oppresse en voyant couler vos larmes ! Marie ne répond que par des pleurs ; Jésus pleure à son tour. Lui qui versa des larmes sur Lazare et sur Jérusalem, comment aurait-il pu ne pas pleurer à la vue de sa Mère ? Ils échangent ensemble des regards qui disent plus que tous les discours. Les bourreaux eux-mêmes purent-ils ne pas être attendris de cette scène déchirante ?

L'un d'eux pourtant, auquel il tarde d'arriver au Calvaire et de consommer son crime, sépare violemment la Mère du Fils. La Vierge tombe alors d'abattement sur une pierre qu'elle couvre de ses pleurs et qu'on vénère encore. Cette pierre s'amollit au contact de ses larmes brûlantes. O cœurs endurcis, serez-vous plus insensibles que cette pierre ; et la douleur de Jésus et de Marie, que vous avez causée par vos crimes, ne vous arrachera-t-elle pas un soupir, pas un regret, pas une larme de contrition ? O Jésus, faites-moi miséricorde ! O Marie, obtenez-moi ma grâce !

1303. Ve **Station :** *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix.* — La douleur cruelle que le Sauveur avait ressentie, en voyant couler les larmes de sa divine Mère, l'avait affaibli plus encore que les autres souffrances ; il chancelait et se traînait à grand'peine. Les bourreaux craignaient qu'il ne succombât en chemin et qu'ils n'eussent pas l'infernale consolation de le crucifier. Rencontrant donc un homme de Cyrène, nommé Simon, qui passait par là, ils le forcèrent de porter la croix. Hélas ! il n'y avait là aucun des disciples qui pût rendre service à son bon Maître : tous avaient fui ! Il ne se trouve qu'un étranger ; encore faut-il que les soldats emploient la contrainte pour lui faire accepter la croix. O croix, que vous avez peu d'amis !

O Jésus, combien qui vous sont fidèles dans la consolation et qui vous abandonnent aux jours de l'épreuve ! Et si quelques-uns portent la croix à votre suite, c'est après avoir tout fait pour s'en décharger. Faites-nous donc comprendre le prix de la croix, ô mon Dieu, afin que non seulement nous ne cherchions pas à la fuir, mais que nous l'embrassions avec joie, comme la planche de salut qui nous fera échapper au naufrage éternel ! O croix de mon Jésus, je vous adore, je vous aime et je vous bénis ! Désormais c'est avec joie que je veux vous porter jusqu'à la mort : *Et per te me recipiat qui per te me redemit.* O mon Dieu, quand les épreuves, les pertes, les déceptions,

les mépris m'accableront, je dirai avec vous : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne.*

1304 VIe **Station :** *Véronique essuie le visage de Jésus.* — Les bourreaux aux coups ont ajouté les insultes. Ils ont mêlé leurs impurs crachats à la sueur, au sang, à la poussière qui défiguraient déjà le visage du Sauveur. Véronique le rencontre. Elle ne peut le souffrir en cet état ; son amour pour Jésus, la pousse : elle fend la cohorte de soldats qui entourent le divin Sauveur et applique un linge blanc sur la face adorable de Jésus, qui reste empreinte sur le voile de Véronique. Comme les bourreaux autrefois, les impies, les blasphémateurs d'aujourd'hui lancent des outrages contre Jésus. N'y aurait-il plus d'âmes généreuses qui voulussent laver ces affronts?

Malheur au siècle qui n'a plus de Véroniques pour réparer, par le dévouement et l'amour, les blasphèmes ou l'indifférence des autres ! O âmes pieuses, qui voyez Jésus offensé, ne vous laissez pas arrêter par les railleries ni par la haine des méchants ; volez à lui, dites-lui votre amour, offrez-lui l'hommage de votre dévouement ; et ce divin Sauveur en retour imprimera son image dans votre cœur, comme sur le linge de Véronique ! Il vous rendra de plus en plus semblable à lui : ce sera votre première récompense, en attendant celle du ciel qu'il vous réservera : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.*

1305. VIIe **Station :** *Jésus retombe.* — Simon de Cyrène n'avait porté la croix que peu de temps. Le Sauveur en est de nouveau chargé ; et, ses forces s'épuisant de plus en plus, il arrive en face d'une énorme pierre sur laquelle était écrite la sentence qui le condamnait à mort. Et, à la vue de cet arrêt injuste provoqué par le peuple, qu'il a comblé de bienfaits, il fait une seconde chute plus lourde que la première et dont il a plus de peine à se relever. O Jésus, vous retombez pour réparer nos rechutes. Hélas ! que de fois nous vous avons promis d'éviter le péché : un peu après nous oublions nos résolutions et nos promesses !

Créatures faibles, nous ne faisons pas le bien que nous voulons ; et nous faisons le mal que nous ne voulons pas. Ah ! si vous vous étiez contenté d'expier notre premier péché mortel, notre perte était certaine et il n'y avait plus pour nous d'espérance ! O Sauveur compatissant, en retombant et en vous relevant encore, vous m'apprenez à me relever sans désespoir et vous m'en méritez la grâce ! O Jésus, jamais la multitude de mes chutes ne me fera désespérer de votre miséricorde ; et, comptant sur votre bonté, je me relèverai avec courage pour ne plus retomber jamais !

1306 VIIIe **Station :** *Jésus console les femmes de Jérusalem.* — Pendant que les Apôtres et les disciples ont fui, les saintes femmes suivent Jésus au Calvaire : la foi donne à la femme, si faible par nature, un dévouement et un courage supérieur parfois à celui de l'homme. Les saintes femmes ne peuvent retenir leurs larmes, en contemplant les souffrances et les humiliations du Sauveur. Mais Jésus ne veut pas qu'il y ait de la faiblesse dans leurs larmes, ni une compassion trop naturelle pour ce qu'il endure. Il les invite donc à pleurer non sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants, sur leurs propres péchés et sur les péchés de leurs familles, qui sont la véritable cause de ses souffrances.

Les pleurs qu'il préfère sont ceux que l'on verse sur le péché. La contrition, la douleur de nos fautes, voilà ce que Jésus veut de nous. Ce qui prouve mieux encore que les larmes, la sincérité du repentir, c'est la détermination ferme où l'on est de ne plus pécher et d'éviter les occasions du péché. Sentez-vous cette contrition, chrétiens ? O vous qui pleurez pour un amour-propre froissé, pour la perte d'un vil intérêt ou d'une créature, entendez Jésus qui vous dit : *Super vos ipsas flete et super filios vestros.* Pleurez donc le malheur que vous avez eu de perdre Dieu et son ciel, de mériter l'enfer et d'attirer par vos désordres la colère divine sur vos enfants. O mon Jésus, miséricorde et pardon !

1307. IXe **Station :** *Jesus tombe une troisième fois.* — Jesus approche du sommet du Calvaire. Il a sous ses yeux le lieu où il va être crucifié et mourir. Quel accablant spectacle ! Mais ce qui oppresse davantage son cœur, c'est la pensée que sa passion et sa mort vont être pour plusieurs un sujet

de réprobation. Mon Père, dit il, je veux bien souffrir et mourir : mais je ne veux pas qu'un seul de vos enfants périsse, je ne puis me résigner à ce qu'ils se perdent à jamais par leur obstination, les pécheurs pour lesquels je vais répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Et il tombe épuisé et abattu.

O pécheurs obstinés, vous fûtes la cause de cette dernière chute de Jésus, la plus douloureuse de toutes! Serait-il vrai que tant de souffrances ne serviront qu'à vous rendre plus coupables ? Jésus portant sa croix, Jésus souffrant, Jésus abattu, Jésus triste jusqu'à la mort à cause de vous, ne dira-t-il rien de plus à votre cœur que la voix de votre conscience, qui vous crie depuis longtemps : Convertis-toi, que la voix de la mort qui vous poursuit et tout à l'heure va vous frapper, que la voix de l'enfer dont les gouffres s'entr'ouvrent sous vos pas : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* C'est aujourd'hui, c'est maintenant, devant Jésus étendu dans la poussière, qu'il faut détester cette habitude, y renoncer à jamais.

1308. Xe **Station :** *Jésus dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel.* — Les vêtements du Sauveur se sont collés sous le poids de sa croix, et, par suite des coups qu'il a reçus en chemin, sur les plaies que la flagellation lui a faites. Les bourreaux saisissent sa robe et l'arrachent avec violence, rouvrant ainsi toutes les blessures du Sauveur ; et de nouveau, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a pas une place saine. Les bourreaux ne devaient-ils pas en être attendris ? Ah ! n'attendez aucune compassion de ces cœurs de tigres ! Quand ils voient Jésus brûlé de soif, par suite des tourments endurés, des fatigues, des sueurs et de la poussière de la route, ils n'ont à lui présenter que du fiel et du vinaigre.

C'est ainsi que Jésus expie les plaisirs sensuels, les intempérances, les excès dans la boisson des pécheurs. O âmes qui ne vivez que pour le plaisir des sens, qui accordez à votre corps et à votre palais tout ce qui les flatte, considérez donc combien ont coûté cher à Jésus les infâmes voluptés dont vous avez fait vos délices et dépouillez-vous donc enfin de l'orgueil, de l'immodestie, de la sensualité qui vous enveloppe comme d'un honteux vêtement, pour vous revêtir de pureté, de modestie, de pudeur et de pénitence !

1309. XI[e] **Station :** *Jésus est crucifié.* — (Voir ci-dessus, *Passion*, n[os] 1290 et 1291 jusqu'à : *Est-ce assez ?*)

O bourreaux barbares, vous n'avez été que des instruments ; c'est le pécheur qui a vraiment crucifié Jésus-Christ. Et il y en a qui le crucifient de nouveau en renouvelant le péché, en détruisant encore la vie de Jésus, la vie de la grâce qu'ils étouffent. Mais, entre les pécheurs, ceux qui renouvellent d'une manière plus frappante le crucifiement, ce sont les sacrilèges qui, dans une communion mal faite, profanent le corps et le sang de Jésus et boivent leur jugement et leur condamnation. Ah ! chrétiens, devant cette croix où Jésus est attaché par nos péchés, renonçons à toute faute grave et surtout au sacrilège. Dès demain, allez avouer ce péché que le démon vous a fait cacher jusqu'à ce jour.

1310. XII[e] **Station** : *Jésus mort sur la croix.* — (Voir *Passion*, n° 1292. Les forces du Dieu tout puissant, etc.)

1311. XIII[e] **Station** : *Jésus déposé de la croix et remis à sa Mère.* — Nous venons de contempler Jésus sur la croix, au milieu des transes de la mort ; et maintenant il repose froid et sans vie sur le sein de sa Mère ; Joseph d'Arimathie l'a descendu de la croix, et Marie l'a recueilli avec amour. Ah ! voici la croix la plus digne de nos pleurs, les bras sacrés d'une Mère inconsolable ; elle contemple une à une toutes les plaies de Jésus, et chaque regard rouvre les blessures de son cœur ; elle arrose tour à tour de ses larmes son front auguste, déchiré par les épines, ses pieds et ses mains percés, son côté ouvert par la lance.

O Mère de douleur, vous réunissez dans votre âme les deux plus grands tourments de la terre, vous embrassez le corps sans vie de votre Père et de votre Fils ; car vous êtes à la fois la fille de Jésus-Christ vrai Dieu et la Mère de Jésus-Christ Dieu et Homme : *Magna est velut mare contritio tua.* Lorsque, parmi l'ancien peuple juif, on trouvait le corps d'un homme assassiné, la loi voulait qu'on réunît autour du cadavre tous ceux du voisinage et que

chacun d'eux, étendant la main, fit serment de n'avoir pas été l'auteur de sa mort. Si Marie était chacun de nous à cette heure, devant le corps inanimé de son Jésus, et nous demandait de faire le serment que nous sommes innocents de cette mort, qui perce son cœur d'un glaive si cruel, nous reculerions d'effroi.

Est-ce vous, blasphémateurs, qui pourriez faire ce serment ; est-ce vous, libertins ? etc. O Mère, nous voici à genoux, non pour assurer que nous sommes innocents ; mais pour protester que nous sommes coupables et demander par vous notre grâce. Notre crime serait trop grand pour espérer notre pardon, si vous ne nous aidiez vous-même de votre crédit auprès de Dieu. O espérance des désespérés, ne nous abandonnez pas : *Fac me tecum pie flere, Crucifixo condolere, donec ego vixero ?*

1312. XIV[e] **Station** : *Jésus déposé dans le tombeau.* — Les plus augustes funérailles qui aient jamais été célébrées dans le monde, sont celles qui eurent lieu au Calvaire lorsque, accompagnés d'une multitude d'anges en deuil, de Marie, de saint Jean, des autres saintes femmes, Joseph d'Arimathie et Nicodème, enveloppant les restes sacrés de Jésus et les couvrant à l'envie de larmes et de baisers, les déposèrent non loin du Calvaire, dans un sépulcre neuf, le soir même de la mort du Sauveur : mais ce qui frappe surtout, dans ce convoi divin, et mes yeux et mon cœur, c'est la douleur de ma Mère.

O mon Fils, dit-elle, me voilà donc privée de ma dernière consolation, celle de contempler votre corps adorable ! Mains sacrées, qui tant de fois avez offert à votre mère de divines caresses, vous voilà ensevelies ; bouche adorable, je ne pourrai donc plus recueillir vos paroles de vie ; cœur divin et filial tout à la fois, je ne vous sentirai donc plus battre d'amour pour les hommes ! O mon Jésus, plutôt que de me séparer de vous, que ne m'est-il donné de m'ensevelir avec vous ! Mais puisque Dieu me demande ce dernier sacrifice, adieu, mon Fils, mon souverain bien, adieu ! Si une même tombe ne recouvre pas nos deux corps, elle enferme du moins mon cœur, qui ne peut se séparer de vous ?

O pécheurs, venez, vous aussi, déposer un baiser sur ce cercueil et en même temps une larme, une larme de repentir ! Venez, enfermez dans ce tombeau votre cœur comme Marie, et désormais mourant au péché, aux occasions de pécher, à l'orgueil et à la sensualité qui sont les racines du péché, n'ayez de vie et d'amour que pour Jésus mort pour vous, et pour Marie dont vos égarements ont transpercé l'âme comme d'un glaive ! Jésus ne tardera pas de sortir vivant de son tombeau ; et, si vous mourez avec lui aux plaisirs, aux biens de ce monde, vous ressusciterez avec lui et vous partagerez sa gloire éternelle.

1313. **Exhortation** *à la fin du chemin de la croix.* — Si, lorsque nous étions emportés par un torrent et sur le point de nous noyer, un ami s'était jeté à la nage et avait risqué sa vie pour nous sauver ; si, quelque temps après le même ami, nous voyant attaqués par un assassin, s'était mis entre lui et nous et avait reçu à notre place le coup de poignard, afin de nous sauver, pourrions-nous l'oublier ? Ah ! l'oublier, ce serait ne point avoir de cœur ! Eh bien ! chrétiens, Jésus-Christ a fait plus que cela pour nous. Y aura-t-il un cœur assez ingrat pour ne pas penser à lui ? Non, mes Frères, je ne vous crois pas capables d'une telle noirceur.

Souvenez-vous de la mort de votre Dieu ; et, dans ce but, exposez un crucifix, dans toutes vos maisons, que dis-je, dans tous les appartements de vos maisons. Portez-le tous sur vous, que les parents en procurent à chacun de leurs enfants. Priez tous les matins, tous les soirs, aux pieds du crucifix du foyer, et après la prière, renouvelez la résolution de mourir plutôt que de retomber dans le péché. La nuit, quand vous êtes tenté, collez-le sur vos lèvres, et répétez : *Mon Jésus, miséricorde !*

Le vénérable César de Bus opposait à toutes les tentations le crucifix qu'il portait sur la poitrine, mettant la main sur cette armure redoutable à Satan, il disait : Voici la croix du Seigneur : *Ecce crucem Domini, fugite partes adversæ !* Faites comme lui, et je vous promets la victoire, ou bien souvent

vous du signe de la croix et faites le sur vous, quand vous êtes tentés (1). Ne commencez ni vos repas, ni vos travaux, ni votre sommeil, sans vous munir de ce signe de salut : mille morts plutôt que d'offenser un Dieu qui est mort pour nous.

1314. **Bénédiction d'une croix ou adoration de la croix.** — *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit.* — Voici la croix, *ecce lignum crucis*, monument de votre piété et de votre foi. (Voir n. 278.) Autrefois c'était un gibet infâme ; mais elle a été anoblie en portant dans ses bras le salut du monde. *Venite, adoremus ;* prosternons-nous devant elle, c'est : 1° l'instrument des souffrances et la mort du Fils de Dieu ; 2° la chaire sublime d'où il nous instruit ; 3° l'étendard sous lequel nous devons combattre ; 4° l'arme avec laquelle nous pouvons vaincre. *O crux ave.*

1315. 1° *L'instrument de la passion et de la mort d'un Dieu.* On rappelle le portement de la croix, le crucifiement, la mort de Jésus. (Voir n. 1289 et suivants.)

1316. 2° *La chaire sublime de laquelle Jésus nous instruit.* 1) On fait remarquer qu'un ami, un père mourant, ouvre tout son cœur à son ami et à ses enfants, leur fait ses recommandations les plus vives, celles dont ils devront garder plus longtemps le souvenir. On rappelle les sept paroles qu'il prononça du haut de la croix : *Pater, dimitte illis* (2).

Il s'adresse à son père. C'est sans doute pour demander qu'il punisse les auteurs de sa mort, qu'il envoie des légions d'anges pour les exterminer, qu'il déchaine ses foudres pour les frapper... Père, dit-il, je ne puis me prosterner devant votre face adorable : mes pieds sont fixés par de gros clous ; je ne saurais joindre mes mains ; mais de la manière qui m'est possible, je vous prie, non pour moi, qui ai accepté toute votre volonté ; mais pour mes ennemis. Si vous voulez faire plaisir à votre Fils qui meurt pour votre gloire et le salut des hommes, mon Père, par le sang que je répands et qui voile mes yeux et ma face, pardonnez à ces pauvres aveugles qui ne savent ce qu'ils font, pardonnez à Pierre qui m'a renié, pardonnez à mes Apôtres qui m'ont abandonné, pardonnez à tous ceux qui vivront dans la suite des âges et qui se feront par leurs péchés vos ennemis et les miens, pardonnez à cette ville, à cette paroisse de N...., pardonnez aux blasphémateurs, etc., pardonnez en particulier à tel pécheur. Ah ! Notre-Seigneur, à ce *memento* suprême, mon frère, ma sœur, a pensé à vous aussi distinctement que s'il ne fût mort que pour vous seul ; si on vous disait qu'un homme quelconque a parlé de vous en mourant et vous a manifesté de l'affection à ce moment suprême, vous en seriez touché ; et vous ne le seriez pas de la prière de Jésus en croix ; et vous ne l'écouteriez pas, quand il vous dit : *dimittite et dimittetur vobis.*

Un des larrons ne fut pas si insensible et Notre-Seigneur lui dit : *Hodie mecum eris in paradiso.* Confiance au pécheur repentant ; mais pas de pré-

(1) *(a)* Sous l'empereur Maximien, les saints martyrs Firmus et Rusticus furent condamnés à être brûlés ; mais avant de monter sur le bûcher, ils firent le signe de la croix sur les flammes qui ne les atteignirent pas ; mais qui consumèrent ceux qui les avaient allumées. Les feux des passions s'éteignent par le signe de la croix.

(b) Saint Romain envoya saint Sabinien, son disciple, travailler aux digues des eaux d'un moulin. Le saint s'y rendit avec quelques autres moines ; mais partout où ils mettaient le pied, ils entendaient le sifflement des vipères et des serpents. Sans se décourager, ils firent le signe de la croix, et tous ces reptiles disparurent. Le serpent infernal prend la fuite devant le signe de la croix.

(2) Il veut qu'ils aient la première place dans son testament ; il pense à eux avant de penser à sa Mère et à son disciple bien-aimé. Ne fait-il que leur pardonner et oublier les outrages qu'il en a reçus ? Ah ! répond saint Chrysostome, c'est trop peu pour lui, parce qu'il ne veut pas que ce soit assez pour nous. Il les aime, il prie pour eux, il tache de les justifier auprès de son Père, il répand sur eux ses grâces les plus spéciales et ses plus abondantes miséricordes, il les convertit, il en fait des prédestinés, et cela lors même qu'ils sont plus animés contre lui, et au moment même qu'ils le comblent de malédictions. Il a prié pour eux ; et ce qui est plus étonnant, il s'est servi de ses plaies et des blessures qu'ils lui faisaient, pour plaider leur cause auprès de Dieu. *O charitas admiranda* : s'écrie le grand Hildebert, archevêque de Tours, *dum clavi manibus, dum lancea lateri, dum fel ori admovetur, et manus et latus et os agebant pro inimicis.* O prodige d'amour ! pendant que les juifs perçaient de clous les mains du Sauveur,

somption pour ceux qui ne font pas pénitence. Le mauvais larron resta obstiné, au moment où il fut témoin de tant de miracles, des bons exemples de son compagnon, au moment où le sang de Jésus répandu pour lui est encore tout bouillant. Qu'ils tremblent ceux qui diffèrent leur conversion !

Marie en entendant que Jésus prie pour ses bourreaux et parle à un larron, s'enhardit à fendre la presse et à se placer auprès de la croix. Là elle dit dans son cœur à Jésus : Qui vous a ainsi terni, ô le pur miroir de toute vertu ? qui vous a ainsi flétri, ô la belle fleur des champs ? qui vous a ainsi troublé, ô la fontaine d'eau vive ? qui vous a fait éclipser, ô vrai soleil de justice ? qui vous a ainsi obscurci, ô splendeur de la gloire du Père ? qui vous a rendu difforme, ô le plus beau et le plus agréable de tous les enfants des hommes ? qui vous a ainsi comblé d'amertume, ô douceur du ciel et de la terre, quel a été le téméraire, l'insolent, le dénaturé qui a osé attenter à votre Personne divine ?

O impitoyable croix, rends-moi mon enfant, celui qui est ma vie, ou du moins permets que je lui ferme les yeux, que je l'embrasse, qu'il reçoive le dernier baiser de sa mère ; que ne m'as-tu saisie et attachée à ton bois pour être toujours avec lui ? Tu es cruelle en tuant le Fils, mais plus cruelle en pardonnant à la mère. N'a-t-on pas dit que l'amour est aussi fort que la mort ? comment est-ce donc que la mort peut séparer ceux qui sont si étroitement liés par l'amour ? Prends-moi, ô croix ! attache-moi avec mon Fils ; tu as pris ma place, je veux prendre la tienne ; changeons, ô croix ! hélas ! que je serais heureuse ! ô mon Fils, qu'avez-vous fait pour être réduit à un tel état ? Est-ce là la récompense que le monde donne à vos bonnes œuvres ? ô monde ingrat, est-ce là le salaire que tu paies à ses miracles, à ses fatigues, à ses sueurs, à ses veilles, à sa céleste doctrine ? La haine que Dieu porte au péché est-elle si excessive que de vous punir si sévèrement pour l'iniquité d'autrui ! Fallait-il, mon Fils, être si cruel envers vous pour être charitable aux autres ?

O Jésus, vous êtes pour moi père, frère, époux, tout. Je deviens orpheline de mon père, veuve de mon époux, désolée de la mort de mon enfant. En vous perdant, je perds tout, que deviendrai-je, dorénavant ; où irai-je, à qui aurai-je recours quand je vous aurai perdu, vous, mon Fils, mon Dieu, mon tout ? Ne me répondez-vous pas ? dites au moins encore une parole que je puisse conserver dans mon cœur en gage de votre amitié ; vous qui parlez à un homme inconnu, et en faveur de vos ennemis même, ne direz-vous rien à votre Mère ? Eh ! vous l'aimiez tant, vous lui témoigniez tant d'affection.

Le Fils regardant sa Mère avec ses yeux tout couverts de sang, et tout baignés de larmes, et lui montrant son Apôtre saint Jean, lui dit d'une voix lugubre : *Mulier, ecce filius tuus.*

Jésus pour ne pas augmenter la douleur de Marie, évite de lui donner le nom de Mère qui l'aurait émue davantage encore ; il veut du reste s'interdire à lui-même cette consolation, et nous apprendre qu'au service de Dieu, il faut sacrifier toutes les affections de la terre. Cependant voulant aussi nous enseigner la piété filiale envers nos parents, il confie Marie à son disciple fidèle Jean, et il nous la donne pour Mère, nous laissant ce qu'il a de plus cher ici-bas, sa Mère qui devient la nôtre.

Deus meus, quare me dereliquisti ? Seule plainte de Jésus, seul malheur du pécheur, l'abandon de Dieu. *Sitio*, soif des âmes, le prix d'une âme, le zèle pour la sauver. *Consummatum est.* (Voir ces paroles commentées n. 1292). *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Et par là il remit entre les mains de son Père, non seulement son âme, mais chacune de nos âmes. Il les lui confia. A notre heure dernière, souvenons-nous-en, et disons avec confiance : *In manus tuas.*

2) Jésus, de sa croix, ne nous prêche pas seulement les grands enseigne-

pendant qu'ils ouvraient son sacré côté avec une lance, qu'ils abreuvaient sa bouche de fiel, et sa bouche et ses mains et son côté demandaient grâce pour ces infidèles ! Il a excusé leur crime : *Pater dimitte, illis ; non enim sciunt quid faciunt* : Ne considérant pas, dit saint Augustin, que c'était d'eux qu'il souffrait, mais que c'était pour eux. *Non enim attendebat quod ab ipsis patebatur, sed quia pro ipsis moriebatur.* — (BOURDALOUE).

ments que renferment ses paroles, il nous instruit plus encore par ses exemples, nous apprenant la haine du péché, le prix de nos âmes, les vertus que nous devons pratiquer : obéissance, patience, humilité, douceur, mortification, générosité pour nos frères (1). *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* O vous qui n'adorez pas la croix avec nous, ne l'insultez pas ; car je vous le demande, où irions-nous chercher désormais le secret d'oublier vos injustices, de vous pardonner, de vous chérir? Où les affligés iraient-ils chercher la consolation ; les cœurs faibles, leur force ; les pénitents, la miséricorde ; par pitié pour les malades, pour les mourants, pour ce pauvre peuple dont vous dites que vous l'aimez : par pitié pour vous, car il viendra un jour, où quand tout vous abandonnera, la croix sera votre unique espérance, ne l'insultez plus, ne l'enlevez plus de nos places publiques, de nos écoles.

1317. 3° *Etendard. Expolians principatus et potestates ; delens quod adversum nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis, affigens illud cruci. Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* C'est le monument de sa victoire ; c'est autour de ce signe sacré qu'il enrôle ses soldats. Sous quel étendard, ô Constantin, avez-vous vaincu Maxence ? La croix vous est apparue du haut des cieux, avec cette inscription: *In hoc signo vinces*, et vous l'avez fait porter en tête de vos armées par cinquante hommes d'élite, et vous avez vaincu les tyrans. Sous quelle bannière avez-vous combattu, martyrs, qui, au nombre de plus de seize millions, avez versé votre sang pour Jésus-Christ ? Sous la bannière de la croix. *Ecce lignum crucis.*

Sous quel drapeau déclariez-vous la guerre au monde, à la chair, à Satan, religieux, vierges, saints, qui, à travers dix-neuf siècles, étant toujours persécutés, ne comptez que des victoires ? *Ecce lignum crucis.* Sous quel étendard allez-vous jusqu'aux extrémités du monde, apôtres, missionnaires de toute sorte, et quel étendard plantez-vous sur la terre étrangère qui vous tient lieu de la patrie que vous avez quittée ? *Ecce lignum crucis.* Voilà votre drapeau, chrétiens ; groupez-vous autour de lui, soyez fiers de le porter, il vous mènera à la victoire sur le démon.

1318. 4° *Il vous servira d'armure (a)* pour vous défendre contre les fléaux et les coups du démon. *Fugite, partes adversæ* (2). (César de Bus, n. 1313.)

(1) (*a*) Saint Thomas, demandant un jour à saint Bonaventure où il puisait les trésors de doctrine qu'il répandait dans ses écrits, saint Bonaventure lui montra son crucifix. En effet, les premiers religieux de saint François, n'avaient d'autre bibliothèque qu'une grande croix, autour de laquelle ils se réunissaient pour prier et méditer; et ils partaient de là pour prêcher et convertir.

(*b*) L'amiral de Durville, mort à Toulon, le 24 septembre 1879, pendant sa dernière maladie, dans un accès de grande douleur, montra à un membre de sa famille le crucifix qu'il portait constamment sur lui, en lui disant : « Je voudrais que ceux qui ont le malheur de ne pas croire fussent ici : je leur apprendrais que dans ce remède il y a une force que ne donne aucun autre remède. »

(*c*) Saint André fut condamné pour la foi, par le proconsul Egée, à mourir sur une croix. Quand le bienheureux martyr aperçut l'instrument de son supplice, il s'écria : « Je vous salue, ô croix, qui avez été sanctifiée par les membres de Jésus-Christ, je vous ai toujours aimée et toujours désirée, et je vous vois enfin préparée pour moi ; recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître ; qu'il me reçoive par vous, celui qui par vous m'a racheté. » Et il mourut dans des transports de joie, parce qu'il subissait le même supplice que son Dieu. Aimons la croix, elle nous aidera à aimer les croix.

(2) (*a*) Au moment où les armées de Conrad le Salique, empereur d'Allemagne, attaquaient la ville de Milan, l'archevêque Héribert donna aux Milanais, pour les guider sur les champs de bataille, un étendard sacré. Sur un char de guerre, un mât aussi élevé que ceux des plus grands navires, portait un drapeau de soie blanche, sur lequel était brodée l'image du Sauveur, les bras étendus en croix. Quelque vaste que fût la plaine où se livraient les combats, cet étendard sacré apparaissait aux guerriers comme un gage de victoire. Les Germains furent obligés de battre en retraite. *Ecce crucem Domini, fugite partes adversæ.*

(*b*) Le maréchal Vioménil, était sur son lit de mort ; on lui dit qu'il regrettait peut-être de ne pas tomber sur un champ de bataille et sous le drapeau de l'honneur. A ces mots le mourant, qui tenait un crucifix à la main, le souleva et s'écria en le montrant : « Eh ! Monsieur, n'est-ce pas le plus beau drapeau ! »

b) Pour combattre. Donc ne pas se contenter de cette croix, l'ériger partout dans vos maisons et sur toutes vos poitrines : *In hoc signo vinces.* (Voir le n° 1313) (1).

Traits historiques sur la Passion.

1319. Jean II, roi du Portugal, pour encourager un de ses favoris malade à prendre un remède qui lui répugnait, en but d'abord une partie lui-même ; puis, l'approchant de la bouche du malade : « Moi, votre roi, sans être malade, pour l'amour de vous et pour vous donner l'exemple, j'ai supporté l'amertume de cette potion, et vous qui en avez si grand besoin, pour l'amour de moi, refuseriez-vous de prendre le reste ? — Ah ! Sire, reprit le malade, après un tel acte de condescendance de votre Majesté, je boirai tout, fût-ce même du poison. » Après que Jésus a bu le premier, pour l'amour de nous, le calice amer des humiliations et de la souffrance, qui de nous refusera la croix et le mépris pour l'amour de lui ? (Voir n° 1058.)

1320. Saint Nil le jeune, qui vivait en Calabre au IXe siècle, raconte que son fils Théodule fut pris par les Sarrasins qui le mirent en vente, avec une épée attachée au cou. Ils étaient prêts à l'égorger, s'ils n'en trouvaient pas au moins dix écus, et personne ne voulait l'acheter. Le pauvre jeune homme conjurait les passants d'avoir pitié de lui, leur promettant de leur rendre le prix d'achat et de les servir toute sa vie en reconnaissance. L'évêque du lieu passant par là fut attendri. Il donna aussitôt les dix écus aux Sarrasins et il rendit la liberté au jeune homme. Quelle ne dut pas être la gratitude de ce jeune homme pour son libérateur ! Ah ! Jésus-Christ a bien plus fait pour nous.

1321. Deux libertins, courant à leurs plaisirs, le soir, passèrent devant la cellule du Bienheureux Louis de Grenade qui se donnait une sanglante discipline. Au bruit des coups ils s'arrêtent, ils prêtent l'oreille et se disent : Misérables ! ce saint religieux fait pénitence pour des péchés qu'il n'a peut-être jamais commis, et nous, nous allons ajouter encore à la chaîne de nos crimes. Ah ! non, retournons sur nos pas ! » Le lendemain ils viennent à la porte du couvent et demandent à parler au religieux qui se donnait la discipline la veille, lui font leur confession et se convertissent sincèrement. Quelques gouttes du sang d'un religieux suffirent pour toucher ces deux libertins, et tout le sang de Jésus ne suffira-t-il pas pour convertir ce pécheur qui n'a pas jusqu'ici renoncé à ses habitudes coupables ? (2)

---

(1) « La croix, dit saint Jean Chrysostome, est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, le bâton des aveugles, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, le frein des riches, la confusion des orgueilleux, le tourment des méchants, l'instruction des jeunes, le gouvernail des pilotes, le port de ceux qui font naufrage et le mur des assiégés. Elle est la mère des orphelins, la défense des veuves, le conseil des justes, le repos des affligés, la garde des petits, la lumière de ceux qui habitent dans les ténèbres, le secours de ceux qui sont dans l'indigence, la sagesse des simples, la liberté des esclaves et la philosophie des empereurs. La croix est la prédiction des prophètes, la prédication des Apôtres, la gloire des martyrs, l'abstinence des religieux, la charité des vierges et la joie des prêtres. Elle est le fondement de l'Eglise, la destruction des idoles, le scandale des juifs, la ruine des impies, la force des faibles, la médecine des malades, le pain de ceux qui ont faim, la fontaine de ceux qui sont altérés et le refuge de ceux qui sont dépouillés » — Gravons, dit saint Ephrem, au-dessus de nos portes, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine et sur toutes les autres parties de notre corps, le signe vivifiant de la croix ; revêtons-nous de cette impénétrable armure des chrétiens ; car la croix est la victoire de la mort, l'espérance des fidèles, la lumière du monde, la clef du Paradis, le glaive qui extermine les hérésies, le secours des âmes religieuses, le soutien de la foi, la garde et la gloire des catholiques. Porte toujours avec toi, ô chrétien, cette arme, de jour et de nuit, en tous lieux et à toutes les heures ; n'entreprends jamais rien sans faire le signe de croix. Quand tu sors, quand tu veilles, quand tu marches, quand tu travailles, quand tu manges, quand tu bois, lorsque tu es sur mer et que tu traverses les rivières, prends cette armure de la sainte Croix ; car, tant que tu en seras armé, les esprits malins s'éloigneront de toi et n'oseront en approcher. »

Le signe de croix est terrible pour le démon : comme un chien qui a été battu avec un bâton, ne s'enfuit pas seulement quand vous prenez le même bâton, mais quand vous lui en montrez un autre, ainsi Satan qui a été vaincu par la croix, ne craint pas seulement celle du Calvaire, mais toutes les autres croix.

(2) [illegible]

1322. Un simple regard jeté sur le crucifix par Robert, duc d'Aquitaine, suffit pour arracher ce prince aux ténèbres de l'idolâtrie. Pécheur, n'avez-vous jamais vu le crucifix ? Ce regard ne dit-il rien à votre cœur ? Un Dieu mort pour moi, un Dieu mort pour mes péchés. Cette pensée seule suffirait pour vous convertir, si vous la méditez. (Léonard de Port-Maurice.)

1323. La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, âgée de sept ans, allait à l'école chez les Dames Ursulines. Pendant la classe, elle cherchait, sans qu'on s'en aperçût, à saisir le crucifix attaché au chapelet de sa maîtresse ; elle le tenait pressé sur son cœur et, de temps en temps, le baisait avec amour.

1324. Le bienheureux Laurent de Brindes, qui plus tard fut général des Capucins, étudiait à Venise, et aimait à fréquenter avec un de ses amis le couvent de cet ordre. Voulant éprouver ces deux postulants qui demandaient leur admission, le provincial, le Père Laurent de Bergame, les conduisit dans une cellule, et dans cet humble réduit leur fit un sombre tableau des sacrifices qu'il leur faudrait accomplir. « Que cette cellule renferme un crucifix, s'écria Laurent, et elle sera pour moi plus belle que les plus riches palais. » Le Provincial, touché jusqu'aux larmes, les admit tous deux.

1325. Un seigneur espagnol avait été assassiné ; sa veuve garda ses vêtements tout teints de son sang, et, oubliant qu'un chrétien doit pardonner, à mesure que ses enfants grandissaient, elle les leur montrait, afin de les exciter à la vengeance. L'Eglise, notre Mère, a gardé aussi la croix teinte du sang du Sauveur ; elle nous la montre souvent pour nous exciter à une vengeance sainte, à la haine du péché, qui a fait mourir son divin Epoux.

La sœur de Childebert, cruellement maltraitée par son époux Amalaric, envoya à son frère son voile trempé de son sang, pour l'exciter à venir prendre sa défense. L'Eglise expose la croix teinte du sang du Sauveur, pour exciter ses enfants à ruiner l'empire du péché qui a fait répandre ce sang divin.

1326. Saint Antonin rapporte qu'une veuve avait fait étudier à Paris son fils unique. Celui-ci, ses études achevées avec grand succès, entre dans un monastère. Sa mère, à cette nouvelle, accourt soudain pour l'en retirer et lui persuader d'en sortir. Il rencontre un grand crucifix dans le couvent et se met à genoux comme pour lui dire adieu ; et il en sort cette voix : Ne m'avez-vous pas coûté plus cher qu'à votre mère ? *Nonne te carius nutrivi quam illa ?* Cela suffit, il dit adieu à sa mère et resta dans son couvent où il vécut et mourut saintement. Quelque créature qui vous attire, entendez la même parole sortir du crucifix.

1327. C'était la coutume de saint Paul de la Croix d'avoir toujours le crucifix sous les yeux, lorsqu'il était occupé dans sa chambre à prier, à lire ou à écrire. Il le portait sur sa poitrine en sortant de la maison. « Lorsque vous êtes dans votre chambre, écrivait-il, prenez votre crucifix en main. Baisez ses plaies avec grand amour ; dites-lui de vous faire un petit sermon. Ecoutez ce que disent les épines, les clous, le sang divin. Oh ! quel sermon ! »

Cyrus, roi de Perse, avait fait prisonnier Tigrane roi d'Arménie. Bérénice, la femme de Tigrane, voulut suivre son mari dans sa captivité. Voyant l'affection qui unissait les deux époux, Cyrus demanda un jour à Tigrane ce qu'il donnerait pour la rançon de sa femme. « Oh ! répondit-il, je donnerais volontiers ma vie. » Cyrus ému leur rendit à tous deux la liberté. De retour dans son royaume, Tigrane demanda à Bérénice, si elle n'avait pas été frappée des bonnes grâces et des qualités de Cyrus. « Je ne l'ai point regardé, répondit elle. Je n'étais remplie que de la pensée de celui qui voulait donner sa vie pour me rendre libre » O vous que les créatures enchantent par leurs vains attraits, que n'êtes-vous remplis du souvenir de Jésus, qui, pour vous délivrer du péché et de l'enfer, a sacrifié son sang et sa vie !

1328. Dans le temps où une maladie violente faisait éprouver à sainte Marie Madeleine de Pazzi les plus atroces douleurs, une de ses sœurs lui demanda d'où lui pouvait venir la force de supporter tant de maux sans se plaindre. « Voyez, lui répondit la sainte, en lui montrant un crucifix, qui était au pied de son lit, voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut : c'est là ce qui me soutient. » Comment se plaindre quand on a sous les yeux les souffrances de Jésus-Christ crucifié ?

1329. Notre-Seigneur offrit un jour à sainte Catherine de Sienne le choix entre deux couronnes, l'une d'épines et l'autre de roses. La sainte, tout abandonnée au bon plaisir de son Dieu, lui dit : « Seigneur, choisissez vous-même ; » mais Notre-Seigneur insistant pour qu'elle fît elle-même ce choix. « Quelle autre couronne, ô mon Dieu ! pourrais-je choisir, sinon celle que vous avez choisie vous-même ? » Et elle prit la couronne d'épines. Les souffrances ici-bas ; les joies pour le ciel.

1330. Dans la persécution suscitée en 1779 en Cochinchine, trente-deux catéchistes

furent enfermés dans une prison à deux portes, l'une était ouverte constamment et les païens l'appelaient la porte de la vie ; car ceux qui passaient par là avaient la vie sauve et la liberté ; mais pour la franchir, il fallait fouler aux pieds un crucifix ; l'autre était appelée la porte de la mort, car on menaçait de mort ceux qui ne fouleraient pas le crucifix. Trente se précipitèrent vers cette dernière, afin de conquérir la palme du martyre ; et les bourreaux, admirant ce courage, les comblèrent d'éloges au lieu de les égorger, tandis qu'ils accablèrent d'opprobres les deux qui par faiblesse étaient sortis de leur prison par l'autre porte.

1331. L'empereur Constantin baisait avec respect les cicatrices des blessures que les confesseurs de la foi avaient subies. Et pourtant ce n'est pas pour lui que les martyrs avaient souffert Avec quel respectueux amour ne devons-nous pas baiser le crucifix ? — Un volcan en éruption menaçait les pauvres Indiens effrayés. « Qu'on porte la croix au volcan, » leur cria saint Pierre Claver ; et ils obéirent ; lui-même le lendemain alla avec eux jeter de l'eau bénite dans le cratère. Il pria avec eux et les feux s'éteignirent pour toujours. Portons la croix sur nos poitrines et les flammes des mauvaises passions s'éteindront.

1332. Quand l'empereur Héraclius eut reconquis sur Chosroès la croix de Notre-Seigneur, il voulut la reporter avec magnificence à l'endroit d'où elle avait été enlevee. Il se revêtit pour cela des vêtements impériaux et plaça sur sa tête le diadème. Mais quand il eut pris sur ses épaules ce précieux fardeau, une force invincible l'empêcha d'avancer. Alors l'évêque de Jérusalem lui dit : « Prince, ne craignez-vous pas que cet appareil pompeux ne convienne pas à la croix que vous portez ? » L'empereur comprit ; il déposa son diadème et les ornements de sa dignité, et il avança sans peine. Les grandeurs, les richesses du monde ne s'allient guère avec l'amour de Jésus crucifié. (*Voir la note du n° 1492, Godefroi ; et la note 2 du n°* 1513.)

XXVIII. — La prière.

1333. *Petite et accipietis.* — C'est Jésus-Christ notre Dieu, qui a dit cette parole, et il y a ajouté qu'il ne fallait jamais abandonner la prière. Il est donc bon de rappeler ce grand devoir et de dire à tous : I. que nous sommes obligés de prier ; II. quand nous devons prier ; III. comment nous devons prier.

1334. — I. *Nous sommes obligés de prier.* 1° *Dieu l'ordonne. Il faut toujours prier*, dit-il. *Demandez, cherchez, frappez.* Il fait les plus belles promesses pour nous exciter à remplir ce devoir : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* 2° *Les saints docteurs nous font comprendre la nécessité de la prière*, par les comparaisons les plus frappantes. Ils nous disent que la prière est le pain de l'âme, la clef du ciel, que l'âme sans la prière est comme le poisson sans eau. Quiconque ne prie plus, est mort, dit saint Jean Chrysostome.

1335. 3° *Notre Seigneur et les saints nous l'enseignent par leurs exemples.* Que faisait Jésus dans le sein de sa Mère, à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique, au Calvaire ? Il priait. Que fait-il au ciel et dans le tabernacle ? *Il y vit perpétuellement pour intercéder pour nous.* La vie de Marie a été la copie de celle du Sauveur. Et dès que Jésus et Marie ont répandu cet *esprit de grâce et de prière*, les déserts se peuplent. Saint Antoine, le matin, se plaint au soleil de ce qu'il vient trop tôt le distraire de sa prière de toute la nuit. La prière monte sur le trône avec un saint Louis, qui passait les nuits entières à prier, la veille de certaines fêtes (1) ; elle s'assied au foyer domestique avec une sainte Monique ; elle anime la solitude des forêts avec un saint Félix de Cantalice, qui, en gardant ses troupeaux, priait de longues heures devant une croix gravée par lui sur l'écorce d'un arbre. Pour aller au ciel, il faut prendre le chemin qu'ont pris les saints (2).

(1) (*a*) Tous les jours, ce saint roi récitait l'office des morts et entendait une, deux, trois et quelquefois quatre messes ; et quand on lui disait que c'était trop pour sa position, il répondait : « Si je passais comme tant d'autres rois le même temps au jeu ou à la chasse, personne ne me le reprocherait. »

(*b*) Saint Alfred le Grand, roi d'Angleterre, consacrait tous les jours huit heures à la prière ou à la lecture des livres pieux, huit heures aux affaires de l'État et huit heures au sommeil et autres besoins du corps. Il se levait de bonne heure et se rendait à la chapelle où il priait étendu sur le pavé.

(2) Les infidèles prient ; les musulmans en particulier se prosternent plusieurs fois le jour, la face contre terre, pour adorer Dieu. Un Bédouin ayant à son service un officier français devenu son prisonnier, lui lançait souvent cette injure : « Chien de chré-

1336. 4° *Nous en avons besoin*, car ordinairement, sans la prière point de salut. Toute créature demande à sa manière ce qui lui manque. Le grain appelle l'humidité et la chaleur ; la tige, le soleil ; la fleur, la rosée ; la plante desséchée, la pluie : le mendiant s'adresse à tous ceux qui passent ; l'enfant demande sans cesse. Chaque être a un élément en dehors duquel il meurt. L'oiseau a l'air, l'ange a Dieu. L'homme, qui tient le milieu entre l'animal et l'ange, a besoin d'air et d'aliment comme le premier ; il a besoin de Dieu comme le second. Celui qui refuserait de se nourrir, ferait un crime : celui qui refuserait de prier ne serait pas moins coupable : il tuerait en lui la vie surnaturelle que la prière entretient. Car sans la grâce, sans un secours surnaturel de Dieu, nous ne pouvons rien, ni croire, ni espérer, ni aimer Dieu, pas même avoir une bonne pensée, pas même prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel. Nous sommes comme l'enfant qui vient de naître, qui ne peut ni se tenir debout, ni faire un pas sans le secours de sa mère, comme le malade qui ne peut se soulever sans le secours d'une main charitable. Or, le moyen d'obtenir la grâce, c'est la prière : *Sans moi vous ne pouvez rien*, a dit Jésus ; *demandez et vous recevrez*. Dans le cours ordinaire de la Providence, si vous ne demandez pas, vous ne recevrez pas. Celui là sait bien vivre, dit saint Augustin, qui sait bien prier. « O vous, dit Ozanam, à qui la prière semble un hommage inutile, regardez et voyez tous ces peuples à genoux devant leur Dieu ! Entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel. Au milieu du silence de la nature, l'intelligence de l'homme s'élève seule ; mais elle s'élève vers le Tout Puissant. Ainsi l'homme, roi de la création, en est en quelque sorte le pontife ; il la représente devant Dieu quand il prie.... Quel est le peuple qui ne prie pas ! Quel est le peuple qui n'a pas ses prêtres ? ... » C'est donc par la prière que l'homme se rapproche de Dieu et s'élève au-dessus des autres êtres. Aussi a-t-on dit avec vérité : l'homme n'est grand qu'à genoux (1).

Sans la prière où puiser la consolation ? « La prière, disait le Vénérable curé d'Ars, est un avant-goût du ciel ; c'est un miel qui descend dans l'âme. Les peines se fondent dans une prière comme la neige au soleil (2). »

tien. » Un jour, l'officier, indigné, lui dit : « Je suis votre prisonnier ; mais je suis un homme comme vous. Pourquoi me traiter ainsi ? — Toi, un homme ? répondit l'Arabe, non. Il y a six mois que tu es mon prisonnier, et je ne t'ai jamais vu prier. » Le barbare avait raison : il n'y a que les animaux qui ne prient pas Dieu.

(1) Supposez que vous avez fondé une chapelle, où il y ait un revenu suffisant pour l'entretien honorable d'un ecclésiastique ; si ce prêtre ne chantait point les messes fondées, ne disait point son office et ne faisait aucun service à l'église, ne vous ferait-il pas tort, n'abuserait-il pas de votre libéralité, ne serait-il pas indigne de retirer les rentes de cette chapelle, n'aurait-on pas sujet de lui enlever ce bénéfice ? Belle pensée d'Epictète, ce monde est un temple qui est bâti et fondé, afin qu'on y serve Dieu, l'homme en est le prêtre et le chapelain ; toutes les créatures contribuent par leur travail, leur vie et leur substance à l'entretien de l'homme, afin qu'il officie en ce temple et fasse le service divin. Le cheval, le bœuf et le mouton nous disent tacitement : Je ne puis louer mon Dieu par moi-même, parce que je n'en suis pas capable ; mais je te donne mon travail, ma peau, ma laine et ma chair, pour te porter, te chausser, te vêtir et te nourrir, à condition que tu loueras mon Créateur à ma place. N'est-ce donc pas leur faire tort et retenir leur salaire que de manquer à ce devoir ? N'est-ce pas les rendre inutiles et les priver de leur dernière fin ? Comme toutes les armes, les chariots, les canons, les munitions et l'attirail d'une armée sont inutiles, si on ne remporte la victoire, parce qu'elle est la fin de cela, ainsi, si l'homme ne sert Dieu, s'il ne se sert des créatures pour bénir et louer le Créateur, tout l'univers est inutile. Et si c'est faire un si grand tort de ne pas rapporter les créatures au Créateur, combien plus de les faire révolter contre lui, de s'en faire des armes pour le combattre, ou de s'en servir pour lui déplaire et l'offenser.

(2) Dieu fait tout pour nous faire sentir le besoin que nous avons de la prière, c'est pour cela qu'il permet les tentations, les épreuves : comme au contraire, Satan fait tous ses efforts, emploie toute son industrie, fait jouer toutes sortes de machines pour nous détourner de l'oraison ou pour la rendre inutile ; il nous empêche, s'il peut, de nous y appliquer ; il envoie des camarades qui nous conduisent au jeu, aux compagnies, aux promenades pour nous en détourner ; il nous jette dans le tracas des procès, du trafic, de l'étude, ou d'autres affaires et occupations temporelles, afin que nous n'ayons ni le désir, ni le loisir de faire oraison. Si nous faisons oraison, il nous y accable d'ennui, de dégoût, afin que nous

1337. II. *Quand faut-il prier?* C'est surtout 1° *à l'article de la mort* : 2° *dans les tentations* ensuite. C'est alors que l'obligation de prier est urgente. La nuit, cheminant sans armes dans une forêt, vous êtes saisi par un voleur vigoureux et armé ; impossible de vous défendre. Quelle ressource vous reste-t-il ? de crier, d'appeler du secours. Sans cela vous êtes perdu. Le démon est ce brigand plus rusé et plus fort que vous. Appelez donc au secours, Dieu, la Vierge, les saints, par de courtes invocations, sans cela vous êtes défait (1). 3° *Dans les malheurs qui nous menacent*, qu'avons-nous à faire, sinon à tourner nos regards vers le ciel (2) ? A mesure qu'on

la quittions. Si nous ne la quittons pas, il procure que nous la fassions négligemment ; il nous y remplit de distractions : il fait venir à l'église des personnes vaniteuses, afin que vous vous amusiez à les regarder; il excite un homme à y amener son chien, afin de troubler et d'interrompre votre dévotion. Si nous avons une lettre à dicter, c'est dans l'oraison qu'il nous fournit de plus belles pensées ; si nous avons une querelle ou un procès, c'est dans la prière qu'il nous suggère des raisons plus évidentes de notre droit, si nous avons un projet dans l'esprit, c'est alors qu'il nous suggère des moyens plus convenables pour réussir. Un père du désert avait coutume d'entendre comme un son de trompette, toutes les fois qu'on donnait le signal pour faire venir les religieux au chœur, et il lui fut révélé que c'était le signal des démons qui s'assemblaient aussi et venaient au chœur pour troubler les religieux et les empêcher de bien faire leur oraison. Ce que Satan fait pour nous détourner de la prière nous en fait comprendre la nécessité.

Pourquoi Dieu veut-il être tant importuné, qu'il semble qu'il ne donne rien qu'à force de prières ? Est-ce pour ses intérêts ! En reçoit-il quelque avantage ? Est il plus riche ou plus heureux quand nous l'avons prié ? Non, mais c'est l'affection qu'il a pour nous, c'est qu'il voit que notre honneur, notre bonheur est de converser avec lui, que sans sa conduite, nous sommes des étourdis et des aveugles, nous ne faisons rien qui vaille. Vous êtes, par exemple, un homme âgé de cinquante ou soixante ans, vous avez beaucoup d'expérience, vous avez un neveu orphelin, qui est un jeune homme volage, vous voulez qu'il prenne conseil de vous, qu'il vous demande avis sur tout ce qu'il fait, et s'il entreprend quelque affaire importante sans vous consulter, s'il se fiance ou traite de mariage sans vous le communiquer, vous le trouvez fort mauvais ; vous dites : Mon neveu m'a affligé ; devait-il prendre ce parti sans mon conseil ? Il a commencé sans moi, il l'achèvera sans moi, je ne me trouverai point à ses noces. Pourquoi en êtes-vous fâché ? Quel intérêt y avez-vous ? S'il vous l'avait communiqué, en seriez-vous plus riche ? C'est que vous l'aimez, parce que vous aimiez son père qui était votre frère ; vous savez qu'il n'a pas de conduite, qu'il est facile à être trompé, vous désireriez qu'il prît conseil de vous, afin que tout lui réussît mieux. Dieu en fait de même. Dieu fait ses plaintes par le prophète Josué et par Isaïe. Ils ont pris des charges et des offices, sans me prier, et sans me demander avis ; parce que vous m'avez mis en oubli, vos entreprises ne réussiront pas. (Le Jeune).

(1) A peine les Hébreux eurent-ils traversé la mer Rouge, qu'ils furent attaqués par les Amalécites, peuple nombreux et vaillant. Moïse ordonna à Josué de choisir des soldats et de les combattre. Pour lui, il se rendit sur la montagne avec Aaron et Hur. Quand Moïse priait en levant les mains au ciel, Israël triomphait dans le combat ; et quand il abaissait ses mains, Israël était vaincu. Et comme les mains de Moïse ne pouvaient plus se tenir levées, Aaron et Hur les lui soutenaient. La défaite d'Amalec fut complète. Le démon sera toujours vaincu, si nous prions.

(2) (a) Donozo Cortez, une des gloires littéraires de l'Espagne au xixe siècle, lui qui avait été d'abord indifférent, a dit : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent ; et que si le monde va de mal en pis, c'est parce qu'il y a plus de batailles que de prières... Je crois que, s'il y avait une seule heure, un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

(b) Quand l'empereur Marc-Aurèle faisait la guerre aux Sarmates, son armée, cernée par l'ennemi, était épuisée par la faim et la soif et sur le point de périr. Or il avait parmi ses soldats un grand nombre de chrétiens qui se mirent en prière. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages, qui laissèrent tomber une pluie abondante sur le camp des Romains, tandis qu'une grêle épouvantable, mêlée de carreaux de foudre, jetait l'épouvante dans le camp ennemi. Les Sarmates furent ainsi dispersés.

(c) L'un des plus illustres capitaines dont s'honore la France, le grand Turenne, savait, au milieu des occupations les plus graves, trouver toujours le temps et les moyens de satisfaire sa piété. On le vit plus d'une fois, quelques heures avant de livrer bataille, dans des moments pleins de trouble et d'inquiétude où l'esprit, agité de mille pensées diverses, semble devoir être emporté hors de lui-même, on le vit, dis-je, implorer par la prière le secours et la protection du Dieu des armées. Il s'écartait dans les bois ; et

voit le monde de près, on en constate le vide, et on s'en dégoûte ; il en est tout autrement de Dieu, on ne s'en éloigne que parce que l'on ne le connaît pas. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (1).

1338. 4° *Le dimanche, en assistant à la messe.* C'est là la grande prière de l'Eglise, obligatoire sous peine de faute grave pour tout chrétien. 5° *Le matin et le soir.* C'est là un pieux usage dont on ne peut s'écarter sans péril pour le salut. *Le matin*, pour offrir ses actions à Dieu, les rendre par là méritoires, et pour lui demander ses grâces ; *le soir*, pour lui demander pardon et sa bénédiction pour la nuit. Que d'occasions de perdre Dieu par le péché, dans une journée, dans une nuit sur lesquelles la prière n'a pas fait descendre la grâce divine (2) !

1339. *Cette prière du matin et du soir est faite avec grand fruit en commun dans les familles.* — Si chacun la récite séparément, on est exposé à l'omettre. Il y a une bénédiction particulière attachée à la prière commune. *Toutes les fois que deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux*, a dit Notre-Seigneur. Qu'il est doux pour des frères d'être ensemble, aux pieds du Père de tous qui est au ciel ! Comme les enfants

seul, la pluie sur la tête, les genoux dans la boue, il adorait dans cette humble posture le maître du sort et de la vie des hommes. Avant l'attaque des lignes d'Arras, il fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise. A son exemple, presque tout le monde se confessa et communia ; et, suivant le témoignage d'un témoin oculaire (Jacques II, roi d'Angleterre), jamais on ne vit dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion.

(1) Le chrétien est un homme de prières; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grâce de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone ; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie ; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle. (MASSILLON).

(2) (*a*) En 1763, le marquis du Broc, maréchal des armées du roi, allait inspecter un régiment à Brest. Commençant à interroger un caporal sur ses devoirs, il lui dit : « Camarade, comment commencez-vous la journée ? — Par la prière, maréchal. » Cette réponse fit sourire quelques témoins ; mais le maréchal félicita le soldat, et lui dit qu'il se bornait pour tout examen à cette question, parce que, quand on est bon chrétien, on est bon soldat.

(*b*) On reprochait au roi Henri IV de sortir seul et sans escorte. Il répondit : « La peur ne doit pas entrer dans l'âme d'un roi ; je me recommande à Dieu quand je me lève et quand je me couche. Je suis entre ses mains. »

(*c*) On prédit autrefois à un grand homme d'Etat qu'il deviendrait empereur parce qu'il était matinal. La prophétie se vérifia. Sans être prophète, on peut dire qu'il aura l'empire du ciel, celui qui, se levant de bonne heure, prie Dieu dès son lever, fait des actes d'amour pour lui et lui offre toutes ses actions.

La prière du matin, ce sont les prémices de l'esprit, du cœur, de la journée de l'homme. Si le jardinier d'un seigneur porte à son maître, au commencement de l'été, une belle pomme, celui-ci en fait grand cas, il la place à un endroit apparent de son salon, il la fait voir à ceux qui le visitent. Si on lui en apporte un plein sac en automne, il le fait porter au grenier. D'où vient cette différence ? Les premiers fruits sont plus précieux ; en automne tout le monde en a et en donne : *Mane exaudies vocem meam.* La manne ne tombait que de grand matin, et ceux qui n'étaient pas empressés à la recueillir avant le lever du soleil, devaient jeûner ce jour-là. C'est la figure de la bénédiction de Dieu, *ut notum esset omnibus quoniam oportet prævenire solem ad benedictionem tuam.* (Sap. XVI, 28.) Saint Ambroise dit : *Nonne videmus minutissima animalia, cum diem aurora producit, varia dulcedine personare, ut creatorem suum, cum loqui non nequeant, suavitate demulceant.*

Le soir. Saint Paul ne veut pas que le soleil se couche sur la colère que nous pouvons avoir pour le prochain et nous oserions nous coucher sans apaiser la colère de Dieu !

Et ces prières, il est bon de les faire en commun. C'est pour cela que saint Paul appelle la maison de chaque fidèle, *domesticam ecclesiam.* L'Eglise cathédrale, c'est l'Eglise où est le siège de l'évêque ou de l'archevêque ; l'église paroissiale, c'est l'église du curé et des paroissiens ; l'église domestique, c'est la maison de chaque particulier. Si vous êtes un vrai chrétien, votre maison doit être une église où l'on doit souvent parler de Dieu, où l'on doit s'exhorter les uns les autres à son amour et à sa crainte, prier Dieu ensemble le matin, le soir, à midi, et n'y point offenser Dieu. (LE JEUNE).

apprennent à respecter leurs parents ; et les serviteurs, leurs maîtres, quand ils les voient respecter Dieu ! La famille n'a-t-elle pas à attendre du Seigneur des grâces qui intéressent tous ses membres ; n'a-t-elle pas à lui offrir des actions de grâces pour des faveurs reçues ? Aussi le saint homme Job réunissait-il ses enfants pour offrir avec eux des sacrifices à Dieu ! Et qu'est-il là d'étonnant ? Les païens eux-mêmes prient ensemble dans leurs cases, devant leurs idoles de bois ou de pierre. O parents chrétiens, quels fruits salutaires vous retireriez de ce saint usage ! Etablissez-le donc dans vos maisons. Rien n'est plus facile, si on se contente d'une courte prière, telle que celle que nous avons indiquée, nº 618.

1340. 6º *Il faut toujours prier.* Ce n'est pas une obligation rigoureuse de prier souvent quand on n'est pas tenté, mais c'est un conseil salutaire. Nous respirons sans cesse, la prière est la respiration de l'âme. Il fait si bon, du reste, s'entretenir avec Dieu ! Un voyageur raconte que, parmi les Japonais idolâtres, il en est qui font vœu d'invoquer leurs faux dieux des millions de fois par jour, prosternés contre la terre et frappant le pavé de leur front. Mais il n'est pas nécessaire d'aller à l'église ni de se prosterner, il suffit d'élever souvent son cœur à Dieu le long du jour : quand l'heure sonne, dans les tentations, au commencement de ses actions, le soir avant de s'endormir, la nuit quand on s'éveille. On dit alors du cœur sinon des lèvres : *Mon Jésus, miséricorde ! Mon Dieu et mon tout ! Seigneur, ayez pitié de moi*, ou encore *Jesus, Marie, Joseph*. Ces courtes invocations ont une efficacité merveilleuse. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Orantes nolite multum loqui*. Ne s'est-il pas plaint des païens : *Putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur ?* Et les prières qu'il a exaucées étaient-elles longues ? Le lépreux disait seulement : *Domine, si vis, potes me mundare* ; l'aveugle : *Domine ut videam* ; saint Pierre : *Domine, salva nos : perimus ;* le publicain : *Propitius esto mihi peccatori ;* le bon larron : *Memento mei, cum veneris in regnum tuum.* Et on voit comment ils furent exaucés. Heureuses donc les âmes qui par des invocations fréquentes savent se familiariser avec la prière. Saint Liguori a écrit : « Quant à moi, pour dire vrai, je n'ai jamais plus de consolation et d'assurance de mon salut que lorsque je prie. Je pense qu'il en est de même des autres fidèles. Tous les autres signes de salut sont incertains, et peuvent nous tromper ; mais que Dieu exauce quiconque le prie avec confiance, c'est une vérité certaine et infaillible, comme il est certain que Dieu ne peut manquer à ses promesses » (1).

1341. — III. *Comment faut-il prier ?* (2) Vous demandez et vous ne rece-

(1) Saint Jean Chrysostome exhortait les laïques eux-mêmes à se lever la nuit, pour prier à l'église avec le clergé. « La nuit, disait-il, n'est pas faite pour être passée tout entière dans le sommeil : les artisans, les négociants en sont la preuve. Pendant la nuit, l'âme est plus pure, plus légère ; elle s'élève plus haut avec moins d'efforts. Les ténèbres elles-mêmes et le grand silence les disposent à la contrition. Si tu contemples le ciel, parsemé d'étoiles qui ressemblent à des yeux ouverts sur nous, la pensée du Créateur te viendra de suite... Si tu songes à tous ces hommes qui, maintenant endormis, sont semblables à des morts.... est-ce que tout cela n'est pas propre à éveiller l'âme et à nous faire songer à l'heure suprême ? » Puis, s'adressant aux mères qui ne pouvaient facilement se rendre à l'église, il leur recommande d'éveiller leurs petits enfants, pendant la nuit, pour les faire prier, les habituer aux veilles, afin que les maisons des chrétiens deviennent autant d'églises.

A propos de l'efficacité de la prière, on peut citer le trait de sainte Scholastique. (Voir la note du nº 1177.)

(2) La prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées : c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes ; c'est une vertu indispensable, comme la charité : nécessaire aux parfaits, comme aux imparfaits ; à la portée des savants, comme des ignorants ; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés ; c'est la vertu de tous les hommes ; c'est la science de tout fidèle ; c'est la perfection de toute créature intelligente. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui ; l'apaiser, lorsqu'il est irrité ; l'appeler, lorsqu'il est éloigné ; le remercier, lorsqu'il favorise ; s'humilier, lorsqu'il frappe ; lui exposer des besoins, ou lui demander des grâces. (Massillon).

vez pas, parce que vous demandez mal, dit le Saint-Esprit. Nous demandons *mali, male, mala*. 1° *Mali*, étant mal disposés. Le pauvre pécheur a un plus pressant besoin de prières que personne. En demandant sincèrement à Dieu sa conversion, il l'obtiendra. N'avez-vous pas bonne grâce de dire quelquefois : Je suis trop imparfait, trop grand pécheur et trop chargé d'iniquités ; je n'oserais m'adresser à Dieu pour lui demander miséricorde. Ce qui vous rebute, c'est ce qui vous devrait animer : c'est comme si vous disiez : Je suis bien pauvre, donc je ne dois pas demander l'aumone ; je suis bien blessé, donc je ne dois pas aller au chirurgien ; je suis altéré, donc je ne dois pas aller à la fontaine : quelle conséquence serait-ce ? Vous êtes grand pécheur, c'est ce qui vous doit donner plus de confiance de recourir à Dieu et de lui demander miséricorde.

Dieu n'exauce pas les pécheurs, dites-vous, ces paroles sont dans l'Ecriture ? mais ce n'est ni l'Ecriture, ni le Saint-Esprit qui les dit, c'est l'aveugle-né ; et il parlait en aveugle et comme un homme qui n'était pas encore assez éclairé intérieurement, dit saint-Augustin : le publicain l'entendait bien mieux que lui, car il a été approuvé et loué de Jésus-Christ : se tenant au bas du temple et s'estimant indigne de s'approcher du sanctuaire, il se reconnaissait grand pécheur et il alléguait ce motif pour exciter Dieu à lui faire miséricorde : *Deus, propitius esto mihi peccatori*. Mais le péché est un poids qui entraîne l'homme loin de Dieu, un nuage qui voile aux yeux de son âme la lumière divine. Qu'on se hâte donc de sortir de ce triste état, afin d'obtenir de grandes faveurs. *Si je trouve l'iniquité dans mon cœur*, disait David, *Dieu ne m'exaucera pas*. (Ps. LXV, 17). Plus nous serons purs de toute faute, plus facilement nous serons exaucés (1).

1342. 2° *Male*, mal prier et espérer être exaucé, c'est faire comme un homme qui moud du blé gâté, comptant en retirer une farine excellente. Nous demandons *mal*, 1) *sans attention*. Combien récitent des prières sans prier (2) ? Comment Dieu peut-il nous écouter, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ? Oh ! qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu ! Etrange faiblesse de l'homme ! je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit attentif ; nous ne le pouvons tenir devant Dieu ; et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons ; et, comme si c'était peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de vos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous ? venez-vous adorer ou vous moquer ? parlez-vous de cette sorte au moindre mortel ? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines : vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramènerait ; heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre ! Ah ! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif, et s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu ses égarements : dites-lui avec le psalmiste : O Seigneur, mon cœur m'a abandonné ; *Cor meum dereliquit me*. (*Psalm*. XXXIX, 17). Tâchez toujours de le rappeler. Cherchez cet égaré, dit saint Augustin (*in psalm*. LXXXV, t. IV) ; et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu et adorez en esprit celui qui est esprit et vie. » (BOSSUET).

Sainte Catherine de Sienne, pour avoir fait attention durant sa prière, à son frère qui passait près d'elle, était inconsolable : mais beaucoup ne font aucun effort pour repousser les distractions. 2) *Sans humilité* : et Dieu résiste aux superbes ; mais *la prière de celui qui s'humilie pénètre les*

(1) *Oratio justi clavis est cœli*, dit saint Augustin : *ascendit oratio et descendit Dei miseratio. Licet alta sit terra, altum cœlum, audit tamen Deus hominis linguam, si mundam habet conscientiam. Cum sensibus loquitur, si sit solus noster gemitus, sufficit auribus imber oculorum ; fletus citius audit quam voces.*

(2) En entrant dans le lieu où il devait prier, saint François d'Assise disait aux distractions : « Restez à la porte, pensées importunes, je vous retrouverai en sortant. » Et, bannissant toute pensée étrangère, il priait Dieu comme s'il eût été seul sur la terre.

Quand un pauvre s'adresse à vous pour demander l'aumône, si, au lieu de vous tendre

nuages ; et il ne se retirera pas que le Très-Haut n'ait jeté sur lui les yeux de sa miséricorde. Ainsi fut exaucé le publicain. 3) *Sans confiance* : et Dieu n'a promis d'accorder que ce qu'on lui demanderait avec confiance ; mais si nous lui demandons dans les conditions voulues, il a promis de tout accorder. Lorsque la Vérité promet, qui oserait craindre d'être trompé? Sans doute, à cause de nos misères nous ne méritons pas d'être exaucés ; mais saint Thomas nous assure que notre prière, pour obtenir des grâces, ne s'appuie pas sur nos misères, mais sur la miséricorde divine. La prière donne à l'homme une puissance semblable à celle de Dieu. Il est écrit de Dieu : *Dixit et facta sunt*; l'homme n'a qu'à parler à Dieu, *quodcumque volueritis petetis et fiet vobis.* Quand Dieu parle, il n'est obéi que de ses créatures ; quand l'homme parle à Dieu pour lui demander des grâces, c'est le Créateur même qui lui obéit : *Obediente Domino voci hominis. Omnis qui petit accipit* : Quiconque demande reçoit, pourvu qu'il demande par Notre-Seigneur. (1) (Luc. XI, 9.) 4).

la main pour la recevoir, il vous tournait le dos et s'amusait à compter ses deniers, ou à peigner ses cheveux, ne serait-ce pas une injure pour vous? Lui donneriez-vous des écus pour aumône? Si vous priez Dieu comme il faut, vous lui demandez sa grâce, son amour, son Saint-Esprit. Où est-ce qu'on reçoit cette aumône? Ce n'est pas dans la main, ni au bras, ni dans la bouche, c'est dans le cœur ; il faut donc lui tendre le cœur, tourner votre pensée vers lui ; et vous faites tout le contraire ; vous le tournez vers vous, vers la vanité et les choses de la terre. Saint Thomas, et avec lui toute la théologie, conclut que l'application du cœur est essentielle à l'oraison ; qu'elle en est l'âme ; c'est-à-dire que comme il est impossible qu'une chose soit blanche sans la blancheur, lumineuse sans lumière, ainsi, il est impossible qu'il y ait une vraie oraison sans élévation du cœur à Dieu. Et quand saint Thomas ne le dirait pas, c'est très évident par la définition de l'oraison . *Oratio est elevatio mentis in Deum.* La prière n'est pas une action de la main, ni des yeux, ni de la bouche, ni d'une autre partie du corps ; faire oraison, ce n'est pas parcourir les grains de votre chapelet, ce n'est pas mouvoir les lèvres ou la langue ; c'est élever votre esprit et votre affection à Dieu. L'oraison n'est autre chose qu'un désir que vous avez de quelque bien, dit saint Augustin, désir que vous adressez à Dieu, et que vous exposez en présence de Sa Majesté, afin qu'il daigne l'accomplir par sa miséricorde. Et si quelquefois nous nous servons de prières vocales, dit le même Saint, ce n'est que pour réveiller le désir intérieur qui pourrait se ralentir et puis s'éteindre tout à fait, s'il n'était excité de temps en temps par des paroles articulées, comme une vive flamme par un peu de vent : *Sed plerumque hoc negotium plus gemitibus quam sermonibus agitur, plus fletu quam affatu.* De là vient que notre prière est d'autant plus efficace que notre désir est plus ardent et enflammé. (Le Jeune).

(1) *(a)* « Comme la nécessité presse un fils de demander, ainsi la charité presse son père de lui donner. A nous notre besoin, et à lui sa charité est un empressement ; ne soyons pas moins empressés à recevoir que lui à donner. Il se plaît d'assister les hommes, et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. « Il a soif qu'on ait soif de lui, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. XL. t. I, p. 657) : recevoir de sa bonté, c'est lui faire du bien ; exiger de lui, c'est l'obliger ; et il aime si fort à donner, que la demande à son égard tient lieu de bienfait. » Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, c'est de croire qu'il ne nous manque pas, et j'ai appris de saint Cyprien qu'il donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient recevoir de lui. » (Bossuet).

« C'est pourquoi l'humanité prie en tout lieu et à toute heure ; il n'est aucun de ses besoins qu'elle croit étranger au Cœur de Dieu. Elle s'adresse à lui comme à la clarté qui voit tout, à la souveraineté qui peut tout, à la bonté qui veut tout ce qu'elle peut, et fallût-il des miracles pour exaucer sa prière, elle y compte fermement, comme sur l'effet naturel d'un ordre qui commande à toutes les lois. Ce n'est pas seulement dans de rares et solennelles circonstances que sa voix suppliante monte vers Dieu, comme si Dieu ne s'était réservé d'intervenir que dans les événements fameux qui changent le cours des choses et des nations. Non, la prière sort du cœur des pauvres, comme du cœur des rois, elle se croit aussi forte en s'élevant du toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain, qu'en l'occupant d'un empire. Ce pauvre a crié, disait David, et Dieu l'a entendu. *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.* Même à voir la confiance des petits dans le gouvernement du Très-Haut, on croirait qu'ils savent à fond cette grande loi qui engendre la protection de l'impuissance même, et qui fait ainsi de Dieu et de l'opprimé les deux choses qui se touchent de plus près. » (Lacordaire).

(b) Porphyre, évêque de Gaza, avait une grâce à obtenir de l'empereur Arcade. Il s'adressa à l'impératrice Eudoxie, qui venait d'avoir un fils ; elle persuada à l'évêque de remettre sa supplique entre les mains de l'enfant, lorsqu'il sortirait des fonts du baptême,

Sans dévotion, la prière sans ferveur, sans amour de Dieu est comme de l'encens que l'on met dans un encensoir sans feu : elle ne répand pas devant Dieu un parfum bien agréable. 5) Nous demandons *sans persévérance*. Dieu tarde quelquefois de nous exaucer, pour nous faire apprécier et désirer ses faveurs. C'est la persévérance qui le fléchit. Notre-Seigneur nous exprime cette vérité par une parabole. Un homme va demander du pain, durant la nuit, à son ami qui refuse d'abord de lui en donner, mais s'y décide enfin, pour l'empêcher de heurter toujours sa porte. Un refus de Dieu doit nous exciter à demander avec plus d'ardeur ; c'est ainsi que le vent qui repousse la flamme attise le feu. (1).

1343. 3° *Mala. Nous demandons des choses qui sont funestes.* Dieu ne peut pas nous accorder ce qui nous perdrait. Il y voit plus loin que nous. Le médecin connait mieux ce qu'il faut au malade, que le malade lui-même. *Quel est l'homme qui, lorsque son fils lui demande du pain, lui donnerait une pierre? ou un scorpion, s'il demande un poisson? Si vous qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants; à plus forte raison votre Père, qui est dans le ciel, donnera de véritables faveurs à ceux qui le prient.* (Math. VII, 7.) Une mère retire des mains de son enfant le couteau qui peut le blesser. Quand nous demandons à Dieu ce qui serait funeste à notre salut, nous sommes semblables à un fiévreux qui demande du vin. Dieu nous donne mieux que ce que nous demandons, quand nous le prions de nous accorder ce qui pourrait nous nuire. On peut sans doute lui demander des grâces temporelles, mais à la condition qu'elles serviront à notre salut. Si ensuite nous ne les obtenons pas, remercions Dieu de nous les avoir refusées, parce qu'il prévoyait l'abus que nous en ferions.

Les païens eux-mêmes avaient compris qu'il faut redouter de demander ce qui peut nous être funeste ; et Socrate disait qu'une prière que tout le monde peut faire sans danger est celle d'un poète : « O Dieu, donnez-nous ce qui est est bien lorsque nous le demandons et lorsque nous ne le demandons pas, et éloignez de nous le mal lors même que nous le demanderions.

« Dieu fait peu de cas de ce que le monde admire le plus. Demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants, de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses, c'est avilir la majesté que de ne

L'évêque le fit, et l'empereur accorda tout. Dieu le Père, à plus forte raison, doit exaucer toutes les demandes qui lui sont adressées par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(c) Saint Louis de Gonzague avoua un jour que, dans l'espace de six mois, toutes ses distractions n'avaient pas duré le temps d'un *Ave Maria*. « J'ai autant de difficultés, disait-il, de me distraire de Dieu que d'autres disent en avoir à se recueillir. Le temps que j'emploie à me distraire est un temps de violence, de grande souffrance, de combat intérieur et bien plus nuisible à ma santé que le recueillement dont j'ai l'habitude. »

(1) On voit quelquefois dans les rues et surtout à la porte des églises, des pauvres qui toute la journée, tendent la main ou crient : Ayez pitié d'un pauvre aveugle, et cela pour recueillir quelques deniers. N'y a-t-il pas lieu d'être couvert de confusion à cette vue, quand on se désiste si vite, de demander à Dieu des grâces de prix. Et pourtant Dieu est le seul à qui on ne demande jamais en vain, même quand on n'obtient pas aussitôt ce que l'on sollicite.

Voyez ce pauvre aveugle, qui va de porte en porte jouer de la viorne, en demandant l'aumône. Une dame le fait quelquefois attendre une demi-heure à sa porte; sa fille ou sa servante lui dit : Madame, congédiez ce pauvre : si vous ne lui voulez pas donner, ne le faites point attendre si longtemps. La dame a bonne volonté de lui faire l'aumône, mais elle retarde parce qu'elle prend plaisir au son de la viorne; et si le pauvre s'impatientait, et se retirait aussitôt, il perdrait une pièce d'argent ou un morceau de pain, qu'on lui donne après qu'il a joué longtemps. Nous sommes très pauvres de vertus et de mérites, plus pauvres que les pauvres, et plus aveugles que les aveugles; le meilleur métier que nous puissions exercer, c'est de mendier à la porte de Dieu; quand notre prière est bien faite, c'est une harmonie qui lui est agréable; il diffère longtemps de nous exaucer, parce que s'il le faisait sur-le-champ, nous cesserions de prier, et il veut que nous persévérions, non pour ses intérêts, mais pour les nôtres, parce que plus nous prions longtemps, plus nous méritons de grâces; donc, bien que pour cette raison, ou pour une autre semblable, il ne vous accorde pas aussitôt la grâce que vous lui demandez, il vous en donne quelqu'autre, non moins précieuse. (LE JEUNE).

demander aux très grands de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il nous veut donner. » (BOSSUET) (1).

(1) Si une mère ne donne pas à ses enfants malades, autant de vin qu'ils en demandent, ils peuvent penser que c'est par épargne; mais si elle ne leur donne pas autant d'eau qu'ils voudraient, puisque l'eau ne lui coûte rien et qu'elle a pour eux une affection maternelle, qu'elle leur donne des remèdes qui sont fort chers, s'ils ont tant soit peu d'esprit, ils doivent penser qu'elle leur donne l'eau par mesure, parce que l'excès leur en serait funeste ; et quand elle leur en donne un verre, elle leur en voudrait donner un seau, s'il leur était utile ou nécessaire. Il coûterait moins à Dieu de vous donner cent mille pièces d'or, qu'à moi de vous donner une goutte d'eau : ce n'est donc pas par épargne qu'il ne vous les donne pas ; ce n'est aussi pas faute d'affection, puisqu'il vous a donné ce qui lui coûte si cher, ce qui lui est si précieux, les mérites de sa passion, sa chair et sa propre substance ; c'est donc qu'il connaît qu'elles vous seraient nuisibles. Quand il vous donne un sou, en effet, il voudrait vous en donner cent mille ; et il vous les donnerait effectivement, s'il ne prévoyait que vous en feriez mauvais usage.

Exquisivi Dominum, et exaudivit me, dit le Psalmiste. Sur quoi saint Augustin dit : « *Qui ergo non exaudiuntur non inquirunt Dominum : non dixit : Inquisivi aurum a Domino, et exaudivit me ; inquisivi a Domino senectutem, et exaudivit me. Aliud est inquirere aliquid a Domino, aliud ipsum Dominum inquirere ; noli aliquid a Domino extra eum quærere ; sed ipsum Dominum quære, et exaudiet te, et adhuc te loquente dicet : Ecce adsum. Quid est ecce adsum, ecce præsens sum ? quid vis? Quid a me quæris? quidquid tibi dedero, vilius est quam ego ; meipsum habe, me fruere, et me amplectere* »

Un ancien disait que nous devons faire nos actions devant les hommes, nous souvenant que Dieu les regarde, et que nous devons faire nos prières devant Dieu, comme si les hommes les entendaient. Sur quoi saint Augustin dit : Si les hommes vous entendaient dire dans vos prières : Mon Dieu, donnez moi les grandeurs du monde, faites-moi plus riche qu'un tel, etc. Vous mourriez de honte ; qui sonderait le fond de votre cœur, verrait que c'est là ce que vous demandez à Dieu. *Injuriam facis illi et damnum tibi*, dit saint Augustin : vous lui faites injure, et vous vous faites tort à vous-mêmes.

Un grand roi allait un jour se promener avec sa cour dans la maison et le jardin d'un humble paysan, qui l'accueillit de bon cœur. Le roi en fut ravi, et à la fin il lui dit : Demandez-moi tout ce que vous voudrez et je vous l'accorderai. Les courtisans étaient dans l'étonnement ; et le brave homme, après réflexion, dit : Sire, vous avez de beaux chevaux, faites-moi amener dix chariots d'engrais pour mon jardin. On conçoit sans peine que cette réponse fut l'objet de la risée de toute la cour. Ce paysan, c'est votre âme. Jésus vient en vous, dans votre cœur, à Pâques au moins. Que lui demandez-vous? réussite dans vos affaires, la santé. *Omnia arbitratus sum ut stercora.* Quand un enfant qui est entre les bras de sa mère, voit un couteau bien brillant et affilé, il veut le saisir ; sa mère ne le laisse pas faire. Nous sommes de grands enfants. Vous voyez les grandeurs de ce monde, les biens, les délices de la terre : cela est si beau et si brillant en apparence, d'être grand, riche, et de vivre à son aise. Vous voyez votre compagne qui est belle et bien parée, à qui on fait la cour ; vous souhaiteriez être comme elle ; vous êtes un enfant, vous demandez un couteau ; si vous étiez comme elle, vous vous damneriez Il y a cent et cent filles et femmes qui brûlent en enfer, et y brûleront à jamais, parce qu'elles ont été belles : leur beauté a servi d'amorce à des libertins pour les tenter et les déshonorer ; si elles eussent été laides, elles règneraient avec les archanges. Vous languissez dans un lit des mois et des années entières, vous vous impatientez et demandez à Dieu la santé avec beaucoup d'instances, et il vous semble qu'il vous fait grand tort de vous la refuser. Vous êtes un enfant ; vous demandez un couteau ; si vous vous portiez bien, vous seriez continuellement dans un cabaret ou dans des compagnies qui vous perdraient.

Dans la vie de saint Jean l'Aumônier, ainsi surnommé, parce qu'il donnait tout aux pauvres, il est dit qu'un riche gentilhomme lui apporta un jour une grande somme d'argent pour en faire des aumônes, le priant de recommander à Dieu dans ses prières un fils unique qu'il avait, dont la vie lui était fort chère et fort précieuse. Le saint distribua l'argent aux pauvres, dit des messes et fit des prières pour ce jeune homme ; peu de temps après il mourut. Le saint s'en plaignit amoureusement dans l'oraison, disant : Mon Dieu, vous ne donnez pas sujet aux autres de faire de grandes charités à vos pauvres : je vous avais fait une instante prière pour le fils de ce bon père, et vous l'avez retiré de ce monde. Dieu lui révéla que cette mort était un effet de sa prière et de l'aumône du père ; car si cet enfant eût vécu, tous deux se seraient damnés, le père par avarice, pour laisser de grands biens à son fils, et le fils par l'excès de ses débauches et par le mauvais usage et les délices que l'abondance de ses grands biens lui aurait procurés.

Ainsi nous voyons que, comme dit saint Augustin, il y en a que Dieu exauce selon leur

Nous pouvons demander sans réserve les grâces spirituelles nécessaires à notre salut et à celui des autres. Nous les obtiendrons sûrement ; mais quand on demande pour les autres, il n'est pas toujours sûr qu'ils profiteront des grâces que nous leur aurons obtenues ; car la grâce n'enlève pas la liberté. S'ils ne se convertissent pas, lorsque nous avons prié pour eux comme il faut, c'est par leur faute et non par défaut de grâce. Si un roi donnait ordre à tous ses officiers de ne laisser manquer de rien à tous les sujets de son royaume, de puiser largement dans ses trésors pour fournir le nécessaire à tous les pauvres ; et si malgré cela il se rencontrait quelque malheureux couvert de haillons etc. qui se plaignit de sa misère, on lui dirait avec raison : C'est bien votre faute : pourquoi ne demandez-vous pas ? Ce que les chefs d'Etat ne font point, Dieu le fait pour les biens spirituels. Vous avez des tentations, vous n'en triomphez pas ? vous êtes dépourvus de grâce et de vertus ? c'est bien votre faute. Pourquoi ne demandez-vous pas, quand vous êtes sûrs de par la promesse divine de tout obtenir ? Donc, *demandez et vous recevrez* la grâce, *cherchez* Dieu et *vous le trouverez*, *frappez* à la porte de la clémence divine et elle vous *sera ouverte*, en attendant que s'ouvre pour vous le ciel !

XXIX. — Méditation ou oraison.

1344. *Souvenez-vous de vos fins dernières et jamais vous ne pécherez.* C'est l'avis du Saint-Esprit. Nous sommes décidés à ne plus faire de péché ; or un des moyens les plus efficaces pour nous en garantir, celui que Dieu lui-même nous enseigne, c'est de réfléchir, de méditer, de faire oraison.

1345. I. *Importance de la méditation.* 1° Sans elle tous les maux débordent : 1) *sur la société* : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Fénelon disait : Si on demande aux hommes quelle est la grande plaie du temps, l'un répondra c'est l'impiété ; l'autre, l'esprit d'indépendance ; un troisième, le vice, etc., etc... : moi, ajoutait-il, je dis que c'est le manque de réflexion. En effet, si les hommes réfléchissaient, il n'y aurait plus d'impiété ni de libertinage. Tout le mal vient de l'irréflexion pour la société et

1346. 2) *Pour chacun d'entre nous.* Nous disons dans un temps de mission, de retraite : Ah ! si j'avais su quel grand mal c'était d'offenser Dieu, je n'aurais pas commis ces péchés. C'est vrai, mais cette réflexion nous prouve que nous sommes convaincus de cette vérité, que le manque de réflexion est pour nous la source de tout mal. Ce qui est arrivé par le passé nous fait connaître clairement ce qui arrivera à l'avenir : si nous ne réfléchissons pas, nous tomberons ; et ceci est fondé sur la nature même de l'homme. Si la raison, si

profit, non selon leur désir ; d'autres qu'il exauce selon leur désir, non selon leur profit. Mes frères, dit ce grand Docteur, si je vous dis que j'ai demandé à Dieu plusieurs choses, que je n'ai pas obtenues, vous me direz que c'est parce que je suis un grand pécheur ; mais que direz-vous si je vous montre qu'un Apôtre, et un des plus grands Apôtres, a demandé plusieurs fois, ce qu'il n'a pas obtenu ? Chose étrange et digne d'admiration ! Vous pouvez remarquer dans l'Ecriture que, toutes les fois que le démon a demandé quelque chose à Dieu, on le lui a accordé ; il demanda le pouvoir de persécuter Job, de le couvrir d'un ulcère malin par tout le corps, de faire ravager tous ses biens. Il demanda au Fils de Dieu la permission d'entrer dans un troupeau de pourceaux au pays des Géraséniens, et le pouvoir de tenter saint Pierre et les autres apôtres, et il obtint toutes ces demandes. Au contraire, saint Paul étant importuné des tentations de la chair, demanda par trois fois d'en être délivré, et il ne le fut pas. Qu'est-ce à dire ! le démon a-t-il plus de crédit auprès de Dieu qu'un Apôtre ? Ah ! c'est que le démon fut exaucé selon sa volonté, non selon son utilité ; l'Apôtre fut exaucé selon son utilité, non selon sa volonté. Satan ayant persécuté Job, et ce saint homme étant demeuré fidèle à son Dieu, l'ennemi en fut plus tourmenté. L'Apôtre demandant d'être délivré de la tentation, n'en fut pas délivré, mais il reçut une puissante grâce pour y résister ; et par cette résistance, il mérita de grandes couronnes : *Sufficit tibi gratia mea.*

Salomon agit donc avec sagesse quand Dieu lui ayant dit qu'il demandât ce qu'il voudrait, il demanda non une longue vie, ni des richesses temporelles, ni la victoire sur ses ennemis, mais la sagesse pour bien gouverner le peuple dont Dieu lui avait donné la conduite. Prière si agréable à Dieu, qu'elle fut exaucée, non seulement par le don de ce qu'il avait demandé, mais encore par celui de tous les biens temporels qui nous peuvent rendre heureux en ce monde. (Le Jeune).

l'intelligence ne se pénètre pas de la vérité, n'éclaire pas la volonté de sa lumière et ne guide pas le cœur dans le chemin du ciel, la volonté, le cœur se laissent mener par l'imagination, par les sens, *qui in malum prona sunt*. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse que l'âme, qui ne fait pas oraison, n'a pas besoin du démon pour la tenter, elle va d'elle-même en enfer. Et c'est ce qui fait voir que la méditation est d'une extrême importance pour tous les fidèles. (Voir la note du nº 1565.) Tous ont la même nature que les prêtres et que les religieux. Comme eux, par conséquent, ils sont obligés d'éviter le péché, de se corriger de leurs défauts, d'avoir la foi, l'espérance, l'amour, la crainte de Dieu, la charité envers le prochain et de conserver ces vertus jusqu'à la mort.

1347. Or **(a)** l'oraison est le moyen le plus efficace *d'éviter le péché*. Nous l'avons dit déjà et saint Liguori l'affirme. Les autres exercices de dévotion peuvent s'accorder avec le péché, dit-il, mais l'oraison ne peut subsister en même temps que lui : ou on abandonne l'oraison, ou on abandonne le péché. Si on persévère dans l'oraison, plus de péché.

1348. **(b)** *De connaître ses défauts.* Celui qui ne se regarde jamais au miroir, ne connaît pas les taches de son visage et ne cherche pas à les faire disparaître. L'oraison est le miroir des âmes, comme l'appelle saint Bonaventure.

1349. **(c)** *De pratiquer les vertus.* Pour cela, en effet, il faut : (*a*) connaître ces vertus, et ce n'est pas avec les yeux du corps, ni à la clarté du soleil, qu'on les connaît ; mais avec le regard attentif de l'âme et à la clarté de Dieu : *Dominus, illuminatio mea. Oratio est lucerna*, dit saint Bonaventure ; (*b*) il faut avoir la grâce et la force pour les pratiquer ; or ce n'est que la prière qui nous obtient cette grâce et cette force. Et ceux qui ne font pas oraison et ne méditent pas ne sentent pas cette nécessité de la prière : la vertu leur devient donc très difficile.

« Les prières vocales sont dites le plus souvent avec distraction, dit saint Liguori, surtout quand elles sont récitées par des personnes qui ne pratiquent pas l'oraison mentale. Dieu les exauce rarement. » Saint Chrysostome dit que l'oraison est une fontaine au milieu d'un jardin, elle répand partout la fraîcheur et fait épanouir les fleurs de toutes les vertus. Un jardin qui n'est pas arrosé devient aride.

1350. **(d)** *D'arriver à la perfection.* Celui qui tient les yeux de l'âme fermés, ne peut pas découvrir le chemin du ciel. Notre perfection consiste dans l'amour de Dieu : mais où cet amour s'embrase-t-il ? Dans l'oraison, *in meditatione mea exardescet ignis*, disait David. Saint Pierre d'Alcantara s'y enflamma tellement qu'il fut obligé de se jeter dans un étang glacé ; et l'eau devint autour de lui bouillante comme dans une chaudière. Ils sont bien insensés ceux qui regardent comme oiseux le temps passé dans l'oraison. Ce repos que l'on prend en Dieu est le moyen de faire beaucoup pour sa gloire et pour sa propre sanctification. Ceux qui ne prendraient point de sommeil seraient incapables de tout travail. Les fleurs exposées au soleil ont plus de parfum. Saint Louis de Gonzague disait que sans oraison, on n'arrive jamais à un degré éminent de vertu. Qu'on le remarque bien, dans l'oraison on peut produire de grands actes d'amour et de saints désirs de procurer la gloire de Dieu, qui seront récompensés, comme s'ils avaient été exécutés.

1351. **(e)** *D'exercer la charité* : (*a*) à l'égard des pécheurs, comme une sainte Thérèse, une sainte Madeleine de Pazzi, qui convertirent ainsi tant d'âmes ; (*b*) envers les âmes du purgatoire ; (*c*) à l'égard de tous ceux qui sont témoins des vertus que pratique l'âme qui fait oraison. Les parfumeurs qui travaillent sur les fleurs en gardent l'odeur, lors même que les fleurs sont flétries ; et l'âme qui vit avec Notre-Seigneur par l'oraison, répand autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ, même quand elle a quitté l'oraison. On comprend, par tout ce qui vient d'être dit, que les saints aient pratiqué l'oraison.

Sainte Rose de Lima, qui n'était qu'une ouvrière, faisait tous les jours de longues heures d'oraison ; et quand elle rencontrait un confesseur ou un prédicateur, elle se jetait à leurs genoux, les conjurant de faire comprendre

à leurs pénitents et à leurs auditeurs l'importance de l'oraison et de leur en enseigner la méthode. Et quand on lui demandait pourquoi : « L'oraison, disait-elle, est une pharmacie spirituelle ; on y trouve des remèdes pour guérir toutes les maladies des âmes. » Sainte Rose ne faisait là que ce que le catéchisme du concile de Trente conseille aux pasteurs des âmes. Il veut, en effet, qu'ils exhortent les fidèles à ne passer aucun jour sans méditer quelque mystère de la passion de Notre-Seigneur.... « Car, remarque-t-il, l'unique raison pour laquelle nous succombons si vite, même aux moindres attaques, c'est que nous n'avons pas soin d'exciter en nous le feu de l'amour divin par la méditation des choses célestes. »

Tout ce que nous venons de dire est vrai pour les fidèles, et à plus forte raison pour les prêtres et les religieux : « Une religieuse sans oraison, disait saint Philippe de Néri, est une religieuse sans raison. » Et saint Liguori ajoute : « Ce n'est plus une religieuse, mais un cadavre de religieuse. » Est-ce assez pour nous convaincre de l'importance de cet exercice ? Mais répondons aux objections que l'esprit malin peut nous suggérer à ce sujet.

1352. 2° *Objections.* 1) *Je n'ai pas le temps* ; *Omnia tempus habent.* Nous avons le temps de dormir, de prolonger nos repas, de médire, de faire le mal. Point pour Dieu ? Le moyen de ne pas perdre le temps, c'est de faire oraison. Par là on se tient en grâce avec Dieu ; tout est méritoire ; on s'applique à ses devoirs d'état plus consciencieusement. Si un pauvre vous voyait jeter des pièces d'or à la rivière, il ne serait pas bien indiscret en vous en demandant une ; vous perdez tant d'heures chaque jour que je puis vous en demander pour Dieu la moitié, le quart d'une (1).

1353. 2) *Je ne suis pas assez instruit ni assez intelligent pour faire oraison. Confiteor tibi, Pater, quoniam abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis.* Un bon Frère des déserts d'Orient, en faisant sa cuisine, pleurait sans cesse ; et quand on lui en demandait la raison, il disait qu'à la vue de son feu, il pensait à celui de l'enfer et au malheur de ceux qui y brûlent. Frère Gilles était fort simple ; il portait envie à saint Bonaventure qui était un grand docteur ; ce bon Frère pensait que Bonaventure, étant très savant, pouvait aimer le bon Dieu plus que lui. Saint Bonavanture l'en détrompa ; et Frère Gilles, tout heureux, de crier à une femme qui passait : « Bonne femme, réjouissez-vous, vous pouvez aimer autant le bon Dieu que Frère Bonaventure qui est un grand savant. » Que d'humbles âmes sont d'une union à Dieu que nous admirons !...

1354. 3) *Je suis toujours distrait dans l'oraison.* Ces distractions sont-elles volontaires, chassez-les. Viennent-elles malgré vous, elles n'empêchent pas une sainte et fructueuse oraison, selon l'enseignement de saint Thomas et de saint Liguori. Ne vous en troublez donc point et ramenez-vous doucement à Dieu.

1355. 4) *C'est trop aride de méditer : Non habet amaritudinem conversatio ejus.* Ce dégoût que nous éprouvons vient souvent de ce que nous n'aimons pas assez le bon Dieu. Comment ? on trouve du plaisir à la chasse, à la

(1) La pieuse reine Marie Lekzinska aimait à assister aux offices des Carmélites de Compiègne : et après l'office elle restait encore en prière, après que les religieuses étaient sorties. Le Dauphin son fils, qui l'attendait un jour, lui dit : Oh ! ça, maman, vous allez vous brouiller avec sainte Thérèse ; car vous priez plus longtemps que ses filles.— Ah ! mon fils, c'est que nos besoins sont plus grands que ceux de ces saintes âmes. »

L'oraison, dit-on, *est bonne pour ceux qui n'ont rien à faire.* Si c'est être paresseux que de rendre nos devoirs à Dieu, de l'adorer, de l'aimer, de converser avec lui, les séraphins sont des paresseux, et il n'y a que les anges des plus basses hiérarchies qui ne mènent pas une vie oisive, puisque ceux là ne sont employés qu'à faire la cour à la majesté de Dieu. Ceux-ci sont ordinairement occupés à la garde des hommes et à la conduite des autres créatures. C'est comme si vous disiez que c'est être fainéants que moissonner et de vendanger, au lieu de labourer la terre et de bêcher la vigne : l'un est la fin, l'autre le moyen. Pourquoi laboure-t-on la terre ? Pourquoi cultive-t-on la vigne ? Pour moissonner et vendanger. Pourquoi sommes-nous en ce monde ? Pour travailler, dites-vous. Pourquoi devons-nous travailler ? Pour avoir de quoi entretenir notre vie. Pourquoi sommes-nous en cette vie ? Pour aimer Dieu, pour l'admirer, le contempler et lui être unis, et c'est ce qu'on fait en la vie contemplative ; elle est donc la fin et les autres occupations ne sont que les moyens. (Le Jeune).

pêche, à admirer les montagnes, les palais des villes, à parler dans l'ombre avec une personne amie, lors même qu'on ne la voit pas, et on n'en trouverait point à s'occuper de son salut, à contempler les grands mystères de la foi, à s'entretenir avec Dieu ? Si ce dégoût est une épreuve, n'en soyons que plus fidèles à l'oraison. Jésus au tabernacle a besoin de chandeliers et de statues qui parent son autel : et saint François de Sales nous apprend que les confitures sèches sont les meilleures et que le pain dur est plus nourrissant que le lait (1).

1356. 5) *Je ne sais comment m'y prendre pour méditer.* Nous savons tous méditer sur nos affaires temporelles, pourquoi ne le saurions-nous point sur les affaires du salut ? Du reste, nous allons vous apprendre la méthode d'oraison que votre confesseur vous rappellera au besoin.

1357. II. *Pratique de l'oraison.* 1° *Préparation* 1) *éloignée.* Vivre habituellement dans la grâce, dans le recueillement. Des yeux malades et ternis par les humeurs, ne supportent pas facilement la lumière. L'âme vicieuse n'aime pas à s'exposer à la clarté de la vérité dont elle a cependant un pressant besoin. Agitez l'eau, elle ne reproduit pas l'image de votre visage. L'âme dissipée ne retrace pas l'image de Dieu.

1358. 2) *prochaine.* La veille, prévoir le sujet sur lequel on doit méditer et le fruit pratique qu'on en retirera. 3) *immédiate,* Se mettre en présence de Dieu, lui demander ses lumières, invoquer Marie, saint Joseph, l'ange gardien.

1359. 2° *Corps de l'oraison. Première méthode.* Sainte Thérèse, dans l'oraison, était comme un soldat sans armes, quand elle n'avait pas son livre ; elle fit oraison avec un livre pendant dix-sept ans. En lisant, imitez la colombe qui prend une gorgée d'eau dans son bec et puis regarde le ciel pour l'avaler ; goûtez chaque pensée. Saint Eloi faisait la méditation avec un livre ; mais souvent il interrompait la lecture et arrosait le livre de ses larmes ; le roi avait beau l'appeler, il continuait son oraison, jusqu'à ce que l'heure de la quitter fût venue.

1360. *Deuxième méthode.* Ne savez-vous pas lire ? Faites comme le mendiant qui étale ses haillons et ses infirmités ; exposez à Dieu vos misères du corps et de l'âme, demandant à en être délivrés. Le portefaix de saint Ignace et de ses compagnons, les voyant en oraison, restait à genoux aussi longtemps qu'eux ; et quand le saint lui demanda ce qu'il avait fait pendant

(1) Vous me direz que vous vous ennuyez à faire oraison si longtemps, qu'il y a du profit, mais non pas du plaisir à converser avec Dieu ? Eh ! que dites-vous là ? si l'on disait de même de vous, ne le trouveriez-vous pas mauvais ? Oui, encore une fois, si un de vos amis disait qu'il n'y a pas de plaisir avec vous, vous ne le tiendriez plus pour votre ami. Le Sage n'est pas de votre avis, au contraire, il dit qu'il n'y a point de dégoût ni d'ennui, mais beaucoup de joie et de plaisir à converser avec Dieu : Saint Antoine n'était pas de votre avis, quand il passait les nuits entières en oraison, et quand il se plaignait que le soleil se levant le matin, troublait le plaisir qu'il y trouvait. Le Fils de Dieu ne dit pas de vous ce que vous osez dire de lui ; mais il dit que ses délices sont de converser avec vous : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov. 8, 31) N'est-ce pas un sujet de grande confusion pour nous, quand notre Sauveur nous crie : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, si nous ne lui répondons avec vérité : Mes délices sont d'être avec le Fils de Dieu. *Filii hominum, usquequo gravi corde ?* Enfants des hommes, à quoi pensez-vous ? Que désirez-vous ? Que cherchez-vous si vous ne recherchez l'amitié de Dieu ?

Si dans l'oraison vous aviez des conceptions sublimes et des affections ardentes et que vous n'eussiez rien que cela à offrir à Dieu, ce ne serait pas grand chose ; ce serait moins en comparaison de Dieu, que les imaginations d'une fourmi en comparaison d'un séraphin. Mais quand vous lui offrez les prières et les affections de Jésus, vous lui offrez une chose grande et digne de lui. Saint Jean dans l'Apocalypse vit les anges autour du trône de l'Agneau et des vingt-quatre vieillards qui représentent les Apôtres et les patriarches, il entendit les prières qu'ils faisaient, et il dit qu'ils criaient : *Amen.* Quelle façon de prier et de louer Dieu ! On conclut les oraisons par *Amen*, mais on ne les commence pas ainsi : c'est qu'ils disent *Amen* aux louanges que la sainte humanité donne à Dieu, que la Vierge et les Apôtres donnent à Jésus. Vous pouvez faire de même, vous pouvez dire : Mon Dieu, je vous adore avec Jésus, avec la Vierge, les anges, les saints et les bonnes âmes qui sont ici, je vous dis tout ce qu'ils vous disent. (Le Jeune).

ce temps, il répondit : « J'ai dit à Dieu : Mon Dieu, je ne sais rien vous dire ; mais je vous offre tout ce que vos serviteurs vous disent. » Faites comme lui.

1361. *Troisième méthode.* Adorer chacune des plaies du Fils de Dieu crucifié, en demandant pardon des péchés commis par les pieds, les mains, etc., ou parcourir les stations du chemin de la croix. La méditation de la Passion est particulièrement agréable à Notre-Seigneur et salutaire aux âmes. « Le crucifix, disait saint François de Sales, est le livre du chrétien. Tout homme, quelles que soient sa science, sa langue et sa condition, peut le lire et le comprendre. C'est là que les saints ont puisé la science du salut. » Saint Thomas, visitant un jour saint Bonaventure, lui demanda dans quel livre il puisait son admirable science. Le saint lui montrant son crucifix : Voilà, dit-il, ma bibliothèque (1).

1362. *Quatrième méthode.* Parcourir les commandements de Dieu et de l'Eglise, examiner comment on les a observés et demander pardon de ses fautes.

1363. *Cinquième méthode.* Réfléchir sur chaque demande du *Pater*, ou d'une autre prière. (Voir l'explication du *Pater*, nº 600.)

1364. *Sixième méthode.* Réciter plusieurs fois les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, plus du cœur que des lèvres.

1365. *Septième méthode.* Prendre, le soir, en se couchant, la position d'un cadavre étendu, songer qu'un jour on sera dans cet état et produire des actes de contrition, etc.

1366. *Huitième méthode.* Regardez le ciel, les arbres, les plantes en s'élevant à Dieu. Sainte Thérèse faisait quelquefois oraison à sa fenêtre ; et saint Paul de la Croix donnait un coup de bâton aux fleurs qu'il rencontrait sur le chemin et leur disait en pleurant : « Taisez-vous, vous me reprochez de n'aimer pas assez le Dieu qui vous a créées pour moi. »

1367. *Conclusion.* Quelle que soit la méthode que l'on embrasse, l'important est dans le cours et surtout à la fin de l'oraison : 1) de faire beaucoup d'affections pour Notre-Seigneur et pour la vertu que l'on veut acquérir ; des actes de charité, répétés fréquemment, sont ce qu'il y a de plus parfait. 2) « Il est extrêmement utile dans l'oraison, dit saint Liguori, et peut-être préférable à toute autre chose de faire de fréquentes prières, en demandant à Dieu, avec humilité et confiance, ses grâces, les lumières dont on a besoin, la résignation, la persévérance, etc., mais surtout le don du saint amour. » On peut dans ce but réciter quelques prières vocales et les répéter souvent, surtout si l'on se sent très aride.

3) « En terminant l'oraison, on doit prendre une résolution particulière, comme d'éviter certaine faute, dans laquelle on est tombé plus souvent ou de mieux pratiquer quelque vertu : la même résolution doit se renouveler plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on soit corrigé de ce défaut, ou qu'on ait acquis cette vertu. »

A la fin, « on remercie Dieu des lumières reçues ; on demande au Père éternel, pour l'amour de Jésus et de Marie, la grâce de lui être fidèle. Ne manquez jamais de recommander à Dieu les âmes du purgatoire et les pécheurs. Saint François de Sales nous conseille de ne point quitter l'oraison, sans y cueillir un bouquet de fleurs pour en savourer la bonne odeur durant le jour, c'est-à-dire sans retenir une ou deux pensées qui ont produit dans notre âme de plus vifs sentiments de dévotion et qui serviront à nous enflammer le reste de la journée. » Après l'oraison, il faut avoir soin de mettre en pratique ses résolutions, dès que l'occasion s'en présente.

Heureuses les âmes qui s'appliqueront à l'oraison, elles finiront par trouver Dieu et par le goûter ! Plus heureuses encore celles qui, par l'oraison, arriveront à ne jamais le perdre de vue le long du jour, qui, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, se bâtiront dans le cœur un sanctuaire où elles converseront intimement avec Notre-Seigneur, tout en livrant leurs

(1) Sainte Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, étant devenue veuve, faisait tous les jours quatre heures de méditations sur la Passion de Notre-Seigneur, et elle s'offrait tous les jours à lui en sacrifice.

mains aux œuvres extérieures ! C'est là la perfection, la sainteté, avant-goût du paradis où nous verrons Dieu, où nous jouirons de Dieu (1).

N. B. Sur l'oraison, voir au n° 1654, un autre plan de Bossuet.

XXX. — Marie (2).

1368. *Dominare nostri tu et filius tuus.* (JUDIC., VIII, 22.) C'est l'amour de Marie qui vous attire si nombreux au pied de ses autels, parés de lumières et de fleurs. Enfants, vous avez invoqué la Vierge sans tache, et jamais vous ne l'avez priée sans devenir meilleurs. Dans les tristesses de la vie, vous avez recours à elle : et ce n'est jamais sans en tirer quelque consolation ; à la mort, vous voulez qu'elle vous assiste, à ce moment suprême, où vos lèvres glacées murmureront encore son nom et celui de Jésus.

Vous aimez donc Marie, et quand nous vous avons dit : Venez, nous nous consacrerons tous à elle, vous êtes accourus et vous allez vous offrir à cette divine Vierge : et ce ne sera pas là une pure cérémonie, mais une offrande sincère et véritable que nous lui ferons tous de nous-mêmes, de notre corps, de notre âme, de nos parents, de nos biens ; et, pour vous exciter tous à faire cette consécration du fond du cœur, je vous montrerai que Marie a tous les droits de régner sur nous avec son divin Fils. I. Sa beauté doit vous ravir ; II. sa puissance lui assure l'empire de nos cœurs ; et III. quelle âme ne serait pas captivée par sa bonté ?

O Marie, nous allons parler de vous à ces fidèles qui vous aiment, que chacune de nos paroles soit comme un trait embrasé, qui allume votre amour dans tous les cœurs.

1369. — I. (3) La terre que nous voyons est magnifique ! *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra !* Dieu l'a faite telle, pour servir de palais à l'homme. Mais Dieu a préparé aussi à l'Homme-Dieu, à Jésus-Christ son Fils, une demeure digne de lui. Cette demeure, c'est Marie, la Mère de Dieu. Aussi l'Esprit-Saint contemplant dans l'avenir le chef-d'œuvre de ses mains, s'écrie : « Vous êtes toute belle et aucune tache n'est en vous ! » Conçue sans péché, héritière de la royale famille de David, appelée à être la Mère du plus beau des enfants des hommes, elle porte sur ses traits, avec la noblesse de son origine, le reflet de la pureté de son âme et la gloire de ses destinées (4).

Il me semble voir les anges à sa naissance, penchés sur le berceau qui renferme l'espérance du monde, admirer cette enfant qui sera la Mère de leur

(1) Sur la présence de Dieu, les oraisons jaculatoires, la communion, la lecture spirituelle, l'examen et autres exercices qu'il est bon d'enseigner aux fidèles, soit par manière d'avis, soit en leur traçant un règlement, soit dans une instruction du matin, voir ce qui est écrit plus loin pour les exercices journaliers du religieux, à la fin de la retraite pour une communauté religieuse, n°s 1649 et suivants.

(2) Un missionnaire fera bien d'étudier la doctrine sur la sainte Vierge, dans l'ouvrage que nous avons publié sous ce titre : *La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle*, prix : 1 franc. *(Voir à la table d'autres sujets sur la sainte Vierge.)*

(3) Le premier point peut être supprimé, aussi nous l'abrégeons.

(4) Les Grecs, ayant confié au célèbre peintre Zeuxis le soin de faire le portrait de la belle Hélène, celui-ci choisit les cinq plus belles vierges qu'il put trouver, et prit de chacune ce qu'elle avait de plus parfait, pour le reproduire dans son tableau. Dieu a fait de même, il a réuni en Marie toutes les beautés morales, toutes les vertus qui sont éparses dans les créatures.

De même que Salomon dit que la gloire d'une mère, c'est d'avoir un enfant qui soit sage ; ainsi nous pouvons dire que l'honneur d'un enfant, c'est d'avoir une mère qui soit vertueuse et qui soit parfaite. S'il eût été en votre pouvoir d'avoir une mère telle que vous l'eussiez voulue, comment l'eussiez-vous choisie ? ne l'eussiez-vous pas voulue douée de toutes les perfections qu'on peut imaginer ou concevoir en une créature entièrement achevée ? Le Fils de Dieu était avant la très sainte Vierge, c'est lui qui a choisi sa mère, c'est lui qui l'a créée et formée : sans doute il l'a formée la plus sage, la plus chaste, la plus charitable, la plus modeste, la plus patiente, la plus vertueuse, la plus excellente, la plus parfaite, la plus sainte, et la plus accomplie qui ait jamais été et qui puisse être.

Dieu et qu'ils vénèrent déjà comme leur reine : *Specie tua intende et regna.* Marie grandit en sagesse et en grâce. Les attraits de la Vierge entrainent les cœurs à l'amour de Dieu et de la pureté, dont elle est la vivante image. Saint Denis la vit et, s'il n'eût eu la foi, il lui aurait offert des adorations. Et ce chef-d'œuvre des mains divines est couronné par les gloires de la résurrection.

1370. Un grand prodige m'est apparu dans le ciel, dit saint Jean, c'est une femme revêtue du soleil. C'est Marie dont le corps brille comme un soleil dans le firmament des cieux. Et son âme, sanctuaire de pureté et de tant de vertus, comment vous la dépeindre ? Que de belles âmes dans tous les siècles et aujourd'hui encore ! Vous les avez toutes dépassées, ô Marie : *Tu supergressa es universas. Sola sine exemplo placuisti Domino.* O Dieu, vous pouviez faire un ciel plus beau, une terre plus belle ; mais vous ne pouviez faire de plus grandes merveilles que celles que vous avez opérées en Marie. Marie a réussi à plaire à Dieu, et ne plairait-elle pas à nous ? Ne serait-ce pas avoir le goût pervers que de ne pas aimer celle dont les charmes surnaturel, ont attiré le Fils de Dieu sur la terre ? *Virginitate placuit.*

O Marie, ravisseuse des cœurs, je vous donne le mien; et quand la créature s'offrira à mon cœur, je ferai comme le cavalier dont le coursier va s'abattre : il serre les rênes et donne un coup d'éperon ; je retirerai mon cœur des affections terrestres et je le relancerai vers vous. C'est ce que faisait saint Bernadin de Sienne qui, dans sa jeunesse, n'allait visiter que le sanctuaire de Marie; c'étaient là ses liaisons : il appelait Marie son amie, et il lui donnait tout son cœur. Chère jeunesse, imitez son exemple et n'ayez d'affection que pour Marie; invoquez-la dans la tentation, dites-lui : O Marie conçue sans péché, je vous aime plus que toute créature !

1371. — II (1). Mais, s'il était une âme qui ne fût pas ravie par les attraits célestes de Marie, du moins ne pourra-t-elle pas résister à l'empire de sa puissance. Salomon était roi d'un peuple infini, *qui supputari non potest præ multitudine.* (III, Reg., III, 8.) Il fit asseoir sa mère sur un trône à côté du sien, il lui dit : « Il ne m'est pas permis de vous donner la confusion d'un refus. »

Jésus-Christ est le roi de toutes les créatures, sa Mère doit être reine ; il lui a préparé un trône à côté du sien et l'a établie reine du ciel, de la terre et des enfers. *Regina mundi,* l'appelle l'Eglise. 1) *Regina angelorum,* etc. (comme dans les litanies). Aussi les saints nous disent que tout *dans le ciel,* jusqu'à Dieu même, cède à la prière de Marie (2). A son nom, comme au nom de Jésus, tout genou fléchit au ciel, non pour l'adorer, mais pour l'honorer. 2° *Sur la terre.* Voyez, l'Eglise la fête et l'honore ; et partout son nom béni est écrit avec celui de Jésus. Parcourez le monde : partout où Jésus a un autel, partout est exposée à la vénération l'image de Marie ; et le fidèle après avoir adoré la croix, offre ses hommages à Marie. 3° Son empire s'étend sur *les démons* eux-mêmes : *Terribilis ut acies ordinata ; conteret caput tuum,* et la seule invocation du nom de Marie met en fuite l'esprit de ténèbres. *(Voir la note du n. 278.)*

Qui voudra se soustraire à la puissance de Marie ! Qui osera lui dire : Je ne veux pas que vous régniez sur moi, vous qui régnez au ciel, sur la terre et aux enfers ! Le téméraire, qui oserait tenir ce langage plus orgueilleux que celui des démons eux-mêmes, attirerait sur sa tête la malédiction de Dieu qui est jaloux de venger l'honneur de sa Mère, et il se priverait du secours tout-puissant que Marie fournit à ceux qui l'aiment. Car si par sa prière elle

(1) Cette deuxième partie peut aussi être abrégée. La troisième partie et la conclusion sont importantes.

(2) Quand Eustache de saint Pierre et ses compagnons allèrent se livrer, avec les clefs de la ville de Calais, à Edouard, roi d'Angleterre, le prince les regarda d'un œil irrité et commanda qu'on les conduisît au supplice ; mais la reine se jeta aux genoux de son mari, le conjurant avec larmes de ne pas abuser de sa victoire. « Ah ! Madame, dit le roi, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici. Vous me faites de si vives instances que je ne puis résister. Je leur fais grâce en votre considération. » Qu'en doit-il donc être du crédit de la Reine du ciel auprès de Dieu ?

peut tout auprès de Dieu, c'est à notre profit. Sa puissance ne lui est donnée que pour qu'elle nous défende.

Si elle est la reine des anges, c'est pour les envoyer à notre garde ; si elle est la reine de l'Eglise, c'est pour en protéger les enfants ; si elle est terrible au démon, c'est pour nous mettre à l'abri de ses assauts. Oh! notre faiblesse est grande ! Soumettons-nous donc à la puissance de Marie ; en elle nous trouverons un appui : *Prospere, procede et regna. Adveniat regnum tuum!* O Marie, votre règne est *lætitia, pax et gaudium in Spiritu sancto. Dominare nostri tu et Filius tuus!* Je vous soumets tout : âme, corps, etc.

1372. — III. Là où la beauté et la puissance n'ont point d'empire, la bonté triomphe. Marie, c'est l'expression la plus touchante de la bonté divine. Trouvez-moi dans l'Evangile une parole dure qu'elle ait prononcée et je vous permettrai de vous défier d'elle et de ne pas l'aimer. Mais loin de là : *Vita, dulcedo, spes nostra. Mater misericordiæ.* Elle est notre Mère, c'est le secret de sa bonté pour nous.

C'est Dieu lui-même qui nous l'a donnée pour Mère. Transportons-nous au Calvaire. Jésus est étendu sur la croix ; il sent que ses veines sont épuisées, que les dernières gouttes de son sang s'échappent de ses plaies. Entr'ouvant ses yeux fermés soit par la douleur de son agonie, soit par le recueillement de sa prière, il aperçoit à ses pieds sa Mère et le disciple bien-aimé : *Mulier,* dit-il à Marie, en lui montrant saint Jean, *ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua !* Mon fils, voilà votre Mère ! Quelles paroles ! Remarquez que celui qui les a dites, est celui-là même qui, par une parole, a créé l'univers. C'est Dieu ; et, pour Dieu, parler c'est faire.

Il y a des hommes qui ne savent que parler et qui ne font rien. La parole de Dieu, nécessairement efficace, opère ce qu'elle signifie. Quand donc il montre Marie à saint Jean, et en la personne de saint Jean, à nous tous, comme l'enseignent tous les Docteurs ; et quand il nous dit à tous : Voilà votre Mère ; dès cet instant il met au cœur de Marie tous les sentiments, toute la tendresse, tout le dévouement d'une mère véritable. Or, qui dira la tendresse d'une mère ? Le cœur de l'homme est insondable : *Cor omnium... incrustabile.* Qu'en est il donc du cœur de la mère ?

1373. Voyez cette femme qui a mis au monde un enfant, elle ne vit plus pour elle-même, mais pour celui qu'elle aime plus que sa propre vie. Elle lui donne ses jours, ses nuits, ses soins, son lait, et s'il le fallait, son sang. Son enfant devient-il malade, la pauvre mère est là, toujours à ses côtés, rien ne peut l'arracher à ce berceau, à cette couche. Elle essuie les larmes qui coulent des yeux de son enfant, elle apaise ses cris, elle prévient ses besoins, ne pensant plus à prendre pour elle-même ni nourriture, ni sommeil. L'enfant devenu grand s'égare-t-il, ou est-il entraîné par les lois militaires sur une terre lointaine, que devient la mère ?

Reste-t-elle dans sa maison ? Son corps y reste ; mais son cœur n'y est plus. L'âme de cette femme semble s'être envolée à la poursuite de son fils. Où est-il à cette heure, se demande-t-elle à tout instant ? Peut-être qu'il est avec des libertins qui le perdent. Qui sait s'il n'est pas sur un champ de bataille ? Il endure peut-être la faim, le froid. Et si ses membres avaient reçu quelques blessures ; si on l'avait fait prisonnier ? Elle ne pense qu'à lui. Elle ne vit que pour lui. Oh ! enfants, vous ne comprendrez jamais ce que vous devez à vos mères. La mère elle-même ne saurait pas dire tous les trésors d'amour que Dieu a recélés dans son cœur ; et bien souvent elle ne parle que par des larmes. De grâce donc, enfants, ne contristez pas votre mère par votre désobéissance.

1374. Mais s'il en est ainsi des mères de la terre, qu'en doit-il être de la Mère incomparable de Dieu, qui est devenue la nôtre ? Toute la tendresse des Monique, des Blanche de Castille et de tant d'autres femmes admirables, n'atteindra jamais la tendresse du cœur de Marie. Et si vous voulez la preuve de ce j'avance, étudiez avec moi ce qui se passe au Calvaire. Marie vient de nous adopter ; son Fils l'a voulu, nous sommes devenus ses enfants. Mais elle sait que pour nous sauver, il faut que Jésus-Christ meure. Quelle situation navrante lui est faite ! Jésus n'est pas venu sur la terre sans que Marie l'ait voulu ; il ne peut pas mourir sans le consentement de sa Mère. O Marie, qu'allez-vous faire ?

Qui sacrifierez-vous, Jésus ou les hommes? Si vous sacrifiez Jésus, les hommes seront sauvés ; mais il vous faudra voir mourir celui qui est à la fois votre Fils et votre Dieu, ce Jésus votre seule consolation, le bien de tous les biens. Et si Jésus ne meurt pas, nous allons être tous perdus à jamais. Marie n'hésite pas. Elle voit Jésus brûlant du désir de verser son sang pour les hommes, elle entre dans ses sentiments et s'adressant à Dieu : Père infiniment juste, dit-elle, il vous faut une victime pour expier les péchés des hommes, et une victime digne de votre sainteté. Mon Fils, Jésus peut seul, par sa mort, apaiser votre colère et mériter leur grâce, à mes pauvres pécheurs, à tous ces hommes que je viens d'adopter. Père saint, acceptez sa vie, je vous l'offre; et, s'il le faut, je suis prête à mourir avec lui, afin qu'ils ne périssent pas, mes pauvres enfants de la terre ! Dieu accepte l'offrande de Marie; Jésus incline la tête et remet son âme entre les mains de son Père ; et nous sommes sauvés par la mort de Jésus et le sacrifice de Marie.

1375. O amour, ô générosité de ma Mère ! Dites-moi, mon frère, si après votre péché, la justice humaine s'était saisie de vous et vous avait condamné à mourir sur un échafaud; si, au moment où vous seriez atterré par cette sentence, une femme, qui ne vous dût rien, venait vous consoler et vous dire : Rassurez-vous, j'ai un fils unique que je chéris tendrement : je vais lui persuader de s'offrir à la mort à votre place; si la justice humaine acceptait cette proposition, et que le fils unique de cette femme prit les chaines dont vous seriez chargé, afin de vous rendre votre liberté ; s'il portait sa tête sur l'échafaud afin de vous laisser la vie sauve, pourriez-vous vous défendre pour cette femme d'une reconnaissance qui ne finirait qu'avec vos jours ? Et si vous la maltraitiez, si vous l'insultiez après un tel dévouement, ne seriez-vous pas flétri par tous, comme un sans-cœur et un ingrat ?

Eh bien ! ce que jamais femme n'a fait, ce que jamais mère ne fera pour vous sauver, Marie l'a fait réellement. Pour vous délivrer non de l'échafaud, mais de l'enfer, elle a sacrifié, non pas un fils ordinaire, si rempli fût-il de qualités, mais Jésus son Fils, son Dieu, dont elle connaissait tous les charmes divins. Pourriez-vous, oseriez-vous ne pas l'aimer ? Et si vous lui refusiez votre reconnaissance et votre cœur, quelle ne serait pas votre ingratitude ! Ah ! que Dieu vous préserve d'une telle noirceur ! Il semble que la tendresse de Marie a été épuisée par le sacrifice qu'elle a fait de Jésus, et qu'elle n'a rien pu, ni dû faire de plus pour nous. Eh bien ! il n'en est rien !

Jésus, en mourant pour nous, nous a sauvés, nous a mérité le pardon de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Marie, en unissant son sacrifice à celui de Jésus, est devenue la dispensatrice des grâces. Jésus lui a confié tous ses mérites, tous ses trésors; et l'a chargée de les distribuer à qui elle veut : en sorte que, selon le sentiment des saints Docteurs, rien ne descend du ciel sans passer par les mains de Marie. Oui, tous les dons de la grâce qui sont répandus sur nous, nous viennent de Jésus comme de leur source, mais nous viennent par Marie qui en est le canal. D'où vient que la virginité inconnue sous la loi ancienne est pratiquée aujourd'hui par un si grand nombre d'âmes, que le renoncement effectif aux biens de la terre est le fait de nos jours de tant de communautés religieuses des deux sexes, etc. Saint Bernard en donne la raison : *Tanto tempore humano generi fluenta gratiæ defuisse, quod non intercederet tam desiderabis aquæductus.* Par elle viennent tous les biens. Voilà l'enseignement des saints Docteurs.

1376. Faisons-en l'application, et vos cœurs se fondront de reconnaissance pour la Sainte Vierge : baptême, éducation chrétienne, première confession, première communion, remords après le péché, inspirations salutaires, pertes, déceptions, amertume au sein des plaisirs, préservation de la mort après vos fautes, tout cela, faveurs de Marie. Je ne parle pas des peines et des accidents auxquels elle vous a fait échapper, ni des faveurs temporelles dont elle a comblé vous ou les vôtres, bien qu'il n'y ait pas une famille, peut-être pas une âme, qui n'ait reçu quelque bienfait signalé de la Mère de Dieu ; mais je me contente de dire que la main miséricordieuse de Marie vous conduit du berceau à la tombe, répandant des grâces sur vous à toute heure. A votre agonie; elle tentera tout pour vous sauver, quand le démon tentera tout pour vous perdre. Elle veillera à côté de votre lit de douleur ; elle vous offrira en-

core le pardon que vous aurez si souvent refusé. O tendresse, ô clémence, ô miséricorde, o sollicitude incessante du cœur de Marie!

1377. *Conclusion.* Et cette Vierge dont la beauté ravit les anges et Dieu lui même, vous ne l'aimeriez pas? Et cette Reine toute-puissante qui étend partout son doux empire, vous ne lui consacreriez pas vos cœurs! Et cette Mère si bonne qui pour vous a sacrifié son Jésus, qui déverse sans cesse sur vous tous les trésors de la grâce, vous ne lui offririez pas tout votre amour? Oh! prenez garde, celui qui a de la haine pour Marie aime la mort. Si vous voulez vivre, il faut aimer Marie; et je sens que tous vous me dites: Je l'aime. Oui, dites-le tous; mon pauvre pécheur, dites-le dans votre cœur: Marie je vous aime, je veux vous aimer toujours, ne m'abandonnez pas!

Et puisque tels sont vos sentiments, je vais aujourd'hui vous faire une prière, vous demander une grâce et cela pour l'amour de Marie; mais sachez bien que les saints n'ont rien refusé de ce qu'on les priait d'accorder pour l'amour de Marie. Que dis-je, on a vu des scélérats ne pas résister à la prière qui leur était faite au nom de Marie. Ecoutez plutôt: François Sforza, duc de Milan, venait de s'emparer d'une place forte appelée Caseneuve; ses soldats, rencontrant dans la ville une jeune personne, admirable de vertu et de beauté, la lui avaient conduite. La pauvre enfant tout effrayée priait, sans soupçonner les dangers qu'allait courir son innocence.

Quand elle est en présence du duc ivre de sa victoire et quand elle a compris ses desseins criminels, elle tombe à genoux; et, prenant un médaillon, qu'elle avait toujours sur la poitrine, et où était gravée l'image de Marie, elle le lui présente en disant: « Pour l'amour de Marie, prince, respectez l'innocence de votre sujette. » Or le misérable, sur le point de commettre un crime, s'arrête; et, après un instant de silence: « Allez, vertueuse jeune fille, et pour l'amour de Marie vous prierez pour moi. »

Vous voyez donc que ce misérable n'ose pas refuser ce qu'on lui demande pour l'amour de Marie. Ce n'est pas à un criminel, ivre d'orgueil, que je m'adresse, mais à des fidèles qui aiment Marie; c'est à une population pleine de bienveillance pour nous; c'est à vous, qui nous donnez tant de consolations, que je viens faire ce soir une prière pour l'amour de Marie. Et s'il le faut, je me mettrai à genoux, et, les mains jointes, les larmes aux yeux, je vous demanderai une faveur pour l'amour de Marie. Me la refuserez-vous? Oh! non. Eh bien! je vous en conjure pour l'amour de Marie:

1378. — 1) *Ne péchez plus*, à partir de ce jour; plus de blasphèmes, plus de profanations du dimanche, plus de négligences de la part des parents, plus de désobéissances de la part des enfants, plus de haine, plus de discours, plus de pensées coupables, plus de violation de l'abstinence. Me le refuserez-vous? Ah! je sens d'ici que dans vos cœurs vous dites tous: Pour l'amour de Marie, nous renonçons au péché mortel. Du reste, point de vraie dévotion à la Sainte Vierge chez ceux qui ne renoncent pas au péché mortel, que Marie abhorre.

1379. — 2) *Plus de mauvaises actions.* Mais je n'ai pas fini ma prière. Marguerite, fille de Maximilien II, fit un pèlerinage en Espagne à Notre-Dame du Montserrat; et elle promit à la Sainte Vierge de rompre les liaisons de sa jeunesse, qui l'avaient égarée. La Vierge inclina la tête pour lui montrer combien cette résolution lui était agréable; et Marguerite, de retour au palais de son père, écrivit avec son sang: « Moi, Marguerite d'Autriche, j'offre mon cœur et toutes mes affections à Marie. » Avez-vous entendu, jeunesse, et vous tous qui seriez engagés dans des liaisons ou des occasions dangereuses? Je vous demande, pour l'amour de Marie, de rompre ces liaisons, de fuir ces compagnies, de ne plus aller dans cette maison, de brûler ces livres, ces lettres, ces feuilletons qui vous perdent. Me le refuseriez-vous; n'est-ce pas pour votre bien que je vous fais cette prière?

1380. — 3) *Tous les jours une pratique de dévotion à Marie.* Ce n'est pas fini, j'ai encore une demande à vous faire pour l'amour de Marie. Un missionnaire rencontrait un petit garçon de neuf à dix ans, qui faisait avec une franchise admirable l'histoire de toute sa vie. Cet enfant disait que, dans ses premières années, il avait contracté de détestables habitudes, et qu'il s'en était corrigé tout à fait depuis quelques années déjà. Le missionnaire admi-

rait cet enfant redevenu si sage. « Mais, mon enfant, lui demanda-t-il, comment avez-vous triomphé de ces tentations? — Ah! mon Père, j'ai prononcé le nom de Marie, quand j'ai été tenté, et je ne suis plus retombé. — Qui donc vous a appris à prononcer le nom de Marie dans la tentation? — C'est ma mère; et, depuis qu'elle me l'a dit, je l'ai toujours fait. »

O admirable enfant, ô admirable mère! De grâce, je vous le demande pour l'amour de la Sainte Vierge, invoquez Marie dans la tentation, enfants, jeunes gens et vous tous que le démon cherche à faire tomber. Mères, enseignez cette pratique à vos enfants dès le berceau, et faites-leur sucer avec le lait l'amour de Marie. Ne passons pas un jour sans donner à la Sainte Vierge quelque preuve de notre dévotion et de notre amour. Saint Liguori recommandait, dans ses missions, à tous les fidèles de réciter tous les soirs, avant d'aller prendre leur repos, trois *Ave Maria* en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, pour obtenir la pureté. Il avait recueilli de cette pratique les fruits de salut les plus merveilleux. Qui ne peut réciter tous les soirs ces trois *Ave Maria* (1)?

1381. — 4) *Venez à la mission.* Enfin, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander pour l'amour de Marie, c'est de venir aux instructions au moins une fois par jour, et d'y amener tous ceux de votre maison ou de vos connaissances qui n'y viendraient pas. Pour l'amour de Marie, ayez pitié de ces pauvres âmes, pour lesquelles la mission est peut-être la dernière grâce; ne les abandonnez pas; usez de toutes les industries du zèle pour les convier à ces saints exercices, et vous aurez la joie d'avoir sauvé une âme. J'ai fini. Que le ciel s'ouvre, que la Reine du ciel apparaisse à nos âmes sur son trône de lumière, qu'elle incline vers nous ses regards et son cœur. Tombons à genoux à ses pieds, et tous consacrons-nous à elle pour toujours, par la bouche de votre pasteur vénéré (ou par la bouche d'un enfant, dont la voix plus pure sera mieux entendue). (Voir nos 252, 257.)

Autre plan sur la Sainte Vierge.

1382. *Ecce mater tua.* Circonstances de cette parole. Il ne dit pas *sicut mater*, mais *ecce mater*, vraie Mère. Les paroles de Dieu sont efficaces. Il faut donc prendre à la lettre ce titre que lui donne souvent l'Église. Et, en effet, pour être mère, il faut: 1° donner la vie; 2° entourer l'enfant de soins et de tendresse. Or, Marie: I, nous donne la vie. Au paradis terrestre, Dieu, source de toute paternité, la donne à Adam; mais pour la transmettre, il lui adjoint Eve, *mater omnium viventium.* Dieu est source de toute vie spirituelle par Jésus-Christ. Mais Marie lui est adjointe; et de là les enseignements des saints qui nous apprennent que Marie est la dispensatrice des grâces. O Marie, vous êtes donc ma Mère. II. Mais donner le jour sans les soins, c'est être mère dénaturée, et les soins sans le jour, c'est être marâtre. Les soins, la tendresse de Marie, nous sont démontrés: 1° par l'Evangile: elle sacrifie son Fils; 2° par la tradition. Quel culte l'Eglise rend à Marie! pourquoi, sinon parce que Marie veille sur l'Eglise, parce que l'affligé, le pauvre ont partout trouvé en elle une Mère? 3° par les manifestations miséricordieuses de Marie, son apparition de la Salette, et 4° par l'expérience. Qui n'a pas ressenti sa tendresse? O Marie, vous avez donc tout ce qu'il faut pour être ma vraie Mère, je suis votre enfant.

Autre plan sur la sainte Vierge.

1383. *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Quelle

(1) Le B. Joscio, de Saint-Bertin, qui vécut à Saint-Omer, au XIIe siècle, très dévot à la Sainte Vierge, ne manquait jamais de chanter chaque jour, après Matines, les cinq psaumes: *Magnificat. Ad Dominum cum tribularer. Retribue. In convertendo. Ad te levavi*, qui commencent par une des lettres du nom de Marie, et de faire précéder chacun de ces psaumes d'un *Ave Maria.* Une nuit, vers la fête de saint André, le sous-prieur n'ayant point trouvé frère Joscio au chœur, se rendit au dortoir: il était mort. Cinq roses toutes fleuries s'épanouissaient sur son visage, et le mot *Maria* était écrit sur celle qui sortait de sa bouche. En 1614, ce miracle se voyait encore sculpté derrière le chœur, et la chapelle de l'Assomption fut nommée: « Chapelle du Bienheureux Joscio », depuis la fête qu'on institua en son honneur.

prophétie faite par une humble Vierge de quatorze ans! Elle est réalisée. Tout le monde l'honore; vous l'honorez; rien de plus juste, rien de plus salutaire, rien de plus doux.

I. *Juste.* — 1° A cause des vertus de Marie. Son humilité à l'annonciation, sa charité dans la visitation, son esprit de prière. Dès son enfance au temple, saint Jérome nous apprend que son cœur était un jardin émaillé de toutes les fleurs des vertus qui n'ont fait depuis que s'embellir, de sorte qu'elle a mérité en quelque manière de devenir, 2° la Mère de Dieu, dignité suréminente qui l'établit la parente de la Trinité et qui sera à jamais le sujet des étonnements des anges et des saints.

3° Aussi, Dieu pour couronner ses vertus et sa dignité, l'a élevée au ciel. Les anges l'accueillent. *Quæ est ista quæ ascendit de deserto*, elle monte au-dessus de tous les chœurs célestes. *Astitit Regina a dextris tuis*. Les anges sont ses serviteurs, Marie est la digne Reine du monde. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit l'honorent. Sur la terre, l'Eglise l'honore par les fêtes qu'elle célèbre, par les pratiques de dévotion qu'elle autorise et encourage. O Vierge, sanctuaire de toutes les vertus, Mère de Dieu, Reine du Ciel et de la terre, puisque Dieu et l'Eglise vous honorent, n'est-il pas juste que je mêle ma voix à ce concert universel qui chante votre gloire? d'autant plus que

II. *Rien n'est plus salutaire pour moi*. Les saints nous disent que celui qui n'honore pas Marie est menacé de périr, comme l'enfant qui n'a point de nourrice; qu'un vrai serviteur de Marie ne peut se perdre. Et cela s'explique: Marie est la dispensatrice des grâces. Par conséquent tous les dons du Ciel passent par ses mains. Aussi l'expérience prouve que la dévotion à Marie est le propre des parents qui craignent Dieu, des jeunes gens chastes; et ceux qui n'aiment pas Marie aiment la mort (1).

(1) Toutefois, c'est simplicité de croire que ceux qui sont de quelque confrérie ou qui font tous les jours quelques prières à la sainte Vierge seront infailliblement sauvés; car si vous n'observez les commandements, si vous mourez en état de péché mortel, vous serez damnés, malgré toutes les confréries et dévotions. Autrement, que deviendrait cette parole de Dieu, qui nous apprend qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Quelle congrégation, quelle compagnie, quelle confrérie plus sainte et plus divine que celle de Jésus, de la sainte Vierge et des saints Apôtres! Judas, néanmoins, s'est perdu en cette confrérie; et si quelque révélation dit le contraire, elle est sujette à caution; une seule parole de l'Ecriture est préférable à mille révélations particulières. Toute révélation, toute apparition, et toute doctrine qui est contraire à la parole de Dieu, doit être rejetée comme une tromperie de l'ange de ténèbres, qui se transfigure souvent en ange de lumière pour amuser le peuple et le retirer de la dévotion solide et du chemin assuré de son salut, qui est l'observation des commandements de Dieu et la fuite du péché mortel: quand nous serions très assurés qu'un ange du ciel, de la part de Dieu, ou le Sauveur même, de sa propre bouche, aurait dit que tous ceux qui seront d'une telle confrérie ou qui feront tous les jours telle prière à la sainte Vierge seront sauvés, je vous pourrais dire, sans danger de mentir, encore que vous soyez de cette confrérie et que vous disiez ces prières à la sainte Vierge, que vous serez damné éternellement, si vous ne gardez les commandements de Dieu et si vous mourez en mauvais état; car quelles paroles plus claires, plus formelles, plus expresses et plus certaines en l'Ecriture sainte que celles-ci: *Celui qui croira et qui recevra le baptême sera sauvé: Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé: Qui mange ce pain* (de l'Eucharistie) *vivra éternellement*. Et, toutefois, plusieurs de ceux qui croient et qui sont baptisés ne seront pas sauvés.

C'est que ces propositions et autres semblables s'entendent de ceux qui croient, de ceux qui invoquent et qui communient dignement et saintement, avec l'amour de Dieu et l'obéissance à ses divines lois: donc, si quelque révélation dit que tous ceux qui sont de telle confrérie ou qui feront telle prière seront sauvés, quand elle viendrait de Dieu même, elle doit s'entendre avec cette clause, pourvu qu'on garde les commandements de Dieu et qu'on meure en sa grâce, à quoi cette confrérie ou telle prière peut beaucoup servir; car si tous ceux qui invoquent Dieu et qui disent au Sauveur: Seigneur! Seigneur! ne sont pourtant pas sauvés, s'ils ne font pas la volonté de son Père, beaucoup moins ceux qui invoquent la sainte Vierge et qui lui disent: Vierge sainte, priez pour nous.

Ce qui vous trompe, à ce sujet, c'est que vous avez ouï dire ou lu en quelque livre que la sainte Vierge a obtenu à quelque pécheur une parfaite contrition à l'heure de la mort, et là-dessus vous hasardez votre éternité: c'est comme si vous disiez: Elle a obtenu du vin miraculeux aux noces de Cana; donc elle m'en obtiendra aussi, et je ne dois pas faire

III. *Rien n'est plus doux*, car Marie est notre Mère. Dieu nous l'a donnée pour telle ; elle est notre avocate et notre médiatrice, notre refuge, notre espérance. Donc, ne refusons pas à Marie l'honneur qui lui est dû, ne refusons pas à nos âmes les avantages et les consolations que nous procure cette dévotion. Donc.... (*Ici indiquer les pratiques de dévotion à la Sainte Vierge, n° 1385.*)

Plan de saint Léonard de Port-Maurice.

1384. *Sola sine exemplo.* Quel est après Dieu l'objet le plus cher à nos cœurs ? C'est Marie. O Vierge, arrachez ma langue, si chaque son de ma voix n'est pas un dard qui fasse entrer votre amour dans les cœurs. I. *Sola sine exemplo*, plus aimée de Dieu ; II. *Sola sine exemplo*, plus aimante pour les hommes que toutes les créatures.

I. Quelle idée avez-vous de Marie ? C'est une grande dame, proche parente de Dieu, une Mère qui a sur son Fils les droits des autres mères, chef-d'œuvre tel, que Dieu n'a rien produit de plus grand ; pour elle il a épuisé en quelque sorte sa puissance. En créant les créatures, il mit de côté ce qu'elles ont de plus parfait pour le donner à Marie ; le soleil, la lune, la lumière, toutes les créatures sont un croquis de Marie. *Primogenita ante omnem creaturam.* La première dans l'intention, sinon dans l'exécution. Notre-Seigneur dit à sainte Thérèse : Si je n'avais pas fait le monde, je le ferais pour toi seule. *Propter hanc*, dit saint Bernard de Marie, *totus mundus factus est.* Ce n'est pas seulement dans l'ordre de la nature, c'est aussi dans celui de la grâce. Mettez d'un côté anges et saints : *Deus plus amat solam virginem quam reliquos sanctos omnes.* Les autres saints ont été souillés du péché originel. Marie en est exempte. S'il fallait sacrifier tous les élus et les anges pour sauver sa Mère, Jésus embrasserait sa Mère. Et il lui a donné son pouvoir ; et elle peut en quelque sorte autant que Dieu même. Or Dieu peut nous sauver, donc Marie le peut. Faites comparaître un pécheur ; tous les saints demandent sa condamnation ; Marie par un seul mot, un signe, demande son salut, elle l'obtient. Ah ! c'est qu'elle appelle Jésus du nom de Fils.

II. *La plus aimante.* La charité envers les hommes est la même que l'amour de Dieu. L'une est donc en proportion de l'autre. *Deus totum nos habere voluit per Mariam.* C'est vrai pour tous. (*Enumérer les faveurs reçues par Marie.*) Objections de ceux qui n'ont que des peines. Quel bien m'a fait la Sainte Vierge, disait un misérable ? Ingrat, répondit une voix du ciel, tu devais aller après tel péché mortel en enfer. Marie t'en a sauvé. Saint Bernard assure qu'elle n'a jamais renvoyé les mains vides.... Demandez et convertissez-vous, et elle vous accordera tout, ou vous donnera mieux que ce que vous demandez. Les peines sont des moyens de salut et des grâces. Sainte vie moyennant la conversion, et elle vous obtiendra la persévérance finale. Vous n'avez pas persévéré parce que vous n'avez pas fait concourir conversion et dévotion. Je classe mon auditoire : vous n'avez pas une vraie dévotion à Marie, malheur à vous ; vous avez une vraie dévotion à Marie, le ciel est à vous. Mais quels sont les vrais dévots ? Ce ne sont pas ceux qui n'ont que quelques pratiques, mais ceux qui ont l'horreur du péché. En voici la raison : Ce qui plaît à Dieu plaît à Marie et *vice versa.*

Marie n'est donc pas l'avocate des pécheurs ? Elle l'est, pourvu qu'ils ne soient pas obstinés. *Ego sum mater peccatorum se emendare volentium*, dit-elle à sainte Brigitte. Ceux-là, Marie est leur Mère. Ceux qui s'obstinent dans le mal peuvent-ils se regarder comme ses vrais serviteurs ? Nous ne souffririons pas une servante débauchée dans notre maison ; et tout en étant vicieux, nous prétendons être vrais serviteurs de Marie ! Nous perdons une âme qui est en état de grâce, pouvons-nous donner à Marie un plus grand déplaisir ? Les saints ont eu un tel amour de Dieu que, pour ne pas l'offenser,

provision de vin pour mes noces. C'est comme si vous disiez : Son fils a rendu la vue à trois aveugles, et il a ressuscité trois morts ; donc je ne me dois pas soucier de perdre la vue ni la vie, il me les rendra miraculeusement aussi bien qu'aux autres ; comme si vous ne saviez pas cette maxime du droit civil et cette règle du droit canon : Quand on accorde un privilège ou une faveur particulière à quelqu'un, c'est sans tirer à conséquence, et les autres ne doivent pas prétendre qu'on leur en fera autant. (Le Jeune).

ils ont enduré le feu comme saint Laurent, livré leurs membres comme saint Jacques l'Intercis. Quand nous commettons le péché, nous blessons tellement le cœur de Marie, que si elle était encore mortelle, elle n'hésiterait pas pour nous faire éviter ce malheur, de livrer son corps au fer et au feu ; et nous prétendons l'aimer ! Mais si le pécheur veut se convertir, qu'il ait confiance. Que ne fait pas la mère pour un fils infortuné ! Je vois Marie tendre les bras à ce pécheur, etc. Vous qui avez laissé tel péché que vous êtes heureux ! Mais croyez-vous avoir compris toute la bonté de Marie ? Non, il faut attendre qu'elle nous reçoive en paradis (description de cette réception). *Cupio dissolvi et esse cum Maria.* Cela ne vaut-il pas mieux que tous les plaisirs ? Mais sommes-nous tous dignes de ce bonheur ? Non : il faut le devenir ; pécheur qui avez résisté, le tonnerre des grandes vérités n'a pas réussi, le nom de Marie réussira, parez le coup, vous serez vaincu, sortez de l'église avant. Vous a-t-on jamais demandé une grâce au nom de Marie ; refuserez-vous la première fois qu'on vous la demande ? Mon frère, convertissez-vous ! Pécheur, laissez remporter à Marie cette victoire ; priez, âmes ferventes. Et moi, pécheur, je ne vous demande pas, je vous conjure de vous convertir. Si un pécheur reste insensible, hélas, je ne puis rien de plus, je suis si coupable moi-même. O Mère, faudra-t-il l'abandonner ? Parlez vous-même. Et Marie parle, écoutez-la. Lui refuserez-vous ? Non. (*Puis s'adresser à Jésus et demander pardon au nom de Marie.*) Jésus pardonne à la condition que vous pardonniez. Donc plus de haine. Offrez-vous tous à elle. Et maintenant je finis par une question : Etes-vous tous de vrais dévots à Marie ? Si oui, au revoir en paradis : le paradis vous est assuré.

XXXI. — Pratiques de dévotion envers Marie (1).

1385. Point de dévotion plus autorisée dans l'Eglise et plus salutaire pour l'homme que la dévotion à la Sainte Vierge. Aimer Marie c'est un signe de prédestination. Un vrai serviteur de Marie ne peut périr ; mais cette dévotion doit être entretenue en nous par des pratiques. Le feu s'éteint sans bois : et la lampe, sans huile. Sans pratiques pieuses, toute dévotion meurt. C'est pourquoi nous venons vous en indiquer quelques-unes.

1386. — I. *Pour chaque jour.* 1° Le matin, dès qu'on s'est modestement vêtu, et le soir, après la prière, s'incliner devant une statue de Marie, lui demander sa bénédiction et la recevoir avec confiance (2). 2° L'*Angelus* au son de la cloche ; 3° un *Ave Maria* quand l'heure sonne. Saint Liguori le récitait toujours, en quelque compagnie qu'il fût ; et il avait coutume de dire qu'un *Ave Maria* vaut le monde entier. Saint Bernard n'entrait jamais dans sa cellule, sans saluer la statue de Marie, en lui disant *Ave Maria.* Un jour Marie lui répondit : Je te salue, Bernard. Il y a des hommes grossiers ou fiers qui ne rendent pas le salut, mais Marie est la plus polie et la plus gracieuse des créatures. (Voir n° 699.)

1387. 4° Si l'on trouve l'*Ave Maria* trop long, on peut se contenter d'une invocation : *O Marie, conçue sans péché*, etc. *Doux cœur de Marie, soyez mon salut !* et même de redire simplement le nom de Marie. Combien d'âmes ont passé tout à coup, d'une vie de péché, à la grâce et à la perfection, par l'invocation du nom de Marie ! Quel missionnaire n'a pas rencontré dans sa vie une multitude de faits de ce genre ? Mais il en faut citer un illustre dans l'histoire de l'Eglise.

Marie Egyptienne avait passé dans le libertinage dix-sept ans de sa vie, depuis douze jusqu'à vingt-neuf. Poussée par la curiosité, elle veut suivre à Jé-

(1) Ce sujet pourra se traiter avec fruit le matin, devant un auditoire de personnes pieuses. Il sera bien d'ailleurs, par manière d'avis, surtout à la fin de la mission, d'indiquer quelques-unes de ces pratiques au peuple, dans les grandes réunions du soir. Saint Léonard faisait toujours, avant les sermons de mission, une exhortation sur la dévotion envers la Sainte Vierge. Devant un auditoire d'hommes, on a soin de choisir les pratiques les plus faciles.

(2) Le célèbre Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, avait toujours chez lui une image de la Mère de Dieu ; il ne sortait jamais de sa chambre sans lui demander, à deux genoux, sa bénédiction, et il baisait la terre en son honneur.

rusalem la foule, qui va vénérer la sainte Croix, au jour de la fête de son Exaltation. Une main invisible la repousse loin du temple. Effrayée, elle aperçoit, dans le vestibule du saint lieu une image de Marie. Elle lui demande la grâce d'entrer dans le temple et d'y vénérer la sainte Croix, et lui promet qu'après, elle se remettra entre ses mains, pour faire tout ce qu'elle lui inspirera. Elle entre sans effort et vénère la sainte Croix, puis revient devant l'image sacrée : « Me voici, dit-elle, ô ma Mère, je suis prête à tout. — Franchis le Jourdain, lui répond une voix, et tu trouveras le repos. — Je pars, dit-elle, mais vous, ma Mère, ne m'abandonnez pas ! » Et elle se dirige en toute hâte vers le Jourdain, le franchit et s'enfonce dans le désert.

Pendant dix-sept ans, elle est cruellement tentée. A chaque tentation elle se prosterne contre terre et invoque Marie ; et la Vierge lui envoie toujours une lumière surnaturelle, qui dissipe les ténèbres de son esprit et lui rend la paix. Au bout de dix-sept ans, elle est délivrée de toute tentation et passe de longues années encore au désert, menant une vie plus angélique qu'humaine (1).

1388. 5° Un moyen de se rappeler le souvenir de Marie et de s'exciter à l'invoquer souvent, c'est d'avoir toujours sur soi ou devant soi, dans sa maison, sur sa table de travail, une médaille, une statue ou une image de Marie. Jeune encore, Jean-Marie Vianney, depuis curé d'Ars, allait travailler la vigne avec son frère aîné qui, plus fort que lui, fournissait une plus grande tâche. Pour s'exciter au travail, Jean-Marie portait à la vigne une statue de la sainte Vierge, qu'il hissait sur un bâton à quelques pas devant lui ; et presque à chaque coup de pioche, il jetait un regard sur la statue. A cette vue, il prenait courage et réussissait ainsi à faire plus de travail que son frère. — Aucun chrétien ne devrait se priver de la protection de Marie qu'assure le saint Scapulaire à ceux qui en sont revêtus. La Sainte Vierge en le donnant à saint Simon-de-Stoch, de l'ordre du Carmel, lui dit : Quiconque mourra pieusement revêtu de ce saint habit, sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, le gage d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles (2).

Nous recevons du scapulaire à la fin de la mission. Que tous s'en munissent.

1389. 6°. Saint Liguori ne sortait, ni ne rentrait jamais, dans sa maison, sans avoir fait une visite à la Sainte Vierge, et il a composé un livre pour fournir aux âmes un moyen de s'occuper pieusement dans ces visites. Sainte Rose de Lima allait visiter tous les jours la statue de Notre-Dame du Rosaire, dans une chapelle écartée de la ville qu'elle habitait. Comme on la vénérait comme une sainte, chacun lui faisait ses recommandations. Rose se plaçait en face de la statue, et demandait à Marie les grâces dont elle avait besoin pour elle et pour les autres ; elle ne s'éloignait pas des pieds de la statue que Marie ne lui eût fait un signe, lui indiquant que sa prière était exaucée ; et jamais ce signe ne la trompa. A son exemple, venez tous les jours visiter Marie, demandez et vous serez exaucé.

1390. 7° Rose aimait à porter un bouquet de fleurs à sa chère statue de Notre-Dame. Elle cultivait dans ce but un parterre ; et quand même, dans l'Amérique méridionale, le soleil, pendant les jours brûlants de la canicule, desséche toutes les plantes, il y avait toujours des fleurs fraiches et parfumées dans le jardin de Rose. En les offrant à Marie, la sainte jeune fille disait : « O ma Mère, si j'étais une princesse, je vous offrirais une couronne de

(1) Quand le P. Théodoric Canisius apprit la mort de son frère, le B. Pierre Canisius, il fut frappé d'une attaque qui lui enleva complètement la mémoire : il oublia tous les mots, excepté les noms de Jésus et de Marie. Pendant cinq ans que dura cet état, il ne savait entr'ouvrir les lèvres que pour prononcer les noms de Jésus et de Marie.

(2) (a) Lorsqu'en 1622, Louis XIII faisait le siège de Montpellier, M. de Beauregard, qui était à côté de lui, reçut deux balles en pleine poitrine. Il chancela, mais ne tomba pas. On trouva les deux balles aplaties sur son scapulaire. A la vue de cette merveille, le roi s'empressa lui aussi de se revêtir du scapulaire.

(b) Le général Charenton, ancien député et ancien sénateur, parlant de sa conversion à deux de ses collègues, leur dit ces paroles : « Si vous voulez retrouver la paix du cœur, faites comme moi, je dois ma conversion à mon scapulaire que je n'ai pas cessé de porter depuis la guerre de Crimée. »

diamants ; mais puisque je suis une pauvre ouvrière, contentez-vous des fleurs que je vous présente avec mon cœur. »

Il est facile, en certaines saisons de l'année, de cueillir un bouquet de fleurs pour l'offrir à Marie, soit aux pieds de sa statue dans nos maisons, soit à l'église. Il est des paroisses où les enfants, chaque jour du mois de mai apportent, le soir, un bouquet qu'ils ont cueilli. Mais en toute saison, il est plus facile encore de faire un bouquet de fleurs spirituelles, et Marie les préfère ; ce sont les actes de vertus que l'on pratique dans la journée ; il y a le lis de la pureté, la rose de la charité, la violette de l'humilité que l'on peut cueillir à toute heure. (En donner des exemples.)

Le soir, on les présente à Marie en disant : « Si j'étais un grand saint, j'aurais bien d'autres œuvres éclatantes à vous offrir ; mais parce que je ne suis qu'une pauvre âme, je n'ai que ces quelques fleurs de vertus, je vous les offre avec mon cœur. » Ah ! à cette condition Marie vous préparera des fleurs, mais immortelles, dont elle vous fera une couronne dans le ciel.

8° Comment ne pas dire un mot de la récitation du chapelet ou de l'office de l'Immaculée Conception ? Voilà qui porte bonheur surtout à la jeunesse (1).

1391. II. *Pour chaque semaine*. Le samedi est le jour consacré à Marie. 1° Sainte Rose jeûnait ce jour-là ; 2° saint Louis IX nourrissait et servait de ses mains royales douze pauvres, tous les samedis. Il demanda à la Sainte Vierge de mourir un samedi, et fut exaucé. 3° Des âmes pieuses, tous les samedis, renouvellent à Marie, au pied d'un de ses autels, la consécration qu'elles lui ont faite d'elles-mêmes. Elles lui offrent de nouveau leur âme, leur cœur, leur corps, leur famille, leur avenir. Quelle sainte pratique ! 4° Mais rien ne vaut une bonne confession faite avec franchise, contrition, etc., tous les samedis, ou la sainte communion.

1392. III. *Pour chaque année*. 1° Une neuvaine avant les principales fêtes de la Sainte Vierge, et la communion le jour de ces fêtes. Ces neuvaines consistent en une lecture, pendant chacun des neuf jours, sur les vertus et les gloires de Marie, suivie d'une prière en son honneur : les *Litanies*, le *Souvenez-vous*, par exemple. Saint Liguori recommande cette dévotion. 2° Un pèlerinage à un sanctuaire de Marie : on y fait une revue des fautes de l'année, ou une confession générale et on en revient transformé.

Voilà les pratiques de dévotion les plus autorisées. Il n'est pas nécessaire que chacun de vous adopte toutes ces pratiques, mais que personne ne s'exempte de s'en approprier au moins quelques-unes. Sans cela point de vraie dévotion à Marie, point d'huile dans la lampe. Choisissez donc, entre ces diverses pratiques, celles qui vous vont le mieux, qui vous semblent plus faciles (et elles le sont toutes), et ne passez pas un an, pas une semaine, pas un jour, sans attirer par là sur vous la bénédiction de la Sainte Vierge. C'est là ce que nous allons lui promettre à ses pieds, avant de quitter le saint lieu. *Prière à Marie, avec promesse.*

1393. *Trait historique*. — Le maréchal Bugeaud porta, durant tout le cours de ses glorieuses campagnes et jusqu'à sa mort, une médaille que lui avait donnée sa fille avant son départ pour l'Algérie. Un jour qu'allant livrer bataille, il s'aperçoit qu'il avait oublié sa médaille dans sa tente, il s'arrête avec ses soldats, appelle un spahi et lui dit : « Avec ton cheval arabe, tu fais quatre lieues à l'heure, cours me chercher ma médaille et sois ici dans une heure. » Une heure après le spahi arrive. Bugeaud reçoit la médaille, la baise en présence de tout son état major ; « Avec ma médaille, dit-il, je n'ai jamais été blessé. En avant, soldats, nous allons battre les Kabyles (2). »

(1) Saint Louis récitait tous les jours le petit office de la Sainte Vierge et le Rosaire ; et en récitant le chapelet, il s'agenouillait cinquante fois en disant : *Ave Maria*.

(2) (a) Jérôme Emilien, d'une famille sénatoriale de Venise, était un vaillant capitaine, que ses compatriotes chargèrent de la défense de Castelnovo. Hélas ! il fut vaincu et fait prisonnier par les Allemands qui le jetèrent dans une dure prison. N'ayant devant les yeux que la perspective d'une mort prochaine, il se souvint de la Vierge de Trévise, qu'il avait invoquée dans son enfance. Il s'adressa à elle avec confiance. Marie elle-même vint le visiter dans sa prison, lui en ouvrit les portes et fit tomber ses chaînes. Emilien s'échappe et va suspendre ses chaînes à l'autel de Notre-Dame de Trévise. Il change de vie, fonde une congrégation religieuse qui s'occupe des orphelins et meurt en saint. Ah !

N. B.— *On trouvera aux Fêtes de la Sainte Vierge un grand nombre d'instructions sur la divine Marie.*

XXXII. — Aux enfants de Marie.

1394. *Videte vocationem vestram.* (I Cor. I, 26).— Considérez votre vocation, non pas au bienfait de la foi, comme l'entendait saint Paul, mais bien à cette association en l'honneur de la Sainte Vierge dont vous faites partie. C'est une grâce particulière de Dieu qui vous y a appelés. Comprenez donc : I. la faveur qui vous est faite, la dignité dont vous êtes revêtus ; II. les devoirs et les vertus que cette vocation vous impose.

1395. — I. Nos titres de gloire sont écrits dans le testament de Jésus-Christ mourant. Transportons-nous au Calvaire. Bourreaux, écartez-vous, suspendez vos blasphèmes, laissez-nous recueillir en silence les dernières paroles du Sauveur expirant: *Ecce Mater tua.* C'est à tous les fidèles qu'il s'adresse et qu'il donne Marie pour Mère. O hommes, je n'ai pas eu une pierre pour reposer ma tête. Pour vous, j'ai été dépouillé de mes vêtements, j'ai versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et je vais rendre le dernier soupir. Il ne me reste plus que ma Mère, et je vous la donne.

Quel don plus précieux pouviez-vous nous faire en mourant, ô mon Sauveur? Votre Mère devenir notre Mère! O Marie, nous sommes vos enfants ; mais en devenant vos enfants, nous sommes les frères de Jésus-Christ, les enfants de Dieu le Père : quelle gloire, quels titres ! et cela est le partage de tous les hommes, de tous les fidèles surtout. Eh bien ! Notre-Seigneur trouve encore le moyen de faire une faveur à part à son disciple favori, à saint Jean. Tous les autres Apôtres, tous les autres hommes, auront Marie pour Mère ; de plus que les autres, Jean aura le bonheur d'emmener Marie avec lui, de la garder dans sa maison, de lui donner tous les jours la sainte communion, de recourir à elle dans tous ses doutes, d'être dirigé par elle, d'avoir sous ses yeux ses admirables exemples. O heureux saint Jean, qui n'envierait votre bonheur! Que ne nous a-t-il été donné, comme à vous, de vivre avec Marie, de la voir, de l'entendre !

1396. Le bonheur de saint Jean est le vôtre, enfants de Marie, n'en soyez donc pas jaloux ; il y a la même différence entre vous et le commun des fidèles qu'entre le disciple bien-aimé et les autres Apôtres. Si Marie est la Mère de tous les hommes, justes et pécheurs, vous êtes les aînés de sa famille, vous êtes ses enfants de prédilection, sa joie et sa couronne, sa garde d'honneur, l'élite de son peuple. Elle vous réunit sous son manteau, *quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas.* Elle vous protège ; elle vous parle, si vous savez l'écouter ; elle prête l'oreille à vos vœux ; elle vous comble de ses faveurs : *Videte vocationem vestram.* Quelle grâce, quel bonheur !

pécheurs, invoquez Marie : *Solve vincla reis*, et venez déposez à ses pieds la chaîne de vos habitudes coupables.

(*b*) Pendant que jeune encore Thomas à Kempis s'appliquait à s'instruire des sciences humaines, il commença à négliger tantôt une prière, tantôt une autre, parmi celles qu'il faisait tous les jours à la sainte Vierge ; et par cet artifice le démon finit par lui persuader peu à peu de les abandonner totalement. La Reine du ciel, qui chérissait le jeune Thomas à cause de l'innocence de sa vie, voulut lui ouvrir les yeux sur l'erreur à laquelle il se laissait entraîner, et pour y parvenir se servit d'une vision qu'elle lui procura pendant qu'il était plongé dans un profond sommeil Il lui sembla qu'il était à l'école en compagnie de ses condisciples, lorsqu'il vit apparaître à l'improviste, au milieu de ces derniers, la Vierge Marie couronnée de splendeur, éclatante de magnificence, telle qu'on la voit dans le ciel dont elle fait les délices. Elle faisait le tour de la salle, étreignant de ses doux embrassements tantôt l'un, tantôt l'autre de ses condisciples. Thomas était dans un singulier état d'anxiété à ce spectacle, et il attendait que la sainte Vierge vînt aussi l'embrasser lui-même et lui donnât quelques marques de sa tendresse maternelle. Mais il fut trompé dans son espérance ; car Marie, étant arrivée à la place qu'occupait notre jeune écolier, se contenta de le regarder d'un œil sévère et lui dit : C'est bien vainement que tu attends mes tendresses et mes embrassements, car tu m'es devenu infidèle. Où sont ces prières que tu m'adressais autrefois avec tant d'amour? Comment s'est refroidie cette dévotion avec laquelle tu m'honorais autrefois ? Ta ferveur à me servir a-t-elle pu s'évanouir si promptement? En disant ces paroles, la sainte Vierge disparut laissant le jeune écolier abîmé dans un océan d'amertume. Persévérons donc à invoquer Marie.

Qui ne voudrait le partager! Est-il une jeune fille qui ne voulût pas être enfant de Marie, ou qui osât faire ce qui la rendrait indigne d'un tel bienfait? Mais prenez-y garde, *noblesse oblige*, dit le proverbe. Ce qui veut dire que l'enfant d'une famille noble ne doit pas se conduire comme le fils d'un misérable vagabond. Une enfant de Marie doit vivre d'une manière conforme à sa dignité, remplir les devoirs qu'elle lui impose, pratiquer les vertus qu'elle exige, enfin porter en soi les traits de sa divine Mère : car si elle ne ressemblait pas à Marie, Marie ne pourrait la reconnaître pour son enfant.

1397.— II. Comme Marie, vous devez : 1° être les plus dévouées aux intérêts de Dieu ; car Marie ne vivait que pour la gloire de Notre-Seigneur. Dans la famille, dans la paroisse, soyez les premières à faire la prière, à venir à la messe le dimanche, et même dans la semaine, à assister aux instructions et aux réunions de la Congrégation, à parer les autels de la Sainte Vierge ; soyez les plus empressées à vous approcher des sacrements. C'est vous surtout qui édifierez les autres, en communiant tous les huit jours et en vous préservant dans ce but du péché mortel ; ne vous contentant pas d'aimer Dieu vous-mêmes, vous chercherez à le faire aimer, empêchant autant que possible, dans la famille, les blasphèmes, la profanation du dimanche et tout discours contre la pudeur.

2° Par là vous exercerez non seulement la charité envers Dieu, mais encore la *charité envers le prochain*, qui est un autre trait de la Sainte Vierge, que vous devez reproduire. Qui pourrait dire, en effet, l'amour de Marie pour les âmes dont elle est la Mère ! On reconnaîtra que vous êtes ses enfants, si vous vous aimez les unes les autres, si vous vous soutenez dans la pratique de la vertu, si vous cherchez à ramener celle d'entre vous qui s'égarerait dans des compagnies ou des liaisons dangereuses pour elle, si vous priez pour vos compagnes défuntes, si vous visitez les malades, si vous assistez les mourants et faites l'aumône selon vos ressources.

1398. 3° Enfin à l'égard de vous-mêmes, il est deux vertus de Marie que vous devez reproduire : *Virginitate placuit, humilitate concepit*. 1) Marie a plu à Dieu par sa virginité. Dieu a trouvé le cœur de Marie plus pur que les ailes des anges ; et c'est pour cela qu'il en a fait son trône. C'est par la vertu de pureté que vous serez dignes de Dieu et de Marie. Quoi ! oseriez-vous apporter, au pied des autels de l'Immaculée, une âme esclave de coupables affections ? Cacheriez-vous, sous une couronne de rose et sous une robe blanche, un cœur noirci par le vice ? Ce serait ne plus comprendre votre vocation. Pureté donc de pensées, de désirs, de paroles, de regards, d'allures ; respect pour votre corps, temple du Saint-Esprit.

Personne plus que vous ne doit fuir de loin ce qui perd la jeunesse : les liaisons, les fêtes du monde, les danses, les compagnies frivoles, les lectures légères. S'engager dans ces occasions, ce serait s'exposer à se faire exclure de la Congrégation. Pasteur vénéré, ne gardez pas parmi les enfants de Marie les jeunes filles esclaves du monde. Elles seraient une pierre de scandale pour toutes les autres jeunes filles, qui s'autoriseraient de leurs tristes exemples pour se perdre. *Confidimus de vobis meliora et viciniora saluti*. J'espère que c'est parmi vous que Jésus se choisira des épouses, qui iront se donner à lui dans la vie religieuse, ou qui feront fleurir, au milieu du monde, le lis de la pureté. Heureuses celles qui se consacreront ainsi, sous la bannière de Marie, à la pureté parfaite!... Elles auront le centuple en ce monde, et en l'autre elles suivront l'Agneau partout où il ira.

1399. 2) Marie est devenue Mère de Dieu par son humilité : *Ecce ancilla Domini*, a-t-elle dit. Soyez humble à son exemple, dans vos pensées, dans votre mise ; c'est triste de rencontrer parfois la vanité la plus recherchée parmi les congréganistes. Marie ne se para jamais que de modestie et de simplicité ; et c'est pour cela qu'elle fut si belle aux yeux de Dieu et des hommes. Si vous voulez réussir comme elle, prenez le même moyen.

1400. Nous avons dit vos gloires et les vertus qu'elles vous imposent : *Videte vocationem*. Maintenant que vous comprenez votre dignité, ne descendez pas à la vie commune d'une jeune personne vulgaire. Maintenant que vous connaissez quelles vertus vous devez pratiquer, faites-les briller dans votre conduite : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant*. Que

tous baissent les yeux devant vous, comme devant un monceau d'or étincelant dans un brasier, selon le langage de saint Chrysostome. Qu'ils disent : Qu'elle est grande dans le ciel la Reine qui a de telles servantes sur la terre ; on dirait voir un ange dans un corps mortel : quelle modestie, quelle gravité douce, quelle charité, quel zèle, quel piété ! C'est une enfant de Marie.

Pour la reconnaître, nous n'avons pas besoin de voir le costume, le cordon, la médaille quelle porte ; ses vertus la désignent assez. Aussi bien n'est-ce pas au casque qu'on reconnaît le vrai soldat, mais à la force et au courage. Ce n'est pas à la barbe, ni au manteau, qu'on reconnaît le sage philosophe, mais à la sagesse. Je reconnais cette enfant de Marie à ses vertus. S'il en est ainsi de chacune d'entre vous, vous honorerez votre Mère et elle aura lieu d'être fière de sa famille. Promettez-le-lui toutes avec moi, en vous consacrant à elle.

On récite à genoux une courte consécration qui récapitule ces enseignements, en prenant la résolution d'y être fidèle.

XXXIII. — De la fréquentation des Sacrements.

1401. *Quare moriemini, domus Israël ?* (Ezech. xviii, 31.) (1). Etant à la source de la vie, comment mourrez-vous ? La source de la vie, c'est le sacrement de pénitence, c'est aussi la communion. Disons, I, combien il importe de nous en approcher fréquemment ; II, répondons aux prétextes qu'on allègue pour s'en éloigner ; et III, donnons les règles pratiques qui doivent nous diriger dans la fréquentation des sacrements.

1402. I. *Notre-Seigneur, son Eglise, nos intérêts éternels* nous disent d'aller puiser fréquemment aux sources du salut.

1° *Notre-Seigneur* nous fait connaître le désir qu'il a de nous voir nous approcher souvent des sacrements : 1) par ses paroles. *Venez tous à moi,* dit-il, *demeurez en moi et moi, je demeurerai en vous.* 2) Il emploie les menaces (2) : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* 3) les promesses : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang ne mourra pas : je le ressusciterai au dernier jour. Si vous demeurez en moi, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai.* Par ses œuvres. Quels prodiges n'a-t-il pas faits pour venir jusqu'à nous ! *Je suis avec vous,* dit-il, *jusqu'à la consommation des siècles ;* et que d'outrages il subit pour demeurer avec nous ! Il a institué l'Eucharistie sous les apparences du pain, afin de nous montrer que de même que le pain est l'aliment quotidien de nos corps, de même la sainte Eucharistie est la nourriture ordinaire de nos âmes.

1403. 2° *L'Eglise* qui ne veut que notre salut, bien qu'elle ne nous commande rigoureusement que la confession annuelle et la communion pascale, nous invite à recevoir souvent les sacrements : 1) *Par ses conciles.* Le concile de Trente désirerait que les fidèles communiassent à toutes les messes qu'ils entendent, par conséquent au moins le dimanche ; il prie, il conjure tous les

(1) Autre exorde. *Homo quidam fecit cœnam magnam* ; c'est un grand repas, *cœnam magnam* ; grand par l'excellence des mets divins qui y sont servis ; car c'est le corps même et le sang de Jésus-Christ : grand par le nombre de ceux qui s'y trouvent conviés ; ce sont tous les hommes, du moins tous les fidèles : grand par la dignité de leurs personnes et la sainteté de leurs dispositions, puisqu'ils n'y doivent venir qu'en état de grâce : grand par le lieu où il est préparé, c'est toute l'Eglise : grand par sa durée, il ne finira qu'avec le monde : enfin grand par sa signification, parce qu'il contient une vérité dont les mystères de l'ancienne loi n'ont été que la figure et que l'ombre. Vous êtes tous appelés, mes frères, à cette table du Seigneur, et c'est pour vous l'annoncer de sa part, qu'il envoie ses prédicateurs, et que je parais ici moi-même selon le devoir de mon ministère : *Et misit servum suum.* Mais que faites vous ? Saint Grégoire, pape, le déplorait autrefois, instruisant le peuple chrétien dont il avait la conduite, et rien en effet n'est plus déplorable : *Homo dives invitat et pauper occurrere festinat, ad Dei vocamur convivium, et excusamus.* (Bourdaloue.)

(2) Ah ! tremblons que ses menaces ne se réalisent ! Assuérus avait invité à un grand festin la reine Vasthi. Celle ci refusa d'y prendre part ; le roi, indigné, la chassa de sa cour et lui enleva toutes ses prérogatives. Qu'il est à craindre que le roi du ciel ne rejette ceux qui repoussent ses invitations miséricordieuses !

fidèles d'avoir une telle foi, une telle dévotion pour se sacrement d'amour, qu'ils méritent de le recevoir souvent. Le dimanche et les fêtes on pare les autels, les fidèles se revêtent de leurs plus beaux habits, ne serait-ce pas plus agréable à Dieu et plus utile pour eux, s'ils revêtaient leur âme de la robe nuptiale de la grâce par la réception des sacrements ?

1404. 2) *Par les saints docteurs* qui nous disent comme saint Ambroise : « Vivez de telle sorte que vous méritiez de communier tous les jours. Recevez tous les jours, ce qui tous les jours vous est utile. Puisque c'est votre pain quotidien, pourquoi tardez-vous un an de vous en nourrir (1)? »

1405. 3) *Par l'exemple de ses vrais enfants.* Les premiers fidèles communiaient à chacune de leur réunion, et les diacres portaient la communion aux malades. Ils ne pouvaient pas, il est vrai, se réunir tous les jours ; mais ils emportaient la sainte Eucharistie dans leurs maisons, afin de pouvoir tous les jours s'en nourrir. Aussi, avec quel courage ils souffraient les tourments et la mort ! Et il en a été ainsi des saints de tous les siècles. Sainte Thérèse, pendant vingt-trois ans, communia chaque jour. Sainte Catherine de Sienne, quand elle était privée de la communion, souffrait des douleurs intolérables. Le bienheureux Raymond de Capoue fut celui de ses confesseurs qui lui donna le plus de consolation, parce qu'il lui permettait toujours de communier. Souvent, dans l'ardeur de ses désirs, Catherine lui disait : « Mon Père, j'ai faim ; pour l'amour de Dieu, donnez à mon âme sa nourriture. » Et même de nos jours, les âmes vraiment chrétiennes, dans toutes les conditions, se font un bonheur de communier souvent (2).

1406. 3° *Nous avons besoin de recevoir les sacrements.* Sans la grâce, point de salut ; or nous n'avons que deux moyens d'obtenir la grâce : les sacrements et la prière ; et ceux qui ne se confessent et ne communient que rarement ne prient presque pas, ou ils prient mal. Leur salut est donc bien compromis. Combien de temps restent-ils en état de grâce ? Quelques jours, quelques semaines ; et puis ils sont le plus souvent dans le péché. Si la mort venait les surprendre, c'en serait fait d'eux pour l'éternité. Et il n'est rien là de surprenant. Si nous restions longtemps sans prendre de nourriture, nous ne tarderions pas de succomber (3). Si un homme mourant de faim était invité à un festin splendide et qu'il refusât d'accepter cette invitation, ne passerait-il pas à bon droit pour un insensé ? N'est-ce pas le cas de ceux qui, ayant un besoin pressant de la grâce, cet aliment de nos âmes, refusent de s'approcher de la table sainte ?

(1) Saint Louis, sur le point de mourir, fit à son fils aîné Philippe, ses recommandations : « Confesse-toi souvent ; choisis surtout un confesseur habile et ferme qui puisse t'enseigner ce que tu dois faire et qui ose te reprendre de tes fautes. »

(2) (a) Daniel O'Connell, le libérateur de l'Irlande, un des plus grands orateurs de ce siècle, se confessait et communiait au moins une fois par semaine.

Le général de Sonis, mort le 16 août 1887, récitait son chapelet tous les jours et communiait tous les dimanches, depuis 1852. (V. Sonis, *Livre de tous*, p. 281.) Sainte Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, se confessait tous les jours.

(b) Aujourd'hui toutes les âmes pures aiment à communier fréquemment ; et c'est par la communion qu'elles peuvent se maintenir pures. Qui nous donne des jeunes gens chastes jusque dans les casernes, des jeunes filles qui ne se laissent pas entraîner par les séductions du monde et qui à l'âge des grands écueils savent n'aimer que Dieu ? La communion fréquente ; et c'est là une preuve palpable de la présence réelle de Notre-Seigneur *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.* Si un aliment donnait la santé à tous ceux qui en useraient, chacun ne chercherait-il pas à se le procurer ?...

(3) (a) Holopherne, général des Assyriens, réduisit en peu de temps la ville de Béthulie à la dernière extrémité, en faisant couper tous les canaux qui menaient l'eau dans la ville, de telle sorte que les habitants, mourant de soif, n'avaient devant eux que la perspective d'une mort cruelle. Le démon fait de même à l'égard des chrétiens : il cherche à couper pour eux les canaux de la grâce, en leur persuadant de ne pas fréquenter les sacrements. Mais les ministres de Dieu disent aux pécheurs ce qu'Elisée disait lui-même à Naaman le lépreux : *Lave-toi sept fois*, c'est-à-dire souvent. Naaman d'abord ne voulait pas se laver ; mais son serviteur lui dit : « Si le prophète vous eût commandé une chose difficile, vous l'eussiez faite. Pourquoi refuser un moyen si facile ? » Naaman se lava sept fois et il fut guéri. Ah ! pécheur, lavez-vous souvent dans le bain salutaire de la pénitence, quoi de plus facile ! Et vous obtiendrez grâce et pardon. Ah ! les voies de

1407. — II. *Répondons aux prétextes qu'on allègue pour ne pas s'approcher des sacrements.* — 1° *Je ne suis pas digne.* — Ni le prêtre non plus : aussi il se prosterne avant de monter à l'autel ; et avant chaque communion, il se frappe la poitrine. Les anges eux-mêmes ne seraient pas dignes. Il suffit de n'être pas indigne. Gardons-nous d'une fausse humilité que le démon inspire. Elle perd les âmes en les écartant de ce qui ferait leur force. Pour n'être pas indigne, il suffit de n'avoir aucun péché mortel sur la conscience. Plus on renvoie, moins on est digne. On ne fait guère bien ce qu'on fait rarement (1).

2° *Je suis trop tiède.* — Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Se réchauffa-t-on jamais en s'éloignant du feu ?

3° *Je n'ai pas le temps.* — On a du temps pour tout, pour dormir, manger, se divertir ; n'y en a-t-il point pour Dieu ? Personne ne perd moins de temps que ceux qui se confessent et communient souvent ; car étant toujours en grâce avec Dieu, ils rendent méritoires toutes leurs œuvres. Ceux qui s'éloignent des sacrements et vivent par suite dans le péché, perdent toutes leurs peines, tant qu'ils sont dans la disgrâce de Dieu. Ah ! à la mort, ils diront : Si c'était à refaire !... Ce sera trop tard.

1408. — III. *Donnons enfin quelques règles relatives à la fréquentation des sacrements.* 1° Ne jamais rester en état de péché mortel et se relever aussitôt après la chute. Si en tombant, on s'était broyé un bras, attendrait-on le lendemain pour faire venir un chirurgien ? Qui garderait plusieurs jours dans son sein un serpent venimeux ? C'est une folie, dit saint Antonin, qu'un homme ait moins souci de son âme que de sa chaussure, qu'il nettoie souvent (2). Si on ne peut voir, immédiatement après une faute grave, le médecin de l'âme, du moins faut-il faire un acte de contrition parfaite, et se confesser dès qu'on le pourra.

1409. 2° S'approcher des sacrements lorsqu'on se sent faible, et exposé à tomber. On prévient plus facilement le mal, qu'on ne le guérit.

3° Quiconque vit dans la grâce de Dieu, ne fait pas de fautes graves habituelles, lors même qu'il a bien des imperfections, peut communier tous les huit jours, et même plus souvent, si c'est nécessaire pour se préserver de chutes graves. Il en est de même pour ceux qui tombent dans des fautes graves dont ils sont résolus de se corriger et qui trouveront dans la confession un remède à leur faiblesse. Dans ce cas, si on ne voulait pas communier de

bains, où souvent en cherchant la vie on trouve la mort, sont remplies, en été, de baigneurs qui espèrent y trouver la santé du corps ; et les sources du Sauveur, qui guériraient toutes les âmes, sont désertes.

(*b*) Le P. Lacordaire, étant supérieur du collège de Sorrèze, faisait quelquefois jusqu'à cents lieues pour aller confesser ses enfants ; et quand on voulait le retenir : « Non, répondait-il, cela pourrait peut-être faire manquer la communion de quelques-uns de mes enfants. » On ne peut pas calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien.

(*c*) Marceau, capitaine de vaisseau, à la fin, communiait tous les jours : son équipage en murmurait ; il le réunit donc et lui dit : « Au lieu de murmurer, vous devriez vous réjouir ; car au moindre mécontentement que vous me faites éprouver, si je ne communiais souvent, je vous ferais jeter tous à la mer. »

(1) Le général Lamoricière, revenu à Dieu, s'entretenait un jour à Paris de la communion fréquente avec sa pieuse fille et avec le curé de sa paroisse. « Je crois, dit-il, qu'il ne faut pas communier souvent. » Son curé répondit : « Tous nous ne sommes pas dignes de le faire ; mais nous en avons besoin : la communion n'est pas la récompense de la vertu, mais le moyen de la pratiquer. » Le général, après un instant de réflexion, dit au prêtre : « Monsieur le curé, on m'avait donné vingt mille mauvaises raisons contre la communion fréquente ; vous ne m'en donnez qu'une bonne pour, elle me suffit. » Puis, se tournant vers sa jeune fille : « Communie tant que tu pourras, » lui dit-il.

Et lui-même ensuite l'accompagna souvent à la table sainte ; et, dans ses communions, il versait des larmes de joie, lui que les plus grands dangers n'avaient pu émouvoir sur les champs de bataille.

(2) Le jeune Tobie, éloigné de ses parents, disait à son beau père Raguel qui voulait le retenir : « Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et que leur esprit est tourmenté à mon sujet. » Et il ne céda pas aux instances qui lui furent faites. Ah ! pécheur éloigné de Dieu, votre Père du ciel compte aussi les jours où vous êtes séparé de lui : revenez donc à lui sans retard.

peur d'être remarqué, on se contenterait de se confesser. Que d'âmes, pour avoir eu peur de s'approcher ainsi souvent des sacrements, sous prétexte qu'elles n'en étaient pas dignes, sont tombées vraiment, et ont retardé leur conversion !

1410. 4° Pour communier fréquemment, c'est-à-dire trois ou quatre fois la semaine, il ne faut avoir aucune affection au péché véniel, et s'exercer à la pratique de l'oraison et des vertus chrétiennes.

5° Heureux ceux qui s'adonnant à l'oraison, et qui ayant surmonté leurs mauvaises inclinations, évitant toute faute volontaire, désirant ardemment s'unir à Notre-Seigneur, méritent de communier tous les jours ! Heureux les confesseurs qui les dirigent dans cette voie ! Notre-Seigneur révéla à sainte Marguerite de Cortone qu'il récompenserait largement son confesseur, pour lui avoir conseillé de communier fréquemment. Comprenant donc les désirs de Notre-Seigneur, les vœux de l'Eglise, les intérêts de notre âme, en même temps que la futilité des prétextes, qui jusqu'ici nous ont éloignés des sacrements, allons désormais puiser souvent à ces sources mystérieuses par lesquelles coule sur nous la grâce. Suivons sans crainte les règles que nous avons tracées, d'après les saints Docteurs ; nos cœurs en deviendront plus purs et plus fervents, et nous commencerons dès ici-bas, à vivre de cette union avec Dieu, qui, consommée au ciel, fera notre béatitude.

XXXIV. — Les noms de l'Eucharistie.

1411. Le sens des mots est quelquefois plein d'idées lumineuses, et nous respecterions davantage nos saints mystères, si nous comprenions bien les merveilles que leur seul nom révèle.

Les Peres, la liturgie, désignent le Saint-Sacrement de l'autel : 1° sous le nom de *Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ*. L'Eucharistie est, en effet, un sacrement, c'est-à-dire un signe sensible qui frappe nos yeux, nos sens et qui produit en nous la grâce. Le signe que nous voyons, ce sont les apparences du pain et du vin qui signifient la grâce, la vraie nourriture de nos âmes. C'est l'Auteur lui-même de la grâce qui nous donne son corps en nourriture et son sang en breuvage. Aussi, appelle-t-on aussi l'Eucharistie, *pain de vie, pain supersubstantiel* ou surnaturel, *Table du Seigneur*. On lui donne encore le nom d'*Eulogie* ou de bénédiction et d'*oblation ;* parce que le pain et le vin, avant d'être consacrés, ont été bénis et offerts à Dieu par le prêtre, et parce que la messe, durant laquelle le prêtre consacre, est un vrai sacrifice offert à Dieu. 2° Bien que le sacrement soit un signe sensible, les merveilles qu'il recouvre ne paraissent pas à nos yeux : la présence de Notre Seigneur est cachée à nos sens ; c'est pourquoi on appelle aussi ce sacrement, *mystères ;* et par excellence, *saints mystères, le saint du Seigneur, Sanctum Domini*, ou *Sancta*. Quoi de saint, en effet, comme le Dieu de toute sainteté qui se cache par amour pour nous, afin que nous nous approchions de lui avec moins de terreur ; 3° On le désigne aussi sous le nom de *sancta synaxis*, sainte assemblée, ou de *communion* ; car ce sacrement nous unit tous à Notre-Seigneur notre chef, de la manière la plus intime, nous fait participer à sa vie divine. Il unit les uns aux autres tous les enfants de l'Eglise : *Unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus*. De même que le pain se fait avec plusieurs grains broyés ensemble ; le vin avec plusieurs raisins pressés ; de même, tous les enfants de Dieu ne doivent faire qu'un cœur et qu'une âme (1).

(1) Homère et les autres poètes anciens disaient que Jupiter avait une chaîne d'or si merveilleuse et si puissante que, par elle, il pouvait enlever la terre et la joindre à la plus haute sphère du ciel, en liant par ses chaînons les dieux aux hommes et les hommes aux dieux. Le Dieu des dieux a voulu que ces pensées se présentassent à l'esprit des païens comme des ombres de nos vérités, des étincelles de nos lumières, des présages de nos mystères, pour les préparer suavement à la foi qui devait être annoncée au monde et les conduire de l'obscurité de la nature à la lumière de la grâce et des ténèbres de la philosophie à la clarté de l'Evangile.

Mais passons de ces pensées profanes à des pensées divines dignes de nos mystères, et disons qu'il y a une chaîne rare, admirable, précieuse, par laquelle le Père éternel lie,

1412. 4° *Viatique*. Nous sommes des voyageurs sur la terre : notre patrie c'est le ciel. La fatigue de la route nous lasse, les ennemis nous harcèlent. Jésus est notre provision de voyage, et il le sera surtout au moment solennel où nous arriverons au terme de la carrière, et où il faudra franchir l'espace qui sépare le temps de l'éternité. Ah ! qu'ils sont à plaindre, ceux qui s'en vont de la terre, sans s'être munis de ce viatique divin !...

5° Enfin on désigne surtout ce sacrement sous le nom d'*Eucharistie*, ce qui signifie : 1) *belle grâce ;* c'est en effet le grand don du ciel à la terre. Dieu ne pouvait nous donner davantage. 2) *Actions de grâces*, *(a)* parce que Notre-Seigneur en l'instituant rendit grâces à son Père ; *(b)* parce qu'en le recevant, nous devons rendre grâces nous-mêmes. *Gratias agamus Domino Deo nostro* ; *(c)* parce que l'Eucharistie en tant que sacrifice rend grâces à Dieu pour tous ses bienfaits. O sacrement adorable qui contient l'Auteur de la grâce ! ô mystères sacrés de l'amour d'un Dieu, pain sans lequel on ne peut vivre de la vie surnaturelle ! Communion merveilleuse de nos âmes avec leur souverain bien, et avec tous les membres vivants du Sauveur ; Viatique céleste qui nous donne la force d'arriver au ciel ; Eucharistie, don que Dieu fait aux hommes, de lui-même ici-bas, en attendant qu'il se communique à eux en récompense éternelle, je vous adore, je vous aime. Donc adoration à la messe, dans les visites, en passant devant l'église. Amour, communion fréquente, etc.

Autre plan sur l'Eucharistie.

1413. *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* L'Eucharistie est un *mystère de foi*. Voyons : I. L'objet de cette foi : (on expose ce qui est défini à ce sujet d'après la théologie, en en faisant voir la sublimité). II. La certitude de notre foi en ce mystère : 1° fondée : 1) sur la parole de Dieu, 2) sur l'enseignement de l'Eglise. 2° Confirmée, 1) par les miracles, 2) par les consolations d'une bonne communion et les remords d'une communion mauvaise, 3) par les effets de la communion dans ceux qui la reçoivent souvent, 4) par la familiarité de Dieu avec l'homme, dans la loi de crainte, qui doit être

dès cette vie, le corps mortel des hommes à sa divinité ; chaîne composée de trois chaînons attachés l'un à l'autre. Le premier, c'est la résidence essentielle et substantielle de la divinité du Père en la personne du Fils par la génération éternelle ; l'autre, c'est la résidence personnelle du Fils dans le corps de Jésus-Christ par l'incarnation : *In ipso inhabitat omnis plenitudo ;* la troisième, c'est la résidence du corps déifié de Jésus dans le nôtre par l'Eucharistie. Ainsi, par certains degrés et échelons, nous sommes unis à Dieu, même dès cette vie, de cette chaîne divine dans laquelle se trouve le nœud et le principal ressort de la religion chrétienne. L'Eucharistie est le nœud qui nous unit à nos frères qui reçoivent comme nous la chair adorable du Sauveur. Les membres ont pour leur tête un amour si naturel et si désintéressé que si vous vous blessez la tête, le bras d'un premier mouvement, sans consulter, sans délibérer, sans tarder tant soit peu, se présente aux coups, souffre plutôt d'être mis en pièces, que de permettre que la tête soit tant soit peu offensée. Nous devons faire de même pour Jésus : ses intérêts nous doivent être plus chers que les nôtres, ou pour mieux dire, nous devons oublier les nôtres pour les siens, et nous faisons tout le contraire, nous sommes très sensibles à ce qui nous touche, stupides et insensibles, en ce qui touche Jésus-Christ ; si quelqu'un nous dit une seule injure, nous ne la pouvons pas souffrir, nous l'appelons en justice, nous demandons réparation d'honneur ; si on en dit cinquante à Jésus-Christ, nous n'en sommes point émus, nous n'en remuons pas le doigt ;

La raison pour laquelle les membres sont ainsi affectionnés à leur chef, c'est qu'ils connaissent par un instinct naturel, que leur conservation, leur vie, leur santé et tout leur bien dépend du chef. Il en est de même de vous : tant que vous ne serez pas bien avec Jésus vous ne serez jamais bien avec vous-même, ni avec aucun de vos frères, et vos gens ne seront jamais bien avec vous, s'ils ne sont bien avec Jésus, comme les membres ne sont pas bien ensemble, s'ils ne sont pas bien avec leur tête. Si votre femme n'aime pas Dieu, elle ne vous aimera pas, ou si elle vous aime, ce sera d'un amour sensuel, d'un amour d'intérêt, d'un amour inconstant ; si vos serviteurs ne servent pas Jésus-Christ, ils ne vous serviront pas cordialement, ni fidèlement, mais négligemment, par manière d'acquit et en votre présence seulement ; si votre ami n'est pas fidèle à Dieu, il vous trahira dans l'occasion. Au contraire, si vous faites en sorte que vos gens soient bien avec Dieu, qu'ils aient son amour et sa crainte, qu'ils prient Dieu soir et matin, qu'ils vivent en bons chrétiens, et qu'ils aiment Jésus : en l'aimant, ils vous aimeront et vous honoreront comme un de ses membres. (Le Jeune). (Voir la note de la fin du n° 576.)

plus grande sous la loi d'amour. III. Qualités de cette foi : 1° Elle doit être éclairée : donc nous instruire par de saintes lectures des merveilles de l'Eucharistie ; 2° agissante, se manifestant par notre empressement à venir à l'église, à la communion, au saint Sacrifice, par notre respect extérieur et intérieur, etc.

Autre plan sur le même sujet.

1414. *In finem dilexit eos.* Eucharistie, mystère d'amour. I. Jésus nous a aimés au point de se donner : 1° tout entier, corps, âme, divinité ; 2° à tous les enfants de l'Eglise : pauvres, riches, jeunes, âgés ; 3° pour toujours, à travers tous les siècles. II. Donc nous devons l'aimer (1) et comment : 1° il demeure avec nous, donc le visiter ; 2° il se donne, donc le recevoir souvent et dignement ; 3° il s'immole, donc assister au saint Sacrifice.

O Deum si dicere fas est prodigum sui. Annon prodigum qui non solum sua sed et semetipsum impendit (Guerric). « Certes, s'écrie saint Bonaventure : *me totum voluisti qui mihi te totum tribuisti. O amor quid facis ? et tamen quasi omnes negligunt hunc amorem.* Ah ! il n'en sera plus ainsi désormais ! »

XXXV. — De l'Eucharistie comme Sacrement (2).

1415. *Sapientia proposuit mensam suam. La sagesse a préparé sa table.* (Prov. IX. 2.) — Il ne suffit pas à la tendresse du père du prodigue d'accueillir son enfant quand il revient à lui ; il fait tuer le veau gras et donner un grand festin. La Sagesse éternelle, le Fils de Dieu, non seulement pardonne au pécheur repentant, mais encore il le fait asseoir à la table eucharistique et lui donne en nourriture son corps, son sang, son âme, sa divinité sous les apparences du pain et du vin. Jésus-Christ le Fils de Dieu fait homme, est donc tout entier dans l'Eucharistie ? Assurément. — Et nous ne le voyons point. — Voyez vous la parole de celui qui vous parle ? et pourtant elle arrive à votre oreille, à votre intelligence. — Si nous ne la voyons pas sa parole, nous entendons sa voix. — Hé bien ! il est une voix plus autorisée que celle de l'homme, qui vous dit que Jésus est dans l'Eucharistie. C'est la voix de Jésus lui-même, c'est la parole de Jésus, écoutez : *Je suis le pain vivant descendu du ciel ; si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; celui qui mange du pain que je lui donnerai, ne mourra pas : mais il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est mon corps pour la vie du monde ; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang, un breuvage.*

1416. Voilà la promesse. Dieu ne manque pas à sa parole : il a dû la tenir ; il l'a fait (3). A la Cène, la veille de sa mort, il prit du pain et du vin,

(1) Dans les autres bienfaits Dieu nous donne ses biens, l'être, la vie, l'usage de ses créatures ; en ce mystère ineffable il se donne lui-même : Quand un homme charitable prête volontiers son argent sans intérêt, vous dites : C'est un excellent homme ; vous avez des inclinations et des affections pour lui. Le Fils de Dieu ne se prête pas, mais il se donne absolument, gratuitement sans autre motif que sa bonté ineffable ; ne direz-vous pas qu'il est bon ? N'aurez-vous pas des tendresses, des affections pour lui ? *bonum sui diffusivum* ; il donne un bien souverain, essentiel, infini ; il est donc souverainement, essentiellement, infiniment bon. (Le Jeune).

(2) En un jour d'adoration, on peut dans l'exorde demander pourquoi ces autels parés, pourquoi ces prêtres nombreux, ces fidèles remplissant le saint temple, comme aux jours de grande solennité. C'est que vous fêtez l'Eucharistie. *Quantum potes, tantum aude quia major omni laude.* L'Eucharistie, en effet, c'est un sacrement, etc.

(3) Deux femmes vinrent plaider devant Salomon ; la première dit : Seigneur, entendez s'il vous plaît, la plus affligée de vos servantes : nous étions deux femmes qui demeurions ensemble en une même chambre, ayant chacune un enfant à la mamelle ; ma compagne, ayant étouffé le sien en dormant, s'est levée tout doucement la nuit et l'a mis en mon sein, me dérobant le mien qui était plein de vie. Pardonnez-moi, dit l'autre, c'est vous qui avez étouffé votre enfant. Dieu quelle audace ! réplique la première : elle ne se contente pas d'avoir été meurtrière de son enfant, elle se rend coupable de la plus noire calomnie qui se puisse imaginer. La contestation de ces deux femmes eût embarrassé

les bénit en disant : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. La parole de Dieu n'est pas comme celle de l'homme : elle fait nécessairement ce qu'elle exprime ; une de ses paroles a créé l'univers et le soutient. Quand donc il dit sur le pain : *Ceci est mon Corps*, plus de pain, mais le corps de Jésus-Christ. Et les Apôtres se nourrissent de cet aliment divin. Mais cette faveur insigne leur est-elle réservée ? N'y aurons-nous aucune part ? Rassurons-nous. Tout ce que Jésus-Christ a fait, il l'a fait pour tous les hommes. Pour tous il a vécu, pour tous il est mort. Il pensait à nous à la Cène, il savait que nous serions faibles, il a songé à nous nourrir. *Faites ceci en mémoire de moi*, dit-il à ses Apôtres. Ce que je viens de faire, je vous donne le pouvoir de le faire vous-mêmes comme moi, vous changerez le pain en mon corps ; non seulement je vous le permets, mais je vous l'ordonne.

1117. Et après la Pentecôte les Apôtres consacrent, ils meurent et laissent des évêques et des prêtres qui consacrent ; et les fidèles se nourrissent de l'Eucharistie. C'est Dieu qui nous en assure, et l'Eglise fait écho à sa parole ; et elle nous dit par la bouche de ses Docteurs, par la voix de ses conciles, qu'après la consécration, il n'y a plus de pain, ni de vin, mais le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du

et mis en peine le plus habile jurisconsulte, vu qu'il n'y avait ni écriture, ni témoin, ni autre preuve ou indice de la vérité du fait; un rayon de la sagesse que Dieu avait communiquée à ce jeune prince éclaire son esprit sur l'heure: Qu'on apporte une épée, dit-il, cette femme dit que l'enfant qui est en vie est à elle ; l'autre dit que c'est le sien : pour les mettre d'accord, il faut partager ce qui est en question ; qu'on le divise, et qu'on en donne la moitié à l'une et l'autre moitié à l'autre. Cet arrêt sanglant perça le cœur de celle qui était la vraie mère ; *non vinci metuens, sed orbari, nec jam solatio proprio consulens sed filio* ; Hélas ! dit-elle, ne le partagez pas, donnez-le-lui plutôt tout entier : j'aime mieux voir mon fils en des mains étrangères que de le voir égorger devant mes yeux. Non, non, dit la fausse mère, qu'on le divise, je me tiens à la parole du roi. Donnez-le à la première, dit Salomon, c'est elle qui est la vraie mère. Tout le monde cria : Merveille, miracle de justice ! La reine de Saba, vint d'Orient exprès pour voir ce jeune prince, qui avait su se tirer d'une affaire si embrouillée et donner un arrêt si judicieux. Il faut que la sagesse de Jésus-Christ soit beaucoup plus grande, sans cela en effet elle ne serait pas infinie.

Quand il fut sur la fin de sa vie, deux natures plaidaient à son tribunal, la nature angélique et la nature humaine. Les anges voulaient l'avoir dans le ciel et les hommes voulaient le retenir sur la terre : les anges disaient : *Cœlum cœli Domino* ; les hommes répondaient : *Terram autem dedit filiis hominum* ; il est *filius David, filius Abraham;* les anges remontraient que lui-même a dit : Celui qui s'humiliera sera exalté ; il s'est abaissé jusqu'au centre de la terre, il a donc mérité d'être élevé au plus haut des cieux ; les hommes reprenaient : Il a dit que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes; les anges disaient qu'il doit y avoir quelque proportion entre le lieu et la chose qui y est placée; le corps de Jésus-Christ est immortel, impassible et glorieux, il ne doit donc pas demeurer en cette vallée de larmes, en ce séjour de misères et de souffrances; les hommes répliquaient que son corps n'est pas céleste, mais composé de terre ; les anges disaient : Il est même expédient aux hommes, pour le mérite de leur foi, qu'il se retire du monde, car s'il demeure parmi eux, leur foi, n'aura point de mérite et ne sera plus une vraie foi, puisqu'ils le verront au lieu de le croire : *Beati qui non viderunt, et crediderunt* ! *fides est credere quod non vides, argumentum non apparentium;* les hommes répliquaient : Il est l'Epoux de l'Eglise, il doit demeurer avec son épouse : *Quod Deus conjunxit, homo non separet*. C'est Dieu son Père qui l'a uni à l'Eglise, lui qui est homme ne s'en doit pas séparer ; il est le pasteur de cette bergerie, le berger doit toujours marcher en tête de ses ouailles; *Ante eas vadit* ; il est le père et le chef de cette famille, il doit demeurer au milieu de ses enfants; c'est lui qui dit par le prophète : *Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meae*. Que fait le Sauveur ? Il ne dit pas comme Salomon : *Dividatur* ; je me partagerai moi-même ; sa sagesse infinie trouve l'invention d'accorder ces différends et de contenter les deux parties.

Vado, et venio ad vos. Les hommes disent que je dois être uni à mon épouse et demeurer parmi eux : et je ne serai pas seulement parmi eux, mais en eux ; je me lierai à eux cœur à cœur, corps à corps et esprit à esprit. Les anges disent que si je demeure parmi les hommes, ils perdront le mérite de leur foi, ne croyant que ce qu'ils verront ; mais je m'y mettrai sous une telle forme, sous des apparences si faibles, que ce sera une très grande foi de croire que j'y serai et en même temps je serai dans le ciel.

Agésilas, capitaine lacédémonien, étant obligé de s'éloigner pour quelque temps d'un de ses favoris qu'il aimait avec passion, s'écria en s'en séparant : Oh ! qu'il est difficile d'aimer et d'être sage tout ensemble ! Oui c'est difficile aux hommes, mais en Jésus-Christ tout est bonté et sagesse tout à la fois. (Le Jeune).

vin. La sainte Église assistée de Dieu déclare anathème quiconque oserait nier cette vérité. Et Notre-Seigneur plusieurs fois s'est manifesté visiblement lui-même dans la sainte Eucharistie.

Vitikind était chef saxon, ennemi de la foi et persécuteur des chrétiens. Charlemagne le convertit et voulut être son parrain, au jour de son baptême. Vitikind, pour s'instruire plus à l'aise des vérités catholiques, se déguisa un jour sous les haillons d'un mendiant, et vint dans cet état assister aux cérémonies de la semaine sainte. Or, pendant que le prêtre donnait la communion, il vit un bel enfant qui souriait aux uns et repoussait les autres. Il raconta cette vision à Charlemagne, qui l'instruisit du mystère de l'Eucharistie, et lui donna un prêtre, qui pût lui dire tous les jours la sainte messe, après son retour en Saxe (1). Mais qu'est-il besoin de ces preuves, n'en avons-nous pas de frappantes et en nous et autour de nous ? Quand nous avons communié dans de saintes dispositions, n'avons-nous pas senti que ce n'était pas un repas ordinaire commun que nous venions de faire, et la joie de notre cœur ne nous a-t-elle pas révélé la présence de celui qui fait les délices du ciel ? Les remords qui bourrèlent celui qui communie indignement ne prouvent-ils pas aussi clairement la même vérité ? Autour de nous, remarquez ce qui se passe : c'est la communion qui est la source de tout le bien que nous voyons accomplis. Quelles sont les âmes pures dans toutes les classes de la société, dans tous les sexes, ce sont celles qui se nourrissent de l'Eucharistie. Il n'y a que le Dieu de toute sainteté qui puisse les préserver de la corruption du siècle. C'est lui qui se donne à elles et leur communique ses vertus.

L'autel eucharistique est pour la vie chrétienne la source intarissable, l'inextinguible foyer. Ici elle puise et s'épanche, ici lui montent à l'esprit les grandes pensées, au cœur les desseins magnanimes et la force de les accomplir. Ici est la sève qui fait éclore, suaves de teintes et de parfums, les fleurs de vertus dont s'émaille à toute saison le jardin de l'Église, ici la chaleur qui développe et mûrit les fruits de sainteté dont se charge chaque jour la table du divin Roi.

1418. L'Eucharistie contient donc : 1° *Le corps de Notre-Seigneur*. Ce corps, formé dans le sein virginal de Marie, qui s'est fait voir petit enfant, à Bethléem, qui s'est durci au travail pendant trente ans, cette bouche, dont l'éloquence entraînait les foules au désert, ce visage dont la beauté ravit Madeleine, ces mains qui guérissaient les malades et répandaient des bien-

(1) *a)* L'histoire a conservé le souvenir d'un miracle éclatant qu'opéra au XIIIe siècle, à Toulouse, saint Antoine de Padoue. Un hérétique nommé Guiald, fort renommé dans la ville par sa prétendue science, entreprit de discuter avec le saint. Confondu par lui, il chercha à échapper par un faux fuyant. « Plus de paroles, lui dit-il, venons-en aux faits : J'ai une mule, je vais la priver pendant trois jours de toute nourriture, vous vous présenterez à elle avec l'hostie, et je lui offrirai à manger. Si, dédaignant le foin, elle se tourne vers vous, je me convertirai. » Le saint accepte la proposition. Au moment venu, c'était un jour de marché, Antoine prend l'ostensoir et l'hostie consacrée entre ses mains, entouré de chrétiens qui chantaient des cantiques, et se rend au rendez-vous. Guiald arrive avec sa mule affamée, et en présence du peuple, lui présente du foin. Antoine, le visage inspiré, lui dit : « Au nom de ton Créateur, je t'ordonne d'adorer celui que je porte dans mes mains, afin que les hérétiques voient avec confusion que les animaux eux-mêmes reconnaissent la divinité de celui qui s'immole sur l'autel. » Aussitôt la mule fléchit le genoux et place sa tête sur les pieds d'Antoine, et reste là immobile. Les Albigeois rugissent et les catholiques triomphent. Guiald tenant parole, se convertit avec toute sa famille, et fit bâtir à l'endroit du miracle, une magnifique église en l'honneur de saint Pierre.

b) Mais sans parler des miracles de ce genre, n'est-ce pas une merveille de chaque jour que la pureté de ces jeunes gens, de ces jeunes filles qui, dans un siècle de corruption, savent se conserver sans tache, et cela dans toutes les conditions et dans tous les milieux (voir la note du n° 1405) et cela par la communion fréquente seule ? N'est-ce pas là un prodige perpétuel plus éclatant que la préservation des atteintes des flammes de la fournaise de Babylone pour Daniel et ses compagnons ? Et puis si nous interrogeons notre expérience, si nous nous rappelons le bonheur d'une communion bien faite, les remords qui ont accompagné une communion défectueuse, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que Notre-Seigneur est présent dans l'auguste sacrement de nos autels ?

faits, ces pieds qui se sont lassés à la poursuite de la brebis égarée, qui ont été transpercés comme les mains au Calvaire, sont dans l'Eucharistie ; et ce corps divin y est glorieux comme au jour de sa résurrection ; bien que d'une manière invisible pour nous, il a, aux yeux de la foi, l'éclat qui éblouit ceux qui furent témoins de son Ascension : en sorte que l'Eucharistie est comme le résumé de tous les mystères du Sauveur.

1419. 2° *Le sang de Jésus* est dans l'Eucharistie, c'est le plus noble qui ait coulé dans les veines de l'humanité, c'est le sang des patriarches, des rois de Juda, de la Vierge Marie, le sang qui a teint les voies douloureuses du Calvaire, qui lave les consciences et éteint les flammes éternelles.

1420. 3° *L'âme de Notre-Seigneur* est dans l'Eucharistie, car Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, son âme ne peut donc être séparée de son corps. Quelle âme que celle de Jésus ! *(Parlez des belles âmes des petits enfants, des grands saints, et dire que toutes les âmes saintes ne sont que comme un filet d'eau qui descend de cette grande source, l'âme de Notre-Seigneur.)*

1421. 4° Tous *les attributs divins* sont en lui ; car Jésus-Christ est véritablement Dieu ; et quand on l'a dit, il faut garder le silence, car il est impossible de concevoir Dieu. *O res mirabilis manducat Dominum, pauper, servus et humilis* (1). Là où est le Fils, là est le Père ; là où sont le Père et le Fils est aussi le Saint-Espritt, les trois Personnes Divines étant inséparables. En sorte que la Trinité tout entière s'incline vers une âme qui reçoit la sainte Eucharistie (voir n° 1435) ; et cette âme devient le ciel même, le sanctuaire de Dieu. On raconte d'une petite fille qui avait été inondée de joie au jour de sa première communion, qu'elle répondit à ceux qui lui demandaient ce que c'est que le ciel : Le ciel, c'est une première communion qui dure toujours ; mais si vous me demandez ce que c'est que la communion, je pourrais vous répondre avec plus de vérité : C'est sur la terre un ciel de quelques instants.On conçoit par là la vérité de la parole de sainte Marie-Madeleine de Pazzi : Celui qui a communié, disait-elle, peut s'écrier : Tout est consommé ; car Dieu en se donnant à nous ne peut rien nous offrir de plus précieux, malgré sa toute puissance ; tout sage qu'il est, il ne sait rien nous donner ; et tout riche qu'il est, il n'a rien à nous donner de plus grand.

1422. 5° Mais tout cela à travers les ombres de la foi, *sous les appareaces* du pain et du vin. Dieu se cache, (*a*) parce que nous serions incapables de soutenir sa gloire s'il nous la révélait et nous n'oserions approcher de lui ; (*b*) afin de nous laisser le mérite de la foi : nous n'aurions aucune peine à croire et à aimer, s'il se montrait tel qu'il est ; (*c*) afin de nous contraindre à l'aimer davantage, par les abaissements mêmes auxquels il se condamne, pour l'amour de nous. Il m'est d'autant plus cher, qu'il s'est fait plus petit pour l'amour de moi.

1423. (*d*) Sous les apparences *du pain et du vin*, pour nous inviter à nous nourrir de lui fréquemment ; comme nous nourrissons nos corps par le pain et le vin *(2)*. Avons-nous compris cette vérité ? Si nous l'avons comprise,

(1) A la veille d'une grande fête, Turenne se préparait à communier ; quand la clochette en annonça le moment, il se dirigeait vers la table sainte, sans prendre garde à ceux qui étaient autour de lui. Un homme le précédait sans le savoir : c'était un de ses valets, auquel un des témoins fit remarquer qu'il devait être derrière son maître. Le valet se détourne et dit à Turenne : « Passez, Monseigneur. — Mon ami, répond Turenne, il n'y a d'autre seigneur ici que Celui que nous allons recevoir. Va le premier ».

(2) « Vous, rois du monde, vous ne pouvez vivre qu'en mangeant, qu'en vous asseyant à une table pour y dévorer du sang, de la chair, des herbes disputées aux plus vils animaux, qu'en souffrant au dedans de vous une inexplicable transmutation (changement) de la matière inanimée en la glorieuse et vivante substance de l'homme. Vous rois du monde, pour qui cette terre est trop étroite, vous ne pouvez poser deux pierres l'une sur l'autre qu'à l'aide d'une instrumentation qui soumet votre génie à quelque morceau de bois mort. Car qu'est-ce qu'un levier ? Un levier c'est un bâton ; oui, hommes superbes, mathématiciens, savants, artistes, pour fonder ce temple où je vous parle, vous avez eu besoin d'un bâton ! votre pensée l'a conçu ; mais c'est un bâton mis sur un bâton qui l'a élevé !

. . . .

Jouir de Dieu, être en Dieu et avec Dieu, plongés dans son sein pendant l'éternité, voilà la vocation de l'homme, et cette vocation ne peut nous avoir été donnée sans

comprendrons-nous ceux qui s'écartent de la table sainte ? Ah ! si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (1). Comprendrez-vous ceux qui communient avec une faute grave sur la conscience, ceux qui par nonchalance négligent de se mettre en état de communier souvent, ceux qui manquent la messe le dimanche, ceux qui passent devant une église, aperçoivent un clocher, sans faire dans leur cœur un acte d'adoration et d'amour, ceux qui ne visitent jamais le Saint-Sacrement ?

1424. Saint Alexis, d'une grande famille romaine, le soir même de ses noces, quitta la maison paternelle, pour vivre loin, dans la pénitence et l'humiliation. Dix-sept ans après, il retourna chez ses parents, couvert de haillons et rendu méconnaissable par ses austérités. Il passa dix-sept ans sous un escalier dans la maison paternelle, ne se faisant connaître d'aucun des siens ; il mourut ; et un écrit qu'on trouva sur lui le fit connaître. Sa pauvre mère alors, fondant en larmes, s'écriait : O mon fils, fallait-il donc, après avoir tant désiré de vous revoir, vous connaître si tard ! Après la mort, quels seront les regrets de l'âme qui, se trouvant en face du Dieu du tabernacle, s'écriera : O Dieu, pourquoi vous ai-je si tard connu ! Epargnons-nous ces regrets. O mon Dieu, augmentez ma foi et mon amour pour vous ; je communierai souvent, je ne manquerai jamais la messe par ma faute, je vous visiterai fréquemment, etc.

XXXVI. — L'adoration de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

1425. *Venez, adorons et prosternons-nous devant Dieu.* (Ps. XCIV.) — Cette invitation de David à son peuple nous est adressée à tous. Notre Dieu est avec nous dans nos tabernacles ; venez, adorons-le : c'est notre devoir, c'est notre intérêt.

1426. L'adoration est l'acte de religion par lequel nous reconnaissons la souveraine majesté de Dieu, son domaine absolu et essentiel sur nous et sur tout

une force correspondante qui nous prépare, dès ce monde, à notre état final. Etres destinés à une transformation dans l'infini, nous devons puiser quelque part la semence efficace de ce divin changement.

Comme la nature nous verse ses trésors pour entretenir notre vie terrestre, Dieu nécessairement nous verse aussi les siens pour nous élever jusqu'à sa vie ; et, selon la loi générale de la communication des forces, c'est dans un instrument que l'énergie surnaturelle nous est présentée et s'incorpore à nous.

....

« La parole est de l'air mis en mouvement : mais quand l'âme y entre, elle devient éloquence, justice, vérité. Que sera-ce quand Dieu s'y met ! L'eau est de l'hydrogène mêlé d'oxygène ; mais quand le génie de l'homme y entre, elle devient vapeur, célérité, commerce, puissance, civilisation. Que sera-ce quand Dieu s'y met ! Gloire à Dieu, qui est demeuré si grand dans de si faibles moyens et devient lui-même notre nourriture sous les apparences du pain et du vin (LACORDAIRE). »

(1) (a) Napoléon Ier, entouré d'un brillant état-major, entendait ses officiers se rappeler les uns aux autres les époques les plus mémorables de leur vie ; il les écoutait en silence, puis tout à coup : « Messieurs, dit-il, savez-vous quel est le plus beau jour de ma vie ? — Marengo, dit l'un. — Les Pyramides, dit l'autre. — Les gloires d'Austerlitz !!! disent les autres. — Vous n'y êtes pas, Messieurs, c'est le jour de ma première communion. » Les officiers se regardent avec surprise ; un seul, ému, laissa couler une larme. Napoléon lui frappa sur l'épaule : « Très bien, dit-il, je suis heureux que tu m'aies compris. »

(b) Quand sainte Véronique Giuliani fit sa première communion, elle éprouva dans son cœur un tel amour de Jésus, qu'une chaleur extraordinaire, mais fort douce, embrasa sa poitrine. De retour chez elle, s'imaginant que tous ceux qui communiaient éprouvaient cette chaleur, elle demandait à ses sœurs si cette impression si douce durait longtemps, et elle trahit ainsi sans le vouloir le secret des grâces qu'elle avait reçues.

(c) Ainsi nous avons, caché sur l'autel, celui qui fait éclater sa gloire dans les cieux. Deux hommes se disputant la possession d'un champ, allèrent trouver l'empereur Othon, qui, voyant l'affaire épineuse, résolut de la trancher. Il donna à l'un le prix du champ et en adjugea la propriété à l'autre, et tous deux furent satisfaits. Le ciel réclamait l'honneur de posséder Jésus-Christ ; la terre en avait besoin ; Dieu, dans sa sagesse, l'a donné glorieux au ciel, en le laissant sur la terre, voilé sous les ombres du Sacrement.

ce qui existe. Il est nécessaire que la créature raisonnable adore : aussi le ciel et la terre sont en adoration perpétuelle. Que font les anges au ciel, qu'ont fait les saints dans leur pèlerinage sur la terre ? ils ont adoré. Quel besoin éprouvons nous noùs mêmes en présence de Dieu, si nous connaissons tant soit peu sa grandeur infinie, sinon de reconnaître notre néant et de nous abaisser devant sa majesté, confessant que nous tenons tout de lui. Et certes les créatures sans raison n'adorent-elles pas à leur manière ? *Cœli enarrant gloriam Dei.* Le brin d'herbe, le grain de sable, comme les astres, louent Dieu, en exécutant ses volontés. « La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour aimer (Dieu), ni d'intelligence pour le comprendre. Ainsi ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin auteur. *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur.* C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence, son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre ; elle ne peut adorer, elle nous y porte ; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer ; c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre son adoration. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu et soi-même et toutes choses ; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance. » (BOSSUET). Mais adorer Dieu au Saint-Sacrement,

1427. — I. *C'est notre devoir* : 1° parce qu'il est Dieu. Le Fils éternel du Père a reçu avec lui au ciel les adorations des anges, dès qu'ils furent créés. En venant sur la terre pour se faire homme, il n'a pas cessé d'être créateur de tout ce qui a vie. Aussi, dès sa naissance, il fut adoré de la sainte Vierge, de saint Joseph, des bergers, des rois de l'Orient. Durant sa vie publique, les malades se prosternaient devant lui en l'adorant ; les démons eux-mêmes confessaient leur dépendance de sa grandeur ; et les bourreaux se frappaient la poitrine en disant qu'il était vraiment le Fils de Dieu : les cieux l'adorèrent en envoyant une étoile merveilleuse à sa naissance ; la mer le reconnut pour son Dieu, en devenant solide sous ses pas ; le soleil s'obscurcit et la terre trembla à sa mort. Remonté dans sa gloire, il voit tout genou fléchir à son nom, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Pour ne pas nous laisser orphelins, il est demeuré avec nous dans l'Eucharistie. Il est là tout entier, comme il était sur la terre dans sa vie mortelle, comme il est au ciel dans sa vie glorieuse. N'a-t-il pas les mêmes droits à nos hommages ? Ah ! saint Chrysostome voyait des troupes d'anges environner l'autel pour lui faire la cour.

1428. 2° *C'est là surtout que nous devons l'adorer* : car 1) c'est là qu'il s'anéantit pour nous ; et l'amour qu'il nous témoigne nous presse de lui rendre, par la ferveur de nos adorations, la gloire dont il se prive. 2) C'est là qu'il est méconnu, oublié par tant d'âmes indifférentes. Nous qui le connaissons et qui sentons ce que ces mépris ont de cruel, ne devons-nous pas les réparer par nos hommages ? Donc, venez, adorons-le, c'est notre devoir.

Tous les saints nous recommandent d'honorer Jésus crucifié pour réparer les injures qu'il a subies dans sa Passion. Il en essuie bien plus en l'Eucharistie. Il n'a souffert que quelques heures à Jérusalem, de la part des juifs et des gentils ; mais sur nos autels il est abreuvé d'outrages depuis dix-neuf siècles, non seulement par les juifs et les infidèles, mais encore par les impies, les chrétiens sacrilèges et par les âmes tièdes.

1429. 3° *Les saints l'avaient compris.* Saint Paulin dit que, si les chrétiens visitent avec grand respect la crèche où le Fils de Dieu est né, le Jourdain où il a été baptisé, le jardin où il a sué, le calvaire où il est mort, le tombeau où il a été enseveli ; s'ils sont heureux de recevoir et de conserver un peu de poussière de ces saints lieux, parce que le Sauveur les a autrefois ho-

norés de sa présence : à plus forte raison nous devons visiter avec grande vénération la sainte Eucharistie, pour y voir et recevoir toute autre chose, c'est-à-dire le Sauveur même en propre personne. La comtesse Féria, de la haute noblesse d'Espagne, restée veuve à vingt-quatre ans, passait une grande partie de la journée devant le Saint-Sacrement (voir n° 1671). C'est là que saint François Xavier et saint François Régis venaient se délasser de leurs fatigues apostoliques. Ce dernier, quand il trouvait la porte de l'église fermée, restait là des nuits entières, adorant Notre-Seigneur. Saint François de Borgia faisait sept fois par jour sa visite au Saint-Sacrement (1). L'empereur Léopold d'Autriche, non content d'édifier toute sa cour, en communiant tous les dimanches et tous les jours de fête, voulut que le saint Viatique fût porté avec toute la pompe et tout l'honneur qui sont dus à la Souveraine Majesté. Quand il rencontrait lui-même le Saint-Sacrement, il descendait de cheval, se mettait à genoux, même dans la boue, pour l'adorer et l'accompagnait ensuite la tête découverte. Un jour, il fut surpris par une pluie battante, faisant escorte à Notre-Seigneur ; ses courtisans l'invitèrent à se couvrir la tête : Doit-on craindre la pluie, répondit-il, au service d'un Dieu pour lequel on devrait verser son sang (2). (*Leonard de Port-Maurice.*) On appelait, à

(1) (*a*) Le célèbre général autrichien, le baron de Géramb, quelques mois avant d'entrer à la Trappe, traversait Lyon avec son costume de général, quand il rencontra un prêtre portant le Saint Viatique ; il se prosterna aussitôt à terre dans la rue ; et comme un des deux enfants qui portaient le dais frappait l'autre, le général se relève, prend le bâton du dais et renvoie l'enfant de chœur étourdi ; il accompagne lui-même le prêtre chez son malade et ensuite à l'église.

(*b*) Après la bataille d'Iéna, l'armée française se reposait victorieuse, quand un prêtre passe pour porter le Viatique à un moribond ; l'empereur s'en étant aperçu, fait ranger l'armée sur deux files et ordonne aux soldats d'incliner, sur le passage du prêtre, leurs armes victorieuses.

(*c*) Les marches de O'Connel étaient un continuel triomphe. Dès qu'il arrivait dans un village de cette catholique Irlande dont il fut le libérateur, les populations entières des lieux les plus lointains venaient à sa rencontre, les bannières déployées : dès qu'on le voyait apparaître, les vivats faisaient retentir les airs ; mais lui, à travers les cris enthousiastes, les rues tapissées de verdure, entre les haies d'une foule compacte, impatiente de le voir et de l'entendre, allait toujours tout d'abord adorer Jésus-Christ dans son temple.

(*d*) En 1847, un soldat allait tous les jours, depuis quelque temps, à la cathédrale d'Orléans ; et d'une heure à trois heures de l'après-midi, se tenait debout immobile au milieu de l'église. Un capitaine du même régiment étant venu visiter la cathédrale avec sa femme, dans l'après-midi, le curé lui demanda ce que pouvait être ce soldat. « C'est un excellent homme, répondit le capitaine. » Et il l'appela à la sacristie et lui demanda pourquoi il passait ainsi deux heures à l'église. « Mon capitaine, répondit-il, j'ai remarqué qu'il y a des factionnaires devant les généraux, les colonels, l'évêque et le préfet ; et le bon Dieu qui est là vaut bien ces gens-là ; je viens passer mon temps libre à lui servir de factionnaire ; et je suis si heureux devant lui que je ne trouve pas le temps long. »

(*e*) Il y avait à Ars, au temps du vénérable M. Vianney, un bon père de famille, un simple cultivateur, un pauvre paysan sans lettres, qui faisait la joie de son curé, et dont nous avons entendu souvent, dans son catéchisme, M. Vianney nous redire en pleurant la très simple et très touchante histoire. Soit qu'il allât aux champs, soit qu'il en revînt, ce brave homme ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Il laissait à la porte ses instruments de travail, son hoyau, sa pelle ou sa pioche, et on le voyait de longues heures assis ou à genoux, en présence du Dieu de l'Eucharistie. M. le curé en était très consolé. Une chose l'étonnait pourtant : c'est qu'il n'avait jamais surpris, dans cet homme en prières, le plus imperceptible mouvement des lèvres. « Bon père, s'avisa-t-il de lui demander un jour, qu'est-ce que vous dites à Notre-Seigneur pendant les longues visites que vous lui faites tous les jours et plusieurs fois par jour ? — Je ne lui dis rien ; je l'avise et il m'avise... » Belle et sublime réponse !

(2) (*a*) L'histoire rapporte que saint Louis quittait souvent son palais et allait s'asseoir sous un chêne, pour écouter les plaintes des veuves, des pauvres, des orphelins, et leur rendre justice. Si ce roi réussit par là à se concilier, avec l'amour de son peuple, l'admiration des siècles, que dire de la bonté de Notre-Seigneur qui reste fermé dans son tabernacle, pour nous écouter tous et nous faire du bien à tous ?

(*b*) Philippe II, roi d'Espagne, se promenant en voiture dans la campagne, rencontra un vicaire de village qui portait le Viatique à un malade. Aussitôt il descend de voiture, y fait monter le prêtre et l'accompagne tête nue, les mains à la portière, jusqu'à la porte du malade, qui était un pauvre jardinier.

Rome, saint Benoît Labre, le pauvre des quarante heures : il passait toute la journée en adoration, dans les églises où le Saint Sacrement était exposé. Quand il ne récitait pas l'office, il semblait en extase. C'est un saint, disaient tous ceux qui le voyaient.

1430. — II. *C'est notre intérêt.* S'il est notre Dieu, il est par conséquent la source de toute grâce, et tout bien. « S'il nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la dernière consommation de notre félicité, puisqu'on peut aisément penser qu'une nature infinie et qui n'a pas besoin de nous, pouvait bien nous laisser dans notre néant ; mais qu'il est tout à fait indigne de lui, ayant commencé son ouvrage, de le laisser imparfait et de n'y mettre pas la dernière main : d'où il s'ensuit que celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être, veut aussi nous en donner la perfection, et par conséquent nous rendre heureux, puisque l'idée de la perfection et celle de la félicité sont deux idées qui concourent ; celui-là étant tout ensemble heureux, aussi bien que parfait, à qui rien ne manque. Et c'est là ce qu'il est nécessaire que nous connaissions de Dieu pour l'adorer en vérité, à savoir qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration, mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, et une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire, à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons, dans la perfection de notre être, le terme de nos désirs et le repos de notre cœur : *Adorabunt Patrem* » (Bossuet).

Notre-Seigneur a pour nous une tendresse qui le porte à déverser sur nous tous ses trésors. Sa nature, c'est la bonté. Il est *père*, il est *mère*, il s'est fait notre *ami*, notre *frère*, notre *sauveur*. Il nous rendra au centuple ce que nous ferons pour l'honorer. Ses Apôtres lui restèrent fidèles, quand les autres l'abandonnaient. « C'est vous, leur dit-il, qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves ; et je dispose en votre faveur de mon royaume, comme mon Père en a disposé en ma faveur. »

Donc approchons-nous du trône de la grâce, afin d'obtenir la miséricorde. Le pécheur à ses pieds trouvera, avec la contrition, le pardon de ses fautes ; l'affligé, la consolation ; l'âme faible, une force divine ; le juste, la persévérance. Un empereur romain, Titus, avait pour maxime qu'un prince ne doit jamais renvoyer mécontents ceux qu'il admet à son audience ; et il agissait en conséquence. Ainsi en est-il à plus forte raison de Notre-Seigneur à l'égard de ceux qui viennent lui offrir leurs hommages. (1).

XXXVII. — Préparation à la communion.

1431. *Préparez les voies au Seigneur.* (MATH. III, 3.) C'est là ce que répétait saint Jean-Baptiste à ceux qui venaient l'entendre au désert et auxquels il annonçait la venue de Notre-Seigneur. Comment ne pas le redire aux âmes qui se disposent à recevoir le même Dieu par la communion ? Que ne fait-on pas pour préparer la réception des grands de la terre ! Et le roi du ciel, notre Dieu, mérite-t-il moins d'hommages ? *Opus grande est : non enim homini præparatur habitatio, sed Deo.*

(1) Le B. François de l'enfant Jésus, carme déchaussé, dans sa jeunesse était le plus stupide jeune homme qui ait jamais été. Il ne savait rien faire, il n'était bon à rien, il rompait ou perdait tout ce qu'on lui mettait entre les mains, il ne savait pas même garder les moutons ; aussi personne n'en voulait ; il était rebuté de tout le monde et son père même, pour se défaire de lui, le donna à un jeune homme, avec commission de l'emmener adroitement à cinquante lieues loin, et puis de le laisser là, sachant qu'il n'aurait pas l'esprit de s'en revenir. Ce pauvre garçon ainsi délaissé tout seul, était comme un homme tombé des nues ; et ne sachant que devenir ni où aller, il se retirait à l'église, il se présentait à Jésus au Saint-Sacrement, il s'exposait au trône de sa miséricorde, au rayon de sa lumière et aux influences de sa grâce ; par cette voie, il fut tellement changé, il reçut tant de vertus, tant de sainteté et tant de sagesse, que les rois, les évêques et les archevêques tenaient à grand honneur d'avoir sa conversation. Il est devenu un grand saint. Faites comme lui en quelque désolation, tristesse, amertume, affliction ou tentation, et en quelque état de péché que vous soyez, ne vous découragez point, entendez plusieurs messes, demeurez là le plus longtemps que vous pourrez, devant le Saint-Sacrement ; remontrez-lui vos disgrâces et reconnaissez vos misères.

La préparation la plus essentielle à la communion, c'est l'état de grâce (1). Si on a le malheur d'avoir commis un péché mortel, il y a obligation grave de s'en confesser, avec les dispositions voulues, avant de communier ; eût-on même la contrition parfaite, on ne pourrait, sans faire un sacrilège, s'approcher de la table sainte, en négligeant de se confesser auparavant. Toutefois il n'est pas nécessaire de confesser, avant la communion, un péché mortel oublié involontairement dans sa précédente confession ; il suffit d'être dans l'intention de le dire à la première confession que l'on fera. Il n'est pas non plus nécessaire de se confesser avant la communion, lorsqu'on n'a que des péchés véniels sur la conscience. Ainsi donc, bien qu'il soit utile de recevoir l'absolution dans ce cas, on peut communier sans crainte ; il est bon toutefois de purifier auparavant son cœur par un acte de contrition. L'état de grâce qui est nécessaire pour faire une bonne communion étant supposé, efforçons-nous d'entrer, dès la veille de la communion, dans des sentiments de ferveur qui nous assureront les fruits du sacrement ; et parons nos âmes d'une triple guirlande de foi, d'humilité et d'amour. Et il est à remarquer que plus ces dispositions seront parfaites, plus sera abondant le fruit de nos communions. Qui, si on lui permettait de remplir d'or le sac qu'il apporterait, n'aurait pas soin de le choisir aussi grand que possible?...

1432. — I. *La foi.* Ne jugez pas du pain eucharistique d'après le goût, mais d'après la foi. Nos sens peuvent nous tromper, et il nous trompent souvent. C'est ainsi que nos yeux nous disent que le soleil tourne ; il n'en est rien. La parole de Dieu, l'enseignement de l'Église ne trompent pas. (Voir n. 770.)

Il est rapporté dans la vie de saint Louis qu'un prêtre, célébrant la messe dans la chapelle du palais, entra en extase après la consécration ; et tous les assistants virent entre ses mains, pendant un quart d'heure, un bel enfant. Les uns admiraient, les autres sortaient de la chapelle pour inviter leurs amis à venir contempler ce prodige. On vint dire au roi, abîmé dans le recueillement, de s'approcher de l'autel pour voir. Il refusa en disant : « Je crois aussi fermement que Notre-Seigneur est dans l'Eucharistie que si je le voyais ; et je ne veux pas perdre le mérite de ma foi, en regardant ce miracle. »

O Seigneur, votre parole qui a pu faire tout de rien, peut assurément faire ce changement, si heureux pour moi, du pain en votre corps et du vin en votre sang ! C'est votre gloire de faire, par amour pour moi, des prodiges que ma raison ne peut comprendre. C'est aussi ma consolation. Les joies des communions bien faites m'ont assez averti de votre présence, aussi bien que mes craintes et mes remords, quand je vous ai reçu sans dispositions. Ce n'est qu'à vos pieds, ô mon Dieu, que je puis trouver cette paix dont mon âme est avide et que le monde ne donne point ! Que mon exil serait long, si vous ne le partagiez avec moi ! Sous la loi de crainte, vous rendiez vos oracles au milieu de votre peuple ; et Moïse disait qu'aucune nation n'avait un Dieu si près d'elle que la nation choisie ; sous la loi d'amour, vous ne pouviez nous priver de votre présence : nous languirions trop en attendant le ciel, si vous ne nous en donniez un avant-goût. Je crois, aidez-moi à croire davantage. Vous êtes là, mon Dieu, mon Créateur, mon Père, mon meilleur ami, la source de toutes les grâces ! je vais recevoir votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité !

1433. II. *L'humilité* découle de la foi, comme le ruisseau de sa source. Celui qui veut boire à une fontaine est obligé de se baisser, dit saint Hilaire d'Arles ; ainsi celui qui veut puiser à la source de l'amour doit s'humilier. Dans le ciel, devant l'Agneau immolé, se prosternent les anges, les martyrs, les vierges, la multitude des saints. Tous fléchissent le genou devant lui, se voilent la face et redisent : Saint, Saint est le Seigneur. Autour de l'autel, saint Jean Chrysostome nous montre les anges prosternés ; et nous, vers de terre, pourrions-nous oublier la boue dont nous sommes faits, et les fautes par lesquelles nous nous sommes rendus indignes de le recevoir ?

La terre trembla à la mort du Sauveur. Saint Hilaire en donne cette rai-

(1) Si un roi vous offrait de tenir son enfant entre vos bras, si vous aviez les mains couvertes de boue, vous auriez hâte de les laver. Si un grand du monde venait loger dans votre maison, si même vous offriez l'hospitalité à un honnête homme, vous feriez disparaître de l'appartement où vous le logeriez tout ce qui pourrait lui déplaire.

son : elle pressentait qu'on déposerait dans son sein le corps de son Dieu, et elle en était effrayée ; la terre n'a pas péché ; et nous, que de fois nous l'avons fait ! Donc l'anéantissement extérieur par la modestie, la tenue respectueuse ; l'anéantissement intérieur par l'adoration, l'éloignement de toute pensée de vanité ou d'affaires temporelles. Frappons nous la poitrine et disons avec le Centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne de vous voir entrer dans ma maison* ; avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur* ; avec le Publicain : *Seigneur, soyez-moi propice !*

1434. III. *L'amour* de Dieu est la vie des âmes. Le ciel, c'est la vie éternelle, parce qu'on y aime Dieu toujours. L'Eucharistie, c'est le pain de vie, parce qu'elle nourrit en nous l'amour divin. Dieu a tout fait pour se faire aimer : le ciel, la terre, l'incarnation, la passion de son Fils, tout tend là. Dieu a résumé dans l'Eucharistie toutes ses œuvres, pour nous contraindre à l'aimer. Il a comme répandu sur les hommes, dans ce sacrement, toutes les richesses de son amour. En parlant du Fils de Dieu fait homme et mort pour notre salut, saint Augustin a dit : Dans sa sagesse infinie, Dieu n'a rien su nous donner de plus. Nous pouvons, avec plus de vérité encore, dire la même parole de l'Eucharistie. Que de saints ont distribué leurs richesses aux pauvres ! *Si dederit homo omnem substantiam suam pro dilectione quasi nihil despiciet eam.* Dieu nous a donné, par la création, tous les êtres qui sont sur la terre. Ce n'est rien à ses yeux ; il s'est donné par l'incarnation ; il a versé son sang pour notre rédemption. Ce n'est pas encore assez, à ses yeux ; il veut encore se donner à chacun d'entre nous, par l'Eucharistie.

Qui n'aimerait celui qui nous a tant aimés ? Les anges au ciel chantent : Amour, bénédiction, gloire, actions de grâces, honneur, puissance ! Chantons ce même cantique au Dieu du tabernacle. Les disciples d'Emmaüs, en se trouvant à côté de Jésus, se sentaient le cœur embrasé d'amour. Comment n'éprouverions-nous pas les mêmes ardeurs ? Comment, l'aimant et nous sentant aimés de lui, n'aurions-nous pas le désir de nous approcher de ce bon Sauveur ? La femme malade, dont parle l'Évangile, fendait la foule pour arriver jusqu'à Jésus, et elle disait : « Si je touche le bord de sa robe, je serai guérie. » L'Épouse du Cantique sacré courait à la recherche de son Bien-Aimé. Le cerf altéré soupire après les eaux des fontaines. Ainsi, ô mon Dieu, mon âme soupire après vous ! Venez, ô divin Jésus ! Et Jésus, l'Époux divin, dit : Venez.

Nous irons, ô mon Dieu, avec foi, avec humilité, avec amour ! A ces conditions, nous puiserons avec joie aux sources du Sauveur toutes les grâces dont nous avons besoin. O Marie, nous vous devons Jésus, nous vous devons l'Eucharistie par conséquent. C'est par vous que nous voulons aller à lui, puisque par vous il est venu à nous. Préparez nos âmes, comme vous lui préparâtes le berceau de Bethléem, comme vous préparâtes votre cœur, quand il descendit du ciel dans votre sein virginal ! Anges saints, accompagnez-nous à la table sainte !

XXXVIII. — Effets de la Communion.

1435. *Voici que votre roi vient à vous plein de douceur.* (MATH. XXI, 5.) Quand le fidèle purifié par la pénitence s'est revêtu de la robe nuptiale de la grâce, il peut sans crainte s'asseoir au banquet eucharistique et se nourrir du pain des anges. Jésus, en venant en lui, dépose : I. dans son âme, et II. dans son corps, un principe de vie et de salut.

1436. I. 1° *L'âme par la communion est unie à son Dieu.* Elisabeth, en recevant la visite de Marie, s'écria : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne à moi ! » Ce n'est pas Marie, c'est Jésus lui-même qui vient à nous. Un jour, il dit à Zachée : « Aujourd'hui, *j'irai dans votre maison*; et Zachée tressaillit. A la dernière cène, Jésus laissa Jean reposer sur son cœur. Quelle grâce ! Ce n'est pas seulement dans notre maison, sur notre poitrine, que Jésus veut se reposer ; dans la communion, il vient en nous.

A la tendresse d'un ami, il suffit de converser intimement avec son ami ; à celle du père et de la mère, il suffit de combler leurs enfants des marques de leur affection. Jésus est ami, il est père, et personne ne l'est autant que

lui ; il nous dit que si une mère oubliait son enfant, il ne nous oublierait jamais ; il est de plus notre Dieu ; et son amour pour nous réclame une union divine avec sa pauvre créature. Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui, a-t-il dit (1).

Bien plus, il nous transforme en lui par la communion, comme la nourriture que nous prenons se transforme en notre corps. L'histoire nous apprend qu'une reine de l'antiquité, ayant perdu son époux, voulut ensevelir dans son propre corps l'objet de son affection, en avalant ses cendres. Faible image de l'union que Jésus-Christ contracte avec nous par l'Eucharistie. Il se donne à nous en quelque sorte, comme il se donne aux élus dans le ciel. Au ciel, les élus voient Dieu, ils aiment Dieu, ils le possèdent comme leur bien. L'âme qui communie est éclairée de la lumière divine ; son cœur peut-il ne pas battre d'amour pour un Dieu si plein de bonté pour elle ; elle le possède tout entier. O Eucharistie, tu unis la terre au ciel, la créature au Créateur; tu commences dès ici-bas ce qui se consommera dans l'éternité ! Anges saints, je n'ai rien à vous envier !

(1) L'homme s'est séparé de Dieu par le péché ; mais son libre arbitre n'est pas détruit, et il lui reste une tendance de retourner vers celui qui est sa fin dernière comme son créateur. La miséricorde de Dieu lui a fourni un moyen d'effectuer ce retour dans la religion qu'il lui a donnée ; elle s'appelle religion, car elle relie Dieu à la créature qui s'en était éloignée. Dieu qui ne se laisse pas vaincre par la malice de ses créatures, a voulu que la grâce abondât là où avait abondé l'iniquité, et que l'homme réparé par sa miséricorde lui fût uni plus intimement qu'avant sa chute. Pour le comprendre, il faut savoir que toutes créatures de Dieu, au ciel et sur la terre, peuvent se classer dans quatre catégories, ou ordres différents : l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce, l'ordre de la gloire, et l'ordre de l'union hypostatique ou personnelle de l'humanité à la divinité réservée à Notre-Seigneur Jésus-Christ seul. Dans l'ordre de la nature, Dieu donne à chaque créature un trait, une trace, un linéament, une image, ou, pour mieux dire, une ombre de son être divin : *Faciamus hominem ad imaginem nostram;* dans l'ordre de la grâce, il donne aux âmes justes un rayon de sa sainteté ; dans l'ordre de la gloire, il donne aux prédestinés une participation et comme un échantillon de sa félicité, en leur faisant voir à découvert les richesses inestimables des perfections infinies qui le rendent bienheureux ; et dans l'ordre de l'union hypostatique, il ne communique pas seulement à la sainte humanité un vestige, un rayon, un linéament de son être, de sa sainteté et de sa félicité, mais il se donne tout à elle ; il fait habiter en elle sa divinité, selon toute l'étendue et la plénitude de son être : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* ou mieux encore : *Plenitudo Deitatis* ; car c'est plus d'être Dieu que d'être divin. Dans l'ordre de la nature, la sainte humanité est vivifiée ; dans l'ordre de la grâce, elle est sanctifiée ; dans l'ordre de la gloire, elle est glorifiée ; mais dans l'ordre de l'union hypostatique, elle est déifiée.

Par cette admirable communication de la Personne divine à la nature humaine, un homme est Dieu et Dieu est homme en rigueur de vérité, en réalité, en unité de personne et en éternité de durée. Dans l'ordre de la nature, Dieu est aux hommes un père débonnaire, en leur donnant l'être et la vie par sa toute puissance et en la leur conservant par sa providence. *Nonne ipse est Pater tuus qui creavit te et possedit te ?* Dans l'ordre de la grâce, il est un ami charitable, donnant aux gens de bien des preuves de l'affection et de la bienveillance qu'il a pour eux : *Jam non dicam vos servos, sed amicos* ; dans l'ordre de la gloire, il est un roi magnifique, en donnant aux Bienheureux, avec beaucoup de largesse, la possession de tous ses biens : *Super omnia bona sua constituet eos* ; mais dans l'ordre de l'union hypostatique, il est un époux très aimable et très aimant ; il se donne lui-même à la sainte humanité, il s'applique et se communique à elle, il l'épouse par un mariage si parfait que la nature divine et la nature humaine ne sont pas seulement associées, en un même sort et une même affection, mais en une même personne ; elles sont jointes si étroitement et d'un lien si indissoluble que la mort, qui a pu détacher l'âme sainte de Jésus d'avec son corps précieux sur la croix, n'a point eu de tranchant assez affilé pour rompre ce nœud et pour séparer la divinité des parties de l'humanité : *Quod semel assumpsit nunquam dimisit.*

Or, c'est à l'honneur de cet ordre suprême, c'est à la participation d'une alliance si sainte, si excellente et si divine, que nous sommes appelés et associés par l'eucharistie ; car la parole de Dieu et la théologie nous enseignent que Jésus a institué ce sacrement pour étendre, pour dilater et consommer en nous le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire, afin que la divinité étant unie au corps précieux par l'union hypostatique, et son corps étant uni au nôtre, non hypostatiquement, mais admirablement et très étroitement, par l'eucharistie, notre corps soit uni à la divinité, même dès cette vie, par l'entremise de sa chair : *Et nos Deo conjungeret per carnis contubernium.* (Le Jeune).

1437. 2° *Etre uni à Dieu, c'est avoir la vie* (1) ; en être séparé, c'est la mort. Il y a des degrés dans la vie comme dans la mort : il y a la vie de l'enfant qui vient de naître et qu'un souffle peut éteindre ; il y a la vie du convalescent, qui relève d'une grande maladie. C'est là l'image de la vie d'une âme, qui a reçu par l'absolution le pardon de ses péchés. « Je suis venu, a dit Jésus, pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondamment ; » et lui qui a donné à l'enfant le lait de sa mère, et plus tard le pain dur pour le fortifier, nous a donné son corps adorable pour être l'aliment, la force de nos âmes.

Le prophète Elie, fuyant les persécutions de Jézabel, errait dans le désert ; accablé de fatigue, il s'étendit à l'ombre d'un arbre. Un ange le réveilla et lui dit : *Lève-toi et mange ; car il te reste une grande route à faire.* Elie vit à côté de lui un pain cuit sous la cendre, le mangea, et, fortifié par cette nourriture, il arriva jusqu'à la montagne de Dieu. C'est au ciel que nous aurons la force d'arriver, si nous mangeons le pain eucharistique (2). Où les Apôtres ont-ils puisé le courage de porter le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre ? où les martyrs, cette force qui étonnait les bourreaux ? où tous les saints, l'énergie qui les a fait triompher de Satan, du monde et d'eux-mêmes ? Dans la communion. On les voyait, dit saint Chrysostome, sortir de la table sainte, comme des lions respirant des flammes, et terribles au démon lui-même. L'ange exterminateur n'osa pas entrer dans les maisons qui étaient teintes du sang de l'agneau ; et comment le démon entrerait-il dans une âme abreuvée du sang divin ? Quand le voyageur admire les riches productions des plaines de l'Egypte et en demande la cause, l'Egyptien lui montre le Nil, fleuve qui régulièrement inonde ses plaines, et se retire ensuite en y laissant un limon précieux. A ceux qui demandent à l'Eglise la source des fruits de salut qu'elle produit dans l'humanité, elle peut montrer l'Eucharistie. *Haurietis aquas de fontibus Salvatoris* (3).

1438. 3° *L'union de Dieu à l'âme non seulement nous fortifie, mais encore nous console.* Le pain de chaque jour, en même temps qu'il soutient et nourrit le corps, le rassasie et lui fait éprouver un bien-être. Ainsi en est-il de

(1) Elisée voulant ressusciter l'enfant de la Sunamite, lui envoya son serviteur Giézi avec son bâton, et lui commanda de le mettre sur le corps du défunt : ce que le serviteur ayant fait inutilement, il revint à son maître, tout triste, et lui dit : *Non surrexit puer, non erat vox neque sensus.* Le prophète va en personne, et pour s'ajuster au petit corps de cet enfant, il raccourcit le sien ; il colle ses yeux aux yeux de cet enfant, sa bouche à sa bouche, ses mains à ses mains, et par ce moyen il lui rend la vie. Le Fils de Dieu désirant vous ressusciter, vous a envoyé son serviteur, le prédicateur ou votre confesseur, qui vous a mis devant les yeux le bâton de sa justice et la verge de ses menaces ; mais en vain et sans aucun effet : *Puer non surrexit, non est vox, neque sensus* Vous êtes demeuré mort, immobile et insensible, sans sentiment de Dieu, sans appréhension de ses jugements et sans aucun mouvement pour la vertu ; il est venu à vous en personne et pour entrer dans votre corps et en votre âme, pour se joindre intimement à vous, il semble s'être raccourci, il s'est mis sous les apparences d'un peu de pain, pour vous rendre la vie. (Le Jeune).

(2) Des bandes de Sarrasins, ivres de sang et de débauches, se précipite à Assises, sur le couvent des Filles de Sainte-Claire, qui, saisies d'épouvante, courent auprès de leur Mère. Celle-ci court avec elles à l'église du monastère ; et, par une pieuse inspiration, elle prend entre ses mains le ciboire et le présente aux barbares. Les plus avancés dans le couvent sont aveuglés par une lumière éclatante ; tous prennent la fuite. C'est par l'Eucharistie que tous les saints ont triomphé des assauts de Satan.

(3) Les anciens du temps de saint Augustin, appelaient l'Eucharistie la vie ; au lieu que nous disons : Avez-vous communié ? ils disaient : Avez-vous reçu la vie ? Si l'on vous faisait cette question, pourriez-vous dire avec vérité, que vous l'avez reçue ? pourriez-vous dire comme saint Paul : Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ? Vous avez reçu celui qui est la vie, mais vous ne lui permettez pas d'être votre vie. Avoir la vie, c'est avoir en soi le principe de vos mouvements, dit Aristote. Quel est le principe de vos mouvements ? Comptons tous vos desseins, vos paroles, vos actions, vous verrez que de cent desseins que vous avez, de cent paroles que vous dites, de cent actions que vous faites, à peine y en a-t-il deux qui aient pour principe le Fils de Dieu ; le ressort de tous vos mouvements, c'est la vanité, la sensualité, l'avarice, l'ambition. Comment donc ce que saint Paul disait aux Colossiens se vérifiera-t-il en vous : *Lorsque Jésus-Christ qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.* (Le Jeune).

l'Eucharistie pour l'âme qui s'en nourrit. En s'unissant à l'âme dans le ciel, Dieu lui fait part de sa béatitude ; il nous donne dans la communion un avant-goût des joies du paradis (1). Ne l'avez vous pas éprouvé quelquefois ? Ne vous êtes-vous pas écrié avec David : *Un jour passé dans votre maison, ô Seigneur, vaut mieux que mille jours dans les fêtes du monde : Goûtez donc, et voyez combien le Seigneur est doux ;* et à ceux qui vous inviteraient à leurs fêtes, répondez : J'ai mes joies, j'ai mon festin, j'ai mes délices à moi !

1439. — II. *Dans nos corps*, 1° *l'Eucharistie apaise le feu de la concupiscence.* Depuis que l'homme s'est révolté contre Dieu, son corps s'est révolté contre son âme. Saint Paul sentait comme nous cette loi des membres, opposée à celle de la raison. Je ne fais pas, disait-il, le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. O homme malheureux, qui me délivrera de ce corps de mort ? Et Dieu lui répondit : *Ma grâce te suffit* : et c'est par la communion que cette grâce, répandue dans l'âme, apaise les révoltes du corps. La communion, c'est une eau bienfaisante qui amortit les flammes de la convoitise, c'est un antidote qui préserve du péché.

Vierges du ciel, qui suivez l'Agneau partout où il va, et vous, vierges de la terre, qui, pour être moins heureuses, n'en êtes pas moins pures, dites-nous comment dans une chair de boue, vous portez une âme angélique ? Ah ! je sais votre secret. L'Eucharistie, voilà *le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges* (2). La tempête soulevait les vagues sur la mer de Tibériade, les Apôtres allaient être submergés; ils appelèrent Jésus qui commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Appelez Jésus en vous et les orages des passions s'apaiseront. Satire, frère de saint Ambroise, en voyageant sur la mer, courut un danger imminent de faire naufrage ; il demanda aux fidèles la sainte Hostie qu'ils portaient toujours avec eux, la plaça dans un linge bien blanc qu'il attacha à son cou, puis se jeta à la mer et arriva heureusement au port. L'Eucharistie nous fera échapper au naufrage du monde (3).

1440. 2° *La communion dépose dans nos corps un germe d'immortalité.*

(1) *(a)* On rapporte qu'Artaxerxès, roi de Perse, ayant un jour reçu la visite du célèbre général grec Thémistocle, en fut si heureux, qu'en rêve il s'écriait : « J'ai Thémistocle, je possède Thémistocle ! » Quels doivent donc être les transports de l'âme qui possède Dieu. (Voir n° 1421.)

(b) Pendant que saint François de Sales donnait ses missions à Thonon, un bon vieillard se présenta à lui, pendant qu'il priait dans une église, vers la chute du jour, et lui demanda la communion. Le saint lui répondit qu'ayant communié déjà le matin, il ne pouvait le faire le soir. « Pourquoi, mon Père, me refuser mon Dieu ? reprit le vieux protestant converti : on trouve tant de bonheur avec lui. » Et il versait des larmes de joie. Le saint lui expliqua que la coutume de l'Eglise ne permet pas la communion deux fois le même jour : mais il le consola, en lui promettant de la lui donner le lendemain.

(c) Ecoutons Chateaubriand nous dire les effets que produisit sur lui sa première communion : « Ce jour-là, tout fut à Dieu et pour Dieu. La présence réelle de la Victime dans le Saint-Sacrement de l'autel m'était aussi sensible que celle de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect. Je conçus encore le courage des martyrs, j'aurais pu, dans ce moment, confesser le Christ sur des chevalets ou au milieu des lions. »

(d) L'impie Voltaire lui-même avouait son admiration pour ce mystère et ses résultats : « Voilà des hommes, dit-il, qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, au pied d'un autel tout brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre. On est uni avec Dieu... Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu. »

(2) La peste ravageait la Grèce. Hippocrate fit allumer partout de grands feux qui purifièrent l'air, et le fléau cessa. La corruption envahirait le monde, si Dieu n'avait semé partout l'Eucharistie comme un foyer salutaire, qui nous préserve des scandales du siècle. (Voir Mme de Maintenon, n° 697.)

(3) Dans un orage épouvantable, qui jetait l'effroi dans tous les cœurs des religieux de son couvent, saint Thomas d'Aquin se rendit à l'Eglise et appuya tranquillement la tête sur le tabernacle jusqu'à la fin de l'orage. (Voir n° 697.)

Vos pères, a dit Jésus, *ont mangé la manne et ils sont morts. Celui qui mangera du pain que je lui donnerai, ne mourra pas, mais vivra éternellement.* Quand nous communions, nos corps deviennent les membres d'un corps immortel. Ils participent au même privilége que lui. Comment mourrait-il celui à qui la vie sert d'aliment, dit saint Ambroise ? Sans doute ce corps sera purifié par l'épreuve du tombeau ; mais le levain de vie qu'y a déposé la sainte communion, se développera : et moi-même, dit Jésus, je le ressusciterai au dernier jour.

Nous connaissons les heureux fruits de la communion dans nos corps auxquels elle donne un gage de la gloire future, et en qui elle apaise les ardeurs des tendances coupables, et dans nos âmes qu'elle console et fortifie en les unissant à Jésus. Donc allons à la sainte table souvent et avec confiance ; Jésus nous y invite : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés comme d'un fardeau, et je vous soulagerai !* Et après la communion, ayons soin de faire une action de grâces fervente. (1) Comment justifier la conduite de ces chrétiens qui quittent l'église aussitôt après la communion, sans prendre même quelques minutes pour remercier Dieu (2) ?

XXXIX. — De la profanation des Sacrements.

1441. *Que l'homme s'éprouve lui-même avant de se nourrir de pain eucharistique.* (I. Cor. xi, 28.) Quand Dieu donna sa loi au Sinaï, il ne souffrit pas que le peuple s'approchât de la montagne sans s'être purifié. Il chargea Josué de crier aux Israélites : *Prenez garde de vous approcher de l'arche* ; et il faisait dire aux prêtres de l'ancienne loi : *Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur.* Et pourtant qu'étaient la montagne, le tabernacle antique, les vases du temple des juifs, comparés au sacrement de l'Eucharistie ? Aussi Notre-Seigneur

(1) (a) On rapporte de saint Philippe de Néri que, voyant dans l'église de l'Oratoire à Rome, un homme partir aussitôt après avoir communié, il envoya aussitôt deux acolytes pour l'accompagner avec des cierges. Cet homme paraissait fort étonné de voir ces acolytes autour de lui ; le saint s'approchant lui dit : « Ne faut-il pas accompagner le bon Dieu avec des cierges, quand on le porte hors de l'église ? Rentrez donc, mon ami, et faites votre action de grâces comme tout bon chrétien. »

(*b*) Saint Louis de Gonzague consacrait trois jours de la semaine à la préparation à la communion, et les trois autres à l'action de grâces. Imitons-le. Ce serait offenser un honnête homme qui nous ferait visite que de paraître n'avoir aucun plaisir à s'entretenir avec lui. Si le favori d'un roi avait sa femme dans une maison de campagne près de la capitale, qu'il quittât le palais toutes les fois qu'il le pourrait pour aller la voir, et que cette femme d'ailleurs très fidèle le laissât là à son arrivée pour s'occuper de ses fermiers, de ses servantes, de sa basse-cour ; quelle peine n'en éprouverait pas son mari ? Jésus, le roi du ciel, l'Epoux de nos âmes, fait ses délices d'être avec nous ; et aussitôt après l'avoir reçu, nous lui tournons le dos. (Sur l'action de grâces voir n° 1762.) C'est une grande perte pour nous, car il est probable que l'Eucharistie produit la grâce tant que les espèces ne sont pas altérées ; et par conséquent, il est permis de conclure qu'une seule communion suivie d'une fervente action de grâces, peut produire en nous plus de fruits que plusieurs communions sans action de grâces ; celui qui une seule fois resterait un quart d'heure auprès d'un bon feu, en retirerait plus de chaleur que celui qui s'en approcherait souvent, mais irait aussitôt à l'air. Judas communia et *post buccellam introivit in eum Satanas.* Les autres Apôtres communièrent, et après s'entretinrent encore des bagatelles de ce monde. *Quis eorum videatur esse major !* aussi saint Pierre renie son Maître et les autres l'abandonnent. Saint Jean seul qui a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus à la Cène, et goûté plus que les autres le mystère de l'Eucharistie, a le courage de suivre Jésus jusqu'au Calvaire et c'est à lui que Jésus confia sa divine Mère. (Le Jeune).

Saint Paul et saint Antoine passèrent la nuit entière en louanges de Dieu, parce qu'il leur avait envoyé un pain entier par le ministère d'un corbeau. Le vieillard Siméon chantait son *nunc dimittis* pour avoir tenu l'enfant Jésus un instant dans ses bras. Et nous ?

(2) *Si on donnait cette instruction le jour de la première communion, on pourrait à la péroraison, ajouter* : Ces heureux effets de l'Eucharistie, vous les avez ressentis un jour. Votre cœur alors était inondé de joie. Hélas ! il en est peut-être qui ne la goûtent plus, parce qu'ils ont déserté la table sainte. *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Jésus est toujours le même. C'est vous qui avez changé ; il vous poursuit toujours, vous le fuyez. Ah ! revenez à lui.

En rendant aux parents leurs enfants, après leur communion, on pourrait tirer

dit-il à ses ministres : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas les pierres précieuses devant de vils animaux.* Mais comment le prêtre, qui ne lit pas dans les âmes, pourra-t-il écarter des sacrements ceux qui en sont indignes ? En obéissant à la recommandation de sainte Thérèse : Prêchez, disait-elle, contre le sacrilège ; car il damne beaucoup de chrétiens.

Le sacrilège, c'est la profanation d'une chose sainte et en particulier des sacrements. Quand Jésus eut prédit qu'il serait trahi par un des douze, tous demandèrent quel serait le traître ; et Jésus répondit : Le voici, c'est celui qui met la main avec moi dans le plat. Si vous me demandez quel est celui qui se rend coupable de sacrilège, le voici : C'est celui qui se confesse sans contrition, sans ferme propos, sans franchise ; c'est celui qui fait la communion en état de péché mortel. (Voir n. 481 et 493.) Nous devons faire comprendre à tous : I. l'outrage que ce crime fait à Dieu, et II. le malheur qu'il attire sur celui qui s'en rend coupable ; III. nous devons réfuter les vains prétextes, sous lesquels les âmes, séduites par le démon, vivent dans le sacrilège.

1442. — I. *Outrage que fait à Dieu l'âme sacrilège.* — 1° Elle se confesse et trompe le confesseur. Le prêtre lève sa main... Anges arrêtez-la, fermez ces lèvres qui vont prononcer l'absolution. Quoi ! le sang de Notre-Seigneur va donc couler en vain sur cette âme ; elle va fouler aux pieds ce prix du rachat du monde, ce sang que Madeleine recueillit avec tant d'amour au Calvaire, dont Marie vénéra les gouttes sacrées sur la voie douloureuse. 2° Ce n'est pas assez de ce premier crime : l'âme sacrilège assiste le lendemain au saint sacrifice avec les autres. Au moment de la communion, elle s'approche de la table sainte avec les autres. Le prêtre passe, et elle ne prend point la fuite. Voilez-vous la face, anges saints, et pleurez : le Dieu, devant lequel vous vous prosternez en tremblant, est jeté dans la boue d'un cœur coupable !

1443. 1) Si un homme, entrant dans le saint lieu, brisait la porte du tabernacle et jetait la divine Hostie dans un égout, ou la donnait en pâture aux chiens, nous frissonnerions d'horreur. « Ce n'est pas un crime moins abominable de recevoir le Fils de Dieu dans une bouche souillée, que de le jeter dans la boue, » dit saint Chrysostome ; et saint Bonaventure va jusqu'à s'écrier : « Impudiques, avares, vindicatifs, il n'est point de chiens plus hideux que votre âme, si vous ne l'avez point réconciliée avec Dieu. » O homme, disait Épictète à un étudiant vicieux, ne voyez-vous pas dans quel vase dégoûtant, vous recevez un noble don du ciel, la science. Qu'aurait-il dit, ce païen, de ceux qui reçoivent le Dieu des sciences lui-même dans un cœur souillé ? 2) Un tyran de l'antiquité, dont parle un poète célèbre, enchaînait à un cadavre un à un, ses ennemis vaincus, jusqu'à ce qu'ils expirassent entre les bras d'un mort. Le sacrilège, mort à la grâce, condamne à un supplice semblable l'auteur de la vie.

1444. 3) Hérode recherchait l'Enfant Dieu, sous prétexte de vouloir l'adorer, mais en réalité pour le mettre à mort. Image du sacrilège. 4) Judas trahit son Maître et le livre à ses ennemis par un baiser. Mon ami, lui dit Jésus, pourquoi êtes-vous venu ? Il dit la même parole à l'âme sacrilège. Je viens, moi, pour ton salut, et toi tu viens pour me profaner, pour me crucifier de nouveau ; mais ce reproche n'arrête pas le sacrilège : il est ingrat comme Judas. Hypocrite comme lui, il s'avance les yeux baissés. Perfide comme Judas, ce n'est pas aux bourreaux qu'il livre Jésus ; mais au démon qui est dans son cœur. 5) Les Juifs se saisirent du Sauveur, le flagellèrent et l'attachèrent

parti des paroles de la fille de Pharaon à la mère de Moïse : Accipe puerum istum et nutri mihi, et dabo tibi mercedem tuam. Ou encore raconter le trait suivant :

Quand les fils de Jacob demandaient Benjamin à leur père, pour le conduire en Égypte, le vieillard refusait de se séparer de son fils bien-aimé. « Hélas ! disait-il, vous allez encore le laisser dévorer, comme son frère Joseph, par une bête féroce, et sa mort me conduira au tombeau. » Mais ses fils aînés lui promirent qu'ils veilleraient sur Benjamin et le ramèneraient sain et sauf. Parents, votre pasteur vous avait confié vos enfants, après la première communion, ne les avez-vous pas laissé dévorer par Satan ? et vous lui demandez encore en ce jour de vous rendre ces enfants plus jeunes, auxquels il vient de donner la vie par la communion. Il ne se sent pas le courage de vous les rendre, si vous ne promettez pas de veiller sur eux et de les lui ramener souvent, en les envoyant aux saints offices et aux sacrements ; le lui promettez-vous ?

à la croix. Si les Juifs avaient connu le Roi de gloire éternelle, jamais ils ne l'eussent crucifié. Le sacrilège le connait. Les Juifs furent les bourreaux de Jésus dans son état mortel et passible ; le sacrilège devient le bourreau de Jésus immortel et dans son état de gloire. Les Juifs en donnant la mort à Jésus procuraient, sans s'en douter, la gloire de Dieu ; le sacrilège fait à Dieu le plus sanglant outrage. Les Juifs ruinèrent l'empire du démon et de la mort, le sacrilège l'établit. Jésus accepta la croix préparée par les Juifs, il repoussa celle à laquelle l'attache le sacrilège. Les Juifs ne le crucifièrent qu'une fois, et il est des sacrilèges qui renouvellent souvent leur crime (1).

Malheureux pécheur, c'est donc ainsi que vous traitez votre Dieu, votre Créateur, votre Père ! L'empereur Constantin embrassait les cicatrices des confesseurs de la foi ; et pourtant ce n'était pas pour lui qu'ils avaient enduré les tourments ; et vous foulez aux pieds le sang répandu pour vous Vous traitez Jésus-Christ comme un tyran traitait ses ennemis, comme le traitèrent Hérode, Judas et les bourreaux. O Dieu, vengez donc votre Majesté méconnue ! Vous plaçâtes un Séraphin à l'entrée du paradis terrestre, pour bannir Adam coupable : placez donc à la table sainte, deux anges armés de la foudre, pour en écarter le sacrilège !

1445. II. *Malheur au sacrilège !* Dieu peut-il laisser impuni un tel crime ? Osa approcha de l'arche une main téméraire, et il fut sur le champ comme foudroyé. Plus de cinquante mille Bethsamites furent frappés pour avoir regardé l'arche d'un œil indiscret. Balthazar, pour avoir profané dans un festin les vases sacrés, vit une main mystérieuse qui écrivait sur la muraille sa condamnation, et il perdit aussitôt son royaume avec la vie. Si celui qui méprise la loi de Moïse meurt sans pitié, quels supplices plus terribles doit mériter celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu et le sang qui devait le sanctifier ! Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi, a dit le Sauveur ; il aurait mieux valu qu'il ne fût jamais né ! Le sang de Jésus-Christ qu'il profane, crie vengeance contre lui plus éloquemment que le sang d'Abel ne criait contre Caïn.

(1) Il n'est pas dit que parmi les Juifs qui demandèrent la mort de Notre-Seigneur se soient trouvés les malades qu'il avait guéris, les morts qu'il avait ressuscités. « Or ici, mes Frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé ; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri ; c'est un mort que sa bonté a ressuscité ; il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs ; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnaissance toute seule devrait l'attacher à son libérateur ; il ne devrait paraître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour et de ses actions de grâces. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé, que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels, nous n'en serions point surpris : il les traite à la rigueur ; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devaient entendre sa voix. Mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Evangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses ; mais un chrétien devenu la chair de sa chair, et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par son sang ? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous les bienfaits ? Ah ! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connait pas, et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avait chargé d'outrages, je l'aurais souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* ; mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une âme avec moi, vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus.*

Il est rapporté dans l'histoire que l'empereur Constantin baisait avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avaient reçues pour la confession de la Foi de Jésus-Christ, et qu'ils portaient encore sur leurs corps : cependant ce n'était pas au milieu de ses armées, et pour la défense de sa gloire et de son Empire, qu'ils avaient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ sur l'autel, partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour nous ; encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis ; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnaissance : et au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah ! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, et vous y faites des plaies plus profondes et plus ignominieuses que les premières ? N'êtes-vous pas le plus dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs ? (MASSILLON).

1446. 1° *Châtiments corporels.* On sait celui de Judas : après qu'il eut mangé indignement le Corps de Jésus-Christ, le démon entra en lui et Judas consomma sa trahison, puis alla se pendre de désespoir. Dégoûté de sa femme Theut-Berge, Lothaire, roi de Lorraine, l'avait quittée pour épouser Valdrade. Alors saint Adon, archevêque de Vienne, informa le Saint-Siège de la conduite de ce prince. La reine légitime porta aussi plainte à Rome ; et le pape Nicolas I, après un mûr examen, excommunia le roi de Lorraine. Toutes les intrigues et toutes les menaces du roi échouèrent devant le Pontife, intrépide défenseur de la vérité catholique et de la sainteté conjugale.

Alors Lothaire prit le parti de dissimuler et se rendit en Italie pour demander l'absolution de son crime. Il trouva à Rome le pape Adrien II, successeur de Nicolas Ier. « Prince, lui dit ce pontife, avant de lui donner la sainte communion qui devait sceller son retour et sa réconciliation, si vous avez la ferme résolution de n'avoir plus de commerce avec Valdrade, approchez et recevez avec confiance le sacrement de la vie éternelle ; sinon, n'ayez pas la témérité de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, et de vous incorporer, en les profanant, votre propre condamnation. » Le Pontife parla de la même manière aux seigneurs qui étaient complices de l'adultère.

A ces paroles formidables, quelques-uns furent saisis d'effroi et se retirèrent ; mais la plupart communièrent avec le roi. Après son sacrilège, ce prince parjure se hâtait, avec son cortège, de rejoindre l'objet de sa passion ; mais il fut atteint à Lucques d'une fièvre maligne, dont les effets furent terribles. Il perdit ses cheveux, ses ongles ; sa peau même tomba ; et il périt misérablement, trente-neuf jours après son sacrilège, ainsi que la plupart des seigneurs qui avaient communié avec lui (1).

1447. 2° *Les châtiments spirituels* sont plus redoutables et plus inévitables. Personne n'y échappe. Quel bonheur que celui d'une âme qui se confesse bien, qui communie saintement ! Tout est pardonné. Jésus se donne à elle. Voyez donc comme la même nourriture a des effets différents, dit saint Thomas ! La fournaise de Babylone fut un séjour de délices pour Daniel et ses compagnons ; et elle dévora de ses flammes les bourreaux, qui s'en approchèrent. La mer Rouge servit de rempart à l'armée d'Israël ; et elle fut le tombeau des Égyptiens. Dans la communion la vie est pour les âmes bien disposées ; la mort est pour les autres. Oui, la mort ! L'âme sacrilège se confesse, chargée déjà d'une chaîne d'iniquités ; elle y ajoute un nouvel anneau. Le prêtre dit : Je vous absous ; Dieu dit : Je te condamne. Allez en paix, dit le prêtre ; et il n'y a point de paix pour cette âme. Le lendemain elle communie ; et non seulement elle ne reçoit aucune des grâces qu'apporte la visite du Sauveur, mais encore elle mange son jugement et sa condamnation. Le pain des anges est changé en poison pour ce cœur coupable. Son Sauveur devient à la fois son accusateur et son juge ; et, en entrant en elle, il la condamne. *Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi!* Aveuglement de l'esprit, endurcissement du cœur, entraînement plus grand des passions, tyrannie de Satan devenue plus cruelle, tels sont les fruits du sacrilège. Le profanateur erre, comme Caïn, ou comme Judas, de crime en crime. Devant quelles abominations reculera-t-il celui qui a osé profaner le corps et le sang de son Dieu ? Ne peut-il pas aller par le scandale jusqu'à se faire le meurtrier de ses frères ? Reculera-t-il devant l'assassinat de son père ou de sa mère ? La crainte des hommes le retient peut-être, lui qui a perdu la crainte de Dieu ; mais il marche du moins à grands pas vers la réprobation, s'il ne se convertit point.

1448. Saint Antonin rapporte qu'un jeune homme de grande vertu, ayant eu le malheur de tomber dans une faute grave, n'osa pas la déclarer. Espérant obtenir par une rude pénitence le pardon de sa faute, sans la confesser, il entra dans un couvent austère, où il vécut dans la pratique des plus

(1) Saint Cyprien raconte qu'une femme chrétienne, qui avait eu la faiblesse, pour échapper à la mort, de manger des viandes consacrées aux idoles, osa néanmoins communier. Aussitôt après, elle se sentit comme étouffée, et mourut à la table sainte dans des convulsions horribles, en présence de tous les assistants effrayés.

grandes vertus, mais cachant toujours sa faute. Il mourut, et pendant qu'on célébrait ses funérailles avec la solennité d'une fête, il se montra à toute l'assistance environné de fumée et de flammes et criant : Je suis damné pour avoir caché un péché en confession. Que d'autres, si Dieu leur permettait de sortir de leur prison de feu, pourraient tenir le même langage ! Si nous avions le malheur d'avoir commis ce crime si injurieux à Dieu, si funeste pour nous, de grâce, hâtons-nous d'en faire pénitence.

1449. III. Nous devons ici, selon le conseil de saint Liguori, répondre aux prétextes, par lesquels le démon cherche à retenir les âmes dans cet horrible état. 1º *J'ai honte de dire ce péché ?* — N'auriez-vous pas honte de le voir révélé, non pas seulement devant votre confesseur, mais devant tous les hommes au tribunal de Dieu ? Aimez-vous mieux l'enfer qu'une légère humiliation ? Et puis est-il vrai qu'il y ait de la honte à dire vos fautes ? C'est le démon qui vous le fait croire. Saint Liguori parle d'une pécheresse nommée Adélaïde, qui, résolue de changer de vie, allait se confesser. « — Où vas-tu donc, lui dit le démon ? Vilaine bête, répondit-elle, je vais me confondre et toi aussi. » Faites comme elle, et sachez que dire ses fautes, c'est une gloire d'autant plus grande qu'elles sont plus sérieuses. Si vous ne le comprenez pas, et si vous voulez taire vos péchés, cessez de vous confesser, et ne profanez pas le sang de Notre-Seigneur.

1450. 2º *Que dira mon confesseur ?* Ce que dit Notre-Seigneur de Madeleine et de la femme adultère. Votre confesseur trouvera que vous avez été faible, et que vous devenez généreux, en réparant vos faiblesses.

1451. 3º *Il me grondera ?* Le prêtre n'a-t-il donc à vos yeux point de charité ? Gronderiez-vous quelqu'un qui vous ferait l'aveu de grandes misères ? Personne ne donne autant de consolation au prêtre, que les pénitents qui accusent de grandes fautes, surtout s'ils n'ont jamais osé les dire, car les confesseurs voient dans ces aveux un signe extraordinaire de contrition.

1452. 4º *J'attends qu'il vienne un confesseur étranger ?* — La mort pourrait bien ne pas l'attendre. Combien ont eu cette espérance et sont maintenant damnés.

1453. 5º *Je n'ai pas confiance en mon confesseur ?* — Dites-moi, si vous vous étiez démis un membre, et que vous n'eussiez pas confiance au médecin qui est à votre portée, n'auriez-vous pas recours à lui plutôt que de rester longtemps en cet état ? Mais enfin, si vous ne voulez pas vous adresser à votre confesseur, allez à un autre plutôt que de cacher vos fautes.

1454. 6º *Mon confesseur en sera affligé ?* — Erreur. Mais serait-ce vrai, voudriez-vous, pour ne pas déplaire à votre confesseur, faire un sacrilège et vous damner ? Quand vous serez en enfer, votre confesseur vous en retirera-t-il ?

1455. 7º *Et si on faisait connaître mon péché à d'autres ?* — Quelle folie que de croire un confesseur capable d'un crime si grave et inouï ! Votre confesseur oublie vos fautes aussitôt que vous les lui avez dites. Il aurait bien à faire s'il fallait se souvenir de tout ce qu'il entend.

1456. 8º *Mon péché est trop grand ?* — C'est le mot de Caïn. Combien ont péché plus que vous et reçu leur pardon : témoins, le bon larron, saint Augustin, sainte Marie Egyptienne et tant d'autres ! Le démon vous exagère votre faute, afin que vous ne la confessiez pas ; mais votre confesseur a cent fois entendu des péchés plus énormes que les vôtres. Donc rejetez cette vipère que vous avez dans la conscience ; elle vous tourmenterait jusqu'à la mort et dans l'éternité même. A peine aurez-vous percé cet abcès que vous serez soulagé et consolé.

Dites au moins à votre confesseur : Mon Père, j'ai une peine que je n'ose pas dire, et il fera lui-même sortir ce monstre de sa tanière ; ou bien écrivez-lui cette faute que vous n'osez pas avouer. Et avec une sainte confession, vos sacrilèges seront réparés ; et vous pourrez devenir un grand saint ! Le P. Paul Segneri raconte qu'une religieuse fit un tel effort sur elle-même, pour dire certaines fautes commises dans son enfance, qu'elle s'évanouit aussitôt après les avoir confessées. Mais Dieu la récompensa par de si grandes grâces, qu'elle vécut et mourut en odeur de sainteté. (Liguori, tom. XI, p. 38 ; tom. XVI, p. 331.)

XL. — De la communion spirituelle.

1457. *Sitivit, in te anima mea : Mon Dieu, mon âme a soif de vous.* (Ps. LXII, 1.) Les cœurs qui ont soif de Dieu, ne se contentent pas de s'approcher fréquemment des sacrements, ils font de plus souvent la communion spirituelle. Le concile de Trente distingue en effet trois sortes de communions : celle qui n'est que sacramentelle, comme il arrive pour celui qui reçoit le corps de Notre-Seigneur en état de péché mortel, et par conséquent sans participer à aucune des grâces du sacrement ; celle qui est à la fois sacramentelle et spirituelle, c'est la communion bien faite ; et enfin la communion spirituelle qui consiste à désirer de communier et à s'unir par le cœur à Notre-Seigneur, sans communier réellement. Nous allons dire les avantages et enseigner la pratique de la communion spirituelle.

1458. 1° *Avantages.*— « La communion spirituelle, dit saint Léonard, est un véritable trésor, qui remplit l'âme d'une infinité de biens : et selon quelques auteurs, elle est si utile qu'elle peut produire les mêmes grâces que la communion sacramentelle et même de plus grandes. En effet, quoique la réception réelle de la divine Eucharistie soit de nature à produire plus de fruits, cependant il peut se faire qu'une âme fasse la communion spirituelle avec tant d'amour, qu'elle en ait plus de mérite que celui qui communie sacramentellement, mais avec moins de préparation. » Le même saint ajoute que, s'il pouvait persuader à tous les fidèles d'assister tous les jours à la messe, et d'y faire la communion spirituelle, il espérerait voir refleurir la ferveur des premiers siècles. *(Trésor caché).*

1459. Pour la faire, pas nécessaire d'être à jeun, ni d'avoir la permission de son confesseur ; on peut la faire plusieurs fois par jour, et partout où l'on se trouve, sans réclamer le ministère d'un prêtre. On ne risque pas de la faire par amour-propre. Dieu seul en est témoin. Aussi les saints en ont-ils usé fréquemment. La bienheureuse Angèle de la Croix disait : Si mon confesseur ne m'avait appris à communier ainsi, il me semble que je n'aurais pu vivre. Notre-Seigneur a montré par des prodiges, combien cette sorte de communion lui était agréable. Apparaissant un jour à la sœur Paula Maresca, fondatrice du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Naples, il lui montra deux vases : l'un d'or, l'autre d'argent, lui disant que dans le premier il conservait ses communions sacramentelles, et dans le second, ses communions spirituelles. Quelquefois même, Notre-Seigneur a donné la communion de ses propres mains aux âmes saintes qui désiraient ardemment le recevoir, comme à sainte Caterine de Sienne et à la Bienheureuse Claire de Montefalcone ; d'autres fois, il les a communiées par le ministère des anges, comme il arriva à saint Bonaventure.

1460. 2° *Pratique de la communion spirituelle.* — On s'y prépare comme à la communion sacramentelle, par des actes de foi, d'humilité, de désir, produits plutôt du cœur que des lèvres. « Figurez-vous que la sainte Vierge vous présente la sainte hostie, et que vous la recevez réellement ; ensuite, tenez-vous en silence, contemplez votre Dieu au-dedans de vous-même ; et, comme si vous aviez communié, adorez-le, remerciez-le, et faites tous les actes ordinaires après la communion ». (Saint Liguori, *La véritable Epouse*, etc. ; et saint Léonard, *ibid.*) — Appliquez-vous à faire souvent la communion spirituelle, dit saint Liguori, spécialement dans l'oraison, dans la visite au Saint Sacrement, et surtout chaque fois que vous entendez la messe. » (*Ibid.*)

XLI. — De la Messe.

1461. *Mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu m'est sacrifiée une offrande pure.* (MALACH. I, 11.) — Le nom de Dieu est grand au ciel et sur la terre. Néanmoins, les merveilles de la création, que nous avons sous les yeux, font moins éclater sa grandeur que le sacrifice pur, qui lui est partout offert. Partout, parmi les païens eux-mêmes, l'homme a senti le besoin de reconnaître que Dieu est le maître de la vie et de la mort, et de prendre une créature vivante, de la détruire devant lui, comme pour lui dire par là hautement, que tout ce qui a vie lui doit l'existence. Ceux qui n'offrent

aucun sacrifice à Dieu sont donc pires que les infidèles. Toutefois les sacrifices des infidèles et des Juifs eux-mêmes, qui immolaient des taureaux et des agneaux, étaient incapables de rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite.

Aussi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre; il a pris un corps et une âme comme nous; et il a dit à son Père : « Les victimes jusqu'ici ne vous ont pas été agréables, je viens les remplacer. » Et il s'est offert lui-même sur la croix; et, par ce seul sacrifice, il a rendu à son Père toute la gloire qu'il mérite; il a apaisé sa justice irritée, et mérité pour nous toutes les grâces. Toutefois, il n'a pas suffi à l'amour que le divin Sauveur portait à son Père et aux âmes, d'offrir ce sacrifice une seule fois et dans un seul lieu du monde; il a voulu qu'il s'offrît dans tous les lieux et dans tous les temps; et c'est pour cela qu'il a institué le sacrifice de la messe. Nous allons en dire l'excellence et les effets, et indiquer la manière d'y assister.

1462. I. *Excellence du sacrifice de la messe.* — Jésus offrit lui-même, à la Cène, son corps et son sang, qui furent consommés par la communion des Apôtres; et il leur ordonna de perpétuer ce sacrifice. *Faites ceci*, leur dit-il, *en mémoire de moi.* Et depuis lors, par l'ordre de Notre-Seigneur, les prêtres disent la messe et renouvellent ce sacrifice, qui n'est autre que celui du Calvaire. 1° *C'est à Dieu qu'il est offert.* Le sacrifice est un acte parfait d'adoration. C'est Dieu lui-même et Dieu seul qui en est nécessairement l'objet. On peut faire célébrer la messe en l'honneur des saints, pour remercier le Seigneur des grâces qu'il leur a faites et s'assurer leur intercession; mais ce serait un acte d'idolâtrie que d'offrir le sacrifice de la messe aux saints, même à la Sainte Vierge. 2° *C'est un Dieu* qui s'offrit lui-même sur le Calvaire, c'est lui *qui s'offre sur l'autel* par le ministère des prêtres. C'est sa main qu'il faut considérer invisiblement étendue, comme le remarque saint Jean Chrysostome. Il convenait pour apaiser la justice divine que nous eussions un prêtre saint, innocent, qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui des victimes: or il n'y a que Jésus-Christ dans ces conditions. Aussi remarquez que le prêtre dans les paroles de la consécration dit : *Ceci est mon corps;* il parle donc au nom de Jésus, dont il tient la place. Un prêtre tel que Jésus-Christ, n'offrît-il qu'un agneau comme Abel, son offrande serait agréée de Dieu.

Mais 3° *c'est un Dieu qui est offert.* La victime, par laquelle nous avons été réconciliés avec le Père, est immolée chaque jour sur l'autel, comme dit l'Église dans le concile de Trente. Il offre son corps, son âme, son sang; il s'offre tout entier pour nous, et cela autant de fois que la messe se célèbre dans tout l'univers. Quand nous célébrons la naissance de Jésus-Christ, il ne naît pas réellement; nous fêtons le souvenir de sa naissance; mais la messe n'est pas un simple souvenir, une simple représentation du sacrifice du Calvaire, c'est le même sacrifice offert d'une manière non sanglante. C'est la même victime, offerte au même Dieu par le même prêtre. Nous devons donc aller à la messe avec les mêmes sentiments, qui animaient saint Jean, sainte Madeleine allant au Calvaire.

1463. II. *Les effets du saint sacrifice* sont aussi les mêmes sur l'autel que sur la croix. On trouve dans chaque messe tout le fruit qu'a opéré Jésus en croix, dit saint Thomas. La messe est donc un trésor immense; on y trouve de quoi rendre à Dieu tout ce que nous lui devons. Or nous devons à Dieu l'adoration pour sa majesté infinie, l'action de grâces pour ses bienfaits, l'expiation pour nos péchés qui l'ont offensé, la demande des grâces qui nous sont nécessaires; or la messe nous fournit de quoi payer toutes nos dettes.

1464. 1° La première que nous devons acquitter, *c'est d'honorer Dieu.*

Tout inférieur doit des hommages à son supérieur; et, plus le supérieur est élevé en dignité, plus les hommages qu'il mérite doivent être profonds. A un Dieu infini en grandeur, il faut donc des hommages infinis. Mais comment lui payer un tel tribut, quand les anges et tous les hommes en sont incapables? Il a fallu que le Fils de Dieu descendît du ciel, se fît l'un de nous en quelque sorte et se mît à notre place. Il l'a fait; et, sur l'autel comme au Calvaire, il s'anéantit devant son Père. C'est un Dieu qui honore un Dieu et qui l'adore autant qu'il en est digne. Et devant ces hommages et ces anéantissements de Jésus-Christ, qui ont une valeur infinie, tous ceux des anges et des hommes s'effacent, comme les étoiles quand brille le soleil. Une sainte âme tout em-

brûlée d'amour de Dieu, disait : « Je voudrais avoir autant de langues pour vous bénir, ô mon Dieu, qu'il y a de feuilles sur les arbres, de gouttes d'eau dans la mer. » Le Seigneur lui répondit : « Consolez-vous ; par une messe que vous entendrez, vous me rendrez toute la gloire que vous souhaitez et infiniment plus encore. »

1465. 2° Notre seconde dette envers Dieu est *celle de la reconnaissance*. Le plus petit des bienfaits de Dieu, nous étant accordé par un Etre infini, et avec un amour infini, mérite une reconnaissance infinie. Mais que de grandes faveurs dans l'ordre de la nature et de la grâce nous avons reçues ! Serons-nous donc impuissants à les reconnaître ? Rassurez-vous : *Que rendrai-je au Seigneur*, disait David, *pour toutes les faveurs qu'il m'a faites ? Je prendrai entre les mains le calice du salut*. Dans la messe, Jésus lui-même offre ses actions de grâces à son Père. Le mot *Eucharistie* ne signifie pas autre chose qu'action de grâces. La vénérable sœur Françoise Farnèse, se voyant accablée des dons de Dieu, se désolait de ne pouvoir les lui rendre. La Sainte Vierge déposa entre ses mains l'Enfant Jésus : « Prenez, lui dit-elle ; avec lui vous satisferez à toutes vos obligations. » Par la messe nous rendons à Dieu Jésus, qu'il nous a donné, et même nous le lui rendons à chaque messe, tandis qu'il ne nous l'a donné qu'une fois par l'Incarnation.

1466. 3° Notre troisième dette est *celle de l'expiation pour nos péchés*. Toutes nos pénitences, en y joignant celles de tous les martyrs, de tous les saints, seraient impuissantes à satisfaire pour un seul péché mortel. Jésus à l'autel offre son sang versé, son corps, victime livrée pour nous. Il applique la valeur infinie de ses expiations du Calvaire à ceux qui célèbrent, ou qui font célébrer la messe, et à ceux qui y assistent. La messe remet les péchés véniels à ceux qui l'entendent avec des sentiments de contrition ; elle les préserve du péché mortel ; elle satisfait à Dieu pour les peines temporelles dues aux péchés déjà pardonnés ; elle obtient à ceux qui sont en état de péché mortel la grâce du repentir ; elle apaise la justice divine irritée par les péchés des hommes. D'où vient que Dieu, qui punissait avec tant de rigueur, dans l'ancienne loi, des fautes légères comme celles d'Oza et des Bethsamites, supporte tant de blasphèmes et de corruption ? Alphonse d'Albuquerque, ce grand conquérant des Indes, se voyant avec son armée en péril de faire naufrage, prit entre ses mains un enfant, qui se trouvait sur le vaisseau ; et, l'élevant vers le ciel : « Seigneur, dit-il, nous sommes pécheurs et méritons la mort ; mais cet enfant est innocent, pour l'amour de lui pardonnez aux coupables. » La mer se calma aussitôt. Comment Dieu ne s'apaiserait-il pas, quand le prêtre élève la sainte hostie entre le ciel et la terre ? O pécheur, venez à la messe, si vous voulez que Dieu ne vous écrase pas de ses foudres (1).

1467. 4° La quatrième dette, *c'est celle de la prière*. Nous n'avons rien, nous attendons tout de Dieu pour nous et pour les autres ; et comment oser demander, quand nous avons été si ingrats et quand nous avons tant abusé

(1) Plutarque, dans la vie de Thémistocle, raconte que ce grand homme, ayant été injustement banni de la ville d'Athènes, sa patrie, fut contraint de se réfugier au pays des Molossiens ; mais qu'ayant autrefois fait la guerre au roi de ce peuple, nommé Admète, il craignit avec raison de l'avoir pour ennemi ; l'affliction, qui fait revenir l'esprit aux insensés, le rend plus subtil et pénétrant aux personnes sages.

Il s'informe de toutes les coutumes du pays, des compliments de la cour, et il apprend que c'était la coutume que si quelqu'un se présentait au roi auprès de l'autel domestique, ayant entre ses bras un des enfants de sa majesté, il n'était jamais éconduit, qu'il obtenait tout ce qu'il demandait ; il trouve donc le moyen d'avoir entre ses mains l'héritier de la couronne ; le portant entre ses bras, il s'adresse au roi et lui dit : Sire, je me présente à votre Majesté, saisi de deux passions qui m'inspirent le respect, mais qui me donnent des conseils contraires : la crainte et l'espérance. La crainte me dissuade au souvenir de mes offenses de me présenter à vos yeux, pensant que c'est témérité d'attendre quelque faveur de celui que j'ai désobligé ; mais l'espérance me persuade que votre clémence royale aura plus d'égard à l'amour présent de votre fils qu'à la haine passée de votre ennemi. Il ne fut pas besoin d'autre prière, la vue de cet enfant eut tant de pouvoir sur l'esprit de son père, qu'il pardonna à Thémistocle ; il le reçut en son amitié, il lui donna un appartement dans son palais, l'admit à sa table et lui confia une charge honorable dans son royaume. (Le Jeune).

des dons de Dieu ? Jésus demande pour nous. Il a demandé pour nous et il a tout obtenu au Calvaire, où il pria avec un cri puissant, et fut exaucé, comme le dit saint Paul : il s'offre à l'autel dans le même but. Quelle consolation ! Si une âme sainte sur la terre prie pour nous, notre confiance renaît. Si nous étions sûrs que plusieurs saints priassent du haut du ciel pour nous, quelle confiance ! quelle joie ! Ah ! c'est Jésus lui-même qui prie pour nous ; c'est lui qui donne. Il obtient tout :

1468. 1) *Pour nous : pendant la vie :* grâces spirituelles, grâces temporelles. Jésus s'immole pour nous, Dieu peut-il nous refuser quelque chose, quand nous lui offrons son Fils ? Ne devient-il pas notre débiteur ? Ne lui offrons-nous pas plus que nous lui demandons ? Aussi nous donne-t-il par la vertu du saint sacrifice, même ce que nous ne lui demandons pas. *A la mort.* Il n'y a pas de moyen plus efficace que la messe, pour obtenir la persévérance finale, dit saint Léonard de Port-Maurice.

1469. 2) *Pour les autres (a)* d'abord pour les *vivants*, une seule messe, par sa valeur intrinsèque, suffirait pour mériter la conversion de tous les hérétiques, de tous les infidèles, de tous les mauvais chrétiens, pour fermer les portes de l'enfer à tous les pécheurs. « En entendant, ou en célébrant une seule messe, à envisager l'action en elle-même, on peut mériter plus que celui qui consacrerait toutes ses richesses aux pauvres, qui s'en irait en pèlerinage jusqu'au bout du monde. Que n'imitez-vous les anges, qui, lorsqu'on célèbre la messe, descendent par troupes de leur céleste demeure, pour intercéder plus efficacement en notre faveur ? » (*Trésor caché*, de saint Léonard, que nous ne faisons que résumer.)

1470. *(b) Pour les âmes du purgatoire.* Saint Grégoire rapporte qu'une femme, ayant perdu son mari, et le croyant mort, faisait souvent célébrer la messe pour lui. Son mari était prisonnier et chargé de lourdes chaînes. Délivré de sa captivité, il apprit à sa femme que toutes les fois qu'elle faisait célébrer la messe pour lui, ses chaînes tombaient miraculeusement. Les âmes du purgatoire, dit saint Léonard après saint Jérôme, ne sentent pas leurs tourments, pendant qu'on dit la messe pour elles ; et, à chaque messe qui se célèbre, plusieurs d'entre elles s'envolent au paradis. Aussi le Bienheureux Jean d'Avila s'entendant, à son heure dernière, demander ce qu'il désirait le plus après sa mort : « Des messes, dit-il, des messes. » (1) Malheur à ceux

(1) *(a)* Le B. François Venimbéni, célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-François, avait un grand zèle pour la délivrance des âmes du purgatoire. Un jour qu'il venait de célébrer la messe pour elles et qu'il achevait le *Requiescant in pace,* on entendit un cri d'allégresse sortir de bouches invisibles et retentir par toute l'église.

(*b*) Le général Drouot, comte de l'Empire, aide de camp de Napoléon 1er qui l'appelait le *sage de la grande armée,* ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort de son père et de sa mère et de l'empereur Napoléon.

(*c*) Saint Bonnet ou saint Bont, évêque de Clermont, passait, dans une ardente prière, la veille de l'Assomption dans l'église de Saint-Michel ; la Vierge lui apparut escortée d'une multitude d'anges. Ces anges préparent tout ce qu'il faut à l'autel pour célébrer la messe, et demandent à leur souveraine quel sera le célébrant. « Point d'autre, répondit-elle, que mon serviteur Bont. » En entendant ces paroles, le saint se blottit contre un pilier ; mais les anges le viennent chercher, le conduisent à l'autel et le revêtent des ornements sacrés, servent la messe et la chantent avec une harmonie du ciel. La Vierge laissa après la cérémonie, à son serviteur la chasuble qu'on lui avait donnée et qu'on vénérait encore à Clermont au siècle dernier.

(*d*) Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, l'oracle de son siècle, aimait à servir la messe, comme un petit clerc ; il se revêtait du surplis, chantait l'office et portait la croix en procession. Quelques railleurs, comme le duc de Norford, s'en moquaient ; mais lui, éclairé de la foi, estimait comme très hautes ces saintes fonctions.

(*e*) C'est saint Ignace, martyr, qui, d'après les historiens, a institué le chant sacré dans l'Eglise. Il avait entendu, dans une vision, les esprits bienheureux chantant alternativement les louanges de Dieu ; et c'est là ce qui lui en donna l'idée.

(*f*) Le B. Bernard, dominicain de Santarem en Portugal, avait grand soin après la messe de catéchiser ses enfants de chœur et de les porter à la piété. Ces enfants apportaient leur déjeuner au couvent, et après la messe ils prenaient leur petit repas dans une salle où se trouvait une statue de la Sainte Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Plusieurs fois l'Enfant Jésus se détacha de la statue et vint partager leur déjeuner. Ils racontent le prodige au B. Bernard, qui leur recommande, si cette faveur se renou-

qui, étant obligés par testament de faire dire des messes pour les défunts, négligent de remplir ce devoir! Ils sont pires que les démons ; car ils tourmentent les élus de Dieu, tandis que les démons ne tourmentent que les réprouvés. Que penser de ceux qui, ayant hérité de leurs parents, ne songent jamais à faire dire une messe pour eux !

velle, de dire à l'Enfant Jésus : « Voici, Seigneur, que vous mangez avec nous et que vous ne nous fournissez rien ; invitez-nous ainsi que notre maître dans la maison de votre Père. » L'Enfant Jésus étant revenu, les deux enfants lui transmirent fidèlement le message, et il leur fut répondu qu'ils se tinssent prêts pour le jour de l'Ascension. Le B. Bernard auquel les enfants portèrent aussitôt cette réponse, se tint prêt en effet. Le jour de l'Ascension venu, il dit la messe de bonne heure, servi par ses deux acolytes ordinaires ; et après la messe tous trois cessèrent de vivre. Le même tombeau les réunit.

(g) Sainte Radegonde, captive de Clotaire Ier, avant d'être sa femme, avait tant de vénération pour les saints autels, qu'elle en nettoyait les marchepieds de ses propres mains, qu'elle en recueillait la poussière dans un mouchoir et ne la portait qu'avec respect. Elle faisait elle-même le vin qui devait servir à l'autel et cuisait les hosties qui devaient être consacrées.

(h) Saint Constance était sacristain de Saint-Etienne d'Ancone en Italie. Il se sanctifia par le zèle à remplir ses fonctions et à pratiquer les vertus. Dieu lui accorda le don des miracles qui le rendit fort célèbre, et l'on venait à lui de fort loin. Un paysan avait fait un long voyage pour le voir. Il trouve un homme petit de taille, monté sur une échelle et occupé à nettoyer les lampes de l'église. « Quoi, dit-il, est-ce là le fameux Constance ? » On l'assure que c'est bien lui. « Je croyais trouver un homme parfait, et je trouve à peine une figure d'homme. » Constance l'ayant entendu, court l'embrasser en lui disant : « Je vous remercie, car vous êtes le seul qui m'ayez apprécié à ma juste valeur. »

(i) L'empereur Valens fit fermer toutes les églises catholiques et ordonna de mettre à mort tous les fidèles qui assisteraient le dimanche aux offices divins. Le préfet Modeste avertit les chrétiens afin de les sauver ; ils se réunirent plus nombreux que jamais. Le préfet, en se rendant au lieu de leur réunion, rencontra une femme qui accourait avec son enfant. « Tu es donc la seule à ignorer que j'ai ordre de faire mourir tous ceux qui sont réunis. — C'est pour cela que j'y accours, dit-elle ; permets que je mène cet enfant, afin qu'il ait le même bonheur. » Modeste n'osa exécuter les ordres de l'empereur.

(j) Henri III, roi d'Angleterre, entendait tous les jours trois messes ; il en fut récompensé par un règne de cinquante-six ans. — Saint Elzéard, comte de Sabran en Provence, exigeait que ses domestiques entendissent la messe tous les jours.

(k) Saint Isidore était un pauvre cultivateur au service d'un riche propriétaire. Celui-ci se plaignait de ce que Isidore allait tous les jours à la messe ; il alla donc un jour avant lui au champ, afin de l'y attendre et de lui faire des reproches ; il y trouva les anges qui labouraient à la place d'Isidore. — L'humble et sainte bergère, Germaine Cousin, entendant sonner la messe, plantait sa quenouille au milieu de ses brebis et allait à la messe. Pendant ses absences, jamais son troupeau ne fit aucun dégât, et jamais le loup ne dévora un de ses agneaux.

(l) Dioclétien ayant défendu sous peine de mort aux chrétiens d'assister aux offices du dimanche, saint Saturnin, sainte Victoire et plusieurs autres chrétiens d'Afrique, ne se laissèrent pas ébranler par ses menaces. On se saisit d'eux ; et, au milieu des tortures, ils déclarèrent qu'ils seraient fidèles à ce devoir, lors même qu'il leur en coûterait la vie ; et ils moururent martyrs.

(m) Sainte Elisabeth de Portugal avait donné toute sa confiance à un page très vertueux, dont elle avait fait le distributeur de ses aumônes. Un autre page, jaloux, accusa le favori de la reine, auprès du roi Denis, d'avoir des relations coupables avec son épouse. Le roi, dans sa colère, alla trouver le maître d'un four à chaux et lui ordonna de jeter dans son four le premier page, qui lui demanderait s'il avait exécuté les ordres du roi. Le lendemain, Denis envoie donc le favori de la reine faire cette demande au maître du four. C'était le matin ; mais le saint homme entre dans une église, y entend deux messes et y fait ses prières tout à loisir. Le roi, impatient de savoir ce qui était arrivé, appelle le page qui avait dénoncé l'autre, et lui dit d'aller demander au maître du four à chaux s'il a exécuté ses ordres. Comme il n'avait pas l'habitude de s'attarder à prier, il arrive le premier. Le maître du four à chaux se saisit de lui et le jette dans son four. Le favori de la reine arrive quelques instants après, et le maître du four l'assurant que les ordres du roi sont exécutés, il va en porter la nouvelle à Denis, qui voit là un coup de la Providence, pour montrer l'innocence de la reine.

(n) Le pieux roi d'Angleterre Ethelred, devait livrer bataille aux Danois qui ravageaient son royaume. Son armée était peu nombreuse, il sentit le besoin de recourir à Dieu. Le jour donc du combat, il entendit la messe et voulut communier. Plusieurs fois on vint l'avertir, pendant le saint sacrifice, que les Danois étaient là et s'emparaient de positions

1471. Saint Pierre Damien, dans son enfance, gardant ses troupeaux, trouva une pièce de monnaie ; malgré son extrême pauvreté, il la remit à un prêtre, le priant de dire la messe pour ses parents défunts. Sa piété filiale fut bénie du ciel. Plus tard Pierre devint prêtre, évêque, cardinal et un grand saint. Mais comme il ne faut pas toujours compter sur la reconnaissance des enfants ou des héritiers, saint Léonard de Port-Maurice conseille à chacun de faire dire de son vivant les messes qu'il désire être dites pour lui après sa mort. Si nous avons compris l'excellence de la sainte messe, les effets qu'elle produit, aurons-nous le courage de la manquer le dimanche, où l'Église nous fait une obligation de l'entendre? Ne prendrons-nous pas tous les jours, s'il est possible, une demi-heure pour y assister! *(Voir la note du n° 611 et la note 1 du n° 1090).*

1472. *Manière d'entendre la sainte messe* (1) (*a*) La *première* méthode est de suivre dans un livre les prières de la messe. (*b*) La *seconde* de médi-

importantes : il répondit qu'il ne sortirait pas avant de s'être recommandé au Vainqueur des vainqueurs. Après la messe et la communion, il se mit à la tête de ses troupes, et engagea une bataille dans laquelle les principaux chefs ennemis furent tués. Cette victoire fut regardée comme la récompense de sa piété.

(*o*) Napoléon Ier, visitant le pensionnat d'Ecouan, dirigé par Mme Campan, voulut connaître le règlement de la maison. Mme Campan y avait écrit cet article : « Les pensionnaires entendront la messe, le dimanche et le jeudi. » Napoléon écrivit de sa main : *tous les jours*.

(*p*) Le général de Sonis, mort en 1887, à la fin de sa vie, allait tous les jours à la messe. Quand il ne put plus y aller, il s'y faisait porter. Aussi sa mort fut celle des élus.

(*q*) Tandis que le vénérable François Mastrilli servait la messe, il mérita d'être choisi pour le ministère apostolique au Japon, et invité au martyre par Jésus-Christ. D'autres pieux laïques ont été vus par sainte Melchtilde entourés d'une grande splendeur, récompense merveilleuse de leur soin à servir la messe. Personne ne doit donc s'étonner si le roi de Portugal, dom Sébastien, et si une foule de ducs et de princes servaient toutes les messes qu'ils pouvaient, et si le Docteur Angélique lui-même, après avoir dit la sienne, en servait tous les jours une autre.

(*r*) Saint Pierre Pascal, d'abord religieux de la Merci, puis évêque de Jaen en Espagne, travaillait avec zèle à la conquête des Maures qui le firent prisonnier. Au moment où il allait dire la messe dans sa prison, un enfant de quatre à cinq ans, vêtu en esclave, se présenta pour la lui servir. Le saint évêque, après son action de grâces, croyant que c'était là un enfant comme les autres, lui adressa quelques questions sur le catéchisme. L'enfant répondit avec une sagesse et une modestie admirables. Mais quand il en vint à demander ce qu'était Jésus-Christ, l'enfant lui dit : « Pierre, c'est moi qui suis Jésus-Christ; considère mes mains et mon côté, tu y trouveras les marques de mes plaies. Au reste, parce que tu t'es fait prisonnier pour rendre la liberté à mes esclaves, je me suis fait ton prisonnier. » Et ayant dit ces paroles il disparut.

(*s*) Saint Wenceslas, duc de Bohême, ne voulut pas manquer la messe un jour que l'empereur Othon Ier avait convoqué une diète à Worms. Il arriva donc trop tard à la Chambre. L'empereur et les autres princes, trouvant mauvais qu'il se fît ainsi attendre, avaient résolu entre eux que pas un ne se lèverait de son siège quand il entrerait. Mais dès qu'on le vit paraître, l'empereur changea bien de sentiment; car, ayant aperçu deux anges qui l'escortaient et le couvraient d'une croix d'or, il se leva de son trône impérial, alla au-devant de lui et le fit asseoir à ses côtés; il érigea le duché de Bohême en royaume et l'exempta de tout impôt. Wenceslas ne voulut jamais prendre le titre de roi, que ses successeurs ont porté cependant depuis.

(1) (*a*) Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, ne recommandait rien tant à ses enfants que le recueillement pendant la messe. Elle réussit ; et un Edimbourgeois disait : « Voulez-vous voir comment les anges prient dans le ciel, regardez comment, pendant la messe, notre reine prie avec ses enfants. »

(*b*) Pendant qu'Alexandre le Grand offrait un sacrifice à ses fausses divinités, un de ses jeunes pages tenait un flambeau à la main. Ce flambeau s'étant consumé, la flamme atteignit la main du jeune homme, qui demeura immobile, et se laissa brûler la main sans mot dire, par respect pour le sacrifice.

Pour encourager les chantres et les servants de messe. Saint Bonnet ou saint Bont, note (*c*) du n° 1470.

(*c*) On rapporte qu'au collège de Brienne où le jeune Bonaparte, qui plus tard fut Napoléon Ier, était étudiant, au moment le plus solennel de la messe, un élève affectait de tourner le dos au maître-autel. Le jeune Bonaparte, auprès duquel il se trouvait placé, dans un généreux mouvement d'indignation : « A genoux ! lui dit-il tout bas, mais avec un énergique accent, à genoux ! ». Le jeune sceptique obéit.

ter. Un bon religieux avait coutume de dire que, pendant la messe, il ne lisait que trois lettres : la première noire, il pensait à ses péchés, en demandait pardon à Dieu ; la deuxième rouge, il méditait sur la passion de Notre-Seigneur Jésus Christ ; la troisième blanche comme l'hostie, il faisait la communion spirituelle.

(c) Troisième méthode : payer à Dieu nos quatre dettes envers lui, en divisant la messe en quatre parties. Depuis le commencement jusqu'à l'évangile, adorer Dieu et le louer. Depuis l'évangile jusqu'à l'élévation, remercier Dieu de ses bienfaits. Depuis l'élévation jusqu'à la communion, demander pardon de ses péchés. Depuis la communion jusqu'à la fin, faire la communion spirituelle et demander toutes les grâces dont nous avons besoin.

XLII. — Des visites au Saint Sacrement. *(D'après Bourdaloue.)*

1473. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* C'est du tabernacle que part cette douce invitation. Allons donc à Notre-Seigneur et visitons-le souvent. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes, ni de plus utile. (*Voir n° 1427 et suivants*).

I. *Dévotion solide :* car elle a Jésus-Christ même pour objet. Non point seulement Jésus Christ en figure, ni en représentation : non point seulement Jésus Christ dans le simple souvenir, ni dans l'imagination : mais Jésus-Christ présent réellement et substantiellement, présent en personne, et comme Dieu, et comme homme : en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux, et à la droite de son Père.

Quand au pied de mon oratoire, ou en quelqu'autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ, et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspire mon zèle et mon amour : tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, et qu'il n'est pas véritablement devant moi, ni auprès de moi. Quand même en présence de son tabernacle et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse Nativité, sur sa douloureuse et sanglante Circoncision, sur les opprobres de sa Croix, sur sa Résurrection ou son Ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire. Car quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie, et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du Saint Sacrement : ce Sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ, je veux dire Jésus Christ selon sa divinité et selon son humanité. De sorte que dans les visites que je rends à ce divin Sacrement, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus Christ que je converse. Il est dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer. Il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre. Il y est au milieu d'une multitude infinie d'Esprits célestes, qui ne partent point de son Autel, et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins, pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avait un lieu dans le monde où il se fit voir d'une manière sensible, et à découvert, il me semble que j'aurais de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serais disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferais un mérite et une vertu, et je ne croirais pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or, il ne serait point plus présent partout ailleurs, qu'il l'est dans son temple : et sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai : mais nous avons la foi qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer, et ce que nous connais-

sons par la foi, nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

David ne souhaitait rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel éloigné de la Judée et captif à Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et de là, fléchissant les genoux, il adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens voulaient toujours avoir avec eux le Saint Sacrement. Il y a eu des Saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés, où est établie cette institution si religieuse de l'Adoration perpétuelle ? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des Princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout, lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai près de moi.

II. *Dévotion la plus conforme* aux vues et aux intentions de Jésus Christ. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* C'est la sagesse incréée qui parle de la sorte ; et cette sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ ? Il ne dit pas au reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autre choses, et c'est par exemple, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux Esprits bienheureux et d'en faire ses Anges et ses Ambassadeurs. Mais au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible, est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses Apôtres qu'il se disposait à les quitter, et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit *qu'il ne les laisserait point orphelins* en ce monde, et que, bien qu'il les privât de sa présence visible, *il serait néanmoins avec eux jusqu'à la fin des siècles.* C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le Saint Sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples. De là je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite ; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations ? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas, aussi longtemps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui ? Mais parce que les différentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son Sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspirerait, que fait une âme solidement vertueuse et toute dévouée à son divin Époux ? Dans un saint désir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures, où elle va régulièrement le visiter.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le Sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser ; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour que de n'avoir aucun égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car pour reprendre la comparaison des Grands du siècle et des Princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa Cour : or que la Cour du Prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu de cas que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses Apôtres, qui s'étaient endormis dans le jardin, pendant qu'il priait : *Hé quoi, vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi ?*

III. *Dévotion la plus utile pour nous-mêmes*, et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on ? On y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles. Souvent par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très ennuyeuses et

très incommodes. La paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient, et qu'on y entend. Enfin ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses, par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son Sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleines d'une onction toute divine. Une âme y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

1) Visites toutes *saintes*, soit par la fin qu'on s'y propose, et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique.

2) Visites toutes *salutaires* : puisqu'on y va à la source même des grâces. En effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le Sacrement de son Corps et de son précieux Sang que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard du corps, en *parcourant la Judée*, il les opère à l'égard des maladies de l'âme en demeurant dans son Tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les faibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que par nos assiduités nous l'engagions à nous les accorder. (1)

(1) *Hoc facite in meam commemorationem*; vous enviez, dit saint Chrysostome, le sort d'une hémorroïde qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses Disciples avec qui il conversait familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche : vous appelez heureux ceux qui le virent; bien des Prophètes et des rois l'ont souhaité en vain : mais vous, M. F., venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos pères allaient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il proposait la parabole du bon Pasteur et de la brebis égarée ; ici, il réconciliait une femme adultère ; ici, il consolait une pécheresse ; ici, il sanctifiait les noces et les festins par sa présence ; ici, il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé ; ici, il défendait à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle ; ici, il s'abaissait jusqu'à converser avec une femme de Samarie; ici, il souffrait les enfants autour de lui et blâmait ceux qui voulaient les éloigner ; ici, il rendait la vue aux aveugles, il redressait les boiteux, il délivrait les possédés, il faisait parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles, nos pères se sentaient saisis d'une joie sainte, ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion ; ce spectacle, ces images leur rapprochaient le temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi, les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah! chrétiens! non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers, le salut est proche de vous; la parole que nous vous prêchons, sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur ; ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels ; ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même : approchez en mémoire de lui ; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur qui ne lui permettait pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportements et vos impatiences : que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse : que le souvenir de sa modestie et de son humilité qui lui faisait prendre la fuite lorsqu'on voulait le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles ; que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir; que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer ; que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres : que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière : que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos faiblesses ; voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui. (MASSILLON).

Visites toutes *consolantes* ; il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui puissent le connaître, et qui en puissent parler.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveler ma dévotion envers le Très Saint-Sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera ; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même ; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera ; en un mot dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère ; mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui, et jouissant, autant que je pourrai de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que par sa grâce je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

XLIII. — Sanctification des actions.

1474. *Amassez-vous des trésors dans le ciel.* (MATH. VI, 20.) Que de peine on se donne pour amasser des trésors sur la terre ! Et pourtant, la rouille les dévore et les voleurs les ravissent. La mort dépouille de tout. Donc il nous faut acquérir des mérites pour le ciel : I, nous le devons ; II, nous le pouvons tous, pourvu que III, nous remplissions les conditions voulues.

1475. I. *Nous le devons.* 1° Notre-Seigneur l'ordonne : *Exercez le négoce avant que je vienne*, nous dit-il dans l'Evangile. C'est comme s'il disait : Avant que je vienne pour vous juger, exercez-vous à faire votre fortune spirituelle. Et remarquons que Notre-Seigneur entend que nous prenions de la peine à amasser des mérites ; car il compare le ciel à un salaire, qu'on ne donne qu'à la fin du jour, à un trésor caché et enfoui, pour lequel il faut creuser la terre ; et il nous fait dire par saint Paul, que *personne ne sera couronné, s'il n'a pas légitimement combattu.* 2° Du reste, le ciel en vaut la peine. (Voir n° 1177) (1). Donc efforçons-nous d'y arriver : *Contendite intrare.* (LUC.)

(1) Si Dieu nous donnait son paradis pour rien, ce nous serait un grand bonheur, mais nous n'y aurions point d'honneur. Un prince de l'antiquité répondant à un jeune homme qui lui demandait des honneurs par pure grâce, lui dit : Je puis bien vous donner des richesses, mais non pas de l'honneur, si vous ne le méritez : *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ.* On ne pouvait entrer anciennement dans le temple de l'honneur sans passer par celui de la vertu ; et nous savons qu'Alexandre-le-Grand, quand il était encore jeune et petit de corps, mais déjà grand de cœur et de courage, entendant parler des conquêtes de son père, s'en plaignait à ses favoris et leur disait : Mon père ne nous laissera rien à conquérir ; ce n'est pas qu'il ne sût que tout ce que son père acquérait était pour lui, mais il savait aussi que nous jouissons avec plus de gloire de ce que nous avons acquis à la pointe de l'épée et à la sueur de notre visage, que de ce que nous avons hérité ou reçu gratuitement par la libéralité d'un autre. Afin donc que nous ayons plus de gloire et plus de plaisir à posséder les félicités du ciel, Dieu veut que nous les achetions par la pratique de la vertu qui en est le prix et le mérite ; et pour montrer qu'il ne cherche pas ses intérêts en ceci, il récompense nos moindres bonnes œuvres, nos bonnes volontés et nos bonnes pensées au-delà de leur mérite.

Combien surprise, étonnée et ravie sera l'âme bienheureuse dans le ciel, quand elle verra qu'on mettra sur sa tête une couronne de pierreries pour des souliers demi-usés qu'elle aura mis aux pieds d'un pauvre, qu'on lui donnera une robe de gloire pour une vieille chemise, et un torrent de voluptés pour une mortification d'un quart d'heure !

Quand vous êtes au marché ou dans la boutique d'un marchand, et que vous marchandez quelque étoffe, vous dites : C'est trop cher, vous me surfaites cette étoffe ; mais quand elle vous est livrée, et que vous pensez l'avoir eue à bon marché, vous vous réjouissez et vous dites que c'est pour rien : *pro nihilo salvos facies.* Maintenant que vous achetez les biens célestes et la vie éternelle, il vous semble qu'on les vend bien cher, parce qu'il faut se mortifier, se lever matin pour prier Dieu, dompter vos pas-

1476. II. *Nous le pouvons tous*, 1° car *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.* 2° Tous nous avons à notre portée, du moins un moyen de réaliser cette forme spirituelle. Ceux qui veulent acquérir ici-bas des richesses s'y prennent diversement : les uns se lancent dans de grandes entreprises, où ils risquent tout pour gagner beaucoup ; s'ils ne réussissent pas, ils font des banqueroutes éclatantes ; d'autres s'y prennent plus modestement et arrivent plus sûrement. Ils ne dépensent rien, ils tirent parti de tout avec économie. De même, il y a deux manières de faire fortune pour le ciel. Quelques saints ont adopté un genre de vie extraordinaire ; ils ont pratiqué des austérités qui nous étonnent, ou entrepris de grandes œuvres pour la gloire de Dieu. Ils ont réussi : c'est bien ; mais cette manière de faire n'est sans doute pas à la portée de tous. Il en est une autre qui nous ira à merveille ; elle consiste à ne point perdre son temps ni sa peine, à tirer parti de tout ce que l'on fait pour amasser des mérites, en d'autres termes, à sanctifier ses actions ordinaires (1).

1477. 1) Ce dernier moyen est efficace. La Vierge n'a rien fait d'extraordinaire, et pourtant elle est élevée en gloire au-dessus de tous les saints. Il en est à peu près de même de saint Joseph ; et quand nous arriverons au ciel, que de saintes âmes nous y verrons qui n'ont rien fait d'extraordinaire en ce monde, qui se sont contentées de remplir leurs devoirs de parents chrétiens, d'enfants soumis, d'ouvriers consciencieux ! (2). 2) Mais ce moyen si efficace de se sauver est nécessaire, nous l'avons dit : le royaume des cieux n'est pas pour les lâches ni pour les paresseux ; donc il faut l'employer.

1478. — III. Mais à quelles conditions nos devoirs de chaque jour, nos travaux ordinaires deviennent-ils méritoires ? 1° Il est nécessaire que nous soyons en état de grâce. (Voir n° 1005.) 1° Il faut offrir nos actions à Dieu par un motif inspiré par la foi : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, que tout soit pour la plus grande gloire de Dieu*. Il y en a qui agissent sans aucune intention, sans se proposer aucun but à atteindre, comme celui qui lancerait des flèches en l'air ; ils ne font de leur vie qu'un jeu et qu'un amusement, et ils tuent le temps sans profit. D'autres agissent pour un but, mais pour un but purement naturel, pour faire fortune, établir leurs enfants, ce n'est pas là sanctifier ses actions (3). Pour

sions, pardonner les injures ; mais quand vous serez dans le ciel, et qu'après cent ans, cinq cents ans et dix mille ans, vous jouirez des délices, des joies et des félicités que vous aurez achetées par ces travaux, vous vous réjouirez, vous direz avec étonnement : *non sunt condignæ passiones*. Vous admirerez, vous adorerez, vous vous pâmerez d'amour pour cette très adorable et très aimable justice de votre Dieu. (Le Jeune).

(1) La Vénérable Gertrude d'Orient fut d'abord une humble domestique de Delft en Hollande. Là, avec deux de ses amies, elle chantait sur un des ponts de la ville un pieux cantique, commençant par ces mots : *Le jour se lève à l'Orient* ; c'est de là que lui vint son surnom. Entrée plus tard chez les béguines, elle brûlait de zèle pour la sanctification des domestiques. Quand elle recommandait la piété, celles-ci lui disaient : « Il faut bien vivre ! — Pour servir Dieu, leur répondait Gertrude, il suffit d'avoir bonne volonté et des doigts qui sachent tenir un fuseau. » Les actions les plus humbles sont récompensées ; chacun remportera non selon ce qu'il aura été, mais selon ce qu'il aura pratiqué. Louis XI étant un jour au Plessis, près de Tours, entra dans la cuisine, et s'amusa à causer avec un marmiton qui ne le connaissait pas : Combien gagnes-tu à ton métier ? lui dit-il. — Je gagne autant que le roi. — Comment cela ? — Le roi gagne sa vie et moi aussi. — Il disait vrai en quelque façon ; mais il ne disait pas tout : la vie qu'il gagnait n'était pas aussi riche ni aussi honorée que celle du roi ; mais le plus petit artisan peut gagner la vie éternelle, aussi heureuse et aussi glorieuse que le plus grand roi, ou le plus grand prélat de l'Eglise.

(2) On raconte qu'un pauvre paysan rencontra un jour le grand roi de Perse, Artaxerxès. Suivant la coutume de ce pays, quiconque approchait du monarque lui offrait un présent. Or le paysan, n'ayant rien, puisa un peu d'eau dans le creux de sa main et la présenta au souverain. Satisfait d'un don offert d'un si bon cœur, Artaxerxès appela son trésorier et lui ordonna de remettre au paysan un plat d'or, avec mille pièces de même métal. — Voilà comment Dieu récompense, en nous accordant la grâce du ciel, la moindre action que nous faisons par amour pour lui.

(3) Il y a des oiseaux qui prennent leur essor très haut, comme les vautours, les éperviers et les milans ; Dieu les regardait comme impurs et défendait de les offrir en sacrifice, pendant qu'il acceptait l'offrande des colombes. C'est parce que ces oiseaux, et

qu'une lettre arrive à sa destination, il faut y mettre l'adresse. Adressons nos actions à Dieu, si nous voulons qu'il les reçoive favorablement. Donneriez-vous son salaire à la fin du jour à un ouvrier qui aurait travaillé pour votre voisin? Il serait déjà trop heureux, si vous ne lui faisiez pas des reproches. Dieu ne nous doit rien, si nous ne travaillons pas pour lui. Donc selon le sentiment de grands théologiens, sentiment qui est le plus sûr, rapportons-lui nos actions, par un sentiment de charité, d'amour parfait pour ce Dieu infiniment aimable, afin que toutes soient dignes du ciel (1).

Si vous travailliez en une mine de fer ou de plomb et qu'un homme sage vous dit : Mon ami, vous avez beaucoup de peine et vous gagnez peu. Il y a là une mine d'or. Creusez-y, vous n'aurez pas plus de peine et vous gagnerez beaucoup plus. Ne seriez-vous pas bien mal avisé, si vous ne l'écoutiez pas? Vous souffrez, vous obéissez par contrainte, etc. Vous faites un petit métier. Si vous le faisiez en vue de Dieu, et par amour pour lui, vous auriez beaucoup moins de peine et vous gagneriez davantage. Quand Dieu pèsera vos œuvres dans la balance de sa justice, s'il les trouve trop légères, sa justice l'emportera et malheur à nous! Ce qui fait qu'une chose est légère, c'est le vide qui est en elle. Une boule creuse est légère. Ce qui fait le vide, c'est le néant de la créature : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* Quand nous faisons nos actions pour les créatures ou par amour de nous-mêmes, elles n'ont pas le poids voulu. Agissons en vue de Dieu.

1479. Dès notre réveil, ce que nous avons de plus pressé à faire, c'est de tourner notre esprit et notre cœur vers Dieu et de lui dire : Mon Dieu, qui êtes infiniment parfait et aimable, je vous aime plus que tout, et pour l'amour de vous je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui. Il est bon de renouveler cette offrande au commencement de nos principales actions. Ainsi faisait un saint solitaire : avant son travail, il s'arrêtait, regardait le ciel; et quand on lui en demandait la raison : J'ajuste mon coup, répondait-il, afin de ne pas le manquer. Ainsi font les chasseurs. Ajustons nos œuvres de la même manière, afin qu'elles aillent droit à Dieu.

Qu'on ne consente jamais à ce qu'une action, qui doit avoir un Dieu pour récompense, soit déshonorée en lui proposant pour fin un intérêt temporel. Ce serait un malheur qu'une princesse, digne d'être l'épouse d'un roi, fût mariée à un vil artisan. C'en serait encore un plus grand que la vertu, qui mérite un Dieu, s'occupât à acquérir des biens terrestres et périssables.

Toutefois, l'offrande faite le matin suffit, tant qu'elle n'est pas rétractée par une faute grave, commise pendant le jour. Vous partez le matin vers la ville voisine. Il n'est pas nécessaire de dire à chaque pas : Je vais à la ville, vous y arriverez sans cela. Ainsi, lorsque vous vous êtes mis en route le matin du côté du paradis, par l'offrande de vos actions à Dieu, étant en état de grâce, tout ce que vous faites de bon et même d'indifférent, comme le travail, les repas, le sommeil, tout est méritoire et digne du paradis, alors même que vous n'y penseriez pas ensuite. Rien n'est perdu avec Dieu, que ce que l'on ne fait pas pour lui.

élevé que soit leur vol, regardent toujours la terre, tandis que la colombe tourne souvent ses yeux vers le ciel. Ceux-là sont l'image de ceux qui, dans des actions même grandes, ont en vue des intérêts temporels; ceux-ci, celle des âmes qui font tout en vue de Dieu.

(2) Voir Péronne, *De merito*, et Gury Dumas. — Deux solitaires priaient le ciel avec ardeur de leur faire connaître la manière de servir Dieu parfaitement, lorsqu'ils entendirent une voix céleste qui leur disait d'aller à la ville d'Alexandrie, auprès d'un homme appelé Eucharisté dont la femme s'appelait Marie. Ils partirent donc pour Alexandrie, et demandèrent Eucharisté que personne ne connaissait; apercevant cependant une pauvre femme sur la porte de sa maison, ils lui demandèrent où demeurait Eucharisté. « C'est mon mari, dit-elle, entrez, reposez-vous, il reviendra bientôt. » Sur le soir, revint Eucharisté avec son petit troupeau de brebis. Les solitaires l'embrassèrent et le prièrent de leur dire son genre de vie. » Je suis un pauvre berger, répondit-il. — Mais comment servez-vous le Seigneur? — Ce serait à vous, mes frères, à m'apprendre à le servir, mais puisque vous voulez que je vous dise la manière dont je m'y prends, je fais tout et je souffre tout pour l'amour de Dieu depuis que ma bonne mère me l'a appris dans mon enfance; et Marie, ma femme, fait comme moi. » Les solitaires s'en allèrent émus et édifiés.

Mais si vous aviez le malheur de tomber ce même jour dans une faute grave, il serait nécessaire de rentrer aussitôt dans l'amitié de Dieu, par la confession ou la contrition parfaite jointe au désir de vous confesser : puis vous renouvelleriez votre offrande. C'est ainsi que nos actions les plus modestes aux yeux des hommes deviendront d'un éclat merveilleux aux yeux de Dieu, ayant plus de valeur devant lui que les victoires des conquérants, etc. (1).

(1) (*a*) Il ne faut pas s'étonner que Dieu attache la grande récompense du ciel à des actions communes. Il est vrai qu'on peut dire des saints : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* ; mais d'autre part ces œuvres communes faites par le juste ont un grand prix aux yeux du Seigneur. *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, in uno crine colli tui* ; ce qui d'après les Pères signifie que les moindres œuvres des justes charment le cœur de Dieu. Et cela se conçoit. Les justes en effet, sont les amis de Dieu, et tout est bienvenu de la part d'un ami, ses moindres services nous agréent. Les actes des justes, s'ils persévèrent dans la justice, seront donc agréés éternellement et éternellement récompensés de Dieu. De plus, le juste agissant en juste, agit pour Dieu et au nom de Dieu. Or, quand les saints ont agi au nom de Dieu, que n'ont-ils pas fait avec les plus faibles instruments, Moïse avec une baguette, Samson avec la mâchoire d'un vil animal ; comment s'étonner après cela que les actions du juste aient grand crédit. Enfin les justes sont unis à Jésus-Christ, leurs bonnes œuvres sont le fruit de la vie de Jésus-Christ en eux et de sa divine grâce qui leur donne un prix merveilleux et les rend dignes de la béatitude du ciel.

(*b*) Tandis que le maréchal de Luxembourg était étendu sur son lit de mort, un visiteur, pour le distraire, crut devoir lui rappeler ses anciennes victoires. « Ah ! Monsieur, répondit le maréchal, un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu est plus précieux à cette heure que le gain de plusieurs batailles. » — Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, blessé grièvement, adossé contre un arbre, baisait avec amour sa glorieuse épée, la compagne de sa vie et l'instrument de ses victoires. Que d'ouvriers pourraient baiser à leur mort les instruments de leur travail, qui ont été ceux de leur sanctification. (Voir la note du nº 1513.)

L'intention au commencement de l'acte étant défectueuse, la source est empoisonnée, tous les ruisseaux s'en ressentent ; la racine de l'arbre est gâtée, il ne peut produire de bons fruits.

Parfois le démon, comme certains voleurs, n'ose pas nous attaquer en sortant du logis ou à l'entrée de la forêt, c'est-à-dire au commencement d'une œuvre, il nous attend au milieu du bois, c'est-à-dire de l'action, pour que nous y mêlions quelques pensées de sensualité ou de vaine gloire.

D'autres fois, comme les pirates qui attendent que les vaisseaux soient bien chargés pour les piller, il cherche à la fin d'une action à nous en enlever le mérite, en nous en glorifiant nous-mêmes. Ayons soin de lui dire : je n'ai pas commencé pour toi, je ne finirai pas pour toi. *Ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis.*

Vous faites comme l'empereur Néron, il pêchait à la ligne avec un hameçon d'or ; et comme il prenait peu de chose et qu'il perdait souvent ses hameçons, on se moquait de lui, et on disait : C'est bien dommage, il ne prend qu'un méchant poisson et il perd souvent l'hameçon qui en vaut plus de cinquante. Cette œuvre que vous pratiquez vaut son pesant d'or ; elle pourrait acquérir des richesses inestimables et inconcevables dans le ciel, et vous en perdez le mérite, parce que vous vous en servez pour pêcher un peu de vanité ou un petit intérêt temporel.

Pour faire une bonne œuvre, il faut que toutes les circonstances nécessaires s'y rencontrent, et pour rendre une action vicieuse, il ne faut que le manquement d'une seule circonstance : *Bonum ex integra causa, malum ex quolibet defectu* ; comme pour la beauté du visage, il faut l'assemblage de toutes les parties, il faut que le front, les yeux, les joues, la bouche soient bien faits ; pour le rendre difforme et horrible, il ne faut que le manquement d'une de ces parties, comme si le nez ou une des lèvres était coupée ; donc si vous dites des mensonges, si vous vous parjurez, etc. quand ce serait pour sauver tout le monde, cette bonne intention n'excuse pas, ne rectifie pas, ne redresse pas la mauvaise action, ni même toute sorte d'actions indifférentes.

Vous êtes ouvrier, et vous voulez que tout ce qu'on fait pour vous soit bien fait, un chapeau, un habit, un soulier ; et s'il y a dans ce qui est à votre usage quelque défaut, vous vous fâchez ; à plus forte raison ce qu'on fait pour un prince doit être bien fait, et encore plus ce que l'on fait pour un roi ; mais ce que l'on fait pour Dieu devrait être infiniment parfait. Saint Ignace, voyant un frère coadjuteur faire un ouvrage par manière d'acquit, lui demanda : Mon Frère, pour qui faites-vous cela ? Mon révérend Père, c'est pour l'amour de Dieu. Pour l'amour de Dieu ! certes, si vous le faites encore ainsi, je

1480. 3° Que si vous ne voulez pas la dernière place du paradis et si vous désirez acquérir une gloire éclatante, ne vous contentez pas de cette offrande du matin, ni même de la renouveler plusieurs fois ; mais dans toutes vos actions appliquez-vous à agir, à souffrir, à parler, à penser comme Notre-Seigneur et les saints. Une mère, une jeune personne qui prendront en tout la Vierge pour modèle ; un laboureur, un ouvrier qui chercheront à imiter saint Joseph, seront placés au ciel à des hauteurs qui étonnent. « Mon frère,

vous donnerai bonne pénitence ; ce que l'on fait pour l'amour de Dieu, peut-on le faire négligemment et de mauvaise grâce ?

N'est-il pas vrai qu'il doit y avoir d'autant plus de façon à un travail, que le salaire qu'on en recevra sera de plus grande valeur ? Si le service que vous rendez à votre mari ou à votre maître, si cet ouvrage que vous faites dans votre atelier était pour un prince, qui vous eût promis mille écus, n'y appliqueriez-vous pas tous vos cinq sens ? ne tendriez-vous pas tous vos nerfs pour le bien faire ? Savez-vous bien ce que vous devez gagner par cet ouvrage que vous faites, quel qu'il soit ? non mille écus, non dix mille, non cent mille écus, non un royaume, non un monde, mais un Dieu créateur d'un monde : *Ero merces tua magna nimis*.

Jean Diacre, rapporte dans la vie de saint Grégoire, que ce saint Docteur, étant abbé d'un monastère de Rome, sa bienheureuse mère Silvie, très noble dame, lui envoya un potage de légumes dans une écuelle d'argent ; incontinent après, un pélerin se présente à lui et lui demande l'aumône ; le saint lui donne cette écuelle et quelques pièces de monnaie qu'il avait. A quelque temps de là, ayant été créé pape, il prit la coutume de donner à dîner et de servir à table douze pauvres pélerins. Un jour il en aperçoit treize ; il appelle son chapelain : Pourquoi avez-vous aujourd'hui fait entrer treize pauvres contre la coutume ! Saint Père il n'y en a que douze. Le saint assure qu'il y en a treize ; le chapelain les ayant comptés et recomptés, assure qu'il n'y en a que douze, comme en effet, lui et les assistants n'en voyaient que douze. Le saint se doute qu'il y a quelque chose d'extraordinaire, vu surtout qu'il remarque que ce treizième surnuméraire changeait quelquefois de visage, prenant tantôt la forme d'un beau jeune homme, tantôt celle d'un vénérable vieillard. Après le dîner, ayant congédié les autres, il retient celui-ci ; et, le prenant par la main, le conduit dans son cabinet, le conjure de lui dire tout simplement qui il est. Je suis ce passant à qui vous donnâtes l'aumône quand vous étiez abbé ; vous pensiez la donner à un pélerin, et vous la donniez à un ange ; et en récompense de cette aumône, Dieu résolut de vous faire chef de son Eglise et successeur du prince des Apôtres ; il m'a commandé de me tenir auprès de vous, d'avoir un soin particulier de vos affaires, et d'obtenir de sa Divine Majesté l'accomplissement de vos prières. Saint Grégoire, bien étonné de ce qu'il voyait et entendait, se jette par terre, et avec une très profonde vénération, s'abaisse devant Dieu, et fondant en larmes, il dit : Si Dieu, en récompense d'une si petite action, m'a élevé au comble de toutes les dignités de ce monde, et si de plus, il m'a donné l'assistance extraordinaire d'un de ses anges, quelle récompense me donnera-t-il, si je fais de plus grandes aumônes, et si je garde fidèlement ses commandements et ses divins conseils ? Cela fut cause, dit l'historien, qu'il engagea toutes les rentes de son patrimoine pour en faire des aumônes, étant assuré par ce fait des grandes couronnes qu'il en recevrait dans le ciel. Oh ! mes Frères, si vous saviez ce que c'est que Dieu, si vous aviez la lumière pour connaître la grandeur de ses divines perfections, et combien il mérite d'être aimé et servi, vous l'aimeriez de tout votre cœur, vous le serviriez de toutes vos forces, quand même il n'y aurait point de récompense à gagner à son service. Que devons-nous donc faire quand nous considérons sa libéralité et sa magnificence infinie, les joies, les honneurs et les délices incompréhensibles qu'il a préparés en récompense du moindre service qu'on lui rend.

Nos bonnes œuvres sont des semences pour l'éternité, dit saint Bernard. Supposons que vous n'ayez jamais vu d'arbre qu'en peinture, et qu'on vous montre dans une boîte le pépin d'une pomme reinette, ou d'une poire bon-chrétien, ou le noyau d'une prune de Damas, et qu'on vous dise : Avec ce pépin et ce noyau on peut faire venir un grand arbre, non pas en peinture comme celui-là, mais vrai et réel, qui poussera tous les ans de belles fleurs, des feuilles verdoyantes, des fruits savoureux, d'ici à dix ans, quinze ans, vingt ans, vous diriez : Je n'en crois rien, quand vous le jureriez ; et néanmoins vous savez que cela est vrai. L'Evangile et l'Eglise vous disent qu'une parole d'instruction que vous dites à votre métayer, cinq ou six pas que vous faites pour visiter un pauvre malade ou pour accompagner le Saint-Sacrement, une bouchée de pain que vous donnez en aumône, en état de grâce et pour l'amour de Dieu, vous produiront des joies, des contentements, des félicités inconcevables d'ici à cent ans, d'ici à mille ans, d'ici à cent mille, en toute l'étendue des siècles. Vous n'en croyez rien ; cela ne laisse pas d'être vrai.

Comment des œuvres si petites en apparence peuvent-elles mériter une telle gloire ? C'est la grâce de Dieu qui les inspire et dans laquelle elles sont faites qui leur donne

certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible ; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : *Sicut exhibuistis... ita nunc exhibete.* » (BOSSUET.) Vous avez agi pour vous, pour les créatures, faites la même chose pour Dieu. A l'œuvre donc, *rachetons le temps perdu*, car nos *jours ont été mauvais*. Profitons de ceux qui nous restent et *amassons des trésors dans le ciel*. Chose prodigieuse ! si un fourbe vous enseignait l'art de convertir le cuivre en or, vous en voudriez faire l'essai, quoiqu'il vous dût coûter beaucoup ; et Dieu vous enseigne ici, par notre bouche, sur la foi de sa parole, comment vous pourrez de terre devenir un ciel, de chair devenir un esprit, et d'homme devenir un Ange, et vous ne vous mettez point en peine d'en faire l'épreuve. *Videte vosmetipsos, ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis*. (II. Joan, 8.)

XLIV. — Instruction pour les mères chrétiennes.

1481. Mères, vous ne vous damnerez pas, ni ne vous sauverez pas seules ! Le salut des membres de vos familles dépend en quelque sorte de vous. Dans le désir que vous fassiez votre salut et celui de tous les vôtres, nous allons vous rappeler ce que vous devez : I, à Dieu, II, à votre époux, III, à vos enfants.

1482. — I. **A Dieu** 1° *L'aimer et le craindre*. Rien n'est affreux comme une âme, qui n'aime pas ni ne craint pas Dieu, et est par là même livrée au démon ; mais quand cette âme est celle d'une mère, c'est chose plus terrible encore. Quoi ! vous portez un enfant, entre vos bras ou dans votre sein, vous êtes chargée d'attirer sur cet être si cher la bénédiction de Dieu, et vous êtes en état de péché mortel ! Mais ne tremblez-vous pas à la pensée que Dieu, dont vous êtes l'ennemie, lancera peut-être sa malédiction sur votre enfant, à cause de vous ? De grâce donc, ne commettez jamais de fautes graves ; mais il en est dont vous devez vous préserver avec plus de soin, parce qu'elles sont de nature scandaleuse pour les familles : 1) la négligence à sanctifier le dimanche, à assister à la messe, aux saints offices ; 2) la violation de l'abstinence. Quand une femme habitue ses enfants, son époux, par son exemple ou sa complicité, à violer, ne serait-ce que de loin en loin, ces deux grands devoirs, c'est la ruine de l'esprit chrétien dans une maison. Hors de chez eux, ses enfants, son époux vivront comme des païens. Et qu'on observe bien qu'une mère est obligée d'envoyer à la messe ses enfants, et de leur faire pratiquer l'abstinence dès qu'ils ont sept ans accomplis. Si elle ne le faisait point, elle se rendrait gravement coupable.

Une femme qui craint Dieu, non seulement se préserve de toute transgression de sa loi, mais même elle cherche à inspirer cette crainte à ses enfants. Mon fils, disait souvent Blanche de Castille, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous savoir en état de péché mortel. — Virginie Bruni, restée veuve à Rome à vingt-cinq ans, avec trois petits enfants, matin et soir faisait la prière avec eux ; et puis, la prière achevée, laissait ses enfants à

un si haut degré d'excellence, qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse en égaler la dignité, ou leur être comparé. Si dans une balance on mettait d'un côté les ouvrages des plus célèbres artisans en menuiserie, en orfèvrerie, en architecture, les plus braves exploits et les plus généreuses actions des Hercule, des Scipion, des César, des Pompée, et autres anciens conquérants, et d'un autre côté un seul acte d'amour de Dieu, qu'une âme dévote exerce en sa méditation, cet acte emporterait le prix au jugement de Dieu et des anges.

Dans l'assemblée des esprits angéliques, Dieu ne fait pas admirer comment Alexandre le Grand et autres conquérants avaient combattu vaillamment, comment Démosthènes et autres orateurs avaient parlé éloquemment, mais comment le saint homme Job assis sur un fumier, avait souffert patiemment : Avez-vous vu mon serviteur Job, qui n'a pas son semblable sur la terre, comme il est demeuré ferme et inébranlable aux secousses de de tant d'afflictions, il n'a pas laissé échapper une seule parole de murmure ou d'impatience, il n'a pas démenti en un seul point la fidélité et l'obéissance qu'il me doit. Notre Sauveur montrant un jour à ses anges une aumône que saint Martin lui avait faite dans la personne d'un pauvre : Voyez, dit-il, Martin qui n'est pas encore baptisé, qui n'est que catéchumène, m'a revêtu de ce manteau. (LE JEUNE).

genoux ; et debout, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, elle disait avec tout l'accent de la foi : « Mon Dieu, vous savez combien j'aime ces enfants, qui sont mon unique consolation en ce monde, depuis que la mort m'a enlevé leur père ; mais s'ils doivent vous offenser mortellement un jour, faites-les mourir maintenant même à mes pieds. Non seulement je ne m'en plaindrai pas, mais je vous en rendrai d'éternelles actions de grâces. » Et les petits enfants frissonnaient, en entendant la prière de leur mère. Ah! mères, si vous parliez ainsi à vos enfants, le péché n'étendrait pas sur leurs âmes, de si bonne heure, son cruel empire. Pauvre femme, qui ne craint pas Dieu, elle ne peut donner à ses enfants ce qu'elle n'a pas !

1483. 2° *Prier Dieu.* Que sont devenues ces femmes anciennes, qu'on voyait prier Dieu à toute heure ? Que de chapelets elles usaient ! Une femme qui ne prie pas, tarit pour elle et pour les siens la source de la grâce et se livre à la merci du démon. Priez et faites prier vos enfants, vos serviteurs, vos époux, matin et soir, et habituez-vous à vous recommander à Dieu dans la journée, surtout dans la tentation.

1484. 3° *S'approcher de Dieu par la fréquentation des sacrements.* Les sacrements sont, avec la prière, le grand moyen de salut. Quand on s'en éloigne, on ne prie pas, ou on prie mal. On s'éloigne par conséquent de Dieu. *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* Serait-il possible qu'une femme omit le devoir pascal ? Mais suffit-il même de l'accomplir, et peuvent-elles vivre de la foi, les âmes qui ne se confessent qu'aux grandes fêtes ? Elles deviennent toutes matérielles, elles ne pensent qu'à leur ménage, à l'entretien de leurs enfants ; point de préoccupation surnaturelle, point de zèle ; et, semblables à l'autruche qui enfouit ses œufs dans le sable, elles enterrent les âmes de leurs enfants dans la matière.

Nous n'avons pas le temps, disent quelques femmes négligentes ! Hélas ! le temps perdu est celui que l'on passe loin de Dieu ; et si, en ne s'approchant pas des sacrements, on reste en état de péché mortel, tout ce temps est stérile pour le paradis. Confessez-vous assez souvent pour ne jamais tomber dans une faute grave, ou au moins pour vous relever aussitôt après une chute. Et si vous ne faites pas de faute grave, ne vous laissez pas arrêter par une fausse humilité ; communiez tous les huit jours ; non seulement vous ne ferez pas mal, mais même vous ferez très bien ; et la communion fréquente vous préservera des chutes et vous aidera à vous corriger de vos défauts. Quel bel exemple vous donnerez par là à vos enfants, que vous devez exhorter à la fréquentation des sacrements ! Vous vous rendriez gravement coupables, si vous n'envoyiez pas vos enfants se confesser dès l'âge de sept ans, et même avant, si déjà ils savent discerner le bien du mal et sont capables d'offenser Dieu (1). (*Voir la note du* n° 505.)

1485. — II. **A vos époux** : 1° *le respect et la soumission ;* rigoureux devoir, *caput mulieris vir.* Il faut voir dans un époux l'autorité de Dieu. *Dominabitur tui.* Tel est l'ordre, dit saint Chrysostome, aussi est-ce un désordre hideux que de voir en haut ce qui doit être en bas ; la tête au-dessous du corps. Donc point d'insultes, ni de plaintes, ni de reproches, surtout quand il est dans la colère et dans l'ivresse. Vouloir toujours dire le dernier mot et reprendre à contre-temps, c'est provoquer des blasphèmes et peut-être des coups. Comment espérer de faire entendre raison, à qui la passion a ravi toute raison ? Quel scandale pour les enfants, quand ils sont témoins de ces scènes désolantes, qu'une femme pourrait si facilement s'épargner, par la patience et le silence ! (Voir n° 512, en note.)

Il n'est pas toujours facile, il est vrai, d'être ainsi maître de soi, mais, à tout prix, il en faut venir là. Si vous ne pouvez vous contenir, retirez-vous à

(1) L'abbé prince Alexandre de Hohenlohe raconte qu'un jour on parlait en sa présence d'une jeune fille qui communiait tous les jours. Une dame, mère de deux jeunes filles, l'une de dix ans, l'autre de dix-huit, toutes deux d'une santé florissante, osa dire : « J'aimerais mieux voir mes deux filles mortes que de les voir communier tous les huit jours. » Le pieux prêtre la reprit de cette horrible parole. Ceci se passait au mois de juin ; or le 23 décembre de la même année 1818, l'une des filles mourut, et sa sœur la suivit dans la tombe le 2 janvier 1819. Malheur aux parents qui détournent leurs enfants de la fréquentation des sacrements.

l'écart, pleurez aux pieds d'un crucifix, en demandant à Dieu la patience, et en lui promettant de ne pas laisser échapper une parole dure. Notre-Seigneur n'a-t-il pas enduré pour nous, et sans se plaindre, toute sorte d'affronts ? Le lendemain ou plusieurs jours après, quand la raison sera revenue, vous pourrez ensuite donner un bon conseil, ou plutôt faire une prière ; mais jamais quand vous prévoirez que votre mari s'en aigrira. Ainsi faisait sainte Monique ; et quand d'autres femmes se plaignaient à elle des brutalités de leurs maris, dont elles portaient quelquefois des marques sur le visage : « Prenez-vous-en à votre langue, disait Monique, il n'appartient pas aux femmes de tenir tête à leurs maris ; soyons douces, regardons-les comme nos maîtres et nous vivrons en paix (1). » Pour prévenir les écarts d'un époux, il faut chercher à le retenir à la maison, en lui en rendant le séjour aussi agréable que possible, par la douceur, par les caresses des petits enfants, par une fête de famille organisée le dimanche surtout.

1486. 2° *La fidélité.* La femme n'est plus libre de donner ses affections à d'autres qu'à son mari et à ses enfants (2). Trahir les engagements sacrés contractés auprès des autels, ce serait un crime capable d'attirer sur une famille la malédiction de Dieu. Aussi l'opinion publique elle-même sait le flétrir ; et, si déjà c'est une honte et un déshonneur, qui fait rougir la mère, quand une jeune fille s'égare, qu'en serait-il de la femme qui aurait de coupables relations ? Donc fuir les occasions, savoir fermer sa porte à qui offre un péril, ne jamais aller dans cette maison où l'on doit le rencontrer, ne jamais se plaindre de ses peines à des personnes de différent sexe. Les consolations qu'on recherche dans ces confidences coûtent trop cher. « Quiconque vient louer votre beauté et votre grâce doit vous être suspect, dit saint François de Sales ; car quiconque loue une marchandise, qu'il ne peut acheter, est pour l'ordinaire grandement tenté de la dérober. Mais si, en vous louant, quelqu'un ose de plus mépriser votre mari, il vous offense infiniment ; car il est clair que non seulement il veut vous perdre, mais qu'il vous tient déjà pour demi-perdue, puisque la moitié du marché est faite avec le second marchand, quand on est dégoûté du premier. »

1487. 3° *Le bon exemple.* Rien n'est plus contraire à la fin du mariage que d'être, pour un époux, un sujet de scandale, en se rendant complice de ses désordres, ou en les partageant. Malheur à la femme qui ne se respecte pas elle-même, et qui amène par là son époux à la mépriser ! Saint Léonard de Port-Maurice assure qu'il y a en enfer une multitude de femmes, qui n'y sont que pour n'avoir pas pratiqué les lois de la chasteté dans le mariage. Le même sort est réservé à celles qui, malgré les cris de leur conscience, cherchent à se persuader que tout est permis dans leur état. Faites-vous donc instruire de vos devoirs au saint tribunal, et soyez-y fidèles, vous souvenant que la pudeur est le trésor le plus précieux de la femme. L'homme peut se faire un nom sur le champ de bataille, ou en dictant des lois à une nation. La gloire de la femme c'est la pudeur, sans laquelle elle n'est plus qu'un être avili et dégradé.

(1) Sainte Elisabeth de Portugal eut à gémir longtemps des infidélités de son mari à son égard, moins à cause de ses droits méconnus qu'à cause du scandale donné et de l'offense de Dieu. Elle supportait tout avec patience ; elle alla même jusqu'à s'occuper des enfants que le roi avait eus d'autres femmes ; elle les confiait à des femmes vertueuses, et quand ils avaient grandi, elle les réunissait autour d'elle pour les former à la crainte de Dieu. Une telle vertu, jointe au châtiment subi par un de ses calomniateurs, ouvrit enfin les yeux du roi, qui se convertit. (Voir la note du n° 1471 (*m*), sainte Elisabeth.)

(2) Quand le maréchal de Mouchy fut conduit en prison par les révolutionnaires, Mme de Mouchy, sa femme, l'y suivit. On lui représente que l'acte d'accusation ne fait pas mention d'elle. Mais elle répond avec fermeté : « Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi. » M. de Mouchy est traduit au tribunal révolutionnaire. Elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit qu'on ne l'a pas mandée. Et elle répond : « Puisque mon mari est cité à votre tribunal, je le suis aussi. » Enfin le maréchal est condamné à mort. La courageuse femme monte avec lui sur la charrette fatale. « Mais vous n'êtes point condamnée, » s'écrie le bourreau. Et elle répond encore : « Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi. » On ne put tirer d'autre réponse de cette femme admirable, et on fut obligé d'employer la force pour la faire descendre de l'échafaud.

1188. III. **A vos enfants**. Voir nº 502. (Lisez ce qui est exposé plus haut au quatrième commandement, depuis *Devoirs des parents* jusqu'à ces mots: *les devoirs des autres parents ou des tuteurs à l'égard de leurs descendants*, en ayant soin d'ajouter, (après le nº 503), les développements ci-dessous).

Aleth, mère de saint Bernard, eut sept enfants, qu'elle élevait avec soin, dans l'espoir de les consacrer tous à Dieu. Elle mourut jeune. Bernard, après la mort de sa mère, se sentait entraîné par le monde et allait être infidèle à la vocation, qu'elle avait su lui inspirer. Mais, dans ces hésitations, il lui semblait entendre la voix d'Aleth, qui lui disait de sa tombe : « Est-ce donc pour les vanités du siècle que je vous ai élevé avec tant de soin ? » Fortifié par cette voix maternelle, non seulement il se détermina à entrer au monastère, mais il entraina même avec lui vingt jeunes gens des premières familles de Dijon, parmi lesquels quatre de ses frères. En partant ils embrassèrent Nivard, le dernier des frères qui n'avait que sept ans. « Adieu, mon frère, dirent-ils, nous vous laissons tous nos biens ! — Vous prenez le ciel, répondit l'enfant en pleurant, et vous me laissez la terre : le partage n'est pas égal ; » et il se hâta de grandir pour aller les rejoindre. Il ne restait plus dans le monde qu'Humbeline qui se maria et perdit son mari quelques mois après ; et, elle aussi, devenue veuve, se consacra au Seigneur.

Voilà ce que peut faire de ses enfants une femme qui a la foi, qui leur inspire de bonne heure la pensée de se donner à Dieu. Si quelqu'une de vos jeunes filles voulait vivre dans la virginité ou le célibat, au milieu du monde, gardez-vous de l'en détourner ; car cet état est plus parfait et plus heureux que le mariage. Cette jeune fille sera du reste votre consolation et votre appui dans votre vieillesse, elle vous servira avec dévouement ; tandis que ses sœurs engagées dans une autre voie ne songeront qu'à leurs maris et à leurs enfants (1).

1189. (*Voir n. 507 auquel il faut rapporter ce qui suit.*) Fidèle aux conseils de saint François de Sales, Mme de Chantal faisait coucher ses enfants modestement, chacun à part, dans un petit lit. Elle restait longtemps en prière auprès d'eux et ne se retirait que quand elle les voyait endormis. Anna-Maria Taïgi, qui s'est sanctifiée à Rome, au commencement de ce siècle, par l'accomplissement des devoirs d'épouse et de mère et par la pratique des plus sublimes vertus, avait donné le jour à sept enfants, quatre garçons et trois filles. Elle les entoura tous des soins les plus vigilants ; elle les conduisait elle-même aux écoles, ou bien, si elle en était empêchée, elle les faisait accompagner par des personnes sûres. Pour éviter de mettre sous leurs yeux l'ombre la plus légère du mal, bien qu'elle fût pauvre et obligée de travailler pour gagner le pain de chaque jour, elle avait soin de faire coucher ses garçons dans un lieu séparé de ses filles. Pour mieux préserver leur innocence et leur inspirer en même temps une modestie plus sévère, chacun de ses enfants avait son lit séparé et entouré de rideaux ; elle porta sur ce point les précautions jusqu'à l'excès. A l'époque du mariage de sa fille Sophie, afin d'avoir le temps de tout conclure, et pour que les époux pussent se connaître, elle permit que le fiancé vînt à la maison ; mais elle ne quittait pas sa fille dans ces circonstances et ne la laissait jamais seule avec lui, pas même un instant.

La servante de Dieu savait que les jeunes personnes trouvent facilement l'occasion de se perdre, en allant au marché et en fréquentant les places et les boutiques. La prudence ne lui permettait pas d'exposer ses filles à ce danger ; elle préférait aller elle-même acheter ce qu'il fallait pour le ménage ; si elle ne le pouvait pas, elle priait un ami de la famille de lui rendre ce service (2).

(1) Voir la note du n. 1034. Les quarante martyrs.

(2) Un ambassadeur des Perses demandant à la femme de Léonidas pourquoi on honorait les femmes à Lacédémone, elle lui répondit : « C'est parce que nos femmes savent former des hommes. » Quelle joie, quand une mère réussit dans la grande œuvre de l'éducation ! Mme Acarie, qui devint plus tard la B. Marie de l'Incarnation, eut ce bonheur. Un jour qu'elle avait autour d'elle ses trois fils et ses trois filles, elle leur dit :

1490. (*Un peu plus bas n. 507 répondre aux objections.*) Ma fille est un ange, elle ne fait point de mal! — Les anges sont tombés dans le ciel et Adam et Eve dans le paradis terrestre. Dans ces sortes d'occasions, fût-elle un ange, elle deviendrait un démon. Vous aussi peut-être dans votre jeunesse vous passiez pour un ange. N'avez-vous eu aucun danger à courir? Votre fille sera encore plus facile que vous à la séduction. Il faut qu'elle s'établisse, dit-on encore! Soit; mais il vaudrait mille fois mieux qu'elle ne s'établît point que si elle devait le faire sous le coup de la malédiction de Dieu. Un mariage qui s'achète par le péché se paie trop cher, et il ne vaut pas ce qu'il coûte (1).

Veillez sur tous vos enfants sans exception. Si allant en voyage vous les confiiez a une femme en lui recommandant de les bien garder, et si à votre retour elle vous disait : J'ai bien gardé vos enfants; il y en a que j'ai laissés tomber dans le feu,qu'en diriez-vous? et que dira Jésus-Christ à son jugement, si vous en laissez un seul se perdre par votre faute?

(*A propos du n. 509 insister sur ce point.*) Quel scandale donnent aux enfants les parents qui en leur présence, parlent mal de la religion et du prêtre, qui se montrent négligents à assister aux offices, à entendre la parole de Dieu!

Conclusion. C'en est assez; pourtant nous n'avons pas tout dit. Nous n'avons fait que vous rappeler les plus importants de vos devoirs, gardez-vous de négliger de les accomplir. Ce serait vous perdre et perdre peut-être les âmes qui doivent vous être plus chères que votre vie. Dieu vous aidera, si vous avez soin de le prier; et, en vous dévouant généreusement à votre tâche, vous mériterez pour vous le bonheur des élus et la joie de vous retrouver au ciel avec ceux dont vous aurez procuré le salut sur la terre (2).

XLV. — Aux jeunes personnes.

1491. Nous devons leur dire : I, ce qu'elles ont à craindre; II, ce qu'elles ont à fuir; III, ce qu'elles ont à faire.

I. **A craindre: 1° le péché:** La jeunesse est une fleur, a-t-on dit souvent : mais que fait-on d'une fleur flétrie? On la jette dans la boue. Ce qui flétrit la jeunesse, ce qui épuise son parfum, ce qui fane son éclat, c'est le péché mortel. Il est pour elle ce qu'est l'incendie pour un palais rempli de richesses, ce qu'est la grêle pour la moisson ou une vigne chargée de raisins, ce qu'est la gelée pour un arbre couvert de fleurs. Donc, la mort mille fois plutôt qu'un péché mortel, plutôt qu'une pensée coupable.

1492. **2° Ce qui conduit au péché :** 1) *la vanité.* Elle naît presque avec le sexe, dit saint François de Sales. Ce n'est que trop vrai; et pourtant elle est inspirée par un secret désir de plaire; à qui? à Dieu? Non certes. On ne lui plaît que par la modestie et par la simplicité. C'est donc aux hommes qu'on prétend plaire par la vanité; et saint Paul nous dit : « Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus Christ. » Par la vanité, on ne réussit que trop à plaire à quelque créature; et c'est ce qui expose une jeune personne aux plus dangereuses occasions. « Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais, enfin, vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité qui vous paraît

« Maintenant je suis heureuse, je vois que vous aimez Dieu et que Dieu vous aime : être la mère d'enfants que Dieu aime est un bonheur indicible. » Ses trois filles se firent Carmélites.

(1) Il y avait dans l'antique Carthage une statue de bronze consacrée à Saturne. On l'environnait de flammes jusqu'à la rendre brûlante, et les femmes croyaient faire un acte de religion en jetant leurs petits enfants dans cette fournaise, où ils étaient presque aussitôt consumés. N'est-ce pas l'image de ce que font les femmes chrétiennes qui laissent leurs enfants au milieu des séductions du monde?

(2) Pour éclairer les mères chrétiennes sur leurs devoirs, rien de plus utile que de leur faire lire le volume que nous avons écrit sous ce titre : *La mère selon le cœur de Dieu*, 5me édition, franco 1 fr. 50. S'adresser au Secrétaire du pèlerinage de la Salette, par Corps (Isère).

innocente, machine de loin contre votre honneur : elle vous tend des lacets ; elle vous découvre à la tentation ; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie. » (BOSSUET.) La vanité, en effet, attire les regards et les poursuites des libertins. Je dis des libertins ; car ce qu'il y a de sérieux et de sensé dans une localité, hausse les épaules à la vue d'une jeune personne qui ne s'occupe que de sa mise. N'est-elle pas semblable, en effet, à ce papillon volage, ou à ce frelon qui voltige sur toutes les fleurs, sans jamais faire de miel. Comment en viendra-t-elle à faire une maîtresse de maison ? Ce défaut, du reste, met à sec la source des aumônes et, par là-même, celle de grâces précieuses. Que dis-je, des aumônes. La vanité ne permet même pas de payer ses dettes : on ruine les siens et même les étrangers pour la satisfaire.

Ce défaut est donc loin d'être un titre de gloire. La femme que saint Jean vit dans sa vision assise sur une bête, et ornée de riches vêtements est la figure du vice. Or, cette femme portait écrit sur sa tête ce mot : *Mystère*. Quand une femme ou une fille est chargée de pierreries, de vêtements de brillantes couleurs, il peut avoir là-dessous un mystère d'iniquités. Du reste, rien n'est commun, rien n'est vulgaire, comme la vanité ; elle remplit les rues de nos villes et les chemins de nos campagnes ; et celles qui valent le moins sont toujours celles qui en ont le plus. La modestie, la simplicité sont rares et par là même précieuses et se concilient l'estime de tous. Ces vertus, en effet, nous font ressembler à la Vierge Marie, la plus admirable des créatures. Au lieu donc de chercher à suivre les modes inventées par les filles du siècle et de rivaliser entre vous de luxe, n'ayez à cœur que de vous rendre conformes à la divine Vierge votre Mère, et de porter en vous ses traits ; surtout ayez horreur de toutes les nudités de gorge et de toutes les immodesties, vous dit un grand archevêque (1).

(1) (*a*) Saint Eloi, voyant un jour la reine Bathilde, femme de Clovis II, parée avec une magnificence exagérée, lui en fit des observations. « Mon père, répondit Bathilde, je ne suis pas trop parée pour une reine — Non, Madame, répondit le saint ; mais vous l'êtes trop pour une chrétienne. » Bathilde profita de la leçon et devint une sainte.

(*b*) Godefroy de Bouillon, à la tête de 600.000 croisés, entra victorieux à Jérusalem et fut proclamé roi de la sainte cité. Mais quand on voulut lui mettre une couronne d'or sur le front : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une couronne d'or, là où le Roi des rois fut couronné d'épines. » Ah ! elles ne pensent pas à Notre-Seigneur celles qui chargent leurs têtes de vains ornements.

(*c*) Alexandra était une esclave chrétienne des premiers siècles. Ayant peur de sa propre beauté et par pitié pour la pauvre âme de celui qui s'en était épris, elle s'ensevelit toute vivante dans un tombeau vide, où elle resta dix ans, sans laisser voir son visage à personne.

(*d*) Théodoret raconte de sa mère, qu'étant jeune encore et mondaine, elle prit mal à un œil. Elle alla pour se guérir, trouver dans les environs d'Antioche un saint solitaire, qui, la voyant parée et fardée, lui dit : « Si un peintre célèbre avait fait un tableau magnifique, et si un apprenti entreprenait de réformer son ouvrage en changeant les couleurs, en allongeant les sourcils, n'aurait-il pas lieu de s'en offenser ? » Comprenant que le saint faisait allusion à la vanité, avec laquelle elle cherchait à réformer en elle l'œuvre de Dieu, la mère de Théodoret se jeta à genoux, demandant pardon, et le solitaire la guérit. Depuis lors, elle dit adieu aux parures mondaines.

(*e*) Sainte Brigitte, d'Irlande, se voyant recherchée en mariage, pria instamment Notre-Seigneur de lui enlever la beauté qui attirait sur elle les regards des hommes. Sa prière fut exaucée. Elle perdit un œil, et son visage devint si difforme que personne ne pensa plus à elle ; mais elle retrouva sa beauté avec un nouvel éclat, au jour où elle prit le voile des religieuses

(*f*) La B. Villana, de Florence, avait oublié la ferveur de son enfance. Elle mettait beaucoup de soin à se parer. Un jour, qu'elle se regardait au miroir, elle se vit à deux reprises semblable à un démon. Effrayée de cette vision, qui lui fit connaître l'état de son âme, elle quitta aussitôt ses parures et courut chez les Pères Dominicains, versant d'abondantes larmes sur ses péchés. Regardez-vous au miroir, jeunesse, trouvez-vous belle ; mais sachez que si votre âme est en état de péché, elle est horrible comme un démon.

(*g*) Saint Jacques, de Nisibe, se rendait en Perse pour y convertir les infidèles, quand il rencontra des jeunes filles qui lavaient du linge à une fontaine, et qui, en le voyant venir, le regardèrent avec impudence et ne se couvrirent pas la tête. Le saint, indigné

1193. 2° *La sensualité*, l'amour des plaisirs, du bien-être et du repos. Voilà qui est directement opposé à l'esprit de l'Evangile ; car Notre-Seigneur nous prêche la pénitence et le détachement. L'oisiveté nourrit en nous les tendances sensuelles, et devient ainsi l'école de tous les vices, selon le langage du Saint-Esprit. Ne restez jamais oisive, surtout dans la tentation ; priez, travaillez, causez au besoin honnêtement avec des personnes chrétiennes ; mais jamais ne restez seules à ne rien faire, en face du démon et de vous-mêmes. La sensualité se traduit souvent chez une jeune personne par des affections tendres, qu'elle conçoit pour ses amies, ou pour des personnes de sexe différent. Cette affection se présente d'une manière innocente d'abord ; aussi n'y voit-on pas de mal ; et puis elle se répand en des caresses trop sensibles et peut entraîner ensuite dans le péché.

Quand un voleur veut pénétrer dans une maison fermée, il fait avec précaution à la porte une légère ouverture, par laquelle il fait entrer un enfant auquel il a promis une part du butin. Et ce petit voleur, une fois rentré, tire les verrous et ouvre la porte au grand. Le démon du vice, le plus hideux de tous, s'il se présentait à la porte d'une âme honnête serait aussitôt repoussé : il a donc soin d'y introduire d'abord un démon moins horrible, celui d'une affection naturelle pour certaines personnes ; et ce démon, une fois qu'il est dans un cœur, en ouvre la porte au démon du péché et du vice. Déliez-vous donc de ces attaches sensibles pour les créatures ; notre cœur est à Dieu et doit lui appartenir tout entier ; ne donnez à personne des démonstrations d'affection et n'en recevez de personne ; une affection pure n'a pas besoin de ces témoignages extérieurs. Les anges nous aiment et ne nous caressent pas. Les caresses nous font ressembler aux animaux plutôt qu'aux anges (1).

Que si une affection naturelle est en vous, malgré vous, et vous importune, quand vous cherchez à l'étouffer, ne vous en désolez pas, mais convenez avec Notre-Seigneur que vous ferez un acte d'amour pour lui, toutes les fois que vous vous apercevrez de cette inclination. *(Voir le trait cité au* n° 1058, la Bienheureuse Marie-des-Anges.) Sainte Thérèse, ayant triomphé d'une affection naturelle, qu'elle avait eue pour un de ses cousins, s'entendit dire par Notre-Seigneur : « Maintenant, Thérèse, tu es toute à moi et je suis tout à toi. » Qu'elles sont à plaindre celles qui ne font rien pour s'affranchir d'une affection dangereuse. « Quoi ! disait saint Vincent de Paul, un petit oiseau attrapé dans un filet se débat jour et nuit pour s'échapper ; et vous, vous seriez prise d'une mauvaise attache, et vous ne vous mettriez pas en peine d'en sortir ? »

1194. II. **Fuir les occasions.** — Nous n'aimons pas le mal pour le mal. Le démon est à peine capable d'une telle malice ; nous aimons ce qui nous conduit au mal et nous en venons ainsi à le commettre. Personne ne se préserve du péché s'il ne fuit les occasions ; voici les plus dangereuses.

1195. 1° *La fréquentation des personnes de sexe différent.* « O Vierges du Seigneur, dit saint Augustin, jamais ne liez conversation, ni ne demeurez

de ce manque de modestie, maudit la fontaine qui tarit aussitôt, et les cheveux de ces jeunes filles blanchirent en même temps. Elles rentrèrent désolées dans la ville, et racontèrent à leurs parents ce qui venait de se passer. Ceux-ci coururent après le saint pour se prosterner à ses pieds et lui demander pardon. Le saint leur rendit aussitôt leur fontaine ; et les jeunes filles lui promettant d'être modestes à l'avenir, il rétablit leurs cheveux dans leur état naturel.

(b) Protagoras apercevant une femme bien parée, se tourne vers elle et lui dit en riant : « Si c'est pour plaire aux hommes, vous vous trompez, (le luxe est odieux) ; si c'est pour descendre dans la tombe, il n'en faut pas tant. »

(1) (a) Saint Boniface, évêque de Lausanne, dans son enfance, avait une telle horreur des caresses que, quand ses parents l'embrassaient, il s'essuyait ou se lavait le visage.

(b) Un jeune seigneur écossais, nommé Walène, édifiait tout le monde par sa modestie et sa vertu. Une dame de la cour conçut pour lui une coupable passion ; pour arriver à ses fins, elle lui envoya un anneau où se trouvait un diamant d'un prix extraordinaire. Le jeune homme, ne soupçonnant rien, mit l'anneau à son doigt. Toutefois, on sut à la cour ce qui s'était passé, et on y dit que Walène avait aussi des faiblesses. Ces réflexions ouvrirent les yeux au vertueux jeune homme, et il jeta aussitôt l'anneau et le diamant dans un grand feu, et depuis lors n'accepta jamais de présent. (Voir la note du n. 1378.)

avec un homme, quel que soit son âge, sinon en présence de personnes d'une gravité bien connue. Lorsque vous êtes seule dans votre appartement, ne vous asseyez qu'après en avoir fermé la porte, et ne l'ouvrez pas imprudemment à quiconque vient y heurter. » Saint Bernard parle dans le même sens. « Quelque saint et juste qu'un homme puisse être, dit-il, n'ayez jamais avec lui des conversations fréquentes ni familières ; mais s'il est imprudent de converser souvent avec les saints, à plus forte raison devez-vous redouter la société des jeunes gens qui courent après les vanités du siècle. »

Ceux qui veulent nous perdre nous protestent souvent qu'ils nous aiment, dit saint Cyprien : et quelques-unes d'entre vous en ont fait peut-être la triste expérience. Défiez-vous donc de telles protestations, bien loin d'en être fières ; ayez peur des compliments : ils sont comme les traces des limaçons, qui brillent comme de l'argent au soleil, et qui ne sont que de la bave d'un stupide mollusque ; ne recevez ni lettre, ni présent qui puissent enchaîner votre cœur (1). Une jeune vierge refusa de voir saint Martin qui remplissait les Gaules du bruit de sa sainteté et de ses miracles ; le saint l'admira et la bénit. Un bon moyen de se préserver des chutes, c'est d'avertir ses parents et sa mère en particulier des dangers, que telle ou telle personne nous fait courir, et de prier ses parents de les écarter. L'ouverture la plus entière envers son confesseur est aussi d'un puissant secours. (Voir n° 1606.)

1496. 2° *Les sorties.* Il ne suffit pas de ne pas admettre dans sa maison des personnes de sexe différent quand on se trouve seule, il faut éviter aussi les sorties, les visites, les promenades où l'on risque de les rencontrer. La Bienheureuse Marguerite-Marie a écrit : « Dans mes jeunes années, je sentais dans mon cœur une si grande horreur pour les rendez-vous que, plutôt que d'en avoir seulement la pensée, j'aurais consenti à voir mon corps déchiré en mille pièces. » Saint Jérôme ne voulait pas que la jeune Démétriade sortît sans sa mère, ni que les jeunes personnes sortissent seules ; il en donnait la raison : Souvent l'épervier sépare la colombe de ses compagnes pour la saisir et la déchirer ; la brebis malade s'éloigne du troupeau et devient la pâture du loup. Et il écrivait à Eustochie : « Ne quittez point votre demeure et ne cherchez point à voir les femmes d'un pays étranger. Dina sortit pour ce motif et elle perdit son honneur. » Saint Basile veut que, s'il y a nécessité de sortir, la jeune fille le fasse avec des femmes graves et déjà avancées en

(1) *(a)* Loin de rechercher des marques d'affection, il faut savoir les fuir et dans l'attaque se défendre au péril même de sa vie. Amolon, duc de Champagne, fit enlever par force à ses parents, une jeune fille de noble famille. Cette innocente colombe cherche d'abord à résister aux sollicitations coupables par les larmes et les prières ; mais quand elle voit qu'elle n'obtient rien, elle s'élance sur le duc, lui arrache son épée, l'en perce de part en part ; le duc tombe baigné dans son sang, et avant de mourir, il recommande de ne pas venger sa mort, avouant qu'il était seul coupable. La jeune fille s'enfuit, fait soixante-et-dix kilomètres à pied et arrive à Châlon-sur-Saône, auprès du roi Gontran, auquel elle raconte son histoire. Le roi l'accueille avec bonté, admire sa vertu et la prend sous sa protection.

(*b*) Sainte Solange était une humble bergère du Berry qui, élevée dans la piété par ses parents, se consacra dès l'enfance à Notre Seigneur, par le vœu de chasteté. Tout en gardant ses brebis, elle faisait de grands miracles, et sa réputation de vertu et de beauté attirèrent jusqu'à elle le jeune Bernard de la Gothie, fils du comte de Poitiers, qui vint à cheval la voir sur les terres où elle gardait ses troupeaux. Il lui parle d'abord avec respect, et la demande en mariage. Solange répond qu'elle appartient à Notre-Seigneur et qu'elle lui sera fidèle jusqu'à la mort. Bernard la saisit ; la bergère lui échappe et s'enfuit. Il la poursuit, l'atteint et la met par force devant lui sur son cheval, cherchant à la persuader ; mais Solange parvient à s'arracher à son ravisseur en se jetant à terre. Bernard, furieux, descend de cheval et lui coupe la tête. Solange reste debout, prend sa tête dans ses mains, pendant que ses lèvres redisent encore par trois fois le nom de Jésus, et va ainsi jusqu'à Saint-Martin-du-Pras, où on l'ensevelit et où on l'honora comme une sainte.

(c) Arsène était un des grands seigneurs de la cour de Théodose le Grand, qui lui avait confié l'éducation de ses deux fils. Les honneurs de ce monde ne lui faisaient pas oublier son salut et souvent il priait Dieu de lui faire connaître ce qu'il avait à faire pour se sauver. Un jour qu'il faisait cette prière avec larmes, il entendit une voix qui lui criait : « Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu te sauveras ! » Il comprit et s'enfuit au désert. A combien de jeunes filles le prêtre n'a-t-il pas à dire : Fuis, etc.

âge ; il ne veut pas qu'on la rencontre dans les lieux où se forment des groupes d'hommes sans pudeur.

1497. 3° *Les réunions mondaines* qui se font à l'occasion des noces, des baptêmes, des veillées dans certaines familles, les danses, (voir 507, la note), le théâtre, sont encore des occasions non moins dangereuses que les courses hors de chez soi, que rien ne justifie. Les saints les ont toujours condamnés et flétris ; tous les prêtres en gémissent ; toutes les mères qui ont la foi, en préservent leurs enfants ; et toutes les jeunes personnes vertueuses les fuient, comme un péril. Ce serait donc une témérité effrayante pour vous que de ne pas les éviter. Quand sur la terre, ravagée par le déluge, Noé lança un corbeau, cet oiseau ne revint pas dans l'arche ; il se trouva bien au milieu de la fange et des cadavres, qui lui servaient de pâture ; mais la colombe qui ne voulait pas ternir la blancheur de ses ailes revint frapper à la fenêtre de l'arche. Les âmes vicieuses courent dans le monde, les âmes pures le fuient et aiment la retraite, la solitude de nos églises, ou de la famille (1). Si je fuis le monde, je ne pourrais pas m'établir convenablement, dira une jeune fille sans expérience. Mais c'est tout le contraire, un homme sérieux la recherchera plutôt qu'une volage semblable à un fruit flétri, parce qu'il a déjà été exposé sur trente-six marchés.

1498. 4° *Les compagnes dangereuses.* L'ami des insensés leur devient semblable, dit le Saint-Esprit ; les exemples et les discours d'une compagne perverse sont un moyen puissant de perversion. Et ce n'est point assez d'éviter les compagnies mauvaises : les saints ne veulent pas même que les jeunes personnes s'entretiennent familièrement avec des femmes mariées ou trop jeunes, ou trop mondaines, ni même avec des compagnes simplement légères. Sainte Thérèse, qui avait une si belle âme, déplore avec larmes le mal que lui fit dans sa jeunesse une cousine non point perverse, mais trop légère. Défiez-vous de celles qui parlent du monde, de ses fêtes, de jeunes gens, de mariage ; et choisissez pour amie celle qui ne connaît que le chemin de l'église, ne s'entretient que des pratiques religieuses ou de sujets irréprochables. Quand vous aurez trouvé une telle compagne, elle vous sera d'un grand secours pour faire le bien ; vous vous encouragerez mutuellement à servir Dieu, à l'aimer, à vous approcher des sacrements, etc. (2). Ceux qui

(1) (*a*) Tertullien rapporte qu'une femme chrétienne, ayant assisté aux spectacles des païens, en sortit possédée du démon. Quand le ministre de Dieu l'exorcisait et reprochait au démon de s'être emparé d'elle, le démon répondait : « Je l'ai fait hardiment, car je l'ai trouvée dans mon domaine. »

(*b*) Alipius, ami de saint Augustin, avait en horreur les spectacles sanglants de son temps. Il y fut entraîné malgré lui par ses amis. Il y assista d'abord en fermant les yeux ; mais un cri de la multitude les lui fit ouvrir, et il sortit du spectacle passionné pour ces amusements profanes. Qu'on ne se flatte donc pas de tenir ferme au milieu des séductions.

(*c*) Le dauphin, père de Louis XV, redoutait les théâtres. « Les spectacles d'un prince, disait-il, c'est l'état des provinces. » Un jour qu'il dut y accompagner Louis XIV, ce dernier lui dit en sortant : « Il m'a paru que vous preniez peu de plaisir à la comédie. — Sire, j'y ai eu celui d'être auprès de Votre Majesté. » Le roi lui dit qu'il lui laissait la plus grande liberté à cet égard, et depuis lors il ne parut plus au théâtre.

(*d*) Ozanam, un des fondateurs des conférences de Saint-Vincent de Paul et un des plus célèbres littérateurs de notre siècle, arrivait pour la première fois à Paris ; il avait une lettre à remettre à M. de Chateaubriand auquel on le recommandait. Il osait à peine aborder celui que Charles X appelait une puissance du monde. Cependant, surmontant ses craintes, il se présente chez lui. Chateaubriand revenait de la messe, il accueille le jeune homme avec bonté, lui donne quelques conseils et lui demande s'il se propose d'aller au théâtre. Ozanam répond qu'il a promis à sa mère de l'éviter. « Je vous conjure, dit Chateaubriand en embrassant le jeune homme, de suivre les conseils de votre mère. Vous ne gagnerez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. » Depuis lors Ozanam se souvint des paroles de Chateaubriand pour triompher des instances que lui faisaient ses camarades pour le mener au théâtre. (Voir la note du n° 1022.)

(2) (*a*) Pendant la persécution de Dioclétien, il y avait à Nisibe en Mésopotamie, dans un couvent de vierges, une religieuse de grande beauté et de grande vertu appelée Fébronia. La jeune veuve d'un sénateur, nommée Hiéria, qui était encore païenne, voulut s'entretenir avec elle et se lia avec elle d'amitié. Durant une maladie qui cloua Fébronia sur un lit de douleur, elle fut sa compagne fidèle. Fébronia fut arrachée de son lit et

vivent dans une atmosphère embaumée s'imprègnent eux-mêmes des parfums qu'ils respirent et les répandent autour d'eux.

1499. 5° *Les mauvaises lectures.* C'est là encore un écueil, contre lequel faillit se briser la vertu de sainte Thérèse. Et pourtant cette âme si pure n'ouvrit jamais de livres mauvais, mais seulement des écrits frivoles. Qu'en serait-il donc d'une jeune fille d'une vertu faible, qui se permettrait de telles lectures ? Hélas ! on n'a que trop souvent sous les yeux le triste spectacle des ravages produits par les mauvaises lectures ! Que d'âmes en qui le sentiment chrétien a été étouffé par l'esprit du monde ; que d'imaginations remplies, non des grands mystères de notre foi, mais de honteuses rêveries ; que de cœurs en qui on ne trouve plus de place que pour de folles affections ! Les mauvaises lectures ont tout usé, tout épuisé, tout perverti.

Mais quel profit, quel plaisir peut-on trouver dans des fables inventées pour perdre la jeunesse ? Quelle folie de repaître de mensonges un esprit, qui est fait pour la vérité ! Gardez-vous donc, mes chères sœurs, d'ouvrir jamais un mauvais livre, et même ce qu'on appelle aujourd'hui un bon roman ; car les meilleurs ne valent rien. Ne jetez jamais les yeux sur les journaux, où la foi et la vertu ne sont pas respectées ; et s'il vous tombe entre les mains de tels écrits, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, jetez-les aussitôt au feu sans les lire, et allez vous laver les mains. Heureuse la jeunesse qui sait fuir les écueils ! Elle se préservera du naufrage. Ne lisez donc rien, rien sans la permission de votre confesseur. (Voir les n. 1659 et 2451).

1500. — III. **A faire**. 1° *En temps de mission ou en temps pascal* : 1) *exercer le zèle* dans la famille à l'égard d'un père, d'un grand-père, d'un oncle, d'un frère, etc. ; 2) *penser sérieusement à sa vocation.* Grave question, en effet, qu'on ne décide que trop souvent sans consulter Dieu. De là des périls pour le salut et souvent de grands malheurs. C'est pendant une mission, une retraite, qu'il est bon de s'en occuper ; c'est l'avis de tous les maîtres de la vie spirituelle. L'âme, en effet, est pendant ce temps sous l'action de Dieu, et éclairée des lumières de la grâce, elle connaît mieux ses tendances mauvaises ; elle découvre plus clairement la route qu'elle doit suivre pour aller au ciel.

1501. Or trois chemins se présentent à une jeune personne, pour la conduire au bonheur des élus : ce sont les trois états de vie : le mariage, la virginité, la vocation religieuse. (a) Le premier de ces états est saint, béni de Dieu et de l'Église ; mais c'est le plus imparfait, le moins heureux et celui où le salut est plus difficile, cela n'est pas douteux. Si vous voulez vous y engager, n'ayant pas d'autre vocation plus parfaite, libre à vous. Toutefois nous avons à ce sujet à vous faire trois recommandations importantes. (*a*) Cet état étant saint, réclame l'état de grâce dans ceux qui le reçoivent ; il impose de graves devoirs à accomplir ; et pour y être fidèle, on a grand besoin de la bénédiction de Dieu. Malheur donc à celles qui s'y prépareraient par une jeunesse légère, achetant un mariage par des entrevues et des familiarités dangereuses ! Ce mariage ne vaudrait pas ce qu'il leur aurait coûté ; et elles ne tarderaient pas à sentir que Dieu est juste. Il leur ferait trouver un châtiment dans celui-là même, qui aurait été l'occasion de leurs fautes.

traînée au tribunal de Selène, envoyé de Dioclétien, et de Lysimaque, neveu de Selène. Fébronia avait dix-huit ans, et elle était d'une beauté incomparable. Selène, qui n'avait point d'enfant, lui offrit sa fortune pour dot et la main de Lysimaque. « J'ai, répondit Fébronia, un lit nuptial dans le ciel. L'époux que j'ai choisi est immortel et son royaume est ma dot. Je ne puis ni ne veux lui préférer un époux mortel. » Selène lui fit couper les deux mains, les pieds, les seins et enfin la tête. Après il se tua lui-même de rage. Lysimaque se convertit et se fit religieux. Hiéria jeta tous ses bijoux dans le cercueil de Fébronia et prit sa place dans le monastère.

(*b*) Un roi nommé Scillurus, sur le point de mourir, fit appeler tous ses fils et leur présenta successivement un faisceau de flèches liées ensemble, afin qu'ils le rompissent. Ils le tentèrent en vain. Déliant alors les flèches, le mourant les rompit l'une après l'autre et dit à ses enfants : « Tant que vous serez unis vous serez forts. La désunion fait la ruine. » Rien ne donne la force comme le lien qui unit de saints amis. Que de grands fleuves sont formés par l'union de plusieurs petits ruisseaux ! Les hirondelles se soutiennent les unes les autres lorsqu'à l'approche des hivers elles traversent la mer orageuse, pour atteindre de plus doux climats. Seules elles périraient.

1502 (*b*) Choisissez pour unir votre vie à la sienne un jeune homme chrétien et vertueux; quelle garantie de bonheur peut-on trouver dans qui n'a ni pudeur, ni foi, ni pratiques religieuses? Ah! il changera une fois marié, dit-on; je crains bien qu'au contraire il ne devienne pire, comme il arrive trop souvent; et je crains plus encore que celle, qui a la présomption de procurer ce changement, au bout de quelques années, ne lui soit devenue semblable. En vivant avec un malade, il est plus facile de prendre son mal, que de le guérir. Aussi voit-on de jeunes personnes pieuses avant leur mariage, négliger bientôt après les principaux devoirs du chrétien? Il n'est pas facile, dit-on, de trouver un jeune homme vertueux! C'est vrai, mais qui oblige à s'engager dans le mariage? Et ne vaut-il pas mieux y renoncer que d'y trouver de grands périls pour le salut, dans la compagnie d'un libertin ou d'un impie (1)?

1503. (*c*) Si vous voulez vous engager dans cet état, n'en parlez pas et même n'y pensez pas habituellement. Prendre un bon repas pour réparer ses forces, ce n'est pas une faute; mais penser toute la matinée à ce qui sera servi à table, s'entretenir fréquemment durant l'après-midi de ce qu'on a mangé, c'est la marque d'une âme basse. Ainsi en est-il du mariage. S'y engager, ce n'est point un mal; mais s'en préoccuper habituellement, s'entretenir avec ses compagnes de jeunes gens, c'est la preuve d'une âme sensuelle; et si vous rencontrez une jeune personne qui fasse de ces sujets la matière ordinaire de ses conversations, ne vous fiez point à elle: ce n'est pas une bonne compagne, elle n'est pas vertueuse. (*d*) Enfin attendez-vous plutôt à des épreuves qu'à des bonheurs (2).

1504. (**b**) *La virginité*, (*a*) ses gloires, *voir les premiers alinéas de la chasteté, n. 1598. Il ne faut pas craindre de concevoir soi-même ni de faire concevoir aux autres une grande estime pour la virginité.* « *Ce n'est pas une œuvre inutile, dit saint Liguori; mais une œuvre très agréable à Dieu que celle des prêtres qui prennent soin d'exhorter les jeunes personnes à consacrer à Jésus-Christ le lis de leur virginité; c'est pourquoi dans nos missions, il est d'usage qu'un des missionnaires, assisté de quelque autre prêtre avancé en âge, adresse une exhortation sur ce point à toutes les jeunes personnes.* » (Tom. XVI, page 272). *Le saint docteur lui-même trace le modèle de cette instruction, où il fait le plus bel éloge de la virginité, et il veut qu'à la fin du sermon, le missionnaire, à genoux avec son auditoire aux pieds d'un crucifix, ou d'une image de Jésus enfant, fasse prendre aux âmes qui s'y sentent attirées par la grâce, la résolution, mais non faire le vœu, de garder la virginité. Ce saint missionnaire sentait que les désirs de garder la chasteté parfaite, lors même qu'ils ne se réaliseraient pas, non seulement ne nuisent point aux âmes, mais même les élèvent, les purifient, les préservent des goûts et des périls du monde et les unissent à Notre-Seigneur. (Après l'éloge de la virginité le missionnaire continue.)*

(1) Pendant la grande révolution, on menait au supplice les filles de M. de la Bihais, dont tout le crime était la fidélité à Dieu et au roi. Un officier républicain, qui les accompagnait, voulant en sauver une, lui dit: « Viens avec moi, je t'épouserai. » Elle répondit: « J'aime mieux la mort que d'appartenir à l'ennemi de mon Dieu et de mon roi. »

(2) (*a*) Le mariage de Louis XV, roi de France, était arrêté avec Marie Lekzinska, quand la grand'mère de la jeune princesse, qui était aussi sa confidente, lui demanda ce qu'elle pensait de cette grande fortune: « Hélas! maman, répondit-elle, je n'ai là-dessus qu'une pensée qui m'absorbe depuis huit jours: c'est que je serais bien malheureuse, si la couronne que m'offre le roi de France me faisait perdre celle que me destine le Roi du ciel. »

(*b*) Mme de Maintenon était dans la misère, après la mort du poète Scarron, son premier mari; elle réussit à devenir l'épouse de Louis XIV; mais son bonheur ne dura que trois semaines. Peu après, elle écrivait au comte d'Aubigné son frère: « Je n'y peux plus tenir, que je voudrais être morte! »

(*c*) Sainte Fare, fille du comte Cagneric, voulait se consacrer à Dieu. Son père la fiança malgré elle. Elle en versa tant de larmes qu'elle en perdit la vue et fut réduite à l'extrémité. Saint Eustase de Luxeuil vint la visiter; il la guérit, et obtint pour elle de son père la permission d'être religieuse.

1505. (*b*) *La virginité est possible : Qui potest capere capiat.* Et chacune d'entre vous peut la pratiquer, si elle en demande la grâce à Dieu. La chasteté est possible même pour celles qui jusqu'ici auraient commis une multitude de fautes ; il ne s'agit que de prier, de s'approcher des sacrements, de veiller sur soi et de fuir le danger.

(*c*) *Chaque âme a le droit de la pratiquer.* Il n'y a aucun commandement qui nous impose d'entrer dans l'état du mariage, et Notre-Seigneur nous invite par ses conseils à garder la chasteté. Quand Notre-Seigneur nous la conseille, aucune autorité de la terre ne peut nous empêcher de pratiquer cette vertu ; et vous pouvez, en sûreté de conscience, résister à quiconque voudrait injustement vous contraindre à y renoncer. Mme de Chantal se trouvait un jour en Franche-Comté dans le salon d'une dame de grande vertu et qualité. Entre les demoiselles d'honneur de cette dame, elle en remarqua une dont l'extérieur modeste trahissait une belle âme. Elle s'approcha d'elle et lui dit tout bas : Ma fille, si vous trouvez un époux qui vaille Notre-Seigneur, je vous conseille de le prendre. Quelque temps après, cette jeune fille se vouait à la virginité, qu'elle garda fidèlement toute sa vie. Je vous dirai volontiers les mêmes paroles : Si vous trouvez un époux qui vaille Notre-Seigneur, prenez-le ; mais où le trouverez-vous ? O Jésus, soyez l'époux de toutes les âmes généreuses et pures. (Voir no 1600.) (1).

(1) (*a*) Saint Porphyre, évêque de Gaza, fuyant la persécution des idolâtres, alla frapper à la porte d'une maisonnette, habitée par une vieille femme qui vivait du travail de sa petite fille Irène, âgée de quatorze ans. Celle ci, qui était encore païenne, reconnut l'évêque et se mit à genoux devant lui ; elle le conduisit vers la terrasse de la maison, lui offrit du peu qu'elle avait, du pain et des olives. Plus tard, l'évêque ayant obtenu un triomphe complet sur ses persécuteurs, fit appeler Irène, il l'instruisit ainsi que sa tante et sa grand'mère, et les baptisa toutes trois. Puis il dit à Irène : « Si vous voulez vous établir, je vous ferai une dot et vous trouverai un époux chrétien. — Saint Père, répondit Irène, vous m'avez trouvé un époux, vous ne voulez pas m'en chercher un autre. — Et quel époux ? — Jésus, l'époux des vierges. » Le saint prélat pleura de joie, il confia Irène à la diaconesse Massaris, et l'exemple de cette jeune fille fut suivi par une multitude d'autres. (Voir la note du no 1518.)

(*b*) La B. Oda, d'une noble famille du Brabant, voulait se consacrer à Dieu. Ses parents, auxquels elle avait fait part de son désir, lui préparèrent un mariage avec un noble seigneur du pays, appelé Simon ; et comme ils craignaient un refus de la part de leur fille, ils ne lui en parlèrent qu'au jour des noces, au moment où Simon arrivait avec toute sa suite à la cérémonie du mariage. On conduit Oda aux pieds du prêtre dans la chapelle, elle se laisse faire : mais quand le prêtre lui demande si elle veut choisir Simon pour son époux, elle répond énergiquement qu'elle ne veut ni lui ni un autre ; car elle a consacré à Dieu sa virginité. Là-dessus Simon, confus, remonte à cheval et s'en va en colère. Les parents, vaincus par la fermeté d'Oda, finissent par lui permettre de se faire religieuse.

(*c*) La B. Marguerite de Hongrie, nièce de sainte Elisabeth, refusa successivement la main de deux rois, celle du roi de Pologne, et celle de Georges, roi de Bohême. Comme son père insistait pour lui faire accepter ce dernier parti : « Je préfère, dit-elle, le royaume des cieux et les grâces de Jésus-Christ. » Elle mourut à vingt-huit ans à peine, en disant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » Et son corps resta vermeil et beau, et exhalant une odeur suave. Plus de deux cents miracles s'opérèrent à son tombeau.

Le lis de nos jardins est une fleur si frêle et si tendre que si elle est tant soit peu maniée, elle se flétrit incontinent. La chasteté est encore plus tendre ; elle perd son lustre, même par des affections trop vives, par de petites privautés, par de simples baisers de qui que ce soit, de qui que ce soit ; je dis deux fois de qui que ce soit, et je le voudrais dire cent fois, afin que vous ne me disiez pas : C'est un homme de bien, il est si dévot et si spirituel, il n'y pense point de mal et n'a pas mauvaise intention ; c'est mon cousin germain, mon beau-frère ; c'est, dites-vous, ma compagne de même sexe que moi. N'importe, qui que ce soit. Votre cœur n'en est pas moins abaissé.

La pureté de votre âme est comme une glace de Venise, c'est comme un beau miroir où vous vous regardez si souvent ; Dieu veuille qu'en le regardant vous vous souveniez toujours de cet avis que je vous donne ! Si on le touche tant soit peu, si on le baise, si quelqu'un en approche son haleine, qui que ce soit, soit homme, soit femme, soit fille, soit petit garçon, cela ternit son éclat. La chasteté est encore plus délicate que ce miroir et que la fleur de lis ; elle peut se ternir par la seule conversation et même par la simple parole des hommes. Une vierge qui veut être bien pure évitera de les rencontrer, et surtout elle aura en horreur les cajoleries, les flatteries, les discours de railleries et les conversations particulières. (LE JEUNE).

1506. (c) *La vocation religieuse.* La virginité est plus parfaite que le mariage ; elle mérite une récompense à part parce que, outre les commandements de Dieu qui sont obligatoires pour tous les fidèles, quel que soit leur état, la Vierge pratique un des conseils de Notre-Seigneur. Mais le divin Maître n'a pas donné qu'un seul conseil, celui de la chasteté parfaite ; il a donné de plus celui de la pauvreté et de l'obéissance ; et il a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre à qui quitte tout pour les pratiquer. (*a*) *Voir pour le développement de la perfection, des avantages et de la possibilité de ces conseils, ce qui est dit plus loin sur les vœux religieux* (nº 1582 à 1586). Suarez, un grand théologien, dit que la vie religieuse préserve de la plupart des occasions de péché et fournit abondamment tous les moyens de salut. (*Voir le trait du* nº 673 (*c*). *Marie-Xavier de Lorraine* (1).

1507. Ce qui perd les âmes, ce sont les occasions, nous l'avons dit ; or au couvent point de danses, ni de mauvaises lectures, ni de compagnes légères, etc. Si dans le monde on avait soin de prier beaucoup, de s'approcher souvent des sacrements, etc., on se conserverait sans doute dans l'amitié de Dieu, malgré les occasions ; mais rien n'y excite à la prière, aux exercices de piété. Au couvent, au contraire, le règlement, les exemples, tout porte à prier fréquemment. Aussi saint Liguori nous assure que celles qui se sauvent dans le monde sont rares ; tandis qu'au couvent, c'est le petit nombre qui se perd. Parmi vous il y en a un bon nombre qui deviendraient des saintes dans la vie religieuse, et qui, au milieu des dangers, seront très exposées à ne pas faire leur salut (2).

1508. (*b*) *Droit de l'embrasser.* Si vous comprenez que le monde est plein de périls pour vous ; et si, pour y échapper, vous voulez vous consacrer à Dieu, il vous est permis de le faire. Personne n'a le droit d'arrêter celle que Notre-Seigneur appelle, pas même les parents. Une opposition de leur part serait ordinairement injuste ; et, s'ils étaient assez peu chrétiens pour contrarier les saints désirs d'un enfant, il vaudrait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

(*c*) *Il est à notre portée.* Ce n'est pas au-dessus de vos forces de pratiquer les vertus religieuses, quand même vous auriez fait de grandes fautes. Il y en a dans les couvents qui ont été aussi faibles que vous et aussi peu vertueuses. Pourquoi ne pourriez-vous pas ce qu'elles font ? Ne sont-elles pas de la même nature que vous ? Une des marques les plus claires de la vocation religieuse, c'est quand on est trop faible pour lutter contre les périls du monde. Pour entrer dans une communauté, il suffit d'une bonne volonté généreuse de servir Dieu : pas nécessaire d'être riche, pas besoin non plus d'être instruite ; il y a des communautés où l'on admet des jeunes filles qui n'ont rien et qui ne savent rien. Il suffit de prier votre bon pasteur, ou quelque bon prêtre de vous les faire connaître et de ménager votre admission.

Il est bon d'entrer jeune en religion : on s'y façonne mieux aux exercices

(1) (*a*) Albert, fils du comte de Fulkenberg, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, malgré les oppositions de son père. Théodoric, un de ses amis, étant venu lui dire que s'il persistait dans sa résolution, sa mère en mourrait de chagrin. Albert lui montra le crucifix. « Le Sauveur n'est pas descendu de la croix pour épargner à sa mère les douleurs que lui causait sa passion, j'agirai de même. Je resterai sur la croix que j'ai embrassée ; car celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, a dit le Sauveur, n'est pas digne de moi. » Théodoric, vaincu, entra peu après dans le même couvent.

(2) Saint Alphonse de Liguori était encore dans le monde qu'il édifiait par sa piété et dont il faisait l'admiration par son talent ; un jour qu'il visitait l'hôpital des Incurables, il crut entendre une voix qui lui disait : « Qu'as-tu à faire dans le monde? » Il regarda d'abord cela comme une imagination ; mais en sortant de l'hôpital il fut frappé d'une lumière éblouissante ; et, au milieu du bruit de l'hôpital qui lui semblait crouler, la même voix se faisait entendre et répétait sans cesse : « Qu'as-tu à faire dans le monde ? » Alors, s'offrant à la divine volonté, il s'écria : « Seigneur, que voulez vous que je fasse ? » Puis il entra dans l'église voisine, où le Saint-Sacrement était exposé ; il supplia Notre-Seigneur d'accepter l'offrande de lui-même ; et, détachant son épée, il alla la suspendre à l'autel de la Vierge. C'en était fait, Alphonse appartenait à Dieu seul pour toujours

A combien de jeunes gens pourrait-on dire : Qu'as-tu à faire dans le monde !

de la vie religieuse ; et il arrive souvent qu'on perd sa vocation quand on tarde trop de la suivre, ce qui est un grand malheur. La vocation est une grâce que l'on peut perdre comme toute autre grâce. Les saints, en quittant le monde, ont souvent cherché à déterminer les autres à y renoncer comme eux. Ainsi fit saint Bernard ; et saint Thomas enseigne que c'est une œuvre très méritoire d'exhorter les autres à entrer au couvent, tandis que c'est une grande faute de les détourner de suivre cette vocation.

Je résume : le mariage est un état saint ; mais c'est une route difficile et souvent périlleuse, et c'est le plus imparfait des états de vie. « C'est au dire de saint François de Sales, un certain ordre où il faut faire la profession avant le noviciat ; et s'il y avait là un an d'épreuve comme dans les cloîtres, il y aurait peu de profès. » La virginité est plus parfaite et plus heureuse que le mariage, c'est une vérité de foi ; l'état religieux est plus parfait et plus heureux que la virginité gardée dans le monde, c'est le chemin le plus facile et le plus sûr pour aller au ciel. Voyez donc quelle route vous voulez choisir : et si vous ne voulez pas vous tromper dans votre choix, mettez-vous en face de la mort et du jugement et dites-vous à vous-mêmes : Si je devais mourir dans deux ans, que voudrais-je avoir fait ? ou encore : Que conseillerais-je à une autre, que j'aimerais bien et que je voudrais voir heureuse et sainte ? Ce que vous voudriez avoir fait à la mort, ce que vous conseilleriez à une autre, dont vous désireriez le salut, faites-le vous-mêmes. Si vous écoutez des considérations humaines, des craintes vaines, des calculs d'intérêt ou d'amour-propre, vous risquerez de vous égarer (1).

1509. 2° *à faire toute la vie.* Il faut suivre un règlement (2).

I. RÈGLEMENT DE VIE : (3)

(Ce règlement pourrait servir de thème à des conférences ou à des instructions très pratiques, vers la fin des missions.)

Chaque Jour.

1510. 1° Lever. — A une heure fixe. Pour première action, faire le signe de la croix, et pour première parole, dire : Jésus, Marie, Joseph ; faire à Dieu l'offrande de sa journée et se vêtir modestement ;

2° Prière. — *Il faut bien faire* la prière *matin et soir*, c'est la recommandation de Notre-Dame de la Salette. *Si vous n'avez pas le temps, dites au moins un* Pater *et un* Ave Maria.

Une bénédiction particulière est attachée à la prière faite en famille, matin et soir ;

3° Messe.— Il ne faut pas se priver, par sa faute, d'entendre la messe quelquefois dans la semaine ;

4° Tentation. — La repousser vigoureusement dès qu'elle se présente ; invoquer les noms de Jésus, Marie, Joseph ; ou bien dire : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ;

5° Repas. — Dire, avant et après le repas, le *Benedicite* et les grâces ; ou au moins faire le signe de croix ;

---

(1) C'est ce qui arriva à Loth, à qui Abraham offrit de choisir le pays qui lui conviendrait. Il prit celui qui lui parut le plus délicieux, et bientôt après des rois ennemis le firent captif et il eut de la peine à se soustraire au feu qui consuma Sodome.

Une jeune fille qui a à cœur de connaître sa vocation, lira avec grand fruit l'opuscule que nous avons publié sous ce titre : *Quelle est ma vocation ?* franco 50 centimes, et le livre intitulé : *La jeune fille à l'école des saints*, 9me édition, prix 1 fr. 50 S'adresser au secrétaire du pèlerinage de la Salette, par Corps (Isère).

(2) Ici on donne un règlement de vie aux jeunes personnes, et on leur indique ce que l'on doit faire chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année. Mais on pourrait avec fruit donner le règlement suivant avant la bénédiction du Saint-Sacrement, aux femmes et aux jeunes personnes réunies, et se contenter de faire aux jeunes personnes l'instruction qui précède. — On pourrait distribuer ce règlement imprimé à chaque mère de famille, afin qu'il y en eût un dans chaque maison.

(3) Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur, mort en 1875, tous les matins, faisait oraison et assistait à la messe. Tous les jours, il récitait le rosaire et lisait un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le soir, il faisait son examen de conscience, et il se confessait toutes les semaines.

6° Angelus — Etre fidèle à le réciter trois fois par jour, au son de la cloche ;
7° Chapelet.— En dire au moins une dizaine, si on ne peut le réciter tout entier ;
8° Lecture. — Lire tous les jours quelques lignes d'un bon livre; choisir de préférence la *Vie des Saints*, le *Catéchisme*, le *Livre de tous*, le *Pensez-y bien*, l'*Imitation de Jésus-Christ*.
9° Examen. — Le soir, chercher avec soin ses fautes, en demander pardon à Dieu et lui promettre sincèrement de n'y pas retomber;
10° Coucher. — Se coucher de bonne heure, se déshabiller avec modestie, faire avec de l'eau bénite le signe de la croix sur son lit et sur soi, et s'endormir dans quelque bonne pensée.

Chaque Semaine.

Abstinence et Jeune. — Observer religieusement la loi de l'abstinence et du jeûne à moins de dispense, ou d'empêchement légitime;
2° Offices du Dimanche. — Se souvenir de sanctifier le dimanche, en cessant toute œuvre servile et en assistant à la messe, aux vêpres et aux instructions de la paroisse. Persévérer le plus longtemps possible à suivre les catéchismes;
3° Occasions — Fuir les chants et les discours mauvais, les compagnies dangereuses, les cabarets et les assemblées mondaines; *c'est là*, dit un Père de l'Eglise, *que le démon livre les plus violents assauts et fait les plus grandes conquêtes* ;
4°— Avoir en horreur les mauvais romans et les feuilletons: ils pervertissent l'esprit, gâtent le cœur, ruinent la foi, désolent les familles. Les jeter au feu et propager les bons livres; n'acheter ni ne recevoir aucun journal suspect.
5° Confrérie. — Ne pas manquer d'entrer dans quelque confrérie et être exact à en remplir les pratiques ;
6° Œuvres de Charité.— Pour mériter la grâce d'une bonne mort, visiter les malades, les disposer à recevoir les sacrements, et avertir aussitôt le prêtre de leur maladie.

Chaque Mois.

1° Sacrement. — Se confesser régulièrement au moins tous les mois, et même plus souvent ; et surtout ne jamais rester en état de péché mortel.
Il faut faire chaque confession comme si c'était la dernière, et bien s'exciter, avant la confession, à la contrition et au ferme propos;
2° Dévotion au Sacré-Cœur. — Le premier vendredi du mois, dans la journée, quelques actes de dévotion au Cœur de Jésus ;
3° Chemin de la Croix.— Au moins une fois par mois, faire le Chemin de la Croix, en s'efforçant de gagner, pour les âmes du purgatoire, quelques-unes des nombreuses indulgences qui y sont attachées.

Chaque Année.

1° Fêtes. – Célébrer l'anniversaire de son baptême et de sa première communion, comme aussi les fêtes de la Sainte Vierge et de saint Joseph ; ces jours-là, tâcher de s'approcher des sacrements ;
2° Mois de Marie.—Carême.—Suivre dans la paroisse ou faire en famille les exercices du saint temps de Carême et du Mois de Marie ;
3° Retraite Annuelle. — Quand on ne peut assister à une retraite publique, se ménager en particulier quelques jours de recueillement, pour faire une revue de sa conscience, et se retremper dans la ferveur, dans quelque pèlerinage ou dans quelque communauté.
4° Propagation de la Foi. — Donner, si on le peut, l'obole de la propagation de la Foi ; c'est à bien peu de frais conquérir des âmes à Jésus-Christ.— Lire et faire circuler les Annales.

Avis particuliers.

1° Aux Epoux — L'attachement, la fidélité, le respect et le support mutuel.
A l'égard de leurs enfants . La sainte coutume de les bénir, le bon exemple, une vigilance continuelle, la correction douce et ferme de leurs défauts, l'attention de les envoyer assidûment au catéchisme, le choix scrupuleux des maîtres à qui on les confie.
A l'égard des domestiques : Une sollicitude paternelle, la modération dans le commandement, une sage surveillance.
A l'égard du ménage. L'éloignement des folles dépenses, l'exactitude à acquitter les dettes, l'ordre en toutes choses ;
2° A la Jeunesse. — Le respect, l'obéissance, les prévenances envers les parents ; — l'union et la paix entre frères et sœurs ; — l'horreur des chansons et des paroles mauvaises, des danses, des cabarets, des compagnies et des veillées dangereuses, et surtout des fréquentations seul à seul avec des personnes de différent sexe.
Faites cela, et vous vivrez.

II RÉGLEMENT DES PERSONNES PIEUSES

1511. Les exercices marqués dans le règlement ci-dessus, conviennent à tous les chrétiens ; mais il est des âmes qui, comprenant l'excellence et les avantages d'une vraie dévotion, sentiront le besoin d'ajouter quelques autres pratiques à celles que nous y avons marquées. Voici donc des exercices plus particuliers pour elles.

Tous les jours : Quelques instants, et s'il est possible une demi heure, consacrés à l'oraison, la messe entendue, une lecture spirituelle d'au moins un quart d'heure, la récitation du chapelet.

Chaque semaine : ou au moins tous les quinze jours, la confession, la communion selon l'avis du directeur.

Chaque mois : Direction et revue du mois, ou préparation à la mort.

XLVI. — Amour de Dieu.

1512. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* (Mat. xxii, 37.) — Si Dieu nous eût défendu de l'aimer, notre vie devrait se consumer en larmes et en prières pour obtenir de lui qu'il daignât nous le permettre. Mais dans sa miséricorde pour nous, non seulement il ne nous défend pas de lui donner notre cœur, mais même il nous le demande et il nous fait le commandement de l'aimer de toutes nos forces. Commandement qu'il appelle le premier, et le plus grand de tous ; car l'amour de Dieu, c'est la fin de l'homme, le but de sa création : c'est la vertu la plus parfaite, celle qui nous unit à Dieu cœur à cœur, qui nous rend ses amis et nous assure son amitié. Aussi est-ce à faire naître la charité dans nos cœurs que tendent toutes les pratiques de la vie chrétienne et toutes les méditations sur les grandes vérités.

La crainte des châtiments de Dieu est comme l'aiguille, qui introduit en nous le fil de la charité, selon le langage de saint Augustin. Toutes les dévotions, même la dévotion si excellente à la Sainte Vierge, n'ont pour but que de nous mener à l'amour divin. Comme couronnement de toutes les méditations précédentes : I, considérons l'obligation où nous sommes d'aimer Dieu ; II, indiquons les moyens d'acquérir l'amour divin ; et III, voyons comment nous témoignerons à Dieu notre amour.

1513. — I. *Obligation d'aimer Dieu* 1° *à cause de ses bienfaits.*

1) En prêtant l'oreille à la voix des créatures, saint Augustin les entendait lui crier d'aimer Dieu : *Cœlum et terra clamant, Domine, ut amem te.* Le ciel avec ses astres, avec ses nuages, la terre avec ses productions nous disent : Aimez votre Créateur qui vous aime.

2) Considérons-nous nous-mêmes : *(a)* dans *l'ordre de la nature*, que de maux dont nous sommes préservés, que de biens nous possédons ; à qui le devons-nous ? A Dieu (1). *(b) Dans l'ordre de la grâce*, le baptême, une

(1) *(a)* Le saint abbé Gérasime, se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gérasime s'assied, prend la patte de l'animal et y voit un abcès formé par l'éclat d'un roseau, il ouvre l'abcès, le panse ; et le lion, soulagé, s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance. Quand le saint homme fut mort, le lion ne cessa de rugir de regret jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur. O homme, interroge les animaux, ils t'apprendront la reconnaissance ! Les animaux oublient facilement, et cependant le chien se souvient d'un morceau de pain noir, dur et moisi qu'on lui a jeté, et toi qui te souviens de tant de choses, tu oublies non seulement la viande qui entoure l'os que tu jettes aux chiens, mais même les plus riches bienfaits de Dieu !

(b) Saint Galmier, né dans le Forez, se fixa à Lyon où il exerçait le métier de serrurier. Il répétait sans cesse : « Toujours grâces à Dieu, » invitant tous ceux qui le visitaient et s'excitant lui-même à la reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur.

C'est pour vous, ô hommes, que les cieux se remuent, que les astres brillent dans le ciel, que le feu échauffe, que l'air rafraîchit, que les rivières coulent sur la terre, que la terre produit des plantes, que les pierreries éclatent, que les animaux vivent et travaillent ; et pour vous enfin que Dieu tient en haleine et en exercice toutes les créatures, lorsque vous y pensez le moins ; quand vous jouez ou que vous dormez, quand vous l'injuriez et l'offensez, il pense à vous, il agit pour vous, et vous destine le travail et la sueur de toute la nature. Admirez de grâce la suavité et la générosité de son cœur royal et divin. Pendant que vous le mettez en oubli, pendant que vous êtes en votre lit, et

éducation chrétienne, les sacrements ; à qui en sommes-nous redevables ? A Dieu. Que nous réserve-t-il encore ? Le ciel, bonheur infini, le bonheur dont il jouit lui-même. Et ces grâces, que lui ont-elles coûté ? Les humiliations de Bethléem, de Nazareth, les travaux de toute une vie, la mort de la croix (1).

« Si ceux qui reçoivent quelque faveur, comme le dit Sénèque, sont obligés d'imiter les bonnes terres qui rendent beaucoup plus qu'elles ne reçoivent ; comment pourrons-nous payer à Dieu un tel tribut de reconnaissance, puisque nous ne pouvons lui rendre, que ce que nous avons reçu de lui ? Et si celui qui ne rend pas ce qu'il a reçu, au dire de ce philosophe, ne satisfait pas, que dirons-nous de celui qui n'en rend pas seulement la moindre partie.

« Si nous faisions un long voyage, et qu'étant à demi morts de faim et de lassitude, nous fussions contraints de nous asseoir au pied d'une tour, du haut de laquelle une main charitable prit soin de pourvoir à tous nos besoins, pourrions-nous nous empêcher d'élever quelquefois les yeux en haut, pour regarder au moins celui qui exercerait tant de bonté envers nous ? Que fait Dieu pour nous, sinon de verser continuellement du haut du ciel toutes sortes de biens sur notre tête ? Remarquez, si vous pouvez, une seule chose de toutes

même pendant que vous l'offensez, il fait tomber la pluie sur cette vigne et sait très bien que cette pluie, changée en vin par le raisin, vous servira de breuvage ; il forme ces cerises, ces pommes et ces poires sur cet arbre, cet œuf dans cette poule et ces laitues dans le jardin, et destine toutes ces choses au service de votre table. Il vous dit, non pas de paroles, mais d'effet : vous me désobligez au dernier point, vous commettez le péché qui me déplaît infiniment ; mais, pour toute vengeance, tenez, voilà des figues, de petites bourses pleines de manne ; voilà des fruits confits, musqués, sucrés et aussi doux que du miel, que je vous présente : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* ; goûtez et reconnaissez enfin que je suis doux ; car n'est-ce pas être bien doux que de vous donner tant de douceurs, au lieu de tant d'amertumes que vous me présentez tous les jours ? Hé ! ne vous semble-t-il pas de voir une bonne mère que son enfant étourdit à force de crier, qui, au lieu de se fâcher contre lui, lui dirait : Paix, mon fils, taisez-vous, tenez, voilà une figue, voilà un fruit et un raisin pour vous apaiser. Il y a dix ans, douze ans, quinze ans, que vous faites tous deux ce métier, Dieu et vous. Il y a quinze ans que vous lui faites autant d'outrages que vous pouvez, et qu'il vous fait du mieux qu'il peut ; il y a quinze ans que vous ne cessez de l'offenser, et qu'il ne cesse de vous caresser, quelle admirable bonté ! N'êtes-vous pas un monstre d'ingratitude si votre cœur n'est amolli et gagné par tant de tendresses ?

Car il faut remarquer que nous sommes obligés à Dieu pour tous les bienfaits qu'il a faits à toutes les créatures. Quand un père de famille emploie un tailleur, le nourrit, lui paie son travail, lui donne de l'étoffe, de la soie pour faire une robe à sa fille, ce n'est pas proprement la robe qui lui est redevable ; et quand même elle aurait du sentiment et de l'esprit, elle ne serait pas obligée à le remercier, puisqu'il n'a pas fait tout cela à la robe pour l'amour de la robe, mais pour l'amour de la fille ; c'est la fille qui en a l'obligation toute entière et qui en doit rendre grâces à son père. Ainsi nous sommes obligés à Dieu du mouvement des cieux, de la splendeur du soleil, de la clarté de la lune, de la chaleur du feu, de la fraîcheur de l'eau, de l'émail des pierreries, de l'odeur des parfums, de la beauté, bonté et qualité des propriétés qu'il a partagées entre les créatures, parce que ce n'est pas pour elles, mais pour nous qu'il le leur a données : *Dedit illis regiones gentium, et laborem populorum possederunt ut custodiant justificationes ejus.* (Le Jeune).

(1) « Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le Maître ; mais s'il vous envoie son propre Fils, pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfants, pouvez-vous ne point aimer votre Père ? Or l'Apôtre saint Paul nous enseigne que nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte, mais que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous l'appelons notre Père. (Rom., VIII, 15.) Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour ? Davantage, considérons de quelle sorte il nous a adoptés : est-ce par contrainte ou bien par amour ? Ah ! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. Dieu a tant aimé le monde, dit Notre-Seigneur, qu'il a donné son Fils unique pour le sauver. (Jean, III, 16.) Si donc notre Dieu nous a tant aimés, comment prétendons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque ! D'autant plus, comme dit saint Bernard, que l'amour est la seule chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas ; il nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons. S'il commande, nous devons obéir ; s'il se fâche, nous devons trembler ; et s'il aime, que devons-nous faire ? Nous devons aimer : c'est la seule chose que nous pouvons faire avec lui. (Serm. XXXIII, in Cantic., n. 4, t. 1, p. 1538.) Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un Père si bon ! » (Bossuet.)

celles qui sont au monde, qui n'arrive point par une providence particulière. Et néanmoins celui qui n'aime pas Dieu ne jette pas un seul regard en haut, pour connaître et pour aimer un bienfaiteur si libéral. Que peut-on dire de cet endurcissement, sinon que l'homme s'est dépouillé de sa propre nature, et qu'il est devenu plus insensible que les animaux ? Il y a véritablement sujet de rougir de faire de telles comparaisons ; mais il est bien juste que l'homme ingrat entende ce qu'il mérite. Nous sommes en effet semblables à ces animaux, qui paissent sous un chêne, et qui, pendant que leur maître leur secoue le gland du haut de l'arbre, ne font autre chose que gronder et se heurter pour leur pâture, sans regarder celui qui la leur donne, et sans lever les yeux en haut pour voir de quelle main ils reçoivent ce bienfait. O brutale ingratitude des enfants d'Adam ! Nous n'avons pas seulement reçu la raison de plus que les animaux, nous avons encore le corps droit et les yeux tournés vers le ciel ; et nous ne voulons pas y élever les yeux de notre âme, pour voir le lieu d'où découlent tous nos biens.

» Les métaux se fondent au feu : le fer se rend flexible à la forge ; la dureté du diamant se dompte par le sang de quelques animaux ; mais, ô cœur malheureux ! n'êtes-vous pas plus durs que le fer et le diamant, si vous ne pouvez être attendri ni par le feu de l'enfer, ni par les soins d'un Père si charitable, ni par le sang de l'Agneau sans tache, qui a été répandu pour nous (1) ? » (Grenade.)

Et ce Dieu, si bon pour nous, est toujours à côté de nous. Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. Il est présent partout, il habite dans notre cœur, Jésus-Christ réside dans nos tabernacles. C'est un ami qui veut converser sans cesse avec ses amis.

(1) *(a)* Un jour Notre-Seigneur, voyant la ferveur de la pénitence de sainte Marguerite de Cortone, lui dit : « Bénies soient les peines que j'ai souffertes pour toi ; bénis soient l'incarnation et tous mes travaux ! Quand même je n'aurais dans tout l'univers qu'un seul véritable enfant, je bénirais encore à cause de lui toutes mes souffrances. » Ah ! n'y aura-t-il pas parmi nous quelque âme qui donnera à Notre-Seigneur l'occasion de tenir ce langage ?

(b) Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Claire de Montefalcone ; il portait sur ses épaules une lourde croix ; et il lui dit : « Il y a longtemps, ma fille, que je cherche par toute la terre un lieu ferme et solide pour planter ma croix, et je n'en ai point trouvé de plus propre que ton cœur; il faut donc que tu la reçoives et que tu souffres qu'elle y prenne racine. » La sainte ouvrit tout son cœur pour recevoir une plante si précieuse, qui ne peut porter que des fruits de salut. Après la mort de la sainte, on trouva gravée dans son cœur l'image de Notre-Seigneur crucifié et des instruments de sa passion.

(c) *Mementote quæ fecerit Dominus.* Deut. xxiv. *Mementote mirabilium ejus.* (Ps. civ, 5.) Entre les dons merveilleux que Dieu a faits à l'homme, un des plus remarquables, c'est la mémoire. Cette faculté conserve l'image d'une infinité de choses que nous avons vues, ou entendues ou perçues par quelque sens. Quoique vous fermiez les yeux, vous savez bien comment sont faits, le soleil, les astres, l'air, le feu, les métaux, les monnaies, les plantes, les arbres, les fleurs, les fruits, les oiseaux, les poissons, les animaux. Vous vous rappelez non seulement un homme, mais un grand nombre que vous avez vus, mais leurs maisons, leurs mobiliers, les pays qu'ils habitent, les montagnes, les vallées.

Le magasin de votre mémoire contient de plus le nom de tous ces êtres, et si vous savez plusieurs langues, il compte un nombre presque incalculable de mots pour les exprimer. On admire les peintres et les sculpteurs qui sur un anneau dessinent un palais, ne faut-il pas s'étonner que dans un point de votre cerveau où se trouve la mémoire, se trouvent dessinés tant de villes, de châteaux, et cela dans toutes leurs dimensions, car vous savez très bien qu'une cathédrale que vous avez vue est plus grande que l'église de votre village ; et puis les peintres ne retracent que les couleurs, mais votre mémoire se souvient du son de la voix qui vous fait reconnaître votre père dans les ténèbres, de la douceur du miel, de la chaleur du feu.

Et ce qui est plus admirable encore, c'est que ces connaissances sont rangées avec ordre dans votre mémoire et que vous pouvez réciter de suite toutes les formules de prières que vous avez apprises. Quand certains êtres ne sont pas bien entr'eux dans votre mémoire, il suffit que vous le vouliez pour que la mémoire vous fournisse la forme, le nom de ces êtres, d'un chapeau par exemple, d'un coffre, tandis que tous les autres restent en silence dans ce riche magasin.

Et cette faculté est si nécessaire à notre vie, que sans elle il n'y aurait point d'art ni de science. Comment les apprendre, si on oublie tout à mesure qu'on les enseigne ? Point de justice. Comment juger sans la déposition des témoins ? Comment les témoins

O Dieu, j'aime les hommes qui me témoignent qu'ils m'aiment. Or les hommes m'aiment depuis peu de temps, et votre amour est éternel ! Les hommes m'aiment peu, et ce qu'ils font pour moi est bien limité : vous m'avez aimé d'un amour infini, et vous avez fait, par amour pour moi, des prodiges qui étonnent les anges eux-mêmes ! Les hommes cesseront de m'aimer à ma mort, et alors vous m'introduirez dans le lieu où je jouirai à jamais de votre amour. Quelle ingratitude serait la mienne, si je ne vous aimais pas en retour ! Aimer Dieu à cause de ses bienfaits et à cause des biens qu'il nous a promis, c'est la reconnaissance et l'espérance chrétiennes ; mais ce n'est pas encore la charité parfaite à laquelle nous devons nous élever en l'aimant (1)

1514. 2° *A cause de ses perfections* (2). Il nous arrive souvent d'aimer ceux qui ne nous ont fait ni bien ni mal, à cause des qualités que nous remarquons en eux. La beauté nous charme : la bonté, la vertu nous ravissent. Quel bonheur de converser avec la Sainte Vierge, et comment nous défendre

déposeront-ils, s'ils ont tout oublié ? Comment même reconnaîtrions-nous notre père, notre mère, si nous ne gardions pas le souvenir de leur voix et de leurs traits ? Sans cette faculté, nous serions pires que les animaux.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à la bonté de Dieu qui nous a doués d'une faculté si précieuse. Quel usage devons-nous surtout en faire ? Ne devons-nous pas dire souvent à notre mémoire : *Noli oblivisci omnes retributiones ejus. Mementote mirabilium ejus.* Création, incarnation, rédemption, glorification, baptême, communion, vocation, etc. (Le Jeune).

(1) Si vous n'aimez une nourrice que parce qu'elle allaite votre enfant, vous aimez plus l'enfant que la nourrice ; si vous n'aimez un médecin que parce qu'il vous rend la santé, vous aimez plus la santé que le médecin ; donc si vous n'aimez votre Créateur que pour les biens qu'il vous a faits, vous aimez plus les biens que le Créateur, et même, à proprement parler, vous ne l'aimez pas, mais vous vous aimez vous-même.

(2) « Il est juste, dit Lacordaire, que nous l'aimions par dessus tout, puisqu'il surpasse tout en bonté. Or, en est-il ainsi ? Vous tous, Messieurs, qui n'avez d'autre règle que les principes et les sentiments de la nature, parce que vous avez rejeté ceux du christianisme, vous tous sans exception, aimez-vous Dieu ? Est-il présent à votre esprit ? Vous élevez-vous vers lui par des actes positifs de bienveillance, d'actions de grâces, et même de simple souvenir ? Non, évidemment non ; et cependant l'amour nous est si naturel, il est notre si proche parent que rien ne nous est plus facile et plus nécessaire que d'aimer. Demain, vous vous lèverez : il y aura dans l'air une douceur, un parfum du printemps ; les arbres seront mollement émus par le pressentiment d'une belle journée ; vous ouvrirez votre fenêtre et un amour jaillira de tous vos sens, pour aller au-devant de la nature et s'y enivrer d'air, de lumière et de chaleur. Près de vous, sur la pierre extérieure, une fleur vous regardera, une fleur que vous aurez vue naître dans le froid de l'hiver et que vous aurez exposée aux premiers rayons d'un plus doux soleil ; vous lui rendrez son regard, vous la rapprocherez de vous, et, tout inanimée qu'elle est et impropre à l'amour, vous lui ferez de vous à elle et d'elle à vous je ne sais quel commerce où le cœur ne sera pas étranger. Mais Dieu... Ah ! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas. Qu'est-ce que Dieu ?

« Vous vieillirez : votre jeunesse, en s'éloignant de vous, ne vous renverra plus que des souvenirs, tristes et fragiles images de vous-mêmes ; et les obscurcissements de l'âge vous gagnant toujours, il ne vous restera bientôt que des ruines sans amitié. En ce temps là, par quelques jours d'automne, quand la solitude devient plus dure au vieillard à cause des mélancolies du ciel, vous descendrez pesamment dans la rue, et regardant çà et là, vous chercherez s'il n'y a point quelque pauvre animal abandonné comme vous et qui ait besoin d'un bon maître. Si la Providence vous l'envoie, vous le recueillerez doucement dans les pans de votre habit, et le portant à votre foyer, vous lui ferez sa place comme à votre dernier ami, le dernier qui boira dans votre tasse et à qui vous donnerez de votre pain. Et si vous êtes pauvre, souffrant à la fois de l'âge et du besoin, il se formera entre la bête et vous une amitié d'autant plus forte et plus fidèle ; vous vous retrancherez de votre vie pour entretenir la sienne ; et lui, vous réchauffant de sa jeunesse et de sa reconnaissance, tiendra votre cœur vivant jusqu'à son dernier soupir, jusqu'au jour où, tout achevé, vos restes s'en iront accompagnés de deux seules créatures, le prêtre et le chien, le prêtre pour vous bénir encore une fois au nom de Dieu, le chien pour vous pleurer au nom de la nature. Conclusion, Messieurs, il nous est plus aisé d'aimer un chien que d'aimer Dieu, c'est-à-dire que par une incompréhensible ingratitude, Dieu nous est plus étranger que quoi que ce soit au monde. Est-ce là ce que nous devrions être ? » Evidemment il y a là un désordre qu'il faut faire cesser.

de l'aimer si nous la voyions ! Or qu'y a-t-il de si beau, de si bon, de si parfait que Dieu ? Parcourez la terre avec ses magnificences, le ciel avec ses splendeurs, le séjour des Bienheureux eux-mêmes, qu'y trouverez vous qui vaille Dieu ?

Devant lui l'éclat du soleil pâlit ; toute créature à côté de lui n'est qu'un pâle rayon de sa splendeur et comme un charbon éteint. Il est grand, et sa grandeur est au dessus de toute louange. Il s'est fait connaître à nous comme l'être infiniment saint, pur, miséricordieux, juste, sage, parfait, aimable ; jamais la langue humaine ne pourra dire, ni l'intelligence angélique concevoir ses perfections, ni mesurer leur étendue. L'éternité ne suffira même pas pour les étudier. « Les perfections qui sont en sa divine essence sont si grandes et si admirables, que comme dit le grand Docteur saint Augustin, si tout le monde était rempli de livres, si toutes les créatures étaient autant d'écrivains, et si toute l'eau de la mer était convertie en encre, les livres seraient plutôt remplis, les écrivains plutôt lassés, et la mer plutot épuisée, que l'on exprimerait une seule de ses perfections. Ce même Docteur ajoute, que si Dieu avait à dessein fait un homme avec un cœur qui eût la grandeur et la capacité de tous les cœurs ; et que cet homme favorisé d'une lumière extraordinaire, pût parvenir à la connaissance d'une seule de ses incompréhensibles qualités, il se perdrait dans la douceur et dans la joie qu'il en ressentirait, si Dieu ne le soutenait par une grâce particulière.

» Et quelle autre chose pouvaient nous représenter ces deux Séraphins, qu'Isaïe vit auprès de la Majesté de Dieu, assis sur un trône élevé ? Chacun avait six ailes, dont deux couvraient la face de Dieu, et les deux autres les pieds. N'était-ce pas pour nous faire entendre que ces intelligences qui surpassent toutes les autres, qui occupent les premières places du ciel, et qui approchent le plus près de Dieu, ne sont pas capables de connaître entièrement ce qu'il est, bien qu'elles aient le privilège de le voir clairement dans son essence même, et dans toute sa beauté ? Cette vue tient quelque chose de celle qu'ont ceux qui sont sur le bord de la mer. Ils voient véritablement la mer ; mais, ils ne peuvent découvrir sa largeur ni sa profondeur. Ainsi ces bienheureux esprits avec tous les Elus qui habitent le ciel, voient Dieu réellement ; mais ils ne peuvent comprende ni l'abime de sa grandeur ni la durée de son Eternité. C'est pour cette raison qu'il est écrit que Dieu est assis sur les Chérubins ; et quoique ces esprits célestes soient remplis des trésors de la sagesse, il est dit néanmoins que Dieu est sur eux ; pour montrer qu'ils ne peuvent ni atteindre à sa grandeur, ni comprendre son essence. » (Grenade.)

Qu'aimons-nous donc, si nous n'aimons pas Dieu ? Que nous sommes à plaindre si, laissant une affection terrestre ou peut-être coupable envahir notre cœur, nous n'éprouvons que du dégoût pour Celui qui ravit les anges et les élus, qui a ravi, dans tous les temps, toutes les âmes pures.

1515. « Peut-on comprendre, disait saint Philippe de Néri, qu'un homme, qui croit en Dieu, aime autre chose que Dieu ? » (1). Ah ! laissons les vers ramper sur la terre et dans la fange ; comme les oiseaux du ciel, élevons-nous en haut et reposons notre cœur dans l'amour de Celui qui fait la joie

(1) Celui qui n'aime pas Dieu plus que lui-même, renverse l'ordre de la charité, dit saint Prosper. Il a raison de dire *evertit* ; n'est-ce pas un effroyable renversement, un prodigieux désordre, d'aimer un bien particulier plus que le bien universel, le ruisseau plus que la source, le rayon plus que le soleil, l'image plus que le prototype, le néant plus que le tout, la créature plus que le Créateur ? Si quelqu'un faisait plus de cas d'une pièce de fer que d'une masse d'argent, d'un peu de cuivre que d'un lingot de fin or, ne diriez-vous pas qu'il a l'esprit renversé, qu'il est doublement fou ? N'est-ce donc pas être fou, non doublement, mais triplement et mille fois, que de faire plus de cas de la créature qui n'est que cendre et poussière, que de la très haute, très excellente et très infinie majesté de Dieu ? *Filii vestri judices vestri erunt.* Il vous fera voir en son jugement que vous avez eu moins d'esprit que votre enfant de quatre ou cinq ans ; si on lui demande en présence de son père ou de sa mère : Lequel aimez-vous mieux, ou votre papa ou votre maman ? Il n'ose préférer l'un à l'autre par crainte de les rendre jaloux, il répond : Je les aime bien tous deux. Dieu dit en son Ecriture : Je suis un Dieu jaloux ; vous ne craignez point les reproches qu'il fait par Isaïe : *Cui comparastis me, et assimilastis, et adæquastis ?* (Isaïe. 46. 5.) A qui m'avez-vous comparé ? A qui m'avez-vous estimé semblable ? Il peut dire à présent : Sous qui m'avez-vous abaissé ? (Le Jeune).

des saints ? Il est dit des hommes justes qu'ils ont le goût de la beauté, *pulchritudinis studium habentes*. Quelle vérité ! Qu'ils ont mauvais goût, ceux qui ne vous aiment pas, ô mon Dieu, vous la beauté infinie ! O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée ? s'écriait saint Augustin, avec des larmes et des gémissements. Il n'y a que vous qui puissiez satisfaire mon cœur, que vous avez fait à votre mesure : il sera toujours dans le trouble, tant qu'il ne se reposera pas en vous ! Quand il n'y aurait ni ciel, ni enfer, disait saint Jean-Joseph de la Croix, je voudrais néanmoins aimer Dieu toujours.

1516. 3° *Notre intérêt nous fait un devoir d'acquerir l'amour de Dieu.* 1) Personne n'ignore que sans l'amour de Dieu habituel, c'est-à-dire sans l'état de grâce, on est digne de l'enfer, et on perd le mérite de toutes ses bonnes œuvres et de toutes ses souffrances. (Voir n° 1005.) 2) Mais un certain nombre de théologiens vont plus loin et disent que, lors même que nous sommes en état de grâce, si nos actions même bonnes ne sont pas offertes à Dieu par un motif de charité, elles ne sont pas strictement méritoires de la béatitude essentielle du ciel. Et afin de nous préserver du malheur d'en perdre le mérite, ils conseillent fortement de dire à Dieu tous les matins au moins, et aussi le soir et au commencement de ses principales actions : *Mon Dieu, qui êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur, et, par amour pour vous, je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui.*

C'est ce que conseille aussi saint Léonard de Port-Maurice, qui ajoute : « Pour plonger le monde dans les ténèbres, il suffirait d'éteindre toute lumière ; ainsi la charité étant éteinte, notre âme reste sans lumière et sans vie. »

1517. 3) Nous pourrions ajouter que sans l'amour de Dieu, il n'y a aucun bonheur ici-bas. Le bonheur, en effet, ne peut-être que dans l'amour d'un bien infini et qu'on ne puisse pas perdre, et Dieu seul est ce bien. Aussi les saints ont-ils trouvé le bonheur dans l'amour de Dieu ? Saint Ephrem s'écriait : Seigneur éloignez-vous un peu ; car l'infirmité de mon corps ne peut soutenir tant de consolations ! Et saint François Xavier : C'est assez, Seigneur, c'est assez ! On croit généralement dans le monde que la vie des âmes saintes est triste : et c'est le contraire ; et ceux qui paraissent joyeux et comme enivrés des folles joies du monde, sont toujours les plus à plaindre. Le soleil donne plus de lumière que toutes les étoiles, et l'amour de Dieu donne plus de vrai bonheur que tous les plaisirs du monde. Le miel non seulement est doux, mais encore il adoucit tous les aliments auxquels on le mêle, et la charité rend douces toutes les épreuves.

Les pécheurs disent : *La paix, la paix, et ils n'ont pas de paix : car il n'en est point pour l'impie* (1). Les mondains rient, mais du bout des lèvres ; vienne pour eux l'adversité, à laquelle personne n'échappe en ce monde, et on verra combien le bonheur qu'ils affichent est fragile (2). Saint Léonard parle d'une mère mondaine dont la fille vivait de l'amour divin. Toutes deux furent frappées tout à coup d'un grand malheur qui pesait plus lourdement encore sur la fille que sur la mère. La fille trouva bientôt le calme et la résignation ; la mère devint folle, victime hélas ! sans mérite, de sa noire tristesse ! « C'est Dieu qui est la liberté, la lumière, la justice, la route, et celui qui ne le cherche pas dans sa conscience et ne le découvre pas dans sa raison, ou qui, après l'avoir connu, le néglige comme un ennui ou le rejette comme un far-

(1) Saint François de Sales raconte qu'un pape avait un chantre auquel il tenait fort. Celui-ci, d'une humeur bizarre, le quitta néanmoins ; et le pape, affligé, écrivit à tous les princes de ne pas le recevoir s'il se présentait chez eux, afin de l'obliger par là à revenir chanter dans la chapelle papale. Le moyen réussit et le chantre revint ; ainsi fait Dieu pour un cœur qu'il aime et qui cherche à se donner aux créatures. Il permet qu'il ne trouve en elles qu'amertume.

(2) Tandis que les soldats romains luttaient contre Persée, une éclipse du soleil répandit les ténèbres sur les combattants ; les soldats de Persée, qui ne savaient pas ce que c'était, prirent la fuite ; et les Romains, avertis par leurs astronomes, se battirent avec énergie et remportèrent la victoire. Ceux à qui la foi n'a pas appris qu'il n'y a qu'un bien solide, Dieu, se laissent abattre quand ils perdent les biens de la terre.

deau, celui-là est un homme perdu dans la bassesse infinie des penchants humains; il couvrira d'orgueil sa misère qui le rongera par le dedans, et la mort le secouera de l'arbre comme un rameau qui n'a jamais vécu. » (Lacordaire.) Celui qui aime Dieu, au contraire, s'élève; car, selon le mot du même orateur, l'amour de Dieu est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme; il couronne toutes les autres vertus, et nous ouvre dans la voie de la transfiguration. l'issue la plus proche du but. « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes, ne valent pas le moindre des esprits, car il connaît tout cela, et soi-même; et le corps. rien. Et tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité, car elle est d'un ordre infiniment plus élevé. » (Pascal. *Pensées*) (1).

(1) On pourrait insister sur cette pensée que c'est un honneur pour l'homme d'aimer son créateur: « De tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable il n'y a, selon l'ingénieuse et solide réflexion de saint Bernard, que l'amour de Dieu par où l'homme puisse rendre en quelque manière, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu, et c'est le seul acte de religion en vertu duquel, tout faibles que nons sommes, nous puissions sans présomption prétendre quelque sorte d égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu. Quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger; quand il me commande je n'ai pas droit de lui commander; mais quand il m'aime, non seulement je puis, mais je dois l'aimer. A tous les autres attributs qui sont en Dieu et qui ont du rapport à moi, je réponds par quelque chose de différent, ou pour mieux dire, par quelque chose d'opposé à ses attributs même; car j'honore la souveraineté de Dieu par ma dépendance, sa grandeur par l'aveu de mon néant, sa puissance par le sentiment de ma faiblesse, sa justice par ma crainte et par mon respect; et si là-dessus j'avais la moindre pensée de m'égaler à lui, ce serait l'outrager et me rendre digne de ses plus rigoureuses vengeances; mais quand j'aime Dieu parce qu'il m'aime, et que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offense, il s'en fait honneur, et il trouve bon que je m'en fasse un mérite. Je puis donc en cela seul sans témérité me mesurer, pour ainsi dire avec Dieu, et quelque disproportion qu'il y ait entre Dieu et moi, j'ai par cet amour, non pas de quoi ne devoir rien à Dieu, mais de quoi lui payer autant que possible ce que je lui dois. Comme tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi que de m'aimer, aussi de ma part ne peut-il rien exiger de plus parfait ni de plus digne de lui que mon amour. » (Bourdaloue).

Dans une balance, mettez au côté gauche tous les rares ouvrages de Zeuxis, d'Apelle, de Praxitèle, de Phidias et des autres excellents maîtres en peinture, en sculpture, en architecture et orfévrerie; qu'on y mette de plus toutes les batailles, les victoires, et les grands exploits des Hercule, des Alexandre, des Scipion, des Pompée, des César et de tous les autres conquérants; qu'on y mette les livres de Platon, d'Aristote, de Sénèque et des philosophes, toutes les harangues des Cicéron, des Démosthène, des Quintilien et de cent autres orateurs imaginables; et qu'on mette, au côté droit, un seul acte d'amour de Dieu; en l'estime et au jugement de son Esprit divin, le côté gauche ne pèserait pas une plume, pas un seul grain de sable en comparaison du côté droit. Si Dieu regarde d'un côté les mouvements et les influences des cieux, la splendeur du soleil, l'éclat de la lune et des étoiles; si le commerce des éléments, la fécondité de la mer et la fertilité de la terre; si la production des plantes, la multiplication des animaux et toutes les actions naturelles des hommes et des anges, il n'en a point tant de satisfaction ni de complaisance, qu'il en a pour une âme qui fait un seul acte d'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est préférable à toutes les sciences, à toutes les visions et révélations, à toutes les prophéties, les miracles et les autres grâces gratuites, si admirables et précieuses qu'elles soient; car saint Paul les ayant toutes représentées aux Corinthiens, ajoute: Je veux vous montrer un autre don plus excellent que tout ce que je viens de vous dire, et c'est la charité dont il parle incontinent.

Donnez-moi un homme qui enseigne la théologie aussi doctement que saint Thomas et que saint Bonaventure, qui prêche aussi éloquement que saint Chrysostome et saint Augustin, qui interprète l'Ecriture aussi savamment que saint Basile et que saint Grégoire, qui ait le don des langues pour se faire entendre à tous les peuples, comme les disciples le jour de la Pentecôte, qui ait des révélations aussi mystérieuses que le prophète Ezéchiel et que saint Jean l'Evangéliste, qui prédise les choses à venir aussi infailliblement que Jérémie ou qu'Isaïe, qui guérisse toute sorte de malades par son ombre comme saint Pierre, qui ressuscite les morts comme saint Martin et saint Dominique, qui convertisse à la foi les provinces et les nations entières comme les Apôtres, et qui fasse même toutes ces choses sans commettre de péché mortel, mais sans amour de Dieu; une petite villageoise qui fait un acte d'amour est en plus grande considération devant Dieu, et plus estimée de lui que cet homme-là.

Voilà un chrétien qui a une foi aussi vive que saint Grégoire le Thaumaturge, et qui

L'amour de Dieu est le grand bien de l'homme ici-bas, et personne ne peut nous le ravir, si nous tenons à le conserver. C'est ce trésor que la rouille ne ronge point et que les voleurs ne peuvent nous enlever (1).

transporte les montagnes, qui donne tous ses biens aux pauvres, avec autant de libéralité que saint Jean l'Aumônier, qui endure plusieurs maladies durant vingt-huit ans avec autant de patience que sainte Liduwine, qui fait pénitence sur une colonne comme saint Siméon Stylite, qui souffre d'être écorché tout vif, coupé en petits morceaux ou bien brûlé à petit feu avec autant de constance que les saints martyrs, mais sans amour de Dieu ; un petit artisan qui fait un acte d'amour mérite plus que lui.

Dans l'Apocalypse il est dit à l'évêque de Laodicée : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum*, parce qu'il s'était un peu refroidi dans la charité : Je vous conseille d'acheter de moi de l'or enflammé. On n'a pas coutume d'acheter l'or ; au contraire, c'est avec l'or qu'on achète toutes choses : il entend l'or de l'amour de Dieu, le trésor de la charité. Il conseille de l'acheter, parce qu'un acheteur fait toujours plus de cas, ou pense avoir plus grand besoin de ce qu'il achète que de ce qu'il donne. L'amour de Dieu est mille fois plus précieux, et vous est incomparablement plus nécessaire que tout ce que vous en pouvez donner ; si vous en connaissiez le prix et la valeur, il n'est rien que vous ne voulussiez donner, rien que vous ne voulussiez faire et endurer pour en avoir un petit grain ; vous feriez volontiers comme un ancien infidèle, si vous pensiez avoir le même succès.

Une femme de Nisibe, qui était chrétienne, avait un mari païen. Cet homme n'ayant que cinquante écus pour toute fortune, était décidé à les placer dans une banque, afin d'en retirer quelques intérêts, quand sa femme lui dit : Il faut les donner au Dieu des chrétiens, il paie largement tout ce qu'on lui donne. Alors cet homme croyant, sur la parole de sa femme, faire une bonne affaire, lui dit d'aller avec lui porter cette somme au Dieu des chrétiens. Ensemble donc ils vont à l'église et rencontrent plusieurs pauvres sous le portique. La femme dit à son mari que c'était prêter au Dieu des chrétiens que de distribuer ces cinquante écus aux pauvres. Le brave homme le fait et s'en va tout heureux. Mais trois mois après, tous deux se trouvant dans la nécessité, sa femme lui conseilla d'aller à l'église, que Dieu lui rendrait ce qu'il lui avait prêté. Il y va, il parcourt tout l'édifice sans rencontrer personne, il trouve toutefois une pièce d'argent à l'endroit même où il avait distribué aux pauvres ses cinquante écus ; et avec cet argent, il achète du vin et un poisson qu'il porte à sa femme, en lui racontant ce qui lui était arrivé. Sa femme en ouvrant le poisson y trouve une belle perle qu'elle fait voir à son mari. Celui-ci va l'offrir à un marchand de pierres précieuses qui lui en donne cent écus, deux fois plus qu'il n'avait distribué aux pauvres. Cet homme alors reconnaît que le Dieu des chrétiens est le seul véritable, il renonce au paganisme.

Cette bonne femme prenait au pied de la lettre la promesse de Jésus dans l'Evangile, de rendre le centuple à ceux qui auront quitté ou donné quelque chose pour lui : quelquefois il l'accomplit au pied de la lettre, comme il le fit en cette occasion ; mais ce n'est pas le plus ordinaire, de peur qu'on ne le serve pour les biens temporels : le centuple qu'il promet et qu'il donne plus volontiers, c'est son amour, qui vaut mieux cent mille fois et cent millions de fois que toutes les richesses du monde. *Date, et dabitur vobis.* Ce païen ne lisait point l'Ecriture, il n'avait pour caution que la parole de sa femme, il se priva de son argent, par espérance d'en avoir l'intérêt. Vous avez l'Ecriture sainte, vous la recevez, vous savez que l'Evangile promet infailliblement des grâces spirituelles pour des aumônes temporelles ; vous avez pour caution la parole de votre Dieu, et vous ne voulez faire pour votre salut ce qu'un infidèle fit par désir d'un petit profit. Vous donneriez volontiers cinquante écus pour en avoir cent, je ne dirai pas d'ici à trois mois, mais d'ici à trois ans, et vous ne donneriez pas volontiers cinquante sous en aumône pour obtenir d'ici à trois jours ou d'ici à trois heures l'amour de Dieu. Pensez-vous que l'amour de Dieu vaille moins que cinquante écus ? Allez, vous ne méritez pas de l'avoir, puisque vous en faites si peu de cas : un trésor si précieux ne doit pas être donné pour peu de chose. Je sais des gens qui ont donné deux mille écus en aumône, avant que d'aller à confesse pour obtenir de Dieu son amour et le repentir. (Voir n° 1815.) (Le Jeune).

(1) « Notre maladie, chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte ; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse. Un plaisir désordonné nous captive ; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer. La seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent ; il n'y a proprement que l'amour qui ait pour ainsi dire la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre. » (Bossuet).

Ecoutez saint Augustin : *nescio quo inexplicabili modo, qui seipsum non Deum amat, non se amat, et qui Deum non seipsum amat, ipse se amat ; qui enim non potest vivere de se, moritur utique amando se*, Dieu c'est la vie. Donc ou l'amour ou la mort, ou l'amour éternel ou la mort éternelle, ou le feu de l'amour de Dieu en ce monde, ou le feu de l'enfer en l'autre.

1518. 4) Il nous prépare une sainte mort, après une vie paisible, et nous assure la couronne de vie éternelle, *que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Thesaurizate vobis thesauros.* Amassez-vous donc ce trésor ; voilà l'ambition la plus juste, la plus légitime. Que d'hommes poursuivent les biens de la terre, les plaisirs, les honneurs et même de simples amusements avec une ardeur que le monde excuse ! N'est-il pas plus raisonnable de poursuivre l'amour de Dieu ?

Un prince étant à la chasse dans un désert, s'avança au sein d'une épaisse forêt, où il rencontra, dans un petit ermitage, un solitaire nommé Macédonius. Etonné de trouver un homme dans un lieu si sauvage, il lui demanda ce qu'il était venu faire dans un si affreux séjour. Permettez-moi plutôt, répondit le saint, de vous demander comment vous vous êtes aventuré jusqu'ici. Moi, dit le prince, croyant sans doute donner une bonne raison de sa présence dans ce lieu, moi, je suis venu pour faire la chasse aux sangliers. Et moi, je suis venu, dit Macédonius, pour faire la chasse à Dieu et je me livrerai sans relâche à cette chasse si noble. Cela dit, il inclina la tête et se retira. Heureux ceux qui, au lieu de poursuivre les créatures, poursuivent l'amour de Dieu avec un grand désir de l'atteindre (1). Un ardent désir, une volonté généreuse, triomphe de tout; mais que ce désir soit efficace et nous excite (2) :

(1) N'est-ce pas une chose étrange : il n'est rien de si précieux que l'amitié de Dieu, il n'est rien qu'on puisse avoir à si bon marché, et il n'est rien qu'on recherche moins. Etre ami de Dieu, quel honneur et quelle incomparable dignité ! Si vous disiez à un prince : Monseigneur, je désire être votre ami, il se moquerait de vous, il le prendrait en mauvaise part. Nous disons au Fils de Dieu : Je désire être votre ami ; non seulement il nous le permet, mais il le veut bien, il le souhaite, il le commande ; quelle admirable charité, et quelle prodigieuse miséricorde ! Qu'est-il, en ce monde, qu'on puisse acquérir par la seule volonté ? Rien du tout, pas même un peu de cendre, pas une épingle; il faut au moins se baisser et y porter la main pour le prendre ; et l'amitié de Dieu, qui est la chose la plus excellente et la plus souhaitable qui soit au ciel et en la terre, vous pouvez l'avoir par sa grâce avec la seule volonté (Le Jeune).

En 1430, mourut, près de Nuremberg, en Allemagne, une vierge admirable qu'on a surnommée Philothée, à cause de son grand amour de Dieu. Elle voua sa virginité à Notre-Seigneur, à l'âge de quatorze ans, et sa grande préoccupation était de savoir si elle était aimée de son céleste Epoux Elle lui demandait donc de lui donner de son amour quelque signe. Or, pendant qu'elle travaillait le jardin qui lui fournissait ses aliments, elle vit tout à coup, bien que ce fût en automne, s'élever la tige de violettes qui répandaient un parfum tout céleste. Elle les cueillit et les conserva précieusement. Cependant, il lui vint à la pensée que ces violettes avaient peut-être poussé d'une manière naturelle ; elle continua de prier, et au même endroit de son jardin, Notre-Seigneur lui envoya un anneau précieux sur le chaton duquel étaient deux mains entrelacées. Philothée le mit à son doigt et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Vers la fin de sa vie, elle eut le bonheur de voir Notre-Seigneur sous la forme d'un enfant, il se laissa serrer dans ses bras et couvrir de baisers.

Si on finissait là ce discours, on pourrait terminer ainsi : Notre-Seigneur montait au Calvaire, et les saintes femmes, le rencontrant, pleuraient des larmes amères en voyant, etc., et Jésus leur dit : *Nolite flere super me.* Mon Dieu, je vous demande pardon de vous contredire ; je sais bien que les ingratitudes et les blasphèmes des hommes ne peuvent vous enlever votre béatitude éternelle ; mais il y a lieu de pleurer sur vous. Il n'y a personne qui soit traité comme vous. Point de bienfaits qui égalent les vôtres. Point de cœur si bon que le vôtre ; et personne n'est oublié comme vous. O vous, qui avez aimé des enfants, un époux, et qui êtes trahi, méprisé, comprenez donc l'outrage que font à Notre-Seigneur tant d'ingratitudes. *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. Sed super vos.* Ah ! oui, nous aussi nous avons été ingrats ; et nous en avons été bien punis; notre vie a été malheureuse, etc. Pleurons sur nous-mêmes et *super filios vestros.* Prêtres du Seigneur, parents chrétiens, pleurez sur ces enfants qui n'aiment pas Dieu. Travaillez à les ramener à lui, etc.

(2) On pourrait montrer la nécessité de l'amour de Dieu au point de vue social. Comme la société véritable n'est que l'amour de Dieu, ainsi la civilisation véritable n'est que le respect et l'amour de l'homme pour l'homme. Mais l'amour de l'homme pour l'homme découle de l'amour de Dieu comme de sa principale source. Le commandement d'aimer l'homme dérive du commandement d'aimer Dieu. L'amour de Dieu est donc le fondement de la vraie civilisation. Aussi, là où on ignore la paternité divine, on ignore la fraternité chrétienne; là on hait l'homme, on le méprise, on l'exploite, on l'asservit. Là, le juste c'est l'utile ; la raison, c'est le caprice ; le droit, c'est la force, et de là la

1519. II. *A prendre les moyens d'acquérir l'amour divin.* 1° « Le plus efficace, dit saint Léonard, c'est de demander l'amour divin souvent et avec persévérance à Dieu même, attendu que ce feu sacré, ne peut être tiré du rocher de notre cœur. Supplions donc avec instance et sans relâche le Seigneur d'en embraser nos âmes. Il le fera; car Notre-Seigneur n'est venu icibas que *pour apporter ce feu, et ne désire rien tant que de le voir s'allumer partout.*

1520. 2° Renoncer non seulement au péché mortel qui ruine tout à fait l'amour de Dieu dans une âme; mais encore au péché véniel et à la tiédeur, qui sont comme de la cendre jetée sur cette divine flamme pour en amortir l'action. Toutefois, comme saint Liguori le remarque à ce sujet, si nous faisons quelque chute, sans nous décourager, relevons-nous aussitôt, par un acte d'amour de Dieu. Cet acte, en effet, a la vertu d'effacer non seulement tout péché véniel, mais même, s'il est accompagné du désir de se confesser, tout péché mortel.

1521. 3° Le détachement des créatures et de soi-même (1). On ne peut point puiser d'eau avec un vase plein de sable. Le saint amour n'entre pas dans un cœur rempli par les choses de la terre. Malheur, dit saint Augustin, à qui divise son cœur, et en fait une part pour Dieu et l'autre pour le démon. Le Seigneur irrité se retire et le démon possède tout. Faisons donc à Dieu l'offrande de notre cœur tout entier, et quand le démon se présente, disons-lui, comme Agnès à celui qui voulait l'épouser : Retire-toi, tu veux empoisonner mon cœur; j'ai un autre amant qui t'a prévenu et qui est maître de mes affections. Quand sainte Thérèse eut brisé toute attache humaine, Notre-Seigneur lui dit : Maintenant, Thérèse, tu es toute à moi, et je suis tout à toi. Quand Jésus est tout à une âme qui l'aime, qu'il est facile à cette âme de se détacher de tout ce qui est terrestre! L'amour est fort comme la mort. La mort détache de tout; ainsi en est-il de l'amour divin.

1522. 4° C'est dans la communion et l'oraison que l'âme se donne toute à Dieu; aussi saint Liguori dit aux âmes qui veulent grandir dans le saint amour : « Ayez à cœur, avec la permission de votre directeur, de communier fréquemment et de vous livrer beaucoup à l'oraison mentale. » A l'aide de ces moyens, nous établirons l'amour divin dans nos âmes.

1523. — III. *Voici comment nous témoignerons ensuite à Dieu cette*

véritable barbarie; car comme l'absence de l'amour de Dieu est la dépravation par la véritable barbarie de l'âme; de même l'absence de l'amour pour l'homme est la barbarie ou la dépravation de la société — La barbarie fait peur, qui donc voudrait être barbare? Alors on a imaginé de singer le christianisme. On a appelé les peuples à la fraternité. Vaine et puérile tentative de vouloir établir la fraternité humaine, en oubliant la filiation qui nous rattache à Dieu! Non, les hommes ne peuvent s'aimer en frères, qu'en se souvenant qu'ils sont les enfants de Dieu. Ne savons-nous pas ce qu'on a fait avec une civilisation oublieuse de Dieu? Au lieu d'avancer on a reculé; ou, si vous voulez, on n'a obtenu qu'un progrès négatif, le progrès dans le mal, progrès dans la misère, progrès dans les vices de toute sorte. (VENTURA.)

(1) *(a)* Le B. Louis de Grenade parle d'une sainte âme qui, ayant lu que saint François d'Assises avait passé une nuit entière à faire à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse*, s'arma d'une rude discipline, et pendant de longues heures se flagellait en répétant sans cesse : « Seigneur, donnez-moi l'amour et la haine! » Elle demandait par là l'amour de Dieu et la haine d'elle-même. Le B. Louis de Grenade remarque qu'en effet toute la vie chrétienne est là.

(b) Saint Vincent de Paul avait converti le comte de Rougemont, duelliste fameux, qui s'appliqua, après son retour à Dieu, à la pratique des bonnes œuvres. Saint Vincent de Paul lui-même raconte qu'un jour que ce gentilhomme allait en voyage, il repassait dans son esprit ce à quoi il avait renoncé pour Dieu, et examinait s'il n'y avait pas encore quelque chose à quoi il tînt à ce monde, quand ses yeux se portent sur son épée. « Pourquoi la portes-tu, se dit-il en lui-même, — mais comment la quitter cette épée qui t'a tiré de mille périls, si on t'attaquait tu serais perdu sans elle? — D'autre part, il peut t'arriver quelque risque où tu n'auras pas la force de ne pas t'en servir, et tu risqueras d'offenser Dieu. Je ne trouve que cette épée qui m'embarrasse. Oh! je ne serai plus si lâche que de la porter. » Sur ce il descend de cheval et brise son épée contre un rocher. Cet acte de détachement, rompant cette dernière chaîne de fer qui le tenait captif, jamais le comte de Rougemont n'eut depuis aucune attache terrestre : il ne tenait qu'à Dieu seul.

divine charité : 1° *En faisant des actes intérieurs d'amour pour lui : Libenter de Deo cogitare,* comme le dit saint Laurent Justinien. Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Ma fille, ne pense qu'à moi ; si tu le fais, je penserai sans cesse à toi. » 2). C'est par des actes répétés que s'acquiert une habitude et qu'on en vient à faire facilement ces mêmes actes. Ainsi en est-il pour tous ceux qui exercent un art ou un métier quelconque. D'abord, ils sont maladroits dans la manière de se servir de leurs instruments ; mais par l'exercice ils en viennent à les manier lestement et avec aisance. En pensant souvent à Dieu avec des sentiments d'amour, on en vient à faire de cet amour sa joie et sa vie. Or, ces sentiments de divine charité sont de plusieurs sortes : tantôt l'âme s'élance vers son Bien-Aimé et désire s'unir à lui en disant : Mon Dieu, mon âme a soif de vous : mon Dieu est mon tout. C'est l'*amour aspiratif.*

Tantôt elle se réjouit des amabilités de Dieu, de la gloire dont il jouit, ainsi qu'un enfant se réjouit du bonheur et de la gloire de son père. C'est l'*amour de complaisance.* D'autres fois, l'âme s'attriste de voir que Dieu a souffert pour elle et qu'elle l'a offensé et que les hommes l'offensent encore ; et, comme David, elle lui dit : Mes yeux versent des torrents de larmes,parce que les hommes ne gardent pas votre loi. C'est l'*amour douloureux.*

Ou bien l'âme lui dit qu'elle le préfère à tout le reste. Et certes, comment avoir de la peine à tenir un pareil langage ! Serait-ce beaucoup que de dire à un grand roi, qu'on l'aime plus que la paille et le foin ? Or toute créature devant Dieu est moins que le brin d'herbe que nous foulons aux pieds, par rapport à un roi. C'est l'*amour de préférence.* Ou enfin l'âme désire à son Dieu toute sorte de biens ; elle voudrait qu'il fût aimé de toutes les créatures. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! C'est l'*amour de bienveillance.* Ces actes intérieurs sont très utiles ; mais, pour montrer leur sincérité, il faut en venir aux œuvres. Rien n'est fort comme l'amour. « Car le propre de l'amour, dit Lacordaire, est d'unir ceux qui s'aiment, de confondre leurs pensées, leurs désirs, leurs sentiments, toutes les expressions et tous les biens de leur vie, et de pénétrer jusqu'à la substance de l'être aimé, pour y adhérer d'une force aussi invincible qu'ardente. Même quand l'amour se prend à des êtres bornés, il y puise une énergie qui grandit l'homme au delà de ce qu'il est : que sera-ce lorsqu'il se prend à Dieu? Là il trouve et il nous donne tout ce qui manque à notre faible nature. Il trouve Dieu et il nous donne Dieu. » Quoi de timide comme la poule ? donnez-lui des poussins et un cœur de mère pour eux, elle ne reculera pas devant des hommes armés. Qu'en serait-il donc, si nous mettions l'amour de Dieu dans nos cœurs (1).

Un ancien a dit qu'il y avait trois choses qu'on ne peut tenir secrètes : la toux qui se trahit d'elle-même, le feu qui se révèle par sa fumée, et l'amour qui se laisse voir par les œuvres.

(1) Il y a une différence entre l'amour affectif et l'amour effectif. L'amour affectif, c'est l'ardeur et l'affection du cœur, et l'amour effectif est l'amour qui se produit à l'extérieur et qui se témoigne par les œuvres. En ce qui est de l'amour affectif, il faut faire à votre cœur comme vous faites à votre monture, lorsque vous allez à cheval ; quand vous êtes à la montée, vous lâchez la bride ; mais quand vous êtes à la descente, vous la retenez. Quand vous vous portez à l'amour envers Dieu qui est sublime, allez-y à bride abattue, donnez carrière à votre cœur tant que vous pouvez, voguez vers ce promontoire à toute rame et à voile déployée. *Quantum potes tantum aude.* Quand votre cœur se porte en bas, vers le prochain, il faut être plus réservé, il ne faut pas donner tant de liberté aux tendresses de votre cœur, parce que, comme dit saint Bonaventure, et après lui le dévot Gerson, l'amour spirituel dégénère quelquefois et devient sensuel, principalement si c'est envers une personne qui n'est pas de votre sexe. Mais en ce qui est de l'amour effectif, Dieu veut bien que vous commenciez par le prochain, et même l'exerciez plus souvent et plus longtemps envers la créature qu'envers le créateur ; il veut que vous quittiez quelquefois le service de Dieu pour servir et assister le prochain. Si vous ne pouvez entendre la messe, un jour de fête, sans laisser tout seul un malade qui a besoin de votre secours, Dieu veut bien que vous manquiez la messe pour assister le malade ; *Misericordiam volo, non sacrificium*; et la raison est prise de ce que nous avons dit, que nos dévotions ne sont pas nécessaires à Dieu, que nos sacrifices lui sont inutiles, mais nos œuvres de miséricorde et de charité sont très souvent nécessaires ou utiles au prochain. (Le Jeune).

1524. Pour aimer *il faut* 2° *Libenter pro Deo dare* (1), donner volontiers pour Dieu, de ses biens par l'aumône, de ses plaisirs en se les refusant, de sa propre volonté et de son amour-propre en y renonçant, de sa personne en travaillant à la gloire de Dieu.

1525. 3° Enfin, *libenter pro Deo pati*, souffrir volontiers pour Dieu. Le bois le plus propre à exciter la flamme de la charité, dit saint François de Sales, c'est le bois de la croix. Donc souffrons volontiers pour Dieu les privations, les maladies, les mépris, les aridités spirituelles, etc. (2) Ou souffrir, ou mourir, disait sainte Thérèse. Toujours souffrir, jamais mourir, disait sainte Madeleine de Pazzi, digne fille d'une telle mère. Saint Léonard

(1) Saint Pambon, voyant un jour une comédienne qui s'évertuait à s'attirer l'admiration des spectateurs, se mit à pleurer; et comme on lui demandait la cause de ses larmes: « Je pleure, dit-il, l'état malheureux de cette femme, et ma négligence; car je fais moins pour plaire à Dieu, qu'elle pour plaire aux hommes. »

(2) (*a*) La souffrance coûte à la nature; mais le souvenir de la passion de Notre-Seigneur la rend douce. Les Israélites, fatigués d'une longue course à travers le désert, ne rencontrèrent, pour étancher leur soif brûlante, que des eaux amères. Moïse pria le Seigneur et jeta dans les eaux un bois mystérieux, et les eaux devinrent douces; et le peuple d'Israël s'y abreuva avec délices. Mettons dans l'amertume des souffrances le bois de la croix, le souvenir de la passion de Jésus-Christ.

(*b*) Le maréchal de Villars, sur son lit de douleur, apprit qu'un de ses anciens compagnons d'armes venait d'avoir la tête emportée par un boulet sur le champ de bataille; et il dit: « Cet homme a toujours été plus heureux que moi. » Rien pourtant ne manquait à sa gloire que celle d'avoir versé son sang pour la patrie. Et nous, ne porterions-nous pas envie aux saints, qui ont versé leur sang pour Dieu ?

(*c*) Du reste la souffrance nous rapproche de Dieu. Quand les matelots quittent le rivage par un ciel serein, leur départ est une fête. Ils rient de tout, même de Dieu, même des larmes d'une mère, d'une épouse éplorée; peut-être même, blasphèment-ils. Que la tempête éclate, et ils tombent à genoux, et ils prient. — Aussi quand Fouquet, intendant de Louis XIV, fut envoyé en exil, sa mère, apprenant sa disgrâce, dit : « Je commence à reconnaître que Dieu aime mon fils, puisqu'il lui envoie des épreuves. » — Henriette de France, femme de Charles Ier d'Angleterre qui fut décapité, remerciait tous les jours Dieu de ce qu'il l'avait faite chrétienne et reine malheureuse.

(*d*) Saint Gérard, frère de saint Bernard, repoussait les invitations de quitter le monde, que lui adressait son saint frère: « L'adversité seule ouvrira ton intelligence à la vérité, lui dit Bernard, et quand l'endroit que je touche (il portait la main au côté de Gérard) sera percé d'une lance, la plaie sera l'ouverture par laquelle pénètrera la parole que tu méprises aujourd'hui. » En effet, quelques jours après, Gérard fut blessé d'un coup de lance au siège de Grancey; il croyait sa blessure mortelle, et il fit appeler son frère, qui lui fit répondre : « Cette blessure n'est pas pour la mort, mais pour la vie. » Gérard guérit en effet, et il alla se mettre sous la conduite de Bernard.

(*e*) Une duchesse de Parme, accablée par la souffrance, s'entendant dire de demander à Notre-Seigneur d'alléger ses douleurs, répondit : « Oh ! non, qu'il ne m'enlève pas la seule chose par laquelle je lui ressemble un peu. » — Qui n'a envié le sort de Véronique, sur le voile de laquelle Notre-Seigneur grava son image. Ah ! cette grâce, il la fait sur le visage et dans l'âme de celui qui souffre. — Le bloc de marbre oserait-il se plaindre au statuaire qui le polit et le transforme en une belle statue, qui sera l'objet de l'admiration de tous ?

(*f*) Saül poursuivait David avec rage; il entra un jour se cacher dans une caverne où David était réfugié, sans qu'il le sût. David aurait pu sans effort le tuer; mais dans son grand cœur, il se contenta de lui couper, sans qu'il s'en aperçût, une frange de son manteau royal, qu'il lui montra plus tard, en lui disant : « J'aurais pu tout aussi bien vous enlever la vie. » Ainsi Dieu agit à notre égard, quand il nous frappe : il pourrait nous faire mourir, nous lui avons donné souvent l'occasion de nous plonger dans l'enfer; il se contente de nous envoyer une épreuve, et nous nous plaignons. — La souffrance nous éloigne du monde et de ses dangers. L'oiseau captif s'irrite contre sa cage; et pourtant elle le met à l'abri des filets de l'oiseleur, du plomb des chasseurs, de la rage de l'épervier, de la faim, de la soif; car son maître l'aime et lui donne tout à souhait. Et puis : *momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur*. Les arbres dépouillés et chargés de glaçons en hiver, au printemps ne tardent pas de se couvrir de feuilles et de fleurs.

(*g*) La sainte Vierge apparut un jour à saint Jean de la Croix et lui offrit une couronne d'épines qu'elle enfonça dans sa tête, en lui disant : « Jean, c'est par les épines que tu dois mériter la couronne que mon Fils te réserve au ciel. » Jean tout en souffrant vivement de ces épines, répondit : « Je recevrai ces épines qui me viennent de votre main, comme de belles fleurs »

veut qu'on ajoute cette autre devise à celle de ces saintes âmes. Souffrir et aimer (1).

Heureux ceux qui, comprenant l'obligation d'aimer Dieu, prendront les moyens d'acquérir ce trésor ineffable de l'amour divin, et produiront avec ardeur les actes qu'inspire la divine charité. Ils souffriront peut-être en ce monde, mais en aimant. Et quand on aime, on n'a pas de peine ; ou si l'on en a, c'est une peine que l'on aime. Ils mourront en aimant, et ils jouiront et vivront au ciel de l'amour éternel.

(1) Quelle illusion ! De peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement ; on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle, refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition ? N'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et les anime ? Rien n'est de trop pour le monde : et tout est excès pour Dieu ; on craint et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue ; et on s'arrête de peur d'en trop faire pour la fortune de son éternité. (Massillon).

(a) Saint Ignace d'Antioche avait compris que l'amour se témoigne par les souffrances. Saisi par les persécuteurs, il écrivait : « On me conduit à Rome pour être dévoré par les bêtes ; je suis déjà livré à des soldats inhumains semblables aux lions et aux léopards. C'est là ce qui fait ma joie, j'ai enfin le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Je commence à être son disciple puisqu'il m'est donné de me sacrifier pour lui. » Trajan le fit comparaître devant lui et lui demanda qui il était : « Je suis Ignace et on m'appelle Théophore, parce que je porte dans mon cœur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu. » Et quand on lâcha contre lui les deux lions qui devaient le dévorer, à genoux dans un élan d'amour, il répétait le saint nom de Jésus.

(b) Les hérétiques s'étant saisis de saint Dominique, lui demandèrent ce qu'il ferait s'ils le mettaient à mort. « Rien autre, répond-il, que de vous prier de me faire subir un long martyre, afin de me fournir l'occasion de témoigner par ma patience mon amour à Notre-Seigneur. (Voir les notes du n° 1060.)

(c) Un solitaire se plaignait d'être obligé d'aller loin puiser l'eau qui lui était nécessaire et il songeait à se faire une cellule tout près de la fontaine, lorsqu'en emportant son eau, il entendit qu'on comptait derrière lui ; il se retourne et aperçoit un ange, qui lui dit : « Je compte tes pas ; car pas un ne sera sans récompense. » Aimons donc chacune de nos croix.

(d) Mgr de Ségur écrivait : « Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent quatre-vingt-dix qui seraient au moins en purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles ou sourdes, ou paralytiques ou affligées de quelqu'autre bonne grosse infirmité, et que sur mille autres pauvres âmes qui souffrent énormément en purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze qui jouiraient depuis longtemps des éternelles béatitudes, si quelque infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité des plaisirs mondains, de la coquetterie et de la gourmandise, etc.

(e) Saint Benoît Labre, à une femme qui lui demandait comment il faut aimer Dieu, donna une réponse qui résume tout ce que nous venons de dire. « Il faudrait, dit-il, avoir trois cœurs en un seul : le premier de feu pour le bon Dieu ; le second de chair pour le prochain, et surtout pour le pécheur ; le troisième de bronze pour nous-mêmes.

(f) Sainte Lidwine de Hollande, dès l'âge de quinze ans, fut condamnée, à la suite d'une chute, à rester au lit pendant trente-huit ans. Elle ne put, durant dix-sept ans, remuer qu'un peu la tête et le bras gauche. Elle était sans secours humains et presque abandonnée. Toute sa consolation était de méditer la passion de Notre-Seigneur et de communier. (Voir la note à la fin du n° 912.)

(g) La bienheureuse Angèle de Foligno, disait que les biens temporels, les richesses, les honneurs, ne sont que les miettes de pain qui tombent de la table de Dieu ; mais que les croix sont les mets délicats de cette table sacrée, et que pour cela ils sont réservés aux favoris. Elle assurait que ceux qui souffrent beaucoup sont admis à cette table auprès de Jésus et sont nourris des mêmes mets que lui. Et pour obtenir des croix, elle fit un fervent pélerinage de quarante lieues.

(h) Saint Siméon Stylite avait une plaie où les vers fourmillaient. Un de ces vers se détachant un jour de la plaie, tomba de la colonne où le saint passait sa vie entre le ciel et la terre. Un roi de l'Orient, appelé Basilic, se trouvant au bas de la colonne, recueillit avec respect ce ver qui, aussitôt, se trouva changé en une perle très belle et très fine. Basilic l'emporta et la garda comme un trésor : Ah ! les douleurs que nous souffrons avec patience, les infirmités, se changent entre les mains du roi du ciel en des perles précieuses dont il compose le diadème qu'il déposera un jour sur notre front.

XLVII. — La Dévotion.

1526. *Exercez-vous à la piété* (I. TIM., IV, 7), disait saint Paul à son disciple Timothée. Nous vous adressons le même conseil, et afin que vous le suiviez, nous dirons : I, ce que c'est que la dévotion, en quoi elle consiste ; II, quelles sont les qualités de la dévotion ; III, quels avantages elle nous offre.

1527. I. *Ce que c'est que la dévotion.* 1° Le mot dévotion signifie dévouement. La mère qui ne vit que pour ses enfants, est dévouée à ses enfants. Le fils, qui aime ses parents et cherche en tout à leur plaire, est un enfant dévoué. L'âme qui ne vit que pour Dieu, évite tout ce qu'il défend, entreprend tout ce qu'elle sait lui plaire, est dévouée à Dieu, ou vraiment dévote. La dévotion c'est l'amour de Dieu.

1528. 2° Elle suppose au moins l'état de grâce ; et si on vit dans le péché mortel, on ne peut se flatter de pratiquer la dévotion. Quand sainte Catherine de Sienne se rendit à Avignon auprès du Souverain Pontife, de grandes dames, dont la vie était coupable, cherchèrent à plaire à la sainte par des airs et des paroles de dévotion. Elles l'entouraient de respect, et Catherine détournait la tête. Le B. Raymond de Capoue lui en fit le reproche. Père, répondit-elle, si vous sentiez comme moi la puanteur qui sort de ces belles bouches, vous vomiriez tout ce que vous avez mangé.

Tant qu'on vit en état de péché, on peut bien avoir des pratiques de dévotion : cela est même salutaire ; mais on n'a pas vraiment la dévotion. Les autruches ne volent jamais, les poules volent rarement et pesamment, les hirondelles souvent et rapidement. Les autruches sont l'image des pécheurs qui croupissent dans le mal. Les poules figurent les gens de bien qui font parfois des actes de dévouement à Dieu et qui vivent dans sa grâce ; mais ils ne sont pas encore arrivés à la dévotion.

1529. 3° Les vrais dévots volent en Dieu, comme l'hirondelle, fréquemment et promptement. Ils ne se contentent pas d'observer de bon cœur les commandements et d'éviter ce qui lui déplait, ils font habituellement aussi de bonnes œuvres qui ne sont pas commandées. Ce ne sont pas des convalescents qui, relevant de maladie, commencent à marcher, mais des gens d'une santé vigoureuse qui travaillent énergiquement. Si l'amour de Dieu est comparé au feu, la dévotion en est la flamme. Si on le compare au lait, la dévotion en est la crème ; si à une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat. Ainsi parle saint François de Sales. La dévotion, c'est donc la perfection de l'amour de Dieu ; c'est la vie sainte dont tous les élus nous ont donné l'exemple et que pratiquent aujourd'hui tous les vrais amis de Dieu. Elle ne consiste pas dans les consolations spirituelles que Dieu donne quelquefois à ceux qui l'aiment, surtout quand ils commencent à vivre pieusement ; mais dans une ferme volonté de se dévouer au service de Dieu, malgré les obscurités de l'esprit, l'aridité du cœur, les obstacles de toutes sortes.

1530. — II. *Ses qualités.* Il faut les connaître, afin de ne pas se méprendre dans une question si grave, et afin de ne pas être injuste à l'égard de la dévotion, comme le fait le monde. Les mondains, en effet, imputent à la dévotion tous les travers des personnes qui cherchent à la pratiquer, afin de s'excuser de ce qu'ils ne la pratiquent pas eux-mêmes. Et pendant qu'ils se pardonnent tout (1), ils ne pardonnent rien aux personnes pieuses. Celles-ci peuvent

(1) Quelquefois même ils la persécutent. Nous affaiblissons la piété des âmes justes, en taxant leur ferveur d'excès, et en nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop ; nous les exhortons, comme le tentateur, à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune ; nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencements : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient ; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur faiblesse, nous leur exagérons les inconvénients de la vertu, et les difficultés de la persévérance : nous les ébranlons par l'exemple des âmes infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, et ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je ? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la Foi et nous insinuons

l'inutilité de ces violences par l'incertitude de ces promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous : nous exigeons d'elles des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu : nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer : en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces âmes l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces âmes qui, par leurs hommages fervents, consolent sa gloire de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu ; ces traits piquants, qui de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence ; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vice leurs vertus mêmes ; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction ; qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur faiblese, qui les fait rougir de la vertu, qui les entraîne souvent dans le vice; voilà ce que j'appelle avec les saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie : vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps ; vous en voulez à son âme : *Carnem persecutus est imperator ; tu in christiano spiritum persequeris.*

Et ! quoi ! Mes Frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits ? (C'est ce que les premiers défenseurs de la Foi, les Tertulien et les Cyprien, disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles ; et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre les Chrétiens ?) n'est-ce pas assez ? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent ? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore ? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis ?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde; tant de passions insensées, vous les excusez ; que dis-je ? vous les louez ; dans les désirs déréglés de leur cœur, vous trouvez de la constance ; de la fidélité, de la noblesse, dans leurs passions les plus honteuses : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes ; et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur de Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures ? *Solus tibi displicet Dei cultor ?* Mais, mes Frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire ; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on le souffre ; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue ; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas ; l'avarice a ses idolâtries, et on n'en dit mot ; toutes les passions comme autant de divinités sacrilèges ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise ; et le Seigneur tout seul de l'univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ne sera point servi, on ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire ? *Et Deus solus in terris aut non colitur, aut non est impune quod colitur.*

Faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en Jésus-Christ ; unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paraît si digne de risée de vivre sous ses lois, et d'observer ses maximes. (MASSILLON).

Ceux qui accusent les gens dévots d'hypocrisie sont souvent ceux qui vivent comme des païens. Ce n'est pas à eux à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Eglise : qu'il soit servi de bonne foi, ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui les regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé ? Voulez-vous le savoir ? ce n'est pas la gloire de Dieu qui les intéresse, c'est celle des gens de bien qu'il cherche à flétrir ; ce n'est pas l'hypocrisie qui les blesse, c'est la piété qui leur déplaît : ils ne sont pas les censeurs du vice : ils ne sont que les ennemis de la vertu : en un mot, ils ne haïssent dans l'hypocrite, que la ressemblance de l'homme de bien.

Ils exigent qu'on juge leurs intentions pures, lorsque leurs œuvres ne le sont pas ; et ils croient avoir droit de se persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent, qu'ils cessent donc ou de nous faire l'apologie de leurs propres vices, ou la censure de la vertu.

Si les justes ont des défauts, ce qu'il faut imputer à la faiblesse humaine plutôt qu'à leur malice, ce n'est pas à ceux qui les portent au mal par leurs exemples, ou qui les ébranlent par leurs critiques à le leur reprocher, ce n'est pas au séducteur à trouver mauvais qu'on se laisse séduire. Du reste qui n'admirera les contradictions des mondains ; qu'un prêtre leur dise qu'il faut se faire violence pour gagner le ciel, ils s'en plaignent et disent tout haut que c'est trop sévère ; et en même temps ils disent d'une personne pieuse qui ne s'interdit pas tout ce qui est permis, qu'elle a une vertu trop

commode ; que si elle s'éloignait du monde, ils l'accuseraient d'exagération, et la feraient passer pour un esprit outré. Ils font passer pour un élu, un homme qui a passé toute sa vie dans les désordres, si peu qu'il donne des signes de regret ; et ils condamnent ceux qui durant toute leur vie ont fréquenté les sacrements, en conservant quelques légers défauts. Cependant les gens de bien mériteraient plus de justice ; ils sont les seuls à ménager la réputation des mondains et à s'intéresser à leur salut. Du reste, en attaquant la vertu, on se la rend inutile à soi-même ; on n'a plus le courage d'imiter ce que l'on dénigre. Car, si jamais, lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu, et sauver votre âme que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes ? Comment pourriez-vous vous faire une gloire des devoirs de la Religion, vous à qui on entend dire tous les jours, qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot : qu'un tel et une telle avaient mille bonnes qualités, qui les faisaient souhaiter partout, mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables, qu'ils affectent de se donner du ridicule ; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété ; que le Seigneur vous préserve de cette manie : que vous tâchez d'être honnête homme : mais que Dieu merci, vous n'êtes pas dévôt. Quel langage ! c'est-à-dire, que Dieu merci, vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, et que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété, et c'est parmi des chrétiens qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance.

Non seulement vous vous fermez à vous-même toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'âmes que la grâce presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement ; qui n'osent se déclarer de peur de s'exposer à vos railleries profanes ; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu.

Par là vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, et maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour les séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie : vous autorisez les blasphèmes des libertins et des impies : vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du dérèglement, un sujet d'ostentation et de gloire ; et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin ? Par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des faibles, l'écueil même des justes : par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affaiblissent, la foi s'éteint, la corruption gagne : et comme le prophète l'avait prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore : par vous la vertu devient insoutenable à elle-même, vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes : vous ébranlez leur foi : vous découragez leur zèle : vous suspendez leurs bons désirs : vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grâce ; vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures ; vous les obligez malgré eux de se conformer encore à vos usages et à vos maximes qu'ils détestent ; à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières : et à ne consacrer à ces devoirs que des moments dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries : et par là vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples : les faibles du secours qu'ils y trouveraient ; les pécheurs de la confusion qui leur en reviendrait, les justes d'une consolation qui les soutiendrait, et la Religion du spectacle qui l'honore.

Hélas ! M. F., les tyrans ne faisaient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues ; ils se moquaient des honneurs publics qu'ils leur voyaient rendre à Jésus-Christ, à un Crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnaient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois, et la majesté des Césars, rendaient le culte respectable ; du reste, ils donnaient des éloges publics à leurs mœurs : ils admiraient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics, ils ne pouvaient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire, plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la Croix leur confiance et leur salut : mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics ; qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière : mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes ; et la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits de moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, M. F. ! de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances ; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole, et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir ; quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux Anges, utiles à leurs frères ! quelle folie

avoir des défauts plus rares et moins graves qu'on ne le suppose ; mais la dévotion n'en a pas (1).

1531. 1° *Elle est intérieure.* Toute la gloire de la fille du roi du ciel, de l'âme fidèle, est à l'*intérieur*. L'amour est dans le cœur ; et, s'il n'y est pas, rien ne le remplace. Dieu ne voit pas seulement la surface et l'écorce, il scrute les cœurs. Ceux donc qui font consister la dévotion dans certaines pénitences, certains exercices spirituels, prière, sacrements, se trompent, s'ils ne sont pas par le cœur dévoué au service de Dieu. Les pratiques sont l'huile qui alimente la flamme de la dévotion, mais ne sont pas la dévotion elle-même. On ne peut se passer de ces pratiques. Un extérieur grave et modeste aide beaucoup aussi à la dévotion, en même temps qu'il édifie les autres ; mais enfin si le cœur est plein d'orgueil, d'amour-propre, d'aversion volontaire contre le prochain, qu'on ne se flatte pas d'avoir la

de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe !

Respectons la vertu, M. F. : elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop faibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence : si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, envions leur destinée : si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore : reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables ; en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même. (D'après M SSILLON.)

(1) Les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages : ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem : car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses, et la plus solide ne se soutient pas partout également ; mais le Seigneur s'indigne que des téméraires, semblables à Osa, se mêlent de les redresser ? et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème : il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs ; et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes, et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfants d'Israël furent dévorés sur l'heure, pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux d'un prophète, et cependant ce n'étaient là que des indiscrétions puériles, si pardonnables à ces âges. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias et le consuma à l'instant, pour avoir appelé par dérision Elie, l'homme de Dieu : et cependant c'était un courtisan de qui on devait exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité, pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de joie et de piété de David devant l'Arche, et cependant ce n'était là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété, et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il diminue pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres, et cependant ce sont les gens de bien qui sont, aujourd'hui, le plus en butte à la malignité des discours publics ; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice. (MASSILLON.)

Nous qui admirons tant le mépris orgueilleux que certains philosophes de l'antiquité avaient pour les dignités et pour les richesses ; nous qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages, de chercher pareillement la gloire et la réputation par une ostentation de vertu plus méprisable que le vice même ; nous-mêmes, mes frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Evangile, la sainte magnanimité de leur foi ; et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil, les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile, et à la sagesse sublime de la grâce. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! et quel est son aveuglement d'admirer tout ce qui l'avilit et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable !

Il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre : et je ne sais si c'est haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes ; mais nous ne manquons jamais d'apercevoir des faiblesses dans les saints : soit parce qu'à force de les croire justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes ; ou que ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes.

dévotion, quand même on en aurait le dehors (1). On doit donc s'appliquer à l'oraison plutôt qu'aux prières vocales, quand on veut arriver à la dévotion intérieure.

1332. 2° *La dévotion est surnaturelle*, 1) *dans son objet*, qui est Dieu, à qui elle se dévoue ; 2) *dans son principe, qui est la grâce*. Nous ne pouvons donc la pratiquer sans prier beaucoup, et notre dévotion sera en proportion de notre prière. Point de dévotion possible non plus sans la fréquentation des sacrements. 3) *Dans les motifs*, qui l'inspirent et qui doivent être fournis par la foi. Pratiquer la dévotion pour plaire aux hommes, par intérêt, pour paraître aussi bien que tel ou tel, ce n'est pas être dévoué à Dieu, mais à soi. C'est de l'égoïsme.

3° *La dévotion est souveraine;* elle triomphe de *tous les obstacles* du dehors et du dedans. Elle ne recule devant aucun sacrifice ; elle ne met aucune limite à l'action de la grâce, ni aucune réserve à son dévouement envers Dieu. 4° *Elle est universelle*. Non seulement en ce sens que tout homme peut la pratiquer, quels que soient sa condition et le milieu dans lequel il vit ; mais encore en ce sens qu'elle doit embrasser notre vie tout entière, nous faire pratiquer tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, nous porter à nous réformer de tous nos défauts, à acquérir toutes les vertus. Par ces qualités, on voit que la vraie dévotion est excellente et aimable, puisqu'elle rend notre intérieur agréable à Dieu et réforme tout notre extérieur conformément à la loi divine (2).

1333. — III. Les avantages qu'elle nous procure doivent nous exciter à l'embrasser tous. *La piété*, dit saint Paul, *est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future*. (I. Tim. iv. 8, voir n° 942, note (c). Quand Moïse fut sur le point d'introduire le peuple de Dieu dans la terre promise, toutes sortes de bruits circulaient dans le camp d'Israël. Les uns disaient que cette terre terrible dévorait ses habitants ; les autres que les hommes, dont elle était peuplée, étaient d'une taille prodigieuse et mangeaient les autres comme des sauterelles. Heureusement les Israélites ne les crurent point ; mais ils écoutèrent Caleb et Josué. Les mondains répandent toutes sortes de calomnies contre la dévotion. Ils ne la connaissent pas : mais comme Caleb et Josué, les saints, qui l'ont explorée, nous disent que c'est une

(1) Comptons-nous pour beaucoup, nous-mêmes, les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous. Nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fonds.

Nous voulons qu'on nous aime, nous, mes Frères : nous ne comptons pour rien les dehors ; nous ne nous payons que du cœur ; nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme ? Croyons-nous que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances. Croyons-nous que Dieu qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous tienne quittes pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse ? Croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages ? (D'après Massillon.)

La Bse Herluque d'Augsbourg, avait été mondaine dans sa jeunesse. Dieu, pour la convertir, la rendit aveugle ; et, après qu'elle fut toute à lui, il la guérit. Herluque avait une pieuse amie appelée Donda, qui l'aimait comme une mère. Un jour qu'Herluque rentrant de l'église, était de mauvaise humeur et remuait les charbons du foyer avec des pincettes d'un air de colère, Donda lui dit avec bonté : « D'où venez-vous donc, ma chère ? — De l'église. — J'ai de la peine à croire ce que vous me dites ; car il me semble que si vous aviez été à l'église, vous seriez plus calme et plus douce. »

(2) Que les âmes pieuses sachent que les taches qu'elles mêlent à la vertu deviennent presque celles de la religion même ; qu'elles comprennent tout ce que le monde attend d'elles, et avec quelle fidélité elles doivent se montrer les serviteurs de Jésus-Christ ; qu'elles forcent le monde de respecter ce qu'il ne saurait aimer. (D'après Massillon.)

La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs et l'homme n'est plus rien devant Dieu quand il n'est pas ce qu'il doit être. (D'après Massillon).

terre où coulent le lait et le miel. (*Contre les railleurs de la dévotion.* Voir la note du nº 1070).

Les mondains voient et redoutent les jeûnes, les pénitences ; mais ils ne voient pas les joies de celui qui pleure ses péchés. Ne les croyons point (1). La dévotion est le sucre qui confit la crudité de la pénitence et lui donne une merveilleuse saveur. Donc *goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !* Cherchons à acquérir cette dévotion intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle. Nous le disons à tous : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Que celui qui est juste le devienne davantage.* Dieu n'a-t-il pas assez fait pour nous ? A qui serons-nous dévoués, si nous ne le sommes pas à son égard ? Excitons et alimentons en nous la dévotion par la prière et la fréquentation des sacrements. O mon Dieu, je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ; et je veux que cet amour divin soit la règle de toutes mes pensées, de toutes mes paroles et de toutes mes œuvres ! (Voir Jouve : *Le Missionnaire des campagnes* auquel nous avons emprunté ce plan (2).

XLVIII. — Persévérance.

1534. *Gardez bien ce que vous avez et que personne ne vous ravisse votre couronne.* (Apoc. III, 11.) Vous avez, nous l'espérons, la grâce de Dieu, l'espérance du ciel, la paix qui accompagne l'amitié de Jésus. Gardez-les bien ! A quoi servirait-il de les avoir goûtées, si vous deviez les perdre ? A quoi sert de semer si on ne recueille pas, de se mettre en route si l'on n'arrive point au terme ? (3) *Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.* Or, pour assurer cette persévérance qui est la clef du ciel, nous allons dire *le malheur de la rechute* dans le péché et les moyens de nous en préserver (4).

(1) Il est vrai qu'il y a de la peine en s'exerçant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice qui nous est naturel résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre ces efforts contraires. Mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu, qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, et qui doit aimer dans la peine qu'il souffre la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impétueuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes dans cette vie, est de les laisser sans cette guerre qu'il est venue apporter. (Pascal, *Pensées.*)

(2) Ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchants et le joug vous paraîtra léger ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux ; haïssez le monde et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis. — Ces bœufs, que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Ecriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes ;* au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer ; il n'est que l'âme mondaine, peu familiarisée avec ces saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable. (Massillon.)

(3) Un illustre capitaine de l'antiquité faisant la revue de ses troupes à la veille d'un grand combat, se mit à verser des larmes ; et comme pour le consoler on lui parlait du nombre et du bon état de ses soldats : « Hélas ! dit-il, comment ne pas pleurer, quand je pense que demain un grand nombre seront morts ! » Comment le cœur du missionnaire ne serait-il pas en proie à la plus amère douleur, s'il pouvait penser que dans quelques jours ces âmes, aujourd'hui à Dieu, seront mortes à la grâce !

(4) L'empereur Justinien ne se contentant pas d'avoir élevé aux plus hautes charges et comblé de richesses un de ses favoris, lui dit, un jour : Que puis-je faire pour votre avan-

1535. I. *Malheur de la rechute.* 1° *Par rapport à Dieu*, c'est : 1) *une ingratitude.* Ce tendre Père vient d'ouvrir les bras au prodigue et de fêter son retour ; et tout à coup, oubliant et sa misère passée et les tendresses qui l'accueillirent et le bonheur qu'il a trouvé sous le toit paternel, le pécheur outrage son Père et le fait indignement. *Est-ce là ce que vous rendez au Seigneur qui vous a tirés de la terre d'Egypte ?* Vous oubliez sa bonté. Qui sait même si la pensée de cette bonté ne vous excite pas à l'outrager plus librement ? Cette ingratitude n'est comparable qu'à celle des juifs et des bourreaux. 2) *Mépris.* Le pécheur qui retombe, préfère Satan ou une vile satisfaction à Jésus-Christ, à son Dieu. Si vous aviez à votre service un homme qui vous quittât pour retourner chez celui qu'il avait servi avant de venir chez vous, il vous ferait grand affront ; et vous quitteriez le service de Dieu pour celui du Démon ? (1) 3) *Perfidie.* Judas trahit son Maître, et il est en exécration : il n'est point dit qu'il lui eût fait des protestations de fidélité. Plus perfide que lui, l'âme qui retombe a fait des promesses au confessionnal, à la table sainte ; elle les foule aux pieds.

1536. 2° *Par rapport à l'homme.* 1) Elle fait craindre que sa pénitence n'ait pas été sincère et que ses péchés n'aient pas été pardonnés. Quand on a dans le cœur une vraie crainte de Dieu, une vraie horreur du mal, on ne les perd pas si facilement.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon : Il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyons être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance, aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières souillures, aujourd'hui à la table sainte avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde : peut-on faire un plus grand outrage au christianisme ? N'est-ce pas ainsi que nos Pères nous ont parlé des rechutes ? 2) Lors même que la rechute ne laisserait aucun doute sur les confessions précédentes, elle ravit à l'âme les biens immenses qu'elle avait recouvrés : la vie de la grâce, la paix, les droits au ciel. Quelle perte ! 3) Bien plus, le *dernier état de cet homme est pire que le premier*, dit Notre-Seigneur. (MATTH. XII, 45.) Le démon s'était retiré au désert ; mais il prend sept autres démons plus méchants que lui et ils entrent dans ce cœur et y habitent. Ils le poussent à toutes sortes de crimes. Quand le gou-

cement ? Demandez-moi tout ce que vous désirez. — Seigneur, répondit le courtisan, je n'ai besoin que d'un clou ; si Votre Majesté pouvait me donner un clou, je serais au comble de la félicité. Quelle prière est-ce là ? Demander un clou à un empereur ! Que voulez-vous faire de ce clou ? C'est pour arrêter ma fortune, c'est pour fixer et rendre immobiles les grandes faveurs que votre libéralité m'a faites. Je pense, mes Frères, qu'on vous a donné, avec la grâce de Dieu, toutes les instructions nécessaires à votre salut, toutes les recommandations auxquelles une âme chrétienne doit être fidèle, pour se rendre agréable à Dieu et se mettre au chemin du ciel ; je n'ai plus besoin que d'un clou pour les bien fixer et les arrêter en votre cœur ou, pour mieux dire et afin de parler le langage du Saint-Esprit, tous les enseignements qu'on vous a donnés sont autant de clous salutaires qui vous ont heureusement attachés à l'amour du Fils de Dieu et à la crainte de ses jugements : *Verba sapientium, quasi clavi in altum defixi.* (Eccli. 12. 11.) J'ai besoin d'un marteau pour river ces clous, en sorte que l'esprit malin ne puisse jamais les arracher avec ses tenailles de fer, ou, pour mieux dire, d'enfer. Ce marteau n'est autre que la parole de Dieu, qui est appelée par Jérémie : *Malleus conterens petram.*

Je me servirai donc de cette divine parole pour vous faire voir que celui qui retombe dans le péché après s'être converti et avoir reçu la grâce de Dieu par les sacrements, court grand risque de se perdre. (LE JEUNE).

(1) Que dites-vous d'un certain chapelet qu'un catholique disait souvent ? Ce chapelet avait un grain blanc et dix noirs ; sur le blanc il disait : *Dieu soit béni* ; sur les dix noirs : *que Satan soit servi.* N'était-ce pas se moquer de Dieu et attirer sa colère ? C'est ce que nous disons ; ou, ce qui est pire, c'est ce que nous faisons, quand de dix heures de nos journées, de dix mois de notre année, etc., nous n'en donnons qu'une à Dieu et les dix autres au démon. (LE JEUNE).

vernail est brisé, le vaisseau devient le jouet des vents et des flots, il court à sa perte. Rien n'enhardit un ennemi comme la faiblesse de son adversaire. Après une chute, Satan qui était rusé comme un renard, afin de rentrer dans la place, devient cruel comme un tigre. Ah ! il aurait mieux valu pour ces âmes n'avoir point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue.

4) La rechute rend la conversion difficile. Défions nous de cet horrible conseil de Satan qui nous dit : Ne tombe plus qu'une fois (1). Après une chute grave nous sommes bien plus enclins à renouer les chaînes de nos habitudes coupables ; car la rechute ruine la grâce de Dieu. (Voir la note de la fin du nº 576.)

Lors même que Dieu nous donnerait les mêmes grâces, la rechute fait qu'elles ont moins de pouvoir sur l'âme, qui, par la rechute, devient et plus endurcie et plus faible. Samson plusieurs fois avait été pris par les Philistins, et toujours il avait rompu ses chaînes ; mais s'étant exposé aux occasions et étant tombé de nouveau avec la perfide Dalila, celle-ci lui coupa la chevelure qui faisait sa force. Les Philistins arrivent ensuite et l'enchaînent : *Egrediar sicut ante*, dit Samson : je romprai mes chaînes comme autrefois. *Il ignorait, hélas ! que le Seigneur s'était retiré de lui !* Et il est condamné à tourner la meule d'un moulin, et il fait une mort misérable.

Que de blessures d'abord cicatrisées à force de se rouvrir finissent par devenir incurables ! Que de malades, après avoir triomphé une fois du mal, succombent à une rechute ! Si on se casse une jambe une fois, le chirurgien n'a pas tant de peine à la remettre en place ; mais si on se la casse une

(1) *(a)* Saint Théodore le Studite est sommé par l'empereur Théophile et ses adhérents de fouler aux pieds les saintes images. « Faites comme nous une seule fois, lui dit-on ; vous serez libre après de faire comme il vous plaira. — Ah ! leur répondit le saint, c'est comme si vous me disiez de me laisser couper la tête une fois, vous ferez après ce que vous voudrez. »

(*b*) L'histoire rapporte qu'une reine d'Assyrie, Sémiramis, obtint de son mari de régner à sa place seulement un jour. A quoi employa-t-elle ce jour de royauté ? Elle ôte au monarque complaisant son diadème, toutes les marques de la dignité royale ; et comme il ne s'en défendait pas, pensant que la conduite de sa femme n'était qu'un jeu, il lui livre même son épée. La reine alors fait trancher la tête à son mari et lui enlève la vie en même temps que la couronne. C'est l'histoire d'une mauvaise passion, d'une habitude vicieuse à laquelle on se livre un jour, espérant s'en affranchir plus tard. Malheur à qui dit : Je ne tomberai qu'une fois.

La première fois que vous tombâtes en une faute grave, vous en étiez si fort en peine, qu'il vous semblait que tout était perdu, que tout le monde vous montrait au doigt, vous vous réveilliez en sursaut, et vous n'aviez pas une bonne heure dans le jour ; la seconde fois, vous en eûtes un peu moins de remords ; la troisième fois, moins encore ; enfin, vous n'en avez presque plus de sentiment. C'est tout le contraire en Dieu. Votre second péché lui est plus sensible que le premier ; le troisième plus que le second, et ainsi de suite, parce qu'à mesure qu'ils croissent en nombre, ils croissent aussi en malice, en difformité et en injustice ; car, supposons que vous donnez un soufflet à un honnête homme, et que pouvant aisément s'en venger, il ne le fasse pas, mais qu'il l'endure patiemment sans dire mot, il n'y a point de doute que, si vous lui en donniez encore un autre, ce second soufflet ne fût plus injurieux, plus sensible et plus difficile à supporter que le précédent ; encore plus, si vous en ajoutiez un troisième et un quatrième. La première fois que vous commîtes un péché mortel, Dieu pouvait très facilement et très justement vous condamner, il ne l'a pas fait ; mais il a souffert votre audace, même il vous a rendu le bien pour le mal ; et vous au lieu d'admirer sa bonté et d'en être touché, vous avez recommencé. Qui ne voit que la seconde offense est plus noire et plus monstrueuse que la première, la troisième plus que la seconde, et ainsi des autres ? Comptez, si vous pouvez combien de péchés vous avez commis en votre vie, le second ayant un degré de malice et d'injustice par dessus le premier, par cette seule circonstance d'ingratitude et d'impudence ; ce second péché étant plus énorme que le premier a été plus difficile à supporter, et par conséquent la patience de Dieu envers vous est plus grande et plus admirable ; donc votre troisième péché n'a pas seulement ajouté un degré de malice sur le second, comme le second avait fait sur le premier, mais quelque chose en plus ; ainsi du quatrième, du cinquième, du sixième. Ne craignez-vous donc point que Dieu perde patience ? La patience de Dieu est comparée au diamant ; on le brise difficilement : mais quand il se rompt une fois, il se met en tant de pièces, qu'il est entièrement perdu : *Accendetur velut ignis zelus tuus ;* rien n'allume si fort la flamme que l'huile. (Le Jeune).

seconde, une troisième fois, qu'il est difficile de la guérir ! Un péché en appelle un autre : l'ivrognerie amène l'impudicité, l'amour des biens de la terre fait qu'on travaille le dimanche ; quand on les a acquis, on devient facilement superbe (1). Que ce malheur ne soit donc pas le nôtre ! (2) Par amour pour Dieu, par pitié pour notre âme, pour échapper à l'enfer, pour gagner le ciel, pour l'édification de ceux que nos désordres ont scandalisés, pour la consolation de ceux qui se sont réjouis de notre retour à Dieu, nous persévérerons ; Seigneur, nous vous le promettons. Mais pour que notre promesse soit sincère,

1537. Nous devons être résolus d'employer les moyens d'éviter la rechute et de persévérer. 1° Nous sommes ici cinq cents appelés à la couronne des élus. Dieu nous la prépare. Qui est-ce qui la perdra ? Ce sera vous... vous... vous, ce sera moi si nous ne persévérons pas. *Perseverantia sola est quæ æternitati hominem reddit*, dit saint Bernard. *Vigilance* (voir n. 2438), et cette vigilance suppose *la fuite des occasions*, n. 1021. 2° *La prière*, voir n. 1333, nous avons besoin de Dieu pour persévérer. Dieu n'est pas comme un médecin qui, ayant guéri un malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours ; le pécheur converti est comme l'air que le soleil a rendu lumineux, il cesse de l'être dès que le soleil se retire. Un mendiant qui le jour de Pâques a reçu des aumônes suffisantes pour toute une semaine, continue de mendier le lendemain. Pourquoi ? parce qu'il prévoit qu'il en aura encore besoin plus tard. Vous avez prié, Dieu vous a exaucés et vous a ramenés à lui. Vous cessez de prier. Ignorez-vous donc que vous avez besoin de lui encore demain et dans huit jours et toujours ? (3) 3° *La sanctification du dimanche*, n. 815. 4° *La fréquentation des sacrements*, n. 1401, et la dévotion à Marie (4). 5° *L'accomplissement immédiat des bonnes résolutions* qu'on a

(1) Les habitants de la ville de Ninive et leur roi, nommé Sardanapale, s'étant convertis par les menaces et les prédications de Jonas, et ayant obtenu leur pardon par une miséricorde de Dieu toute particulière, furent si ingrats d'un si grand bienfait, qu'ils retombèrent bientôt dans leurs premiers égarements et reprirent leur vie de péché. La rechute est une offense si désagréable à Dieu, elle irrite tant sa colère qu'il ne daigna pas les honorer de la présence d'un prophète pour les avertir comme auparavant ; mais il commanda au prophète Nahum de leur envoyer un livre où étaient écrits les effroyables châtiments que la justice divine avait décrétés contre eux et qui s'exécutèrent quelque temps après ; car nous apprenons d'Athénée, de Justin, d'Eusèbe de Césarée et d'autres auteurs, tant sacrés que profanes, que le roi des Mèdes, Arbaces, et Phul, préfet de Babylone, qui avait été vassal de Sardanapale, assiégèrent la ville de Ninive ; et qu'après deux ans de siège, ce roi infortuné réduit à l'extrémité, et craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, fit dresser au milieu de la ville un grand bûcher de quatre cents pieds de hauteur où, ayant jeté tout ce qu'il avait de plus précieux, il se jeta lui-même avec sa femme et ses enfants, qui y furent tous réduits en cendres ; la ville fut pillée, saccagée et ruinée par les assiégeants : voilà la catastrophe de cette misérable ville et de ses habitants. (LE JEUNE).

(2) Le prêtre venait de célébrer les saints mystères dans les catacombes de saint Calixte. Après avoir distribué la communion aux fidèles, il se tourna vers le peuple et dit : « Que celui qui veut porter aux malades le viatique du Seigneur s'approche et le dise. » Alors, un jeune enfant nommé Tharcisse vint vers l'autel et dit au prêtre : « Me voici, envoyez-moi, je ne livrerai pas le dépôt que vous m'aurez confié. » Le prêtre lui remet la boîte qui renfermait la sainte Eucharistie, l'enfant la cache sur sa poitrine et part. Il traverse la longue voie Appienne. Il rencontre des païens qui le pressent de dire ce qu'il porte ; il s'y refuse, et sachant la parole de Notre-Seigneur : « Ne livrez pas les choses saintes aux chiens, ni les perles précieuses aux pourceaux, » il aime mieux se laisser frapper jusqu'à rendre l'âme que de livrer le corps de Notre-Seigneur. Après sa mort, on le fouilla en vain, et les païens ne trouvèrent rien sur son corps. Il est honoré comme martyr. Ah ! mes frères, nous vous avons donné l'Eucharistie et avec l'Eucharistie la grâce de Dieu qui en est le plus beau fruit, gardez ce dépôt, dussiez-vous pour cela sacrifier votre vie même, comme saint Tharcisse ; et qu'en arrivant au tribunal de Dieu, vous puissiez lui dire : J'ai gardé mon dépôt.

(3) Saint Philippe de Néry disait à Dieu : « Seigneur, tenez-moi bien aujourd'hui, de peur que je ne vous trahisse. La blessure que vous reçûtes au côté est bien large, mais si vous ne me gardez, je l'élargirai encore. »

(4) Les Tartares, assiégeant la ville de Kiovie, dans la Russie noire, y mirent le feu de toutes parts, pendant que saint Hyacinthe était à l'autel. Le saint, averti de l'incendie qui le menaçait, ouvrit le tabernacle, prit d'une main le saint ciboire, et de l'autre une

prises au saint Tribunal. Quand vous attendez l'héritage d'un oncle, et que vous le voyez de bonne humeur et dans des dispositions qui vous sont favorables, vous en profitez sans tarder et vous le priez de faire venir le notaire. Ainsi en est-il vis-à-vis de vous-mêmes profitez de ces moments de grâce où vous êtes disposés à servir Dieu, et mettez-vous aussitôt à faire ce que vous avez résolu. Si vous laissez échapper cette occasion, elle risquerait de ne pas revenir.

1538. En employant avec générosité et constance les moyens indiqués, nous pourrons peut-être avoir encore quelques faiblesses; mais sans nous laisser abattre relevons-nous aussitôt par la contrition parfaite ou par les sacrements : nous finirons par triompher et nous persévérerons (1). Par là heureuse sera notre vie! plus heureuse encore sera notre mort! et au ciel sera déposée sur notre front la couronne promise à celui qui a légitimement combattu. (*Adieux*, n, 270) (2).

statue d'albâtre du poids de huit ou neuf quintaux, qui devint entre ses mains légère comme une plume. Il arrive ainsi à travers les flammes aux portes de la ville et jusque sur les bords du Boristhène, fleuve qu'on appelle aujourd'hui le Dniéper, il met le pied sur les eaux qui deviennent solides comme un rocher; et il échappe avec ces précieux fardeaux, aux flammes et aux poursuites des Tartares. C'est par l'Eucharistie et la dévotion à Marie que nous échapperons aux flammes des passions et à la fureur des démons de l'enfer.

(1) *(a)* Le général Desaix disait à Marengo : « La bataille est perdue, il reste du temps pour en gagner une avant la fin du jour. » L'âme qui s'est laissée vaincre par le démon peut tenir le même langage.

(b) Un jeune homme demandait un jour à un ancien Père, nommé Siloë, ce qu'il devait faire lorsqu'il était tombé. Celui-ci répondit : « Vous relever. — Eh ! reprit le jeune homme, je me suis relevé, mais je suis retombé ! — Relevez-vous encore une fois ! — Mais combien de fois faudra-t-il donc me relever ? — Jusqu'à ce que la mort vous trouve debout ou couché. »

(c) Après la perte de la bataille de Marathon, les Perses cherchèrent à se sauver vers leur flotte et se jetèrent précipitamment dans des barques. Un Grec nommé Cynégire, en voyant une barque pleine de fuyards, y porta la main droite afin de la retenir ; on lui coupa la main ; il y porta la gauche, on la lui coupa aussi ; alors il la saisit avec les dents jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la tête.

(2) *Conclusion et adieux du P. Le Jeune.* Bienheureuse Vierge, je me souviens que quand on me confia cette mission si importante, je pris la hardiesse de vous dire ce que le capitaine Barac disait à la vaillante Débora, avant que d'aller à la guerre contre les ennemis de Dieu : *Si venis mecum, vadam ; si nolueris venire mecum, non pergam.* (Judic. IV. 8.) Si vous daignez me favoriser de votre grâce en cette guerre contre le péché, j'irai hardiment et je ne craindrai rien, et vous me répondîtes intérieurement ce que Débora répondit à Barac : *Ibo, sed victoria non reputabitur tibi;* non, non, Bienheureuse Vierge, je ne m'attribuerai point la conquête de ces âmes, elle est celle de votre Fils et la vôtre, c'est pourquoi je veux imiter le saint prophète David : il offrit au sanctuaire de Dieu l'épée avec laquelle il avait tranché la tête au superbe Goliath ; je veux imiter Judith, cette valeureuse amazone, qui consacra au temple l'épée avec laquelle elle avait tué Holopherne. Le glaive qui m'a servi pendant ce saint temps pour détruire le péché, pour vaincre et convaincre le pécheur, c'est la parole de Dieu : *Gladius Spiritus, quod est Verbum Dei.* Le vrai sanctuaire de Dieu, le temple et le trône du vrai Salomon, c'est vous, ô Sainte Vierge ; c'est à ce temple que je dédie ce glaive, c'est à ce trône que je consacre les victoires de la grâce.

L'Apôtre saint Paul adressant le dernier adieu aux principaux habitants de la ville d'Ephèse, qu'il avait fait venir à Milet, pour prendre congé d'eux, leur dit : *Commendo vos Deo, et verbo gratiæ ejus.* Je vous dis de même, mes Frères, et c'est tout ce que je puis faire, c'est ce que je fais le plus volontiers, de vous recommander à Dieu et de lui demander sa grâce ; vous commencez à me connaître : j'ai d'autant plus d'affection que j'ai moins de paroles. Les anciens disaient que le vrai ami est comme l'œuf, dont le meilleur est au dedans ; ce sont les arbres moins fertiles qui poussent et produisent plus de feuilles, et les amitiés qui ne s'emploient qu'en cérémonies et offres de services sont plus affectées qu'affectueuses. Plût à Dieu que selon le souhait d'un ancien, il y eût une fenêtre sur mon cœur ! Vous y verriez que votre piété vous y a marqué une place. Vous le méritez, par l'empressement avec lequel vous êtes venus nous entendre. Vous avez montré en cela que vous cherchez la parole de Dieu, et non pas l'éloquence des hommes ; si nous ne vous avons pas tous visités, ce n'a pas été faute d'affection : mais pour avoir plus de loisir de traiter avec Dieu les affaires de votre salut et de vous recommander à lui, ce que je fais encore de bon cœur : *Commendo vos Deo.* Vous principa-

XLIX. — Notre-Dame de la Salette (1)

1530. La Vierge a manifesté dans tous les siècles sa puissance et son amour pour les hommes. Mais de nos jours elle s'est revélée. d'une manière plus éclatante que jamais, à la Salette d'abord, puis à Lourdes, ensuite à Pontmain. C'est de sa premiere manifestation à notre siècle que nous voulons vous entretenir ; mais auparavant nous devons vous dire que cette apparition n'est point et ne sera jamais un article de foi. Toutefois, c'est une pieuse croyance, certaine à nos yeux et aux yeux d'un grand nombre d'évêques, de prêtres, de magistrats, d'hommes sensés et chrétiens de toute condition, qui invoquent la Vierge de la Salette et dont l'intelligence vaut assurément celle de ceux qui n'y croiraient pas (2). Cela posé, entrons dans le récit de cet événement.

lement, ô âmes, nouvellement converties, qui êtes la joie, la couronne, la chère conquête de Jésus! ô âmes rachetées, et tout fraîchement lavées par son précieux sang, au sacrement de pénitence, *Verbo gratiæ ejus*, gardez-vous bien de vous attribuer la gloire de votre conversion, de vos mérites et de vos bonnes œuvres; dites toujours : *Gratia Dei sum id quod sum ;* donnez-vous souvent à la grâce du Verbe incarné : *Verbo gratiæ ejus ;* demandez-la au commencement, au milieu et à la fin de vos actions, reconnaissez continuellement le besoin de son secours ; invoquez aussi la Mère de grâce et de miséricorde, soyez-lui particulièrement dévot, saluez-la par un *Ave* à chaque heure; quand l'horloge sonne; et afin que la Mère de miséricorde vous aime, ayez en grande affection les œuvres de charité. Je vous puis dire avec l'Apôtre : *Ego scio quoniam intrabunt, post dissessionem meam, lupi rapaces in vos non parcentes gregi.* Je prévois qu'après les fêtes, quand les prédicateurs ne crieront plus contre les vices, les loups ravisseurs tâcheront d'entrer dans la bergerie. Les âmes réprouvées tâcheront de vous faire rentrer dans le mauvais état où vous étiez. Hélas! quel horrible regret ce serait au Fils de Dieu, si ce malheur arrivait! Il dit que la femme qui est sur le point de donner le jour à un enfant éprouve de grandes douleurs, mais sitôt qu'elle a enfanté, elle noie sa tristesse dans la joie qu'elle a d'avoir mis une créature au monde : *Jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum.* Notre Sauveur a beaucoup travaillé, sué, enduré pour vous enfanter à la vie de la grâce. Maintenant qu'il vous voit converti et sanctifié par les sacrements, il ne se souvient plus de ses douleurs, il tient sa mort et sa passion comme bien employées : *Non meminit pressuræ propter gaudium.* Mais s'il arrivait par malheur que quelque suppôt de l'enfer vous fît retomber dans le péché, ce lui serait un crève-cœur qui ne peut s'expliquer. Que cela n'arrive jamais, je vous en supplie, ô Jésus, mon Dieu et mon Sauveur! ne permettez pas que ces âmes vous fassent un déplaisir si sensible. *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis,* c'est vous seul qui avez fait ce grand œuvre ; c'est à vous seul que je dois attribuer la sanctification des âmes qui se sont converties, et tout le fruit de mes prédications. Quand votre Apôtre saint Pierre, ayant jeté par votre commandement ses filets dans la mer, vit le grand nombre de poissons qui y étaient entrés, il se prosterna à vos pieds, et s'écria avec étonnement : *Recede a me, Domine, quia homo, peccator sum.* J'ai bien plus de raison de faire de même, quand je vois le grand nombre d'âmes qu'il vous a plu de gagner à vous, je dois me jeter par terre et crier avec vérité : *Peccator sum, peccator sum* : voilà tout ce que je sais, voilà tout ce que je puis, voilà tout ce que j'ai fait. *Tibi, Domine, honor et gloria, mihi autem confusio;* s'il y a eu quelque bien, vous seul en êtes l'auteur, vous seul l'avez opéré ; à vous seul la gloire, à moi la confusion, les manquements qui y sont arrivés par l'endurcissement des pécheurs qui sont demeurés obstinés. Je ne puis pas dire comme saint Paul : *Mundus sum a sanguine omnium* : j'ai empêché par mes crimes, les effets de votre grâce sur ce peuple; je ne vous ai pas assez importuné par mes prières pour la conversion de mes auditeurs. Je n'ai pas, comme je devais, apaisé votre colère irritée contre les pécheurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette confusion; car vous savez que, montant en chaire, j'avais de grandes peines d'esprit de venir enseigner la vertu à des personnes mille fois plus vertueuses et plus assurées de leur salut que moi. Je vous demande pardon de cette témérité, et de tant de fautes que j'ai commises en une charge si importante ; et je vous supplie, mon Sauveur, par votre miséricorde infinie, par toutes les gouttes de sang que vous avez répandues pour moi sur la croix, par les mérites de votre grand favori, S. N., par les prières de tant de bons serviteurs que vous avez dans ce dévot auditoire, qu'il plaise à votre bonté infinie de suppléer à tous mes manquements, de me traiter doucement quand vous me punirez, et de verser sur ce peuple catholique la meilleure part de vos plus amples et favorables bénédictions. *Amen.*

(1) Il est mieux de donner ce sujet à la fin qu'au commencement des missions. Les esprits réconciliés avec Dieu sont plus disposés à admettre le surnaturel; on peut avec fruit terminer par là une mission ou une retraite.

(2) Je sais qu'il y a des esprits prétendus forts qui par la plus bizarre conduite, veulent des miracles pour croire, et ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excès,

1540. I. *Le lieu.* La Salette est une montagne qui sert de limite au département de l'Isère et qui touche à celui des Hautes-Alpes. Le plateau de l'apparition est à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est un désert ignoré avant le 19 septembre 1846, et visité jusque-là, seulement par les pâtres et quelques chasseurs.

1541. II. *Les témoins.* Deux petits pâtres s'y rencontrèrent pour la première fois le 18 septembre 1846 : Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Calvat, jeune fille de quatorze ans. Maximin n'était à la Salette que depuis le lundi précédent, et habitait ordinairement chez son père, à Corps. Ces enfants convinrent ce jour-là de ramener le lendemain au même endroit les troupeaux de leurs maîtres. En effet, le 19 septembre, un samedi, veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, ils gravissent la montagne par une belle journée. Vers midi ils réunissent leur troupeau, afin de l'abreuver dans un ravin creusé par un torrent. Ils remontent le lit du torrent, cherchant un endroit propice pour prendre leur petit repas.

Ils s'arrêtent vers quelques pierres superposées sur le lit d'une fontaine tarie, par d'autres pâtres qui avaient voulu s'en faire des sièges ; ils consomment leurs provisions et vont se désaltérer plus haut, à une source qui coulait de l'autre côté du torrent ; puis ils reviennent se reposer sur le gazon et s'endorment à quelques pas l'un de l'autre. Mélanie, éveillée la première, appelle Maximin en lui disant : *Où sont nos vaches ?* Tous deux gravissent une colline qui est en face d'eux ; et, ayant aperçu leur troupeau, ils redescendent pour prendre leurs sacs de provision.

1542. III. *L'apparition.* 1° Mélanie alors aperçoit la première une grande clarté, plus éblouissante que celle du soleil. Effrayée, elle laisse tomber son bâton, et Maximin tremble, tout en cherchant à la rassurer. La clarté s'entr'ouvrant forme une auréole de lumière, autour d'un personnage mystérieux, assis, les coudes appuyés sur les genoux et la tête dans ses mains. Les enfants l'ont appelée la *belle Dame.* Ils ne la connurent point. Mais c'était vous, ô Marie ; vous pleuriez sur nos péchés et nos malheurs, et vos larmes nous enseignent éloquemment la haine du mal. Plus de péchés donc, plus de blasphèmes, etc., plutôt la mort ; renouvelons cette résolution ; et, si nous voulons nous affranchir pour toujours du péché, à l'exemple de cette Vierge qui pleure, pleurons nos fautes passées et portons-en habituellement la douleur dans notre âme.

1543. 2° *Le discours.* La Vierge se leva, croisa les bras sur sa poitrine ; puis d'une voix douce comme une harmonie du ciel : « Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur : je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Cette nouvelle, c'est son discours admirable qui, au dire de Mgr Ginoulhiac, mort archevêque de Lyon, est en lui-même la preuve la plus frappante de la vérité de l'apparition, tant il flétrit à propos les grandes plaies de notre siècle. Les enfants rassurés descendirent la colline et vinrent se placer à côté de la *belle Dame*, qui avait elle-même fait quelques pas pour aller à leur rencontre. Quand ils furent devant elle et dans la lumière même qui l'environnait, elle leur tint ce langage.

1544. 1) *La soumission :* « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. » L'insoumission, l'esprit de révolte, voilà le vent qui

donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'est-à-dire, qui pour ne se laisser pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité opiniâtre, ne reconnaissent, ni les miracles des premiers siècles, parce qu'ils sont trop éloignés d'eux, ni ceux de ces derniers siècles, parce qu'ils sont trop près d'eux, comme si le bras de Dieu s'était raccourci ; qui néanmoins voudraient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avait rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vu ou que ce qu'ils voient ; comme si Dieu pour les convaincre, devait faire sans cesse de nouveaux prodiges ; comme s'il fallait à un esprit droit et sage d'autres preuves qu'une tradition commune et appuyée sur la parole de tant de témoins. (BOURDALOUE).

Ceux qui croient si imprudemment que Dieu les sauvera, malgré la vie coupable qu'ils mènent, prodige cependant si rare, refusent parfois de croire à des prodiges qui sont plus faciles à Dieu. Pourquoi sont-ils si crédules quand il y a tout à risquer, et pourquoi se font-ils gloire de l'être si peu quand il n'y a rien à perdre ?

renverse les trônes, qui emporte toute autorité dans la société et dans la famille ; voilà la ruine de la jeunesse. Jeunes gens, si quand vos parents vous défendent, comme c'est leur droit et leur devoir, de fréquenter telle maison ou telle compagnie ; si, lorsqu'ils vous ordonnent d'assister aux offices, etc., vous désobéissez, vous payerez votre insoumission par toutes sortes d'égarements ou de malheurs. Il en sera de même, si les serviteurs désobéissent à leurs maîtres.

1545. 2) *L'abandon de Dieu :* « Depuis le temps que je souffre pour vous autres! si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de prier sans cesse pour vous. » Quel malheur que d'être abandonné de Dieu! La Vierge ne peut se résigner à nous le voir subir. Ah ! si quelques âmes avaient résisté à la grâce, qu'elles se hâtent de revenir à Notre-Seigneur, la Vierge les aide de ses incessantes prières.

1546. 3) *Invoquer Marie* : « Vous aurez beau prier, beau faire, vous ne pourrez jamais récompenser la peine que j'ai prise pour vous. » Quel défi nous porte la Vierge! Nous l'aimons, nous l'honorons, aimons-la, exaltons-la encore plus. Elle mérite plus que tous nos hommages. Surtout recourons souvent à elle dans la tentation, par des invocations courtes et ferventes comme celle-ci : *O Marie, conçue sans péché*, etc. Si le nom de Marie est sur nos lèvres et dans notre cœur, le démon ne nous pourra rien.

1547. 4) *Actions de grâces à Marie*. Offrons en ce jour à notre Mère des actions de grâces publiques pour les faveurs qu'elle a répandues sur nous. O Marie, nous vous avons invoquée tous les jours et vous nous avez bénis ; nous vous invoquons à cette heure, accordez-nous la persévérance.

1548. 5) *Profanation du dimanche*. Parlant ensuite au nom du Dieu qui l'envoie, à la manière des prophètes, la *belle Dame* dit : « Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième : on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils.» Que de malheurs depuis 1846, que de fléaux : pestes, guerres, inondations, phylloxéra, etc., autant de verges dont Dieu s'est servi pour nous flageller ! Les savants, les hommes politiques se sont évertués à chercher la cause de ces maux : ont-ils réussi ? Je ne sais. J'aime mieux croire la parole de ma Mère : C'est la profanation du dimanche qui appesantit le bras de mon Fils. Voulez-vous travailler beaucoup pour recueillir peu ? Voulez-vous rendre vos arbres, vos vignes, vos champs stériles ? Continuez de profaner le dimanche par de sacrilèges travaux. Voulez-vous la bénédiction de Dieu sur vous, sur vos enfants, vos intérêts ? Respectez le jour du Seigneur ; reposez-vous, vous, votre serviteur, votre bête de somme. Ne faites pas du dimanche le jour de la débauche et de coupables divertissements ! Que l'époux reste dans sa famille pour l'édifier et veiller sur elle ; qu'il aille prendre une récréation honnête dans la campagne avec ses fils et ses filles, en contemplant les œuvres de Dieu et en le bénissant ! Que la femme prépare à son mari et à sa famille une petite fête au foyer, un petit repas du soir plus copieux qu'à l'ordinaire, afin que tous, se trouvant heureux dans leur maison, ne songent point à la fuir ! Commençons, dès aujourd'hui, après cet office.

1549. 6) *Blasphème :* « Ceux qui conduisent les charrettes ne savent plus jurer sans y mettre le nom de mon Fils. » Voilà un autre crime qui, avec la profanation du dimanche, appesantit particulièrement le bras de Dieu. Saint Augustin a dit : « La prière monte et la miséricorde descend » ; mais on peut dire avec autant de vérité : Le blasphème monte et la malédiction descend. Oui, ils sont maudits de Dieu les pères blasphémateurs : leurs enfants eux-mêmes les maudiront un jour ! Elles sont maudites, la jeunesse, l'enfance qui blasphèment ! Elles recueilleront plus tard ce qu'elles sèment : maudites dans l'âme, maudites dans le corps, maudites dans leurs entreprises, etc. Ah ! bannissons le blasphème de nos maisons, de notre pays. Si vous ne voulez pas cesser de commettre ce crime, quittez cette terre, allez porter la malédiction de Dieu sur d'autres contrées déjà maudites, mais n'attirez pas la colère de Dieu sur ce peuple fidèle ! (Voir la manière de se corriger, n. 814.)

1550. 7) *Menaces*. La Sainte Vierge continue ainsi son discours : « Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir

l'année dernière par la récolte des pommes de terre, vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire ; quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir ; et, à Noël, il n'y en aura plus. » En effet, au mois de décembre qui suivit l'apparition, à la Salette, à Corps et dans les environs, il restait à peine de pommes de terre ce qu'il en fallait pour ensemencer les champs au sortir de l'hiver.

Jusque-là la belle Dame a parlé le français ; or les deux pâtres ne comprenaient pas cette langue, qui n'était guère usitée à Corps avant l'apparition : n'étant, du reste, allés à l'école ni l'un ni l'autre, ils n'avaient pu l'apprendre. A cet endroit du discours, Mélanie interroge du regard Maximin, comme pour lui demander ce que signifie un tel langage.

La belle Dame, alors, avec une maternelle condescendance, « Mes enfants, dit-elle, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprend en patois ces mots : Si la récolte se gâte, etc., et elle poursuit son discours, toujours en patois. Chose étonnante ! le soir même, les enfants ont répété en français la première partie du discours qu'ils ne comprenaient point : les enfants, c'est-à-dire Maximin, qui à peine avait pu en trois ans apprendre le *Pater* et l'*Ave*, et Mélanie, qui ne savait encore que faire le signe de la croix ! La Vierge prédit donc en patois la famine, la mortalité des petits enfants, la maladie de la vigne et des noix. Menaces prophétiques qui ne se sont que trop réalisées en diverses localités de l'Europe depuis 1846, et qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

1551. 8) *Secret*. Après avoir fait entendre des menaces, la Vierge continue de parler à haute voix. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Bientôt après, la Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre... Elle confie aussi à Mélanie un secret, également en français et plus long, paraît-il, que celui de Maximin. Les enfants ont été d'une discrétion merveilleuse à garder leur secret pendant cinq ans ; mais, en 1851, le Saint-Père Pie IX, ayant manifesté le désir de le connaître, ils se décidèrent à l'écrire dans deux lettres séparées, qui furent scellées du sceau de l'Evêché de Grenoble et confiées à deux vicaires généraux de ce diocèse, MM. Rousselot et Gerin. Ces Messieurs furent admis à une audience du Saint-Père, le 18 juillet 1851. Après avoir lu la lettre de Maximin, Pie IX dit : « C'est bien là la naïveté d'un enfant. » Puis, pendant la lecture de la lettre de Mélanie, qui sembla plus longue que celle de Maximin, le Saint-Père devint triste ; et, à la fin, il prononça ces paroles : « Ce sont des fléaux qui menacent la France ; elle n'est pas seule coupable : l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiments. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante et vous en voyez ici le capitaine. » Que chaque âme demande à la Vierge un secret, c'est-à-dire une bonne résolution, comme elle sait l'inspirer ; et qu'elle la garde fidèlement.

1552. 9) *Promesses*. La Vierge, poursuivant ensuite son discours de manière à être entendue des deux enfants à la fois, fit aux hommes des promesses de prospérités temporelles s'ils se convertissaient. Quel père châtie son enfant pour avoir le plaisir de le voir souffrir ? Or, personne n'est aussi père que Dieu ; s'il nous châtie, c'est pour nous convertir ; et, dès que nous serons revenus à l'observation de sa loi, il changera en bénédictions de toutes sortes les fléaux qui nous affligent.

1553. 10) *Prière*. S'adressant ensuite d'une manière plus spéciale aux deux bergers, la belle Dame leur dit : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants ? — Oh ! non, Madame, guère bien, répondirent-ils tous deux avec franchise. — Ah ! mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, (il faudra) dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria* ; et quand vous aurez le temps, (il faudra) en dire davantage. » Si la Vierge nous avait posé la même question qu'aux enfants, nous aurions été contraints de faire la même réponse. Oh ! désormais, à partir de ce jour, dès ce soir, faisons la prière matin et soir en famille (voir nos 1333, 1339) ; et surtout recommandons-nous à Dieu par des oraisons jaculatoires dans la tentation.

1554. 11) *Sanctification du dimanche* : « Il ne va que quelques femmes

âgées à la messe. » Quel reproche ! ne le méritons plus. *Les saints offices* sont le marché des âmes. C'est là qu'elles font pour la semaine des provisions de grâces : assistons-y toujours. Si une affaire nous appelle ailleurs, entendons la messe avant le départ, ou partons à temps pour entendre la messe ailleurs. Et si nous manquons *les vêpres*, à quoi employons-nous la journée du dimanche ? Les vêpres omises, la messe ne tarde pas de l'être, et alors malheur aux âmes qui vivent sans Dieu ! « Les autres travaillent le dimanche tout l'été ; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils vont à la messe pour se moquer de la religion. » Ne soyons pas de ces insulteurs de Dieu, qui comme les bourreaux outragent Jésus pendant qu'il s'immole pour eux. Tous ayons un livre ou un chapelet. Que les parents en procurent à leurs enfants ; qu'ils gardent ces enfants avec eux et veillent à ce qu'ils récitent des prières ; ou du moins qu'ils les observent de loin et les punissent après la messe, s'ils n'ont pas été attentifs. Que les jeunes hommes évitent de se placer à côté de ceux qui seraient capables de les distraire pendant les saints offices.

1555. *Fréquentation des sacrements.* Le meilleur moyen d'entendre la messe, c'est de se préparer pendant les saints mystères à la sainte communion. C'est le vœu de l'Eglise qu'on communie à toutes les messes qu'on entend et par conséquent tous les dimanches. (Voir n° 1403.) Si vous ne pouvez communier, du moins confessez-vous à temps pour éviter toute chute. Qui empêche un homme, un jeune homme d'aller, à la cure, faire visite au pasteur et lui dire ses faiblesses et ses tentations ? Point de persévérance possible sans fréquentation des sacrements.

1556. 12) *Abstinence* : « Le carême, ils vont à la boucherie, comme des chiens. » Quelle dure parole ! Mais l'est-elle trop pour flétrir le sensualisme des chrétiens de notre temps, qui foulent aux pieds les lois de l'Eglise ? Donc, en voyage comme dans vos familles, respectez l'abstinence, évitez les maisons, les compagnies qui vous exposeraient à la violer.

1557. 14) *Confiance en Marie* : « N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ? » demanda enfin la céleste Messagère ; et les deux bergers de répondre : « Non, Madame. » Puis, s'adressant à Maximin : « Mais toi, mon enfant, dit-elle, tu dois bien en avoir vu une fois, vers la terre du Coin, (c'est le nom d'un petit hameau de la commune de Corps), avec ton père. Le maître de la pièce (de blé) dit à ton père : Viens voir mon blé gâté. Vous y êtes allés tous les deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, et puis il les froissa, et tout tomba en poussière. Puis vous vous en retournâtes. Quand vous étiez encore à une demi-heure de Corps, ton père t'a donné un morceau de pain, en te disant : Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme çà (à se gâter). — Oh ! oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin ; tout à l'heure je ne m'en souvenais pas. » Quoi de plus touchant que ces humbles détails ! Comme ils nous révèlent cette maternelle tendresse à laquelle rien n'échappe, ni cette terre solitaire du Coin où les épis de blé tombent en poussière, ni les sollicitudes d'un pauvre montagnard, qui craint de n'avoir pas de pain à donner à son enfant !...

Quelle confiance nous devons donc avoir en Marie, même dans les épreuves temporelles ! Marie, si nous l'invoquons, nous obtiendra, sinon cette faveur temporelle qui pourrait être funeste à nos âmes, du moins des grâces spirituelles mille fois plus précieuses.

1558. — IV. *La disparition.* La Sainte Vierge termine son discours par ces paroles, prononcées en français : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Puis s'éloignant des deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu du lit de ce ruisseau, est une pierre sur laquelle elle semble poser les pieds.

Elle leur répète ensuite une seconde fois, sans se retourner vers eux, ces mêmes paroles « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ; » et elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement : elle glisse au-dessus de l'herbe qu'elle effleure à peine. Comme entraînés par un charme irrésistible, les enfants la suivent ; Mélanie la devance même un peu, Maxi-

min est à la gauche, à deux ou trois pas de la Sainte Vierge, qui parcourt ainsi un espace de trente-huit à quarante pas. Dès que la belle Dame est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur d'un mètre cinquante environ, reste un instant suspendue dans les airs, porte ses regards vers le ciel, puis les abaisse vers la terre dans la direction du sud-est, c'est-à-dire du coté de Rome. A cet instant, ses larmes cessent de couler; elles n'avaient point tari durant tout son discours.

Mélanie se trouvait alors en face de la Sainte Vierge; Maximin, à sa droite et un peu en arrière. La tête de la belle Dame disparut d'abord; puis tout le corps. Alors Maximin s'élança pour saisir une des roses qu'elle avait aux pieds. Effort inutile! C'était peut-être une grande sainte, dit-il, Ah! si nous l'avions su, répondit Mélanie, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle.

1559. — V. *Modestie. Les vêtements de la Vierge* étaient tout de lumière, comme il convient à la Reine du ciel, mais d'une grande modestie et simplicité. Sa coiffure lui voilait les cheveux; sur les épaules était jeté un fichu, et devant elle pendait un tablier : grande leçon pour les femmes chrétiennes! Il ne suffit pas de se dire enfant de Marie, il faut l'être en réalité en portant les traits de cette divine Mère. Quand donc la femme, la jeune personne comprendront-elles que plus on s'adonne à la vanité, moins on a de valeur? Le luxe court les rues; la modestie, la simplicité, voilà la vraie, la rare noblesse, qui nous fait ressembler à la Reine du ciel.

1560. — VI. *Vigilance, Fuite des occasions.* La belle Dame ne souffrit pas que Maximin vît son visage. Quelle réserve! Hélas! elle n'est pas toujours celle des pauvres âmes de notre temps, pourtant si faibles! Que ce grand exemple nous apprenne à veiller sur nos yeux, sur tous nos sens. J'ai fait un pacte avec mes yeux, disait le saint homme Job, afin de ne pas avoir une pensée coupable; veillons pour écarter les occasions qui nous ont perdus. Quelle douleur si nous rendions inutiles, instructions, confessions, résolutions! et c'est ce qui arriverait infailliblement si nous ne fuyions le danger. (*Voir nº 1021 et suiv.)*

1561. — VII. *Le culte.* Le bruit du fait de la Salette se répandit bientôt dans toute la France et dans le monde. Les pèlerins accoururent; on en compta cinquante mille sur la sainte montagne au premier anniversaire de l'apparition; depuis lors un grand concours s'est maintenu régulièrement. Trois commissions, nommées par l'Evêque de Grenoble, examinèrent le fait qui fut jugé indubitable et certain par l'autorité compétente, le 19 septembre 1851. Les Souverains Pontifes ont béni la dévotion à laquelle l'apparition a donné naissance. Indulgence plénière à quiconque visite le sanctuaire et y communie. Il y a une Archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette enrichie d'indulgences; pour avoir part à ces indulgences et aux prières des associés qui sont innombrables, il suffit de faire inscrire ses nom et prénom sur le registre de l'Association et de réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave*.

Le culte de Notre-Dame de la Salette n'est pas restreint à la montagne de l'apparition, il est répandu dans l'univers : il y a plus de mille monuments publics, élevés par toute la terre à la gloire de Notre-Dame de la Salette. Honorons-la donc, mais surtout en étant fidèles à ses enseignements, et le ciel sera notre récompense! (Voir Adieux, nº 270.) (1). (*Voir un autre plan sur ce sujet,* nº 2259.)

SECTION II

INSTRUCTIONS POUR LES RETRAITES

Nous avons publié, dans la première section, les sermons de retraites données aux fidèles; nous avons tracé aux numéros 346 et suivants les plans d'une retraite paroissiale; et aux numéros 349 et suivants, ceux d'une re-

(1) On trouvera des détails pratiques et des réflexions utiles sur l'apparition de la Salette, dans l'opuscule que nous avons publié sous ce titre : *Notre-Dame de la Salette, son apparition, son culte, une neuvaine en son honneur.* Prix, 0,80.

traite de congrégation et de première communion. Nous n'avons donc à donner ici que les instructions destinées aux âmes religieuses et ecclésiastiques. C'est ce que nous ferons dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE I

RETRAITES DE COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES (Voir n° 314).

I. — La veille d'une retraite.

1562. — *Ecoutez-moi, ma fille, oubliez votre peuple et la maison de votre père.* Docile à cet appel du Seigneur, Marie à trois ans, va se présenter au Temple. Pourquoi parler d'abord de ce mystère ? Afin que notre première parole soit pour la Sainte Vierge, et que nous attirions par là sa protection sur la retraite. Consacrons ces saints jours à Marie.... Pourquoi encore ? Parce que Marie se présentant au Temple nous apprend : I. L'importance de la retraite ; II Les dispositions avec lesquelles nous devons entrer en retraite.

1563. — I. *L'importance de la retraite.* Marie est immaculée, elle a pour parents des saints, elle est confirmée en grâce ; il semble que pour elle la retraite n'est pas nécessaire ; et pourtant l'Esprit-Saint lui dit : *Audi filia : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée.* Pourquoi l'arracher ainsi à la tendresse de deux vieillards? Ah ! Dieu veut faire en Marie de grandes choses ; elle le chantera plus tard : *Fecit mihi magna* ; et pour cela il lui faut la solitude : *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus.* Rien de grand ne se fait sans retraite ; sans elle point de grande science, point de vertu sérieuse, point d'œuvres de génie, point de grande sainteté.

Or, nous avons de grandes choses à faire : un ciel à gagner, un enfer à éviter, une âme à sauver ; donc grand besoin de retraite. Mais à quelle grande dignité Marie était-elle destinée ? A concevoir et à enfanter le Verbe divin. Sans doute personne, pas même les Séraphins, ne peuvent prétendre à rien de semblable ; cependant le chrétien n'est-il pas destiné à concevoir spirituellement Jésus-Christ par la foi, *spiritaliter auditu fidei concipere*, et à l'enfanter *boni operis custodia*, par le bon exemple, dans le cœur des autres ? Ne sommes-nous pas appelés à communier et à recevoir Jésus, non dans son état passible et mortel, mais dans son état de gloire ? S'il fallut onze ans de retraite à Marie pour se préparer à sa grande mission, convenons-en, nous ne devons pas laisser échapper une parcelle de ce temps précieux, *particula boni doni non te prætereat.*

1564. — II. *Dispositions.* 1° *Solitude et silence.* Marie, isolée dans sa cellule, n'a plus de rapports avec le monde, pas même avec sa famille, elle ne parle qu'à Dieu. Solitude et silence extérieur et intérieur, c'est-à-dire de la mémoire, de l'esprit et du cœur (1).

2° Elle méditait jour et nuit la parole de Dieu. Saint Ambroise nous dit que, même pendant son sommeil, elle réfléchissait aux enseignements puisés dans les saints Livres. Ecoutons la parole de Dieu, soit pendant les instructions, soit dans la lecture et l'oraison surtout *Sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis* (2). Noter ce qui a frappé plus vivement.

(1) Quand Néhémie entreprit de relever les murs de Jérusalem, les Samaritains, qui étaient jaloux de cette entreprise, envoyèrent des ambassadeurs parlementer avec lui ; mais Néhémie, du haut des murailles, leur dit : *Non possum descendere, grande enim opus facio.* Répondons de même à ceux qui chercheraient à nous distraire, nous qui bâtissons à Dieu une demeure dans nos cœurs.

(2) Samuel, dans la solitude du temple, pendant la nuit, s'entendit appeler. L'enfant se lève et court au grand-prêtre, en lui disant : « Me voici, vous m'avez appelé. — Je ne vous ai point appelé, répondit Héli ; retournez et dormez. » Une seconde fois la voix se fit entendre, et Samuel aussitôt revint auprès d'Héli. Ce dernier lui dit de nouveau qu'il ne l'avait point appelé, mais que, si la voix se faisait entendre encore, il faudrait répondre : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. » En effet, la voix appela Samuel une troisième fois, et le saint enfant dit : « Parlez, Seigneur, etc. » Soyez dociles comme lui.

3° *Prière*. Marie pria et sa prière hâta le salut du monde. Prions, *ascendit oratio, et descendit Dei miseratio*, pour nous et pour les âmes qui ont le plus besoin de conversion pendant la retraite, pour celles qui n'en verront plus d'autres. O Marie, entraînez nous après vous ; nous courrons avec joie et confiance ; car vous nous précédez, vous nous indiquez la voie ; et, si nous sommes exposés à défaillir, vous nous soutiendrez !

N.-B. Voir un sujet semblable traité plus haut, n° 902.

II. — Fin de l'âme religieuse.

1365. La fin est par rapport à l'homme ce que la cible est pour le tireur, le terme de la route pour le voyageur, la boussole pour le navigateur, ce que fut la colonne de feu pour les Israélites dans le désert, et l'étoile pour les rois mages. Ceux qui ne cherchent pas à connaître leur fin, ou qui l'oublient, sont semblables à un vaisseau sans gouvernail, et exposés à périr comme un voyageur qui s'aventure sans guide dans une route difficile et bordée de précipices. Que dire d'un serviteur qui ne sait pas ce qu'il a à faire dans la maison, d'un soldat qui ignore pourquoi il porte des armes, d'un pilote qui s'embarque sans savoir où il va, d'un architecte qui ne sait pas quel édifice il doit construire, sinon qu'ils sont insensés. Il en est de même de l'homme qui ignore sa fin (1). *Demandons donc quelle est la fin de l'homme, du chrétien, du religieux*. 1) *De l'homme : (a) Je viens de Dieu*, non de moi-même, ni d'une créature quelconque. Boleslas IV, roi de Pologne, portait à son cou un médaillon sur lequel était gravé le portrait de son père. Dans toutes les déterminations à prendre, il regardait cette image, la baisait et disait : A Dieu ne plaise, mon père, que je ne fasse jamais rien qui soit indigne de vous. Et nous oserions faire ce qui déshonorerait notre titre d'enfants de Dieu ! Suétone nous apprend que du temps de l'empereur Auguste, c'était un crime digne de mort que de porter dans un lieu infâme l'image de l'empereur gravée sur une monnaie ou sur un anneau. Hélas ! où portons-nous l'image de Dieu qui est en nous ? *(b)* donc *je suis à Dieu*, avec mon corps et tous mes sens, mon âme et toutes ses puissances, et cela maintenant, à chaque minute et jusqu'à la fin de ma vie. Un empereur romain avait un cerf qu'il était parvenu à apprivoiser. Objet des caresses de son maître, ce bel animal revenait au palais après avoir erré dans les forêts voisines. De peur qu'il ne fût poursuivi et blessé par les chasseurs, on lui avait mis au cou un collier d'or, sur lequel étaient gravés ces mots : Ne me touchez pas : j'appartiens à César. Sur notre être tout entier brille cette inscription : Ne me touchez pas, j'appartiens à Dieu. *(c) Je suis pour Dieu : Omnia propter semetipsum operatus est Dominus*. (Prov. XVI, 4.) Le fruit de l'arbre est à qui l'a planté. Injustice de ravir à Dieu ses droits. Ne m'en suis-je pas rendu coupable ? Pour l'avenir, il faut que je respecte les droits divins. Il faut que je me respecte moi-même : c'est me rapetisser en effet, que de me donner aux créatures, moi qui suis fait pour le Créateur. Quelle honte de m'arrêter à des richesses périssables, à des plaisirs frivoles ou honteux. *Ad majora natus sum*. C'est une gloire que d'être au service d'un roi de la terre, je dois l'être au service du Roi du ciel. Par ce côté je n'ai rien à envier aux anges ni aux archanges. Leur fin n'est pas plus noble que la mienne ; si j'oubliais ma dignité, je sacrifierais mon bonheur ; car les créatures ne peuvent remplir un cœur fait à la mesure de Dieu, pas plus qu'une goutte d'eau, l'océan. Un os hors de sa place fait souffrir tout le corps, qu'en est-il donc du cœur dévié de sa fin ? (2)

(1) Un jeune païen de noble naissance appelé Hilaire, habitait une maison splendide, il ne portait que des vêtements dorés, il était instruit et avait de grandes richesses ? Cependant sa raison lui posait souvent cette question : *Hilaire, quelle est la fin de ta vie* ? Il écouta sa raison et cherchant la solution à cette question, il la trouva dans le christianisme. Il se fit donc chrétien, et avança si rapidement dans la perfection qu'il devint évêque d'Arles et l'Eglise l'honore comme un saint.

(2) Et cependant, nous qui redoutons tant le mépris, nous nous méprisons nous-mêmes. Considérons, en effet, de quelle sorte les hommes agissent, quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris, et après nous reconnaîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec

1566. 2) *Du chrétien.* L'homme simplement raisonnable doit servir Dieu, procurer sa gloire, lui rapporter ses actions. Mais la simple raison ne lui donne que de faibles connaissances sur la manière de remplir ce devoir. Aussi Dieu nous a appelés *des ténèbres à son admirable lumière.* Il nous a faits chrétiens; c'est-à-dire nous a donné par le baptême les vertus infuses de

nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans nos pensées ? Or, je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes ; en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car, est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous ; je veux dire, que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes ? Et une preuve très claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure. (De là le trouble dans lequel nous vivons.)

« L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine, et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution : est-il rien de plus clair? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement ni se vider, pour ainsi dire au dehors ; car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans : qui le peut nier ? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos, de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que nous ne pouvons rencontrer que le trouble dans la multitude qui nous dissipe.

» *Usque adeo charus est hic mundus hominibus et sibimet ipsi viluerunt,* saint Augustin. Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous, et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes ? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend, et de là vient que la Sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme, d'une nature immortelle, n'aura-t-elle pas aussi ses organes, pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche ? Maintenant, ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée ? Insensés, ne voyez-vous pas que vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude ? *Turbaris erga plurima.*

» Et vous qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme ? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne ; ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui; que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux : et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres ? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude : *Turbaris erga plurima.*

» Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens ? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements ? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant (Ps. xxxiv, 9) ? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part, quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens ? Au contraire, ne jugeons-nous pas que, si nous ne lui donnons des objets tout spirituels, qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle se troublera dans la multitude ? *Turbaris erga plurima.*

« C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue ; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands ; je n'assiège ni leurs portes ni leurs passages : je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau ; je ne fréquente point les places publiques, j'ai assez à travailler en moi-même ; c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est* (De Pallio, n. 5, p. 1[illegible]8). Tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *Nihil aliud curo, quam ne curem*

« Quelle affaire plus importante que de composer son intérieur, c'est-à-dire la seule chose qui nous appartienne? Quelle pensée plus douce ou plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer? Dieu commet à tes soins un champ très fertile, c'est-

foi, d'espérance et de charité, vertus qui font l'homme surnaturel, qui l'élèvent à une connaissance de Dieu, dépassant celle dont la raison est capable, qui ouvrent devant lui des espérances auxquelles il ne pouvait prétendre, l'appelant à voir Dieu face à face, à le connaître comme il se connaît, à l'aimer comme il s'aime lui-même et à commencer sur la terre cet amour surnaturel de Dieu qui ne finira pas. Les philosophes de l'antiquité non seulement n'ont pu s'élever à cet amour surnaturel de Dieu ; mais on prétend même qu'ils n'ont jamais parlé de l'amour naturel pour Dieu.

Les trois vertus théologales ruinent en nous l'empire du péché. *Consepulti per baptismum in mortem ut peccatis mortui justitiæ vivamus.* Elles implantent en nous la vie divine, ou la grâce sanctifiante, compagne inséparable de la charité ; elles exigent que nous observions tous les commandements ; car la non-observation d'un seul, ruine la charité. *Hoc est primum et maximum mandatum : diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*

à-dire, l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels; quelle honte que dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse !

» D'ailleurs nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations; ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent, et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique, puisque enfin nous ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô trouble et empressements inutiles des enfants du siècle?

» Et certes, quand je considère, mes très chères sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable, je fais ce raisonnement en moi-même: s'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi à l'égard des hommes qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet unique nécessaire, car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile ». (Bossuet).

Le soleil a été créé pour éclairer, le feu pour chauffer, l'eau pour humecter, et la terre pour produire des plantes; ils le font et l'ont toujours fait; l'homme seul, qui a été avantagé d'une nature si excellente, l'homme qui a reçu la souveraineté sur toutes les autres créatures, l'homme qui a été créé pour une fin si noble, manque à son devoir et est inutile en ce monde. Eh! quelle différence il y a très souvent entre deux personnes que vous penseriez fort semblables! Votre voisin est gentilhomme et vous aussi; il a un bel esprit et vous aussi; il a de grands biens et vous aussi; mais il est homme de bien, il cherche Dieu en toutes ses œuvres, il s'étudie à le connaître, à l'aimer, à l'honorer, à le servir, à procurer sa gloire et à le faire aimer et honorer par tous ceux qu'il hante; vous au contraire n'avez point d'autre but de vos pensées, de vos desseins, de vos actions et de vos affections que vous-mêmes; votre contentement, votre satisfaction, l'établissement de votre fortune et l'avancement de vos enfants sont la seule et dernière fin des inclinations de votre cœur. Dieu fait plus d'état de votre voisin que de tous les trésors de la terre, que de tous les astres du ciel, et il fait moins d'état de vous que d'une épingle et que d'une aiguillée de fil; vous en pouvez juger par vous-même et par votre façon d'agir.

Vous avez, par exemple, deux chevaux en votre écurie, tous deux de même prix, et de même poil, et de même taille; l'un s'est rompu la jambe sans remède, et l'autre est sain et vigoureux; vous nourrissez et gagez un valet pour avoir soin de celui-ci, vous le lui recommandez souvent, vous le visitez de temps en temps et le faites voir à vos amis; mais celui qui s'est rompu la jambe ne vous est plus rien; vous l'envoyez à la voirie, vous en faites moins d'état que d'une épingle, ou que d'une aiguillée de fil. Pourquoi? Une épingle peut servir à attacher un col, un bout de fil à coudre une manchette, et ce cheval est inutile, il ne sert plus à rien à la fin pour laquelle il est dans ce monde. Ainsi, quelque bel esprit que vous ayez, quelque bon jugement, quelque science, prudence et industrie qui soient en vous, si vous n'aimez Dieu, si vous ne le servez, si vos actions et vos affections ne tendent à sa gloire, il vous estime moins qu'une épingle, vous êtes la plus inutile de toutes les créatures, car une épingle sert à sa fin, et vous ne servez de rien à la fin pour laquelle vous êtes homme, qui est la gloire de Dieu; vous semble-t-il que ce soit une chose indifférente de priver votre Créateur des fruits de la vie qu'il vous a donnée? (Le Jeune).

et ex totâ mente tuâ. Qui offendit in uno factus est omnium reus. Sans cela on n'atteint pas la fin pour laquelle Dieu nous a faits chrétiens.

Existimate vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo. (Rom. VI, 4. 11.) Sommes-nous morts au péché et avons-nous vécu pour Dieu? Etre chrétien, c'est marcher à la suite de Jésus-Christ. Or à quelles conditions? *Si quis vult post me venire abneget semetipsum.* De plus, il faut revêtir les vertus de Jésus-Christ. *Quicumque in Christo baptizati est in Christum induistis.*

1567. 3) *Du religieux : Ad quid venisti,* se demandait souvent saint Bernard. C'est en ce monde la perfection de la vie chrétienne ou de l'amour de Dieu, afin de le posséder plus abondamment au ciel. Avons-nous tendu à la perfection par l'observation des vœux et des règles? O mon Dieu, toutes les créatures sans raison tendent vers la fin que vous leur avez marquée; moi seul je m'égare; et en m'égarant je vis malheureux! Vous m'avez fait pour vous et mon cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous! En m'écartant de vous je me perds: *Quid elongant se a te peribunt. Revertere, Jerusalem, ad Dominum Deum tuum!*

III. — Avantages de l'état religieux (1)

1568. *Ecce nos reliquimus omnia : Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera notre récompense?* Pierre avait peu quitté; car, comme le remarque saint Jérôme, c'était un pêcheur: jamais il n'avait été riche; il se procurait la nourriture nécessaire avec le travail de ses mains et son humble métier. Et cependant il dit hardiment: *Voici que nous avons tout quitté.* Notre-Seigneur pourtant ne le blâme pas de cette hardiesse; bien plus, il lui fait des promesses magnifiques; et même il fait ces promesses à tous ceux qui, à l'exemple des Apôtres, quitteront tout: *omnis qui reliquerit,* dit-il. Quiconque quitte, pour l'amour de moi, père, mère, frères, sœurs, biens, etc., recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre. Quelles paroles!

Ce sont elles qui ont de tous temps peuplé les solitudes des cloîtres. Heureux ceux qui les comprennent et les mettent en pratique! ils auront le centuple; mais ce centuple quel est-il? Un ancien auteur, qu'on a cru être saint Bernard, l'explique dans un admirable commentaire que voici: *Dans l'état religieux,* dit-il, *l'homme vit d'une manière plus pure; ses chutes sont plus rares, il se relève plus vite, il marche avec plus de précaution, il est arrosé plus fréquemment de la grâce, il se repose avec plus de sécurité, il meurt avec plus de confiance, il est purifié plus tôt en purgatoire, et il est récompensé plus abondamment dans le ciel.* Méditons chacun de ces avantages de la vie religieuse. (2)

(1) Ce sermon et les suivants peuvent être donnés avec fruit aux jours d'une prise d'habit ou d'une profession. On trouvera aussi des sermons sur ces sujets à la fin du volume.

(2) Cependant, me dites-vous, il y en a qui se trouvent frustrés de leur attente, et qui après avoir tout quitté dans le monde, ne goûtent point ce centuple dans la religion? N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes et qui ne le font que trop hautement entendre? N'en sommes-nous pas quelquefois témoins? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-dessus saint Bernard, levez-vous, et prenant votre cause en main, justifiez-vous vous-même, car c'est à vous-même que ce reproche s'adresse, et votre providence ne doit pas souffrir qu'un reproche si frivole, mais si dangereux, ébranle la foi de vos serviteurs et de vos servantes au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous donc encore une fois, et défendez-vous: *Exurge, Deus, et judica causam tuam.* Non, mes Frères, poursuit le même saint Bernard, ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui pour Dieu et de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vu de juste trompé ni délaissé. Si dans les monastères et les cloîtres on voit des âmes qui ne jouissent pas de ce centuple évangélique, ce ne sont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'esprit et de cœur; mais de celles qui, dans ce qu'elles ont quitté, se sont fait de secrètes réserves; mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne se sont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui, après avoir joui de ce centuple dans les premières années de leur profession, le perdent malheureusement dans la suite de leur vie, ce ne sont point de celles qui persévèrent dans cet esprit du renoncement au monde; mais de celles qui par un funeste relâchement voudraient retrouver tout ce qu'elles ont quitté et le reprendre, en accordant la religion avec le monde. (BOURDALOUE).

1569. — 1° *Homo vivit purius.* L'homme y vit d'une manière plus pure. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ; rien de souillé n'entrera dans le ciel !* Ceci est vrai pour tous, même pour ceux qui vivent dans le monde ; mais, au milieu du siècle, est-il facile de mener cette vie pure que le Dieu trois fois saint exige de ses enfants ? Hélas ! l'intelligence y est obscurcie par mille préjugés qui l'enveloppent comme de sombres nuages ; l'imagination y est plus ou moins viciée par tout ce qui s'entend et par tout ce qui se voit ; le cœur, porté au mal dans l'homme, dès l'enfance, se trouve entouré de séductions qui entraînent la volonté toujours faible.

Ah ! sans doute, Celui qui fait naître des fleurs au sommet des glaciers, comme au milieu de la fange des marais, a partout des élus. Daniel ne fut pas déchiré dans la fosse par des lions affamés ; au sein des flammes d'une ardente fournaise, trois jeunes Israélites chantaient les grandeurs du Dieu qui les préservait des flammes : partout il y a des âmes pures. C'est une merveille de la grâce ; mais, dans le monde, sont-elles nombreuses ? Dans cet océan, fécond en naufrages, on ne voit apparaître çà et là que quelques âmes qui surnagent au milieu de multitudes englouties. La colombe bannie de l'arche, ne trouvant sur la terre, au sortir du déluge, que de la boue capable de maculer ses blanches ailes, revint à la fenêtre de l'arche et s'y renferma. Ainsi fit David, cette âme pure qui disait : *Qui me donnera les ailes de la colombe et je volerai et je me reposerai ?* Dieu lui donna des ailes, et, *ecce elongavi fugiens*, il s'éloigna dans la solitude, fuyant d'un vol rapide ce monde, où il ne trouvait que contradiction et iniquités.

C'est dans la solitude du cloître que se réfugient les âmes pures ; c'est là que les fleurs les plus éclatantes de la grâce s'abritent contre les passions humaines et contre le vent des tentations, qui pourraient faner leur beauté et épuiser leur parfum. Si nos yeux pouvaient contempler ce monde invisible des âmes, quels prodiges de grâce n'admirerions-nous pas dans les couvents ! L'âme est d'autant plus pure que, dans ce qu'elle fait de bien, elle met moins de sa volonté propre et se conforme plus entièrement à la volonté de Dieu. Or, les âmes religieuses font tout par obéissance ; elles vivent donc plus purement, *vivit purius*. Mais voici une autre raison de leur pureté :

1570. 2° *Cadit rarius.* Dans la vie religieuse on tombe plus rarement : et c'est en tombant que l'âme se couvre de la poussière de la terre et ternit sa pureté. C'est la faiblesse qui fait qu'on tombe : l'enfant qui commence à marcher, chancelle toujours ; et, dans la vie spirituelle, grande est notre faiblesse à tous. Les saints eux-mêmes en sentent le poids ; et saint Paul s'écrie : *O homme malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Je sens en moi une loi de péché qui répugne à la loi de l'esprit ; je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas.* Les païens eux-mêmes ont convenu de l'infirmité humaine ; et un des plus célèbres d'entre eux a dit dans un vers que chacun sait : « Je vois le bien, je l'approuve et je poursuis le mal. »

Être faible au milieu des écueils et presque sans appui, quel malheur ! C'est souvent celui de ceux qui vivent dans le monde. Autour d'eux que de périls ! Périls de la part des sociétés ; périls dans la famille : discours, lectures, divertissements... Que d'obstacles se dressent sous leurs pas ! Pauvre nacelle fragile, qui porte une âme voguant vers l'éternité, au milieu des récifs, ballotée par le souffle des vents ennemis, combien tu cours le risque de chavirer ! L'âme religieuse est dans le port, à l'abri des tempêtes. Pour elle, presque plus d'écueils ; point de compagnies dangereuses, point de faux amis, point de lectures légères.

Elle est faible encore, il est vrai ; mais elle est soutenue par les sacrements et la prière, qui lui communiquent la force même de Dieu. Si les mondains, malgré les dangers qu'ils courent, avaient soin de se confesser, de communier souvent, de prier dans les tentations, le Seigneur serait leur appui ; mais le respect humain, la négligence leur font presque abandonner ces moyens de salut si efficaces. L'âme religieuse ne peut en quelque sorte y renoncer. La règle la ramène à ce qui fait sa force. On conçoit donc la rareté

de ses chutes. Elle peut tomber encore sans doute; mais ses chutes ne sont pas mortelles ; elles sont de celles dont le juste n'est pas affranchi, et qui ne lui font point perdre la justice ; et dans toute hypothèse, l'âme religieuse se relève plus vite.

1571. 3° *Surgit velocius. Malheur à celui qui est seul ; car s'il tombe, personne qui le relève !* C'est souvent la situation faite aux âmes qui vivent dans le monde : beaucoup les poussent dans l'abîme ; pas une main amie pour les en retirer. Le pauvre paralytique, étendu sur son grabat, disait en gémissant : *Hominem non habeo : Je n'ai point d'homme* pour me soulever. Et c'est ce qui explique le malheur de tant de fidèles qui, une fois tombés, roulent de chute en chute, sans se relever jamais. Ils sont coupables sans doute ; mais leur situation est déplorable. Il n'en est pas ainsi de l'âme religieuse. Les supérieurs, les confesseurs, les retraites, les bons exemples, les saints conseils, tout ce qui peut rendre à une âme la vie de la grâce, si jamais elle la perdait, abonde pour elle : *Surgit velocius*, elle se relève plus vite.

1572. 4° *Incedit cautius.* Du reste, elle marche avec plus de précautions, ce qui lui épargne encore des chutes. Rien n'égale la témérité des gens du monde. Pour excuser leurs égarements, ils font valoir les périls qu'ils rencontrent ; mais ils ne disent pas qu'ils s'aventurent imprudemment dans ces dangers. Ne les voit-on pas courir aux occasions qui les perdent, danser follement sur les précipices où ils tombent, chercher même des prétextes pour excuser leur folie et la colorer du nom de quelque vertu ? Qu'on essaie de leur faire ouvrir les yeux sur le danger de telle compagnie, de telles liaisons, de telles fêtes : ils n'en conviendront pas, ou ne voudront pas se garer contre ces écueils.

L'âme religieuse est plus sage, *incedit cautius.* C'est la crainte de Dieu et l'amour de Dieu qui lui ont fait fuir le monde et qui ont fait élever les murs des couvents, non comme les cages d'un prisonnier, mais comme des barrières et des remparts contre l'air empesté du siècle. Or celui qui craint Dieu ne néglige rien : et rien n'est plus vigilant que l'amour : il veille même pendant le sommeil. Et l'âme religieuse, grandissant dans la crainte et dans l'amour, perfectionne chaque jour sa vigilance. Elle ne marche pas comme un insensé ; l'habitude de la méditation et de l'examen de conscience, lui donne celle de calculer ses démarches, de telle sorte que ses pas ne s'écartent point du droit sentier.

1573. 5° *Irroratur frequentius.* Aussi Dieu récompense-t-il sa vigilance par des grâces plus abondantes. Dieu a ménagé partout à la terre, la rosée du ciel et la fraîcheur de la nuit, afin de la féconder; et, à certaines époques, il envoie dans le même but une pluie bienfaisante. Malgré tout, les hautes montagnes restent souvent arides et brûlées par les ardeurs du soleil, tandis que les vallées, sur lesquelles se déversent, avec les pluies, les eaux qui découlent par torrents des montagnes, sont couvertes de verdure et de riches productions. C'est l'image des âmes.

Toutes ont la grâce ; mais souvent les mondains, orgueilleux et durs comme les montagnes, restent stériles en fruits de salut. Les âmes religieuses, humbles et souples à l'action des eaux célestes, reçoivent les grâces qui coulent sur elles par une multitude de canaux. Ces canaux sont entretenus avec soin par elles ; ils s'appellent : confessions, communions, prières, oraisons, lectures spirituelles, offices divins, oraisons jaculatoires, etc. etc. En vérité, elles sont arrosées plus fréquemment.

1574. 6° Et par là même, elles se reposent avec plus de confiance entre les mains du Dieu, qui se montre si libéral pour elles, *quiescit securius.* Dans le monde, la joie n'est qu'au dehors, la tristesse est au dedans. *D'où viennent les guerres* intestines, demande un Apôtre ? *Des passions qui luttent contre l'âme ;* et les passions molestent toujours celui qui n'a pas su les vaincre. La sollicitude des choses du siècle est semblable à une épine qui déchire, selon le langage de Notre-Seigneur. Les plaisirs, qui semblent doux comme du miel, deviennent amers comme du fiel, une fois qu'on les a goûtés. L'esclave de son amour-propre ne tarde pas à l'être du péché, qui

est le plus cruel des tyrans. Il introduit, en effet, dans l'âme le remords avec la disgrâce de Dieu.

L'âme religieuse, ne tombant pas ou se relevant vite, est affranchie de ce bourreau. En renonçant aux plaisirs du temps, aux biens de la terre, elle a aussi renoncé aux amertumes et aux sollicitudes qui les accompagnent. Elle a tout offert à Dieu, elle a droit d'en tout attendre; elle compte sur lui, le sachant riche et libéral ; et elle est en paix. La femme a droit de compter sur l'assistance de l'époux qu'elle s'est choisi ; à plus forte raison, l'âme qui s'est faite l'épouse de Notre-Seigneur, a-t-elle droit à une providence spéciale pour elle.

Sans doute elle doit s'attendre à la haine et à la persécution : *Si vous étiez du monde*, lui dit Jésus, *le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisie du milieu du monde, le monde vous hait. Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront.* Mais dans les persécutions même, *que votre cœur ne se trouble point et n'ait aucune crainte, voici que je suis avec vous.* Si Dieu est pour elle, qui sera contre elle ? Que peut-il lui arriver de fâcheux ? La pauvreté ? mais elle l'a choisie pour partage ; la croix ? mais elle sait qu'elle est la clef qui nous ouvre les cieux ; les mépris ? mais Jésus lui a appris à les aimer; le martyre ? mais n'est-il pas sa plus noble ambition, ne désire-t-elle pas rendre sang pour sang à son Epoux divin ?

Elle sait du reste que, dans l'épreuve, il la gardera. Les lions ne sont-ils pas venus, en baissant la tête en signe de respect, lécher les pieds d'une Thècle dans l'arène ? Et si le Seigneur a permis quelquefois que les bêtes féroces déchirassent le corps de ses épouses, durant les siècles de persécutions, il les a toujours préservées de l'outrage. Pour les en délivrer, il enverra, s'il le faut, un de ses anges, comme il l'a fait plus d'une fois. Et qu'est-il là d'étonnant ? O Vierges, s'écriait à ce sujet saint Ambroise, faut-il s'étonner que les anges combattent pour vous, puisque vous rivalisez de vertu avec eux ? Ils raisonnent donc à la manière du monde, mais non selon la sagesse évangélique, ceux qui craignent d'embrasser l'état religieux par crainte des persécutions.

Les âmes qui y sont engagées déjà, ne l'abandonnent pas pour une telle crainte ; et celles qui y aspirent ne sont pas de meilleure condition qu'elles. Pourquoi donc redouteraient-elles de se procurer la même couronne par les mêmes sacrifices ? Du reste, tandis que les mondains *tremblent là où il n'y a aucun lieu de craindre*, les âmes religieuses se reposent avec confiance entre les mains de Dieu, qui ne laisse pas tomber de nos têtes un seul cheveu sans sa permission. Elles disent avec saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations, quiescit securius.* Et ce repos dont elles jouissent durant la vie ne leur est pas même ravi à la mort ; car dans l'état religieux, on meurt avec plus de confiance.

1575. 7° *Moritur confidentius.* Ce qui trouble la mort des mondains, c'est la vue d'*un passé* effrayant, de péchés nombreux sans aucune pénitence et d'*un présent redoutable* ; il faut quitter tout ce qu'ils ont aimé et poursuivi : biens, plaisirs, honneurs, parents. Si l'âme religieuse a des fautes, elle a aussi la ferme confiance qu'elle les a expiées. Elle ne regrette pas les biens ni les plaisirs, que depuis longtemps elle a sacrifiés à Dieu ; elle ne laisse point d'orphelins : et, depuis longtemps déjà, elle n'a d'autre sollicitude pour ses parents que celle de prier pour eux. Elle a devant elle, l'espérance que lui donne la parole de Notre-Seigneur : *Celui qui aura tout quitté pour me suivre, aura la vie éternelle.* Elle s'endort donc en paix sur le sein de Celui pour qui elle a vécu, et dans l'amour duquel elle meurt (1).

(1) Je ne prétends pas que la vie éternelle ne soit que pour les religieux ; loin de vous édifier par là, je vous jetterais dans le désespoir. Mais je dis que la vie éternelle est pour les religieux plus particulièrement et plus sûrement que pour vous ; je dis que le royaume céleste leur est promis plus justement et plus infailliblement qu'à vous : je dis que si l'Evangile est vrai, ils y ont plus de part que vous, et qu'ils doivent y être reçus préférablement à vous. En faut-il davantage pour vous inspirer un saint mépris de ce que vous êtes dans le monde, et de tout ce qui vous attache au monde ; et pour allumer dans vos cœurs un désir encore plus saint de vous conformer à ces servantes de Dieu,

1576. 8° Elle espère du reste que son purgatoire sera court, *purgatur citius*. En effet, tandis que l'âme, qui a vécu au milieu du siècle, est exposée à de longues années d'expiation après la mort, parce qu'elle a gagné peu d'indulgences et fait peu de pénitences durant la vie, et parce que ceux à qui elle laisse ses biens l'auront bientôt oubliée et ne songeront peut-être pas à prier ni à faire offrir le saint sacrifice pour elle; l'âme religieuse, purifiée déjà par sa profession, que les saints Docteurs appellent un second baptême, par les mortifications de tous les instants, que lui a imposées sa règle, par les sacrements souvent reçus, par les indulgences gagnées, assistée par les prières de ses sœurs ou de ses frères en religion, ne tardera pas d'être admise au bonheur du ciel, vers lequel elle a soupiré dans tout le cours de sa vie religieuse (1).

1577. 9° Et dans le ciel même, elle sera récompensée plus abondamment, *remuneratur abundantius*. Pour tous les hommes, le ciel est une récompense *trop grande. Ego merces tua magna nimis*. C'est le bonheur de Dieu qui devient le bien de l'âme. Toutefois dans la béatitude commune des élus, il y aura divers degrés, et une place à part réservée aux âmes religieuses. Comment laisserait-il sans les récompenser plus abondamment, tant de prières, tant de pénitences, tant de sacrifices accomplis pendant toute une vie, celui qui a promis de récompenser même un verre d'eau froide?

N'est-ce pas du reste dans les couvents que fleurit surtout la virginité? Or l'auréole d'une gloire particulière environnera dans le ciel les vierges, et elles auront le privilège *de suivre l'Agneau partout où il ira*. Où les conduira-t-il cet Agneau, demande saint Augustin: dans quels bosquets, dans quelles prairies? Sans doute, les joies forment les gazons de ce lieu de délice ». Quelle félicité, quelle gloire de servir d'escorte au divin Époux! Voilà le centuple promis par Notre-Seigneur. « D'où vient que les hommes hésitent, dit saint Bernard, à tout laisser pour avoir le centuple. A quel juif, à quel barbare refuseriez-vous de donner un écu pour en avoir cent, et vous ne voulez pas faire cet échange avec Notre-Seigneur! Il semble que sa main vous soit exécrable de telle sorte que vous ne voulez ni rien lui donner ni rien recevoir d'elle. » Qu'ils sont insensés ceux qui redoutent les fatigues de la vie religieuse; ils ne connaissent pas le prix du ciel, vers lequel l'état religieux est le chemin le plus court! Heureux ceux qui sont appelés à l'embrasser; heureux ceux qui obtiennent par la prière et la fuite du monde d'être appelés; plus heureux ceux qui, déjà dans la vie religieuse, en observent les devoirs et en pratiquent les vertus; ils sont dans le vestibule du paradis (2).

chacun dans votre condition, par un détachement aussi parfait qu'il vous peut convenir? (BOURDALOUE).

Sainte Berthe, la parente des rois et des héros, après avoir édifié le monde par la piété de sa jeunesse et par les vertus de la mère de famille, fonda le monastère de Blanzy en Artois, dont elle devint abbesse. Étant arrivée à la fin de sa longue carrière, elle vit apparaître son ange gardien portant entre ses mains une croix lumineuse. Elle comprit que la gloire allait être la récompense des croix qu'elle avait supportées patiemment. Puis ses oreilles, qui allaient se fermer à tous les bruits de la terre, entendirent, aussi bien que toutes ses filles réunies autour d'elles, une harmonie céleste qui accompagnait ces paroles prononcées par les anges: « Venez, ma bien-aimée, venez! » Et aussitôt son âme s'envola avec les anges.

(1) Sainte Georgie était de Clermont en Auvergne. Pour rester fidèle à son époux divin, elle avait quitté ses parents et s'était retirée dans la solitude, où elle mourut. Pendant qu'on ensevelissait son corps plus pur qu'un beau lys, une troupe de colombes plus blanches que des cygnes l'accompagnèrent à l'église, se reposèrent sur le toit tant que dura l'office divin, ensuite elles s'élevèrent dans les airs si haut qu'on les perdit de vue. C'étaient sans doute les anges qui étaient venus assister aux funérailles de l'émule de leur pureté.

(2) Le B. Jourdain de Saxe avait un zèle et un don particulier pour attirer les jeunes gens dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il était si sûr en prêchant aux jeunes gens de leur persuader de se faire religieux, qu'il faisait préparer d'avance des habits de novice, et parfois ses espérances étaient tellement dépassées qu'on ne savait où prendre des habits pour ceux qui en demandaient. Un jour que l'un d'eux embrassait l'état religieux, le B. Jourdain prêcha, et se tournant vers d'autres étudiants, il leur dit: « Si quelqu'un de vous allait à une fête, à un grand festin, est-ce que les autres seraient assez insou-

IV. — Jésus-Christ époux de l'âme religieuse.

1578. *Qualis est dilectus tuus: Quel est votre bien-aimé ?* Quand une jeune personne est sur le point de donner sa main à un époux, elle a soin de s'informer de ses qualités. Est-il beau, est-il riche, est-il bon ? Ce sont là des questions qu'elle ne manque pas de poser. L'âme qui se donne à Dieu a certes autant de raisons de demander quel est l'Époux divin auquel elle se consacre pour toujours. Or qu'elle soit fière de son choix. Jésus est le plus beau des enfants des hommes; il est riche, il possède toutes les créatures; il est la bonté infinie. (Voir n. 1264 et 1599, la note) (1).

V. — Excellence de l'état religieux. — Les vœux.

1579. I. *Rien de plus excellent que l'état religieux.* Les Pères l'appellent la plus belle fleur, la pierre la plus précieuse, le plus riche ornement de l'Eglise. Les fureurs des hérétiques et des impies de tous les siècles font son éloge, aussi bien que l'admiration des saints. Il a donné au ciel un nombre incalculable d'élus. Et qui dira le bien qu'il a fait dans l'Eglise de Dieu et parmi les infidèles eux-mêmes?

1580. 1° *Ce qui fait l'excellence de l'état religieux*, c'est le but sublime qu'il se propose. L'état commun des fidèles a pour but de les conduire à la grâce de Dieu, à la charité, par l'observation des commandements. L'état religieux vise plus haut; il tend à conduire les âmes non pas seulement à l'état de grâce, à l'amour de Dieu, tel qu'il est nécessaire pour aller au ciel, mais à la perfection de la charité. Fin sublime, digne des anges eux-mêmes ! Il tend à établir ici-bas le règne le plus parfait de Dieu, et à faire accomplir la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel

1581. 2° Et pour atteindre ce but, il *offre des moyens* parfaitement en rapport avec une si noble fin. C'est par l'observation des commandements que les fidèles, dans l'état commun, peuvent arriver à la grâce. S'ils n'observaient pas les commandements, tout en étant chrétiens, ils auraient à la mort le sort des païens : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* L'état religieux tend à faire régner la perfection de la charité dans les âmes par l'accomplissement des conseils de l'Evangile et par l'observation des règles; et on n'arrive à la perfection de la charité, quand on est religieux, qu'autant qu'on emploie ces moyens.

Si vis perfectus esse, vade, vende omnia: Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ; c'est-à-dire, observez les conseils. Sequere me : obéissez-moi en tout, en observant vos règles. La grande obligation du religieux, c'est donc de garder les vœux qu'il fait, d'observer les conseils de l'Evangile ; et sa perfection, d'être fidèle à sa règle ou à ses constitutions. C'est par la fidélité à ses vœux et à ses règles qu'il remplit fidèlement son devoir d'état, qui est de tendre à la perfection de la charité, obligation que viole plus ou moins gravement le religieux qui n'observe pas ses vœux, ou qui est infidèle à ses règles.

ciants pour que pas un ne voulût l'accompagner? Vous voyez ce jeune homme invité par Dieu à un grand festin, le laisserez-vous seul ? Soudain un étudiant, qui jusque-là n'avait pensé à rien, s'avance : « Maître, dit-il, je viens à votre voix m'associer à lui. » Ah ! jeunesse, quelle serait notre joie, si notre parole avait la même efficacité sur vous !

(1) Sainte Agnès, à douze ans, disait à Procope, fils du gouverneur de Rome, qui voulait l'épouser: « Ne pense pas que je sois jamais infidèle à mon époux, ni que tu puisses mériter d'être son rival ; car il est noble, beau, sage, riche, bon et puissant. Il a Dieu pour Père. Sa mère lui a donné le jour sans cesser d'être vierge. Sa splendeur surpasse la beauté des astres, et les cieux admirent sa beauté. Il a si bien su me captiver de son amour que je ne puis plaire à d'autres qu'à lui. Personne ne le sert qui ne soit comblé de richesses. Sa bonté m'a marquée de son sang, et m'a ornée de joyaux inestimables. Les malades sont guéris par le parfum qui s'exhale de sa personne et les morts reviennent à la vie au son de sa voix. Quand je l'aime, je suis chaste ; quand je m'approche de lui, je suis pure, je demeure vierge ». Et la sainte repoussait avec horreur les espérances et les présents qui lui étaient offerts.

Admirable péroraison du P. Lejeune. Consurge, consurge, excutere de pulvere, solve vincula colli tui, captiva filia Sion : (Isa. 52, 2.) Vierge mondaine qui avez

1582. II. *Des vœux religieux.* 1° *Conseils de Notre-Seigneur.* Jésus-Christ a rappelé les commandements donnés au Sinaï ; mais de plus il a donné aux

l'honneur d'être fille de Sion, ou fille de l'Eglise, qui avez le bonheur d'être chrétienne et catholique, levez-vous : *Consurge ;* rehaussez vos pensées, vos désirs et vos affections ; où est cette grandeur de courage dont vous vous glorifiez si souvent ? Soyez piquée d'ambition et de jalousie, mais d'une sainte ambition, d'une louable jalousie envers ces vierges religieuses qui emportent le ciel pendant que vous vous amusez à la terre, qui ont épousé un Dieu, pendant que vous recherchez l'alliance d'un homme. Voyez quelle différence entre les femmes séculières et les religieuses ! Celles-là pensent avoir bien rencontré, quand elles ont un mari qui est favorisé par la noblesse, la richesse, la beauté d'esprit ou de corps, et celles-ci ont un époux dont tous les rois sont les vassaux, à qui le ciel et la terre appartiennent, qui est la sagesse éternelle, la splendeur du Père, et l'éclat de sa substance ; celles-là ont un mari qu'on ne peut jamais contenter, et celles-ci ont un époux qui agrée, qui admire et qui loue les moindres services qu'on lui rend, les plus petites actions de ses épouses : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui ;* celles-là ont un mari qui leur parle impérieusement et quelquefois avec injure et malédiction, et celles-ci ont un époux qui leur parle en les flattant et avec éloge : Ma belle, ma colombe, ma bien-aimée : *Amica mea, columba mea, speciosa mea ;* celles-là ont souvent un mari qui mange ou qui dissipe leur bien, et celles-ci ont un époux qui ménage tout ce qui leur appartient, qui les fait mériter par leurs moindres bonnes œuvres, qui rend illustres par des miracles leurs cendres, leurs vêtements et leurs suaires ; celles-là ont souvent une belle-mère qui les regarde de travers, qui les contredit, qui les afflige, qui leur est une vraie marâtre, et celles-ci en ont une qui les console, qui les chérit et les protège, qui les caresse, qui les conduit et les gouverne très sagement ; élevez donc votre esprit à considérer ces grandes différences : *Consurge.*

Excutere de pulvere, secouez la poussière des vices et des imperfections qui sont cause que Jésus-Christ ne vous recherche pas en mariage. Quand sainte Catherine, martyre, était encore païenne, la sainte Vierge lui apparut et la présenta à son divin Enfant qu'elle portait entre ses bras, la lui offrant pour son épouse, et il la repoussa dédaigneusement en disant : Elle n'est pas belle, elle n'est pas belle, parce qu'elle n'était pas encore baptisée ; ainsi elle se fit baptiser, et un peu après il lui apparut et l'épousa. Peut-être que la Vierge que vous invoquez quelquefois, vous présente à son Fils, le priant de vous appeler à la religion et de vous prendre pour son épouse ; mais il vous rebute en disant : Elle n'est pas belle, c'est une vaniteuse, une danseuse, une envieuse, une indévote, une imparfaite, une désobéissante ou une sensuelle ; recevez le baptême de pénitence, faites une bonne confession, tout autre que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Solve vincula, rompez ces liens qui vous attachent au monde, ces respects humains, ces tendresses trop grandes pour votre père et votre mère, l'affection à ce jeune homme, à vos atours et à vos bijoux. Faut-il que si peu de chose vous retienne, et vous empêche un si grand bien ?

Captiva filia Sion. Quelle pitié que vous soyez captive du monde et du démon, étant fille de l'Eglise ! Dites comme sainte Félicité : elle était en prison, condamnée à mourir pour la foi avec quelques autres chrétiens ; mais parce qu'elle devait bientôt donner le jour à un enfant, il y avait apparence que le juge, selon la loi, ferait différer son supplice jusque après ses couches ; elle qui désirait mourir avec les autres, pria Dieu qu'elle accouchât bientôt, ce qu'elle fit ; et comme ce fut avant le temps, elle endurait de grandes douleurs et s'en plaignait ; le geôlier se moquait d'elle : Pauvre femme, à quoi penses-tu, si tu ne peux endurer à présent cette souffrance, comment endureras-tu, un de ces jours, les roues, les tenailles et les chevalets qui te sont préparés pour ton opiniâtreté ? C'est moi, qui souffre maintenant, et pour cela les douleurs me sont rudes et insupportables ; mais quand je souffrirai pour la foi, les supplices me sembleront légers, parce que ce sera Jésus qui endurera en moi.

Peut-être que, depuis quelque temps, vous avez inspiration d'entrer dans un monastère pour éviter le danger de vous perdre, et les pièges qui sont dans le monde ; mais le démon qui est votre geôlier et qui vous tient captive : *Captiva filia Sion,* le démon, dis-je, vous retient en vous disant : Pauvre fille, à quoi penses-tu ? Tu as de la peine de jeûner trois jours des quatre-temps, comment jeûneras-tu trois carêmes ou bien les deux tiers de l'année ? Tu as de la peine de porter une chemise de toile, si elle n'est bien fine, et comment pourras-tu porter une robe de grosse bure sans linge ?

Tu as de la peine de passer un après-dîner sans compagnie, sans visite active ou passive, et comment pourras-tu passer les mois et les années entières toute seule en une cellule ? Répondez comme cette sainte : J'ai répugnance à présent de souffrir quoi que ce soit qui combatte mes sens, parce que c'est moi qui endure ; mais si j'embrasse la croix pour l'amour du Sauveur, il endurera en moi, il armera ma faiblesse, il m'animera de son esprit divin, il me tiendra compagnie dans la solitude, il me consolera dans les aridités, il me tiendra par la main dans les tentations, il me donnera des forces pour porter les austérités, il les adoucira en ce monde par sa grâce et les couronnera en l'autre par sa gloire. *Amen.*

hommes trois conseils de perfection pous les aider à observer les commandements : 1) conseil de pauvreté : *Vade, vende omnia quæ habes ;* 2) conseil de chasteté : *Non expedit nubere ;* 3) conseil d'obéissance : *Sequere me.* Ces conseils ne sont pas obligatoires pour les simples fidèles ; mais, même pour eux, il est très avantageux et très méritoire de les garder. Aussi, quels éloges les saints ont faits de la virginité dans le monde (1) !

1583. 2° *Le vœu de garder les conseils : son excellence.* Toutefois, quand on garde ces conseils librement, sans être engagé à le faire, on n'est pas dans un état de perfection, parce qu'on peut laisser demain ce qu'on a observé aujourd'hui. Etre dans un état, c'est être constitué dans une position stable, fixe, qu'on ne puisse pas changer à sa guise. C'est le vœu de garder les conseils qui nous fixe dans l'état de perfection, dans l'état religieux. On n'est pas proprement religieux si on ne garde pas les trois conseils de l'Evangile, et si on n'a pas fait le vœu d'y être fidèle toujours.

Et remarquez que si c'est déjà une chose agréable à Dieu de garder les conseils, sans avoir fait le vœu de les observer, c'est bien plus parfait encore de les observer et de faire vœu de les garder toujours. Etre vierge dans le monde, c'est bien plus parfait que de s'engager dans le mariage ; mais faire le vœu de rester vierge, c'est encore plus parfait que de rester vierge sans s'y engager par vœu. La jeune fille vierge a le mérite de la chasteté, si elle la garde fidèlement ; mais si elle fait le vœu de chasteté, au mérite de cette vertu elle ajoute celui de la vertu de religion, ou de la fidélité à la promesse faite à Dieu. Celui qui donne l'arbre et les fruits est plus généreux que celui qui ne donne que les fruits. Il mérite donc une plus grande récompense.

L'âme religieuse donne tout à Dieu : par le vœu de pauvreté, les biens extérieurs ; par le vœu de chasteté, les biens du corps ; par le vœu d'obéissance, les biens de l'âme ; et cela pour toujours ; il ne lui reste donc plus rien à elle-même. C'est une victime à la gloire de son époux divin ! Quel dévouement sublime et quel honneur !

Si le vœu est un lien, c'est un lien qui nous attache à Dieu plus étroitement. C'est une chaîne, mais non celle d'un esclave ; c'est une chaîne de noblesse que l'on peut montrer avec une noble fierté. Les femmes du siecle étalent les anneaux et les pierreries qu'elles ont reçues de leur époux : les vœux, voilà les ornements des épouses du Christ (2).

1584. 3° *L'utilité de ces vœux.* Dira-t-on qu'il est difficile de s'élever à ces hauteurs et de garder ces vœux ? Qu'on le sache bien, les vœux de pratiquer ces trois conseils, non seulement ne sont pas un obstacle au salut, mais une facilité de plus. Car 1) ils coupent court aux tendances mauvaises qui perdent les âmes : *Concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ.* Le vœu de pauvreté retranche l'amour des biens de la terre ; le vœu de chasteté, l'amour des plaisirs ; le vœu d'obéissance, l'orgueil. 2) Les sollicitudes du siècle, qui étouffent notre amour de la perfection, sont occasionnées par l'administration des biens de ce monde : ce souci est enlevé par le vœu de pauvreté ; par le soin d'une famille : le vœu de chasteté

(1) David était dans sa citadelle, et le camp des Philistins était établi à Bethléem. Or, un jour, le saint roi manifesta ce vœu : *O si quis mihi daret potum aquæ de cisterna quæ est in Bethleem juxta portam* (II Reg. XXIII, 15). Trois soldats courageux, en entendant ce vœu, se précipitent à travers le camp des Philistins et vont puiser de l'eau à cette fontaine et l'apportent à leur roi à travers mille périls. « Or, remarque à ce sujet saint François de Sales, le Sauveur étant en ce monde, déclara sa volonté en plusieurs choses par manière de commandement, et en plusieurs autres, il la signifia par manière de souhait ; car il loue fort la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, l'abnégation de la propre volonté, le jeûne, et ce qu'il dit de la chasteté que : *qui peut en emporter le prix le saisisse,* il l'a dit de tous les autres conseils. Pourquoi donc serons-nous moins jaloux de suivre la volonté de Notre-Seigneur, et de faire non seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il témoigne agréer et souhaiter ? Les âmes nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de savoir que le bien-aimé le désire. *Mon âme,* dit l'une d'elle, *s'est écoulée, dès que mon bien-aimé a parlé.* »

(2) Saint François Xavier renouvelait tous les jours ses vœux religieux ; et il avait coutume de dire qu'il n'y a pas de meilleurs préservatifs contre les attaques de Satan, que la rénovation de ces vœux.

en délivre ; par la disposition de ses propres actes : le vœu d'obéissance en affranchit.

3) Les vœux préservent l'âme de violer les commandements. Il est clair, en effet, que celui qui renonce à ses propres biens, est plus loin qu'un autre de s'emparer du bien d'autrui. Pour nous préserver de l'abîme, Dieu nous a donné sa loi, comme un mur qui nous en sépare. Mais de peur qu'en s'approchant trop de ce mur, on ne finisse par le franchir, Dieu nous a donné des conseils qui sont comme un avant-mur et rendent la chute très difficile.

Ils sont donc dans une grande erreur ceux qui redoutent la vie religieuse et les vœux religieux, comme leur créant des obligations nouvelles qui seront une difficulté de plus pour le salut. Notre-Seigneur n'a pas donné ses conseils, *ut laqueum vobis injiciam*, pour nous tendre un piège ; mais pour nous exciter à ce qui est bien, et nous affranchir de tout ce qui peut nous empêcher de nous unir à lui, *facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi*. La loi nouvelle a ajouté à la loi ancienne, dit saint Bonaventure : mais tout ce qui s'ajoute à un objet n'est pas un fardeau : certaines choses au contraire, sont un allégement ; telles sont les ailes pour l'oiseau, les roues pour le char, les voiles pour le vaisseau. Ainsi en est-il des additions faites par l'Evangile à la loi ancienne. Elles servent à accroître la charité ; or, la charité est l'aile qui nous élève au-dessus de la terre, la roue du char destinée à nous conduire et à nous porter aux bonnes œuvres, la voile qui nous fait traverser les eaux de la tribulation et de la tentation.

Les conseils d'un ami sage sont d'une grande utilité, dit à ce sujet saint Thomas. Or, le Christ est le sage et l'ami par excellence. En suivant résolument ses conseils, on y trouve donc un moyen de plus pour le salut. Et qui oserait nier l'utilité des ordres religieux pour la société ? (*Voir la note du nº 756.*) Ils font donc bien ceux qui exhortent les autres à se faire religieux, et ils sont bien coupables ceux qui les en détournent injustement. (1)

1585. 4º *Facilité de ces vœux*. Du reste, ces conseils sont donnés, non aux anges, mais aux hommes. Notre-Seigneur a donc eu soin de les mettre à notre portée, lui qui connaît la boue dont il nous a faits. Les conseils sont donc possibles, si nous le voulons, avec la grâce de Dieu qui n'est jamais refusée à la prière. Mes frères, disait à ses disciples, saint François d'Assise, nous avons fait à Dieu de grandes promesses ; mais celles qu'il nous a faites sont bien plus grandes. Il nous a promis sa grâce et pour des peines de courte durée, récompense éternelle.

1586. 5º *Malheur de qui les transgresse*. De ce que nous venons de dire il faut conclure que nous devons aimer, estimer nos vœux, et embrasser avec bonheur ces chaînes sacrées qui nous relient à Notre-Seigneur. Malheur à nous si, oubliant les avantages qu'ils nous procurent, les mérites qu'il nous font acquérir, la gloire à laquelle ils nous élèvent, nous venions à y être infidèles ! (2) Cherchons donc à connaître les obligations que chacun d'eux nous impose et les vertus qu'ils tendent à nous faire pratiquer.

(1) (*a*) « Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde, sont les plus difficiles à vivre selon Dieu ; et, au contraire, rien n'est si difficile, selon le monde, que la vie religieuse ; rien n'est plus facile de la passer selon Dieu ; rien n'est plus aisé d'être dans une grande charge et dans de grands biens, selon le monde ; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût. » (Pascal. *Pensées*).

(*b*) Saint Raymond de Pennafort avait détourné un de ses neveux de se faire dominicain ; réfléchissant ensuite au dommage qu'il avait causé, il se fit dominicain lui-même afin de le réparer.

(2) Malheur aussi à ceux qui renoncent à leur profession après s'y être engagés. Un moine du mont Cassin demandait depuis longtemps à saint Benoît de quitter le monastère, Benoît la lui refusait ; mais voyant que ce moine scandalisait les autres, il le chassa. L'infortuné s'estimait heureux de son expulsion, et retournait gaiement dans le siècle, quand il vit venir à lui un dragon furieux, la gueule ouverte pour le dévorer. Il appela aussitôt à grands cris au secours, et les frères vinrent à lui et le trouvèrent si épouvanté qu'ils le ramenèrent au couvent, qu'il édifia depuis lors.

VI. — Du vœu de pauvreté.

1587. *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple*, a dit Jésus-Christ. La préoccupation des biens de ce monde, le soin de les acquérir ou de les conserver sont un grand empêchement à la perfection (1). Aussi, le jeune homme de l'Evangile ayant demandé à Notre-Seigneur ce qu'il avait à faire pour arriver à la vie éternelle, Notre-Seigneur lui posa d'abord la condition indispensable du salut : *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.* — Je les ai tous observés depuis mon enfance, répondit-il, — et Jésus, le regardant, l'aima. Voulant donc lui ouvrir une voie nouvelle, Jésus ajouta : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.* Ces paroles de Notre-Seigneur s'adressent à toutes les âmes. Les religieux les ont entendues, et ils ont fait vœu de renoncer aux biens du monde, afin d'avoir un trésor dans le ciel. Expliquons-leur : I, le vœu lui-même, et II, la vertu de pauvreté.

1588. — I. *Etendue de ce vœu.* Le vœu solennel de pauvreté, celui qui se fait dans les ordres religieux proprement dits, et que l'Eglise elle-même a déclaré solennel, rend le religieux incapable de posséder, et rend les actes de propriété qu'il ferait non seulement coupables, mais nuls et invalides ; il le dépouille complètement de tous les biens qu'il avait avant sa profession ; et, après sa profession, le religieux ne peut rien acquérir, ni donner.

Dans les congrégations religieuses à vœux simples ou non solennels, le vœu n'enlève pas au religieux la propriété radicale des biens qu'il avait avant sa profession, ni la possibilité d'acquérir pendant la durée de ces vœux, les biens qui lui sont donnés par testament ou par donation entre vifs. Le religieux à vœux simples peut aussi disposer de la propriété de ses biens, par testament ou par donation, avec la permission de ses supérieurs, pour ce dernier cas au moins. Mais l'administration, l'usufruit et l'usage de ses biens lui sont interdits. Avant sa profession, il a pu céder l'administration et l'usufruit de ses biens à qui il a voulu, même à sa communauté. Mais, lors même que, avant sa profession, il se serait réservé de changer, à son gré, la disposition qu'il a faite de cet usufruit, il ne peut pourtant la changer sans permission. Les profès ne peuvent rien réserver pour eux, ni rien s'approprier de ce qu'ils ont acquis par leur travail, ou de ce qui leur a été donné en vue de la congrégation dont ils sont les membres. Tout doit entrer dans les biens communs de l'Institut pendant toute la durée des vœux du religieux, et pour toujours si ses vœux sont perpétuels.

1589. Telle est aujourd'hui la règle en vigueur dans les communautés à vœux simples approuvées par l'Eglise. Mais, afin d'être plus clair, entrons dans les détails. On peut pécher contre le vœu de pauvreté : 1° par actions et 2° par désirs.

1° Parcourons les diverses manières dont un religieux peut violer le vœu de pauvreté *par action.* Elles se résument à trois : acquérir, retenir et disposer.

1) *Acquérir (a) en prenant* à sa communauté ou à une personne étrangère. Péché grave si la matière est grave, *v. g. valoris excedentis 10 francos ; imo, majorem requirunt theologi, si monasterium non sit pauper*, et péché doublement grave ; car il blesse à la fois la justice et le vœu de pauvreté. Emporter d'une maison dans une autre un objet appartenant à la communauté, c'est une faute contre le vœu. *(b) Recevoir* pour soi un objet de valeur sans avoir l'intention de le remettre à la communauté. Cependant le religieux à vœux simples peut acquérir légitimement les biens qui lui sont légués par testament ou par donation entre vifs ; mais il n'en a ni l'administration, ni l'usufruit, ni l'usage ; et, dès qu'il les a acquis, il doit disposer envers qui bon lui semble de l'administration, de l'usufruit et de l'usage. Recevoir une somme pour les pauvres, c'est une faute contre le vœu

(1) Les infidèles eux-mêmes l'avaient compris. Le philosophe Cratès, tout païen qu'il était, jeta à la mer une somme considérable en disant : « Je te submerge, de crainte que tu ne me submerges. »

si les pauvres à qui on la destine ne sont pas clairement désignés, et si on la distribue en son propre nom ; mais il faudrait une matière bien plus grave dans ce cas. *(c) Acheter* pour soi, avec le fruit de son travail, ou avec une somme appartenant à la communauté, un objet de grande valeur, c'est une faute grave. *(d) Emprunter* d'un membre de la communauté, ou d'une personne du dehors ; ce sont là autant de fautes contre le vœu.

1590. — 2) *Retenir (a)* un objet volé ou pris à la communauté, une partie du fruit des épargnes faites sur des frais de voyage, une partie du fruit de son travail et de son industrie ; *(b)* garder un objet qui n'appartient pas, *animo domini*, comme si on était maître, même en ayant la permission de l'avoir ; le cacher au supérieur, de peur qu'il ne l'ôte ; *(c)* garder un objet à son usage, pendant un temps plus long que celui qui a été fixé par les supérieurs. *(d)* Accepter ou retenir sans permission un dépôt dont on se rendrait responsable, ce serait contre la pauvreté, et dans tout cas contre l'obéissance si les supérieurs le défendaient. — Sainte Thérèse faisait tous les jours l'inspection de sa cellule, pour voir s'il n'y avait rien là de superflu.

1591. 3) *Disposer (a) pour soi*, mais à une autre fin que celle pour laquelle les supérieurs nous ont donné une somme, ou un objet, par exemple, pour acheter des vêtements, quand ils l'ont destiné à acheter des aliments ou des livres ; se servir pour acheter des livres de littérature de ce qui a été donné pour acheter des livres de piété, etc. ; administrer à sa guise les biens dont on a gardé le domaine radical ; *(b)* disposer *en faveur des autres*, vendre, prêter, échanger, donner ; on peut toutefois, si on n'a que des vœux simples, donner par testament, et même avec permission, par donation entre vifs, les biens dont de tels vœux laissent le domaine. On peut aussi, comme le dit saint Liguori, sans pécher contre le vœu, récompenser les services reçus, en se servant des biens à son usage, et faire, en dehors de la maison, quelques aumônes aux pauvres. On ne peut, sans permission, remettre une dette ; mais on n'est pas obligé, du moins par le vœu, d'accepter un don. On se rend coupable en détériorant et détruisant volontairement ce qui est à son usage.

1592. En règle générale, la violation du vœu est grave si la matière est grave, excepté toutefois dans le prêt et dans l'emprunt faits pour quelque temps ; et si la matière est légère, la faute est légère. La permission des supérieurs, et non du confesseur, excuse, qu'elle soit expresse, ou tacite, ou présumée. Elle est tacite, quand elle est comprise dans l'emploi que les supérieurs confient, ou dans une autre permission qu'ils donnent. Qu'on se garde d'abuser de la permission présumée, de celle qu'on présume que le supérieur accorderait, si on la lui demandait, bien qu'elle suffise pour empêcher la transgression du vœu. Malheur aux religieux propriétaires qui retiennent à l'insu de leur supérieur des objets de valeur. Il était ordonné, autrefois, par les saints canons de les chasser du monastère ; les religieux proprement dits, qui meurent, s'étant réservé une somme, ne peuvent pas être enterrés en terre sainte ; autrefois, on les ensevelissait dans un égout, où l'on devait jeter leur argent avec leur cadavre. Plusieurs fois, dans les premiers siècles, on a infligé ce châtiment dans toute sa rigueur, et avec une solennité capable d'effrayer tout religieux infidèle à son vœu. Le saint concile de Trente prive les religieux propriétaires de voix active et passive pendant deux ans.

2° Mais le péché d'action n'est pas le seul que condamne le Dieu qui scrute les cœurs : le *seul desir* de faire un des actes de propriété que nous venons d'énumérer, est coupable légèrement ou gravement, selon la nature de la faute que l'on désire commettre. C'est une infraction du vœu.

1593. — II. *Vertu de pauvreté : 1° Son excellence.* Le vœu de pauvreté non seulement retranche la jouissance extérieure, l'abus des biens de la terre, mais encore il tend à porter le remède à la racine du mal, à sevrer le cœur et à l'empêcher de s'attacher à ces biens périssables. C'est ainsi qu'il facilite la pratique de la vertu de pauvreté qui est la fin du vœu et qui est plus excellente que le vœu lui-même. C'est d'elle que Notre-Seigneur, qui était le maître des richesses de ce monde, a voulu faire la compagne de sa vie et de sa mort.

Jamais il ne s'est séparé d'elle, ni dans la crèche, ni à Nazareth, ni dans

sa vie publique. *Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Sur la croix, il a pu dire : *Je suis un ver de terre et non un homme.* Les soldats l'ont dépouillé de ses vêtements et ont tiré sa robe au sort (1).

C'est de ceux qui pratiquent la pauvreté qu'il a dit : *Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient !* Il promet les richesses du ciel à ceux qui méprisent celles de la terre et qui n'y attachent point leur cœur. Heureuse l'âme détachée ; elle peut dire : *Nous sommes des voyageurs et des pèlerins sur la terre ; nous n'avons pas ici de demeure permanente, nous en cherchons une éternelle !* Elle a retranché la racine de tous les maux, qui est le désir des biens de la terre.

L'athlète, dans la lutte, se dépouille de ses vêtements, afin que son ennemi ne puisse le saisir par là. L'âme dépouillée des biens d'ici-bas, est à l'abri des atteintes du démon : pour elle, plus de sollicitude des choses du temps, elle plane au-dessus de la terre, tandis que celle qui n'a pas acquis le détachement, a ses ailes comme enchaînées par la glu des choses du monde. *Amassez-vous des trésors dans le ciel, où la rouille ne les ronge point, et où les voleurs ne peuvent les ravir.* Qui, parmi les âmes religieuses, ne voudrait ressembler à Jésus ? Qui n'ambitionnerait les effets de la promesse faite par lui aux pauvres d'esprit et de cœur ? Qui ne travaillerait avec plus d'ardeur à entasser les richesses de la pauvreté, que les plus avares des mondains ne le font pour se procurer les biens de ce monde (2).

1594. 2° *Degré de la vertu de pauvreté.* Le religieux qui sent le prix de la pauvreté, ne se contente pas de la pratique exacte du vœu, ce qui est 1) *le premier*, le plus bas degré de cette vertu : il veut en franchir tous les degrés. 2) *Deuxième degré*, pauvreté du cœur qui bannit (*a*) *les regrets des biens*

(1) Avant Jésus-Christ, il y avait des pauvres sur la terre, comme il y en a encore, et en aussi grand nombre ; mais cette pauvreté n'était pas celle que le Fils de Dieu voulait établir parmi les hommes, ni par conséquent celle qui devait faire leur bonheur dans cette vie, ni leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvait sur la terre qu'une pauvreté forcée ; et celle qu'y voulait établir Jésus-Christ, devait être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté désirée, choisie, embrassée par état et par profession. Or il est évident que la pauvreté avec toutes ces conditions, ne se trouve point dans le monde : c'est dans la religion, dit saint Bernard, que se vérifie clairement et sensiblement ce divin paradoxe du Sauveur : *Beati pauperes.* C'est là que par choix et même par vœu, on se fait un bonheur de n'avoir rien, de ne posséder rien, de n'espérer rien ; là que se trouvent ces pauvres évangéliques, héritiers du royaume céleste. (BOURDALOUE).

(2) Saint François d'Assise, se rendant à Rome avec le frère Masséo, entra dans une église et demanda avec tant d'ardeur à Notre-Seigneur l'amour de la pauvreté pour tous ses religieux, que son visage paraissait jeter des flammes. Puis il s'avança vers le frère Masséo, les bras ouverts et comme hors de lui, et il éclata en ces paroles ardentes : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi et de ma dame la Pauvreté ; car je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne puis trouver de repos sans elle ; et vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est assise dans la poussière du chemin, et ses amis passent devant elle avec mépris. Voyez l'abaissement de cette reine, Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre, pour en faire votre épouse et pour avoir d'elle, par elle et en elle, des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre Mère ; elle était dans la crèche ; comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez combattu pour notre rédemption. Dans votre passion, seule, elle ne vous a pas abandonné. Marie, votre Mère, s'est arrêtée au pied de la croix ; mais la pauvreté est montée avec vous, elle vous a serré plus fort contre son sein. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds : et lorsque vous mouriez de soif, cette épouse attentive vous faisait présenter du fiel. Vous êtes mort dans l'ardeur de ses embrassements ; elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, elle n'a permis à votre corps de reposer que dans un tombeau étranger. C'est elle qui vous a réchauffé au fond du sépulcre et qui vous en a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée au ciel, et vous voulez qu'elle marque les élus du signe de la rédemption. Oh ! qui n'aimerait la dame Pauvreté au-dessus de toutes les créatures ! O très pauvre Jésus ! la grâce que je vous demande est de me donner le privilège de la pauvreté. Je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor ; je vous prie qu'à moi et aux miens il soit propre à jamais de ne pouvoir rien posséder sous le ciel pour la gloire de votre nom, et de ne subsister pendant cette misérable vie que de ce qui nous sera donné en aumône.

que nous avons quittés ; quel esclave devenu libre regrette sa chaine ? (b) *L'attachement* à ce qui est à notre usage. Le religieux, dit saint Liguori, doit être comme une statue qui se laisse parer ou dépouiller, sans se réjouir et sans se plaindre.

Que de fois, ceux qui ont renoncé à une fortune qu'ils avaient dans le siècle s'attachent à une bagatelle, à un tableau, à un livre, à une image, voir même à une chatte, comme il arriva à un ermite du temps de saint Grégoire. Quelle folie ridicule ! Et nous reconnaissons qu'elle est la nôtre, quand nous avons de la peine à nous voir enlever tel ou tel objet. Dès que nous remarquons cet attachement, il faut avoir soin de prier nos supérieurs de nous enlever ce qui l'entretient en nous, ou de nous autoriser à le donner à un autre (1).

1595. 3) *Troisième degré.* Se contenter du nécessaire et éviter tout superflu, ne rien laisser perdre ni se détériorer. Quel religieux que celui qui veut avoir tout le luxe des mondains, ou peu s'en faut, qui, peut-être, s'accorde au couvent ce dont il aurait été privé à jamais, s'il fût resté dans le siècle ? Sainte Madeleine de Pazzi vit beaucoup de religieuses damnées, dit saint Liguori, pour des fautes commises contre la pauvreté, et spécialement pour la vanité dans les habits (2).

(1) Hélas ! on risque de se laisser aller à l'amour-propre timide et avide qui s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve sous sa main, même à des ronces et à des épines. Il est inépuisable en beaux prétextes ; il se replie comme un serpent et prend toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petit des sacrifices qu'il fait en gros. Il se retranche dans un meuble, dans un habit, dans un livre, un rien qu'on n'oserait nommer. On conserve ses objets, on craint de les perdre, on les défend quand on nous a dit de les abandonner. On est peut-être plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

On est plus vif pour des bagatelles que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts. On est sensible aux moindres commodités qui manquent. On ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût ; non seulement la pauvreté n'est pas pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité ? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle des ouvriers champêtres, qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est donc de cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates, nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte non-seulement vivaient du travail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses. On voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités ; maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout ; elle subsistent de peu, mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle pour embrasser la pauvreté. Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse ; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. » (BOSSUET.) Est-ce donc à l'école de Jésus-Christ qu'on a appris ainsi la pauvreté ?

Le diacre Jean, dans la *Vie de saint Grégoire*, raconte qu'un certain anachorète, après avoir renoncé à de grands biens pour vivre dans une austère pénitence, avait gardé avec lui un petit chat auquel il tenait. Il pria Dieu de lui faire connaître la récompense qui l'attendait pour tant de sacrifices. Pendant son sommeil, il lui fut révélé que sa récompense serait la même que celle du pape Grégoire. Le lendemain, il s'éveilla tout triste, se demandant comment il se pouvait faire qu'il n'eût pas plus de récompense qu'un pontife qui avait tant de richesses entre les mains et le Seigneur, après plusieurs jours, lui dit qu'il tenait plus à son chat que Grégoire à ses richesses.

(2) (a) Quand saint Norbert fut installé malgré lui archevêque de Magdebourg, il fut conduit à son palais épiscopal par un brillant cortège ; mais il était si pauvre dans sa mise, que le portier le repoussa, lui disant de se placer parmi les pauvres et de ne pas

1596. 4) *Quatrième degré*. Ne pas rechercher avec trop d'ardeur les choses nécessaires: *Nolite solliciti esse dicentes: Quid manducabimus aut quid bibemus?* Ne soyez pas inquiets en disant: Que mangerons-nous ou que boirons-nous? Dans l'usage des choses nécessaires, préférer ce qui nous rend plus conformes à Notre-Seigneur: les meubles, les habits, les mets les plus pauvres, les remèdes les plus simples, les moins coûteux; non seulement ne pas perdre de temps, mais embrasser avec joie les travaux les plus pénibles; être heureux de subir quelque privation même dans les maladies.

Le frère de saint François l'ayant rencontré mal vêtu et tout suant, lui envoya demander à acheter une goutte de sueur. Le saint répondit: Dites à mon frère que j'ai tout vendu à mon Dieu et bien cher, et que je suis content de mon marché.

C'est par ces degrés que l'âme, en se détachant de tout, s'élève jusqu'à la possession du royaume des cieux. Heureux les religieux qui montent à ces hauteurs! rien ne peut troubler leur paix; heureux les instituts où la pauvreté règne, où l'on préfère les vocations d'or aux vocations d'argent, où l'on ne tient pas plus à l'argent qu'aux cailloux, ou à la poussière qui s'attache aux pieds, comme le disait saint François d'Assise! Rien n'édifie le monde comme le spectacle du détachement, rien ne le scandalise comme l'attachement aux biens de la terre. C'est ce qui le fait se plaindre des couvents. Il vaut donc mieux savoir sacrifier quelque chose de ses droits que de se faire la réputation d'être intéressé. Il faut éviter cette réputation, non seulement pour soi, mais encore pour son couvent, et aimer la pauvreté même pour sa communauté.

1597. Ah! ne redoutons pas, pour notre congrégation, la pauvreté, la simplicité; mais plutôt le luxe, le confortable, le bien-être. Comment sont tombées ces communautés si nombreuses et si florissantes avant la grande révolution? Par la richesse. Comment s'élèvent et prospèrent aujourd'hui des œuvres qui ont eu les commencements les plus modestes? *Beati pauperes!* Heureux les pauvres! Que les supérieurs y veillent, s'ils veulent voir grandir leur institut. Que chaque religieux s'en convainque, s'il veut, pour sa part,

incommoder tous ces grands seigneurs. On s'empressa de dire au portier que c'était l'archevêque; et le portier fut tellement effrayé de sa méprise qu'il voulait s'enfuir. Mais Norbert le retint en lui disant: « Vous me connaissez mieux que ceux qui m'obligent à habiter ce palais ».

(*b*) Sérapion le Sindonite se fit esclave d'un païen, afin de pouvoir l'instruire et le convertir. Il y réussit; et son maître affranchit Sérapion et lui donna un habit, une tunique et un livre des évangiles Sérapion rencontra aussitôt un pauvre, auquel il donna l'habit; il donna bientôt après la tunique à un second; et en montrant son évangile il disait: « Voici celui qui m'a dépouillé de tout ». Il alla même jusqu'à vendre ce livre pour secourir une malheureuse veuve.

(*c*) Mme Louise de France, devenue Carmélite et prieure du Carmel de Saint-Denis, avait pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de corde sans talons. Elle n'avait jamais qu'une seule robe, elle porta la dernière huit ans Elle l'avait rapetassée elle-même à plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve. Une religieuse qui voulait la déterminer à la changer, lui dit que ce serait une honte pour le monastère, si elle recevait en cet état la famille royale. « Depuis quand serait-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état? ma famille sait bien que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est surtout dans ma charge qu'on doit en donner l'exemple » Elle occupait la cellule la plus incommode, et n'y laissa faire aucune des réparations qu'elle eût permises à toute autre. Les croisées joignaient si mal, que le vent éteignait sa lampe; elle les calfeutrait avec du papier. Etant devenue malade, ses religieuses et ses propres sœurs lui proposèrent de s'installer dans l'appartement où elle recevait la famille royale. « Vous y serez plus commodément, dirent-elles. — Oui, sans doute: mais le commode n'est pas ce que l'on vient chercher ici; et en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est Carmélite ».

Gustave, roi de Suède, alla la visiter dans sa cellule; n'y trouvant qu'un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux tréteaux, il s'écria « Quoi c'est ici qu'habite une fille de France! — Et c'est ici encore qu'on dort mieux qu'à Versailles, » répondit la princesse Carmélite. Le roi voulut voir son couvert du réfectoire, composé d'une cuiller de bois et d'un gobelet de terre. En quittant Saint-Denis, il disait: « Paris et la France, Rome et l'Italie ne m'ont rien offert de comparable à la merveille que renferme le Carmel de Saint-Denis ».

contribuer au développement de sa congrégation, avoir en ce monde le centuple et la vie éternelle en l'autre.

Saint Cyrille de Jérusalem, dans une lettre à saint Augustin, rapporte qu'un monastère de la Thébaïde, composé de deux cents religieuses, n'observait pas la pauvreté. L'une d'elles, restée fidèle, reçut mission de saint Jérôme d'avertir sa supérieure de ramener l'observance régulière, sous peine d'un châtiment. Elle le fit et on s'en moqua. Saint Jérôme lui apparut une seconde fois, et lui ordonna de renouveler cet avertissement, et de ne pas rester dans le monastère si on n'en tenait pas compte. Elle obéit ; et, comme la monition était mal reçue, elle quitta le monastère qui s'écroula aussitôt et ensevelit toutes les religieuses sous ses ruines (Liguori, tome, X, page 260) (1).

Acte de contrition aux pieds de Jésus pauvre. O Sauveur, que ma vie, mes goûts sont peu semblables aux vôtres! Ce n'est pas vous qui vous trompez, c'est moi. Je veux vous ressembler. Je renonce à cet objet, à cette attache, à

(1) *(a)* Saint Norbert, visitant un jour le monastère de Moscesca, trouva que l'abbé Rodolphe y avait fait de trop belles constructions ; il en eut une douleur sensible. « Vous avez, dit-il à l'abbé, employé à faire des palais ce qui aurait pu nourrir plusieurs pauvres. Il n'en sera pas ainsi. » Et il se tourna en priant Dieu vers un petit ruisseau qui coulait tout près ; puis il partit sans qu'on pût le retenir. Le ruisseau, qui n'avait presque point de force, devint un torrent impétueux qui renversa tout. Les religieux, après ce désastre, voulaient se bâtir un monastère à un endroit où ils fussent plus en sûreté ; mais Norbert leur dit de rebâtir à la même place, car désormais ils n'auraient plus rien à craindre.

Dans un autre monastère, en admettant un novice qui avait de grands biens, on lui avait fait faire une donation générale, toute en faveur du monastère. Norbert se fit apporter l'acte et le déchira, et se retira en priant Dieu de punir le couvent. Aussitôt un incendie éclate et réduit en cendres la plus grande partie de l'édifice.

(b) Quand sainte Macrine mourut, saint Grégoire de Nysse, son frère, vint assister à ses derniers moments et recueillir son dernier soupir. Le monastère était si pauvre qu'on n'y trouva qu'un voile tout usé pour recouvrir le corps de la sainte. Saint Grégoire fut obligé d'étendre sur lui son manteau. Macrine portait à son cou un anneau et une croix de fer. Saint Grégoire donna la croix à une religieuse et garda pour lui l'anneau qui renfermait une relique de la vraie croix.

(c) *Confiance à la Providence dans la pauvreté.* L'Ordre que venait de fonder saint Camille de Lellis était toujours dans la misère ; il avait même des dettes considérables. Les Frères étaient dans la plus grande inquiétude. « Mes frères, leur disait leur saint fondateur, il ne faut jamais douter de la Providence. Rappelez-vous ce que le bon Sauveur disait à Catherine de Sienne : Catherine, pense à moi, et je penserai à toi. Ainsi pensons à lui et à nos pauvres pour qu'il pense à nous. Lui est-il si difficile de nous donner un peu de ces biens dont il a comblé les Juifs et les Turcs ? » Comme ses créanciers lui disaient : « Père, quand finirez-vous de nous payer ? — Ne vous inquiétez pas, dit-il, Dieu n'est-il pas assez puissant pour envoyer ici demain des sacs d'argent ? » La confiance du saint ne fut pas trompée, car à cette époque mourut le cardinal Mondovi qui, sur le point de quitter cette vie, prit dans ses mains tremblantes les mains de Camille et lui dit : « Père, je vous ai aimé dans la vie et dans la mort. » En effet, il légua à son Ordre plus de 80 000 francs. (Voir la note du n. 622).

Dans un temps de famine, le saint faisait tout distribuer aux pauvres ; ses religieux craignaient qu'il ne restât plus rien pour eux. Il leur répondit que les oiseaux du ciel ne semaient ni ne récoltaient rien, que Dieu saurait bien les nourrir aussi. Ce jour-là même, en effet, un boulanger leur apporta du pain, leur promettant de ne pas les en laisser manquer tant que durerait la famine.

(d) Saint Gaétan, fondant une maison de Théatins à Naples, le comte d'Oppida voulait lui persuader d'accepter des rentes pour ses religieux. Le saint s'y refusant, le comte le fit argumenter par d'autres religieux de mérite. « Veuillez me dire, mes Frères, quelle assurance vous avez de recevoir annuellement vos rentes. — Nous avons des fermiers — Qui vous garantit qu'ils vous paieront ? — Les contrats bien signés, les titres. — Oh ! que notre mense est mieux établie que la vôtre, puisqu'elle repose, non sur la signature des hommes, mais sur la parole de Notre-Seigneur : *Ne soyez pas inquiets du lendemain. Cherchez d'abord le royaume de Dieu, etc.* » Le comte lui objectant qu'il ne pouvait vivre ainsi à Naples, bien que cela lui eût réussi à Venise : « Je crois néanmoins que le Dieu de Venise est le Dieu de Naples. » Le comte insistant toujours, saint Gaétan sortit avec ses compagnons, ferma les clefs de la maison, les renvoya au fondateur et partit, parce qu'il ne pouvait vivre là dans un entier abandon à la Providence ; mais le comte, à cette nouvelle, court après le saint et le ramène avec ses compagnons.

cette perte de temps! Mon bonheur sera dans la privation et non dans le bien être (1).

VII. — La vertu et le vœu de chasteté.

1598. I. La vertu : 1° *Conseillée par Notre-Seigneur. Celui qui laissera, pour l'amour de moi, époux ou épouse, aura le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.* Dans un autre endroit, il approuve les Apôtres qui lui ont dit : *Il n'est pas avantageux de se marier* : et il loue ceux qui renoncent au mariage à cause du royaume des cieux. *Qui peut comprendre, comprenne*, ajoute-t-il ! Paroles que saint Jérôme et saint Thomas expliquent ainsi : Que celui qui a du courage, entre dans la lutte ; qu'il combatte et remporte la victoire. Et afin d'exciter par ses exemples ceux qu'il invite par sa parole, Notre-Seigneur, avec sa divine Mère, lève la bannière de la chasteté, sous laquelle s'enrôleront à leur suite les âmes généreuses. Jésus ne veut sur la terre, autour de sa personne divine, qu'un cortège virginal : Marie, Joseph, Jean-Baptiste, Jean l'Evangéliste ; et dans le ciel, il ne se fait accompagner que des vierges, qui chantent à sa suite un cantique, dont les autres élus ignorent les célestes accords et dont la douceur lui est plus agréable que les chants des autres saints. C'est ainsi que Jésus nous presse de pratiquer le conseil de la chasteté, en comblant de privilèges les âmes qui y sont fidèles.

1599. 2° *Excellence de cette vertu.* Vous avez compris et vous vous êtes rangés autour de lui par le vœu de chasteté. Quel honneur! Vous êtes devenus des anges dans un corps mortel, avec plus de mérite, par conséquent, que ces esprits bienheureux (2). Vous êtes devenus semblables à Marie, à

(1) (*a*) Sainte Hyacinthe Mariscotti, d'une noble famille de Viterbe, porta au couvent de Sainte-Claire un cœur plein des vanités du monde. Elle tomba malade au moment où un saint prêtre venait donner la retraite. Elle demanda à grands cris à se confesser ; mais l'homme de Dieu voyant sa cellule ornée comme un salon, se retira en disant que le paradis n'était pas fait pour les superbes. Hyacinthe, effrayée, s'écrie en versant des larmes: « Je ne puis donc être sauvée? — Laissez-là ces vanités, lui répond le saint prêtre, et ne songez qu'aux choses du ciel, et le pardon viendra avec le repentir. » Dès lors Hyacinthe fut changée ; une seconde maladie et une apparition de sainte Catherine de Sienne en firent un modèle de mortification et de pauvreté. Elle fit le sacrifice de ce qu'elle s'était réservé, et revêtit la dépouille d'une religieuse qui venait de mourir. Elle prenait la discipline avec tant de rigueur, que le pavé de sa cellule était tout rouge de son sang Elle portait pendant le jour un immense crucifix, et s'y faisait attacher la nuit avec des chaînes de fer; un fagot de sarments lui servait de couche et une pierre d'oreiller. Elle ne marchait que les pieds nus. La pauvre sœur converse avait une plus belle robe et une cellule moins sévère que la sienne. Elle faisait les ouvrages les plus répugnants du couvent et balayait les cellules, presque toujours en se traînant sur les genoux, afin de se fatiguer davantage.

(*b*) Saint Pierre Damien, cardinal, évêque d'Ostie, le conseiller des Papes, la lumière de l'Eglise, retiré à la fin de sa vie au monastère de Font-Avellane, ne mangeait que du pain fait avec de l'orge et du son, et le plat dans lequel il prenait son repas était celui-là même dans lequel il lavait les pieds des pauvres. (Voir la note du n. 1627).

(*c*) Saint Aphraates, solitaire d'Antioche, reçut un jour la visite du sénateur Anthémius, qui lui apporta une tunique de son pays. Le saint la mit sur un siège ; mais bientôt après, il dit à Anthémius : « J'ai un conseil à vous demander : j'ai un bon serviteur dont je suis content; depuis longtemps, un Persan me presse d'en accepter un autre, sous prétexte qu'il est de mon pays. Faut-il renvoyer le premier?— Non certes, répondit Anthémius.— Donc, reprit Aphraates, veuillez reprendre cette tunique ; car celle que j'ai me sert depuis seize ans, et je ne puis en avoir deux. »

(2) *Angelus Virginitatem habet, sed non carnem, sane felicior quam fortior in hac parte*, dit saint Bernard. Les anges ont la virginité, mais ils n'ont point de corps ; leur pureté est à la vérité heureuse, mais non si généreuse ; ce leur est un grand bonheur, mais ils n'y ont pas tant d'honneur; elle leur est nécessaire et non pas méritoire comme celle des vierges, qui est libre et volontaire ; elle leur convient par nature et aux vierges par grâce : or, ce que la grâce nous donne n'est-il pas plus excellent, précieux, digne et divin que ce que la nature communique? Si l'ange est pur et continent, ce n'est pas vertu en lui, il n'en mérite aucune récompense, parce qu'il n'a point de chair, point de tentation, ni de sensualité qui le tourmente ; mais qu'une créature fragile, composée de chair et de sang, vive en un corps sensuel l'espace de plusieurs années parmi les char-

Jésus, à Dieu lui-même : *Incorruptio facit esse proximum Deo.* Vos âmes sont ses épouses ; et, quand on l'a dit, il faut garder le silence. N'est-elle pas Reine l'Epouse du Roi des Rois ? dit saint Ambroise. Vous êtes la plus belle fleur du jardin de l'Epoux, la gloire de l'Eglise, ses pierres les plus précieuses et son plus bel ornement ! Au milieu des épines du monde s'étale la blancheur du lis de votre pureté, et son parfum embaume ceux que ravit son éclat ! (Voir le trait de saint Edmond, note du n° 838) (1).

1600. 3° *Avantages qu'elle procure.* Dès ce monde, vous jouissez du centuple promis : 1) Dieu dit à la femme : *Je multiplierai vos tristesses; vous enfanterez dans la douleur et vous serez sous l'empire de votre mari.* Cette sentence n'est point pour vous, ô vierges : vous n'avez pas à redouter les larmes de la femme. Il faudrait connaître les peines et les périls dont la vie des époux est tissue pour apprécier le bonheur de la chasteté. Ah ! si les religieux qui ont des dégoûts de leur vocation, expérimentaient pendant un mois de semblables épreuves, comme ils béniraient Dieu de les avoir appelés à son service !

2) Si néanmoins la femme qui a choisi un époux terrestre a droit de compter sur son assistance, que ne doit-elle pas attendre de Jésus, l'âme pure qui l'a choisie ? Quels biens ne doit-il pas lui communiquer ? Que vous refuserait-il, à vous qui lui avez donné votre corps et votre cœur ? Il vous comblera de *(a) consolations intimes,* de marques d'ineffable amour, si vous êtes fidèles ; il répandra en vous la paix de la conscience. De tous les plaisirs le plus grand est d'avoir triomphé des plaisirs mêmes, dit saint Cyprien.

(b) Il vous parera d'une *beauté surnaturelle.* Cette beauté de la vierge fait l'admiration des anges eux-mêmes, comme le dit saint Bernard. Que les

...es de la chair et les tentations du démon, dans les ardeurs de la concupiscence, et que si longtemps elle conserve la vivacité de cette belle fleur parmi tant d'épines, c'est ce qui est héroïque, admirable, méritoire et digne d'une couronne éternelle !

On ne s'étonne point de voir en l'air une colombe naturelle; mais quand on vit cette colombe de bois, que l'ingénieux Archytas, de Tarente, fit voler par artifice, tout le monde cria : O miracle ! Si l'on voit un beau raisin sur la fin du mois de septembre au milieu des vignes, ou une fleur de lis bien fraîche sur la fin du mois de mai au milieu d'un parterre, on ne s'en étonne pas ; mais si on trouvait sur les Pyrénées, au cœur de l'hiver et au milieu des frimas, un raisin ou une belle fleur, on l'estimerait un prodige et avec beaucoup de raison : ainsi de voir la pureté parmi les anges, il n'y a point de miracle, elle leur est naturelle ; cette fleur peut bien croître et s'épanouir dans le ciel, c'est son terroir, c'est son propre fonds; mais de la voir croître, se prodiguer et répandre ses parfums en ce monde, parmi les rigueurs et les âpretés des tentations, c'est ce qui rehausse son prix et sa valeur, c'est ce qui est rare, excellent, admirable. (Le Jeune).

(1) Une épouse partage avec son époux tous les titres d'honneur et toutes les prérogatives qui le rendent illustre et recommandable. S'il est comte, elle est comtesse ; s'il est marquis, elle est marquise; s'il est duc, elle est duchesse ; s'il est prince, elle est princesse; donc, par une conséquence infaillible, les religieuses sont toutes reines, quand elles ne seraient que roturières et villageoises, puisqu'elles sont épouses d'un roi et du Roi des rois, et de là vient que toutes les âmes bien éclairées de Dieu ont toujours eu de grands sentiments d'honneur et de respect pour elles. Mes Sœurs, saint Augustin vous déclare que vous devez vous estimer plus honorées et vous glorifier davantage de l'alliance que vous avez avec la moindre de vos sœurs religieuses, que de la plus noble alliance que vous ayez jamais eue dans le monde : *Magis studeant de pauperum sororum societate, quam de parentum divitum dignitate gloriari.* (S. Augustin, p. 109.) Si vous lui en demandez la raison, c'est que votre sœur ou quelque autre parente que vous avez dans le monde, n'est que comtesse ou que duchesse, au lieu que la plus pauvre de vos sœurs religieuses, oui la plus pauvre, la jardinière, la boulangère ou la cuisinière est une reine, l'épouse d'un roi et l'épouse du Roi des rois. On ne le croit pas dans le monde ; mais il est vrai, néanmoins, et plus assuré qu'il n'est vrai, que vous me voyez et que vous m'entendez; car vos yeux et vos oreilles vous ont souvent trompées et l'Eglise ne peut tromper, et c'est elle qui nous assure de cette vérité : *Septus choreis virginum, Sponsus decorus gloria, sponsisque reddens præmia.*

L'impératrice sainte Hélène entrait souvent dans les monastères pour y vivre en religieuse, ne le pouvant pas être de profession, elle y servait les sœurs à deux genoux, en grand respect et avec une profonde humiliation d'esprit et de corps. Si vous lui en eussiez demandé la raison, elle eût dit : C'est que je ne suis que femme de l'empereur de la terre, d'un prince mortel et corruptible; mais ces vierges-ci sont épouses de l'empereur du ciel, immortel et impassible. (Voir n. 1578.) (Le Jeune).

filles de Babylone dont la gloire est dans la confusion, vous montrent ce qu'elles ont de comparable. Elles se revêtent de pourpre et de lin, sous lesquels elles cachent une conscience en haillons ; vous, couvertes de pauvres haillons peut-être, vous brillez comme une perle au regard de Dieu. Cette beauté de l'âme sainte n'est qu'un reflet de la beauté divine. Une eau pure reflète le soleil, ainsi l'âme pure retrace l'image de Dieu. (c) *La santé du corps lui-même* est souvent le fruit et la récompense de la pureté de l'âme. Voilà le centuple en ce monde, en attendant une sainte mort (1) et une place à part dans le ciel. O vertu de chasteté, qui ne serait ravi de vous avoir voué sa vie (2) !

1601. II. Vœu. *Malheur toutefois à ceux qui, après l'avoir fait, le transgressent.* Ils étaient vêtus de pourpre comme les rois, et ils ont embrassé la fange. Comment l'or pur s'est-il obscurci ? Comment cet éclat a-t-il disparu ? Par la violation du vœu qui condamne : 1° *Le désir de s'engager dans le mariage.* Embrasser l'état du mariage avec le vœu solennel de chasteté, c'est un crime et le mariage est nul. Si on n'a fait que le vœu simple de chasteté, comme toutes les religieuses de France, la Savoie et Nice exceptées, c'est un crime ; mais le mariage est valide. Désirer de commettre un crime, c'est une faute grave. Le seul désir du mariage est donc une faute grave pour une personne consacrée à Dieu, si ses vœux sont perpétuels, et même dans le cas où elle n'aurait que des vœux temporaires, si elle avait l'intention d'exécuter ce désir pendant la teneur ou la durée de ses vœux. Quel outrage c'est faire à Notre-Seigneur que lui préférer un mortel ! Qu'une telle conduite est loin de celle des saints !

Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, disait à ceux qui lui conseillaient d'épouser un des grands seigneurs de l'empire : « Si l'on offrait à une jeune fille, d'un côté un monarque, de l'autre un pâtre, lequel devrait-elle choisir ? Renoncer au Roi du ciel pour épouser un homme, fût-il Aurélien, serait donc une folie. » Cette folie est le partage des âmes religieuses qui conserveraient des regrets d'avoir choisi Dieu, ou des désirs d'être un jour infidèles.

1602. 2° Le vœu de chasteté interdit, *tout acte extérieur ou intérieur* qui serait contraire à la vertu de pureté. Les péchés contre cette vertu sont tous des péchés contre le vœu. On sait que toute faute volontaire contre la chasteté, même de pensée, est un péché mortel pour les gens du monde qui n'ont point fait de vœu. Mais quand on a fait le vœu, le péché est doublement grave, ou il renferme deux malices distinctes dont chacune est grave. Pour l'âme religieuse, une pensée, un désir, une parole, une action volontaires, contraires à la pureté, sont un péché mortel, contre le sixième ou le neuvième commandement, et de plus un péché mortel de perfidie, parce qu'ils violent un vœu en matière grave. Je dis *volontaires*, car il est des âmes perpétuellement tentées, et qui prennent des tentations pour des fautes. Elles ont le mal en horreur. Qu'elles se rassurent donc et obéissent à leur confesseur, méprisant les pensées et les tentations qu'elles éprouvent malgré elles. (Voir la note du n° 416.) Au lieu de se tourmenter des imaginations mauvaises qui leur viennent à l'esprit, elles devraient s'en réjouir comme d'une occasion de mérite. Chaque fois, en effet, qu'elles les repoussent, elles font un acte méritoire.

Les péchés extérieurs des personnes consacrées à Dieu par les vœux solen-

(1) Sainte Hyacinthe Mariscotti, clarisse de Viterbe, à la fin de sa carrière, apprenant que les plus célèbres médecins de la ville conféraient sur les moyens de la sauver : « Remerciez-les de leur bonne volonté, dit-elle ; mais dites-leur que demain je serai dans le ciel auprès de mon fiancé. » Puis elle se confessa plusieurs fois, et murmura : « Jésus, fiancé de mon âme, venez à mon secours. Je remets mon âme entre vos mains. » Et elle s'endormit dans le Seigneur. (Voir la note n° 1518.)

(2) Il n'est donc pas étonnant que des saints aient tout sacrifié plutôt que de perdre la chasteté parfaite. Saint Stanislas, duc de Lithuanie, se mourait de langueur ; les médecins, pour prolonger ses jours, lui indiquaient comme remède le mariage, qui lui donnerait du reste l'espoir de succéder à son père comme roi de Pologne. Il aima mieux mourir. La grande modestie de ce saint inspirait l'amour de la pureté à tous ceux qui le voyaient.

nels ont de plus la malice du sacrilège ; quelques théologiens enseignent qu'il en serait de même si on violait dans les mêmes conditions les vœux qui ne sont pas solennels. Si même une action contre la sainte vertu avait un caractère de scandale, il y aurait très probablement dans cette action, déjà plusieurs fois gravement coupable, un autre péché contre la charité. Déconsidérer, en effet, l'état religieux, ruiner la réputation de sa communauté, ce n'est pas une faute légère.

1603.— Rien ne désole tant les âmes qui ont la foi, que la vie des religieux infidèles. Les saints Docteurs ont, du reste, exhalé à ce sujet les plaintes les plus amères : « Malheur à toi ! s'écrie saint Chrysostome s'adressant à une vierge tombée. A quelle haute destinée t'appelait la miséricorde divine ! Dans quelle abîme te plonge ton infamie ! Malheur ! l'Epoux céleste t'appelait à ses noces, tu t'en es bannie toi-même ! Comment es-tu tombée du ciel, toi qui étais plus brillante que l'étoile du matin ? Je te vois assise, abandonnée. Avec plus de raison que le Prophète pleurant sur Jérusalem, je dois gémir et pleurer sur ton malheur ! »

Saint Ambroise fait entendre les mêmes accents : « Enumérerai-je, dit-il, les biens que vous avez perdus, ou pleurerai-je les maux que vous avez amassés sur votre tête ? Vous étiez comme une fleur dans l'Eglise, vous étiez l'épouse de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit ; et toutes les fois que je dis ce que vous étiez, il est nécessaire que vous versiez des larmes ; car vous n'êtes plus ce que vous étiez. Ah ! quel changement ! Vous qui brilliez comme l'or, vous êtes devenue plus vile que la boue des places publiques, foulée aux pieds par des animaux immondes. En tombant du ciel, vous qui aviez l'éclat d'un astre du firmament, vous êtes devenue plus noire que le charbon. Malheur, malheur encore à vous qui avez perdu tant et de si grands biens, pour un plaisir qui a duré si peu ! »

1604. — III. *Moyen de garder la vertu et le vœu.* Le lis fleurit entre les épines. C'est en l'entourant des épines de la vigilance, du travail et de la mortification des sens, qu'on fait fleurir en soi la virginité (1).

1605. — 1° Le premier degré de la *vigilance* est le plus nécessaire pour s'épargner les chutes, c'est la fuite des occasions. Cette doctrine s'applique à tous, mais surtout à ceux qui seraient tombés. (*Resumer ici ce qui a été dit sur les occasions et répondre aux objections.*) (Voir n° 1029.) Quand on est jeté dans ces périls, il faut avoir soin de dire à ses supérieurs qu'on est exposé à se perdre dans la maison où l'on se trouve, dans l'emploi que l'on exerce, et ils se feront un devoir de nous écarter du danger. Et c'est là en effet pour eux une rigoureuse obligation.

1606. — 1) *Les entrevues* en tête à tête avec les personnes de différent sexe, seraient-elles mêmes saintes, voilà une des plus dangereuses occasions. Samson, David, Salomon n'y tinrent pas. Saint Martin envoya annoncer sa visite à une vierge qui vivait saintement dans la solitude. Mais elle le fit prier de ne pas lui faire cet honneur, lui disant qu'elle s'était fait une loi de ne voir aucun homme et que le refus qu'elle osait lui faire, lui donnerait le droit de fermer sa porte à tout le monde. Saint Martin admira cette réponse, accepta la collation qu'elle lui fit porter. Que tout le monde sache, dit Sulpice-Sévère, qu'une jeune fille refusa de voir saint Martin, lui qui guérissait tous ceux qui le voyaient.

De petits présents, des lettres plus ou moins tendres reçus des personnes d'un autre sexe ou à elles adressés, des compliments, des flatteries échangés amollissent les âmes et préparent les chutes (2). Les entrevues même avec

(1) Saint Dominique, sur le point de mourir, en disant adieu à ses frères en religion, leur confia son secret. « La miséricorde divine m'a gardé jusqu'à ce jour la chasteté que j'ai eue à mon berceau. C'est là un grand bénéfice ; mais il faut savoir faire les dépenses nécessaires pour se le procurer. Il faut des veilles, des prières, la fuite de toute familiarité avec les personnes d'un autre sexe. Que personne n'expose sa vertu au péril ; car la chasteté parfaite est comme la vie qui peut facilement se perdre et qu'on ne peut recouvrer. »

(2) Un grand capitaine avait coutume de dire qu'il n'y a point de ville si forte qu'elle ne se rendît, si on pouvait l'attaquer avec une artillerie d'argent. Point de vertu si éprouvée qu'elle ne cède à des présents, à des flatteries. (Voir n° 1495.)

un confesseur ou directeur hors du confessionnal, à la sacristie, au presbytère ne conviennent pas à une vierge. (Saint Léonard.) Qu'on ne fasse jamais connaître à un confesseur l'affection même involontaire que l'on peut avoir pour lui, et que l'on attende, pour ces sortes d'aveu, un confesseur extraordinaire. Ne pas dire au saint tribunal des inutilités, ne pas se faire plaindre ni vanter par le confesseur, ni lui faire aucun compliment. Saint Liguori ne veut pas qu'on s'occupe de sa cuisine ni de sa lingerie. Avec beaucoup de menu fil, dit à ce sujet saint Léonard, on peut faire un gros câble, et former un attachement, sinon mortel, du moins fort dangereux. Qu'on n'introduise jamais ailleurs qu'au parloir, les personnes d'un autre sexe. Qu'il est facile de ruiner la réputation d'un prêtre avec la sienne propre (1) ! *(Voir la note du nº 838 et du nº 1578.)*

1607. 2) *Les amitiés avec les femmes du monde, parentes des élèves, anciennes élèves mariées, et venant faire des confidences à leurs maîtresses d'autrefois, anciennes compagnes engagées dans le mariage, présentent aussi des dangers.* « La compagnie des femmes engagées dans le mariage n'est pas faite pour vous, écrivait saint Bernard à sa sœur. Si vous ne l'évitez pas, elle vous sera un sujet de tentation. Vous apprendrez ce que le mari dit à sa femme, ce que celle-ci lui répond. Ces paroles frivoles sont remplies de venin.... Une femme mondaine, c'est l'instrument du démon, elle chante à vos oreilles les charmes des plaisirs d'un moment, et elle vous ouvre le chemin de l'enfer. Les chants d'un monstre, appelé la sirène, sont d'une mélodie suave. Ceux qui voyagent sur mer, en prêtant l'oreille à ces doux accords, vont se précipiter contre les écueils. Les paroles des femmes mondaines sont aussi perfides que le chant des sirènes. Redoutez-les autant que le sifflement des serpents. N'a-t-on pas vu sainte Thérèse, qui vous valait bien, trouver un péril dans les conversations d'une cousine, qui était simplement légère (2) ?

1608. 3) *Les parloirs sont quelquefois la ruine de la chasteté.* C'est à travers les parloirs que s'échappe l'esprit religieux et qu'entre l'esprit du monde. Saint Vincent de Paul voulait que ses missionnaires fussent comme des apôtres dans les missions et comme des chartreux dans leur résidence. Toutes les âmes religieuses devraient déployer un zèle apostolique dans leurs emplois, et, en dehors de là, vivre comme des ermites, seules avec Dieu. L'air le plus saint pour une religieuse est celui de sa cellule. Donc, ne jamais aller au parloir sans permission et s'y arrêter le moins possible, et seulement pour faire du bien aux visiteurs.

Malheur à celles qui remplissent le couvent des nouvelles du monde et le monde des nouvelles du couvent ! Madeleine de Pazzi évitait de passer par le parloir. Elle le détestait au point qu'elle ne pouvait l'entendre nommer ; et quand elle était obligée de s'y rendre, elle en versait des larmes. Saint Liguori recommande d'en écarter le plus possible ses propres parents. Les peines qu'ils racontent ne servent qu'à remplir l'esprit de distractions et d'inquiétude. S'y faire accompagner par une sœur, ou par un enfant, quand on reçoit des personnes de différent sexe (3).

(1) Les frères de saint Thomas l'avaient emprisonné dans une tour, afin de l'empêcher d'entrer en religion ; et ils eurent l'impudence d'introduire auprès de lui une infâme courtisane qui tentait tout pour le séduire. Thomas s'arma d'un tison embrasé pour chasser cette vile créature, puis tomba à genoux pour remercier Dieu de sa victoire. Deux anges lui ceignirent les reins, et depuis lors, il fut à l'abri de toute tentation.

(2) La B. Oringa était une humble bergère de Toscane ; en s'entretenant familièrement avec Dieu tout en gardant ses troupeaux, elle avait conçu une telle répulsion pour le mal, qu'une mauvaise parole lui occasionnait des vomissements, de telle sorte qu'elle était obligée de se boucher les oreilles quand on tenait devant elle des discours légers. Cette horreur du vice l'accompagna jusque dans la tombe. Après sa mort, on laissa son corps exposé pendant dix jours ; une femme de mauvaise vie s'en étant approchée, la Bienheureuse se voila le visage avec ses vêtements.

(3) (*a*) On sait combien sainte Scholastique aimait à s'entretenir avec saint Benoît son frère. Une même mère les avait portés, une même règle les avait mortifiés et un même tombeau devait recevoir leurs restes mortels. Toutefois Scholastique disait souvent à ses religieuses qu'elles retireraient plus de profit de la conversation avec Dieu que des entre-

1609. 4) *Les visites.* Si on veut écarter les visites du dehors, il faut avoir soin d'éviter d'en faire, sauf celles qu'imposent la charité et les convenances : encore est-il bon de se faire accompagner. « Que les vierges ne sortent jamais seules, écrivait saint Jérôme à Démétriade, jamais sans leur mère. Souvent l'épervier sépare la colombe de ses compagnes pour la saisir ensuite et la déchirer. La brebis malade s'éloigne du troupeau et devient la pâture du loup (1). »

1610. 5) *Les lettres.* Qu'on n'écrive jamais à des personnes de différent sexe à l'insu de ses supérieurs. Malheur à qui se chargerait de faire passer des lettres suspectes ! Saint Léonard de Port-Maurice raconte que des portières ayant refusé à une sœur de faire passer une lettre qui n'avait pas été vue, la sacristine s'en chargea, à force d'instances. Elle appela le servant de messe et lui fit passer la lettre par le tour. Celui-ci, après avoir pris la lettre, ferma le tour si violemment que la main de la sacristine fut coupée, et elle mourut quelques jours après dans d'horribles convulsions. « Si vous recevez de quelqu'un une lettre où vous apercevez quelques mots affectueux, déchirez-la aussitôt ou jetez-la au feu et ne répondez pas. Si cependant une réponse est nécessaire, à cause de quelque affaire urgente, faites-la brièvement, en termes graves, sans montrer que vous avez fait attention aux sentiments exprimés. Et si, ensuite, la même personne vous appelait, refusez absolument d'y aller. » (Saint Liguori.)

1611. 2° *Le travail.* Cent démons sont à la poursuite d'une âme oisive : un seul attaque celle qui est active. L'épée dont on ne se sert pas se rouille; la teigne ronge les vêtements qu'on ne porte point ; l'eau qui ne coule pas se corrompt et devient l'asile de reptiles immondes. Que le démon ne nous trouve jamais oisifs. Une religieuse doit être dans sa cellule toujours active, comme une abeille dans sa ruche. « Il y en a qui n'y font que des toiles d'araignée, dit saint Léonard, des ouvrages futiles pour être offerts en cadeaux. » Quelle puérilité ! Dieu demande de nous un travail sérieux et utile, qui expie nos péchés passés et nous préserve de la rechute. Sachons donc agir dans les tentations ou du moins nous distraire, causer avec une personne, ne pas rester seuls dans l'apathie. Dans la nuit, prier, éviter de prolonger le sommeil au delà du nécessaire.

1612. 3° *La mortification*, 1) *d'abord extérieure.* Si quelqu'un, disait saint Jean de la Croix, enseigne une doctrine qui porte au relâchement dans la mortification de la chair, on ne doit pas y ajouter foi, quand même il la confirmerait par des miracles (2). Donc la mortification de tous les sens : *(a) des yeux. La mort entre par les fenêtres.* Un regard perdit David. « Le Seigneur, dit saint Augustin, a en abomination celui qui attache ses yeux sur la créature : si donc vous jetez sur elle vos regards, ne les fixez jamais », pas même sur la beauté des personnes de même sexe, à plus forte raison, jamais sur les autres. Saint Liguori ne voit pas comment excuser de péché véniel les regards fixés sur des personnes jeunes de sexe différent. Il n'y a pas moins

tiens avec les créatures; et pour leur donner l'exemple, ce n'est qu'une fois chaque année qu'elle s'entretenait avec son frère. (Voir la note du n° 1177.)

(b) Un jeune novice du Mont-Cassin aimait extrêmement ses parents, et étant sorti pour leur rendre visite sans prendre la bénédiction de saint Benoît, il mourut le jour même où il arriva chez eux. On l'enterra; mais comme si la terre eût eu horreur de le contenir, elle le rejeta jusqu'à trois fois.

(1) *(a)* Saint Antoine passant un jour par Alexandrie, le gouverneur d'Egypte voulait l'y retenir quelques jours. Le saint répondit : « Il en est d'un moine comme d'un poisson ; l'un meurt, s'il quitte l'eau ; l'autre, s'il quitte sa solitude.

(b) Saint Thibaud de Marly (voir n. 1616) ne sortait qu'à regret de son abbaye, et lorsqu'il était dehors, il était comme le poisson hors de l'eau. « O mon âme, disait-il, celui que tu cherches et que tu désires, n'est pas ici. Retourne, Sunamite, à ton monastère, et là, tu adoreras ton Dieu avec plus de dévotion et de sûreté. » Qu'ils méditent ces paroles, les religieux éventés, qui ne se trouvent bien qu'en voyage et en conversant avec des séculiers.

(2) Sainte Claire de Montefalcone souhaitait quelquefois d'avoir cent corps ou un corps aussi grand qu'une montagne, pour se faire souffrir à cent endroits différents, tant pour ses propres péchés que pour les péchés de tous les hommes.

de péril à voir qu'à être vue, a dit Tertullien. La bienheureuse Claire de Montefalcone ne regardait jamais le visage des personnes avec lesquelles elle conversait, et, comme on lui en faisait le reproche : « A quoi bon les regarder, répondit-elle, puisqu'on ne leur parle qu'avec la langue. Les yeux de David n'auraient pas tant pleuré, s'ils n'avaient pas regardé une femme. »

Quand on a les yeux baissés vers la terre, le cœur s'élève vers le ciel, dit saint Bernard. Saint Louis de Gonzague n'arrêtait pas ses yeux sur le visage de la marquise, sa mère. Il eut un jour un scrupule d'avoir regardé ce que faisait un novice qui se trouvait près de lui à table. Et, en avouant ce scrupule, il dit qu'il ne faisait jamais cette faute d'ordinaire. Saint A. Rodriguez, portier pendant quarante ans, avouait, avant de mourir, qu'il n'avait jamais regardé, durant ce temps, une femme en face. Saint Bernard, après un an de noviciat, ne savait pas si sa cellule avait un plafond ou une voûte (1). *Des lectures* romanesques firent grand mal à sainte Thérèse. Ne jamais ouvrir ni romans, ni feuilletons, ni journal léger, ni aucun écrit de ce genre.

1613. *(b) Mortification de l'ouïe.* Fermez les oreilles aux flatteries, aux compliments. Ceux qui veulent nous perdre nous protestent souvent qu'ils nous aiment, a dit saint Cyprien; et le cœur de la femme surtout a une espèce de besoin d'entendre ces protestations, qui sont des plus dangereuses. Les bruits du monde, les chants légers, les nouvelles de mariage, les chroniques frivoles qui circulent dans un pays, ne doivent pas pénétrer dans la solitude d'une âme religieuse. On coupe court à certaines confidences, à certains aveux des personnes du dehors ou des enfants, dès qu'on voit qu'ils touchent à la sainte vertu. On peut, jusque-là, les favoriser, afin de trouver l'occasion de recommander instamment à ces âmes la fuite du danger et l'ouverture en confession; on peut s'assurer ensuite qu'elles ont évité le péril et fait part de leur peine au saint tribunal; mais on doit éviter de les faire entrer dans des détails qui pourraient devenir dangereux pour la vertu. Il faut se souvenir qu'on empoisonne les âmes par les oreilles, comme le corps par la bouche (2).

1614. *(c) Mortification de l'odorat.* Point d'autres parfums pour l'âme religieuse que l'encens de la prière et la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elle tient à répandre partout. Les filles du siècle cueillent des fleurs d'un jour, dit saint Ambroise, et moi je vous montre une fleur que vous devez cueillir, c'est Jésus-Christ qui a dit : *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées* (3).

(1) *(a)* Une jeune aveugle, nommée Darie, implora l'assistance de sainte Brigitte d'Irlande et recouvra la vue par ses prières; puis, ayant considéré que ce que l'on voit par les yeux du corps n'est qu'un embarras pour l'âme, elle retourna auprès de sa bienfaitrice pour lui demander de redevenir aveugle. Elle fut exaucée.

(b) Saint Hugues était si modeste dans ses regards, qu'après cinquante-deux ans d'épiscopat à Grenoble, à peine connaissait-il une femme de vue. On lui reprochait, un jour, de n'avoir pas fait une réprimande à une dame mise trop légèrement, qui était venue lui parler. Il répondit qu'il ne l'avait pas vue. — Saint Vincent Ferrier, pendant trente ans, ne vit de son corps que ses mains nues.

(2) *(a)* Le même saint Hugues était tellement détaché des biens de la terre, qu'il ne pouvait souffrir que les gens de sa maison, qui étaient presque tous clercs ou religieux, lui en donnassent des nouvelles.

(b) Saint Bernard d'Abbeville, voyageant un jour avec deux de ses religieux, rencontra une femme mise d'une manière très mondaine; s'étant aperçu que ses deux compagnons n'avaient pas été assez modestes, il leur dit après : « Cette femme serait belle, si elle n'était borgne; et tous deux assurant qu'elle ne l'était point : Pour moi, dit-il, je ne me suis pas appliqué à savoir si cette femme n'avait qu'un œil ou si elle en avait deux. » La leçon fut comprise.

(c) Sainte Julienne de Falconieri, durant toute sa vie, ne leva jamais les yeux sur le visage d'un homme. — Quand Charles V revint à Naples, après la défaite des infidèles en Afrique et la prise de Tunis, quoique la pompe de son entrée dans la ville fût une des plus éclatantes qui ait jamais été faite à aucun empereur, et que saint Gaëtan de Thienne n'eût qu'à ouvrir sa fenêtre pour contempler cette magnificence; il s'en priva pour l'amour de Dieu et demeura en oraison pendant tout le temps de ce triomphe.

(3) Saint Pierre Damien parle de la jeune femme d'un doge de Venise, qui avait ses appartements parfumés de toute sorte de senteurs. Or, Dieu lui envoya, pour la punir,

1615. (*d*) *Mortification de la langue.* Ne soyez pas de ces femmes dont parle saint Jérôme qui, ne sachant que dire, ne savent cependant se taire. L'habitude de parler beaucoup expose à dire des paroles légères, bouffonnes ou tendres qui ne doivent jamais se trouver sur des lèvres religieuses. « Le rire et les plaisanteries frivoles trahissent une âme vaine, écrivait saint Bernard à sa sœur ; là où ils abondent, la charité parfaite ne règne pas. »

1616. (*e*) *Mortification du goût.* Saint Bernard continue : « La nourriture prise avec modération est utile à l'âme et au corps. Si vous maltraitez trop votre corps, vous donnez la mort à votre compagnon ; si vous le ménagez à l'excès, vous nourrissez votre ennemi. A la suite de la nourriture et de la boisson prises sans tempérance, entrent les mauvais esprits pour perdre les âmes. » On peut perdre au réfectoire tout ce que l'on a acquis aux pieds des autels dans les exercices de piété, dit saint Léonard. Et saint Philippe de Néri disait à un de ses pénitents qui ne savait pas se mortifier à table : Mon fils, vous ne serez jamais un homme spirituel. Saint Laurent Justinien ne buvait jamais hors de table, même durant les grandes chaleurs ; et quand on lui demandait comment il pouvait supporter la soif : Comment, répondait-il, supporterai-je les feux du purgatoire ? Qu'ils sont loin d'une telle mortification ceux qui se plaignent toujours de ce que l'on sert au réfectoire ! « Les plus mauvaises roues d'un chariot, dit saint Léonard, sont celles qui crient le plus (1). »

1617. (*f*) *Mortification du toucher.* « Seule dans son appartement, dit saint Basile, une vierge ne doit pas pour cela s'écarter des règles de la modestie la plus exacte, » (pas même durant les ténèbres de la nuit). Saint François de Sales avait une tenue aussi digne étant seul, que s'il eût été en public. *Le temple de Dieu est saint et vous êtes ce temple. Si quelqu'un profane le temple du Seigneur, le Seigneur le détruira.* Donc ne rien faire de contraire à la modestie, sans une raison qui le justifie ; encore faut-il, même avec une raison, savoir éviter une certaine mollesse ou lenteur dans ces soins nécessaires ou utiles. Une certaine hésitation, une certaine paresse peut amener des chutes.

Avec les autres point de familiarité, pas même honnêtes, ni de jeux de mains ; jamais de caresses, ni avec les enfants, ni avec les frères ou sœurs en religion, ni surtout, le dirai-je ? avec certains animaux domestiques. C'est d'un ridicule achevé, pour une personne du monde, de caresser sans cesse les chiens, les chats, etc., qu'en est-il donc pour une religieuse ? Les anges nous aiment, ils ne nous caressent pas. La vierge doit être un ange. Plus l'affection se manifeste par les sens, moins elle est profonde et pure, et plus elle rapproche des sentiments des mondains et même des libertins, et de la

un ulcère affreux qui la fit pourrir toute vive, avec une odeur tellement infecte que personne ne pouvait l'aborder, excepté une domestique qui, se munissant d'odeurs très fortes, allait lui rendre quelques services et se retirait aussitôt. Sa mort, au lieu d'être un sujet de tristesse, fut un soulagement pour tous.

(1) (*a*) Saint Palémon dit à saint Pacôme, son disciple, un jour de Pâques, de préparer pour honorer la fête, quelques mets mieux assaisonnés que de coutume. Pacôme mit donc un peu d'huile sur les herbes sauvages dont il vivait d'ordinaire. Mais au moment d'en faire usage, Palémon fondant en larmes et se frappant la poitrine : « Quoi, dit-il, mon Sauveur a été crucifié et je me nourrirais délicatement ! » Et il ne put se résoudre à user d'un mets, qu'il croyait trop exquis, bien qu'il fût insipide en réalité.

(*b*) Saint Macaire le Jeune reçut un jour une belle grappe de raisin ; il s'en priva, et voulant joindre la charité à la pénitence, il la fit porter à un frère qui était d'une santé délicate. Celui-ci la fit passer à un autre, qui en fit de même. Enfin cette grappe fut ainsi portée de mains en mains dans toutes les cellules du désert qui étaient nombreuses, et le dernier qui la reçut la porta à saint Macaire, ne sachant pas qu'elle venait de lui. Le saint, reconnaissant la grappe et apprenant qu'elle avait été portée par toutes les cellules, remercia Dieu de la mortification et de la charité de tous les solitaires.

(*c*) Saint Gilbert, fondateur des Gilbertins en Angleterre, avait toujours à table un plat qu'il appelait *le plat du Seigneur Jésus*. Il y mettait ce qu'il y avait de meilleur ; et après le repas il le distribuait aux pauvres.

vie animale. Saint Louis de Gonzague ne laissait pas même voir le bout de ses pieds aux domestiques qui le servaient.

Une jeune fille sérieuse vient un jour auprès d'un missionnaire. Elle avait une vraie vocation religieuse, et elle l'a prouvé depuis. Elle le consulte sur l'institut qu'elle doit choisir. N'aimez-vous pas les Sœurs qui vous ont élevée? demande-t-il. — Non, mon Père; je n'entrerai jamais là. — Pourquoi? — Quand j'étais au pensionnat, mes maîtresses étaient toujours à me caresser. Et je me disais à moi-même: Comment se fait-il que des personnes qui ont renoncé à la famille et à toutes les affections de la terre se fassent les esclaves de ces petitesses? Je ne veux pas d'une telle maison. — Elle avait du bon sens.— Marguerite du Saint-Sacrement. (Voir nº 1060.)

1618. Point de mollesse dans les soins donnés aux malades: il en est qu'une religieuse fera bien de s'interdire absolument. On n'est pas tenu, pour soulager les autres, de risquer de se perdre soi-même. *Dans la tenue.* Eviter des postures nonchalantes, même quand on est seul, et certaines allures légères, hautaines ou vaniteuses.

Il est parfois des grâces sous le voile,
Il est un art de donner d'heureux tours,
A l'étamine, à la plus simple toile,

a dit un poète satirique. *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ*, dit saint Paul. Saint Chrysostome veut que la modestie étende son pouvoir sur la démarche elle-même; elle ne souffre pas qu'elle soit molle, ni efféminée; elle la veut simple et sans affectation (1).

1619. — 2) *Mortification intérieure.* La mortification extérieure offre des barrières à la chasteté. « Mais qu'importerait que les barrières du temple fussent debout, dit-il encore, si le temple lui-même était renversé?» Il faut donc aussi *mortifier la mémoire, l'esprit, le cœur. (a) La mémoire.* Effaçons les souvenirs du monde, de ses fêtes, de ses plaisirs, des affections et des périls qu'on y a rencontrés, des fautes même qu'on y a commises. *(b) L'esprit.* Saint Basile veut que l'âme de la vierge, comme un miroir très pur, ne retrace qu'une seule image, celle de Notre-Seigneur. Que jamais ce miroir ne reflète les traits d'un homme présent ou absent, continue-t-il, de peur que cette image terrestre n'efface celle du divin Epoux.

(c) Le cœur. Catherine de Sienne écrivait à sa nièce Eugénie: « Garde-toi de lier ton cœur à d'autres qu'à Jésus-Christ; car lorsque tu voudrais ensuite le détacher, tu ne le pourrais qu'avec une grande peine et de violents efforts.» L'amitié sainte avec une personne vertueuse est un bien; mais saint Augustin nous dit que l'amour spirituel engendre l'affectueux, et l'amour affectueux engendre le charnel, qui produit à son tour l'amour criminel. Cette pente est glissante; tenons-nous bien, afin de ne pas nous laisser entraîner dans des abîmes.

1620. Il est facile de reconnaître si une affection que l'on éprouve n'est pas selon Dieu: si on perd son temps avec les personnes que l'on aime ainsi, soit supérieures ou supérieurs, directeurs, soit égales, soit inférieures, si on éprouve une satisfaction sensuelle à se trouver dans leur compagnie, si on se donne de mutuels éloges, si on excuse les défauts l'un de l'autre, si on aime leurs caresses et si on leur en donne, si on se ruine en promesses d'affection, si on a de la peine à se séparer d'elles, si on est jaloux

(1) Saint Grégoire raconte qu'une jeune fille pieuse, nommée Muse, avait encore quelques allures de légèreté. La Sainte Vierge lui apparut au milieu d'un admirable cortège de vierges, et lui demanda si elle voulait venir avec elle. Muse, toute ravie, lui répondit qu'elle le désirait ardemment. « Si vous voulez être admise dans nos rangs reprit la Sainte Vierge, il faut renoncer aux rires, à toute légèreté et puérilité, et dans trente jours vous serez avec nous. » Après cette vision, la jeune personne parut toute changée. Ses yeux étaient devenus modestes, son visage sérieux, ses paroles rares. Ses parents étaient surpris de ce changement. Le vingtième jour, elle fut prise d'une fièvre ardente, et le trentième la Vierge revint avec le même cortège et l'appela. « Me voici, ma souveraine, » dit Muse. En disant ces mots, elle expira. (Voir les notes du nº 1595.)

quand les autres les fréquentent, si on se cache pour s'entretenir tout à l'aise avec elles, si on tient à se voir regardé d'elles, et à les regarder, si on se préoccupe d'elles dans la prière et ailleurs, il y a là un désordre. La créature prend la place du Créateur et l'âme est troublée, la paix étant la tranquillité de l'ordre.

C'est le cas de rompre, d'éviter des rapports qui ne font qu'attiser ce feu qui n'est déjà que trop ardent, et de se relancer davantage dans l'amour du Cœur sacré de Jésus. L'ouverture qu'on fait de cette tentation à un confesseur prudent, suffit quelquefois pour la dissiper ; mais il importe, si cette affection avait pour objet le confesseur lui-même, d'avouer son état, sans qu'il puisse comprendre de qui il s'agit (1).

Il arrive souvent que certaines âmes ont de la peine à se défendre de ces affections, tout en ayant la bonne volonté de s'en affranchir. Qu'elles ne se troublent point ; mais qu'elles conviennent avec Notre Seigneur que, toutes les fois qu'elles penseront à cette personne, elles feront un acte d'amour pour lui ; et si elles sont fidèles à cette promesse, cette affection humaine leur servira, comme d'un marchepied, pour s'élever au pur amour de Dieu. Mais malheur à l'épouse de Jésus qui oublierait que son Epoux céleste est jaloux et qu'il tient surtout à son cœur ! Malheur à qui, s'étant donné à Dieu, se reprend pour se livrer à des affections humaines ! Quelle triste existence ! Que de temps perdu ! que de déceptions ! que de troubles ! *Virginem carne, virginem mente*, voilà l'âme religieuse. Elle ne se contente pas d'éviter les fautes et de pratiquer une chasteté vulgaire ; son cœur est à Jésus seul : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!* (2).

IX. — Obéissance.

Parlons I. du conseil d'obéissance et II. de la pratique de l'obéissance.

1621. — I. *Conseil d'obeissance.* 1° Notre-Seigneur l'a donné par ses paroles et par ses exemples. 1) *Venez, suivez-moi.* Dans ces paroles du Sau-

(1) (a) Saint Astion était cruellement assailli par des tentations impures, et le démon, qui les lui suggérait, lui inspirait également la honte de les avouer. Il en était fort triste et saint Epictitius, son directeur, le remarquant, lui demanda la cause de sa tristesse. Saint Astion tomba à genoux et avoua humblement ses tentations ; aussitôt il sortit de lui un démon sous la forme d'un Ethiopien, tenant une torche embrasée, image de la tentation impure ; et il fut délivré.

(b) Potamienne était une esclave chrétienne d'Alexandrie, jeune et d'une grande beauté. Son maître essaya en vain par promesses et menaces de la faire tomber, et, n'y réussissant pas, il la dénonça comme chrétienne au préfet Aquila. Celui-ci la condamna à être jetée dans une chaudière de poix bouillante. En entendant cette sentence, la sainte ne demanda qu'une grâce, qu'on ne l'y jetât pas nue, mais qu'on l'y descendît peu à peu avec ses habits. Cette faveur qui devait prolonger son supplice, lui fut accordée. Et Basilide, qui fut chargé de l'exécution de cet arrêt, se montra plein de respect pour la généreuse martyre qui, en retour, lui promit de lui obtenir le salut. En effet, quelques jours après, Basilide confessa Jésus-Christ devant le préfet, qui le fit décapiter.

(c) Saint Vincent de Paul disait aux Filles de la Charité : « Elles considéreront qu'elles sont beaucoup plus exposées que les religieuses cloîtrées, n'ayant pour monastère que les maisons des malades, pour cellule que quelque pauvre chambre, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, pour voile la sainte modestie. C'est pourquoi elles tâcheront de se comporter avec autant de retenue, de recueillement et d'édification que le font les vraies religieuses dans leurs monastères, surtout elles useront de toutes les précautions possibles pour conserver parfaitement la chasteté du corps et du cœur ».

(2) (a) Si on faisait deux conférences sur la chasteté, on pourrait ajouter : Préservé par les épines de la vigilance, du travail et de la mortification, le lis de la chasteté a besoin, pour s'épanouir, d'être fécondé par les rayons du soleil de justice et par la rosée céleste. On s'expose au soleil divin par l'oraison et la communion. La rosée céleste descend en l'âme par la prière et les oraisons jaculatoires fréquentes.

(b) On pourrait, sur le détachement des parents, parler de saint Sour, ermite du Périgord, qui vivait retiré dans une caverne au milieu des rochers. Sa mère vint, espérant le voir encore une fois ; mais Sour voulut s'imposer à lui-même : la privation de l'embrasser, il resta fermé dans sa caverne, disant à Dieu. Vous êtes mon père et ma mère. Désespérant de le fléchir par ses prières et ses larmes, sa mère se retira en lui disant : « Mon fils, vous ne m'empêcherez pas du moins de vous revoir au ciel ».

veur se trouve contenu le conseil de l'obéissance. Tel est l'enseignement des théologiens et de toute la tradition catholique. *Suivez-moi*, c'est-à-dire, livrez-vous à moi pour faire toujours ma volonté, et vous aurez un trésor dans le ciel. 2) *Exemple de Notre-Seigneur.* Suivre Jésus, c'est aller loin dans la voie de l'obéissance. La volonté de son Père n'a-t-elle pas été en tout sa loi? *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Deus meus volui et legem tuam in medio cordis mei. Erat subditus illis ; quis, quibus ; disce, terra subdi ; disce, pulvis, obedire.* Il leur était soumis. C'est la l'histoire de trente années de sa vie.

Plus tard il dira : *Je fais toujours ce qui plait à mon Père : ma nourriture est de faire sa volonté. Je sacrifie ma vie, j'ai reçu cet ordre de mon Père.* Et au calvaire, il offre ses pieds et ses mains aux bourreaux. Il ne meurt que quand il a épuisé les volontés de son Père céleste et peut dire : *Tout est consommé.* Il offre alors sa prière avec un grand cri et des larmes, et il est exaucé à cause du respect qu'il a pour les volontés de son Père. *Suivez-moi*, nous dit-il. Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. Je vous suivrai, Maître, partout où vous irez.

1622. 2° *Excellence de ce conseil.* Il veut qu'avec lui nous nous sacrifiions. Ce n'est pas assez d'avoir renoncé à nos biens par la pauvreté, d'avoir immolé notre corps par la chasteté, non ce n'est pas assez. Si c'est déjà un acte méritoire d'avoir renoncé à ce que l'on a, c'est bien autrement glorieux de renoncer à ce que l'on est. Que sont les biens extérieurs et les plaisirs du corps comparés à l'âme, la merveille du monde et le chef-d'œuvre des mains divines ! Livrer tout le reste et réserver son âme, et dans l'âme ce qu'elle a de plus précieux, la volonté, la liberté, c'est mettre de la rapine dans l'holocauste, c'est un sacrifice bien incomplet ; et puisque Dieu a tout sacrifié pour nous, sacrifions tout pour l'amour de lui ; et, s'il le faut, comme lui devenons obéissants jusqu'à la mort et la mort de la croix. Quelle plus grande gloire que de lui ressembler ! (1).

3° *Avantages qu'il procure?* 1) L'obéissance rend impeccable. Le péché n'est qu'une désobéissance. L'obéissant ne peut s'égarer ; son supérieur peut se tromper en lui commandant ; lui, fait un acte saint en obéissant, même quand il serait douteux que la chose commandée fût mauvaise. 2) L'obéissant donne à Dieu ce qu'il a de plus précieux ; Dieu n'est pas avare et ne se laisse pas vaincre en générosité (2) 3). Aussi *vir obediens loquetur victorias :* il triomphe du démon, celui qui a triomphé de sa propre volonté. Satan ne peut nous nuire, si nous ne le voulons. Celui qui a livré sa volonté à Dieu n'est pas près de la donner à Satan. La grâce accompagne du reste toujours l'homme obéissant. S'il est en danger, Dieu, qui l'y a mis par l'obéissance, doit à sa sagesse de l'en délivrer : *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (3) ?

(1) (*a*) Madame de la Vallière, qui avait été la favorite de Louis XIV, revenue de ses égarements, se fit Carmélite. En entrant au couvent, elle se jeta aux pieds de sa supérieure, en lui disant : « Ma mère, j'ai fait un si mauvais usage de ma volonté, que je la remets en vos mains pour ne jamais la reprendre ». Elle passa trente-cinq ans au Carmel dans la plus admirable pénitence.

(*b*) Sainte Agnès de Monte-Pulciano allait mourir jeune encore. Les religieuses dont elle était fondatrice et supérieure pleuraient amèrement: « Si vous m'aimiez comme vous devriez, mes filles, leur dit-elle, vous ne pleureriez pas ainsi, car les amis ne s'attristent pas du bien de leurs amis. Le plus grand bien qui puisse m'arriver, c'est de m'en aller à notre Epoux. Persévérez toujours dans l'obéissance, et je vous promets d'être plus utile au ciel qu'ici-bas. Surtout aimez-vous les unes les autres. Tenez cet amour comme une marque assurée de prédestination ».

(2) Saint Augustin dit : *Potes aurum, potes vitam amittere, etiam si nolis; bonum vero quo bonus es, nec invitus accipis nec invitus amittis :* Vous pouvez perdre vos trésors, vous pouvez perdre la vie malgré vous; mais vous ne pouvez recevoir ni perdre la grâce de Dieu et la vertu sans votre volonté. *Tollatur propria voluntas, et infernus non erit*, dit saint Bernard. L'amorce des flammes éternelles, c'est votre volonté; si vous n'aviez point de propre volonté, il n'y aurait point d'enfer pour vous. Qu'est-ce que la propre volonté? C'est celle qui est en désaccord avec la volonté de Dieu.

(3) Placide, jeune homme des premières familles de Rome, confié comme saint Maur aux soins de saint Benoît, tomba, en puisant de l'eau, dans un lac très profond et il allait

4) Tout devient mérite à l'âme obéissante. L'obéissance est la pierre philosophale qui change tout en or ; les plus petites choses deviennent par elle des actes d'une vertu excellente. 5) Quel repos dans une âme qui peut se dire : *Quæ placita sunt ei facio semper :* Je fais toujours ce qui plaît à mon Père ! Oh ! quelle douceur dans ce seul mot, s'écriait sainte Madeleine de Pazzi : la volonté de Dieu ! Et elle trouvait tant de bonheur à obéir qu'elle craignait de perdre, par cet attrait si senti, le mérite de l'obéissance (1). Quelle sécurité à la mort que d'avoir toujours obéi ! et celui qui a fait la volonté de Dieu sur la terre, a toutes les garanties de la faire avec les anges dans le ciel. (Voir Taulère, note du n. 914).

Le désobéissant se prive lui-même de tous les précieux avantages que nous venons d'énumérer (*on pourrait développer cette pensée*), et il est la désolation de ses supérieurs. Or, « le supérieur vient pour servir et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins ; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les faibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés ; qu'il soit l'homme, non seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire ; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté, pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères ; qu'en un mot, il se fasse tout à tous, pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible, s'il vous convient, comme dit l'Apôtre (Hebr., XIII, 17) d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume » (BOSSUET). De plus le désobéissant fait le scandale de ses frères, la ruine de sa communauté ; tandis que l'obéissant fait la consolation de ceux qui ont autorité sur lui, l'édification de tous et la prospérité de la communauté, qui n'a point de plus ferme appui que l'obéissance. Donc *sequere me*, suivez-moi (2).

1623. II. *Pratique de l'obéissance.* 1° *En quoi elle consiste.* 1) D'abord observons fidèlement le vœu. Si un supérieur commandait une chose importante, en se servant de ces termes : Je vous ordonne au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et en vertu de l'obéissance, l'inférieur qui refuserait d'obéir commettrait une faute grave, lors même que le supérieur qui lui ferait cette injonction ne serait pas un supérieur général comme le Souverain Pontife, comme l'Évêque ou son délégué pour les monastères non exempts, comme un supérieur majeur, mais un simple supérieur immédiat. Toutefois les supérieurs ont soin de ne jamais employer ces formules et ils agissent sagement ; y avoir recours à tous propos, ce serait commettre une imprudence pernicieuse à la communauté.

2) Quand les supérieurs ordonnent formellement une chose sans se servir de ces formules, la désobéissance n'est pas une faute grave contre le vœu,

s'y noyer. Benoît ordonne au jeune Maur d'aller à son secours. Maur aussitôt court au secours de Placide. Il fallait pour cela risquer sa vie, mais il n'hésite pas. Et, ô prodige ! les eaux deviennent sous ses pas solides comme un roc, et il n'a pas de peine à ramener au rivage le jeune Placide.

(1) « La propre volonté ne se satisferait jamais, quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Avec elle, on ne peut être que mal content, sans elle on ne peut être que content ». (PASCAL, *Pensées*).

(2) (*a*) Le V. P. Caraffa envoyait saint Gaëtan fonder à Naples une maison de Théatins. « Prenez avec vous, lui dit-il, le compagnon que vous voudrez. — Ce n'est pas ainsi qu'on obéit, répondit le saint ; je prie au contraire Notre-Seigneur de vous inspirer de choisir celui qu'il sait être le moins conforme à mon humeur et à ma volonté ».

(*b*) Madame Louise de France, fille de Louis XV, devenue Carmélite, voulait remplir les emplois les plus humiliants, et refusait de céder à personne ce qu'elle appelait ses droits. Un jour qu'une sœur ne voulait pas qu'elle nettoyât avec elle le suif des chandeliers. « Eh ! de grâce, lui dit-elle, laissez-moi faire : je ne puis plus manger du mouton, que je puisse du moins le sentir ».

(*c*) Au siège de Prague en 1741, le maréchal de Saxe ayant ordonné à Chevert, son colonel, de commencer l'assaut, celui-ci dit au sergent Pascal : « Tu vas monter sur ce rempart ! — Oui, mon colonel ! — La sentinelle te criera : Qui va-là ? Ne réponds rien et avance. — Oui, mon colonel — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tue-la, et je serai là pour te défendre ». Le sergent s'avance aussitôt, est manqué par la sentinelle, la tue et atteint le sommet du rempart avec Chevert, qui ouvre ainsi les portes de Prague à l'armée française.

d'après un certain nombre de théologiens; mais c'est une faute contre la vertu, et elle peut être grave; et s'ils n'ordonnent pas, mais se contentent d'inviter ou de conseiller, comme ils font souvent, il n'y a pas de faute rigoureuse, c'est une imperfection. Toutefois, qui voudrait être imparfait dans la pratique d'une vertu si excellente, qui nous assure de si précieux avantages? Qui ne serait, au contraire, ambitieux d'acquérir une obéissance qui ait toutes les qualités qui la rendent parfaite et d'arriver au plus haut degré de cette vertu?

1624. (a) *Qualités de l'obéissance.* (*a*) *Elle est indifférente*, elle ne tient à rien, n'ambitionne rien, n'a d'aversion pour rien; elle est prête à tout ce que lui indiquera la volonté de Dieu exprimée par ses supérieurs, elle acceptera volontiers l'emploi qui lui revient le moins bien. *Paratum cor meum, Deus*, point de réserve, point de limites: *Ecce ego, mitte me*, me voici! *Sequar te quocumque ieris.* Elle ne trouve rien d'impossible, car elle a confiance en Dieu qui ne nous impose pas des charges au-dessus de nos forces, *sed faciet cum tentatione proventum.* Elle ne se lasse pas de telle occupation qui lui pèse, elle la gardera sans se plaindre tant que les supérieurs le voudront. Sainte Madeleine de Pazzi ne fit jamais connaître à ses supérieurs ses goûts ni ses répugnances.

1625. (*b*) *Elle est joyeuse: Hilarem datorem diligit Deus.* C'est pour cela que les supérieurs ne commandent pas ordinairement au nom de l'obéissance, afin que les inférieurs se portent à obéir non par crainte, mais par amour. Notre-Seigneur accepta sa croix avec joie par obéissance à son Père; il aima mieux perdre la vie que de perdre l'obéissance. Le démon obéit, mais par force et à contre-cœur; les religieux qui font comme lui, lui ressemblent. Saint Liguori va jusqu'à dire qu'ils sont pires en un sens que le démon, car ce dernier n'a pas fait vœu d'obéir.

1626. (*c*) *L'obéissance est prompte: Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia. Fidelis obediens*, dit saint Bernard, *nescit moras, parat aures auditui, manus operi, itineri pedes. Ecce ego quia vocasti me*, disait Samuel à Héli. Saint Marc, disciple de saint Sylvain, laissa une lettre inachevée pour obéir à son supérieur: et, à son retour, il trouva cette lettre écrite en lettres d'or. Le bienheureux Junipère ne fut pas aussi prompt, il plantait un genévrier quand saint François l'appela. Il voulut achever ce travail qui était déjà bien avancé. Saint François, pour le punir, défendit au genévrier de pousser, et en effet il ne s'éleva pas un pouce de plus. Saint Félix de Cantalice était si empressé de prévenir les ordres de ses supérieurs, qu'ils devaient s'observer devant lui; s'ils avaient manifesté les moindres désirs, le saint les eût prit pour des ordres.

1627. (*d*) *Elle est ponctuelle: Iota unum aut unus apex non prœteribit a lege donec omnia fiant.* Que les supérieurs soient présents ou non, le vrai obéissant fait ce qui est commandé dans le temps, de la manière voulue, sans interpréter selon ses caprices la volonté de ses supérieurs. La mère de sainte Rose de Lima, avait commandé à sa fille de faire une fleur à rebours, dans un ouvrage de broderie. Rose obéit, mais sa mère lui en faisant le reproche: Ma mère, il m'importe peu que cette fleur soit de telle ou telle manière; ce qui m'importe, c'est de pratiquer l'obéissance que je vous dois, répondit la sainte jeune fille (1).

(1) Lorsque saint Dorothée voyait que Dosithée, son disciple, avait besoin d'une robe, il lui donnait l'étoffe pour la coudre, et quand elle était prête, il l'obligeait à la porter à un autre frère; et il en agissait ainsi plusieurs fois de suite. Le procureur du monastère ayant apporté à Dosithée, pour son emploi, un couteau bien fait, Dosithée le présenta à Dorothée, en lui demandant la permission de s'en servir. « N'avez-vous point de honte, de vouloir qu'un couteau soit maître de votre cœur à la place de Dieu? répondit Dorothée. Allez remettre ce couteau à un autre. » Et l'humble disciple obéit aussitôt de bon cœur. Saint Dosithée, arrivé à sa dernière heure, demanda à son maître s'il ne verrait pas bientôt terminer ses douleurs avec sa vie. « Encore un peu de patience, répondit le saint, car la miséricorde de Dieu approche ». Sur le soir, le malade lui dit: « Mon père, permettez-moi de sortir de cet exil ». Alors Dorothée, la larme à l'œil, lui dit: « Allez en paix, mon fils, et présentez-vous avec confiance à Dieu qui veut vous faire part de sa gloire ». Au même instant, le saint jeune homme expira, comme s'il n'attendit pour mou-

1628. (b) *Degrés de la vertu d'obéissance. (a) Premier degré*; exécuter extérieurement l'ordre des supérieurs. *(b) Deuxième degré,* sans lequel le premier n'est rien: vouloir intérieurement et de bon cœur ce que veut le supérieur, sacrifier sa volonté à la sienne et la lui soumettre sans murmurer. Sans cette disposition, on obéit comme des machines ou comme des esclaves, par contrainte; mais est-ce là un acte de vertu, n'est-ce pas là préférer sa volonté à celle de Dieu?

C'est le cas *(b1)* de ceux qui obéissent volontiers quand le supérieur leur donne des ordres en rapport avec leur goût ou leur dévotion, mais qui murmurent quand le supérieur les arrache à telles pratiques de dévotion ou de pénitence auxquelles ils sont attachés. La bienheureuse Marguerite-Marie, que les supérieurs voulaient distraire de l'oraison, fut condamnée à garder dans le jardin une ânesse et un ânon, et elle le faisait avec joie, même durant la retraite de sa profession. Rien ne plaît à Dieu que ce qui se fait par obéissance. La Sainte Vierge dit à sainte Brigitte: De deux personnes dont l'une jeûne et l'autre s'abstient de jeûner par obéissance, la première a le mérite du jeûne, la seconde celui du jeûne et de l'obéissance.

1629. La Bienheureuse Marguerite-Marie s'était donné la discipline pendant un *Ave, maris Stella*, comme on le lui avait permis; après elle continuait encore, et Notre-Seigneur lui dit: « Ce que tu as fait tout à l'heure est pour moi, ce que tu fais maintenant est pour le démon »; et elle s'arrêta aussitôt. Une autre fois, qu'elle outrepassait la permission de se donner la discipline pour les âmes du purgatoire, ces âmes l'environnèrent en se plaignant de ce qu'elles frappaient sur elles, ce qui lui fit prendre la resolution de plutôt mourir que d'outrepasser les ordres de l'obéissance.

(b2) Ceux qui arrivent par des détours à amener leurs supérieurs à leur permettre ce qu'ils désirent: ce ne sont pas de tels religieux qui font la volonté de leurs supérieurs; mais c'est le supérieur qui fait la leur.

(b3) Ceux qui, prévoyant un ordre des supérieurs qui va les contrarier, font tout pour s'en affranchir, allèguent divers prétextes pour l'éluder. Sans doute on peut faire des observations justes, mais avec un sentiment de soumission, et en étant prêt à se soumettre si le supérieur ne les agrée pas. Saint Paul disait à Dieu: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* et Notre-Seigneur disait à l'aveugle: *Que voulez-vous que je vous fasse?* Heureux les religieux qui parlent à leurs supérieurs comme le grand Apôtre à Notre-Seigneur! Malheur à ceux à qui les supérieurs sont obligés de dire: *Quid vis ut faciam tibi*, comme Notre-Seigneur à l'aveugle.

1630. *(c) Troisième degré*: soumission du jugement. L'obéissance doit marcher sur deux jambes: la volonté et le jugement. Soumettre la volonté sans le jugement, c'est une obéissance boiteuse. Pas de discussion, pas d'examen, pas de critique des ordres des supérieurs. Saint François d'Assise voulait que le religieux se laissât mener par ses supérieurs, comme un aveugle par un chien, et qu'il fût entre leurs mains comme un cadavre qui se laisse placer, tourner et retourner comme on veut, sans se plaindre. Saint Ignace voulait que le religieux fût semblable à un bâton entre les mains d'un vieillard. Saint Basile le voulait comme une brebis qui se laisse mener par son pasteur, même à la boucherie, sans se plaindre: *Quasi lutum figuli in manu ipsius, Numquid dicet lutum figulo suo: Quid facis?*

Saint Ignace disait un jour que si le Pape lui ordonnait de voyager sur mer, dans une barque sans mât, sans rames et sans voiles, il obéirait aveuglément. Et comme on lui objectait qu'il serait par là imprudent, il répondit que c'est au supérieur à être prudent, et que la prudence de l'inférieur consiste à agir sans prudence. Loin donc de juger et de critiquer les ordres des supérieurs, les religieux doivent, comme le voulait saint Jean Climaque, chasser les pensées qui leur en viennent de la même manière que les imagi-

rir que la permission de son supérieur. Dosithée n'avait pas pu, à cause de sa faiblesse, pratiquer toutes les austérités des autres: cependant, après sa mort, Dieu fit voir à son maître, son âme plus élevée en gloire que les autres à cause de son obéissance.

nations contre la sainte vertu, et trouver des raisons pour défendre les ordres donnés et montrer qu'ils sont justes (1).

1631. C'est pour habituer ses religieux à soumettre leur jugement que saint François d'Assise leur ordonnait parfois des actes ridicules, comme de planter des choux la racine en l'air. Euphrasie, parente de l'empereur de Constantinople, à sept ans, entra au monastère. Sa supérieure lui ordonna de transporter à la porte du four d'énormes pierres que deux sœurs auraient eu de la peine à soulever. Euphrasie le fit sans se plaindre. Quand elle eut achevé : « Que font ces pierres à la porte du four? dit la supéreure, emportez-les. » Euphrasie les emporta. Cet exercice lui fut imposé pendant vingt jours; et cette sainte âme fit, pendant ce temps, l'admiration de tout le couvent.

1632. 3). *Moyens de pratiquer l'obéissance.* Pour en arriver à ces deux degrés plus élevés d'obéissance, il importe de voir Dieu dans les supérieurs, la volonté de Dieu dans la leur; ce qui est du reste très vrai. Dieu a droit d'être obéi et cela en tout. Qui pourrait le contester? Dieu peut céder ce droit à un autre et il l'a fait dans l'Eglise, dans la société, dans la famille, et tout supérieur est revêtu de son autorité : *Non est potestas nisi a Deo, quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt. Qui vos audit, me audit, qui vos spernit me spernit.* « Tout supérieur tient ma place, qu'il soit bon ou mauvais », dit Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. (Voir la dernière note du n. 500.)

La volonté des supérieurs est donc celle de Dieu; se soumettre aux supérieurs, c'est donc se soumettre à Dieu. C'est incontestable, et cette seule considération suffirait pour étouffer toutes les révoltes contre l'obéissance, qui naissent dans des esprits inquiets ou brouillons, toutes ces critiques contre les supérieurs, qui sont la ruine de l'esprit religieux et la peste d'un institut. Mais le supérieur n'a pas toute l'intelligence voulue; mais il subit l'influence de tel ou de tel; mais il est prévenu contre moi! Il a tel défaut! Mon supérieur général ne me commanderait pas cela! Qu'importe? *Tout ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, vous le faites à moi-même : Subditi estote omni creaturæ propter Deum* (2).

Obéissez même aux officiers du couvent, à l'économe, à l'infirmier, comme le recommande saint Liguori, et tout cela pour l'amour de Notre-Seigneur, qui a obéi même aux bourreaux. Plus le rang du supérieur ou de l'officier est inférieur, plus grand est le mérite de l'obéissant (3). Obéir à cause des

(1) (*a*) Saint Pascal Baylon, humble portier d'un couvent de saint François, avait un supérieur qui se montrait très dur à son égard, et qui lui reprocha un jour publiquement d'être orgueilleux de ses vertus. Le saint se retira sans s'émouvoir, et un autre religieux, qui avait été témoin de son humiliation, alla le consoler. « Sachez, mon Frère, lui dit Pascal, que c'est le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de notre Père supérieur. » c'était là sa réponse ordinaire en pareil cas.

(*b*) Une épidémie sévissait dans le couvent des Capucins de Bracciano, il fallait y envoyer un infirmier. Le B. Crispin de Viterbe s'offrit. Le provincial lui dit : « Comme il s'agit d'un péril de mort, je n'entends pas forcer votre volonté. — Quelle volonté? s'écria-t-il. Je l'ai laissée à Viterbe, en entrant chez les Capucins. » Il partit en emmenant avec lui, comme il le disait, saint François comme médecin, et la sainte obéissance comme préservatif. Médecin et préservatif firent merveille; car Frère Crispin revint mieux portant que jamais, après avoir guéri tous les pestiférés.

(2) A qui Notre-Seigneur a-t-il obéi durant sa vie mortelle? A Marie, à Joseph, qui n'étaient que des créatures, parfaites il est vrai, mais infiniment au-dessous de lui, et pourtant pendant trente ans, *erat subditus illis*. C'était l'ordre, c'était la volonté de son Père. O merveille! qu'admirer davantage, ou un Dieu qui obéit à une femme, ou une vierge qui commande à Dieu? Le centenier admirait la puissance de Jésus. Il pensait qu'il pouvait commander à la maladie de son serviteur, comme lui-même ordonnait à ses soldats d'aller et de venir, comme il le voulait. Pour moi, j'admire encore plus la puissance de Marie, qui dit à Jésus: Allez, et il va; faites, et il fait. On admire Josué arrêtant le soleil : Marie arrête le soleil de justice, il avait douze ans, il était au temple et manifestait déjà sa lumière; elle le ramène à Nazareth, et il y reste dix-huit ans encore, cachant ses rayons. O obéissance de Jésus, comme vous condamnez l'orgueil des âmes de notre temps!

(3) Saint Thomas d'Aquin était arrivé depuis peu au couvent de Bologne, et il se promenait en étudiant, quand un des Frères convers qui ne le connaissait pas, l'aborde

hautes fonctions des supérieurs ou de leurs rares qualités, ce n'est pas l'obéissance surnaturelle. Un supérieur qui n'a rien de tout cela a néanmoins tout ce qu'il faut pour être obéi : l'autorité de Dieu. Il ne s'agit pas de savoir si tel ordre est à propos, si votre supérieur, est tel que vous le désirez ; mais si c'est la volonté de Dieu.

Or, vous ne pouvez en douter, vous êtes plus sûr de la volonté de Dieu en faisant ce que vous disent vos supérieurs, que si Notre-Seigneur lui-même vous parlait. En effet, il ordonna à la Bienheureuse Marguerite-Marie de faire plutôt la volonté de ses supérieurs que ce qu'il lui demandait lui-même. De plus, vous avez plus de mérite. Agissez-donc, obéissez : c'est la volonté de Dieu : or, quoi de plus adorable, de plus parfait, de plus saint, de plus noble, de plus salutaire que de faire la volonté de Dieu ! Une âme qui est bien convaincue de ces vérités que la foi nous révèle, n'a plus de peine à obéir ; son obéissance se revêt de toutes les qualités qui la rendent parfaite.

Nous sommes instruits maintenant sur cette vertu ; à l'œuvre donc, immolons notre volonté à Dieu. *Celui qui m'aime observera mes commandements, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure.* Voilà la récompense de l'obéissance sur la terre en attendant le ciel.

X. — Charité.

1633. *Voici mon commandement : C'est que vous vous aimiez les uns les autres,* a dit Notre-Seigneur. Etudions I, ce précepte, II, la manière de l'observer.

I. *Le précepte.* Nous avons dit les conseils, voici le précepte : *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (1). *Sola dilectio discernit filios Dei filiis diaboli,* dit saint Augustin ; *baptizentur omnes, signent se omnes signo crucis, intrent omnes ecclesiam, cantent omnes Alleluia, non discernuntur filii Dei et filii diaboli, nisi charitate.* Sans charité, comment serait-on religieux, quand on ne peut être chrétien ? L'essence du christianisme, c'est la charité ; la fin de l'état religieux, c'est la perfection de la charité. Or il n'y a pas deux charités, mais une seule, l'amour de Dieu et du prochain pour l'amour de Dieu. C'est la même amitié par laquelle on aime un ami, qui fait aimer le fils de cet ami. *Celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?* La preuve qu'on aime Dieu, c'est l'amour qu'on porte au prochain. Saint Jean, élevé à l'école du Sauveur, parle comme lui : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* C'est le seul refrain qu'il fait entendre dans sa vieillesse ; et quand les fidèles lui reprochent de dire toujours la même parole, il répond : *C'est le précepte du Seigneur, si on l'accomplit, c'est assez* (2).

en lui disant de l'accompagner dans la ville ; car le prieur lui a permis de prendre, pour aller avec lui, le premier qu'il rencontrerait. Saint Thomas n'hésite pas. En route, ce bon Frère, voyant qu'il va lentement, lui fait des reproches de ce qu'il va le retarder, il manifeste même sa mauvaise humeur devant des personnes qui connaissaient le saint, et qui, prenant le Frère à part, lui demandent s'il sait quel est le religieux qui l'accompagne ; et sur sa réponse négative, elles lui révèlent qu'il a avec lui Thomas d'Aquin. Ce bon Frère, confus, demande pardon au saint qui le rassure avec bonté.

(1) Pacôme était un soldat païen des armées de Constantin. Arrivé à Thèbes, après de rudes marches, il vit les chrétiens qui étaient nombreux, s'empresser auprès de lui et de ses compagnons, pour leur offrir des rafraîchissements et des vivres, en refusant toute récompense pour prix de leurs services. Il en fut fort surpris, et, s'informant de ce qu'ils étaient, il apprit qu'ils pratiquaient une religion qui leur faisait un devoir d'exercer la charité envers tous. « Une telle religion ne peut qu'être divine, » dit Pacôme. Et il l'embrassa et devint un fervent religieux et un saint.

(2) « Le jeune Tobie, accompagné de l'ange, ayant abordé Raguel son parent, auquel néanmoins il était inconnu, celui-ci ne l'eut pas plutôt regardé que, se tournant vers Anne sa femme : « Voyez, lui dit-il, combien ce jeune homme ressemble à mon parent. » Après cela, il les interrogea : « D'où êtes-vous, jeunes gens, mes frères ? » A quoi ils répondirent : « Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive. » Et il leur dit : « Connaissez-vous Tobie, mon frère ? — Oui, nous le connaissons, » dirent-ils.

C'est là aussi ce que doivent dire les supérieurs à la suite de Notre-Seigneur et de son disciple bien-aimé. Aussi voit-on que tous les saints, en mourant, recommandaient aux âmes chéries, qu'ils laissaient sur la terre, de s'entr'aimer. (V. la note du nº 1622 (1). La charité, en effet, fait de la terre,

Et Raguel s'étant mis à en dire beaucoup de bien, l'ange lui dit : « Tobie, duquel vous vous enquérez, c'est le propre père de celui-ci. » Lors, Raguel s'avança, et le baisant avec beaucoup de larmes : « Bénédiction sur toi, mon enfant, dit-il ; car tu es fils d'un bon et très bon personnage. » Et la bonne dame Anne, femme de Raguel, avec Sara sa fille, se mit aussi à pleurer de tendreté d'amour... Ne remarquez-vous pas que Raguel, sans connaître le jeune Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui ? D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portait au vieux Tobie, le père, à qui cet enfant ressemblait si fort ? Béni sois-tu, dit-il ; mais pourquoi ? Non point certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sais pas encore ; mais parce que tu as pour père un excellent homme à qui tu ressembles.... Eh ! vrai Dieu ! quand nous voyons le prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : « Tenez, voyez cette créature, comme elle ressemble à notre Créateur ! » Ne devrions-nous pas nous jeter à son cou, la caresser et pleurer d'amour pour elle ? Ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions ? — Et quoi donc ! pour l'amour d'elle ? — Non, certes, car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. — Et pourquoi donc ? — Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et semblance, et par conséquent rendue capable de participer à sa bonté, en la grâce et en la gloire ; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle représente d'une façon toute particulière. Puisque nous nous aimerons dans le ciel pour l'amour de Jésus-Christ, pourquoi cet amour ne formerait-il pas dès à présent le lien de nos cœurs sur la terre ? » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

(1) (*a*) Qu'est-ce qui nous aveugle d'ordinaire dans nos opinions et dans nos préjugés contre le prochain ? Je vous l'ai dit, c'est l'intérêt qui nous domine. Nous jugeons des hommes, non point par le mérite qui est en eux, mais par l'intérêt qui est en nous ; non point sur le pied de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils nous sont ; non point par les qualités bonnes ou mauvaises qui leur conviennent, mais par le bien ou le mal qui nous en revient. Car de là naissent les injustices énormes que nous commettons à l'égard de leurs personnes ; de là les déchaînements bizarres contre les autres ; de là les censures odieuses des plus dignes sujets ; de là les louanges outrées des sujets les plus médiocres ; de là les préférences iniques de ceux-ci, et les exclusions de ceux là ; de là ces abus presque infinis que déplorait David, et qui lui faisaient conclure que les enfants des hommes n'étaient que vanité, que leurs balances, c'est-à-dire, celle de leur estime ou de leur blâme, étaient des balances trompeuses, et qu'eux-mêmes par leurs désirs et leurs prétentions intéressées, ils travaillaient sans cesse à s'aveugler et à se tromper. *Verumtamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum.* Que quelqu'un se soit attiré notre disgrâce, cela suffit ; avec cela en vain ferait-il des miracles, ses miracles mêmes nous le feraient paraître odieux ; en vain posséderait-il toutes les vertus ; les vertus les plus sincères prennent dans notre imagination la couleur et la teinture des vices les plus honteux : s'il est dévot, nous le regardons comme un séducteur ; s'il est honnête et obligeant, nous le traitons de lâche et de flatteur ; s'il est réservé, nous l'accusons de dissimulation et de fourberie ; s'il est ouvert, c'est, à ce qu'il nous semble, imprudence et inconsidération. Il a beau se distinguer par le mérite de ses actions, cet intérêt au travers duquel nous l'envisageons, défigure et noircit à nos yeux les actions les plus saintes. Les autres ont beau lui donner des louanges : cet intérêt qui nous préoccupe, nous fait juger que tous les autres se trompent, et qu'il n'y a que nous qui le connaissions : en même temps qu'on lui applaudit, comme les femmes d'Israël applaudissaient à David, cet intérêt dont nous sommes dominés, nous envenime contre lui, de même qu'il envenima Saül. Mais la jalousie est encore plus capable que la haine elle-même de fausser nos jugements. L'esprit de parti n'est pas moins efficace. Pour les factieux, le souverain mérite c'est d'être avec eux, et le seul démérite, c'est de n'y point être. Si vous êtes dévoués à leur parti, ne vous mettez plus en peine d'acquérir de la capacité, de la piété, votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste ; mais si vous n'êtes pas avec eux, vous n'êtes bon à rien, c'est là d'après saint Augustin le caractère de l'hérésie. (D'après BOURDALOUE.)

La jalousie c'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même, c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu ; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité, et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence. Il n'est point de bassesse que cette passion, ou ne consacre ou ne justifie ; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue, où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées. (MASSILLON).

Cette passion a répandu le venin de sa malignité jusque sur le plus aimable des

le ciel. Là haut, c'est le bonheur parfait dans l'amour de Dieu. La haine et la division font de la terre un enfer : *Sine charitate monasteria sunt tartara*, a dit saint Jérome. *Omne regnum contra se divisum non stabit*. Quand vous entrez dans une maison dont les pierres et les pièces de bois sont bien unies entre elles, *securus intras*, vous entrez sans crainte, dit saint Augustin. Mais si tout est désuni, vous jugez qu'elle menace ruine. Ainsi en est-il d'une communauté. Autant donc pour le bien de la congrégation que pour obéir au précepte de Notre-Seigneur, il faut la pratiquer.

1634. *Comment l'observer? Ut diligatis invicem sicut dilexi vos*; comme Jésus-Christ nous a aimés, Jésus-Christ voilà notre modèle. Or, comment nous a-t-il aimés? (Voir Jésus-Christ, n° 1257 et suivants.) Quel amour! il le pénètre tout entier, il détrempe son esprit, son cœur; il inspire ses paroles, ses actions, ses souffrances. Ainsi devons-nous nous aimer mutuellement. 1° *par l'esprit : Cogitationes meæ cogitationes pacis et non afflictionis. Dissimulans peccata propter pœnitentiam.* C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur. *Charitas non cogitat malum.* Les supérieurs qui sont chargés des autres peuvent et même doivent soupçonner, afin de prévenir le mal ; mais à ceux qui n'ont pas la charge des autres, Jésus-Christ dit : *Nolite judicare ut non judicemini* : Ne jugez pas afin de n'être pas jugés. Un jugement sans miséricorde attend ceux qui ne font pas miséricorde : *Judicium sine misericordia ei qui non facit misericordiam.* Le simple soupçon, le simple doute sur l'innocence d'autrui, est une faute, s'il est téméraire. « Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le souverain ; et lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat et les lois de la société et l'autorité de l'empire. » (BOSSUET.) Et quel inconvénient y a-t-il à se tromper et à juger bon celui qui est méchant? Tandis que ce serait une injustice de juger méchant celui qui serait bon (1).

Honore invicem prævenientes, estimons nos frères. Et ne sont-ils pas estimables par leur âme faite à l'image de Dieu, pour laquelle Jésus a versé son sang, et qui est destinée à l'aimer éternellement? Le tableau de grand

enfants des hommes, elle n'a pas pu voir un Dieu sur la terre sans le haïr et sans tramer sa mort.

Sainte Monégonde de Chartres s'était retirée à Tours à la fin de sa vie, et elle avait réuni autour d'elle une fervente communauté. Quand elle fut à sa dernière heure, toutes ses filles l'entouraient, et, fondant en larmes, elles lui disaient : « Est-ce que vous nous abandonnez entièrement ? Souvenez-vous que vous êtes notre mère. Dites-nous donc à qui vous nous recommandez en nous quittant ? » Et la sainte leur répondit : « Si la paix règne parmi vous, et si vous continuez à travailler à votre sanctification, Dieu même sera votre protecteur, et dès que vous m'appellerez à votre secours, je me trouverai au milieu de vous. »

(*b*) Sainte Melchtilde, avant de mourir, dit aux religieuses de Diessen que ses parents avaient fondées, que ni leurs jeûnes, ni leurs abstinences et leurs veilles, ni leur promptitude à assister aux divins offices et à obéir, ni l'éclat de leur virginité, ne leur assureraient les faveurs du ciel, si elles n'avaient l'amour mutuel et ne le faisaient paraître dans leurs actions.

(1) (*a*) Charles VI, roi de France, était doux et affable ; il n'ajoutait pas foi aux rapports défavorables qu'on lui faisait sur autrui. « J'aime mieux, disait-il, ne pas croire le mal où il est, que de le croire où il n'est pas. »

(*b*) Saint Anastase le Sinaïte raconte d'un religieux qui avait mené une vie tiède, que, se trouvant à sa dernière heure, il avait l'âme remplie de confiance. Ses frères qui l'entouraient lui demandent d'où lui vient tant de calme. « Ah ! si je considérais mes péchés, j'aurais bien lieu de trembler ; car les anges m'en ont présenté le tableau, et j'ai dû convenir que j'étais bien coupable ; mais je leur ai dit que depuis mon entrée en religion, je n'ai jugé personne et n'ai gardé aucune haine, et que Notre-Seigneur avait dit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, pardonnez et on vous pardonnera.* Alors les anges ont déchiré la liste de mes péchés. C'est pourquoi je meurs en paix. » Et bientôt après il expira.

(*c*) Saint Épiphane, évêque de Salamine, recevait à sa table l'illustre Hilarion, son ami. Celui-ci ayant dit que, depuis qu'il portait l'habit des solitaires, il n'avait jamais mangé quelque chose qui eût eu vie. Epiphane répondit : « Pour moi, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que quelqu'un se soit endormi ayant dans

prix, dont le revers serait couvert de toiles d'araignée, n'en est pas moins l'œuvre d'un grand maître. Un peu de poussière enlèverait-elle à un diamant sa valeur ? Au lieu de nous indigner des défauts d'autrui, en les remarquant comprenons la laideur des nôtres pour lesquels nous sommes si disposés à l'indulgence. Qu'ils sont loin de la charité ceux qui soupçonnent, qui méprisent, qui s'informent de ce qu'on dit, ou de ce qu'on pense d'eux ! Esprits ombrageux et toujours inquiets !...

1635. 2° *Charité du cœur. In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans tui. Induite vos viscera misericordiæ.* Le religieux, dit à ce sujet saint Liguori, ne paraît jamais sans son vêtement : la charité, voilà le vêtement dont son cœur est revêtu : *Charitas benigna est, non æmulatur, non irritatur, non quærit quæ sua sunt*; *non gaudet super iniquitate.* La charité est bienveillante ; elle n'est pas jalouse ni colère, elle est désintéressée, elle ne se réjouit point du mal, elle pleure avec ceux qui pleurent : *congaudet autem veritati :* elle se réjouit du bien. La mère qui aime son enfant, quelle indulgence dans son cœur ! On trouve tout bien chez ceux qu'on aime par passion. La charité n'aurait-elle pas le même effet ? *Omnia suffert, omnia sustinet.* La charité souffre tout, elle supporte tout. Au lieu de porter envie au bien des autres, elle s'en réjouit. En s'en réjouissant, elle participe au mérite de ceux qui font le bien. Saint Bernard disait . Je ne suis pas chartreux, mais j'espère avoir part à leur récompense parce que je les aime. Et saint Grégoire : *Bona aliena si diligeretis, vestra faceretis bona*; *non diligendo, vestra facitis mala.* O charité, que vous êtes riche, vous vous appropriez tout sans rien enlever à personne !

1636. 3° *Dans les paroles.* Il évitera les discussions et les cris, avait dit un prophète parlant de Notre-Seigneur ; et, en effet, ce divin Sauveur dit à Judas : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? Donc, évitons : 1) *les médisances.* « Il est des religieux, dit saint Liguori, dont la langue ne saurait lécher sans écorcher. Ces mauvaises langues devraient être entièrement bannies des cloîtres, ou du moins constamment renfermées dans une prison. » On doit surtout éviter ce défaut à l'égard des membres de la communauté, des confesseurs, des supérieurs. On rencontre des religieuses assez peu discrètes pour faire connaître à leurs parents, aux gens du dehors, les petites peines qu'elles ont en communauté, faisant ainsi haïr la vie religieuse, et donnant en même temps une pauvre idée de leur vertu.

Qu'on craigne surtout de ruiner l'autorité et l'esprit d'obéissance. C'est médire que de révéler des défauts, de les exagérer, de prêter des intentions mauvaises, de ne pas s'associer aux justes éloges qu'on donne à autrui, ou d'en rabattre le plus possible. *Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire.* Partout où se trouvait sainte Thérèse, ses sœurs se croyaient en sûreté, elle les défendait au besoin (1).

son cœur quelque chose contre moi, et je ne me suis jamais couché ayant moi-même dans le cœur quelque chose contre le prochain. » Hilarion convint sans peine que la pratique d'Epiphane était meilleure que la sienne.

(1) (*a*) La langue, dit un Apôtre, est un feu dévorant ; un monde et un assemblage d'iniquités ; un mal inquiet : une source pleine d'un venin mortel : *lingua ignis est ; universitas iniquitatis, inquietum malum, plena veneno mortifero.* Et voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant, si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurais dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qui avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer ; et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquités : un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui blessée des talents et de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume ca-

2) *Les rapports* contre la charité. Le Seigneur déteste celui qui sème la discorde entre les frères. (PROV. VI. 16.) Avez-vous entendu une parole contre le prochain, ensevelissez-la dans votre cœur comme dans un tombeau. (Eccli. XIX. 10). 3) *Les traits d'esprit piquants* ; 4) *les disputes.* Mieux vaut céder que de l'emporter. Mieux vaut une once de charité que cent charretées de raisons, disait le cardinal Bellarmin. Le saint abbé Sabas a dit une belle parole : Il faut combattre les démons et céder aux hommes (1). Donc, si

chée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang-froid qui va percer votre frère absent; un scandale où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent ; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel, que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; que ses louanges même sont empoisonnées; ses applaudissements malins; son silence criminel; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison et le répand à sa manière; *Lingua plena veneno mortifero.* (MASSILLON).

Ah ! mes frères, s'écriait saint Bernard, si cela est, c'est-à-dire si nous devions être sujets comme les hommes du siècle à ce péché de médisance et d'une manière sérieuse, pourquoi tant d'exercices pénibles et mortifiants que nous pratiquons tous les jours, et à quoi nous servent-ils ? *Si ita est, Fratres, ut quid sine causa mortificamur totâ die ?* Pourquoi ces retraites, ces veilles, ces jeûnes, ces continuelles prières, si nous ne laissons pas avec cela de nous damner en ne retenant pas notre langue ? Fallait-il nous donner tant de peine pour nous perdre avec les autres ? Ne pouvions-nous pas trouver une voie plus commode et plus supportable pour descendre dans l'enfer ? *Siccine ergo non inveniebatur nobis via tolerabilior ad infernum ?* Que ne marchions-nous dans le chemin large des plaisirs et du monde, afin d'avoir au moins cette espèce de consolation de passer de la joie à la souffrance, et non pas de la souffrance à une autre souffrance ? *Cur non saltem illam quæ ducit ad mortem latam viam elegimus, quatenus de gaudio ad luctum, non de luctu ad luctum transiremus?* Qu'importe que ce soit par les vices de la chair ou par ceux de l'esprit, que nous tombions dans l'abîme ; que ce soit par l'impureté ou par la médisance, puisque la médisance est seule capable de nous y précipiter ! (BOURDALOUE).

Saint Macaire l'Ancien allait un jour de Scété à la montagne de Nitrie. Il était précédé d'un de ses disciples qui marchait devant lui à une assez grande distance. Le disciple, ayant rencontré un prêtre des idoles qui portait un bâton à la main et courait comme dans les bacchanales, lui cria : « Où cours-tu ainsi, démon ? » Le païen, furieux, frappe si rudement le moine qu'il le laisse à demi-mort, puis se remet à courir, il rencontre saint Macaire, qui n'avait pas vu ce qui s'était passé et qui, saluant avec bonté cet homme, le plaint de la fatigue qu'il se donne. Touché de cette compassion, cet idolâtre dit à Macaire : « Au moins vous n'êtes pas comme ce moine qui m'a mal parlé; aussi je l'ai laissé à demi-mort. » Macaire lui fait voir que la peine qu'il prend pour ses faux dieux ne lui servira de rien, et l'idolâtre tombe à ses pieds, en lui disant qu'il ne le quittera pas qu'il ne l'ait fait moine; tous deux vont relever le pauvre frère et le remportent au monastère. Le prêtre des idoles, sincèrement converti, se fait moine ; et sa conversion en détermine plusieurs autres.

(b) Sainte Claire de Rimini avait par mégarde prononcé à l'égard d'une personne une parole qui n'était pas assez polie. Dans sa douleur, elle rentra dans sa cellule et, prenant des tenailles, elle se tint la langue hors de la bouche, pendant un temps si considérable, qu'elle la mit tout en sang et qu'elle fut ensuite plusieurs jours sans pouvoir parler.

(1) L'angélique saint Thomas lisant un jour au réfectoire, fut repris par le censeur, comme s'il eût mal prononcé une syllabe; le censeur avait tort, car le saint l'avait prononcée comme il fallait, mais il se reprit, et la prononça mal comme le censeur le voulait. Étant depuis interrogé pourquoi il l'avait fait ainsi, il répondit sagement : Il importe peu de faire une syllabe longue ou brève, mais il importe beaucoup d'être bien humble et bien obéissant. Disons de même en notre sujet : Il importe fort peu de savoir si telle chose se passa du temps de François Ier ou de Henri II, si un tel bourgeois est plus riche que son voisin ; mais il importe beaucoup de ne pas rompre la charité avec votre prochain. (LE JEUNE).

quelqu'un parle, que ce soit comme la parole de Dieu. Pas un mot répréhensible, dit saint Paul. Une réponse douce apaise la colère. (Prov. xv, 1). 5) *Les bizarreries de caractère.* Il est des personnes qui, selon l'expression d'un Saint Père, se réjouissent pour un écu, et s'attristent pour une obole. Faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, par suite de nos défauts nous jouons plusieurs rôles ; et de même qu'au théâtre on voit le même personnage reproduire tantôt la force d'Hercule, tantôt la mollesse de Vénus, tantôt le tremblement de Cybèle, ainsi nous-mêmes, nous faisons autant de personnages différents que nous avons de défauts. Ces bizarreries sont de nature à rendre la vie dure à ceux qui vivent avec nous.

1637. 4° *Dans les actions.* Notre-Seigneur a passé en faisant le bien : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos. Unusquisque proximo placeat in bonum ad ædificationem.* Il est certaines manières, certains gestes, certains regards qui blessent plus profondément que les paroles dures. Il faut donc éviter tous les procédés peu polis, et, de plus, remplir à l'égard du prochain tous les devoirs de la charité.

Nolite diligere verbo neque lingua. Sainte Thérèse cherchait toutes les occasions d'exercer quelque charité à l'égard de ses sœurs ; et lorsqu'elle n'avait pas pu le faire durant le jour, elle tâchait de le faire pendant la nuit, ne fût-ce qu'en sortant de sa cellule pour éclairer celles qui passaient dans l'obscurité. Sainte Madeleine de Pazzi, quand il y avait quelque travail extraordinaire, s'offrait toujours à le faire toute seule ; elle aidait, en outre, ses sœurs dans tous les emplois pénibles ; aussi disait-on qu'elle travaillait plus que quatre sœurs converses. Elle se trouvait plus heureuse quand elle assistait le prochain, que lorsqu'elle était en contemplation. Quand je suis en oraison, disait-elle, c'est Dieu qui m'aide ; et quand je secours mon prochain, c'est moi qui aide Dieu. (1).

1638. Surtout, ne négligeons pas les actes de charité spirituelle. Les vieillards, les malades, les enfants, les étrangers, toutes les âmes sont l'objet de la charité d'une âme religieuse qui a compris la perfection de son état. Mais les œuvres spirituelles de charité lui sont particulièrement chères : donner un bon conseil, reprendre à propos, instruire les ignorants (2), consoler les

(1). (*a*) Le Père Le Jeune parle d'une carmélite qui par tendresse d'affection envers Jésus, baisait quelquefois les vers qu'elle rencontrait au jardin, parce que Jésus s'était comparé à eux. Comment est-il possible que nous ayons de la haine contre notre prochain après le mystère de l'Incarnation ? Quand nous voyons un homme, un pauvre, un serviteur, ne devrions-nous pas dire en nous-mêmes : Mon Sauveur est fait comme cet homme, il est de même nature que lui, il a été pauvre comme ce mendiant, il a été serviteur comme ce valet, *formam servi accipiens ?* Est-il possible que nous n'aimions pas celui qui a tant de conformité et de ressemblance avec notre Bien-Aimé ?

(*b*) Quand Edouard, roi d'Angleterre, faisait le siège de Calais, cette ville était en proie à toutes les horreurs de la famine. Le roi envoya dire au gouverneur de la place qu'il ferait grâce au peuple, si sept des principaux habitants de la ville venaient lui en apporter les clefs et se livrer à lui à discrétion. A cette nouvelle, chacun est consterné, et on se demande avec effroi qui va avoir assez de dévouement pour se livrer au roi d'Angleterre. Alors, devant l'assemblée des grands et du peuple, Eustache de Saint-Pierre prend la parole et il dit : « Ce serait un trop grand malheur de laisser périr tout un peuple quand il y a moyen de le sauver, et Dieu ne peut qu'avoir pour agréable un tel dévouement ; je m'offre donc à me livrer le premier. » Six autres citoyens suivirent son exemple, et tous sept allèrent au roi, s'exposer à la mort. Calais était sauvé.

(*c*) Madame Louise de France, devenue maîtresse des novices au Carmel de Saint-Denis, buvait elle-même une partie d'une potion amère, pour déterminer une de ses novices malades à prendre l'autre. — Elle se levait la nuit pour consoler une sœur affligée, qu'elle avait oubliée de visiter pendant le jour. — Elle acceptait d'éveiller une sœur du voile blanc à deux heures du matin, afin de lui épargner la crainte de ne pas se lever à temps pour sonner l'office.

(2) (*a*) La maison Vianney, où naquit le vénérable curé d'Ars, était l'asile ouvert à tous les malheureux ; ils s'y donnaient rendez-vous à la nuit tombante ; et il n'était pas rare que la grange en reçût jusqu'à vingt à la fois. Parmi eux se trouva un jour saint Benoît-Joseph Labre. Dans la mauvaise saison, Mathieu Vianney avait soin de faire allumer au milieu de la cuisine un grand feu de fagots pour les réchauffer. Puis on mettait sur ce foyer une grande marmite de pommes de terre que les enfants mangeaient ensuite

affligés, supporter les défauts d'autrui, prier pour le prochain (1).

Fer... Alter alterius onera portate. Qui n'a ses défauts? Ne nous étonnons point, par conséquent, d'en trouver chez autrui. Le plus malheureux est

avec les pauvres assis à la même table. Après le souper, la prière se faisait en commun et le chef de la famille allait installer ses hôtes dans le fenil ou ailleurs, veillant à ce qu'ils fussent bien au chaud et qu'ils ne manquassent de rien.

(b) Sainte Christine l'admirable était une humble bergère de Saint-Trond, qui vécut et mourut saintement après avoir édifié par son esprit de prière. Au jour de ses funérailles, elle ressuscita à la vue de tous les assistants. Dieu avait renvoyé sur la terre son âme bienheureuse afin qu'elle expiât pour les âmes du purgatoire et qu'elle travaillât à la conversion des pécheurs. Dès lors pénétrée de sa mission, la sainte s'éloigna du monde et n'eut de commerce avec les hommes qu'autant que la charité le demandait, pour soulager les indigents, convertir les pécheurs, et surtout assister les mourants. Elle connaissait à peine le sommeil. Presque toutes ses nuits se passaient en prières et en mortifications expiatoires. Elle marchait d'ordinaire la tête inclinée et les regards baissés. On l'entendait très souvent pousser des soupirs qui brisaient le cœur, et des flots de larmes amères tombaient presque continuellement de ses yeux ; ses vêtements étaient pauvres et misérables, sa demeure la plus habituelle était dans les lieux écartés et solitaires. Elle livrait son corps à des tourments qui font frémir. Elle demandait l'aumône aux pécheurs les plus endurcis, afin de les ramener à Dieu. A ce moyen elle joignait les avertissements, et cela avec tant de larmes et de soupirs qu'on ne pouvait résister à ses instances.

Les plus misérables d'entre les pécheurs avaient la plus grande part dans son assistance. Apprenait-elle qu'un d'entre eux était atteint d'une maladie mortelle, elle redoublait à l'instant ses prières et ses œuvres de pénitence, ses jeûnes et ses abstinences, ses expiations et ses tortures; elle offrait tout à Dieu pour cette âme, afin d'obtenir une grâce signalée de conversion. De plus, elle allait trouver les malades ; et éclairée intérieurement d'une lumière surnaturelle, elle leur mettait souvent devant les yeux leurs fautes les plus secrètes, leurs crimes les plus cachés. Elle leur parlait ensuite avec un ton si vif et si inspiré de la mort malheureuse du pécheur, du jugement de Dieu, de la sévérité inexorable de sa justice, et surtout des souffrances incompréhensibles de l'enfer, que les malheureux pécheurs saisis d'angoisses et terrifiés, demandaient un confesseur avec une ardente impatience, afin de lui faire l'aveu des fautes de leur vie entière.

Une autre faveur inappréciable que la sainte obtenait d'ordinaire aux mourants qu'elle assistait, c'était d'être préservés des angoises effrayantes de l'agonie. En effet, elle leur mettait dans l'âme tant de consolation et de courage, qu'ils voyaient approcher le moment suprême avec une entière tranquillité et se reposaient avec une pleine confiance sur la miséricorde infinie de Dieu.

La vie entière de sainte Christine ne fut qu'un long martyre accepté par l'amour, non seulement pour la conversion des pécheurs et le salut des mourants, mais encore pour les âmes du purgatoire. Elle souffrit pour elles les tortures les plus effrayantes. Ce qui la soutenait dans ses supplices et la remplissait d'une ardeur toujours nouvelle, c'est que Dieu permettait à chaque âme délivrée de venir remercier la sainte. Les souffrances les plus terribles, dépassant toute imagination, ne lui semblaient plus rien dans la contemplation de ces âmes rayonnantes de la gloire céleste, plongées dans l'enivrement de leur bonheur éternel. A l'exemple de cette sainte, ayons à cœur ces trois grandes et saintes œuvres, la conversion des pécheurs, l'assistance des mourants et la délivrance des âmes du purgatoire.

(1) *Consule, carpe, doce, solare, fer, ora.* On peut développer surtout *fer* et *ora* et recommander aux Sœurs qui s'occupent des malades l'assistance des mourants.

(a) Lorsque Daniel signifia à Balthazar, roi de Babylone, trois effrayantes vérités ; l'une, qu'il avait été pesé et condamné au jugement de Dieu ; l'autre, que son royaume allait être partagé entre les Perses et les Mèdes ; et la troisième, que dès la nuit même, il devait mourir, il n'y eut personne qui ne tremblât de la hardiesse de ce discours? On crut Daniel perdu, et l'on ne douta point que Balthazar ne le sacrifiât au premier moment de sa colère. Mais ce prince qui avait l'âme grande, et qui jusque dans le revers le plus accablant avait conservé toute la modération de son esprit, raisonna bien autrement. Que fit-il? il embrassa Daniel, il le combla de faveurs, il commanda sur le champ qu'on le revêtît de la pourpre, qu'on lui donnât le collier d'or, que tout le peuple le révérât et lui obéît : Pourquoi ? Parce qu'il jugea, dit saint Chrysostome, qu'un homme qui avait la force de dire respectueusement de telles vérités à un prince, et qui pour s'acquitter de ce devoir héroïque, savait oublier son propre intérêt, qu'un homme, dis-je, de ce caractère, méritait toutes sortes d'honneurs, et ne pouvait être assez exalté : *Tunc jubente rege, indutus est Daniel purpurâ, et circumdata est torques aurea collo ejus.* C'est pour cela, ajoute le texte sacré, que Balthazar honora Daniel, parce qu'aux

celui qui en a de plus grands. Il est donc bien plus à plaindre qu'à blâmer. Si un membre de la communauté avait une infirmité du corps, le rebuteriez-vous? Pourquoi donc ne pas supporter ses infirmités spirituelles? *Si diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis, nonne et ethnici hoc*

dépens même de sa personne, et dans l'extrémité de son malheur, il voulut honorer la vérité.

Et nous, Chrétiens, comment traitons-nous cette vérité? Ah! permettez-moi de vous faire ici la comparaison entre nous et ce roi infidèle, et d'opposer son exemple à notre conduite: bien loin d'aimer la vérité qui nous fait voir nos défauts, nous la haïssons et nous la fuyons. (BOURDALOUE).

« Une jeune fille qui, dans l'âge des illusions, de la jeunesse et de la beauté, se consacre comme religieuse à l'instruction des enfants et au service des malades, montre, dit Balmès, plus de grandeur d'âme que tous les conquérants de l'univers. » Voltaire lui-même avait parlé dans le même sens.

(*b*) Madame de Sainte-Beuve, fondatrice des Ursulines de Paris, demandait à un Père Jésuite, comment on pourrait renouveler le culte de Dieu qui allait en s'affaiblissant. Il lui répondit: « Si une belle pomme était à moitié pourrie, il n'y aurait qu'à en sortir les pépins, les planter en bonne terre, les cultiver avec soin, et ils produiraient des arbres capables de porter de belles pommes. Il faut donc soustraire l'enfance à la corruption, la placer dans des écoles où elle soit à l'abri.

(*c*) *Conseils de Bossuet aux religieuses.* « Puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie et l'amour d'une piété simple. Ainsi, apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner; voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient; mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit; souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps: tout superflu doit être retranché, tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. Oh! quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu, vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu.

« Je vous recommande très expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde: car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement, dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies: mais je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité ».

(*d*) Sainte Véronique de Benasco, naquit à la campagne dans une condition pauvre. En allant sarcler l'herbe dans les champs, elle cherchait des endroits solitaires, afin de pouvoir s'entretenir avec Dieu. Désirant fort être admise chez les Sœurs de Sainte-Marthe de Milan, elle se donnait beaucoup de peine pour apprendre à lire toute seule. Elle appelait la Sainte Vierge à son secours dans ses difficultés; et un jour la Vierge lui apparut en lui disant: « Console-toi, ma fille, il n'y a que trois lettres qu'il soit nécessaire de connaître; la première, c'est la pureté du cœur, qui fait aimer Dieu par-dessus toutes choses; la seconde, c'est de supporter avec patience les défauts du prochain et de prier pour lui; la troisième, c'est de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ ». Véronique fut admise au couvent, et elle y vécut dans une merveilleuse sainteté.

(*e*) A propos de *carpe* on peut citer ce mot de saint Augustin: *Amor sævit, charitas sævit, sine felle sævit more columbino, non corvino.* Pour guérir le roi Ezéchias, le prophète Isaïe appliqua sur son ulcère un cataplasme de figues. Faites comme lui.

Le cardinal Pierre Damien allègue, à ce propos, l'apologue des anciens. Ils disaient que le soleil et la bise disputant, lequel des deux avait plus de force; la décision du différend fut remise à l'expérience. Il fut convenu que celui-là aurait le prix, qui pourrait ôter le manteau à un voyageur; la bise commence à souffler, et plus elle souffle, plus le voyageur serre son manteau, et s'enveloppe dedans. Le vent s'étant retiré, le soleil fait paraître ses doux rayons, et lui fait quitter non seulement le manteau, mais même le pardessus. C'est pour dire qu'en remontrant doucement le prochain, en lui faisant voir la vérité par les rayons d'un charitable avertissement, vous gagnerez plus sur lui, et vous le ferez plutôt se dépouiller de ses mauvaises habitudes, que par l'impétuosité et la vio-

faciunt ? (1). Mais il m'en fait tant endurer. *Tibi imputa,* répond saint Bernard, *quidquid pateris ab eo qui sine te potest nihil.*

Ora. Prions pour les membres de la communauté, vivants et défunts, pour les pauvres pécheurs. Mes sœurs, disait à ses religieuses la Bienheureuse Marie-Madeleine de Pazzi, nous aurons à rendre compte à Dieu pour tant d'âmes perdues ; si nous les avions chaudement recommandées à Dieu, elles ne seraient peut-être pas damnées. Sainte Thérèse convertit autant d'âmes que saint François Xavier (2). Prions aussi pour tous les défunts.

lence d'une réprimande rigoureuse. Quand vous voulez laver un verre, si vous le maniez trop rudement, au lieu de le nettoyer, vous le rompez et il vous blesse la main

Si vous frappez avec une pierre à feu sur de la cire ou de la laine, il n'en sortira point de feu ; mais si l'on en frappe sur une autre pierre à feu, vous en verrez sortir des étincelles. Votre voisin a une âme dure comme la pierre ; c'est une allumette de dissensions ; s'il rencontre en vous un cœur mou comme de la cire, doux comme de la laine, il n'y aura point de feu de discorde ; mais si vous êtes une autre pierre à feu, aussi emporté et querelleur que lui, il en sortira des étincelles de dissensions qui s'allumeront entre vous et ne s'éteindront pas aisément. (Le Jeune).

(1) *(a)* Une dame pieuse d'Alexandrie demanda à saint Athanase de lui donner une pauvre veuve qu'elle pût nourrir chez elle, accomplissant ainsi une œuvre de charité. Saint Athanase lui en fit choisir une du plus heureux caractère, qui ne cessait de témoigner de toute façon sa reconnaissance à sa bienfaitrice. Celle-ci, trouvant que sa charité n'avait pas assez de mérite dans ces conditions, s'en plaignit à saint Athanase, qui ordonna de lui en donner une d'une humeur chagrine et colère, Cette dernière fut plus facile à trouver que l'autre. La pieuse dame la reçut avec bonté ; mais bientôt sa nouvelle protégée laissa voir ce qu'elle était. C'étaient des plaintes, des murmures et même des coups quelquefois. La pieuse dame remercia néanmoins saint Athanase et persévéra dans cet admirable exercice de charité durant quatre ans, après lesquels elle alla au ciel recevoir sa récompense.

(b) Saint Dosithée avait l'emploi d'infirmier,et il s'en acquittait avec une charité et une propreté qui consolaient fort les malades et édifiaient tous ceux qui en étaient témoins. S'il lui échappait quelque oubli ou quelque parole un peu rude, il se retirait dans sa cellule et, prosterné contre terre, il pleurait à chaudes larmes, déplorant sa fragilité; il avait besoin que saint Dorothée vînt le consoler et l'encourager à reprendre sa tâche, ce qu'il faisait de bon cœur.

(c) Il y avait à Sienne une malheureuse nommée Cecha ; une lèpre couvrait son corps, et ses plaies répandaient une telle infection que tous l'abandonnaient. Sainte Catherine adopta cette pauvre femme, l'entoura de ses soins, se fit son esclave, et elle ne craignait pas de l'embrasser comme une amie. Cette malheureuse finit par se croire la maîtresse de la sainte et en vint à l'injurier, à exiger même qu'elle renonçât aux offices du dimanche. La mère de Catherine lui disait de laisser là cette vieille, lui faisant entrevoir qu'elle lui communiquerait la lèpre ; et c'est en effet ce qui arriva. Catherine, malgré tout, continua l'exercice de son héroïque dévouement jusqu'à la mort de Cecha, qu'elle voulut ensevelir elle-même ; et après ce dernier acte de charité,Notre-Seigneur la guérit, et ses mains couvertes de lèpres devinrent nettes comme celle d'un enfant. (Voir saint Camille en note n. 300).

(2) *(a)* La Vierge apparut un jour à sainte Lutgarde avec des habits de deuil et avec une telle douleur que la sainte, étonnée, lui demanda comment elle était dans un état si digne de compassion Marie lui répondit que cela venait des hérétiques albigeois qui attiraient la colère de son Fils sur le monde, et que pour l'apaiser il fallait entreprendre un jeûne de sept ans. Lutgarde l'accepta de grand cœur et le pratiqua fort rigoureusement; après ces sept ans, Notre-Seigneur lui demanda encore un second carême de sept ans pour les pécheurs catholiques, et la sainte le fit, et elle ne cessait de pleurer et de prier pour les pauvres pécheurs. Elle en convertit par là un grand nombre. Ses yeux étaient devenus une fontaine de larmes. Notre-Seigneur lui apparut un jour : il la remercia d'avoir si bien plaidé la cause des pécheurs, et de sa main il essuya son visage inondé de pleurs.

(b) Saint Bonaventure visitait un des couvents de son ordre dont il était général... Un jeune frère qui désirait fort lui confier ses peines, désespérant de pouvoir lui parler à cause de la foule qui se pressait autour de lui, prit le parti d'aller l'attendre sur le chemin quand il quitterait le couvent. C'est ce qu'il fit. Saint Bonaventure, voyant que ce frère avait besoin de lui, se sépara de sa compagnie, s'assit par terre auprès de cet humble religieux, qui put l'entretenir tout à l'aise et recevoir toutes les consolations dont il était avide. Cela prit du temps ; et les autres religieux qui attendaient, murmuraient. Le saint s'en aperçut et leur dit : « Ne savez-vous pas que je suis le ministre et le serviteur, et que ce bon religieux est le maître ? »

(c) Saint Cuthbert, d'abord moine et ensuite évêque en Ecosse, ne pouvait comprendre

X. — Les règles ou les constitutions.

Disons : I. l'estime qu'elles méritent, II. la fidélité qu'on leur doit.

1639. I. *L'estime qu'elles méritent.* 1° Elles ont été écrites par des âmes ferventes, que Dieu s'est choisies pour en diriger d'autres dans la voie du salut. Ces âmes vénérables ont mis dans ces règles toute leur intelligence, tout leur cœur, elles ont appelé sur elles la bénédiction de Dieu par la prière. 2° l'Eglise est venue, par le Saint-Siège ou par l'évêque, les approuver ou les bénir, reconnaissant par là que ces règlements étaient propres à mener à la sainteté ceux qui y seraient fidèles, et à atteindre la fin de l'Institut, à procurer par conséquent la gloire de Dieu.

3° Que d'âmes leur doivent déjà leur salut ! Il vous souvient de ces âmes religieuses ferventes, qui vous ont quittés. Elles sont au ciel, et de là il me semble qu'elles vous montrent le livre de vos Constitutions et vous disent : Voilà la voie par laquelle nous sommes arrivées ; suivez-la et vous nous rejoindrez bientôt.

1640. 4° D'ailleurs, quoi d'étonnant ! ces Constitutions sont le résumé des conseils de l'Evangile, des maximes des saints. Elles sont, pour ainsi dire, l'Evangile de l'âme religieuse ; et, après la parole de Dieu, rien ne doit être pour elle plus vénérable ; rien qu'elle doive lire avec plus de respect et plus d'affection (1). Il serait bien osé celui qui n'estimerait pas sa règle, qui n'en respecterait pas tous les points. Si un sentiment d'aversion pour certains détails de l'observance régulière naissait dans votre cœur, il faudrait le combattre par la raison,vous disant à vous-mêmes, ce que vous diriez à un autre en pareil cas, que les supérieurs ayant approuvé et béni ce point de la règle, c'est de la présomption et de l'orgueil que de ne pas l'aimer.

1641. II. L'estime ne suffit pas, il faut de plus la *fidélité aux règles.* 1° *Cette fidélité est de la plus grande importance.* Saint François de Sales a dit : La prédestination des religieuses est attachée à l'observance de leurs règles. Voulez-vous savoir si vous êtes destiné à la béatitude des élus, voyez où vous en êtes, et hâtez-vous de vous rendre régulier, si vous tenez au paradis. L'observance de la règle, disait la Bienheureuse Marie-Madeleine de Pazzi, est la voie la plus droite du salut éternel et de la sainteté. C'est même l'unique voie, l'unique chemin, d'après saint Liguori ; tout autre ne conduit pas les religieux à leur fin. Une religieuse, ajoute-t-il, qui, par sa faute, transgresse habituellement quelque règle, si petite soit-elle, n'avancera jamais d'un pas dans la perfection, fît-elle d'ailleurs beaucoup de pénitences, d'oraisons et d'exercices spirituels : elle travaillera, mais sans fruit.

Cela se conçoit facilement. Une mère de famille qui se livrerait à de grandes pratiques de dévotion et négligerait sa maison, ses enfants, n'arriverait jamais à la sainteté. Or, le devoir d'état d'une religieuse, c'est la fidélité à sa règle. C'est dans cette fidélité qu'elle trouve la paix avec Dieu. A une religieuse infidèle à sa règle Dieu peut dire le contraire de ce que Job

qu'un religieux se plaignît qu'on eût interrompu son sommeil. « Car, disait-il, ce n'est point lui faire tort que de l'éveiller, puisque par là on lui donne l'occasion de faire quelque chose de bon ou d'y penser ».

(*d*) Quand saint Christophe eut été converti par un solitaire (voir n. 1268 note (*b*), celui-ci entreprit de lui indiquer ce qu'il devait faire pour le service de Jésus-Christ. « Il faudra jeûner, lui dit-il. — Oh ! cela, je ne le puis, répondit Christophe. — Il faudra donc faire des oraisons. — Je ne sais pas ce que c'est. — Il y a tout près d'ici un fleuve terrible qui engloutit beaucoup de passagers, il faudra entreprendre de passer sur vos épaules ceux qui auront besoin de le traverser. — Oh ! ça, je le puis », dit Christophe. Et il exerça pendant plusieurs années ce ministère de charité, et mérita, dit la légende, de passer Notre Seigneur lui-même et de subir pour lui le martyre. Que ceux qui ne peuvent faire de grandes pénitences ou de longues oraisons fassent au moins des œuvres de charité. (Sur le dévouement des religieuses, voir les belles pages de M. Boher, n. 2181).

(1) Saint Jean Berchmans, sur le point de mourir, se fit donner son rosaire, son crucifix et ses règles. « Voilà, dit-il, mes trésors les plus précieux, mes armes avec lesquelles je veux mourir. » — Et quand les filles de sainte Thérèse se pressaient autour du lit où leur sainte mère allait rendre le dernier soupir, la priant de leur faire ses dernières recommandations, la sainte ne trouva rien de plus important à leur dire que d'observer ponctuellement leurs constitutions et d'obéir fidèlement à leurs supérieures,

disait à Dieu : *quare posuisti te contrarium mihi;* car n'est-elle pas toujours en opposition avec le bon plaisir de Dieu ? Quelle paix aurait-elle avec elle-même. Elle est du monde, puisqu'elle a l'esprit du monde qui est de vivre sans règle, et elle n'est pas du monde puisqu'elle en est séparée par son état. Elle n'est pas religieuse, puisqu'elle n'a pas l'esprit de son état, et elle ne veut pas l'être; elle ne peut être du monde, bien qu'elle envie la liberté du monde ; de là des luttes intérieures, des troubles, des remords, des regrets, des craintes pour l'heure dernière. *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipse sibi.* Et l'expérience n'est-elle pas là pour prouver que, s'il y a des âmes malheureuses en religion, ce sont celles qui sont immortifiées, sensuelles, indisciplinées et, par suite, infidèles à leurs règles : tandis que toutes les pratiques régulières sont douces aux âmes ferventes, qui y trouvent leur bonheur. Ce n'est que par une illusion étrange qu'on peut se figurer qu'en se mettant au large on vivra plus tranquille. Plus on ôte de la charge, plus elle pèse ; moins on veut se mortifier, plus on s'attire de mortifications. *Tollite jugum meum super vos et invenietis requiem.* Quelle paix aurait-elle avec le prochain ? et, d'abord, avec ses supérieurs, qui par devoir sont obligés de faire respecter les règles et ne peuvent supporter ses infidélités sans les reprendre; et ce zèle des supérieurs qui devrait leur concilier l'estime et l'affection des inférieurs, est parfois ce qui provoque les plaintes et les murmures des âmes infidèles. Et dans ces conditions, comment avoir la confiance de ses supérieurs et vivre en paix avec eux ? « Pour moi, disait saint Louis de Gonzague, j'aimerais mieux encourir la disgrâce de tous les hommes et me tenir en parfait accord avec mon supérieur, que de me séparer de celui-ci, et de m'attacher par là tout ce qu'il y a d'hommes au monde; parce que mon supérieur et Dieu ne sont, à mon égard, qu'une même chose ; et pourvu que je sois bien avec Dieu, que m'importe tout le reste. »

Pour avoir la paix avec les membres de sa communauté, il n'y a rien de plus puissant que la pratique d'une même règle. C'est ce qui fait contracter entre personnes de toutes conditions, qui ne se connaissaient pas auparavant, une union plus étroite que celle qui relie les membres d'une famille et cette union est rompue par l'infraction à la règle. Un monastère où la règle est observée est une cité de paix, une Jérusalem ; un couvent où les règles sont foulées aux pieds, est une Babylone où règne la confusion. C'est là que se forment les divisions, les partis, qui désolent au dedans et scandalisent au dehors.

Mais le moindre mal pour une religieuse infidèle, ce sera de ne pas avancer dans la perfection et de perdre la paix. Le pire, c'est qu'en transgressant les règles légères, elle se créera d'elle-même une grande difficulté pour observer les points graves. *Qui spernit modica, paulatim decidet.* Quelle folie que, après avoir quitté le monde, renoncé à tout, on vienne ensuite risquer son salut par sa négligence à observer de petits règlements ! Saint Basile voyant un jour un moine, qui avait été sénateur et qui était négligent dans l'observation de ses règles, lui dit : *Senatorem perdidisti, et monachum non fecisti :* Vous n'êtes plus sénateur, mais vous n'êtes pas moine non plus (1).

1612. Comment voit-on tomber des religieux dans de grandes fautes ? Ils ont négligé leurs règles. Comment des instituts florissants dégénèrent-ils ? Par l'infidélité à la règle. Une gouttière très petite prépare la ruine d'une maison. Les règles sont à la piété ce que l'écorce est à l'arbre; enlevez l'écorce d'une branche, elle se dessèche ; enlevez-la au tronc lui-même et l'arbre meurt. L'écorce ne paraît qu'une enveloppe parfois rude, et elle conserve et vivifie tout. Ainsi en est-il de la règle. Chaque religieux doit donc, autant par charité pour soi que par attachement à la congrégation qui est devenue sa mère et dont il ne doit pas déchirer le sein, mettre tout son cœur à l'observation de sa règle. Les supérieurs surtout doivent veiller (et c'est un des grands devoirs de leur charge) à ce qu'il ne s'introduise aucun relâchement (2).

(1) *La véritable Epouse de Jésus-Christ*, édition Casterman, p. 172.

(2) Grégoire X, qui aimait beaucoup Frère Gilles, un des premiers compagnons de

1643. 2° *Elle est obligatoire*, 1) *pour les supérieurs*. Saint Liguori, parlant comme théologien, se pose cette question au sujet du supérieur : Pèche-t-il gravement en négligeant de corriger les légers défauts de ses inférieurs? Oui, dit-il, si ces défauts sont multipliés et tels qu'ils puissent relâcher la discipline, comme s'il s'agit de la violation du silence. C'est là l'opinion commune. Lors même que chaque religieux ne pèche que légèrement en violant ses règles, le supérieur qui, lorsqu'il le peut, n'empêche pas le relâchement pèche d'une manière grave. Il est donc tenu non seulement de corriger, mais même de chercher à connaître, sans une excessive sollicitude pourtant, les manquements qui peuvent nuire à toute la communauté. Et celui qui remplit l'office de zélateur est obligé de la même manière d'avertir le supérieur des abus qui s'introduisent. (T. mor. lib. 4, n. 13 et 57.)

Il faut remarquer, dit ailleurs le saint, que, durant la visite canonique faite par l'évêque, ou le supérieur du couvent, les religieux sont tenus de faire connaître la vérité sur l'observance de la règle, quand même les transgressions ne seraient que légères; car c'est par là que commence ordinairement un relâchement complet. On voit donc combien il importe de maintenir la régularité dans les communautés, et aussi ce qu'il faut penser des âmes tièdes qui excusent leur négligence par divers prétextes.

1644. 2) *Pour les religieux*. Bien que, en elles-mêmes, les règles n'obligent pas sous peine de péché, le sentiment commun des théologiens est que la transgression d'une règle quelconque, si petite soit-elle, quand elle n'est pas légitimée par une cause suffisante, est au moins un péché véniel. Quand on transgresse la règle en présence des autres, on ajoute à la faute le péché de scandale. J'ai dit, au moins un péché véniel, car si la transgression causait à la communauté un dommage ou un scandale grave, comme serait l'habitude de troubler le silence commun, d'entrer dans les cellules des autres et autres choses semblables, elle pourrait aller même jusqu'au péché mortel. Il en serait de même si on transgressait les règles par mépris, ayant l'intention de ne pas s'y soumettre, ou les regardant comme vaines.

1645. Mais que ce soit au moins un péché véniel, on ne peut en douter, et cela pour plusieurs raisons : *(a)* c'est négliger de se sanctifier, et un religieux est obligé de tendre à la perfection; *(b)* c'est être infidèle à la promesse faite à Dieu, dans la profession d'observer sa règle ; *(c)* c'est agir par amour-propre et s'écarter de la volonté de Dieu. Ce n'est pas là évidemment une action vertueuse, elle n'est pas non plus indifférente; car elle donne mauvais exemple et elle trouble plus ou moins la discipline. Elle est donc mauvaise. Et si quelqu'un disait : Il suffit que ce ne soit pas un péché mortel, je lui ferai savoir qu'il est dans un état bien dangereux. S'il n'est pas mort, il est agonisant. Le malheureux est infecté d'une fièvre lente qui, avec le temps, le conduira à la mort. *(La véritable Epouse de Jésus-Christ.)*

Pour la consolation des âmes timorées, ajoutons avec saint Liguori, que si on manque à la règle pour un bon motif, par exemple, si on viole le silence pour consoler un affligé, on ne pèche point, on fait même un acte de charité.

1646. — 3° *Réponses aux objections*. 1) Il en est qui prétextent leur âge, leurs emplois pour s'affranchir de la règle. Il faut bien avouer que, dans certains emplois, et sous le poids de certaines infirmités, on a parfois des motifs légitimes de manquer à certains points de la règle. C'est pourquoi les plus jeunes doivent craindre de juger sévèrement les anciens et les officiers du couvent. Ce qui leur paraît à première vue une transgression, pourrait bien n'être qu'un acte de vertu ; mais d'autre part, les anciens et surtout les supérieurs sont ceux qui ont une plus grande obligation de donner le bon exemple. Et quelquefois les manquements qu'on couvre du prétexte des infirmités et autres, ne sont dictés que par la paresse (1).

saint François, lui demanda un jour des conseils pour sa conduite. Le Bienheureux lui répondit qu'il devait avoir constamment les deux yeux ouverts, le droit pour regarder le ciel et contempler les choses éternelles qui doivent être la règle de nos actions, et le gauche pour mettre ordre aux choses terrestres confiées à sa vigilance.

(1) Sainte Melchtilde, cousine de l'empereur Frédéric Barberousse, entra au couvent dès l'âge de cinq ans, et y vécut comme un ange. Elle qui n'avait jamais désobéi, ayant

D'autres, dans le même cas, avec les mêmes occupations, seraient réguliers. Celui qui a étudié plus longtemps doit être plus instruit. Les anciens et les officiers sont les flambeaux des jeunes, les colonnes de l'Institut. Qu'ils ne mettent donc pas la lumière sous le boisseau, qu'ils ne fléchissent pas, tout s'écroulerait, et leurs conseils ne serviraient de rien, s'ils n'étaient soutenus par l'exemple. Le saint vieillard Eléazard, à quatre-vingt-dix ans, à ceux qui lui conseillaient de feindre de manger des viandes défendues, répondit qu'il aimait mieux la mort que de donner à la jeunesse un exemple indigne de son âge.

1647. 2) D'autres s'exemptent de demander permission, afin de ne pas importuner les supérieurs. Les supérieurs sont édifiés et non importunés par la régularité de leurs inférieurs. Ils savent bien que, en conscience, on ne peut faire autrement que de recourir à eux ; et ce qui les afflige profondément, c'est de voir qu'on se met à l'aise. Demandez donc les permissions ; et si on vous les refuse, bénissez Dieu. Ceux qui sont dans un vaisseau se réjouissent de ce que le pilote oblige tous les matelots à faire leur devoir, sentant bien que s'il agissait autrement, on pourrait se trouver en danger de périr. Si on vous demande ce que vous ne pouvez faire sans permission, ne craignez pas de le refuser et de passer pour singulier, au besoin : *Sic luceat lux vestra.*

1648. 3) J'observe la règle dans tous les points importants, ce n'est qu'en choses de peu de portée que je la trangresse, dit-on encore. Tout dans la règle est important pour la sanctification des religieux et pour la prospérité de l'Institut. Un religieux tiède ne tient pas compte des choses légères, mais le démon en tient compte. Sainte Gertrude remarqua qu'il recueillait tous les flocons de laine, qu'elle laissait tomber contre la pauvreté, et toutes les syllabes qu'elle prononçait mal, en récitant l'office divin.

N'est-on pas en quelque sorte plus inexcusable quand on transgresse des points sans gravité, que l'on peut observer sans effort, que si on enfreignait sa règle en d'autres points qui demandent plus d'efforts et de sacrifices ; Ayons donc un saint zèle pour toutes les prescriptions des Constitutions, cherchons à les connaître et à les méditer toutes, lisons-les souvent avec attention et respect. Faisons notre examen de conscience sur les points, où nous manquons le plus habituellement, et accusons nos manquements soit à nos supérieurs, soit dans les chapitres et les coulpes. Le démon avoua à saint Dominique qu'il perdait par cette accusation tout ce qu'il avait gagné au réfectoire, au parloir ou ailleurs.

Nous ne pouvons ici traiter en détail de tous les exercices réguliers, parcourons du moins les principaux.

XI. — Divers exercices d'une âme pieuse ou religieuse (1)

1649. Avec les jours saints se fait la vie sainte, qui prépare le ciel. Heureux donc ceux qui savent rendre agréables à Dieu leurs actions de chaque jour, en suivant les conseils que nous allons donner ici, après saint Liguori et saint Léonard de Port Maurice, qui sont toujours nos guides !

1650. I. Rien de plus important que l'*offrande de ses actions à Dieu* par un motif d'amour parfait. Nous en avons parlé au n° 1479 et au n° 1516 *(les rappeler ici)*. Qu'on se défie de ces démons, dont parlait saint Nil, et dont toute l'occupation est de recueillir le matin les prémices de nos affections.

été élue supérieure du couvent que ses parents avaient fondé, eut besoin de se faire commander en vertu de l'obéissance d'accepter cette charge. Sa conduite fut alors une règle vivante : on la trouvait toujours la première à la prière, la plus ardente à se mortifier, la plus exacte au silence, la plus ponctuelle à tous les exercices. Jusque-là, elle avait beaucoup jeûné et prié ; mais elle trouvait qu'elle n'avait encore rien fait et que sa nouvelle charge l'obligeait à redoubler tous ses exercices. Elle devint une autre Marie, sœur de Moyse, pour précéder le peuple de Dieu dans le chant des cantiques.

(1) On concevra sans peine combien il importe de ne jamais donner de retraite sans appeler l'attention sur des points aussi pratiques que ceux que nous rappelons ici.

Ayons soin ensuite tout le long du jour de faire nos actions avec une intention pure. Une intention mauvaise ruine le mérite de nos actions, fussent-elles extérieurement bonnes. Quel acte de charité de veiller un malade, d'adoucir ses douleurs, de lui rendre toutes sortes de services! Mais si on le fait uniquement par un sordide intérêt, pour se faire donner son héritage, on ressemble à un vautour qui s'apprête à dévorer un cadavre.

1651. II. *Lever*. Sainte Thérèse veut qu'une religieuse au premier signal, le matin, quitte son lit, comme si le feu y était. Pourquoi chercher à prolonger un sommeil qui, selon l'énergique expression de saint Pierre d'Alcantara, est en un sens pire que la mort, puisqu'il nous privè de la présence de Dieu. Il ne peut être nécessaire de recommander une grande modestie à une épouse de Notre-Seigneur. Et saint Léonard conseille aux religieuses d'asperger d'eau bénite et de baiser avec respect leurs vêtements en les mettant. La paysanne, ajoute-t-il, en allant à l'eau tricote ou file, parce qu'elle est pauvre. Nous sommes pauvres de mérites, ne perdons pas de temps à nous vêtir, et prions en le faisant.

1652. III. *Il faut bien faire la prière matin et soir*, a dit la Sainte Vierge aux petits bergers de la Salette, voir nº 1337 et 678, la bienheureuse Marguerite-Marie.

1653. IV. Nous avons traité de l'*oraison* au nº 1344. Qu'on n'oublie pas le mot de saint Philippe de Néri : « Une religieuse sans oraison, est une religieuse sans raison. » Le grand théologien Suarez disait qu'il aimerait mieux perdre toute sa science qu'une heure de son oraison.

1654. **Plan sur l'oraison.** *Jésus époux des âmes dans l'oraison, d'après Bossuel. Veni in hortum meum, soror mea, sponsa* (Cant. V.) Le nom le plus doux dont N. S. puisse honorer les âmes, c'est celui d'Epouse; et il ne pouvait choisir un titre plus propre que celui d'Epoux pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme et que l'âme doit avoir pour lui. Disons : I. Où se fait cette alliance mystérieuse. II. Quelle union intime elle établit entre Jésus et l'âme fidèle. III. Quel amour l'âme doit porter à son Epoux divin.

I. *Où se fait cette alliance ?* C'est dans l'oraison : c'est là que l'Epoux visite l'âme fidèle; c'est là que celle-ci soupire après lui. 1° Les visites de l'Epoux se font dans le cœur ; la porte par laquelle il entre, c'est la porte du cœur ; les discours qu'il tient sont à l'oreille du cœur; le cabinet où on le reçoit, c'est le cœur. Saint Bernard dit : Dans ces fréquentes visites il est arrivé parfois que je m'en suis aperçu. J'ai bien senti sa présence; je me souviens encore de sa demeure ; j'ai même pressenti sa venue; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entrait ni de quelle manière il sortait; si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux, car il n'est point revêtu de couleur ; il n'est pas non plus entré par l'oreille, car il ne fait point de bruit ; ni par l'odorat, car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs; mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche ; car on ne le mange pas ; il ne s'est point fait sentir par l'attouchement; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré ?

Peut-être qu'il n'était pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon, et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit; mais j'ai trouvé que le Verbe était infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret ; mais j'ai connu qu'il était encore au-dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il était au-delà de tout ce qui est extérieur, et rappelant ma vue au-dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige, qui m'en donne la connaissance ? Je ne le connais pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens, mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il était comme enseveli : il le blesse pour le guérir ; il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes, il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce ; s'il est ténébreux, il l'éclaire de sa lumière ; s'il est fermé, il l'ouvre ; s'il est serré, il le dilate ; s'il est froid, il le réchauffe ; s'il est courbé, il le redresse. Je connais la grandeur de son pouvoir, parce-qu'il donne la chasse aux vices, et qu'il n'a pas plutôt paru que les monstres prennent

la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté; le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire, et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étaient aussi longs qu'ils sont agréables à l'Epouse, elle serait trop heureuse et satisfaite, mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces mots d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît ; sa clarté donne de la joie à notre âme; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Cette conduite est propre à l'état ou nous vivons dans cet exil : état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'épouse par de fréquentes privations. Vous n'avez ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous, comme s'il voulait se donner à nous; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de saint Victor, comme un père avec son enfant. Ils se figurent tantôt qu'ils le tiennent; et puis tout-à-coup il leur échappe ; tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière ; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient, il fuit, il s'arrête; il les surprend, il se laisse surprendre, et puis tout aussitôt il se dérobe; et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites

Je m'en vais pour peu de temps et je vous reverrai bientôt (Jean XVI, 16, 22) : souffrez mon absence pour un moment. O moment, et moment ! O moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire ; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'Epouse qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu; elle ferme les yeux à sa grandeur, elle les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté ; elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : *Retournez, mon bien aimé ; revenez promptement* (Cant. 11, 17) hâtez-vous de me secourir ; égalez la vitesse des chevreuils et des daims.

Qui m'expliquera les allées et les venues, les rapprochements et les éloignements du Verbe ? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage ? D'où peut venir et où peut aller et retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur ? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux, mais dans le cœur de l'Epouse, qui reconnaît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce ; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le Prophète : Seigneur, mon cœur vous a dit : Les yeux de mon âme vous ont cherché (Ps. xxvi. 8) Et peut-être, dit saint Bernard (S. Ber., ibid, 3, p. 1527), que c'est pour cela que l'Epoux se retire ; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté ; comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, il feignit de passer outre, afin d'entendre ces paroles de leur bouche même : *Mane nobiscum, Domine.* (Luc xxiv, 29). Demeurez avec nous, Seigneur : car il se plaît à se faire chercher, afin de réveiller nos soins et d'embraser notre cœur.

Les vents qui secouent les branches des arbres, les nettoient ; les orages qui agitent l'air, le purifient ; les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage ; de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme et qu'elle jouit d'un repos tranquille.

L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante ; le pain qui cuit sous la cendre se brûle, si on ne le retourne, comme dit le prophète. (Ps. vii, 8) ; les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice, ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

C'est dans ses moments de délaissements que notre amour propre qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnaître son indigence. C'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres par l'expérience de ses propres peines. C'est là qu'il trouve un torrent de larmes, pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'Epouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu,

pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos; c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure; c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfants, que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif, et que personne ne doit vivre pour lui seul; mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais, puisque une absence de peu de jours lui paraît plus insupportable que toutes les peines du monde; mais, surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines.

1655. II. *Cette union est d'une merveilleuse intimité.* Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable, parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines; mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour, parce que la manière dont on le voit est ineffable et demande une pureté de cœur tout extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle, mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques, après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu; à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de désirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse aux baisers de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle, qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimément dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connaissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de saint Victor dit que l'amour est un œil; et qu'aimer c'est voir.

On peut dire, avec Denis le Chartreux, que le divin Epoux, voyant l'âme tout éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrase, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse; et que l'épouse étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la Divinité, éblouie de sa clarté, liée du bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur et de l'efficace excellence de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret, entre l'Epoux et l'Epouse, cela est impossible; il le faut honorer par le silence, et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

1656. III. *Devoirs de l'épouse fidèle.*— Quand Dieu veut nous donner de la crainte, il prend le nom de Seigneur; quand il veut nous donner le respect, il prend celui de Père; quand il veut nous inspirer l'amour, il prend celui d'Epoux. La crainte précède le respect, et le respect l'amour, et c'est dans l'amour que consiste la ressemblance de l'âme avec le Verbe. De tous les sentiments de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour la rendre en quelque manière pareille à son Créateur. Par exemple, si Dieu se fâche contre moi, me fâcherais-je contre lui? Non certes; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon; de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour, mais plutôt je le justifierai; et s'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger, mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je le serve; s'il commande, il faut que j'obéisse; je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour, car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé, sachant bien que ceux qu'il aime

sont rendus bien heureux par l'amour même qu'ils lui portent. L'âme en aimant se montre semblable en volonté et en désir à celui à qui elle ressemble par le privilège de sa nature. Elle aime comme elle est aimée ; elle se joint ainsi par conformité à celui dont l'infinité la sépare ; elle s'unit à lui et devient son épouse ; de deux esprits il ne s'en fait qu'un ; l'épouse ne veut et ne hait que ce que l'Epoux divin désire et abhorre. L'inégalité des natures n'affaiblit point la conformité ; car l'amour n'a pas tant d'égards au respect. L'amour s'assujettit toutes les autres affections. Celle qui aime s'applique à aimer et ne sait autre chose ; et celui qui mérite crainte et respect, aime mieux néanmoins être aimé. Quelle liaison cherchez-vous entre époux, sinon d'aimer et d'être aimé ; et cette union dépasse celle des parents pour leurs enfants, que la nature a faite pourtant si intime. Celui que l'âme a choisi pour son Bien-Aimé, c'est l'amour même. Aussi quand elle est parvenue à le connaître, à y entrer, elle désire tant le voir dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire, elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre, elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir ; au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux, car elle est blessée d'amour ; et cette plaie qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition serait très mauvaise et très dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur, et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler, c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

C'est cette union avec N.-S. qu'il faut ambitionner, moins en tant qu'elle console l'âme, qu'en tant qu'elle lui donne une entière conformité à la volonté divine. *Eadem velle, eadem nolle ea demum firma amicitia est.* C'est à cela qu'il faut tendre. C'est là la perfection et le bonheur de la terre, en attendant le ciel. On y arrive par l'oraison régulière, bien préparée et fervente, etc.

1657. V. *La Messe.* Voir ce que nous avons dit avec saint Léonard, nº 1461 et 1473. Qu'on n'omette jamais d'y faire la communion spirituelle, dont on trouve la méthode nºs 1457 et 690.

1658. VI. *Office.* Sainte Madeleine de Pazzi, en entendant sonner l'office, était transportée de joie ; laissant tout, elle volait au chœur, Sainte Catherine de Bologne protestait qu'elle voudrait mourir au chœur, en chantant les louanges de Dieu. N'est-ce pas là, en effet, une occupation toute sainte qui nous unit à tous les religieux, à tous les prêtres qui louent Dieu par toute la terre et aux anges eux-mêmes qui le chantent perpétuellement dans le ciel. Lors même qu'on ne comprend pas le latin, l'office n'en a pas moins de mérite ; un diamant perd il sa valeur, quand il se trouve entre les mains d'un enfant qui en ignore le prix ? Quelle coupable négligence que de réciter l'office sans *dignité, sans attention, sans dévotion !*

Le bienheureux Hermann se trouvant au chœur, tandis que les religieux récitaient matines, vit des anges avec des encensoirs en mains, qui s'inclinaient vers les religieux modestes et recueillis pour les encenser, tandis qu'ils évitaient les autres. Surius rapporte, dans la vie de sainte Lutgarde, qu'un monastère fut frappé de la peste pour punir les religieuses de leur négligence, dans la récitation de l'office ; et quatorze religieuses des plus considérées en moururent. Pour nous préserver d'une telle négligence, unissons à l'office l'oraison mentale, la méditation des mystères ; ou, pendant que nos lèvres psalmodient, répétons souvent intérieurement, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

1659. VII. *Lecture spirituelle.* 1º Son excellence. Autant les lectures mauvaises ou légères sont redoutables, voir n. 1499, autant la lecture des bons livres est salutaire. Tout notre progrès spirituel, dit saint Isidore, a sa source dans la lecture et l'oraison ; par la lecture nous apprenons ce que nous ignorons, et par l'oraison nous conservons ce que nous avons appris ; aussi saint Léonard de Port-Maurice appelle-t-il la lecture, la sœur de l'oraison. Le Bienheureux Louis de Grenade compare toutefois l'oraison au pain de froment et la lecture au pain d'orge ; mais il ajoute : « Si vous n'usez pas du pain de froment, au moins devez-vous user du pain d'orge, si vous ne voulez mourir de faim ».

Saint Bernard trouvait plus de consolations dans la lecture que dans l'orai-

son elle-même. Il faut convenir, du reste, que l'oraison devient bientôt impossible sans la lecture. « Le moulin ne rend que ce qu'on lui donne, dit à ce sujet saint Liguori : et si on lui donne de mauvais grains, il ne peut rendre de bonne farine ». Si on n'a mis de saintes pensées dans l'âme par de bonnes lectures, elle ne rendra rien de bon dans l'oraison. En effet les bonnes pensées, comme les plantes salutaires, ne poussent point sans qu'on les sème : les mauvaises seules germent ainsi d'elles-mêmes.

1660. 2° *Avantages de la lecture.* 1) *Elle éclaire l'esprit.* La parole de Dieu prêchée *illumine les yeux* de l'âme. Un bon livre est un prédicateur que l'on peut toujours entendre, et il peut être plus remarquable que ceux que l'on entend ordinairement. Il peut être un grand docteur, un saint, un directeur incomparable. Il ne ménage pas nos défauts, il nous expose la vérité dans toute sa pureté, et nous n'osons pas nous en plaindre. C'est un miroir fidèle, où nous découvrons des taches qui défigurent notre âme, un flambeau qui nous découvre le chemin du ciel. C'est un ami sincère, et l'Esprit-Saint nous dit que celui qui le trouve, trouve un trésor. C'est Dieu même parlant à l'âme, selon la parole de saint Jérôme, « Dans la prière, dit ce Père, nous parlons à Dieu, et dans la lecture, c'est Dieu qui nous parle ». Aussi, que d'âmes ont été éclairées par cette divine lumière,

2) *Qui touche aussi le cœur* et le détermine à embrasser le bien que l'intelligence a découvert. Comment tant d'hommes sont-ils passés d'une vie mondaine ou coupable à une vie sainte? Souvent par la lecture spirituelle. C'est à elle que nous devons saint Antoine, saint Augustin, saint Ignace de Loyola, et tant d'autres. Le Bienheureux Jean Colombini s'impatientait de ce que le repas n'était pas prêt à temps ; sa femme lui dit de lire en attendant. Il prit alors de mauvaise humeur un livre spirituel qui se trouvait sous sa main, le lut, se convertit et fonda la congrégation des Jésuates (1). Les saints eux-mêmes ont trouvé dans les lectures spirituelles un secours puissant pour avancer dans la vertu. Saint Dominique baisait tendrement ses livres de piété, et les serrait avec amour sur son cœur, en disant : « Ces livres me donnent le lait qui me nourrit. Aussi saint Philippe de Néri consacrait-il tous les instants qu'il avait de libres à sa lecture spirituelle.

1661. Désireux de procurer les mêmes avantages aux âmes, les saints leur ont conseillé avec la plus grande instance la lecture spirituelle : *Appliquez-vous à la lecture* », disait saint Paul à son disciple Timothée. Et, après lui, tous les saints Docteurs ont répété cette recommandation. Tous les fondateurs d'ordre religieux ont fait de la lecture un point de règle parmi leurs disciples ; et toutes les âmes qui ont à cœur de se sanctifier dans le monde, s'adonnent à la lecture spirituelle. Saint Grégoire parle d'un pauvre nommé Servolus, qui vivait à Rome des aumônes des fidèles; car étant infirme, il ne pouvait pas travailler. Il partageait avec les autres le peu qu'il recevait, et s'en réservait une partie pour se procurer des livres de piété. Comme il ne savait pas lire, il demandait comme une grande charité qu'on lui fit une bonne lecture. Cette pratique lui fit acquérir une grande patience et une admirable connaissance des choses divines. Lorsqu'il fut près de mourir, il pria ses amis de lui

(1) *(a)* Le gouverneur du Causase, le général de Nicolaï, demanda un jour à un de ses amis de Pris une caisse de livres. On y glissa un livre que Mgr Dupanloup venait de publier sur la vraie et solide piété. Quelques mois après, le général venait en France, faisant une retraite sous la direction de l'évêque et s'enfermait dans une cellule de la Grande-Chartreuse.

(b) Bien des personnages illustres de notre siècle, tels que Lamoricière, de Sonis, Ozanam, Ampère, etc., faisaient leurs délices de la lecture des livres de piété. Tout récemment, les feuilles publiques, annonçant la mort du directeur des Chemins de fer de l'Est, M Jacqmin, citaient ce détail de sa vie privée : « Quoique l'un des hommes les plus occupés de la France, car il était en même temps inspecteur général honoraire des ponts-et-chaussées, membre de la commission militaire des chemins de fer, etc., M. Jacqmin lisait tous les jours quelque ouvrage religieux. Il y a plusieurs années déjà, il écrivait à l'un de ses amis : « J'ai augmenté la durée que je donne habituellement à des lectures pieuses : j'ai adopté deux heures chaque jour ». Et ces lectures étaient faites avec attention ; car il disait dans une autre lettre : Je viens d'achever la lecture de l'ouvrage du P. de Grenade *Guide des pécheurs*. J'y ai employé quatre mois, toujours le crayon à la main. Elle m'a procuré bien des joies ».

continuer ses chères lectures ; mais avant d'expirer, il les interrompit en disant : Taisez-vous, n'entendez-vous pas comme tout le paradis retentit de chants et d'harmonies ? En disant ces paroles, il rendit doucement le dernier soupir. Nous serions donc bien aveugles si nous n'embrassions pas une pratique si excellente et si avantageuse.

1662. 3° *Quand faut-il lire ?* Les fidèles peuvent lire tous les soirs, dans les longues veillées d'hiver, et tous les dimanches de l'année après les offices. Il est rare que, même durant les grands travaux, on ne puisse lire quelques lignes d'un bon livre. Pour les âmes religieuses, l'heure de la lecture spirituelle est ordinairement fixée par la règle. Qu'elles y consacrent donc tout le temps prescrit et si l'heure n'était pas fixée, qu'elles se la déterminent elles-mêmes par un règlement particulier, auquel elles seront fidèles.

1663. 4° *Dans quel but faut-il lire ?* Non pour s'instruire, car la lecture faite dans ce but serait une étude ; non par curiosité,ni par manière de passe-temps, car ce serait ruiner en partie les fruits de cet exercice ; mais afin de devenir saint.

1664. 5° *Que faut-il lire ?* 1) Jamais des livres suspects en matière de foi ni légers en matière de mœurs, eussent-ils d'ailleurs des passages excellents. Qu'est-il nécessaire de chercher de l'or au milieu de la boue, disait saint Jérome, quand il nous est si facile de trouver de l'or dégagé de toute souillure ? Avant de se procurer et surtout de lire un livre, qu'on ait soin de prendre conseil de son confesseur. 2) « Je vous conseille avant tout, disait saint Liguori, de lire des livres où votre âme trouve le plus de dévotion et qui vous porte davantage à vous unir à Dieu. Tels peuvent être les ouvrages de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de Louis de Grenade, de Rodriguez, de St Jure, et autres semblables, spécialement le *Directoire ascétique* du Père Scaramelli (1).

« Du reste, généralement parlant, je vous engage à laisser les livres difficiles et a choisir ceux qui sont dévots et faciles. Lisez souvent entre autres les Vies de Saints. Oh ! qu'il est avantageux de les lire ! Dans les ouvrages qui traitent des vertus, on voit ce qu'on doit faire ; mais dans les vies de saints on voit ce qu'ont fait tant d'hommes, tant de femmes qui étaient de chair comme nous. Leur exemple, s'il ne nous fait pas d'autre bien, nous force du moins à nous humilier profondément (2). » Celui qui veut devenir poète, lit les poètes ; celui qui veut devenir philosophe, lit les philosophes ; qu'il lise les Vies des Saints, celui qui veut devenir saint.

1665. 6° *Comment faut-il lire ?* 1) Avant la lecture élevons notre esprit à Dieu pour lui demander lumière et grâce. 2) Lisons posément et sans empressement. L'abeille ne quitte une fleur, qu'après en avoir épuisé le suc. Il ne suffit pas de manger beaucoup, il faut digérer ; donc ne craignons pas de relire les passages qui nous frappent. 3) Interrompons la lecture pour prier, c'est le moyen de nous habituer à l'oraison. 4) A la fin de la lecture, gardons une pensée qui nourrisse notre âme le reste du jour (3).

1666. VIII. *Examen de conscience*. Les femmes mondaines passent des heures à se regarder au miroir ; une âme qui tend à la perfection, ne doit-elle pas, deux fois par jour au moins, voir les taches qui peuvent la défigurer aux yeux de Dieu ? Ne sait-elle pas que rien de souillé n'entrera dans le ciel ? Elle aura donc à cœur de connaître et d'effacer, par l'examen, les souillures qu'elle peut contracter. L'examen est une pratique si importante que, dans

(1) Qu'il nous soit permis aussi d'appeler l'attention sur les ouvrages de saint Liguori, en particulier sur sa *Véritable épouse de Jésus-Christ*, rien n'est meilleur, et sur le livre qui a pour titre : *l'Etat religieux, ses obligations, ses privilèges*, que nous avons publié.

(2) Saint Liguori, *Véritable épouse de Jésus-Christ*.

(3) Saint Ephrem a écrit de saint Jovien, moine : « Ma cellule était près de la sienne. Je lui dis un jour : Qui donc efface de vos livres le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ, car je les vois partout effacés ? Le Bienheureux me répondit : La femme pécheresse arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, et moi j'arrose de mes larmes son nom, afin que je reçoive aussi la rémission de mes péchés. »

certaines communautés religieuses, on n'en dispense jamais ceux-mêmes qu'on a de sérieuses raisons de dispenser de l'oraison ou de la lecture.

1667. 1º Il y a l'*examen de prévoyance* qu'il est bon de faire après la méditation du matin. On voit d'avance le bien qu'on aura à faire, les occasions qu'on rencontrera de tomber dans quelque défaut ; et on détermine d'avance et avec des détails précis, la manière dont on fera le bien, dont on évitera ce défaut. Et l'occasion étant venue de mettre à exécution ce que l'on s'est promis le matin, on renouvelle et on exécute ses résolutions.

1668. 2º Il y a l'*examen particulier* qui se fait ordinairement au milieu du jour, et qui porte sur la manière dont on s'acquitte de tel devoir grave, de tel exercice important, dont on pratique telle vertu que l'on veut acquérir ou dont on tombe dans tel défaut dominant.

1669. 3º Il y a enfin l'*examen général* qui se fait le soir avant d'aller prendre son repos. Saint François de Sales dit qu'il faut aller au lit, comme au confessionnal, après s'être examiné. Les marchands comptent tous les soirs leurs bénéfices ou leurs pertes : l'âme qui veut gagner le ciel, ne doit-elle pas en faire autant, et compter chaque soir toutes les fautes qu'elle a faites, afin de les réparer (1) ?

1670. 4º *Manière de faire l'examen.* Cette méthode s'applique également à l'examen particulier sur une vertu ou un défaut, et à l'examen général du soir. 1) On se met en présence de Dieu et on lui demande sa grâce pour connaître ses fautes, les détester et les éviter ; 2) on s'examine soigneusement. Dans l'examen particulier, on ne le fait que sur un point ; on marque ses fautes en faisant autant de nœuds à une corde, ou au moyen de quelques grains de chapelet ; et si le nombre des fautes du jour est plus grand ou aussi grand que celui de la veille, on s'impose une pénitence, comme de se donner la discipline, de dire cinq *Pater* et *Ave* les bras en croix, etc. Le Bienheureux Louis de Grenade parle d'un religieux qui se corrigea ainsi d'un défaut invétéré (2).

3) On s'excite à la contrition, c'est le principal. Malheur à l'âme qui n'éprouve aucun déplaisir quand elle a offensé Dieu ! Et celle qui n'a aucun regret des fautes légères, en vient facilement à tomber dans des fautes graves. 4) On s'excite au ferme propos de se corriger, ce qui importe au moins autant que de s'exciter à la contrition. On s'imagine ensuite, comme le conseille saint Léonard, qu'on se confesse à Notre-Seigneur, qu'on en reçoit l'absolution et on s'impose soi-même la pénitence.

1671. IX. *Visites au Saint-Sacrement.* (Voir nº 1428 et 688.) La comtesse Féria avait pris l'habit de sainte Claire, elle faisait ses délices de demeurer aux pieds des autels. Une dame de ses parentes lui demandait ce qu'elle faisait durant ces longues heures. Ah ! dit-elle, j'y demeurerais toute l'éternité ! Mais que n'y fait-on pas ? on aime, on loue, on remercie, on prie. Que fait le pauvre devant le riche, le malade devant le médecin, l'altéré à une source pure ? Si l'on est aride, que l'on se serve d'un livre et en particulier des *Visites au Saint-Sacrement* de saint Liguori,

(1) Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, le père de Marie Leczinska, avait écrit de sa main ces résolutions : « Je jetterai un coup d'œil le matin sur les affaires que j'aurai à traiter durant la journée. Je réfléchirai sur ce que j'aurai à faire et plus encore sur ce que j'aurai à éviter. Le soir, j'aurai soin de me tourner vers Dieu, de lui demander les lumières nécessaires pour reconnaître mes fautes, d'en faire tous les jours la recherche par un examen, de lui en demander pardon et de former la résolution de les éviter. »

(2) Saint Ignace faisait cet examen à toutes les heures du jour, et il y persévéra jusqu'à la fin : le jour même de sa mort, il avait encore noté ses manquements sur un petit cahier. Ayant rencontré un des Pères de son couvent, il lui demanda familièrement combien de fois il s'était examiné durant la journée. Sept fois, répondit-il. C'est bien peu, reprit le saint tout étonné ; et cependant on n'était pas encore arrivé à la nuit. — Sénèque et Cicéron, bien que païens, pratiquaient l'examen de conscience.

Marceau, lieutenant de vaisseau, une fois converti, déclara une rude guerre à la colère qui était son défaut dominant. Il notait tous les jours ses victoires et ses défaites ; et l'on vit cet homme qui avait fait la terreur des matelots, un jour que son équipage était en révolte, aller passer une heure dans le port devant le Saint-Sacrement, et revenir ensuite. Le calme était rétabli.

1672. X. *Fréquentation des sacrements.* Nous en avons traité au nº 1401, nous n'ajoutons ici que quelques mots : « La fréquentation des sacrements, dit saint Léonard, est pour l'âme religieuse ce qu'est l'eau pour un jardin. » Celui qui se confesse souvent et toujours avec contrition et ferme propos, ne peut manquer de vivre toujours en grâce avec Dieu. Pour assurer cette contrition et ce ferme propos, qu'on ait soin de les faire porter toujours, avant la confession, sur une faute grave de la vie passée, et qu'on accuse, sans détail, cette faute à la fin de la confession. Ce point si important est cependant trop souvent oublié. (Voir ce que nous avons dit au nº 878).

Conservez la même pureté de conscience, dit saint Léonard, que si vous deviez communier à toute heure : ainsi faisait sainte Marie Madeleine de Pazzi. Un jour, entendant le signal de la cloche, tandis qu'elle était occupée à faire le pain, elle courut, ayant encore de la pâte aux mains, recevoir Notre-Seigneur, elle fut ravie en extase. Saint Léonard conseille aussi la communion spirituelle (voir nº 1457) ; et il ajoute : « Si vous la faites plusieurs fois par jour, je vous donne un mois de temps pour voir votre cœur tout changé. » (Voir nº 689 et 690).

1673. XI. *Indulgences.* « Je suis saisi d'épouvante, dit saint Léonard, en songeant aux rigueurs de la justice divine. Et qui donc ne frémirait pas en lisant ce que raconte l'histoire d'un grand nombre de saintes âmes, condamnées au purgatoire pour les péchés véniels les plus légers ! Tels qu'un saint Séverin, homme à miracles, pour avoir récité son office en dehors du temps convenable, une sœur de saint Pierre Damien pour avoir pris trop de plaisir au chant ; un Durand, évêque, pour avoir lâché quelque plaisanterie ; un religieux de saint François pour n'avoir pas suffisamment incliné la tête au *Gloria Patri* (1). Mais prenons courage, si la justice de Dieu est rigoureuse, ses miséricordes en revanche sont infinies. Il a laissé, en effet, à l'Eglise le trésor des mérites de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des saints ; et, dans ce trésor, se trouvent des richesses surabondantes pour payer toutes nos dettes à la justice divine ; l'Eglise tient les clefs de ce trésor et l'ouvre à chacun de nous, en nous accordant les indulgences. » Il est de foi, en effet, que l'Eglise peut accorder des indulgences.

1674. 1º *L'indulgence,* ce n'est pas le pardon du péché, car le pardon du péché n'est accordé que par le sacrement de pénitence et par la contrition : mais c'est la remise de la peine due au péché déjà pardonné. Vous avez fait de grandes fautes, vous en avez reçu l'absolution ; vous avez fait des fautes légères dont vous avez demandé pardon à Dieu : les unes et les autres vous sont pardonnées ; mais, pour les unes et les autres, il peut vous rester une rude pénitence à faire en ce monde ou en l'autre. C'est cette pénitence que souvent, hélas ! nous ne faisons pas en ce monde, que l'Eglise nous remet, en nous appliquant, par les indulgences, les pénitences de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints, qui ont expié pour nous.

1675. 2º *Il y a deux sortes d'indulgences :* les unes remettent toute la peine due au péché déjà pardonné, et on les nomme à cause de cela, *plénières.* Les autres n'en remettent qu'une partie ; on les appelle *partielles.* Celui qui viendrait à mourir après avoir gagné une indulgence plénière, irait droit au ciel, sans passer par le purgatoire. C'est pourquoi on ne peut gagner deux indulgences plénières pour soi en même temps ; l'une a suffi pour re-

(1) Sainte Vitaline avait édifié Artonne son pays, dans l'arrondissement de Riom, en Auvergne. Après sa mort, la renommée de sa sainteté parvint jusqu'aux oreilles de saint Grégoire de Tours, qui voulut visiter son tombeau.

« Quand j'eus salué la Sainte et adressé ma prière à Dieu, nous dit-il dans son livre de la *Gloire des confesseurs*, j'entendis une voix sortir du tombeau et me demander ma bénédiction. Je m'empressai de la donner, puis je demandai à Vitaline si elle jouissait de la présence de son divin Epoux ; triste, elle me répondit qu'elle en était privée pour quelque temps par suite d'une faute légère qu'elle avait commise pendant sa vie. Je me tournai alors vers ceux de ma suite et leur dis : Si cette pauvre Vierge qui s'est consacrée à Dieu dès ses plus tendres années, et dont les actions ont été si pures durant sa vie, qu'elle a mérité de faire des miracles après sa mort, est néanmoins privée pour un temps de la vision de Dieu, par suite d'une faute légère qu'elle a négligé d'éviter, que deviendrions-nous (si nous ne faisions pénitence), nous, misérables pécheurs, qui buvons l'iniquité comme l'eau ? »

mettre toutes nos dettes, il n'est donc pas besoin d'une seconde. Mais on peut en gagner plusieurs à la fois pour les âmes du purgatoire.

1676. 3º *Pour gagner une indulgence, il faut remplir les conditions voulues ;* car l'Église ne les accorde qu'à certaines conditions, et elle a le pouvoir de lier et de délier, d'ouvrir les trésors célestes et de les fermer. 1) *Il faut être en état de grâce ;* on ne peut gagner aucune indulgence, au moins pour soi, sans cette condition : la peine due au péché ne peut être remise, si le péché n'est pas pardonné. Pour la même raison, on ne peut gagner une indulgence plénière si l'on a sur la conscience un péché véniel non pardonné ; mais on peut dans ce cas gagner une indulgence partielle. Il faut donc s'exciter à la contrition de tous les péchés même véniels, que l'on a commis, quand on veut gagner une indulgence plénière, surtout pour soi.

1677. 2) *Il faut* secondement *avoir l'intention de gagner les indulgences.* Il est bon de formuler cette intention le matin ; après l'offrande de ses actions à Dieu, on ajoute : J'ai l'intention de gagner aujourd'hui toutes les indulgences pour les âmes du purgatoire et pour moi ; j'applique ces indulgences à toutes les âmes du purgatoire ou à telle âme en particulier, ou à toutes les âmes les plus délaissées. Cette intention et cette application faites le matin suffisent pour toutes les indulgences de la journée.

1678. 3) *Il faut enfin accomplir les œuvres prescrites* par le Souverain Pontife pour gagner les indulgences. Ces œuvres sont ordinairement, pour les indulgences plénières, *la confession, la communion et des prières selon les intentions du Souverain Pontife. La confession* est requise pour la plupart des indulgences plénières ; cependant, par une faveur particulière du Saint Siège, les personnes qui se confessent habituellement tous les sept jours, peuvent gagner toutes les indulgences de la semaine par cette seule confession. Dans certains diocèses, en vertu d'un indult particulier, il suffit même de se confesser tous les quatorze jours pour gagner toutes les indulgences du mois.

J'ai dit que la confession était nécessaire pour gagner la plupart des indulgences plénières, mais non pour toutes. Elle n'est point nécessaire, en effet, non plus que la communion, pour gagner les indulgences du chemin de la croix, ni pour celles qui sont attachées aux six *Pater, Ave* et *Gloria* du scapulaire bleu, ou de l'Immaculée Conception. La *communion*, faite le matin, suffit pour gagner toutes les indulgences du jour, lors même que la communion est prescrite pour chacune d'elles Pour *les prières prescrites* selon les intentions du Souverain Pontife, il suffit de réciter cinq *Pater*, et cinq *Ave*, autant de fois qu'on veut gagner des indulgences plénières accordées à cette condition ; mais il n'est pas nécessaire de réciter ces prières pour gagner les indulgences du chemin de la croix, ni pour celles qui sont attachées aux six *Pater, Ave* et *Gloria* du scapulaire bleu.

1679. 4. *Les indulgences servent-elles aux âmes du purgatoire ?* Oui, à deux conditions : la première, c'est que le Souverain Pontife en accordant l'indulgence, déclare qu'elle leur est applicable, comme il arrive le plus souvent ; la seconde, que celui qui gagne l'indulgence, leur en fasse l'application, comme nous l'avons dit ci-dessus. Il est certain que les indulgences sont un moyen efficace de délivrer les âmes du purgatoire. « Tâchons, dit saint Léonard, de gagner pour les défunts toutes celles que nous pouvons leur appliquer. L'indulgence d'un seul jour, quel soulagement ne procure-t-elle pas à ces pauvres âmes ! Je supplie et je conjure les âmes pieuses, de la manière la plus pressante, de ne pas négliger un secours si efficace pour ces âmes souffrantes, et de réfléchir que Dieu permettra qu'on soit traité un jour en purgatoire, comme on aura traité les âmes des morts. »

1680. 5º. *Quelles sont les pratiques auxquelles sont attachées des indulgences ?* Les Souverains Pontifes ont attaché des indulgences à toutes les bonnes œuvres, que font les personnes qui sont inscrites dans la plupart des confréries pieuses ou dans les divers tiers-ordres et c'est ce qui doit encourager les fidèles à s'y enrôler. Une multitude de prières ou d'oraisons jaculatoires sont enrichies d'indulgences ; on les trouve dans divers recueils qui ont été publiés. Citons seulement ces simples invocations qu'il faudrait toujours avoir sur les lèvres : *Mon Jésus miséricorde !* et, *Doux Cœur de Marie,*

soyez mon salut! Tout le monde connaît les nombreuses indulgences du rosaire et des chapelets de sainte Brigitte ; mais ce qu'il y a de plus profitable, dit saint Léonard, c'est l'indulgence, ou plutôt la multitude d'indulgences du chemin de la croix, parce que cet exercice nous oblige à méditer la passion du Sauveur, qui est la source de tout bien. (Voir ce que nous avons dit, n° 1296.)

N'oublions pas non plus une autre pratique, peut-être plus facile, plus riche encore en indulgences que le chemin de la croix : c'est celle d'être reçu du scapulaire bleu et de réciter six *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur de la sainte Trinité et de l'Immaculée Conception et aux intentions du Souverain Pontife. En les récitant, sans autre condition que d'être en état de grâce et d'être reçu de ce scapulaire, on gagne une multitude d'indulgences plénières applicables aux âmes du purgatoire et cela au moins une fois dans le jour et plus probablement chaque fois qu'on renouvelle cette récitation. Qui se priverait soi-même, et priverait les âmes du purgatoires d'un tel trésor ?

1681. — Terminons par les paroles de saint Léonard : « O bonté ineffable de Dieu, s'écrie-t-il, de nous avoir facilité par tant de moyens le sentier qui mène à la patrie ! Mais qu'avez-vous fait pour gagner les indulgences ? Ah ! que vous devriez rougir d'une négligence si préjudiciable à votre âme et si fatale aux saintes âmes du purgatoire, que vous avez privées du plus puissant secours ? Sortez enfin de cette apathie, et désormais apportez toute la diligence possible à profiter des indulgences qui vous sont offertes. Sainte Thérèse rapporte qu'une de ses religieuses, qui avait mené d'ailleurs la vie fervente convenant à sa profession, s'envola, en mourant, tout droit en paradis, sans toucher au purgatoire, à cause de la grande confiance qu'elle avait eue dans les indulgences, ainsi que de son zèle pieux à en profiter. Faites de même, si vous voulez partager son sort et monter au ciel sans passer par le purgatoire. »

1682. — XII. *Sanctification des actions* (Voir n° 1474).

1683. — XIII. *Le travail* Nous en avons dit un mot également au n° 1611. Empruntons encore ici quelques passages remarquables à saint Liguori : « Dans un couvent de Saint François, il y avait un frère désœuvré qui ne faisait qu'errer continuellement dans la maison, importunant tantôt l'un, tantôt l'autre. Le saint l'appelait *Frère mouche*. S'il se trouvait de telles religieuses dans un couvent, elles mériteraient d'être chassées comme on chasse les mouches. On ne peut toujours faire oraison. C'est pourquoi les religieuses et les personnes pieuses ont besoin, en cette vie, de s'occuper aux travaux manuels. » (1) (Voir le n° 560).

1684. 1) *Avantages du travail.* — 1° C'est une erreur de croire que le travail nuit à la santé du corps ; il est certain au contraire qu'il contribue beaucoup à la conserver. Ce qui fait qu'on cherche à éviter le travail, c'est la peine qui y est attachée. La sœur Françoise de Saint Ange, se plaignant un jour d'avoir les mains toutes déchirées par le travail, Jésus lui dit : « Françoise, regarde mes mains et puis plains-toi. » Sainte Marie-Madeleine de

(1) (a) Un ermite vint un jour rendre visite au mont Sinaï à l'abbé Silvain ; et voyant les moines travailler, il lui demanda comment ils se donnaient tant de peine pour se procurer une nourriture périssable. Notre-Seigneur n'avait-il pas dit que Marie avait choisi la meilleure part, tandis qu'il avait blâmé Marthe ? L'abbé Silvain ne répondit point ; mais il conduisit le moine dans sa cellule et lui fit donner un livre. A l'heure du dîner, il le laissa dans sa cellule ; et vers les trois heures, l'ermite n'y tenant plus de faim, sortit et demanda à l'abbé si les moines ne mangeaient pas ce jour-là. « Ils ont tous dîné, » répondit l'abbé avec douceur. — Comment ne m'avez-vous pas invité ? — Nous avons cru qu'ayant choisi comme Marie la meilleure part, vous ne viviez que d'une nourriture spirituelle, tandis que nous qui sentons encore le poids de notre corps, nous sommes obligés de travailler pour nous procurer la nourriture de chaque jour. ». L'ermite comprit et s'excusa de son blâme inconsidéré. L'abbé Silvain ajouta : « Si Marthe n'eût pas travaillé, Marie n'aurait pas pu se reposer. »

(b) Le Romain Caton, juge sévère, ne recevait personne au rang de citoyen romain, sans lui inspecter les mains, pour voir si elles portaient les traces d'un travail assidu.

(c) Alphonse, roi d'Aragon, travaillait de ses mains ; et quand on lui en faisait le reproche, il répondait : « Le Seigneur a-t-il pu donner des mains aux rois uniquement afin qu'ils les croisent sur la poitrine ? »

Pazzi, quoique très faible, se livrait sans ménagement à tous les travaux du couvent, même à ceux des sœurs converses. Elle se livrait avec tant d'ardeur à laver le linge, qu'elle se démit un os de la main. Elle faisait plus d'ouvrages à elle seule que quatre sœurs converses (1).

1685. 2) « Le travail est un grand remède contre les ennuis de la solitude et les nombreuses tentations auxquelles on y est exposé. Saint Antoine abbé étant tenté, un ange le conduisit dans un petit jardin, prit un instrument de travail et commença à labourer la terre, puis se mit à prier ; ensuite il reprit le travail et puis retourna à l'oraison. » Le saint comprit la leçon (2).

1686. 2º *Manière de rendre le travail utile.* 1) S'y appliquer avec une intention droite ; comme d'obéir, de se rendre utile aux autres, d'expier ses péchés, de se préserver des tentations et non pour en faire un bénéfice. 2) Ne pas trop entreprendre, mais cependant faire avec soin ce dont on a la charge (3). 3) Garder le recueillement intérieur et la présence de Dieu.

1687. XIV. *De la présence de Dieu.* 1º Voilà le *grand moyen de sanctification* de nos actions et de nos travaux ; car la présence de Dieu, 1) *exclut tout péché*, comme le dit saint Jérôme. Ceux qui oublient Dieu, marchent toujours dans des voies souillées ; et par le souvenir de Dieu, les saints résistent à toutes les tentations. Suzanne aima mieux s'exposer à la plus atroce calomnie et à la mort que de *pécher en présence de Dieu*. Le souvenir de la présence de Dieu convertit les pécheurs eux-mêmes.

Personne ne nous voit, sinon Dieu, disait la pécheresse Thaïs à saint Paphnuce qu'elle voulait séduire : « Tu crois donc que Dieu te voit, et tu oses pécher ? » répondit-il. Et cette parole fut comme un coup de foudre qui la terrassa. Elle conjura le saint de lui apprendre à obtenir sa grâce du Dieu qu'elle avait offensé. Paphnuce la conduisit dans une cellule où,

(1) (*a*) Saint Frédéric, comte de Verdun, quitta le monde, se retira au monastère de Saint-Vannes, où il aimait à être employé aux plus humbles travaux. Un jour son frère Godefroy, étant venu le voir, le trouva occupé à laver la vaisselle. « Quelle occupation pour un comte, lui dit-il d'un air dédaigneux ! — Vous avez raison, mon frère, répondit l'humble religieux, cette occupation est bien au-dessus de moi ; car qui suis-je pour mériter de rendre le moindre service à saint Pierre, patron de cette maison ? » (Voir saint Bonaventure, note 3 du nº 1758 (*c*).

(*b*) Baronius, un des premiers disciples de Saint Philippe de Néri, de ses mains qui traçaient les Annales ecclésiastiques, ne dédaignait pas de faire la cuisine. Les savants qui venaient le visiter, étaient dans l'admiration quand ils le trouvaient enveloppé d'un grand tablier et lavant la vaisselle. Ces humbles travaux allaient si bien à son humilité qu'il avait écrit au-dessus de son fourneau ces mots : *Cæsar Baronius coquus perpetuus.*

(*c*) Saint Antonin, archevêque de Florence, traversant un jour une des rues de la ville, vit sur la maison d'une bonne veuve des anges qui paraissaient se réjouir. Il entra donc dans la maison, pour voir par qui elle était habitée, et il y trouva trois jeunes filles qui travaillaient jour et nuit pour se suffire et nourrir leur pauvre mère. Il en fut touché, et leur assura une rente annuelle. La piété et la bonne conduite disparurent avec la nécessité du travail. Le saint, passant une autre fois par le même endroit, n'y vit plus les anges, mais un hideux démon. Il en donna avis à la mère et aux filles, et leur retrancha une partie de son aumône, afin de bannir de leur maison l'oisiveté et ses funestes suites.

(2) (*a*) Saint Ignace de Loyola, ayant trouvé trois de ses religieux parlant à des heures indues à la porte du monastère, leur ordonna de porter à l'étage supérieur de la maison, un tas de pierres qui se trouvait près de là. Au bout de trois mois, les ayant encore trouvés oisifs, il leur commanda d'aller chercher les pierres et de les replacer là où ils les avaient prises, les avertissant qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'oisiveté pour ceux qui servent Dieu.

(*b*) Saint Paul Ermite faisait au désert des ouvrages en feuilles de palmier ; et, de peur que la vue de ce qu'il avait fait ne l'exposât à être oisif l'année suivante, il y mettait le feu à la fin de l'année.

(3) Saint Ignace, voyant un de ses frères travailler avec nonchalance, lui demanda pour qui il travaillait. « Pour Dieu, répondit-il. — Si vous m'aviez dit que vous travailliez pour les hommes, j'aurais compris votre lâcheté ; mais elle est inexcusable quand on travaille pour Dieu. »

pendant trois ans, elle répétait sans cesse : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » se croyant indigne de prononcer le nom de Dieu. Au bout de ce temps elle mourut, et Paul le Simple vit son âme placée dans le ciel sur un trône de gloire (1).

1688. — 2) La présence de Dieu nous *excite à la pratique de la vertu.* Un soldat se conduit vaillamment en présence de son roi ; une servante fait soigneusement son travail en présence de sa maitresse ; une religieuse évite les moindres manquements en présence de ses supérieurs. Quelle ardeur pour la pratique de la vertu ne doit donc pas inspirer la pensée de la présence de Dieu ! (2)

1689. — 3) La présence de Dieu *nous unit à lui.* La présence de ceux que l'on aime augmente l'affection que l'on a pour eux ; lors même qu'on découvre en eux des défauts. En Dieu on ne découvre que des perfections ; et quand on s'unit à lui en se rappelant sa sainte présence, il répand dans l'âme des consolations célestes. *Memor fui Dei et delectatus sum*, disait David : Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé en lui des délices. Sainte Thérèse se tenait habituellement en présence de Dieu, et un jour qu'elle traversait un dortoir dans un grand recueillement, elle rencontra un enfant de quatre à cinq ans, ravissant de beauté. La sainte lui demanda comment il s'appelait : « Dites-moi d'abord votre nom, répondit-il, et je vous dirai le mien. — Je m'appelle Thérèse de Jésus, reprit la sainte. — Et moi, Jésus de Thérèse, dit l'enfant. » Et il disparut aussitôt, laissant l'âme de la sainte remplie de joie.

1690. 2° *La pratique de la présence de Dieu.* 1) *Elle est facile.* Si vous étiez avec un ami dans une chambre obscure et que vous ne pussiez le voir, auriez-vous de la peine à causer avec lui ? Vous vous entretiendriez sans effort de lui, de vous, des autres. Ce n'est pas plus difficile et c'est plus doux avec Notre-Seigneur.

1691. 2) *En quoi elle consiste.* Elle suppose l'application à Dieu de l'esprit et du cœur (a) *Application de l'esprit.* On peut se représenter *(a)* Notre-Seigneur à côté de soi, comme si on le voyait ; mais sans une trop grande tension d'esprit ; *(b)* on se représente, ce qui est plus vrai, Dieu qui remplit tout de son immensité ; *(c)* ou encore, on voit Dieu dans les créatures auxquelles il donne tout ce qu'elles ont de perfection, et qui toutes nous parlent de lui ; *(d)* on se figure enfin Dieu au dedans de soi ; car notre âme est son temple. C'est ainsi que Catherine de Sienne bâtissait dans son âme comme un sanctuaire intime, dans lequel elle voyait Dieu. Un beau crucifix qu'on tient devant soi, de saintes images qu'on regarde souvent, aident beaucoup l'intelligence à penser à Dieu.

(b) *L'application du cœur* se fait : *(a)* par des oraisons jaculatoires fréquentes ; *(b)* en renouvelant, dans les occupations capables de distraire, l'intention de tout faire pour Dieu ; *(c)* en prenant quelques instants, dans le cours de ses travaux, pour s'unir à Notre-Seigneur. Heureuses les âmes

(1) (a) Une femme païenne était sur le point de commettre un grand crime, quand elle aperçut le portrait d'un homme renommé pour sa vertu. Aussitôt elle croit voir cet homme tourner vers elle un regard sévère, et elle est couverte de confusion. Qu'en doit-il donc être du regard de Dieu ?

(b) En arrivant à Edesse, saint Ephrem logea, sans le savoir, en face d'une femme perverse qui lui demanda de sa fenêtre si quelque chose lui manquait dans sa chambre. « Il me manque, lui répondit-il, un peu de terre et quelques pierres pour fermer l'ouverture par laquelle vous me voyez. » Et cette femme lui tenant des propos coupables : « Allez donc, lui dit Ephrem, faire sur la place ce que vous faites chez vous. — Ce serait trop honteux. — Vous rougiriez sous le regard des hommes, et vous ne rougissez pas sous le regard de Dieu, qui voit tout et qui vous jugera ? ». Et la pécheresse, émue, se jeta à genoux, lui demandant de lui apprendre à faire pénitence. Ephrem la fit entrer dans un monastère.

(2) Mme de Chantal avait d'abord été mariée à un seigneur qui allait souvent à la cour ou à l'armée, et, en son absence, elle s'habillait avec négligence et sans soin. En étant reprise par ses voisines : Pourquoi m'ajusterais-je, disait-elle, puisque les yeux à qui je dois plaire sont à soixante lieues d'ici ? L'âme choisie doit être parée des vertus en tout temps et en tout lieu, toujours bien ornée, parce que les yeux de Dieu, à qui elle doit plaire, ne sont jamais éloignés, ils sont toujours près d'elle et tournés vers elle.

qui pourront dire avec David : *Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur*, qui penseront toujours à Celui qui ne les oublie jamais et ne cesse de répandre sur elles des faveurs ! « Si on persévérait une année, dit saint Léonard, après sainte Thérèse, dans cet exercice, on se trouverait à la fin de l'année au comble de la perfection, sans s'en douter » (1).

1692. — XV. *Du silence*, qui favorise merveilleusement la pratique de la présence de Dieu. 1° *Ses avantages :* 1) pour *les communautés*. L'expérience prouve, dit saint Liguori, que, dans les couvents où règne le silence, les règles sont bien observées ; et un couvent où l'on parle sans cesse est une image de l'enfer. Les religieux qui ne gardent pas le silence, troublent la paix d'un monastère. Saint Ambroise raconte qu'un prêtre, faisant oraison et étant troublé par le cri des grenouilles, leur commanda de se taire, et elles obéirent ; et des hommes et des religieuses ne se tairaient pas pour laisser les autres prier en paix ?

2) Pour *les individus*. (*a*) *L'habitude de trop parler amène une abondance de fautes*, dit le Saint-Esprit, *et la langue est une université d'iniquités*. Faites votre examen de conscience le soir, et vous n'aurez pas de peine à vous en convaincre. De plus, cette habitude de parler éteint la dévotion : un four ouvert ne garde pas longtemps sa chaleur ; elle entrave la prière et l'union avec Notre-Seigneur. Qui parle beaucoup avec les hommes, parle peu avec Dieu, dit saint Liguori ; et on trouve rarement une personne spirituelle qui parle beaucoup.

(*b*) Le silence, au contraire, tarit la source de la plupart des fautes. Aussi est-il écrit : *Celui qui ne pèche pas par parole, est un homme parfait*. Il favorise et suppose la pratique de l'humilité, de la mortification, de la douceur, de la charité, etc. « C'est, selon le mot de saint Paul de la Croix, une clef d'or, destinée à conserver les autres vertus. » Le silence force à méditer les choses célestes, dit saint Bernard. Il favorise l'union avec Dieu, qui est le comble de la perfection en ce monde. Aussi les saints ont-ils estimé le silence, et sont-ils souvent allés le chercher dans les grottes des déserts. Saint Jean le Silencieux qui, d'évêque se fit moine, le garda pendant quarante-sept ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort (2). (Voir sainte Melchtilde, n. 1017.)

« La mort entre par votre porte, dit saint Ambroise, si vous dites des choses fausses, ou honteuses, ou scandaleuses, ou si vous parlez quand il ne

(1) Saint Félix de Cantalice, capucin, exerça pendant quarante ans l'office de quêteur. Pendant ces quêtes, il disait de temps en temps à son compagnon : « Allons, mon frère, le chapelet à la main, les yeux en terre et l'esprit au ciel ». (Voir saint Louis de Gonzague, n. 1612.)

Saint Basile, écrivant à saint Grégoire de Nazianze, lui donna cette définition du religieux : « Le moine est un homme qui prie continuellement, qui sanctifie le travail des mains par l'union avec Dieu, un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu, et qui n'a pas d'autre but que d'orner son âme des vertus, par la méditation des Livres Saints. »

(2) (*a*) Saint Pambon, ayant entendu dans une instruction ces mots du Psalmiste : *J'observerai mes voies, afin de ne pas pécher par ma langue*, s'écria : « C'est assez, je viendrai entendre le reste, quand j'aurai mis cette leçon en pratique. » Au bout de quarante-neuf ans, on lui demanda s'il avait réussi : « Pas encore parfaitement », dit-il. Cependant ses efforts furent efficaces ; car après sa mort on put dire qu'on ne l'avait jamais entendu ni mentir, ni médire, ni parler inutilement. Il ne mourut cependant qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

(*b*) Saint Thomas, en faisant ses études, s'était condamné à un rigoureux silence que ses condisciples allèrent jusqu'à prendre pour de la stupidité ; aussi l'appelaient-ils le bœuf muet. Mais Thomas fit de tels progrès dans les sciences ainsi que dans la piété, que son maître, Albert le Grand, dit un jour : « Ce bœuf mugira si haut par sa doctrine qu'il sera entendu de tout l'univers ».

(c) Saint Arsène avait fui la cour de l'empereur Théodose le Grand, et s'était retiré au désert de Scété. Un jour, qu'il priait Dieu de lui faire connaître comment il arriverait à la perfection, il entendit une voix qui lui dit : « Arsène, fuis les hommes, garde le silence et vis dans le repos ». Saint Arsène obéit et il garda le silence d'une manière héroïque. Quand on lui demanda la raison de la sainte rigueur avec laquelle il le pratiquait, il répondit : « Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu ».

le faut pas. La patience à garder le silence pour ne parler qu'à propos, et le mépris des richesses, sont les principaux fondements des vertus. » « La cité de l'âme est découverte aux traits de l'ennemi, si elle n'est pas protégée par les murailles du silence », dit saint Grégoire. D'après saint Pierre Damien, le silence est la garde de la justice, et saint Augustin dit que la bouche de l'homme doit être muette, excepté pour trois choses : pour louer Dieu, pour s'accuser soi-même et pour être utile au prochain.

1693. *(c)* Pour une âme religieuse, le silence est un devoir dans le temps où il est prescrit par la règle. Le violer sans raison, c'est une négligence et parfois un scandale. C'est pourquoi sainte Claire de Montefalcone disait : « En temps de silence, il est difficile de parler sans faire une faute. » Un jour qu'elle s'était oubliée à cet égard, elle se condamna à se tenir les pieds nus dans l'eau glacée pendant l'espace de cent *Pater*, qu'elle récita avec une ferveur incroyable. Ne parlons donc que pour dire des choses qui vaillent mieux que le silence (1).

1694. **Plan sur le silence,** *d'après Bossuet. Si tacueritis, salvi eritis*, dit un grave auteur. En effet, *lingua universitas iniquitatis (développez)*. Le silence bien gardé est donc un grand moyen de salut. Il y a le silence de la règle, celui de la prudence dans les conversations, et celui de la patience dans les peines. Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple dans sa vie.

1695. I. *Silence de règle.* Il est de règle que les enfants le gardent. Notre-Seigneur l'a gardé non seulement dans son enfance, mais pendant les trente ans de sa vie cachée ; car l'Evangile ne rapporte qu'une circonstance où il ait parlé. Ce fut au temple au milieu des docteurs, afin de nous montrer que, s'il ne disait mot, c'était afin de nous apprendre le silence. Imitons-le. Tous les fondateurs d'ordres ont prescrit le silence plus ou moins long ou rigoureux : 1° parce qu'ils savaient que *in multiloquio non deerit peccatum ;* 2° parce qu'ils ont prévu que sans le silence, il n'y a ni recueillement ni esprit d'oraison ; 3° parce que le silence est un grand moyen de faire régner la paix et l'union dans une communauté, en empêchant les conversations qui divisent. Ainsi, quand on veut réformer une communauté, y rétablit-on tout d'abord le silence. Il faut donc garder au moins le silence de règle, et ne le violer jamais sans une vraie raison et dès lors que de conversations inutiles supprimées ! Mais hélas ! n'en rencontre-t-on pas qui recherchent un ami pour murmurer avec lui, ou plusieurs ensemble qui causent par pelotons, pendant que la règle les appelle ailleurs ; et si on leur disait : *qui sunt sermones quos confertis ad invicem ?* pourraient-ils répondre, qu'ils parlent de Notre-Seigneur, de la vertu, etc. ? Hélas ! c'est là qu'on censure, qu'on critique, qu'on juge, qu'on condamne d'une manière plus injuste qu'on ne pense.

1696. II. *Silence de prudence.* Notre-Seigneur l'a gardé pendant sa vie publique. Il était si bon que jamais dans ses paroles il n'a donné un juste sujet de peine ou de plainte à personne. Cet Agneau plein de douceur a contraint les juifs eux-mêmes de dire : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Jean VII, 46). C'est en vain qu'ils cherchaient *ut caperent eum in sermone* : il savait toujours déjouer leur ruse par la sagesse et l'à-propos de ses réponses. Voilà votre modèle. Que vos paroles soient toujours réglées par la prudence et la charité. Vous avez d'après les coutumes à parler, 1° *En récréation avec les frères ou les sœurs.* Quelle attention ne faut-il pas apporter pour ne pas s'écarter de la prudence et de la charité chrétienne, afin que la conscience ne soit pas blessée, ni la paix altérée par les conversations. Bien qu'on soit de la même famille religieuse, les humeurs, les tempéraments, les petits intérêts propres sont différents ; il est donc de la prudence de ne rien dire qui puisse blesser ni faire de la peine, de prévoir d'avance toutes ses paroles, les meilleurs moyens de faire plaisir, d'éviter de relever cent petits travers dans les autres, qui peuvent exciter les mésintelligences. Sans cela les conversations, au lieu d'être un moyen de salut, seraient une occasion d'une multitude de fautes et de trouble. Mais, direz-vous, comment faire avec des humeurs presque farouches qui se blessent de tout ? Il est vrai qu'il y a des caractères assez mal faits, qui ne savent rien dire sans blesser ; si à leur humeur s'ajoute une mauvaise édu-

(1) *(a)* Carnéade se plongeait si profondément dans la pensée de la philosophie qu'il oubliait de boire et de manger. A table, il ne songeait pas à toucher à un mets, il fallait qu'on le réveillât comme d'un profond sommeil pour le faire manger. Pourquoi les pensées de la foi n'absorbent-elles pas notre esprit ?

(b) Pendant que sainte Thérèse s'entretenait de choses spirituelles avec le P. Vincent Baron, religieux dominicain, Notre-Seigneur la favorisa d'une vision dans laquelle il lui fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables conversations, et que c'était une excellente manière de le glorifier que de mettre ainsi ses délices à s'entretenir de lui.

cation reçue, ils sont presque intraitables; mais c'est avec ces natures, que la vertu s'exerce et qu'on acquiert de vrais mérites; et ne serait-ce pas se faire illusion à soi-même que de prétendre acquérir une vertu sérieuse sans supporter des contradictions? Il faut donc, ne pas se rebuter de l'aigreur des autres, avoir égard à leur faiblesse, ne pas leur donner lieu d'offenser Dieu en les contrariant, s'abstenir même de dire des choses innocentes qu'ils prendraient de travers. Ne faut-il pas avoir compassion de ces esprits qui sont encore plus à charge à eux-mêmes qu'aux autres, et qui sont si humiliés devant Dieu de leurs imperfections, s'ils ne sont pas tout à fait aveugles sur leurs défauts? Et vous qui sentez que vous êtes sujets à cette humeur acariâtre, apprenez à vous vaincre. Ne dites pas que c'est impossible, puisque c'est votre caractère; ne savez-vous pas que Dieu ne se contente pas de cette excuse, lui qui dit à Caïn lui-même de triompher de ses passions?

2° *Avec les gens du monde*, qui sont plus difficiles qu'on ne le croit vis-à-vis des religieux, qui relèvent toutes leurs paroles, se scandalisent si elles ne sont pas selon le bon esprit et prennent de là occasion de flétrir la réputation du religieux qui les a dites et peut-être de tout le couvent. On ne doit jamais dire les secrets d'une communauté, pas même à ses propres parents, pas même, dit Bossuet, en direction (à moins que ce ne soit nécessaire ou vraiment utile.)

3° *Avec les élèves*, plantes délicates qui peuvent si facilement garder un souvenir fâcheux de tout ce qui ne les édifie pas. *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ.* Aimons la cellule, fuyons le parloir, ne disons rien qui ne soit meilleur que le silence.

1697. III. *Silence de patience.* Peu de gens aiment à souffrir, surtout en silence. Cependant le silence sanctifie nos croix et en augmente beaucoup le mérite. Voyez Notre-Seigneur accusé, flagellé; *Jesus autem tacebat, ita ut miraretur præses vehementer.* Il ne dit pas mot devant Hérode qui aurait pu le délivrer. Dans les persécutions, les humiliations, les croix, au lieu de nous répandre sur les créatures, faisons comme David: *Renuit consolari anima mea, memor fui Dei et delectatus sum.* C'est vraiment là le moyen de trouver une paix parfaite, en s'élevant au-dessus de tout le créé; les âmes généreuses qui en ont fait l'expérience, peuvent le comprendre. Jamais du moins ne parlons par amour-propre dans ces occasions; jamais par intérêt; mais pour rendre hommage à la vérité, ou par charité, ou par nécessité. Mais on m'accuse injustement? Qu'importe? Les accusations qu'on a fait peser sur Jésus étaient-elles justes? Notre-Seigneur vous en donne une part, pour que vous vous éleviez à un grand mérite, ne la refusez pas. Par le silence toutes les passions sont abattues à la fois, l'orgueil, l'ambition, la colère, l'antipathie, la curiosité qui porte à demander la cause de ce qu'on souffre à tel frère, à telle sœur qui est comme un bureau d'adresses et qui sait toutes les nouvelles, et a sans cesse les oreilles dressées pour tout entendre.

Donc silence de règle et de prudence, afin d'arriver par là à garder le silence de patience, le plus méritoire de tous. Qu'on ne s'amuse pas inutilement à découvrir la cause de ses peines: c'est là proprement courir après la pierre qu'on nous a lancée. Il faut plutôt s'élever bien haut pour voir la main qui la jette; la main de Dieu qui veut par là nous attirer à son amour, répétant dans nos cœurs la parole de David: *Turbatus sum et non sum locutus*; *paratum cor meum, Deus.* Qui ne voit que le silence ainsi gardé, c'est le salut!...

1698. XVI. *Des récréations.* Il y faut parler quand les autres se taisent, et il faut s'y taire quand les autres parlent. Mais de quoi faut-il y parler, sinon de sujets utiles, et autant que possible de Notre-Seigneur? Si l'on parle peu de Jésus-Christ, c'est un signe qu'on l'aime peu, dit saint Liguori. (Voir la note (*b*) du n° 1693.)

Saint Louis de Gonzague lisait la vie d'un saint ou un autre livre de piété, afin d'y trouver matière à s'entretenir avec ses condisciples. Avec les plus jeunes, il engageait la conversation sur des sujets pieux; avec les anciens et les prêtres, il exposait des doutes. Saint Berchmans avait établi l'usage de s'entretenir de choses spirituelles, dans le noviciat dont il faisait partie, et son couvent devint par là un sanctuaire de vertu. Qu'on dise de vous comme on disait de saint Ignace: Cet homme regarde toujours le ciel et parle toujours de Dieu (1).

(1) (*a*) Saint Augustin rapporte que, se trouvant avec sa mère aux bouches du Tibre, ils admirèrent ensemble les œuvres de Dieu qui s'étalaient à leurs regards; ils s'entretinrent ensuite de l'âme humaine, enfin du bonheur du ciel, et ils s'enflammèrent tellement d'amour dans ce pieux colloque, qu'ils durent garder le silence, tout absorbés qu'ils étaient en Dieu.

(*b*) L'histoire romaine nous apprend que Germanicus, général d'armée, qui faisait la guerre en Allemagne, désireux de savoir quelle opinion on avait de lui, le soir quand les

1699. XVII. *Du réfectoire.* Nous avons dit un mot de la mortification qu'on doit y garder au nº 1616.

1700. XVIII. *Du coucher.* Qu'on n'admette personne dans sa cellule, l'heure du coucher venue, dit saint Léonard. Qu'on ne tarde pas d'aller prendre son repos, afin d'avoir l'esprit libre pour la méditation du lendemain. Il est bon d'asperger sa cellule et sa couche avec de l'eau bénite et de baiser ses vêtements religieux en les quittant. Invoquez l'ange gardien pour qu'il vous garde la modestie. Les saints ont dormi sur des sarments, sur des fragments de pots cassés ; donc ne flattons pas notre corps et tenons-le dans une posture modeste. La Sainte Vierge fut vue un jour, se promenant dans un dortoir, et donnant sa bénédiction aux religieuses qui avaient une tenue modeste, et détournant les yeux des autres avec indignation. (Saint Léonard, *Manuel sacré.*)

Saint Pierre d'Alcantara inculquait à tous, comme un moyen efficace de mourir saintement, la pratique, qui était la sienne, de dire trois fois avant de s'endormir : Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains, et de réciter le *De Profundis*. Convenons avec Notre-Seigneur, en nous endormant, que toutes nos respirations seront des actes d'amour parfait pour lui.

1701. XIX. *Retraites du mois.* Après ce que nous avons dit, inutile de recommander aux religieuses, et même aux personnes pieuses, la retraite annuelle dont tout le monde comprend l'importance ; mais il est bon de résumer ici les conseils de saint Léonard, sur la retraite du mois, qui s'appliquent, il est vrai, aux âmes religieuses, mais que toute âme fidèle s'appropriera avec grand profit : « Choisissez chaque mois un jour, celui où vous êtes le plus dégagée de toute occupation, et consacrez-le tout entier à faire l'important apprentissage de la mort. Retirez-vous dans votre cellule et ne craignez pas de vivre en ermite pendant ce jour, en le passant dans la solitude et le silence le plus parfait. »

1702. « 1º Préparez d'abord la confession. Elle devra se faire comme si c'était la dernière de votre vie. Vous vous exciterez donc à une douleur extraordinaire de vos péchés, vous figurant que vous devez incessamment paraître devant le tribunal de Dieu ; et vous formerez le ferme propos de vous amender sérieusement, surtout de votre péché et défaut dominant.

1703. « 2º Vous apporterez une préparation extraordinaire à la communion, comme si vous communiiez en viatique. Vous adorerez Notre-Seigneur, lui offrant votre vie, et protestant que vous êtes prêt à en faire le sacrifice quand il lui plaira, pourvu qu'il daigne vous assister dans ce grand passage.

1704. « 3º Dans l'oraison (1) du matin, vous vous représenterez aussi

soldats s'étaient retirés, s'en allait avec un de ses gens, écouter de porte en porte, dans les tentes des soldats, quels discours ils tenaient ; il entendit que partout on ne parlait que de sa valeur, de sa prudence, de sa bonté : *Fruebatur fama sui*, dit l'historien. Ce que ce capitaine faisait par vanité, Dieu le fait par l'immensité de son être ; il est toujours aux écoutes, il entend tout ce que nous disons, il voit toutes nos actions, il est présent à toutes nos assemblées. N'est-ce pas une honte qu'il n'entende point parmi les chrétiens que l'on parle de lui, ni de ses perfections qui sont si grandes et en si grand nombre ? Si les soldats de Germanicus eussent su ce qu'il faisait, n'eussent-ils pas eu grand soin de parler plus honorablement de lui, et de publier plus haut ses louanges et ses exploits ? N'eussent-ils pas été dépourvus de jugement et de sens commun, s'ils eussent médit de lui, sachant qu'il les entendait ? Nous savons que Dieu est auprès de nous, qu'il nous voit, nous considère, nous écoute attentivement et nous ne disons rien de lui, ou si nous en parlons, c'est quelquefois pour l'offenser. (LE JEUNE).

(c) *Chant sacré.* « J'étais bien sensiblement ému, dit saint Augustin, lorsque j'entendais dans vos temples les fidèles entonner des hymnes et des cantiques en votre honneur, ô mon Dieu. Ces douces voix plaisaient à mes oreilles, et votre vérité répandait des lumières dans mon âme. Une ardente piété dilatait mon cœur et me faisait verser d'abondantes larmes. Oh ! qu'il m'était doux de les répandre ! »

Si on avait à adresser une exhortation aux chantres ou aux choristes, on pourrait prendre pour texte : *Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat, dicens : Fiat, Domine, cor meum et corpus immaculatum ut non confundar.*

vivement que possible l'état où vous vous trouverez au moment de votre mort, déjà abandonné des médecins et sur le point de rendre le dernier soupir. Vous diviserez cette méditation en trois points : vous considérerez ce que, à l'article de la mort, vous voudriez avoir fait : (*a*) envers Dieu ; (*b*) envers le prochain ; (*c*) envers vous-même. Puis, mêlant aux actes de contrition des propos efficaces de vous amender, vous terminerez en demandant la grâce de vivre à l'avenir, avec autant de ferveur que si chaque jour devait être le dernier de votre vie.

2) Dans l'oraison du soir, vous méditerez les cinq motifs qui sont les plus propres à nous faire accepter de bon cœur le coup de la mort ; (*a*) c'est une loi universelle, dont le Fils de Dieu n'a pas voulu se dispenser ; (*b*) il est souverainement juste que celui qui, tant de fois, s'est révolté contre Dieu, soit condamné à mort ; (*c*) celui-là est indigne de vivre qui a fait un mauvais usage de la vie ; (*d*) l'amour de Dieu doit nous faire désirer d'aller jouir de lui ; (*e*) la résignation au bon plaisir de Dieu doit nous faire accepter la mort, dès qu'il lui plaira de nous l'envoyer.

1705. « 4° Le reste du temps, visitez plusieurs fois le Saint-Sacrement ; employez-le à des lectures spirituelles, repassez les résolutions que vous avez déjà prises pour avancer dans la perfection. Le soir, avant d'aller prendre votre repos, pour couronner une si sainte journée, vous ferez l'acte d'acceptation de la mort, disant à Dieu : Mon Dieu, mon cœur est prêt, je remets mon âme entre vos mains ; ô Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort ; saint Joseph, mon ange gardien, mes saints patrons, ne m'abandonnez pas. Oh ! que vous retirerez de profit de cette sainte retraite ! » dit saint Léonard (1).

1706. — XX. *De la direction.* 1° *Sa nécessité.* « Le vaisseau sans pilote voit son mât renversé, dit saint Athanase, les flots le jettent çà et là, jusqu'à ce qu'il aille se briser contre les écueils. » C'est l'image de l'âme qui n'a personne pour la conduire. 2° *Ses avantages.* « L'âme, qui a un guide sûr, est semblable à une vigne féconde que le jardinier arrose et émonde avec soin et qui porte en son temps d'excellents fruits, » dit le même Père. Que d'écueils évités quand on est conduit comme par la main, que de chagrins adoucis, que de tentations facilement surmontées, que de vertus pratiquées, que d'actes d'obéissance surtout ! et celui qui obéit est sûr de faire la volonté de Dieu.

1707. 3° *Choix d'un directeur.* Choisissez-le entre mille, dit saint François de Sales, et même entre dix mille. Si on ne le peut, il faut aller avec confiance à celui que la Providence nous a ménagé, à moins qu'on n'ait des raisons de faire autrement. Que l'on n'ait qu'un seul directeur, qu'on ne le change pas sans raison. 4° *Dispositions à apporter à la direction.* Respect, confiance, en vue de Dieu et sans attachement humain, et obéissance. « Il y en a, dit Bossuet, qui consultent pour être trompés, qui ne trouvent de bons conseils que ceux qui les flattent, et qui cherchent à se damner en conscience. La vérité, ce n'est pas ce que nous cherchons, nous voulons des détours commodes, nous demandons des expédients pour contenter nos mauvais désirs. Saint Augustin a dit cependant que le vrai serviteur de Dieu n'est pas celui qui veut entendre de la bouche de Dieu ce qu'il veut, mais celui qui veut ce qu'il entend de lui. » Gardons-nous de semblables errements. La direction des personnes du sexe doit se faire au saint tribunal, ou, pour de bonnes raisons, par lettres. Mais qu'on évite les entrevues en tête à tête qui exposent aux blâmes.

Nous avons parcouru les principaux exercices d'une religieuse, et d'une âme pieuse, qui sait se tracer et suivre un règlement de vie. Heureuses celles qui y sont fidèles ! Elles voleront à la perfection, dit saint Léonard, sans ailes et sans plumes ; ou plutôt le règlement sera pour elles des ailes.

(1) Quand le grand O'Connel, le libérateur de l'Irlande, se dirigeait vers Rome où il voulait mourir, il fut arrêté à Gênes par la maladie, qui le conduisit au tombeau. Il avait entre les mains le livre de la *Préparation à la mort* qu'il avait annoté de ses mains. Sa fin fut celle du héros chrétien ; il ne cessait de réciter le *Memorare*, les *Psaumes* des actes de contrition et d'amour de Dieu : Et c'est ainsi que s'éteignit cette grande voix, qui avait ébranlé le monde.

Celles qui les trouvent pesantes sont dans une grande erreur. Elles ne leur pèsent pas plus que les ailes à l'oiseau, et elles les aident à s'élever vers Dieu, vers ce Dieu si bon pour l'âme chrétienne qu'il ne lui demande pas des austérités extraordinaires, mais simplement la fidélité à son règlement de vie; et, à cette condition, lui promet la paix, la miséricorde et le paradis: *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

CHAPITRE II

RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES

1708. Les sujets suivants peuvent être traités dans les retraites données soit aux séminaristes, soit aux prêtres. S'il est peu de prêtres appelés à donner des exercices de ce genre, il n'en est point qui ne puisse, dans une retraite particulière ou dans la retraite du mois, user des sujets de méditation que nous donnons ici. Nous désirons même vivement que tous nos lecteurs en profitent, afin que ce livre serve, non seulement à la sanctification des fidèles, mais encore à celle de nos vénérés confrères.

Nous avons recueilli ici ce que nous avons trouvé de plus pratique dans le *Selva* de saint Liguori, dans Massillon, Le Jeune, le P. Valuy, dans les orateurs sacrés dont M. Migne nous a transmis la collection (1), et dans d'autres auteurs estimés. Nous ne l'avons pas mis complètement en ordre, persuadés que des prédicateurs de retraites le feront mieux que nous. Nous les prions toutefois de bien se pénétrer de ce que nous avons dit au n° 330.

I. – Ouverture.

1709. *Audite filii Levi, num parum vobis est, quod separavit vos Deus Israel ab omni populo et junxit sibi.* (NUM. XVI, 8, 9.)

Ces paroles de Moïse aux lévites de la loi ancienne s'appliquent bien plus proprement à vous, MM., les lévites de la loi nouvelle. *Separavit vos.* Aux jours de la création, il voyait une quantité d'êtres possibles, qu'il a laissés dans l'abîme du néant, il vous a choisis. Entre tant de créatures existantes et sans vie, *separavit vos*, pour vous donner un être vivant, raisonnable, fait à son image. Entre tant d'êtres raisonnables, il vous a séparés des infidèles, des hérétiques, pour vous placer dans son Église. De tant de fidèles, *separavit vos ab omni populo, et junxit sibi.* Les rois de Judée tenaient à honneur d'avoir leurs palais près du temple; et vous pouvez dire avec Raphaël: *Ego sum unus ex septem qui astamus ante Dominum.* On peut dire de vous ce que disait la reine de Saba: *Beati servi tui qui stant coram te semper.* Vous êtes les aînés de la famille de Dieu. *Tu semper mecum es et omnia mea tua sunt.* Entre les amis tout est commun: *vos amici mei estis.* Vous êtes les hommes de Dieu, ses ministres, les porte-voix de ses ordonnances: quand il donne quelque chose à son peuple, c'est par votre ministère; quand le peuple lui donne quelque chose, il le laisse à votre usage. Et en ces jours, *separavit vos ab omni populo*, il vous sépare par la retraite des occupations de ce monde, *et junxit sibi*: quel amour de prédilection! N'y a-t-il pas lieu de nous fondre en reconnaissance?

Comprenons-le en méditant sur l'utilité de la retraite, et cette reconnaissance nous inspirera d'entrer dans les dispositions nécessaires pour profiter de ces exercices.

Ces vérités, Messieurs, nous aimerions mieux les entendre sortir de la bouche des vétérans du sacerdoce, que de vous les annoncer; mais puisque Dieu, selon son plan ordinaire, nous a choisi pour cette grande œuvre: *Infirma mundi elegit Deus*, nous n'avons pour nous encourager dans cette tâche que l'indulgence de vos vertus et la sagesse du prélat qui a daigné nous appeler à être le témoin de la piété de ses prêtres.

1710. I. *La retraite est d'une grande importance.* 1° Les exemples de Marie

(1) Les conférences du P. de Tracy, tome 64 de cette collection, nous paraissent bien pratiques; la retraite, de Mgr Villecourt, tome 82, ne l'est pas moins.

et de Notre-Seigneur lui-même nous l'apprennent. La Sainte Vierge a fait une retraite de onze ans dans le temple. Notre-Seigneur a passé trente ans dans un humble atelier, et il a fait une retraite plus stricte de quarante jours au désert, avant de commencer son apostolat. N'avait-il pas soin de se retirer sur les montagnes durant ses courses apostoliques ? Tous les saints se sont formés sur ces deux grands modèles, Jésus et Marie.

Ils ont aimé la retraite, ils auraient voulu y vivre toujours; ils n'en sortaient qu'à regret, et dans le but de déverser sur les âmes les dons qu'ils y avaient puisés, semblables aux torrents grossis sur les montagnes, ou dans les déserts, qui vont porter partout la fécondité.

Saint Hugues n'aimait-il pas à se retirer à la Grande-Chartreuse ? Saint Malachie allait à Clairvaux, saint François d'Assise sur le mont Alverne. Saint Charles Borromée se retirait au Calvaire qu'il avait fait ériger pour y méditer les souffrances de Notre-Seigneur.

2° Tous les évêques la prescrivent à leurs prêtres. Toutes les règles des congrégations l'imposent à leurs membres.

3° En voici la raison. C'est que la retraite nous met en face de Dieu et de nous-mêmes. *Appropinquate Deo et appropinquabit vobis* (Jac. iv. 8). Et Dieu près de nous, c'est la lumière : *Accedite ad eum et illuminamini*. Dieu près de nous, c'est la force à notre volonté infirme ; *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Dieu près de nous, c'est la consolation pour notre cœur ; *memor fui Dei et delectatus sum*. Sa lumière dissipe nos obscurités ; sa force triomphe de nos défaillances; ses consolations nous sèvrent des plaisirs d'ici-bas. Dès lors la retraite répare le passé. Oh ! MM., si quelqu'un d'entre vous avait oublié Notre-Seigneur, il le retrouvera dans la retraite. Les glaces de la tiédeur se fondront au contact du Cœur brûlant de Jésus. La retraite réforme le présent : *Qui sanctus est sanctificetur adhuc*. La retraite prépare l'avenir. C'est la solitude de Marie au Temple qui a préparé la maternité divine. C'est celle de Jésus qui a préparé sa mission. C'est celle des saints qui a préparé leurs grandes œuvres.

La retraite est nécessaire à tout ce qui veut être grand ; or, nous avons un ciel à gagner, nous avons à nous préparer aux saints ordres, ou aux saints ministères que nous avons interrompus quelques jours. *Opus grande est*. Donc que rien ne vienne nous distraire. Une retraite peut être décisive pour notre salut. Dans chaque retraite on voit des lévites devenir saints. Décisive pour notre perte : *verbum meum non revertetur ad me vacuum* ; et une retraite manquée peut avoir un contre-coup irréparable dans toute une vie, même dans celle d'un jeune prêtre ; car il est écrit : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab eà*. Prov. xxii, 6. Cette parole du Saint-Esprit se manifeste tous les jours d'une manière plus frappante dans les prêtres que dans les fidèles. Quels sont les désordres d'un ministre infidèle qui s'éteignent avec l'âge ?... *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus et cum eo in pulvere dormient*. Job, xx, 11 : donc, mes jeunes confrères, l'espérance de l'Eglise et des âmes, si vous aviez laissé s'attiédir la ferveur de vos premiers mois de sacerdoce, *renovamini spiritu mentis vestræ*. Ne tardez pas. En différant, vous augmenteriez la difficulté de votre retour à la ferveur. Du reste, pour vous comme pour les anciens, cette retraite peut être la dernière. D'ailleurs une retraite sacerdotale intéresse toutes les paroisses dont vous êtes les pasteurs, tout un diocèse.

1711. II. *Dispositions à y apporter*. V. n. 1564. On pourrait à la place des dispositions indiquées ci-dessus, parler 1° *de la séparation du monde :* 1) *en pensées*, étouffons la triple concupiscence dans notre cœur. Nos affections déréglées, nos petites passions, un chagrin, une aversion, pourraient nous nuire. *In malevolam animam non introibit sapientia*. Quant aux occupations du monde auxquelles nous sommes mêlés par notre ministère, déposons-les, disons aux souvenirs qui nous en viendront, ce qu'Abraham disait à ses serviteurs avant de monter sur la montagne où il voulait offrir un sacrifice : *Expectate hic cum asino... postquam adoraverimus, revertemur ad vos*. (Gen. xxii, 5).

2) *En paroles*, que comme au temps de Clairvaux *præter laborantium*

strepitus et psallentium choros, nihil penitus audiretur; 3) *par nos œuvres*. Celle qui doit nous occuper est la plus grande de toutes. Laissons de côté toute autre affaire. *Opus grande ego facio et non possum descendere*. (II Esd. vi. 3).

2° *Fidélité au règlement*. Nous avons grand besoin de Dieu, et par conséquent d'accomplir son bon plaisir, afin qu'il nous fasse miséricorde. Or le bon plaisir de Dieu est que nous suivions ponctuellement le règlement.

(On pourra ajouter le point suivant, si besoin est.)

III. *A quoi s'occuper dans la retraite*. Trois compagnons, d'après saint Bernard, doivent toujours nous y suivre : Dieu, notre conscience, notre père spirituel. 1° *Dieu*. Saint François d'Assise dans sa solitude, au rapport de saint Bonaventure, *respondebat ut judici, supplicabat ut patri, loquebatur ut amico*. Ainsi ferons-nous au pied du tabernacle. 2° La *conscience*, en sonder tous les replis. 3° Le *père spirituel*, le voir souvent ; s'ouvrir avec confiance, sur ses doutes ; s'entendre avec lui pour un règlement de vie.

Si venis mecum vadam, si nolueris venire non pergam, disait Barac à la prophétesse Debora. O Marie, nous ne ferions rien sans vous ; mais avec vous nous pouvons tout. *Trahe nos*, etc. V. n. 1564 à la fin.

Saints Pontifes, saints prêtres, qui avez été pasteurs de ce diocèse, penchez-vous du haut des cieux et contemplez cette auguste assemblée que Jésus-Christ préside : car c'est en son nom qu'elle est réunie. Il la préside d'une manière visible par le prélat qui occupe le siège de N. ; il la préside d'une manière invisible de son tabernacle, et par son Esprit qui plane dans cette enceinte. Du haut du ciel, voyez ici les émules de votre zèle, les continuateurs de vos travaux. Ces prêtres occupent les maisons, les églises, les chaires que vous avez occupées vous-mêmes ; ils instruisent les enfants de ceux que vous avez vous-mêmes instruits. Vous avez tant aimé leurs pères que vous ne pouvez vous désintéresser du salut de leurs enfants. Obtenez donc à tous ceux qui cultivent aujourd'hui la vigne que vous avez arrosée de vos sueurs, le zèle, les vertus qui assureront à ce diocèse, la foi, la pratique religieuse, et la bénédiction du ciel. Nul doute que tous les saints, que tous les confesseurs de la foi ne nous assistent. Donc confiance et courage. Nous ne sortirons pas de la retraite sans être animés de leur esprit, pour continuer leurs travaux et parvenir comme eux à la même gloire du ciel.

II. — Conférence du premier jour.

1712. On pourrait dès le commencement, par manière d'avis au moins, parler : 1° De ceux qui font mal leur retraite. Ceux qui n'ont pas une intention droite, n'y viennent que pour la forme, par curiosité, sans souci pour leur âme. 2° Ceux qui troublent le silence. 3° Ceux qui manquent à la charité, contre leurs confrères et leurs supérieurs. 4° Ceux qui ne réfléchissent pas dans l'intervalle des divers exercices, courent sur les livres pour passer le temps sans profit. 5° Ceux qui résistent à la grâce qui les sollicite à changer de vie, à combattre certains défauts, à se donner généreusement à Dieu. Ils se regardent au miroir, mais ne se lavent pas. 6° Ceux qui ne s'ouvrent pas assez en confession. 7° Ceux qui se découragent à cause des difficultés à surmonter, des habitudes prises, des attaches contractées, ou des aridités qui surviennent pendant la retraite. 8° Ceux qui prennent des résolutions et ne prient pas assez pour obtenir la grâce d'y être fidèles. 9° Ceux qui, leur revue une fois faite, dissipent et perdent les fruits de la retraite.

II. Des cas qui rendent une revue nécessaire et utile. (V. n° 481).

N. B. — Recommander aux confesseurs d'accueillir leurs confrères avec une grande charité et tendresse ; mais en même temps de leur rappeler consciencieusement les devoirs qu'ils oublieraient, afin que le diocèse entier sente les effets de la retraite. (V. n. 99, 112 et 113).

III. — Fin de l'homme.

1713. 1° *Fin de l'homme*, et 2° *Fin du chrétien*, comme au n. 1565. (*Substituer à la fin du religieux ce qui suit*) (1) :

(1) Comment pourrez-vous vous montrer au peuple dans vos fonctions, animés de ce feu divin qui porte des étincelles de grâces jusque dans les cœurs les plus froids et les plus

3° *La fin de l'état ecclésiastique*, c'est de faire revivre la sainteté, l'action, la mission de Jésus-Christ sur la terre. Or, *talis enim decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus et excelsior cœlis factus, qui non habet necessitatem quotidie pro suis delictis hostias offerre deinde pro populi*. La mission de Jésus-Christ a été d'honorer son Père par des adorations, des actions de grâces dignes de lui, d'obtenir aux âmes les grâces nécessaires, de les réconcilier avec le ciel, de les instruire de la doctrine du salut : c'est celle du prêtre. *Ego elegi vos. Separavi vos a cœteris populis, ut essetis mei.* (Lev., xx, 24). Remarquez : *ut essetis mei*, appliqués entièrement à mes louanges, à mon service, à mon amour. *Mei sacramentorum cooperatores et dispensatores ; mei*, pour être mes chefs, mes conducteurs du troupeau chrétien. *Vos estis duces et rectores gregis Christi.* (Petr. Bles.) *Mei* enfin, reprend saint Ambroise, parce que le ministre de l'autel n'est plus à lui, mais à Dieu. *Verus altaris minister Deo, non sibi, natus est. Non parum vobis est, quod separavit vos Deus et junxit sibi.* (Num. xvi) (Saint Liguori.) *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* ; mais pour atteindre cette fin, *non sufficit bonitas qualiscumque, sed requiritur bonitas excellens*, dit saint Thomas.

O mon Dieu, l'ai-je assez compris jusqu'ici ? Qu'a été ma vie ? Ai-je vécu en homme, en chrétien, en futur prêtre ? *Ergo erravimus a viâ veritatis ;* la retraite m'a été donnée pour me ramener dans la voie qui mène à ma fin. J'y veux revenir ; le salut en dépend pour moi. Au Séminaire je me demanderai souvent : *Ad quid venisti ?* pour procurer la gloire de Dieu, pour devenir un chrétien, un homme surnaturel par conséquent, un prêtre, c'est-à-dire un autre Jésus-Christ.

1714. *Autre plan* sur le même sujet.—On peut en rappelant aux prêtres les sollicitudes qu'ils ont pour le salut de ces hommes qu'ils voient ne vivre que pour les biens de la terre, la peine qu'ils éprouvent à les voir mourir comme ils ont vécu, leur dire de bien se convaincre eux-mêmes, que le salut est la grande affaire, l'affaire nécessaire, personnelle, comme au n. 918.

IV. — Péché.

1715. On peut donner le sermon sur les châtiments spirituels, n. 989, en y entremêlant quelques réflexions.

1° *Sur le malheur du prêtre en état de péché.* — Il est prêtre et il n'est plus à Dieu. Pourtant il a dit : *Dominus pars.* Il est prêtre !

D'autres prêtres de son âge font le bien : lui est devenu un instrument de mort. Comment se rappeler les jours de son ordination, la ferveur d'une première messe, le bonheur de la fidélité à Dieu, sans être rongé par le regret d'avoir tout perdu ? Pauvre père, c'est donc là que devaient aboutir vos sueurs et vos sacrifices pour faire élever un enfant? Pauvre mère, si heureuse d'avoir un fils prêtre !...

S'il cache sa honte, quelles précautions pour ne pas être découvert ! Quelles transes, à la pensée de l'être ! S'il a levé le masque, quels sarcasmes, quels mépris ! — *Vos autem recessistis de viâ et scandalizastis plurimos in lege... Propter quod et ego dedi vos contemptibiles, et humiles omnibus populis.* (Malach., ii, 8.)

Et lors même qu'il n'y aurait pas de scandale ; si la lumière s'éteint, l'Eglise n'est-elle pas dans les ténèbres? *Omne caput languidum ;* donc *omne cor mœrens.*

Quand la sentinelle s'endort, à quoi est exposée l'armée ou la place qu'elle garde ? Que deviennent les malades si le médecin est atteint de la peste ; les voyageurs, s'ils ont un guide aveugle ; les soldats, si leur général est prisonnier ? Quand le pasteur ne veille pas, que devient le troupeau ? Que de-

insensibles, vous qui paraissez tout de glace dans la pratique même de vos devoirs, et qui ne sentez rien de vif, ni pour le salut de vos frères, ni pour le vôtre ? Si vous remplissez votre ministère avec cet air d'habitude, d'ennui, de répugnance inséparable d'une vie tiède et infidèle, vous laisserez les mêmes dispositions dans ceux qui vous écoutent : vos fonctions ne réveilleront, ni votre foi, ni votre piété, et elles les laisseront de même endormies dans vos auditeurs. (Massillon).

viennent les grandes sources de vie chrétienne, entre les mains d'un prêtre sans conscience? C'est *une nuée sans eau*, qui ne verse jamais la fécondité, et qui arrête même les rayons du soleil. C'est un arbre stérile qui ne produit point de fruit et ne laisse pas grandir ce qui est sous son ombre. — La prédication, elle ne peut qu'être sans vie. *Peccatori dixit Deus : quare tu enarras justitias meas et assumis testamentum meum per os tuum?* — Si l'autel est tous les jours le théâtre d'un sacrilège, ne risque-t-on pas d'entendre ces voix qui retentirent dans le temple de Jérusalem : Sortons d'ici, sortons d'ici?

Sacerdotes, si nolueritis ponere super cor ut detis gloriam nomini meo, ait Dominus, mittam in vos egestatem, et maledicam benedictionibus vestris. (MALACH., II, 1.)

« Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacrilèges, dit Bossuet. Mais comme des mystères profanes portent toujours quelque malédiction après eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre, comme la paix retourne à nous quand on ne la reçoit pas. »

1716. II) Sur *les conséquences de l'état de péché; l'endurcissement et l'impénitence à cause de l'abus des grâces.* Saint Thomas, 2. 2. q. 10. a. 3 enseigne que les péchés des fidèles sont plus grands que ceux des infidèles *propter notitiam veritatis.* Et saint Augustin dit : *Scienti legem et non facienti peccatum est grande.* Qu'en est-il du péché du prêtre? Les fidèles sont dans les ténèbres : *Vos estis lux mundi. Vobis datum est nosse mysteria regni Dei.* Le prêtre connaît Dieu, il l'a étudié dans l'oraison, dans la théologie, il connaît la malice du péché, le déplaisir infini qu'il est de nature à causer à Dieu. Il ne peut alléguer l'ignorance : il pèche donc par malice. Alléguerait-il la faiblesse? Mais ignore-t-il les moyens d'obtenir la grâce? Or, dit saint Thomas, tout péché de malice est contre le Saint-Esprit; mais le péché contre le Saint-Esprit est difficilement remis à cause de l'aveuglement qu'il amène.

Notre-Seigneur, sur la croix, fit cette prière : *nesciunt quid faciunt;* mais cette prière peut-elle profiter aux prêtres coupables? ne les condamne-t-elle pas plutôt? Et puis, à la malice se joint une ingratitude d'une noirceur particulière qui l'aggrave encore. Les offenses qui nous sont le plus sensibles sont celles qui nous viennent de nos plus proches. Quelle intimité Dieu a eue avec son prêtre! A quels honneurs il l'a élevé! *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci?* (Is. V, 4.) *Quid est quod dilectus meus in domo meâ fecit scelera multa?* (JÉR. XI, 15.) *Filios enutrivi.* (Is. I, 2.) *Si inimicus meus maledixisset mihi.* (Ps. LIV, 13.) Cette malice particulière mérite un châtiment particulier. *Pro mensurâ peccati erit et plagarum modus.* (DEUT. XXV, 2.) Écoutons saint Chrysostome : *Si privatim pecces, nihil tale passurus es : si in sacerdotio pecces, periisti.* La lumière dont on abuse fait place aux ténèbres. *Propheta namque et sacerdos polluti sunt, idcirco via illorum erit quasi lubricum in tenebris : impellentur enim et corruent.* Comment se tenir dans ces conditions? Ah! en vérité *melius erat illis non cognoscere viam justitiæ.* Qu'il eût mieux valu pour eux être de pauvres villageois ignorants : ces derniers eussent-ils commis le même péché, ne seraient pas punis aussi gravement. *Secularis homo post peccatum facile ad pœnitentiam venit,* dit saint Chrysostome; un sermon, une mission suffit pour les convertir, *quia quasi novum audiens expavescit;* mais pour le prêtre *omnia quæ sunt in Scripturis ante oculos ejus inveterata æstimantur, nihil impossibilius illum corrigere qui omnia scit.*

L'ingratitude amène l'endurcissement : *Cum augentur dona, rationes crescunt donorum,* dit saint Grégoire. L'ingrat mérite d'être privé des faveurs dont on l'a comblé. *Omni habenti dabitur et abundabit; ei autem qui non habet, etiam quod habet auferetur ab eo.* (MAT. 25, 29.) *Ingratitudo exsiccat fontem divinæ pietatis,* dit saint Bernard. Aussi saint Pierre Damien dit-il, que ce sont spécialement les prêtres que l'Apôtre a en vue quand il dit : *Impossibile est enim eos, qui semel illuminati sunt gustaverunt etiam donum cœleste et participes facti sunt Spiritus sancti, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam. Terra enim, sæpe venientem

super se bibens imbrem, proferens autem spinas ac tribulos, reproba est et maledicto proxima, cujus consummatio in combustionem. (Héb. vi. 7.) Mais cette perspective effraie-t-elle le prêtre coupable? Hélas! il perd aussi la crainte de Dieu. *Ad vos, sacerdotes, qui despicitis nomen meum : si ego Dominus, ubi est timor meus? Alto quippe demersi oblivionis somno*, dit saint Bernard, *ad nullum dominicæ comminationis tonitruum expergiscuntur, ut suum periculum expavescant. Cum in profundum venerit contemnit*, il tombe de si haut! *Altius mergitur qui de alto cadit*, dit Pierre de Blois. *Quid altius cœlo*, dit saint Pierre Chrysologue, *de cœlo cadit, in cœlestibus qui delinquit.* Pour eux s'accomplira la menace de Notre-Seigneur. *Et tu Capharnaum usque ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris.* (Luc. 15.) *In terra sanctorum iniqua gessit : non videbit gloriam Domini.* (Is. xxvi. 10.)

« Ainsi donc, dira un prêtre, il n'y a plus d'espoir pour moi, si j'ai péché une fois? Non, je ne puis dire cela ; il y a de l'espoir, s'il y a repentance, s'il y a horreur pour le mal que vous avez fait. Que ce prêtre témoigne au Seigneur toute l'étendue de sa reconnaissance, s'il se voit encore aidé de la grâce; mais qu'il revienne promptement à Celui qui l'appelle. *Audiamus illum*, dit saint Augustin, *dum rogat, ne nos non audiat dum judicat.* Dès ce moment, ô prêtres, mes frères, sachons apprécier la noblesse de notre état, et puisque nous sommes les ministres d'un Dieu, rougissons de devenir les esclaves du péché et du démon. *Nobilem*, écrit saint P. Damien, *necesse est esse sacerdotem, ut qui minister est Domini, erubescat servum esse peccati.*

« Prêtre, mon frère, le Seigneur ne semble-t-il pas vous adresser les mêmes plaintes qu'autrefois au peuple juif? *Quid feci tibi, aut in quo contristavi te, responde mihi.* Dites-moi quel mal vous ai-je fait? ou plutot quel bien ne vous ai-je pas fait? *Eduxi te de terrâ Ægypti ;* je vous ai arraché au monde : je vous ai choisi au milieu de tant de mondains pour être mon prêtre, mon ministre, mon ami intime. *Et tu parasti crucem Salvatori tuo ;* et vous, pour un misérable intérêt, pour un vil plaisir, vous m'avez de nouveau attaché à la croix. *Ego te pavi manna per desertum ;* dans le désert de cette terre malheureuse, tous les matins je vous ai rassasié de la manne céleste, c'est-à-dire que je vous ai donné ma Chair et mon Sang, *et tu me cædisti alapis et flagellis*, par ces paroles, par ces actions immodestes. *Quid ultra debui facere et non feci? Ego plantavi te vineam speciosissimam ; et tu facta es mihi nimis amara.*

« Je vous avais destiné à être la vigne de mes délices, en répandant dans votre âme les lumières et les grâces qui devaient me fournir des fruits doux et précieux, et vous ne m'avez donné que des fruits d'amertume! *Ego dedi tibi sceptrum regale*, je vous ai fait roi et le plus grand de tous les rois de la terre ; *et tu dedisti capiti meo spineam coronam*, par toutes ces mauvaises pensées consenties. *Ego te exaltavi*, je vous ai élevé jusqu'à vous faire mon vicaire, jusqu'à vous confier les clefs du ciel, jusqu'à être enfin un dieu de la terre. *Et tu me suspendisti in patibulo crucis*, et vous avez tout méprisé, mes grâces, mon amitié, vous m'avez de nouveau attaché à la croix. O mon Jésus, c'est vrai ; mais je ne puis oublier que du haut de cette croix vous avez demandé grâce pour vos bourreaux. *Pater ignosce illis.* Demandez grâce pour nous. Ah, certes! vous le faites, puisque vous nous accordez cette retraite. Dans le bruit du monde, dans cette terre où la pluie et la rosée ne descendent pas plus que sur les montagnes de Gelboé, la conversion d'un mauvais prêtre eût été peut-être impossible ; mais ceux qui dans une retraite entendent les aveux de leurs confrères, ont été souvent, comme nous, les témoins de ces larmes versées par de pauvres prodigues qui reviennent à leur Père, pour ne le plus quitter à l'avenir. Ah! ne leur refusons pas, et ne nous refusons pas à nous-mêmes cette consolation.

Et vous, prêtres saints, qui êtes le sel de la terre et la lumière du monde, Veillez et priez. *Nihil maxime hoc tempore*, dit saint Augustin, *difficilius et periculosius presbyteri officio.*

V. — Fins dernières.

1717.— *N. B.* Qu'on n'omette jamais la considération des fins dernières. (Voir n. 333).

I. La Mort. 1° *(On peut donner le sermon sur les certitudes et les incertitudes, n. 1100, après l'exorde suivant) :*

Le prêtre plus que personne est averti de se tenir prêt. Les malades, les mourants, les funérailles, les sermons qu'il fait ; et pourtant en pratique, il est exposé à être surpris; il devient insensible comme le fossoyeur à ces spectacles lugubres. La vie qu'il mène l'expose à une mort subite : il peut être seul, sans confrère pour le préparer; il a peut-être abandonné les mourants, et Dieu permet que tous le trompent. Donc, *estote parati.*

A propos du n. 1103, nous ne mourrons qu'une fois, conjurez les séminaristes pour plus tard, et les prêtres, d'assister les mourants. *Cor Jesu in agonia factum miserere morientium.* C'est la prière que des âmes pieuses adressent à Notre-Seigneur. Et nous, nous l'adressons à vous, ses prêtres, *miseremini morientium.* Ils sont pécheurs, ils sont ignorants, ils sont impuissants, *miseremini.* Visitez-les souvent. Revoyez-les après les avoir administrés. *Semel mori.*

N. 1110. Telle vie, telle mort. *Mors peccatorum pessima ;* et si ce pécheur était un prêtre ! Quelle serait sa fin ? On remarque beaucoup de morts subites dans le clergé. Sans doute elles peuvent n'être pas imprévues ; mais si on vivait dans la négligence de ses devoirs, dans le sacrilège surtout, quel coup de foudre que la mort subite ! Elle précipiterait en enfer une âme infortunée. Saint Liguori parle d'un prêtre frappé au bas de l'autel, en disant : *Judica me Deus.* Et lors même que Dieu épargnerait à un prêtre coupable cette fin lugubre, faut-il être rassuré sur son sort ? Que de maladies qui laissent à peine l'intelligence, etc., comme au n. 1112 et suiv.

Mais au contraire, *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi... Elige ergo benedictionem,* en vivant saintement. *Jam securis ad radicem arborum posita est, facite ergo dignos fructus pœnitentiæ.* Car combien meurt-il de prêtres dans une année ? Interrogez le nécrologe, vous y verrez, à côté du vieillard usé par les fatigues, le jeune prêtre qui entre à peine dans la carrière.

1718. 2° *Autre sujet. — La mort du mauvais et du bon prêtre,* d'après le Père Mercier. *Mors peccatorum pessima.* (Ps. xxxiii, 21). *Beati qui in Domino moriuntur.* (Apoc. xiv, 13). Représentons-nous un Judas mourant dans son désespoir, et un disciple bien-aimé qui n'a pas perdu son innocence, ou un Pierre qui a effacé dans ses larmes les souillures de son triple reniement. Les uns et les autres ont devant les yeux le passé de leur vie, leur présent, leur avenir.

I. *Le passé.* 1) Le mauvais prêtre éclairé du flambeau de la mort, dit comme Antiochus : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* La chaire, le confessionnal, l'autel lui rappellent ses négligences et ses profanations. Pasteur, il n'a été qu'un chien muet ; son troupeau a langui dans l'ignorance et dans le vice. Pasteur, il n'allait au saint Tribunal qu'à regret : quelles décisions y donnait-il, et ne trouvait-il pas la mort là où il devait rendre la vie. Pasteur, a-t-il couru après la brebis égarée ? Hélas ! ne l'a-t-il pas égarée lui-même par de perfides conseils, et de scandaleux exemples ? Prêtre libre, mort au monde par ma vocation, qu'ai-je fait, sinon de traîner ma vie dans l'oisiveté, les jeux, la bonne chère, la vanité et tout ce qui fait les délices des mondains ? Pourtant j'avais reçu tant de grâces dans mon enfance, dans mon grand séminaire, dans mon sacerdoce. Mes supérieurs m'avertissaient, je rencontrais des âmes dont la ferveur me condamnaient. Je montais tous les jours au saint Autel. Mes confrères m'édifiaient. Les remords me poursuivaient. Jésus si bon frappait à la porte de mon cœur... Ah ! épargnons-nous ces regrets.

2) Le saint prêtre a de tout autres souvenirs. Il se rappelle avec humilité ses fautes ; mais il les a pleurées, il les a réparées par de saintes confessions,

Il a cherché à les faire oublier à Dieu, en lui donnant les cœurs de ceux dont il avait la charge. Tabithe venait de mourir et les veuves, entourant sa couche funèbre, montraient à saint Pierre les vêtements qu'elle leur avait faits de ses mains. Et le saint prêtre voit en esprit autour de sa couche, les orphelins dont il a été le père, les veuves dont il a été l'appui, les affligés dont il a essuyé les larmes, les malades qu'il a visités, les moribonds qu'il a assistés, les pécheurs qu'il a convertis, les vierges auxquelles il a appris à n'aimer que Jésus, les enfants qu'il a catéchisés et dont il a conservé l'innocence par la fréquente confession. Tous lui disent à l'envi : Bon pasteur, *sumus opera tua*, nous sommes ta joie et ta couronne à ce moment suprême. Nous sommes devant Dieu et devant les hommes la preuve de ton zèle et de ta charité. Meurs avec la confiance que nous bénirons ta mémoire et que nous prierons pour toi. Pourquoi craindre de n'avoir pas été assez fidèle ? Souviens-toi du mot du Saint-Esprit : *Qui converti fecerit peccatorem, operiet multitudinem peccatorum.* Ne nous as-tu pas dit que Notre-Seigneur était si bon qu'il pardonna à Madeleine ses égarements, à Pierre son triple reniement ? Nos prières et nos larmes t'obtiendront la vie éternelle, comme celles des veuves attendrissant le cœur de saint Pierre, obtinrent de lui la résurrection de Tabithe.

1719. II. *Le présent.* 1) Le mauvais prêtre regarde ce corps qu'il a tant flatté, il est amaigri par la maladie, et peut-être couvert de plaies. Il se trouble, s'agite, *sonitus terroris in auribus ejus :* le matin il craint de ne pas voir le soir ; le soir il tremble dans la pensée que la nuit qui commence sera peut-être pour lui la dernière ; car il voit de toute part se lever contre lui le glaive de la justice *Circumspectans undique gladium.* (Job. xv, 22). Ce glaive va le séparer de tout.

De cet or, de ces meubles, de ces biens amassés par une sordide avarice, de ces fonctions qui lui promettaient tant de gloire et qui entre ses mains sont devenues une source d'infamie, de cette idole de chair à laquelle il prostituait peut-être un cœur qui n'était fait que pour Dieu et dont il s'est fait le bourreau, quand il devait lui servir de père. Ces parents, pour lesquels il a vécu beaucoup plus que pour les âmes, déguisent mal, sous des larmes menteuses, la joie que leur donne l'espoir de recueillir bientôt ses dépouilles. Les espérances qu'on lui donne ne peuvent l'illusionner, quand il suit dans tout son corps les progrès du mal. Nouveau Balthazar, il voit une main qui trace sur la muraille sa condamnation. Sa conscience lui dit : *Appensus es in mensura et inventus es minus habens.* Rien dans sa vie pour faire contrepoids à ses iniquités. Quel spectacle affreux ! Reposons plutôt nos yeux sur celui du juste.

2) *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* (Ps. xii, 6). Il a semé dans les larmes de la pénitence et de la douleur, en voyant Dieu offensé et les âmes se perdre. *Venient cum exultatione.* Le travail est achevé, la journée est finie, il est temps de recevoir le salaire.

Exilé sur la terre son cœur était au ciel. Il revient de la terre lointaine et aperçoit le lieu fortuné, objet de toute son ambition. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Sans doute il voit son corps défaillir ; mais comme Job sur son fumier, il espère la résurrection. Ce corps dans son état passible était du reste pour lui un ennemi. N'est-ce pas heureux d'être affranchi de ses entraînements ? *Mori lucrum.* Le monde a toujours été crucifié pour lui, il s'est toujours tenu en garde contre ses séductions. Il le quitte sans regret. Il a toujours gardé son cœur détaché des créatures et de la famille elle-même, il n'éprouve donc aucun déchirement trop sensible dans ses affections. Les biens de la terre, il en a usé comme n'en usant pas, ils ont été le patrimoine des pauvres. La méditation de l'humilité de Notre-Seigneur lui avait appris à mépriser les dignités d'ici-bas. Rien donc ne le trouble, rien ne le retient. *Paratum cor meum Deus. Deus meus volui et legem tuam in medio cordis mei.*

1720. III. *L'avenir.* 1) Le mauvais prêtre ouvre enfin les yeux. Ce qu'il s'efforçait de regarder comme lointain, ou peut être comme chimérique, s'offre à lui dans sa réalité. *Ergo erravimus,* dit-il. Il était donc bien vrai

que la vie n'était qu'une fumée, les biens, les plaisirs, que vanité et affliction d'esprit. Il lève les yeux au ciel. Mais là il aperçoit un juge armé par ses négligences, ses sacrilèges, ses scandales. Il y voit les saints prêtres dont il n'a pas imité la vie, il y voit la place qui lui était destinée à lui-même ; mais il sent qu'il s'en est rendu indigne et qu'elle est réservée à un de ceux dont il a tourné en ridicule la piété et le zèle. Il croit entendre ces mots : *Foris canes et impudici, et idolis servientes et omnis qui amat et facit mendacium.* (Apoc. xxvi. 15).

(On peut développer ce texte). C'est donc d'un autre côté que dans un sombre désespoir il tourne ses yeux. C'est vers l'enfer. La fatale sécurité dont il avait fait parade, a disparu. Ses frayeurs se révèlent sur ses traits et éclatent dans ses paroles. Je vois cet abîme, dont j'ai bravé la pensée, dit-il ; je vois ce feu qui doit me consumer, ce ver qui doit me ronger. J'y vois une multitude d'âmes qui y sont jetées par mes négligences, par mes mauvais exemples, et quelques-unes par mes ignominieuses passions; et toutes appellent sur moi la malédiction. Cruels démons, que vous ai-je fait? Pourquoi me déchirez-vous ?... Ceux qui entourent ce malheureux, appellent un prêtre ; il arrive. Il dit au moribond quelques bonnes paroles ; il n'obtient aucune réponse satisfaisante. Il lui présente l'image du Sauveur. Le malade y jetant un regard farouche, dit ces effroyables paroles : *In peccato vestro moriemini ;* puis ramassant toutes ses forces, il saisit le crucifix, le brise avec rage et dit par trois fois : c'est trop tard ; et il expire. Ce n'est point là une peinture faite à plaisir, c'est un trait d'histoire ! Nous connaissons d'autres morts, non moins affreuses, de mauvais prêtres. Pauvres malheureux ! Pourquoi désespèrent-ils ? s'ils regardaient Jésus comme Pierre, ils pleureraient ; s'ils lui disaient comme le larron : *Memento mei*, le ciel serait à eux ; mais ils aiment mieux faire comme Judas, dont ils ont été les émules.

Oh ! tirons un voile sur un spectacle qui ne se renouvelle que trop souvent, bien que d'une manière moins tragique et venons voir mourir le juste. Ses yeux sont fixés vers le ciel, et quand on vient lui dire que l'heure est venue : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, dit-il. *Beati qui vocati sunt ad cœnam nuptiarum agni. Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jerusalem.* Il est temps d'entrer dans ton enceinte. Des larmes coulent de ses yeux ; mais ce sont des larmes de joie. En disant adieu à ceux qui l'entourent, il leur donne un rendez-vous prochain au ciel. Il demande toutefois le viatique pour ce grand voyage. Il s'y prépare et demande à être seul pour parler avec son Dieu. *Veni, Domine Jesu*, dit-il. Souvent je vous ai porté dans la cabane du pauvre, venez dans la mienne. Tous les jours à l'autel, je me suis nourri de votre corps adorable ; sur ce lit de douleur qui est l'autel, où je m'immole à votre justice, venez encore. *Domine, non sum dignus, sed tantum dic verbo* ; et Jésus se donne à lui. *Quid retribuam Domino...* Quelles actions de grâces vous rendre ? Point d'autres que celles du vieillard Siméon qui, après avoir pressé le divin Enfant sur son cœur, s'écrie : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* Il meurt... non, pour lui commence l'éternelle vie. *Attollite portas principes vestras et introibit rex gloriæ.* Anges saints, ouvrez les portes du ciel, afin qu'il y entre, celui que Jésus avait revêtu de son sacerdoce royal, et qui a su faire honneur à sa dignité. Ceux qu'il laisse sur la terre glorifient sa mémoire et la bénissent. Venez, Vierge sainte, accueillir celui qui vous a tant aimée, qui n'a pas passé un jour sans vous invoquer, comme un enfant, même quand son front était couronné des cheveux blancs de la vieillesse. Ames saintes, auxquelles il a ouvert le ciel où vous l'attendez, faites-lui cortège et soyez sa couronne au ciel. *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Oh ! MM., entre ces deux morts, laquelle voulons-nous choisir ? *Moriatur anima mea morte justorum.* Donc regrets du passé et sainte vie, pour nous préparer une sainte mort.

1721 II. Jugement. 1° *particulier.* N. 1118. V. *Accusateurs*, n. 1127. L'ange gardien des ignorants, qui dira : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* L'ange gardien des petits enfants reprochera la négligence à les confesser et à les absoudre. L'ange gardien des moribonds, la lenteur à les visiter ; l'ange gardien du saint Tribunal, le peu de zèle à réconcilier les pécheurs ; l'ange gardien de la table sainte, la désertion des sa-

crements; l'ange gardien du saint Autel, les messes célébrées avec tiédeur, ou avec une conscience douteuse.

N. 1122. Péchés qu'il a laissé commettre lorqu'il devait les empêcher. Dira-t-il comme Caïn : *Suis-je son gardien?* Le Seigneur lui répondra : *Vox sanguinis fratis tui clamat ad me de terra. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Il a été un mercenaire. Oh! quelle chaîne d'iniquités commises à cause de lui ; il la traîne après lui. *Væ qui trahitis iniquitatem, et quasi vinculum plaustri peccatum.* Isa. v. 18. *Sacerdotes,* dit saint Isidore, *pro populorum iniquitate, damnantur, si eos aut ignorantes non erudiant aut peccantes non arguant. Judicium durissimum his qui præsunt, fiet. Omni cui multum datum est multum quæretur ab eo.* Luc, XII, 48.

N. 1130. Jésus-Christ dans ses jugements ne fait pas acception de personnes. Les Pharisiens eux-mêmes l'ont reconnu. *Non enim respicis personam hominum.* (Math. XXII). La dignité de prêtre, au lieu d'adoucir en faveur du coupable la rigueur du juge, ne fera que la rendre plus implacable.

1722. 2° *Jugement général* comme au n. 1134. On peut y tirer bon parti du texte suivant de saint Grégoire: Il vient, il vient le juge suprême, le Roi de gloire, il demande le gain que nous avons fait avec le talent qu'il nous avait confié. C'est le jour du compte général et d'un examen sévère. *Ponamus ante oculos illum tantæ districtionis diem.* Tous y sont : Pierre, chef des Apôtres, se présente avec la Judée qu'il a convertie ; André avec l'Achaïe ; Jean, le disciple bien-aimé avec l'Asie ; Thomas avec les Indes ; saint Paul traîne à la suite de son char de triomphe le monde presque entier, si je puis parler ainsi. Là, viennent et s'avancent tous les chefs du troupeau avec ceux que leurs prédications ont sauvés. Eh quoi ! nous sommes vides et nous restons seuls ! N'aurions-nous eu qu'un vain nom? On nous appelait pasteurs et nous n'avons pas là de troupeaux ! (On pourrait, pour faire ressortir la confusion du prêtre sans zèle, mettre en regard les âmes qui font fête au prêtre zélé, les enfants dont il a vu grandir l'innocence, les vierges qu'il a guidées dans la pratique de la vertu, les moribonds auxquels il a ouvert le ciel, les Madeleines ou larrons qu'il a convertis, etc.)

1723. III. Enfer. (Au n. 1167 introduire ce qui suit) : *Sacerdos, si pariter cum subditis peccat, non eadem sed multo acerbiora patietur.* (Saint Chrysostome). Il fut révélé à sainte Brigitte que les prêtres pécheurs, *Præ omnibus diabolis, profundius submergentur in infernum.*

Sur la terre, le caractère du prêtre le faisait respecter de ses ennemis, qui n'osaient porter la main sur lui, des démons auxquels il arrachait leurs victimes, des anges qui craignaient de le frapper malgré ses désordres, de Dieu lui-même qui obéissait à sa voix ; en enfer, ce caractère indélébile qui le fait reconnaître de tous les réprouvés, est la source des outrages qu'il reçoit. Les impies s'écrieront : Venez voir ce guide des peuples qui s'est égaré, ce porte-clés du ciel qui n'a pas su se l'ouvrir. Venez voir celui qui semblait saint, et qui n'était qu'un hypocrite, diront ses paroissiens. C'est lui qui est la cause de notre damnation.

« Oh ! quelle solennelle réjouissance pour les démons, quand un prêtre entre dans l'enfer ! tout l'enfer est en émoi, tout s'empresse d'aller au-devant du prêtre qui arrive. *Infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui. Omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis.* (Isa. XIV, 9.) Tous les princes de cette terre de misère se mettent en mouvement pour donner au prêtre damné la première place des tourments. *Universi*, poursuit Isaïe, *respondebunt et dicent tibi : Et tu vulneratus es, sicut et nos, nostri similis effectus es.* O prêtre ! il fut un temps où tu dominais sur nous ; tu as tant de fois fait descendre le Verbe incarné sur les autels ; tu as délivré tant d'âmes de l'enfer ; te voilà maintenant semblable à nous, malheureux, tourmenté comme nous. *Detracta est ad inferos superbia tua.* L'orgueil, qui te faisait mépriser Dieu et ton prochain, te traîne enfin en ces lieux. *Concidit cadaver tuum. Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes.* Alors, tu avais une couche royale, des vêtements de pourpre, comme un prince ; voici maintenant le feu et les vers qui dévoreront éternellement ton corps et ton âme. Oh ! comme alors les démons se

moqueront de toutes les messes, des sacrements, des fonctions sacrées du prêtre damné ! *Et deriserunt sabbata ejus.* (THREN. I, 7.) » (Saint Liguori).

Quis ex vobis habitabit cum igne devorante? Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat. Foris canes et impudici... Neque avari, neque ebriosi, neque maledici regnum Dei possidebunt. (I. COR. VI, 10). *Digni sunt morte... non solum qui talia faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus.* (ROM. I, 32). Il suffit de laisser commettre ces crimes quand on doit, et qu'on peut les empêcher. Il suffit de remplir ses devoirs avec une négligence grave. *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter.* (JER. XLVIII, 10).

Personne que le démon tienne tant à perdre que le prêtre : *Antiquus hostis*, dit saint Laurent Justinien, *caput potius quam membra, duces exercituum potius quam militum turmam, et pastores libentius quam ovium greges oppugnare conatur.* Saint Chrysostome nous apprend qu'il ne réussit que trop. *Non arbitror*, dit-il, *inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant : sed multo plures qui pereant, non tam propriis peccatis quam alienis quæ non curaverunt.* — Ah ! craignons l'enfer. *Timeo gehennam*, disait saint Jérôme, et ont dit avec lui tous les saints. Ne nous rassurons pas facilement parce que nous ne faisons pas de grands crimes. Voyez le mauvais riche : l'Évangile ne lui reproche que le luxe des vêtements et de la table, et la dureté à l'égard des pauvres. Voyez Judas. Sa fin a été criminelle sans doute ; mais comme les autres Apôtres, il avait tout quitté, il avait prêché et fait des miracles... Voyez Lucifer : *videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Quelle intelligence, quelle grâce ! point de concupiscence, et un péché de pensée, un péché d'orgueil le précipite en enfer. Tremblons, veillons, prions, fuyons les occasions, rompons aussitôt les chaînes qui nous retiendraient esclaves, et renvoyons du presbytère, du saint Tribunal, de la sacristie, quiconque nous y perdrait et quiconque nous y perdrions.

VI. — Les portes de l'enfer pour le prêtre.

1721. On peut sous ce titre grouper trois sujets que saint Liguori traite dans le *Selva* d'où nous extrayons les passages les plus frappants.

I. *L'incontinence. Teipsum castum custodi. Ante omnia*, dit Origène, *sacerdos qui divinis assistit altaribus, castitate debet accingi.* Et qu'est-il là d'étonnant ? Les habits blancs prescrits pour le grand prêtre n'étaient-ils pas l'image de la chasteté que doivent garder les ministres du Seigneur ? Les païens eux-mêmes, au rapport de Plutarque, exigeaient la chasteté de certains prêtres des faux dieux.

Nemo ad sacrum ordinem permittatur accedere, nisi aut virgo aut probatæ castitatis. Qui post acceptum ordinem lapsus in peccatum carnis fuerit, sacro ordine ita careat ut sine pœnitentia singulari, ad altaris ministerium non accedat. (Grégoire le Grand).

Flens dico, gemens denuntio quod cum sacerdotalis ordo intus cecidit, foris quoque diu stare non poterit. (Id.) Le prêtre a reçu l'onction sainte, il s'est voué à Dieu, qu'il n'en profane pas le temple saint, *quod estis vos.*

Le prêtre sacrifie l'Agneau immaculé. *Quos solares radios non deberet excedere manus illa, quæ hanc carnem tractat !* (Saint Chrysostome). *Quis adeo impius erit qui lutosis manibus sacratissimum sacramentum tractare præsumat ?* demande saint Augustin. Ils portent l'impiété plus haut, d'après saint Bernard, ceux qui *audent... intingere in sanguinem Salvatoris manus quibus paulo ante carnes attrectaverunt !* Celui qui profère, avec une bouche souillée, les paroles de la consécration, crache à la face du Sauveur ; et d'après saint Ferrier, celui qui communie en cet état, est plus coupable que celui qui jette le corps de Notre-Seigneur dans un cloaque. *Quando ergo peccare volueris, quære aliam linguam quam eam quæ rubescit sanguine Christi, alias manus præter eas quæ Christum suscipiunt.* (Saint Bernard).

Il s'immole au démon, le prêtre qui se fait l'esclave du vice ; il est la victime dont s'engraisse Satan, dit saint Pierre Damien ; il est le bourreau des âmes, le persécuteur de l'Église. Saint Bernard commentant ces paroles : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*, dit : *Amara prius in nece martyrum ;*

amarior in conflictu hæreticorum; amarissima in luxuria ecclesiasticorum. Pax est et non est pax. Pax a paganis, pax ab hæreticis, et non pax a filiis; filii propriam matrem eviscerant.

De ce vice découlent, dit saint Thomas, *cæcitas mentis, odium Dei, affectus præsentis sæculi, horror futuri.* II, II, q. 153, a. 4. *Supercecidit ignis (libidinis)*, commente saint Thomas, *et non viderunt solem. Vitia carnalia extinguunt judicium rationis.* Par elle, comme saint Liguori le remarque après le Docteur angélique, *homo maxime recedit a Deo. Animalis homo non percipit.* (I. Cor. II, 14). De là tous les vices; car, selon saint Bonaventure, *omnium virtutum eradicat genimina;* et saint Ambroise: *Luxuria seminarium est et origo omnium vitiorum.* De là la difficulté de se corriger. *Hoc rete diaboli si quis capitur, non cito solvitur*, dit saint Jérôme; et saint Augustin: *Dum servitur libidini, facta est consuetudo, et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* L'épervier attaché à sa proie, perd la vie, en se laissant tuer par le chasseur, plutôt que de la lâcher. Aussi saint Cyprien dit-il: *Impudicitia mater est impœnitentiæ.* L'autel du Seigneur ne souffre pas d'autre feu que celui de l'amour de Dieu, dit saint Pierre Damien; quiconque donc y apporte la flamme des passions charnelles, sera consumé par le feu de la divine vengeance. Ah! si celui qui entra au festin sans la robe nuptiale, fut jeté dans les ténèbres extérieures, qu'en sera-t-il de celui qui y porte les souillures et la puanteur d'une honteuse luxure? Le P. Segneri dit que l'orgueil a rempli l'enfer d'anges, et que ce vice le remplit d'hommes. Dans les autres vices le démon pêche avec l'hameçon; ici, c'est avec le filet (1). (Voir n. 1752).

Le vice engendre le sacrilège.

1725. II. Le *sacrilège*, surtout à l'autel. (Voir n. 1441.) Un prêtre est exposé à administrer les sacrements; un pasteur surtout peut y être tenu à toute heure. Quel malheur, si chaque absolution, chaque communion données, chaque baptême, chaque extrême-onction administrés, était un sa-

(1) Si on se contentait de traiter ce sujet, on pourrait, dans un second point, donner les moyens de garder la chasteté. (Voir n. 1604).

Fuite des occasions et de l'oisiveté. — On peut citer saint Augustin: *Nec tamen quia sanctiores sunt, ideo minus carendæ: quo enim sanctiores fuerint, eo magis alliciunt.* Le P. Consoloni de l'Oratoire voulait qu'on ne se mît en rapport avec les femmes même saintes, que comme avec les âmes du purgatoire, de loin et sans les regarder. Réserve donc avec une domestique; ne pas la laisser entrer dans sa chambre pendant qu'on y est, et s'interdire la sienne. (Voir n. 23, 1033, 1018, 6°, 1033 et 1752). On pourrait faire toute une conférence contre l'oisiveté ou sur le travail, et établir que nous devons à Dieu, au prochain et à nous-mêmes de travailler.

I. A Dieu. 1° Comme homme: *In sudore vultus tui vesceris pane.* 2° Comme chrétien: Notre-Seigneur, ses enseignements, ses exemples. *Regnum cœlorum vim patitur. Abneget semetipsum.* 3° Comme prêtres: *Euntes docete.* Quelles fonctions, quel ministère et quelle charge que les nôtres! les saints l'ont compris. Quel scandale quand dans un pays tous travaillent, excepté le prêtre!

II. Au prochain. *Posui vos ut eatis et fructum afferatis. Omnibus debitor sum. Erit vester servus.*

III. A nous-mêmes. Pour expier nos péchés et nous préserver des périls de l'oisiveté, et surtout pour être chastes.

Mortification (Voir n. 1612 et suivants, ou n. 1616). *Ebrietas et vinum auferunt cor.* (Os. IV, 11). *Facile contemnitur clericus qui vocatus ad prandium, ire non recusat*, dit saint Jérôme; et il ajoute: « Il vaut mieux que les laïcs nous aient pour consolateurs aux jours de tristesse, que s'ils nous avaient pour convives en des jours de festin ». C'est le même saint qui a dit: *Venter mero et cibis æstuans despumat in libidines.*

Humilité.— (Voir 1041 et 1758). On pourrait y ajouter: *Qui major est in vobis fiat sicut minor.* (Luc. XXII, 26). Saint Laurent Justinien dit: *Humilitas est sacerdotum gemma*; saint Augustin: *In summo honore, summa sit humilitas.* Quelle honte, dit saint Grégoire, de voir *doctores humilitatis, duces superbiæ. Si glorientur nubes quod genuerint imbres, quis non irrideat?* demande saint Bernard. *Servi inutiles sumus.* Si Dieu convertit les âmes par votre ministère, ce serait folie de vous en glorifier. La boue avait les mêmes raisons d'être fière de la guérison de l'aveugle-né. N'est-ce pas souvent un fruit de la vanité, fille de l'orgueil et ennemie de l'humilité et de la chasteté, que de porter des franges à ses vêtements, une longue chevelure bien ajustée. *Vir si comam nutriat, ignominia est illi*, etc.

crilège! De là l'obligation pour tout pasteur surtout, d'être toujours en état de grâce.

Mais, *necessario fatemur*, dit le concile de Trente, *nullum aliud opus adeo sanctum a Christi fidelibus tractari posse quam hoc tremendum mysterium.* (*L'Eucharistie*, Ses., 2, 2). *Habuit bovem judæus*, dit saint Pierre de Cluny, *habet Christum Christianus. Quis dubitat*, dit saint Grégoire, *in ipsâ immolationis horâ, ad sacerdotis vocem, cælos aperiri, in illo Jesu Christi mysterio angelorum choros adesse ? Satis apparet omnem operam in eo ponendam esse, ut quantâ maximâ fieri potest interiori cordis munditiâ, (hoc mysterium) peragatur* (Tr.). C'est ce que signifie la blancheur de l'aube dont le prêtre est revêtu. Dieu honore tant le prêtre ; à son tour le prêtre doit l'honorer, et comment ? *Non in cultû vestium*, dit saint Bernard, *sed ornatis moribus, studiis spiritualibus, operibus bonis.* Le prêtre en état de péché le déshonore autant qu'il est en lui, il rejette ses propres souillures sur cette hostie sainte, *quæ nulla malitiâ offerentium inquinari potest.* Tout péché du prêtre est très grave ; mais il y a loin de négliger les ordres du prince, à chercher à le percer d'un dard, dit Pierre Damien. *Deterius nemo peccat quam sacerdos qui indigne sacrificat ; aliter peccantes quasi Dominum in rebus ejus, offendimus : indigne vero sacrificantes velut in personam ejus, manus injicere non timemus.*

Quand le prêtre en état de péché monte à l'autel et qu'il baise les saintes Reliques, Notre-Seigneur ne lui dit-il pas : *Juda, osculo Filium hominis tradis?* Lorsque le prêtre étend la main pour se communier, Notre-Seigneur lui dit : *Ecce manus tradentis me mecum est in mensa.* En effet, Notre-Seigneur révéla à sainte Brigitte que *tales sacerdotes sunt veri proditores.* « Hélas ! s'écrie saint Bonaventure, il y a des prêtres malheureux et insouciants de leur salut, qui mangent le Corps de Jésus-Christ à l'autel comme la chair de vils animaux, qui, couverts et souillés d'abominations, ne rougissent pas de toucher de leurs mains infâmes, de baiser de leurs lèvres impures le Fils de Dieu, le Fils unique de la Vierge Marie ! Oui, je ne crains pas de le dire, si Dieu a pour agréable le sacrifice de tels hommes, il est menteur ; il se fait le compagnon des pécheurs. Non, de tels hommes ne sont point des prêtres, mais des sacrilèges ; ce ne sont point des chrétiens, mais des hérétiques ; car sans doute, s'ils avaient une foi sincère et véritable, ils craindraient de se livrer au péché, ou du moins ils s'abstiendraient de célébrer ».

Saint Augustin a écrit : *Gravius peccant indigne offerentes Christum regnantem in cælis, quam qui eum crucifixerunt ambulantem in terris. Si cognovissent, nunquam crucifixissent. Semel Judæi manus Christo intulerunt, isti quotidie manus lacessunt. Oh ! manus præscidendæ ! (Tert.)* Celui qui vient de donner à Jésus la vie eucharistique devient en même temps son bourreau. La même bouche qui a enfanté en quelque sorte le Sauveur, en proférant les paroles sacrées, devient son tombeau. Saint Chrysostome va plus loin : *Multo dæmonio pejor est qui peccati conscius accedit ad altare* : Les démons tremblent en présence de l'autel ; c'est ce que vit sainte Thérèse pendant qu'un mauvais prêtre célébrait ; et le sacrilège au lieu de trembler : *Filium Dei conculcat*, lui, *ad cujus aspectum columnæ cæli contremiscunt.* (Job. XXVI, 11). *Heu !* s'écrie saint Bernard, *Domine Deus, quia ipsi sunt in persecutione tuâ primi qui videntur in ecclesiâ tua gerere principatum.* Saint Liguori, dans sa théologie morale, dit que le prêtre en état de péché fait un péché grave, 1° en consacrant, 2° en administrant, 3° en recevant, 4° en administrant à un indigne le sacrement de l'autel.

Quelle fureur de changer le salut en damnation, le sacrifice en sacrilège, la vie en mort ! Du moins arrêtez-vous, ne montez pas à l'autel, ne vous approchez pas. Hélas ! un vil intérêt, le besoin de cacher la honte d'une vie coupable fait tout fouler aux pieds.

Væ ei qui se alienum fecerit ab eo, et multum væ ei qui immundus accesserit, dit saint Bernard. *Væ sacrilegis manibus*, dit saint Thomas de Villeneuve. *Omne supplicium minus est delicto quo Christus contemnitur in hoc sacrificio, maledicti sunt in cælo et in terrâ*, comme Notre-Seigneur

le révéla à sainte Brigitte, *et ab omnibus creaturis quia ipsæ obediunt Deo, et ipsi spreverunt. Prope est manus illa et scriptura terribilis : Mane, Thecel, Pharès.*

Numeratum. Un sacrilège suffit pour mettre fin à toutes les grâces.

Appensum. Un tel crime peut faire pencher la balance de la justice vers la perte éternelle d'un prêtre.

Divisum. L'abus des choses saintes, dit Massillon, mène à tout, excepté au repentir. Dieu méprisé le séparera de lui pour toujours. C'est à l'autel que seront fixées les chaines qui attacheront à jamais cet esclave du démon. *Sumentes indigne præ cæteris delicta graviora committunt, et pertinaciores in malo sunt.* (Saint Laurent Justinien).

Le sacrilège étouffe le remords. Veux-tu n'avoir aucun remords, disait Luther à un de ses prêtres apostats, dis la messe. Le malheureux avait expérimenté ce qu'il disait. Il est écrit de Judas : *Post buccellam, introivit in eum Satanas.* Le sang d'Abel criait contre Caïn. Le sang du juste Naboth criait contre Achab et Jézabel, et attirait sur cette reine cette menace prophétique qui se réalisa : *Canes lingent sanguinem Jezabel.* (III Reg. xxi, 19.) Qu'en est-il donc du sang de Jésus profané? L'histoire rapporte que, dans un concile, les évêques signèrent la condamnation d'un hérétique, après avoir trempé leur plume dans le calice consacré. Image de ce que fera le Sauveur à son tribunal contre les prêtres sacrilèges; son sang servira à écrire l'anathème qui doit les foudroyer.

La sœur Marie Crucifiée vit un jour célébrer la messe sacrilègement, et elle entendit une trompette effrayante qui résonnait : *Ultio, pœna, dolor.* « N'en doutez pas, disait Massillon de son temps, si les fléaux du ciel sont si communs et si terribles en nos jours, si les maux et les discussions de l'Eglise semblent croître et s'aigrir chaque jour, si les calamités publiques sont si durables, si les maux se multiplient sur nous, c'est la profanation des choses saintes qui arme la justice divine, ce sont les méchants prêtres qui attirent ces malheurs sur le peuple. »

Si inimicus meus maledixisset mihi... tu vero homo unanimis, etc. (Contrition, espérance, résolution.)

L'impureté et le sacrilège engendrent le scandale.

1726. III. *Le Scandale.* Nous avons dit, n. 830, quelle est la malice du scandale pour les fidèles, qu'en serait-il donc pour les prêtres? 1° *Vos estis sal terræ, quod si sal evanuerit, in quo salietur.* 2° *Vos estis lux mundi, quod si lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.* (Mat. vi, 23.) Aussi saint Grégoire dit : *Causæ ruinæ populi sunt sacerdotes mali. Sidera errantia* dont la lumière sinistre ne peut conduire que dans les abimes où elles se précipitent. 3° Vous êtes *les pasteurs. Cum pastor per abrupta graditur consequens est, ut in precipitium grex feratur.* (Saint Grégoire.) *Grex perditus factus est populus meus, pastores eorum seduxerunt eos.* (Jer. l, 6. Les pasteurs deviennent des loups. 4° Ils sont *la tête du corps* de l'Eglise; si la tête est malade, comment les membres seraient-ils sains? 5° Ils sont *les bases du temple,* comme les appelle saint Grégoire. L'édifice croule si les bases viennent à manquer. *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum* : ce que saint Jérôme applique aux prêtres scandaleux qui, dispersés par les chemins, ne servent qu'à faire tomber les pauvres laïques. 6° *Presbyter præbens iter. Teipsum præbe exemplum. Nihil est quod alios magis ad pietatem et Dei cultum assidue instruat, quam eorum vita et exemplum, qui se divino ministerio dedicaverunt. Cum enim a rebus seculi in altiorem sublati locum conspiciuntur, in eos tanquam in speculum reliqui oculos conjiciunt et ex eis sumunt quod imitentur.* (Trid. ses. 22. Cap. 1. *de reformat.*)

7° Vous êtes *les pères des chrétiens,* comme le dit saint Grégoire; et saint Chrysostome : *quasi totius orbis pater sacerdos est.* De tels pères ne deviennent-ils pas d'odieux parricides, en devenant la cause de la mort de leurs enfants? Et de même que les parents pèchent doublement en péchant devant leurs enfants, de même les prêtres, dans les fautes scandaleuses qu'ils commettent, pèchent gravement contre la charité et, de

plus, contre leur devoir d'état, en même temps que contre la vertu qu'ils blessent.

8° Leurs scandales ont du reste *une efficacité désastreuse.* Le démon réussit, de l'aveu même des païens, à rendre les hommes vicieux en leur faisant adorer les vices. Or, dit saint Liguori, ce que le démon obtenait par le moyen de ces stupides divinités, il l'obtient par le moyen des prêtres scandaleux; car les pauvres fidèles se persuadent que ce qu'ils voient faire par leurs pasteurs leur est permis, ou du moins n'est pas un si grand mal. Saint Bernard parle de prêtres catholiques dans leurs prédications et hérétiques dans leurs mœurs; ils font par leurs exemples ce que les hérétiques faisaient par leurs erreurs, et ils sont plus redoutables que les hérétiques eux-mêmes; car les exemples sont plus efficaces que les paroles. D'ailleurs on peut se garer des hérétiques, on est obligé de recourir aux prêtres. Aussi, si vous faites un reproche à certains pécheurs, ils vous disent : *Quid non talia clerici et majoris ordinis faciunt ?* Plutarque dit que les princes qui donnent le mauvais exemple, mettent du poison non pas seulement dans une coupe, mais dans la source elle-même. Qu'en est-il donc du prêtre, chez qui tous doivent puiser? *Quis cœno fontem requirat ?* (Saint Bernard.) Qui ira leur demander des conseils salutaires? *Nubes sine aquâ ;* et s'ils en donnent, quelle efficacité auront-ils? Si un laïque s'écarte de la voie, dit saint Bernard, il périt seul ; mais si c'est celui qui est à la tête des autres qui s'égare, il nuit à tous ceux dont il a la direction. Combien, ajoute-t-il, qui, en considérant la vie de certains prêtres, n'évitent pas le péché, méprisent les sacrements, ne redoutent pas l'enfer et ne désirent plus le ciel! Saint Jean Chrysostome dit que les infidèles, en voyant la conduite de certains prêtres, disaient que le Dieu des chrétiens n'était pas le vrai Dieu, ou qu'il était mauvais. Saint Jérôme a écrit : *Veteres scrutans historias, invenire non possum scidisse Ecclesiam et populos seduxisse præter eos qui sacerdotes a Deo positi sunt* (1). Hélas! si on interrogeait les réprouvés, combien qui accuseraient, comme étant les auteurs de leur perte, ceux qui devaient les sauver!

« Il faut, dit Massillon, que les miséricordes de Dieu soient bien grandes sur une paroisse conduite par un pasteur scandaleux, pour que quelques âmes puissent se préserver de la contagion, et il ajoute : Tant que les ministres ont été saints, la sainteté a régné parmi les fidèles. La pureté du christianisme n'a commencé à déchoir qu'avec la décadence du ministère; ainsi c'est nous seuls qui décidons pour ainsi dire de la perte ou du salut des peuples. »

Saint Vincent de Paul écrivait à un prêtre : « Disons, Monsieur, que c'est de la mauvaise vie des ecclésiastiques que sont venus tous les désordres qui ont désolé cette sainte épouse du Sauveur; que diraient nos anciens Pères s'ils voyaient la profanation que nous y voyons, eux qui ont estimé qu'il y avait fort peu de prêtres sauvés, quoique de leur temps ils fussent de la plus grande ferveur. » *Audite hoc, sacerdotes, quia vobis judicium est quoniam laqueus facti estis speculationis, et rete expansum.* (Os. v, 1.) Les prêtres scandaleux tuent les âmes. Dans la persécution de Sapor, un prêtre, nommé

(1) Pélage, Eutychès, Luther, Bucer, Œcolampade, Zuingle, étaient prêtres. Arius, Célestius, Calvin étaient dans les Ordres. Nestorius, Macédonius, Photius étaient patriarches. L'archevêque de Cantorbéry eut la grande part dans le schisme d'Angleterre. Ce sont les antipapes qui ont opéré plus de vingt schismes et armé les royaumes les uns contre les autres.

Les prêtres constitutionnels firent la majorité à la Convention, pour la condamnation à mort de Louis XVI. Le farouche Hébert, plus révolutionnaire que les montagnards et que les jacobins eux-mêmes, un des instigateurs du culte de la Raison et rédacteur du *Père Duchêne*, ne put, sans verser des larmes, voir la sérénité avec laquelle l'infortuné monarque accepta la sentence de mort portée contre lui; et il dit à un de ses amis, ému comme lui : Puisque ce sont les prêtres qui ont formé la majorité qui nous délivre du tyran, que ce soient aussi des prêtres constitutionnels qui le conduisent à l'échafaud. Ils ont seuls assez de férocité pour remplir un tel emploi; et en effet ils firent décider que ce seraient deux prêtres municipaux, Jacques Roux, ex-capucin, et Pierre Bernard, qui conduiraient Louis à la mort. Et ces deux hommes le firent avec l'insensibilité d'une bête féroce.

Paul, ayant apostasié pour garder ses trésors, et ayant reçu l'ordre d'égorger lui-même cinq vierges qui, autrefois ses paroissiennes, avaient servi comme diaconesses et comme chanteuses dans son église, ces vierges le voyant avec le glaive du bourreau, l'apostrophèrent en ces termes : « Lâche pasteur, c'est ainsi que tu te jettes sur ton troupeau, et que tu égorges tes brebis ! C'est ainsi que changé en loup, homme rapace, tu ravages le bercail ? Est-ce là le fruit du sang qui donne la vie et que tu offrais à notre bouche ? » Se pourrait-il qu'un prêtre méritât d'entendre de semblables reproches des âmes qu'il devait sauver ! Ne soyons pas hypocrites. Dieu garde ! Mais mieux vaudrait l'être, que de devenir scandaleux. Que celui qui veut se damner le fasse au moins seul, qu'il ne damne pas les autres avec lui. Pauvre Église de Dieu ! *Filii matris meæ pugnaverunt contra me.* (Cant. i. 6.) Les scandaleux font ta honte en même temps que la leur, et la ruine de tes enfants. Les scandales ont pris la place des persécutions. Ils font plus de victimes que les édits des tyrans. On résistait aux menaces, on écoute les flatteries et les mauvais conseils ; on se faisait une gloire de mourir pour Dieu, on ne sait plus vivre pour lui. Qu'importe que la foi soit conservée, si la pureté fait naufrage ? Les œuvres saintes ne sont-elles pas nécessaires au salut ? En ruinant les mœurs, on peuple l'enfer ; les tourments en faisant des martyrs peuplaient le ciel. L'Église et les âmes auraient à regretter les premiers persécuteurs, si elles avaient des prêtres scandaleux.

9° *Châtiments.* Les Néron, les Caligula et les autres ennemis du nom chrétien, ont été châtiés dès ce monde par une fin tragique, en attendant les supplices éternels. Quels châtiments sont réservés aux scandaleux ! *Væ homini illi ;* mais les prêtres *tot mortibus digni sunt*, dit Saint Grégoire, *quot ad subditos exempla transmittunt.* Quels fléaux seraient assez grands pour punir les messes indignement célébrées, les sacrements profanés, le parricide des âmes qui allaient demander au prêtre un appui et qui l'ont trouvé indifférent ou séducteur ? Quel sera son sort au jugement de Dieu, quand le Seigneur réalisera cette parole : *Occurram iis quasi ursa, raptis catellis !* (Os., xiii, 8).

« Donc, prêtres, mes frères, gardons-nous de perdre les âmes par nos mauvais exemples, nous que Dieu a placés sur la terre pour les sauver. Et pour cela, il faut éviter non seulement toute action illicite, mais l'ombre même du mal. Avoir dans la maison de jeunes domestiques, bien qu'elles ne soient pas une occasion de péché (ce qui est impossible), c'est du moins une apparence de mal, et le prochain peut en être scandalisé. » (Saint Liguori). *Ab omni specie mala abstinete vos* ; c'est ce que ne comprennent pas certains prêtres qui, entendant blâmer quelques-unes de leurs relations, veulent tenir tête à l'orage, sous prétexte qu'elles ne sont pas coupables. Mais ruiner sa réputation et faire mépriser le sacerdoce, est-ce donc innocent ? Et n'est-ce pas une présomption ridicule d'espérer imposer silence à l'opinion publique en la bravant ? En se raidissant, au lieu de se justifier, on achève de se compromettre ; et on fait croire à une passion bien criminelle, puisque rien ne peut en faire écarter l'objet. « Il faut aussi bien se garder de prononcer certaines maximes du monde, comme celles-ci : *Il ne faut pas se laisser marcher sur le pied ; il faut tirer bon parti de la vie présente ; heureux qui a de l'argent ;* et en parlant des pécheurs obstinés dans le crime : *Dieu est miséricordieux, il compatit à nos misères.* » (Saint Liguori.) Il y a d'autres propos qui ne sont pas moins funestes. Par ex. : *Une mère de famille a autant de mérite qu'une vierge*, ou autres paroles de ce genre. Une proposition générale ainsi conçue est hérétique. Quel grand mal n'y aurait-il pas de louer un homme qui offense Dieu : par ex. : qui se venge, qui entretient des liaisons criminelles ? Saint Jean Chrysostome dit : *Longe pejus est collaudare delinquentes quam delinquere.* Celui d'entre nous qui aurait eu le malheur par le passé, de donner scandale, ou occasion de scandale, doit savoir qu'il est rigoureusement obligé de le réparer par de bons exemples : *Nolite cœlum claudere*, dirons-nous avec saint Augustin, *clauditis dum male vivere ostenditis.* Evitons même les petites fautes : *Splendidæ vestis manifestiores sunt maculæ*, dit Saint Grégoire de Nazianze. (Saint Liguori).

Est-ce même assez de ne pas scandaliser? Et ne pas faire le bien, n'est-ce pas un scandale? N'est-ce pas faire croire aux fidèles que le péché n'est rien, que le salut est chose indifférente, qu'il n'est pas si urgent de faire arriver le règne de Dieu. Est-ce bâtir que de ne pas démolir, est-ce cultiver une vigne que de ne pas la dévaster, est-ce paître le troupeau que de ne pas l'égorger? Le prêtre serait-il semblable à ces voleurs qui veulent qu'on leur sache gré du mal qu'ils ne font pas? *Tot occidimus quot ad mortem ire tepidi videmus.* (Saint Grégoire).

Il n'y a presque pas de milieu pour un prêtre: s'il n'édifie pas, il scandalise; s'il ne vivifie pas, il donne la mort; s'il n'inspire pas la piété par sa conduite, il autorise le vice. (Massillon.) *Liber laicorum vita clericorum.* Du reste nos paroles seront efficaces, quand elles seront soutenues par nos saints exemples. Saint Grégoire de Nazianze ne dit-il pas que la parole de saint Basile était un tonnerre, parce que sa vie était un éclair? Donc *luceat lux vestra coram hominibus.* « Le zèle du pasteur est la lumière du troupeau. Il faut que le pasteur resplendisse par ses mœurs et sa vie, afin que les fidèles qui lui sont confiés puissent voir en lui, comme dans un miroir, ce qu'ils ont à choisir pour le mettre en pratique; ce qu'ils ont à éviter pour ne pas se perdre. » (Saint Grégoire.) — Par la chasteté, par la piété au saint Autel, par des œuvres saintes, entraînez dans votre course vers le ciel, tous ceux que vous pourrez.

VII. — Le ciel.

1727. Ce sujet va à la fin de la retraite. V. nº 1177, auquel on peut entremêler les pensées qui suivent: *Laudabimus*, dans le ciel chaque élu chante sur la lyre des prédestinés, ses délicieux souvenirs, et l'hymne invariable de la félicité: Abraham, le généreux sacrifice de son cher Isaac; Moïse, le cantique de la délivrance et les prodiges du désert; David, les éternelles miséricordes du Dieu de Jacob; Isaïe, les grandes douleurs et les éclatants triomphes du Désiré des nations; Daniel soupire les désirs du Messie, les plaintes de l'exil, les captifs de Babylone, les rives du Jourdain, et les tombeaux de leurs frères; saint Jean-Baptiste, les charmes du divin Agneau; et le bien-aimé disciple, les ineffables délices de la charité fraternelle; Pierre célèbre l'invincible croix du Capitole; et Paul, les brillantes dépouilles de Corinthe et d'Athènes; les Martyrs, la puissance de Jéhovah et leurs glorieuses victoires sur l'enfer humilié; les anachorètes, les douceurs de la solitude et de la méditation; les vierges, les charmes de la pudeur et de l'innocence; Ambroise, Augustin, Xavier, Vincent de Paul, les prodigieux succès du zèle apostolique. Les pécheurs convertis redisent tous ensemble le touchant retour de l'enfant prodigue à la maison de son tendre père, et les immortelles couronnes de leurs zélés pasteurs!... Transportés, ravis de ce concert unanime et varié de louanges et d'Hosanna, nous, prêtres de Jésus-Christ qui, comme les anciens prophètes de la captivité, chantons aussi les amours de la patrie absente, nous emparant à l'envie du grand orgue de l'éternité, nous entonnerons dans un saint enthousiasme: *Sursum corda*; et les peuples accoutumés à nos voix pastorales: *Habemus ad Dominum — Gratias agamus Domino Deo nostro!* et les peuples: *Dignum et justum est!*... Saint, saint, saint est le Dieu des armées, diront à leur tour, sur leurs lyres mélodieuses, les brûlants chérubins; la terre et les cieux sont remplis de sa gloire: honneur, empire, bénédiction au divin Agneau qui a sauvé tous les hommes! Marie, cette Vierge plus tendre que la colombe, mais plus forte qu'une armée rangée en bataille, Marie, cette incomparable Reine, couronnée de douze étoiles et ayant le soleil pour vêtement, redira aussi, elle, dans l'ivresse de son bonheur et de sa reconnaissance: *Magnificat anima mea Dominum!* Mon âme glorifie le Seigneur de m'avoir donné pour enfants tous ces Bienheureux qui entourent mon trône et qui partagent la félicité de leur Mère: *Magnificat anima mea Dominum!*

Pour mettre le comble et comme le dernier sceau à notre bonheur, le Très-Haut lui-même, comme un tendre Père au milieu d'une grande et heureuse famille, daignera répéter souvent ces ravissantes paroles: *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus!* (PSAL., XXXIII, 9.) O vous tous, nos

élus, ne craignez point qu'il tarisse ce fleuve de voluptés dans lequel vous vous désaltérez à longs traits! *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus iis qui diligunt illum!* O vous surtout, valeureux disciples de mon Fils bien-aimé, vous qui, par vos labeurs et vos exemples, avez introduit dans mon immortel séjour cette multitude innombrable de Bienheureux qui vous béniront éternellement, vous serez assis sur ces trônes éclatants et inébranlables que ma justice et ma bonté réservaient à votre dévouement et à votre fidélité; éternellement vous me contemplerez face à face; vous m'aimerez de toutes les puissances de votre cœur; vous me comblerez de bénédictions et vous tressaillerez d'allégresse. *Exsultabitis et vos usque in sempiternum!* Une fois arrivés dans le ciel, nous dirons donc: Je suis heureux pour l'éternité!... *Festinemus ingredi in illam requiem.* (Hebr., IV, 11.) Hâtons-nous d'entrer à l'envi dans ce sanctuaire de la paix. Gardons-nous bien de perdre le peu d'années, le peu de jours peut-être qui nous restent, à rechercher des honneurs éphémères, à amasser des richesses périssables, à poursuivre de faux plaisirs qui retarderaient notre marche et nous feraient oublier l'unique objet de tous nos vœux! « Depuis que mon œil, s'écriait saint Augustin, a pénétré dans la cité de mon Dieu, il ne peut plus contempler les choses de la terre; mes mains défaillantes ne peuvent plus soutenir ma lyre affligée. » Oui, beau paradis, depuis que tu t'es montré à moi dans toute ta splendeur, mon cœur se dessèche d'ennui! Champs paternels, loin de vous je languis tous les jours! O Dieu de Jacob, ô mon Père, quand permettrez-vous à votre fils bien-aimé de vous presser dans ses bras et de couvrir votre front de ses tendres baisers? Quand lui direz-vous comme au serviteur fidèle de l'Evangile: *Intra in gaudium Domini tui.* (Mat. xxv, 21.) A cette parole du Sauveur, l'âme du juste, l'âme du prêtre s'élance vers sa nouvelle patrie avec la rapidité de l'éclair; portée sur les ailes des anges qui la félicitent sur sa glorieuse destinée, elle a franchi en un clin d'œil l'immensité des airs; déjà elle est arrivée au brillant séjour qu'elle doit désormais habiter. A l'aspect éblouissant de la couronne immortelle qui va ceindre son front radieux, elle s'écrie dans les transports d'une joie qu'elle ne peut plus contenir: Je vous salue, ô aimable Sion, demeure chérie de mes ancêtres! je contemplerai donc éternellement vos ravissantes beautés! Je vous salue, Trinité adorable, qui m'avez appelée du néant pour me faire jouir d'un spectacle si magnifique! je vous salue, Vierge sainte, Mère de notre Rédempteur, soyez à jamais bénie d'avoir été mon étoile protectrice sur la mer orageuse du monde! ô Chérubins! ô Séraphins! qui daignâtes présenter mille fois à l'Eternel, mes vœux, mes pleurs, mes sacrifices, je vous salue! Et vous aussi, ô mes parents, ô mes amis, qui, du sein de la gloire, vous intéressiez si vivement à mon bonheur, salut! Comme vous, me voilà heureusement arrivée au port; avec vous je chanterai éternellement le cantique de l'amour et de la reconnaissance! Ainsi soit-il! (P. Mercier.)

VIII. — Tiédeur.

1728. « Un prêtre tiède n'est pas encore manifestement froid, dit saint Liguori, parce qu'il ne commet pas de péchés mortels, les yeux ouverts; mais, en négligeant de tendre à une vie parfaite que son état lui rend obligatoire, il ne remarque pas les péchés véniels qui lui échappent journellement, sans scrupules aucuns. Mensonges, intempérances dans le boire et le manger, imprécations, office mal récité, messe mal célébrée, murmures, libertés de propos, plaisanteries inconvenantes: voilà le fond de sa conduite. Il vit dissipé au milieu des affaires et des plaisirs du siècle; il nourrit dans son cœur des désirs et des attachements dangereux; vous le voyez plein de vaine gloire, de respect humain, de ressentiment, épris d'estime pour lui-même, ne pouvant supporter rien de contrariant, aucune parole de mépris, sans oraison, sans modestie, sans piété. »

Nous reconnaîtrions-nous à ces signes? Il faut comprendre le désordre de cet état, et les dangers qu'ils nous crée, et rechercher les moyens de nous en affranchir.

I. *Désordre de cet état.* — Il est en désaccord, 1° avec les préceptes les

plus graves de la loi. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* 2° Avec les obligations les plus essentielles du sacerdoce qui sont, 1) d'être parfait, *ubi dixisti sufficit, ibi periisti,* 2) de prier pour son peuple, et quels mérites ont les prières d'une âme tiède, 3) de donner le bon exemple, 4) de travailler avec zèle au salut des âmes, 3° avec les fonctions les plus ordinaires de son ministère. 1) La prédication : les fidèles diraient *qui alium doces, teipsum non doces,* 2) la confession : comment toucher les pécheurs, enflammer les tièdes des feux du saint amour? 3) la messe : *cum sit ditissimus plus dare non habuit;* et on ne comprend rien à un tel amour.

1729. II. *Dangers de cet état.* — 1° On s'y laisse facilement aller; car on n'y voit rien de grave. L'évêque d'Éphèse avait du mérite. *Scio opera tua et laborem et patientiam tuam et quia non potes sustinere malos; sed habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti; memor esto unde excideris.* (Apoc., II, 2.) On y vit tranquille; et pourtant : 2° *Age pœnitentiam et prima opera fac; sin autem venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo. Qui spernit modica paulatim decidet;* on arrive facilement au péché qui tue l'âme, quand on se familiarise avec celui qui la blesse; on passe facilement du sommeil de la tiédeur, à celui de la mort. Comment se préparent toutes les chutes, tous les scandales? *Nemo fit repente summus;* et quand on arrive à l'abîme par la tiédeur, comme on s'y est laissé glisser, plutôt qu'on n'y est tombé, on s'aperçoit moins de ses profondeurs et on s'en retire plus difficilement. C'est pourquoi, il est écrit : *Utinam frigidus esses; sed quia tepidus es et non frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.* (Apoc., *ibid.*) Bien que le pécheur qui est froid soit pire que le tiède, dit à ce sujet, Corneille de Lapierre, cependant l'état de ce dernier est plus redoutable; car il est dans un plus grand péril de tomber sans espoir de se relever. (Apoc., III, 16.) Aussi saint Liguori cite-t-il des auteurs, qui vont jusqu'à dire qu'il est plus facile de convertir un pécheur laïc et même un infidèle, qu'un prêtre tiède. *Quia tepidus es,* etc., *incipiam te evomere ex ore meo.*

Une boisson froide ou chaude se supporte; mais un breuvage tiède provoque le dégoût. Dieu commencera à rejeter dès ce monde, un prêtre tiède, en cessant de lui faire entendre ses amoureuses invitations : ce prêtre dira la messe, l'office, et en retirera plus de démérite que de fruit. Il fera tout avec peine et sans dévotion. *Calcabis olivam et non ungeris oleo.* (Mich., VI, 15.) *Qui parce seminat parce et metet.* (II, Cor., IX, 6.) *Deus negligentes deserere consuevit,* dit saint Augustin. *Omni habenti dabitur et abundabit,* etc. Math., XXV, 29.) D'autre part, de même que les mouches fuient une chaudière bouillante, pour se porter autour de celle qui est tiède : ainsi les démons s'attaquent aux prêtres peu fervents et multiplient autour d'eux leurs assauts, sachant que s'ils réussissent à les faire tomber, ils perdront par là beaucoup d'âmes. Ils y réussissent sans peine, les trouvant ainsi désarmés, et sans énergie pour se défendre.

Voici le commencement, *donec tamen omnino in morte suâ evomatur et a Christo in æternum separetur.* Ce sera fini alors; car qui reprend ce qu'il a vomi? *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Il n'a fait que négliger de cultiver le talent confié; n'importe. Les vierges folles n'avaient fait que négliger d'entretenir la lampe de la charité; et quand elles dirent : *Domine, aperi nobis* ; l'époux leur répondit : *Nescio vos.* (Mat., XXV, 11.) Et le figuier stérile? *Ut quid terram occupat?* et le Fils de Dieu le maudit, *et arefacta est continuo ficulnea.* (Mat., XXI, 19.) C'est que la négligence chez un prêtre peut aller souvent au péché grave. *Nos qui sacerdotes vocamur, quotidie occidimus quos ad mortem ire tepidi videmus.* (Saint Grégoire.)

Écoutons Massillon : « Un pasteur que les dérèglements de sa paroisse dont il est témoin, ne touchent point, n'intéressent point, qui vit tranquille et content au milieu de toutes ces prévarications, qui les autorise même par son silence; un pasteur de ce caractère n'est pas un pasteur charitable et débonnaire : c'est un meurtrier et un barbare; c'est le présent le plus funeste que Dieu puisse faire au peuple dans sa colère; ce n'est pas un pasteur, c'est une idole qui a des yeux et ne voit pas, une langue et ne parle pas, un cœur et ne sent pas. *Pastor et idolum.* (Zach., XI, 17.) » Donc, si nous

faisons quelques fautes, au moins haïssons-les. *Et si non simus sine peccatis, oderimus tamen ea*, dit saint Augustin. Le vénérable Louis Dupont disait : « J'ai commis beaucoup de fautes; mais je n'ai jamais traité avec elles! » *Surge qui domis et illuminabit te Christus.*

III. *Moyens.* — Pour cela, la prière, l'oraison, la mortification, la réflexion. (Voir les développements dans le Selva, et dans les méditations ecclésiastiques du P. Chaignon. S. J.)

IX. — Vocation.

1730. I. *Nécessité de la vocation.* II. *Marque de vocation.*

I. *La nécessité*, prouvée 1° par l'Écriture. Moïse n'est-il pas appelé de Dieu? et Aaron n'est-il pas choisi? N'est-ce pas Dieu qui envoie Jérémie, Isaïe, Ézéchiel? N'est-ce pas après avoir entendu la parole de Dieu, que Jean se mit à prêcher? (Luc. III, 3.)

Notre-Seigneur lui-même *non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret.* Les Apôtres: *Non vos me elegistis; sed ego elegi vos.* Après l'Ascension, avant de choisir saint Mathias, les Apôtres prient. *Ostende quem elegeris ex his duobus.* Et saint Paul conclut par ces paroles: *Nec quisquam sumit sibi honorem; sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron*; et s'il s'intitule Apôtre, il a soin de dire: *Non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum Christum.*

2° Par les saints Docteurs. Ils nous enseignent cette même vérité : 1) par leurs écrits. « Tous ceux qui s'ingèrent dans les saints ordres, dit saint Augustin, *quomodo combusti sunt Core, Dathan et Abiron in corpore, sic isti exurentur in corde*; d'après saint Ephrem, *ignem et mortem sibi accumulant.*

2) Leur conduite nous apprend quelle crainte salutaire ils avaient de s'ingérer dans un état si saint, sans y être appelés? *Omnes sanctos reperio divina ministeria ingentem veluti molem formidantes.* (Saint Cyrille Alex.)

Les uns s'enfoncent dans des cavernes; les autres demandent à Dieu de mourir, et ils sont exaucés comme saint Nilammon. Saint Ambroise fait mettre des criminels à la torture, afin de se faire passer pour cruel. Saint Augustin évite de se rendre dans des villes où il y a des évêques, tant il redoute l'ordination; et quand on l'a surpris, et qu'on lui a fait une sorte de violence, il en est inconsolable. Par là, les saints faisaient voir qu'ils étaient réellement appelés; car, dit Suarez, plus on redoute la charge des âmes, plus on l'embrasse avec sûreté; et plus on la recherche, plus on rend suspect sa vocation. Aussi le saint Concile de Trente *docet insuper hæc sacrosancta Synodus eos... qui ad hæc ministeria exercenda ascendunt, et qui ex propriâ auctoritate sibi sumunt, omnes, non Ecclesiæ ministros, sed fures et latrones, per ostium non ingressos habendos esse.* (CONC. TRID. sess. 23, cap. 4.)

3° La raison vient s'unir à l'autorité pour nous convaincre de la nécessité de la vocation.

Ce ministère demande une sainteté sublime, qui peut la donner sinon Dieu? Une intention pure, proportionnée à sa fin, qui peut la donner sinon Dieu?

Audeatne aliquis vestrûm terreni alicujus Reguli, non præcipiente, aut prohibente eo, occupare ministeria, præripere beneficia, negotia dispensare. (Saint Bernard).

Bien plus, il y aurait grande témérité à se glisser dans la maison d'un simple particulier, pour disposer de ses biens et régler ses affaires; parce que, parmi même les plus simples particuliers, c'est le fait du maître de choisir les agents de ses propres affaires et de marquer à chacun son œuvre. Et vous, s'écrie saint Bernard, sans être appelé de Dieu, sans être introduit dans sa maison, vous vous mettriez à traiter ses intérêts, à disposer de ses biens? *quid istud temeritatis est? Quid insaniæ est? Tu irreverenter irruis, nec vocatus, nec introductus.* (SAINT BERNARD, *de vita cler.* c. 3.)

De quel droit s'ingérer dans l'église pour en remplir les ministères, si elle ne nous appelle pas? Aussi, saint Liguori dit que celui qui s'ingèrerait parmi les ordinands, sans l'appel des supérieurs ecclésiastiques, pècherait gravement.

Quis enim volens turrim ædificare non prius computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum? S'embarquer témérairement, ce serait faire sa propre ruine, celle des âmes dont on aura la charge, et la honte de l'Eglise dont saint Pierre Damien a dit : *Reprobâ cujuslibet ordinatione fœdatur.*

Donc, *consideremus et non an vocati venerimus*, dit saint Bernard, *et vocati a Deo, cujus nimirum hæc vocatio est.*

1731. II. *Marques de la vocation divine.* 1º *La pureté d'intention.* Saint Bonaventure appelle infidèles ceux qui entrent dans les ordres sacrés, *non cœlestem panem sed terrenum quærentes, non spiritum sed lucrum, non Dei honorem sed suam ambitionem, non salutem animarum sed quæstum pecuniarum.*

Le catéchisme romain dit: *Quæstus et lucri causâ ad altare accedere maximum sacrilegium est. Hi vero sunt quos salvator mercenarios appellat, quorum turpitudo* rend le sacerdoce méprisable aux fidèles, et de plus fait *ut ipsi nihil amplius consequantur quam Judas ex apostolatus munere, quod illi sempiternum exitium attulit. Ibid. Illi autem ostio in ecclesiam introire merito dicuntur qui a Deo legitime vocati, ecclesiastica munera unius rei causâ suscipiunt ut Dei honori inserviant*, etc., *ibid.* Ce n'est donc pas agir chrétiennement que d'embrasser cet état pour des considérations humaines, pour faire plaisir à ses parents, ou à quelque bienfaiteur, pour s'épargner certaines critiques, pour faire comme ses condisciples, etc. Si donc nous avions eu des pensées terrestres, il est urgent de les remplacer par des pensées célestes. Le désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà la fin qu'il faut se proposer.

1732. 2º *Sainteté* prouvée 1) par l'Ecriture. *Sedebit conflans et emundans argentum, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum, et erunt Domino offerentes sacrificia in justitiâ.* (Mal. III, 3). *Sacerdotes tui induantur justitiam.* (Ps. CXXXI, 9). *Sancti erunt Deo suo; incensum enim Domini et panes Dei sui offerunt et ideo sancti erunt.* (Lev. XXI, 6) *Mundamini qui fertis vasa Domini.* (Is. LII, 11). *Eritis mihi sancti, quia sanctus sum. Ego Dominus et separavi vos à cæteris populis ut essetis mei.* (Lev. XX, 26).

Le grand prêtre juif portait écrit sur sa tiare : *Sanctum Domini. Sanctifica eos in veritate.* (Joan, XVII, 17). *Non neophytum;* et saint Grégoire le Grand dit : *Inter neophytos deputamus qui adhuc novus est in sancta conversatione.*

2) Par les saints docteurs. *Ordo debet esse sanctitatis totius speculum.* (Saint Bernard).

Ita præeminens merito sicut et gradu. (Saint Isidore d'Espagne.) *Splendore etiam vitæ, totum illuminantis orbem, fulgere debet animus sacerdotis.* (Saint Chrysostome).

Eum quippe qui regendos alios suscipit, tanta decet gloria virtutis excellere, ut instar solis cæteros veluti stellarum igniculos, in sua fulgore obscuret... (*Id.*) *Tantum interesse debet inter sacerdotem et quemlibet virum probum, quantum inter cœlum et terram discriminis est. Nihil petulans, ac juvenile agere debet, verum temperantem ubique, ac probe moderatum vitæ rationem præ se ferre.* (Saint Isidore, Pelus.)

Sacerdotes, si anima cujuslibet justi sedes est Dei, multo magis sedes, et templum Dei vos esse debetis mundum, et immaculatum. (Saint Augustin.) *Nullam ascensionis, aut deificationis mensuram agnoscant.* (Grégoire de Nazianze.)

3) Par la raison, tirée de la dignité du prêtre. Qu'est-il sur la terre de comparable ? Les rois ? ils gouvernent les corps ; le prêtre, les âmes ; ils ouvrent et ferment les prisons ; le prêtre, le ciel. Parmi les hommes *non surrexit major Joanne Baptista.* Jean-Baptiste a préparé les voies au Fils de Dieu, le prêtre le fait ; Jean a baptisé le Fils de Dieu, le prêtre le consacre et distribue son corps que Jean-Baptiste n'a fait que montrer. Le prêtre pardonne les péchés dont Jean-Baptiste a dit de faire pénitence.

Au-dessus de Jean-Baptiste se trouvent les anges dont la nature est plus parfaite que celle des hommes, et le prêtre fait ce que font les anges. Il

combat le démon, comme saint Michel ; il annonce les mystères de Notre-Seigneur, comme Gabriel ; il guide, comme Raphaël. Le prêtre fait ce que n'ont jamais fait les anges ; il consacre, il remet les péchés. Aussi l'ange devant lequel saint Jean l'évangéliste voulait se prosterner, refusa-t-il son hommage ! *Cave ne feceris*, dit-il. Jean était prêtre. Aussi saint Jean Chrysostome dit : *Iis datum est ut potestatem habeant, quam Deus optimus neque angelis, neque archangelis datam esse voluit*. Au-dessus des anges s'élève la divine Vierge : *Tu supergressa es universas*. L'Eglise s'étonne de ce que la Vierge a produit le corps de Dieu, *non horruisti Virginis uterum !* A chaque messe qu'il dit, le prêtre le produit sur l'autel. Il fait toute sa vie ce que Marie n'a fait qu'une fois. Aussi saint Bernardin de Sienne et saint Vincent Ferrier disent-ils, dans leur admiration, ce qui ne peut être vrai que sous quelque rapport : *Potestas sacerdotalis superat potestatem Virginis gloriosæ*. Voici donc le prêtre, par sa dignité, associé aux anges, à Marie elle-même ; le voilà, dit saint Ephrem, qui *cœlum attingit, cum angelis versatur*. *O sacerdos Dei*, s'écrie Cassien, *si altitudinem cœli contempleris, altior es ; si pulchritudinem solis et lunæ et stellarum, pulchrior es ; si omnium dominorum sublimitatem, sublimior es ; solo Deo et Creatore inferior es*.

Mais si vous êtes inférieur à Dieu, vous êtes son familier, son favori, son ambassadeur, son ministre, son coopérateur. Dieu repose entre les bras du prêtre et le comble de caresses. Médiateur entre Dieu et les hommes, le prêtre donne Dieu aux hommes par la distribution du corps de Notre-Seigneur, l'application de ses mérites, l'exposition de sa doctrine ; il donne à Dieu les hommes en les sanctifiant par le baptême et la pénitence ; il donne Dieu à Dieu même, par l'immolation du sacrifice de l'autel. L'Eglise entière ne saurait rendre à Dieu autant d'honneur qu'un seul prêtre lui en rend par une seule messe. Que dis-je ? le ciel tout entier en serait incapable.

Le prêtre est l'homme de Dieu et l'homme du peuple : Dieu l'envoie aux hommes pour annoncer ses volontés et répandre ses grâces. Les hommes l'envoient à Dieu plaider leur cause, et demander les dons célestes. Dieu se le donne à lui-même pour défendre ses intérêts et procurer sa gloire. Les trois Personnes divines associent le prêtre à leur action ; Dieu le Créateur lui donne de produire en quelque sorte, à mille endroits à la fois, le plus saint de tous les corps. Dieu a fait le ciel et la terre ; le prêtre fait des âmes nouvelles, quand il leur donne la vie de la grâce. Dieu a donné à chaque plante de produire des fruits. Le prêtre fait produire aux âmes des fruits de salut. Dieu disait à Job : *Et si habes brachium sicut Deus et voce simili tonas ?* Le prêtre n'a-t-il pas quelque chose de cette puissance ? Il fait l'office du Dieu Rédempteur, en délivrant les âmes de la servitude du péché. Il remplit l'emploi du Dieu Sanctificateur, en distribuant ses dons.

Son pouvoir s'étend et sur le corps réel de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et sur son corps mystique dans les âmes. C'est par quelques paroles qu'il consacre l'un et qu'il sanctifie les autres. Le prêtre est donc le plus beau fruit de la Rédemption. Notre-Seigneur aurait pu racheter le monde par un soupir ; mais, dit saint Liguori, il a fallu sa mort pour faire un prêtre : sans cela, où aurait-on trouvé la victime qu'offrent aujourd'hui tous les prêtres de la loi nouvelle ?

Une dignité sublime, divine même, des pouvoirs divins demandent une vie céleste, *ne sit honor sublimis vita deformis, actio respondeat nomini*, dit saint Ambroise. Quel médiateur que celui qui entreprendrait de réconcilier les hommes avec un Dieu dont il serait lui-même l'ennemi ! *Oportet*, dit saint Grégoire, *ut munda esse studeat manus quæ aliorum diluere sordes curat*.

Quel sauveur que celui qui se perdrait lui-même ! Et il serait exposé à se perdre, s'il n'était pas saint : car sans la sainteté il court les plus grands dangers ! *Nemo*, dit saint Laurent Justinien, *nisi valde sanctus, absque sui detrimento proximorum curis occupatur*. Et il perdrait les autres celui qui se perdrait lui-même. Le prêtre doit l'exemple aux fidèles. Le chef doit précéder l'armée. *Imitatores mei est estote sicut et ego Christi. Vos estis lux mundi*. Quel malheur si l'on pouvait dire : *Factus est sicut populus*

sit sacerdos! Nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum præ se ferant (Conc. Trid.) Pendant onze siècles, dit saint Liguori, on exclut de la cléricature quiconque depuis son baptême s'était souillé d'un seul péché mortel. Quelle perfection n'exigeons-nous pas d'une âme qui fait la communion quotidienne, et nous qui célébrons tous les jours!...

De là l'enseignement de la théologie catholique formulé par saint Thomas: Pour recevoir les saints ordres, *non sufficit bonitas qualiscumque, sed requiritur bonitas excellens.* Ce n'est pas assez de l'état de grâce, acquis par l'absolution qu'on vient de recevoir, il faut un état de grâce affermi par une expérience de durée (1). Un clerc habitué à des fautes graves de quelque nature qu'elles soient, s'il en a la contrition, peut recevoir l'absolution; mais il ne peut après avancer dans les ordres. Son confesseur est tenu en conscience, comme l'enseigne saint Liguori, de l'en avertir, lors même qu'il ne le verrait qu'en passant; et lui-même est tenu de ne pas avancer dans les ordres. S'il voulait avancer, on devrait lui refuser l'absolution, dont il se montrerait par là indigne. Il faut, pour lui permettre d'avancer, qu'il ait prouvé son amendement pendant un temps assez long, pour donner une espérance fondée que désormais sa vie sera sainte.

Le Concile de Trente ne veut que ceux *quorum probata vita senectus sit.* Aussi saint Léonard exige-t-il une épreuve de un ou de deux ans. *Ne ii qui ordinandi sunt pereant,* dit saint Grégoire, *provideri debet quales ordinentur, ne forte semper esse desinant quod immature esse festinant.* Pourquoi, par une sotte témérité, courir après ce qu'ont toujours redouté les saints? Serait-on pressé de se perdre? *Casum appetit,* dit encore saint Grégoire, *qui ad summa loci fastigia, postpositis gradibus per abrupta quærit ascendere.*

Celui qui est tombé pendant les vacances précédentes, quelle garantie a-t-il de persévérance? Restera-t-il six mois sans succomber, quand il n'a pas pu se tenir pendant trois mois, en ayant la perspective des saints ordres; même avec les soins dont il a été entouré au séminaire. Qu'on se délie de l'illusion de croire le feu éteint, quand il n'est que couvert.

Les grâces puissantes du séminaire produisent sur certains Lévites le même enchantement que la harpe de David sur la rage de Saül; mais à peine l'enchantement avait-il cessé, que l'esprit malin tourmentait Saul de nouveau. Aussi l'Evêque demande-t-il, avant l'ordination : *Scis illos dignos esse?* Et il ne fait que son devoir; car dit saint Thomas, *peccat mortaliter tanquam infidelitatis reus qui indignos ad ordines promovet.* (III Sup. q. 36, a. 4.)

Si la sainteté est exigée de celui qui se prépare à recevoir les ordres, elle est donc obligatoire pour celui qui les a reçus. Le religieux est obligé de tendre à la perfection et son état est *exercitium quoddam ad acquirendam perfectionem,* comme dit saint Thomas; mais le sacerdoce préexige la sainteté, en sorte que celui qui pèche étant dans les ordres, est plus coupable que celui qui est simplement religieux. Quelle erreur donc que celle des prêtres qui prétendent n'être pas tenus à la perfection au même degré que les religieux. En vérité, ils y sont bien plus strictement tenus (2).

1733 3° *La science voulue.* Celui qui ne l'a pas est irrégulier. Il pèche gravement contre la loi de l'Eglise, et même s'il est incapable d'acquérir les connaissances qu'exigent les ordres qu'il reçoit, il pèche contre le droit naturel, qui défend d'embrasser un état dont on ne peut remplir les devoirs.

Et ne se rendent-ils pas eux-mêmes irréguliers ceux qui, ayant l'intelligence et les connaissances voulues, abandonnent l'étude ou ne s'appliquent

(1) Saint Epiphane rapporte qu'à la naissance d'Elie, le père de ce prophète vit des anges qui emmaillotaient son enfant dans le feu, et lui faisaient manger du feu. Ne faudrait-il pas que les flammes de l'amour divin environnassent, purifiassent et nourrissent le lévite, le prophète de la loi nouvelle?

(2) Il serait facile de faire un sermon sur la sainteté du prêtre, avec les notions qui précèdent, et d'ajouter dans un second point les moyens de l'acquérir et de la conserver : oraison, préparation à la messe, action de grâces, office bien récité, lectures spirituelles, examen. Il importe en effet, dans une retraite, d'insister sur ces exercices, qui sont l'aliment de la piété et de la vie de foi.

qu'à des lectures frivoles qui n'ont aucun rapport avec leur vocation? *Miserum est*, dit saint Jérôme, *fieri magistrum, qui nondum didicit esse discipulum. ne prius magister sis quam discipulus.*

Donc un clerc doit aimer l'étude, (Voir plus loin 1734) et la sanctifier (1).

Ainsi donc intention pure, sainteté, science; voilà les trois marques d'une vraie vocation aux saints ordres. Quand on les réunit, on a lieu d'avancer avec confiance.

Ah! l'Église de Dieu a besoin de ministres. *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios*, des ouvriers, non des rentiers; des pasteurs, non des mercenaires. Si on n'avait pas eu ces marques jusqu'ici, raison de plus d'acquérir aussitôt ces dispositions. *Bonas fac de cætero vias tuas et studia tua*, écrivait saint Bernard à un prélat qui le consultait sur son intrusion. *Si sanctitas non præcessit, sequatur tamen. Delicta juventutis tuæ deleat vespertina correctio, et erit in loco ubi dicitur eis: Non populus meus vos, dicetur eis: Filii Dei viventis.* (Osée, i, 10.)

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis. (II Pet. i, 10.) Il dépend de nous, avec la grâce de Dieu, d'avoir une intention droite, d'acquérir la sainteté voulue. Nous sommes assez intelligents pour arriver à acquérir les connaissances nécessaires. Si nous avions quelques doutes, faisons-les connaître à notre directeur; mais ne dissimulons rien, et tenons-nous-en à sa décision. Quel malheur, si en le trompant, nous nous perdions nous-mêmes!

Mais, d'autre part, quel bonheur de travailler à la gloire de Dieu, de le faire aimer des âmes. *Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan, xii, 3.)

X. — Science

1734. — I. Le prêtre doit la posséder: II. Que doit-il savoir? III. Donc, il doit étudier.

I. *Il doit la posséder.* 1° *Par l'Ecriture. Et legem requirent ex ore ejus.* (Mat. ii, 7.) *Præceptum sempiternum est ut habeatis scientiam discernendi.* (Lévit. x, 10.) *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti. et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan. xii, 3.) *Tenentes legem nescierunt me et pastores prævaricati sunt in me.* (Jér. ii, 8.)

Le grand-prêtre devait porter sur sa poitrine le *rational*, sur lequel étaient gravés ces mots: *Doctrine et vérité*, pour marquer que la doctrine devait découler de son cœur sur tous, comme d'une source féconde. Sur le conseil de Jéthro, son beau-père, Moïse se déchargea sur d'autres juges des affaires temporelles et se réserva pour la fonction importante entre toutes d'enseigner aux peuples la loi de Dieu. *Quia repulisti scientiam ego repellam te ne sacerdotio fungaris.* (Osée, iv, 6.)

Dieu par Isaïe, xxix, 14, voulant menacer son peuple du plus grand des châtiments, dit: *Peribit sapientia a sapientibus et intellectus prudentium abscondetur.* C'est là, en effet, le grand châtiment de ceux qui conduisent les autres, aussi bien que des fidèles; car l'intelligence est la première roue de l'horloge. Si elle ne fonctionne pas, rien ne peut être réglé dans la vie humaine, ni dans la société. *Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam.* (Is. v, 13.) *Quoniam non habuerunt scientiam interierunt propter suam insipientiam.* (Bar. iii, 28.) Notre-Seigneur a dit: *Vos estis lux mundi*, et saint Paul: *Potens sit exhortari in doctrinâ sanâ et eos qui contradicunt arguere.*

(1) Saint François Solano, qui fut plus tard un admirable apôtre des Indes occidentales, venait de faire sa profession chez les capucins de Montilla en Andalousie; il fut appliqué aux études de philosophie et de théologie. A mesure qu'il comprenait ces sciences, il les tournait en méditation accompagnée de prières et de larmes, de telle sorte qu'il devint le plus savant et le plus saint de ses condisciples. Plus tard, il convertit dans le Pérou des peuplades entières à la foi. Par un seul sermon, il persuada de recevoir le baptême à neuf mille infidèles, qui étaient venus pour égorger les fidèles réunis à l'église, le Jeudi-Saint.

2° *Par les Pères*. Un prêtre, dit saint Jean Chrysostome, peut maintenir, par son exemple, les bons dans la sainteté; mais il ne peut amener un ignorant à la science. Saint Isidore veut que les prêtres rejettent l'ignorance comme la peste. L'ignorance qui est à peine tolérable chez un laïc, dit saint Léon, ne mérite ni excuse ni pardon chez un prêtre. Et l'expérience n'est-elle pas là, pour prouver les suites fâcheuses qu'elle a dans un confesseur, dans un prédicateur? *Medici parum experti*, dit saint Sidoine Apollinaire, *multos occidunt*. Un magistrat sans science rend des arrêts injustes; un soldat se laisse battre, s'il n'a pas étudié la tactique militaire. Or, *ars artium regimen animarum*.

Saint Liguori dit: « S'il est confesseur surtout, un prêtre ignorant qui enseigne de mauvaises doctrines, qui donne de mauvais conseils, causera la ruine de beaucoup d'âmes, parce que sa qualité de prêtre lui obtient facilement créance des fidèles. » — « J'affirme, dit-il encore, qu'il est en état de damnation, le confesseur qui, sans science suffisante, s'expose à entendre les confessions, et cela bien qu'il soit approuvé, excepté à l'article de la mort, et excepté aussi le cas où son supérieur lui confie cet emploi, pourvu cependant que le supérieur le connaisse bien. » L'expérience, sans la science, peut induire en erreur dans les choses les plus graves. Qu'en serait-il donc d'un prédicateur qui ignorerait les règles de la morale et même de la piété?

Saint Thomas de Villeneuve disait que la piété est utile à celui qui la possède; mais elle ne peut l'être pleinement à l'Église, ni au prochain, si elle n'est pas accompagnée de la doctrine.

3° *Par la raison théologique*. 1) Dans les desseins de Dieu, le prêtre doit être le dépositaire de ses vérités, l'interprète de ses lois et le dispensateur de ses grâces: or (*a*) l'ignorant ne sait ni les vérités naturelles et philosophiques, qui demandent tant d'attention, et dont la connaissance est rendue plus nécessaire par le malheur des temps, pour répondre aux objections des impies; ni les vérités chrétiennes qu'il ne connaît que par une théologie mal apprise ou vite oubliée. (*b*) Dieu a donné aux hommes la loi ancienne et la loi nouvelle. Un ignorant n'a peut-être jamais lu sa Bible. Il sait probablement manier un jeu de cartes; mais l'Écriture sainte, il ne s'en soucie pas. (*c*) Le dispensateur de ses grâces; mais les grâces sont des remèdes qu'il faut appliquer aux maladies des âmes. Un ignorant ne connaît pas ces maladies, ni comment il faut les guérir. 2) L'Église fait des prêtres pour qu'ils donnent à Jésus-Christ dont elle est l'épouse, un grand nombre d'enfants qu'elle doit conduire et sanctifier: conduire par ses lois, sanctifier par ses sacrements. Elle confie ce soin aux prêtres: or (*a*) s'il ignore ces lois, comment les enseignera-t-il? (*b*) l'ignorance l'expose à profaner les sacrements, en les administrant mal, ou en les conférant à des indignes.

3) Dans ces conditions, un prêtre se perd: *Ego repellam te*, et il perd les autres. *Cæcus si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. Idolum testitur et mæroris sacerdos illiteratus*, dit Pierre de Blois. Les idoles, *oculos habent et non videbunt*: ils ne lisent pas; *os habent et non loquentur*: ils ne savent ni donner un conseil, ni consoler un affligé, ni enseigner la parole de Dieu. En des jours de solennités, ils sont couverts d'or. *Simulacra gentium argentum et aurum*; mais ces beaux ornements recouvrent un triste idole. *Effugere non possumus*, dit saint Ambroise, *officium docendi quod nobis imposuit sacerdotii necessitudo*.

1735. II. *Et que devons-nous savoir?* — Outre une connaissance parfaite que doit posséder un prêtre, des rubriques du missel pour bien dire la messe, et de celles de l'office pour bien réciter l'office, il faut de plus, dit saint Liguori, qu'il sache les règles qui ont trait au sacrement de pénitence. Tout prêtre, il est vrai, n'est pas obligé d'être confesseur, à moins que les besoins de son pays ne réclament son ministère; cependant il n'est pas de simple prêtre qui puisse se dispenser de savoir les choses dont on a besoin ordinairement pour entendre les confessions des mourants. Il ne doit pas ignorer, ni quand il a le pouvoir de donner l'absolution, ni dans quels cas et comment il faut l'accorder aux malades, s'il est nécessaire ou non d'y mettre des conditions, quelles obligations à imposer, s'il est sous le poids de quelque

censure, ou obligé à restitution. Il doit encore connaître au moins les principes généraux de la morale. » Un simple prêtre, d'après le concile de Trente, doit aussi être capable d'enseigner les choses qui sont nécessaires à tous pour le salut, et d'administrer les sacrements; il pècherait gravement, en recevant les ordres en les ignorant. Un confesseur doit savoir ce que nous avons indiqué au n° 1307 jusqu'à 1310 de notre *Abrégé de théologie*. Nous y avons exposé aussi du n° 2204 au n° 2217 les vérités nécessaires au salut, que l'on doit savoir enseigner. Il n'est pas permis non plus à un prêtre d'ignorer les règles du droit canonique regardant ses fonctions, ni les statuts synodaux de son diocèse. N'enseignons-nous pas aux fidèles qu'ils doivent être instruits de leurs devoirs d'état ? De là :

1736. III. *L'Obligation de l'étude*. On ne peut avoir la science que par une infusion miraculeuse, comme l'ont eue les Apôtres et quelques saints, ou par l'étude. Du moment donc où nous ne pouvons, sans tenter Dieu, compter sur un miracle, l'étude est strictement obligatoire. *Non sufficit aliquando studuisse*, dit saint Liguori; beaucoup de choses que l'on a apprises, s'échappent bientôt après de la mémoire : *quâ de re oportet semper frequenti studio ea in memoriam revocare....* O condition de la mémoire et de l'esprit humains! Nous perdons nos connaissances acquises à mesure que nous avançons dans la vie, de telle sorte que si l'on n'apprend plus, on finit par ne rien garder ; et quand on reste dix ans sans relire sa théologie, on y trouve ensuite des choses que l'on croit voir pour la première fois. Aussi n'est-il pas rare d'entendre des prêtres qui, du haut de la chaire, enseignent des propositions erronées. Quel malheur pour le troupeau d'être privé du pâturage de la vérité où le divin Pasteur nous a donné mission de le conduire! Et quelle vie mène un prêtre qui n'aime pas l'étude! Ou il passe son temps aux œuvres du ministère, et toujours aux autres, il n'est jamais à lui-même. Ou bien il vit dans l'oisiveté. Dans le premier cas, il faut plaindre les âmes, qui ont un nourricier qui ne se nourrit pas lui-même. Quelle anémie les menace! Dans le second, que fera ce pauvre prêtre ? on le trouvera sur tous les chemins : *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum*, (Thren. iv), au scandale de ceux qui le voient : ou il s'ennuie dans sa solitude n'ayant rien qui l'y console. Et lors même qu'il chercherait au dehors quelques consolations, ne seraient-elles pas pour lui onéreuses? En serait-il venu à oublier qu'il ne s'est pas fait prêtre pour mener une vie oisive, et aurait-il étouffé le remords qu'une telle vie fait naître dans tout prêtre consciencieux? Job disait : *Noctes laboriosas enumeravi*. (Job. vii.) Mais le prêtre oisif peut dire *dies laboriosas*, etc. D'ailleurs quels périls n'offre pas une existence désœuvrée! Il faudrait un miracle pour être chaste dans ces conditions. Denis le Chartreux a dit : *Otiositati vacantes in innumerabilia prorsus incidunt vitia, imo vita eorum est quasi quoddam peccare continuum*. Quelle parole!

L'étude, au contraire, préserve des visites, des courses inutiles; elle éloigne par conséquent des sociétés du monde; elle empêche de rechercher ces parties de jeux et de table qui sont le fruit du désœuvrement ; elle conserve l'esprit sacerdotal, qui est un esprit de recueillement et de retraite. Elle meuble l'esprit, elle nourrit le cœur, elle rend plus facile le recueillement de l'oraison, elle rend capable d'exercer tous les ministères avec fruit; elle donne à l'homme les plus grandes consolations de la terre après celles de la piété. Le bonheur n'est pas en effet dans les sens, mais dans le perfectionnement de l'intelligence et du cœur. Aussi un prêtre laborieux ne trouve pas le temps long : jamais pour lui le jour ne vient trop tôt, et sa journée est toujours trop courte. Il a tant à acquérir, et les œuvres du ministère lui laissent si peu de temps, s'il a un vrai zèle pour s'y appliquer!... Donc *labora sicut bonus miles Christi, attende lectioni exhortationi et doctrinæ. Insta in illis. Hoc enim faciens et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt*. (I. Tim. iv.) Sans doute nous avons nos devoirs d'état : mais un de nos plus grands devoirs, celui qui nous aide à bien remplir tous les autres, celui sans lequel l'accomplissement des autres devient impossible, c'est d'étudier. Du reste, que de temps nous avons parfois à donner à des choses frivoles, à des lectures inutiles, dangereuses peut-être ? Pourquoi n'en trouverions-nous pas

pour des études sérieuses? C'est à de telles études qu'il faut consacrer tout le temps que les œuvres du ministère nous laissent, non en vue de satisfaire notre curiosité, ni d'acquérir une vaine réputation, ni de subir avec honneur un examen, si nous y sommes sujets ; mais en vue de connaître ce qu'on doit savoir et ce qu'il est nécessaire d'enseigner aux autres, sachant concentrer notre esprit sur ce qui est indispensable ou vraiment utile, et ne pas embrasser ce qui ne tend pas au but, s'appliquant à approfondir, à posséder bien les principes, à démêler le vrai du faux, ne décidant pas de tout, mais doutant et consultant quand il le faut, ne prenant pas pour des vérités tout ce qui est écrit, enchaînant nos connaissances de manière à en faire un corps de doctrine. *Profana autem et vaniloquia devita, multum enim proficiunt ad impietatem.* (II. Tim. ii, 16.)

Il est des sciences profanes qui peuvent avoir une véritable utilité; nous ne le contestons pas. Mais pour un prêtre appliqué par état au saint ministère, ce serait absurde de donner à l'étude de ces sciences la principale part. Quand je suis malade, que me sert la littérature de mon médecin si, en l'étudiant, il a oublié sa science professionnelle? Qu'ai-je à faire d'un confesseur qui est un astronome, un peintre, un botaniste, un musicien, un apiculteur distingué, s'il ne sait pas conduire ma conscience? Rien dans l'Evangile qui nous dise qu'un prêtre aura à rendre compte au tribunal de Dieu, de n'avoir pas été physicien de marque.

Il faut aujourd'hui, dit-on, pouvoir converser sur toutes les sciences avec les savants. C'est bien sans doute ; mais on peut converser avec eux, comme Notre-Seigneur dans le Temple, en les écoutant et en les interrogeant. Ils ont plus de plaisir à nous apprendre quelque chose qu'à trouver en nous des maîtres et des émules. Et quand nous leur aurons fait volontiers honneur sur leur terrain, ils ne refuseront pas de nous écouter, quand il s'agira de la science sainte qui est la nôtre.

Il faut, dit-on encore, être au courant dans la société d'aujourd'hui, des nouvelles, des publications récentes. Ce n'est vrai que *secundum quid.* Il y aurait peut-être mieux à faire. On pourrait avec profit apprendre à ce siècle frivole qu'il est des sujets plus utiles de conversation, et qu'un prêtre a chose plus importante à faire que de lire tout ce qui se publie, et que d'être à l'affût de toutes les nouvelles. On n'en serait que plus respecté, et on donnerait en cela un bon exemple de plus.— Ajoutons que la science sainte ne passionne pas comme les sciences profanes, comme les arts d'agrément, et les lectures frivoles. On quitte donc plus volontiers l'étude dont elle est l'objet, pour voler aux œuvres du ministère. Et il est important qu'un prêtre sache quitter son cabinet pour courir auprès des malades, et au Saint Tribunal pour y entendre les pénitents. Ne faisons pas dire à nos ouailles : Notre curé n'a pas fini ses études. Donc concentrons notre temps principalement, et s'il le faut uniquement, sur ce que nous devons savoir comme prêtre. Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, a dit un poète ; et qui veut embrasser toutes les sciences, risque fort de ne pas avoir celle qui lui est le plus nécessaire ; mais en sachant se borner, il est facile, dans les postes les plus occupés, de se réserver du temps pour connaître parfaitement tout ce qui est de son devoir. Il est facile, par exemple, si peu qu'on le veuille, si on évite des lectures vaines, de lire tous les jours une page ou deux de l'Ecriture sainte, et des rubriques, et deux ou trois pages d'un abrégé de théologie, et de consacrer à la préparation de ses sermons les instants libres de sa journée. Cette pratique gardée fidèlement toute une vie, ferait des prêtres instruits, des catéchistes, des prédicateurs d'une grande précision de doctrine, des confesseurs sages dans leurs décisions et leurs conseils.

Comment expliquer que des prêtres qui ont du temps pour parcourir les seize colonnes d'un journal in-folio et quelquefois de plusieurs journaux, de plusieurs revues sans portée, n'en aient point pour relire deux pages par jour d'un abrégé de théologie, et deux pages de la Bible ? Nous nous plaignons de l'abaissement des intelligences et par suite des volontés ; n'en donnons pas le signal. En abandonnant ces sources fécondes de l'apostolat, comment fournir en chaire une nourriture substantielle aux âmes ?

Souvent, hélas ! on ne leur donne que de l'eau claire. N'est il pas tel pre-

dicateur en renom qui aurait honte d'exposer la doctrine ou d'appuyer ses thèses sur l'Ecriture Sainte? Aussi de quelle stérilité est frappée une telle prédication! Pauvre peuple, que l'on nourrit de son! Ce n'est pas ainsi que saint Chrysostome, saint Augustin, saint Thomas se préparaient à prêcher. Saint Augustin disait : *Ego in lege Domini meditor, si non die ac nocte, saltem quibus temporum particulis possum, et meditationes meas ne oblivione fugiant stylo alligo.* Saint Chrysostome appelait l'Ecriture un jardin rempli de mille fleurs, un océan fécond en perles précieuses, une riche mine d'or, une source intarissable qui féconde les arbres plantés autour d'elle, une nuée déversant sur les âmes la rosée céleste qui les pénètre, un festin qui nourrit et réjouit le cœur, un remède à toutes nos infirmités, un faisceau d'aromates qui, broyés, répandent leur parfum, un maître perpétuel qui enseigne ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. N'est-ce pas aussi un torrent où l'on puise des pierres polies pour frapper au front, comme David, les Goliaths qui insultent au peuple de Dieu? C'est dans l'Ecriture que Bossuet cherchait des arguments puissants contre l'hérésie (1). N'oublions pas, comme l'enseigne Mgr Villecour, « que d'après l'interprétation commune, c'est de la science de l'Ecriture Sainte que parle Osée quand il dit : *Quia tu repulisti scientiam, et ego repellam te.* (Os. IV, 6.) Un concile de Tolède menace de la perte éternelle ceux qui ordonnent comme ceux qui sont ordonnés, quand ceux-ci n'ont pas une connaissance suffisante de l'Ecriture sainte. *Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum.* (II. Tim. III, 16.) Tout ce que vous chercherez ailleurs ou dans votre imagination, sera faible et donnera à votre auditeur une espèce de droit de discuter avec vous. Le langage de l'Ecriture, quelque prévenu qu'on

(1) *(a)* Bossuet rejetait, dit son historien, toutes les études frivoles ou agréables qui étaient étrangères à son état. Quoi qu'il sût par cœur presque toute la Bible, il la lisait et la relisait sans cesse; il chargeait les marges de notes abrégées, il avouait que la Bible était sa passion, qu'il ne pouvait vivre sans la Bible.

Jamais il ne faisait un voyage, dût-il n'être que d'une heure ou deux, sans porter avec lui la Bible. Etant archidiacre de Metz, il faisait de l'Ecriture Sainte l'objet principal de ses études.

(b) Saint Bonaventure avait tant d'affection pour l'Ecriture Sainte, que pour se l'imprimer davantage dans la mémoire, il a écrit de sa main deux manuscrits de la Bible que l'on conserve encore aujourd'hui. Saint Donat, prêtre d'Orléans, qui finit sa vie dans un ermitage près de Sisteron, dès l'âge de douze ans, était capable de réciter la Bible en entier.

(c) Saint Nicaise Johnson, capucin, un des dix-neuf martyrs de Gorcum, prédicateur éloquent, savait par cœur tout le Nouveau Testament.

(d) Saint Césaire étant encore jeune religieux de Lérins, fut envoyé à Arles chez un noble personnage du nom de Firmin, qui devait rétablir sa santé affaiblie par les austérités. Firmin voulait lui faire suivre les leçons de Pomélius, célèbre auteur venu d'Afrique pour enseigner à Arles; mais une vision terrible avertit Césaire de ne pas apprendre les sciences profanes. C'est donc l'Ecriture Sainte qu'il étudia; il devint à trente-trois ans archevêque d'Arles; il la possédait tellement, qu'on eût dit qu'il la lisait dans un livre plutôt qu'il ne la récitait de mémoire. C'était d'elle seule qu'il tirait toutes les belles instructions qu'il adressait à ses ouailles.

(e) Dans la solitude du mont Cassins où il se retira pour échapper à l'épiscopat, saint Jean Chrysostome apprit par cœur le texte entier des Ecritures. Plus tard, devenu évêque de Constantinople, après avoir passé le jour dans les exercices de son zèle, il consacrait une partie des nuits à méditer les saints Livres. Toujours malade, il ne donnait que trois ou quatre heures au sommeil.

(f) Saint Boniface, évêque de Lausanne, qui, démis de son évêché, s'était retiré à Bruxelles, sur le point mourir, fit demander l'Evangile de saint Jean; il l'embrassa, et posant ses mains sur ce livre sacré, il dit : Voilà le livre selon les maximes duquel j'ai vécu; je crois tout ce qu'il renferme et désire mourir dans cette croyance. »

(g) Saint Boisil, Ecossais, dont le vénérable Bède a dit des merveilles, fût maître de saint Cuthbert. Ce dernier fut atteint de la peste, et après son rétablissement, son maître lui dit: « Votre dernier moment n'est point encore venu; mais moi je mourrai dans sept jours. — Que pourrai je lire avec vous, répondit Cuthbert, dans un aussi court espace de temps? — L'Evangile de saint Jean, sept jours suffiront pour le lire et faire nos réflexions. » Et dans cette lecture, le cœur du saint s'embrasait de plus en plus des flammes de la charité. Le disciple imita son maître, et on trouva dans son tombeau une copie de l'Evangile de saint Jean.

soit contre elle, déconcerte et réduit au silence. On fait toujours plus de cas de cette autorité que de celle de l'homme. A quel tribunal en appellera celui qui ne se soumet pas à l'autorité de Dieu même?... Je ne pense pas que saint Paul eût beaucoup goûté le genre d'instructions de beaucoup de prêtres de nos jours, qui se fatiguent l'imagination pour enfanter avec peine des discours d'où le style sacré est à peu près banni. D'ailleurs les périodes sont bien arrondies, il y a de l'ordre et une certaine décence de langage que l'on admire ; mais en dernière analyse, tout y est froid, glaçant, parce que l'Esprit-Saint ne parle pas, et qu'il n'a pas donné la vie à ce simulacre... Depuis tant de siècles qu'on ne cesse de donner cette leçon aux prédicateurs, comment se fait-il qu'ils n'en soient pas convaincus ? Comment espèrent-ils que leurs seules instructions sans Ecriture Sainte pourront faire quelques fruits, ou se sauver du naufrage universel ? Quel amour propre les enivre dans leurs propres conceptions, jusqu'au point de les leur faire préférer au langage de Dieu même ? Les sermons des Pères de l'Eglise ne sont qu'un développement des passages multipliés de la Sainte Ecriture. La chaire, dit-on, n'était pas encore formée de leur temps. Non, il n'avaient pas notre méthode. Mais ce qui prouve que leurs sermons valaient cependant mieux que les nôtres, c'est qu'ils passaient à la postérité et les nôtres n'y passeront pas. Les sermons des Pères vivront aussi longtemps que la source inépuisable d'où ils sont puisés. Mais que deviendront tous ces discours, fruit d'une imagination creuse, qui n'enfante que ses propres conceptions ? Ce que devient le ver luisant qui ne traverse la belle saison que pour mourir en hiver. Le dédain du public lui fait lui-même une prompte justice ; et souvent ils meurent presque avant de naitre. » (Mgr Villecourt).

« L'étude de l'Ecriture Sainte est immense, comment oser se jeter dans cet abime sans fond ? Il eût été moins étonnant d'entendre cette difficulté de la bouche des Augustin, des Ambroise, des Chrysostome.... Ce sont eux pourtant qui ont donné l'exemple le plus remarquable de l'assiduité à cette étude. On n'exige pas d'un ecclésiastique qu'il possède à fond l'intelligence de la Sainte Ecriture, mais qu'il l'étudie selon son pouvoir, l'étendue de son intelligence et de son loisir. Tout le monde parle son langage natal ; cependant fort peu de personnes le connaissent à fond. Renonce-t-on pour cela à le faire apprendre aux enfants à qui on ne peut donner une éducation achevée ? Non, sans doute. On veut toujours qu'ils en sachent assez pour leur usage. Il en est ainsi dans toutes les choses indispensables dans le commerce ordinaire de la vie. La Sainte Ecriture doit être la science des ecclésiastiques ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils la sachent commenter comme Menochius. Mais, dit-on encore, la Bible est si volumineuse ; elle offre tant d'obscurités et de difficultés. Certes, elle est seule beaucoup moins volumineuse que les auteurs latins que nous avons expliqués dans nos classes.... Bornons-nous d'abord à ce qu'il nous est plus important de connaitre ou à ce qui est le plus aisé pour nous. Etudions le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse. Ils ne sont pas plus tôt bien connus, qu'on sent le désir de lire tous les autres livres historiques de la Bible, jusqu'à celui d'Esther inclusivement. Il n'est guère possible de négliger le livre des Psaumes que nous récitons tous les jours et dont il est facile de saisir le sens à l'aide de la traduction du P. Lallemant, jésuite... Pourquoi laisserions-nous les livres sapientiaux qui offrent tant de beaux et de solides préceptes de morale, qui peuvent être pour nous d'un usage presque journalier ? Saint Jérôme désirait qu'on commençât à les lire au sortir de l'enfance... A l'exception de l'Apocalypse, il est de toute urgence qu'un ecclésiastique connaisse bien le Nouveau Testament.

« Voilà un travail qui ne me paraît pas extraordinaire. En un an, on pourrait facilement voir tout ce que je viens d'indiquer, en y consacrant moins d'une heure par jour.... Mais quels sont les commentaires qu'il est à propos de consulter ? Je crois qu'il ne faut pas choisir des ouvrages volumineux : on s'y perd et on finit par se dégoûter de l'étude de l'Ecriture Sainte... Je crois qu'avec un Menochius et un Carrière, on pourrait éclaircir les principales difficultés de la Bible. L'histoire de la vie de Jésus-Christ par le P. de Ligny est un bon commentaire des quatre évangélistes. La réputation du P. de Picquigny sur saint Paul est faite.

» Deux mots, sur la manière d'étudier, de lire, de méditer, et d'appliquer l'Ecriture Sainte. Par où faut-il commencer? Saint Bernard répond : Faites passer avant tout ce qui est plus pressant pour le salut. Ainsi il faut commencer avant tout par le Nouveau Testament, et dans le Nouveau Testament, par les quatre Evangélistes. Pendant ce temps-là, on ne laissera pas de lire l'Ancien Testament, mais ce sera plutôt encore une simple lecture qu'une étude.

» Quels buts doit-on se proposer? Ne cherchons dans l'Ecriture Sainte, qu'à nous affermir dans la connaissance et l'amour de Dieu, à nous exciter au désir de la sanctification de notre âme et du salut de nos frères. Loin de nous cette curiosité coupable qui nous porterait à vouloir nous expliquer à nous-mêmes les mystères impénétrables qui y sont renfermés. *Scrutator majestatis opprimetur à gloria.* Si je ne parlais pas à des prêtres, j'ajouterais : Loin de nous des intentions criminelles, comme dans ces censeurs audacieux qui ne lisent la Sainte Ecriture que pour y trouver matière à la critique, ou un moyen de satisfaire à la corruption de leur cœur. On peut dire d'eux, avec le saint homme Job, que le pain de vie se change en eux en fiel de dragon. (Job. xx, 14.)

» *Omnis Scriptura eo spiritu debet legi quo scripta est,* dit l'auteur de l'*Imitation*. Oh! quelle différence dans le résultat de cette sainte étude pour celui qui ne la lit qu'animé de l'Esprit de Dieu, et pour celui qui ne la lit que comme un curieux et un savant qui veut connaître sans vouloir pratiquer !

» A moins qu'ils ne trouvent dans ce travail un aliment à leur vanité, ces derniers finissent par l'abandonner. Ce livre sacré leur tombe des mains, ils le prennent en bâillant, et ils le laissent échapper en dormant. Je n'oserais dire que ce sont des perles jetées devant des pourceaux ; mais du moins, c'est un livre fermé, puisqu'ils ne rompent pas le noyau pour en tirer l'amande.

» Comment faut-il méditer l'Ecriture Sainte? Comme saint Augustin : *Jesum quærens in libris.* Des ecclésiastiques ont recueilli les plus grands avantages en se faisant une sainte habitude de prendre dans le Nouveau Testament le sujet de leurs méditations.

» Ne nous accoutumons pas à faire de fausses applications de la Sainte Ecriture, c'est-à-dire, de détourner les textes de leur sens naturel. » (Mgr Villecourt.)

Eia ergo, fratres mei . qui pastores rationabilium ovium nuncupamini, festinate capere non sophismata paganorum, non carmina poetarum, non argutias Philosophorum, de quibus tam auditores quam doctores reddituri aliquando sunt rationem, sed suavem illam sapientiam sapientiarum seu theologiam : hæc est enim scientia scientiarum, angelorum ferculum, archangelorum voluptas, apostolorum gloria, patriarcharum fiducia, prophetarum spes, martyrum corona, robur virginum, religiosorum refectio. (Saint Augustin.)

1737. Pour nous distraire, allons faire une visite à un pécheur, à un ignorant qui ne sait pas ses principaux mystères, ou cultivons le modeste arpent qui nous est alloué : encore n'y donnons que le temps nécessaire pour soulager notre esprit; mais jamais celui que nous pouvons employer, sans fatigue, à l'étude et à la préparation des instructions. Il vaut mieux donner une centaine de francs à un manœuvre que de sacrifier à son jardin le temps de l'étude. Interdisons-nous surtout les jeux de hasard que proscrivent les canons, ne jouons jamais dans les lieux publics; les statuts de certains diocèses le défendent. Ecoutons saint Liguori sur ce sujet :

« Que dirons-nous du jeu? Il est certain, d'après les Canons, que jouer à des jeux de pur hasard, fréquemment et pendant un temps considérable, ou y jouer de grosses sommes, c'est, au moins quand il y a scandale, un péché mortel.

» Quant aux autres jeux, qu'on nomme jeux de passe-temps, je ne veux pas entreprendre ici de décider s'ils sont par eux-mêmes licites ou illicites; mais je dis que de semblables divertissements conviennent certainement peu à un ministre de Dieu, qui, s'il veut remplir ses obligations envers lui-

même et envers le prochain, n'a certes pas de temps de reste à donner au jeu. Je lis dans saint Jean Chrysostome : *Diabolus est qui in artem ludos digessit.* (In MATH. hom. 6.) Et voici le sentiment de saint Ambroise : *Non solum profusos sed omnes etiam jocos declinandos arbitror.* (EPIST. 23.) Dans le même endroit, il dit que la récréation est bien permise, mais non cette récréation-là, qui trouble le bon ordre de la vie, ou qui ne convient pas à notre état : *Licet interdum honesta joca sint, tamen ab ecclesiasticâ abhorrent regulâ.* »

Massillon était du même sentiment; il va jusqu'à dire : les jeux, les amusements des hommes flétrissent la dignité de l'onction des mains du prêtre.

« Un prêtre joueur de profession, ajoute-t-il, est une espèce d'opprobre dans l'Église. Il y perd un temps destiné à la sanctification de son peuple; il y perd le goût de tout ce qui est saint et sérieux dans son état; il y perd le respect et la confiance de ses peuples; il y perd le calme et la tranquillité d'esprit. Que dirais-je encore ? que n'y perd-il pas ? puisqu'il y perd l'esprit de sa vocation et tout le fruit de son ministère. Voilà des pertes mille fois plus importantes que celles de son argent. »

Il n'est pas moins sévère en parlant de la chasse : « Un prêtre, les armes à la main, représente-t-il le divin Pasteur occupé à conduire paisiblement son troupeau, ou le loup préparé à le détruire ? Il ne daigne pas aller au secours de celles de ses brebis qui périssent, et il court comme un insensé après des animaux. Il s'attache à une proie vile, et il méprise la proie sainte d'une âme qu'il pourrait gagner à Jésus-Christ. »

Labora sicut bonus miles Christi Jesu (II. TIM. II, 3). *Sollicite cura teipsum probabilem exhibere Deo, operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis.*

Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam... (DANIEL XII, 3.) (1).

XI. — Zèle du prêtre.

1738. Saint Alphonse de Liguori écrit : « Qu'on remarque bien que de tous les sermons qui se prononcent dans une retraite pastorale, celui que l'on donne sur le zèle est le plus nécessaire et le plus capable de produire du fruit. Car si, comme on doit l'attendre de la grâce de Dieu, on peut déterminer un seul des prêtres à s'adonner au salut des âmes, on en sauvera non pas une, mais cent par le moyen de ce prêtre. »

Le zèle est obligatoire pour les fidèles, nous l'avons établi. *Qui non zelat non amat, qui non amat manet in morte*, dit saint Augustin ; mais il faut dire spécialement aux prêtres :

I. *L'obligation du zèle.* — II. *Son efficacité.* — III. *Ses mérites.*

I. *Obligation du zèle.* — Que le sacerdoce soit établi pour procurer le salut des âmes, ce n'est point douteux. Tous les autres sacrements ont pour but la sanctification de ceux qui les reçoivent : l'Ordre suppose la sainteté de celui à qui il est confié, il l'augmente, il est vrai ; mais son but principal est de rendre son sujet apte à s'occuper du salut des autres. 1° *Dei adjutores sumus* ; or, quelle est l'œuvre de Dieu par excellence ? C'est le salut des âmes : *Majus opus est ex impio justum facere, quam creare cœlum et terram.* (S. Augustin.) Il ne nous a pas appelés à son aide pour la création, mais pour la rédemption. *Sacerdotes Dominus voluit esse salvatores*, dit saint Jérôme. *Omnium divinorum divinissimum est cooperari in salutem animarum.* (Saint Denis.) 2° *Faciam vos fieri piscatores hominum*, quelle est l'ardeur du pêcheur, sa patience, pour poursuivre le poisson ! c'est l'image de ce que doit faire le prêtre. Et saint François de Sales veut que

(1) Aux séminaristes, il faut recommander de ne pas négliger la piété pour l'étude, aux prêtres de ne pas professer des goûts de solitude ou d'études non nécessaires aux devoirs du saint ministère; la piété serait mal entendue, si elle empêchait de remplir ses devoirs d'état; et laisser la poursuite de la brebis égarée pour faire des recherches scientifiques et des travaux non nécessaires, c'est ne plus être bon pasteur.

nous ayons le zèle du chasseur. Jérémie dit, en effet : *Mittam eis multos venatores et venabuntur eos de omni monte et de omni colle et de cavernis petrarum.* (Jérém., xvi, 16), c'est-à-dire qu'ils poursuivront partout les pécheurs les plus désespérés. 3° *Exhibeamus nos tanquam Dei ministros.* Dans toutes les cours, on établit des ministres qui ont charge de faire respecter les lois, de réprimer les désordres, de mettre à couvert l'honneur du roi. Les ministres exposent même leurs jours pour l'honneur de leur prince. *Exhibeamus nosmetipsos tanquam Dei ministros.* Quel crime si les ministres conspiraient contre les intérêts du roi et se liguaient avec ses ennemis ! 4° *Misit operarios in vineam suam. Ite et vos in vineam meam. Sudant agricolæ ; fodiunt vinitores*, dit saint Bernard ; et les prêtres, ajoute-t-il, *torpent otio, madent deliciis*, et pourtant : *Elegi vos ut eatis et fructum afferatis.* 5° *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* Pourquoi le Père l'a-t-il envoyé ? *Misit Filium ut salvetur mundus per ipsum* ; et cela à quel prix ? Il est venu pour être le médecin des âmes *ut sanet omnes ægrotos. Non est opus valentibus medico. Non veni vocare justos sed peccatores. Si medicus fugit, ægrotum quis curabit ?* demande saint Bonaventure.

6° *Sacerdos quasi communis quidam omnium pater est ; dignum est igitur ut omnium curam agat, omnibusque provideat, sicut et Deus cujus fungitur vice.* (Saint Chrysostome.) Ce sont les prêtres qui enfantent les âmes : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* Les parents nous engendrent pour la vie présente ; les prêtres pour la vie éternelle « Sans prêtres, disait saint Ignace martyr, il n'y a point de saints ; toute l'espérance, tout le salut, sont en eux. »

Vos estis presbyteri in populo Dei et ex vobis pendet anima illorum. (Judith., viii, 21.) On se souvient de l'exhortation de saint Vincent de Paul aux dames qui étaient tentées de renoncer à l'Œuvre des enfants trouvés. « Or, sus, Mesdames, leur dit-il, leur salut est entre vos mains ; si vous vous occupez d'eux, ils vivront ; si vous cessez d'être leurs mères, ils mourront. »

L'exhortation fut efficace ; mais avec plus de raison, on peut l'adresser aux prêtres. (Développez,) C'en est fait des paroisses, si les prêtres abandonnent les âmes ; en les négligeant, ils cessent d'être pères, ils deviennent bourreaux.

Si on est bien coupable quand on empoisonne, est-on innocent en laissant mourir de faim ? Pauvres enfants abandonnés ! Pauvre jeunesse livrée à elle-même ! Pauvres pécheurs éloignés de Dieu ! Pauvres moribonds ! Ah ! les prêtres négligents ne sont plus les portiers du ciel, comme les ont appelés les Pères ; mais les proviseurs de l'enfer. Pauvre société que celle qui n'a que des prêtres négligents ! Les premiers Apôtres ont relevé une société abaissée ; mais si nous ne remplissons pas notre ministère, nous qui sommes les pierres du Sanctuaire et ses fondements, les colonnes qui soutiennent l'univers chancelant, comme dit saint Eucher, tout s'effondre dans l'abîme du vice.

7° Saint Antonin prétend que le mot *Sacerdos*, signifie *Sacra docens*, et saint Thomas : *Sacrum dans.* Honorius d'Autun, assure que *presbyter* veut dire : *Præbens iter.* Mais tout cela nous fait comprendre que, comme le dit le théologien Habert : *Essentia sacerdotii consistit in ardenti studio promovendi gloriam Dei, salutem proximi.* — Ah ! certes, les premiers prêtres ont arrosé de leur sang la foi qu'ils ont plantée au milieu du paganisme, et nous laisserions, par notre négligence, se dégrader l'édifice du salut qu'ils ont élevé malgré les tourbillons et les tempêtes ? Sommes-nous dignes d'être les successeurs de ces hommes apostoliques, si nous ne sommes pas les héritiers de leur esprit ? Ils ont fait ce qui demandait de l'héroïsme, serons-nous incapables d'un effort facile pour conserver à Jésus-Christ ce qu'ils ont acquis, pour écarter l'homme ennemi qui veut jeter l'ivraie dans le champ, pour arracher cette ivraie et faire disparaître les scandales et les abus qui déshonorent le christianisme ?

« Il ne faut pas dire, remarque saint Liguori, je suis un simple prêtre, je n'ai pas charge d'âmes, je dois seulement m'occuper de moi. Non, tout prêtre est obligé de s'appliquer autant qu'il est en lui au salut des âmes. Partout donc où les fidèles éprouvent de grands besoins spirituels, par le

manque de confesseurs, (comme nous l'avons prouvé dans notre théologie morale, l. 6, n. 624, 11), un simple prêtre est tenu d'entendre les confessions ; s'il n'y a point d'aptitude, il doit en acquérir. Puisqu'il est du ministère du prêtre de remettre les péchés, son devoir essentiel est de se rendre capable de l'exercer, au moins quand la nécessité l'exigera, *ne in vanum gratiam Dei recipiatis*. Je ne sais comment on pourrait justifier un prêtre qui, témoin des besoins pressants où se trouvent les âmes dans son pays, et pouvant les secourir en leur enseignant les vérités de la foi, en leur prêchant la parole de Dieu, en entendant les confessions, néglige pourtant de le faire par paresse.

« Je ne sais comment il évitera le châtiment du serviteur négligent qui enfouit le talent qu'on lui a donné pour négocier. Corneille de Lapierre applique cette parabole aux prêtres qui, pouvant travailler au salut des âmes, ne le font pas, soit par négligence, soit par une vaine crainte de pécher. » (Saint Liguori.)

Le grand devoir du prêtre, c'est donc le zèle du salut des âmes : et si saint Jean Chrysostome dit : *Non temere dico : non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant : sed multo plures qui pereant ;* cela ne vient pas des mauvaises mœurs et des scandales qui étonnent parce qu'ils sont rares ; mais peut-être du manque de zèle. Le défaut de zèle suffit pour damner un prêtre. Qui en pourrait douter ? Un pasteur est-il innocent parce qu'il n'a pas fait le mal ? N'est-il pas obligé, et sous peine de faute grave, d'employer ses soins à bannir le mal de son troupeau, à extirper les désordres, la désertion des sacrements, la profanation du dimanche, etc., à ramener ceux qui s'égarent, à instruire les ignorants ? Y a-t-il jamais eu dans la théologie deux sentiments à cet égard ? Donc, s'il ne le fait pas, il se perd. *Væ pastoribus Israel ! Gregem meum non pascebatis. Quod infirmum fuit non consolidastis, et quod ægrotum non sanastis. Quod perierat non quæsistis... et dispersæ sunt oves meæ... Ecce ego super pastores requiram gregem meum de manu eorum*. (Ezech., xxxiv.)

1740. II. *Efficacité du zèle.* 1° *Verbum meum non revertetur ad me vacuum*. Toujours il est accompagné d'une grâce.

2° L'histoire le prouve. Les Apôtres... *In omnem terram exivit sonus eorum. Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* — Certes les obstacles ne manquaient pas. Et les hommes apostoliques dans le cours des âges, que n'ont-ils pas fait ? Bienheureux Robert d'Arbricelle, saint François d'Assise, saint Vincent de Paul, saint François Xavier, saint Vincent Ferrier, saint François Régis, etc. Et plus près de nous, Bridaine, saint Pierre Fourrier, le vénérable curé d'Ars ; et la Société des Missions étrangères qui a eu tant de martyrs et qui évangélise de si vastes contrées dans l'Extrême-Orient. Que ne font pas encore aujourd'hui, même dans des paroisses indifférentes, de saints prêtres ? Écoutons Massillon : « Il est écrit que le cadavre d'un homme, ayant été placé par hasard auprès du corps mort du prophète Élisée, on vit aussitôt ce cadavre se ranimer. Ses yeux que la mort avait fermés, se rouvrirent ; sa langue se délia et on le vit sortir du séjour de la mort et jouir encore de la vie et de la lumière. Hélas ! mes frères, les cadavres les plus infects, les âmes où la mort et la corruption du péché règnent depuis longtemps, ne sauraient presque approcher d'un saint prêtre, d'un envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde et à toutes ses espérances, qu'elles ne sentent à l'instant une vertu qui sort de lui, un souffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inspirer de bons désirs, à réveiller leur léthargie et à opérer en elles des prémices de grâces et de salut. *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* » — « Le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre, continue-t-il, c'est un saint prêtre. Aussi quels bienfaits, croyez-vous, qu'il promit aux Israélites par son prophète, s'ils voulaient se convertir, et renoncer enfin à leurs prévarications ? Quoi ? L'empire des nations ? La ruine entière de leurs ennemis ? La fin des maux et des calamités qui les affligeaient ? Une terre où couleraient le lait et le miel ? Il leur avait fait autrefois ces promesses magnifiques ; mais elles n'avaient pu les contenir dans l'observance de la loi, ni les empêcher de prostituer leurs hommages à des dieux étrangers.

» Il laisse donc des promesses si éclatantes et si capables de faire impression, sur un peuple surtout que des motifs charnels et terrestres faisaient toujours agir ; mais c'est pour leur en faire une encore plus grande et mille fois plus précieuse. *Convertissez-vous, Enfants d'Israël*, leur dit-il, *revenez au Dieu de vos pères que vous avez abandonné, et je vous donnerai*, quoi, mes frères ? *Je vous donnerai des pasteurs et des prêtres selon mon cœur ! Convertimini, filii revertentes... et dabo pastores juxta cor meum.* (JÉRÉM., III, 14.)

» Suscitez-en donc, ô mon Dieu, à votre Eglise, des prêtres fidèles et des pasteurs selon votre cœur. Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu, la fin des maux qui nous affligent, la cessation des guerres et des troubles, des saisons plus heureuses, le retour de l'abondance, et de la prospérité ; donnez nous de saints prêtres et vous nous donnerez tout avec eux. *Positus in resurrectionem multorum.* »

O magna et inclyta Dei instrumenta sacerdotes, à quibus populorum pendet beatitudo ! (Saint Charles Borromée.) Au second livre des MACH., III, 1, il est dit que si Jérusalem florissait, c'était à cause de la piété du grand prêtre Onias. Les temps sont mauvais, disons-nous. Ils l'ont toujours été. Nous n'avons pas à craindre le martyre, comme les premiers prêtres. Nous avons les mêmes moyens qu'eux pour réussir ; et si les temps sont mauvais, ne serait-ce pas parce que nous ne sommes pas assez apôtres. Devenons-le et les temps seront meilleurs. N'oublions pas la maxime de saint Ignace : *Tanto plus sperandum in Deo, quanto magis res videntur desperatæ. Ubi deficiunt auxilia humana, ibi præsto sunt auxilia divina...* Du reste, si notre zèle n'avait pas toute l'efficacité que nous ambitionnons, il n'en aurait pas moins de mérites.

1741. III. *Mérites du zèle.* Les faveurs de Dieu : 1° en ce monde ; 2° en l'autre. 1° *En ce monde*, faveurs : 1) durant la vie, *Ego diligentes me diligo, Simon, Joannis amas me ? — Etiam Domine tu scis.. pasce oves meus.* Voilà la preuve de l'amour, voilà ce qui nous assure l'amour de Dieu, car *nihil ita gratum Deo et ita curæ ut animarum salus.* (Saint Chrysostome.) Jésus-Christ est le bon Pasteur qui laisse le troupeau pour courir après la brebis égarée. Elle lui est donc aussi chère que tout le troupeau. Quelle joie on lui procure en la ramenant ! joie plus grande que celle que lui apporte la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

Congratulamini mihi, dit-il, *quia inveni ovem meam quæ perierat.* (Le père du prodigue va bien à ce sujet.) Sacrifier sa vie pour Notre-Seigneur, c'est beaucoup. *Majorem charitatem nemo habet ut..* ; et cependant sainte Thérèse portait plus envie aux ouvriers de l'Evangile qu'aux martyrs, tant elle était convaincue de la gloire que procurent à Dieu ceux qui travaillent au salut des pécheurs. Aussi saint Paul, dit-il : *Optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus.* Sainte Catherine de Sienne aurait voulu être à la porte de l'enfer pour la fermer aux âmes. Saint Bonaventure désirait mourir autant de fois qu'il y avait de pécheurs, afin de les sauver tous : (1)

(1) Jamais père ne fut plus absorbé par l'amour de sa famille que saint Jean Chrysostome l'était pour le salut des âmes de son troupeau de Constantinople. Constatait-il un progrès moral, avait-il réussi à ramener une seule âme au devoir, sa joie s'épanchait devant tous. « L'empereur, disait-il, est moins satisfait de sa puissance que moi de vos vertus. Il reviendrait de l'armée portant les couronnes de la victoire, qu'il aurait moins de joie de la victoire, que j'en ai de vos progrès. » Mais quelle tristesse était la sienne, quand une âme se perdait : « Je voudrais qu'il me fût possible, disait-il, de mettre mon cœur sous vos yeux... Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière ; car je voudrais devenir aveugle, si je pouvais à ce prix convertir vos âmes. A quoi me servirait la lumière du soleil, si la douleur que vous me causez couvre mes yeux de ténèbres ? Si quelqu'un de vous vient à pécher, c'est une douleur qui me poursuit jusque dans le sommeil. Je me sens soulevé comme sur des ailes, quand on me dit du bien de vous. Comblez ma joie. Ce en quoi je l'emporte sur tout le monde, c'est que je vous aime et vous tiens tous embrassés dans mon cœur. Vous êtes tout pour moi : père, mère, frère, sœur. Je ne vous avertis, je ne vous gronde, que pour vous rendre meilleurs. » Et en partant pour son exil, il disait : « On pourra me bannir, me tuer même, on ne me séparera jamais de vous ; la mort n'atteindra pas mon âme, et mon âme se souviendra toujours de son peuple. Et comment vous oublierais-je, vous, ma famille, ma vie, ma gloire ? Pour vous je suis prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Une telle mort est l'assurance d'une union éternelle. »

voilà les saints, voilà les favoris de Dieu. Ce sont eux qui ont été comblés de ses grâces. Il comblera de ses grâces ceux qui leur ressembleront par le zèle des âmes, qui ne s'épargneront pas pour les sauver, qui sauront sacrifier pour elles leurs aises, leur oisiveté, leurs forces et, s'il le fallait, leur vie ; car, comme le remarque saint Charles Borromée, un pasteur qui veut se procurer toutes sortes d'aises, prendre toutes les précautions pour la conservation de son corps, ne pourra jamais bien remplir son ministère. Il ajoute qu'un curé ne doit se mettre au lit, qu'après trois accès de fièvre.

Et quelle gloire donnent à Dieu des enfants qu'un prêtre garde purs par la fréquentation des sacrements, des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qu'il dirige vers le sacerdoce ou vers la vie religieuse, ou la pratique de la virginité, les âmes qu'il conduit dans les voies de la vie intérieure ! Notre-Seigneur se laissera-t-il vaincre en générosité ? Ne répandra-t-il pas ses plus grandes faveurs sur un tel ministre et sur une telle vie ?

2) *A la mort. Dulcis est somnus operanti.* (Eccl. v. 11.) De même la mort est pleine de douceur pour le prêtre qui se sera fatigué pour Dieu. On pourra dire avec vérité de lui ces paroles de la recommandation de l'âme : *Licet peccaverit, zelum Dei in se habuit.* Saint Ignace de Loyola disait que, s'il avait à choisir d'entrer au ciel aussitôt, ou de rester sur la terre incertain de son salut, afin de travailler à celui des autres, il prendrait ce dernier parti. Et quand on lui disait que c'était là une imprudence : « Est-ce que Dieu est un tyran, répondit le saint : en me voyant exposer mon salut pour lui gagner des âmes, voudra-t-il m'envoyer en enfer ? » Quelle sécurité donc trouve un prêtre zélé à son heure dernière ! Jonathas avait sauvé les Hébreux des mains des Philistins, et il fut condamné à mort par Saül pour avoir, contre la défense de ce roi, mangé un peu de miel ; mais le peuple se mit à crier : *Ergone Jonathus morietur, qui fecit salutem hanc magnam in Israel ?* Les âmes qu'un saint prêtre aura envoyées au ciel, à l'heure de sa mort se présenteront à Dieu. Et Dieu leur refusera-t-il ce que ne refusa pas Saül ? Quiconque a le bonheur de travailler à la conversion des pécheurs, a un certain signe de prédestination, dit saint Liguori, et peut espérer de voir son nom inscrit dans le livre de vie, *adjutoribus meis*, dit saint Paul, *quorum nomina scripta sunt in libro vitæ.* (Phil. iv, 3.) Et saint Augustin dit : *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti.*

2° *La gloire du ciel* : Celui qui donne un verre d'eau froide ne perdra pas sa récompense. Qu'en est-il de nourrir les affamés de la divine parole ? etc. *Si magna mercede est dignum a morte eripere carnem quandoque morituram, quanti est meriti a morte animam liberare, sine fine victuram*, dit saint Grégoire. *Qui ad justitiam*, etc. (Dan. xii, 3.) *Quæ est enim nostra... corona gloriæ, nonne vos ante Jesum Christum eritis in adventu ejus.* (Thes. ii, 19.) Saint Grégoire dit : *Tot coronas multiplicat quot Deo animas lucrifacit.*

Quand saint Philippe de Néri monta au ciel, le Seigneur envoya à sa rencontre toutes les âmes qu'il avait sauvées. Ah ! il en coûte parfois d'exercer le zèle. *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua..* Ainsi font les laboureurs ; mais la récolte les console. *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* Oh ! quelles gerbes éclatantes que ces phalanges d'élus, auxquels un saint prêtre a ouvert le Ciel !

Peut-être nos efforts sont-ils stériles ? Le laboureur qui défriche un mauvais terrain pour son maître, n'a-t-il pas droit à son salaire, comme celui qui cultive une terre fertile ? *Noli diffidere*, dit saint Bernard, *curam exigeris non curationem. Unusquisque propriam mercedem accipit secundum suum laborem*, non selon ses succès. La béatitude, la gloire seront les mêmes, donc courage ! confiance ! travail. Dieu nous a loués à son service ; ce n'est pas seulement pour que nous mangions ; mais pour que nous travaillions, et cela pour lui. Sa gloire et le salut des âmes doivent être notre unique but. Vivons pour sauver nos frères. Que notre zèle soit large, qu'il embrasse tous les pécheurs, les écoles, les parents chrétiens. Quelle pitié de voir de bons prêtres qui consument leur temps avec quelques dévotes, ou qui sont tout entiers dans une réparation d'église ou de sacristie et qui laissent tout le reste. Ne négligeons rien. Dieu le veut. Notre-Seigneur à ce prix, nous pré-

pare ses plus tendres faveurs pendant notre vie, à notre mort, dans l'éternité. Donc, assiduité au confessionnal, visite des malades, correction des pécheurs et sans nous venger de leurs rebuts par les nôtres, prédications bien préparées, conversations saintes avec tous, exemple, prière : « Tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener, des abus à corriger, des faibles à soutenir, dit Massillon, ne croyez pas vos obligations acquittées. Que l'âge lui-même ne vous paraisse pas une raison légitime de cesser le combat. Soyez les Eléazars de la loi nouvelle, et que la vieillesse elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puisse paraître un exemple de négligence à de jeunes ministres qui, n'ayant pas été témoins de votre fidélité passée, prendraient pour exemple votre relâchement présent. »

XII. — Moyens d'exercer le zèle.

N. B. *N'omettre ce sujet dans aucune retraite. Le traiter au moins sous forme de glose, si on ne peut le faire autrement.* — Un prêtre qui a à cœur la gloire de Dieu, le salut des âmes et son propre salut, doit d'abord bien remplir toutes ses obligations.

1742. I. La première, celle qui féconde toutes les autres, c'est *la prière*. Tout prêtre est médiateur, c'est pour cela qu'il offre le sacrifice et récite l'office au nom de toute l'Eglise. Mais le pasteur est tenu *ex officio* de prier pour ses brebis. *Rogabit pro eo sacerdos et pro peccato ejus, et dimittetur ei.* (Lév. iv, 26.) C'est pourquoi la sainte Eglise oblige ses prêtres à réciter l'office et à célébrer de temps en temps la messe *pro populo*. Et saint Ambroise dit : *Sacerdotes die ac nocte pro plebe sibi commissâ oportet orare.* En effet, s'il veut que son ministère soit fécond, il faut qu'il se remplisse lui-même par l'oraison des grâces divines, afin de les déverser ensuite sur les âmes. Autrement il ne serait qu'un canal et non un réservoir, selon le mot de saint Bernard. *Quæ in aure auditis, prædicate super tecta.* (Mat. x, 27.) Pour prêcher avec éloquence, il faut avoir entendu Dieu parler à l'oreille du cœur. Donc, ne négligeons jamais notre demi-heure d'oraison ; et surtout n'omettons pas de faire chaque année une bonne retraite.

« Le grand prêtre Aaron, voyant une partie de son peuple frappée de la main de Dieu et expirer devant lui, court, dit l'Ecriture, entre les morts et les vivants, il lève les mains au ciel, il verse des larmes sur le malheur de ceux qu'il voit tomber sous ses yeux, il crie, il supplie, et sa prière est exaucée, et la plaie cesse ; et le glaive de la colère de Dieu se retire : un bon pasteur ne prie jamais inutilement pour son peuple. *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est et plaga cessavit.* (Num. xvi, 48.)

» Voilà l'image du bon pasteur. Il marche au milieu de son peuple pour ainsi dire, entre les morts et les vivants : il voit à ses côtés des brebis mortes, et d'autres prêtes à expirer et qui ne donnent plus que quelques signes de vie. Il voit le glaive invisible de la colère de Dieu sur son peuple par les crimes qui y règnent et qui en précipitent un grand nombre dans la mort ; il le voit et c'est un spectacle qu'il a tous les jours sous les yeux. S'il n'en est pas touché, ce n'est pas un pasteur, c'est un mercenaire qui voit de sang-froid périr son troupeau ; c'est un ministre déchu de la grâce du sacerdoce ou qui ne l'a jamais reçue. Mais, s'il en est touché, oh ! quel doit être le premier mouvement de sa douleur et de son zèle ? C'est de s'adresser à celui qui frappe et qui guérit ; c'est de lui offrir les larmes secrètes de sa douleur et de son amour pour son peuple : c'est de faire souvenir un Dieu irrité de ses anciennes miséricordes : c'est d'émouvoir, par ses soupirs, ses entrailles paternelles et de s'offrir lui-même d'être anathème pour ses frères. » (Massil). (1).

(1) Saint Bain était évêque de Thérouanne au VIIIe siècle. Lorsqu'il voyait des pécheurs endurcis qui résistaient à tout, retenus qu'ils étaient par les liens du vice, il se châtiait lui-même par de saintes rigueurs, et ses prières unies à ces actes héroïques de pénitence demeuraient rarement sans atteindre leur but.... Le curé d'Ars passait quelquefois une partie de la nuit à pleurer ses pauvres péchés, commme il les appelait ; et à un prêtre qui se plaignait d'avoir tout fait sans résultat dans son ministère, il disait : « Vous avez prêché, prié, mais avez-vous jeûné, couché sur la dure ? Vous êtes-vous donné la discipline ? Tant que vous n'aurez pas fait cela, ne croyez pas avoir tout fait. »

1743. II. On parcourt ensuite toutes les autres obligations du pasteur en suivant notre *Abrégé de théologie* du nº 3671 jusqu'à 3688.

A propos du nº 3676, et de la nécessité de prêcher des choses pratiques qui instruisent sérieusement les fidèles, revenir sur ce qui a été dit nº 1735 et surtout sur les nºs 189 et suiv.

Ne peut-on pas appliquer à ceux qui font des sermons pleins de science que personne ne comprend, les paroles de saint Paul : *Peribit infirmus in tua scientiâ frater propter quem Christus mortuus est.* (I. Cor. viii, 11.)

A propos du nº 3679, dont il faut exposer la doctrine et auquel nous renvoyons nos lecteurs, insistons sur *le catéchisme.*

Ne le cédons complètement à personne. Ceux qui le feraient à notre place nous ôteraient un puissant moyen de connaître nos brebis et de nous en faire aimer. Les enfants d'une paroisse sont les recrues d'une armée. Quelle que soit leur bonne volonté, on ne peut s'y fier, s'ils sont ignorants. C'est de bonne heure qu'il faut les instruire. Dès que leur intelligence s'éveille, ils sont obligés de faire les actes du chrétien ; qui leur en apprendra les motifs, sinon le prêtre ? Ils sont obligés de se confesser, s'ils offensent Dieu, qui les y préparera ? S'ils croupissent dans l'ignorance et le vice jusqu'à neuf ans, époque où commencent d'ordinaire les catéchismes préparatoires à la première communion, leur éducation chrétienne est manquée pour la vie. Qu'on laisse languir jusque-là les enfants dans un air vicié, les privant de la nourriture nécessaire, à cet âge ils seront étiques et le meilleur régime ne leur rendra pas leur vigueur. Ainsi en est-il de l'âme négligée dans l'enfance.

Aussi Gerson dit-il, que personne n'est plus ennemi de l'Eglise, ne prépare mieux les voies aux démolitions de l'antéchrist, que celui qui en œuvres et en paroles, en public ou en secret, s'oppose à la voix de Jésus-Christ, qui dit : *Sinite parvulos venire ad me.* Le loup attaque surtout les agneaux ; et l'oiseau de proie, la couvée ; que le premier soin d'un pasteur soit de défendre ce qui est faible, de donner au Seigneur les prémices, en établissant le règne de la grâce dans des âmes neuves, plus capables par conséquent de la goûter, et ayant un plus grand besoin de son secours pour soutenir leur faiblesse. Qu'on ne l'oublie point : bien qu'il soit important, nécessaire même de donner à l'enfance une solide instruction religieuse, il est plus important et plus nécessaire encore de la former aux vertus chrétiennes et à la vie de foi. C'est à cela que doivent tendre sans cesse les efforts du catéchiste. Sans la fréquentation des sacrements et la prière, les enfants, pas plus que les grandes personnes, et encore moins, ne peuvent arriver à la pureté de conscience. (Sur les faveurs que Dieu fait à ceux qui aiment, à catéchiser, v. la note (*x*) du nº 1470).

Pour réussir dans sa tâche qui intéresse tant l'avenir des âmes et de la société, le catéchiste a besoin de ne pas se laisser aller à une routine qui risque de dégoûter les enfants, et par conséquent d'étudier les vraies méthodes pour rendre un catéchisme agréable et utile tout à la fois. On trouvera ces méthodes dans le traité de la Prédication de M. Hamon, qui est entre toutes les mains sacerdotales et qu'il faudrait relire de temps en temps. Qu'on ne néglige pas d'employer les dialogues et les conférences et de leur donner assez d'attrait pour amener parfois et même le plus souvent possible, les fidèles au catéchisme du dimanche et des fêtes. Qu'on médite ces paroles du grand pape Benoît XIV : *Affirmamus magnam eorum partem qui æternis suppliciis damnantur, eam calamitatem perpetuo subire ob ignorantiam mysteriorum fidei.* Que dirait aujourd'hui ce grand Pontife, s'il voyait les deux tiers des enfants élevés dans des écoles sans Dieu ? Il est donc plus urgent que jamais de catéchiser ce peuple dont l'ignorance religieuse grandit tous les jours, grâce aux écoles laïques et obligatoires. On peut du reste catéchiser le peuple sans qu'il s'en aperçoive, en exposant devant lui ou aux vêpres, ou mieux à la messe quelques points de la glose (voir nº 480), ou en interrogeant les enfants devant tous les fidèles qu'on attire par des conférences ou des dialogues.

1744. Un catéchisme de persévérance pour les enfants après la première communion, a aussi une haute portée, soit pour conserver dans ces chères

âmes les connaissances acquises, soit surtout pour les maintenir dans le bien, et les amener à fréquenter les sacrements au moins tous les mois. On ne peut guère faire ce catéchisme que le dimanche dans nos campagnes ; mais qu'il importe de ne pas le négliger ! Écoutons sur ce sujet la grande voix de Pie IX dans une lettre à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans :

« Quelque soin qu'on ait mis à enseigner aux enfants les éléments de la » doctrine chrétienne et les maximes de la piété, si, plus tard, quand les » sens font sentir leur empire ; les affaires temporelles, leur tyrannie ; les » erreurs partout répandues, leur souffle funeste, de nouveaux enseigne- » ments ne viennent pas confirmer ces enfants dans leurs bons commence- » ments, les former à la pratique des vertus, leur inspirer l'amour des cho- » ses qu'on leur a apprises, c'est à peine si on peut espérer quelque bon » résultat des premiers travaux dont peut-être tout le fruit sera perdu... » Nous exhortons ceux à qui est confié le soin des peuples, à ne pas se con- » tenter de jeter les semences de la foi et des vertus dans l'âme des enfants, » mais à cultiver, autant qu'ils le pourront, ces germes dans les adolescents » et les jeunes gens. »

Et saint Charles Borromée, parlant des Pasteurs qui délaissent ces chers enfants après la première communion, s'écrie : *Proh dolor! quam multi parochi pariunt in nonnullis Christum et statim eorum curam omittunt! et quæ hæc impietas est! nec bestiæ hoc faciunt, quæ partus suos lactant, fovent, nutriunt et ab adversis quibuscumque tutantur... et tu tenellum sic deseris. Quando magis insudasse oportuerat, otio tepescis!... Magna culpa, fratres, et hæc magna segnities, imo magna sævities... Non dormit, fratres, non dormit dæmon, sed insidiatur continuo... Ideo nos continuâ sollicitudine angi debemus et quod peperimus custodire.*

Mais le moyen, dira-t-on, d'amener les enfants, les petits garçons surtout, à assister à un catéchisme de persévérance après la première communion ? Nous convenons sans peine que cela n'est pas facile ; mais il faut tout tenter pour l'obtenir, visiter les parents, les maîtres, les chefs d'ateliers, se faire aimer des enfants, les intéresser, leur promettre et leur donner des récompenses, les faire amener par des personnes zélées, ou par quelque parent ou ami, qui ait de l'action sur eux. Quand quelqu'un d'entre eux manque le catéchisme, ne pas le délaisser ; mais le revoir ainsi que ses parents et ses maîtres, répondre à leurs objections avec beaucoup de bonté et de douceur. Ce sont là autant d'industries qu'il faut employer pour les amener à ne pas déserter le catéchisme, ni la fréquentation des sacrements.

On en conserve ainsi au moins un certain nombre pendant un ou deux ans après la première communion, et on les fait entrer ensuite sans interruption ou dans un patronage, ou dans un cercle de jeunes gens, ou dans une congrégation de jeunes filles. Sans ces divers secours, dans un trop grand nombre de paroisses de France, la jeunesse s'égare de la manière la plus triste, et prépare des chefs de famille sans pudeur et sans foi, qui nous donneront sous peu une société indifférente, sinon impie. Quel malheur ! Ne faut-il pas le conjurer à tout prix, et par tous les sacrifices ? Les cercles de jeunes gens, les congrégations et les confréries sont le moyen le plus puissant, et peut-être, dans certaines paroisses du moins, le seul efficace pour maintenir les âmes dans la pratique religieuse, y former et y développer un noyau chrétien. Après tout, le pasteur n'est-il pas responsable de l'ensemble du troupeau, et de chacune de ses brebis ? Ne doit-il pas ramener au bercail celle qui s'égare (1) ? Et quand un de ses paroissiens doit quitter

(1) Le soin de la jeunesse était particulièrement cher à saint Philippe de Néri. La vie entière, en effet, dépend de la formation de l'enfance et de la jeunesse. Aussi le voyait-on rechercher dans les rues de Rome les enfants, cherchant à les attirer à lui et à les former à la piété. « Amusez-vous bien, mes enfants, leur disait-il ; mais n'offensez pas le bon Dieu. » Il était d'une grande indulgence pour ceux qui fréquentaient sa maison, et un visiteur paraissant un jour surpris du bruit qu'ils faisaient : « Pourvu qu'ils n'offensent pas le bon Dieu, répondit le saint, je leur permettrais volontiers de scier du bois sur mon dos, si cela leur faisait plaisir. » Il avait un zèle admirable pour les corriger de leurs mauvaises habitudes par la confession fréquente. Heureux les prêtres qui, à son exemple, s'occuperont comme lui de la jeunesse ! Heureuse la jeunesse qui rencontrera de tels prêtres.

le pays qui l'a vu naître, le pasteur, s'il a un cœur de père, peut-il voir partir son enfant, sans lui donner ses dernières recommandations, soit pour le retenir auprès de lui, s'il est possible, quand il prévoit pour lui des dangers à courir ailleurs, soit du moins pour le prémunir contre eux. Comment laisser partir un jeune conscrit au service militaire, une jeune fille qui se place ailleurs, comme ouvrière ou domestique, sans les recommander par une lettre, ou de vive voix, à un aumônier ou à un prêtre qui prendra soin de leur âme.

Une messe dite dans les paroisses au départ des conscrits, peut fournir l'occasion heureuse de voir ces jeunes gens, de les amener à s'approcher des sacrements et à recevoir de leur pasteur une lettre de recommandation pour le directeur de quelque cercle militaire. Qui ignore que sans ces précautions la presque totalité des jeunes soldats abandonne toute pratique chrétienne ? Et comme tout français est soldat désormais, qu'en résultera-t-il pour notre pays ?

En nous arrêtant à Genève dans un hôtel, dont la maîtresse était une bonne catholique, nous apprenions d'elle qu'elle avait à son service une jeune protestante de la campagne. Or, le pasteur protestant de son pays venait chaque année s'informer de sa conduite et de ses relations, et lui donner ses conseils. Oserions-nous en faire moins que les ministres de l'hérésie ?

1745. Au nº 3680. En prêchant on jette le filet ; mais ce n'est qu'en confessant qu'on tire le filet à terre pour prendre les poissons. Il faut donc se rendre apte à ce ministère : « Si vous ne voulez pas étudier pour porter aide et secours aux âmes, dit saint Liguori, à quoi bon vous faire prêtre ? Qui vous a forcé de devenir prêtre ? dit saint Chrysostome ; avant le sacerdoce vous deviez sonder vos dispositions ; mais maintenant que vous êtes prêtres, *tempus nunc agendi non consultandi.* (Saint Chrys.) *Qui delegatus est ut alienam emendet ignorantiam, ignorantiam prætendere minime poterit.* Plusieurs prêtres étudient tant de choses inutiles, et négligent d'apprendre ce qui est nécessaire au salut des âmes ! » (Selvu). Quel malheur ! (1)

Voulez-vous qu'une paroisse chrétienne dépérisse, que les mœurs jusque-là pures se dépravent, que la foi s'affaiblisse, que l'enfance croupisse dans le vice, que la jeunesse y soit corrompue, le mariage profané, donnez-lui des prêtres qui n'aient pas des heures réglées pour entendre les confessions, qui écartent les pénitents par leur rudesse, ou par de fréquentes absences. — Voulez-vous qu'une paroisse indifférente se transforme, donnez-lui un pasteur qui prêche *publice et per domos* la fréquentation des sacrements, qui soit assidu au saint tribunal, qui s'y montre père pour tous. Bientôt tout revivra. Du moins est-il certain que s'il y a de bonnes âmes partout, c'est la confession qui les soutient ; que si un pécheur se convertit, c'est par la confession ; et s'il l'abandonne, il retombe, malgré les sermons les plus éloquents.

1746. Au nº 3681. *Insister sur l'assistance des mourants*, avec Massillon : « Quand vous êtes infidèles à quelque autre devoir du saint ministère, vous pouvez toujours vous flatter que dans une autre occasion, vous réparerez votre négligence ; mais un malade abandonné, mourant dans cet état, ne vous laisse plus l'espérance de réparer l'énormité de ce crime.

« De plus, mes frères, le soin de vos paroissiens malades est la seule occasion qui vous reste, en redoublant votre assiduité et vos soins auprès d'eux, de réparer toutes les négligences dont vous aviez pu pendant leur vie vous rendre coupables pour leur salut. C'est une conjoncture précieuse pour vous et que Dieu ne semble vous avoir ménagée, qu'afin que vous lui rendiez, par de nouveaux soins et de nouveaux efforts de zèle, une âme que votre négligence, vos dissipations et votre oubli avaient jusque-là laissée tranquille dans une vie toute mondaine et criminelle. Pouvez-vous alors, quand on vient vous dire que Dieu l'a frappée d'infirmité, préférer à un devoir si auguste et si pressant, si précieux par tant d'endroits pour vous et pour cette âme, préférer, dis-je, à ce devoir, une visite inutile, une conversation oiseuse, les soins sordides d'une affaire temporelle ; que dirai-je ? une partie peut-être indécente

(1) Dans une conférence spéciale, on parcourt le nº 65, les nºs 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 85, 97, 99, 100, 106, 108, 115 jusqu'à 122, 129 jusqu'à 133, 135 jusqu'à 141, 145, 152, 154, du tome I. de ce livre.

de plaisir et de dissipation ? Faut il que l'extrémité du mal vous arrache comme malgré vous et vous fasse courir enfin au secours d'un malade, à qui votre présence et les derniers remèdes de l'Eglise risqueront d'être inutiles ? Faut-il pour réveiller votre léthargie que rien ne soit plus capable de réveiller celle de votre frère qui expire ?

» Aussi, je vous avoue que je sens déchirer mes entrailles quand on vient m'annoncer que quelques malades, dans une paroisse, sont morts sans secours, par la faute et la négligence du curé ; rien ne me paraît plus affreux, plus infâme, plus déshonorant pour le saint ministère, et je ne comprends pas qu'un prêtre et un pasteur puisse exercer une barbarie dont un païen et un samaritain, dans l'Evangile, ne fut pas capable. »

Qui ne sait que le démon tente tout pour perdre les âmes à la dernière heure et que les moribonds sont le plus souvent incapables de s'aider eux-mêmes, s'ils ne sont assistés par personne : « Aussi, continue Massillon, l'oubli et l'abandon d'un seul de vos malades est une inhumanité qui révolte le public contre un curé capable d'une négligence si barbare, qui lui attire la haine et le mépris de toute une paroisse, effrayée de se voir exposée au même malheur, qui scandalise même ceux qui auraient pu être les approbateurs et les complices de ses autres désordres et qui crie vengeance contre lui devant Dieu et devant les hommes.

» Et, en effet, mes frères, un père peut-il voir ses enfants sur le point de lui être enlevés, sans courir à leur secours et leur donner du moins ses dernières marques de consolation et de tendresse ? Est-ce un pasteur ou un barbare qui voit sa brebis infirme et peut-être mourante, et qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la secourir? Le véritable pasteur laisse là toutes les autres pour courir après une seule qui s'est égarée, et vous laisserez périr tranquillement celle qui meurt sous vos yeux, au milieu même du bercail ? Non, mes frères, un curé qui néglige le soin de ses malades, qui attend que l'extrémité du mal ne lui permette plus de délais, qui ne se montre, enfin, après bien des remises, que lorsque la violence du mal ne peut plus rendre utiles au malade, ni la présence du pasteur, ni les derniers secours de l'Eglise qu'il va lui administrer ; un pasteur de ce caractère, s'il lui reste encore un cœur capable de quelque sentiment de religion, peut-il, sans être saisi d'horreur pour lui-même, voir cette âme aller paraître devant le tribunal terrible de Jésus-Christ ?

» Elle y paraîtra pour accuser celui qui a été l'auteur de sa perte. »

Mais il est bon d'ajouter que ce qui doit nous exciter à remplir avec zèle ce ministère, c'est que c'est non seulement le plus grave, le plus nécessaire de tous, mais le plus efficace. Les pécheurs en santé ont vite oublié nos exhortations, le mourant en est plus frappé. Après les sacrements reçus, lorsqu'il était en santé, il revenait à ses vomissements ; si nous lui rendons la grâce à l'heure de la mort, il la conservera éternellement. Et puis l'assistance des mourants fournit l'occasion de faire un bien véritable à leur famille. Donc pas de prétextes comme ceux-ci : La rigueur de la saison. Nous empêcherait-elle d'aller prendre position d'un poste avantageux ? Et nous croirions la diligence moins importante quand il s'agit d'assurer à notre frère une place au ciel ? La difficulté des chemins ; mais le bon pasteur va chercher sa brebis à travers des montagnes impraticables ! et quel chemin peut paraître difficile à un ministre de Jésus-Christ qui va frayer à un mourant le chemin du ciel ? Le sommeil interrompu ; mais pour ne pas retrancher à notre paresse une heure de sommeil, n'aurions-nous pas horreur de nous-mêmes, si nous exposions notre frère à un sommeil éternel ? Enfin, une légère indisposition. Et il vous paraîtrait plus dangereux d'exposer un moment votre santé que le salut éternel d'une âme qui vous est confiée et qui va peut-être périr ? Un pasteur doit être prêt à donner sa vie pour ses brebis. Les Apôtres regardaient la mort comme un gain ; nous ne le demandons pas de vous, mais nous demandons que vous regardiez comme un grand crime et une espèce d'apostasie dans le saint ministère d'être plus touché de la crainte d'aigrir une infirmité passagère que du danger éternel que va courir une âme que vous abandonnez.

Qui sait si la mort subite et la privation des secours de la religion ne

seraient pas pour certains prêtres le châtiment de leur négligence à assister les malades ?

Pour nous épargner un tel malheur, visitons tous les jours ceux qui sont en danger. Si la chose nous est impossible, visitons-les le plus souvent que nous le pourrons ; et dans tous les cas, observons la prescription du Rituel, *Monebitque instante periculo se statim vocari ut in tempore præsto sit morienti.* Quelle cruauté que d'abandonner aux remords de sa conscience, aux assauts du démon, aux angoisses de l'agonie, une âme infortunée, sous prétexte qu'on lui a donné les sacrements ! Quand un vaisseau entre dans le port, quelles précautions prend le pilote pour ne pas butter à des écueils ! Quelles alarmes que celles du laboureur, quand l'orage gronde sur sa moisson déjà mûre ! Quelles transes que celles de la mère, quand son fils est sur le point d'entendre une sentence de vie ou de mort ! Et le pasteur serait insensible, il se plaindrait qu'on le dérange, qu'il n'y a pas de danger ? Il faut, au contraire, qu'il répète souvent de l'avertir, de ne pas craindre de l'incommoder, qu'il y a là pour lui et pour les parents, un grave devoir, et qu'il ait dans chaque village ou dans chaque rue, des âmes chrétiennes qui aient la charge de rechercher les malades et de le prévenir.

1747. Au nº 3682. « Quand les peuples s'éloignent des pasteurs, a dit Léon XIII, il est nécessaire que les pasteurs s'approchent des peuples, » pour les instruire et les reprendre.

Saint Grégoire dit en effet : *Sacerdotes pro populorum iniquitate damnantur, si eos aut ignorantes non erudiunt, aut peccantes non arguunt.*

On sait que la correction est un devoir grave pour les parents, les instituteurs, les maîtres de maison. C'est même un devoir grave à l'égard du prochain pour un simple fidèle. Comment le pasteur pourrait-il s'en affranchir ? Pour s'en excuser, on prétend remplir suffisamment son devoir du haut de la chaire. Un médecin est en règle, pourvu qu'il débite son cours dans une faculté, il n'a pas besoin d'aller voir les malades, ni de les ausculter, ni même de leur demander leur mal, et cela, lors même qu'ils n'assisteraient pas à son cours ! Le père remplit-il son devoir en admonestant ses enfants présents, quand même il ne dit rien à celui qui, au moment où il admoneste, est à courir avec de mauvaises compagnies ? Suffit-il au pasteur de caresser les brebis fidèles, peut-il abandonner celle qui s'est égarée ? Qui oserait le prétendre ! Le vigneron donne ses soins à chaque cep, le berger à chaque brebis. Le chasseur et le pêcheur ne se contentent pas d'avoir chez eux des filets, ils les tendent et battent ensuite la forêt ou la rivière. Le prêtre sans zèle sent qu'il est fait pour ne rien faire, comme le lévite qui voit quelqu'un étendu sur le chemin et passe outre.

Saint Paul disait *publice et per domos.* — De quel droit retrancher sa dernière méthode, la plus efficace et souvent la seule possible ? *Nocte ac die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum.* Ah ! laissons en paix les pécheurs, les profanateurs du dimanche, les déserteurs de la table sainte, nous prêtres, les méchants ne nous imiteront pas ; ils s'insinueront dans les familles ; ils y porteront le libertinage, l'impiété ; ils y glisseront de mauvais journaux.

Les prêtres qui voient offenser Dieu et qui ne parlent pas, sont appelés par Isaïe : *Canes muti non valentes latrare.* Quelques-uns allèguent pour s'excuser qu'ils ne veulent pas se créer des difficultés. Saint Grégoire leur dit : *Dum pacem desiderant, pravos mores nequaquam redarguunt et consentiendo perversis, ab auctore pacis se sejungunt* (1).

(1) (a) Quand le B. Pierre Fourier en devint curé, Mattaincourt était appelé la petite Genève ; les offices étaient désertés, les sacrements abandonnés. Pour combattre l'ignorance, Fourier allait dans les hameaux et catéchisait les familles à domicile. Il allait secrètement chercher les impies et les conduisait dans leurs maisons pour les convaincre de leurs égarements. Il se jetait quelquefois à leurs pieds avec larmes, les conjurant par ce qu'ils avaient de plus cher de ne pas donner à leur pasteur qui les aimait tendrement, la douleur d'avoir été le père de damnés. Quand toutes les mesures n'aboutissaient pas, il priait et pleurait au pied des autels. « Vous êtes le curé, disait-il à Notre-Seigneur, je ne suis que vicaire, vous êtes obligé de faire réussir ce qui n'est pas en mon pouvoir. Il alla même plusieurs fois porter le Saint-Sacrement chez des endurcis, comme le fit

On termine la conférence comme il suit : Ces devoirs ont de quoi absorber la vie d'un prêtre assurément. Ils ne laissent pas de place pour les jeux de cartes ni autres futilités.

Id scire oportet, dit saint Athanase, *te priusquam ordinabaris tibi vixisse, ordinatum autem illis quibus ordinatus es.* Moïse passait son temps à arranger les différends; Jethro l'en reprit et lui dit : *Stulto labore consumeris, esto tu ad populum in his quæ ad Deum pertinent.* Les païens eux-mêmes avaient compris que les prêtres devaient s'occuper uniquement de ce qui regarde le service de la Divinité ; et les fils de Lévi n'eurent pas de part dans le partage de la terre promise. Notre temps n'est pas au monde, ni même à nos parents (1) ; nous ne devons pas subir leur influence dans l'exercice du ministère ; il n'est pas à des travaux de fantaisie, ni même à des travaux utiles qui ne tendent pas au salut des âmes (2) ; il ne faut s'y livrer que pour un moment par manière de récréation.

XIII. — Prédication et confession.

1748. Si on avait omis ces deux sujets dans la conférence précédente, on pourrait les unir dans une conférence spéciale, en prenant pour exorde ces paroles de saint Liguori : « Si tous les prédicateurs et tous les confesseurs remplissaient leurs obligations comme ils le devraient, tout le monde serait

saint Bernard au duc d'Aquitaine, pour les adjurer de se convertir. — Il n'acceptait aucun présent ; un de ses paroissiens fit un jour à son insu descendre dans sa cave un tonneau de vin ; mais on le trouva plusieurs années après intact et couvert de toiles d'araignée ; Fourier ne buvait que de l'eau depuis son enfance. Pour être prêt à voler la nuit, comme le bon pasteur, partout où on l'appelait, il couchait sur un banc large d'un pied et demi, et quelquefois il passait des nuits entières en contemplation.

Il assemblait les pauvres deux fois par semaine et leur donnait du pain pour trois jours. Il visitait outre cela les pauvres honteux, et les assistait. Il faisait acheter la plus belle viande de boucherie pour les malades de sa paroisse et leur fournissait non seulement le nécessaire, mais même l'agréable, leur donnant les meilleures confitures qu'il pût trouver.

Au bout de quelques années, Mattaincourt fut renouvelé ; les sacrements étaient fréquentés; les offices, suivis et exécutés d'une manière admirable. Plusieurs jeûnaient tous les vendredis et samedis; des époux vivaient comme frère et sœur; un grand nombre portait le cilice, et on venait des environs dans ce pays jadis redouté, pour s'édifier au spectacle de la foi qui y régnait. L'évêque de Metz disait que s'il avait eu cinq hommes comme Fourier, son diocèse aurait été un des plus florissants de l'Eglise.

(*b*) Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, qui avait un diocèse si vaste, qu'il demanda à l'empereur d'obtenir du Saint Siège qu'il fût divisé en plusieurs, avait cependant la liste de tous les clercs vicieux, de tous les concubinaires, de tous les époux séparés, des joueurs et des usuriers de profession, afin de pouvoir les reprendre en temps et lieu ; et un curé ne pourrait pas tenir son registre de l'état des âmes, comme le veut le Rituel?

(*c*) Dans ses visites pastorales, saint Ouen, archevêque de Rouen, allait non seulement dans les villes, les villages et les châteaux, mais encore dans les hameaux et les fermes les plus éloignées, afin de connaître son peuple, de montrer aux plus ignorants les voies du salut, de retirer du désordre les plus grands pécheurs, et d'assister ceux qui étaient dans le besoin.

(1) Saint Hilarian, prêtre du Rouergue, exerçait avec zèle son ministère au temps de Charlemagne, malgré les périls que lui créaient les incursions des Sarrasins. Sa mère qui vivait avec lui, lui dit un jour : « Dans vos courses après les âmes, vous finirez par laisser votre tête. — Ma mère, répondit-il avec enjouement, s'il m'arrive d'y perdre la tête, je vous la rapporterai. » Et il continua. Effectivement les Sarrasins lui coupèrent la tête, et Hilarian, après l'avoir lavée dans une fontaine, la rapporta à sa mère.

Ne nous laissons pas arrêter dans les œuvres de zèle par les considérations humaines. Allons jusqu'au martyr, sauf à rapporter après notre tête, s'il le faut.

(2) Dans un concile assemblé par saint Cyprien, fut excommunié un fidèle, après la mort duquel on défendit d'offrir l'oblation pour le repos de son âme et de faire aucune prière dans l'Eglise pour son soulagement, parce que, contrairement aux canons, il avait institué un prêtre tuteur de ses enfants. « Celui-là, disent les évêques, ne mérite pas d'être nommé à l'autel de Dieu dans la prière des prêtres, qui a voulu détourner les ministres du Seigneur et les embarrasser du soin des affaires temporelles, tout à fait éloigné de leur profession. »

sanctifié. Les mauvais prédicateurs et les mauvais confesseurs ruinent le monde ; et par mauvais j'entends ceux qui ne remplissent pas convenablement leurs devoirs. » On parcourrait ensuite les points les plus pratiqués des chapitres II et III du tome I de ce livre.

On pourrait même faire une conférence d'abord sur la prédication en suivant le chapitre II, et une autre sur la confession, en commençant par ces paroles de saint Liguori : En prêchant on, etc... n. 1745.

XIV. — Quelques vertus du prêtre.

1749. On pourrait faire une conférence particulière sur ce sujet.

I. *Vertus envers les supérieurs.* Respect et obéissance.

1° *Respect. — Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam? — Promitto.* Donc respect : *Qui vos spernit me spernit.* Aujourd'hui la lecture des journaux apprend à tout critiquer ; et le prêtre, nouvel Absalon, travaille parfois à démolir l'autorité de son père et à lui enlever l'affection de ses autres enfants. A qui le comparer, sinon à cet instrument affreux inventé pour séparer la tête du corps ? Faut-il s'étonner après cela si dans une paroisse on n'entend que critiquer et murmurer contre un pasteur : *Per quæ peccaverit homo per hæc et torquetur.*

Respect donc aux évêques, aux vicaires généraux, en action et en parole. Quelle lâcheté de déchirer un absent qui ne peut se défendre ? Et si cet absent est un évêque qui souvent aurait tant à révéler sur le compte de ceux qui l'attaquent ! Aussi les bons prêtres ne se permettent pas de critiquer leurs supérieurs... Nous déplorons l'esprit d'indépendance, de rébellion, qui ruine la société ; prenons garde de le subir et de le répandre nous-mêmes. Souvenons-nous de ce que nous enseignons aux enfants en leur expliquant le quatrième commandement.

2° *Obéissance. — Filii sapientiæ ecclesia justorum et natio illorum obedientia et dilectio.* (Eccl. III. 1.) Vous êtes les fils de la divine sagesse. Vous êtes l'assemblée des justes, votre race est celle de l'obéissance et de la charité. Dieu nous donne tant que nous ne pouvons rien lui refuser, pas même notre propre volonté. 1) Nous devons obéir, nous sommes *créatures*, et quelle créature a droit de se soustraire au gouvernement de Dieu ? Si le ciel le faisait, que deviendrait la terre ? Si les astres s'entrechoquaient, tout serait ruiné dans l'univers. 2) Nous sommes les *serviteurs de Dieu*, nous lui devons donc l'obéissance ; car le servir, c'est régner. 3). Nous sommes les *enfants de Dieu*. Que devient la famille sans la soumission à celui qui la gouverne ? 4) Nous sommes *pécheurs ;* et comme pénitents nous devons par zèle de la justice détruire la place où s'est commis le crime de lèse-majesté divine. On coupe la tête aux princes coupables, parfois on rase leurs places et leurs châteaux forts ; ainsi faut-il retrancher la propre volonté, c'est la tête qui a commis le péché, c'est la force qui l'a exécuté, elle est le refuge de toutes nos passions rebelles. 5) Nous sommes *disciples* de Jésus-Christ. *Qui non odit animam suam, non potest meus esse discipulus.* Étudions, en effet, les exemples de Notre-Seigneur... 6) Nous sommes les *soldats* de Jésus-Christ, que devient une armée indisciplinée ?

7) *La désobéissance a fait la ruine* des anges, la ruine de nos premiers parents et de l'humanité, elle fait celle de la société actuelle. Depuis que les droits de l'homme ont été proclamés à l'exclusion des droits de Dieu, que de ravages produits ! Prenons garde à cet esprit de révolte qui se répand partout, qui ne trouve rien de saint qu'il ne foule aux pieds, ou qu'il ne déchire avec une langue maligne.

8) *Avantages de l'obéissance.* — Voir n. 1622 à la fin. Aussi a-t-on vu de saints évêques, des prêtres de grand mérite renoncer aux charges honorables qu'ils occupaient, pour faire à Dieu le sacrifice de tous le plus grand, celui de leur propre volonté.

1750. Donc il faut la pratiquer de cœur et d'esprit, au séminaire à l'égard des règlements, à l'égard de nos supérieurs, des avis généraux qu'ils nous adressent, des avis particuliers qu'ils donnent pour nos études et notre avancement dans la piété. N'entreprenons rien qu'ils ne l'approuvent, sou-

mettons notre âme tout entière à leur direction, de telle sorte qu'en sortant nous ayons désappris à nous conduire nous-mêmes et que nous sentions le besoin d'obéir, d'être dirigés. Nous en avons aujourd'hui un pressant besoin pour ne pas nous égarer. Ce besoin ne sera pas moins grand, quand nous serons au milieu des périls du monde.

Peut-on penser sans effroi à un jeune homme de 25 ans, qui porte sur ses épaules le fardeau du sacerdoce et avec cela le soin de conduire les âmes au ciel et qui serait seul, ne prenant pas la peine de chercher un directeur vertueux et soucieux de le faire avancer dans la vertu, ni d'entretenir des rapports avec son directeur de séminaire. Ah ! il ne remportera pas la victoire. Jamais un soldat sans chef ne le fit ; il n'aboutira pas au port, il lui manque un pilote. L'infortuné ! dans sa présomption, il fait ce que le Pape lui-même ne ferait pas, tout en gouvernant l'Eglise.

Il se soumet à un guide insensé celui qui se conduit lui-même, il tombera dans la fosse. *Intolerabilis est superbiæ argumentum existimare se nullius egere consilio.* (S. Basile). Que dire de ceux qui, refusant la mission qu'on leur donne pour une paroisse, se donnent à eux-mêmes mission pour une autre de leur goût, la recherchant par des voies détournées ? Ils ne se laissent pas conduire par l'obéissance, mais par le caprice, leurs intérêts ou leur ambition. Quelle bénédiction de Dieu peuvent-ils attendre pour leurs travaux ? Tout ce qui procède de notre stérile volonté propre n'a que peu ou point de bons résultats, dit saint Liguori. Aussi saint Bernard dit-il : *Grande malum propria voluntas quâ fit ut bona tua tibi bona non sint.*

Quelle situation que celle des supérieurs ecclésiastiques ! *Obedite præpositis vestris et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, ut cum gaudio hoc faciant.* Hélas ! quelle joie peuvent-ils avoir, quand ils rencontrent rébellion et insoumission ? Ne rien demander, ne rien refuser ; telle doit être la règle d'un saint prêtre.

Saint Liguori parlant pour tous les prêtres, même pour ceux qui sont âgés par conséquent, dit : « Si nous voulons cheminer dans la voie de la perfection, il faut au moins soumettre notre volonté, non seulement à l'obéissance d'un supérieur, mais encore à la direction d'un père spirituel, qui nous guide dans dans nos exercices de piété, et même dans les affaires temporelles de quelque importance qui ont trait au bien de l'âme. »

Et s'il faut obéir à un directeur, n'est-il pas plus urgent encore d'obéir aux statuts du diocèse, de les connaître, de les relire souvent et d'en faire la règle de sa conduite ? Qui ne sait qu'ils renferment de véritables lois, obligeant *sub gravi* en matière grave, et qu'on peut se perdre en les ignorant, ou en les transgressant ? Ne serait-il pas même bon de consulter son évêque dans tous les cas difficiles, de le tenir au courant de ce qu'on entreprend pour le bien ! Ne faut-il pas qu'un diocèse soit une famille dont le père ait toute la confiance de ses enfants ? Faut-il qu'un évêque ne reçoive point d'autres nouvelles de ses prêtres que celles qui lui percent le cœur ? *ut cum gaudio hoc faciant et non tanquam gementes.*

Filii sapientiæ ecclesia justorum, et natio illorum obedientia et dilectio. L'obéissance est la preuve de l'amour, *ut cognoscat mundus quia diligo... et sicut mandatum dedit mihi sic facio, surgite eamus.* (JOAN XIV. 31.)

1751. II. *Envers le prochain.*— Tout est dans *la charité*, v. nº 26 et suivants jusqu'à 40. *(Insister sur la laideur de la jalousie à l'égard de ses confrères* (1), *sur les avantages des conversations pieuses avec eux, des conférences ecclésiastiques fréquentes sur la pratique du zèle et sur la théologie, des exercices spirituels faits avec eux à des heures régulières, sur la monition fraternelle.)*

(1) Le B. Conrad, qui d'abbé de Cîteaux devint cardinal évêque de Porto et légat du Pape en Languedoc, ayant rencontré un curé qui se plaignait de ce que les dominicains venaient confesser chez lui et gagner les bonnes grâces de ses paroissiens, lui demanda combien il avait de paroissiens. « Neuf mille, répondit le curé. — Homme téméraire, s'écria le légat, ne savez-vous pas qu'au jugement de Dieu vous aurez à rendre compte de chacune de ces âmes ? Pourquoi vous plaindre alors qu'on vienne vous aider et alléger votre fardeau ? » Et, le trouvant indigne d'exercer le ministère, il le priva de ses fonctions.

« Tout est saint dans le prêtre, et séparé de l'usage commun, dit Massillon ; sa langue ne doit plus parler que des discours de Dieu, et les seules inutilités la profanent, comme les viandes communes souillent un vase sacré. »

Douceur imperturbable avec les paroissiens, tout en étant ferme pour les avertir charitablement. Il faut que le prêtre se fasse aimer, et rien n'est plus efficace pour cela que la douceur et le dévouement. Ce fut là le secret des succès merveilleux de saint François de Sales auprès des hérétiques (1).

« Souvenez-vous, dit Massillon, que l'autorité dont nous sommes revêtus sur les peuples, n'est qu'une véritable servitude ; notre autorité n'est pas une autorité de domination, mais de travail, de sollicitude, de tendresse.

« Les fidèles qui nous sont confiés ont des droits bien plus rigoureux et bien plus étendus sur nous, que nous n'en avons sur eux-mêmes : ils ont le droit d'exiger de nous, nos soins, notre temps, nos veilles, nos forces, notre santé, notre vie même, s'il faut la sacrifier pour eux : et le seul droit que nous avons sur eux, est de les édifier par nos exemples, et de les conserver dans la foi et dans la piété par nos instructions et par le secours des sacrements dont l'Église ne nous confie l'administration que pour eux. Le titre saint qui nous élève au-dessus d'eux est le même qui nous assujettit à eux. Tout notre seul privilège est d'être chargés de leur salut et d'en répondre au souverain Pasteur : ainsi nous en devons être plus humiliés et plus effrayés, que plus fiers et plus glorieux. Il faut que nos peuples ne sentent notre autorité que par nos soins et par notre tendresse pour eux. Ils doivent trouver en nous leurs pères et leurs pasteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfants et nos brebis : l'humeur, la hauteur, la rudesse que nous inspirent souvent la grossièreté de leur éducation et la bassesse de leur état, nous dégradent de la sublimité de ces titres. Paraissons élevés au-dessus d'eux par la sainteté de nos mœurs : c'est elle seule qui assure l'élévation de notre ministère.

« Devenons pour eux des modèles de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur et de patience, c'est la seule supériorité que nous devons leur montrer, qu'ils soient forcés d'estimer notre caractère : *non dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo* (2). »

Nous prêchons aux autres l'obligation de l'aumône, nous en affranchirions-nous nous-mêmes ? Renoncerions-nous à la sentence de bénédiction du juste juge : *Esurivi et dedistis mihi manducare,* etc. ? Ne devons-nous pas sur ce sujet l'exemple aux riches eux-mêmes ?

Le prêtre que Dieu a établi pour le distributeur de sa parole, de ses grâces, de ses sacrements et même de son corps et de son sang, ne serait-il avare que pour les biens temporels ? Prodigue des biens de Dieu, ne saurait-il rien donner des siens ? Dieu par vous, ô prêtres, se donne à tous et toujours, votre charité aurait-elle des limites de personnes et de temps ? Dieu veut qu'on offre sa parole, et ses sacrements, *argue, increpa, publice et per domos, compelle intrare.* Craindriez-vous d'offrir et de prodiguer des biens frivoles, qui n'ont de valeur qu'autant qu'on les donne, quand pour les biens spirituels nous ne craignons que l'économie ! Devinez les besoins, recherchez les malades, les pauvres honteux. *Deriventur fontes tui foras,* et qu'on dise partout *Pertransiit benefaciendo.* Le peuple fidèle a toujours cru que personne mieux que le prêtre ne devait compatir aux misères du pauvre ; aussi a-t-on fait à l'Église les fondations que l'on destinait aux pauvres, et les âmes pieuses encore aujourd'hui font passer par les mains du prêtre ce

(1) Saint Laurent Justinien, devenu patriarche de Venise, jamais ne se faisait attendre par sa faute. Il quittait tout pour donner audience à ceux qui voulaient lui parler, sans distinction de personnes ou de choses.

Il recevait tout le monde avec une douceur, une charité inaltérables. Chacun le regardait comme un ange descendu du ciel pour consoler les hommes.

(2) Saint Gaëtan de Thienne, ayant fini ses trois ans de supériorat à Naples et se rendant à Rome, laissa supérieur à sa place un religieux de grande vertu qui se plaignait de ce qu'on l'avait chargé d'un trop lourd fardeau. Le saint lui dit : « Mon Père, la charge vous sera facile à porter, si vous avez soin de vous faire aimer en Notre-Seigneur par ceux qui vous doivent obéissance. »

qu'elles destinent aux pauvres, persuadées que personne ne fera arriver leur aumône plus fidèlement et plus prudemment. Devons-nous être moins charitables qu'elles, et ne joindrions-nous pas nos aumônes aux leurs ? et si, dans notre paroisse, personne n'a le souci des pauvres, n'est-ce pas nous, pasteurs, qui devons être leurs pères, leurs amis, leur ressource ? Que de fois notre ministère nous met à même de voir les tristes réduits de la misère, d'entendre les cris, les sanglots, parfois les murmures des malheureux ! De touchants récits ont quelquefois attendri notre cœur, s'il n'est pas dur comme la pierre. Nous n'avons peut-être pas pu retenir nos larmes, comment retenir nos libéralités ? N'auriez-vous à donner à ceux qui souffrent que des paroles ? Certes, il ne faut pas négliger les exhortations et un bon conseil doit toujours accompagner l'aumône ; mais la dureté en fait perdre le fruit. On laisse dire : mais on maudit peut-être en secret un prédicateur qui n'a que des paroles, surtout si on le sait riche, et ne se refusant rien. Au contraire, un cœur gagné par des bienfaits écoute avec plaisir, il obéit avec docilité. La réputation de prêtre charitable dispose à bien recevoir tout ce qui vient de lui ; celle d'avare ferme les cœurs. On pardonne de grands défauts à qui est généreux, et la dureté fait oublier de grandes vertus. N'oublions pas Notre-Seigneur : *Misereor super turbam*, ni les Apôtres ni saint Paul en particulier, qui entreprend de longs voyages pour porter des aumônes aux fidèles d'Asie. (1)

1752. III. *Envers soi-même.* — 1° La *chasteté*, voir plus haut n° 1724. Ne craignons pas de pousser trop loin la réserve avec les personnes d'un autre sexe. Le pharisien se scandalisa de voir une pécheresse en larmes aux pieds de Jésus, le monde d'aujourd'hui n'est pas plus charitable : n'attendons pas qu'il excuse nos imprudences, quand il interprète mal même nos vertus. Il ne vous pardonne rien, il exagère tout. *Curam habe de bono nomine.*

Mais il faudrait avoir bien peu d'expérience, se connaître bien peu soi-même, pour penser que, dans les conversations assidues avec les femmes, on n'ait à craindre que pour sa réputation. Les Jérôme, les Basile, les Augustin, les Chrysostome, et tous les saints Docteurs n'ont rien tant recommandé aux clercs et aux religieux que l'éloignement de toute familiarité avec les personnes d'un autre sexe. L'Écriture, l'histoire ecclésiastique, l'expérience de chaque jour sont là pour nous dire que les chutes scandaleuses viennent de cette dangereuse occasion. Le Saint-Esprit dont la parole n'est que vérité a soin de nous en avertir. *Omni homini noli intendere in specie.* Quel que soit le visage sur lequel elle s'étale, la beauté est toujours dangereuse et excite la convoitise. Pourquoi appliquer nos yeux à un si dangereux usage ! *Et in medio mulierum noli commorari : de vestimentis enim procedit tinea et a muliere iniquitas viri.* La teigne naît des vêtements, et les égarements de l'homme de la familiarité avec les femmes. De même que la teigne ronge les vêtements, ainsi les passions qu'engendre la familiarité corrompent l'esprit et le cœur. Il faut visiter souvent les vêtements afin de les garantir de la teigne, et il faut bien garder son cœur pour le préserver des ravages des affections sensuelles et coupables. On connaît le mot de saint Jérôme : *Femina ignis, vir stuppa, diabolus flabellum.* C'est insensiblement que naît la teigne et qu'elle opère ses ravages ; ainsi la passion s'engendre presqu'à notre insu des rapports fréquents avec les personnes du sexe, qui sans s'en douter nous créent à nous-mêmes un péril. C'est dans leur nature de nous offrir un danger. Les charbons lancent des étincelles, dit saint Cyprien, le fer engendre la rouille, les aspics sifflent, *mulier fundit concupicentiæ pestilentiam ;* et il ajoute qu'il est plus dangereux d'écouter ses chants que les sifflements du basilic. Saint Basile dit à son fils spirituel :

(1) J. C. lui-même, tout maître des cœurs qu'il était, ne disposa-t-il pas sur la montagne cette multitude affamée à reconnaître la divinité de sa mission et de sa doctrine, en la rassasiant d'un pain miraculeux ? Les guérisons corporelles ne facilitaient-elles pas tous les jours à sa grâce la guérison des âmes dont il venait de délivrer les corps des infirmités qui les affligeaient ? Ses bienfaits ne préparaient-ils pas toujours à ses instructions ? Et sa parole divine ne fructifiait-elle pas en tous lieux, parce qu'il passait partout en faisant du bien ? (*Massillon*).

Vide ne te seducat corporis pulchritudo et decorem animæ tuæ amittas. Il ne veut pas qu'on se complaise à entendre leurs discours, ni qu'on se permette de porter la main sur elles ; car le foin brûle, si on l'approche du feu. Il compare leur beauté et les accents de leur voix à l'aimant qui attire de loin le fer, leurs yeux à une flèche qui donne la mort. Saint Chrysostome dit que la femme est un naufrage sur terre, une lance qui perce le cœur, la porte de la jeunesse, une vipère habillée, l'arme de Satan. Ou la femme est mauvaise, en effet, ou elle est faible, ou elle est bonne. Si elle est mauvaise, qu'on se souvienne du mot du Saint-Esprit : *Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.* (Ecc. xxv, 26.) Une femme impudente n'épargne personne, dit saint Jean Chrysostome parlant d'Hérodiade, elle n'honore pas le Lévite, elle ne respecte pas le prêtre ; elle n'a aucun égard pour le prophète. De nos jours n'en trouve-t-on pas qui ont reçu des ennemis de l'Eglise la mission de faire tomber les ministres de Dieu, ou qui dépouillent leurs victimes par un infâme chantage ? N'en est-il pas qui se font une gloire de triompher de la vertu d'un lévite, ou qui en font le pari ? Mais sans aller plus loin, n'a-t-on pas vu de prétendues dévotes feindre une maladie secrète qu'elles ne pouvaient faire connaitre qu'à leur confesseur afin de chercher à le perdre ? Des personnes bien élevées, d'une famille chrétienne, tentant tout pour séduire un prêtre leur proche parent ? Tant il est vrai qu'il faut se défier de toutes. *Ne respicias mulierem multivolam, ne forte incidas in laqueos illius.* (Eccli. ix, 3.) *Nec audias illam, ne forte pereas in efficacià illius.* (Ibid. 4.)

Si elle est faible, prenons garde ! la compassion qu'elle inspire peut être pour nous un péril, et les marques que nous lui en donnons peuvent la perdre. Celles qui par faiblesse ont des pensées coupables peuvent les porter sur nous. L'expérience de plus de trente années de missions nous a appris plus d'une fois, que tel bon prêtre qui ne songeait par des paroles pleines de bonté qu'à soutenir des âmes faibles, ou à encourager des âmes tentées, était lui-même à son insu l'objet de leurs coupables passions. Bien entendu que ces malheureuses lui cachaient au saint Tribunal leur état, afin de ne pas perdre ses faveurs.

Si la femme est sainte, ou vierge, ne devons-nous pas par notre ministère la rendre plus sainte encore ? Quel malheur, si nous attachions à la créature des cœurs qui sont si bien faits pour Dieu seul ! Et ce n'est que par une sainte réserve que nous préserverons d'une affection naturelle des cœurs toujours prêts à se donner à qui leur témoigne quelque intérêt. Est-ce une piété sérieuse que celle qui ne s'étaye que sur les secours que lui prodigue un prêtre ? Ne faut-il pas habituer les âmes à marcher seules, sans être toujours tenues à la lisière ? Sans cela ne risque-t-on pas, quand, par suite des circonstances, on leur manquera, de les voir tout abandonner, comme l'expérience l'apprend ? Et puis la femme vertueuse a-t-elle moins d'attrait pour nous ? Ecoutons le Saint Esprit.

A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur. Eve était dans l'état d'innocence quand elle séduisit Adam. Et ne peut-on pas dire que ceux qui se perdent dans une vocation sainte, ne le font le plus souvent que par suite des familiarités qu'ils ont avec des femmes. *Per eam omnes morimur.* Ecoutons encore : *Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens.* (Eccl., xlii, 14.) Il vaut mieux supporter la méchanceté d'un homme, que les bienfaits, que les marques d'estime ou d'affection d'une femme. Un homme méchant est moins dangereux. Qui ne le comprend ? Là-dessus, Corneille de Lapierre, auquel nous empruntons tout ce que nous disons sur ce sujet, ajoute : Que les chrétiens et même les prêtres et les religieux apprennent combien ils doivent se tenir en garde contre les femmes qui font le bien, contre celles qui sont pieuses et dévotes, et même surtout contre celles-là. Aussi saint François d'Assise fit-il tout son possible pour obtenir du pape Grégoire IX que la charge des Clarisses fut enlevée à ses religieux. Il disait en tremblant : Je crains que *dum Deus nobis abstulerit uxores, diabolus nobis procuraverit sorores.* Le Bienheureux Richer, compagnon de saint François, avait à un haut degré le don de chasteté, et il fuyait la compagnie des femmes. Comme on lui en demandait la raison, il répondit :

Si j'agissais autrement, je risquerais de perdre par un juste jugement de Dieu la grâce qu'il m'a faite (1). Saint Thomas d'Aquin agissait et parlait de même. Saint Ignace de Loyola recommandait d'éviter toute familiarité avec les femmes qui mènent ou semblent mener une vie spirituelle, mais surtout avec celles qui à raison de leur âge et de leur condition, offrent plus de péril.

Le P. Le Jeune avait donc raison de dire : « Avec les femmes il y a trois choses à redouter : *Damnum emergens, lucrum cessans, periculum sortis.* » Et saint Liguori remarque qu'il faut éviter toute familiarité avec des parentes, fussent-elles même sœurs ou nièces, et se défier même des personnes laides ; car le démon est un peintre habile qui sait rendre séduisant même le plus rebutant visage.

Il faut cependant, dira-t-on, convertir les pauvres pécheresses, soutenir les faibles, encourager les âmes pieuses. Oui certes ! Notre-Seigneur l'a fait, et après lui tous les saints ; mais qui est-ce qui convertira le mieux les pécheresses, qui fortifiera le mieux les infirmes ? Est-ce celui qui se fera le complice de leurs crimes ou de leurs faiblesses ? Qui fera avancer les âmes dans une piété sérieuse, sinon celui qui leur donnera l'exemple du détachement des créatures, et qui le leur fera pratiquer ?

Gardons-nous certes de rebuter personne, sachons même courir après la brebis comme le bon pasteur. *Omnibus debitor sum.* Les femmes ont une âme faite pour Dieu, et dans cette âme il y a parfois des trésors de dévouement, de générosité et de vertus. L'Evangile et la Vie des saints ne permettent pas d'en douter. Mais si nous voulons leur faire un vrai bien, si nous voulons qu'elles recourent à nous en grand nombre avec une entière confiance, soyons réservés, graves, dignes ! Alors celles qui sont vicieuses nous respecteront ; elles ne viendront à nous que comme Madeleine, en versant des larmes et en sollicitant leur pardon ; nous ferons taire les langues méchantes, en ne provoquant pas leur jalousie, si nous n'avons de préférence pour personne ; et les âmes pieuses, toujours avides de trouver un prêtre sérieux, nous confieront les secrets de leur conscience et apprendront de nous la voie de l'abnégation qui mène au ciel. Ce sont les vrais prêtres qui ont le plus de succès dans leur ministère avec les femmes comme avec les hommes. Les femmes courent de loin auprès d'eux, quand elles voient qu'ils ne recherchent pas des entretiens frivoles avec elles : c'est ce que l'expérience apprend.

Nous avons donc tout à gagner, soit pour notre âme, soit pour le salut de tous, en gardant d'une manière exacte toutes les règles de la modestie ecclésiastique : d'abord respectons les statuts du diocèse dans le choix des personnes que nous prenons à notre service. Massillon avait défendu sous peine de suspense *ipso facto* à ses prêtres d'avoir à leur service une femme ayant moins de cinquante ans, autre que leur sœur ou leur mère. (V. nº 1724, à la note.) On ne saurait dire combien les dispenses d'âge que l'on demande et que l'on obtient quelquefois ont de fâcheuses conséquences. Jamais un prêtre ne devrait prendre à son service une personne pour laquelle il éprouverait une inclination trop naturelle ; agir autrement c'est une imprudence fatale. Quand on a exercé le ministère pendant quelques années, on a rencontré parmi ses filles spirituelles des personnes bonnes d'ailleurs et devouées ; c'est sur l'une d'elles que l'on fixe naturellement son choix. C'est souvent un péril ; il vaudrait mieux choisir une personne que l'on ne connût pas, *in operibus bonis testimonium habens*, avancée en âge, que l'on n'eût jamais dirigée,

(1) Sanche, sœur d'Alphonse II, roi de Portugal, avait parmi ses suivantes une jeune fille de noble naissance et de grande piété, appelée Marie Garcia. Celle-ci était très avide d'avoir des entretiens spirituels avec un religieux franciscain de si grande vertu qu'à sa mort saint Antoine de Padoue vit son âme monter au ciel. Elle lui demanda donc avec beaucoup de larmes une entrevue. Le religieux, cédant à ses importunités, s'y rendit, mais en portant d'une main un flambeau et de l'autre de la paille qu'il approcha du flambeau et qui fut consumée à l'instant. « Madame, dit-il, le sort de cette paille est celui des religieux qui s'entretiennent souvent avec les femmes, ils perdent tout le fruit de l'oraison et des entretiens avec Dieu. » Cela dit, il se retira, et Marie Garcia ne demanda plus à s'entretenir avec lui.

et qu'on ne doit jamais diriger. Les statuts de certains diocèses défendent aux prêtres de confesser leurs domestiques, et cette règle est sage. Qu'on ne permette pas aux personnes de service d'entrer dans sa chambre, à moins qu'on ne soit absent et qu'on n'aille jamais dans la leur. En cas de maladie, qu'on ne cesse pas de garder une grande réserve. Comme le remarque saint Jérôme, il est des soins qui, en guérissant le corps, ont donné la mort à l'âme. Saint Liguori, étant évêque de Sainte-Agathe, avait porté l'excommunication majeure contre le prêtre qui admettrait une femme dans sa chambre, et contre la femme qui y entrerait. Dira-t-on que c'est sévère? Non! rien n'est plus sévère que ce qui expose au péché et à l'enfer. Dans toutes les cures il faudrait un parloir, et il serait sage que les portes en fussent vitrées comme dans un couvent. Si elles ne sont pas dans ces conditions, qu'on les tienne ouvertes, et qu'on coupe court à toute longueur dans des entretiens utiles. Le plus souvent du reste les personnes du sexe peuvent dire au confessionnal ce qu'elles ont à exposer à un prêtre, surtout à un vicaire. Les causeries à la sacristie n'ont pas moins d'inconvénients que celles qui ont lieu au presbytère; et elles sont souvent plus remarquées. Chose singulière, il y a presque dans toutes les paroisses un certain nombre de personnes, qui ont à tout propos à courir après tel ou tel prêtre, à la sacristie ou ailleurs, et qui ruinent sa réputation en même temps que la leur.

Quand on fait des visites, et aujourd'hui elles sont nécessaires, qu'on parle aux femmes de la porte, ou au moins la porte étant ouverte, si elles sont seules; et qu'on ne s'asseye pas. *Nunquam solus cum solâ sine arbitro sedeas.* C'est la sage règle de saint Jérôme. Gardons-nous de leur permettre sous prétexte de dévotion de nous toucher ou de nous baiser la main. *Noli me tangere*, savait dire Notre-Seigneur à Madeleine, même après sa résurrection. Qu'on ne dise aux personnes du sexe, au confessionnal ou ailleurs, que ce qu'elles pourront répéter sans inconvénient; et si on est obligé de leur écrire, qu'on n'écrive que ce qu'elles pourront montrer à tous, sans détriment pour qui que ce soit. Il serait bien simple celui qui compterait sur leur discrétion. N'acceptons pour nous aucun de ces petits présents, qui, sans qu'on s'en doute, amollissent les âmes. Usons d'une grande bonté au saint Tribunal, afin d'ouvrir les consciences; mais ne supportons ni compliments ni entretiens inutiles.

Enfin veillons sur nos yeux. *Ne respicias mulieris speciem*, dit le Saint-Esprit. (Eccl., xxv, 28.) *Virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore illius.* (Eccli., ix, 9.) *Noli circumspicere in vicis civitatis.* Saint Augustin dit que celui qui ne sait pas garder ses yeux, ne sait pas garder son cœur. *Averte faciem tuam a muliere compta.* (Ibid. 8.) *Intueri non debes quod non debet concupisci*, dit Raban Maur. Pour que l'esprit se conserve pur, il faut baisser les yeux. *Propter speciem multi perierunt; et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit.* (Ibid. 9.) Et un poète a dit? *Oculi sunt in amore duces*; cela s'explique facilement. De même que le vrai est l'objet de l'intelligence, le bien de la volonté, le beau est l'objet de l'amour. *Speciem mulieris alienæ multi admirati reprobi facti sunt.* (Eccli., ix, 11.) Les saints l'ont compris. (V. saint Hugues, note 3 du n° 1612.) Saint Grégoire de Nazianze s'indigne avec raison de ce que des jeunes gens téméraires ne le comprennent pas. « Dans la vieillesse où je suis parvenu, je déchire mon corps, je ferme mes yeux, j'accable jour et nuit de soucis mon âme trois fois malheureuse, pour la retirer des flammes; et malgré cela ce n'est qu'avec grand effort que je domine mon corps; de quel front, vous qui êtes à la fleur de l'âge, et qui sentez les désordres des sens, prétendez-vous que vous avez une chasteté à l'épreuve, et que vous n'avez qu'une amitié spirituelle pour celle qui a vos faveurs? O amour détestable que Jésus-Christ a en dégoût. Religieux, vivez en religieux, (prêtres, vivez en prêtres), car si vous entretenez des liaisons avec des personnes du sexe, vous avez perdu l'esprit de votre état. » Quel dommage, pour des bagatelles semblables qui ne laissent que des remords, qui empoisonnent une vie sacerdotale, qui seront la matière de nos tourments à l'heure dernière, et peut-être de notre condamnation au tribunal de Dieu, de stériliser son ministère, et de perdre ou du moins d'arrêter dans la voie du bien celle qu'on avait mission de

sauver! Mgr Villecourt disait aux prêtres catéchistes. « Gardez-vous de montrer plus de sympathie ou de préférence pour un sexe que pour un autre, de trop fixer vos regards sur les enfants dont l'extérieur vous plairait naturellement davantage. Cette immortification ne serait jamais sans danger pour vous. » Ces recommandations ont une portée très grave pour tous; mais surtout pour ceux qui avant le sacerdoce auraient eu des faiblesses avec de petits garçons. S'ils écoutaient la nature, ils verraient bientôt renaître les déplorables tentations dont ils ont été déjà les victimes.

O vous qui êtes jeunes, prenez donc ces habitudes d'une sainte réserve. Quelle joie pour vous de pouvoir dire quand vos cheveux auront blanchi, que dans tout le cours de votre vie sacerdotale, vous n'avez jamais donné à personne une marque inconvenante d'affection! Cette joie n'est-elle pas plus précieuse que les vaines et cruelles satisfactions de la sensualité?

2° *L'humilité*, est la gardienne de la chasteté. (V. ci-dessus n° 1724, en note.)

1753. 3° *Mortification*. (V. n° 1612 et suiv.) « Les saints prêtres, dit saint Liguori, ont pour pratique d'employer quelques pénitences douloureuses comme la discipline, le bracelet. Plusieurs dédaignent de pareilles macérations, alléguant que la sainteté consiste dans la mortification de la volonté: à cela saint Louis de Gonzague répondait avec sagesse : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere*. Saint Laurent Justinien répétait souvent qu'il y a autant de folie à prétendre garder la chasteté en menant une vie molle, oisive et sensuelle, qu'il y en aurait à vouloir éteindre le feu en y jetant de l'huile. Si nous n'avons pas le courage de mortifier notre chair par de dures pénitences, du moins soyons fidèles à accepter avec résignation les peines qui nous viennent de Dieu, les maladies, le chaud, le froid, les incommodités, les assiduités auprès des moribonds, à confesser les prisonniers, les gens grossiers, qui exhalent de mauvaises odeurs, à nous priver de quelques plaisirs permis. »

« Saint Chrysostome dit : *Quando Deus dat alicui ut mortuos suscitet, minus dat quam cum dat occasionem patiendi*. Je le demande, quels si grands avantages avons-nous jamais retirés de toutes les satisfactions que nous nous sommes données? Si au contraire nous avions su nous mortifier dans toutes ces rencontres, quel mérite n'aurions-nous pas maintenant auprès de Dieu? Désormais, mettons en réserve quelque chose pour l'éternité. Plus nous nous mortifierons, moins nous souffrirons dans le purgatoire, plus aussi nous aurons de gloire dans le ciel. Oh! nous sommes ici-bas de bien tristes voyageurs, pressant vite notre chemin. L'éternité s'ouvrira vite devant nous! » (Selva.)

1754. 4° *La fuite du monde*. Le monde est l'ennemi de la chasteté et de la vertu. « Le vrai chrétien le craint, le hait et le fuit. Tout y est en effet dangereux : ses caresses séduisent, ses persécutions découragent, ses plaisirs corrompent, ses amusements dissipent, ses exemples égarent, ses sollicitations entraînent. Tout y est injustice. Il prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence, ses mépris à la vertu. Il chérit les scélérats, et ne peut souffrir les gens de bien. Les vrais sages lui paraissent insensés, les insensés comme lui sont les seuls sages.

» Tout y est faux. Ne comptez ni sur le brillant de ses pompes, ce n'est que vanité; ni sur l'apparence de ses vertus, ce n'est qu'hypocrisie; ni sur l'empressement de ses prévenances, ce n'est qu'adulation; ni sur la générosité de ses services, ce n'est qu'intérêt; ni sur la multitude de ses promesses, ce n'est que fourberie. Tout y est trompeur. Il annonce la paix, on n'y trouve qu'inquiétude; il promet des plaisirs, on n'y goûte qu'amertume; il fait espérer des biens, on n'y gagne que pauvreté; il excite par l'espoir de la liberté, il suscite mille embarras; il berce par l'attente de la gloire, et il couvre de confusion. Non, non, ministres du Dieu de sainteté, vous n'êtes pas faits pour le monde : si vous étiez des siens, il vous aimerait. L'Evangile que vous suivez, que vous enseignez, vous rend nécessairement l'objet de son aversion. *Mundus vos odit, quia de mundo non estis*. (JOAN., XV, 19.) Le fréquenter, c'est s'exposer à se perdre; l'aimer, c'est être déjà perdu; l'imiter, le favoriser, c'est contribuer à le perdre lui-même; s'il nous plaît, nous sommes vaincus; si nous voulons lui plaire, nous sommes

esclaves, ne nous arrêtons pas, ne passons qu'en courant sur ces terres maudites. Fuyons l'ennemi qui nous poursuit; et après notre ministère accompli, réfugions-nous dans l'arche, comme la colombe qui ne sait où mettre son pied. Mais tout cela ne suffit ni pour le désarmer ni pour lui en imposer. Est-il même facile de se défendre des charmes séduisants de son commerce ? Et n'est-ce pas le plus redoutable de ses effets, de calmer les alarmes, de forger des chaînes, de se faire aimer ?

« Un ministre des autels doit non seulement se préserver de sa corruption, mais encore l'arrêter dans ses poursuites, lui arracher ses conquêtes, combattre ses principes, ses coutumes, ses pompes, son langage. Ce sont deux ennemis irréconciliables, toujours intéressés à se détruire. Heureux même s'ils ne s'accordent jamais de relâche, malheureux s'ils faisaient la paix. Le monde perdrait dans un ministre accommodant le sel qui doit le préserver de la corruption, et le ministre perdrait la couronne qui doit récompenser son zèle. La passion désire cette paix funeste, et souvent ne réussit que trop à la négocier. Elle voudrait l'autoriser par des exemples respectables, jouir du moins d'un repos qu'un zèle importun ne lui permet pas de goûter. Gardons-nous de trahir la vérité en négligeant de la défendre, ou de nous trahir nous-mêmes en cessant de nous garantir.

« Quel bonheur d'être persécuté avec celui qui a dit : Je ne suis pas de ce monde ! Quel funeste préjugé pour nous d'être favorisés, même tolérés, *Ego non sum de hoc mundo*. (JOAN., VIII, 23.) » (1) (*La Tour*.)

Nous lisons dans l'Ecriture que les Egyptiens faisaient leurs dieux de quelques animaux, qu'ils les adoraient en cette qualité; mais au contraire, les enfants d'Israël appelaient abominations ce que les Egyptiens appelaient des dieux; et ils immolaient au vrai Dieu ces mêmes animaux que les autres adoraient. Les justes, vrais Israélites, font de même; ils appellent abominations les dieux du monde, qui sont les honneurs, les plaisirs, les richesses qu'ils adorent, et sacrifient au vrai Dieu ces faux dieux comme des choses abominables. Quiconque veut offrir un sacrifice agréable à Dieu, doit prendre garde à ce que le monde adore, et le sacrifier; et d'un autre côté embrasser de bon cœur ce qu'il voit que le monde a en horreur et en exécration. (Voir n° 929.) (2)

« La famille de Jacob en Egypte vécut toujours séparée des Egyptiens, dit Massillon, elle habita une terre à part, parce que ses mœurs n'avaient rien de commun avec celles de l'Egypte. Les enfants de Jacob offraient en sacrifice des animaux au Seigneur et l'Egypte les adorait.

« Ce n'était là qu'une figure. Nous formons un peuple à part, au milieu du monde, parce que nous sacrifions à Dieu les passions de la chair, et que le monde les adore. Dès que nous rompons la barrière qui nous sépare de lui, dès que nous sortons de cette heureuse terre de Gessen, et que nous allons nous mêler parmi les idolâtres, leur culte devient le nôtre : il faut adorer ce qu'ils adorent.

« Il ne faut donc aller dans le monde que comme un levain céleste qui doit faire fermenter toute la pâte; et quand nous voyons le monde pour le sauver, Dieu nous garde des périls du monde. Pierre ne marchait sur les

(1) Saint Rémi, archevêque de Reims, voyant avec douleur que la Morinie était redevenue païenne, fit appeler un solitaire qui vivait fort saintement dans les environs de Reims et il lui persuada de quitter sa solitude et de se dévouer au salut de ces pauvres âmes. En le consacrant évêque, il lui dit : « Homme de Dieu, jusqu'à présent vous avez fui le monde, vous aurez à lutter contre lui. Soyez son ennemi déclaré. *Esto et vocare Antimundus.* » Et depuis lors le saint évêque ne s'appela plus qu'Antimond. C'est sous ce nom qu'il est désigné dans la vie des saints. Il convertit un grand nombre de païens dans le territoire de Thérouanne et de Boulogne.

(2) César de Bur, gentilhomme de Cavaillon, poursuivi par le désir de se convertir, revenait triste d'une fête mondaine à Avignon. Comme il était plus de minuit, en passant devant le couvent des religieuses de Sainte Claire, il les entendit chanter Matines. Cette voix lui perça le cœur de douleur et le couvrit de confusion. Il tomba une seconde fois à la renverse et s'écria : « Misérable que je suis, je cours encore les rues pour offenser Dieu, tandis que ces innocentes vierges sont assemblées pour le louer, pardon, je renonce dès ce moment à toutes mes folies, je me donne entièrement à vous. Ce fut là l'achèvement de sa conversion et comme le sceau qui la rendait inviolable.

eaux que par ordre de Notre-Seigneur, aussi Notre-Seigneur lui tendait-il la main. »

Mais on n'a droit de compter sur ce secours qu'autant qu'on ne va dans le monde que pour des intentions saintes. Massillon n'admet pas qu'on puisse aller, pour y trouver un délassement à ses travaux, dans un monde même chrétien.

« *Sic non est inter vos sapiens quisquam?* dit-il après saint Paul. C'est avec des confrères fervents qu'un prêtre doit se délasser de ses fatigues. Jean-Baptiste ne va chez Hérode que pour lui dire : *Non licet*. Notre-Seigneur n'assiste aux noces que pour montrer sa puissance et confirmer sa doctrine ; s'il va chez un publicain, c'est pour en faire un enfant d'Abraham ; s'il monte à Jérusalem aux jours de fête, c'est pour chasser les profanateurs du temple. En envoyant ses Apôtres, il leur ordonna de n'entrer dans les maisons que pour y porter la paix. Les Apôtres l'imitent. *Cupio enim videre vos ut aliquid vobis impertiar gratiæ spiritalis.* » Massillon recommande même d'éviter les ecclésiastiques mondains et dissipés. « La grâce de l'imposition des mains, dit-il, est éteinte en eux ; vous ne la ressusciterez pas, et vous verriez infailliblement périr et éteindre la vôtre. »

Toutefois quand il s'agit d'un ministère à remplir, de visiter ses paroissiens, de faire cesser des abus, de donner un conseil utile à une âme qui s'égare, gardons-nous de laisser les autres se perdre, sous prétexte de nous mettre en sûreté.

Mais visitons tout le monde, même ceux qui nous sont hostiles. Oublier ou délaisser quelques-uns, c'est les humilier, ou leur laisser voir de l'aversion ; et tous doivent être convaincus que nous les aimons. Que nos visites soient courtes, surtout chez les femmes qui seraient seules, fussent-elles même bienfaitrices de notre église. Qu'elles gardent leurs largesses plutôt que de nous enlever notre réputation. C'est le cas de ne pas s'asseoir et de laisser la porte ouverte. Rien ne prête à la critique comme de voir souvent et longtemps les mêmes familles, et de délaisser les autres. Dans les voyages même, ayons soin de garder la soutane.

1755. « L'habit clérical apprend au peuple à respecter le ministre, dit Massillon, et au ministre à respecter son caractère. C'est un moniteur toujours présent qui le retient. C'est l'uniforme de la milice sainte et qui nous unit et nous honore. Pourquoi en rougirions-nous, quand dans tous les états les hommes sont fiers d'en porter les marques distinctives ? » Il est dit de saint Bernard : *In vestibus semper ei paupertas placuit, sordes nunquam.* Imitons-le.

C'est ridicule de chercher à plaire, quand on porte un habit qui signifie qu'on est mort au monde ; et la malpropreté inspirerait le mépris de notre personne et de notre ministère.

XV. — Des défauts.

1756. On pourrait aussi au lieu de traiter des vertus, parler des défauts. *Omne quod in mundo est concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* Et on unirait dans la même conférence I. *la sensualité*, n° 1050.

1757. II. *Concupiscentia oculorum. Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus.* (Luc. xiv, 34.) *Nolite solliciti esse.... Hæc omnia gentes inquirunt.* Quand on n'est pas détaché par le cœur des choses de la terre, on n'est pas chrétien, mais païen. Comment serait-on un prêtre selon le cœur de Dieu ? *Dominus pars hæreditatis meæ*, aussi quelles instructions Notre-Seigneur a-t-il données à ses Apôtres, les modèles de tous les prêtres à venir ? *Gratis accepistis, gratis date... nolite possidere aurum neque argentum... non peram in viâ, neque duas tunicas, neque calceamenta neque virgam : Dignus est enim operarius cibo suo.* (Mat., x, 8 et seq.) Les Apôtres ont pratiqué à la lettre ces conseils, et s'ils n'ont pas exigé de tous qu'ils les suivissent, ils ont toujours voulu qu'un ministre de Dieu ne fût pas *turpis lucri cupidum.*

Mirum valde est, quod te solo sit Deus tuus contentus, neque velit aliam

partem te hæreditatem habere, tu vero eo non contentus, ad terrenas inhies divitias et hæreditates : sufficiat tibi, quæso, Deus tuus, sicut tu sufficis Deo tuo. (S. CYPRIEN.) Les richesses, dit saint Bernard, *possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant.* Le concile de Milan dit aux prêtres : *Thesaurizate non thesauros in terra, sed bonorum operum et animarum in cœlis.* Comme l'araignée dépense ses entrailles à ourdir sa toile, dit saint Liguori, et cela pour prendre ensuite une mouche, ainsi plus d'un prêtre s'épuisent en perdant leur temps et leurs œuvres spirituelles pour l'acquisition d'un pouce de terre. *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et in desideria multa inutilia et nociva.* (I. TIM. VI, 9.) *Cur nos affligimus circa nihil, cum possidere Creatorem omnium valeamus ?* dit saint Bonaventure. Pour qui se créer de tels soucis ? *Unus est, et non habet secundum, non filium, non fratrem ; et tamen laborare non cessat. Nec recogitat dicens : Cui laboro et fraudo animam meam bonis ?* (ECCL. IV, 8.) — Ah ! il travaille peut-être pour ses parents ; mais le prêtre n'est-il donc pas comme Melchisedech... *sine patre, sine matre, sine genealogia ?* qu'il abandonne, s'il le faut, à ses parents, son patrimoine, soit : mais quand ses parents peuvent se suffire avec un travail honnête, il n'a qu'à leur dire une bonne fois comme Notre-Seigneur : *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* Saint Laurent Justinien répondit à un de ses frères qui lui demandait de l'aider à doter une de ses filles : Si je vous donne peu, vous n'avez pas besoin de ce peu et ne vous en contenteriez pas ; si je vous donne beaucoup, je fais tort aux pauvres de mon Église. Trouvez bon en conséquence que je ne vous donne rien.

Aux prêtres qui prennent sur eux toute la gestion des affaires domestiques, saint Liguori demande pourquoi ils se sont faits ministres de la maison de Dieu, s'ils voulaient s'occuper uniquement des affaires de leur maison. *Dimitte mortuos sepelire mortuos* (1).

Pour la même raison, le saint conseille de perdre quelque chose plutôt que de plaider. *Perde aliquid ut Deo vaces*, dit saint Augustin, *perde nummos ut habeas quietem*, et aussi l'honneur.

Quelle fut la gloire des Apôtres ? Saint Chrysostome nous l'apprend. *Apostolos magnos præcipue effecit verus ac non simulatus gloriæ atque pecuniæ contemptus.* Ce fut celle de tous les saints. Saint Boniface, archevêque de Mayence, l'Apôtre de l'Allemagne, disait : Autrefois des prêtres d'or se servaient de calices de bois ; mais aujourd'hui ce sont des prêtres de bois qui célèbrent dans des calices d'or. Plus nous nous éloignons de la pauvreté apostolique, moins nous sommes estimés.

« Je ne dis pas que, distribuant à ses peuples des richesses et des bénédictions spirituelles, il ne soit pas permis au prêtre d'en recevoir de temporelles, remarque Massillon ; mais je dis que c'est un opprobre pour le ministère et pour le ministre, de les exiger avec dureté ; je dis que c'est un scandale d'en traiter comme on traiterait d'un service terrestre.

« Un pasteur avide et mercenaire n'aime pas son troupeau, il n'en aime que la toison ; et son troupeau qui le connaît ne le regarde que comme un ennemi et un loup dévorant et non comme un père ; et d'autant plus, que quelque modique que soit le revenu de la plupart d'entre vous, il est toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple, qui regarde votre situation comme digne d'envie, et aux yeux de qui votre modicité, comparée à son état malheureux, paraît un état d'opulence. Adoucissez donc par un caractère de charité et de désintéressement, ce que cette différence peut inspirer à vos peuples de dégoût et pour la religion et pour ses ministres ; n'achevez pas de les aigrir par une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du ministère. »

Mgr Villecourt recommande de ne jamais se plaindre en chaire de ce qu'on ne paye pas le casuel, de ne jamais entre confrères apprécier la valeur

(1) Saint Laurent Justinien confia à un économe fidèle le soin du temporel de son évêché de Venise, et il avait coutume de dire à ce sujet : « Il est indigne d'un pasteur des âmes d'employer une partie considérable d'un temps, qui est si précieux, à entrer dans les petits détails qui ont l'argent pour objet. »

des paroisses par ce qu'elles rapportent comme on le fait trop souvent, de favoriser la réhabilitation des mariages, en n'exigeant rien pour leur célébration, de ne pas exiger des pauvres des honoraires qu'ils ne peuvent verser, de ne pas être trop difficiles à croire pauvres ceux qui protestent qu'ils le sont. Nous sommes dans un siècle si orgueilleux ! Il conseille même de dire une messe pour un pauvre défunt à qui personne ne pense. — On doit aussi se faire une loi de ne pas accepter de présents de ses pénitents ; car au témoignage du Saint-Esprit, les présents aveuglent les juges et sont dans leur bouche comme un mors qui les rend muets et les empêche de châtier.

Sachons même prendre sur nos modestes ressources pour faire généreusement l'aumône. Saint Bonaventure dit : « Un pasteur qui aime Dieu, nourrit son troupeau par sa parole, en le consolant ; par ses exemples, en le fréquentant ; par ses biens, en subvenant à ses besoins. »

N'oublions pas la parole du Saint-Esprit : *Avaro nihil nequius.* « Un prêtre avare et intéressé est capable de tout, dit Massillon. C'est une âme vile, incapable d'aucun de ces sentiments nobles qu'inspirent les devoirs du sacerdoce ; et ce qu'il y a ici de plus terrible et qui nous fait mieux sentir la justice de Dieu contre un vice qui avilit si fort la religion et ses ministres, c'est que l'âge en rapprochant du terme où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres, l'âge qui devrait nous détromper de cet aveuglement, fortifie cette malheureuse passion et la fait revivre pour ainsi dire sur les débris mêmes d'un corps défaillant. A quoi aboutit cette vie sordide ? Vous le savez, à découvrir en public, par la manifestation de ces biens si sordidement accumulés, l'indignité de la vie d'un pasteur, et à finir par un scandale.

« Il arrive que cet indigne pasteur n'avait accumulé avec des soins si longs et si pénibles cet amas de boue, qu'afin que sa mémoire fût salie et déshonorée pour toujours. Il laisse la haine et la division dans l'esprit public, la honte parmi ses confrères et l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de Dieu et de l'Eglise sont chers. » (1) *Beatus vir... qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic et laudabimus eum. Fecit enim mirabilia in vita sua... et eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia Sanctorum.*

1758. III. *L'Orgueil et l'Ambition.* (V. nº 1038 et 1724.) « Tous les hommes, dit Bossuet, sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. Tel fut l'homme dans l'état d'innocence ; en perdant Dieu, il a perdu sa vraie grandeur, et il ne lui est resté que son néant. Il lui reste pourtant une impression de sa grandeur première, et il cherche à s'agrandir comme il peut, en cherchant les biens du dehors. La vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans. » La grandeur du sacerdoce ne doit pas nous enorgueillir. Tout ce qu'il y a de noble dans le prêtre vient de Dieu. De lui-même il n'a que les taches dont il défigure la dignité sublime à laquelle le Seigneur l'a élevé. Quand on demandait au curé d'Ars, s'il n'éprouvait pas quelques sentiments d'orgueil, lorsque les

(1) Il serait à propos de recommander aux prêtres de faire leur testament tous, et d'une manière telle que la malignité n'y retrouve rien à redire.

Saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, nous a laissé le sien ; nous y lisons ces paroles remarquables : « Je confesse humblement mon insuffisance ; mais je puis du moins me rendre le témoignage d'avoir toujours pratiqué le désintéressement le plus absolu. Combien de fois les chrétiens, les vierges de Jésus-Christ, les pieuses femmes déposaient sur l'autel des offrandes qui m'étaient destinées ! J'eus toujours soin de les leur faire rendre. Souvent on me reprocha d'en agir ainsi ; mais je voulais par là honorer mon ministère aux yeux des infidèles, et prévenir jusqu'à l'ombre d'un soupçon d'avarice. Aussi, de tant de milliers de néophytes que j'ai baptisés, nul ne peut se vanter de m'avoir fait accepter un présent. Mes bien-aimés, c'est vous et non vos richesses que j'ai cherchés. A vous vos biens ; à moi les fatigues, les périls de tout genre, au prix desquels j'ai pu sauver quelques âmes. Jésus-Christ mon Maître fut pauvre ; je le remercie de m'avoir appelé à l'honneur de partager son calice. Combien j'ambitionne le sort de nos martyrs qui ont versé pour lui leur sang ! »

foules se pressaient autour de lui. « Ah ! répondait-il, demandez plutôt si je ne suis pas tenté de désespoir. » Malheur à celui qui, placé par Dieu à des hauteurs sublimes, se complait en lui-même ! Que de terribles exemples pour confirmer cette vérité ! *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer* ? (Voir la suite Is., XIV, 12 et suivants.) Adam et Eve avaient été comblés des dons de Dieu ; ils voulurent monter plus haut, et crurent au serpent qui leur avait dit : *Eritis sicut dii*. On sait le reste. Le mot du Saint-Esprit est donc bien vrai : *Initium omnis peccati superbia*. (Eccli. X, 15.) Le prêtre, quelle que soit sa dignité, est plus faible que Satan dans le ciel, et que nos premiers parents dans le paradis terrestre, qu'il tremble donc ! et qu'il craigne 1° *de perdre le fruit de ses saintes œuvres*. Qu'est-ce donc que cette gloire frivole aussi facile à perdre que difficile à acquérir ? N'est-ce pas une vaine fumée qui se dissipe dans les airs, et pourtant elle est poursuivie par les docteurs de l'humilité. O mon Dieu, serait-il possible que cette vaine estime de quelques mortels, souvent trompés par l'ignorance, ou aveuglés par les préventions, que ces misérables éloges distribués avec si peu d'équité et si souvent contredits, fussent le mobile de nos veilles et de nos sueurs ! Serait-il possible que nous travaillassions pendant des mois, des années, pour faire dire à quelques esprits faibles et bornés que nous avons dirigé un grand nombre de pénitents, que nous avons habilement gouverné une paroisse, que nous avons annoncé avec éloquence la parole divine ! Ah ! ce serait bien peu estimer ces travaux que de les vendre à si vil prix ! Qui ne sait que, si tel était le motif dominant de nos œuvres, nous en perdrions le mérite. Apprenons que ce qui fait la valeur de l'œuvre, c'est l'intention élevée qui l'inspire, c'est l'amour de Dieu qui nous la fait entreprendre, n'eût-elle du reste aucun succès extérieur.

2° L'orgueil nous fait *perdre la paix*. Que faut-il pour troubler un prêtre orgueilleux ? un signe de désapprobation, une lettre sans réponse, l'absence d'une personne dont il enviait les éloges, les succès d'un confrère, un rien le rend chagrin, sombre, quelquefois haineux et jaloux.

3° *Odibilis coram hominibus*. Quel est le lieu de l'univers où l'orgueil ne soit haï et méprisé ? On redoute dans ce prêtre orgueilleux ces airs pédants, ces allures prétentieuses, ces paroles tranchantes, ces sourires dédaigneux. Ses confrères eux-mêmes le fuient ; comment les pauvres pécheurs, les impies mourants, ne le redouteraient-ils pas ? Volontiers ils feraient leurs aveux à un prêtre humble et doux comme Notre-Seigneur et ils rentreraient ainsi dans sa grâce : mais osent-ils s'exposer aux dédains, aux reproches amers d'un orgueilleux ? Comment les pauvres mal vêtus recourraient-ils à un tel prêtre, qui ne se plait que dans les sociétés brillantes et n'a de faveurs que pour les riches ? Ses catéchismes font trembler les pauvres enfants qui trouvent en lui non un père, mais un maître dur ; ses sermons si étudiés soient-ils, n'attirent pas ce bon peuple, auquel il fait sentir qu'il n'a pas assez de talent pour l'apprécier. Comment les supérieurs pourraient-ils estimer celui en qui ils trouvent non un fils docile, mais un censeur amer de tous leurs actes ?

4° *Abominatio Domini est omnis arrogans*. (Prov., XVI, 5.) Dieu le livre à ses propres forces. C'est le prêtre surtout qui doit craindre le châtiment ordinaire par lequel Dieu punit l'orgueil, c'est-à-dire le vice. Que de terribles exemples nous avons sous les yeux, de nos jours comme dans tous les siècles !

Après ces chutes : *Superbiam impœnitentia comitatur*, dit saint Bernard ; et saint Grégoire : *Evidentissimum reproborum signum superbia*. Donc *quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam*. (Eccli., III, 20.) Et en trouvant la grâce, vous ferez un vrai bien autour de vous, à l'exemple de Notre-Seigneur et de ses saints. Au lieu de confier le salut du monde au talent des orateurs et à l'épée des Césars, Notre-Seigneur l'a remis entre les mains de pêcheurs timides, auxquels il avait appris à se cacher à l'ombre de la Croix. Les prêtres humbles ont toujours été les instruments dociles de celui qui emploie *ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret*. C'est en se regardant comme le dernier des disciples de Jésus-Christ, que le modèle des pasteurs, des prédicateurs et des prêtres, saint

Vincent de Paul a conquis des paroisses et des contrées entières ; c'est en recherchant la société des petits et des pauvres qu'il fut appelé à consoler des princesses et des rois sur leur couche funèbre ; c'est par là qu'il a mérité les honneurs que l'Eglise lui rend (1). Au jugement de Dieu, le prêtre orgueilleux s'entendra dire : *Non novi vos. Qui se exaltat humiliabitur* ; le prêtre humble : *Qui se humiliat exaltabitur.* (D'après M. Mercier).

C'est l'orgueil qui mène à l'ambition des honneurs et des postes élevés. (2).

Post concupiscentias tuas non eas. Mortui estis et vita vestra abscondita est in Deo. Quod mortale est absorbeatur a vita. Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus, avec son esprit de pénitence, avec son détachement des biens de la terre, avec son humilité et sa douceur, *ut vita Christi manifestetur,* afin que les peuples apprennent du moins du prêtre, ces vertus chrétiennes, qu'ils ignorent hélas ! parce qu'ils n'en ont pas assez le modèle sous les yeux.

(1) Saint Grégoire le Grand écrivait à Léandre de Séville : « Quelle distance nous sépare ! Je vous envoie mes livres, lisez-les avec soin ; et puis pleurez mes péchés, puisque j'ai l'air de si bien savoir ce que je fais mal. »

(2) (*a*) Le cardinal archevêque de Metz offrit au B. Pierre Fourier trois paroisses : Pont-à-Mousson, Noménie et Mattaincourt. Le saint homme va prendre conseil de Jean Fourier son parent, qui lui dit : « Si vous voulez des honneurs et des richesses, prenez une des deux premières ; si vous voulez beaucoup de peine sans récompense temporelle, choisissez Mattaincourt. » C'était assez dire : Mattaincourt fut choisi.

(*b*) Saint Adalbert venait d'être nommé archevêque de Prague ; il fut reçu avec des transports de joie par le peuple et par le roi Boleslas : lui seul s'affligeait de sa dignité ; depuis ce jour jusqu'à sa mort, on ne le vit jamais rire ; et quand on lui en demandait la raison, il répondait : « Il est bien facile de porter une mitre et une crosse ; mais c'est bien terrible d'avoir à rendre compte des âmes au tribunal de Dieu. »

(*c*) Saint Augustin disait qu'il n'avait jamais reconnu aussi clairement que Dieu était irrité contre lui, et le voulait punir de ses égarements, que lorsqu'il avait été élu à l'épiscopat.

(*d*) Le B. Humbert de Romans, général des Dominicains, apprenant que Albert le Grand était nommé à l'évêché de Ratisbonne, lui écrivit pour lui représenter combien il est difficile dans ces hautes dignités de ne pas offenser Dieu et les hommes. Il conclut en protestant qu'il aimerait mieux voir porter un de ses religieux dans le cercueil que sur une chaire épiscopale. Le Pape ordonna toutefois, et il fallut obéir ; mais Albert le Grand, au bout de trois ans, put enfin faire agréer sa démission et rentrer au couvent de Cologne, en même temps que le B. Humbert qui s'était démis lui-même du généralat.

(*e*) Grégoire X, considérant le besoin qu'il avait de quelques personnes éminentes en doctrine et en sainteté, pour examiner et décider avec lui les grandes affaires qui se devaient proposer au concile général de Lyon, jeta, pour cela, les yeux sur saint Bonaventure et résolut de le faire cardinal. L'humble serviteur de Dieu, étant averti de ce dessein, se retira le plus tôt et le plus secrètement qu'il lui fut possible, pour en éviter l'effet ; et étant venu à Paris, il commença son bel ouvrage sur l'Hexaméron dont il enseigna publiquement une partie. Mais cet innocent artifice ne fut pas capable de faire changer de résolution Sa Sainteté ; au contraire, apprenant où il était, elle lui envoya un ordre exprès de se rendre incessamment auprès de sa personne. Saint Bonaventure qui, pour avoir commandé tant d'années, n'avait pas oublié d'obéir, se soumit à cet ordre. Lorsqu'il eut atteint les confins de la Toscane, il alla se reposer quelques jours au couvent de Migel près de Florence. Deux nonces envoyés pour lui présenter le chapeau de cardinal, ayant appris en chemin où il était, le vinrent trouver. Ils arrivèrent à la fin du repas. Notre saint lavait et essuyait à son ordinaire la vaisselle, suivant l'usage de la communauté. La présence de ces députés ne l'étonna point ; il ne rougit point d'exercer devant eux un si humble emploi ; il ne voulut point interrompre son travail pour les recevoir ; mais, ayant donné ordre de les conduire dans une chambre, il acheva tranquillement ce qu'il avait commencé. On dit même qu'il fit suspendre le chapeau de cardinal à la branche d'un cornouiller qui était auprès de la cuisine, et Vadding affirme que le cornouiller durait encore de son temps (1628) plein de vie et de verdeur, qu'on le montrait aux pèlerins qui passaient par ce couvent. — Lorsque la vaisselle fut lavée, il rassembla ses frères et leur dit en gémissant : « Enfin, mes frères, après nous être acquitté des devoirs du Frère mineur, il faut que nous ployions encore les épaules sous le poids de cet office ; mais, croyez-moi, les emplois du cloître sont aisés et salutaires, tandis que ceux qui sont attachés aux grandes dignités sont pesants et pleins de dangers. » Ensuite il alla trouver les envoyés du Souverain Pontife et les reçut avec tout le respect et l'honneur que demandait leur mission. Le Pape le consacra évêque d'Albano, l'un des six sièges suffragants de Rome, qui se donne ordinairement aux six plus anciens cardinaux prêtres.

Imitamini quod tractatis. Quel affreux parallèle ! L'orgueil est-il supportable après d'un Dieu anéanti jusqu'à la mort, et la mort de la croix ? L'avarice est-elle excusable auprès d'un Dieu dépouillé même de ses vêtements ? La sensualité est-elle tolérable auprès d'un Dieu déchiré, meurtri depuis la plante des pieds jusqu'à la tête ? S'il doit rougir le chrétien, qui sous un chef couronné d'épines nourrit des membres délicats qu'il pare de fleurs, quelle confusion doit être celle du prêtre qui demeurerait orgueilleux, sensuel, attaché à la terre ! Ce divin modèle est-il loin de vous, prêtres du Seigneur ? De quelque coté que vous tourniez les yeux, vous voyez cette Passion divine. Tous vos habits sont parsemés de croix. L'autel où vous montez est un calvaire ; le calice où vous buvez est plein du sang d'un Dieu ; l'hostie que vous tenez est son corps victime pour nos péchés ; l'action que vous faites à l'autel est le renouvellement de sa Passion ; la division, la consommation des espèces en sont l'image. Tous les jours ces grands objets sont sous vos yeux et vous les mettez sous les yeux du peuple. Quoi, vous pourriez présenter au peuple, et soutenir vous-mêmes cette étrange opposition d'un Dieu anéanti et d'un prêtre plein de lui-même, d'un Dieu dépouillé et d'un prêtre avare, d'un Dieu immolé et d'un prêtre sensuel. (D'après DE LA TOUR.) *Imitamini quod tractatis*, et un jour les jouissances du ciel, les richesses de Dieu, la gloire des élus seront la récompense de la guerre faite ici-bas à la sensualité, à l'avarice, à l'orgueil.

XVI. — Messe.

1759. D'après saint François de Sales, la Messe renferme tout l'abîme de l'amour divin ; et saint Chrysostome dit : *Dicendo Eucharistiam omnem benignitatis Dei thesaurum aperio.* D'où vient donc qu'il y a des prêtres qui ne sont pas saints ? Cela ne vient pas de ce qu'on ne célèbre pas. On comprend aujourd'hui le mot du vénérable Bède : *Sacerdos non legitime impeditus, celebrare omittens, quantum in eo est, privat S. Trinitatem gloria, angelos lætitia, peccatores venia, justos subsidio, in purgatorio existentes refrigerio, Ecclesiam beneficio, et seipsum medicina.*

Il n'est plus besoin de faire pour nous ce que fit saint Gaétan pour un cardinal de ses amis, qui pour vaquer à ses occupations voulait interrompre la célébration quotidienne de la messe. Le saint l'ayant appris, entreprit un long voyage par des chaleurs caniculaires, pour lui persuader de ne pas omettre de célébrer. Peut-être un prêtre maladif aurait-il encore besoin, comme Jean d'Avila, fatigué d'un pèlerinage à jeûn et renonçant à célébrer, de voir Notre-Seigneur lui montrer ses plaies et lui dire : « Jean ! Quand j'ai reçu ces plaies, j'étais plus fatigué et plus faible que toi. » Mais en général, nous n'omettons pas la célébration quotidienne : d'où vient que nous ne sommes pas saints ? Ah ! nous ne nous préparons pas assez à la messe, nous la disons sans dévotion, ou nous négligeons l'action de grâces Donc,

1760. I. *Préparons-nous à la messe.* Nous disons aux fidèles de se préparer à la communion ; nous leur citons l'exemple des premiers chrétiens qui sortaient de la Table Sainte comme des lions respirant des flammes, et devenus terribles aux démons ; nous ajoutons que si l'Eucharistie ne produit pas en nous les mêmes effets, *defectus non in cibo est, sed in sumente.* (Card. BONA), or nous avons de plus sérieuses raisons de nous préparer qu'eux ; car bien que l'Eucharistie soit pour tous les fidèles, elle appartient plus spécialement aux prêtres : *Neque mittatis margaritas vestras ante porcos* ; par *margaritas*, les Grecs entendent les parcelles consacrées. Remarquez *vestras*, elles sont à nous, prêtres ; et du reste, nous seuls, pouvons consacrer le corps de Notre-Seigneur. Donc préparons-nous, *opus grande est* (1). 1° Il y a la *préparation éloignée*, qui consiste dans l'exemption du péché, et ce n'est pas assez d'être exempt de fautes graves pour la communion quotidienne. Qu'exigeons-nous des fidèles pour la leur permettre ? Sommes-nous

(1) Le Bienheureux Jean d'Avila, ayant appris qu'un jeune prêtre venait de mourir après sa première messe : « C'en est assez, dit-il, pour avoir un compte rigoureux à rendre au tribunal de Dieu. »

tenus à moins? Après tout, ils ne sont pas tenus par état, à la perfection, comme nous, qui devons être plus parfaits que des religieux. Nous demandons, avec les maîtres de la vie spirituelle, qu'ils ne consentent pas habituellement à des fautes vénielles délibérées; à ce qu'ils aient triomphé de leurs passions, mènent une vie de foi, et désirent s'unir à Notre-Seigneur.

2° *La préparation prochaine* suppose : 1) L'oraison faite avant la messe. Le Père d'Avila demandait une heure et demie d'oraison ; il trouve que ce serait trop peu d'en faire un quart d'heure. Rien de plus utile que la méditation de la Passion, pour se préparer à la messe. Le prêtre ne va-t-il pas renouveler le sacrifice du Calvaire et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Hæc quotiescumque feceritis in mei memoriam facietis?* 2) Outre la méditation, saint Liguori veut, avec le concile de Milan, qu'on se recueille et qu'on fixe son esprit à la pensée de ce grand mystère. « Quand je suis au pied de l'autel et pour commencer la messe, disait saint François de Sales, je perds de vue toutes les choses de la terre. » *Ea sunt*, disait saint Bonaventure, *quæ celebraturus intendere debet : Deum colere*, les fins du sacrifice, *Christi mortem memorari, et totam ecclesiam juvare.* Le prêtre à l'autel est médiateur pour les péchés du peuple, sur lequel il doit faire descendre la réconciliation et toutes les grâces. Quel ministère !

1761. II.— *Célébrons saintement. Sacerdos vice Christi, vere fungitur*, dit saint Cyprien. Donc célébrons avec respect, observant les rubriques. Pie V dans la bulle placée à la tête du missel, exige *districte in virtute sanctæ obedientiæ*, que la messe soit célébrée *juxta ritum, modum, normam in missali præscriptum.* Donc, il faut les connaître, les repasser chaque année pendant sa retraite, et les prévoir avant chaque cérémonie extraordinaire, comme aux vigiles de la Pentecôte, au Jeudi Saint, etc. Il y a dans le cérémonial des décisions de la sacrée Congrégation des Rites qu'on ne trouve pas dans les Rubriques, et qui sont obligatoires dans toute l'Église. Il faut donc relire le Cérémonial. Celui qui manque aux rubriques pèche gravement ou véniellement, selon la nature de la matière. Sainte Thérèse était prête à donner sa vie pour les moindres cérémonies de l'Église, et le prêtre les dédaignerait ! Ces rites saints ont été établis, *ut majestas sancti sacrificii commendaretur*, comme le dit le Concile de Trente. Il faut donc les exécuter avec gravité. Il ne suffit pas de ne pas les omettre, il faut les accomplir d'une manière posée, comme le requièrent le respect de ce mystère et l'édification des fidèles. Aussi saint Liguori soutient qu'on ne peut célébrer en moins d'un quart d'heure, sans pécher gravement, à cause de l'irrévérence pour le Saint-Sacrifice que suppose une messe ainsi expédiée et à cause de la mauvaise édification donnée aux fidèles. « Pourquoi faut-il que certains prêtres disent la messe, comme si l'église allait s'écrouler ? » demande saint Liguori ; et il ajoute : Le prêtre si pressé d'en finir avec Jésus-Christ, aura pourtant passé des heures à deviser inutilement ; et son activité où la place-t-il ? à dire rapidement la messe. Je voudrais que l'on répétât sans cesse à de tels ministres ce que dit le B. Jean d'Avila, en s'approchant d'un prêtre qu'il voyait célébrer avec négligence et précipitation : « De grâce, traitez-le mieux, car il est le Fils d'un Père honorable. » Quelles grâces peuvent obtenir de tels prêtres pour eux et pour les âmes ? Ne déshonorent-ils pas Dieu plutôt qu'ils ne l'honorent ? » Il faut éviter toutefois une lenteur qui lasserait facilement les fidèles, et dans une messe basse, ne pas dépasser une demi-heure.

1762. III. *Faisons bien notre action de grâces.* — 1° *Nous le devons ; 1) à Dieu*, quel bienfait ! Il s'est donné tout entier. Cela vaut un long et un grand merci ; et puis tant que les espèces ne sont pas altérées, il est en nous ; comment ne pas se plonger dans cet océan d'amour, pour adorer, bénir, demander encore ? *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* Il est dit des Israélites : *Obliti sunt benefactorum ejus, et mirabilium ejus, et ira ascendit in Israel.* 2) *Aux fidèles.* Nous gémissons quand ils ne font pas d'actions de grâces, nous avons raison. Saint Liguori dit que cela vient de ce que parfois on ne la leur recommande pas assez, et qu'on n'insiste pas assez sur ce sujet, parce qu'on est soi-même en défaut. 3) *A nous-mêmes ;* c'est le moment de tout obtenir. Notre-Seigneur est assez riche pour payer largement

l'hospitalité que nous lui donnons dans notre cœur, si nous lui faisons bon accueil. Il est là pour nous. Il s'est donné à l'humanité par l'Incarnation ; par l'Eucharistie, il se donne à chacun d'entre nous. Il nous dit comme à l'aveugle de Jericho : *Quid vis ut faciam tibi? Hodie salus huic domui facta est.* Voir la note du n. 1440.

2° *Comment la faire?* 1) s'unir aux saints et à la Bienheureuse Vierge Marie pour remercier. *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur. Magnificat anima mea Dominum!* 2) Produire des actes d'amour: *Dilectus meus mihi et ego illi: tenui eum nec dimittam.* 3) Demander. Esther invita Assuérus à un festin et elle obtint tout ce qu'elle demanda. Demander : *(a)* pour soi le pardon de ses fautes, la guérison de ses infirmités ; *Ecce quem amas infirmatur;* mener Notre-Seigneur à chacune de ses facultés mentales, *veni et vide. Sanat omnes infirmitates tuas. Sana animam meam quia peccavi tibi; (b)* pour les autres, pour ses parents, ses amis, ses moribonds, ses pécheurs, ses enfants de la première communion, ses pénitents, ses défunts. Oh! quel vaste champ! Ah! on n'a pas le temps de dire avec les Juifs : *Anima nostra nauseat super cibo isto.*

La messe bien préparée, bien célébrée, suivie d'une fervente action de grâces, suffirait à la sanctification de tous les prêtres, de toutes les paroisses (1). C'est à l'autel que se voit le prêtre, c'est là qu'on devine sa vertu, qu'on l'apprécie en conséquence.

C'est à l'autel que le prêtre fervent puise le dévouement qui le porte à se sacrifier pour les âmes. *Imitamini quod tractatis.* Depuis que les protestants ont supprimé la messe, leur sacerdoce est impuissant; et ils n'ont pu produire ni un Frère de Saint Jean de Dieu, ni une Sœur de Saint Vincent de Paul. C'est l'intérêt qui porte les prédicants à aller dans les pays lointains. C'est à l'autel que saint François Xavier puisait ses ardeurs dévorantes. Et saint Vincent de Paul invitait ses filles à communier, quand elles sentiraient leur dévouement s'attiédir. Qui s'unissant à la divine Victime, ne sent le besoin de s'immoler comme elle, pour les âmes?

XVII. La piété.

1763. *Exerce autem teipsum ad pietatem... Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (I. Tim., iv, 7, 8.) *Est autem quæstus magnus pietas cum sufficientiâ... Tu autem, homo Dei, hæc fuge, sectare vero justitiam, pietatem.* (Ibid. 6-11.) La science sans la piété, disait saint Thomas de Villeneuve, est comme une épée entre les mains d'un enfant, qui ne peut que se faire du mal, sans faire du bien à personne. » Le monde s'est converti par les saints et non par des savants. Saint Ignace, prêchant à Rome simplement et parlant très imparfaitement la langue italienne, produisait tant de fruits que ses auditeurs allaient vite se confesser, en répandant tant de larmes qu'ils pouvaient à peine parler. Au contraire, certains orateurs à la science profonde, aux brillantes paroles, n'ont jamais opéré aucune conversion. C'est en de tels ministres que se vérifie ce que dit le prophète Osée : *Da eis vulvam sine liberis, et ubera arentia.* (ix, 14.) Ou s'ils convertissent, les conversions qu'ils opèrent sont dues, comme le répétait souvent saint François d'Assise, non à eux, mais aux prières de bonnes âmes qui demandent le salut des pauvres pécheurs ; et aujourd'hui encore, les conversions ne s'opèrent d'ordinaire, les âmes ne sont sanctifiées

(1) Saint Thomas de Villeneuve, qui entra au couvent des Augustins vers l'époque où Luther le quitta, et devint plus tard archevêque de Valence, disait quelquefois que c'est un fort mauvais signe dans un prêtre lorsqu'on le voit tous les jours s'approcher des saints autels, sans qu'il en devienne meilleur ni plus mortifié. Il vivait dans un recueillement continuel, afin qu'ayant l'esprit plus dégagé, il fût mieux disposé à la célébration des saints mystères, dont la seule pensée, qui lui était d'ailleurs toujours présente, lui inspirait d'admirables sentiments. On le trouvait toujours ou à l'autel, ou à l'église, ou dans sa cellule, ou à la bibliothèque, ou à l'infirmerie. Il disait que ces lieux-là étaient sa patrie où son âme se reposait, et que les autres étaient pour lui comme une prison. Il ajoutait qu'il ne fallait jamais faire des visites de civilité ou de compliments et ne sortir que dans le but de procurer le salut des âmes par de salutaires conversations.

que par des prêtres pieux. Mais la piété ne s'alimente que par des exercices réguliers. On n'a point de lampe sans huile, ni de feu sans combustible : et les exercices spirituels sont l'aliment de la piété ; sans eux elle s'éteint. Donc un règlement facile, mais auquel on soit fidèle malgré les travaux du ministère. Celui qui, sous prétexte d'occupations, abandonne ses exercices du séminaire, ressemble à un soldat qui s'est servi de ses armes pour faire l'exercice et qui les dépose au moment du combat. (On parcourt ensuite les divers exercices de piété.)

1764. I. *La fréquentation du sacrement de Pénitence.* Nous disons aux fidèles que c'est là le grand moyen de salut ; le prêtre a une raison particulière de recourir à ce divin remède, à cause de la pureté que demande la célébration des saints mystères. Saint Léonard de Port Maurice voulait que ses missionnaires se confessassent tous les jours. Les saints prêtres le font tous les huit jours ; et un bon prêtre ne dépasse pas la quinzaine.

Le choix d'un confesseur, qui soit en même temps un directeur éclairé, est d'une importance capitale pour un prêtre, surtout s'il est jeune. Combien le prêtre, qui veut être à lui-même son théologien, tombe facilement dans l'illusion, et quel empire le démon acquiert pour l'aveugler et le perdre ! Choisissons un saint prêtre, ou le meilleur entre les bons parmi ceux qui nous entourent, à moins qu'il n'ait à l'égard de ses pénitents une indulgence fatale. Ayons pour lui une ouverture d'âme complète. Quel secours trouverait-on dans un prêtre qui ne serait pas à son devoir ? Quelle ferveur puiser dans nos rapports avec un prêtre tiède ? Donc donnons notre confiance à un vrai prêtre que nous ne confessions pas nous-mêmes, qui ait toute liberté de nous dire la vérité, que nous prierons instamment de nous reprendre et de nous faire avancer dans la vertu, et dans la fidélité à notre règlement, et qui ait soin de nous en faire rendre compte. Notre choix une fois fait, ne quittons pas un confesseur sans de grandes raisons. Si nous faisions une chute, relevons-nous aussitôt par une bonne confession et ne gardons jamais une conscience douteuse. La plus lâche des tentations, dit saint François de Sales, c'est le découragement.

Si notre confesseur, étant un peu éloigné, ne pouvait facilement nous faire remarquer nos défauts extérieurs ; il faudrait demander instamment à un confrère voisin, d'un esprit sérieux, de nous rendre ce service ; sans cela quels travers, quelles manies ridicules on peut contracter !

Remercions celui qui nous avertit : il y en a tant d'autres qui se contenteront de se moquer de nous (1).

1765. II. *Oraison.* (Voir nº 1344 de l'oraison.) *Venite seorsum in desertum locum et requiescite.* C'est dit pour les hommes apostoliques. Celui qui ne dort pas ne peut travailler. Les nourrices ont besoin d'une nourriture plus abondante, pour elles et leurs nourrissons ; il en est ainsi du prêtre. *Sacerdotes*, dit saint Ambroise, *semper orationi vacare debent.* « C'est là qu'il puise la science des saints, la vraie sagesse, l'amour de Notre-Seigneur, et un mot tombé de la bouche d'un prêtre qui aime vraiment Dieu, produira plus de fruits que mille beaux et savants discours d'autres qui ne l'aiment que médiocrement. » Lig. (Répondre aux objections. V. nº 1352, de l'oraison.)

Des prêtres, dit saint Liguori, passent leur temps à étudier les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, les histoires profanes (du moins devraient-ils mieux étudier ce qui est plus en rapport avec leur état) et puis ils viennent vous dire qu'ils n'ont pas fait oraison. Ah ! il faut leur crier : *Vacat tibi ut eruditus sis ; non vacat ut sacerdos sis.* Les œuvres de zèle sont agréables à Dieu ; cependant qui a eu l'esprit apostolique plus que les Apôtres ? Or, ils se sont déchargés sur les diacres du soin des œuvres extérieures. *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Act. 4.

(1) Saint Louis, fils de Charles II, roi des Deux-Siciles, qui renonça au trône pour se faire Franciscain, étant devenu évêque de Toulouse et de Pamiers, avait toujours avec lui un religieux qui était chargé de l'avertir de ses manquements. Le bon père le fit un jour assez librement devant plusieurs personnes qui le trouvèrent fort mauvais ; mais l'évêque l'excusa, disant que c'était à sa prière qu'il l'avait fait, pour lui faire plaisir, parce qu'il n'y avait rien de plus nuisible que la flatterie, et rien de plus profitable que la correction faite par des amis.

III. *Sur la préparation à la messe et l'action de grâces.* (Voir plus haut, n° 1759 et suiv.)

1766. IV. *L'office.* (V. n° 1658.) « Cent prières particulières, dit saint Liguori, n'ont pas le prix d'une seule prière de l'office, parce que celle-ci est présentée à Dieu au nom de toute l'Église, et qu'elle est faite avec les propres paroles de Dieu même. C'est ce qui faisait dire à sainte Madeleine de Pazzi, qu'en comparaison de l'office, toute autre prière ou toute autre pratique de dévotion est peu méritoire et peu efficace auprès de Dieu. Persuadons-nous bien, qu'après le saint sacrifice de la messe, il n'y a point dans l'Église de plus précieux trésor que l'office divin ; nous pouvons chaque jour en faire découler des fleuves de grâces. Oh ! si tous les prêtres et tous les religieux disaient l'office comme il faut, certainement on ne verrait pas l'Église dans l'état déplorable où elle est. Combien de pécheurs sortiraient de l'esclavage du démon ! Combien d'âmes aimeraient Dieu avec plus de ferveur ! On ne verrait pas des prêtres eux-mêmes languir toujours dans la même imperfection, toujours colères, gourmands, attachés à leur intérêt et à la vanité. »

Tout est saint dans l'office. Tout y mérite le plus grand respect. Sainteté des paroles. Dans les psaumes, les cantiques, les leçons de l'Écriture, c'est la parole même de Dieu. Ce sont les homélies des Pères les plus célèbres de l'Église catholique. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérome, saint Grégoire, saint Basile, saint Chrysostome. Quels noms et quels ouvrages ! De là le nom de bréviaire ou d'abrégé de ce qu'il y a de plus beau dans l'Écriture, dans la vie et les ouvrages des saints.

Sainteté dans le sens des paroles : ce sont les plus beaux sentiments de la piété, les plus sublimes mystères, la morale la plus pure, les plus beaux exemples des saints. Le Dieu qui avait composé pour ses Apôtres la plus belle des prières a fait composer par son Église pour ses prêtres, l'office qui est vraiment divin, comme nous l'appelons. Il peut bien nous dire comme aux prophètes : *Ecce posui verbum in ore tuo.* (Isa., lix, 21.)

Sainteté dans les circonstances. C'est comme une préparation à la messe, ou une action de grâces. Il a avec la messe une liaison telle qu'on y dit les mêmes oraisons, qu'on y honore les mêmes mystères, ou les mêmes saints.

Sainteté dans son objet. C'est le culte public que l'Église rend à son divin Chef dont elle célèbre le triomphe. Après le sacrifice de l'autel, c'est le sacrifice de louanges. *Sacrificium laudis honorificabit me.* (Ps. xlix, 23.) Sainteté dans sa fin qui est d'obtenir par cette prière publique la sanctification des âmes, et toutes les grâces dont ont besoin les prêtres et les fidèles. C'est au nom de l'Église que prie celui qui récite l'office. Il est l'ambassadeur de l'Église, pour traiter ses affaires ; c'est le député des fidèles pour plaider leur cause ; c'est un homme public sur qui chacun se repose du soin de ses intérêts. Aussi serait-il seul, qu'il parle à la foule et au nom de la foule : *Venite adoremus*, dit il, *oremus. Vobis fratres.*

« Le Seigneur a promis d'exaucer quiconque le prie. Évitons donc de regarder l'office comme un pensum, dont on se débarrasse au plus vite.

« C'est de quoi Dieu se plaignait une fois à sainte Brigitte, en lui disant que les prêtres qui perdent chaque jour beaucoup de temps à s'entretenir avec leurs amis des choses de la terre, lui parlent à lui même, en récitant l'office, avec une telle précipitation, qu'ils le déshonorent bien plus qu'ils ne l'honorent. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin que l'aboiement des chiens est plus agréable à Dieu que le chant de tels prêtres.

« Donc, *ante orationem præpara animam tuam.* (Eccl., xviii, 23.) Pensez qu'alors l'Église vous charge d'aller louer le Seigneur, et d'obtenir ses miséricordes pour tous les hommes. Figurez-vous bien qu'alors les anges ont les yeux fixés sur vous ; ils apparurent au Bienheureux Hermann, des encensoirs à la main, attendant nos prières et nos saintes affections pour les offrir à Dieu, comme un encens d'agréable odeur.

« Dès le commencement de l'office, gardez-vous de vous presser, comme font quelques-uns.

« Il convient de nous mettre dans une posture décente et modeste. Si nous ne voulons pas dire l'office à genoux ni debout, du moins ayons soin de ne pas nous tenir assis d'une manière décontenancée. » *Saint Lig.*

Disons les petites heures aussitot que possible dans la matinée. Il vaudrait mieux dire vêpres et complies avant midi, si on prévoyait des empêchements pour plus tard, que de les renvoyer. On n'est pas tranquille quand on n'a pas dit aussitôt que possible les matines du lendemain. Ridicule négligence que d'attendre toujours la dernière heure : on a toujours le même temps à donner à l'office : on le dit moins bien, et on garde une préoccupation pénible dont il serait facile de s'affranchir.

Il sera très utile, pour dire l'office avec dévotion, de se mettre devant une image de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, afin qu'en la regardant de temps en temps nous puissions renouveler notre attention et nos pieuses affections.

« Appliquez-vous donc, en récitant les psaumes, si vous voulez en tirer beaucoup de fruits, à ranimer de temps à autre votre piété, de peur que la dévotion qui peu à peu se refroidit, ne s'éteigne tout à fait. Vous savez déjà que l'attention qu'on peut apporter à la récitation de l'office est de trois sortes..

» Je parle ici de l'attention intérieure ; car, quant à l'attention extérieure, il est indispensable que nous nous abstenions de toute action incompatible avec l'attention intérieure, comme d'écrire, de parler, ou d'écouter volontairement ceux qui parlent, et autres choses semblables qui toutes exigent une grande application d'esprit. Il faut de plus remarquer ici avec les docteurs, que ceux-là s'exposent au danger de ne pas satisfaire à l'obligation de l'office, qui le récitent sur des places publiques ou dans des lieux trop exposés au bruit et au tumulte. Mais pour revenir à l'attention intérieure, on peut l'avoir de trois manières : en pensant *aux paroles, au sens et à Dieu*, ainsi que l'enseignent communément les théologiens, d'après le Docteur angélique.

» Premièrement, l'attention *aux paroles*. Elle consiste à s'appliquer à bien prononcer les paroles, c'est-à-dire entièrement et distinctement.

» Secondement, l'attention *au sens*, en cherchant à comprendre la signification des mots, afin de joindre à la prononciation les affections du cœur.

» Troisièmement, *l'attention à Dieu*, qui est aussi la meilleure, et qui consiste à s'occuper intérieurement de Dieu pendant la prière, en l'adorant, en le remerciant, en l'aimant, et en lui demandant ses grâces. La première attention suffit pour satisfaire au précepte, toutes les fois qu'on a eu dès le commencement l'intention de prier ; car l'Église ne nous oblige à rien de plus, comme l'enseigne ailleurs saint Thomas.

» Mais celui qui ne dit l'office qu'avec cette froide attention aux paroles, ne le récitera jamais avec dévotion ; au contraire, il y commettra beaucoup de fautes, et n'en retirera pas grand fruit. Et quel grand fruit voulez-vous que retire jamais de son office, le prêtre qui n'a d'autre soin que de le réciter du bout des lèvres, pressé de l'achever le plus vite possible, comme s'il se faisait violence pour avaler promptement une pilule amère ? Ou, ce qui est pis encore, au milieu de la récitation, se dissipe, soit en tournant les yeux de côté et d'autre pour voir les objets capables de le distraire, soit en s'interrompant pour dire des choses inutiles ? » (1) *Saint Lig.*

(1) Les grandes charités que faisait Ludger, évêque de Munster, donnèrent occasion de le calomnier à quelques-uns de ces eprits envieux qui empoisonnent toujours le bien qu'ils refusent d'imiter. Parce qu'il distribuait libéralement aux pauvres tous ses revenus, il fut accusé auprès de l'empereur de dissiper les biens de son Eglise, et il eut ordre de venir rendre compte de sa conduite. Il se rendit à la cour et prit un logement auprès du palais. Charlemagne ayant su son arrivée, le manda dès le matin. Ludger récitait alors son office. Il répondit qu'il irait à l'audience quand il aurait fait ses prières. L'empereur, impatient de le voir, envoya jusqu'à trois fois pour le presser, sans que rien obligeât le saint évêque de les interrompre. Quand il eut achevé, il alla saluer l'empereur, qui lui dit avec un peu d'émotion : Evêque, d'où vient ce mépris de mes ordres, et pourquoi m'obliger à vous envoyer tant de messages ? — Grand prince, répondit-il, c'est que j'ai cru devoir préférer Dieu à vous et à tous les hommes. C'est ce que vous m'avez commandé de faire en me donnant mon évêché. » L'empereur fut si édifié de cette réponse qu'il l'assura qu'il ne prêterait plus l'oreille aux rapports qu'on pourrait lui faire contre lui.

Le trait suivant fait encore bien sentir quelle attention saint Ludger voulait qu'on

Lors même qu'on satisferait rigoureusement au précepte de l'Eglise, prie-t-on comme il convient ? Qui ne sait que saint Thomas enseigne qu'on pèche en étant distrait volontairement dans une prière même de dévotion? Demande-t-on à Dieu ce dont on a besoin, quand on ne pense même pas à ce que l'on demande ? Lui rend-on hommage, quand on ne songe même pas à lui ? s'entretient-on avec lui, quand on ne sait pas ce qu'on lui dit? ne mérite-t-on pas le reproche du Saint-Esprit : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me?*

« Oh! combien de lumières et de grâces on tire des psaumes, quand on les dit posément et avec réflexion ! *Psalmus mentem illuminat*, dit saint Ephrem, *in cælum reducit, homines familiares Deo reddit, animam lætificat*.

« Pour ceux qui disent l'office avec dévotion,qui sont intimement pénétrés des pieux sentiments dont il est rempli, et qui unissent leurs cœurs aux prières qui y sont offertes à Dieu, pour ceux-là certes, l'office n'est pas un fardeau, mais une consolation, mais leurs plus chères délices ; et c'est ce qui arrive à tous les bons prêtres. Et s'il faut l'appeler un poids, c'est le poids de l'aile qui nous élève jusqu'à l'union de Dieu. » *Saint Lig.*

1767. V. *La lecture spirituelle.* — Au dire de saint François de Sales, la lecture spirituelle est l'huile de la lampe de l'oraison. Hélas ! combien de lampes s'éteignent faute d'huile ! Lisons des choses pratiques pour nous : saint Liguori, Grenade, Rodriguez, le P. Valuy, le directoire du prêtre, le prêtre en retraite.

1768. VI. *Visites au Saint Sacrement.* — Notre-Seigneur a beaucoup à dire à son prêtre; et le prêtre, à Notre-Seigneur pendant qu'il est là.

VII. *Oraisons jaculatoires.* — « Par elles, dit saint François de Sales, on se retire en Dieu, et l'on attire Dieu à soi. Elles devraient être aussi fréquentes que le respirer et l'aspirer ».

VIII. Examen de conscience, (v. n. 1666.)

IX. Quelques pratiques de dévotion à la Sainte Vierge, (voir plus loin n. 1770.)

X. Le premier vendredi, ou un autre jour de chaque mois, la retraite mensuelle et la préparation à la mort. (Voir n. 1701.)

1769. XI. *Retraite annuelle.* — Un prêtre qui ne la fait pas, ou la fait mal, est un négociant qui, pour omettre son inventaire, court à la banqueroute. Faisons-la entière et en silence, s'il est possible au séminaire, ou si cela est permis, dans une communauté.

Celui qui fait bien sa retraite est un pêcheur qui raccommode ses filets déchirés et incapables sans cela de prendre aucun poisson. C'est un guerrier qui vient se munir d'armes, à cette tour de David d'où pendent mille boucliers. C'est un pilote, qui relâche dans une île, pour radouber son vaisseau, interroger la mer, en découvrir les écueils et les éviter ensuite. — Un prêtre sur l'âme duquel la retraite ne produirait aucun effet, donnerait lieu de trembler pour son salut. Qu'est-ce qui pourra le toucher, si les moyens les plus efficaces le laissent insensibles ? Celui qui n'en comprendrait pas le prix est celui pour lequel elle serait plus nécessaire.

XVIII. — Dévotion à la Sainte Vierge.

1770. « On prie, dit saint Liguori, celui qui donne les exercices aux prêtres de ne point omettre cette instruction. Et en effet ce discours est peut-être le plus utile, puisque sans la dévotion de Marie, il est moralement impossible qu'un prêtre soit un bon prêtre. »

apportât en récitant l'office divin. Un jour, étant en voyage, il se leva, selon sa coutume, pendant la nuit pour dire Matines, et se tenant debout près de son lit, il psalmodiait avec ses clercs. Un tison couvert de cendres lui envoyait au visage une épaisse fumée qui l'incommodait fort. Un de ses clercs qui s'en aperçut, découvrit le feu et alluma le tison pour empêcher la fumée. Le saint évêque ne lui dit rien alors; mais le lendemain matin il le fit appeler, et lui imposa une pénitence de plusieurs jours, en faisant une leçon à ses autres clercs sur le soin avec lequel ils devaient éloigner les plus légères distractions en récitant l'office.

Si la courte durée des exercices ne permettait pas de donner un sermon sur la Sainte Vierge, du moins faudrait il y suppléer, au n. 1767 de l'instruction qui précède, en indiquant quelques pratiques de dévotion envers Marie.

Le saint docteur établit d'abord la grande thèse que Marie est la dispensatrice de toutes les grâces, (voir n. 1373 et suiv.) et il conclut : « Or, si tous doivent être dévots à Marie à cause de la nécessité morale de son intercession, combien ce devoir n'est-il pas plus pressant pour les prêtres, qui chargés de plus grandes obligations, ont besoin de grâces plus abondantes pour se sauver ! Nous devrions, nous autres prêtres, rester complètement aux pieds de Marie pour implorer son secours.

» Saint François de Borgia éprouvait les plus grandes inquiétudes sur la persévérance et le salut des personnes qui n'avaient pas une dévotion spéciale envers la Sainte Vierge. » Saint Liguori traite ensuite de l'efficacité toute puissante de la médiation de Marie et il ajoute : « Pourquoi tant de personnes ne reçoivent-elles point de grâces de Marie ? Parce qu'elles n'en veulent point. Celui qui est esclave de quelque passion, de l'intérêt, de l'ambition, de l'impureté, ne veut point de la grâce d'en être délivré, et par conséquent ne la demande pas ; car s'il la demandait à Marie, à coup sûr il l'obtiendrait... Mais pour mériter plus sûrement sa protection, ayons soin de l'honorer autant que nous pourrons. Le grand serviteur de Marie, saint Jean Berckmans, étant à l'article de la mort, fut interrogé par ses frères sur ce qu'ils avaient à faire pour captiver les bonnes grâces de Marie : *Quidquid minimum, dummodo sit constans*, leur répondit-il. »

1771. N.-B. Insister à la fin de la retraite sur le recueillement, afin de n'en pas perdre les fruits, sur l'exécution immédiate de ses résolutions en commençant une vie vraiment sacerdotale, en accomplissant tous ses devoirs de pasteur, sur la fidélité au règlement, et recommander la persévérance. *O insensati Galatæ*, disait saint Paul, *quis vos fascinavit ? Sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis, carne consummemini.* (Gal., iii.) *Væ his qui dereliquerunt vias rectas.* (Eccl., ii.) *Fratres mei dilecti, stabiles et immobiles :* (I. Cor., xv.) *Permane in his quæ didicisti et credita sunt tibi.* (II. Tim., ii.) *Videte vosmetipsos ne perdatis quæ operati estis, ut mercedem plenam recipiatis.* (II. Joan., viii.) — Judas commença bien, et vous savez comment il finit. Congédier l'auditoire, en disant avec Jacob : *Vade, et vide si cuncta prospera sint inter fratres tuos.* (Gen., xxxvii, 14.) Sortez de la retraite, comme les Apôtres du cénacle. Le feu n'a été allumé dans vos cœurs qu'afin de se répandre dans les cœurs des fidèles.

DEUXIÈME PARTIE

INSTRUCTION POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE ET POUR CERTAINES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES

1772. Jusqu'ici, nous avons donné les instructions qui peuvent être utiles dans l'exercice de la prédication extraordinaire ; et bien qu'un bon nombre des sujets que nous avons traités, conviennent fort bien à l'exercice de la prédication ordinaire, notre travail ne serait cependant pas complet, si nous nous en tenions là.

La prédication ordinaire, dont nous avons dit dans la préface l'importance capitale, requiert d'autres sujets encore ; mais avant de les donner, rappelons à nos vénérés confrères les enseignements du Saint Concile de Trente. *Præcepto divino mandatum est omnibus quibus animarum cura commissa est, oves suas verbi Dei prædicatione pascere.* (Ses., xxiii, c. i de reform.)

Curam animarum habentes per se vel alios idoneos, si legitime impediti fuerint, diebus saltem dominicis et festis solemnibus, plebes sibi commissas pro sua et eorum capacitate pascant salutaribus verbis ; si quis eorum præstare negligat per censuras ecclesiasticas cogatur. (Ses. v, cap. II de reform.) Et encore : *Mandat sancta Synodus pastoribus et singulis curam animarum gerentibus ut frequenter inter missarum celebrationem vel per se vel per alios, aliquid exponant, diebus præsertim dominicis et festivis.* (Sess. XXII, cap. XIII.) Voilà les textes du Concile, et, voici comment les entendent les théologiens. Le pasteur, dit saint Liguori, qui omet la prédication pendant un mois continu, ou pendant trois mois, à des intervalles différents, pèche gravement. Les curés qui desservent les annexes et les chapelles vicariales sont tenus à la prédication. Le petit nombre de paroissiens ne dispense pas de ce devoir, auquel on ne satisfait pas par une lecture. Ceux qui souvent débiteraient des choses profanes ou des sujets hors de la portée de leur auditoire, se rendraient aussi gravement coupables. Qu'on remarque les paroles du Saint Concile *pro suâ et eorum capacitate et sacra eloquia et salutis monita.* Puisque ce devoir est des plus graves, ne nous laissons donc pas arrêter dans son accomplissement, ni par le peu d'empressement qu'ont les fidèles à nous entendre, ni par leurs murmures, ni par une pusillanimité, fille de l'orgueil, ni par une prétendue impuissance. Saint Jean Chrysostome dit : *Sicut aquaram venæ et si nullus veniat aquatum, manant tamen, ita concionator verbum Dei prædicare debet etiamsi pauci illud audiant et convertantur.* Jérémie voulait cesser de prêcher à cause des murmures des Juifs et Dieu lui ordonna de continuer. Ne donnons pourtant pas aux fidèles lieu de murmurer, ni par des longueurs fastidieuses, ni par des récriminations ; mais remplissons notre ministère et sachons leur dire : *Væ mihi si non evangelizavero,* je vous laisserais mourir de faim. Rien n'est plus facile du reste que de dire avec un cœur de père à des âmes, qui toutes doivent nous être chères, des choses utiles et à leur portée, *pro suâ et eorum capacitate.* Nous savons tous notre doctrine chrétienne, expliquons-la, *eos in lege Domini erudire studeant :* c'est là la vraie loi de Dieu, la science des saints. Personne ne peut l'ignorer sans péché. Nous avons dit que la doctrine chrétienne était la matière la plus pratique de la prédication paroissiale. (v. n° 480), et qu'avec notre glose et les traits qui la commentent on pourrait, en variant ces traits, prêcher sans grand effort durant toute une vie. Mais nous devons ici faire remarquer à nos vénérés confrères que dans les paroisses où il y a plusieurs messes, un certain nombre de paroissiens choisissent toujours de préférence les plus courtes ; or ce sont là précisément ceux qui ont une plus grande obligation d'entendre la parole divine, soit parce qu'ils sont ignorants, soit parce qu'ils sont pécheurs : et on sait que si théologiquement la messe du prône n'est pas obligatoire *per se*, les fidèles sont *per accidens* tenus d'entendre les instructions, s'ils sont dans l'ignorance des vérités du salut, ou si en ne les entendant pas, ils risquent de croupir dans le péché. C'est souvent en vain qu'on chercherait à leur persuader d'assister aux prônes au moins à leur tour, ce à quoi cependant il faut les exhorter fréquemment. Quel moyen donc de remédier à leur ignorance et à leurs maladies spirituelles ? S'ils ne viennent pas à nos sermons, disons leur, ou faisons leur dire quelques paroles courtes, mais senties, à toutes les messes qui se célèbrent le dimanche dans notre église. C'est ce qu'ont compris et ce que font les pasteurs zélés au grand profit de leurs ouailles. Il est même des évêques qui en font une prescription dans leur diocèse ; mais il n'est pas besoin d'une ordonnance épiscopale pour faire sentir à un prêtre selon le cœur de Dieu l'importance de cette mesure. Que peuvent devenir, hélas ! de pauvres âmes qui ne font aucune lecture, sinon peut être celle des journaux hostiles à la religion et qui n'entendent jamais parler de Dieu ? Qu'est ce qui les délivrera de l'ignorance qui les laisse sans défense contre les attaques de l'incrédulité ? Qu'est-ce qui soulèvera leur cœur au dessus des intérêts terrestres et des passions qui les désolent, si leur pasteur ne vient pas à leur aide ? Du reste il ne s'agit pas ici d'un discours en forme, mais d'une pensée sérieuse, qu'on leur livre avec conviction et qu'on puise dans la doctrine chrétienne, ou dans l'idée dominante du sermon de la messe du prône. Par

exemple : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?* C'est Notre-Seigneur qui l'a dit, c'est la vérité : penser autrement, c'est s'égarer. Les saints l'ont compris, et ils sont au ciel. Tout est gagné pour eux. Eussent-ils perdu tout le reste, qu'importe ? Comprenez le, mes frères, tout ce dont vous vous occupez disparaîtra, il ne vous restera dans le ciel, que ce que vous aurez fait pour vous sauver. Donc, renoncez au péché et faites des œuvres de salut. »

Ou encore : « Le baptême est absolument nécessaire au salut. Notre-Seigneur a dit : *Celui qui ne renaîtra pas de l'eau et du Saint-Esprit n'entrera pas dans le royaume des cieux.* Donc, obligation grave de faire baptiser les enfants, de ne pas trop retarder leur baptême. Si par de tels délais on risquait de les laisser mourir sans sacrement, on se rendrait gravement coupable. Quel malheur de priver une âme de voir pendant l'éternité la face de Dieu qui réjouit les élus ! Nous qui avons reçu ce sacrement, vivons d'une manière conforme à notre titre d'enfants et d'héritiers de Dieu. » D'autres fois, on donne quelques avis pour disposer les fidèles à éviter tel écueil, tel abus, tel désordre que l'on prévoit, à sanctifier leurs travaux, à se préparer et à préparer leurs enfants, leurs serviteurs, à bien célébrer telle fête par la réception des sacrements. Nous avons dit, avec saint Liguori, ce qu'il importe de répeter souvent. (V. nº 189 ; et sur l'importance des avis, v. nº 207.)

Par là, un prêtre n'est plus un étranger pour sa paroisse. Il lui parle, et elle l'écoute. *Oves meæ vocem meam audiunt.* Le fruit de son zèle n'est pas toujours si apparent qu'il le voudrait ; mais s'il reste toujours quelque chose du mensonge, la vérité répétée souvent ne peut rester stérile. *Verbum meum non revertetur ad me vacuum.* Elle éveille des remords, elle fait prendre des résolutions, elle dissipe des préjugés, elle prépare des retours, au moins pour l'heure dernière. Un moribond redoutera moins la visite de son pasteur, s'il l'a entendu le dimanche ou à certaines grandes fêtes, dire avec cœur quelques paroles dictées par la foi ou la charité. *Docebo iniquos vias tuas et impii ad te convertentur.* On conçoit que ces allocutions doivent être courtes et ne pas dépasser cinq minutes. Conséquemment, ce n'est pas une grande fatigue que de se les prescrire. Cela étant posé, à l'usage de ceux qui n'expliqueraient pas, durant toute l'année, la doctrine chrétienne, comme nous l'avons cependant conseillé au nº 189, traçons un plan d'instructions, 1º pour tous les dimanches, 2º pour les fêtes de l'année, 3º pour diverses circonstances particulières.

PREMIÈRE SECTION

DOMINICALES DE L'ANNÉE

1773. **1er Dimanche de l'Avent**. — On peut traiter du jugement dernier comme au nº 1134 ; mais afin de varier, on peut adopter le plan suivant : 1º Résurrection des corps et séparation. (Voir nº 1136.) 2º Manifestation des consciences, et 3º sentence,ou donner le sermon suivant :

1774. **Autre plan** — *Sur le jugement dernier d'après Bossuet.*—Les pécheurs ou cachent leurs crimes, ou les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils s'en glorifient en les faisant éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre. C'est ainsi qu'ils cherchent à éviter la honte, les premiers par les ténèbres qui cachent leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux qui sont cachés seront découverts ; là ceux qui se sont excusés seront convaincus ; là ceux qui étaient si fiers et insolents dans leurs crimes, seront abattus et atterrés.

1775. I. Manifestation des consciences. (V. nº 1142). Ils seront convaincus. Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son pastoral, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps ; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus

qu'une masse qui pique de tous côtés, et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous le tenez entre vos mains. *Intra tenentis manus, totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur* (S. Grég. paster., part. III, cap. II, tom. II, page 48.) C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses.

Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime ; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise, il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins, il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue, dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout-à-coup disparue. *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat.* (Ibid) Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants, il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam : et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché, s'enfonce dans le plus épais de la forêt et voudrait pouvoir cacher lui et son crime ; quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes ; ils disent tout ce qu'ils peuvent, et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude.

Tous s'excusent, tous se défendent ; ils le font en partie par crainte, en partie par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois, convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons apparentes ; puis, se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant, ils se les impriment dans l'esprit et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité, tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience ; *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien.

Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très claire de vérité et de justice sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion, mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante ; c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables, et toutefois, à leur honte, toujours la connaissance en sera très claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du témoignage de l'âme. *Merito omnis anima et rea testis est.* (De Testimon. anim. sub. fin., n. 6, p. 84.)

Toute âme pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensemble et la criminelle et le témoin. Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison ; criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées ; criminelle parce qu'elle est cor-

jours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* (DANIEL, XII, 2.) plusieurs s'éveilleront à leur honte pour voir toujours.

1776. II. Mais ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies, ce sont les justes qu'on leur produira, les gens de bien avec lesquels ils seront confrontés. Car il y aura le troupeau d'élites, petit, à la vérité, en comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui, dans la même chair et dans les mêmes tentations, ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont, à la vérité, tombés par faiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle que, malgré la fragilité, ils ont toujours triomphé autant de fois qu'il ont voulu combattre, et, comme dit Julien Pomère, ils montreront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire, à leur exemple, aussi bien qu'eux.

N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible, la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit, vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair; vous aviez des maladies, vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements; vous aviez un tentateur, mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étaient fréquentes, les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête, et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader; vous êtes pris et convaincus. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit; comme un voleur est confus quand il est surpris dans son vol. Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. Ainsi, dit le saint prophète, seront étonnés, confus, interdits, les ingrats enfants d'Israel. Nul n'échappera à cette honte.

III. Confusion des scandaleux. Tous les pécheurs seront confus, mais il y a des degrés dans la honte. Il est des pécheurs que Dieu livrera à la dérision de l'univers. Ce sera le partage des pécheurs scandaleux. Autres en effet sont ceux qui transgressent la loi et autres ceux qui insultent la loi, en faisant éclater sans crainte leurs crimes à la face du ciel et de la terre: à ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour, et de tout le témoignage du Ciel : *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruantur.* (Isaï, III, 9.) Ils annoncent leurs péchés comme Sodome, disait un prophète; et ils mettent une partie de leur grandeur dans une licence effrénée.

Ainsi nous les voyons, ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines, par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte; si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Eglise, à l'Evangile, à la conscience des hommes. De tels péchés scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils deshonorent la terre et chargent de reproches, si j'ose le dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un

châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence, si, manquant d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore, ils avaleront, dit Ézéchiel, la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures : *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem quæ est capacissima.* (Ezech. XXIII, 32.) Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, Messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais; car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère; au contraire nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts une marque éternelle d'ignominie : *Notam ignominiæ sempiternam.* (Orat. XV, c. I, p. 230.) Et ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. Oh! mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors. Oh! qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Eh! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie!

1777. *A propos de l'épître : Hora est jam nos de somno surgere.*

Autre plan. De l'indifférence et de la négligence. *(D'après Pascal et de Lamennais.)*

N. B. *Donner ce sujet en un jour où les indifférents assistent aux offices.*

Quid tu sopore deprimeris, surge et invoca Deum tuum. (Jon. I. 6.) Jonas, infidèle à la volonté de Dieu qui lui avait ordonné de se rendre à Ninive, s'embarqua sur un navire qui allait à Tharsis; mais pendant la traversée s'éleva une grande tempête. Jonas descendit au fond du navire et *dormiebat sopore gravi.* Alors le pilote va auprès de lui, et lui dit : Pourquoi êtes-vous ainsi appesanti par le sommeil; levez-vous, et invoquez votre Dieu, afin qu'il daigne se souvenir de nous et que nous ne périssions pas. Que d'hommes résistent aux ordres de Dieu qui les appelle à aller au ciel, et ils fuient du côté de l'enfer. Dieu pour les ramener à lui, leur envoie des tempêtes, des tribulations, et ils ferment les yeux; ils s'endorment sur l'abîme qui menace de les engloutir. Alors effrayé de leur malheur, le prêtre, pilote des âmes, va à eux et leur crie : *Quid tu sopore deprimeris.* Vous êtes endormis dans le sommeil de l'indifférence. Levez-vous. L'indifférence voilà, en effet, le mal léthargique dont quelques-uns sont atteints, voilà la tempête qui menace de les perdre. Qu'ils se guérissent donc de ce mal en se levant et en invoquant le Seigneur.

I. *Existence du mal.* L'indifférence existe et sous une double forme, celle des idées et celle des œuvres. « Qu'apercevez-vous de toutes parts, qu'une indifférence profonde sur les devoirs et sur les croyances, avec un amour effréné des plaisirs et de l'or, au moyen duquel il n'est rien qu'on ne puisse obtenir? Tout s'achète parce que tout se vend, conscience, honneur, religion, opinions, dignités, pouvoir, considération, respect même; vaste naufrage de toutes les vérités et de toutes les vertus.

1° *L'indifférence des idées* n'est point une doctrine, puisque les indifférents réels ne nient rien; ce n'est pas même le doute, car le doute, état de suspension entre des probabilités contraires, suppose un examen préalable; c'est une ignorance systématique, un sommeil volontaire de l'âme qui épuise sa vigueur, un engourdissement universel des facultés morales, une privation absolue d'idées sur ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Tel est, autant du moins que le discours peut représenter ce qui n'offre rien que de vague et d'indécis, tel est le monstre hideux et stérile qu'on appelle indifférence. Toutes les théories philosophiques, toutes les doctrines d'impiété, sont venues se fondre et disparaître dans ce système dévorant, véritable tombeau de l'intelligence, où elle descend seule, nue, également abandonnée de la vérité et de l'erreur, sépulcre vide, où l'on n'aperçoit pas même d'ossements.

« Telle est, s'écriait il y a peu d'années, un orateur éloquent, telle est aujourd'hui la « grande plaie de l'Église, ou pour nous servir d'une expression des livres saints, la « plaie désespérée, *desesperata est plaga ejus.* »

Après des tentatives sans nombre, n'ayant pu faire au Christianisme la plus légère brèche, l'impiété le déclare indigne de ses attaques, indigne même d'examen. Parvenue au fond de l'abîme, elle méprise; et trop bien instruite, désormais pour affronter l'évi-

dence qui sortirait bientôt d'une discussion sérieuse, à tout ce qu'on peut lui dire, elle répond froidement : Que m'importe? et détourne la tête en souriant de dédain.

Ce langage de l'impiété ne trouve que trop facilement créance. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe ; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Et, chose remarquable, la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui cet abject penchant à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets naturels.

Quand on considère d'une certaine hauteur les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que, si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité, et donner le change au désir infini de connaître qui le dévore. Je ne parle, ni du pauvre peuple absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs ; je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentiments élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée? L'Etre éternel, les lois immuables qu'il a établies? Oh! non ; ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier les rapports des nombres, les propriétés de la matière ; il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom? Comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse? Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide : alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Etre infini qui a créé, comme en se jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire : ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche, et quelle inconsolable douleur, si elle arrivait avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée! Il est vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre ; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer, mais il a pris depuis longtemps son parti sur toutes ces choses ; il ne s'en inquiète point, il n'y pense point ; cela n'est pas clair, dit-il ; et là-dessus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que des rêveries.

Des hommes se sont rencontrés que tout intéresse, hors leur sort éternel. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer : mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire la plus fragile fantaisie. Ils ont du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, et ils n'en ont pas pour examiner s'il y a un ciel, un enfer. Ils ont du temps pour s'instruire des plus vaines futilités de ce monde, où ils ne passeront qu'un jour, et ils n'en ont pas pour s'assurer, s'il existe un autre monde qu'ils doivent, heureux ou malheureux, habiter éternellement. Ils ont du temps pour soigner un corps qui va se dissoudre, et ils n'en ont pas pour s'informer s'il renferme une âme mortelle. Ils ont du temps pour aller au loin convaincre leurs yeux de l'existence d'un animal rare, d'une plante curieuse, et ils n'en ont pas pour convaincre leur raison de l'existence de Dieu. Inconcevable aveuglement! Et qui ne s'écrierait avec Bossuet : « Quoi! le charme des « sens est-il si fort, que nous ne puissions rien prévoir? »

2° *L'indifférence dans les œuvres*, est peut être plus commune. C'est celle de ces hommes qui ont la foi ; mais qui négligent d'en accomplir les œuvres, qui croient tout ce que la religion enseigne, et qui ne font pas ce qu'elle commande... Chacun sait et compte les hommes qui dans un pays, dans une famille, en sont venus à cette négligence. La plaie est constatée, il en faut faire connaître,

II. *La gravité*. Hélas! ce que nous allons dire n'atteindra pas ceux qui auraient le plus grand besoin de nous entendre ; il faut toutefois que vous compreniez leur malheur afin de savoir, vous qui nous entendez, leur ouvrir les yeux sur les abîmes où ils se précipitent, et vous en garer vous-mêmes. L'indifférence est une insulte à Dieu et à la religion, en même temps que l'avilissement et la perte de l'homme et de la société.

1° *Insulte à Dieu et à la religion.* 1) Dieu est le seul être nécessaire de qui tous les autres dépendent. L'indifférent ne lui fait pas l'honneur de penser à lui, de s'occuper de lui plaire, de chercher à le servir, à reconnaître ses bienfaits. Il foule aux pieds son honneur, sa crainte, ses récompenses. *Si Dominus ego sum, ubi est honor meus.* 2) Dieu a établi une religion seule digne de lui, et de la grandeur de l'homme. Il a fait pour l'établir des prodiges de miséricorde. Cette religion qui a fait la civilisation des peuples et le salut de tous les saints, offre à tous une doctrine admirable, une morale angélique. L'indifférent ne prend pas la peine de l'étudier, ou du moins de la pratiquer. Ce que Bossuet, Pascal, Fénélon, Descartes, Newton, Leibnitz, Euler, ont cru, après examen, le plus attentif, ce qui fut le continuel sujet de leurs méditations, on ne le juge pas même digne d'occuper un moment la pensée. En méprisant le christianisme sans le connaître, on s'imagine s'élever au-dessus de ce qui a paru sur la terre de plus grand par le génie et la vertu, pendant vingt siècles ; et ridiculement fier d'un insouciant dédain pour la vérité, quelle qu'elle soit, on s'enorgueillit de garder la neu-

talité de l'ignorance entre la doctrine qui a produit Vincent de Paul et celle qui a produit Marat. Peut-on imaginer un mépris plus indigne de la grande œuvre de Dieu parmi les hommes ?

2° *La perte de l'homme, et de la société.* 1) *de l'homme* dont elle ruine la sagesse, la prudence, la raison même et par conséquent l'honneur, et le salut.

En effet, ce défaut absolu de prévoyance, cette sécurité stupide avec laquelle on se précipite dans un avenir inconnu et sans bornes, ne sont ils pas évidemment d'un esprit aliéné ? Le genre humain tout entier atteste l'existence d'une loi qu'on ne saurait violer impunément; et, sans en croire son témoignage, sans le démentir, sur un misérable *peut-être,* on accepte toutes les suites d'une opposition formelle à cette loi, et l'on se crée à soi-même, par insouciance, la double fatalité du crime et du malheur.

On a vu des patients rire, danser sur l'échafaud ; mais la mort qu'ils bravaient, était inévitable, rien ne pouvait les y arracher. Dans l'invincible nécessité de mourir, ils se raidissaient contre la nature, et trouvaient une sorte de consolation farouche à étonner les regards du peuple par le spectacle d'une gaieté plus effrayante que les angoisses de la crainte et les agonies du désespoir. Mais qu'incertain ; si sa tête ne va pas tomber, en peu d'heures, sous la hache du bourreau, et sûr de se sauver s'il veut seulement se convaincre de la réalité du péril qui le menace, un homme demeure en repos dans ce doute épouvantable, et préfère à la vie quelques moments de plaisirs, ou même d'ennui, que va terminer un supplice affreux et déshonorant : c'est ce qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne verra jamais. Quelque mépris qu'on affecte pour une existence fugitive et chargée de tant de douleurs, on ne s'en détache pas de la sorte ; il n'est point d'apathie si profonde que ne réveille l'annonce, la seule idée d'une mort prochaine. Et ainsi qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses ; ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient ; ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage, et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va perdre tout par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse. Demeurer volontairement dans cette indifférence, s'y complaire, repousser l'espérance d'une félicité infinie, et se dévouer de gaîté de cœur, si la religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut être, à des tourments dont la seule idée glace d'effroi l'imagination : c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présents opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devrait-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe qu'il y a ici l'éternité d'un côté et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, le rêve d'une ombre.

Quand donc cette vie fugitive ne serait, pour l'homme religieux, qu'une souffrance continue, quand elle ne serait pour l'indifférent, qu'un plaisir sans mélange, cette souffrance passagère, ce plaisir qui fuit, ne balanceraient pas un instant, aux yeux de la raison, la puissante considération de l'éternité. Quiconque, plutôt que de perdre une jouissance éphémère, s'expose à être malheureux toujours, mérite de l'être et n'a pas droit qu'on l'en plaigne. S'il va jusqu'à se glorifier de sa folie, son état est plus affreux encore ; et ce qui serait le comble de l'égarement, c'est que d'autres, croyant qu'on s'honore par l'indifférence, en fissent parade, tout en tremblant avec raison pour eux-mêmes. S'ils y pensaient sérieusement, dit Pascal, ils verraient... que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement.

Que la brute, privée de réflexion, vive et meure sans s'inquiéter de l'avenir, cette insouciance est sa condition naturelle et nécessaire. Mais que l'homme doué de facultés incomparablement plus nobles, capable de s'élever à l'idée de Dieu, et d'embrasser l'infini par sa pensée, ses désirs et ses espérances, se précipite de cette hauteur dans la vile condition des bêtes, ne veuille plus connaître, à leur exemple, que des penchants et des besoins, et, dégoûté du partage immortel que lui assigna le Créateur, leur envie, jusqu'au néant, cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de paroles pour exprimer l'horreur qu'inspire une si profonde dégradation.

L'indifférence aveugle est donc, sans contredit, l'état le plus avilissant où une créature raisonnable puisse tomber.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Si l'on pouvait éviter l'enfer, en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance ; mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver. Détourner son esprit de la vérité, y être indifférent, est le crime même que la

bon Dieu punit, et avec bien de la justice ; car, si l'on veut y réfléchir, on comprendra que cette prétendue indifférence n'est au fond que de la haine.

Ici, j'en appelle hardiment à l'expérience générale, j'en appelle à la conscience même de l'indifférent : N'est-il pas vrai, qu'il éprouve une répugnance extrême pour tout ce qui lui rappelle la religion, ses menaces et ses promesses ? N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiterait qu'elle fût fausse ? N'est-il pas vrai qu'il a toujours fui l'occasion de s'en instruire, par une secrète appréhension d'être convaincu, ou au moins ébranlé, par les preuves nombreuses sur lesquelles elle s'appuie ? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste et s'irrite toutes les fois que, dans une de ces discussions qu'on n'est pas maître d'écarter toujours, on présente, en faveur du christianisme, un argument auquel il ne peut rien répliquer de plausible ? N'est-il pas vrai que les objections qu'on y opposent, lui causent au contraire de la joie, et une joie d'autant plus vive que ces objections paraissent plus embarrassantes et plus fortes ? Or, qu'est-ce que tout cela, sinon la haine de la vérité, et par conséquent la haine de Dieu, vérité suprême ? Y-a-t-il lieu de s'étonner qu'il rejette ceux qui le haïssent, et à quel autre sort ces infortunés, doivent-ils s'attendre ? Et cela d'autant plus que ce mal si profond est des plus difficiles à guérir. On peut savoir comment guérir un malade qui désire sa guérison, mais celui qui ne veut pas guérir, et ne sait pas même, s'il est malade ; mais celui qui, aux portes de la mort même, a toute la confiance et la sécurité de la santé, par où le prendre, et qui le sauvera ? Nous savons, comment on peut réfuter une erreur ou défendre un dogme ; mais quelle réfutation reste-t-il donc à faire, ou quelle instruction reste-t-il à donner, quand le doute prend la place de tout, et que le premier dogme est le mépris de tous les dogmes ? Il n'est donc rien de plus épouvantable pour l'avenir d'un homme que l'indifférence en matière religieuse, la négligence dans l'accomplissement religieux mène au même résultat ; car la foi sans les œuvres ne peut nous soustraire à la damnation. 2) *La ruine de la société.* L'homme n'agit que parce qu'il croit, et les hommes en masse agissent toujours conformément à ce qu'ils croient, parce que les passions de la multitude sont elles-mêmes déterminées par ses croyances. Si la croyance est pure et vraie, la tendance générale des actions est droite et en harmonie avec l'ordre : si la croyance est erronée, les actions au contraire se dépravent ; car l'erreur vicie, et la vérité perfectionne. Cela fut bien sensible à l'origine du Christianisme, lorsque la religion des sens et la religion de l'esprit, subsistant à côté l'une de l'autre dans la même société, les yeux pouvaient, à toute heure, comparer leurs effets, en même temps que la raison comparait leurs doctrines.

Or, l'indifférence enlevant à l'homme toute doctrine, le livre à toutes les ténèbres de l'ignorance, à toutes les corruptions.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force et par conséquent de l'espoir là ou l'on aperçoit de violents transports : mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

Plus attaché à ses croyances, parce qu'il a moins de motifs de souhaiter qu'elles soient fausses, le peuple résiste longtemps à l'influence des classes supérieures. Il défend, avec sa conscience, sa foi qu'on attaque avec de l'esprit, et entoure au fond de son cœur, d'une barrière sacrée, ses consolations et ses espérances. Mais quand une fois il a succombé, quand, à force de le corrompre, on a changé ses intérêts ; quand les vices les plus hideux sont devenus ses mœurs habituelles, sans que le remords trouble son sommeil ; quand les peines et les récompenses d'une autre vie ne lui paraissent plus que des préjugés puérils, que la religion pour lui a perdu ses terreurs, et qu'il en ignore également les dogmes et les préceptes ; quand il sourit de pitié au seul nom de Dieu ! alors je me demande en tremblant, s'il reste quelque moyen humain de ramener un tel peuple à la croyance de la vérité et à la pratique de la vertu. Quand un peuple arrive à cet état d'indifférence absolue pour la vérité, sa fin, n'en doutez pas, est prochaine. C'est le signe le moins équivoque de la décrépitude des nations. Dans leur apathique insouciance elles ressemblent à un vieillard qui a perdu tous ses souvenirs : il n'y a plus à détruire en lui que quelques organes usés, dont les causes naturelles achèvent chaque jour la décomposition.

III. *Hâtons-nous d'indiquer les remèdes à ce mal* : 1° Le plus efficace est *la réflexion* sur les vérités que nous venons d'exposer. Qui, s'il est raisonnable encore, ne serait effrayé des suites de l'indifférence, *surge qui dormis;* 2° *Chercher Dieu.* Pascal a dit :

Il n'y a que trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé, les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé ; et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables. Soyons au moins de ces derniers, et en cherchant la vérité, dans de saintes lectures, dans nos entretiens avec quelque prêtre instruit, nous en viendrons à la découvrir et elle fera notre bonheur, 3° Si nous avons la foi, et qu'il ne nous manque que la pratique des devoirs qu'elle nous impose, *instruisons-nous de ces devoirs*, et sans retard *accomplissons-les.* Ne soyons pas par nos exemples la cause de notre propre perte et

de celle de notre famille, et de la société dont nous sommes membres ; mais assidus nous-mêmes à la prière, à la sanctification du dimanche etc., veillons à ce que ceux dont nous avons la charge, y soient fidèles.

1778. **2me Dimanche de l'Avent.** — *Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis.* Exorde : récit de l'Evangile. — MAT. XI, de 2 à 7. 1° Notre-Seigneur n'a pas donné d'autre réponse, elle suffisait. Dieu seul peut faire des miracles, celui qui fait des miracles ne peut être que de Dieu : or Notre-Seigneur a fait des miracles (Voir n° 1253 et suivants, jusqu'à 1255) ; donc sa doctrine est divine et nous devons la croire ; donc nous devons l'adorer, l'aimer et le servir.

2° Ce que Jésus-Christ a fait dans sa vie, il continue de le faire par son Eglise. (N° 750 et suivants jusqu'à 756.) Donc écouter l'Eglise, croire ses enseignements, travailler à son triomphe.

1779. **Autre plan sur le même texte.** — *Divinité de Notre-Seigneur. — Euntes renuntiate Joanni quæ viditis : cæci vident, claudi ambulant.* C'est Jésus lui-même qui donne aux disciples de Jean les preuves de sa divinité. Recueillons-les, mes Frères, et gravons bien avant dans notre esprit cette vérité la plus nécessaire au salut. Aussi est-elle établie sur des bases inébranlables.

Les prophètes de l'ancienne loi annonçaient, des siècles à l'avance, des événements à venir, qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir. Ils étaient donc inspirés de Dieu. La réalisation de leurs prophéties, ainsi que leur vie sainte, et les miracles qu'ils opéraient souvent, ne permet pas d'en douter. Dieu seul connaît l'avenir, et celui qui l'annonce avec certitude ne le peut faire que par l'esprit de Dieu. Aussi le peuple Juif n'a-t-il jamais douté qu'un Messie, qu'un Sauveur, ne dût lui venir du Ciel, puisque les prophètes l'avaient annoncé.

Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu, et tous les oracles des prophètes sur la naissance, la vie, la mort du Messie, ont été accomplis en lui, à l'époque prédite. Il est donc le Messie annoncé par les prophètes. Et il l'est seul ; car nul autre que lui n'a eu les caractères marqués par les prophètes ; et nul autre ne peut les avoir à l'avenir ; car le temps fixé par les prophètes pour la venue du Sauveur est passé depuis dix-neuf siècles.

Et puis les prophètes, inspirés de Dieu même, ont déclaré formellement que le Messie serait Dieu ; Jésus Christ le vrai Messie est donc vraiment Dieu. Et quel autre que Dieu eût pu, pour accomplir les prophéties, naître d'une vierge, mourir, puis ressusciter et être adoré des hommes ?

1780. II. Jésus-Christ, ce sage par excellence, dont les incrédules eux-mêmes admirent les vertus, a laissé les hommes croire à sa divinité. Il l'a affirmée lui-même, et cela jusqu'à la veille de sa mort et devant ses juges.

Pour faire croire à ses paroles et prouver qu'il était Dieu, il a fait des miracles, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ses miracles sont attestés par l'Evangile, dont il est impossible de nier l'authenticité et la vérité. Les Celse, les Julien, ces incrédules des premiers siècles, n'ont pas osé l'entreprendre. Plusieurs des miracles opérés par Notre-Seigneur sont rapportés par les historiens païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à l'impie Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Or, le miracle est le sceau divin apposé à une doctrine. C'est par la seule puissance de Dieu que les lois du monde peuvent être suspendues. Or, Dieu ne peut mettre sa puissance au service de l'erreur, sans se faire le complice du mensonge et sans conspirer à la perte des âmes. Puis donc que Jésus-Christ a fait, pour prouver sa divinité, des miracles éclatants, il est véritablement Dieu, et si nous nous trompions, en le croyant, c'est Dieu même qui nous tromperait.

Quand les incrédules ne voient en Jésus-Christ qu'un philosophe, un sage, ils tombent dans une contradiction absurde. Si Jésus-Christ n'était qu'un sage, les impies devraient dire qu'il est le plus scélérat des imposteurs,

puisque, d'après eux, il aurait séduit l'humanité en la trompant; mais ils n'osent pas tenter de l'affirmer. Un tel blasphème révolterait toutes les âmes honnêtes. Qu'ils soient donc logiques, en adorant le Christ avec nous, puisqu'ils reconnaissent sa sagesse.

1781. III. Jésus-Christ a fait lui-même des prophéties prodigieuses. Il a annoncé notamment la mort qu'il devait subir, sa résurrection, les persécutions auxquelles seraient en butte ses disciples, la ruine de Jérusalem et du temple.

On sait comment toutes ces prophéties se sont accomplies. Jésus-Christ était donc l'envoyé du Dieu pour lequel l'avenir n'a point de secrets. Il mérite donc qu'on le croie, quand il affirme sa divinité. Sa résurrection seule peut servir de fondement inébranlable à notre foi. Personne n'a douté de sa mort; et pendant quarante jours après sa mort, il s'est montré vivant à ses Apôtres, non une seule fois; mais souvent. Il s'est fait voir à plus de cinq cents disciples dont plusieurs, au prix de leur sang, ont attesté à la fois, la résurrection et la divinité de leur Maître. Je crois volontiers, a dit Pascal, des témoins qui se font égorger.

1782. IV. La sainteté de Jésus-Christ est divine. Ecoutons, sur ce sujet, un grand homme, un génie. Napoléon Ier disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux : dans un commerce de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique ; sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur : qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité ; quel nom donner à celui qui réunit en soi tous les traits du sublime? Tout du Christ m'étonne; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part : plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase! » « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, a avoué l'impie Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

1783. V. La doctrine de Jésus-Christ est divine comme sa vie. Né d'une mère pauvre, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan, Jésus-Christ qui ne fréquenta aucune académie, qui ne vécut avec aucun savant, que les Juifs accusaient de n'avoir jamais appris à lire, Jésus-Christ qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

Que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome? Souvent des fables, des doutes, des contradictions. Jésus-Christ seul donne au but ; la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours. Nulle autre part que dans son Evangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui, que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles; c'est par lui, que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources ; c'est par lui, que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts ; on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui : on n'est dans l'ordre que sous sa conduite ; on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait qu'en suivant ses leçons.

« Jamais, dit l'impie Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de Jésus-Christ bien pratiquée ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde ; code le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme, code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements, à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre,

au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions; code enfin, qui renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, lie étroitement entre eux tous ses membres, et cette famille elle-même à la grande famille des intelligences et donne à toute cette famille un Père unique, Dieu. Jésus-Christ est donc véritablement Dieu. A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu. Elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis ; elle soutient la loi naturelle investie et battue en brèche par un philosophisme insensé ; elle soutient la raison humaine sujette au vertige; des plus stériles cœurs, elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole ?

Elle est donc absolument divine, et par son caractère et par ses effets.

1784. VI. L'Eglise catholique la prêche, et cette Eglise est elle-même la preuve la plus éclatante de la divinité de son auteur.

Le tombeau engloutit tous les projets humains, il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Jésus meurt ; et les puissances infernales sont vaincues ; et le règne de l'iniquité est détruit, et celui de la justice commence. Avant de mourir, Jésus avait prédit deux événements presque incroyables. Il avait annoncé que les Juifs, éclairés jusque-là plus que tous les autres peuples, seraient dispersés et que les autres peuples, assis à l'ombre de la mort, seraient appelés à son admirable lumière ; et, à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que la synagogue des Juifs est renversée, que ce peuple est dispersé comme un fugitif, à travers le monde et à travers les siècles, que les infidèles renoncent à l'idolâtrie, que la croix du Sauveur passe du lieu du supplice au front des empereurs et qu'à son nom tout genou fléchit sur la terre.

Il avait choisi douze pauvres pêcheurs de Galilée, sans fortune, sans éducation, sans crédit ; et ces hommes extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent précisément, au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble changés en des hommes nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumières et de sagesse prêchant partout la divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant au nom de Jésus les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes les barrières, que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Evangile, triomphant du monde et des préjugés, des philosophes et de leurs erreurs, persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité, forçant sans autres armes que celles de la parole et de la vertu, forçant, dis-je, les Césars eux-mêmes de jeter leurs glaives persécuteurs, et de tomber en vrais adorateurs, au pied de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel vainement ils avaient employé toute leur autorité, toute leur puissance, et dont ils s'étaient flattés d'éteindre le nom et l'Evangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs, morts en publiant la gloire de leur Maître et en priant pour leurs bourreaux.

Comment expliquer une œuvre si merveilleuse, sinon par la divinité de Jésus-Christ ? Comment une succession d'hommes, qu'on tuait sans relâche pendant quatre siècles, ont-ils fondé une religion immortelle ? Comment d'humbles femmes, de jeunes filles délicates, de faibles enfants, purent-ils supporter, au temps des persécutions, des tourments, dont le récit seul effraie les plus intrépides ? comment quatorze millions de martyrs firent-ils éclore de leur sang une semence de chrétiens ? Engageante perspective, en vérité, pour embrasser une religion nouvelle, que celle d'être revêtu d'un manteau de résine et de servir de torche vivante dans les jardins de Néron ou bien d'être jeté dans l'arène, sous les dents des lions, d'être écorché vivant, d'être rôti sur un gril ardent, ou plongé dans un bain de plomb fondu !

Et pourtant le monde est chrétien, et l'Église en passant à travers les âges, a dû triompher, non seulement des tyrans, non seulement des supplices, mais encore, des hérésies, des schismes, des scandales de ses propres enfants, aussi bien que de la calomnie et de la haine de ses ennemis. Tout homme sensé doit donc dire avec saint Augustin : Ou l'Église s'est établie par des miracles ; et dans ce cas, Dieu lui-même a prouvé sa divinité ; ou elle s'est établie sans miracles, et pour lors le plus grand des miracles, c'est son établissement prodigieux et sa permanente vitalité. Aujourd'hui, en effet, Jésus-Christ, mort depuis deux mille ans, a la puissance de se faire aimer, non seulement par le sauvage infidèle, auquel le missionnaire apprend à le connaître, mais encore par les savants de notre Europe civilisée.

Toutes les forces humaines s'épuisent par la durée, par l'usage, par leurs victoires mêmes. Pourquoi la force de Jésus-Christ ne s'est-elle pas épuisée ? Ah ! Jésus-Christ est Notre Seigneur et notre Dieu ; c'est le Sauveur attendu pendant quatre mille ans. Il a paru au sommet de l'ancien monde qui l'appelait, et du nouveau qui le salue et l'adore ; il a levé l'étendard de sa croix ; et un changement immense s'est accompli, qui a tout renouvelé dans l'univers.« Je connais les hommes, disait Napoléon au général Bertrand, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient une ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions ; cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le Christianisme et quelque religion que ce soit la distance de l'infini. Par un prodige, qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir. Ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot le cœur, c'est là ce qu'il veut pour lui, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre... Le Christ parle et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour, qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe, Créateur du monde ?... Général Bertrand, bientôt je serai de la terre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre ; et l'on nous oublie, et le nom d'un conquérant n'est plus qu'un thème de collège ; nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou qui nous insulte.

» A peine mort, Louis XIV fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles. Négligé de ses courtisans, ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition ; encore un moment, et voilà ce qui va m'arriver à moi-même. Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers. Est-ce là mourir ? N'est-ce pas plutot vivre ? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu.

» Si vous ne comprenez pas cela, j'ai eu tort de vous faire général. »

Il faut être en effet bien aveugle et bien coupable pour contester cette vérité. (1) Le faire c'est blasphémer le Père éternel qui a dit de Jésus-Christ :

(1) Et faire de Jésus-Christ un personnage idéal, fabuleux ou romanesque, que douze Apôtres ont imaginé un jour pour réformer le monde ; quoi ? ce serait sur un tel personnage qu'ils auraient bâti l'immense édifice du Christianisme ; ce serait dans cette imagination vaine qu'ils ont renfermé les mystères les plus profonds, la morale la plus sévère et les lois les plus parfaites ; et ce que ni Platon, ni Aristote, ni Cicéron, ni Solon, ni Lycurgue, ni Alexandre, ni Auguste n'avaient ni fait ni pensé, douze hommes ignorants et grossiers l'ont accompli..... en rêvant !

Ce serait pour un personnage fabuleux, que dix-huit millions de martyrs, de tout âge de tout sexe et de toute condition, ont sacrifié leurs espérances et leurs personnes ; que les plus grands génies de l'humanité ont épuisé leur talent et leur science; que le ciseau, le burin et le pinceau ont animé depuis dix-huit siècles le marbre et la toile ; que depuis dix-huit siècles les Martin se dépouillent de leur manteau, les Elisabeth de leur diadème, les Thérèse de leur beauté et de leur parure, les Vincent de Paul de leur liberté, les Xavier de leur famille et de leur patrie, les Borromée, les Belzunce, les François de Sales, les Affre et les Quélen de leurs honneurs, de leur santé, de leur

C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances; c'est blasphémer Jésus-Christ lui-même et en faire un imposteur; c'est blasphémer le Saint-Esprit qui est descendu sur Notre-Seigneur sous la forme d'une colombe. C'est repudier l'Evangile, sa doctrine, et sa morale qui sont la gloire de l'esprit et du cœur humains. C'est répudier la pureté, l'humilité, l'abnégation chrétiennes que Jésus seul a sanctifiées et apportées à la terre. C'est blasphémer l'Immaculée Conception de Marie, sa maternité divine; c'est insulter aux Apôtres qui ont prêché le nom de Jésus aux nations; c'est outrager les martyrs qui ont versé pour lui leur sang. C'est insulter à la croyance des chrétiens de tous les siècles, des docteurs de toute l'Eglise qui lui disent avec saint Thomas: *Dominus meus et Deus meus*. C'est ne rien entendre à l'histoire du monde, qui reste un livre scellé pour qui ne sait pas y lire la divinité de ce Jésus, l'attente des siècles anciens, et le salut des peuples nouveaux. C'est répudier la gloire de l'humanité que l'Incarnation a élevée jusqu'à Dieu, et qui en Jésus-Christ est assise au ciel à la droite du Père. C'est tarir la source du vrai bonheur; car nous devons à Jésus-Christ tous nos souvenirs heureux, la première communion, etc. C'est laisser l'humanité sans consolation et sans espérance dans le malheur et surtout à l'heure dernière.

« Arrière! arrière! cruels sophistes qui voulez arracher de mon cœur la foi du Dieu fait homme! J'ai besoin de ce grand et délicieux mystère. Laissez-le-moi; c'est le principe, le fondement, le gage de mon salut. C'est par lui que j'espère, que je me réforme, que je deviens bon, désintéressé, généreux. Si vous séparez Dieu de l'homme dans la personne divine qui les a réunis, je n'ai plus de rédempteur, j'ai perdu ma richesse, mon espérance; ma force est ébranlée, mon bonheur évanoui. Un Dieu qui n'est pas homme ne rassure pas ma faiblesse; un homme qui n'est pas Dieu ne me sauve pas de la mort. Il n'y a que le Dieu-Homme qui m'éclaire et qui me console; il n'y a que l'Homme-Dieu qui m'encourage et qui me relève. Laissez-moi donc l'Homme-Dieu. C'est en l'Homme-Dieu seulement que je dois espérer; c'est à ses pieds que je puis me reposer, c'est dans ses bras que je veux mourir. » (Mgr. Besson.) (1)

temps, de leurs biens et de leur vie. Ce serait un personnage romanesque, qui pendant dix-huit siècles, s'est fait reconnaître, croire, adorer par les nations les plus éclairées et les plus civilisées du monde; qui a donné naissance à une Eglise immortelle; qui a triomphé de toutes les forces humaines réunies pour abolir son nom et son culte, et qui domine encore aujourd'hui, les villes, les Etats, les couronnes, de toute la hauteur de sa croix! Et pour ne pas admettre cette vérité de la divinité du Christ, on admettra le plus affreux et le plus épouvantable de tous les mystères; un Christ menteur, c'est-à-dire un monde converti, régénéré, civilisé par le mensonge.

Le mensonge dans la foi, dans l'amour, dans le zèle, dans la science, dans le dévouement, dans la charité de tous les héros chrétiens; mensonge et folie dans l'Eglise, dans ses monuments, dans ses témoignages; mensonge dans les apôtres qui l'enseignent, dans les conciles qui l'éclairent, dans les apologistes qui la défendent, dans les pontifes qui la gouvernent, dans les temples qu'elle élève, dans les autels qu'elle dresse, dans la croix qu'elle adore; mensonge dans les saintes émotions de votre première communion et de votre mariage, de notre sacerdoce et de notre apostolat; mensonge dans cette chaire, et folie dans ceux qui l'entourent, mensonge et folie partout où il y a un homme qui donne le baptême et un homme qui le reçoit, un homme qui prêche le Christ et un homme qui l'écoute, un homme qui en parle en mourant et un homme qui meurt en espérant en lui; mensonge et folie dans la famille, dans la société, dans l'Etat, dans l'Europe, dans le monde entier; mensonge et folie qui datent de vingt siècles, qui durent et qui persistent par toute la terre et qui promettent de se perpétuer jusqu'à la fin des temps. » (D'après Mgr. Besson.)

(1) *Quis est qui vincit mundum nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei*, demande saint Jean. Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parlait l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug, mais on sait de quelle manière elle y a réussi et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes, et laissant Jésus-Christ, s'en tenir à la foi d'un Dieu; mais par une disposition secrète de la Providence, leur philosophie, n'a servi qu'à faire paraître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la connaissance d'un Dieu, ils devaient être naturellement sages, et naturellement vertueux, mais

O Jésus, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, je vous adore et vous aime. Je crois la vérité que vous m'avez enseignée, je veux pratiquer les préceptes et les vertus dont vous nous avez donné l'exemple.

1785. — **Autre plan sur le même texte. — Les miracles.** — *Cœci vident*, etc La preuve distinctive de la vérité d'une doctrine, d'une religion, c'est le miracle. Or, qu'est-ce qu'un miracle? C'est un prodige éclatant, extraordinaire dépassant les forces de la nature corporelle, et qui est une marque de l'action de Dieu, qui les opère par lui-même, ou par les anges, ou par des hommes de son choix. Que l'ombre recule sur un cadran solaire, que le soleil s'arrête dans sa course, qu'un mort ressuscite, qu'un aveugle de naissance soit guéri sans remède, qu'une maladie invétérée cesse tout à coup et que celui qui en était atteint reprenne toutes ses forces sans convalescence, ce sont des miracles. Or, I, les miracles sont possibles; II, on peut constater certainement un miracle, et III, le miracle prouve la divinité de la religion. (D'après Mgr Besson : *l'Homme-Dieu.* (Voir la note du nº 1539.)

1786. — I *Le miracle est-il possible ?* — Oui; à moins que pour dire non, on ne se résigne à être athée. « Dieu peut-il faire des miracles, se demande J.-J. Rousseau. Cette question sérieusement traitée, répond-il, serait impie, si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. » Il faut en prendre son parti, car il n'y a pas de milieu : ou ne pas croire en Dieu, ou croire à la possibilité des miracles. Un Dieu à qui on refuse le droit de faire des miracles, c'est un Dieu à qui on refuse le droit de parler, ce n'est plus un Dieu, c'est une idole. Un homme qui refuse d'entendre Dieu, n'est plus un homme religieux, c'est un athée; une nature que l'on condamne à n'être jamais le théâtre d'un miracle n'est plus l'ouvrage de Dieu. Il ne répugne ni à Dieu d'opérer des miracles, ni à la nature de s'y prêter, ni à l'homme d'y croire.

D'abord, pourquoi répugnerait-il à Dieu d'opérer des miracles? Pourquoi la main qui a allumé le soleil ne pourrait-elle pas le retenir sur l'horizon? La voix qui a dit aux flots, en les brisant sur un grain de sable : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin », ne pourrait les apaiser? Quand Dieu, par une parole, a lancé et soutient le monde dans l'espace, il n'y a rien que les yeux de l'homme ne puissent s'attendre à voir, rien que son oreille ne doive entendre, rien qui soit de nature à épuiser l'admiration de son esprit. Ouvre les yeux, regarde, écoute, réfléchis et tu avoueras, ô homme, que Dieu peut tout refaire puisqu'il a tout fait, et qu'un mot suffit pour la seconde œuvre comme pour la première.

Puisque Dieu peut faire des miracles, pourquoi ne le voudrait-il pas? N'est-il pas de sa sagesse et de sa bonté de se manifester à ses créatures, de faire voir à l'homme qu'il n'est pas l'esclave de son propre ouvrage, et qu'il a gardé sur lui l'autorité nécessaire pour en modifier les mouvements comme il lui plaît, au profit des créatures intelligentes, pour le salut desquelles il a tout créé.

Serait-ce qu'il répugne à la matière de se prêter au miracle? Mais la matière n'a rien de nécessaire, c'est un être qui pourrait fort bien ne pas exister, ses lois peuvent donc subir, dans des cas particuliers, des exceptions par l'effet d'une force supérieure. D'ailleurs, par là-même qu'elle est créée, la matière qu'est-elle autre chose qu'un instrument, et quel est le propre d'un instrument? l'obéissance. La foudre a obéi le jour où Dieu l'a enfermée dans les nuages, elle obéit encore quand Dieu en retient l'éclair dans sa main. La mort obéit à sa mission, quand elle frappe; elle obéit encore quand elle rend à la voix de Dieu ceux qui étaient déjà sous son joug. Au-dessus de toutes les lois des êtres créés, il y en a une qui domine toutes les autres, c'est celle qui soumet tout être créé à son auteur, tout mouvement de la matière au moteur suprême, tout l'univers à celui qui en est la fin dernière.

Serait-ce qu'il répugne à l'homme de croire au miracle? Mais, au contraire, le merveilleux l'attire et lui plaît; tous les peuples ont cru aux miracles : Egyptiens, Persans,

---

parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité ; de là vient qu'avec toutes ces belles idées de la sagesse, ils ont été des insensés, des emportés ; qu'ils se sont laissés entraîner au torrent du vice, qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions, qu'ils se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs propres pensées, et qu'affectant d'être philosophes, ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie? dans cette sainte et divine foi qui nous apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?* Voilà ce qui nous justifie ; voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus, voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu. (Bourdaloue.)

Grecs, Romains, Gaulois. La croyance aux miracles est aussi ancienne que le monde, et aussi universelle que le genre humain. Chez les païens elle va jusqu'à l'excès, chez les incrédules elle dégénère en magie et en sortilège. On a vu le XVIIIe siècle accueillir plus d'impiétés superstitieuses qu'il n'avait abjuré de pratiques chrétiennes, tant il est vrai que la disposition de l'homme au merveilleux est invincible. Qu'importe que la raison dévoyée de quelques-uns n'admette que ce qui est naturel, elle ne sert point de règle à l'humanité; et si, comme Cicéron le disait il y a deux mille ans, le consentement de tous est une loi, il faut reconnaître par l'expérience universelle que l'humanité a un besoin immense de miracles.

1787. — II. *On peut constater sûrement le miracle.* — Les miracles sont des faits et se constatent comme tous les faits.

Rien de plus facile que de vérifier les miracles présents. Un homme est mort le vendredi, je le vois, je le touche, je le sens. C'est un premier fait. Je l'aperçois le dimanche suivant, debout, il marche, il parle, il me prend la main. C'est un second fait, dont je puis juger aussi bien que du premier. Je n'ai pas besoin de science pour le constater, je n'ai besoin que de mes yeux. Mais en rapprochant ces deux faits l'un de l'autre, ma raison, qui sait que ceux qui sont morts sont bien morts, et ne se ressuscitent pas, conclut : cet homme était certainement mort, il est certainement vivant, il a donc fallu qu'un miracle de résurrection se soit opéré. Le doigt de Dieu est là.

Quand les miracles ont eu lieu dans les premiers siècles du monde et de l'Eglise, il n'est pas plus difficile de les constater que les autres faits de l'histoire. Deux faits extérieurs et sensibles qui étaient certains au moment où ils ont été accomplis, ne le sont pas moins aujourd'hui, quand ils me sont rapportés par des historiens fidèles. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Lazare a été vu mort et enseveli, et qu'ensuite on l'a vu debout et vivant. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Jésus a été mis à mort le vendredi et a été vu plein de vie par ses disciples le dimanche. Pour croire ces faits, ceux qui en ont été témoins n'ont eu besoin que de leurs yeux ; pour les croire à mon tour je n'ai besoin que d'un témoignage sincère. Si je crois les témoins quand ils me disent que Lazare et que Notre-Seigneur sont morts parce que ce sont des faits dont ils ont été témoins, il faut bien les croire aussi quand ils m'attestent qu'ils les ont vus ressuscités. Sur ces deux faits, je fais le même raisonnement que j'aurais fait si je les avais vus moi-même de mes yeux. Lazare et Jésus-Christ sont sûrement morts; ils sont certainement ressuscités d'après les mêmes témoins, donc il y a là un miracle. Et ce raisonnement loin d'être affaibli par les siècles qui nous séparent de cette résurrection est corroboré au contraire par le jugement de ces millions d'intelligences qui dans l'intervalle ont porté sans aucune hésitation le même jugement que moi ; et bien loin d'être moins certains à mesure qu'ils s'éloignent de nous, les miracles passés n'en deviennent que plus sûrs à mesure que chaque génération les vérifie et les reconnaît.

Les incrédules veulent des témoins sincères pour admettre des faits miraculeux ; et nous aussi. Nous avons une liste assez longue de témoins morts pour attester les faits surnaturels de l'Evangile, saint Pierre, saint Paul, saint Luc, saint Jean, saint Jacques, saint Etienne, sont inscrits les premiers. Après eux viennent seize millions de martyrs dont les lettres, les actes, la vie, la mort, sont des témoignages assez sincères.

III. Le miracle prouve la divinité de la religion. Le miracle, dit saint Augustin, rend sensible l'autorité, et l'autorité commande la foi, *miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur*. Quelle est cette autorité? c'est celle de Dieu. Quelle est cette foi? c'est celle du monde.

Dieu pour commander la foi est intervenu dans le monde, à deux reprises différentes, avec un cortège de miracles bien capable de révéler sa présence et de justifier sa parole. Dans ces deux circonstances, il apportait aux hommes une loi sortie de sa bouche et gravée de sa main : dans la première, la loi écrite ; dans la seconde, la loi de grâce ; dans l'une et dans l'autre, il a parlé à force d'agir, on a vu son bras encore plus qu'on n'entendait sa voix.

Ce fut d'abord à l'origine de la loi écrite. Un prophète paraît revêtu de la puissance de Dieu : c'est Moïse ; l'Egypte se trouble, ses fleuves se changent en sang, ses plaines sont dévorées par des sauterelles, ses habitants sont couverts d'ulcères, les premiers-nés de chaque famille sont frappés d'un glaive mystérieux. Moïse commande aux fléaux, il les déchaîne, il les apaise, il sollicite ainsi la permission de quitter, à la tête du peuple Juif dont il est le guide, la terre d'Egypte où ce peuple est esclave. A peine la liberté est-elle conquise, les prodiges qui l'avaient assurée reparaissent pour la protéger. La Mer Rouge ouverte devant les pas de l'élu de Dieu, se referme sur Pharaon et sur son armée ; une nuée mystérieuse éclaire la marche d'Israël lui prêtant sa lumière pendant la nuit et son ombre pendant le jour ; la manne pleut du ciel pendant quarante ans pour le nourrir ; le rocher s'entr'ouvre pour l'abreuver ; le Sinaï s'ébranle pour le tenir dans l'attente, tandis que Moïse converse loin de lui avec l'auteur de toutes ces merveilles.

Enfin, quand après tant de prodiges, le conducteur du peuple redescend, les tables de la loi à la main, quand il vient demander à la nation de croire et d'adorer le Dieu qui lui a tant de fois montré la puissance de son bras, quand il rappelle dans des

chants magnifiques ces plaies miraculeuses, ce passage triomphant, cette lumière, cette nourriture, ce breuvage, cette montagne où tout est miracle, n'y a-t-il pas dans tous ces signes une autorité qui s'impose, n'y a-t-il pas dans la foi de ce peuple une suprême raison. *Miraculis conciliatur auctoritas: auctoritate fides imperatur.*

Ce fut ensuite à l'origine du christianisme. Pendant trois ans, toutes les infirmités humaines cèdent à la voix de Jésus, tous les éléments sont dans sa main; toutes les créatures animées lui obéissent. Il ouvre les yeux des aveugles et les oreilles des sourds : il redresse les paralytiques, il guérit les lépreux, il apaise les tempêtes, il marche sur les flots, il ressuscite les morts; les soldats qui le prennent sont terrassés, Judas qui le trahit meurt en désespéré, Pierre qui le renie vit en pécheur repentant, plié sous le poids d'une croix qui l'accable, il demande à la nature de nouveaux prodiges, et la nature lui obéit; elle s'ébranle, elle se voile de ténèbres, elle pleure son dernier soupir. Jésus mis au sépulcre, brise le sceau qui le fermait et disperse les soldats qui en gardaient l'entrée, il ressuscite, sort triomphant, se montre en onze circonstances différentes à plus de cinq cents personnes, converse avec elles, monte au ciel en leur présence et va s'asseoir, dit-il, à la droite de son Père, d'où il viendra juger tout le genre humain. Et c'est ce second thaumaturge qui apporte la nouvelle loi, qui la fait écrire dans l'Evangile, qui expose cet Evangile aux yeux de tout l'univers, et qui demande qu'on y croie à cause des prodiges qu'il a opérés pour l'accréditer : *miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

Voilà comment les miracles révèlent l'autorité et forcent la foi.

Connaissez-vous un signe plus digne de Dieu ? Les prophéties commencent la révélation, la sainteté de la vie la fait aimer, la beauté de la doctrine la rend admirable; mais le miracle la confirme, la consolide, lui donne des fondements inébranlables, c'est le signe par excellence, parce qu'il trahit le Maître de toutes choses.

Connaissez-vous un signe plus populaire ? Ignorants, savants, hommes, femmes, enfants, vieillards, peuples civilisés et peuples sauvages, chacun peut le voir, le reconnaître et le constater. Arrière les prétentions des savants, et les mystères des doctrines secrètes ! Place au grand spectacle pour la terre entière, parce que la terre entière doit connaître, adorer et bénir !

Connaissez-vous un signe plus efficace ? Il frappe l'esprit en frappant les sens, il touche le cœur en même temps que l'esprit; il met l'homme dans l'alternative ou de renoncer à la raison ou d'accepter la foi. La science l'étudie, et elle est confondue; l'ignorance le regarde et elle est éclairée. Non, rien n'est plus divin, plus populaire, plus efficace que le miracle. Non, on ne saurait refuser sa foi à la doctrine qui s'annonce avec un tel éclat. Non, Dieu ne nous demande rien de trop, quand il montre ainsi sa main en faisant entendre sa parole. Je vous entends, Seigneur, dans votre doctrine, parce que je vous vois dans vos miracles. Vous me donnez vos œuvres, et je vous donne ma foi : *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

Et en vous la donnant, je n'ai plus aucun doute; car vous ne pouvez mettre votre puissance au service du mensonge. Si je me trompais en croyant une religion que vous avez établie par des miracles, c'est vous-même qui nous tromperiez, mais vous êtes le Dieu de la vérité, et non celui du mensonge. Il est absolument impossible que vous vous fassiez le fauteur de l'erreur; ma foi est donc la vérité, puisque vous l'avez accréditée vous-même; aussi je m'y attache de toute la force de mon âme. En elle je veux vivre, et en elle je veux mourir, afin de voir un jour à découvert au ciel, les mystères que je crois à travers les nuages et les obscurités de la terre.

1788. *A propos de l'Epître: Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt.*

De l'Evangile.

Le lecteur Théodore, dans son histoire ecclésiastique, dit qu'un grand incendie, s'étant élevé au port d'Antioche, le sacristain de l'église de St-Anastase, nommé Marlien, prit en main le livre des Evangiles, et, montant sur le toit de l'église, s'opposa aux flammes avec ce divin bouclier, délivrant ainsi la maison de Dieu de l'embrasement qui ravageait toute la ville : *Totus mundus in maligno positus est.* Il n'y a que feu de tous côtés dans le monde, feu de colère, de dissension, de convoitise et de passions enflammées. Le meilleur moyen de garantir la maison de Dieu, qui est l'Eglise, de cet embrasement funeste, est de présenter aux fidèles le saint Evangile et de vivifier en eux la foi, le respect et la soumission qu'ils doivent à ses maximes. A cet effet, dans un premier point je vous ferai voir l'excellence de ce divin et admirable livre; dans le second, je vous montrerai qu'il doit être la règle de notre foi et de notre vie.

I. *Excellence de l'Evangile.* 1° Rien de grand comme N. S. vrai Fils de Dieu. Il est la parole de Dieu incarnée, l'Evangile c'est la parole de Dieu

annoncée. Jésus a dit de lui : Je suis la vérité. L'Évangile c'est aussi la vérité. Une femme dit à N. S. *Beatus venter qui te portavit*, et N. S. répondit : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Saint Augustin nous avertit qu'il faut craindre de laisser perdre une parole de l'Évangile, comme une parcelle du corps de N. S. dans l'Eucharistie. 2° Son nom indique son excellence. Il s'appelle : 1) testament, c'est-à-dire *testatio mentis*, la manifestation des pensées de Dieu, de ses sentiments, que personne n'aurait pu connaître, s'il ne les avait révélés. Les anciens, en peignant l'amitié, la représentaient avec une fenêtre ouverte sur le cœur, pour signifier que c'est une grande marque d'affection que d'ouvrir son cœur à quelqu'un. *Jam non dicam vos servos sed amicos.* L'empereur Constantin ayant écrit des lettres à saint Antoine qui était au désert, pour se recommander à ses prières, et le saint voyant que ses religieux regardaient cela comme une grande faveur, leur dit : Il ne faut pas tenir à grand honneur que l'empereur de la terre nous ait écrit, mais bien que l'empereur du ciel ait daigné nous parler par ses Écritures.

Testament, c'est-à-dire dernière volonté, quel bonheur, quelle prérogative, quel avantage n'avons-nous pas sur les infidèles et même sur les juifs, de savoir assurément quelle est la volonté de Dieu, quelle est sa dernière volonté, c'est-à-dire comme saint Paul (Rom. 12. 2.) l'appelle, sa volonté sainte, agréable et parfaite : *Bona et beneplacens, et perfecta. Non fecit taliter omni nationi !* Si Dieu nous avait laissés sans Évangile et sans Écriture sainte, nous serions toujours en peine : ceci est-il agréable à Dieu? Est-ce le plus parfait ? Cette action est-elle selon sa volonté ? Et qui aurait jamais pensé, si l'Évangile ne le disait, que la pauvreté, que l'humiliation sont agréables à Dieu ; que ceux qui pleurent, qui ont faim et qui souffrent les persécutions sont bienheureux ? Les Juifs étaient bien éloignés de le croire, puisqu'ils attendaient et obtenaient pour récompense de leurs vertus les prospérités et les richesses temporelles. *Bona terræ comedetis ?* Qui aurait pensé que tout ce qu'on fait à ces pauvres qui rampent par les rues comme des vers de terre, le Roi du ciel le tient comme fait à lui-même ?

Aussi, à proprement parler, est-ce par l'Évangile que s'est accomplie cette promesse : *Erunt omnes docibiles Dei.* C'est presque l'unique voie, ou du moins la plus assurée, par laquelle nous pouvons connaître quel est le bon plaisir de Dieu en la conduite de notre vie ; car ce qui nous semble inspiration peut venir de notre esprit ou de l'esprit malin qui se transfigure souvent en ange de lumière : *Est via quæ videtur homini recta ; novissima autem ejus deducunt ad mortem.* (Prov. xiv, 12.) Les instructions que les hommes donnent, s'ils ne les tirent de l'Évangile, sont peut-être des paroles d'hommes, sujettes à caution par conséquent.

2) Le mot testament signifie encore *alliance, contrat*, et l'Évangile est appelé *nouveau* Testament, parce qu'au lieu qu'anciennement Dieu contracta, par l'entremise de Moïse, une alliance avec le peuple juif, par laquelle il était arrêté que ce peuple garderait les commandements de Dieu, et que Dieu lui donnerait des biens temporels, alliance qui fut confirmée par le sang d'une victime dont le peuple fut arrosé ; en la loi de grâce, Dieu a contracté avec les hommes, par l'entremise de Jésus Christ, une nouvelle alliance par laquelle on a arrêté que les hommes vivraient chrétiennement et parfaitement, et que Dieu leur donnerait des récompenses célestes ; alliance qui a été confirmée, non pas par le sang d'un animal, mais par le sang adorable de Jésus ; et la minute de ce contrat, le titre de cette alliance, c'est le saint Évangile. Or, de même que si une des parties manque en un seul point à ce qui est porté par le contrat, l'autre partie n'est pas obligée à ce qu'elle a promis par la transaction ; ainsi, si nous manquons à un seul point essentiel à ce qui est porté dans l'Évangile, nous n'avons aucun droit de prétendre aux biens ineffables et incompréhensibles que Dieu a préparés aux chrétiens fidèles, car qui *peccat in uno, factus est omnium reus.*

Le troisième nom que l'Écriture donne au nouveau Testament est celui d'Évangile, c'est-à-dire en grec *bonne nouvelle.* Nous sommes si curieux d'apprendre des nouvelles, si joyeux d'en apprendre de bonnes ! y en eut-il jamais de meilleure ni de plus assurée que l'Évangile. Ne vous semble-t-il

pas que c'est une étrange nouvelle qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait été fouetté, couronné d'épines et attaché à un gibet ? Si nous n'en avions jamais entendu parler, quelle ne serait pas à cette nouvelle notre surprise! quel ne serait pas notre ravissement! Quand on nous a appris dans notre enfance que les Anglais et les Français avaient fait mourir leur roi publiquement sur un échafaud par la main d'un bourreau, combien en fûmes-nous étonnés? et qu'était-ce en comparaison d'apprendre qu'un Dieu créateur et sauveur du monde, a été attaché par les hommes à une croix à la vue de plus d'un million de personnes? Si un prophète prédisait que vous serez quelque jour maréchal de France, ne vous serait-ce pas bonne nouvelle, jeune homme? Et vous, ma fille, si on vous assurait que vous serez quelque jour reine d'Angleterre, que le roi passant par cette ville vous épousera, ne serait-ce pas une bonne nouvelle? et s'il était besoin de faire, de donner ou d'endurer quelque chose pour voir l'accomplissement de cette prédiction, que ne voudriez-vous faire, donner ou endurer pour la voir accomplir? Et on vous prédit très certainement que, si vous gardez les commandements de Dieu, que si vous vivez chrétiennement, nonobstant votre pauvreté, vous serez quelque jour, et plus tôt qu'on ne pense, roi au royaume des cieux, bon homme; que vous serez épouse du Roi des rois, ma fille; n'est-ce pas là une bonne nouvelle?

Aussi les moindres paroles de l'Evangile, reçues dans le cœur d'une âme bien née, comme une semence féconde dans une bonne terre, produisent des fruits et des effets merveilleux. Saint Antoine et saint François, entendant lire à la messe ces paroles de l'Evangile : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres*, les reçurent comme étant dites pour eux en particulier. Saint Théodose entendant ces paroles : Bienheureux ceux qui pleurent, quitta le troupeau dont il était berger et se retira, au fond du désert, pour pleurer et faire pénitence. Saint Siméon stylite, entendant les mêmes paroles, se condamna volontairement à mener une vie très austère, le reste de ses jours, sur une colonne; saint Sérapion, rencontrant un pauvre qui lui demandait l'aumône, lui donna son manteau : un peu après il donna sa tunique à un autre, et étant interrogé par ses gens : Qui est-ce qui vous a ainsi dépouillé? il répondit, montrant le livre des Evangiles : C'est ce livre. Saint Jean calybite, très noble gentilhomme romain, va faire pénitence au désert ; y étant importuné de tentation, d'amour et de tendresse envers ses parents, pour se vaincre lui-même, à l'exemple de Saint Alexis, il retourne à Rome et demeure trois ans pauvre et inconnu dans la maison de ses parents. Si vous demandez qui l'a ainsi appauvri : C'est l'Evangile qu'il portait toujours avec lui et qu'il laissa à ses parents à l'heure de sa mort, disant qu'il leur servirait de bouclier en ce monde et de viatique pour l'autre. Saint Hilarion, ayant donné tout son bien aux pauvres à l'âge de quinze ans, demeure dans la solitude jusqu'à soixante-et-dix, portant continuellement le cilice, ne mangeant qu'une fois par jour, à l'entrée de la nuit, quelques figues et le suc de quelques herbes, priant et travaillant sans cesse. Si vous lui demandez qui l'a obligé à une si grande austérité, il vous répondra : C'est le saint Evangile ; car il n'avait point d'autre meuble, et il le laissa pour toute succession à son disciple Esychius. Sainte Cécile, très riche et très illustre romaine, méprise les vanités du monde et les délices de la chair ; elle porte la haire, elle jeûne même le jour de ses noces, elle persuade à son mari Valérien de garder la virginité avec elle, elle meurt pour la foi. Qui l'a rendue si sainte et si pure? C'est le saint Evangile qu'elle portait toujours sur son cœur. *Virgo Christi, Evangelium semper gerebat in pectore*. Saint Clément, évêque d'Ancyre, souffre les plus effroyables tourments que la rage des démons et que la cruauté ingénieuse des hommes aient su inventer et exercer, pendant l'espace de vingt-huit ans. Si vous lui demandez qui l'a ainsi durci et rendu invincible aux tourments : C'est le saint Evangile qu'il avait toujours entre les mains, qu'il portait même quand il sortit de prison pour aller à la mort.

Sainte Consortie, fille de saint Euchère le jeune, étant importunée d'épouser un riche et illustre gentilhomme nommé Aurèle, lui dit : Dieu est maître de ma volonté ; pour savoir la sienne, allons à l'église, entendons la messe et, après avoir prié Dieu, mettons le saint Evangile sur l'autel, et au premier

endroit qui se présentera en ouvrant le livre, nous verrons ce que Dieu demande de nous. Aurèle y consent et la sainte ayant ouvert l'Evangile, elle tomba sur ces paroles du Fils de Dieu : *Celui qui aime plus son père et sa mère que moi n'est pas digne de moi ;* et les ayant lues, elle dit à Aurèle toute remplie de joie : Vous pouvez chercher une épouse où il vous plaira ; pour moi je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ qui m'a prise en sa protection.

Saint Augustin disait à ses auditeurs : J'aimerais à demeurer dans ma chambre, à lire l'Ecriture sainte et à contempler à mon aise les mystères qui y sont contenus sans être interrompu de personne ; il n'y a rien de si délicieux : *Nihil est melius, nihil est dulcius, quam divinum scrutari, nullo strepente, thesaurum ;* il y aurait là pour moi bien plus de contentement que de remplir la fonction que j'exerce, que d'invectiver contre les vices, de reprendre les pécheurs, de me rendre importun à quantité de gens, de prêcher à ceux qui ne me croient qu'à demi, qui m'estiment scrupuleux ou sévère envers eux : *Magnum onus, magnum pondus, magnus labor ! quis non refugiat istum laborem ?* Si vous lui demandez : Pourquoi le faites-vous donc ? Il répond : *Terret Evangelium :* l'Evangile m'épouvante, l'Evangile qui dit que le serviteur inutile fut jeté pieds et poings liés au fond d'une basse fosse, où il n'y avait que des pleurs et des grincements de dents.

II. *L'Evangile est la règle de notre foi et de notre vie* : 1° De notre foi, c'est-à-dire que pour savoir ce que vous devez croire de Dieu, de ses desseins, de ses jugements, de sa conduite et de ce que vous deviendrez après votre mort, vous ne devez pas vous en rapporter à vos petites pensées, mais à l'Evangile : vous devez vous garantir soigneusement d'une faute très pernicieuse que plusieurs commettent, même parmi les gens du peuple ; ils jugent de Dieu, de ses divines perfections, de sa justice, de sa miséricorde, de sa providence, de ses desseins et de sa conduite selon leur sentiment et leur petit raisonnement ; ils agissent par suite de cela et se le persuadent si fermement, que tous les docteurs du monde et toutes les Ecritures saintes ne les en détacheraient pas, et ils ne croient rien, si ce qu'on leur dit n'est conforme à leur pensée. Pour moi, disent-ils, je crois qu'un homme qui ferait telle action à telle intention ne serait jamais repris de Dieu ; je ne crois pas que Dieu voulût damner un homme pour telle chose ; ni que Dieu demande de nous une si grande perfection qu'on nous la prêche. Si vous êtes un vrai chrétien, vous devez croire fermement que votre esprit, que mon esprit et que l'esprit de tous les hommes, n'est que ténèbres, qu'ignorance, et que stupidité en tout ce qui est des choses divines, et que nous ne savons bien de Dieu que ce qu'il lui a plu nous en révéler par son Ecriture et par son Eglise ; et que tout ce que nous en pensons, imaginons et discourons, toutes nos petites raisons, comparaisons ou entretiens qui ne sont pas conformes à la parole de Dieu sont une erreur grossière, une extravagance ridicule qui nous rend téméraires et criminels devant Dieu.

Qu'est-ce qui peut connaître les sentiments de Dieu ? Qui est jamais entré dans son conseil ? Ses jugements sont des abîmes sans fond. Une fourmi est-elle admise au conseil des rois ? *Cogitationes hominum vanæ sunt.* Toutes nos pensées contraires à l'Evangile, sont vaines et erronées. Vous dites, Dieu ne m'a pas fait pour me perdre, il ne me damnera pas pour un péché. Beau raisonnement ! Dieu avait-il fait pour les perdre le mauvais riche, Judas et Satan ? Non assurément ; donc à votre compte, ils ne sont pas damnés. Mais l'Evangile nous apprend qu'ils le sont, et que vous le serez si vous faites le mal : *malos male perdet.* Vous dites j'ai des biens en abondance, quand même je ne remplis pas mes devoirs religieux, c'est une preuve que Dieu m'aime. Pensée vaine, l'Evangile vous est contraire. *Quos amo castigo.* S'il ne vous châtie pas, il vous traite comme des enfants illégitimes.

Vous dites : quand j'aurai fait de nombreux péchés, qui m'empêchera de me convertir ? Pensée vaine. *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.*

2° *La règle de notre vie.* L'Evangile n'est pas seulement la règle d'un ordre particulier, comme celle de saint Basile ou de saint Benoît, mais aussi c'est la règle de tous les chrétiens, apportée du ciel, non par un ange, comme

celle de saint Pacôme, mais par le Fils unique de Dieu. Nous pouvons dire avec saint Paul : *Quicumque hanc regulam secuti fuerunt, pax super illos.* Cette règle nous prescrit comment nous devons nous comporter : 1) Envers Dieu : l'Evangile nous marque comme il faut l'honorer, le prier et l'aimer. 2) Envers les supérieurs. *Obedite præpositis vestris.* 3) Envers les égaux, charité. 4) Envers les inférieurs. *Qui major est in vobis fiat sicut minor.* 5) Envers nous-mêmes. Nos sentiments. *Beati mundo corde, nolite diligere mundum.* Nos paroles. *Nolite jurare omnino. Verbum sanum irreprehensibile.* Nos actions. *Si quis non vult operari non manducet. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur ;* nos habits qui doivent être modestes.

Voilà le testament de votre Père, voilà les clauses du contrat que Dieu a passé avec nous, les conditions auxquelles il nous promet son paradis, et pas autrement. Voilà la règle de notre vie. Comment la garderiez-vous, si vous ne la lisez jamais ? Quelle honte de voir des chrétiens, des avocats, des gens de lettres, qui n'ont jamais lu l'Evangile, qui ne l'ont jamais tenu ni eu en leur maison ! Un religieux qui ne lirait jamais sa règle, pourrait-il la mettre en pratique ? Serait-ce un bon religieux. Si un de vos amis avait composé un livre plein de pointes d'esprit et de profonde doctrine, ne serait-ce pas le désobliger de ne jamais le lire ? *Scrutamini Scripturas !*

Croyez-moi, lisez tous les jours ou de temps en temps un chapitre de l'Evangile des dimanches à genoux, avec respect, aimez à entendre lire et prêcher l'Evangile, et prenez chaque enseignement comme s'il était fait exprès pour vous ; et au lieu d'écouter les maximes du monde, agissez selon l'Evangile. Ceux qui vous disent : il n'y a pas de mal à folâtrer, à passer son temps dans la bonne chère, etc., ne seront pas au tribunal de Dieu pour vous défendre ; vous ne serez pas jugés selon leurs pensées ni selon les vôtres ; mais selon les pensées de Dieu qui sont aussi élevées au-dessus de celles des hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Le ciel et la terre passeront plutot qu'une seule parole de l'Evangile ne soit pas exécutée.

Qui non obediunt evangelio, pœnas dabunt in interitu æternas à facie Domini. Au contraire : *Nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, etc. propter me et propter Evangelium qui non accipiat centiès tantum.* (Marc. x, 29, 30.) (D'après le P. Le Jeune.)

1789. **3me Dimanche de l'Avent.** — Le récit de l'Evangile. Jean i, de 19 à 29, avec ce texte : *Ego vox clamantis in deserto.* Celui dont Notre-Seigneur a fait cet éloge : *Entre les enfants des hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste,* celui qui a passé sa jeunesse au fond d'un désert dans la pénitence et la prière, qui a eu la gloire d'annoncer le Fils de Dieu, et de verser son sang pour la justice, s'humilie lui-même.

Et nous qui avons péché et qui n'avons peut-être jamais fait pénitence, nous avons une grande estime de nous-mêmes et nous laissons l'orgueil dominer dans notre cœur, apprenons à le combattre; et on donne le sujet du n. 1038.

1790. **Autre plan.** — Avec le texte de l'Evangile : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* On pourrait parler de l'Eucharistie, nº 584 ou 1415, et inviter à la recevoir pour les fêtes de Noël et à s'y préparer.

1791. **4me Dimanche de l'Avent.** — Avec le texte de l'Evangile : *Parate viam Domini.* On presse les fidèles à se disposer à recevoir Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, et pour cela de bannir le péché qui est le grand obstacle à la venue de Dieu en nos âmes. Afin de vous faire haïr le péché mortel, nous allons vous dire l'offense qu'il fait à Dieu (n. 960).

N. B. — En terminant, on recommande avec instance la confession avant la Noël, et on presse les parents, les maîtres d'envoyer à confesse, leurs enfants, leurs serviteurs et de leur donner l'exemple.

1792. **Dimanche dans l'octave de la Noël.** — A propos de ces paroles de l'Evangile : *Puer autem crescebat... et gratia Dei erat in illo.* (Luc, ii.) On peut donner le sujet suivant : **Pourquoi Dieu s'est fait enfant et a eu une mère?**

Pour sa gloire et pour notre instruction.

I. *Pour sa gloire.* Sa gloire consiste à manifester et à faire connaître ses perfections, et en se faisant enfant, il a fait reluire admirablement sa puis-

sance infinie, sa sagesse incompréhensible et sa bonté ineffable. La puissance de Dieu a coutume de se montrer, non pas à faire simplement de grandes choses, mais à les faire par de faibles instruments. Il disait à Pharaon : *Posui te ut ostendam in te fortitudinem meam, et narretur nomen meum in omni terra :* Je vous ai choisi pour montrer en vous ma force et mon pouvoir, et par ce moyen me rendre célèbre par toute la terre. En quoi montra-t-il sa puissance contre Pharaon ? en ce qu'il lui fit la guerre par des moucherons. Les Égyptiens qui avaient été aveugles et insensibles à toutes les autres plaies, et qui n'avaient point reconnu la main de Dieu, voyant cette armée volante, la reconnurent et s'écrièrent : *Digitus Dei est hic :* Le pouvoir de Dieu agit ici, on n'en peut plus douter.

Et quand la vaillante Judith demanda l'assistance du ciel contre Holopherne et son armée, elle disait à Dieu que ce lui serait une grande gloire, s'il le défaisait par la main d'une femme : *Erit hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum ;* c'est donc un trait de sa puissance et un grand honneur pour lui qu'il fasse des choses si merveilleuses par la faiblesse d'un enfant. Il est conçu dans la chair, mais celle qui le conçoit demeure immaculée ; il ne se remue point dans le sein de la Vierge, mais il fait tressaillir de joie le petit saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; il est enfanté dans une étable, mais avec l'intégrité de celle qui l'enfante ; il est caché dans le coin d'une grotte, et le ciel le découvre ; il est couché dans une crèche, et il dépeuple le paradis pour se faire adorer par ses habitants ; il est entre deux animaux, et les anges publient et annoncent sa gloire ; il est immobile dans un berceau, et il étonne la ville de Jérusalem ; il naît en l'obscurité de la nuit, et les étoiles l'annoncent en l'Orient ; il tremble de froid, et il fait trembler de frayeur les Hérode ; il répand des larmes, et tous les enfants de la province répandent leur sang pour le mettre à couvert de la violence ; il jette des cris enfantins, et il remplit d'étonnement tous les voisins, il est circoncis comme s'il était pécheur, et il se fait nommer le Sauveur de tous les pécheurs ; il ne parle qu'en bégayant, et il fait taire les oracles ; il est banni en Égypte, et il en bannit l'idolâtrie ; il est fugitif dans le désert, et il le peuple de saints anachorètes et le change en paradis terrestre ; il est sujet à sa mère, et il est victorieux des rois.

César disait par vanité : *Veni, vidi, vici ;* cet enfant peut dire avec vérité : *Nec veni, nec vidi et vici.* Il n'est point allé en Orient, il n'y a point vu les trois rois et il les a assujettis par une glorieuse victoire ; il les a obligés par une douce contrainte de venir se prosterner à ses pieds : *Tanto tempore in cælis tonavit, et non salvavit : in cunis vagiit et salvavit*, dit saint Chrysostome. Il a si souvent tonné en Orient, et les mages ne s'en sont pas remués : il gémit et il pleure en une crèche, et il les fait sortir de leur pays. Il a fait tant de miracles dans l'Égypte, en l'air, dans l'eau, aux champs, aux maisons, à la cour, et il n'a converti personne ; il y passe son enfance dans un profond silence et sans aucun prodige, et il convertit tout ce royaume : *Mundum implet, in præsepio jacet ; sidera regit, ubera lambit ineffabiliter sapiens, sapienter infans, ita magnus in forma Dei, ita parvus in forma servi, ut nec ista brevitate magnitudo illa minueretur, nec illa magnitudine ista brevitas premeretur.* (S. Aug. ser. 27, de Tempore.) Cette divine enfance de Jésus a fait des choses plus grandes et plus miraculeuses que sa vie, plus que sa mort, plus que ses travaux, plus que ses prédications, que ses miracles, que sa résurrection et que tous les autres mystères : c'est cette adorable enfance qui a allié ces deux prérogatives jusqu'alors incompatibles, la fécondité et la virginité ; elle a associé la maternité avec l'intégrité : si Jésus ne se fût fait enfant, il ne serait pas le fils d'une Vierge, il n'y aurait point de vierge-mère, effet si prodigieux et si incomparable, qu'aucun empereur ni faux Dieu n'a été si arrogant que de se l'attribuer, pas même par flatterie ou par imagination.

On a bien trouvé des empereurs qui se sont fait appeler les enfants de Dieu, les éternels ; il s'est trouvé des faux dieux qui se sont sottement vantés de gouverner les cieux, de lancer la foudre et de régir l'univers, mais jamais un seul qui ait osé se vanter d'être le fils d'une vierge : cet honneur était réservé au Fils de Dieu ; mais cette enfance sacrée va bien plus

loin en puissance dans sa faiblesse : elle ne fait pas seulement une vierge-mère, elle fait une mère de Dieu ; elle met en l'Église une grâce, un état et une dignité incomparablement plus grande et plus éminente que toutes les autres grâces que Jésus y a faites après l'Incarnation. Tout ce qu'il a prétendu, souhaité et accompli par ses voyages, ses travaux, ses sueurs, ses prédications, sa mort, sa passion, sa résurrection et ses autres mystères, c'est la conversion des pécheurs, la sanctification des âmes, c'est-à-dire de faire des enfants de Dieu par adoption ; et ne savons-nous pas, ne nous a-t-on pas souvent prêché que, d'être Mère de Dieu par nature est un ordre et un état sans comparaison plus grand, plus excellent, plus élevé et qui a un apanage et une suite de grâces plus éminentes que la qualité d'enfants de Dieu par adoption ? Or, c'est l'enfance de Jésus qui a établi cette divine maternité ; car si le mystère de l'Incarnation se fût accompli par voie de grandeur et de puissance et non par voie de conception et de naissance, si l'Homme-Dieu eût été formé comme le premier homme, sans naître d'une vierge et sans être enfant, il y aurait bien des enfants de Dieu par adoption, mais il n'y aurait point de mère véritable de Dieu.

2° Il exerce aussi par son enfance sa sagesse incompréhensible, il répare en nous sa grâce par les mêmes voies par lesquelles elle avait été ruinée ; il surmonte l'esprit malin par les armes dont il nous fait la guerre ; il nous donne la vie par les mêmes instruments par lesquels notre ennemi nous avait donné la mort. *Ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret.* Une femme avait été le commencement de notre ruine, une autre femme est le commencement de notre salut. La parole mensongère qui portait la mort, s'était insinuée au cœur d'Eve, la parole véritable qui portait la vie s'est insinuée au cœur de Marie, afin que ce qui était perdu par le sexe féminin, fût sauvé par le même sexe. Eve avait cru follement au mauvais ange, Marie sagement au bon ange ; la faute qu'Eve a commise par sa crédulité trop légère, Marie l'a effacée par la prudence de sa foi, dit Tertullien.

Il est vrai que Jésus était plus que très suffisant pour notre salut, car tout notre bonheur vient de lui, mais il n'était pas convenable qu'il n'y eut que le sexe viril qui fût employé à cette œuvre ; il était plus à propos que les deux sexes contribuassent à notre réparation, puisque tous deux avaient coopéré à notre ruine. Eve a été si cruelle qu'elle a servi à l'esprit malin pour jeter au cœur de l'homme le poison mortel du péché ; Marie a été si fidèle qu'elle a présenté aux hommes et aux femmes l'antidote de salut ; celle-là a été un instrument de séduction, et celle-ci un organe de propitiation ; celle-là a suggéré la prévarication, et celle-ci nous a apporté la rédemption. Allez, Eve, allez à Marie ; que la mère s'adresse à sa fille, que la fille réponde pour la mère, qu'elle efface son opprobre, en satisfaisant pour elle ; car si l'homme est tombé par la folie d'une femme, il a été relevé par la piété d'une autre femme. Que disiez-vous, Adam, quelle excuse apportiez-vous au Créateur lorsque vous lui disiez : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé ?... Cette excuse est une parole de malice qui n'efface pas votre faute mais qui l'augmente ; mais la sagesse de Dieu a surmonté cette malice ; trouvant dans le trésor inépuisable de sa bonté le sujet de vous pardonner, qu'il devait et désirait trouver en l'humble confession de votre crime, il vous rend une seconde Eve au lieu de la première, une très sage au lieu de la sotte, une très humble au lieu de l'orgueilleuse, une qui vous présente le fruit de vie au lieu du fruit de mort que la première vous avait donné ; changez donc de discours et, au lieu de votre excuse malicieuse, rendez des actions de grâces et dites à Dieu : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté le fruit de vie, j'en ai usé et il m'a vivifié.

3° La bonté ineffable de Dieu se montre encore admirablement en ceci : car se faisant homme par voie de naissance, il se communique et fait du bien à tout ce qui appartient à la nature humaine : s'il se fût incarné par voie de création et non de génération, il eût bien honoré le sexe qu'il a pris en union personnelle ; mais se faisant homme par voie de naissance, il a encore honoré, ennobli et sanctifié le sexe féminin, choisissant une femme pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage ; le Père éternel lui commu-

uniquant sa fécondité divine, le Fils empruntant d'elle le sanctuaire de son sein virginal pour y faire son séjour, et une partie de sa très pure substance pour en former son corps, et le Saint-Esprit se l'associant en l'opération d'un si haut mystère : *Ne quis forte servus a suo Creature se contemptum putaret, virum suscepit, natus est ex femina* (S. Aug. lib. de vera Religione, c. 16). Et saint Justin, martyr, en prend occasion de nous avertir que, depuis l'Incarnation, nous devons honorer le sexe féminin, à cause de la proximité et de l'alliance qu'il a avec Dieu par ce mystère. Et dans saint Jérôme, en la vie de saint Hilarion, une femme demandant la charité à ce saint anachorète, lui apportait pour motif que celle qui avait porté le Sauveur était une femme. Si nous avions l'estime et le sentiment que nous devons avoir de nos mystères, quand une femme nous demande l'aumône, nous la lui donnerions, non par pure compassion naturelle, mais parce qu'elle est du sexe de Marie, pour honorer et obliger en elle la Mère de Dieu. Cette dévotion serait bien fondée, et ce serait un acte de miséricorde et de religion tout ensemble; comme au contraire, quand une passion ou tentation vous sollicite à vouloir outrager celle que Dieu vous a donnée en mariage, à déshonorer la femme d'autrui, à flétrir la pureté d'une jeune personne, par des paroles ou autrement, vous devriez penser : Si je le fais, j'offenserai le sexe de Marie, je désobligerai la Mère de Dieu, je lui donnerai sujet de s'irriter contre moi.

Disons encore que le Fils de Dieu voulait honorer toutes les révolutions et périodes de notre vie : s'il eût été homme fait dès le commencement de son Incarnation, comme il l'a été en l'âge de trente ans, il n'eût honoré et sanctifié que l'âge viril, et il a voulu sanctifier et déifier en lui l'enfance, la puérilité, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, et rendre hommage à Dieu, son Père, en tous ces états, pour suppléer à ce qui nous y manque à nous-mêmes ; satisfaire pour les péchés que nous y commettons, consacrer toutes les actions de notre vie et nous donner sujet de l'honorer et imiter en toutes les périodes de ces âges auxquels il a daigné s'assujettir. Le cardinal de Bérulle qui nous a enseigné ces vérités et recommandé de les mettre en pratique, les avait puisées dans les pères anciens. Voici ce qu'en dit saint Irénée : « Omnes venit per semetipsum salvare, infantes, et parvulos, et « juvenes, et seniores ; ideo, per omnem venit ætatem, et infantibus infans « factus, sanctificans infantes ; in parvulis parvulus sanctificans hanc ipsam « habentes ætatem, simul et exemplum illis pietatis effectus et justitiæ, et « subjectionis ; in juvenibus juvenis, exemplum juvenibus factus, sanctificans « Domino ut sit perfectus magister in omnibus. » (Saint Iren. l. 2 contra hæres. c. 39.) Pour donc vous conformer aux intentions et à la conduite du Sauveur, vous devez consacrer à ses âges et à ses années, l'âge et l'année où vous êtes ; quand vous êtes adolescent, adorez son adolescence ; quand vous êtes en la jeunesse, adorez sa sainte jeunesse et portez vos enfants à faire de même ou le faire pour eux s'ils n'en sont pas capables. En la première année de votre enfant, l'offrir à la première année de la vie de Jésus; la seconde à la seconde, et ainsi consécutivement ; prier Jésus enfant, Jésus adolescent, d'influer grâce, sainteté et bénédiction à l'enfance, à la puérilité, à l'adolescence de votre enfant, et exhorter souvent celui-ci à honorer et imiter les vertus que Jésus a pratiquées en ces âges, comme l'humilité, le silence, la dévotion, la sobriété et l'obéissance.

II. *Pour notre instruction.* Il a voulu nous apprendre : 1° le prix de la virginité, que Marie a tant estimée et que Dieu a couronnée en elle de la gloire de la maternité. O Vierge prudente, s'écrie saint Bernard, ô Vierge dévote, qui vous avait dit que la virginité était agréable à Dieu? Quelle loi, quelle justice ou quelle Écriture de l'ancien Testament avait jamais commandé ou conseillé de mener sur la terre une vie céleste et angélique ? Où aviez-vous lu ce que saint Paul a dit depuis, que la sagesse de la chair est une mort, ou qu'il n'avait point reçu de Dieu la commission de commander la virginité et qu'il en donnait seulement un conseil ? Mais vous n'en aviez ni commandement, ni conseil, ni aucun exemple devant les yeux : c'est que l'onction du Saint-Esprit vous instruisait, et que le Verbe divin a voulu être votre maître avant que d'être votre fils ; il a éclairé votre esprit avant que d'emprunter votre chair pour se faire homme en vous et par vous.

Vous vous consacrez à Dieu pour demeurer Vierge, et vous ne savez pas le dessein qu'il prend de vous faire sa Mère; vous choisissez d'être méprisée de vos concitoyens et d'encourir la malédiction de la stérilité, et Dieu change cette malédiction en bénédiction, la stérilité en fécondité. Ouvrez donc votre cœur, sainte Vierge, et préparez votre sein, car le Tout-Puissant va faire de grandes choses en vous et pour vous; en sorte qu'au lieu de la malédiction que vous pensiez encourir, vous serez estimée bienheureuse de toutes les nations; et ne vous défiez pas de la fécondité, car elle ne fera point de tort à votre intégrité. Vous concevrez, mais sans péché; vous enfanterez sans douleur, vous demeurerez vierge et vous aurez un fils. Mais quel fils? Vous serez mère de celui qui a le Dieu tout-puissant pour son Père; le Fils de la charité du Père sera la couronne de votre chasteté; la sagesse éternelle et divine sera le fruit de votre sein virginal, et pour tout dire en un mot, vous enfanterez un Dieu et vous le concevrez par l'opération du Saint-Esprit qui est Dieu. Voilà ce que dit saint Bernard à l'incomparable Vierge. (Le Jeune.)

2° *Pour notre instruction.* Pour nous enseigner les vertus de l'enfance chrétienne.

Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum. — Que devons-nous donc imiter dans l'enfance pour mériter le ciel? 1) *L'enfant ne connait pas de déguisement ni d'artifice*; *dictis credunt*, dit saint Hilaire, *et quod audiunt verum habent.* Simplicité dans la foi; pas de cette philosophie orgueilleuse qui veut tout contrôler, douter de tout. Point de ces fourberies par lesquelles on trompe le prochain et dont on est dupe soi-même.

2) *L'enfant n'a point de haine. Non retinet memoriam injuriarum*; dit saint Chrysostome, *sed eas inferentes adit ut amicos, ac si nihil factum esset, et quamvis a matre verberibus cædatur eam semper quærit.* Les vindicatifs n'oublient rien, ils fuient ceux qui leur ont fait quelque offense.

3) *L'enfant ne tient pas aux honneurs.* Il ne recherche pas la compagnie d'autres enfants d'une condition supérieure à la sienne. *Si reginam illi ostendas diademate ornatam*, dit saint Chrysostome, *non præfert eam matri, pannis detritis vestitæ, malletque illam incultam videre quam reginam mirifice amictam.*

4) *L'enfant se contente de peu. Nihil plus requirit quam necessaria, atque ut lacte repletus est, statim a mamma abscedit*, dit le même Père.

5) L'enfant, *non eisdem quibus nos ærumnis premitur, nec pecuniarum jactura, rebusque similibus.* Il supporte en souriant toutes les pertes; il ne redoute rien, pas même la mort. Au moment des guerres de la Vendée, un enfant, voyant un soldat de la Révolution brandir contre lui son glaive, se mit à sourire, et son sourire désarma son bourreau.

6) *L'enfant ne soupçonne pas* les autres capables de malice. Il ne se scandalise pas.

7) *L'enfant est défiant de lui-même;* il sait qu'il tient tout de sa mère, que sans son lait il mourrait de faim, qu'il périrait de froid si elle ne le réchauffait sur son cœur, qu'il tomberait à chaque instant si elle cessait de le soutenir; aussi, dans le sentiment de sa faiblesse, ne veut-il jamais quitter sa mère, il ne cesse de la tenir par la main ou par ses vêtements. Si sa mère le laisse pour un instant, il pousse des cris, il lui tend ses mains comme pour lui dire qu'il a grand besoin d'elle. Sentons-nous le même besoin de Dieu?

8) Cette défiance que l'enfant a de lui-même n'empêche pas qu'*il se confie entièrement à sa mère.* Il sait qu'il est aimé d'elle, aussi il ne craint rien quand il est avec elle. Le sein maternel lui semble un abri sûr, quand l'orage gronde, quand le poignard d'un assassin le menace; il ne craint pas la faim, sa mère lui fournit sa nourriture; il n'a pas peur de tomber tant qu'elle le soutient. Avons-nous la même confiance en Dieu? Pourtant, *quasi nutrix foveat filios suos; quasi nutritius portabam eos. Inter ubera portabimini.... Deponentes igitur omnem malitiam et omnem dolum, et simulationes et invidias et omnes detractiones, sicut modo geniti infantes, rationabile sine dolo, lac* (la grâce) *concupiscite ut in eo crescatis in salutem.* (I. Pet. ii. i. 2.)

17[illegible]. *A propos de l'épitre : Misit Deus Filium suum ut adoptionem filiorum reciperemus.*

Du Chrétien.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. (I. Jo. III, 1.) *Exorde : le trait de la note 2 du n. 480 ou le n. 575.* Qu'est-ce donc que ce titre de chrétien tant estimé par les saints, quels privilèges nous confère-t-il, quels devoirs nous impose-t-il, quelles récompenses pouvons-nous en attendre?

I. *Privilèges du Chrétien.* L'homme est grand par sa nature. *Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum et posuisti eum super opera manuum tuarum.* Les autres êtres portent en eux des vestiges ou des traces de Dieu : l'homme est créé à son image, il a comme Dieu l'être, la connaissance et l'amour; son âme est intelligente et immortelle. Mais dans tout homme, l'image de Dieu est depuis la chute originelle, obscurcie et ternie par le péché, et nous naissons, *natura filii iræ.* Le baptême efface la souillure de l'âme, rétablit en nous l'éclat de l'image de Dieu, il élève l'âme par la grâce dont il l'embellit à la ressemblance de Dieu, il nous marque d'un caractère intérieur qui est le propre des enfants de Dieu par adoption. Le Père se penche vers l'âme baptisée et dit : *Hic est filius meus dilectus*; le Fils imprime en elle ses traits; le Saint-Esprit répand en elle la grâce. Le chrétien est de la famille de Dieu *domestici Dei*; *il est enfant de Dieu* non pas de nom seulement, mais en vérité, non pas seulement comme toute créature sortie des mains divines, mais comme Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le divin Sauveur est le Fils propre de Dieu ; et, prenant notre nature, il nous a faits ses frères. Bien plus, il nous a faits les membres de ce corps dont il est la tête. Nous sommes comme une partie de lui-même, et nous avons droit par lui à être adoptés comme enfants de son Père céleste : *ut adoptionem filiorum reciperemus.*

Toutefois on ne peut avoir Dieu pour Père sans avoir l'Eglise pour mère ; le baptême nous fait donc membres et enfants de l'Eglise, c'est-à-dire de cette société que Notre-Seigneur lui-même a établie. Société divine dans son origine, divine dans son but qui est de procurer le bonheur éternel de l'homme, divine dans sa doctrine, dans sa morale, sainte dans ses lois et produisant sur la terre toutes les fleurs de sainteté et de vertu. Le chrétien le plus humble, surtout s'il est fidèle à la grâce de son baptême, est donc placé au-dessus des nobles, des savants, des grands de la terre, des rois et des empereurs eux-mêmes, de tout ce qui n'est pas chrétien enfin ; car il n'y a rien de plus grand ici-bas que d'être enfant de l'Eglise, que d'être appelé et d'être vraiment enfant de Dieu, appelé à la couronne du ciel, au royaume de Dieu, à un sacerdoce royal *offerre Deo,* non pas des boucs et des agneaux, comme les prêtres de l'ancienne loi ; mais *spirituales hostias,* des prières, des actes de vertu, *ut exhibeatis corpora vestra hostiam sanctam,* et par le ministère du prêtre, l'agneau immaculé. *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. Agnosce Christiane,* dit saint Léon, *dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire.* C'est pourquoi il faut remplir

II. *Les devoirs du Chrétien. Noblesse oblige.* Les fils de roi ne doivent pas se traîner dans la rue avec les enfants du peuple. On les reconnaît d'ordinaire à la richesse de leurs habits; mais au moins à la dignité de leurs allures. Il ne suffit pas d'être chrétien de nom, il faut l'être en réalité; et pour cela il faut croire la doctrine de Jésus-Christ, observer ce que Jésus-Christ et son Eglise ordonnent. L'Evangile, voilà la loi du chrétien ; c'est sur l'Evangile qu'il doit régler sa conduite, et non pas sur les erreurs qui se débitent, ni sur les maximes du monde. Son modèle, c'est Jésus-Christ. C'est de lui qu'il doit étudier les traits, afin de les reproduire dans son âme. Les vertus de Jésus-Christ, son humilité, sa patience, son obéissance, sa pureté, sa douceur, sa charité, voilà le modèle sur lequel le chrétien doit se réformer, afin de perfectionner en lui la ressemblance avec Dieu et devenir *in medio nationis pravæ et perversæ..... sicut luminaria in mundo. Mandata ejus gravia non sunt.* D'ailleurs l'accomplissement des préceptes de Notre-Seigneur et de son Eglise, la pratique des vertus chrétiennes, apportât-elle quelques difficultés, *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Il y est par sa grâce, il y est par l'Eucharistie la source de la grâce où nous pouvons puiser tous les jours la force. Du reste : *inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem.*

III. *Les récompenses* de la vie chrétienne sont en proportion avec sa dignité et la sainteté des devoirs qu'elle impose, elles sont grandes pour ce monde et pour l'autre. 1° *Nunc filii Dei sumus et nondum apparuit quod erimus*; cependant : *Pacem meam do vobis. Superabundo gaudio in omni tribulatione. Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ.* Rien de noble comme la fidélité à Dieu, rien de doux comme la joie d'une bonne conscience, rien de grand comme le mépris de tout ce qui passe, rien de consolant comme la mort après une sainte vie. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* 2° Du reste, le propre du christianisme est de faire mépriser à l'homme les biens, les honneurs du temps, pour mériter ceux de l'éternité. *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Les douleurs passent, la lutte finit vite. *Velox est depositio tabernaculi mei. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* Les douleurs, les épreuves paraissent longues et dures : *Non sunt*

condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam. Gaudete! Le corps est broyé par la maladie. *Spes christianorum resurrectio mortuorum*, a dit Tertullien. Ah! qu'il sont aveugles ceux qui rougissent de leur titre de Chrétien, ceux qui le déshonorent par une conduite païenne. Soyez fiers d'être les enfants de Dieu et de l'Église. Vivez d'une manière qui réponde à cette gloire: *Si filii et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* Le monde n'est rien. *In hoc nolite gaudere; sed gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis!* (*Voir sur les premiers chrétiens les notes du n. 2318*).

1794. **Premier Dimanche de l'année.** — *Dum tempus habemus operemur bonum.* (Gal. vi. 10. I.) Nécessité de bien employer le temps que Dieu nous donne. II. Moyens de bien l'employer.

I. *Nécessité.* 1° *Le temps est précieux.* On prend la peine de ramasser des pièces d'or; le temps a plus de valeur; jugeons-en: 1) par ce qu'il a coûté à Notre-Seigneur. Nos iniquités crient de chacun de nous: *reus est mortis.* Pour nous donner le temps de faire pénitence et de nous sanctifier, il a fallu le sang de Notre-Seigneur en croix, et si nous abusons de la vie, Notre-Seigneur pourra nous dire: *quæ utilitas in sanguine meo?*

2) Par ce qu'en ont fait les saints, ils peuvent dire: *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Comme leurs souffrances, leurs mortifications, leurs humiliations ont vite fini! Quel bonheur, quelle gloire, quel repos il leur en reste! Ah! s'ils pouvaient regretter quelque chose au ciel, ce serait de ne pas avoir assez souffert pendant les courtes années de leur pèlerinage.

3) Par le désespoir des damnés d'en avoir abusé (1), et par ce qu'ils en feraient s'ils revenaient sur la terre. Ah! aucune pénitence ne leur paraîtrait assez rude, aucune prière assez longue, aucune humiliation trop amère, pour échapper à leurs éternels tourments.

4) Par ce que nous pouvons en faire nous-mêmes. *Momentum a quo pendet æternitas.* Le moment présent est une semence, la moisson peut en être le ciel. Par un jour, par une heure, par une seconde bien employés, nous pouvons recevoir le pardon de nos péchés, devenir les amis de Dieu, les héritiers de sa gloire. Un seul jour perdu devrait nous laisser des regrets mille fois plus cuisants qu'une fortune manquée. On comprend, après cela, que les saints aient été avares de leur temps. Saint Liguori avait fait vœu de n'en pas perdre un instant, et saint Philippe de Néri n'en laissait pas échapper inutilement une parcelle: il avait coutume de dire qu'en perdant un quart d'heure par jour, ce quart d'heure, joint au sommeil et à d'autres besoins de la nature, faisait qu'il nous reste peu de temps pour mériter l'éternité (2). En effet:

(1) Pharaon, roi d'Egypte, vit en songe sept vaches grasses et sept épis pleins, et après, sept vaches maigres qui dévorèrent les autres, et sept épis vides qui consumèrent ceux qui étaient pleins. Il cherchait en vain la signification de ce songe, quand Joseph la lui donna: les sept vaches grasses sont sept années d'abondance, qui feront place à sept années de stérilité; et il conseilla de faire provisions de grains, de vivres pendant les premières années, afin qu'on ne mourût pas de faim dans les dernières. Pharaon suivit ce conseil; mais le peuple toujours volage jouit des sept années d'abondance; mais à la fin de la première année de disette, il ne lui resta plus rien, il était obligé de tout vendre pour se procurer du grain. Ah! quel ne fut pas alors le regret de ces insouciants! C'est l'image des réprouvés qui n'ont pas su profiter de la vie pour faire de bonnes œuvres. Pour eux désormais, *tempus non erit amplius.*

(2) « Quand vous avez un enfant qui fait ses études à l'université de Paris ou ailleurs, si vous craignez qu'il ne dépense inutilement et mal à propos l'argent que vous lui fournissez pour son entretien, vous ne le lui donnez pas tout à la fois, mais petit à petit, au commencement de chaque mois; parce que si vous le lui donniez tout ensemble, il le jouerait ou le dépenserait tout d'un coup. Dieu a un si grand désir de nous voir faire un bon usage du temps, qu'il ne le donne que peu à peu, par mois, par semaine, par jour, par heure, par moment; et ce qui est à remarquer, c'est qu'à chaque heure et à chaque moment, il nous laisse dans l'incertitude s'il nous en donnera davantage. Si vous écriviez à votre fils qui est à Paris: Epargnez l'argent que je vous envoie ce mois-ci, car peut-être ne pourrai-je plus vous en envoyer d'autre pour cette année, à cause des mauvaises affaires qui me sont arrivées: ou il n'aurait point d'esprit, ou il le ménagerait soigneusement. Nous ne savons si après cette année il y aura du temps

2° *Le temps est court.* 1) Par l'Ecriture : *Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur... velociores fuerunt cursore... pertransierunt quasi naves... sicut aquila volans.* (Job. Voir n° 1102.) *Umbræ transitus est tempus nostrum.* (Sap. II, 5.) *Tempus breve est*, dit saint Paul ; et voici la conclusion qu'il en tire : *Reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* O vous qui jouissez des honneurs, des plaisirs, des biens de ce monde, vous les quitterez bientôt, n'y attachez pas votre cœur. O vous qui souffrez le mépris, la pauvreté, la douleur, consolez-vous, *momentaneum et leve tribulationis nostræ.* Le présent ne peut pas être long, ce n'est qu'un moment passager qui s'échappe en un clin d'œil ; le temps passé n'est pas long, car il n'est plus; l'avenir n'est pas long, car il n'est pas encore; les qualités d'une chose supposent son existence, ce qui n'est pas ne peut pas être long ; être tel ou tel suppose l'être. La robe que vous portiez il y a trente ans, et qui est détruite, n'est maintenant ni longue, ni large, parce qu'elle n'est plus ; celle que vous porterez d'ici à trente ans, et qui n'est pas encore faite, n'est maintenant ni longue, ni large, parce qu'elle n'est pas encore ; ainsi le temps passé n'est pas long parce qu'il n'est plus ; le futur n'est pas long, puisqu'il n'est pas encore ; le présent n'est pas long, car ce n'est qu'un point indivisible ; 3) par l'expérience. Que reste-t-il des années de notre vie et que nous en semble ? N'est-ce pas un songe ? L'avenir sera ce qu'a été le passé. Et puis sur ce temps si court, combien en donne-t-on au sommeil ? etc.

3° *Le temps est irréparable.* 1) par l'Ecriture : *Non est reversio finis nostri.* (Sap. II. 5.) *Quasi aquæ dilabimur quæ non revertuntur.* 2) Par les païens : *Fugit irreparabile tempus*, a dit Virgile. 3) Par l'expérience. Qui peut faire revenir son enfance, sa jeunesse, ses heures écoulées ? Le temps est rapide comme l'éclair ; si on ne le saisit pas au passage, c'en est fait. Quand nous prononçons un mot, la première syllabe n'est déjà plus, quand nous proférons la seconde. — Quel malheur donc de ne pas profiter du temps qui a un tel prix, dont nous pouvons faire un tel profit, dont le cours est si rapide, dont la perte est si irréparable ! Ah ! *dum tempus habemus operemur bonum.* Nous qui sommes si ardents à défendre quelques pouces des limites de notre champ, qui remuons ciel et terre pour conserver intact notre patrimoine, nous livrons les plus belles heures de notre vie à des amusements, à des jeux, à des plaisirs malsains, au premier charlatan qui nous amuse ; s'il faut donner quelque pièce de monnaie à un pauvre, à une bonne œuvre, il semble qu'on nous déchire les entrailles. Pourquoi tenons-nous à l'argent ? parce qu'il nous est utile pour vivre. La vie est donc plus utile que l'argent ; et vous n'êtes pas avare du temps de votre vie ! c'est pourtant ce dont vous êtes le moins riche, et ce n'est que là que l'avarice est permise. Quand vous donnez votre argent, on peut vous le rendre ; personne ne peut vous rendre le temps perdu ; et il n'y a ni or ni argent, ni trésors de roi qui puissent le racheter. Que penserait-on d'un serviteur qui ne travaillerait pour son maître que quelques heures dans une année ? Ne faisons-nous pas comme lui par rapport à Dieu ? « C'est trop tard pour faire des économies quand on est à fond de caisse. Rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut ménager le temps de la jeunesse, celui qui reste au fond

pour nous, si après ce mois, après cette semaine, après ce jour, nous en aurons un autre ; n'est-ce donc pas être privé de prudence et de jugement, de le laisser écouler sans en faire bon usage ? Ce temps est si précieux, que les saints éclairés de Dieu en ont regretté la moindre perte. Saint Augustin s'accuse en ses confessions (lib. 10, cap. 35.) et demande pardon à Dieu de s'être quelquefois amusé à contempler un lézard qui chassait aux mouches, et une araignée qui les enveloppait dans ses filets.

Saint Rocelin qui faisait pénitence dans les neiges et parmi les sapins des montagnes de la Savoie, se reprit et se repentit de s'être un jour amusé à caresser avec la main un lièvre qui s'approcha de lui, parce que, disait-il, j'employai à cette vaine action, le temps que Dieu m'a donné pour faire pénitence : *Eo quod tempus pœnitentiæ concessum hac inepta lætitia consumpsissem.* Vous direz peut-être qu'il était faible d'esprit. Saint Bernard qui avait pour le moins autant d'esprit que vous, et qui conduisait par ses écrits les papes, les rois, les républiques entières, n'estimait pas ce saint faible d'esprit, mais très sage et très éclairé, puisqu'il envoya de ses religieux tout exprès, de Clairvaux dans les montagnes de la Savoie, pour le visiter. (*Le Jeune.*)

n'est pas seulement le plus court, il est encore le plus mauvais et comme la lie de toute la vie. » (BOSSUET.) Qu'avons-nous à faire pour profiter du temps?

1795. II. *Moyens d'en profiter.* 1° *Ce qu'il faut éviter* : 1) *de vivre en état de péché* (voir 1005) : 2) *de satisfaire nos passions*, même dans le bien que nous faisons, *omne tempus in quo non virtutibus deservimus sed vitiis, perit, est quasi non fuerit*, saint Jérôme.

3) *De gaspiller son temps*, en ne faisant rien, ou en ne faisant que des choses inutiles, ou des choses bonnes, mais qui nous font négliger nos devoirs d'état : 4) de faire nos actions indifférentes sans les rapporter à Dieu : 5) de faire nos actions, de remplir nos devoirs à contre-temps, et non de la manière et avec les circonstances que Dieu demande de nous. (1). Hélas! que d'hommes auront de sérieux reproches à se faire à l'heure de la mort, quand ils se souviendront de la manière dont ils ont employé leur vie. Quel compte Dieu leur en demandera! Que diriez-vous à un ouvrier à la journée qui aurait perdu seulement la moitié du jour?

2° *Ce qu'il faut faire.* 1) *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt.* On rachète le temps, non en faisant revenir les jours perdus qui se sont écoulés, ce qui est impossible ; mais en se repentant du mauvais emploi qu'on en a fait, en faisant pénitence. *Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum.*

Un poète a dit : Je pleure la perte des biens ; mais je pleure bien plus la perte des jours. Le souverain peut réparer la première ; personne ne peut réparer la seconde. 2) *Operemur bonum*, hâtons-nous d'autant plus de faire de bonnes œuvres, que nous nous sommes attardés davantage à les entreprendre. Un domestique qui a été négligent au service de son maître, peut

(1) On dit qu'Alexandre le Grand, en entendant les philosophes qui disaient qu'il y a plusieurs mondes, se mit à soupirer; et comme on lui en demandait la cause : Hélas! dit-il, je m'afflige de ce que ces gens disent qu'il y a plusieurs mondes, et à l'âge où je suis, je n'en ai pas encore conquis un entier.

O homme chrétien! si vous saviez combien longue est l'éternité, combien sont grandes, et en grand nombre les couronnes; combien riche est le royaume, ample et spacieux le nouveau monde qu'il vous faut conquérir, pour vous sauver, vous fondriez en larmes, en considérant que maintenant à l'âge où vous êtes, vous avez déjà passé la meilleure partie de votre vie, et vous n'avez pas encore gagné la moindre partie de ce royaume ; ce n'est pas qu'il nous faille accuser la nature ou le Créateur de nous avoir donné une vie si courte, pour une entreprise de si longue haleine; non, car on nous répondrait avec Sénèque : *Non exiguum tempus habemus sed multum perdimus* Nous n'avons pas trop peu de temps pour faire notre salut, mais nous en perdons beaucoup. *Non accepimus brevem vitam, sed facimus; nec inopes ejus, sed prodigi sumus; magna vitæ pars elabitur male agentibus.* Plusieurs personnes usent une bonne partie de leur vie à mal faire, d'autres en usent encore plus à ne rien faire; mais le nombre est bien plus grand de ceux qui l'emploient, presque tout entière à travailler pour autre chose que ce qu'ils ont à faire. (LE JEUNE).

Que pourrez-vous dire à Dieu au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : j'ai établi mes enfants, j'ai élevé mes proches, j'ai été utile à mes amis, j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : j'ai fait des études profondes ; j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux ; j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes ; j'ai fait valoir mes grands talents et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié, était celui de la foi et de la grâce dont vous n'avez fait aucun usage; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : j'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état ; j'ai fait des amis ; j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel; vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité. (MASSILLON.)

réparer les injustices qu'il a commises, en travaillant ensuite plus qu'il ne doit; nous sommes *domestici Dei*: donc, aumônes, prières, pénitences, sanctification de nos actions; 3) bon emploi de nos journées, règlement de vie qui nous le fixe. Hâtons-nous! nous n'avons ici bas qu'une place d'emprunt dont nos proches nous chasseront demain. Le temps s'écoule; l'éternité avance; semons afin de récolter. L'abeille n'attend pas les frimas pour faire son miel; elle part de grand matin, elle vole agile sur toutes les fleurs. *Vade ad formicam piger. Si labor terret merces invitet. Momentaneum quod cruciat, æternum quod delectat (et vice versa)*; donc *dies pleni inveniantur* pendant cette année. *Abjiciamus opera tenebrarum*, le péché; *sicut in die honeste ambulemus*, etc.

1796. N. B. On pourrait encore donner les souhaits de bonne année. (Voir nº 2468.)

1797. **Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.** — C'est en France la solennité des Rois, on peut donc donner le sermon sur l'Epiphanie. (Voir nº 2104 et suiv.)

Ou à propos de l'Evangile: *Stupebant omnes qui eum audiebant super prudentia et responsis ejus.*

De la prudence.

Scientia sanctorum prudentia. (Prov. IX, 10.) Il n'est pas de saint qui n'ait pratiqué les vertus à un degré héroïque. Or, saint Thomas nous avertit qu'il n'est point de vertu parfaite sans la prudence. Les saints ont donc tous été des hommes prudents. Pour le devenir nous-mêmes, étudions: I. La nature de la prudence; II. les motifs que nous avons de la pratiquer; III. les moyens à prendre pour y réussir.

I. *Nature de la prudence.* La prudence est une vertu de l'intelligence pratique qui montre ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter dans chaque circonstance, afin d'agir d'une manière droite. La prudence est donc la règle de toutes les actions et de toutes les entreprises humaines. C'est à elle à décider si telle œuvre est à entreprendre, ou à rechercher les moyens de la faire réussir, à observer les circonstances favorables pour l'exécuter, et ensuite à porter l'homme à faire cette œuvre, après qu'il a jugé opportuns l'œuvre elle-même, les moyens et les circonstances. Ce n'est pas assez pour la prudence de savoir qu'un acte est bon en général, elle étudie chaque acte en particulier pour en régler la marche d'une manière droite et sage. Un pécheur est frappé d'une maladie grave. On l'apprend. Il est grand temps de le ramener à Dieu. Le zèle porte avec raison à entreprendre cette œuvre qui, à ce moment suprême, ne peut être négligée par une âme chrétienne. Alors la prudence cherche les moyens de la faire aboutir. Elle en découvre plusieurs. On peut ramener cette âme, ou en allant la trouver pour lui parler de son état, ou en avertissant le prêtre de lui faire visite, ou en priant un parent, un ami, un médecin chrétien de la préparer à la mort. Le souvenir du passé, l'expérience faite dans des cas semblables, l'intelligence du vrai côté de la question présente, de la situation d'esprit du malade, une certaine adresse à découvrir des industries saintes, les conseils que l'on peut demander à quelqu'un sur les meilleurs moyens d'aboutir, la prévoyance des résultats de telle ou telle démarche, viennent ici au secours de la prudence pour découvrir les moyens d'amener cette conversion. Mais ces moyens découverts, la prudence ne s'arrête pas là; elle examine quel est, vu les circonstances, l'état du malade, etc., celui des moyens qui sera plus efficace. Pour tel pécheur, la visite du prêtre réussira mieux; pour tel autre, le prêtre ne sera pas admis, si un ami, un médecin ne lui a pas préparé les voies. La prudence, en pesant ces divers moyens, juge quel sera le plus sûr, en tenant grand compte de l'entourage du malade, de la religion du médecin, etc., et quand elle a jugé quel sera le moyen le plus opportun, elle détermine la volonté à le prendre, en profitant des circonstances les plus favorables pour le succès et en prenant toutes les précautions possibles pour écarter les obstacles qui pourraient se rencontrer. Ce que nous disons de la manière de procéder de la prudence, quand il s'agit de procurer la conversion d'un pécheur mourant, peut s'appliquer à toute autre œuvre à entreprendre, à toute décision sérieuse, et en particulier au choix d'un état dans lequel il est si important de ne pas s'égarer. Mais ce qui nous éclairera encore mieux sur la nature de la prudence, ce sont les vices qui lui sont opposés. Parmi ces vices, les uns viennent du manque de prudence comme la précipitation qui ne prend pas le temps, ni de rechercher les moyens, ni de consulter. On va trop vite et on devient imprudent et téméraire; l'irréflexion qui ne sait pas, entre les moyens qui se présentent, examiner les plus efficaces, de telle sorte qu'en employant le premier qui se présente, on ne réussit pas; l'inconstance qui fait qu'on se désiste de ce qu'on a d'abord sagement décidé. Il est clair que, si on a pris avec sagesse le parti de faire une bonne action, c'est aller contre la prudence d'y renoncer. Enfin la négligence qui renvoie toujours, et qui perd ainsi les occasions les plus favorables de faire le bien. D'autres vices sont opposés à la prudence par excès; et ils ne sont pas moins funestes; ce sont: la prudence de la chair qui ne

juge des choses que d'après les intérêts du temps, et qui croit bon et utile tout ce qui accroît la fortune, le crédit, les honneurs de ce monde, lors même que le salut en serait compromis. Cette prudence est la mort de l'âme; elle est terrestre, animale et diabolique, selon saint Bernard ; la ruse qui tend à ses fins par la fourberie et la dissimulation ; on l'appelle dol quand elle se sert des paroles pour tromper le prochain, et fraude quand elle trompe par des actes, comme en se servant de faux poids dans les ventes, en faisant des mélanges injustes dans les marchandises ; enfin la trop grande sollicitude des choses présentes ou de l'avenir qui ne laissent rien entreprendre de grand. Aussi, pour nous faire éviter ces vices, Notre-Seigneur nous a-t-il recommandé d'être *prudents comme des serpents* et en même temps *simples comme des colombes.*

II. *Motifs de la pratiquer :* 1° Cette seule exhortation de Notre-Seigneur devrait suffire pour nous déterminer à pratiquer la prudence ; mais que de fois le Saint-Esprit lui-même nous recommande cette vertu. *Qui festinus est pedibus offendet.* (Prov. xix, 2.) *Videte quomodo caute ambuletis non quasi insipientes, sed ut sapientes.* (Eph. v. 15.) *Fili, sine consilio nihil facias et post factum non pœnitebis.* (Eccli. xxxii, 24.) *Palpebræ tuæ præcedant gressus tuos. Dirige semitam pedibus tuis. Ne declines ad dexteram, nec ad sinistram.* (Prov. iv. 25, 27.)

2° L'excellence de cette vertu doit nous la rendre chère. La prudence est le complément de toutes les vertus morales, d'après saint Thomas. Saint Ambroise la compare avec raison à une source limpide dont les eaux donnent aux autres vertus qui sont les fleurs dont se parent nos âmes, toute leur fraîcheur et toute leur beauté, et c'est ce qui ressortira encore mieux,

3° De la nécessité de cette vertu. Enlevez la prudence, dit Bernard, et *virtus vitium erit.* Toute vertu, en effet, doit se tenir dans un juste milieu entre deux vices contraires. C'est ainsi que la libéralité tient le milieu entre l'avarice qui ne donne rien et la prodigalité qui dissipe tout ; or, c'est la prudence qui trace à la vertu ce juste milieu. Si donc elle fait défaut, l'homme tombe à droite ou à gauche en s'écartant du droit chemin. Aussi dans une conférence célèbre des anciens moines sur cette question : Quelle est la vertu la plus nécessaire ? diverses opinions furent exprimées, et saint Antoine avec sa haute autorité dit que la prudence est la plus nécessaire des vertus morales. Combien qui se sont égarés en s'appliquant imprudemment à certaines œuvres saintes, sans se laisser guider par les bons conseils, ni par les règles de la prudence ! Combien surtout se perdent en s'exposant témérairement aux occasions du péché, en se lançant dans un état pour lequel ils n'étaient pas faits ! La prudence, le cocher sage des autres vertus, ne les guide plus ; ils roulent dans les précipices. Comme un vaisseau sans pilote, ils vont se briser contre les écueils, donc *soyez prudents comme les serpents.*

III. *Pratique de la prudence.* Pour l'acquérir : 1° Il faut la demander à Dieu. On peut bien sans Dieu avoir une certaine prudence humaine qui fait qu'on ne s'aventure pas dans les affaires du monde ; mais la prudence chrétienne qui dirige nos pas dans le chemin du ciel, vient de Dieu. *Si quis indiget sapientiâ postulet à Deo.* Aussi Tobie disait-il à son fils : *Omni tempore pete ab eo ut vias tuas dirigat.* (Tob. iv, 10.)

2° Il faut réprimer les passions qui obscurcissent l'intelligence ; et l'intelligence est le siège de la prudence. Aussi voit-on que des hommes, d'ailleurs doués de grandes qualités, sont tombés dans de grandes imprudences par suite de leur attachement aux plaisirs ou aux biens de la terre. C'est ainsi que la passion qu'il avait pour Dalila, fit tomber entre les mains de ses ennemis, Samson que Dieu avait doué d'une force prodigieuse. C'est ainsi que les présents égarent les sages et ne les laissent pas juger selon les règles de la justice.

3° La réflexion. Celui qui ne réfléchit pas ne profite pas de l'expérience, et ne fait rien selon la raison ; il ne prévoit ni les suites de ses paroles, ni celles de ses actes. Pourtant l'homme doit rendre compte à Dieu, non seulement de ses démarches, mais même d'une parole inutile. Il faudrait donc se demander avant chaque action, comme le conseille saint Bernard : *Primo an liceat, deinde an deceat; postremo an expediat.* Et dans un autre endroit, le même saint Docteur veut que les paroles elles-mêmes *bis ad limam veniant quam semel ad linguam.* En effet, quelles funestes suites peut avoir une parole lancée sans réflexion !

4° Savoir consulter et suivre docilement un bon conseil. Lors même qu'on est vertueux, on porte toujours en soi un fond d'amour-propre qui incline à faire ou à dire ce qui plaît ou ce qui est avantageux, plutôt que ce qui est bon en soi. On est rarement bon juge dans sa cause. Un conseiller sage est plus désintéressé que nous dans ce qui regarde notre conduite. Aussi le Saint-Esprit dit-il : *Qui confidit in corde suo stultus est,* et Tobie disait à son fils : *Consilium semper à sapiente require.* Moïse le plus sage des hommes n'hésita pas à suivre docilement les conseils que Jéthro son beau-père, qui était un païen, lui donna de se reposer sur des vieillards du soin d'une partie du gouvernement du peuple de Dieu. Ah ! que d'amertumes, que de déceptions, que de chutes on s'épargnerait, si on suivait les conseils d'un directeur, si on prenait la peine, avant d'agir ou de parler, d'invoquer le Seigneur, de réfléchir, et d'écouter non la passion, mais la raison et la lumière de la grâce. On échapperait ainsi aux abîmes dont est bordée notre route à travers la vie et on aboutirait, guidé par la prudence, au bonheur du ciel.

1798. **Autre plan.** — Ou bien à propos de l'étoile qui révèle l'Enfant Dieu aux Rois de l'Orient et figure la clarté de la foi qui illumine leur esprit, parler de la foi qui nous révèle Jésus-Christ avec quelque obscurité ; mais qui nous conduit au bonheur de le contempler un jour à découvert dans le ciel. Les mages sont les prémices d'entre les infidèles appelés à la foi. Leur vocation a été le prélude de la nôtre. Comme eux, croyons fermement : car pour nous comme pour eux la foi est nécessaire et elle est certaine. (V. nos 762 et 2073.)

1799. **IIme Dimanche après l'Epiphanie.** — Fête du saint Nom de Jésus. (V. no 2076.)

1800. **Autre plan.** — A propos de l'Evangile : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ*, parler de ces heureux époux aux noces desquels assistèrent Jésus et Marie.

C'est là l'idéal d'un ménage chrétien que Jésus et Marie protègent. Oh ! quelle famille de bénédiction que celle au sein de laquelle Jésus et Marie ont leur place, d'où Jésus n'est jamais banni par le péché, parce qu'on y observe parfaitement la loi de Dieu. Parents chrétiens, vous êtes les chefs de la famille, c'est donc à vous à y faire régner Notre-Seigneur en observant bien tous vos devoirs que nous allons vous rappeler. (V. no 501 et suiv.)

1801. **Autre plan.** — On pourrait aussi parler de la foi, comme au 20me Dimanche après la Pentecôte où ce sujet revient. (Voir ce dimanche, no 2073.)

1802. **Autre plan.** — On pourrait encore de préférence parler en ce jour de la tiédeur.

Tiédeur.

I. *Ce que c'est que la tiedeur*, la décrire, voir no 1728.

II. *Outrage qu'elle fait à Dieu*. Dieu 1o mérite tout notre cœur, pourquoi lui en refuser une partie ? 2o Il nous appelle à la perfection : n'est-ce pas lui résister que de n'y pas tendre ? 3o Il nous donne des grâces abondantes pour que nous le servions parfaitement ; n'est-ce pas une ingratitude et une infidélité que de n'en pas user ? aussi 4o voyez comme il déteste la tiédeur. *Utinam frigidus esses ; quia tepidus es incipiam te evomere ex ore meo.* Cependant, dira une âme tiède, je n'offense pas Dieu gravement. Quelle excuse ! Elle est semblable à celle d'un enfant qui le long du jour ne cesse de mécontenter son père et qui croit se justifier en disant qu'il ne le bat pas et ne l'insulte pas gravement. Est ce un enfant bien né, et quelle idée son père peut-il avoir de lui ?

III. *Dommage qu'elle cause à l'âme* : 1o Elle prive des consolations qu'apporte le service de Dieu. 2o Elle expose à de terribles chutes. *Declinantes autem in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem.* (1)

(1) La grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse, ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts, ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent ; tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant : hélas ! quelle destinée pourrait-elle se promettre ? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps ? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher, et d'être jeté au feu ? Or, telle est la situation de l'âme tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient ; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend ; tout environnée d'ennuis et de dégoût, rien ne la ranime : tout ce qui console l'âme juste, ne fait qu'augmenter sa langueur ; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable ; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien ; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses fautes. Or, dans cet état, ô mon Dieu ! presque privée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse, elle-même penche vers la chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse, et pour la voir tomber il ne faut pas même la voir attaquée.

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup, ce serait effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises. Il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur ; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir ; il n'attaque pas d'abord en lion ; c'est en

3° Elle mérite les flammes du purgatoire. 4° Elle peut préparer la damnation par là-même qu'elle conduit à des chutes graves. Notre-Seigneur maudit le figuier stérile. *Terra sæpe venientem super se bibens imbrem et ferens tribulos maledicto proxima.* Donc *admoneo te ut ressuscites gratiam Dei. Rememoramini pristinos dies*, les jours de votre première communion, les jours de votre ferveur, les consolations que vous avez goûtées. *Aspicientes in auctorem fidei... Jesum qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Quelle générosité pour vous ! Quelle tendresse dans son cœur ! Et le nôtre serait sec ! Ah ! sacrifions-lui nos négligences. La prière, les sacrements souvent reçus, les bonnes lectures, l'examen avec pénitence pour sanction de nos fautes, jusqu'à ce que nous arrivions à être *spiritu ferventes Domino servientes.*

1803. **3me Dimanche après l'Epiphanie.** — Sur ces paroles de l'épître : *Non vosmetipsos defendentes sed date locum iræ.* (ROM. XII.) Parler du pardon des injures, comme suit :

Plan de saint Léonard.

Le précepte, l'exemple, les châtiments de Dieu, nous commandent de pardonner.

I. Je vous demande un conseil, une personne m'a insulté, (exposer toutes les circonstances aggravantes.) Je vais laisser mon habit, prendre une épée, tirer vengeance. — Que dites-vous, père, vous êtes religieux. Rien dans ma règle qui le défende. Mais l'Evangile. — Ah ! l'Evangile, il est pour vous aussi bien que pour moi ; et l'Evangile veut qu'on pardonne. *Ego autem dico vobis.* Ce qu'est Dieu... tout lui obéit. *Immunde spiritus, ego præcipio tibi : exi ab eo. Ego dico vobis : diligite :* le démon obéit, l'homme refuse. *Tempestates*, dit saint Jérôme, *verbum Dei faciunt, et tu non facis !* La nature a une loi qui commande la vengeance. Quelle est cette loi ? loi des anthropophages dont la fureur n'est assouvie que lorsqu'ils se sont servis des crânes de leurs ennemis en guise de coupe ; loi bonne pour les bêtes féroces, qui remplit la terre de meurtres, qui sème partout la discorde. Le monde prescrit la vengeance comme un honneur. Qu'est-ce que le monde ? Quelques insensés ; car les sages estiment comme une gloire le pardon. Jules César ne se plaignit-il pas de ce que Caton, en se donnant la mort, lui eût enlevé le plus beau triomphe avec l'occasion de pardonner ? Etaient-ils infâmes les grands saints qui rendaient le bien pour le mal ? Ah ! vous ne craignez l'infamie que quand Jésus-Christ ordonne. Si un prince vous ordonnait, si un ennemi vous offrait une fortune, à la condition de pardonner, si une créature criminelle le demandait vous menaçant de vous priver de ses bonnes grâces, vous pardonneriez. Si c'est une infamie, Jésus, détachez vos bras de la croix, plus de souffrances; mais des foudres vengeresses.

Pourquoi trouver infâme de pardonner quand Jésus le commande ? Ne peut-il pas vous récompenser aussi bien qu'un prince de la terre ? *Ut sitis filii Patris vestri.* Et puis, qu'il y ait tous les inconvénients du monde, *divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum.* (1)

serpent : il ne vous mène pas droit au gouffre ; il vous y conduit par des voies détournées. Non, M. F., les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère ; Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères ; Judas aima l'argent avant de mettre à prix son Maître ; Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu ; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend presque inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout-à-fait éteinte. (MASSILLON.)

(1) Il ne vous dit pas pardonnez-leur parce qu'ils le méritent ; mais il vous dit pardonnez-leur parce que je l'ai bien mérité moi-même. Ce fut ainsi que les enfants de Jacob touchèrent le cœur de Joseph leur frère, qu'ils avaient si indignement vendu, et qu'ils obtinrent de lui le pardon de l'attentat même le moins pardonnable, où leur envie les avait portés contre sa propre personne. Votre père, lui dirent-ils, et le nôtre, nous a chargés de vous faire une demande en son nom : c'est que vous ne pensiez plus aux crimes de vos frères, et que vous oubliiez l'énorme injustice qu'ils ont commise envers

1804 II. *Attende magistrum*, dit saint Augustin, *et Dominum in ligno pendentem et dicentem : Pater ignosce illis.* Il confie sa Mère à son disciple ; et ses ennemis à son Père. — Mais cet exemple n'a été présenté qu'une fois ! — Vous vous trompez : tous les jours, il en est ainsi au tribunal de la pénitence. Mon Dieu, j'ai fait ceci. — Je te pardonne, etc. Parcourir les commandements. Mais toi pardonne. — Je ne puis. *Serve nequam omne debitum dimisi tibi ; nonne et te oportuit misereri conservi tui ?* Et si on voulait rappeler à chacun la gravité des offenses dont il s'est rendu coupable envers Dieu, voluptueux, avares, etc., interrogez votre conscience. En comparaison de ce que vous avez fait à Dieu qui est prêt à vous pardonner, qu'est-ce que l'outrage que vous avez reçu du prochain ? et vous ne le pardonneriez pas ? — Je ne puis faire ce que Dieu a fait. — Mais les païens l'ont fait, les saints l'ont fait, saint Etienne, saint Jean Gualbert. Vous le ferez donc, et quels que soient vos crimes, le pardon est assuré. Vous pouvez regarder le ciel avec confiance et dire : il est à moi. Si *dimiseritis hominibus peccata, et Pater meus dimittet vobis.*

Oh ! que vous êtes heureux, vous qui avez à pardonner ! Pas besoin de se casser la tête à cette pensée : *Nescit homo an amore vel odio dignus sit. Dimittite et dimittetur vobis.* Mais si vous ne pardonnez pas, cessez d'être chrétiens ; vous ne l'êtes plus, vous n'acceptez ni les préceptes ni les exemples de Notre-Seigneur ; il ne vous reste plus que ses châtiments.

III. La loi *Diligite* est écrite avec du sang ; menace de mort contre quiconque la transgresse. *Qui non diligit manet in morte. Si non dimiseritis, non dimittet.* Le premier puni fut Caïn qui assouvit sa haine contre Abel ; maudit de Dieu, il fuit sans espérance. — C'est l'histoire de tous les vindicatifs, quels qu'ils soient ; (développper) ; pour tous point de pardon. Ils ne peuvent réciter un *Pater* sans se condamner. Ils ne peuvent s'approcher des sacrements sans sacrilège, s'ils ne déposent pas toute haine grave. Qui les assistera à la mort ? Satan ; et à leur dernière heure, l'image de Jésus crucifié ne leur donnera point d'espérance, s'ils ne pardonnent. *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* On chantera des messes ; *in interitu vestro ridebo.*

De ore tuo te judico : ce sont eux-mêmes qui ont prononcé leur sentence ; ils savaient qu'on les traiterait comme ils traitaient leur prochain.

Un cadavre d'un vindicatif était exposé dans l'église, le crucifix détacha ses mains pour se boucher les oreilles aux prières. Votre âme, il est certain qu'elle sera précipitée aux enfers. Point d'exemption, point de pardon sans pardon. Puis donc que vous êtes décidé à garder la haine, que l'enfer s'ouvre, que les démons vous saisissent, que vos cadavres soient étendus sur la route et votre sang léché par les chiens, que vos enfants soient orphelins et votre femme veuve. *Judicium sine misericordia.*

Est-il possible de sacrifier son âme pour une telle passion ? — Un jeune enfant de douze ans, très intelligent, va mourir de la poitrine ; il fait appeler son père et son oncle ennemis, leur met la main sur la tête et les conjure de se pardonner. Ils s'embrassent en pleurant. Jésus mourant vous demande de pardonner ; le lui refuserez-vous ? Oui, donnez la mort à votre ennemi, frappez-le, mais le coup atteindra Jésus. — Que votre haine se

vous : *Pater tuus præcepit nobis ut hæc tibi verbis illius diceremus : Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, et peccati, atque malitiæ quam exercuerunt in te.* Au souvenir de Jacob, de ce père que Joseph aimait et dont il avait été si tendrement aimé, ses entrailles s'émurent, les larmes coulèrent de ses yeux ; et bien loin d'éclater en menaces, et de reprocher à ses frères fratricides leur barbare inhumanité, il les rassura : *Nolite timere* ; il prit lui-même leur défense, et les excusa en quelque manière ; *Vos cogitatis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum* ; il se fit leur soutien et leur protecteur. *Ego pascam vos et parvulos vestros.*

Or, Chrétiens, ce n'est point au nom d'un père temporel, ni au nom d'un homme comme vous ; c'est au nom du Père céleste, au nom d'un Dieu créateur, d'un Dieu rédempteur, que je m'adresse à vous. Qui ne sent le besoin de témoigner à Dieu son amour et ne dit avec David : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Pour acquitter cette dette pardonnons ; par là nous donnerons à Dieu la marque d'amour la moins suspecte et la plus sûre ; car la nature et le monde ne peuvent nous inspirer de pardonner. (D'après BOURDALOUE.)

dirige contre moi, mais pardonnez, mes bien-aimés, votre ange gardien, Marie vous le demandent ; pardonnez aussitôt, parlez, rendez service. Si je vous demandais l'hospitalité pour un de mes amis, en reconnaissance de mes services, qui lui la refuserait ? C'est Jésus-Christ qui vous demande de pardonner. Ne le refusez pas.

1805. *Ou à propos de l'Epître : Quod ex vobis est cum omnibus hominibus pacem habentes.*

De la douceur.

Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram (Mat. v. 3.)

Nous aimons le bonheur. N.-S. le promet à ceux qui sont doux. Nous aimons à posséder la terre. Cette possession leur est assurée par le divin Maître. Et quelle terre leur promet-il ? La plus précieuse de toutes, c'est-à-dire le cœur des hommes en ce monde, et en l'autre la terre des vivants, le ciel. Qu'est-ce donc que la douceur qui nous prépare tant de biens ? C'est une vertu qui, avec la patience, nous fait supporter en paix les peines et les injures que nous avons à souffrir en ce monde ; mais la patience a pour but de dominer la tristesse qui nous envahit quand nous avons des croix à porter; tandis que la douceur réprime en nous la colère, qui nous excite à la vengeance. Pour nous déterminer à acquérir cette vertu, disons les motifs qui doivent nous y porter, et comment nous pourrons la mettre en pratique.

1. *Motifs.* Le premier, c'est l'horreur qu'inspire la colère. Voir nº 559 (1).

Si la colère fait de l'homme un monstre, qui ne voit que nous devons la comprimer par la douceur ? Si on prétendait que ce n'est pas facile de triompher de cette passion, saint Chrysostome répondrait : *Quid dicis homo ? Leonibus imperamus, et animos eorum mansuetos facimus : et dubitas num mentis ferociam in mansuetudinem mutare possis, quamvis natura bestiae ferox sint, et præter naturam mansuetae; contra tu praeter naturam ferose, natura autem mitis ? Et qui bestiis id quod natura eis inest auferre, et quod eorum naturae adversum inserere potes; id quod natura tibi praestitit, servare non potes ?*

2º Si la colère empêche d'être homme, comment celui qui en est esclave serait-il chrétien ? Il ne faut pas entendre ici par chrétiens ceux qui se contentent d'avoir reçu le baptême ; car combien d'hérétiques, de scélérats et même de damnés ont reçu le baptême ! J'entends par chrétiens ceux qui mettent en pratique la doctrine de N.-S. et cherchent à suivre ses exemples. Or N.-S. que nous a-t-il appris ? *Discite à me,* dit-il, non pas à faire un monde, à créer les choses visibles et invisibles, ni à faire des miracles, ni à ressusciter les morts ; tout cela est moins pratique ; mais *quia mitis sum et humilis corde.* Ah ! certes, c'est bien ce que nous devons apprendre des exemples de celui que l'Eglise appelle l'Agneau de Dieu, qui selon la prophétie d'Isaïe a su se taire lorsqu'on le tondait. *Cum enim malediceretur non maledicebat, cum pateretur non comminabatur, tradebat enim judicanti se injuste* (I. Pet. 11. 23). C'est un grand honneur que Dieu nous fait, comme le remarque saint Chrysostome, de nous inviter à imiter, non pas les anges et les archanges qui sont cependant pleins de douceur, mais Dieu lui-même.

3º Avantages de la douceur. *Invenietis requiem animabus vestris.* Sans cette paix de l'âme, il n'y a point de bonheur ici-bas. Il n'y a point d'intimité avec Dieu, car *non in commotione Dominus.* Les âmes ne peuvent donc devenir parfaites sans la douceur ; et l'absence de cette vertu chez les personnes pieuses fait douter de la sincérité de leur dévotion, et est trop souvent cause que les méchants attaquent la piété et la religion elle-même. Qui ne voit que la douceur se fait aimer et estimer ? *Fili, in mansuetudine opera tua perfice et super hominum gloriam diligeris. Mansuetus,* dit saint Chrysostome, *gratus et amabilis est videntibus, gratus etiam et his quibus solo nomine notus est. Neque facile ullum invenies, qui audiens laudari hominem mansuetum, illum videre et exosculari non desideret... et ejus amicitiâ posse frui. Verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos.* (Eccli. vi. 5).

(1) Un célèbre médecin païen, Galien, raconte à son propre sujet qu'étant encore fort jeune, il fit la rencontre d'un homme qui était sur le seuil d'une porte et qui s'efforçait de l'ouvrir promptement ; mais comme la clef, malgré tous les efforts qu'il faisait et l'adresse qu'il employait, n'entrait pas dans la serrure et qu'il ne pouvait parvenir à son but, cet homme se laissa emporter par une si furieuse colère, que son visage était en feu, il grinçait des dents, il frappait la terre des pieds. Puis comme si la porte était coupable du refus de s'ouvrir, il s'élançait contre elle avec la rage d'un forcené, et ensuite comme si la clef avait aussi le tort de ne pas remplir son office, il la mordait, comme ferait un chien. Là pourtant ne s'arrêtèrent pas ses fureurs insensées, car levant au ciel ses yeux égarés et proférant de ses lèvres tremblantes des jurements atroces, il se mit à vomir contre Dieu les plus horribles blasphèmes. Sa bouche était écumante comme la gueule d'un lion et il poussait des gémissements comme un taureau. Cet illustre médecin dit qu'à ce spectacle, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, il fut saisi d'horreur, car il lui semblait que ce n'était pas là un homme, mais une bête féroce entièrement privée de raison et en qui il n'y avait absolument rien d'humain. Il conçut, dès ce moment, une si grande aversion pour la colère, que jamais, dans tout le cours de sa vie, on ne le vit dans un état d'exaspération.

On n'éteint pas le feu avec le feu, mais avec de l'eau. Rien n'est donc plus propre à faire du bien autour de soi, à apaiser ceux qui sont aigris contre nous, à faire accepter un bon conseil, ou même une correction charitable, à exercer efficacement le zèle, que la douceur *Responsio mollis frangit iram ; sermo durus suscitat furorem* (Prov. xv. 1) (1). Aussi voit-on que les hommes qui ont fait le plus de bien aux autres, ont été admirables par leur douceur. C'est par la douceur que s'est sanctifié l'illustre conducteur du peuple de Dieu, Moïse. C'est par la douceur que saint François de Sales a converti, en quelques années, plus de 70.000 hérétiques. C'est par la douceur que saint Vincent de Paul a mené à bien les immenses œuvres qu'il a entreprises pour l'utilité du prochain. C'est par elle que ces héros du christianisme ont mérité la terre promise du ciel ; c'est par elle que nous la mériterons comme eux.

II. Pratique de la douceur. 1° *Comment la pratiquer*. De cœur d'abord, sur le visage ensuite. *Faciem bonam et cor bonum difficile invenies* ; ensuite en paroles. Si on était porté à laisser échapper quelque parole trop vive, il faudrait se taire, et attendre. Ceci est surtout vrai quand on a à faire remarquer quelque tort ou quelque défaut au prochain. (Voir à la note du n° 559 des traits qui prouvent qu'il faut savoir attendre pour corriger ou reprendre). Enfin en œuvre, rendez toujours des procédés aimables et bons pour des manières injurieuses ou haineuses. Mais 2° *le moyen d'en venir là*. Saint Grégoire nous l'indique. Il veut que souvent on prévoie les occasions que l'on aura de pratiquer la douceur ou de se laisser emporter par la colère. Celui qui ne prévoit rien, est comme un soldat endormi ; l'ennemi peut le désarmer et même le tuer à l'aise. Celui, au contraire, qui est vigilant, qui se rend compte des attaques qu'il aura à soutenir, se tient sur le qui-vive, il a toujours les armes à la main, il sait se défendre et vaincre. Il est donc bon, tous les matins, après sa prière, de se rendre compte de ce qui peut arriver de fâcheux dans la journée et d'être dans la disposition de le supporter avec paix. Et pour s'y exciter il faut : 1) que selon la recommandation de saint Chrysostome, on se souvienne de la mansuétude de Jésus-Christ ; c'est ce que faisait saint Elzéard : Quand je reçois quelque affront, disait-il, ou que je sens quelque mouvement d'impatience, je tourne toutes mes pensées vers Jésus-Christ crucifié, et je me dis : Puis-je comparer ce que je souffre avec ce que Notre-Seigneur a daigné souffrir pour moi ? Sainte Brigitte s'étant un peu laissée aller à l'impatience, Notre Seigneur lui apparut, lui reprochant de ne s'être pas souvenue de ce qu'il avait enduré pour elle. — 2) Il faut penser à ce que l'on a mérité pour ses péchés. *Quasi aqua ignis extinguitur*, dit saint Grégoire, *cum sua cuique ad mentem culpa revocatur*. Quel est le coupable, condamné à mort pour ses crimes, qui ne serait heureux si on se contentait, pour le punir, de lui appliquer un soufflet ? Nous avons mérité, par nos péchés, l'enfer avec ses éternels supplices, et nous nous plaindrions d'avoir à endurer quelques affronts !

Le souvenir de nos péchés, celui des souffrances de Notre-Seigneur, sont capables non seulement de nous faire supporter avec douceur les peines que nous rencontrons, mais même de nous donner la magnanimité des martyrs, qui priaient pour leurs bourreaux, qui les bénissaient de ce qu'ils leur donnaient l'occasion de prouver à Notre-Seigneur leur amour en subissant les tourments et la mort. Ah ! ne nous plaignons pas d'avoir trop à souffrir, de voir toujours durer les persécutions que nous subissons. Disons avec les saints : *Encore plus !* Encore plus afin de devenir plus semblables à Notre-Seigneur, afin de lui témoigner plus efficacement notre amour, d'expier nos pauvres péchés, de mériter une plus belle couronne !

1806. **Autre sujet :** En ce même dimanche on peut traiter du péché que figure la lèpre, et donner les châtiments spirituels, n° 989.

Autre sujet : Ou encore à propos de ces paroles de l'Évangile : *Domine, si vis potes me mundare*, on parle de :

La miséricorde de Dieu.

1807. Quelque infecte que fût la lèpre de ce pauvre homme, il ne manqua pas de confiance en son divin médecin, il ne douta pas de son pouvoir ni de sa bonté.

(1) [illegible]

Sa confiance fut récompensée, et Notre-Seigneur le guérit. La lèpre la plus redoutable, c'est le péché ; ceux qui en sentent la laideur et veulent s'en affranchir, peuvent compter eux aussi sur la bonté de Dieu qu'ils ont offensé, afin de rentrer en grâce avec lui.

Car I. Il est bon et miséricordieux. II. les marques qu'il nous a données de sa miséricorde sont capables de nous toucher ; III. Nous devons répondre à ses avances parternelles.

1808. I. *Dieu est bon* ; la foi nous le dit aussi bien que la raison. 1° la foi. (V. dans nos *Sententiæ* les textes sur la miséricorde.) 2° la raison nous fait connaître que Dieu est le bien suprême, la source de tout autre bien ; que le bien parfait ne tend qu'à se communiquer, que sa colère n'est que son amour qui menace ; l'adversité, son amour qui éprouve ; sa providence, son amour qui veille ; que si le père est si indulgent pour son enfant, que si la mère lui pardonne si volontiers, c'est Dieu qui a versé dans le cœur de l'un et de l'autre ces trésors de commisération et d'indulgence ; que si Dieu punit, cela ne vient pas en quelque sorte de lui, mais de nous. *De suo optimus*, comme dit Tertullien, *de nostro justus.* (1) Aussi le genre humain n'a-t-il jamais révoqué en doute cette vérité. Le bon Dieu, c'est ainsi que le nomme l'enfant qui bégaie, comme le vieillard ; et il y a un instinct qui nous porte à l'invoquer dans toutes nos épreuves.

Mon Dieu ! s'écrie l'impie lui-même à ces heures terribles où il a tout à craindre. Il sait qu'alors Dieu est son seul refuge et son appui assuré. Dieu est bon même pour les êtres qui ne peuvent pas se montrer reconnaissants, pour les plantes, les animaux, dont il se fait le pourvoyeur, pour les hommes auxquels il accorde souvent des bienfaits qu'ils ne soupçonnent même pas, les préservant des plus grands accidents sans qu'ils s'en doutent, semblable à une mère qui couvre son enfant, qui écarte les mouches ou les pourceaux pendant qu'il dort ; il est bon même pour ceux qui ne font que l'offenser, le blasphémer.

1809. II. Mais étudions *les marques touchantes de cette miséricorde ;* 1° dans les saints Livres, nous y voyons cette miséricorde attendre le pécheur pour lui donner le temps du retour. *Expectat Dominus ut misereatur vestri.* Sa justice demande qu'il châtie, après une première faute grave, celui qui a repoussé sa grâce. *Numquid Deus continebit in irâ suâ misericordias*

(1) « Pour bien connaître qu'elle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, Chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces ? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien.

Etant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi, par sa nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quant il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même ; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs ; sa nature d'elle-même lui est si bienfaisante, lui est un motif très pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous ; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. Ce qu'il est bon, c'est du sien, c'est de son propre fonds, dit Tertullien, ce qu'il est juste, c'est du nôtre ; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus.*

Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit saint Augustin, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité ; ou par quelque intérêt qui leur en revient et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a imposé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils, à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté.

Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa magnificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures ; d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. » (Bossuet)

huis ? Sa justice semble faire effort pour arrêter la miséricorde ; mais celle-ci, en ce monde, ordinairement triomphe. En voici des exemples admirables. 1) Dans l'ancien Testament (*a*) Dieu irrité par les crimes de Sodome et de quatre autres villes coupables, veut tirer vengeance de leurs iniquités. Abraham se présente à lui, et lui dit : Perdrez-vous Sodome, s'il s'y trouve cinquante justes ? Et Dieu promet de faire miséricorde, s'il s'y en trouve cinquante. Enhardi par la promesse divine Abraham insiste ; il demande grâce pour Sodome, s'il s'y trouve trente justes ; il l'obtient encore. Il sollicite encore la miséricorde, s'il y a seulement vingt ou même dix justes ; et Dieu lui promet de ne pas frapper, s'il trouve dix justes. (*b*) Au temps de Noé, toute chair avait corrompu sa voie : et Dieu attend cent ans avant de frapper, et il fait prêcher par Noé la pénitence. Jonas a annoncé la ruine de Ninive. (Voir la note 1 du nº 489.)

2) Dans l'Evangile il est dit (*a*) que les serviteurs du père de famille vinrent lui demander d'arracher l'ivraie, qui poussait dans son champ à côté du froment. *Sinite utraque crescere usque ad messem*, répondit-il : il craignait qu'en arrachant l'ivraie, ils n'arrachassent aussi le froment. Ce père de famille, c'est Dieu. L'ivraie, c'est-à-dire les méchants, vivent dans son Eglise en même temps que les justes. Toutes les créatures de Dieu qui sont à son service, demandent à exterminer les méchants. Le ciel, la terre, le démon, le feu, les eaux .. *Sinite crescere usque ad messem*. Ces enfants rebelles, reviendront peut-être, ne frappez pas encore. Un scélérat serait attendri si, pendant qu'il cherche à enfoncer un poignard dans le sein de sa victime, celle-ci prenait des mesures pour mettre en sûreté son meurtrier ; et le pécheur perce le cœur de Dieu par ses crimes sans être ému de cette bonté divine qui le protège et le défend.

(*b*) Les fils de Zébédée veulent appeler le feu du ciel sur les villes qui n'ont pas voulu profiter de leurs prédications, et Jésus leur dit : *Nescitis cujus spiritus estis*. L'Esprit de Dieu est patient, *patienter agit propter nos*. (1).

(1) Valère Maxime rapporte qu'un père n'avait qu'un fils unique qu'il aimait tendrement. Or, ce fils forma le dessein abominable d'assassiner son père et en cherchait l'occasion. Le père s'en étant aperçu, prend un poignard, le cache sous ses vêtements et appelant son fils l'invite à venir avec lui dans une forêt. Quand ils furent arrivés dans un endroit retiré, solitaire, où ils n'avaient d'autre témoin que Dieu, le père prend en main le poignard. Le fils condamné par sa propre conscience tremblait ; mais le père lui dit aussitôt : Mon fils, je sais ce que tu médites, si tu l'exécutes devant les hommes, tu perdras ta réputation avec ta vie. Ici personne ne te voit : voilà ma poitrine découverte, voici le poignard, frappe. Ton ingratitude n'a pas altéré ma bonté, et je veux en mourant te sauver la vie. Le fils atterré tombe à genoux, et conjure son père de le frapper lui-même, car il est un monstre d'ingratitude. Le père l'embrasse ; leurs larmes se mêlent et désormais le fils aime son bon père, comme il le méritait. Nous sommes plus ingrats que ce fils envers Dieu. Nous l'avons offensé mortellement plus d'une fois, nous avons crucifié Jésus-Christ, il a tout enduré. Il aurait pu nous frapper mille fois ; il nous a laissé plonger dans son sein le poignard de nos blasphèmes. Et sa patience ne nous touche pas. On admire la patience de cet ancien qui, quand un impudent lui eut craché au visage, ne lui dit que cette parole : Si quelqu'un soutenait que tu n'as point de bouche, j'affirmerais que tu en as une. Que de fois nous avons fait à Dieu un semblable affront ! il l'a supporté.

On admire la patience de Philippe II, roi d'Espagne. Il avait veillé jusqu'à minuit à écrire de sa main, au pape, une lettre importante ; voulant la fermer, il dit à son secrétaire d'y mettre de la poudre. Le secrétaire, à demi endormi, prit l'encrier et le versa sur la lettre. Le roi se contenta de dire : Il faut recommencer, et il le fit sur le champ. Saint Paul dit que l'âme fidèle est l'épître de Jésus-Christ, écrite non avec de l'encre, mais avec l'esprit de Dieu. Il a travaillé trente-trois ans, il a employé son sang, ses mérites, ses sacrements et les grâces du Saint-Esprit à composer cette lettre, à sanctifier cette âme, et vous l'avez souillée, vous y avez versé l'encre du péché, vous l'avez rendue plus noire qu'un charbon, par l'impureté, par le faux témoignage ou par les autres crimes que vous lui avez fait commettre ; le Fils de Dieu dit sans s'impatienter : Il faut recommencer, qu'elle vienne à confesse, je la réformerai ; n'admirez-vous pas sa patience ?

On admire celle de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie. Après la mort de son mari, étant disgraciée et affligée de ses parents, elle se trouva un jour, dans une rue étroite, à la rencontre d'une vieille femme qu'elle avait autrefois assistée ; cette ingrate ne lui voulant pas céder le pas, la poussa rudement et la fit tomber dans la boue ; la

2º Se contente-t-il d'attendre ? Non. *Ecce sto ad ostium et pulso.* Quel cœur ne serait attendri en voyant un vieillard que son fils ingrat a mis à la porte de sa maison, rester là sur le seuil sans se plaindre, puis par moments frapper à la porte et dire à son enfant : « Je suis là, si tu m'ouvres, j'entrerai et sans te faire des reproches, je prendrai mon repas avec toi. » Eh bien ! ce père, c'est Dieu chassé par le péché de sa maison qui est le cœur de l'homme ; il est à la porte et il frappe. Il frappe : 1) par des invitations pleines de tendresse. *Jerusalem, convertere ad Dominum. Revertere aversatrix Israel et non avertam faciem meam a vobis, et non irascar in perpetuum, convertimini filii revertentes. Venite ad me omnes qui laboratis. Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* 2) Par des promesses. *Ego lactabo eum, et loquar ad cor ejus. Ego reficiam vos. Invenietis requiem.*

3) Par des plaintes amoureuses. *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* 4) Par des menaces. *Nisi pœnitentiam egeritis.* 5) Par des épreuves. *Visitabo in virgâ iniquitates eorum.* Il terrasse Saul sur le chemin de Damas, c'est pour qu'il se relève converti ; il le rend aveugle ; mais c'est pour ouvrir ses yeux à la lumière de la vérité.

3º Il poursuit. Le bon Pasteur laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'est égarée ; pour la recouvrer, il franchit les rochers, les épines, les torrents, il s'expose lui-même afin de la ramener. Et quand il l'a trouvée, il ne la frappe pas ; il la charge sur ses épaules pour la reconduire au bercail. Ce bon Pasteur, c'est le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il a quitté en quelque sorte le ciel pour venir sur cette terre ; il s'est lassé à nous poursuivre, afin de nous sauver ; il n'a pas craint de donner aux pécheurs la marque la plus grande et la moins équivoque d'amour, celle de mourir pour eux, et on sait dans quelles souffrances.

4º Il accueille le pécheur qui revient. *Quis speravit in Domino et confusus est ? Expandi manus meas ad populum contradicentem.* Qui étant venu se jeter dans ses bras avec repentir a été repoussé ? 1) Dans l'ancien Testament, David dit : *Peccavi*, et Nathan répond : *Transtulit Dominus peccatum tuum.* Aussi, dit saint Augustin, ce saint roi, *non invenit quid appellaret Dominum nisi misericordiam suam : Deus meus, misericordia mea. O nomen sub quo nemini desperandum.* Manassès a fait le mal devant le Seigneur ; dans l'affliction il prie, et Dieu exauce sa prière. 2) Dans le nouveau, la femme adultère : *Nec ego te condemnabo.* Madeleine. *Remittuntur ei peccata multa. Perpendo Petrum, considero latronem, respicio Mariam et nihil aliud video nisi spei exempla. Ubique exempla suæ misericordiæ apponit.* (St-Grég.) même à l'égard des bourreaux ; mais l'histoire de l'enfant prodigue en est la plus touchante image. (Voir nº 1226.) 3) Dans l'histoire. Vraiment *misericordiæ ejus super omnia opera ejus.* Et ce que l'Écriture nous rapporte n'est que le commencement des miséricordes du Seigneur. Que de pécheurs engagés dans les filets de la triple concupiscence ont été accueillis par lui avec une tendresse de père ! Qui ne sait la vie des Marie Égyptienne, des Pélagie, des Thaïs, des Augustin et de tant d'autres qui, esclaves des plaisirs, se sont repentis et sont devenus des saints ? Des larrons, des voleurs de grand chemin, comme le moine Moïse, ont escaladé le ciel. Des hommes ayant vendu leur âme au démon, comme le trésorier d'une église de Cilicie, nommé Théophile, sont parvenus à rompre leurs criminels engagements et à obtenir leur grâce. « Que personne ne désespère de son salut, dit saint Jean Chrysostome. Êtes-vous un publicain ? vous pouvez devenir un évangéliste. Êtes-vous un larron ? vous pouvez voler le paradis. Êtes-vous un magicien ? vous pouvez adorer Jésus. Il n'y a point de vice que la pénitence ne puisse ruiner. Ne dites plus : je suis perdu ; vous avez un médecin qui est bien supérieur à votre mal : il peut et il veut le guérir par sa seule volonté. Il vous a fait de rien ; maintenant que vous existez et que vous êtes tout déformé par le péché, il peut vous redresser.

Sainte ne fit que sourire en se relevant. *Non est minus malum in os pollutum, quam in lutum mittere Virginis Filium.* Quand vous communiez indignement, mettant le Fils de Dieu en votre bouche et en votre conscience toute pleine de péchés, ce lui est plus sensible que si la sainte hostie tombait en un bourbier. (LE JEUNE).

Comme le feu consume les épines, ainsi la volonté de Dieu consume nos péchés, et elle rend le pécheur semblable à celui qui n'a point péché. Tâchez de verser des larmes. La pécheresse ne répondit que cela ; et cependant ses larmes lavèrent ses iniquités. »

4) Et si j'en appelle à l'expérience de chacun d'entre vous, vous serez obligés de convenir que Dieu vous a miséricordieusement prévenus.

« Que dirons-nous chrétiens, de notre vocation au baptême ? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés ? N'est-ce pas lui, au contraire, qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier ? Mais peut-être que le bienfait est trop ancien et que notre ingratitude ne s'en souvient plus ; disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime ? La vengeance ou le plaisir t'emportait. Combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur pour te retenir sur ce penchant ? Je ne sais si tu as écouté sa voix, mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais ; l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui ? Cependant il est venu à toi par sa grâce, il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu et ne t'a-t-il pas aimé le premier. Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché : il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne au blasphème, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres pour satisfaire son ambition ; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme ? Descendra-t-il dans cet enfer ? Autrefois il est allé aux enfers, mais il y était appelé par les cris et les désirs des prophètes, qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche ; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse ; il ne sent pas et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde.

« Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers ? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre que la charité a été répandue en vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné ? Et Dieu vous ferait-il un si beau présent si, avant que de le faire, il ne vous aimait ? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas ; c'est lui qui fait toutes les avances. » (BOSSUET.)

Il vous a attendus, il vous a invités, pressés par le remords de votre conscience, par les exhortations de vos parents, de vos amis, des prêtres, de revenir à lui, il vous a enlevé ces créatures après lesquelles vous couriez quand vous l'oubliiez ; que si vous êtes revenus il ne vous a jamais repoussés, ni ses ministres non plus. Si vous avez été préservés du péché (ce qui est une grâce plus grande que d'en recevoir le pardon), c'est à sa miséricorde que vous le devez.

« C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité : *Omnia peccata sic habenda tamquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne committantur* (tome VI, chap. XVI, p. 362.). Vous devez croire, dit saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a empêchés de tomber ; parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes frères, il n'y a ni erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe ; que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul, (Rom. I, 24) qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. » (BOSSUET.) C'est sa main qui vous a soutenus. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* Ne pas en être touché, ce serait avoir un cœur de tigre. Il est temps enfin de comprendre :

1810. III. *Comment nous devons répondre à ses avances paternelles.* 1° Puisqu'il nous attend, ne lassons pas sa patience. *Ne tardes converti.* Le temps de la moisson vient ; c'est la faux de la mort qui moissonne, malheur à l'ivraie ! c'est alors qu'on la sépare du bon grain et qu'on la jette aux feux de l'enfer. Donc, *ne dicas misericordia Dei magna est, et ne adjicias pec-*

catum ad peccatum. An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit, secundum... impœnitens cor thesaurisas tibi iram. 2° Puisqu'il nous invite, ne faisons pas la sourde oreille, mais disons-lui comme Samuel : *Loquere Domine, quia audit servus tuus. Sonet vox tua in auribus meis.* Ne méritons pas le reproche adressé aux Juifs : *Dura cervice, vos semper Spiritui sancto resistitis. Vocavi et renuistis. Domine, quid me vis facere?*

3° Puisqu'il nous poursuit, gardons-nous de le fuir : Ah ! ne repoussons pas Dieu. Pourquoi fuir notre Père, notre bienfaiteur, notre bonheur de la terre et du ciel ? Si nous le faisions, *quæretis me et non invenietis ; et in peccato vestro moriemini.*

« Apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous ? Cela se peut-il ? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le psalmiste qui nous y exhorte : prévenons sa face, dit-il : *Præoccupemus faciem ejus.* Que faut-il faire pour le prévenir ? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes : la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde ; au contraire c'est elle qui prévient toujours ; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. » (BOSSUET.)

4° Puisqu'il est prêt à nous accueillir, pauvres prodigues, allons nous jeter dans ses bras. Il ne nous laissera pas tomber, n'ayons pas peur ; ne disons pas comme Caïn : Mon péché est trop grand pour mériter un pardon. La miséricorde, dit saint François de Sales, se rehausse d'autant plus que le tas de nos péchés est plus gros. Le trône de la miséricorde ayant notre misère pour piédestal, la miséricorde ne peut s'exercer qu'à l'égard des misérables. S'il dependait de celui qui vous prêche de vous pardonner, hésiterait-il un seul instant, quelque grandes que soient vos iniquités ? Et cependant la tendresse qu'il a pour vous n'est qu'un faible rayon de la bonté de Dieu. Quelle mère abandonne son enfant infirme, affligé, coupable même? *Et si illa oblita fuerit, ego non obliviscar tui.* Aussi David disait-il : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Nous serons donc bien reçus et de Dieu et de ses ministres, quand, nous jetant à leurs pieds, nous leur dirons : *propitius esto mihi peccatori.* Il y aura fête au ciel. Les saints donnent des fêtes aux hommes, mais les pécheurs qui reviennent à Dieu donnent fête aux saints et à Dieu lui-même. *Nonne oportet epulari quia filius meus perierat et inventus est ?*Et une fois de retour dans la maison de notre Père, prodigues ne le quittons plus ; *mihi adhærere Deo bonum est.* Autant il y a de péril à désespérer de sa bonté ; autant il est funeste de présumer de sa clémence et de s'en servir pour l'offenser. Si Dieu est bon, n'est-ce pas une raison de plus de le servir et de l'aimer ? N'est-ce pas armer sa justice que de méconnaître sa bonté ? O Dieu, la reconnaissance pour vos bienfaits passés, votre patience à me supporter et à m'attendre, votre tendresse à m'inviter, à me poursuivre, à m'accueillir au retour, me forcent à chanter avec le Psalmiste, votre miséricorde, et à ne pas tarder d'écouter votre voix, de me rendre à vos avances paternelles, de me jeter entre vos bras, et sur votre cœur. C'est là le port après le naufrage, l'abri après la tempête. J'y veux demeurer toujours. *Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam.* Ah ! pourquoi faut-il que je me sois séparé de vous ? Hélas ! j'ai été assez ingrat, assez rebelle. C'en est fait ; et à jamais je suis à vous. *Tenui illum nec dimittam :* à la vie à la mort, je suis à vous ; *et misericordias Domini in æternum cantabo.*

1811. **IVe Dimanche après l'Epiphanie. — 1er sujet.** — *Salva nos perimus.* La prière n° 1333.

A propos de : *Venti et mare obediunt ei.*

Les commandements de Dieu.

Dieu est le Souverain Seigneur de toutes choses, donc nous devons lui obéir. C'est un devoir pour l'homme d'observer et d'aimer ses commandements, ce sera le premier point, et dans le second nous dirons les motifs qui nous y doivent déterminer.

I. *Les commandements doivent être* : 1° *observés.* — C'est une merveille de voir l'affection que Dieu a toujours eue pour ses divins commandements, avec quelle ardeur et quelle instance il en a recommandé le souvenir et l'observation à son peuple. D'abord, lui-même les écrivit de son doigt sur deux tables de pierre, afin que nous ne dédai-

gnons pas de graver en nos cœurs ce qu'il a daigné écrire de sa propre main ; ensuite, il fait faire un tabernacle et une arche de bois incorruptible, toute couverte d'or le plus pur, pour y conserver ces tables; en troisième lieu, il commande que le roi de son peuple écrive lui-même et de sa propre main ces saints commandements ; en quatrième lieu, il commande au peuple, qu'après avoir passé le Jourdain et en entrant dans la terre promise, on mette de grosses pierres sur le rivage, où soient écrits ces commandements, afin que tous fussent assurés que s'ils ne les gardaient, ils ne jouiraient pas longtemps de cette heureuse terre, qu'ils avaient conquise par la bénédiction de Dieu ; et parce qu'ils ne pouvaient pas être toujours là pour les lire, il leur commande de les écrire à l'entrée et sur toutes les portes des maisons, de les imprimer bien avant dans leur esprit et dans le cœur de leurs enfants. Voici ses paroles : « Ces commandements que je vous fais, seront dans votre cœur ; vous les enseignerez à vos enfants, vous les méditerez dans la ville et aux champs, le jour et la nuit, vous les écrirez sur les portes de votre maison. »

Et parce que l'espérance de la récompense est ce qui agit le plus sur le cœur humain, il fait des promesses si avantageuses à ceux qui les garderont, qu'elles seraient incroyables, si un autre que lui les faisait : « Si vous gardez mes commandements, dit-il, je vous enverrai la pluie en temps opportun, la terre sera fertile et les arbres se chargeront de fruits; il y aura une si grande abondance de biens, qu'à peine aurez-vous le temps pour les recueillir. Les moissons seront si longues, qu'elles ne seront pas sitôt achevées qu'il faudra commencer les vendanges, et les vendanges dureront si longtemps qu'elles occuperont le temps des semailles. »

Notez que c'était aux Juifs qu'il faisait ces grandes promesses, aux Juifs qu'il avait coutume de récompenser par des biens terrestres, quand ils gardaient ses commandements, et de châtier par des punitions temporelles quand ils les transgressaient, parce qu'ils étaient matériels, grossiers et terrestres; mais aux chrétiens il promet des biens spirituels et célestes, des récompenses éternelles, si grandes et si excellentes que ces félicités qu'il promettait aux Juifs et qui nous semblent si admirables, n'en sont que des ombres et des figures ; c'est-à-dire que, comme votre corps est incomparablement plus que votre ombre, ainsi les biens que vous devez espérer, si vous gardez les commandements de Dieu, sont plus grands sans comparaison et plus souhaitables que toutes ces prospérités qu'il envoyait aux Juifs vertueux. Mais si nous ne les gardons pas, nous renonçons au ciel.

On raconte qu'on avait inventé autrefois, en Allemagne, une horloge dont le mécanisme était si admirable, que le ressort du réveille-matin, se détendant à l'heure marquée, éveillait monsieur, frappait sur une pierre à fusil, allumait la chandelle, ouvrait un livre qui était devant les yeux du maître, de peur qu'il prît froid, en sortant les bras hors du lit. Si un écolier disait : je veux avoir une de ces horloges ; mais, au réveille-matin, je veux qu'il y ait un ressort qui fasse que l'horloge étudie pour moi, et me mettre la science dans l'esprit pendant que je dormirai, ne serait-ce pas absurde ?

Si un pauvre marchand disait : Je veux acquérir de grands biens, et je ne veux pas tenir magasin, ni exercer le commerce sur mer ou sur terre, je veux toujours me tenir dans ma maison au coin du feu, ne serait-ce pas ridicule ? C'est absurde que de vouloir la fin et non les moyens, la moisson et non la semence, la science et non l'étude le salaire et non le mérite, la victoire et non la bataille ; vous semble-t-il qu'il soit plus aisé de faire croître du blé dans votre champ que des vertus en votre âme ; d'acquérir la science d'Aristote que la science des saints, la science du salut, la connaissance de Dieu ; d'amasser des biens terrestres et temporels, que des richesses célestes et éternelles ?

Et c'est une moquerie que de dire ce que vous avez si souvent à la bouche : Qu'est-il besoin de tant se tourmenter ? Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre, il veut que tous les hommes soient sauvés : car, dites-moi, n'est-il pas vrai que Dieu ne nous a pas faits pour nous faire mourir ? N'est-il pas vrai qu'il veut que tous ceux qui sont en ce monde vivent et aient de quoi se nourrir ? Et laissez-vous pour cela de travailler pour gagner votre vie ? Ne faites-vous pas tout comme si l'entretien de votre famille ne dépendait que de vous ? Comprenez-moi bien et vous serez convaincus. Quand vous venez à confesse, si je vous disais : Mon ami, ne travaillez point pour gagner votre vie, reposez-vous-en sur la providence de Dieu, il ne vous a pas fait pour vous mettre en oubli ; il a bien soin des créatures qui ne lui sont pas si chères que vous ; il nourrit les petits oiseaux qui ne sèment point, qui ne moissonnent point ; il revêt les fleurs des champs qui ne filent ni ne cardent, comme il dit en l'Evangile ; fiez-vous à lui et laissez-le faire, contentez-vous de venir à l'église, et de prier Dieu tout le long du jour : que me répondriez-vous ? Ne me diriez-vous pas : Tout cela est bon, mais si je suivais votre conseil, ma famille et moi nous dînerions bien tard ? Dieu désire qu'on le serve, mais il veut aussi qu'on travaille ; il a dit : Aide-toi et je t'aiderai. L'expérience fait voir que ceux qui ne travaillent point, tombent dans la misère et leurs affaires ne se font pas. Ce que vous me répondriez pour le temporel, je vous le dis pour le spirituel et avec plus de raison Dieu a préparé sa gloire aux âmes prédestinées, mais il veut qu'elles travaillent pour la mériter et s'en rendre dignes, il a fait notre salut, mais il veut que nous le fassions.

Nous trouvons bien, en l'Ecriture et en l'Histoire ecclésiastique, que la providence

de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs saints, qui employaient leur temps à prier Dieu et ne travaillaient point pour gagner leur vie, comme saint Paul, premier ermite, qui fut nourri par un corbeau ; saint Gilles, par une biche; saint Roch, par un chien ; le prophète Elie, par un ange ; et ces saints anachorètes, dont Pallade fait mention, qui trouvaient tous les jours du pain sur leur table, apporté par une main invisible ; mais on ne lit point que Dieu ait jamais sauvé aucune créature qui eût l'usage de la raison, ni homme, ni ange, sans sa propre action, sans sa coopération. On lit bien dans l'Evangile qu'il nous a recommandé de n'être point en inquiétude des vivres ni des vêtements de notre corps. On ne lit point qu'il nous ait recommandé de n'avoir point de soin du salut de notre âme ; au contraire il nous a dit formellement : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

Nous devons garder ces divins commandements, non point par un esprit mercenaire, mais par un amour filial ;

Non timore pœnæ sed amore justitiæ, comme saint Augustin dit si souvent, non point comme des esclaves et des forçats, mais comme des enfants. Aussi quand les Israélites allaient tous les ans dans le temple, ils chantaient par les chemins le psaume cent dix-huitième, qui ne parle que des commandements de Dieu, afin de nous faire savoir que pour aller au ciel, il faut nécessairement les garder, et ils le disaient en chantant pour montrer qu'il faut les garder joyeusement, de bon cœur et de grande affection. C'est ce que faisait David, en répétant si souvent : J'ai aimé votre loi, j'ai chéri vos commandements ; ils font la joie de mon cœur, je les ai aimés plus que des millions d'or, plus que les topazes et autres pierres précieuses, plus que toutes les richesses du monde ; ils me sont plus doux que le miel, je prends plus de plaisir à les garder qu'un conquérant à se charger de dépouilles.

Enfin, pour connaître évidemment, comme ces divins commandements sont plus que très raisonnables, très justes et très aimables, faisons deux suppositions. Supposons qu'étant tous assemblés comme nous sommes, Dieu nous dise : Quelques-uns trouvent que j'ai fait trop de commandements, et qu'il y en a qui sont trop rudes et trop incommodes, je permets à chacun de vous d'en abroger un ou deux, ceux que vous voudrez, et je soutiens que personne n'en pourrait abroger un seul, sans avoir contre lui dix mille bons esprits qui le contrediraient ; car par exemple, voudriez-vous abroger le premier ? Je m'y opposerais, et tous ceux qui ont quelques gouttes de bon sang dans les veines : quoi, voudriez vous que je fusse dispensé d'aimer Dieu ? Certes, voilà une belle dispense. Le plus grand bonheur et le plus grand bonheur qui me puisse arriver, c'est de l'aimer, et je me sens obligé de lui dire avec saint Augustin, sur ce premier commandement : *Quid mihi est, quid tibi sum ego, ut amari te jubeas à me, et nisi faciam, mineris ingentes miserias, parvane est ipsa miseria, si non amem ?* Eh ! mon Dieu ! ne m'êtes-vous pas plus que nécessaire ? ne vous suis-je pas plus que très inutile ? comment daignez-vous me commander de vous aimer, et me menacer de grandes misères, si je ne le fais ? est-ce une petite misère de ne pas vous aimer ? Voudriez-vous ôter le second et le huitième commandements, c'est-à-dire permettre les parjures et les faux témoignages, tous les hommes justes s'y opposeraient ; on ne pourrait exercer la justice, les juges ne pourraient savoir la vérité pour donner le droit à qui il appartient. Voudriez-vous abolir les dimanches, les serviteurs et les servantes, les apprentis, les laboureurs, tous les gens de travail, qui sont ravis d'avoir ce pauvre jour de repos, crieraient contre vous comme contre un barbare et un impitoyable. Quand au quatrième commandement, tous les pères et toutes les mères de famille ont grand intérêt à ce qu'il soit bien recommandé et soigneusement gardé. Si le cinquième était abrogé, s'il était permis à chacun de tuer, quel est l'homme qui ne serait toujours en crainte et qui pourrait être assuré d'un jour de vie ? Si l'adultère n'était défendu, que deviendraient l'affection et la fidélité conjugales ? quel soin aurait-on d'élever des enfants, quand on ne saurait à qui ils seraient ? quelles jalousies, quelles querelles, quels assassinats n'y aurait-il pas dans le monde ! Si le septième et le dixième commandements ne défendaient le larcin, les paresseux consumeraient comme des guêpes le travail des autres, les laborieux perdraient l'affection de travailler, pour acquérir des biens qui pourraient être usurpés par des fainéants et des voluptueux.

Ou bien, si vous voulez que nous prenions la chose à un autre point de vue, supposons qu'il n'y ait en ce monde que deux villes, pas davantage, mais villes peuplées de tous les hommes qui sont sur la terre, et que dans une, tous les habitants, tant grands que petits, gardent entièrement et très exactement tous les commandements de Dieu, et que dans l'autre, Dieu n'ait point fait de commandements, mais permette à tous de faire impunément tout ce que bon leur semble ; n'est-il pas vrai que la première ville serait un paradis terrestre, un jardin de délices, un lieu de paix et de tranquillité, une image de l'état d'innocence, un tableau du ciel et un avant-goût de la béatitude ? il n'y aurait point d'envie, point de médisances, point de querelles, point d'inimitié, point d'injustice, point de crainte ni de défiance ; on ne craindrait point d'être trompé, ni trahi, ni volé ; une mère ne se défierait point de la vertu de ses filles, ni un mari de la fidélité de sa femme, ni un maître de la probité de ses serviteurs, ni un marchand de la bonne foi de son associé.

Il ne faudrait point de verroux aux portes, point de serrures aux coffres, point de garde aux vignes, point de sentinelle que sur les frontières Comme, au contraire, la seconde ville où personne ne serait obligé de garder les commandements de Dieu, serait

une forêt peuplée de voleurs qui s'entrepilleraient l'un l'autre, une tanière de lions, qui s'entre-dévoreraient, une étable de vils pourceaux qui se vautreraient dans le bourbier de toutes sortes de fanges (1).

N'avons-nous donc pas sujet de remercier Dieu de nous avoir donné des commandements si saints, si justes, si salutaires et si aimables? Ne devons-nous pas nous soumettre avec beaucoup de respect aux ordres de sa souveraineté? La manière dont en parle la sainte Écriture doit nous le persuader; elle dit que ce sont les paroles de Dieu. C'est pour nous une faveur et un honneur incomparable qu'il ait daigné nous parler, nous découvrir ses desseins, nous faire savoir ses volontés. Il n'a pas fait de même à toute nation. Ces divins commandements sont appelés justifications, parce qu'ils nous justifient et nous rendent justes devant Dieu quand nous les gardons; ils sont appelés voies et sentiers, parce qu'il n'est point d'autre chemin pour arriver au ciel que l'observance de ces commandements; ils sont appelés jugements, parce qu'ils nous feront notre procès et nous condamneront, si nous les transgressons; ils sont appelés témoignages, parce qu'ils nous témoignent et certifient ce que Dieu désire de nous.

II. *Motifs qui doivent nous y déterminer.* 1° La raison, y a-t-il rien de plus insupportable et de plus ingrat que de vivre contre la volonté de celui qui nous a donné la vie, de refuser d'obéir à celui qui ne commande que pour avoir sujet de récompenser notre obéissance? *Quid magis superbum, quid magis ingratum, quam adversus illius vivere voluntatem, a quo ipsum vivere acceperis, quam illius præcepta*

(1) On peut dire, en un sens que plus la loi de Dieu nous impose de graves devoirs, plus elle est légère. Vous voyez les oiseaux du ciel, dit saint Augustin; ils ont des ailes, et ils en sont chargés; mais ce qui les charge, fait leur agilité; et plus ils en sont chargés, plus ils deviennent agiles. Otez donc à un oiseau ses ailes vous le déchargez, mais en le déchargeant, vous le mettez hors d'état de voler: *Quem iam exonerare voluisti, jacet.* Au contraire, rendez-lui ses ailes, qu'il en soit chargé tout de nouveau, c'est alors qu'il s'élèvera; pourquoi? parce qu'au même temps qu'il porte ses ailes, ses ailes le portent; il les porte sur la terre, et elles le portent vers le ciel: *Redeat onus, et volabit.* Telle est, reprend saint Augustin, la loi de Jésus-Christ. *Talis et Christi sarcina*: nous la portons, et elle nous porte: nous la portons en lui obéissant, en la pratiquant; mais elle nous porte en nous excitant, en nous [illegible] en nous animant. Tout autre fardeau n'a que son poids, mais celui-ci a des ailes: *Alia sarcina pondus habet, Christi pennas.*

De [illegible] la loi de Dieu est pour un chrétien une loi d'amour; car le premier et le plus grand des commandements est *Diliges*; or, *ubi amatur non laboratur.* Que les mondains en jugent par ce [illegible] l'amour même du monde.

A quelles lois les tient-il asservis, ce monde qu'ils idolâtrent? lois de devoir, justes mais pénibles; lois de [illegible] injustes et honteuses; lois de coutume, extravagantes et bizarres; lois de respect humain, cruelles et tyranniques, lois de bienséance ennuyeuses et fatigantes. Cependant parce qu'ils aiment le monde, ce qu'il y a dans le service du monde de plus fâcheux, de plus incommode, de plus dur, de plus [illegible] leur devient aisé. Rien ne leur coûte pour satisfaire au devoir du monde, pour se conformer aux [illegible] du monde, pour observer les bienséances du monde, pour mériter la faveur du monde. Or, qu'ils aiment Dieu, comme ils aiment le monde; que sans changer de sentiments mais seulement d'objet, au lieu de demeurer toujours attachés au monde, ils commencent à s'attacher à Dieu, cette loi du Seigneur qui leur paraît impraticable, changera pour ainsi dire, de nature pour eux. Ils travailleront, et dans leur travail ils trouveront le repos; ils combattront, et dans leurs combats ils trouveront la paix; [illegible] à tout et dans leur renoncement ils trouveront leur trésor; ils endureront tout, ils se [illegible] en [illegible] et dans leurs mortifications et leurs pénitences ils trouveront leur bonheur.

Et les saints anciens, et les saints de nos jours ne sont-ils pas là pour nous dire: *Quam dulcia [illegible] eloquia tua!* (D'après Bourdaloue).

Si vous croyez que l'Évangile est une loi donnée de Dieu vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur, que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse utile à nos mœurs, que c'est un remède et non pas un piège, le secours et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne laisse des lois que pour trouver dans l'impossibilité de les observer des prétextes de nous perdre; c'est un Père [illegible] qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle, c'est un maître [illegible] qui dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à sa [illegible] Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi [illegible], [illegible] [illegible] à nos [illegible] et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt [illegible] aurait pu porter le Seigneur à donner [illegible] loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? [illegible] à lui [illegible] les hommes par des lois [illegible], où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne les préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre [illegible] [illegible] les ordonnances [illegible] de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la [illegible] l'origine de tous les malheurs; il eût fait de la société une confusion affreuse, sans lois, sans règles, sans équité, sans dépendance; [illegible] passions, qui armant les hommes les uns contre les autres, les auraient [illegible] nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines; en nous marquant nos devoirs, il nous a [illegible]; en ne nous laissant [illegible] à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a [illegible] d'être nos propres tyrans, en nous [illegible] à sa loi, il n'a pas voulu [illegible] notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la [illegible] de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent, n'en ont jamais fait l'épreuve; ils [illegible] un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde; et sans connaître [illegible] de la corruption qui les en éloigne, ils présument que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles parce qu'ils le souhaitent. Mais [illegible] de vous dire: Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. (Massillon).

despicere, qui ideo præcipit ut causam habeat remunerandi? dit saint Jérôme. Saint Augustin ajoute : *Nec enim ipso non creante, nos esse, nec ipso non conservante, permanere ; nec recte vivere, ipso non regente possemus, quamobrem solus ipse verus est Dominus cui non ad suam, sed ad nostram utilitatem, servimus. Nam si nobis indigeret, eo ipso non verus esset Dominus, cum per nos ejus adjuvaretur necessitas sub qua ipse serviret.*

C'est pour nos intérêts, et non pour les siens qu'il nous fait des commandements, c'est pour avoir sujet de nous faire du bien, et afin que le bien qu'il nous fera nous soit plus honorable et plus agréable, nous étant donné comme une couronne et une récompense de nos mérites : *Corona justitiæ* ; et s'il procure sa gloire par nos bonnes œuvres et par nos mérites, c'est que la vraie gloire de la créature est d'honorer, d'aimer, de louer et de glorifier le Créateur.

Quand un roi de la terre publie des édits et commande quelque chose, vous ne résistez point, vous ne dites pas : il m'est impossible d'y obéir ; et quand le Roi du ciel publie des ordonnances, vous foulez aux pieds ses divines lois ; et néanmoins les empereurs de la terre commandent impérieusement, fièrement, en menaçant, sous peine de telle amende. L'Empereur du ciel commande doucement, et comme en flattant : *Ecoutez, mon peuple, croyez-moi, ne reconnaissez point un dieu étranger.* Les rois de la terre font souvent des ordonnances difficiles, pour leur propre intérêt et avec une grande incommodité pour leurs sujets ; ils punissent ceux qui les transgressent, mais ils ne récompensent pas ceux qui les gardent. Les commandements du Roi des rois sont très faciles : *Mandata ejus gravia non sunt* ; la plupart consistent à ne rien faire, à ne point jurer, à ne point dérober et à ne point tuer ; il n'est rien de si aisé ; ils sont à la décharge et à l'utilité de ses sujets, et non pas pour ses intérêts ; car quel intérêt a-t-il que vous dérobiez ou non ? mais il y va de notre bien, comme il dit : *Ut bene sit tibi ;* car, quand vous ne les gardez pas, vous êtes attaqués par des remords de conscience, tourmentés de vos passions, en impatience contre vos gens, en querelle avec vos voisins, en crainte et en appréhension des châtiments qui vous sont préparés ; et si vous les gardez, Dieu vous promet des récompenses qui sont au-delà de toute espérance.

C'est comme si un père de famille, après avoir nourri, élevé, caressé son fils avec des tendresses incroyables, après l'avoir pourvu d'emplois et marié richement, lui disait : Mon fils, pour tous les biens que je vous ai faits, je ne vous demande qu'une récompense, portez-vous bien, ayez grand soin de votre santé, réjouissez-vous. Ainsi Dieu nous dit : Ce que je désire de vous, c'est que vous soyez heureux en ce monde et en l'autre, et vous ne le sauriez être sans garder mes commandements, sans réfréner vos passions, éviter le péché, et mériter le ciel. 2° *L'exemple des créatures.* Dieu n'a point promis de récompenses aux autres créatures, et elles lui obéissent ponctuellement ; il a dit : Que la lumière se fasse, et elle se fait incessamment en cet hémisphère ou en l'autre ; il a mis pour bornes à la mer, le sable du rivage, lui défendant de passer outre, et elle obéit. L'homme seul, qui a plus d'intérêt et d'obligation d'obéir à Dieu qu'elles, transgresse ses divines lois. Louis de Gonzague, avant d'être religieux, était dans la cour du roi d'Espagne, il entendit un jour le jeune prince, qui étant importuné du vent, lui disait : Tais-toi ; il lui dit fort judicieusement : Monseigneur, votre altesse peut bien commander aux hommes, mais non pas aux vents. On peut dire le contraire de Dieu à notre grande confusion. Il commande aux vents, aux marées, aux éléments et aux autres créatures insensibles, et elles lui obéissent : *Venti et mare obediunt ei.* Il commande aux hommes qui ont de l'esprit et du jugement, et il n'est pas obéi.

3° *L'exemple de J.-C.* Mais ce qui doit le plus nous toucher, c'est l'exemple admirable de la très parfaite obéissance que notre Sauveur a rendue à la souveraineté de Dieu. Au premier instant de sa conception, son Père éternel lui montra le profond abîme du péché, de misère et de damnation où les hommes étaient tombés par la faute d'Adam ; il lui montra le désir qu'il avait qu'il les en retirât, non pas par pure autorité, non par un simple commandement, comme quand un roi fait sa première entrée dans une de ses villes, à la première requête qu'on lui présente, il ne fait que dire à un de ses gens : Allez dire au geôlier qu'il ouvre les cachots et qu'il congédie tous les prisonniers ; qu'ils les en retirât non par des actions honorables, éclatantes et glorieuses, comme Samson et David qui exterminèrent les géants et les autres monstres qui incommodaient le monde, mais en renonçant aux honneurs, aux plaisirs auxquels il pouvait très justement prétendre par la noblesse de sa personne ; qu'il les délivrât par l'effusion de son sang, par une mort très cruelle, par des souffrances très ignominieuses et très sensibles.

Avec quelles dispositions admirables ce Fils adorable accepte-t-il ce décret de la Souveraineté divine ; avec quelle tendresse, quelle ardeur et quelle force d'esprit ! *Deus meus, volui.* Il est au premier moment de sa vie, il commence seulement à le vouloir, et il dit : *Volui;* si je l'avais voulu cinquante ans, je ne le voudrais pas davantage. Commençons vite, je le désire aussi ardemment, j'en suis aussi pressé que si je le désirais depuis longtemps ; *Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei* ; ce désir que j'ai d'obéir à votre commandement est au milieu de mon cœur ; il faudrait m'arracher le cœur pour pouvoir me l'ôter. Je l'ai imprimé, gravé et buriné au centre le plus

profond, le plus sensible de mon cœur. C'est une preuve que la souveraineté de Dieu mérite d'être bien honorée, puisque son Fils lui a voulu obéir à si grands frais, par un acte si excellent et si héroïque, par l'effusion de son sang et par une mort si cruelle et si ignominieuse. Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, dit S. Paul ; il a mieux aimé perdre la vie que de manquer à l'obéissance ; et comme il nous a rachetés par son obéissance aux commandements de son Père, il veut nous appliquer le fruit de sa rédemption par notre obéissance à ses commandements : *Factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ.* Disons-lui donc avec saint Augustin : *Jube quod vis, da quod jubes* ; vous pouvez commander tout ce que bon vous semblera ; *Dominus es, quod bonum est in oculis tuis faciam.* Vous ne pouvez rien commander qui ne soit plus que très juste, car vous êtes un juge très équitable ; vous ne commandez rien qui ne soit doux, utile et facile, car vous êtes père, votre joug est suave et votre charge légère. *Da quod jubes.* Il y a dans notre nature corrompue, beaucoup d'opposition à l'observation de vos divines lois, mais vous êtes tout-puissant pour la vaincre par votre grâce ; le cœur du roi est en votre main pour en faire tout ce qu'il vous plaît, à plus forte raison le cœur du peuple. Vous promettiez par vos prophètes que vous écririez vos commandements en nos cœurs ; ils sont aussi durs que des pierres, mais vous les écrivîtes sur des tables de pierre ; gravez-les donc, s'il vous plait, au centre de nos cœurs, afin qu'étant notre Juge, et ne trouvant en nous aucune transgression à punir, vous ayez sujet de couronner nos mérites qui sont vos dons dans l'éternité bienheureuse. *Amen.* (D'après le P. LE JEUNE.)

Autre sujet. — Ou bien à propos du texte de l'Evangile : *Quid timidi estis modicæ fidei*, parler de l'espérance.

1812. *Spe salvi facti sumus.* L'espérance qui nous sauve ce n'est pas celle qui se fonde sur les hommes.

« L'espérance dont le monde parle, n'est autre chose à le bien entendre, qu'une illusion agréable ; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : C'est un songe de personnes qui veillent : *Somnium vigilantium.* Considérez, en effet, ce que c'est qu'un homme enflé de cette espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas ? Quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui même ? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui parait impossible ; mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas ; lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune dont il embrassait une vaine image ; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable ? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille » *somnium vigilantium.* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole dont tout le monde se moque et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle, mais de l'espérance des enfants de Dieu que je dois aujourd'hui prêcher. » (BOSSUET.) *Spes mea in Deo est*, disait David et il ajoutait : *Sperate in eo omnis congregatio populi, effundite coram eo corda vestra. Deus adjutor noster in æternum.* Espérons tous.

I. *Qu'est ce l'espérance.* (V. n° 489.)

II. *Quels sont ses fondements ?* 1° La promesse de Dieu ; 2° la fidélité de Dieu ; 3° sa puissance ; 4° sa bonté pour nous. Voilà ce qui commence à reposer nos âmes dès cette terre.

« Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes ; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais, aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

« Pour comprendre parfaitement la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, que par la grâce du christianisme nous sommes très assurés que Dieu ne nous délaissera pas ; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne délaisserons pas notre Dieu. C'est-à dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre faiblesse. Nous sommes assurés de Dieu ; car nous sommes très assurés qu'il ne quitte point si on ne le quitte ; il ne change pas comme un

homme, et ses dons, dit le saint Apôtre, sont sans retour et sans repentance. (Rom. xi, 19.)

« *Non deserit, si non deseratur.* (Aug.) Il ne se retire point à moins que l'on ne l'abandonne le premier. J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il en a ramené à la divine voie plusieurs de ceux qui l'abandonnaient ; mais qu'il nous ait jamais quittés le premier, c'est une chose entièrement inouïe. » (Bossuet.)

Chose étrange qu'on ajoute foi à tout le monde excepté à Dieu, qui a fait le monde, et qui a donné la fidélité à tous ceux qui en ont tant soit peu. Vous prenez le bon grain, qui pourrait être employé à votre nourriture, vous le prêtez à la terre que vous ensemencez, vous fiant à sa fertilité et espérant qu'elle vous le rendra avec usure; vous donnerez à votre vigne vos travaux et vos sueurs toute l'année ; espérantqu'elle n'en sera pas ingrate ; vous mettez votre argent en dépôt dans un coffre de bois ou de fer, vous fiant à la serrure qui est à double ressort ; vous donnez à votre servante la charge de votre linge, de votre cave, de votre grenier, c'est que vous avez confiance à sa probité ; vous faites la paix ou la trève avec votre ennemi, qui est un turc, ou un barbare, vous vous rassurez sur le serment qu'il a prêté; vous mettez votre argent sur mer, pour être employé en trafic par un étranger, un hérétique, un juif, vous vous fiez à sa signature, qui n'est que sur une feuille de papier. Qui est-ce qui a donné la fécondité à votre champ, la fertilité à votre vigne, pour vous rendre avec avantage la semence et le travail que vous y avez mis ? A votre coffre la propriété de garder votre trésor ? A votre servante la probité, pour ne vous rien dérober ? A votre ennemi la fidélité, pour ne pas rompre la trève ? A votre associé en marchandises, la conscience pour ne pas vous faire banqueroute ? N'est-ce pas Dieu ? Celui qui a donné la fécondité à votre terre, vous sera-t-il stérile et infécond ? *Numquid terra serotina factus sum Israeli ?* Celui qui a donné à votre coffre la propriété de garder votre trésor, ne pourra-t-il pas le garder ? Celui qui a donné à votre servante l'inspiration de vous être loyale, vous sera-t-il déloyal et perfide ? Celui qui a donné au barbare l'instinct de garder religieusement la foi qu'il a jurée, faussera-t-il lui-même son serment ? Celui qui a défendu sous de très graves peines à votre associé de vous tromper, vous trompera-t-il lui-même ? « *Securus es de servo tuo, et non es securus de Domino tuo ! securus es de tua domo, et sollicitus es de cœlo ! Invadit hostis domum, nunquid invaderet cœlum ? occidit latro servum pecuniæ custodem, nunquid occideret Dominum servatorem ?* » dit saint Augustin. Votre chant peut être grêlé, votre vigne grêlée, votre coffre crocheté, votre servante séduite, votre ennemi perverti, votre associé appauvri. Rien de tout cela ne peut arriver à votre Sauveur ; et nous ne nous fierions pas à lui, nous ne voudrions pas compter sur lui, pas plus que s'il était le plus infidèle, le plus traitre, le plus perfide de tous les hommes. Ne serait-ce pas offenser sa fidélité ? (Le Jeune). Donc, espérons en lui.

III. *Quel est son objet ?* Tout ce qui est dans l'ordre du salut, donc 1º les biens de ce monde qui tendraient à cette fin (1) ; 2º les biens de la grâce pour

(1) On dit qu'un empereur de l'antiquité, voulant se donner du plaisir ainsi qu'à ses favoris, leur fit dresser un festin somptueux dans un vaisseau en pleine mer, et qu'à chaque service, quand on levait les assiettes pour en donner de propres blanches, on les jetait dans la mer. Les conviés disaient entre eux : Quelle profusion, quel dommage et quelle perte de prodiguer ainsi cette vaisselle d'argent qui serait si utile à tant de personnes ! mais ils ne savaient pas le secret, ils ne savaient pas que l'empereur avait fait tendre autour du navire des filets qui recevaient tout, et qui, à la fin de la fête, amenèrent à bord et la vaisselle et plusieurs beaux poissons qui s'y étaient pris. Dieu compare sa providence à un filet : *Extendam super eum rete meum*, parce que sa providence est pleine d'yeux comme un filet. Quand un revers de fortune vous est arrivé, il vous semble que c'est fait de vous pour jamais, que tout est perdu sans ressource, que vous êtes plongé au plus profond de l'abîme : *Veni in altitudinem maris.* Craignez Dieu et vous ne perdrez rien, sa providence est autour de vous et de votre maison *Sperantem in Domino misericordia circumdabit.* Elle recueille tout, elle conserve tout et elle vous rendra tout avec usure et surcroît de prospérité.

Confiance dans les épreuves ! Pendant que votre mari vivait, toutes vos affaires étaient en prospérité. La mort vous le ravit et vous êtes inconsolable. Mais vous avez la foi,

éviter le péché, triompher des tentations, pratiquer les vertus ; 3o les biens de la gloire. Le démon perd les âmes par la défiance qui les porte au murmure, au désespoir ; et le désespoir fait que les bras nous tombent dans les tentations. Le général qui craint se retranche dans sa forteresse avec ses soldats ; celui qui compte sur la victoire, fait de vigoureuses sorties, il repousse les ennemis et en triomphe. Que ne fait pas faire l'espoir de la victoire à un soldat, l'espoir du succès à un commerçant, de la gloire à un homme de lettres ?... Si l'espoir des biens terrestres a de tels résultats, qu'en doit-il être de l'espérance des biens éternels (1). Espérons. *Non delinquent omnes qui sperant in eo. Spe salvi facti sumus. Spes*, dit saint Jean Chrysostome, *velut catena fortis de cœlo pendens animas sustinet nostras, et ad cacumen illud trahit eos qui hanc firmiter tenent, et a procellis malorum præsentis vitæ obripit.* (*Ad Theodorum lapsum.*)

Pensez-vous que Dieu ne fut pour rien dans le succès de votre mari en ses affaires? Si Dieu ne l'eût aidé, votre mari aurait pu tout perdre en débauches ou en banqueroutes. Dieu vous reste, pensez-vous qu'il soit comme ces mauvais écrivains qui ne peuvent tailler une autre plume, quand la première est usée. L'accident qui a donné la mort à votre mari a-t-il enlevé la puissance à Dieu ? *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis.* (Le Jeune)

Nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes ; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature ; un Père qui ne se propose que le salut de son enfant ; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Frères ? en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature ? (Massillon.)

(1) Toutefois ne soyons pas présomptueux. *Celui qui aime le péril y périra. Amas periculum* : vous vous exposez au danger, puisque vous attaquez ce qui vous doit servir de refuge ; vous offensez la bonté de Dieu qui est votre asile et votre unique espérance ; vous dites que vous espérez en elle, et vous la désobligez en vous servant d'elle pour lui être mauvais. *Amas periculum* ; vous vous rassurez sur la bonté de Dieu, qui est pour les gens de bien et vous ne l'êtes pas ; et vous ne craignez pas sa sévérité, qui est pour les vicieux, et vous l'êtes et l'avez peut-être toujours été ; vous vous confiez en sa douceur qu'il ne promet pas à ceux qui l'offensent, et vous ne redoutez pas sa rigueur dont il menace d'une manière terrible tous ceux qui lui désobéissent.

Voudriez-vous donner un coup de poing à un chirurgien, sachant qu'en le faisant vous vous disloqueriez le bras et que vous n'aurez que ce chirurgien pour vous le remettre ?

Senèque raconte que de son temps, une misérable femme, qu'un gouverneur de ville entretenait, étant à table avec lui, fut curieuse de voir mourir un homme : sitôt qu'elle lui eût dit son désir, il envoya chercher un criminel qui était en prison et le fit exécuter en présence de cette malheureuse ; il en fut extrêmement blâmé, et on lui en intenta un procès, non seulement à cause des circonstances de cette cruauté, mais encore parce que, si les parents de ce prisonnier eussent prouvé après sa mort son innocence, ce juge inhumain n'aurait pas pu lui rendre la vie qu'il lui avait ôtée par une brutale passion. Supposons que cette femme que vous aimez criminellement, ne veuille céder à vos sollicitations infâmes qu'après que vous lui aurez fait cession de tous vos biens et tué votre enfant auquel elle porte une haine mortelle ; si vous faisiez ce qu'elle désire, si vous lui donniez tous vos biens et mettiez à mort votre fils, en disant : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il me donnera d'autres biens, pour me récompenser de cette perte ; il m'enverra par un ange, de l'or et de l'argent, comme il enrichit Tobie, par l'entremise d'un archange : je le prierai tant, qu'il fera un miracle, qu'il ressuscitera mon enfant comme il ressuscita le fils de la veuve. Celui qui vous entendrait tenir ces propos, ne dirait-il pas que vous êtes insensé ? C'est pourtant là ce que vous faites, quand vous commettez un péché mortel, sous prétexte de la miséricorde de Dieu. Sachez que la moindre grâce, le moindre mouvement du Saint-Esprit, qui doit vous faire exercer un acte de vraie attrition, est une plus grande faveur, un bienfait plus signalé, un don plus précieux, que si Dieu vous donnait tous les trésors des Indes. Sachez que de ressusciter votre âme, quand elle est morte par le péché, c'est une œuvre plus difficile que si Dieu ressuscitait votre enfant égorgé depuis six semaines. Vous faites volontairement naufrage de tous vos biens spirituels, pour une sotte passion ; vous perdez tous vos mérites et tous les trésors de grâce que Dieu avait amassés en vous ; vous assassinez cruellement votre âme, en commettant un péché mortel ; et vous dites : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il me rendra d'autres grâces pour recouvrer la perte que je fais ; il ressuscitera mon âme en me convertissant. Quel aveuglement ! (Le Jeune)

1813. **Ve Dimanche après l'Epiphanie. — 1er sujet.** — *Colligite zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum.* L'ivraie ce sont les méchants qui sont dans l'Eglise ; le feu qui les consume c'est celui de l'enfer -- l'enfer, no 1146.

Autre sujet. — A propos de l'épitre. *Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* (Col. III.) Traiter le sujet suivant.

La perfection.

1814. *Estote et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Regardez donc, enfants de Dieu, la sainteté, la beauté, la perfection infinie de votre Père céleste, perfection qui ravit les anges et les élus du ciel, et toutes les âmes pures de la terre ; voilà ce que vous êtes appelés à imiter. C'est pourquoi nous allons vous dire. I. En quoi consiste la perfection. II. En quoi elle est obligatoire pour tous. III. Que tous peuvent, avec la grâce de Dieu, arriver à la perfection.

1815. I. *En quoi consiste la perfection.* 1o Elle ne consiste pas dans les œuvres ni dans les pratiques extérieures, cependant si utiles à la perfection. Les livres servent à acquérir la science : sans eux, comment pourrait-on devenir savant ? Mais la science n'est pas dans les livres, mais dans l'âme, dans l'intelligence du savant. De même les jeûnes, les pénitences, les aumônes, les prières et tous les exercices de la dévotion, la pratique des conseils aident puissamment à acquérir la perfection, mais ne sont pas plus la perfection que le chemin n'est le terme d'un voyage. — 2o La perfection d'un être consiste dans son union à sa fin : quand une créature atteint le but pour lequel elle a été faite, elle est parfaite. L'œil est parfait quand il voit clair, parce que Dieu lui a donné pour fin d'y voir. Il serait imparfait, s'il ne percevait pas les objets, ou ne les percevait que d'une manière confuse. Or quelle est la fin de l'homme ? La raison comme la foi nous disent que c'est Dieu. *Fecisti nos ad te, Domine,* disait saint Augustin. La perfection de l'homme consiste donc à être uni à Dieu. C'est même là toute sa perfection. Donc ceux qui ne tendent pas vers Dieu, s'abaissent *et facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt.* Or qu'est-ce qui unit l'homme intérieur, l'âme humaine à Dieu ? C'est l'amour divin ou la charité. L'amour rapproche, en effet, autant que possible, deux êtres distincts; il les unit d'une manière intime. Et comme on ne peut aimer Dieu véritablement sans aimer le prochain qui est l'image de Dieu, selon le mot de saint Jean : *Celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?* il s'ensuit que l'amour du prochain est essentiel à la perfection (1).

1816. *En quoi la perfection est-elle obligatoire pour tous ?* 1o On n'est pas tenu d'aimer Dieu 1) autant qu'il le mérite, car Dieu seul peut s'aimer lui-même de cette manière, 2) ni de l'aimer sans distraction, ni interruption. Les Bienheureux, dans le ciel, peuvent seuls l'aimer ainsi. 3) On n'est pas tenu non plus de s'appliquer tellement à l'amour de Dieu et à ce qui regarde

(1) Nous devons ici admirer la douceur de la Providence, qui a mis notre félicité et tout notre bonheur dans une chose si facile, si douce, si conforme à notre naturel; non à posséder et distribuer de grandes richesses, les pauvres en seraient privés; non à pénétrer des vérités sublimes, les idiots n'y pourraient atteindre ; non à pratiquer des actions héroïques et difficiles, les malades en seraient dépourvus; mais à avoir l'amour, c'est-à-dire de la bonne volonté pour Dieu, ce que tout le monde peut faire avec sa grâce. Il n'est rien de plus naturel à l'homme que d'aimer, rien qui coûte moins, qui se fasse plus aisément. Les vrais objets de l'amour sont la bonté et la beauté ; ce sont les deux plus puissants charmes du cœur humain ; Dieu est une bonté infinie, et l'abîme de toutes les beautés et bontés concevables; il n'est donc rien de plus doux à l'homme, de plus conforme à son naturel, que d'aimer Dieu. Admirez donc la douce conduite et la sagesse de Dieu, d'avoir fait que le vrai purgatoire de nos péchés et le comble de la perfection consistent dans une action si délicieuse : *O dulce et amœnum purgatorium amor Dei?* Ah ! le doux et agréable purgatoire que l'amour de Dieu, dit Cassiodore. *Absolvi vis, ama. Charitas operit multitudinem peccatorum ; ama ergo Deum, o homo! et ama totus, ut omnia possis vincere sine labore peccata. Teneræ militiæ et delicati conflictus est, amore solo, de cunctis criminibus reportare victoriam, regnum cœlorum amanti promittitur ; ama ergo, et regna; quid facilius quam amare! quid gloriosius quam regnare!* dit saint Pierre Chrysologue.

son service qu'on ne donne à autre chose que le soin qu'exigent les nécessités de la vie présente et qu'on fasse des œuvres de pur conseil. Mais 2° on est tenu : 1) strictement à n'aimer rien plus que Dieu, rien contre Dieu, rien autant que Dieu, de telle sorte qu'on ne fasse aucun péché mortel. Cette perfection est tellement obligatoire pour tous, que sans elle il n'y a point d'amour de Dieu, point de ciel par conséquent, mais l'enfer. 2) On est tenu d'éviter le péché véniel, à ne pas y être attaché. Quand on n'a pas cette perfection, on ne mérite pas l'enfer pour cela, pourvu qu'on n'ait point d'affection au péché mortel ; mais on déplait à Dieu et on mérite le purgatoire. Donc, tous doivent avoir la perfection ainsi entendue ; le premier degré est indispensable, si on veut se sauver ; le second est nécessaire aussi, si l'on veut échapper au purgatoire. Par conséquent, évitons tout péché volontaire, même les fautes vénielles délibérées.

III. *Tous peuvent avec la grâce de Dieu, arriver à la perfection*, non de Dieu lui-même, ce serait un crime d'y prétendre : (ce fut le péché de Satan ; *Similis ero Altissimo*) ; non des Bienheureux dans le ciel ; car nous ne voyons pas comme eux la perfection divine qui les captive et les absorbe ; mais nous pouvons arriver, non seulement à éviter le péché mortel et le péché véniel délibéré, mais même à nous appliquer à Dieu et aux choses de Dieu, de telle sorte que nous ne donnions à tout autre intérêt que le soin qu'exigent les nécessités de la vie présente et que, pour l'amour de Dieu, nous fassions des choses de pur conseil, c'est-à-dire des œuvres saintes que Dieu nous invite à faire et ne nous commande pas néanmoins. Il est même nécessaire, pour arriver à cette perfection, de faire des choses de conseil. Si on n'observait que les commandements, on se tiendrait dans les limites de ce qui est commun à toutes les âmes qui ont la crainte de Dieu, et de ce qui est obligatoire pour tous, et par conséquent on n'aurait aucune perfection particulière au-dessus de celle qui est essentielle; mais il n'est pas nécessaire, pour avoir cette perfection plus grande que la commune, d'observer tous les conseils evangéliques, comme le font les religieux, bien que ces conseils soient ce qui aide le plus efficacement à acquérir la perfection ; il suffit d'observer quelques conseils.

Cette perfection, plus grande que celle qui est obligatoire pour tous, est ce qu'on appelle communément la perfection. « Une des plus grandes illusions, disait M. Olier, est de croire que la perfection n'est pas faite pour tout le monde. On se persuade cela parce qu'on en a une idée fausse ; la perfection c'est l'amour que tous peuvent avoir. » Et nous avons les plus pressants motifs de l'acquérir. 1° Dieu nous y invite : 1) par lui-même. *Estote et vos perfecti*, etc. *Sancti estote quia ego sanctus sum*. Dieu nous a faits à son image, le propre de la religion est d'achever en nous cette divine ressemblance ; il est clair que quiconque s'approche de Dieu doit se rendre conforme à lui. 2) Par ses Apôtres. *Qui justus est justificetur adhuc. — Æmulamini meliora chrismata ; ambulate in dilectione. Crescite in illo per omnia.* 3) Pourquoi Dieu nous y invite-t-il ? (a) pour sa gloire *(a)* parce qu'il prend ses complaisances dans les âmes qui jamais ne contristent son cœur. *Hic est Filius meus dilectus in quo bene mihi complacui*. Il s'appelle avec un noble orgueil : *Deus virorum*. *(b)* Les âmes parfaites le glorifient en elles. Glorifier Dieu, dit Bossuet, c'est reconnaître qu'il n'y a rien de grand, de beau, de puissant, de saint comme lui ; ces âmes le préfèrent à tout le reste ; *Omnia arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam*. Une seule âme parfaite, dit saint Liguori, rend plus de gloire à Dieu que plusieurs centaines d'âmes imparfaites. *(c)* De plus, ces âmes, par leurs saints exemples, par leurs paroles inspirées par le zèle, gagnent à Dieu d'autres âmes qui le glorifient à leur tour. (b) A cause des avantages qui nous en reviennent. *(a)* Gloire : « La vertu est une habitude de vivre selon la raison ; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien ; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme ; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne pas vivre en homme, c'est-à-dire de ne pas vivre selon la raison et faire de

l'homme une bête ; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux, sans comparaison, que le sembler être ; il vaut mieux être riche que de sembler riche ; être sain, être savant que de sembler tel ; il vaut donc mieux, sans comparaison, être vertueux que de le paraître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur. Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas assez estimer la vertu ; car celui qui ne l'estime pas ne la peut pas avoir, parce qu'on la perd en la méprisant. » (BOSSUET.) *Cui servire regnare est ;* qu'en est-il de le servir parfaitement, d'approcher de plus près de son cœur ? *(b)* Consolation : *Regnum Dei lætitia et pax et gaudium. Quam bonus animæ quærenti eum !* Qu'en est-il pour ceux qui le trouvent ? *(c)* Mérites : *Dies pleni invenientur in eis.* Point de temps perdu ; tout est semence de béatitude et de gloire éternelle.

Donc, si nous sommes sincères quand nous disons à Dieu : *Adveniat regnum tuum*, souvenons-nous que *Regnum Dei intra vos est ;* qu'il y règne pleinement, qu'il se promène en liberté dans notre âme, n'y rencontrant point de concurrent qui lui dispute notre cœur, point de tache qui lui répugne, point de froideur ou d'indifférence qui le glace. Si nous tenons à ce que nous ambitionnons le plus sur la terre, procurons-nous l'honneur insigne, les consolations, les avantages d'être parfaits. Enfants de Dieu, ressemblons à notre Père ; grandissons dans son amour qui n'a point de limites ici-bas.

Crescite in illo per omnia. Voilà cette montagne qu'il nous faut gravir ; mais pas de découragement, le chemin est facile ; *juxta est sermo valde in corde tuo ut facias illud* ; il ne s'agit que d'aimer ce qui est parfait, et si nous trouvons que la route est longue, *surge et comede*: nous trouvons notre force dans les sacrements et dans la prière ; et une fois parvenus sur cette montagne, nous serons aux portes du ciel. Et la mort nous fera entrer dans le repos des élus. « Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel ; dépêchons-nous, n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent ;* et si l'on avance toujours dans un si raide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids. (BOSSUET.)

1817. *A propos de l'épître : Induite vos sicut dilecti Dei, sancti et dilecti, parler :*

De la grâce habituelle

(Ce sujet est d'une grande importance et mérite d'être traité avec une grande précision).

Benedictus Deus qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum. Dieu s'est montré à notre égard bien généreux. Il eût pu créer l'homme avec une fin naturelle, qui aurait consisté à connaître le Créateur et à l'aimer sur la terre, pour arriver à le connaître et à l'aimer après la mort plus parfaitement encore, mais sans voir l'essence divine face à face et sans nuage. Si l'homme eût été créé dans ces conditions, il aurait toujours eu besoin du secours de Dieu pour exister, agir et arriver à sa fin ; mais un secours naturel, comme celui qui donne aux plantes la croissance, aux animaux, le mouvement et la sensation, eût suffi.

Dieu a mieux fait. Dans sa miséricorde, il a daigné appeler l'homme comme les anges, à l'aimer et à le connaître tel qu'il est, et d'une manière semblable en quelque sorte à celle dont il s'aime et se connaît lui-même.

Cette fin dépasse la force et les droits naturels de toute créature créée et même possible. Fin véritablement sublime, qui nous fait participants de la nature divine elle-même. C'est une vérité de notre foi que nous sommes appelés à cette destinée suréminente.

Cette vérité est même le fondement de toute la doctrine catholique.

Toutefois pour atteindre cette fin, puisqu'elle est hors de notre portée naturelle, nous avons besoin d'un secours de Dieu autre que celui qu'il nous accorde naturellement pour nous faire exister et agir ; et ce secours que Dieu ne nous doit pas, puisqu'il ne nous doit pas non plus la fin surnaturelle à laquelle il nous destine, se secours particulier s'appelle la grâce. C'est un don purement gratuit que Dieu nous accorde dans sa bonté, en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'a mérité pour nous, par sa passion et par sa mort.

Or, il y a deux sortes de grâce : l'une est pour l'âme ce que la vie est au corps, c'est un don habituel et durable de Dieu qui fait que notre âme vit surnaturellement et sans lequel nous sommes dans un état de mort par rapport au salut. C'est de cette grâce que nous allons parler. Nous en dirons la nature, l'excellence, les effets.

I. *La nature.* Cette grâce est le produit d'un amour spécial de Dieu qui affecte la substance même de notre âme d'une manière permanente et lui communique une participation à la vie divine. (Voir n° 573). Cette vie ne détruit pas la vie naturelle de l'homme, elle l'élève et la perfectionne, ainsi que la greffe un sauvageon. Elle n'est pas dans l'âme pour un instant seulement, c'est une habitude, un état permanent, qui demeure en l'homme sans qu'il y pense, pendant qu'il dort, comme la science. Cette habitude n'est pas produite par les efforts de l'homme, comme la science est produite par l'étude ; elle est répandue en nous par Dieu lui-même, et il ne faut pas la confondre avec les autres habitudes que Dieu répand en nous, comme les vertus ; car elle en est distincte, bien qu'elle soit la source de ces vertus, de la même manière qu'une source se distingue des eaux qui en découlent et que l'arbre se distingue de ses branches, bien que ses branches lui soient unies.

II. De là il est facile de concevoir *l'excellence de la grâce.* L'homme, par elle, participant à la vie divine, peut faire des œuvres surnaturelles, sans doute d'une manière imparfaite par rapport à Dieu ; car la créature n'est pas capable d'une perfection infinie ; mais cependant, déjà dès ce monde, par les mystères, il connaît quelque chose de l'essence de Dieu, il aime Dieu en tant qu'il le connaît par la foi, et comme sa fin surnaturelle, sachant qu'il est appelé à voir son essence dans le ciel, et il se prépare par cette connaissance et par cet amour, à la vision et à la possession éternelles de Dieu. Aussi saint Thomas enseigne-t-il que le bien de la grâce qui nous fait participants de la vie divine est plus grand que tous les biens naturels de l'univers, même que les perfections naturelles des esprits célestes.

La grâce revet notre âme d'une incomparable beauté, qui est un reflet de la beauté divine. Le fer jeté dans le feu prend la chaleur et la clarté du feu. Le cristal traversé par les rayons du soleil devient étincelant comme la lumière. Ainsi en est-il de l'âme échauffée et illuminée par la grâce. Toute tache du péché originel et mortel est effacée dans cette âme, elle devient lumineuse comme les anges du ciel qui saluent en elle une sœur. Non seulement le péché est effacé, mais toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit accompagnent la grâce ; et l'âme du juste devient comme un ciel tout émaillé d'étoiles brillantes. L'amour de Dieu et avec lui la prudence, la justice, la force, la tempérance, la pureté, l'humilité, la douceur, sont comme autant d'astres brillants qui ornent ce ciel.

Cet éclat est caché au regard des hommes, car la gloire (de l'âme), fille du Roi du ciel, est au dedans d'elle-même. C'est ainsi que les lampes de Gédéon étaient cachées dans des vases de terre. C'est ainsi que le tabernacle qui servait de temple au peuple d'Israël et qui était si riche dans l'intérieur, était recouvert à l'extérieur de peaux d'animaux.

On ne voit pas la semence jetée dans un champ, sinon au jour de la moisson quand elle a produit des gerbes d'or. Pendant la nuit on ne sait pas distinguer un homme endormi d'un cadavre, une cabane d'un palais, le lis ou la rose d'une plante vénéneuse, l'or de la pierre. Il faut attendre que le soleil se lève. Il se lèvera au jour de la mort du juste, et d'une manière plus éclatante au jugement dernier. Et alors on appréciera la dignité, la gloire de l'âme en état de grâce. Que ne la voyons-nous ici-bas ! Sainte Catherine de Sienne eut ce bonheur. Par un miracle, elle put comtempler une âme juste ; et elle en fut si ravie qu'elle protesta d'être prête à donner sa vie pour que cette âme ne perdît pas cette merveilleuse beauté ; et c'est ce qui portait cette sainte à baiser la terre où les prêtres passaient, par respect pour leur ministère qui procure aux hommes la grâce de Dieu.

Mais si les hommes n'apprécient pas l'éclat de l'âme qui a la grâce, Dieu ne s'y méprend point. Du haut du ciel, il se penche vers cette âme en qui il trouve sa ressemblance, et il dit : *Vos amici mei estis. Hic est filius meus dilectus in quo bene complacui mihi.* Il adopte ce juste pour son enfant, il lui délivre un titre à l'héritage du ciel Il s'unit à cette âme d'une manière intime ; le Saint-Esprit en fait son temple, il y réside.

Les trois Personnes divines habitent en elle, *ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* L'âme qui est enrichie de la grâce devient si agréable à Dieu que, comme s'il n'était éternellement occupé à contempler ses perfections divines, il semble qu'il n'a des yeux que pour contempler cette âme : *Firmabo super te oculos meos ; oculi Domini super justos* ; des oreilles que pour écouter et pour exaucer ses prières : *Aures ejus in preces eorum, sonet vox tua in auribus meis* ; qu'il n'a de bouche que pour louer sa beauté : *Quam pulchra es, amica mea !* de cœur que pour l'aimer et l'affectionner : *Apponis erga eum cor tuum* ; qu'il n'a des mains que pour la défendre et pour la soutenir : *Cum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam* ; et enfin qu'il n'a des bras que pour l'embrasser et pour la caresser : *Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.* Est-il une gloire comparable ? Est-il un bonheur pareil ? Que sont l'or, l'argent, les pierres pré-

cieuses, la vaine fumée de l'honneur mondain comparés à la grâce de Dieu ? On conçoit que Notre-Seigneur, pour la procurer à l'homme, ait versé tout son sang ; on conçoit que Dieu ait accompli toutes ses grandes œuvres : l'Incarnation de son divin Fils, l'établissement de l'Eglise, l'institution des Sacrements, etc., pour procurer aux âmes l'état de grâce. Et il y aurait des hommes qui n'apprécieraient pas la grâce, qui l'ayant perdue, ne feraient rien pour la recouvrer, qui, la possédant, risqueraient de la perdre pour une bagatelle, qui s'exposeraient aux occasions de péché! *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus.*

III. *Effets de la grâce.* 1° Le premier, que nous avons indiqué déjà, c'est la sanctification, ou la justification de l'homme. Le plus grand pécheur, dès qu'il reçoit la grâce, cesse d'être pécheur, il est renouvelé, il devient juste et saint, non pas de nom seulement, mais en réalité Cette œuvre, considérée en elle-même, est la plus grande œuvre de Dieu, au dire de saint Thomas ; car son terme est la participation à l'essence de Dieu, qui est un bien éternel, tandis que la création a pour terme le bien de la nature changeante.

2° L'âme renouvelée et vivifiée par la grâce devient capable de faire des œuvres saintes ; c'est pour cela que les vertus lui sont données en même temps que la grâce. Avant la justification, ses œuvres étaient mortes et incapables de mériter le ciel ; après sa sanctification, comme un bon arbre, elle peut produire de bons fruits ; et ces fruits seront dignes d'être cueillis par la main de Dieu. Aussi, bien que la beauté de cette âme soit intérieure, elle se manifeste de quelque manière. Dans le juste, les allures, les paroles, les œuvres sont saintes. Elle se révèle par des actes de pénitence, de religion, de piété, de charité, etc.; et ces actes offerts à Dieu sont méritoires du ciel. Par chacun d'eux elle s'acquiert des trésors célestes. Une fontaine peut toujours monter au niveau de la source d'où elle découle. Nos bonnes œuvres faites en état de grâce, et ayant pour principe la grâce qui nous vient du ciel, remontent jusqu'au ciel où elles seront récompensées; et c'est ce qui fait voir notre aveuglement en même temps que la justice de Dieu. Un orfèvre, un marchand de draps qui ne sont pas justes, s'ils ont à faire à un ignorant, vendent un morceau de verre pour une pierre précieuse ou du mauvais drap pour un drap fin. Vous voudriez que Dieu fit ainsi, qu'en récompense d'une bonne action, il vous donnât la fortune, la santé, de beaux habits ! s'il faisait ainsi, il vous ferait tort. La santé, la vie est fragile comme du verre, il veut vous donner une vie durable plus que le diamant, une vie éternelle. Vous voudriez de l'or : les voleurs ou la mort vous le raviraient. Vous voudriez de beaux habits! *Stolam gloriæ induet eum.* La première fois que les soldats firent une expédition en Guinée, et qu'ils virent qu'on s'y pouvait procurer des lingots d'or pour une chemise, combien ils durent être étonnés et regretter de n'y avoir pas porté de grandes pièces de toile. Ah ! si quelque chose était sujet de regret aux saints, ce serait de n'avoir pas fait assez de bonnes œuvres.

3° *La glorification*, voilà le dernier et suprême effet de la grâce sanctifiante. C'est pour nous préparer la gloire, que Dieu nous donne la grâce. La grâce est la semence, la gloire en est le fruit ; la grâce, c'est le bouton de rose: la glorification, son épanouissement; la grâce, c'est l'aurore, la gloire, c'est le soleil en plein midi. Cette vie surnaturelle, commencée sur la terre par la foi, l'espérance, la charité, se consomme par la vision de l'essence divine, la possession des richesses de Dieu, l'union d'un éternel amour avec lui.

Ceux-là seuls arriveront à la gloire qui auront quitté la terre en état de grâce, ceux-là seuls méritent le ciel qui sont dans la grâce de Dieu. *Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis* Quel bien que la grâce, quel malheur d'en être privé! (Voir n°s 1478 et 1005). *Si quis in me non manserit mittetur foràs sicut palmes et arescet et colligent eum et in ignem mittent et ardet* (Jo. xv. 1. 6). *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est,* dit saint Augustin, *quomodo moritur caro, amissa anima ; sic moritur anima, amisso Deo.*

L'état de grâce est donc cette pierre précieuse pour laquelle il faut vendre tous ses biens, afin de se la procurer. Ne pas le comprendre, c'est être enfant : c'est ainsi que le fils d'un roi, tant qu'il est au berceau, préfère une pomme à une couronne royale. Rien n'est aussi précieux que la grâce, rien n'est aussi nécessaire pour vivre et pour mourir. Si nous étions assurés que dans le pays que nous habitons, tous les hommes sont sauvés et que tous ceux qui meurent en dehors sont perdus pour toujours, si peu que nous eussions du souci de notre salut, nous n'en sortirions jamais, quand même il serait ravagé par la peste. Si on nous disait : Vous allez y mourir, vous répondriez avec raison, tant mieux j'irai au ciel ; et si, par hasard, vous en sortiez un instant, vous auriez hâte d'y revenir, vous ne voudriez pas rester dans un pays où vous fussiez sûr d'être damnés, dût-on vous offrir des millions et des couronnes. Or, c'est certain que tous ceux qui meurent en état de grâce se sauvent ; que tous ceux qui meurent sans la grâce sont damnés. Il ne faut donc pas le perdre pour un empire et le recouvrer aussitôt, si nous avons le malheur de le perdre. Possédez-vous ce grand bien? *Venite, benedicti,* venez que je vous bénisse, enfants sages, mères pieuses, chrétiens fidèles, etc. Prenez garde : on le perd par le péché mortel. *Tene quod habes.* Augmentez-le même par de saintes œuvres, etc., car la

grâce peut grandir indéfiniment. *Grandis tibi restat via.* Si vous en étiez dépourvus, que vous seriez à plaindre ! et que vous seriez coupables si vous ne cherchiez pas à la recouvrer par la pénitence. *Quare moriemini domus Israel ?* Vous avez la source de la vie, les sacrements. *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant. Haurite aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

1818. **Sixième Dimanche après l'Epiphanie.** — *Le grain de sénevé et le levain.* — L'Evangile de ce jour renferme deux paraboles de Notre-Seigneur, celle du grain de sénevé qui, entre les graines, est une des plus petites ; mais qui, une fois qu'il a germé et s'est développé, est plus grand que toutes les autres plantes, et devient un arbre, de telle sorte que les oiseaux du ciel viennent s'abriter sous ses rameaux. La seconde parabole est celle du levain que la femme dépose dans trois mesures de farine, et qui fait fermenter toute la pâte.

Ces comparaisons simples, employées par le Sauveur lui-même, renferment de grands enseignements, tâchons de les recueillir.

I. *Ce grain de sénevé* c'est, d'après l'interprétation de Notre-Seigneur lui-même, le royaume des cieux ou la prédication de l'Evangile catholique. Quoi de plus petit, de plus faible dans ses commencements ? 1° *En la personne de Notre-Seigneur lui-même.* Il était vraiment Dieu et Fils de Dieu ; mais il s'était anéanti lui-même, ayant pris la forme de l'esclave. Quel anéantissement dans sa naissance, dans sa vie cachée, et surtout dans sa passion et dans sa mort ! Il a été, selon le langage du prophète, *un ver de terre, et non un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Mais c'est pour cela que son Père lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

2° *Dans les Apôtres* que Notre-Seigneur avait choisis pour être les fondements de son Eglise, et conquérir l'univers. Il s'agissait de réfuter toutes les erreurs, de bannir toutes les superstitions, de renverser toutes les idoles, de persuader aux hommes une doctrine qui combattait tous les préjugés, une morale qui contrariait toutes les passions, et de changer la face entière du monde. Pour cela, il eût fallu, ce semble, des hommes qui pussent en imposer à tous par leur naissance, leur crédit, leur fortune, leurs talents ; et pourtant Notre-Seigneur choisit de pauvres bateliers ignorants, sans fortune, sans talents. Et ils ont réussi. Et leur succès est une preuve de la divinité de l'Eglise. Quand Josué se trouva en face de la ville de Jéricho, le Seigneur lui ordonna de faire, pendant sept jours, le tour de la ville avec son armée, précédée de l'arche d'alliance, les prêtres sonnant de la trompette. Josué obéit ; et au septième jour les murs de Jéricho tombèrent, et Josué entra triomphant dans la ville. Par là toute la gloire de cette victoire revenait à Dieu ; ainsi en est-il de l'établissement de l'Eglise. Si Notre-Seigneur eût choisi des conquérants, des puissants du siècle, des savants, on eut pu croire que leurs succès étaient dus à leur influence ; mais quand il emploie de tels instruments, on ne peut que voir dans leur succès le doigt de Dieu... Et quelles armes Notre-Seigneur a-t-il mises en leurs mains ? Il leur défend d'avoir même un bâton, il veut qu'ils aillent sans chaussure, sans besace, sans provision d'aucune sorte, et cela au milieu de peuples hostiles, *sicut agnos inter lupos.*

Parmi eux, ils devront avoir la simplicité de la colombe ; et c'est cette douceur et cette simplicité qui seront leur seule défense contre les attaques dont ils seront l'objet. Et cependant avec ces seules armes, les Apôtres ont triomphé de ce qu'il y avait de plus fort ; et bien que les agneaux fussent déchirés par la dent meurtrière des loups, ils ont changé les loups en agneaux ; ils ont converti leurs persécuteurs, et ces douze bateliers, sans faire mourir personne et en mourant eux-mêmes pour la foi, ont été les conquérants de l'univers. *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* ; et le grain de sénevé est devenu un grand arbre qui a ombragé le monde, et toutes les âmes pures ont, comme des oiseaux, cherché un abri sous ses rameaux protecteurs.

3° *Dans les justes et les saints.* Ce sont eux que le monde méprise. *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Leur dévotion paraît une faiblesse d'es-

prit ; leur crainte de Dieu, un vain scrupule ; on se moque d'eux ; mais enfin ils finissent par être reconnus comme enfants de Dieu. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei;* et les grands de la terre implorent leur crédit auprès de la divine majesté.

1819. II. *Le levain,* c'est aussi l'image de l'effet produit dans l'univers, par l'Evangile, par la prédication, par l'Eglise. Non seulement la prédication évangélique, comme le grain de sénevé, s'est répandue comme un grand arbre dans le monde entier, et a abrité sous ses rameaux les nations et les âmes fidèles ; mais encore semblable à un levain, elle a fait fermenter la masse de l'humanité et lui a communiqué sa saveur et sa vertu surnaturelles, de telle sorte que le monde en devenant chrétien, est devenu du goût de Dieu, et s'est élevé de la terre vers les choses du ciel. La corruption païenne a disparu et a fait place à la chasteté ; l'orgueil, à l'humilité ; la vengeance et la haine, à la charité. Cette charité divine a fait fermenter tous les cœurs les remplissant d'ardeurs toutes célestes, et a développé tous les dévouements. Toutes les puissances de l'âme, figurées par les trois mesures de farine, en ont été transformées ; l'intelligence, par la connaissance des mystères de la foi ; la mémoire, par le souvenir des bienfaits divins ; le cœur, par l'amour divin.

Ces trois mesures de farine peuvent désigner aussi les trois parties du monde connues autrefois, où l'Evangile s'est répandu, et a produit des fruits de sainteté ; l'Asie, l'Europe, l'Afrique ont eu, dès les premiers siècles, des apôtres, des martyrs, des vierges.

Ah ! laissons nos âmes s'imbiber de ce levain céleste qui leur donnera la saveur que Dieu aime. Pourquoi résistons-nous à l'influence salutaire de l'Evangile ? C'est lui qui a fait tous les saints... Laissons-le nous convertir en lui, nous communiquer sa vertu, et nous pourrons la communiquer ensuite aux autres. Il faut que les parents chrétiens soient un levain surnaturel qui transmette à leurs enfants l'amour, la crainte de Dieu. L'action de la vertu, de la piété, du zèle, ne doit pas se concentrer dans les bornes étroites de la famille : il faut qu'elle s'étende aussi dans la paroisse toute entière. Quel bien les saints ont opéré ! Nous pouvons comme eux avoir une action salutaire, si nous imitons leurs vertus.

O mon Dieu, nous ne voulons pas être de ces êtres lourds, toujours courbés vers la terre, mais de ces oiseaux légers qui vont se reposer sur les rameaux du grand arbre de l'Evangile. Ces rameaux ce sont les saints qui, par la puissance dont Dieu les a revêtus, portent les âmes encore chancelantes qui s'accrochent à eux, et les soutiennent de leurs prières et de leurs exemples. *Ramus est Petrus, ramus est Paulus*, comme le dit saint Augustin.

Enfants de l'Eglise, dont l'établissement est si prodigieux et si divin, nous voulons vivre de sa foi, pratiquer ses commandements, pour mériter les récompenses célestes qu'elle nous fait espérer. Nous voulons que nos cœurs, tendres comme une pâte molle, se laissent imprégner du levain des vertus, afin de les communiquer autour de nous. Nous voulons être saints, afin d'aider les autres à devenir saints.

1820. *A propos de l'épître : Imitatores nostri facti estis et Domini.*

De la vertu.

Laudemus viros gloriosos... homines magni virtute. (Eccli. XLIV. 1. 3.) Les hommes souvent ne sont pas sincères dans les éloges qu'ils nous donnent. Leurs compliments et leurs flatteries ne font que nous tromper. D'autres fois, ils se trompent eux-mêmes en estimant comme méritant des éloges ce qui est plutôt digne de blâme. Le Saint-Esprit ne se trompe pas, et jamais il ne trompe. *Laudemus*, dit-il. Qui va-t-il louer ? les grands conquérants qui ont soumis de vastes royaumes ? non, mais les hommes glorieux *dominantes in potestatibus suis*, qui savent dominer par la raison et par la foi toutes leurs puissances, c'est-à-dire les sens de leur corps et les facultés de leur âme. Va-t-il louer les savants, les riches, les hommes habiles dans les affaires de ce monde, les grands politiques ? non ; mais *homines magni virtute.* Qu'est-ce donc que la vertu qui mérite les éloges de Dieu lui-même ? Je le demande aux théologiens et ils me disent que c'est une habitude bonne; une habitude, c'est une disposition habituelle ou ordinaire de l'homme qui ne change pas facilement et qui l'incline à agir de telle

ou telle manière. Si cette habitude le porte à mal faire, comme à blasphémer, c'est une habitude mauvaise, ou un vice, et il n'y a rien de pire et de plus contraire à la raison ; si elle porte habituellement à faire le bien, c'est la vertu. Je dis habituellement, car on n'est pas vertueux pour faire de loin en loin quelque acte de vertu ; il n'y a pas d'homme si méchant qui ne fasse de temps en temps quelque chose de bien. Pour être vertueux, il faut être incliné à faire le bien souvent et habituellement.

Croire toujours les vérités du salut, avoir habituellement confiance en Dieu, être d'ordinaire prudent, juste dans sa conduite, courageux pour entreprendre le bien, obéissant, humble, doux, mortifié, etc., c'est être vertueux. Il faut par conséquent se conduire d'ordinaire conformément à la raison et à la foi. C'est donc vous aider à être des hommes que de vous dire les raisons qui doivent nous porter à pratiquer la vertu et les moyens de la pratiquer.

I. *Motifs.* 1° *Excellence de la vertu.* Etre vertueux, c'est aimer le bien et se porter facilement à le faire et à fuir le mal. Qui ne voit dès lors qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus noble pour l'homme ; aimer le mal, et s'y porter facilement, c'est la perversité de la nature humaine ; c'est la honte. Pratiquer la vertu, c'est se rendre semblable aux héros, aux saints, aux anges, à Dieu lui-même qui a une aversion suprême et éternelle pour le mal, et un amour nécessaire pour le bien.

C'est la perfection de l'âme raisonnable qui rend un homme bon, et qui lui fait produire des œuvres bonnes, ainsi qu'un bon arbre produit de bons fruits, ainsi qu'un champ fertile produit de riches moissons. La vertu : est l'ornement de l'âme comme les vêtements sont celui du corps, comme les fleurs et les fruits sont l'ornement des arbres, comme les étoiles sont l'ornement du ciel. Tandis que les familles tirent leur noblesse de leurs ancêtres, l'âme tire sa noblesse de ses vertus : aussi un empereur disait-il à un de ses sujets qui lui demandait un titre de noblesse : Je puis bien vous enrichir ; mais vous ne deviendrez noble que par la vertu. *Homines divites in virtute, pulchritudines studium habentes.* Ceux qui sont riches en vertu ont seuls le goût de la beauté. La vertu est une beauté resplendissante qui fait pâlir celle de la gloire du monde, celle de la science, etc. Elle chasse de l'âme la laideur du vice qui est hideux.

2° Ses avantages: 1) pour l'homme qui la pratique. *Gloria et honor et pax omni operante bonum.* (*a*) L'estime des hommes ne se concilie que par la vertu : on peut flatter les plus vicieux, leur donner extérieurement des marques de respect, intérieurement on les méprise. *Tanta res est virtus*, dit saint Chrysostome, *ut etiam illam impugnantes admirentur.* Il n'y a rien, ajoute-t-il, qui rende l'homme aussi éclatant, aussi admirable à voir, malgré les efforts qu'il se fait pour se cacher que la splendeur des vertus. Par elle il brille non seulement sur la terre, mais encore dans le ciel. Les démons eux-mêmes qui sont les princes des ténèbres respectent et redoutent l'homme vertueux, car ils le sentent inébranlable; son courage surmonte les obstacles, les douleurs, la mort elle-même: il sait par conséquent triompher des tentations. C'est pourquoi saint Bernard a dit : *Virtus gradus ad gloriam, virtus mater gloriæ est.*

(*b*) Le vrai bonheur, est dans la vertu. Le vice pour un moment de plaisir amène une longue et cruelle amertume ; la vertu, pour un moment de peine et d'effort, procure une longue paix, qui accompagne même après la mort. D'après la doctrine des païens eux-mêmes, le bonheur est dans l'âme, et qui ne le comprend ? or, c'est la vertu qui est le bien de l'âme. Le bonheur est dans la perfection de l'homme, or, c'est la vertu qui rend l'homme parfait. Le vrai bien est ce qui, étant bien en lui-même, rend bons les autres biens: or, telle est la vertu sans laquelle les richesses, la gloire, etc. sont plutôt des maux. Elle est donc le vrai bien de l'homme, elle fait la santé du corps et de l'âme, la joie de la conscience, la consolation dans l'épreuve. (1)

(1) La [illegible], dit Lacordaire, donne la vérité à notre intelligence, la justice à notre volonté, la [illegible] à notre cœur, et, par conséquent le même mode de penser, de vouloir et de sentir de Dieu lui-même qui est par son essence vérité, justice et bonté. Elle est médiatrice de la terre et du ciel, la médiatrice [illegible] de tous les siècles et de toutes les générations. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie qui la dédaigne périra sous le mépris ; tout parti qui la repousse est un parti vaincu, toute [illegible] où elle est absente manque de racines et n'aura pas de durée, tout bonheur où on ne la sent pas, [illegible] comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir, toute gloire qui ne se l'attache pas comme une [illegible], est une fleur flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Semblable à la [illegible] de Dieu qui pénètre partout, elle habite la chaumière du pauvre comme le palais des rois ; et l'[illegible] qu'elle verse dans le [illegible] du pâtre est aussi pure que celle dont elle remplit le cœur et le calice du prêtre. L'enfant se joue avec elle au sortir de son berceau ; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard ; l'homme fait, lui demande le courage, la consolation, l'estime publique, le vieillard sa couche dernière, et le monde, le secret de sa création.

[illegible] La vertu est [illegible] le prix et le terme du combat contre les passions. Elle est le règne de la justice dans l'âme. Par elle l'homme arrive à la possession de son être tout entier. Assis désormais au [illegible] des [illegible] humaines comme un vieillard couronné, il les regarde du haut d'une sainte lumière, sans crainte pour lui, sans indifférence pour elles ; et, s'il est appelé à y prendre part, il y descend comme les consuls descendaient du temple au Capitole, avec la majesté du droit et la sérénité du pouvoir. Soumis, parce qu'il est homme, [illegible] aux maux de la vie, il les reçoit [illegible] de la main qui les distribue, en lui rendant grâces aux jours mauvais pour ceux qui furent plus doux. Et, [illegible] la douleur le retient dans le sentiment de la condition humaine, la vue d'une [illegible] toujours [illegible] le retient devant Dieu dans la modestie d'une créature qui doit mourir, et qui peut tomber. C'est la

Elle n'empêche pas il est vrai le juste de souffrir ; mais les épreuves la purifient et la rendent plus brillante ; c'est ainsi que les étoiles, selon la comparaison de saint Bernard, se cachent pendant le jour et brillent pendant la nuit.

(c) *Richesses.* Si vous cherchez des trésors, prenez non ceux qui sont dans les mines de la terre, mais dans la vertu. Avec la vertu on a tout, lors même qu'on manquerait de tout le reste ; sans la vertu, eût-on tout, le reste, on n'a rien. (Saint Ambr.) *Si vere divites esse cupitis, veras divitias amate.* (St Grég.) Les autres richesses n'ajoutent rien à la valeur de l'homme, et ne chassent pas la pauvreté de l'âme : on les acquiert souvent sans mérite, on les perd malgré soi. Il n'en est pas ainsi de la vertu. Elle ne peut se perdre, dit un païen, Cicéron, ni par les naufrages, ni par les incendies ; elle n'est ébranlée ni par le vent ni par les tempêtes. Les voleurs ne peuvent nous la ravir. Elle nous fait acquérir des trésors pour le ciel où les actes de vertu seront seuls récompensés. *Non nostra sunt quœ non possumus auferre nobiscum,* dit saint Ambroise ; *sola*

vie sans ombre, la conscience sans trouble, la raison sans égarement, la liberté sans faiblesse, le fruit mûr enfin pour l'éternité qui le sema. Tel apparut Jacob, lorsqu'il retrouva son fils perdu, tel Moïse, lorsqu'il regardait de la montagne la terre promise à son peuple et où il ne devait pas entrer, tel aussi David, lorsqu'il s'avançait avec sa fronde et sa jeunesse contre le provocateur de l'armée de Dieu, ou qu'aux pieds d'un roi réprouvé, il jouait de la harpe pour consoler une destinée vaincue par la sienne. Car la vertu n'a pas besoin du secours des ans ; elle naît en un jour aussi bien qu'en un siècle, et soit qu'elle brille au front du jeune homme ou sous les rides du vieillard, elle est aux peuples qui la virent, l'expression achevée de la grandeur ; ni la Grèce au faîte de son Parthéon, ni Rome au sommet de ses arcs de triomphe, n'élevèrent jamais de marbre plus éloquent ou plus sublime, et, quelque acclamation qui ait suivi la victoire au retour des champs de bataille, de quelque couronne qu'on ait orné les trophées du génie ce qui reste au plus haut de l'histoire, pour l'honneur de l'homme et la leçon de l'avenir, c'est l'image toute puissante et sacrée de la vertu ».

Le monde qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle. il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

En effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion ; la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares, que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie : et quand il ne faut être grand qu'à certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite ; si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers ; l'orgueil loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis, mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle elle est pourtant la gloire de la religion. La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait guère à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies, et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates et les Platons n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs, et de corriger les hommes par la force seule de la raison ; l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même ; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages ; et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est la religion enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire comme la philosophie à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts ; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où au milieu des places publiques, elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis, qu'elle a choisi ses sages ; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie ; ce n'est pas aux savants tout seuls, qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères ; le simple a prophétisé comme le sage ; et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je ? La doctrine était insensée en apparence ; et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonçait que des croix et des souffrances ; et les Césars devinrent ses disciples : elle seule vint apprendre aux hommes, que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône ; et que le siège des passions et des plaisirs pouvait devenir le siège de la vertu et de l'innocence. Quelle gloire pour la religion ! (MASSILLON). (Voir les notes du n. 1534). Rien n'est grand plus et digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, les mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie ; en un mot tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Évangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique ; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens, dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens, qui sont encore justes parmi nous, sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles. (MASSILLON).

Virtus est comes defunctorum. La vertu chrétienne est la source du mérite, et par conséquent la semence du bonheur du ciel.

2) Pour les autres. *Virtus est sidus*, dit saint Bernard. L'homme vertueux est par l'éclat de sa vie sainte, une lumière qui guide les autres, et les éclaire. *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona. Exempla trahunt.* Saint Cyrille dit, que de faire du bien aux méchants mêmes, c'est le triomphe de la vertu.

3) Pour les peuples. *Justitia elevat gentem.* L'histoire est là pour prouver que ce sont les vertus qui font non seulement les nobles et grandes familles, mais encore les nations fortes et durables. Les peuples ne grandissent, ne triomphent que par la vertu. Si, après avoir conquis une orgueilleuse prospérité, ils cessent d'être vertueux, ils dépérissent et disparaissent ; donc pour nos plus chers intérêts du temps et de l'éternité, pour l'amour de notre famille et de notre patrie, nous devons pratiquer la vertu.

II. *Comment.* 1° en se corrigeant de ses vices, car ils sont opposés aux vertus. 2° En faisant souvent des actes de vertus. *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*, dit le proverbe. Les vertus s'acquièrent comme l'habileté dans un art quelconque, dans la peinture, la sculpture, en y travaillant avec application. Avec cette différence qu'on ne réussit pas toujours, quand on le veut, à devenir un artiste célèbre, ni même à faire fortune ; mais on peut, quand on le veut, devenir vertueux, en répétant souvent les actes de la même vertu. Celui qui donne à tous les pauvres qu'il rencontre, devient généreux ; celui qui réprime constamment la colère et dit toujours une parole douce pour une parole offensante, acquiert la douceur, etc. (développer *en insistant sur les vertus les plus nécessaires au salut : la foi, l'espérance, la charité, et ensuite sur les vertus fondamentales, comme l'humilité, la crainte de Dieu, la mortification, la patience, la conformité à la volonté de Dieu, la piété*). Et qu'on le remarque bien, pour être vertueux, il faut avoir toutes les vertus, on n'a aucune vertu parfaite si on manque complètement d'une seule d'entr'elles.

3° Par la miséricorde de Dieu, tout ce qui augmente en nous la grâce, augmente aussi la vertu. Tout acte méritoire du ciel, fait grandir en nous les vertus toutes à la fois; les sacrements bien reçus ont une efficacité merveilleuse pour accroître la vertu dans les âmes. C'est pourquoi on ne trouve de gens vraiment vertueux que parmi ceux qui reçoivent souvent les sacrements. Toutefois il faut que ceux qui ont le bonheur de se confesser et de communier fréquemment, de s'appliquer à la prière et aux exercices de la piété, aient soin de cultiver, en les exerçant, les vertus que la grâce augmente en eux. C'est ainsi que l'homme à qui Dieu a donné la santé, peut la fortifier encore lui-même par les aliments, les remèdes, ou par l'exercice. C'est l'exercice des vertus qui réprime le vice contraire.

Nous sommes hommes, nous devons vivre selon la raison. Nous sommes chrétiens, par conséquent les enfants des saints, les imitateurs du Christ, appelés par notre baptême à la sainteté. Tous les dons de Dieu ne nous sont donnés que pour l'acquérir ; la vie ne nous est accordée que pour cela. A la mort, quels mortels regrets, si nous ne l'avons pas employée dans ce but ! voudrions-nous être cette vigne qu'on coupe et qu'on jette au feu, parce qu'elle n'a produit aucun fruit ? ce figuier stérile qu'on arrache parce qu'il occupe inutilement la terre ? Donc pas de vains prétextes, qui ne servent de rien pour excuser notre paresse ; mais de saintes œuvres. *Dum tempus habemus operemur bonum. Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.* (1)

1821. **Septuagésime.** — *Quid hic statis totâ die otiosi ?* Travaillez à votre salut, (n. 918).

1822. **Sexagésime.** — *Semen est verbum Dei.* Parole de Dieu. I. motifs de l'entendre, II. manière de l'entendre.

I. *Motifs de l'entendre*, 1° son excellence, 2° son efficacité dans le passé et dans le présent, soit sur l'ensemble des hommes, soit sur chacun en particulier, 3° sa nécessité ; sans elle l'ignorance s'établit, et le vice est sans frein. 4° Aussi de tout temps, les hommes qui n'ont pas été les ennemis d'eux-mêmes, l'ont-ils entendue avec empressement (Voir les développements au n. 781).

II. *Manière de l'entendre*, 1° avec empressement. Pourquoi on n'aime pas entendre la vérité (*a*) parce qu'elle confond notre orgueil ! « Ces vérités évangéliques, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous, elles nous guident ; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! Ah ! j'ai pitié de votre aveuglement, je veux ôter de dessus votre dos ce far-

(1) [illegible]

deau qui vous accable et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-mêmes; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, otez, vous me faites honte; et c'est ce que je vous demande: Cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence; que ne puis-je amollir ce front d'airain; Jésus regarde Pierre, qui l'a renié et qui ne sent pas encore son crime. Il le regarde et lui dit tacitement: O homme, vaillant et intrépide, qui devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères; regarde où aboutit cette vaillance; ils se sont enfuis, il est vrai; tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renie. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte, il eut honte de sa présomption, et il pleura sur son infidélité. *Flevit amare* (Luc, xxii, 62).

» Que dirai-je du roi David qui prononce sa sentence sans y penser? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari; les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu! dit le prophète Nathan. Cet homme ne se connaît plus; il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole: c'est vous, ô roi! qui êtes cet homme, c'est vous-même: *Tu es ille vir* (ii Reg. xii, 7).

» Il revient à lui, il se regarde, il a honte et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte: Rougissez, rougissez, tandis que la honte est salutaire; de peur qu'il ne vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez, rougissez en voyant votre laideur, afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplait que le péché seul. »

(*b*) La vérité non seulement blesse l'orgueil du pécheur, mais encore elle trouble ses délices. « Laban pleure et ne se peut consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles: *Cur furatus es deos meos.* (Genes. xxxi, 30), pourquoi m'avez-vous dérobé mes dieux? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte. »

Aussi je ne m'étonne pas si le pécheur, voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire les idoles de chair qu'il a élevées dans son cœur, ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui était le plus cher.

(c) « Mais il y a encore une autre raison de l'impatience que le pécheur nous témoigne; c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos, elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer; il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure qui n'est pas capable de l'interrompre; parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir: *Dixit enim in corde suo: Oblitus est Deus.* (Ps. ix, 34); c'est pourquoi il dort à son aise sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, o prédicateurs! avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée; ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant: O homme fâcheux, quel importun vous êtes: qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi? Le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant et en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge qui dormis, et exurge a mortuis* (Ephés., v, 14); *Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts.* Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix. Parle, parle, ô conscience captive! parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose.

« Raconte à cet impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines, à cet hypocrite qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée, à ce vieux pécheur qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; dis-lui que Dieu qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours.

« Ah! que ce discours est importun! Que plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne puisses te souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin; peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée; au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même et tu concevrais une douleur qui serait cause de ta guérison. Dès lors tu pourrais dire : On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont des vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre? et pourquoi une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* » (BOSSUET); 2° avec respect. « Le temple de Dieu a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple; ici ils parlent au peuple de la part de Dieu; là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps : il se fait reconnaître ici dans la vérité de sa doctrine. Il y a une très étroite alliance entre ces deux places sacrées; et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfants de Dieu une nourriture céleste; Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là rappelant en notre pensée la mémoire de sa Passion, et nous apprenant par le même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette; ici, il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ici par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

» C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable; et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre ces paroles remarquables de saint Augustin.

» Je vous demande, mes frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus grande dignité, la parole de Dieu ou le corps de Jésus-Christ? Si vous voulez dire la vérité, vous répondrez sans doute que la parole de Jésus-Christ ne vous semble pas moins estimable que son corps; ainsi donc, autant que nous apportons de précaution pour ne pas laisser tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, autant en devons-nous apporter pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus-Christ qu'on nous annonce; parce que celui-là n'est pas moins coupable qui écoute négligemment la sainte parole, que celui qui laisse tomber, par sa faute, le corps même de Jésus-Christ.

» Que veulent dire les Pères, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu retirant de nous son apparence visible, et désirant néanmoins, demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Évangile qui est en effet comme son corps dont la vérité est revêtue; et par le moyen de ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

» Le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique.

dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes ; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ : et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes ; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle porte dans vos esprits, c'est la doctrine même du Fils de Dieu.

» Jésus-Christ qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps; au contraire, c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages. Il a voulu au contraire, que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce ; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-les-lui en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum audite.* » (BOSSUET.)

3° *Avec bonne volonté d'en profiter.* Ils n'ont pas cette bonne volonté ceux qui critiquent, qui contrôlent ce que dit le prédicateur, qui ne sont pas dociles à ses enseignements. Comment pourront-ils se convertir ? Quand la volonté s'égare, elle peut être redressée par l'intelligence ; mais si c'est l'intelligence elle-même qui s'arme contre la vérité, qui redressera la volonté ? De là vient que de grands pécheurs dociles à la parole de Dieu, changent de vie, les autres restent obstinés parce qu'ils n'acceptent pas la vérité, taxent le prédicateur d'exagération ou ne s'appliquent pas à eux-mêmes ses enseignements. Ils renvoient la balle aux autres, ils servent tout le monde, excepté eux. Ah ! disent-ils, aujourd'hui on a bien fait le portrait d'un tel, on a bien habillé une telle ; mais pour eux, il n'y a rien ; ou bien s'il y a quelque vérité qui les atteigne, ils accusent le prédicateur de l'avoir surfaite, parce que cette vérité contrecarre leurs machinations perverses. Prêchez contre la vanité, le luxe, le libertinage, les avares qui n'y sont pas sujets en triomphent ; prêchez contre l'avarice, ils vous condamnent pendant que les vaniteux applaudissent. Ni les uns, ni les autres ne se l'appliquent, ils n'ont pas un vrai désir d'en profiter.

4° *Avec le soin de la mettre ensuite en pratique.* Que de grains de cette divine semence tombent sur le grand chemin, et sont emportés par les frivolités et les soucis du monde ! La parole de Dieu entre par une oreille et sort par l'autre.

5° *Avec le désir d'en faire profiter les autres.* Si un prédicateur s'oubliait en chaire et y prononçait une parole inconvenante ou impertinente, elle serait colportée partout, et deviendrait la matière de toutes les conversations. Pourquoi n'en fait-on pas autant pour chacune des vérités sérieuses qu'il annonce ? Si on le néglige, où est le zèle que l'on doit avoir pour le salut de son prochain, de ses domestiques, de ses enfants ? Quand vous allez à un festin de noces, vous apportez à ceux de votre famille au moins quelques restes de gâteau ou des dragées, pourquoi les priver de quelques miettes du pain sacré de la parole de vie ?

Venite, filii, audite, me. Venez au sermon, venez souvent, n'en manquez point par votre faute, *filii*, soyez-y dociles comme des enfants qui ne contestent pas avec leur maître, quand on leur apprend à lire ; venez pour entendre non de belles phrases, mais des leçons de vertu, vous n'allez pas à un avocat pour apprendre l'art de la guerre, ni chercher des raisins dans un champ de blé. Ne venez donc chercher au sermon que ce qu'on y donne, la parole de Dieu. *Audite*, ne vous distrayez pas avant le sermon, priez Dieu de vous pardonner vos fautes qui peuvent paralyser l'effet de sa parole. Il est des années, les bons ménagers le savent, où le blé de même qualité, semé par la même main, dans la même terre, est bien plus nourrissant et a plus de poids que dans d'autres années. La même parole produit plus de fruits dans certaines âmes que dans d'autres, c'est Dieu qui récompense les premières et qui punit les autres. *Audite*, ne soyez pas distraits. Quand vous habillez le matin votre petite fille, si elle se courbe à tout instant vers la terre, ou si elle

se remue de côté et d'autre, vous ne pouvez pas lui ajuster ses vêtements. Comment voulez-vous que le Saint-Esprit orne votre âme de la grâce, si cette âme est préoccupée des choses terrestres ou de mille bagatelles ? *Audite*, c'est Dieu qui parle. Quand on cite un texte de l'Ecriture, dites : Voilà la vérité et pénétrez-vous-en. *Timorem Domini*, quand on vous parle de la justice de Dieu, au lieu de taxer ces enseignements d'exagération, dites comme David : *Confige timore tuo carnes meos*. *Docebo*. On vous enseigne, ne restez pas longtemps ignorants. Un écolier qui va toujours à l'école et n'y fait aucun progrès, fait la honte de ses parents, la désolation de ses maîtres, et son propre malheur. L'écolier diligent retient l'enseignement du maître, il le repasse quand il est de retour chez lui, afin de le graver dans sa mémoire. Faites comme lui ; retenez et mettez en pratique ce qu'on vous a appris. Saint André ayant connu Notre-Seigneur alla annoncer cette nouvelle à saint Pierre son frère : communiquez aux autres les lumières que vous avez reçues. (Le Jeune).

1823. *A propos de l'introït : Exsurge, Domine, adjuva nos ou de l'épître : Sufficit tibi gratia mea.*

De la grâce actuelle.

Sine me nihil potestis facere. Sans moi, dit le Seigneur, *vous ne pouvez rien*. L'homme n'a rien, en effet, que Dieu ne le lui donne et ne le lui conserve. Nous avons la vie ; s'il ne nous la conservait pas, elle s'éteindrait comme une lampe qui n'a plus d'huile. Bien plus, la raison démontre aux philosophes que l'homme, bien qu'en ayant la vie, ne peut sans le secours naturel de Dieu faire des actes de cette vie. Ainsi si Dieu ne nous donnait pas son concours, notre langue ne pourrait articuler un son, ni notre bras se lever, ni nos pieds se mouvoir. Si le secours de Dieu nous est nécessaire pour les actes de la vie animale et naturelle, à plus forte raison nous avons besoin d'un autre secours spécial que Dieu ne nous doit pas, qui est purement gratuit, mais qu'il nous accorde dans sa miséricorde pour tendre vers l'état de grâce, vers la vie divine sur la terre, pour faire des actes dignes de cette vie divine, et pour arriver par là à la gloire du ciel, à la participation au bonheur de Dieu même. Ce secours spécial est d'un ordre incomparablement plus élevé que celui que Dieu donne pour parler, agir et marcher, soit aux hommes, soit aux animaux. Il est bien au-dessus de toute la nature, il est surnaturel par conséquent, et s'appelle la grâce actuelle. Tâchons d'en faire comprendre la nature, la nécessité et la puissance.

I. *Nature de la grâce actuelle*. La grâce habituelle est un état permanent de l'âme qui est élevée par Dieu à la participation à la vie divine ; il dure jusqu'à ce que le péché mortel l'ait fait perdre. La grâce actuelle vient aussi de Dieu seul ; mais elle ne dure pas. C'est un mouvement surnaturel que Dieu imprime à l'âme, pour la lancer vers le bien surnaturel, pour la faire tendre à l'état de grâce si elle n'y est pas encore parvenue, et si déjà elle y est établie, pour l'y maintenir, l'y faire grandir, et lui faire mériter la gloire. C'est donc un secours que Dieu, en vue des mérites de Jésus-Christ, accorde à l'homme pour lui faire opérer son salut ; de là comprenons le prix de la grâce qui est le fruit des travaux et de la Passion du Sauveur. C'est la main de Dieu qui élève l'homme, qui le fortifie, qui le soutient ; c'est la force divine qui se met au service de l'âme ; c'est la voix du Seigneur qui l'appelle ; c'est l'aliment céleste qui la nourrit ; c'est la rosée d'en haut qui la rafraîchit et la féconde. Tantôt Dieu agit directement sur l'âme, c'est la grâce intérieure qui parle à l'oreille du cœur, soit du pécheur, soit du juste ; tantôt Dieu se sert d'un moyen extérieur, comme la prédication, une bonne lecture, etc. pour agir sur l'âme : c'est la grâce extérieure, qui n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est accompagnée d'une grâce intérieure ; mais le Seigneur est si bon qu'ordinairement il donne à l'âme un secours intérieur en même temps que ces moyens extérieurs. Un père qui a des prédilections pour un de ses fils et qui veut le faire parvenir à une haute carrière, lui achète des livres, lui procure un précepteur, l'envoie tous les jours au collège, le fait lever matin, ne le laisse point perdre de temps. L'enfant qui n'y comprend rien, se plaint peut-être et trouve que son père est plus dur pour lui que pour ses frères. Quand Dieu a des desseins de miséricorde sur vous, il vous avertit par les prédicateurs, les confesseurs, les parents, les bonnes lectures. Vous vous en plaignez, vous trouvez que ce qu'on demande de vous est trop difficile : vous êtes un enfant. Ne voyez-vous pas que ce sont des grâces que Dieu vous fait, qu'elles lui ont coûté bien cher et qu'elles vous préparent une place à part dans le ciel. Tantôt Dieu meut l'intelligence de l'homme par une lumière qui éclaire l'âme, qui lui fait voir le malheur du péché, les horreurs des supplices de l'enfer, le bonheur du ciel, la beauté de la vertu ; tantôt il excite la volonté par de saintes inspirations, de bons désirs ; tantôt il touche le cœur et l'attendrit ; tantôt il fortifie la faiblesse de l'homme, mais sous toutes ces formes, *unus Deus qui operatur omnia*. Toutefois ces éclairs lumineux, ces inspirations, ces attraits, cet appel, ce mouvement surnaturels, cette force divine ne sont pas

durables. Le Saint-Esprit souffle où il veut et quand il veut Ils sont donc dans une grande erreur ceux qui croient que, quand Dieu donne un bon désir, une vocation sainte, on ne peut pas les perdre. Il n'est rien qu'on puisse perdre plus facilement.

II. *Nécessité de la grâce.* Sans la grâce, l'homme, même pécheur, même païen, peut bien connaître certaines vérités, comme l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, et faire quelques œuvres naturellement bonnes. L'histoire est là pour nous apprendre que les Grecs, les Romains ont fait parfois des actes de vertu morale ; mais tous les actes salutaires, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas seulement bons au point de vue de la raison, mais qui préparent à la sanctification de l'âme par l'état de grâce, ou à la gloire du ciel, tous ces actes sont impossibles sans la grâce. Ici il faut prendre à la lettre, la parole de Notre-Seigneur. *Sine me nihil potestis facere.* Ni peu ni beaucoup, comme saint Augustin l'explique. Nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée, pas même prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel, pas même avoir le commencement de la foi si nous l'avons perdue, pas même nous préparer à la grâce si nous en sommes privés ; à plus forte raison ne pouvons-nous pas, sans elle, recouvrer l'amitié de Dieu ruinée par le péché, ni nous maintenir dans cette amitié jusqu'à la fin, ni triompher des grandes tentations. Le cheval et le lion ne se domptent pas d'eux-mêmes, ils ont besoin de l'homme pour être domptés ; et l'homme ne dompte pas de lui-même ses passions, il a besoin pour cela de Dieu. La grâce est donc nécessaire pour le salut de l'âme, comme la lumière à nos yeux, comme l'échelle à celui qui veut s'élever au sommet d'une maison, comme la nourriture et la respiration à la vie, comme la pluie à la terre, comme les remèdes à un malade, comme les soins d'une nourrice à un enfant qui vient de naître. Elle est nécessaire au pécheur qui ne peut se relever sans elle, au juste qui sans elle ne peut conserver ni accroître sa justice ; elle est nécessaire à tous, à l'enfant, au jeune homme, etc. Rien ne la remplace, ni la science, ni la fortune, ni les honneurs.

III. *Puissance de la grâce.* Avec elle nous pouvons tout. *Cum infirmor, tunc potens sum. Omnia possum in eo qui me confortat. Si Deus pro nobis, quis contrà nos? Dominus protector vitæ meæ à quo trepidabo* (1).

Nous pouvons donc avec la grâce surmonter toutes les mauvaises habitudes, triompher de toutes les tentations : *Fidelis Deus est et non patietur vos tentari suprà id quod potestis* ; observer tous les commandements ; pratiquer toutes les vertus ; supporter toutes les épreuves et tous les tourments, et cela avec joie. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*, disait saint Paul. Et ne voyons-nous pas dans l'histoire tout ce que les saints ont fait avec l'aide de la grâce? Les uns sont passés d'une vie criminelle à une pureté admirable, sainte Madeleine, saint Augustin, etc. Les autres ont entrepris des travaux qui étonnent ; d'autres ont souffert des tourments qui épouvantent : saint Laurent sur son gril... ; et qu'on ne s'imagine pas que ces merveilles que l'homme peut faire avec la grâce, soient réservées aux anciens âges ; elles se produisent aujourd'hui encore sous nos yeux. Des pécheurs se convertissent ; des jeunes gens se préservent de la corruption du siècle, etc. Tous peuvent dire comme saint Paul : *non ego autem sed gratia Dei mecum.* Et ceux qui ne font pas le bien, peuvent se faire ce reproche : *non potero quod isti quod istæ?* Ah! ce n'est pas Dieu qui manque à l'homme, c'est l'homme qui manque à Dieu.

(1) Cette grâce, même quand elle est efficace, agit de si bonne grâce, qu'elle dispose de tout suavement ; et néanmoins elle atteint à sa fin puissamment ; elle ne contraint personne, et elle gagne tous ceux qui la reçoivent ; elle a je ne sais quelles forces, non pas pour forcer nos cœurs, mais pour les amorcer ; elle a une certaine violence, non pour violer notre liberté, mais pour la solliciter ; elle la presse, mais elle ne l'opprime pas ; elle est victorieuse, mais tous ses traits ne sont que des attraits, ses armes ne sont que des charmes, ses triomphes ne sont que des influences douces et bénignes ; pour cela elle n'achève jamais toute seule le dessein de notre conversion, ni l'œuvre de notre sanctification ; la volonté y coopère par sa liberté propre. Voyez cette belle fleur, que nous appelons tournesol. Cette fleur a tant de ressemblance et de rapport avec le soleil, qu'on dirait que c'est le soleil des autres fleurs, tant elle les surpasse en grandeur et hauteur. Sa couleur a beaucoup de rapport avec celle du soleil ; mais elle n'a point de beauté ni de bonne grâce, si elle n'est tournée vers le soleil, si elle ne s'épanouit à ses rayons : ce qui est évident la nuit ; car alors elle est toute languissante, la tête baissée, elle n'a pas plus de brillant qu'une pierre ou pièce de bois. Le soleil se lève le matin, il porte en ses rayons le pinceau pour peindre et embellir cette fleur ; le ressort pour la mouvoir et la tourner vers lui, la clef dorée pour l'ouvrir. Il en est de même de l'âme, à l'égard de Jésus, vrai soleil de justice ; elle n'a point de beauté intérieure, que par la grâce sanctifiante, qui est une ressemblance et une participation de la nature divine. Pour recevoir cette grâce, elle se doit tourner vers lui par une vraie conversion ; elle doit lui ouvrir son cœur par un acte de foi et d'amour : *Aperi mihi, soror mea sponsa ;* mais c'est lui qui fait tout cela en elle, et par elle : *Gratia Dei mecum.* C'est le soleil qui meut cette fleur, et il est vrai qu'elle se meut ; c'est lui qui la tourne, et elle se tourne ; c'est lui qui l'ouvre, et c'est elle qui s'ouvre, parce que tout cela se fait par une action vitale, en une plante vivante : car si cette fleur était morte, si elle était de cire, le soleil aurait beau l'éclairer de sa lumière, l'échauffer de de ses rayons, elle ne se lèverait, ne se tournerait, ne s'épanouirait pas. C'est Jésus qui vous retire du péché, et c'est vous qui vous en retirez ; c'est lui qui vous convertit, et c'est vous qui vous convertissez ; c'est lui qui ouvre votre cœur : *Adaperiat Dominus cor vestrum*, et c'est vous qui le lui ouvrez ; car tout cela se fait par une action volontaire, par le libre consentement et la coopération de votre volonté. *Trahe me post te :* Tirez-moi après vous, dit l'Épouse ; voilà les charmes et les efforts de la grâce ; *curremus in odorem unguentorum tuorum :* Nous courrons à l'odeur de vos parfums ; voilà le concours et le consentement de la volonté libre. (Le Jeune).

Ne comprenant pas l'excellence, la nécessité, la puissance de la grâce, l'homme est ce pauvre qui, quand un riche bienfaisant est prêt à lui venir en aide, ne lui demande rien, ou bien refuse de recevoir ce qu'il donne, ou bien le jette à terre au lieu de s'en servir, faisant ainsi injure à son bienfaiteur. *Petite et accipietis. Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis.* (saint Aug.). C'est un axiome de toute la théologie catholique que : *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam.* Il en est qui non seulement ne demandent pas la grâce, mais qui y mettent obstacle par le nombre ou la gravité de leurs fautes, qui y résistent et en abusent. Que font-ils des remords, des inspirations salutaires ?... Ils fuient les instructions, les bons conseils ; quand ils les entendent, ils les oublient, ou ils vont jusqu'à s'en moquer. Que ce malheur ne soit pas le nôtre, on ne se moque pas de Dieu. Il retire sa grâce de celui qui n'y correspond pas et surtout de celui qui la méprise. *Cui multum datum est multum quæretur ab eo* (Luc. XII.48).

Il est telle grâce à laquelle est attachée notre salut. Une jeune fille a le désir de se consacrer à Dieu, elle n'hésite pas, elle fait aussitôt des démarches pour être admise. On la reçoit, elle devient sainte. Si elle eût tardé, un jeune homme aurait demandé sa main, elle se serait peut-être mariée à un libertin qui l'eût perdue. A la suite d'une confession bien faite, on était résolu de renoncer à la haine, de fuir une occasion. On résiste à cette inspiration divine, il en peut résulter une série d'iniquités qui mènerent en enfer. Donc cherchons la grâce par la prière, les sacrements, les sermons, les bonnes lectures ; et quand nous l'avons trouvée, livrons nos âmes à son action ; suivons les inspirations du Saint-Esprit. Quand nous les avons reçues, remercions celui qui nous les a envoyées ; car saint Bernard dit . « L'ingratitude est meurtrière, ennemie de la grâce et du salut ; rien ne déplaît à Dieu autant qu'elle ; elle ferme tellement le passage à la grâce, que là où elle se trouve, la grâce n'a ni entrée, ni place. Il n'y a que l'ingratitude qui retarde notre avancement ; car le bienfaiteur croyant avoir perdu les grâces faites à un ingrat, ne lui en accorde pas de plus grandes. Heureux celui qui rend grâces pour chaque don qu'il reçoit, à celui qui est la plénitude de toutes les grâces ; car en nous montrant reconnaissants pour ce que nous avons reçu, nous méritons de recevoir davantage. (1). Par là et comme les saints, nous nous corrigerons de nos défauts, nous irons de vertus en vertus et nous parviendrons au bonheur du ciel.

1824. **Autre plan,** *d'après Bossuet.*

De la parole de Dieu.

Non in solo pane vivit homo. Pendant le saint temps où l'Eglise nous commande la pénitence et le jeûne, l'Evangile nous dit que la parole de Dieu est notre aliment. C'est elle qui doit faire le festin de nos âmes pendant que nous retrancherons à nos corps les plaisirs de la table. Notre âme, en effet, se nourrit de la vérité. Venez donc, ô vérité, illuminez ce siècle d'obscurités, brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent

(1) [illegible]

[illegible]

[illegible]

pas vous comprennent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous goûtent. Les hommes, en effet, ou ne connaissent pas la vérité, ou ne pensent pas à elle, ou ils n'en sont pas touchés, et la prédication de la parole de Dieu est un remède efficace à ces trois maux. Si les hommes ne sont pas instruits, elle leur découvre ce qu'ils ignorent ; s'ils sont éclairés, elle leur fait penser à ce qu'ils savent ; s'ils y pensent, sans en être touchés, le Saint-Esprit, agissant par l'organe de ses ministres, fera entrer bien avant dans leur cœur ce qui ne fait qu'en effleurer la surface.

1825. I. — Ce serait une grande erreur de penser que les hommes sont assez instruits des vérités chrétiennes pour qu'ils n'aient pas besoin de les entendre rappeler. Aujourd'hui, peuvent s'appliquer aux fidèles eux-mêmes ces paroles d'Isaie : *Captivus ductus est populus meus eo quod non habet scientiam.* Et qu'on ne s'imagine pas que l'ignorance est le partage d'un petit nombre : ce saint prophète ajoute, qu'elle est si nombreuse que pour l'engloutir l'enfer est obligé de dilater sa bouche et de l'ouvrir sans mesure, et l'ignorance est le partage des grands, des riches, des savants, comme du peuple. Is., V, 13, *et descendent fortes ejus et populus ejus ad eum.*

Non seulement on ignore les vérités chrétiennes ; mais souvent on les combat. Sans doute on ne peut pas, quand on est chrétien, nier les vérités principales de la foi ; mais la morale chrétienne est souvent ébranlée par le libertinage, ou minée sourdement par les maximes d'un monde toujours ennemi de Jésus-Christ et de l'Evangile. Si on n'avale pas tout d'un trait le poison du vice, on le suce peu à peu par les conversations que l'on entend, par les lectures que l'on fait, par les exemples que l'on a sous les yeux. *Salvum me fac, Domine, quoniam deficit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* Les vérités sont diminuées dans leur pureté, on les mêle, on les falsifie ; dans leur intégrité, on les tronque et on y retranche ; dans leur majesté, on leur ote tellement leur grandeur qu'à peine les voyons-nous. Ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant est troublée notre vue par nos ignorances et nos préjugés. Puisque les maximes de l'Evangile sont indignement trahies, Dieu, dans sa justice, a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées et charger des avocats de plaider leur cause. C'est pour cela que des chaires sont élevées près des autels, afin que la vérité, déchirée dans les compagnies mondaines, ait du moins quelque lieu où l'on parle hardiment en sa faveur, et que la plus juste des causes ne soit pas la plus délaissée. Venez donc entendre la défense de la vérité, venez écouter la parole de Jésus-Christ condamnant les maximes du monde et nous éclairant sur nos devoirs. Comment aura le courage de pratiquer l'Evangile, celui qui n'a pas la patience de l'entendre ? Quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles ? Quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse son attention ?

1826. II. — Ceux qui prétendent savoir et n'avoir pas besoin qu'on les avertisse, font bien voir qu'ils ne connaissent pas même leur propre esprit. L'esprit humain, abime sans fond, trop étroit pourtant pour se comprendre tout entier, a des retraites si tortueuses, dans lesquelles se cachent ses connaissances, que souvent ses propres lumières ne lui sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent il ne sait pas même ce qu'il sait, et ce qui est en lui est loin de lui.

David connaissait admirablement les lois de l'humanité et de la justice, et cependant dans quels antres profonds de son esprit s'étaient-elles cachées, lorsque Dieu lui envoya Nathan pour les lui rappeler ? Nathan lui parle. Et David n'entend pas encore. Il a besoin que Nathan lui dise : *C'est vous qui êtes cet homme injuste.* Il connaissait la vérité pourtant, mais il s'en était laissé détourner par le charme des passions et par les affaires ; et il la tenait en oubli. Il l'avoue lui-même : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum.* Ecoutez, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse. Votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la science, mais vous n'avez pas la réflexion : et sans la réflexion la science n'éclaire pas, l'esprit est dans les

ténèbres. Vous avez des yeux, mais ils sont fermés ; les vérités chrétiennes sont dans votre esprit comme des flambeaux éteints. Vous avez donc besoin qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Il faut donc que la parole du prédicateur vienne exciter en vous la réflexion, et soit comme une étincelle qui rallumera les flambeaux éteints, autrement toutes vos connaissances sont inutiles. Et, en effet, combien de fois ne nous sommes-nous pas plaints de ce que les choses que nous savons ne nous viennent pas à l'esprit, que l'oubli, la surprise, la passion les rend sans effet. Il est donc nécessaire de réveiller souvent nos connaissances, de peur qu'elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force pour notre salut. Les vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus qu'il suffit de conserver dans un magasin ; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir presque toujours sous la main, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et il n'est rien que nous oublions plus facilement que les pensées de la foi. Etant au-dessus des sens elles tiennent peu à notre mémoire : ne les estimant pas à leur juste valeur, nous ne prenons pas la peine de les approfondir ; quelquefois même nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* Lorsque les vérités du salut se présentent aux yeux de certains, ils sont résolus de fixer leurs yeux sur la terre au lieu de les lever vers le ciel ; il est donc bien nécessaire que la voix du prédicateur les tire de ces objets variés pour les appliquer aux biens invisibles.

1827. III. — Souvent on entend avec attention et on n'est pas ému, ou on ne s'applique pas à soi-même ce que dit le prédicateur, ou on ne pense pas que sa parole soit capable de persuader ce qu'on ne veut pas faire de soi-même, et ait plus d'efficacité que la propre conscience pour convaincre l'esprit et déterminer la volonté ; de là vient qu'on écoute le prédicateur avec plaisir, parce qu'on croit voir dans ses discours la censure des autres, ou parce qu'on y éprouve un certain charme, si sa parole plaît, ou du moins sans dégoût, comme un passe-temps dans lequel on se trouve engagé par la compagnie :

1° L'attention à la parole de Dieu qui est si utile, comme nous l'avons vu, ne doit pas porter sur les autres, mais sur nous-mêmes : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet.* Le sage loue tout ce qu'il entend de sensé et se l'applique à lui même. Après tout, c'est nous qui avons besoin d'être instruits, de réfléchir, d'être convaincus, afin d'arriver par là à réformer notre vie et à nous sauver. Les crimes des autres ne nous feront pas échapper à la damnation ; le sage ne s'amuse pas à examiner pour qui on parle, il ne songe qu'à sa conscience. Ce sont ses passions qu'on attaque ; ce sont les vertus qui lui font défaut que l'on loue. S'il sent le glaive de la parole qui blesse son orgueil, son sensualisme, il ne cherche pas à l'écarter ; il le plonge plus avant encore, par la réflexion, jusqu'à ce que la blessure salutaire aille jusqu'au vif et que la passion soit immolée et que le sang de la plaie coule par les yeux, c'est-à-dire par les larmes versées sur ses égarements.

2° S'imaginer que la parole évangélique n'a pas une efficacité particulière pour ébranler nos âmes, c'est oublier sa nature. La parole humaine opère des merveilles dans les affaires de la terre ; mais la parole évangélique, qui n'est autre que la parole de Jésus Christ, a une efficacité telle qu'elle a changé la face du monde. Si on l'écoute aujourd'hui avec moins de profit, il ne faut pas croire qu'elle ait rien perdu de sa vertu. Cela vient de ce qu'on l'entend avec moins de foi, et de ce qu'on ne prête pas l'oreille à la voix de Jésus-Christ, parlant à l'âme. Le son de la parole est au dehors, le Maître est au dedans. La véritable prédication se fait dans le cœur. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit si souvent : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.* Certes, il ne parlait pas à des sourds, mais il savait qu'il y en a qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Il y a en nous des profondeurs où la voix humaine ne pénètre pas, où lui seul peut se faire entendre. Qu'elle est secrète et profonde cette école où Dieu est le maître ! Il faut se retirer au fond du cœur ; il faut se recueillir, non là où se goûtent les belles phrases ou les belles pensées, mais là où naissent les bons désirs, où

se prennent les bonnes résolutions. Il faut dresser dans ce sanctuaire intime une chaire où le Maître commande avec empire. Là, il faut non seulement écouter, mais obéir, mais se rendre, mais abattre à ses pieds ses passions vaincues, et tous les vices et toutes les erreurs du monde. Ah! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs dociles! On l'entend froidement, ou l'on ne ressent qu'une émotion passagère de bons désirs, qui ne deviennent jamais de généreuses résolutions, flamme errante et volage qui ne prend pas et que le moindre souffle éteint. Et pourtant à qui appartient-il de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on verra quelle est sa puissance : *Videntes turbabuntur timore horribili.* Pourquoi cet effroi horrible? c'est que la vérité leur parlera et les poursuivra jusque dans l'éternel abîme. Épargnons-nous ces terreurs, et entendons la parole qui dissipe notre ignorance, qui nous fait réfléchir aux intérêts les plus chers et que nous oublions pourtant, et qui porte en notre âme une crainte salutaire, qui nous arrache au charme des biens terrestres pour nous faire goûter les biens éternels. Soyons assidus aux instructions; envoyons-y nos enfants, etc., attirons-y les pécheurs.

1828. **Quinquagésime.** — Là où l'on célèbre les quarante heures, on peut prêcher l'adoration du Saint Sacrement. (N° 1425.)

A propos de l'Evangile: *Cœcus quidam sedebat secus viam, mendicans.*

De l'aveuglement de l'esprit

De toutes les créatures visibles que la toute-puissance de Dieu a fait éclore du néant, la plus admirable, c'est l'homme: de deux substances qui sont en l'homme, la plus excellente, c'est l'âme: de toutes les facultés de l'âme, la première, la plus spirituelle, et la plus noble, c'est l'entendement ou l'intelligence: cette puissance est à notre âme ce que les yeux sont à notre corps, ce que les juges sont à l'Etat, et ce que le soleil est au monde. Par cette puissance, nous mesurons la hauteur des cieux, la profondeur de la mer, la rondeur de la terre, nous connaissons le mouvement des astres, nous gouvernons les éléments, nous découvrons les propriétés des plantes, nous domptons les animaux, nous obligeons toutes les créatures à nous servir, nous portons le sceptre et la couronne de la monarchie de cet univers. C'est l'entendement qui est le père des sciences, l'inventeur de tous les arts, le premier mobile et le principal ressort des actions humaines, et, ce qui est bien plus honorable, il est la première porte, par où Dieu entre dans notre cœur; il est le trône de la foi, le sanctuaire de la béatitude; car, selon la doctrine de saint Thomas, les saints sont essentiellement et formellement bienheureux par la vision de Dieu : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te. Videbimus eum sicuti est*, et c'est le propre de l'entendement d'exercer cette action si haute, si noble, si surnaturelle.

Je sais bien que la volonté est la reine en ce petit monde; mais aussi je sais que l'entendement est son premier ministre, son chancelier, le chef de son conseil, ou, pour mieux dire, son unique conseiller dont elle suit les avis si aveuglément et avec tant de déférence, que, si on examine la chose de bien près, on verra qu'elle n'aime rien, qu'elle n'embrasse, qu'elle n'entreprend et qu'elle n'exécute rien, si l'entendement ne le trouve à propos, à tort ou à raison: *Nihil volitum quin præcognitum*. De plus, l'entendement a un grand avantage sur la volonté, en ce que la volonté, pour jouir de ce qu'elle aime, sort d'elle-même; elle va chercher son objet, elle s'abandonne à lui, elle s'y colle et s'y attache; l'affection fait qu'elle se transforme en lui, se rend semblable à lui, se fait sa servante, sa captive et son esclave. *Terram diligis terra es*, dit S. Augustin; et le prophète Osée : *Ils se sont rendus abominables comme les choses qu'ils ont aimées;* l'entendement au contraire, attire et loge en son sein son objet, et s'il est matériel, il le décharge de la matière corporelle, il l'épure, l'ennoblit, le rend spirituel et incorruptible. S'il est vrai de dire, avec la philosophie, qu'une privation est d'autant plus funeste, que la perfection qui lui est opposée, est plus excellente, *Optimi corruptio pessima*, ne faut-il pas avouer que c'est un malheur bien déplorable quand une si noble puissance est obscurcie, quand cet œil de l'âme a perdu sa lumière, quand ce juge est corrompu, quand ce soleil est éclipsé, quand ce conseiller est perverti, quand ce premier mobile est déréglé, c'est-à-dire quand l'homme vient à tomber dans l'aveuglement de l'esprit. Pour éviter un si grand malheur, il nous faut premièrement considérer les causes d'où il procède et, en second lieu, les remèdes qu'on peut y apporter.

I. *Causes.* 1° La justice de Dieu, qui retire ses lumières. Saint Augustin en donne la raison. Il n'est rien de si juste, dit-il, ni rien de si conforme à la raison, que d'ôter à un serviteur l'instrument qu'on lui a donné, s'il ne s'en sert jamais. Ce maître qui avait donné des talents à ses serviteurs pour en trafiquer, le fit ôter à celui qui le laissait inutile. En effet, si un de vos serviteurs vous disait : Monsieur, il y a deux ans que, par votre commandement, je porte tous les matins à cinq heures en hiver de la chan-

-delle à votre fils pour se lever et étudier ; mais je vous assure qu'il n'en fait rien ; il la laisse brûler sur la table, et dort tous les jours jusqu'à sept heures. Vous lui diriez : Ne lui en portez donc plus. *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* Il y a deux, trois, quatre et cinq ans que Dieu vous envoie des prédicateurs qui vous avertissent de votre devoir, qui vous montrent le chemin du ciel, qui vous prêchent la parole de Dieu, qui vous exhortent à quitter vos mondanités, vos vanités, vos fautes, et vous n'en faites rien ; vous n'en remuez pas le bout du doigt, pour pratiquer ce qu'on vous prêche ; vous dites qu'on a beau prêcher, qu'on n'en fera, ni plus, ni moins. Eh bien ! l'un de ces jours, une longue maladie ou une mauvaise affaire vous mettra dans l'impuissance d'entendre les prédications ; Dieu vous enverra des prédicateurs qui prêcheront à la mode, qui chatouilleront vos oreilles de périodes bien parées ; qui vous mettront dans le chemin large, chemin qui, au dire du Seigneur, conduit à la perdition. Il y a cinq ou six ans que votre mère ou votre femme est pour vous comme un flambeau allumé, qui vous montre le chemin du ciel par ses remontrances ou ses bons exemples, vous n'en faites aucun profit, vous vous moquez d'elle ou vous l'injuriez. Eh bien ! un de ces jours Dieu vous ôtera ce flambeau : *Movebo candelabrum tuum de loco suo* : elle viendra à mourir, vous n'aurez plus personne qui vous retienne, vous irez de précipice en précipice.

La sainte Ecriture nous offre un fait éclatant qui confirme cette vérité. Achab, roi d'Israël, et Josaphat, roi de Juda, se disposaient à assiéger la ville de Ramoth. Josaphat qui était pieux voulut auparavant consulter Dieu. Achab y consentit et il fit assembler sur le champ 400 faux prophètes de Baal. Ces prophètes sachant qu'Achab aimait les flatteries, lui prédirent la victoire. Josaphat qui n'y ajoutait pas foi, demanda un prophète du vrai Dieu ; on appelle Michée dont Achab ne voulait pas, parcequ'il ne lui annonçait que des malheurs. Michée arrive et prédit à Achab qu'il y mourra, et que son armée sera mise en déroute. Achab aime mieux écouter ses faux prophètes ; et il est tué dans le combat, et son armée est mise en déroute. Ah ! c'est qu'il avait opprimé injustement le pauvre Naboth, c'est qu'il aimait les flatteurs, et s'emportait contre les vrais prophètes de Dieu. Ils lui ressemblent ceux qui n'écoutent pas les prédicateurs apostoliques, ni un confesseur sérieux, Dieu permet qu'ils se perdent en allant entendre des sermons stériles, consulter un confesseur relâché qui les laisse s'égarer.

2° Satan quand il s'est rendu maître d'une âme, la traite comme Nabuchodonosor Sédécias ; il lui crève les yeux. C'est ainsi qu'un vautour fait à sa proie. Quant aux justes dont il n'est pas maître encore, il n'a pas autant d'empire sur eux ; mais il leur tend des embûches secrètes qu'ils ne peuvent point découvrir. Ce sont les animaux les plus stupides qui vont se jeter dans un piège apparent, ce sont les pilotes maladroits qui vont butter contre un rocher qui s'élève au-dessus de la mer; un sage pilote ne redoute que les écueils cachés. Satan s'attaque donc aux justes par des artifices, car il sait qu'ils ont en horreur les fautes évidentes. Le désir de faire la fortune de leurs enfants, la confiance en leur vertu, en leur propre jugement, un état de tiédeur dont ils ne voient pas les périls. Voilà les pièges cachés que le démon tend sous leurs pas. Ils ne les voient pas et s'y laissent prendre.

3° Une passion qui nous domine. Il est vrai que l'entendement conduit et dirige la volonté, il est le flambeau qui l'éclaire et qui lui montre où elle doit aller ; mais elle est toujours la maîtresse, et il est comme un serviteur qui connaît bien les humeurs et les inclinations de celle qu'il sert et qui s'y rend complaisant ; il détourne ce flambeau des lieux qu'elle a en aversion, il le tourne, l'arrête et le fait éclairer sur ce qu'elle aime et affectionne. Vous le voyez par expérience, quand vous avez un procès ou une querelle, les raisons vous viennent en foule pour justifier votre cause ; votre droit vous semble plus clair que le soleil en plein midi ; au contraire, votre partie adverse pense que vous êtes en erreur, et que vous avez le plus grand tort qui puisse s'imaginer. C'est qu'une passion déréglée nous enivre plus que le meilleur vin qui soit au monde ; elle jette des ténèbres en notre esprit, et elle nous fait prendre de fausses lueurs pour des lumières bien éclatantes.

Voilà les causes de l'aveuglement, qui est le plus grand mal de l'homme. Quand la volonté s'égare, on la redresse par l'intelligence et le raisonnement ; mais quand l'intelligence est aveuglée, par quel moyen peut-on la corriger ? Ne voit-on pas tous les jours de grands personnages, prudents et judicieux pour tout le reste, capables même de conduire les autres, si effroyablement aveuglés par une passion d'avarice, par ambition, par affection à leurs parents, que tous les pères spirituels, tous les docteurs de Sorbonne, tous les cardinaux et papes de Rome, ne les en feraient pas démordre ? Il faut les comparer à Samson. C'était un grand Saint au commencement ; l'esprit de Dieu le possédait et le fortifiait, il ne buvait ni vin ni cidre, il étouffait et démembrait les lions ; mais s'étant attaché à une femme, il se laissa prendre par les Philistins, qui lui crevèrent les yeux, le mirent à la chaîne, l'obligèrent à tourner la meule d'un moulin, comme une bête de somme. Voilà l'image de ce qui vous est arrivé : vous étiez autrefois homme de bien, vertueux, spirituel ; vous vous êtes collé d'affection à une créature, à un neveu que vous voulez agrandir, à un emploi dont vous n'êtes pas capable. Satan vous a mis à l'attache ; vous a crevé les yeux, vous empêche de voir le mauvais état où vous êtes, les fautes que vous commettez en cette charge. Votre vie est comme le

mouvement d'une meule, c'est toujours à recommencer, sans rien avancer, sans amendement, sans changement ; votre confession de Pâques est la même que celle de Noël, et celle de Noël comme celle de Pâques, et ainsi jusqu'à la mort ; et comment éviteriez-vous un mal que vous ne connaissez pas ? comment le connaîtriez-vous quand vous vous laissez aveugler par votre passion ? Vous ne priez jamais Dieu de vous ouvrir les yeux, vous ne consultez personne, vous ne donnez la liberté à qui que ce soit de vous dire vos vérités ; si l'on vous les dit, vous le prenez de mauvaise part, ou vous n'en croyez rien. Quand le ciel et la terre se renverseraient pour vous émouvoir et vous convertir, vous demeureriez immobile. *Nescierunt, neque intellexerunt ; in tenebris ambulant, movebuntur omnia fundamenta terræ.* Il est donc grand temps, de sortir de cet état, et pour cela d'employer·

II. *Les remèdes.* 1° Il y a un remède préservatif qui est de bien peser que cet aveuglement, quand il est volontaire, ne nous excuse pas, par exemple quand on accepte une charge qu'on est incapable de bien remplir, quand on néglige d'acquérir la connaissance de ses devoirs, ou des sciences qui sont nécessaires pour les accomplir ; quand, se fiant trop à soi-même dans des décisions graves, on néglige de consulter, lors même qu'on comprend le besoin que l'on en a. Et certes il est facile de comprendre par l'histoire que l'aveuglement volontaire ne justifie pas. Qui excuse les bourreaux des martyrs ? cependant ils croyaient rendre gloire à Dieu en persécutant les Chrétiens. On se fait illusion sur ses devoirs de père, de mère, d'époux, de médecin, etc., on n'ose en parler en confession. On a peur d'être éclairé. Est-on pour cela innocent ? assurément non, en ne se confessant pas, on se prive du moyen le plus efficace d'obtenir son pardon et de se corriger.

Il est même des cas où il rend l'homme plus coupable. Tertullien a dit que le délit capital des impies, est de ne pas vouloir reconnaître celui qu'ils ne peuvent ignorer : *Hæc est summa delicti nolentium recognoscere quem ignorare non possunt.* Dieu, au témoignage de saint Paul, se révèle si clairement par ses œuvres, que les philosophes qui ne l'ont pas honoré *sint inexcusabiles.* Et n'est-ce pas là aussi le crime de ces hérétiques qui rejettent tout ce qui serait capable de les éclairer ; et de tous ceux qui affectent de ne pas connaître la religion, afin d'en esquiver les devoirs. *Noluit intelligere ut benè ageret.* Un aveuglement ainsi affecté est déja un crime en lui-même, il ne peut justifier les autres crimes dont il est la cause. Il faut donc le redouter et s'en garantir.

2° Il y a des remèdes qui guérissent l'aveuglement en en retranchant les causes : 1) on apaise la justice de Dieu par la pénitence et la prière : *Domine ut videam ; 2)* on échappe aux pièges de Satan en consultant un bon confesseur auquel on rend compte de sa vie, de la manière dont on s'acquitte de ses devoirs, de ses dispositions intérieures. 3) On se défait de ses passions, de ses attaches perverses, en les combattant, de ses préjugés et de ses fausses lumières, du propre esprit, en s'en défiant.

Domine, illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte. Quel malheur d'être dans les ténèbres ! *qui ambulat in tenebris nescit quo vadat ;* et de n'être éclairé de son égarement que par les flammes de l'enfer ! *Sicut filii lucis ambulate.* (D'après le P. Le Jeune. Voir la note du n° 998.)

1829. **Autre sujet :** *Væ mundo a scandalis.* On parle du péché de scandale qu'il faut éviter, en même temps qu'il faut se mettre à l'abri des scandales du monde. et des atteintes des scandaleux. (V. n° 891 et 1238 en note).

1830. **Autre sujet :** Ou encore de la réparation des outrages que reçoit Notre-Seigneur comme il suit :

Réparation.

Sustinui qui simul mecum contristaretur et non fuit, consolantem me quæsivi et non inveni. Ce n'est pas seulement au jardin des Olives que l'âme de Notre-Seigneur fut plongée dans une tristesse mortelle : on peut dire que toute sa vie fut une croix et un martyre. Aussi l'histoire nous rapporte-t-elle qu'on le vit souvent pleurer, mais jamais rire ; et encore aujourd'hui, des saints autels sur lesquels il est exposé, il me semble qu'il nous fait entendre cette plainte : *Sustinui.*

I. Nous devons le consoler en réparant les outrages qu'il reçoit. II. Nous le pouvons.

1831. I. *Nous le devons.* 1° Ces outrages demandent une réparation, autrement ils risqueraient d'attirer la justice de Dieu sur le monde. Le déicide des Juifs a appelé sur ce peuple ingrat la malédiction. Or l'Apôtre nous dit qu'il est des pécheurs *rursum crucifigentes Filium hominis.* Le Fils de l'homme, Jésus-Christ, est encore vivant sur la terre et cela : 1) dans son corps mys-

tique qui est l'Eglise. *Vos estis corpus Christi. Qui est caput Ecclesiæ;* et l'Eglise peut dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* Le calvaire n'a été que la première page de ce livre qui ne s'achèvera qu'à la fin des temps : c'est l'histoire de toutes les douleurs de l'Eglise, qui s'avance à travers les âges, le front couronné d'épines et portant sa croix, en attendant le triomphe de l'ascension glorieuse. C'est le martyre d'abord, c'est la persécution hypocrite, ce sont les hérésies, les scandales de ses propres enfants. Tous les traits des méchants sont dirigés contre elle ; contre elle s'acharnent Satan et ses suppôts. Et cette haine infernale se dirige principalement contre le pontife romain. C'est Pierre qui doit surtout réaliser la parole du Maître : *Potestis bibere calicem?* Ce calice d'amertume est son lot. Un jour, las de souffrir, Pierre s'éloignait de Rome, quand Notre-Seigneur se présenta à sa rencontre en portant sa croix. Pierre étonné lui dit : *Domine quo vadis?* Je vais être crucifié de nouveau. Pierre comprit que c'était assez d'un crucifiement pour le Sauveur, et que c'était à lui Pierre de le subir désormais ; et il rentra dans Rome où il mourut. Aujourd'hui il en est toujours ainsi. L'Eglise est toujours persécutée ; ne perdons pas confiance, elle a les promesses du Maître. Les puissances de l'enfer ne l'emporteront point sur elle.

Si nous avons notre part de la persécution, réjouissons-nous-en même ; *le disciple n'est pas au-dessus du Maître.* Nous sommes plus heureux mille fois que ceux qui nous la font subir. Toutefois, quand l'Eglise de Jésus-Christ est désolée par la rage des méchants, quand ses libertés lui sont ravies, quand ses lévites sont arrachés de ses séminaires, quand ses religieux sont expulsés, Jésus-Christ qui aime l'Eglise, attend un consolateur : *Sustinui.*

2) Jésus-Christ a de plus sur l'autel son corps réellement présent dans le Sacrement de l'Eucharistie. Ne semble-t-il pas que tous devraient accourir pour visiter ce céleste ami? Il est souvent seul. Là il s'immole pour notre salut en sacrifice, et qui vient recueillir les gouttes de son sang? Où sont les Madeleines qui embrassent sa croix, et lui disent leur amour? où les centurions et les soldats qui se frappent la poitrine? Hélas! il en est qui n'assistent aux saints mystères que *pour se moquer de la religion.* Il est là pour être la nourriture des âmes, et combien désertent la table sainte, sans parler de ceux qui s'en approchent pour donner au Sauveur le baiser du traître! *Sustinui qui simul contristaretur;* n'a-t-il pas droit, à la vue de l'indifférence des uns, des irrévérences et des sacrilèges des autres, de dire : *Sustinui.*

Ah! les outrages faits à son Eglise et à sa Personne adorable dans l'Eucharistie, sont un nouveau crucifiement; il lui faut de nouvelles Saintes Femmes, de nouvelles Véroniques, de nouvelles Madeleines qui essuient son visage, qui arrosent ses pieds de leurs larmes, de nouveaux disciples fidèles, comme Joseph d'Arimathie, qui le détachent de la croix ; sans cela la justice de son Père éclaterait comme la foudre pour exterminer le monde, et venger son Fils outragé ; Jésus les attend, il y a droit. Heureux ceux qui s'offriront à lui pour réparer les scandales des hommes dans ces jours de désordres.

2° Avantages de la réparation. *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Et cela se comprend : réparer c'est aimer ; or, *ego diligentes me diligo. Coronam gloriæ quam præparavit Deus diligentibus se.* Donc ne méritons pas ce reproche. *Non potuistis una hora vigilare mecum. Vigilate et orate*, auprès du tabernacle, et réparez.

II. *Nous le pouvons.* 1° Les attaques que subit l'Eglise se réparent en effet par l'attachement filial, par la docilité, le dévouement, le respect de ses fidèles enfants ; et qui ne peut dans la mesure de son influence, payer à l'Eglise le tribut de ces sentiments? V. Sainte Catherine de Sienne, etc., n° 892.

2° Les outrages dont Notre Seigneur est l'objet dans son sacrement d'amour se réparent par les hommages qui leur sont contraires : l'éloignement, par l'empressement à visiter Jésus au tabernacle et à assister à la messe ; les irrévérences dans le saint lieu, par le respect intérieur et extérieur en présence du Roi des rois ; la désertion de la table sainte, par la communion

fréquente ; le sacrilège, par des communions bien faites. Qui ne peut venir à l'église, assister de temps en temps à la messe, y prier avec ferveur, communier avec un cœur pur, et fréquemment? Jésus qui m'attendiez en vain, depuis longtemps, me voici. Il vous faut des consolateurs. Je m'offre à vous. Hélas! j'ai moi-même, trop souvent, percé votre cœur si tendre par mon indifférence, etc. Il est temps que je le console par ma ferveur, etc. Je vous serai fidèle, afin qu'à ma dernière heure, vous puissiez me dire : *Vos estis qui permansistis*, etc.

1832. **Mercredi des Cendres**. On peut ce jour-là, prêcher sur *la mort*, ou sur *le jeûne* (voir ces mots), ou bien se servir de l'allocution suivante de Massillon que nous ne faisons qu'abréger : *Rememoramini pristinos dies*. (Heb. x. 30). Il n'en est pas de la naissance de l'Eglise, mes Frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres; leur donner la forme, l'accroissement et les progrès; semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons dire avec confiance : Rappelez les anciens jours : *Rememoramini autem pristinos dies*. Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire. Souvenez-vous de ces temps heureux, où la Foi encore naissante formait tant de martyrs généreux, tant de pénitents austères, tant de vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irrépréhensibles : *Rememoramini, etc*.

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs était, j'ose le dire, le crime auquel on reconnaissait les Chrétiens ; où ils ne devenaient suspects aux tyrans, qu'en paraissant peu conformes au monde corrompu ; et où la fuite des plaisirs publics était le seul indice dont on se servait pour dénoncer les fidèles, *Rememoramini, etc*.

Rappelez-vous cette rigueur de discipline, où les chutes publiques ne s'expiaient que par les châtiments publics ; où le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime ; où les pécheurs regardaient la pénitence la plus rigoureuse, comme une grâce, où ils sollicitaient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, et de les pleurer ; et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendres et de cilices, séparés de l'autel saint, après avoir longtemps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevaient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise ; *Rememoramini, etc*.

Au souvenir de ces jours heureux, à la vue de ces faibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous; entre leur ferveur et notre léthargie, leur innocence et nos déréglements, leurs austérités et nos mœurs sensuelles, les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre ; dans quelle disposition de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

Vous êtes pécheurs, vous le savez : la pénitence des innocents ne suffit plus pour vous ; vous devez à la justice de Dieu des réparations. Que de plaisirs injustes et honteux à expier! Que de scandales à réparer! Que d'horreurs à effacer? Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence?

Ah! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que vous avez outragé ; regardez la terreur de ses jugements, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes ; regardez l'univers entier inondé par le déluge; des villes coupables livrées à un feu vengeur; des murmurateurs engloutis ; un simple violement du sabbat frappé de mort ; une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise ; regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtiments sa justice a exigés de celui en qui il avait mis toute sa complaisance ; regardez et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observait envers les pécheurs qu'elle soumettait à la pénitence publique : paraissez ici, illustres pénitents qui gémissiez autrefois des années entières à la porte du Temple, sous la cendre et sous le cilice, et par tout ce que l'Eglise exigeait alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigerait encore aujourd'hui, si la sainteté de son esprit décidait de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique ; mais la justice de Dieu, qui est immuable, vous dispense-t-elle de la pénitence secrète? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit ; elle vous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à vos fautes, et d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne foi, pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps ? Est-ce que la justice de Dieu a changé ses règles ? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude ; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux des premiers fidèles ? Hélas ! ils ne connaissaient pas même les horreurs que nous avalons comme l'eau. Une seule chute en faisait quelquefois des pénitents publics ; et après une vie entière de souillures et d'iniquités, nous voudrions être plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étaient moins excusables, et méritaient par là des peines plus rigoureuses ? Mais l'idolâtrie d'ou sortaient ces premiers disciples; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avaient été élevés; les excès autorisés par la religion même qu'ils avaient sucée avec le lait ; tout cela semblait rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grâce ; au lieu que vous, nourris des paroles de la Foi, blanchis par la grâce de la régénération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la Religion et par les exemples des justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption, qui les rend plus criminelles et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables ? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avaient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, et engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël ; et d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine ; et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendait les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence ; au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Église en droit de les exiger de notre faiblesse ?

Quoi, mes Frères, la ferveur des premiers fidèles aurait armé l'Eglise à leur égard, de rigueurs et de sévérités ; et l'Eglise aurait réservé, pour notre mollesse et pour nos dérèglements, son indulgence et ses grâces ? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, et le vice un privilège favorable ? Sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quittes devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles ? S'il y avait des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneraient contre vous. Et cependant comparez notre pénitence à la leur : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes ; que faites-vous pour les expier ? ou sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations, et la persévérance de vos prières ? ou est cet esprit de componction et d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence ? Que souffrez-vous ? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut ?

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure ; c'est le fruit de cette instruction. Rappelez-vous sans cesse aux règles et aux devoirs ; ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude ; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvait devenir le titre de votre innocence.

Et si vous ne pouvez pratiquer le jeûne tel que l'Eglise, le prescrit encore, du moins ne perdez pas l'esprit de pénitence qui convient en tout temps et surtout durant le carême à tout pécheur et même à tout chrétien.

Et pour vous, mes Frères, qui revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les faibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitents : loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui dans un siècle aussi corrompu, paraissent des singularités et des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes pervers et corrompus, une différence infinie ; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire,pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps ; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, et que les justes se raniment, que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur ; que les premiers aient horreur d'eux mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance, en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

1833. **Premier dimanche de Carême.**— A propos de la tentation de Notre-Seigneur on parle :

Des tentations.

Notre-Seigneur a voulu les subir pour nous apprendre à ne pas être étonnés des assauts de l'ennemi du salut, et pour nous mériter la grâce d'en triompher.

Confiance donc, quand le démon nous attaque. Le démon, comme le dit saint Augustin, ne peut rien nous faire que ce que lui permet celui qui a le pouvoir d'en haut; aussi ne put-il pas, sans la permission de Jésus, entrer dans les pourceaux des Géraséniens.

Cependant *resistite fortes in fide* : les lâches sont battus, les courageux triomphent; c'est ainsi que les petits feux sont éteints par le vent, tandis que les grands feux en deviennent plus ardents. *Non est sine pugnâ victoria*, dit saint Pierre Damien, *non absque victoria pertingitur ad coronam :* donc combattons. Comment réussirons-nous à vaincre ? (V. nº 416.) *(Ce sujet est très pratique et il est bon de le traiter au commencement du carême, afin que les fidèles fassent des efforts pour se préserver du péché pendant ce saint temps, ce à quoi il faut les exhorter souvent).*

1834. **Autre sujet**. — On pourrait aussi ce même jour, à l'usage de ceux qui ne sont pas venus recevoir les cendres, parler de la mort. (Nº 1078)

1835. **Autre sujet**. — On peut enfin traiter du jeûne comme il suit :

Du jeûne

Convertimini ad me in jejunio et in fletu et in planctu. C'est par les œuvres saintes que nous nous tournons vers Dieu, que nous le cherchons, que nous méritons de le posséder un jour. Or il y a trois sortes d'œuvres saintes, qui comprennent tout ce que nous pouvons faire de bien ici-bas pour sastisfaire à Dieu. L'aumône par laquelle nous offrons, en vue de Dieu, nos biens extérieurs au prochain ou à de saints usages ; le jeûne, par lequel nous affligeons notre corps, en faisons une hostie vivante à la gloire de Dieu, et la prière par laquelle nous élevons vers Dieu notre cœur.

Dans ce saint temps de carême, sans négliger les autres sortes de bonnes œuvres, en les multipliant même, nous avons à faire pénitence par le jeûne, si nous n'en sommes pas légitimement dispensés. (1)

Etudions donc ensemble : I, la nécessité du jeûne ; II, ses avantages ; III, la manière dont nous devons l'observer.

(1) Faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les Chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères ; inspirer par tous ces dehors lugubres, des sentiments de componction aux pécheurs, ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection :

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne. Telle est la fin du précepte. Telles les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence ; à des âmes faibles qui verront les occasions de péchés s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut ; à des justes, dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre, enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce.

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux ; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes.* Insensés ! dit saint Ambroise. Nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence ; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire ? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux ; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles, qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, M. F., dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans des sentiments d'une sainte allégresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum ; nemo tristis coronatur, nemo mœstus triumphat.* (MASSILLON).

1836. I. *Nécessité* du jeûne. 1° Obligation de droit ecclésiastique. (1) Une loi de l'Église oblige sous peine de péché grave à jeûner tous les jours, les dimanches exceptés, depuis le mercredi des cendres inclusivement jusqu'à Pâques, ainsi que le mercredi, vendredi, samedi des quatre-temps, qui tombent après le troisième dimanche de l'Avent, après le premier dimanche de Carême, après la Pentecôte, et la semaine qui suit la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. On doit encore jeûner aux vigiles de Noël, de la Pentecôte, de la fête de saint Pierre et de saint Paul (et le jeûne qui précède cette fête doit avoir lieu le samedi, si la fête est renvoyée au dimanche suivant), aux vigiles de l'Assomption et à la Toussaint. Il n'y a pas d'autres vigiles dans lesquelles le jeûne soit obligatoire en France; mais d'après le droit commun, à moins que les concordats n'aient enlevé cette obligation, on doit aussi jeûner la vigile de la fête de saint Jean-Baptiste et aux vigiles des fêtes principales de chacun des Apôtres, excepté celle de saint Jean l'Évangéliste et celle de saint Philippe et de saint Jacques. La veille de la consécration d'une église, il n'y a que ceux qui demandent cette consécration, et l'Évêque consécrateur lui-même, qui soient tenus au jeûne. L'obligation du jeûne atteint tous les fidèles, qui ont, avec l'usage de la raison, vingt et un ans accomplis. Ceux qui ont moins de vingt et un ans, en sont exempts, lors même qu'ils seraient robustes. La coutume en dispense ceux qui ont soixante ans commencés; et même, d'après plusieurs auteurs, les femmes qui ont cinquante ans. Il est toutefois des raisons qui nous exemptent de ce devoir. 1) L'impossibilité : ne peuvent jeûner, ni les malades, ni ceux qui ont une santé faible, ni les femmes nourrices, ni les pauvres qui n'ont pour nourriture que du pain et des légumes. Ceux qui pourraient jeûner à la rigueur, mais qui subiraient en le faisant un inconvénient grave, par exemple : une jeune fille, une femme qui risqueraient par là de provoquer de graves colères, les agriculteurs, les ouvriers qui ont de lourds travaux à supporter, sont exempts du jeûne, et cela lors même qu'ils interrompraient pendant quelque temps leur travail. Ceux qui veillent ou gardent les malades sont aussi excusables, s'ils ne peuvent facilement jeûner. 2) Ceux qui ne savent pas s'ils ont ou non des raisons suffisantes pour ne pas jeûner, peuvent demander la dispense de cette obligation à leur curé ou à leur évêque.

2° Mais il ne faut pas oublier que de droit naturel, comme l'enseigne saint Thomas, l'homme est tenu à faire pénitence, et même à jeûner autant que cela est nécessaire pour expier ses fautes, s'en préserver et élever son intelligence vers les choses spirituelles. L'Église qui craignait que ses enfants n'en fissent rien, s'ils restaient livrés à leur négligence, leur a fixé le jeûne à des époques régulières, afin de leur procurer les avantages salutaires de cette pratique.

1837. II. *Avantages du jeûne.* 1° *Généraux.* Par le jeûne, des peuples entiers ont été affranchis des plus grands fléaux. A la prédication de Jonas, les Ninivites font jeûner les enfants, les vieillards, le peuple et le roi même, les hommes et les animaux; et Dieu se laisse fléchir. Les Philistins menaçaient le peuple de Dieu qu'ils avaient déjà vaincus, alors *convenerunt omnis Israel in Maspha et jejunaverunt atque dixerunt ibi : Peccavimus Domino*, et les Philistins subissent une défaite si humiliante qu'ils n'osent plus franchir les frontières du royaume d'Israël.

Quand l'armée d'Holopherne menaçait Béthulie, les habitants de la ville avec leurs femmes s'humilièrent dans le jeûne et la prière. Et c'est Judith, qui elle-même jeûnait tous les jours de sa vie, qui fut l'instrument de Dieu

(1) Cette loi est aussi ancienne que l'Église, saint Grégoire de Nazianze nous apprend que saint Pierre jeûnait tous les jours, et n'avait pour nourriture que des légumes grossiers pris en petite quantité. L'histoire en dit autant de saint Mathieu et de saint Jacques. Dans les premiers siècles, au témoignage de St Épiphane, les fidèles eux-mêmes avaient assez généralement la coutume de ne toucher à aucune viande. Ils faisaient par le jeûne l'apprentissage du martyre. Ils jeûnaient le mercredi et le vendredi de chaque semaine; et dans ces jeûnes ils ne prenaient qu'un seul repas par jour et s'abstenaient non seulement de viande, mais même de poisson; dans les monastères, les moines s'interdisaient tout aliment cuit, et dans les déserts d'Orient, ils vivaient tout un jour de deux petits pains qui ne pesaient pas une livre.

pour la ruine d'Holopherne ; aussi le jeûne et la prière étaient-ils les grandes ressources du peuple de Dieu dans les calamités. Hélas ! aujourd'hui nous ne savons plus en user ; aussi tous les maux fondent-ils sur nous.

2° *Particuliers : Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna magis quam thesauros auri recondere,* disait Tobie. 1) Le jeûne triomphe du démon. C'est par trois jours de jeûne que Sara se délivra des assauts de cet esprit malin, qui lui avait fait périr successivement sept maris. Et Notre-Seigneur, a dit qu'il est certains démons qui ne sont chassés que par la prière et le jeûne. 2) Le jeûne en affaiblissant le corps, rend l'esprit plus dégagé de la matière. C'est par un jeûne de trois semaines que Daniel se prépara aux révélations que Dieu lui a faites ; et bien avant Daniel, Moïse se prépara par quarante jours de jeûne à recevoir les commandements de Dieu. Ecoutons saint François de Sales. « La plus grande de toutes les austérités corporelles, dit-il, c'est le jeûne : car c'est elle qui met la cognée à la racine de l'arbre. Les autres ne font qu'effleurer, égratigner, émonder. Le corps nourri maigrement est bien aisément dompté ; aussi quand il est bien nourri, il regimbe aisément ; l'iniquité sortant ordinairement de la graisse, ceux qui sont sobres ont un grand avantage pour l'étude et pour les choses spirituelles. Leurs corps sont comme des chevaux qui ont un frein qui les range facilement à leur devoir. (Il faut cependant de la modération) : l'esprit ne peut supporter le corps quand il est trop gras et le corps ne peut supporter l'esprit quand il est trop maigre. » Le curé d'Ars parlait dans le même sens.

« Le démon, disait-il, se moque de la discipline et des autres instruments » de pénitence : mais ce qui le met en déroute, c'est la privation dans la » nourriture et le sommeil. Il n'y a rien que le démon craigne autant que » cela et qui soit aussi agréable à Dieu. Que de fois je l'ai éprouvé quand » j'étais seul ! Oh ! que de grâces Notre-Seigneur m'accordait dans ce temps » là ! J'obtenais de lui tout ce que je voulais. » (1)

Ne privons pas la société, la patrie, ne nous privons pas nous-mêmes de ces avantages du jeûne et remplissons, s'il est possible, ce saint et salutaire devoir.

1838. III. *Manière de garder le jeûne.* Nos pères dans la foi le gardaient rigoureusement. Nous ne pouvons sans que notre lâcheté frémisse, lire le récit des austérités des saints et des premiers chrétiens. L'Eglise, comme un médecin prudent qui applique des remèdes violents aux malades robustes,

(1) Quand on comprend les avantages du jeûne, comment ne pas déplorer à ce sujet l'aveuglement du siècle. Peu content aujourd'hui de violer la loi de l'abstinence et du jeûne, on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos Pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne établie par les Apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes Frères, le saint vieillard Eléazard était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi ? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu ? Les trois jeunes Hébreux dans la cour du roi de Babylone n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe ? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens Justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques, un scrupule vain et puérile !

Eh ! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur ? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous ? Etaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent ? Etaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle ? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte ? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur. (Massillon.)

mais qui n'en prescrit que de légers aux estomacs faibles, s'est relâchée à cause de nos infirmités, de son antique rigueur. Aujourd'hui, pour observer la loi de l'Église, il suffit de ne faire qu'un seul repas, qu'on peut même prendre à onze heures du matin sans péché. Quand il est permis de manger de la viande les jours de jeûne, on ne peut sans pécher manger dans le même repas de la viande et des poissons ou des huîtres. A ce repas unique, on peut ajouter une collation le soir. Pour une raison on pourrait même faire collation le matin, et prendre son repas le soir. A la collation, en vertu d'un indult du Saint Siège, on peut user de lait et de beurre; (on excepte ordinairement le vendredi saint). Il est permis aussi d'user de petits poissons à la collation. Si on avait de la peine à rester entièrement à jeun le matin, on pourrait prendre un peu de café, ou un autre liquide, avec une petite tranche de pain. Par ce léger adoucissement, un grand nombre de personnes qui ne peuvent supporter le jeûne, jeûneraient sans fatigue. Voilà pour ce qui est essentiel à l'accomplissement du précepte. Ce qui en fait l'âme, c'est l'esprit de pénitence qui doit nous animer tous, en particulier ceux qui ont des raisons de ne pas jeûner. Que du moins nous fassions jeûner nos yeux, nos oreilles, notre langue, tous nos sens qui ont été des instruments de péché. Mieux vaut jeûner et faire pénitence en cette vie que dans l'autre; mieux vaut obéir à Dieu et à l'Église, en matant notre corps, que de le laisser se révolter contre l'esprit et de devenir l'esclave de ses passions. Heureux les peuples où l'on comprend les avantages du jeûne. Dieu les bénit. Heureuses les âmes mortifiées, elles partageront un jour la béatitude de ce Jésus qui pour nous a supporté les jeûnes et les souffrances.

1839. **Autre plan.** *Pour le premier dimanche de Carême, d'après Bossuet.*

Des démons.

Vade retro, Satana. I. *Existence des démons.* Qu'il soit dans le monde des esprits malfaisants que nous appelons les démons, c'est une vérité reconnue non seulement par le témoignage manifeste de l'Évangile et des Saints Livres, mais par le commun consentement de tous les peuples. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, d'apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très certaines. C'est ce qui ressort aussi de la noire science de la magie qui a été exercée dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens, les sages d'Égypte, et certains philosophes indiens étonnaient par des prestiges et des prédictions qui ne pouvaient venir de leur connaissance des astres. Et certaines agitations des esprits et des corps que les païens eux-mêmes attribuaient aux démons, et ces cruelles tromperies, ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui se produisaient dans les entrailles des animaux, ou dans des sacrifices abominables ne peuvent être attribués qu'aux mauvais esprits. De telle sorte que Platon et Pythagore, qui sont ceux de tous les philosophes qui ont eu des connaissances plus relevées, ont assuré d'une manière très constante qu'il y avait des démons, des esprits malins.

1840. II. *Que sont ils?* Les esprits sont des créatures de Dieu plus élevées, plus puissantes, douées d'une intelligence bien plus grande que l'homme. De même que ce qui nous paraît quelquefois si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations de l'intelligence humaine, ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'une branche de la science des esprits. Les démons ont été des anges. Ils sont déchus des dons surnaturels que Dieu leur avait faits. Cela ne doit pas nous surprendre, car toute créature est néant et par conséquent n'est pas impeccable; Dieu seul qui est la règle suprême de tout bien, et le bien par essence, ne peut par sa nature n'aimer ni faire le mal; mais les créatures intelligentes, bien qu'elles soient ses images et représentent l'intelligence de Dieu, ne peuvent pas représenter sa vie et sa force. C'est ainsi qu'un tableau retrace les traits de notre visage, mais n'a pas notre vie ni notre force. Les démons oubliant les dons de Dieu, se sont donc révoltés contre lui, et tout est allé en ruine pour eux du moment où ils se sont séparés du bien suprême. D'anges de lumière ils sont devenus esprits de ténèbres; d'enfants ils sont devenus déserteurs; de messagers divins pour procurer la gloire de Dieu, ils sont devenus les pourvoyeurs de l'enfer. Dieu l'a permis ainsi pour qu'on sût bien ce que peut la liberté des créatures, quand elle s'écarte de son principe. Voilà les ennemis que nous avons à combattre, ils sont aussi méchants qu'ils ont été bons, ils sont aussi redoutables qu'ils étaient puissants, car la nature ne change pas. Ils ont gardé tous les dons naturels de Dieu, et n'ont perdu que la justice et la sainteté! car Dieu ne les a punis qu'en se séparant d'eux, du moment qu'ils se sont séparés de lui, et comme le bonheur de l'être in-

telligent consiste à être uni à Dieu et non à avoir en partage la science, la puissance, ils ont perdu tout bonheur en perdant Dieu ; et leur connaissance et le pouvoir qui leur sont restés, leur sont tournés en supplice, et par un juste châtiment de Dieu qui punit les créatures par où elles ont péché, leurs propres perfections sont devenues leurs bourreaux. Néanmoins saint Paul nous avertit de nous revêtir d'une armure divine; car nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, ni contre des puissances visibles: qu'est-ce à dire ? Dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre que nous appelons matière qui les rend languissantes et engourdies, et nous avons moins de peine à en triompher; mais nous avons à lutter contre des esprits purs, incorporels, ou tout est force et ruse, qu'ils emploient à nous perdre.

1831. III. *Les causes de leur haine.* Le démon voulant usurper la puissance divine, Dieu d'un coup de foudre l'a précipité ; mais il tend néanmoins depuis à se mettre à la place de Dieu. Il a réussi à entraîner Adam, le roi de la création, dans sa révolte, et pensa par là triompher de toutes les créatures. Et en effet l'homme étant devenu son esclave, le monde dont l'homme est le monarque, passa sous le joug de Satan. *Princeps hujus mundi.* Enflé de ce succès, Satan s'est déclaré le rival de Dieu ; ne pouvant faire de nouvelles créatures, il a appris à l'homme à corrompre l'usage qu'il doit faire de celles qui existent : il s'est fait adorer lui-même dans les astres, dans les plantes, dans les animaux, dans le bois et dans la pierre. Dieu a ses vierges, Satan a eu ses vestales, il a eu ses temples, ses autels, ses sacrifices, les ministres de ses impures cérémonies.

Il enrage, il est vrai, de ne pouvoir pas tout maculer, tout ruiner, d'avoir à reculer devant la toute-puissance divine; mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée, et sentant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il la décharge sur l'homme qui est l'image de Dieu, semblable à un ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre l'objet de sa haine, s'amuse du moins contre son portrait. Il remue ciel et terre, pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants; il cherche à nous engager dans sa révolte, pour nous faire les compagnons de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Il n'est plus capable que de cette maligne joie qu'a un méchant d'avoir des complices, et qu'a un esprit mal fait de voir des malheureux. Jamais il ne nous donne de relâche. La résolution des anges n'est pas incertaine et changeante comme la nôtre, elle est fixe et déterminée. C'est pourquoi les Saintes Ecritures nous le dépeignent comme un lion rugissant. Et quoique Dieu l'ait précipité et le gouverne avec un sceptre de fer, Satan ne laisse pas pour cela de traverser les desseins de la Providence divine; bien qu'il sache que Dieu aura toujours raison de lui, que n'entreprend-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse ? Quand nous le chassons, nous n'éteignons pas sa haine; nous excitons plutôt sa rage. Lors même qu'il est audacieux, il ne nous attaque pas toujours à force ouverte. S'il est orgueilleux, il est aussi dévoré par une basse envie. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue; que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges; que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges fidèles. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées. et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à ce que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes, et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio.* (Tert., Apol., n. 22.)

Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : « Il se cache autant qu'il peut ; il resserre en lui-même, par mille détours, sa prudence malicieuse, c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. » C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de paraître ; quand il montre la tête, il cache la queue ; il ne se remue jamais tout entier, mais il se développe par plis tortueux, bête ennemie du jour et de la clarté. »

C'est Satan, c'est Satan qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier. Il étale la belle apparence et il cache la suite funeste. Il rampe quand il est loin et il mord sitôt qu'il est proche. « Prenez garde à vous, mes

chers Frères, crie le grand Apôtre saint Paul, prenez garde que vous ne soyez trompés par Satan ; car nous n'ignorons pas ses pensées. »

Dieu se rabaisse, Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes Frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : que désire ce vieil adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes (saint Augustin, *in psalm.*, XXXIX, IV, p. 326) et de les porter, dès le premier pas, à la dernière infamie ? Non, vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas. C'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. Oh ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre.

Qui ne sait que par là David devint adultère et homicide. Inspirant à Judas de livrer son Maître : le crime est horrible, allons par degré, qu'il le vole d'abord, après qu'il le vende. Poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde, au désespoir. Eveillons-nous et ne nous laissons pas séduire à Satan.

Conclusion. — Résistons à ses attaques, défions-nous de ses ruses et nous le vaincrons. La victoire est facile ; car s'il est fort comme un lion, rusé comme un serpent, il est néanmoins retenu par la main de Dieu qui lui a mis un frein à la mâchoire, et qui ne lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît. Il a un grand empire, mais cet empire est un châtiment ; il n'a sous ses ordres que les malheureux qui méprisent les lois divines. Il sent bien que nous lui sommes supérieurs par quelque côté, puisqu'il nous porte envie et a besoin d'employer la ruse à notre égard : *Resistite diabolo et fugiet a vobis.* Craignons nos vices et nos passions qui nous trahissent et se mettent d'accord avec lui pour lui livrer notre âme.

1842. **Deuxième Dimanche de Carême.** — N. B. A mesure qu'on approche du milieu du carême, il faut, au moins, par manière d'avis, presser de sortir du péché et de se préparer à la communion pascale : puis quand arrive la troisième et la quatrième semaine, de commencer aussitôt que possible sa confession. Combien il est important, dans les paroisses, où on le peut, de partager les communions pascales en diverses catégories. Le dimanche de la Passion, on place la communion générale des enfants ou au moins des jeunes filles, au dimanche des Rameaux celle des femmes, au jeudi saint, ou au jour de Pâques celle des hommes. Quelques instructions particulières, le soir durant la semaine, disposent admirablement les âmes de ces diverses catégories à l'absolution. On trouvera dans les plans de missions et de retraites les sujets à traiter pendant le carême. En s'y prenant ainsi, on ne se trouve pas surchargé à la fin ; on a le temps, au saint tribunal, de donner à chaque pénitent les avis et les instructions nécessaires. Les âmes en sont consolées, fortifiées, régénérées.

Sujets à traiter : A propos de ces paroles de l'Epître : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra,* on peut en ce jour exhorter à travailler à son salut sans retard et donner la seconde partie du sermon sur ce sujet (n° 939).

A propos de l'épître : Non enim vocavit nos Deus in immunditiam.

Des péchés de pensée.

De corde exeunt cogitationes malæ... Hæc sunt quæ coinquinant hominem. (MAT. XV, 19.) (D'après le P. Schouppe). On rencontre parfois des hommes assez peu éclairés, pour croire qu'on ne pèche que par paroles ou par actions, que les pensées de l'esprit, les sentiments du cœur, si désordonnés soient-ils, ne sont pas des fautes, et par conséquent n'ont pas besoin d'être confessés. C'est là une grave erreur.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. » (PASCAL, *Pensées.*)

L'Eglise elle-même nous apprend à nous confesser, d'avoir péché *par pensées, par paroles et par actions.* On pèche donc dans l'esprit, dans le cœur, c'est même là qu'est la source de tout péché d'action. *De corde exeunt... homicidia, adulteria,* etc. Pour nous affranchir de ces fautes intérieures, étudions-en les différentes espèces, leurs funestes suites, et les remèdes à l'aide desquels nous pourrons nous en préserver.

1. *Diverses sortes de péchés de pensées.* Par péchés de pensées, on entend non seu-

lement les idées, les jugements de l'esprit, mais les inclinations coupables de la volonté, la complaisance dans le mal, le désir du mal, la joie d'avoir fait le mal, or nous pouvons commettre ces fautes.

1° *Envers Dieu* : Doutes contre la foi, murmures contre la Providence, désespoir, blasphèmes intérieurs, joie des maux de la religion.

2° *Contre le prochain* : Soupçons et jugements injustes, mépris, haine, jalousie, désir de faire du mal aux autres, souhaiter qu'il leur arrive du mal, se réjouir du mal qu'ils font ou des malheurs qui leur arrivent, désirer de leur ravir leurs biens, etc.

3° *Envers soi-même* : Ambition, orgueil, représentations mauvaises dans l'esprit avec complaisance de la volonté, désirs déshonnêtes, joie d'avoir fait certaines fautes contre la sainte vertu. Ces péchés, quand ils sont volontaires, et quand la matière est grave sont mortels. Je dis *quand ils sont volontaires*, car il n'y a point de péché ou il n'y a point de volonté. Par conséquent, quels que soient les pensées et les sentiments qui traversent notre esprit et notre cœur, si nous ne les remarquons pas, ou si nous ne nous y complaisons pas volontairement, il n'y a pas lieu de nous en inquiéter. Mais si, avec délibération on se complait dans le mal, il en résulte :

II. *De funestes effets*. Les mauvaises pensées. 1° Souillent l'âme qui est le temple de Dieu, et de saintes pensées en sont l'ornement, comme les flambeaux, les fleurs, sont la parure d'une église. *Fode parietem* de ces hommes qui extérieurement paraissent honnêtes, si vous y trouvez des pensées coupables, volontaires, ils sont semblables à des sépulcres blanchis qui au dedans sont pleins de pourriture. Le regard de l'homme ne peut découvrir ces horreurs ; mais le regard des anges et celui de Dieu les voient à découvert ; 2° elles engendrent tous les autres péchés. L'âme qui en est infectée est comme une source empoisonnée, comme la racine d'une plante vénéneuse qui pousse toutes sortes de rejetons funestes. *De corde exeunt*. Et cela ne peut tarder. Le feu qui est recouvert, finit par se faire jour et à allumer des incendies ; 3° mais du moment ou l'âme est coupable, elle porte déjà en elle un châtiment, avant même que sa faute éclate en dehors. Le remords, le trouble, la crainte s'établissent dans un cœur coupable.

II. *Les remèdes* En retrancher les causes qui sont : 1) la dissipation. L'âme dissipée est comme une maison dont les portes et les fenêtres sont ouvertes, comme un jardin sans clôture, comme une place publique ; 2) l'oisiveté, l'âme oisive est semblable au champ du paresseux ; 3° le découragement ; 4) les mauvaises compagnies et les mauvais livres.

2° Les étouffer promptement comme une étincelle qui tomberait sur de l'étoupe, comme des vipères qui viennent de naître, comme des maladies qui deviendraient vite graves si on ne les traitait dès le principe.

3° Si elles revenaient quand nous les avons repoussées, les mépriser et continuer notre route, comme un voyageur qui, environné d'un tourbillon de poussière, ferme les yeux et poursuit son voyage. Le démon peut nous offrir sa marchandise ; mais il ne peut nous la vendre malgré nous.

4° Par de saintes méditations et de bonnes lectures, remplir notre esprit de pensées salutaires qui en feront le temple saint de Dieu, où le Saint-Esprit habitera

Des prétextes des pécheurs.

1843. Celui qui veut faire le mal cherche des raisons qui le justifient, n'en pouvant trouver de bonnes, il en trouve facilement de mauvaises. Ces mauvaises raisons sont ce qu'on appelle des prétextes. Les prétextes sont des voiles qu'on jette sur le mal, des bandeaux qu'on se met sur les yeux, afin de ne pas voir la laideur du péché. Ce sont encore des breuvages soporifiques destinés à endormir les remords de la conscience, mais non à la guérir. Les hommes peuvent s'illusionner par ces fausses raisons ; mais Dieu ne les acceptera pas. Il faut donc en faire connaître les plus ordinaires et en montrer le vide.

I. *On n'est pas obligé d éviter tant de sortes de fautes*. On voudrait nier la loi afin de pouvoir l'enfreindre à l'aise. Si un prévenu ignorant ou pervers niait la loi devant ses juges, son excuse serait-elle valable ? Quelques-uns osent peut-être nier les châtiments de Dieu. A qui les comparer sinon à un voleur qui nierait qu'il y eût des prisons ?— Dieu ne m'a pas fait pour me damner, disent-ils.— C'est très vrai ; mais pas pour l'offenser non plus ; et le croire capable de laisser impunis ceux qui l'offensent, c'est nier sa justice et le mettre au-dessous du père de famille, ou du prince le plus vulgaire. — J'ai péché et il ne m'est rien arrivé. — Attendez un peu. *Altissimus est patiens redditor*. Il vous voit venir et personne ne lui échappe. — Il y en a bien d'autres qui n'observent pas les lois de Dieu et qui sont bien tranquilles. — Il est vrai que la voie de la perdition est large et que beaucoup la suivent ; c'est une raison de plus de l'éviter ; car on sait où elle mène. Quand on est surpris par un incendie, est-ce une grande consolation d'être brûlé en compagnie, qu'en sera-t-il donc de subir les feux de l'enfer ? — Dieu ne damne pas ceux qui vivent honnêtement. — Non, pourvu qu'on entende bien l'honnêteté qui consiste à rendre tout ce qu'on doit à Dieu d'abord, puis au prochain et à soi-même. — On exagère la malice du péché. — La malice du péché est en proportion de la grandeur de Dieu ; peut-on exagérer une grandeur infinie, on ne peut même la comprendre. Et qui donc exagère ? L'Eglise, la colonne de la vérité, Jésus-Christ, la lumière du monde, Dieu lui-même qui nous révèle dans l'Ecriture la malice du péché ? —

Je ne nuis à personne en recherchant ce qui me flatte. — Vous nuisez à vous-même si vous tuez votre âme, et vous violez les droits de Dieu. — Il faut faire comme tout le monde. — Malheur à qui fait comme ceux qui se perdent. — On ne peut pas vivre sans plaisir. — Soit ; c'est pourquoi il faut savoir obéir à Dieu et à sa conscience, sans cela la vie est empoisonnée. Dieu n'interdit que les plaisirs coupables, et rien n'en procure d'honnêtes comme son amitié. — Ce que je fais n'est pas grave. — Tant mieux ; mais prenez garde d'avaler un serpent en le prenant pour une anguille, et n'oubliez pas que les fautes légères mènent aux graves. — Oh ! si je fais quelque faute grave, je m'en repentirai avant de mourir. — Qu'en savez-vous ? Qui vous le garantit ? Combien qui ont tenu ce langage sont morts impénitents. Je tremble que ce sort ne vous soit réservé, et vous en prendriez votre parti !

II. *C'est si difficile et comme impossible de faire le bien. — Deus impossibilia non jubet ; seb jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis.* Il y a eu des saints dans toutes les conditions ; il y a aujourd'hui des hommes de tout état qui servent Dieu ; si ce n'est pas près de nous, c'est dans les pays chrétiens. *Non potero quod isti quod istæ* ? Suis-je d'une autre nature qu'eux ? — Je suis faible. — Les autres aussi. — Je suis entouré d'occasions. — Fuyez-les et cherchez votre force dans la prière et les sacrements. — Si on fait trop d'efforts, on tombe dans le scrupule. — Ce n'est pas là ce que vous avez à craindre, commencez d'abord par craindre Dieu et par faire ce qu'il demande de vous. Les saints n'ont pas l'habitude de perdre la tête par suite des scrupules. — Une trop grande application nuit à la santé. — Le vice tue plus d'hommes que le glaive ; et la vertu aide à se bien porter.

III. *On n'a pas le temps. Omnia tempus habent.* Nous en trouvons pour tout, même pour mal faire. Pourquoi le temps nous est-il donné, sinon pour le salut et pour Dieu ? — J'y travaillerai plus tard (voir la réponse nº 940.) Que l'homme est fécond pour inventer des raisons de se perdre ! et pourtant la parole de Notre-Seigneur est vraie de nos jours plus que jamais : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* (Jo. xv, 22.) Il ne sert de rien d'en chercher. Ces excuses sont des filets dans lesquels le démon enlace les âmes. Elles ne servent qu'à nous égarer, et devant Dieu, elles ne seront pas admises. « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaîment, dit Pascal, que quand on le fait par un faux principe de conscience. » Si jusqu'ici nous avons eu à l'esprit ces idées fausses et ruineuses, repoussons-les avec horreur ; et sachons nous en défier pour l'avenir, disant à Dieu avec David : *Non declines cor meum in verba malitiæ*, qu'elles me soient dites par le démon ou par d'autres hommes, *ad excusandas excusationes in peccatis.* (Ps. 140, 4.) Je ne serai plus dupe des préjugés et des erreurs vulgaires ; j'écouterai la conscience, la raison, la foi.

1844. **Autre sujet**. — On peut aussi à propos de l'Evangile de la transfiguration et de ces mots : *Dicebant excessum ejus*, faire remarquer que, même dans la manifestation de sa gloire, Notre-Seigneur aime à s'entretenir de la Passion, nous apprenant par là à méditer ce mystère dans la prospérité comme dans l'adversité.

Méditation de la Passion.

1845. La croix est le livre des élus. Le Dieu qui se fait lire au ciel dans son essence, se fait lire sur la terre en Jésus-Christ, sa vivante image, et en Jésus-Christ crucifié ; car la passion est le résumé de tout l'enseignement divin, de tous les dogmes, de tous les préceptes évangéliques : aussi saint Paul se glorifiait il de ne savoir et de n'annoncer aux fidèles que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Puissions nous comme lui puiser dans la méditation cette science sainte ! C'est pour vous y exciter, que nous vous disons qu'il n'est aucun sujet de méditation : I, aussi glorieux à Dieu, II, aussi utile pour les âmes.

1846. I. *Glorieux à Dieu. Confitemini Domino... notas facite in populis adinventiones ejus... quoniam magnifice fecit.* (Isa., xii, 4.) Rien ne fait connaître Dieu et ses perfections comme la passion ; rien ne porte à le bénir comme les inventions merveilleuses de sa sagesse dans ce mystère ; et la gloire extérieure de Dieu n'est pas autre chose que la connaissance de ses perfections *cum laude*, comme le dit saint Thomas.

La passion fait éclater, 1º la sainteté et la justice de Dieu. Le péché est donc un grand mal, puisque pour l'expier il a fallu une telle victime. Et cette victime était sainte, innocente, sans souillure, mais elle s'était faite caution pour le péché ; cela a suffi pour qu'elle fût traitée avec cette rigueur. Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? 2º Et d'autre part quelle miséricorde Dieu nous témoigne ! *Proprio Filio suo non pepercit ; sed pro*

nobis tradidit illum. Quomodo non cum illo omnia nobis donavit? Quelle tendresse dans ce Fils adorable! *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* 3° Quelle sagesse que celle qui a su trouver le moyen de faire valoir les droits de la justice, et d'exercer en même temps une miséricorde infinie! Dieu reçoit une satisfaction surabondante et les hommes sont sauvés. 4° Quelle grandeur que celle de Dieu devant lequel s'anéantit une victime divine! Lors même qu'on aurait immolé à la gloire de Dieu, toutes les créatures, cet hommage n'eût pas été digne de lui. Mais Jésus-Christ est Dieu égal à son Père. Il se sacrifie à la gloire de son Père : son hommage est infini. Voilà Dieu dignement honoré. 5° La puissance de Dieu éclate dans la passion. *Dei virtutem et Dei sapientiam.* C'est par la croix, c'est par l'humilité, la faiblesse, la douleur, que Satan est dépouillé de son empire, que les âmes lui sont ravies. *Regnavit a ligno. Expolians potestates et delens chirographum decreti quod erat contrarium nobis... affigens illud cruci.* C'est par là que l'humanité trouve un remède à son orgueil, à sa sensualité, c'est de là que Jésus attire tout à lui, selon la prédiction qu'il en a faite. Aussi c'est en prêchant la passion, c'est en plantant la croix, que les missionnaires de tous les siècles conquirent à Dieu des royaumes. On conçoit après cela que lorsque François d'Assise voulait envoyer, à travers le monde, ses premiers religieux prêcher les grandeurs de Dieu, il ne leur donnât pour bibliothèque qu'une grande croix de bois, devant laquelle ils méditaient. Et ces hommes apostoliques puisaient à cette vue de telles lumières qu'ils parlaient de Dieu avec un cœur embrasé et produisaient des fruits merveilleux. Donc il n'est point de sujet de méditation aussi glorieux à Dieu.

1847. II. *Utile aux âmes.* Le B. Albert le Grand dit qu'il est plus profitable de penser un peu chaque jour à la passion que de jeûner tous les vendredis de l'année au pain et à l'eau, que de se donner la discipline jusqu'au sang. Et saint Bonaventure : « Celui qui médite la passion, dit-il, y trouve abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire ; il n'a pas besoin de chercher ailleurs. » En effet, quel que soit l'état de notre âme, nous trouvons dans la méditation de la passion, avec le remède à nos maux, les secours nécessaires, et les consolations dont nos cœurs sont avides. 1° Remède à nos maux. Notre mal capital, c'est le péché : or, *quid tam efficax ad curandum conscientiæ vulnera quam Christi vulnerum sedula meditatio?* (Saint Bernard.) Une maladie cruelle consumait les Israélites au désert, Moïse dressa, au milieu du camp, un arbre sur lequel il plaça le serpent d'airain ; et dès que les malades avaient jeté les yeux sur ce signe mystérieux, ils étaient guéris. C'était la figure de Jésus en croix. Regardez-le et vous concevrez la douleur du péché pour lequel Jésus est mort, et vous puiserez la force de l'éviter. *Erit fons patens in ablutionem peccatoris.*

2° Notre âme affranchie de l'esclavage du péché, veut-elle marcher avec courage dans la voie des vertus chrétiennes, pour parvenir à l'union à Dieu, ce qui est la vie parfaite ici-bas? 1) Dans le premier cas, elle a besoin (*a*) *de vives lumières.* Où les puiser? Docteur angélique, qu'on représente avec un soleil sur la poitrine, car vous avez illuminé l'Eglise comme l'astre du jour illumine le monde, où avez-vous puisé les vôtres? Saint Thomas nous fait voir son crucifix. Voilà son livre! (*b*) *de grands exemples.* Or quels exemples que ceux de Jésus-Christ! De la croix, comme d'une chaire sublime, il nous prêche l'humilité, l'obéissance, la patience, le renoncement, le dévouement. Et ses exemples portent avec eux la grâce. 2) Dans le second cas, si vos âmes sont parées de toutes les vertus, dont l'Époux divin veut que ses épouses soient ornées pour fixer en elles sa demeure, et si vous voulez vous unir à lui intimement, *circumire possum cœlum et terram et nusquam te inveniam nisi in cruce,* dit saint Bernard. C'est la croix qui fait connaître la grandeur, la justice, la miséricorde de Dieu qui nous pressent de l'aimer. Et puis où éclate davantage l'amour? D'où Jésus-Christ nous crie-t-il plus fort : *Præbe, fili mi, cor tuum,* sinon de sa croix? Donc, méditez la passion, vous y trouverez tous les secours.

3° Mais, direz-vous, ce sujet est triste. — Oui, triste pour les démons auxquels la croix a ravi leur empire, pour la nature rebelle que la croix crucifie ; mais le sujet d'ineffables consolations pour les âmes fidèles. *Spes*

unica. Mihi vivere Christus est. Christo confixus sum cruci. Saint Elzéard écrivait à sainte Delphine, son épouse, qu'elle ne le trouverait que dans les plaies de Jésus, surtout dans celle de son cœur. Et saint Bonaventure : *Faciamus hic*, dit-il, *tria tabernacula* : une dans les mains, une dans les pieds, une dans le coté, *et ibi loquar ad cor ejus.* Qu'est-ce qui console dans les humiliations, dans les souffrances, sinon la pensée de Jésus crucifié.

Donc méditons un mystère qui nous révèle toutes les gloires de Dieu, qui nous apporte remèdes, secours dans tous nos besoins et consolation dans nos tristesses. Faisons souvent le chemin de la croix. *Absconde in corde meo vulnera tua*, c'est la prière de saint Augustin, *ut in his semper legam dolorem et amorem, dolorem ut propter te sustineam omnem dolorem, et amorem ut propter te contemnam omnem alium amorem.* O Marie, nous ne pouvons contempler la croix sans vous trouver à ses pieds. *Fac me tecum pie flere, crucifixo condolere, donec ego vixero.*

1848 **Troisième Dimanche de Carême.** — *Erat Jesus ejiciens dæmonium et illud erat mutum.*

Le démon muet c'est celui qui possède les âmes dont la bouche est fermée au saint tribunal et qui y cachent leurs péchés ; donc le sacrilège (n° 1441). On profite de cette instruction pour rappeler que s'il y a obligation en temps pascal de communier dans sa paroisse, on peut en toute liberté faire sa confession à tout prêtre approuvé ; l'important c'est de renoncer au péché, et de s'en repentir. Gardons-nous de défaire d'une main ce que nous édifions de l'autre ; et par conséquent n'ajoutons pas à cet avis des détails de mœurs comme celui-ci : Aussi, mes frères, allez-vous voir, pendant ce temps, les danseuses, etc., aller se confesser dans le voisinage. Il y en a d'autres encore qui peuvent avoir de très sérieuses raisons et un vrai besoin d'aller se confesser en dehors de la paroisse, ne les condamnons pas au sacrilège par un blâme imprudent et injuste.

Autre sujet. *A propos de l'Epître : Omnis immunditia nec nominetur in vobis*

Paroles mauvaises (1)

Nolite seduci : corrumpunt mores bonos colloquia mala (I. Cor. xv 33.) Pendant qu'il est des hommes qui sur la terre s'efforcent par de saints discours de sauver les âmes ; il en est qui par leurs paroles cherchent à les perdre : et, comme le mal se répand plus facilement que le bien, ils ne réussissent que trop à faire de grands ravages. Pour qu'un tel abus ne pénètre pas parmi vous, nous vous dirons ce qu'il faut penser de celui qui tient de mauvais discours, et ce qu'il faut faire pour vous en garantir.

I. *Que penser de qui tient de mauvais discours ?* 1° C'est un impudique au cœur corrompu. De quoi parle un homme ordinairement, sinon de ce qu'il aime. L'avare parle de ses richesses, l'orgueilleux de sa propre gloire, l'impie de sa rage contre la religion, l'homme pieux de Dieu, de la vertu. Chacun enfin parle de ce à quoi il pense d'ordi-

(1) [illegible] des paroles mauvaises, et le saint usage qu'il faut [illegible] du P. Le Jeune.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il n'y a rien de [illegible] ... les bras, mais avant que de forcer la langue, il faut gagner les bras, les lèvres et les dents qui [illegible]

naire. Ainsi l'impudique parle des choses honteuses qui lui remplissent le cœur. Voulez-vous donc connaître si quelqu'un est chaste, observez ces discours. S'ils sont mauvais, ou il est pervers, ou il ne tardera pas de le devenir. Jeunes personnes, si vous deviez vous unir à un impudique, quel malheur pour vous ! donc fuyez celui qui vous tient de mauvais discours. — Vous direz, peut-être, qu'il n'est pas permis de mal juger du prochain. Non, sans doute, si on le juge sans raison ; mais le jugement n'est plus téméraire quand il y a une raison évidente de le porter. Or, N.-S. lui-même nous dit : *Ex abundantia enim cordis os loquitur*. On connaît la corruption du cœur de quelqu'un à ses paroles mauvaises, de la même manière que le médecin connaît le mal d'un malade à sa langue, ou à son haleine fétide.

2° Il est l'ennemi de Dieu, l'ennemi du prochain et l'ennemi de soi-même. (Voir les développements aux nos 830 et suivants.) Ah ! que de mal il fait ! L'expérience ne l'apprend que trop. Si vous avez entendu de tels discours dans votre enfance, quel trouble n'ont-ils pas porté dans votre cœur ? Une mauvaise parole semble peu de chose, mais ses suites sont affreuses. Une goutte d'huile n'est rien, mais elle laisse une tache qui va toujours en s'élargissant ; une étincelle n'est rien : si elle tombe sur une matière inflammable, elle produit un affreux incendie. Votre excuse est donc vaine : c'est comme si vous disiez : J'ai donné du poison à mon prochain, mais il était détrempé dans un bouillon, ou mêlé dans un gâteau. Il n'en a été que plus dangereux ; si vous le lui eussiez donné pur, il s'en serait aperçu, et il l'aurait rejeté au lieu de l'avaler. Quand une parole est manifestement déshonnête, les âmes qui ont tant soit peu d'affection pour la chasteté, l'ont en horreur, et la bannissent promptement de leur imagination ; quand elle est enveloppée, et couverte d'une équivoque, on ne s'en défie pas sitôt, on s'amuse à la considérer, on fait réflexion à la pointe d'esprit qu'on y trouve, et pendant qu'on se plaît à cette subtilité, le venin se glisse et s'attache insensiblement au cœur.

On dit pour s'excuser : *Je n'y mets pas de malice, c'est pour rire.* Qu'on se damne en riant ou en pleurant, qu'importe ? *Je le dis sans y penser.* Comment est-il possible de parler sans penser à ce que l'on dit ? Si je ne pensais à ce que je dis, je ne pourrais pas dire six paroles de suite. La langue est l'interprète de l'esprit, elle ne peut rien proférer qui ne soit d'abord dans l'esprit ou dans l'imagination. La parole est une effusion de la pensée ; si donc le vice est dans votre bouche et dans vos paroles, il faut nécessairement qu'il soit dans votre cœur. Si une puanteur insupportable sortait d'un sépulcre ouvert, pourrait-on dire qu'il n'y aurait point de corps mort dans ce tombeau. Si on voyait une fumée noire et épaisse s'évaporer d'une cheminée, pourrait-on dire qu'il n'y a point de feu ? Il n'y a jamais fumée sans feu. Si on voyait sortir d'un tonneau de la lie, pourrait-on dire qu'il ne contient que la pure liqueur ? On n'entend sortir de votre bouche que des propos infâmes, des chansons lascives, et qu'il n'y ait point en vous de pensées impures, point d'imaginations déshonnêtes, c'est impossible, de toute impossibilité.

Du reste, qui vous a dit que ceux qui vous entendent n'en pensent point mal ? Voyez, dit saint Jacques, comme un petit feu est capable d'allumer une grande forêt. La langue aussi est un feu ; celui qui brûle une forêt, ne met peut-être le feu qu'à un arbre ou à une branche ; et il est néanmoins cause et responsable de tout l'incendie, parce que le feu a passé d'un arbre à un autre, et de cet autre à un troisième.

Ce jeune homme avait vécu jusqu'à présent fort chastement et dans une sainte igno-

servent de défense. Le froid, le chaud, la lassitude n'ont point de prise sur elle. Et quand tout le corps serait enchâssé et emboîté dans un étui et tous les membres garrottés, la langue ne laisserait pas de se promener en son palais, tant elle est maîtresse de soi, et affranchie de toute violence. Mais qui n'admirera le pouvoir qu'elle a dans l'ordre de grâce et dans les œuvres surnaturelles ? C'est elle qui opère les sacrements, qui consacre le sacrifice, qui produit le corps de Jésus, qui le reçoit la première, elle est la première planche par où il entre en notre corps ; c'est elle qui rend au Créateur un souverain culte de latrie.

Les sacrements sont composés de matière et de forme ; c'est la forme qui en est la plus noble et la principale partie. C'est la forme qui donne l'être, et elle consiste en paroles ; et c'est la langue qui doit prononcer ces paroles. Le sacrifice des chrétiens consiste en la production et dans l'oblation du corps et du sang de Jésus ; c'est à la langue qu'appartient une opération si divine ; si on avait coupé la langue à tous les prêtres, on ne pourrait pas vous absoudre de vos péchés, vous confirmer, vous donner l'extrême-onction, ni célébrer la messe, ni offrir à Dieu le très adorable sacrifice, ni produire le corps de Jésus pour vous communier.

Un ancien a parlé fort sagement quand il a appelé notre langue *thuribulum divinitatis*, l'encensoir de la divinité, non seulement parce que c'est par la langue que nous présentons à Dieu nos oraisons qui sont comparées à l'encens ; mais encore et principalement, parce qu'entre tous les membres de notre corps, la langue a cela de propre, qu'elle seule peut rendre à Dieu un honneur différent et distinct que celui qu'on rend aux créatures. Nous honorons Dieu en nous mettant à genoux pour le prier, ainsi que saint Paul le faisait. On l'honore en se prosternant en terre devant lui, comme firent les trois mages. Nous l'honorons en nous découvrant la tête en sa présence, dans sa maison.

Tous ces hommages ne lui rendent pas proprement un culte de latrie et souverain : on les rend aussi aux créatures. Les Égyptiens se mettaient à genoux devant le patriarche Joseph et ils ne l'adoraient pas ; ce Saint ne l'eût pas permis. Le prophète Nathan se prosterna en terre devant le roi David, et il ne l'adora pas. Nous nous découvrons la tête devant les honnêtes gens ; mais quand je dis au bon Dieu : Vous êtes mon Créateur, mon premier principe, ma dernière fin, ma langue lui donne des éloges qui ne peuvent être attribués à aucun autre. Il est donc bien nécessaire de consacrer la langue à des usages dignes du Dieu qui nous l'a donnée.

rance de ce qui flétrit la pureté ; vous dites une parole scandaleuse en sa présence, c'est comme une étincelle de feu qui tombe sur du soufre. Il a l'imagination vive et tenace, elle lui représente souvent ce que votre parole signifie ; après plusieurs résistances, il y consent, et tombe en quelque action impure ; il l'enseigne à son compagnon, son compagnon à son frère, et ainsi de main en main, comme le feu passe de branche en branche.

Au jugement de Dieu, vous rendrez compte de cette longue fusée de péchés, qui sont les effets de votre parole, si vous les avez prévus. Et quand ces effets n'en arriveraient pas, quand même ceux qui vous écoutent n'en concevraient aucune mauvaise pensée, ce ne serait pas votre faute, vous en avez posé la cause, vous avez tendu le piège, vous n'êtes donc pas innocent. *Ex verbis tuis condemnaberis. Les autres parlaient de même.* Pourquoi les fréquentez-vous, et tenez-vous à vous perdre comme eux? *Je n'ai dit que des paroles à double sens.* Si elles ont pu scandaliser, c'en est assez pour qu'elles soient coupables. Donc : *Pone, Domine, custodiam ori meo, ut non delinquam in linguâ meâ.*

II. *Comment se conduire vis-à-vis de lui?* 1° *Le fuir*, il n'y a pas de vipère plus venimeuse, pas de voleur plus redoutable. Il est plus terrible que les Néron et les Domitien. C'est le suppôt de Satan, il fait ce que le démon ne peut pas faire par lui-même. Il en faut donc garantir tous ceux dont on a la charge, les enfants surtout. 2° Si on ne peut le fuir d'assez loin, ne pas l'écouter, se garder de sourire à ses discours, mais plutôt l'en faire rougir, en lui disant, que si les pourceaux pouvaient parler, ils n'auraient rien de mieux à dire. Ah! Mes Frères, respectons notre langue sur laquelle a été déposé l'hostie sainte, respectons l'âme de notre prochain, respectons Dieu et ne perdons pas ceux qu'il a sauvés au prix de son sang!

1849. **Quatrième Dimanche de Carême**. — A propos du miracle de la multiplication des pains et du rassasiement de la foule qui suivait Notre-Seigneur, on peut parler de la communion figurée par ce miracle et de ses effets dans l'âme. (V. n° 1435.)

1850. **Autre sujet**. — Ou bien encore de la fréquentation des Sacrements. (n° 1401.)

1851. **Autre sujet**. — Ou enfin, à propos du récit de l'Evangile du lundi suivant, on pourrait là où on le jugerait utile, traiter des irrévérences commises dans le Saint Lieu.

Irrévérences dans le saint Lieu.

1852. **Plan de saint Léonard**. — Je voudrais le zèle de David : *Zelus domus tuæ*, les larmes de saint Chrysostome : *acerbe fleo*, à la vue des irrévérences, *et nunquam flendi finem facio*, le fouet de mon Sauveur. Les irrévérences ôtent à Dieu, I. le respect, II. le crédit, III. la patience. I. Le respect. L'univers est un vaste temple. David disait : *Benedic anima mea Domino in omni loco dominationis ejus.* Elie louait Dieu sur une montagne; Jérémie, dans un puits; Jonas, dans la baleine; Daniel, dans la fosse; mais Dieu a des maisons. Promenez vos regards autour de vous, que vous disent les autels, etc.? ils disent. *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* La foi nous montre une multitude d'anges; écrions-nous : *quam terribilis est locus!* Saint Jean Chrysostome les voyait chaque fois qu'il célébrait. Saint Jérôme n'osait y entrer, quand un fantôme nocturne avait troublé son sommeil. Saint Ambroise réprimandait ceux qui se mouchaient ou toussaient. Saint Martin y tremblait et ne s'y tenait ni assis, ni appuyé, mais debout ou à genoux. C'est en effet le ciel. Quel respect portent-ils aux églises, cette femme vaine, ce jeune homme, ce libertin? Dieu ne tient donc pas au respect. Ah! il en est jaloux. Dans le temple de Salomon, il faisait paraître une nuée merveilleuse qui s'appelait *Gloria Domini*, et tous se tenaient *proni in terram super pavimentum. Pavete ad sanctuarium meum.* Dans le ciel, les anges se voilent de leurs ailes et les premiers chrétiens se tenaient à l'église comme les anges au ciel, au rapport de Tertullien; et si l'un disait une parole, l'autre se tournait vers lui mettant le doigt sur les lèvres et lui disant à voix basse : *Dominus videt et Dominus reddit*; et nous qu'y faisons-nous? quel contraste! Tout nous vient par l'église. Où allons-nous dans les calamités?.. quand nous avons péché? et c'est à l'église que nous oserions faire le mal! L'église est déserte en temps ordinaire, on dirait la demeure du démon que tout le monde fuit; voilà une grande solennité, église, réjouissez-vous! il n'en est rien. Voyons, *quid*

sentis de fide? vous croyez à la présence réelle? et *quomodo undique fulgura non deferantur,* dit saint Chrysostome, d'abord contre les femmes vaines, *an saltatura ad ecclesiam pergis?* dit-il. *Omnis mulier orans non velato capite deturpat caput suum.* Où êtes-vous, Judas, Pilate, Caïphe, pharisiens? Vous avez trahi Jésus, etc.; mais ce n'était pas dans le Saint des saints... On n'y prend pas garde; mais notre Dieu est-il une idole de pierre? Il faudra la foudre pour vous réveiller, cette foudre qui frappa et réduisit en cendres, dans une ville de Toscane, un sacrilège dans l'église qu'il avait souvent profanée. Seigneur, donnez-moi votre fouet, que j'en chasse les voleurs qui vous ravissent les âmes; sans cela ils vous enlèveront non seulement le respect, mais encore le crédit.

1853. II. Les irrévérences enlèvent à Dieu *son crédit* et font perdre la foi. Je prends un Indien, je le mène dans une mosquée: il voit les Turcs pieds nus, prosternés ou debout, silencieux, les femmes voilées de la tête aux pieds. Je le mène dans un temple; des marchands autour, c'est là un lieu de foire sans doute; non, c'est l'église. Entrons (description de ce qui s'y passe). C'est ainsi qu'on honore le vrai Dieu. Il sort avec le blasphème de Luther sur les lèvres : Le plus agréable sacrifice que l'on puisse faire à Dieu, c'est de brûler les églises. Où êtes-vous, luthériens, venez, brisez tout, enlevez le crucifix, ce sera un sacrilège; mais ce sera fini et Jésus ne sera pas exposé à en subir de nouveaux.

Vous frémissez! Eh bien, prêtres, emportons tout cela en lieu sûr. Si le sang coule dans l'église, on éteint la lampe; et les âmes y sont assassinées. Au moins fermez les portes aux sacrilèges; ils ne viendront plus, tant mieux. Sinon, finissons-en, mettez le feu à l'église. Dans le royaume de Naples, à la Madone du mont Vierge, le feu prit dans un grand concours, mille personnes furent brûlées. C'est la Sainte Vierge qui mit le feu à cause des profanations qu'elle y subissait. Au moins, prêtres, unissez-vous à moi pour dire: Sortez d'ici: *Vos fecistis speluncam latronum;* autrement nous enlèverons à Dieu :

1854. III. *La patience.* Notre-Seigneur si doux à l'égard des pécheurs, de Madeleine, de la femme adultère, s'arme d'un fouet un jour et ce fut contre les profanateurs du temple. *Nec apostolus, nec propheta sum, tamen et apostoli et prophetæ vice fungor.* Si vous ne faites respecter Dieu par vos enfants, vos femmes, vos serviteurs, attendez-vous à un déluge de maux. *Acuite sagittas, implete pharetras, quoniam ultio Domini, ultio templi est.* Vous insultez Dieu dans sa maison, il ira dans les vôtres, pour y semer la vengeance. Lorsqu'au calvaire il fut insulté, toute la terre s'émut, les rochers se fendirent. Attendez-vous à la conjuration de tous les éléments. Attendez-vous à perdre la foi, Jérémie dit: *Periit fides... quia fecerunt malum in oculis meis; posuerunt offendicula sua in domo in qua invocatum est nomen meum.* Pourquoi tant d'Eglises ont-elles perdu la foi? Certaines révélations disent à cause des irrévérences; mais j'aime mieux croire le Prophète. Prêtres, faites afficher: *Si quis templum Dei violaverit, disperdet eum Dominus.* Attendez-vous à la damnation: *In terram sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini.* Un prêtre célébrait; l'hostie s'élève en criant trois fois: Je pars d'ici; la voûte s'écroule: un tremblement de terre ensevelit tout sous les ruines. Le cœur s'attendrit à la vue de ces murs profanés, de Jésus crucifié là.

Dieu est partout offensé dans les palais, les rues, dans les armées, dans les maisons particulières; s'il est un lieu où il doit être à l'abri des outrages c'est sa maison à lui. En toute nation, de par le droit des gens, chacun est dans sa propre maison comme dans un asile assuré. C'est un grand affront à un homme, c'est la preuve d'une haine forcenée, quand vous l'outragez chez lui. Et c'est dans sa maison même que Notre-Seigneur est le plus offensé. C'est là que se commettent parfois les crimes qu'on n'a pas lieu de commettre ailleurs, des sacrilèges par exemple (1). Comment son bras ne s'appesanti-

(1) C'est peut-être dans les églises catholiques que se commettent le plus d'irrévérences. Dieu, dit excellemment saint Augustin, ayant ce semble, voulu de notre impiété même nous faire une preuve de la vérité de notre religion, puisque c'est la seule dont le démon tâche

rait-il pas sur nous ? Ils ne vont à l'Eglise que pour se moquer de la religion, a dit la Vierge à la Salette. Epargnons-nous les fléaux qu'elle a annoncés.

Parents, maîtres, vieillards, bon exemple, vigilance, sur ceux dont vous avez la charge, etc.

1855. **Dimanche de la Passion.** — Obligation de se confesser en préparation au devoir pascal. (V. n. 842, ou le 861).

Autre sujet. *A propos de l'Evangile Propterea vos non auditis quia ex Deo non estis.*

Endurcissement du cœur.

Il y a une si étroite union entre notre intelligence et notre volonté, que si l'intelligence obscurcie par les ténèbres ne connaît pas le Souverain Bien, la volonté n'est pas inclinée à se tourner vers lui. *Ignoti nulla cupido.* Quand l'âme est frappée de l'aveuglement de l'esprit, elle tombe inévitablement dans l'endurcissement du cœur, qui a cinq degrés que nous devons parcourir, afin de concevoir une grande horreur pour cet état déplorable.

I. Le premier degré, c'est *l'abandon de Dieu.* Voir n° 1007.

II. *L'insensibilité.* Le cœur se ferme tellement qu'on le dirait bouché par une masse de plomb. Le plomb c'est le plus vil des métaux, il ne rend aucun son quand on le frappe. C'est l'image de cette apathie qui nous rend insensibles à toutes les pertes : 1° *Spirituelles.* Le prophète Abdias s'en plaint : *Si fures introissent ad te, si latrones per noctem, quomodo conticuisses.* Si un larron allait chez vous, et commençait à crocheter vos coffres, à dérober votre argent ou vos meubles, quand vous le verriez ou l'entendriez, ne diriez-vous mot ? seriez-vous comme le plomb qui ne retentit pas ? ne crieriez-vous pas au voleur ? craindriez-vous de le scandaliser ? non. Ce pervers prétend par ses libertés vous faire perdre votre honneur, la grâce de Dieu, votre salut ; on vous dit : Dites-le à votre père, plaignez-vous à votre mère ou à votre maîtresse ; dites-leur qu'il cherche à vous déshonorer ; et vous répondez : Je n'oserais, je crains de le scandaliser, on le chasserait du logis ! Et c'est pour cela qu'il le faudrait dire, afin qu'on le chassât de la maison comme on crie au voleur, afin qu'il sorte du logis et qu'il s'enfuie. Quoi ! un peu d'argent est-il plus précieux que la grâce de Dieu, qui coûte le sang précieux du Sauveur ? un peu de linge ou un meuble, est-il plus à estimer que votre honneur et votre salut ? *Si vindemiatores introissent ad te numquid saltem racemum reliquissent tibi*, ajoute le prophète. Si une compagnie tout entière de jeunes gens était entrée en votre vigne pour la vendanger à la dérobée, cette perte vous serait sensible, et néanmoins ils vous auraient laissé quelques raisins à recueillir. Ce méchant ravage la vigne de votre âme par le péché, il ruine en vous les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles, il ne vous laisse pas un seul fruit, pas un petit grain de mérite de vos bonnes œuvres passées, et vous êtes insensibles à cette perte !

2° *Aux pertes temporelles.* Saint Jean Chrysostome vous compare aux serviteurs des charlatans; vous voyez sur un théâtre le valet d'un bateleur à qui on fait mille indignités, et qui ne fait que s'en jouer ; son maître le bafoue et se moque de lui, lui donne des soufflets et des coups de poing; il lui fait dire mille sottises, lui fait faire mille impertinences ; les assistants se moquent de lui, et il endure tout, il se met à rire, un bon repas qu'on lui donne après la comédie, essuie toutes ces indignités. Vous êtes comme cet insensé ; depuis que cet homme pervers a gagné votre cœur, vous êtes insensible à tout : *Verberaverunt me, sed non dolui ; traxerunt me, et ego non sensi.* Vous êtes insensible à la perte du temps, à la perte de votre liberté, et à la perte de votre argent.

Vous aimez tellement à être libre, à n'être maîtrisée de personne et à avoir l'ascendant partout ; cependant ce libertin vous bafoue par ses assiduités, il vous fait perdre la considération de vos voisins, il vous fait faire mille actions noires, infâmes, contre votre inclination, et vous êtes insensible à cette servitude ! vous étiez si avaricieuse et si réservée à donner aux pauvres, cependant vous lui faites des présents, vous lui prêtez de l'argent qu'il ne vous rendra jamais, vous lui donnez du vin ou du bien de votre maître, qu'il vous faudra restituer ; vous êtes insensible à tous ces dommages ! *Traxerunt me et non sensi.* Vous êtes à l'épreuve de toutes les afflictions que Dieu vous envoie pour vous réveiller et vous retirer du mal. Vous avez perdu votre procès, on vous surcharge

---

de corrompre le culte et s'efforce de pervertir les pieuses pratiques. Pourquoi le veut-il ? il n'est pas difficile d'en concevoir la raison. Car de toutes les religions c'est la seule où le vrai Dieu est servi ; et l'intérêt de ce capital ennemi de Dieu, est que tous les autres cultes, quoique faux et superstitieux, soient religieusement observés, parce que ce sont ses ouvrages, et qu'il y est lui-même adoré. (BOURDALOUE).

d'impôts, votre mari ou votre enfant est mort, on flétrit votre réputation, vous êtes souvent malade, et rien ne vous convertit ! vous êtes insensible à toutes ces douleurs ! *verberaverunt me et non dolui.* N'ayant donc point de sentiment des maux qui vous arrivent, ni de ceux que vous faites, vous vous y accoutumez aisément, et vous tombez au troisième degré d'endurcissement, qui est :

III. *L'assiduité au péché.* Les réprouvés sont dans le chemin de la perdition comme les prédestinés dans le chemin du ciel. Saint Paul, le modèle des âmes choisies, disait aux Philippiens : Je ne pense point être arrivé au terme de la perfection, je ne tourne point la tête vers le chemin que j'ai déjà fait, j'oublie tout ce que j'ai laissé derrière, je n'ai d'yeux que pour ce qui est devant moi, et je fais toujours de nouveaux efforts, afin d'avancer vers le bout de la carrière, et de recevoir la récompense de la vocation céleste. Les prédestinés en font de même, ils sont infatigables dans le chemin du ciel, insatiables de bonnes œuvres ; ils ne se lassent jamais de bien faire, ils mettent en oubli leurs bonnes actions passées, et, comme s'ils commençaient chaque jour, ils se hâtent, ils se pressent et s'avancent sans cesse ; ils vont haletant continuellement et aspirant à de nouvelles vertus. Le matin, ils font quelque action de piété ; pendant le repas, une pratique de mortification ; après dîner, une œuvre de miséricorde ; aujourd'hui, ils jeûnent ; demain, ils porteront le cilice ; après-demain, ils visiteront l'hôpital : *Ibunt de virtute in virtutem.* Ainsi les réprouvés *ibunt in ad inventionibus suis*, ils laissent derrière eux les débauches précédentes ; ils ne regardent jamais le grand nombre des péchés qu'ils ont commis, ni l'amas des punitions qu'ils ont méritées ; ils courent toujours après quelque nouvelle proie ; la nuit, ils feront une impureté ; le matin, une insolence à l'église ; en dînant, une intempérance ; après dîner, un jurement en jouant ; aujourd'hui, une ivrognerie ; demain, un blasphème, et après-demain, une médisance : *Iunt, ibunt !*

Quand on commença à vous parler de tomber en ce péché, que de surprise, d'éloignement et d'horreur en eûtes-vous ? que de refus et de résistances fîtes-vous la première et la seconde fois que vous y tombâtes ! que de répugnance ! que de crainte, que de honte, que d'aversion et de difficultés sentiez-vous ? Vous y alliez à regret et à contre-cœur, comme un bœuf qu'on traîne à la boucherie, comme si on vous eût conduit au supplice. Quand vous étiez tombé, que de tristesse, que d'amertume, que de repentir, que de remords de conscience ! Vous ne dormiez pas d'un bon sommeil ; vous vous éveilliez en sursaut ; vous n'aviez pas une bonne heure dans le jour ; il vous semblait que tout le monde vous regardait. Après cela, vous y êtes allé *quasi agnus lasciviens*, en bondissant, en sautant, sans aucune résistance. Enfin, maintenant vous y allez *velut si avis festinet ad laqueum*, comme un oiseau qui vole de haut en bas pour se lancer sur la proie à tire d'aile, promptement, non seulement sans répugnance, mais avec gaîté.

IV. *L'impudence*, lorsqu'à la vue du ciel et de la terre, on fait le mal effrontément. C'est ce que Jérémie reproche : *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere.* Vous n'avez plus la couleur de la vertu ; une sainte pudeur ne couvre plus votre front ; vous avez banni toute honte ; vous savez qu'autrefois, si votre compagne eût fait la moindre des actions honteuses que vous faites à présent, vous auriez dit : Je m'en étonne ; si j'étais à sa place, je mourrais de honte : cependant vous en faites de mille et mille fois plus infâmes, et vous n'en avez point de confusion ; vous êtes si avide du faux honneur, et vous foulez aux pieds la vraie gloire ! Ce mauvais homme se moque de vous, quand vous êtes sortie de sa maison, il dit en lui-même : Quelle effrontée ! il n'est pas possible d'être plus insensée que cela ! Il le conte à ses compagnons de débauche, ils en font des railleries ; on vous montre du doigt dans le pays, tout le monde sait votre vie, on ne parle que de votre mauvaise conduite ; et vous marchez la tête levée ? Quelle impudence ! *Noluisti erubescere.*

Lætantur cum male fecerint et exultant in rebus pessimis (Prov. II. 14).

V. *L'obstination* dans le mal (Voir la note du nº 2041). Le cœur endurci, dit saint Bernard écrivant au Pape Eugène, c'est le cœur d'un pécheur qui n'a pas horreur de lui-même, parce qu'il ne se sent plus ; c'est un état de léthargie ou d'apoplexie spirituelle qui fait qu'on n'est pas seulement malade à l'extrémité, mais qu'on ne sent pas sa maladie. Voyez ce que c'est qu'un endurci dans la personne de Pharaon ; et sachez que jamais homme au cœur endurci n'a été sauvé, que Dieu ne lui ait ôté son cœur de pierre pour lui en donner un de chair ; mais encore, quels sont les symptômes et les propriétés du cœur endurci ? C'est un cœur qui n'est jamais pénétré de repentir, ni attendri de dévotion, qui ne s'ébranle par aucune prière, qui ne s'épouvante point des menaces, qui est ingrat aux bienfaits, infidèle aux avis qu'on lui donne, cruel à juger son prochain, sans honte pour les actions déshonnêtes, sans crainte dans les plus grands dangers, inhumain dans les choses humaines, téméraire dans les divines, qui oublie le passé à l'exception des injures, qui néglige le présent et qui ne prévoit pas l'avenir ; en un mot, c'est le cœur de celui qui ne respecte ni Dieu, ni les hommes. (1)

(1) Quand on a commis le péché avec pleine connaissance de cause, on en vient plus facilement à cette obstination. C'est pourquoi les savants orgueilleux, une fois égarés, sont insensibles à tout. Pharaon ressent vivement les fléaux qui affligent son royaume, il reconnaît et avoue qu'ils viennent de

N'est-ce pas là le portrait de quelques âmes ? N'est-il pas vrai que vous ne sentez point de contrition après que vous avez commis deux, trois et quatre péchés mortels, que vous n'en êtes pas fort en peine, que vous dormez, que vous jouez, et que vous mangez aussi calmement que si vous n'aviez rien fait ; que vous n'êtes jamais touché de dévotion ; que la Pentecôte, la Toussaint, Noel, les prières des quarante heures et les indulgences, se passent sans que cela vous attendrisse et vous fasse venir à confesse ; que les prières de votre père, de votre mère, de vos amis et parents, qui tâchent de vous retirer de vos débauches, ne vous ébranlent pas ; que les prédications du jugement, ni les menaces de la mort éternelle, ne vous épouvantent point, que les afflictions que Dieu vous envoie ne vous émeuvent point. Vous êtes ingrat à Dieu et à vos parents ; vous ne suivez point les conseils salutaires de vos amis, vous jugez téméralrement et condamnez les actions de votre prochain, même celles qui se pourraient interpréter bénignement ; vous êtes sans honte, soit dans vos paroles, soit dans vos actions déshonnêtes ; sans crainte des dangers éminents et évidents où vous êtes. Vous allez sur la mer, vous montez sur les toits pour les refaire, vous faites de longs voyages, vous vous querellez dans une taverne, vous vous mettez en danger d'être tué en mauvais état, en état de péché mortel, en état de damnation éternelle ; entre vous et l'enfer il n'y a presque rien, un coup de couteau dans cette querelle, la rencontre des voleurs dans ce voyage, une chute du haut de ce toit, une tempête ou surprise de pirates, vous livrerait à la damnation, vous ferait malheureux pour jamais ; et vous ne tremblez pas ! Quelle audace ! quelle présomption ! *Imparidum ad pericula, inhumanum ad humana.*

Vous n'avez point de pitié des pauvres, les misères d'autrui ne vous touchent pas, vous vous gorgez de vin, de viandes et de délices ; tant de pauvres vivraient de votre superflu, vous êtes pour eux aussi inhumain que si vous n'étiez pas homme *Temerarium ad divina.*

Vous oubliez le passé, vous négligez le présent ; vous ne prévoyez pas l'avenir ; vous mettez en oubli les péchés de votre vie ; vous n'en faites point de satisfaction, comme si vous n'en deviez pas rendre compte au jugement. Vous laissez écouler de belles occasions que Dieu vous présente pour faire pénitence ; vous ne prévoyez pas la mort certaine et son heure incertaine. En un mot, vous ne respectez ni Dieu, ni les hommes ; vous n'appréhendez pas la justice de Dieu ; vous ne vous souciez pas des jugements, des paroles et des avertissements des hommes, et même ce que je vous en dis maintenant ne vous touche pas plus que si je parlais à un rocher : ces sentiments et ces considérations n'entrent point en votre âme ; tant de puissantes vérités, capables de faire impression sur les esprits les plus durs, n'en font aucune sur le vôtre ; vous voulez croupir dans vos vices. C'est un très mauvais signe, et vous avez grand sujet de craindre que votre mesure ne soit déjà pleine. Si vous n'êtes pas encore en cet état, si vous avez quelque reste de bonne volonté, suivez le conseil du Saint-Esprit.

Fili, peccasti, non adjicias iterum, sed et de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur. Avez-vous commis quelque péché par fragilité humaine, n'y ajoutez pas l'obstination ; ne vous opiniâtrez pas à vouloir demeurer en mauvais état les semaines ou les mois entiers, de peur qu'on ne dise de vous comme des enfants de Jacob : *Maledictus furor eorum, quia pertinax.* L'obstination au péché est la veille de la damnation.

Non adjicias. N'ajoutez pas l'impudence à l'effronterie : ne vous glorifiez pas de votre péché ; confondez-vous et humiliez-vous ; marchez la tête baissée et le cœur brisé de douleur et d'amertume, de peur qu'on ne vous dise : *Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate, propterea Deus destruet te.* Dieu se plaît à confondre, à abaisser, à anéantir les orgueilleux. Or, le plus haut point de la superbe, et l'audace la plus téméraire, c'est de se faire gloire du péché. Si vous avez offensé Dieu par la fragilité de votre chair, apaisez-le par l'humilité de votre esprit.

Non adjicias. N'ajoutez pas la persévérance dans le péché, de peur que la coutume ne le rende tout à fait incurable : *Vulneri vetusto et neglecto callus obducitur.*

Non adjicias. N'y ajoutez pas l'insensibilité. Soyez sensible à la perte que vous avez faite ; croyez assurément qu'il ne pouvait vous arriver un plus grand mal que d'offenser Dieu ; que si vous vous fussiez rompu les bras ou les jambes au lieu de commettre ce péché, ce vous aurait été un grand bonheur.

Non adjicias iterum. N'ajoutez pas seulement un péché au précédent ; car peut-être que, si vous retombez, cette chute donnera le dernier coup à votre âme ; que le pre-

[illegible]

[illegible]

mier que vous commettrez mettra le comble à la mesure : *Sed de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur*. Mais priez Dieu que si vos péchés passés l'ont détourné de vous, il ait encore pitié de vous : *Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum*; qu'il vous pardonne les péchés passés, qu'il vous préserve des futurs, qu'il vous donne sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre. *Amen!* (D'après le P. Le Jeune).

1856. **Autre sujet:** On pourrait encore à propos du *Tulerunt ergo Judæi lapides ut jacerent in eum.* (Joan. xii); traiter le sujet ci-dessus n. 1852. Les irrévérences graves dans le Saint Lieu, ne sont-elles pas un crime semblable à celui des Juifs? Ou le sujet suivant :

1857. **Autre plan.** *D'après Bossuet.*

De la vérité.

Mundus... me autem odit quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt (Joan. vii, 7.).

Le monde est injustice et une de ses grandes injustices, c'est de haïr la vérité, non en elle-même ; car quel est l'homme qui pourrait en venir à ce degré de perversité de ne pas aimer le vrai pour lequel son intelligence est faite? (1) Mais que les splendeurs de la vérité qui ravissent nos sens mettent à jour nos défauts, et que la vérité non contente de manifester ce qu'elle est, vienne à nous manifester ce que nous sommes, alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît parce qu'il est trop fidèle. Tous ceux qui font le mal haïssent la lumière en craignant de s'en approcher, parce qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres. Or, nous pouvons considérer la vérité en Dieu qui en est la source, dans notre conscience qui est un reflet de la lumière divine, dans les hommes qui parlent en son nom, où dont la vie sainte est un enseignement ; et de quelque part que la vérité se présente, elle contrarie nos penchants mauvais. En Dieu elle les condamne ; en notre conscience elle nous trouble ; dans les autres hommes elle nous confond, soit qu'ils nous la prêchent, soit qu'ils nous fassent par leurs paroles ou par leurs œuvres des reproches sur notre conduite. Et c'est pourquoi les hommes pervers la repoussent de toutes parts. Mais nous, chrétiens fidèles, apprenons à aimer la vérité partout où elle est : en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain.

I. **En Dieu.** La loi éternelle qui condamne le crime, et récompense la vertu est en Dieu, ou plutôt c'est Dieu lui-même. Et comme cette loi sainte condamne le pécheur, l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition qui fait désirer de pouvoir détruire la loi de Dieu, et Dieu lui-même qui en est le principe.

Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires, la détruisent en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine : ils s'irritent contre ses lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu ; et, se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime? et pour avoir cette impunité, ne voudrait il pas pouvoir abolir, et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu.* (Ps. lii, 1) ; et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que ceux qui ne veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y eût au monde ni justice, ni vérité pour condamner les criminels.

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace ; c'est à Dieu que vous en voulez ; et puisque ces vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas. *Nolumus hunc regnare super nos.*

(1) La vérité, cette lumière du ciel est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise ; la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté, pour la suivre ; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître ; tous nos talents, à la manifester ; tout notre zèle, à la défendre ; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux mages, pour se faire aimer ; et qu'elle se montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, Chrétiens, qu'il se soit enfin découvert dans la personne de son fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde; c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? il a censuré hautement les pécheurs superbes; il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux; il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'évènement? Vous le savez, Chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. *Le monde me hait,* dit-il, *parceque je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises* (Joan., vii. 7.) et ailleurs, en parlant aux Juifs: *C'est pour cela,* dit-il,*que vous voulez me tuer, parce que ma parole ne prend point en vous,*(Ibid.viii, 37.) et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne, qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale du sacrilège qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêt d'un esprit de juif pour crucifier, comme dit l'Apôtre, Jésus-Christ encore une fois. *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (Heb., vi, 6.) Et ne dites pas, Chrétiens, que vous ne combattiez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisque au contraire vous la professez; car ce n'est pas en vain que le même Apôtre a prononcé ces paroles: Ils professent de connaître Dieu et ils le renient par leurs œuvres: *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (Tim., I, 16.) Les œuvres parlent à leur manière et d'une voix bien plus forte que la bouche même: c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent, Messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-Homme; notre insatiable avarice qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie; et notre ambition et notre orgueil qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissements de ce Dieu-Homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres; notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que nous ne sommes Chrétiens qu'à la honte de Jésus-Christ et de son saint Evangile, *Christiani ad contumeliam Christi.*

Que s'il est ainsi, Chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre? Il est juste et très juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours: Retirez-vous de nous Seigneur, nous ne voulons pas vous voir. *Scientiam viarum tuarum nolumus* (Job., xxi, 14.) il nous dira à son tour: *Retirez-vous de moi, maudits* (Math., xxv, 41) et *je ne vous connais pas* (Luc., xiii, 41.); et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot, ce *retirez-vous*; où iront-ils ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain Bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincements de dents: *Ibi erit fletus et stridor dentium* (Matth., xiii, 42.).

Cessons donc, Chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu, n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable; réconcilions-nous sans retard avec elle, en conformant notre vie à ses préceptes. Elle n'est pas éloignée de nous. Elle est au fond de nos cœurs.

1[illegible]8. II. **En nous mêmes** — C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité, suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il en est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que la voyant il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes, et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison, en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Evangile:

« *que Dieu illumine tout homme venant au monde* » (JOAN., I, 9); et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Eglise, qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait, dans l'ancienne Eglise, le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique, tirée de la divine Epître aux Hébreux. (HÉB., VI, 4.)

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'Esprit de Dieu; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens? il vous sera utile de le bien entendre; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

C'est en vain que nous attaquons la loi de Dieu en elle-même; elle est à l'abri de nos coups et elle reste dans son intégrité, malgré nos haines; mais il n'en est pas de même de cette loi, quand elle nous est manifestée par notre conscience; car au dedans de nous, nous pouvons en quelque sorte mettre nos mains dessus, la falsifier et l'obscurcir; et le pécheur, ne pouvant rien à la source, s'en prend du moins au ruisseau qui en découle, nous faussons nos consciences, afin de ne pas voir en quoi nous faisons le mal.

D'abord, il y a l'indifférence, qui fait qu'on n'étudie pas la loi, afin de ne pas la connaître, ou qu'on oublie la loi, après qu'on l'a connue, afin de la transgresser plus à l'aise; on étouffe les cris de la conscience et de la raison, afin de dormir à l'aise dans le péché. La raison est un miroir dans lequel nous découvrons les taches de notre âme. On évite d'y porter ses yeux; ou encore nous cherchons à altérer la règle de notre vie, ou nous nous déguisons à nous-mêmes nos dérèglements. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans; lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat, ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend, premièrement, au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut corrompre la fidélité de sa glace, qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise, d'une bonne grâce achetée, elle repaît sa vanité et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mondaine nous rend odieux à nous-mêmes. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté. Si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Evangile; elles ne sont pas si fâcheuses ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, Chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité qui est si profondément empreinte en nos âmes; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude. Il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions, il dore si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Notre amour-propre nous fait voir une conversion sincère dans le dégoût qu'on éprouve pour certains crimes, et il nous fait voir du zèle dans la sévérité avec laquelle nous condamnons les défauts d'autrui.

C'est ainsi qu'on combat la vérité jusque dans sa conscience et dans sa raison. Pas d'illusions, mes Frères, ne nous séduisons pas nous-mêmes; car on ne peut échapper aux regards de Celui qui scrute les cœurs.

1859. III. **Dans les hommes.** — Si la vérité a le droit de régler la vie de l'homme et de la juger, elle a à plus forte raison celui de la reprendre. Saint Augustin dit que comme on nous enseigne par le précepte ce que nous avons à faire, on nous montre par les reproches que, si nous ne le faisons pas, c'est par notre faute; et, en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de cette censure; car, quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse; c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue; il se cache ainsi à lui-même, plus de la moitié de son crime, Dieu lui suscite un censeur charitable, mais rigoureux, qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute; et, lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction; et c'est pourquoi le divin Apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : *Reprenez-les*, dit-il, *durement* : *Increpa illos dure* (TIT., I, 13), c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudents des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la cha-

rité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Les pécheurs ne sont pas assez humbles pour supporter qu'on les reprenne. Quelque justes que soient les reproches, ils savent les éluder, et se tournent contre celui qui les leur fait : *Et donc*, dit le saint Apôtre, *je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité? Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis*? (Galat., iv, 16.) Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices; pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : *C'est vous-même qui êtes cet homme*: (II, Reg., xii, 7.) C'est à vous qu'on parle ; ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle, et cela pour quelle raison? C'est qu'ils aiment, dit saint Augustin, la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures ! *Amant eam lucentem, oderant eam redarguentem.* Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle; elle commence à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes, parce qu'ils sont difformes : *Amant eam cum seipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat* (ibid). Aveugles, qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets. Ils veulent cependant, les insensés, que la vérité se découvre à eux, sans découvrir quels ils sont; et il leur arrivera au contraire, par une juste vengeance, que la lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera cachée : *Indè retribuet eis, ut qui se ab eâ manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta* (Ibid.). Par conséquent, Chrétiens, que les hommes qui ne veulent pas obéir à la vérité, souffrent du moins qu'on les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout à fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi ! veulent-ils encore étouffer sa voix? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule? Comme si faire bien ou mal c'était une chose indifférente. Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, que l'Evangile l'ordonne: il veut que la censure soit exercée et que les pécheurs soient repris ; *parce que*, dit saint Augustin, *s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice.*

Au saint Tribunal, et dans la société même de ceux avec qui nous vivons, cherchons des amis et non des flatteurs, des médecins charitables qui nous guérissent, et non des empoisonneurs qui justifient nos désordres ; au lieu de voir avec une sorte de haine la conduite des Chrétiens fidèles qui est une censure secrète de la nôtre, admirons-la et cherchons à l'imiter.

Enfants de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc ; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, Chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas longtemps en querelle avec un ennemi si redoutable ; accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce puissant adversaire, ayons la vérité pour amie, suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour et dont toutes les actions sont éclairées; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

186*. — **Autre plan**, *sur la vérité, d'après Bossuet.* Les anciens philosophes ont découvert quelques rayons de la vérité. Ils ont frappé à sa porte, comme dit Tertullien ; et s'ils n'ont pu entrer dans son sanctuaire, ils lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit qu'après le naufrage de la chute, Dieu ait voulu laisser en nous quelques restes de nos premières grandeurs, soit que dans une grande tempête d'opinions, quelques hommes aient été poussés comme d'aventure au port de la vérité, soit que la Providence pour les convaincre de leurs erreurs ait fait éclater sur eux un rayon de sa lumière, il est certain que les païens ont connu quelques vérités ; mais saint Paul leur a reproché de les tenir captives: les philosophes n'osaient pas les enseigner au peuple Ils ont connu Dieu, ils ne pouvaient pas l'ignorer à la vue du monde, et ils ne l'ont pas glorifié. Il fallait J.-C. pour annoncer l'Evangile aux pauvres, et depuis lui la vérité est annoncée partout.

O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages ; je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de ma vie ; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole: ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné par miséricorde vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le Prophète (Ps. cxxxvi. 6), et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, si je ne te rends témoignage. La vérité est un bien commun : quiconque la possède la doit à ses frères, selon les occasions que Dieu lui présente, et quiconque se veut rendre particulier ce bien universel du genre humain, mérite bien de le perdre, et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire, le mensonge et l'erreur.

Mais, Chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité,

qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle, car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées, et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle. Comment pouvons-nous, en croyant de si grands mystères, les déshonorer par nos œuvres? Pourquoi craindre de bâtir sur ce fondement comme s'il était ruineux, quand c'est la pierre angulaire la plus ferme qui le soutient.

Mais, outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même; il lui faut un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service. (Bossuet.)

1861. **Dimanche des Rameaux**. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (V. n. 1218.) Il faut le redire à toutes les messes plus ou moins brièvement.

1862. **Jeudi saint**. — Le matin, l'institution de l'Eucharistie (n. 1415); le soir, l'agonie de Notre-Seigneur (n. 1269).

1863. **Vendredi saint**. — La Passion (n. 1278). Ou bien le sujet suivant.

Autre plan. *Sur la Passion, d'après Bossuet.*

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum (I Cor. II, 1). Quelques connaissances que nous ayons acquises dans les sciences, dans les arts, ou dans les affaires, il en faut venir à la science de saint Paul qui est la plus nécessaire, et la seule nécessaire : Jésus et Jésus crucifié. Tout se réduit là, mais ces deux mots embrassent tout. C'est sur la croix que Jésus étendant ses bras nous ouvre le livre sanglant où nous pouvons apprendre tous les secrets de Dieu, tout ce qu'il a fait pour le salut des hommes, la règle invariable de nos jugements et de notre conduite, en un mot un mystérieux abrégé de l'Evangile et de la théologie.

Si le Pontife de l'ancien Testament portait sur sa poitrine ces mots : *Doctrine et vérité*; le Pontife de la nouvelle Alliance, dont l'autre n'était que la figure, a toujours eu imprimées sur sa poitrine la doctrine et la vérité; et il les porte d'une manière plus éclatante, quand il va accomplir la grande fonction de son sacerdoce, le sacrifice. Approchons-nous donc de la croix, et voyons la doctrine et la vérité écrites en lettres de sang par autant de caractères que le corps sacré a de blessures. Mais pour apprendre avec méthode cette science sainte, considérons en notre Sauveur, ce qu'il a sacrifié, ce qu'il a acquis, ce qu'il a conquis. Il a sacrifié tous les biens que les hommes estiment, il a acquis les âmes, il a conquis le ciel pour lui et pour nous. Ce mystère est donc un résumé de toute la doctrine catholique et il est aussi la règle de nos mœurs, car il nous apprend à sacrifier tous les biens périssables, à sauver nos âmes que Jésus a rachetées, à conquérir le ciel qu'il nous a mérité. Toute la science du christianisme se résume donc en Jésus-Christ crucifié. Voyons-le plus en détail.

1864. I. *Ce que Jésus-Christ a sacrifié.* Les hommes n'auraient point de peine à aimer les biens éternels, s'ils savaient mépriser les biens périssables. Nous irions droit à Dieu, si nous n'étions retenus par les attaches que les sens font naître sur notre route. Le premier pas dans la voie du ciel, c'est donc de mépriser les biens qui nous environnent; et il est aussi le plus difficile, puisque nous avons peine à comprendre que les choses que le monde estime méritent le mépris, que nous ne devons pas par conséquent craindre de les perdre, ni oublier notre âme pour les conserver. Mais la croix est le livre qui va nous l'apprendre.

Celui qui y est étendu, c'est la sagesse éternelle. Il sait apprécier les choses à leur juste valeur, il a toujours estimé ce qui méritait l'estime, la foi de la Chananéenne et celle du Centenier, le mérite de la veuve qui jetait une obole dans le trésor du temple, et le prix même d'un verre d'eau. Par conséquent, il est facile de conclure que ce qu'il a rejeté avec mépris n'était digne d'aucune estime Mais qu'a-t-il méprisé? ouvrez les yeux; lisez le livre sanglant de la croix, les caractères sont gravés avec le fer sur le corps du Sauveur. Il a méprisé les faux biens : il est dépouillé de ses vêtements; il a méprisé les plaisirs : depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'a pas une place saine; il a méprisé les insultes, les perfidies des hommes, et la mort elle-même. Il n'a rien aimé de ce que le monde aime, il n'a rien craint de ce que le monde redoute. Il veut ainsi rompre les liens qui nous retenant à la terre nous empêchent d'aller à Dieu; et afin que nous puissions acquérir le bien que nous désirons, il nous a appris en souffrant à mépriser ce que nous craignons. Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui se réduit en même temps volontairement à la nécessité de tout souffrir, et de tout sacrifier.

C'est l'envie qui le poursuit, c'est elle qui fait oublier tous ses bienfaits, et qui ne peut

être assouvie par aucun supplice. Quand ces méchants, dit saint Augustin, lui rendraient le mal pour le mal, ils ne seraient pas innocents ; en ne lui rendant pas le bien pour le bien, ils sont ingrats, mais ils en viennent à lui rendre le mal pour le bien.

Et Jésus ne se défend pas. *Hæc est hora vestra et potestas tenebrorum.* Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite ; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse ; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu ; tout est lié jusqu'à sa langue, il ne répond pas, quand on l'accuse ; il ne murmure pas, quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus qui forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences, on n'entend point de murmures, on n'entend pas seulement sa voix : *Non aperuit os suum* (Is., LIII, 7) : bien plus il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh ! un ver de terre que l'on foule aux pieds fait, encore quelque effort pour se retirer ; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement ; *Faciem meam non averti* (Isa., L, 6). Je n'ai point détourné mon visage.

Que fait-il donc dans sa Passion ? le voici en un mot dans l'Ecriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* : il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter. *Tradebat autem* (I. Pet., II, 23) ; il se donne à eux, pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne ses lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâtons, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence ; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même ; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas ; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injuste* ; il la reçoit, et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâtons ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou ; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleur ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main qu'on la cloue ; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à la misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem* ; il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Voilà comment les hommes traitent le Fils de Dieu. Voilà l'injustice du monde ; et par conséquent quel cas doit-on faire de ses flatteries, ou de sa haine ? Le monde serait-il capable désormais d'avoir encore quelque attrait pour nous ? Non sans doute, il n'a plus d'éclat ; maintenant le monde est crucifié. Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix. Dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil, et répandit pour quelque temps les ténèbres sur le monde qui est l'ouvrage de Dieu, mais il a obscurci pour jamais ce qui brille, ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusions qui est l'ouvrage du démon et qui a ajouté à l'égard du Sauveur la dérision à la cruauté, et Jésus a été rassasié d'opprobres, pour nous apprendre à fouler aux pieds l'honneur du monde, et à mépriser ses insultes, comme il a subi toutes les douleurs pour nous désabuser de ses perfides plaisirs, et de ses faux biens. (1) Chrétiens, lisons notre livre et apprenons à ne pas sacrifier pour si peu nos âmes que Jésus a rachetées.

(1) [illegible]

1865. II. *Il a acquis nos âmes.* (Voir la note de Bossuet du nº 922.)

Le péché nous avait vendus à Satan qui nous avait vaincus, et nous étions devenus sa conquête. Dieu était justement irrité contre nous. Nul ne peut se racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son âme. C'est en vain que le genre humain cherche des victimes et fait couler leur sang à grands flots. *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Tunc dixi ecce venio*: il verse son sang; le Père accepte ce sacrifice d'un prix infini; et il pardonne au coupable par considération pour l'innocent qui se sacrifie pour eux. Nos âmes sont rachetées. *Empti enim estis pretio magno, non corruptibilibus auro et argento redempti estis sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi. Nolite fieri servi hominum.* Les hommes vous attirent pour vous perdre, ils vous disent qu'ils vous aiment: Jésus vous a aimé davantage; ils vous promettent des biens; ces biens ne valent pas votre âme. Ne vous vendez pas pour si peu de chose. Quand vous voulez pécher, si vous perdez de vue Dieu qui vous regarde, songez du moins à ce que vous valez. Que chacun de nous ait une si grande idée de lui-même, qu'il rougisse à la seule pensée du péché.

Empti estis, nous ne sommes pas à nous-mêmes, Jésus-Christ nous a achetés et payés cher. L'achat n'est pas une perte, mais un échange. Je me dessaisis en achetant de ce que je donne, je ne le perds pas, car ce que je reçois le remplace. Notre-Seigneur ne nous a pas achetés avec de l'or et de l'argent qui ne lui coûtaient rien; pour faire voir combien il estime nos âmes, il les a payées de son sang, et nos âmes en sont le prix. Par conséquent, nous lui tenons en quelque sorte lieu de sa chair et de son sang qu'il a sacrifiés pour nous; lorsque nous nous retirons de lui, nous lui faisons la même injure que si nous lui arrachions un de ses membres. Ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Il ne nous achète que pour nous sauver et nous ouvrir le ciel.

III. *Jésus a conquis le ciel.* Jésus est chargé de tous les péchés des hommes. Il faut par conséquent qu'il porte les coups de la justice divine qui est armée contre lui, et il lutte contre ses traits par ses douleurs et par son obéissance. Son Père le laisse sans consolation; il l'abandonne à la rage de tous; Jésus ne parle plus à son Père qu'en tremblant; tous ses autres tourments ne sont pas comparables à ce que le divin Sauveur éprouve quand il dit: *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti*; mais pendant cette lutte entre la justice du Père et la soumission douloureuse du Fils, notre réconciliation avec le Père se négociait. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* Comme on le voit quelquefois dans un grand orage, le ciel semble éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu, et reprend sa première sérénité: ainsi la justice divine éclatant sur Jésus de toute sa force, s'apaise peu à peu en se déchargeant; la nuée se dissipe; le Père reprend son visage serein; et pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il pardonne à ceux-ci sans réserve pour l'amour de son Fils innocent. O ciel, enfin tu nous es ouvert; nous ne sommes plus chassés de notre patrie! Jésus nous a conquis le ciel; mais nous devons le conquérir nous-mêmes par les mêmes armes que Notre-Seigneur Jésus l'a conquis, par la douleur immense qu'il a conçue à la vue des péchés dont il s'était fait caution, et par son obéissance aveugle à la volonté de son Père. C'est par la contrition, par la pénitence, c'est par l'obéissance à la volonté de Dieu, soit qu'elle se manifeste par les épreuves que nous avons à subir, ou par l'ordre de nos supérieurs, que nous pourrons conquérir le ciel.

Mais c'est maintenant qu'il faut faire pénitence. Les bourreaux l'ont faite en descendant du calvaire, le larron l'a faite à côté du Sauveur, comment chrétiens, la repousserions-nous, etc.

N. B. *On pourrait aussi donner ce même jour le sermon sur les trois crucifiés*, nº 2065.

1866. **Autre plan.** — *D'après le P. Bourdaloue. Prædicamus, Christum crucifixum... Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Il ne s'agit point ici de pleurer la mort de Jésus Christ, mais il s'agit d'y reconnaître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu. En deux mots, vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse, et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de *sa puissance.* Le monde jusqu'à présent n'a regardé ce mystère que comme

fait tout cela sans se mettre en peine du scandale des Juifs, ni du mépris des Gentils: prévoyant que les premiers ne voudront jamais reconnaître un Messie crucifié, et que les autres le traiteront de fou et d'insensé: *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam.* Il n'importe: que le Juif s'en scandalise et que le Gentil s'en moque; ce Dieu si grand par lui-même veut être donné en spectacle aux anges et aux hommes: je dis en spectacle de confusion: car quelle confusion pour lui quand on le chargea de ce bois infâme, l'objet de la malédiction et de l'exécration du peuple! quelle confusion quand il fallut sortir en cet état et se faire voir dans la place publique! C'était ainsi qu'il fallait faire mourir l'orgueil des hommes. (BOURDALOUE).

une folie, et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement *sa sagesse*.

1. C'est dans le mystère de la croix que J.-C. a fait paraître toute *la puissance* d'un Dieu ; car J.-C. est mort, et il est mort en Dieu. 1) Un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort. 2) Un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort. (1) 3) Un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, et qui expirant sur la croix, triomphe par sa croix même de l'infidélité du monde ; n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez en Homme-Dieu ? Or, c'est ainsi que J.-C. est mort.

1) Jésus-Christ est mort après avoir prédit toutes les circonstances de sa mort. A l'entendre parler de sa Passion longtemps avant sa Passion, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé, tant il est exact à en marquer jusques aux moindres particularités. Il y avait déjà des siècles entiers que les Prophètes avaient prédit cette mort et toutes ses circonstances ; cependant la preuve était encore bien plus sensible et plus convaincante dans la prédiction immédiate qu'en faisait Jésus-Christ lui-même. Aussi tout ce qu'il avait marqué des livres de Moïse et des Prophètes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après, et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort.

2) Jésus-Christ est mort en faisant des miracles. Il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil ; preuve de la vérité de ses miracles. Il n'y eut qu'un seul miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion : c'était de se sauver lui-même. Mais pourquoi ne le fit-il pas ? parce que ce seul miracle eût détruit tous les autres, et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris. Il a accepté librement et volontiers la mort, car en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût et qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la Rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, et c'est en ce sens qu'il disait : *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso.*

Je dis plus, et Jésus-Christ dans la conjoncture où je le considère, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même, et ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et plus au-dessus de l'homme que s'il l'eût en effet voulu ? Enfin cette douceur envers ses ennemis, cette charité héroïque, cette paix et cette tranquillité qu'il fit paraître dans sa passion, tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et pleine de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, et qu'il se fût détaché de la croix ?

Il est vrai que ce Dieu mourant a eu ses langueurs et ses faiblesses, mais ses faiblesses et même ses langueurs étaient autant de miracles ; s'il sue dans le jardin, c'est une sueur de sang ; si quelques moments après sa mort on lui perce le côté, il en sort du sang et de l'eau.

3) Jésus-Christ, par l'infamie de sa mort, est parvenu à la plus haute gloire, et, expirant sur la croix, il a triomphé par sa croix même de l'infi-

(1) Nous retranchons ici une des subdivisions du P. Bourdaloue comme n'étant pas exacte. Ce célèbre prédicateur a prétendu qu'il a fallu que N.-S. fît un miracle pour mourir ; or, la doctrine vraie c'est que le corps de N.-S. était passible et mortel et que par conséquent il ne faut pas recourir à un miracle pour expliquer sa mort ; car le Verbe a pris une nature humaine semblable à la nôtre, excepté le péché. Son humanité était donc mortelle, (*connaturaliter*), et cette proposition d'après Perrone est voisine de la foi. De ce détail nous tirons une conclusion bien pratique et bien importante pour nos vénérés confrères dans le sacerdoce. C'est qu'il faut bien connaître sa théologie avant de lire les sermonnaires même les plus remarquables, même Le Jeune, même Bossuet, même Massillon, etc., et à plus forte raison les autres orateurs d'un ordre inférieur, autrement on risquerait sans s'en douter de leur emprunter, avec des passages que l'on croira remarquables, des inexactitudes qui peuvent avoir dans certains cas des conséquences très funestes pour les fidèles.

delité du monde. Au seul nom de Jésus crucifié, tout fléchit le genou, comme Dieu l'avait révélé à saint Paul, dans un temps où tout semblait s'opposer à un effet si merveilleux (1). Nous avons peine à comprendre l'obstination et l'aveuglement des Pharisiens, après tant de miracles qu'ils avaient vus, nous en voyons actuellement un encore plus grand, je veux dire le triomphe de la croix ; et notre foi, malgré ce miracle, est toujours languissante et chancelante. Pour bien profiter de ce mystère, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire onction, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle. Il faut que Jésus-Christ mourant fasse un miracle en nous, et c'est le miracle de notre conversion.

II. C'est dans le mystère de la croix que Dieu a fait éclater plus hautement *sa sagesse.* (2) Il fallait deux choses : 1) Satisfaire Dieu offensé : 2)

(1) Le monde lui avait disputé la réalité et l'éclat de sa Royauté : il ne l'avait traité de Roi que par dérision : toutes les marques de sa Royauté avaient été de nouveaux opprobres : le sceptre, un vil roseau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleurs ; le trône, un bois infâme, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais, aujourd'hui, ces marques d'une Royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce faible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des Césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes : et un Roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers sera plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avait conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes ; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre ; un trône de grâce et de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut ; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle ; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance.

La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux, le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par la mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint ! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore : la malice de ses frères qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avait enseveli ; et tous les peuples de l'Egypte, et l'univers entier reconnaissent sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terra Ægypti.*

Mais, mes Frères, tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ : sa Croix triomphe du Ciel et de l'Enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent ; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos ?* Les morts entendent aujourd'hui sa voix et sortent de leurs tombeaux ; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions ! (MASSILLON.)

(2) Comme l'a remarqué Tertullien, les païens, au lieu de se soumettre à leurs dieux, se faisaient les juges et les censeurs de leurs dieux, on délibérait en plein Sénat s'il fallait admettre un dieu dans le Capitole ou non, et selon les goûts et les avis différents, ce Dieu était exclu, ou était reçu : s'il agréait aux juges qui en devaient décider, il passait au nombre des dieux ; mais si cette approbation juridique venait à lui manquer, on le rejetait avec mépris. De sorte, ajoute Tertullien, que si ces prétendus dieux ne plaisaient pas aux hommes, ce n'étaient plus des dieux ; *Nisi homini deus placuerit, deus non erit* N'est-ce pas là le dernier aveuglement de l'esprit humain ?

Or, Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, cet aveuglement règne encore aujourd'hui dans le monde ; et ce qu'il y a de bien déplorable, c'est qu'il ne règne plus parmi les Païens, mais au milieu du Christianisme. On voit dans le Christianisme des hommes à qui leur Dieu, si je puis ainsi parler, ne plaît pas ; ils ne trouvent pas bon qu'il se soit fait ce qu'il est, ni qu'il ait été ce qu'il a voulu être ; s'il s'est fait homme, cela les révolte : en qualité d'homme, il a voulu s'anéantir et souffrir ; mais ils le voudraient dans l'éclat et dans la grandeur ; et s'ils pouvaient le réformer, ils en feraient un tout autre Dieu Car voilà l'idée, ou plutôt la présomption de tout ce qu'on appelle esprits forts du monde, c'est-à-dire, des libertins du monde, des sensuels du monde, des ambitieux du monde, et même des femmes du monde. Combien en voyons-nous, jusqu'entre les personnes du sexe, corrompues par la mollesse des sens et emportées par la vanité de leur

Réformer l'homme perverti et corrompu. Or, pour parvenir à ces deux fins, point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix du Sauveur.

1) Point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix de Jésus-Christ pour satisfaire Dieu offensé. Dieu ne pouvait être satisfait que par un Homme-Dieu, et qu'a-t il fait cet Homme-Dieu, ou plutôt que n'a-t-il pas fait ? En quoi consistait l'offense de Dieu ? en ce que l'homme avait affecté d'être semblable à Dieu : *Eritis sicut dii ;* et moi, dit l'Homme-Dieu, pour satisfaire mon Père, je m'abaisserai au-dessous de tous les hommes : *Ego autem sum vermis et non homo.*

esprit, en venir là ? En vérité, mes Frères, conclut saint Hilaire, s'adressant à ces faux sages, il faut que nous ayons porté notre orgueil au dernier excès ; et s'il nous était permis, je pense que nous irions jusque dans le ciel corriger le mouvement des astres, que nous donnerions un autre cours au soleil, et qu'il n'y aurait rien dans la nature que nous n'entreprissions de changer : *Si liceret, et corpora et manus in cœlum levaremus.* Ainsi s'expliquait ce grand Evêque. Mais ce qui n'est pas possible à nos corps, parce que leur poids les tient attachés à la terre, notre esprit le fait. Car il s'élève non seulement jusque dans le ciel, mais au dessus du ciel ; et non content d'attenter sur les œuvres du Seigneur, il attente sur le Seigneur même, en raisonnant sur ses mystères, et en s'offensant de l'état humble et obscur où il s'est réduit pour nous.

Eh ! ne nous scandalisons pas de ce qui a été la cause essentielle de notre bonheur. C'est la pensée de Tertullien. Scandalisez-vous de tout le reste, mais épargnez au moins la personne de votre Sauveur ; épargnez sa croix, puisqu'elle vous a donné la vie ; épargnez-la, puisqu'elle est l'espérance de tout le monde. *Parce, obsecro, parce huic spei totius orbis.* Si c'étaient les anges qui s'en offensassent et qui s'en scandalisassent, cela serait en quelque sorte plus supportable ; Jésus-Christ n'a pas souffert pour eux ; mais que ce soit vous pour qui ce Sauveur est venu et pour qui il a voulu mourir, c'est un scandale qui doit soulever contre vous toutes les créatures. Et ne me dites point, poursuivait Tertullien, que l'humilité de la croix était indigne de Dieu ; car elle a été utile à votre salut ; or, dès qu'elle a été utile à votre salut, elle a commencé à être digne de Dieu, puisqu'il n'y a rien qui soit plus digne de Dieu que le salut de l'homme : *Nihil tam dignum Deo quàm hominis salus.* Ne me dites point que la mort est un opprobre dont un Dieu ne devait pas être susceptible ; car ce que vous appelez l'opprobre de mon Dieu, c'est ce qui est la guérison de mes maux et le sacrement de ma réconciliation : *Totum Dei mei dedecus sacramentum fuit meæ salutis.* Or, il faudrait que je fusse bien méconnaissant et bien insensible, si je venais à concevoir du mépris pour cet opprobre si salutaire, et par conséquent si respectable et si aimable pour moi.

Mais savez-vous pourquoi nous nous scandalisons de la croix de notre Dieu ? c'est justement parce qu'elle est un remède contre nos désordres ; voilà ce qui nous blesse : car nous ne voulons point de ce remède ; nous nous trouvions bien de nos maladies, et bien loin d'en souhaiter la guérison, nous ne cherchions qu'à les entretenir et qu'à les accroître : le Fils de Dieu est venu nous dire qu'il en fallait sortir, et c'est ce qui nous a déplu ; s'il nous avait dit toute autre chose, nous l'aurions écouté ; s'il nous avait proposé les fables du paganisme, nous les aurions reçues : mais parce qu'il nous a révélé des mystères qui tendent à la réformation de notre vie et à la destruction de nos passions, voilà pourquoi nous nous sommes révoltés : semblables à ces frénétiques, qui se tournent avec fureur contre ceux-mêmes que la charité emploie auprès d'eux pour les soulager. C'est ainsi, continue saint Augustin, que votre Dieu, tout adorable qu'il est, est devenu un sujet de contradiction pour les superbes, parce qu'en s'humiliant il a prétendu rabattre leur orgueil. Comme si c'était peu à l'homme d'être malade, s'il n'y ajoutait encore de se glorifier dans son propre mal, et de trouver mauvais qu'on entreprenne de l'en délivrer. Que je parle à un grand du monde d'un Dieu enfant, d'un Dieu caché dans une crèche, cela le trouble ; non pas à cause de la difficulté qui paraît dans ce mystère, car souvent il ne pense pas à cette difficulté, et peut être ne l'a-t-il jamais examinée ; mais parce que ce mystère condamne tous les projets de son ambition, et tous les desseins injustes et criminels qu'il a conçus d'agrandir sa fortune à quelque prix que ce soit. Que je mette devant les yeux à une femme du monde un Dieu souffrant et couvert de plaies ; son cœur se soulèvera ; non pas pour l'impossibilité qu'elle y voit, car elle n'y en voit point, mais parce qu'un Dieu dans cet état est un reproche sensible de ses délicatesses, de son amour-propre, du soin qu'elle prend de son corps. Et pour preuve de ce que je dis, que je propose à l'un et à l'autre le mystère d'un Dieu en trois Personnes, qui est encore bien plus incompréhensible que celui d'un Dieu humilié, ni l'un, ni l'autre ne s'en offensera ; pourquoi ? parce que le mystère d'un Dieu en trois Personnes ne porte point de conséquence immédiatement contraire à l'ambition de l'un, ni au luxe et aux mondanités de l'autre.

Ne cherchons donc point la véritable source de nos scandales ailleurs que dans nous-mêmes, que dans nos vices, dans nos inclinations criminelles, dans nos dérèglements. (Bourdaloue).

L'homme s'était révolté contre Dieu ; et moi, dit l'Homme-Dieu, je me ferai obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

L'homme par une intempérance criminelle avait mangé du fruit défendu ; et moi, dit l'Homme-Dieu, je me ferai un homme de douleurs : *Virum dolorum.* Pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ?

Ce n'est pas assez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaitement comprendre trois choses auxquelles se doit rapporter toute la sagesse de l'homme, et dont la connaissance était pour vous et pour moi essentiellement attachée au mystère de Jésus-Christ mourant sur la croix ; savoir : (*a*) ce que c'est que Dieu ; (*b*) ce que c'est que le péché ; (*c*) ce que c'est que le salut. Or, un mystère qui me donne de si hautes idées de Dieu, qui m'inspire une horreur infinie pour le péché, et qui me fait apprécier mon salut préférablement à tous les autres biens, ne doit-il pas être un mystère de sagesse ?

2) Point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix de Jésus-Christ pour réformer l'homme perverti et corrompu par le péché. Il y a trois sources du péché, selon saint Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie. Trois concupiscences dont voici les remèdes que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel et qu'il nous présente dans sa passion : le dépouillement de toutes choses et la nudité où il meurt, contre l'amour des richesses, qui est la concupiscence des yeux ; ses humiliations, contre l'ambition, qui est l'orgueil de la vie ; ses souffrances contre la sensualité, qui est la concupiscence de la chair.

Mais pourquoi fallait-il que Jésus-Christ sans être sujet à nos maux, en éprouvât les remèdes dans sa personne ? Il le fallait pour nous les adoucir et pour nous en persuader l'usage.

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès, les excès de l'homme par les excès d'un Dieu ? Et moi je dis : quelle sagesse d'avoir corrigé des excès de malice par des excès de perfection, des excès d'iniquité par des excès de sainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour ? — La croix de Notre-Seigneur est donc un mystère de gloire, et il y a lieu de nous écrier avec saint Ambroise : *Si opprobrium tuum gloria est, Domine Jesu, quid erit gloria tua ?*

En voilà trop pour confondre un jour notre raison dans le jugement de Dieu, et n'est-il pas déjà commencé pour nous ce jugement ? Car dès aujourd'hui ce Sauveur mourant s'est mis en possession de juger le monde : *Nunc judicium est mundi.* Sa croix sera produite contre nous à la fin des siècles : *Tunc parebit signum Filii hominis.* Pensée terrible pour un mondain, c'est la croix de Jésus-Christ qui me jugera. Au contraire, pensée consolante pour une âme fidèle et juste. O pécheurs, embrassez cette croix avec repentir si vous ne voulez pas qu'elle vous condamne ; et vous, justes, attachez-vous à elle jusqu'aux derniers soupirs.

1867. **Pâques.** — Voir aux fêtes.

1868. **Premier dimanche après Pâques.** — Le prodigue (n. 1228, afin d'inviter ceux qui n'ont pas rempli le devoir pascal à le faire encore.

1869. **Autre sujet :** A propos des paroles de l'Evangile : *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis et quorum retinueritis retenta sunt.* On pourrait dans le même but prêcher la divinité et la nécessité de la confession. (V. n. 854 et suiv.)

1870. **Autre sujet :** Enfin, après un avis bien senti sur le sujet précédent, on peut sur les paroles de Notre-Seigneur, *Dixit eis: pax vobis*, parler de la paix.

La Paix.

Notre-Seigneur est venu pour la donner à l'homme. Il a été annoncé par les prophètes comme le *prince de la paix, l'Evangélisateur de la paix :* à sa naissance les anges ont chanté : *Pax hominibus.* Au sermon sur la montagne, il a proclamé heureux ceux qui ont la paix. Avant de mourir, il a dit : *Pacem relinquo vobis.* Après sa résurrection, ayant comme consommé

tous ses mystères, il donne la paix à ses Apôtres et à son Eglise. La paix, c'est le fruit de tous ses travaux et de ses souffrances. La paix, la tranquillité de l'âme, c'est le bonheur de l'homme ici-bas ; car tous les autres biens sans la paix sont amers ; avec la seule paix, tous les maux paraissent doux. La paix, c'est le seul bien qui dépend de nous et que nous puissions nous procurer librement. Il en est qui ne peuvent être riches, etc., cependant ils peuvent avoir une bonne conscience. Les autres biens peuvent nous être ravis malgré nous. Personne ne peut malgré nous, nous ôter le témoignage de notre conscience. O mes frères, recueillons ce souhait de Jésus et ayons la paix : I, avec Dieu, II, avec le prochain, III, avec nous-mêmes. I. Avoir *la paix avec Dieu*, c'est n'avoir rien à craindre du côté de Dieu ; par conséquent 1o c'est avoir satisfait à sa justice pour nos égarements passés : sans cela, nos péchés seraient une réponse de mort qui retentirait dans notre cœur et qui crierait : *Reus est mortis*. Aussi, *non est pax impiis* ; point de repos pour qui ne craint pas Dieu. Le glaive de la justice est suspendu sur sa tête ; il est prêt à frapper : et quand frappera-t-il ? Il peut frapper à toute heure et le jour et la nuit, au milieu des fêtes et pendant le sommeil. C'est donc en faisant pénitence de ses péchés passés, en se confessant qu'on peut effacer la sentence de condamnation portée contre soi. Aussi Notre-Seigneur en souhaitant la paix institue-t-il le sacrement de pénitence, en disant : *Quorum remiseritis*. O vous qui avez reçu ce sacrement, que vous êtes heureux ! (Enumérer les effets de la confession) : et vous qui n'auriez pas encore rempli ce devoir, voudriez-vous garder toujours dans votre cœur ce péché qui vous torture ? Garderiez-vous dans votre sein une vipère venimeuse ? Resteriez-vous étrangers au bonheur que Dieu donne à ses amis ? 2o Pour n'avoir rien à craindre de Dieu, il faut observer sa loi. Celui qui transgresse la loi des hommes, craint sans cesse d'être surpris par la justice. Le contrebandier est sans cesse dans les transes. Et Dieu est-il moins à craindre que les douaniers ? et la transgression de sa loi mérite-t-elle de moins grands châtiments que celle des lois humaines ? *Quis restitit ei et pacem habuit ?* Donc, vous qui avez la grâce, gardez-vous de la perdre. *Nolite timere eos qui occidunt corpus*. Et si vous observez fidèlement la loi de Dieu, *gaudium vestrum nemo tollet* ; car votre récompense vous est assurée au ciel. *Scio cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem*. Celui qui vit dans le péché, dit saint Chrysostome, est puni en ce monde par les remords avant d'être tourmenté en enfer ; mais celui qui acquiert d'abondants mérites, jouit ici-bas d'une grande joie, en attendant la récompense preparée.

1871. II. *Ayons la paix avec nos semblables*. On l'a, quand on n'a rien à craindre d'eux, quand on n'a contre eux aucun fiel dans le cœur. 1o Il en est qui craignent le mal que les méchants peuvent leur faire. Les méchants ne peuvent nous faire qu'une sorte de mal véritable, c'est d'exciter en nous la haine ; ceux qui gardent dans leur cœur ce sentiment, si opposé à l'esprit du christianisme, croient quelquefois nuire à leur prochain par leurs désirs de vengeance. Hélas ! ils ne nuisent qu'à eux-mêmes. *Qui non diligit, manet in morte*. Quel bourreau que la haine ! elle arme l'un contre l'autre, deux êtres faits pour s'aimer. Elle déchire le cœur qui ne lui est pas fermé et le remplit d'amertume. 2o La charité envers le prochain est un baume qui adoucit tout, qui cicatrise toutes les blessures. Elle sait des ennemis faire des amis ; c'est par des bienfaits qu'on apprivoise des animaux féroces, c'est par des services rendus, c'est par la douceur, par de bons procédés, qu'on désarme les méchants.

3o Et ne réussit-on pas à les désarmer, si on les aime, le support de leurs injustices, de leurs persécutions est une matière à d'abondants mérites et la source par conséquent des faveurs du ciel. Que rien donc en nous n'altère la charité. Sachons pardonner, oublier les injures et supporter les défauts d'autrui, rendre le bien pour le mal, et rien ne troublera notre paix.

1872. III *Avec nous-mêmes*. La paix avec Dieu et avec le prochain prépare la paix avec soi-même. Et nous avons besoin de cette paix, car le cœur humain peut être agité par les passions, comme l'océan par les tempêtes. *Unde bella et lites in vobis ?* ... *Ex concupiscentiis quæ militant adversus animam. Non transit ad summam pacem, ubi summum silentium*, dit saint Augustin, *nisi qui cum magno strepitu prius cum suis vitiis belligeravit*.

A moins que vous n'arrachiez de votre cœur l'amour désordonné de vous-mêmes, courez où vous voudrez, vous trouverez partout de quoi vous troubler et vous embarrasser. Comment faire la paix avec des ennemis irréconciliables, si on n'en triomphe par une lutte continuelle? Donc, *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes.*

Beati pacifici. Heureux les pacifiques, heureuses les âmes qui, ayant péché et fait pénitence, jouissent de la consolation du pardon obtenu et marchent dans la crainte et l'amour du Dieu qui leur a rendu leurs droits au ciel! En paix avec Dieu, elles sont douces, charitables à l'égard du prochain; triomphant de la haine et de l'égoïsme, elles se dévouent pour les autres, et elles en sont aimées; tenant au-dessous d'elles leurs passions asservies, elles les gouvernent, loin d'en être les esclaves; elles jouissent ainsi de la paix qui est la tranquillité de l'ordre, selon saint Thomas. Elles sont comme un océan limpide que la tempête n'agite pas et qui réfléchit la lumière du ciel. Dieu s'incline avec amour vers elles, car lui n'est pas dans le trouble, *non in commotione Dominus. Factus est in pace locus ejus. Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* Qui peut troubler celui qui possède Dieu? *Non contristabit justum quidquid acciderit ei.* (Prov., XII, 21.) Que sont, à côté de cette paix, tous les biens, tous les plaisirs, toutes les fêtes de ce monde? *Non quomodo mundus dat, ego do vobis.* Donnez-nous cette paix *quæ exsuperat omnem sensum. Custodiat corda vestra et intelligentias vestras,* en attendant que nous soyons admis au séjour de l'éternelle paix, dont la joie d'une bonne conscience est un avant-goût.

1873. **Autre plan.** — *Pour le même jour, d'après Bossuet.*

La Paix

Dixi eis: Pax vobis. La justice et la paix sont deux amies, qui se tiennent si fortement embrassées que rien ne les peut désunir. Les crimes des hommes avaient banni la justice de la terre, et la paix avait fui et s'était retirée au ciel, d'où elle descend. Notre-Seigneur par son sang versé a rétabli la justice en nous purifiant de nos péchés. Le déluge est passé; les cataractes du ciel se sont refermées; les flots de la colère divine se sont retirés; et Jésus, comme la colombe à Noé, nous apporte une branche d'olivier en signe de paix: *Pax vobis;* et les Apôtres se réjouissent, nous devons nous réjouir comme eux... Nous étions des sujets rebelles, et nous rentrons en grâce avec notre Souverain; Jésus-Christ a négocié notre paix, de quelle manière, à quelles conditions, et à quel profit? c'est ce que nous indique l'Evangile de ce jour. *Ostendit eis manus et pedes*: c'est par son crucifiement et par sa mort que nous avons obtenu grâce. *Et fores erant clausæ,* la séparation du monde et de ses faux plaisirs, voilà la condition de la paix; *Accipite Spiritum sanctum,* voilà le fruit de cette paix.

1874. I. *Manière dont la paix s'est faite,* Dieu a envoyé son Fils à la terre, pour être l'ambassadeur de la paix, les hommes l'ont crucifié; et la mort du Sauveur a procuré la paix aux hommes. Comment expliquer ce mystère? Ne semble-t-il pas que ce Dieu devait armer plus que jamais la foudre de la justice divine? Oh! sans doute il en serait ainsi, si on ne considérait que le crime des Juifs, de Pilate, et des bourreaux. Mais la malice des hommes n'est pas capable de renverser les desseins de la miséricorde d'un Dieu. Le Père a livré son Fils pour notre salut; et le Fils s'est livré lui-même pour nous. Il accepte avec obéissance et soumission la mort la plus cruelle; et celui dont une larme, une goutte de sang, avait tant de prix, qu'elle pouvait expier tous nos crimes, a versé tout son sang; et par là il a satisfait à la justice divine pour tous les péchés du monde, même pour le crime de ses propres bourreaux. C'est pourquoi en apparaissant aux Apôtres, *ostendit eis manus et pedes,* en leur disant: *Pax vobis.* Les cicatrices de ses blessures sont la marque indélébile et comme la signature du traité de paix conclu avec la terre. Il les a portées dans le ciel, pour les présenter à Dieu, et lui rappeler le sacrifice qui a apaisé sa justice, en même temps qu'il nous en a laissé sur la terre les souvenirs dans la sainte Eucharistie. Au ciel Jésus se montre à son Père comme un agneau immolé; et c'est ce qui fait que *accedamus cum fiducià ad tronum gratiæ. Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum-Christum justum; et ipse est propitiatio.* Mais que notre confiance ne nous rende pas présomptueux, car ces cicatrices qui paraissent au ciel pour nous aujourd'hui, paraîtront contre nous au jugement suprême, *videbunt in quem transfixerunt,* si nous ne remplissons pas.

1875. II. *Les conditions du traité.* Pendant que nous étions en guerre contre Dieu, nous avons fait alliance avec ses ennemis. *Percussimus fœdus cum morte et cum in-*

ferno ferimus pactum. Il faut la rompre. *Delebitur fœdus vestrum cum morte*. (Is., xxviii. 15, 18.) Il y a ici-bas, dit saint Augustin, deux cités, mêlées de corps, mais séparées de cœur, qui suivent le courant du siècle jusqu'à ce que le siècle finisse. Les princes en sont ennemis ; les coutumes et les lois, entièrement opposées : l'une s'appelle Jérusalem, c'est la cité de Dieu, que l'Evangile régit ; l'autre c'est Babylone que gouverne Satan, et qui ne suit que les maximes du monde. Les citoyens de Jérusalem ne doivent pas se mêler avec ceux de Babylone ni partager leurs abominations. Où pourront-ils donc se retirer, dans quelles murailles, sur quelles montagnes qui les en séparent ? Il ne s'agit pas de les séparer de corps, puisque Jérusalem est bâtie au milieu de Babylone. Comment Dieu a-t-il permis ce mélange ? Celui qui a sauvé les enfants dans la fournaise, Daniel dans la fosse au lions, qui a fait trouver à Noé sur un bois fragile, un abri contre le déluge, à Loth un rempart contre les séductions et les flammes de Sodome, aux Israélites une nuée lumineuse au milieu des ténèbres de l'Egypte, ce même Dieu a entrepris de conserver l'innocence des siens au milieu de la dépravation générale. Vivre innocent loin des séductions, ce n'est pas assez pour éprouver la fidélité des âmes. Mais les laisser au milieu des mêmes écueils, et les en garantir, c'est une œuvre digne de la puissance de Dieu, c'est une épreuve capable de faire éclater la vertu de ses élus. Mais combien hélas ! qui ne savent pas se séparer de cœur des enfants de ténèbres ! Combien s'embarquent sur les fleuves de Babylone ! Ces fleuves, dit saint Augustin, ce sont les choses qu'on aime et qui passent. Nous voyons couler devant nous ces plaisirs du monde ; leurs eaux nous semblent claires ; le cours en paraît tranquille ; et on s'y embarque aisément ; et on se laisse emporter plus avant qu'on ne voudrait par le courant. On se lie avec les occasions dangereuses du monde ; on s'engage dans des liaisons coupables. Les solennités pascales nous ont pressés d'y renoncer, nous avons eu quelque peine à rompre ce commerce. L'avons-nous même fait sincèrement ?... Pourtant la rupture est nécessaire pour avoir la paix. *Fores erunt clausæ ;* c'est parce que les Apôtres étaient retirés du monde, et avaient fermé la porte sur eux, que Jésus leur dit : *Pax vobis*. Ah ! ne craignons pas cet éloignement, cette bienheureuse retraite où Jésus apparaît et apporte la paix. *Gavisi sunt discipuli, viso Domino*.

1876. III. *Du reste les fruits de cette paix* sont si nombreux et si doux ! Jésus-Christ, en entrant en société avec les hommes, a rétabli le commerce entre le ciel et la terre ; il a pris tous les fruits de cette terre ingrate : les mépris, les douleurs, la mort ; et il nous a donné en échange, selon la pensée de saint Augustin, les honneurs, le salut, la vie, le Saint-Esprit qui en est la source avec ses dons et ses grâces. Aussi N.-S. dit-il à ses Apôtres : *accipite Spiritum sanctum*.

Quand deux nations sont ennemies, elles n'ont point d'ambassadeurs l'une auprès de l'autre. Tout est rompu ; mais quand l'alliance s'est rétablie, alors l'une envoie à l'autre ses représentants pour traiter les intérêts communs à toutes deux, ainsi a fait Dieu avec les hommes. Il a envoyé à la terre des ambassadeurs ; *sicut misit me Pater et ego mitto vos*, allez, portez à tous les paroles de la réconciliation : *Quorum remiseritis peccata*. Les prêtres, voilà les ambassadeurs de Dieu auprès des hommes. Et auprès de Dieu nous avons pour traiter de nos intérêts celui que Dieu lui-même a envoyé auprès des hommes pour traiter des siens. *Præcursor pro nobis introivit Jesus, ut appareat vultui Dei pro nobis semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Voilà pourquoi il a dit à ses Apôtres qui s'affligeaient de son départ : *Expedit vobis ut ego vadam*. Confiance donc, nous avons des affaires au ciel, et c'est même là que sont toutes nos affaires. Jésus-Christ est notre agent. Il ne les néglige pas. *Semper vivens*. Dieu aussi a des affaires parmi les hommes ; les intérêts de sa gloire et du salut des âmes. Il a aussi ses agents, ses prêtres, ses ambassadeurs, ses prédicateurs. Nous devons annoncer à tous que Dieu a fait sa paix avec la terre, publier les conditions de cette paix afin que vous en goûtiez les fruits. Partout, au nom de Dieu nous avons droit d'être entendus, nous pourrions vous ordonner, nous ne faisons que vous prier. *Obsecramus pro Christo : Reconciliamini Deo*. Vous l'avez fait, soyez fidèles ; si vous ne l'avez pas fait encore, *obsecramus*. Si Jésus-Christ était sur la terre, il vous parlerait lui-même, mais il est au ciel ; et nous vous parlons en son nom, par tout ce que vous avez de plus cher.... *Pro Christo*, par les plaies de Jésus, *reconciliamini Deo*. Qu'attendez-vous ? qu'il vous parle lui-même ? Il l'a fait : c'est assez pour votre salut. Il ne lui reste plus qu'à prononcer votre sentence. Si vous voulez entendre sa voix vous appelant à sa gloire, entendez la voix de ses ministres : *Reconciliamini Deo*. Si vous acceptez cette paix, il vous fera jouir de celle qu'il réserve au siècle futur.

1877. **Deuxième dimanche après Pâques**. — Persévérance et moyens de persévérance afin d'affermir ceux qui ont fait leurs Pâques dans les bonnes résolutions prises. (V. n. 1534.)

1878. **Autre sujet :** En se contentant de recommander la persévérance, par manière d'avis, et d'en indiquer les moyens ; parler sur l'Evangile. *Ego sum pastor bonus*. Le bon pasteur par excellence, c'est Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ en quittant la terre a laissé au prêtre sa dignité, ses pouvoirs, sa mission (V. n. 2405).

1879. **Autre plan.** *D'après Bossuet.*

Le bon Pasteur.

Ego sum pastor bonus (JOAN. x. 11.).

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes ? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon Pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. Le bon Pasteur, dit le Fils de Dieu, court après sa brebis perdue. *Vadit ad illam quæ perierat* (Luc, xv, 4). Vous voyez bien, comme il la cherche ; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court jusqu'à ce qu'il la trouve : *Donec inveniat eam.* (Ibid) ; c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient. Et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules : c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affaiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée : elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde ; elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie, elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités, il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée ; quitte tes attaches ; quitte tes plaisirs ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence et passionné pour ton âme. Elle ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît.

Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise et tombe dans une extrême impuissance.

Que deviendrait-elle, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le Pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir ? parce que, comme dit Tertullien, errant de çà et de là elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égarements. *Multum enim errando laboravit.*

Voilà, Chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues ; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène ; et de l'autre côté ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

1880. I. *Un Dieu qui cherche.* Je dis que le pécheur *s'éloigne de Dieu*, et il n'y a page de son Ecriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais sans le lire dans l'Ecriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées ; ils l'ont éloigné du cœur en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu ? Compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh ! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère ! Dieu n'a plus de place en son cœur ; et pour l'amour de son cœur, la mémoire trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché : *Eh bien ! j'ai péché*, dit-il hardiment ; *et que m'est-il arrivé de triste ?* (ECCLI. v, 4.) Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies et in tempora longa iste prophetat.* (EZECH., XII, 22, 27) : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo, oblitus es Deus* (Ps. IX. 34) : de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée ; parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ces fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont l'on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu ? N'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration ? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on

languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout on ne fait rien ; enfin, marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience ; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses ; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Evangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête.

Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous elles vous guident, quand elles sont derrière vous elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous ; il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté et ayez confusion de vous-mêmes ; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, Chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications ? Il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée. Il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare ; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru pour vous faire voir le tableau de l'impénitence, un Lazare mendiant vous a paru pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes dans ses nécessités désespérantes. Enfin, on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre ; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme ; et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé. Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous.

1881. II. *Un Dieu qui trouve.* Que si en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible ; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence ; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements Jésus a trouvé votre âme, il est descendu aux enfers encore une fois ; car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions ? Ah ! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ces vérités que vous aviez oubliées, rappelez ce sentiment précieux. Cette sainte réflexion, cette douleur salutaire, abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni.* (Ps. cxiv, 4). J'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence ; mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin, j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse ; cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu : *Et nomen Domini invocavi.* (Ibid.) Je me suis attristé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, Chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur, quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

1882. III. *Un Dieu qui soutient.* — Il faudrait ici vous présenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature ; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement le mot que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre : l'empire qui se divise s'affaiblit ; les forces qui se partagent se dissipent ; car il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme : « Toujours, dit saint Augustin, une partie qui marche et une partie qui traîne ; toujours une ardeur qui presse avec un poids qui accable ; toujours aimer et haïr ; vouloir et ne vouloir pas ; craindre et désirer la même chose. » (Conf., lib. VIII, cap. IX, X, t. I, p. 153, 154.) Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer ; la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas ; éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs : « Ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même, et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons. »

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, notre impuissance est extrême ; mais voyez le bon Pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes desquelles, si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible ? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes Frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce? *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*, (II Cor., vi, 1.) Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, Chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement : mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant le respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire le divin amour; ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer, sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés! ô biens par-dessus tous les biens! pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard; et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme, fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles : les biens périssables ont gagné ton cœur; tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur, ni de plus aimable; repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance ; mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusqu'au principe, jusqu'à la source du bien, jusqu'à Dieu même ; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes ; et selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux ; dis-moi, qu'aimeras tu donc ? L'amour est fait pour l'aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable. Quel enfant ne le verrait pas ? Quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et, de toutes les folies, la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, Chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore ! Car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais; qui pourrait le dire ? jamais; le peut-on seulement penser? En quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? Pourquoi ne sera-ce pas celui-ci ? Quelle grâce, quel privilège à ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? Tous les jours ne sont-ils pas à Dieu ? Oui, tous les jours sont à Dieu, mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous : et c'est celui qui se passe. Eh quoi ! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre ; malheureux, s'ils sont si faibles, que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu! Ah! laissez démêler cette affaire : mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu. Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre Père. (Matt., viii, 21, 22.)

Mais, laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu, d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écouler ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions, en effet, s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en la place. Chaque âge a sa passion dominante ; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice : une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté ; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition ; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ces desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piège de l'avarice : c'est l'histoire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom ; un vice cède la place à un autre vice, et au lieu de la remettre à Jésus, le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons, aujourd'hui, le cours de cette succession malheureuse; renversons la passion qui domine en nous, et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner Celui auquel le règne appartient. Il vous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin important de vous faire ouïr ses menaces. (Bossuet.)

1883. **Troisième dimanche après Pâques**. — *Patronage de Saint-Joseph*. (Voir aux fêtes).

Autre sujet. A propos de l'oraison : *Da cunctis qui Christianâ professione censentur illa respuere quæ huic inimica sunt nomini, etc.*

De la force, et du courage Chrétiens.

Justus quasi leo confidens absque terrore erit. (Prov. xxviii, 1). Pendant que les méchants tremblent où il n'y a pas lieu de craindre, le juste, dit le Saint-Esprit, sem-

blable à un lion qui se confie dans sa force, demeure sans peur. Dans un temps où la crainte des hommes, ou le lâche respect humain fait tant de poltrons, il est nécessaire d'instruire les fidèles sur la force chrétienne, de leur dire quelle est sa nature, quels sont les motifs de la pratiquer, et par quels moyens ils pourront y parvenir.

I. *Nature.* Toute vertu demande une certaine force, sans cela elle n'est pas vertu. Il faut un certain courage pour obéir, pour pratiquer l'humilité, la tempérance dans le boire et le manger. Ceux donc qui reculent devant la moindre difficulté à faire le bien n'ont aucune vertu : à plus forte raison n'ont-ils pas la force proprement dite, en tant qu'elle est une vertu particulière. Car cette vertu s'exerce dans les choses où la constance de l'âme est le plus difficile, c'est-à-dire quand il s'agit de grands dangers à soutenir. Les maux, quand ils sont graves surtout, produisent en nous la crainte qui est une passion de l'âme. La force maîtrise cette crainte, lors même qu'il s'agirait du péril de mort. Le propre d'une âme forte, c'est de ne pas être ébranlé de ce que les hommes vulgaires redoutent le plus. Or, entre tous les maux de la terre, il n'en est pas de plus redoutable que la mort qui nous enlève tout. Celui donc qui sait ne pas trembler devant la mort, endurée pour une sainte cause, ne sera ébranlé par rien. Il est donc vraiment fort. L'acte propre de la force et le plus difficile de tous, c'est donc de faire soutenir pour la vertu les plus grands maux et la mort même. (1) Toutefois elle ne s'arrête pas là, elle porte encore à entreprendre de grandes choses, pour le bien, et à attaquer avec courage les ennemis du bien sans dépasser toutefois les lois d'une légitime défense : c'est ainsi qu'on voit David, un tout jeune adolescent, armé seulement d'une fronde, entreprendre d'attaquer Goliath, ce géant orgueilleux qui insultait au peuple de Dieu. Dans ces cas, la force appelle à son secours la colère et l'audace qui sont des passions que la force sait contenir, mais qu'elle a besoin d'employer ; car quand elles sont guidées par la raison, elles aident l'homme à agir avec courage. C'est ainsi qu'on voit des hommes de Dieu, des missionnaires risquer mille fois la vie pour entreprendre de saintes œuvres, et la conquête des âmes à Jésus-Christ.

II. *Motifs* 1° Quoi de plus excellent que cette vertu. Toute l'antiquité a vanté Hercule qui, doué d'une force physique extraordinaire, sut tuer une hydre, monstre à sept têtes, étouffer les lions, vaincre les amazones, crever les yeux des oiseaux de proie qui infestaient l'Arcadie. Mais triompher de toutes ses passions, de la colère, dont Hercule ne sut pas se rendre maître, des plaisirs des sens, de l'avarice, de l'orgueil, et cela pendant toute sa vie, sans se laisser ébranler par aucun obstacle, voilà qui est digne de notre admiration : au témoignage du Saint-Esprit lui-même. *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* Et quand la force va jusqu'à risquer sa vie pour le salut du prochain, jusqu'à s'exposer à la peste pour soigner les malades, aux naufrages d'une navigation dangereuse pour évangéliser les infidèles, à la mort pour juger selon la justice, ne mérite-t-elle pas l'éloge de Notre-Seigneur : *Majorem dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis ?* Quand elle va jusqu'à faire dire à saint Ignace : *Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio, et totius corporis contritio et tormenta diaboli in me veniant, tantum ut Christo fruar ;* quand surtout elle fait trouver doux et agréables les supplices eux-mêmes endurés pour Dieu, elle devient de l'héroïsme digne de l'admiration de tous ; Tertullien rapporte qu'Arius Antonin ayant suscité en Asie une violente persécution, tous les disciples du Christ se formèrent en colonne compacte, ils se présentèrent d'un élan unanime à son tribunal pour y être condamnés à mort ; tellement qu'il en fut effrayé, il en saisit quelques-uns pour les jeter en prison, et renvoya les autres en leur disant : Si vous tenez à mourir, n'avez-vous pas des précipices et des cordes ? Ce n'est pas une mort de scélérats qu'ambitionnaient ces chrétiens intrépides, mais la mort subie pour la foi.

Les païens eux-mêmes savent admirer un tel courage. Senèque, un philosophe païen, a dit : « Fouler aux pieds les terreurs des mortels n'appartient qu'à un génie supérieur. On apprend à connaître le pilote durant la tempête et le soldat pendant la bataille. N'avoir pas besoin du bonheur de la terre, voilà le vrai bonheur. » Les Japonais ido-

(1) [illegible]

lâtres, en voyant avec quels transports les chrétiens allaient à la mort, étaient si remplis d'admiration pour un tel courage que quelques-uns d'entr'eux montaient sur les chars qui les traînaient au supplice, afin de partager leur mort. (1)

2° Cette vertu est nécessaire car *regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud. Nolite timere eos qui occidunt corpus*, a dit Notre-Seigneur. Et cette parole a produit plus de seize millions de martyrs, et excités par elle, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, ont couru s'offrir à la mort au milieu de tous les tourments. Notre-Seigneur a versé pour nous son sang, dit saint Ambroise, nous lui devons le nôtre. Il ne nous le demande pas toujours, mais nous le devons toujours ; et par conséquent il faut être prêt à le lui donner quand il nous le demandera ; et en attendant savoir soutenir les peines qui sont inséparables de notre condition en ce monde, les combats intérieurs que nous livre le démon, les tempêtes que soulèvent contre nous les méchants, sans nous laisser ébranler.

3° *Les exemples des saints.* Nous en avons cité plusieurs (2). *Confortare et esto robustus.* C'est la force qui donne cette constance qui ne se dément point dans la pratique du bien, et la persévérance qui nous assure le salut (3).

(1) Au XVIe siècle, un jeune Espagnol nommé Jean, né à Medina-del-Campo, âgé de douze ans, fut capturé par des pirates du Malabar et fut donné au roi de cette contrée. Ce prince fut enchanté de l'heureux caractère et des douces manières de cet adolescent et le prit en amitié, mais cette affection était mille fois pire qu'une haine mortelle; car l'amour que ce prince avait conçu pour l'adolescent le porta à employer toutes les ruses possibles pour lui faire abandonner sa foi chrétienne et lui faire embrasser le mahométisme. Les premiers assauts qu'il lui livra pour vaincre sa répugnance furent de belles promesses, et surtout celle de lui faire épouser sa propre fille, qui était douée d'une rare beauté. Pour l'en rendre amoureux, ce prince la fit venir en présence du jeune adolescent, parée de ses plus beaux atours et couverte de riches habits; mais s'apercevant que le cœur de l'adolescent était aussi ferme qu'un rocher devant toutes ces séductions, le prince eut recours aux menaces en lui faisant entrevoir les tourments les plus cruels, s'il ne se rendait pas à ses désirs. Mais comme le généreux jeune homme déclarait qu'il se soumettrait aux plus durs traitements plutôt que d'être infidèle à la loi de son Dieu, l'exécution suivit les menaces. Le barbare ordonna qu'on lui coupât tous les doigts, puis les deux mains, ensuite les bras, et puis encore les pieds. Il lui fit ainsi dépecer tous les membres, l'un après l'autre, par un martyre d'autant plus cruel qu'il était plus lent. Et comme les bourreaux, en exécutant des ordres si inhumains, lui disaient de temps en temps d'avoir pitié de lui-même et l'engageaient à renoncer à Jésus-Christ qui était la cause de ses tourments, Jean leur répondait avec un visage serein et un ton de voix convaincu, que jamais il n'avait éprouvé une allégresse si parfaite dans son cœur, que son âme n'avait jamais été inondée de si suaves délices, qu'ils pouvaient multiplier leurs tortures, parce que ses consolations ne feraient ainsi que devenir plus parfaites. C'est avec des sentiments aussi nobles que ce jeune adolescent, rempli d'une force éminemment héroïque, rendit son âme à son divin Rédempteur, je ne sais si je dois dire au milieu de ces atroces douleurs ou bien dans cet excès d'allégresse inénarrable.

(2) Je ne crains pas l'exil, dit saint Jean Chrysostome : la terre entière est la demeure de l'homme. Les persécuteurs ressemblent aux cantharides ; malgré leurs forces, ils ne sont pas à craindre, ils pourrissent. Lorsque j'ai été chassé de la ville, je ne me suis inquiété de rien, je me suis dit : Si l'impératrice Eudoxie veut m'exiler, je m'acheminerai vers l'exil ; la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur. Si elle veut faire scier mon corps par le milieu, qu'elle le fasse ; Isaïe a eu le même sort. Si elle me fait précipiter dans les flots, je me souviendrai de Jonas. Si elle ordonne qu'on me lapide, je m'y soumets ; j'aurai le sort d'Etienne, le premier martyr. Si elle me fait trancher la tête, elle m'associe à Jean-Baptiste. Si elle m'enlève le peu que je possède, je dirai avec Job : Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'entrerai nu dans le sein de la terre, mon autre mère.

Les ministres d'Eudoxie lui dirent : Impératrice, vous cherchez en vain à effrayer Chrysostome, cet évêque ne craint que le péché.— Le tyran, voyant le glorieux martyr Barlaam insensible au charme des voluptés, inébranlable dans les menaces, invincible dans tous les tourments même les plus atroces, se figura de pouvoir venir à bout de sa constance, en faisant au moins succomber, pour ainsi dire, la main du martyr, puisqu'il ne pouvait pas triompher du cœur de ce héros inaccessible à la crainte. Il fit donc dresser un autel devant l'idole de Jupiter, et par ses ordres, on y plaça un brasier ardent. Il commanda ensuite à ses bourreaux d'étendre la main du martyr sur ce feu, en mettant de l'encens dans le creux de cette main, et puis de la laisser libre. Le barbare persécuteur s'imaginait que le confesseur de Jésus-Christ ne pourrait supporter l'ardeur de ce brasier placé sous sa main et que, vaincu par l'atrocité de la douleur, il la secouerait vivement, en sorte que l'encens tombât dans le feu et qu'ainsi Barlaam ferait du moins forcément cet acte qu'on n'avait pu parvenir à lui faire accomplir volontairement. Durant ce temps, les charbons ardents pétillaient sous la main du martyr, une flamme dévorante brûlait, consumait jusqu'aux os cette main généreuse, et cependant la fermeté du martyr n'était point du tout ébranlée ; parce que, comme dit Baronius, cette invincible main ne se retournait pas ; quoique placée sous ce feu ennemi ; elle ne se laissait pas vaincre, mais elle sut résister, immobile et intrépide à la violence de ce brasier ardent. Ainsi cette main resta victorieuse de ce terrible élément, qui triomphe du fer, et qui l'amollit, qui est victorieuse des métaux et les liquéfie, qui brise les pierres les plus dures, et les réduit en poussière par la calcination.

(3) L'inconstance dans les voies du salut est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête ; rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu, et le premier objet le saisit et l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment ; et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite. Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu : c'est que la vertu demande une vie uniforme et sacrifie

III. *Moyens.* 1° La prière. *Invoca me in die tribulationis, eruam te. Dominus protector vitæ meæ à quo trepidabo.* 2° Prévoir les maux qui peuvent arriver et s'armer d'avance contre eux. *Minus feriunt jacula quæ prævidentur.* La crainte vient de l'imagination qui se frappe d'un mal sensible ; mais le mal que les sens redoutent peut être aux yeux de la raison et surtout de la foi un grand bien. La raison peut donc amortir la crainte et faire comprendre à l'âme que souffrir pour une sainte cause c'est un honneur, et même lui faire éprouver, à l'occasion de ce mal que la nature redoute, une vraie consolation. *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* 3° S'exercer à supporter les peines de chaque jour. Les désirs des grandes souffrances sont suspects dans ceux qui ne savent pas supporter les petites. 4° La méditation du courage, de la force que Notre Seigneur a montrée dans sa Passion. C'est là que tous les saints ont puisé leur grand courage. *Christo passo in carne et vos eadem cogitatione armamini* (1). 5° Un grand amour de Dieu. *Quis me separabit à charitate Christi* (Voir Rom. VIII. 35-37), disait saint Paul. Que n'endure-t-on pas par amour pour les créatures, pour l'or, la gloire, etc., quand on en est passionné ? L'amour de Dieu ne doit-il pas donner le même élan, que dis-je, inspirer une bien plus grande générosité ? La crainte vient de l'amour de nous-mêmes. Si cet amour est dominé par l'amour de Dieu, la crainte cesse et on est heureux de témoigner à Notre-Seigneur qu'on l'aime par dessus tout, en endurant pour lui de grandes souffrances ou en entreprenant de grandes œuvres.

Soldats de Dieu par la confirmation, soyons sans peur et sans reproche. *Plutôt mourir que de subir la honte* de trahir notre Chef. Arrière le lâche respect humain, quand il s'agit de la religion, de la foi, des pratiques chrétiennes, de la vraie dévotion ! Enfants des martyrs, soyons les émules de leur courage et prêts, comme eux, à subir tous les tourments plutôt que d'être infidèles à Dieu, à la conscience et à la vertu. Que les adversités soient incapables de nous abattre, que les humiliations nous laissent impassibles. *Si Deus pro nobis quis contrà nos.*

1884. **Autre plan :** On pourrait aussi, si on avait traité un autre sujet

[illegible]nt à l'ordre et au devoir, les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons [illegible] nous lasser de notre propre inconstance, nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même ; toujours assujettie aux mêmes lois ; toujours soumise aux mêmes règles, toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. (Massillon.) *Quid existis in desertum videre ?* demandait Notre-Seigneur à ses disciples. Vous n'y avez point trouvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous vents, mais un rocher en fermeté ; vous avez vu Jean-Baptiste qui a une égalité admirable parmi la variété de divers accidents qui lui arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prospérité ; tel dans la prison et les persécutions que dans le désert, tel dans le mépris que parmi les applaudissements, aussi joyeux en l'hiver de l'adversité qu'au printemps de la prospérité, il fait les mêmes fonctions dans la prison qu'il faisait dans le désert. Mais quant à nous, certes, nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le temps et la saison, et il se trouve des personnes si inégales, que lorsque le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prospérité, qui en l'adversité sera si faible, abattu et découragé qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui désirent la prospérité parce qu'en ce temps ils font des merveilles, ce leur semble. D'autres aiment mieux l'adversité d'autant, disent-ils, qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bizarres, que nous ne savons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'égalité parmi nous, et toutefois c'est une vertu des plus nécessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations. (Saint François de Sales.)

(1) Gondisalve Vescio, homme d'un esprit élevé, maure de nation et musulman de religion, ayant reconnu la fausseté de sa croyance, embrassa la foi de Jésus-Christ. Par la suite, ayant fait un voyage sur mer, il lui arriva, je ne sais s'il faut dire par malheur ou bien par bonheur, de tomber entre les mains de mahométans qui le firent esclave. Ces fanatiques, irrités contre lui de ce qu'il avait abandonné l'impie superstition de Mahomet, formèrent la résolution d'en tirer vengeance, en lui faisant endurer les plus cruels tourments que leur rage naturelle put leur suggérer, pour réparer l'injure que Gondisalve, disaient-ils, avait faite à leur religion. Ils lui firent souffrir un double martyre, une fois avec son fils et une autre fois en exerçant leur fureur sur lui seul. Ils [illegible] devant lui son innocent enfant et, sous ses yeux, ils le mirent en pièces. Mais Gondisalve, en méditant les tourments endurés par Jésus-Christ, y avait puisé une force invincible. Non seulement la vue des tourments [illegible] ne fut pas capable de l'ébranler, [illegible] de la Passion de Notre-Seigneur lui donna la force d'encourager son enfant à [illegible] pour l'amour de Jésus-Christ. [illegible] C'est ainsi que ce héros chrétien rendit son âme [illegible] à ce Dieu dont la Passion [illegible].

au premier dimanche de l'année, parler du temps comme au n. 1793, en partant de ces paroles de Notre-Seigneur : *Modicum et videbitis me.*

1885. **Quatrième dimanche après Pâques.** — *Cum venerit arguet mundum de peccato.* L'esprit sanctificateur condamnera le monde, parce qu'il fournit aux âmes des occasions de péché. (n. 1021).

1886. **Cinquième dimanche après Pâques.** — *Petite et accipietis.* Mais que faut-il demander ? Notre-Seigneur l'a appris : *Pater noster* (n. 600 ou bien le n. 1807 du 3me dimanche après l'Epiphanie).

Autre plan. Pour le même jour, *d'après Bossuet.*

Allons à notre Père.

Vado ad Patrem. Cette parole de Notre-Seigneur est dite aussi pour nous. *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum.* Son Père est aussi le nôtre par adoption ; et nous avons plus grand besoin d'aller à lui que Notre-Seigneur lui-même, qui voyait toujours, même sur la terre, la Face de son Père. A nous qui sommes éloignés de lui d'aller à lui. Notre-Seigneur tendait à la consommation de sa gloire au ciel ; nous devons y tendre aussi ; mais d'abord tendons à la perfection qui nous fait trouver Dieu sur la terre, en attendant que nous le possédions. Comprenons donc I, ce que c'est que d'aller à notre Père, II, ce que nous avons à faire en attendant.

1887. I. *Ce que c'est que d'aller à notre Père.* Un chrétien marche toujours ; mais d'où part-il, et où veut-il arriver ? *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* Voilà d'où nous partons et où nous allons. Nous ne sommes pas du monde ; quittons-le et allons à notre Père, voilà les raisons de notre passage :

1° *La misère du lieu que nous quittons.* Le temps est court, si nous ne le quittons pas, il nous quittera. *Reliquum est ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*, etc. (*développer*, I, Cor. VII. 29). *Prœterit enim figura hujus mundi.* Vous croyez que c'est une réalité, ce n'est qu'une trompeuse image qui s'efface. Les liaisons les plus fermes sont brisées par la mort ; vos regrets passeront comme vos joies ; ce que vous possédez vous échappe. Tout passe ; mais autre chose est de passer avec le monde, et autre chose de passer du monde pour aller ailleurs. Les pécheurs passent avec le monde, et périssent avec lui ; les enfants de Dieu, de peur de passer toujours, sortent du monde en esprit et passent pour aller à Dieu. Honneurs, plaisirs, biens, pourquoi voulez-vous m'arrêter ? Vous tomberez un jour, ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder. Adieu, je vous laisse. Vous me demandez quelques instants de ma jeunesse et de ma vigueur ; je ne vous les donne pas ; je vous paierai trop cher ; je suis pressé ; je passe.

2° *Bonheur du lieu où nous allons.* Les sages païens ont trouvé le monde si vide que, dégoûtés de ses vanités, ils l'ont quitté sans même savoir où ils allaient ; mais moi je sais où je vais : *Je vais à mon Père.* C'est ce que dit le prodigue dans l'excès de sa misère ; plus prodigues que lui, disons comme lui : *Surgam et ibo,* ou plutôt comme Notre-Seigneur : *Vado.* Le prodigue part, il est vrai, à l'instant. *Quanti mercenarii in domo Patris mei abundant panibus.* Les serviteurs de Dieu les plus imparfaits sont plus heureux que les mondains les plus flattés. Marchez donc, lors même que le monde serait beau, il faudrait le quitter pour une beauté plus grande, pour Dieu la beauté infinie. Il est laid et misérable. *Ego hic fame pereo.* Mais vous êtes revenus à Dieu. Ça été grande fête à votre retour ; des consolations célestes ont enivré votre âme. Ne vous arrêtez pas pour cela. Avancez. Elevez-vous plus haut : à la croix, à la souffrance, à la sécheresse qui lui a fait dire : *Sitio.* Eh bien ! j'ai passé par l'épreuve et j'ai persévéré. C'est assez. Non; vous n'êtes pas saint Paul, qui dit : *non arbitror me comprehendisse; ea quœ retro sunt obliviscens,* j'oublie tout ce que j'ai fait, *ad ea quœ sunt priora extendens meipsum,* il s'étend avec effort pour saisir ce qu'il n'a pu atteindre encore, *ad destinatum persequor.* Où va-t-il donc ? *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Imitateur de Jésus-Christ ! il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas parvenu au terme, en reproduisant un tel modèle. Et nous, nous devons aussi être les imitateurs de Jésus-Christ. *Grandis tibi restat via.* Marchons ; ne nous arrêtons pas. *Vado ad Patrem.* Approchons de Dieu d'aussi près que possible. La montagne est raide. Si l'on ne monte sans cesse et qu'on prenne un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Mais quand on sera arrivé à l'amour parfait de Dieu, il sera du moins permis de se reposer ? Oui, de se reposer dans l'amour ; mais l'amour ne se repose pas. Il est actif comme la flamme. En aimant on acquiert de nouvelles forces pour aimer. Ce n'est point connaître l'amour de Dieu que de lui mettre des limites. Dieu est infini, comment pouvoir dire qu'on l'aime assez ? *Vado ad Patrem* ; non seulement en me rapprochant de lui, quand j'en suis éloigné, mais en m'unissant à lui davantage. *Estote et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis,* jusqu'à ce que nous arrivions à le posséder pleinement et à lui devenir semblables. *Similes ei erimus.*

1888. II. *Mais que faire en attendant. Vos autem contristabimini.* Il y a la tris-

tesse du siècle et la tristesse selon Dieu. La tristesse du siècle vient de la perte des biens qu'il poursuit ; et c'est pourquoi, bien que le monde cherche la joie, il ne la trouve jamais durable ; car les biens auxquels il s'attache, sont périssables. *Risus dolori miscebitur.* Cette tristesse produit la mort, au témoignage de saint Paul (Voir no 1051) ; car elle vient d'un attachement désordonné. Il y a la tristesse selon Dieu, qui est le propre des saints : ce n'est pas celle qui nous est commune avec les méchants parce qu'elle vient des maux de cette vie. D'où vient-elle donc ? Des persécutions qui affligent les gens de bien, soit par suite de la malice des hommes, soit par suite des épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de nous exercer ; car Dieu réservant les biens éternels aux justes, les châtie quelquefois en ce monde, comme un bon Père ses enfants : et c'est pourquoi ils doivent accepter avec soumission ces paternelles épreuves ; mais voici une autre tristesse sainte. Assis sur les fleuves de Babylone, ces fidèles se souviennent de Sion, du ciel, et ils soupirent après la céleste patrie. Mais ce n'est pas là encore tout. La tristesse qui est selon Dieu produit, dit l'Apôtre, *pœnitentiam in salutem stabilem operatur* (II. Cor. vii. 10). C'est le regret du péché. Si je réussis à vous l'inspirer, je pourrai dire avec saint Paul : Je me réjouis, non de ce que vous êtes tristes, mais de ce que vous l'êtes pour la pénitence. Quels que soient nos maux, ne nous en affligeons pas à l'excès ; détestons plutôt le péché qui en est la source. Voyez le prodigue ; s'il s'était contenté de dire : *fame pereo*, il serait resté dans sa misère ; mais comprenant que tout son malheur est venu d'avoir quitté son bon Père, il se dit : *Surgam et ibo.* S'il s'était contenté de murmurer de sa misère ou de blasphémer, sa douleur eût été vaine. Il s'est repenti, et ça été là son salut. Donc, nourrissons en notre âme une salutaire tristesse d'avoir péché, d'avoir offensé un Dieu dont les bienfaits et les perfections demandaient tout l'amour de notre cœur. Plus cette tristesse sera vive et durable, plus nous avancerons dans l'amour de Dieu. Car il est un repentir qui est un acte d'amour parfait ; et quand il persévère dans l'âme, il assure son salut. Si nous faisons ainsi : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*, en ce monde d'abord, où la paix de la conscience vaut mieux que toutes les joies du siècle, et en l'autre surtout ; car là-haut, *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

1889. *A propos de l'Épître* : *Estote factores verbi et non auditores tantum.*

Autre plan : la foi pratique. — La foi humaine est le principal ressort de la plus grande partie de nos actions, même les plus importantes, et cela en toutes sortes de professions. Les juges condamnent à la prison et même à la mort sur la foi des témoins ; un banquier verse la somme qu'on lui demande, à cause de la foi qu'il a en une signature ; un père de famille travaille toute sa vie pour ses enfants, sur la foi qu'il a en la fidélité de sa femme ; on confie sa vie à un médecin sur la foi de ceux qui ont dit qu'il était habile ; vous faites un jeune homme héritier, parce que vous croyez que c'est votre frère, et cependant vous ne le savez que par le dire des autres : comment se fait-il que la foi en Dieu, appuyée sur les témoignages de tant de millions de martyrs, sur les Écritures que Dieu lui-même a comme signées, ait si peu d'influence sur notre vie. Hélas ! on ne le connaît pas, on ne le croit pas, on ne le médite pas.

I. *On ne les connaît pas* (Voir ignorance, *à la table.*)

II. *On ne les croit pas. Difficile est ut male vivat qui bene credit*, dit saint Augustin. Vous laissez vos biens à vos héritiers, parce que vous croyez qu'ils en profiteront ; comme vous vous aimez vous-même encore plus que vos héritiers, vous vous en serviriez pour faire quelques aumônes, si vous croyiez que les aumônes vous profiteront.

Quand vous allez à Paris, si je vous recommandais de n'y point porter de sous, parce qu'ils n'y ont point cours, mais des pièces d'or ; ceux qui vous verraient chargé de sous et laissant ici votre or, diraient assurément que vous ne me croyez pas ; Jésus vous assure que les richesses de la terre, les grandeurs du monde, les sciences curieuses n'ont pas cours en paradis ; il n'y a que les aumônes, les œuvres de charité, les actions vertueuses, qui y soient de prix et de valeur. Vous vous chargez de richesses, vous méprisez les bonnes œuvres ; sans doute vous ne croyez pas à Jésus qui décrie si souvent les unes et recommande instamment et si affectueusement les autres. Si j'allais tous les jours au palais ou au marché, pour me mettre en peine de vous persuader de ne point manger d'arsenic, et de prendre promptement un vomitif pour le rejeter, au cas où vous en auriez avalé, ceux qui vous verraient et qui m'entendraient ne diraient-ils pas : ces gens-là ne croient pas que l'arsenic soit du poison ; car s'ils croyaient que ce fût du poison, serait-il besoin de tant d'arguments et de raisonnements pour leur persuader de ne pas le prendre ou de le rejeter. Le prédicateur est ici tous les ans : vingt-cinq ou trente jours l'avent, quarante jours le carême, il étudie, il s'échauffe, il se met en action, pour vous persuader de ne pas recevoir le péché dans votre âme et de le rejeter promptement par la pénitence si vous l'avez reçu, parce que c'est la mort de l'âme ; c'est un poison très subtil, très pernicieux et mortel ; vu que vous avez beaucoup d'esprit, de jugement, de prudence, d'amour pour vous-même, sans doute vous ne croyez pas aux paroles de l'Évangile que les prédicateurs vous annoncent, puisque vous les entendez si souvent, et que vous mettez si peu en pratique ce qu'ils vous recommandent ; ou peut-être vous les entendez sans les entendre et sans aucune application d'esprit. *Videntes non videant, et audientes non intelligant.*

III. *On ne médite point* (voir Méditation, n° 1344), et voilà pourquoi on n'a qu'une foi morte. Saint Bernard vous dira : *Bene honoras Deum munere fœtido.* Voilà un bel honneur que vous rendez à Dieu, vous lui offrez un cadavre, une foi morte jointe à des actions infâmes. Les saints n'ont pas fait ainsi : *Sancti per fidem vicerunt regna operati sunt justitiam adepti sunt repromissiones.* (P. Le Jeune).

1890. **Dimanche dans l'Octave de l'Ascension**. — Ce qui nous éloigne du ciel, le *péché*, fin des châtiments spirituels à partir de l'abandon de Dieu (n. 1007). Le détruire par une bonne confession en préparation à la fête de la Pentecôte.

1891. **Autre sujet**.

De la solitude.

Manete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto. Et les Apôtres et les disciples de Jésus s'enferment dans la retraite du cénacle et s'y préparent à recevoir le Saint-Esprit. Pour obtenir les mêmes grâces, employons la même préparation : la fuite du monde, la solitude, le recueillement. Mais n'est-il pas hors de propos de parler de la solitude aux gens du monde ? Non. Vous êtes dans le monde, mais non du monde : malheur à vous si vous en étiez. Or dans le monde même, vous pouvez pratiquer la retraite. Il y a deux solitudes : l'extérieure qui consiste à se séparer en effet des créatures ; l'intérieure qui consiste à s'en séparer d'esprit et de cœur.

1892. I. La *solitude extérieure* est difficile aux gens du monde ; cependant elle leur est très salutaire. Toutes les fois que Dieu veut faire quelque chose de grand dans une âme, il l'appelle à la solitude. C'est dans le désert que, du buisson ardent, il appelle Moïse pour lui donner sa mission. C'est au sommet du Sinaï qu'il lui dicte sa loi. Marie au temple. Le Thabor. La voix de l'ange à saint Arsène : *Fuge et tace.* Aussi les saints ont-ils aimé la solitude et en ont-ils vanté les charmes.

« Que chacun en pense ce qu'il voudra, dit saint Jérôme, puisqu'en ce monde les goûts sont différents, je puis assurer pour ma part que la ville m'est une prison, et la solitude un paradis ». Le Père de Condren disait : « Quand je serais tout seul dans une grotte jusqu'au jour du jugement, je ne craindrais pas de manquer d'occupation. Le temps m'est toujours court pour rendre mes devoirs à Dieu ». Aussi saint Bonaventure, dit-il : *Solitudinem veluti matrem orationis et munditiæ quisque amplectatur.* « La solitude, dit le bienheureux Louis de Grenade, est la gardienne la plus sûre de l'innocence : c'est elle qui retranche tout d'un coup les occasions de tous les péchés, puisqu'elle bannit de nos yeux et de nos sens tous les objets qui peuvent les faire naître. Que trouve-t-on dans le monde, que médisances, mensonges et flatteries ? » 1° C'est donc une pratique salutaire pour les gens du monde que de s'arracher tous les ans, ou du moins de loin en loin, s'il est possible, à leurs soucis habituels, pour faire une retraite dans un monastère ou un lieu de pèlerinage. 2° Il y a la solitude de l'église, où on peut se retirer tous les jours. Hélas ! Jésus est seul dans son tabernacle. On lui tient compagnie, on lui parle, on l'écoute. 3° Il y a la solitude du foyer domestique. Quels avantages elle apporte au père, à la mère, aux enfants, aux serviteurs ! Que de dangers on rencontre, quand on la fuit ! Que d'inutilités et parfois que de périls dans certaines visites faites ou reçues. 4° Il y a la solitude d'un appartement solitaire. *Tu autem cum oraveris, intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum.*

II. *Solitude intérieure* ; mais si nous ne pouvons nous retirer dans un lieu de retraite, ni même dans un appartement solitaire et en fermer la porte, du moins pouvons-nous fermer celle de notre cœur par le recueillement. Le cœur, voilà un sanctuaire, souvent peu visité, un intérieur souvent négligé ; il y a des âmes qui sont semblables à ces maisons dont la ménagère est toujours à la croisée, ou dans la rue ; et pendant ce temps tout est en désordre (1). O hom-

(1) Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauraient fixer la dissipation de notre âme : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre

tues, où courez-vous de visite en visite, de distraction en distraction, d'affaires en affaires? Vous vous fuyez vous-mêmes puisque vous fuyez votre intérieur et vous fuyez le Saint-Esprit qui veut vous y parler. Sachez donc : 1° que le recueillement est nécessaire : 1) pour obtenir les grâces de Dieu. C'est la prière qui obtient tout, mais la prière est l'élévation de notre âme vers Dieu ; si l'eau d'une fontaine n'était pas resserrée dans un conduit étroit, elle ne s'élèverait pas ensuite dans les airs jusqu'au niveau de la source ; mais elle se répandrait sans éclat dans la campagne : de même si notre âme ne se concentrait pas en elle-même par le recueillement, elle ne s'élèverait pas jusqu'à Dieu ; mais elle se répandrait en mille vains objets. 2) Pour recueillir les grâces. La parole du Saint-Esprit n'est pas un tonnerre qui nous assourdit malgré nous ; c'est un léger murmure. Si vous n'êtes pas attentif, vous ne la saisirez pas. La grâce qu'il répand en vous n'est pas toujours comme un torrent impétueux qui emporte tous les obstacles : c'est souvent un léger filet d'eau que le moindre gravier fait dévier. Il n'y a donc que les âmes recueillies qui prient parfaitement et qui profitent de toutes les grâces qu'elles obtiennent. Les autres prient mal, obtiennent peu par conséquent et laissent encore échapper par leur légèreté les grâces que Dieu leur fait.

2° Le recueillement nous aide : 1) *à connaître Dieu* qu'on ne peut voir avec les yeux du corps ; mais que nous devons connaître par l'intelligence : *Accedite ad eum et illuminamini ;* 2) *à nous faire connaître nous-mêmes* avec nos misères, nos défauts ; et par là-même il amène l'amour de Dieu, le mépris de nous-mêmes, la mortification.

3° *Il nous préserve des tentations* qui arrivent par les sens. *Mors intrat per fenestras*, et il empêche à nos sentiments de s'évaporer. Un four fermé garde sa chaleur.

4° *Il procure à l'âme une grande paix. Audiam quid loquatur in me Dominus, quoniam loquetur pacem.* L'âme recueillie trouve Dieu, elle s'unit à lui, elle l'aime et en lui elle met son repos, son bonheur. Quelle vie ! *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* C'est la vie de Jésus-Christ : c'est la vie des saints, de saint Louis de Gonzague et de tant d'autres qui ne pouvaient se distraire de Dieu. Les mondains s'endorment au sermon, mais les saints remplis de Dieu n'entendent qu'avec peine parler des choses de la terre (1).

Que notre conversation soit dans le ciel, pendant cette préparation à la Pentecôte et toute notre vie ; et le Saint-Esprit descendra en nous, il nous éclairera, nous réchauffera, nous sanctifiera : *Suggeret vobis omnia.*

1893. **Autre plan.** *D'après Bourdaloue. Ille testimonium perhibebit de me et vos testimonium perhibebitis.*

Les Apôtres ont rendu témoignage à Jésus-Christ en prêchant sa loi ; et sans être appelés au même ministère, nous devons tous rendre témoignage à Dieu, en défendant sa cause et ses intérêts.

---

corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques : notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin, dans des mœurs réglées au dehors, et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusements qui nous dissipent : nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes ; preuve que nous ne goûtons pas Dieu, car si nous le goûtions, nous nous plairions avec nous-mêmes, nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation ; nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors, qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire, un cœur vide de vrais plaisirs et de biens solides, pleins de passions, de désirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier ; nous soutenons qu'ils sont innocents, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime ; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grande misère (MASSILLON.)

(1) Le P. Alvarez, paraissant tout concentré en lui-même, on lui demanda ce qu'il avait : « Je m'étudie à vivre comme si j'étais dans un désert d'Afrique, répondit-il. Je voudrais être aussi détaché des créatures que si j'y vivais réellement. »

Division. On abandonne les intérêts de Dieu, ou par une fausse prudence, ou par une lâche faiblesse. Prudence réprouvée dans les uns, première partie. Faiblesse très préjudiciable dans les autres, deuxième partie.

I. *Prudence réprouvée*; car c'est une prudence dont Dieu se tient déshonoré, que le monde même n'approuve pas, qui fait le scandale de la religion, et qui autorise l'impiété.

1° Prudence dont Dieu se tient déshonoré; car il est de sa grandeur d'être servi par des hommes qui se fassent gloire d'être à lui, et que ses intérêts ne soient jamais balancés par nul autre intérêt. De là cette obligation indispensable pour tout homme chrétien de professer sa foi, même aux dépens de sa vie. Ainsi par proportion sommes-nous obligés en mille occasions de nous déclarer pour Dieu; sans cela nous lui faisons injure, et la parole de Jésus-Christ se vérifie en nous: *Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi*.

2° Prudence que le monde même n'approuve pas. Un ami serait regardé dans le monde comme un lâche, si dans une affaire il manquait à son ami; un sujet serait traité de rebelle, si dans une guerre, il ne prenait pas le parti de son prince. Il ne faut donc que les règles du monde pour condamner notre indifférence sur ce qui concerne la cause de Dieu.

3° Prudence qui fait le scandale de la religion: parce que dans l'opinion commune, cette indifférence pour la cause de Dieu est prise et interprétée comme une aliénation secrète des intérêts de Dieu. A peine démêle-t-on dans le monde un homme indifférent pour Dieu, d'un libertin qui est formellement et expressément contre Dieu. La raison en est, que le libertinage n'osant pas tout à fait lever le masque, il ne se produit guère au dehors que par une telle indifférence; d'où les faibles tirent un sujet de scandale; et c'est ce qui alluma autrefois le zèle du prophète Elie. Pourquoi délibérerez-vous, disait-il aux Israélites? Si le Seigneur est notre Dieu, que ne parlez-vous pour lui!

4° Prudence qui autorise l'impiété. Le libertinage ne demande point précisément d'être applaudi; mais c'est beaucoup pour lui d'être toléré. Avec cela il prend bientôt racine et se fortifie. Mais, dit-on, il faut user de discrétion: il est vrai, pourvu que ce soit une discrétion qui aille toujours au terme où le zèle doit tendre. Mais ce que je dirai fera de l'éclat et du bruit: ce n'est pas toujours prudence d'éviter l'éclat, quand il est nécessaire; il y a une fausse paix plus dangereuse que le trouble. Mais ne faut il pas ménager le prochain? point de ménagement lorsqu'il y va du service de Dieu: c'est ainsi que les Apôtres ont raisonné.

II. *Faiblesse très préjudiciable*, elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre; elle nous rend odieux et méprisables, elle se dément et se contredit dans nous d'une manière à nous inspirer des remords insupportables dès cette vie; enfin elle oblige Dieu à retirer de nous ses grâces et à nous faire sentir les châtiments les plus sévères de sa justice.

1° Elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre, qui est d'être les défenseurs de la cause de Dieu; c'est par la défense de cette cause de Dieu que tant de grands hommes se sont rendus recommandables dans l'ancien Testament et dans le nouveau. Vous n'avez pas la même fermeté: Dieu ne se servira point de vous, comme il s'est servi d'eux.

2° Elle nous rend odieux et méprisables: à qui? 1) aux gens de bien, qui ne voient notre infidélité qu'avec une juste indignation. 2) Aux pécheurs mêmes et aux impies, qui découvrent le faible de notre conduite, et s'aperçoivent bien que notre indulgence pour eux n'est que timidité et petitesse d'esprit.

3° Elle se dément et se contredit elle-même, de manière à nous inspirer des remords insupportables dès cette vie. Nous ne manquons de fermeté que lorsqu'il faut en avoir pour les intérêts de Dieu; et pour nos intérêts propres, nous ne péchons que par trop de fermeté. Pour peu que nous soyons équitables, pouvons-nous entendre sur cela le témoignage de notre conscience, et n'en pas rougir de confusion?

4° Elle oblige Dieu à retirer de nous ses grâces, et à nous faire sentir les châtiments les plus sévères de sa justice. Ainsi traita-t-il Héli, et ainsi en traite-t-il bien d'autres.

Ah! Chrétiens, si la crainte doit nous gouverner, que ce soit la crainte du Seigneur, de ce Dieu tout-puissant et surtout de ce Dieu jaloux; car il l'est, et il l'est souverainement; et ne peut-il pas bien l'être? et que n'a-t-il pas fait pour avoir droit de l'être? et n'est-ce pas notre avantage qu'il le soit et qu'il daigne attendre de nous et en recevoir ce témoignage, dont il a prétendu nous faire un mérite? Que lui était du reste nécessaire le témoignage d'aussi faibles créatures que nous le sommes? ne pouvait-il pas, sans nous, mettre à couvert ses intérêts? Mais par une conduite toute miséricordieuse de sa providence et de son infinie bonté, il a voulu que nous eussions de quoi lui marquer notre attachement et notre zèle, afin qu'il eût de quoi nous récompenser. Secondons ses desseins puisqu'ils nous sont favorables, et par une ardeur toute nouvelle disposons-nous à entendre un jour de sa bouche cette glorieuse invitation: *Venez, bons serviteurs; parce que vous m'avez été fidèles, entrez dans la joie de votre Seigneur*. C'est là que nous trouverons le centuple de tout ce que nous aurons donné à Dieu, et que nous jouirons éternellement de sa gloire.

1844. **Autre sujet**. — On peut aussi, en ce même jour, parler de la *retraite des apôtres.*

Manete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.

Jésus ressuscité était remonté à son Père, mais il avait donné auparavant une grande mission à ses Apôtres : *Euntes docete*, avait-il dit. Apôtres, partez ; l'univers vous attend. Il est plongé dans les ténèbres ; *vos estis lux mundi*. Il est livré à une étrange corruption, *vos estis sal terræ*. Ils ne partent pas. Il y a quelque chose de plus pressant à faire ; c'est de se préparer à recevoir le Saint-Esprit par la retraite et la prière. La prière est donc une grande œuvre, puisque sans elle les autres œuvres, si importantes soient-elles, ne peuvent réussir. Les Apôtres attendent donc le Saint-Esprit : c'est lui qui déliera leurs langues encore timides et embarrassées ; c'est lui qui échauffera leur cœur, et leur inspirera le zèle. Nous aussi nous attendons l'Esprit-Saint. Le prêtre en a besoin pour féconder son ministère, qui est semblable à celui des Apôtres. Le fidèle a besoin de cet Esprit qui consume le péché, de ce souffle salutaire, qui agite et soulève les âmes endormies, et arrache les cœurs à la glu des choses terrestres. C'est lui qui *operatur omnia in omnibus*, dans le prêtre et dans le fidèle.

Toute la paroisse l'attend ; il va venir par la parole sainte, par les sacrements reçus, etc. Ainsi donc entrons en retraite comme les Apôtres. C'est dans leur assemblée au cénacle que je vais vous faire voir le modèle que nous avons à suivre. *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu.*

1° *Hi omnes*. Ils prient tous, les Apôtres, les disciples, les saintes femmes. Quel est celui qui n'a pas besoin de prier ? Pécheurs, justes... prions pour nous... pour les autres... parents, pour leurs enfants, comme Monique pour Augustin. Maitres pour les serviteurs ; enfants et serviteurs pour les parents et maitres. Epouses pour leurs époux.

2° *Erant perseverantes*. Ils ont appris de Notre-Seigneur que *oportet semper orare et nunquam deficere*. Ils prient le jour, la nuit ; les bruits du dehors ne viennent pas les interrompre, ni les distraire. Ils ont laissé de côté tout autre souci. Et nous, prions constamment ; nous avons pour nous y inviter, non seulement la parole de Notre-Seigneur, mais celle de saint Paul : *Sine intermissione orate*, et celle de Notre-Dame de la Salette : *Je suis chargée de prier sans cesse pour vous*. Oh ! tout est accordé à la prière persévérante. Donc que nos cœurs soient comme des autels toujours fumants, faisant monter vers Dieu, jour et nuit, l'encens de la prière.

3° *Unanimiter* ; ils prient tous ensemble. Le Maitre leur avait dit : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* (MAT. XVIII, 20.) Donc tous leurs soupirs se mêlent et montent vers le ciel. Apôtres, saintes femmes, sont réunis dans une grande salle et tendent vers le ciel des mains suppliantes. La prière en commun dans les familles et à l'Eglise a une efficacité particulière. *Melius est duos esse quam unum.* (Eccl., IV, 9.) Aussi la prière publique a-t-elle toujours été en usage dans l'Eglise. Les premiers fidèles *erant perseverantes in communicatione fractionis panis*. Les catacombes leur servirent d'oratoire. Saint Chrysostome invitait les mères à se lever avec leurs enfants durant la nuit, afin de prier à la maison, pendant que les hommes le faisaient à l'église avec le clergé. Et aujourd'hui, la messe, les vêpres, les prières qui se font dans certaines calamités... Nous prions moins qu'autrefois et c'est pour cela que nous sommes moins chrétiens, que nous avons plus de fléaux à déplorer, etc. Nos pères disaient : Si le ciel tombait nous le soutiendrions avec nos lances. Ah ! si tous les catholiques savaient manier l'arme de la prière, ils soutiendraient le monde. Seigneur, vous qui cédiez à la prière de Moïse, pourriez-vous résister aux prières de 200.000.000 de catholiques, s'ils vous priaient avec ferveur ? Donc unissons-nous dans la famille, à l'Eglise, à la messe du matin, à la prière du soir. Laissons pendant ce temps, comme les Apôtres, toute autre affaire, nous nous en occuperons le reste du jour.

4° *Cum Maria matre Jesu*. L'Eglise était née ; mais elle n'avait pas encore grandi ; Marie étendait ses ailes sur le nid de l'Eglise, afin de le réchauffer. Par Elle, était venu le Fils de Dieu, par sa médiation devait descendre l'Esprit-Saint.

Le Père, le Fils entendent la prière de Marie et ils envoient le Saint-Esprit. Il descend, sans doute, sur Marie d'abord, puis sur les Apôtres. *Opus est mediatore apud Mediatorem Jesum*, dit saint Bernard; et il n'y en a point de plus utile que Marie.

Mettons donc Marie avec nous, que son souvenir nous accompagne partout dans la prière.

Si Maria pro nobis, quis contra nos? Or Marie est pour nous. *Je suis chargée*, a-t-elle dit, *de prier sans cesse pour vous.* Donc, si nous prions avec elle, le Saint-Esprit descendra *et renovabit faciem terræ;* le mal sera guéri; le bien, fécondé et fortifié; les cœurs seront enflammés des flammes du divin amour.

1895. **Pentecôte**. (1). *Mittam vobis a Patre Spiritum veritatis: Je vous enverrai de mon Père l'Esprit de vérité.* Quelles promesses! Méditons-en: I, l'étendue; II, l'accomplissement; III, les effets; IV, recherchons les moyens de conserver ses effets.

1896. I. *Leur étendue.* Notre-Seigneur ne se contente pas de nous donner son Père pour qu'il soit le nôtre, sa Mère pour qu'elle devienne la nôtre, ni de se donner lui-même pour nous sur la croix; il nous promet encore, avant de remonter au ciel, de nous envoyer le Saint-Esprit. Saint Paul, ayant demandé aux Ephésiens, s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils répondirent, avouant naïvement leur grossière ignorance, qu'ils ne savaient pas s'il y en avait un; et saint Paul leur dit, comme dans une sainte indignation: *Au nom de qui donc avez-vous été baptisés?*

Nous, comme les Ephésiens, nous avons été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; oserions-nous ignorer comme eux ce que c'est que le Saint-Esprit? C'est la troisième Personne de la sainte Trinité, véritablement Dieu avec le Père et le Fils, mais distincte pourtant de l'un et de l'autre, et ne faisant avec le Père et le Fils qu'un seul et même Dieu (Voir les preuves *Catéchisme du concile de Trente*, huitième article du *Credo*). Jésus, en nous le promettant, veut que la Trinité tout entière soit en quelque sorte notre bien, que nous soyons riches de toutes les richesses et de tous les dons de Dieu.

1897. II. *Jésus a accompli sa promesse* et il a envoyé son Esprit, l'Esprit de son Père. 1° à son Eglise. 1) Avant son Ascension, il avait dit à ses Apôtres: *Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Les Apôtres dociles s'enferment au cénacle avec les saintes femmes et Marie, Mère de Jésus, et pendant une retraite de dix jours, ils persévèrent tous ensemble dans la prière. Les moyens de nous préparer à recevoir le Saint-Esprit sont l'éloignement du monde, le recueillement et la prière;

2) Or, dix jours après l'Ascension, le cinquantième jour après Pâques, on entendit un bruit comme celui d'un vent violent qui remplit tout le cénacle; et des langues de feu apparurent se répandant sur chacun des Apôtres et se reposant sur eux; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit qui opéra en eux un changement et des effets merveilleux.

3) Ce qui s'est passé au jour de la Pentecôte, se renouvelle tous les jours dans les âmes et surtout durant la fete où nous célébrons ce mystère. Le Saint-Esprit se donne *(a)* par le sacrement de confirmation, et par les autres sacrements bien reçus; *(b)* par la prière et tous les actes saints qui augmentent en nous la vie de la grâce: *Spiritus Dei habitat in vobis* (2).

1898. III. *Effets produits dans les âmes* par le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit descendit sous forme de langues de feu; ce feu est la figure des effets que le St-Esprit produisit dans les Apôtres et peut produire en nous. Le feu éclaire; eux, si ignorants jusque-là, ont d'admirables lumières sur les vérités de la foi et les

(1) Ce sujet peut être traité à la fête de la Pentecôte, ou un jour de confirmation, ou en expliquant le huitième article du symbole.

(2) Si l'on donnait à un philosophe l'esprit d'Aristote ou de Platon, à un orateur l'esprit de Cicéron ou de Démosthène, à un médecin l'esprit d'Hippocrate ou de Galien, et à un théologien l'esprit de saint Thomas ou de saint Augustin, ne serait-ce pas une singulière faveur? *Si scires donum Dei*, ô âme chrétienne! *Si scires donum Dei*, ô âme dévote! si vous saviez quel est celui qui vous est donné, si vous aviez la lumière pour

répandent partout par la parole et par les écrits. Le feu réchauffe : et eux, si tièdes pour le service de leur Maître qu'ils l'abandonnent et le renient, brûlent de répandre leur sang pour sa sainte cause ; eux, si imparfaits, mènent désormais une vie toute de sainteté et de pureté. Nous avons besoin comme eux de lumière dans nos obscurités, de saintes ardeurs, car que d'égoïsme, de froideur en nous, à l'égard de Dieu et à l'égard de notre prochain ; de courage pour lutter contre les ennemis de la foi, contre le monde et le respect humain et contre nous-mêmes ; de pureté, car que de souillures dans notre vie ! *Venez, Saint-Esprit ; envoyez-nous d'en haut un rayon de votre clarté, car vous êtes la lumière des cœurs !* Réchauffez notre froideur, lavez nos souillures ! Ce feu descendit sous la forme de langues ; et les Apôtres après l'avoir reçu, parlèrent des langues qu'ils n'avaient pas apprises, et *nos audivimus illos loquentes linguam in quâ nati sumus.* Quelle merveille ! Elle s'opère d'une certaine manière dans ceux qui oubliant le langage du monde, parlent comme une langue nouvelle celle de l'Evangile...

1999. IV. *Par quels moyens garder en nous les dons du Saint-Esprit ?* 1° *N'éteignez point l'Esprit en vous*, c'est le péché mortel qui l'éteint : 2° *Ne contristez point l'Esprit-Saint*, c'est le péché véniel qui le contriste et paralyse son action ; 3° Soyons fidèles à la grâce ; 4° Obtenons par la prière des dons plus abondants du Saint-Esprit.

2000. **Autre plan.** — On pourrait aussi le jour de la Pentecôte, faire voir dans le cénacle le berceau de l'Eglise. Tous sont là appelant le Saint-Esprit de leurs brûlants désirs. Enfin le ciel s'ouvre sous les coups répétés de leurs prières ; un globe de feu descend du ciel. Apôtres, quittez votre retraite, ce feu c'est l'amour qui vous consume. Vos bouches seront éloquentes, ces langues vous le promettent. Petit et timide troupeau, croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. Vous êtes le royaume de Dieu qui doit s'étendre partout. Voilà qu'en effet l'Eglise se fait jour. Elle est éclose sous les ailes de Marie et par le souffle du Saint-Esprit. Les Apôtres sont animés d'une ardeur à tout braver et à tout entreprendre. Pierre prêche à la multitude d'étrangers réunis et en convertit par milliers. Bientôt les limites de la Judée ne peuvent plus contenir leurs ardeurs. Ils se répandent à travers le monde. La Grèce et Rome les entendent, et croient. C'est l'Eglise, d'abord grain de sénevé, qui devient un grand arbre dont les rameaux ont depuis ombragé l'univers. La Pentecôte est la fête de son institution. Parlons de son établissement merveilleux, voir n. 750 ; de nos devoirs envers elle, voir n. 887.

2.001. **Autre plan** *sur la Pentecôte, d'après Bossuet.*

Spiritum nolite extinguere. La joie en ce jour est universelle ; car la grâce qui est répandue n'a pas de limites, et s'étend à tous les peuples. C'est pourquoi dès ce jour l'Eglise naissante parle toutes les langues, pour montrer qu'elle est faite pour toutes les nations. C'est aujourd'hui le remède à la confusion des langues opérée à la Tour de Babel. Cette confusion avait pour résultat la désunion des hommes. L'Eglise veut les réunir tous. Mais ce n'est pas assez de nous réjouir de ce mystère ; il faut ne pas éteindre l'esprit qui est en nous par le Christianisme ; car Notre-Seigneur l'envoie pour qu'il demeure en nous. *Apud vos manebit* (JOAN XIV 17). Quand on fait partie d'une société quelconque, il faut en prendre l'esprit. Membres de l'Eglise par le baptême, ayons-en et gardons en l'esprit. *Non dedit nobis Deus spiritum timoris sed virtutis et dilectionis* (II TIM I, 7). Tout le christianisme est là ; car Notre-Seigneur n'a fait qu'apporter la guerre contre le démon, le monde, la chair, et la paix avec Dieu, avec les hommes et avec nous-mêmes ; et pour soutenir cette guerre, il fallait l'esprit de force ; et pour faire régner cette paix, il fallait l'esprit d'amour. Aussi, en ce jour où les princes de l'Eglise *repleti sunt Spiritu sancto*, voyons-nous aussitôt que *loquebantur cum fiducia* avec une sainte hardiesse ; et d'autre part ils étaient *cor unum et anima*

---

connaître le prix et la valeur de la donation qui vous est faite. On vous donne le Saint-Esprit et non pas l'esprit d'Aristote, de Cicéron, d'Hippocrate, mais l'esprit de Dieu, l'esprit du Verbe, l'esprit de vérité, de sagesse, de sainteté et d'amour, du Père et du Fils ? Pouvez-vous manquer d'être agréable au Père, ayant en vous l'amour que son Fils lui porte ? Quand on a le cœur d'une personne, on a tout. Si vous êtes en état de grâce, vous avez le cœur de Dieu ; car, à proprement parler, le Saint-Esprit est le cœur de Dieu. (LE JEUNE).

una ; ayons l'esprit de Dieu, l'esprit de nos Pères, l'esprit de force pour combattre et vaincre, l'esprit d'amour pour vivre dans la paix avec nos frères.

I. *L'esprit de force.* On lit dans l'histoire de certains peuples anciens que, destinant leurs enfants à la guerre, ils les élevaient d'une manière vigoureuse ; mais quel peuple doit être plus aguerri que le peuple fidèle, qui, par le baptême, est destiné à la lutte, qui a à subir tant de tentations? Aussi Notre-Seigneur dit-il à ses Apôtres : *Manete in civitate donec induamini virtute ex alto.* Ils le firent, et ils reçurent la force. Pour nous en convaincre, exposons les trois maximes qui règlent le courage chrétien et voyons comment ils les pratiquèrent.

1° *Trois maximes* : 1) *Première maxime, mépriser les présents du monde.* Notre estime et notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins et les espérances qu'on nous donne. Or, quelles idées et quels désirs nous inspire le christianisme, quels dons nous promet-il? Il nous promet l'adoption divine, la grâce, l'héritage de Jésus-Christ, le bonheur de voir et de posséder Dieu. Si nous sommes préoccupés de ces grandes pensées, pouvons-nous estimer les présents du siècle? O monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis? Des plaisirs? seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils durables? La fortune, mais est-elle assurée? *Prœterit figura hujus mundi ; quam sordet terra cum cœlum aspicio !*

2) *Deuxième maxime, mépriser les jugements du monde.* Le monde nous hait quand nous ne l'aimons pas ; et si nous craignons de lui déplaire, nous ne sommes capables de rien de grand. D'où vient que les lois maudites du monde ont quelque crédit encore? On ne veut pas lui déplaire ; et voilà pourquoi on lui cède, quand il dit que pardonner c'est faiblesse, que tout doit céder à l'intérêt, qu'il faut que jeunesse se passe, etc. Sans doute, nos inclinations mauvaises ont leur paix dans une conduite contraire à l'Evangile ; mais ce qui fait que les erreurs du monde ont force de loi, qu'on se croit comme obligé à les suivre, malgré le cri de la conscience et la profession qu'on fait d'être chrétien, c'est parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin battu ; et, de peur de déplaire aux hommes, on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde. Il faut faire comme les autres. Et on se fait esclaves des hommes et de leurs erreurs. C'est là ce qui mine peu à peu les restes des vertus chancelantes, et nous fait être de tous les crimes, moins par inclination que par l'entraînement des compagnies. Ce n'est pas là l'esprit d'un chrétien que la croix doit avoir durci contre tous les mépris. *Non enim spiritum hujus mundi accepimus. Nolite fieri servi hominum* ; comment nous rendre esclaves de leurs jugements, quand nous devons braver même leur haine.

3) *Troisième maxime : mépriser les menaces du monde. Major qui in vobis est quàm qui in mundo.* Celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit. Que peut le monde contre lui? Quoi que la rage des hommes entreprenne, quelques tourments qu'il nous prépare, le plus fort ne cèdera pas au plus faible. *Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius ; sed in his omnibus superamus.* (Rom., VIII, 35-37.)

2° C'est ce qui prouve déjà *comment les premiers fidèles pratiquaient ces maximes du courage chrétien.*

1) Ils méprisent *les biens.* Ils les estiment si peu, qu'ils n'osent pas les remettre entre les mains des Apôtres, *ponebant antè pedes*, s'en déchargeant comme d'un fardeau. O Apôtres, vous êtes les vainqueurs du monde, puisqu'on met à vos pieds ses dépouilles. D'où vient ce mépris, sinon de ce que les Chrétiens ont reçu le Saint-Esprit, qui leur fait goûter les choses du ciel auprès desquelles celles de la terre sont si viles?

2) Ils méprisent *les jugements du monde.* Il n'y avait que cinquante jours que les Juifs avaient demandé la mort du Sauveur. C'était choquer toutes les oreilles et réveiller toute leur haine que de prêcher la Résurrection du Sauveur ; les Apôtres ne craignent pas de le faire. *Vos sanctum et justum negastis et petistis virum homicidam donari vobis.* On devait grincer des dents ; mais c'était une maxime de l'Esprit qui les possédait de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

3) *Les menaces* ne les effraient pas davantage. On les prend ; on les emprisonne : on les fouette cruellement. On leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher *en ce nom* qu'on ne désigne pas ; car on l'a en exécration. Et ils répondent par le sublime *non possumus.* De peur de laisser l'espérance d'un changement, ils ne disent pas : nous ne voulons pas ; mais *non possumus.* C'est ainsi qu'ils effraient ceux qui les menacent. Aussi leurs juges iniques sont à bout. *Quid faciemus hominibus istis*, disent-ils. Des milliers d'hommes se convertissent et disent aux Apôtres : *Quid faciemus, viri fratres*, prêts à se soumettre à eux ; et leurs persécuteurs eux-mêmes se reconnaissent vaincus. Que faire à des hommes qui ne craignent ni la perte des biens, ni les jugements des hommes, ni la mort. Voilà une nouvelle impuissance inouïe jusque-là. Il y a quelques jours, Apôtres, vous fuyiez ; vous reniiez votre bon Maître, et maintenant rien ne vous ébranle. Oh ! un esprit nouveau les pousse, les soutient. Et les Apôtres ne sont pas seuls animés de cet esprit. L'Eglise, après eux, a vu tout l'empire conjuré contre elle, et des sentences de mort affichées à tous les poteaux et à toutes les places publiques ; et elle savait maintenir sa liberté de professer le christianisme au prix de son sang. C'était un opprobre, au témoignage de Tertullien, d'acheter à prix d'or cette liberté. O honte ! s'écrie-t-

-il, un chrétien sauvé par de l'argent, un chrétien riche pour ne pas souffrir! Est-ce que Jésus-Christ ne s'est pas montré riche envers lui par l'effusion de son sang? Dis-moi, Chrétien, n'avais-tu plus de sang dans tes veines, quand tu es allé chercher dans tes coffres le prix honteux de ta liberté; c'est au prix de notre sang qu'il faut savoir la garder. Voilà nos Pères dans la foi. Ils ne connaissaient pas d'autre nécessité que celle de la conserver. Pour eux, pas nécessaire d'avoir des biens, ni l'estime des hommes, ni la vie même. Mais il était nécessaire de ne pas pécher. Où en sommes-nous? Hélas! pour faire fortune, pour avoir les faveurs du monde, pour échapper à une crainte vaine, faut-il trahir Dieu et notre conscience? Combien qui crient aussitôt : *Non possumus*. Faut-il faire quelque sacrifice, rompre avec les penchants mauvais, les inclinations? *Non possumus* (1). La flamme du Saint-Esprit semble donc éteinte dans bien des cœurs. Efforçons-nous de la rallumer. *Spiritum nolite extinguere.*

II. *Esprit de charité.* Les hommes aguerris ont souvent une certaine rudesse de manière, et il semblerait que l'esprit de force fût incompatible avec la douceur et la charité; mais de même que le feu durcit certains objets et en amollit d'autres, ainsi la flamme du Saint-Esprit trempe les courages, en attendrissant les affections. Il fait les fidèles d'airain pour résister à tous les périls; il les fait de chair pour être émus par la charité. Il a pour ainsi dire fondu et fait couler, les uns dans les autres, les cœurs des premiers fidèles : *Erat cor unum et anima una.* L'Esprit-Saint n'est-il pas le lien qui unit le Père et le Fils? N'est-ce pas lui qui relie dans un même corps tous les enfants de l'Eglise? Au jour de la Pentecôte, on remarquait une multitude confuse : *Convenit multitudo et mente confusa est.* Les uns disent : qu'est-ce que ceci? Les autres disent que les fidèles sont ivres. Toutes les pensées sont différentes, le même esprit ne les anime pas. Mais *multitudinis credentium erat cor unum.* Ils ne font qu'un seul corps, plus de division. Il en devrait être ainsi encore; nous ne devrions jamais nous regarder comme tout seul; mais comme ne faisant qu'un avec nos frères. Dès lors, il n'y aurait plus d'*envie* ni de *dureté* de cœur. L'envie naît de la considération de notre indigence et des biens que nous remarquons dans les autres. Ce vil sentiment tombe, si on ne se regarde pas soi-même, et si on ne regarde pas les autres comme séparés de soi, et si on se considère soi-même, et si on considère les autres dans l'unité du corps de l'Eglise. Si l'œil pouvait raisonner serait-il jaloux de l'adresse des mains qui savent si bien le protéger; les mains seraient-elles jalouses de la lumière des yeux, sans lesquelles elles palperaient à tâtons. Quand on aime l'unité de l'Eglise, on a en elle tout ce qu'a chacun de ses membres. Avant la descente du Saint-Esprit, les Apôtres se disputaient la primauté; mais, après, plus de contention. Otez l'envie, et ce que j'ai est à vous. J'enlèverai l'envie, et ce que vous avez est à moi. L'envie seule nous rend pauvres; car elle peut nous priver de cette communication sainte des biens de l'Eglise. Mais si nous participons aux biens de nos frères, voudrions-nous avoir *la dureté* de ne pas ressentir leurs maux? Les premiers fidèles apportaient tous leurs biens aux pieds des Apôtres; c'était afin de subvenir aux besoins de ceux d'entr'eux qui n'avaient pas le nécessaire. Les imitons-nous du moins, en donnant une partie de notre superflu? O Esprit de force, qui avez armé le courage de nos Pères et attendri leur cœur, venez tremper nos âmes et les aguerrir contre le démon, le monde et nos passions; venez fondre notre dureté et nous donner pour nos frères des entrailles de miséricorde, afin que nous vivions avec eux dans la charité et dans la paix.....

302. Plan de Bourdaloue. *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.* Il est important de connaître quel est cet esprit que le Fils de Dieu nous a promis comme aux Apôtres et quels effets il doit opérer en nous.

Esprit de vérité qui nous éclaire, 1re partie. Esprit de vérité qui nous purifie, 2me partie. Esprit de force qui nous anime, 3me partie.

I. *Esprit de vérité qui nous éclaire.* Pouvoir : 1° enseigner sans exception toute vérité; 2° l'enseigner sans distinction à toutes sortes de sujets; 3° l'enseigner en toutes manières, c'est ce qui n'appartient qu'à l'esprit de Dieu.

1° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de nous enseigner toute vérité; car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui semblent choquer la raison humaine, des vérités gênantes, humiliantes, mortifiantes. Si donc un homme en

(1) [illegible]

(2) [illegible]

est persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui ; et cet esprit supérieur, c'est l'esprit de Dieu.

2° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité à toutes sortes de sujets. Donnez au plus habile docteur certains esprits grossiers ou opiniâtres à instruire, avec toutes ses lumières il ne les éclaire pas. Mais quand l'Esprit de Dieu s'en rend maître, comme c'est lui qui les a formés, il les élève à tout ce qu'il veut.

3° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité en toutes manières, c'est-à-dire, dans un instant, sans qu'il en coûte ni étude ni travail, et jusqu'à déterminer les hommes à mourir pour la défense des vérités qui leur ont été révélées.

Or, voilà ce que fait le Saint-Esprit dans les Apôtres. Il leur enseigne les vérités les plus dures en apparence et les plus contraires aux sens et à la nature. Il les leur enseigne sans nulle disposition de leur part, puisque c'étaient des hommes à qui Jésus-Christ lui-même avait reproché leur aveuglement et leur lenteur à comprendre et à croire. Il les leur enseigne dans un moment, et jusqu'à les résoudre à souffrir le martyre. On a vu dans la suite ces mêmes effets du Saint-Esprit en des milliers de Fidèles. Mais qu'a fait le démon ? Il a opposé à cet esprit de vérité, l'Esprit du monde qui conduit tout. Car à nous voir agir, peut-on dire que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous dirige, et que nous soyons bien convaincus des vérités qu'il est venu nous apprendre ?

II. *Esprit de sainteté qui nous purifie.* C'est pour cela que le Fils de Dieu en parlait à ses disciples comme d'un baptême : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto.* Voyons : 1° l'excellence ; 2° les obligations de ce baptême.

1° Excellence de ce baptême. Ce fut comme un baptême de feu ; et ce baptême de feu alla jusqu'à purifier les cœurs des Apôtres, d'un certain genre d'attache qu'ils avaient eu, et qu'ils conservaient pour Jésus-Christ même. Car s'attachant à Jésus-Christ, dit saint Augustin, ils ne l'envisageaient point encore avec des yeux assez purs, et ils le considéraient trop selon l'humanité et selon la chair. Voilà pourquoi le Sauveur du monde leur disait : *Si je ne m'en vais, l'Esprit consolateur ne viendra point dans vous.* Jugeons de là ce que nous devons penser, non seulement de ces attaches grossières qui portent évidemment le crime avec elles, mais de bien d'autres attaches innocentes, à ce qu'il paraît, honnêtes et même saintes, mais dont l'Esprit de Dieu nous ferait voir le danger, si nous voulions nous rendre attentifs à sa voix.

2° Obligations de ce baptême. C'est de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles et dans nos actions. Voilà le miracle que nous devons demander au Saint-Esprit, et c'est pour nous purifier de la sorte qu'il se répandra sur nous.

III. *Esprit de force qui nous anime.* Nous en avons un exemple bien sensible dans les Apôtres. L'esprit de force dont ils sont remplis, leur inspire un zèle : 1° qui les fait parler hautement et se déclarer ; 2° qui les encourage à tout entreprendre ; 3° qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

1° Zèle qui les fait parler hautement et se déclarer. Ils s'étaient tenus renfermés dans le Cénacle ; mais tout-à-coup ils en sortent, et rendent un témoignage public à Jésus-Christ. 2° Zèle qui les encourage à tout entreprendre. Ils se proposent la conversion du monde entier, ils en viennent à bout. 3° Zèle qui les rend capables de tout souffrir. Persécutions, contradictions, opprobres, rien ne les arrête. Ils méprisent les tourments et la mort. C'est par cette force chrétienne que nous pourrons connaître si nous avons reçu nous-mêmes le Saint-Esprit.

2003. **Autre plan.** — *D'après le P. Ventura. Emitte Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Quand Dieu eut créé la terre, elle était *inanis et vacua*, et enveloppée de ténèbres ; sa surface était toute recouverte d'eau. Mais *Spiritus Domini ferebatur super aquas*, comme un oiseau sur un nid afin de le féconder. L'action du Saint-Esprit ne fut pas étrangère à la production de la lumière et des astres, à la fécondation des plantes qui revêtirent la terre. Ce qui s'est passé au commencement du monde était la prophétie de ce qui s'est accompli au temps de la Rédemption. Au moment où N.-S. remonta au ciel, la terre était encore presque partout vide de vérité et stérile en vertus : *Terra erat inanis et vacua.* Elle était enveloppée des ténèbres et des nuages de toutes les erreurs, encombrée de la fange de tous les vices. Le monde moral, le monde social, n'était qu'un véritable chaos, un abîme de désordres. Tout y était ignorance et corruption : *Et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Mais au jour où le Fils de Dieu envoya son Esprit sur ses Apôtres, cet Esprit vint apporter aux âmes la lumière de toutes les vérités, le feu sacré de toutes les vertus. C'est à cette double merveille du pouvoir créateur que faisait allusion le roi-prophète lorsqu'il disait : *Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.* C'était dire en réalité que la descente du Saint-Esprit, dont nous célébrons aujourd'hui le solennel anniversaire, serait comme une création nouvelle et changerait l'état des esprits et des mœurs dans le monde entier. Ce sera aussi tout le sujet de ce discours.

I. *Le Saint-Esprit a changé les esprits par la vérité. Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis et replevit totam domum.* Cette maison était le cénacle. Là se trouvaient la sainte Vierge, âme de l'Eglise, Pierre, le

chef de l'Eglise, les Apôtres, colonnes de l'Eglise ; là étaient présents les premiers fidèles, prémices de l'Eglise de Jésus-Christ. Cette maison était donc l'Eglise de Jésus-Christ, la véritable Eglise. Donc en nous disant que l'Esprit est venu remplir cette maison, l'historien sacré a voulu nous dire que dès aujourd'hui le Saint-Esprit est descendu sur l'Eglise, s'est uni à l'Eglise, s'est incorporé l'Eglise pour ne la quitter jamais, pour la vivifier, l'éclairer et la diriger toujours. Dieu le Père, le Créateur a jeté les bases de cette Eglise par sa puissance ; Dieu le Fils, le Rédempteur en a cimenté les parties par son sang ; le Dieu sanctificateur, l'Esprit-Saint l'a remplie de lui-même. Ainsi, dit saint Augustin, ce que l'âme est pour le corps de l'homme, l'Esprit-Saint commence aujourd'hui à l'être pour l'Eglise, qui est le corps de Jésus-Christ. L'âme, remplissant le corps tout entier, communique à chaque membre son énergie, donne à chacun la capacité de remplir sa fonction particulière. C'est par l'âme que les yeux voient, que les oreilles entendent, que la langue parle, que les mains agissent, que les pieds marchent. De même le Saint-Esprit prend aujourd'hui possession de l'Eglise, pour donner à toutes les parties qui composent ce corps mystique le pouvoir d'exercer leurs fonctions respectives. En effet, c'est par l'Esprit-Saint que les Apôtres évangélisent, que les docteurs enseignent, que les thaumaturges opèrent des prodiges, que les pasteurs gouvernent, que les fidèles reçoivent la lumière et la grâce pour obéir. Tel est le mystère que nous révèle saint Paul, lorsqu'il dit : « Il y a une grande variété et une grande diversité de grâces, d'états, de conditions, et de fonctions dans l'Eglise de Dieu ; mais c'est le même et unique Esprit qui opère en tout et partout. » Telle est cette unité de principe et de forme de vie et d'action qui constitue la plus belle prérogative et la base fondamentale de l'Eglise.

Mais pourquoi le Saint-Esprit est-il descendu en forme de langues de feu. Saint Grégoire nous donne la réponse. La langue selon ce grand Pontife, a un rapport intime, nécessaire avec la pensée et le verbe intérieur de l'intelligence humaine ; car c'est par la langue que notre intelligence se manifeste au dehors et fait connaître sa pensée, sa raison, son verbe. Or, saint Paul nous a dit que le grand mystère de Jésus-Christ nous a été révélé par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur lui-même nous a dit : « Lorsque viendra sur vous cet Esprit de vérité, il vous fera connaître tout ce qui me regarde ; il vous mettra à même de comprendre et de confesser que je suis venu de Dieu. » Le Saint-Esprit est donc la langue du Verbe divin. C'est lui qui exprime au dehors la pensée substantielle de Dieu, qui révèle ses mystères, ses grandeurs, parce qu'il les connaît de toute éternité, étant coéternel et consubstantiel au Verbe. Il était donc convenable qu'il apparût sous forme de langues ; par là il apprenait, de la manière la plus simple et la plus intelligible, ce qu'il est en effet, et quelle doit être son opération, soit par rapport à l'Eglise, soit par rapport aux membres de l'Eglise.

Voulez-vous voir, mes Frères, comment le Saint-Eprit, langue divine du Verbe divin, a instruit aujourd'hui les Apôtres dans le mystère du Verbe ? Venez, écoutez ces Apôtres naguère si ignorants, si stupides, si grossiers, toujours si disposés à prendre, dans le sens le plus matériel, les paroles de leur divin Maître. Ecoutez en particulier saint Pierre parlant en présence de tout le peuple, des prêtres et des docteurs de la loi. Grand Dieu ! quel miraculeux changement ! Quelle sublimité de pensées ! Quelle élévation de langage !

Et voilà que 3000 personnes à l'instant même se repentent, croient en Jésus-Christ, reçoivent publiquement le baptême et deviennent chrétiens. Mais ne vous étonnez pas, vous dit saint Léon, de cette sagesse et de cette science qui brillent dans les Apôtres, et qui agissent si promptement et si efficacement sur toute une multitude. C'est le Saint-Esprit, c'est la langue du Verbe divin qui vient de les instruire et qui vivifie leurs paroles. A l'école de Dieu, l'homme apprend sans lenteur.

Ce même prodige, pour qui sait l'observer, se renouvelle tous les jours. Je ne vous dirai pas que c'est de la même manière, avec la même facilité, que des missionnaires catholiques, ces nouveaux Apôtres, agissent sur des peuples barbares et les amènent à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Je vous dirai : Regardez ce qui se passe autour de vous et sous vos yeux. Interrogez les soi-disant philosophes, qui veulent faire de la sagesse sans Dieu et contre Dieu, hors de l'Eglise et contre l'Eglise, demandez-leur ce qu'ils savent, ce qu'ils croient de Dieu, de l'âme, de la vie future ? Ils seront singulièrement embarrassés pour formuler une réponse. Ils ne savent articuler que des mots sonores, des phrases incohérentes, des systèmes creux et absurdes qui leur servent à couvrir l'ignorance de toute vérité, la disette de toute croyance et de toute conviction. Il en sera de même des hérétiques, qui ont pris au sérieux les principes de l'hérésie : sommés de formuler leur foi et leur symbole, ils ne seront pas médiocrement embarrassés et ne trouveront dans leur esprit comme dans leur langage, que vague et incertitude.

Au contraire, interrogez, je ne vous dirai pas un théologien catholique, mais un simple paysan, une bonne femme, un enfant qui sait son catéchisme, et vous l'entendez exposer avec la plus étonnante facilité, avec la plus grande précision, les plus sublimes doctrines sur Dieu et ses attributs, sur Jésus Christ et ses mystères, sur les sacrements et leur efficacité, sur l'homme et son origine, sa chute et sa destinée, sur la vie future avec ses châtiments et ses récompenses. En sorte que les philosophes, même les plus profonds, hors de l'Eglise ne font que bégayer comme des enfants ; tandis que les enfants

de l'Eglise les plus naïfs et les plus simples parlent en vrais sages, en profonds philosophes. Le prophète l'avait prédit : *Dieu a rendu éloquentes les bouches des plus petits enfants*. N'en soyons pas surpris; lorsque vos bonnes mères, lorsque les instituteurs chrétiens et les ministres de l'Eglise vous enseignent la doctrine chrétienne, c'est le Saint-Esprit lui-même, la langue du Verbe divin, qui vous enseigne Jésus-Christ et sa religion ; et sous un pareil maître, on apprend vite et bien ce qui est enseigné. *Ubi Deus magister est, cito discitur quod docetur.*

Pour bien comprendre ces heureux résultats, il ne faut pas oublier que le Saint-Esprit qui parle aux oreilles des croyants, veut bien ajouter encore d'ordinaire à cette première grâce, la grâce de parler la vérité et de la transmettre à d'autres, comme nous l'avons reçue de Dieu. De même que dans l'ordre naturel, aucune langue d'homme ne parle que parce que une autre langue d'homme lui a parlé; de même dans l'ordre spirituel et surnaturel, nous ne parlons un langage de vérité avec Dieu et avec les hommes, qu'autant que la langue du Saint-Esprit nous a appris ce langage divin. La même grâce qui nous détermine à croire la parole divine, nous fait parler le langage de la divine foi : *Credidi, propter quod locutus sum.* En nous apprenant ce que nous devons croire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons aimer, le Saint-Esprit nous apprendra à parler notre foi, notre espérance, notre amour. C'est de lui que nous tenons ce langage plein de confiance avec lequel nous pouvons parler de nous-mêmes auprès de Dieu, et aussi ce langage plein de force et d'onction avec lequel nous pouvons parler de Dieu aux hommes. Saint-Paul, en effet, a dit que c'est le Saint-Esprit qui prie en nous, qui forme au fond de nos cœurs d'ineffables gémissements. Et d'autre part, Jésus-Christ lui-même a dit que lorsque nous avons à parler de Dieu et des choses de Dieu aux hommes, ce n'est pas nous qui parlons, mais bien le Saint-Esprit qui parle pour nous. Tout ceci avait été prédit par les prophètes : « Ils auront tous Dieu lui-même pour précepteur et pour maître. »

A toutes ces grâces qui doivent se perpétuer dans l'Eglise, l'Esprit-Saint en ajouta une qui n'était que transitoire et miraculeuse, mais qui était un symbole de ses salutaires influences dans toute la suite des siècles. *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler diverses langues étrangères, selon que l'Esprit-Saint en accordait le don à chacun d'eux.* Aussi comme il se trouvait alors à Jérusalem des hommes de toutes les nations du monde, chacun les entendait dans sa langue et en était entendu. Quel prodige ! Tout le monde était dans l'étonnement et la stupeur. C'était là certainement une grande merveille; mais le prodige figuré par ce prodige est plus admirable encore. En effet, dit saint Grégoire, les Apôtres, qui parlent déjà la langue de tous les peuples, annoncent dès ce moment que cette Eglise naissante se répandra bientôt parmi tous les peuples, parlera toutes les langues, sera l'Eglise catholique universelle.

Mais remarquez aussi que, tout en parlant différentes langues, les Apôtres n'enseignent que la même religion, ne prêchent que la même vérité. Cette uniformité de doctrine s'est perpétuée de siècle en siècle. Elle est devenue le propre apanage de l'unique Eglise de Jésus-Christ. Aujourd'hui comme dans le cénacle, dans plus de mille langues diverses, sur tous les points du globe, l'Eglise ne proclame qu'une seule vérité, une seule religion. Que ce phénomène unique au monde est frappant ! Comme il révèle bien l'opération de l'Esprit de Dieu ! Depuis dix-huit siècles, trois cents millions de catholiques répandus sur la surface de la terre entière, dans toutes leurs différentes langues, ne croyant, ne confessant, ne pratiquant qu'une même doctrine, une même morale, un même culte, les mêmes prières, les mêmes sacrifices ! voilà un prodige qui ne s'est jamais vu, qui ne se voit nulle part en dehors de la vraie Eglise, de l'Eglise catholique.

Les anciens philosophes qui parlaient la même langue, le grec, étaient divisés en plus de quatre-vingts sectes différentes, touchant les vérités les plus fondamentales. Les hérétiques modernes, eux aussi, alors même qu'ils ne parlent qu'une même langue, n'en sont pas moins divisés. Voyez, le luthérianisme qui parle généralement l'allemand, est divisé en soixante sectes. L'anglicanisme, qui ne parle guère que l'anglais, en Angleterre et aux Etats-Unis, est divisé en plus de trois cents sectes.

Les sectes ainsi naissent des sectes, les opinions engendrent les opinions, comme les vers naissent au milieu des matières en putréfaction. On se parle sans s'entendre, on se tolère sans s'aimer, on s'assemble sans s'unir. Il y a des chrétiens de nom, mais pas de christianisme ; il y a des membres épars de sociétés nominales, mais pas d'Eglise. Tout est contradiction, lutte et incertitude en matière de doctrine, lorsque par lassitude on ne tombe pas dans l'indifférence et l'incrédulité. C'est la confusion de Babel, confusion d'autant plus funeste qu'elle est dans les croyances, dans les sentiments, dans les pratiques religieuses, dans tout ce qui devrait rapprocher et relier les hommes entre eux. Les incrédules et les hérétiques, dit saint Grégoire, ont voulu imiter les anciens ouvriers de la tour de Babel ; ils ont voulu, eux aussi, élever contre le ciel un édifice avec des matériaux empruntés à la terre, bâtir des religions humaines qui aient leurs fondements sur la terre, tandis que la vraie religion doit venir du ciel. Ils ont commis le même crime, ils subissent le même châtiment. Dieu confondit alors les langues des ouvriers de Babel. Il confond aujourd'hui les idées, les pensées des fabricateurs de religions nouvelles ; et tandis que l'humilité inspirée par le Saint-Esprit aux

membres de l'Eglise, y produit l'unité, hors de l'Eglise, l'orgueil de Babel, inspiré par Satan, ne produit que confusion et division.

La religion des hérétiques est la variété sans l'unité; il n'y a que le catholicisme qui unisse la variété dans l'unité et l'unité dans la variété. Le catholicisme parle différentes langues, est disséminé parmi différents peuples, possède une grande variété d'usages, de rites; et dans cette variété de langues, de mœurs, de rites, c'est toujours la même doctrine, la même foi, la même religion. Quelle en est la cause? C'est que toujours le même Esprit inspire et dirige l'Eglise. Oui, le même Esprit! l'Esprit de vérité immuable! l'Esprit qui n'emprunte pas la vérité à l'inconstance et à la mobilité des intelligences créées! mais l'Esprit qui procède du Père et du Fils, et qui ne donne que ce qu'il a reçu dans les profondeurs de l'éternité.

Qu'ils sont donc injustes et stupides ceux qui nous reprochent de croire à l'infaillibilité de l'Eglise! Ils nous disent que nous attribuons à des hommes, sujets à l'erreur, l'infaillibilité qui n'est le propre que de Dieu. Oh! ce n'est pas ainsi que, nous catholiques, nous entendons l'infaillibilité de l'Eglise. Nous savons bien que l'homme est sujet à l'erreur, et c'est précisément pour cela que nous voulons être catholiques, que nous ne voulons pas accepter les doctrines d'invention humaine. Nous savons aussi que l'Esprit-Saint est descendu sur l'Eglise; qu'il est resté dans l'Eglise; que cette langue divine parle par la bouche de l'Eglise; qu'elle instruit les pasteurs de l'Eglise et les préserve de l'erreur. Lors donc que nous croyons à l'infaillibilité de l'Eglise, ce n'est pas à l'infaillibilité de l'homme que nous croyons, mais bien à l'infaillibilité de Dieu même. Réjouissons-nous donc d'être dans cette Eglise dans laquelle il a promis d'être toujours.

II. *Il a changé les cœurs par la vertu.* La vertu n'était pas moins rare sur la terre que la vérité. Tous les peuples du monde, à l'exception d'un seul, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, croupissaient dans la fange de tous les vices. Les philosophes, avec leurs faux systèmes d'une morale tout humaine, ne corrigèrent aucun vice, ne réussirent à persuader et inculquer pas même une seule vertu. Ceux mêmes d'entre eux qui plaçaient le souverain bien dans l'honnêteté, n'avaient pas assez de cette honnêteté pour en donner l'exemple. Cette prétendue honnêteté n'excluait pas de la conduite de la vie, les actions les plus honteuses, les plus contraires à l'ordre social. Tout en prêchant la vertu, Aristote consacra le vol, le meurtre, le suicide. Platon innocentait les passions contre nature, et la communauté des femmes. La profession de cette honnêteté philosophique n'empêcha pas Cicéron de faire tuer, dans une seule nuit, six mille prisonniers de guerre, pour avoir le nombre légal d'ennemis morts qui devait donner droit aux honneurs du triomphe. La vertu sévère du grand Caton, au témoignage d'Horace, son panégyriste, se plaisait à puiser ses forces et sa chaleur dans le vin, et ne craignait pas de se reposer dans l'ivresse. Je vous laisse à évaluer l'excellence d'une vertu qui ne s'inspirait que du Dieu du vin, pour finir par porter ses hommages à la déesse des sales voluptés. Ces philosophes étaient pourtant les plus honnêtes gens de l'antiquité; et vous voyez qu'ils n'ont été que des scélérats! Je sais que, dans une circonstance récente, on a eu le triste courage d'essayer de donner un démenti à l'histoire et à la conscience universelle. On a osé affirmer, avec une effronterie sans égale, que l'antiquité païenne est tout ce qu'il y eût de plus moral au monde; ce qui conduirait à dire que l'humanité avec tous les soutiens, tous les secours du christianisme, n'a fait que dégénérer sans cesse. Mais de pareilles assertions ne se discutent même pas; elles sont assez démenties et par l'histoire et par la conscience universelle. Il n'en reste pas moins constant que l'ordre social païen ne présente qu'un ensemble de violences, d'injustices, [illegible], de guerres perpétuelles, d'esclavage, de turpitudes, de fureurs politiques, de fausse morale, de fausse religion. En vain vous y chercheriez l'humilité, principe de toute perfection morale, et la charité, fondement de toute prospérité sociale. L'antiquité païenne n'eut pas même en l'esprit l'idée de ces grandes vertus, puisqu'elle n'en eut même pas le nom dans sa langue.

Mais à peine le Saint-Esprit fut-il descendu sur les Apôtres, en langues de feu, que vous voyez aussitôt, à côté des plus importantes, des plus majestueuses vérités, éclore les plus sublimes vertus. En effet, de même que l'Esprit-Saint est apparu sous forme de langues lumineuses pour annoncer qu'il vient éclairer les âmes, il a voulu aussi que ces langues soient une flamme ardente, pour témoigner qu'il vient purifier, sanctifier, enflammer les cœurs. Le voilà enfin allumé cet incendie que Notre-Seigneur Jésus-Christ désirait si vivement voir embraser toutes les âmes.

Fixez d'abord votre attention sur ces Apôtres naguère si grossiers, si faibles, si timides. Voyez-les transformés en savants, en philosophes, en intrépides héros, tels que l'antiquité n'en a jamais connus.

Bientôt vous les verrez braver les cachots, les tourments, la flagellation, les bûchers, tous les genres de tortures et de morts cruelles; et ce qui est humainement inexplicable, non seulement le calme, mais la joie habitera dans leur cœur et se révèlera dans leurs regards et dans leurs discours. Ils ont été emprisonnés, chargés de chaînes; on ne les relâche qu'après les avoir cruellement flagellés, comme des esclaves ou des malfaiteurs. « Eux, ils se retirent pleins de joie de ce qu'ils ont été devant Dieu trouvés dignes de souffrir et les supplices et les affronts pour le nom de leur divin Maître. »

Evidemment ils ont ressenti en eux les effets de cette promesse : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous ». « Vous serez pénétrés, revêtus d'une énergie divine qui ne peut venir que d'en haut ». Et ils ont été transformés en des êtres nouveaux, surhumains, divinisés.

C'est par la vertu du même Esprit que plus tard dix-huit millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de jeunes vierges, des vieillards, des enfants même, ont étonné, désespéré, confondu les plus féroces tyrans et ont su déjouer menaces, promesses, séductions et supplices. C'est par la vertu du même Esprit que non seulement les premiers chrétiens, mais aussi les vrais chrétiens de tous les temps, de tous les lieux, ont su échanger l'amour de l'or contre la pauvreté, la gloire contre l'humiliation, les jouissances charnelles contre les mortifications de tout genre, la vengeance contre le pardon des injures, les dévouements de la charité contre l'égoïsme et l'intérêt personnel. Seul le Saint-Esprit a pu déposer dans le cœur de l'homme et faire éclore ces vertus qui caractérisent le christianisme, qui sont inconnues partout ailleurs.

Vous savez maintenant ce que vous devez penser de ces prétendus philosophes qui veulent faire l'ordre par la force, de la vertu par la science, de la morale sans Dieu. Laissons-les essayer de fonder la société sur le droit à l'exclusion du devoir, sur les passions à l'exclusion de la vertu, sur l'intérêt à l'exclusion du dévouement. Les philosophes païens eux-mêmes méconnurent moins quelquefois la nécessité de l'action divine. Tout païen qu'il était, Cicéron avait rendu hommage à cette vérité méconnue aujourd'hui, que la grandeur morale vient de l'inspiration divine. Sous l'empire du christianisme, il serait trop honteux de rétrograder au-delà du paganisme. Comme c'est le dévouement de Jésus-Christ pour l'homme et de l'homme pour Jésus-Christ qui constitue la sainteté de l'Eglise ; de même c'est le dévouement des parents qui forme le lien des familles ; c'est le dévouement du pouvoir pour le peuple et du peuple pour le pouvoir, qui assure la sécurité et la force de l'Etat ; c'est le dévouement des peuples pour les autres peuples se respectant, s'aidant mutuellement, qui réalise la vraie civilisation du monde et le bonheur de l'humanité. Or le dévouement n'est que le sacrifice de soi-même aux autres. Point de dévouement sans l'immolation de l'égoïsme. Or, rien n'immole l'égoïsme comme la charité de Dieu ; point de charité de Dieu sans le Saint-Esprit ; car *c'est par le Saint-Esprit que la charité est répandue dans les âmes.*

Pour nous, nous sentons le besoin de croire, le besoin surtout de croire à la charité de Dieu pour nous. C'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous retire de l'abîme du vice, c'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous fait croire à la possibilité du pardon et qui nous en fait concevoir la douce espérance. Or, c'est le Saint-Esprit qui crée en nous cette croyance, aussi bien que la douce confiance qui en résulte. Car, nous dit l'Apôtre saint Paul, ce n'est pas un esprit de servitude et de crainte que nous avons reçu. Mais l'Esprit qui vient en nous, l'Esprit que Jésus-Christ nous envoie du sein de son Père, est l'Esprit d'adoption, l'Esprit qui donne à nos cœurs une langue de feu et d'amour pour crier vers le ciel : O vous, notre Père !

La charité c'est le salut, c'est le ciel, mais nous professons aujourd'hui solennellement que l'acte d'amour lui-même, si simple, si naturel, si impérieux même, quand il s'agit du bienfaiteur universel, est un acte au-dessus des forces du cœur humain. Voilà pourquoi nous invoquons aujourd'hui celui qui est le foyer inextinguible de tout amour. Parmi nous il en est qui ont besoin de s'arracher aux impuretés du vice, aux chaînes du péché. Hélas ! d'eux-mêmes ils ne peuvent que se perdre. Leur prière même et l'expression de leur repentir ne seraient pas assez pures sans vous, Esprit de pureté : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium.* Venez, Esprit-Saint, consumez dans ces cœurs malades tout ce qui peut être opposé à votre sainteté, à votre divine rectitude. Il y a dans ces cœurs, révolte, ingratitude, tortuosité. Vous seul pouvez faire fléchir la raideur, attendrir les cœurs endurcis, et mettre fin aux égarements : *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.*

Il se trouve aussi des âmes pieuses, des consciences délicates, de fidèles serviteurs et servantes de Dieu, qui sont heureux de se dévouer à toutes sortes de bonnes œuvres, mais qui ne sont pas pour cela exempts ou de certaines terreurs involontaires, ou même de certains abattements, suite de la faiblesse humaine. Venez, Esprit-Saint, habitez par vos consolations dans ces âmes, où vous habitez déjà par la grâce. Nul autre que vous ne peut venir au secours de ces âmes. Nul autre que vous ne peut connaître et visiter les plus secrets replis du cœur. Nul autre que vous ne possède ce baume divin de paix et d'espérance que vous savez verser dans un cœur flétri. Aussi l'Eglise vous a-t-elle appelé le meilleur des consolateurs, l'hôte le plus affectueux, le plus doux réfrigérant pour l'âme désolée : *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium !*

N'en doutez pas, mes frères, ces prières seront entendues, seront exaucées. Nous en avons pour gage les enseignements de la foi, qui nous montrent le Saint-Esprit agissant lui-même sur les cœurs par la prière et formulant lui-même la demande qu'il veut exaucer.

Mais pour mieux assurer l'effet de la prière, ne négligeons pas un moyen héroïque entre tous. Depuis que le Saint-Esprit s'est reposé sur Marie et lui a par sa toute-puissance conféré la gloire de sa maternité divine réunie à la gloire de sa virginité sans

tache, Marie, épouse sainte de ce divin Esprit, est devenue la trésorière et la dispensatrice de tous ses dons. Souvenons-nous que Marie est cette tige bénie du ciel, dont parle Isaïe, et qui doit porter une fleur unique. Sur cette fleur, qui n'est autre que la fleur nazaréenne, le fruit des entrailles de Marie, doit se reposer l'Esprit de Dieu avec tous ses dons. Quiconque, dit saint Bonaventure, désire obtenir quelque participation aux dons de l'Esprit-Saint, doit donc s'approcher de cette fleur divine. Mais ce n'est que par l'intermédiaire de la tige que nous arrivons jusques à la fleur et par la fleur à l'Esprit de Dieu. C'est-à-dire que par Marie on arrive à Jésus Christ, et par Jésus-Christ à l'Esprit-Saint. Hâtons-nous donc, par nos prières et nos hommages à Marie, de faire pencher vers nous cette tige précieuse; la fleur divine étant ainsi rapprochée de nous, nous n'aurons plus qu'à tendre la main et à recueillir avec la fleur les dons de l'Esprit qui réside en elle. Oui, nous en avons la douce confiance, la pieuse, la miséricordieuse Vierge s'est déjà inclinée vers nous; les dons de l'Esprit de Dieu se répandent comme un doux parfum dans vos cœurs. Ainsi est exaucée cette ardente prière qui aujourd'hui, de tous les points du globe, s'est élevée vers les cieux : Donnez à vos fidèles qui se confient en vous vos sept dons ; prêtez à leurs vertus le mérite qui manque à leur indigence ; soutenez-les par votre force jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme des épreuves ; accordez-leur la gloire et la joie qui n'ont pas de fin.

2004. **Trinité**. — *Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti : Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit..* Nous avons été baptisés au nom de la Trinité. Dès notre enfance, on nous a fait connaître la Trinité, comme Notre-Seigneur l'a ordonné. Quel mystère ! Pour l'atteindre il faut ouvrir le ciel ; par delà les saints, les anges, la Vierge Marie elle-même et l'humanité sainte de Notre Seigneur, il faut s'élever au-dessus du temps et dans les régions insondables de l'éternité ; et là nous trouvons le Père principe du Fils, le Fils engendré de toute éternité par le Père, le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, éternel comme le Père et le Fils, c'est-à-dire un seul Dieu, une seule nature divine en trois Personnes distinctes égales en toutes choses.

I. Nous ne pouvons comprendre la Trinité, mais nous devons la croire ; II. Nous pouvons connaître les bienfaits de la Trinité et l'en bénir ; III. Nous savons l'unité de la Trinité et nous devons l'imiter.

2005. I. *Nous ne pouvons comprendre la Trinité, mais nous devons la croire.* 1° Saint Augustin cherchait à sonder ce grand mystère ; et, comme il se promenait sur le rivage, il rencontra un enfant qui avec une coquille prenait de l'eau dans la mer et la versait dans une petite fosse qu'il avait creusée. — Que faites-vous, mon enfant, lui demanda-t-il ? — Je veux prendre toute l'eau de la mer et la mettre dans cette fosse. — Mais c'est impossible ! — Je l'aurai fait, répliqua l'enfant, ou plutôt l'ange qui en avait pris la forme, avant que vous ayez pu avec une intelligence humaine concevoir la Trinité.

Et cela ne doit point nous surprendre. L'incrédulité, dit saint Chrysostome, est la preuve d'un esprit faible et étroit qui n'a aucune grande pensée de ce qui est infiniment grand, c'est-à-dire de la nature de Dieu, comme si Dieu ne pouvait pas être, ou ne pouvait pas faire, ce que l'esprit ne peut comprendre.

2° Mais si nous ne pouvons comprendre la Trinité, nous pouvons et devons la croire, c'est même un des mystères de notre foi dont la croyance est le plus nécessaire au salut. Aussi, bien qu'il soit le plus relevé, est-ce le premier que l'on apprend aux enfants. La Trinité s'est révélée elle-même à nous d'abord au jour de la création du premier homme. Dieu dit : *Faciamus hominem*, il est seul vrai Dieu et il parle au pluriel : *Faisons l'homme* ; et d'une manière plus claire, ce mystère nous a été manifesté au jour du baptême du Fils de Dieu : l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et le Père fit entendre sa voix. *Voici*, dit il, *mon Fils bien-aimé*. Notre-Seigneur, le Fils de Dieu, nous parle de son Père à chaque instant et promet de nous envoyer le Saint-Esprit. Saint Jean, ravi dans le ciel, y découvre la Trinité : le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint ; trois Personnes qui ne font qu'une même nature.

3° Et, afin que la parole divine qui ne peut faillir fût acceptée plus facilement, Dieu a voulu nous offrir, dans les choses que nous voyons ou que

nous connaissons, comme l'image de la Trinité. Le soleil a la chaleur, la lumière et la forme ronde, toutes égales, toutes distinctes en quelque manière et ne formant qu'un seul soleil (1). Notre âme a l'être, l'intelligence et la volonté, et pourtant elle est unique et simple. C'est ainsi que nous sommes faits à l'image de Dieu (2). Croyons donc et nous verrons le Père, dont la

(1) Les grands de la terre ont coutume de placer leur écusson et leurs armes de famille dans les lieux et sur les objets qui leur appartiennent en propre. Le Roi des rois n'a pas dû négliger non plus les droits et les prérogatives de sa souveraineté. Or, toutes les créatures, appartenant à Dieu et lui appartenant à un double titre, puisqu'il les a créées et les conserve, il a dû imprimer sur chacune d'elles comme ses armoiries et son image. Quelles seront ses armoiries ? Quelle sera cette image ? Dieu a dans son être tout à la fois la Trinité et l'unité: Trinité de personnes, unité de nature. Trinité dans l'unité, tel devra être le chiffre et l'emblème de sa royauté divine ; et ce sera aussi le chiffre et l'emblème qu'il imprimera sur toutes les créatures. En effet, dit saint Thomas, toute créature en premier lieu subsiste dans son être ; en second lieu elle a une forme propre et qui la détermine dans son espèce ; en troisième lieu elle est coordonnée vers une autre chose. En tant donc qu'elle subsiste entière dans son être, toute créature représente le Père, principe qui ne procède d'aucun autre principe. En tant qu'elle a une forme déterminative de son espèce, elle représente le Fils, pensée divine et exemplaire éternelle de tous les êtres.

Enfin elle n'est rapportée et ordonnée à d'autres êtres que par la volonté du créateur, c'est-à-dire par le Saint-Esprit. (Saint Thomas I, q. 45, a. 7.) Ainsi toute créature porte le vestige de la Trinité, et de l'unité de Dieu ; mais cette trace dans les êtres sans raison est obscure, comme celle que les pieds d'un homme laissent sur le sable ou dans la boue. Dans les créatures intelligentes, cette empreinte est plus parfaite. C'est en créant l'homme, que Dieu a dit : *Faciamus hominem ad imaginem nostram*. C'est sur l'homme d'après le prophète, que Dieu s'est plu à imprimer la radieuse ressemblance de sa face divine. En rentrant donc en nous-mêmes, nous dit saint Augustin, nous y trouvons, bien que non pas égale ni éternelle, l'image pourtant fidèle de la souveraine Trinité. Cette fidèle image ne se trouve pas en nous en tant que nous avons un corps. Car en tant que nous sommes âme et corps, substantiellement unis en unité d'être, nous représentons, seulement le grand mystère de l'incarnation de Jésus-Christ, Dieu et homme en unité de personne. Ce n'est donc pas selon la forme du corps, dit saint Augustin, mais selon l'âme raisonnable que nous avons été créés à l'image de Dieu, et que l'empreinte de l'unité dans la Trinité se trouve en nous. En effet, comme Dieu est intelligence, verbe et amour, ou Père, Fils et Saint-Esprit, et que ces trois Personnes sont un seul et même Dieu, de même en tant qu'êtres raisonnables nous sommes nous aussi intelligence, pensée ou raison et amour, et ces trois choses ne sont en nous qu'une seule et même âme intelligente.

(2) Pour ceux qui n'ont pas su connaître que l'homme est à l'image de Dieu, l'homme n'est plus qu'un tableau dont on ignore le prix et la valeur, parce qu'on ne connaît pas la main du grand artiste qui l'a conçu et exécuté. Qu'est-ce qui peut empêcher alors de le mépriser et de le fouler aux pieds ? Pour le disciple de Platon, l'homme ne sera qu'un animal à deux pieds sans plumes. Pour Aristote, l'homme sera l'esclave naturel de l'homme, sa condition aura enlevé toute valeur à son âme. Pour Sénèque, rien n'empêchera que l'homme ne soit un instrument de plaisir à la merci d'un autre homme. Socrate et Cicéron dans la pratique n'auront pas été plus clairvoyants. Effacez le signe divin, l'homme n'est plus qu'un être dégradé; permis dès lors à la force de l'exploiter selon ses caprices et ses intérêts.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à l'adorable Trinité de ce qu'elle a mis dans l'homme tant de grandeur et de noblesse et ne lui en a pas laissé ignorer les titres ! Qu'ils viennent, ceux qui poursuivent avec tant de patience et quelquefois de bassesse les honneurs et les décorations que le monde promet ! Qu'ils viennent, ceux qui croient que la religion n'est propre qu'à rabaisser, dégrader, ou même abêtir les hommes ! Qu'ils nous disent s'il est une grandeur, une illustration pareille à celle de porter en soi l'image et la ressemblance de la divinité ; ou si c'est trop peu pour nous de porter dans nos âmes un abrégé, une réduction du Dieu infini ! Plutôt n'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec le prophète : « *Seigneur, notre Dieu, qu'est-ce donc que la créature humaine, pour que vous vous soyez ainsi souvenu d'elle* ? pour que vous ayez daigné non seulement vous courber jusqu'à elle et laisser dans notre être l'empreinte de vos pieds, mais que vous ayez voulu y refléter et y fixer les rayons de votre splendeur divine ?

Que fait-on dans les arts quand il s'agit de tableaux sortis de la main d'un grand maître ? On les garantit avec soin des injures de l'air et de toute avarie. Notre âme, chef-d'œuvre de Dieu créateur et rédempteur, devra-t-elle être gardée avec moins de sollicitude ? Craignons pour elle l'air contagieux du monde, les sensations de toute sorte ; n'oublions jamais le conseil du sage : *Gardez avec toute sorte de soin et de vigilance votre cœur, Dieu y a déposé un germe de vie divine.*

vous rassasiera nos cœurs, le Fils image du Père, le Saint-Esprit amour éternel de l'un et de l'autre. *(Voir l'exposition du Credo dans la Glose).*

II. *Nous pouvons connaître les bienfaits de la Trinité* et l'en bénir. Tous les biens nous viennent du Dieu bon, dit saint Augustin ; toutefois on a coutume d'attribuer en particulier à une Personne divine des bienfaits que toutes ont concouru à nous accorder. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que nous recevons le baptême, la confirmation, l'absolution. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que l'Eglise nous bénit. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que le prêtre nous dira de quitter cette terre, et pour nous rendre Dieu propice, il lui dira que, bien que nous ayons péché, nous n'avons pas cependant nié la foi de la Trinité. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que nous devons commencer toutes nos actions et terminer toutes nos prières, comme l'Eglise le fait dans la liturgie (1). Et les anges au ciel bénissent la Trinité. Et cette Trinité habite en l'âme juste, comme dans son ciel : *Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père,* dit Jésus-Christ, *et nous viendrons en lui ; et je me révélerai à lui.* Et ne savez-vous pas que l'Esprit-Saint habite en vous ? Il faut donc que notre âme, comme les élus de Dieu, redise sans cesse : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit !

III. *Connaissant l'unité de la Trinité nous devons l'imiter.* Le Père et le Fils sont unis par le même amour qui est le Saint-Esprit. Et Notre-Seigneur veut que tous ses disciples soient un, comme il ne fait qu'un avec son Père et le Saint-Esprit. *Pater, omnia mea tua sunt et tua mea,* disait Notre-Seigneur. Que tout nous soit commun avec nos frères, les biens et les maux pour les partager avec eux. *Una fides, unum baptisma,* c'est ce que disait saint Paul aux fidèles pour les exciter à s'aimer mutuellement. En effet, croire au même Dieu, le Père dont nous sommes les enfants, le Fils dont nous sommes les frères, le Saint-Esprit que nous aimons tous depuis que nous l'avons reçu au saint baptême, n'est-ce pas un motif puissant de nous entr'aimer ? Toutefois, nous n'aurons tous qu'une seule et parfaite charité, qu'autant qu'entre les diverses choses qu'il est permis ou commandé d'aimer, nous aimerons toujours par-dessus tout Dieu, et tout le reste en Dieu et selon la volonté de Dieu.

Nous serons ainsi unis par le même esprit d'amour qui sera l'âme de nous tous, comme l'âme anime chacun des membres de notre corps. Ainsi comme les premiers chrétiens, nous n'aurons tous qu'un cœur et qu'une âme, jusqu'à ce que tous au ciel nous voyions la Trinité avec ses beautés qui sont l'objet d'éternelles admirations, nous bénissions la Trinité de nous avoir appelés des

(1) L'Eglise ne commence rien sans le signe de la croix accompagné des paroles que Jésus-Christ a révélées : *Au nom du Père, etc.* Dans toutes les oraisons de sa liturgie, elle invoque ou rappelle les trois Personnes divines ; elle ne termine aucune hymne, aucun psaume, sans la doxologie sacrée en l'honneur de l'auguste Trinité. Ainsi plus de cent fois par jour, elle oblige ses ministres à louer et à invoquer sur la terre cette adorable Trinité que louent et invoquent sans fin dans les cieux les hiérarchies angéliques. L'Eglise sait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, rien de plus utile pour nous-mêmes. Ce nom est la terreur de tous nos invisibles adversaires ; il renferme d'ailleurs tous les baumes, tous les préservatifs utiles à l'âme contre les contagions du monde.

Il ne sera pas superflu d'ajouter, qu'invoquer le nom de la Trinité sainte, c'est un moyen sûr de plaire à la Reine des cieux. Oui, Marie, fille chérie du Dieu Père ; Marie, mère sans tache du Dieu Fils, Marie, épouse sainte du Dieu Esprit de sainteté, Marie ne saurait être indifférente à rien de ce qui intéresse la Trinité auguste. Marie sait bien ce qu'elle doit à chacune des Personnes divines ; elle sait bien ce qu'elles lui ont conféré de grandeurs et de privilèges ; elle qui de toutes ses gloires a prétendu ne retenir que le titre de servante du Seigneur, ne peut que sympathiser à tous ceux qui se proclameront les serviteurs du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Imitons donc la sainte Eglise qui, dans ses litanies, après avoir imploré merci auprès du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, s'avance vers Marie et l'invoque à son tour par cette touchante prière : *Sainte Marie, priez pour nous. Sancta Maria, ora pro nobis.* Oh ! l'Eglise est sûre d'avoir accès auprès de cette sainte Mère et de toucher son cœur, quand elle a dit auparavant : *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.*

ténèbres à son admirable lumière ; nous soyons consommés dans l'union avec Dieu et avec nos frères, redisant sans cesse *Gloria Patri*.

2006. **Autre sujet.** *A propos de l'Epître. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei.*

Dieu, Ses perfections.

Magnus Dominus et laudabilis nimis.

Qu'est-ce que Dieu? Telle est la question que saint Thomas, confié dès l'âge de sept ans par ses parents aux moines Bénédictins, adressait à ses maîtres. Prévenu de la grâce, cet admirable enfant comprenait que ce qui importe le plus à l'homme, c'est de connaître, l'Etre des Etres, le créateur de tout ce qui existe, la fin de l'Univers et de l'homme lui-même. Mais comment dire ce qu'est Dieu ? C'est de foi qu'il est incompréhensible. Aucune créature, pas même les anges, pas même l'intelligence de la Vierge elle-même, ne peut comprendre Dieu complètement. Comment en effet le fini pourrait-il contenir l'infini? Comment mettre dans un verre d'eau les eaux de l'Océan ? et il serait plus facile de le faire, qu'il ne l'est à un esprit créé de comprendre Dieu entièrement. Mais notre impuissance à le concevoir et à en parler dignement est déjà l'éloge de sa Grandeur suprême, et l'aveu de notre néant. Du reste cette impuissance de dire tout ce qu'est Dieu ne fait que rendre plus grande l'obligation de proclamer bien haut tout ce que nous pouvons en connaître ; et Dieu, loin de se plaindre du peu que nous disons de lui, veut au contraire que toutes les langues le louent. *Laudate Dominum omnes gentes*. Or, nous pouvons connaître d'une manière claire, non seulement l'existence de Dieu, mais même ses perfections, d'abord par les créatures, et ensuite par le raisonnement.

I. *Par les créatures*. Saint Paul nous apprend, comme il est manifeste, et comme la raison le démontre, que Dieu est invisible ; mais que les créatures qu'il a faites sont des miroirs fidèles qui reflètent les perfections qui sont en lui. On connaît la cause par ses effets, l'ouvrier par son œuvre, l'architecte par le palais qu'il élève, le peintre au tableau qu'il a tracé, et le Créateur par les créatures.

Les créatures nous font voir en effet: 1° *sa puissance*. Quel pouvoir que celui d'un être qui ferait un soleil avec un grain de sable, le soleil si grand, si lumineux, et un grain de sable si petit et si obscur ! Et cependant ce pouvoir ne serait rien comparé à celui qui a fait un grain de sable avec rien. Il y a en effet, quelque proportion entre un grain de sable si petit soit-il et le soleil ; car l'un et l'autre sont des êtres ; mais il n'y en a point entre le grain de sable et le néant qui n'est rien. Mais Dieu a fait de rien, non pas seulement un grain de sable et des myriades de grains de sable ; mais le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la terre et toutes les merveilles que nous y admirons et celles que nous voyons et celles que nous ne voyons pas qui sont plus parfaites encore, et cela sans travail, par une seule parole, par un seul acte de sa volonté. *Dixit et facta sunt*. Qui ne verrait là une puissance infinie serait bien aveugle!

D'autant que cette parole n'a été dite qu'une fois et son effet dure pendant des siècles. Dieu n'a dit qu'une fois *Fiat lux* et la lumière brille toujours. Il n'a dit qu'une fois que les plantes en produisent d'autres selon leur espèce, et elles le font toujours. Puisqu'il a tout fait, il est indépendant de tout et tout dépend de lui (1).

2° *Son immensité*. Qui peut mesurer l'élévation des cieux, l'étendue de l'espace qu'occupent les astres et toutes les créatures ? Or, partout où sont les créatures, partout Dieu les soutient de sa main, et leur est présent. *Si ascendero in cælum tu illic es, si descendero in infernum ades, si habitavero in extremis maris illuc manus tua deducet me.*

(1) N'est-ce pas une chose étrange et une merveille digne d'admiration que dans le sacrifice, qui est la plus noble de toutes les actions, et qui par conséquent devrait avoir des effets très excellents, Dieu veuille que la chose qui lui est offerte soit détruite et anéantie. Que dirait-on d'un receveur des impôts, si en les portant au chef de l'Etat, il les jetait dans la rivière, au lieu de les mettre dans les coffres de l'Etat ? Ne serait-ce pas se moquer du prince et attirer sa juste colère ? Non, les rois de la terre ne souffriraient pas cela, ils ont besoin de leurs sujets, nos impôts leur sont nécessaires ; mais le roi du ciel n'a besoin de personne : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges*. Les princes de la terre sont nos rois, mais ils ne sont pas nos dieux, et ainsi ils ont besoin de nos biens ; s'ils veulent faire la guerre, ils ont besoin de soldats ; s'ils veulent administrer la justice, ils ont besoin d'officiers ; pour entretenir la splendeur de leur cour et les gages de leurs courtisans, ils ont besoin de nos impôts. Mais le Roi du ciel est notre Dieu, et pour cela il n'a pas besoin de nos biens ; il fait la guerre par des moucherons au plus florissant royaume, à la monarchie d'Egypte ; il administre la justice et fait le procès aux juges, même par l'entremise d'un enfant, il suscite le petit Daniel pour convaincre et condamner les faux accusateurs de Suzanne ; il veut que les impôts qu'on lui offre par les holocaustes et sacrifices, se détruisent en les lui offrant ; si on lui offre du vin ou quelque autre liqueur, il veut qu'on la répande ; si c'est un animal il veut qu'on le tue ; si ce sont d'autres créatures, il veut qu'on les brûle et qu'on les réduise en cendres, pour nous faire toucher du doigt que tous nos dons lui sont inutiles, que nos présents ne lui servent de rien, et que s'il veut avoir des temples, des autels et des sacrifices, c'est par un excès de bonté et non parce qu'il a besoin de quelque chose : *Non in manufactis templis habitat, indigens aliquo.*

3° *Sa sagesse* éclate dans le gouvernement du monde (Voir *Providence. Existence de Dieu*). Quelle harmonie dans tous les êtres qui remplissent cet univers, harmonie que rien ne trouble depuis 6.000 ans; et pourtant que d'éléments disparates parmi les êtres, le froid et le chaud, l'eau et le feu, l'air et la terre, et chacun reste à sa place dans la nature.

4° *La bonté de Dieu* qui donne à chaque créature non seulement l'être, mais toutes les perfections que comporte leur nature, et qui pourvoit à tous leurs besoins: *Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.*

5° *Son éternité* paraît dans la durée de ses ouvrages. *Omnia opera Domini perseverant in æternum*, rien ne se perd, rien ne s'anéantit, les anges, l'âme humaine, sont incorruptibles. *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universâ terrâ !* (1)

II. *Par le raisonnement.* Les œuvres de Dieu sont parfaites, nous les admirons. Dans le ciel, quel éclat ! sur la terre, quelle variété de paysages, de récoltes, d'arbres, de plantes, de fleurs! dans les hommes, que de courage, de science, de cœur, de vertus ! Or, personne ne donne ce qu'il n'a pas. Celui qui donne à tant d'êtres tant de perfections les a toutes, comme la mer renferme toutes les rivières, comme la source contient toute l'eau des fontaines. Mais n'allez pas croire que les perfections de Dieu s'épuisent par celles qu'il donne aux créatures. Il aurait pu faire des milliers de mondes plus beaux que celui que nous habitons ; il donnera jusqu'à la fin des siècles et éternellement à tout être tout ce qu'il aura de bon et de beau, sans jamais s'appauvrir. Ce ne sont pas ses perfections mêmes qu'il donne, c'est un vestige, une trace imparfaite, une pâle image de ce qu'il a et de ce qu'il est. Nous pouvons affirmer avec certitude qu'il n'est aucune perfection dans les êtres que Dieu ne possède ; quand nous voyons quelque chose de bon, de beau, de grand, nous pouvons dire que Dieu l'a. Il l'a, en effet, et non pas d'emprunt comme les créatures qui, si parfaites soient-elles, n'ont rien qu'elles ne tiennent de Dieu ; mais Dieu les a par nature, et ne les doit à personne.

Vous êtes triste de ce que votre fille n'est pas aussi belle que vous le désireriez, de ce que votre fils n'a pas autant d'intelligence que vous lui en souhaiteriez. Et que voulez-vous qu'ils y fassent, ce n'est pas leur faute ; mais Dieu a par lui-même et sans que personne lui puisse en donner, puisque tous les êtres reçoivent tout de lui, toutes les perfections qu'il veut.

Il se tromperait donc étrangement celui qui croirait que les perfections de Dieu sont comme celles que nous admirons dans ses œuvres. Dieu est bon ; mais infiniment plus que tout ce que nous voyons de bon ; il est saint, sage, juste, grand, savant, mais à un degré infiniment supérieur à toute sainteté créée. Car toute perfection des créatures a des limites: toujours il lui manque quelque chose, et on peut la concevoir plus grande qu'elle n'est en réalité ; tandis que non seulement on ne peut concevoir les perfections de Dieu plus grandes qu'elles ne sont, mais même il est impossible de les concevoir telles qu'elles sont. En lui par conséquent point d'imperfections comme dans les créatures. (2)

(1) [illegible]

(2) [illegible]

Les créatures n'ont pas toutes les perfections à la fois ; l'un est savant et il n'est pas saint ; l'un est saint et n'est pas savant, etc. Dieu a toutes les perfections à la fois : en lui elles sont inséparables ; elles lui sont essentielles comme sa nature, et ne sont pas distinctes de sa nature ; il ne peut donc les perdre ni les voir s'affaiblir. Un roi peut perdre sa puissance, il en est toujours dépouillé à la mort ; les sages peuvent dans leur vieillesse tomber dans l'enfance ; les saints peuvent en ce monde perdre leur sainteté, sous l'influence de quelque grande tentation. Dieu ne peut rien perdre, il ne peut changer, autrement il ne serait plus l'être infini, il ne serait plus Dieu (1). On croit une famille royale bien affermie sur le trône, quand elle le possède depuis un temps immémorial ; on regarde comme une haute noblesse celle qui date de plusieurs siècles. Quelle n'est donc pas la noblesse des perfections divines, qui n'ont jamais eu de commencement et n'auront point de fin ! Si Dieu les connaissait et en jouissait successivement ; s'il en concevait à toute heure de nouvelles lumières et de nouvelles jouissances, comme il arrive aux bienheureux dans le ciel, où ils découvrent et admirent tous les jours de nouvelles merveilles, son bonheur serait donc incomparable ; mais en Dieu il n'y a pas de succession, pas de passé, pas d'avenir, mais un présent éternel, où il jouit toujours de toutes ses perfections à la fois, où il les possède, non par pièces, mais entièrement. Quel abîme de lumière, de joie, de béatitude !

En un mot, Dieu a la puissance, la sagesse, la grandeur, la science, l'éternité, l'immensité, la beauté, la bonté, la justice, l'amabilité à un degré infini. Toute créature parmi celles qui existent et même parmi celles qui peuvent exister, est devant lui bien moins qu'une lampe ou un ver luisant devant le soleil. Jamais les anges ni les hommes ne pourront ni dire ni concevoir ses attraits divins, pas plus qu'une pierre ne peut connaître l'homme, pas plus qu'un animal ne peut gouverner un empire. Aussi le Saint-Esprit nous dit-il : *Magnus Dominus et laudabilis nimis, magnitudinis ejus non est finis. Sapientiæ ejus non est numerus.* C'est un océan sans rive et sans fond. On ne peut le mesurer ; on ne peut rien lui comparer ; il n'est rien qui en approche tant soit peu. *Lucem inhabitat inaccessibilem.* Voyez toutes les nations, tous les royaumes. Tout cela, au dire d'Isaïe, comparé à Dieu, n'est qu'*arena exigua*. Que nous sommes petits et légers à côté d'une montagne ! Joignez toutes les montagnes, toutes les collines, toutes les plaines et tous leurs habitants : tout cela est devant Dieu comme un grain de sable, comme un rien. *Quasi non sint. O altitudo !* des perfections divines.

De là concluons à l'audace du pécheur qui offense ces perfections ; à la folie d'une âme qui préfère la créature à Dieu, qui se met au-dessus de Dieu en lui désobéissant, qui met Dieu au-dessous des créatures en les lui préférant. Si certains péchés coûtaient un centime à chaque homme, combien qui s'en corrigeraient ! La pensée de Dieu ne les convertit pas. Ils estiment donc Dieu moins qu'un centime. Si un homme vous trompe, vous dites qu'il ne vaut rien ; si votre femme vous est infidèle, vous dites qu'elle ne vaut rien ; elle ne vaut rien par conséquent cette personne qui fait le mal avec vous, il ne vaut rien ce libertin qui vous égare, et pourtant vous sacrifiez Dieu plutôt que de renoncer à leur compagnie Concluons à l'obligation où nous sommes si nous avons bon goût et bon cœur, d'aimer Dieu plus que tout le reste et de dire avec saint François d'Assises : *Deus meus et omnia ;* et avec David : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Quando veniam et apparebo ante faciem Domini. Domine, ostende nobis Patrem et sufficit nobis.* (Le Jeune)

c'est une bête sauvage qui n'est pas si petite qu'une fourmi, vous ferais-je connaître par mes paroles ce que c'est qu'un aigle, un lion ou un éléphant ? Cependant la connaissance que je vous donnerais ainsi de ces créatures serait plus grande que celle que tous les docteurs du monde peuvent vous donner de Dieu avec tout leur esprit et toute leur science naturelle. (Le Jeune)

(1) *Ego Dominus et non mutor.* Si Dieu ne change pas, d'où vient que quelquefois il nous favorise, que d'autrefois il nous disgracie, qu'hier il nous comblait de prospérités et qu'aujourd'hui il nous afflige ? Saint Augustin répond à cela qu'il y a grande différence entre changer et être changé, entre faire le changement et souffrir le changement. Un esprit ferme, constant et arrêté opère mille changements et n'est pas changé pour cela ; il fait plusieurs actions diverses et il est néanmoins toujours le même.

Le sage, disait un ancien, ne va pas toujours par le même chemin, mais il marche toujours du même pas ; ce n'est pas lui qui se change, ce sont les affaires et les événements qui ont leurs périodes et leurs révolutions, leurs mouvements et leurs vicissitudes. Ainsi, un roi fait aujourd'hui condamner à mort son sujet rebelle qu'il récompensait quand il était bon serviteur ; ce n'est pas le roi qui change, ni sa justice, ni son gouvernement, mais c'est le vassal qui est changé. Ainsi un bon prédicateur prêche aujourd'hui d'une manière savante à la ville, et demain, d'une manière populaire dans un village, il n'est pas autre au village qu'il n'était à la ville, mais il a d'autres auditeurs. Ainsi un médecin habile ordonne aujourd'hui une potion bien amère, demain un remède doux ; ce n'est pas lui qui est changé, mais la disposition du malade. Ainsi un pilote élève à l'arbre maintenant les voiles, puis il les plie aussitôt après ; ce n'est pas lui qui est inconstant, ce sont les vents et les marées. Ainsi, dit saint Chrysostome, une mère douce et charitable invite son enfant à la mamelle, et d'ici à trois mois elle l'en détournera et l'en sèvrera ; c'est l'enfant qui est changé, non la mère. Ainsi le même soleil, en même temps, par la même lumière et la même chaleur, produit ici une épine et là une rose ; il fond ici de la cire, là il durcit de la boue. De même le Créateur, sans changer de volonté, de sagesse et de connaissance, change quelquefois de conduite, et s'accommodant au naturel des créatures qui sont muables et inconstantes, il opère en elles divers effets selon la diversité de leurs dispositions. (Le Jeune)

2007. **Deuxième dimanche après la Pentecôte.** — Fête du Saint Sacrement. Eucharistie n° 1415 ou un des suivants.

2008. **Troisième dimanche après la Pentecôte.** — Le Sacré-Cœur, voir aux fêtes.

2009. **Autre plan** *pour le même jour, d'après Bossuet.*

CONVERSION DES PÉCHEURS, ŒUVRE DE MISÉRICORDE ET DE JUSTICE

Dico vobis quia ità gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentià (Luc xv. 7). Pourquoi cette joie? S'il s'agissait d'une joie humaine, on l'expliquerait facilement. Nous éprouvons une consolation plus sensible à recouvrer ce que nous avons perdu qu'à en jouir toujours à notre aise, nous apprécions la santé par la maladie, l'amitié par la privation d'un ami. Notre intelligence ne pouvant assez connaître les choses en elles-mêmes, nous avons besoin des contraires pour les apprécier à leur juste valeur. Mais les anges, mais Notre-Seigneur dans le ciel, ne sont pas sujets à cette faiblesse. Le motif de la joie des anges et de Notre-Seigneur, c'est la gloire de Dieu, et s'ils se réjouissent si fort de la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y éclate avec plus de magnificence.

La gloire de Dieu, c'est la manifestation de ses divins attributs, de ses perfections. Sa providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures inanimées, mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les efforts de sa miséricorde et de sa justice; et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu; la miséricorde règne sur les bons, la justice sur les criminels; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois; l'une par la douceur, et l'autre par la force; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre; l'une attire, l'autre réprime; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion; si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie; ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne: l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels; afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le Prophète chante: *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (Ps. xxiv, 10). C'est-à-dire miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs, d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité, parce que, comme dit le grand saint Thomas (1-2, Quæst. xciii, art. 2), c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne, je ne m'étonne plus, ô saints Anges, de ce que la pénitence vous comble de joie: c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre Créateur par sa miséricorde et par sa justice: la miséricorde dans la conversion, la justice dans la satisfaction; la première dans la rémission des péchés, la seconde dans les gémissements du pécheur.

2010. I. *Trois effets de la miséricorde divine* dans la conversion des pécheurs qui répondent à la triple misère dans laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Le pécheur s'éloigne: Dieu le cherche; le pécheur fuit: Dieu le poursuit et le trouve; le pécheur est épuisé par ses égarements mêmes, et Dieu le porte.

1° *La brebis perdue se sépare du troupeau*, cela se fait par l'hérésie et le schisme. Ceux qui s'en rendent coupables sont par là même hors de l'Eglise. Mais il y en a qui, sans se séparer extérieurement des fidèles, sont dans l'Eglise, selon le mot de saint Augustin, comme la paille est dans le froment, et sont séparés de cette unité invisible que retient le lien de la charité. Ils sont dans l'Eglise, et l'Eglise est cette grande maison dans laquelle il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais encore des vases de bois et de terre: les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. C'est l'arche qui porte les animaux impurs et les animaux purs; c'est le champ qui porte l'ivraie avec le bon grain, mais les méchants reliés à elle par la foi et par les sacrements, ne sont pas unis par la charité aux justes; ils sont donc séparés invisiblement des brebis fidèles; aussi le Pasteur ne leur donne pas la même nourriture. Quel est l'aliment des âmes pures? C'est l'Eucharistie. Les pécheurs, tant qu'ils sont pécheurs, ne peuvent s'en nourrir sans manger leur jugement et leur condamnation. Reconnais donc, ô pécheur, que tu es séparé du bercail Ne t'excuse pas en disant que tu as la foi et que tu es membre de l'Eglise. Un bras desséché est membre d'un corps auquel il reste attaché par quelques nerfs; mais il n'a plus assez d'union au cœur pour y puiser la vie. C'est là ton image. Le cœur de l'Eglise, c'est la charité. Voilà son principe de vie, et tu l'as perdu par le péché. Ne me vante point ta foi: elle est morte. Ne me dis pas que tu t'assembles avec les justes; ton corps s'en approche, mais ton âme en est éloignée. La vie et la mort ne s'accordent pas. Les pécheurs ainsi séparés commencent leur enfer même sur la terre. Ce qui fait l'enfer, c'est moins la peine qui est

dans l'ordre de Dieu, que la rébellion contre Dieu et la séparation d'avec lui, qui est un absolu désordre. Le dernier degré de la misère des damnés, c'est d'être loin de Dieu, qui est la véritable béatitude. Or, il est plus clair que le jour que c'est le péché qui opère cette séparation. Donc, pécheur, tu portes ton enfer en toi-même, en y portant ton crime qui te fait descendre vivant dans ces cachots où sont enfermées les âmes rebelles. Et si saint Paul, parlant des âmes qui vivent dans la charité, dit que leur demeure est au ciel et leur conversation avec les anges (Phil. III. 20), nous pouvons dire que les pécheurs sont abîmés dans l'enfer et que leur conversation est avec les démons. Vous direz que le pécheur peut se relever. Oui, par la miséricorde de Dieu ; mais par sa nature même le péché est une blessure mortelle. Nabuchodonosor fit jeter les trois enfants de Babylone dans la fournaise et il les brûla autant qu'il fut en lui. Ce n'est que par un miracle de Dieu qu'ils furent sauvegardés. Ainsi le péché, autant qu'il est en lui, rendrait notre damnation éternelle, si Dieu ne nous en retirait. Ainsi David pardonné disait à Dieu : *Eduxisti animam meam de inferno* (Ps. LXXX. 13). Quel fut le ravissement des patriarches, quand ils virent descendre dans leurs sombres demeures Jésus, leur Rédempteur ; or, les pécheurs sont dans un enfer bien plus obscur, quand Jésus les visite par ses inspirations, les remords qu'il leur envoie... Nos pères soupiraient après sa venue ; mais,

2° *Les pécheurs le fuient* et Dieu les poursuit. Quel état que celui des pécheurs qui fuient Dieu ! Un malade languit : il aurait besoin de nourriture pour se soutenir ; mais il a en dégoût et les aliments et les remèdes : faible image de l'homme qui, à l'exemple d'Adam, a voulu goûter le fruit défendu des plaisirs coupables et qui a perdu le goût des choses célestes. Vous lui montrez la terre promise du ciel ; il en a horreur, et regrette l'Egypte ; vous lui offrez la manne, il la trouve insipide. Il fuit le charitable Pasteur qui le cherche. Mais comment ? Quand nous vous disons : Pardonnez, fuyez les occasions, etc., c'est Jésus qui vous poursuit; et que répondez-vous ? Pas encore, attendons. N'est-ce pas fuir la miséricorde ? Pauvre pécheur, tu as oublié ton bon Pasteur ; tu n'écoutes plus sa voix. Quel mal t'a-t-il fait pour le redouter ? Pendant qu'il te tend les bras, tu cours au loup ravisseur. Tu t'es lassé à le fuir.

3° *Tu n'as plus la force de revenir sur tes pas* et Dieu te porte. L'âme prend sa force en Celui qui lui a donné l'être. Si elle cherche ailleurs un aliment, elle s'épuise, comme celui qui ne prendrait que des aliments qui ne seraient pas nourrissants. De là vient que l'enfant prodigue, loin de son père, ne trouve rien pour apaiser sa faim. Pauvre infidèle, console-toi : Jésus te présente ses épaules : il te soutiendra. O miséricorde de Dieu, digne d'être célébrée par tous les Bienheureux ! C'est la bonté divine qui se manifeste par la création ; mais quand cette bonté rencontre des obstacles, elle s'appelle miséricorde. Quand Dieu a créé, il n'a rencontré aucune opposition ; il en trouve dans la conversion des pécheurs, de la part des pécheurs eux-mêmes et de la part de sa propre justice, c'est pourquoi sa miséricorde éclate par là d'une manière merveilleuse.

2011 II. *La justice y a aussi sa place*. Les anges se réjouissent de ce que le pécheur *fait pénitence*. Qu'est-ce à dire, faire pénitence ? sinon faire de dignes fruits de pénitence, c'est-à-dire des œuvres laborieuses par lesquelles nous exerçons à notre égard la justice divine et vengeons sur nous la bonté de Dieu méprisée. Que se passe-t-il, en effet, quand un pécheur se convertit ? Il est effrayé de voir suspendu sur sa tête le glaive de la justice divine ; la pénitence lui dit : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés* : préviens la justice, en te châtiant toi-même. Dieu est armé pour te punir ; arme tes propres mains contre le péché. Dieu acceptera le sacrifice d'un cœur contrit, alors le pécheur se réveille ; et sentant qu'il ne peut échapper à la justice divine, il prend le parti de se joindre à elle, afin de l'apaiser, voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit,

1° *Il s'accuse lui-même* : c'est la confession. Il dit comme David : *Peccavi Domino*. Comme le prodigue : *Ibo ad Patrem et dicam ei*. Une fausse honte l'arrête. Va, honte maudite, dit-il, que Dieu m'avait donnée pour me faire rougir de mal faire, tu m'as abandonné mal à propos, quand je me suis précipité dans le crime ; il est juste que je t'abandonne. Il s'accuse, le Seigneur ne l'accusera pas.

2° *Il se condamne*, il déteste ce qu'il a aimé ; il déplore ce qui l'a séduit ; il combat contre ses inclinations corrompues ; il les arrache : c'est la contrition, c'est le ferme propos.

3° *Il se punit*. Parce que Jésus est bon, ce n'est pas une raison d'être lâche. Aussi David disait-il : *Cinerem quasi panem manducabam*. Les Ninivites se couvrirent de cilices et couchèrent sur la cendre : ils jeûnèrent eux-mêmes et firent jeûner jusqu'aux animaux. C'est ainsi qu'ils échappèrent à la ruine qui les menaçait.

C'est ainsi que la justice éclate en même temps que la miséricorde dans la conversion des pécheurs. C'est ainsi qu'est procurée la gloire de Dieu, ce dont se réjouissent les anges. Que tardons-nous de donner cette joie au ciel, et à la terre, et à nous-mêmes ?.....

2012. **Quatrième dimanche après la Pentecôte.** — *Ex hoc jam eris homines capiens*. Zèle n° 951.

2013. **Autre plan** pour le même jour, d'après Bossuet.

Les plaisirs du monde

Mundus gaudebit, vos vero contristabimini. Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, souffriront persécution. Que n'ont pas enduré les premiers chrétiens? Non seulement les tyrans les tourmentaient; mais ils se faisaient souffrir eux-mêmes. On leur ôtait la vie; ils se retranchaient les plaisirs; leurs biens, ils s'en dépouillaient. On les exilait et ils ne voulaient avoir de patrie ici-bas; et l'austérité de leur vie écartait d'eux les esprits autant et plus encore que la persécution. Voilà nos modèles. Un chrétien doit déclarer la guerre à la joie et aux plaisirs des sens; I, parce qu'ils sont funestes; II, parce qu'ils sont vains; III, parce que le temps de la joie et du plaisir n'est pas venu.

2014. I. *Les plaisirs sont funestes.* Les libertins s'indignent de ce qu'on veut les leur ravir: qu'ils écoutent un païen, Cicéron: « Peut-on désirer ces voluptés que Platon a appelées l'appât de tous les maux? En effet quelles maladies et du corps et de l'esprit, quels épuisements et des forces et de la beauté, de l'un et de l'autre, quelle honte, quelle infamie, quel opprobre, n'est pas causé par les voluptés, dont le transport est d'autant plus ennemi de la sagesse qu'il est plus violent? qui ne sait que les grandes émotions des sens ne laissent aucun lien à la réflexion, ni à aucune pensée sérieuse? quel serait l'homme assez brutal, pour vouloir passer sa vie dans l'enivrement des plaisirs? quel homme sensé ne désirerait plutôt que la nature ne nous eût donné aucun de ces plaisirs corporels qui dégradent l'âme de sa dignité et de sa grandeur naturelle? » Voilà comment parle celui qui n'a rien su de la chute originelle, ni de la félicité du ciel, qui n'a point appris que la chair convoite contre l'esprit. Rougissons, dit saint Augustin, en entendant des paroles des païens si conformes à la vérité. Je vous en conjure, Chrétiens, que notre philosophie, qui est la seule véritable, ne soit pas moins honnête que celle des infidèles.

L'amour des plaisirs, affaiblit le cœur, amollit l'âme, la rend légère en la dissipant au dehors, et ne laisse ni force ni courage pour Dieu à qui nous les devons réserver. De là une sorte d'ivresse qui offusque l'esprit, et fait naître une ardeur violente, qui pousse à tout crime. Le cœur se prend par des attaches intimes, et il ne résiste ensuite plus à rien. Donc gardons-nous des douceurs qui séduisent et des violences qui nous entraînent. Celles-là nous flattent, et durent longtemps; celles-ci nous emportent et nous poussent loin en peu de temps. On n'attend pas qu'un enfant soit blessé pour lui ôter une épée. Otez le regard avant que le cœur soit percé; cessez les familiarités, avant qu'elles deviennent un engagement. Que la difficulté de revenir quand on s'est une fois laissé prendre à des attraits perfides, vous retienne. Elle pourrait vous conduire plus loin que vous ne voulez. Mes plaisirs, dit le voluptueux, ne font tort à personne, pourquoi me les enlever? Vous ne savez pas où vous conduiront ces flatteurs. Voyez, dit saint Augustin, les buissons hérissés d'épines. La racine n'en est pas piquante; et c'est elle cependant qui pousse ces pointes qui ensanglantent les mains. Ainsi l'attache aux plaisirs est douce d'abord, puis elle devient cruelle, quand elle trouve de la résistance; elle pousse à des vols, quand elle s'est ruinée par d'excessives dépenses; elle pousse David à faire mourir Urie. A entendre le langage que fait tenir aux hommes de plaisir le livre de la Sagesse, il n'y a rien de si saint, ils ne parlent que de festins, de fleurs, de joyeux passe temps. *Coronemus nos rosis. Ubique relinquamus signa lætitiæ.* Mais leur ton change vite. *Opprimamus pauperem justum.* L'âme une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ses malheureux écarts. Elle tombe d'excès en excès. C'est donc avec raison que Notre Seigneur et l'Église, qui veulent notre salut, nous détachent des plaisirs du monde, qui selon saint Augustin. *Periculosior est blandus quam molestus* (1).

(1) Il est facile de se détacher d'un monde qui nous abandonne ou qui nous méprise; mais qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; et de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne pa-

2015. II. Un philosophe nous en a appris les ravages, *un roi nous dira leur vanité.* Un philosophe peut parler en théorie, un roi, qui s'est tout accordé, nous parlera d'une manière pratique; les autres peuvent en avoir été privés par la misère, ou s'en être privés par vertu; Salomon a tout eu sous la main: il n'a rien refusé à ses sens; et cependant il a trouvé que *omnia vanitas et afflictio spiritus.* Pesez ces mots: *Vanité.* Ils n'ont point de consistance. Tous ces grands divertissements touchent plus les enfants que tous les autres. Etre paré; courir ici et là; se déguiser sont des jeux d'enfants, nous nous en moquons, et nos plaisirs sont d'autant plus ridicules que nous y mettons plus de sérieux; car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour des divertissements du monde est donc un reste de l'enfance. Bien plus c'est une folie. *Stultus in risu exaltat vocem suam; sapiens vix tacite ridebit.* Il rit avec crainte; il a peur de se tromper; il sait qu'il a plus de sujets de tristesse que de joie. Et puis, le plaisir amène le dégoût; le dégoût cesse pour faire place à de nouveaux désirs; c'est donc une vanité déraisonnable de se soumettre à de si inutiles changements. *Affliction d'esprit.* Nulle passion qui ne fasse naître d'autres passions qui désolent l'âme (1). L'espérance est balancée par la crainte; l'amour profane produit la jalousie; nos désirs sont rarement satisfaits; ils sont contrariés par ceux des autres. Celui qui ne résiste pas à des entraînements est injuste au prochain, odieux à Dieu, pénible à soi-même.

Ne buvons donc plus à cette eau trouble qui sort d'une source corrompue. Ne craignons pas de vivre sans plaisirs, parce que nous renonçons à ceux du corps pour goûter ceux de l'âme. Le plus grand des plaisirs est d'avoir triomphé des plaisirs mêmes. Qui nous donnera de goûter cette joie toujours égale qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix, non de sa maladie, mais de sa santé, non de l'ardeur inquiète de ses désirs, mais de la rectitude constante de sa conscience; plaisirs par conséquent véritables qui n'agitent pas la volonté, mais qui la calment, qui n'enivrent pas la raison, mais qui l'éclairent, qui ne chatouillent pas le cœur à la surface, mais qui l'attirent à Dieu et à se reposer en lui. Si ces plaisirs, les seuls dignes d'envie ne remplissent pas encore complètement le cœur,

raît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir comme le prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent, ni les travaux, ni les amertumes; et de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à vous arrêter! L'insensé de l'Evangile, se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, conviait son âme à se reposer: *Anima, requiesce*; mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur; elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures. Comme le serpent dépose un venin sur les fruits qu'il a mordus, ainsi le premier homme, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, y laissa un principe de mort pour sa postérité *(D'après Massillon).*

(1) Si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent, et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes, chacun en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons; nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'évènement dément toujours, mais où nous prenons, de notre méprise même, l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs: nous ne jouissons jamais; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons; nous n'y sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes; ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu; (car il n'y a en point hors de lui); c'est une vaine image, après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue; qui ne se montre jamais que de loin; et qui s'évanouit, et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu! et c'est à ces songes, que nous sacrifions notre bonheur éternel! Le monde tout seul est trop triste, et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire: il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. (MASSILLON).

2016. III. *Ce n'est pas le temps de jouir.* 1o Nous sommes voyageurs sur la terre. Se livrer aux plaisirs, c'est s'arrêter en route. 2o C'est le temps de nous préparer à rendre nos comptes. Celui qui passe joyeusement son temps ne s'occupe guère d'affaires sérieuses. 3o C'est le temps du combat, et les plaisirs nous énervent. 4o C'est le temps de nous guérir de nos maladies ; et les plaisirs, comme les désirs des malades, ne font qu'accroître le mal, si on les satisfait. Un malade ne songe pas aux plaisirs, il se contente de désirer la santé, et pour cela il se condamne à un régime sévère. Faisons ainsi. *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt,* dit Tertullien. Nous ne pouvons nous réjouir avec les mondains, qui ne pourront se réjouir avec nous. Viendra le temps de notre banquet, et l'Epoux leur dira : *Nescio vos ;* et nous entrerons dans la joie de N.-S. Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir, etc. (1)

(1) Les maximes et les usages du monde affaiblissent l'horreur que le chrétien doit avoir pour ses plaisirs. Il est donc bon d'armer les âmes contre ces coutumes. « On ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* ; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usages, étaient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré ; et que si la corruption a depuis gagné, les dérèglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice ; on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile et non sur l'usage ; sur les exemples des Saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non les modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour n'être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres. Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent du temps de Noé ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant sa statue sacrilège ; du temps d'Elie tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu*, nous dit-elle ; or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum ?*

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens ; si Abraham vivait comme ceux de son siècle ; si Job était semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith ; si parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul, qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce ; voyez si dans ces siècles heureux, où les Chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs ; si les Païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignaient pas que les Chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens, de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple, d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers ; et si dès qu'un homme avait passé du côté des Chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes ; enfin, voyez si dans tous les siècles, les Saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre ; ce sont des exceptions, il est vrai ; mais une âme fidèle au milieu du monde, est toujours rare. Tout le monde, dites-vous,

2017. **Autre plan.** — *Pour le même jour.*

Les tempêtes qu'a subies l'Eglise, *d'après Bossuet.*

Erat navis in medio mari. (Marc, vi, 47.) La barque de Pierre, c'est l'Eglise. En Jésus est unie la force divine à l'infirmité humaine. Il en est ainsi de l'Eglise qui nous est représentée, tantôt comme un édifice bâti sur le roc, tantôt comme une barque ballottée par les flots, et que Jésus, son pilote, semble oublier dans la tempête. Mais s'il permet que les flots l'agitent, jamais il ne souffrira qu'ils la submergent. Il n'est pas besoin d'en chercher l'assurance dans la promesse divine : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi;* il suffit d'interroger l'expérience. Dès l'établissement de l'Eglise, le paganisme s'est dressé contre elle et l'a persécutée; puis la curiosité a amené les hérésies, qui lui ont arraché ses enfants; enfin, la corruption des mœurs des mauvais Chrétiens lui a porté le venin jusque dans le cœur. Elle a triomphé de tout.

2018. I. *Les persécutions.* L'homme a, depuis sa chute, un principe d'opposition aux vérités divines, qui est le produit de l'aveuglement et de la présomption.

1° L'*aveuglement. Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum.* Dieu avait éclairé l'homme de la vérité ; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière; il s'est laissé conduire par les sens; il n'a plus pensé qu'à ce qu'il voyait ; il a oublié ce qu'il ne voyait pas. Il a donc oublié son Dieu, son Créateur, son Père. Oui, il en a perdu le souvenir; et toutes les idées élevées ont été effacées par l'oubli, comme par une éponge, et s'il en reste quelques traces dans les païens, elles sont si obscures, qu'on n'y connaît presque rien.

2° Ce long oubli est fortifié encore par l'*orgueil.* L'homme est encore plus présomptueux qu'aveugle. Il ne sait rien et croit comprendre tout; et si on lui dit quelque chose qu'il ne connaisse pas, il le prend pour un reproche qu'on fait à son ignorance. Il s'en irrite; et, à défaut de raison à y opposer, il emploie la force ; il use des armes de la fureur pour se maintenir en possession de son orgueilleuse ignorance. Dès lors, il est facile de juger quelle résistance devaient rencontrer, chez cet aveugle présomptueux, les vérités chrétiennes si hautes, si majestueuses, si contraires aux préjugés et aux passions. Notre-Seigneur les a prêchées, et qu'ont fait les Juifs? *Quare fremuerunt gentes.* Jésus annonce ce qu'il a vu dans le sein de son Père. Ils ne l'ont pas compris : *Animalis homo non percipit. Non potestis audire sermonem meum.* Ils auraient donc dû se contenter de le mépriser. Non : *Quæcumque ignorant blasphemant.* Ils s'irritent : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis.*

Le même sort est réservé à l'Eglise qui doit prêcher la même doctrine, capable d'étonner l'ignorance, de révolter l'orgueil, d'effrayer les sens par sa pureté. Aussi est-il difficile de dire tout ce qu'a souffert l'Eglise, pendant quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Qu'il suffise de savoir qu'elle était tellement chargée de la haine publique, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait à la terre, si les barbares faisaient quelques ravages, si le Tibre débordait, les Chrétiens en étaient la cause; et il n'y avait rien de mieux à faire, pour apaiser les faux dieux, que d'immoler les Chrétiens par tout ce que la rage pouvait inventer de supplices les plus cruels. Qu'aviez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte? Vous aviez prêché la vérité. Aussi, forte de votre innocence, et de la mission que Dieu vous a donnée, vous n'avez pas été ébranlée.

Aussi saint Augustin remarque que, quand les enfants de l'Eglise demandaient à leur Mère, si indignement traitée, si Dieu l'oubliait, puisqu'il la laissait ainsi livrée, pendant des siècles, à la fureur de ses bourreaux, elle pouvait répondre tranquillement : Mes enfants, je ne m'étonne pas de tant de traverses : j'y suis habituée dès mon enfance : *Sæpè expugnaverunt me à juventute mea.* L'Eglise remonte au commencement des âges. Elle est représentée par Abel, qui a été tué par Caïn; par Hénoch, que Dieu dut tirer du milieu des impies ; par Noé, qu'il fallut délivrer du déluge ; par Abraham, qui eut tant à souffrir; par Isaac, persécuté par Ismaël; par Jacob, poursuivi par Esaü. Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ que n'ont-ils pas eu à souffrir? Par conséquent, ô mes enfants, ne vous étonnez pas de mes souffrances, dit l'Eglise. Cela ne m'a pas empêché de vieillir : *numquid ideo non perveni ad senectutem.* Une longue habitude des épreuves fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire les pécheurs; et, me

---

n'est pas obligé de suivre ces exemples. Mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les Saints. (Massillon.)

Du reste ceux qui débitent les maximes du monde, s'ils entendaient un prédicateur les prêcher du haut de la chaire, en seraient scandalisés et le prendraient à bon droit pour un insensé. Ils reconnaissent donc eux-mêmes la fausseté de ce qu'ils répètent tous les jours.

souvenant de celui qui n'a pas détourné sa face des crachats, je ne me lasse point de souffrir ; je semble toujours flottante, mais je sais que la main qui me soutient ne me laisse jamais submerger.

2019. II. *Les hérésies.* C'est la curiosité qui excite cette seconde tempête. Dieu qui a dit à la mer : Tu viendras jusque là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots, a aussi mis des bornes à l'intelligence humaine qui est finie du reste. *Scrutator majestatis opprimetur a gloriâ.* Nos yeux ne peuvent sans danger fixer les ardeurs du soleil. Un sage a dit sagement que le chrétien ne veut savoir que peu de chose, parce que les choses certaines sont en petit nombre ; il ne veut pas s'égarer dans les questions inutiles, que saint Paul nous commande d'éviter. Il sait se contenter de ce qu'enseigne l'Eglise ; il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe ; et il croit tout savoir quand il sait tout ce qu'il faut ; mais la curiosité superbe ne sait pas se tenir dans ces limites. Elle s'enfle comme des flots soulevés ; il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer, qu'elle ne s'imagine pouvoir atteindre.

Malheureux ceux qui, en s'agitant ainsi, éprouvent le même trouble que ceux qui sont battus par la tempête : *Moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est* ; ils se heurtent contre des écueils ; ils se jettent dans les abîmes ; ils s'égarent dans les hérésies. *Arius, Nestorius,* etc., votre curiosité vous a perdus et vous fait perdre les autres ; car *omnis anima indocta curiosa est,* dit saint Augustin. Pourquoi chercher ce qu'il ne nous est pas permis de trouver ? Le remède à ce mal, c'est d'écouter la voix de l'Eglise. C'est son autorité infaillible qui empêche nos esprits de flotter à tout vent. Vous voulez savoir, écoutez l'Eglise. Celui qui est en dehors d'elle, dit saint Augustin, n'entend pas ni ne voit pas ; celui qui est en elle n'est ni sourd ni aveugle. L'Eglise a parlé, c'est assez. Cet homme est en dehors de l'Eglise : il enseigne. Qu'enseigne-t-il ? Ne le cherchez pas, dès qu'il est en dehors d'elle, il est impossible qu'il enseigne bien. Quoi ! je croirai sur la foi d'autrui ? oui, sur la foi de l'Eglise. Mais si elle se trompait. Enfant qui déshonores ta mère, en quelle écriture as-tu lu qu'elle pût tromper ses enfants ? Tu reconnais qu'elle est ta mère. Si elle peut engendrer les enfants de Dieu, qui doute qu'elle puisse les nourrir ? sera-t-elle seule à engendrer et à n'avoir point de lait à donner ? Le lait des fidèles c'est la vérité. Enfants dénaturés qui sortez de ses entrailles, pourquoi rejetez-vous ses mamelles. Sucez le lait qu'elle vous offre et vivez. Mais quelle est cette véritable Eglise ? Il n'est pas difficile à la connaître. C'est celle qu'a établie Jésus-Christ qui ne l'a pas bâtie sur le sable. Elle ne vieillit pas parce qu'elle ne meurt pas, mais elle est ancienne. Ceux qui se vantent de l'avoir rétablie, se glorifient d'avoir fait leur mère ; mais s'ils l'ont faite, de qui sont-ils nés ? apprenons donc à ne chercher la vérité que dans l'Eglise. Dieu aurait pu nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières : il ne l'a pas fait ; il a voulu qu'on connût la vérité par l'enseignement de l'Eglise. Cette sage disposition est en harmonie avec l'ordre de la charité qui est la vraie loi de l'Evangile. Si chacun cherchait en particulier ce qu'il doit croire, les pensées seraient différentes et les cœurs seraient divisés. Si nous voulons la vérité ; cherchons-la dans l'unité et dans la charité. Hélas ! ceux qui ont voulu la chercher au dehors ont désolé leur mère ; mais, trahie par ses propres enfants, dans sa fécondité merveilleuse elle en a engendré d'autres ; et après 20 siècles de défections, le nombre de ses enfants fidèles est aujourd'hui plus nombreux que jamais. Son divin pilote l'a fait surnager à cette seconde tempête. (1)

2020. III. *La corruption des mœurs.* La prospérité même de l'Eglise a amené des ruines. Le zèle allumé par les persécutions s'est ralenti ; la grandeur est venue et la foi s'est affaiblie, l'ivraie a crû avec le bon grain ; et, la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. C'est ce qui étonne les simples et peut faire naître en leurs esprits des doutes. Mais malgré les crimes de ses enfants, qu'elle ne cesse de condamner par ses lois, et par son enseignement, l'Eglise fait son œuvre. Si elle ne peut arracher toute l'ivraie, du moins sème-t-elle toujours du bon grain, et l'homme ennemi, s'il peut mêler l'ivraie à la moisson, ne peut du moins empêcher la moisson de mûrir. S'il y a des terres arides, il y en a aussi de fécondes ; s'il y en a qui

(1) [illegible]

profanent les sacrements, il y en a qui y puisent le salut. S'il y a des réprouvés, il y a des élus. Le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile ; et l'Eglise n'a pas perdu sa fécondité. Jetez les yeux sur les monastères, les séminaires, les missions, les vierges qui vivent dans le monde comme n'en étant pas, etc. Mais le nombre des méchants est infini ; je ne puis vivre en leur compagnie. Mais où irez-vous ? Il y en a par toute la terre. Ils seront séparés un jour ; mais l'heure n'en est pas venue. En attendant, séparons-nous d'eux, afin de ne pas subir leur influence ; reprenons-les afin qu'ils se corrigent ; supportons-les avec charité, s'ils ne se corrigent pas. Il y en a qui changeront, d'autres persévèreront dans leur malice. Dieu le supporte, faisons comme lui. Ils sont destinés à exercer la vertu des uns, à punir les crimes des autres. Laissons-les remplir leur tâche ; et ne soyons pas plus que l'Eglise ébranlés par leurs scandales. Toutefois, gardons-nous d'abreuver d'amertume le cœur de notre Mère en leur ressemblant ; car l'Eglise a moins peur des persécutions et des hérésies elles-mêmes, que de la corruption de ses enfants. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est là ce qui fait sa honte. *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.*

Vogue toujours, barque de Pierre, au milieu des tempêtes ; les vagues ne t'engloutiront pas : Jésus est ton pilote ; Marie est ton étoile. Vingt siècles de triomphe présagent ta gloire future. Tu es bien l'œuvre de Dieu, puisque tous les efforts des démons et des hommes sont impuissants à te renverser. C'est dans ton sein que je veux vivre et mourir pour échapper au déluge d'iniquités qui inonde la terre et aboutir au port de la bienheureuse éternité....

2021. **Cinquième dimanche**. *Vade prius reconciliari fratri tuo.* Pardon des injures, nº 824 ou 1803.

2022. **Autre sujet:** *Ut te super omnia diligentes* (Oraison de la messe) amour de Dieu, 1512.

2023. **Sixième dimanche**. A propos de la multiplication des pains, on peut parler de la fréquentation des sacrements, nº 1401, surtout si on ne l'a pas fait au 4e dimanche de carême ; ou des effets de la communion. *Manducaverunt et saturati sunt*, nº 1435.

2024. **Autre sujet** : A propos de l'épître : *Existimate vos mortuos esse peccato,* prêcher la haine du péché, afin d'écarter des maisons, des champs, la colère de Dieu ; car le péché amène à sa suite toutes sortes de châtiments, nº 981.

2025. **Autre sujet** : Blasphème, nº 809 ; car en temps de moisson ce crime est fort répandu.

2026. **Autre sujet** : A propos de l'épître : *Ultrà non serviamus peccato* (Rom. vi), traiter le sujet suivant :

Règne de Dieu

Quærite primum regnum Dei. Qu'est-ce que ce règne de Dieu que Notre-Seigneur nous invite à chercher ?

2027. I. *Sur la terre* il y a un règne de Dieu : 1º que j'appellerai incomplet encore. C'est l'état de grâce ordinaire. Ceux qui ne sont pas dans cet état sont les esclaves du démon. Jésus ne règne pas en eux. Malheureux ! la Vierge a pleuré sur eux à la Salette. *Si mon peuple*, a-t-elle dit, *ne veut pas se soumettre, je suis forcé de laisser aller le bras de mon Fils.* Ils refusent à Dieu la soumission à sa loi ; ils repoussent son amour.

2º Un règne *complet*. Il est des âmes en état de grâce chez qui le démon a encore une action fâcheuse et en qui Jésus n'agit pas en toute liberté. Ce n'est pas là son règne complet. Mais il est des âmes où son action est libre ; elles ne résistent point à sa grâce, elles n'aiment que son bon plaisir, elles ne contristent jamais son cœur par des infidélités délibérées ; elles sont dans une pleine dépendance de son esprit. Pour elles, vivre c'est le Christ. En elles se réalise la parole de l'Ecriture : *Regnum Dei, lætitia et pax et gaudium.* Il n'y a que les délices du ciel qui l'emportent sur cette paix. *Adveniat regnum tuum !*

2028. II. *Dans le ciel ;* le démon ne peut y pénétrer, il en est à jamais banni. Là haut, plus de passions à combattre, plus de chutes, plus d'infidélités. Tout est parfaitement soumis à la volonté de Dieu, qu'exécutent avec joie les anges et les élus. Plus de division, *ut sint consummati in unum*, oh ! quelle paix, quelles délices ! *Adveniat regnum tuum*, sur le pécheur d'abord

en ce monde; qu'il arrive parfait sur le juste, en attendant le règne éternellement heureux du ciel.

2029. **Septième dimanche après la Pentecôte.** — *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* Les scandaleux qui flattent et qui perdent. (Voir n° 830.)

A propos de l'Epitre. Habentes... finem vero vitam æternam.

De l'éternité.

Creavit hominem inexterminabilem (SAP. II. 23).

Dieu est éternel. Pour lui il n'y a point de temps. C'est lui qui a créé le temps. Mais il était avant lui sans commencement et jamais il n'aura de fin. Dieu se plaît à donner à ses créatures une part à ses perfections. C'est pourquoi il a fait les anges et les hommes pour vivre toujours. Les hommes ont donc une sorte d'éternité! Qu'est-ce que c'est que cette éternité, et quels sont les devoirs qui en résultent pour nous?

I. *Les hommes sont faits pour l'éternité.* C'est une vérité de foi. Dieu nous l'enseigne. *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam.* (MAT. XXV. 46). *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* Tous les peuples, toutes les nations, mêmes païennes, ont constamment cru à l'éternité. Cette vérité est fondée, en effet, sur la raison de l'homme. Voir les preuves n. 740. Ce faible enfant qui vient de naître, quand finira-t-il sa vie? Peut-être mourra-t-il avant d'avoir vu s'achever son premier jour; mais son existence est éternelle. A notre entrée dans la vie, on nous a tous mis dans le char du temps qui ne s'arrête jamais, qui est plus rapide que le cours des torrents, que la vitesse des chars de feu, qui n'a jamais d'arrêt. Dans ce char nous pouvons nous promener en sens divers, nous asseoir, dormir; malgré nous, il avance toujours, même durant notre repos et notre sommeil, ce char nous emporte; et où? vers l'éternité. Où allez-vous, hommes d'affaires ou de plaisirs, qui oubliez Dieu et votre âme, vous qui voudriez vivre toujours pour faire fortune ou jouir? A l'éternité. Où allez-vous, vous qui pleurez et souffrez, et qui êtes tentés parfois de trouver longues la durée de vos épreuves? Ah! elle s'écoule vite; et bientôt vous entrerez dans la maison de votre éternité.

II. *Qu'est-ce que l'éternité.* 1° *En elle-même.* C'est un cercle immense dont on ne peut atteindre la surface; c'est un océan où se déversent tous les fleuves et toutes les rivières, et qui n'a point de rivage; c'est un abîme sans fond, dont on ne sort jamais, et au bord duquel les hommes dorment ou s'amusent; c'est une reine qui étend sa domination sur toutes les créatures raisonnables, sur toutes les générations humaines, dans tous les lieux, dans tous les temps. C'est une maison qui a mille portes d'entrée, et qui n'en a point de sortie. C'est une durée interminable, immobile, qui l'emporte sur les espaces de temps les plus reculés, le plus étendus. Les savants peuvent calculer des milliers et des milliards d'années et de siècles, ils ne peuvent calculer l'éternité. Les milliards de siècles s'écoulent et finissent, et quand ils ont fini l'éternité immobile n'a pas changé, elle reste interminable et sans fin. Un temps si court qu'on le suppose est une partie d'un temps plus long; mais le temps le plus long qu'on puisse calculer n'est pas une parcelle de l'éternité.

Les flots passent et repassent autour du rocher. Ils se choquent, ils se brisent contre sa base. Le rocher reste immobile. Les années succèdent aux années, les siècles aux siècles, l'éternité n'en est pas entamée

2° *Qu'est elle pour les hommes? Domus illorum in æternum.* On ne sortira pas de cette maison. On peut quitter celle qu'on habite, la vendre, l'échanger, la détruire, la rebâtir Il n'en est rien de l'éternité. Toutefois l'éternité est destinée à réparer tous les désordres du temps. Ici-bas, le juste est éprouvé, le méchant triomphe. Ceux qui ne voient que le présent s'en étonnent. Dieu ne s'en émeut pas, les justes non plus. Le temps n'est qu'une goutte d'eau qui s'évapore bien vite. L'éternité aura raison de tout. Elle sera la récompense éternelle des justes. Ames chrétiennes qui parfois êtes tentées de murmurer, *momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis. Beati qui lugent! Beati qui persecutionem patiuntur.* Et vous qui triomphez de votre prospérité, ne vous y trompez pas, pour vous laisser en paix un instant, Dieu n'oublie ni vos fautes ni sa justice. *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* La satisfaction de nos penchants mauvais fuira vite; mais le châtiment sera sans fin. Où sont tous ces hommes qui ont joui sur la terre, en persécutant les justes, depuis Caïn jusqu'à nos jours? où sont tous ceux qui ont préféré leur bien être à la grâce de Dieu et à l'observation de sa loi? Dans l'éternité Et s'ils n'ont pas fait pénitence, qu'est-elle leur éternité? Elle est malheureuse. Et quand finira ce malheur? Jamais. Mais il y a déjà quarante siècles que Caïn est mort N'importe, s'il n'a pas fait pénitence, les quarante siècles de tourments ne comptent pas pour sa délivrance Ah! s'il pouvait du moins revenir sur la terre pendant quelques heures, quelle pénitence n'y ferait-il pas de sa faute; et comme il apprendrait aux pécheurs à profiter de la vie que Dieu leur laisse. Mais non, un

ne revient plus, de l'éternité. Eternellement il portera le châtiment de son crime. O folie que d'accepter des peines sans fin pour un intérêt d'un instant, pour un plaisir qui dure si peu! Que cette folie ne soit pas la nôtre, comprenons donc.

III. *Nos devoirs par rapport à l'éternité.* 1° *Y penser. Mémoire.* C'est le Saint-Esprit qui nous y invite. *Utinam saperent et novissima præviderint.* Aussi David disait-il: *Annos æternos in mente habui.* Les saints avaient sans cesse devant les yeux la pensée de l'éternité. Pour bien apprécier les choses de ce monde, saint Louis de Gonzague se demandait *Quid hoc ad æternitatem?* et saint Stanislas Kostka, en parlant de ce qui passe, disait *Ad majora natus sum Non sum natus præsentibus sed futuris.* Les saints ont été les vrais sages Il n'y a qu'un enfant qui puisse sacrifier un bonheur durable pour se procurer un joujou de verre qui se brisera dans sa main. C'est l'aveuglement des hommes qui pensent à tout: à leur fortune, à leur santé, à leurs honneurs, à leur bien-être, à ce qui finira demain; mais qui oublient ce qui dure toujours. S'ils y pensaient, ils trouveraient dans ces réflexions une lumière pour apprécier à leur juste valeur les choses périssables, pour comprendre le malheur du péché, pour se conduire dans la voie qui mène à l'éternité bienheureuse. Ils y trouveraient une consolation dans leurs peines qui peuvent leur préparer un bonheur sans fin (1) Mais en détournant leur esprit de cette grande pensée, ils s'endorment sur le bord de l'abîme; comme si un assoupissement fatal pouvait les préserver d'y tomber. Qu'on le veuille ou non; qu'on y pense ou qu'on l'oublie, l'homme est à la porte de son éternité. Il peut y entrer à toute heure, qu'il soit malade ou en santé, jeune ou vieux, juste ou pécheur. S'il n'y pense pas, à qui le comparer, sinon à cet ivrogne couché sur la voie ferrée, quand un train arrive avec vitesse? on lui crie: prenez garde à vous, et il reste assoupi, pensant peut-être que la locomotive va s'arrêter et se détourner pour ne pas l'atteindre. O aveuglement! pensons à l'éternité! Sainte Thérèse répétait souvent cette parole: *O éternité.* Imitons-la.

2° *Vivre pour l'éternité*, puisqu'on est fait pour elle. Un peintre célèbre de l'antiquité Zeuxis disait: *Pingo æternitati*: il avait l'ambition de laisser après lui des chefs-d'œuvre, qui rendraient son souvenir immortel Disons mieux que lui: *Vivo æternitati. Si bona quærimus*, dit saint Grégoire, *illa diligamus quæ sine fine habebimus, si autem mala pertimescimus, trimeamus quæ à reprobis sine fine tolerantur.* C'est à nous, en effet, de nous préparer une éternité heureuse ou malheureuse. Notre éternité est entre nos mains.

C'est une consolation pour nous, puisque, si nous le voulons, nous pouvons nous procurer l'éternité bienheureuse. O réprouvés, pourquoi êtes-vous dans les supplices? Dieu n'a-t il pas tout fait pour vous les épargner? Qui pouvez-vous accuser que vous-mêmes? Vous avez choisi le blasphème, etc. Vous saviez bien ce qui vous attendait. *Perditio tua.* Justes, qui jouissez au ciel des consolations de Dieu, à qui en êtes-vous redevables? A la grâce de Dieu sans doute; mais elle n'a pas manqué aux damnés; vous devez votre bonheur aussi à votre coopération libre à la grâce. Le tout est donc de bien choisir la barque dans laquelle on s'embarque pour l'éternité. Il y a celle de Jésus-Christ et de l'Église; il y a celle de Satan. Choisissons celle de Jésus-Christ. Elle est battue par les tempêtes des persécutions, les tentations: qu'importe? Il faut lutter contre les flots, ramer avec courage. Qu'importe encore? Arrivés au port nous aurons le temps de nous reposer. *Relinquitur sabbatismus populo Dei.* Il ne faut pas s'arrêter sur les rives à cueillir les fleurs qui épanouies le matin s'effeuillent le soir; quelle difficulté y a-t-il là? Que sont les biens qui passent, la gloriole les plaisirs d'un instant, auprès de la gloire et des joies éternelles? Faisons pénitence de nos péchés passés; observons la loi de Dieu et tous nos devoirs; prions; faisons de saintes œuvres. *Dum tempus habemus operemur bonum.* Bientôt *tempus non erit amplius*; mais il nous restera l'éternité pour jouir de Dieu et le bénir de nous avoir donné la grâce de vivre, de travailler et de souffrir pour lui. (2)

(1) Ron parle d'un solitaire qui s'ennuyait de pratiquer si longtemps la pénitence, il alla trouver son supérieur qui lui dit: Souvenez-vous de l'éternité; c'est-à-dire considérez les joies et les supplices éternels, et vous n'aurez plus de dégoût.

(2) *Volo solum perenne.* C'était la devise de l'empereur Louis: il avait fait peindre un pilier, et au-dessous une couronne avec cette inscription: *Volo solum perenne.* Toute la gloire de ce monde, quelque grande et éclatante qu'elle soit, c'est une couronne sur un roseau; les délices de cette vie sont creuses, légères, frivoles, muables, inconstantes, passagères, elles ne peuvent durer au plus que la vie humaine: les grandeurs et les voluptés du ciel sont fermes, solides, durables, éternelles; *solidum perenne. Qui habet hanc spem, sanctificat se.* Achevez donc de vous sanctifier, ô âmes choisies, pour vous y disposer, *perficientes sanctificationem vestram.* Oh! que les viandes de ces noces vous seront savoureuses, après avoir ici jeûné! Oh! que le repos que vous prendrez sur le sein de Jésus-Christ vous semblera doux, après vous être ici lassées à la visite des pauvres! que la couronne de gloire vous semblera belle et éclatante, après les opprobres et les humiliations que vous recevrez au service de Dieu!

Rendons nos œuvres immortelles. Les ambitieux du monde, pour éterniser leur mémoire, font graver leur épitaphe et le narré de leurs exploits sur une lame d'airain Le saint homme Job (19. 24) disait des paroles si importantes qu'il désirait qu'elles fussent gravées sur la pierre. Les anciens, lorsqu'ils voulaient exprimer l'excellence d'un orateur, disaient que ses discours méritaient d'être écrits sur le cèdre, bois incorruptible: *Cedro digna loqui.* Voyez si vos vertus ne doivent pas être parfaites; toutes les bonnes pensées que vous avez toutes les paroles charitables que vous dites, toutes les actions méri-

2030. **Autre sujet.** — On pourrait également, à propos des paroles de l'Epître : *Quorum finis mors*, donner la seconde partie des châtiments temporels du péché (n. 981).

2031. **Autre sujet. — Des bonnes œuvres.** — *Non omnis qui dicit : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.* Il y en a qui n'ont pas la foi. Hélas ! ils sont déjà condamnés ! Parmi ceux qui ont la foi, il y en a qui ne disent pas même : *Seigneur, Seigneur :* ils ont abandonné la prière ; et d'après sainte Thérèse, l'âme qui ne prie pas n'a pas besoin de démon pour la tenter ; elle se précipite d'elle-même en enfer. Et Notre-Seigneur nous apprend qu'il en est qui n'ont pas abandonné toute prière, qui disent encore : *Seigneur*, et qu'ils n'entreront pas tous dans le royaume de Dieu. Bien plus, il ajoute qu'il en est qui se présenteront à lui en disant : *Est-ce que nous n'avons pas prophétisé en votre nom, et fait de nombreux miracles ?* Et auxquels il répondra : *Non novi vos.* — Ce n'est donc pas assez d'avoir prononcé quelques prières, rendu quelque hommage à la religion et à Dieu, reçu de lui des dons éclatants. Que faut-il de plus ? De bonnes œuvres. Exposons : I, la nécessité des bonnes œuvres. II, quelles œuvres saintes nous devons pratiquer. III, les conditions par lesquelles nous les rendrons méritoires.

2032. I. Il ne suffit pas d'éviter le mal ; il faut de plus faire le bien. *La nécessité des bonnes œuvres* est démontrée par l'Ecriture, par l'enseignement des saints, par la raison.

1° Par l'Ecriture : 1) ancien Testament : *Quodcumque potest manus tua instanter operare.* (Eccl. ix, 10.) *Desideria occidunt pigrum. Quis habitabit in tabernaculo tuo ? qui operatur justitiam.* (Ps. xiv, 1, 2.) 2) Nouveau Testament : *(a)* Notre-Seigneur : *Non omnis qui dicit*, etc. (Mat. vii, 21.) *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.* On sait qu'il maudit le figuier stérile, en disant : *Ut quid terram occupat ?* Et l'arbre se dessécha. Le serviteur négligent n'avait pas dilapidé le talent confié, il s'était contenté de ne pas le faire fructifier, et cependant *inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (Mat. xxv.)

Discedite a me maledicti ; esurivi enim et non dedistis mihi manducare. (Mat. xxv, 42.) *(b)* Les Apôtres. *Quæ seminaverit homo hæc et metet. Si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat, numquid poterit fides salvare eum ? Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. Dæmones credunt et contremiscunt.* (Jac., ii.) *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis.*

2° Les saints ne peuvent pas enseigner une autre doctrine que celle de Notre-Seigneur et des Apôtres. Aussi nous disent-ils tous, que *celui qui n'aime pas demeure dans la mort*, et que l'amour, ou n'existe pas ou opère de grandes choses. *Probatio dilectionis exhibitio operis*, dit saint Grégoire. Et saint Vincent de Paul : « Aimons Dieu, disait-il, mais à la sueur de nos fronts et de la force de nos bras. » Et que n'ont-ils pas fait pour acquérir des richesses spirituelles et pour procurer la gloire de Dieu, et cela dans toutes les conditions ? Aussi n'est-ce qu'avec étonnement que nous lisons dans leur vie, l'histoire de leurs grandes œuvres.

3° La raison. *(a)* Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ? *Ut operaretur.* De même qu'il a fait les arbres pour produire des fruits ; ainsi il a fait l'homme pour faire des œuvres saintes. *Posui vos ut fructum afferatis.* Qui supporterait un serviteur qui ne ferait rien ? (1) *(b)* Le ciel ne vaut-il pas la peine

[illegible]

(1) *Voca operarios.* Vous n'appelez pas ouvrier d'un métier, celui qui n'y travaille qu'une fois ou deux dans l'année, mais celui qui en fait profession, qui exerce ce métier ordinairement, qui en a les outils et les instruments. Lorsque vous entrez dans la

qu'on se fasse violence ? Que ne fait-on pas pour amasser des trésors !... Donc il ne suffit pas de dire : Je n'attaque pas la religion, je n'apprends pas à mes enfants à mal faire, je ne fais de mal à personne ; il faut pratiquer la religion, apprendre la vertu à ses enfants, faire le bien à ses semblables. Autrement on n'entendra jamais la sentence : *Venite benedicti. Esurivi enim*, etc. (MAT., XXV, 34.)

2033. II. *Mais quelles bonnes œuvres avons-nous à faire.* 1° Il en est qui sont *de stricte obligation* et sans lesquelles on se perd ; et parmi elles, les unes sont : 1) *générales*, et sont imposées à tous. Ce sont celles que les commandements de Dieu et de l'Eglise nous prescrivent sous peine de faute grave, comme faire en temps voulu les actes de foi, d'espérance et de charité, prier, assister à la messe le dimanche et les jours de fête, exercer la charité et la justice envers le prochain, garder la chasteté selon son état, s'approcher des sacrements au temps prescrit, pratiquer le jeûne et l'abstinence commandés. 2) Les autres sont *particulières* aux divers états de vie : les supérieurs, les parents sont tenus à pratiquer la vigilance, la correction, etc., à l'égard de leurs inférieurs et de leurs enfants ; les enfants ont à faire des œuvres d'obéissance et de respect ; les époux, des œuvres de dévouement et de support mutuel. Sans l'accomplissement de ces diverses œuvres imposées sous peine de faute grave par les commandements de Dieu et de l'Eglise, et par les devoirs de chaque état, on ne peut aller au ciel.

2° Mais outre ces œuvres d'obligation, il y en a qui ne sont que de *conseil* et sans l'exercice desquelles nous ne pourrons pas parvenir à la perfection à laquelle Dieu nous appelle, par exemple : les lectures spirituelles, la réflexion sur les vérités du salut, l'examen de conscience, certaines pratiques de piété envers la Sainte Vierge ; et sans la réflexion sur les vérités du salut faite dans des lectures ou en entendant des sermons, il est même fort difficile au sentiment des théologiens de se sauver. Il y a les œuvres de charité et de zèle, comme celles de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance, de saint François de Sales, etc., les conférences de saint Vincent de Paul, la visite des malades, l'assistance des mourants, le catéchisme fait aux enfants et aux ignorants, etc. Elles sont toutes résumées dans ces mots : *Visito, poto, cibo, redimo, tego, colligo, condo — consule, carpe, doce, solare, remitte, fer,*

maison d'un artisan, si vous y voyez une enclume, des marteaux, des soufflets, une fournaise, vous dites : c'est un maréchal ; si vous n'y voyez rien de tout cela, vous ne croyez pas qu'il soit de ce métier, quoi qu'il en dise. Les ouvriers parlent souvent de leur métier et de ce qui le concerne, parce qu'on parle volontiers de ce qu'on aime, et chacun aime et loue sa profession : *Navita de ventis, de bobus narrat arator, enumerat miles prœlia, pastor oves.* Il est aisé de voir ceux qui désirent faire leur salut, ceux qui en sont les ouvriers, qui en font profession : vous voyez en leur maison des livres spirituels, des croix, de saintes images, des chapelets, de l'eau bénite ; ils parlent souvent de Dieu, du paradis, de la dévotion, des mystères de la foi, de ce qu'ils ont lu ou entendu à la prédication ; ils fréquentent les sacrements, ils prient Dieu soir et matin, ils assistent aux offices divins le plus souvent qu'ils peuvent. *Stellio manibus nititur, in domibus regum habitat.*

Voici ce que le Saint-Esprit veut vous dire par cette comparaison : Il y a des oiseaux qui ont de belles et bonnes ailes, qui pourraient voler bien haut et bâtir leur nid sur la cime des rochers ou des arbres, et ils le font bien bas à plate terre, ou dans des buissons, sur des épines, exposés à mille dangers, au lieu que le petit lézard qui n'a point d'ailes, s'appuyant seulement sur ses petites pattes grimpe sur les murailles, et fait souvent sa demeure dans la maison des grands, dans les châteaux et les palais des rois. Vous voyez des gens qui ont un bel esprit, un grand jugement, beaucoup de science, qui pourraient faire essor jusqu'aux nues et au-delà, qui pourraient mériter de grandes couronnes pour l'éternité, et ils s'amusent à la terre, à bâtir des maisons de plaisance, à amasser des trésors, à acquérir des propriétés, au lieu que de pauvres femmes, qui ont fort peu d'esprit et encore moins de science, gagnent le ciel, conquièrent le paradis, bâtissent leur fortune et leur demeure parmi les archanges. Par quelle voie ? Elles s'appuient sur leurs mains, *stellio manibus nititur* ; elles mettent la main à l'œuvre, pratiquent les solides vertus, assistent les pauvres, visitent les malades, consolent les affligés, redressent les dévoyés : *In intellectibus manuum suarum deduxit eos* : (Psal. 77, 72.) Voilà une façon de parler étrange, mais bien belle et mystérieuse. Dieu veut vous conduire au ciel, non par l'entendement de votre tête, par votre bel esprit, par des sciences spéculatives, par de hautes et sublimes conceptions, mais par l'entendement de vos mains, par la pratique des bonnes œuvres et des actions vertueuses. (LE JEUNE)

ora. Plus nous en accomplirons, plus nous attirerons sur nous les grâces de Dieu, plus il nous assistera dans les tentations (1), plus nous avancerons en perfection. Le bon Dieu nous rend la monnaie de notre pièce. Soyons généreux envers lui, si nous voulons qu'il le soit envers nous, *cum iniquo iniquus eris*. C'est en multipliant nos bonnes œuvres que nous multiplierons nos mérites.

2031. III. Pourvu que nous accomplissions ces œuvres *dans les conditions voulues*, c'est-à-dire : 1° en état de grâce ; 2° avec pureté d'intention. *Quidquid agunt homines, intentio judicat omnes*. Voici deux femmes qui servent avec un dévouement égal un vieillard mourant : l'une le fait par charité et en vue de Dieu ; l'autre, pour persuader à ce vieillard, qu'elle déteste intérieurement, de lui laisser sa fortune. La première est un ange consolateur ; la seconde ressemble à un vautour qui s'apprête à dévorer sa proie. Donc gardons nous de faire nos bonnes œuvres par intérêt humain, par amour-propre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis ; alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum.* (2)

Dum tempus habemus operemur bonum. Venit nox quando nemo potest operari. Quodcumque potest facere manus tua instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas. (Eccl. ix., 10.) Le Saint-Esprit s'adresse à un paresseux qui n'accomplit ni la loi, ni ses devoirs d'état. Vous courez en enfer, lui dit-il, sous prétexte que vous ne faites pas grand mal. Vous vous occupez à des bagatelles, comme ce sot empereur qui passait ses journées à chasser les mouches avec un poinçon d'or. Vous avez un esprit d'or, et il n'est appliqué qu'à

(1) Le roi Joas, étant venu voir le prophète Elisée atteint de la maladie dont il mourut, le prophète lui commanda de prendre ses flèches et son arc. Joas bande son arc, et Elisée, mettant sa main sur celle de Joas, lui ordonne de tirer. Le roi lance trois flèches ; puis il s'arrête. Elisée l'en reprend : « Si vous eussiez tiré sept fois, dit-il, vous auriez entièrement défait la Syrie, mais vous ne la vaincrez qu'autant de fois que vous avez lancé de flèches. » C'est l'image de Dieu qui met comme sa main sur la nôtre pour nous exciter à lancer des traits au démon. Si nous méprisons ses inspirations, il ne nous accorde pas plus de victoire sur nos ennemis que nous n'avons accompli de saintes œuvres.

(2) Je vous dis avec St Augustin : *Ante Deum es, interroga cor tuum* : Ne vous en tenez pas à la surface de vos désirs qui vous trompe, en ne vous offrant rien que de louable : allez à la source, sondez-en les vues les plus secrètes : *intus vide* ; et là voyez, ce que vous avez fait jusqu'ici, et quels ont été les motifs les plus reels et les plus enveloppés dans le cœur. *Vide quid fecisti et quid appetisti*. Voyez si les œuvres obscures, et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, et exposées aux regards et aux louanges des hommes : *Vide, etc*. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient, et si notre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs. *Vide, etc*. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférent ; et si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide, etc*. Voyez si le succès qui les suit vous élève, et si vous êtes ingénieux à en rejeter toute la gloire sur les autres : *Vide, etc*. Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étaient pas ; si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez ; *Vide quid fecisti, et quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam ?* Bon Dieu ! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de charité, lorsque nous croirons en paraître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance ! et qu'il nous restera peu de chose lorsque le juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grâce, nous aura dépouillés de toutes celles qui paraissaient lui appartenir, mais qui n'appartenaient qu'à nous-mêmes ? L'estime du monde qu'une âme sainte méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paraîtrait-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle ? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle ; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser, et que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais ? (*Massillon*).

prendre des mouches de vaine gloire. Vous avez de la santé et de la fortune et vous ne faites rien pour les pauvres. Vous abandonnez un jour une œuvre de religion et demain une autre, et vous vous croyez innocent ! *Operare*, mettez-vous à l'œuvre. Ne vous amusez pas à des bagatelles qui vous échapperont demain : *tu properas*, vous les quitterez vite. Ne craignez pas de travailler des mains, *potest facere manus*. Il est dit de la femme forte, *et digiti ejus apprehenderunt fusum*. Sainte Mélanie la jeune, qui avait d'immenses possessions en Sicile, ne se contentait pas d'en donner les revenus aux pauvres, elle copiait des manuscrits afin de les secourir du fruit de son travail. Qui ne peut entreprendre des œuvres utiles à la gloire de Dieu, et au salut du prochain ? « Vous, qui nous objectez que la loi de l'Evangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer ? Contez-nous donc vos efforts ; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose ? Le second pas, direz-vous, vous est impossible ; oui si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible ; que vous soyez fatigué et harassé du chemin, sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris ; c'est une lâcheté non seulement ridicule, mais insupportable ». (Bossuet.) *Manus tua* ; c'est votre main, et non celle d'un autre qu'il faut employer. Notre-Seigneur n'a pas chargé un autre de mourir pour vous à sa place, *manus tua*. Il y en a d'autres, dit-on, pour faire l'aumône, le catéchisme, pour ramener ce pécheur qui s'égare, pour faire cesser cet abus ; et pendant qu'on se renvoie la balle l'un à l'autre, le démon triomphe et les âmes se perdent. *Quodcumque facere potest manus tua*. Faites ce que vous pourrez. Il y en a qui s'arrêtent, sous prétexte qu'ils ne réussiront pas : *reddet Deus mercedem laborum*, et non du fruit des travaux. *Instanter operare* ; ne renvoyez pas au lendemain ; car peut-être que vous n'en aurez, le lendemain, ni le temps, ni la pensée. Toutes choses ont leur saison ; c'est maintenant le temps de travailler, de semer, de combattre, viendra le temps du repos, de la moisson, du triomphe. (1)

(1) Surtout n'oublions pas les œuvres de charité ; car le juste Juge dira aux réprouvés *Esurivi*. Vous faisiez bonne chère, vous donniez des bals, vous nourrissiez des perroquets, etc., et vous laissiez mourir de faim des orphelins. *Sitivi*. Vous passiez votre vie dans les cafés, vous obligiez à boire plus qu'il ne faut des ivrognes, et vous n'aviez pas une goutte de vin pour un vieillard infirme. *Nudus eram* ; *æger eram*, que de promenades, que de jeux le dimanche ! Et vous n'avez pas fait un pas pour visiter un pauvre malade.

Autre péroraison du P. Le Jeune.

Saint Jérôme disait, en parlant de la Jérusalem terrestre : *Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudandum est*. Tous les hérétiques ont cela de propre, que pour attirer le monde à leur erreur, ils ont coutume de promettre le salut infaillible à quiconque sera de leur secte ; ils rassurent les consciences en leur donnant une fausse paix. L'Eglise ne fait pas de même : parce que comme elle ne peut errer, elle ne peut pas tromper non plus. L'Eglise me dit, après l'Ecriture, et je vous le dis après l'Eglise et après l'Ecriture et de la part de Dieu, qui est auteur de l'Eglise et de l'Ecriture, que ce n'est pas assez, pour être sauvé, d'être dans la vraie Eglise, mais qu'il faut y faire de bonnes œuvres.

Le plus grand abus que je trouve parmi les catholiques, et qui est assurément cause de la damnation de tous ceux qui se perdent (voilà pourquoi je le combats si souvent), c'est qu'ils se figurent que, pourvu qu'ils soient dans la vraie Eglise, qu'ils aient la foi et qu'ils ne fassent point de mal, ils se tiennent assurés du paradis. N'est-ce pas votre langage ordinaire ? Un tel est homme de bien, il ne fait tort à personne, il ne dérobe point, il ne s'enivre point, il ne commet point d'adultère, il ne voudrait pas faire une méchanceté ; s'il n'y a que cela, c'est mal parler que de dire que c'est un homme de bien ; ce n'est pas le langage de l'Ecriture ; ce n'est pas un homme de mal, il est vrai ; mais ce n'est pas non plus un homme de bien. Qu'il importe de vous mettre dans l'esprit une vérité si importante, de laquelle dépend votre salut ?

Jésus se compare à un père de famille, qui donne à son serviteur un talent, une pièce d'or, pour en faire profit. Après quelque temps, le serviteur lui rend son talent : Maître, voilà ce que vous m'avez prêté, je ne l'ai pas perdu, je vous le rends. Le Maître répond : Prenez-moi ce serviteur inutile ; il ne dit pas ce serviteur injuste, mais inutile, jetez-le

2035. **Huitième Dimanche**. *Redde rationem villicationis tuæ*. Jugement particulier (n° 1118).

2036. A propos de l'économe infidèle, on peut aussi parler *de la conscience*, comme ci-dessous.

De la conscience.

Finis legis charitas de corde puro et conscientia bona. Une bonne conscience est la mère de la charité ; et la charité étant la fin de la loi, nécessairement nous devons avoir une bonne conscience. Qu'est-ce donc qu'une bonne conscience ? La conscience, mes frères, c'est la règle intérieure de nos actions : l'animal se conduit par l'instinct, par les sens ; l'homme se conduit par les lois qui sont la règle extérieure et par la conscience qui est la règle intérieure de ses actes. La conscience est un tribunal intérieur qui juge de

dans les ténèbres où il y aura des pleurs et des grincements de dents. En bonne foi, pensez-vous que Jésus ait dit tout cela en vain, et qu'il ne parle de personne ? et s'il parle de quelqu'un, n'est-ce pas de vous qui n'y pensez pas, et qui écoutez ces paroles comme si elles ne vous touchaient point. C'est vous, c'est vous, mon ami, qui êtes ce serviteur ; ce talent que vous avez reçu, c'est la foi, foi plus précieuse que l'or, foi plus riche qu'un talent Que de voyages ont faits les Apôtres, que de martyrs ont enduré la mort, que de docteurs ont écrit et disputé, que de prédicateurs ont étudié, veillé et sué, que de conciles ont été assemblés, pour vous annoncer cette foi, pour la défendre, pour vous la conserver pure, entière, sans aucune souillure d'erreur ! Oh ! que vous jouissez à votre aise de ce qui coûte bien cher à tant de grands personnages ! Talent rare et précieux : le jour que votre âme fut créée, une infinité d'autres furent aussi créées, les unes en Turquie, aux Indes, au Japon, toutes en voie de perdition. La vôtre fut envoyée dans le sein d'une mère chrétienne, en un royaume catholique, en une ville pieuse, où il y a mille exercices religieux, mille occasions de bien faire ! Que d'accidents pouvaient arriver à votre mère avant votre naissance, qui vous eussent empêché de parvenir au baptême. Dieu les a tous détournés, pour vous faire recevoir au giron de la vraie Eglise, dans la famille de Jésus, dans l'arche du vrai Noé, dans la nacelle de saint Pierre, dans la voie du salut ; et où est la reconnaissance que vous avez d'un si grand bienfait ? Où est le trafic et l'emploi de ce talent, le bon usage de cette foi ? Quelles œuvres faites-vous en vertu du christianisme ? Vous nourrissez des enfants, vous gagnez votre vie, vous travaillez dans votre boutique ; quand vous n'auriez pas la foi, ne feriez-vous pas tout cela ? Un païen n'en fait-il pas tout autant ? *Nonne ethnici hoc faciunt ?* Apprenez de Jésus et ne vous y trompez pas, car l'erreur, à ce sujet, vous coûterait cher, que si vous ne faites que cela, si vous ne faites pas des œuvres dignes d'un chrétien, des œuvres conformes à votre foi, des œuvres qu'un païen ne ferait pas, quand bien même vous ne feriez pas de mal, vous seriez condamné et banni du ciel. Vous trouvez cela étrange ? Plaignez-vous-en donc à Jésus ; je ne saurais vous prêcher que ce qu'il a enseigné : Prenez, dit-il, ce serviteur inutile ; non ce serviteur malfaisant mais ce serviteur fainéant, qui n'a pas perdu le talent de la foi, mais qui n'en a pas fait bon usage ; jetez-le au fond d'une basse-fosse, là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il y aura des pleurs, à cause des grandes joies que vous aurez perdues par votre faute ; il y aura des grincements de dents parce que vous enragerez de dépit contre vous-même, de voir les belles occasions que vous aurez perdues Oh ! direz-vous, si j'eusse été païen, je n'aurais pas tant de regret, j'aurais quelque excuse ; mais ayant su ce que j'ai su, vécu où j'ai vécu, vu les bons exemples dont j'ai été témoin, entendu les sermons que j'ai entendus, et avoir fait ce que j'ai fait, avoir négligé tout cela, je mérite bien ce que je souffre. Que cela n'arrive pas, si vous êtes sage ; mais puisque vous avez encore le temps, *negotiamini dum venio*. Faites bon emploi de ce talent, faites bon usage de cette foi, faites autrement que les païens qui ne l'ont pas. Un païen travaille pour gagner sa vie ; faites autrement et dirigez votre intention, travaillez pour obéir à Dieu, priez-le avant de travailler, offrez-lui souvent votre travail, donnez-lui, dans la personne du pauvre, une petite partie de votre travail. Un païen obéit à son père et à sa mère de peur d'être blâmé, faites autrement ; obéissez à votre père, à votre mère, à votre mari, à votre supérieur pour l'amour de Dieu Un païen n'aime que ses amis et ses parents : aimez vos ennemis et vos envieux. Un païen ne s'abstient que du péché extérieur par crainte de la justice, il ne s'abstient que de l'homicide et de l'adultère extérieurs ; abstenez-vous encore de l'intérieur de la volonté, du désir, de la haine, de l'envie. Si vous faites ainsi, si vous tenez ferme dans la nacelle de saint Pierre, si vous vous abandonnez à la direction de ceux qui y président, si vous suivez leur conduite, si vous pratiquez leurs enseignements, vous direz à l'heure de la mort, *sicut audivimus, sic vidimus* ; vous verrez par expérience que ce qu'on vous a enseigné est véritable ; vous arriverez à bon port, au port de votre salut et au port de la gloire éternelle. Amen.

l'action qui se présente à faire, qui prononce sur sa bonte ou sur sa malice. C'est la raison qui pousse l'homme au bien et lui défend le mal, qui lui reproche le mal après qu'il l'a commis, et qui le loue et le console pour le bien qu'il a fait ; et plus proprement, la conscience est un jugement, par lequel l'âme prononce qu'une action doit ou peut être faite, parce qu'elle est bonne ou licite, et que telle autre doit être évitée, parce qu'elle est mauvaise. Voilà la nature de la conscience. Il y a diverses espèces de consciences. Tout le monde a une conscience à sa manière ; mais tout le monde n'a pas une bonne conscience. Dans le monde on appelle un homme consciencieux, quand il respecte le bien d'autrui. Dans ce langage ordinaire, on peut être consciencieux à bon marché, comme on peut être honnête homme sans beaucoup de frais. Mais devant Dieu il faut avoir une bonne conscience, c'est-à-dire une conscience certaine. 1º On appelle conscience *certaine* celle qui juge avec certitude et d'une manière sûre de la bonté ou de la malice d'une action. Il faut pour avoir une conscience certaine, l'exemption de doute. S'il y a doute, il n'y a plus de certitude. La conscience certaine est la vraie règle de nos actes ; et tout ce qu'on fait contre cette conscience est péché, et jamais on ne pèche en la suivant, lors même qu'on se tromperait. C'est un vendredi, je suis certain que c'est jeudi, je n'ai pas l'ombre de doute ; je mange donc de la viande, c'est une conscience erronée mais certaine, je ne pèche pas. Je suis convaincu que c'est jour de jeûne, quand même cela n'est pas : je dois jeûner et je pèche si je ne le fais pas. Mais pour que la conscience soit certaine, même quand elle est dans l'erreur, et que l'homme soit dans une parfaite bonne foi, il faut qu'il ne remarque aucune inconvenance dans l'acte qu'il fait, qu'il n'ait pas la pensée de consulter à cet égard, qu'il n'ait pas négligé de le faire par crainte ou par honte, autrement sa conscience n'est plus certaine, mais douteuse.

2037. 2º La conscience *douteuse* est celle qui est dans l'incertitude, dans l'hésitation, ne sachant pas si l'action à faire est bonne ou mauvaise ; on ne peut jamais agir avec une conscience pratiquement douteuse, il faut toujours se rendre témoignage que l'action que l'on va poser est permise, que celle que l'on va omettre, n'est pas commandée : sans cela on s'exposerait au danger manifeste de pécher. Je vais plus loin ; vous vous persuadez qu'une chose est permise, par je ne sais quel égarement de conscience ; cependant vous remarquez dans cet acte que vous aimez à croire permis, quelque chose qui vous choque ; ou bien il vous vient en pensée d'interroger votre confesseur à cet égard, vous négligez de le faire, votre erreur, votre doute sont coupables. Cette conscience douteuse est la source d'une multitude de péchés et de confessions sacrilèges. Mes frères, que de fois dans notre vie ne nous arrive-t-il pas de douter prudemment, (je dis prudemment ; car je ne parle pas ici des scrupuleux qui ont des règles à part ; les doutes qu'ils ont ne sont point des doutes ; et malgré eux ils doivent être en paix et agir sans crainte) : je ne parle que des doutes prudents sur les fautes contre la pureté, ou sur les devoirs d'état pour les gens engagés dans le mariage surtout, sur les confessions faites avec des inquiétudes, au sujet desquelles on n'osait pas consulter. Il faut toujours déposer ces doutes. Agir dans le doute si une chose est grave ou légère, c'est pécher gravement de l'aveu de tous les théologiens. Et ici qu'on prenne bien garde de se faire une fausse conscience, de chercher à règler ses actions selon ses désirs ou ses intérêts, au lieu de donner pour règle à ses désirs ou à ses intérêts la conscience elle-même. Combien qui blâmeraient dans les autres ce qu'ils cherchent à se persuader être permis pour eux-mêmes, dans le doute donc afin de ne pas s'égarer, avant d'agir, il faut consulter ; si on ne le peut, il faut prendre le parti le plus sûr, c'est-à-dire éviter ce qu'on croit être un péché, ou faire l'acte qu'on soupçonne être ordonné. Que si après avoir consulté, vous doutez encore, vous pouvez vous exempter d'une obligation douteuse, par un raisonnement qui vous donne une certitude fondée sur ce principe qu'une loi douteuse n'oblige pas.

2038. 3º A la conscience douteuse se rapporte la *perplexe*. C'est celle d'une personne qui est placée entre deux obligations, qu'elle ne peut remplir toutes les deux, et qu'elle croit urger l'une et l'autre, en sorte qu'elle a

peur de pécher, quelque parti qu'elle prenne. Cette conscience est fausse, parce qu'il n'y a jamais pour nous nécessité de pécher. Dans cette perplexité, il faut consulter également ; mais si on ne le peut pas, quoi que l'on fasse, l'on ne pèche pas.

4° Enfin c'est avoir une mauvaise conscience que d'être *trop large* dans sa conduite : les *scrupuleux* pèchent par excès ; ceux qui ont une conscience large pèchent par défaut de crainte. Les premiers voient des fautes partout, ils se troublent, ils se découragent, ils ont de perpétuelles inquiétudes sur leur vie passée, sur leurs confessions, sur leurs actions, bien qu'ils aient été rassurés plusieurs fois à ce sujet. Ils n'ont qu'à obéir à leur directeur et avoir confiance en Dieu. Ceux qui ont la conscience large avalent l'iniquité comme l'eau, ils ne voient de mal à rien. Les mauvaises pensées, ils n'en ont pas ; les fautes contre la pudeur, ils n'y voient qu'un scrupule ; et quelquefois ils seront scrupuleux sur d'autres points. Cette conscience large ne les justifie point. Car, *noluit intelligere ut bene ageret. Vide ergo ne lumen quod in te est tenebræ sint. Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.* C'est avec une fausse conscience que les Juifs crucifièrent N.-S. Où n'en peut pas venir cette fausse conscience ? elle fait le mal en se persuadant qu'il n'y a pas là de mal. Le péché sans la paix n'est pas absolument le plus grand mal du monde. Le trouble qui accompagne le péché aidera à quitter le péché lui même ; mais le péché avec la paix, ou la paix avec le péché, voilà le mal d'autant plus affreux qu'il est presque incurable. On en vient à cet état déplorable en résistant à la grâce et en étouffant le remords.

5° Entre le scrupule et la largeur de conscience, a sa place la *conscience timorée* qui est celle des saints. Elle craint Dieu, mais sans trouble ; elle évite les fautes sans inquiétude. *Beatus vir qui semper est pavidus.* Chaque instant ajoute à ses mérites. *Qui timet Deum nihil negligit. Attendit mandatis ..* Voyons où nous en sommes, mes frères, et réglons notre conscience. Déposons ses doutes en consultant ; et quand nous serons assurés qu'elle ne nous trompe pas, agissons selon ce qu'elle nous dicte, évitons ce qu'elle nous fait connaître comme mal, et pratiquons ce qu'elle nous commande. Serions-nous dans l'erreur, quand nous obéissons à une conscience certaine, nous méritons le ciel.

2039. **Neuvième Dimanche.** — *Videns civitatem flevit super eam dicens.* Tendresse de Notre-Seigneur. (V. n° 1263.)

2040. **Autre sujet.** — *Videns civitatem flevit super eam.* Ce qui fit couler les larmes de Jésus, c'est l'abus que Jérusalem fit de sa visite ; c'est l'endurcissement de ce peuple infidèle qui méprisa tous ses desseins de miséricorde ; ce sont les maux qu'il attira sur lui, en différant d'entendre la voix de Dieu qui l'appelait. Ce qui fit le crime des Juifs fait aujourd'hui celui d'un trop grand nombre de chrétiens, qui, entourés de tous les secours religieux, abusent des dons du ciel, et retardent de jour en jour de se convertir.

Disons-leur : I, les motifs pressants de le faire aussitôt, et II, donnons-leur les moyens d'exécuter enfin ce qu'ils diffèrent toujours.

2041. I. *Motifs* : 1° Dieu le veut. (V. n° 929-941.) Il emploie tour à tour pour vaincre nos délais : 1) ses invitations les plus douces : *Jerusalem convertere ad Dominum. Redite prævaricatores ad cor.* 2) Ses promesses, il nous offre le pardon. 3) Ses menaces *Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaida. Et tu Capharnaum, etc. Nisi penitentiam egeritis omnes similiter peribitis.* 4) C'est sur nous que coulent les larmes de Notre-Seigneur. *Si cognovisses et tu in hâc die tuâ quæ ad pacem tibi.* 5) C'est pour nous qu'il a répandu son sang ; et certes ce n'est pas qu'il ait besoin de nous ; c'est en vue de nos intérêts les plus chers,

2° Qui nous pressent de nous convertir 1) Intérêts temporels. *Ne tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem, subito enim veniet ira illius. Nisi conversi fueritis gladium suum vibrabit*, et ce glaive peut vous frapper dans vos biens, dans votre réputation, dans votre famille, dans tout ce que vous avez de plus cher en ce monde. *Ecce circumdabunt te inimici tui vallo et ad terram prosternent te et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non co-*

gnoveris tempus visitationis tuæ. 2) Intérêts spirituels. Quelle perte que celle du pécheur qui tarde de se donner a Dieu! (*a*) *Lucrum cessans.* Le temps des mérites est perdu. (*b*) *Damnum emergens.* Perte de Dieu et de ses grâces. (*c*) *Periculum sortis*, danger de se perdre éternellement ; car *qui spernis, nonne et ipse sperneris ?* Vous dites : Je me repentirai plus tard. Raisonnement insensé ! quand vous voulez détourner quelqu'un de mal faire, que lui dites-vous ? Vous vous en repentirez ; et vous, vous servez pour faire le mal de ce que vous employez pour en détourner un autre. Vous vous repentirez, oui, sûrement, en enfer ; mais en ce monde, qu'en savez-vous ? Peut-être que ce péché vous portera, non au repentir, mais à de plus grands crimes, ce qui est plus ordinaire. Le propre du péché n'est pas de nous porter à la pénitence, mais de nous éloigner de Dieu, de nous priver de ses grâces, d'amorcer nos passions, et d'engendrer des habitudes vicieuses. Retrouvera-t-on cette grâce dont on abuse ? Ne voit-on pas qu'en multipliant ses fautes, on en multiplie les châtiments, et qu'on incline Dieu à se retirer de soi ? (1) En restant longtemps dans le péché, on aggrave le poids de ses crimes, on rend sa conversion incertaine : car qui garantit qu'on aura le temps de se convertir ? Je sais bien que le démon nous le fait espérer. Le perfide, il en fit autant pour nos premiers parents : *Nequaquam moriemini*, leur dit-il. Il n'ose pas nous dire de même, car l'expérience prouve trop le contraire ; mais il nous dit : *Vous ne mourrez pas si tôt.* Il en fait autant l'année suivante, jusqu'à ce que la mort nous frappe.

Si un pauvre qui vous demande l'aumône à la porte de l'église, vous disait : Je vous donne le royaume d'Angleterre, vous diriez qu'il est encore plus pauvre d'esprit que de bien ; n'est-ce pas ce que vous faites quand vous disposez d'un avenir, qui n'est pas à vous, mais à Dieu seul, en disant : je me convertirai dans quelque temps.

Mais lors même qu'on aurait le temps, *peccator qui non surgit oneratus parum, quomodo surget quando multum?* Qui pourra concevoir que, le nombre des fautes se multipliant, le pardon soit plus aisé à obtenir, et que le mal s'augmentant, la guérison en soit plus facile ? N'avez-vous point lu dans l'Ecclésiastique : *Que les maladies invétérées donnent de la peine aux meilleurs médecins, et que celles qui ne sont contractées que depuis peu de jours se guérissent plus aisément.* Il est plus facile de chasser un ennemi qui assiège une ville que quand il est entré en vainqueur ; de s'éloigner du bord d'un gouffre que d'en sortir quand on y est tombé. Comment ne pas voir qu'on choisit mal son temps en réservant celui de la vieillesse pour changer de vie ? Quelle serait la folie de celui qui, ayant plusieurs bêtes de somme et beaucoup de paquets pour les charger, mettrait tout sur la plus faible, et laisserait les autres sans les charger ? Telle est la folie de ceux qui réservent pour leur vieillesse le fardeau de leur pénitence, et en laissent libres les meilleures années de leur jeunesse. Elles étaient sans doute bien plus propres à le porter, que ne l'est un âge plus avancé pouvant à peine se supporter soi-même. (2) Quelles difficultés pour se convertir surtout à la

(1) Un honnête homme de cette ville avait à son service un valet qui l'offensa gravement sans sujet, qui séduisit une de ses filles, qui commit des vols considérables dans sa maison ; après ces méfaits il s'enfuit et dans sa fuite craignant avec raison d'être surpris par la justice, il recourut à un bon prêtre qui se chargea d'obtenir le pardon de son maître. Celui-ci dit au prêtre : Je veux bien m'en rapporter à vous et lui pardonner, mais j'exige qu'il vienne me demander pardon dans ma maison et à genoux. Le prêtre porte cette réponse au coupable qui dit : Oh ! je veux bien demander pardon, mais pas dans la maison de mon maître, mais pas aussitôt, mais pas à genoux, mais quand je serais couché dans mon lit. Si vous entendiez un tel langage, vous diriez qu'un tel homme mérite la potence. Et pourtant c'est celui du pécheur : il a blasphémé Dieu, il a volé ses serviteurs et ses enfants, il a séduit ses filles, Dieu veut pourtant lui pardonner encore si le prêtre le juge ainsi, mais il exige qu'il lui demande pardon dans sa maison, dans son église, mais il veut attendre qu'une maladie l'ait étendu sur un lit. Comment voulez-vous que les anges ne demandent pas à Dieu de le frapper ; comment ne pas voir qu'il risque d'attirer sur lui l'abandon de Dieu ? (LE JEUNE).

(2) *Habitude.* La volonté étant libre ne peut être contrainte par une force extérieure, mais elle peut s'engager elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une sorte de nécessité par ses actes. C'est ce qu'on appelle l'habitude. Autant qu'elle est maîtresse de

mort ! Il n'est pas si facile de sortir d'une fosse que de s'y jeter, et comment en sortir quand les forces nous abandonnent, quand l'intelligence est obscurcie par le mal, et aveuglée par un long abus de la grâce, quand la volonté est assoupie, quand les préoccupations des affaires, des enfants que l'on quitte, fait qu'on s'oublie soi-même ? Souvent, dit saint Grégoire, par un juste jugement de Dieu, il arrive à un homme qui a oublié Dieu pendant qu'il vivait, de s'oublier lui-même à la mort. Et le démon emploie toutes ses ressources pour perdre une âme à la dernière heure ; alors se passe déjà ce qui aura lieu à la fin du monde. *Væ terræ et mari quia descendit diabolus habens iram magnam, sciens quia tempus breve est.* (APOC., XII, 12.) Aussi les saints Pères, les théologiens, les prédicateurs, sont-ils tous d'accord pour dire aux pécheurs que la plus grande des folies, c'est de persévérer dans leur triste état. « Quand même un dîner est long, leur dit saint Augustin, vous voulez qu'il ne soit pas mauvais ; et dans l'espoir que votre vie sera longue, vous la faites mauvaise. Vous achetez une campagne, vous la désirez bonne ; vous cherchez une épouse, vous la choisissez bonne ; vous désirez avoir des enfants, vous voulez qu'ils soient bons. Pourquoi donc aimer une vie mauvaise ? Si vous la rendez telle, vous serez mauvais au milieu de tous les biens. » (1)

ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie ; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait ; ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagements sont si volontaires, la même volonté qui les fait, les pourra facilement dénouer. Au contraire c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée est aussi obligée de se dégager ; c'est elle qui fait les liens et qui veut les faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer ; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut ; qui ne voit donc manifestement que, s'il ne lui vient du dehors quelque force et quelque secours, elle combattra en vain et ne fera que s'épuiser par des efforts inutiles ; car comme dit saint Ambroise, on n'est pas longtemps fort et vigoureux quand c'est soi-même qu'il faut vaincre. Le combat que l'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres cupidités, est trop rude, pour qu'on puisse, seul, en sortir victorieux.

Si l'ardeur des passions s'amortit par les ans, la force de l'habitude plus tyrannique encore ne fait que s'affermir. Quelle folie de laisser se fortifier un ennemi qu'on veut vaincre. Il n'est pas nécessaire de rappeler l'histoire des malheureux vieillards qui calomnièrent la chaste Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois si sage. Jetez les regards autour de vous et vous ne verrez que trop que les vices ne s'affaiblissent pas avec l'âge et que les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux (D'après BOSSUET)

« Evitez surtout une erreur, remarque Lacordaire, ne vous dites pas : J'aimerai Dieu et je le servirai plus tard ; je l'aimerai et je le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans son sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix ; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve ; et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire dans ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée ; cela est vrai de l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'efforts. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge, et non sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'ombre au lieu du secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue déshabitude de l'empire, sont impuissants à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les nuages séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre, et ne lui permet pas même de demander au sommeil la pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps ; le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus ; commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour. »

(1) Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? Qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les Saüls, les Antiochus, les Pharaons, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux (sans pénitence), comme les justes ? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds ?

Quelle inconséquence, quel aveuglement que de n'écouter ni la raison, ni l'autorité de tous, et de ne pas vouloir pour soi, ce qu'on veut pour tout le reste ! N'est-ce pas de la haine, de la fureur contre soi-même ? Voudriez-vous retourner à votre maison par un chemin où quatre-vingt-dix sur cent périssent ? Et vous prétendez aller au ciel par une voie où il y en a plus de quatre vingt-dix sur cent qui se damnent ! L'expérience de tous les jours ne vous fait-elle pas voir que l'on meurt comme l'on a vécu. A votre premier péché vous disiez déjà que vous en feriez pénitence et vous y pensez moins que jamais, parce que vous en avez commis d'autres depuis. Si vous en commettez encore, vous serez plus endurci qu'aujourd'hui. Lors même qu'on réussirait à se repentir à la mort, s'épargnera-t-on les tourments d'un long purgatoire ? Donc *ne tardes converti*. (V. n. 1410.)

II. *Et comment se convertir ?* 1° prier ; 2° réfléchir sur son malheur ; 3° se confesser avec contrition et ferme propos, et désormais observer la loi de Dieu (1). O Jésus qui avez pleuré sur moi comme sur Jérusalem infidèle, j'ai été, comme elle, le sujet de votre tristesse par l'abus que j'ai fait de vos grâces, de vos sacrements, des remords que vous avez fait naître dans mon cœur. Ah ! j'ai mérité d'être abandonné de vous, et de mourir dans mon péché. Je comprends mon malheur et les dangers auxquels je me suis exposé, aussi je revie s à vous. *Dixi, nunc cœpi.*

2042. **Autr plan. — Résurrection de Lazare,** *d'après Massillon. Veni et Vide.* Venez à .es pécheresses: l'Eglise veut en ce jour vous faire voir votre image dans

---

Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté ? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait ? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui même. Qu'il serait obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai ? mais l'Evangile nous déclare en termes formels, qu'il y a peu d'élus. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité ? mais chaque grâce refusée peut être le terme de ses misér ordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa glc re à ménager. Qu'il faut peu de chose pour le désarmer ? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne saurait venir que de lui ? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne suffit pas. Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié ? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. (MASSILLON)

(1) *Ecce sto ad ostium et pulso.* Autant de mots, autant de flèches capables de percer vos cœurs, s'ils ne sont pas de diamant ou de fer. *Ecce* s'emploie dans l'Ecriture pour indiquer une chose étonnante. N'est ce pas étonnant en effet qu'un si grand Dieu qui n'a besoin de rien attende à notre porte ? Ne serait-ce pas plus étonnant encore, si nous ne lui ouvrions pas Si un personnage pour lequel nous aurions quelque estime nous demandait un service, nous ne nous ferions pas prier surtout si nous lui avions promis de l'obliger. Voyez comment nous traitons Dieu, il est à la porte de notre cœur, nous avons si souvent promis de le lui donner et nous attendons toujours. *Sto*; depuis combien de temps est-il à attendre ? Depuis un an, depuis dix ans peut-être. Si un mendiant attendait seulement huit jours une aumône à notre porte, nous n'oserions pas la lui refuser, et nous faisons attendre Dieu des années; et s'il attend, ce n'est pas pour nous demander. *Expectat Dominus ut misereatur.* Quand vous réclamez son secours, vous voulez qu'il se hâte d'accourir, et vous le faites attendre si longtemps. *Ad ostium*, non pas *ad ostia*. C'est une faveur particulière. Combien de votre âge, de votre pays, ne sont plus. Pour eux la miséricorde est passée. Elle dure encore pour vous Oh ! s'ils avaient un quart d'heure du temps que vous employez si mal ! *et pulso. Pulsat Dominus, cum per ægritudinis molestias, esse mortem vicinam designat.* Vous pensez avoir beaucoup de temps, ces malaises que vous éprouvez vous avertissent que vous vous trompez. *Sto* Notre-Seigneur est debout, c'est la posture de quelqu'un qui peut passer outre. Il n'est pas assis, il est droit ; prenez garde qu'il ne vous abandonne. Il a posé des limites à la mer elle-même et aussi à votre vie, à vos péchés. Peut-être que les avances qu'il vous fait sont les dernières. *Si quis aperuerit*, ouvrez-lui si vous êtes sage, ouvrez votre cœur large par une pleine docilité à ses inspirations. Il n'y a peut-être qu'une méchante pièce de fer qui le tient fermé, l'obstination avec laquelle vous tenez à une bagatelle, à une misérable créature. Voulez-vous pour si peu perdre le grand bonheur que Dieu vous prépare; il veut faire festin avec vous *cœnabo cum illo;* la boisson qu'il désire, ce sont les larmes qui vous purifieront de vos péchés ; sa nourriture, c'est que comme lui vous fassiez la volonté de son Père. A cette condition il vous admettra à son **festin éternel** ***et ipse mecum.*** (LE JEUNE).

le corps de Lazare mort depuis quatre jours et exhalant l'infection du tombeau : *veni et vide*. 1° L'état du pécheur d'habitude ; 2° les moyens d'en sortir ; 3° les motifs qui portent Notre-Seigneur à l'en retirer.

I. Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur : *Jam fœtet*, et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata* ; et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d habitude. Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis* : et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude figurés par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

1° Il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les Livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse ; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie, elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs. Or, par un seul péché cette vie divine cesse, l'âme n'est plus qu'un cadavre, un seul péché opère ce résultat ; mais après un premier péché, il reste encore dans ce cadavre, un reste de chaleur qui rend plus facile sa résurrection. Mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce, et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne saurait être longtemps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir longtemps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir : ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul ; car ses excès venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut être, en secret, des consciences que le crime tremblait encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare : *Et facies ejus sudario erat ligata* ; et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable ; cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières ; mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et arrive enfin la nuit profonde, et l'aveuglement entier, alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paraît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis* ; et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures ; le pécheur au contraire, quoiqu'il paraisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, des ses biens, de ses amis, de ses ennemis etc. D'abord la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur : mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude ! servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens ; par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle ; par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste ; par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse ; mais on conviendrait qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osait se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

II. *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.* 1° *Le premier moyen*, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort, mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence, cet après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte rien à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; mais je dis

que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement : et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme la *résurrection et la vie*, avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de nos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de nous faire grâce, dès qu'il nous inspire le désir et la résolution de la demander : c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari. Si le Seigneur voulait vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur : s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut, il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de la créature ; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer : que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire.

2° *Second moyen*. L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance, obstacle figuré par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre : c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions ; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement ? c'est-à-dire, que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grâce l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

3° *Troisième et dernier moyen*. Le ministère de l'Eglise qui délie nos liens ; moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses Apôtres : *Solvite et sinite abire* ; déliez-le, et le laissez aller.

III. *Motifs qui déterminent N. S.* 1° *Le premier motif* que le Seigneur paraît se proposer dans la Résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs ; et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur : les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux : c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, d'estimer leur confiance, et de les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, sœur de Lazare, étiez esclaves du monde, et qui depuis touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, soit de demander continuellement à Jésus la résurrection de vos frères, et de lui dire comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*. Mais que les pécheurs d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur, et le don de la pénitence : ce serait une pure illusion : les prières des gens de biens rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

2° *Le second motif*. C'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare, voulut réveiller la foi de ses disciples encore faible et languissante. *Gaudeo propter vos*, leur dit-il, *ut credatis*. En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes aux yeux de ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

3° *Troisième motif*. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là en effet le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire de la conversion, et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs ; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de la grâce et de salut, ils paraissaient touchés de ses égarements et de son ignominie : mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre

Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.*

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Ésaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème ; rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu ! attire à ma prière une attention plus favorable. *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, Grand Dieu ! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit et les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse : cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée ; le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître ; hélas ! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle : si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse : comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sainteté, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable ? *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit.*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi : la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel : la clémence est le premier caractère de votre Être suprême, et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous ; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge : après les égarements des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu, qu'on espère encore en vous : et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes, n'est encore que le premier degré de vos miséricordes : *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.*

Mais aussi, Grand Dieu, si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue ; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore ; si vous me tendez la main, pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles.

2043. **Autre plan**. — On peut traiter encore le sujet suivant : *Videns civitatem flevit super eam.* (Luc. XIX.) C'était au jour du triomphe de Notre-Seigneur.

Il s'avançait sur une modeste monture, on recouvrait de vêtements étendus et de feuillages la route qu'il parcourait : et on criait : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ;* mais en approchant de Jérusalem, il aperçoit cette ville et il pleure. Grand mystère que ces larmes ! Lui qui voyait la face de son Père, était pourtant sujet aux émotions de tristesse. Mais quelle est la cause de ces larmes ? 1° Jérusalem. Il dit : *Si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* 1) Il a prêché à cette ville, il a fait briller à ses yeux le flambeau de sa doctrine. Jérusalem est demeurée incrédule. Elle n'a pas compris le bonheur qu'on lui apportait avec l'Évangile. Elle s'est endurcie et aveuglée : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* Il n'achève pas sa phrase : une grande douleur ne peut se rendre. Il pleure et ses larmes en disent assez. 2) L'ingratitude de Jérusalem va attirer sur elle la colère de Dieu. *Non relinquent in te lapidem super lapidem eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* 3) Jésus prévoit que de même qu'il a prêché, prie pour des âmes rebelles qui n'ont pas profité de ses tendresses ni de ses bienfaits, de même il va répandre en vain son sang pour les sauver, et il pleure. O Jésus que vos larmes sont éloquentes ; comme elles disent haut votre amour pour les pécheurs, votre compassion pour leur sort, et aussi le malheur épouvantable où ils se précipitent, les châtiments qui les attendent !

2° Par delà Jérusalem infidèle, Jésus entrevoyait *tous les pécheurs de la terre.* Tous nous avons été pour quelque chose dans ses larmes ; car 1) le pécheur aussi est aveugle, *in hac die tua*, au jour de ses plaisirs, des triomphes de sa vanité, et de son ambition, il ne connaît pas ce que le Dieu qu'il

abandonne lui réservait pour son bonheur temporel ou éternel, *nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* La fascination de la bagatelle miroite devant ses yeux, et ne lui laisse pas voir les vrais biens. 2) Sur eux aussi vont fondre des châtiments (*a*) temporels, (*b*) et s'ils ne se convertissent pas, éternels ; les démons viendront *in terram prosternent te, et non relinquent in te lapidem super lapidem,* aucun mérite ; 3) et si le pécheur s'obstine *quæ utilitas in sanguine meo ?* Et voilà pourquoi les yeux du Seigneur se remplissent de larmes, et sa poitrine de sanglots. Oh ! qui ne serait ému à ce spectacle? Quand Jésus pleure à la crèche et au calvaire, on pourrait peut-être attribuer ses douleurs à la souffrance qu'il endure; mais c'est au jour de son triomphe qu'il pleure sur Jérusalem et sur les pécheurs... Pourtant le monde insensé oublie les larmes de Jésus. *Venez, couronnons-nous de fleurs, mangeons, buvons,* dit-il ; et l'abîme se creuse sous ses pas. Aussi Marie est venue sur une montagne des Alpes ; elle a vu l'aveuglement des pécheurs, les châtiments qui vont fondre sur eux, le malheur de l'abandon éternel de Dieu qu'ils se préparent, et sa tête appesantie est retombée dans ses mains et elle a pleuré ; mépriserons-nous les larmes de Jésus et de sa Mère ? Leurs plaintes touchantes ne diront-elles rien à notre cœur ? Voulons-nous obstinément nous attirer pour ce monde et pour l'autre les châtiments de l'aveuglement et de l'endurcissement ? Non certes. Donc lavons nos péchés dans nos larmes, confession, ferme propos, etc.

2041. **Autre plan** *du P. Bourdaloue. Flevit super eam dicens : Si cognovisses et tu... quæ ad pacem tibi* (Luc. xi). C'est ainsi que Dieu parle intérieurement à une âme criminelle et qu'il presse un pécheur par les remords de sa conscience.

Division. — Le remords du péché est une grâce de Dieu. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grâce qui fait le remords du péché : 1re partie. La malice et le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grâce pour persévérer dans le péché : 2e partie.

I. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grâce qui fait le remords du péché : en voici les avantages :

1° C'est une grâce : car c'est un secours que Dieu nous donne pour nous convertir. 2° C'est une grâce intérieure, puisque c'est la voix même de l'esprit de Dieu qui se fait entendre au fond de notre cœur. 3° C'est la première de toutes les grâces que Dieu donne au pécheur pour commencer l'ouvrage de sa conversion : c'est par cette grâce prévenante que Dieu le touche. Exemple de David et de Caïn. 4° C'est entre les autres grâces la plus merveilleuse dans la manière dont elle est produite. Cette merveille consiste en ce que c'est le péché même qui donne naissance à cette grâce. 5° C'est de toutes les grâces la plus digne de la grandeur et de la majesté de Dieu. Ce n'est point en suppliant que Dieu agit par ce remords, mais en maître et en juge, qui menace et qui répand dans une âme la terreur de ses jugements. 6° C'est de toutes les grâces la plus consolante : elle nous suit partout, et plus nous faisons d'efforts pour la repousser, plus, quelquefois, elle s'attache à nous. 7° C'est la grâce la plus universelle. Il n'y a personne qui ne soit sujet aux reproches de sa conscience après le péché. 8° C'est la grâce la plus assurée pour l'homme pécheur et la moins sujette à l'illusion. L'ange de ténèbres se transforme quelquefois pour nous tromper en ange de lumière ; mais il se garde bien de représenter à un pécheur le désordre de son crime. 9° Sans cette grâce tous les dons de Dieu restent stériles à notre égard, et avec elle ils sont tous efficaces : car si notre conscience ne forme ce remords: *Peccavi*, j'ai péché, tout le reste est inutile ; et dès que ce remords est une fois bien conçu, il communique à tout le reste une vertu particulière et sanctifiante. 10° C'est la grâce la plus convaincante pour disposer l'esprit de l'homme à la pénitence. La conscience est alors son propre témoin, et se trouve forcée de s'accuser elle-même et de se condamner. 11° De là c'est la grâce la plus puissante sur le cœur. Elle le pique et le presse si fortement que pour se délivrer du tourment secret qu'il ressent, il est enfin obligé de se rendre. Voilà le principe des plus grandes conversions. Que de trésors renfermés dans une seule grâce, et n'est ce pas là que nous devons reconnaître toute la miséricorde de notre Dieu ?

IIe partie. La malice et le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grâce du remords de la conscience pour persévérer dans le péché. En voici les divers degrés :

1° Puisque le remords de la conscience est une grâce, résister à ce remords, c'est donc résister à la grâce et au Saint-Esprit. 2° Puisque le remords de la conscience est la première grâce du salut et le premier moyen de conversion pour un pécheur, résister à ce remords, c'est donc tarir à son égard les sources de la divine miséricorde. 3° Puisque le remords de la conscience est une grâce toute merveilleuse, nous devons être bien coupables, dans la résistance que nous y apportons. 4° Comme le remords de la conscience est la grâce la plus digne de la majesté de Dieu et la plus conforme à sa grandeur souveraine, rien aussi ne lui doit être plus injurieux que les révoltes d'une vile créature qui la rejette et qui emploie tous ses efforts à la repousser. Car plus Dieu agit en Dieu, plus suis-je criminel de ne me pas soumettre et de ne pas lui obéir. 5° Le remords de la conscience est la grâce la plus constante et la plus durable ; par conséquent une pleine résistance à ce remords suppose la malice la plus invétérée et la plus insurmontable. 6° Le remords de la conscience est la grâce la plus commune et la plus universelle, c'est une grâce qui n'est pas même refusée au plus méchant homme et au plus impie. Que reste-t-il donc à un pécheur qui se prive de cette dernière espérance ? 7° Le remords de la conscience est la grâce la plus certaine pour un pécheur et la moins sujette à l'illusion : mais de là saint Bernard conclut que la résistance à ce remords est donc aussi la plus prochaine disposition au désespoir. 8° Affreux désespoir que redoublera au jugement de Dieu cette même confiance dont nous aurons tant éludé les poursuites salutaires. Le remords est maintenant pour nous la grâce la plus convaincante, mais cette conviction dont nous ne profitons pas, ne servira qu'à mettre devant Dieu le dernier sceau à notre condamnation.

La conclusion, c'est donc d'écouter les remords de notre conscience. Il nous en coûte plus pour y résister, qu'il ne nous en coûterait pour les suivre. Ce que nous avons surtout à craindre, c'est que par la force de l'habitude et par un juste châtiment de Dieu, la conscience ne vînt, non pas à ne point agir du tout, mais à n'agir plus que faiblement.

2045. **Dixième dimanche :** *Percutiebat pectus suum dicens : Propitius esto mihi peccatori.* Contrition, n. 866.

2046. **Autre sujet :** L'orgueil, n. 1038.

2047. **Autre sujet :** *L'humilité.* En voyant l'orgueilleux pharisien condamné et l'humble publicain absous, qui n'envierait le sort de ce dernier ? Autant l'orgueil est un vice détestable, autant l'humilité est digne d'ambition. Disons donc : I, ce que c'est que l'humilité, II, les motifs que nous avons de la pratiquer, III, les moyens de l'acquérir.

2048. I. — *Qu'est-ce que l'humilité ?* C'est une vertu par laquelle l'homme se connaissant lui-même, reconnaît qu'il mérite le mépris ; ou c'est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. C'est l'amour de Dieu qui amène l'humilité et qui la rend facile. L'homme est un abîme de néant et un abîme de grandeur. Ce qu'il a de grand, il le tient de Dieu ; et il n'a pas, il est vrai, lieu d'en être fier ; mais il ne peut pas l'ignorer et il est naturel qu'il y pense. Il est fait à l'image de Dieu et racheté du sang de Jésus-Christ. D'autre part, que de faiblesses, que de chutes, que d'inclinations perverses dans notre nature ; si on n'envisageait que ses misères, on se laisserait abattre et on serait incapable de rien de généreux, on tomberait dans la pusillanimité qui est un vice. Mais quand, par amour, on donne à Dieu avec un grand cœur tout ce qu'on est et tout ce qu'on a, reconnaissant qu'on tient tout de lui, d'une part on ne garde rien pour soi, et d'autre part on sauvegarde cette grandeur que nous savons être en nous ; et on allie ainsi deux choses qui semblent incompatibles : notre néant et notre noblesse. L'humilité respecte donc tous les droits : ceux de Dieu à qui elle ne ravit rien, ceux de l'homme à qui elle conserve sa dignité, tout en le mettant à sa place.

L'humble : 1° ne s'estime point lui-même, sachant que tout ce qu'il a de bien lui vient de Dieu ; il est comme ce pauvre qui vient de recevoir d'un riche un habit pour couvrir sa nudité et qui n'ose pas s'en enorgueillir.

2° Se méprisant lui-même, il ne poursuit pas l'estime des autres, et ne la recherche pas. 3° Si on l'humilie, il ne s'aigrit point contre ceux qui le blessent, sachant qu'ils le traitent comme il le mérite. 4° Il va même parfois au-devant des humiliations et ambitionne ce que les mondains redoutent. Saint Laurent Justinien comparait l'humilité à une rivière qui est basse et paisible en été, et qui est haute, profonde en hiver. L'humilité ne s'élève point et garde le silence dans la prospérité, tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime et remplie d'un courage invincible. C'est là le plus haut degré de cette vertu, que de pressants motifs nous pressent d'acquérir.

2049. II. *Motifs.* — 1° Le devoir. 2° Les avantages. 1° *Devoir.* — 1) C'est justice de reconnaître notre néant, eussions-nous fait tout bien, *servi inutiles sumus*, et nous avons fait le mal : *nobis confusio faciei nostræ*. Ce que Dieu a fait en nous, c'est un riche tissu de soie ou de fil d'argent, et nous n'avons fait qu'y mêler du gros fil de toile qui défigure l'ouvrage.

Si Dieu ne nous avait soutenus, nous serions les plus scélérats des hommes (1).

(1) C'est folie de ne pas le reconnaître. Si on entrait dans un hospice d'aliénés, parmi ces malheureux, on en trouverait un grand nombre qui ne sont fous qu'en un seul point ; c'est-à-dire en ce qu'ils croient être ce qu'ils ne sont pas : l'un se croit empereur, l'autre pape. Hélas ! le nombre des fous est infini, dit le Saint-Esprit. Tous ceux qui croient être quelque chose sont insensés.

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la misère de l'homme. Nous avons tous été conçus dans le péché, la foi nous l'apprend. Nous en convenons et nous nous reconnaissons de bonne foi sujets aux désordres qu'il produit, et qui en sont les tristes effets ; c'est-à-dire nous savons que ce premier péché nous a attiré un déluge de maux, et que par les deux plaies mortelles qu'il nous a faites, l'ignorance et la concupiscence, il a répandu le venin de sa malignité dans toutes les puissances de notre âme ; que c'est pour cela qu'il n'y a plus rien en nous de complètement sain, que notre esprit est susceptible des plus grossières erreurs, que notre volonté est comme livrée aux plus honteuses passions, que notre imagination est le siège et la source de l'illusion, que nos sens sont les portes et les organes de l'incontinence ; que nous naissons remplis de faiblesses, assujettis à l'inconstance et à la vanité de nos pensées, esclaves de nos tempéraments et de nos humeurs, dominés par nos propres désirs. Nous n'ignorons pas que de là nous vient cette difficulté de faire le bien, cette pente et cette inclination au mal, cette répugnance dans nos devoirs, cette disposition à secouer le joug de nos plus légitimes obligations, cette haine de la vérité qui nous corrige et qui nous redresse, cet amour de la flatterie qui nous trompe et qui nous corrompt, ce dégoût de la vertu, ce charme empoisonné du vice : de là cette guerre intestine que nous sentons dans nous-mêmes, ces combats de la chair contre la raison, ces révoltes secrètes de la raison même contre Dieu, cette bizarre obstination à vouloir toujours ce que la loi nous défend, parce qu'elle nous le défend, et à ne point vouloir ce qu'elle nous commande, parce qu'elle nous le commande ; à aimer par entêtement ce qui souvent en soi n'est point aimable, et à rejeter injustement et opiniâtrement ce qu'on nous ordonne d'aimer et ce qui mériterait de l'être. Renversement monstrueux, dit saint Augustin, mais qui par là même qu'il est monstrueux, devient la preuve sensible du péché que nous contractons dans notre origine et que nous apportons en naissant. Voilà encore une fois ce que nous éprouvons et ce que nous regardons comme les suites malheureuses de notre conception. Or, convenir de tout cela, me direz-vous, n'est-ce pas suffisamment nous connaître ? Non, mes chers auditeurs, entre les effets de ce premier péché dont je parle, il y en a encore de plus affligeants. Ce n'est là que le fond de notre misère ; mais prenez garde, en voici le comble, en voici l'excès, en voici le prodige, en voici l'abus, en voici la malignité, en voici l'abomination, et si le terme ne suffit pas, en voici, pour m'exprimer avec le Prophète, l'abomination de la désolation.

Le *comble* de notre misère, c'est que notre misère même, quoique humiliante, ne nous humilie pas, et que malgré tant de sujets qu'elle nous donne de nous confondre, nous ne laissons pas d'être encore remplis d'orgueil. Oui, mes frères, voilà le désordre que nous avons tous à nous reprocher. Beaucoup d'ignorance, jointe à beaucoup de présomption ; faiblesses extrêmes soutenues d'une pitoyable vanité ; indigence affreuse des vrais et solides mérites, accompagnée d'une enflure de cœur, qui seule, selon l'Ecriture, suffirait pour nous attirer l'indignation de Dieu, car qu'y a-t-il de plus propre à irriter la colère de Dieu, qu'un pauvre orgueilleux ? Or, qui de nous, s'il se connaît bien, n'avouera pas qu'il a part, comme pécheur, à cette malédiction ? *Pauperem superbum, odivit anima mea.* Il y a plus.

L'excès de notre misère, c'est qu'étant aussi déplorable que je vous l'ai représentée, toute déplorable qu'elle est, nous ne la déplorons pas. Les Saints et les Elus de Dieu en ont gémi, et nous n'en sommes pas touchés. Saint Paul, dans l'amertume de son âme

Le P. de Condren, dans un voyage, fut obligé de passer la nuit dans une masure où les chiens s'abritaient. Il prit un peu de paille pour s'y reposer; mais s'apercevant qu'elle servait à un de ces animaux, il la lui laissa, dans la conviction que ses imperfections le mettaient au-dessous d'eux.

2) Nous devons obéir à celui qui est notre Maître, notre docteur. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Il nous l'a enseignée par ses paroles et par ses exemples. *Frustra appellaremur Christiani, si imitatores non essemus Christi*, dit saint Léon, *qui ideo se viam dixit esse, ut illam humilitatem eligeret servus quam sectatus est Dominus.*

3) Sans l'humilité toutes les vertus croulent, comme un édifice sans fondements. L'orgueil, source de tous les maux, reprend son empire, et il est facile d'en comprendre la raison. Il n'est point de vertu méritoire du ciel sans la

s'en est affligé, et nous, nous nous en consolons. Ah ! *Seigneur*, s'écriait le saint homme Job, *pourquoi m'avez-vous mis dans une disposition qui me rend si contraire à vous*, et pourquoi par là me suis je devenu insupportable à moi-même ? *Quare posuisti me contrarium tibi et factus sum mihimetipsi gravis?* Est-ce ainsi que parle un mondain ? est-ce ainsi qu'il pense ? Non, insensible à ses maux, il souffre tranquillement cet état de contrariété entre Dieu et lui. S'il gémit sous le joug des passions, ce n'est point parce que ses passions le rendent contraire à Dieu, mais parce qu'elles troublent son repos, mais parce qu'elles lui causent de mortels chagrins, mais parce qu'il se voit souvent dans l'impuissance de les satisfaire. De ce qu'elles le tiennent captif sous la loi du péché, c'est à quoi il ne fait nulle attention. Il est esclave de la concupiscence qui le domine, mais esclave volontaire, parce qu'il en veut bien être dominé. Il sent dans son cœur mille révoltes intérieures contre Dieu : et ces révoltes continuelles et si dangereuses, bien loin de l'étonner, ne lui donnent pas la moindre inquiétude. Pourvu qu'il arrive à ses fins, il consent à vivre sous l'empire de la chair, et à être vendu au péché. A combien de pécheurs du siècle ce tableau n'expose-t-il pas, leurs véritables, mais damnables sentiments ? Allons plus avant.

Le prodige de notre misère, c'est qu'au lieu de la déplorer, nous nous aveuglons tous les jours jusqu'à nous en féliciter, jusqu'à nous en glorifier. Car où est l'ambitieux qui ne s'applaudit pas intérieurement des idées, des projets, des succès de son ambition ? où est le riche avare qui ne se sait pas bon gré de ses sordides épargnes et de son avarice ? où est l'impudique qui ne met pas son bonheur dans les infâmes voluptés ? où est le vindicatif qui ne se fait pas un triomphe de sa vengeance ? Ces passions dont l'Apôtre de Jésus-Christ faisait le sujet de sa douleur, à mesure que nous oublions Dieu, deviennent le sujet de notre joie. Par un renversement de religion, et même de raison, ces passions deviennent nos divinités ; nous leur faisons sans cesse des sacrifices, nous leur obéissons aveuglément ; non contents de leur être soumis nous-mêmes, nous exigeons des autres qu'ils s'y soumettent ; nous voulons qu'ils en soient les approbateurs ; entrer dans nos passions, c'est savoir nous plaire ; les contredire, c'est nous offenser : plus ces passions sont vives et ardentes, moins nous souffrons qu'on y résiste ; plus elles sont honteuses, plus nous sommes jaloux qu'on les respecte et qu'on ne les choque pas. Ce que je dis, n'est-ce pas le monde tel qu'il est ; et cela même, si nous avons une étincelle de Christianisme, ne doit-il pas nous faire horreur ? Voici néanmoins quelque chose encore au-delà :

L'abus de notre misère, c'est que nous en tirons même avantage, jusqu'à nous en servir comme d'une excuse dans nos péchés et jusqu'à nous en prévaloir contre Dieu. Au lieu que David demandait humblement à Dieu d'être guéri de sa faiblesse, s'en accusant comme d'un mal, *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum, sana me* (*Ps.* 6), nous alléguons la nôtre, comme une raison que nous supposons devoir couvrir nos dérèglements et nous tenir lieu de justification. C'est-à-dire, parce que nous sommes faibles et que nous avons été conçus dans le péché, nous voulons que Dieu dissimule nos crimes, qu'il les tolère et qu'il ne les recherche pas dans toute la rigueur de sa justice. Mieux instruits que lui-même de l'équité de ses jugements, nous prétendons que parce qu'il connaît notre fragilité, il soit moins en droit de nous condamner et de nous punir ; et à force de le prétendre, nous nous accoutumons à le penser et à le croire. Dieu qui, selon les oracles de l'Écriture, est le vengeur inexorable du péché, nous paraît pour des créatures aussi fragiles que nous le sommes, un Dieu trop sévère et trop rigide ; ou plutôt, selon notre caprice et notre sens, nous nous en faisons un Dieu plus humain, un Dieu plus condescendant à nos inclinations, un Dieu moins ennemi de nos désordres ; parce qu'étant, disons-nous, l'auteur de notre être, il sait de quelle masse il nous a tirés et qu'il n'exige pas de nous une sainteté parfaite. Car ne sont-ce pas là les téméraires et pernicieux raisonnements que forme tous les jours l'impiété ? et voilà ce que j'appelle abuser de notre misère même.

La malignité de notre misère, c'est que le péché dans lequel nous sommes conçus, par une funeste qualité qui lui est propre, infecte en nous tout ce qui vient de Dieu, et

grâce, et Dieu. *Humilibus dat gratiam.* Comment une terre aride peut-elle devenir féconde, sinon en étant au-dessous d'une terre fécondée par des eaux abondantes? Si elle s'élève plus haut, elle reste stérile. Pour conserver le feu, il faut le cacher sous la cendre. Seriez-vous parvenus à un degré éminent de sainteté, gardez-vous de vous enfler, de vous confier en vous-même et de mépriser les autres. Savez-vous ce que vous deviendrez et ce qu'ils feront? Les jugements de Dieu sont terribles. La chute est d'autant plus redoutable qu'on tombe de plus haut; avec le meilleur vin on fait le plus fort vinaigre. D'apôtre on peut devenir traître comme Judas: de saint on peut

tout ce que nous avons reçu de Dieu: talents de l'esprit, forces du corps, capacité, santé, noblesse, beauté, dons de la nature, et par conséquent du Créateur, prospérités, honneurs, dignités, richesses, dons de fortune, c'est-à-dire de la Providence, mais tout cela, par le malheur de notre conception, occasion de péché, instrument de péché, source de péché. Voilà ce qui perd l'homme chrétien; mais ce que l'homme charnel et mondain ne sent pas et ne comprend pas. Permettez-moi de vous le faire comprendre et d'en tirer la preuve de vous-mêmes. Dans l'ordre naturel des choses, plus vous êtes heureux selon le monde, plus vous devriez être soumis à Dieu et reconnaissants envers Dieu. Mais parce que le péché a renversé dans vous ce bel ordre, plus Dieu vous comble de ses biens, plus il semble que vous soyez nés pour lui être ingrats et rebelles: jusqu'à ses grâces et à ses faveurs, tout vous pervertit; la prospérité vous corrompt, les honneurs vous enflent, les richesses entretiennent votre luxe, la santé vous fait oublier le soin du salut. Si Dieu par des moyens tout contraires veut vous forcer de retourner à lui, les remèdes qu'il y emploie, se tournent pour vous en poison. L'adversité vous irrite, l'humiliation vous désespère, la disette (car où n'est-elle pas, et quelles conditions en sont exemptes?) vous fait tomber dans l'injustice, et l'infirmité dans le relâchement et la tiédeur.

L'abomination de notre misère, c'est que non content d'être enfants de colère par nature, nous le sommes et nous voulons bien l'être par notre choix. Avoir péché dans autrui et naître ennemis de Dieu par la nécessité inévitable de notre origine, c'est la malédiction commune où nous nous plaignons d'avoir été enveloppés: mais nous en plaignons-nous de bonne foi, tandis que nous y joignons celle d'être encore ennemis de Dieu par un libre consentement de notre volonté? Or, vous le savez, hommes mondains, à qui je parle, vous savez jusqu'où sur ce point va le libertinage du siècle, et souvent jusqu'à quel excès vous l'avez vous-mêmes porté. Avoir été conçu dans le péché, c'est le sort de toute la postérité d'Adam, mais vivre impunément dans le péché, mais se plaire dans le péché, mais se faire gloire du péché, mais s'endurcir dans le péché, mais persévérer avec obstination dans le péché, mais s'exposer sans crainte au danger de mourir dans l'état du péché, mais vouloir bien actuellement mourir dans son péché, c'est le sort particulier, mais le sort affreux de je ne sais combien d'âmes perverties que le torrent du monde entraîne: et Dieu veuille qu'entre ceux qui m'écoutent il n'y en ait point de ce nombre. Job demandait à Dieu, que le jour pérît où il avait été conçu. Il souhaitait que ce jour eût été changé en ténèbres, que jamais le soleil l'eût éclairé et qu'il eût pu être effacé du nombre des jours; et il avait raison, dit saint Augustin, puisque c'était le jour malheureux où il avait commencé d'être pécheur, et sans le vouloir même ennemi de Dieu. Que fait le libertin? par un sentiment bien contraire, il compte parmi les plus beaux jours de sa vie, certains jours où librement, sans remords, il s'est livré à l'esprit impur; ces jours où pour se satisfaire il a renoncé à son Dieu; ces jours en eux-mêmes pleins d'horreur ne laissent pas, parce qu'il est sensuel et voluptueux, de se représenter à lui, comme des jours agréables: il en conserve le souvenir, il en souhaiterait le retour; bien loin de pleurer parce qu'ils ont été, son chagrin est qu'ils ne sont plus. Mais sans parler précisément du libertin et sans l'être, mes chers auditeurs, le honteux reproche que nous avons aujourd'hui à nous faire, c'est qu'à ce péché d'origine contracté par une autre volonté que la nôtre, nous ajoutons de notre chef mille autres péchés personnels, d'autant plus punissables devant Dieu, que nous les commettons souvent de dessein formé et que nous ne pouvons les imputer qu'à nous-mêmes. Péchés qui ne sont ni d'ignorance ni de surprise, mais qui procédant d'une malice pure, ont encore plus d'opposition à la sainteté de Dieu, et par là doivent beaucoup plus outrager Dieu. Péchés qu'il nous serait facile d'éviter, et auxquels nous ne succombons que parce que nous ne comptons pour rien d'y succomber. Péchés dont nous recherchons l'occasion, dont nous attirons la tentation, dont nous ne craignons point de courir le risque, et qui par toutes ces circonstances portent avec eux un caractère particulier de réprobation, puisqu'il est vrai alors que nous sommes enfants de colère, non plus par nature et par nécessité, mais par notre propre volonté. Ai-je pu mieux vous exprimer l'abomination de notre misère? ne nous lassons point d'en sonder l'abîme profond, et sur cela écoutez ce qui me reste à vous dire.

L'abomination de la désolation dans notre misère, c'est malgré la grâce du baptême qui efface en nous le péché originel, par un dernier désordre qui ne peut être attribué

devenir criminel ; d'ange, démon. Aussi, saint François de Sales ayant annoncé sa fin prochaine à ses filles de la Visitation de Lyon, et celles-ci lui ayant présenté un papier, en le priant d'y tracer ce qu'il désirait le plus d'elles, le saint écrivit-il ce seul mot : *humilité*.

2° *Avantages.* — 1) En ce monde (*a*) les faveurs de Dieu, *ad quem respiciam nisi ad pauperculum.* (Isa., LXVI, 2.) *Populum humilem salvum facies. Respexit in orationem humilium. Humiles spiritu salvabit.* Tout vient avec les faveurs d'un Dieu qui donne tout à qui lui rend gloire de tout. (*b*) Les vertus, les saints disent que *humilitas est præcursor charitatis*, et toutes les autres vertus suivent la charité. Donc l'humilité amène l'obéissance, la douceur, la patience, la tempérance, la mortification, etc. Saint Siméon Stylite, prosterné contre terre, priait Dieu de lui indiquer le chemin de la perfection. Il s'endormit et dans un songe il lui sembla qu'il creusait la terre avec grande ardeur ; et une voix du ciel lui répéta plusieurs fois : Creuse, creuse encore. C'est le mot de saint Augustin : Plus vous voulez élever haut un édifice, plus profond il en faut creuser les fondements. (*c*) La gloire. *Humiliamini in conspectu Domini et exaltabit vos.* (Jac., IV, 10.) *Qui se humiliat exaltabitur ;* et cela dès ce monde. « Plus un homme est humilié, plus il a de rapport avec le Fils de Dieu ; comme ceux qui approchent de plus près de la grandeur des princes sont le plus honorés devant les hommes ; de même ceux qui participent de plus près à l'ignominie de Jésus-Christ, sont les plus relevés devant les anges. » Les hommes, du reste, estiment au fond la vertu, même quand extérieurement ils la dénigrent. Et le démon lui-même se déclare vaincu par les humbles. Il dit un jour à saint Macaire : Tu jeûnes et tu veilles, moi je le fais toujours : il n'est qu'une chose en laquelle tu l'emportes sur moi. — Quelle est-elle ? demanda le saint. — C'est l'humilité, répondit Satan. *Gloriam præcedit humilitas,* dit le Saint-Esprit (1).

qu'à la dépravation de notre cœur, nous suscitons encore tous les jours dans le Christianisme, si j'ose ainsi m'exprimer, de nouveaux péchés originels, pires que le premier, et d'une conséquence pour nous plus pernicieuse. Qu'est-ce à dire, nouveaux péchés originels, c'est-à-dire, certains péchés dont nous sommes les auteurs, et qui par une fatale propagation, se communiquant et se répandant, passent de nos personnes dans celles des autres. J'appelle péchés originels, ces péchés de scandale contre lesquels le Fils de Dieu a prononcé dans l'Evangile de si foudroyants anathèmes ; j'appelle péchés originels, certains péchés des pères et des mères à l'égard de leurs enfants ; d'un père qui par succession inspire à son fils ses inimitiés et ses vengeances ; d'une mère qui oubliant qu'elle est chrétienne, pervertit sa fille en lui inspirant la vanité et l'amour du monde ; j'appelle péchés originels, certains péchés des chefs de familles à l'égard de leurs domestiques ; d'un maître, qui pire qu'un infidèle, fait des siens les ministres de ses débauches ; d'une femme qui abusant de son autorité, engage la conscience d'une jeune personne que Dieu lui a confiée, et la perd en l'obligeant à être la confidente de ses intrigues. J'appelle péchés originels, certains péchés des grands à l'égard des peuples, des prêtres à l'égard des laïques, des supérieurs à l'égard de leurs inférieurs. En quoi le péché d'Adam fut-il plus énorme devant Dieu ? en ce qu'il ne fut pas le péché d'un seul, mais de plusieurs, en ce qu'Adam violant le précepte, nous comprit tous dans le malheur de sa désobéissance ; en ce qu'étant notre chef, il ne put commettre ce péché, sans nous en rendre coupables. C'est un mystère de foi que nous révérons. Mais, ce qui nous paraît mystère dans le péché d'Adam, est évident et sensible dans les espèces de péchés que je viens de vous marquer. Car je dis toujours que la désolation de notre misère, est de répandre sur autrui notre iniquité, et de ne nous pas contenter d'être pécheurs, mais de pervertir avec nous des âmes innocentes, de les rendre complices de nos désordres et de les en charger ; et d'être aussi bien qu'Adam, le principe et la source de leur damnation. Ah ! Chrétiens, n'est-ce pas ici que je pourrais m'écrier avec le prophète Jérémie et conclure avec lui : *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum ?* Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit de pareils malheurs ? malheurs qui sont les suites du premier péché : mais malheurs infiniment plus déplorables que ce péché-là même dont nous ressentons les tristes effets. (Bourdaloue).

(1) « Soyez le plus grand génie du monde, a dit Lacordaire, ayez sur le front toute la gloire imaginable, si l'orgueil apparaît par dessus, vous êtes un homme haï et déshonoré. Le monde ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans être ébloui et paraissant encore plus grand qu'elle.

« Dieu seul, par la doctrine catholique fait les humbles ; toutes les doctrines humai-

(*d*) Les consolations. — *Invenietis requiem*. C'est l'ordre : *pax tranquillitas ordinis*. Paix avec Dieu dont l'homme a les faveurs, paix avec les hommes dont il respecte tous les droits, et qu'il honore, *superiores sibi arbitrantes ;* paix avec soi-même, aimant les injures et les mépris, n'étant pas sujet à la haine, à la jalousie qui déchirent le cœur.

2) En l'autre monde. *Humiliavit semetipsum propter quod Deus exaltavit illum :* c'est la loi. Les mépris d'ici-bas valent la gloire de l'autre vie. Aussi voyez les saints comme ils sont honorés de Dieu, des élus, de l'Eglise. O vous qui aimez le bonheur, la gloire qui ne finissent pas, et qui en ce monde même ambitionnez les consolations, l'estime des hommes et les faveurs de Dieu, soyez humbles. L'humilité offre donc toutes sortes d'avantages, tandis que l'orgueil offre toutes sortes de périls. On ne risque donc rien en s'humiliant, ainsi qu'en baissant la tête on n'a rien à craindre en passant par une porte ; tandis que si on la dresse trop, on risque de se blesser (1).

III. Moyens de le devenir. (V. n° 1047).

2050. **Onzième dimanche**. — *Bene omnia fecit*. (Sanctification des actions, n° 1474).

2051. **Douzième dimanche**. — *Diliges proximum sicut teipsum*. (Amour du prochain, charité, 514, 1633, voir Œuvres de charité, n° 2444).

2052. **Treizième dimanche**. — *Ite, ostendite vos sacerdotibus*. (Manière de bien se confesser, 861 ; ou bien l'action de grâce, après la communion, v. n° 1762 ; ou le plan suivant).

nes, sans exception, depuis Platon jusqu'à Kant, toutes enfantent l'orgueil. Vous les reconnaîtrez à cet infaillible critérium. Quand l'orgueil montera dans votre cœur en lisant un livre ou en écoutant une parole, dites-vous : « Il est impossible que la vérité soit là, ou c'est une vérité que l'homme a dite » Et toutes les fois, au contraire, qu'en lisant un livre ou en écoutant une parole, vous sentirez l'humilité descendre dans votre âme, fût-ce le dernier des mendiants qui ait signé ce livre ou prononcé cette parole, dites-vous : « C'est Dieu qui communique avec moi. » Cette règle n'a pas d'exception.

(1) *Quis te discernit ?* Qu'est-ce qui vous distingue des autres ? Voulez-vous savoir de quel bois nous sommes faits, vous et moi ? Nous sommes du bois dont on fait les plus grands criminels du monde. Quelle différence y a-t-il entre moi et le plus exécrable scélérat qui ait jamais été? la miséricorde de Dieu. Quelle différence et quelle distinction entre mon âme et l'âme la plus noire qui soit au fond des enfers ? c'est la miséricorde de Dieu. Ce grand pécheur, cet infortuné a été tiré du néant, et moi aussi ; il penchait naturellement vers le néant, et moi aussi ; il avait une chair rebelle à l'esprit, une sensualité contraire à la raison, et moi aussi. Si je n'ai pas été tenté aussi fortement que lui, si je n'ai pas été dans les occasions prochaines comme lui, si j'ai été plus à l'abri que lui, c'est par la grâce et la miséricorde de Dieu. Je suis redevable à cette grâce d'avoir été préservé de tous les péchés du monde. Je dois être reconnaissant comme si je les avais commis et qu'ils m'eussent été remis, parce que j'étais capable de les commettre, si la miséricorde de Dieu n'en eût détourné les occasions, si elle ne m'eût tenu par la main, si elle n'eût fortifié ma faiblesse. C'est saint Augustin qui nous remet souvent en mémoire cette vérité. Reconnaissez la grâce de Dieu, à laquelle vous êtes redevable d'être affranchi des crimes que vous n'avez pas commis ; car il ne se commet point de péché par aucun homme, qu'un autre homme ne puisse commettre, s'il était abandonné de Celui qui a fait l'homme. Et ailleurs encore : *Sola gratia Redemptoris electos discernit à perditis, quos in unam massam corruptionis redegerat culpa communis*. La seule grâce du Rédempteur distingue les élus des réprouvés, vu que tous étaient dans la masse du péché d'origine ; et après cela nous nous enflerons, nous penserons être quelque chose de nous-mêmes, nous dédaignerons les autres!

Noli altum sapere sed time. In veritate didici nihil æque efficax esse ad gratiam promerendam, retinendam, recuperandam quam si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere. Beatus es, si cor tuum triplici timore replereris ut timeas quidem pro accepta gratia, amplius pro amissa, longe plus pro recuperata : time ergo cum arriserit gratia, time cum abierit ; time cum denuo revertetur ; cum adest, time ne indigne opereris ex ea ; si recesserit, multo magis time ; timendum, quia ubi tunc deficit gratia, ibi deficis tu : time ergo subtracta gratia, tanquam mox casurus time, quia reliquit te custodia tua ; ne dubites in causa esse superbiam, etiamsi non appareat, etiamsi nihil tibi conscius sis : quod enim tu nescis scit Deus ; numquid qui humilibus dat gratiam, humili auferet datam ? ergo argumentum superbiae, privatio est gratiae ; jam si gratia repropitiata redierit, multo amplius tunc timendum, ne forte contingat recidivum pati ; proinde omni tempore time Deum et omni corde tuo. (Saint Bernard. Le Jeune).

Autre plan, *d'après Bourdaloue*. — *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Ces lépreux guéris et obligés de se montrer aux prêtres, nous représentent les pécheurs appelés au tribunal de la pénitence pour y confesser leurs péchés et y être absous.

Division. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace et le plus puissant que la Providence nous ait fourni pour effacer le péché : première partie. Et, par rapport à l'avenir, la confession est le préservatif le plus infaillible et le plus souverain pour nous garantir des rechutes dans le péché, deuxième partie.

I. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace et le plus puissant que la Providence nous ait fourni pour effacer le péché. D'où tire-t-elle cette vertu ? 1° de la volonté ou du don de Dieu ; 2° d'elle-même et de son propre fonds.

1° De la volonté ou du don de Dieu. Un moyen de pénitence et de salut n'est efficace qu'autant que Dieu veut l'accepter ; or, il a voulu et il veut accepter, pour la rémission des péchés, la confession. En quoi Dieu fait surtout paraître deux de ses divins attributs : sa grandeur et sa bonté. Sa grandeur, remettant le péché en souverain et sans observer avec nous toutes les formalités d'une justice rigoureuse ; il lui suffit que nous nous reconnaissions coupables. Sa bonté, exigeant de nous si peu de chose, et se contentant, pour nous pardonner, du simple aveu de notre péché et du repentir de notre cœur. Mais, dit on, c'est à un homme qu'il faut faire cet aveu. — Il est vrai, c'est à un homme, mais à un homme tenant la place de Dieu, et le ministre des miséricordes de Dieu. Est-ce donc là une condition difficile, eu égard à la grâce que nous obtenons ?

2° D'elle-même et de son propre fonds, car la confession du péché fait trois choses les plus capables de gagner le cœur de Dieu. 1) Elle humilie le pécheur et, par là, lui arrache jusqu'à la racine du péché, qui est l'orgueil. Différence entre l'esprit de l'hérésie et l'esprit de la vraie Religion. Comme l'esprit de l'hérésie est un esprit d'orgueil, il n'a pu souffrir la confession des péchés aux prêtres ; d'ailleurs illusion de ceux qui fuient la confession par la honte qu'ils y trouvent, et de ceux qui voudraient ôter cette honte aux pénitents. 2) La confession excite en nous la douleur et la contrition du péché : car nous ne comprenons jamais plus vivement la malice du péché que lorsque nous en faisons la déclaration au tribunal de la pénitence ; hors de là nous n'y pensons pas ou nous n'y pensons qu'à demi. 3) Enfin, il ne tient qu'à nous que la confession ne commence déjà à expier la peine du péché, et qu'elle ne nous serve de satisfaction pour le péché ; car dès qu'elle nous est pénible et que nous y sentons une répugnance qui nous coûte à surmonter, nous pouvons nous en faire un mérite auprès de Dieu. Aussi saint Ambroise n'a pas craint de dire que la confession du péché est l'abrégé de toutes les peines ordonnées de Dieu contre le péché : *Omnium pœnarum compendium.*

II. Par rapport à l'avenir, la confession est le préservatif le plus infaillible et le plus souverain pour nous garantir des rechutes dans le péché. Ceci se vérifie, en considérant le sacrement de pénitence sous trois rapports : 1° par rapport à Jésus-Christ, qui en est l'auteur ; 2° par rapport au prêtre, qui en est le ministre : 3° par rapport à nous-mêmes, qui en sommes les sujets.

1° Par rapport à Jésus-Christ : qu'est-ce que le sacrement de pénitence ? C'est une de ces sources de grâces que le Sauveur en mourant fit couler de son sacré côté. Mais quelles grâces sont particulièrement attachées à la confession sacramentelle ? Des grâces de défense et de soutien. Dieu veut que nous allions recueillir ces grâces dans son sacrement : et de là il s'en suit qu'un chrétien qui quitte l'usage de la confession, renonce aux grâces du salut les plus essentielles, qui sont les grâces de précaution contre le péché, et que plus un chrétien s'approche du saint tribunal, plus il se fortifie contre la tentation.

2° Par rapport au Prêtre : car le Prêtre, en qualité de ministre choisi de Dieu, a une grâce particulière pour la direction des âmes et pour les maintenir dans la voie de la justice chrétienne. Et, en effet, que ne peut point sur nous un directeur prudent et zélé, en qui nous avons confiance ? Erreur ou mauvaise foi de ceux qui ne veulent prendre d'un confesseur nulle règle de direction.

3° Par rapport à nous-mêmes : l'expérience nous apprend que la confession est un frein pour arrêter notre cœur et pour réprimer ses désirs criminels. Cette seule pensée : je dois demain ou dans quelques jours paraître au tribunal de la pénitence, est capable de nous retenir dans les plus dangereuses occasions. Au contraire, quand une fois on a secoué le joug de la confession, en quels abîmes ne se précipite-t-on pas ? Les hérétiques ne l'ont que trop éprouvé. On me dira qu'il se glisse bien des abus dans la confession : mais de quoi ne peut-on pas abuser ? Corrigeons les abus et conservons l'usage de la confession.

2053. **Quatorzième dimanche**. — *Nemo potest duobus dominis servire.* (Les deux étendards, 1236).

2054. **Autre sujet**. — *La Providence.*

I. Voyons ce que la foi nous enseigne sur la Providence. II. Répondons aux objections des impies contre cette vérité. III. Étudions nos devoirs à l'égard de la Providence.

2055. I. *Il y a une Providence.* 1° L'Écriture nous l'enseigne, voyez au mot *Providentia* les *Sententiæ et exempla biblica*, et l'Évangile du jour.
2° Par les Saints Pères, *Tam pater nemo*, dit de Dieu Tertullien ; et il serait superflu de citer leurs écrits quand les païens eux-mêmes et les philosophes impies du dernier siècle, comme Voltaire et Rousseau, ont rendu d'éclatants témoignages à cette vérité. Du reste, comment en pourrait-il être autrement ? (1) Qui, s'il croit en un Dieu créateur de tout, serait assez furieux, dit Salvien, pour nier qu'il gouverne tout? Quel est l'ouvrier qui n'a pas soin du vase d'argile qu'il a pétri et ne le préserve des chocs qui le pourraient briser ? Quel est le laboureur qui ne veille pas sur la semence qu'il a jetée dans le sillon, pour en arracher l'ivraie, pour l'arroser à temps ? Quel est le roi qui ne veut se rendre compte de ce qui se passe jusqu'aux extrémités de son royaume ? Et Dieu ne s'occuperait pas de ses créatures ? Est-ce qu'il ne le pourrait pas ? alors où serait sa toute-puissance ? Est-ce qu'il ne le voudrait pas ? mais alors où seraient sa sagesse et sa bonté ? Dire que Dieu néglige son ouvrage, c'est lui faire une plus grande injure que si on nie son existence. Plutarque disait qu'il se tiendrait pour moins offensé, si on disait qu'il n'a jamais existé, que si on l'accusait d'avoir été vicieux et d'avoir négligé sa famille. Si c'est outrager un homme que de lui faire un tel reproche, qu'en est-il de le faire à Dieu ? De Dieu dépendent tous les êtres, de telle sorte qu'il est impossible qu'un seul d'entre eux se soustraie au gouvernement divin, comme le dit saint Thomas. Il n'est pas nécessaire qu'un être existe ; mais supposé qu'il existe, qu'il soit grand ou petit, il est absolument nécessaire qu'il soit gouverné par Dieu, conservé par Dieu, dépendant de Dieu, comme le rayon dépend du soleil, comme l'image du miroir dépend de l'objet qu'elle représente ; et cela dans tous ses actes, de telle sorte que tous les actes des créatures, excepté le péché, dépendent de Dieu, de son action, de sa volonté. Par conséquent, il n'y a point de hasard, d'accident par rapport à la Providence qui gouverne, qui dispose tout, les animaux, les plantes, les vents, les tempêtes. *Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum quæ faciunt verbum ejus, qui producit ventos de thesauris suis, qui dat nivem sicut lanam.* Dieu ne peut être l'auteur du péché, qu'il abhorre ; mais il est l'auteur de la liberté, il supporte l'abus que l'homme en fait, plutôt que de la lui ravir ; car il est de sa dignité de ne pas être servi par contrainte, et il est de la dignité de l'homme d'être libre et non esclave. Mais du péché même, Dieu dans ses ressources infinies sait tirer le bien et il fait servir à ses desseins ce qui est contre ses desseins. Le pilote se montre surtout habile, quand il se sert des vents contraires pour enfler ses voiles et faire voguer son navire. Un général se fait admirer, quand il fait servir à sa victoire le vent et la poussière, en donnant un poste convenable à ses troupes. Celui qui a donné ces industries à ses créatures, en a infiniment plus à son service ; et il fait réussir à l'accomplissement de ses desseins tout ce qui est contre ses desseins. Les frères de Joseph, pour empêcher qu'il ne les gouvernât, le vendent comme esclave ; et Dieu se sert de

(1) « Le genre humain, en donnant sa foi au gouvernement de la Providence, a dit Lacordaire, cède à la clarté d'une loi générale dont il est partout l'acteur autant que le témoin. Tout être sur la terre, même les poisons et sauf les scélérats, nous apparaît sous la forme d'une activité bienfaisante, et plus l'être s'élève, plus il répand autour de lui le parfum et la semence des biens dont il a le trésor. Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'Être infini, l'Être créateur, l'Être seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à notre égard ? et comment, s'il reste actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs ? Mais la lumière illumine, la force soutient et combat, l'amour échauffe ce qui est déjà illuminé et resserre dans une étreinte puissante ce qui est déjà fortifié ; or, être éclairé, soutenu, protégé, embrassé, c'est être gouverné. Ou Dieu se tait à notre égard, ou il nous gouverne : c'est l'un des deux. Mais dire qu'il se tait, dire qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur ; ni la pluie ne regarde sa fécondité, ni la fleur son baume. »

cet esclavage pour en faire l'intendant de Pharaon et le gouverneur de ses frères. Les persécutions ont fait les martyrs (1).

2056. L'expérience ne nous fait-elle pas voir de nos yeux, et toucher du doigt, la Providence, dans l'harmonie du monde, dans le mouvement des astres, dans la succession des saisons, dans le brin d'herbe et dans le ciron

(1) Pourquoi Dieu supporte-t-il les méchants? Et un roi ne laisse-t-il pas vivre dans les galères des malfaiteurs qui ont mérité la mort. Un médecin habile ne recourt pas toujours au fer et au feu; il préfère des remèdes plus doux. Vous êtes cultivateur, pourquoi laissez-vous dans votre vigne des échalas qui ne portent point de raisins, et dans vos champs, des haies d'épines qui ne produisent point d'épis; les échalas soutiennent les raisins et les aident à mûrir, et les épines garantissent les épis de la dent des animaux. Les méchants mûrissent la vertu des bons qu'ils exercent, et les préservent par là même de la morsure du serpent infernal. Si vous êtes peintre, pourquoi mettez-vous du noir dans un tableau? Pour faire ressortir les vives couleurs. La vertu des élus est plus éclatante parmi les vices des méchants. *Omnis malus*, dit saint Augustin, *aut ideo vivit ut corrigatur; aut ideo vivit ut per eum bonus exerceatur.* Ces hommes qui nous persécutent peuvent un jour, comme saint Paul, devenir des vases d'élection et rendre service à la cause de Dieu. Dieu se comporte envers les pécheurs comme David envers Saül. David était encore sujet de Saül : néanmoins, comme il était vaillant et aguerri, comme il avait tué le géant Goliath et défait en bataille plusieurs Philistins, Saül commença à le craindre. Saül craignant donc que David ne le supplantât et ne lui enlevât la couronne, commence à le persécuter avec tant de passion qu'il assemble une grosse armée, le poursuit dans le désert, le cherche par montagnes et vallées, pour le faire mourir. Or il arriva un jour que Saül étant campé en la solitude de Gabaon, et étant las et accablé de fatigue, s'endormit, lui et toute son armée, et même Abner, son favori. David, qui n'était guère loin de là, s'étant aperçu du profond silence qui régnait dans le camp de l'ennemi, s'en vient épier ce qu'on y faisait, avec un de ses favoris nommé Abysaï; quand ils voient que le roi et toute sa suite sont ensevelis dans le sommeil, Abysaï dit à David : Eh bien! c'est maintenant que Dieu a mis votre ennemi entre vos mains, il ne tient qu'à vous que vous ne soyez aujourd'hui roi; vous plaît-il que je tue Saül qui vous persécute? Si nous ne profitons pas de cette belle occasion, nous ne la retrouverons pas si aisément. Gardez-vous-en bien, dit David; j'aimerais mieux perdre la vie que de permettre qu'on fît le moindre mal au roi, qui est l'oint du Seigneur; il faut laisser faire Dieu! quand il lui plaira, il fera connaître à Saül le tort qu'il me fait en me persécutant sans cause; de sorte qu'ils ne firent point de mal à Saül, ni à aucun de ses gens; seulement, pour lui montrer qu'il avait eu sa vie en sa puissance, David lui prit tout doucement une lance et une coupe qu'il avait auprès de lui, et puis se retira sur la montagne voisine. Quand ils furent au sommet et qu'ils se virent en sûreté, David s'écria à haute voix : Eh bien! Abner, tu es un habile homme et que tu veilles bien à la défense de ton prince! regarde, on lui a pris sa lance et on a eu toute facilité de le mettre à mort. Quand le roi Saül entendit cette voix et qu'il vit le danger qu'il avait couru et la clémence que David avait exercée envers lui, il fut tellement attendri qu'il s'écria en pleurant : N'est-ce pas vous que j'entends, mon fils David! je suis un insensé de vous persécuter, retournez, je ne vous ferai jamais de mal; véritablement, vous avez bien montré que vous êtes plus sage que moi, que ma vie vous est plus chère que je ne pensais; j'ai mal fait, je me repens de vous avoir ainsi poursuivi. Cette grande miséricorde que David fit à Saül n'était rien en comparaison de celle de Dieu à notre égard, si vous considérez sa patience et sa longanimité invincible; il faut dire que vous êtes plus endurci que Saül, si vous ne pleurez et si vous ne faites pénitence. Saül était déjà réprouvé de Dieu et néanmoins il est touché et ému, voyant un de ses sujets qui ne l'avait pas tué, il confesse sa faute avec larmes, il se repent, il promet de ne le plus persécuter. Pleurez, pleurez donc comme lui, d'avoir tant offensé le bon Dieu; il n'est pas votre sujet comme David l'était de Saül, au contraire, il est votre Souverain; vous ne craignez pas qu'il vous ôte la vie comme Saül le craignait de David, et cependant vous le persécutez, vous l'offensez, vous le blasphémez; quel mal vous a-t-il fait? en quoi a-t-il mérité que vous le persécutiez de la sorte? Il a toujours votre vie entre ses mains; il a toujours le pouvoir de vous précipiter aux enfers; il peut à chaque moment vous perdre et vous anéantir; et s'il voulait croire sa justice, qui le lui conseille comme Abysaï, il l'aurait déjà fait il y a longtemps; mais non, il vous chérit tant, qu'au lieu de vous mettre à mort, il est près de mourir pour vous; il vous ôte quelquefois votre lance, cette santé, ces biens temporels, ces forces corporelles, cet enfant qui est cause que vous l'offensez. C'est la lance et la flèche avec laquelle vous le persécutez, il vous les ôte quelquefois, pour vous montrer que vous êtes en sa puissance et que toutes les créatures dorment à votre défense, s'il voulait vous perdre ou vous nuire. Pleurez donc, pleurez et dites comme Saül : *Peccavi, apparet quod stulte fecerim:* J'ai péché, je suis un aveugle, un insensé d'offenser un si bon Dieu. Véritablement, mon Dieu, vous êtes juste et moi je suis un misérable et un ingrat : *Tu enim tribuisti mihi bona, et ego reddidi tibi mala.* (Le Jeune.)

qui ronge un bois vermoulu. « Ouvrez donc les yeux, ô mortels, c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême, qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa Providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent, dès le matin, par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs, dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa Providence paternelle, ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis?* (MATH., VI, 26.) N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?

« Regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués? Combien de machines a-t-il inventées? Combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties les plus éloignées?» (BOSSUET.) Rappelez-vous votre propre histoire. Quels bienfaits n'avons-nous pas reçus de cette Providence paternelle, dans notre enfance, dans notre jeunesse, que n'en devons-nous pas attendre! Nos maux, par la miséricorde de Dieu, n'ont-ils pas même servi à nous détacher de la terre et à nous ramener à Dieu? Aussi Aristote, le prince des philosophes païens, dit-il que celui qui demande des preuves de la Providence, mérite non qu'on lui réponde, mais qu'on le fouette.

2057. II. Cependant les impies, pour qui tout est ténèbres, *ne laissent pas d'objecter contre cette vérité.* (Voir n. 760, note *c.*) 1° Qu'il ne convient pas à Dieu de s'occuper des mouches et des cirons et qu'il ne pourrait suffire à la multitude des créatures. Ah! ils jugent Dieu d'après leur petit esprit. Saint Augustin, mieux avisé, a dit de Dieu qu'il n'était pas plus grand dans les grandes choses, ni qu'il n'était pas plus petit dans les moindres. Partout il est Dieu; et sa puissance et sa sagesse sont aussi admirables dans l'œil d'un moucheron que dans les défenses d'un éléphant, dans l'hysope qui croît sur les murs que dans le cèdre du Liban. Aristote a dit : *nulla res adeo vilis et parva est in natura, qua non liceat spectare aliquod divinum et admiratione dignum.* Si ç'a été une œuvre d'une puissance et d'une sagesse infinies de créer tous les êtres, c'est d'une puissance et d'une sagesse égales de les conserver et de les gouverner. — L'homme s'abaisse en s'occupant de petites choses, mais le soleil garde la pureté de ses rayons en séchant la boue, comme en faisant briller un lingot d'or précieux. L'homme ne peut s'occuper de tant de choses à la fois; car son intelligence est bornée. Cependant ceux qui embrassent beaucoup, sans rien négliger, méritent tous nos éloges. Qui n'admire Philippe, roi de Macédoine, qui s'occupait des harnais des montures de ses soldats? Mithridate, de ce qu'il parlait aux soldats de vingt-deux nations différentes, dans la langue de chacun d'eux? César, de ce qu'il dictait en même temps des lettres à sept ou huit secrétaires? Et en le faisant, il était sans doute moins embarrassé qu'un paysan ne l'est pour faire une seule lettre. S'il est des hommes dont l'intelligence est si vaste, qu'ils font sans effort tant de choses, qu'en est-il de Dieu dont l'intelligence est infinie? Aussi est-ce sans peine, sans sollicitude, qu'il gouverne tout. 2° Pourquoi des êtres inutiles? Qui vous a dit qu'il y en a d'inutiles? Vous ne savez pas à quoi tous les êtres servent : mais s'ensuit-il qu'ils ne servent à rien? Quand on ne sait pas tout, il ne faut pas dire ce qu'on ne sait pas; si on en parle, on fait

comme le bourgeois d'une grande ville qui, en traversant les campagnes, se mêlerait de donner sur l'agriculture, qu'il n'a jamais étudiée ni pratiquée, des leçons à un laboureur. Ce dernier sourirait de pitié, lui qui connait son champ et ses produits. Si nous avions la science du premier homme avant sa chute, nous saurions qu'il n'est pas un être qui ne serve ou à l'homme, ou à un autre être au service de l'homme. L'herbe de la prairie ne vous sert pas à vous ; mais à ces animaux qui vous nourrissent. Les moucherons font la pâture des petits oiseaux qui vous réjouissent de leurs chants.

Les animaux sauvages et nuisibles eux-mêmes sont utiles pour nous châtier, si nous offensons Dieu, comme les verges sont utiles pour contenir un enfant rebelle. La diversité des conditions est utile. Elle fait que les hommes se rendent service les uns aux autres; et elle répand dans l'univers cette variété qui en fait la beauté. A un tableau, il faut des ombres. Rien de triste comme une plaine immense, où il n'y aurait que des productions de même nature : l'œil en serait fatigué; pour se reposer, il rechercherait quelque montagne dans le lointain. Si tous étaient pauvres, à qui recourir ? Si tous étaient riches, à qui feraient-ils l'aumône? Les maux de ce monde servent à mériter le ciel.

3° Pourquoi les justes souffrent-ils, tandis que les méchants triomphent? Si votre enfant n'avait jamais vu de vin, il murmurerait contre vous, quand il vous verrait mettre sous le pressoir ces belles grappes de raisin. Ne vaudrait-il pas mieux, dirait-il, pendre ces beaux fruits à un plancher? Il ne prévoirait pas que ces raisins ne tarderaient pas de pourrir, ainsi suspendus ; tandis que dans le pressoir, ils feront un vin délicieux qui se conservera longtemps et qui réjouira toute la famille. Le père le sait ; et c'est pourquoi il foule ces raisins sans pitié.

Dieu sait que la vertu des bons s'affermit dans l'épreuve, c'est pourquoi il ne leur ménage pas l'adversité ; et il fournit ainsi à toute l'Eglise un breuvage généreux qui la fortifie. Combien qui ne croiraient pas à la religion, si elle n'avait pas eu de généreux martyrs? Combien qui se désespéreraient dans le malheur, s'ils n'étaient soutenus et fortifiés par la patience de Job et des Saints? Le laboureur jette en terre le plus pur de son froment, afin qu'il y pourrisse et il rentre avec joie la paille dans ses greniers. Il sait ce qu'il fait, le froment jeté à terre prépare une moisson; ainsi fait Dieu quand il éprouve ses élus, il leur prépare une moisson de mérite. Et puis nous voyons les souffrances des justes et nous ne voyons pas leurs consolations. Les méchants triomphent. Aman triompha aussi. Et c'est parce qu'il était arrivé au faite de la gloire, que sa chute fut plus rapide et plus profonde. Et puis que d'amères douleurs que nous ne soupçonnons pas dans ceux qui paraissent heureux, selon le monde ! Les grands pleurs dans les grandes maisons, a dit Bossuet. Les méchants triomphent en jouissant des biens d'ici-bas, tandis que les justes en sont privés. Grande leçon pour nous dont nous avons grand besoin. Nous tenons aux biens du temps ; Dieu n'en fait pas tant de cas, puisqu'il les donne à ses ennemis (1). Les méchants, d'ailleurs, ne sont

(1) « Dans une grande maison, ce que l'on réserve aux enfants est toujours le plus précieux; et ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfants de Dieu et les méchants n'ont pas seulement l'honneur d'être nommés ses esclaves : Ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages, après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des méchants. Souhaitez-vous des richesses? Vous n'en aurez jamais plus que Crésus. Les délices? Vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale. Le pouvoir? Vous n'en aurez jamais plus que Néron et Caligula, ces monstres du genre humain et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux arts ont été plus grands que dans l'empire romain? C'étaient des idolâtres. Voulez-vous, dit ici saint Augustin, que Dieu vous donne de l'argent? Les voleurs en ont aussi. Désirez-vous une femme, une nombreuse famille, la santé du corps, les dignités du siècle? Considérez que beaucoup de méchants possèdent tous ces avantages. Est-ce l'unique objet pour lequel vous servez Dieu? Vos pieds chancelleront-ils, et croirez-vous servir Dieu en vain, lorsque vous voyez dans ceux qui ne le servent pas, tous ces biens qui vous manquent? Ainsi il donne toutes ces choses aux méchants mêmes, et il se réserve, lui seul pour les bons ». (BOSSUET.) Il est prouvé par les Saints Livres et par l'expérience que

jamais entièrement pervers : ils ont quelques vertus naturelles peut-être, ou du moins ils font des actes bons, des actes de loyauté, de justice, de bienfaisance. Il est juste que Dieu les récompense pour cela ; il ne leur donne pas le ciel en retour ; car ils ne l'ont pas mérité, il leur donne des biens temporels. Ou bien c'est par un juste châtiment qu'il les laisse dans leur prospérité, jusqu'à l'heure du châtiment suprême qu'il leur réserve. Il n'est pas si pressé que nous. Il a l'éternité pour lui : si sa justice vient à pas lents, c'est parfois aussi parce qu'elle porte une lourde charge de châtiments (1). Ainsi donc les objections des impies contre cette vérité, ne viennent

Dieu est près de ceux qui sont dans la tribulation : *Humilia respicit. Beati pauperes.* Il leur fait des grâces particulières qui sont bien plus rares chez les heureux du siècle, si exposés à se perdre ; et c'est là une compensation à l'inégalité des conditions, qui est tout à l'avantage des pauvres.

(1) « Quand un architecte habile cherche à rebâtir un vieil édifice dont il veut faire un palais, un homme qui ne connaît rien des règles de l'art ni du plan de l'architecte, ne voit d'abord que des débris et des ruines. Eh ! ne savez-vous pas, Chrétiens, que, dans les Ecritures divines tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice, soutenu sur le fondement des Apôtres, et sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a pris le fondement de cette nouvelle structure en la vie de Notre-Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien ; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où toutes choses étant consommées, il sera *tout en tous*, comme dit l'Apôtre : alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté, ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré ! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies. » (BOSSUET)

« S'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice ; songez à l'éternité de ce premier être ; ses desseins formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments ; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde ; et nous, mortels, nous voudrions en nos jours qui passent si vite, voir les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia... ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni.* (St Aug.) Il ne serait pas raisonnable ; laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei.*

» Si nous entrons, Chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines.

» Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants ; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet.

» Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes ; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux ; il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien ; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

» Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle, et qu'il a dans les trésors de sa justice, certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes. C'est pourquoi il fera un jour le discernement ; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

» Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront pour jamais séparés de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont

que de leur ignorance ou de leur irréflexion ; et quiconque est attentif à ce que nous venons de dire, adore et bénit la Providence. Si les raisonnements des prêtres suffisent à nous éclairer, qu'en serait-il donc, si nous entendions parler de Dieu par un saint, par la Sainte Vierge elle-même, par le Fils de Dieu ? Quelles raisons admirables ne vous présenteraient-ils pas, qui justifieraient pleinement à nos yeux la Providence ? mais quand même nous

distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin, que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés. (Ennarr. in Ps. LV, n. 16, t. IV, p. 526).

» C'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

» S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant, sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur terme arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent ; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos ; ainsi, ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être ; cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous fiez pas, ô hommes du monde, il faut que les choses changent. Et en effet, admirez l'Évangile. *Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, Lazare aussi a reçu des maux.* Ce désordre se pouvait souffrir durant le temps de mélange, où Dieu préparait un grand ouvrage ; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité. *Nunc autem.* Une autre disposition va commencer. Chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée. *Nunc autem hic vero consolatur tu vero cruciaris.* (BOSSUET).

Que de philosophie et de profonde sagesse, dans cette réponse ! Savez-vous, en effet, pourquoi les philosophes incrédules tombent en tant d'erreurs sur la fin de l'homme en ce monde et sur l'économie de la Providence dans la distribution des biens d'ici-bas ? C'est uniquement parce qu'ils séparent le ciel d'avec la terre, le temps d'avec l'éternité, la vie présente d'avec la vie future, Dieu d'avec l'homme. On sépare la prospérité des méchants d'avec cette vie de supplices qui les attend dans l'autre monde. On sépare les souffrances du juste pendant la vie d'avec les récompenses qui lui sont réservées après la mort. Dès lors tout est énigme, obscurité, incertitude, tout est inconciliable, incompréhensible.

Dans l'histoire de ces deux hommes, c'est l'histoire philosophique de l'humanité tout entière qui se déroule devant nous : au flambeau de cette histoire tout s'harmonise, tout s'explique, et le malheur des méchants et les malheurs des gens de bien. Elle vous apprend que la destinée de l'homme, n'est pas complète ici-bas. La vie présente n'est que l'enfance ; c'est dans la vie future seulement que l'homme arrive à l'âge mûr, à l'âge parfait. En envisageant ainsi les deux termes, vous saisirez les biens et les malheurs du présent, balancés avec une rigoureuse justice par les maux et les biens de l'éternité. Ainsi, tout est équitable dans le plan de Dieu.

Quel avantage ont donc apporté au mauvais riche ses plaisirs ? Aucun. Quel dommage ont causé au pauvre ses douleurs ? Aucun. Qu'est-il resté au riche de ses biens ? Rien, excepté le remords et le châtiment. Qu'est-il resté au pauvre de tous ses maux ? Rien, excepté le mérite et la récompense. Combien gémit aujourd'hui Nicentius (c'est le nom du mauvais riche) d'avoir été autrefois si heureux ! Combien se réjouit Lazare d'avoir été si affligé ! Que ne donnerait pas Nicentius pour avoir plutôt passé sa vie dans les misères et les douleurs de Lazare ! Quels remerciements Lazare n'adresse-t-il pas à Dieu pour lui avoir laissé ignorer la prospérité et la corruption de Nicentius ! Et maintenant que vous semble-t-il du tableau que le divin Maître nous a mis sous les yeux ?

Que dites-vous de ces deux vies et de ces deux morts ? Laquelle des deux vous paraît précieuse et digne d'envie ? Laquelle funeste et déplorable ? Lorsque la mort arrivera pour nous aussi, qui d'entre nous voudra avoir été heureux à la manière de Nicentius ? Qui ne voudra, au contraire, avoir été affligé comme Lazare ? (VENTURA).

Si le châtiment suivait aussitôt la faute, on n'éviterait le mal que comme on évite de se jeter au feu. La peine est boiteuse, disaient les anciens, mais elle avance toujours, et le bruit de ses pas, c'est-à-dire le remords, ne laisse au coupable aucun repos.

Du reste, qu'est-ce que le retard de quelques jours, de quelques années devant le Dieu aux yeux duquel mille ans ne sont pas même un seul jour. Une patience de 30 ans est moins pour le coupable, que pour l'exécution d'un condamné à mort le délai du soir au

ne les connaissons pas toutes, nous en savons assez pour adorer. Un aveugle qui ne voit pas le roi ne laisse pas pour cela de lui offrir ses hommages (1).

2058. III. *Nous devons à la Providence trois sortes de devoirs,* : l'honneur, la crainte, la confiance. 1° L'honneur, le respect; donc jamais de murmure et encore moins de blasphème. Lors même que nous ne comprenons pas les raisons de Dieu dans sa conduite à notre égard, et dans le gouvernement du monde, qu'il nous suffise de savoir qu'il est infiniment juste, miséricordieux, sage. Le père n'est pas tenu de dire à son enfant toutes ses affaires; et si l'enfant le questionnait à ce sujet d'une manière importune, il lui dirait : Qu'il te suffise de savoir que je suis père et que j'ai plus d'expérience que toi. Je fais tout pour tes intérêts. Quand nous rencontrons un artiste habile qui s'applique à quelque œuvre d'art, nous nous garderions bien de lui demander la raison de ce qu'il fait, persuadés qu'il en sait plus long que nous; et si nous nous avisions de lui donner des leçons, il aurait raison d'en rire. Et nous oserions demander à Dieu compte de sa conduite!

2° La crainte. *Non audes in officina reprehendere fabrum et audes in hoc mundo reprehendere Deum?* dit saint Augustin. Il vous nourrit, il vous soutient, et vous le blasphémez! Insulteriez-vous celui qui vous tiendrait de sa main suspendu par une corde sur un abîme?

3° Confiance. — Rien n'arrive que par la permission de Dieu. *Bona et mala, vita et mors a Deo sunt,* donc tout est bon pour tous; car une main si paternelle que peut-elle donner à son enfant qui ne soit pour son bien? *Nolite timere, capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Quid timidi estis modicæ fidei?* Pierre, à l'appel du Sauveur, marchait sur les eaux; et dès qu'il commença à craindre, il commença à s'enfoncer. *Modicæ fidei quare dubitasti? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* Et Job : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Si bona recepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* O mon Dieu, qui prenez soin de vos ennemis, abandonnez-vous vos amis? vous qui faites lever le soleil sur les bons et sur les méchants, vous me donnerez les biens temporels, s'ils me sont utiles; et, si vous me laissez dans l'épreuve, c'est qu'elle servira à mon salut. Quand vous avez versé pour moi votre sang, vous ne me refuserez ni le pain quotidien, ni votre grâce. Jamais donc je ne murmurerai dans l'épreuve, et je vous bénirai dans la prospérité. Je me jette avec confiance dans votre sein paternel, comme un enfant sur celui de sa mère; vous ne me laisserez pas tomber, vous me consolerez dans la souffrance, vous me guiderez dans l'obscurité, et vous me conduirez à ce ciel, où voyant à

lendemain matin. En attendant le pécheur reste dans la vie comme dans une prison d'où il ne peut échapper à son juge. Que pendant ce délai, il joue et boive à son aise, qu'importe, il n'en est pas plus à l'abri du supplice qu'on lui prépare. Celui qui a bu le poison mortel peut il dire qu'il a échappé à la justice dans les quelques instants durant lesquels il reste encore vivant? Le poisson est pris dès qu'il a avalé l'hameçon, quand même il n'a pas encore été rôti.

(1) Le B. Jean de Montmirail avait été un juge inflexible. Il avait appliqué d'une manière inexorable les lois de son temps; mais autant il était ferme, autant il était charitable pour les pauvres. Un jour que dans la ville de Crèvecœur, il avait admis à sa table, parmi de riches seigneurs, un grand nombre de pauvres et parmi eux un aveugle, ce dernier, après le repas, se mit à proférer toutes sortes de bénédictions pour Jean de Montmirail. Un officier qui l'entendit s'approcha de lui et lui demanda pourquoi il était transporté de tant de reconnaissance pour son bienfaiteur : « J'étais, dit il, un sacrilège, un adultère, un meurtrier, et il m'a sauvé en me faisant crever les yeux. » L'officier ayant rapporté cette parole à Jean de Montmirail, celui ci alla se jeter aux pieds de l'aveugle en fondant en larmes et en lui demandant pardon du châtiment qu'il lui avait infligé. L'aveugle, confus, lui dit : « Seigneur, vous n'avez aucune raison de me demander pardon. Je vous supplie de croire que je vous suis infiniment obligé, pour cet acte de juste sévérité; car si vous m'eussiez pardonné, il y a longtemps que mes crimes m'eussent conduit à la potence et que mon cadavre se balancerait en l'air au gré des vents. » Quand Dieu nous châtie en ce monde, nous n'avons pas toujours le bon esprit de convenir que nous l'avons bien mérité, ni la sagesse de comprendre que Dieu nous éprouve en ce monde, pour nous épargner les châtiments mille fois plus terribles de l'autre vie.

découvert toutes les raisons justes de votre Providence, je vous remercierai à jamais.

2059. **Autre sujet.** — On pourrait encore, en ce même jour, parler du règne de Dieu comme au 6e Dimanche après la Pentecôte, no 2026, en partant de ces paroles : *Nemo potest duobus Dominis servire.*

2060. 15me **Dimanche.** — *Defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat.* En voyant cette veuve qui suit en pleurant le corps de son fils, qui ne se rappellerait la tendresse de notre père et de notre mère, et qui ne formerait la résolution de remplir à leur égard les devoirs que nous impose la loi de Dieu ? *Devoirs des enfants.* N. 500.

On comprend qu'il importe pour une paroisse que le pasteur y rappelle, chaque année, les devoirs des parents et ceux des enfants.

2061. **Autre sujet.** — On pourrait encore, en ce 15me dimanche, parler des **épreuves** à propos de ce texte :

Defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat. Quelle douleur dans le cœur de cette pauvre mère dont l'Evangile nous fait l'histoire ! Elle a perdu son époux ; il ne lui reste pour consolation qu'un fils unique, en qui elle mettait toutes ses espérances et sur qui elle concentrait toutes ses affections : et la mort le lui ravit encore. Son histoire est celle de nous tous. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* Les années de nos douleurs sont aussi longues que celles de nos jours ; et le meilleur moyen de sanctifier notre vie, c'est de profiter de nos souffrances pour gagner le ciel. Nous ne savons pas le faire ; et c'est ce qui est la cause de nos maux. *Causa laboris ignorantia est,* dit saint Ambroise. C'est pour vous l'apprendre que nous vous dirons : I. Que la souffrance vient de Dieu. II. Pourquoi Dieu nous envoie la souffrance. III. Comment nous pouvons sanctifier nos souffrances.

2062. I. *La souffrance vient de Dieu.* C'est une vérité certaine que tout ce qui existe en ce monde, excepté le péché que Dieu abhorre, vient de Dieu créateur de toutes choses. 1o C'est l'enseignement de l'Ecriture. *Ego Dominus formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum.* (Is., XLV, 7.) Les ténèbres et le mal ne se produisent pas, il est vrai, par une création proprement dite ; mais par la soustraction de la lumière et du bien qui leur sont opposés. C'est Dieu qui fait lever le soleil et qui le fait disparaître ; qui donne la santé et la vie, ou qui les retire ; de là, les ténèbres, les maladies et la mort ; 2o Pas un saint Docteur qui n'enseigne la même vérité ; et 3o l'Eglise elle-même dans les prières des funérailles dit à Dieu, sur le mort qu'elle accompagne à sa dernière demeure : *Deus qui animam famuli tui de hoc sæculo migrare jussisti.* Mais il a été traîtreusement assassiné, mais on l'a fait travailler au-dessus de ses forces, on l'a maltraité, on lui a donné du poison. N'importe : *migrare jussisti.* — Nous ne comprenons pas comment ce qui vient de la malice des hommes peut être voulu de Dieu, et cela s'explique pourtant si on y réfléchit. Autre chose est la malice que Dieu condamne ; et autre chose l'effet de cette malice qui est la mort, et que Dieu veut. Le juge qui condamne à mort un coupable d'homicide fait un acte juste, lors même que le bourreau qui est l'ennemi personnel du condamné, est heureux de se venger en exécutant la sentence. Cette vengeance est criminelle, la mort est juste et voulue justement par le juge, bien que ce dernier condamne le sentiment mauvais du bourreau. C'est le juste qui a donné au bourreau le pouvoir d'exécuter la sentence. La sentence était juste ; la malice du bourreau ne fait rien à l'effet. Il demeure juste. (1)

(1) Quand le médecin applique la sangsue sur un membre souffrant du malade, la sangsue suce, avale tant qu'elle peut. Son intention est de se gorger de sang et de l'épuiser, s'il lui est possible ; mais le médecin a bien une autre intention ; son désir est de ne tirer que le mauvais sang, de purger son malade et de le remettre en parfaite santé ; et le malade serait mal avisé, s'il refusait cette ordonnance, ayant plus d'égard à la mauvaise prétention de la sangsue qu'à la bonne volonté du médecin. Quand l'esprit malin, quand un homme pervers vous affligent, leur intention est de vous nuire, de vous sucer le sang jusqu'à la dernière goutte, de vous réduire à l'extrémité : c'est leur dessein, et il ne vient pas de Dieu ; mais bien qu'ils aient ce mauvais désir, ils ne peuvent rien pour cela, si Dieu ne leur donne le pouvoir, et il le leur donne pour vous tirer le mauvais sang ; pour vous purger du péché ou pour quelque autre motif digne de sa sagesse. (Le Jeune).

Ainsi en est-il de tous les maux que nous souffrons, et qui nous viennent de la part des créatures, auxquelles Dieu a donné le pouvoir de nous nuire. En tant qu'ils sont produits par le crime de ceux qui nous persecutent, ils sont odieux et détestables ; mais en tant qu'ils procèdent de la volonté et des ordres de Dieu, ils sont les effets d'une cause très sainte, qui ne peut produire que de bons effets. Si quelqu'un vous disait : J'ai vu une lumière qui rendait l'air ténébreux, une blancheur qui noircissait un mur comme du charbon, une chaleur qui me glaçait, vous n'y croiriez pas ; car il est contraire à la nature de la lumière de répandre les ténèbres. Il est plus contraire encore à la nature de Dieu de faire ce qui ne serait pas un bien. Ces maux que nous souffrons, en tant qu'ils viennent de Dieu, sont donc un don de sa bonté ; et c'est ainsi qu'il faut les envisager. L'animal court après la pierre qu'on lui jette et ne s'en prend point à celui qui la lui a jetée, ne faisons-nous pas comme lui, quand nous ne voyons que les hommes dans les épreuves que nous subissons, sans considérer la main de Dieu qui nous les envoie ? De là la haine, les murmures, le désespoir et de vaines terreurs. (1) Ce n'est pas ainsi qu'agissait le saint homme Job. La perte de ses biens, la ruine de sa maison, la mort de ses enfants n'étaient pas arrivés par suite d'un accident fortuit, mais par la malice du démon et des soldats qui l'avaient volé : cependant il ne dit pas : *Dominus dedit, diabolus vel latro abstulit ;* mais *Dominus abstulit ;* car sans la permission de Dieu, ni les larrons, ni le démon, n'auraient rien pu contre lui. Tels étaient aussi les sentiments du saint roi David. *Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* Saül le poursuivait de sa rage, Absalon son fils se révoltait contre lui, Semei lançait contre lui ses injures. *Quoniam tu fecisti*, disait David. Partout il voyait la main de Dieu, et avec raison. Mais si nos peines viennent de Dieu,

2063. II. *Pourquoi nous les envoie-t-il*, 1° Parce qu'il est maître et il veut nous le faire voir. Ne voit-on pas des gens qui sont dans tous les bonheurs et qui croient qu'ils ne doivent rien à Dieu ? La fécondité de leurs champs, ils l'attribuent à l'engrais ou à l'habileté de leur culture ; leurs riches vignobles, ils ne s'en croient redevables qu'à leurs soins ou à leur art ; vienne une grêle qui dévaste tout, ou un insecte imperceptible qui fasse dessécher leur vigne, ils doivent reconnaître, s'ils sont raisonnables, que Dieu est maître et que c'est en vain qu'on bâtit une maison si Dieu ne l'édifie, et qu'on monte la garde autour d'une ville si Dieu ne la garde lui-même. Dieu n'a-t-il pas droit de faire savoir à sa créature qui l'oublie, qu'il est maître, en lui ôtant ce qu'il lui a donné ? Le fit-il sans raison, la créature aurait-elle le droit de se plaindre ? La brebis se plaint-elle, quand son maître la tond ou l'écorche ? Quand donc il nous ôterait nos biens, nos parents, notre vie, sans autre raison que d'exercer sa souveraineté, nous n'aurions qu'à dire comme Héli : Dieu est le maître ; il a droit de faire tout ce que bon lui semble. (2) Mais il n'est pas seulement maître.

2° Il est juge. — Il doit punir celui qui est coupable ; et qui peut se flatter d'être innocent ? N'eussions-nous commis qu'une faute vénielle, nous avons mérité plus que tous les maux de la terre, le purgatoire avec ses tourments. Dieu qui pouvait très justement nous frapper de mort et nous plonger pour cette faute vénielle dans ces gouffres de feu, peut-être jusqu'à la fin du monde, nous envoie quelques pertes, quelques maladies et nous nous plaignons ! et nous disons : Qu'ai-je donc fait pour être ainsi frappé ? Ce n'est pas la con-

(1) On dit qu'un empereur, pour se divertir avec ses favoris, faisait quelquefois limer les dents et les ongles des bêtes farouches, et puis les faisait lâcher sur un de ses courtisans. Ce pauvre homme était transi de frayeur, ne sachant pas ce qu'on avait fait, il pensait qu'il allait être dévoré ; mais tout se tournait en risée, et il en était quitte pour la peur. Il vous semble parfois que c'en est fait de vous, que vous et votre famille allez être perdus par les persécutions de vos envieux, par les hostilités de vos ennemis ; ne craignez pas, Dieu en a émoussé les pointes, il fera réussir pour votre bien tout ce qu'ils font pour votre ruine.

(2) Plutarque raconte qu'un pauvre homme, prenant son misérable repas, vit une souris qui venait recueillir les miettes qu'il laissait tomber. Pourquoi me plaindrais-je, se dit-il, je ne suis donc pas la plus malheureuse des créatures, puisque cette souris est contente d'avoir mes restes.

duite de Dieu qui est injuste, ce sont nos plaintes. *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur*, dit saint Augustin. Job disait : *Non intres in judicium cum servo tuo Domine, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Il avait raison. Ah ! si Dieu entrait en jugement avec chacun de nous, sont-ce seulement des fautes vénielles qu'il aurait à nous reprocher ? S'il vous disait : Qu'avez-vous fait de la santé et des biens du monde que je vous ai donnés ? Il en est peut-être qui seraient obligés de convenir que, s'ils les ont perdus, c'est par leur faute ; (développer).

Interrogabo te et responde mihi. Si nous avons mal aux yeux, quel usage en avons-nous fait ? si nos oreilles deviennent sourdes, à quels discours les avons-nous prêtées ? etc... Disons donc à Dieu, comme saint Bernard, *volo irascaris mihi, Pater misericordiarum, sed illâ irâ quâ corrigis devium, non quâ extrudis de viâ.* La colère redoutable, c'est quand Dieu nous livre à la tyrannie de nos passions, qu'il nous donne tout à souhait comme à un malade désespéré ; sa colère digne d'envie, c'est quand il nous punit justement en ce monde, pour nous ramener à lui. En faisant ainsi, il est moins juge que (1)

3° Père, et père de miséricorde. 1) Ah ! si nous savions ce que c'est que l'enfer et que le purgatoire que nous avons mérités, nous surabonderions de joie, comme saint Paul, dans nos tribulations ; car elles sont destinées, dans la pensée d'un Dieu miséricordieux, à nous épargner les supplices de l'autre vie ; et nous lui dirions avec saint Augustin : *Hic ure, hic... seca, modo in æternum parcas.* (*a*) Pécheurs, sans la pénitence nous périrons tous ; la pénitence, nous ne savons pas nous l'imposer nous-mêmes ; c'est une miséricorde, quand Dieu nous la fait faire malgré nous. Qu'il est bon de ne pas nous oublier, quand nous nous oublions nous-mêmes ! Quelle condescendance de sa part ! cette maladie, cette pauvreté, fruit peut-être de nos crimes, si nous les supportons avec résignation, Dieu les accepte encore comme des satisfactions à sa justice. C'est comme si un voisin que vous auriez volé, vous dispensait de lui restituer la valeur des frais de médecine que vous auriez subis, pour vous guérir d'une chute faite en escaladant son grenier. (*b*) Il n'en donne pas plus que nous n'en pouvons porter. Le médecin qui traite son fils ne lui donne pas des potions plus amères que ne le comporte la faiblesse de l'enfant. *Potum dabis nobis in lacrymis in mensura.* Si un chirurgien devait faire une opération sur la personne d'un fils de roi, il irait avec retenue ; il craindrait de le faire souffrir, de lui tirer plus de sang qu'il ne faut. Ainsi Dieu agit-il à notre égard : *cum magna reverentia disponis nos* ; nous sommes ses enfants. Un petit enfant qui a la fièvre repousse l'apothicaire qui lui apporte une potion amère ; mais si c'est son père qui la lui présente, en le flattant, en lui faisant de belles promesses, il l'avale de bon cœur. Quel que soit celui qui nous a préparé la coupe amère de la souffrance, c'est Dieu qui nous la présente. 2) Par là, il nous préserve des dangers de la prospérité, qui perd d'ordinaire les hommes. C'est un fait confirmé par l'histoire et par l'expérience. Manassès sur son trône était un sacrilège, Manassès jeté en prison devint un saint. Qu'était David dans la prospérité ? un homicide et un adultère. Quand il eut été frappé par la mort d'un enfant qu'il chérissait, il multiplia les larmes de son repentir. Que fut l'enfant prodigue tant qu'il eut tout à souhait ? un fils rebelle, un libertin ; sa misère le ramène à son père et au devoir, et dans le cours des âges que de pécheurs ont été convertis par l'adversité ! Combien à qui les pertes ont ouvert les yeux sur les vanités du monde ! Qu'étions-nous nous-mêmes, mes frères, dans le temps où nous nous croyions heureux ? Qu'est-ce qui nous a fait réfléchir ? le malheur. Et Dieu ne nous l'envoie que pour nous détacher des biens périssables de ce monde. Le démon voudrait s'en servir pour nous

(1) « Il est rapporté de saint Ambroise, dit saint Vincent de Paul, que faisant voyage, il se trouva dans une maison où il apprit du maître qu'il ne savait ce que c'était qu'affliction, et que sur cela ce saint prélat, éclairé des lumières du ciel, jugea que cette maison, traitée si doucement, était proche de sa ruine. « Sortons d'ici, dit-il, la colère de Dieu va tomber sur cette maison ; » comme en effet il n'en fut pas sitôt dehors, que la foudre la mettant bas, enveloppa dans sa ruine tous ceux qui étaient dedans. » Pleurez le pécheur à qui tout réussit, le glaive de la justice divine est suspendu sur sa tête.

livrer au désespoir, au blasphème et aux murmures ; mais dans les desseins de Dieu, ce malheur nous est donné pour nous sevrer des créatures. Il veut notre bonheur ; or, notre bonheur est dans son amour et dans son service. Mais pour aimer Dieu, il faut nous dépouiller de nous-mêmes, et pour cela employer le fer et le feu ; nous craignons trop de nous faire souffrir, il faut que Dieu s'en mêle. Il prend donc en main un glaive à deux tranchants, il l'enfonce jusque dans la moëlle de l'âme ; et sourd aux cris du patient, il n'écoute que la voix de sa tendresse pour nous, et de la jalousie qu'il a conçue contre tous les objets qui lui ravissent notre cœur ou qui le partagent avec lui. C'est pour cela qu'il renverse tous ces appuis des chrétiens charnels. Il ternit cette réputation dont ils sont si jaloux ; il enlève ces protecteurs dont ils faisaient toute leur espérance ; il afflige de langueur ce corps trop chéri, et détruit cette santé ménagée avec trop de soins ; il renverse l'édifice de cette fortune élevée aux dépens de la conscience. Il dit à cette âme infidèle : Je sèmerai d'épines les chemins par lesquels tu marches. Convaincue par ton expérience de la vanité de tes espérances, tu seras obligée de revenir à moi. Je te recevrai et tu trouveras en moi plus de plaisirs que tu n'en as trouvé dans les faux biens qui te séduisaient. Dieu agit de même envers le chrétien imparfait, encore attaché à la terre ; il répand de salutaires amertumes sur toutes les créatures qui l'environnent, afin de l'en dégoûter. Il fait pousser des épines au milieu des vaines fleurs que nous offre le monde, pour que nous n'ayons pas la tentation de les cueillir. Voyant qu'une âme tiède n'a guère souci de son salut, il s'en occupe pour elle et lui offre l'occasion de pratiquer des vertus sérieuses. La main de Dieu, dit saint François de Sales, est comme celle du chirurgien, elle ne blesse que pour guérir (1).

(1) Quand vous avez un arbre sur un grand chemin et que vous en aimez les fruits, vous les cueillez avant qu'ils soient parvenus en parfaite maturité, vous craignez qu'on ne les dérobe, vous aimez mieux les avoir à demi-mûrs, que de n'en point avoir du tout ; ainsi Dieu appelle votre enfant en l'âge de cinq ou six ans, il prévoit que le monde ou la chair le lui ravirait, il a les yeux d'aigle, il prévoit les dangers qui peuvent le perdre.

Les croix sont pour les favoris de Dieu.

Il vous fait comme saint Martin à son aumônier. Ce saint prélat fut invité et contraint à manger avec l'empereur ; au milieu du repas, selon la coutume du pays, on apporta une coupe de vin, qui fut donnée au saint ; on pensait qu'après y avoir bu, il la présenterait à l'empereur, il ne le fit pas, mais il la présenta à son aumônier, parce que, dit-il, étant prêtre, il est le plus digne des convives Le Fils de Dieu ne présente pas aux grands et aux riches du monde le calice de sa passion que son Père lui a donné ; il vous fait l'honneur de vous le présenter et de vous dire comme à ses Apôtres : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum.*

Saint Pierre était marié avant que d'être appelé à l'apostolat ; il eut de son mariage une fille nommée Pétronille. Cette fille à la fleur de son âge, était fort incommodée de longues et fâcheuses maladies, et même paralytique de tous ses membres ; on dit à saint Pierre : Vous guérissez tant de malades, et vous ne guérissez pas votre fille ! votre ombre remet en santé tous ceux sur qui elle passe, et votre présence ne sert de rien à votre fille. Il n'est pas à propos, répondit il, que ma fille soit guérie, elle a besoin d'être malade pour le bien de son âme ; et afin que vous connaissiez que si je ne la guéris pas, ce n'est pas que je ne le puisse, mais parce que ce n'est pas utile à mon enfant, levez-vous, Pétronille, et venez nous servir à table. Pétronille se lève, sert à table, puis se remet au lit par commandement de son père, et demeure malade comme auparavant.

C'est qu'elle était belle ; si elle n'eût été malade, sa beauté eût été un levain de vanité, un piège tendu à la folle jeunesse, un péril de damnation ; si elle eût été saine, elle n'eût pas été sainte ; si elle se fût bien portée, elle ne se fut pas bien comportée.

Dieu agit envers nous comme saint Pierre envers sa fille.

Quand vous avez un serviteur, ou un autre domestique, qui se plaint de vous, qui murmure que vous le traitez mal, si vous voulez vous justifier, le convaincre de mensonge vous dites : je vous assure que je l'ai traité comme mes propres enfants ; s'il a sujet de se plaindre, je ne lui ai fait ni plus ni moins qu'à eux. Quand vous dites cela, vous dites tout ; pourvu que vous disiez vrai, il n'en faut pas davantage. Vous trouvez étrange que Dieu vous afflige, de quoi vous plaignez vous ? Quel tort vous fait-il ? Il vous traite tout comme son propre Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé, les délices de son cœur, l'héritier de tous ses biens

Quand votre fils est impoli et décontenancé, vous le reprenez aigrement ; vous n'en faites pas tant à votre serviteur. Quand votre fille se courbe trop, ou se met en danger d'être voûtée, vous lui criez : tenez-vous droite ; vous ne reprenez pas ainsi votre ser-

3) Dieu par les épreuves veut fortifier nos vertus et augmenter nos mérites. (a) Ce n'est pas dans les douceurs de la paix, mais sous la tente et sur le champ de bataille, que s'aguerrit le soldat. Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? il ne connaît ni sa faiblesse, ni l'indulgence que méritent les autres. C'est au Calvaire et non au Thabor que se montrent les vrais amis de Dieu. *Ignis probat ferrum, tentatio hominem justum.* Il faut presser et broyer le baume, pour qu'il répande son parfum. C'est le ciseau qui donne au diamant tout son éclat. *Tribulatio patientiam operatur ; patientia autem opus perfectum habet.*

(b) En perfectionnant nos vertus, la souffrance augmente nos mérites. Ce qui diminue le mérite de nos vertus et de nos bonnes œuvres, ce qui quelquefois le ruine, c'est l'amour de nous-mêmes. Dans nos meilleures actions, l'amour-propre risque d'avoir sa part. La souffrance répugne tellement à notre nature que nous n'y mettons rien de nous-mêmes. C'est donc l'amour de Dieu et non l'amour-propre qui nous fait souffrir avec résignation. Et qui ne sait que c'est l'amour de Dieu qui augmente nos mérites ? Saint Pacôme estimait fort un de ses religieux nommé Théodore, qui était continuellement en proie à un violent mal de tête. Comme on lui disait un jour d'obtenir par ses prières la guérison de Théodore : Je sais, répondit-il, que la prière et le jeûne sont agréables à Dieu, mais rien ne lui plaît tant que la patience dans les maladies.

(c) Enfin en augmentant nos mérites, les souffrances nous préparent le ciel. *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent.* Il n'y a que les pierres polies par le fer des tribulations qui entreront dans l'édifice de la Jérusalem céleste. *Væ vobis qui habetis consolationem nunc. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* MATH. V., 5). Les méchants commencent par les larmes et les plaisirs ; et ils finissent par la reprobation. *Væ... Per multas tribulationes oportet nos intrare. Si sustinebimus et conregnabimus.* A cause des biens que j'attends, les travaux me sont un passetemps, disait saint François de Sales. Qui ne voudrait souffrir un jour pour conquérir un royaume dont il serait assuré de jouir pendant un siècle ? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis ; momentaneum et leve*, etc. « Si nous pouvions aller passer huit jours au ciel, disait le curé d'Ars, nous comprendrions le prix de ce moment de souffrance ; nous ne trouverions pas de croix assez lourde, pas d'épreuve assez amère. » « L'affliction est la fleur des biens que nous attendons, dit saint Grégoire de Nysse, il faut cueillir la fleur à cause du fruit qu'elle produira. »

Voir n° 1525 et les traits qui y correspondent. C'est ainsi que Dieu se

vante. Prenez donc de bonne part, que votre Père céleste vous corrige, quand vous devenez vicieux ; qu'il vous reprenne et vous châtie quand vous vous courbez vers la terre, quand vous vous abaissez à des actions ou des affections terrestres ; c'est un trait de père et d'ami qu'il vous fait, non pas de juge et d'ennemi : *Flagellat omnem filium quem recipit, omnem, omnem.* (LE JEUNE.)

« Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie : il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères ; il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour ; il ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger ; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups ; il se montre bientôt tel qu'il est ; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse ?

» Ame infidèle, prenez garde que Dieu ne punisse vos passions en ménageant en vous tout ce qui les favorise, que vous ne soyez pas trouvée digne à ses yeux de ses afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on orne de fleurs, qu'on ne ménage, et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer est déjà tout prêt sur l'autel. » (MASSILLON.)

montre père, autant et plus que maître et juge, en nous envoyant des souffrances qui nous font expier nos péchés, affermissent nos vertus, augmentent nos mérites et nous préparent le bonheur et la gloire du ciel (1).

2064. III *Toutefois, pour que nos souffrances produisent ces heureux fruits, nous devons les accepter chrétiennement.* 1° Ce qu'il faut éviter: *nemo patiatur ut homicida, aut fur, aut alienorum appetitor..* Pas de Judas parmi nous. *Suspensus crepuit medius;* pas de mauvais larron. Attaché au gibet, il mêlait ses blasphèmes à ceux des bourreaux. Pas de murmure: l'impatience, la colère rendent la croix plus dure et en font perdre le mérite. Quel malheur de laisser perdre un bien qui coûte si cher et qui peut nous procurer de si grands avantages! Quelle folie d'aggraver, son mal, au lieu de le calmer, en le rendant méritoire, d'attirer sur soi de nouveaux châtiments par de nouveaux murmures!

2° Ce qu'il faut faire: 1) souffrir au moins avec résignation comme le bon larron. C'est facile, quand on songe que c'est Dieu lui-même qui nous envoie la croix, comme nous l'avons établi, qu'il est maître, qu'il est juge, qu'il est père; comment ne pas au moins se résigner à sa volonté toujours sainte et toujours aimable? Le bon larron disait à son compagnon: *Nos digna factis recepimus;* et c'est ainsi qu'il mérita d'entendre sortir de la bouche de Notre-Seigneur cette consolante parole: *Hodie mecum eris in paradiso* (2); 2) souffrir comme Notre-Seigneur: *(a)* avec courage. *Calicem*

(1) Les souffrances sont autant de diamants ajoutés à notre couronne. Sainte Lidwine, après avoir souffert pendant vingt-huit ans avec une patience admirable, vit dans une vision une couronne très précieuse, mais non encore achevée; elle demanda de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ, afin que la couronne se complétât. Elle fut exaucée; car, presque aussitôt, des soldats l'accablèrent de coups et d'outrages. Puis, un ange tout éclatant de lumière lui apparut et lui dit: « Salut, ô ma sœur, voici que la couronne que vous avez vue imparfaite est terminée. Sachez que par les mauvais traitements de ces soldats, vous avez marché sur les traces du Sauveur. Les insultes et les plaies que vous avez reçues, sont les pierres précieuses que vous avez vues s'ajouter à la couronne, à laquelle il en manquait encore quelques-unes. »

(2) Supposons que vous ayez un enfant bien intelligent et de bon naturel qui, lorsque vous le châtiez pour quelque légère faute, ne s'en plaigne point, n'en murmure point et ne tâche point de s'échapper, mais reçoive patiemment les coups, qui vous regarde amoureusement, qui respecte la main qui le châtie; supposons même qu'après que vous l'avez puni, et quand vous jetez les verges à terre, il les recueille et les mette en réserve afin que vous vous en serviez une autre fois, si bon vous semble; n'est-il pas vrai que, quand même vous auriez un cœur de tigre, cette vertu vous attendrirait, apaiserait votre colère, gagnerait votre bienveillance? N'est-il pas vrai que vous aimeriez cet enfant plus que la prunelle de vos yeux? Pensez-vous que Dieu soit moins miséricordieux et plus difficile à fléchir que les hommes? Ce méchant qui a fait mourir votre mari, qui plaide contre vous injustement, qui vous ruine d'honneur et de bien, c'est la verge dont votre Père céleste se sert pour vous châtier; voulez-vous bien faire et tirer profit de ces traverses? ne vous tourmentez pas, ne vous en troublez pas, ne criez point insolemment comme font les mauvais enfants quand on les châtie; ne tâchez pas de vous échapper des mains de Dieu par des voies obliques et injustes, regardez-le amoureusement, remerciez-le humblement, attendez avec patience le bon plaisir de sa miséricorde, tenez à grande faveur qu'il daigne vous corriger paternellement: Mon Dieu, je baise de tout mon cœur votre main, je révère et j'adore votre justice qui daigne me châtier: *Corripe me, Domine, in misericordiâ;* corrigez-moi aussi longtemps et aussi rigoureusement qu'il vous plaira: *Hic ure, hic seca modo in æternum parcas.* Et puis si Dieu jette par terre la verge dont il vous a châtié, si celui qui vous a persécuté tombe en quelque disgrâce, relevez-le, recueillez-le, secourez-le, rendez-lui le bien pour le mal, vous calmerez l'esprit de Dieu, vous gagnerez ses bonnes grâces et vous l'obligerez à vous pardonner.

C'est ainsi qu'ont fait tous les saints, et ils s'en sont toujours fort bien trouvés. Dans l'histoire ecclésiastique il est dit que l'an de Notre-Seigneur quatre cent cinquante et un, Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, après avoir ravagé l'Orient, passa en Occident, désolant et ruinant toutes les provinces par où il passait. Il entra en France et, après plusieurs victoires, il mit le siège devant la ville de Troyes en Champagne. St Loup, qui en était évêque, voyant qu'on ne pourrait résister à ce lion par les seules forces humaines, recourut au secours divin, et ayant fait faire dans son église des prières et des pénitences publiques, il se revêtit de ses ornements pontificaux, alla avec son clergé au-devant de ce barbare et lui dit avec une sainte hardiesse: Qui êtes-vous, vous qui surmontez ainsi les rois, qui assujettissez les peuples et qui désolez les provinces?

quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? et quand Pierre le dissuadait d'aller à Jérusalem pour y souffrir et y mourir : *Vade retro, satana*, lui dit-il, *scandalum es mihi ; non sapis ea quæ Dei sunt, sed quæ hominum.* Et à l'heure de son agonie, il dit à ses Apôtres : *Ecce appropinquavit hora. Surgite eamus.* O hommes, qu'y a-t-il d'amer dans le calice de la douleur que Jésus-Christ ne l'ait bu le premier ? S'agit-il de calomnies et d'opprobres ? on l'en a rassasié, on lui a dit qu'il était possédé du démon. S'agit-il de tourments ? Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a pas eu une place saine. S'agit-il d'une mort qui fait frémir la nature ? Il est mort sur un gibet infâme, entre deux scélérats, suspendu par ses plaies. *Christo passo in carne et vos eadem cogitatione armamini. Nondum usque ad sanguinem*, etc. Quoi de plus noble que de marcher sous les drapeaux d'un tel chef ! Quelle cause plus noble que celle de la volonté de Dieu ? Quel courage plus digne d'éloge que de souffrir, que de mourir pour elle ? Aussi quels éclatants exemples nous ont laissés les saints à ce sujet. *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis*, disait saint Paul ; *vincula et tribulationes me manent ; sed nihil horum vereor. Scio cui credidi, patior sed non confundor.* Saint François Xavier avait servi avec un grand dévouement les malades des hôpitaux de Rome : Notre Seigneur lui fit voir tout ce qu'il aurait à souffrir pour la conversion des infidèles et le saint s'écria : *Amplius, Domine, amplius.* Ste Catherine de Sienne, quand Notre Seigneur lui offrait le choix entre deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de roses, choisit la couronne d'épines. Et saint Jean de la Croix, quand Notre-Seigneur lui demanda quelle récompense il désirait pour ses travaux, répondit : *Et pati et contemni pro te* (1).

(b) Avec joie, ainsi a fait notre divin modèle. C'est à son école que l'on apprend ce qu'Aristote et toute la philosophie n'a pu faire comprendre aux hommes. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem. Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor ?* Qui n'envie la gloire, les biens, les consolations ? Tout cela est dans la souffrance endurée pour Dieu. Quoi de plus glorieux et de plus honoré dans l'Eglise que les martyrs ? Pourquoi ? Ils ont souffert pour Dieu. Quels avantages plus grands peut-on ambitionner que ceux que procure la souffrance ! (2) Et quelle consolation ne trouve-t-on pas à res-

Je suis, dit-il, Attila, le fléau de Dieu : Ah ! dit le saint prélat, venez, à la bonne heure ; ô le fléau de mon Dieu ! entrez en cette ville, et faites-y tout ce que Dieu vous permettra par sa très juste et très adorable providence. Cette belle parole désarma ce tigre : il entra dans la ville et la traversa avec toute son armée sans l'endommager tant soit peu. Toutes les disgrâces qui nous arrivent en cette vie sont des fléaux que Dieu nous envoie pour détacher notre cœur des biens terrestres et périssables, comme le fléau sépare le grain de la paille. Voulez-vous qu'elles passent bientôt sans vous nuire, recevez-les de bon cœur comme les fléaux de Dieu, les instruments de sa justice et de sa providence paternelle ; croyez fermement qu'elles ne vous feront rien que ce que Dieu voudra, et que l'objet d'une si bonne et si sainte volonté ne peut être que très bon, très juste et très acceptable. (Le Jeune)

(1) Souffrir est un honneur quand on le fait pour Dieu. C'est une conformité avec Notre-Seigneur, quel plus grand titre d'honneur ! Dieu d'ailleurs nous honore quand il nous donne part aux souffrances de ses Apôtres, de ses martyrs, de ses favoris. On n'envoie sur la brèche que les soldats valeureux. Du reste les bons serviteurs viennent plus à la gloire de leur maître qu'à la leur, et ceux qui souffrent pour Dieu, le glorifient plus que ceux qui travaillent pour lui.

L'Evangile ne nous dit-il pas que Notre-Seigneur, en prédisant sa mort, signifiait *qua morte clarificaturus esset Deum.* Aussi Dieu, quand il assemble ses saints, se glorifie-t-il plus des souffrances et de la patience de Job que des plus grands exploits. Rien ne fait voir la bonté de Dieu, sa grandeur, comme d'être disposé à le servir, lors même qu'on n'en attend que la pauvreté, les humiliations, la souffrance.

La souffrance est au dire des saints, le chemin royal du ciel. Le chemin royal, c'est celui que le chef de l'Etat fait ouvrir, et dont il fixe les dimensions, il n'y a que lui qui peut le rétrécir ou l'élargir. Dieu mesure nos croix. Le chemin royal est ouvert à tout le monde, tous peuvent y passer. Les époux ne peuvent pas passer par la virginité, etc. tous peuvent passer par les souffrances.

(2) Saint Laurent était en prison et confié à la garde d'un geôlier appelé Hippolyte qui, voyant les miracles que le saint faisait, lui demanda où étaient ses trésors. « Si vous croyez en Jésus-Christ Notre-Seigneur, répondit Laurent, je vous ferai voir des trésors et je vous promets la vie éternelle. » Hippolyte crut et reçut le baptême. Quels

sembler à Notre-Seigneur et aux saints, à avoir cette marque des amis de Dieu? *Omnes qui pie volunt vivere... persecutionem patientur. Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* L'onction de la grâce accompagne la souffrance (1). C'est ce qui explique les sentiments des saints. (V. S. Ignace, n. 1525). Ecoutez saint Vincent se jouant des tourments du cruel Dacien. « J'ai toujours désiré le festin que tu m'offres. Personne ne m'a rendu un plus grand service que toi ». Saint Jean de la Croix à Notre-Seigneur qui lui demandait quelle récompense il attendait de lui. *Pati et contemni pro te*, répondit-il. Un prêtre demandant un jour au curé d'Ars, si les contradictions qu'il avait rencontrées ne lui avaient jamais fait perdre la paix, M. Vianney s'écria : La croix faire perdre la paix ! c'est elle qui a donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la porter dans nos cœurs. Il faut demander l'amour des croix, alors elles deviennent douces, j'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. Oh ! j'avais des croix ; j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter. Alors je me mis à demander l'amour des croix ; alors je fus heureux. Je me dis : « Vraiment il n'y a de bonheur que là ».

Le B. Grignon de Montfort disait : « Non, cette terre maudite où nous vivons ne fait point de bienheureux ; on ne voit pas bien clair en ce pays de ténèbres ; on n'est point dans une parfaite tranquillité sur cette mer orageuse ; on n'est point sans combat dans ce lieu de tentation et ce champ de bataille ; on n'est point sans piqûre sur cette terre couverte d'épines ; il faut que les prédestinés et les réprouvés y portent leur croix bon gré mal gré. Retenez ces quatre vers :

Choisis une des croix que tu vois au Calvaire,
Choisis bien sagement ; car il est nécessaire
De souffrir comme un saint ou comme un pénitent,
Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

C'est-à-dire que, si vous ne voulez pas souffrir avec joie, comme Jésus-Christ, ou avec patience comme le bon larron, il faudra que vous souffriez malgré vous comme le mauvais larron, il faudra que vous buviez la lie du calice le plus amer, sans aucune consolation de la grâce, et que vous portiez le poids tout entier de votre croix sans aucune aide puissante de Jésus-Christ. Il faudra même que vous portiez le poids fatal que le démon ajoutera à votre croix, par l'impatience où elle vous jettera, et qu'après avoir été

trésors reçut-il et que gagna-t-il à être chrétien ? Ses biens furent confisqués, on lui brisa les dents à coups de pierre, les membres à coups de bâton, on lui arracha la peau et on l'attacha à la queue d'un cheval indompté. Sont-ce là les trésors que lui avait promis saint Laurent ? Oui, de grands trésors avec lesquels il acheta le ciel. *Vitam æternam promitto.*

(1) Rufin, dans son histoire ecclésiastique, rapporte que de son temps un martyr nommé Théodore fut tourmenté un jour entier sur le chevalet, sans se plaindre et sans dire autre chose que ces mots : *Confundantur qui adorant sculptilia.* Théodore fut cependant remis en liberté, et Rufin l'ayant rencontré, lui demanda s'il n'avait pas souffert de grandes douleurs. « A la vérité, dit-il, j'ai souffert ; mais il y avait à côté de moi un ange, sous la forme d'un jeune homme, qui m'essuyait mon visage et m'arrosait d'une eau fraîche qui me donnait tant de plaisir, que j'étais quatre fois plus triste quand on me tira de la torture, que lorsqu'on m'y avait appliqué. » C'est ce qui arriva aussi à saint Laurent ; car un soldat nommé Romain lui dit : « Je vois un beau jeune homme qui essuie la sueur de votre visage. Hâtez-vous donc de me baptiser. »

Notre Seigneur présenta un jour à la bienheureuse Marguerite-Marie le tableau de deux vies : L'une pleine de douceurs spirituelles, de santé, d'estime ; l'autre pleine d'aridités, de souffrances, de contradictions, lui disant de choisir et lui promettant les mêmes grâces, quelque choix qu'elle fît. La Bienheureuse pria Notre-Seigneur de choisir lui-même. Alors, Notre-Seigneur lui présenta le tableau de la vie crucifiée. « Voilà, dit-il, ce qui m'agrée le plus, tant pour l'acomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi. L'autre tableau est de jouissances et non de mérites pour l'éternité. » J'acceptai donc ce tableau et l'embrassai de tout mon cœur, dit la Bienheureuse.

malheureux avec le mauvais larron sur la terre, vous alliez le trouver dans les flammes. »

Oh! âmes éprouvées (et qui ne l'est pas?) priez, demandez, non la fin de vos souffrances, mais l'amour des souffrances. Regardez Jésus. *Aspicientes in auctorem fidei. Recogitate eum qui talem sustinuit contradictionem ut ne fatigemini adversus peccatum repugnantes.* Regardez Marie, regardez la Vierge des Douleurs. Regardez tous les saints et estimez-vous heureux d'être dans les larmes, un jour viendra où le Seigneur les essuiera de sa main divine! *Beati qui lugent, væ vobis qui ridetis* (1).

2065. **Autre plan. —** *Sur les souffrances, d'après Bossuet.*

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen aspicientes in auctorem fidei Jesum. Saint Paul nous parle d'un combat auquel nous devons courir par la patience: c'est la lutte contre les afflictions et les souffrances de cette vie; et pour nous apprendre à vaincre dans cette lutte, il nous exhorte à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché à la croix. L'école où l'on apprend à souffrir, c'est le Calvaire; le Maître, c'est Jésus-Christ crucifié. Allons au Calvaire: trois hommes y sont attachés à la croix: *unus Salvator,* dit saint Augustin, *alius salvandus, alius damnandus.* Au milieu, l'Auteur de la grâce; d'un côté, un qui en profite; de l'autre, un qui la rejette; d'un côté, un qui endure avec soumission; de l'autre, un qui se révolte sous la verge: un juste, un pécheur pénitent, un pécheur endurci. Un juste, qui souffre volontiers et qui mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission: il se convertit et reçoit l'assurance du salut; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer en cette vie. Voilà le spectacle qui doit nous instruire. *Aspicientes in auctorem fidei Jesum,* il souffre lui-même avec patience; il couronne celui qui souffre selon son esprit; il condamne celui qui souffre dans un esprit contraire: et, par là, il nous apprend à souffrir; nous montre le ciel pour prix de nos souffrances, si nous en profitons, et l'enfer comme le châtiment qui nous attend, si nous souffrons en blasphémant.

2066. I. *Jésus, en souffrant, nous apprend que nous devons souffrir.* Notre-Seigneur s'est fait semblable à nous, afin de nous apprendre à être semblables à lui; sa vie est notre règle; ses actions sont notre modèle. Nous devons lui ressembler. Sans doute, quand un peintre reproduit le tableau d'un grand maître, il n'atteint pas à la perfection du premier tableau, mais il en fait une copie fidèle pourtant. Nous n'atteindrons jamais à la sainteté de Notre-Seigneur; mais nous devons en reproduire tous les traits. Or, un des caractères du Sauveur, c'est d'avoir aimé la croix: *Virum dolorum et scientem infirmitatem.* On dirait qu'il a voulu savoir, par expérience surtout, ce qui était amer; il n'est aucune partie de son humanité qui n'ait éprouvé quelque supplice. Il n'est né que pour souffrir, et quand il a épuisé la coupe de toutes les peines, il dit: *Tout est consommé;* il remet son âme entre les mains de son Père, et expire, mesurant la durée de sa vie à celle de ses souffrances.

Dans son amour pour les souffrances, il a voulu en endurer beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour nous sauver; il eût suffi, en effet, pour notre salut, d'une de ses larmes, d'une goutte de sang, et tout au plus de sa mort; mais sa mort ne suffisait pas à son avidité pour la souffrance. Il y a ajouté les fouets, la couronne d'épines, la sueur de sang, etc. Ne dirait-on pas que toute la vie du Sauveur fut un festin et que les mets de ce festin étaient les tourments. Festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. C'est assez dire qu'un des caractères du Sauveur, c'est l'amour de la souffrance; *Aspicientes in auctorem fidei.* Regardez le Sauveur sur la croix. C'est de ses blessures que nous sommes nés à la grâce; il nous a enfantés à la vie par sa mort

---

(1) *(a)* « Le grand présent de Dieu que la croix! écrivait le B. Grignon de Montfort; Si vous le compreniez, vous feriez dire des messes, vous feriez des neuvaines, vous entreprendriez de longs voyages, comme les saints ont fait, pour obtenir du Ciel ce présent. Quand Dieu tout bon vous aura favorisé de quelque croix un peu considérable remerciez-l'en d'une manière spéciale et faites l'en remercier par d'autres, à l'exemple de cette pauvre femme qui, ayant perdu tout son bien par un procès injuste qu'on lui suscita, fit aussitôt dire une messe d'une pièce de dix sous qui lui restait, afin de remercier Dieu de la bonne aventure qui lui était arrivée. »

(b) « La maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens devraient passer la vie? et n'est-ce pas un grand bonheur quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, et qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement? C'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grâce. » (PASCAL, *pensées.*)

et ces grâces que le ciel déverse sur nous sont le prix du sang qui découle de sa croix. Enfants de son sang et de ses douleurs, nous espérerions nous sauver parmi les délices et les plaisirs? N'entendez-vous pas saint Pierre qui vous dit : *Christus passus est pro vobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (PET., II, 21.) *Christo passo in carne et vos eâdem cogitatione armamini?* N'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam.*

Et certes, ne sommes-nous pas entrés en société avec Jésus-Christ? Nous sommes la chair de sa Chair, et les os de ses Os, d'après l'Apôtre. Il est notre Chef et nous sommes ses membres et la soif que Jésus-Christ a eue de la souffrance n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres. Sur la croix : *à planta pedis usque ad verticem non est sanitas in eo;* et dans son Eglise, qui est son corps, tous les fidèles qui sont ses membres doivent porter, imprimées sur eux, les marques de ses souffrances et de sa croix.

Faudra-t-il, pour faire souffrir les fidèles, ressusciter la rage des bourreaux? Non : le monde n'est peut-être pas, aujourd'hui, assez ennemi de la vérité et de la vertu pour les persécuter de la sorte; mais ne craignons pas qu'en dehors des roues et des chevalets la matière manque à notre martyre. La nature a assez d'infirmités; et notre résignation à les supporter nous tient lieu de martyre. Quand la maladie nous étreint, quand la mort nous ravit un proche qui nous est cher, quand nous sacrifions, par suite d'une perte que nous éprouvons, les biens de cette terre et que notre cœur en saigne, c'est du sang que nous offrons à Dieu, et notre patience nous tient lieu de martyre. On dit que les sueurs et les larmes naissent de la même matière que le sang. Si nous suons dans des œuvres saintes entreprises pour la cause de Dieu, si nous versons des larmes sur nos péchés, c'est du sang que nous offrons à Dieu. Les larmes sont le sang de l'âme, selon saint Augustin. Ah! l'occasion de souffrir ne nous manque pas : les affaires ont assez d'embarras; le monde a assez d'injustice; la fortune assez d'inconstance; il y a assez de bizarrerie dans les jugements des hommes, et d'humeur dans leur conduite, pour que le monde et la nature nous imposent la loi de la souffrance; il n'y a donc qu'à nous appliquer à retirer le fruit des douleurs de cette terre.

2067. II. *Jésus, en couronnant le bon larron, nous apprend le fruit des souffrances.* Jésus ne veut pas attendre le jour de sa résurrection glorieuse pour nous faire voir en sa personne le fruit des souffrances; il nous le montre au Calvaire même, dans la personne du larron pénitent. Dieu a une tendresse particulière pour ceux qui souffrent. Il n'est pas nécessaire de le prouver. *Juxtà est Dominus his qui tribulato sunt corde;* il vaut mieux dire les causes de cette tendresse. Or, 1° la première est la contrition d'un cœur repentant. Les âmes qui dans la prospérité ne pensaient pas à Dieu, et s'endormaient dans les plaisirs coupables, sont réveillées par le fouet des souffrances; elles sentent la justice de la main qui les frappe; et la rigueur même de cette main, dans le temps de la miséricorde, leur fait craindre les châtiments que le temps de la justice leur réserve; et c'est ce qui arrive au bon larron. Il entend son compagnon qui blasphème et il s'en étonne. Quoi, dit-il, la rigueur des tourments ne t'a pas encore appris à craindre Dieu? *Neque tu times Deum quod in eâdem damnatione es?* Il se reconnaît coupable; il s'humilie. *Nos quidem digna factis recepimus.* Dieu ne nous frappe durant cette vie qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante; si nous nous humilions aux premiers coups, il suspend son bras. Si donc nous avons quelque souffrance, confessons aussitôt que nous l'avons méritée. Cet heureux voleur, s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un regard vers l'innocent qui souffre avec lui : *Hic vero nihil mali gessit,* dit-il. Cette pensée adoucit ses maux; car pendant que le juste souffre, le coupable ne doit pas se plaindre. Le bon larron nous fait donc voir les deux objets dont nous devons nous occuper dans nos douleurs : Jésus-Christ et nous-mêmes, notre crime et son innocence. Souffrons pour expier nos fautes, souffrons de bon cœur, à la vue d'un Dieu qui souffre pour nous. Ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes.

2° Mais les afflictions, non seulement font naître le repentir de nos fautes, elles sont comme un feu qui éprouve nos vertus et qui les épure. 1) Qui ne sait, par l'enseignement de la foi, que la vertu doit être éprouvée comme l'or dans la fournaise. On ne connaît point la valeur d'un soldat, bien qu'il ait le costume militaire, s'il n'a jamais combattu. Bien qu'une âme ait les apparences et la montre de la vertu, on ne sait si cette vertu est sincère, si elle n'est pas éprouvée par l'adversité. C'est pourquoi saint Paul dit que *patientia probationem operatur, probatio vero spem.* La vertu attend tout de Dieu; mais pour qu'elle espère, il faut qu'elle soit digne de Dieu; et comment le reconnaître, sinon par l'épreuve des souffrances, sans laquelle son espérance est douteuse? Piété délicate, nourrie à l'ombre et dans le repos, tu prétends à l'immortalité, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, une perte de biens, une maladie, une insulte, etc. Tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée. Tu n'étais pas une piété chrétienne; tu n'en étais qu'un vain simulacre; tu n'étais qu'un faux or, brillant au soleil; mais qui s'évanouit dans le creuset.

2) La véritable vertu chrétienne non seulement résiste au feu de l'épreuve, mais elle s'y épure. Nous nous plaignons quelquefois en disant : Pourquoi m'ôte-t-on cet enfant,

ce parent aimé, ces biens, etc. ? Mon attachement à ces biens était bien légitime. Oui, mais à cet attachement légitime se mêle souvent quelque alliage trop naturel qui lui enlève sa beauté. Il faut le mettre au feu, afin de le purifier ; et cela de quelle manière ? Il faut qu'en perdant ces biens, on apprenne combien on péchait en les aimant, dit saint Augustin. En effet, quand on en est privé, le cœur saigne, et on voit qu'on était moins détaché qu'on ne le pensait, et de plus on acquiert l'expérience de la fragilité des choses de la terre. En sorte que la vertu ainsi épurée devient plus agréable à Dieu, qui la couronne. Et c'est ce qui arrive au bon larron. Nous l'avons vu pénitent parce qu'il souffre ; voyons-le en un instant consommé en sainteté. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus, contre lequel tout le monde s'élève avec rage, il se tourne vers lui et lui dit : *Memento mei cum veneris in regnum tuum.* Un mourant, un crucifié, voit Jésus mourant et crucifié et il lui demande la vie et une place dans son royaume. Ses yeux ne voient que des croix et sa foi lui présente un trône. Quelle foi ! quelle espérance ! et cela au moment où tout le monde condamne Jésus, où ses disciples même l'ont abandonné. La foi du larron commence à fleurir, quand celle des Apôtres a été flétrie, dit saint Augustin. Les disciples ont délaissé Celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et le larron reconnaît pour Maître le compagnon de sa mort ; il est digne, par conséquent, d'occuper un haut rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul à la place de ceux qui devaient être les chefs des martyrs. C'est ainsi que la souffrance le fait passer si rapidement du repentir à la perfection et de là à la couronne. Aussi Jésus lui dit : *Hodie mecum eris in paradiso. Aujourd'hui*, quelle promptitude ! *avec moi*, quelle compagnie ! *en paradis*, quel repos !

2068. III. *Jésus condamne le larron qui se raidit contre la souffrance.* Dieu abandonne quelquefois à leur prospérité insensée les méchants qui l'outragent ; mais il sait aussi les punir par des châtiments tragiques ; et le larron impénitent nous fait voir que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Tant il est vrai qu'il faut moins considérer ce que l'on souffre que l'esprit avec lequel on souffre.

Si vous voulez voir l'image de l'enfer, n'allez pas chercher les fournaises ardentes, ni les volcans qui vomissent de leurs cratères, que Tertullien appelle les cheminées de l'enfer, des tourbillons de fumée, de flammes, de soufre ; venez voir un homme qui souffre et qui ne veut pas se convertir. En effet, le caractère de l'enfer ce n'est pas seulement la peine, c'est la peine sans la pénitence. Les Ecritures nous parlent de deux sortes de feu : l'un qui éprouve, l'autre qui dévore ; le premier s'éteint dès qu'il nous a purifiés, c'est la peine avec la pénitence ; le second ne s'éteint jamais, c'est la peine sans la pénitence ; il ne produit que la fureur et le désespoir. Par conséquent, il n'y a rien de plus horrible sur la terre que les hommes frappés de la main de Dieu et en même temps impénitents. Ils portent en eux le caractère essentiel de la damnation. Ils commencent leur enfer ici-bas ; de la croix, comme le mauvais larron, ils sont prêts à être précipités en enfer. On leur arrache les biens de cette vie et ils repoussent ceux de la vie future. Frustrés de toute part et ne sachant à qui s'en prendre, ils murmurent et blasphèment contre Dieu ; et la peine de leurs péchés devient la mère de nouveaux crimes. De deux hommes crucifiés avec le Sauveur, l'un y a trouvé la miséricorde ; l'autre, les rigueurs de la justice. O vous qui souffrez, craignez donc d'abuser de la souffrance et de faire tourner à votre ruine ce qui peut être pour vous un grand moyen de salut. Enfants de Dieu qui êtes sur la croix, gardez-vous de croire que Dieu vous oublie, parce qu'il vous laisse subir les mêmes épreuves que les méchants : il sait bien démêler ceux qui sont à lui. Le même mouvement fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne odeur des parfums ; le vin n'est pas confondu avec le marc, bien qu'ils portent tous deux le poids du même pressoir, et c'est même le pressoir qui les sépare.

Si l'épreuve vous presse, persévérez jusqu'à la fin, la tentation ne persévèrera pas. Mais ce méchant m'accable d'injustice. *Adhuc modicum et non erit peccator.* Il y a longtemps que je souffre. L'infirmité fait paraître long ce qui est court. Quand tout le monde s'empresse pour servir un malade, lui seul trouve toujours qu'on tarde trop de le soulager. *Hodie*, dit Jésus-Christ, cette vie passera comme un jour d'hiver dont le soir touche de si près au matin. Ce n'est qu'un moment que l'infirmité fait paraître long. Oh ! quand nous serons au Ciel, nous nous en consolerons vite. Donc, courage, souffrons, non comme le larron impénitent, mais comme le bon larron, et comme lui *mecum eris in paradiso.*

2069. **16me dimanche.** — *Si licet sabbato curare.* — Les Pharisiens étaient si scrupuleux observateurs du dimanche, qu'ils s'indignaient de voir faire des miracles en ce jour : (Sanctification du dimanche, n. 815.)

2070. **17me dimanche.** — *Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione quâ vocati estis.* Par ces paroles, saint Paul exhorte les fidèles à remplir saintement les devoirs que leur vocation leur impose, et nous mêmes les adressant à ceux qui n'ont pas encore fait choix d'un état de vie, nous les invitons à faire ce choix selon Dieu (Voir n. 1500.)

2071. **18me dimanche**. — *Filius hominis habet potestatem in terrâ dimittendi peccata.* Ce pouvoir il l'a donné à ses Apôtres. (Divinité de la confession, n. 853.) On pourrait aussi à propos des paroles de saint Paul : *Divites facti estis in omni scientia*, demander aux fidèles s'ils méritent cet éloge et parler de l'IGNORANCE, n. 2078.

2072. **19me dimanche**. — *Dicite invitatis. Venite ad nuptias.* (Communion fréquente, n. 1401.)

2073. **20me dimanche**. — A l'occasion de la foi du *Reguli cujus filius infirmabatur*, parler de la Foi.

Adauge nobis fidem. Habete fidem Dei.

I. *Qu'est-ce que la foi ?* (V. n. 485.).

2074. II. *Quels sont ses fondements ?* 1º *La parole de Dieu.* C'est historiquement certain que Dieu s'est manifesté, que des miracles éclatants ont prouvé sa révélation, qu'il a donné à son Église le pouvoir de nous enseigner de sa part ce qu'il a dit lui-même. Les miracles opérés dans l'Église catholique seule, prouvent aussi bien que les vertus des saints qu'elle a produits, que Dieu est avec elle. L'enseignement que l'Église nous donne de la part de Dieu est public et éclatant, il retentit dans toutes les chaires, il est publié dans tous les catéchismes, dans tous les mandements des évêques unis au Pape qui veille comme un pasteur vigilant sur tout le troupeau, sur les brebis et sur les agneaux, or : 2º puisque Dieu a certainement parlé, *il a dû dire la vérité;* car on ne peut pas sans blasphémer supposer qu'il ne sait pas, qu'il ment. La raison nous dit que Dieu a toute perfection à un degré infini, donc toute la science, donc toute la vérité. En nous parlant lui-même, Dieu nous a dit qu'il était le Dieu des sciences et qu'il lui était absolument impossible de tromper.

Voilà le fondement inébranlable de la foi. Aussi l'univèrs croit avec les Apôtres, les martyrs, les docteurs et tous les saints ; et celui qui pour croire voudrait voir des prodiges, serait un grand prodige, lui qui *mundo credente non credit*, comme dit saint Augustin.

2075. III. *Qualités de la foi* : 1º Assise sur une telle base, elle doit être *solide et ferme.* Ce n'est pas un édifice bâti sur le sable, mais sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, l'auteur et le consommateur de notre foi. Donc elle doit résister : 1) aux tentations du démon, aux doutes qu'il inspire ; aux séductions des impies et des incrédules ; aux railleries des libertins et au respect humain. *Multi ex principibus crediderunt in eum, sed non confitebantur : dilexerunt enim magis gloriam hominum quam gloriam Dei.* (Jean, XII, 43.) 2º *docile*, non pas pour accepter des superstitions et des fables : la foi condamne la crédulité, comme l'incrédulité ; mais pour accepter : 1) toute la parole de Dieu, telle qu'elle est, dans son intégrité; Dieu mérite d'être cru, non pas seulement en quelque point de sa doctrine, mais en tout, car il est toute vérité ; 2) pour accepter l'enseignement divin sans examen, sans contestation. N'approfondissons pas trop certaines vérités. » Dès lors que la foi est le fondement du salut, il est bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance. Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité, mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne peut avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite. » (BOSSUET). *Scrutator majestatis opprimetur a gloriâ. In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.*

3º *Pratique.* « Qui dit fondement dit le commencement de quelque édifice, et qui dit fondement dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement il faut donc achever l'ouvrage : et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus.

» Le fondement, d'après les règles de l'architecture, doit être en rapport avec l'édifice. Certes, *ut sapiens architectus posui fundamentum* (I COR. III.

10). Or, ce fondement est grand et solide, ce n'est autre chose que Jésus-Christ, sa divine parole, ses saints exemples. *Unusquisque videat quomodo superædificet.* On ne peut bâtir là-dessus que de grandes œuvres.

« O foi et science des chrétiens ! O vie et pratique des chrétiens ! est-il rien de plus opposé ni de plus discordant que vous êtes ? Voyez la bizarrerie : un fondement d'or et de pierres précieuses, un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'Apôtre (I Cor. III, 12), qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure ! O vie, que vous êtes corrompue ! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si honteuse inégalité, si on la regardait avec attention ? » (Bossuet).

La vie est le principe du mouvement. Il y a donc en ce monde quatre sortes de vie, selon les quatre divers principes qui donnent le mouvement à toutes les actions des créatures vivantes et animées ; la vie végétative, la vie sensitive, la vie raisonnable, la vie chrétienne. La vie végétative, c'est la vie des plantes qui ne font que se nourrir et croître ; la vie sensitive, c'est la vie des animaux qui se conduisent par les sens ; la vie raisonnable, c'est la vie des hommes qui se conduisent par la raison ; la vie chrétienne, c'est la vie des fidèles qui se conduisent par la foi. C'est ce qui fait voir que même dans les familles chrétiennes et catholiques, il y a beaucoup de belles plantes, et, comme dit le Père Le Jeune, de bonnes bêtes et d'honnêtes gens, mais fort peu de vrais chrétiens. Si Jésus-Christ nous dessillait les yeux de l'esprit et de la foi, comme il ouvrit les yeux du corps de l'aveugle de Bethsaïde, nous dirions comme lui : *Video homines sicut arbores ambulantes* (Marc. 8, 24), nous verrions que plusieurs personnes qui sont fort estimées et louées dans le monde n'ont point d'autre vie que celle des plantes, point d'autres ressorts et de principes de leurs actions que ceux des arbres.

Voilà un marchand fort soigneux et diligent, qui travaille nuit et jour, qui voyage par mer et par terre, qui se couche tard et se lève de bon matin ; quel est le principe de tous ces mouvements ? pourquoi fait-il tout cela ? C'est pour acheter de la terre, comme ce noyer et cet ormeau qui jettent des racines de tous côtés pour s'agrafer et s'affermir dans la terre. Cet homme n'était autrefois qu'un petit mercier et c'est maintenant un riche marchand, comme cette plante qui n'était autrefois qu'un petit arbrisseau est maintenant un grand arbre. On dit dans le monde : Voilà une femme de valeur, elle était de naissance obscure, elle n'avait pas grand revenu ; elle a tenu hôtellerie où elle a été une si bonne ménagère, si active et si vigilante, qu'elle a élevé une grande famille, elle a très bien pourvu tous ses enfants et les enfants de ses enfants. Ainsi un cep de vigne jette des racines, suce l'humeur de la terre pour s'élever, s'étendre, jeter des branches et des sarments de tous côtés.

On peut dire, même d'un arbre, voilà un excellent arbre, on en a tiré tant de greffes pour enter et peupler un verger. Vie d'arbre, vie de plante, vous ne vous occupez qu'à vous établir et à vous affermir sur la terre, à vous étendre, vous accroître et vous élever, et encore vous n'avez pas tant d'esprit qu'une plante. Voilà un arbre qui est auprès d'une muraille, n'attendez pas qu'il tourne ses branches du côté où la muraille lui fait ombre, mais du côté qui est plus exposé au soleil. Vous portez vos enfants qui sont vos rameaux du côté des grandeurs du monde, qui est moins regardé du soleil de justice, non du côté de la bassesse, de l'humilité et de la pauvreté, que Dieu regarde plus volontiers. *Humilia respicit.*

D'autres ne vivent que pour la vie sensitive. Un tel travaille bien, est fidèle à ceux qui l'emploient, parce qu'on le nourrit délicatement. Un chien est fidèle à ces conditions. Un autre emploie sa matinée à se friser, à se parer. On le vante, on loue aussi un cheval de son beau poil. Hélas ! que de gens ne travaillent que pour manger, boire, dormir, jouir, ou pour fournir le nécessaire à leurs enfants, mais sans plus d'idées élevées qu'une poule ou qu'un passereau. Qui ne voit qu'aux yeux de Dieu et des gens sensés, ils n'ont qu'une vie animale.

D'autres pensent être bien parfaits parce qu'ils sont raisonnables, la prudence humaine, la probité, la raison sont le principe de leurs actions. On

exerce la justice par une aversion naturelle pour l'iniquité. On donne quelques secours aux pauvres par compassion humaine. C'est être honnête, mais non encore disciple de Jésus-Christ.

Saint Dorothée raconte que visitant un jour les malades du monastère dont il était abbé, l'infirmier s'adressa à lui et lui dit : Mon père, je m'accuse d'avoir eu de grandes tentations de vaine gloire, en pensant que vous admireriez ma diligence, quand vous verriez toutes ces chambres si nettes, ces lits si bien faits et toutes ces infirmeries en si bel ordre. Le saint lui répartit : Mon frère, on peut avouer que vous êtes bon valet de chambre, mais on ne peut pas dire pourtant que vous soyez bon religieux. Ainsi, si vous n'êtes homme d'honneur, juste, équitable et zélé pour le bien public que par inclination naturelle, par probité morale et philosophique, on peut bien dire que vous êtes bon magistrat, homme d'Etat sage, mais non pas que vous êtes vrai chrétien.

Justus meus ex fide vivit. Mon juste, mais non le juste selon le monde. Il parle, il agit, il fait l'aumône, il obéit, non selon la vie des plantes ou des animaux, ni même selon les règles de la raison humaine, car il est disciple de Jésus-Christ qui a dit : *Qui vult post me venire abneget semetipsum.* Par conséquent, non seulement sa sensualité, mais soi-même, sa raison. La foi est au-dessus de la raison autant et plus que la raison n'est au-dessus du corps et des sens; et comme l'homme qui vit en tant qu'homme ne se conduit pas par les sens comme font les animaux, mais par la raison, ainsi celui qui vit en tant que chrétien, ne se conduit pas par la raison, comme font les hommes, mais il se conduit par la foi et par les maximes de l'Evangile. Cela vous semble étrange qu'il faille renoncer à votre raison, je crois bien : il semble aussi fort étrange à votre cheval, quand il faut qu'il renonce à ses sens et à ses inclinations. Quand vous courez après un emploi et que vous faites galoper votre cheval, tout un jour sans relai, il trouve cela bien dur ; et si vous lui disiez qu'il est nécessaire, que c'est pour obtenir un emploi, il ne vous entendrait pas ; aussi ne vous amusez vous pas à le lui dire, mais vous le contraignez de passer outre. La foi est au-dessus de la raison beaucoup plus que la raison n'est au-dessus du sentiment et de l'inclination du cheval.

La foi vous dicte que pour aller au ciel et vous procurer la félicité de Dieu, il faut faire pénitence, pardonner à ses ennemis, porter sa croix, etc., la nature n'y comprend rien, il faut n'en pas tenir compte et aller toujours et se montrer chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus-Christ, suivre sa doctrine, imiter ses exemples. Les disciples de Pythagore croyaient avoir donné une preuve convaincante d'une vérité, quand ils disaient : Le Maître l'a dit. Nous ne risquons pas de nous tromper, quand nous disons : Jésus-Christ l'a dit et il l'a fait. Quand un apprenti en peinture, en écriture ou en sculpture, a un modèle devant les yeux, si vous lui demandez pourquoi il peint ainsi ce visage, pourquoi il forme ainsi cette lettre : C'est, dit-il, que le modèle est fait ainsi. Si vous demandez à un soldat pourquoi il va d'un côté et d'autre, tantôt aux ailes de l'armée, tantôt à l'arrière-garde : C'est que mon enseigne fait toutes ces marches. Ainsi celui qui est vrai chrétien, vrai disciple, imitateur et soldat de Jésus, pratique telle vertu, non comme les philosophes, parce qu'elle est plus excellente, plus héroïque et plus digne d'un grand courage, mais parce que Jésus l'a enseignée et pratiquée. (D'après Le Jeune.)

Dæmones credunt et contremiscunt. La foi sans la charité, c'est celle des démons; la foi avec la charité, c'est celle des chrétiens. Ne soyons pas de ceux qui *confitentur se nosse Deum, factis autem negant. Si habuero omnem fidem,* etc. *Quid proderit si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat. Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus... Dignus est perdere inutilem fidem,* dit saint Prosper, *qui noluit exercere charitatem.* Et c'est ce qu'on voit tous les jours. Donc, soyons tous comme ce *justus* qui *ex fide vivit.* Que la foi soit la vie de notre intelligence en l'éclairant de ses lumières, de notre cœur en le réchauffant de ses rayons, de nos œuvres en les inspirant, en les dirigeant, en nous donnant la force d'en entreprendre d'héroïques.

Croyons fortement, docilement et pratiquement et nous verrons. *Fides est*

crepusculum gloriæ, comme l'a dit Guillaume de Paris. Les ombres disparaîtront. *Videbimus eum sicuti est, facie ad faciem.*

2076. **Autre sujet.** — A propos de ce père désolé, faire remarquer que la sollicitude des parents pour leurs enfants est leur principal devoir : traiter par conséquent des obligations des parents comme au n° 502 ; et on pourrait avec fruit y ajouter le passage suivant de saint Jean Chrysostome : « *Si quis suorum, etc.* Que pensez-vous qu'il faille entendre par ce soin ? Peut-être direz-vous celui de fournir aux enfants les choses nécessaires à la vie ? Pour vrai, je crois qu'il s'agit des soins de l'âme. Si vous me trouvez tort, je n'aurai que plus sûrement raison ; car si l'Apôtre parle ainsi à propos des soins physiques, s'il condamne de la sorte, s'il met au-dessous de l'infidèle celui qui refuse aux siens le pain de chaque jour, quelle part fera-t-il à celui qui néglige ce qui est bien plus grand et plus nécessaire ? Faisons donc toucher du doigt quel grand péché c'est de négliger les enfants, que c'est le comble de la malice. Le premier degré de malice, d'iniquité, de cruauté, c'est de mépriser ses amis... Que dis-je, j'allais oublier que Dieu avait fait une loi aux Juifs de ramener ou de relever les animaux de leurs ennemis, s'ils venaient à s'égarer ou à faire une chute. Le premier degré de malice est donc de ne pas prêter secours aux animaux de ses ennemis, le second de négliger ses ennemis eux-mêmes, le troisième de mépriser les hommes, le quatrième de négliger les gens de sa maison, le cinquième de ne pas s'occuper de leur âme plus que de leur corps, le sixième de négliger non seulement le salut des gens de sa maison, mais encore celui de ses propres enfants, le septième de ne chercher personne pour avoir soin d'eux, le huitième d'écarter ceux qui de leur propre gré voudraient leur donner des soins, le neuvième de ne pas se contenter de les écarter, mais de les attaquer. » Si saint Jean Chrysostome vivait aujourd'hui, il ajouterait un dixième degré : c'est celui qui consiste à confier ses enfants à ceux qui peuvent les perdre. Il dit en effet plus loin : « Quelle utilité y a-t-il à envoyer des enfants à des maîtres, chez qui ils apprendront plutôt les vices que les lettres, chez qui en étudiant ce qui est le moindre, ils perdront ce qui est plus important : la vigueur de l'esprit et toute disposition à la vertu ? Si les enfants deviennent pervers, continue-t-il, n'en cherchons point d'autre cause que la folie avec laquelle les parents recherchent les avantages de la vie présente. Comme ils n'ont que ces avantages devant les yeux, et qu'ils croient qu'il n'est rien qu'on doive leur préférer, ils en sont amenés forcément à négliger et leur âme et celle de leurs enfants.

« Ces parents, et que personne ne pense que je le dise sous l'influence de quelque passion, ces parents sont plus scélérats que ceux qui assassinent leurs propres enfants. Les assassins séparent l'âme du corps, et les parents dont je parle livrent l'âme et le corps aux flammes de l'enfer. La mort corporelle est un tribut que nous devons tous payer à la nature ; mais cette mort spirituelle aurait pu être évitée, si par leur négligence, les parents n'en avaient porté le coup contre leurs enfants. La résurrection triomphe de la mort corporelle ; mais la perte de l'âme est sans remède. — Que dites vous à vos enfants ? Un tel, né dans une condition vulgaire, a amassé des richesses, il a bâti des maisons ; un autre a obtenu une charge honorable .. En leur répétant sans cesse ces refrains, vous leur fournissez matière à tous les maux ; vous leur inspirez des passions violentes, celle de l'argent et celle de la vaine gloire plus dangereuse encore. L'une suffit pour tout renverser ; mais quand elles fondent toutes les deux à la fois sur un jeune cœur, semblables à deux torrents, elles en arrachent tous les germes du bien et entassent un tel amas d'épines, de sable et de boue, qu'elles rendent cette âme stérile et infructueuse. Qui donc serait assez insensé pour avoir confiance au salut d'un enfant ainsi élevé ? » Jérémie dit en effet : *Quand l'Ethiopien changera la couleur de sa peau, et le léopard les bigarrures de la sienne, vous qui avez appris le mal, vous pourrez faire le bien.* (XIII, 23). Il n'y a qu'un miracle de la grâce qui puisse réparer les ruines d'une mauvaise éducation (1). Comment les parents aveugles ne voient-ils pas qu'ils

(1). Rien ne fait mieux sentir la différence qu'il y a entre une éducation chrétienne

attirent sur leurs enfants la colère de Dieu ? Sans doute, au jugement de Dieu les enfants ne seront pas punis pour les crimes de leurs parents ; mais souvent en ce monde Dieu châtie dans les enfants les fautes de leurs parents. Saint Thomas montre évidemment que cette disposition de la justice de Dieu est très juste et très raisonnable. Et pour bien éclaircir son raisonnement, il suppose que toute peine qui arrive à quelque créature que ce soit, est une punition ou un remède, ou une punition et un remède tout à la fois. Par exemple, vous condamnez un voleur à être pendu, c'est une punition et non un remède pour lui. Un prince très innocent devient malade, le médecin le condamne à être saigné, c'est un remède et non une punition. Vous condamnez un bandit à être battu de verges, c'est une punition de son péché passé et un remède préservatif, s'il est sage. Dieu donc étant très miséricordieux et très juste tout ensemble, afflige souvent les enfants pour les crimes de leur père ; et c'est punition pour le père. Quand c'est un crime de lèse-majesté, on les dégrade de leur noblesse, on les déclare roturiers, et très justement ; car il est permis de punir un criminel en tout ce qui lui appartient, de confisquer ses biens, d'abattre ses statues, de raser sa maison;

et une mauvaise éducation, que l'histoire de deux frères, tous deux nés dans le même palais, Vinceslas et Boleslas, de Bohême.

L'éducation de Vinceslas fut confiée à sa grand'mère, Ludmille, femme d'un grand mérite et d'une rare vertu, puisque l'Eglise l'honore comme une sainte et la Bavière comme sa patronne ; sa fête est célébrée le 16 septembre. Boleslas resta entre les mains de sa mère, Drahomire, princesse sans religion et sans piété, qui joignait à une vanité insupportable un grand fond de cruauté et de perfidie. Ludmille tâcha d'imprimer dans le cœur de Vinceslas l'amour de Dieu et de la vertu ; elle lui répétait souvent les paroles de l'Evangile et lui racontait les plus beaux traits de la vie des saints. Par l'intelligente et religieuse éducation qu'elle lui donna, elle en fit un grand saint et un martyr. Drahomire, au contraire, ne cherchait qu'à inculquer dans l'esprit et le cœur de Boleslas les maximes du monde, l'amour de la grandeur et de la domination, ne réprimant aucun de ses caprices, lui laissant tenir des discours licencieux et proférer des paroles blasphématoires Une telle éducation fut cause qu'il alla jusqu'à attenter à la vie de son père pour lui ravir la couronne, et qu'il trempa ses mains dans le sang de son frère, en l'assassinant dans une église où il s'était rendu pour prier. Voilà donc deux frères dont l'un est saint et l'autre un tyran, l'un est un martyr, l'autre un assassin ; l'un est honoré sur nos autels, tandis que la mémoire de l'autre est détestée des peuples. D'où vient cette différence ? De la différence d'éducation reçue.

Lingua universitas iniquitatis, c'est l'école, l'université où la jeunesse apprend le mal. Rien n'enseigne le vice aux autres comme la langue coupable. Si vous faites un contrat usuraire, vous le cachez à vos enfants, c'est à leur insu que vous commettez certains crimes, mais votre langue débordée leur est une école où ils apprennent toute sorte de vices, non en théorie, mais en pratique, vous leur en donnez la teinture ; ils apprennent à votre école à blasphémer, parce que vous parlez avec grande estime des grandeurs du monde, des biens de la terre, des aises du corps, l'ayant appris de vous, ils l'enseignent à leurs enfants, leurs enfants ; à leurs arrière-neveux ; ainsi le péché se provigne et passe de génération en génération, et s'ils viennent à mourir en bas âge, vous mettez leur salut en très grand danger ; car c'est une erreur de croire que les enfants soient innocents, quand ils blasphèment ou disent d'autres mauvaises paroles, les ayant apprises de vous. Ecoutez ce qu'en disent les deux plus grands docteurs de l'Eglise romaine; saint Augustin écrit : « Les membres des enfants sont quelquefois innocents, et leur esprit ne l'est pas, parce que leurs membres sont trop faibles pour faire le mal, et leur esprit assez malin pour le désirer.» Et saint Grégoire le Grand raconte que de son temps un enfant de cinq ans, auquel son père avait appris le blasphème, fut emporté par le démon au moment où entre les bras de son père, il venait de blasphémer.

L'histoire nous apprend qu'en 1271 un gentilhomme tenant et caressant sur une galerie fort haute le fils unique du roi de Navarre, le laissa tomber, par mégarde, sur une pierre ; le voyant tout en sang et aux abois, il cria d'une voix plaintive : Attendez que je meure avec vous, et que j'efface volontiers par mon sang la faute que j'ai faite involontairement ; et en disant ces paroles, il se précipita. (Andreas Favin. lib. 6). Votre enfant qui est baptisé est plus l'enfant de Dieu que le vôtre ; si par votre négligence ou par votre mauvais exemple, et votre maudite coutume de jurer, ou de parler avec estime des biens de la terre, des grandeurs du monde et des aises du corps, vous le laissez tomber dans de mauvaises habitudes, dans le blasphème, l'ambition, l'avarice, ou la volupté sensuelle, quel reproche en devez-vous attendre de Dieu ? Quel regret en aurez-vous à la mort? ne direz-vous pas que vous méritez très justement d'être précipité comme lui, en l'abîme épouvantable de la damnation éternelle ? *Videte ne contemnatis*.

l'enfant est une partie du père, un autre lui-même, son image. Le père est souvent plus affligé par l'affliction de son fils que par la sienne propre. Témoin Pharaon qui fut insensible à toutes les autres plaies et fut touché par la mort de son premier-né. Cela est une médecine préservatrice pour l'enfant qui apprend par ce châtiment à ne pas tomber dans les péchés de son père, comme le médecin ordonne quelquefois à un enfant certain régime ou certaine potion pour le préserver d'une maladie qui est héréditaire dans une famille; et Dieu punissant ainsi le crime d'un père dans son enfant, veut que le père rentre en lui-même, se range à son devoir et se guérisse par cette affliction, comme on applique le cautère au bras pour détourner la fluxion des yeux; et si l'enfant a contracté par imitation le péché de son père, la peine lui est punition et médecine tout ensemble.

Et, supposé qu'il n'arrive aux enfants aucun châtiment de Dieu pour les fautes de leurs parents, il leur en survient d'assez terribles de leurs parents eux-mêmes; car les parents vicieux rendent vicieux leurs propres enfants. Leurs exemples qu'ils ont sous les yeux tout le long du jour, sont un plus grand danger que les plus périlleuses occasions. *In filiis cognoscitur vir.* A la manière de faire d'un enfant, on connaît facilement quel est son père. Le père est l'original, le fils la copie.

Péroraison d'après le P. Le Jeune. — *Salus infantium lucrum parentum*, dit saint Jérôme. C'est la bénédiction de Dieu sur une maison. Dieu promit et donna la bénédiction à Abraham parce qu'il n'avait pas épargné son propre fils, et il frappa de mort le grand prêtre Héli parce qu'il n'avait pas châtié ses enfants. Dieu a tant à cœur de vous assurer le respect et l'obéissance de vos enfants, pourquoi ne chercheriez-vous pas à le faire respecter d'eux? Vous n'aurez point d'inquiétude au sujet de vos enfants s'ils sont vertueux. Ils vous feront honneur, même devant les hommes. Vous laisserez à vos enfants mêmes un souvenir de bénédiction. Quelle sera votre joie au ciel de vous trouver avec eux. Le fils dira : *Gloire au Père* de m'avoir donné sur la terre un père qui m'a sauvé. Le père dira : Gloire au fils qui par son sang versé a mérité le salut à mes enfants et à moi. La mère, à son tour : Gloire au Saint-Esprit qui a su inspirer à mes filles l'horreur du monde, l'amour de la pureté. Et le père, la mère et les enfants mêleront éternellement leurs chants de joie et d'actions de grâces (1).

(1) *Autre péroraison d'après le même. Eripe me de inimicis meis.* Quels sont les ennemis de l'homme? d'après la manière commune de parler, ce sont le monde, le démon, et la nature inclinée au mal; mais N. S. nous en fait connaître d'autres bien plus dangereux.

Votre fille ou votre nièce vous est plus dangereuse que le monde. Le monde ne vous porte plus aux vanités, aux danses; ce n'est plus de votre âge; mais vous y allez pour conduire votre fille que vous fardez et parez. Vous avez changé d'âge, non d'inclination. Satan ne vous a pas enlevé une vocation religieuse; et vos parents vous empêchent injustement de la suivre. Souvenez-vous qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Votre enfant vous est plus dangereux que tout autre ennemi. Un ancien philosophe voyant un jeune homme qui mangeait avec trop d'avidité, donna un grand soufflet à son maître qui ne le reprenait pas. Dieu vous punira pour toutes les fautes de vos enfants dont vous avez été cause par vos paroles, vos exemples, vos négligences. Vous êtes plus dangereux pour votre enfant que le démon. Satan ne lui apprend point à blasphémer; s'il n'entendait point jurer, quand il vivrait l'espace de cinquante ans, quand il aurait tous les démons auprès de lui, il ne jurerait pas seulement une fois. Il jure comme vous, il vomit les mêmes blasphèmes, les mêmes malédictions que vous; c'est qu'il a appris en votre école cette détestable leçon.

Vous lui êtes plus dangereux que la chair. L'innocence de son âge l'empêcherait de savoir ce que c'est que le vice, s'il n'entendait pas vos paroles lascives, s'il ne voyait certaines libertés coupables.

Hélas! le pauvre enfant, qui n'en aurait pitié! Il vous a été donné pour en faire un enfant de Dieu, un ornement de l'Église, un habitant du paradis, et vous en faites une proie de Satan, un opprobre du christianisme, un tison du four de l'enfer. C'est donc avec raison que saint Jean-Baptiste nous crie : Faites pénitence. Faisons pénitence pour nos péchés, de peur que Dieu ne les punisse en notre postérité. Faites pénitence pour les péchés de vos enfants, de peur que Dieu ne vous en punisse puisque vous en êtes la cause, ou au moins humiliez vous beaucoup devant Dieu, et dites souvent. *Ne reminiscaris, Domine, peccata mea vel parentum meorum.*

2077. **21me dimanche.** — *Suscipe hostias quibus et te placari voluisti et nobis salutem restitui.* (Secrète : *La messe,* nº 1461).

2078. **22me dimanche.** — *Da ut hæc oblatio a reatibus expediat et ab omnibus tueatur adversis.* (Secrète : La messe, manière de l'entendre, nº 1472).

Autre sujet. *A propos des paroles de l'Epître : Charitas vestra magis ac magis abundet in omni scientia,* on peut traiter le sujet suivant.

De l'ignorance.

Evigilate justi, et nolite peccare ; ignorantiam enim Dei quidam habent (I. Cor., xv. 34). Prenons garde, ne péchons pas Il y en a qui ont l'ignorance de Dieu. Cette plaie existe parmi nous, sondons-en la profondeur, et indiquons les remèdes qui en peuvent guérir.

I. *L'ignorance existe.* Notre siècle ne manque ni de soi-disants philosophes, ni d'écrivains, ni de savants ; mais à mesure que la lumière se fait sur les choses visibles, pour les choses éternelles et invisibles les ténèbres deviennent plus profondes. C'est en vain que l'Eglise fait luire le flambeau de la vérité, on ne daigne même pas le regarder. En sorte que les temps d'aujourd'hui sont semblables à la lune qui, par moments a une partie de sa surface éclairée par le soleil, tandis que l'autre est dans les ténèbres. L'indifférence religieuse des temps passés nous a menés à l'ignorance. Les enfants, grâces aux écoles religieuses et au zèle du prêtre ou de saintes âmes qui les instruisent, savent à peu près le nécessaire à leur première communion ; mais bientôt ces notions s'en vont pièce par pièce ; et à mesure qu'on avance dans la vie, les ténèbres deviennent plus épaisses.

Les hommes de toutes conditions, artisans, commerçants, agriculteurs et étudiants sont absorbés par les intérêts du temps, et très habiles pour tout le reste, ils ignorent la science la plus nécessaire ; et attendent pour être éclairés les clartés immenses du tribunal du juste Juge. Les écrivains de notre temps, journalistes, romanciers, historiens, qui tout en paraissant honnêtes attaquent la religion et l'Eglise d'une manière plus ou moins directe, affaiblissent sa morale, justifient les intrigues, l'amour des plaisirs, etc., applaudissent à d'iniques lois, dénigrent les institutions religieuses ; les philosophes qui jugent mal le catholicisme, qui nous ramènent sous le nom de progrès à d'anciennes erreurs depuis longtemps proscrites; les politiques qui mettent la religion en dehors de leurs calculs, qui ne veulent pas que l Eglise ait quelque droit sur la société chrétienne, qu'elle n'ait pas même celui de dire aux Hérodes modernes ce que Jean-Baptiste ne craignait pas de dire à cet Hérode qui lui fit trancher la tête : *Non licet* ; cela n'est pas permis, ces soit-disant catholiques qui veulent être indépendants de l'Eglise dans leur conduite publique, enfin les impies eux-mêmes, qu'est-ce qui les inspire le plus souvent ? D'autres diront sans doute que c'est la méchanceté. Cela peut être pour quelques-uns. Mais le plus souvent, c'est l'ignorance, comme le font voir aux moins habiles, la plupart des écrits de nos jours. *Quæcumque enim ignorant blasphemant. Impius ignorat scientiam.* (Prov. xxix., 7). Le mal est incontestable.

II. *Il est profond dans ses suites* : 1º *par rapport à Dieu* dont il ruine les desseins de miséricorde. Les anciens sages se flattaient comme ceux de nos jours, d'avoir tout étudié ; mais moins orgueilleux que ceux de nos jours, ils avouaient du moins la faiblesse de leur raison, et ils reconnaissaient que l homme, avait besoin que la divinité vînt l'instruire de ce qu'il lui importait le plus de savoir. Confessant son ignorance, le peuple le plus civilisé de la terre avait élevé un autel *au Dieu inconnu* ; et saint Paul parlant à ses savants et à ses philosophes, leur disait : *Ce Dieu que vous honorez sans le connaître, je vous l'annonce* ; et il leur prêchait Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, qui est venu à nous plein de grâce et de vérité et qui nous a laissé son Eglise avec sa doctrine, comme un flambeau qui éclaire la route de l'homme à travers la nuit de toutes les erreurs. L'Eglise n'a jamais failli à cette grande mission ; et depuis 20 siècles elle est le fanal des nations et du monde, mais ce guide on ne le suit pas, ce maître divin on ne prend pas la peine de l'entendre. On ferme les yeux à cette lumière. Au lieu de marcher aux feux de ce soleil, on suit des astres errants. Voilà un savant qui fait du bruit par ses systèmes extravagants, on le prend pour oracle ; un homme d'esprit plaisante contre la religion, on se laisse subjuguer par ses railleries. Il n'est pas de rêveur insensé qui n'ait des libertins qui le croient. On aime mieux s'attacher à des misérables que d'écouter Jésus-Christ et son Eglise. Tout est bon pourvu que ce ne soit pas lui ; et on fait tout pour oublier ce qu'on a appris de sa doctrine. La lumière brille au milieu des ténèbres et les ténèbres ne les comprennent pas, et refusent même de la regarder. C'est en vain, mon Dieu, que vous offrez la manne céleste, le pain vivant de la vérité à ces âmes aveugles ; elles regrettent les oignons de l'Egypte. Le fruit de votre incarnation, de vos courses apostoliques et de votre mort est donc perdu pour ces ingrats.

2° *Que l'ignorance égare*. On a beau fermer les yeux, le soleil brille, notre ignorance volontaire n'empêche pas à la vérité de subsister, de se dresser devant nous dans son inflexible force ; et cette clarté divine par là même qu'elle est méconnue, laisse aux ténèbres toute leur pernicieuse action, comme le soleil laisse s'étioler dans l'ombre les plantes qu'on soustrait à sa chaleur en les enfermant dans un souterrain, ou dans une cave obscure. Il n'est donc pas surprenant de voir produire de nos jours à l'erreur tous les funestes effets qu'elle a engendrés parmi les païens. Bien plus, l'erreur dans nos temps étant volontaire, est par la même plus coupable, et par conséquent elle doit entraîner les plus fatales conséquences. Les nations infidèles, si elles avaient comme nous les moyens de s'instruire, se convertiraient à la foi, et mèneraient une vie sainte. Ayant tous les secours sous la main nous, nous ne voulons pas en user. *Væ tibi Corozaim, væ tibi Bethsaida. Qui evitat discere incidet in mala*. Prov. XVII, 16, dit le Saint-Esprit, et il n'est pas étonnant que cette parole se réalise pour nous, qui méprisons même la science du salut. Si *Doctrina bona dabit gratiam ; in itinere contemptorum vorago*. Prov. XIII, 15. Gouffre profond dont il faut sonder les abîmes 1) Fruit de l'indifférence, de la négligence en matière religieuse, l'ignorance augmente encore ce sommeil voisin de la mort où certains hommes sont endormis, s'occupant de tout, excepté de Dieu et de leur âme, dont on ne connaît plus la valeur ; Or, *ubi non est scientia animæ non est bonum*. Prov. XIX, 2. En effet *qui ambulat in tenebris nescit quo vadat*. Joa. XII, 35. Il marche à tâtons à travers les précipices dont est semée la vie, et il s'égare.

(a) Son intelligence s'égare. *Verbum enim Domini projecerunt et sapientia nulla est in eis*. Jer. VIII, 9. On ne sait plus répondre aux objections contre la religion. Saint Pierre disait aux fidèles de son temps, qu'ils devaient toujours être prêts à rendre raison de leur foi et de leur espérance à quiconque le leur demanderait (1 Pet. III, 15) ; mais un ignorant n'a rien à dire pour donner la foi aux autres, ni pour défendre la sienne. *Conticuit populus meus, eo quod non habuerit scientiam*. Os. IV, 6. Non seulement il n'a rien à répondre aux objections et aux railleries, mais il accepte sans défense tout ce qu'on lui débite d'absurde. Il ne connaît pas Jésus-Christ, ni l'Eglise, ni les bienfaits qu'en ont retirés la civilisation et le monde ; et au lieu d'admirer les chefs-d'œuvre de Dieu, il donnera ses éloges au premier charlatan qui lui débitera des erreurs nouvelles. Il ne connaît pas les docteurs de l'Eglise, le génie incomparable d'un saint Augustin ou d'un saint Thomas, il ne peut donc les admirer ; mais en revanche, il se pâmera d'étonnement devant le premier écrivain qui lui racontera des fables. Il ne connaît pas les saints, les grands bienfaiteurs de l'humanité, ni les œuvres de la charité catholique dans le monde, et le premier qui lui parle de bienfaisance lui semble bien supérieur à saint Vincent de Paul. Enfin, il n'a plus d'idées justes, il ne pense que par un mauvais journal, ou par les discours des autres, il ne sait plus démêler le vrai du faux, le bien du mal ; on n'y voit pas clair pendant la nuit, on prend des branches d'arbres pour des fantômes, et des feux follets pour des étoiles. (1)

(b) Cet égarement de l'esprit amène celui de la volonté. On ne sait plus avoir en hor-

(1) [illegible]

reur des doctrines perverses, puisqu'on n'en comprend pas les écarts, ni les suites funestes ; on n'a plus le courage de pratiquer une religion dont on n'admire ni la doctrine ni les bienfaits ; de là de honteuses lâchetés. Un musulman se vantera de l'être ; un chinois, un sauvage n'ont pas honte de professer leur religion ; et un chrétien rougira de l'Evangile, la seule philosophie, la seule sagesse, la seule religion qui honore Dieu et l'homme. Quelle honte ! quel abaissement ! *Doctrina sua noscetur vir : qui autem vanus et excors est patebit contemptui.* Prov. XII, 8.

Mais ce n'est pas tout. Le monde sans le Christianisme a été livré à une corruption hideuse; celui qui repousse le Christianisme doit s'attendre à se rouler dans les mêmes fanges. Ecoutez : *Non est enim veritas... et non est scientia Dei in terrâ, maledictum et mendacium et furtum et adulterium inundaverunt. Propter hoc lugebit terra, et infirmabitur omnis qui habitat in eâ* (Os. IV. 1, 2, 3). *Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam et nobiles ejus interierunt fame, et multitudo ejus siti exaruit* (Is. V. 13). *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino, et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum, et incurvabitur homo, et humiliabitur vir, et oculi sublimium deprimentur* (Ibid. 14, 15). *Et exaltabitur Dominus exercituum in judicio.* (Ibid. 16).

Au jugement, en effet, s'accomplira cette parole : *Si quis autem ignorat, ignorabitur* (I COR. XIV 38). C'est alors que les réprouvés diront : *Erravimus à viâ veritatis, et justitiæ lumen non luxit in nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis* (SAP. V. 6). *Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus* (SAP. V. 7). O mes frères. *Testificor in Domino ut jam non ambuletis sicut et gentes ambulant in vanitate sensûs sui, tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati à vita Dei per ignorantiam quæ est in illis propter cæcitatem cordis ipsorum* (EPH. IV 17, 18). Dites donc avec le Sage : *Ne adincrescant ignorantiæ meæ, et multiplicentur delicta mea, et peccata mea*

l'orgueil ou à la volupté, par la raison que j'ai dite plus haut. Il s'aime d'un amour infini dans ce qu'il a de plus intime et de plus grand, sa pensée, son intelligence.

» Mais possedât-on tous ces avantages ensemble, ce ne serait jamais que la possession de l'homme imparfait et misérable, et le cœur ne tarderait pas à demander d'autres biens. J'ai été tout, disait l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trone des Césars, j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien. Voila le mot qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse. Parcourez les autres champs de la gloire, interrogez les philosophes et les favoris des Muses, depuis Homère et Pline l'ancien, jusqu'à Voltaire et Diderot, vous n'entendrez que des plaintes amères et des cris de douleur. Semblables à ces dieux du paganisme que les vers rongent sur leurs autels, l'ennui, le dégoût, les soucis, rongent en secret ces âmes superbes, dont le vulgaire imbécile envie la felicité.

» Ainsi des autres états, car l'orgueil est partout. Peuple, grands, savants, ignorants, tous se fatiguent pour etre admirés, pour s'elever dans l'esprit des autres et dans leur propre imagination. Presque toutes les vaines occupations des hommes n'ont pas d'autre but ; et c'est uniquement pour agrandir l'idée qu'il a de lui-même, que l'un ravage la terre, et que l'autre passe sa vie a en étudier les productions ; que l'un se renferme dans son cabinet pour écrire un livre et que l'autre va se faire tuer à mille lieues de chez lui pour un morceau de ruban, qui, en l'exaltant dans sa propre estime, le distraira, croit-il, du souvenir importun de son néant et de sa misère. Nos opinions, et jusqu'à nos divertissements les plus frivoles, n'ont guère d'autre mobile ; nous y cherchons avidement un sentiment tel quel de supériorité, qui nous dérobe à celui de notre imperfection réelle ; et notre orgueil est tout ensemble si desordonné et si indigent, qu'il n'est rien qui ne puisse lui servir de pâture : le hasard d'une carte, les chances favorables d'un dé, et, chose horrible à imaginer, la séparation même de Dieu, et la perte de toute espérance.

» Voilà où nous en venons, lorsque, essayant, de découvrir en nous-mêmes notre bien, nous nous flattons de le trouver dans la triste contemplation de notre propre excellence. Et comme tout est excès, désordre, la où il n'existe point de règle ou de vérité, cette espèce de culte intellectuel et d'adoration que l'homme se rend, le conduit à un mépris excessif de lui-même. Fatigué d'un labeur sans fruit, il se rabaisse autant qu'il avait voulu s'elever. Il dédaigne son intelligence, et la dégrade jusqu'à lui préférer l'instinct des brutes. Il lui reproche de l'avoir trompé par de mensongères promesses, et cherchant désormais un bien-être indépendant de l'âme, il s'aime dans ce qu'il y a en lui de plus aveugle, ses sensations, selon la remarque profonde de saint Paul : « Leur intelligence étant obscurcie d'épaisses « ténèbres, aliénés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance que produit en eux l'aveuglement du cœur, « ils s'abandonnent, par désespoir, à l'impudicité et à toutes les œuvres immondes. »

» Mais la disproportion entre l'amour et son objet, entre les facultes et les desirs, étant ici bien plus grande encore, l'homme n'est jamais si misérable que lorsqu'il se laisse assujettir aux sens. Tout l'être moral est alors en souffrance, et, a la courte ivresse du plaisir, succède soudain le trouble, le remords déchirant, les longues et douloureuses angoisses.

» Le premier effet, l'effet inévitable des habitudes voluptueuses, est de lier les puissances de l'âme, et d'en exclure toute autre pensee que celle des vils plaisirs dont elle s'est rendue l'esclave. Distrait par des désirs sans cesse renaissants, obsédé par d'impurs fantomes, l'esprit perd sa vigueur et sa fécondité, tout s'altère et dépérit, la mémoire s'eteint, le caractère s'énerve, le cœur se dessèche. On ne sait plus aimer, ni compatir, ni répandre les delicieuses larmes de l'attendrissement. Le visage même s'empreint d'une expression dure et repoussante. Des traits heurtés et morts annoncent que la source des doux sentiments, des pures émotions, des joies innocentes est tarie. On dirait que la vie s'est réfugiée tout entière dans les organes. Mais les organes mêmes s'usant bientôt, les infirmites, les maladies, les souffrances accourent en foule. J'ai vu, et le souvenir m'en sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante, offrir à la fleur de l'âge, la dégoûtante image d'une complète décrépitude.

» A leur aspect on croyait entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre. » DE LAMENNAIS.)

abundent et incidam in conspectu adversariorum meorum, et gaudeat super me inimicus (ECCLI. XXIII. 3). Et prenez

III. *Les remèdes* pour guérir cette plaie. *Cor prudens possidebit scientiam*, dit le Saint-Esprit, *cor autem rectum inquirit scientiam* (PROV. 27. 21).

Il y en a dont il est écrit : *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (TIM. III. 7). C'est qu'ils étudient toute autre science que celle de la religion et de Dieu. C'est cette dernière science, la plus noble, la plus utile, la plus nécessaire de toutes qu'il faut chercher ; et elle est à la portée de tous ; car Dieu veut le salut de tous les hommes. « Pour la plupart des hommes, destinés à passer dans de continuels travaux cette vie triste et rapide, la seule connaissance indispensable est celle de Dieu et des devoirs qu'il nous impose. Qui sait cela, en sait assez pour être heureux et pour rendre heureux les autres. Le peu que l'homme peut apprendre de plus, ne sert souvent qu'à le corrompre et presque toujours qu'à le tourmenter. » (DE LAMENNAIS).

« La science des choses extérieures, a dit Pascal, ne nous consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction ; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. »

Non cesses, fili, audire doctrinam, nec ignores sermones sapientiæ (PROV. XIX. 27). Il ne faut jamais cesser de l'étudier. Et pour y réussir il faut : 1° éviter ce qui peut la ruiner en nous, c'est-à-dire les mauvais journaux, les mauvais livres, les mauvais discours ; et 2° prendre les moyens d'acquérir l'instruction religieuse qui nous manque. Ces moyens sont faciles. 1) La sanctification du dimanche et l'assistance aux prônes, aux sermons du carême, aux catéchismes surtout de persévérance. L'assistance au catéchisme est utile à tout âge. *Non cesses.* Est-il un métier si vil qu'on n'ait besoin de l'étudier si on veut y devenir habile ? Et la science de Dieu, l'art de se sanctifier, le plus difficile de tous... 2) Les bonnes lectures, le *Livre de tous*, le catéchisme en famille le dimanche et dans les veillées d'hiver. Que les parents n'oublient pas que c'est un devoir rigoureux pour eux d'instruire leurs enfants des vérités du salut. Ils les envoient aux écoles, c'est bien. Si ces écoles sont chrétiennes, les enfants y apprendront ce qu'ils ne peuvent ignorer sans crime ; mais si dans les écoles on n'enseignait pas la science religieuse, les parents sont obligés plus strictement d'envoyer leurs enfants au catéchisme et de veiller à ce qu'ils le sachent. Au-dessus de la science du temps, il y a celle de l'Éternité ; au-dessus de la science des nombres et des créatures, il y a la science de Dieu, créateur de toutes choses ; au-dessus de la science de faire fortune, il y a celle de gagner le ciel. (*Louer les âmes qui se dévouent à l'instruction des ignorants*).

Evigilate justi et nolite peccare ignorantiam enim Dei quidam habent. (I COR. XV. 34).

2079. **23me dimanche.** — *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero, etc.* (Dispositions requises pour bien prier, v. n. 1341 ; ou bien de la foi comme au n° 2073.)

Autre Plan *du P. Bourdaloue.*

La seule robe de J.-C. guérit cette femme affligée d'une longue infirmité ; que ne peut point, à plus forte raison, pour la sanctification de nos âmes, cet adorable Sacrement, où nous recevons J.-C. même par la communion !

Division : Deux sortes de dispositions ordinaires dans le christianisme, à l'égard de la communion : désir et dégoût. Nous avons besoin d'instruction sur l'un et sur l'autre. Désir de la communion, 1re partie ; dégoût de la communion, 2me partie.

I. *Désir de la communion* ? 1° Motifs de ce désir. 2° Avantages de ce désir. 3° Règles de ce désir.

1° Motifs de ce désir. Ils se réduisent tous à un motif général, où ils sont renfermés, savoir, que toute âme chrétienne doit désirer et souverainement et par dessus toute chose d'être unie à Jésus Christ, puisque c'est en Jésus-Christ qu'elle trouve tous les biens. Or c'est la communion qui nous unit réellement et substantiellement à Jésus-Christ. Mais ce désir de la communion peut-il convenir à un pécheur dans l'état actuel de son péché ? oui : car tout exclu qu'il est de la sainte table par son péché, il peut néanmoins désirer d'y participer, non point avec son péché, mais après s'être lavé et purifié de cette tache. Plus même un homme est pécheur, plus il doit désirer la communion, de la manière que je le viens d'expliquer ; parce que plus il est pécheur, plus il est malade et faible, et qu'il doit par conséquent plus désirer ce qui le peut guérir et le fortifier.

2° Avantages de ce désir. 1) C'est la première disposition à la communion, quoique ce ne soit pas une disposition suffisante. Le sacrement de Jésus-Christ est une viande, et une viande ne profite jamais mieux que lorsqu'on la mange avec appétit. Jésus-Christ se tient honoré de ce désir, puisque c'est une marque de l'estime que nous faisons de ce saint aliment qu'il nous offre.

2) C'est le principe, et comme le mobile de toutes les autres dispositions. Car voulant

communier, et ne voulant pas d'ailleurs communier indignement, je me trouve engagé par là à ne rien négliger de tout ce qui peut me disposer à une bonne communion. Abus de notre siècle : au lieu d'exciter ce désir dans les âmes, on travaille à l'y éteindre, et de là vient que l'usage de la communion est si négligé par la plupart des chrétiens.

3) Règles de ce désir. Il faut que ce soit un désir humble, un désir éclairé ou demandant à l'être, un désir prudent et sage, docile et soumis ; en un mot, un désir chrétien, et non point un désir présomptueux, aveugle, précipité, volage, opiniâtre et entêté. Dès que ce désir aura les qualités convenables, conservons-le, quoi qu'on puisse nous dire pour l'amortir en nous et nous le faire perdre.

II. *Dégoût de la communion.* Il y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu, et il y en a un qui vient de nous-mêmes et de notre fonds. L'un n'est qu'une épreuve de Dieu, ou qu'un châtiment passager de Dieu, et ce n'est point de quoi il s'agit ici ; mais l'autre procède d'une mauvaise disposition de notre cœur, et c'est de cette sorte de dégoût qu'il est question. Voyons-en : 1° le principe, 2° les suites funestes, 3° les remèdes.

1° Principe de ce dégoût : c'est le relâchement de la vie. On quitte les exercices de piété, on ne veut plus tant se faire de violence ni tant veiller sur soi, on s'accoutume à une vie délicate et sensuelle, à une vie dissipée et mondaine : on l'aime et tout ce qui est capable de la troubler, devient insupportable. De là donc l'on conçoit de l'éloignement de la communion, parce qu'elle demande une autre vie que celle-là. Pourquoi tant de communions, dit-on? On se retire de la sainte table, et l'on se met ainsi plus au large. On parlait et l'on agissait tout autrement, à ces temps d'une ferveur chrétienne, où l'on était animé de l'esprit de Dieu.

2° Suites de ce dégoût. Comme le relâchement de la vie porte au dégoût de la communion, ce dégoût par le retour le plus naturel, mais le plus funeste, porte à un nouveau relâchement de vie. Car ce dégoût éloigne de la communion ; et moins on communie, moins on a de grâces, moins on a de forces, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zèle pour son avancement, et par conséquent plus on se relâche. Voilà comment on a vu des personnes dans les plus saintes sociétés, se dérégler, et comment on a vu des sociétés elles-mêmes tout entières se démentir et devenir le scandale de la religion.

3° Remèdes de ce dégoût. 1) S'appliquer à bien comprendre le principe et les suites malheureuses du dégoût où l'on est tombé, et se faire là-dessus à soi-même d'utiles reproches. 2) Ne point suivre le dégoût où l'on se trouve, et agir même contre ce dégoût. 3) Se confier à un directeur dont la conduite soit à couvert de tout soupçon, et prendre ses avis. 4) Avoir recours à Dieu même, et lui demander instamment qu'il fléchisse notre cœur et l'attire à lui.

2080. **21me dimanche.** LA CRAINTE DE DIEU. *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.*

Au commencement et à la fin de son année liturgique, l'Eglise nous parle du jugement ; ne serait-ce point pour nous faire sentir combien elle a à cœur que ses enfants aient la crainte de Dieu, pour nous apprendre qu'au commencement comme à la fin de notre vie, dans le principe comme dans le terme de notre sanctification, nous devons toujours dire : *Confige timore tuo carnes meas, etc.?* Et, mes Frères, il semble qu'aujourd'hui plus que jamais il est nécessaire aux hommes d'entendre cette maternelle leçon, parce que la crainte de Dieu ne semble le partage que de quelques bonnes âmes qui auraient tout lieu d'espérer et de se confier en la miséricorde de Dieu.

Disons donc un mot : I de la nécessité et II de l'excellence de cette vertu.

2081. I. *Nous devons craindre Dieu,* mes Frères. *Initium sapientiæ.* Il semble que la première idée que l'homme se fait de Dieu est une idée de grandeur, de majesté, de justice, et que par conséquent le premier sentiment qui naît dans son âme est un sentiment de vénération, de respect, de crainte révérentielle pour cette majesté souveraine que la foi et la raison lui découvrent. Et il semble, d'autre part, que cette crainte de Dieu est la disposition la plus nécessaire pour l'homme. *Initium sapientiæ timor.* (Ps. xc, 10 ou Eccli., i, 16.) *Dixit injustus ut delinquat in semetipso : non est timor Dei ante oculos ejus.* (Ps. xxxv, 2.) *Quis est homo qui timet Dominum ? legem statuit ei in via, quam elegit.* (Ps. xxiv, 12.) Aussi Dieu qui trace aux hommes leurs devoirs, en sauvegardant ses droits, tout en désirant leur salut, ne leur recommande rien tant que la crainte. Il n'est peut-être pas de mot plus souvent répété dans l'Ecriture que ceux-ci : *timor, timete, beatus qui timet.* Cette loi divine est fondée sur la nature de l'homme qui, comme le remarquent tous ceux qui ont étudié le

-cur humain, est plus sensible aux motifs de crainte qu'aux motifs d'espérance, comme il l'est plus aux motifs d'intérêts qu'aux motifs d'honneur et de devoir. Mais direz-vous, nous sommes sous la loi d'amour et non point sous celle de la crainte; et ce langage est celui de plusieurs âmes qui n'ont rien moins que l'amour de Dieu. Oui, mais le commencement de l'amour, c'est la crainte. La crainte est l'aiguille qui introduit le fil de la charité. Fussiez-vous saints, qu'il faudrait encore vous dire : *Timete Dominum omnes sancti ejus. Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* Ce passage est terrible, dit saint Bernard, et j'ai frémi toutes les fois que j'y ai pensé. Et nous, *nobismetipsis responsum mortis habuimus*, souvent, hélas ! nous sommes pécheurs ; or, le grand levier des âmes pécheresses, c'est la crainte : *Initium sapientiæ timor.* Saint Augustin dit que la crainte seule du Seigneur, qui était présente à ses yeux au milieu même de ses désordres, le retirait du gouffre des voluptés coupables. Et, mes Frères, si les pensées redoutables de notre foi sont mal reçues aujourd'hui de la plupart des chrétiens, si on ne veut entendre parler que de la miséricorde et de l'amour de Dieu, cela veut-il dire qu'on y soit plus sensible qu'à la crainte et que les âmes possèdent l'espérance et l'amour ? Point du tout ; c'est qu'on aime à caresser ses désordres, on a horreur de tout ce qui réveille le remords. *Loquere nobis placentia.*

Ceux qui sont appelés à enseigner la parole de Dieu devraient prendre garde que comme ceux qui donnent plus à manger qu'il ne faut aux malades augmentent leurs maux : ainsi plus on nourrit d'espérance les âmes opiniâtres dans le péché, plus on leur donne de sujet de continuer leur méchante vie. (Le P. de Grenade.) *Ex utroque homines periclitantur et sperando et desperando.* (Saint Augustin.)

Non pas certes, mes Frères, qu'en vous parlant de crainte de Dieu on veuille vous prêcher le découragement et la défiance, c'est loin de notre pensée ; la crainte qui engendre de tels effets est diabolique, ce n'est point la crainte véritable de Dieu. Les démons craignent et n'espèrent pas. C'est-là la crainte servilement esclave. « Le loup prêt à se ruer sur la bergerie voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente : ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte servilement esclave étouffe les affections; elle semble les reprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue, l'inclination qui était forcée se rejettera aussitot sur son premiers cours : par où vous voyez manifestement, qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur, bridée et non éteinte, et retenue plutot qu'abolie. » (BOSSUET). La vraie crainte de Dieu nous fait redouter ses châtiments, il est vrai ; mais surtout le péché qui outrage sa majesté adorable, en provoquant sa justice. Or Dieu châtie celui qui désespère de sa miséricorde ; et il est outragé par le désespoir autant et plus encore que par d'autres péchés. Mais celui qui craint Dieu véritablement, évite ce double écueil qui perd tant d'âmes. *Ex utroque homines periclitantur sperando et desperando.* Dieu a deux pieds, dit saint Bernard, et il ne faut jamais embrasser l'un sans l'autre, car si j'embrasse la justice seule, je désespère; si j'embrasse la miséricorde seule, je tombe dans la présomption. Donc fussiez-vous saints, craignez le Seigneur, et si vous êtes pécheurs, souvenez-vous que *horrendum est incidere in manus Dei viventis. Cum metu et tremore salutem vestram operamini.*

Eh bien ! où en est le monde par rapport à la crainte de Dieu ? Le monde se moque de Dieu, il le blasphème ; le monde se rit des châtiments de Dieu. Où en sont quelques âmes soi-disant pieuses ? elles ne veulent plus qu'on leur parle de la mort, du jugement. Comme si saint Paul ne disait pas : *Consolamini in verbis istis.* Fénelon dit que l'essence du christianisme consiste dans le mépris de la vie présente. Si nous partageons les sentiments du monde, tremblons, nous n'avons pas le commencement de la sagesse. Ne pas craindre Dieu c'est, d'après Bossuet, une sorte d'athéisme pratique. « Ce à quoi nous ne daignons pas penser est

comme nul à notre égard ; ceux-là donc disent dans leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne, enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre ? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale ? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre ; tout ce qu'ils rencontrent les trouble ; et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats ; disons ce qui se voit tous les jours.

Si vous n'avez pas dans le monde des témoins de vos désordres, si vous avez tendu vos pièges si subtilement, qu'ils échappent aux regards humains, vous dites : qui nous a vus ? Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux. Pourquoi ne songez vous pas qu'il a tout vu, qu'il est tout intelligence, que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est la surveillante et son témoin contre vous-même ? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché, vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien et dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo* : *Non est Deus*.

« Si on cherche les causes d'un si étrange aveuglement, on en trouve l'explication dans l'étroitesse étrange de l'esprit humain qui ne voit pas au-delà des sentiments qui l'absorbent. Quand un homme emporté exhale sa colère, il croit que tout le monde est ému des injures que lui seul ressent. L'oisif qui laisse aller toutes ses affaires avec nonchalance, ne s'imagine pas l'activité que d'autres mettent à s'emparer de ses biens. Pendant qu'il dort à son aise, il pense que tout dort avec lui, et il ne se réveille qu'au bruit de la ruine de sa fortune. C'est une illusion semblable qui fait croire à ceux qui oublient Dieu dans l'indifférence, dans les plaisirs, dans l'impénitence, que Dieu aussi les oublie. *Oblitus est Deus*. Mais c'est là une erreur extrême. Si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. Je veillerai, dit-il, sur les pécheurs pour leur mal et non pour leur bien. Par conséquent ne prenons pas sa patience pour un pardon, ni son silence pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux, et il retarde sa justice, car il sait aussi que personne ne lui peut échapper. En attendant que ces femmes infidèles, que ces hommes corrompus et corrupteurs, se couvrent s'ils le peuvent de toutes les ombres de la nuit, au jour arrêté, ils seront découverts, et punis selon leurs œuvres.

« Et certes, peuvent-ils oublier que, si Dieu laisse ses ennemis en repos, il les punit davantage par leur sommeil léthargique et par leur endurcissement même que s'il les frappait des coups les plus terribles. Pour le comprendre, il faut savoir que moins le pécheur se pardonne ses crimes, plus Dieu est disposé à lui faire miséricorde. Dieu n'aime pas le mal ; et quand un homme condamne encore ses propres iniquités, il y a quelque chose en lui qui prend le parti de Dieu, et c'est une disposition favorable pour rentrer dans la grâce ; mais dès que nous en sommes venus à ruiner en nous cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, l'audace de la rebellion est consommée, et il ne reste presque plus de remède. Le prophète Isaïe nous représente Dieu tenant en main la coupe de sa colère. Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, mes frères, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne ?

Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers un nuage épais. C'est ce qui s'appelle, dans les Ecritures, l'esprit de vertige (Isa., IX, 14) qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse, ils jettent quelque regard du coté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété ! ô chasteté ! ô innocence ! ô sainteté du baptême ! ô pureté du christianisme ! Les sens l'emportent sur la conscience ; ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs ! jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans le fond ? un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment : *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* (Is., I, 17.) Et voici un effet étrange. Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis, qu'ils semblent tout à fait morts : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* (Ibid. 20.) C'est l'image des grands pécheurs, qui s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule, ils s'en souviennent sans douleur ; ils s'en confessent sans componction, ils y retombent sans crainte ; ils y persévèrent sans inquiétude, ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu ; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent ; vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un amas de haine et de colère *Thesaurizas tibi iram* (Rom., II, 5), comme dit l'Apôtre : Sa fureur longtemps retenue fera tout-à-coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur, éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere*. Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage, cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. (BOSSUET).

2082. II. La crainte de Dieu est nécessaire, nous l'avons vu ; disons de plus *les avantages qu'elle nous procure. Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus Deum....* (Tobie, IV, 23.) *Quoniam non est inopia timentibus eum.* C'est ce qu'on ne comprend pas dans le monde. *Sine Deo in hoc mundo.* On a trouvé le moyen de reléguer Dieu dans son paradis et de se bâtir un paradis sur la terre en dehors de sa loi. L'homme veut des jouissances, le bien être, la fortune, la réputation, et encore sommes-nous dans une société où on la sacrifie volontiers à l'intérêt et aux plaisirs. Il fut un temps où les chrétiens sacrifiaient tout à la crainte et à l'amour de Dieu ; il en fut un autre avant le christianisme, où les païens eux-mêmes recherchaient la gloire plutot que l'intérêt ou le plaisir ; mais aujourd'hui certains chrétiens de nom plutot que d'effet, sacrifient volontiers tout à l'intérêt et à la passion, tout, même la gloire ; mais *melius est parum cum timore Domini quam thesauri magni et insatiabiles.* (Prov., XV, 16.) Pauvres malheureux, qui ne craignez pas le Seigneur et qui vous endormez dans *crapula et ebrietate*, que votre sécurité est terrible et épouvantable ! Que la vanité dans laquelle vous faites consister votre triomphe, que les jouissances dans lesquelles vous mettez votre bonheur, me paraissent capables de tourmenter votre âme. Ah ! que j'aime mieux, *modicum cum timore Domini quam thesauri*. 1° La vraie gloire pour l'homme est de craindre Dieu, parce que la gloire est inséparable du devoir. *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo* Vous n'êtes plus homme, si vous ne craignez pas le Seigneur ; vous êtes dégradé au-dessous des animaux qui

sont excusables de ne le pas craindre, puisqu'ils ne le connaissent pas. Vous êtes au-dessous des démons. Mais craindre Dieu quelle gloire! Voyez Tobie : *Multa bona*, etc. Auguste vieillard, cette parole vous fait plus d'honneur que votre grand courage et votre noble vie. La crainte de Dieu orne plus magnifiquement votre front que la couronne de cheveux blancs qui recouvre votre tête. *Multa bona habebimus.* — Mon fils, nous sommes plus grands que le monde, si nous craignons Dieu. A côté de cela, mettez un vieillard qui n'a que de l'indifférence pour son Dieu, qui va paraître devant lui sans songer à apaiser sa colère, qui n'emporte que le regret de laisser son bien sur la terre. Quelle ignominie! quelle terreur! Le roi David disait : *Confige timore tuo.* Comparez-lui ces malheureux qui enflés d'orgueil ne se frappent jamais la poitrine et vivent comme si Dieu n'était rien. A côté du jeune homme sage, de la jeune fille pieuse, mettez un libertin et une pauvre égarée et vous direz avec saint Ambroise : *Honor adolescentum est timorem Dei habere.*

2083. 2º La crainte de Dieu c'est le bonheur. *Beatus vir qui timet. Gloria et divitiæ in domo ejus. Beati omnes qui timent Dominum. Beatus qui semper est pavidus.* Ne pourrait-on pas, mes Frères, établir un parallèle entre la prospérité des familles chrétiennes et la fortune de celles d'où la crainte de Dieu est bannie, et n'y trouverait-on pas la preuve que Dieu, dès ici-bas, récompense ceux qui le craignent par les biens mêmes temporels? *Peccatores*, direz vous, *et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias.* (Ps. LXXII, 12.) Ah! sans doute, Dieu ne donne pas toutes ses récompenses en ce monde, comme il n'y lance pas tous les traits de sa colère ; mais il est incontestable qu'il a, même ici-bas, des récompenses temporelles pour ceux qui le craignent. Quand il éprouve ceux qu'il aime, il veut grandir leur mérite et leur récompense. Mais la paix de la conscience, mais l'estime des hommes, mais la santé, ne sont-ce pas là souvent les dons qu'il fait à ceux qui le respectent? Du reste, remarquons-le bien : ce qui fait le malheur de l'homme sur la terre ce n'est pas tant la privation et la douleur que l'esclavage des passions humaines. *Unde bella et lites in vobis?... ex concupiscentiis.* Il n'y a qu'un vrai malheur, c'est le péché. Or, *per timorem Domini declinat omnis a malo* (Prov., XV, 27) *et timor Domini concupiscentias extirpat* (SAINT CHRYSOSTOME.) *Timor Domini odit malum. Ubi Dei timor adest, nullæ perturbationum maculæ mentem nostram contaminant* (GRÉGOIRE DE NYSSE.) Et si, parcourant tous les âges et toutes les positions de la vie, nous mettions en regard, dans chaque âge et dans chaque position, une âme qui craint Dieu et une autre qui ne le craint pas, vous verriez le bonheur et les consolations du juste et le malheur et la tristesse du pécheur. L'homme qui craint Dieu avance dans la vertu, et voilà pourquoi il est heureux malgré ses épreuves, parce qu'il multiplie ses richesses. *Qui timet Deum nihil negligit.* Et puis, attendez la fin de toutes les choses et, comme dit l'Ecriture, vous verrez quelle est la différence entre le juste et l'impie.

Donc, vous êtes bienheureux, chrétiens, qui ne craignez pas celui qui peut tuer le corps, mais celui qui peut perdre l'âme et le corps en enfer; car en vérité, d'après la parole de Notre-Seigneur, c'est celui-là qu'il faut craindre. Cette crainte salutaire vous préserve du péché, vous porte au repentir si vous avez fait une chute, vous excite à ne rien négliger pour plaire à ce grand Dieu que vous respectez. Grandissez encore dans ce sentiment qui vous honore et qui multiplie vos mérites. Et vous, qui craignez les hommes, pauvres esclaves du respect humain, de la vanité, des flatteries, vous qui reculez devant un sourire, qui tremblez comme un enfant devant une vaine ombre de la nuit, et qui oubliez ce que vous devez à celui qui ébranle le monde pour en secouer les impies, priez et demandez ce qui vous manque. *Confige timore tuo carnes meas.* Si vous avez la tentation d'être fiers parce que vous avez secoué le joug de Dieu, hélas! il y a de quoi vous frapper la poitrine et trembler. Si vous disiez : *Propitius esto mihi peccatori*, on pourrait se rassurer sur votre compte; mais si, comme le pharisien, vous vous vantez de ne pas être comme les autres, comme les bonnes femmes qui ont le mal en horreur, vous vous préparez la condamnation que subit cet orgueilleux. Donc, mes Frères, *Deum time et mandata ejus observa, hoc*

est enim omnis homo. Commencez à devenir homme en ayant la crainte de Dieu, etc. (1).

2084. **Autre plan** *pour le même dimanche. Deum time et mandata ejus serva hoc est enim omnis homo* Ce n'est pas être homme que de ne pas reconnaître Dieu et de ne pas le craindre ; car I toute la création, et II l'humanité tout entière nous apprennent à le connaître et à le servir.

2085. I. **La Création.** « Est-il rien de plus manifeste et de plus incontestable, lorsque vous levez les yeux au ciel, et que vous consultez la nature, que l'existence d'une intelligence suprême qui l'anime, qui la conserve et la régit ? Voyez l'année dont le soleil mesure le cours, les mois dont la lune fait distinguer par ses phases les différentes parties : cette succession régulière de la lumière et des ténèbres qui marque à l'homme les heures du travail et celles du repos, ces astres qui règlent la navigation, le temps du labeur et celui de la récolte ; toutes ces merveilles peuvent-elles n'être pas l'ouvrage d'un ouvrier suprême et d'une raison parfaite, puisqu'il faut déjà tant de raison et tant de perspicacité pour les apercevoir et pour le comprendre ? Que dirai je de cet ordre régulier et invariable des saisons et des productions de la terre . du printemps avec ses fleurs, de l'été avec ses moissons, de l'automne avec ses fruits, de l'hiver avec ses frimas ? Cet ordre ne serait-il pas interrompu, s'il n'était maintenu par une volonté toute-puissante ?

« Jetez les yeux sur la mer et remarquez les sables qui lui servent de limites, le flux et le reflux qui signalent le mouvement de ses ondes. Regardez les fontaines jaillir sans interruption et les fleuves rouler majestueusement leurs eaux. Parlerai-je des terrains si heureusement disposés en vallons, collines et montagnes ? des animaux pourvus d'armes si diverses pour se défendre ou conserver leur liberté ? Mais par-dessus toutes ces merveilles, la beauté du corps humain annonce un Dieu pour auteur : cette stature droite, ce visage tourné vers le ciel, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles,

---

(1) *Péroraison du P. Le Jeune. — Finem loquendi pariter omnes audiamus, Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Craignez Dieu, si vous êtes sages ; craignez Dieu, et gardez ses divines lois *: Omnes audiamus, Deum time ;* quelque grandes et austères que soient vos pénitences, si vous avez offensé Dieu, craignez, car, qui vous a dit que le repentir que en vous avez eu a été vrai, sincère, surnaturel, qui vous a dit qu'il a eu toutes les conditions que Dieu demande de vous ? *De propitiato peccato noli esse sine metu. Omnes audiamus, Deum time.* Encore que votre conscience ne vous reprenne d'aucun péché mortel, et que vous pensiez être juste, craignez : car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; nous pensons quelquefois que Dieu nous en doit de reste, quand il ne nous doit que des châtiments ; notre cœur est artificieux et rusé, il ne trompe pas seulement les autres, il nous trompe souvent nous-mêmes, *omnes audiamus.* Quand vous seriez très assuré d'être juste, craignez : si un de vos enfants, ayant entendu une prédication, était souvent dans la crainte de Dieu, vous diriez : Ces prédications épouvantent trop le monde, je ne veux plus que mes enfants y aillent ; et toutefois, quand nous serions toujours pénétrés de crainte de Dieu, nous ne ferions rien que ce que saint Paul nous recommande : *Cum metu et tremore salutem operamini* ; notez *tremore*, avec tremblement ; il ne dit pas : tremblez quand vous avez offensé Dieu, car en ce même temps Dieu est là-haut qui vous voit, qui vous juge, il ne dit pas seulement : tremblez, quand vous êtes en mauvais état, car entre vous et l'enfer il n'y a que le petit fil de votre vie, qui peut être rompu par mille accidents. Il ne dit pas : tremblez quand vous commettez un péché véniel de propos délibéré ; il dit : faites votre salut avec crainte et tremblement ; vous faites votre salut et des œuvres de salut quand vous recevez les sacrements, quand vous entendez la messe ; il faut encore craindre de mal le faire. Saint Grégoire a remarqué que Job ne dit pas : j'ai toujours redouté les jugements de Dieu comme un éclat de tonnerre, mais bien comme un orage et comme une mer irritée Quand nous entendons un coup de tonnerre nous frémissons, et voilà tout ; il ne produit rien en nous, nous ne faisons rien ensuite de cette crainte. Quand les mariniers sont au milieu de l'orage, et qu'ils voient les vagues, comme des montagnes d'eau, prêtes à couvrir leur vaisseau ; ils ne craignent pas seulement, mais ils mettent la main à l'œuvre, ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter le danger, ils oublient de boire et de manger, ils jettent leurs plus précieuses denrées dans la mer ; alors ils ne disent point de sottises, ils ne s'amusent point à parler d'autrui, ni des affaires du monde, ils ne pensent qu'à sauver leur vie : faites de même. La vengeance est prête à fondre sur vous. Faut-il jeûner, pour apaiser Dieu ? Faites-le. Faut-il s'écarter des compagnies, pour éviter les mauvaises paroles ? Faites-le. Faut-il décharger le vaisseau, déchoir un peu de votre condition, de vos biens et de vos commodités, pour restituer le bien mal acquis, quitter la maison où vous êtes pour sortir de l'occasion ? Faut-il sortir du monde et entrer en religion ? Faites-le : *Salva animam tuam. Quasi tumentes fluctus.* Les matelots, durant l'orage, recourent au ciel de bon cœur : *Qui nescit orare conscendat mare.* Priez, etc.

ces membres dont la proportion est si juste, tout s'y trouve pour le besoin comme pour l'ornement. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que la même forme se remarque dans tous les hommes et se diversifie en chacun d'eux. Tous se ressemblent et tous sont différents. Ah! si lorsque vous entrez dans une maison où tout est propre, ordonné, disposé avec goût, vous ne doutez pas qu'elle n'ait un maître et que ce maître ne soit meilleur encore que tout ce que vous voyez, croyez de même, quand vous considérez le ciel et la terre, que cette immense maison du monde, où l'ordre, la sagesse, la prévoyance, brillent de toutes parts, est l'ouvrage d'un maître supérieur à tout ce que le monde renferme de plus beau » (MINUTIUS FÉLIX).

« Ainsi parlent les Pères de l'Eglise au VIIIe siècle de notre ère. Mais laissez, si vous le voulez, ce magnifique témoignage ; prenez pour guides les savants de notre ère : pénétrez avec les instruments les plus perfectionnés de l'astronomie moderne, à travers les champs infinis des cieux, et calculez si vous le pouvez la distance, la profondeur, l'étendue des globes lumineux qui les peuplent. Que l'univers est admirable! quelle longueur et quelle grandeur! quelles mesures inappréciables dans la langue humaine! quels horizons! quels feux! quels mouvements! Ces corps, qui nous apparaissent voisins les uns des autres, sont néanmoins séparés par d'immenses intervalles. Ce soleil qui, du centre de notre monde, domine également sur les comètes à la marche errante et à la chevelure déployée, et sur les planètes dont l'armée régulière se développe autour de lui, ce soleil avec ce pompeux cortège, n'est qu'une très petite partie de cet univers. Les étoiles, qui d'ici ne nous paraissent qu'un point, sont dans la réalité des corps immenses qui surpassent le soleil en étendue comme en splendeur et chacune d'elles peut être le centre de plusieurs mondes. Du fond de ces déserts célestes, elles lancent l'éblouissant éclat de leurs rayons, qui scintillent à peine à nos regards. Quoique la vitesse de ces rayons soit de quatre-vingt mille lieues par seconde, la plus rapprochée de nous met trois ans à nous envoyer sa lumière et douze ans ne suffisent pas à l'étoile polaire pour accomplir cette route mystérieuse à travers les espaces. Voyez enfin ces lueurs blanchissantes qui paraissent comme des jalons sur les points isolés du ciel, ou qui s'étendent en écharpe à travers l'immensité : ce sont des étoiles dont l'éclat pâlit par l'effet de la distance. En apparence très rapprochées, en réalité très éloignées l'une de l'autre, elles accusent déjà l'imperfection de nos instruments, et marquent les limites imposées à l'industrie de l'homme, mais non aux grandeurs de Dieu.

« Embrassez donc, si vous le pouvez, tant de magnificence et de grandeur, rapprochez et comparez ces corps, ces lumières, ces espaces. Qu'est-ce que cet univers auprès du Dieu qui l'a fait? A peine un reflet de ses perfections. Qu'est-ce que le soleil avec la superbe parure de son lever et de son coucher? Une étoile plus rapprochée de nous que les autres et un million de fois plus petite que la plus petite d'entre elles. Qu'est-ce que la terre avec ses océans, ses montagnes, ses déserts et ses villes? Un atome qui se joue dans l'air aux rayons du soleil, un grain de sable un million et demi plus petit que le soleil lui-même?

« Et si de si grands objets fatiguent votre vue et vos recherches : regardez à vos pieds, prenez l'œil de l'insecte, le corsage de la mouche, l'aile du papillon. Quelle perfection! La main de Dieu y est aussi clairement empreinte que sur le disque du soleil ou sur la face de la terre. A la vue des merveilles qu'étale l'industrie, vous vous récriez d'admiration sur le génie, les ressources, la grandeur de l'homme qui en est l'auteur. Quand il emprisonne l'air et le feu, qu'il les dompte et qu'il les lance comme un coursier, pour franchir en trois bonds les bornes du monde, quand il donne des ailes à sa parole pour la faire vibrer à la fois aux quatre coins de la terre, vous saluez l'audace des entreprises, les victoires de la science, les conquêtes de l'esprit sur la matière. C'est justice, et vous regarderiez comme un fou celui qui, au lieu de voir dans toutes ces inventions la vive empreinte de l'intelligence humaine, s'obstinerait à n'y voir qu'une combinaison fortuite de sons, d'images ou d'atomes. Eh bien! le plus chétif insecte est une machine animée dont les ressorts sont mille fois plus étonnants et plus parfaits que ceux de vos chars de feu. L'art qui le fait vivre ne peut être ni compris ni imité. L'intelligence suprême a laissé son nom sur cet admirable mécanisme avec plus d'éclat que l'horloger sur son cadran, l'architecte sur le palais sorti de ses mains, le savant au frontispice de ses livres. Ce nom, c'est celui de Dieu. Si vous hésitez à le prononcer, ne me citez plus désormais ni Aristote, ni Kléper, ni Newton, ni Cuvier. Quoi! se souvenir de ceux qui ont expliqué le monde et nier celui qui l'a formé! Quelle contradiction! quelle folie! Remarquez que pour confondre l'athée nous ne demandons que l'aile d'un papillon, quand nous pourrions l'écraser du poids de l'univers.

2086. II. **L'humanité.** « Est-il donc étonnant que l'humanité toute entière croie en Dieu! Non, cette idée d'une cause première, gravée dans l'âme, en caractères mystérieux, écrite d'un bout du monde à l'autre, ici avec le feu des étoiles, là avec le jus des fruits sauvages, ailleurs avec l'écume qui expire sur le rivage des mers, n'est pas restée, un seul jour ni en une seule langue, sans interprète et sans témoignages dans l'histoire des peuples. Les Phéniciens, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Grecs, les Romains, toutes les nations, se rencontrent dans la même croyance. Platon reconnaît Dieu aussi bien qu'Aristote, Cicéron aussi bien que Sénèque ; Bossuet, Fénelon, Descartes, Mallebranche, en ont fait le thème de leurs plus beaux ouvrages. Le roi de

Tyr lui rend grâces comme Salomon; Balthazar tremble devant sa main, et Cyrus se fait l'exécuteur de ses vengeances. Pharaon s'avoue vaincu par ses prodiges, Alexandre vénère sa majesté empreinte sur le bandeau du grand-prêtre. César et Pompée l'implorent tous deux avant la bataille; les premiers héros francs se demandent avec effroi quel est donc ce Roi du ciel qui fait mourir ainsi les rois de la terre, et le vainqueur de Marengo, prélude au rétablissement du trône en relevant les autels. Numa, Solon, Lycurgue, inscrivent après Moïse le nom de Dieu à la tête de leurs lois. *Dieu est Dieu* s'écrie Mahomet, au commencement du Coran, et afin que rien ne manque à l'unanimité de ce témoignage, la Terreur, effrayée de ses propres crimes, s'arrête un jour entre deux échafauds pour prendre le temps d'écrire sur les portes des temples qu'elle venait de fermer: *Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.* Homère et Hésiode avaient chanté ce dogme à la Grèce naissante, Job l'a glorifié parmi les palmes de l'Idumée, et Moïse, sur les hauteurs du Sinaï; nos forêts encore vierges l'ont entendu bénir par la voix des druides: l'Amérique jusque-là inconnue au reste du monde, le saluait déjà dans sa langue sauvage, et quand la France égarée n'avait plus ni lois, ni juges, ni mœurs, il lui restait un poëte pour dire impunément aux victimes: *Dieu vous vengera!* aux bourreaux: *Dieu vous jugera!*

« Répétons-le avec un grand orateur : « Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres. Le pauvre l'appelle, le mourant l'invoque, le pervers le craint, l'homme de bien le bénit; les rois lui donnent leurs couronnes à porter, les armées le placent à la tête des bataillons, la victoire lui rend grâces, la défaite y cherche un secours, les peuples s'arment de lui contre leurs tyrans; il n'est pas un lieu, un temple, une occasion, un sentiment où Dieu ne paraisse et ne soit nommé. L'amour lui même si sûr de son charme, si confiant dans sa propre immortalité, n'ose pourtant pas se passer de lui, et il vient demander aux pieds des autels la confirmation des promesses qu'il a tant de fois jurées. La colère ne croit avoir atteint son expression suprême qu'après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d'une foi qui se révèle en s'oubliant. Que dire du parjure? Voilà un homme qui est en possession d'un secret d'où dépend sa fortune, son honneur; lui seul le connaît sur la terre, lui seul est juge. Mais la vérité a un complice éternel en Dieu. Elle appelle Dieu à son secours, elle met le cœur de l'homme aux prises avec le serment, et celui-là même qui sera capable d'en violer la majesté, ne le fera pas sans un tremblement intérieur, comme devant l'action la plus lâche et la plus forcenée. Et pourtant qu'y-a-t-il dans cette parole: Je le jure. Rien qu'un mot, mais c'est le nom de Dieu, c'est le nom qu'ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoces, adressé des prières; c'est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace que les lèvres de l'homme aient reçu la grâce de prononcer. » (LACORDAIRE).

« L'impie qui ne reconnaît pas Dieu insulte donc l'humanité. En se croyant sage contre tous, il renonce seul à la raison que les autres conservent. En niant cette vérité la plus claire et la plus élémentaire de toutes, il prouve qu'il déraisonne, et se montre plus ignorant que les sauvages eux-mêmes. C'est un orgueil insensé qui le mène à ces abîmes d'abaissement qui vérifient une fois de plus la parole du Maître: Celui qui s'élève sera abaissé. Nous, mes frères, nous n'en sommes pas là, nous connaissons par les œuvres de Dieu la sagesse, la puissance, etc., de leur auteur. Adorons ce souverain maître, car il est la majesté infinie. Observons sa loi, car elle est dictée par la sagesse suprême; craignons sa justice, car elle est redoutable; aimons ses perfections, car elles sont capables de ravir tous les cœurs. Plaignons ceux qui ne l'aiment pas, et qui ont perdu sa crainte; car leur malheur demande des larmes, et efforçons-nous d'ouvrir les yeux de ces aveugles, qui demain tomberont dans les abîmes, si notre main charitable ne les en retire. *Deum time, etc.* (d'après Mgr BESSON).

DEUXIÈME SECTION

FÊTES DE L'ANNÉE

2087. En suivant l'ordre indiqué par la liturgie, nous donnerons dans les trois chapitres suivants des plans ou des instructions, d'abord pour les fêtes de Notre Seigneur, ensuite pour les fêtes de la sainte Vierge, et enfin pour celles des Saints.

CHAPITRE I

FÊTES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — Noël.

2088. *25 decembre*, sur ces paroles : *Natus est vobis hodie Salvator*, se demander *quis putas puer iste erit?* Quel est cet enfant? C'est Jésus-Christ, le Sauveur du monde. Apprenons à le connaître. (Jésus-Christ, n. 1264.)

2089. **Autre plan**. *Parvulus natus est nobis.* — Description des lieux : venez avec les bergers et devant un berceau d'un nouveau genre, demandez-vous : *quis putas puer iste erit ?*

I. *Il est Dieu.* — Les miracles qui environnent sa naissance le prouvent ; les anges chantent ; une étoile miraculeuse parait. Adorons-le.

II. *Il est Roi.* — Le ciel le reconnait pour tel, la terre aussi, et l'enfer lui-même en la personne d'Hérode n'en doute pas. Son Père lui a dit : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Soumettons-nous à ses lois.

III. *Il est Sauveur* 1° par les mérites de ses souffrances. Il fallait une victime. *Holocautomata et pro peccato non tibi placuerunt. Ecce venio. Ecce Agnus Dei.* Reconnaissance, amour ! 2° par la doctrine sainte qu'il prêchera bientôt par ses paroles, et qu'en attendant il nous prêche, 3° par ses exemples. *Magnus de cœlo venit medicus quia magnus in terra jacebat ægrotus*, dit saint Augustin. Le grand mal de l'humanité c'est la triple concupiscence : *concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum, superbia vitæ.* L'homme ne vit que pour les plaisirs, les biens d'ici-bas et pour lui-même. C'est la sensualité, la cupidité, l'égoïsme qui désolent et perdent le monde. Regardez : il souffre, il est pauvre, il s'oublie lui-même, il ne songe qu'à vous sauver en se livrant pour vous. C'est le médecin céleste. Sensualisme, avarice, orgueil, venez expirer devant ce berceau. *Hoc prædicat stabulum*, dit saint Bernard, *hoc clamat præsepe, hoc lacrymæ evangelizant, o præsepe splendidum, o felices panni*, quels salutaires enseignements vous nous donnez !

O Dieu, ô Roi, ô Sauveur, gloire à vous ! Vous vous anéantissez pour nous élever. Nous voulons vous rendre par nos hommages l'honneur que vous semblez sacrifier pour nous. A vous amour et reconnaissance ! Nous vous devons tout, à vous notre cœur et notre vie, dont vos exemples seront la règle. O Marie, déposez Jésus dans nos cœurs avec ses vertus !

2090. **Autre plan**. *Exorde.* Récit du mystère. L'heure annoncée par les prophètes, attendue par les patriarches et les infidèles eux-mêmes, est venue. César Auguste, croyant ne servir que sa vanité, a ordonné le dénombrement de ses sujets, il sert à l'exécution du plan divin. Marie et Joseph, pour lui obéir, quittent Nazareth et viennent faire inscrire leur nom à Bethléem, car ils sont de la famille de David. La bourgade étant envahie par les étrangers, ils ne trouvent point de place dans une hôtellerie, car ils sont pauvres ; ils vont se réfugier dans une grotte servant d'étable à deux animaux (1) ; or, c'est là que la Vierge met au monde son enfant qu'elle enveloppe de langes et couche dans une crèche. O mystère d'abaissement ! *Exinanivit semetipsum.* Ah ! si vous ne pouviez pas dire comme nous : *et nos credidimus cha-*

(1) *Non erat eis locus in diversorio.* Quelle honte à la nature humaine que le Fils de Dieu soit venu en ce monde exprès pour les hommes, et qu'ils lui aient refusé un logis et qu'il ait été reçu dans la demeure des animaux ! Ne vous fâchez pas contre les habitants de Bethléem ; votre cruauté est bien plus grande que la leur : ils ne le connaissaient pas, *in mundo erat, et mundus eum non cognovit.* Mais vous le connaissez, vous savez qu'il est le Fils du Père éternel, le Roi de gloire et le Sauveur du monde ; cependant vous lui refusez l'entrée de votre cœur ; non, mon Sauveur, il n'y a point de place pour vous en ce cœur endurci de l'âme mondaine, mais il y en a bien pour toute autre personne ; si on lui fait la moindre courtoisie, elle s'en sentira obligée ; si on lui présente un plaisir, un peu de profit temporel ou une vanité, elle ouvrira son cœur et s'y attachera. Il ne faut point de rhétorique pour lui persuader d'aimer une chétive créature qui la charme ; mais pour vous il n'y a point de place dans son cœur, après tant de bienfaits, non pas même pour votre argent, pas même pour votre paradis.

Laissons là ces obstinés, âmes pieuses ! et adressons-nous à Jésus ; il est vrai que nous l'avons beaucoup offensé ; mais il est un enfant, il s'apaise pour peu de chose. L'ange a dit qu'il est né pour être notre Sauveur, et non pour être notre juge ; il a les mains trop petites, il ne saurait tenir la foudre pour punir nos démérites ; et quand il pourrait la tenir, il ne saurait s'en servir ; il a les mains enveloppées dans les langes, et quand il pourrait s'en servir, sa mère est trop près de lui, et il craindrait de l'effrayer. Voyez comme il sourit sur son sein virginal, comme il tend ses bras du désir de nous embrasser ! qui est-ce qui voudrait refuser de si douces caresses ? Si ses pieds n'étaient point trop faibles, il s'échapperait du sein de sa mère pour venir à nous : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gr tiæ.*

Que nos soupirs le réchauffent en la rigueur du froid qu'il fait. (Le Jeune).

ritati, nous croyons à l'amour, à l'amour divin qui sait faire des prodiges ; et si votre orgueilleuse raison ne comprenait pas les abaissements d'un Dieu, écoutez chanter les anges : ils disent : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre. I. Noel, mystère de gloire. II. mystère de paix pour les hommes de bonne volonté.

2091. I. Mystère de gloire. 1° *Dieu le Père triomphe :* 1) *dans sa puissance.* Quand il eut créé, *vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona*, et il se complut dans son œuvre qui fera à jamais l'admiration de toute intelligence. L'incarnation est une œuvre plus grande que la création elle-même. L'homme relie la créature inférieure aux anges ; mais entre les anges et Dieu, il y a un abîme. Cet abîme est comblé par l'incarnation. Jésus a un corps, une âme ; il est le Dieu qui a pris en lui toute la nature créée pour la relier au Créateur. Ainsi l'incarnation est le complément de toutes les œuvres divines.

2) *Dans sa sagesse.* Dieu a su concilier les droits de sa justice, qui va être satisfaite et de sa bonté qui va pardonner. Ses droits sur le monde vont être reconnus, son Fils va lui rendre toute gloire, faire connaître son nom, ses perfections adorables et soumettre toute intelligence à son empire. Aussi le Père, penché sur la crèche qui lui sert de berceau, doit s'écrier: *Hic est Filius meus dilectus.* 2° *Le Fils triomphe* : 1) *du triomphe de son Père, non quæro gloriam meam sed gloriam ejus qui misit me Patris* ; 2) *de la défaite de Satan* dont le règne va finir : les ténèbres du paganisme, dans lesquelles l'ange révolté a enfermé les intelligences, vont se dissiper au rayon du soleil de vérité. 3) *Il triomphe du monde*, qui est orgueil, par son humilité. « Orgueil, dit Bossuet, viens crever devant cette crèche.» Il condamne la sensualité, par sa pauvreté et sa pénitence : la corruption va faire place à la chasteté virginale et à toutes les vertus. Triomphe unique ! *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Le voilà ce conquérant qui va parcourir comme un géant sa carrière de gloire. qui lui comparerez-vous ? Les grands empereurs sont rares, l'histoire n'en cite que quatre : Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon Ier. Que sont-ils comparés à Jésus-Christ ? C'est la question que se posait Napoléon lui même. Jésus est le conquérant de tous les siècles et de toutes les âmes. Pour lequel des autres vous êtes-vous levés à minuit afin de célébrer sa naissance ? Et après vingt siècles, vous fêtez tous la naissance de Jésus-Christ. « Nos exploits, disait Napoléon, ne sont plus qu'un thème de collège qui tombe sous la férule de quelque pédant. Qui aime César ? Qui aime Alexandre ? » Jésus demande le cœur et il l'a. Il a le cœur des missionnaires, des vierges pures, etc. Quel est cet amant invisible qui fond sur la jeunesse, la noblesse, la beauté et qui en fait sa proie ? Il est Dieu. Où sont ceux qui l'ont persécuté ? On voit à Rome près du Colisée le socle de la statue d'argent de Néron ; mais la statue où est-elle, depuis que les barbares vainqueurs de Rome l'ont brisée ? Il y a dans notre siècle des persécuteurs qui n'ont pas la taille de Néron, ni de Dioclétien, ni d'autres ennemis de l'Eglise, où seront-ils demain ? Restera-t-il même un socle de pierre qui les rappelle ? *Christus vincit, regnat, imperat. Heri et hodie et ipse in sæcula.*

3° *Gloire au Saint-Esprit.* C'est l'architecte de ce chef-d'œuvre. C'est par lui qu'une Vierge a eu un Fils sans cesser d'être vierge, et ce Fils n'a point d'autre Père que Dieu. Prodige unique ! Et ce Fils, étant Fils de Dieu, devenu fils de l'homme, les fils de l'homme peuvent devenir fils de Dieu. C'est le triomphe de l'Esprit-Saint qui est amour ; c'est lui qui a aboli la loi de crainte sous laquelle l'homme était comme un esclave. Désormais l'homme est enfant de Dieu, il se tourne vers Dieu, il lui dit, *Abba, Pater !* Le règne de l'amour commence. Le paganisme n'a pas su aimer Dieu. Les philosophes n'ont pas parlé de la charité ; et la première chose qu'une humble femme apprend à son enfant, c'est de dire : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur.

4° *Gloire à Marie. Gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Si un Dieu devait naître, il ne pouvait avoir pour mère qu'une vierge, et si une vierge devait devenir mère, il convenait qu'elle ne le fût que de Dieu. Prodige incomparable ! En vérité, le paganisme dans toutes ses poésies tant vantées, n'a rien su imaginer de si beau *Salvatorem seculorum ipsum regem angelorum, sola virgo lactabat ubere de cælo pleno. Sancta et immaculata*

Virginitas quibus te laudibus efferam nescio ; quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Felix sterilis ! incoinquinata habebit fructum. C'est le fruit de vie. Et depuis lors, la virginité est la plus grande des gloires de la terre, et elle est l'instrument du salut, dans le prêtre, dans les éducateurs vierges de la jeunesse. Ils forment le Christ dans les âmes. Marie avait triomphé du démon dans sa conception, pour elle-même ; elle en triomphe pour nous dans la Nativité de Notre-Seigneur *semen tuum :* c'est sa race qui va écraser la tête du serpent.

5° *Gloire à Joseph*, c'est l'humble artisan, plus pur que le lys que les artistes lui mettent en main ; et c'est lui qui, à cause de sa pureté, aura le Roi pour ami. C'est elle qui lui donne une part éclatante aux mystères de notre rédemption et l'associe à la mission divine elle-même. Il servira de père dans le temps au Fils même de Dieu, il le nourrira du travail de ses mains, il défendra sa faiblesse contre ceux qui le persécutent, il portera dans ses bras celui qui soutient le monde de trois doigts.

6° *Gloire aux Anges,* ils chantent, ils bénissent Dieu ; les mystères que leur intelligence sublime ne pouvait naturellement connaître leur sont révélés ; les places que les anges rebelles ont laissées vides, vont être remplies par l'homme jusque-là banni du ciel. De nombreux compagnons de leur gloire leur vont être donnés ; la gloire de Dieu qu'ils ambitionnent uniquement va éclater sur la terre comme au ciel.

2092 II. *Gloria in altissimis et in terra pax.* Nous avons besoin de la paix : par la guerre même nous cherchons à la conquérir. Jésus nous l'apporte, la voulons-nous ? Ayons bonne volonté. Point de bonne volonté, point de paix. Point de paix pour Satan, pour ses suppôts, *non est pax impiis;* point pour les ennemis de l'Eglise, point pour les pécheurs qui repoussent ses secours. Ah ! mes frères, vous qui assistez à ces fêtes avec le péché sur le cœur, ne sentez-vous pas qu'elles pèsent sur vous comme un remords ? Ayant la foi, ayons donc les œuvres. Mais vous, âmes de bonne volonté, ayez la paix. *Si quis peccaverit advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum. Ipse est propitiatio pro peccatis nostris;* mais mourons au péché ! Etes-vous malades d'une maladie de l'âme plus grave que celle du corps : *magnus de cœlo venit medicus quia magnus in terra jacebat ægrotus ;* employez le remède qu'il vous apporte. *Contraria opposuit medicamenta peccatis, ut lubricis præciperet continentiam ; tenacibus, largitatem ; elatis præciperet humilitatem.* (Saint Grégoire.) Etes-vous souffrants, pauvres, regardez-le. Songez à ce qu'il a fait par amour pour vous... Justes, qui avez encore vos peines, vos craintes de perdre le ciel, confiance et paix. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, pacificans sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Tous aimons de tout cœur le Dieu si grand, qui opère pour nous de tels prodiges, aimons cet enfant qui est Dieu et qui se fait petit, afin de nous être plus cher. Redisons donc tous avec les anges : *Gloria in excelsis Deo :* Gloire à Dieu le Père qui triomphe par son Fils. Gloire au Fils qui fait le triomphe de son Père en triomphant lui-même du démon, du monde et du péché. Gloire au Saint-Esprit par qui s'est opérée la conception du Fils de Dieu : que son amour règne sur tous les cœurs. Gloire à Marie, Vierge et mère de Dieu. Gloire à Joseph vierge, gouverneur que Dieu le Père a donné à son Fils Jésus-Christ. Gloire aux anges qui nous enseignent en ce jour à louer Dieu, et paix à nous tous, à la vie, à la mort, dans l'éternité ! — *Amen.*

2093. **Autre plan**, *d'après Bossuet. Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri omnibus hominibus.* I. Quel don Dieu nous fait dans ce mystère ! Il prend notre nature et se donne à elle. Il se l'unit en unité de personne ; il s'approche de nous, nous attire à lui ; il s'abaisse pour nous élever. II *Erudiens nos* : leçons qu'il nous fait : *ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, justè, piè vivamus in hoc sæculo.* III. *Expectantes beatam spem* : promesses qu'il nous apporte. Dieu s'est fait homme afin que l'homme participe à sa béatitude, et soit un jour environné de sa gloire. Quand on nous invite aux plaisirs, aux fêtes du monde, disons que nous en attendons un autre.

2094. **Autre plan** *du même. Natus est vobis hodiè Salvator. Et hoc vobis signum: invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Les marques

qui indiquent le Sauveur, l'Evangile et les Anges eux-mêmes nous l'apprennent, c'est qu'il se soit fait enfant, c'est-à-dire qu'il ait pris la nature humaine, s'abaissant par là au-dessous des anges. Ce n'a pas été assez. Il eût pu prendre la nature exempte d'infirmités, telle qu'elle le fut dans Adam avant sa chute ; point du tout, il l'a prise sujette à nos infirmités depuis le péché, il a pris un corps qui peut souffrir la faim, le froid, *pannis involutum*, se mettant ainsi au rang du pécheur. Ce n'est pas assez encore. Il eût pu relever ses infirmités qui lui sont communes avec les pécheurs, en s'entourant du prestige des honneurs et des richesses de la terre ; et il se met au-dessous même de certains pécheurs, en épousant la pauvreté et même la misère : *positum in præsepio*. Et c'est à cela qu'on doit le reconnaître pour notre Sauveur. Comment cela ? que pour nous affranchir notre libérateur se dépouille de sa puissance, que notre médecin devienne malade lui-même, que celui qui nous apporte des richesses se fasse pauvre. Ces abaissements ne sont pas une chute, mais une condescendance. Il ne descend que pour nous apprendre à remonter à lui ; et les trois degrés de ses abaissements sont ceux que nous avons à gravir pour atteindre le ciel. O homme, ta nature était tombée par ton crime. Dieu l'a prise pour la relever ; tu languis au milieu des infirmités, ton Sauveur s'en revêt pour t'en affranchir ; les misères du monde t'effraient et pour t'y soustraire, tu recherches les honneurs et les biens du temps. Dieu les subit pour t'apprendre à ne pas les craindre et à mépriser les faux biens qui te font oublier les biens éternels ; mais il faut t'en convaincre avec quelques développements.

2005. I. *Dieu prend notre nature pour la relever.* Depuis la chute, l'homme tremblait devant Dieu. Quelle était la cause de cette impression? Dieu est grand, l'homme est petit ; Dieu est saint et juste, l'homme est coupable. La grandeur de Dieu saisit ; sa justice épouvante. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses, en se revêtant de notre nature, il couvre sa majesté et nous faisant voir, par le désir qu'il a de nous ressembler, qu'il nous aime, il fait taire les menaces. Que la grandeur de Dieu nous mette à distance de lui, c'est facile à concevoir : *Magnus Dominus et laudabilis nimis. Ingredere in petram, et abscondere in fossâ humo a facie timoris Domini et à gloriâ majestatis ejus.* L'homme découvre seulement de loin une lumière et une majesté qui l'étonne. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu ; et en voyant cette hauteur sans mesure, il se croit perdu s'il s'approche. Voilà pourquoi certains philosophes païens disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes. Ils ne connaissaient pas le Sauveur. Il est vrai que la bonté de Dieu est de nature à nous rassurer ; mais comment y compter quand nous étions coupables ? Adam désobéissant se vit chasser du paradis terrestre par le glaive flamboyant de l'ange de la vengeance, et emporta l'effroi qu'a inspiré depuis à toute sa race la pensée de Dieu irrité contre elle. Aussi voit-on dans l'ancien peuple de Dieu qu'on redoutait la mort quand la majesté divine se manifestait. Voilà quelle était l'extrémité de la misère humaine, avant que N.-S. vînt sur la terre pour nous rapprocher de Dieu. O Sauveur, couvrez la majesté qui nous étonne ; désarmez la justice qui nous épouvante ; rendez-nous l'accès auprès de votre Père duquel dépend tout notre bonheur. Nous sommes exaucés. *Et hoc vobis signum invenietis infantem.* Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme. Il n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. *Apparuit benignitas.* Quelle consolation ! Il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous ; il ne nous montre que ce qui nous en approche ; la grandeur s'abaisse ; la majesté se couvre, la justice ne se montre pas ; la bonté seule apparaît ; Dieu agit d'égal à égal avec l'homme, afin que l'homme puisse agir d'égal à égal avec Dieu. Les anciens avaient raison de trembler ; nous avons raison de nous rassurer. Quel que soit mon néant, je suis homme ; et mon Dieu qui est tout, s'est fait homme, et cela pour se donner à moi. Je m'attache à Jésus qui se fait mon frère, en prenant ma nature ; et par là il me met en possession de la nature divine. En se faisant semblable à moi, il m'appelle à devenir semblable à lui. Dieu agit en homme, afin que l'homme apprenne à agir en Dieu. O homme, plus de ces vices qui te mettent au niveau des animaux. Si la nature est relevée, il faut que ses actions soient nobles. Toutes les fausses philosophies rêvent la déification de l'homme d'une manière insensée. Dieu l'a opérée d'une manière admirable et conforme à la raison. Qu'on ne dise donc pas que ce mystère est indigne de Dieu ; car Tertullien nous avertit que tout ce qui est indigne de Dieu est utile à notre salut, car rien de plus digne de la bonté de Dieu que d'être libéral envers sa créature, et de sauver l'homme perdu. Etant infiniment bon, il tend à communiquer sa bonté et ses grâces. Etant tout puissant, il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît et jusqu'à faire avec la nature humaine qu'il a prise en lui, une même personne. En prenant la nature il élève ce qu'il prend et ne perd pas ce qu'il communique ; en nous enrichissant il ne s'appauvrit point ; il demeure ce qu'il est et il nous se donne. Il témoigne son amour, il exerce sa toute puissance et conserve sa dignité. L'homme rêvait l'indépendance dans son orgueil insensé, Dieu le veut guérir en devenant obéissant. L'homme voulait être comme Dieu, et Dieu donne une sorte de satisfaction à cette prétention de l'homme, en se faisant enfant comme lui, semblable à ces grands orateurs qui laissent leurs hautes conceptions pour se mettre à la portée du peuple, ou à ces grands rois qui quittent l'appareil de leur majesté pour se rendre accessibles aux plus petits de leurs sujets. Il ne veut pas effrayer son serviteur fugitif, ni la proie qu'il veut prendre afin de la sauver. Rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage.

2096. II. Dieu prend nos infirmités pour les guérir. *Pannis involutum.* Ces langes, dit Tertullien, sont comme le commencement de la sépulture, on enveloppe presque de la même manière ceux qui naissent et ceux qui meurent ; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse à notre naissance. En voyant dans l'enfance du Sauveur sa nature humaine, voyons dans ces langes la mortalité de cette nature, et les infirmités qui en sont les conséquences. Notre-Seigneur prend nos infirmités, lui qui aurait pu prendre un corps impassible et immortel. L'Evangile nous le représente ayant faim et soif, étant fatigué de la route, versant des larmes sur les maux de sa patrie, étant triste jusqu'à la mort, au jardin des Olives, n'ayant pas la force de porter sa croix sur la route du calvaire. Par là il confond tous les hérétiques qui n'ont pas cru à la réalité de son corps ; mais *hoc est vobis signum* : par là il vous montre qu'il est vraiment votre Sauveur, car ses infirmités guérissent les nôtres. Nous n'avons pas, dit saint Paul, un pontife qui ne puisse pas compatir à nos infirmités, et pourquoi ? C'est parce qu'il les a éprouvées lui-même : *tentatum per omnia absque peccato.* Nous sommes plus sensibles aux maux d'autrui quand nous avons éprouvé des maux semblables. On compatit plus facilement à une grande maladie quand on l'a subie soi-même dans toute sa rigueur. *Undè debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret.* Sans doute il n'eût pas ignoré nos maux, lors même qu'il ne les aurait pas endurés ; mais nous n'eussions pas eu recours à lui avec autant de confiance. Nous nous serions imaginé qu'il ne nous plaindrait que comme ceux qui, étant dans le port, plaignent ceux qu'ils voient sur une mer agitée, subir tous les assauts d'une tempête. Nous ne l'eussions pas regardé comme ayant l'expérience de nos misères et comme notre compagnon d'infortune. Mais du moment où il a pris nos infirmités, nous ne doutons plus de sa tendresse et de sa compassion ; et nous trouvons, dès lors, en lui une consolation dans toutes nos épreuves, car la compassion qu'il a pour nous n'est pas une affection inutile (1). Ce médecin est tout-puissant ; tout ce qui lui fait pitié, il le sauve ; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre qu'il compatit à tous les maux qu'il a éprouvés. Et quels maux n'a-t-il pas éprouvés, excepté le péché ? Il a senti les infirmités, il les guérira ; les tristesses, il les guérira ; la mort, il la guérira. Autant je vois d'infirmités en mon Sauveur, autant je me promets de grandeurs, pour moi.

III. *Reclinatum in præsepio.* Dieu prend la pauvreté et la misère, pour nous apprendre à mépriser les faux biens du monde. La naissance de Notre-Seigneur nous approche de Dieu notre fin dernière ; les infirmités qu'il prend nous aident à sanctifier les nôtres ; sa pauvreté nous ôte tous les obstacles qui s'opposent à notre sanctification et à notre union à Dieu. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est ce préjugé répandu partout que tout le bonheur consiste dans ces faux biens que nous appelons honneurs, richesses, plaisirs. Etrange et pitoyable erreur ! L'homme se trouve trop petit : il veut se grandir. Il croit ajouter beaucoup à sa personne par les domaines, les palais, les serviteurs, les équipages, les titres pompeux, les jouissances du luxe de table. La femme vaine qui fait tant de volume, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres, l'homme qui a une position relevée, qui a multiplié ses domaines, ne peut se compter pour un seul homme ; ils ne songent pas que ces efforts pour se grossir ou s'élever, sont inutiles, et qu'une seule mort peut tout abattre, et un seul tombeau peut tout enfermer. Et l'entraînement vers ces faux biens est si puissant, que l'homme a grand'peine à s'en déprendre : il s'imagine que si Dieu descendait sur la terre, il devrait s'entourer de tout cet appareil. Ainsi les superbes ont-ils trouvé notre Sauveur trop pauvre. Sa crèche les a étonnés ; son dénuement leur a fait peur. Ils auraient voulu comme les Juifs un Messie puissant ; mais quand on étudie les choses à fond, il est facile de voir que Dieu, en venant sur la terre, n'a que faire des oripeaux du luxe et de la richesse, qui ne peuvent rien ajouter à sa gloire, et qui ne donnent à l'homme lui-même aucune valeur, puisqu'ils sont en dehors de lui. Et puisqu'il venait pour sauver l'humanité, il fallait la délivrer de ce qui fait le grand obstacle à son salut. Les hommes ne sont poussés le plus souvent au mal que par le désir des biens terrestres, ou par la crainte

(1) Par les misères qu'il épouse, il expie nos péchés et nous apprend à en faire pénitence ; car prenez garde, m. F., c'est la remarque de saint Bernard, si Jésus-Christ naissant pleure dans la crèche, il ne pleure pas comme les autres enfants, ni par le même principe que les autres enfants : *Plorat quippe Christus, sed non ut cæteri, aut certè non quare cæteri.* Les autres enfants pleurent par faiblesse, et celui-ci pleure par raison, pleure par amour et par compassion ; les autres pleurent leurs propres misères, et celui-ci pleure les nôtres ; les autres pleurent, parce qu'ils portent la peine du péché, et celui-ci, parce qu'il vient détruire le péché et l'effacer par ses larmes. Or, ces larmes d'un Dieu, ajoute le même Père, me causent tout à la fois, et de la douleur et de la honte : *Porro lacrymæ istæ, Fratres, et dolorem mihi pariunt, et pudorem.* De la honte, quand je considère que le Fils unique de Dieu a compati à mes maux, qu'il en a été si vivement touché, et que j'y suis moi-même si insensible ; quand je fais réflexion qu'un Dieu a pleuré sur moi, et que je ne pleure pas sur moi-même ; au contraire, que je soutiens avec une affreuse indolence, avec une tranquillité et un endurcissement, monstreux, le souvenir de mon péché, dont je devrais faire la matière éternelle de mon repentir et de mes pleurs. De la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jésus-Christ dès son berceau, je lui en donne encore tous les jours de nouveaux sujets ; que pouvant le consoler par la réformation de ma vie, j'insulte, pour ainsi dire, à ses larmes par mes désordres ; et qu'au lieu qu'il a prétendu détruire le péché et l'anéantir, je le fais revivre dans moi et régner avec plus d'empire que jamais. Sur quoi ce grand Saint s'écriait : *O duritia cordis mei !* (BOURDALOUE.)

de les perdre. O divin Enfant, pour être Sauveur, il faut en désabuser les hommes. *Hoc vobis signum.* Venez à l'étable, à la crèche, à la misère de ce Dieu naissant ; et là apprenez de ses exemples le mépris de tout ce qui passe. Si les honneurs, les richesses, les plaisirs étaient de vrais biens, qui les aurait mieux mérités que lui, et quel ne devrait pas être l'éclat de sa cour ? C'est par son libre choix qu'il en accepte la privation ; il a jugé que ces biens étaient indignes de lui et de ses disciples ; et il n'en a pas voulu. Il les a rejetés ; et en les rejetant, il les a condamnés comme des pompes de Satan. Le Fils de Dieu les méprise, comment les estimer ? Il les rejette, comment les rechercher ? Il les condamne, comment les envier ? Toutes les belles pensées des anciens philosophes sur le mépris du monde, que sont-elles, comparées aux exemples d'un Dieu ? Quel résultat ont-ils obtenu ? Mais Jésus-Christ pauvre a entraîné à sa suite d'abord de pauvres bergers qui, éclairés d'en haut, sont devenus ses premiers Apôtres, puis des rois qui se sont dépouillés pour lui de leurs richesses, et plus tard une multitude d'Apôtres, de martyrs, de moines, de vierges, qui ont tout quitté pour imiter sa pauvreté, en sorte que sa crèche est comme le char de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu, et du haut duquel il nous dit : Ayez confiance, *ego vici mundum* ; j'ai triomphé de ses attraits trompeurs et de ses vaines menaces. S'il avait entrepris d'en triompher par la grandeur, on aurait attribué le succès de son Evangile non à la divinité, mais à la puissance de celui qui l'aurait annoncé. Mais tout est pauvre, son étable, sa crèche, sa mère ; il n'y aura pas lieu de se méprendre sur la cause de sa victoire. A nous de profiter de son triomphe, en foulant aux pieds les biens de la terre, en sanctifiant nos pensées, et en nous rapprochant par là de Dieu qui est notre fin dernière et fera notre béatitude. O Sauveur *mirabiliter condidisti* ; la nature humaine, *sed mirabilius reformasti.* Plus je vous contemple, Enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, plus j'admire votre miséricorde et plus je reconnais en vous, mon Sauveur, mon divin médecin, mon Dieu.

2037 Explication de l'**Incarnation**, d'après le P. Le Jeune.

La première messe de minuit est célébrée en l'honneur de la génération éternelle du Fils de Dieu, et la seconde messe en l'honneur de sa génération et de sa naissance temporelle.

La naissance éternelle est admirable, la temporelle est aimable ; je révère et j'adore l'éternelle, je chéris et j'aime la temporelle, je me réjouis de celle-là et je jouis de celle-ci ; je glorifie Dieu de la première et je le remercie de la seconde ; la naissance éternelle m'a créé, et la temporelle m'a réparé ; j'ai été fait par la première, et j'ai été refait par la seconde. Il ne me servirait de rien d'avoir été créé, si je n'étais racheté : par Jésus engendré du Père j'ai été créé, par Jésus enfanté de la Vierge j'ai été racheté ; j'ai donc plus d'obligation à Jésus enfanté de Marie qu'à Jésus engendré du Père, et je trouve plusieurs grandes merveilles en cette seconde naissance, aussi bien qu'en la première.

Car le Père éternel engendre son Fils non seulement sans corruption, mais avec très grande perfection ; et ainsi quand la sainte Vierge a conçu et enfanté ce même Fils, sa virginité, loin d'en perdre son éclat, en a été relevée et rendue plus pure, plus sainte et plus agréable : *Matris integritatem non minuit, sed sacravit.* Le Père engendrant son Fils, ne perd pas sa divinité, et Marie enfantant Jésus ne perd pas son intégrité ; le Père a une joie souveraine et infinie en engendrant son Fils, et Marie, en donnant le jour à ce même Fils, ne sent aucune douleur, mais une joie extrême ; le Père donne toute sa substance à son Fils bien-aimé, et il ne perd pas ce qu'il donne ; Marie donne à ce même Fils sa substance virginale, sans dommage, sans diminution de sa pureté. C'est saint Augustin qui fait ces beaux parallèles. Je veux vous expliquer les merveilles de ces deux naissances par une comparaison si claire et si intelligible, que si vous ne l'entendez pas, il n'y a rien au monde qui puisse vous faire comprendre ces mystères.

Entre toutes les créatures purement corporelles, il n'en est point qui soit, plus clairement que le soleil, l'image de Dieu. Vous voyez que le soleil produit un rayon qui est comme son fils ; il n'y a rien de plus visible que le rayon émané du soleil, et néanmoins il n'y a rien que nous ayons tant de peine à voir ; nous ne le pouvons regarder fixement, non pas faute de lumière, mais à cause de l'excès de clarté et de la faiblesse de notre vue ; le Fils de Dieu est engendré du Père *in splendoribus Sanctorum*, en la lumière de sa divinité, par voie de connaissance et de science. Il n'y a donc rien de plus intelligible que cette génération, et toutefois il n'est rien que nous puissions moins connaître ; ce sont des ténèbres pour nous à cause de la faiblesse de notre entendement.

Bien que le rayon soit comme le fils du soleil, étant produit et émané de lui, il est néanmoins aussi ancien que le soleil, et si le soleil était de toute éternité, son rayon serait aussi éternel ; de même, quoique Jésus, selon sa divinité, soit Fils de Dieu le Père, il est néanmoins aussi ancien que lui, il est de tout temps comme lui, il est de toute éternité, il est sans commencement comme lui.

Le soleil, par son rayon, rend la terre féconde, il échauffe l'air, fait germer les plantes ; ainsi le Père par son Fils a créé le ciel et la terre, les hommes et les anges et a fait par lui ses œuvres, *omnia per ipsum facta sunt.*

Le soleil produit son rayon sans altération de sa substance ; il ne perd rien en lui donnant l'être, au contraire, le lustre, la beauté et l'ornement du soleil, c'est son rayon; ainsi le Fils de Dieu est la splendeur du Père et la figure de sa substance : c'est une très grande perfection au Père que d'engendrer un Fils qui est Dieu comme lui et un même Dieu avec lui.

Le rayon sort du soleil et il est envoyé ici-bas, mais il en sort sans en sortir ; il est ici-bas et il demeure néanmoins là-haut; vous le voyez dans le soleil, bien qu'il soit sur la terre. Ainsi quand la foi nous enseigne que le Fils de Dieu est descendu du ciel et est venu en ce monde, ce n'est pas à dire qu'il ait quitté le sein du Père, il y est toujours demeuré, il en est sorti sans en sortir. *De Patre processit Filius, non recessit; nec successurus Patri prodivit ex Patre, sed prodivit semper mansurus in Patre*, dit saint Pierre Chrysologue.

Je n'eusse jamais cru, si je ne l'eusse vu, que Sénèque eût tant de lumière dans les ténèbres du paganisme ; il apporte cette même comparaison en des paroles si remarquables, que saint Augustin n'aurait pas mieux exprimé ce mystère : *Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt unde mittuntur ; sic animus magnus et sacer, et in hoc demissus, ut propius divina nossemus, conversatur quidem nobiscum; sed hæret origini suæ.*

Ce rayon de soleil vient en cette église et passe par un verre rouge ; comment est-il entré dans ce verre ? Je ne le sais. Comment en est-il sorti ? Je ne le sais ; mais sûrement il y est entré et en est sorti ; il y est entré sans l'ouvrir, il en est sorti sans le rompre, il a passé au travers sans le casser et sans l'endommager tant soit peu. Ainsi le Fils de Dieu est venu en ce monde et a passé par le sein béni de la Vierge : comment y a-t-il été conçu ? je ne sais ; comment en a-t-il été enfanté sans rompre ce sein virginal ; *qui impatibiliter fuerat illapsus, ineffabiliter est elapsus.*

Le rayon passant par le verre, l'a embelli, l'a rendu plus clair et plus éclatant ; ainsi Jésus passant par le sein de Marie, a rendu sa virginité plus pure, plus sainte et plus sacrée.

Qu'a donc fait ce rayon dans ce verre ? Il y est devenu coloré, le verre l'a revêtu de couleur rouge, *Adam, id est, terra rubra* ; il s'y est humanisé, il s'y est fait homme, la sainte Vierge l'a revêtu de notre humanité.

Le rayon empruntant du verre cette couleur rouge, ne la lui a pas ôtée ; Jésus a emprunté de Marie notre nature humaine, sans faire aucun dommage à Marie.

Le rayon, avant d'entrer dans le verre, était rayon, mais il n'était pas coloré ; mais depuis qu'il est entré dans ce verre et depuis qu'il est venu dans cette église, c'est un rayon coloré, c'est une couleur rayonnante, c'est un rayon qui est couleur, c'est une couleur qui est rayon. Ainsi Jésus avant l'incarnation, était Dieu de toute éternité, mais il n'était pas homme ; maintenant qu'il est entré en Marie, c'est un Dieu humanisé, c'est un homme déifié, c'est un Dieu qui est homme, c'est un homme qui est Dieu.

Le suppôt, l'appui et le soutien de cette couleur rouge qui paraît ici sur le pavé, c'est le rayon du soleil, car cette couleur ne subsiste que par ce rayon ; ainsi quel est le suppôt et l'appui de la sainte humanité ? C'est le Fils de Dieu, elle n'a point d'autre subsistance, d'autre personne que la sienne.

Ce rayon, en tant que rayon, et lumière du soleil, est répandu par tout le monde ; mais en tant que rayon coloré, il n'est pas partout ; il est seulement ici et en quelques autres lieux. Jésus en tant que Dieu et Fils de Dieu est en tout lieu ; mais en tant qu'homme, il n'est pas partout, il n'est qu'au ciel et au Saint-Sacrement.

Quel est le père de ce rayon coloré ? C'est le soleil, mais le soleil n'a pas produit la couleur ; il est vrai, mais il a produit le rayon qui est conjoint à la couleur ; et quelle en est la mère ? c'est le verre ; mais elle n'a pas fait le rayon ? non ; mais elle a produit la couleur rayonnante, elle a revêtu le rayon de cette robe de couleur.

Quel est le Père de Jésus Homme-Dieu ? C'est le Père éternel. Il n'a pas engendré de sa substance l'humanité de Jésus, non ; mais il a engendré de sa substance la personne de son Fils qui est homme. Quelle est la mère de ce Dieu Homme ? C'est Marie. Elle n'a pas engendré la divinité, non ; mais elle a conçu l'homme qui est Dieu ; elle a revêtu de notre humanité la divinité du Fils de Dieu. Qui est plus ancien, ou ce rayon coloré, ou le verre ? Le rayon en tant que rayon, et en tant que fils du soleil, est longtemps avant le verre : il est dès le commencement du monde, il est aussi ancien que le soleil ; mais le rayon en tant que coloré, est plus jeune que le verre. Qui est le plus ancien de Jesus ou de Marie ? Jésus, en tant que Dieu ou en tant que Fils de Dieu, est longtemps avant Marie, il est de tout temps comme le Père, de toute éternité comme le Père, sans commencement comme le Père et le Saint-Esprit ; mais Jésus en tant qu'homme est plus jeune que sa mère, car elle avait quinze ans quand elle lui donna le jour.

Ce rayon tenant au soleil est si brillant et si éclatant qu'on ne le saurait regarder, il éblouit et aveugle les yeux qui s'y veulent fixer ; mais ce même rayon revêtu de couleur rouge est descendu ici-bas, on le regarde fort aisément ; ainsi le Fils de Dieu, au sein de son Père, est invisible, ineffable, inaccessible et incompréhensible : *Generationem ejus quis enarrabit? Lucem inhabitat inaccessibilem* ; mais ce même Fils de Dieu revêtu de notre humanité et conversant avec nous, s'est rendu visible, palpable et sensible : *Quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrecta-*

verunt de Verbo vitæ. C'est donc en l'honneur de cette seconde naissance que l'on chante la seconde messe de Noël, et bien que cette naissance temporelle soit arrivée en plein minuit, la messe qu'on chante en son honneur, est célébrée à l'aube du jour.

Et c'est fort à propos, parce que la principale fin et l'intention pour laquelle Jésus-Christ est né d'une vierge, c'est pour nous apporter le jour, pour dissiper nos ténèbres et pour éclairer nos esprits. Pour cela, on commence cette messe par cet introït : *Lux fulgebit hodie super nos, quia natus est nobis Salvator;* et en la préface : *Quia per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit.* Oui, M. F., le Fils de Dieu est venu en ce monde lorsque les jours commencent à croître, comme a remarqué S. Augustin, afin de nous apprendre qu'il est venu pour nous illuminer et nous instruire, pour être le directeur des âmes et le Docteur de justice, comme il est appelé par les prophètes ; il commence de bonne heure d'en faire la charge, il en exerce l'office au commencement de sa vie ; il prêche, il prêche cet enfant nouveau-né, il prêche tout petit qu'il est. Sa chaire, c'est la crèche ; son auditoire, c'est l'univers ; sa doctrine, c'est le mépris du monde. Il prêche, non par la bouche ; car il ne peut encore parler, pas même en bégayant, mais par son exemple ; il prêche, non à nos oreilles, mais à nos yeux, *erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* Il dit que la pauvreté est meilleure que les richesses, que c'est un état plus assuré pour le salut, d'être pauvre que d'être riche : le monde dit : *O cives, cives, quærenda pecunia primum est. Virtus post nummos.* Il faut en avoir tant qu'on peut, au besoin il faut se parjurer, suborner de faux témoins, pour gagner son procès, plutôt que de perdre son bien. Ce divin Enfant dit que la vie humble, retirée et cachée, austère et mortifiée, est plus agréable à Dieu : le monde dit qu'il faut paraître, s'agrandir, s'élever et prendre ses divertissements. *Aut Christus fallitur, aut mundus errat : sed divinam falli impossibile est sapientiam : merito ergo prudentia carnis mors est; et sæculi sapientia, stultitia nominatur.*

Voilà deux maîtres tout contraires, deux docteurs diamétralement opposés; il faut nécessairement que l'un ou l'autre se trompe. De dire que cet enfant se trompe, ce serait un blasphème : il est la sagesse éternelle, la sagesse incréée, l'ange du grand conseil. Il faut donc avouer que les grands et les ambitieux du monde, les riches et les avaricieux, les dissolus et les voluptueux se trompent lourdement. Nous savons que cet enfant est le vrai Messie, parce que c'est de lui que le prophète Isaïe a prédit qu'une vierge le concevrait et l'enfanterait. Or, le même prophète dit de lui qu'il saurait très bien discerner entre le bien et le mal, *ut sciat reprobare malum, et eligere bonum.* Il choisit l'humiliation, la pauvreté et l'austérité ; il rejette la gloire mondaine, les richesses et les aises du corps ; donc celles-là sont bonnes, et celles ci sont mauvaises. Ne me comprenez-vous pas? Il faut être bien grossier pour ne pas toucher du doigt une démonstration si palpable.

Je dis donc, ô âme mondaine! que si vous vous sauvez comme vous pensez, prenant toutes vos aises en ce monde, contentant vos appétits sensuels, jouissant des plaisirs charnels, cet enfant était bien simple, et n'avait que faire, de venir du ciel en terre tout exprès pour vous montrer le chemin du ciel, puisque vous pouviez y aller sans le suivre, en tenant un chemin tout contraire ; si vous pouvez vous sauver jurant à tout propos, médisant du prochain, et disant des paroles déshonnêtes, cet Homme-Dieu a été bien simple de se faire enfant, lui qui était la parole éternelle, ou de s'abstenir de parler trois ou quatre ans, pour vous apprendre à réfréner notre langue ; si vous pouvez vous sauver nonobstant vos rebellions envers vos père et mère, cet enfant a bien perdu son temps, de s'assujettir aux commandements d'une humble vierge et d'un pauvre charpentier, pour vous donner des exemples d'obéissance ; si vous pouvez vous sauver en nageant dans les voluptés, vous gorgeant de vin et de viande, ou en traitant durement votre pauvre femme, le Fils de Dieu s'est bien trompé de mener une vie si austère, de supporter des travaux et des fatigues sans nombre, d'endurer patiemment les affronts et les calomnies, pour vous donner un modèle de pénitence et de patience, puisque vous gagneriez bien le ciel sans faire ce qu'il vous a enseigné par son exemple.

Mais non, ce n'est pas lui qui se trompe. La gloire et les plaisirs du monde mènent aux confusions et aux supplices les réprouvés, c'est pourquoi le Sauveur vient aujourd'hui vous enseigner une autre route. Il est la voie, la vérité, la vie. Suivons-le..... (D'après le P. Le Jeune).

2098. N. B. *Voir plusieurs autres plans, au mot* **Incarnation**.

II. — Circoncision de Notre-Seigneur.

2099. *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.*

C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur versa pour nous les prémices du sang qui devait nous racheter. C'est aujourd'hui qu'il réalise le nom qu'un

ange avait apporté pour lui du ciel, et qui signifie Sauveur. *In circumcisione Domini*, dit saint Bernard, *habemus quod admiremur et amemus; habemus etiam quod imitemur.*

2100. I. *Matière à notre admiration :* 1° C'est le Dieu du ciel et de la terre qui dicte des lois à toutes créatures. C'est à son nom que tout genou fléchit, et il se soumet à une loi qui ne pouvait l'atteindre. 2° Il a droit à toutes les béatitudes du ciel, et il s'est soumis à la souffrance. Il vient à peine de naître et déjà il semble dire en réalité: *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur ;* et il est lavé dans son sang. Il commence dès son bas âge à correspondre avec une grande fidélité à sa vocation. Aristote dit qu'il importe beaucoup de dresser les enfants et de les accoutumer de bonne heure au métier ou à la profession qu'ils doivent exercer toute leur vie. Si on les destine à la guerre, il faut leur faire manier de petites épées ; si c'est aux lettres, il faut leur mettre des livres entre les mains. A Sparte, pour reconnaître le naturel ou l'inclination d'un enfant, on le promenait lentement par toute la ville, et on remarquait en quel lieu, et à quoi il s'arrêtait avec plus d'attention. Si c'était dans la boutique d'un armurier, il sera bon soldat, disait-on; si c'était devant un libraire, il sera homme d'étude. Quand vous voyez une petite fille sage, modeste, retenue, vous dites : Elle sera religieuse ; si elle se plaît à danser, à badiner, vous raisonnez autrement. Voulez-vous savoir quel est le génie de Jésus, quelle est son humeur, son inclination et son fort, c'est d'endurer et de répandre son sang; c'est sa vocation, son vrai métier, et sa profession, *virum dolorum.* S'il est né d'une Vierge, s'il est descendu du ciel, s'il a pris un corps mortel et passible, c'est pour endurer et répandre son sang. Il commence à le faire de bonne heure, il commence le plus tôt qu'il lui est possible. 3° C'est la pureté même, la couronne des vierges, la candeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu. *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II. Cor., v, 21.) Il veut porter dans son corps avec la marque, la peine du péché.

2101. II. *Matière à notre amour :* 1° Il se fait donc notre Sauveur en même temps qu'il en prend le nom si doux. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas ! 2° à quel prix nous sauve-t-il? *Non corruptibilibus auro vel argento, redempti estis, sed pretioso sanguine.* Les premières gouttes qu'il en répand, ne sont que les arrhes par lesquelles il s'engage à sacrifier pour nous : sa gloire (car il s'humilie), ses souffrances, tout son sang et sa vie même. *Quis tam amantem non redamaret ?*

2102. III. *Matière à notre imitation.* 1° Son obéissance à son Père. 2° Son dévouement pour les pauvres pécheurs; 3° son amour de la souffrance et des humiliations qui sont la circoncision spirituelle qu'il nous prêche (1).

O Jésus, soyez-nous Sauveur, et non juge, il en sera ainsi, si dans l'admi-

(1) Quelle opposition entre ce Dieu circoncis et nous, et en cela même quel aveuglement de notre part et quel renversement ! Il fait sa gloire et son plus bel emploi de nous sauver, et nous nous faisons un jeu de nous perdre. Lui était-il donc plus important d'être Sauveur, qu'il ne nous importe d'être sauvés? S'il est Sauveur, est-ce pour lui, et si nous sommes sauvés, n'est-ce pas pour nous-mêmes ? Sans être Sauveur, en eût-il été moins heureux, en eût-il été moins Dieu ? et sans être sauvés, que pouvons-nous être, et quel anathème doit tomber sur nous ? Cependant, pour être Sauveur, rien ne lui paraît difficile; et pour être sauvés, tout nous devient impossible. Mais, ne nous y trompons pas, et ne croyons pas qu'il veuille nous sauver sans nous; je l'ai dit, et je ne puis trop vous le redire: il veut bien sans nous, faire les premières avances ; il veut bien sans nous, s'immoler pour nous; il veut bien pour satisfaire à la justice de Dieu, et pour nous mettre en état de l'apaiser nous-mêmes, se charger de nos iniquités, et en devenir la victime; se présenter à son Père tout couvert de sang, et s'engager à le répandre jusqu'à la dernière goutte: voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fait, et comment sans nous et par une pure miséricorde, il est Sauveur. Mais que dans la suite, il vous dispense de tout ce en quoi vous devez contribuer au salut, qu'il vous procure; mais qu'il en fasse tous les frais, et que vous n'y mettiez rien de votre part; mais qu'il vous transporte et qu'il vous communique tellement tous ses mérites, que vous soyez pleinement déchargés du soin de vous les appliquer; mais que tout innocent qu'il est et l'innocence même, que tout saint qu'il est et la sainteté même, il porte toute la peine du péché, et que les pécheurs vivent dans les aises et les commodités de la vie: ce n'est point là ce qu'il a prétendu. (BOURDALOUE.)

ration de ce que vous daignez faire pour nous, nous vous aimons sincèrement, étant disposés à vous rendre vie pour vie, sang pour sang, et si nous imitons votre obéissance, votre générosité pour nos semblables, votre esprit de pénitence et d'humilité, que nous nous efforcerons de retracer en nous.

2103. **Autre plan :** *Souhaits de bonne année*, v. nº 2468.

III. — Épiphanie.

2104. I. *Vidimus stellam*. Cette étoile était l'image extérieure de la lumière de la foi qui a éclairé les Mages, les prémices des païens convertis. — Ce jour est l'anniversaire de notre vocation à la foi. Les Mages furent fidèles à l'appel de Dieu, soyons-le à la foi. — Et on fait de la foi le sujet du discours comme au nº 762 et 2073.

2105. II. **Plan**. Homélie sur l'Evangile du jour.

Ecce magi venerunt ab Oriente. — Les Mages étaient des rois de l'Orient. On croit généralement qu'ils venaient d'Arabie, à cause des présents qu'ils offrirent au Fils de Dieu, et parce qu'ils avaient été figurés par la reine de Saba qui, de l'Arabie, vint voir Salomon. Ils étaient aussi des savants, versés dans l'étude des astres. Une tradition rapporte que, depuis que le prophète Balaam avait annoncé une étoile mystérieuse qui apporterait au monde une nouvelle de salut, douze sages avaient été chargés de génération en génération d'observer tous les jours le ciel. Tous les peuples attendaient le Sauveur. Les Mages furent assez heureux pour voir, les premiers, cette étoile d'un éclat si extraordinaire, qu'au rapport de saint Ignace, elle éclipsait tous les autres astres et jetait l'effroi dans tous les cœurs. L'Enfant de Bethléem fait éclater sa divinité ! Les cieux le reconnaissent pour leur maître, car les anges ont entonné sur son berceau l'hymne de gloire et l'ont annoncé aux bergers. Et en même temps les cieux s'illuminent d'une lumière nouvelle qui le fait connaître aux gentils, aux infidèles, jusque-là assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Quelle ignorance, quelles monstrueuses erreurs, quels abîmes de corruption jusque-là ! Il n'y a que ceux qui ignorent l'histoire qui puissent rester ingrats, à l'égard de celui qui en se faisant connaître à eux en ce jour, les a délivrés de la barbarie. Quel enfant que Celui qui couché dans une pauvre crèche, donne ses ordres et aux anges et aux astres !

La lumière de l'étoile qui frappe les yeux des Mages en observation du mouvement céleste, n'est que la figure de la lumière intérieure qui leur fait comprendre que le Messie annoncé et attendu des siècles, est enfin venu. Les rayons de l'étoile se dirigeant vers la Judée, ils devinent que c'est là qu'ils trouveront le salut des nations, aussitôt ils se mettent en route pour le découvrir. Rien ne les arrête, ni la route à parcourir, ni les soins de leur royaume, ni la pensée qu'on se rira peut-être de leur crédulité. Ils partent. Par là, ils condamnent ceux qui, pressés par la grâce de chercher Dieu, se laissent vaincre par la paresse, les intérêts humains, et retardent toujours leur retour à Dieu et l'affaire de leur salut... Qu'ils craignent de tomber sous le coup de cette menace, *quæretis me et non invenietis*, ces faux sages qui toujours raisonnent, toujours délibèrent et n'agissent jamais. Chercher Dieu efficacement, c'est agir, et se mettre en route dans la voie du bien. *Ambulate dum lucem habetis*, nous avons plus de lumières que les Mages, *ut non vos tenebræ comprehendant*.

Les Mages sont au nombre de trois ; la tradition a conservé leur nom : Gaspar, Melchior, Balthazar. L'étoile les guide et ils arrivent à Jérusalem ; mais là l'étoile disparaît. Quelle épreuve pour leur foi, si elle eût été chancelante ! mais ils n'en sont pas découragés. Puisque ce roi naît en Judée, les Juifs, pensent-ils, doivent mieux connaître qu'eux la merveille qu'ils viennent contempler eux-mêmes de si loin. Ils demandent donc où est né le roi des Juifs. *Vidimus enim stellam ejus in oriente et venimus adorare eum*. Ce qui fait leur joie, trouble l'âme du roi Hérode, qui apprend leur arrivée et le but de leur voyage, et met en émoi toute la ville de Jérusalem. Hérode convoque les princes des prêtres et les scribes du peuple et il leur demande où doit naître le roi des Juifs. Les Écritures Saintes à la main, ils répondent que, d'après les prophéties, c'est à Bethléem qu'il doit naître. Les Mages sont ras-

surés et prêts à se remettre en route ; mais Hérode les fait appeler en secret avant leur départ, les interroge minutieusement sur l'époque où l'étoile leur est apparue, puis les congédie en leur recommandant de chercher avec soin l'enfant qui vient de naître, de l'informer de leur découverte afin, soi-disant, qu'il puisse aller aussi l'adorer lui-même. On sait ce qu'il en pensait. Que d'enseignements dans ce récit évangélique! Les Mages n'ayant plus l'étoile pour les guider vont consulter les prêtres. Tel est l'ordre de la Providence. Quand Dieu ne nous manifeste pas directement et clairement sa volonté, quand notre esprit est obscurci par les ténèbres, quand la grâce n'agit pas en nous d'une manière sensible, nous n'avons d'autre moyen que de recourir à ceux qu'il a établis pour être nos guides. Le respect humain ne les arrête pas ; ils n'ont pas peur de dire non seulement aux prêtres, mais encore à Hérode et à toute sa cour, pourquoi ils sont venus. Les prêtres juifs, comme beaucoup d'indifférents de nos jours, savent bien où le Messie est né ; mais ils ne se mettent pas en peine de l'adorer ; les Juifs les imitent. C'était pourtant là la nation choisie. Étrange abus des dons de Dieu ! il rend ceux qui en sont coupables pires que des infidèles. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur dira plus tard : *Malheur à toi, Corozaïn! Malheur à toi, Bethsaïda ! car si de semblables prodiges avaient été faits en faveur de ces villes, elles eussent fait pénitence dans le sac et dans la cendre.* Ah ! si les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique avaient les secours religieux que nous avons, avec quelle fidélité et quelle reconnaissance ils pratiqueraient notre religion sainte ! Dieu abandonna les Juifs indifférents. Tremblons qu'il ne nous abandonne. *Auferetur a vobis regnum cœlorum et dabitur genti facienti fructus ejus.* (MAT., XXI, 43.) — L'indifférence des Juifs et de leurs prêtres eux-mêmes ne déconcerte pas les Mages, ils pressentent déjà ce que le Sauveur dira plus tard : *Les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils vous disent ; mais ne faites pas ce qu'ils font.* Hérode, lui, tremble déjà pour sa couronne et il s'informe du lieu de la naissance de l'enfant, ce n'est pas pour l'adorer, c'est pour le faire mourir. C'est l'histoire de Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps. Ce divin Sauveur, ce roi immortel des siècles, rencontrera toujours des indifférents comme les Juifs et des persécuteurs comme Hérode, mais aussi de vrais adorateurs comme les Mages. Les rois de l'Arabie se remettent en route ; et l'étoile reparaît pour les guider. Quelle joie quand de nouveau ils l'aperçoivent !.. Les lumières de la grâce, un moment voilées, brillent bientôt après aux yeux des âmes dociles à la voix de ceux qui ont charge de les conduire. L'étoile qui les précède s'arrête sur la demeure où repose l'Enfant. Ils se trouvent donc en face de cette étable abandonnée. Quel palais pour celui qu'ils viennent adorer, quelle épreuve pour une foi moins robuste ! Ils entrent dans ce réduit si pauvre et ils trouvent l'Enfant avec Marie, sa Mère, l'Enfant ayant pour berceau une crèche, et sa Mère, pauvre, modeste et timide, veillant à ses côtés. Qu'eût fait un esprit fort à cette vue ? Il ne fût pas entré dans cette masure où il aurait été convaincu de ne rien trouver à sa hauteur, ou s'il eût daigné en franchir le seuil, il se serait retiré après avoir jeté un regard de dédain sur ces pauvres habitants. L'orgueil aveugle ; car Dieu résiste aux superbes, et ne donne qu'aux humbles les divines lumières de sa grâce. Les Mages, dociles à l'action divine, ont compris que c'était bien là le palais que devait choisir celui qui venait nous prêcher le mépris des grandeurs de ce monde, que cette paille, cette crèche, ce pauvre réduit convenaient bien à celui qui venait nous guérir de l'attache aux biens terrestres et de la sensualité qui nous perdent. La foi dont les clartés sont plus vives que celle de l'étoile qui les a guidés, leur découvre les abîmes de la puissance, de la sagesse, de la miséricorde de Dieu, accomplis sur la terre dans l'Incarnation de son divin Fils. *Et procidentes adoraverunt eum.* Ils se prosternent et ils adorent. O Jésus, ô Dieu anéanti pour l'amour de nous, que vous êtes grand, puisque vous voyez se courber devant vous les rois venus de loin. Les humiliations de votre mort seront vite effacées par les gloires de votre résurrection! mais celles de votre naissance le sont dès maintenant par l'adoration des bergers, et surtout des Mages et des anges eux-mêmes. Là où le mondain ne voit que faiblesse, j'admire Celui qui est la vertu et la sagesse de Dieu. *Dei virtutem et Dei sapientiam.* Vous êtes un

faible enfant, et de vos mains débiles vous soutenez une étoile dans les airs. Dans votre faiblesse, vous mettez en émoi Hérode sur son trône et toute sa capitale. Vous attirez à vous et vous touchez les cœurs. Oh! vous êtes vraiment le roi des Juifs. Les Mages sont frappés par les grandeurs de ce Dieu qui se cache ; et ils adorent intérieurement celui devant lequel ils se prosternent. Quelle est leur reconnaissance pour le bienfait qu'ils ont reçu ! Les premiers ils ont découvert ce Sauveur du monde encore inconnu même à son peuple. Ils veulent aussitôt lui témoigner leur foi et leur gratitude en lui offrant des présents, de l'encens comme à un Dieu, de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un homme. On se servait en effet de cette substance pour embaumer les corps. Mais ces présents figurent les dispositions de leurs âmes ; l'encens, le parfum de leur prière ; l'or, la charité ou l'amour ; la myrrhe, la mortification chrétienne que le spectacle de la pauvreté de Bethléem leur faisait prendre la résolution de pratiquer.

En effet, avertis en songe de ne pas repasser vers Hérode, ils s'en retournèrent dans leur patrie par un autre chemin. Ils entrent à partir de cette visite faite à la crèche, dans une voie nouvelle, voie d'expiation pour leurs péchés, voie d'éloignement de ce qui pourrait leur faire perdre le trésor de la foi où ils ont puisé abondamment. Désormais, non seulement ils croiront, mais plus tard, ils seront baptisés, ils deviendront Apôtres de leurs peuples ; et l'Église les honore comme des saints, et on vénère leurs reliques à Cologne où leurs corps ont été transportés.

Offrons, en ce jour, à l'enfant de la crèche les mêmes présents que les Mages, l'or de la charité, de l'amour de Dieu et du prochain, l'encens d'une prière ardente, la myrrhe d'un cœur contrit et prêt au sacrifice. Et en quittant le saint Lieu, retournons par un autre chemin ; désertons les voies de l'iniquité que condamne notre foi. Quelle ingratitude envers Dieu qui a fait luire sur nous cette divine lumière, de ne pas vivre selon les maximes de l'Évangile ! Éloignons-nous des occasions de péché que nous avons recherchées jusqu'ici. Et par la parole et par l'exemple, soyons Apôtres au milieu de nos frères.

2166. **Autre plan**. — La conduite des Mages offre un remède, I. *à l'indifférence de notre siècle*. 1° Ils observent le ciel et recherchent les choses d'en haut. 2° Ils se mettent en route, dès que paraît l'étoile, et qu'ils connaissent les desseins de Dieu. 3° Ils font les sacrifices d'un long voyage pour découvrir le Messie ; qu'ils sont loin d'eux les indifférents qui ne s'occupent point des choses du salut, qui méprisent les inspirations de la grâce et les remords de leur conscience, remettant toujours à plus tard de s'occuper de leurs intérêts éternels et ne sachant faire aucun sacrifice pour Dieu ! Qu'il est à craindre qu'il ne réussissent pas à le trouver.

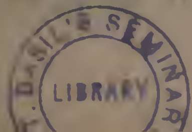
II. *A l'incrédulité*. 1° Ils interrogent et croient les prêtres dépositaires des Écritures. 2° Le mauvais exemple qu'ils en reçoivent ne les ébranle pas. 3° Ils trouvent l'Enfant de Bethléem et le jugent non par les sens, mais par les lumières de la grâce et l'adorent. L'incrédule ne croit qu'à sa raison, pourtant si faible et obscurcie par tant de passions. L'autorité n'est rien pour lui. Il s'appuie sur des scandales pour étayer son impiété. Comme si la foi dépendait de ceux qui la professent, ou même de ceux qui la prêchent. Il ne juge que par les sens : *quæcumque tanquam muta animalia norunt in his corrumpuntur*.

III. *A la vie mondaine*, alliée à la profession de foi. 1° Ils prient. 2° Ils aiment Dieu et le prochain. 3° Ils se mortifient eux-mêmes. Les mondains ne prient plus. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me*. Ils sont égoïstes, n'ont de dévouement ni pour Dieu ni pour leurs frères. Ils aiment, non la pénitence, mais les fêtes et les plaisirs.

Ayons la foi ; sans elle il est impossible de plaire à Dieu ; mais la foi ne suffit pas sans les œuvres. Malheur aux indifférents qui ne font rien pour leur salut. Donc des œuvres saintes, la charité, la prière, la mortification chrétienne.

2167. **Autre plan**, *d'après le P. Le Jeune*.

Ubi est qui natus est rex Judæorum. C'est trop peu dire. Il est le roi du ciel et de la terre. *Rex regum et Dominus dominantium*. Roi en sa divinité, roi en son huma-



nité ; et, certes, sa royauté est bien supérieure à celle des grands de la terre : I. Par les droits qui l'établissent. II. Par sa durée. III. Par la manière dont elle s'exerce. IV. Par son étendue.

I. *Droits qui l'établissent.* Les autres rois n'ont ordinairement qu'un titre, et ce titre peut être usurpé. Jésus-Christ les a tous. Saint Jean dit qu'il a sur sa tête beaucoup de diadèmes parce qu'il a plusieurs droits à régner. Droit de création, de conservation droit de conquête, car il nous a conquis sur le démon, droit de rédemption.

II. *Durée.* Les princes de la terre peuvent être entravés dans leurs droits, soit par leur minorité, soit par la rébellion de leurs sujets, soit par l'invasion étrangère, soit surtout par la mort Le sable du sépulcre a le même effet sur eux que le sable du rivage sur la mer, *usque huc venies.* De tant de rois qui ont porté la couronne de France, pas un n'a régné quatre-vingts ans ; parmi les papes qui ont tenu le siège apostolique, pas un ne l'a tenu trente ans. La royauté de Jésus est solide, ferme, permanente, continuelle et éternelle : elle n'a point d'interrègne, point d'interruption, rien ne peut en interdire l'exercice, ni la suspendre tant soit peu ; ceux qui tâchent de ravir la vie à Jésus dans son enfance, ceux qui en effet la lui ravissent à 33 ans, ne peuvent lui ravir la royauté, il la conserve et l'exerce toujours, même quand il ne conserve pas la vie. Ainsi nous voyons qu'en son bas âge et pendant sa minorité, il est proclamé roi, et cela même par les rois, *ubi est qui natus est rex?* Il exerce sur eux sa puissance, il les attire de l'Orient, il les fait prosterner à ses pieds, il les contraint par une douce violence de lui rendre hommage comme à leur souverain, à lui payer tribut, à le reconnaître par l'offre de l'or et des autres présents ; et en ce même état, il montre que c'est de lui qu'on a dit, *terribilis ei qui aufert spiritum principum, terribilis apud reges terræ.* Il se fait redouter de Hérode ; voulant, dès sa naissance, faire paraître un rayon de sa grandeur, et faire sentir aux grands sa secrète puissance, cachée dans sa crèche, mais qui paraîtra un jour à leur étonnement, quand il sera sur son trône de gloire : *si tantum terruit cuna vagientis, quid faciet tribunal judicantis!* (S. Aug.) Et pendant sa vie, payant le tribut au roi de la terre, pour ne pas donner mauvais exemple, il déclare expressément que ce n'est pas par devoir, et qu'il n'y est pas obligé, puisqu'il est Fils du Roi suprême, et même le Roi des rois. Il paie le tribut, mais par miracle, faisant trouver la pièce de monnaie dans la gueule d'un poisson, afin de relever l'hommage qu'il rend au prince temporel par un effet de la puissance et de l'autorité qu'il exerce sur la mer, comme roi de tous les éléments. Mourant, il se fait proclamer roi en la mort même, et fait que le juge qui le condamne, devient le héraut de sa royauté, mettant ce titre sur la croix, en trois diverses langues : *Jesus Nazarenus, rex ;* et en cet état de souffrance, ne voulant produire aucun effet de sa souveraineté sur les hommes, afin d'endurer par eux et pour eux, il en produit sur les créatures insensibles et inanimées, il fait fendre les rochers, il ouvre les sépulcres, il rompt le voile du temple, il couvre l'air de ténèbres, il ravit la lumière au soleil, il marque sa souveraineté en la terre et au ciel, lors même qu'on lui ravit la vie qui est la lumière et la merveille du ciel et de la terre. Après sa mort et son ascension glorieuse, son Père le fait asseoir à sa droite. *Regnum tuum regnum omnium sæculorum.*

III. *Manière de régner.* Les autres rois font des volumes de lois. 1° Dieu n'a que quelques commandements qui, bien observés, feraient de la terre un paradis 2° Les rois commandent impérieusement; N.-S. commande avec douceur et en ami. *Audi populus meus et loquar.* 3° La justice des princes est manchotte ; elle n'a que la main gauche pour punir le coupable, elle ne récompense pas la vertu. 4° Les autres surchargent leurs sujets d'impôts. Leur fortune s'élève avec le tribut qu'ils prélèvent sur leurs sujets. Jésus s'est appauvri et s'est anéanti ; il a épuisé ses veines et versé tout son sang pour enrichir ses sujets. *Propter nos egenus factus est cum esset dives.* C'est à lui, non pas à Tite, que convient l'épithète de délices du genre humain. Cet empereur était ainsi surnommé, parce qu'il ne passait pas un seul jour sans faire du bien à quelqu'un. Jésus ne passe pas un jour, une heure et un moment sans faire du bien, non à quelqu'un, mais à chacun de ses sujets : *Venite ad me, omnes qui laboratis.*

IV. *Etendu du royaume.* Les autres rois ne règnent que dans quelque coin du monde ; ils ne commandent qu'à une partie des hommes ; et Jésus est le Roi de l'univers, le monarque du ciel et de la terre ; les autres rois sont ses vassaux. David, le roi des prophètes et le prophète des rois, l'a prédit bien expressément ; car, au psaume soixante et onze, après avoir dit que les rois de Tharse et d'Arabie, et les princes d'Orient apporteraient des présents à Jésus, il ajoute qu'à leur exemple tous les autres rois de la terre le viendraient adorer : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent et adorabunt eum omnes reges terræ.*

Quand je m'applique à feuilleter les annales ecclésiastiques, je vois cette prophétie accomplie à la lettre ; je trouve que de siècle en siècle, quelques rois à l'exemple de ces trois rois, ou au moins quelques souverains, ont adoré le Fils de Dieu, ont rendu hommage au Pape son vicaire, ont mis leur couronne et leur royaume aux pieds de l'Eglise son épouse.

Dans l'univers entier, N.-S. a des sujets et même des rois qui lui sont fidèles. Voilà donc la prophétie accomplie ; mais ce qu'elle ajoute me fait saigner le cœur : *omnes gentes servient ei.* Cela ne se vérifie pas en vous, Jésus-Christ n'est pas votre roi, il

n'a point d'empire sur vous ; car quel devoir, quel honneur et quelle obéissance lui rendez-vous ? Si vous êtes en la chambre du roi, c'est avec un grand respect, avec un profond silence et avec crainte de commettre la moindre inconvenance ; si vous êtes en l'église, à la maison de Dieu, en sa présence et sous ses yeux vous commettez toute sorte d'irrévérences.

Quelle obéissance avez-vous pour ses divines lois ? quel est le seigneur de village, le chef de tribu sauvage qu'on voulût offenser, comme on le fait tous les jours envers ce grand Dieu ! Blasphèmes, etc.

Il en est pour qui il n'est pas Roi. Ils disent comme les Juifs : *Nolumus hunc super nos*. Ils démentent tous les jours ce qu'ils croient. *Jesum Christum, Dominum nostrum*. Et qui servent-ils ? le plus cruel des tyrans et ils vérifient la parole du Saint-Esprit : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio ... servies inimico tuo in fame, in siti, in nuditate et in omni penuria, et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat.* (Deut. 28, 47, 48.)

Et quand cela ne serait pas, vous êtes esclave de votre passion, il n'en faut point d'autre témoin que vous. Quand un homme est adonné à la luxure, à l'ivrognerie ou à l'avarice, ne dites-vous pas qu'il est sujet aux femmes, au vin ou à l'argent ? Voyez : il est sujet ! vous êtes donc sujet et esclave de la plus vile, abjecte, honteuse, infâme, et cruelle servitude qui se puisse imaginer, si vile et si infâme que vous avez honte de servir un tel maître ; et si vous avez quelque reste de pudeur, vous rougissez quand on dit que vous êtes sujet à l'envie, à la flatterie ou à l'ambition ; et si vous étiez affranchi de votre passion, et si vous regardiez ce que vous aimez sans les fausses lunettes qu'elle vous met devant les yeux, vous auriez horreur de vous-même, vous mourriez de dépit et de confusion de vous voir assujetti à un peu de boue, à une vile créature ; cette servitude est cruelle.

Vous savez que servant un tel maître vous ne gagnez que l'enfer, vous n'avez pas un jour de vrai repos ni une heure de solide contentement ; vous savez que vous êtes bourrelé par les furies de votre conscience, par l'appréhension de la mort, par la crainte de la damnation, par la prévoyance de l'éternité malheureuse et par la vue de l'inconstance et mortalité des créatures que vous aimez.

Jésus crie : Venez à moi, vous tous qui travaillez et je vous soulagerai. *Venite ad me, omnes, et ego reficiam vos.* Venez donc à lui, priez-le de vous décharger de ce joug pesant, car lui seul peut vous affranchir de cette cruelle servitude et vous délivrer de la tyrannie de vos passions ; offrez-lui à cet effet, avec ces dévots princes, l'or, la myrrhe et l'encens.

Offrez-lui un peu d'or, ou au moins un peu d'argent, mettez votre argent à ses pieds, il ne saurait être mieux employé. Les pieds de Jésus-Christ, dit S. Augustin, sont les pauvres qui rampent sur la terre, qui sont dans la boue ; ce qui vous est superflu est nécessaire à ces pieds de Jésus : *Superflua tua, pedibus Domini sunt necessaria.* Jésus a maintenant froid aux pieds, refuserez-vous de les lui réchauffer ? Tant de linge, d'habits et de couvertures qui sont inutiles dans vos maisons, que vous réservez à des héritiers qui ne vous en sauront point de gré, seraient bien nécessaires aux pieds de Jésus-Christ aux pauvres qui meurent de faim et de froid.

Offrez-lui l'encens d'une fervente prière : *Dirigatur oratio mea sicut incensum* ; qu'elle monte en haut comme la fumée des parfums du temple, qui n'était point agitée çà et là par le vent ; que votre prière ne demande point les honneurs, la santé ni les biens temporels, mais Dieu seulement et sa grâce. Offrez-lui la myrrhe de la mortification ; il y en a de deux sortes, l'une que l'arbre jette lui-même sans être entamé ; elle est fort rare et en petite quantité ; l'autre qu'il distille par incision et cette dernière coule en plus grande abondance ; il y a des mortifications que nous prenons de nous-mêmes, des jeûnes, des cilices et des disciplines. Ce sera une myrrhe fort précieuse et agréable à Dieu, une mortification très méritoire qui n'affaiblira point votre corps, qui n'intéressera point votre santé, ni ne diminuera vos biens, si vous vous abstenez des danses, du bal, des débauches, des mascarades et de toutes les autres folies du carnaval. La myrrhe préserve de la corruption, cette mortification vous exemptera de la corruption de mille péchés. Il y en a d'autres que la providence de Dieu nous envoie par le ministère des créatures, des disgrâces, des renversements de fortune ; les occasions en sont fréquentes et si elles sont bien ménagées, elles formeront un grand trésor, et Jésus a pour agréable qu'on les lui offre en quantité.

Mais offrons-nous principalement nous-mêmes et tout ce que nous sommes ; jetons-nous aux pieds de Jésus avec ces saints Mages. Oh ! si notre cœur était dans l'une de leurs cassettes, qu'il serait saintement heureux d'être posé aux pieds de Jésus-Christ ! Dans laquelle aimeriez-vous mieux que votre cœur fût placé ? pour moi, je voudrais que mon cœur fût à la place de cet or, qu'il fût pur comme l'or, précieux comme l'or, solide comme l'or et posé aux pieds de Jésus. Mais on dit que la sainte Vierge distribua cet or en aumônes ; ainsi il retourna aux mains des créatures et fut employé en usage commun, et je voudrais que mon cœur ne fût jamais séparé des pieds de Jésus ; je voudrais donc plutôt qu'il fût comme cette myrrhe, tout pénétré de l'amertume et du regret de mes péchés ; mais saint Bernard dit que cette myrrhe fut employée à conforter les membres tendres et délicats de l'enfant Jésus, et je ne mérite pas de le toucher de si

près. J'aimerais donc mieux que mon cœur, mon corps, mon âme, que tout mon être fût en la place de cet encens, *sicut virgula fumi*, que tout cela fût brûlé, consumé, réduit en cendre et en fumée ; ou, s'il se pouvait, anéanti en l'honneur de l'enfant Jésus, car lui seul mérite de régner, de vivre et de subsister. Vive donc uniquement et éternellement ce grand Roi des rois ! vive le Roi du ciel et de la terre ! vive le Roi des hommes et des anges ! vive le Roi des siècles et de l'éternité ! en un mot, âmes chrétiennes, vive Jésus ! Amen. (D'après le P. Le Jeune.)

IV. — Nom de Jésus.

2108. *Vocatum est nomen ejus Jesus..* Quand l'enfant Dieu fut circoncis, il fut appelé Jésus. Le nom qui exprime le mieux ce qu'est en lui-même et pour nos âmes le Rédempteur du monde, le nom que Dieu seul pouvait donner, parce que lui seul connaissait parfaitement son Fils, le nom que le Père donna en effet à son Fils unique fait homme pour nous sauver, le nom qu'un ange du ciel apporta à la terre, c'est le nom de Jésus qui signifie Sauveur. C'est lui que l'Eglise chante en ce jour où l'univers entier tressaille en le prononçant. Je dois vous inspirer pour lui la religion et l'amour : la religion pour que vous l'adoriez, l'amour pour que vous l'invoquiez à toute heure. Je vous dirai donc dans ce but sa puissance admirable, et je chercherai à vous en faire goûter la douceur, car *il est saint et terrible* comme parle le Psalmiste. Il est aussi *comme un parfum répandu*. O Marie, donnez-nous part aux sentiments qui inondèrent votre cœur, quand pressant sur votre sein viginal le Fils du Très-Haut devenu le vôtre, vous l'appeliez Jésus.

I. *Terribile nomen.* Le Christ s'est anéanti lui-même ; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. Il y a eu de grands noms sur la terre, des noms qui ont rempli des royaumes et des siècles. On parle encore des anciens conquérants qui ont courbé les nations sous leur sceptre, qui ont entraîné les multitudes enchaînées à leurs chars de triomphe ; mais si leur gloire leur survit encore, leur puissance n'est plus, et l'éclat qui les environne n'est qu'un vain prestige. Le Père a donné à son Fils un nom qui est au-dessus de tous les noms humains, des rois, des guerriers, des grands du monde. Le nom des puissants de la terre n'a été célèbre qu'ici-bas et leur gloire a été mêlée de larmes et de sang ; le nom de Jésus fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, il a les bénédictions des anges et des hommes.

1° Au nom de Jésus, les esprits angéliques se prosternent et adorent. Une pieuse révélation nous apprend que Dieu, avant de faire apporter ce nom sur la terre, le montra à toute sa cour qui le salua avec des tressaillements de joie. C'est ce nom qui a eu le pouvoir d'ouvrir le ciel, fermé à tous les enfants d'Adam. Les patriarches s'étaient présentés à la porte du paradis, demandant à y être admis ; et l'ange leur avait demandé sans doute qui ils invoquaient. — *Jehovah ! Celui qui est ; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* La porte était restée fermée. Les prophètes avaient dit*: le Dieu des armées. Nec est aliud nomen sub cœlo.* Mais dans la plénitude des temps, les cieux s'étant ouverts et ayant distillé sur la terre le nom de Jésus, jusque-là caché aux hommes, la voie du paradis a été ouverte. *Per nomen Jesu*, dit le vénérable Bède, *omnibus gentibus via ad cœlum patefacta est.* Et en le prononçant, une multitude d'élus ont pris leur essor vers l'éternelle félicité, où ils le bénissent et le chantent sans cesse, où ils le loueront dans les siècles des siècles. Au nom de Jésus, le Père céleste lui-même apaise son juste courroux. Quand il l'entend prononcer, il dépose ses foudres et ses mains s'ouvrent pour laisser découler sur la terre toutes ses grâces. C'est Jésus qui nous l'assure : *quodcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.* Rien donc dans les cieux qui égale la puissance du nom de Jésus que les anges adorent, qui introduit dans la maison de Dieu ceux qui, sans ce nom sacré, en auraient à jamais été bannis, qui désarme la vengeance du juste juge et qui attire tous les trésors de la miséricorde. Ah ! s'il nous était donné en ce jour de pénétrer dans le séjour des Bienheureux, quels concerts admirables nous entendrions pour célébrer le nom de Jésus ! Vierges, ce can-

tique qu'il n'est donné à aucun autre de chanter, n'est-ce pas un chant d'amour et de triomphe au nom de Jésus qui vous a ravis sur la terre? Saints martyrs, qu'est-ce qui fait votre béatitude, n'est-ce pas de redire ce nom de Jésus que vous avez confessé si généreusement au milieu des tourments? Apôtres, n'êtes-vous pas heureux de porter encore sur votre front et sur vos lèvres, ce nom que vous avez porté aux nations qui l'ignoraient, *ut portet nomen meum coram gentibus?* Et vous toutes, phalanges angéliques, que repétez-vous sur vos harpes célestes? Jésus, Jésus! Et tous les fronts s'inclinent et le Saint-Esprit tressaille d'amour, et le Père s'applaudit d'avoir donné à son Fils un nom auquel tout genou fléchit au ciel..

2° Et aussi sur la terre. O Seigneur, *quam admirabile est nomen tuum in universa terra! A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.* 1) Quel nom ici-bas comme le nom de Jésus! Où sont ceux qui invoquent César, Alexandre et les grands ravageurs de provinces? Où ceux qui s'inclinent aux noms tant vantés des sages du paganisme? Mais dans l'Eglise, toutes les bouches s'ouvrent depuis dix-neuf siècles à la gloire de Jésus; les âges font écho aux âges; les royaumes aux royaumes; et depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, *laudabile nomen Domini.* Et comme le soleil est toujours levé sur quelque point du globe, à toute heure, un hymne de louange s'élève de la terre et se mêle aux chants du ciel à la gloire du nom de Jésus. Et comme l'Eglise a des promesses d'immortalité, et qu'elle embrassera le monde tant que le monde subsistera, un concert perpétuel résonnera dans les continents, comme sur les flots des mers, au sein des cités comme dans les solitudes, et ce concert redira partout: Jésus! L'humble fille le mêlera à sa tâche, à ses périls et à ses douleurs; la mère apprendra à son enfant à le bégayer; le matelot dans la tempête le prononcera au milieu des agitations des flots; le prêtre à l'autel et en récitant l'office, terminera au nom de l'Eglise toutes les prières: *Per Dominum nostrum Jesum Christum;* et en le disant son front se courbera vers le crucifix; car en disant Jésus: il nomme son Créateur, son Roi, son Redempteur et son Juge. L'Apotre l'apprendra aux sauvages de toutes les langues. Le nom de Jésus retentira dans toutes les chaires: et en entendant dire Jésus, on verra les âmes pieuses s'incliner avec respect; car on n'entendra pas parler de Jésus d'une manière stérile, comme des hommes fameux dont on vante la mémoire. Le nom de Jésus, en l'entendant, on l'adore, on l'aime, on le bénit; les esprits et les cœurs se soumettent à son empire; on sent que celui que désigne ce nom divin est vivant et on lui donne tout ce qu'on est, parce qu'on lui doit tout. Le religieux, la vierge consacrée au Seigneur, se cacheront dans un désert pour pouvoir le bénir plus à l'aise. Le jour, la nuit ils l'adoreront. 2) Tous les miracles se sont faits dans l'Eglise au nom de Jésus; à ce nom les morts ont retrouvé le chemin de la vie, *in nomine meo serpentes tollent*; les bêtes feroces s'apprivoisent, les poisons perdent leurs effets délétères. *In nomine Jesu Christi surge et ambula,* c'est à ce nom que s'opèrent les miracles de la grâce, que les âmes sont regénérées, que les sacrements puisent leurs vertus. Sur les étendards il donne la victoire; au milieu des orages des flots, il donne le calme des mers. *Donavit illi nomen super omne nomen. Quam admirabile est nomen tuum in universâ terra!* Il est donc bien vrai que tout genou à ce nom fléchit ainsi sur la terre; il en est ainsi aux enfers.

3° La même révélation qui nous apprend que le nom de Jésus, avant d'être apporté à la terre, fut montré en lettres de lumière aux anges du paradis, nous apprend aussi qu'à cette heure même, les démons tombèrent de leur trône. Jésus, c'est le soleil: dès que son nom fut prononcé ici-bas, les puissances de ténèbres reculèrent épouvantées. 1) Dans la société. Qui entend nommer aujourd'hui ces démons que les païens adoraient comme des divinités, ces démons qui avaient des temples, des autels, des ministres, des esclaves? Leurs autels et leurs temples sont renversés; leur nom est effacé ou refoulé dans l'abime. *In nomine meo dæmonia ejicient.* 2) Dans les hommes en particulier. Ce n'est pas seulement dans la société que régnait Satan, avant que le nom de Jésus, retentissant à son oreille comme un éclat de foudre, l'eût précipité dans l'abîme; il régnait sur les hommes pris en particulier: tantot il possédait leurs corps, tantot il faisait de leurs âmes sa

conquête. Comment les saints l'ont-ils banni des possédés? Par le nom de Jésus. Comment l'Eglise aujourd'hui exerce-t-elle ses exorcismes sur les énergumènes, sur les enfants non baptisés, sur les adultes infidèles? Elle commande au nom de Jésus. Et comment l'empire de Satan sur les âmes est il détruit? *In nomine Jesu.* O athlètes de la foi, comment avez vous terrassé l'infernal dragon? Vierges, comment avez-vous gardé votre lys virginal à l'abri du souffle brûlant et contagieux de l'enfer? Ames tentées, comment résistez-vous et mettez-vous en fuite celui qui, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous cherchant à vous dévorer? Votre secret, je ne l'ignore pas; votre armure invincible, votre bouclier impénétrable, c'est le nom de Jésus.

Un jeune homme nommé Aglaïde veut perdre une vierge d'Alexandrie, Justine; il va trouver Cyprien le magicien, qui emploie toutes les ressources de son art infernal pour faire naître une passion coupable dans le cœur de cette jeune vierge; mais Justine invoque le nom de Jésus et elle est victorieuse. Cyprien voyant que le nom de Jésus est plus puissant que tous ses enchantements diaboliques, se convertit et meurt martyr avec Justine.

Il est donc vrai que le nom de Jésus est puissant: puissant au ciel qui s'incline devant lui, puissant sur la terre où il est vénéré et adoré, puissant dans l'enfer qu'il terrasse. O nom adorable, comment ai-je ignoré jusqu'ici les ressources que vous m'offriez? Si j'ai à déplorer des chutes, c'est bien parce que je n'ai pas recouru à vous. O nom, la gloire du ciel, l'étonnement de la terre, la terreur des enfers, je vous adore et je vous implore. Par vous j'espère la victoire et le triomphe, car vous êtes redoutable à mes ennemis; mais aussi vous êtes doux à mes lèvres et à mon cœur.

2109. II. En effet, mes Frères, *unguentum effusum nomen tuum.* Que signifie ce nom béni à jamais? Nous l'avons dit: il signifie Sauveur. C'est à cause de cette signification qu'il provoque les adorations du ciel et de la terre et inspire la terreur aux enfers. Le nom de Jésus n'est pas vide de sens. Notre-Seigneur ne l'a pas porté seulement, il l'a réalisé, il l'a accompli. Jésus signifie donc: 1° Celui qui a glorifié dignement Dieu, en lui rendant ses droits méconnus de l'homme, en satisfaisant à sa justice. *Pater, clarificari te super terram, clarifica Filium tuum;* et la voix répondit: *Clarificavi et iterum clarificabo.* C'est pourquoi les anges qui lui devront des compagnons de leur gloire, le bénissent; c'est pourquoi les démons le redoutent, parce qu'il a ruiné leur empire; mais tout cela doit rendre ce nom doux à l'homme. 2° Ce qu'est au captif, dans un cachot ténébreux, la voix du héraut qui lui annonce la délivrance; ce qu'est au voyageur perdu dans des abîmes et errant dans des précipices, le rayon du soleil qui lui fait retrouver sa route; ce qu'est la fontaine d'eau fraîche à celui qui se meurt sous les ardeurs d'une soif brûlante, le nom de Jésus l'est pour les hommes. C'est lui qui nous rappelle notre délivrance, c'est lui qui fait briller à nos yeux la lumière, c'est lui qui nous délivre de la soif brûlante des passions. Le dire, le prononcer souvent, c'est nous rappeler que nous avons un médiateur auprès de Dieu, un avocat qui plaide notre cause, une victime. *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed et pro totius mundi;* c'est dire que la multitude de nos péchés a été lavée dans son sang. — *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Qui que nous soyons, nous pouvons avoir accès auprès du Père et devenir ses enfants *per Jesum Christum.* 3° C'est dire que toutes les grâces nous sont assurées, pourvu que nous y soyons fidèles; car *copiosa apud eum redemptio. In omnibus facti estis divites in Christo Jesu, ita ut nihil vobis desit in ullâ gratiâ.* Point d'infirmité de l'âme et même du corps en tant qu'elle s'oppose au salut, dont nous ne puissions être délivrés; point de perfection à laquelle nous ne puissions prétendre par Jésus. En disant Jésus, nous lui disons: souvenez-vous de ce titre qui fait votre gloire; il faut que vous le méritiez dignement; plus il est glorieux, plus il est juste que vous en remplissiez les charges; car noblesse oblige. Eh bien, soyez-moi Jésus, et sauvez-moi.

Et ne craignons pas qu'il n'en porte pas toutes les conséquences, mes Frères. Ah! certes, a-t-il reculé devant les humiliations, les opprobres, les douleurs et la mort qui étaient attachés à son titre de Sauveur? Non assu-

rément. Pourquoi êtes-vous né ? lui demande saint Bernard ; et il répond *quia Jesus* ; pourquoi le travail, les courses, les sueurs, la croix ? *quia Jesus*. *Non invenio in eo causam*, disait Pilate ; pourtant il fait marquer sur l'écriteau qu'il plaça en tête de la croix, *causam ejus scriptam* : *Jesus rex Judæorum*. C'est vrai, dit à ce sujet saint Ambroise, voilà la vraie cause de sa mort : Jésus. Il est Sauveur, ne craignez donc point que nous ayant achetés si cher, il nous laisse perdre. O Jésus, vous êtes Sauveur ; en le disant, je ne crains rien de mes péchés, de ma misère, de mon penchant vers le mal. *Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim*. Et cette confiance excite l'âme et la console. Elle l'excite, car rien n'abat et ne paralyse comme le découragement. Le nom de Jésus nous relève, et ce courage qu'il nous communique se mêle à son efficacité, pour nous assurer la victoire sur nos ennemis, et nous donner la paix sur nos passions. C'est pourquoi saint Bernard le compare à l'huile et il développe cette pensée : *lucet, pascit, ungit* : il éclaire l'âme d'une lumière divine, il lui envoie un reflet du ciel qu'il lui entr'ouvre par l'espérance ; et la nourrissant, il la fortifie et l'aguerrit ainsi contre la lutte : il lui donne une onction surnaturelle, une joie sans pareille, fruit de la confiance et du calme des passions. Cette huile adoucit les blessures de l'âme et les cicatrise. (Voir saint Bernard, 2e nocturne de la fête.) *Nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ, quam invocatio nominis Jesu*. (Saint Bernard.) Que de tristesses dissipées par lui ! Et cela se conçoit : le nom de Jésus nous rappelle celui qui a été humble, doux, chaste, pauvre, mortifié pour l'amour de nous. Comment, en nous le rappelant, pourrions-nous ne pas être excités à pratiquer les vertus pour l'amour de lui ? Et Jésus, en tant que Dieu, fortifie par sa grâce les exemples qu'il nous donne en tant qu'homme. Aussi avec quel amour prononçaient-ils ce nom béni, les saints, saint Paul en particulier et les premiers chrétiens ? *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*. Saint Augustin, saint Bernard ? *Si scribas, non sapit si non legero Jesum. Si disputes aut conferas... mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*. Oh ! qui dira avec quels transports prononçaient le nom de Jésus une Thérèse, une Catherine de Sienne, une Marie Eustelle ? O nom fort et doux, puissant et consolant à la fois, je veux vous exalter, vous bénir, vous invoquer !

Je vous exalterai en me sauvant ; car Jésus ne sera pleinement Sauveur qu'autant que par ma fidélité je ne laisserai pas inefficace la grâce qu'il m'a acquise. Que Satan cherche à anéantir la gloire de ce nom en perdant les âmes, à la bonne heure ; moi je ne veux pas priver mon Sauveur de la gloire de mon salut. Je ne pouvais me sauver sans lui ; mais il ne peut me sauver sans moi ; et après qu'il a tant fait pour m'épargner la damnation, que je serais coupable de m'y plonger ! Mon Jésus, je renonce au péché et à ses occasions pour la gloire de votre nom. Qu'aurais-je à répondre à son tribunal, si je me perdais, quand son nom me rappelle tout ce qu'il a fait pour moi ?

Bien plus, *omne quodcumque facitis in verbo, aut opere, omnia in nomine Jesu*, pour la gloire et au nom de Jésus, tout pour l'exalter, tout pour mériter le ciel. Il faut souffrir, soit : Jésus a souffert pour me mériter le salut, je veux souffrir pour la même fin, etc.

Il faut lutter contre les tentations ; mes passions, comme Goliath autrefois, s'avancent pour me perdre ; comme David je leur dirai *Ego venio in nomine Domini*.

Ne nous arrêtons pas là, mes Frères, non seulement point de blasphèmes, mais travaillons à bannir de la terre ce crime abominable qui est sorti de l'enfer. *Nos autem in nomine Dei nostri invocabimus* : à notre réveil, dans le travail, la nuit, le jour (1).

(1) Saint Bernardin de Sienne, prêchant à Florence, inspira à ses auditeurs un tel amour pour le nom de Jésus, qu'ils firent tous graver ce nom sur leurs maisons, et qu'ils le portaient tous sur eux comme une médaille ; jamais on n'envoyait baptiser un enfant sans que le nom de Jésus ne fût imprimé dans ses langes. Par la même pratique, saint Bernardin préserva de la peste Ferrare et Padoue.

Mon Jésus, miséricorde, disait saint Léonard, et il recommandait de le dire souvent. Que le nom de Jésus soit sur nos lèvres à la vie, à la mort, qu'il expire dans notre bouche ce nom béni, en même temps que notre dernier soupir. Sainte Chantal l'avait gravé sur son cœur, et en lavant son corps, on trouva après sa mort cette empreinte sacrée. Parents, apprenez à vos enfants à le redire. *Quicumque invocaverit nomen Domini salvus erit*.

V. — L'oraison de Notre-Seigneur au Jardin des Olives.

2140. — Voir nº 1270.

VI. — Mémoire de la Passion.

2141. — Voir méditation sur la Passion, nº 1845, et les sujets traités au Vendredi Saint, nº 1863.

VII. — Couronne d'épines de Notre-Seigneur.

2142. *Plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus.* (MATH., XXVII, 29.) Décrire cette scène émouvante. Jésus est flagellé : tout son corps est meurtri ; il ne faut pas qu'on lui laisse une place saine. Ils prennent donc des branches épineuses et en tressent une couronne qu'ils enfoncent sans pitié sur la tête auguste du Fils de Dieu.

I. C'est là *un mystère* : 1º *De douleur.* Ces épines déchirent le front du Sauveur, et font couler le sang que la flagellation n'a pas épuisé. Ce sang adorable lui inonde le visage et lui remplit les yeux. Ce tourment inouï que les Caligula et les Néron n'employèrent jamais contre les martyrs, Jésus l'a subi non seulement au moment où il lui fut infligé, et pendant les cruelles heures où les bourreaux s'armant d'une canne de jonc le frappaient sur la tête ; mais pendant tout le portement de la croix jusqu'à sa mort. Quelles douleurs, quand le fardeau de la croix reposait sur ses épines, quand il tombait à terre avec cette ceinture douloureuse au front ! O terre, maudite de Dieu, qui avez produit de telles épines, vous êtes l'image de nos âmes qui ont produit les fruits amers du péché ; c'est pour expier ces péchés que Jésus a tant souffert !

2º *D'humiliation.* C'est pour insulter à la royauté du Sauveur que les soldats le traitent de la sorte. A un roi il faut une couronne ; et il méritait une couronne de gloire ; mais ces cruels lui en donnent une d'épines : ils le soufflettent, ils se moquent de lui. Alors s'accomplit la parole du Prophète : *Non est species ei neque decor; et vidimus eum et non erat adspectus. Despectum et novissimum virorum. Quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum, quasi leprosum percussum a Deo et humiliatum.* (Is., LIII, 2, 3, 4.)

2143. II. *Quels enseignements* dans ce mystère ! 1º *Haine du péché. Vulneratus est propter iniquitates nostras*, dit Isaïe dans le même chapitre. Les douleurs de cette tête auguste expient surtout les péchés commis par la nôtre : l'incrédulité de notre esprit, nos pensées perverses, notre orgueil, la vanité dont nous couvrons notre front. Regardons le Sauveur dans cet état, incrédules, orgueilleux, etc., laissons-nous attendrir et donnons-lui une larme de compassion ; à nos péchés, une larme de repentir !

2º *Mortification. Pudeat sub spinoso capite membrum fieri delicatum.* Nous ne savons rien souffrir, ni nous imposer aucune pénitence, nous les vrais coupables, pendant que cette innocente victime endure tant et de si cruels tourments !

3º *Humilité.* Héraclius déposa son diadème pour porter la croix du Sauveur ; et nous nous couronnons d'orgueil, de vanité, de fleurs, pendant que Jésus est couronné d'épines !

Mes Frères, ces épines de Jésus sont faites pour nous mériter une couronne de gloire dans le ciel, à la condition de renoncer au péché, d'en faire pénitence, de nous humilier afin d'être exaltés un jour. Que préférez-vous ? Vous couronner de fleurs avec les pécheurs, ou d'épines avec Notre-Seigneur ? Dans le premier cas, tremblez de supporter les humiliations des réprouvés.

Dans le second, espérez fermement la couronne de gloire que je vous souhaite.

2114. **Autre plan.** *Videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate.* (Cant., III, 11.) La couronne convient : 1° *aux rois,* comme le signe de leur dignité suprême, et Jésus est le Roi des rois, le Roi du ciel et de la terre (1).

2° *Au sacerdoce.* Le Grand-Prêtre la portait. Le Pape porte la tiare ; l'Evêque, la mitre ; le prêtre, la tonsure qui est une couronne. Jésus est le vrai Pontife de la loi nouvelle, et tous les autres pontifes et prêtres n'ont qu'une participation de son divin sacerdoce.

3° *Aux vainqueurs,* que l'on couronnait de laurier ; or Jésus a triomphé de la mort du péché et de l'enfer.

4° *Aux victimes* ; avant de les immoler dans les anciens sacrifices, on les couronnait. La seule victime dont le sang ait apaisé la justice de Dieu, c'est Notre-Seigneur. *Videte regem Salomonem.* C'est pour nous qu'il a souffert, aimons-le, imitons-le (2).

(1) Aussi Pilate, qui avait tout accordé aux Juifs, même la mort de l'innocent, quand ces mêmes Juifs vinrent lui faire des remontrances sur l'écriteau qu'il avait fait placer au-dessus de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs,* refusa-t-il obstinément de le faire changer, malgré leurs instances : *Quod scripsi scripsi.* Ce fut par un dessein de Dieu que Pilate consacra ainsi la royauté du Sauveur et de la même manière que Caïphe avait prédit qu'il fallait qu'un homme mourût pour le peuple ; et les soldats, sans s'en douter, en tressant une couronne d'épines pour insulter le Sauveur, avaient préparé sans le vouloir le jugement de Pilate.

Chose merveilleuse : les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin Maître croyaient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette couronne pouvait-elle mieux convenir qu'à Celui qui devait être le Roi des âmes souffrantes, et qui ne voulait à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre ? Une couronne de fleurs lui eût-elle été propre, et ces épines n'exprimaient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale ? En effet, Chrétiens, c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée : c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété, armant des flottes entières et passant les mers, s'exposant à mille périls et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles : c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor : c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints et toute leur gloire.

(2) Lorsque la sainte couronne d'épines, engagée aux Vénitiens, sortit de Constantinople, les habitants fondirent en larmes et éclatèrent en sanglots; ils la suivirent longtemps des yeux, et après l'embarquement du trésor qu'ils perdaient, ils demeurèrent inconsolables. Le vaisseau qui la portait à Venise échappa aux pièges des Grecs et aux dangers de la mer, et pendant tout le temps qu'on fut en route pour l'apporter de Venise à Paris, quoique le ciel fût extrêmement chargé et qu'il plût souvent, il ne tomba pas néanmoins une goutte de pluie sur ceux qui la portaient ou l'accompagnaient, ce qui parut vraiment miraculeux. Il est impossible de dire tout ce que saint Louis, la reine et les illustres personnages de leur suite, poussèrent de tendres soupirs et versèrent de larmes à la rencontre et à la vue de la sainte relique. La châsse extérieure était de bois et renfermait, outre les sceaux qu'on trouva entiers, la boîte d'argent qui contenait le vase d'or pur où reposait la sainte couronne. Le roi ne voulut partager qu'avec son frère Robert l'avantage de la porter dans la ville de Sens et ensuite dans celle de Paris. La piété tendre du saint roi avait passé dans tous les cœurs, et tout le long de la route, le clergé et les fidèles se précipitaient en foule devant la relique. Saint Louis dégagea aussi des mains des Templiers de la Palestine une portion considérable de la vraie Croix. Ce fut pour posséder plus près de sa personne ces inestimables trésors, que saint Louis fit bâtir dans son palais la sainte chapelle, dont on admire encore aujourd'hui la hardiesse et la solidité. Ce qu'il dépensa, soit pour recouvrer, pour placer et décorer les saintes reliques, soit pour construire sa chapelle, approchait de trois millions de notre monnaie. La construction seule de la chapelle coûta huit cent mille livres. La dédicace en fut faite le 26 avril 1248, avec grande pompe et au milieu d'un grand concours d'évêques et de peuple. Cette sainte chapelle était le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété ; il y passait quelquefois les nuits en prières avec quelques-uns de ses chapelains.

VIII. — Les clous et la lance.

2115. *Foderunt manus meas et pedes meos.* La prophétie est accomplie. Les bourreaux se sont armés de clous et les ont enfoncés à l'aide de marteaux, dans les pieds et les mains du Sauveur. Et Jésus est suspendu par ses plaies sur ces clous meurtriers. Quand il a rendu le dernier soupir, un soldat armé plonge sa lance dans le côté du Sauveur et lui perce le cœur; il jaillit de cette blessure du sang et de l'eau.

Ce sont ces instruments de supplice du Fils de Dieu que l'Eglise nous fait vénérer en cette fête.

I. *Ils sont dignes*, en effet, *de notre culte*, non en eux-mêmes, car les chrétiens n'adorent ni le fer, ni le bois; mais parce qu'ils ont été teints du sang qui nous a rachetés. Ils ont été sanctifiés par le contact de la chair adorable du Sauveur, victime sainte qui a lavé les péchés du monde: c'est pourquoi nous les honorons comme la croix elle-même sur laquelle mourut le Sauveur.

2116. II. *Et ce culte est des plus salutaires*, comme tout ce qui se rapporte à Notre-Seigneur et en particulier au mystère de sa passion.

1° *Les saints clous* nous rappellent: 1) les souffrances atroces de Notre-Seigneur quand, les os broyés, les nerfs froissés par ces fers cruels, il était suspendu par ses plaies à la croix. *Sic Deus dilexit.* C'est cette méditation qui a enflammé d'amour les cœurs de tous les saints. 2) Les vertus dont ce divin modèle nous a donné l'exemple. *(a)* Celui qui a donné *faciem suam vellentibus et conspuentibus*, n'a pas voulu refuser ses mains aux clous, lui qui aurait pu envoyer aussitôt des légions d'anges pour disperser ses ennemi. *Ego autem non contradico, retrorsum non abii*, il a offert ses mains et ses pieds aux bourreaux: c'est l'obéissance à la volonté de son Père qui l'a lié à la croix. *Perdidit vitam ne perderet obedientiam*, dit saint Bernard. Quel besoin nous avons de cette leçon dans ce siècle d'insoumission et d'orgueil! Si peu que l'obéissance à la loi de Dieu nous coûte, nous prenons le parti de l'enfreindre. *(b)* Le repentir du mauvais usage que nous avons fait de nos mains et de nos pieds. Ces clous font expier à Jésus en croix nos actions coupables, les vols, etc., les démarches que nous avons faites pour nous rendre dans des occasions de péché, les danses scandaleuses, etc. Qui de nous, s'il y pensait, voudrait encore employer au péché des mains que Dieu nous a données pour le servir, des pieds qu'il destine à marcher dans la voie de ses commandements et à nous conduire au ciel. *(c)* La patience dans les épreuves de la vie. *Homo brevi vivens tempore repletur multis miseriis.* Sanctifier la souffrance, c'est sanctifier la vie tout entière, qui n'est qu'un tissu de douleurs, *in hâc lacrymarum valle. Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Pas une plainte, pas un murmure, lui qui était innocent. Et nous, nous sommes pécheurs.

2° *La sainte lance* nous rappelle: 1) l'outrage que le péché fait à Dieu, dont il perce le cœur plus cruellement que ne le fait le fer du bourreau. 2) L'eau et le sang qui jaillirent du coté du Sauveur, *unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt*, comme parle saint Augustin, c'est la vie de nos âmes qui a jailli de la mort du Sauveur. Allons nous abreuver à cette source de salut. 3) Que le cœur de Jésus nous est ouvert, *ad hoc perforatum est latus ut nobis patescat introitus*, dit saint Bernard. Et saint Bonaventure disait: *Ibi volo quiescere, ibi loquar ad cor ejus et quod voluero impetrabo.*

O clous sacrés, fixez-moi à la croix avec mon Sauveur! O Jésus, que l'amour me cloue à vous qui, par amour pour moi, avez été cloué à la croix. O lance bienheureuse qui avez pénétré dans le cœur de Jésus, le sanctuaire de la Divinité, je veux, à votre suite, y pénétrer moi-même, m'y établir, y puiser les grâces dont il est la source, les vertus dont il est le trésor infini, y trouver mon asile et mon repos, en attendant que je me repose sur le sein de mon Sauveur dans le ciel.

IX. — Saint Suaire.

2117. Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus, apprenant la mort du Sauveur du monde, alla hardiment trouver Pilate et lui demander le corps du Fils de Dieu. L'ayant obtenu, il acheta un suaire neuf, afin d'envelopper ce corps adorable et de l'ensevelir dans un sépulcre neuf.

I. *Historique.* — Ce Suaire, qui a servi d'enveloppe au corps du Fils de Dieu, mérite donc notre culte ; car Jésus-Christ y a laissé, comme le dit l'Église, les traces de sa passion. Les stigmates des plaies sacrées y sont restés empreints, aussi a-t-il été en vénération dans tous les siècles. Il fut conservé avec honneur à Jérusalem jusqu'en 1187, époque où Guy de Lusignan le porta dans l'île de Chypre. En 1450, la veuve du dernier des Lusignan l'apporta en France et en fit présent à la duchesse de Savoie. Il se conserve à Turin dans une église que Sixte IV décora du titre de Sainte-Chapelle. Là, de nombreux miracles ont prouvé combien la dévotion au saint Suaire est agréable à Notre-Seigneur auquel elle se rapporte. Qui nous donnera de coller nos lèvres sur ce linge sacré, d'y contempler les traces du Sang divin dont il a été imprégné ?

2118. II. *Leçons.* — Du moins en ce jour, où l'Église l'offre à notre vénération, recueillons les leçons qui s'en détachent.

1° Notre-Seigneur, né dans une étable, a voulu être enseveli dans un suaire qui ne lui appartenait pas. Aimons comme lui la pauvreté, et pouvant dire comme Job, *nudus egressus sum et nudus revertar*, ne nous attachons pas à ces biens de la terre que nous quitterons demain. 2° Joseph, qui était noble de naissance, avait sans doute à sa disposition un grand nombre de suaires ; mais par respect pour le corps adorable du Sauveur, il en acheta un neuf, et bien blanc, *in sindone munda.*

C'est une leçon pour nous. Tout ce qui touche au Dieu de toute sainteté doit être pur. Ce corps adorable que Joseph ensevelit, nous le recevons vivant dans la sainte communion. Oserions-nous l'introduire dans un cœur souillé par le péché ? *Absit !* Donc, gardons purs notre corps qui est appelé à devenir son tabernacle, et notre âme où il se plaît à habiter.

3° Le suaire qui nous dit la pauvreté du Sauveur, la pureté avec laquelle nous devons nous approcher de lui, nous rappelle les souffrances que ce divin Sauveur a endurées pour nous. Il porte encore les traces des pieds et des mains de Jésus percés par amour pour nous, et les marques du sang dont il a été teint. Il nous dit donc l'amour de notre Dieu pour nous et nous prêche éloquemment celui que nous devons avoir pour lui. C'est la conclusion que nous devons tirer de tous les mystères de la passion. Du reste, c'est là toute la loi. *Finis legis dilectio.* Aimons Notre-Seigneur et nous ne ferons rien qui lui déplaise. *Ego diligentes me diligo ;* dès lors devant son saint suaire, nous pourrons, en toute confiance lui demander avec l'Église *ut per mortem et sepulturam tuam ad resurrectionis gloriam perducamur.*

2119. N. B. Le saint Suaire, portant comme la sainte Face, la marque des souffrances de Notre-Seigneur, on peut, en parlant de lui, se servir des pensées qu'on trouvera dans le sujet suivant.

X. — La sainte Face de Notre-Seigneur.

2120. *Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo, miserere mei secundum eloquium tuum.*

I. *Historique.* — Le culte de la sainte Face a commencé au Calvaire. Il nous vient de cette femme admirable que nous appelons Véronique ou Bérénice, dont la sixième station du chemin de la croix fait mémoire. Une tradition respectable, conservée dans d'anciennes liturgies, rapporte que Bérénice ou Véronique était cette hémorroïsse que Notre-Seigneur guérit d'un flux de sang, et qui, par reconnaissance, s'attacha à la suite de Notre-Seigneur. On croit qu'elle était la femme de Zachée. Sa maison se trouvait sur la voie douloureuse que Jésus suivit du prétoire au Calvaire. Véronique voyant venir le divin Sauveur portant sa croix, et le visage ruisselant du sang qui découlait de la couronne d'épines, courut à sa rencontre, et sans se

laisser intimider par les bourreaux, lui présenta, pour essuyer son visage, le voile qu'elle portait sur sa tête. Notre-Seigneur le reçut avec bonté et le lui rendit ensuite, y laissant comme récompense l'empreinte de sa sainte Face. O femme admirable ! quand les Apôtres fuient leur divin Maître, quand le peuple juif demande sa mort, quand les anges pleurent sans lui porter secours, quand sa Mère elle-même ajoute par sa douleur aux souffrances de sa Passion, quand son Père lui-même semble l'abandonner, vous lui apportez quelque consolation au milieu même de ses plus grands ennemis ! Aussi Jésus vous laisse le plus riche des présents, il imprime son portrait sur votre voile. Etendez ce voile devant les cinq parties de l'univers, faites voir à tous la face douloureuse et défigurée d'un Dieu souffrant, afin que tous à cette vue soient excités au repentir, à l'amour de leur Dieu, à la réparation pour les outrages qu'il reçoit.

Véronique garda cette image sacrée comme un trésor. Plusieurs historiens rapportent que l'empereur Tibère étant malade, avait envoyé des ambassadeurs à Notre-Seigneur dont il avait appris les miracles, afin d'obtenir sa guérison. Les ambassadeurs n'arrivèrent en Judée qu'après la mort du Sauveur, et comme on leur racontait la fable que son corps avait été enlevé par ses disciples, Véronique, pour les détromper, leur présenta la sainte Face, leur disant qu'en la montrant à l'Empereur il serait guéri. Elle vint donc avec eux à Rome ; et l'empereur, dès qu'il eut touché cette sainte image, fut guéri de la lèpre. Aussi voulait-il faire de Jésus-Christ un Dieu et défendit-il de dénoncer les chrétiens. Quoi qu'il en soit, c'est l'opinion unanime de tous les écrivains que sainte Véronique porta elle-même à Rome la sainte Face. Y mourut-elle ? Quelques-uns le croient ; d'autres, d'après la tradition d'Aquitaine, soutiennent que Véronique vint dans le midi de la France avec Zachée, qui avait pris le nom d'Amateur et qui est vénéré à Roc-Amadour. Sainte Véronique, d'après une tradition, aurait suivi saint Martial, dans ses courses apostoliques, elle serait morte à Soulac d'où son corps aurait été transporté à Bordeaux.

Il est certain que le voile de sainte Véronique est resté à Rome, et y a été l'objet de la vénération des fidèles, dans tous les siècles chrétiens. On le conserve aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome. Plusieurs copies en ont été faites. La ville de Jaın, en Espagne, en possède une très ancienne, et les Espagnols la portaient à la tête de leurs armées, quand ils combattaient les Maures ; c'est sous ce Labarum qu'ils chassèrent ces barbares de leur pays. C'est sous le Pontificat de Pie IX que des images représentant la sainte Face furent remises à diverses églises et monastères pour y être vénérées. Jusque-là les Souverains Pontifes n'avaient permis que rarement de reproduire cette sainte image. Cette dévotion à la sainte Face a pour but de faire réparation à Notre-Seigneur pour les outrages qu'il a reçus dans sa passion, et de s'exciter à la vue de cette image, à des actes de piété, de zèle et de pénitence pour empêcher ou expier les outrages inouïs faits de nos jours à Notre-Seigneur par l'impiété, le sacrilège, le blasphème et la profanation du dimanche.

2121. II. *Leçons.* — Pour nous exciter à cette réparation, considérons : 1° *les outrages que Notre-Seigneur a reçus* dans sa passion. Quel état capable d'arracher des larmes aux anges eux-mêmes ! Regardez : c'est le vrai Salomon ; *Universa terra desiderabat videre vultum Salomonis. Beati qui vident quæ vos videtis.* Zachée monta sur le sycomore pour le voir. Il a voulu que nous eussions son image pour nous consoler de n'avoir pas pu le contempler durant sa vie. Les rois choisissent les meilleurs peintres ; il s'est peint lui-même avec son sang. Pourquoi n'a-t-il pas choisi un moment plus heureux ? Ah ! ce sera le partage des bienheureux de voir sa face glorieuse. A nous, il nous faut sa face douloureuse. Les grands conquérants représentent leurs victoires ; c'est par la souffrance que Notre-Seigneur a vaincu le démon, et nous a conquis à son amour. Les tableaux des peintres durent au plus six cents ans. Celui que Notre-Seigneur nous a laissé de sa Face adorable, durera jusqu'à la fin des siècles, afin que nous ayons toujours un souvenir visible de sa Passion, comme nous en avons un souvenir mystérieux dans l'Eucharistie. Voyez donc les ignominies que cette sainte Face a subies : le

baiser de Judas, *meliora vulnera diligentis*, les soufflets, même les coups ; et des auteurs disent que la main du soldat qui le frappa devant le tribunal était armée d'un gantelet de fer. Les bourreaux lui voilèrent la face comme celle d'un lépreux ou d'un condamné à mort. Ils crachèrent sur ce visage que tant de saints ont désiré voir. *Faciem meam non averti*. On lui a arraché la barbe. *Faciem meam dedi vellentibus*. On a couronné d'épines son auguste front. Les rois portent une couronne d'or, les conquérants une couronne de lauriers, les époux une couronne de fleurs d'oranger ; et vous, roi, conquérant, époux, on ne vous donne que des épines.

Maledicta terra spinas germinabit tibi. Est-ce là la Face devant laquelle se voilent les anges, qui apparut si éclatante au jour de la Transfiguration ? Cruelles épines, épargnez cette tête sacrée et percez mon cœur de remords et de contrition. Si vous n'en tirez pas du sang, du moins, faites-en jaillir des larmes ! Car ce sont nos péchés qui sont causes de ses opprobres et de ses tourments. Ah ! cette Face auguste rappelle aux ignorants eux-mêmes, plus éloquemment que les livres, les effets du péché. On dit qu'Adam sentit surtout le malheur de son péché, à la vue du cadavre sanglant d'Abel : et c'est à la vue de cette Face divine que nous devons comprendre :

2° *L'obligation de réparer nos péchés*. Car enfin, c'est pour faire réparation à la majesté de son Père que Notre-Seigneur a enduré tous ces opprobres. C'est sa sainte Face qui y a été le plus sensible. Aussi quand on reçoit une injure se voile-t-on le visage, ou bien le sang y monte pour le couvrir d'un voile de pudeur.

Jésus-Christ est notre tête, tous les membres ressentent les souffrances de la tête et le serpent sacrifie tout son corps pour mettre la sienne à l'abri. Nous serions pires que les serpents, si nous restions insensibles aux souffrances de Jésus. Donc essuyons les larmes, les sueurs de cette sainte Face, et un jour, *absterget omnem lacrymam ab oculis sanctorum*. Dieu le père a fait ainsi. Le Verbe, *exinanivit semetipsum ; propter quod Deus exaltavit illum*. Et aujourd'hui, quels outrages reçoit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il faut de nouvelles Véroniques. La Sainte Vierge à la Salette se reconnaît impuissante à retenir le bras de son Fils.

3° *Les moyens de faire cette réparation*. 1) *Copier cette sainte Face. Si compatimur et conglorificabimur*. Nous portons une certaine image de Dieu par la raison. Dans la gloire, notre ressemblance avec lui sera parfaite. *Similes ei erimus*. Mais Dieu n'y a prédestiné que ceux qu'il a prévus être conformes à l'image de son Fils par la grâce et les vertus qui l'accompagnent. Donc ne nous lassons pas et disons comme un peintre : *Pingo diu quia æternitati pingo*. Mettons sous nos yeux ce modèle : *respice in faciem Christi tui*. Préparons d'abord la toile et faisons disparaître les péchés, *expoliantes veterem hominem*, surtout ceux qui insultent la sainte Face. La mauvaise communion, c'est le baiser de Judas. Le confesser de bouche et le renier par nos œuvres, c'est imiter les bourreaux qui l'appelaient et se moquaient de lui ; repousser les inspirations de sa grâce, c'est lui cracher au visage. Ceux qui se cachent pour commettre le crime, ressemblent à ceux qui lui voilent la face pour l'insulter. Les âmes prévenues de la grâce, qui ne portent que des épines, lui sont plus sensibles que la couronne ; et celles qui chargent leur tête de vanité... Un soldat chrétien, qui servait sous l'empereur Sévère, ne voulut jamais, après une grande victoire, se mettre sur la tête une couronne de lauriers, il se la passa au bras, disant qu'il ne convenait pas qu'un chrétien portât autre chose sur la tête qu'une couronne d'épines. Si on vous reproche cette simplicité, dites comme l'épouse des Cantiques : *Decoloravit me sol*. 2) La toile étant préparée il faut étudier celui dont on veut reproduire les traits et imiter *Notre Seigneur*. Humilité, désir d'expiation, sacrifice, amour des pécheurs et compassion pour eux. — Faire pénitence : *Nolo esse sine vulnere*, dit saint Bernard, *quando video te vulneratum*. Sainte Rose de Lima se fit une couronne hérissée de trois rangs de pointes aiguës.

4° *Les fruits de cette dévotion*. 1) Jésus attendrit Pilate, comment n'attendrirait-il pas son Père céleste ? Dieu laissa l'arc-en-ciel à Noé, comme gage de la promesse qu'il lui faisait, de ne plus envoyer de déluge à la terre.

Il a laissé la sainte Face à l'Eglise; et quand il la regarde, il se souvient de l'alliance qu'il a faite avec les hommes. Disons-lui : *respice in faciem Christi tui*. 2) Tout notre bonheur consiste dans le regard de Dieu sur nous et dans notre regard sur Dieu. Sans doute, Dieu nous aime le premier; mais en l'aimant nous obtenons qu'il nous aime davantage. *Ego diligentes me diligo. Ego dilecto meo et ad me conversio ejus.* Regarder la sainte Face avec amour, c'est attirer sur soi le regard et l'amour de Jésus, *Quærite faciem ejus semper.* (Ps. CIV, 4.) Les pécheurs *verterunt tergum et non faciem* ; et Dieu dit: *Dorsum et non faciem ostendam.* La mort et l'absence éteignent l'amour: c'est pour l'éviter qu'on recourt à la peinture. *Quam mihi decorus es, Domine mi, in ipsa tui hujus depositione decoris, ubi te exanimasti, ibi pietas magis emicuit, charitas plus effulsit, amplius gratia radiavit.* 3) Cette Face donne l'amour de la vertu. Une femme débauchée, au témoignage de saint Grégoire, se convertit en regardant le portrait du chaste Polémon. Sainte Elisabeth de Hongrie, arrivant à l'église parée comme une reine, jeta les yeux sur l'image du Crucifix, et en contemplant la couronne d'épines, elle se dit à elle-même : « Les épines lui percent la tête et une couronne orne la mienne ; » et, saisie par cette pensée, elle faillit tomber en syncope. On la ranima; mais dès lors elle méprisa toutes les vanités du siècle et porta un rude cilice sous ses vêtements.

4) La grande terreur des méchants au jour du jugement, ce sera la face de Jésus irrité. Qu'importe, en effet, la conflagration universelle, etc., si je suis sûr d'un regard de miséricorde de mon Jésus ? *A facie ejus cruciabuntur.* Donc, *præoccupemus faciem ejus in confessione. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus. Levate capita vestra quoniam appropinquat redemptio vestra. Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* Donc portons sur nous cette Face auguste, contemplons-la souvent, couvrons-la de nos baisers, inondons-la de nos larmes, et cette dévotion sera pour nous un gage de salut.

XI. — Cinq Plaies.

2122. *Erit fons patens... habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris.* (ZACH. XIII, 1.) Cette source, c'est le Cœur de Jésus dont le sang s'écoule, et par l'ouverture de son côté, et par celle de ses pieds et de ses mains.

Considérons. I. Quel est celui qui est ainsi blessé, et qui verse à travers ses plaies tout son sang. C'est notre Dieu, notre Créateur, le Fils du Père éternel, celui qui a pris un corps pour porter en lui le châtiment qui nous était dû. Qui ne serait attendri à ce spectacle et ne lui dirait :

II. *Quid sunt plagæ istæ ?* (ZACH. XIII, 6.) Qui les a faites ? — Sont-ce les bourreaux ? — Oui ; mais ils ont été des instruments. *Vulneratus est propter iniquitates nostras.* C'est nous qui sommes les bourreaux. Les bourreaux, après avoir consommé leur attentat, se frappaient la poitrine ; nous, qui sommes les vrais coupables, n'en ferions-nous pas autant ?

III. Efficacité de ses plaies: 1° *en général.* — C'est le sang qui en découle qui a lavé le monde, qui purifie les âmes, qui éteint les flammes de l'enfer. C'est de ces plaies qu'ont découlé les sacrements de la loi nouvelle qui sont les sources du salut, où nous devons puiser ; *in ablutionem peccatoris. Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (ISAIE, XII, 3.)

2° *En particulier.* Chacun y trouve : 1) un remède à tous ses maux : *in omnibus non inveni tam efficax remedium quam Christi vulnera* ; (saint AUGUSTIN.) *a)* le pécheur y trouve la grâce et le pardon ; *b)* le juste, un asile contre les tentations : *in foraminibus petræ;* (CANT. II, 14.) *c)* l'affligé, l'exemple de la résignation et la force de la pratiquer. 2) Chacun y apprend : l'horreur du péché, la grandeur de Dieu, les secrets de sa charité et de sa miséricorde, et peut y puiser la reconnaissance pour un Dieu si bon, l'amour de celui qui nous a aimés jusqu'à l'excès ; et dire comme saint Bonaventure : *Faciamus hic tria tabernacula,* (MARC, IX, 4.) l'un dans ses pieds, l'autre dans ses mains, l'autre dans son côté. Heureuses les âmes qui liront souvent dans ce livre des élus, c'est-à-dire le Crucifix, qui le couvriront souvent de leurs baisers, de manière à l'user, comme fit saint Bonaventure ! Elles en

viendront à supporter pour Dieu toute douleur, et à mépriser, pour l'amour de Dieu, tout autre amour.

XII. – Précieux Sang.

2123. *(Christus) Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc., I, 5.) L'homme par son péché était mort à la grâce, il avait perdu droit à la vie temporelle et éternelle. Pour qu'il pût revivre, il fallait sacrifier une autre vie qui apaisât la justice de Dieu.

I. *Quis et pro quibus?* Qui va faire ce sacrifice, c'est Jésus-Christ. *Christus dilexit nos*, lui l'innocent, le saint, le juste par excellence; lui le Créateur, le Maître suprême, il va s'offrir en victime pour de pauvres créatures, pour des esclaves du démon. *Vix pro justo quis moritur; nam pro bono forsitan quis audeat mori?* (Rom., v, 7) et cependant *cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est.* C'est ainsi qu'il fait connaître son amour, comme le dit saint Paul : *Commendat charitatem suam Deus in nobis.* Quand nous ne méritons que des foudres vengeresses, il a pitié de nous.

II. *Quid?* Et il verse son sang. Donner pour quelqu'un sa fortune, quel sacrifice déjà héroïque! mais sacrifier son sang! Quel est le père qui pousse jusque-là l'amour de son enfant? Les mères elles-mêmes ont-elles souvent sacrifié leur sang, pour conserver la vie au fruit de leur sein? C'est que le sang est le principe de la vie humaine. Il est donc d'un grand prix : mais qui pourra dire la valeur du sang de Jésus-Christ? C'est le sang d'un Dieu. Il a par conséquent un prix infini; toutes les richesses de la terre et des cieux, que dis-je? la vie de tous les hommes et de tous les anges ne peut être comparée à une seule goutte de ce sang divin.

III. *Quomodo?* — Or, Jésus Christ l'a répandu tout entier. Il lui tardait d'être lavé dans ce sang, qui devait sanctifier les hommes : *baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor?...* Aussi, dès sa naissance, il en verse les premières gouttes sous le couteau de la circoncision; au jardin des Oliviers, ce sang coule en sueur abondante par tous les pores de son corps et détrempe la terre. Sous les fouets de la flagellation, il inonde le prétoire; sous la couronne d'épines, il dégoutte de la tête de Jésus; puis il teint les voies douloureuses du Calvaire. Après le crucifiement, il s'échappe à flots par les mains et les pieds percés; et s'il en reste quelques gouttes dans le Cœur de Jésus, elles s'échappent à travers la large blessure que le bourreau fait à son côté. Aussi le prophète compare-t-il la Passion à un pressoir. Le pressoir exprime tout le vin contenu dans les grappes de raisin; et la Passion a fait jaillir tout le sang du Fils de Dieu. *Torcular calcavi solus.... sic Deus dilexit mundum.* Regarde, ô homme, Jésus crucifié, sa face livide : tout son corps a la pâleur de la mort; il n'a plus de sang dans ses veines. Il l'a tout répandu. *Sibi nihil reservat sanguinis.* (Hymn. festi.) O Dieu, quand vous versez tout votre sang, ne devons-nous pas du moins répandre des larmes! Vous seriez un homme ordinaire, un étranger pour nous, qu'à ce spectacle nous nous laisserions attendrir. Mais vous êtes notre Créateur, notre Père, notre Sauveur, *decet saltem fundere lacrymas*, d'autant plus que...

IV. *Cur?* — C'est pour nous que vous le versez. C'est 1° *pour nous mettre à l'abri des coups de la justice divine.* Quand l'ange exterminateur devait passer dans chaque maison de l'Égypte et mettre à mort le premier né de chaque famille, il épargna celles dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau pascal. Le véritable agneau, dont le sang nous préserve des coups de la vengeance, c'est Jésus Christ. 2° *Pour laver nos péchés.* Quand Dieu se fut repenti d'avoir fait l'homme, il ouvrit les cataractes du ciel, et ordonna aux eaux des océans de se ruer sur la terre, afin de la purifier de ses souillures; mais cette eau qui submergeait les corps n'avait pas le pouvoir de purifier les âmes. Il fallait du sang pour laver les consciences des coupables.

Aussi, chez tous les peuples, chez les Juifs en particulier, répandait-on le sang, pour se purifier; mais, dit saint Paul, *impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata.* (Heb., x, 4.)

Quand même on aurait répandu le sang de tous les humains, il eût été impuissant à effacer la tache d'un seul péché. Le sang d'un Dieu pouvait seul apaiser la justice du Père et crier vers lui miséricorde, plus éloquemment que le sang d'Abel n'appelait la justice contre Caïn. Seul, il pouvait éteindre les feux de l'enfer, en purifiant les âmes. Seul, il pouvait fournir à l'homme ces sources sacrées que nous appelons les sacrements et qui, comme des canaux mystérieux, déversent sur nous les mérites de la Passion du Sauveur, nous lavent et nous fortifient. Aussi, dès que Jésus a répandu son sang, tout change dans l'univers... *salubri terra felix irrigata pluvia, ante spinis quæ scatebat germinavit flosculos.* (HYMN. FEST.) Les Apôtres ont prêché dans l'univers l'amour de Jésus Christ. Les martyrs ont versé pour lui, à leur tour, leur sang sous la dent des bêtes féroces et sous le fer des bourreaux ; les vierges se sont lavées dans le sang divin et ont mérité de suivre dans le ciel l'Agneau partout où il ira. Quels prodiges de vertus étonnent la terre, lasse de la corruption païenne! Le ciel fermé se peuple. Quelles phalanges innombrables! *Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt et unde venerunt. Hi sunt qui dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni.* Et toujours ce sang divin, répandu par les sacrements, purifiera les âmes et multipliera les élus.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des impies qui blasphèment leur Dieu et disent : *Sanguis ejus super nos*, comme les Juifs le disaient à Pilate, en demandant la mort de Jésus? Oh! qu'ils tremblent d'attirer sur eux la malédiction qui pèse sur le peuple déicide. Pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens indifférents qui ne font rien pour le salut de leur âme? Jésus n'a pas cru trop faire pour les sauver, en versant pour eux son sang : et eux reculent devant le plus léger sacrifice pour gagner le ciel. Ils sacrifient pour un vil plaisir, pour un intérêt d'un instant, cette âme qui vaut plus que l'univers (1).

(1) Il faut que je vous fasse juge d'une effroyable ingratitude, qu'on dit avoir été commise en Italie ; elle est noire et diabolique s'il en fut jamais. On avait condamné à mort un insigne voleur et on l'avait fait pendre sur le grand chemin, dans la forêt même où il avait coutume de dévaliser les passants ; toutefois, comme les exécuteurs de la sentence étaient pressés de faire d'autres exécutions, ils se contentèrent de l'attacher à un arbre, sans attendre qu'il fût mort ; un honnête marchand qui passait par là, immédiatement après, le voyant se mouvoir encore, met pied à terre, coupe la corde, le ranime, le met en croupe sur son cheval pour le mener à l'hôtellerie, à l'exemple du pieux Samaritain de l'Evangile. C'est une étrange tyrannie qu'une mauvaise habitude ! Ce scélérat était si accoutumé à voler et à assassiner, qu'il tire par derrière le couteau de son sauveur et le lui plonge dans le corps, pour avoir sa bourse en lui ôtant la vie ; et il disait en lui-même : Si je suis jamais mis en prison pour cette action ou pour une autre semblable, cet argent me servira pour gagner ou corrompre le juge, pour me délivrer de prison et me racheter de la mort.

Vous frissonnez, en entendant parler d'un crime si monstrueux, vous avez peine de le croire, et vous n'avez pas horreur, vous n'avez pas peine de le faire; si vous eussiez été le juge de ce misérable, que dis-je, vous? si un turc, si un arabe, un de ces hommes qu'on appelle barbares, eût été son juge, eût-il été assez avare pour recevoir cet argent et absoudre ce criminel? Vous étiez condamnés à la mort éternelle, pour le péché du premier homme et pour vos propres péchés, Jésus vous en a affranchis par une miséricorde ineffable, il s'est servi de son sang pour rompre vos fers, briser vos chaînes, et vous vous en servez pour lui porter le poignard jusque dans le sein.

Il faut nous convaincre et nous confondre par l'exemple des animaux, puisque la raison et la justice n'ont point ce pouvoir sur notre esprit. Plutarque, rapporte que le roi Pyrrhus dans un voyage, rencontra un chien auprès du corps de son maître qu'un soldat avait assassiné, et comme on lui dit qu'il était là depuis trois jours sans boire ni manger, hurlant jour et nuit, il fit enterrer le corps et emmena le chien avec lui. Quelque temps après, le roi faisant la revue de son armée et les soldats passant devant lui l'un après l'autre, le chien qui était couché auprès de lui, reconnut l'assassin de son maître, courut contre lui aboyant, et poussant de grands cris, et puis s'adressant à Pyrrhus avec une voix plaintive, comme pour lui demander justice ; le soldat fut saisi, appliqué à la question, condamné à mort après avoir confessé son crime. Voilà comment il faudrait faire si nous avions la fidélité de certains animaux ; quand nous pensons à la mort et à la passion de Jésus, il faudrait gémir, soupirer auprès du Saint-Sacrement où son corps nous est représenté comme mort, demander vengeance au Père éternel contre le péché qui l'a assassiné, le prier de nous donner des forces pour l'exterminer et anéantir. Mais qu'eût-on dit de ce chien? qu'en eût-on fait, s'il eût caressé le meurtrier de son maître, au

Pourquoi faut-il enfin, que des âmes n'aiment pas Celui qui les a tant aimées? Ah! Jésus, à la vue de ces ingrats, je vous entends nous dire avec tristesse : *Quæ utilitas in sanguine meo?* Faut-il qu'il coule inutile et que la terre seule s'en abreuve? *Terra ne operias sanguinem.* O terre, ne bois pas tout ce sang; c'est pour les âmes qu'il a été répandu. C'est pour toutes les âmes. *Quid nisi totus orbis*, voilà ce que Jésus-Christ a racheté. Et nous refuserions notre part! Quand Bernard, à vingt ans, voyait le monde lui sourire, il lui semblait entendre l'ombre de sa mère, défunte depuis longtemps, lui dire à l'oreille : Est-ce donc pour les vanités du monde que je vous ai élevé avec tant de soin, ô mon fils; et ce souvenir de sa mère le fit résister à toute séduction, sacrifier l'avenir brillant qui s'offrait à lui et s'enfermer à Cîteaux. Se pourrait-il que la voix de Jésus répandant son sang pour nous, fût moins efficace que celle d'une mère? *Quæ utilitas in sanguine meo?* Mon pauvre pécheur, dit le Sauveur, est-ce pour vous voir vous damner que j'ai versé tout mon sang? Est-ce pour que vous couriez à de dangereuses occasions, que vous traîniez de honteuses chaînes, que vous sacrifiiez tout à de viles créatures qui ne vous donnent qu'amertume? Est-ce pour que vous aimiez la vanité et le mensonge? Vous ne résisterez pas à ses doux reproches. Vous lui donnerez tout votre cœur en attendant que vous sacrifiiez pour lui, s'il le faut, vie pour vie, sang pour sang.

XIII. — L'Incarnation *(25 mars).*

2124. C'est en ce jour que s'est accompli le mystère qui est le fondement de toute la religion, le principe du salut de tous les hommes, la cause de nos immortelles espérances. Le Verbe s'est fait chair. Le Fils de Dieu s'est incarné; il s'est fait Fils de l'homme. Il a pris dans l'unité de sa Personne divine la nature humaine qu'il s'est unie. En sorte que lui qui était Dieu de toute éternité, sans cesser d'être Dieu, s'est fait homme comme nous, homme complet, ayant un corps comme le nôtre, une âme humaine, avec ses facultés propres, l'intelligence, la volonté : c'est ce qu'on appelle le mystère de l'Incarnation. Or :

1° Ce mystère *est possible.* Dieu peut faire tout ce qui ne répugne pas à la raison; car sa puissance est sans limites : or, loin de répugner à la raison, dont il dépasse pourtant la portée, ce mystère doit faire le sujet de notre admiration.

2° Rien de plus *utile à la gloire de Dieu* que l'Incarnation.

« Il y a sans doute dans la création seule une gloire immense pour son auteur. L'excellence, la beauté, les splendeurs de cet univers ont une langue muette mais sublime, qui célèbre dans l'harmonieux ensemble de tant d'ouvrages Celui par qui tout a été fait et qui s'est applaudi lui-même en déclarant que tout était bien. Mais la création n'a pas conscience de ses hommages; elle n'entend pas ce qu'elle dit, elle ne sent pas ce qu'elle doit : c'est un orgue immense dont les touches sonores, s'étendant d'une extrémité du monde à l'autre, attendent la main qui les fera parler.

« Ici paraît l'homme, interprète intelligent et libre de ces grandes harmonies. Seul spectateur de ce monde visible, il en comprend seul l'étendue et la grandeur, seul il embrasse toutes les merveilles dans sa pensée, seul il en rend grâces à son auteur. Mais si l'homme a un esprit pour connaître Dieu sans incertitude, pour le servir et l'aimer sans partage, toutes les créatures prises ensemble n'ont aucune proportion avec l'être de Dieu : toutes les nations ne sont devant lui qu'un atome et un néant, et quelque effort qu'elles fassent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvant être pleinement honoré par elles, il restait toujours un vide infini que tous les sacrifices du monde n'étaient pas capables de remplir. Il fallait un sujet aussi grand que Dieu, qui d'un côté possédât la souveraineté de l'être

lieu d'aboyer contre lui? C'est ce que nous faisons; au lieu de détruire le péché, nous le recevons dans notre cœur, nous le faisons vivre, nous le caressons, et même nous nous servons de la mort de Jésus pour faire vivre et régner le péché; nous disons : Jésus est mort pour nous, il ne se résoudra jamais de nous perdre, quoique nous l'offensions. (Le Jeune).

et qui de l'autre se mit en état de prière et d'offrande. Il fallait être Dieu pour honorer Dieu ; mais en même temps, il fallait que le Dieu qui honore se fît inférieur pour rendre cet hommage.

« Mais se faisant chair, comme l'a dit saint Jean, avec une admirable crudité d'expressions, il a ramassé en lui la création tout entière, la prenant par son fond, pour la consacrer dans son tout et la rendre absolument digne de la gloire de son auteur.

« La nature humaine participe en effet et du monde sensible, dont elle réunit tous les éléments dans son corps, et du monde spirituel, dont elle représente toutes les facultés dans son âme.

« Rappelez-vous maintenant ce qu'était cette nature avant l'Incarnation ? une nature dégradée, couverte de souillures, remplie de péchés ; un esprit où régnaient des ténèbres visibles, un cœur ouvert à tous les penchants mauvais, une mémoire accablée sous le poids de souvenirs honteux, un jugement perverti par l'erreur, un goût corrompu par le vice, une imagination flétrie par de sales images, un corps enfin où la volupté avait gravé ses stigmates, là dressé par orgueil contre le ciel même, ici courbé vers la terre par l'esclavage. L'homme était corrompu dans ses tendances, blessé dans ses facultés, bouleversé dans son être.

« Eh bien ! cette adoration, que l'humanité faible, malade, coupable, ne pouvait offrir à Dieu d'une manière digne de lui, le Verbe de Dieu va la rendre à son Père, en prenant une chair qui, sans être entachée par le péché, a toute la ressemblance extérieure du péché lui-même.

« Mais sous ce voile, le Verbe éternel a conservé la sainteté, les mérites, les droits, la dignité de Fils de Dieu. Véritablement homme, il pourra prier, adorer, souffrir, mourir comme tout autre homme ; véritablement Dieu, il donnera à ses adorations, à ses souffrances, à sa mort, la valeur, le mérite des actions de Dieu même. C'est ainsi que sur l'abîme creusé par la nature entre le fini et l'infini, agrandi par le péché entre Dieu irrité et l'homme coupable, Dieu et l'homme se rencontrent en Jésus-Christ, se donnant un mutuel baiser et se réunissant enfin. Dieu, grâce à l'Incarnation, n'est plus le Dieu inconnu à l'homme ; sa gloire est saluée par une voix digne de lui. L'Homme-Dieu se fait le porte-voix de l'humanité et de la création tout entière dont les hommages ont en lui un prix infini quand il meurt sur la croix. L'autel, le sacrifice, la victime, tout est digne de Dieu, la gloire de Dieu est satisfaite (1). »

(1) Sa puissance éclate dans un chef-d'œuvre. *In quo mihi bene complacui.* L'abbé Rupert a remarqué fort judicieusement qu'il ne dit pas *complaceo*, mais *complacui*, parce qu'il ne commence pas seulement d'être agréable au Père et l'objet de sa complaisance, lorsqu'il se dispose par cette humiliation du baptême à lui gagner des âmes et à racheter les hommes, mais qu'il lui a été toujours très agréable dès le commencement, dès le premier moment de l'Incarnation et l'accomplissement de ce très grand mystère ; et le même Rupert ajoute qu'il ne dit pas : *Qui mihi placet*, qui me plaît, mais *in quo mihi bene complacui*, auquel je me plais grandement. Quand vous voyez l'ouvrage de quelqu'un ou le vôtre qui est assez bien fait, il vous plaît, vous le trouvez beau, vous l'approuvez et le louez ; mais quand vous avez fait un chef-d'œuvre, une pièce rare par votre industrie, un ouvrage parfait au dernier point, il ne vous plaît pas seulement, mais vous vous plaisez en lui ; ce n'est pas seulement l'ouvrage qui est l'objet de votre complaisance, mais c'est vous-même et votre industrie ; vous vous plaisez, vous vous réjouissez et vous vous glorifiez en vous-même d'être l'auteur et le principe d'un si excellent ouvrage.

L'Écriture, parlant des autres saints, dit qu'ils ont été agréables à Dieu, et au commencement de la Genèse, sitôt que Dieu avait produit une créature, elle lui plaisait, il l'approuvait, il la trouvait bonne et il la louait : *Vidit Deus quod esset bonum* ; mais il ne dit jamais d'aucune pure créature : *In hac mihi bene complacui* : Je me plais en moi-même à la vue de cet ouvrage, parce que tout ce qu'il a fait est fort peu de chose et presque rien en comparaison de ce qu'il peut faire ; il n'y a rien au ciel ni en terre, parmi les hommes et les anges, qui corresponde au pouvoir de Dieu, qui égale ou qui approche tant soit peu de la puissance et de la perfection du Créateur. Mais le chef-d'œuvre de l'Incarnation, cet ouvrage qui est appelé l'ouvrage de Dieu par excellence, c'est un ouvrage digne de Dieu, un ouvrage qui correspond à la puissance de l'ouvrier, c'est-à-dire l'Homme-Dieu qui est de la même nature que son Père, assis sur son trône et associé à sa gloire : *Illius gloriæ sociatur in throno, cujus naturæ copulatur in*

« 3° En assurant la gloire de Dieu, l'Incarnation *assure aussi le salut de l'homme*, car, dans l'admirable unité du monde, ces deux buts ne se séparent point. Dieu avec sa gloire et l'homme avec son salut sont renfermés en Jésus-Christ comme en un terme qui réunit les deux extrêmes. » (Mgr BESSON).

Rien de plus utile en effet que l'Incarnation, 1) pour nous porter au bien : (a) pour affermir notre foi, *multifariam multisque modis olim loquens patribus, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* C'est Dieu lui-même qui va nous enseigner, *tanquam potestatem habens*, en prouvant ses paroles par d'éclatants miracles. Qui peut récuser son témoignage ? (b) Pour ranimer notre espérance. N'est il pas plus facile à l'homme de devenir Fils de Dieu et héritier de sa gloire, qu'à Dieu de devenir le Fils de l'homme ? Mais, sans l'Incarnation, « Dieu considéré d'une manière immédiate, était invisible, inaccessible et entièrement inimaginable pour l'homme... Voilà pourquoi Dieu s'est rendu, en s'incarnant, accessible, visible, sensible, humain. Il se fait l'un de nous. Il prend notre langage articulé, notre cœur, notre raison, notre sang, nos besoins, nos misères, nos souffrances, notre mortalité, tout, sauf le mal, pour le changer en lui. » (Mgr BESSON). Quoi de plus capable de nous inspirer la confiance ? (c) pour embraser notre charité. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret.* Circonstances de cet amour : 1) c'est Dieu qui aime l'homme pécheur au point de s'anéantir. L'immense devient petit enfant, l'éternel naît dans le temps, et cela malgré la prévision de l'ingratitude des hommes, du crucifiement, de la mort. 2) Le prix du bienfait, *quum sit potentissimus plus dare non potuit, sapientissimus plus dare nescivit ; ditissimus plus dare non habuit*, 3) à quelle fin ? *ut habeant vitam æternam. Nos ergo diligamus. Similis simili gaudet*, un amour d'amitié suppose la ressemblance, et même une certaine égalité de condition. Dieu se fait petit pour ravir notre cœur. *Tanto mihi carior quanto pro me vilior.* 2) Pour nous écarter du mal. (a) Par ce mystère, l'homme apprend sa dignité et il n'est pas près, par conséquent, de la profaner en se mettant sous le joug du péché et de Satan. (b) Notre orgueil qui nous a perdus, trouve un remède dans l'humilité de Notre Seigneur, dont les exemples nous apprennent d'ailleurs toutes les vertus. (c) Nos fautes sont réparées. Dieu aurait pu sans doute relever par d'autres moyens le genre humain déchu : mais supposé qu'il exigeât une réparation entière pour l'injure que lui fait le péché, l'Incarnation était nécessaire : car le péché fait à Dieu une injure infinie, que ni les hommes, ni les anges ne sont capables de réparer. La divinité ne pouvait souffrir pour expier nos crimes ; les hommes, par toutes les souffrances, n'étaient pas capables de satisfaire à la justice : il fallait que Dieu se fît homme. L'Homme-Dieu souffrira comme homme, et étant Dieu, ses expiations auront un prix infini. La justice sera satisfaite, et l'homme sauvé. L'incarnation, par là, manifeste d'une manière plus éclatante que la création elle-même, la sagesse, la justice, la miséricorde divine. Dieu sait trouver le secret de sauvegarder ses droits en nous pardonnant, et de tirer le plus grand des biens du péché qui est le plus grand de tous les maux. (d) Nos souffrances sont adoucies. « Jésus-Christ a été un homme semblable à nous, éprouvé en toutes choses, excepté le péché. » Aussi recourons-nous à lui avec une entière confiance, sûrs de sa compassion. Nous ne saurions faire un pas dans la vie sans y retrouver ses traces. Quel est le rude sentier où nous marchons ? Celui de la pauvreté ? Mais le Fils de l'homme y a porté avant nous la croix de

Filio. (S. LEO, serm. de Ascens.) Pour cela, le Père ne dit pas seulement que cet Homme-Dieu lui plaît, mais qu'il se plaît, se réjouit et se glorifie soi-même en cet Homme-Dieu.

Considérez quelle joie, quel contentement et quelle satisfaction vous ressentez en vous-même, quand vous avez fait une bonne œuvre, donné généreuse aumône, reçu un homme de misère, quand vous voyez quelqu'un qui vit, qui subsiste et qui est heureux par votre moyen, retiré de prison ou délivré de maladie ! Quelle joie donc au Père d'avoir fait un acte d'aussi grande bonté, charité, libéralité et magnificence, d'avoir fait une telle effusion et profusion de soi-même, d'avoir donné son Verbe et tous les trésors de sa gloire et sa divine perfection, par un excès d'amour à une nature étrangère ! (LE JEUNE.)

l'atelier. Celui de la souffrance ? Mais le Fils de l'homme nous y précède, le dos courbé sous la croix du Calvaire. Celui de l'insulte ? Mais qui de nous a été aussi insulté que le Fils de l'homme sur la Croix ? Pleurons-nous un être bien-aimé que la mort nous a ravi ? Au pied de cette tombe, c'est le Fils de l'homme que nous trouvons encore ; et du haut de ce bois adorable où elle expire, la Victime sainte semble nous dire : J'ai pleuré comme toi. Arrivons-nous au sombre passage du trépas ? Le Fils de l'homme nous y attend et sa Croix a une voix pour nous dire : Regarde Celui qui connut aussi la solitude, le délaissement et l'angoisse. Faut-il mourir ? Allons, pauvre moribond, prends courage ; accepte de tes mains défaillantes l'image de ce Fils de l'homme qui t'offre le spectacle le plus attendrissant, avec le fiel, l'insulte, le déchirement des épines, le dernier râle et le dernier soupir de l'humanité agonisante. Oh ! c'est donc un frère de fatigues, de misères, de combats et de douleur, que nous trouvons sur cette croix ! Et à la vue de cet homme, né, éprouvé, tenté, insulté, oublié, renié, trahi, persécuté, expirant comme nous, nous nous sentons consolés de sa tendre sympathie » (Mgr Besson). Nous acceptons avec résignation des peines qui, sans son souvenir, seraient l'occasion de murmures et de désespoir peut-être.

L'effet naturel de l'Incarnation a été et devait être dans le cœur de l'homme le réveil subit et le relèvement sublime du sentiment de sa dignité. Désormais l'homme mesurera sa grandeur sur les abaissements divins ; et quand le Fils de Dieu du pied toucha la terre, l'homme à son tour de la main toucha les cieux. Aussi depuis l'incarnation a-t-on vu l'homme mieux éclairé sur la grandeur de Dieu, relevé de sa chute, sanctifié par les exemples et la doctrine de Notre-Seigneur, s'affranchir des hontes et des erreurs du paganisme. A la place d'une société avilie par l'ignorance, les infâmes passions, la barbarie et l'esclavage, s'est formée une société civilisée et chrétienne, juste dans ses lois, sage dans ses institutions, proscrivant les folies païennes, rendant la liberté aux esclaves, se faisant l'appui des faibles.

« Aucun sage, dit Voltaire, n'a eu la moindre influence sur les mœurs de la rue qu'il habitait, et Jésus-Christ a influé sur tout le monde entier. » Tout s'est reformé à son image, tout est devenu chrétien ou tend à le devenir. Cette influence, semblable à une sève qui circule dans le monde, croît, s'étend, se propage, monte depuis dix-huit siècles, comme d'une racine mystérieuse, dans tous les rameaux de la famille humaine ; et toujours active, féconde, puissante, elle ne cesse de relever l'individu, la famille, les nations, ou enfante dans leur sein des miracles d'obéissance, d'humilité, de zèle, de courage, de justice, de dévouement et de sainteté : création continue, permanente, vraiment divine, dont il nous reste à vous tracer le tableau.

« Cette influence envahit tout à la fois la terre, l'homme, le temps : la terre avec toutes les races qui l'habitent, l'homme avec toutes les forces de sa nature, le temps avec toutes les vicissitudes et tous les changements dont il est l'inévitable auteur. N'est-ce pas là une création et cette création n'atteste-t-elle pas un Dieu ?

« Jetez un regard sur la face de la terre et comptez, si vous le pouvez, les nations qui la peuplent. Quelle diversité de climat, de nourriture, de mœurs, de couleur, de langage, de figure et de lois ! Elle est si frappante que ceux qui s'en tiennent aux apparences, n'ont pas voulu reconnaître, sous cette écorce si variée, le caractère intime et profond qui est commun à tous les peuples et qui n'en fait qu'une seule race issue d'un seul auteur. Eh bien ! ces distinctions qui ont fourni des arguments pour combattre l'unité de la race humaine, disparaissent devant l'influence de Jésus-Christ. On ne pouvait pas croire que le vieil Adam pût avouer son sang et dans l'homme noir de l'Éthiopie, et dans l'homme rouge du Canada, et dans la pâle et noble beauté du Caucase. Or, voici le nouvel Adam qui, sans s'arrêter à ces différences accidentelles, leur montre qu'ils sont les enfants du premier homme, en faisant d'eux les disciples du second. Il les appelle au même titre, il leur propose à tous de l'imiter, il éveille au fond de leur nature les sentiments religieux ; il leur dit : *Je suis la voie, la vérité, la vie... Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.*

« On l'écoute, on le croit, on vient des deux bouts du monde se reconnaître

et se confondre dans l'unité de la foi, de l'espérance et de l'amour aux pieds de Jésus ; et cette unité, que le socialisme a rêvée inutilement, que les divisions et la guerre détruisent tous les jours, que les fleuves, les montagnes, les mers empêcheront jusqu'à la fin des temps en politique, cette unité se réalise en religion.

« L'espèce humaine, toute variée qu'elle est, apparaît maintenant essentiellement une, puisque tous les fils d'Adam se relient autour du même type, entrent dans la même école, écoutent le même maître, se réforment sur le même modèle, entendent, comprennent, s'appliquent, sans distinction de couleur, de forme, de figure ou de préjugés, cette parole qui crée des disciples dans tous les mondes. *Estote perfecti sicut et Pater vester perfectus est. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Cette sainteté d'imitation qui s'étend à toute la terre, embrasse l'homme tout entier.

« L'homme, avant Jésus-Christ, était retombé de Dieu sur lui-même, et une fois seul avec lui-même, il était tombé de l'esprit égaré dans la chair pervertie, passant des plaisirs purs aux plaisirs honteux et descendant peu à peu jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fange. C'est ainsi que l'homme s'est dégradé en voulant jouir. Il est devenu, à l'école de la joie, impie, voluptueux, abominable. Mais voici une autre école. Si la joie descend, la souffrance monte. Le Christ a appris à l'intelligence, au cœur, aux sens, à remonter vers lui. Et cette échelle par laquelle il fait remonter de la terre au ciel, c'est la croix. C'est vers la croix qu'il a tourné notre esprit, notre cœur, notre corps, pour les ennoblir, les purifier, les immortaliser. Voilà la loi de la vie chrétienne, et cette loi a été annoncée dans ces paroles de Jésus-Christ : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ;* et l'effet de cet exemple sur l'homme tout entier a été prédit hautement et clairement dans cet autre texte : *Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi !*

« C'est d'abord l'esprit que Jésus-Christ attire, pour le soumettre en l'humiliant. Il lui persuade de croire ce qui passe pour une impiété aux yeux des Juifs, pour une folie aux yeux des gentils, ce qui sera le scandale éternel de la raison humaine, le mystère de sa croix, de sa passion et de sa mort. N'est-ce pas là créer ? Il lui persuade d'humilier devant ce mystère les trophées de la victoire, les faisceaux de la dictature, la majesté de la couronne, et c'est pourquoi les plus hautes têtes s'inclinent, les genoux les plus fermes fléchissent, les pensées les plus superbes s'anéantissent et s'effacent. N'est-ce pas là créer ?

« Il lui persuade d'obéir même aux tyrans, comme il a obéi lui-même aux hommes les plus coupables, à Caïphe, à Pilate, à Hérode, et c'est pourquoi César, malgré sa cruauté, sa bassesse, sa corruption, a vu avec tant d'étonnement des légions entières prêtes au combat aussi bien qu'au martyre, courant aux armes et les déposant, donnant la mort et offrant leur vie. Cette foi, cette humilité, cette obéissance, n'est-ce pas dans l'homme un esprit nouveau ? n'est-ce pas la créer ? Après l'esprit, le cœur. Le cœur veut la joie et les plaisirs : Jésus lui inspire le sacrifice et la douleur. Au lieu de s'enfermer dans l'égoïsme, qui rejette toute souffrance sur autrui pour jouir, Jésus le décide à compatir, à consoler, à se dévouer, en un mot à être tout aux autres. Il obtient que ce cœur sacrifie la passion du jour, le caprice de chaque heure, la sensation du moment ; à chaque heure, le désir qui renaît avec l'occasion ; à chaque heure, la pensée qui s'élève et qui ramène le désir ; et puisque le cœur doit aimer, Jésus lui fait adopter pour unique amour ce qu'il y a de plus rebutant, de plus vil, de plus abject : n'est-ce pas le créer ?

« Avec l'esprit et le cœur, Jésus a demandé, obtenu, changé le corps de l'homme. Ce corps s'amollissait dans les délices et la volupté, voilà que Jésus l'appelle et le dompte à son tour. Il le courbe sous les coups de la flagellation volontaire, il le régénère et le rajeunit par le jeûne, par la mortification, par l'abstinence, et à la place de cette génération gorgée de délices qui étalait dans le luxe et l'oisiveté le scandale d'une chair triomphante, il crée une génération de solitaires et d'ascètes, au front pâle, au corps amaigri, aux membres épuisés, mais en qui éclatent le génie, la vertu, le zèle et l'éloquence. N'est-ce pas là créer ?

« Quand le cœur, l'esprit, le corps sont ainsi sanctifiés, que trouve-t-on au

fond de l'homme ? Ce n'est plus comme dans l'esprit enorgueilli et le cœur corrompu, l'ivresse fougueuse du plaisir, non : c'est une autre joie, une autre ivresse, c'est l'ivresse du dévouement et du sacrifice, c'est l'ivresse du Calvaire. Car il arrive un jour que l'homme, dompté, purifié, sanctifié, transfiguré, après s'être immolé en mortifiant son égoïsme, en abaissant son orgueil, en domptant sa langueur, sent qu'il ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en lui. Il a trouvé le bien dans le sacrifice du mal, le vrai dans le sacrifice du faux, Dieu et ses frères dans le sacrifice de lui-même. Et Jésus-Christ, à qui il s'est donné tout entier, le rend aussitôt à lui-même béni et glorifié. Ce n'est plus de la peine qu'il éprouve en se donnant, c'est de la joie ; ce n'est plus la contrainte qui courbe son corps dans la prière, c'est l'extase qui l'y tient attaché. Pour lui, la pauvreté est devenue la richesse ; l'outrage, une marque d'honneur ; l'oubli, un signe que Jésus-Christ ne l'oublie pas ; le délaissement, une espérance d'avoir Jésus-Christ plus près de lui ; l'agonie, un trait nouveau de ressemblance avec Jésus-Christ ; la mort, un bien suprême qu'il gagne à force de fatigues, de sacrifices, d'héroïsme, à force de se rapprocher de la croix de Jésus-Christ. Voilà le mystère de la science dans les âmes qui prient et qui disent : Je ne trouve Dieu que dans mon néant. Voilà le mystère de la grandeur et de la noblesse dans les âmes qui grandissent par la lutte, la pauvreté, la souffrance, l'abnégation. Voilà le mystère de l'amour dans l'âme qui s'écrie, quand elle est éprouvée : Encore plus ! Seigneur, encore plus ! et qui propose à Dieu cette magnifique alternative de souffrir pour lui ressembler ou de mourir pour le voir ; ou souffrir ou mourir !

« La sainteté, qui pénètre ainsi tout l'homme et tout l'espace, pénètre aussi tous les temps : c'est un ferment déposé au sein de l'humanité et qui, de siècle en siècle, d'heure en heure, soulève toute la masse. La parole, l'exemple, la vie de Jésus-Christ, sont devenus comme le levain du genre humain, et tant qu'il existera une âme, ce levain précieux ira s'y mêler pour chercher, atteindre, solliciter son instinct religieux et en faire un saint. Comptez, si vous le pouvez, les saints qui viennent attester la sainteté même qui les inspire, sans pouvoir l'atteindre, mais sans cesser de l'imiter. Bien loin de désespérer l'homme, elle continue à l'attirer, à l'entraîner, à obtenir de lui des merveilles ; chaque jour elle peuple la terre de héros et le ciel de saints. Pourquoi ces prodiges de science dans saint Paul, dans saint Augustin, dans saint Thomas, dans saint Bonaventure, dans saint Liguori ? C'est que les saintes veilles se perpétuent dans l'Eglise au pied du crucifix, à la lueur de la lampe du sanctuaire, et qu'au milieu de leurs insomnies et de leurs travaux, ces grands hommes entendent du fond de leur âme la voix de Jésus-Christ qui les encourage et qui leur crie : *Benè scripsisti de me, Thoma.* Pourquoi la Thébaïde de l'Egypte refleurit-elle sous un autre nom dans le silence de la Trappe et dans l'austérité du Carmel ? C'est que Jésus-Christ a jeûné, a prié, s'est mortifié, et que l'influence de cette sainte extase est toujours assez forte pour faire chercher encore aux âmes pures la trace de ses pas. Pourquoi ces pontifes qui s'offrent et qui s'immolent pour leurs troupeaux ? Les Borromée sont venus après les Léon et les Grégoire, les Belzunce après les Borromée, les Affre après les Belzunce, et tous ont vu Jésus sous l'image du bon Pasteur, tous ont eu dans la bouche les paroles de Jésus : Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Pourquoi le service gratuit et populaire de toutes les douleurs compte-t-il tant de noms illustres, depuis les Paula, les Marcelle, les Eustatius, ces derniers rejetons des Paul-Emile et des Scipion, jusqu'à sainte Malthilde et aux deux Elizabeth, ces deux reines descendues du trône et prosternées aux pieds des pauvres ? Pourquoi tant de mains et tant de bras enchaînés à l'autel par des vœux de miséricorde, depuis la main armée des chevaliers de Malte ou du Temple qui maniaient l'épée avec tant de vaillance et la main non moins secourable des frères de la Merci et des frères Pontifes, qui délivraient les captifs et guidaient les voyageurs, jusqu'à ces bras si puissants, ces mains si douces qui accueillent aujourd'hui l'enfance, la folie, la misère, également étendues vers le pauvre pour le nourrir, vers le soldat blessé pour le soutenir dans sa défaillance, vers le vieillard pour cueillir son dernier souffle et pour faire passer son

dernier soupir avec plus de douceur ? Ah ! ces yeux, ces bras, ces mains, ne voient, ne cherchent, ne trouvent que Jésus. Ces saints veulent, comme Jésus, non pas être servis, mais servir ; et l'exemple de Jésus suffit pour perpétuer ce prodige en renouvelant sans cesse la dotation des pauvres, malgré les révolutions qui la confisquent, en recrutant sans cesse la milice de la charité, malgré les lois qui interdisent ce noble recrutement. Comptez les apôtres qui n'ont comme Jésus qu'une tunique et qui passent d'une ville dans une autre sans appeler le feu du ciel sur celle qui les dédaigne. Quelle est cette belle armée qui ne s'éclaircit jamais malgré ses pertes, qui se reproduit par l'exemple avec une fécondité si merveilleuse, et qui se lance, pêle-mêle avec nos soldats, dans tous les ports ouverts à l'industrie, au commerce, à la guerre, pour aller comme Jésus disputer les âmes au démon, dans l'Inde, dans la Chine, le Japon, en Océanie ! Jamais les rangs ont-ils été plus serrés ! jamais le drapeau de la croix a-t-il été arboré plus loin ! A côté d'elle, voici l'armée triomphante des martyrs, dont les palmes étincellent de splendeur et dont les cohortes innombrables embrassent tous les siècles, depuis saint Étienne, qui est tombé à Jérusalem sous les pierres des Juifs, jusqu'à nos derniers missionnaires, les Marchand, les Gagelus, les Guenot, noms glorieux qui peuvent être prononcés devant les autels parce qu'ils seront un jour des noms de saints, vaillants cœurs que l'Église de Besançon a enfantés à la foi et que l'Église de Cochinchine vient d'enfanter au martyre et à la gloire. Ongles de fer, chevalets, échafauds, bûchers, cangues cruelles, gibet infâme, glaives meurtriers, vous n'avez rien perdu de votre puissance, mais les martyrs n'ont rien perdu de leur vigueur, parce que la sainteté de la croix n'a rien perdu de ses attraits. » (Mgr BESSON). Depuis l'Incarnation on a vu la beauté de l'homme portant un reflet de la beauté de Dieu. Le sourire des cieux s'est épanoui sur les visages d'enfants, de jeunes filles, de confesseurs, de Pontifes que l'Église catholique compte par milliers. Dieu s'étant plus rapproché de l'homme, l'homme s'est plus rapproché de Dieu. Pourquoi faut-il que les impies cherchent à déchristianiser la société, et par là même à la replonger dans les abaissements du paganisme ? (V. le trait de Chateaubriand, n° 1268, note 2). Saint Louis, pour gagner l'affection de ses sujets, déposait sa couronne et ses ornements royaux et allait s'asseoir sous un chêne pour entendre leurs plaintes et leur rendre justice. Et Épaminondas, craignant que la gloire dont l'avaient couvert ses grandes victoires, ne lui fissent perdre l'amitié de ses proches, de retour dans sa famille, se livrait avec ses enfants aux jeux les plus humbles. Ainsi Notre-Seigneur s'est fait petit, afin de gagner nos cœurs à sa divine amitié (1).

(1) L'histoire ecclésiastique nous ravit d'étonnement au récit de la bonté et de la charité admirable de saint Charles. Il donna en un jour vingt mille écus en aumônes et une autre fois quarante mille écus d'une principauté qu'il avait vendue ; il se réduisit à une si grande pauvreté par ses libéralités, qu'il donna à des tailleurs toutes ses tapisseries pour en faire des habits aux pauvres. Son économe, n'ayant autre chose pour donner à un pauvre qui demandait l'aumône, lui donna la robe de chambre du cardinal ; elle était si usée que le pauvre s'en alla plaindre au cardinal, en lui disant : Monseigneur, voilà la belle aumône que votre maître d'hôtel m'a faite ! Le saint ne put s'empêcher de sourire, voyant qu'un pauvre se plaignait qu'on lui avait donné la robe d'un cardinal. Allant par la ville en temps de peste, pour visiter et consoler les malades, il frappa à la porte d'une maison qui était barrée, personne ne répondant, il fait appliquer une échelle, il entre par la fenêtre, il trouve dans la chambre un enfant collé à la mamelle de sa mère morte de la peste, il le prend dans son rochet, comme un trophée de charité, descend par l'échelle, le remet à une nourrice. Pour détourner la colère de Dieu et inviter le peuple à la pénitence, il fit faire une procession, dans laquelle il marchait vêtu de deuil, pieds nus, tête nue, la corde au cou, les yeux baignés de larmes, un crucifix à la main, tirant des larmes à tout le monde. N'est-il pas vrai qu'entendant ce discours, vous avez des sentiments de respect, de tendresse, d'amour et d'affection pour lui ? Hélas ! qu'était-ce en comparaison de ce que Jésus a fait pour nous ? Ce saint donna vingt mille, quarante mille écus ; Jésus donne son sang plus précieux que tous les trésors du monde. Saint Charles dépouilla ses salles de leurs tapisseries ; Jésus a été dépouillé de ses habits, il a été réduit non seulement à l'extrême pauvreté, mais à la nudité. Saint Charles se mettait en danger de mourir. Jésus est mort actuellement, le saint prit cet enfant et le fit nourrir, mais il ne se fit pas enfant ; le Verbe divin s'est fait enfant, il s'est soumis à être emmailloté, à être lié en un berceau. (LE JEUNE.)

O merveille de la Sagesse divine dans ce mystère ! O mes frères, remercions Dieu de s'être donné à nous pour nous élever jusqu'à lui ; et devenus participants de la nature divine par la grâce qui découle de l'Incarnation, ne retournons pas à notre ancienne honte. Loin de nos esprits, l'erreur ; loin de nos cœurs, l'amour coupable des créatures ; loin de notre vie, les ténèbres, le péché. Vivons *digne Deo*. Si nous sommes faibles, prenons courage, *non habemus Pontificem qui non possit compati... sanctus, innocens, impollutus, semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Conjurons-le de nous soutenir, il veut que nous lui ressemblions ; il nous aidera à le faire, si nous le prions.

2125. **Autre plan**, *sur l'Incarnation, d'après Bossuet. O admirabile commercium Creator generis humani corpus sumens de Virgine.*

Dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, la terre ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel. Elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur. Dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit les dons du ciel. Quelle ne devait donc pas être notre pauvreté, quand le Fils de Dieu vint sur la terre, puisque le commerce avec le ciel avait été rompu depuis des siècles, et quelles ne seront pas désormais nos richesses puisque le Fils de Dieu vient le rétablir! *O admirabile commercium* qui est tout à notre profit. Il y a deux sortes de commerce parmi les hommes, celui du besoin que l'on entreprend pour se procurer ce qui manque et qui fait le lien social des divers peuples. Celui de l'amitié et de la bienveillance qui nous fait partager avec les autres ce que nous avons. Dans l'un et l'autre, on trouve quelque avantage ; dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce que l'on a pas; et dans le second, celui de jouir de ce que l'on a, plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous; mais il n'en est pas ainsi du commerce qui s'établit en ce jour avec le ciel.

2126. I. *Dieu se suffit à lui-même.* Il possède en lui-même tous les biens : donc s'il entre en commerce avec les hommes, ce n'est point pour recevoir d'eux, mais pour donner. Et en effet, s'il vient dans le sein de Marie, c'est pour nous enrichir. *Ibi nos ditavit*, dit saint Augustin. Il vient trafiquer avec une nation étrangère ; dites-moi, qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate : la faiblesse, la misère, l'humiliation. Et que nous a-t-il donné en échange? Il nous a apporté les biens véritables qui croissent en son royaume : l'innocence, la paix, l'honneur d'être adoptés pour enfants de Dieu, l'assurance de l'héritage éternel, la grâce, et la communication du Saint-Esprit. Tout est donc à notre avantage.

2127. II. *Dieu n'a pas besoin pour jouir de ses biens de les partager avec nous.* Il est en lui-même bienheureux, et la béatitude même. Du reste peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui serait à charge ? Si donc il épouse aujourd'hui, dans le sein de la Vierge sans tache, la nature humaine, puisqu'il n'a aucune apparence qu'il ait rien à y gagner, reconnaissons qu'il veut nous enrichir, non seulement en nous communiquant ses dons, mais encore en se donnant lui-même. Et certes ce n'est pas douteux. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Il nous a donné un Fils qui lui est aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, son trésor ; et après que sa libéralité nous a ouvert ainsi son cœur, ne faut-il pas que tout découle par cette ouverture? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (Rom. VIII. 32.) *Seipsum dabit*, dit saint Augustin, *quia seipsum dedit.* La libéralité des hommes est bientôt à sec. En Dieu un bienfait est une promesse d'un nouveau don. Les bienfaits de Dieu s'attirent mutuellement, comme les anneaux d'une chaîne d'or. Celui qui s'est donné mortel aux mortels, se donnera immortel aux immortels. En Jésus-Christ mortel nous avons les dons de la grâce ; en J.-C. immortel, ceux de la gloire. Les peines endurées pour nous dans sa nature mortelle nous ont mérité toutes les grâces; la splendeur dont il est revêtu immortel, sera le principe de notre gloire. Il transformera notre corps, tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Et tout cela nous vient par Marie, que nous ne pouvons oublier dans ce mystère, qui nous révèle si clairement sa grandeur. Certes si nous recevons tout, quand Dieu nous donne son Fils, que devons-nous penser de celle par qui il nous fait un tel don ? A nous Jésus est donné comme Sauveur ; à Marie il est donné comme Fils. *Beatus venter qui te portavit.* J.-C. est donné à nous, Marie le possède la première ; elle le possède comme seule, pendant neuf mois, dans son sein. Jésus donnera sa vie pour elle ; mais cette vie, il la reçoit d'elle ; le sang de Jésus coulera pour la sanctifier ; mais c'est en Marie que ce sang a pris sa source. Puisque nous recevons le même Jésus que Marie, apprenons d'elle les dispositions avec lesquelles nous devons le recevoir. Jésus se donne mortel et immortel, mortel dans sa vie ici-bas, immortel dans l'Eucharistie qui nous rappelle pourtant le mystère de sa mort. C'est pour vous apprendre que tout ce qu'il a mérité par sa mort et tout ce qu'il possède dans l'immortalité, est à nous. Pour bien recevoir un Dieu qui se donne tout entier, il faut être résolu d'en bien profiter. *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem.* Si nous en profitons, quelle abondance de dons !

Servons-nous de ce qui est à nous à notre profit, *de Salvatore salutem operemur*, dit saint Bernard.

2128. **Autre plan,** *de Bossuet sur l'Incarnation. On peut donner avec fruit ce sermon le jour de Noël. Sic Deus dilexit*, etc. (JEAN. II, 16.) Les Juifs incrédules demandaient à N.-S. comment, étant homme, il ne craignait pas de se faire Dieu. Saint Athanase dit à ce sujet, qu'en étant témoin de ses grands miracles, ils auraient dû plutôt lui demander comment, étant Dieu, il s'était fait homme ; et il eût répondu sans doute *Sic Deus dilexit*. L'amour de Dieu s'irriterait, si on cherchait ailleurs qu'en lui la raison de ce qu'il opère. Il a plu à Dieu de se faire aimer ; et, puisque la nature humaine était toute de glace pour lui, elle avait besoin d'être prévenue et attirée par les bienfaits à l'amour de son Dieu. Il lui fallait de plus un grand modèle qui lui apprît la manière d'aimer Dieu ; car les exemples la frappent plus que les préceptes ; il lui fallait enfin un grand secours pour arriver à aimer le souverain bien dont elle était si éloignée. Jésus-Christ nous offre tout, et nous fait trouver dans ce mystère l'attrait, le modèle, la voie pour arriver à l'amour de Dieu.

2129. I. *L'attrait qui nous attire à l'amour de Dieu.* Pourquoi ces abîmes d'humiliation ? *Exinanivit. Sic Deus dilexit.* Est-ce donc digne d'un Dieu de se faire aimer ? Oui. 1° Parce qu'il est roi. Et un roi légitime doit régner sur le cœur de ses sujets. La crainte, l'espérance, l'affection peuvent assujettir le cœur ; mais la crainte trop servile donne au cœur un tyran, l'espérance nous donne un maître, ou un patron, l'affection seule donne un roi légitime. C'est pourquoi David chantait : *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam nomini tuo.* L'amour avait élevé dans son cœur un trône à son Dieu.

2° Mais le titre de roi n'exprime qu'imparfaitement la grandeur de Dieu. Il est le maître suprême de l'univers, et le Créateur de tout ce qui existe ; mais il n'est proprement notre Dieu à nous que par l'hommage du cœur. L'amour est en quelque sorte le dieu du cœur, car il fait remuer tous les ressorts ; comme Dieu est le principe universel de tous les mouvements des créatures. L'amour serait l'antagoniste de Dieu, et une idole mise à sa place, s'il ne se soumettait à Dieu, et si ce grand Dieu n'était le Dieu de notre cœur, et s'il ne possédait notre amour. C'est pourquoi Dieu revendique ses droits en nous donnant ce commandement : *Diliges Dominum.* Il n'a besoin de rien et ne demande que d'être aimé. C'est la preuve de la pauvreté de la créature de demander autre chose, c'est donc digne d'un Dieu de n'exiger que l'amour. L'amour est le véritable tribut dû à ses perfections et à sa plénitude ; et douter qu'il soit digne de Dieu d'être aimé, c'est douter qu'il soit digne de Dieu d'être Dieu, puisque le caractère de Dieu c'est d'être honoré par sa créature, et que, d'après saint Augustin, *nec colitur ille nisi amando.*

Donc, il ne faut pas s'étonner qu'il descende pour se faire aimer. Tous les anéantissements deviennent dignes de sa grandeur, dès qu'il tend à se faire aimer. Il voit du haut du ciel toute la terre, devenue un temple d'idoles devant lesquelles les hommes, devenus idolâtres de tout ce qu'ils aiment, brûlent l'encens de l'amour qu'ils doivent à Dieu. Nos passions donnent aux créatures la place de Dieu ; nous leur rendons le culte que Dieu mérite seul, l'amour. Il faut donc que Dieu tente tout pour détrôner tout ce qui lui dispute l'empire de nos cœurs, et reconquérir l'autel de notre âme, et y recevoir l'hommage dû à sa majesté. O Dieu vivant, venez sur la terre ; afin qu'on vous aime, aimez ; afin qu'on vous trouve, cherchez ; afin qu'on vous suive, prévenez. Mais est-il convenable que Dieu aille au devant de sa créature ? Oui il faut qu'il commence, non seulement parce que notre faiblesse ne peut s'élever à lui sans être attirée, mais encore parce qu'il est de la dignité du premier de tous les êtres d'être le premier à aimer, et à prévenir les affections par une libéralité surabondante. Voulez-vous savoir quelle est l'affection véritable, dit saint Augustin ? c'est celle qui descend et non celle qui remonte ; celle qui vient de miséricorde et non celle qui vient de misère, celle qui coule de source et de plénitude et non celle qui sort d'elle-même pressée par son indigence. Ainsi, la place naturelle de la tendresse, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain universel, il est toujours prêt à prévenir et plus pressé à donner par excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Et tous ceux qui participent à la Providence de Dieu doivent faire comme lui. *Prior dilexit.* Et pour attirer notre amour, il nous donne son Fils unique qui s'anéantit pour nous élever, qui s'appauvrit pour nous enrichir, qui se fait l'un de nous, pour que nous l'approchions sans effroi. Il se dépouille de ses foudres et de sa grandeur pour faire la conquête de nos cœurs. Il n'est pas de conquête plus digne d'un roi, plus digne de Dieu. Il avait tous les droits sur nous par sa naissance ; il en vent acquérir de nouveaux ; il ne met point de limite à l'amour qu'il nous porte, afin que nous n'en mettions point à notre amour pour lui. Aimez autant que le mérite un Homme-Dieu ; et pour cela, aimez selon toute l'étendue que l'Homme-Dieu a mise à aimer son Père.

2130. II. *Le modèle de l'amour de Dieu.* Jésus s'est fait semblable à nous, afin que nous devenions semblables à lui. L'amour qu'on doit à Dieu n'aurait pas eu de modèle digne de lui, si un Dieu ne nous l'avait fourni lui-même : apprenons donc de ce Dieu aimant jusqu'où nous devons aimer et avec quel esprit il faut le faire.

1° L'amour de Jésus c'est une docilité entière à la volonté de son Père : *quæ placita sunt ei facio semper. Ingrediens mundum*, il voit que son Père n'a que dédain pour les sacrifices des animaux et qu'il désire une victime digne de sa sainteté, de sa justice,

capable de porter tous les crimes des humains, que lui seul peut être cette victime, il sait tout ce à quoi cette qualité de victime le devra conduire, il n'hésite pas : *ecce venio ut faciam Deus voluntatem tuam.* Imitons ce Dieu, adorons les décrets du Père, soit qu'il frappe, soit qu'il console.

2° Mais avec quel esprit ? dans un esprit de complaisance. Notre-Seigneur met tout son plaisir à faire la volonté de son Père. *Ità Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Acquiescer avec joie à toute la volonté de Dieu, non seulement de bouche mais de plein cœur, c'est là l'amour que Dieu mérite. Que faites-vous au ciel, esprits Bienheureux ? L'Apocalypse vous représente disant sans cesse devant le trône de Dieu un *amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance dans le bon plaisir divin. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel ; ne le ferons-nous pas sur la terre ? Eglise, qui voyagez ici bas, ta sœur qui triomphe au ciel chante à Dieu ce *oui*, cet *amen* éternel, n'y répondras-tu pas, comme dans un chœur de musique animé par la voix de Jésus Christ ? *Ita Pater.* Nous sommes nés pour les joies célestes. Chanterions-nous le cantique des plaisirs mortels ? Oh ! c'est une langue barbare que celle de l'exil, parlons le langage de la patrie. Ici-bas, c'est le commencement de la création ; au ciel, c'est sa consommation. Commençons ce qui s'achèvera là-haut ; et cet *amen* que chantent les élus dans la plénitude d'un amour jouissant, chantons-le dès maintenant dans l'avidité d'un saint désir. Chantons-le pour nous, chantons-le pour les autres, comme N. S. qui se réjouit d'avoir tout en main, afin de tout donner à son Père. Vous tous qui avez quelque influence, n'en usez que pour faire régner Dieu.

Mais Dieu semble nous délaisser : tous les malheurs fondent sur nous. *Amen.* Dieu n'est pas de ces amis infidèles qui tournent le dos dans l'affliction. Cette persécution, c'est une épreuve ; ce délaissement apparent est une grâce. Jésus l'a éprouvé, et il a su dire : *In manus tuas, Domine.* Ainsi, obstine-toi saintement, chrétien, bien que délaissé et comme abandonné, à le répéter avec confiance entre les mains de ton Dieu, entre ces mains qui semblent te repousser et te frapper pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur du Verbe fait chair ; car il est.

2131. III. *Ton secours* : il supplée à ce qui te manque. L'homme est un petit monde, il a en lui tout ce qui est dans les créatures qui lui sont inférieures ; et, comme ces créatures sont incapables de connaître et d'aimer Dieu, elles peuvent du moins se faire connaître de l'homme et lui révéler en elles la toute-puissance et la sagesse de celui qui les a faites, afin que l'homme connaissant Dieu par ses œuvres, le loue et l'aime pour ces êtres privés de raison ; mais il n'y a qu'un Dieu qui puisse aimer Dieu d'une manière digne de lui. Il fallait donc donner à l'homme un médiateur, aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable, afin que par lui nous puissions rendre à Dieu un amour digne de sa majesté. C'est ce médiateur Dieu et homme qui nous est donné dans ce mystère. Réjouis-toi, ô nature humaine, tu prêtes ton cœur aux créatures pour aimer le Créateur ; Jésus-Christ vient te prêter le sien pour aimer dignement celui qui ne peut l'être que par un autre lui-même. Laissons-nous gagner par ce Dieu aimant, aimons comme ce Dieu aimant, aimons par ce Dieu aimant. C'est ce que fait Marie en ce jour. Elle offre sans cesse au Père celui qu'elle porte dans son sein, et dont la bonté la ravit ; elle aime, comme Jésus, dans toute l'étendue dont elle est capable, le Dieu qui le lui a donné ; et, sentant l'impuissance des créatures, elle présente au Père l'amour du Fils auquel elle s'unit. Faisons ainsi. O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de mon cœur : je veux aimer Dieu si bon pour moi, je veux l'aimer comme Jésus-Christ, je veux l'aimer par Jésus-Christ. Plus de partage dans mon cœur, Dieu y régnera seul. Je romps ces chaînes d'iniquités, je sacrifie ces affections terrestres qui m'ont jusqu'à ce jour entravé, etc.

2132. **Autre plan** *de Bossuet sur l'Incarnation* : *Creavit Dominus novum super terram, femina circumdabit virum.* (Jér. XXXI,22.) Les grandes connaissances que Dieu avait données à l'homme avant sa chute, ont fait, par la désobéissance de notre premier père, un funeste naufrage ; mais il nous en est resté des débris ; et parmi eux le désir de la vérité, et celui de connaître des choses nouvelles. L'amour de la nouveauté fait tout tenter parmi les hommes : c'est chez un grand nombre une sorte de maladie que Dieu vient satisfaire et guérir tout à la fois par les merveilles qu'il opère lui-même ; mais entre ces merveilles, il en est une que Jérémie nous a prédite et qui s'accomplit en ce jour : *Femina circumdabit virum ;* (1) c'est une nouveauté déjà extraordinaire

(1) Dieu fut représenté en une vision au patriarche saint Benoit comme un océan de lumière, comme une mer immense et infinie de splendeur et de clarté, et le monde au milieu comme un atome. Vous savez ce que c'est qu'un atome, c'est un de ces petits points qui paraissent en l'air, dans une chambre, quand les rayons du soleil y brillent. Voyez ce que c'est qu'un homme en comparaison de tout le monde ; tout le monde n'est qu'un atome en comparaison de Dieu ; et qu'est-ce donc qu'un homme en comparaison de Dieu ? Et toutefois, ô merveille, ô dites-le avec moi, mes chers Fr. quand nous le dirions cent mille fois, nous ne le dirions pas assez. O merveille ! Dieu s'est fait homme : *Magnus Dominus et laudabilis nimis : Parvus Dominus et amabilis nimis.* Et n'est-il donc pas infiniment aimable, puisqu'étant si grand qu'il était, il a daigné, pour l'amour de nous, se faire si petit qu'il est ? c'est-à-dire peuple, écoutez-moi bien et retenez-le, et pensez-y souvent, c'est le fond du christia-

qu'un homme foule aux pieds les honneurs de ce monde que tant d'autres recherchent; mais qu'un Dieu s'anéantisse, c'est une nouveauté plus rare, et vraiment divine. En effet, il y a dans ce mystère deux choses merveilleuses. Dieu, maître souverain de toutes choses, se fait sujet ; Dieu qui n'a point d'égal à lui-même, se donne des égaux, en s'associant notre nature. Venez admirer cette nouveauté ; mais, en le faisant, n'oublions pas Marie par qui Dieu nous est donné, et disons que le Dieu qui se fait sujet, la choisit pour être le temple où il rend à son Père ses premiers hommages, et que ce Dieu qui s'unit les hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Dieu honore Marie, puisqu'en elle il s'anéantit et devient soumis à son Père, et parce que par elle il entre en société avec les hommes.

2133. I. *Dieu devient sujet en Marie.* Entre les moyens infinis qu'a Dieu d'établir sa gloire, le plus efficace de tous, c'est de s'abaisser et de s'anéantir. Il est facile de concevoir que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme. C'est là, en effet, le grand ouvrage de Dieu ; et c'est par conséquent sa plus grande gloire ; car Dieu trouve sa gloire dans la merveille de ses œuvres. Or, Dieu ne pouvait faire ce grand ouvrage qu'en s'abaissant jusqu'à l'humanité ; donc l'ouvrage le plus glorieux d'un Dieu tout-puissant ne pouvait être fait que par l'humilité. *Habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus*, jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce que jamais il ne s'est vu plus d'abaissements ; et c'est ce qui nous doit faire comprendre le prix de l'humilité, et l'amour que nous devons avoir pour cette vertu fondamentale du christianisme. Dieu l'a aimée à tel point que, ne pouvant s'abaisser dans sa nature divine, (car il doit toujours agir en Dieu, et par conséquent être toujours grand), il cherche à s'unir une nature étrangère qui lui prête ses abaissements, afin que son Père voie en sa personne un Dieu obéissant et soumis. Aussi, en entrant dans le monde, dit-il : *Ecce venio ut faciam Deus voluntatem tuam* ; mais ce sacrifice admirable d'obéissance, le premier qui soit digne d'être agréé du Père, sur quel autel a-t-il été offert d'abord ? Dans le sein de Marie. Et d'où vient, ô Sauveur, que vous choisissez ce temple, pour rendre à votre Père vos premières adorations ? C'est l'amour de l'humilité qui vous le fait faire. C'est parce que ce temple est bâti par l'humilité et sanctifié par l'humilité. Dans l'admirable entretien de la Vierge avec l'ange, Marie ne dit que deux paroles ; et, dans l'une et dans l'autre, éclatent deux vertus capables de ravir le cœur de Dieu : *Quomodo fiet istud*, qui révèle un amour immense de la virginité ; mais à cette parole le mystère de l'Incarnation ne s'accomplit pas encore, bien que le ciel et la terre l'envient à la fois. O Dieu, qu'attendez-vous ? *Ecce ancilla Domini, fiat mihi.* Voilà le langage de l'humilité. Marie ne s'élève pas de la faveur divine qui lui est offerte ; elle ne laisse voir que son humble soumission ; et aussitôt les cieux sont ouverts ; tous les torrents de grâce tombent sur Marie ; l'inondation du Saint-Esprit la pénètre, le Verbe revêt un corps formé du sang très pur qu'il lui rendra sur la croix ; le Père la faisant la mère de son Fils unique, l'attire au-dessus de toutes les créatures, en engendrant dans son sein celui dont le sein de Dieu peut seul contenir l'immensité. C'est l'humilité qui a rendu Marie capable de contenir l'immense. Par elle vous devenez, ô Vierge, un temple saint où Dieu se plaît à habiter pendant neuf mois. Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle peut seule attirer Dieu en nous. Si Dieu retire de nous ses miséricordes, c'est que l'humilité est bannie du monde. On poursuit les honneurs du siècle ; on ne sait pas supporter une injure ; on rabaisse les autres pour s'élever ; on court aux occasions de péché, comme si on était impeccable. O homme superbe, néant orgueilleux, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti ne suffit pas ? Apprends du moins de Marie à ne pas te laisser éblouir par les grandeurs de ce monde. Son humilité fait sa gloire puisque Dieu en est ravi, et vient lui-même s'humilier dans son sein virginal et de plus,

2134. II. *C'est par elle qu'il veut se donner aux hommes.* Voici une nouveauté non moins surprenante que la première. Si on est étonné de voir le souverain qui se fait sujet, on ne l'est pas moins de voir l'incomparable qui se donne des compagnons. Celui dont la nature est unique, incommunicable, infinie, le seul Sage, le seul Bienheureux, le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, inaccessible en son trône, le souverainement

[illegible] (Le Jeune.)

Grand, qui ne souffre rien qui l'égale, qui laisse tellement au-dessous de lui tout ce qu'on pourrait lui comparer, qu'il se fait, selon l'expression de Tertullien, une solitude de la singularité de son excellence, celui dont on se représente la majesté infinie, cachée dans sa propre gloire, séparée de toutes choses, ne ressemblant en rien aux grandeurs humaines où il y a toujours quelque faible, de telle sorte que ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; celui qui de tous côtés est également haut, grand et inaccessible, sort de sa solitude pour se faire des compagnons et encore quels compagnons ? des hommes mortels et pécheurs. Il ne s'est point arrêté aux anges, qui sont d'une nature plus voisine de la sienne : franchissant les montagnes, il a pris la nature humaine reléguée aux plus bas étages de l'univers et qui avait encore apporté l'éloignement du péché, à l'inégalité de sa condition ; il l'a prise en corps et en âme ; enfin ce Dieu, en se faisant homme, afin que nous entrions en société avec lui, est venu traiter d'égal à égal avec nous, pour que nous puissions traiter d'égal à égal avec lui. *Non est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi....* (Deut., IV, 7.) Quel bonheur pour notre nature ; mais quelle gloire pour Marie, qu'il se donne à nous par son entremise !

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur (Genes., III, 15) ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés, que sa tête sera brisée ; c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, Chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les Saintes Lettres, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient : Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam. Marie, sa digne Mère, est la nouvelle Eve : et par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

Le diable se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image ; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image, et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse ; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du Réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela ? C'est qu'il est jaloux et pressé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait ; l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, Chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît à nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées ; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères, voyant par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché à opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doit coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance ; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Les saints Pères nous enseignent que, de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Eve : il s'ensuit invinciblement que, de même que la première Eve est la mère de tous les mortels, la seconde, qui est Marie, est la Mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire de tous les fidèles. L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la Sainte

Vierge ; Eve était vierge encore, et Marie est vierge ; Eve encore vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien ; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie *Benedicta tu inter mulieres* (Luc. I, 42).

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Un ange des ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité : *Vous serez comme des dieux* (GENES. III, 5), lui dit-il ; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel (Luc. I, 28) ; l'ange de ténèbres parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ? (GENES., III, 1.) L'ange de lumière parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : *Ne craignez point, Marie*, lui dit-il, et... *rien n'est impossible au Seigneur* (Luc., I, 30, 37). Eve croit au serpent, et Marie à l'ange ; de sorte, dit Tertullien, qu'une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare, croyant à Dieu, ce qu'Eve a gâté en croyant au diable *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie ; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata.*

Un rapport si exact n'est point une invention de l'esprit humain. Après cela, on ne peut douter que Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle alliance et la mère du nouveau peuple, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ ; et qu'Eve étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la Mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante par l'ordre admirable de ses conseils très profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous les mystères.

Si nous voulons connaître la fécondité de Marie, voir ce qui en a été dit, au sermon sur les Sept douleurs, de Bossuet, nº 2207.

Reconnaissons donc, Chrétiens, cette sainte et divine Mère ; voyons dans le mystère de cette journée, quelle part lui donne à notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la Sainte Vierge ; elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair, qui est ma victime, tire d'elle son origine, on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la Sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique ; il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car, comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il fallait que Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange ; et l'Incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie ; tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, Chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah ! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est toujours Mère. Cet amour de notre salut vit toujours en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il était alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la Sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison ? c'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de l'Eglise, ayant tant contribué au salut des hommes dans l'Incarnation du Dieu-Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, dans toutes nos peines, dans tous nos besoins, recourons à la charité de Marie, et si nous voulons être assistés de ses prières, suivons les exemples de sa sainte vie. Et que choisirons-nous dans sa vie ? Comprenons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare devait être l'œuvre de l'humilité ; et afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Eve, obéissons avec Marie, pour être les véritables enfants de cette Mère commune de tous les fidèles.

Je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que m'écrier avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Eve : *Ad te clamamus* Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres ? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendriez vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée ? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie, notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénies entrailles, qui nous donne la vie éternelle ? *Et Jesum*, etc. O mer-

veille incompréhensible des secrets de Dieu ! O convenance de notre foi ! Car c'est l'accomplissement du mystère que nous recevons Jésus-Christ des mains de Marie ; elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine : *Conversabatur Deus ut homo divinè agere doceretur.* (TERTUL.)

XIV. — Pâques. Résurrection de Notre-Seigneur.

2135. *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus. C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous.* Ce jour apporte la joie au ciel, aux anges qui chantent le triomphe de Notre-Seigneur, à Marie dont le cœur avait été percé d'un glaive au Calvaire, à la terre tout entière ; l'homme voit, dans le Fils de Dieu ressuscité, l'espérance de sa résurrection (1).

2136. I. *Récit de ce mystère.* Le troisième jour après sa mort, le dimanche, qui se trouvait cette année-là le 27 mars, Jésus-Christ ressuscita avant l'aurore ; et, en vertu de la subtilité qui est une propriété des corps glorieux, il traversa, sans la renverser, la pierre qui fermait son sépulcre. Un ange, descendu du ciel, renversa ensuite la pierre, afin que les saintes femmes qui devaient venir au tombeau, le trouvassent ouvert, ce qui mit en fuite les gardes épouvantés. Les saintes femmes arrivèrent, apportant des aromates pour embaumer le corps ; et quel n'est pas leur étonnement, quand elles trouvent la pierre renversée, le sépulcre vide, et qu'elles entendent dire par les anges : « Il est ressuscité, il n'est plus ici. Allez l'annoncer à ses disciples et à Pierre. »

Elles vont aussitôt porter cette nouvelle à Pierre et à Jean qui accourent. Jean, plus jeune, arrive le premier ; mais tous deux ne trouvent que les linges qui avaient enveloppé le corps du Sauveur. Les femmes, qui les avaient suivis au sépulcre, s'en allèrent avec eux. Madeleine demeura seule ; et, à elle la première, Jésus apparut. Il se montra ensuite aux autres saintes femmes, puis à Pierre, puis toujours le même jour du dimanche, aux deux disciples d'Emmaüs, et le soir aux Apôtres réunis. Plusieurs fois il se manifesta à eux les jours suivants, et il se fit voir à plus de cinq cents témoins réunis. « O mort, où est ta victoire ? peut chanter le Sauveur. Un instant tu avais cru me tenir captif ; mais, de la pierre de mon sépulcre, j'ai fait l'escabeau de mes pieds pour m'élancer victorieux ! » Sur la tombe des conquérants fameux on lit : *Hic jacet ;* là il est étendu ; mais du tombeau de Jésus part la voix de l'ange : Il n'est pas là, il est ressuscité ! La gloire de Jésus commence là où finit celle des hommes.

2137. II *Enseignements de ce mystère.* La résurrection de Notre-Seigneur est le prélude de la résurrection de nos corps ; quand un arbre produit des fruits, c'est une preuve qu'il en produira d'autres ; mais surtout, comme le dit saint Paul, la résurrection de Notre-Seigneur est le modèle de notre résurrection spirituelle : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (ROM. VI, 4.) Or la résurrection de Notre-Seigneur a été, et la nôtre doit être, *réelle* et *permanente.*

1° D'abord *réelle.* Le prophète Ezéchiel eut une vision, dans laquelle s'offrit à ses yeux une plaine jonchée de cadavres qui, à sa parole, se relevèrent et formèrent comme une armée. Mais cette résurrection n'avait rien de réel. Telle ne fut pas celle de Notre-Seigneur, dont la réalité fut prouvée : 1) *par les linges* qui avaient enveloppé son corps, par le suaire plié et mis à côté du tombeau. La seule objection que les ennemis de notre foi puissent faire contre ce mystère, c'était de dire que le corps de Notre-Seigneur avait été enlevé par ses disciples. Mais les linges pliés étaient là comme des témoins, pour y répondre. Si les disciples étaient venus furtivement enlever

(1) C'est en ce jour que la mission de Jésus-Christ est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelants se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la Foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son Libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. (MASSILLON).

le corps gardé par des soldats en armes, ils eussent emporté, sans prendre le temps de les dérouler et de les plier de nouveau, linges et bandelettes en même temps que le corps. Les linges et les bandelettes des âmes, ce sont les habitudes coupables qui les enlacent. Si notre résurrection est réelle, nous devons les déposer et nous en affranchir.

2) Les anges, témoins plus éloquents, viennent et disent : « Il est ressuscité, il n'est plus là. » Les anges, et en particulier cet ange gardien de notre vie, scrutateur de nos pensées et de nos sentiments, peuvent-ils dire de chacun de nous : Il est ressuscité ? Rentrons au-dedans de nous-mêmes et voyons si notre cœur est sorti du tombeau du péché, ou s'il y est encore retenu par quelque attache.

3) Enfin Notre-Seigneur lui-même prend à tâche de prouver sa résurrection. Il se manifeste vivant par ses apparitions nombreuses aux saintes femmes et aux Apôtres ; il fait devant eux toutes les œuvres de la vie ; il agit, il leur parle du royaume de Dieu, il mange avec eux, il leur présente ses pieds et ses mains, pour qu'ils s'assurent de la réalité de son corps et de sa résurrection. L'âme doit prouver, surtout par ses œuvres, si sa résurrection est réelle. Les œuvres d'iniquité ont été les preuves de sa mort ; les œuvres saintes, la fréquentation des sacrements, l'assistance aux offices, la prière, l'aumône, le zèle pour le salut des autres, doivent être celles de sa vie nouvelle. Avant sa conversion, elle n'avait que les goûts terrestres ; maintenant elle goûte, elle cherche les choses du ciel, elle doit parler du royaume de Dieu. Ah ! qu'il en soit ainsi pour tous les chrétiens, et qu'il n'y ait plus de ces résurrections qui ne sont qu'apparentes, ou plutôt imaginaires !

2° La résurrection de Notre-Seigneur a été *permanente*. La fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare lui-même, ressuscités par le Sauveur, moururent une seconde fois; mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus*, dit saint Paul, *la mort ne le dominera plus. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.* Assis dans les splendeurs éternelles à la droite de son Père, il n'en sortira que pour juger tous les hommes.

Le caractère de la vie chrétienne, c'est la persévérance. Nous sommes morts au péché par le baptême : *Si donc nous sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ?* demande saint Paul. Que nous servirait-il d'avoir la vie, si nous devions retourner à la mort ? *Il vaudrait mieux*, dit le Saint-Esprit, *ne pas connaître la voie de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue.* Quelle difficulté effrayante offre le retour à Dieu que l'on a abandonné, après avoir été illuminé de sa lumière et avoir goûté le don céleste ! Donc : *Gardez bien ce que vous avez et que personne ne vous ravisse votre couronne.* Qui peut nous la ravir ? Les occasions.

Notre-Seigneur ressuscité se montre à ses disciples et aux saintes femmes; mais il ne reparaît plus au milieu de ceux qui l'ont condamné et mis à mort. L'âme ressuscitée ne doit plus paraître dans les compagnies qui l'ont perdue ; sa conversation doit être avec les âmes saintes ; et c'est surtout en ce temps où les chrétiens sont portés à se livrer à des délassements, après le carême et la confession pascale, qu'il est nécessaire de veiller sur soi. A cette condition, sa résurrection sera permanente comme celle de Notre-Seigneur. (1)

(1) *Péroraison de Massillon. State et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré, ces larmes, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchirements du cœur, tout cela, l'auriez-vous souffert en vain ? *Tanta passi estis sine causa ?* N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer ; ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité que vous avez trouvées vous-même si tristes et si difficiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grâce des Sacrements vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience : une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avaient jamais donnée ? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés ? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Église étale aujourd'hui à vos yeux ? N'entendez-vous pas ses chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion ?

Regina cœli, lætare : Reine du ciel, réjouissez-vous ! autant a été grande votre douleur au Calvaire, autant doit l'être votre allégresse en ce jour ; et si vous avez pleuré sur les pécheurs morts à la grâce, les voilà vraiment ressuscités ; et ils veulent que leur vie nouvelle ne soit pas de quelques jours seulement, mais qu'elle soit éternelle. Daignez, ô Mère, leur en obtenir la grâce, comme vous leur avez obtenu celle de la conversion. Souvent ils vous invoqueront dans le péril de la rechute, exaucez-les ! (*Ne pas manquer de presser de faire leurs Pâques ceux qui seraient en retard.*)

2138. **Autre plan** *d'après Bossuet. Quomodo Christus surrexit à mortuis... ità et nos in novitate vitæ ambulemus.* Jésus-Christ, l'homme nouveau, s'est dépouillé aujourd'hui de tout ce qui lui restait de l'ancien ; et nous montre par son exemple que nous devons commencer une vie nouvelle. L'homme avant sa chute avait reçu de Dieu trois dons : l'innocence, la paix et l'immortalité. Par la malice du démon qui l'a séduit, il a péché et a perdu tous ces dons. Le péché a détruit la sainteté ; la raison s'étant révoltée contre Dieu a senti la révolte des sens qui ont troublé la paix ; et l'âme, séparée de la source de la vie, devint impuissante, laissa le corps sans vigueur et sujet à la mort. Jésus-Christ est venu pour ruiner l'œuvre du démon, et reformer l'homme selon le premier plan de Dieu ; et par sa grâce il lui rend tout ce que le péché lui avait ravi ; mais pas tout à coup, mais en divers âges, durant lesquels lui seront rendus par degrés tous les dons perdus. En ce monde, la justice ; dans l'autre, la paix ; et après la résurrection générale, l'immortalité ; et c'est ainsi que nous arriverons à l'homme parfait, à la plénitude du Christ. Ce monde c'est l'enfance ; le ciel c'est la jeunesse ; la résurrection générale commencera l'âge mûr de cette vie qui n'aura point de vieillesse ni de déclin. Toutefois l'enfance doit contenir déjà le germe de tout ce qui se développera

---

N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle était auparavant pour vous un glaive perçant, qui portait l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre âme ? Rappelez vos jours de dissolutions et de ténèbres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui ? n'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait ? et en avez-vous jamais vu, dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste ? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer, et ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfants de lumière ; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du Ciel ; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance ; vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort, et le trophée de sa résurrection ; ne diminuez pas la gloire de son triomphe en vous engageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que dirai je de plus, mes Frères ? Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la Foi ; les saints qui ont annoncé Jésus-Christ à nos Pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste : ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grâce, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du Ciel ; ils chantent aux pieds du trône le cantique de louange et d'actions de grâces. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si désirables pour vous. Demeurez donc fermes ; et ne passez plus de la sainte liberté des enfants de Dieu, à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin ? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence ; ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau, et le remède de vos souillures ; il vous ont réconciliés avec l'Autel, et avec le Dieu qu'on y adore : ils vous ont donné le baiser de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfants de la Foi qu'ils viennent d'enfanter, et de former pour le Ciel, par leurs prières, par leurs gémissements, et par les douleurs les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie ; les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'Autel ; et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur ? Ne rendez donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle, et les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

plus tard ; et ce merveilleux renouvellement qui s'achèvera par la résurrection doit être ébauché dès ce monde. Jésus Christ abolit premièrement le péché, et c'est notre sanctification ; il nous laisse la convoitise, mais déjà en ce monde il nous donne la force de la vaincre, ce qui commence notre éternel repos : en mortifiant nos corps et en les assujettissant à la vie de la grâce, nous nous préparons à la résurrection, et c'est là notre espérance.

2139. I. *Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché*, cette rouille invétérée de notre nature. 1° C'est saint Paul qui nous l'apprend *Jesus-Christ est mort une fois au péché et maintenant il vit pour Dieu : ainsi vous devez estimer que vous êtes morts au péché et vivants pour Dieu en Jésus-Christ*. Jésus était la sainteté même. Il n'a donc pas pu mourir au péché dont jamais il n'a contracté la moindre souillure. Mais ne l'avons-nous pas vu, durant sa Passion, victime du genre humain et chargé de toutes les iniquités du monde ? Il est venu sur la terre ayant pris la ressemblance des pécheurs et la forme de l'esclave ; mais celui qui n'avait jamais fait de péché, ne devait pas en être toujours revêtu. Chargé des péchés des autres, il s'en est déchargé en en portant la peine ; et en ressuscitant il rentre aujourd'hui dans les droits de son innocence. Assez longtemps sa nature divine a été cachée. Paraissez maintenant, sainteté et pureté de mon Sauveur, et communiquez un rayon de votre éclat à son corps glorifié. C'est ainsi que Jésus est mort au péché pour toujours ; et nous devons l'être comme lui. Car il n'en est pas de la mort de Jésus comme de celle des autres. Chacun ne meurt que pour soi, et ne paye en mourant que sa propre dette ; Jésus seul est mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même. Sa mort est la nôtre, et, comme le dit saint Jean, Jésus est le seul en qui tous les enfants des hommes sont crucifiés, sont morts, ensevelis et ressuscités. Donc nous devons mourir avec lui au péché et vivre pour Dieu. 2° Il ne suffit pas de connaître cette doctrine, il en faut venir à l'application. Si, selon le sentiment de saint Paul, le baptême est une mort, la pénitence et la conversion une mort, il ne s'agit pas d'opérer en nous un changement superficiel. L'inclination aux biens sensibles qui nous séparent si facilement de Dieu, est née avec nous ; nous l'enracinons jusqu'à la moelle de nos os par nos fautes. Nous aimons les créatures avec une ardeur qui se trahit assez quand nous devons nous y arracher. Donc un changement superficiel ne suffit pas pour nous en guérir. Donnez-moi un glaive que j'aille jusqu'au fond couper la racine du péché, auquel il faut mourir. *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes*. Qu'il y ait entre votre état qui suit la conversion et celui qui le précède, autant de différence qu'entre la vie et la mort. Il n'est pas ici question de replâtrer seulement l'édifice ; il faut le retoucher jusqu'aux fondements.

2140. II. Ce n'est pas assez de mourir au péché, *il faut en tarir la source en combattant les passions qui y conduisent*. Notre-Seigneur ressuscité, par sa mort non seulement a détruit l'empire du péché, mais encore s'est affranchi de tous les troubles et de toutes les craintes de la terre auxquelles il a été livré durant sa vie mortelle, nous apprenant par là à triompher de toutes les passions. Ressuscité, non seulement il ne meurt plus, ni ne se trouble plus, mais même il est incapable de toute souffrance et de tout trouble. Voilà notre modèle, voilà la bienheureuse paix qu'il nous a conquise. Toutefois cette paix n'est pas en ce monde de celles qui terminent toute guerre, mais de celles qui se conservent par une continuelle lutte ; et c'est par ce combat incessant que se renouvelle notre vie intérieure. Il y a, dit saint Augustin, deux règnes de la charité : celui où elle éteint toutes les inclinations perverses, c'est le propre des seuls Bienheureux, et il y a le règne de la charité, où ces inclinations ne sont pas éteintes, mais surmontées perpétuellement par la guerre qu'on leur fait ; c'est l'état des saints sur la terre. Au ciel le repos complet, la paix entière, parce qu'il n'y a point de passions à dompter ; ici-bas la victoire sur des ennemis toujours acharnés bien que vaincus. Les saints du ciel sont tous renouvelés ; les saints sur la terre se renouvellent. Là, les vertus se reposent ; ici les vertus travaillent. Nous aspirons à ce repos et à cette paix, il faut les mériter par cette guerre. Le théâtre de cette guerre est en notre âme. Nous ne faisons pas le bien que nous voulons, et nous sentons l'attrait des biens périssables ; mais, par la grâce de Dieu, nous ne faisons pas non plus le mal auquel nous sommes portés, et nous préférons Dieu aux créatures. Si nous n'avons pas tout le bien, du moins nous ne nous plaisons pas dans le mal. Nous n'aimons pas du moins les ténèbres, bien que nous ne puissions pas soutenir l'éclat d'une trop vive lumière ; et c'est ainsi que l'homme se renouvelle, cherchant à effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Pourquoi Dieu a-t-il permis ce combat? Afin d'aguerrir l'homme. *Virtus in infirmitate perficitur*. Ainsi exerce-t-on le soldat. Pourquoi encore? La terre est le lieu de l'orgueil, qui y a perdu nos premiers parents et qui nous perd nous-mêmes. L'orgueil est notre grand ennemi. Dieu n'a pas voulu nous livrer à lui; et c'est pourquoi il nous donne sa force et nous laisse notre infirmité. L'infirmité est le remède de l'orgueil ; elle est aussi celui de la négligence. L'humilité est opposée à la pusillanimité qui n'ose rien entreprendre ; se défiant d'elle-même, elle redoute les périls ; comptant sur Dieu, elle sait combattre et vaincre. Vous avez, avant ces fêtes, détruit le péché en vous. Ne vous arrêtez pas; luttez, fuyez les occasions, extirpez vos défauts, combattez vos passions, et, si vous ne pouvez encore les éteindre, du moins *post concupiscentias tuas non eas*.

Vetera transierunt et ecce facta sunt omnia nova. Adieu, vengeance, liaisons dangereuses, attaches criminelles, plaisirs défendus : mon âme triomphe en ce jour de vos attraits perfides. C'est ainsi que Jésus ressuscité nous apprend à renouveler nos esprits en attendant

2141. *Qu'il renouvelle nos corps.* Personne ayant la foi n'ignore que Jésus-Christ, sortant glorieux du tombeau, nous est un gage assuré de la résurrection de nos corps ; mais déjà dès ce monde, se commence ce grand ouvrage. Ecoutez, cendre et poussière, et réjouissez-vous ; pendant que ce corps mortel est en proie aux maladies qui le préparent à une mort inévitable, Dieu travaille par son Esprit à sa résurrection glorieuse. Pendant que nous vieillissons, il nous renouvelle, à peu près, comme nous l'apprend saint Augustin, comme on transforme un temple des faux dieux pour le consacrer au Dieu vivant : on enlève d'abord les idoles, c'est-à-dire, les passions qui régnaient dans ce temple, et on consacre le reste de l'édifice à un culte véritable ; c'est-à-dire qu'on emploie à un meilleur usage les membres du corps qui ont servi à l'iniquité. Mortels, apprenez votre gloire ; terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit est en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps ? Ecoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez. Celui-là, dit ce saint Evêque, possède le tout qui tient la partie dominante : *Totum possidet qui principale tenet.* Et en nous, poursuit ce grand homme, il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle qu'appartient l'empire. De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur, il se met en possession de la nature inférieure ; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet, et dominant sur l'âme qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement et passe en de meilleures mains ; par la nature il était à l'âme ; par la corruption il servait au vice ; par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un mariage sacré entre notre esprit et l'Esprit de Dieu ; ce qui fait que celui qui s'attache au divin Esprit devient un même esprit avec Dieu. *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (I. Cor. VI, 17.) Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de son bien et lui en cède l'usage, ainsi l'âme en s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à un époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot, et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'Esprit de Dieu. *Sequitur animam nubentem Spiritui caro, ut dotale mancipium ; et jam non animæ famula sed Spiritus.* En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire ? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main ? qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche ? Qu'est-ce qui pleure, si ce n'est les yeux ? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur ? En un mot, dit le saint Apôtre, tous nos membres sont consacrés à Dieu, et doivent être ses hosties vivantes. (Rom., XII, 1.) Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur.

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que nul ne peut rien ravir des mains de son Père. Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la nature : *Nemo potest rapere de manu Patris mei.* (Joan., X, 29.) En effet, ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit-Saint, que l'Ecriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession, ô chair, j'ai eu raison de te dire qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers ; et plutôt le Ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse ; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, que si l'Esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous. (Rom. VIII, 11.)

Nous savons que pendant que nous habitons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur. Nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur. Car, tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu ; et

quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi, lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous devions y demeurer toujours; et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. (Ibid. 1.) Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite; mais écoute le divin Apôtre. Nous savons, dit-il aux Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous est préparée au Ciel. (II. Cor., v. 1.) O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée: pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire que nous délogions. Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien, mes frères; songeons seulement à bien vivre; car tout est en sûreté pour le chrétien.

Vivons dans cette espérance, et ne profanons pas nos corps, respectons-les comme le temple de Dieu, ils sont les membres de J.-C., leur Chef est ressuscité, ils ressusciteront. Que la pureté soit la gardienne, et la sacristine de ce temple, qu'elle en bannisse les abominations du vice. C'est à elle à orner cet autel où doit fumer l'encens de la prière.

2142. Mais, ô temple! ô autel! ô corps de l'homme! ô cœur de l'homme! que je vois en vous de profanations! Fils de l'homme, approche-toi, dit l'Esprit de Dieu à Ezéchiel, et je te montrerai l'abomination. Et je m'approchai, dit le prophète, et je vis le temple et le sanctuaire: et voilà, chose abominable! voilà, dis-je, que de tous côtés chacun y érigeait son idole: dans le propre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifiait aux faux dieux. Là était l'idole de la jalousie: ambition, c'est toi qui l'élèves; autant que tu vois de concurrents, ce sont autant de victimes que tu voudrais immoler à cette idole. Là des hommes qui tournaient le dos au sanctuaire, et adoraient le soleil levant, la faveur naissante; ils oubliaient le vrai Dieu, et ils adoraient la fortune; et des femmes au-dedans du temple pleuraient la mort d'Adonis. Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur; et ce qui vous fait horreur pour les autres, ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple! O cœur, que Dieu a consacré comme son autel, que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités! que d'idoles qu'on y adore!

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Eglise vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes les idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sortis du tombeau comme des fantômes, vains simulacres de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie, ni le cœur, qui font des mouvements et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors; parce qu'elles ne partent pas du principe..... Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachements, (devez-vous dire); je ne vous connais plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes familiarités; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connaître. Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâques? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacrements; tu as reçu la grâce, je veux le croire: tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets que je te représentais tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se réveilleront, l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avais pardonné une injure à ton ennemi; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère; eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencements tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons; si nous tenons à très grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce qu'elle nous promettait d'apporter de beaux fruits; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous-mêmes, à l'Eglise et à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençait en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de per-

dre la vie nouvelle, qui croissant tous les jours en fût venue à cette perfection que je vous ai dite.

Par conséquent, mes frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence ; craignons de perdre Jésus Christ qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix ; venez, dit-il, mourir avec moi Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras : venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ, à la droite du Père, nous tend les bras : venez, dit il, régner avec moi ; vous serez un jour tel que je suis, en cette glorieuse demeure, vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel ; soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement de la vie nouvelle. C'est-à-dire, la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'âme et du corps. Amen

(Voir la conclusion fin du n° 2148 et ne pas l'omettre)

2143. **Autre plan**, *d'après Bossuet. (In Domino) et vos coœdificamini in habitaculum Dei in spiritu.* Tout se renouvelle en cette saison dans la nature, en même temps que N.-S. prend une vie nouvelle dans son tombeau. Tout nous invite donc à nous renouveler nous mêmes. Détruisez ce temple, avait dit le Sauveur, et je le relèverai le troisième jour ; il parlait du temple de son corps, dit l'Evangile. Ce corps, en effet, était un temple saint, bâti par le Saint-Esprit, consacré d'une huile sainte par la plénitude des grâces et dans lequel la divinité habitait corporellement.

Les Juifs sacrilèges avaient abattu ce bel édifice ; mais les méchants ne peuvent ruiner le chef-d'œuvre du Saint-Esprit ; et aujourd'hui ce temple auguste se relève sur ses propres ruines, plus magnifique que jamais. Nous aussi nous sommes les temples du Saint-Esprit, et le renouvellement que nous prêche ce mystère, doit s'opérer en nous comme celui d'un vieux temple ruineux consacré d'abord aux idoles : c'est-à dire qu'il faut : 1° abolir tous les restes d'un culte profane ; 2° consacrer le reste de l'édifice au culte du vrai Dieu ; 3° soutenir les murs ébranlés et faire les réparations nécessaires : corps de l'homme, cœur de l'homme tu as été profané par le culte des idoles, il faut l'abolir et consacrer désormais tes aspirations et les œuvres qu'elles inspirent au culte de Dieu ; et puisque tu es chancelant et ruineux, il faut te soutenir et te réparer tous les jours jusqu'à ce que ton divin architecte te donne à la fin, dans le ciel, ta dernière perfection.

I. *Abolir les traces du culte profane.* Notre cœur a été un jour un temple d'idoles. Telle n'a cependant pas été sa première destination. Dieu l'avait bâti de ses mains pour lui-même. Le monde qu'il a créé est le temple de sa majesté. Au milieu du grand monde, Dieu a placé l'homme comme un petit monde : ainsi l'ont appelé les philosophes païens, parce qu'il résume en lui toutes les beautés de l'univers. Mais il est plus vrai de dire, avec saint Grégoire de Nazianze, que l'homme est un grand monde dans le petit monde ; car seul dans l'univers, parmi les créatures visibles, il peut connaître et aimer son Créateur. Il est donc comme le grand temple de Dieu dans le petit temple de l'univers ; car il est plus capable que tout le reste de contenir Dieu. En lui Dieu n'habite pas seulement par sa présence et par son essence. il y est comme objet de connaissance et d'amour ; et c'est là qu'il doit recevoir des adorations que les créatures sont impuissantes à lui rendre, mais qui pourrait vous dire combien la capacité de ce temple s'est accrue par le saint Baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière ? Jésus-Christ, Souverain Pontife, nous avait consacrés lui-même, et consacrés par son sang. L'huile sacrée de la confirmation (a dédié ce temple) ; la croix (a été posée) sur le frontispice ; l'Eucharistie (a été mise) dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissait comme Créateur, comme Sanctificateur, (nous remplit) maintenant comme Sauveur (par une) union très intime. Telle est notre dignité ; mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles ? Renversons ces idoles, *(énumérer :)* Ne nous en contentons pas ; faisons disparaître tous les restes de l'idolâtrie, l'attachement aux biens de la terre, un certain air dédaigneux, un certain désir de plaire. *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes.* Si vous étiez sortis des abîmes éternels, quelle vie vous mèneriez ! *Exhibete vos*, comme des hommes revenus d'un autre monde : conversion sans réserve. Ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre la mauvaise herbe du péché. Otez à l'iniquité tout espoir de retour, comme J.-C. a détruit sans réserve la mortalité et ses faiblesses, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons ; guérissez la maladie avec tout ce qui peut l'engendrer ; renversez les idoles avec leurs dorures et leurs ornements.

2144. II. *Consacrer ce temple.* Quand Salomon, à la dédicace du Temple de Jérusalem, eut achevé sa prière, le feu du ciel descendit et dévora les victimes ; et la majesté de Dieu remplit cette maison. Ce feu est la figure de l'amour qui embrase nos âmes, et qui consacre toutes nos facultés à un saint usage et par conséquent au culte de Dieu. C'est l'amour profane qui élève dans nos cœurs des idoles ; c'est l'amour de Dieu qui rend à Dieu ses autels. Et quand l'amour de Dieu est en nous, *Spiritus Dei habitat in vobis. Innovatus amet nova.* Que le cœur renouvelé aime les choses nouvelles. O temple renouvelé, qu'un nouvel amour te donne un nouveau Dieu. Ce Dieu est le Dieu éternel de toutes les créatures ; mais il faut, puisque tu as aimé autre chose, qu'il com-

mence aujourd'hui à être ton Dieu. *Diliges.* C'est le seul tribut digne de lui, le seul qu'il exige, lui qui n'a besoin de rien ; mais par quelle cérémonie doit se faire cette consécration ? en faisant résonner ce nouveau temple du cantique des louanges de Dieu, c'est-à-dire en remplissant d'une sainte joie toutes les puissances de notre âme.

En effet, dit saint Augustin, chacun chante ce qu'il aime ; les bienheureux chantent les louanges de Dieu ; ils l'aiment, parce qu'ils le voient, et ils le louent parce qu'ils l'aiment. Leur chant vient de la plénitude de leur joie ; et la plénitude de leur joie, de l'entière consommation de leur amour. Mais quoique notre amour soit bien éloigné de la perfection, c'est assez qu'il soit au commencement pour commencer aussi les louanges. L'amour affamé chante maintenant, et alors ce sera l'amour rassasié qui chantera. *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens.* (Saint Augustin.) Il y a l'amour qui jouit, il y a aussi l'amour qui désire ; et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux, c'est leur jouissance ; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent, mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude. Celui-là ne se réjouira jamais comme citoyen dans la plénitude de la joie, qui ne gémira comme voyageur dans la ferveur de ses désirs (Saint August.) (Notre cantique est un cantique de joies avec un mélange de gémissements. Ce sont de ces airs mélancoliques qui ne laissent pas de toucher beaucoup.

Ce n'est pas assez que les puissances de l'âme soient sanctifiées, il faut que les membres du corps qui ont servi à l'injustice soient désormais les instruments des vertus. Quand Dieu domine l'âme, le corps, l'accessoire, suit le principal (*comme au troisième point du plan précédent*). Venez donc, corps de péché jusqu'ici ; et comme vous avez servi au mal, soyez un instrument de salut. Ne dites pas que c'est impossible ; faites seulement pour Dieu ce que vous avez fait pour le plaisir, l'ambition, la vanité, le jeu. Respectez ce temple. Que la pureté soit sa gardienne, sa prêtresse. Étant toujours dans un temple, pouvons-nous oublier la prière ? *In templo vis orare*, dit saint Augustin, *in te ora*, donc plus rien des anciens débris du péché, n'en conservons pas même de souvenir, à moins que nous ne fassions comme David qui gardait pour les employer au temple du Seigneur, les dépouilles de ses ennemis vaincus. Attachons à notre mémoire une écriture éternelle de la victoire de J.-C. sur nos passions ; des arcs brisés, des épées rompues, des vices arrachés, tout l'attirail de la vanité détruit pour toujours.

2145. III. *Entretien et embellissement du temple.* Le renouvellement de notre vie n'est pas œuvre d'un jour, notre vie humaine commence par l'enfance et finit par la décrépitude ; la vie de l'âme va toujours en s'embellissant, et en se rajeunissant jusqu'à la mort, tout en réparant les brèches de l'infirmité que Dieu nous a laissée, pour nous humilier (*comme au troisième point du plan précédent*) ; ne nous lassons pas de relever nos ruines. Allons même plus avant : *crescit in templum sanctum Domino* Le temple s'agrandit, si l'amour de Dieu sur lequel il est fondé, s'accroît. *Crescite in illo per omnia* ; n'estimons pas que tout soit fait parce que nous avons communié. Persévérons, prenons-en les moyens, etc. Si nous faisons ainsi, il viendra un temps bienheureux, où Dieu, après avoir habité en nous, nous laissera habiter en lui, *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.*

(*Voir la conclusion qui se trouve aux dernières lignes du sermon suivant et ne pas l'omettre.*)

2146. **Autre plan** *pour le jour de Pâques, d'après Bossuet.*

La vie nouvelle. Ses obstacles.

Quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom. vi. 4). La résurrection de Notre-Seigneur est le modèle de la nôtre ; elle annonce la résurrection de nos corps qui n'aura lieu qu'à la fin des temps ; et nous presse dès maintenant de donner à nos âmes une nouvelle vie. C'est pour cela sans doute que l'Église a voulu que nous revinssions tous à la vie de l'âme pendant la Pâque. Voyons donc quelle est cette vie nouvelle que Notre-Seigneur nous prêche dans sa Résurrection et quel en est l'obstacle.

2147. I. *Qu'est-ce que la vie nouvelle ?* Saint Augustin distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps, l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie. Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée : l'âme ne pourrait donner la vie à nos corps si elle n'avait ces trois qualités. Il faut premièrement qu'elle soit plus noble ; car il est plus noble de donner que de recevoir. Il faut en second lieu qu'elle lui soit unie ; car notre vie ne peut point être hors de nous. Il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle ; car la vie consiste princi-

palement dans l'action. Ces trois choses paraissent clairement en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue ? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que ce que l'âme fait à l'égard du corps, vous avouerez sans doute que, tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme ; et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Écritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes, ce serait perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a pas non plus lieu d'en douter, après que l'Écriture a dit tant de fois que Dieu viendrait en nous, qu'il ferait sa demeure chez nous (Joan., xiv, 23), que nous serions son peuple et qu'il demeurerait en nous (Lévit, xxvii, 12), et ailleurs, que qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui (i Cor., vi, 17) ; et enfin, que la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qu'on nous a donné (Rom., v, 3). Tous ces témoignages sont clairs et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y rencontrons point de difficultés, si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement ; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Être plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier Être très parfait, très excellent et très bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure elle agira mieux ? Car dans cet état d'union avec Dieu, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle ; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé ; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante, elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, qui sont originairement dans l'esprit du maître, mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu ; touchée, pour ainsi dire, par l'esprit de Dieu, devient juste, devient sage, devient sainte : et participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu ; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance et ce saint amour. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que Dieu fait en nous le vouloir et le faire (Philip., ii, 13). C'est-à-dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne ; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc, toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'âme ne pourrait parvenir, n'était que Dieu, s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, les actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, on ne peut nier que Dieu, s'unissant à nos âmes, inondant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'Apôtre. (Rom., vi, 4).

II. *Obstacles à cette vie*, le péché et la convoitise, ou les passions. 1° *Le péché. Quæ societas lucis ad tenebras ?* Puisque nous devons agir selon Dieu, et sous l'inspiration divine dans cette vie nouvelle, n'est-il pas clair que nous ne pouvons vivre pire que les brutes ? Aussi par le baptême qui est le

sacrement de la vie nouvelle, sommes-nous morts au péché. *Consepulti per baptismum in mortem ut peccatis mortui justitiæ vivamus.* C'est ce que marquait admirablement l'ancienne manière d'administrer le baptême, à laquelle sans doute saint Paul fait allusion. On plongeait entièrement dans les eaux, où ils disparaissaient entièrement, les nouveaux baptisés, pour marquer qu'ils étaient ensevelis et morts à la vie du péché, et ils en sortaient aussitôt tout lavés de leurs souillures. La cérémonie du baptême a changé ; mais la grâce du sacrement est la même : et tout homme baptisé a fait profession de ne vivre plus dans le péché. — Cependant, direz-vous, tout homme est pécheur. Assurément, et celui qui n'en convient pas, n'est pas saint ; mais un chrétien n'est plus l'esclave du péché, il s'affranchit de ces fautes graves qui excluent le règne de Dieu. L'œil ne peut pas, se fixer sur le soleil ; mais néanmoins il ne se plaît pas dans les ténèbres, dit saint Augustin. L'homme juste ne se plaît pas dans le péché, bien que parfois il ne puisse soutenir toujours l'éclat d'une vie sainte ; mais il n'est pas asservi au péché, car il lutte contre lui. S'il reçoit quelque blessure dans ce combat, il sait en rendre au démon ; et tant qu'on lutte, on n'est pas encore vaincu.

2° *Les convoitises qui sont la source du péché.* Car elles sont un attrait qui nous porte vers les choses sensibles au préjudice des biens éternels, vers les créatures au préjudice du Créateur. C'est là ce qui a fait gémir tous les saints. Dieu nous laisse cette infirmité, afin que nous sentions ce que nous sommes par nous-mêmes, et que nous comprenions, si nous réussissons à surnager, que c'est non par nos propres forces, mais par la grâce, par cet attrait formé en nous par le Saint-Esprit, qui nous porte vers les biens éternels et vers Dieu. *Si Spiritu vivimus Spiritu et ambulemus.* Nos actions doivent être dirigées par l'esprit de Dieu, et non par les inclinations de la nature corrompue. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursùm sunt sapite.* Voilà ceux qui sont ressuscités avec Jésus-Christ, *ut in novitate vitæ ambulemus.*

Déplorer le sort de ceux qui n'ont pas rempli le devoir pascal, les presser de l'accomplir, le sort de ceux qui retomberont, et celui de ceux qui se préparent des rechutes en ne combattant pas les tendances mauvaises de la nature.

2148. **Pour le lundi de Pâques.** *Plan de Bourdaloue.* J.-C. s'entretenant avec les deux disciples d'Emmaüs raffermit leur foi, ranime leur espérance, rallume enfin leur charité. D'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très solides leçons.

I. *Comment J.-C. raffermit la foi des deux disciples.* Ils commençaient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement, fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois arguments invincibles. Car d'abord, il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié, avait été prédit par tous les Prophètes. Ensuite il les fait souvenir, que lui même il leur avait plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort : ses souffrances et sa mort étaient donc la preuve qu'il était le Messie. Enfin il leur fait entendre et leur explique comment il était convenable et nécessaire que le Christ souffrît pour expier les péchés du monde. Caractère des incrédules : ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, et conservons-le avec tout le soin possible.

II. *Comment J.-C. ranime l'espérance* des deux disciples. Ils commençaient à ne plus espérer, parce qu'il y avait dans leur espérance deux erreurs que Jésus-Christ leur découvrit, l'une par rapport au fonds, et l'autre par rapport au temps. Erreur par rapport au fonds. Ils espéraient que Jésus-Christ établirait le royaume temporel d'Israël ; mais ce n'était point là le royaume qu'il leur avait promis, puisqu'il leur avait même expressément marqué que son royaume n'était pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable ? Nous n'espérons en ce Dieu que dans la vue des biens de cette vie. Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour, ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience et leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu, mais pour peu qu'il diffère à nous exaucer, nous nous décourageons, et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions ? Pourquoi ne l'attendrions-nous pas ?

III. *Comment J.-C. rallume la charité* des deux disciples. Leur amour s'était beaucoup refroidi ; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières. Par ses discours. Par la pratique des bonnes œuvres, il leur fait exercer l'hospitalité à son égard. Par l'usage de la divine Eucharistie. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour

envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, et de quoi nous entretenons-nous ! Quelles bonnes œuvres pratiquons-nous ? Comment approchons-nous du Sacrement de Jésus Christ et de la sainte Table ?

XV. — Invention de la Sainte Croix

2149. Après l'insigne victoire remportée par Constantin sur Maxence, sainte Hélène, mère de Constantin, avertie par un songe mystérieux, se rendit à Jérusalem pour y découvrir la croix du Sauveur. Les païens, pour effacer le souvenir de la passion du Fils de Dieu, avaient élevé sur le Calvaire la statue de Vénus. Sainte Hélène la fit renverser et fit faire des fouilles dans l'emplacement de la statue. On y découvrit trois croix avec l'écriteau de la Croix du Sauveur, qui était séparé. Une des croix était manifestement celle du Sauveur, et les deux autres celles des deux larrons crucifiés avec lui ; mais entre les trois comment discerner celle sur laquelle Notre-Seigneur était mort ? Un miracle dissipa tous les doutes. Macaire, évêque de Jérusalem, après avoir prié, approcha successivement les trois croix d'une femme gravement malade. Deux de ces croix n'ayant produit aucun effet sur la malade, la troisième la guérit complètement aussitôt. C'était donc cette dernière qui était la croix du Sauveur. Sainte Hélène en fit enfermer une grande partie dans un reliquaire d'argent et fit bâtir sur le Calvaire une magnifique église pour y conserver et y vénérer cette précieuse relique.

C'est ce fait que nous rappelle la fête de ce jour. Entrons aujourd'hui dans ces sentiments de respect et d'amour qui animaient sainte Hélène, et pour nous y exciter considérons que la croix est 1° l'instrument de la mort d'un Dieu, etc., comme au n° 1315.

XVI. — Ascension de Notre-Seigneur.

2150. On prêche ce jour-là sur le ciel et avec l'exorde spécial à cette fête (v. n° 1177) ; ou bien sur l'espérance (v. n° 1812) ; ou bien on donne l'homélie suivante :

Notre-Seigneur après sa résurrection passa encore quarante jours sur la terre, afin d'affermir ses Apôtres dans la foi de sa Résurrection, de leur adresser ses recommandations suprêmes, de les préparer insensiblement à son départ pour le ciel, afin qu'ils en fussent ensuite moins affligés.

Cependant, il avait accompli sa mission sur la terre. *Opus consummavi quod dedisti mihi, manifestavi nomen tuum hominibus, et ipsi cognoverunt quia tu me misisti.* Il avait établi son Eglise, racheté le monde par sa mort, ruiné par sa croix l'empire du démon. L'heure du triomphe était venue. Le quarantième jour après sa résurrection étant arrivé, il leur apparut, sans doute à Jérusalem, dans le lieu où ils avaient coutume de se réunir ; il leur prédit la venue du Saint-Esprit, leur ordonna de prêcher l'Evangile à toute la terre et les emmena ensuite hors de la ville, sur la montagne des Oliviers. Ils étaient, croit-on, au nombre de cent vingt avec la divine Vierge. Cette montagne, témoin quarante-deux jours auparavant de l'agonie du Sauveur, allait l'être de son triomphe. Quand cette sainte troupe fut arrivée sur la montagne, Jésus leva les mains vers le ciel, car c'est d'en haut que descend tout don parfait, et il la bénit. De quelles paroles se servit-il pour cette bénédiction ? On ne le sait. Peut-être employa-t-il la formule antique (Num. vi, 23) : *Que le Seigneur vous bénisse, qu'il vous regarde d'un œil favorable et qu'il ait pitié de vous ; qu'il tourne vers vous son visage et qu'il vous donne sa paix ;* ou bien répéta-t-il la prière prononcée à la Cène : *Pater sancte, salva eos quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos unum sumus.* Quoi qu'il en soit, les bénédictions d'un Dieu sont toujours efficaces, et nous en avons tous notre part. O Sauveur, quand vous étendiez vos mains pour bénir votre Eglise avant de quitter la terre, vous pensiez à ceux qui vivraient dans la suite des âges. Ne m'excluez pas des grâces de vos bénédictions.

Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis (Luc, xxiv, 51). *Videntibus illis ferebatur in cœlum.* Il s'éleva peu à peu, emporté, non

comme Elie, violemment dans un char de feu, mais par la vertu de sa puissance. Les disciples le suivaient des yeux pendant que leurs cœurs étaient animés d'un sentiment d'admiration pour cette merveille et d'un sentiment de joie. Au lieu de déchirer leurs vêtements comme Elisée, ils étaient heureux de contempler, enfin triomphant, ce Maître si bon dont ils avaient vu les opprobres et les souffrances. Ils auraient voulu le suivre dans sa course à travers les airs ; mais bientôt une nuée lumineuse l'environna et le déroba à leurs regards. Leur émotion ne leur laissa pas la force de s'écrier comme Elisée : Mon Père, le char d'Israël et celui qui le conduit ont disparu. Du moins de leurs cœurs partait cette prière : O Sauveur qui êtes le soutien des vrais Israélites et qui les conduisez à la conquête du ciel, pourquoi nous laisser orphelins ? Pourquoi ne pas nous emmener avec vous sur un char de lumière, ou nous permettre de contempler au moins le triomphe qu'on vous prépare au ciel ? Mais les hommes ne sont pas dignes d'être les témoins de ces merveilles, tant qu'ils sont sur la terre. Il n'y a que les saints qui ont quitté l'exil et les anges qui doivent être associés au triomphe de Jésus. *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem.* Tous les justes de l'ancienne loi qui gémissaient dans les limbes et pour qui le ciel était jusque-là fermé, ont été délivrés par le Sauveur après sa résurrection, et ils montent au ciel à sa suite. Il y a Adam et Eve, les premiers coupables et les premiers pénitents, qui estiment heureuse la faute qui leur a valu un tel Rédempteur. Il y a les patriarches qui ont tant soupiré après la venue du libérateur promis et qui trouvent que les siècles n'ont pas été assez longs pour mériter le bonheur qui les enivre. Il y a les prophètes qui ont prédit, avec les humiliations de Jésus, ses victoires et son triomphe. Il y a toutes les saintes femmes de l'ancienne loi, Judith, Esther et tant d'autres qui mêlent leurs voix à celles des saints pour former au Fils de Dieu un concert de louanges que David, sans doute, a entonné le premier : *Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis. Quoniam Dominus excelsus. Subjecit populos nobis. Elegit nobis hæreditatem suam. Ascendit Dominus in jubilo et Dominus in voce tubæ.* Les anges entendent ces concerts et quittent le ciel pour venir à la rencontre de leur Dieu. A la naissance du Sauveur, *Facta est multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum et dicentium : Gloria in excelsis Deo*, comment ne viendraient-ils pas lui offrir des adorations au jour de sa gloire ? Ils se disputent l'honneur de lui faire cortège ; des millions de ces esprits célestes environnent son trône. Les uns chantent : *Princes de la cité sainte, ouvrez-en les portes, et le Roi de gloire entrera.* — Les autres répondent : *Quis est iste rex gloriæ ? Dominus fortis et potens Dominus potens in prælio.* Il a combattu, il a vaincu le monde et le démon. A lui la gloire. Et tous à la fois s'écrient : *Dignus est qui occisus est accipere regnum in sæcula sæculorum.* O Seigneur, *ingredere in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* Vous avez souffert, vous avez pleuré, vous avez combattu, entrez dans votre repos avec ce corps adorable que vous avez sanctifié et dont les membres se sont lassés à poursuivre les pécheurs et à être meurtris pour leur salut. Je m'associe aux saints et aux anges qui vous glorifient ; *cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur. Sanctus, sanctus.* Jésus s'élève par-dessus tous les chœurs angéliques. *Ascendit super Cherubim et volavit* (Ps. XVII, 11). *Nec linguis hominum nec angelorum definiri posse*, dit saint Cyprien, *quæ Patri, in reditu Filii, hilaritas fuit.* L'allégresse du Saint-Esprit est égale à celle du Père. Quelle joie inonde le Fils, en présentant à son Père ses conquêtes, il invite les anges à se réjouir avec lui pour ces brebis perdues qu'il ramène au bercail et il dit à son Père : *Tui sunt et mihi eos dedisti.* Je vous les rends. *Clarificavi te super terram ; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam, nunc autem clarifica me claritate quam habui priusquam mundus esset* (JEAN, XVII, 4). *Et dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis.* Il le fait asseoir pour marquer la stabilité de son règne ; il le fait asseoir à sa droite pour marquer qu'il lui donne tous les trésors de sa gloire et de sa puissance, en l'élevant au-dessus de toute créature, *cui enim dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu, sede a dextris meis ?* (HEB., I, 13). Ah ! il s'est abaissé, il faut bien qu'il soit exalté : *quod ascen-*

dit, quid est nisi quia et descendit. Il a souffert, il faut donc qu'il jouisse de la béatitude infinie, *et ita intrare in gloriam suam.* Et son Père lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, *ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum.* Et Jésus règne *donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Où sont les royautés, les républiques stables comme sa royauté ? Les siècles les usent. *Tu autem idem ipse es.* Néron et les persécuteurs se sont usés, il n'en reste pas traces. Les ennemis de l'Eglise s'usent les uns après les autres. La mort les emporte, ils sont placés en escabeau aux pieds du Christ qui a vaincu, qui règne, qui commande. *Regni ejus non erit finis.* Malheur à ceux sur qui il ne règne pas ! Malheur aux sociétés qui ne se soumettent pas à son sceptre ! Un jour, il quittera la droite de son Père, ce sera pour juger les humains.

Mais assis à la droite de Dieu, que fait-il ? 1° *Introivit Jesus in ipsum cœlum ut appareat vultui Dei pro nobis.* (Heb., ix, 24.) *Præcursor pro nobis introivit Jesus, pontifex factus in æternum.* (Ibid. iv, 20.) Il s'approche du trône de son Père, lui montrant ses blessures toutes récentes, toutes teintes du sang versé pour la rémission de nos péchés. Il est notre ambassadeur auprès de son Père ; il négocie nos affaires auprès de sa personne, il nous obtient grâce par ses mérites, il nous concilie la bienveillance de ce grand Dieu, il maintient la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous. Il est là, toujours vivant pour intercéder pour nous. Il est établi entre Dieu et nous, comme un Médiateur général. Nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main. Si la prière n'est pas faite en son nom, elle ne sera même pas entendue. Nul bienfait n'est accordé que par lui. De toutes les parties de la terre, les vœux viennent à Dieu par Jésus. Tous ceux qui invoquent Dieu le font au nom de ce grand Pontife. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni les séraphins, ni l'incomparable Marie ne peuvent aborder le trône de Dieu si Jésus ne les introduit. Ils prient pour nous, c'est certain ; mais ils prient comme nous au nom de Jésus et ils ne sont exaucés qu'en ce nom. Sa médiation à lui est efficace. Il ne demande pas seulement que miséricorde nous soit faite il prouve qu'il faut qu'elle soit faite. Les hommes vous doivent, dit-il à son Père ; mais j'ai satisfait ; et il montre ses plaies ; et son Père s'attendrit et nous fait grâce. Non seulement il nous pardonne, mais il déverse sur nous ses trésors, et c'est pour cela que l'Evangile dit : *elevatis manibus benedixit eis et ferebatur in cœlum.* (Luc., xxiv, 50.)

2° Par là, il nous prépare une place. *Vado parare vobis locum. Volo ut ubi sum ego, illic sit et minister meus.* Il monte au ciel. *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos.* (Deut., xxxii, 11.)

Quelle consolation pour nous ! Notre place est marquée au ciel, Jésus nous la retient. Pauvres, qui travaillez, courage ; vous vous reposerez là-haut. Vous qui pleurez, *absterget Deus omnem lacrymam ab oculis.* Vous qui avez perdu ceux que vous aimiez, vous les retrouverez un jour. Vous qui êtes tentés, *post tempestatem tranquillum facis. Levate capita vestra quoniam appropiaquat redemptio vestra.* Cependant les Apôtres ne pouvaient détacher leurs yeux du ciel et deux anges descendirent en disant : *Viri Galilæi, quid admiramini aspicientes in cœlum.* Regarder le ciel, c'est bien, il le faut même ; mais cela ne suffit pas, il faut de plus le mériter. Jésus prépare une place à tous, il est vrai ; mais comme rien de souillé ne peut entrer là-haut, ils se ferment la porte du paradis, les blasphémateurs, les profanateurs du dimanche, les impudiques, etc. Oh ! mes Frères, ne perdons pas par notre faute la gloire que Jésus nous a conquise. Là où est le chef, là doivent être les membres. Vivons donc d'une manière digne de lui, digne de nos âmes qui lui ont coûté si cher, digne du ciel où il nous attend, où il nous appelle. Donc, renonçons au péché, aux occasions de pécher, fréquentons les sacrements, souffrons patiemment, pratiquons l'humilité, et nous partagerons la béatitude et la gloire de Notre-Seigneur.

2151. **Autre plan** *sur l'Ascension*, d'après le P. Ventura. *Pro nobis præcursor introivit Jesus.* Jésus-Christ est entré dans le ciel comme notre précurseur.

Notre divin Sauveur nous avait bien dit dans sa vie mortelle qu'il était pour nous la voie, la vérité et la vie. Mais aujourd'hui, par son Ascension glorieuse, il nous ouvre la

voie de la vraie vie qui est le ciel. Le ciel, jusque-là fermé, nous est ouvert en ce jour. Jésus-Christ ne triomphe pas pour lui seul ; il va préparer une place à quiconque voudra le suivre. Pour nous bien pénétrer de cette vérité, étudions le terme suprême de notre existence ici-bas, la fin, le but auquel nous devons tendre, et ensuite la voie, la route à suivre pour y parvenir.

I. *La fin de l'existence humaine.* Comprenons d'abord que Jésus-Christ *est tout en tous*, comme le dit saint Paul, qu'en prenant notre humanité telle qu'elle est, excepté le péché, il a réuni en lui et réparé la nature de tous les hommes, et de même qu'Adam représentait toute sa race, et qu'il l'a perdue tout entière par sa révolte contre Dieu, ainsi Jésus-Christ, le nouvel Adam, représente tous les hommes et les sauve par son obéissance à son Père. Les hommes ont donc tous leur part aux mystères de ce divin Sauveur. Tout ce qu'il fait, il le fait pour eux ; et nous pouvons dire avec saint Augustin : *Resurrectio Domini spes nostra est, Ascensio Domini glorificatio nostra est.* Il entre aujourd'hui au ciel, moins pour lui-même que pour nous. Comme Dieu, il n'a jamais quitté le ciel ; c'est donc dans sa nature humaine qu'il y monte. Et cette nature humaine, il ne l'a prise que pour nous. *Meum est quod pependit in ligno, quod in sepulcro jacuit, quod tertiâ Die resurrexit, quod in cœlum ascendit*, dit saint Augustin. Par conséquent, lorsque Jésus-Christ entre dans le ciel, c'est la nature humaine qui entre au centre de l'immortalité, qui en prend possession dans la personne de Jésus-Christ.

Si Jésus Christ n'était pas ressuscité, jamais on n'aurait pu croire à la résurrection des hommes. Saint Paul l'avait bien senti quand il disait : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et sans fondement ». De même, si Jésus Christ n'existait pas avec son corps vivant dans le ciel, nous n'aurions jamais pu croire que ces corps terrestres, mortels, corruptibles, même épurés et transformés, fussent trouvés dignes d'être admis dans le ciel. Mais maintenant nous savons, non seulement par la promesse révélée, mais par le prodige accompli ; non seulement par la parole, mais par le fait, à quoi nous en tenir pour notre propre condition ; nous n'avons qu'à fixer le regard de la foi sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme sa Résurrection a été le gage de la nôtre, de même son Ascension est le gage de notre ascension. Ce que nous voyons réalisé dans le corps de Jésus-Christ nous garantit ce que nous pouvons attendre pour le nôtre. Oui, notre propre corps, comme le sien, sera reçu dans le royaume céleste.

Par son Ascension au ciel, nous qui sommes restés sur la terre, nous ne sommes pas séparés de lui. Nous sommes toujours avec lui par ce grand corps de l'Eglise dont il est le chef. Son Ascension n'est pas l'élévation d'un individu qui peut rester séparé d'avec d'autres individus de la même espèce : c'est l'élévation du chef d'un grand corps qui est l'Eglise, et ce chef ne peut rester séparé d'avec ses membres. Il ne peut rester incomplet : si le chef est dans le ciel, les membres doivent s'y trouver aussi et doivent l'y rejoindre. Le chef n'a précédé les membres que pour soutenir leur espérance.

Jésus Christ, nous disant que personne ne monte au ciel que lui, a donc voulu nous inculquer cette vérité importante : que, si nous désirons monter au ciel, nous devons non seulement lui ressembler, mais devenir lui-même, c'est-à-dire nous unir intimement à lui et par la foi en ses doctrines, et par l'espérance en ses promesses, et par la charité, fidèle zélatrice de ses lois, et par la grâce sanctifiante qui nous incorpore à lui, qui nous fait devenir une même chose avec lui, qui réalise entre nous et lui et entre nous tous, l'union des trois Personnes divines entre elles. Il nous a dit en un mot : « Soyez mes membres, si vous voulez monter au ciel. »

Le voilà donc clairement révélé, le grand mystère de la fin de l'homme, de son avenir éternel ! La fin dernière de l'homme, c'est son intime union avec Dieu dans le ciel pour l'éternité ; union intime et parfaite, union consommée par l'association de tout notre être, corps et âme, avec le corps et l'âme du divin médiateur !

Les philosophes, tant anciens que modernes, n'ont pas su dire à l'homme sa destinée. Quelles erreurs monstrueuses n'ont-ils pas débitées sur l'âme, sur ce qu'elle devient après la mort ; ils n'ont pas su découvrir la résurrection des corps ; et ils ont été impuissants à nous dire la fin surnaturelle de l'homme.

Disparaissez, ténèbres humaines, devant la lumière divine qui, de la vie entière du Verbe de Dieu fait homme, se reflète sur nous et nous investit de toute part ! Jésus-Christ, ainsi qu'il nous l'a fait remarquer lui-même, était sorti du sein de son Père et venu dans le monde, et, après y avoir souffert, y être mort et s'être ressuscité, le voici qui va quitter le monde et retourner à son Père.

Dans ces quelques paroles est retracée à nos yeux l'histoire complète de l'homme ; elle n'est au fond que l'histoire même du Sauveur des hommes. Là nous découvrons notre condition véritable et tout le plan de nos destinées, retracé en caractères non équivoques ; nous y apprenons que tout ce qui s'est accompli en lui, comme chef de l'humanité, se reproduit en nous qui sommes ses membres. Comme lui, nous venons de Dieu et nous devons retourner à Dieu, qui est le principe de notre existence et qui doit être aussi notre fin. Il est mort et nous devons mourir aussi ; il est ressuscité et nous devons aussi ressusciter. Il est monté au ciel en corps et en âme, et nous aussi après notre résurrection, si nous l'avons mérité, nous monterons en corps et en âme dans le ciel. La porte en avait été fermée par Adam ; elle vient de se rouvrir pour nous. Le chemin en était devenu également difficile à découvrir et à suivre ; il est désormais

indiqué à tous, facilité et consacré par les pas du Sauveur. Puisque c'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est entré dans la maison céleste, puisque c'est la substance de l'humanité qu'il a portée au plus haut des cieux, il nous indique de la manière la plus certaine et la plus intelligible que, par la foi en lui, tout homme peut prétendre au ciel. Jésus-Christ est allé se placer à la droite de Dieu; et nous aussi (que cette assurance ne vous étonne pas, mes frères), nous pouvons aller prendre une place à côté de lui, pourvu qu'en-deça de la tombe nous ayons voulu être unis, incorporés avec lui. Oui, ne vous étonnez pas, mes frères, de notre assurance, lorsque nous osons prétendre aller prendre place à côté du Fils de Dieu, jouir éternellement de Dieu, vivre éternellement en compagnie de Dieu, partager éternellement la gloire de Dieu. Le mystère de ce jour est hautement proclamé dans le monde entier, précisément pour faire entrer dans tous les cœurs chrétiens cette noble assurance. L'Apôtre des nations ne l'avait pas compris autrement, alors qu'il attribuait au mystère de l'Ascension une efficacité même présente et actuelle : Par sa résurrection, s'écriait-il, Jésus-Christ nous a déjà ressuscités; par son Ascension il nous a fait asseoir, en la personne de Jésus-Christ, sur un trône céleste.

Telle est donc, mes frères, la doctrine du christianisme touchant la fin dernière de l'homme, touchant ses éternelles destinées! Quel plus noble but de notre existence, quel plus magnifique terme à proposer aux épreuves d'ici-bas! Le chrétien peut donc se dire à lui-même, parmi les splendeurs du mystère de l'Ascension : « Je n'existe que pour me sanctifier dans le temps, en servant Dieu comme mon Maître; et pour jouir, dans l'éternité, de Dieu comme mon rémunérateur. » Le Dieu qui a été mon premier principe est aussi ma dernière fin. Créé par lui, je n'existe que pour lui. Mon terme est aussi glorieux, aussi sublime que mon origine. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu; je suis la propriété de Dieu. Je tiens à Dieu par les deux bouts de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis une chose sacrée, céleste, divine, estimée de Dieu du plus grand prix. Je suis le seul être du siècle présent qui appartienne au siècle futur. Voyageur sur la terre, je suis le candidat des cieux. La terre, avec toutes ses richesses, n'est que le lieu de l'exil; c'est le ciel qui est ma patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail; c'est le ciel qui est le lieu du repos et de la récompense. Les créatures ne sont que des moyens et des instruments; Dieu seul est ma fin et le terme de toutes mes pensées. Dieu ne m'a placé dans le temps que pour m'assurer le bonheur de l'éternité.

II *La voie à suivre.* A la pensée de la gloire et de la magnificence qui accompagne l'Ascension de Jésus-Christ dans les cieux, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Bernard : Heureux terme! Heureuse conclusion du pèlerinage du Fils de Dieu sur cette terre! Mais considérons de quel lieu est parti le divin triomphateur et nous verrons tout de suite à quelles conditions nous pouvons avoir part à son triomphe; et quelle est la voie qu'il nous faut suivre pour espérer d'aller le rejoindre au céleste séjour.

Jésus-Christ montant aux cieux, est parti du sommet de la montagne des Oliviers. Il est parti d'auprès du jardin de Gethsémani; c'est-à-dire qu'il ne s'est élevé vers les cieux que du même endroit où il s'était prosterné contre terre. Il n'a déployé sa majesté de roi, que là où il avait été lié et garrotté comme un esclave; il n'a été accueilli par les anges que là où il avait été environné de vils satellites; il n'a paru dans toute sa puissance de Dieu, que là où il avait agonisé comme le plus faible des hommes; il n'a accompli son triomphe que là où il avait commencé sa passion.

Quoi de plus instructif? quoi de plus éloquent? Par là, mes frères, nous apprenons, de la manière la plus saisissante, qu'on ne peut le suivre au chemin de la gloire, selon la pensée de saint Paul, qu'après l'avoir suivi dans le chemin des opprobres. Nous apprenons qu'on ne peut partager ses consolations qu'après avoir partagé ses ennuis et ses douleurs. Nous apprenons qu'on ne peut monter au ciel, après lui, qu'après être monté avec lui sur la croix. *Si nous souffrons avec lui, avec lui, nous serons glorifiés; si nous sommes associés à ses souffrances, nous le serons à ses consolations.*

Longtemps avant sa passion et sa mort, le Sauveur et le précepteur du monde avait dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Lors donc que le Fils de Dieu prononça ces grandes paroles qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulées, qu'aucune oreille humaine n'avait jamais entendues, personne ne comprit rien à un langage si étrange et si nouveau.

Que fit donc le Fils de Dieu? Il voulut ajouter l'acte aux paroles, l'exemple à la leçon. Il porta lui-même le premier sa croix, et ainsi il nous montra en même temps et la nécessité et la manière de porter notre croix à notre tour.

Or, c'est cette même leçon, cette leçon pratique donnée sur le chemin du Calvaire, qu'il renouvelle aujourd'hui sur la montagne des Oliviers. Cette montagne, en effet, ne fut-elle pas le premier théâtre de sa Passion? N'est-ce pas sur cette montagne qu'il avait, dans sa prière, accepté la croix des mains de son Père céleste? N'est-ce pas là qu'il avait commencé à la porter dans son cœur, avant de la porter sur ses épaules? N'est-ce pas là que la terre ensanglantée avait attesté son martyre, de même aussi que la voie douloureuse et le sommet du Golgotha? Ici donc, sans avoir besoin de paroles, et par le seul fait, plus éloquent que tout autre langage, il nous répète son grand

enseignement, sa grande invitation : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce lui-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et marche après moi.*

Ainsi sont condamnés d'avance certains systèmes aussi absurdes que funestes, qui prétendent faire cesser toute souffrance en ce monde et nient audacieusement la nécessité de porter la croix.

Sans doute ce qui tend à améliorer le sort des hommes, à diminuer leurs souffrances, est bon et conforme à l'Evangile, et l'Eglise en cela ne le cède à personne. Mais vouloir, pour amener le bonheur sur la terre, non perfectionner l'état actuel de la société, mais le bouleverser, tenter de fonder la société sur le droit à l'exclusion de tout devoir, sur l'égoïsme à l'exclusion de tout dévouement, sur l'assouvissement de toutes les passions à l'exclusion de toutes les vertus, chercher à détruire la famille par un sensualisme abrutissant, la propriété par la communauté de bien, décréter l'abolition de toute souffrance, de tous les maux, changer la vallée des larmes en un paradis de voluptés, ce sont des rêves absurdes et funestes *Pauperes semper habetis vobiscum*, a dit la Vérité éternelle. *Tollat crucem suam*. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des passions, des fautes, des maux par conséquent et des châtiments. Vouloir chercher autre chose qu'un soulagement à la pauvreté et à la souffrance, dans la sagesse des gouvernants et dans la charité, c'est non seulement une chimère, c'est même ce qu'il y a de plus funeste. Il n'est au pouvoir d'aucune puissance humaine, d'aucune constitution sociale, d'aucune science politique ou autre, de guérir la volonté humaine, ni la nature humaine, ni d'assurer à tous l'aisance et le bonheur. Quand donc on fait à tous ces promesses, on promet ce qu'il est impossible sous le ciel de réaliser. On surexcite ainsi les convoitises de l'indigence pour un bonheur impossible, pendant qu'on la dépouille des biens réels qui lui restaient, la résignation et l'espérance chrétiennes. On éveille dans les masses d'horribles instincts, et on ne leur offre, pour les satisfaire, que le crime ou des fantômes. Ainsi, en voulant réaliser le bien-être corporel, on ravale, on dégrade, on abrutit les âmes. On leur promet une félicité menteuse sur la terre, et on les met dans l'impossibilité de parvenir au seul véritable bonheur, au bonheur du ciel. On leur fait oublier leurs destinées immortelles, on les fait renoncer à la société des anges pour les convier aux jouissances de la brute.

Il serait assurément plus commode aux prédicateurs de l'Evangile, de pouvoir dire en flattant la chair, en poursuivant les honneurs, en amassant des richesses, en s'asservissant au monde, on peut arriver au ciel par des sentiers riants et semés de fleurs, mais si le prêtre tenait ce langage, au lieu d'éclairer, il tromperait ; au lieu d'édifier, il scandaliserait, il donnerait un démenti à son maître et au vôtre, à son Dieu et à votre Dieu. C'est Notre-Seigneur qui a dit : *Regnum cœlorum vim patitur*. C'est lui qui a mis pour condition à notre enrôlement parmi ses disciples et à notre participation à sa victoire et à son triomphe, ces trois choses indispensables : l'abnégation de soi-même, le portement de la croix, l'imitation des exemples du Rédempteur. L'empreinte de ses pas laissée sur l'ancien théâtre de son agonie, le signe de la croix par lequel il donne à ses disciples sa suprême bénédiction, demeurent comme les dernières notifications de l'irrévocable arrêt. Tout ce que je puis dire pour vous consoler, c'est que, marchant à la suite de Jésus-Christ, vous verrez la foi perdre ses difficultés, la loi ses répugnances, la pénitence ses amertumes, la piété ses tristesses, la voie du salut ses épines, la mort même ses horreurs. Je puis vous parler ainsi en toute assurance avec toute autorité ; c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit : *Mon joug est suave, mon fardeau est léger*.

Considérons donc, mes Frères, avec les yeux de la foi, le grand et magnifique spectacle que nous présente l'Eglise militante, voyageant sur cette terre et suivant les traces du Sauveur, avant de devenir par sa délivrance l'Eglise triomphante. A sa tête est Jésus-Christ, qui du haut du Calvaire et indiquant sa croix, va répétant la grande leçon : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche sur mes pas*. Immédiatement après lui, vient l'auguste Marie, sa divine Mère, portant la croix de ses douleurs maternelles, aussi lourde que la couronne de ses priviléges, de ses mérites et de ses vertus. Viennent ensuite les Apôtres avec la croix de leur apostolat ; les martyrs, avec la croix de leurs tourments ; les docteurs, avec la croix de leurs études et de leurs luttes contre l'erreur ; les confesseurs, avec la croix de leurs épreuves et des persécutions de toute sorte ; les vierges, avec la croix de leurs alarmes et de leurs mortifications, surmontée du lis de leur pureté ; les pénitents, avec la croix de leurs veilles, de leurs larmes, de leurs tentations et de leurs austérités ; enfin la multitude innombrable des adorateurs fidèles du vrai Dieu, tous les justes, toutes les âmes pures et saintes des deux Testaments, tous les vrais disciples de Jésus-Christ, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avec les croix diverses de tous leurs héroïsmes secrets et publics, de toutes leurs peines intérieures et extérieures, de toutes leurs privations, de tous leurs ennemis, de tous leurs délaissements. Parmi cette immense multitude de fidèles, marchant à la suite de l'Homme-Dieu, il n'en est pas un seul qui, chargé de sa croix, ne présente en même temps le signe de la douleur sur son front, la tristesse du devoir sur son visage, les larmes du repentir dans ses yeux, les traces de la pénitence dans son corps, les stigmates de l'abnégation et du dévouement dans son cœur.

Mais aussi voyez en même temps comme, au milieu de cette sainte caravane, la joie

sincère éclate sans contrainte ! comme la paix est profonde au milieu des tempêtes du dehors ! comme la marche est intrépide et le pas assuré ! Ne vous étonnez pas : leurs intentions sont pures et se fixent toujours sur l'objet unique et distinct que l'œil de leur cœur simple et limpide a fixé. Leurs sentiments sont sublimes, rien n'arrête ni n'appesantit le vol de ces colombes affectueuses qui, d'une aile assurée, s'élancent vers Dieu. Leur vie est parfaite, ils n'ont pas craint de viser trop haut ni de prendre pour modèle un type trop parfait, à l'école de celui qui a dit : *Soyez parfait, comme votre Père céleste est lui même parfait.*

Non, non, rien ici ne doit nous étonner : la foi est la base de tout l'édifice de leur vertu ; la foi est le premier moteur de tous leurs mouvements ; la foi est la vie de leur vie. C'est la confiance, née de la foi, qui les soutient, c'est l'exemple de Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi, qui les encourage, c'est la charité, transformation de la foi agissante, de la foi qui agit par amour, c'est la charité qui leur fait surmonter, dévorer pour ainsi dire tous les obstacles ; l Esprit de Dieu, esprit tout à la fois de force et de douceur, se fait pour eux onction qui console, flamme qui épure, sainteté qui orne. Qu'elle est auguste, qu'elle est aimable aux yeux de Dieu et des hommes, cette sainte société des élus de Dieu, voyageant sur la terre et citoyens du ciel ! Oh ! qui nous donnera à vous, à moi, à nous tous marqués du sceau de Jésus-Christ, qui nous donnera de lui être incorporés ? Ne pouvons-nous pas tous, enfants dégénérés que nous sommes du Père commun, ne pouvons-nous pas du moins nous glisser dans ces rangs glorieux, à la faveur de l'ombre de la croix, par la tolérance du moins de cette Mère tendre qui ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse ? Hâtons-nous, il est encore temps d'obtenir d'être inscrit dans cette auguste milice ? Si nous ne pouvons prendre place parmi les innocents et les vierges, nous pouvons, il ne tient qu'à nous, être admis parmi les pénitents. Personne n'est exclu ; tout homme est invité, appelé à la suite de Jésus-Christ, pourvu qu'il se présente, la croix sur les épaules, l'abnégation dans le cœur autant que sur les lèvres, la résolution de marcher sur les pas de Jésus exprimée par tous les actes de sa vie.

Heureux, mes frères, si la mort vient nous surprendre au milieu de cette sainte société ; dans ce chemin en apparence si rude, si escarpé, si impraticable, mais en réalité si tranquille, si sûr, si délicieux ! C'est, après tout, le seul chemin qui conduise au ciel. Ne différons plus d'y entrer ; car lorsque nous aurons eu le courage de suivre Jésus-Christ au Calvaire, à la croix, à la douleur, à l'humiliation, à la mort, nous serons admis à partager son éternelle gloire, son éternelle vie : *Si compatimur, ut et conglorificemur !* Ainsi soit-il.

XVII. — Fête-Dieu.

2152. C'est une des plus belles fêtes de l'Eglise ; car elle nous rappelle et nous fait adorer un des plus grands mystères. Disons I° l'histoire de son institution ; II° le but de l'Eglise en l'instituant ; III° les sentiments qui doivent nous animer en la célébrant.

I. *Historique.* C'est la Bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière de Mont-Cornillon près de Liège, en Belgique, qui eut l'inspiration de demander l'établissement de cette fête. Elle en fit part à Jean de Lausanne, chanoine de Liège, qui en parla à Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège, lequel depuis devint Pape sous le nom d'Urbain IV. Robert de Torote, évêque de Liège, ordonna le premier de célébrer cette Fête dans son diocèse, et la fit précéder d'un jeune. Ce fut une consolation pour la Bienheureuse Julienne ; mais elle mourut en 1258, avant que se réalisât son désir de voir cette solennité célébrée dans toute l'Eglise. Une amie de la Bienheureuse, Eve la recluse, poursuivit l'œuvre entreprise : elle pria l'Evêque de Liège de s'employer auprès d'Urbain IV, qui en fit composer l'office par saint Bonaventure et par saint Thomas : mais pendant que ce dernier lisait devant le Pape le chef-d'œuvre qui suffirait à l'immortaliser, saint Bonaventure qui était présent détruisait ce qu'il avait écrit lui-même. La mort du pape Urbain IV, survenue bientôt après, retarda de quarante ans la célébration de la fête ; mais en 1311, Clément V, au concile de Vienne, ordonna qu'elle fût célébrée partout ; et lui-même présida dans cette ville la première procession du Saint Sacrement.

2153. II. *Le but de l'Eglise* a été 1° d'honorer le Saint Sacrement. On l'honore, il est vrai, tous les jours par la célébration de la sainte Messe, etc., tous les ans, le Jeudi-Saint ; mais ce jour est aussi rempli par d'autres cérémonies qui exposent à perdre de vue le Saint Sacrement. Le pape Urbain voulut donc qu'on lui consacrât un jour spécial, où on le célébrerait avec toute la solennité possible. 2° Pour réparer les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans ce mystère. 3° Pour confondre les hérétiques. Jusque-là Béranger

seul avait osé nier la présence réelle. C'est pour le confondre, et confondre avec lui tous ceux qui après lui ont embrassé ses erreurs, que l'Eglise entière a adoré, avec toutes les manifestations les plus pompeuses du culte, le Dieu du tabernacle, et a rendu ainsi éclatante la foi des peuples.

III. *Avec quels sentiments devons-nous célébrer cette fête* : 1° *Sacris solemniis juncta sint gaudia. Non est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi...* Dieu est avec nous. Nous avons tout en lui. Joie aux pauvres. *Manducat Dominum pauper, servus et humilis.* Joie aux riches, joie aux justes, joie aux pécheurs, joie à l'affligé. *Venite ad me omnes et ego reficiam vos.* 2° *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Il demeure toujours avec nous, il se donne tout entier, à tous. Sous le poids de la reconnaissance, invitons les saints du ciel, la Vierge Marie elle-même à remercier avec nous. 3° Amour. *Quis tam amantem non redamaret !* Oserions-nous refuser notre cœur à celui qui nous donne tant de marques de sa tendresse. Ah ! que tous nos chants soient des actes d'amour. Il faudrait que les pierres elles-mêmes se convertissent en cœurs pour vous aimer, ô divine Eucharistie ; mais que du moins les cœurs qui jusqu'ici ont été durs comme le rocher s'amollissent ! Que tous vous louent, vous remercient, vous fassent oublier par leurs hommages les blasphèmes de l'hérésie, la froideur des indifférents, les outrages des sacrilèges !

2154. **Autre sujet**. — On pourrait encore traiter en ce jour les sujets du n° 1415, et suivants, ou prendre le plan de Bourdaloue :

Plan de Bourdaloue. *Caro mea vere est cibus.* N.-S. voulant faire connaître aux Juifs son Corps adorable, ne leur dit pas qu'il est le sanctuaire de Dieu, le temple vivant du Saint-Esprit, le chef-d'œuvre de la création, mais qu'il est une nourriture. C'est ce Corps que l'Eglise fête en ce jour *Festum corporis Christi.* Or ce Corps ne pouvait être plus honoré qu'il l'est par le mystère de l'Eucharistie. Notre Seigneur a un Corps naturel qui est celui dont il s'est revêtu dans le sein de Marie, et qu'il a sacrifié pour notre salut au Calvaire ; et son corps mystique, c'est l'Eglise, qu'il s'est unie et incorporée, selon la doctrine de saint Paul. Je dis donc que c'est aujourd'hui la grande fête de l'un et de l'autre : pourquoi ? parce que c'est aujourd'hui tout ensemble le triomphe de la Chair de Jésus-Christ, et le triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à sa Chair, que de l'établir, comme il a fait, en sacrement et en sacrement le plus auguste de notre religion qui est l'Eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à son Eglise, qu'en lui laissant sa Chair établie de la sorte et comme érigée en sacrement. Ainsi l'Eglise et la Chair de Jésus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre ; car la gloire du Corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'Autel : vous le verrez dans la première partie. Et la gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce Sacrement, ce sera la seconde partie.

I. Il était juste que la Chair de Jésus-Christ fût honorée, et que Jésus-Christ travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui sont dus. Deux grandes raisons l'y obligeaient. Premièrement, l'honneur qu'il avait fait à cette Chair de contracter une si étroite alliance avec elle, et de l'unir à sa Personne divine dans l'Incarnation ; et secondement, les humiliations extrêmes auxquelles il l'avait réduite dans sa passion. Avez-vous jamais pris garde, Chrétiens, à une belle parole de saint Jean, pour exprimer le grand mystère de l'Incarnation du Verbe ? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas qu'il a pris une âme telle que la nôtre ; mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* Hé quoi ! reprend saint Augustin, la chair de l'homme est ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait, c'est en quoi l'homme est semblable aux bêtes : pourquoi donc rapporter à la chair seule cet étonnant mystère de l'union qui s'est faite entre l'homme et Dieu ? ah ! répond ce saint Docteur, c'est pour nous apprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, jusqu'à quel point il s'est anéanti pour nous, puisqu'étant Dieu il a bien daigné se faire Chair. Il est vrai, Chrétiens ; mais c'est par là même aussi que le Saint-Esprit nous a fait comprendre, ce qu'il était important que nous sussions, quelle est la dignité de la Chair de Jésus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles, *Et Verbum caro factum est*, on peut dire, selon tous les principes de la Théologie et de la Foi, que la Chair de Jésus-Christ a été la Chair d'un Dieu, qu'elle a subsisté de la subsistance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout qui était Dieu, et que, comme le Verbe en s'incarnant est devenu Chair, *Et Verbum caro factum est*, ainsi la chair de l'homme par l'Incarnation, est devenue la Chair d'un Dieu. Delà concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte qu'on ne doive à la Chair de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ même, après une si noble alliance, n'en pouvait trop faire pour honorer sa Chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa passion aux dernières humiliations. Car c'est cette Chair vénérable qui fut comblée par nous d'ignominies et d'opprobres, c'est-elle qui fut déchirée de fouets, c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; et pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette manière de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix; elle était sainte, et il en fit un anathème et un sujet de malédiction: elle était digne de tous les respects des hommes, et il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il fallait donc qu'il la récompensât et qu'il l'honorât autant qu'elle avait été humiliée. Or c'est justement ce que Jésus-Christ a fait dans la divine Eucharistie: voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'Institution de ce mystère; et voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourd'hui la Fête de son Corps.

En effet, Chrétiens, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la Chair de Jésus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-Dieu; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps, ne fut point comparable à celle qu'il lui avait donnée et qu'il lui donne encore tous les jours, dans son Saint Sacrement. Cette proposition nous paraît nouvelle; mais écoutez-moi, en voici la démonstration. J'avoue, mes Frères, que Jésus-Christ sortant du tombeau, donna à sa Chair d'admirables qualités: impassibilité, subtilité, agilité, lumière et splendeur; mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature, au lieu qu'ici, c'est-à-dire, dans l'adorable Eucharistie, la Chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin: elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Et quoi! il faudrait un discours entier pour vous l'expliquer. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, et à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette Chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans l'auguste Sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère, elle peut être présente à la fois dans tous les lieux du monde. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la Chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout, et toute en chaque partie, autre qualité merveilleuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce Sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles. Tout cela, autant d'effets de la toute puissance divine, pour honorer le Corps du Sauveur.

Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressément dans l'Evangile, et celui auquel les hommes font moins de réflexions, et celui qui devrait être plus médité, et celui que je trouve incontestablement le plus glorieux à la Chair du Fils de Dieu, je l'ai dit, et il faut le développer davantage, c'est que la Chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'aliment de nos âmes. Quoiqu'elle ne soit qu'une substance terrestre et matérielle, elle a la vertu de vivifier nos esprits. Au lieu que naturellement c'est l'esprit qui doit vivifier la chair, ici c'est la chair qui, par un prodige bien surprenant, vivifie l'esprit et qui le soutient, et qui l'anime, et qui lui sert de nourriture pour le conserver. Car, prenez garde, je vous prie, c'est la réflexion de saint Ambroise, quand le Fils de Dieu parlait aux Juifs de ce Sacrement, il ne leur disait pas: *Ego sum cibus*, je suis la nourriture, mais il leur disait: *Caro mea verè est cibus*, ma chair est la nourriture dont il faut que vous soyez spirituellement nourris. Ce n'est point l'âme, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ, qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistie, c'est sa chair, *Caro mea*. La divinité et l'âme s'y trouvent assurément, mais ce qui nous nourrit et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu, dont notre âme est sustentée, fortifiée, et, pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or, quel honneur pour une chair que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grâce, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même. Oui, Chrétiens, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel et divin. Car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; et Dieu prenant une chair ne pouvait plus l'honorer, qu'en lui donnant la force et la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est ce que l'Eglise exprime en un mot, lorsqu'elle nous la présente par les mains des Prêtres: *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Reçois, chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur et de ton Dieu, et pourquoi? afin qu'il conserve ton âme pour la vie éternelle. Voyez-vous, l'inestimable prérogative du Corps de Jésus-Christ? Dans l'ordre de la nature, c'est à l'âme de conserver le corps; mais dans l'ordre de la grâce, c'est le Corps de Jésus-Christ qui conserve notre âme; et cet ordre qui est un ordre de grâce pour nous, est pour le Corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, mais de la gloire la plus éminente et la plus sublime.

Après cela, faut-il s'étonner que Dieu, par une conduite pleine de sagesse et par une disposition de sa providence, nous ait proposé ce Corps à adorer dans nos temples? A qui rendrons-nous plus justement le culte de l'adoration, qu'à une chair qui est le principe de notre vie et de notre immortalité? Et où l'adorerons-nous avec plus de raison que dans son Sacrement, puisque c'est là que Dieu l'a rendue toute puissante, pour nous animer de la vie de la grâce, et nous vivifier selon l'esprit?

C'est pour cela, Chrétiens, que l'Eglise a institué cette fête que nous solennisons

sous le titre et à l'honneur du Corps de Jésus-Christ. Elle a voulu se conformer aux sentiments et à l'exemple de Jésus-Christ même. Jésus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie ; et l'Eglise honore l'Eucharistie pour honorer cette même chair.

Mais pourquoi cette cérémonie de porter en pompe le Corps du Fils de Dieu? C'est: 1) en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair et son sang. 2) En actions de grâces de ce qu'il allait lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades. 3) Pour lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. 4) Pour lui faire honneur, dit le Cardinal du Perron, de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie dans le Sacrement de son Corps. 5) Pour lui faire comme une amende honorable de tant d'outrages qu'il a reçus et qu'il reçoit sans cesse des mauvais Chrétiens, dans l'Eucharistie. Quelle doit donc être, pendant cette octave, l'occupation d'une âme fidèle? d'entrer dans les sentiments de l'Eglise, et d'honorer avec elle la chair du Rédempteur.

II. La gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le Corps de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Autel. Car c'est par-là, 1° qu'elle est honorée de la présence réelle d'un Dieu ; 2° qu'elle est honorée de ses entretiens et de sa familiarité la plus intime ; 3° qu'elle est même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puisque ce Dieu homme, par le moyen de son Sacrement, s'unit aux Fidèles qui sont les membres de l'Eglise, et vient demeurer en eux ; tellement que dans la pensée des Peres, l'Eucharistie est pour nous comme une extension du mystère de l'Incarnation ; 4° qu'elle est enfin nourrie de son Corps et de son sang.

De tout ceci nous devons remporter deux sentiments : 1) de respect et de vénération pour l'Eglise ; 2) de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Respect et vénération pour l'Eglise ; car pouvons-nous l'honorer assez, après que Jésus-Christ l'a tant honorée? Cependant c'est nous-mêmes tous les jours qui la déshonorons. Zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps, puisqu'en vertu de la communion, ils deviennent les sanctuaires vivants et les membres de Jésus-Christ même. Quelle indignité donc, et quelle horreur de les profaner par des excès honteux !

2155. **L'Eucharistie mémorial de la passion**, d'après *Massillon*. *Quotiescumque manducabitis panem hunc... mortem Domini annuntiabitis.* Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion ; parce que Jésus-Christ empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devait être baptisé, en prévint l'accomplissement, et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang : parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit et la plénitude de celui de la croix ; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort ; il a une bouche et ne parle pas ; des yeux, et ne s'en sert pas ; des pieds, et ne marche pas. Mais, M. F., en ce sens là, l'impie comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère et non pas un mérite ; c'est la nature du sacrement, et non pas le privilège de celui qui le reçoit ; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour s'en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ, qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

I. On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion. Dans les premiers temps, l'Eucharistie était un prélude du martyre ; du moment que la fureur du tyran s'était déclarée et que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie ; ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons ; la mort leur paraissait moins terrible, lorsqu'ils avaient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité ; ils la désiraient même ; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ cachée sous des voiles mystiques répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses Elus, lorsqu'ils le verront face à face. Etaient-ils traînés dans les prisons, chargés de fer comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne ; ils cachaient avec soin la divine Eucharistie ; ils s'en nourrissent dans l'attente du martyre ; ils s'engraissent de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice soit plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints participaient tous ensemble sous les chaînes au pain de bénédiction ; aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux ! quels cantiques d'actions de grâces dans ces demeures ténébreuses, où les yeux ne trouvaient partout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disaient-ils à Jésus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous ; que des armées entières nous environnent, nous

ne serons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et vous-même nous le rendrez glorieux et immortel : mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! De là, quelle force dans les tourments ! pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit S. Chrysostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants et altérés de mort et de carnage; ils volaient sur les échafauds; ils y portaient une sainte fierté; ils lançaient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares, et désarmaient leurs propres bourreaux ; ils annonçaient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des Césars, ne nous laissent plus le même espoir ; la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus des martyrs; mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques ? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans ? et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang ? En approchant donc de l'autel, M. F., une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre ; car pourrait-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ, et retracer sa sortie du monde pour aller à son Père ? elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre : Ah ! Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ? le mystère lui-même qui devait me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort ; ces voiles qui vous couvrent sont un artifice de votre amour ; et vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vide affreux du Dieu que je cherche ? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne ? je serais heureuse, Seigneur, je le sens ; je pourrais à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux : je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels ; ce sont là les moments les plus heureux de ma vie ; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle ; mais il faut s'éloigner de vous pour si longtemps : non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

II. On annonce en second lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole lui-même, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'en suit-il de là, qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions au pied de la croix : entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant, et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement n'avaient-ils pas pour un monde qui crucifiait leur Maître ? qu'avaient-ils encore à ménager avec ses meurtriers ? craignaient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclarait si hautement leur Sauveur, et au prix de tout son sang ? ne disaient-ils pas au Père céleste : Eh ! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes coupables, et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachaient un si bon Maître à la croix ! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur ! Ainsi, M. F., ménager encore le siècle ; n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotion, de telle sorte qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée ; n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile, et que l'usage vous donne pour des lois, prétendre user de ces ménagements, et néanmoins venir manger la Pâques avec les disciples de Jésus-Christ, conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table ; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix, ah ! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à sa croix ; il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes ; donc annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire ; et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, M. F., ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe ?

III. D'ailleurs, on annonce en troisième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion ? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur ? Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres ; or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants : et si vous vivez sans souffrir : si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps ; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence ; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse ; si les afflictions vous impatientent ; si tout ce qui

contrarie votre humeur, vous révolte ; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes ; si celles que le ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues ; comment votre corps sera-t-il conforme à celui de Jésus-Christ ?

IV. Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère parce qu'il y est lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas ; des yeux, et ne s'en sert pas ; des pieds, et ne marche pas : regardez donc, M. F., et faites selon ce modèle : voilà comment vous devez annoncer sa mort en participant à son corps, il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre ; une langue accoutumée au silence, ou à des discours de Dieu, comme parle S. Paul ; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché ; des sens ou éteints ou mortifiés ; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps : l'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du chrétien sur la terre : un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Regardez encore une fois, et faites selon ce modèle : portons-nous à la table sacrée des yeux fermés à tout ce qui peut blesser notre âme ; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur ; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent, et à la volupté des sons et des voix, si propres à amollir le cœur ; une âme insensible aux mépris comme aux louanges ; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne fortune ; voyant avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas ; estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas ; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel ?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas ! c'est l'affaire de toute la vie ; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi, pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise ; mais il faut y tendre pour approcher de l'autel parfaitement ; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses faiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article ; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne ; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par la pénitence, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous ; il faut se relever avec avantage des ses chutes.

Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, ô Jésus, et vous demeurez en nous ; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance ; et que nous sommes d'autres vous-mêmes ; que comme de jeunes princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse ; il ne doit plus paraître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu : et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres ; des penchants bas et rampants ; un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement : et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire ; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur ? que je me retire de votre table ? quoi ! ce fruit de vie me serait interdit ? quoi ! le pain de consolation ne serait plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure ; vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire ; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refusez pas de ce pain des enfants ; mais mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : aplanissez-en les hauteurs ; redressez-en l'obliquité ; purifiez mes désirs ; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes : remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous. Ainsi soit-il.

XVIII. — Sacré Cœur.

2156. *Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés, demeurez dans mon amour.* (JOAN., XV.) Quelles paroles ! Nous aimons tous nous entendre dire qu'on nous aime, qu'elles descendent donc comme une rosée sur notre cœur. Ce n'est pas un homme, ce n'est pas un saint, ce n'est pas un ange qui nous les adresse ; elles partent du Cœur de Jésus. Ce Jésus, l'objet des complaisances et de l'amour infini de son Père, nous dit qu'il nous a aimés, qu'il nous aime encore, comme son Père l'a aimé, et nous invite à demeurer dans son amour. O merveille ! O invitation capable de ravir quiconque a un cœur !

Le Cœur de Jésus brûle d'amour pour nous, que le nôtre soit donc embrasé de dévotion pour son Sacré Cœur. C'est notre devoir, c'est notre intérêt.

2157. I. **C'est notre devoir.** Le Cœur Sacré de Jésus mérite tout notre amour. 1° *D'abord à cause de ce qu'il est en lui-même.* Nous honorons avec respect et avec fruit les reliques des saints, les restes de leurs vêtements, la poussière, les ossements de leur corps. Nous adorons le suaire dans lequel Notre Sauveur fut enseveli, les fragments de la croix sur laquelle il est mort. De quel respect et de quel amour ne devons-nous donc pas entourer la sainte Eucharistie, dans laquelle Jésus lui-même avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, est vivant au saint tabernacle ? Quelle dévotion excellente que celle qui a pour objet le Fils de Dieu, Dieu lui-même !

La dévotion à Marie, si sainte soit-elle, n'est que la porte qui nous introduit à la dévotion envers Notre-Seigneur. Marie est le moyen, Jésus est la fin. Marie est le chemin. Jésus est le but du voyage. Or, par la dévotion au Sacré Cœur, ne nous occupant pas de ces pieds adorables que Madeleine arrosa de ses larmes et essuya de ses cheveux, ni de ces mains qui répandirent tant de bienfaits, ni de ce front auguste que déchirèrent les épines, ni de ce corps meurtri par les fouets pour l'amour de nous, nous suivons la lance qui ouvrit le côté du Fils de Dieu. Et nous nous attachons à son Cœur Sacré, ce Cœur, la partie la plus noble de son corps adorable, le siège de la vie humaine du Fils de Dieu, le foyer de l'amour qu'il nous a porté. Et nous ne le considérons point comme séparé de l'âme de Notre-Seigneur ou de sa divinité, mais comme inséparablement uni à l'une et à l'autre, comme vivant par conséquent, aimant nos âmes d'un amour ineffable et demandant en retour l'amour de nos cœurs.

Or ce Cœur Sacré est le chef-d'œuvre des mains divines, la création la plus merveilleuse. Rien sur la terre ne peut lui être comparé. Dieu en le formant l'a orné de tous les dons de la nature et de la grâce ; et la science humaine ne peut découvrir les trésors que l'Eternel y a entassés. C'est un soleil de pureté, une source intarissable de tendresse et de miséricorde, un abîme d'humilité, une fournaise d'amour, un sanctuaire paré de tous les ornements des vertus. Quelle douceur inaltérable que celle du Cœur de Jésus ! Quelle humilité qui seule a honoré la grandeur de Dieu comme elle le mérite ! Sa charité est un feu capable d'embraser le monde, si les glaces de l'égoïsme et de l'indifférence n'en paralysaient les effets. Nous admirons les grands cœurs, les cœurs purs, généreux ; si nous les rencontrons, nous ne pouvons nous défendre de les aimer. Or voici le Cœur d'un Dieu, en est-il un qui soit si digne de notre amour et de notre vénération ?

2158. 2° *Ce que le Cœur de Jésus est pour nous.* C'est le cœur d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un frère, d'un ami ; et qui pourra dire la force de tendresse multiple dont le Cœur de Jésus est rempli pour chacune de nos âmes ! L'amour se témoigne par les œuvres. Or le Cœur de Jésus a inspiré la pauvreté de Bethléem, les humiliations, les travaux de la vie cachée, les fatigues de la vie publique, la conduite si miséricordieuse du Sauveur envers les enfants, les pécheurs, les malades, les affligés, les ingrats, les bourreaux eux-mêmes ; les souffrances et la mort du Calvaire. On ne peut pas donner une preuve plus grande d'amour que de sacrifier sa vie. Enfin ce Cœur a inspiré l'institution de l'Eucharistie.

Et s'il fallait descendre dans le détail de ce que chaque âme doit à ce Cœur Sacré, il faudrait énumérer toutes les grâces que chacune a reçues dans sa vie. C'est l'amour du Cœur de Jésus qui les a déversées sur nous. *Quis tam amans non redamet : Qui n'aimera celui qui l'aime à ce point ? Qui n'embrassera celui qui est si pur*, s'écrie saint Bernard. *Restons sur ce Cœur, afin qu'il enchaîne des liens et blesse de la flèche de son amour notre cœur encore dur et impénitent. Il est bon d'être là : ne nous en laissons pas facilement arracher ; car vous avez dit vous-même, Seigneur, à ceux qui s'approchent de vous : Réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

» Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur ! O Jésus, le plus beau des enfants des hommes, lavez-moi davantage de mon iniquité, afin que purifié par vous, je puisse m'approcher de votre pureté, et que je

mérité d'habiter dans votre cœur tous les jours de ma vie. Si votre côté a été percé, n'est-ce pas en effet afin que l'entrée de votre cœur nous fût ouverte ? Si votre cœur a été blessé, n'est-ce pas afin que nous puissions y habiter à l'abri de tous les orages ? Il a été blessé aussi par le fer, afin que cette blessure visible nous fît voir la blessure invisible qu'y a faite l'amour ! (Brev. Roman. 2 offi. *Smi Cordis*). »

2150. — II. **Notre intérêt** nous presse d'avoir une tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Notre-Seigneur, en révélant son Sacré Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial, fit les plus magnifiques promesses aux âmes qui embrasseraient cette dévotion. Nous ne faisons ici que les résumer : aux familles dévotes au Sacré Cœur, et où son image sera exposée, la paix et la bénédiction ; aux prêtres et aux religieux, la grâce d'arriver à la perfection de leur état ; le don pour les prêtres de toucher les cœurs endurcis : aux pécheurs, la force de se corriger des habitudes les plus invétérées ; aux âmes tièdes, la ferveur ; aux ferventes, une haute perfection ; et ceux qui répandent la dévotion au Sacré Cœur, auront leurs noms écrits dans le Cœur de Jésus et ils n'en seront jamais effacés. Quelles promesses ! Et quand c'est Jésus qui les fait, qui douterait de leur vérité ? Du reste, ne les eût-il pas faites, qu'il serait impossible de nier les avantages de cette dévotion.

Le Cœur de Jesus étant, en effet, la source des grâces, comment pourrait-on s'approcher de lui sans en être inondé ? comment ne pas devenir humble, quand on étudie et qu'on aime son humilité ? Un jour, la Bienheureuse Marguerite-Marie avait de la peine à soumettre sa volonté ; elle se plaignait à Notre-Seigneur de sa faiblesse : « Prends ta volonté, lui dit Notre-Seigneur, cache-la dans la plaie de mon Cœur ! — Oh ! Seigneur, répondit-elle, prenez-la vous-même, enfoncez-la bien avant et fermez-la dans votre Cœur. » Et depuis lors, elle ne sentit plus aucune résistance. Faisons comme elle, quand nous éprouvons quelques difficultés à pratiquer la vertu. Cachons notre cœur dans le Cœur de Jésus.

Comment ne pas devenir ardent, quand on s'approche de ses divines flammes ? Et l'amour divin, dont elles embrasent, est *la racine de tous les biens*, comme le dit saint Augustin. Toutes les vertus font cortège à la charité, comme à leur reine : et tout le bonheur de la vie vient de l'amour de Dieu. *Mon joug est doux et mon fardeau est léger,* a dit le Sauveur. *Prenez sur vous mon joug et vous trouverez le repos de vos âmes.* Demeurez dans mon amour, ajoute-t-il ; mais celui qui demeure dans l'amour de Jésus demeure dans la joie, a dit saint Bernard. *L'amour de Jésus est tout plein de douceurs et de délices. Il ne tourmente pas celui qui le possède, il le charme ; il ne l'énerve pas, mais il le fortifie ; il méprise la terre et ne cherche que le ciel. (Ibid.).*

C'en est assez pour quiconque a bon goût et bon cœur. Le Cœur de Jésus est le plus noble, le plus pur, le plus aimant, le plus généreux des cœurs. O vous, qui cherchez un cœur grand qui vous aime, qui partage et récompense largement l'affection que vous lui donnez, qui le poursuivez en vain parmi les créatures et n'avez trouvé que déception, voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qui vous a aimés, vous, jusqu'à se livrer pour vous !

Voyez, que d'âmes autour de vous aiment tout, excepté lui ; vous connaissez les tristesses de l'amour qui n'est pas aimé. Jésus se plaint de l'indifférence de tant de cœurs. *Sustinui qui simul mecum constristaretur et non fuit. J'attends,* dit-il, *quelqu'un qui partage ma tristesse ; je cherche un consolateur.* Offrez-vous donc à lui pour le consoler par un amour généreux. O Cœur divin, Cœur si pur, Cœur si noble, si riche, si fidèle, à qui donnerai-je mon cœur si je ne le donne à vous ? Prenez-le tout entier, comme vous prîtes celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; enfermez-le dans le vôtre, je veux demeurer dans votre amour. (1)

(1) Sainte Lutgarde, s'entendant demander par Notre-Seigneur ce qu'elle voulait, répondit : « Ce que je veux, ce que je vous demande, c'est votre cœur. — Mais moi, dit le Sauveur, je veux plutôt avoir le tien. — Qu'il en soit ainsi, reprit-elle aussitôt, prenez-le, cachez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne le possède jamais que pour vous. » Et depuis lors, Notre-Seigneur enflammait Lutgarde de son amour, et Lutgarde était toujours hors d'elle-même en ne vivant qu'en Jésus et par Jésus.

2160. *Conclusion*. Mais prenons garde. Notre-Seigneur *lui-même nous dit comment nous devons demeurer dans son amour*, remarque encore saint Bernard : *Si vous observez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour. (Ibid.)* Le divin Sauveur a aussi révélé à la Bienheureuse Marguerite-Marie les pratiques par lesquelles les âmes fidèles nourriront en elles et témoigneront une vraie dévotion à son Sacré Cœur. Voici les principales : célébrer la fête du Sacré Cœur, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu ; communier le premier vendredi de chaque mois ; faire l'heure sainte en union avec Notre-Seigneur au jardin des Olives, de onze heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi ; répandre la dévotion au Sacré-Cœur. Ajoutons à ces pratiques, celle de nous enrôler dans la confrérie du Sacré-Cœur et de nous consacrer tous les jours à son amour. Si nous y sommes fidèles, nos noms seront écrits dans le Cœur Sacré et n'en seront jamais effacés. (1).

XIX. — Transfiguration.

2161. *Exorde* : le récit de l'Evangile. (Matth. xvii, Marc. ix, Luc. ix, 28.) Ce récit renferme de grandes leçons, tâchons d'en recueillir les plus pratiques. Notre-Seigneur a annoncé à ses Apôtres sa Passion : il ne veut pas que leur foi soit ébranlée des souffrances qu'il devra endurer bientôt. Il faut donc qu'il les convainque de sa divinité. Il leur a parlé du bonheur de son royaume éternel, et de l'abnégation et des souffrances nécessaires pour le conquérir. Il faut qu'il fortifie leur courage dans la lutte, en leur faisant voir un rayon de la gloire promise.

Il prend donc avec lui, pour être témoins de ce mystère, non les scribes et les pharisiens ; mais trois des pauvres pêcheurs de Galilée qu'il s'est choisis. *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* Aussi l'Eglise chante-t-elle en ce jour : *Jesu tibi sit gloria, qui te revelas parvulis.* L'humilité attire les faveurs de celui qui résiste aux superbes. Il en prend trois pour qu'ils puissent rendre un témoignage suffisant à ce grand fait ; il n'en prend que trois, car dans l'ordre de la Providence les faveurs extraordinaires ne sont accordées qu'à quelques âmes d'élite qui ont la charge d'en instruire les autres. Il choisit Pierre, à cause de sa foi et de son amour. *Beatus es Simon Barjona quia caro et sanguis non revelavit tibi. Tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Il choisit Jean, à cause de sa pureté virginale. *Qui diligit cordis munditiam habebit amicum regem.* Il choisit Jacques qui sera parmi les Apôtres le premier martyr, à cause de sa patience constante à supporter les épreuves. Voulons-nous les faveurs de Dieu, ayons comme Pierre une foi que rien n'abatte et un amour généreux ; comme Jean, une grande pureté ; comme Jacques la constance dans les épreuves et les persécutions. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei.* (Luc. ix, 62.) Avec ses trois disciples favoris, Notre-Seigneur se dirige sur la montagne du Thabor. Il aimait à se retirer dans la solitude pour s'y entretenir avec son Père, nous apprenant par là à nous écarter des créatures pour trouver Dieu. *Intra in cubiculum et, clauso, ostio, ora....* Arrivés sur la montagne, Notre-Seigneur se met en prière, et les Apôtres s'endorment de lassitude. Or, pendant que Notre-Seigneur priait, il se transfigura. Saint Basile de Séleucie, dit que le soleil fut plus surpris en ce jour qu'en celui où Josué l'arrêta dans sa course, car il vit un autre soleil, morne jusque là ; et lui, devant qui toute autre lumière s'efface, s'étonna de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère. Le visage de N.-S. en effet devint lumineux comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. Il prit pour un moment une des qualités des corps glorieux : la clarté ; et il laissa rayonner sur sa personne divine la gloire de son âme. Il voulut nous apprendre par là à nous transfigurer nous-mêmes. Il y a une sorte de transfiguration de l'infidélité à la foi. *De tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum... Illuxit cordi-*

(1) Rien de plus facile que de méditer sur le Cœur de Marie en suivant le même plan.

bus nostris. Ah ! puissent les pauvres infidèles se transfigurer ainsi ! *Adveniat regnum tuum. Surge, illuminare, Jerusalem.* Il y a une transfiguration de l'état de péché à la vie de la grâce. Le pécheur est enseveli dans les obscurités d'un tombeau. Le péché mortel est comme un nuage qui voile à son âme les clartés de la grâce. Ah ! prions pour les pécheurs ; et si parmi nous il était une âme en état de péché mortel, qu'elle prie et qu'elle se transfigure dans sa prière, par la contrition, le repentir et la confession. Il y a une transfiguration d'un état de grâce tiède et imparfait à la perfection de l'amour divin. Cette transfiguration s'opère encore par la prière et l'oraison. *Factum est dum oraret.* L'oraison nous fait connaître Dieu et nous-mêmes : Dieu pour l'aimer, et nous-mêmes pour nous anéantir et nous mépriser. L'oraison nous met en face de Dieu, la vraie lumière,qui illumine tout homme venant en ce monde. C'est par l'oraison que nous recevons la grâce sans laquelle nous ne pouvons ni croire, ni espérer, ni aimer, ni grandir dans la perfection.

Et dicebant excessum ejus. L'âme transfigurée par la perfection ne recherche pas les consolations, même surnaturelles, pour elles-mêmes. Son unique désir est de souffrir pour témoigner à Dieu son ardent amour, à l'exemple de Jésus-Christ qui, en ce jour de gloire pour lui, aime à s'entretenir de sa Passion avec Moïse et Elie. Ces derniers viennent tous deux, l'un l'interprète de la loi, l'autre le Père des prophètes, pour rendre hommage à Jésus-Christ, la fin, le couronnement de la loi ancienne et des prophéties.

Les rayons lumineux qui partaient de la personne adorable du Sauveur frappant les paupières des trois Apôtres, ceux-ci s'éveillèrent et virent avec admiration ce spectacle merveilleux. Saint Pierre ravi s'écria : *Bonum est nos hic esse.* Il fait bon ici. Il avait raison ; rien n'est doux comme de contempler la face radieuse du Sauveur ; et cependant ce n'est qu'un rayon de sa gloire qu'il laissa voir dans sa transfiguration. Qu'en sera-t-il de le contempler dans le ciel ? Ah ! Seigneur *noverim te !* Sainte Thérèse vit quelque chose de votre gloire ; et dès lors il lui fut impossible de rien aimer de terrestre. *Ostende faciem tuam et salvi erimus.*

Bonum est nos hic esse. La transfiguration des âmes est douce aussi. *Bonum* d'avoir la foi. *Bonum* d'avoir l'amitié de Dieu. Pauvres pécheurs ! Jésus a pleuré sur eux. *Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi.* La Vierge a pleuré sur eux à la Salette. *Bonum* d'aimer Dieu parfaitement, d'avancer de vertus en vertus. *Melior est dies una in atriis tuis super millia. Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Saint Pierre aurait voulu que cette joie qui l'enivrait durât toujours. Aussi se hasarde-t-il à dire à Notre-Seigneur : *Si vis faciamus hic tria tabernacula.* Mais l'Evangile remarque qu'il ne savait pas ce qu'il disait. Le bonheur parfait ne peut être goûté dans cette vallée de larmes. Ici-bas, la lutte et la souffrance ; au ciel, la couronne et la félicité. Au moment donc où il parlait encore, une nuée lumineuse environna tous ces saints personnages, et une voix du ciel se fit entendre : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* C'est Dieu le Père qui rend témoignage d'une manière éclatante à la Divinité de Jésus-Christ, comme il l'avait fait au jour de son baptême.

Ecoutez Jésus, c'est le Fils de Dieu, par conséquent la science, la vérité infinie. Ecoutez-le, quand il vous parle par son Evangile dont l'Eglise est l'interprète autorisé. Que ses paroles ne soient pas comme un concert qui frappe notre oreille, ni comme une science qui émerveille notre esprit : mais comme une doctrine qu'il faut croire, comme un précepte ou un conseil qu'il faut mettre en pratique. Nourrissez-vous de ses enseignements, ils seront pour votre âme un aliment qui lui donnera la force. Ecoutez-le, quand il vous parle par la prédication, par les bonnes lectures, dans l'oraison, etc. *Sonet vox tua in auribus meis.* En entendant cette voix, les Apôtres effrayés tombèrent la face contre terre ; et Jésus s'approchant les toucha et leur dit : Soyez sans crainte. Ils levèrent donc les yeux et ne virent plus que Jésus, *nisi solum Jesum.* Que ce soit la conclusion de cet entretien. *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* Tout est vanité, excepté aimer Dieu. Pourquoi donc regarder la terre avec ces beautés d'un jour, souvent périlleuses pour ceux qui s'y attachent. Regardons Jésus et lui seul. C'est la gloire, c'est

la beauté en laquelle le Père met ses complaisances. Il a fait les délices des saints. C'est notre maître et notre modèle, n'écoutons que lui, ne voyons que lui, cherchant à pratiquer ses enseignements et à copier ses vertus. *Solum Jesum*, et un jour (ce sera alors la transfiguration consommée), nous partagerons la gloire dont il nous montre aujourd'hui un rayon. *Amen!*

XX. — Exaltation de la Croix.

2162. Cette fête est très ancienne dans l'Eglise. Elle nous rappelle le recouvrement de la croix sur laquelle mourut le Sauveur. Cette précieuse relique était conservée à Jérusalem dans l'église que sainte Hélène avait fait bâtir sur le Calvaire.

L'an 625, Chosroès, roi de Perse, prit Jérusalem et en emporta l'étui d'argent qui renfermait la sainte Croix. Quatorze ans après, Héraclius vainquit les Perses et reprit sur eux le précieux dépôt, qui fut porté en triomphe à Constantinople, et ensuite à Jérusalem, où le patriarche Zacharie reconnut les sceaux respectés par les rois de Perse. Il l'ouvrit avec la clef, adora la croix et la montra au peuple. Il s'opéra à cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

Les pieux habitants du Liban célèbrent avec une dévotion et une solennité particulières la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. La veille, à la tombée de la nuit, mille feux brillent sur toutes les hauteurs, rivalisant d'éclat avec les étoiles du ciel, et se réfléchissant dans l'azur de la mer. Il n'y a pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où bat un cœur catholique, qui ne rende gloire à Dieu. Toutes les cloches unissent leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, pour exalter l'arbre de vie qui a porté le salut du monde. Célébrons nous-mêmes cette fête. I. La croix a été exaltée, glorifiée. II. Exaltons-la, glorifions-la encore.

2163. I. *Elle a été exaltée*. 1° Par Constantin le Grand à qui, au moment où il allait combattre Maxence, une croix merveilleuse apparut avec cette inscription : *in hoc signo vinces ;* et dès lors il fit porter à la tête de ses armées, par cinquante hommes d'élite, le *labarum* qui était l'image de la Croix. Dès lors, la croix, jusque-là enfouie dans les souterrains où se cachaient les chrétiens persécutés, parut au grand jour. Elle fut gravée sur les couronnes des Césars, sur les boucliers, sur les casques des guerriers et jusque sur les monnaies.

2° Par Héraclius en ce jour de son recouvrement. Cet Empereur, pour la porter à l'Eglise du Calvaire, où on la conservait jadis, se dépouilla de sa couronne et de ses habits impériaux ; et, les pieds nus, il gravit la montagne, suivi de son armée et d'une grande multitude de peuple qui versait des larmes de joie.

3° La croix a été exaltée par Dieu lui-même. *Propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen*. Il l'a exalté en le faisant triompher, par sa croix, du démon. La croix a été une arme mystérieuse qui a renversé l'empire de Satan dans l'univers. Avant Jésus-Christ, Satan était adoré partout par les infidèles. Qu'étaient les dieux de la Fable, sinon des démons? Où sont aujourd'hui leurs temples et leurs adorateurs? Jésus a pris leur place et qui songe à la leur rendre? Il a triomphé des ténèbres répandues sur la face de la terre. La croix *splendidior cunctis astris*, comme chante l'Eglise, a fait connaître à tous la grandeur de Dieu, sa justice, le prix des âmes. Elle a banni la corruption païenne, *sanctior universis*, en prêchant à tous la pénitence, l'humilité, le mépris des biens d'ici-bas. Elle a levé l'arrêt de notre condamnation *in qua salutis auctor propria morte mortem omnium superavit*. La prophétie du Sauveur est accomplie : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*. Jésus de sa croix a attiré tous les cœurs à son amour. Il a attiré les Apôtres, les martyrs, les vierges. etc... Puisse-t-il nous attirer tous! *Regnavit à ligno Deus!*

2164. II. — Laissons-le faire, ne résistons pas à son action sur nous, et *exaltons et glorifions en nous la croix*.

1° En l'honorant *extérieurement ;* respect à la croix quand nous la rencontrons sur notre route ; plaçons-la au seuil et dans un endroit apparent de notre maison. Que dis-je ? il faudrait qu'elle ornât tous nos appartements. Portons-la sur nous comme Notre-Dame de la Salette. Baisons-la avec respect et le jour et la nuit ; en entrant, en sortant ; avant, après nos repas, marquons-nous du signe de la croix, comme le faisaient les premiers chrétiens. Tenons-la sur notre cœur à notre dernier soupir et que nos mains glacées par la mort l'emportent dans notre tombe.

2° *Intérieurement.* 1) Elle a triomphé du démon, ne triomphera-t-elle pas en nous du péché ? Notre lâcheté ou notre malice pourront-elles résister à son action merveilleuse ? 2) Elle a triomphé du monde qu'elle a assujetti à l'empire de Jésus, il faut qu'elle ruine en nous la triple concupiscence, en laquelle se résume tout ce qu'il y a dans le monde. Hélas ! que d'âmes en qui vivent encore le sensualisme, l'amour des biens de la terre, l'orgueil ! La croix n'a pas encore jeté en elle de profondes racines. 3) Jésus de sa croix a tout attiré à lui, qu'il attire notre cœur. 4) Quels sont nos sentiments à l'égard des souffrances de cette vie, qui ne sont au fond que des parcelles de la croix du Sauveur, qu'il nous distribue dans sa tendresse pour nous faire expier nos péchés, et acquérir des mérites ? Les estimons-nous comme les saints ? les regardons-nous comme des moyens efficaces de témoigner à Notre-Seigneur un amour sincère ? *Aut pati, aut mori.* 5) Cherchons-nous à faire triompher la croix dans l'âme de nos frères ? où est notre zèle pour procurer ce triomphe à Jésus crucifié ?

Nous avons donc besoin de cette fête pour ranimer notre respect et notre amour à l'égard de la croix. O croix sainte, *arbor decora et fulgida, ornata regis purpura, electa... tam sancta membra tangere, inter ligna sylvarum tu sola excelsior quæ meruisti portare talentum mundi.* Venez, que je vous presse sur mon cœur, que je vous couvre de mes baisers, comme le fit Madeleine. Mais venez surtout dans mon cœur, poussez-y des racines profondes, arbre de vie. Enracinez en moi les vertus dont Jésus, attaché à vos bras, m'a donné l'exemple, surtout un amour pour ce divin Sauveur, assez généreux pour vivre, souffrir et mourir, s'il le faut, pour lui.

2165 Autre plan *sur l'Exaltation de la Croix, d'après Bossuet.*

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce D. N. Jesu-Christi. Dieu qui de rien a fait le ciel et la terre et a tiré les astres et la lumière de l'abîme infini des ténèbres, a voulu que la plus grande infamie devînt une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi Jésus, l'innocence même, a fini sa vie comme un criminel, et comme le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez d'amertume, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix, qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée de spectateurs inhumains ? Jamais on n'a rien inventé de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi, le maître de l'éloquence, accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme et proteste que par un tel attentat la liberté publique et la majesté de l'empire étaient violées (CICER., in Verrem, lib. VII). C'était assez d'être né libre, fidèle, pour être exempt de cet horrible supplice. Il fallait que ceux que l'on attachait à la croix fussent non seulement les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi, ce que les Romains trouvaient insupportables pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur Roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint Apôtre, le crucifié est maudit de Dieu.

Comment saint Paul peut-il donc dire : *mihi absit gloriari ?* La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu ; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement, en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie ; car pour avoir de la gloire, il faut être grand, il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible et n'a qu'un faux jour, et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puissance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même, par l'autre il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des tré-

sors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre le sein, pour le faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde; et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Or, c'est en la croix qu'éclatent le mieux la puissance et la miséricorde divines.

2166. I. *La puissance.* Si Notre-Seigneur meurt entre les mains des bourreaux, ce n'est pas l'impuissance qui le réduit en cet état. La mort des autres hommes est un effet de la défaillance de la nature; mais celle de Jésus Christ est un effet de sa puissance. *J'ai le pouvoir*, dit-il, *de quitter la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre.* Il se glorifie aussi bien de la puissance de mourir que de celle de se ressusciter. N'est-ce pas lui qui par une seule parole faisait revivre les morts? On s'efforce en vain de tarir les grandes sources, elles coulent toujours. Et Jésus avait en lui même, dans sa divinité, la source éternelle de la vie. Frappez, déchirez ce corps, bourreaux, vous ne tarirez pas cette source; et il faudra que Jésus lui-même en arrête le cours dans l'amour qu'il a pour nous. Aussi, avant de rendre le dernier soupir, il passe en revue toutes les prophéties; et voyant qu'il ne manquait plus à leur entier accomplissement, que d'être abreuvé de fiel et de vinaigre, il demanda à boire; et quand on lui eut présenté cet amer breuvage, il remarqua que tout était consommé et rendit le dernier soupir, pour montrer à tous que *ego ponoanimam meam, nemo tollit eam à me.* Le centenier ne s'y méprit pas: voyant ce qu'il y avait de grand, de noble, de libre dans cette mort, il confessa la divinité de Jésus expirant, lui qui n'avait fait aucun cas de lui pendant sa vie. Vous dirai-je que la puissance de Jésus éclate à sa mort, remue le ciel et les éléments, renverse tout l'ordre du monde, obscurcit le soleil et la lune? Non, il y a à vous faire comprendre des vérités bien plus frappantes. La croix a dompté les démons, abattu l'orgueil des hommes, renversé leur fausse sagesse et triomphé de leur cœur. Une telle victoire est plus glorieuse que de troubler l'ordre de l'univers. Ce qui fait éclater la puissance, c'est la victoire, surtout quand on la remporte sur des ennemis superbes et audacieux. Or, sous un Dieu bon, il y a eu des rebelles, parce qu'il y a eu des ingrats. C'est l'orgueil qui les a soulevés contre le Créateur, et l'orgueil est le grand ennemi de Dieu; car les superbes veulent traiter d'égal à égal avec Dieu. L'orgueil est monté dans le ciel et a débauché des anges; et après, il est descendu sur la terre, pour y perdre l'homme par le moyen des esprits rebelles dont il avait fait des démons. Le prince d'entr'eux, voulant subjuguer l'homme, a tenté de le rendre rebelle à Dieu, afin d'en faire ensuite son propre esclave. Il lui a soufflé son orgueil; et de là l'histoire de nos malheurs. Dès lors, Satan se fait rival de Dieu et entreprend de se faire adorer par toute la terre. Il n'y réussit que trop.

Chose étrange, mais très véritable: les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle; sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Egyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre; qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux? Que non seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne serait contraint de dire en ce lieu, que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands, mais superbes esprits qui ne voulaient pas le reconnaître?

Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? quoi de plus impur que leurs profanes mystères? quoi de plus cruel que leurs jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils rassasiaient leurs fausses divinités de spectacles barbares et de sang humain? Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies, et de leur religion monstrueuse.

Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus et fugiant qui oderunt eum. Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servirez-vous? Je ne vois ni vos foudres ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire; je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines; c'est tout votre appareil de guerre; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement; et en voici la raison solide, que je vous prie, Chrétiens, de considérer. C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force: il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force: Dieu descendra contre toi, armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme; un homme sera ton Dieu; tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins; tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses

mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion ; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix, en un mot, détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus !

Sitôt qu'elle a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus ; le règne des idoles a été peu à peu ébranlé ; enfin elles ont été renversées ; et Jupiter et Mars, et Neptune, et l'Egyptien Sérapis, et tout ce qu'on adorait sur la terre, a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu Créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du Christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers.

Quoi! malgré ses miracles, Jésus, durant sa vie, n'avait qu'un petit nombre de disciples qui l'abandonnèrent au temps de sa passion ; mais dès qu'il est monté sur la croix quelle affluence de peuples accourent à lui ! Cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il y a étendu les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. *Cum exaltatus fuero, omnia traham* ; il a changé l'instrument d'un supplice infâme en une machine céleste pour enlever tous les cœurs. Voyez cette multitude qui non seulement se glorifie de porter son nom, mais encore s'empresse d'imiter ses souffrances, de sacrifier pour lui et les honneurs et la vie. On admirait chez les païens le mépris de la mort, comme une chose presque inouie. Grâce à la croix de Jésus, il est devenu commun parmi nous. Depuis la mort d'un Dieu, la mort a eu pour les Chrétiens des délices. On a vu des vieillards décrépits, de faibles enfants, des vierges timides y courir comme à un triomphe. Le monde s'est plutôt lassé de tuer que les Chrétiens de mourir. Cette héroïque constance des martyrs, a désarmé les bourreaux, dont l'aveugle fureur ne faisait qu'établir ce qu'elle pensait détruire ; et les croix, des disciples servaient, comme celle du Maître, à la conquête du monde. Les loups devenaient agneaux ; le sang des martyrs était une semence de Chrétiens. Aussi la croix étendait partout sa domination ; il fallait qu'elle règnât partout parce qu'elle était toute puissante. Aussi Barbares et Grecs, Scythes, Arabes, Indiens, forment bientôt un nouveau royaume qui a J.-C. pour Chef ; l'Evangile porte loin la croix de Jésus pour étendard. Rome, la maîtresse du monde, courbe la tête ; et bientôt elle porte plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, qu'elle ne l'a fait par ses armes. Constantin élève la croix de Jésus dans ses étendards, au-dessus des aigles romaines, et confesse ainsi qu'il lui doit toutes ses victoires avec l'empire. O Jésus, vous avez vaincu le monde *non ferro sed ligno*, selon le mot de saint Augustin. Il était digne de votre grandeur de vaincre la force par l'impuissance ; par là vous avez fait voir qu'il n'y a rien de faible en vos mains et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît d'employer. Ce n'est pas donc sans un dessein merveilleux de la Providence que la croix sainte du Sauveur a été retrouvée et exaltée, à Jérusalem, sous Constantin, au moment où le triomphe du Christianisme était complet. O paraissez maintenant, croix jusque-là cachée, paraissez, vous qui avez fait ces miracles, vous qui avez brisé les idoles, subjugué les peuples et donné la victoire aux généreux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, la gloire des Chrétiens, puisque c'est vous qui manifestez la puissance de leur Dieu ; mais vous serez aussi leur espérance ; car par vous éclate :

2107. II. *La miséricorde de Dieu*. Qui ne se tiendrait infiniment honoré d'avoir un Dieu si puissant qui met sa gloire à nous enrichir ? Et sa miséricorde ne nous presse-t-elle pas de mettre notre gloire à le louer ? Mais où éclate d'une manière plus frappante la miséricorde ? Pourquoi Jésus est-il monté sur la croix, et est-il mort sur ce bois infâme ? La justice divine était prête à précipiter dans l'abîme les hommes orgueilleux et rebelles, lorsque tout à coup notre charitable Pontife paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes ; il élève à Dieu ses mains innocentes, et ainsi pacifiant le ciel et la terre, il change une justice implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions, par un détestable marché, vendu notre corps et notre âme. Dieu par suite nous avait condamnés à leur être livrés ; mais Jésus a pris la sentence portée contre nous, et l'a attachée à la croix, afin, ô Père, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne sans le sacrifice qui nous absout. De là, notre pacte avec la mort est annulé ; le ciel qui était de fer pour nous, a commencé à répandre ses grâces, et nous a été ouvert par la croix ; véritable échelle de Jacob, à l'aide de laquelle les anges viennent à nous comme à des frères, nous apprenant à remonter par elle avec eux pour occuper les places que les démons ont laissées vides. *Si cum inimici essemus, etc.* (Voir Rom., v, 8, 9, 10 et 32.) Dans la profondeur de notre misère, ne serions-nous pas accablés de frayeur sans la croix de Jésus ? Mais mon Sauveur, tant que je pourrai embrasser votre croix, je ne perdrai pas espérance, tant que je vous verrai à la droite de votre Père portant les cicatrices de vos plaies sacrées, la terreur de votre majesté ne m'empêchera pas d'approcher de l'autel de la miséricorde, c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, car elle est *Spes unica*. O croix, où éclate à la fois la puissance et la miséricorde divine, vous avez procuré

la plus grande gloire de Dieu ; et un chrétien doit par conséquent se glorifier en vous. Mais en est-il ainsi? La croix n'est-elle pas pour quelques-uns un scandale comme elle l'a été aux païens. N'est-elle pas un scandale à ceux qui ne peuvent souffrir la pauvreté, les injures, qui courent après les plaisirs, qui fuient tout ce qu'ils voient dans la croix, où N. S. a trouvé la vie dans la mort, les richesses dans la pauvreté, les délices dans les tourments, et la gloire dans l'ignominie? Jésus Christ n'est-il pas mort en vain, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses? En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous en élevons encore dans nos cœurs, sacrifiant à l'ivrognerie, à l'impudicité, à l'avarice, à la vengeance, non des animaux égorgés mais nos esprits, nos corps qui sont les temples du Dieu vivant. Si la croix était notre gloire, nous glorifierions-nous encore dans les vanités? Et pourtant le signe du chrétien, n'est-ce pas la croix? n'est-ce pas par elle qu'on bénit l'eau qui nous baptise, le sacrifice qui nous nourrit, l'huile sainte qui nous fortifie? ne l'a-t-on pas imprimée sur vos fronts dans la confirmation, afin de les durcir contre cette fausse honte qui nous fait rougir des choses estimées basses par le monde et grandes devant la face de Dieu? Combien de fois avons-nous rougi de bien faire? Ah! certes, un chrétien n'est pas indigne des honneurs de ce monde; mais les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Point donc d'ambition pour la gloire du siècle, mais recherchons l'humilité que le monde regarde comme une niaiserie ; et qu'il soit vrai que nous nous glorifiions en la croix et non dans les biens, les plaisirs, et les honneurs du siècle présent.

XXI. — Fête du saint Rédempteur.

2168. *Redemisti nos Deo in sanguine tuo* (Apocalypse, v. 9).

L'homme avait péché et mérité par conséquent l'éternelle disgrâce de Dieu ; et dans cette disgrâce se trouvaient enveloppés tous ses descendants. Dieu aurait pu laisser l'homme livré à son infortune. Il n'avait point relevé les anges tombés, et les avait frappés aussitôt très justement de ses foudres. Plus indulgent pour l'homme qui était plus faible que les anges, il lui laissa le temps du repentir. Mais l'homme pécheur était incapable de réparer par ses propres forces la gravité de l'outrage qu'il avait fait à son Créateur. Alors le Fils de Dieu s'offrit à acquitter notre dette et à expier nos crimes ; et, comme dans sa nature divine il ne pouvait souffrir, il voulut prendre un corps et une âme comme nous, naître de la Vierge Marie, passer trente-trois ans dans le travail et la souffrance et mourir sur la croix pour notre salut. C'est par là qu'il nous a rachetés et sauvés. Etudions : I les circonstances de ce mystère et II les conséquences qui en découlent pour nous.

2169. I. *Circonstances.* 1° *Quis?* Qui a souffert pour nous? C'est le Fils de Dieu, égal à son Père, la seconde personne de la Trinité, la splendeur de la gloire éternelle, celui par qui tout a été fait et qui porte tout par la force de sa parole. Du ciel, il a abaissé sur nous un regard de miséricorde, et, touché de nos malheurs, lui qui était impassible, a voulu souffrir ; éternel, il a voulu naître et mourir dans le temps ; immense, il a voulu se faire petit ; infiniment grand, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'esclave.

2° *Pro quibus?* Pour l'homme. *Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum?* Un peu de poussière et de cendre, un néant rebelle digne de tous les coups de la justice, qui peut-être ne payera que par l'ingratitude les bienfaits reçus... Et c'est lui que vous êtes venu sauver.

3° *Cur?* Quel intérêt avait-il à se dévouer ainsi? Aucun. Il était infiniment heureux et glorieux avant notre existence, notre bonheur ne pouvait rien ajouter à sa félicité ni à sa gloire ; et notre malheur n'y pouvait rien retrancher. C'est son amour seul qui l'a inspiré. Nous ne l'aimions pas et il nous a aimés : nous le fuyions et il nous a poursuivis. *Per viscera misericordiæ Dei nostri visitavit nos. Sic Deus dilexit mundum. Cum adhuc peccatores essemus. In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans tui. Nos ergo diligamus.*

4° *Quomodo?* Il lui eût suffi d'un soupir, d'une larme, d'une prière pour nous sauver, chacun de ses actes ayant un prix infini ; mais, pour nous faire mieux comprendre les droits de la justice divine, l'énormité du péché, le prix de nos âmes, *redemisti nos Deo in sanguine tuo.* Nous lui avons coûté des souffrances telles que leur seule vue accablait son âme au jardin des oliviers, et qu'au spectacle de ses douleurs les rochers se fendirent. Nous

lui avons coûté la flagellation, le couronnement d'épines, les crachats, les soufflets, le crucifiement. Regarde, mon pauvre pécheur, Jésus en croix. C'est ton Dieu. Vois à quel état il s'est réduit. Voilà ton œuvre. C'est ainsi qu'il expie ton orgueil, tes sensualités. N'auras-tu pas une larme de compassion sur ton Sauveur qui t'a aimé jusqu'à l'excès, et ne tireras-tu pas

2170. II. *Les conséquences* qui découlent pour toi de ce mystère ? 1° *Effets de la Rédemption.* Par ses maux il nous a acquis tous les biens ; par ses souffrances il nous a mérité la béatitude ; par ses chaînes il nous a affranchis de l'esclavage du démon ; par la sentence de mort qu'il a subie, il a levé la sentence de malédiction portée contre nous et l'a clouée à sa croix. Par sa mort il nous a rendu la vie de l'âme, prélude de la vie éternelle. De là 2° *Quelles obligations découlent pour nous ?* 1) *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum ut* (*a*) *peccatis mortui.* Qui de nous voudrait poser encore la cause de ses souffrances ? n'est-ce pas assez qu'il ait souffert une fois de si cruelles douleurs ? Voudrions-nous le crucifier de nouveau ? Voudrions-nous rendre son sang inutile ? donc *peccatis mortui.* (*b*) *Justitiæ vivamus.* 2) *Empti estis pretio magno. Non estis vestri.* Nous sommes d'autant plus à lui, avec tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, qu'il nous a payés plus cher. Mais ce qu'il demande surtout c'est notre cœur. *Præbe, fili mi, cor tuum.* Quelle injustice de garder ce cœur pour notre égoïsme ou de le donner aux créatures ou au démon ! *Christus mortuus est et resurrexit, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed pro eo qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.*

XXII. — Dédicace des églises (1).

2171 *Templum Dei sanctum : Le temple de Dieu est saint.* Dans la solennité de la Dédicace demandons-nous : (2)

I. *Qu'est-ce que l'église où nous nous réunissons pour prier ? C'est* 1° *la maison de Dieu.* Dieu étant partout, tout l'univers est un temple où la créature intelligente peut l'adorer. Le ciel est son temple, la terre l'est également. Toutefois, il est certains lieux où il se plaît à se manifester plus clairement à l'homme et à recevoir de lui des hommages. Le patriarche Jacob se trouvant à Béthel, le Seigneur lui apparut en songe et lui promit la bénédiction pour toute sa race. Et Jacob se réveillant s'écria : *Vraiment le Seigneur est dans ce lieu. Que ce lieu est terrible, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel !* (Gen., xxviii, 16). Quand Dieu eut retiré son peuple de la terre d'Égypte, il se fit bâtir un tabernacle où il résidait, et Moïse dit : Il n'est point de nation, si grande soit-elle, qui ait des dieux qui s'approchent d'elle, comme notre Dieu qui est toujours avec nous.

Plus tard Salomon ayant élevé un temple splendide, une des merveilles du monde, la majesté du Seigneur remplit cette maison, et tout le peuple se prosternant contre terre se mit à l'adorer (II Paral., vii, 1). Pourtant Béthel, le tabernacle, le temple de Salomon, n'étaient que des figures de nos églises où Jésus-Christ le Fils de Dieu réside vraiment, comme dans le ciel à la droite de son Père, en corps et en âme et en divinité. Il est là comme à Bethléem, comme à Nazareth, comme au Calvaire. L'église est donc la maison de Dieu (3).

2° *C'est aussi le trône de la grâce et de la miséricorde.* Après que Salomon eut célébré la dédicace du temple de Jérusalem, le Seigneur lui

(1) Ce sujet peut être traité le jour de la fête de la dédicace, ou le jour de la bénédiction d'une église ou d'une chapelle.

(2) A la bénédiction ou à la consécration d'une église, on pourrait rappeler l'enthousiasme du peuple d'Israël à la dédicace du temple reconstruit par Esdras, après les septante ans de captivité. C'étaient des larmes de joie, des transports d'allégresse, des hymnes sacrées, une piété ardente.

(3) Quand Clovis, prêt à recevoir le baptême, entra dans la cathédrale de Reims embaumée de parfums et éclairée de mille cierges, à la vue des cérémonies, en entendant les chants des psaumes, il demanda à saint Rémi qui le conduisait par la main, si c'était là le royaume de Dieu dont il lui avait parlé. L'évêque lui répondit que c'en était seulement la porte.

apparut et lui dit : *Mes yeux seront fixés et mes oreilles seront ouvertes sur celui qui me priera dans ce lieu. Si j'envoie la sécheresse, les sauterelles, la peste, et que mon peuple se convertissant me prie, du ciel je l'exaucerai* (II Paral., vii, 13, 14). Ce que Dieu promit d'accorder à son peuple qui l'invoquait dans son temple, n'est que l'ombre des bienfaits que nous recevons dans nos églises. Le baptême, la parole de Dieu, la confession, la communion, la messe, quelles grâces ! Que de lumières, que de consolations nous avons emportées du saint lieu ! Dès lors, il est facile de comprendre

2172. II. *Quels sont nos devoirs envers l'église.* 1° Puisque c'est la maison de Dieu, nous lui devons *le respect.* Le Seigneur avait dit dans l'ancienne Loi : *Tremblez en approchant de mon sanctuaire.* On sait le châtiment d'Osa et des Bethsamites ; ils furent frappés de mort, le premier pour avoir porté la main sur l'arche sainte, les seconds pour l'avoir regardée d'une manière indiscrète. Notre-Seigneur s'arma du fouet pour chasser les vendeurs du temple. S'il en était ainsi de l'ancien temple, quelle ne doit pas être notre vénération pour nos églises, où saint Jean Chrysostome voyait les anges prosternés ? On sait que certaines fautes commises dans l'église seraient des sacrilèges.

1) Donc *vénération extérieure.* Les musulmans n'entrent dans leurs mosquées qu'en se prosternant ; les femmes n'y vont que voilées. L'empereur Théodose le Jeune déclare lui-même qu'en entrant dans l'église les monarques déposaient leurs armes et leur diadème. Saint Ambroise parle d'un page d'Alexandre le Grand, qui, dans le temple des faux dieux, tenant une torche, la laissa lui brûler la main plutôt que de troubler les cérémonies païennes. Donc respect dans la tenue, silence, modestie des yeux (1).

2) *Respect intérieur*, adoration, humilité, contrition, à l'exemple du publicain. Tertullien rapporte que les premiers chrétiens se tenaient dans l'église comme les anges au ciel. Si l'un s'oubliait à dire une parole, l'autre se tournait vers lui en mettant le doigt sur ses lèvres, et disait à voix basse : *Dominus videt, Dominus reddit* : Le Seigneur voit.

2° Puisque c'est le trône de la grâce, nous lui devons *l'amour,* qui comprend : 1) *le zèle à l'embellir. J'ai été dévoré du zèle de votre maison,* disait David. Pendant que le riche habite dans une maison somptueuse, voudrait-il que celle de son Dieu fût délabrée ? Heureux ceux qui mettent leur soin à parer les autels ! Dieu leur prépare une belle place dans le ciel (2).

2) *L'empressement à y venir.* Les palais des rois sont remplis de courtisans ; les grands du monde reçoivent de nombreuses visites ; les amis voient venir à eux leurs amis ; votre maison seule restera-t-elle déserte, ô Roi des rois, ô le plus fidèle et le plus généreux des amis ? *Le passereau a son toit,*

(1) Un jour, le prince de Conti vint à l'office de Saint-Sulpice. L'affluence des fidèles avait empêché de le recevoir avec la distinction due à son rang. Il se trouva par hasard à côté d'un séminariste. Profitant de cette rencontre, il fit au jeune lévite cette question : « Monsieur l'abbé, faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on vous apprend au Séminaire. » Le séminariste ne répondit rien. Croyant n'avoir pas été entendu, le prince réitéra sa demande. Mais elle n'eut pas un meilleur succès. Il insista une troisième fois. « Monseigneur, répondit le séminariste, on nous apprend à garder le silence à l'église. — Je vous suis très reconnaissant de cet avis, monsieur l'abbé, reprit son noble interlocuteur, et je tâcherai de le mettre désormais en pratique. »

(2) (*a*) Au xiie siècle s'établit la confrérie des constructeurs d'églises. Ceux qui en faisaient partie (et parmi eux il y avait des nobles et des hommes de toutes les conditions), quittaient tout pour se livrer en silence aux plus rudes travaux de construction. Ils s'attelaient eux-mêmes aux chars qui transportaient les matériaux, ils ne rompaient le silence que pour confesser publiquement leurs péchés et chanter des cantiques. C'est ainsi que furent bâties les églises de Chartres et la plupart de celles de Normandie.

(*d*) Un vieillard chinois vint un jour trouver un missionnaire et le pria de faire bâtir une église dans son village. Le Père lui dit qu'il n'avait pas les fonds nécessaires. « Je vous aiderai, dit le vieillard. — Mais il faudrait au moins deux mille écus, reprit le prêtre qui, le voyant mis très pauvrement, comptait peu sur sa générosité. — Je les ai à votre disposition. — Comment cela ? — Je pense au besoin que nous avons d'église depuis quarante ans, et depuis lors, me retranchant tout ce qui n'était pas nécessaire pour la nourriture et le vêtement, j'ai mis de côté cette somme. »

la tourterelle son nid, mon âme a vos autels, ô Seigneur, mon roi et mon Dieu! L'oiseau aime à venir là où il est éclos ; quel est l'homme qui n'aime pas à revoir la maison où il est né, où il a entendu les premières paroles de sa mère, le foyer où il s'est assis, la table où il a pris ses repas ? L'église est tout cela pour le chrétien. Les Israélites en captivité fléchissaient les genoux trois fois par jour du coté du temple : nous ne nous tournerions jamais avec amour vers le clocher ? A d'autres les théâtres, à moi l'église. Donc je ferai souvent ma visite au Saint Sacrement. *(Voir la note (3) (j) du n° 1195).*

3° *La ferveur à y prier. Quiconque m'offrira sa prière dans ce lieu, je l'exaucerai,* dit le Seigneur à Salomon. Profitons donc du temps que nous sommes à l'église. C'est le plus précieux de notre vie, malheur à qui le perd ! Nous avons tous des grâces à obtenir pour nous : grâces temporelles, grâces spirituelles, et pour les autres aussi : vivants ou morts. *A cause de l'étendue de votre miséricorde j'entrerai dans votre maison, ô mon Dieu, je vous adorerai avec crainte!* Ces paroles de David résument tous nos sentiments et nos résolutions. Crainte salutaire, confiance et amour pour nos églises.

2173. **Autre plan sur le même sujet.** — *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* L'église nous est chère, ô Dieu des vertus, parce que c'est là que vous ornez nos âmes des vertus les plus précieuses. En effet votre saint temple est :

I. *L'école de la foi,* c'est là, en effet, que l'enfant reçoit par le baptême la disposition à la foi, qu'on appelle foi infuse ; c'est de la chaire de vérité, que la lumière divine éclaire son intelligence qui commence à se développer, et la fortifie contre les erreurs et le mensonge.

II. *L'appui de notre espérance.* En effet, deux choses ravissent à l'homme cette vertu : le péché et le malheur; et c'est dans l'église qu'il trouve un remède 1° *au peché.* Que de larmes de désespoir se sont converties en larmes de bonheur, que de blessures ont été fermées au tribunal de la réconciliation ! 2° *au malheur.* Bornons-nous à dire de la seule perte des parents, qui est la plus sensible, ce qu'on pourrait appliquer à plus forte raison à toutes les autres. Quand les consolations du monde nous étourdissent au lieu de nous guérir, l'Église seule peut mêler l'espérance à nos larmes. *Scio quod Redemptor meus vivit et in carne mea videbo Deum meum. Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

III. *Le sanctuaire de la charité.* 1° *De Dieu pour les hommes.* L'Eucharistie est le chef-d'œuvre des merveilles que Dieu a opérées en notre faveur. *Memoriam fecit,* etc. C'est là qu'il nous accueille et nous adopte à l'entrée de la vie, qu'il nous reçoit entre ses bras, quand, pauvres prodigues, nous l'avons abandonné. C'est de là qu'il bénit nos alliances, nos entreprises ; c'est là encore qu'il nous recevra à l'heure de la mort et qu'il donnera à nos cendres sa dernière bénédiction. 2° *Des hommes pour Dieu.* N'est-ce pas à l'église, en un jour de première communion surtout, que nous avons éprouvé les douceurs de l'amour divin ? Donc aimons l'église, venons-y souvent, etc.

2174. **Autre plan** *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.* Les rois ont des palais où ils habitent, ils n'ont point de temples. Dieu en a ; c'est son droit ; et il en a partout ; car partout ses créatures doivent l'adorer ; or, *Templum Dei sanctum est : quod estis vos.*

I. *Templum Dei sanctum est.* Le Temple, c'est la maison du Seigneur ; or le Seigneur c'est la pureté, la sainteté. Il ne peut voir le mal, ni habiter là où il y a souillure.

Aussi : 1° Le ciel est saint. *Nihil inquinatum in eam incurrit* (SAP. VII, 25). *Hi qui amicti stolis albis,* voilà ses habitants.

2° La terre est aussi son temple, et partout on l'y loue ; et s'il s'y commet des crimes, Dieu a soin de la laver. Il l'a lavé d'abord par les eaux du déluge, puis d'une manière plus efficace par le sang de Notre-Seigneur. *Sanguinem aspersionem melius loquentem quam Abel.* Et tous les jours ce sang coule sur nos autels au Saint Sacrifice ; à ce sang se mêlent les larmes des élus pour purifier la terre.

3° L'Église catholique est le temple de Dieu, et elle est sainte dans sa

doctrine, dans sa morale, dans ses sacrements qui lavent les consciences, sainte dans ses membres qui sont au Ciel et dans un grand nombre de ceux qui sont sur la terre : les bons prêtres, les religieux, les vierges, toutes les âmes ferventes.

4° Nos églises sont saintes. Elles ont été bénites ou consacrées par les prières de l'Eglise qui en ont banni le démon. Une profanation commise dans le Saint Lieu tient de la nature d'un sacrilège. La sainteté du Dieu qui y réside nous commande le respect et la sainteté.

2175. II. *Quod estis vos. Vos estis templum Dei vivi, et Spiritus Dei habitat in vobis.* Vous êtes les membres de Jésus-Christ, lavés par le baptême, consacrés par la Confirmation. Jésus-Christ a résidé en vous, non seulement par sa grâce, mais réellement par la communion. Votre âme, c'est une église, un tabernacle, un ciboire, c'est le ciel : *cœlum est anima justi.* Donc *templum Dei sanctum est.* Notre corps doit être saint, notre esprit, notre cœur doivent être purs. Donc : 1° Bannissons-en le péché mortel qui les profanerait et chasserait Dieu de la demeure où il se plaît à habiter. 2° *Nolite contristare Spiritum.* Donc pas de fautes légères délibérées. 3° Dans un temple il faut garder le silence. Soyons recueillis au-dedans de nous afin d'entendre la voix de la grâce. 4° Dans un temple il faut prier, retirons-nous dans le sanctuaire de notre cœur et *clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito.*

Consultons le Saint-Esprit qui habite en nous. Que dirait-on du fils d'un avocat célèbre qui habite avec son père, s'il entreprenait des procès sans le consulter ? du fils d'un médecin distingué qui irait chez un pharmacien faire provision de remèdes pour se guérir sans l'avis de son père ?

O Dieu, qui partout recevez des hommages de vos créatures, au ciel, sur la terre, recevez ceux que je ne cesserai de vous offrir dans mon cœur. *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate ; nam pater tales quærit qui adorent eum.* Je vous honorerai par la pureté de mon âme, que je respecterai comme un sanctuaire, et de là je ferai monter vers vous, dans le silence, l'encens de la prière et de l'amour.

Autre plan. Voir aux Dominicales : n° 1852, le plan de saint Léonard sur les *Irrévérences dans le Saint Lieu.*

CHAPITRE II

FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

2176. **Le culte de Marie.** Nous avons déjà parlé, au n° 1368 et suivants, de la dévotion à Marie en général ; mais avant d'entrer dans le détail de ses fêtes, il nous semble bon, de reproduire ici quelques-unes des belles pages de M. le Chanoine Boher, sur le culte de Marie et son efficacité sur la dévotion, et en particulier sur la femme et la Vierge chrétiennes.

La dévotion à Marie répand sur l'ensemble du culte catholique je ne sais quelle poésie pleine de fraîcheur et de suavité. La Vierge a des attraits qui nous ravissent. Les cœurs à l'envie courent vers elle, attirés par l'odeur de ses parfums. Son regard a pour l'âme la vivifiante douceur du rayon printanier. Des mystiques fleurs naissent de partout sous son sourire. L'Eternel pour son Immaculée fondit ensemble les plus pures couleurs de la terre et du ciel. Contemplez la : en elle, non seulement toutes les vertus qu'on pourrait rêver pour une créature, tous les mérites dont l'imagination voudrait couronner un front mortel, mais aussi des privilèges d'ordre divin, dont on n'aurait jamais cru un être humain susceptible ; des dignités qui par elles-mêmes se repoussent et s'excluent et qui semblent défier pour leur conciliation la toute puissance même de Dieu : Virginité féconde, maternité divine, ineffables mystères, portés par une humilité prodigieuse presque à l'égal des mystères eux-mêmes.

Cette figure de Marie, s'interposant en médiatrice entre le ciel et nous, d'un côté avec la toute puissance de Mère de Dieu, de l'autre avec toute la tendresse de Mère des hommes, est bien ce qui peut se concevoir de plus gracieux, de plus ravissant, en un mot de plus poétique. Et la poésie qui naît sous son inspiration, embrasse tous les genres, revêt tous les caractères, parce que, par les perfections de sa vertu, par les évènements de sa vie, par les divers aspects de sa destinée, la Vierge correspond à tout ce qu'il peut y avoir de pur, de noble, de magnanime dans un cœur, de joies ou de tristesses dans une âme, de situations et d'épreuves dans une existence.

Aussi, dès que toute idolâtrie abattue et balayée, la Vierge put, sans injurieuse assimilation avec d'imaginaires et peu chastes déesses, faire dans l'Eglise sa radieuse manifestation, nous la voyons exercer soudain et de toutes parts l'attraction la plus irrésistible.

Le cours des siècles, loin d'affaiblir ces sentiments ne fit qu'en fortifier l'essor. Reine incontestée des cœurs, la Vierge vit tomber à ses pieds tous les sexes, toutes les conditions, tous les âges ; esprits ingénus, penseurs profonds, génies sublimes, tous heureux de se ranger sous son étendard.

Si pour le commun des fidèles, ce fut assez de lui offrir en tête à tête, d'humbles prières, et des vœux discrets, tout ce qui se sentit un souffle d'inspiration, tout ce qui sut tenir un luth, une lyre, un pinceau, voulut la chanter, célébrer ses louanges, faire revivre sa beauté. Quels flots de poésie ont été partout, sans discontinuer, répandus en son honneur!

Partout la dévotion a voulu retrouver son image, non seulement dans le lieu saint, en face de celle du Christ, mais dans les champs, sur les chemins, sur les hauts lieux, pour l'apercevoir de plus loin, dans les sites solitaires et recueillis, pour s'y trouver auprès d'elle, plus libre dans ses épanchements. Les fêtes joyeuses n'ont cessé de se multiplier pour sa glorification. Sauf l'encens qui ne s'adresse qu'à Dieu, fleurs, arômes, parfums, trésors de la nature et de l'art, tout lui a été offert avec une inépuisable largesse.

2177. Il est dans l'année un mois magnifique entre tous, où tout sourit, où tout chante dans la nature ; où la terre entière n'est qu'un immense autel tapissé de verdure, chargé de fleurs et de parfums ; qu'en fera la piété chrétienne ? Elle le consacrera à la Reine des cœurs ; ce sera le mois de Marie! Pour les cœurs ouverts à ses attraits, elle n'est ni vide, ni stérile cette poésie qui éclate dans le culte de la Mère de Dieu, Marie leur verse autant de joie et de bonheur qu'elle en reçoit de louange et de gloire. Nul n'approche avec amour de l'Immaculée sans ressentir les salutaires effets de sa maternelle bonté. Si l'enfant goûte des charmes à s'abriter sous son manteau, le vieillard incline volontiers devant elle la couronne de ses blancs cheveux, et se sent à ses pieds redevenir enfant, quand il lui donne le nom de Mère. Si la vierge craintive l'invoque comme la sauvegarde de sa vertu, le héros chrétien n'hésite pas à lui demander protection pour sa valeur, fier et heureux de lui offrir plus tard l'hommage de ses trophées. Les grâces personnelles découlant de la dévotion à Marie n'admettent pas d'exclusions ; l'homme y prend sa part aussi bien que la femme. Mais au point de vue collectif et général, la femme y recueille des avantages précieux qui embrassent tout le sexe et n'appartiennent qu'à lui.

Quel fut l'état d'oppression et d'avilissement de la femme avant Jésus-Christ sous le despotisme brutal du sexe fort, quel il continue d'être encore chez les peuples que n'a pas régénérés l'esprit chrétien, qui ne le sait et qu'est-il besoin de le décrire ? Sous le règne du Christ, une telle dégradation, de pareils outrages à la faiblesse du sexe gracieux cessent d'être possibles.

2178. Traitée par Dieu même avec tant de ménagements et d'égards, conviée à coopérer avec l'Eternel à l'œuvre de l'Incarnation du Verbe, et, avec le Verbe fait chair, à l'œuvre de la Rédemption du monde, la femme peut-elle subir encore de la part du sexe oppresseur de si dégradantes ignominies ? Par Marie, la femme a couronné la Création, en posant à son faîte un Dieu. Ce même Dieu, elle le donne au monde pour sa rédemption, mêlant ses larmes au sang divin et partageant avec le Sauveur les honneurs de son martyre.

Dans la Création, l'homme en Adam fournit seul, il est vrai, sous la main de Dieu, la première Eve. Mais comme la femme en Marie prend dans l'Incarnation sa sublime revanche! Nouvelle Eve, elle donne, seule à son tour, la substance du nouvel Adam, et le nouvel Adam est plus qu'un homme, c'est l'Homme-Dieu ! Comment l'homme prétendrait-il rester encore l'oppresseur, le tyran de la femme, la tenir sous ses talons plongée dans la fange, lorsqu'il voit à quelle sublimité Dieu l'élève, par quels liens il se l'attache, de quel honneur il la revêt, de quelle majesté il la couronne ? Des traitements si délicats et si glorieux de la part de Dieu devaient modifier du tout au tout les traitements de l'homme.

Dans les mystères chrétiens, la femme apprend à se connaître et à se ressaisir. Elle recouvre en Marie l'estime d'elle-même, le sentiment de sa dignité, la conscience de sa belle et bienfaisante mission. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que, Vierge toujours et toujours Immaculée, Marie fût tour à tour Epouse inviolable, Mère divine, Veuve désolée, Martyre incomparable, offrant au ciel, en sacrifice rédempteur, le fruit divin de ses entrailles ; qu'elle personnifiât ainsi, dans toutes les phases qu'elle peut avoir à traverser, la destinée de la femme ? Sinon, pour en relever l'honneur et pour en glorifier tous les états. Dans tous les états, en effet, elle portera désormais la conscience de sa dignité reconquise. Marie est son idéal, et dans tous les états, sa grande ambition sera d'imiter de son mieux les perfections de son modèle.

Rendue à la libre expansion de son âme, elle révèlera des énergies et des richesses morales qu'on ne pouvait s'attendre à trouver dans un sexe plongé depuis des siècles dans l'impuissance et l'avilissement.

Fille, elle a grandi sous le regard charmé des auteurs de ses jours, comme une plante

bénie du ciel, dont nul souffle n'a terni la fleur, et qui embaume du parfum de sa pureté l'enceinte du foyer domestique ; et maintenant, sur l'autel où se consacre l'union qui doit changer son nom comme sa destinée, elle porte dans un cœur plein d'innocence les gages du plus heureux avenir, si toutefois le culte jaloux de la pudicité ne l'a point déterminée à chercher plus haut que la terre le maître de ses amours, préludant ici-bas à la vie des anges. Souvent même (phénomène vraiment surhumain !) souvent même on la verra tremblante devant la moindre menace à sa pudeur, mais héroïque devant la mort, réunir dans la même main, avec le lis de la Virginité, la noble palme du martyre. Épouse et mère, elle saura puiser dans la profondeur de sa foi tout ce que peut exiger de patiente douceur, de courageuse abnégation, d'affectueux dévouement, le bonheur de celui dont elle a consenti à partager le sort, tout ce que peuvent réclamer de laborieuse et délicate culture les tendres rejetons que la bénédiction du ciel fait grandir autour d'elle, et qu'elle tient à cœur de présenter avec confiance aux regards de Dieu, avec un saint orgueil à l'estime des hommes.

2179. Il lui arrivera peut-être de voir ces beaux rejetons fauchés dans leur fleur autour de la souche ; alors, et dans une épreuve si cruelle, qui soutiendra son cœur brisé ? Le Calvaire apparaît à ses yeux avec ses infinies désolations. C'est un divin Fils, Celui qui meurt, criblé de blessures, labouré de plaies sur cette croix ; et sa Mère, celle qui debout devant lui, suit en silence son agonie. Quel courage ! Quelle résignation ! Quel modèle ! Qu'elle est majestueuse et magnanime la Vierge du Golgotha ! Comme elle porte sans faiblesse le poids de son immense douleur ! Ses larmes, chacun a pu les voir couler, mais sa plainte qui l'a entendue ?... La femme chrétienne par ce relèvement, exerça sur le sexe viril une féconde et moralisatrice influence : la vertu a son aimable contagion. Dès qu'elle eut sa place légitime dans les affections et la confiance de l'époux, dès que, sans frayeur, elle put épancher librement autour d'elle tout ce que Dieu a mis dans son cœur de grâce persuasive, de puissants et pudiques attraits, elle devint l'ange de la famille, l'astre du foyer domestique, au doux et tendre rayonnement. Sans choc et sans combat, elle arrivait, par l'éloquence de ses vertus, à dompter, à assouplir, dans le sexe fort, la rudesse orgueilleuse et brutale dont un despotisme tant de fois séculaire lui avait fait comme une seconde et peu traitable nature.

Mieux éclairé sur l'étendue et les attributions de son pouvoir, l'homme se rangea. Il se souvint que la femme lui fut donnée, non pour esclave, mais pour compagne ; que, prise de la région voisine de son cœur, c'est dans ce cœur qu'elle a sa place, qu'elle possède tous droits à son amour et ne saurait porter plus loin le joug de sa tyrannie et la honte de ses mépris. Complément gracieux de son être, chair de sa chair, ne mérite-t-elle pas tout le respect qu'il peut avoir pour lui-même, et, à raison de sa faiblesse, des égards encore plus délicats ? L'homme replia donc, pour le renfermer dans de justes et sages limites, l'exercice de son autorité. Il comprit que, si la force lui avait été donnée, c'était pour protéger, non pour asservir, pour sauvegarder la vertu, non pour la corrompre. Le premier, du reste, il fut récompensé de cet heureux changement, et put se convaincre qu'en abolissant des traitements abusifs, il ne faisait vraiment pas un sacrifice ; car tout ce qu'il abandonnait en despotisme et en violence, la femme le lui rendait bien en tendresse pure, en libre mais inébranlable fidélité. Il s'interdisait d'ignobles et grossières jouissances, mais il en trouvait une ample et précieuse compensation dans les douceurs d'une paix sereine, dans les pures joies de la conscience et dans la parfaite union des cœurs.

Le lien conjugal, n'empruntant plus rien à la violence pour la formation de ses nœuds, n'en devint que plus fort en devenant plus doux. Il prenait sa vigueur dans sa souplesse. Vigilante modératrice des sens, la modestie chrétienne, en proscrivant les excès, conjurait les orages, et rendait chère à des cœurs restés toujours dignes l'indissolubilité de leur union. Ainsi se prolongeaient bien avant dans la vie les joies avouables des premiers jours. Les vertueux et chastes amours ne connaissaient pas de vieillesse.

C'est donc sur la base de l'estime et du respect rendus à la femme que l'Evangile est venu rasseoir l'union familiale. C'est parce que l'épouse y a repris sa légitime influence sur le cœur de l'époux, la mère son tendre empire sur le cœur des enfants et sa grande part dans la formation de leur âme, que la famille chrétienne a révélé dès ses premiers pas, cette beauté morale, qu'on peut lui envier, mais qui ne souffre point de comparaison, et qu'on ne rencontre nulle part en dehors d'elle.

2180. Quand les sentiments qui lui servent de support vinrent à se propager, à se généraliser dans le monde, de manière à pénétrer l'ordre social et à régénérer l'esprit public, alors on vit éclater (miraculeuse floraison !) cette incomparable civilisation chrétienne, dont le respect pour le sexe fragile fut comme la suprême loi, et qui dut à cette déférence, à ces égards presque religieux, dont elle sut, à tous les âges et dans toutes les conditons, entourer la femme, la douce aisance de ses rapports, la gracieuse aménité de ses mœurs, le caractère généreux et chevaleresque de ses institutions.

2181. Que, dans sa dévotion à Marie, la vierge chrétienne ait puisé l'énergie protectrice de son intégrité, comme aussi, l'heure venue, un puissant secours pour l'accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère ; que même souvent, pour plus de sécurité, elle ait voulu mettre entre le monde et sa vertu la grille du cloître, on n'a nulle peine à le concevoir.

Ce qu'on aurait moins facilement prévu, ce qu'on aurait pu même croire impossible, parce que sa délicatesse, sa conscience et ses vœux semblent y répugner, et que d'ailleurs rien de pareil ne s'est jamais lu dans l'histoire, c'est que, toujours également circonspecte et saintement ombrageuse en tout ce qui a trait à la garde de sa pudeur, inébranlable dans la fidélité à ses serments de fiancée du Christ, elle n'ait pas craint, sortant de sa retraite, de reporter au milieu de nous le lis de sa pureté, de se remettre en contact avec ce monde qui lui avait semblé si dangereux pour elle, et dont elle avait été si heureuse de sortir. Ah ! si l'amour de Dieu l'en retira, l'amour du prochain l'y ramène. Le culte de la pudicité lui conseilla la fuite ; elle revient conduite par la charité. Forte de la protection de Celui à qui elle s'est consacrée, elle vient dire à ce monde dont elle a su rompre les liens : Si je t'ai dérobé mon cœur pour le donner à meilleur Maître, je ne te suis pas devenue étrangère. Tes pompes, tes joies, tes plaisirs, je les dédaigne ; mais tes malheurs, tes misères, j'y compatis. Tes malades, tes pauvres, tes délaissés, confie-les moi, ce seront mes enfants ; j'aurai pour eux un cœur de mère, et si je ne puis entièrement guérir leurs maux, je saurai du moins en émousser la douleur, en adoucir l'amertume. La retraite, le recueillement, la prière qui approvisionnent la vertu, les œuvres de charité qui la dépensent, ne sont-ils pas les deux coefficients de la véritable piété ?

La Mère du Christ ne fut ni toujours solitaire, ni toujours contemplative. Coopératrice généreuse, elle seconda son Fils divin dans l'œuvre du salut universel, et le Calvaire dut trembler sur ses fondements à voir leurs cœurs si puissamment unis, dans les larmes et le sang, pour la consommation d'un même sacrifice.

La Vierge s'en souvient. L'Eglise n'est-elle pas le Christ continué, le Christ mystique, poursuivant toujours à travers les temps sa mission de Rédempteur ? Le monde n'est-il pas pour lui un calvaire où s'accomplit sans discontinuer le mystère de ses douleurs ?

A l'exemple de Marie son modèle, la vierge chrétienne veut être près de lui, concourir à son œuvre, avoir part à ses travaux, à ses souffrances, aux fruits de son immolation. Ne sait-elle pas d'ailleurs que le Christ a voulu se créer avec les pauvres, les faibles, et les petits, la solidarité la plus inviolable ? Elle entrera donc avec toute l'ardeur de son âme, dans l'ordonnance de cette divine solidarité. Les malheureux, les affligés, membres souffrants de Jésus-Christ, seront les privilégiés de sa maternelle sollicitude. Pour eux, elle prendra dans le monde un rôle actif, laborieux et public ; elle s'arrogera un ministère d'affectueuse compatissance, d'infatigable charité, fécond en œuvres d'assistance matérielle, mais surtout de préservation ou de rénovation morale.

Isolée, son action serait peu féconde, la puissance est dans l'union. Elle recherchera donc la collectivité ; elle formera des groupements et deviendra légion ou phalange. Des sociétés, familles ou congrégations religieuses naîtront partout sous le souffle inspirateur de Marie et marcheront sous sa bannière dans une aimante et pacifique croisade pour le soulagement et le salut des malheureux.

De ces familles ou congrégations qui pourrait nous en dire le nombre ? L'Eglise pour les produire, est douée d'une inépuisable fécondité. Elles sont un des plus beaux ornements de sa parure, et dans son ciel semé de tant d'étoiles de grandeur et d'éclat variés, elles constituent de bien gracieuses et magnifiques constellations. S'inspirant toutes d'un même zèle, obéissant toutes au même amour, auquel chacune dans sa manifestation donne son caractère particulier, sa couleur, ou sa nuance, elles réalisent délicieusement la variété dans l'unité.

Quel ravissant spectacle que celui de cette innombrable armée de cœurs purs, d'âmes virginales qui s'élancent chaque jour, chastes et douces amazones, pour combattre le mal sous toutes formes et arracher les âmes au péril, au malheur et à la perdition !

Ce qui doit surtout étonner dans le rajeunissement quotidien de cette armée salutaire, c'est que tout semble conjuré pour en vider les cadres et pour en empêcher le recrutement, c'est que les âmes vaillantes qui viennent y prendre rang n'ont pas eu seulement à étouffer leurs passions, à subjuguer leur nature, mais la plupart peut être, à engager au sein du foyer des luttes terribles, à vaincre des résistances opiniâtres, ou à s'arracher des bras des parents mal inspirés comme le passereau qui s'échappe du filet de l'oiseleur. Bien grande est l'ambition de ces familles religieuses. Elles n'aspirent à rien moins, dirait-on, qu'à l'accaparement et au monopole de toutes les misères et de toutes les infirmités. Elles se plient à toutes les exigences du malheur. Dieu leur donne la perspicacité du regard pour découvrir tout nouveau besoin et les saintes industries de la charité pour y subvenir. Rien n'échappe au rayonnement de leur zèle et de leur générosité. Vieillards délaissés, enfants sans mère, cœurs flétris, vertus échouées, malades de l'âme et malades de corps, ulcères physiques et moraux, détresses cachées, désespoirs secrets, tout rentrera dans leur ressort. Qu'ils soient isolés ou réunis, qu'ils aillent s'entasser dans ces asiles dolents que Bossuet appelait le rendez-vous de toutes les douleurs, les membres souffrants de Jésus-Christ verront toujours à leur chevet ces compatissantes émissaires de la divine charité. Sur les champs de bataille, au milieu du sang et du carnage, elles apparaîtront encore comme des anges de paix, et les blessés, les mourants sentiront la caressante douceur de leur main, entendront la consolation de leur parole. Chose plus étonnante encore ! Comme si ce n'était pas assez pour la vierge chrétienne de remplir parmi nous ce beau ministère de la charité, la voilà qui veut

s'associer encore aux travaux lointains de l'apostolat, et, pleine de courage, auxiliaire d'inestimable valeur, elle s'en va, n'importe dans quelle région, si meurtrier qu'en soit le climat, porter son concours à l'œuvre du missionnaire.

2182. Ainsi retrempée dans la grâce du Christ, la famille, en pénétrant de son souffle l'esprit public, régénéra la société tout entière et porta le niveau moral des peuples à une hauteur inconnue jusque-là.

La dévotion à Marie peut, à bon droit, revendiquer sa bien large part dans la merveille de cette régénération ; mais elle ne devint, après l'adoration donnée au Christ, la plus grande puissance civilisatrice, que parce qu'elle est la plus féconde source de vertu.

Les vertus de toute sorte éclosent, en effet, çà et là, comme en un printemps perpétuel, dans les jardins de Marie, et toutes plaisent à son cœur. Mais il en est une qui est plus particulièrement sa fleur bien-aimée et sur qui elle repose ses plus tendres et plus compatissants regards : c'est le lis de la pureté virginale.

Dans les divers états de sa vie, la femme chrétienne a trouvé dans Marie son modèle, son encouragement, sa joie ou sa consolation ; mais c'est surtout comme Reine des vierges que Marie a fait naître dans les cœurs les plus saints désirs de marcher sur ses traces et lui former cortège. Le culte de la virginité volontaire, ce magnifique triomphe de l'âme sur les sens, qui élève, selon la juste appréciation de saint Chrysostome, un être faible et mortel au-dessus des anges mêmes, ce culte est le fruit le plus spontané et le plus beau de la dévotion à Marie.

Toutes ces légions d'âmes pures et virginales qui, sous la bannière de l'Immaculée, passent de génération en génération à travers un monde qu'elles édifient, sont peut-être dans l'Eglise catholique, le phénomène le plus glorieux. Consacrée par la religion, la Virginité, loin d'être stérile, possède, dans l'ordre spirituel et moral, la plus heureuse fécondité; car, outre son mérite particulier comme vertu personnelle, elle est d'ordinaire l'hôte des plus nobles cœurs, l'inspiratrice des plus beaux desseins, l'instrument des œuvres fécondes, la source des dévouements généreux, la compagne obligée de l'Apostolat.

I. — Immaculée Conception.

2183. *Signum magnum apparuit in cælo.* Un grand prodige m'est apparu dans le ciel. Marie est un prodige dans toutes les circonstances de sa vie et de sa mort. Le premier anneau de cette chaîne non interrompue de merveilles, celui dont tous les autres doivent dépendre, c'est l'Immaculée Conception. Si nous contemplons ce mystère, nous y trouverons : I, un sujet de gloire pour Marie ; II, un sujet d'édification pour nous.

2184. I. *L'Immaculée Conception, sujet de gloire pour Marie.* 1° *En quoi consiste ce privilège.* Nous naissons tous enfants de colère, privés de l'amitié de Dieu et sous le joug du démon, par suite de la désobéissance de notre premier père. Tous, comme conséquence de la chute d'Adam, nous portons le joug de la concupiscence et de l'ignorance. Job en gémissait et disait : *Pourquoi suis-je opposé à vous,* ô mon Dieu? et il maudissait le jour de sa conception. David disait avec larmes : *Ma mère m'a conçu dans le péché ;* et saint Paul se plaignait de la loi des membres, qui répugne à la loi de l'esprit ; et il demandait à en être affranchi. Les saints les plus privilégiés qui sont nés avec la grâce, comme Jérémie et Jean-Baptiste, ont été conçus dans le péché. Si nous tournons les yeux sur l'humanité, nous n'apercevrons que ténèbres et que souillures. Au milieu de tant de ruines ne rencontrerons-nous pas une colonne debout? Ah ! consolons-nous !

Dieu a résolu de toute éternité d'envoyer son Fils sur la terre, et il a décrété qu'il naîtrait d'une vierge. Il a donc voulu sanctifier le tabernacle, dans lequel ce Fils divin résiderait. Cette vierge doit être la Reine des anges : il faut donc qu'elle ne leur soit pas inférieure en pureté ; elle doit écraser la tête du démon : il faut donc qu'elle n'ait jamais été sous son joug. Elle sera réparatrice de la faute d'Eve : il ne faut donc pas qu'elle lui soit inférieure. Au soleil de pureté qui va se lever, il faut une aurore digne de lui : au Père, il faut une fille ; à l'Esprit-Saint, une épouse sans tache.

Aussi cet Esprit divin, la contemplant à l'avance, s'écrie-t-il : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et aucune tache n'est en vous !* Sa conception est pure, sainte, immaculée ; c'est ce que nous prouvent les divines Ecritures, c'est ce que nous transmet le témoignage des Pères et des saints, c'est ce que l'Eglise a célébré par ses fêtes, c'est ce que Pie IX a défini solennellement comme article de foi le 8 décembre 1854, à la grande joie et aux applaudissements de tous les fidèles de l'univers.

2° *Excellence de ce privilège.* 1) Il est unique, Marie seule en jouit. 2) Il rend Marie semblable à Dieu qui est pur de toute éternité : Marie est pure depuis le commencement de son existence. Marie, par ce privilège, est affranchie de toute inclination au mal, et placée, dès son entrée dans la vie, à des hauteurs où les plus grands saints ne peuvent prétendre de parvenir à la fin de leur carrière. 3) O Marie, vous êtes vraiment le lis entre les épines ! J'admire votre éclat, et votre parfum embaume mon cœur. Je me réjouis de ce prodige que Dieu a fait pour vous, il m'annonce que vous serez la Mère de Dieu et la mienne, et par conséquent il me présage le salut.

2185. II. *Leçons de ce mystère.* 1° *L'horreur que nous devons avoir du mal.* Dieu, quand il veut se choisir une mère, ne la préserve pas de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance ni de la mort ; mais il la préserve de toute souillure. Le mal, le péché, voilà ce qu'il a en horreur par-dessus tout. Sont-ce là nos sentiments ? Dieu peut-il se tromper ? Assurément non, si nous ne pensons pas comme lui, c'est nous qui nous trompons. (Voir la note du n° 2049). Tous les maux du monde, s'il le faut, mais le péché jamais. *Potius mori quam fœdari !*

2° *Estime de la grâce.* 1) Dieu apprécie la grâce au-dessus des richesses, des honneurs, de tout ce que les hommes ambitionnent. Il ne donne pas ces faux biens à sa Mère ; mais il lui communique sa grâce. Et il trouve cette grâce si belle que le Verbe divin quitte le ciel pour faire du cœur de Marie, qui en est parée, son sanctuaire. Quelle estime faisons-nous de la grâce ? C'est par elle que nous sommes enfants de Dieu (1). Quel soin avons-nous de la conserver, quel regret quand nous l'avons perdue ; ne serions-nous pas de ceux qui ne cherchent que la vanité ?

2) Marie estime la grâce, bien que confirmée dans l'amitié de Dieu et impeccable par la grâce, comme Notre-Seigneur le fut par sa nature, elle la met à l'abri, dès son enfance, dans le temple de Jérusalem, elle la conserve par la vigilance et les rigueurs de la pénitence, elle l'augmente chaque jour par la prière et par des actes de vertu. Brillante comme un astre à son lever, elle va répandant toujours des rayons plus lumineux. Et nous si fragiles, nous sommes téméraires ; nous si gravement coupables, nous avons aversion pour toute pénitence ; si pauvres en mérites, nous négligeons d'en amasser de nouveaux ; nous ne grandissons pas en vertus, et en multipliant nos ans, nous multiplions nos fautes plutôt que nos mérites. O Marie Immaculée, entraînez-nous après vous de vertu en vertu ; nous voulons vous ressembler, estimer ce que vous avez estimé, rechercher ce que vous avez recherché, et par là vous voir au ciel !

Voir aux n°s 2253 et suiv. les pensées de Bossuet.

II. — Translation de la maison de Lorette.

2186. I. Récit de cette translation. II. Leçons de cette fête.

I. *Historique.* — Au moment où la terre sainte allait être perdue pour les chrétiens, vers la fin du XIIIe siècle, un prodige extraordinaire s'accomplit. Les musulmans venaient de ravager l'église bâtie à Nazareth par l'impératrice Hélène ; et ils s'apprêtaient sans doute à raser l'humble demeure qu'avait habitée la Sainte Famille ; mais la Providence voulut, par un miracle, préserver ce sanctuaire de la profanation. Le 10 mai, au lever de l'aurore, quelques habitants de la Dalmatie aperçoivent avec étonnement un humble édifice qui s'élève dans un endroit où jamais on n'avait vu de maison, entre Tersatz et Fiume. On accourt ; on examine avec une sorte de stu-

(1) Tous les autres titres, ou de naissance ou de fortune, qui pourraient dans le monde me distinguer, sont titres vains, titres périssables, titres dangereux : titres vains, puisqu'ils ne sont pas capables par eux-mêmes de me rendre agréable à Dieu ; titres périssables, puisque la mort les efface si tôt et les fait évanouir ; titres dangereux pour le salut, puisqu'il est si facile d'en abuser et si difficile de n'en abuser pas, et qu'on n'en peut attendre autre chose que d'être jugé de Dieu plus exactement et plus rigoureusement. Toute ma confiance doit donc être dans ce titre honorable d'enfant de Dieu ! et malheur à vous, mes chers auditeurs, si jamais il vous arrivait de faire consister le vôtre dans une grandeur seulement humaine. (BOURDALOUE).

peur cet édifice pour parvenir à se rendre compte de sa translation. Tout à coup, on voit venir l'évêque du lieu, Alexandre. Sa présence excite un cri de surprise ; on le savait très gravement malade, et le voilà en pleine santé. La Sainte Vierge s'est montrée à lui et lui a appris que cette maison mystérieuse est celle même où le Verbe s'est fait chair : et elle l'a laissé guéri.

Nicolas Frangipane, gouverneur de Tersatz, avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg. A cette nouvelle, il vient, lui aussi, voir le prodige. Il envoie quatre délégués pour examiner à Nazareth même l'emplacement de l'édifice. Leurs rapports furent concluants. La maison de la Sainte Famille avait disparu de Nazareth, en effet ; mais les fondations étaient là encore, mêmes matériaux, mêmes dimensions. Dès lors, grand concours de pèlerins, sainte allégresse de tous les peuples voisins. Hélas, trois ans plus tard, cette sainte demeure était transportée de nouveau dans une forêt de lauriers en Italie, sur les bords de la mer Adriatique ; puis huit mois après, dans le domaine des comtes de Antiquis ; puis quatre mois après, au milieu de la voie publique qui conduit de Recanati au rivage de la mer. C'est là qu'on la vénère encore aujourd'hui. C'est là que les Dalmates viennent encore la visiter ; et ils ne cessent de dire avec larmes à la Vierge : Retournez à nous, ô Marie, retournez. C'est là que chaque année vont prier un grand nombre de pèlerins qui baisent avec amour les pierres de cette sainte demeure, dont ils font le tour à genoux ; et leurs genoux ont creusé le marbre qui l'environne ! — Si nous n'avons pas le bonheur de la visiter, du moins vénérons-la de loin et surtout cherchons à profiter des leçons qui découlent de cette dévotion.

2187. II. *Leçons.* — Le culte de la maison de Lorette ne se rapporte pas aux pierres, ni au bois de ce modeste édifice, mais à ses heureux habitants. C'est là qu'a demeuré pendant de longues années la Sainte Famille, cette Trinité de la terre que les anges du ciel nous enviaient. Ses murs ont été les témoins de la vie sainte et cachée de Jésus, de Marie, de Joseph. Famille divine, le modèle de toutes les familles chrétiennes.

1° Là on louait Dieu et on le servait.

1) La prière était la vie des âmes. Elle n'était point interrompue pour Jésus et Marie, du moins, pas même durant le sommeil ; jamais tous les concerts angéliques n'ont autant honoré le Seigneur que les louanges qui partaient des cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph. *Quoties duo vel tres sunt congregati in nomine meo, ibi sum.* La Trinité tout entière se reposait là avec amour.

2) Les créatures matérielles des cieux et de la terre exécutent nécessairement les ordres de Dieu et se régissent par les lois qu'il a établies ; mais leur obéissance si ponctuelle n'est pas libre ; elle n'est pas digne de Dieu. Les Esprits célestes se voilent la face devant la majesté du Très-Haut, ils exécutent en tremblant ses ordres ; mais ce service fidèle qu'ils lui rendent, qu'est-il comparé à celui de la Sainte Famille, dont tous les membres peuvent dire : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, je fais toujours ce qui lui plaît ?*

2° Là régnait la charité : quelle paix, quelle harmonie entre ces trois âmes si bien faites pour se comprendre et se perdre toutes trois dans l'amour divin, qui fait le lien mystérieux des cœurs ! Jamais le commandement n'est dur, parce qu'on se respecte mutuellement ; jamais de désunions, de querelles, de murmure, ni de plainte. Qui désobéirait, là où celui qui gouverne l'univers donne l'exemple de l'obéissance ? et il obéit avec amour à Marie et à Joseph qu'il voit si aimants, si dévoués à sa personne adorable. Quel empressement à se rendre service mutuellement, quelle sainte joie ! oh ! c'est l'image du ciel. Quand donc les parents seront-ils dévoués et aimants pour leurs enfants comme Marie et Joseph l'étaient pour Jésus ! Quand la soumission des enfants se rétablira-t-elle dans les familles ? Quand la concorde règnera-t-elle dans tous les foyers ? Quand on aura mieux étudié, mieux médité les exemples de la Sainte Famille de Nazareth. Notre orgueil, qui a la soumission en horreur, sera ruiné par l'obéissance qui se pratique dans la Sainte Famille.

3° Notre nature orgueilleuse est aussi sensuelle : nous aimons l'oisiveté, le bien-être. Dans cette sainte et pauvre demeure, on travaillait et avec acti-

vie. Joseph était un ouvrier sur bois ; Marie avait les soins du ménage ; celui dont les mains divines ont fabriqué l'univers travaillait avec eux. Mais quel travail béni ! Marie et Joseph travaillaient pour Jésus, quelle douce tâche ! Comment eussent-ils pu estimer d'en faire trop ? Jesus travaillait pour expier les péchés des hommes et sauver le monde. Comment eût-il regretté sa peine quand il était prêt à verser pour nous son sang ? Travaillons, nous aussi. C'est la loi portée contre Adam coupable ; c'est la sauvegarde de notre vertu, c'est l'expiation de nos fautes, offrons à Dieu notre travail, et faisons-le en vue de lui plaire et de sauver les âmes.

Grande leçon en vérité que nous rappelle cette maison de Nazareth que les anges ont transportée plus près de nous, afin que nous ayons presque sous nos yeux les exemples de la Sainte Famille. Heureuses les familles qui se formeront sous ce modèle admirable ! Heureuses les maisons qui, comme celle de Nazareth, seront des sanctuaires où Dieu sera loué et servi, où la charité unira tous les cœurs, où le travail, non seulement procurera quelques ressources périssables, mais méritera des trésors pour le ciel !

III. — Attente de la naissance de Jésus.

2188. *Ipse erit expectatio gentium.* Tous les patriarches, depuis notre premier père après sa chute, tous les prophètes avaient soupiré après le jour heureux, où Dieu se souvenant de ses promesses, donnerait au monde le Rédempteur promis. Marie dont la foi était plus ardente que celle des patriarches, dont les lumières étaient plus vives que celles des prophètes, Marie instruite par l'ange Gabriel lui-même que l'enfant qu'elle portait dans son sein était le Fils du Très-Haut et qu'il s'appellerait Jésus ou Sauveur, devait avoir dans sa poitrine des soupirs plus embrasés, dans le cœur des désirs plus ardents que tous les justes. Ce sont ces sentiments admirables de Marie que l'Eglise honore dans cette fête. Entrons dans cet intérieur de la Vierge Mère et cherchons la raison : I. de ses soupirs d'autrefois et II, de ceux d'aujourd'hui.

2189. I. — *D'autrefois.* 1° Il est si naturel à une mère de désirer de mettre au jour son premier-né ; mais Marie avait bien d'autres raisons qu'une mère ordinaire d'attendre avec une sainte impatience la venue de Jésus. Ah ! certes, ce précieux fardeau ne pesait point à une mère Vierge, qui enfantera sans douleur, comme elle a conçu sans souillure ; mais malgré ses humiliations, cet enfant béni devait être si beau qu'il lui tardait de reposer ses yeux sur ce visage qui ravit les anges, de recueillir son sourire divin, de porter dans ses bras celui qui porte l'univers, d'entendre les paroles de sa bouche dictées par la sagesse divine. *Ostende faciem tuam... sonet vox tua in auribus meis.*

2° Cette sainte ambition de Marie n'était pas celle qui dominait dans son âme, trop généreuse pour ne s'occuper que d'elle-même. Dieu n'était pas connu et ceux qui ne l'ignoraient pas entièrement *non sicut Deum glorificaverunt.* O Dieu, *adveniat regnum tuum... Clarifica Filium tuum ut Filius clarificet te.*

3° Les hommes, loin de Dieu, erraient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, retenus captifs par la lourde chaîne dont Satan les enlaçait. Les ténèbres de l'intelligence avaient produit la corruption du cœur ; et la masse perdue des humains allait roulant de précipice en précipice jusqu'à l'abîme éternel. Dans la ville sainte elle-même, les docteurs de la loi altéraient la vérité. Marie savait que celui dont elle était devenue mère apporterait aux hommes la vraie lumière, la sainteté de la doctrine et de la conduite, l'affranchissement de l'esclavage du démon. *O Oriens, splendor lucis æternæ, et sol justitiæ, veni et illumina. O Clavis David, veni et educ vinctum de domo carceris, sedentem in tenebris.* Et si Jésus plus tard pleura sur Jérusalem, ne semble-t-il pas que Marie dut pleurer en voyant cette ville infidèle, et le monde livré à Satan.

4° Le démon regnait. Marie lui avait échappé dans sa conception immaculée, et Satan semblait se venger de cette défaite par le joug qu'il faisait peser cruellement sur l'humanité. Pour tous ces motifs, Marie soupirait :

Venez, ô mon Fils, pour la consolation de votre Mère, pour rendre à votre Père ses droits méconnus ; venez, ô lumière du monde, dissiper nos ténèbres; rosée bienfaisante, laver nos souillures, *exurge et judica causam tuam ;* refoulez le démon dans son empire de mort.

2190. II. *Aujourd'hui*. Marie a encore des désirs ardents non pas de mettre de nouveau au jour celui qu'elle nous a donné, mais de voir Dieu glorifié, les âmes éclairées et purifiées, l'empire de Satan détruit.

Car 1° le règne de Dieu n'est pas encore complet sur cette terre, c'est l'Eglise qui cherche à l'établir ; mais que d'infidèles encore ! que d'hérétiques, que de chrétiens indifférents ou blasphémateurs! Si Dieu n'est plus inconnu, il est méconnu d'un trop grand nombre !

2° Jésus nait, grandit et meurt d'une certaine manière dans les âmes et dans les sociétés. 1) En nous il nait par la grâce ; il grandit quand nous nous appliquons à acquérir la perfection chrétienne ; il meurt, quand nous commettons le péché mortel. Où en sommes-nous? Jésus vit-il en nous, ou les ténèbres de la mort nous environnent-elles encore? Aveugles volontaires, ne fermons-nous pas nos yeux à la clarté du soleil de la vérité ? Le sang de Jésus a été versé pour nous laver, ne restons-nous pas dans nos souillures en fuyant les sacrements ?...

2) Dans les sociétés, Jésus meurt quand l'esprit chrétien n'inspire plus nos lois, nos gouvernements, nos usages. L'humilité, la soumission, voilà l'esprit de Jésus. La société n'est qu'orgueil et révolte. La pénitence, le sacrifice c'est l'esprit de Jésus ; la société n'est que sensualité, amour du plaisir, égoïsme.

3° Donc l'empire du démon n'est pas détruit; il s'étend sur un trop grand nombre d'âmes, sur des familles entières d'où le crucifix est banni, sur des sociétés qui semblent rivaliser de corruption avec le paganisme. Aussi si quelque chose au ciel était capable d'arracher des soupirs et des larmes à la Vierge, Mère de Dieu, ce serait la vue des outrages lancés contre le Seigneur, des âmes qui se perdent, des sociétés qui s'égarent, du triomphe de Satan dans le monde présent. Aussi est-elle venue à la Salette se montrer dans les pleurs. O Mère, nous mêlerons nos larmes aux vôtres pour demander que Jésus vienne dans les âmes des pécheurs, dans ces sociétés fondées, fécondées, civilisées par son Evangile et qui le rejettent, que le trône de Satan soit à jamais renversé, et qu'il arrive enfin le règne de Dieu. Que ce soit là le but de nos prières, de nos pénitences. Ne nous contentons pas de faire naitre et régner Jésus en nous, en vivant dans la grâce, mais établissons ce règne autour de nous par la prière, l'expiation, le zèle.

IV. — Les épousailles de la Sainte Vierge *(23 Janvier).*

2191. L'Eglise célèbre en ce jour le mariage incomparable de l'immaculée Marie, et elle nous invite à le solenniser avec joie *cum jucunditate*. Mais pour que cette joie sainte tourne à notre édification, considérons : I, *comment la Vierge s'est disposée à cet état*. C'est 1° par la retraite dans le temple ; elle y est restée depuis sa plus tendre enfance jusqu'au jour de ses épousailles ; 2° par la prière, car sa vie dans le temple était toute d'union à Dieu ; 3° en suivant le conseil des prêtres. Marie était héritière de David et par conséquent de cette noble race qui devait donner au monde un Sauveur. Elle était orpheline, il fallait donc lui donner un appui, c'est pourquoi les prêtres l'invitèrent à entrer dans cet état qu'elle redoutait elle-même ; car elle était résolue de garder une perpétuelle virginité. Quelle leçon pour ceux qui, avant de contracter des engagements redoutables, ont mené une vie mondaine et évaporée, ont couru à travers les occasions dangereuses du siècle, n'ont jamais appelé sur leur avenir, par la prière la bénédiction de Dieu, et n'ont pas même consulté celui qui devrait être toujours leur conseiller et leur guide dans toutes leurs déterminations graves, le prêtre !...

2192. II. *Avec qui Marie va-t-elle contracter ses épousailles ?* La loi veut qu'elle choisisse un héritier de David comme elle ; mais entre divers prétendants de cette noble race, lequel sera préféré? Plusieurs sont venus pour demander sa main. C'est le ciel lui-même qui va désigner l'élu. Tous, comme des voyageurs, ont en main un bâton ; et celui de Joseph, par un

prodige éclatant, s'épanouit en un beau lys, image de la pureté de son cœur. Joseph lui aussi est vierge, c'est lui que Dieu même choisit pour époux de Marie. Il était nécessaire, en effet, à cause de la dignité incomparable à laquelle Marie était destinée, que tout en restant vierge, elle eût un époux. Étant appelée à devenir Mère de Dieu, elle eût été accusée de crime et lapidée, si Joseph n'eût pas été le témoin et le gardien de son honneur et de sa vertu ; et une sorte d'opprobre eût pesé sur elle et sur l'Enfant-Dieu qu'elle devait donner au monde. Mais ciel ! quels époux !... La Vierge immaculée dans sa conception, la Vierge dès le premier instant plus pure que les anges, la Vierge que désormais Gabriel saluera pleine de grâces, car depuis des années déjà elle multiplie sa grâce ; et Joseph, l'émule de sa vertu, digne d'elle à cause de son amour pour la virginité. Par l'union sainte qu'il contracta avec elle, il entre comme en participation de tous les dons faits à Marie. Écoutons sur ce sujet la grande voix de Léon XIII : « La dignité de la Mère de Dieu est si haute qu'il ne peut être créé rien au-dessus. Mais comme Joseph a été uni à la Bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il n'ait approché plus que personne de cette dignité suréminente par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées. Le mariage est en effet la société, de toutes la plus intime, il entraîne de sa nature la communauté des biens entre l'un et l'autre époux ». Quelle dot ces deux saints époux apportent-ils l'un à l'autre ? Tous deux sont, il est vrai, de famille royale : toutefois ils ne conservent, des richesses et de la gloire de leurs aïeux, que l'humiliation d'en être privés ; mais, combien les vertus sont un bien plus solide que la fortune et que la naissance, et comme elles sont une plus sûre garantie de bonheur !

2193. III. *Les suites de cette union sainte :* aussi un mariage ainsi préparé, ainsi béni de Dieu apporte-t-il à tous deux : 1° une consolation, et 2° une édification. 1° L'adversité viendra. L'un et l'autre trouveront dans leur tendresse mutuelle un allègement à toutes les douleurs. La pauvreté de Bethléem est douce en telle compagnie. La fuite en Égypte plus tard, puis les labeurs d'une vie rude ne sont pas capables de troubler un bonheur que la vertu a créé. 2° Non seulement Marie et Joseph s'aident à souffrir, mais encore ils s'excitent mutuellement à la pratique de la vertu. Ils sont comme les émules l'un de l'autre ; quelle efficacité ont sur ces deux âmes les entretiens brûlants d'amour, les exemples de vertus héroïques qu'elles échangent ; ils retracent la vie d'Adam et d'Ève dans l'état d'innocence. Que dis-je, cette vie de nos premiers parents avant leur chute n'est qu'une image de la pureté parfaite de Marie et de Joseph, qui font voir à tous ceux qui vivront après eux, jusqu'où des époux qui prient, qui aiment Dieu, peuvent porter l'héroïsme ; et de fait il y aura dans la suite des âges des chrétiens qui, à leur exemple, uniront la virginité au mariage, pour confondre ceux qui dans ce saint état ne savent pas même garder les lois de la chasteté. O union la plus sublime de toutes les unions de la terre ! La retraite, la prière, la direction du prêtre vous a préparée ; le ciel vous a consacrée : aussi le bonheur vous a suivie ; la vertu et les mérites vous ont couronnée. O vous que Dieu appelle à vous consacrer à lui dans l'état religieux ou dans la virginité, ne songez pas à des unions de la terre. La Providence, loin de vous les ménager, pour des motifs dignes d'elle, comme elle fit pour la Vierge Marie, appelée seule entre toutes les créatures à devenir Mère de Dieu, la Providence, dis-je, vous appelle à vous séparer du monde et des affections de la terre. C'est Jésus qui sera seul votre époux, votre appui, votre guide ; avec lui qu'est-ce qui pourrait vous manquer ? Mais que ceux qui ne veulent point suivre les conseils de Notre Seigneur, que ceux à qui semble trop difficile la virginité, qui cependant a les plus grandes consolations de la terre, aient soin du moins en embrassant un état moins parfait et moins heureux où les attendent les tribulations de la chair, de s'y préparer par la prière, la fuite des dangers du monde, la docilité aux conseils du prêtre ; qu'ils choisissent dans des vues de foi l'époux que Dieu semble leur préparer, préférant la vertu à la richesse. C'est là le moyen de traverser la vie plus paisiblement (car l'union des cœurs en allège les peines), et surtout de gagner le ciel.

V. — Purification de la Sainte Vierge. Présentation de Jésus au Temple.

2194. — Deux mystères qui nous apprennent l'obéissance à la loi de Dieu, avec tous les caractères qui peuvent la rendre méritoire. Marie, en effet, obéit :

I. *Ponctuellement*, en observant toutes les circonstances de la double loi du Seigneur, 1° celle qui regardait sa purification, bien qu'elle ne fût pas faite pour elle ; 2° celle qui l'obligeait à offrir son premier-né au Seigneur. C'est dans le lieu voulu qu'elle les accomplit. Elle fait de bon cœur l'offrande prescrite, bien qu'elle soit pauvre.

II. *Humblement*. L'obéissance coûte à notre orgueil et nous violons la loi par esprit d'insoumission, *Mariam supra legem fecerat gratia*, dit saint Augustin ; *sub lege fecit humilitas ;* ou nous cherchons à nous persuader qu'elle n'est pas faite pour nous ; Marie n'écoute pas ces vains raisonnements de l'amour-propre. Lors même qu'en se confondant avec les femmes vulgaires, elle devra voiler ses privilèges les plus glorieux : sa virginité perpétuelle, sa maternité divine, et étaler par l'offrande qu'elle fait sa pauvreté, elle qui est la fille et l'héritière de David, elle n'hésite pas, heureuse de se cacher parmi la foule et de se montrer la dernière servante du Seigneur, elle qui commande au Législateur lui-même, devenu son propre fils.

III. *Généreusement*. Notre lâcheté, aussi bien que notre orgueil, nous fait violer la loi de Dieu. Marie sacrifie à l'obéissance 1° sa propre gloire, comme nous l'avons remarqué, et nous ne savons pas sacrifier le respect humain, ce faux point d'honneur qui nous porte à violer la loi de Dieu. 2° Elle sacrifie les douceurs de la vie, car en offrant son Fils à Dieu, elle sait bien qu'elle sera victime avec lui et associée à toutes ses douleurs, et nous ne renoncerions pas aux joies mondaines. 3° Elle sacrifie enfin son Jésus, son tout. Elle l'offre irrévocablement, sachant bien qu'il est destiné au supplice de la croix, pour le salut du monde. Comparez son obéissance à celle d'Abraham. Quelle différence entre l'un et l'autre ! Isaac n'était qu'un jeune homme ; Jésus est Dieu et Fils de Dieu. Dieu se contenta de la générosité d'Abraham, Isaac fut conservé à sa tendresse. Marie devra porter le glaive de douleur, jusqu'à l'heure où réellement elle verra Jésus immolé sur la croix, à la fleur de l'âge, dans le supplice le plus atroce. Et nous ne savons pas sacrifier à Dieu cette occasion de péché, ce défaut dominant qui est la source de toutes nos chutes. Il est dur de renoncer à ce qu'on a de plus cher, et nous ne considérons pas, comme Marie, la gloire qui en revient à Dieu et l'utilité que nous en retirons. Dieu nous obligeât-il aux sacrifices les plus pénibles, qu'il faudrait encore nous soumettre. Il est maître, il ne nous défend que ce qui nous perd, il ne nous commande que ce qui est pour notre plus grand bien. Ne soyons pas les ennemis de nous-mêmes, obéissons dans tous les points. Pour cela foulons aux pieds notre amour-propre, notre lâcheté. Rien n'est fécond comme le sacrifice. Celui de Marie a opéré le salut du monde, la ruine des puissances des ténèbres, la gloire de Dieu, la glorification de Jésus et de sa Mère. Plus nous sacrifions à Dieu, plus nous nous amassons de mérites, de bonheur et de gloire en ce monde et en l'autre. Donc, fidélité aux commandements de Dieu et de l'Eglise, obéissance à nos supérieurs en tout ce qui est juste.

2195. **Autre plan sur le même sujet**. — *Lumen ad revelationem gentium*. (1) Ce mystère est une révélation pour les peuples.

Il leur apprend ce qu'ils avaient ignoré jusque là, cette science que saint Augustin demandait à Dieu : *Noverim te ; noverim me*.

I. *A connaître Dieu*. 1° *Sa grandeur* : les victimes n'ont pas suffi, pour cela ; ni même l'offrande des premiers nés, cependant si propre à faire voir les droits suprêmes de Dieu sur toutes les familles, il fallait une victime divine,

(1) Un Homme-Dieu offert à Dieu, le Saint des Saints consacré au Seigneur, le souverain Prêtre de la nouvelle alliance dans un état de victime, le Rédempteur du monde racheté lui-même, une Vierge purifiée, et une mère enfin immolant son Fils, quels prodiges dans l'ordre de la grâce ! (BOURDALOUE.)

celle qui lui est présentée en ce jour; il fallait Jésus que Dieu a donné pour chef à toute principauté et à toutes créatures : Jésus en reconnaissant le souverain domaine du Créateur sur lui, manifestera éloquemment la dépendance de toute la création, en même temps qu'il rendra à son Père un hommage digne de lui ; et nous voudrions vivre dans l'indépendance vis-à-vis de ce grand Dieu, et nous ne lui offririons pas, pour reconnaître son souverain empire, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ? 2° *Sa bonté*. 1) Dieu le Père, *sic dilexit mundum ut Filium unigenitum daret*. 2) Le Fils s'offre lui-même par les mains de sa Mère, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. 3) Quel cœur que celui de Marie qui fait un tel sacrifice pour nous ! Quelle bonté en Dieu, qui a mis dans ce cœur de Marie tant de générosité pour de pauvres pécheurs ! qui n'aimerait le Seigneur et sa divine Mère ?

3° *La justice de Dieu*. Pour la satisfaire, il faut une expiation d'un prix infini. Quelle haine cette justice porte au mal, puisque *proprio Filio non pepercit*, bien qu'il fût *sanctus, innocens, impollutus*, et simplement parce qu'il avait pris la ressemblance du péché, et s'était fait caution pour le péché. Si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? O pécheurs, si vous aimez le mal, tremblez ! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*.

II. *Ce mystère nous apprend à nous connaître nous-mêmes*. 1° Nous sommes *un abîme de néant*, puisque nous sommes pécheurs, et comme tels, voués à porter le poids de la justice divine et en même temps, impuissants à la satisfaire. 2° *Abîme de grandeur*, nous ne comprenons pas le prix de nos âmes ; nous les sacrifions pour un intérêt méprisable, un vil plaisir. Et Jésus s'offre pour elles ; et pour les sauver, Marie offre Jésus. *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis*. Donc estimez votre âme, ne la profanez pas par le péché, ne la perdez pas pour un plat de lentilles, ou quelques gouttes de miel *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ* ; qu'est-ce que l'homme pourrait donner en échange de son âme, s'il venait à la perdre ? Depuis que Dieu nous a rachetés à ses dépens, pour quel avantage temporel oserions-nous nous risquer ; et hélas ! pour quelles bagatelles, pour quelles horreurs mêmes, les mondains ne sont-ils pas prêts à sacrifier leur âme ! O Dieu, *noverim te, noverim me*. Que je vous connaisse pour vous adorer, vous aimer et vous craindre, que je me connaisse pour savoir que je n'ai de moi que le péché ; mais que vous m'avez donné une âme immortelle, faite à votre image, et que je dois sauver malgré tous les sacrifices. C'est la grande révélation.

2196. **Fête de la Sainte Famille**. — Il sera facile de prêcher sur cette fête que Léon XIII vient d'établir, en se servant des sujets traités aux n°s 2187 et 2191, ci-dessus. (Voir aussi *Incarnation* n° 2124.)

VI. — Annonciation. (Voir *Incarnation*, 2124)

2197. En ce 25me jour de mars, jour des jours, jour heureux pour la Vierge, pour les anges et pour les hommes, jour que l'Écriture appelle la plénitude des temps ; car il bénit les siècles et l'éternité elle-même, élevons nos pensées vers le ciel et contemplons la Trinité tenant un conseil divin plus solennel et plus grave qu'au moment de la création de l'homme. Les trois Personnes divines délibèrent, comme dans un sanctuaire fermé même aux anges, qui attendent en silence l'issue du conseil divin. Il s'agit de l'affaire la plus grande, la plus nécessaire qui puisse être traitée, de l'accomplissement des promesses divines, du salut du monde. Dieu se résout d'envoyer son Fils sur la terre, de lui unir notre nature, de le donner pour Sauveur au monde, d'établir ici-bas pour dompter et sanctifier tous les autres royaumes, le royaume des cieux qui n'aura point de fin. Et afin que le ciel et la terre aient l'honneur de concourir à ce grand œuvre, il choisit entre les millions d'Anges qui l'environnent un des princes de sa cour, Gabriel dont le nom signifie *la force de Dieu*. Il lui communique son secret, et le charge de négocier sur la terre le dessein qui a été conclu dans le ciel. L'Ange part. Où va-t-il ? Vers Rome, la capitale du monde, où il y a tant de grands hommes, un

senat vénérable, des empereurs qui ont conquis l'univers? Ou bien vers Athènes dont l aréopage forme le tribunal le plus célèbre du monde et qui est le rendez-vous des philosophes les plus subtils, des littérateurs les plus distingués ? Non ; il va dans la Galilée, une des moindres parties d'une des plus petites provinces de l'empire, et non vers Capharnaum la capitale, ou vers une autre ville plus importante, mais dans la petite ville de Nazareth de laquelle on disait avec mépris : *A Nazareth potest aliquid boni esse ?* Et dans Nazareth, il ne s'adresse pas aux magistrats de la ville ; du moins il va trouver là quelque personnage ? Non, c'est vers une vierge qu'il dirige sa course.

2198. *Ad Virginem.* Comme Dieu et ses anges estiment la virginité que le monde méprise ! Ici-bas on traite de folie la générosite de ces âmes qui refusent une alliance humaine. C'est l'humble épouse d'un artisan, appelé Joseph, c'est la Vierge Marie qui mène une vie obscure et inconnue du monde, qui fuit les regards des hommes, qui, née du sang de David, ne conserve des grandeurs de sa race que l'humiliation d'en être privée, c'est elle qui est le terme de l'ambassade céleste et de la visite de l'ange. O sujet d'étonnement ! Seigneur, que vos voies sont loin des nôtres ! Ce n'est pas l'appareil de la gloire, l'éclat des palais, l'ostentation des richesses et de la vanité qui charme vos regards. C'est la pureté. Il y a eu sur cette terre d'Israel des femmes admirables par leurs vertus, Rébecca, Sara, Judith, Esther et tant d'autres : elles n'ont pas été appelées, malgré leur vertu, à de tels honneurs. Elles n'étaient pas vierges.

Ad Virginem. Au sein d'un monde qui croule sous le poids de la corruption, Marie est vierge, et le Seigneur qui trouve des taches dans ses anges, abaissant sur elle ses regards, la trouve plus pure que ces esprits angéliques. Elle deviendra l'objet de ses faveurs : *Virginitate placuit*, dit St Ambroise. La prophétie d'Isaie va s'accomplir : *Ecce Virgo concipiet*, etc. *Neque enim aut partus alius Virginem, aut Deum decuit partus alter*, dit saint Bernard.

L'ange entre dans l'humble demeure que l'on vénère encore aujourd'hui à Lorette. Marie est dans sa modeste chambre ; elle est seule, elle prie. O filles chrétiennes, dit saint Ambroise, *sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas, vitaque Mariæ, de qua sumatis exempla virendi.* Il fait remarquer ensuite les dispositions qui servaient de rempart à la virginité de Marie ! *quod in cubiculo, quod sola, quod salutata ab angelo tacet, quod ad virilis juvenis speciem peregrinam turbatur. Quod in cubiculo* : une femme qui est toujours hors de chez elle, qui va en visites, aux promenades, aux théâtres, aux sociétés mondaines, y trouve de grands périls pour sa vertu.

Quod sola. Car entre faire beaucoup de visites et en recevoir souvent il n'y a pas grande différence. Dina se perdit parce qu'elle fut trop curieuse, et Suzanne qui demeurait toujours dans sa demeure fut très exposée, parce que deux vieillards y venaient souvent. Quand les parents laissent une jeune fille courir à son gré, ou s'entretenir chez elle avec toutes sortes de personnes, si elle fait leur déshonneur, cela ne doit pas les surprendre. Saint Martin disait qu'une femme doit se tenir dans l'enclos de sa maison, comme dans une forteresse, et que le meilleur moyen pour elle d'être victorieuse dans les combats de la chasteté, c'est de ne pas être vue.

2199. Que fait Marie quand l'ange entre dans sa demeure ? Elle se trouble. *Trepidare virginum est, et ad omnes viri affatus vereri*, dit encore saint Ambroise ; et saint Bernard ajoute : *solent virgines, quæ rere virgines sunt, semper pavere, et ut timenda caveant etiam tuta pertimescere.* Elles ont raison, la chasteté est un si grand trésor ; nous le portons dans des vases si fragiles ; elle rencontre tant de pièges, qu'il ne faut pas croire exagérées les craintes des âmes chastes ; et il faut bien plaindre les âmes téméraires, volages, curieuses, hardies, qui, ayant fait l'expérience de leur fragilité, osent tout néanmoins ; faut-il s'étonner après cela si elles font naufrage ?

L'ange, en face de la Vierge en prière, n'attend pas qu'elle se lève pour 8t saluer la première ; quand Dieu honore la vierge, l'ange doit la vénérer. ...hange, en se prosternant sans doute devant celle à qui personne ne

pensait, tant elle était modeste et retirée, la salue en disant : *Ave gratia plena. Dominus tecum*, apprenant aux fidèles de tous les siècles cette prière apportée du ciel, par laquelle ils saluent, tous les jours plusieurs fois, la divine Marie. *Ave, je vous salue.* Un esprit angélique offre ses hommages à une faible mortelle ! Ah ! la pureté de l'ange n'a pas le même mérite que celle de l'homme ! l'ange n'a pas de corps, comme le remarque saint Chrysostome.

Pleine de grâce, de foi, d'espérance, de charité et de toutes les vertus, pleine de tous les dons du Saint-Esprit. Sa mémoire est pleine de saintes pensées, son intelligence de lumières célestes, sa volonté de sentiments d'amour pour Dieu, ses œuvres d'intentions saintes, de diligence, de perfection. Sa plénitude n'est pas celle de quelques autres saints ; car tous les saints qui vivront après elle, recevront de sa plénitude. *Tu supergressa es universas. Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus*, voir n° 614. Marie se trouble plus fort : elle pense à ce que signifie ce salut ; *quod, salutata ab angelo, tacet.* Les vierges folles aiment les compliments, les vierges sages s'en effraient ; car ceux qui veulent nous perdre commencent par nous louer. La vierge folle, comme la femme perverse, dont parle le Saint-Esprit, est *garrula et vaga*, bavarde et vagabonde ; le silence est une propriété de la vierge sage. Ève, étant encore vierge, se promenait dans le paradis terrestre ; et à la première parole que lui dit le démon sous la forme du serpent, elle s'amusa à lui répondre et à raisonner avec lui, et fit ainsi paraître beaucoup de présomption, de curiosité, d'envie de parler, vices qu'elle a transmis à tous ses enfants.

Pour rassurer la vierge, l'ange lui dit : *Ne timeas Maria, invenisti gratiam apud Deum.* Vous n'avez rien à craindre, ni des ennemis visibles, ni des ennemis invisibles, ni pour votre pudeur, ni pour votre humilité, parce qu'étant chérie de Dieu comme vous l'êtes, il n'est rien qui puisse vous nuire. *Ecce concipies et paries Filium et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus et regnabit in domo Jacob in æternum et Regni ejus non erit finis* (Luc, I, 32). L'ange instruit la vierge de tout, afin qu'elle sache que le Fils, dont elle est appelée à être la mère, est ce Messie, si célèbre dans l'Écriture, annoncé depuis longtemps par les prophètes.

Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco ? La Vierge ne doute point que cette merveille ne soit possible à Dieu ; mais, en vierge prudente, elle veut savoir comment pourra s'opérer un tel prodige en elle qui a fait vœu de virginité, vœu qu'elle doit et veut respecter, vœu qu'elle estime plus que tout sur la terre. Elle apprend ainsi aux âmes à tenir à la vertu des anges et à ne pas se désister de la garder, sous certains prétextes de zèle, de piété, qui peuvent leur être suggérés.

« Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la Sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas ! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor ! le plus souvent parmi nous, on l'abandonne au premier venu et qui le demande l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu. Remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite, elle est prête à dire que la chose ne peut se faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition, tant sa pureté lui est précieuse » (BOSSUET).

L'ange reprit incontinent : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* C'est l'impureté des enfants des hommes avant le déluge qui a chassé d'eux le Saint-Esprit. C'est la pureté de Marie qui va l'attirer. La pureté divine opérera dans la pureté virginale ce mystère qu'annonce la pureté angélique. *Ideoque quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* Puis il ajoute que sa cousine Élizabeth, déjà avancée en âge et depuis longtemps stérile, est sur le point de devenir mère. *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum* ; celui qui peut faire naître un enfant d'une femme âgée, peut le faire naître d'une vierge, sans que sa virginité soit altérée. Dieu a la toute-puissance en main, il peut aussi dans l'ordre moral faire qu'une âme qui n'a produit jusque-là aucun fruit de salut,

devienne féconde en œuvres saintes. Il sait, avec des pierres, faire des enfants d'Abraham ; il peut aussi faire qu'une vierge ait des fils spirituels bien meilleurs et plus nombreux que tous ceux qu'un mariage lui pourrait donner. Et c'est ce qui arrive souvent.

Marie rassurée par les paroles de l'Ange répondit : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* *(a) Sa foi* est complète ; elle croit tout ce que l'ange vient de lui annoncer. *Beata quæ credidisti*, dira plus tard avec raison Elisabeth ; cette foi a fait le bonheur de Marie et de l'humanité. *(b)* Mais qui n'admirerait *son humilité ?* Après les éloges qu'elle a reçus de l'ange, après la vocation qu'il lui a manifestée, vocation qui la destine à être la Mère de Dieu, la corédemptrice des hommes, malgré les mérites acquis, *Gratia plena*, elle se reconnait la servante du Seigneur. Si vous ne pouvez plus imiter Marie dans sa virginité, imitez au moins son humilité. Cette seconde vertu est aussi importante et plus nécessaire que la première. Si Marie *virginitate placuit, humilitate concepit*, comme le dit saint Ambroise. *Respexit humilitatem ancillæ suæ ;* il fallait nécessairement une mère humble à un Dieu qui s'anéantissait en se faisant homme. Rien n'attire comme l'humilité les faveurs du Dieu qui résiste aux superbes. Donc *quanto magnus es, humilia te in omnibus* (Eccli., iii, 20), en vos pensées, en vos actions, en vos vêtements ; et si nous sommes petits, gardons-nous de nous élever ; car celui qui s'élève sera abaissé. Les païens n'ont pu être humbles que par raison, si jamais ils l'ont été ; mais un chrétien trouve dans sa foi le motif le plus efficace de pratiquer cette vertu. Comment oser être plein d'orgueil quand on croit à un Dieu qui nous a sauvés par ses abaissements, quand on honore comme une Mère la Vierge de toutes la plus humble ? Et l'humilité n'empêche pas la grandeur ; car elle n'a pas empêché Notre-Seigneur d'être le Fils de Dieu, ni Marie d'être sa Mère. *(c) Son obéissance* n'est pas moins admirable. *Ecce ancilla Domini*, puisqu'il est le maître et que je suis la servante, je ne puis résister à ses desseins. Sans doute l'œuvre de la rédemption du monde, à laquelle il m'associe, ne s'accomplira pas sans de grandes souffrances : n'importe, *fiat mihi !* Quelle parole ! L'univers l'attendait en suspens ; son salut dépendait de l'assentiment de Marie à la proposition de l'Ange. O Marie, votre obéissance fait votre gloire, le bonheur de l'humanité, et la ruine de l'empire de Satan. *Fiat mihi.* Un premier *fiat*, dit par Dieu, a produit la création ; au *fiat* qu'a prononcé la Vierge un mystère plus grand encore s'est accompli. *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* C'est ce mystère que nous vénérons tous les jours en récitant l'*Angelus*. Quand la cloche sonne, disons avec l'Ange : *Ave Maria, gratia plena*, nous rappelant l'amour du Père qui nous a donné son Fils, l'amour du Fils qui s'est anéanti pour nous, la pureté, l'humilité, l'obéissance de Marie, afin de les retracer en nous, et son glorieux titre de Mère de Dieu qui fait notre espérance, comme il fait sa gloire. Car, en devenant la Mère de Jésus, notre chef et notre tête, elle est devenue la Mère de tous ses membres. *O Domine, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ* : que je sois digne d'une telle Mère par l'imitation de ses vertus, afin que je puisse un jour partager sa gloire et la vôtre. *Amen.*

2200. *Plan de Bourdaloue* sur l'**Annonciation.** *Verbum caro factum est. Magnum pietatis sacramentum ;* c'est le grand mystère de la bonté de Dieu. Alliance merveilleuse du Verbe avec l'humanité en J.-C. en Marie sa mère et en nous fidèles. En J.-C. l'humanité s'élève à la souveraineté de Dieu, en Marie, à la maternité divine, en nous au titre d'enfants de Dieu ; Jésus-Christ devient un Homme-Dieu ; Marie la mère de Dieu nous devenons nous-mêmes enfants adoptifs de Dieu.

I. ; *Alliance avec l'humanité en J.-C.* Voilà le miracle que la foi nous révèle, un Dieu incarné, un Dieu-Homme, jusqu'à pouvoir dire dans le sens propre et naturel, qu'il s'est fait chair ; *Verbum caro factum est.* D'où il suit, par une conséquence nécessaire que la chair de l'homme considérée dans la personne du Rédempteur, est donc véritablement la chair d'un Dieu ; que dans l'instant bienheureux où fut conçue cette chair virginale, elle se trouva donc toute chair qu'elle était, pénétrée, comme dit saint Paul, de l'onction de Dieu, inséparablement unie au Verbe de Dieu, n'ayant selon le langage des théologiens, point d'autre subsistance que celle du Verbe de Dieu ; qu'en recevant l'être, elle entra donc d'abord en possession de toute la gloire qui appartient à Dieu, et que le Fils de Dieu la reconnaîtra dans toute l'éternité pour une chair qu'il s'est appropriée,

qu'il a consacrée, qu'il a déifiée. *Talis fuit ista susceptio*, dit saint Augustin, *quæ Deum hominem faceret, et hominem Deum.*

Entre la divinité et l'humanité, il y a une telle union que les deux natures en J.-C. ne forment qu'une seule personne, la personne du Verbe, de sorte que nous pouvons attribuer à Jésus-Christ toutes les perfections de la nature divine, et toutes les infirmités de la nature humaine excepté le péché. Par cette union, le Verbe incarné s'est rendu propres toutes les misères de l'homme, et l'homme est entré en participation de toutes les grandeurs de Dieu ; il y a néanmoins entre les deux natures qui composent cet adorable personne, la nature divine et la nature humaine, une distinction essentielle, sans qu'elles aient été confondues, et que l'une, comme parlaient quelques hérétiques, ait absorbé l'autre. *O admirabile commercium !* Dieu descend vers l'humanité, pour la faire monter jusqu'à lui.

II. En Marie : le Verbe se faisant enfant, il était convenable qu'il eût une Mère ; et cette créature privilégiée que Dieu a choisie pour être sa mère, c'est Marie. C'est un dogme de notre foi qu'elle est Mère de Dieu puisqu'elle a donné le jour à Jésus-Christ qui est véritablement Dieu. Tous les honneurs que nous rendons à Marie ont pour fondement sa maternité divine qui l'a élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Il n'est aucune grandeur comparable à la sienne, et Marie elle-même n'a pu la mesurer ni l'expliquer. *Intendat mens humana*, dit saint Anselme, *contempletur et stupeat !* Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel : mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartînt qu'à lui seul ; il en a fait part à Marie, et elle est véritablement sa Mère sur la terre, comme il est son Père dans le ciel ; *Non est passus manere suum, sed eum ipsum voluit esse Mariæ unicum*. Pensée sublime, mais qui dans sa sublimité n'exprime rien dont notre mystère ne nous fasse voir l'entier accomplissement.

Car quel prodige, Chrétiens ! et quel autre que Dieu-même a pu opérer ce miracle ? La virginité et la fécondité jointes ensemble ; une vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu avant tous les siècles a engendré dans l'éternité : une Mère, dit saint Augustin, devenue Mère par la seule obéissance de son esprit, de même que le Père dans l'adorable Trinité est Père par la seule connaissance de ses infinies perfections. Qui jamais avant Marie entendit rien de pareil ; et si la foi ne nous l'apprenait pas, qui jamais l'eût cru, qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son Créateur, et que le créateur, pût devenir en quelque sorte l'ouvrage de la créature ?

Ce qui me paraît plus surprenant, reprend l'archevêque de Ravenne, c'est que le Verbe divin, qui dans le ciel ne dépend point du Père dont il est engendré, ait voulu dépendre sur la terre de la Mère en qui il s'est incarné. Que dis-je ? le Verbe dépendant ; cela peut-il s'accorder avec la majesté de Dieu ? Il faut bien le dire, puisque c'est une suite de la maternité de Marie. Dès lors que je la reconnais pour la Mère de Dieu, non seulement je puis, mais je dois reconnaître que ce Dieu-Homme a voulu dépendre d'elle, qu'il lui a rendu des honneurs et une obéissance légitimes, qu'il s'est soumis à son pouvoir, et c'est aussi ce que l'Evangile nous a expressément marqué dans ces courtes paroles : *Et erat subditus illis*. Paroles auxquelles se réduit presque tout ce que nous savons de la vie mortelle du Sauveur jusqu'au temps de sa prédication. Mais, demande saint Bernard, de qui parlait l'Evangéliste ? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obéissait à Marie ? Dieu et l'homme tout ensemble, répond ce Père. Or, voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de notre admiration, ou la soumission du Fils, ou l'empire de Marie ? *Elige utrum mireris, aut Filii beneficentissimam dignationem, aut Matris excellentissimam dignitatem*. Car voici tout à la fois deux grands prodiges : prodige d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme, et prodige de grandeur, qu'une femme commande à Dieu : *Utrinque miraculum quod Deus fœminæ obtemperet, humilitas sine exemplo ; et quod Deo fœmina præcipiat, sublimitas sine socio*. Ne doutons plus du pouvoir de Marie, ni de sa tendre affection pour nous ; et sans considérer davantage son auguste maternité par rapport à Dieu, regardons-la maintenant par rapport aux hommes, et tâchons d'en tirer tous les avantages qu'elle nous promet.

Car je dis que Marie devenue Mère Dieu, devient par là même la Mère des hommes, la protectrice des hommes, la coopératrice du salut des hommes, et une mère, une protectrice, une coopératrice toute puissante pour les hommes. Prenez-garde, s'il vous plaît, Mère des hommes, puisque tous les hommes sont non seulement les frères, mais les membres de ce Dieu Homme qu'elle porte dans son sein. Protectrice des hommes, puisque c'est en faveur des hommes qu'elle est choisie, et qu'en ce sens elle doit aux hommes son élévation. Coopératrice du salut des hommes, puisqu'elle sert à former le Sauveur qui vient racheter les hommes, et qu'elle donne le sang qui doit être le prix de cette rédemption et de ce salut ; mais j'ajoute Mère toute puissante, protectrice toute puissante, coopératrice toute puissante ; pourquoi ? parce qu'en qualité de Mère de Dieu, elle a singulièrement trouvé grâce auprès de Dieu.

Le sage et zélé Mardochée dit à la reine Esther, lorsque pour l'exciter à prendre la défense des Juifs menacés d'une ruine prochaine, il lui remontra que si Dieu l'avait élevée sur le trône, c'était plus pour la nation que pour elle-même : *Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ?* Non, ô glorieuse Mère de Dieu, nous ne craindrons point de le dire, car nous le savons, que si le Seigneur vous a distinguée entre toutes les femmes, que s'il vous a honorée de la plus éclatante dignité,

c'est pour nous ; et voilà ce qui dans tous les états de vie, dans toutes les conjonctures et tous les temps, nous fera recourir à vous avec confiance. Nous vous exposerons nos besoins, nous implorerons votre intercession, et vous écouterez nos vœux, et vous les présenterez à votre Fils, et vous y joindrez les vôtres et vous ferez descendre sur nous toutes les grâces divines.

L'espérance l'apprend, c'est par la protection de Marie que persévèrent les justes et que se convertissent les plus grands pécheurs. Ah ! dans un siècle où les dangers sont si fréquents et les besoins si pressants, ne nous privons pas du secours qui nous est offert. De cet autel, si je l'ose dire, et de ce tabernacle où Jésus-Christ repose, il fait encore aujourd'hui par proportion et pour nous, ce qu'il fit sur la croix pour son disciple bien aimé. Voilà votre mère, lui dit-il, en lui montrant Marie ; *Ecce mater tua*. Et dès cette heure ce disciple que Jésus-Christ aimait, commença à regarder Marie et à l'honorer comme sa mère: *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua*. C'est ainsi que nous la pouvons regarder nous-mêmes. Heureux qu'elle daigne bien nous recevoir au nombre de ses enfants. Nous reconnaîtrons bientôt que ce n'est pas en vain qu'elle porte le titre de mère des hommes, si de notre part ce n'est pas en vain que nous portons la qualité d'enfants de Marie.

III. *En nous*. C'était une erreur des païens et une erreur aussi grossière que présomptueuse de se figurer qu'ils étaient enfants des dieux, parce qu'ils mettaient en effet au nombre des dieux, leurs ancêtres. Mais cette erreur quoique grossière, comme remarque saint Augustin, ne laissait pas de leur inspirer de hauts sentiments ; parce qu'il arrivait de là que se confiant dans la grandeur ou dans la prétendue divinité de leur origine, ils entreprenaient des choses difficiles et héroïques avec plus de hardiesse, ils les exécutaient avec plus de résolution, et en venaient à bout avec plus de bonheur : *Et sic animus divinæ stirpis fiduciam gerens, res magnas præsumebat audacius, agebat vehementiùs, et implebat ipsâ felicitate securius*. Ne dirait-on pas que parmi ces ténèbres du paganisme, il y avait dès lors quelque rayon ou quelque commencement du Christianisme ? et ne semble-t-il pas que la Providence qui sait profiter du mal même, se servait des erreurs des hommes pour préparer déjà le monde à la vraie religion ? Oui, répond excellemment saint Augustin, il était de l'ordre de la prédestination et du salut de l'homme, que l'homme fût un jour persuadé qu'il était d'une extraction divine, et voilà pourquoi Dieu par un effet de sa grâce toute puissante, a voulu que cette persuasion ne fût ni fausse ni téméraire. C'était dans les païens une vanité; mais le mystère que nous célébrons nous a fait de cette vanité une sainte et adorable vérité. Ceux-là se flattaient en se donnant une si haute origine, et nous, si nous avons une moindre idée de nous-mêmes, nous nous méconnaissons, nous nous déshonorons, nous nous dégradons. Ecoutons, dis-je, le disciple bien aimé ; et, sans rien perdre de l'humilité chrétienne, apprenons de lui à connaître notre véritable noblesse. Voyez, mes Frères, nous dit-il, quel amour le Père céleste nous a marqué, de vouloir que l'on nous appelle et que nous soyons en effet enfants de Dieu : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*.

Il est vrai que ceux qui ne sont pas fidèles ne sont pas arrivés encore à jouir de cette adoption divine ; mais Dieu se fait homme pour la leur procurer, puisqu'il veut sauver tous les hommes, les Grecs et les barbares, les nobles et les pauvres, les justes et les pécheurs. Il n'a pu revêtir notre nature sans contracter avec les hommes une étroite affinité. Il s'est fait le chef, la tête de l'humanité, afin que tous les hommes devinssent ses membres ; il s'est fait fils de l'homme afin que les hommes devinssent par adoption, et non par nature, enfants de Dieu. Et certes, il est moins étonnant que les hommes deviennent fils de Dieu, qu'il ne l'est que le Fils de Dieu se fasse fils de l'homme. De là concluons 1° ce que nous devons à Dieu. *Si pater ego sum, ubi est honor meus, ubi est timor meus*. Respect et obéissance, dévouement à ses intérêts. 2° Ce que nous devons à nous-mêmes. Comme il y a dans le monde, et selon les principes de la philosophie humaine, une fierté raisonnable et sage, qui sans nous faire dédaigner personne, nous inspire néanmoins des sentiments généreux et dignes de notre naissance et de notre rang, je puis ajouter que dans la religion que nous professons, et selon les règles de la morale évangélique, il y a une fierté sainte et toute chrétienne, qui, sans nous enfler, nous remet sans cesse devant les yeux les caractères dont nous sommes revêtus, et nous engage à y conformer nos œuvres. C'est ainsi que le Prince des Apôtres représentait aux fidèles qu'ils étaient un peuple choisi et distingué : *Vos autem genus electum;* un peuple conquis, *populus acquisitionis*; une nation sainte élevée à l'honneur du sacerdoce, et d'un sacerdoce royal. *Regale sacerdotium, gens sancta*.

Qu'un homme d'une certaine distinction dans le monde, soit par la place qu'il occupe, soit par le sang dont il est sorti, ait commis une action lâche, c'est une tache que rien presque ne peut effacer ; de quel œil le regarde-t-on et de quel œil se regarde-t-il lui-même, quand il vient à considérer d'un sens rassi la faute qu'il a faite, et qui le couvre de confusion ? Or, est-il moins honteux à des hommes nés de Dieu, de s'asservir à leurs sens, de se rendre esclaves de leurs passions, de se laisser dominer par les brutales cupidités de leur chair, de se porter à toutes les injustices qu'inspire une avare et insatiable convoitise, de nourrir dans leur cœur des haines secrètes et invétérées, d'y concevoir les plus noirs desseins pour se tromper et pour se vendre les uns les autres, de

n'écouter jamais, je ne dis pas la religion, mais même l'équité naturelle, la bonne foi, la raison.

Ouvrons donc, mes frères, les yeux de notre foi ; et découvrant notre dignité, sanctifiés comme nous le sommes par l'alliance d'un Dieu, ne retombons pas dans nos premiers égarements, ne faisons pas de la glorieuse qualité que nous portons, un vain titre qui nous déshonore lorsque notre conduite le dément.

VII. — Sept douleurs de Marie.

2201. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* Soyez attentifs et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur. Jésus a été l'homme de douleur ; aucun prédestiné qui ne lui soit conforme. La Reine des prédestinés a donc dû être la Reine des martyrs. Gabriel, en lui révélant l'incarnation, lui apprit sans doute que l'Enfant divin dont elle devenait la Mère, était la victime pour le péché des hommes. Quand Marie vit couler le sang de Jésus au jour de la Circoncision, elle savait bien que ce sang serait répandu tout entier au Calvaire. Aussi elle ne fut pas surprise de *la prophétie* que lui fit au Temple le vieillard Siméon, en lui prédisant qu'un glaive de douleur transpercerait son âme.

La fuite en Egypte, la perte de Jésus au temple ne furent que des occasions où se manifestèrent plus vives ses continuelles douleurs ; mais de même que les travaux et les souffrances de trente-trois années ne suffisaient pas à l'amour de Jésus, et qu'il fallait encore la passion et la mort de ce divin Sauveur ; de même ce n'était pas assez pour la Vierge, de trente-trois années de larmes, il fallait encore pour elle les douleurs du Calvaire. I. Considérons-en l'étendue ; et II, admirons la générosité et la constance avec lesquelles Marie les supporte.

2202. I. *Douleurs de Marie au Calvaire.* Ne disons rien de cette *douloureuse rencontre* de Marie et de Jésus portant sa croix. Sans doute la Vierge aurait porté ce fardeau avec lui, si les bourreaux ne l'eussent écartée ; mais leur rage ne l'empêcha pas de suivre son divin Fils sur la voie ensanglantée qu'il parcourait, ni d'être témoin de son crucifiement. Cependant la croix est dressée et fixée en terre : bourreaux, votre œuvre de sang est achevée, éloignez-vous et laissez s'accomplir le mystère de la douleur de la Vierge.

1° Marie est témoin du supplice de Jésus. Ah ! si étant éloignée, elle avait appris la nouvelle de ses souffrances et de sa mort, quelle n'eût pas été sa douleur ! Que les mères en jugent par ce qu'elles éprouvent en apprenant que leur enfant a été exposé sur un champ de bataille ! Mais Marie est témoin des souffrances de Jésus. Dieu, en commandant à Abraham de lui offrir en sacrifice Isaac, n'osa pas donner cet ordre à Sara, la mère de cet enfant ; il se contenta même de la bonne volonté du père, et lui épargna de voir mourir son fils sous ses yeux. Agar, errant au désert et n'ayant plus de lait à offrir à Ismaël, son enfant, le déposa sur le sable et s'éloigna, ne pouvant supporter le spectacle de ses souffrances : *Non videbo morientem puerum.* Marie est là à côté de Jésus.

2° Pourtant *elle est sa Mère*, seule elle a concouru à lui donner son humanité, car Jésus n'a d'autre père que son Père céleste, elle l'aime d'un amour de mère et de vierge tout à la fois.

3° *Jésus est* : 1) *son Fils* unique, mais le fils le plus beau, le plus aimable et le plus aimé ; 2) *son Créateur et son Dieu*, et il est semblable au dernier des hommes. Il est la splendeur de la gloire du Père et il est couvert de crachats. C'est la beauté qui ravit les anges ; et, de la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a aucune place saine. C'est celui qu'adorent les esprits célestes ; et les bourreaux le blasphèment.

4° Jésus souffre sous ses yeux *et elle ne peut le soulager* ; ses ossements craquent sous le poids de son corps ; Marie l'entend ; elle voit les plaies de Jésus qui s'élargissent, le sang qui coule, et elle en recueille les gouttes ; mais elle ne peut le détacher de la croix, ni arrêter ces ruisseaux qui tarissent la source de la vie de son Fils. Jésus est dépouillé de ses vêtements, et elle ne peut le recouvrir. Il dit : *J'ai soif*, et elle ne peut lui offrir à boire. *Mon Père*, s'écrie-t-il, *pourquoi m'avez-vous abandonné ?* et Marie ne peut adoucir sa

tristesse. (*Voir au n° 1314, les reproches de Marie à la croix, d'après le* P. LE JEUNE.)

5° *Jésus meurt ; mon Père*, dit-il, *je remets mon âme entre vos mains* : il incline la tête : *Tout est consommé*, ajoute-t-il, et il expire. Ah ! ces mots *tout est consommé*, sont le glaive qui perce l'âme de Marie.

6° Respha, mère de deux des fils du roi Saül, non seulement assista à la mort de ses enfants crucifiés par les Gabaonites, mais même après leur mort elle resta à côté de leurs cadavres qu'elle réussit à garantir des oiseaux de proie et des bêtes féroces. Marie plus courageuse que Respha, ne put écarter la rage de tigre des bourreaux ; l'un d'eux, en effet, perça de sa lance le côté de Jésus, et Marie était là.

7° Des disciples fidèles descendent Jésus de la croix ; *Marie le reçoit dans ses bras*, c'est la sixième douleur de Marie ; il faudrait la langue d'un ange pour la redire. Marie contemple le front, le visage, les yeux éteints, la bouche fermée, les pieds, les mains, le côté ouvert de Jésus. *Ah ! dit elle, ne m'appelez plus Noémi, c'est-à-dire belle, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume.*

8° Le corps de Jésus, cette dernière consolation de Marie, le seul trésor qui lui reste, lui est enlevé et mis dans le tombeau !... O Mère affligée, *à qui vous comparerai-je ? votre douleur est grande comme l'Océan !* Vous êtes vraiment la Reine des martyrs, ayant plus souffert dans votre cœur qu'ils n'ont souffert tous ensemble dans leur corps. Aussi les anges de paix en pleurèrent, les rochers se fendirent, les morts se réveillèrent dans leurs sépulcres ; et nous, serions-nous insensibles ? Ah ! n'est-ce pas pour nous que vous souffrez ? Jésus a été broyé à cause de nos crimes, et c'est à cause de ces mêmes crimes que votre douleur est grande comme l'océan ; nous voulons rester au pied de la croix avec vous, afin de pleurer avec vous nos péchés et la mort de Jésus, et de vous consoler en partageant vos tristesses.

2203. II. *Comment Marie souffre.* 1° *Avec résignation.* Pauvres affligés, malades, persécutés, venez apprendre à souffrir : c'est la grande science de l'homme et du chrétien. David, en apprenant la mort d'Absalon, son fils, remplit son palais des cris de sa douleur. Absalon, s'écriait-il, que ne vivez-vous encore, ou que ne suis-je mort avec vous ! En Marie aucune plainte, aucun murmure. *Stabat* : elle est et demeure debout ; elle pleure. Dieu ne condamne pas les larmes, surtout les larmes d'une mère ; mais ses pleurs coulent avec résignation : qu'un tel exemple nous apprenne à souffrir.

Il eut une efficacité merveilleuse sur une mère cochinchinoise, dont parle Mgr Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale. On venait d'arrêter son fils unique ; et comme il se déclarait chrétien, on allait le conduire au supplice. La mère au désespoir vient apprendre au missionnaire cette nouvelle. Celui-ci lui fait le récit des douleurs de Marie au Calvaire ; cette femme se calme, elle s'en va fortifiée. Les bourreaux entraînent son fils, elle les suit ; et quand l'un d'eux tranche la tête du martyr, la mère, ne voulant pas laisser rouler dans la poussière cette tête si chère, la reçoit dans un pan de ses vêtements et vient l'apporter au missionnaire. Puisse le spectacle de la résignation de Marie nous inspirer le même héroïsme dans la souffrance ! Dans ce but :

2° Etudions *le principe* de cette force de Marie dans la douleur. 1) Jésus en entrant dans le monde avait dit : *Voici que je viens, ô mon Père, pour faire votre volonté.* Au jardin des Olives, il avait répété : *Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne.* Le Père céleste lui avait commandé en effet de sacrifier sa vie pour le salut du monde. Marie connaissait cette volonté adorable, seule juste, seule sainte, et elle l'aimait comme l'ont toujours aimée les saints, comme les élus l'aimaient au ciel. Abraham ne résista pas à la volonté divine qui lui demandait le sacrifice d'Isaac. Comment Marie y aurait-elle résisté ?

2) La mort de Jésus était le salut du monde, et Marie en contemplant ses plaies, pense moins à ses souffrances qu'aux fruits salutaires qu'elles doivent produire. Elle voit, par le sang qui coule, les péchés du monde lavés, la colère du Père apaisée, les flammes de l'enfer éteintes. Jésus a accepté la mort avec joie ; Marie devenue notre Mère, en vue de nous sauver, accepte avec paix la

mort de Jésus, elle est prête à mourir avec lui pour nous ouvrir le ciel. Elle nous enfante dans la douleur ; mais quel n'est pas son bonheur de nous donner la vie ! Que nous lui avons coûté cher !

L'enfant ne sait pas ce qu'il a coûté à sa mère. O vous qui perdez votre âme, vous ne comprenez pas ce que Jésus et Marie ont fait pour la sauver ! *N'oubliez pas les gémissements de votre Mere :* ne renouvelez pas ses douleurs en renouvelant vos infidélités à Jésus. Mais plutôt, venez au pied de la croix, et là pleurez vos péchés et jurez une haine implacable au mal : haine au vice, haine à l'orgueil, haine au plaisir. Anges saints, qui recueillez les larmes de Marie, recueillez aussi nos serments !

2204. **Autre plan** *sur les* **Sept Douleurs** *de Marie, d'après Bossuet.* Une grande douleur nous touche d'autant plus que nous la voyons plus résignée ; par conséquent rien de plus capable de nous émouvoir que Marie au pied de la croix de Jésus. Si Dieu l'a amenée au Calvaire, ce n'est pas seulement pour qu'elle eût le cœur percé d'un glaive de douleurs, mais afin d'en faire une copie fidèle de Jésus. Contemplons-la. Les rayons du soleil réfléchis par un miroir redoublent leurs ardeurs ; la Passion du Sauveur réfléchie dans le cœur de Marie nous paraîtra plus capable encore d'embraser nos âmes. Dans la passion, il y a les souffrances de Jésus dans son humanité qui s'est faite victime pour nos péchés ; il y a dans son âme la soumission à la volonté de son Père qui apaise sa justice irritée par la désobéissance de l'homme ; il y a la fécondité de son sacrifice : le plaisir de notre premier père coupable nous a donné la mort, la mort cruelle de Jésus innocent nous rend la vie.

Vierge immaculée, venez prendre part à ce mystère. Approchez de la croix pour recevoir l'impression de trois traits de ressemblance avec Jésus crucifié. *Stabat juxta crucem*, et un glaive de douleur la perce comme une victime ; *Stabat*, sa douleur est forte et résignée comme celle de son Fils, et celui dont elle imite les souffrances et la résignation lui communique sa fécondité. *Ecce filius tuus.*

2205. I. *Marie au pied de la croix en ressent les douleurs.* Il y a une union étroite entre la mère et son enfant. C'est Dieu même qui l'a faite, car il attache d'abord l'enfant au sein de sa mère, de telle sorte que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux et courent ensemble le même péril ; ils ne font ensemble en quelque sorte qu'une même personne. Quand l'enfant vient au monde, le lien de cette union n'est pas rompu. L'enfant commence au contraire à occuper plus de place dans la tendresse maternelle, tellement qu'aussitôt que l'enfant s'agite, les entrailles de sa mère s'émeuvent. Et la mère vit plutôt pour son enfant que pour elle-même. Voyez la Chananéenne aux pieds de Jésus ; entendez ses cris, et voyez si vous pouvez distinguer qui souffre le plus d'elle-même ou de sa fille. *Ayez pitié de moi*, dit-elle, *ô fils de David, ma fille est tourmentée par le démon.* Si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, elle parle de ceux de sa fille. Pourquoi exagérer mes douleurs ; n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? Il me semble que je la porte toujours dans mon sein, puisque, aussitôt qu'elle est agitée, mes entrailles sont émues. Si elle souffre, j'en sens la douleur, et les traits de la fureur de Satan arrivent jusqu'à mon âme.

Tout ce que nous voyons dans la Chananéenne n'est qu'une image imparfaite de ce qu'éprouve Marie au pied de la croix. L'amour de Marie est incomparablement plus fort que celui de toute mère. C'est que l'amour des autres mères pour leurs enfants vient de ce que la nature les a rendues fécondes ; mais la fécondité de Marie vient de plus haut. Mère sans cesser d'être vierge, elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et c'est Dieu lui même qui l'a faite Mère de son Fils, qui a produit en son cœur un amour pour son divin Fils qui est tout surnaturel ; amour qui dépasse par conséquent toute la nature, amour qui met Jésus en communication avec sa Mère, comme il est en communication avec son Père céleste. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps une même souffrance ; le Père et le Fils un même trône ; la Mère et le Fils une même croix. Si la tête de Jésus est couronnée d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes. S'il boit du fiel et du vinaigre, Marie en goûte toute l'amertume. Si le corps du Sauveur est étendu sur la croix, Marie souffre toute la violence de cette douleur. A d'autres martyrs, il a fallu pour les torturer les glaives, les fouets et les autres instruments de supplice ; mais l'amour de Marie suffit à son martyre ; et ce serait peu connaître son cœur que de ne pas le comprendre. Elle sent du reste que ses propres douleurs pèsent sur le cœur de Jésus comme les souffrances de Jésus pèsent sur le sien.

Il en est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi, leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel, si bien que l'amour de la Sainte Vierge est en cela plus infortuné qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas ;

au contraire, il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère.

Marie est donc au pied de la croix associée aux douleurs de Jésus, elle est victime avec lui.

Ah! Marie ne peut plus supporter la vie ; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil ni éteindre tous les feux du ciel, ils n'ont déjà plus de lumière pour cette vierge ; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos ; après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle ; et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat* (S. August.)

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus-Christ. Si nous en ressentons les douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous ; les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs ; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel ; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel ! Ce sont, mes frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir, durant ces saints jours, à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse ; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous paraît trop dur ; vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie ; sa constance vous inspirera de la fermeté, et sa résignation va vous faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie.

2206. II. *Sa douleur est forte et résignée.* La douleur est comparée dans l'Écriture aux flots de la mer ; car elle agite l'âme comme une tempête. Notre-Seigneur a dominé les flots de diverses manières, comme nous l'apprend l'Evangile ; tantôt il a commandé à la mer agitée et aussitôt il s'est fait un grand calme. Il arrive ainsi qu'au plus fort des souffrances, la grâce console l'âme au point qu'elle ne sent plus de douleur. C'est ce qui arrivait à saint Paul, *superabundo gaudio in omni tribulatione.* Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur laisse aux flots leur agitation ; les Apôtres crient : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ;* mais Jésus leur reproche leur peu de confiance en lui et les rassure. De même, nous sentons parfois les angoisses de la douleur, mais la grâce nous rassure et nous nous résignons, tout en étant troublés. Enfin, Notre-Seigneur, au fort de la tempête, marche sur les eaux avec une merveilleuse aisance ; et, foulant aux pieds les flots irrités, il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi parfois la douleur soulève toutes ses vagues, et l'âme généreuse reste assurée au milieu de ce tumulte des flots qui la touchent sans l'ébranler. Cette dernière manière de supporter la douleur est la plus noble, et c'est ainsi que souffre Marie au pied de la croix.

Il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-Mère par tout ce que la douleur a de plus terrible ; tantôt elle creuse des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort ; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils ; elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour : elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de demander ce secours, dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée ; il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ que tous vos flots ont passé sur elle (Ps. xli, 8) ; elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son Bien-Aimé. Donc, mes frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser croître ; le Saint-Esprit ne permettra pas que son temple soit ébranlé : il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Psalm. lxxxvi, 12) ; les flots n'arriveront pas jusque là ; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soins des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siège, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Si vous voulez savoir la raison de ce courage, de cette constance de Marie, remarquez avec saint Jean Chrysostome, que Notre-Seigneur, tremblant au Jardin des Olives et suant le sang sous l'influence de la crainte, se montre d'une force incomparable pendant les tourments de sa Passion et jusqu'à sa mort. Il a voulu sans doute nous montrer par son agonie qu'il était sensible à la douleur, et par son courage au Calvaire qu'il savait en triompher. Mais aussi l'assurance tranquille qu'il manifeste sur la croix nous

fait voir qu'il y offre son sacrifice à son Père, et aucune action ne demande un esprit plus tranquille que le sacrifice. Apprenez-le, vous qui assistez au sacrifice de la croix perpétué sur nos autels.

Jésus, il est vrai, paraît troublé au mont des Olives; mais c'est un trouble volontaire, dit saint Augustin, qu'il lui plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison, Chrétiens? c'est qu'il se considérait comme la victime; il voulait agir comme victime; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes, pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte, parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble; afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là, cette action soumise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs, il meurt plus doucement, dit saint Augustin, que nous n'avons accoutumé de nous endormir.

Voilà, Chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ; il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se comporte aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée : et malgré toute sa douleur, elle s'offre de tout son cœur au Père éternel pour être la victime de sa vengeance. Mes Frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre, non pas une fois, elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eût prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, Chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation? C'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique. Jugez-en vous-mêmes par l'Evangile et par la suite de ses actions.

Ah! votre Fils, lui dit Siméon, sera mis en butte aux contradictions; et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. Parole effroyable pour une mère! Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils; mais ne croyez pas, Chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur; non, non, ne le croyez pas; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est? Ah! cette pauvre âme confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée. Avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo.*

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O, Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? qu'elle sache du moins à quoi se résoudre, ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte : on la veut éprouver; on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps : on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô mortels! étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite!* (Jérém., II, 12.) Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité; là, elle ne demande point : qu'arrivera-t-il? quoi qu'il arrive; ici, elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse, la douleur n'est pas impatiente, la première ne s'informe pas de l'avenir; quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre; la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime, elle le voit déjà tout couvert de plaies, elle le voit dans ses langes comme enseveli, il lui est, dit-elle, comme un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi.* (CANT., I, 12.) C'est, dit-elle, comme un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible

pour une mère ! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? Je le donne, puisqu'il vous plaît ; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère, ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé. Ah ! mes Frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter ; c'est Marie qui vous parlera, c'est elle qui vous dira que vous ne sortirez point de ce lieu sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils ? Ah ! vous ne le perdrez pas pour le déposer en ses mains ; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé, et en attendant, Chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les Chrétiens pour enfants.

2207. III. *Jésus communique à Marie la fécondité de son sacrifice.* Le disciple bien-aimé du Sauveur, qui seul assista à la mort de son maître, que Jésus donna pour fils à Marie, nous révèle ce mystère. Il nous parle, en effet, dans son Apocalypse d'une femme environnée du soleil et ayant la lune sous ses pieds, et en même temps il nous la représente poussant de grands cris dans le travail de l'enfantement. Cette femme c'est la Sainte Vierge. Elle a eu un enfantement sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ; mais elle a eu aussi un enfantement laborieux. Elle a enfanté l'Innocent, et elle a enfanté les pécheurs : le premier, sans peine, et les seconds, dans les douleurs et les larmes. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique ; elle ne peut être mère des chrétiens qu'elle ne donne son Bien-Aimé à la mort. O fécondité douloureuse ! Pour nous en rendre compte, souvenons-nous que Dieu le Père, qui a engendré dans l'éternité un Fils égal à lui, qui contente entièrement son amour, a voulu dans sa bonté avoir des fils adoptifs. Son amour a voulu donner des frères à ce premier-né, des cohéritiers au Bien-Aimé de son Cœur. Mais, ô merveille de sa charité pour l'homme ! il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître ses enfants adoptifs. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum daret, ut omnis qui credit non pereat ; sed habeat vitam æternam.* On n'adopte des enfants que quand on n'en a pas de véritables ; c'est pourquoi Dieu sacrifie son unique héritier pour nous faire entrer dans ses droits. Oh ! que nous coûtons cher à Dieu le Père ! Marie n'en est pas quitte à moins. C'est pour cela que Dieu l'appelle au pied de la croix. Elle y vient pour immoler son Fils véritable, afin que les hommes vivent, elle y vient recevoir de nouveaux enfants : *Mulier, ecce filius tuus.* C'est là le dernier adieu de son Fils ; c'est là des traits qui percent son âme le plus douloureux.

Saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : Elle était, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine, qui bien loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage.

N'est-ce pas là ce qui arrive à Marie : *Mulier ecce*, etc. Mon Fils, dit-elle, c'est donc maintenant que vous me quittez, et qui me laissez-vous à votre place? Un homme, pour un Homme-Dieu? Ah ! quelle dure consolation ! Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant qu'un homme en sentira plus vivement ce qui lui manque ; et ce fils adoptif lui révèlera plutôt son malheur qu'il ne le réparera. Aussi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde. Elle devient la mère des Chrétiens, par l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes, les maux que vous avez faits à votre Mère? Pouvez-vous oublier ces cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* (Eccli., vii, 29) : N'oublie pas les gémissements de ta Mère. Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie pas les gémissements de cette Mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? Veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si horrible spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son cœur maternel ? A Dieu ne plaise, mes Frères, que nous soyons si dénaturés ! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la Croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là

véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé, mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour; il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence.

Mais quand je vous vois sacrifier des âmes à la fureur de Satan; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils, en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa Croix, par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos chutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelles, par vos cœurs endurcis et impénitents; c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles. »

O Mère, consolez-vous. Votre douleur, vos larmes, la générosité de votre sacrifice, la tendresse avec laquelle vous nous adoptez, ont touché nos cœurs. Désormais, ils n'auront d'amour que pour Jésus et pour vous, etc.

2208. **Autre plan** *sur les* **Sept Douleurs,** *d'après Bossuet.*

Dixit matri suæ mulier, etc. (Jean, xix, 26).

Si jamais l'amour se révèle par de prodigieux effets, c'est surtout à l'heure dernière. Quand on entrevoit qu'on va être séparé de ceux qu'on aime, on cherche du moins à leur laisser un durable souvenir: et l'histoire est remplie des marques prodigieuses d'affection échangées au moment suprême de la mort. Saint Jean, le disciple de l'amour, a eu soin de recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher Maître d'honorer en mourant et sa sainte Mère et son fidèle disciple.

L'antiquité a fort remarqué le testament d'un certain philosophe, Endamidas de Corinthe, qui, ne laissant pas de quoi entretenir sa famille, légua, en mourant, à ses amis, sa mère et ses enfants. Ce que la nécessité suggèra à ce philosophe, l'amour le fait faire à Jésus d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère; il leur donne à tous deux et il les donne tous deux, et c'est au profit de l'un et de l'autre. Quel testament admirable! Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples; puisqu'il se les attachait au prix de son sang, il en peut donc disposer comme d'un héritage très bien acquis. Or, pendant que tous ses disciples ont pris la fuite, il n'y a que Jean son bien aimé qui lui reste. Il représente donc tous les chrétiens et Jésus lui donne sa Mère, et Jean en prend possession comme de son bien, qui est en même temps le nôtre. Il nous donne sa propre Mère, et il nous la donne afin qu'elle soit la nôtre. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne auprès de la Majesté divine, il est nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu et que sa bonté l'approche de nous. Or, Marie peut nous assister parce qu'elle est Mère de Dieu, elle veut nous assister parce qu'elle est notre Mère, deux points qui servent de fondement à la dévotion à Marie.

2209. I. *Marie toute puissante auprès de Dieu parce qu'elle est sa Mère.*

La mission la plus importante du Fils de Dieu sur la terre, c'est celle de médiateur entre les hommes et son Père. Par elle, il a réconcilié le ciel avec la terre, il nous a rendu son Père propice, et nous a donné accès auprès du trône de sa miséricorde. C'est sur cette base que repose toute notre espérance. L'union que nous avons avec le Sauveur nous fait approcher de la Majesté divine avec confiance; mais du moment que le Sauveur a choisi Marie pour Mère, il a contracté avec elle une union qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir, et par conséquent elle a auprès de Dieu un pouvoir et un crédit ineffable. Pour faire comprendre l'amour qui existe entre Jésus et Marie, je dis qu'il n'y a jamais eu de mère qui ait eu pour son fils autant de tendresse que Marie en avait pour Jésus, et que jamais fils n'a eu pour sa mère une affection aussi forte que celle de Jésus pour Marie.

1° Interrogez les mères de la terre sur les secrets de l'amour qu'elles ont pour leurs enfants, elles vous diront qu'elles les aiment comme elles-mêmes et plus qu'elles-mêmes; leurs enfants ne sont-ils pas leur propre chair et leur propre sang? Mais c'est bien plus véritable pour Marie qui a seule a fourni à Jésus la matière dont son corps a été formé. La nature a partagé l'amour des enfants entre le père et la mère. Elle donne ordinairement au père une tendresse plus forte et à la mère une affection plus sensible; et si le père vient à mourir, la mère se croit obligée de redoubler d'affection et de soins pour sa famille; mais Marie n'ayant point à partager avec aucun homme le tendre et ardent amour qu'elle avait pour Jésus, en était toute transportée et y trouvait d'ineffables douceurs.

2° Si les mères aiment naturellement leurs enfants, il faut avouer qu'il est des circonstances qui les leur rendent incomparablement plus chers. Sara était arrivée à sa vieillesse sans que Dieu lui eût donné un enfant. Dieu par miracle la rend mère d'un fils. Sans doute que Sara sentit pour ce fils une tendresse d'autant plus vive qu'elle l'avait attendu plus longtemps et qu'elle l'avait eu d'une manière plus merveilleuse, voyant en lui l'enfant de la promesse divine. Aussi l'appelait-on Isaac, c'est-à-dire ris, ou source d'ineffables joies. Ainsi donc, la manière dont on a les enfants, quand elle tient du pro-

dige, les rend de beaucoup plus aimables. Comment donc vous dépeindre les affections de Marie quand elle regardait son Jésus. O Dieu, disait-elle, comment est-ce que vous êtes mon Fils? qui aurait pu croire qu'en restant vierge je dusse avoir un Fils si aimable? Et ces transports étaient d'autant plus grands qu'elle tenait davantage à la virginité. On se souvient qu'elle ne consentit à devenir Mère de Dieu qu'après que l'ange lui eût promis qu'elle concevrait par l'opération du Saint Esprit. En voyant donc son Fils, elle s'estimait véritablement bénie entre toutes les femmes, puisque Dieu l'avait fait échapper à la fois à la malédiction portée contre les stériles et à la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté et sans douleur et sans perdre sa virginité. Elle embrassait donc avec ravissement ce Fils d'autant plus aimable qu'il n'avait que consacré la virginité de sa Mère.

3) Les Saints Pères nous assurent d'ailleurs qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour du Sauveur. Cela est certain, et saint Paul l'enseigne. Quel devait donc être l'amour de la Reine des Vierges! Elle savait que son amour pour la virginité l'avait fait choisir pour la Mère de Dieu, c'est ce qui lui rendait la virginité plus chère encore; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour la virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de ce Fils qui la lui avait conservée; et dans ces sentiments elle lui donnait mille baisers plus que d'une mère, puisque c'étaient les baisers d'une mère Vierge.

4) L'antiquité rapporte qu'une amazone désira passionnément d'avoir un fils qui fût de la race du fameux conquérant Alexandre, roi de Macédoine; et ne lisons-nous pas dans l'Ecriture sainte que Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait de Rachel qu'il aimait tendrement. Je veux dire par là que l'amour pour les enfants augmente quand celui de qui on les a eus est digne de plus d'affection. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu Jésus. Vient-il d'une race mortelle? N'est-ce pas le Saint-Esprit qui a déposé en elle ce germe céleste? Au moment où s'opéra ce mystère, la nature étonnée le regardait de loin, avec étonnement, surprise de ce que la vertu divine agît seule sur la chair virginale de Marie pour en former le corps de l'Homme-Dieu. N'est-ce pas là ce que chante la Vierge dans son admirable cantique: *Fecit mihi magna qui potens est.* Elle voyait qu'elle avait un Fils d'une race divine et elle ne savait comment exprimer son ravissement d'avoir un Fils qui n'eût d'autre Père que Dieu. De là il faut conclure que Marie n'aimait pas son Fils comme les Mères ordinaires. Une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils. Elle va même quelquefois plus avant: elle aime jusqu'à ses amis; mais pour la personne de son fils elle s'y attache d'un lien que rien ne peut rompre. Mais qu'était la Divinité en Jésus? lui était-elle étrangère? Certes, votre foi répond: Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie; c'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon la nature humaine le Fils de Marie; en Jésus-Christ il n'y a qu'une personne. Aussi est-ce un article de foi que Marie est la Mère de Dieu; et cette vérité fera jusqu'à la consommation des siècles trembler les démons. Marie aimait donc Jésus Christ tout entier, elle chérissait comme Homme-Dieu celui qu'elle chérissait comme Fils; et ce prodige n'a rien de semblable sur la terre, et il faut en chercher le modèle dans Dieu lui-même. C'est de son Fils fait homme que le Père céleste a dit au jour de la transfiguration: *C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Il étend donc son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils, et ne sépare pas dans son affection ces deux natures éternellement unies en la personne de son Fils. Or, il y a quelque chose de semblable dans l'amour de Marie pour Jésus, puisqu'elle a été choisie pour la Mère de celui qui n'a d'autre Père que Dieu, il était convenable et digne de la sagesse de Dieu de faire couler dans le cœur de Marie quelque étincelle de l'amour infini que le Père céleste a pour son Fils, il fallait qu'il imprimât en Marie un amour qui passât de loin la nature et allât jusqu'à un degré supérieur de grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu. Que les autres mères exaltent tant qu'elles voudront leur amour pour leurs enfants, que peut-il avoir qui soit comparable à celui de Marie pour son unique qu'elle a conçu miraculeusement, sans cesser d'être vierge, et qui est vraiment le Fils de Dieu en même temps que le sien. S'il faut avoir le cœur d'une mère pour comprendre la tendresse maternelle, il faudrait avoir le cœur de Marie pour comprendre son amour pour son divin Fils.

2° L'amour de Jésus pour sa mère est plus difficile encore à dire et à comprendre; car je suis certain qu'autant N. S. surpasse la Sainte Vierge en toutes choses, autant il est meilleur Fils qu'elle n'était bonne mère! Avec quel excès Jésus a aimé la nature humaine! il a tout pris d'elle, la crainte, etc., excepté le péché. Or, il n'y a rien dans la nature de plus juste, de plus nécessaire que l'amour des parents. Il a donc aimé Marie comme le meilleur des fils. 2) Vu surtout qu'elle avait été prédestinée, de toute éternité pour être sa Mère et préparée et sanctifiée dans le temps pour cette mission, et choisie entre toutes les femmes à cause de sa perfection; 3) D'autant plus que s'il est vrai que Marie doit tout à Jésus, même sa virginité, la virginité de Marie a contribué à donner à Jésus ce corps si pur qui a été formé du sang virginal de Marie, afin qu'il fût digne, étant uni au Verbe divin, d'être présenté au Père éternel comme une victime sans tache. Le Sauveur c'est l'amant des vierges: ce sont elles qui forment son cor-

tége, mais s'il aime tant les vierges qu'il a sanctifiées de son sang, comment ne doit-il pas aimer cette vierge incomparable qui lui a fourni ce sang ? L'amour réciproque de Jésus et de Marie est donc inconcevable. Nous pouvons bien nous en faire quelque idée ; mais les Séraphins tout brûlant d'amour ne sauraient comprendre quels torrents de flamme débordent continuellement de Jésus sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus.

Jésus est tout pour Marie, Marie est toute pour Jésus. Marie a en Jésus les clefs des bénédictions divines, clef qui ouvre et personne ne ferme. C'est le sang de Jésus qui se répand sur nous en trésors de grâces célestes et à qui donne-t-il plus de droit sur ce sang qu'à celle dont il l'a tiré? Vous vivez en une telle intimité avec Jésus, ô Marie, qu'il est impossible que vous ne soyez pas exaucée. Parlez donc à son cœur pour nous, d'autant que.

2210. II. *Vous êtes la mère des hommes.* La tradition nous apprend que Dieu, pour faire renaître à la vie le genre humain, précipité dans la mort par la désobéissance du premier homme et de la première femme, avait prédestiné un nouvel Adam et une nouvelle Eve, c'est-à-dire Jésus et Marie. Les saints Pères nous apprennent d'ailleurs que celle qui est la mère de la tête est en même temps la mère des autres membres ; or, Jésus est le chef de son Eglise, et nous sommes les membres de ce corps ; mais au lieu de rechercher les preuves abondantes qui établissent que Marie est notre Mère, il vaut mieux établir qu'elle a pour nous une tendresse maternelle. Remarquons d'abord dans quelle circonstance elle est devenue notre Mère. C'est au Calvaire. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il attendu ce moment suprême ? C'est sans doute pour la consoler de la mort de son Fils unique en lui donnant une postérité nouvelle ; mais c'est aussi pour une autre raison digne d'être méditée. Jésus de sa croix voyait l'extrême tendresse de sa mère ; et il connaissait le secret d'émouvoir les affections. Quand une âme est saisie d'un sentiment très-vif pour un objet, elle conçoit aisément le même sentiment pour tout objet qui se présente ; c'est ainsi que ceux qui sont emportés par la colère, déversent non seulement sur ceux qui les ont blessés, mais même sur les plus innocents. Il en est de même des autres impressions. C'est pourquoi Jésus attendit cette heure solennelle où le cœur de Marie, débordant de tendresse, s'écoulait en larmes abondantes pour lui dire en lui montrant Saint Jean : *Femme, voilà votre fils* ; c'est-à-dire ; ô vous à qui votre amour fait éprouver à cette heure jusqu'où peut aller la tendresse d'une mère, reportez sur Jean et sur mes fidèles toute affection que vous avez pour moi.

Qui ne connaît la puissance de la parole que dit Jésus ? et sur qui cette parole a-t-elle plus d'efficacité que sur sa mère, surtout quand il la prononce d'une voix mourante et comme dans un dernier adieu? Certes, saint Jean, dès qu'il eût entendu le Sauveur lui dire : *mon fils, voilà votre mère*, se sentit pour elle toute l'affection d'un bon fils, et depuis ce moment, il la prit chez lui ; à plus forte raison la parole de Jésus a-t-elle fait naître en Marie une tendresse maternelle pour nous. Toutes les fois que nous nous présentons aux yeux de la divine Vierge, elle se souvient de cette parole de Jésus, et ses entrailles s'émeuvent, d'autant plus que, si nous sommes chrétiens, elle trouve en nous la ressemblance de son divin Fils. Un chrétien est celui qui conforme sa vie à la doctrine et aux exemples de Jésus Christ ; car Jésus-Christ a commencé par faire avant d'enseigner, et ses enseignements n'ont pas d'autre but que de nous rendre conformes à ses exemples. La Vierge est donc fort touchée de voir en nous les traits de son Fils. Ne voit-on pas des mères caresser extraordinairement un enfant, sans en avoir d'autres raisons sinon qu'elles trouvent en lui quelque ressemblance avec le leur. La mère ne se contente pas d'aimer la personne de son fils, elle va la chercher partout où elle en trouve quelque trace. Que dirons-nous de Marie, quand elle voit dans l'âme des chrétiens des traits de la beauté parfaite de son Fils, que Dieu y a tracés de son doigt.

Mais il y a plus : nous sommes les membres du Sauveur, et nous composons avec lui un même corps dont il est le chef, ce qui nous unit à lui de telle sorte que quiconque aime Jésus aime nécessairement ses fidèles, Marie nous aime donc de l'amour qu'elle a pour Jésus. Et n'avons-nous pas dit que l'amour de Marie sur Jésus est semblable à celui que le Père céleste a pour son divin Fils, et que le cœur de Marie se règle sur le cœur de Dieu. Or Dieu aime son divin Fils, non seulement en lui-même, mais dans tous les fidèles qui sont ses membres. C'est la réalisation de la prière du Sauveur. *Dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit* (Jean. XVII, 26.) Nous sommes tellement unis au Sauveur, que Dieu le Père déverse sur nous l'affection paternelle qu'il a pour lui. Ainsi donc, Chrétiens, allez à Marie. Comme Dieu le Père, elle ne vous séparera pas de l'amour qu'elle porte à Jésus, elle vous considérera comme la chair de sa chair, elle reconnaîtra en vous les traces du sang de Jésus qui vous a sanctifiés, et l'amour qu'elle a pour son Fils est la mesure de celui qu'elle vous porte. Ne craignez donc pas de l'appeler mère, car sa tendresse est incomparable ; mais, prenez garde : si vous voulez éprouver tous les trésors de sa tendresse, rendez votre vie conforme à celle de votre divin Chef. Que nous y perdrions des l'affection de Marie, quand elle ne trouve rien en nous qui lui rappelle Jésus, ni humilité, ni zèle, ni pureté. Mais si vous êtes paré des vertus de Jésus, Marie jette sur vous des regards d'amour. C'est là, dit-elle, mon fils bien aimé, puisqu'il ressemble à mon Jésus, et elle laisse couler sur nous les grâces dont elle est la dispensatrice. O Vierge toute puissante, puisque vous êtes Mère de Dieu, et toute de tendresse pour moi, puisque vous

êtes ma Mère, je vous honore et je vous aime. Défendez-moi puisque vous êtes puissante ; aimez-moi comme une mère ; et obtenez-moi de vous honorer et de vous aimer éternellement au ciel.

VIII. Notre-Dame Auxiliatrice (*24 Mai*).

2211. Nous invoquons la Sainte Vierge dans ses litanies sous ce titre, *Secours des chrétiens. Auxilium christianorum.* Marie est en effet la protectrice de l'Eglise contre ses ennemis. C'est Pie V qui fit ajouter cette invocation aux litanies à l'occasion de la victoire insigne remportée à Lépante contre les Turcs par le peuple chrétien. Mais la fête de Notre-Dame Auxiliatrice a été établie par Pie VII. Chassé par les impies du trone pontifical, cet auguste pontife était détenu pendant cinq ans à Savone, comme dans une prison d'où il était impuissant à gouverner l'Eglise. Tout à coup, par la médiation de Marie, il fut rétabli sur son siège au moment où il s'y attendait le moins. Le même prodige eut lieu l'année suivante, quand une nouvelle persécution l'obligea à quitter Rome pour Gênes. C'est en mémoire de cette protection de Marie accordée à sa personne et à l'Eglise, qu'il fixa la fête de Notre-Dame Auxiliatrice au 24 mai, jour anniversaire de son retour à Rome. Mais si Marie est le secours du peuple chrétien en général, elle est aussi celui de chacun de nous en particulier. Il n'est point de situation difficile soit pour nos âmes, soit pour nos corps, où nous ne puissions implorer et obtenir le secours de cette divine Vierge.

2212. Elle est *le refuge des pécheurs.* Pauvres pécheurs, qu'ils ont besoin d'assistance pour se dégager des filets de Satan, pour rompre la chaîne de leurs habitudes coupables, recouvrer la grâce et échapper ainsi à l'enfer qu'ils ont mérité ! Peut-être qu'à la vue du nombre et de la gravité de leurs fautes, quelques-uns seraient tentés de désespoir.

Consolamini, pusillanimes, leur dit saint Thomas de Villeneuve, *respirate, miserabiles. Virgo Deipara est humani generis advocata idonea ;* elle peut tout auprès de son Fils ; *sapientissima,* elle connait tous les moyens de l'apaiser, *universalis,* personne n'est exclu de sa protection. Au contraire, plus l'enfant est misérable, plus il a droit à la compassion de sa mère. Marie est la Mère des pécheurs. C'est pour eux qu'elle a sacrifié Jésus sur la croix, c'est elle qui a la charge de les réconcilier avec le ciel. Elle a dit à la Salette : « Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous. » C'est là sa mission, sa charge. Donc que personne ne désespère, mais qu'il recoure à elle, avec la ferme volonté de se corriger ; et Marie préparera son retour à Dieu. *Solve vincla reis, profer lumen cæcis.*

2213. II. Marie est la *consolatrice des affligés.* Les tristesses de toutes sortes sont le partage de l'homme ici-bas. Mais une des plus grandes douleurs pour les âmes justes, c'est la tentation, c'est le danger de perdre Dieu. *Respice stellam, voca Mariam,* dit saint Bernard. Marie est puissante sur le démon *quasi castrorum acies ordinata.* Marie Egyptienne, (voir n° 1387.) (*b*) Il y a d'autres tristesses qui nous affligent, la perte de nos parents, de nos amis, les déceptions de cette vie, etc. Et Marie nous reste *vita, dulcedo et spes nostra, causa nostræ lætitiæ, janua cæli.* Son nom est pour nous *mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Il adoucira pour nous-mêmes les amertumes de la dernière heure.

2214. III. *Salus infirmorum.* Nous avons, outre les maux de l'âme et les déchirements du cœur, les infirmités du corps. *Quale gaudium erit mihi,* disait Tobie, *qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video.* Le pauvre paralytique gémissait sur son grabat et disait : *Hominem non habeo ;* je n'ai personne pour me jeter dans la piscine où je trouverais la santé. Infirmes, malades qui souffrez, ne dites pas : *Hominem non habeo ;* vous avez Marie, la santé des infirmes. Combien avant vous lui ont dû leur guérison. Lourdes voit chaque année s'opérer de nombreux miracles. La Salette, Pontmain, tous les sanctuaires de Marie ont aussi à enregistrer des prodiges de sa protection maternelle. Tous sont tapissés des *ex-voto* de la reconnaissance. Si donc la santé vous est utile pour le salut, en invoquant Marie, vous l'obtiendrez ; si la souffrance est pour vous plus utile, Marie vous laissera vos infirmités ;

mais elle vous obtiendra la résignation,qui est un plus grand bien que toutes les prospérités de la terre.

Marie est donc notre secours à tous dans les peines et dans les douleurs de l'âme et du corps.

« O vous, qui sentez que, dans le courant du siècle, vous flottez plutôt à travers les tempêtes, que vous ne marchez sur la terre ferme, ne détournez pas les yeux de l'éclat de cette céleste étoile, si vous ne voulez pas être engloutis par la tourmente. Si les vents des tentations se soulèvent, si vous rencontrez les écueils des tribulations, regardez l'Etoile et invoquez Marie. Si vous êtes soulevés par les ondes de l'orgueil, de l'ambition, de la haine, de la jalousie, regardez l'Etoile, et invoquez Marie.

« Si la colère, l'avarice, les plaisirs des sens ébranlent la barque de votre âme, regardez Marie. Si troublés par l'énormité de vos crimes, confus des hontes de votre conscience, effrayés par la crainte du jugement, vous sentez s'entr'ouvrir devant vous le gouffre de la tristesse, l'abîme du désespoir, pensez à Marie.

« Dans les dangers, dans les épreuves, dans les doutes, pensez à Marie, invoquez Marie... En la priant, vous ne désespérerez plus ; en pensant à elle vous ne pouvez vous égarer ; si elle vous tient, vous ne tombez pas ; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre ; si elle vous guide, vous marchez sans peine ; si elle vous est propice vous arrivez sûrement au terme. » (Saint Bernard.)

IX. — Visitation.

2215. *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.* Le Mystère de la Vierge Marie quittant sa solitude, si chère pour elle, qu'elle ne s'en éloignait qu'à regret, mérite toutes nos méditations. Etudions-le en suivant le texte de l'Evangile qui nous le rapporte, et nous y trouverons de grands enseignements.

Marie vient d'apprendre de l'ange qu'Elisabeth sa parente, dans un âge avancé, est devenue mère. Elle doit de la reconnaissance à cette cousine, car le prêtre Zacharie son époux a été son propre tuteur, et a veillé sur ses premières années. Elisabeth à cet âge et dans cette situation doit avoir besoin de son assistance ; et puis l'enfant qu'Elisabeth porte et auquel Dieu prépare de si hautes destinées, est encore esclave de la souillure originelle ; Marie, en devenant la Mère du Sauveur, comprend que le fruit béni de son sein veut sauver d'abord celui qui sera son précurseur et qui devra annoncer au monde l'Agneau de Dieu. Et ici comprenons quel but nous devons nous proposer dans nos visites. Il ne les faut entreprendre que pour rendre service au prochain, et surtout pour chercher à le sanctifier.

2216. 1° Quand Marie a vu ce que la charité demande d'elle, elle ne balance pas *exurgens*, elle se lève en toute hâte. *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* Le Dieu consumant que Marie porte dans son sein virginal, l'embrase des ardeurs de la charité. Elle ne s'inquiète ni de la tranquillité de sa retraite qu'elle doit sacrifier, ni des bienséances du monde qui semblaient interdire à son âge un pareil voyage, ni de la longueur de la route, ni des difficultés qu'elle présentait ; car il y avait des montagnes à franchir, et Hébron où, selon plusieurs, habitait Elisabeth, était éloigné de 130 kilomètres de Nazareth. Quand Dieu nous commande une œuvre sainte à accomplir, ne tardons pas ; il y a un mourant à assister, courons en toute hâte, un retard serait peut-être irréparable. Il y a un pauvre enfant, une jeune fille exposée à se perdre, nous pouvons les écarter du péril, ne perdons pas de temps. Demain, peut-être, il serait trop tard. Ne craignons pas pour assister le prochain de quitter Dieu pour Dieu, de sacrifier au besoin les douceurs d'une vie paisible dans notre maison. Ne donnons pas aux bienséances du monde, plus de valeur qu'elles n'en ont, quand il s'agit du service de Dieu. Hélas ! combien d'âmes que la grâce sollicite, et qui sont arrêtées par la considération de ce que dira le monde ! Est-ce donc le monde qui est notre maître ? N'est-ce pas Dieu ? Et n'est-ce pas une lâcheté, quand Dieu parle, d'étouffer sa voix pour suivre les maximes du siècle ? La difficulté du bien ne doit pas nous arrêter davantage ? N'y a-t-il pas plus de peine à se damner

qu'à se sauver? Le bonheur n'est-il pas, même dès ce monde, pour ceux qui servent Dieu généreusement? Les méchants ne se préparent-ils pas les déceptions et les remords avec les supplices de l'éternité? *Exurge qui dormis.* Levez-vous donc, vous qui dormez, et comme Marie, mettez vous en route pour servir Dieu et le prochain.

2° Marie part, *abiit in montana.* Elle va sur les hauteurs, sur les monts, qui sont plus près du ciel, où l'air est plus pur, qui reçoivent les premiers rayons du soleil. Les Saints aiment la solitude, ils fuient le monde; et c'est pourquoi ils trouvent Dieu. Heureux ceux qui sont appelés à vivre dans la solitude d'un cloître. Les monastères, ce sont là les montagnes qui rapprochent de Dieu. S'il n'y a qu'un petit nombre qui y aspire de nos jours, c'est que la foi est moins vive et qu'une jeunesse perverse a perdu le goût des choses de Dieu. Elle ne sait plus s'élever sur les montagnes à l'exemple de Marie.

2217. 3° *Cum festinatione.* Marie chemine en toute hâte malgré les aspérites de la route. Les grandes œuvres qu'elle va accomplir la pressent. D'ailleurs, autant la Vierge a à cœur de ne pas quitter sa solitude, autant elle souffre dans les chemins. Il ne lui convient pas de s'arrêter en public, à discourir, à voir ou à entendre. *In civitatem Juda.* Du reste, Marie va glorifier Dieu; car le mot Juda signifie louange.

4° *Et intravit in domum Zachariæ;* elle ne reste pas à la porte, elle entre aussitôt dans la maison de Zacharie. L'Evangile ne dit pas qu'elle le salue, car le propre des vierges, c'est de trembler et de redouter l'abord des hommes. Marie, certes, n'avait rien à craindre; mais l'Evangile nous instruit. Du reste, Marie ne peut saluer Zacharie, que par signes; car, en punition de l'incrédulité à la parole de l'ange, qui lui promettait un enfant dans sa vieillesse, il était devenu sourd et muet. Le châtiment de l'incrédulité est souvent en ce monde l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur. Ah! malheureux sourds et muets que les incrédules; ils risquent de rester en cet état non pas neuf mois, comme Zacharie, mais durant toute l'éternité. Ils seront privés à jamais, s'ils ne se convertissent pas, des célestes concerts des anges, et des conversations ineffables de Notre-Seigneur et de ses élus dans le ciel.

2218. 5° *Et salutavit Elisabeth.* Marie est devenue la Mère de Dieu, la reine de toute créature, elle est élevée par conséquent en sainteté et en dignité au-dessus d'Elisabeth; mais en elle les honneurs n'ont pas changé les mœurs. Elle prévient sa cousine. « Combien est sublime cette humilité qui ne s'élève point dans les honneurs, qui ne s'enfle point par la gloire! Ce n'est pas chose merveilleuse d'être humble dans l'abjection; mais c'est une grande et rare vertu que d'être humble tout en étant honoré. On en voit qui étant devenus riches, de pauvres qu'ils étaient, rougissent de leur extraction et de leurs parents eux-mêmes; d'autres qui, ayant acheté par de l'argent leurs fonctions, en sont fiers comme s'ils les avaient méritées: d'autres, que l'ambition aveugle et qui deviennent fiers par les honneurs qu'on leur fait; et, ce qui est plus déplorable, il en est qui ayant méprisé les honneurs du siècle, apprennent la superbe à l'école de l'humilité, et sont plus insolents sous les ailes d'un Maître débonnaire, qu'ils n'étaient dans le siècle. Plusieurs même qui étaient méprisés dans leur maison, ne veulent pas l'être dans celle de Dieu. N'ayant pu recevoir les honneurs dans un monde où on les recherche, ils en voudraient là où tous les méprisent. » Ainsi parle saint Bernard. « Il est beau, ajoute-t-il, d'unir l'humilité à la virginité. Combien est agréable à Dieu, l'âme dont l'humilité relève la virginité et dont la virginité orne l'humilité! Mais qu'elle est digne de vénération la vierge, dont la fécondité rehausse l'humilité, et dont l'enfantement consacre la virginité. » C'est le privilège de Marie. Privilège qui n'a pas d'égal; et, malgré tout, Marie est humble. Voilà le modèle de nos rapports avec le prochain, l'humilité qui s'efface et qui prévient, la charité, les égards pour tous, pour les supérieurs d'abord, pour les égaux ensuite, et même pour les inférieurs. « Sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité de Marie n'eût pas été agréable à Dieu. » O vierges! point d'orgueil! L'humilité est aussi nécessaire que la charité. O vous qui cherchez à faire le bien, respectez comme vos supérieurs, les pé-

fleurs, même les pauvres que vous assistez. Saluez-les les premiers, d'un air affable et modeste. C'est ainsi que vous réussirez à leur faire du bien.

2219. 6° *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* O effet admirable de la salutation de cette vierge si humble ! *(a)* Saint Jean Baptiste tressaille aussitôt dans le sein de sa mère. Le Verbe de Dieu a laissé ignorer son incarnation à tous les hommes : saint Joseph lui-même ignore encore ce mystère dont Marie a seule le secret ; et le Dieu-enfant se révèle à un enfant encore enfermé dans le sein maternel ; et en se révélant à lui, il lui communique la grâce, et il la lui communique par Marie. C'est là que commence la mission de Marie, qui est la trésorière et la dispensatrice des dons de Dieu. Voici saint Jean-Baptiste qui, purifié par la grâce, connait son Rédempteur et son Sauveur. Il voudrait déjà s'échapper de la prison qui le retient, il voudrait déjà remplir son rôle de précurseur, et dire à tous : *le voici l'Agneau de Dieu.* Que tous ceux qui cherchent la grâce, la cherchent par Marie. C'est par elle *(b)* que sainte Elisabeth est remplie du Saint-Esprit. Déjà elle était sainte ; mais de nouvelles lumieres éclairent son esprit, de nouvelles ardeurs embrasent son cœur, et dans ses transports elle s'écrie : *Benedicta tu in mulieribus.* (Voir n. 614.) Le Saint-Esprit excite, en effet, à louer et à bénir Jésus et sa Mère. *Benedictus fructus ventris.* C'est un fruit qui ne fait pas tomber la fleur et qui ne charge pas l'arbre qui le porte.

2220. 7° *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?* Le Saint-Esprit révèle à Elisabeth comme à Jean le mystère accompli en Marie ; et Elisabeth est confuse de l'honneur qui lui est fait de recevoir son Dieu et sa divine Mère. *Unde hoc mihi?* Le premier sentiment de l'âme à l'approche de Dieu, c'est la crainte ; car la créature est un néant auquel s'est ajouté le péché. Elle s'épouvante comme Elisabeth. *Unde hoc mihi?* Mais ensuite elle se rassure et elle s'élance par le désir vers celui qui est son souverain bien, et c'est ce que manifestent les tressaillements de saint Jean-Baptiste. Enfin, quand elle possède Dieu, elle se réjouit en lui, comme la divine Vierge, *et exultavit spiritus meus in Deo (C'est là ce qui fait le sujet du sermon de Bossuet sur ce mystère ; mais nous aimons mieux suivre le P. Lejeune.)*

Unde hoc mihi? Ce bonheur vous vient de la bonté de Dieu qui s'exerce de génération en génération sur ceux qui le craignent, et qui leur fait plus de grâces qu'ils n'en méritent. Il vous vient de la tendresse de ce Jésus qui veut d'abord se montrer Sauveur à l'égard de votre fils qu'il destine à le faire connaître au monde. Ce bonheur vous vient de l'humilité de celle qui, étant la servante du Seigneur, veut devenir la vôtre.

Beata quæ credidisti. C'est à la foi et à la docilité de Marie aux paroles de l'ange que nous devons l'accomplissement de l'Incarnation.

2221. 8° *Magnificat anima mea Dominum.* Quand nous nous entendons louer, nous en sommes plus charmés que du plus délicieux concert : nous voudrions que nos oreilles fussent toujours flattées par les éloges. Marie, au contraire, détourne la conversation et la rapporte sur Dieu. *Mon âme glorifie le Seigneur, elle l'exalte.* Comment exalte-t-on Dieu? Certes on ne peut rien ajouter à sa gloire et à sa grandeur en elles-mêmes ! mais nous l'exaltons en nous, quand nous reconnaissons qu'il est grand au-dessus de toute grandeur, et quand nous publions devant les autres sa gloire. Mettez un crucifix devant un miroir convexe et bombé, ce miroir le reproduit très petit, mettez-le devant un miroir creux, le miroir le reproduit très grand.

Présentez Dieu à une âme enflée d'elle-même, Dieu lui paraît moindre qu'un intérêt d'un instant, ou qu'un plaisir. Présentez-le à une âme humble, elle le préfère à tout le reste. A ses yeux Dieu est seul grand, seul digne d'amour. Cette âme l'exalte ; tandis que l'âme orgueilleuse le rapetisse. *Exultavit Spiritus meus in Deo.* Voilà la source de la joie, de la joie spirituelle qui atteint la partie supérieure de l'âme ; la joie des sens ne va pas jusque-là, et surtout l'esprit la désavoue et en rougit. La joie spirituelle est en Dieu, et non dans les choses terrestres, non dans un festin, non dans une danse. Qui serait assez grossier pour prétendre que Dieu n'est pas plus capable de donner la joie qu'un morceau de viande, ou qu'une créature quelcon-

que ? Les joies qu'il donne sont pures, comme la source qui les produit ; elles ne sont pas entées sur les épines de la jalousie, de la vengeance et d'autres passions. Les joies spirituelles sont durables comme leur principe ; elles ne passent pas comme celles qui viennent des créatures sujettes au changement et à l'inconstance. Aux délices que goûte l'âme fidèle en cette vie, succédera la joie du ciel que personne ne lui ravira.

Et Marie demeura trois mois auprès d'Elisabeth. L'arche sainte avait demeuré trois mois aussi dans la maison d'Obédédon ; et à cause de cela cette maison fut bénie. Si la première salutation de Marie produisit de tels effets, que ne durent pas produire ses paroles et ses exemples pendant trois mois ?

Oh ! quelle visite ! Oh ! heureuse maison que celle que visite Marie. Oh ! Chrétiens, visitons-nous, non pour médire et déchirer le prochain, ainsi que des mouches s'assemblent sur un fruit qui se gâte, pour en sucer la pourriture ; mais pour louer Dieu et sa Mère, pour nous sanctifier, nous assister, nous consoler ; pareilles aux abeilles qui s'attroupent pour composer des gâteaux de miel. O Vierge, visitez-nous quelquefois, comme vous visitâtes votre sainte cousine ; visitez nos familles pour nous remplir tous du Saint-Esprit et nous apprendre à glorifier Dieu avec vous. Visitez-nous surtout à notre dernière heure, comme vous l'avez fait pour plusieurs saints, afin de nous emmener au ciel ! et pour mériter vos visites, nous irons souvent vous visiter aux pieds de vos autels, et nous rendrons nos visites semblables à la vôtre. Amen.

X. — Notre-Dame des Prodiges *(9 Juillet)*.

2222. *Prodigium magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole.* Nous invoquons Marie sous le nom de Notre-Dame des Prodiges, I, parce qu'elle est elle-même un des plus plus grands prodiges, et II, parce que, par elle, se sont opérés dans l'Eglise les plus grands prodiges.

I. *Marie est un grand prodige.* 1° Quoi de plus merveilleux d'abord que sa Conception, non seulement parce que sa mère était avancée en âge et depuis longtemps stérile, mais surtout parce que, par un privilège unique, elle a été immaculée dans sa conception ? Au moment même où Dieu unit son âme à son corps, cette âme fut le temple vivant de l'Esprit-Saint, le sanctuaire des vertus les plus sublimes, telles que tous les saints ensemble n'en ont jamais eu de pareilles. — 2° Marie fut un prodige dans sa Présentation au temple : au moment où les autres enfants n'ont pas encore l'intelligence et ne connaissent pas encore Dieu, à l'âge de trois ans, Marie, déjà ravie d'amour pour son divin Maître, se consacra à lui corps et âme. 3° Prodige dans sa vie dans le temple : prodige de charité, d'humilité, de pureté. 4° Prodige dans sa maternité divine : prodige dans sa maternité unie à sa virginité. 5° Prodige au pied de la Croix. 6° Prodige dans sa mort qui fut le fruit de son amour pour Dieu. 7° Prodige dans sa résurrection et son assomption dans la gloire. 8° Et au ciel, elle est le prodige des prodiges.

Elle, fille d'Eve, est élevée au-dessus des Anges ; elle règne dans les splendeurs des cieux par-dessus les Séraphins et les Chérubins ; elle est assise à la droite de son Fils ; et de là elle règne, au ciel, sur la terre, et dans les enfers. A la vue de sa gloire, les Saints sont ravis d'admiration.

Saint Jean s'écrie : *mulier amicta sole*, etc. — Un saint Père dit : « O Marie, je ne trouve rien qui vous soit comparable. » — Et dans leur admiration, ils appellent Marie le plus grand prodige.

Oh ! oui, ô Marie, vous êtes un prodige de grâce, un prodige de gloire, un prodige de miséricorde, un prodige de puissance. Nous le reconnaissons, nous nous soumettons à votre puissance, nous admirons votre gloire, nous rendons grâce à votre miséricorde.

2223. II. *Marie a opéré de grands prodiges dans l'Eglise :* 1° dans l'ordre de la nature. Ouvrez l'histoire de l'Eglise, parcourez la suite des siècles, lisez les grands événements religieux de chaque époque, étudiez les grâces extraordinaires que le Seigneur a accordées à la terre : vous verrez que souvent c'est au nom de Marie que se sont opérées les merveilles du Très-Haut. Marie a servi, si je puis ainsi dire, de bras droit à la Divinité. Vous verrez les ennemis du peuple chrétien terrassés par celle qui est plus puissante

qu'une armée rangée en bataille. Vous verrez les maladies les plus graves abandonner leurs victimes à la prière de Marie. Vous verrez la foudre respecter ceux qui invoquent son nom, pendant qu'elle frappe ceux qui ne pensent pas à l'invoquer : les soldats qui portent sur leur poitrine une image de cette glorieuse Mère, rester seuls, pleins de vie et de gloire, sur le champ de bataille pendant que tous leurs compagnons, que ne protégeait pas ce signe béni, gisent à terre.

Descendez à travers les siècles, et chacun d'eux vous offrira à l'envi les merveilles de la puissance de Marie dont il a été le témoin. Parcourez la surface du monde, pénétrez dans tous les pays où a pénétré avant vous la foi catholique ; demandez aux habitants de chaque ville, et même de chaque village, s'ils ne connaissent pas quelque prodige de Marie, et ils se mettront à vous raconter ce que leur ont transmis leurs pères, ou ce dont ils ont été témoins eux-mêmes. Pas un pays chrétien qui n'ait été le théâtre de quelque miracle opéré par la Sainte Vierge. Entrez dans tous les sanctuaires dédiés à Marie jetez les yeux sur les murs bénis élevés à sa louange : n'entendez-vous pas comme une voix qui résonne sous la voûte sacrée et qui vous dit : Marie est une source de prodiges ; n'apercevez-vous pas de toutes parts de nombreux *ex-voto*, hommages des fidèles reconnaissants pour les grâces extraordinaires dont Marie les a favorisés ? Ici, des boiteux longtemps courbés sous le poids de leurs lourdes infirmités, ont déposé, joyeux, le bâton sans lequel auparavant ils ne pouvaient marcher, et qui désormais ne servira plus que de monument à la puissance de Marie. Là, est l'hommage de reconnaissance qu'ont déposé des aveugles auxquels elle a rendu la vue. Dans cet endroit c'est celui des sourds, qu'elle a délivrés de leur surdité. Ailleurs, c'est celui des malades de toute espèce qu'elle a rendus à la santé. A côté, celui des possédés qu'elle a délivrés du démon, elle qui a écrasé la tête de l'infernal serpent.

Interrogez toutes les créatures et toutes vous diront qu'elles ont obéi à l'ordre de Marie, oubliant les lois naturelles auxquelles elles sont soumises.

La mer vous dira que, dans ses vagues soulevées, elle a respecté les enfants de Marie. Le ciel vous dira qu'il les a abrités contre les orages. La vie vous dira que Marie la prolonge pour ses favoris. La mort elle-même vous dira qu'elle lui a rendu, pour les laisser vivre encore, ceux qu'elle tenait déjà sous sa main inexorable. O Marie, très digne Reine du monde ; *Regina mundi dignissima*, toutes les créatures du monde vous sont soumises !

2224. 2° Mais que sont ces prodiges qui se sont opérés par Marie dans l'ordre de la nature, comparés à ceux qui se sont opérés par elle dans l'ordre de la grâce ?

1) Selon la pensée des saints, c'est un plus grand acte de la puissance de Dieu de convertir une âme pécheresse que de créer un monde nouveau. Dieu, pour créer l'univers, n'a eu besoin que d'une parole ; mais, pour sauver une âme, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. La conversion d'une âme est donc un prodige et un grand prodige. Mais, entre les conversions, il en est d'extraordinaires, de surprenantes, de miraculeuses. Quand, par exemple, un saint Paul est terrassé sur le chemin de Damas, c'est un prodige de grâce.

Quand un pécheur, jusque-là endurci et insensible à toutes les grandes vérités de notre foi, se roulant au gré de ses passions, dans les plus détestables habitudes, se trouve tout à coup terrassé, ému, changé, quand des larmes de repentir coulent de ses yeux jusque-là froids et insensibles, c'est un miracle de la grâce ; et Marie a opéré et opère chaque jour encore ce prodige. — Ah ! mes Frères, demandez à la plupart de ces pécheurs qui ont eu le bonheur de revenir sérieusement à Dieu, qui les a tirés du fond du précipice, qui a brisé les lourdes chaînes qui les tenaient esclaves. Ils vous répondront : Nous avons invoqué Marie, le refuge des pécheurs, la réconciliatrice des pécheurs, et le démon a été vaincu.

2) Que si la conversion d'un pécheur est une merveille, la sanctification d'une âme est une œuvre non moins admirable. Rien de grand, rien de noble, rien de riche, rien qui charme plus agréablement le regard de Dieu,

qu'une âme parfaite, qu'une âme devenue le sanctuaire de toutes les vertus. L'Esprit-Saint habite avec complaisance dans ce temple paré de l'or de la grâce. Mais de même qu'entre les fleurs qui parent la terre il en est qui brillent d'un plus vif éclat, ainsi entre les âmes saintes il en est qui sont d'une plus resplendissante beauté : ces âmes, dégagées des choses de ce monde, se rapprochent merveilleusement de Dieu par leur amour.

C'est, par exemple, une jeune vierge qui dans un corps de boue, et au milieu du monde, conserve dans son cœur le trésor d'une pureté sans tache ; c'est une femme faible et timide qui porte avec la faiblesse de son sexe un cœur fort et généreux au service du Seigneur. C'est un vieillard qui, dans les glaces de l'âge, conserve son âme embrasée de l'amour de son Dieu. Ce sont là, mes Frères, des prodiges de grâces, qui, plus tard, seront couronnés par des prodiges de gloire ; car les âmes qui ici-bas s'élèvent au-dessus des autres par leur éminente vertu, resplendiront comme des soleils dans les perpétuelles éternités.

Or, mes Frères, à qui ces âmes doivent-elles leur perfection extraordinaire, à qui devront-elles leur éclat merveilleux dans les splendeurs célestes ? Demandez-le-leur à elles-mêmes, et elles répondront : A Marie. C'est avec l'aide de Marie et sous sa douce et forte protection qu'elles s'élèvent si haut dans la région des vertus ; c'est le secours des chrétiens qui fortifie leur faiblesse. Les âmes les plus parfaites sont celles qui aiment le plus Marie, et qui puisent plus abondamment aux grâces de Dieu dont Marie est la dispensatrice.

2225. 3° Et si, après avoir parlé des prodiges opérés par Marie dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, je parlais encore de ces *autres prodiges qui appartiennent à la fois à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel*, je veux dire des apparitions de la Sainte Vierge ; quel vaste champ de prodiges se déroulerait devant nous : Notre-Dame du Mont-Carmel, Notre-Dame du Rosaire, Notre-Dame de Lourdes. Quels prodiges ! — Mais, nous ne pouvons vous oublier, ô touchante, ô admirable merveille de la miséricorde de notre Mère ! Céleste apparition de la Salette, comme vous brillez d'un vif et consolant éclat entre les merveilles opérées par Marie ! Saint Jean, dans l'Apocalypse, s'écriait : *Signum magnum :* et nous, n'avons-nous pas droit de nous écrier : *Signum magnum apparuit in monte. Mulier, amicta sole, — terra sub pedibus ejus.* O Mère ! *quam pulchri, supra montes, pedes evangelizantis pacem, prædicantis bona, annuntiantis salutem !*

Il est donc établi que les plus grands prodiges se sont opérés dans l'Eglise par Marie, et que Marie elle-même est un grand prodige. C'est donc avec raison que l'Eglise l'invoque sous le titre de Notre-Dame des Prodiges.

O Mère, ô merveille des mains divines, ô vous l'instrument des miracles, justifiez votre glorieux titre une fois de plus ; et opérez en faveur de vos enfants, en ce jour, un prodige nouveau. Convertissez-nous ! Sanctifiez-nous !

XI. — Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

2226. *Gaudens gaudebo in Domino quia induit me vestimentis salutis.* (Is., LXI, 10). Je me réjouis dans le Seigneur parce qu'il m'a revêtu d'un vêtement de salut.

Ce vêtement de salut, c'est le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. I. Nous dirons l'origine de la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel et du scapulaire. II. Nous exposerons les avantages que le scapulaire nous offre, et III, les conditions à remplir pour nous les procurer.

2227. I. *Origine.* C'est la Vierge elle même qui a apporté du ciel le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Aussi l'Eglise honore-t-elle Marie en ce jour, sous ce vocable qui lui est dû à plusieurs titres. Les grands du monde prennent leur titre de noblesse des terres qu'ils possèdent. Et Marie a droit d'être appelée la dame du Mont-Carmel. Le Mont-Carmel est une montagne célèbre qui se trouve entre la Judée et la Syrie ; c'est là que le prophète Elie confondit les prêtres des faux dieux ; c'est de là qu'il envoya son serviteur jusqu'à sept fois regarder du coté de la mer ; et à la septième

Puis le serviteur vit une nuée qui s'élevait pure au-dessus des eaux, et qui, de là, se répandant en torrents de pluie sur la terre, fit cesser la sécheresse qui désolait depuis trois ans la contrée, en punition des crimes d'Achab et de Jézabel. Le prophète, inspiré de Dieu, comprit que cette nuée qui s'élevait douce et pure au-dessus des eaux amères et salées de la mer, et répandait la fécondité sur la terre, était la figure d'une vierge qui sortirait immaculée de l'océan de corruption qui débordait, et donnerait au monde celui que les soupirs des patriarches appelaient comme une rosée céleste. Il fit part à son disciple de cette révélation ; et dès lors, dans l'école des prophètes établie au Carmel, on saluait et on honorait, neuf siècles avant sa naissance, cette vierge bénie. Cette vénération se conserva sans interruption, comme le porte une tradition respectable, jusqu'à la venue de Notre-Seigneur sur la terre. La vierge Marie, qui résida longtemps à Nazareth, ville voisine du Carmel, put visiter les solitaires qui habitaient cette montagne ; et le bréviaire romain dit que ces hommes de Dieu, préparés à la foi chrétienne par saint Jean-Baptiste, l'embrassèrent, en entendant, après la Pentecôte, la prédication des Apôtres. Dès lors ils professèrent une dévotion très tendre à la Sainte Vierge, qu'ils purent voir et entendre pendant sa vie mortelle, et ils lui bâtirent, les premiers, une chapelle, dans l'endroit même d'où Elie avait vu la mystérieuse nuée. Dans cette chapelle, ils se réunissaient souvent pour la prier, et ils l'invoquaient comme leur protectrice. C'est pourquoi on leur donna le nom de Frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, titre que les Souverains Pontifes eux-mêmes leur ont reconnu. Marie, en effet, s'est montrée à travers les siècles la protectrice de cet ordre ; et quand on demandait au pape Honorius III de le supprimer, la Sainte Vierge apparut pendant la nuit à ce pontife et lui ordonna de le prendre sous sa protection. Un jour que saint Pierre-Thomas demandait à Marie de défendre son ordre, la vierge lui apparut et lui dit : « L'ordre des Carmes, Pierre, durera jusqu'à la fin du monde ; car le prophète Elie son fondateur a demandé et obtenu cette faveur de mon Fils, au jour de la Transfiguration. »

Mais entre les privilèges particuliers accordés par Marie elle-même à l'ordre des Carmes, celui qui intéresse le plus la piété, c'est celui du scapulaire. Saint Simon de Stock, carme anglais et général de l'Ordre, priait avec ferveur la Sainte Vierge pour ses frères toujours en butte à la persécution, quand Marie, durant la nuit du 16 juillet 1251, lui apparut environnée d'un grand cortège et lui remit un scapulaire tel qu'on le porte encore aujourd'hui dans son ordre, en lui disant : « Voici un signe de salut, un bouclier dans les périls, un gage de paix et de protection spéciale. Celui qui mourra, en étant revêtu, sera préservé des feux éternels. » Benoît XIV a dit : Nous pensons que cette vision doit être regardée par tous comme vraie. En effet, à partir de ce moment, les persécutions cessèrent, un grand nombre de miracles s'opérèrent par le scapulaire ; l'ordre des Carmes prit une merveilleuse extension sous la conduite de saint Simon de Stock, de telle sorte que vers la fin du XIII[e] siècle, il comptait 7.500 monastères peuplés par 180.000 religieux. Et une multitude de fidèles de l'un et de l'autre sexe, voulurent porter le scapulaire du Carmel, afin de s'en procurer les avantages.

2228. II. *Ces avantages* sont, en effet, précieux. Il y a ceux que Marie elle-même a indiqués dans les promesses faites à saint Simon. 1° C'est un signe de salut et d'une protection spéciale de la Reine du ciel, *et si Maria pro nobis, quis contra nos ?* 2° C'est un bouclier contre les périls : et, en effet, on a vu des balles s'aplatir sur le scapulaire que les soldats portaient dans le combat, et ne leur faire aucune blessure.

3° Celui qui mourra revêtu de cet habit fera la mort des élus et ne subira pas les flammes éternelles. Quelle promesse ! — 4° Une autre promesse a été faite par la sainte Vierge au pape Jean XXII, qui l'a publiée dans la bulle dite Sabbatine. Après avoir commandé à ce Pontife de confirmer l'Ordre des Carmes et de ratifier ses privilèges, elle promit de délivrer au plus tôt, du purgatoire, ceux qui auront porté le scapulaire de l'Ordre. 5° Les Souverains Pontifes ont enrichi de nombreuses indulgences la dévotion au Saint Scapulaire. 6° Les membres de la confrérie du Scapulaire ont part à toutes les prières et bonnes œuvres des religieux de cet Ordre et de tous leurs confrères. On

ne voudrait se procurer de si grands avantages ? qui serait assez ennemi de lui-même pour se priver d'une sauvegarde dans les périls, de la protection de Marie à l'heure dernière et de son assistance en purgatoire ?

2229. III. Toutefois, pour avoir droit à ces privilèges, 1° il faut : 1) être inscrit dans la confrérie du Mont-Carmel, avoir reçu le scapulaire d'un prêtre, ayant les pouvoirs voulus pour cela. 2) Il faut porter sur soi ce scapulaire de la manière usitée; à ces conditions on a droit aux promesses faites par la Sainte Vierge au B. Simon de Stock. Mais, 2° pour participer aux privileges de l'indulgence sabbatine et être délivré promptement par Marie des flammes du purgatoire, il faut, de plus : 1) garder la chasteté selon son état. 2) Dire le petit office de la Sainte Vierge, d'après le rite romain, ou l'office canonial que récitent les prêtres. Ceux qui ne savent pas lire doivent, à la place de l'office, garder tous les jeûnes de l'Eglise, et faire abstinence le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine, à moins que cette pratique n'ait été commuée ou changée en leur faveur, par un prêtre ayant le pouvoir de le faire.

Réjouissons-nous donc dans le Seigneur d'être revêtus d'un vêtement de salut, portons-le sans interruption avec respect : renouvelons-le, quand il est usé : gardons-le le jour et la nuit, tremblant d'être surpris par la mort sans cette sauvegarde ; baisons le avec amour dans la tentation, soyons fiers de porter les livrées de la Reine du ciel, plus que les serviteurs des grands ne le sont des livrées de leurs maitres. Si nous n'étions pas encore enrolés dans cette confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, hâtons nous de nous y associer; et faisant partie par là de la famille de Marie, vivons d'une maniere digne de cette auguste Mère, de telle sorte que ce vêtement de salut soit aussi un vêtement de justice, *indumento justitiæ circumdedit me*. Dès lors, notre salut sera assuré ; et si nous passons par les flammes du purgatoire, Marie nous en délivrera et nous introduira au ciel. Alors : *Gaudens gaudebo*, etc.

XII. — Notre-Dame des Neiges (*5 août*).

2230. *Beata virgo Maria nive candidior.* (Sophr. de assumpt. B. M.)

I. Objet de la fête. II. Enseignements de la fête.

I. *Historique.* — Sous le pontificat du pape Libère, un patrice romain nommé Jean et sa femme, de noble naissance comme lui, n'ayant point d'enfants, résolurent de faire la Sainte Vierge leur héritière. Et pour qu'elle daignât leur faire connaitre à quel usage ils pourraient consacrer leur immense fortune, ils multiplièrent leurs prières et leurs aumones. La nuit du 5 août, la Sainte Vierge leur apparut séparément et leur dit qu'elle aurait pour agréable qu'on lui bâtit une église au lieu du mont Esquilin, qu'on verrait le lendemain couvert de neige. Le lendemain le patrice Jean et sa femme allèrent trouver le Pape et lui firent connaitre cette mystérieuse révélation. Le Pontife fit assembler le clergé et le peuple et s'avança en procession vers le mont Esquilin. O merveille! un emplacement assez vaste pour y construire une magnifique église se trouvait couvert d'une neige d'une blancheur éclatante. Dès lors, on entreprit d'y construire la basilique qui prit d'abord le nom de basilique Libérienne, puis de Sainte-Marie *a la Crèche* ; car on y conserve le berceau de Notre-Seigneur, et qu'on désigne ordinairement aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie Majeure, parce que c'est la plus belle des nombreuses églises de Rome dédiées à la Sainte Vierge. On célèbre aujourd'hui, à Rome, l'anniversaire de cette apparition et de ce miracle, avec une grande solennité; et dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, on repand dans la journée des fleurs de jasmins blancs, qui l'embaument, en mémoire de la neige qui marqua son emplacement.

2231. II. *Leçons à en tirer.* 1° Cette neige figurait la pureté de celle que les saints appellent : *Nive candidiorem.* Quelle blancheur que celle de l'âme de Marie ! Le Dieu dont le regard si pur trouve des imperfections dans les anges eux-mêmes, s'est écrié en la contemplant : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Point de péché, ni originel, ni véniel. Tout est noble, grand, beau, saint, digne du Dieu, qui a habité ce tabernacle après l'avoir sanctifié. 2° C'est sur l'emplacement d'une neige immaculée que doit

s'élever un temple à la gloire de Dieu et de sa Mère. *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* Si nous voulons que Dieu habite en nous, comme il y a droit, bannissons le péché de nos âmes, purifions-les de toute tache. Alors, *ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.*

O Marie, blanche comme la neige, communiquez à vos enfants votre pureté, afin que celui qui a habité en vous comme dans son sanctuaire de prédilection, se complaise aussi à habiter en eux, et afin que nous méritions d'habiter un jour avec lui et avec vous dans les tabernacles éternels.

XIII. — L'Assomption.

2232. *Astitit Regina a dextris tuis :* La Reine a pris place à votre droite. Après l'Ascension de son divin Fils, Marie passa encore sur la terre vingt-trois ans, durant lesquels elle fut le soutien et la consolation de l'Église. Mais son amour pour Dieu ne pouvant plus être contenu dans un corps mortel, languissant du désir de posséder Jésus, elle touchait à sa dernière heure. Les Apôtres, comme le porte une pieuse tradition, vinrent tous la visiter et la prier de les bénir encore ; et c'est assistée par eux qu'elle rendit le dernier soupir. Saint Thomas, toutefois, n'arriva que trois jours après. Les autres disciples le conduisirent au sépulcre de la divine Vierge, contempler encore une fois ses restes vénérés. Mais ils ne trouvèrent que les linges dont le corps virginal avait été enveloppé, exhalant un parfum très suave. Pleins d'admiration ils fermèrent le tombeau, convaincus que Notre-Seigneur n'avait pas souffert que le corps si pur qui lui avait servi de sanctuaire, fût la proie de la corruption, et l'avait ressuscité et introduit dans le ciel. C'est cette résurrection et cette Assomption de Marie que l'Église célèbre le 15 août.

I. Considérons la gloire et la félicité de Marie ; II, recherchons-en les causes.

2233. I. 1° *Gloire de Marie.* Qui racontera son Assomption ? s'écrie saint Bernard. Tout est glorieux en Marie, jusqu'à sa mort, qui est le fruit de l'amour divin. Mais comment peindre l'éclat de son corps ressuscité ? Elle était déjà si belle durant sa vie mortelle ! Si on en croit une tradition, saint Denis, qui l'avait vue, l'aurait prise pour une divinité, s'il n'avait eu la foi ; mais maintenant que ce qui est mortel en elle a été absorbé par la vie, que son corps virginal a été affranchi des souffrances et de la mort et revêtu de la gloire divine, quel soleil pourrait lui être comparé ? Elle a révélé quelque chose de cette gloire à deux pâtres de la Salette ; et ces pauvres enfants ont dit que la lumière, qui environnait la Vierge, était plus brillante que celle du soleil.

Et certes qu'est-il là d'étonnant ? Après la résurrection, l'éclat du corps ressuscité du dernier des élus, du petit enfant mort après le baptême, du pécheur mort après une bonne absolution, dépassera en clarté tout ce que nous pouvons admirer de beau, de brillant dans ce monde périssable. Qu'en est-il donc du corps de la Reine des élus, de celle qui les a tous dépassés en vertus et en mérites ! Aussi tout s'ébranle au ciel pour la recevoir. Les anges l'élèvent de terre, et la transportent sur leurs ailes vers les cieux. O Mère, vous nous quittez, mais nos cœurs vous accompagnent.

Les vierges accourent à sa rencontre ; les martyrs lui offrent leurs palmes ; les prophètes, les patriarches triomphent. Saint Jean-Baptiste tressaillit à la voix de la Vierge, quels transports doivent être ceux des élus à l'Assomption de Marie ! Le Père reçoit sa Fille bien-aimée ; le Fils, sa Mère ; le Saint-Esprit, sa plus fidèle Épouse. Elle traverse toutes les phalanges célestes qui se demandent avec étonnement : *Quelle est celle qui s'élève du désert appuyée sur son Bien-Aimé ?* Comment va-t-elle, venant de la terre, prendre place au-dessus de nous ? Ah ! il est juste que le nouveau Salomon fasse asseoir sa Mère sur un trône à côté du sien et l'établisse la très digne Reine du monde, et qu'au ciel tout s'incline devant Marie, comme tout genou fléchit devant son divin Fils. O Marie, je ne trouve rien de semblable à vous ! Tout est au-dessus de vous ou au-dessous de vous. Au-dessus de vous, je ne trouve que Dieu ; au-dessous de vous, tous les saints, tous les esprits célestes. Votre

gloire fait celle de vos enfants, et elle est leur espérance. C'est pour les protéger que vous êtes placée si haut.

2° *Bonheur, félicité de Marie. L'œil de l'homme n'a rien vu qui puisse être comparé à ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Qu'en est-il donc du bonheur de la plus pure des créatures, de la Mère de Dieu ? Maintenant s'accomplit pour elle la prophétie qu'elle a faite elle-même : *Voici que toutes les nations m'appelleront bienheureuse ;* et nous, qui gémissons dans la vallée des larmes, nous sommes heureux de son bonheur comme de sa gloire et nous demandons d'y avoir part un jour. Mais pour y réussir qu'avons-nous à faire ?

2234. II. *Etudions les causes de la gloire et de la félicité de Marie.* On serait porté à croire que la gloire et que la félicité de Marie sont dues à sa Maternité divine ; mais il n'en est rien. Dieu ne récompense pas la dignité, mais les mérites. Il a exalté et béatifié sa Mère, non à cause des prérogatives dont il l'a enrichie, mais à cause des vertus qu'elle a pratiquées. *Hoc in eâ magnificavit Dominus,* dit saint Augustin, *quia fecit voluntatem Patris, non quia caro genuit carnem.*

1° Il l'a glorifiée plus que toutes les créatures, parce que, par amour pour Dieu elle a été *la plus humble de toutes.* Celui qui s'humilie sera exalté : telle est la loi portée par Dieu lui-même. Elle est invariable. Marie a été humble dans le temple ; humble dans le mystère de l'Annonciation. *Voici,* dit-elle, *la servante du Seigneur !* humble dans celui de la Purification où elle se confond avec les femmes ordinaires, humble à Nazareth et dans la vie publique de Notre-Seigneur, humble surtout au Calvaire. C'est pourquoi, Dieu qui résiste au superbe, lui a donné la plénitude de la grâce ; *respexit humilitatem ancillæ suæ.* Anges qui vous étonnez de la voir si haut, sachez que si elle monte, c'est parce qu'elle est descendue par l'humilité *quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit* ; elle s'est anéantie, et c'est pour cela que Dieu l'exalte. Si nous voulons participer à sa gloire, soyons humbles comme elle.

2° Elle est bienheureuse parce qu'*elle a souffert par amour pour Dieu. Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui.* C'est une autre loi portée par la justice divine. *Il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire.* Et c'est par beaucoup de tribulations que nous devons y entrer nous-mêmes. Or Marie a souffert au temple : selon le témoignage de saint Ambroise, elle ne prenait de nourriture que pour écarter la mort et non pour satisfaire la nature. Elle a souffert de la pauvreté à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Elle a souffert surtout au Calvaire, et aussi après l'Ascension de Jésus à cause des persécutions de l'Eglise. Aussi l'appelons-nous *Reine des martyrs,* et voilà pourquoi sa félicité surpasse celle de tous les saints.

Que ces pensées sont consolantes ! Si Dieu eût récompensé sa Mère à cause de sa dignité suréminente, nous n'aurions aucun espoir de partager la gloire et la félicité dont il l'a comblée. Mais nous pouvons par amour pour Dieu être humbles, nous pouvons aimer la croix. Qui ne fuira maintenant les honneurs et les plaisirs de la terre, qui ne descendra dans les abîmes de son néant et ne recherchera les mépris et les croix, avec autant d'ardeur que les mondains en mettent à s'en affranchir ? Sans doute la nature s'y refuse ; mais si le travail nous effraie, que la récompense nous excite. *Trahe nos post te :* Marie, embrasez-nous de votre amour pour Dieu, entraînez-nous après vous dans la pratique de l'humilité et de l'amour de la croix, et de là à l'élévation de votre gloire et de votre béatitude. Nous voulons un jour vous voir et vous posséder au ciel.

2235. Autre plan sur l'Assomption, *d'après Bossuet*

Fête quand le Verbe descend en Marie ; fête quand Marie remonte vers Dieu. Jésus rend à Marie la vie qu'il tient de lui ; et comme il est libéral, il la lui rend immortelle. Aussi, dans l'un et l'autre mystère, les anges chantent ; et en ce jour on pourrait vous représenter toute la cour céleste accueillant en triomphe sa souveraine ; mais il est plus pratique de vous montrer Marie suivie seulement de ses vertus, et toute triomphante d'une suite si glorieuse. Ses vertus, en effet, ont préparé son triomphe, elles en font tout l'éclat et toute la perfection. Pour que Marie entrât dans la gloire, il fallait I, que Marie

se dépouillât de cette misérable mortalité comme d'un habit étranger ; c'est son amour qui l'a fait ; II, qu'elle se revêtît de l'immortalité glorieuse, c'est sa virginité qui la lui a valu ; III, enfin que dans cet appareil elle fut placée sur le trône au-dessus des anges et des séraphins, c'est l'humilité qui l'a ainsi exaltée.

2256. I. *L'amour a triomphé de la mortalité.* Le Fils de Dieu ayant voulu ruiner la mort par la mort même, il faut passer par les mains de la mort pour lui échapper, et descendre au tombeau pour renaître à la vie. Jésus ne s'est pas exempté de cette loi ; il faut donc que sa Mère, pour arriver au triomphe, laisse entre les bras de la mort tout ce qu'elle avait de mortel ; mais tout est grand en Marie. Un miracle lui a donné Jésus ; un miracle doit le lui rendre ; et sa merveilleuse vie doit se terminer par une mort plus merveilleuse encore. C'est l'amour de Marie qui rompant les liens qui retenaient son âme à son corps et l'empêchaient de s'unir à Jésus, fera se rejoindre au ciel ce qui ne pouvait être séparé sans extrême violence. C'est qu'en Marie deux amours se joignent ensemble, pour n'en faire qu'un, c'est que Marie aimait Jésus comme son Fils et comme son Dieu. La nature et la grâce concourent en son cœur pour lui donner une affection plus profonde. Il n'y a rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont on ne peut pénétrer le fond. Mais en Marie, un abîme appelle un autre abîme ; et certes la nature en elle était plus parfaite qu'en toute autre mère ; et la grâce ordinaire ne peut faire aimer un Dieu dans un fils, il a fallu que le Père en lui donnant d'engendrer dans le temps celui qu'il a engendré dans l'éternité, lui communiquât quelque chose de l'amour qu'il a pour ce Fils bien-aimé, la splendeur de sa gloire. Après cela, comment concevoir et dire l'union qui est entre Jésus et Marie, et qui est une image de l'union qui existe entre Dieu et son Verbe. De là il est facile de conclure qu'il n'y eut jamais un si grand effort que celui que faisait Marie pour s'unir à Jésus ; et jamais une aussi grande douleur que celle qu'éprouvait Marie séparée de Jésus. Et pendant les longues années que Marie resta sur la terre après l'ascension du Sauveur, ses mérites allaient toujours grandissants, et par conséquent son amour augmentait et avec lui sa douleur et l'ardeur de ses désirs. Quoi ! Jésus ne désirait rien tant durant sa vie que de mourir pour nous ; et Marie aurait pu désirer autre chose que de vivre avec lui ? Le grand Apôtre brûle de mourir pour être avec son cher Maître, et Marie ne soupirerait pas après le bonheur de posséder son Fils ? Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce d'inconcevables douleurs le cœur de sa mère. Quelle différence entre lui et Jésus, entre sa mère et Marie ! Ah ! Quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, St Etienne par exemple, elle lui disait : *Si vous trouvez mon bien-Aimé, annoncez lui que je languis d'amour.* O mon Fils, ajoutait-elle, pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? après m'avoir amenée auprès de votre croix, pour vous voir mourir, pourquoi tardez-vous de m'appeler à vous voir régner ?

Et ses soupirs étaient si ardents qu'il n'en est pas un qui ne fût capable de rompre les liens de sa mortalité. Ce n'est donc pas étonnant qu'à la fin, cet amour, cette douleur se perfectionnant toujours, la terre ne fut plus capable de les contenir ; ce feu poussait des flammes trop vives pour être contenues dans la cendre d'un corps mortel ; et, sous son influence, sans secousses extraordinaires, la Vierge rendit doucement à son Fils son âme bienheureuse, comme un fruit mûr se détache sans violence de l'arbre, ou comme une fumée de parfums s'élève d'une composition de myrrhe et d'encens, sous l'influence d'une douce chaleur. C'est l'amour qui a construit le char qui emporte Marie triomphante. Apprenons à désirer Jésus qui est infiniment désirable. Où sont ceux qui soupirent après lui ? Hélas ! on se repose dans les biens d'ici-bas, et dans cette disposition est-on chrétien ? *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*, dit saint Augustin. Comment sera-t-il habitant du ciel celui qui voudrait toujours l'être de la terre ? Comment arriver au repos de la patrie, en refusant le travail du voyage ? En s'arrêtant toujours, on ne parvient pas au terme. Marie a toujours gémi, en se souvenant de Sion ; et ses désirs ont procuré sa bienheureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps sous son ombre

2257. II *La virginité la revêt d'immortalité.* Sanctifié par la virginité, le corps de Marie, le temple de la Sagesse éternelle, n'a pu rester dans le tombeau ; le triomphe de la Vierge serait incomplet si son corps n'y avait sa part. 1° La virginité le préserve de la corruption. La corruption est moins une suite de la composition de nos corps que des tendances mauvaises qui sont en eux. Tant que nos corps ont des inclinations dépravées, source de péché, ils ne sont pas dignes d'être unis à une âme bienheureuse. Il faut qu'ils soient détruits comme un vieil édifice ruineux, qu'on laisse tomber pièce par pièce, afin de le relever de nouveau dans un plus bel ordre. Ce n'est qu'après que la mort les aura réduits en cendres que nos corps seront ressuscités par le Créateur ; mais en Marie, il n'y avait pas ce foyer de péché qui est en nous. Sa virginité était si pure qu'elle a attiré le Fils de Dieu sur la terre ; et Jésus l'a perfectionnée encore d'une manière merveilleuse. Son corps n'avait donc pas besoin de passer par la corruption du tombeau.

2° *La virginité l'avait préparée à la résurrection.* Bien que Dieu ait décrété de ne ressusciter les hommes qu'à la fin des temps, il peut pour des raisons devancer l'heure en faveur de ses favoris et surtout en faveur de sa Mère. Il est des terres où les fruits

mûrissent plus vite ; et il y a des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux ; le corps très pur de Marie est une terre trop bien préparée pour attendre la fin du monde avant de produire des fruits d'immortalité. Sa pureté le rend prêt à recevoir aussitôt la vertu vivifiante de Jésus qui ne laissera pas dans le tombeau ce corps virginal, qu'il a tant aimé.

3° *La virginité fera sa parure de gloire.* Les ressuscités seront comme les anges du ciel, d'après l'Évangile lui-même. Mais qui mérite plus d'avoir un corps *angelisé*, selon l'expression de Tertullien, que les vierges qui ici-bas imitent déjà les anges. Et si le corps des autres élus doit briller comme des étoiles dans les perpétuelles éternités, qu'en doit-il être de celui de la Reine des vierges et des anges ? Aussi l'Écriture sainte trouve-t-elle à peine dans le monde, assez de rayons pour peindre son éclat. Elle met la lune sous ses pieds, des étoiles sur sa tête, et elle lui donne pour vêtement le soleil. Vierge de Jésus-Christ, réjouissez-vous en voyant les honneurs que la belle vertu vous prépare : elle purifie vos corps, et les dispose à la résurrection glorieuse. *Habemus thesaurum istum in vasis fictibibus.* Vigilance donc et prière. Voilà donc que l'amour divin a ôté à Marie sa robe mortelle, la virginité lui a préparé une parure éclatante.

2238. III. *L'humilité lui tend les bras pour la couronner.* Il est dit de Jésus *quod ascendit quid est, nisi quia et descendit.* La gloire de Marie ne lui plairait pas, si elle y arrivait par une autre voie. Elle s'élève par son humilité. L'humilité se dépouille de ses propres biens, et elle s'enrichit en se dépouillant ; car elle retrouve tout en Dieu, à qui elle attribue tout ce qu'elle avait. *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes.* 1° Marie a eu : 1) une dignité incomparable, celle de Mère de Dieu ; elle ne se proclame que sa servante ; 2°) elle a eu une pureté parfaite ; elle se mêle avec les pécheurs, en se purifiant avec les autres ; 3°) elle a un Fils qui était tout son trésor, elle l'a sacrifié à la gloire de Dieu au calvaire ; et elle accepte comme en échange un homme mortel, saint Jean. O échange, s'écrie saint Bernard, on lui donne le serviteur pour le Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, et Marie ne le refuse pas : tant est grande son humilité, sa soumission ! Elle a tout perdu *tanquam nihil habentes.*

2° *Mais l'humilité lui rend tout.* O Marie, parce que vous vous êtes appelée servante, l'humilité vous prépare un trône. Montez, et recevez l'empire de toutes les créatures. O Vierge, plus pure que les rayons du soleil, parce que vous vous êtes confondue parmi les pécheurs, vous serez leur avocate, et leur espérance après J.-C. *refugium peccatorum.* Parce que vous avez su sacrifier Jésus, et qu'il vous avait laissée longtemps gémir sur la terre étrangère, Jésus veut rentrer dans ses droits, cédés à Jean pour un peu de temps ; il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire montant *innixa super dilectum.* Vous êtes appuyée sur lui ; car c'est de lui que vous viennent tous vos mérites et toute votre gloire. Cieux, chantez. Et Moïse redit sa prophétie, il sortira une étoile de Jacob. Isaï répètera : Voici cette Vierge qui devait enfanter. David : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato*, etc. (Ps. XLIV. 10, 14, 15) ; et la Vierge répond : *magnificat.* Le triomphe est complet : Marie est placée sur son trône, entre les bras de son Fils, l'humilité a fait sa gloire.

O Vierge, personne ne peut comme vous parler au cœur de votre Fils : parlez-lui de nous, ne lui demandez pas pour nous les biens terrestres ; nous n'y voudrions pas tenir plus que vous ; mais demandez pour nous l'amour de Dieu, la pureté, l'humilité qui nous feront participer à votre bienheureuse mort, à votre résurrection et à votre triomphe.

2239. **Autre plan,** *sur le même sujet d'après Bossuet : Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. II. 16.) Toute l'Église ne retentit durant cette solennité que du cantique par lequel la Vierge et Jésus son bien aimé se redisent leur amour. Parlons donc nous-mêmes de l'amour divin, et contemplons-en les effets dans la divine Marie. C'est l'amour qui l'a fait vivre, c'est l'amour qui l'a fait mourir, c'est l'amour qui a fait la gloire de son triomphe.

2240. I. *L'amour la fait vivre.* L'amour dominant de nos cœurs, n'est dû qu'à Dieu seul ; et c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui. Toutes les créatures sortent du sein de Dieu par sa puissance ; mais il en est quelques-unes qu'il rappelle à lui par sa bonté : ce sont les créatures intelligentes, qui sont faites pour retourner à lui comme à leur principe ; et Dieu a mis en elles un moyen de retourner à leur source ; ce moyen c'est l'amour du bonheur qui domine toutes les créatures intelligentes. Ce bonheur n'est que dans le bien suprême qui est Dieu, et tout amour qui n'y tend pas s'égare. *Diliges Dominum*, voilà la grande loi, et c'est en même temps le vrai culte dû à Dieu. Mais qui a aimé Dieu autant que Marie. *(Voir les développements, première partie du plan précédent.)* Cet amour étant si ardent, Marie devait mourir quand elle vit expirer Jésus. Elle devait mourir à tous moments, car elle le voyait toujours mourant, toujours lui adressant le dernier adieu. La Sainte Écriture compare cette douleur à un glaive pénétrant. D'où vient que percée par ce glaive, elle n'est pas morte ? L'amour donne à l'âme une nouvelle vie. Celui qui aime Dieu n'est plus en soi-même : jour et nuit, Dieu lui est présent, il faut que toutes les créatures lui en parlent ; et l'âme ne peut souffrir ce qu'on en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même, comme étant indigne de lui. Elle souffre ; mais le désir de se conformer aux désirs de son bien-Aimé la soutient. C'est l'amour de Dieu qui soutenait les martyrs au milieu des tortures ; c'est l'amour qui a soutenu Marie

au pied de la croix et après la Passion du Sauveur. Elle ne voulait que se conformer au doux plaisir de Jésus. Or, Jésus voulait qu'elle restât sur la terre pour la consolation de l'Église naissante, et Marie sachant tout l'amour que le Sauveur portait à l'Église, vivait pour elle ; elle était l'appui des chrétiens fidèles ; elle voyait son Fils dans chacun d'eux. Elle priait pour ceux qui étaient dans la souffrance ; elle consolait les affligés ; elle excitait les Apôtres à porter partout la connaissance de Jésus ; elle encourageait les vierges ; elle vivait pour achever la couronne de son Fils que doivent former les âmes rachetées. C'est là le diadème dont le vrai Salomon a été couronné par sa mère.

L'amour qui faisait vivre Marie était du reste soutenu par la communion ; *Sub umbra illius quem desideraveram sedi :* ne pouvant posséder Jésus dans sa gloire, elle le trouvait du moins dans l'ombre de la foi, sous le voile du mystère dans l'Eucharistie. Il est des arbres qui donnent de l'ombre, mais point de fruit. Jésus au saint Sacrement est un arbre mystérieux qui, tout en nous ombrageant, porte des fruits pour la vie éternelle. Marie s'en nourrissait ; et elle trouvait dans l'Eucharistie le repos, le rafraîchissement et la vie. O vous, qui aimez Jésus, vous ne trouverez la vie que là. Toutefois la communion augmente l'amour sans l'assouvir.

1241. II. *Aussi l'amour va faire mourir la Vierge.* L'amour divin a en effet des langueurs mortelles, quand il est séparé de son objet. Les séraphins ne pourraient rendre avec quels transports Marie soupirait après Jésus. *Revertere dilecte mi, et similis esto capreæ*, venez avec la rapidité des chevreuils et des cerfs. En vain Jésus dit : *modicum et videbitis me.* Quoi ! Jésus, vous comptez pour peu tant d'années de soupirs ! Chaque moment sépare de l'éternité. En en perdant un seul, on perd l'éternité, puisqu'on vous perd vous l'Éternel. Et ces soupirs s'augmentant amenèrent la mort de la Vierge. O Jésus, donnez-nous part aux ardeurs de Marie pour vous. Et puisqu'en Marie ils venaient de votre union avec elle, que dans l'Eucharistie nous nous unissions tellement à vous que nous ne désirions plus que de vous posséder.

III. *L'amour la fait triompher.* Comment dire la gloire de ce triomphe ? (*Voir le 3e point du plan précédent.*) C'est l'amour qui l'opère ; c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs. Ceux-là seront les plus élevés en gloire qui auront eu ici-bas de plus grands désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, s'élève plus haut, et pénètre plus profondément au but. Ainsi l'âme pénètre plus avant dans l'immensité de Dieu, quand elle s'est élancée par des soupirs plus enflammés. Qui dira donc l'élévation de celle qui eut de tels élans ? Sa gloire, son crédit répondent à son amour. C'est donc à elle que nous devons recourir avec confiance. Mais si nous voulons tout obtenir, suivons son conseil : *Faisons tout ce que Jésus dira.* (Jean, II, 5.) C'est le moyen de nous la rendre favorable et d'obtenir par elle des miracles. Demandons qu'elle fasse changer l'eau, la froideur de nos sentiments, en un vin excellent, l'ardeur de la charité.

1242. **Autre plan sur le même sujet**, *d'après le P. Lejeune.*

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens. Ce qui en ce jour fait l'admiration des anges et l'édification des hommes, c'est le char triomphal et glorieux sur lequel cette victorieuse vierge est heureusement portée jusqu'au palais céleste. Ce carrosse virginal est monté sur quatre roues qui roulent si favorablement qu'elles l'enlèvent de la terre, qu'elles l'élèvent dans le ciel et qu'elles ne s'arrêtent point qu'elle ne soit parvenue et assise au trône de la gloire, à la droite de son bien-Aimé : *Astitit Regina a dextris tuis. Qui vicerit dabo ei sedere in throno meo.* Ces quatre roues sont les quatre vertus et les quatre prérogatives qui l'ont rendue signalée en l'Église militante, qui la rendent maintenant illustre en l'Église triomphante et qui l'ont acheminée à la gloire qu'elle possède dans le ciel : sa charité très ardente, sa pureté plus qu'angélique, son humilité très profonde et sa maternité divine. Vous savez que l'Église, en cette solennité, célèbre quatre mystères et nous les propose à honorer : la mort précieuse de Marie, son heureuse résurrection, sa triomphante assomption, sa glorieuse réception au trône de gloire. Ces quatre mystères si sacrés sont le fruit de ces quatre vertus : c'est sa charité qui l'a fait mourir, sa pureté qui l'a fait ressusciter, son humilité qui l'a fait monter au ciel, et sa maternité qui l'a fait asseoir à la droite de son Fils ; et ce seront les quatre points de ce discours.

I. *La charité.* Marie pouvait-elle ou devait-elle mourir ? La mort n'a pas d'autre entrée dans le monde que par la porte du péché. Son épée ne peut être effilée que par la pierre du péché. Nous mourrons ou pour le péché présent, ou pour le péché futur, ou pour le péché passé. 1° Pour le péché que nous commettons. Dieu avait promis à Noé un délai de 120 ans pour que les hommes fissent pénitence et néanmoins 100 ans après cette promesse il envoya le déluge. A cause de l'énormité des péchés des hommes, il abrégea

de 20 ans le temps de la miséricorde. Ainsi il arrive souvent qu'il tranche le fil de la vie et abrège les jours qu'il eût donnés à quelqu'un à cause de ses péchés. 2° A cause des péchés que nous sommes en danger de commettre, Dieu nous envoie souvent la mort. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus :* Dieu l'a appelé à soi de peur que le monde, que le démon ou la chair, n'altérassent son innocence, comme on cueille un fruit qui n'est pas bien mûr de peur que les passants ne le dérobent : Celui que les dieux aiment meurt en sa jeunesse, dit le poète tragique. Quand deux hommes se battent en duel, un ami qui voit qu'ils sont en danger de se tuer l'un l'autre, se met entre deux, il les sépare et fait aller l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; il leur rend en cela un bon service. Il y a là-dedans un duel intestin, une lutte dangereuse : la chair et l'esprit, le corps et l'âme se querellent ; l'âme est en danger d'être tuée par le corps et s'en plaint par la bouche de saint Paul : *Infelix ego,* dit-elle, *quis me liberabit de corpore mortis hujus ? Gratia Dei per Jesum-Christum.* Jésus-Christ les sépare, il appelle l'âme à soi et envoie le corps en terre ; il leur fait en cela une grande grâce et leur rend un très bon office. 3° Le péché que nous avons commis en Adam est cause que nous mourrons. Dieu avait donné l'immortalité au premier homme pour lui et pour toute sa postérité, mais à condition qu'il obéirait à son commandement ; toutes nos volontés étaient renfermées dans la sienne : il a transgressé le commandement, il a perdu son privilège, il est devenu mortel et il nous engendre mortels.

Mais il est certain que la sainte vierge n'avait commis ni péché mortel ni péché véniel, qu'elle était impeccable et confirmée en grâce, que par sa Conception immaculée elle avait été préservée du péché originel. Comment donc pouvait-elle mourir ? Par l'amour. *Fortis est ut mors dilectio.* Elle meurt par amour pour son Fils : 1) en tant que Dieu. Elle sait qu'il n'est rien qui rende un si grand hommage à Dieu que le sacrifice dans lequel, par la destruction de la créature, on reconnait la souveraineté du Créateur, le domaine absolu et la puissance suprême qu'il a sur toutes choses. On proteste que toute créature serait obligée de s'anéantir pour le servir et l'honorer, s'il le désirait ; et ainsi la Sainte Vierge fait un holocauste de soi-même, elle veut mourir et être dissoute ; elle serait contente et désirerait, si Dieu le trouvait à propos, être consumée, réduite en cendres et anéantie par hommage à sa majesté souveraine ; et c'est ce désir et cet amour qui lui donnent le coup de la mort et qui l'immolent à la divinité de son Fils.

Elle est donc martyre et plus que martyre : car ce n'est pas seulement ni principalement la peine qui fait le martyre, mais la cause pour laquelle on souffre : *Pœna non facit martyrem, sed causa,* dit saint Augustin. Plusieurs hérétiques ont souffert de grands tourments et ne sont pas martyrs, parce qu'ils sont morts pour leur opiniâtreté et non pas pour l'amour de Dieu. C'est cet amour qui fait les saints quand il est en eux jusqu'à la mort ; c'est ce qui fait que quelques-uns meurent en état et dans l'habitude de la charité : d'autres en l'acte et l'exercice de la charité, et ce sont les plus saints ; d'autres dans l'acte de la charité et pour la défense de la charité, ce sont les très saints, les saints martyrs ; mais la sainte des saints meurt non seulement en état et en habitude de charité, non seulement en l'acte et en l'exercice de la charité, non seulement ensuite pour la défense de la charité, mais par les efforts et la violence de la charité ; elle est donc la plus noble, la plus magnifique et la plus illustre de tous les martyrs. Les autres martyrs meurent pour l'amour de Dieu, mais non pas par l'amour de Dieu ; c'est-à-dire que l'amour est cause qu'ils consentent à leur mort, mais l'amour ne les tue pas ; c'est le tyran qui les fait mourir : leur amour concourt à leur mort, mais passivement seulement et non pas activement. En Marie, l'amour coopère activement et il ne coopère pas seulement ; mais c'est lui qui fait tout, c'est lui qui donne le coup, c'est lui qui la fait mourir, c'est lui qui détache son âme sacrée d'avec son corps virginal ; il n'est pas seulement la cause finale ou le motif de sa mort comme aux autres martyrs, mais cause efficace et active. Dans les autres martyrs, l'amour ne leur donne pas proprement la mort, il l'avance seulement ; il ne leur ôte pas la vie, mais il l'abrège et la raccourcit : s'ils n'étaient morts pour l'amour de Dieu, ils

tombaient morts de maladie ou par quelqu'autre cause naturelle. L'amour seul donne la mort à Marie, et n'ayant point commis ni contracté de péché, il n'y avait rien que l'amour en elle qui pût ouvrir la porte à la mort.

2) Elle meurt par amour envers Jésus en tant qu'homme ; car l'amour demande de la conformité et de la ressemblance entre ceux qui s'aiment. Jésus a goûté la mort, il est né pour mourir ; il n'a pris un corps que pour être la victime qui expiât les péchés des hommes. Marie veut rendre hommage par son trépas à la mort adorable de son Jésus ; elle lui a ressemblé en la vie, elle lui veut ressembler en la mort : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati*. Jésus en mourant a béni la mort, il l'a consacrée, sanctifiée, vivifiée ; et depuis que la mort a passé par ce canal de vie, elle n'a pas seulement perdu son aigreur et son amertume, mais elle est devenue douce, souhaitable et un principe de vie. La Vierge donc l'a voulu goûter, et pour montrer que ce n'est pas à cause du péché, la mort ne s'arrête et ne se repose pas sur elle, car elle n'y trouve pas son centre qui est le péché, et pour montrer qu'elle ne meurt pas en vertu de cet arrêt : *Pulvis es et in pulverum reverteris. Tu es poudre et tu retourneras en poudre*, elle n'est pas réduite en poudre par la mort ; et pour montrer qu'elle ne meurt que pour honorer la mort de son Jésus, sitôt qu'elle l'a honorée, sitôt qu'elle a rendu hommage à son séjour de trois jours en l'état de la mort, elle ressuscite.

II. *La pureté*. Chaque être dit la philosophie doit être placé dans le lieu qui lui convient et nous voyons que la nature garde cet ordre. La terre plus grossière sert de marchepied à toute créature, l'air plus subtil s'élève plus haut ; et le feu plus subtile encore que l'air tend toujours à monter. Nos corps étant charnels et impurs doivent être réduits en cendres. Que peut-on attendre d'un grand incendie qu'un amas de cendres ? Quelle merveille que nous soyons réduits en cendres après avoir été embrasés de concupiscence, enflammés de colère, et brûlés de mille passions ! Mais le corps de Marie tout pur, immaculé et virginal, et qui n'a jamais eu la moindre étincelle de péché ; ce corps qui a toujours été le sanctuaire du Saint-Esprit, qui a fourni le précieux sang pour former la sainte Humanité, qui a été l'espace de neuf mois le séjour délicieux de Jésus, pourrait-il demeurer au sépulcre et être réduit en cendres ? En terre, en terre notre corps souillé par tant de crimes ; en terre ces yeux de corbeaux qui sont allés à la chasse d'objets coupables ; cette bouche de cannibale qui a si souvent déchiré la réputation d'autrui, cette langue qui a vomi des blasphèmes, ces mains, etc., ces pieds, etc. Mais ces yeux de colombe de Marie qui ne se sont jamais ouverts que pour admirer les grandeurs de Dieu dans ses œuvres, ou pour témoigner de la compassion au prochain ; cette bouche.... ces mains plus blanches que l'ivoire.... ce corps plus pur que les étoiles ne pouvaient qu'être enchâssés, non dans le firmament, mais dans le ciel.

Plusieurs années après la mort de St Étienne de Hongrie on trouva son corps réduit en cendres, tandis que la main dont il s'était servi pour faire de grandes aumônes était intacte. La langue de saint Antoine restait vermeille 33 ans après sa mort. Sainte Edithe, fille du roi d'Angleterre, 13 ans après sa mort apparut à S. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, le pria de transporter son corps et de le placer en un lieu plus honorable ; et afin de l'assurer que c'était la volonté de Dieu, elle lui donna pour signe qu'on trouverait son corps tout entier et sans corruption à cause de sa virginité, excepté les yeux, les mains et les pieds dont elle s'était servie en son bas âge pour quelques légèretés ou quelques fautes puériles. Si bien que les membres de Marie qui n'ont jamais servi à aucune légèreté, ni à aucun péché véniel, qui ont rendu tant d'honneur et de gloire au Fils de Dieu, tant de charité au prochain et tant de services à l'Église ne pouvaient être tributaires de la pourriture.

Durant les quatorze premières années de sa vie, en l'âge le plus faible et le moins parfait, elle pratiqua tant de vertus et elle acquit tant de mérites qu'elle mérita de hâter l'Incarnation du Verbe, et que la descente du Fils de Dieu sur terre fut avancée, n'aura-t-elle pas bien mérité aux autres années de sa vie que la réunion de son âme avec son corps et son ascension au ciel ait été avancée, et qu'elle ait devancé la résurrection générale des

autres saints ? Je lis en l'« Ecclésiastique » que le prophète Hénoch fut transporté au paradis parce qu'il était agréable à Dieu : *Henoch placuit Deo et translatus est in paradisum.* Marie qui a été si agréable à Dieu pouvait-elle demeurer sur la terre ?

III. *L'humilité.* L'élévation doit être en proportion de l'humilité. Or Marie s'est abaissée au dernier point, soit dans son enfance, soit après être devenue Mère de Dieu, soit après l'ascension de N. S. au ciel. 1) Si nous regardons la chose de bien près, sans nous flatter et avec la lumière du Saint-Esprit, nous verrons que quand nous nous intéressons aux affaires du monde, si nous n'y sommes obligés par le devoir de notre charge ou par charité chrétienne, c'est ordinairement par ambition, par vanité ou par présomption. La sainte Vierge était si humble et si éloignée de l'estime d'elle-même que, comme si elle eût été inutile à tout, elle se tenait retirée en un petit coin, cachée, inconnue et oubliée du monde ; elle était comme une colombe en son petit trou, se contentant de gémir pour les péchés des hommes. *Columba mea in foraminibus petræ.*

2) Et même après qu'elle eut conçu le Sauveur, sainte Elisabeth faisant son panégyrique, célébrant ses louanges, l'appelant mère de son Seigneur, elle s'humilie très profondément, et ne pouvant reconnaître en soi aucun vice ni la moindre imperfection, elle se retranche au fond de son néant, au centre et à la bassesse de son extraction ; elle attribue toutes ces grandeurs, non à ses mérites, non à ses vertus ni à ses dispositions, mais à un bonheur : *Beatam me dicent ; respexit humilitatem ancillæ suæ :* Le Seigneur a daigné abaisser ses yeux jusqu'à la bassesse de sa servante.

3) Et après l'Ascension du Sauveur, quelle humilité ne montra-t-elle ? Ecoutez une belle remarque de S. Bernard au chapitre premier des Actes des Apotres. S. Luc décrivant l'Eglise primitive dit qu'après l'Ascension du Sauveur, ses disciples, par son commandement, se retirèrent en une chambre pour y attendre la venue du Saint-Esprit : Ils étaient tous, dit-il, persévérants en l'oraison. Qui tous ? Il en fait la liste, Pierre et André, Jacques et Jean avec les femmes, et Marie, mère de Jésus. Il semble que S. Luc s'oublie ici étrangement et qu'il manque de respect envers la sainte Vierge. Non, dit saint Bernard, saint Luc ne s'oublie pas, il ne manque point de respect envers la sainte Vierge, il sait bien ce qu'il fait et il le fait tout exprès, c'est qu'il est un historien fidèle, un évangeliste véritable, qui raconte les choses telles qu'elles sont et selon l'ordre qu'elles ont, comme il le dit en la préface de son Evangile, il ne veut pas manquer en un seul point à la vérité ni à la moindre circonstance de l'histoire qu'il rapporte, et parce que la sainte Vierge, par son humilité incomparable, se mettait toujours la dernière, parce qu'elle choisissait toujours la dernière place et donnait à chacun la préséance, il la nomme la toute dernière, donnant à chacun le rang qu'il tenait en cette assemblée. Quel admirable exemple d'humilité ! elle montre bien en ceci qu'elle a déjà reçu le Saint-Esprit qui se communique et qui repose au cœur des personnes humbles.

La sainte Vierge s'est humiliée, elle mérite d'être honorée ; elle qui en qualité de Vierge, était au rang des archanges, s'est mise aux pieds des veuves et des pénitentes ; elle mérite d'être élevée par dessus les neufs chœurs des anges, elle s'est abaissée jusqu'à la poussière de la terre, c'est la raison pour laquelle elle doit être exaltée au plus haut des cieux ; elle a choisi le dernier rang ensuite de ce conseil que son Fils nous a donné : *Recumbe in novissimo loco.* C'est la raison pour laquelle il faut qu'il tienne sa promesse et qu'il lui dise : *Amica, ascende superius.*

IV. *La maternité divine.* Notre Seigneur est assis à la droite de son Père, parce qu'ayant la même nature divine que son Père, il partage son empire sur toutes les créatures. La vierge n'a pas la nature divine ; mais elle a fourni à N. S. un corps de la même nature que le sien ; et l'humanité glorifiée de N. S. garde en elle quelque chose qu'elle tient de sa divine Mère. Personne donc n'a autant de droit de s'approcher de Jésus au ciel que Marie, personne après Jésus ne peut exercer un aussi grand empire que sa Mère. N'est-elle pas reine à bon droit la fille, la mère, l'épouse du roi ? Aussi saint Bernardin de Sienne nous dit-il qu'autant de créatures obéissent à Marie, qu'il

y en a qui obéissent au Créateur. Reine des Anges, reine de tous les saints, reine du ciel et de la terre. Et Marie là haut se tient debout *astitit regina a dextris tuis*, parce qu'elle est prête à voler au secours de ceux qui l'invoquent. Qu'elle nous obtienne donc : (*a*) la charité qui ruine le péché en nous, et nous fait mourir de la mort des justes. (*b*) la pureté ; *vitam præsta puram*, (*c*) l'humilité ; *sola virtus humilitatis est læsæ reparatio castitatis*, dit saint Bernard. (*d*) Imiter la maternité divine dans la famille, dans les âmes : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis*. A ces conditions nous partagerons la gloire et la félicité de la Mère de Dieu. (D'après le P. Le Jeune.)

XIV. — Cœur de Marie.

2243. *Omnis gloria filiæ regis ab intus. Homo videt ea quæ parent ; Deus autem intuetur cor*. Faisons comme lui, ne nous contentons pas de considérer la beauté, la gloire extérieure de Marie, allons jusqu'à ce qui est le plus intime, jusqu'à son cœur. Pas de plus noble étude. On voit des hommes fouiller les entrailles de la terre, explorer des contrées inconnues, interroger les profondeurs des cieux, pour dérober à la nature quelques-uns de ses secrets et faire avancer la science. Mais qu'est-ce que la création matérielle comparée au chef-d'œuvre des mains divines, au cœur de Marie ? Mais comment en parler, nous *homunculi*, comme dit saint Bernardin de Sienne, quand toutes les langues des hommes seraient insuffisantes ! Du moins nous pouvons dire en bégayant ce que ce cœur est en lui-même, ce qu'il est par rapport à nous.

2244. I. *Ce que le cœur de Marie est en lui-même*. Marie, il faut s'en souvenir, c'est la Mère de Dieu, et Dieu a dû se préparer en elle un trône digne de lui. Quand il eut fait la terre, *vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona* ; mais en contemplant Marie, il ne peut contenir ses transports. *Quam pulchra es, amica mea. Oculi tui columbarum*. Il loue ses yeux pareils à ceux de la colombe, ses joues, *genæ tuæ*, sa voix si douce, tout ce corps comme céleste ; mais la langue humaine dont il se sert étant impuissante à dire ce qu'est le cœur de Marie, il ajoute *absque eo quod intrinsecus latet : sans parler de ce qui est au dedans* ; il n'entreprend pas d'en faire l'éloge.

Le cœur, c'est ce qu'il y a de plus noble en l'homme, le foyer de la vie, le siège des vertus généreuses, du dévouement, et avec le secours de la grâce, des vertus surnaturelles, de la charité. Ce que Dieu s'est plu à embellir surtout en Marie, c'est le cœur qui, autant que le sang virginal qui en découle, devait servir à former l'humanité du Verbe fait chair, le corps du Fils de Dieu. Et si les Pères appellent Marie, l'œuvre très excellente du Créateur, en laquelle il a déployé sa puissance, il faut dire que c'est surtout à son cœur qu'il a prodigué le plus libéralement ses dons. Dans ce cœur tout est digne du Dieu qui l'a fait, dignes des desseins du Créateur sur Marie, digne du Fils dont elle est la Mère, digne du Saint-Esprit dont elle est l'épouse.

Bonté parfaite, pureté céleste, générosité admirable, tendresse inépuisable, humilité profonde, charité ardente, voilà le cœur de Marie. Ames tendres et affectueuses, qui cherchez un cœur capable de reposer le vôtre, vous le trouverez en Marie. Vous qui êtes inclinés à aimer la créature, apprenez donc qui vous devez aimer. Le cœur de Marie ravit les anges et les saints, pourquoi ne ravirait-il pas votre cœur ? *Raptrix cordium*, à lui vos affections, il y a droit non seulement à cause de ce qu'il est en lui-même, mais encore,

2245. II. — *A cause de ce qu'il est pour vous*. C'est le cœur d'une mère. Quels trésors de tendresse, de miséricorde, d'amour, Dieu a cachés dans le cœur maternel ! Qui pourra comprendre le cœur de l'homme ? Mais le cœur d'une mère... La mère seule peut le comprendre. O mères, qui m'entendez, dites-nous donc quel est votre amour pour vos enfants ? Étalez donc à nos yeux étonnés les richesses de bonté que votre cœur renferme. Mais vous ne pouvez vous-mêmes l'exprimer. Le langage humain est insuffisant à rendre ces émotions ; et souvent, dans l'impuissance de les manifester par vos paroles, vous recourez à vos larmes. Eh bien, Marie est des mères la plus tendre :

c'est celle que Dieu nous a donnée, et c'est la sienne. Et elle aussi, pour nous manifester son cœur, a eu recours aux larmes. Et elle a pleuré sur le Calvaire, en nous enfantant dans la douleur ; et ces larmes disaient : O hommes, voyez combien je vous aime ; pour vous j'offre à Dieu mon Fils sur la croix, et je m'offre moi-même en victime avec lui. Elle a pleuré sur la montagne de la Salette sur les fléaux qui nous menacent. Au calvaire debout, à la Salette affaissée sur une pierre ! Et à travers ses larmes elle disait : Le bras de mon Fils est lourd, il va vous frapper, les récoltes vont manquer, les petits enfants vont mourir. Quel cœur !

Eh bien, à cause de ce qu'il est pour nous et en lui-même ne mérite-t-il pas d'être aimé ? Mais *nolite diligere verbo neque lingua, sed opere et veritate*. L'amour c'est la fusion de deux cœurs dans le même sentiment ; ce sont deux cœurs qui battent à l'unisson. Le cœur de Marie est un abîme d'humilité, et vous seriez orgueilleux ; un océan de charité, et vous seriez fermé par l'égoïsme ; un soleil de pureté, et le vôtre serait profané par de honteuses affections ? *Absit*. O Cœur, je vous aime, que je vous devienne semblable !

XV. — Nativité de Marie.

2246. *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*. Les grands de la terre ont toujours solennisé par une fête le jour de leur naissance. Les plus sages n'ont pas approuvé cette coutume ; il est des saints comme Job et Jérémie qui ont regretté ce jour, et Salomon lui a préféré celui de la mort. L'Eglise, elle, ôte le nom de naissance au jour où les saints sont venus au monde, pour le donner à celui où ils ont quitté cette terre.

Quand il s'agit des autres hommes, la naissance a ses tristesses ; car ils naissent dans la disgrâce de Dieu, malheureux, sujets aux châtiments de la justice divine et inclinés au mal par la fragilité de leur nature ; mais il en est tout autrement de la naissance de Marie.

Rien qui en elle soit un sujet de tristesse, ni pour Marie elle-même, ni pour le ciel, ni pour la terre.

2247. I. *Pour Marie elle-même*. 1° En naissant elle est aimée de Dieu, non pas d'une manière commune, *surge amica mea et veni* : c'est assez être enfermée, *propera*. C'est en cet endroit du saint cantique que Dieu lui donne ce nom de bien-aimée par excellence, comme le Père céleste le donnera plus tard à Notre-Seigneur. Pourquoi Dieu l'aime-t-il ainsi ? Elle est si belle, 1) dans son corps, formé par un miracle de la Toute-Puissance dans le sein d'une mère jusque-là stérile ; et les œuvres de Dieu sont parfaites. Quel ouvrier que le Tout-Puissant, que de richesses entre ses mains, avec quelle sagesse il opère ! Et Marie, cette œuvre admirable, il ne la fait pas pour un autre que lui, il y met donc tout son art. Le corps de Jésus doit être formé du sang de Marie, il doit habiter longtemps son sein virginal. Est-il croyable que le ruisseau soit si beau et que la source ne soit pas limpide ? Le Saint-Esprit n'a-t-il pas voulu donner au corps de Jésus une demeure selon sa dignité ? On n'enchâsse pas un diamant dans de l'étain, un lis ne naît pas sur un chardon. Du reste, le corps de Marie est issu du sang des Patriarches et des rois de Juda, il doit servir d'asile à l'âme de toutes la plus pure, et cela pour toujours. Quand on bâtit une cabane pour un soldat, on n'y met pas grand soin ; s'il y manque quelque chose, on peut la renverser facilement et en refaire une autre ; mais si on édifie un palais qui doive être la demeure perpétuelle des rois, on en trace le plan à l'avance, on n'y épargne ni richesses, ni grandeurs. Le corps que nous avons n'est qu'une pauvre cabane pour loger notre âme pendant la vie qui est un temps de guerre. Au bout de quelques années, il sera réduit en cendres, et Dieu le reformera au jour de la résurrection ; mais le corps de Marie est un palais royal qui doit durer toujours, car la Vierge n'a pas connu la corruption du tombeau ; en lui doivent résider la plus glorieuse des princesses, l'âme de la Vierge, et le Roi des rois.

2) Quelle intelligence que celle de Marie ! Marie devait être sans cesse en contemplation des paroles, des actions et des mystères de Notre-Seigneur.

Elle devait être comme la tutrice, la gouvernante, l'ange gardien de Jésus. Dans l'enfance et la jeunesse du divin Sauveur, elle devait s'entretenir habituellement avec Jésus, en Égypte, à Nazareth, dans les voyages. Comment un homme sans culture pourrait-il converser longtemps avec un savant ? Il fallait donc que Marie eût un esprit très élevé, pour prendre part aux conversations de Jésus ; et Jésus aimait tant les entretiens de sa Mère que les conversations avec d'autres lui paraissaient comme des épines en comparaison.

3) Et que dire de la grâce de Marie? *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* — Marie, à sa naissance, était donc aimée de Dieu.

2° Par conséquent, si elle devait souffrir, ce n'était pas en expiation du péché qui ne fut jamais en elle ; ses souffrances ne faisaient que l'associer davantage à la mission de Notre-Seigneur, et lui procurer l'occasion d'embellir sa couronne éternelle en augmentant ses mérites, et sa vie devait être estimée bienheureuse. 3° Par là-même que Marie était affranchie du péché, elle n'était point inclinée vers le mal par cette pente fatale que nous remarquons en nous; elle était incapable de pécher, non par nature, mais par suite des heureuses qualités dont le Créateur l'avait douée, des grâces extraordinaires qu'il lui avait faites, de la providence paternelle qui écartait d'elle tout ce qui pouvait ternir sa pureté. Rien donc dans la naissance de Marie qui puisse être pour elle un sujet de tristesse. Elle n'a au contraire qu'à bénir celui qui lui donne l'existence. *Magnificat anima mea Dominum. — Fecit mihi magna qui potens est — Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

2248. II. Mais sa naissance est aussi un sujet de joie *pour le ciel tout entier.* 1° Le Père a enfin une fille digne de lui ; le Fils se prépare une mère dans la plus pure des vierges ; en elle, le Saint Esprit trouve une épouse fidèle. Personne, comme Marie, n'exaltera la Trinité ! Personne qui doive, comme elle, procurer l'honneur de Dieu ! elle sera par excellence la servante du Seigneur, Elle lui rendra plus de gloire que tous les saints ensemble.

2° Saint Bernardin de Sienne dit que les anges, en ce jour, ont dépeuplé le ciel, pour se rendre dans la maison de sainte Anne et entonner ce cantique : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens?* Ils se penchent avec amour vers ce berceau où ils reconnaisent une reine dont la place au ciel était vide jusque-là. Par elle naîtra le salut aux hommes, les frères des anges, et les anges ne peuvent rester étrangers au bonheur des humains.

L'incarnation, que présage la naissance de Marie, ajoutera du reste à la gloire accidentelle des anges. En elle ces esprits célestes admirent le chef-d'œuvre de la création sur lequel l'ouvrier seul l'emporte, comme le dit saint Pierre Damien. Le ciel est donc tout entier en fête.

2249. III. *Que la terre se réjouisse à son tour.* 1° Prophètes, patriarches, saints de l'ancienne loi qui avez prédit, attendu avec tant de transports cette femme qui devait écraser la tête du serpent et vous ouvrir les cieux, et qui attendez encore, dans les profondeurs des limbes, cette clef de David qui doit ouvrir pour vous les portes de votre prison et celles du ciel, réjouissez-vous. Voici l'heure de la délivrance. Bientôt vous verrez la face de Dieu qui jusqu'ici vous a été voilée.

2° Et vous, hommes qui luttez encore sur la terre, réjouissez-vous aussi. *In nativitate ejus multi gaudebunt,* dit l'Évangile du précurseur du Sauveur. N'y a-t-il pas lieu, à plus forte raison, de se réjouir à la naissance de sa Mère ? O vous, qu'enveloppent les ténèbres de l'ignorance, levez la tête et contemplez l'aurore du Soleil de justice qui va dissiper vos erreurs et vos doutes. Infortunés, assis à l'ombre de la mort, tressaillez d'allégresse, voici venir la nouvelle Ève, la Mère des vivants ; la première, en vous donnant la vie du corps, vous a transmis la mort de l'âme ; Marie vous apporte la vraie vie, celle de l'âme.

Pauvres orphelins, qui ne connaissez pas votre Père qui est au ciel et qui avez fui loin de lui, une Mère vous est donnée qui vous ramènera et vous ré-

conciliera avec lui! Captifs, vos chaînes vont tomber! Affligés, voilà votre consolatrice! Faibles, voilà celle qui sera puissante pour vous soutenir comme une armée rangée en bataille! Marie est la joie de tous les siècles qui la suivent, comme elle a été l'espérance de tous ceux qui l'ont précédée; elle est pour la pauvre humanité la porte du ciel. Il n'est parmi les êtres que les démons à qui il soit permis de s'attrister de sa naissance; car elle a écrasé la tête du serpent infernal; et elle est le sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer.

Donc tous, livrons-nous à la joie, participons à l'allégresse du ciel et de la terre en ce jour. Une Mère nous est donnée; en nous réjouissant, cherchons à lui ressembler. Plus de péché!... Comment participer pleinement à la joie qu'elle nous apporte, si nous restions esclaves de Satan, l'ennemi de Dieu, ayant l'âme rongée par le remords? Elle est aimée de Dieu dès avant sa naissance, elle vivait déjà avant de naître; et nous, depuis des années, nous avons à peine commencé à vivre. *Qui justus est justificetur adhuc.* O Mère, par votre Nativité, faites que les pauvres pécheurs, naissent à la grâce. Naissez vous-même avec votre esprit, avec vos vertus, dans l'âme de tous vos enfants, afin qu'un jour, après avoir participé à la vie surnaturelle que vous leur communiquez, ils partagent votre gloire. Amen.

2250 **Autre plan**, *sur la Nativité de Marie d'après Bossuet*. Deux fêtes principales de la Vierge, la Nativité qui la donne à la terre, l'Assomption qui la donne au ciel. Nous nous réjouissons de toutes deux, mais cette dernière doit plutôt faire la joie des anges. *Nativitas tua Dei genitrix Virgo gaudium annuntiavit.* La nature a mis dans les hommes une égalité complète à la naissance et à la mort. *Nudus egressus sum ex utero matris meæ et nudus revertar illuc.* Les grands fleuves comme les petites rivières prennent tous leur source sous un rocher ou une motte de terre, et se confondent dans l'océan, où on ne distingue plus le Danube du Rhin, ni d'un ruisseau, bien qu'ils aient fait plus ou moins de bruit dans leur course. *Primam vocem similem omnibus emisi plorans*, a dit Salomon; et dans le tombeau tous sont confondus, quel que soit le tapage plus ou moins grand qu'aient fait dans le cours de leur vie, la vanité, l'ambition, etc. Dieu seul peut mettre à ces deux termes de la vie humaine une distinction; il l'a fait pour Marie, dont la mort a été le fruit de l'amour divin, dont le corps n'a pas connu la corruption du tombeau, et dont la naissance a eu des avantages merveilleux; nous allons nous en entretenir. Deux choses discernent les hommes et les distinguent: le bien qu'ils ont reçu qui fait voir leur abondance, et le bien qu'ils font, qui honore leur libéralité.

2251. I. *Ce que Marie a reçu à sa naissance*, 1° *de ses parents*. Les parents de Marie étaient pieux et saints. La sainteté des parents ne passe pas aux enfants; mais leur est cependant d'un grand avantage. Aussi saint Paul dit-il que les enfants des fidèles sont saints, parce qu'ils sont destinés à la sainteté et par là au salut. Dieu favorise les enfants à cause des pères. Salomon à cause de David; les Israélites, à cause de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. C'est un bonheur d'être consacré à Dieu en naissant par des mains pures et saintes. Mais il est à remarquer que Marie est la fille des prières de ses parents; elle est le fruit moins de la nature que de la grâce, et vient plutôt de Dieu et du ciel que des hommes et de la terre. D'autres saints ont eu ce privilège: Samuel par exemple et Jean-Baptiste; cependant Anne seule pria pour avoir Samuel; le père de Jean-Baptiste fut incrédule. Quand on annonça à Sara qu'elle deviendrait mère, elle se prit à rire. Mais Joachim et Anne ont obtenu Marie par l'union de leur foi et de leurs prières. Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne qui la fait descendre des rois et des patriarches, et qu'elle transmettra à Jésus, l'attente des Justes de l'ancienne Loi, et l'accomplissement des promesses que Dieu leur fit. Ce sang a passé, il est vrai, dans les veines d'autres nobles reines de Juda qui en ont été le canal; toutefois bien que les divers conduits d'une fontaine transmettent les mêmes eaux, celui qui la jette dans les airs en gerbes de rosée, ou qui la répand dans un vase artistement disposé pour la recevoir a quelque chose de plus noble; ainsi Marie l'emporte sur toutes les autres princesses de sa race; car par elle le sang de David rejaillit plus haut même que sa source, puisqu'il est reçu dans la personne du Fils de Dieu, comme dans un bassin sacré, d'où il s'élèvera vers le ciel pour apaiser la colère divine, et se répandre sur la terre pour l'inonder de grâces. 2° *De Dieu* elle a reçu la grâce de l'Immaculée Conception. Privilège unique, qui la prépare à l'union la plus intime à la divinité, puisqu'elle lui est accordée en vue de la maternité divine; et au jour de la naissance de la Vierge, cette grâce s'est déjà multipliée de telle sorte que Marie, en venant au monde, est à des hauteurs de sainteté auxquelles nulle créature ne peut prétendre.

2252. II. *Ce que Marie nous apporte*: 1° l'espérance de voir bientôt J.-C. Une nuit épouvantable couvrait la face du monde: ténèbres de l'infidélité chez les païens; ténèbres des ombres et des figures chez les Juifs. Nuit sans repos; car le repos n'est qu'en

Jésus Christ : *ego reficiam vos.* Aussi les hommes, comme des malades, dans une nuit sans repos, s'écriaient : *Utinam dirumperes cœlos et descenderes.* Voici le premier rayon de la lumière en Marie : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit.* Ce n'est pas encore le soleil ; mais c'en est l'aurore. Marie porte déjà les grâces qui l'attireront sur la terre, et bientôt nous le verrons s'élancer comme un géant, pour parcourir sa carrière du levant au midi, partant du sein virginal de Marie sa Mère. Un homme, une femme, nous avaient perdus ; un homme et une femme doivent nous sauver. Déjà elle paraît cette femme bienheureuse qui doit écraser la tête de Satan et nous enfanter à la grâce. Mère du Chef, elle le sera des membres. *Spes nostra salve! cum jucunditate Nativitatem B. M. celebremus.* C'est la créature la plus privilégiée de Dieu ; aussi les anges eux-mêmes accourent pour saluer en ce berceau celle qui sera leur Reine. Accourons pour exalter celle qui sera la Mère de Dieu et notre Mère. Louons celle qui a tant reçu, aimons celle qui nous apporte de si grands biens. Surtout imitons les traits de celle que Dieu nous a donnée pour Mère, et recourons avec confiance à son intercession dans nos douleurs, nos périls, etc.

2253. **Autre plan,** *sur le même sujet, d'après le même.*

Nox præcessit, dies autem appropinquavit (Rom. XIII, 12.) On crayonne avant de peindre, on dessine avant de bâtir, et les chefs-d'œuvres sont précédés par des coups d'essai. La nature elle-même agit de la même sorte, et on dirait que, dans certaines opérations, elle exerce sa main à faire des œuvres plus achevées. Dieu, l'auteur de la nature, agit de même. Aussi avant d'opérer le mystère de l'Incarnation qui est son chef-d'œuvre, il le prépare dès l'origine du monde. La loi de nature, la loi de Moïse, les cérémonies, les sacrifices, les prophéties n'étaient qu'une ébauche de J.-C. Tertullien, se représentant Dieu appliqué à mettre tous ses soins à façonner de ses mains le limon de la terre pour en former le corps d'Adam, se demande pourquoi cette application ; et il répond que c'est parce qu'il pensait à faire le portrait de Jésus-Christ à venir, *Christus cogitabatur homo futurus.* Si Dieu agissait ainsi en créant le premier homme, dont J.-C. ne devait naître qu'après tant de siècles, il a en vue, en donnant Marie sa Mère au monde, de le former avec un soin plus grand et d'en faire une copie plus parfaite de son divin Fils ; et ce jour nous fait paraître en Marie un Jésus-Christ commencé. J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption du péché, il fallait qu'il fut saint pour nous purifier de nos crimes, la plénitude de la grâce pour enrichir notre pauvreté, une source inépuisable de charité pour guérir toutes nos misères. Ce sont les trois rayons de ce soleil qui doit chasser toutes nos ténèbres ; et nous les trouvons en Marie, non dans toute leur force ; mais d'une manière qui nous montre qu'elle est l'aurore du Soleil de justice.

2254. I. *Marie exempte du péché.* Rien de plus touchant dans l'Evangile que la tendresse divine pour les pécheurs réconciliés : n'en concluons pas que la conversion soit d'un plus grand prix à ses yeux que l'innocence. Aussi Jésus-Christ l'a-t-il choisie. *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, Sanctus innocens, impollutus.* Sans doute le bon Pasteur laisse les 99 brebis fidèles pour courir après la brebis égarée ; mais autres sont les sentiments de Notre-Seigneur selon sa nature divine, et autres sont ceux qu'il a selon sa nature humaine, comme Sauveur de tous les hommes. Comme Dieu, il aime surtout la sainteté, qui s'approche de plus près de lui ; car il est la sainteté essentielle ; et quelques grâces qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une innocence toujours fidèle. On goûte un jour serein au milieu de l'hiver, mais on lui préfère encore la sérénité constante d'une saison plus douce. Mais ce Dieu qui donne la préférence à l'innocence, est en même temps ce Sauveur miséricordieux, qui est venu en ce monde pour les pécheurs. *Non veni vocare justos sed peccatores.* Voilà sa mission. Comme Sauveur, il doit chercher ceux qui sont perdus ; comme médecin, il doit guérir les malades. Voilà pourquoi il vit avec eux. Les anges, qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de sa sainteté avec confiance : voilà la prérogative de l'innocence ; mais, en qualité de Sauveur, il préfère les pécheurs, comme le médecin qui, bien qu'il ait plus de plaisir parmi les gens qui sont en santé, aime mieux toutefois passer sa vie avec les malades pour les soulager. Toutefois, si Jésus aime tant l'innocence, se condamnera-t-il à n'en trouver aucune trace sur la terre ? Ne rencontrera-t-il ici-bas rien qui lui ressemble ? Et si quelqu'un doit lui offrir cette consolation, n'est-ce pas sa divine Mère ? Ne faut-il pas qu'il trouve du moins sous son toit, dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante d'une sainteté inaltérable ? Il est vrai qu'il aime les pécheurs jusqu'à en faire les chefs de son Eglise. Mais il a choisi ses Apôtres pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même : *Dilectus meus mihi et ego illi.* Les Apôtres pourront plus facilement attirer les pécheurs, quand ils pourront dire, comme saint Paul : *Quorum primus ego sum* ; mais il en est tout autrement de cette créature qu'il a faite pour lui-même, pour être sa consolation ici-bas, l'image de sa sainteté, la médiatrice des hommes auprès de lui. Aussi je vois briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus qui la couronne. Venez honorer ce rayon éclatant ; la nuit est passée et le jour approche. O jour serein, quand luiras-tu sur la terre plongée dans les ténèbres. Chrétiens, ce jour approche, en voici l'aurore en Marie ; c'est une pureté qui n'a point de tache. Certes, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire de lui ôter l'innocence parfaite, pour la laisser à Jésus

seul. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il n'est pas nécessaire de remplir l'air de nuages et de tempêtes ; il suffit que la lumière soit moins éclatante. La pureté parfaite est en Jésus de droit ; elle est en Marie par privilège. Jésus l'a par nature et Marie par grâce. Jésus est la source et Marie l'écoulement. Et ce qui doit nous consoler, c'est que cette sainteté de Marie, loin d'être un reproche et comme une condamnation pour les pauvres pécheurs, est pour eux un sujet d'espérance, puisqu'elle découle de Jésus, Notre Sauveur, et qu'elle donne à Marie plus de crédit pour faire descendre sur nous la grâce dont elle a

2255. II. *La plénitude.* Jésus-Christ est la source de toutes les grâces pour tous les hommes; et c'est l'alliance qu'il a faite avec la nature humaine, qui nous prépare la vision, la possession de Dieu, et tous les secours nécessaires pour atteindre cette fin sublime. Mais plus un être s'approche d'un principe, plus il participe à sa vertu. Or, qui s'est approché de plus près de Jésus que Marie, sa Mère, qui l'a porté dans son sein, qui lui a fourni son sang? Jésus appartient à Marie ; et pour ne point partager son cœur, il n'a point voulu avoir de père sur la terre. Quelle alliance entre ces deux cœurs ! La mère ordinaire l'est plus par l'esprit et par le cœur que par le corps; et, certes, il en est ainsi de Marie d'une manière incomparable. C'est par le Saint-Esprit qu'elle a conçu : c'est par la foi qu'elle est devenue mère : *Beata quæ credidisti* Aussi tous les Pères disent-ils : *Prius concepit mente quam corpore.* Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, qu'afin de s'unir plus étroitement à notre esprit. Quand Jésus-Eucharistie s'offre à vous, que vous le recevez dans votre bouche, avez-vous jamais pensé qu'il voulût s'arrêter à votre corps? Ne court-il pas à vous pour chercher votre âme? Et si vous lui refusez passage pour y arriver, ne lui faites-vous pas une sorte de violence qui offense son amour? Donc, si l'union du Corps de Notre-Seigneur avec sa Mère a été telle qu'on ne peut s'en imaginer une plus étroite, Jésus aurait souffert en Marie une sorte de violence, si l'union de l'esprit de sa Mère avec le sien n'avait pas répondu à l'union qu'il avait avec Elle par son Corps. L'esprit de Marie est donc tout rempli de la grâce de Jésus ; et quand nous réunirions tous les dons répandus sur toutes les créatures, nous ne pourrions avoir une idée de sa plénitude. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils pour sa Mère ; et jugeons d'Elle, non par ce à quoi une créature peut prétendre, mais par ce que Dieu peut donner à une créature. Que servirait-il à Marie d'avoir un tel Fils, s'il ne la faisait naître digne de lui? Ayant à se former une Mère, pouvait-il porter trop loin, ou commencer trop tôt la perfection d'un si grand ouvrage? Cette plénitude de la grâce rend Marie capable de coopérer à la sanctification de tous les hommes Quel sujet de joie pour nous ! Attendu que Marie est

2256. III. *Une source de charité pour nous.* La Sagesse divine, ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, ce décret ne se change plus; il est et sera toujours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle contribuera éternellement dans toutes les autres opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états, l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages.

1° *La Vocation.* Jean Baptiste est encore dans le sein de sa mère, endormi dans le péché originel et dans l'obscurité; il ne peut ni voir ni entendre et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il attire à lui ce cœur insensible. Où étiez-vous, pécheurs, quand Jésus est venu vous troubler? Vous vous cachiez et il vous voyait; il vous a appelés et vous ne le cherchiez pas. Si Jésus approche de Jean, n'est-ce pas par la charité de Marie? S'il agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voie de Marie ? Marie est donc la Mère de ceux que Jésus appelle.

2° *La Justification,* qui a la foi pour base. Les Apôtres étaient déjà appelés: mais Jésus ayant fait son premier miracle aux noces de Cana, *Crediderunt in eum discipuli ejus.* Or, qui a obtenu ce miracle, c'est Marie. *Carne Mater capitis nostri,* dit saint Augustin, *Spiritu mater membrorum ejus.*

3° *La Persévérance.* Les persévérants sont ceux qui savent monter jusqu'au Calvaire. Saint Jean est leur modèle au pied de la Croix ; et Jésus le donne à sa Mère, afin qu'elle le protège jusqu'à la fin. Marie est donc la coopératrice de Jésus dans toutes les opérations de la grâce. Donc, *Dies appropinquavit* Réjouissons-nous Jésus va venir ; et déjà nous avons une Mère. Les premiers cris de cette enfant bénie sont déjà des prières pour nous ; et nulle prière qui soit mieux accueillie de Jésus que celle de sa Mère. C'est celle qui sait le mieux lui parler au cœur. Parlons à Marie de nos peines, de nos besoins ; elle en parlera efficacement à Jésus ; mais surtout exposons-lui nos infirmités morales et spirituelles. Nous n'avons pas ses vertus; il faut qu'elles naissent en nous. Obtenons-les par elle.....

XVI. — Le nom de Marie.

2257. — *Et nomen Virginis Maria.* Ce nom fut sans doute apporté du ciel ; car Dieu seul pouvait nommer dignement celle qui est au-dessus de tout éloge sorti de la bouche des hommes. Du reste, c'est de Dieu qu'Eve reçut son nom. Parlons donc du nom de Marie ; disons :

I. *Sa puissance.* Ce nom signifie souveraine, et Marie, en effet, devenant la Mère du Créateur du monde, devient à bon droit la souveraine de l'univers. Son nom est puissant : 1° *au ciel.* 1) Jésus lui-même a voulu ici-bas se soumettre à l'empire de sa Mère. La prière de Marie au Ciel tient de la nature du commandement. Dieu peut-il refuser quelque chose de ce qu'on lui demande au nom de sa Mère ? Aussi saint Anselme dit qu'on obtient plus vite le salut en prononçant le nom de Marie, qu'en invoquant celui de Jésus, non que celui de Marie soit plus puissant en lui-même, puisqu'il ne l'est que par la vertu de Jésus ; mais Jésus étant Juge doit peser les mérites et les démérites de celui qui l'invoque. Tandis que quels que soient les démérites de celui qui invoque Marie, les mérites de cette digne Mère font que sa prière est écoutée favorablement. 2) Les saints nous disent qu'au nom de Marie, les anges se prosternent, comme à celui de Jésus, non certes pour l'adorer, mais pour saluer leur reine ; et toute la cour céleste professe cette vénération pour ce nom béni.

2° *Sur la terre. Nomen tuum Dominus ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum.* (Voir *Ave Maria*, à ce mot, *Maria*, n. 611.) L'Eglise fête le nom de Marie, comme celui de Jésus. Elle veut que dans les offices on s'incline en le prononçant.

3° *Dans les enfers.* Les ennemis invisibles redoutent le nom de Marie, dit saint Bonaventure. A ce nom ils sont forcés de se retirer, de se voir privés de toutes leurs forces, de perdre toute consistance comme la cire exposée au feu. Et que de faits dans tous les âges sont là pour prouver l'efficacité de l'invocation de ce nom contre les esprits de ténèbres ! Cette puissance du nom de Marie est à notre service. Invoquons-le donc pour fléchir la colère divine, pour nous rendre favorables les bons anges, et pour nous soustraire aux assauts des mauvais. D'autant qu'il est si doux de l'invoquer.

2258. II. *Douceur du nom de Marie.* Ce nom ne signifie pas seulement souveraine, il veut dire encore lumière et océan d'amertumes ; et, dans l'une et dans l'autre signification, il s'offre à nous plein de douceur. 1° Pauvres aveugles pour les choses de Dieu, nous avons besoin de la lumière. Le vieux Tobie, dans sa cécité, s'écriait : *Quale gaudium erit mihi qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video !* Ah ! il nous faut la lumière. *Profer lumen cæcis.* C'est que Marie a reçu les plus grandes lumières, dans la méditation des Ecritures, dans les entretiens avec les Esprits célestes, dans la contemplation des mystères de Dieu, dans le moment où le Saint-Esprit descendit en elle pour y former le corps du Sauveur, dans ses rapports si intimes avec Notre Seigneur lui-même. On peut dire que de même que Dieu a fait au commencement deux grands flambeaux pour présider au jour et à la nuit, ainsi au firmament de l'Eglise, il a placé Jésus, ce divin Soleil de justice, et Marie qui, belle comme la lune, guide nos pas errants à travers les ténèbres de ce bas monde. Aussi l'Eglise la salue-t-elle comme l'étoile du matin, *Stella matutina*, parce qu'elle se lève de bonne heure, prévenant de sa clarté ceux qui sont exposés sur les flots, les réjouissant par l'espérance de découvrir le rivage et d'arriver au port. Aussi cette même Eglise dit que Marie éclaire par sa vie sainte toutes les Eglises, qu'elle seule a détruit toutes les hérésies dans l'univers entier. Marie est le flambeau éclatant, placé par Dieu sur le chandelier, afin que tous soient éclairés de sa lumière. O Etoile des mers, dissipez nos ténèbres, guidez-nous vers les cieux.

2° Marie signifie océan d'amertumes et c'est ce qui doit nous réjouir ; car, 1) on souffre moins quand on souffre en noble compagnie, et en ce monde il y a tant de tristesses, tant de larmes. Qu'il nous est doux de penser que Marie a souffert ! Comme nos larmes deviennent douces, quand on pense à celles qu'elle a versées, elle la reine des anges et des élus, la Mère de

Dieu! 2) Et ces larmes où les a-t-elle surtout versées? Au Calvaire où elle nous enfanta dans la douleur. Ses larmes sont donc unies à sa qualité de Mère. Elles nous rappellent que nous sommes ses enfants. Est-il rien de plus doux que le nom d'une mère? C'est celui que l'homme a bégayé le premier, qui éveille en lui les plus douces et les plus profondes émotions, qui fait verser aux plus durs des larmes. Aussi saint Antoine de Padoue applique-t-il au nom de Marie ce que saint Bernard dit du nom de Jésus: *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*. Aussi, comme les saints aiment à le redire ce nom à la fois puissant et doux!

Puissant pour nous défendre dans nos faiblesses, doux pour nous réjouir dans nos tristesses. Donc *in periculis, in angustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca, non recedat ab ore, non recedat a corde et sic in temetipso experieris quod merito dictum sit: Et nomen Virginis Maria. Qui nomen tuum puro corde invocat, quidquid postulat indubitanter consequitur*. (SAINT BERNARD.)

XVII. — Notre-Dame de la Salette *(19 septembre)*.

2259. Voir n. 1539.

(N. B. *Bien que le sermon suivant ait été fait pour être donné au pèlerinage, il sera facile en retranchant quelques détails de le donner avec profit ailleurs.*)

Vadam et videbo visionem hanc magnam. Moyses pascebat oves Jethro, cumque minasset gregem ad interiora deserti, venit ad montem Horeb, apparuitque ei Dominus in flammâ ignis de medio rubi et videbat quod rubus arderet et non combureretur. Dixit ergo Moyses: Vadam et videbo visionem hanc magnam. (Exod. chap. III.)

Les enfants gardent leur troupeau dans ce désert et Mélanie appelle Maximin et lui dit: *Viens donc voir cette clarté là-bas*. Et ils aperçoivent dans la clarté la Mère de Dieu qui les appelle à elle; ils s'approchent d'elle, ils accourent. Et vous aussi, Pèlerins, apprenant cette nouvelle vous avez dit: *Vadam et videbo visionem hanc magnam;* et quand vous vous approchiez en tremblant comme Moyse, et comme les bergers plus tard, la voix de Dieu vous a dit comme à Moyse. *Locus in quo stas, terra sancta est*. Ne craignez pas pourtant: *Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur*, et contemplez avec nous cette grande vision: *Marie qui pleure, Marie qui parle, Marie qui monte* au ciel.

O Marie, envoyez-nous un rayon de cette lumière qui vous environnait il y a 54 ans, qu'elle éclaire nos âmes, qu'elle enflamme notre cœur, qu'elle nous aide à recueillir les fruits de la grande vision que nous sommes venus vénérer.

2260. I. C'était le 19 septembre 1846, la veille des Sept douleurs, quand Marie se fit voir. A peine eut-elle écarté le rideau lumineux qui la cachait que les bergers l'aperçurent. Elle pleurait. Au Calvaire vous étiez debout; ici vous êtes assise comme écrasée sous le poids de votre douleur. *Cui comparabo te, Virgo filia Sion; magna est velut mare contritio tua*. La mère de Tobie... Ses enfants se sont égarés. Elle vient du ciel, elle attend leur retour; *flebat irremediabilibus lacrymis*. Ah! pécheurs, ne reviendrez-vous pas? Elle vous attend; Elle gemit; Elle s'offre à vous réconcilier. Augustin ne peut tenir aux larmes de Monique.... *Cui comparabo te*, etc., à Respha.... Ses enfants sont morts par le péché. Elle écarte les anges prêts à déverser la coupe des vengeances divines, et les démons prêts à les entrainer avec eux dans l'abime. O Mère, que vos larmes coulent sur tant de morts. *Quis dabit capiti meo aquam*.... et je pleurerai avec vous. Et vous, M. F., pleurez avec Marie sur les pécheurs, pleurez sur vous-mêmes, *super vosmetipsos flete*. Que de sujets de larmes dans notre vie! Oh, ne soyez pas insensibles; les rochers du Calvaire ne le furent point, ni ceux du Gargas non plus. Ils laissèrent passages à une source, souvenir des larmes de ma Mère. Emportez ce souvenir; nourrissez dans vos cœurs la contrition; elle vous préservera de la rechute; et renouvelez-en les sentiments toutes les fois que vous allez

recevoir le sacrement de pénitence. O Mère, vos larmes sont éloquentes ; vos paroles ne le sont pas moins.

2261. II. Marie parle au sein de la lumière. Jésus se montra environné d'une semblable splendeur sur le Thabor, et une voix du ciel cria : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez le.* Il me semble entendre partir du crucifix de la Vierge cette parole : C'est là ma Mère bien-aimée... écoutez-la. Elle parle en effet comme ayant autorité ; Elle appelle tous les humains son peuple. Quelques-unes de ses paroles semblent sortir de la bouche même de son Fils. *Je vous ai donné*, etc. Ecoutez-la. Sa tendresse, du reste, doit vous rendre dociles ; Elle vient pour vous sauver. Voyez Elle a peur de ne pouvoir retenir le bras de son Fils ; Elle craint qu'il ne vous abandonne.

Ses enseignements sont pratiques, et c'était là aux yeux d'un grand évêque la grande preuve de l'apparition. Impossible de dire aux fidèles quelque chose qui leur aille sans retomber dans ces enseignements. Ecoutez plutôt : *Je vous ai donné six jours pour travailler.... Ceux qui conduisent les charrettes... Faites-vous bien votre prière ?.... Il ne va que quelques femmes âgées à la messe... Le carême... Ipsam audite.* Elle tient tant à ce qu'on l'écoute, qu'elle emploie *les menaces : Si mon peuple ne veut pas se soumettre. Les promesses : Les pierres et les rochers...; les larmes.* Tout le temps qu'elle a parlé, elle n'a cessé de pleurer. Elle veut qu'on le fasse passer à tout son peuple...Par deux fois, elle le répète...C'est le moyen, en effet, de procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, et de travailler au salut de notre patrie. *Miseros populos facit peccatum.* Un jour vous travaillerez à le faire passer, enfants de l'école apostolique. Vous y travaillez déjà, bienfaiteurs qui les nourrissez et méritez par là la récompense des Apôtres ; prêtres du Seigneur, vous vous efforcez de les inculquer aux fidèles, et vous tous, soyez des Apôtres chez vous et autour de vous. Et suivez-la quand elle gravit la colline et remonte au ciel..

2262. III. Elle effleure à peine le gazon, et puis... Elle s'élève, regarde le ciel et ses larmes cessent de couler. *Ipsum sequens non devias.* Le grand obstacle au salut, c'est l'attachement à la terre, *viscum est pennarum spiritualium. Mundus enim transit et concupiscentia ejus.* C'est à peine si nous devons toucher des pieds cette terre. *Reliquum est ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, ut qui habent uxores tanquam non habentes sint, et qui emunt tanquam non possidentes. Prœterit enim figura hujus mundi. — Sursum corda !* Et les difficultés de l'observation de la loi de Dieu, et les difficultés du détachement, et les tristesses de la vie s'évanouiront !

Une fois la Vierge élevée en l'air, et les yeux levés vers le ciel, ses larmes tarissent et elle disparaît.

« Si nous avions su que ce fut une sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. » Plus heureux que les bergers, ô Mère, nous vous connaissons, et nous voulons vous le dire. *Trahe nos post Te.* Nous voulons le dire pour nous, et pour tous ces pèlerins qui sont venus vous voir. Nous nous trouvons si bien avec eux, que nous ne voudrions plus nous en séparer. *Trahe nos post Te.* Ah ! je le sais, c'est à la condition de pleurer nos péchés, nous les pleurerons ; d'observer la loi de Dieu et de l'Eglise, nous l'observerons : de nous détacher de la terre, nous la méprisons ; de regarder le ciel, notre unique ambition est de le posséder. *Trahe nos post Te.*

Nos cœurs vous suivent, ô Marie ! Puissions-nous tous vous contempler là-haut. Vous ne vous êtes fait voir ici, dans cette merveilleuse apparition, que pour nous procurer cette vision si grande de votre gloire au ciel. *Vadam et videbo visionem hanc magnam.* Vous l'avez dit pour l'apparition de la Salette, que vous êtes tous venus voir. Dites-le pour le ciel dont la Salette est un avant-goût. *Vadam et videbo. Vadam*, je marcherai dans la voie de la pénitence, des commandements. *Et videbo*, et je verrai. Donc, M. F., au revoir ! Où ? en paradis, où nous formerons la cour de Marie.

XVIII. — Notre-Dame des Sept Douleurs.

2263. Voir n. 2201.

XIX. — Notre Dame de la Merci

2264. *Redemit eos de manu inimici.* (Ps. cv, 10).

I. *Objet de la fête.* — Au commencement du XIIIme siècle, au moment où la plus grande partie de l'Espagne était sous le joug des Musulmans, ces barbares retenaient dans les fers un grand nombre de prisonniers chrétiens et leur faisaient souffrir toutes sortes de mauvais traitements, pour les forcer à abjurer la foi. Or, le 1er août 1218, la Sainte Vierge apparut, la même nuit, séparément, à trois saints personnages : saint Pierre Nolasque, d'une noble famille du Midi de la France, qui s'était retiré à Barcelone où il avait dépensé sa fortune pour racheter les captifs, saint Raymond de Pennafort, dominicain aussi pieux que savant, et le roi Jacques d'Aragon. « Je suis, dit-elle, à saint Pierre Nolasque, la Mère du Fils de Dieu qui pour le salut et la rédemption du genre humain répandit tout son sang. Je viens ici chercher des hommes qui veuillent, à l'exemple de mon Fils, donner leur vie pour le salut et la liberté de leurs frères captifs. Je désire donc que l'on fonde à mon honneur un ordre dont les religieux rachètent les esclaves chrétiens, se donnent même en gage, s'il est nécessaire, pour ceux qu'ils ne pourraient racheter autrement. » Ces trois saints peronnages se rencontrèrent le lendemain dans la cathédrale de Barcelone, et se racontèrent la vision qu'ils avaient eue. Dès lors, Pierre Nolasque prit l'habit et un grand nombre d'hommes dévoués s'adjoignirent à lui pour fonder l'ordre de Notre-Dame de la Merci ou de la Miséricorde. Ces héros chrétiens remplirent d'une manière admirable leur mission. Plusieurs d'entre eux, non contents de recueillir les aumônes des fidèles pour racheter les captifs, sont restés eux-mêmes dans les fers, pour délivrer ceux dont la foi était en péril. C'est cette apparition de la Sainte Vierge, c'est Marie elle-même, fondatrice de l'ordre de la Merci, que l'Eglise nous fait vénérer en ce jour.

2265. II. *Leçons qui en découlent.* 1° Qui n'admirerait la miséricorde de l'auguste Mère de Dieu ? Des splendeurs de sa gloire et du sein de la béatitude dont elle jouit, elle n'oublie point ses enfants qui gémissent ici-bas dans les fers et dont le salut est en péril ; elle descend du ciel pour créer un ordre religieux qui puisse les assister efficacement. C'est bien la Mère de miséricorde ; et l'ordre qu'elle a fondé est bien nommé l'ordre de la Merci, ou de la Miséricorde.

2° Aujourd'hui, si les esclaves sont moins nombreux qu'autrefois dans les prisons des Maures, que de chrétiens gémissent dans un plus cruel esclavage! Que d'infortunés sont garrottés par Satan, par leurs passions, par les honteuses chaînes d'habitudes coupables ! O Mère, les abandonnerez-vous ? Certes, cet esclavage est volontaire, il est vrai, et mérite moins de pitié ; mais souvenez-vous que vous êtes le refuge des pécheurs et la Mère de celui qui, pour les racheter, est mort sur la croix ! Oh ! la Vierge s'en souvient ; aussi, est-elle descendue de nos jours sur divers points de la France pour les délivrer. A la Salette, n'a-t-elle pas voulu faire appel à des âmes généreuses qui en son nom devinssent les Rédemptrices de leurs frères ? Il faut que cet appel soit entendu de tous les chrétiens. Il faut des Rédempteurs d'âmes dans toutes les nations où Dieu est offensé, dans toutes les paroisses, dans toutes les familles.

Partout, hélas ! Satan a ses esclaves. Il enlace le monde dans ses impurs filets : et quand il s'est saisi d'un pécheur, il le livre à ses affreux satellites qui le dépouillent de tous les dons de la grâce, qui lui enlèvent la foi elle-même, en attendant qu'ils l'entraînent avec eux dans l'éternel abîme. Quelle servitude! Quel dénûment ! Pourrions-nous en être témoins sans que notre cœur fût attendri ? Oh ! offrons-nous à Marie pour être en son nom et sous sa protection les Rédempteurs de nos frères.

3° Et pour cela, qu'avons-nous à faire ? La Vierge nous le dit : *(a)* « Le bras de mon Fils est si lourd que je ne puis plus le retenir. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. » Elle semble avoir besoin que nous unissions nos prières aux siennes, pour retenir le bras de son Fils, armé par les crimes des hommes. Donc, des prières et des expiations pour désarmer la colère de Dieu et attirer sur eux la grâce sans

laquelle ils vont à la damnation. *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes et dicent : Parce Domine, populo tuo.* Que toutes les âmes généreuses le comprennent. Ce n'est que la pénitence et la prière qui peuvent obtenir la grâce des coupables. *(b)* « Vous le ferez passer à tout mon peuple ; » elle le répète deux fois ! Elle veut du zèle pour convertir les pécheurs. Elle vient apporter le feu sur la terre, et que désire-t-elle sinon d'en embraser toutes les âmes ? Que notre siècle a besoin de cette leçon ! L'iniquité a abondé et la charité s'est refroidie. On s'occupe de tout, et le salut des âmes est le dernier des soucis pour beaucoup de gens.

Pauvres pécheurs, seriez-vous plus à plaindre que les prisonniers des Turcs ? Ne trouverez-vous pas aussi une main qui fera tomber vos chaînes et qui vous rendra la liberté des enfants de Dieu ? O Marie, divine corédemptrice des hommes, *Solve vincla reis.* Attirez à vous un grand nombre d'âmes, qui par l'expiation, la prière, de bonnes paroles, de saints conseils arrachent leurs frères au démon et à l'enfer.

XX. — Le Rosaire.

2266. *Salutate Mariam, quæ multum laboravit in vobis.* (ROM., XVI, 6.) *Saluez Marie.* Les anges dans le ciel la saluent ; la terre tout entière la glorifie. Il y a autant de créatures qui servent Marie qu'il y en a qui obéissent à la Trinité, selon le langage d'un saint. Nous la saluons cent cinquante fois par le Rosaire dont nous allons dire, I, l'origine ; II, la nature ; et III, les avantages.

I. *Origine du Rosaire*, et de la fête du Rosaire. 1° *Du Rosaire.* Saint Dominique, voyant que ses prédications apostoliques aux hérétiques de son temps, n'avaient pas tout le succès, que son zèle ambitionnait, priait un jour avec ferveur dans une chapelle de la Sainte Vierge, conjurant cette Mère de miséricorde de lui enseigner un moyen de changer le cœur des Albigeois endurcis. La Sainte Vierge lui apparut, et lui dit que comme l'*Ave Maria* avait été le principe de la Rédemption du monde, il fallait qu'il fût celui de la conversion des hérétiques, qu'en prêchant le Rosaire il obtiendrait un succès merveilleux. Dominique abandonne donc la controverse ; il prêche la récitation de l'*Ave Maria* et explique les mystères du Rosaire. En quelques années il convertit plus de 100.000 hérétiques. C'est donc saint Dominique qui, sous l'inspiration de la Sainte Vierge, a établi le Rosaire et la Confrérie du Rosaire.

2° *De la fête du Rosaire.* Trois siècles plus tard, les Turcs menaçaient la chrétienté, avec une flotte de 200 vaisseaux, commandée par Ali-Pacha. Pie V fit appel aux princes chrétiens ; et une flotte composée de navires vénitiens et espagnols, s'embarqua sous les ordres de Don Juan d'Autriche. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, au jour où les confrères du Rosaire célébraient leur fête, et invoquaient partout la Vierge. Don Juan parcourt les rangs, montrant à tous le drapeau, sur lequel brille l'image de Jésus-Christ ; et tous au signal donné invoquent à haute voix la Sainte Trinité et saluent la Vierge Marie, puis se battent comme des lions. Ali-Pacha est tué, et sa tête mise au bout d'une pique devient le signal d'une complète victoire. C'est ce qui termina saint Pie V à établir dans toute l'Église une fête en l'honneur de la Sainte Vierge, sous le nom de *Sainte Marie de la Victoire.* Deux ans après Grégoire XIII changea ce titre en celui de *Notre-Dame du Rosaire.*

2267. II. *Nature du Rosaire.* 1° *Sa matière.* Le Rosaire se compose de quinze dizaines d'*Ave Maria*, entrecoupée chacune d'un *Gloria Patri* et d'un *Pater*, et accompagnée chacune de la méditation d'un des quinze mystères de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. 1) Les cinq premières dizaines sont accompagnées de la méditation des cinq mystères joyeux, qui sont l'Incarnation de Notre-Seigneur, la visite de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth, la naissance de Notre-Seigneur dans une étable, la présentation de Notre-Seigneur au temple et la purification de Marie, la perte et le recouvrement de Notre-Seigneur au temple. 2) Dans les cinq dizaines suivantes on médite les cinq mystères douloureux : l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des

olives, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix et le crucifiement. 3) Enfin les cinq dernières dizaines sont récitées, en méditant les cinq mystères glorieux : la résurrection, l'ascension de Notre-Seigneur, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, l'assomption de Marie et son couronnement dans le ciel. Le Rosaire a donc trois parties que l'on peut séparer, et dont chacune forme le chapelet de cinq dizaines.

2° *Excellence* de cette matière. 1) des prières vocales d'abord. Le *Pater* apporté du ciel et tombé des lèvres du Fils de Dieu. L'*Ave Maria*, voir n° 600 et suivants ; 2) de la méditation des mystères. Ils sont un abrégé de l'Evangile, de la religion toute entière, ils nous rappellent tout ce que nous devons croire, et nous offrent le modèle de tout ce que nous devons faire, présentant à notre imitation Jésus le Dieu de toute sainteté, et Marie la créature la plus parfaite. Le Rosaire est donc un livre à la portée de tous, où les ignorants eux-mêmes puisent la science des saints.

2268. III. *Avantages du Rosaire.* 1° *Efficacité*, 1) de ces prières. *(a)* Le *Pater*, la prière dictée par Dieu lui-même qui ne nous en a point appris d'autres, doit être la plus efficace sur le cœur de Dieu. *(b)* L'*Ave Maria*. « De grands saints, dit le bienheureux Grignon de Montfort, ont composé des livres entiers des merveilles et de l'efficacité de cette prière, pour convertir les âmes. Apprenez que l'*Ave Maria* est la plus belle de toutes les prières après le *Pater*. C'est le plus parfait compliment que vous puissiez faire à Marie ; car c'est le compliment que le Très-Haut lui envoya faire par un archange.

» C'est par ce compliment aussi, que vous gagnerez infailliblement son cœur, si vous le dites comme il faut. L'*Ave Maria* bien dit, est selon les saints, l'ennemi du diable qu'il met en fuite, et le marteau qui l'écrase ; c'est la sanctification de l'âme, la mélodie des prédestinés. L'*Ave Maria* est une rosée céleste, qui rend l'âme féconde, c'est un baiser chaste et amoureux, qu'on donne à Marie, c'est une rose vermeille qu'on lui présente ; c'est une perle précieuse qu'on lui offre. »

2) De la méditation, voir n° 1279 et suivants. L'homme en répétant ces prières se fait l'écho du ciel. Il est vrai que les mêmes formules reviennent sans cesse ; mais Notre-Seigneur nous avertit de ne pas chercher dans la prière la variété, *nolite multum loqui*. Du reste l'amour n'a qu'un mot, et en le redisant toujours, il ne se répète jamais.

2° *Indulgences.* Ceux qui ont leur nom inscrit dans les registres de cette confrérie, en récitant le Rosaire une fois par semaine, même en le partageant en trois chapelets, peuvent gagner une indulgence plénière le premier dimanche de chaque mois, et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, à la condition de se confesser, de communier, et de visiter la chapelle du Rosaire. Le dimanche cependant, si on a communié à cette chapelle, il n'est pas nécessaire de la visiter de nouveau. *(Maurel, S. J.)*

Il faut toutefois que le Rosaire ou le chapelet soient bénits par un prêtre ayant reçu un pouvoir spécial à cette fin. Sans être membre de la confrérie du Rosaire, mais en récitant au moins trois fois par semaine un chapelet, bénit par un religieux dominicain ou par un prêtre ayant reçu ce pouvoir, et en méditant en même temps les mystères du Rosaire, on gagne cent jours d'indulgence à chaque *Pater* et à chaque *Ave Maria*, pourvu qu'on n'interrompe pas la récitation du chapelet. *Le Chapelet*, on le sait, se compose de cinq dizaines d'*Ave Maria* précédées chacune d'un *Pater Noster*, et suivies d'un *Gloria Patri* : quand on a appliqué au chapelet les indulgences de sainte Brigitte, on peut gagner en le récitant une indulgence de cent jours pour chaque *Pater*, *Ave* et *Credo*, sans qu'il soit nécessaire de méditer pendant cette récitation. Mais pour lors il faut réciter le chapelet dit de sainte Brigitte. Les indulgences du Rosaire étant applicables aux âmes du purgatoire, sont un moyen précieux de les soulager ou de les délivrer.

3° *Participation aux prières* des autres membres de la confrérie du Rosaire. Nos prières isolées sont moins efficaces ; mais là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. Qu'en est-il donc d'être unis à une multitude innombrable d'associés du Rosaire ? Après ce que nous venons de dire de l'origine du Rosaire, de son excellence, de ses avantages,

de conquit ces paroles du Pape Grégoire XVI : « Le Rosaire est l'instrument merveilleux de la destruction du péché, du recouvrement de la grâce et de la gloire de Dieu. » Et ces autres du bienheureux Grignon de Montfort : « On a toujours remarqué, que ceux qui portent la marque de la réprobation comme tous les hérétiques, les impies, les orgueilleux, et les mondains, méprisent l'*Ave Maria*, le chapelet. Les hérétiques apprennent et récitent encore le *Pater*, mais pas l'*Ave Maria*, ni le chapelet. C'est leur horreur, ils porteraient plutot sur eux un serpent qu'un chapelet.

« Les orgueilleux aussi, quoique catholiques, comme ayant les mêmes inclinations que leur père Lucifer, n'ont que du mépris, ou de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet, comme une dévotion qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent pas lire. Au contraire, on a vu par expérience, que ceux et celles, qui ont d'ailleurs de grandes marques de prédestination, aiment, goûtent et récitent avec plaisir l'*Ave Maria*.. Je ne sais comment cela se fait, ni pourquoi ; mais cela est pourtant vrai, je n'ai pas un meilleur secret pour connaître si une personne est de Dieu, que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria*... et le chapelet. Je dis : Si elle aime à dire ; car il peut arriver qu'une personne soit dans l'impuissance de le dire ; mais elle l'aime toujours... Je vous prie donc instamment par l'amour que je vous porte en Jésus et Marie... de réciter... le chapelet et même, si vous en avez le temps, le Rosaire tous les jours ; et vous bénirez, au moment de votre mort, le jour et l'heure où vous m'aurez cru. » En effet, si on a redit souvent, tous les jours de sa vie à la Sainte Vierge : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort*, peut-il se faire qu'elle nous abandonne à notre dernière heure et qu'elle ne soit pas pour nous la porte du ciel ? (1)

XXI. — Pureté de Marie.

2269. I. *Ce que l'Eglise nous enseigne sur ce sujet :* 1° Immaculée Conception, exemption de toute souillure originelle ; 2° Exemption de tout péché actuel, même véniel et de toute imperfection ; 3° Virginité avant, pendant et après son enfantement divin.

II. *Comment nous devons imiter*, 1° son éloignement du péché ; 2° sa pureté, 1) *inter conjugatos*, 2) dans la viduité, 3) dans la virginité.

III. *Moyens de l'imiter*, 1° humilité ; 2° modestie ; 3° prière et sacrements

XXII. — Maternité de Marie.

2270. *Cum jucunditate Maternitatem B. M. celebremus.* Avec joie, car la Maternité de Marie est le plus beau triomphe, la plus glorieuse prérogative de cette divine Vierge et de plus elle est pour nous le grand motif de notre confiance. La Vierge Marie a une double maternité : maternité réelle et naturelle, et maternité adoptive.

I. *Réelle* : elle a un Fils dont elle est la Mère, Fils qu'elle a conçu à la voix de l'ange, Fils qu'elle a enfanté à Bethléem, qu'elle a nourri de son lait, Fils qu'elle a vu grandir et qui lui était soumis à Nazareth, dont elle a recueilli le dernier soupir sur le Calvaire. Et ce Fils quel est-il ? c'est Jésus. *Vocatum est nomen ejus Jesus, Filius altissimi vocabitur.* Ici, mes Frères, il faut nous étonner : Marie a le même Fils que Dieu le Père ; elle donne la vie humaine à celui que le Père engendre de sa substance. Le Verbe éternel par qui tout a été fait, reçoit d'elle son corps ; l'immense est contenu dans son chaste sein ; celui qui porte tout est porté par elle ; celui qui donne la nourriture à tous les animaux, attend d'elle le lait ; celui qui commande au ciel et sur la terre, obéit à Marie. C'est là le grand privilège de Marie, celui qui lui a valu l'Immaculée Conception ; celui qui l'a fait grande au dessus de tous les anges et de tous les hommes

(1) Voir *Ave Maria*, n° 617.

Le docteur Récamier, peut-être la plus grande célébrité médicale de notre temps, avait toujours un chapelet avec lui, et il le récitait en allant visiter ses malades. « Quand je trouve la médecine impuissante, disait-il, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir, seulement j'y mets de la diplomatie, je prends la Sainte Vierge pour intermédiaire ! »

O Marie ! à quelle créature vous comparer ; ou plutôt est-il une créature qui vous soit comparable ? *Cui enim dixit aliquando angelorum : Tu Mater mea est ?* Quelle prérogative ! Et remarquez que cette Maternité est unie à la virginité. On ne sait qu'admirer davantage de cette maternité virginale, ou de cette virginité féconde ; mais tous ces prodiges se réunissent dans la maternité de Marie. O Mère de Dieu, le Créateur pouvait faire un ciel plus beau, pouvait-il vous élever à une dignité plus grande ?

2271. II. *Marie a une maternité adoptive.* Elle ne pouvait devenir la Mère du chef sans l'être des membres ; mais il est une circonstance solennelle où Marie a manifesté l'adoption dont elle nous favorisait. C'est le Calvaire. *Ecce Mater tua.* C'est là qu'elle nous a enfantés dans la douleur. Depuis elle est mère : mère de l'Eglise, mère de chacun de nous ; mère en nous donnant la vie, mère en nous la conservant. Mère à la Salette. Oh ! si la maternité réelle élève Marie, l'adoptive nous élève nous-mêmes, elle nous rend les frères de Jésus, les enfants de sa Mère. Regardez donc votre aîné, regardez donc votre Mère. Quels traits ! c'est l'humilité, c'est l'esprit de pénitence. Ah ! si nous leur devenons semblables, avec Jésus et Marie nous vivrons éternellement.

XXIII. — Patronage de la Sainte Vierge.

2272. Un patron est un protecteur capable par son crédit de nous assister, de nous défendre, et d'une bienveillance assurée pour ses clients. Or, Marie est, par excellence, la patronne universelle des hommes, car c'est la Vierge puissante, *Virgo potens*, c'est la Vierge clémente, *Virgo clemens*.

I. *Virgo potens :* s'inspirer du n° 1371.

II. *Virgo clemens* : s'inspirer du n° 1372. Voir aussi les n° 2208 et suiv.

Sancta Maria, sentiant omnes tuum juramen : omnes, les pécheurs, les justes, les affligés, les malades, *quicumque implorant tuum sanctum patrocinium* ; et tous l'implorent. *Ad te clamamus exules filii Evæ. Ad te suspiramus in hac lacrymarum valle.*

XXIV. — La Présentation de la Sainte Vierge.

2273. *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam.* (Ps. XLIV., 11.)

Ecoutez-moi, ma fille, et prêtez l'oreille à ma voix.

Marie, mes Frères, n'était encore qu'une faible enfant, quand Dieu fit entendre ces paroles à son cœur. Malgré son âge si tendre, elle comprit cette voix qui l'appelait loin du monde. Aussitôt elle quitta son père, sa mère, ses compagnes d'enfance, toutes les innocentes jouissances de son âge, pour aller s'enfermer dans le temple, s'y consacrer au Seigneur, et y vivre tout occupée de le prier, et de veiller à la propreté du saint lieu. C'est cette consécration de Marie à Dieu, que l'Eglise propose aujourd'hui à notre imitation ; car, quoique Dieu ne demande pas à chacun de nous de quitter sa famille et son état pour le servir, il veut que tous nous vivions pour lui ; il nous commande à tous de lui donner notre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* ; et tous nous devons le lui offrir, puisqu'il en est le Créateur et le maître. Or, mes Frères, dans cette offrande, nous ne saurions nous proposer un modèle plus accompli que celui que nous fournit dans sa présentation, Marie la plus parfaite de toutes les créatures.

Nous considérerons donc ensemble afin de l'imiter, la manière dont elle se consacra à Dieu. Nous verrons qu'elle le fit dès l'âge le plus tendre, qu'elle s'offrit tout entière et pour toujours. Sa promptitude nous apprendra à nous donner à Dieu et à quitter le péché sans délai. Sa générosité nous excitera à renoncer entièrement à tout ce qui offense Dieu. Sa persévérance nous montrera comment nous devons persévérer nous-mêmes. Ces considérations serviront à la fois, à la gloire de Marie, et à notre propre édification. En un mot, Marie s'offre à Dieu : 1° sans retard, 2° sans réserve, 3° sans retour, tel sera tout le partage de cet entretien.

O Marie, notre espérance et notre modèle, obtenez-nous par votre intercession, de recueillir avec attention et avec fruit les leçons si instructives que vous nous donnez par votre exemple.

2274 I. *Marie s'offre à Dieu sans retard.* A l'âge où les autres enfants ne savent pas encore prononcer le nom de leur mère, Marie, par une faveur extraordinaire de Dieu, jouissait déjà parfaitement de sa raison ; c'est l'enseignement de la théologie. Dès l'âge le plus tendre, elle comprit que le premier usage que nous devons faire de notre raison doit être de la consacrer à Dieu, qui ne nous l'a donnée que pour l'employer à le connaître et à l'adorer. Elle comprit que Dieu est jaloux des prémices de notre vie ; rien ne lui plaît autant que l'offrande que nous lui en faisons, c'est ainsi que le laboureur aime surtout à recueillir les premiers fruits de l'arbre qu'il a planté. Marie pressentit que ce doit être pour l'homme une grande consolation, quand arrivé à un âge avancé, ou au moment de paraître devant Dieu, il peut se dire : Dès mes premières années, je me suis consacré au Seigneur ; dès que j'ai eu la connaissance, je l'ai adoré, je l'ai aimé. Ces raisons, jointes au goût extraordinaire que Dieu lui donnait, pour une vie passée loin du monde et dans la prière, lui firent prendre son parti sans retard. A la voix de Dieu qui lui disait : Lève-toi, ma bien-aimée, hâte-toi, et viens me servir dans mon temple. *Surge, propera, amica mea et veni.* Elle répondit aussitôt : *Surgam et quæram quem diligit anima mea.* Je me lèverai, et je chercherai celui que mon cœur aime. Elle fit part à son père et à sa mère de son pieux projet. Ses saints parents qui avaient consacré à Dieu leur fille dès avant sa naissance, voient dans le désir de leur enfant, la volonté de Dieu ; ils y consentent aussitôt, quelque pénible que dût être pour eux la séparation d'une fille unique, qu'ils aimaient tendrement. Ils comprirent que la tendresse qu'on doit aux enfants ne doit point contrarier les vues de Dieu sur eux, et que ce bon Père, qui prend soin de toutes ses créatures, veille d'une manière particulière sur ceux qui se consacrent à lui. Qu'une conduite si sage servent de modèle aux parents dont les enfants désirent entrer dans une maison religieuse pour y faire plus facilement leur salut. Loin de mettre obstacle à un si saint désir, pères et mères, faites tous les sacrifices que vous pourrez, pour procurer ce grand bonheur à vos enfants ; Dieu saura vous dédommager de ce que vous ferez pour lui, et prendra soin de vous et de ceux dont vous vous privez pour les consacrer à son service.

Marie quitte donc la maison paternelle, âgée seulement de trois ans, au rapport de saint Épiphane et de saint Germain. Rien ne l'arrête. La faiblesse de son âge, la tendresse de ses parents, les prières de ses compagnes, les les jeux innocents de l'enfance, la vie retirée et pénitente qu'elle va embrasser, rien ne la fait chanceler un seul instant.

Elle n'a qu'un vœu, elle ne demande qu'une chose : d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de sa vie. Elle quitte Nazareth accompagnée de ses parents : seule elle n'aurait pu franchir les montagnes qui la séparaient de Jérusalem. Il me semble que les anges en voyant celle que Dieu destine à être leur Reine, aller s'offrir à lui avec tant de générosité, durent lui faire cortège, et chanter devant elle ces paroles des Saints Livres : *Qu'ils sont beaux, ô fille du Roi du ciel, les pas empressés que vous faites pour aller vous consacrer à Dieu !* — Comme le Père céleste dut regarder avec complaisance sa fille bien aimée allant se consacrer à lui ! Comme Dieu le Fils dut chérir dès lors celle qui allait se préparer sans le savoir à devenir sa Mère ! Comme le Saint-Esprit dut brûler d'amour pour une épouse qui allait lui faire hommage des premiers battements de son cœur !

O mes Frères, unissons-nous aux anges et à la Trinité elle-même pour admirer Marie ; mais ne nous arrêtons pas à considérer un si beau modèle, voyons si nous l'imitons, du moins en ce que nous pouvons et devons l'imiter. — Petits enfants, qui m'écoutez, imitez vous Marie, votre bonne Mère, en offrant au bon Dieu votre cœur, en aimant ce Père tendre qui vous donne la vie, et en fuyant ce qu'on vous dit l'offenser ? Oh ! comme Dieu aime les petits enfants ! *Laissez les venir à moi*, dit-il, *car c'est à eux que je veux donner mon royaume* ; ne tardez donc pas, mes bons amis, de vous offrir à lui. Pères et mères, et vous maîtres et maîtresses, qui avez de petits enfants confiés à vos soins, c'est à vous de veiller à ce qu'ils s'offrent à Dieu et commencent à l'aimer ; c'est à vous à mettre dans leur bouche des actes de foi, d'espérance et d'amour ; vous le faites, j'en ai la confiance ; mais peut-être

apprenez-vous à ces chers enfants à faire ces actes du bout des lèvres, sans qu'ils comprennent ce qu'ils prononcent. Par quelques bonnes paroles sur la bonté et la grandeur de Dieu, expliquez-leur la prière que vous leur apprenez, et engagez-les à la réciter du fond du cœur. Les actes d'amour que feront ces innocentes créatures, attireront sur eux et sur vous les bénédictions du ciel. Pour nous, mes Frères, qui sommes déjà sortis de l'enfance, avons-nous imité la promptitude de l'offrande de Marie ? Le premier usage que nous avons fait de notre raison a-t-il été de nous offrir à Dieu, de l'adorer, de l'aimer ? O vous, qui avez fait ainsi, que vous êtes heureux d'avoir été fidèles de bonne heure à un si grand Maître et d'avoir acquis ce trait de ressemblance avec la Reine du ciel ! Mais n'en est-il pas qui, au lieu d'offrir à Dieu leur première raison, ont commencé à l'offenser dès qu'ils ont commencé à le connaître ? N'en est-il pas qui ont passé des années entières dans l'état de péché, et par conséquent dans la haine de Dieu et qui, peut-être, aujourd'hui croupissent encore dans ce malheureux état, renvoyant toujours de rompre leurs chaînes ou même les aimant ? Nous nous donnerons à Dieu, disent-ils, mais il faut laisser passer le temps de la jeunesse, il faut attendre que les circonstances changent, que nous soyons plus libres ; il est, du reste, si pénible de le servir. Vains prétextes qu'invente la lâcheté, et que détruit tout à fait l'exemple d'une enfant de trois ans, quittant tout pour se donner aussitôt à son Dieu.

Non, mes frères, le service de Dieu n'est pas pénible ; pour tous son joug est doux et son fardeau léger ; mais il l'est surtout pour un grand nombre d'entre vous auxquels Dieu ne commande pas de quitter parents, famille, amis et biens de ce monde ; il ne leur demande qu'une chose : quitter le péché en revenant à lui par une sincère pénitence et par l'accomplissement fidèle désormais de sa loi qui fait le bonheur de la terre ; car elle procure la paix de l'âme ; tandis que le péché n'apporte après lui que le trouble et le remords pour ce monde, et pour l'autre les feux éternels. — Ne tardez donc pas de rompre vos chaînes ; seriez-vous jeunes, ne tardez pas : *Ecce sto ad ostium et pulso.* Ouvrons pendant qu'il en est temps encore ; demain peut-être il serait trop tard. O mon Dieu, ô mon Maître, ô mon Père, je quitte le péché, je reviens à vous sans plus différer. Oui, mon Dieu, je veux me donner à vous, prenez mon cœur sans retard : hélas ! il ne vous a été que trop longtemps infidèle. Je maudis les jours où je n'ai pas vécu pour vous ; désormais donc, je vous appartiens, et je vous aime. — J'en ai la confiance, mes Frères, la promptitude de l'offrande de Marie vous a déterminés à vous donner à Dieu sans retard ; mais voici une deuxième qualité de sa consécration que nous ne devons pas moins imiter que la première.

2275. II. *Marie s'offre à Dieu sans réserve.* Elle ne veut rien garder pour elle, ni partager son cœur entre le Créateur et la créature. Elle sait que Dieu demande notre cœur tout entier, qu'il nous commande de l'aimer de toute notre âme. Aussi, voyez avec quelle perfection elle lui sacrifie tout : d'abord elle dit adieu à ses parents qui l'ont accompagnée ; elle renonce aux soins si légitimes de sa mère dont elle avait un si grand besoin, puis elle va se présenter au Grand Prêtre pour qu'il la consacre à Dieu tout entière. Elle prend place parmi les jeunes vierges qui habitaient de petites cellules autour du temple. Elle, la fille de David et l'héritière des rois de Juda, n'ambitionne que d'être la servante du Roi du ciel. Loin de vouloir paraître aux yeux des hommes et de chercher à leur plaire, elle se cache avec bonheur dans une petite cellule où Dieu seul la verra ; là elle lui fait hommage de son esprit pour le connaître et étudier dans les Livres Saints la loi qu'il a donnée aux hommes. Elle lui offre son cœur pour l'aimer et le prier sans cesse ; sa bouche pour chanter ses louanges ; ses membres qu'elle n'emploie qu'à balayer et à orner son temple. Elle lui consacre tout son corps en lui promettant de rester toujours vierge, en faisant vœu de n'avoir jamais d'autre époux que lui. O Marie, il ne reste donc rien en vous qui vous appartienne, puisque vous sacrifiez à Dieu le monde, vos parents, votre âme, votre corps. Comme le Père céleste dut accepter avec complaisance une offrande si pure et si entière ! comme il dut répandre à pleines mains les trésors de sa grâce dans une âme qui n'y mettait aucun obstacle ; ainsi qu'un père tendre comble de

tous les bienfaits un enfant qui fait tout pour lui plaire. Pour nous, mes Frères, à la vue de notre Mère faisant à son Dieu un hommage d'elle-même, si complet et si entier, voyons si nous avons renoncé entièrement à tout ce qui offense Dieu en nous ; car c'est la seule condition qu'il exige pour que notre offrande soit sérieuse ; humilions-nous d'avoir mis jusqu'ici si peu de générosité dans la manière dont nous nous sommes offerts à Dieu. Vous qui depuis quelques années seulement, avez fait votre première communion, vous avez en ce beau jour où Dieu se donnait tout à vous, promis de vous donner à lui ; mais n'en est-il point qui, mettant de la rapine dans leur offrande, aient dit : Mon Dieu, je me donne à vous, mais je garde ce compagnon, cette compagne qui peuvent me porter au mal ; je garde pour moi cette conversation, cet entretien où je suis exposé à pécher, ce désir coupable de plaire, etc... ? Vous l'avez gardé en effet, et c'est là la cause de vos chutes et de la perte de l'amitié du Dieu, auquel vous aviez voulu vous donner. Vous qui, plus âgés, avez fait à Dieu la même protestation de fidélité au moment des Pâques, d'une mission, d'un jubilé, où la grâce avait touché vos cœurs, n'auriez-vous point fait la réserve de quelque habitude malheureuse de commettre tel ou tel péché ? C'est trop pénible, avez-vous dit, de renoncer à cela, j'offre à Dieu tout le reste ; mais cela, je ne puis.

O mes Frères, que nous sommes malheureux de ne pas comprendre que Dieu veut notre cœur tout entier, puisqu'il l'a créé tout entier, qu'il ne veut point entrer là où le démon a une place. Chassez-le donc, le démon ; chassez-le tout à fait, quoi qu'il vous en coûte. Que n'en coûta-t-il pas à Marie pour s'enfermer dans le temple, loin de ses parents, à son âge ? O mon Dieu, vous rendez si facile par votre grâce ce qui nous répugne tout d'abord, et l'on se prépare un sort si heureux en ne vous refusant rien, que dès maintenant nous nous offrons à vous sans partage : nous rompons avec tout ce qui vous offense ; nous pardonnons, puisque vous voulez que nous pardonnions ; nous fuirons cette réunion dangereuse, ce perfide ami, ce plaisir coupable, cet attachement défendu, cette habitude criminelle que jusqu'ici nous avons refusé de vous immoler : nous vous le promettons, soutenez-nous par votre grâce, et vous, ô Marie, aidez-nous de votre intercession. Pour vous, âmes qui avez eu le bonheur de rompre avec tout péché mortel, et qui ne voudriez pas pour tout au monde perdre l'amitié de Dieu, n'avez-vous point entretenu dans votre cœur une inclination favorite vers un mal léger, il est vrai, mais qui ne laisse pas de contrister l'Esprit-Saint, et de rendre ses grâces moins abondantes ? C'est, par exemple, une habitude de médire en matières légères, une certaine aversion pour le prochain, un attachement trop grand aux biens de la terre, un désir de paraître, d'être estimé, l'amour des conversations inutiles, une vie molle, et une foule de petits défauts qui déplaisent à Dieu. Sachez bien que vous faites grand tort à votre paix et à votre avancement dans la vertu, en laissant retenir l'élan de votre cœur vers Dieu, par ces fils qui l'attachent à la terre. Comme Marie, embrassez une vie de prières, de charité, d'humilité ; et comme elle, vous trouverez grâce devant Dieu, qui comblera votre âme de consolations célestes. C'est ainsi que tous nous trouverons dans cette deuxième qualité de l'oblation de Marie, des leçons qui vont bien à nos âmes. Il nous reste encore à méditer ensemble une troisième qualité de son offrande.

2276. III. *Une fois donnée à Dieu, Marie ne se reprend plus ;* mais elle reste irrévocablement fidèle à la consécration qu'elle lui a faite d'elle-même. Si elle quitte le temple, ce n'est que par un ordre exprès de Dieu qui lui commande de se choisir un époux, pour être le gardien de sa virginité ; si elle choisit saint Joseph, ce n'est qu'après s'être assurée que l'un et l'autre resteront vierges dans le mariage même. Aussi l'évangile nous dit-il que Marie était vierge quand l'ange lui annonça qu'elle allait concevoir dans son sein le Fils éternel de Dieu, et même elle ne consentit à devenir Mère de Dieu que lorsque l'envoyé céleste l'eut assurée qu'elle ne perdrait point sa virginité. Quelle persévérance ! quelle fidélité aux engagements qu'elle a pris envers Dieu, et plus tard, quelle obéissance à ses volontés ! Elle appartient à Dieu dans la jeunesse et dans l'âge mûr, et elle lui appartiendra également dans la vieillesse. Son amour pour lui ne se dément ni dans la

prospérité, ni dans l'épreuve. Elle lui est fidèle quand Jésus-Christ, son divin Fils, est reçu en triomphe dans Jérusalem ; elle le sera encore quand les Juifs seront devenus ses bourreaux, et quand, sur le Calvaire, il mourra sur la croix pour expier nos péchés ; et le dernier soupir de la Vierge fidèle sera un élan d'amour vers le Dieu après lequel elle tendait. — O Marie, où sont les âmes qui imitent votre persévérance ? Les âmes pieuses mêmes, aujourd'hui sont ferventes, et demain tièdes ; aujourd'hui évitent soigneusement les moindres fautes, et demain succombent à leurs défauts ; elles servent Dieu avec ardeur dans un moment de consolation, et se dégoûtent dans un moment d'épreuve. Ames inconstantes, sachez donc que Dieu ne change pas et qu'il mérite toujours également d'être aimé, soyez-lui donc toujours irrévocablement fidèles à l'exemple de Marie, dans la joie comme dans la tristesse. — Et nous, pauvres pécheurs, quelle n'est pas notre inconstance ! aujourd'hui nous sommes à Dieu, et demain au démon ; pénitents hier, aujourd'hui nous sommes coupables ; maintenant prêts à tout sacrifier plutôt que de retomber dans ce malheureux péché d'habitude que Dieu vient de nous pardonner, et que de nous exposer de nouveau à cette occasion de chute, bientôt nous succomberons à la moindre tentation et nous affronterons les mêmes dangers. — Cependant, ô mon Frère, Dieu a toujours les mêmes droits sur nous ; l'enfer est aussi redoutable un jour que l'autre ; le bonheur du ciel a toujours le même prix. Comprenons donc qu'en revenant au péché que nous avons abandonné pour quelque temps, nous chassons Dieu de notre cœur, pour mettre le démon à sa place, et nous faisons ainsi le plus sanglant outrage à la Majesté suprême. Il nous en coûte parfois de combattre sans relâche nos passions, de résister sans cesse aux tentations qui nous assaillent ; mais Marie persévéra dans les plus rudes épreuves ; mais le ciel ne mérite-t-il donc aucun effort ? Si on nous promettait un trésor à la condition que nous fuirions tel ou tel péché, ou si on nous menaçait de la mort, si nous y tombions, nous nous garderions bien de le commettre jamais ; et nous serions moins constants pour gagner le ciel et nous arracher à l'enfer ! Nous sommes faibles, sans doute, mais Dieu nous soutient par sa grâce, si nous la lui demandons par la prière. Marie priait sans cesse, et c'est à sa prière qu'elle dut sa persévérance ; comme elle, levons les yeux vers notre Père du ciel, lui qui est si bon et si miséricordieux, lui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, et il viendra à notre secours. Soutenus de sa grâce, nous éviterons l'occasion du péché, cette conversation, cette compagnie, ce danger, qui sont la cause de nos chutes, nous romprons avec tout cela, quoi qu'il nous en coûte. Marie, pour se soustraire à l'esprit du monde, quitta tout pour s'enfermer dans le temple. Et Notre-Seigneur nous dit que si notre bras droit nous scandalise, nous devons le couper et le jeter loin de nous, nous apprenant par là que nous devons renoncer à tout ce qui nous porte au mal, quand même cela nous serait aussi cher que notre bras droit ; c'est ainsi que par la prière et la fuite des occasions, nous ferons de nous-mêmes, à l'exemple de Marie, une offrande irrévocable et sans retour.

Je termine donc, mes Frères, avec la douce confiance que, comme Marie qui en ce jour s'est offerte à Dieu sans retard, sans réserve, sans retour, tous en ce jour nous nous consacrerons à ce bon Maître, sans retard, sans réserve et sans retour. Par là, nous procurerons à Dieu une grande gloire, aux anges un sujet de joie, et une bien douce consolation au cœur maternel de Marie. O Dieu, notre Bienfaiteur, notre Rédempteur, notre Père, nous vous offrons enfin le sacrifice de nous-mêmes par les mains de Marie, et en union de celui qu'elle vous offrit elle-même, sacrifice prompt et sans délai, dès ce moment nous sommes à vous ; sacrifice entier et sans partage ; que pourrions-nous vous refuser à vous qui nous avez tout donné ! Sacrifice constant et sans aucun retour ; ne sommes-nous pas heureux d'être à vous ? et à qui irions-nous si nous vous abandonnions ? Nous sommes à vous dès ce moment, tout entiers et pour toujours ; gardez-nous tous maintenant et dans l'éternité. — Ainsi soit-il.

XXV. — Notre-Dame de Lourdes (*11 Février*).

2277. I. *Récit du fait.* C'était quatre ans après que Pie IX eut défini l'Immaculée Conception de Marie. Près de la petite ville de Lourdes, dans les Hautes-Pyrénées, se trouvent sur les bords du Gave, les roches Massabielles, où sont creusées par la nature diverses excavations se communiquant entre elles, comme les trous d'une immense éponge. C'est dans une de ces excavations que s'est montrée environnée de lumière, jusqu'à dix-huit fois, la Vierge Marie à une humble fille de quatorze ans, Bernadette Soubirous, depuis Sœur de la Charité de Nevers. La première apparition eut lieu le 11 février 1858. La Vierge se montrait là avec un sourire céleste, une beauté ineffable. Ses vêtements étaient gracieux et simples. Une robe blanche, un long voile blanc, une ceinture bleue flottant jusqu'au-dessous des genoux ; sur chacun de ses pieds nus, une rose d'or épanouie et brillante. En présence de l'enfant, la Vierge prend la croix d'or qui pend au chapelet à grains blancs et à chaîne d'or qu'elle porte, elle fait le signe de la croix avec le crucifix, et roule dans ses doigts les grains du chapelet, sans que ses lèvres remuent. Elle parle à Bernadette dans le patois du pays. L'enfant regarde et écoute ravie, elle fait le signe de la croix avec la Vierge et récite devant elle son chapelet. Entre autres paroles prononcées à des jours différents, la Vierge dit à Bernadette : *Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une Chapelle et qu'on y doit venir en procession.* Une autre fois, montrant le fond de la grotte : *Allez boire à cette fontaine et vous laver*, dit la vision ; mais au lieu indiqué, il n'y avait point de source ; sur un signe de la Vierge, l'enfant creuse avec ses mains, fait un trou dans le sable, et il s'y amasse un peu d'eau boueuse, premières gouttes de cette fontaine miraculeuse, bientôt après si abondante, où tant de malades ont trouvé la santé. Vers le même temps, la Dame dit à Bernadette : *Vous prierez pour la conversion des pécheurs... Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs*, et l'on vit l'enfant à genoux monter la pente qui s'élevait au-dessus de la niche, en répétant trois fois : *Pénitence, pénitence*, et imprimer ses lèvres sur le sol. Ces mots : *pénitence*, répétés trois fois, lui avaient sans doute été dits par la Vierge. La foule se pressait autour de l'enfant, parfois au nombre de 10,000 personnes ; elle ne voyait l'Apparition que par le reflet qu'en portait le visage de Bernadette ravie et comme en extase.

Déjà l'Apparition s'était montrée seize fois, et jamais elle ne s'était fait connaître. Plusieurs fois l'enfant lui avait demandé son nom ; elle n'avait répondu que par un gracieux sourire. Mais le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Vierge, la jeune fille lui adresse la même question avec une instance nouvelle. L'Apparition qui tenait habituellement les mains jointes, les relève, les joint à la hauteur de la poitrine, lève les yeux au ciel et formule bien distinctement cette réponse : *Je suis l'Immaculée Conception.* Bernadette n'avait jamais entendu ce mot et n'en comprit pas le sens. Le 8 avril, la Vierge se montra une dernière fois, elle fit comme ses adieux à l'enfant. Elle lui dit qu'elle ne lui promettait pas le bonheur en cette vie, mais plutôt dans l'autre, et elle disparut pour ne plus revenir. Depuis lors, le concours à Lourdes est immense, grand est le nombre des miracles, des conversions, des merveilles de grâces opérées.

2278. II. *Enseignements de l'Apparition.* 1° Le 8 décembre 1854, Pie IX, aux applaudissements de l'univers catholique, avait proclamé dogme de foi l'Immaculée Conception de Marie. Le ciel avait mêlé sans doute ses applaudissements à ceux de la terre. Et Marie venait, près de quatre ans plus tard, sur cette terre de France, qui a toujours été son royaume préféré, dans la ville de Lourdes traversée par tant d'étrangers de tant de nations diverses qui vont trouver la santé dans les vallées voisines, Marie venait ratifier la définition de son Pontife, en disant avec un sourire du ciel : *Je suis l'Immaculée Conception.* Elle demandait un monument public, une église digne d'elle, qui perpétuât le souvenir de cette définition et le concours de ses enfants vers cette église pour l'honorer sous ce vocable : *Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une Chapelle et qu'on doit y venir en procession.*

2° Marie, en témoignant la joie du triomphe de son Immaculée Conception sur la terre, n'oublie pas les pécheurs sur lesquels elle est venue pleurer à la Salette. Le salut des hommes n'est-il pas le but de toutes les œuvres de Dieu et de toutes les manifestations des Saints ? Aussi la Vierge recommande-t-elle plusieurs fois à Bernadette de prier pour les pécheurs. Et voulant lui indiquer la prière qu'elle doit employer de préférence, elle porte toujours à son bras un chapelet. Par moment elle le prend entre ses mains, fait le signe de la croix pour inviter l'enfant à le faire avec elle, et elle déroule les grains de son chapelet blanc sans murmurer une parole. C'était nous faire comprendre avec quelles armes nous désarmerions la colère de Dieu, nous triompherions de Satan et lui arracherions les âmes qu'il perd ! Le Rosaire, qui a écrasé tant d'hérésies, ne peut-il pas extirper celles de notre temps et ruiner l'œuvre des franc-maçons, comme il l'a fait pour celle des Albigeois leurs ancêtres ?

3° Marie veut la pénitence, elle le répète par trois fois ; elle invite Bernadette à baiser la terre pour la conversion des pécheurs. En vertu de la communion des Saints, les pénitences des justes profitent aux pécheurs et préparent leur retour, mais la pénitence doit être en proportion avec la multitude et le nombre des crimes. Or, jetons un regard autour de nous, dans la société, dans la paroisse, peut-être dans la famille, qu'y voyons-nous ? La profanation du dimanche, etc. Prêtons l'oreille, qu'entendons-nous ? Le blasphème, les impiétés, les conversations obscènes. *Non est qui faciat bonum* ; donc *pénitence, penitence, pénitence*, acceptation des peines de la vie, jeûnes, abstinence, abnégations. Sachons, du moins, baiser souvent la terre pour la conversion des pécheurs, comme la petite Bernadette.

O Marie, o Immaculée, nous vous louons et vous bénissons d'être venue nous dire : *Je suis l'Immaculée Conception*, pour affermir notre foi en votre glorieux privilège. Faites, qu'en honorant votre pureté sans tache, nous ne soyons pas trop indignes de vous. *Vitam præsta puram.* Hélas ! il est des pécheurs qui sont vos enfants pourtant, et dont la belle âme faite pour Dieu est défigurée par le péché ? Vous les aimez, nous les aimons, nous voulons prier et faire pénitence pour eux. *Vitam præsta puram. Iter para tutum,* à eux et à nous, *ut videntes Jesum semper collætemur. Amen.*

XXVI. — Mois de Marie.

2279. Il est d'usage, dans beaucoup de paroisses, de prêcher tous les jours du mois de Mai, sur les grandeurs de Marie. Nous avons la confiance que les 40 sujets que nous avons donnés dans ce recueil, sur la divine Vierge, fourniront une matière suffisante aux prédicateurs pour tout le mois, d'autant plus que dans les indications que nous donnons ci-dessous, nous ne renvoyons pas aux sermons de Bossuet sur la Sainte Vierge, qui sont peut-être ceux où l'aigle de Meaux s'est élevé plus haut. Et on les trouvera à peu près tous résumés dans ce livre, aux fêtes de la Sainte Vierge.

On pourrait, le jour de l'ouverture, donner le sujet suivant :

2280. *Mensis iste vobis... primus erit in mensibus anni.* (Ex., XII, 2.)

Le premier des mois pour un chrétien fervent, ce n'est pas celui qui commence l'année : mais celui qu'il peut consacrer tout entier à honorer la divine Vierge, la Mère de Dieu ; car, en ce mois, il rendra à Marie l'honneur qu'elle mérite, et attirera sur lui-même les grâces dont elle est la dispensatrice.

2281. I. *Il est juste de consacrer un mois à Marie.* De même que tous les jours l'Eglise nous invite par le son de la cloche à lui consacrer quelques instants en récitant l'Angelus, et que dans chaque semaine nous lui consacrons un jour, le samedi : ainsi il a paru convenable de consacrer dans l'année un mois entier à cette Reine de nos cœurs. Quand il s'est agi de choisir ce mois, on a compris qu'il était juste de lui offrir le plus beau de tous, le mois de mai, le mois des fleurs, le mois de la joie qu'apporte la résurrection à toutes les âmes fidèles, le mois de l'espérance dans l'attente de la Pentecôte et d'une diffusion nouvelle du Saint-Esprit sur les âmes, le mois aussi de la dissipation et des périls pour la vertu : car les passions bouillon-

nent plus vives quand la nature entière prend une animation nouvelle. Aussi, dès que cette pratique eut pris naissance à Rome au XVIII[e] siècle, elle se répandit aussitôt dans toute l'Italie, et même en France, où madame Louise de France, devenue carmélite à Saint-Denis, concourut efficacement à la répandre. Entravée dans notre patrie par la Révolution, elle a pris un nouvel essor dès que la paix a été rendue à la Religion ; et aujourd'hui, sur tous les points de la France et dans tous les pays catholiques, les chrétiens sont en fête pendant tout le mois de mai.

Et ce mois, qui était le seul auparavant où Marie n'eût aucune fête, est devenue une fête universelle et comme le résumé et le couronnement de toutes ses fêtes. Pendant ce mois, en effet, on médite tous les mystères de la vie de Marie, les vertus admirables qu'elle a pratiquées, les divers titres qu'elle a à notre vénération et à notre amour.

2282. II. *Et tout cela au grand profit de nos âmes;* car si Dieu a promis une longue vie, et des récompenses particulières à ceux qui honorent leur mère de la terre, qu'en doit-il être de ceux qui honorent leur Mère du ciel ?

Le mois de Marie est comme un jubilé annuel accordé aux âmes, qui les réjouit après la pénitence du carême, et qui supplée aux imperfections de cette pénitence. Jubilé offert à tous, aux pécheurs, aux justes, aux affligés.

1° Dans la nature tout renaît, faudrait-il que les âmes restassent dans la mort quand tout revit ? Qui peut mieux préparer la réconciliation des pauvres pécheurs avec Dieu que la protection de Marie, que ce mois assure à tous ceux qui honorent avec foi le Refuge des pécheurs, la divine Réconciliatrice, la Médiatrice des hommes auprès du médiateur Jésus.

2° Les justes qui veulent conserver la grâce et grandir dans l'amour de Jésus, savent assez que la dévotion à Marie est un gage de persévérance et de salut, que la Vierge est la Mère du bel amour, et qu'elle embrase de ses flammes les cœurs qui lui sont dévoués. Aussi les justes sont-ils toujours les plus empressés à honorer Marie.

3° Que de cœurs sont ici-bas sous la pression de la douleur ! Qui pourra les remettre en fête, sinon celle que l'Église appelle Consolatrice des affligés et cause de notre joie ? Ah ! Marie a le secret d'essuyer nos larmes de sa main maternelle. N'est-ce pas la mère qui sait le mieux apaiser les cris et rendre le sourire à son enfant dans les pleurs ?

Le mois de Marie est donc un jubilé, c'est-à-dire une fête universelle. Et l'Église en fait en effet un jubilé ; car elle accorde à tous ceux qui suivront les exercices du mois, l'indulgence plénière qu'ils pourront gagner en se confessant et en communiant dans le mois, et une indulgence de 300 jours chaque fois qu'ils assistent à un des exercices. C'est donc le cas de faire voir que nous aimons Marie, et que nous tenons à notre salut. Donc, assistance aux exercices, chants, bouquets de fleurs offerts à Marie, récitation du chapelet tous les jours, s'il est possible ; si on ne peut venir à l'église, faire une lecture chez soi sur les grandeurs de Marie, et quelques prières particulières en son honneur. Mais ne nous épargnons pas, la Vierge mérite plus que tout ce que nous pouvons faire. Pourvu que nous ne lui rendions pas le culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Notre Seigneur Jésus-Christ, nous ne risquons pas de rien faire de trop. Et sachons bien que tout ce que nous ferons pour la divine dispensatrice des grâces retombera sur nous en pluie de bénédictions.

N. B. *On ferait dans les jours suivants connaître Marie au point de vue historique.*

2283. **Premier jour**. *La Vierge dans le plan divin.* Rien n'arrive dans le temps que Dieu ne l'ait prévu de toute éternité. Rien ne se fait, ni ne se fera de bon et de saint qu'il ne l'ait ordonné, dans ses éternels décrets. C'est la doctrine incontestable de saint Thomas. Dieu a donc prévu de toute éternité la chute de l'homme au paradis terrestre, chute qui devait entraîner dans la condamnation, toute la malheureuse postérité d'Adam coupable. Et de toute éternité il a, dans sa miséricorde, ordonné et disposé, pour sa grande gloire, la réparation de cette chute, la Rédemption de l'homme et les moyens par lesquels se feraient cette réparation et cette Rédemption. De toute éternité il a décrété, par conséquent, que son Fils adorable viendrait sur la terre, qu'il prendrait un corps et une âme comme nous, et qu'il aurait

comme homme une mère. Marie, dès lors, a été prédestinée à la dignité suréminente de Mère de Dieu, et associée dans la pensée divine à l'œuvre de la Rédemption, œuvre merveilleuse qui l'emporte sur la création elle-même autant que la grâce l'emporte sur la nature, autant que le ciel l'emporte sur la terre. Et comme Dieu sait apprécier les choses à leur juste valeur, il s'ensuit que le Rédempteur futur et la Vierge sa Mère ont occupé, de toute éternité, la première place dans le plan divin. Dieu, dès avant les siècles, a eu un tel amour pour la Mère de son Fils, qu'en elle seule il a mis ses complaisances plus qu'en toutes les autres créatures. (*Bulla ineffabilis.*) — Aussi l'Eglise met-elle dans la bouche de Marie ces paroles de nos Saint Livres : *J'ai été prédestinée de toute éternité: avant que la terre existât, avant que fussent creusés les abîmes, avant que les montagnes reposassent sur leurs lourdes bases, j'étais avec Dieu.* J'étais présente à sa pensée. Les Grecs ayant confié au célèbre peintre Zeuxis le soin de faire le portrait de la belle Hélène, celui-ci choisit les cinq plus belles vierges qu'il pût trouver, et prit de chacune ce qu'elle avait de plus parfait, pour le reproduire dans son tableau. Dieu a fait de même : il a réuni en Marie toutes les beautés, toutes les vertus qui sont éparses dans les créatures. Commentant ces paroles de nos Saints Livres que nous avons citées plus haut, le savant Corneille de la Pierre dit, en effet, que Marie est l'œuvre magnifique de Dieu, et non une œuvre d'une heure, d'un mois, d'un an, ou d'un siècle, mais de tous les siècles.

Tous les êtres, sortis des mains du Créateur, sont comme des essais et comme une ébauche de ce qu'il préparait à sa mère. Toutes les qualités qu'il a données aux créatures sont des traits dont il voulait l'embellir ; les Anges sont le prélude de sa virginité ; les Séraphins, celui de sa charité ; les Chérubins, celui de sa sagesse ; les cieux celui de sa pureté ; les étoiles, celui de sa splendeur ; les prairies, celui de ses charmes ; les arbres, celui de ses fruits ; les animaux, celui de sa puissance d'action ; les vertus de tous les justes, celui des dons variés de grâce, dont la Vierge est enrichie. (*Cornelius in Prov. cap. VIII.*) Eve, la mère des vivants, figure la fécondité de Marie, qui, en donnant le jour à Jésus, donnera la vie de la grâce à l'humanité. L'arche de Noé, en dehors de laquelle il n'y avait que naufrage, annonce Marie par qui seule est venu le salut au monde. Que signifie le buisson ardent que vit Moïse et que les flammes ne pouvaient consumer, sinon celle à qui les feux des passions n'ont pu porter atteinte ? Que signifie la verge d'Aaron d'où jaillissait une fleur, sinon Marie la vraie tige de Jessé, sur laquelle s'est épanoui Jésus, comme une fleur divine ? La toison de Gédéon, qui reste sèche pendant que la terre est couverte de rosée, est la figure de la Vierge que les eaux du péché n'atteignent point, tandis qu'elles submergent l'humanité toute entière. Judith, Esther, les libératrices de leur peuple, sont le prélude de la Mère de Dieu, qui affranchira le genre humain tout entier du joug de Satan.

2284. Et voulant que, dans tous les siècles, les hommes attendent avec leur Rédempteur celle qui lui donnera le jour, Dieu les annonce lui-même, tous les deux à la fois, à nos premiers parents, aussitôt après leur chute. Avec Jésus le libérateur, il promet la femme qui de son pied victorieux écrasera la tête de l'infernal serpent. Dès lors, les yeux et le cœur des patriarches se tournent à la fois vers l'un et l'autre. Ils appellent de leurs vœux le Libérateur et sa Mère. Les prophètes annoncent à la fois l'un et l'autre. De l'aveu de la plupart des Pères, c'est Marie que Salomon chante au livre des Cantiques. Et le prophète Isaïe, révélant une de ses prérogatives : *Voici*, dit-il, *qu'une vierge concevra et enfantera un Fils et ce Fils sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* De telle sorte que les païens eux-mêmes n'ignoraient pas entièrement les grands mystères qui allaient s'accomplir. Les Gaulois n'avaient-ils pas élevé longtemps avant sa naissance un autel à la Vierge qui devait enfanter ? et un poète païen, Virgile, n'appelle-t-il pas dans ses vers le règne de la Vierge ? Pendant que l'humanité l'attend, Dieu la prépare. Il choisit des patriarches dignes de figurer parmi ses ancêtres : Abraham d'abord, puis Isaac, puis Jacob et entre les enfants de Jacob, Juda ; et parmi ses descendants, David. Longtemps plus tard, deux illustres époux

de cette famille royale, héritiers de la foi d'Abraham, et de la piété de David, gémissaient de ce que après vingt années d'une sainte union, Dieu n'eût point encore béni leur mariage : c'étaient Héli et Joachim, descendant de David par Nathan, frère de Salomon, et Anne, descendant aussi de David par Salomon.

Bien qu'Anne fût avancée en âge, tous deux pleins de confiance en Dieu priaient le ciel de leur donner un enfant. Leurs vœux s'accomplirent d'une manière merveilleuse, et Anne devenue mère par miracle, donna le jour à la Vierge Marie, à l'Immaculée, la plus parfaite des créatures.

Marie, la première dans le plan divin après Notre Seigneur, ne doit-elle pas être après lui la première dans nos pensées, dans notre estime, et la première dans nos affections ?

O Marie, vous êtes le chef-d'œuvre des mains divines. Rien, ni sur la terre, ni au ciel, ne peut vous égaler parmi les pures créatures. Tout est au-dessus de vous ou au-dessous de vous ; mais vous êtes sans pareille. Au-dessus de vous je ne trouve que Dieu ; et au-dessous de vous je vois non seulement tous les humains, mais même tous les Anges, tous les Archanges, etc. Je vous honore comme la Reine du ciel et de la terre. Jamais je ne ferai assez pour vous prouver ma vénération, ô Marie. Je vous aime comme ma Mère, et rien ne me séparera de votre amour. Pour vous le témoigner, je consacrerai ce mois à vous bénir, à vous prier, etc.

2e jour. Immaculée Conception. Voir no 2183.
3e jour. Nativité de Marie. Voir no 2246 et suiv.
4e jour. Nom de Marie. Voir no 2257.
5e jour. Présentation de Marie. Voir no 2273.
6e jour. Epousailles de Marie. Voir no 2191.
7e jour. Annonciation. Voir no 2197.
8e jour. Commenter l'*Ave Maria*. Voir no 608.
9e jour. Visitation. Voir no 2215.
10e jour. Attente de la naissance de Notre-Seigneur. Voir no 2188.
11e jour. Naissance de Notre-Seigneur. Voir no 2088 et suiv.
12e jour. Présentation de l'Enfant Jésus et Purification. Voir no 2194.
13e jour. Sainte Famille à Nazareth. Voir no 2196.
14e jour. Les Noces de Cana, pouvoir de Marie sur Jésus. Marie n'a rien perdu de ce pouvoir. Voir nos 1371 et 2208.
15e jour. Sept Douleurs de Marie. Voir no 2201.
16e jour. Assomption de Marie. Voir no 2232.
17e jour. Beauté de Marie. Voir no 1369.
18e jour. Bonté de Marie. Voir no 1372.
19e jour. Pureté de Marie. Voir no 2269.
20e jour. Maternité de Marie. Voir no 2270.
21e jour. Notre-Dame Auxiliatrice. Voir no 2211.
22e jour. Notre-Dame des Prodiges. Voir no 2222.
23e jour. Notre-Dame du Mont-Carmel. Voir no 2226.
24e jour. Le Cœur très pur de Marie. Voir no 2243.
25e jour. Notre-Dame de la Merci. Voir no 2264.
26e jour. Notre-Dame du Rosaire. Voir no 2266.
27e jour. Notre-Dame de la Salette. Voir nos 1539 et 2259.
28e jour. Notre-Dame de Lourdes. Voir no 2277.
29e jour. Pratiques de la dévotion envers Marie. Voir no 1385.
30e et 31e jours. Un des sujets indiqués aux no 1382 et suivants, ou dans les fêtes de la Sainte Vierge. Insister sur la persévérance, et sur les pratiques à faire tous les jours, ou le sujet suivant.

Les vertus de Marie

2285. *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.*

Nous admirons l'éclat et la variété des astres du firmament. Ce n'est là qu'une ombre des ornements dont Dieu a paré celle dont il a fait ici bas son temple et son ciel, la Vierge Marie. En elle brillent toutes les vertus que nous remarquons dans tous les autres saints. Elle les a toutes : car les vertus parfaites sont inséparables les unes des autres.

Si elle était dépourvue d'une seule d'entr'elles, elle n'en aurait aucun à un degré parfait. On pourrait donc louer en elle, toutes les vertus théologales, et morales, et faire sur chacune d'elles un long discours. Mais ce champ serait trop vaste; contentons-nous donc de dire que les vertus de Marie, I n'ont eu aucun des défauts des nôtres, II, qu'elles ont été sublimes, III, qu'elles ont été fécondes.

I. *Sans imperfection.* Bien que Marie eut notre nature, elle n'en avait pas les défauts, en sorte que ses vertus étaient toutes pures et inaltérables comme les étoiles. Aussi l'Esprit Saint lui dit-il : *Tota pulchra est, amica mea, et macula non est in te.* C'est que n'ayant pas été conçue dans le péché originel, elle n'avait point cette pente et cette inclination au mal, cette pesanteur ou lâcheté pour le bien, ni cette rébellion de la sensualité que nous ressentons tous les jours, qui sont les effets de ce premier péché, les causes et les sources de toutes les imperfections que nous commettons; son corps était entièrement soumis à l'esprit, son esprit à la raison, sa raison et sa volonté à la volonté de Dieu et la partie inférieure de son âme à la supérieure. Elle était, comme le premier homme, dans l'état d'innocence et de justice originelle; elle n'avait point de rébellion dans son corps, point de passions désordonnées, point de mélange d'imperfection dans ses vertus; sa foi n'avait point les obscurités de la nôtre, son espérance n'était jamais accompagnée de présomption, sa charité était toujours bien ordonnée, sa prudence n'avait point d'éclipse, sa justice n'avait point d'acception de personne, sa générosité n'était point altière, sa tempérance n'était point indiscrète, son humilité n'était point pusillanime, sa patience n'était point lâche, son silence n'était point sauvage, ses oraisons étaient sans distractions, ses bonnes œuvres étaient sans vanité, son austérité de vie sans austérité pour les autres. Enfin, toutes ses vertus étaient exemptes et affranchies d'une imperfection très déplorable qui a été, dès le commencement, dans les plus excellentes vertus des grands saints du ciel et de la terre. Leur sainteté et toutes leurs vertus étaient caduques et périssables; ils pouvaient les perdre par leur faute; et en effet, plusieurs anges les ont perdues dans le ciel : et le premier homme, dans le paradis terrestre; mais celles de la Sainte Vierge étaient incorruptibles et inaliénables, elle était confirmée en grâce et dans la paisible possession des dons de Dieu : *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.*

Quand la plupart des autres saints sont dans la voie, le Saint-Esprit, à proprement parler ne repose pas en eux : il a toujours les armes en main pour les défendre des tentations et les empêcher d'être vaincus; mais dans le cœur virginal de Marie, il reposait très parfaitement, il n'avait point sujet de craindre.

II. *Sublimes.* Comme les étoiles sont si éloignées de la terre et si élevées au-dessus de nous que nous n'en pouvons voir la grandeur, ainsi les vertus de la Sainte Vierge sont si excellentes, si éminentes et si relevées qu'elles sont au-delà de nos expressions, de nos conceptions et de nos plus hautes et sublimes pensées. Les anges n'en parlent que par admiration. *Quelle est celle-ci*, disent-ils, *qui s'avance comme une aurore! quelle est celle-ci qui monte du désert!* son Bien-Aimé même, qui doit être incapable d'admiration par la plénitude de sa science, admire tout ce qui est en elle, ses paroles, ses démarches, ses gestes et son maintien. *Oculi tui columbarum, labia tua vitta coccinea; quam pulchri sunt gressus tui!*

Le grand S. Grégoire, considérant les admirables vertus de la sainte Vierge, assure avec vérité qu'elles ne sont pas seulement au-dessus des plus excellentes vertus de tous les hommes, mais au-delà des perfections et des mérites de tous les anges.

Et saint Bernard dit que les vertus, qui de leur nature sont communes et moins précieuses, étaient en Marie très grandes, très héroïques et très excellentes : *Omnes virtutes singulares prorsus invenies in Maria quæ videbantur esse communes*, parce qu'elle les pratiquait avec des dispositions très saintes et très parfaites; et de là vient que le Saint-Esprit la loue de ses plus petites actions, comme de ce qu'elle filait sa quenouille, de ce qu'elle faisait des ouvrages de lin et de laine : *Digiti ejus apprehenderunt fusum, quæsivit lanam et linum et operata est*, et que son époux était charmé par la simple vue de l'un de ses cheveux, c'est-à-dire par la moindre de ses pensées, tant elles étaient belles et méritoires : *Vulnerasti cor meum in uno crine.* Elle était plus agréable à Dieu et méritait mille fois plus par un seul tour de son fuseau que saint Laurent sur son gril, que sainte Rufine dans l'huile bouillante et que les autres martyrs sur le chevalet, parce qu'elle faisait toutes ses actions par un amour plus fervent et avec des dispositions incomparablement plus parfaites que les saints n'ont jamais fait et ne feront jamais.

De plus, les dons du Saint-Esprit et les habitudes surnaturelles lui furent donnés, non-seulement comme aux autres saints, pour sa propre satisfaction, mais pour parer et embellir en elle la couche de l'époux céleste, pour tapisser et pour orner le trône du Verbe divin, pour en faire une digne habitation du Fils de Dieu : *Ut dignum Filii Dei habitaculum effici mereretur.* La sainteté et les autres vertus lui furent données, non-seulement pour la disposer à pratiquer les bonnes œuvres, mais encore pour la rendre capable de concevoir et de donner au monde le Saint des saints, la sainteté incréé et incarnée; et ceci montre encore que ses vertus sont :

III. *Fécondes.* Comme les astres envoient continuellement des influences ici-bas, ainsi les vertus de la sainte Vierge sont très fécondes et en produisent de semblables

dans les cœurs de ceux qui lui appartiennent, et qui ne s'en rendent pas indignes. Son Fils lui dit dans l'Ecriture : *In electis meis mitte radices*. Toutes les vertus des âmes prédestinées, et toutes les bonnes œuvres que les saints pratiquent, sont des fruits de ses semences, sont des moissons de ses mérites et des productions de ses influences.

Les Saints Pères lui attribuent l'honneur et la gloire de tout ce qui s'est fait et qui se fait de grand, d'excellent, d'héroïque et de louable dans l'Eglise. Si les SS. Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze et autres, ont défendu le mystère de la Très-Sainte-Trinité ; s'ils l'ont fait adorer et sanctifier par tout le monde, ç'a été par le secours de la sainte Vierge. *Per te Trinitas sanctificatur*, lui dit S. Cyrille d'Alexandrie. Si l'impératrice Hélène et l'empereur Héraclius ont rendu célèbre et fait honorer par tout le monde la croix du Fils de Dieu, ç'a été par les inspirations de la sainte Viarge : *Per te crux pretiosa celebratur et adoratur in toto orbe terrarum* ; si les saints Apôtres ont retiré les hommes de l'idolâtrie et converti le monde à la foi et à la connaissance du vrai Dieu, ç'a été par les bons exemples de la sainte Vierge : *Per te omnis creatura idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis*; si l'empereur Constantin, si Charlemagne, S. Louis et autres monarques ont fait bâtir et consacrer des églises au vrai Dieu, c'est la sainte Vierge qui leur a inspiré cette dévotion : *Per te in toto orbis terrarum constructæ sunt ecclesiæ*.

La raison de ceci est, que les vertus de la Vierge, comme nous avons vu, sont des dispositions ou des effets de sa maternité, et elles se ressentent de cette alliance, elles en empruntent la propriété qui est d'être féconde et productive, et par conséquent toutes les bonnes œuvres des saints, toutes les vertus des âmes prédestinées rendront à jamais honneur et hommage aux vertus de Marie, par le rapport qu'elles ont à elles comme des effets à leurs causes, comme des ruisseaux à leur source et des copies à leurs modèles. Conclusion. Un enfant doit reproduire les traits de sa mère. Ayons toutes les vertus. Si une seule nous manque absolument, nous n'en avons aucune d'une manière parfaite. La prunelle de nos yeux ne peut pas regarder à la fois le ciel et la terre. Si nous manquons d'une vertu nous avons donc une affection pour le vice contraire, l'œil de notre cœur est tourné en bas, et nous ne regardons plus les choses célestes. Ayons les parfaites et non défectueuses : autrement Dieu nous dirait : *Vinum tuum mixtum est aqua*. Si votre vigneron vous livrait du vin détrempé d'eau, votre fermier du froment mêlé d'ivraie, qu'en penseriez-vous ? Ne mêlons pas à nos bonnes œuvres des circonstances qui les rendent vicieuses. Rendons les excellentes par de saintes intentions : c'est l'intention de plaire à Dieu et par un motif de pur amour qui relève nos œuvres. Enfin que nos vertus soient fécondes, et exercent autour de nous une influence salutaire. Pour lors Marie nous bénira et nous protégera comme ses enfants. (D'après le P. Le Jeune).

CHAPITRE III

FÊTES DES SAINTS

Du culte des Saints en général.

2286. Avant d'aller plus loin sur ce sujet nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des remarquables passages de l'étude de M. le chanoine Boher, *sur la dévotion*.

Ce culte est éminemment rationnel ; il sort comme malgré nous du fond de notre nature.

La glorification des grands hommes n'est-elle pas, en effet, de tous les peuples et de tous les temps ? Qu'une tête s'élève haut, dans quelque ordre que ce soit, au-dessus du niveau commun, la gloire aussitôt la couronne de ses rayons.

Les princes de la science, de la poésie et de l'art, n'ont ni moins de courtisans, ni moins d'adulateurs que les princes du sang. Quand on a pour eux érigé des monuments, dressé des statues, décrété des solennités publiques, des centenaires nationaux, qui, dans cette espèce de *culte naturel* et de *dévotion civile* dont on les honore, s'avisa jamais de trouver rien d'excessif ? C'est que, par instinct et par raison, l'humanité se reconnaît solidaire. Quand ses membres s'élèvent, elle se sent grandir, elle s'honore en les ennoblissant ; et quand un génie prend son essor, il lui semble se voir tout entière emportée par lui vers les hautes régions de la lumière et de la gloire.

Et cependant, aptitudes, talents et génie, l'homme ne se les donne pas. On ne peut, sans la plus grave des erreurs, les confondre avec le mérite. Le mérite, fruit de la liberté, réside essentiellement dans les œuvres ; et les œuvres du talent, du génie, du savoir ne sont pas, bien s'en faut, toujours honorables. Pour accorder mon estime à tel et tel homme qu'on est convenu d'appeler *grands*, je suis forcé de dédoubler le personnage, d'effacer l'homme pour ne voir que le poète, le savant, le héros. Un regard sur leur vie intime suffirait peut-être à changer mon estime en dégoût, mon admiration en mépris.

Où l'estime peut et doit être sans restriction, l'admiration sans réserve, c'est lors-

qu'elles s'adressent à ces grands artistes en culture morale, en perfectionnement spirituel que l'Eglise appelle ses saints. Dans l'échelle des supériorités humaines, le saint tient, sans contredit le premier rang. Il est le plus bel ornement de notre espèce, le suprême honneur de l'humanité.

Il y a en action, dans toute la vie du saint, un poème merveilleux, un chef-d'œuvre incomparable. Seulement son chef-d'œuvre, ce ne sera pas, à la manière des artisans vulgaires, sur le marbre, ou dans ses chants, que le saint le réalisera. Il travaille, lui, sur le bloc vivant de sa propre nature, qu'il dégrossit, qu'il épure et qu'il idéalise sur un type divin qui lui est apparu dans les cieux. Seul le saint a su lui rendre, dans toute son énergie, le sentiment de sa grandeur originelle et de ses hautes destinées, orientant sûrement sa voile sur le port éternel où elle doit aborder. Seul il a montré au monde, qui ne l'aurait jamais soupçonné et qui s'en étonne toujours, quelle ravissante floraison de vertus angéliques pouvait encore s'épanouir sur son front vicié et vieilli.

C'est la reine des sciences, c'est l'art des arts, que la sanctification. Grande et laborieuse entreprise! Si laborieuse, que la plupart des hommes semblent ne rien craindre tant que d'y mettre la main, que bien des cœurs, d'ailleurs généreux ou même héroïques, ne l'envisagent qu'avec effroi. Lors donc qu'un chrétien, dans la conscience de sa faiblesse native, mais comptant sur le secours d'en haut, en entreprend résolument l'édifice, et victorieux de toute difficulté, le conduit à son couronnement, qui n'admirerait un si grand courage!

2287. Tout saint, ne fut-il qu'un enfant, prend donc rang, de plein droit, dans la pléiade des grands hommes. Il a sur nos hommages des titres hors de pair; d'autant mieux que pour lui vouer notre vénération, point n'est besoin de distinguer en lui, comme nous avons dû le faire plus haut, l'homme du personnage Le saint se présente à nous tout d'une pièce, comme d'une seule coulée, et tout son métal est de l'or pur.

Assimiler les saints de Dieu aux simples illustrations de la terre, sauf peut-être le degré dans l'estime et dans les honneurs, ce serait manquer de justice.

Il est vrai: la dévotion qui nous amène aux pieds du saint, est dans un mode particulier, l'accomplissement de cette loi qui poussa partout le genre humain à la glorification des grands hommes, mais c'est aussi quelque chose de plus et de mieux.

Le saint, dès ici-bas, appartient à un ordre supérieur. Il était entré par toutes les puissances de son âme dans un monde surnaturel et divin. Par l'esprit, il vivait de la foi; par le cœur de la grâce; et tandis que son corps se prêtait encore aux relations obligées de la terre, son âme conversait déjà dans les cieux. Tout son être et toute sa vie, il les avait voués à Jésus-Christ, et ce don de lui-même, il le sentait bien, avait été agréé. Il tenait au Christ comme les membres tiennent à la tête et au cœur.

Comment aurait-il pu mettre en doute le mystère de cette ineffable union. D'où lui venait, sinon des lèvres divines, ce souffle mystérieux qui, par moment, allumait dans son cœur des flammes si brûlantes et pourtant si douces? Aurait-il tiré de son propre néant ces sublimes vertus qui toujours nous émerveillent et souvent aussi nous effraient, et ces chastes délices où il croyait déjà saisir les prémices des cieux, et ce pouvoir miraculeux qui mettait à sa merci la nature et forçait les lois du monde physique à se suspendre ou à s'assouplir dans ses mains?

Telle était auprès de Dieu la condition privilégiée du saint, lorsqu'il gémissait encore dans le creuset de son épreuve et les larmes de son exil. Que doit ce donc être maintenant que, vainqueur du trépas, le saint, soldat valeureux du Christ, est allé rejoindre son divin Chef au lieu de l'éternel triomphe? Entre le Sauveur et ses élus, dans les cieux, plus de réserve dans l'amour, plus de limite dans la confiance?

2288. L'union commencée ici-bas, consomme là-haut son doux mystère, et l'unité du corps mystique apparait dans tout son éclat. C'est une même gloire, une même vie qui, de l'Homme-Dieu, comme de sa source, se répand avec une profusion graduée sur tous ses membres béatifiés. Si donc, quand il vivait parmi nous, le saint nous paraissait vénérable, quels plus beaux titres n'a-t-il pas à notre vénération aujourd'hui que ses vertus, soustraites à toute défaillance, ont reçu du Seigneur leur lustre et leur consécration? Répandre des bienfaits, c'était, sur terre, son bonheur; se pourrait-il que puisant au Ciel dans les trésors du divin amour, sa main incomparablement plus riche n'en soit pas devenue plus généreuse encore et plus libérale? Sa voix de pécheur repenti ou d'exilé suppliant opérait des prodiges et domptait la nature; cohéritier du Christ et prince dans son royaume, qui peut fixer aujourd'hui les limites de son pouvoir?

Honneurs décernés aux grands hommes et culte rendu aux saints, ce sont deux faits analogues, deux expressions de la même loi; mais entre l'une et l'autre, quelle distance! Que visent dans une illustration mondaine, les hommages admirateurs? Le génie, le savoir, la valeur ou le rang. Dans les saints, au contraire, ce que nous glorifions, c'est l'homme lui-même, l'homme spirituel et moral, avec toute sa vie et toutes ses œuvres; par de-là le saint, c'est Jésus-Christ, qui a formé le saint; c'est Dieu, qui a envoyé le Christ.

Nous baisons avec émotion ses reliques, et par respect devant son image, nous découvrons nos têtes et nous inclinons nos fronts, est-ce à dire que nous y attachions, à la manière des païens, quelque idée de divinité ou quelque secrète vertu dont nous attendions une assistance?

Le catholique n'y attache rien. Il y reconnait ce que nul ne peut s'empêcher d'y voir ; les restes précieux d'un corps qui fut le fidèle associé, le compagnon de fortune et de combat d'une âme sainte ; les traits aimés d'un frère glorieux dont l'exemple offre à nos devoirs un modèle accompli, dont le souvenir stimule notre zèle et encourage notre faiblesse ; car sorti de nos rangs, le saint marche à notre tête, et nous appelle sur ses traces à la conquête de son propre bonheur. Et parce que mérites, vertus, gloire, puissance, les saints tiennent tout de leur union spirituelle avec le Christ, dont ils forment comme l'appendice et le prolongement, nous étendons ainsi jusqu'à eux le culte que nous rendons au Christ, dans la mesure même de leur respective union avec lui.

Ce culte ne ressemble en rien à celui que l'on prostitue trop souvent aux vaines illustrations de ce monde, culte purement civil et social. Par essence, il est moral, sanctifiant, religieux. Ce n'est pas l'admiration stérile et froide de l'intelligence. Il descend dans le cœur, s'en empare, éveille en lui l'amour, provoque le dévouement. C'est comme pour le Christ, une véritable dévotion.

2289. Mais pour le Christ, parce qu'il est Dieu, la dévotion prend sa forme souveraine et devient le culte de Latrie, c'est-à-dire l'adoration dans le sens absolu de ce mot.

Pour les saints, au contraire, la dévotion toute relative et limitée, se tient plus bas, prend un nom plus humble, et s'appelle le culte de Dulie ou de servage, parce que, si haut qu'ils soient placés dans le ciel, les saints restent toujours, et plus parfaitement qu'ils ne furent autrefois, les fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Telles étant sur la question des saints, les convictions du catholique, qu'y peut-on découvrir qui doive offenser la raison ou la foi du prétendu réformé ?

S'inscrirait-il en faux contre l'existence des saints et la permanence de la sainteté dans l'Eglise ? Il devrait nous dire alors ce que serait venu faire le Fils de Dieu sur la terre. En dehors de la formation des saints, quel intérêt étranger et supérieur à celui-là l'aurait déterminé à épouser notre nature criminelle et si avilie ?

La mort d'un Dieu se justifierait-elle, si la sainteté n'était pas le prix de son sacrifice ? Il aurait baigné la terre de son sang très saint, et néanmoins pour la sainteté, la terre resterait inféconde ! Il se serait perpétué et multiplié sans fin dans l'Eglise à l'état de victime, et, de l'autel où il s'immole, du tabernacle où il réside, il ne verrait pas se renouveler sans cesse autour de lui une couronne de saints !

2290. D'autre part reconnaître les saints et leur refuser nos hommages, n'est-ce pas pour la raison autant que pour la foi une odieuse contradiction ? La sanctification, qui ne le sait ? est une vocation commune à tous. Chacun s'estimerait heureux d'en posséder le trésor ; et si la lâcheté nous empêche de la poursuivre, ou la faiblesse de l'atteindre, ne sommes-nous pas ravis d'en voir s'élever de nos rangs de glorieuses personnifications ?

Pourquoi donc notre dévotion envers les Bienheureux provoque-t-elle de la part du protestant des censures et des sarcasmes ? S'il condamne la vénération et l'amour dont nous les entourons, qui donc, après Dieu nous permettra-t-il de vénérer et d'aimer ? Que peuvent, du reste, les interdictions de l'hérétique contre la puissance attractive de la sainteté ? Qu'elle se montre, et tout cœur droit, chastement séduit, s'empresse de céder à ses charmes : c'est qu'elle porte au front des reflets de la beauté céleste, et sur les traits la ressemblance du Sauveur. Etonnez-vous ensuite que nous reportions sur ces copies vivantes quelque chose de l'amour que nous inspire le type divin !

Et d'ailleurs, durant le labeur de sa sanctification, le serviteur de Dieu vit si souvent le ciel se pencher complaisamment sur sa tête, et le Christ lui-même l'admettre, bien mieux l'attirer aux douceurs de la plus tendre familiarité, et l'on voudrait que notre dévotion se refusât ou fit des réserves ! A tant de misère, sied-il tant d'orgueil ? Il suppose donc qu'en quittant ce monde le saint a rompu tout rapport avec nous, qu'il cesse d'entendre notre voix et de s'intéresser à notre cause, ou que, parvenu près de Dieu, reposant sur son sein, il a perdu, loin de la perfectionner, cette puissance d'impétration, qui attirait, de son vivant, tant de bienfaits sur la terre ?

Mais où tendent de tels enseignements, sinon à briser l'unité de la famille humaine, à mettre en tronçons sans correspondance l'Eglise de Jésus Christ, à dessécher dans l'âme chrétienne la source de ses plus douces consolations ? Quoi donc ? Une humanité partagée, moitié sur terre, moitié dans les cieux, et de l'une à l'autre nul va-et-vient, nulles relations, aucun contact, ce serait là l'idéal du protestant ! conception étrange où l'étroitesse le dispute à la dureté !

Militante ou triomphante, l'Eglise est indivisible ; la succession de ses phases et la diversité de ses états n'altèrent en rien son unité. La séparation des rameaux n'est qu'apparente : ils se touchent toujours et se tiennent dans le tronc divin d'où ils tirent leur sève. Tout lien n'est pas dissous par le trépas. L'amour, plus puissant que la mort, sauve de ses coups l'union des âmes. On se parle, on se répond des deux côtés de la tombe, de l'un à l'autre bord on se donne la main. Le saint ne nous quitte que pour être plus près de nous. Mieux instruite de nos intérêts, plus éclairée sur nos périls, sa sollicitude en devient plus vive et sa sollicitation plus pressante. Ami de Dieu, mais resté notre ami, avec bonheur il transmet nos prières, les appuyant de tout son crédit, et le Seigneur accorde souvent à ses mérites ce qu'il refuserait à notre indignité.

2291. Nous honorons les saints, parce qu'ils sont eux-mêmes l'honneur du Christ, la

plus heureuse réalisation de sa pensée, le plus beau fruit de sa grâce; et que depuis le premier linéament qui en commença l'ébauche, jusqu'au dernier coup de pinceau qui en acheva le dessin, tout en eux est son œuvre, le chef-d'œuvre de sa sagesse et de son amour, que leur beauté, c'est lui-même qui l'a façonnée en leur imprimant ses traits; leur manteau de gloire, c'est sa main qui le leur donne, en les revêtant de sa propre splendeur.

Dans le saint, c'est moins le saint que l'Homme-Dieu, auteur de leur sainteté, que nous vénérons. Notre dévotion ne s'arrête pas au saint, mais par le saint monte droit à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu. Car avec Bossuet, avec l'Eglise entière, nous confessons sans hésiter que tout culte religieux se doit terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire. Et si l'honneur que l'Eglise rend à la Sainte Vierge et aux saints peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu (1).

Dieu le premier et plus que personne honore les saints, et comme le chante David, il les honore au-delà de tout mérite et de toute attente; il les honore à l'excès (2). Il les aime comme lui seul peut aimer, les appelant ses amis, ses enfants bien-aimés, frères du Christ son Fils unique, et les cohéritiers de son royaume éternel. Qu'a donc de mieux à faire notre dévotion, que de prendre exemple sur Dieu même, de modeler notre conduite sur celle du Christ, de reproduire ici-bas autant qu'il est en nous les beautés de l'ordonnance céleste, et de faire de notre économie religieuse comme un calque du plan divin? Les saints nous les appelons à notre secours, non qu'ils puissent nous secourir par eux-mêmes et tirer de leur propre fond, sans puiser à plus haute source, les bienfaits que nous espérons. Au ciel, comme sur la terre, leur suffisance, pour parler comme l'Apotre, vient toute de Dieu. D'eux-mêmes, les Bienheureux ne peuvent rien nous donner, mais ils peuvent beaucoup obtenir; toute leur puissance est dans leur intercession.

2292. Les saints sont entrés bien plus avant que nous dans l'estime et l'amitié du Seigneur. Nos prières en passant par leurs mains accroissent leur valeur et leur efficacité. La gloire de Dieu s'en rehausse davantage et son cœur en est plus attendri, car l'honneur que fait la prière à celui vers qui elle monte, n'est-il pas en raison directe de la dignité de celui qu'elle humilie à ses pieds? La prière du juste est bien plus puissante que celle du pécheur, et celle du saint déjà couronné plus douce au cœur de Dieu que celle du juste qui lutte encore.

Mais les saints, redisons-le, ne se bornent pas à offrir à Dieu nos prières, ils y joignent aussi les leurs, mêlant leurs parfums à notre encens; nouvelle raison qui rend bonne et utile leur fraternelle intervention. Notre prière pénétrée, embaumée, agrandie par la leur, arrive avec plus d'assurance au trône de l'Eternel. En passant par les saints, elle ne fait pas de détours, elle assure son succès, elle ne s'attarde pas, elle prend des forces, elle n'implique pas un défaut de confiance envers Dieu, mais une bien légitime défiance de nous-mêmes, car elle n'a que trop conscience de notre infirmité.

ARTICLE I. — *Panégyriques communs, pouvant servir à plusieurs saints de même catégorie.*

2293. I. **Culte des saints. Fête patronale.** — *Mirabilis Deus in sanctis suis: Dieu est admirable dans ses saints.* Admirable pendant leur vie; car par eux il a opéré de grandes œuvres et leur a fait pratiquer de grandes vertus. Admirable après leur mort; car I. il les honore magnifiquement et II. il veut que nous les honorions nous-mêmes.

2294. I. Il les honore, 1° *au ciel.* Il les fait rois: car tous ont une couronne au front, tous sont assis sur des trônes resplendissants et portent aux mains les palmes de la victoire; à tous il fait part de sa majesté, de sa puissance, de sa gloire, en même temps que de sa félicité. Leur triomphe est complet sur le monde, sur le démon, sur la chair et sur la mort. Aucun ennemi ne pourra les atteindre. *L'œil de l'homme n'a rien vu, son cœur n'a rien senti, qui soit comparable à ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.*

2° *Il les honore sur la terre*: 1) *par les miracles qu'ils opèrent.* Leur poussière même, les fragments de leurs vêtements font quelquefois des prodiges et chassent les démons eux-mêmes. 2) Par le culte que leur rend l'Eglise inspirée par Dieu. L'Eglise catholique, en effet, célèbre leurs fêtes, bâtit des temples, dresse des autels à Dieu en leur honneur; et tous ses enfants, dociles à sa voix, accourent en pèlerinage au lieu où reposent les

(1) Bossuet, Loc. Cit.

(2) Psal. 138. V. 16.

corps des saints, se prosternent devant leurs cendres. On a vu, à travers les âges, les empereurs, les Pontifes, les grands mêlés au peuple pour honorer ceux que Dieu honore. Quel conquérant, quel monarque, quel savant est honoré, après sa mort, comme les saints le sont, eussent-ils été d'humbles pêcheurs comme Pierre, ou de pauvres bergères, comme Geneviève ou Germaine Cousin ! Et l'honneur que reçoivent les saints durera ici-bas autant que l'Église, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Toutes les grandeurs des siècles disparaissent ; tous les mérites s'oublient. Jamais l'Église n'oubliera d'honorer les saints. Ceux qui ambitionnent les honneurs, n'ont donc point de plus sûre voie pour y arriver que la sainteté. Insensé celui qui mendie les honneurs de la terre. Ils ne sont qu'une vaine fumée que le vent dissipe ! La vraie gloire au ciel et sur la terre, c'est Dieu qui la donne, et ce sont les saints qui la méritent.

2295. — II. Mais si Dieu honore les saints et les fait honorer par son Église, c'est afin que *chacun de nous leur rende un culte ;* non pas le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu : (adorer une créature ce serait une idolâtrie) ; mais un culte de respect et d'amour qui nous porte à les vénérer, à les invoquer et à les imiter.

1° *A les vénérer.* Nous lisons dans la sainte Écriture que le patriarche Loth se prosterna devant les anges qui vinrent le voir ; Abdias, un des principaux officiers d'Achab, se prosterna devant Élie. Les saints Pères sont unanimes à nous dire que, de tout temps, dans l'Église, on a honoré les saints. Nous honorons, dit un saint Docteur, les serviteurs, afin que cet honneur revienne à leur Maître ; et saint Ambroise : Quiconque, dit-il, honore les martyrs honore Jésus-Christ, et celui qui méprise les martyrs, méprise Jésus-Christ. La raison elle-même nous dit que tout être doit être estimé et honoré selon sa dignité. Or, les saints sont les amis de Dieu, les héritiers de sa gloire, les conquérants du ciel, les vainqueurs du démon. Il faut donc les honorer et vénérer leurs images, leurs reliques, non en elles-mêmes, mais par respect pour les saints dont elles rappellent le souvenir. Mais, entre tous, honorons d'un culte spécial celui que nous avons choisi pour patron, célébrons sa fête, exposons son image dans nos familles.

« Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la Sainte Vierge et des saints.

« Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Église. Mais, certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures ; car, que sont les saints et la Sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant la lune qui préside à la nuit, comme dit Moïse, par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissions en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? » (BOSSUET.)

2° *A les invoquer.* C'est une vérité catholique que les anges et les saints prient pour nous. La sainte Écriture le prouve, les saints Docteurs nous l'enseignent. Saint Chrysostome nous dit que de même que le soldat demande avec confiance une grâce à son prince, en lui montrant ses blessures, de même les saints, en montrant à Dieu leurs membres mutilés pour l'amour de lui, peuvent tout obtenir. Et le saint Concile de Trente nous dit que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent leurs prières pour nous. Nous sentons que les âmes saintes qui sont sur la terre peuvent nous obtenir des grâces et nous nous recommandons à leurs prières. Les saints ici-bas sont pourtant eux-mêmes sujets aux infirmités et dans le temps de l'épreuve. Quand ils sont au ciel, plus intimement unis à Dieu et glorifiés par lui, n'ont-ils pas encore plus de crédit ; et la charité qui ne meurt pas, ne les porte-t-elle pas, là-haut, à prier avec d'autant plus de sollicitude pour notre salut, qu'ils sont plus en sûreté pour le leur ? Selon le mot de saint Cyprien : *Jam de suâ immortalitate securi, et de nostrâ solliciti.*

« Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres. Oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères. Nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents ; leur charité aussi, en même temps, nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. (BOSSUET.)

Il est donc non seulement permis, mais encore bon et utile d'invoquer les saints, d'implorer leur secours, non pour obtenir d'eux des bienfaits que Dieu seul peut accorder ; mais afin qu'ils nous aident à les obtenir de Dieu par Jésus-Christ, notre unique médiateur. Aussi voyons-nous, de tout temps, les saints de la terre invoquer les saints du ciel, et c'est notre consolation ici-bas de penser que nous avons au ciel des amis, qui nous assistent quand nous réclamons leurs secours. Il est peut-être de même de notre famille ; mais notre saint patron est surtout attentif à nous aider, si nous recourons à lui. Invoquons-le donc souvent dans nos prières du matin et du soir, dans nos tentations, dans les périls.

3° *Les imiter. Ce qu'il y a de plus important dans la religion* c'est, au sentiment de saint Augustin, *d'imiter ce que l'on honore.* 1) « Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils en sont pleins, ils en sont comblés, c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Église, dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur : et, en exaltant la gloire des saints, elle veut nous exciter à la mériter comme eux, en faisant ce qu'ils ont fait. Autant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de modèles. Tout ainsi, dit saint Basile (*Homel.* XVIII, n. 1, t. II, p. 141), que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient le beau temps, et, parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée ; de même, aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir, comme un don céleste l'exemple de leurs vertus. Les solennités des martyrs, dit saint Augustin, sont des exhortations au martyre ; les martyrs, dit le même Père, ne se portent pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnaissent quelques unes de leurs vertus. C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience, etc. » (BOSSUET.) 2) Les saints nous offrent le modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer ; les Apôtres nous apprennent le zèle ; les martyrs l'attachement à la foi et la générosité pour Dieu ; les vierges, la pureté ; tous, la mortification, l'humilité, la prière.

3) Les saints ont été ce que nous sommes (1). Il y a au ciel des parents comme Job et sainte Monique, des enfants vertueux comme Rose de Lima, des grands comme saint Louis, des pauvres comme Isidore le laboureur et Germaine Cousin, des docteurs de l'Église comme Bonaventure, des âmes simples et droites comme frère Gille, des époux comme saint Elzéard et sainte Delphine, des vierges comme Catherine de Sienne, des religieux comme François d'Assise, des hommes vivant dans le monde comme saint Benoît Labre. Pas une carrière qui n'ait eu ses saints. Pas un d'entre nous qui ne puisse devenir un saint, en remplissant ses devoirs d'état, comme les saints à sa place les auraient remplis, en évitant comme eux les péchés et les occasions de péché, en pratiquant les vertus, en priant, en s'approchant des sacrements.

Lorsqu'on canonisa saint François Xavier, saint François de Sales dit : Voilà déjà trois saints du même nom, il faut que je fasse le quatrième,

(1) Tertullien a dit : *Solutio totius difficultatis Christus*, c'est-à dire qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne, dont l'exemple de Notre-Seigneur ne nous aide à triompher. Mais Notre-Seigneur était impeccable. Les Saints sont faibles, inclinés au mal comme nous, tentés comme nous, occupés d'affaires comme nous, etc.

m'en dût-il coûter la vie. Et il se tint parole à lui-même. Pourquoi ne formerais-je pas le même projet? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, de ma profession, un saint père de famille, etc. (P. DE LA COLOMBIÈRE.)

Honorons donc ceux que Dieu et l'Église honorent; invoquons-les; mais demandons-leur surtout la grâce de les imiter, afin de partager un jour leur félicité et leur gloire.

II. — Toussaint.

2296. On peut, en ce jour, parler sur le ciel, comme au n. 1177, en se servant de l'exorde que nous indiquons en note, ou traiter le sujet suivant :

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore sanctorum omnium.

Nous honorons, en ce jour, tous les heureux habitants des cieux : la Divine Marie, son virginal époux saint Joseph, tous les chœurs des anges, les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, les Pontifes, les Confesseurs, les Vierges et cette multitude d'élus, que saint Jean contempla dans sa vision sans pouvoir la compter, multitude assemblée de toutes les tribus, de toutes les langues et de toutes les nations. Nous les célébrons tous, et ceux qui ont déjà des fêtes particulières, et ceux qui n'en ont point. Il y en a un grand nombre, dont l'Église elle même ignore la sainteté, et elle ne veut pas les laisser sans honneur; voilà pourquoi elle a institué cette fête. En ce jour, nous les félicitons de leur triomphe, nous sollicitons leur protection, et nous nous excitons au désir de les imiter, afin de pouvoir les rejoindre. Quel tableau à retracer à nos yeux, que celui de cette armée rangée dans le plus bel ordre, autour du Fils de Dieu et de sa divine Mère. Ce serait le lieu d'admirer et de s'écrier : *Quam pulchra tabernacula tua Jacob!* Mais peut être est-il plus pratique de ne choisir, dans ce tableau, que quelques traits que nos yeux infirmes pourront plus facilement saisir, et de dire que ces saints que nous honorons ont été ce que nous sommes, afin que nous comprenions bien qu'il nous faut être un jour ce qu'ils sont. Pas une des conditions honnêtes en ce monde qui n'ait donné au ciel des élus; il y a en paradis une foule de saints qui ont été dans la situation où nous nous trouvons nous mêmes.

2297. 1° Il y a au ciel *des saints qui ont eu, ici bas, en partage, les grandeurs et les richesses, d'autres qui ont vécu dans la pauvreté.* Parmi les premiers, il en est qui ont tout quitté effectivement, d'autres qui ont usé des biens de ce monde comme n'en usant pas. Notre-Seigneur a dit : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cælorum;* et cette parole a inspiré l'horreur des honneurs et des richesses. On a vu un saint Antoine, on a vu des courtisans, tout quitter et s'enfuir dans les solitudes; ils possèdent au ciel d'ineffables richesses. Il y en a qui ont moins quitté, mais qui néanmoins ont beaucoup quitté, parce qu'ils n'ont rien gardé : *Ecce nos reliquimus omnia.* Fût-on un humble domestique, un pauvre ouvrier, c'est beaucoup que de renoncer à tout, c'est le plus parfait, c'est le plus facile. Le voyageur chargé marche moins rapidement que celui qui n'a rien à porter. L'athlète, avant de lutter, quitte ses vêtements; s'il avait seulement une cravate, son adversaire s'en servirait pour l'étrangler. Dans la lutte avec le démon, *nudi cum nudis luctari debemus.* Elle est incroyable la multitude d'âmes qui l'a compris. Déserts de la Thébaïde, monastères florissants de l'Occident, dites-nous donc combien d'habitants vous ont peuplés? Ils sont au ciel. N'en est-il point qui aient le courage de leur ressembler? Oh! il y en a qui ont renoncé au monde et qui voudraient toujours être dans le monde, afin d'avoir l'occasion de le quitter toujours. Vous qui êtes dans le monde, pourquoi ne voudriez-vous pas le quitter une bonne fois, s'il en est temps encore, d'autant qu'il est plus horrible que jamais?

Jésus, a dit : *Beati pauperes spiritu;* le détachement du cœur suffit; aussi il y a eu des saints dans les richesses, dans les grandeurs : saint Louis, saint Henri, saint Édouard, saint Étienne, sainte Elisabeth de Hongrie; mais ces saints ne tenaient ni aux richesses ni aux grandeurs. Ils se servaient de leur condition comme d'un marchepied pour s'élever vers Dieu. Leurs biens

étaient le patrimoine des pauvres. Ils ne dédaignaient pas de descendre vers les petits et de faire monter les petits jusqu'à eux. Tous les samedis, saint Louis servait à table douze pauvres. Mais combien que nous ne connaissons pas! Oui, il y a des âmes qui ont les richesses et qui n'y tiennent point, des âmes qui ne possèdent que pour donner, dont la main gauche ignore ce que donne la main droite. Le christianisme les a produites, et le ciel les couronne. Ne me parlez pas de cette bienfaisance philanthropique, que l'ostentation inspire ; elle reçoit en ce monde sa récompense. — Au ciel, il n'y a pas seulement ces riches qui sont devenus pauvres par leur propre volonté, mais encore des hommes qui, sur cette terre sont nés et ont vécu dans la pauvreté. Il y a saint Benoît Labre, cet humble mendiant qui s'est sanctifié en demandant aux portes le pain de chaque jour. Il y a la pauvre bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Il y a la pauvre Anne-Maria Taigi qui, avec le labeur de chaque jour, dut porter la charge de l'éducation de ses nombreux enfants. Et cette multitude de pauvres inconnus qui supportent leur détresse, qui ne murmurent jamais contre Dieu, qui ne se plaignent pas de la dureté de quelques riches, qui prient pour ceux qui les rebutent, s'unissant à celui qui n'a pas eu une pierre pour reposer sa tete. Ils sont au ciel, les douleurs du temps ont fait place à la béatitude. Les pauvres haillons de l'exil ont été remplacés par les vêtements de gloire. O pauvres! si vous saviez les avantages de la résignation !

2298. 2° Il y a au ciel des saints qui, sur la terre, *ont été savants, d'autres qui ont été ignorants*. Que de grands Docteurs dont l'Eglise s'honore : les Basile, les Chrysostome, les Augustin, les Jérome, les Thomas d'Aquin, etc. Il y a d'humbles intelligences qui n'ont su que leur catéchisme, qui n'ont lu que dans les plaies du Crucifix. Frère Gille est à côté de saint Bonaventure. (Raconter cette histoire, voir n° 1353.)

2299. 3° *Il y a des époux*. Parmi eux il en est qui ont poussé l'héroïsme jusqu'à la pratique de la chasteté parfaite. Valérien est au ciel avec Cécile sa jeune épouse, parce qu'à sa persuasion il a demandé le baptême et a subi le martyre avec elle. Saint Henri, empereur d'Allemagne, y est avec Cunéconde qu'en mourant il rendit vierge à ses parents, après avoir passé plus de vingt années ensemble dans l'union la plus pure. Saint Elzéard y est avec sainte Delphine son épouse, à laquelle pendant qu'il était éloigné d'elle, il donnait rendez-vous dans le Cœur de Jésus. Il y a cette multitude de saints époux qui, n'ayant pas eu le courage de garder la chasteté parfaite, ont rempli saintement les lois du mariage, et ont donné à Dieu des serviteurs, à l'Eglise des enfants, au ciel des élus. Job est au ciel avec ses fils pour lesquels il offrait chaque jour à Dieu des sacrifices. Monique y est aussi avec cet Augustin qu'elle a tant pleuré. Sainte Félicité et sainte Symphorose, la mère de saint Symphorien y sont avec leurs enfants. Sainte Chantal y est, elle qui eut six enfants en huit ans de mariage, et qui veillait avec tant de sollicitude sur leur innocence , et cette multitude de mères saintes qui veillent et qui prient...

2300. 4° Au ciel il y a *des maîtres de maison*, comme David ; *Ambulans in viâ immaculatâ hic mihi ministrabat*, comme madame Acarie qui tous les mois communiait avec ses serviteurs; comme sainte Chantal qui venait travailler avec ses domestiques pour les instruire et leur parler de Dieu. Il y a *des serviteurs : Filius hominis non venit ministrari sed ministrare*. Sainte Zite qui voyait dans ses maitres les représentants de Dieu. Sainte Dule qui subit le martyre plutôt que de céder aux infâmes sollicitations de son maitre. Ils sont rois maintenant, la couronne est sur leur front.

2301. 5° *Il y a des enfants*, comme saint Barula et Ignace Fernandez (racontez leur histoire n° 672 et 676). Il y a *des jeunes gens :* saint Venant qui, à quinze ans, endurait tous les tourments plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas, ces âmes admirables, qui, à la noblesse de la naissance, à l'éclat des jeunes années, joignirent l'incomparable beauté de la vertu. Ils ont eu des imitateurs nombreux qui, par la fuite des compagnies, par la fréquentation des sacrements, par la prière, ont su au milieu des séductions garder leur âme pure. Leurs affections n'étaient que pour Jésus et son auguste Mère. Et l'amour de ces éternelles

beautés avait à leurs yeux, enlevé tout attrait aux beautés de la terre qu'ils ont su fouler aux pieds ; aussi maintenant ils possèdent la beauté de Dieu et sont enivrés des plaisirs célestes. Oh ! qu'elles sont bien récompensées des luttes soutenues ici-bas ! Oh ! vraiment il valait bien la peine de renoncer à tout plaisir !

Il y a surtout *des Vierges chrétiennes*. A leur tête, est Thècle devant laquelle se prosternaient les lions ; puis celles qui marchant sur ses traces, ont su inspirer le respect même aux libertins. Depuis que Marie a levé sur le monde l'étendard virginal, quelles phalanges nombreuses se sont enrôlées sous cette glorieuse bannière ! Elles sont dans le ciel. *Nuptiæ replent terram, virginitas cœlum.* Parmi elles, ici-bas il y a eu des vierges folles, elles sont restées à la porte ; mais les sages se sont jetées entre les bras de Jésus et se sont assises aux noces de l'Epoux. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi, quem vidi, quem dilexi !* Et en effet, pour échapper à tout autre qu'à lui, que n'ont-elles pas dû faire ? Fallait-il des murailles ? elles les élevaient ; des barrières ? elles jetaient des grilles de fer entre elles et le monde : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo*, disaient-elles. Et le monde leur jetait l'injure, et elles priaient pour les âmes qui y sont exposées. Ou bien, elles restaient dans la famille pour être les anges de paix du foyer domestique. Là encore, que de moqueries amères a subies la vieille fille, que de fois on lui a offert un époux mortel en traitant de folie son obstination à le refuser ! Heureuse folie qui est sagesse devant Dieu. Maintenant elles chantent le cantique qu'il n'est pas donné à d'autres de chanter. *Sequuntur Agnum.*

Au ciel il y a des vieillards, saint Jean l'Evangéliste, saint Paul, ermite, saint Hilarion, saint Antoine, saint Liguori.

2302. 6° il y a : 1) *des âmes qui n'ont jamais perdu la grâce* : sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, saint François de Sales ; 2) *de grands pécheurs qui ont fait pénitence* : le bon larron, saint Augustin, sainte Madeleine ; et tous sont dans le sein de Dieu, tous jouissent de leur propre bonheur et de celui des autres à cause de la charité parfaite qui les unit. Tous nous invitent à les rejoindre. Et certes leur exemple n'est-il pas à lui seul un puissant encouragement ? Ils ont été ce que nous sommes, donc nous pouvons être ce qu'ils sont. *Multi vocati*, prenons garde qu'il n'y ait que peu d'élus. Pour les rejoindre, pas nécessaire d'opérer des miracles ni de faire des choses extraordinaires. *Si vis ad vitam ingredi serva mandata.* Remplissons nos devoirs d'état. Qu'avons-nous à y perdre, même pour ce monde ! Donc que les riches soient saints, que les pauvres le soient aussi, etc. *(Récapituler.)*

III. — Panégyrique d'un saint quelconque.

2303. Saint N. s'est sanctifié lui-même. Il a sanctifié les autres.

I. *Il s'est sanctifié.* 1° Il avait compris la parole de l'Ecriture : *Sancti estote quia ego sanctus sum. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Il a mis tout son cœur à cette grande œuvre, dès son enfance et pendant tout le cours de sa vie, qui n'a été qu'une série d'œuvres saintes.

(Si le saint, comme Augustin, a eu une jeunesse orageuse, on dit les larmes qu'il a versées sur ses égarements, et on ajoute que dès qu'il a été appelé, *continuo non acquievi carni et sanguini.*)

Est-ce ainsi que nous entendons l'usage que nous devons faire de la jeunesse, de la vie ? Chers jeunes gens, vous dites qu'il faut que jeunesse se passe : mais est-ce à offenser Dieu ? *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* ; et les vices du jeune âge pénètreront jusque dans ses os, et descendront avec lui dans la tombe. Ce serait si beau à votre âge d'avoir la crainte de Dieu. Vous trouveriez tant de consolations à son service, et vous attireriez tant de bénédictions sur votre avenir ! Et vous qui avez passé cet âge où l'homme pourrait avoir tant d'ardeur pour le bien, et qui peut-être avez usé dans l'amour des créatures l'élan de votre cœur, que faites-vous du temps que Dieu vous donne ? Si vous lui en avez

ravi une partie, c'est une raison de plus de ne pas lui refuser ce qui vous en reste. *Sancti estote. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

2° Comment s'est-il sanctifié ? 1) *par la fuite du monde* et de ses dangers. Il avait entendu la parole du Maître : *Væ mundo à scandalis* ; c'est pourquoi, ou il a quitté le monde pour se retirer dans la solitude ; ou en restant dans le monde, il n'a pas été du monde. A l'école de saint Antoine, il savait que le monde était enveloppé par Satan comme d'un immense filet dans lequel les âmes se laissent prendre par leur plus mortel ennemi ; c'est pourquoi il a fui les fêtes du monde, ses sociétés, ses compagnies dangereuses. Et c'est ainsi qu'il s'est sanctifié. Le monde n'est pas moins dangereux que de son temps, au contraire....

2) *Par la prière et les sacrements.* Il avait compris que c'étaient là les grandes sources de la grâce, il y a puisé avec joie... Imitons-le. 3) A. *par les bonnes œuvres*... on raconte le bien qu'il a entrepris et ce qui peut en rester encore... B. *les vertus qu'il a pratiquées. (a) L'humilité* : méditant ces paroles du Saint-Esprit : *superbiam in corde tuo nunquam dominari permittas*, il s'est anéanti lui-même à l'exemple de Notre-Seigneur ; et c'est pour cela qu'il est honoré aujourd'hui dans toute l'Église. *(b) La mortification*, il ambitionnait les plaisirs de l'autre vie, c'est pourquoi il s'est retranché toutes les satisfactions de ce monde, veillant sur ses yeux et sur tous ses sens, afin que la mort du péché n'entrât pas par les fenêtres de l'âme.... N'espérons pas aller au ciel sans rien faire ! Ce n'est pas toujours ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais ceux qui font la volonté de mon Père.* C. Cette volonté de Dieu s'accomplit *en étant fidèle à ses devoirs d'état* ; aussi ce saint si zélé pour entreprendre des œuvres non commandées, pour pratiquer des vertus héroïques, a-t-il eu garde de négliger ses devoirs.... Où en sommes-nous à cet égard, nous qui voulons comme lui aller au ciel ?... Parents, époux, enfants, etc.

2304. II. *Il a sanctifié les autres :* 1° *par ses exemples* ; *sic luceat lux vestra coram hominibus* ; ses exemples ont éclairé comme une lumière céleste sa famille, le monde, tous ceux qui l'approchaient et ils ont encore sur ceux qui l'invoquent une efficacité merveilleuse. 2° *par ses prédications* (s'il est Pontife ou prêtre) — ou du moins par ses conversations saintes. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei. Mandavit unicuique de proximo suo*, et tous nous devons avoir autour de nous une action salutaire.

Sancti estote. Il le faut, nous n'avons que cela à faire. Pour cela, fuyons le monde, puisons aux sources de salut, etc. En étant saints, nous sanctifierons les autres. Parents, soyez saints, et vos exemples et vos paroles rendront saints vos enfants, etc. *Non est parvum quid, perdere aut lucrari regnum Dei !* (IMIT.)

IV. — Autre Panégyrique d'un saint quelconque.

2305. *Laudemus viros gloriosos in generatione suâ.* L'Esprit Saint nous invite à louer les saints de l'ancienne loi ; à plus forte raison devons-nous louer ceux de la nouvelle, qui ont été formés sur les enseignements et les exemples divins du Fils de Dieu.

I. Nous devons donc à saint N. de le louer et II, nous nous le devons à nous-mêmes.

2306. I. *A saint N. nous devons l'honneur et la louange* à cause de ce qu'il a été, de ce qu'il est et de ce qu'il sera. 1° *Ce qu'il a été* ; orné de toutes les vertus. (On les énumère et on rapporte quelques traits de sa vie.) S'il a été apôtre, on dit qu'il a tout quitté pour suivre Jésus-Christ, qu'il a porté la gloire de son nom au sein des nations infidèles.

S'il a été martyr ou apôtre, qu'il a donné à Notre-Seigneur la marque la moins équivoque d'amour qui est de sacrifier sa vie pour ceux qu'on aime.

S'il a été Pontife ou prêtre, qu'il a procuré à Dieu par le saint Sacrifice qu'il offrait avec tant de piété, plus de gloire que tout le ciel ne peut lui en rendre, qu'il a été, par ses enseignements, la lumière du monde, par ses exemples, le sel de la terre, qu'il a couru après la brebis égarée pour la ramener au bercail, qu'il a sanctifié les justes, consolé le affligés, assisté les pauvres.

D'un grand du monde, qu'il a exercé envers ses sujets la justice, mais avec la bonté d'un père, qu'il les a aimés comme ses enfants, qu'il a employé sa puissance à faire aimer et craindre Dieu, triompher la vertu et confondre le vice.

De tous, qu'ils ont pratiqué la pénitence, supportant avec joie les peines de la vie, cherchant dans la mortification de nouvelles croix, afin de se rendre conformes à Notre-Seigneur et de mériter par conséquent sa gloire.

L'humilité ; ils ont agi, *non ut videantur ab hominibus* ; mais en secret et pour plaire à Dieu ; et il est dit : *qui se humiliat exaltabitur ;* par là ils se sont préparés à l'apostolat et au martyre.

Tous ont entrepris pour la cause de Dieu de saintes œuvres. Si c'est un père ou une mère de famille : il a élevé ses enfants pour le ciel, exerçant à leur égard la vigilance la plus tendre, les instruisant des vérités du salut, corrigeant en eux les défauts de la nature, les édifiant par de saints exemples, priant pour appeler sur eux les bénédictions célestes.

Si c'est une vierge. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini nostri Jesu Christi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi* ; et on loue l'excellence de ce sacrifice.

S'il a été pécheur, on dit qu'égaré un jour par les illusions du monde, ses yeux se sont laissés séduire par la fascination de la bagatelle, mais dès qu'ils ont été éclairés de la lumière, *continuo non acquievi carni et sanguini*, et ses yeux ont versé des larmes amères qui ont purifié son âme. Et certes l'amitié de Dieu laborieusement retrouvée par la pénitence est plus encourageante pour nous que l'innocence toujours conservée ; et Notre-Seigneur ne l'aime-t-il pas, lui qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'égare, lui qui a donné à Madeleine tant de marques de tendresse ?

Si on connaît des œuvres qu'il ait fondées pour le bien du prochain, ou la gloire de Dieu, on les rappelle, ainsi que les épreuves qu'il a essuyées pour la cause de la religion.

De tous on peut dire qu'ils ont sanctifié leurs actions les plus communes et accompli leurs devoirs d'état, que leur cœur a été, par une prière assidue, un encensoir toujours fumant aux pieds du trône de l'Éternel, que pour tant de saintes œuvres, tant de travaux entrepris, d'épreuves essuyées, ils méritent l'honneur en ce monde.

Du reste n'a-t-il pas rendu des services à ceux qui l'ont invoqué, la santé aux malades, la prospérité aux campagnes désolées ? A lui donc honneur, action de grâces, reconnaissance.

2° *Ce qu'il est*. L'ami de Dieu ; et Dieu l'exalte. *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum*. Les honneurs, que nous lui rendons sur la terre, ne sont rien en comparaison de ceux que Dieu lui rend dans le ciel. *Nimis honorificati sunt amici tui Deus*. Il les revêt de sa gloire, il les inonde de sa béatitude ; il les exalte au-dessus de toutes les grandeurs de la terre ; ils sont l'objet de ses complaisances, ses favoris, les princes de sa cour ; il met sur leur tête une couronne immortelle. *Constitues eos principes super omnem terram.*

3° *Ce qu'il sera*. Éternellement heureux, éternellement grand, puissant, et jusqu'à la fin du monde, le protecteur de ceux qui l'invoqueront. *Nimis confortatus est principatus eorum*. Ce saint sera par son intercession, par ses reliques, notre rempart contre le démon, le paratonnerre qui écartera de nous les fléaux, notre médiateur auprès de notre Médiateur Jésus. Nous devons donc respecter saint N. comme un grand saint qui gouverne et protège notre pays, et recourir à lui dans nos périls, dans nos besoins.

2307. II. *Nous le devons à nous-mêmes*. *Populus christianus memorias martyrum religiosa solemnitate concelebrat et ad excitandam eorum imitationem et ut meritis eorum consocietur et orationibus adjuvetur* (SAINT AUG...) Trois profits nous reviendront donc du culte rendu à saint N.

1° *Participation à ses mérites*. Saint Bernard disait : Je ne suis pas chartreux, ni de l'ordre de Cluny, ni des Prémontrés, cependant j'espère d'avoir la récompense de ces religieux parce que je les honore, les chéris, les embrassant tous dans la charité, et me réjouissant de leurs bonnes œuvres.

Bien plus, *alius operatur non amans, alius amat nihil operans, et ille quidem opus suum perdit, hujus vero charitas non erridit.* Saint Grégoire, dit : *Ex bonis alienis si dilexeritis ea, vestra feceritis bona.* Gardez-vous de vous décourager ou de dire : Je ne jeûne pas comme celui-ci, je ne suis pas vierge comme celle-là.

Les oreilles ne se plaignent pas de ne pas voir ; les yeux voient pour eux-mêmes et pour les oreilles et pour tout le corps. Réjouissez-vous de ce que quelqu'un a reçu du ciel une grâce ; et vous aurez en lui ce que vous n'avez pas en vous, dit saint Augustin.

En voici un qui pratique la virginité ; aimez-le, sa vertu devient la vôtre. Il peut mieux que vous, veiller et travailler ; si vous en êtes bien aise, son travail et ses veilles vous deviennent méritoires ; car vous êtes en lui par la charité qui vous unit.

Il est clair que si en apprenant un meurtre vous dites en vous-même de celui qui l'a commis : Ah ! qu'il a bien fait, vous vous rendez coupable d'homicide.

Or Dieu est plus prêt à récompenser qu'à punir. Quand donc vous vous dites : Oh ! que ce saint a été admirable en humilité, en dévouement, que je suis heureux des âmes qu'il a gagnées à Dieu, que j'aurais voulu travailler avec lui, et comme lui ; vous participez à ses mérites.

2° *Vous avez part à ses prières en l'invoquant.* Il doit vous assister puisque vous êtes son client, son favori, et qu'il sait vos besoins et vos infirmités ; il le peut puisque son crédit est si grand auprès de Dieu ; il le veut, car sa charité au lieu de s'affaiblir, a grandi dans le ciel, où il est plongé dans l'océan divin.

3° *Le but de la fête de Saint N. est de nous faire imiter ses vertus.* Vous voyez la gloire qu'il lui en résulte sur la terre et au ciel, quoi de plus capable de vous exciter à lui ressembler ?

Il était de chair et d'os comme nous et pourtant il a été, etc.... Vous pouvez donc faire comme lui. Vous avez des dangers, mais il a su s'en affranchir. Vous avez comme lui le baptême, l'eucharistie, la pénitence, les sermons, la prière ; comme lui vous avez un ciel à gagner. Il vous dit : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*

O grand saint, vous méritez nos hommages à cause de vos vertus et de vos grandes œuvres (les résumer) ; nous avons tout intérêt à vous honorer, afin de participer à vos mérites et à vos prières et de chercher à vous ressembler. Nous voulons aller où vous êtes, étendez sur nous votre protection, préservez-nous des périls, obtenez-nous de pratiquer vos vertus ici-bas (votre humilité, etc.), d'accomplir comme vous nos devoirs et de sanctifier nos œuvres, afin de partager votre gloire. (*D'après le P. Lejeune*).

N. B. Le plan précédent permet de louer facilement et avec profit un saint quelconque ; cependant donnons encore ici quelques plans très courts.

V. — Panégyrique d'un Apôtre.

2308. *Elegit duodecim ex ipsis quos apostolos nominavit.* (Luc., VI, 13). Quel nom ! Le plus grand de tous dans l'Eglise, nom qui a la même signification que celui des anges, mais qui est réservé aux hommes que Notre-Seigneur a envoyés au monde pour prêcher son évangile, et qu'il a revêtus de sa puissance pour faire des miracles, pour enseigner, pour gouverner l'Eglise et pour nourrir les brebis de Jésus par la grâce des sacrements. Aussi N. S. choisit-il ses Apôtres. Il tend ses filets sur cet océan du monde ; et bien que les eaux en soient troublées, il n'y pêche pas à l'aveugle : il choisit, mais qui choisit-il, quelques princes de la synagogue, quelques Pontifes illustres, quelques hommes fameux pas leur science, leur noblesse, leur fortune ? Non. Les grands viendront plus tard en foule. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête sous le joug de l'Evangile. Les orateurs et les philosophes viendront aussi ; on les verra renoncer à la pompe de l'éloquence et à la sagesse profane pour embrasser la simplicité de l'Evangile et la folie de la croix. Jésus ne les rebute pas ; mais il les diffère. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires ; les sages, que leurs raisonnements

gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil. Ils viendront en leur temps quand l'univers aura vu que la conversion du monde aura été accomplie sans eux, quand ils sauront convenir que l'Eglise n'a pas besoin d'eux ; mais qu'ils ont un grand besoin d'elle, eux que leur grandeur éloigne le plus du ciel, et que les périls et les tentations approchent le plus de l'abîme. Il faut que Dieu les humilie pour les sauver, puisque tout contribue à les élever, à les perdre. Aussi N. S. choisit des pauvres des pêcheurs, afin que toute langue confesse que c'est lui seul qui a fait ce grand ouvrage. Gédéon fit cacher dans des vases de terre les lumières qui devaient épouvanter les ennemis du peuple de Dieu, et N. S. pour vaincre la puissance des ténèbres dans l'univers confie la lumière de son évangile a des hommes sans crédit, sans fortune, etc., afin qu'on reconnaisse bien que ce n'est pas par leur influence, mais par la seule puissance de Dieu qu'ils réussiront. Jamais conquérant, jamais prince, jamais république n'a conçu un semblable dessein. Sans secours humain, ces pêcheurs se partagent le monde pour le conquérir ; ils entreprennent de changer toutes les religions de l'humanité, la seule véritable jusque là qui est celle des juifs et toutes les fausses. *(D'après Bossuet)*. Dans ce collège divin eu sa place saint N. que nous honorons en ce jour, et qui avec les autres Apôtres a été de ceux *qui viventes in carne*, I *plantaverunt ecclesiam sanguine suo*, II *calicem domini biberunt et* III *amici Dei facti sunt*.

2309. I. *Plantaverunt Ecclesiam*. (1) ils ont établi l'Eglise. Quelle œuvre divine ! 1° *Difficultés*. Il s'agit : 1) de persuader à l'esprit humain les choses les plus difficiles à croire et à faire, 2) de le persuader à des gens de toutes conditions, et dans tout l'univers, et 3) sans instruments ni ressources humaines, et pourtant 2° ils ont réussi.

1) Quels mystères que ceux de notre foi pour les esprits qui n'y sont pas préparés ! Il s'agit de croire que la Mère de ce Jésus qui a été attaché à un gibet jusqu'à lui infâme, est la plus pure des vierges, et que son Fils est le vrai Dieu, qu'il s'est ressuscité lui-même, qu'il ressuscitera un jour tous les hommes, qu'il est contenu tout entier dans l'hostie du tabernacle ; et quels devoirs cette foi ne nous impose-t-elle pas ? aux vindicatifs elle prescrit le pardon des injures, aux voluptueux elle commande de renoncer même aux pensées coupables, elle ordonne l'abstinence et le jeûne ; aux avares elle défend toute injustice ; elle veut que plutôt que de renoncer à sa religion, et de transgresser ses lois, l'homme quitte père, mère, frères, époux.

(1) Elie montant au ciel et laissant son esprit de zèle à son disciple Elisée, n'était que la figure de Jésus-Christ, lequel après être monté à la droite de son Père, fit descendre sur ses disciples cet esprit de zèle et de feu qui devait être le sceau du sacerdoce, et par conséquent embraser, purifier tout l'univers, et porter à toutes les nations la science du salut et l'amour de la vérité et de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit-Saint, que ces hommes auparavant si timides, si soigneux de se cacher, et de se dérober à la fureur des juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connaissent plus de péril, portent sur le front, avec le signe de leur divin Maître, une intrépidité qui défie toutes les puissances du siècle ; rendent hardiment témoignage devant les Princes des Prêtres assemblés, à la Résurrection de Jésus-Christ, et sortent de leur conseil, en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom.

La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur et à l'étendue de leur zèle : ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation : ils se répandent jusques aux extrémités de la terre ; ils attaquent les abus les plus anciens et les plus autorisés : ils arrachent aux peuples les plus féroces, les idoles que leurs ancêtres avaient de tout temps adorées : ils renversent les autels, que l'encens et les hommages de tant de siècles avaient rendus si respectables ; ils prêchent l'opprobre et la folie de la croix aux nations les plus polies, et qui se piquaient le plus d'éloquence, de philosophie et de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment, et semblent leur annoncer le succès ; le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde ; on leur montre des croix et des gibets, pour les forcer de se taire ; et ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vu et entendu ; et ils publient sur les toits ce qu'on leur défend même de confier au secret des oreilles ; on les fait expirer sous le fer des bourreaux ; on invente de nouveaux tourments pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annonçent, et leur sang la prêche encore après leur mort ; et plus la terre en est inondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Evangile. (MASSILLON).

2) S'il ne s'était agi de persuader ces vérités et ces devoirs qu'à des gens ignorants et grossiers qui croient tout ce qu'on leur dit, comme le lierre qui s'attache à la première muraille qu'il rencontre, ou à de pauvres femmes et filles crédules, la chose eût été peut-être humainement possible : mais non. Notre-Seigneur a dit aux Apôtres : *Prædicate evangelium omni creaturæ*, et saint Paul : *Sapientibus et insipientibus debitor sum*. Il faut donc faire accepter la foi et ses obligations : (*a*) aux grands du monde, et les amener, eux qui avaient à cœur de se faire passer pour dieux, à s'humilier devant celui que leurs soldats ont crucifié.

(*b*) A des savants enflés de leur prétendue sagesse, toujours prêts à discuter et à contredire, qui certes devaient n'avoir que peu de goût pour recevoir des leçons de la bouche de pauvres pêcheurs de Galilée.

(*c*) A des âmes corrompues que l'exemple même de leurs dieux retient dans le vice.

(*d*) Et il faut établir cette foi, avec la morale qu'elle impose, non sur une poignée de gens ; mais à Rome la capitale du monde et dans toutes les provinces qui en dépendent. De quelles ressources prodigieuses n'aurait-il pas fallu disposer pour une telle entreprise ! (1) et cependant

3) les Apôtres (*a*) n'ont rien de ce qui a une influence naturelle sur les hommes : 1) point de fortune ; ils ne peuvent donc acheter l'empire romain dont les revenus grossis des tributs de toutes les provinces étaient immenses ; leur Maître leur a défendu d'avoir même un bâton ; et un des plus illustres d'entr'eux en est réduit à travailler d'un métier vulgaire pour se suffire à lui-même et à ceux qui l'accompagnent ; (*b*) ils avaient été jusqu'à la mort de Notre-Seigneur, sans courage : dès qu'on se saisit de leur Maître, ils prirent honteusement la fuite ; et le chef d'entr'eux le renia à la voix d'une servante ; (*c*) mais peut-être que leur nombre va suppléer à leur médiocre courage : *Elegit duodecim* : ils ne sont que douze. (*d*) Alors ils devront être éloquents comme Cicéron et Démosthènes. Ils font fi de l'éloquence humaine : ils ne se glorifient que de prêcher Jésus crucifié ; (*e*) au lieu de flatter les passions, ils leur déclarent une guerre implacable. *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me*. 2) Ils ont en partage le dénuement, l'humiliation, la patience à tout souffrir sans se plaindre ; et pourtant

2° *Ils ont réussi*. Paul pouvait dire: *Fides vestra annuntiatur in universo mundo*. Cette victoire a été si complète, 1) qu'une multitude innombrable a sacrifié sa vie pour cette foi, et pour ses lois, 2) parmi ces martyrs, il y avait des savants comme saint Denis, l'aréopagite, saint Justin, saint Cyprien ; 3) tandis que la persécution ruine les œuvres des hommes, elle a étendu l'Eglise. La vigne dont on coupe les rameaux devient plus féconde, et chacun de ses rameaux coupé peut faire un cep nouveau. Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens ; 4) les empereurs eux-mêmes ont courbé sous la croix, leur front couronné du diadème. Ils ont regardé comme plus précieuse que

(1) « Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le Christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde ; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le Christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples à grands flots, se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique, les empereurs.

Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés, les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent aux carnages ; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge ; et ce cri barbare : *Les Chrétiens aux lions*, fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. » (de Lamennais.)

tous les diamants les parcelles de la croix du Sauveur ; et Constantin n'a pas rougi de porter de la terre dans une hotte comme les manœuvres, en élevant un temple à saint Pierre le pêcheur de Galilée.

N'y a-t-il pas lieu de raisonner avec saint Augustin : Ou la foi s'est établie sans miracles ou par des miracles. Mais dans le premier cas, le plus grand miracle de tous c'est son établissement lui-même ; elle est donc divine. Si elle s'est établie par des miracles, elle est donc aussi divine ; car il est impossible que Dieu mette, même par un seul miracle, sa puissance au service du mensonge. O Apôtres saints qui avez accompli cette grande œuvre, vous êtes les ambassadeurs de Dieu, ses envoyés, vous avez conquis l'univers en son nom, vous méritez après Dieu et après Marie tous les honneurs, vous êtes dignes de toute notre reconnaissance et de notre amour.

Et vous en particulier, saint N. à qui est échue dans la division du monde comme lot de votre apostolat... (*Prendre dans le bréviaire les noms des lieux évangélisés par chaque apôtre*), nous vous vénérons, nous vous bénissons, nous vous demandons de vivre et de mourir dans cette foi que vous avez prêchée.

2310. II. *Calicem Domini biberunt*. Ce n'était pas assez pour les apôtres des fatigues de l'apostolat, des périls courus sur mer et sur terre dans leurs longues courses évangéliques, ce n'était pas assez des fouets, des prisons, des persécutions de toute sorte, il fallait qu'ils arrosassent de leur sang cet arbre vigoureux de l'Église qu'ils avaient planté. C'est par la mort que Jésus a triomphé, au Calvaire, du démon, du monde et du péché. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; il devait triompher aux mêmes conditions. Aussi Notre-Seigneur posait-il cette condition à ceux des douze qui lui demandaient une place à part dans son royaume. Avant de la promettre, le Maître leur dit : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* — Il fallait qu'ils donnassent à leur bon Maître la marque d'amour la plus claire et la plus péremptoire de toutes, celle que le Sauveur leur avait donnée en mourant pour les hommes. *Majorem charitatem nemo habet*. Ils n'ont pas reculé.

Tous ont scellé de leur sang les vérités qu'ils annonçaient et par là en ont prouvé une fois de plus la divinité. Saint N. en particulier a souffert : (*prendre dans le bréviaire l'histoire de son supplice*).

2311. III. C'est en plantant l'Église, c'est en buvant le calice de la passion et du martyre qu'ils sont devenus les amis de Dieu, *et amici Dei facti sunt*, Dieu les a honorés. 1° sur la terre : 1) par les miracles qu'ils ont opérés en son nom, et qui ont été plus grands que ceux-mêmes que Notre-Seigneur avait opérés lui même ; 2) par le succès merveilleux de leurs prédications. Que sont, à côté d'eux, les conquérants tant vantés de l'antiquité, qui ont tout soumis à leur ambition en versant des flots de sang, en répandant partout sur leur passage le pillage, la terreur, la mort, en laissant les peuples conquis dans l'esclavage, la corruption et la barbarie, tandis que les Apôtres en parcourant le monde n'ont déversé sur tous que des bienfaits ; partout ils ont répandu la lumière qui a banni les ténèbres de l'ignorance et les horreurs des corruptions païennes, et cela sans verser d'autre sang que le leur ; 3) par le culte que reçoivent dans l'Église jusqu'à leurs restes mortels ; (voir Reliques). 2° Dans le ciel : *Nimis honorati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum. Sedebitis super sedes, judicantes duodecim tribus Israel.*

Grand saint N...., qui avez planté la foi dans le monde ; plantez-la bien avant dans nos cœurs. Faites que notre foi soit agissante ; car sans les œuvres, elle ne peut nous sauver. Vous avez versé votre sang pour la défendre, ne permettez pas que nous, qui sommes les pierres superposées de l'édifice dont vous êtes le fondement, nous cédions aux railleries des impies, à la lâcheté du respect humain, obtenez nous le courage de mourir, s'il le fallait, pour rester fidèle à notre foi. Une telle mort est de toutes la plus glorieuse, et elle prépare les gloires du ciel dont vous jouissez et après lesquelles nous soupirons.

VI. — Pour un évangéliste.

2312. *Dispersi... pertransibant evangelizantes verbum Dei.* (Act. VIII, 4). Tous les Apôtres que Notre Seigneur s'est choisis, ont ainsi passé à travers

les nations, prêchant partout la bonne nouvelle. Saint N. en particulier a parcouru telles contrées..., opéré tels prodiges de conversion et autres... Mais il n'a pas, comme d'autres Apôtres, achevé à sa mort son apostolat. *Defunctus adhuc loquitur*. Sa gloire toujours vivante, son apostolat, exercé encore de nos jours, c'est son Evangile ! Pour louer l'ouvrier par son ouvrage nous dirons, I, que l'Evangile humainement parlant devait être réprouvé par tous, II, qu'il a été honoré merveilleusement par tous, III, qu'il a exercé sur tous un ascendant miraculeux.

2313. I. Ce que l'Evangile annonce est la vertu et la sagesse de Dieu ; mais les pensées des hommes en sont tellement éloignées que c'est, selon saint Paul, pour les Juifs un scandale, et pour les païens une folie. L'Evangile c'est la bonne nouvelle, et tous en sont avides, les Juifs qui attendaient le Messie durent donc ouvrir ce livre ; mais en le lisant, quelle déception ! Ils attendaient un Messie puissant, adoré de tous les rois et de tous les peuples du monde, un Messie belliqueux, qui devait conquérir par les armes toutes les contrées de la terre, qui devait délivrer Jérusalem du joug des Romains ; et l'Evangile ne leur annonce qu'un Messie né dans une étable, n'ayant pas une pierre où reposer sa tête, n'étant suivi que de douze pauvres pêcheurs, leur défendant même de se servir d'une épée pour le défendre, annonçant la ruine de Jérusalem : quel Juif, lisant cela, n'a dû fermer ce livre et le repousser? Aux yeux des païens, qui n'estimaient que la gloire, que les plaisirs, que les biens de ce monde qui les procurent, n'était-ce pas une folie que les exemples et les enseignements du Sauveur, prêchant l'humilité, l'amour de la dernière place, l'abnégation de soi-même, l'horreur des satisfactions des sens, la pauvreté ? Qu'on en juge par le dégoût qu'ont pour ce livre, aujourd'hui encore, ceux qui aiment le monde. L'homme animal ne perçoit pas les choses de Dieu. Et l'Evangile est un livre divin. C'est pourquoi

2314. II. Contre toute prévision humaine, il a été honoré plus que tous les livres ensemble.

1° *Les plus grands génies des siècles* ont lu ce livre ; ils l'ont étudié, ils en ont été tellement ravis qu'ils l'ont transcrit de leurs propres mains ; l'ont traduit en toutes sortes de langues, en ont commenté toutes les phrases, ont trouvé partout une sublimité de doctrine, une pureté de morale, dépassant tout ce qu'avaient pu découvrir ou enseigner les plus grands philosophes de l'antiquité. Faut-il nommer ces génies ? On les appelle Ambroise, Jérôme, Augustin, Grégoire le Grand, Cyprien, Basile, Chrysostome, Hilaire, Irénée, et ceux qui ont étudié l'histoire savent que c'étaient les esprits les plus cultivés de leur temps.

2° *Dans les conciles généraux*, où se trouvaient assemblés les hommes les plus sages et les plus vénérables de la terre, au concile de Nicée où assistait le grand Constantin ; à celui de Chalcédoine, où se trouva l'empereur Martien ; à celui de Constantinople, où siégeait Constantin IV, l'Evangile était placé sur un trône au milieu de ce sénat vénérable. L'Evangile était pour les conciles l'oracle qui devait apprendre tout ce que devait croire l'univers.

3° *Les fidèles* l'ont en si haute estime, que les premiers chrétiens en portaient une page sur eux, espérant que c'était pour eux un bouclier et une armure pour se défendre contre les ennemis du salut. Entre plusieurs présents magnifiques que le roi Robert envoya à l'empereur Henri Ier, ce dernier choisit un Evangile. Et aujourd'hui encore, quand on en lit une page dans l'église, tous se lèvent avec respect, protestant par cette attitude qu'ils sont prêts à faire tout ce que ce livre divin recommande.

2315. III. Mais ce qui en prouve la divinité plus efficacement encore, c'est l'ascendant merveilleux que ce livre a eu sur les esprits. 1° *Par ses menaces*. Ce livre dit : *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ*, etc. Quand Elisée proposa à Naaman, pour se guérir de la lèpre, de se baigner dans les eaux du Jourdain, Naaman s'en moqua d'abord ; mais sur les conseils de son serviteur, il le fit et fut aussitôt guéri. Quand l'Evangile a proposé, pour être guéri de la lèpre du péché, de recevoir l'eau du baptême, on a vu des hommes de la plus haute science, des conquérants fameux, au lieu de s'en moquer, se

mettre parmi les enfants pour apprendre la doctrine chrétienne, et se préparer à ce sacrement. Ainsi firent un saint Augustin, qui avait enseigné la rhétorique à Milan; un saint Cyprien, un Constantin le Grand, qui, après avoir vaincu Maxence, dont l'armée comptait plus de 200.000 soldats, au lieu d'aller triompher au Capitole, revêt le sac de la pénitence, baisse la tête sous la main du pape saint Sylvestre et reçoit de lui le baptême. Ainsi fit Clovis, vainqueur des Allemands à Tolbiac, il courba la tête devant saint Rémi. Et on sait en quelle estime saint Louis tenait cette grâce du baptême.

2) L'Evangile a dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Cette parole a opéré des prodiges si extraordinaires, que si l'histoire la plus certaine n'en faisait foi, on aurait peine à y croire. Foulque, comte d'Anjou, qui avait manqué au serment prêté à Héribert, comte du Mans, touché de cette parole, fit un pèlerinage à Jérusalem : là, il se mit une corde au cou, et un de ses serviteurs le traîna depuis le temple jusqu'au Saint Sépulcre, pendant qu'un autre le frappait sur les épaules nues; et le pénitent ne faisait que dire, en face de tout le monde : Mon Dieu, ayez pitié de ce misérable pécheur. Henri II, roi d'Angleterre, après avoir persécuté et fait mourir saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, ayant lu cette parole de l'Evangile, alla nu-pieds, couvert d'un sac, les yeux baignés de larmes, dans l'église de saint Dunstan, au tombeau de saint Thomas; et là, découvrant ses épaules, il reçut volontairement plus de deux cents coups de fouet, en présence de tout son peuple. Ah! ces grands hommes ne voulurent pas périr éternellement. Malheur à ceux qui refusent toute pénitence après avoir gravement péché : malheur à ceux qui renoncent à leur baptême et trois fois malheur aux parents qui ne font pas baptiser leurs enfants!

3) L'Evangile a dit : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis.* Théodose avait vaincu le tyran Maxime et ses trois armées; mais il fut vaincu par cette parole de l'Evangile. A cause d'un jugement trop précipité, porté contre les habitants de Thessalonique, il fut excommunié et, par conséquent privé du bonheur de recevoir l'Eucharistie. Pour pouvoir être admis à la table sainte, il fit une pénitence de huit mois, qu'il passa dans les larmes et les sanglots : et comme un de ses favoris, nommé Ruffin, lui disait de ne pas tant se mettre en peine : Ah! répondit-il, n'ai-je pas sujet de me lamenter, puisque je me suis rendu indigne de recevoir l'Eucharistie, qui est accordée aux esclaves et aux mendiants? — Peut-on s'expliquer, en lisant cette histoire, l'indifférence des chrétiens de nos jours qui s'excluent volontairement de la table sainte, soit par leur indifférence, soit par leurs crimes? Hélas! ils n'auront pas la vie en eux.

2° *Les promesses* de l'Evangile n'ont pas eu moins d'ascendant que ses menaces. Elles sont contenues dans les béatitudes que saint Luc réduit à quatre.

1) *Beati pauperes.* Ces paroles ont dépouillé de leurs biens, de leur palais, de leurs couronnes, des riches du monde, des grands, des rois, des empereurs eux-mêmes. Celui qui entreprendrait de faire désister de leurs prétentions deux rois se disputant une province, sur laquelle ils peuvent tous deux avoir droit, perdrait son temps et son éloquence; et voici qu'une seule phrase de l'Evangile fait sacrifier de bon cœur, non pas seulement une province, mais un royaume.

2) *Beati qui lugent, qui esuriunt.* Et cette parole a fait quitter les délices d'une vie molle : *(a)* à des favoris des empereurs, qui sont allés, comme saint Arsène jeûner et pleurer leurs péchés dans le désert, *(b)* à des dames romaines, qui se faisaient porter en litière par leurs esclaves, comme une sainte Paule, qui s'est retirée à Bethléem, pour y vivre dans les larmes et la pénitence.

3) *Beati mundo corde.* Les païens rendaient des honneurs presque divins aux vierges qu'ils appelaient vestales. Elles vivaient aux frais de l'Etat, qui leur fournissait des carrosses comme à des princesses; elles portaient une sorte de couronne sur la tête, et la pourpre sur les épaules; les consuls, les empereurs même, au jour de leur triomphe, leur cédaient le pas; si elles rencontraient sur leur route un criminel qu'on menât au supplice, elles pouvaient obtenir sa grâce; et malgré ces honneurs, elles n'étaient que sept, qui

ne gardaient pas le célibat toute leur vie, mais seulement pour un temps; et cette seule parole de Notre-Seigneur, sans offrir aucun avantage terrestre, a persuadé de garder la pureté parfaite à des millions de jeunes gens des deux sexes et cela pour toute la vie. Au IVe siècle, la seule ville d'Oxyrinque, dans la basse Thébaïde, comptait 10.000 religieux et 20.000 vierges; et, depuis lors, quelles phalanges nombreuses de vierges! — Et ce qui est plus merveilleux encore, c'est que cette parole ait réussi à faire garder la virginité à des hommes engagés dans le mariage, même à des rois, même à des empereurs.

4) *Beati qui persecutionem patiuntur.* Cette parole a produit les seize millions de martyrs dont nous dirons plus loin les gloires.

C'est donc une grande folie de ne pas croire à l'Evangile, dont la divinité est si clairement établie par les prodiges qu'il a opérés, par le sang des martyrs qui l'ont confirmé, par tant de docteurs qui l'ont défendu, par tant de nations qui en ont fait leur loi; mais c'est une plus grande folie que d'y croire et de ne pas le pratiquer, que de ne faire attention ni à ses promesses, ni même à ses menaces. Comment expliquer notre apathie? Viendrait-elle de ce que nous ne sommes touchés que des choses présentes, que nous avons sous les yeux, et non de celles qui sont éloignées? Qu'une loi ait été publiée sous des peines très graves, quand même vous ne l'avez pas lue, quand même vous ne connaissez pas ceux qui l'ont faite, quand même personne n'a subi encore le châtiment pour l'avoir transgressée, si deux ou trois voisins vous assurent que la loi existe, vous la respectez. Vous avez entre les mains l'Evangile qui contient les ordres de Dieu. Vos pasteurs vous les expliquent et vous n'obéiriez pas! — Ne voit-on pas tous les jours que vous faites, que vous donnez, que vous quittez mille choses, dans l'espérance de l'avenir. Quand vous ensemencez vos champs, quand vous étudiez, quand vous placez de l'argent à intérêt, n'est-ce pas dans l'espoir de l'avenir? Et pour Dieu et pour le ciel, nous ne ferions rien? Ce serait la suprême déraison. Prenez-y garde, mes Frères. L'Evangile s'appelle le nouveau Testament. Dans ce Testament Jésus-Christ nous assure la possession du ciel; mais à la condition que nous nous montrerons des enfants de Dieu. Pas d'héritage, si nous n'exécutons pas les conditions.

O saint N. Vous avez écrit votre Evangile pour nous sauver. Ne permettez pas que, par notre grande faute, il serve à notre condamnation. Ce livre que vous avez écrit pour nous, que les Juifs ont regardé comme un scandale, les païens comme une folie, nous savons, nous, que c'est la parole de Jésus-Christ, notre Dieu: nous la respectons avec tous les chrétiens; mais obtenez-nous de la pratiquer, comme nous vous le promettons en ce jour de votre fête. *(D'après le P. Lejeune.)*

VII. — Panégyrique d'un martyr.

2316. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (I, Joan., v, 4.) C'est la foi qui emporte la victoire sur le monde. Jésus par son sang versé a triomphé de la mort et on lit dans Saint-Pierre de Rome: *Christus vincit, regnat, imperat.* Et saint Paul nous dit: *Sancti per fidem vicerunt regna.* Mais c'est surtout par la foi poussée jusqu'à l'héroïsme du martyr. Quelle victoire! Pour nous en rendre compte, dans un premier point, mettons en regard les deux camps qui combattent, et dans un second, voyons quelle a été l'issue du combat. *Regina martyrum ora pro nobis.*

2317. I. Voici *les deux camps qui sont en face;* d'un côté les persécuteurs, de l'autre les fidèles enfants de l'Eglise; d'un côté les bourreaux, de l'autre les martyrs.

1° *Les persécuteurs*: 1) *leur force*, c'est le peuple romain si puissant et si fort que la force même lui a donné son nom. C'est le peuple, dont les soldats aguerris ont triomphé de presque toutes les nations du monde connu: ce sont ces empereurs de Rome qui ont, sous leur sceptre, l'univers tout entier, et qui s'appellent Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Alexandre Sevère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien et Maximien, sans parler d'autres persécuteurs qui ont fait moins de martyrs que ceux que nous venons de

nommer, ni d'autres rois, tributaires des romains, qui n'ont pas manqué de se liguer contre le Christ et son Eglise. 2) *Leurs richesses*, elles étaient telles que l'histoire nous apprend qu'un simple favori d'un empereur, en mariant une de ses filles, lui donna une dot qui aurait suffi à cinquante reines. Ils n'étaient donc pas embarrassés pour trouver contre l'Eglise des engins de destruction et des bourreaux... 3) *Leur nombre*. Rome seule comptait cinq millions d'habitants ; et ses empereurs avaient sur leurs têtes autant de couronnes que les romains avaient vaincu de peuples. Si l'Allemagne aujourd'hui se liguait avec la Russie et si ces deux puissances réunissaient tous les soldats qu'elles sont en état de mettre sur pied, quelle est la nation qui ne tremblerait pas ? L'empire romain avait sous ses ordres les Gaules, l'Espagne, l'Allemagne, l'Afrique, l'Egypte, etc. Tous ces peuples étaient armés à la fois contre l'Eglise. Encore si l'Eglise avait eu à les combattre un à un, on s'expliquerait que la lutte fût moins inégale ; mais c'est sur tous les points à la fois qu'elle est attaquée, et elle doit seule se défendre contre tous en même temps. 4) Mais ces ennemis si puissants, si riches, si nombreux, sont-ils *ardents à la lutte?* Oui, il s'agit de combattre pour leurs divinités auxquelles ils sont attachés dès l'enfance ; ils regardent les chrétiens comme des impies, parce qu'ils veulent ruiner le culte des dieux, abolir des coutumes immémoriales ; ils veulent de plus faire renoncer Rome à sa corruption, et les passions comme des bêtes féroces s'irritent quand on veut leur ravir leur proie; du reste tous les gouverneurs de province avaient à cœur de conquérir les bonnes grâces des empereurs en persécutant à outrance. Leur orgueil ne pouvait souffrir d'avoir le dessous dans cette guerre à l'Eglise. Aussi, 5) *que n'ont pas tenté les persécuteurs?* Ils ont employé tour à tour *(a) la barbarie* : tantot on mettait sur la tête des martyrs un casque ardent, comme on fit à saint Christophe ; tantôt on leur cassait toutes les dents à coups de pierres ; d'autres fois on leur versait du plomb fondu dans la bouche, ou bien on les déchirait avec des tenailles de fer, ou bien on leur enfonçait des alènes entre les doigts et les ongles. D'autrefois, on leur appliquait sous les bras des lames de fer rougi, ou on leur ouvrait les entrailles pour les remplir d'aveine qu'on faisait manger aux animaux ; on leur brisait les jambes ou les bras avec des barres de fer, on les enduisait de miel, et on les exposait en été à la piqûre des guêpes et des mouches. Plusieurs ont été attachés à la queue de chevaux ou de taureaux indomptés et entrainés ensuite à travers les épines et les rochers. D'autres ont été enterrés dans les entrailles d'un cheval mort et nourris dans ce tombeau pendant des mois, jusqu'à ce qu'ils fussent dévorés vivants par les vers qu'engendraient le cadavre de l'animal. Quelques-uns ont été écartelés par les branches d'un arbre rapprochées violemment d'abord et relâchées ensuite, après qu'on les y avait attachés ; d'autres étaient enfermés dans un sac de cuir, avec un serpent et un singe et jetés ainsi à l'eau ; plus souvent on les faisait déchirer dans les arènes sous la dent des bêtes féroces. Quelquefois, on les faisait passer sous la meule d'un moulin qui broyait tous leurs membres ; ou bien on les pendait par les bras et on leur attachait aux pieds un poids énorme qui disloquait tous leurs os. Les quarante martyrs de Sébaste furent plongés la nuit dans un étang glacé, et tout près du lieu de leur supplice, on avait mis des bains d'eau chaude, pour les inviter à renier leur foi.

On flagellait les chrétiens, ou avec des cordes au bout desquelles étaient des balles de plomb, ou avec des scorpions, c'est-à-dire des rosettes de fer en forme d'éperon ; et après que leur corps n'était devenu qu'une plaie, on les couchait dans une prison sur des débris de tuiles ou de pots cassés ; ou bien on les arrosait de vinaigre, ou d'eau salée, ou d'huile bouillante.

D'autres ont été écorchés tout vivants, comme saint Barthelemy, ou ont eu la peau et les chairs déchirées avec des peignes de fer. A d'autres on perçait tous les membres avec des alènes pointues. Quelques uns ont été sciés par le milieu du corps, quelques autres, comme saint Jacques, ont vu leurs membres coupés les uns après les autres, les mains d'abord, puis les bras, puis les pieds et les jambes. Un grand nombre ont été brûlés ou à petit feu avec des sarments, ou dans un four embrasé, ou dans un taureau d'airain placé sur un brasier. Du temps de Néron, plusieurs ont été enduits de soufre et de poix,

auxquels on mettait le feu, et leurs corps servaient de torche pour éclairer pendant la nuit. Parfois on appliquait aux mêmes martyrs cinq ou six de ces horribles supplices, afin de vaincre leur résistance.

(*b*) Et quand la cruauté ne réussissait pas à les ébranler, on recourait aux *flatteries ;* c'est ainsi qu'on promettait pour époux à sainte Marguerite le consul Olibrius, à sainte Agnès le fils du préfet de Rome, à sainte Suzanne l'Empereur Maximien. Parfois on employait, pour leur persuader de se laisser séduire par ces espérances, des femmes artificieuses qui usaient de toutes les ressources de leur habileté pour les ébranler. On faisait venir les parents eux-mêmes, leurs pères, leurs mères, quelquefois leurs femmes et leurs petits enfants, qui employaient tour à tour les prières, les larmes, les reproches.

(*c*) A la barbarie, aux flatteries, on joignait *les perfidies* de la ruse. Si le Tibre déborde, si la sécheresse désole les campagnes, si la terre tremble, si la famine, si la peste éclatent, aussitôt on crie : Les chrétiens aux lions, dit Tertullien ; et on leur prête tous les malheurs qui fondent sur l'empire. Quand on voit qu'ils se soutiennent les uns les autres, on les sépare. Ainsi fit-on à saint Prime et à saint Félicien qui étaient frères. Le persécuteur dit ensuite à Félicien que son frère avait enfin eu le bon sens de se rendre et d'adorer les dieux. Félicien répondit : Je sais que mon frère est plus ferme que vous ne le dites ; mais eût-il abjuré, sachez que je ne le ferai jamais. On s'aperçoit que les chrétiennes redoutent moins la mort que la honte, et on leur propose de renoncer à la religion ou de perdre leur honneur. — Quand on remarque que les chrétiens méprisent les tourments et ambitionnent le ciel, les tyrans au lieu de les faire mourir, les laissent languir dans une prison obscure, on les enterre jusqu'au cou ou jusqu'à la ceinture, et on les nourrit dans ce tombeau vivant. *(Parler ici du genre de martyre subi par le saint dont on fait le panégyrique.)* Voir la note du nº 1066.

2º Nous connaissons les bourreaux, voyons maintenant *quelles sont les victimes*. Elles ont été nombreuses et prises dans toutes les conditions. Il y a eu des sénateurs et des consuls romains, des femmes d'empereurs, mais qui préféraient à toutes les dignités du monde l'humilité de la croix. Il y a eu des officiers des armées, des soldats aguerris ; mais qui jamais ne se sont servis de leurs armes pour se défendre. Il y a eu des savants ; mais qui mettaient toute leur science au service de la folie de la croix. Il y a eu le plus souvent pour lutter contre tant de redoutables ennemis avec une constance qui étonne, des vieillards, des jeunes gens, des enfants, ce qu'il y a par conséquent de plus faible sur la terre. Saint Polycarpe subit le martyr à quatre-vingt-dix ans, saint Ignace d'Antioche et saint Pothin de Lyon à quatre vingt-seize, saint Jacques le mineur à cent ans, saint Siméon de Jérusalem à cent vingt ans. — Parmi les jeunes gens, admirons d'abord sainte Catherine, qui après avoir refusé la main de l'empereur, son bourreau, fut rouée à dix-huit ans. Sainte Agnès fut martyrisée à treize ans ; saint Symphorien d'Autun était plus jeune encore ; saint Pasteur en Espagne n'avait que trois ans, et saint Juste, son frère, n'en avait que sept ; saint Cyr, fils de sainte Julitte n'avait guère que trois ans, il balbutiait encore en confessant Jésus-Christ, et le gouverneur lui brisa le crâne sur les marches de son tribunal. Saint Majorique, fils de sainte Denise, n'était guère plus âgé. Il s'effraya à la vue des peignes de fer et des autres instruments de supplice qui étaient plus grands que lui, mais sa sainte mère ne pouvant s'approcher de lui pour l'encourager, lui fit tant de signes des yeux, de la main et de la tête qu'elle le rassura, et qu'il mourut martyr (On peut raconter ici l'histoire de Barula, et d'Ignace Fernandez, voir nºs 672 et 676.)

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des femmes, des enfants, ô Sagesse éternelle,
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

2318. II. *Issue de la lutte*. Aussi les martyrs sont morts, ils sont morts sans se défendre eux-mêmes, morts comme des brebis égorgées par les loups ; et en mourant ils ont triomphé. *Cecidit Babylon illa magna !* Elle est tombée cette religion païenne qui n'était qu'un ramassis confus de vaines divinités. Qui songe aujourd'hui à rétablir leur culte ? Mahomet les armes à la main, et promettant aux hommes tout ce qui flatte le plus les passions, ne

n'a pas osé. Les Juifs eux-mêmes si prompts à tomber dans le culte des idoles, même quand Dieu leur envoyait des prophètes, n'y sont jamais tombés depuis qu'ils ont crucifié J.-C. L'idolâtrie cet ennemi redoutable qui voulait étouffer le christianisme, est vaincu. Ses temples sont ruinés, ses autels démolis, ses statues sont réduites en poudre. Tout ce qu'il a fait pour éteindre la religion chrétienne a servi à l'étendre. Il pensait bannir le christianisme de l'empire romain, en bannissant les chrétiens ; et les chrétiens exilés portaient la foi à des contrées étrangères. Les dix empereurs qui ont le plus persécuté l'Eglise ont presque tous fini d'une manière misérable. Comment la mort des martyrs a-t-elle été le triomphe ? De la même manière que la mort du Fils de Dieu a été le commencement de sa gloire sur la terre. Une telle victoire est, il est vrai, humainement inexplicable. Ce n'est pas par elle-même que la faiblesse triomphe de la force, que la mort triomphe de la vie, ce n'est que par un miracle de la main de Dieu.

Et c'est ce qui prouve la divinité de la foi qu'ont défendue les martyrs ; cela prouve que le catholicisme est la seule religion véritable. Elle seule s'est établie d'une manière divine. Dieu a accompli à son égard ses promesses. Il a dit que les puissances de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle. Il a tenu parole. Il a fait voir que le fondement qu'il lui a donné n'était pas sur le sable, mais sur le roc ; et elle n'a pas été ébranlée ; *et nunc erudimini qui judicatis terram.* Que les ennemis que l'Eglise a aujourd'hui, hérétiques, ou persécuteurs de toutes sortes, s'instruisent. Que sont-ils comparés aux empereurs de Rome ? Tout au plus, s'ils peuvent finir comme eux ; mais pas d'espoir de mieux réussir qu'eux. On s'attaque à plus fort que soi, quand on s'attaque à Dieu. Un chien s'use les dents à renverser un bloc de rocher. On chasse les religieux, ils s'en vont dans des contrées sur lesquelles n'a pas lui la lumière de l'Evangile ; et le flambeau de la foi éclaire des contrées nouvelles.

Vous qui avez la foi, que vous êtes heureux d'être bâtis sur le fondement des Apôtres, et, sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ ! Votre foi a autant de témoins qu'il y a eu de martyrs. Quand cinq ou six personnes sensées ou probes, vous disent une chose, vous les croyez ; mais quand seize millions de martyrs vous affirment les vérités de votre *Je crois en Dieu*, et qu'ils sont morts pour les défendre, comment osez-vous en douter ?

Pensez-vous que les martyrs et les Apôtres aient parlé en se jouant, quand ils vous ont annoncé l'Evangile ? S'ils n'avaient fait que parler, vous seriez peut-être tentés de le penser ; mais ils sont morts pour témoigner de la vérité de ce qu'ils disaient. On n'endure pas de tels tourments pour des mensonges ou des bagatelles. Ces martyrs étaient-ils des insensés ou des gens sages et prudents ? S'ils étaient insensés, d'où vient qu'on les loue, qu'on les vénère dans l'univers depuis des siècles ; d'où vient que Dieu les honore, en permettant que leurs cendres elles-mêmes fassent des miracles ? Ils étaient donc sages, sages en mourant plutôt que de faire un péché mortel, car après tout on ne leur demandait que cela. Il leur suffisait pour se délivrer des tourments de faire semblant de brûler de l'encens aux faux dieux, tout en gardant leur foi dans le cœur. Ils ont mieux aimé mourir. Si ces millions d'hommes étaient sages, il faut convenir qu'ils sont bien insensés ceux qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui estiment si peu la grâce, qu'ils la sacrifient pour une bagatelle, pour un intérêt d'un instant, pour une satisfaction misérable. (1)

(1) Un ancien anachorète, saint Macaire, ayant visité les cellules des autres religieux qui vivaient en grande perfection, retournait tout confus, s'humiliait et disait : Je viens de voir de vrais moines, en comparaison desquels je ne mérite pas d'en porter seulement le nom. Quand je considère la vie de ces chrétiens, nos devanciers, je dirais volontiers : *Vidi christianos, non sum ego christianus.* Comparé à ces gens-là, je ne suis chrétien que de nom, de baptême, d'apparence, et non pas d'effet, et de mœurs, et de vie, et de vertus ; car qu'est-ce que nous faisons qui approche de ce qu'ils ont fait ? Du moins tendons autant que possible à leur ressembler. (D'après le P. Le Jeune.)

Regardez, disait Tertullien, pour sa justification et pour celle de ses frères attaqués de toutes parts et exposés à toute la violence des tyrans, regardez comment nous vivons, et vous ne mépriserez pas ce que nous croyons. Il n'y a entre nous ni fraude ni injustice, il n'y a ni traîtres ni scélérats. Vous avez dans vos prisons des chrétiens, mais leur vrai crime, c'est le nom qu'ils portent et la profession qu'ils en font, hors de là que pouvez-vous dire contre eux, et de quoi les pouvez-vous accuser ? Nous nous assemblons, mais

De peur de déplaire à une ignoble créature, il en est qui osent lui permettre des familiarités coupables. Saint Nicétas enchaîné et ne pouvant se défendre autrement se coupa la langue et la cracha à la face de celle qui voulait le perdre. Sainte Anisie aima mieux qu'un soldat la perçât de son épée que de lever seulement le voile qui lui cachait son visage.

Grand saint N. que nous fêtons, obtenez-nous cette foi qui vous a fait si grand, cette horreur du mal qui vous a mérité l'éternelle couronne. Que votre protection nous aide à suivre la route que nous tracent vos exemples (1).

VIII. — Pour un pontife.

2319. On peut donner un des sujets, n° 2303, ou n° 2305, ou bien le suivant :

Saint N. I, *s'est sanctifié lui-même*, II, *il a sanctifié les autres*.

I. *Lui-même* 1° par la pénitence, 2° par l'aumône, 3° par la retraite et la prière ; c'est pourquoi Dieu l'a appelé à sanctifier : II. *Les autres*. C'est le but de l'épiscopat. Œuvres entreprises et menées à bien 1° pour convertir les idolâtres, ou les hérétiques, ou les pécheurs, 2° pour préserver et soutenir les justes.

Toute la vie chrétienne est là : se sanctifier soi-même, et par les moyens indiqués, et sanctifier les autres au moins par de bons conseils, de saints exemples et une prière fervente.

IX. — Pour un saint docteur.

2320. *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* (Mat., v, 19.)

Celui qui fait est déjà grand ; mais plus grand est celui qui fait et enseigne. Grand dans l'Eglise, grand dans le ciel. Or saint N. comme Notre-Seigneur *cœpit facere et docere*.

I. *Cœpit facere*. 1° à devenir saint : 1) par l'éloignement du monde, 2) par la prière, 3) par la pratique des vertus ; 2° à devenir savant : 1) par la méditation des Ecritures, 2) par l'étude des sciences saintes.

2321. II. *et docere ;* 1° son enseignement : *qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates*. Mais pour briller ainsi au ciel, il faut commencer sur la terre à être la lumière du monde. *vos estis lux mundi*. Aussi notre saint ne mit pas sous le boisseau la lampe qu'il avait allumée par la méditation et par l'étude ; il en répandit la clarté, 1) par ses exemples : on cite quelques traits remarquables de ses vertus, 2) par des prédications qui ont fourni des matériaux à tous les autres prédicateurs ; 3) par des écrits. *Scripta manent*. Toute la terre se tut pour entendre sa grande voix, et toute la terre parle pour applaudir à ses enseignements. Ses écrits sont un arsenal, où nous pouvons puiser des armes pour triompher de toutes les erreurs et pour défendre la doctrine, la discipline de l'Eglise et la piété chrétienne, 2° le succès de ses enseignements, 1) de son vivant, 2) de nos jours encore : aussi *magnus vocabitur*, — grand dans

seulement pour invoquer Dieu ; et nos prières presque continuelles sont suivies des exercices d'une sainte pénitence. Du reste, quel tort faisons-nous à personne, et quelle charité même n'exerçons-nous pas envers tous ? A quels devoirs manquons-nous ? Jugez donc, concluait cet ardent apologiste, jugez par notre vie qui nous sommes, et de ce que nous sommes, jugez quelle doit être cette foi par qui nous le sommes. Telle était la règle qu'il donnait pour bien connaître la religion chrétienne, et pour en faire voir l'excellence. Mais à s'en tenir maintenant et précisément à cette règle, au lieu que c'était alors la gloire de la religion, n'en serait-ce pas, dans l'état présent du Christianisme, la honte ? (D'après Bourdaloue.)

(1) Dans les trois sermons précédents, nous n'avons fait que coordonner et résumer le P. Lejeune. Mais nous estimons ces sujets fort pratiques de nos jours, où la foi a si grand besoin d'être ranimée dans les âmes.

Aussi ne donnerons-nous que peu de panégyriques d'apôtres, d'évangélistes et de martyrs en particulier.

l'Église qui est le royaume de Dieu sur la terre, grand dans le ciel, où les docteurs ont une auréole à part qui les distingue des autres élus.

A son exemple, commençons par faire : le principe de toutes les œuvres surnaturelles ; c'est la foi. Notre-Seigneur nous a donné les docteurs pour l'affermir en nous, *quosdam doctores... ut non circumferamur omni vento doctrinæ*. Cette loi a été acceptée par les plus vastes intelligences du monde ; il n'y a que ceux dont l'esprit est trop étroit pour la contenir qui la bannissent, et cette foi sans les œuvres est une foi morte. Donc qu'elle nous fasse faire les œuvres du salut. Et par là notre vie sera elle-même un enseignement, celui de l'exemple, qui n'est pas le moins efficace. Nous pouvons aussi enseigner la vertu, sinon en chaire, du moins dans des entretiens particuliers, sinon dans des écrits publiés, du moins dans des lettres que nous écrivons ; afin que nous approchions d'aussi près que possible de la gloire de saint N.

X. — Pour un saint prêtre.

2322. I. *Sa préparation au sacerdoce :* 1° *dans sa première enfance*, sa piété ; 2° *dans sa jeunesse*, 1) son éloignement du monde, 2) son application à l'étude, 3) son amour pour les choses de Dieu, les cérémonies de l'Église.

II. *L'exercice de son sacerdoce*. 1° *envers Dieu*, 1) sa piété au saint autel, 2) son amour de la prière ; 2° *Envers le prochain*, 1) zèle *(a)* dans ses prédications, *(b)* au saint tribunal, 2) fruits de son zèle, *(a)* conversion des pécheurs, *(b)* sanctification des justes. Un ministère si bien préparé et si rempli lui a mérité la gloire des Saints. Respect du prêtre, obéissance au prêtre, quand il parle du haut de la chaire ou au saint tribunal. Inspirer aux jeunes gens le désir de devenir de saints prêtres, recommander aux parents de ne pas mettre obstacle à ce désir, et à tous de demander à Dieu pour son Église des prêtres saints.

XI. — Pour un fondateur ou une fondatrice d'ordre religieux.

2323. *Filiis Aaron dederunt civitates ad confugiendum*. (I. PARA., VI, 57). Dieu pour mettre les enfants de son peuple à couvert des poursuites injustes d'un ennemi, avait fait établir dans la Judée des villes de refuge, où celui qui était poursuivi injustement trouvait un asile assuré. Ce n'était là que la figure de ce qu'ont fait par l'inspiration divine les saints fondateurs d'ordre, et en particulier, saint N. *Filiis Aaron dedit civitates ad confugiendum (en énumérer le nombre en divers lieux)*. Ces monastères sont en effet des villes de refuge, I, et pour ceux qui s'y abritent contre les atteintes de l'ennemi du salut, II, et pour la société elle-même. Grande vérité que notre siècle a besoin de comprendre.

2324. I. *Refuge pour ceux qui s'y abritent*. C'est dans les déserts des Thébaïdes qu'aux premiers siècles de l'Église les chrétiens, fuyant les persécutions et la mort, allaient chercher un asile. Du reste, ces solitudes les mettaient à l'abri non seulement de la fureur des tyrans, mais encore des séductions du monde. Saint Antoine, dans une vision, contempla le monde couvert de pièges. Depuis lors, il n'a pas changé ; et la route qu'y suivent ceux qui y sont engagés est toujours bordée de précipices et infestée de brigands. C'est la raison d'être des monastères qui : 1° écartent de ceux qui y entrent toutes les occasions de péché *(développer)* ; 2° leur fournissent tous les moyens de salut *(développer)* ; 3° consolent de toutes les déceptions du siècle et donnent le bonheur à ceux qui ne trouvaient parmi les hommes qu'amertume et sujet de désespoir. Aussi, que d'âmes préservées, sanctifiées dans les monastères ! On peut appeler les couvents la porte du Ciel pour un grand nombre. Ils sont donc les bienfaiteurs de leurs frères, ceux qui ont établi, comme saint N., ces villes de refuge.

II. Mais *ils sont aussi les bienfaiteurs de la société*, qui doit aux monastères : 1° *la civilisation dont elle est fière*. Ce sont les religieux qui ont bâti nos anciennes églises, cultivé les sciences et les arts, conservé les manus-

crits de l'antiquité qui, sans eux, auraient subi le naufrage des siècles. Ce sont les religieux qui ont assaini les marais, défriché le sol, élevé des asiles à toutes les infortunes humaines, exercé l'apostolat autour d'eux *(et on insiste sur l'apostolat particulier de l'ordre dont on loue le fondateur)*; 2° *l'exemple de toutes les vertus* qui, souvent bannies du monde, ne trouvent leur refuge que dans les couvents. C'est là que règnent la pureté, la charité, la mortification, la pauvreté, l'obéissance chrétiennes, dont les mondains ne connaissent souvent que le nom ; 3° *des paratonnerres* contre les foudres de la Justice divine. Ils sont donc à la fois injustes et insensés ceux qui dénigrent les monastères; et ils sont dignes d'être exaltés les saints qui ont ménagé à leurs frères dans la foi et aux sociétés elles-mêmes ces villes de refuge. Grand saint N., qui dira les âmes affligées qu'ont consolées vos institutions salutaires, les âmes tentées qu'elles ont soutenues, les âmes exposées qu'elles ont abritées, les âmes pécheresses qu'elles ont sanctifiées? Vos œuvres saintes qui vous ont mérité la couronne, sont continuées ici-bas par une multitude d'enfants dont la phalange glorieuse fera votre couronne dans l'éternité.

Apprenons, mes Frères, à estimer la vie religieuse ; si nous n'avons pas le courage de l'embrasser, du moins respectons cette divine institution. Que les parents soient heureux de donner aux couvents leurs enfants. Ils ne peuvent rien faire de plus utile ni de plus heureux pour eux. Que ceux qui sont appelés à la vie religieuse remercient Dieu de cette grande grâce, et qu'ils redoutent de la perdre par des infidélités ou de coupables délais. Et vous qui, vivant dans le monde, ne pouvez être du monde, si vous voulez être à Jésus-Christ, apprenez à imiter les vertus des religieux, autant du moins que votre position le comporte, afin d'avoir part un jour à leur gloire et à leur béatitude.

XII. — Pour un saint religieux.

2325. *Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (Col., III, 3.)

I. Sa mort au monde. II. Sa vie en Dieu.

I. *Mort au monde.* Il renonce : 1° aux biens ; 2° aux honneurs ; 3° aux plaisirs ; 4° à la famille, c'est bien tout quitter ; mais pour tout trouver. Cette mort prépare la vie.

II. *Vita vestra est abscondita.* La vie de l'homme consiste surtout dans les actes de l'intelligence et de la volonté, c'est par là que l'homme se distingue des êtres privés de raison et s'élève au-dessus d'eux. Le monde n'est qu'un obstacle à cette vie. Notre Saint la cultive. 1° *Son intelligence* se nourrit : *(a)* de saintes lectures de l'Evangile et des Pères ; *(b)* de saintes études sur la science du salut ; *(c)* de la méditation des choses de Dieu. Elle contemple, par avance, ces merveilles que l'œil de l'homme n'a pas vues, que son oreille n'a pas entendues. Quelle vie !

2° *Sa volonté* s'exerce à la pratique des vertus : 1) de la pauvreté ; 2) de la pureté ; 3) de l'obéissance ; 4) de toutes les vertus morales, et enfin, et surtout de l'amour divin qui commence en ce monde la vie du Ciel : car toutes les vertus passent, la charité demeure. C'est l'amour divin qui remplit le cœur de l'homme, qui le console, qui le fait vivre d'une vie divine. Donc *qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*, détachement, réflexion sur Dieu, pratique des vertus, surtout amour divin ; car le premier et le plus grand des commandements, c'est : *Diliges*, etc.

XIII. — Pour un saint laïque.

2326. *Erat vir ille simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo.* (Job, I, 1.) Quand on loue un Apôtre, un martyr, un Pontife, un prêtre ou un religieux, les auditeurs risquent de ne pas s'appliquer à eux-mêmes les exemples de vertus qu'on leur présente, bien que la perfection essentielle du christianisme soit la même pour tous. Mais on n'a pas à redouter cet inconvénient en vous parlant de saint N., qui s'est sanctifié dans un état commun

de vie chrétienne. Il n'y a rien dans sa vie qui ne soit à notre portée, rien dont nous ne puissions faire notre profit. Dire les moyens qu'il employa pour devenir saint, c'est nous apprendre ce que nous devons faire nous-mêmes. Exposer les fruits qu'il retira de sa sainteté c'est dire ceux que nous recueillerons nous-mêmes, si nous l'imitons.

I. *Moyens par lesquels il est parvenu à la sainteté.* Il avait compris la parole de Notre-Seigneur : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.* Aussi, 1° dès son enfance, on le vit toujours vigilant, pour écarter les périls de perdre la grâce : 1) Evitant les occasions, fuyant le monde, ses fêtes, ses assemblées, ses divertissements qui sont la source ordinaire de la perte des âmes ; 2) veillant sur ses sens, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens par la mortification chrétienne ; 2° non content de mettre sa vertu à couvert sous le bouclier de la vigilance, il s'armait de la prière pour lutter contre le démon. Et, afin de rendre ses oraisons plus efficaces, il venait les unir à celles de Notre-Seigneur au tabernacle : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Avec quelle assiduité il visitait le Saint Sacrement, assistait au saint Sacrifice, s'unissait à Jésus dans la communion ! C'est de là qu'il sortait comme respirant des flammes de charité, et devenu terrible au démon, parce qu'il s'était revêtu de la force de Dieu même ; 3° aussi, 1) quelle patience à supporter les persécutions ; 2) quelle charité envers le prochain ; 3) quel zèle pour procurer la gloire du Dieu qu'il aime. Et l'exercice de ces vertus augmente sa grâce et sa sainteté. Faisons comme lui. Fuite du monde, mortification, etc.

II. *Fruits de sa sainteté.* Dieu est juste. Les rois de ce monde punissent les criminels, sans récompenser les gens de bien. Dieu est plus magnifique dans ses récompenses que terrible dans ses châtiments. Il a donné à saint N. : 1° en ce monde : 1) consolations. Nous savons ce qu'il a souffert pour Dieu, mais comment nous rendre compte des joies dont Dieu l'a enivré : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* 2) Bénédictions sur les œuvres qu'il a entreprises ; 3) estime des hommes ; 4) sainte mort ; 5) honneur qu'il reçoit dans le ciel et sur la terre. Voilà les fruits de la sainteté : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Momentaneum et leve tribulationis nostræ.*

XIV. — Pour un saint pénitent ou une sainte pénitente.

2327. Racontons : I. ses égarements ; II, son retour à Dieu.

I. *Ses égarements.* 1° *leurs causes* : 1) la faiblesse de l'âge ou du sexe ; 2) les occasions ; 3) le manque (*a*) de direction, (*b*) de prière, (*c*) de fréquentation des sacrements. 2° *Leur gravité* : quand on s'éloigne de Dieu, on peut rouler dans tous les abîmes : perte de la vertu, de la réputation, etc., 3° *malheurs* qui en furent la suite.

II. *Son retour.* 1° *ses causes* : 1) la réflexion : (*a*) sur les malheurs mêmes, (*b*) sur la bonté de Dieu, etc. ; 2) les bons conseils. 2° *Ses qualités.* Le retour fut : 1) sincère ; il se traduisit : (*a*) par les larmes, (*b*) par la fuite du péché et de ses occasions, (*c*) par les œuvres de pénitence, 3) persévérant. (*a*) Jamais il ne se démentit, (*b*) bien plus, saint N. racheta le temps perdu, en aimant Dieu avec plus d'ardeur, en entreprenant de grandes œuvres pour sa gloire, en endurant pour lui de grandes douleurs ; 3° *Ses suites* : aussi Dieu : 1) lui rendit-il son amitié, 2) il le combla de consolations, 3) lui fit même des grâces extraordinaires : (*a*) don des miracles, (*b*) bénédictions répandues sur les œuvres de saint N., (*c*) enfin il a essuyé de sa main les larmes de sa pénitence en l'introduisant dans la gloire du ciel.

Quels enseignements pour de pauvres pécheurs comme nous ! *Secutus es errantem, sequere pœnitentem.* C'est temps de penser à la dégradation, aux malheurs que le péché nous attire. Depuis longtemps nous promettons à Dieu de revenir à lui. Il nous invite, il nous presse. Ses bras nous sont ouverts. Qu'il ne nous dise pas un jour : *Vocavi et renuistis.*

Et si nous sommes revenus à lui déjà, continuons de lui témoigner la sincérité de notre retour par les larmes du repentir, par la persévérance, par le zèle à aimer Dieu d'autant plus que nous l'avons offensé davantage.

Et un jour nous partagerons la gloire du saint dont nous n'avons que trop, hélas! imité les égarements.

XV. — Pour une vierge.

2328. *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus.* (CANT., IV, 12.)

Dieu parlant de l'âme, qui est devenue son épouse par la foi et la charité, la compare à un jardin fermé; à un jardin, parce que dans cette âme on voit germer à l'envi toutes les semences du bien, s'épanouir les fleurs des vertus chrétiennes et mûrir les fruits des mérites pour le ciel! Jardin fermé, parce que ces âmes sont impénétrables aux traits de l'ennemi, inaccessibles aux séductions du monde et aux affections des créatures. Ces paroles du Saint-Esprit peuvent avec vérité s'appliquer à sainte N., dont nous célébrons la fête en ce jour. Nous pourrions, en pénétrant aujourd'hui avec vous dans le jardin fermé de son âme, y respirer le parfum, y admirer l'éclat de toutes les vertus : une patience qui lui a fait supporter toutes les épreuves, une douceur qui lui a attiré tous les cœurs, un zèle qui l'a fait se dévouer pour toutes les œuvres saintes, etc. Mais il est dit, dans l'Ecriture, que l'Époux céleste, en descendant dans son jardin, regarde, avec complaisance sans doute, si les autres fleurs s'épanouissent, *venit ut aspiceret si floruerint;* mais il en est une qu'il aime à cueillir entre toutes : *ut lilia colligat:* non seulement il en contemple l'éclat ; mais il veut la porter avec lui comme un lis embaumé.

Cette vertu, c'est la pureté. A son exemple, entre les vertus qui ornèrent l'âme de sainte N. choisissons sa pureté virginale, admirons-en l'éclat ; respirons-en le parfum, et voyons comment elle a réussi à la pratiquer.

Le premier point nous fera aimer la vertu des anges, le second nous apprendra ce que nous avons à faire pour être purs.

2329. I. *Pureté de sainte N.* Dieu est admirable dans ses saints, non seulement à cause des dons dont il les enrichit, des grandes œuvres et des prodiges qu'il opère par eux, mais encore dans la providence avec laquelle il sait proportionner les vertus de ces saints aux besoins des temps et des lieux où il les fait naître dans le champ de son Église. Au moment où naquit sainte N, et dans le lieu même de son berceau, l'hérésie ou l'incrédulité, cette fille naturelle de la corruption du cœur, voulant couvrir d'un voile la honte de sa coupable mère, cherchait à légitimer le vice et à présenter la chasteté comme impossible. Sans doute l'Église, gardienne fidèle de toutes les vérités, surtout de celles qui nous élèvent plus haut et nous rapprochent de Dieu de plus près, enseignait par tous ses docteurs que Dieu ne nous conseille que ce qui est au pouvoir de l'homme avec la grâce de Dieu, que si le mariage est un état saint, la virginité est un état plus parfait et plus heureux, puisqu'il nous détache des soucis de la terre et de la famille, et nous rend plus aptes à l'amour de Dieu seul. Mais si les paroles émeuvent, les exemples entraînent ; et Dieu, pour venger la doctrine de l'Église et la faire briller d'un nouvel éclat, choisit la vierge N. Voyez ce berceau où l'on a déposé, à sa naissance, cette admirable enfant, regardez un instant ce doux visage, le reflet d'une âme innocente : c'est là l'instrument de Dieu pour faire connaître et aimer la vertu des anges. Suivons-la dans sa noble carrière; il fait si bon regarder la blancheur des lis et en respirer le parfum dans un siècle corrupteur et corrompu, qui a besoin du souvenir de N. comme celui où elle vécut avait besoin de ses vivants exemples.

Innocente et pure dans le berceau sans le savoir, dès qu'elle connut le prix de la pureté, elle s'y attacha de tout son cœur, et elle mit tout en œuvre pour la conserver, avant même de pouvoir se rendre compte des écueils dont le monde l'environne. L'amour de Dieu lui faisait sentir la vanité de toute créature, et la soulevait au-dessus de tout ce qui passe. C'est en vain que le démon mit tout en œuvre pour égarer son esprit par la fascination de la bagatelle. En vain ses parents, ses amis, le monde firent-ils miroiter à ses yeux les avantages que lui offrait une union terrestre. N. ne voulait que Jésus ; et n'aspirait qu'après le jour où elle pour-

rait se consacrer à lui à jamais. Elle resta inébranlable, comme un rocher au milieu des tempêtes. Ce jour tant attendu arriva et N. prononça ce vœu de virginité qui consacre l'âme à son créateur, et la fait l'épouse du Christ. Son bonheur est à son comble. *Inveni quem diligit anima mea*, dit-elle, *tenui eum nec dimittam. Regnum mundi, et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesus Christi quem vidi.* Elle a connu sa beauté ineffable, sa tendresse, ses richesses, sa noblesse : c'est pour cela qu'elle l'a aimé, *quem amavi*. Et en l'aimant elle a pu dire avec une noble fierté : *quem cum amavero, casta sum ; cum accepero, virgo sum*. Cet amour lui a procuré plus de paix que tous les biens d'ici-bas et un appui plus solide que tous ceux de la terre, *in quem credidi*. Aussi avec quel soin lui a-t-elle gardé sa foi durant toute sa vie, jusqu'à l'heure dernière, ne soupirant qu'après le bonheur de s'unir à lui éternellement. *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est.* Et après une glorieuse carrière, l'heure des noces éternelles sonne enfin. *Ecce sponsus venit : aptate vestras lampades.* Ah ! sa lampe est toujours ardente des flammes de la charité. Elle répond : *veni, Domine Jesu* ; et, plus d'amour que de douleur, elle s'endort du sommeil des justes et son âme s'envole au ciel. O Vierge, ange donné quelques jours à la terre qui n'était pas digne de vous, et qui avez passé sans laisser se flétrir votre blancheur, maintenant que vous avez embaumé le monde de vos parfums, qui charment encore après des siècles, il est temps de prendre place parmi les esprits célestes dont vous fûtes l'émule ici-bas. Vierge sainte, auguste Mère de Dieu, recevez dans votre suite cette enfant qui a marché sur vos traces. Et vous qui accompagnez au ciel l'Agneau partout où il va, ouvrez vos rangs. N. est digne de chanter avec vous ce cantique dont les vierges seules connaissent les accords. O sainte N. vierge du Christ, votre pureté rendue plus resplendissante par la gloire dont elle est couronnée ravit nos âmes. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate, quoniam et apud Deum nota est et apud homines.* Dieu la connaît, et l'estime ; aussi lui réserve-t-il des récompenses à part ; c'est la vertu de sa Mère, c'est celle de son divin Fils, c'est celle qui nous rend semblables à la sainteté éternelle. L'Église aussi la connaît et dans sa liturgie elle l'exalte. Que de vierges elle invoque et loue par toute la terre ! C'est que vivre dans un corps de boue sans en ressentir la pesanteur, traverser les souillures du monde sans laisser ternir son innocence, garder la chasteté virginale et renoncer à toutes les affections même légitimes, pour donner à Dieu seul ses affections, ce n'est pas de la terre, c'est du ciel ; ce n'est pas être homme mais ange. O pureté virginale, au front radieux comme un reflet du ciel, au regard tourné vers la patrie, au sourire angélique, toute revêtue de simplicité et de modestie, je vous admire ; et certes le mondain dédaigneux lui-même ne peut se défendre de vous estimer. Tout en jetant parfois sa bave railleuse sur la vieille fille dont il n'est pas digne, il sent qu'elle est le paratonnerre qui arrête la foudre prête à le frapper à cause de ses désordres. Plus d'une fois la femme du monde, lasse des déceptions et des amertumes de la vie, se surprend à porter envie à la vierge. Heureux ceux et celles qui embrasseront la pratique de la chasteté parfaite, de la virginité ! Et vous qui, engagés dans un autre état ne pouvez plus prétendre aux gloires des vierges, du moins soyez chastes selon ce que comporte votre condition ; souvenez-vous de la parole du Maître qui est vraie pour tous : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* ; et n'oubliez pas que si vous repoussez avec horreur un animal fangeux qui voudrait entrer dans votre maison, Dieu repousse de son ciel les âmes souillées. *Nihil inquinatum in eam incurrit.* Mais sainte N. en nous apprenant à estimer la pureté, nous enseigne :

2330 II. *Les moyens à prendre pour la pratiquer.* C'est peu d'admirer l'éclat du lis, il faut savoir le cultiver. Le lis a besoin d'une terre propice où il puisse prendre racine, de la chaleur du soleil, et de la rosée pour le féconder, d'une barrière qui protège sa tige délicate. 1° *L'humilité.* L'Écriture l'appelle le lis des vallées ; le sol rocheux des montagnes ne fournirait pas assez de suc nourricier à ses racines qui ont besoin de s'enfoncer profondément pour fournir assez de sève à sa fleur. Qu'est-ce à dire, mes Frères, sinon que la pureté ne grandit et ne s'épanouit que dans les cœurs humbles.

Les montagnes dans l'Écriture désignent les orgueilleux ; et les vallées, les humbles ; et de même que Dieu frappe de la foudre les hauts sommets et arrose les vallées par les torrents qui les fertilisent, ainsi il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Il faut que les racines du lis pénètrent bien avant dans la terre, c'est-à-dire que l'âme qui veut s'élever bien haut par la pratique de la pureté, doit d'abord descendre dans l'abîme de son néant. C'est ce qu'avait compris sainte N.

Pendant que tous l'admirent, elle seule s'ignore. Aussi elle aimait à se cacher, à voiler dans sa jeunesse cette beauté vaine dont tant d'autres sont idolâtres. Elle aimait mieux obéir que de commander, et les occupations les plus humbles étaient celles qu'elle préférait. Elle fut humble et c'est pour cela qu'elle fut pure. *Qui se humiliat exaltabitur.* Voulez-vous, comme elle, triompher des assauts du vice, triomphez d'abord de l'orgueil. Quand l'esprit de l'homme par orgueil se révolte contre Dieu, les sens se révoltent contre l'esprit. Pourquoi voyons-nous déborder dans la société, une corruption digne du paganisme ? Parce que la société est orgueilleuse et insoumise, et le Seigneur pour punir les orgueilleux permet qu'ils deviennent esclaves du vice qui les met au niveau des brutes. Donc, *humilia te in omnibus.*

2° *La prière.* Le lis a besoin de la chaleur du soleil et de la rosée. Le soleil des âmes, c'est Dieu ; la rosée, c'est sa grâce. C'est dans l'oraison, dans la prière que les âmes s'exposent à ses divins rayons et reçoivent la céleste rosée. *Scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det*, pouvait dire notre sainte. Elle ne résonnait pas comme les libertins qui disent la chasteté impossible ; mais elle n'était pas assez présomptueuse pour espérer pouvoir la garder par ses propres forces. *Propter quod adii Dominum et deprecatus sum.* Dès son enfance, s'éloignant des amusements innocents de son âge, elle mettait son plaisir à prier, etc. C'est par la prière qu'elle triompha des tentations. C'est par cette arme redoutable qu'elle porta au démon, au monde et à la chair, de si grands coups. Nous n'avons pas fait comme elle, et c'est pour cela que nous sommes tombés. A l'avenir soyons plus sages et cherchons en Dieu notre force.

3° *La vigilance.* O lis arrosé par les eaux du ciel, réchauffé par les rayons de l'astre du jour, planté dans les terres des vallées, que deviendrais-tu, si un souffle brûlant venait dessécher ta fleur, et si l'orage battait ta tige si grêle. Il te faut une barrière qui te mette à l'abri de tant de souffles ennemis. Pureté virginale, la plus délicate des fleurs, qui comme un miroir te ternis au moindre souffle, il te faut une haie, un rempart qui te protège. Tant d'ennemis, de nos jours surtout, veulent s'abattre sur toi pour te profaner. La barrière qui te garantit, c'est la fuite du monde, c'est la vigilance et la garde des sens. Aussi ne vit-on notre sainte quitter sa retraite que quand la piété l'appelait à l'église, la charité, au chevet des malades, et partout où il y avait un affligé à consoler, un pécheur à convertir ; mais on l'eût cherchée en vain dans les fêtes du monde, dans les places ou les promenades publiques. Et quand elle quittait la solitude qui lui était si chère, non contente de donner sa chasteté en garde à sa charité, elle veillait constamment sur elle-même, sur ses yeux, et tous ses sens, tenant toutes ses facultés sous le frein de la mortification et fermées aux créatures. Nous portons le trésor de la pureté dans des vases fragiles, *Videte quomodo caute ambuletis.* Il y a partout des filets tendus, regardons bien où nous mettons le pied, ne nous engageons pas dans les sentiers du siècle, aimons la retraite, et gardons par la vigilance ce trésor qui nous rendra dignes de voir Dieu. *(Si la sainte qu'on loue avait été martyre, on ajouterait ce qui suit :* une victime si pure, une virginité si bien gardée, ne pouvait qu'être offerte en holocauste à la gloire de Dieu. Une vie si sainte méritait d'être couronnée par le martyre. Il fallait que pour former la couronne de cette glorieuse vierge, la rose se mêlât au lis. N'était-il pas juste, que Jésus n'ayant pas hésité à donner à son épouse la plus grande marque d'amour qui est de sacrifier son sang pour elle, son épouse lui rendît sang pour sang. Aussi quelle joie pour cette sainte, quand elle entendit prononcer la sentence de mort ! Elle alla au martyre comme à une fête....) *Décrire son martyre.*

C'en est assez, nous avons admiré la virginité de notre sainte et appris à

son étude à pratiquer la vertu dont elle nous a donné de si éclatants exemples. O Vierge du Christ, *trahe nos post te.* Nous voulons comme vous être aussi près que possible de l'Agneau, auquel vous faites cortège. Hélas! nous avons terni en nous par le péché l'éclat de ce lis virginal qui fait votre gloire. Nous voulons laver notre âme des souillures passées, par les larmes du repentir. Et afin de nous garder purs désormais comme vous, nous fuirons le monde, ses fêtes, ses dangereuses occasions; et veillant sur nos yeux, sur nos sens, sur nos pensées et nos affections, nous garderons à Jésus ce cœur qui n'est fait que pour lui et qui ne trouve qu'amertume en dehors de lui. Par là nous mériterons de partager votre gloire ; mais ô Vierge, aidez de vos prières ceux qu'ont édifiés vos exemples.

XVI. — Pour une sainte femme.

2331. Sainte N. fut : I. *le modèle des épouses*, par sa soumission, son respect, son attachement à son époux, qu'elle s'appliqua à sanctifier ; II. *le modèle des mères*, par les soins donnés à ses enfants : bons exemples, vigilance, bons conseils, prière ; III. *modèle des veuves*. 1° Elle médita les conseils de saint Paul : *discat primum domum suam regere. Irreprehensibiles sint. In operibus bonis testimonium habens.* Evitant les défauts de cet état : *Non solum otiosæ, sed et verbosæ et curiosæ, loquentes quæ non oportet. Speret in Deum et instet obsecrationibus et orationibus die ac nocte.* Notre Sainte a fait tout cela. Elle est donc le modèle des femmes chrétiennes ; et les hommes eux-mêmes trouvent en elle des exemples à imiter : car ne pourraient-ils pas ce qu'a pu une femme ?

Article II — *Panégyrique de quelques saints en particulier.*

N. B. Nous suivrons dans cet article l'ordre liturgique.

I. — Saint André.

2332. C'était le frère de saint Pierre, et il fut appelé même avant lui à suivre Notre-Seigneur. Après la dispersion des Apôtres, il évangélisa successivement la Scythie d'Europe, l'Epire, la Thrace, où il fit des conversions innombrables. Il partit ensuite pour Patras dans l'Achaïe, où il continua avec succès ses prédications, et où il subit le martyre. Pour faire connaître le caractère propre de ce saint Apôtre, disons :

I. *Qu'il fut le disciple de la croix.* Le premier choisi entre les Apôtres, il est entré pleinement dans l'esprit de son Maître. Il lui a entendu dire qu'il désirerait ardemment être lavé dans son sang, que si quelqu'un veut venir après lui, il faut qu'il porte sa croix, et qu'il le suive ; et dès lors, André a la noble ambition de la croix. Dès que le proconsul l'a condamné au même supplice que son Maître, du plus loin qu'il aperçoit cet instrument de son martyre, au lieu de reculer d'effroi, André s'écrie : *O bona crux, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, nunc concupiscenti animo præparata, securus ad te venio :* on voit par là que le désir de souffrir pour Notre-Seigneur consumait sa vie. Où en sommes-nous, chrétiens, par rapport à cet amour de la croix, qui est le propre de notre religion sainte ? Ne sommes-nous pas de ces hommes qui n'ambitionnent que les plaisirs, qui *s'aiment eux-mêmes*, qui sont cupides de voluptés ? comme parle saint Paul.

2333. II. Saint André fut *le prédicateur de la croix.* La bouche parle de l'abondance du cœur. Celui qui ambitionne vivement la souffrance, laisse paraître ses sentiments. Saint André en eut une belle occasion. Le peuple voulait le délivrer, car il aimait ce saint Apôtre, et il y eût réussi si André n'eût apaisé la foule, la conjurant de ne pas lui ravir le bonheur qu'il attendait depuis longtemps. Pouvait-il prêcher plus éloquemment l'amour de la croix ? Il s'approche donc de l'instrument de son supplice et il l'embrasse avec des transports de joie. On l'y attache et, suspendu entre le ciel et la terre pendant deux jours entiers, il prêche Jésus-Christ crucifié à tous

ceux qui se pressent autour de lui. Tous l'écoutent avec admiration, et ne se retirent pas sans verser des larmes, et sans confesser que Jésus-Christ est le vrai Dieu, de telle sorte qu'il resta à peine quelques païens à Patras après la prédication de saint André ; et l'église d'Achaïe devint une des plus florissantes (1). Si nous savions au moins par nos œuvres prêcher à nos frères l'abnégation chrétienne, dont on aura bientôt plus l'idée, parce qu'on n'en aura plus l'exemple sous les yeux, quel bien s'opèrerait dans les familles et dans les paroisses ! *Semper mortificationem Jesu in corpore vestro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur.*

2334. III. Saint André fut *le martyr de la croix*. Comme pour Notre-Seigneur, comme pour Pierre, la croix fut pour André, son frère, l'autel sur lequel il s'offrit à Dieu. Le saint Apôtre avait dit au proconsul Égée qui le sommait de sacrifier aux idoles : J'immole chaque jour sur l'autel l'Agneau immaculé ; il n'avait plus qu'à s'immoler lui-même, afin d'être comme Notre-Seigneur, prêtre et victime. Notre Seigneur n'avait demeuré sur la croix que trois heures ; saint André y demeura suspendu deux jours, après lesquels il rendit le dernier soupir, nous laissant de grands exemples et de grands enseignements. Grand Saint, obtenez-nous l'amour des croix. Notre vie en est semée, et nous ne savons pas en profiter pour notre salut. Au lieu de les embrasser comme vous avec joie, nous les redoutons, nous ne nous en chargeons qu'en murmurant, nous ne les portons qu'à contre-cœur, en sorte que ce qui, dans les desseins de Dieu, devrait être pour nous un instrument de salut et un principe de gloire, peut devenir par notre faute une occasion d'offenser Dieu et de nous perdre. Ah ! mes Frères, qu'ils sont à plaindre ceux qui vivant au temps de saint André, ont aimé le plaisir et non les croix ! qui ne préférerait avoir partagé le supplice de l'Apôtre, plutôt que les satisfactions misérables des païens de son temps ? Dans un siècle d'ici, que seront devenues pour nous les satisfactions des sens auxquelles nous sommes attachés ? Si nous savions nous les retrancher par amour de Dieu, nous mériterions les délices du ciel. Ne soyons pas les ennemis de nous-mêmes, et comprenons enfin que : *si quis vult post me venire abneget semetipsum. Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corda vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*, d'abord par la pénitence et par la chasteté, et s'il le faut, un jour, par le martyre.

II. — Saint François Xavier.

2335. Il a eu I, les vertus des religieux les plus saints, II, le courage des martyrs, III, le zèle et le succès des apôtres.

I. *Vertus.* 1° D'abord il ambitionnait la gloire mondaine ; mais une fois que saint Ignace lui a répété la parole de notre Seigneur : *que sert à l'homme*, etc. il renonce à l'avenir qui s'offrait à lui brillant, il renonce à ses biens, à sa famille. En partant pour les Indes, passant non loin du château où sa mère vivait encore, il se prive de la consolation de lui dire adieu, tant est sincère son détachement de la terre. 2° Sa chasteté. Les saints nous apprennent qu'une preuve que cette vertu est bien affermie dans l'âme, c'est quand

(1) Voilà le prédicateur que Dieu veut que vous écoutiez. C'est saint André sur sa croix, ne prenez pas garde au prêtre qui vous parle, prêtez l'oreille à la voix du prédicateur qui se fait entendre en ce jour dans l'univers, vous n'aurez rien à lui répliquer. Il vous prêche aujourd'hui le même Dieu qu'il prêcha aux Juifs et aux Païens, un Dieu qui vous a sauvés par sa croix. Le croyez-vous ? La vie que vous menez, le fait elle voir ? Cet amour de vos aises, cette horreur de la peine et de la souffrance, tout cela marque-t il, que vous êtes bien convaincus de la prédication de saint André ? Ah ! si par impossible, on nous prêchait un autre Evangile qui prescrivît l'amour du plaisir, nous n'aurions rien à changer à notre conduite, ni à nos pensées. Saint André n'a donc pas réussi à vous persuader l'amour de la croix, ni par ses exemples, ni par ses paroles. Et pourtant au jugement de Dieu la croix paraîtra pour vous être confrontée. *Tunc parebit signum Filii hominis:* et la croix de saint André, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez, dira-t-il, voyez ces infidèles, la vue de ma croix les a convertis, et elle vous laisse insensibles. Epargnons-nous cette confusion. Soyons amis et prédicateurs de la croix. (*D'après Bourdaloue*).

eu lutte contre les tentations même dans le sommeil. Or, un jour qu'il subissait en dormant un de ces assauts du démon, dont les plus grands saints ne sont pas affranchis, il résista avec une telle énergie que le sang lui en jaillit par la bouche. 3° Son obéissance. Il a promis en faisant ses vœux à Montmartre d'aller en mission partout où le Pape l'enverra, et il partira pour les contrées barbares ; là, au plus fort de ses succès, il recevra des lettres de son père saint Ignace, il ne les lira qu'à genoux.

2336. II. *Courage des martyrs.* Quels périls n'affronta-t-il pas et sur mer et sur terre pour étendre le royaume de Dieu ? Son intrépidité n'en fut jamais ébranlée. Racontant les dangers qu'il avait courus au fort d'une tempête, dans le détroit de Ceylan, il dit : « A la vérité étant comme je suis, le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisirs célestes, lorsque j'étais sur le point de périr. » Jamais sa patience ne fut lasse des privations et des souffrances. « Encore plus Seigneur ! encore plus », s'écriait-il, quand les épreuves pleuvaient sur lui. Les îles du More étaient redoutées de tous à cause de leur stérilité, des aspérités du sol, des tremblements de terre fréquents qui les ébranlaient et de la barbarie de leurs habitants ; aussi eurent-elles ses préférences. « Cette mission est pour moi, dit-il à ses amis, puisque personne n'en veut. Si elles avaient des mines d'or, on tenterait tout pour les leur enlever. Faut-il que les marchands soient plus intrépides que les missionnaires ? » Il y aborda donc, les évangélisa, et les convertit.

2337. III. Est-il besoin de dire après ce que nous venons de raconter qu'il avait *le zèle des apôtres ?* Le zèle fut la passion de sa vie : 52 royaumes évangélisés, les Indes, le Japon ne suffisaient pas à sa grande âme. Il est mort en soupirant en face de l'empire de Chine qu'il voulait convertir ; allons, Xavier, se dit-il à lui-même, puisque ton Dieu est partout, il faut qu'il soit partout adoré. Ce serait un reproche pour toi, qu'il fût loué dans tous les lieux du monde par les créatures insensibles et qu'il ne le fût pas par les créatures intelligentes. Mais il faut proclamer qu'il a eu *le succès des apôtres* : en 10 ans de vie, il a converti à la foi 52 royaumes, un million d'idolâtres baptisés, et plus de sujets gagnés à la vraie religion que Luther et Calvin ne lui en ravirent à la même époque. Aussi Dieu récompensa ses vertus par le don des miracles. François Xavier a ressuscité comme Notre-Seigneur trois morts ; et l'Église l'honore comme un de ceux qui ont le plus étendu ses conquêtes. S'il n'a pu conquérir la Chine, son esprit y a pénétré et c'est lui qui soutient tant de missionnaires qui évangélisent ce pays que Xavier mourant a désigné à leur zèle. (1)

Quels enseignements pour notre lâcheté ! Où est notre détachement ? comment pratiquons-nous la vertu des anges qui est la gloire du chrétien comme de l'apôtre ? Quelle soumission avons-nous pour ceux qui ont la charge de

(1) Que ne peut point un homme possédé de l'esprit de Dieu, détaché de tout et ne songeant qu'à étendre le royaume de J.-C. ? Qui ne voit combien sont misérables les conquêtes de l'ambition humaine à côté de celles du zèle apostolique ? Si Xavier avait embrassé la carrière des armes ou celle des lettres, quelque succès qu'il pût s'y procurer, il serait ignoré aujourd'hui ; et son nom est béni à travers les siècles par tous les peuples. Quelle gloire pour lui au jour du jugement, quand il traînera à sa suite la multitude des âmes qui lui doivent leur salut ! *et omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis* Mais, en entendant ces merveilles, quels reproches ne doivent pas se faire certains chrétiens de nos jours ? Un seul prédicateur, Xavier, convertit des peuples entiers et des milliers de prédicateurs sont impuissants à convertir certains pécheurs. D'où cela vient-il ? de ce que les prédicateurs n'ont pas la sainteté de Xavier ? mais notre foi ne serait plus divine, si elle dépendait de la vertu du ministre qui l'annonce. Celui qui dit : si le prédicateur était saint, je l'écouterais, commet trois injustices, selon saint Bernard, l'une par rapport à la grâce dont il borne l'efficacité, en l'attribuant à la seule vertu ; l'autre envers les prédicateurs auxquels il impute son impénitence qui ne vient pas d'eux, mais de son obstination ; l'autre à l'égard de soi-même, en cherchant de vaines excuses pour différer sa conversion. Xavier prêchait-il un autre évangile ; annonçait-il d'autres peines et d'autres récompenses ? Non ; mais il s'adressait à des hommes qui, bien que nés dans l'infidélité étaient dociles à la grâce, et aujourd'hui des gens nés dans le christianisme le combattent. Ainsi se réalise la parole de N.-S. *Multi ab oriente venient et recumbent cum Abraham. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*

nous guider? Comment supportons-nous les peines de la vie? Quel zèle avons-nous pour donner à Dieu ceux sur qui nous avons quelque autorité, ou quelque influence, pour aider à l'œuvre de la propagation de la foi? Grand saint, donnez-nous votre esprit.

III. — Saint Etienne *(26 Décembre)*

2338. *Stephanus plenus gratia et fortitudine.* (Act., vi, 8.) — Voilà ce que la sainte Ecriture nous dit, du premier héros du christianisme, du premier martyr de l'Evangile. (1) Chaque saint a une vertu propre qui le caractérise. Les vertus de saint Etienne, sont la force et la grâce. La force contre les ennemis de Dieu, la grâce ou la compassion pour ses propres ennemis. L'une et l'autre ne sont que la charité, la vertu la plus noble, la plus excellente, la plus nécessaire. C'est la charité qui a produit en saint Etienne: I, le zèle de l'honneur de Dieu, et II, la générosité pour ses persécuteurs; c'est ce que nous allons admirer.

2339. I. *Zèle pour Dieu.* — Le zèle est l'épanouissement de la charité, comme la flamme est celui du feu. La charité d'Etienne qui était un des premiers diacres opérait des prodiges nombreux dans le peuple. Quelques-uns des membres de la synagogue entreprirent de discuter avec lui, et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit divin qui l'animaient. Ils recoururent alors aux moyens qu'ils avaient déjà employés contre le Fils de Dieu. Ils apostent de faux témoins qui l'accusent; on le traine devant le conseil, et tous ses juges voient sa face rayonnante comme la face d'un ange. Etienne prend la parole, non pour se justifier, mais pour rappeler aux Juifs les bienfaits de Dieu, et les convaincre du tort qu'ils avaient de résister à ses grâces. Il s'oublie lui-même, il ne défend que la cause de Dieu et des âmes. Il voudrait convertir ceux qui ne songent qu'à le mettre à mort.

Voilà son zèle. L'imitons-nous? Souvent nous sommes plus sensibles au plus léger affront qu'on nous fait, qu'aux plus sanglants outrages qui s'attaquent à Dieu. Cependant Dieu a tant de zèle pour nos intérêts qu'il menace d'un enfer éternel ceux qui lèsent gravement notre personne, notre réputation, notre honneur, nos biens; et si on blasphème son nom, si on profane son jour, si on transgresse ses lois, si on opprime l'Eglise son épouse, si on calomnie ses ministres, ses religieux, qui sont ses plus fidèles serviteurs, nous y sommes insensibles!

Or, je lis dans l'Apocalypse: *timidis et incredulis... pars illorum in stagno ardenti igne et sulfure.* (Ap., xxi, 8.) Oui, il y a des hommes qui

(1) Afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple Juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer Rouge pour se délivrer de l'oppression et de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostome qui fait cette remarque. Moïse par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avait déjà divisées, et montrait aux Israélites dans la profondeur de cet abîme qui venait de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devaient prendre et qui les devait sauver. Toutes les tribus étaient rangées en ordre de milice: mais quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémissait à la vue de ce passage; les flots élevés et suspendus de part et d'autre faisaient trembler les plus hardis. Que fait Moïse? pour les rassurer et les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, et détermine par son exemple, par son intrépidité, tout le reste du peuple à le suivre: figure, dont voici l'accomplissement dans saint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut souverainement et par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la croix, avait ouvert à ses élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie aussi difficile que nouvelle, savoir la voie du martyre, qui selon la pensée des Pères, devait faire par l'effusion du sang, comme une espèce de mer Rouge dans l'Eglise. Un nombre infini de chrétiens était destiné à essuyer, si je puis parler de la sorte, le passage de cette mer, mais parce qu'ils étaient faibles, il fallait les encourager et les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait saint Etienne suscité de Dieu pour être leur chef après Jésus-Christ? comme un autre Moïse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jésus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire et à la vie: et voilà ce qui lui acquit la qualité de Prince des martyrs. (Bourdaloue.)

par une timidité coupable, par une lâcheté criminelle à défendre les intérêts de Dieu, n'auront pas d'autre part en l'autre monde que celle qui y est faite aux incrédules eux-mêmes. Les parents qui ne répriment jamais leurs enfants, les maîtres qui laissent tout faire à leurs serviteurs, ceux qui dans un pays ont la charge de bannir les désordres et qui les favorisent. — Ils n'ont point de zèle pour Dieu. Aussi *infernus dilatavit os suum absque termino.* Les crimes se multiplient et les âmes se perdent. Malheur à eux quand le prêtre, à leur lit de douleur, fera les prières de la recommandation de l'âme ; il dira à Dieu pour l'incliner à leur faire miséricorde : *Zelum Dei in se habuit*, et les anges diront : C'est faux, il n'a pas instruit ses enfants, il n'a pas veillé sur eux ni sur ses serviteurs.

Il ne s'agit pourtant pas pour un grand nombre de défendre la foi devant la synagogue, devant un conseil de savants haineux armés pour nous détruire, il s'agit de faire le bien dans notre maison, dans notre voisinage, parmi ceux sur qui nous avons quelque influence. Où est notre zèle ? Nous excusons notre lâcheté en disant que tout est inutile. Erreur, l'expérience prouve le contraire. Taisons-nous, voici Bernardin, disaient les jeunes gens en voyant arriver ce saint jeune homme. Et quand même nous ne devrions pas réussir, faut il pour cela nous réduire à ne rien faire ni pour Dieu, ni pour les âmes ? Dieu laissera-t-il sans récompense ceux qui n'auront pas réussi ? Pas plus qu'on ne laisse sans honoraires, ce médecin qui n'a pas guéri le malade.

2340. II. Saint Etienne par son zèle ne réussit pas à convertir ses persécuteurs, mais sa patience, *sa générosité à leur pardonner,* eurent plus de résultats.

En l'entendant leur reprocher qu'ils avaient toujours résisté au Saint-Esprit, les Juifs grinçaient des dents ; mais lui, levant les yeux au ciel, dit : Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. En entendant parler de celui qu'ils ont crucifié naguère, les Juifs se bouchent les oreilles, ils poussent les hauts cris, ils se jettent sur Etienne et l'entraînent hors de la ville. Ils le dépouillent de ses vêtements qu'ils déposent aux pieds d'un jeune homme, nommé Saul ; et ils accablent de pierres le saint diacre qui dit : Seigneur Jésus, recevez mon âme, et qui, tombant à genoux, ajoute : *ne statuas illis hoc peccatum. Nesciebat iis irasci per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri*, dit saint Augustin. Cette générosité est si admirable que N.-S. descend du ciel pour la contempler. *Ecce video cœlos apertos et Jesum.* C'était en effet sublime de mourir si courageusement encore jeune, à trente ans, au moment où il commençait à prêcher Jésus Christ, où une si belle mission lui était offerte. Il n'avait travaillé que pour la gloire de Dieu et pour leur salut, et voilà sa récompense. N'importe, il n'a dans le cœur aucun fiel ; lui qui debout remettait son âme entre les mains de Dieu, tombe à genoux pour prier pour ses bourreaux, et il expire. Vindicatifs, instruisez-vous, et vous qui vous laissez abattre par les épreuves... vous qui n'avez à combattre que vous-mêmes et qui vous laissez vaincre par la mollesse... Et sa prière obtient la conversion de Saul qui se change en Paul, et devient un vase d'élection pour convertir à Jésus des royaumes ; et les miracles qu'ont opérés dans l'Eglise les reliques de saint Etienne, miracles qui sont sans nombre, ont converti à Dieu, quantité de juifs et de païens. En l'île de Minorque, 500 juifs se convertirent ainsi en neuf jours. O efficacité merveilleuse de la charité, qui fait qu'on se sacrifie soi même pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain !

Suivons les exemples de saint Etienne, il prêche Jésus Christ et il souffre ; si nous ne pouvons prêcher, nous pouvons donner de bons conseils, instruire les ignorants, reprendre ceux qui offensent Dieu, comme il reprenait les Juifs, et cela en toute patience, même si on nous rend le mal, comme à lui, pour le bien que nous cherchons à faire.

Ecoutons ces paroles : *Ecce video cœlos apertos.* Je vois les cieux. Nous les voyons, ou plutôt nous n'en voyons que le pavé, il est si beau. Que sera-ce d'être admis dans le festin des noces ? Peut-on les voir sans désirer d'y entrer ? *Cœlos apertos.* Ils sont ouverts à ceux qui font de saintes œuvres. Pour les autres, ils sont fermés. Et *Jesum*, Jésus du haut du ciel nous regarde, ses yeux sont toujours fixés sur nous, pour être témoins de nos combats.

Quelle gloire de l'avoir pour spectateur de nos luttes et pour récompense de nos triomphes! Il est *à la droite de Dieu*. Il a donc assez de puissance pour nous aider. Il est debout pour nous voir avec plus de plaisir, quand nous luttons, pour nous aider plus tôt quand nous nous lassons, pour nous couronner plus vite, quand nous triomphons : donc courage ! *(D'après le P. Lejeune.)*

IV. — Saint Jean l'Evangéliste.

2341. *Discipulum quem diligebat Jesus.* (JOAN., XXI, 20.) Que de titres saint Jean a à nos louanges ! Il fut un des douze Apôtres et appelé des premiers. Son zèle lui valut le surnom d'enfant du tonnerre. Il était toujours de ceux que Notre-Seigneur choisissait pour être le témoin de ses grandes manifestations ; il est le prophète du nouveau Testament ; comme les autres Apôtres, il subit le martyre ; comme eux, il fonda de nombreuses églises dans l'Asie mineure, mais parmi toutes ces grandeurs de notre saint, choisissons pour nous édifier, celle que saint Jean et l'Eglise elle-même semblent le plus admirer en lui : la prédilection spéciale que Notre-Seigneur eut pour lui. *Inter cæteros magis dilectus,* et méditons les deux grandes marques qu'il en reçut. I. *Valde honorandus est B. Joannes qui supra pectus Domini in cœnâ recubuit,* et II *cui Christus in cruce matrem virginem virgini commendavit.*

2342. Ire *marque*. Jésus qui avait aimé les siens les aima jusqu'à la fin. A la dernière Cène, après leur avoir lavé les pieds, il leur donna son corps en nourriture et son sang en breuvage ; il les institua prêtres de la loi nouvelle. Que pouvait-il faire de plus? En se donnant tout entier, il fait un don infini : que peut-il réserver pour un Apôtre favori ? Ah ! il reste une place sur le cœur du divin Sauveur, et il l'offre à saint Jean : et cet heureux disciple qui communie comme les autres, repose sa tête sur la poitrine de son bon Maître. Voilà son privilège. Mais voyons-en les résultats.

L'Eglise elle-même nous dit : *Beatus Apostolus cui revelata sunt secreta cœlestia. Fluenta evangelii de ipso sacro pectoris dominici fonte potavit.* C'est de là qu'il pénétra les secrets de Dieu, qu'il découvrit ce qui se passait dans le sein de la Divinité avant tous les siècles; c'est de là que son regard d'aigle put contempler ce soleil divin, dont l'éclat accable celui qui veut le regarder. C'est là qu'il connut qu'au commencement était le Verbe, etc. *Tres sunt qui testimonium dant*, etc. C'est aux ardeurs de ce foyer qu'il forgea à l'Eglise des armes pour vaincre toutes les hérésies.

C'est aussi au contact de ce cœur qui est venu *ignem mittere in terram*, que s'est formé l'Apôtre de la charité. C'est là qu'il a senti mieux encore qu'il ne l'a connu que *Deus charitas est : nos ergo diligamus Deum.* Ces douces émotions de la charité restèrent si vives dans saint Jean que les glaces de la vieillesse ne purent les éteindre, et que ne pouvant plus articuler que quelques paroles, il redisait sans cesse : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*, etc. Heureux saint Jean, nous envions parfois le bonheur de la femme qui toucha le bord de la robe de Jésus, celui de Madeleine qui arrosa ses pieds de ses larmes ; etc. ; comment n'envierions-nous pas le privilège qui a été le vôtre, et dont vous avez retiré de si précieux fruits ?... Il est vrai que, si Notre-Seigneur ne nous a pas fait la grâce de nous reposer sur son cœur durant sa vie mortelle, il nous fait celle de reposer lui-même dans le nôtre par la communion. Pour être moins sensible, cette faveur n'en est pas moins précieuse et nous devons en retirer comme vous lumières et amour. Celui qui vient à nous a dit : *Ego lux in mundum veni. Lux vera quæ illuminat.* Pendant qu'il repose en nous, disons-lui donc : *Illumina tenebras meas,* dissipez nos illusions.... Nous n'avons pas moins grand besoin d'amour : nous sommes au temps où *refrigescet charitas multorum*. Pourquoi ne sommes-nous pas embrasés au contact du cœur de Jésus? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur nobis ?* Nous ne l'écoutons pas assez dans l'action de grâces ; nous mettons, entre ce foyer de lumière et d'amour et notre âme, l'écran de nos distractions. *O Jesu, illumina oculos, ure cor meum.*

2343. IIe. *marque de prédilection*. Jésus va mourir, il n'a à côté de lui que

la Vierge sa Mère et le disciple qu'il aimait. Il sent toute la douleur qui va déchirer le cœur de la Vierge, quand il rendra le dernier soupir ; il veut lui donner une consolation suprême. Femme, lui dit-il en lui montrant saint Jean, voilà votre fils, c'est celui qui pourra le mieux essuyer vos larmes, et faire pour vous dans votre vieillesse ce que j'aurais voulu faire moi-même pour vous. Puis se tournant vers saint Jean, et voulant récompenser son courage, (car seul de tous les Apôtres il a osé monter au calvaire), et lui donner en même temps une preuve de plus de sa tendresse : Mon fils, dit-il, voilà votre Mère. Soyez son enfant. Soyez l'un pour l'autre un témoignage vivant de l'amour que je vous porte à tous deux. Sans doute que Jésus a voulu donner Marie pour Mère, en la personne de saint Jean, à tous ceux qui croiraient en lui ; mais néanmoins Jean seul a eu la charge de remplacer les soins de Jésus auprès de Marie. Quelle gloire unique pour cet Apôtre bien-aimé ! O grand saint Jean, que vous manque-t-il, même après la mort du Sauveur ? Il vous reste dans l'Eucharistie, puisqu'il vous a fait son prêtre, et il vous a laissé sa Mère.

Aussi, dès cette heure, dit-il lui-même dans son Evangile, le disciple prit Marie avec lui, pour lui rendre tous les devoirs d'un bon fils à la plus noble et à la meilleure des mères. Qui dira le respect, la docilité, l'amour qu'il lui témoigna ? En retour Marie fut son guide, sa consolation, sa force. C'est sans doute la reine des martyrs qui lui inspira le courage de supporter les tourments que lui fit subir, dans une chaudière d'huile bouillante, le cruel Domitien. C'est la reine des Apôtres qui l'enflamma d'un zèle à poursuivre sur les montagnes un jeune homme qu'il avait converti d'abord et qui s'était fait ensuite chef de brigands. N'est-ce pas la Mère du bel amour qui le fit grandir encore dans cet amour de Dieu puisé à la cène. O grand saint, nous voudrions imiter vos vertus. Donnez-nous l'amour de l'Eucharistie, et l'amour de Marie, et nous serons assez riches : nous ne demanderons rien de plus ; mais pour que ce double amour si pur se développe dans nos âmes, il faut d'abord que vous nous obteniez ce qui vous a mérité la prédilection de Notre-Seigneur, c'est-à-dire la pureté. *Matrem virginem virgini commendavit.* Si on nous assurait que nous pouvons prétendre à être les favoris d'un roi de la terre, nous en serions ravis, et aucune condition ne nous paraîtrait trop dure pour mériter une telle faveur. Nous pouvons être les favoris du roi du ciel. C'est la pureté qui nous le méritera. Efforçons-nous donc d'être purs. C'est aussi la fidélité à Dieu dans les souffrances. *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* nous demande le Sauveur ; répondons-lui comme Jean et son frère : *Possumus*, à ces conditions, nous aimerons Marie et Jésus ici-bas, et au ciel toujours (1).

V. — Saint François de Sales.

2344 *In lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (Eccli., xlv, 4.) La douceur a été le caractère propre de ce saint Docteur. C'est elle qui le rend si aimable à tous. C'est elle que nous devons recueillir comme fruit de sa fête. Et pour atteindre ce but, considérons que la douceur en saint François de Sales fut : I, le fruit des victoires qu'il remporta sur lui-même ; II, le principe des victoires qu'il remporta sur les autres.

(1) *Celui qui aime la pureté du cœur aura le Roi pour ami.* Nous pouvons ajouter : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Joannem* : Celui qui aime la pureté de cœur aura saint Jean pour son ami. Témoin saint Edouard, roi d'Angleterre ; il garda la virginité toute sa vie avec sa sainte épouse Edithe. Il avait une dévotion particulière à notre saint Evangéliste, et il accordait de bon cœur ce qu'on lui demandait en son nom. Un pèlerin lui demanda un jour l'aumône au nom de l'Apôtre saint Jean ; son aumônier n'y étant pas et lui n'ayant alors rien autre chose sous la main, donna à ce pauvre un anneau de grand prix qu'il avait au doigt. Quelque temps après, deux Anglais allant en pèlerinage à Jérusalem, s'égarèrent durant une nuit fort sombre et obscure ; un vénérable vieillard leur apparut, les mena à la ville, les logea, les traita fort honorablement, et le lendemain au matin, il leur dit qu'ils poursuivissent hardiment leur chemin, qu'ils retourneraient heureusement dans leur pays, qu'il les conduirait et leur servirait de guide parce qu'il était Jean l'évangéliste, qui aimait beaucoup leur roi Edouard à cause de son excellente chasteté, et qu'ils lui portassent cet anneau que le roi lui avait donné, quand il lui demanda l'aumône sous l'habit de pèlerin.

I. *Le fruit de ses victoires.* On se représente, d'ordinaire, saint François de Sales comme doux par tempérament et doué d'une nature heureuse, insensible aux injures et aux difficultés de la vie. C'est là une véritable erreur historique, démentie par le saint lui-même. Du reste, si la douceur de saint François de Sales n'eût été qu'une sorte d'insensibilité naturelle, il n'y aurait pas lieu de l'en louer; car un tel tempérament n'est point une vertu. Ce qui fait la gloire de notre saint, c'est qu'ayant une nature délicate, vive et ardente, il sait parvenir à l'assouplir par une attention constante à la maîtriser et à la dompter. Un jour qu'on l'insultait et qu'on mêlait les menaces aux injures, un de ses amis lui reprocha son insensibilité : « Vous croyez que je suis insensible, mettez la main sur mon cœur, et vous sentirez avec quelle force il bat. Mais je ne veux pas, par une impatience, perdre en un moment le peu de douceur que j'ai acquis par des efforts de vingt-quatre ans. » C'est donc depuis de longues années qu'il travaillait à se vaincre lui-même, et par cet effort constant il réalisa le mot de l'Imitation : *In tantum proficies quantum tibi ipsi vim intuleris.* Aussi en vint-il à dominer entièrement la colère. « Vous aurez beau faire, disait-il à un insulteur, je tiendrai tellement mon cœur que vous ne réussirez pas à le fâcher contre vous. Vous m'arracheriez un œil que je vous regarderais encore de l'autre avec affection. » Quand on en est arrivé là, rien ne trouble plus l'âme : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Toujours la sérénité, la paix, la patience, la résignation dans l'épreuve, l'égalité d'humeur. La paix est le fruit de la guerre. Ceux qui ne savent pas se vaincre eux-mêmes ne sauront jamais la goûter : *Unde bella et lites in vobis, nonne hinc ex concupiscentiis?* Donc : *Vince teipsum,* selon la devise des anciens. Vous en serez récompensé au dedans de vous, et en dehors de vous, comme ce grand saint en qui.

2345. II. La douceur fut *le principe des victoires* qu'il remporta sur les autres. L'Eglise ne se défend pas *more castrorum,* disait saint Thomas Becket, à ceux qui voulaient prendre les armes contre ses agresseurs, et on ne triomphe pas des méchants, en s'armant contre eux. Notre-Seigneur a donné à ses Apôtres le moyen de conquérir le monde en leur disant : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.* C'est en se montrant agneaux qu'ils ont converti les loups en agneaux. Ainsi a fait saint François : 1° Est-il *un ennemi* personnel du saint qui ait pu résister aux charmes de sa douceur? *Responsio mollis frangit iram.* 2° *L'hérésie,* c'est la haine de l'Eglise, par sa douceur saint François a converti 70.000 hérétiques. Avec eux jamais de paroles blessantes; pas de controverses aigres avec eux : « Qui prêche avec charité, disait-il, prêche assez contre l'hérésie. » Rien ne le rebutait de la part de ces pauvres frères égarés, ni les menaces, ni les mauvais traitements, ni les périls de mort. Sa patience inaltérable triomphait de tout.

3° Il a triomphé *du monde,* cet autre ennemi de Dieu qui n'est pas moins perfide que les autres. Le monde cherche à dénigrer la piété qui le condamne. Saint François a trouvé le secret dans ses instructions, de lui rendre la piété aimable; sans altérer les vrais principes de la morale chretienne qui n'est qu'abnégation, il a su les présenter avec tant de grâces, d'esprit, de charmes, que tout mondain de bonne foi est obligé de se rendre; Saint Fulgence disait qu'il avait un grand désir d'entendre prêcher saint Paul. Qui de nous ne désirerait d'entendre saint François de Sales? Eh bien! nous pouvons l'entendre à loisir. Le bien qu'il a fait dans ses instructions, ses ouvrages le continuent à travers les âges. Que ne les lisons-nous souvent! Il y a là tant de science, tant de bon vieux sel gaulois, tant de droiture, que si nous avions bon goût, ils nous feraient prendre en aversion les romans, et les fades écrits qui absorbent inutilement les heures pourtant si courtes de notre vie.

C'est ainsi que saint François de Sales, en triomphant de lui-même, a triomphé des autres, que les victoires remportées sur ses passions, ont préparé les victoires glorieuses de son apostolat.

Imitons-le, en cherchant à nous vaincre nous-mêmes, en mettant dans nos cœurs la charité pour le prochain, et sur nos lèvres et dans notre exté-

rions le miel de la douceur: par là nous triompherons de nos ennemis, nous ferons aimer la religion, nous ramènerons à Dieu les pauvres pécheurs et nous nous préparons la gloire des saints.

VI. — Saint Thomas d'Aquin.

2346. L'année qui vit mourir saint François d'Assise, et monter sur le trône saint Louis, vit aussi naître saint Thomas, au château d'Aquin, dans le royaume de Naples. Il fut le dernier de sa famille ; et le nom de Thomas qu'il reçut au baptême et qui signifie abîme, indiquait d'avance qu'il serait un abîme de science et de sainteté. En effet, selon le mot du cardinal grec, Bessarion : I, il a été le plus savant des saints, et II, le plus saint des savants.

2347. I. *Le plus savant des saints.* Quand il était au berceau et qu'il pleurait, le meilleur moyen de le consoler était de lui mettre entre les mains un livre qu'il pût feuilleter. A cinq ans, il fut mis à l'école des moines du mont Cassin, et déjà il savait garder le silence et réfléchir. Pendant la récréation, il demandait quelquefois à ses condisciples : qu'est-ce que Dieu? A dix ans, il était si avancé, que son père l'envoya à l'Université de Naples. Là il conquit l'admiration de ses maîtres. Et ses comptes-rendus furent bientôt plus clairs et plus savants que les leçons des professeurs. A dix-neuf ans, il prit l'habit de Saint-Dominique ; et quand ses frères l'eurent relégué dans une prison du château paternel, grâce à la charité de ses sœurs qu'il avait converties, le temps de sa captivité devint celui d'études sérieuses. Délivré de cette odieuse persécution, il se rendit à Cologne où enseignait Albert le Grand. En passant par Paris, son compagnon de route lui faisait voir, du haut d'un monticule, tous les monuments de cette capitale, en lui disant : Frère Thomas, que donneriez vous pour être roi de cette superbe ville? J'aimerais mieux, répondit il, avoir le traité de saint Chrysostome sur saint Mathieu, que cette royauté. Arrivé à Cologne, il voulut échapper aux éloges que ses progrès lui avaient attirés à Naples. Il se condamna donc au silence, et ses condisciples lui donnèrent le surnom de bœuf muet. L'un d'eux, s'imaginant que ce silence venait de la difficulté qu'il avait à comprendre, lui offrit de lui expliquer les leçons. Thomas accepta avec reconnaissance, malheureusement sa charité trahit son humilité, et son condisciple ne saisissant pas une question qu'il s'efforçait de lui expliquer, Thomas le fit avec tant de clarté que ce condisciple s'aperçut qu'il avait en lui non un élève mais un maître ; et il révéla aux autres le secret de cette vaste intelligence qui se cachait. Albert ne tarda pas à s'en apercevoir, aussi le chargea-t-il de soutenir une thèse importante devant toute l'Université, tout en lui laissant peu de temps pour s'y préparer. Thomas le fit avec un tel éclat, qu'Albert à la fin de la séance dit : Nous l'appelons le bœuf muet ; mais ses mugissements s'élèveront si haut, qu'ils retentiront un jour dans dans tout l'univers. Thomas avait alors vingt-deux ans.

Albert le Grand s'étant rendu à Paris, pour y prendre le grade de docteur, mena avec lui son disciple. Thomas étudia en vrai religieux, c'est-à-dire en vue de procurer la gloire de Dieu ; il disait plus tard qu'il ne comprenait pas qu'un religieux s'appliquât à d'autres études qu'à celles qui ont Dieu pour objet. Trois ans après, il revint à Cologne, enseigner sous Albert le Grand, avec le grade de bachelier. Il y donnait à ses élèves les règles de conduite qu'il avait toujours suivies lui même. « Je vous conseille de ne pas vous attacher d'abord aux questions difficiles. La connaissance des vérités les plus simples vous conduira insensiblement à celles des vérités plus profondes. Ne vous pressez pas de dire ce que vous avez appris. Parlez peu, fuyez les conversations inutiles, aimez à vous cacher pour donner à la lecture et à la méditation tout le temps que vous emploieriez à vous entretenir sans fruit avec les créatures. Evitez les courses et les visites inutiles. Laissez à chacun le soin de ce qui le regarde, et ne vous occupez pas de ce qui se dit ou se fait dans le monde. Conservez le souvenir de ce que vous apprenez. Ne prenez pas superficiellement ce que vous lisez ou entendez ; mais tâchez d'en approfondir le sens. Ne demeurez jamais en doute sur ce que vous pouvez savoir

avec certitude. Travaillez avec activité à enrichir votre esprit, et à classer vos connaissances. »

C'est à Cologne que saint Thomas fut ordonné prêtre, et il revint à vingt-six ans à Paris pour y enseigner la théologie, qu'on ne pouvait enseigner, d'après la règle commune de l'Université, qu'à trente-cinq ans. Ceux qui sont les guides des peuples étaient avides de recueillir ses enseignements; et sa réputation se répandant partout, on lui adressait de tous les points de l'Europe les questions les plus difficiles, il suffisait à tout, et sa doctrine rayonnait partout, comme celle de l'astre du jour dont les rayons répandent par toute la terre la lumière et la fécondité. Aussi l'a-t-on représenté de tout temps avec un soleil, emblème de l'éclat de sa doctrine. Il dictait à quatre secrétaires à la fois sur les questions les plus difficiles et les plus disparates.

A l'enseignement il joignit la prédication. Sa parole apostolique, lumineuse et profonde, retentissait dans toutes chaires de Paris. Après un voyage à Rome pour y réfuter les erreurs de Guillaume de Saint-Amour qui attaquait les religieux mendiants, il revint à Paris, où cédant à l'obéissance, il prit le grade de docteur. Dès lors, il reprit avec plus de zèle le triple enseignement du professeur, du prédicateur et de l'écrivain. Il composa un traité de théologie en 256 chapitres et sa Somme contre les gentils. Un jaloux lui dit un jour, qu'il ne gagnait pas à être connu, que sa réputation était au-dessus de sa science. — Vous avez raison, répondit-il, aussi voudrais-je que tout le monde se détrompât en me voyant étudier sans relâche. Il étudiait en effet partout. On sait cette distraction qu'il eut à la table du roi saint Louis, où il s'écria tout à coup: Voilà qui est décisif contre les Manichéens. Son supérieur le pria de se souvenir du lieu où il était: mais le roi dans l'admiration lui fit appeler un secrétaire, pour noter aussitôt le raisonnement qu'il avait découvert.

Dans une autre circonstance, Thomas lisait le traité de la Trinité de Boëce, tenant en ses mains une bougie allumée; cette bougie se consumant lui brûla la main sans qu'il s'en aperçût. A Naples, le cardinal légat du Saint Siège demanda à le voir et se fit accompagner par l'archevêque de Capoue, un des élèves du saint Docteur. Thomas descendit dans la cour où ils l'attendaient; mais son application à l'étude lui fit oublier qu'on l'avait demandé. L'archevêque de Capoue fut obligé de le tirer de ses méditations.

Le pape Urbain IV l'appela à Rome pour y enseigner la théologie; il le fit avec ses succès accoutumés, et sans interrompre ses prédications. C'est là qu'il écrivit la Chaîne d'or et les Commentaires de Job. C'est là qu'il composa l'office du Saint Sacrement, et qu'il commença sa Somme théologique qui occupa les neuf dernières années de sa vie. C'est la grande œuvre de saint Thomas, celle qui a exercé la plus grande influence sur toutes les écoles catholiques depuis le XIIIe siècle. C'est ce qui fit dire au pape Jean XXII que Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les autres Docteurs ensemble. Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles. Pour dire le cas que l'Eglise a toujours fait de ce livre, il suffit de rappeler qu'au sein du Concile de Trente, au milieu de la salle, se trouvait une table sur laquelle était placée avec les Saintes Ecritures et les décrets des Papes, la Somme de saint Thomas. Un luthérien célèbre a dit: Débarrassez-moi de Thomas, et je ferai crouler l'Eglise. Il avait tort: l'Eglise repose sur le roc de Pierre; mais la Somme est un des plus solides appuis de sa doctrine. Un homme, élevé dans les principes de Calvin, est poursuivi par le doute, il lit la Somme, et se convertit. Il devient l'illustre cardinal Duperron, aussi capable de convaincre les hérétiques que saint François de Sales l'était de les persuader. C'est assez dire que saint Thomas a été le plus savant des Saints.

2348. II. Il est temps de dire *qu'il a été le plus saint des savants*. Il était encore au berceau quand sa nourrice lui trouva entre les mains un papier qu'elle voulut lui enlever: elle ne put y réussir. Théodora sa mère vint et essuya la même résistance; mais ne tenant aucun compte de ses cris, elle saisit la main de l'enfant et lui arracha ce papier mystérieux sur lequel étaient écrits ces mots: *Ave Maria*. C'était l'augure de cette piété envers Marie qui l'accompagna partout, qui fut la sauvegarde de sa pureté au milieu des écueils, qui lui mérita de voir avant sa mort la Sainte Vierge et d'entendre

ses douces paroles. C'est dans la prière que ce saint enfant puisait l'ardeur qu'il mettait à l'étude. A Naples il aimait à aller prier dans l'église des Dominicains, et à s'entretenir avec eux. C'est là qu'il trouva sa vocation. Etant à l'Université de Paris, afin que l'aridité de l'étude n'altérât pas sa piété, il avait toujours sur sa table de travail les conférences de Cassien, et il les lisait tous les jours. Il avait appris de saint Dominique que la science dessèche le cœur, et que la vie de l'intelligence n'est après tout que la moindre partie de la vie de l'âme. A Cologne, en se préparant au sacerdoce, il passait une partie des nuits aux pieds du tabernacle, et une fois prêtre il entendait toujours ou servait une messe d'action de grâces après avoir célébré la sienne.

Quand saint Bonaventure lui demandait dans quel livre il puisait les belles choses qu'il écrivait, il lui montrait son crucifix. Dans les disputes touchant les accidents de l'Eucharistie, qui divisaient les docteurs, ceux-ci ayant résolu de s'en rapporter au sentiment de Thomas, qui n'avait alors que 32 ans, Thomas se mit à écrire ce qu'il pensait ; mais avant de le faire connaître, il va le soumettre au Maître des maîtres devant le tabernacle ; et c'est alors, qu'il entend une première fois cette réponse: Thomas, tu as bien écrit de moi. Et on vit le saint soulevé de terre dans l'ardeur de sa prière. Il entreprend de commenter Isaïe. Des difficultés insurmontables se présentent, il recourt à la prière et au jeûne, et saint Pierre et saint Paul viennent pendant la nuit lui révéler ce qu'il cherche en vain. Vers la fin de sa vie, les extases se multiplient, et Dieu lui fait voir de si grandes choses que ce qu'il a écrit ne lui semble rien en comparaison. Cependant Notre-Seigneur lui a dit une seconde fois dans l'église de Saint-Dominique de Naples : Vous avez bien écrit de moi et il a ajouté : Quelle récompense demandez-vous ? et Thomas a répondu : Point d'autre que vous, Seigneur.

Avec cette piété durent venir tous les autres biens. Une charité que Dieu, dès son enfance récompensa par un miracle. Il avait dix ans et venait de quitter le Mont-Cassin pour aller étudier à Naples. Pendant quelques jours de vacances au château de ses parents, il demanda à être fait le distributeur des aumônes ; car une grande famine sévissait dans la contrée. On lui accorda cette grâce et Thomas donnait tout ce qu'il trouvait. Le maître d'hôtel du château s'en plaignit à son père. Et un jour que Thomas emportait dans un pan de son manteau ce qu'il destinait aux pauvres, son père l'aborde, en lui demandant ce qu'il cache ainsi. Thomas effrayé ouvre son manteau, et il n'en tombe que des fleurs. Landolphe ému jusqu'aux larmes embrasse son fils avec transport, et il lui permet de suivre l'inspiration de sa charité !

De là ce courage à suivre sa vocation, malgré les poursuites de Théodora sa mère, malgré la fureur de ses deux frères qui le firent saisir et enfermer dans le château de Roche-Sèche où ils déchirèrent son habit religieux, malgré les sollicitations de ses deux sœurs qu'il parvint à convertir ; il persuada même à l'une d'elles de quitter le monde comme lui.

De là cette pureté extraordinaire qui le fit traverser sans souillure sa jeunesse dans une Université des plus corrompues, et qui, au jour où ses frères, ajoutant à la persécution la séduction la plus atroce, introduisirent dans sa prison une ignoble femme, lui fit prendre un tison pour chasser cette infâme créature. Après cette victoire, avec le même tison, il traça sur le mur de cette prison une croix, devant laquelle il tomba à genoux pour remercier Dieu. Ce jour-là même pendant son sommeil, les anges vinrent lui ceindre les reins d'une ceinture mystérieuse ; et depuis lors, jamais il n'éprouva aucune tentation. Cette pureté lui inspira la plus grande réserve avec les personnes du sexe ; et à ceux qui s'en étonnaient connaissant combien il était affermi dans la vertu, il répondait : En ayant une pour mère, je dois les craindre toutes.

De là cette obéissance, qui lui faisait accompagner un bon frère lai qui ne le connaissait pas. *(Voir la note de la page 599.)*

De là cette humilité qui le faisait reprendre aussitôt, comme on le lui marquait, les mots qu'il avait cependant bien prononcés dans les lectures et savoir supporter en paix les contradictions. De là enfin cet amour de la vérité qu'il recherchait dans ses études et ses méditations, afin de la faire luire ensuite dans ses discours et dans ses écrits.

Ah, sans doute, si Thomas a été le plus savant des saints, c'est parce qu'il a été le plus saint des savants, le plus pur des savants. Le génie de saint Thomas est une conquête de la chasteté. Thomas étudiant libertin eût traîné bientôt à la tombe une existence usée par le plaisir ; et son intelligence et sa mémoire se fussent éteintes dans la honte. Thomas père de famille aurait fini ses jours sans honneur, comme ses frères, dans un humble château d'Italie. Thomas, saint, pur, consacré à Dieu dès sa jeunesse, devient l'oracle des siècles chrétiens et le flambeau de la science catholique jusqu'à la fin des siècles. O jeunesse, étudiez comme Thomas, mais priez comme lui : l'honneur de l'intelligence est frère de l'honneur de la vertu. La folie est un péché parce qu'elle est la fille de la luxure, a écrit lui même le docteur angélique.

C'est en se rendant au concile de Lyon où un bref particulier de Grégoire X l'avait invité, que cet astre brillant du double éclat de la science et de la vertu, s'éteignit au monastère de Fosse-Neuve de l'ordre de Citeaux, dans le diocèse de Terracine. En y entrant fatigué, il fit sa visite au Saint Sacrement et dit, c'est ici pour toujours le lieu de mon repos. Sur son lit de douleur, il commenta à la demande des religieux le Cantique des cantiques, fit avec larmes la confession générale de toute sa vie au P. Regnault, son fidèle ami, qui l'accompagnait toujours. Puis il se fit étendre sur la cendre pour recevoir le viatique. Dès qu'il vit l'hostie entre les mains du prêtre, il dit à haute voix : « Je vous adore, mon Dieu et mon Sauveur ; je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage, vous pour qui j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné. J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole. Ou si cela m'était arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et je soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine. » Après avoir reçu le saint viatique, il demanda l'Extrême-Onction, et répondit lui-même aux prières. Voyant pleurer tous ceux qui l'entouraient, il leur dit de remercier Dieu avec lui, car la mort lui était un gain, et qu'il s'estimait heureux de mourir de bonne heure, grâce que Dieu a refusé à plusieurs de ses serviteurs. Puis il s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars dans la cinquantième année de son âge. Sa mort fut un deuil pour tous les Pères du Concile de Lyon et pour toute l'Eglise. Au moment même où il expirait à Fosse-Neuve, Albert le Grand, vieillard octogénaire, étant au réfectoire avec ses religieux, se mit à fondre en larmes. Et comme on lui en demandait la cause : Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, le flambeau de l'Eglise, vient de mourir.

Grand Docteur, et grand Saint, vous nous avez laissé vos écrits et vos exemples, puissent-ils nous éclairer et nous guider vers cette vérité éternelle que vous contemplez face à face, après l'avoir cherchée sur la terre avec tant de labeurs.

VII. — Saint Joseph.

2349. *Qui custos est Domini sui glorificabitur.* (Proverb., xxvii, 18.) *Le gardien de son Seigneur sera glorifié.* C'est Joseph qui a été sur la terre le gardien fidèle de son Seigneur et de son Dieu. Nous devons donc le glorifier en lui rendant un culte de respect et d'amour. Ce culte doit consister à l'honorer, à l'invoquer, à l'imiter.

2350. I. *Nous devons honorer saint Joseph ;* car 1° Dieu l'a honoré. Le Père lui a confié son Fils unique : le Fils s'est confié lui-même à lui et lui a obéi ; l'Esprit-Saint lui a confié son épouse. 2° Marie l'a honoré comme son virginal époux, et lui a obéi. 3° L'Eglise le célèbre par ses fêtes. Pie IX, de glorieuse mémoire, l'a proclamé patron de l'Eglise universelle. Comment après cela ne pas l'honorer nous mêmes en célébrant son mois, ses fêtes, et en lui consacrant le mercredi de chaque semaine ?

2351. II. *L'invoquer.* Nous avons besoin d'amis, dont le crédit auprès de Dieu nous aide à obtenir la multitude des grâces qui nous sont nécessaires. Or, nous ne pouvons, après l'auguste Marie, en trouver un plus puissant, plus dévoué que saint Joseph. « A quelques saints il a été donné de nous protéger dans quelques cas particuliers ; mais saint Joseph a le pouvoir de défendre, de soutenir avec une paternelle affection ceux qui recourent à lui dans tout besoin et dans toute affaire. » C'est le sentiment d'un saint.

Aussi sainte Thérèse assure-t-elle ne lui avoir jamais rien demandé qu'elle ne l'ait obtenu. Quelle n'est pas, en effet, sa puissance sur le Cœur de Jésus et sur celui de Marie ! Peut-il demander une grâce que Marie ne la demande avec lui et que Jésus ose refuser? Invoquons-le donc le matin, le soir, dans nos prières, dans le travail, dans la tentation, à la vie et à la mort. Mais il est diverses faveurs pour lesquelles les saints et les âmes pieuses recourent particulièrement à lui.

1° On l'invoque surtout dans les besoins temporels. Saint Joseph a été le procureur de tous les monastères fondés par sainte Thérèse. 2° Pour obtenir des vocations religieuses. Par son intercession, des monastères vides se sont remplis de sujets ; 3° pour obtenir la vie intérieure, la vie de foi, dont il a été un si parfait modèle ; 4° pour obtenir la grâce d'une sainte mort. Celui qui écrit ces lignes visitait, sur son lit de douleur, une femme jeune encore et mère d'une famille déjà nombreuse. Elle avait reçu les derniers sacrements en pleine connaissance ; et elle savait qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle. Son mari, ses petits enfants pleuraient autour de sa couche. Elle seule était calme, résignée et heureuse. Avec les accents d'une foi héroïque elle consolait sa famille. Nous lui demandâmes le secret de cette joie aux approches de la mort. « Ah ! dit-elle, depuis vingt-cinq ans, je demande à saint Joseph la grâce d'une bonne mort ; j'ai la confiance qu'il me l'a obtenue !... »

2352. III. *Imiter saint Joseph.* Il était juste : il possédait donc toutes les vertus, et on trouve en lui un parfait modèle de toutes celles que nous devons pratiquer. Mais si nous voulons choisir dans sa vie quelques exemples particuliers, étudions les diverses manières dont on représente ordinairement ce grand saint. 1° On nous le peint souvent un lis à la main, image de sa pureté virginale, qui le fit choisir pour époux à la plus pure des vierges et pour père nourricier au Fils de Dieu. *Celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi pour ami. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !*

2° On représente saint Joseph tenant à la main un instrument de travail. Il était ouvrier, c'est par la mortification salutaire du travail qu'il conserva et embellit la pureté de son cœur. L'oisiveté est la mère de tous les vices. L'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Que ceux qui travaillent n'en murmurent point, et que ceux qui n'y sont pas assujetis par le besoin, s'y soumettent pour se procurer les avantages précieux du travail.

3° On le représente enfin tenant entre les mains l'Enfant-Jésus. Jésus se trouvait bien sur ce trône plus pur que les ailes des Chérubins ; et Joseph trouvait, dans cette union à Jésus, l'embellissement de sa pureté virginale et le courage de travailler avec ardeur pour nourrir le divin Enfant. C'est en nous unissant à Notre-Seigneur que nous conserverons la pureté et que nous puiserons la force de sanctifier nos travaux et toutes nos peines. Or nous nous unissons à Notre-Seigneur par la prière et la communion. Heureuses les familles, heureuses les âmes dont saint Joseph sera le modèle ; heureux ceux qui honoreront ce grand saint, l'invoqueront et l'imiteront ! Une vie pure, une sainte mort et la béatitude du ciel sera leur récompense.

2353. **Autre plan** *sur saint Joseph, d'après Bossuet. Depositum custodi.* (I Tim. VI, 20). Pour célébrer ce grand saint, exalter sa grandeur et ses vertus, rien de plus efficace que de dire qu'il a été le dépositaire de Dieu. Pour confier un dépôt, nous choisissons un ami, un homme d'une probité irréprochable. Quelle marque de confiance donna, quel honneur fit Dieu à saint Joseph en lui confiant le dépôt de la virginité de Marie, sa fidèle épouse, de Jésus son divin Fils et du secret des mystères qui ont opéré le salut du monde. Ce choix fait éclater la pureté, la fidélité, l'humilité et la vie cachée de saint Joseph.

Gardez le dépôt, gardez la virginité de Marie ; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse de laquelle dépend le salut des hommes, et employez à la conserver, parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel : il veut que son Fils soit caché au monde ; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée.

2354. I. *La virginité de Marie.* Il importe avant toutes choses que nous entendions combien cette virginité est chérie du ciel ; combien elle est utile à la terre, et ainsi nous

jugerons aisément par la qualité du dépôt de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir, par les Saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, ainsi quand il naîtrait dans le temps, il sortît d'une Mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une Vierge concevrait un Fils (Isaï, VII, 14.) Nos pères ont vécu dans cette espérance; et l'Evangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité, selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens Docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne; ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des Anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs, et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits; et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer l'Incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair. Le Verbe a été fait chair, dit l'Evangile (Joan, I, 14); voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur, pour unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte Virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse: il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et tient quelque chose de la lumière. Ainsi, nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Et par là, ne voyez-vous pas et la dignité de Marie et celle de Joseph son fidèle Epoux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, *gardez ce dépôt. Depositum custodi*. Gardez chèrement le sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et ainsi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Ecoutez ce savant Evêque, et suivez exactement sa pensée. Il remarque avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le contrat sacré, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre; il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes; il y a enfin les enfants qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout concourt à garder la virginité. Il y trouve premièrement le contrat sacré, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre (Contra Julian, lib, V, cap. XII, tom. X, page 642). Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Voilà les promesses qui les assemblent. Voilà le traité qui les lie.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours au premier livre de son histoire.

(*Bossuet raconte ici le trait de saint Jujurieux de sainte Scolastique, voir la note 2 du n° 512.*) Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de saint Joseph ? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité ; et il est aisé de l'entendre. Car, dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimiez en Marie ? ah ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux, et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel ! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver le sacré dépôt ? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal ; il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable, c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus Christ par ses soins ; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez vous que Jésus est le fruit de ce mariage ?

Il est certain assurément que Notre-Seigneur n'a point eu ici-bas d'autre père à proprement parler que son Père céleste, mais c'est la virginité de Marie qui l'a attiré sur la terre ; il est le fruit bienheureux que la virginité a produit ; et Joseph a part à ce grand miracle puisque cette pureté angélique est le dépôt qui lui est confié ; du reste cette pureté n'est pas seulement le dépôt, elle est encore le bien de saint Joseph, elle est à lui par le mariage qui les unit, et par les soins avec lesquels il la garde. Marie l'a consacrée à Dieu, Joseph la garde et la possède, et il a droit sur ce fruit qu'elle produit, bien que le Saint Esprit seul l'ait rendu féconde. C'est pourquoi Jésus est le Fils de Joseph non selon la chair, mais selon l'esprit. O mystère de pureté, ô paternité bienheureuse ! Combien est chaste, combien est sainte la doctrine du Christianisme ! Ne comprendrons-nous donc jamais ce que nous sommes ? quand est ce que nous entendrons la dignité de nos corps depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable ? Honorons par la chasteté cette pureté qui nous a donné le Sauveur.

2305. II. *Jésus dépôt de Joseph.* Dieu ne se contente pas de confier à la pureté de Joseph la virginité de Marie, il lui remet en main son propre Fils afin qu'il le conserve par sa fidélité. Jésus n'avait point de Père sur la terre ; il est né comme un orphelin ; et son Père du ciel semble le délaisser ; il s'en plaindra un jour de sa croix ; mais déjà dès son enfance, il est en proie aux persécutions, il doit fuir en exil ; et il semble que tout ce que son Père a fait pour lui, c'est de le mettre en garde d'un homme mortel qui conduira sa pénible enfance ; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme ? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin ; et depuis lors, il ne vit plus que pour Jésus-Christ ; il n'a plus de soin que pour lui ; il prend pour ce saint enfant un cœur et des entrailles de père. Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un mystère si grand et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit, c'est lui qui dirige toute sa conduite comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela ? dit saint Chrysostome, en voici la raison véritable : C'est, dit-il, que c'était un conseil de Dieu de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité.

— Dieu accorde ainsi la paternité de Joseph avec la pureté virginale. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir, vous ne l'aurez pas en Joseph ; mais tout ce qui appartient à un père sans que la virginité en souffre, je vous le donne. Et par conséquent Marie ne concevra pas de Joseph parce que sa virginité en serait blessée, mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin enfant, et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

— Comment cela se peut-il, demanderez-vous ? C'est Dieu *qui finxit singillatim corda eorum.* (Ps., xxxii, 15.) C'est sa main qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur parternel, formé tout à coup

par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, Chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique? de sorte qu'il ne serait pas bien nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple? Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph, depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui, certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet Enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce; sinon celui dont il est écrit que *venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens* (Joan., I, 11.) et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivaient ensemble dans leur ménage pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. (Matth., VIII, 20.) Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet Enfant vive; la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne leur amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, Chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte, et de souffrir un exil fâcheux, et cela pour quelle raison? parce qu'il a Jésus-Christ avec lui? Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même. Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? Chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes! Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire en cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc., II, 48.) Votre père et moi nous vous cherchions avec une extrême douleur.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère.

2356. III. *Joseph, gardien du secret des mystères du salut.* Il était dans les desseins de Dieu de laisser ignorer jusqu'au moment marqué par sa Sagesse la virginité de Marie et la divinité de Jésus. Pourquoi le fait-il? C'est qu'il voit au fond de nos cœurs combien nous sommes tyrannisés par le vain désir de paraître. C'est le premier vice qui se montre en l'homme, et c'est le dernier qui le quitte. Combien étouffe-t-il de vertus par la crainte de paraître chrétien! Combien fait-il commettre de bassesses, par un lâche respect humain! Combien fait-il faire de crimes, pour arriver à s'élever au-dessus des autres! C'est pourquoi Jésus se cache, afin de nous apprendre à mépriser le bruit et l'éclat du monde; et dans sa vie cachée il paraît plus anéanti même que sur la croix. Au Calvaire, le larron pénitent et les bourreaux eux-mêmes confessent sa divinité; dans sa vie cachée, après la fuite en Egypte, rien ne le trahit; et de même qu'il a choisi ses Apôtres pour se faire connaître à l'univers, il a choisi Joseph pour garder le silence et se tenir caché. Les Apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus au monde; Joseph est un voile pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux se cachent et la virginité de Marie et la divinité de Jésus. Mystère admirable! Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas; il possède un Dieu-homme, et il n'en dit mot; il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ; Siméon et Anne publient ses grandeurs; nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du

mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité, quel père ne parlerait pas d'un Fils si aimable ! Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes, qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'évangéliste (Luc, II, 33) : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien ; ils écoutaient parler tous les autres, et ils gardaient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville au bout de trente ans : *N'est ce pas le Fils de Joseph?* (JOAN., VI, 42) sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. Quelle humilité ! quel amour de la vie cachée et de la retraite où l'on trouve Jésus ! Quelle obéissance à la sanction divine ! Il y a la vocation éclatante de l'apostolat. Joseph ne l'a pas reçue ; il sait se contenter d'entrer dans les desseins de Dieu sur lui. La gloire des chrétiens n'est pas dans les grands emplois, mais à faire ce que Dieu veut. Les méchants font souvent plus de bruits en ce monde que les bons ; aussi David demande-t-il : *Justus autem quid fecit?* Le juste, semble-t-il dire, ne fait rien ; et, en effet, il ne fait rien pour contenter les regards du monde ; il fait tout pour les yeux de Dieu à qui il obéit. Voilà la vraie grandeur.

Jésus-Christ est encore caché, car l'heure de sa gloire n'est pas arrivée ; nous sommes cachés en Dieu avec lui sur cette terre, et par conséquent il ne faut pas chercher la gloire du monde. *Cùm Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum ipso in gloriâ.*

O Dieu, qu'il fera beau paraître, en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois, craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole, qu'il a prononcée dans son Evangile : *Vous avez reçu votre récompense.* (MATT., VI, 2.) Vous avez voulu la gloire des hommes, vous l'avez eue ; vous êtes payés, il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui par une reconnaissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa Majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, Fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui, vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph. Vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah ! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie, et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ! Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas ; et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur.

O Joseph, gardien des dépôts et des secrets de Dieu, gardez en nous la pureté, la fidélité à Dieu dans les épreuves, l'amour de l'humilité, de l'obéissance, de la vie cachée en Dieu, afin qu'un jour nous participions à votre gloire.

VII. — Patronage de Saint Joseph.

2367. Pie IX a déclaré saint Joseph patron de l'Église universelle. Léon XIII nous donne les raisons qui justifient ce titre glorieux. Écoutons sa grande voix qui instruit le monde et les siècles : « La divine maison, que Joseph gouverna, avec la dignité du père, contenait les prémices de l'Église naissante. De même que la Sainte Vierge est la Mère de Jésus-Christ, elle est la Mère de tous les chrétiens qu'elle a enfantés au Calvaire... Jésus-Christ est comme le premier des chrétiens, qui, par l'adoption de sa rédemption, sont ses frères.

« Telles sont les raisons pour lesquelles le Bienheureux patriarche regarde, comme lui étant particulièrement confiée, la multitude des chrétiens qui composent l'Église, c'est-à-dire cette immense famille répandue par toute la terre, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie, et le Père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne du Bienheureux Joseph, que de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la famille de Nazareth, et l'entourait saintement de sa protection, il couvre maintenant de son patronage et défende l'Église de Jésus-Christ.

« Il existe des raisons, pour que les hommes de toute condition, et de tout pays, se recommandent à la garde du Bienheureux Joseph. — Les pères de famille trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelles ; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale ; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de Joseph à garder, même dans l'infortune, leur dignité ; que les riches comprennent, par ses leçons, quels sont les biens qu'il faut le plus désirer, et acquérir au prix de tous les efforts.

» Quant aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial de recourir à Joseph et à se proposer son imitation. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus sainte des femmes, regardé comme le père du Fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler, et demande à son labeur d'artisan, tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. »

Que tous donc recourent à lui, et ils ne tarderont pas d'expérimenter l'efficacité de son patronage.

IV. — Saint Louis de Gonzague.

2358. *Ait rex ut introduceret pueros qui starent in palatio.* (Dan., xiv.)
Nabuchodonosor croyait qu'il manquerait quelque chose à l'ornement de sa cour, s'il n'avait auprès de sa personne des jeunes gens pour le servir. Aussi lui amena-t-on des jeunes gens, *ex semine regio, decoros forma, doctos disciplina.* Le Roi du ciel n'a pas dans sa cour que des vétérans en sainteté, ou des enfants qu'il couronne avant qu'ils aient su combattre ; il a aussi de jeunes hommes qui ont su traverser les écueils de l'enfance et de la jeunesse sans perdre la pureté de leur cœur, et acquérir en peu de temps l'héroïsme des anciens. Et parmi eux qui n'admirerait saint Louis de Gonzague *ex semine regio,* d'une des plus nobles familles d'Italie ; car son père le marquis de Castiglione était prince du saint empire. Il avait tous les avantages du corps et de l'esprit que le monde estime, *decoros forma, doctos disciplina* ; et sur ce riche fond, la grâce vint élever l'édifice des plus sublimes vertus, le dépouillant du vieil homme et le revêtant du nouveau qui est tout sainteté et justice : aussi l'a-t-on nommé un homme sans corps ou un ange incarné.

2359. I. Le fondement de toute sainteté, c'est *la mortification de la nature,* depuis que la nature viciée par la faute du premier père s'est révoltée contre la raison, et que la loi des membres lutte contre celle de l'esprit, et contre la grâce. Tout enfant, éclairé sans doute d'une lumière extraordinaire, Louis comprit la nécessité de lutter contre la nature, avant même qu'elle eût fait sentir ses attaques. Dominé dès ses plus jeunes années par cette grande pensée : *Quid hoc ad æternitatem,* il déclara la guerre à la triple concupiscence, sentant que les richesses, les plaisirs et les honneurs étaient des empêchements pour la vertu et la conquête du ciel. Jamais personne n'a mis autant d'empressement à rechercher les biens de la terre que Louis n'en a mis à les fuir. Jamais voluptueux n'a trouvé autant de goût aux plaisirs des sens que saint Louis n'a eu de joie dans les souffrances. Jamais les honneurs de ce monde n'ont donné autant de jouissance aux ambitieux que notre saint en a rencontré dans le mépris et l'abjection. Sa simplicité dans ses habits et dans ses meubles passait quelquefois les limites que la bienséance prescrit aux personnes de qualité. Jeune il a plus de plaisir à renoncer à ses droits en faveur de son frère, que celui-ci n'en éprouve en les acceptant. Devenu membre d'un ordre alors pauvre des biens de la terre, il recherche en tout pour son usage ce qu'il y a de moindre.

Il n'a un corps que pour en faire une victime qu'il immole à la gloire de Dieu. Dès l'âge de sept ans, il s'interdit tout jeu. A treize ans, il jeûnait trois fois par semaine, il couchait sur la dure, et se servait de ses éperons en guise de cilice ; jamais il ne se chauffait en hiver ; et par le froid rigoureux, il passait de longues heures la nuit en prière. Ce qui consolait sa mère, en le voyant quitter le monde, c'était de penser que dans l'état religieux on modérerait au moins ses pénitences. Quelle mortification de tous ses sens ! Il

ne pouvait prononcer ni entendre une parole qui présentât l'ombre du péché, il n'arrêtait pas même ses yeux sur le visage de sa mère. C'est pour fuir les honneurs de ce monde, les cours où il semblait condamné à vivre, qu'il fit le sacrifice qui coûtait le plus à son bon cœur, celui de s'arracher à la tendrese de ses parents ; mais le désir de suivre Jésus dans la voie de l'humiliation et du sacrifice absolu, le fait triompher et des menaces d'un père qui fonde en lui les espérances de sa famille, et des larmes d'une mère qu'il aime tendrement.

Une fois dans le couvent, jamais on n'entendit sortir de sa bouche un seul mot qui fût à sa louange et il couvrait toujours ce qu'on pouvait louer en lui. Un jour qu'il avait prêché au réfectoire à l'édification de tous, un Père parla de lui en termes avantageux, il en fut confus et aussi affligé que d'autres sont fiers d'entendre faire leur éloge. Il avait fait un recueil de réflexions sur tous les sujets que l'homme a de se mépriser, recueil qu'on trouva après sa mort. Il cédait toujours la première place à ses frères. Les offices les plus bas étaient ceux qu'il ambitionnait et qu'il remplissait avec délices. C'est ainsi que la grâce le dépouille de la nature.

2360. II. De plus *elle le revêt des vertus les plus sublimes et en fait un ange dans un corps.* La mort au monde est pour les chrétiens la condition et le prélude de la véritable vie dont Dieu est la source. C'est par la prière et les sacrements qu'on puise à cette source, et la prière de Louis était ardente et constante dès la première enfance. Il savait s'écarter de la compagnie de ses meilleurs amis et du tumulte des cours pour s'entretenir avec Dieu. Le jour ne suffisait pas à satisfaire son attrait pour la prière, il y employait ses nuits. Novice, il est absorbé par la pensée de Dieu, au point de ne pouvoir pas s'en distraire : les médecins lui prescrivent la distraction, mais l'effort qu'il fait pour perdre le souvenir de son Bien-Aimé, le fatigue plus que l'application constante à la prière. C'est aussi dans les sacrements que Louis puise la vie divine. Lorsqu'il était bien jeune encore, il eut le bonheur de rencontrer saint Charles Borromée qui fut dans l'admiration des dispositions heureuses qu'il découvrit en lui, et qui lui recommanda par dessus tout de fréquenter les sacrements. On sait avec quel soin il fut fidèle à ses recommandations, et avec quelles dispositions il se préparait à communier ; c'est en fondant en larmes qu'il entendait la messe. Faut il s'étonner après cela qu'il pratiquât toutes les vertus, une pureté que rien ne vint ternir, car il ignora le péché plutôt qu'il ne l'évita. Il fut plutot préservé de la tentation qu'il n'en fut victorieux, car dès l'âge de huit ans, il fit à genoux devant un autel de la Vierge, vœu de virginité. De là cette modestie qui lui faisait cacher même le bout de ses pieds aux domestiques qui le servaient lorsqu'il était malade. De là cette obéissance aux moindres signes de ses supérieurs et aux petites prescriptions de la règle ; de là cet amour pour Dieu qui embrasait son cœur et dont la flamme rayonnait sur son visage, et s'échappait en des paroles brûlantes pour enseigner la sagesse aux anciens en religion et réchauffer ses compagnons de noviciat, de telle sorte que leurs conversations n'étaient que des conférences spirituelles. De là cet amour pour le prochain qui lui fit quitter sa retraite pour aller rétablir l'union parmi les membres de sa famille que des questions d'intérêts divisaient ; de là cette ambition qu'il avait d'aller porter la foi aux peuples infidèles, ambition qui lui fit choisir la Compagnie de Jésus ; de là ce dévouement qui lui fit demander comme une grâce d'aller soigner les pestiférés dans les hôpitaux de Rome. Il Il ne fut pas le seul de sa Compagnie à se vouer à ce ministère; mais nul ne le fit avec plus de courage, et quand on recommandait à quelque Jésuite de se ménager pour n'être pas victime du fléau, il répondait : Comment ne pas nous dépenser, quand nous avons sous les yeux les exemples de Louis de Gonzague. Lui, en effet, non seulement ne se ménageait point, mais il portait envie à ceux qui succombaient. Un père étant mort de la contagion : Que j'envie son sort, disait Louis ; quelle faveur si Dieu m'avait pris à sa place ! *Majorem charitatem*, en effet, *nemo habet nisi ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* C'est ce genre de martyre qui devait couronner une vie si sainte. En peu de temps, Louis avait rempli une longue carrière ; ce fruit si précoce était mûr pour le ciel. Il tomba malade en soignant les pes-

tirés. Se sentant atteint, sa première pensée fut de remercier Dieu de l'espérance qu'il lui donnait d'être délivré bientôt de cet exil. Ayant connu par révélation le jour de sa mort, qui devait être le jour de l'octave du Saint Sacrement, il récita le *Te Deum*, en action de grâces. Le jour venu, il semblait mieux, mais quand les autres paraissaient se rassurer, lui ne se faisait pas illusion. Le Provincial étant venu le voir, lui demanda comment il se trouvait : Mon Père, dit-il, nous nous en allons. — Et où ? — Au ciel, comme je l'espère, par la miséricorde de Dieu.

En effet, le soir en invoquant le saint nom de Jésus, il rendit son âme à Dieu à l'âge de vingt-deux ans.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit son âme inondée dans le ciel d'une telle splendeur qu'elle s'écria : Ah ! quelle gloire que celle de Louis, fils d'Ignace.

Voilà où conduit la ruine de la nature et le triomphe de la grâce. La triple concupiscence mène au péché et du péché à la mort éternelle. *Post concupiscentias tuas non eas.* Mais la vie surnaturelle qui se puise dans les sacrements, et la prière, qui s'épanouit dans la pratique de toutes les vertus et surtout de la pureté et de la charité, mène au ciel.

X. — Saint Jean-Baptiste.

2361. *Quis putas puer iste erit ?* (Luc. I.)

Il a tous les titres à notre vénération. L'Ecriture l'appelle *ange*, car il est envoyé de Dieu ; *prophète du Très-Haut*, il a prédit le Messie, Apôtre, il l'a prêché, *missus a Deo* ; il a été martyr, Hérode le fit décapiter ; solitaire, il a passé sa vie dans les déserts ; vierge, car il a pratiqué une parfaite pureté. *Nesciens labem.* Comment parler de lui dignement, à moins qu'il ne fasse pour nous le miracle qu'il fit pour son père Zacharie qui était muet, et qui se mit à bénir Dieu à la naissance de son enfant ? Mais pour tout résumer, il suffit de se rappeler une doctrine qui est certaine, c'est que dans l'ordre de la nature, les créatures sont d'autant plus parfaites qu'elles sont plus semblables au Fils de Dieu et que dans l'ordre de la grâce, elles le sont d'autant plus qu'elles s'approchent davantage du Fils de Dieu fait homme, Notre Seigneur Jésus-Christ. Or, Jean-Baptiste lui ressemble : I, dans sa naissance, II, dans sa vie pénitente, III, dans sa mort.

2362. I. *Dans sa naissance*, le même ange annonce la naissance de l'un et de l'autre ; le nom de tous les deux est apporté du ciel ; la naissance de l'un et de l'autre est un sujet de joie pour tous. Tous deux sortent de leur pays pour fuir la persécution d'Hérode ; tous deux avant de prêcher se retirent au désert et prennent la pénitence pour sujet de leur prédication. Tous deux ont une enfance sainte : mais admirons aujourd'hui celle de Jean-Baptiste. A la voix de Marie, Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère ; et comme Marie resta avec sa cousine très probablement jusqu'au neuvième jour, après la naissance de saint Jean, n'y a-t-il pas lieu de penser que pendant tout ce temps la grâce se répandit chaque jour plus abondante dans cette âme d'enfant ? Pendant huit jours, Marie a pu caresser et bercer celui qui était jusqu'entre ses bras le précurseur de son divin Fils ; et les Pères nous disent, avec saint Ambroise, que la seule vue de Marie inspirait la pureté. *Si quos inviseret, puritatis insigne conferret.* Que n'a-t-elle donc pas dû faire en caressant saint Jean, et en le pressant entre ses bras ? Du reste, quelle merveille que Marie ait travaillé à la perfection de saint Jean, quand Notre-Seigneur lui-même en a fait sa première œuvre ! *Venit Christus ad Joannem.* Ne faut-il pas qu'il aimât Jean-Baptiste plus que tous les autres, puisque sa première visite est pour lui ? Ne faut-il pas qu'il eut grandement à cœur de le délivrer du péché pour aller, dès qu'il fut descendu en ce monde, répandre dans son âme la grâce ? Oh ! heureux enfant, visité et sanctifié par Jésus et Marie dès avant votre naissance, quelles merveilles présagent pour votre avenir de si heureux commencements ! Personne parmi les enfants des hommes, personne après Marie n'a été purifié de si bonne heure que vous. Vous êtes né à la grâce, avant de naître à la lumière. Ô mes enfants, dont l'innocence n'a été encore ternie par aucun péché, que vous êtes heureux ! Parents, veillez sur eux afin qu'ils ne la perdent jamais.

2363. II. *Dans sa vie.* Le petit Jean-Baptiste comprit bien la leçon qu'il avait reçue si tôt que le péché est le plus grand des maux et que la grâce est le plus grand des biens : aussi pour se préserver de toute souillure et pour conserver la sainteté qui lui avait été communiquée miraculeusement, il se retira tout enfant au désert, où sa mère venant à mourir bientôt, il fut miraculeusement nourri par la Providence qui n'abandonne pas même les petits des corbeaux. Sa pénitence y fut telle que saint Pierre qui avait renié son Maître, que saint Mathieu qui avait été publicain, que saint Paul qui avait été d'abord persécuteur de l'Eglise, n'en firent jamais de semblable. Ecoutez ce qu'en dit le Sauveur : *Venit Joannes neque manducans neque bibens ;* saint Bernard ajoute : *neque vestiens* ; car comme les sauterelles ne sont pas une nourriture faite pour l'homme, les poils de chameau ne sont pas non plus un vêtement fait pour lui. C'est un ange dans un corps mortel ; et ce corps comment le traite-t-il ? Il n'a pour abri que la voûte des cieux, pour lit que la terre nue, pour oreiller qu'une pierre, il a les yeux tournés vers le ciel. Personne pour l'engager à modérer sa pénitence, il n'a pour compagnie que les animaux sauvages des forêts. C'est ainsi qu'il conserve la grâce, et se préserve des occasions de pécher. C'est ainsi qu'il s'élève à une sainteté telle que les juifs sont prêts à le prendre pour le Messie. Pécheurs, à cette vue ne comprendrez-vous pas du moins qu'il faut faire pénitence ? Jean-Baptiste innocent mène une vie si dure, et vous qu'avez-vous fait pour expier vos péchés ? La peur du mal lui fait fuir les hommes, ne vous fera-t-elle pas du moins éviter les libertins, les mauvaises occasions ?

2364. III. *Dans sa mort.* Mais les austérités de la pénitence de la vie de saint Jean, n'égalent pas les rigueurs de sa mort. On exalte à bon droit saint Etienne qui le premier après l'ascension de Notre-Seigneur a subi le martyre, et a tracé la voie à ceux qui devaient après lui mourir pour la foi, mais pourtant déjà Notre-Seigneur était mort pour Etienne : et ce dernier ne faisait que rendre ce qu'il en avait reçu ; la route lui était déjà tracée par le Sauveur lui-même. Saint Etienne et les martyrs qui sont venus après lui avaient sous les yeux les exemples de Notre-Seigneur, qui allégeaient leur sacrifice, et la mort qu'ils subissaient paraissait moins amère depuis que Jésus en avait triomphé ; Jean-Baptiste n'a eu aucun de ces allégements : il est mort pour le Christ, avant que le Christ fût mort pour lui : il n'a eu pour le soutenir, ni ses exemples, ni sa visite. Il est mort d'une manière qui a dû être bien cruelle pour une âme si pure, pour récompenser l'habileté à la danse de la fille d'une adultère. Sa mort a été le prix décerné à une danseuse. Jésus aurait pu le visiter : il n'était pas loin de lui ; lui envoyer au moins quelques-uns de ses disciples, il ne l'a pas fait. Pourquoi ? il fallait que Jean-Baptiste retraçât fidèlement les traits de Jésus, qui à sa mort a été abandonné de tous les siens, et qui dans les douleurs de son agonie a crié vers son Père : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Qui ne serait frappé de la ressemblance de Jean avec Notre-Seigneur, dans son enfance, dans sa vie pénitente et dans sa mort ! Si l'ange en parlant de Jésus a dit : Il sera grand ; Jésus en parlant de Jean a dit : *non surrexit major.* Il mérite donc tous nos hommages, mais la meilleure manière de l'honorer, c'est de profiter de ses enseignements. *Ille lucerna erat ardens et lucens,* sur quoi saint Bernard dit : *Lucens digito, verbo, exemplo.* Du doigt il nous montre l'Agneau de Dieu, la victime destinée à effacer nos péchés. Quelle consolation de savoir que par Jésus nous pouvons obtenir miséricorde ! *Verbo,* il nous apprend comment nous mériterons grâce : *facite dignos fructus pœnitentiæ. facite,* pas de simples désirs, pas de fleurs de bonnes pensées, pas de feuilles de bonnes paroles seulement ; mais des œuvres, des prières, des aumônes, si nous le pouvons, quelques pénitences en souffrant, du moins avec résignation, les peines de la vie, *appropinquavit enim regnum cœlorum.* Notre fin est prochaine, qu'elle soit pour nous le commencement du royaume des cieux.

XI. — Saint Pierre

2365. *Simon Joannis amas me ?* En ce jour, 29 juin, l'Eglise honore surtout saint Pierre ; et pour parler de ce grand Apôtre d'une manière qui soit

en rapport avec le mois du Sacré-Cœur, il est bon d'étudier quel fut son amour pour Jésus-Christ. Ce ne fut qu'après que saint Pierre, en expiation de son triple reniement, eut protesté trois fois à Notre-Seigneur de son amour, qu'il devint la pierre fondamentale de l'Eglise, le chef des pasteurs et des fidèles: *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* Ce n'est qu'autant qu'à l'exemple de saint Pierre, nous aimerons Jésus-Christ que nous deviendront des pierres vivantes de cet édifice qu'on appelle l'Eglise, et que nous mériterons d'être admis dans cette cité de Dieu où l'on jouit de délices infinies. — Il nous importe donc de connaître les qualités de l'amour de saint Pierre pour son Maître, afin de les retracer dans notre amour pour notre divin Sauveur. — Or la réponse de saint Pierre nous indique les qualités de son amour. M'aimez-vous plus que les autres Apôtres? demandait Notre-Seigneur. Pierre résolument de répondre : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Paroles qui laissent voir en même temps et l'humilité et la générosité de l'amour de cet Apôtre pour Jésus-Christ.

2366. I. *Humilité de l'amour de saint Pierre.* — Notre-Seigneur avait demandé à saint Pierre, m'aimez-vous plus que les autres; et saint Pierre a répondu : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ; et il a craint de dire que son amour pour Jésus-Christ était plus grand que celui de ses collègues dans l'apostolat. — Avant la passion de Jésus-Christ, il avait dit à Jésus : « Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais, » comptant trop sur lui-même et ne s'appuyant pas assez sur la grâce, se préférant aux autres par un sentiment d'amour-propre, et s'exposant même à renier son Maître en se mêlant à la foule de ses ennemis. Sa triple chute lui a appris combien cet amour présomptueux, vain et imprudent, était imparfait, et dans quel malheur il peut précipiter une âme. Instruit par sa faiblesse, il aime avec humilité, il n'ose pas même dire d'une manière absolue qu'il aime. *Tu scis*, Seigneur, dit-il, vous savez mieux que moi quelles sont mes véritables dispositions. Je puis me faire illusion à moi-même ; mais vous qui connaissez tout, vous ne pouvez vous tromper à cet égard ; malgré le feu qui consume mon âme, malgré l'ardeur de mes affections pour vous, je crains de ne pas vous aimer assez. — Voyant même que Notre-Seigneur répétait trois fois la même question, il s'affligea de cette triple demande. Pourquoi ? parce qu'elle lui fit douter davantage encore de ses dispositions, elle lui rappela sa triple chute, et lui fit craindre que Notre-Seigneur ne fût pas convaincu de son amour. Voyant par cette réponse de saint Pierre que l'amour de cet Apôtre était rempli de l'humilité, sans laquelle la charité n'est qu'illusion, Jésus n'hésita pas à lui dire : *Pasce oves meas.* Je vous fais le chef de mon Eglise. Plus votre amour paraît faible à vos propres yeux, ô Pierre, plus il est grand aux miens. Celui qui s'abaisse mérite d'être élevé. Quand vous vous êtes élevé vous-même, j'ai permis votre chute ; maintenant que vous vous abaissez, je vous élève.

Si Jésus-Christ demandait aujourd'hui, à chacun de nous : M'aimez-vous? Nous répondrions tous : Oui, Seigneur, je vous aime. Mais prenons-y garde, si notre amour n'est pas humble, il est loin d'être parfait. Il est des âmes qui dans leur amour de Dieu, dans leur dévotion, sont pleines d'elles mêmes, elles se croient quelque chose à cause de ce qu'elles voient de bien en elles, à cause des exercices de piété auxquelles elles s'appliquent, à cause de leurs fréquentes communions, parce qu'elles sont exemptes de certains défauts qu'elles remarquent chez autrui. Elles se préfèrent aux autres. Comme saint Pierre, avant sa chute, elles protestent à Dieu de leur attachement, tout en négligeant la prière. Quelquefois, en comptant sur la grâce et sur leur vertu, elles vont dans certains lieux, dans certaines compagnies où elles courent mille dangers. Alors le Seigneur, pour les punir de leur orgueil, permet que l'édifice de leur perfection dont elles sont si fières, s'écroule, et qu'une triste expérience leur apprenne qu'elles ne sont rien, et ne peuvent rien sans lui. Humilions-nous donc, reconnaissons sincèrement notre néant ; disons à Dieu que nous l'aimons, mais craignons de ne pas l'aimer assez ; croyons même que tout le monde l'aime plus que nous, et conjurons ce bon Maître d'augmenter en nous son amour.

2367. II. — La réponse de saint Pierre, en même temps qu'elle marque

l'humilité, marque aussi *la générosité de son amour*. Oui, Seigneur, répondit-il, vous savez que je vous aime. Et un moment avant cette réponse, ayant aperçu Jésus sur le rivage de la mer où il pêchait, il se jeta à la nage pour être plus tôt auprès de lui.

La générosité de l'amour de cet Apôtre avait éclaté déjà avant sa chute : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te — Domine ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes.* Les paroles mêmes qui marquèrent sa présomption, marquent aussi une certaine générosité : *Etsi omnes scandalizati fuerint, ego nunquam scandalizabor. Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Mais après avoir pleuré son triple reniement, par des larmes qui coulèrent tout le reste de sa vie, sa générosité s'accrut d'une manière admirable par la pénitence. A peine sorti du cénacle, ne pouvant contenir l'ardeur de son zèle, il se mit à prêcher Jésus-Christ crucifié ; et à ses deux sermons, il convertit 8.000 Juifs. Rien ne put ralentir son ardeur : ni les menaces ni les persécutions. Le chasse-t-on d'une contrée, son amour le porte dans une autre, qu'il laisse encore pour aller annoncer Jésus-Christ ailleurs. Jérusalem, Antioche, Rome, l'Orient et l'Occident furent successivement le théâtre de son zèle. A quels travaux ne se dévoua-t-il pas, quelles fatigues, quelles privations n'essuya-t-il pas ? mais ni la vie, ni la mort, ni les tribulations, ni le présent, ni l'avenir, ni les anges, ni les hommes, selon la parole de saint Paul, rien ne fut capable de le séparer de la charité de Jésus-Christ ; et il couronna cette vie d'un généreux amour, par la marque la moins équivoque et la plus éclatante de son dévouement à son divin Maître; il subit pour lui, et comme lui la mort de la croix. Il fut crucifié la tête en bas, ne se reconnaissant pas digne du même supplice que le Fils de Dieu. — O grand saint Pierre, vous pouvez vraiment dire au Seigneur : *Etiam tu scis quia amo te.* Si on connaît l'arbre à ses fruits et l'amour aux œuvres qu'il inspire, il a dû être bien intense, le feu qui a jeté à nos yeux des flammes si éblouissantes et si vives. — Et nous, mes Frères, aimons-nous Jésus-Christ et son cœur adorable d'un amour généreux ? 1° A quoi avons-nous renoncé pour Jésus-Christ, pouvons-nous dire : *reliquimus omnia ?* N'y a-t-il pas encore quelque créature qui tient à notre cœur et qui le captive ? Sommes-nous détachés des richesses, détachés de nos aises, détachés de nous-mêmes ? Qu'avons-nous fait jusqu'ici pour Jésus-Christ ? Qu'avons-nous entrepris pour sa gloire ? Au lieu de lui conquérir des âmes, nous avons peut-être par nos scandales, précipité les âmes de nos frères dans le mal. Au lieu de travailler à servir Dieu, nous n'avons fait que désobéir à sa loi. Qu'avons-nous souffert pour l'amour de Jésus-Christ ? Hélas ! la moindre peine nous abat, la moindre contradiction nous irrite, le plus petit mal nous est insupportable, nous ne savons rien endurer, nous résigner à rien. Sommes-nous prêts, comme saint Pierre, à mourir pour Jésus-Christ ? Hélas nous ne songeons même pas à vivre pour lui. — Reconnaissons donc que jusqu'ici nous n'avons pas aimé d'un amour généreux, pas plus que d'un amour humble. Pardon, Seigneur, d'avoir été jusqu'ici si présomptueux et si faibles dans notre charité pour vous. Désormais, tout en nous défiant de nous-mêmes, *Neque vita, neque mors,* etc. Grand Apôtre, obtenez-nous cette grâce. Que nous puissions dire avec vous : *Etiam Domine, tu scis quia amo te* (1).

(1) A propos de saint Pierre, on pourrait parler du Pape et se servir de cette belle citation de saint François de Sales :

« L'Église est une monarchie, dit ce saint Docteur, et partant il lui faut un chef visible qui la gouverne comme souverain lieutenant de Notre-Seigneur ; autrement, quand Jésus-Christ dit : *Dic Ecclesiæ*, à qui parlerons-nous ? Et comment conserverons-nous l'unité de la foi ? Quand quelqu'un se voudrait émanciper, qui pourrait le réduire au bercail ? Comment pourrait-on empêcher qu'il y eût de la division dans l'Église ? et lorsque, suivant la parole de saint Jérôme, l'univers s'étonne d'être devenu Arien : *Totus orbis se Arianum esse miratus est*, comment se fût-il converti ? Tout royaume divisé sera désolé. *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur*... C'est donc chose certaine que l'Église doit avoir un lieutenant général. Or voyons maintenant quel il peut être. Ce ne peut être que saint Pierre et ses successeurs. Car, laissant à part le consentement universel de tous les siècles, en voici une raison bien puissante. C'est que jamais il n'y a eu d'évêque qui ait pensé être souverain et commun pasteur de toute l'Église, que les successeurs de saint Pierre ; et jamais on n'a avancé ni mis en doute qu'aucun

XII. — Saint Vincent de Paul.

2368. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum faciet.* (Reg., II, 35.)

Il fut un prêtre fidèle qui agit selon le cœur de Dieu, cet homme qui, sans fortune, d'une naissance obscure, exécuta des entreprises auxquelles n'auraient pas suffi tous les trésors des rois, qui réforma les mœurs, propagea la foi chez les infidèles, ouvrit des asiles à toutes les infortunes, vint au secours des provinces désolées par la guerre et la famine, avec une munificence plus que royale. Ce prêtre, c'est saint Vincent de Paul. Méditons ce qu'il a été et ce qu'il a fait.

2369. I. *Ce qu'il a été.* 1° Le fils d'un bon laboureur, mais prévenu dès son enfance de la grâce de Dieu, dès lors sérieux, appliqué à ses devoirs, généreux envers les pauvres. Quand son père l'envoyait porter des grains au moulin, s'il rencontrait un pauvre, il ouvrait les sacs pour lui en donner une part. Un jour il sacrifia pour eux, toutes à la fois, quelques pièces qu'il avait économisées péniblement pendant des années. Plus tard, Vincent aimera à rappeler la pauvreté de ses parents et à dire, qu'il n'était que le fils d'un pauvre paysan et qu'il avait gardé les pourceaux.

2° Dans sa jeunesse, il se montra appliqué à l'étude autant qu'à la piété ; aussi conquit-il ses grades de bachelier à l'Université de Toulouse : mais jamais il ne parla de ses succès ; il chercha toujours à se faire passer pour un ignorant. Il pouvait dire comme saint Paul : Je n'ai pas estimé savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

3° Devenu prêtre, une affaire l'amena à Marseille ; et, à son retour, il fut pris par des pirates qui le vendirent comme esclave à Tunis. Il eut pour maître un homme de Nice qui avait renoncé à sa religion et épousé une musulmane. Cette femme voulait savoir de Vincent comment vivaient les chrétiens ; elle lui demandait de chanter les cantiques de sa religion, et Vincent chantait le *Salve regina* et le *Super flumina Babylonis.* Cette femme y trouvait tant de plaisir, qu'elle disait à son mari qu'elle ne pensait pas qu'on pût en trouver autant dans le paradis de Mahomet. Elle persuada à son mari de se sauver en France avec son esclave. Il le fit, et tous deux arrivèrent à Avignon où le renégat abjura. Le légat du Pape qui reçut son abjuration, conduisit Vincent à Rome, où une mission lui fut confiée pour Henri IV. Au lieu de profiter de cette circonstance pour se faire une position avantageuse, il se retira chez les Pères de l'Oratoire ; et comme on lui offrait de devenir aumônier de la reine Marguerite, il préféra accepter une paroisse de campagne : Clichy. Cependant sur le conseil de M. de Bérulle qui était son directeur, il accepta de devenir le précepteur de M. de Gondy qui était général des galères. C'est là le point de départ de ses grandes œuvres. Mais les honneurs qu'il recevait dans cette maison pesaient à son humilité, il se résolut donc de la quitter et devint curé de Chatillon-les-Dombes ; mais Mme de Gondy fit tant qu'elle obtint qu'il fût rendu à sa famille.

2370. II. *Ce que saint Vincent de Paul a fait.* Pendant son séjour à Chatillon, il a établi la première confrérie des Dames de Charité, qui s'est ensuite répandue dans toute la France. Il travailla avec succès à la conversion des paysans qui se trouvaient dans les terres de M. de Gondy, ce qui donna lieu à Mme de Gondy de faire une fondation de missions, qui devaient se donner de cinq ans en cinq ans par toutes ses terres. M. de Gondy le fit nommer aumônier des galères dont il était général, ce qui donna à ce saint l'occasion de visiter les prisonniers, de les consoler, de les instruire, de baiser

autre le fût. Surtout maintenant, il n'est aucun prélat dans tout le christianisme qui s'attribue cette qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur général, sinon le Pape... Que dirons-nous donc ? Il n'y a personne qui ait jamais prétendu être le chef unique de l'Eglise, que les successeurs de saint Pierre ; il n'y a personne qui le prétende, il n'y a personne de qui on ait jamais eu cette pensée que du Pape. Et, d'autre part, il faut qu'il y ait quelqu'un qui le soit. Donc le Pape l'est sans aucun doute. C'est de lui que parle saint Jérôme dans l'Epître à saint Damas, où il dit : *Non novi Vitalem, Meletium respuo: ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit: hoc est : Qui Christi non est, Antichristi est.* » *(Voir la note du n. 750.)*

avec amour leurs chaînes et d'améliorer leur triste sort. Mme de Gondy l'ayant chargé de sa fondation de missions dans ses terres, il offrit cette somme à plusieurs religieux pour qu'ils exécutassent la fondation ; tous ayant refusé, Vincent réunit dans le collège des Bons-Enfants à Paris quelques prêtres qui désiraient s'associer à lui pour cette œuvre. Ce furent les commencements de la congrégation de la Mission qui, du vivant même du saint, se répandit en Pologne, en Irlande et jusqu'à Madagascar.

Avec le concours de Mlle Legras, il fonda à Paris ces admirables Filles de la Charité, que les malades ont eu jusqu'ici à leur chevet dans tous nos hôpitaux, que nos soldats ont trouvées sur tous les champs de bataille, pour panser leurs plaies, et leur montrer le ciel de leurs virginales mains.

Que ne fit-il pas pour rendre plus douce la souffrance, à la multitude des malades entassés dans les hôpitaux de Paris, pour recueillir les enfants trouvés dans les asiles où il leur procurait de véritables mères pour les nourrir, les élever dans l'amour et la crainte de Dieu ?

Point d'infortunes qui n'attendrissent le cœur de Vincent. Ce n'est pas à Paris, le théâtre le plus ordinaire de sa charité, qu'il bornait son zèle, il embrassait dans son cœur les provinces que la guerre et la famine avaient dévastées. La Lorraine, la Picardie, la Champagne obtinrent par ses soins des aumônes vraiment princières. Il secourut même les catholiques persécutés de l'Irlande et de l'Ecosse.

Les soins qu'il donnait aux pauvres, aux malades, ne lui faisait point oublier la plus grande et la plus efficace des œuvres, la sanctification du clergé. Il prélude à l'établissement des séminaires par les retraites données aux ordinands à Paris, et partout où les évêques appelaient les prêtres de la Mission, animés de son esprit. Il fut l'âme des conférences ecclésiastiques à Paris et l'inspirateur de tout le bien qui se fit par les prêtres fervents qui les fréquentaient.

Est-il un saint dont les œuvres aient été plus fécondes, et plus durables ? C'est sous son patronage que sont placées encore aujourd'hui la plupart des œuvres de charité ; et les Lazaristes, les filles de Saint-Vincent de Paul, perpétuent dans le monde entier ce que leur saint fondateur a entrepris à la gloire de Dieu, et pour le bien des hommes.

Voilà ce que l'amour de Notre-Seigneur et l'amour des âmes peuvent faire produire par l'humble fils d'un laboureur. Mettons dans nos cœurs ce double amour, mes Frères, et notre vie sera féconde dans nos familles, dans notre voisinage. Pas d'égoïsme ; mais la tendresse, la compassion pour nos frères, pour les pécheurs, les malades, les malheureux. L'aumône quand nous pouvons la faire, la visite des malades, de saints conseils donnés à propos ; c'est ainsi que les hommes nous béniront et que Dieu nous récompensera.

XIII. — Sainte Madeleine.

2371. Son père s'appelait Syr et sa mère Eucharie. Sa noble famille avait de grands biens en Galilée : le château de Magdalon qui échut en partage à notre sainte ; à Béthanie le château de Marthe, et à Jérusalem la part qui revint à Lazare.

1. *Ses égarements.* Pauvre Madeleine, la voilà donc seule qui habite les villes de la Galilée, et son château. Capharnaüm était une ville commerçante, non loin du lac de Génézareth : un grand nombre d'étrangers y accouraient ; le concours est une source d'abondance, et par conséquent de dangers. — Sans appui, sans guide, le monde lui sourit, et la fascination de la bagatelle qui obscurcit les vrais biens est un bandeau sur ses yeux. Elle a une âme grande et un cœur ardent et généreux. Elle ne connaît pas la vérité ; elle se donne au mensonge qui lui sourit. Elle aime la créature. Mon Dieu, elle s'égare loin de vous ! Ah ! cette triste histoire est celle d'un grand nombre d'âmes. Pauvres âmes, si elles recevaient les grâces que nous recevons, que deviendraient-elles ? et elles se perdent... Jésus-Christ nous a sauvés ; un jour peut-être, nous chancelions entre le monde et Jésus. Jésus nous a pris, quelle reconnaissance doit être la nôtre ! Il nous a arrachés au gouffre qui allait nous engloutir. Madeleine ne pense qu'à demander le bonheur à

l'amour de la créature ; elle jette plaisir sur plaisir dans son cœur que Dieu seul peut remplir, et ce pauvre cœur reste vide. Dieu pour la punir permet que sept démons s'emparent d'elle.

2372. II. *Son retour.* Pendant que Notre-Seigneur parcourait les villes de la Galilée, il la délivra de ces esprits qui l'obsédaient. Cette faveur du bon Maître touche son cœur et lui fait croire à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La grâce agit en elle et la voilà qui renonce aux vanités ; ce n'est point assez, elle veut réparer publiquement le scandale qu'elle a pu donner au monde, et donner à Jésus une marque publique de sa reconnaissance. Elle n'a pas rougi de scandaliser une ville. Le péché qui ruine tout en l'homme lui inspire la honte du bien et la hardiesse du mal. La pénitence fait rougir du mal et donne la hardiesse pour le bien. A Naïm chez Simon, la deuxième année de la prédication du Sauveur, elle entre, elle la pécheresse, dans cette maison d'orgueilleux pharisiens ; leur mépris ne l'arrête point, leurs paroles injurieuses ne sont point capables de l'intimider. Où allez-vous, Madeleine ? Ah ! la grâce vous poursuit, et l'amour de Jésus-Christ vous anime déjà. Oh ! quelle foi ! Les pharisiens ne voient en Jésus, qu'un homme, vous y découvrez un Dieu. Ils l'honorent, mais ils ne l'aiment pas. Simon juge même mal et N.-S. et Madeleine : *Hic si esset propheta sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum quia peccatrix est.* En ceci il se trompe doublement. C'est parce que N.-S. est prophète qu'il change le cœur des pécheurs et les attire à lui ; et Madeleine n'est plus pécheresse puisqu'elle renonce à ses habitudes coupables pour s'attacher à N.-S. O injustice des jugements du monde à l'égard de ceux qui se donnent à Dieu ! — Madeleine s'approche et se prosterne aux pieds de Jésus, les arrose de ses larmes et les essuie de ses cheveux. « Madeleine abattue aux pieds de Jésus, n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards ; elle renonce à ses funestes victoires qui la mettaient dans les fers ; vaincue et captivée elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise, et les parfums précieux, et ses cheveux tant vantés, et même ses yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue cette malheureuse conquérante ; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions... Mais regardez, elle baise (les pieds du Sauveur) ; avec quelle ardeur elle les embrasse ; et après cela, ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde ; non seulement celles qu'il donne mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne. » (BOSSUET.) Elle entend sortir de la bouche du Sauveur ces paroles : « Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Elle ne fait que de se convertir, et non seulement elle l'aime beaucoup ; mais N.-S. lui-même reconnaît qu'elle *a aimé beaucoup*, compensant par l'intensité de son amour ce qui manque à sa durée. N'est-ce pas notre histoire ? Un jour le monde commençait à nous séduire, et Jésus nous appelait : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere.*

Alors nous avons rompu avec le monde ; ses rires, ses railleries amères, ses haines, peut-être, n'ont pu nous arrêter, et nous sommes allés nous jeter aux pieds de Jésus pour nous livrer à son amour. Si nous ne l'avons pas fait encore, il est temps de le faire. Nous qui avons affronté le blâme du monde, pour nous égarer, nous nous laisserions arrêter par ses censures pour revenir à Dieu ?

III. *Sa fidélité.* Madeleine s'attache à Jésus, elle est avide d'entendre sa parole. Elle quitte tout pour goûter ses divins enseignements. Jésus prêche ; elle le suit ; elle sacrifie ses biens pour subvenir à ses besoins et à ceux des Apôtres. Elle n'a plus de sollicitude du temps. Un jour Notre-Seigneur se rend à Béthanie. Marie s'y trouve : Marthe se préoccupe. Marie est à ses pieds. — *Non est tibi curæ,* dit Marthe en se plaignant ; mais Jésus prend le parti de Madeleine : *Elle a choisi la meilleure part*, dit-il. — Oui, la meilleure parce qu'elle est la plus noble ; la meilleure parce qu'elle est la plus douce ; la meilleure parce qu'elle est la plus agréable à Dieu ; la meilleure parce qu'elle est la plus utile aux âmes. — *Quæ non auferetur ab eâ.* Dans le ciel on ne fera que continuer ce que cette vie commence sur la terre.

La résurrection de Lazare est accordée aux prières de Marie. (JOAN, XI.) C'est à sa prière que le divin Sauveur frémit et se trouble, et qu'il demande, *ubi posuistis eum ?* et il pleure. Il ne peut voir, sans verser des larmes, couler les larmes de Marie. Six jours avant la pâque, elle vint laver les pieds et la tête du Sauveur dans la maison de Simon le lépreux : respect aux petits, respect aux prélats de l'Eglise. Quand l'âme a fait pénitence et qu'elle a arrosé les pieds du Sauveur, elle peut s'élever jusqu'à sa tête et demander ses divines caresses : *Osculetur me osculo oris sui*. Mais néanmoins elle n'oublie point ses péchés et se tient toujours aux pieds du Sauveur, alliant ainsi l'humilité à l'amour : l'humilité par laquelle elle se confond, l'amour par lequel elle s'unit à lui. Judas la condamnait ; mais Jésus la défendit lui-même, fit son panégyrique et prédit que partout où serait prêché l'Evangile, on louerait cette femme. Sans doute elle se trouvait mêlée aux filles de Jérusalem à qui Jésus dit : *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants*. Elle était au pied de la croix. Quel courage la foi et l'amour divin donnent à la femme chrétienne ! Elle recueillait les gouttes de son sang, et la Sainte Ampoule se conserve encore à Saint-Maximin en Provence. La suite fait voir que ce ne sont pas les âmes pécheresses qui aiment le moins Notre-Seigneur. On ensevelit le divin Maître ; le soir du samedi, Madeleine prépare les aromates ; et le lendemain, de grand matin, elle se rend au sépulcre. L'ange lui apparait, elle ne s'arrête pas, elle va dans la grotte. Un autre ange lui dit d'avertir Pierre et Jean ; elle va les appeler et revient avec eux. Ils la quittent ; elle reste. *Discipulis recedentibus non recedebat*. Jésus-Christ lui apparait sous la forme d'un jardinier ; il ne veut pas se laisser toucher. Il se soustrait quelquefois aux âmes qui l'aiment. Jésus apparait aux saintes femmes et se laisse baiser les pieds. Elle raconte la résurrection aux Apôtres. Jésus se rendit à Béthanie, Marie y était ; elle assista à son ascension ; elle était au Cénacle. Persécutée par les Juifs et chassée de son pays à cause de son zèle pour le règne de Jésus-Christ, elle fut exposée à la mer sur un vaisseau sans voile ni rames. Elle aborde à Marseille, elle convertit la Provence, elle passe ses nuits en prière, pendant trente ans à la Sainte-Baume. Les anges la portent à Aix où elle demande le viatique à saint Maximin, et elle s'envole vers les cieux, se réunir pour une éternité à celui qu'elle avait aimé uniquement. Là ses larmes sont essuyées par la main divine du Sauveur. Mais là son amour a grandi. Tout passe : la foi, l'espérance, les prophéties, le don des langues ; mais *charitas non excidit*. O sainte ! donnez-nous vos larmes, donnez-nous votre amour de Jésus.

2573. **Autre plan**, *d'après Massillon*. ***Mulier quæ erat in civitate peccatrix lacrymis cœpit rigare pedes ejus***. (Luc. VII, 17). Celle qui était regardée comme le scandale de la cité devient la gloire de la grâce et le modèle de la pénitence. Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion de cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolation ; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.

I. *La pénitence de la pécheresse, non seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare tous* ; et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avait fait un injuste usage de son cœur ; il n'avait jamais été occupé que des créatures ; et Madeleine née pour n'aimer que Dieu seul, Dieu était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitents. Eh quoi ! votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu ? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge ?

2° Elle avait fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Car ce

ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour ; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices, elle les pousse non seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles ; elle en retranche même celles qui auraient pû passer pour innocentes, parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pû avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures, perd le droit qu'il avait sur elles ; tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est pas toujours à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence : en vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent, si vous restez attaché à ce qui peut vous perdre.

3° Elle avait fait servir jusque-là, par un assujettissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie ; elle commence à réparer ses voluptés criminelles par l'humiliation et en triomphant des dégoûts qu'inspirent les ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisième réparation de sa pénitence. En effet, il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent : il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont opposées les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux ; car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avait accompagné son péché, était un scandale public dans le dérèglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine, parce que témoins des égarements de notre pécheresse, ils en prenaient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la sainteté de la loi : scandale du lieu, car ses égarements avaient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit se répandait bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence : le scandale de la loi ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière extérieure et pharisaïque : mais venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement ; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitents, et nous remplaçons les abus du monde par les abus d'une fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence ; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avaient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal ; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu ; et les yeux du public qui ne paraissent pas redoutables dans nos égarements, le deviennent dans notre pénitence.

II. *Les consolations et les nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans la pénitence.* Elle est heureuse avec Jésus-Christ en ce qui avait fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avait fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs ; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec cet amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'était attachée dans son dérèglement, à des hommes corrompus, inconstants, perfides, etc., sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches ; l'excès de sa passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; et cela pour des hommes en qui elle ne trouvait d'ordinaire, que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance ; l'amour de notre pécheresse pour les créatures avait été suivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris ; c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'in-

justice des créatures, etc. Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avait avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement, couvre toujours de honte le dérèglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur, il la loue par les endroits mêmes les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour ; il l'élève au dessus du Pharisien, etc. Tel est le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges, et des hommes ; elle rétablit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment ; mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ? Puisque nous avons pû porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les mille agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu, d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même. (Massillon.)

XIV. — Sainte Anne.

2374. *Supra modum mater mirabilis et bonorum memoria digna.* (II Mach., vii, 20.)

Il est une femme plus admirable que celle à qui l'Ecrivain sacré applique cet éloge et qui a plus de droit à vivre dans le souvenir des gens de bien et à mériter leur culte. C'est sainte Anne, que nous célébrons en ce jour. Quelqu'un faisant l'éloge de Philippe, roi de Macédoine, concluait ainsi tout ce qu'il avait à dire à sa louange : Il fut le père du grand Alexandre. Nous louerons sainte Anne suffisamment en disant, I, qu'elle fut la mère de la Vierge Marie, II, l'aïeule de Notre-Seigneur, III, qu'elle eut toute la sainteté que suppose une telle dignité.

2375. I. *Anne fut la mère de la Vierge Marie.* Quand Anne, femme d'Elcana, après avoir gémi longtemps dans la stérilité, vit ses prières exaucées de Dieu, et qu'elle devint mère de Samuel, elle entra dans des transports de joie ; et quand elle vint offrir son unique enfant au Seigneur, elle s'écria : « Mon cœur a tressailli dans le Seigneur. Personne n'est saint comme lui. Personne n'est fort comme notre Dieu. Celle qui était stérile a donné le jour à plusieurs. » Elle n'avait pour lors pourtant que son cher Samuel. Mais cet enfant de bénédiction n'en valait-il pas un grand nombre d'autres ? Anne, mère de Samuel, n'était que la figure d'Anne, mère de Marie. Toutes deux sont demeurées longtemps sans enfant, toutes deux ont obtenu par la prière de devenir mère. Toutes deux ont fait entendre après cette faveur le cantique de l'action de grâces, toutes deux ont rendu au Seigneur, en le lui consacrant, ce qu'elles avaient reçu de lui ; mais quelle différence entre la première Anne et la seconde ! Quelque grand qu'ait été Samuel dont Dieu fit le juge et l'oracle de son peuple, qu'est-il comparé à Marie ? — O sainte Anne, vous n'aurez pas à regretter, comme tant de femmes, d'être devenue mère. Vous n'aurez point de larmes à verser sur celle que vous avez nourrie de votre lait ; cette enfant de bénédiction surpassera votre attente. Elle réunira en elle toutes les vertus qui ont rendu si célèbres les Sara, les Rachel, les Débora, les Esther, les Judith. Mille fois mieux que cette dernière, elle sera la joie d'Israël, la gloire de Jérusalem, l'honneur du peuple de Dieu. Que dis-je ? dès l'instant où vous l'avez conçue, la grâce a devancé la nature, elle a arrêté dans son cours le torrent du péché qui, parti de la désobéissance d'Adam, s'en va jeter son écume impure sur tous ses descendants. Marie en a été affranchie ; et pendant que le sein des autres mères est, pour leurs enfants, comme un tombeau, où ils sont morts à la grâce, le vôtre est un sanctuaire, où votre fille immaculée bénit et loue Dieu d'une manière plus efficace que les anges ne le font dans le ciel. Car au jour de sa conception Dieu l'a élevée en grâce par delà tous les anges. *Tu supergressa es universas.* Donc : *Beatus venter qui te portavit, et beata ubera quae suxisti.*

Mais s'il a été glorieux pour Anne d'avoir nourri de son sang et de son lait la divine Vierge, ce n'est pas moins honorable pour elle, d'avoir aidé Marie par l'éducation à perfectionner en elle la grâce, et d'avoir eu le courage de conduire et d'offrir elle-même dans le temple, son unique, sa douce, son immaculée Marie, afin que s'achevât ce chef-d'œuvre de sainteté. Quelle générosité digne d'Abraham ! que dis-je celle d'Abraham n'en était qu'une ombre !

O parents, apprenez que si Dieu vous donne des enfants, c'est moins pour votre consolation que pour sa gloire : et plus il vous les donne saints, et remplis de brillantes qualités, plus est grand votre devoir de les lui rendre, s'il les appelle. O Anne, mère de Marie, je vous admire encore plus quand vous rendez Marie à Dieu qui vous la demande, que quand par des prières vous demandez Marie à Dieu et qu'il vous la donne. *Supra modum mater mirabilis et bonorum memoria digna.* Mais par là même, qu'Anne est mère de Marie, elle est

2376. II. *L'aïeule, la grand'mère de Jésus.* Etre mère d'une reine de la terre, être la grand'mère d'un roi ici-bas, c'est une grande gloire pour une femme. Qu'en est-il d'être la mère de la Reine du ciel et de la terre, et la grand'mère du Roi immortel des siècles, du Fils de Dieu fait homme. C'est votre privilège unique. Grande sainte, vous n'avez point eu à cet égard de concurrent. *Supra modum mater mirabilis.* On peut se dispenser de rapporter les miracles qu'ont faits la divine Vierge et Anne sa mère. Quel miracle serait comparable pour Marie à celui d'avoir été Mère de Jésus, quel miracle Anne aurait-elle pu opérer qui eût quelque prix, comparé à celui d'avoir été mère de Marie, et par conséquent la grand'mère de Jésus? *Supra modum mater mirabilis.* Quand on représente les saints, on met à côté d'eux ce qui fait leur titre de gloire : s'ils sont martyrs, les instruments de leur supplice ; s'ils ont fait des miracles, quelques uns des malades qu'ils ont guéris ; mais sainte Anne, on la représente avec la divine Vierge. Cela suffit à sa gloire. Que dis-je, c'est le comble de sa gloire, quand on sait que Marie est la Mère du Fils de Dieu.

2377. III. Mais ce que nous ne devons pas moins admirer, c'est que *la sainteté d'Anne ait été en rapport avec sa dignité.* D'après l'enseignement de saint Thomas, qui est celui de toute la théologie catholique, quand Dieu choisit quelqu'un pour un emploi, pour une dignité, il lui donne les grâces voulues pour s'en acquitter comme il convient. La vertu de sainte Anne était donc celle qui convenait à sa qualité de mère de l'Immaculée, de grand'mère de Notre-Seigneur. Un autre principe de saint Thomas, c'est c'est celui-ci : plus une chose s'approche d'une source, plus elle participe à son action. Plus on s'approche du feu, plus on se réchauffe. Or, qui a été plus près de la source de toute grâce que Marie? qui a été plus près de Marie et après Marie de Dieu que sainte Anne? Sa sainteté a donc été à part : *supra modum mater mirabilis ;* et l'Eglise, dans l'oraison de sa fête, dit que Dieu lui a accordé le don de mériter de devenir la mère de la Mère de Dieu.

Que pouvons-nous donc faire de trop pour l'honorer? Quoi de plus agréable à Jésus et à Marie que l'honneur que nous rendrons à sainte Anne? Quel moyen plus sûr de nous assurer la protection de Marie? Mêlons donc aux louanges et aux prières que nous adressons à la Fille, celles que nous adressons à la mère. Grande sainte, donnez-nous votre amour pour Marie, et notre salut est assuré.

XV. — Saint Laurent.

2378. *In medio ignis non sum æstuatus.* (Eccli., l, 6.) *Per multas tribulationes oportet nos intrare:* on peut donc dire de tous les saints : *Transierunt per ignem, et eduxisti eos in refrigerium.* Mais il n'en est point à qui ce texte s'applique avec plus de vérité qu'au glorieux saint Laurent, dont la fête est si solennelle dans toute l'Eglise : on la célèbre, en effet, avec vigile et avec octave, sans doute parce que son sang commença à éteindre le feu des persécutions, et qu'après, l'Eglise ne tarda pas de triompher de ses persécuteurs.

Racontons : I, sa vie, et II, son glorieux martyre.

2379. I. *Sa vie.* 1° Quand Valérien l'interrogea sur sa naissance, le saint répondit : Je suis espagnol, bien que j'aie été nourri à Rome dès ma jeunesse. On m'a fait chrétien dès le berceau, et j'ai toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines.

2° Il faut que ses vertus fussent grandes pour le faire élever à la dignité d'archidiacre des Papes ; car, en ces temps, pour promouvoir aux saints ordres, on exigeait l'innocence conservée depuis le baptême.

3° Sa charge lui donnait le soin d'administrer les trésors de l'Eglise, de secourir les pauvres, de pourvoir aux frais des ministres sacrés ; et saint Laurent s'en acquittait à la grande satisfaction du pape saint Sixte II.

4° Son désir du martyre. Cependant Valérien, dont la fureur contre les chrétiens était extrême, fit arrêter le Souverain Pontife qu'il jeta dans la prison Mamertine. Saint Laurent l'apprit et il courut vers celui qu'il aimait comme son père. Où allez-vous, mon père, lui dit-il, sans votre fils ? Vous n'offriez pas sans moi le saint Sacrifice. Ai-je donc fait quelque chose qui vous ait déplu ? Me croyez-vous capable d'une lâcheté ? Vous m'avez confié le soin de dispenser aux fidèles le sang du Sauveur, et aujourd'hui vous me refuseriez de mêler le mien à celui que vous allez répandre ? Ne reculez pas devant le sacrifice d'un enfant que vous avez élevé, son triomphe sera le vôtre. Saint Sixte, touché des généreux sentiments de son diacre, lui répondit : Mon fils, je ne vous abandonne pas, de plus grands combats que les miens vous sont réservés : à moi qui suis cassé de vieillesse, Jésus ménage de moins rudes épreuves ; à vous, qui êtes dans la vigueur de l'âge, de grands tourments sont préparés. Prenez patience, dans trois jours vous me suivrez ; en attendant, prenez soin de distribuer les trésors de l'Eglise que je vous ai laissés.

5° Saint Laurent s'éloigne donc du Pontife, et il va distribuer les biens de l'Eglise aux veuves, aux pauvres, aux prêtres du Seigneur qui étaient cachés pour se soustraire à la persécution. En arrivant auprès d'eux, ce saint diacre commençait par leur laver les pieds et par leur donner le baiser de paix ; ensuite il donnait à chacun ce qui lui était nécessaire. Qui n'admirerait ici sa charité et son humilité, autant que son zèle pour le martyre ?

6° Après avoir passé la nuit dans ces saintes œuvres, le lendemain, il vit traîner saint Sixte au supplice ; et il lui cria de loin : Père, ne m'abandonnez pas. J'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné et distribué tous les trésors. Les soldats entendant ce langage se saisirent de lui et l'emmenèrent chez son tribun, qui rapporta le fait à Valérien, et c'est ainsi que commença

2380. II. *Son martyre.* Valérien l'interrogea sur ses trésors ; le saint diacre ne répondit point et fut remis entre les mains d'Hippolyte, chevalier romain, qui le conduisit en prison. Parmi les prisonniers se trouvait un aveugle nommé Lucile, à qui Laurent promit la guérison s'il voulait recevoir le baptême. Lucile se fit baptiser, en effet, et il recouvra aussitôt la vue. Le bruit de ce miracle, s'étant répandu dans la ville, grand nombre de malades et d'aveugles se firent mener à la prison, et saint Laurent les guérit tous. Hippolyte, émerveillé de ce qui se passait, demanda respectueusement à Laurent où étaient ses trésors. — Si vous voulez croire en Jésus-Christ, ô Hippolyte, répondit Laurent, je vous ferai voir des trésors et je vous promets la vie éternelle. Hippolyte déjà ébranlé se convertit. Valérien, cependant, ne perdait pas de vue les trésors de l'Eglise. Il se fit donc amener Laurent et lui demanda de nouveau de les lui découvrir. Laurent demanda trois jours, et pendant ce temps, accompagné par Hippolyte, il réunit tous les pauvres qu'il avait assistés et les conduisit à l'empereur, en lui disant : voilà les trésors de l'Eglise. L'empereur le fit déchirer par des scorpions, puis battre avec des verges, puis suspendre en l'air et brûler avec des lames de fer, afin de l'amener à renoncer à Jésus-Christ. Laurent, au milieu de ces supplices, se riait du tyran, qui ordonna de le frapper avec des fouets armés de plomb. Il le fit étendre ensuite sur un chevalet ; on disloqua tous ses os, on lui déchira de nouveau tout le corps avec divers instruments de supplices ; plus tard, il lui fit frapper la bouche à coups de pierres, et il le fit étendre sur un lit de fer, au-dessous duquel il ordonna d'allumer des

charbons, en ménageant la flamme de manière à prolonger les tourments du martyr, en le brûlant à petit feu.

Tes feux, disait Laurent à Valérien, ne sont que des rafraîchissements pour moi, ils réservent toute leur ardeur pour te brûler toi-même éternellement. Puis, peu après, il ajouta : Ne vois-tu pas que ma chair est assez rôtie d'un côté ? Tourne-la donc de l'autre. Cependant sa vie s'éteignait au milieu des flammes, et sentant l'heure de la victoire arrivée, il remercia Dieu, et rendit le dernier soupir. Ainsi mourut ce héros chrétien, qui confessa la foi à Rome, avec non moins de courage que saint Étienne à Jérusalem.

Nous avons besoin de tels exemples de nos jours, où nous cédons si lâchement, non aux tourments que la Providence épargne à notre faiblesse, mais à un sourire, à un vil respect humain : apprenons de saint Laurent à vivre en saint, pour mourir en saint. Comme lui, pratiquons la pureté, l'humilité, la charité à l'égard de nos frères, et si nous n'avons pas comme lui la gloire de mourir martyr, du moins nous aurons une place dans le ciel, où Dieu couronne les martyrs.

XVI. — Saint Joachim.

2381. *Gloria hominis ex honore Patris sui.* (Eccli., III, 13.) Cette gloire a été la vôtre, auguste Mère de Dieu ; elle a été aussi celle de votre Bienheureux Père dont nous vous demandons de célébrer dignement les louanges ; mais s'il a été une de vos gloires, vous avez été sa consolation et sa couronne.

I. *Gloria hominis ex honore Patris sui.* 1° Saint Joachim, sous ce rapport, n'a rien à envier à aucun mortel. Il est fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ces patriarches aimés de Dieu, qui lui ont transmis leur foi aux promesses divines, leur détachement des biens de la terre, leur obéissance aux ordres du ciel. Il compte parmi ses ancêtres des rois, et David en particulier. Bien que réduit à une condition modeste, il était berger, il avait conservé les nobles sentiments de ses ancêtres, et était l'émule de leurs grandes vertus. Serait-ce exagéré de dire que par la foi, par la justice, il l'emportait sur tous ! Car,

2° Il devait lui, être la gloire de sa fille unique, la Vierge Marie, l'immaculée, la plus pure des créatures. Quelle sainteté ne lui fallait-il donc pas pour n'être pas indigne d'une telle fille ! Son nom nous indique qu'il préludait par sa vertu à celle de son enfant ; car Joachim signifie *préparation du Seigneur*, il préparait la venue de celle qui donnerait un Sauveur à la terre et dont le sein virginal serait le sanctuaire du Très-Haut ; mais sanctuaire bien autrement saint que celui qu'avait préparé David, et qu'édifia Salomon. Notre-Seigneur a dit : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* Au fruit on connaît l'arbre ; mais quel arbre que celui qui a produit Marie ! Après Marie elle-même dont Jésus est le fruit béni, en est-il un qui puisse être comparé à Joachim et à sainte Anne, que Joachim choisit pour épouse à vingt-quatre ans, et qui d'une naissance aussi illustre que lui, ne lui cédait point en sainteté ?

2382. II. Le même esprit divin qui m'apprend que la gloire du père fait l'honneur des enfants, m'apprend aussi que : *Filius sapiens lætificat patrem.*

1° Cette joie se fit longtemps attendre, car ceux qui servent le Seigneur doivent être prêts à l'épreuve. Anne resta pendant de longues années stérile ; et c'était un opprobre chez les Juifs : ils ne connaissaient pas les gloires de la virginité que Jésus et Marie ont révélées à la terre. Une tradition raconte que Joachim, allant faire une offrande au temple, fut rebuté par un prêtre qui lui reprocha de n'être pas père. Il s'en alla confus sur les montagnes avec ses troupeaux, et là il priait, pendant que Anne de son côté priait dans son jardin. Un ange les consola tous deux séparément ; et quand Joachim fut de retour à sa maison, les deux saints époux se racontèrent l'un à l'autre la vision qu'ils avaient eue. La promesse de l'ange ne fut point vaine ; car neuf mois après, le 8 septembre, naquit la divine Vierge, à laquelle par un miracle unique de grâce, ses bienheureux parents n'avaient point transmis la souillure originelle dans laquelle ils avaient été eux-mêmes conçus.

Quelle joie pour ces deux vieillards, de caresser enfin cette enfant de bénédiction, attendue depuis si longtemps! on goûte d'autant plus un événement heureux qu'on a soupiré après lui davantage.

2° Mais cette joie fut plus grande encore quand cette enfant grandissant, laissa voir ce que la grâce avait mis en elle de dons célestes. Quelle pureté, quelle candeur, quel amour de Dieu, quelle obéissance, quel respect pour ses saints parents! Dès le berceau elle aspirait à se consacrer au Seigneur d'une manière solennelle. Pour un père vulgaire c'eût été un désespoir; pour Joachim, enfant d'Abraham, non seulement selon la chair, mais encore selon l'esprit, ce fut un grand sacrifice, mais accompagné de grandes consolations. Il ne recula pas; et comme son aïeul avait conduit son unique fils sur la montagne pour l'offrir à Dieu, Joachim conduisit au temple sa fille bien-aimée pour la lui consacrer.

3° L'ange lui avait-il appris la destinée de cette enfant du miracle? Lui avait-il dit à quelle mission elle allait se préparer au temple? Nous ne saurions le dire; mais si saint Joachim a pu entrevoir que sa fille allait se préparer à être mère de Dieu et que le Verbe divin fait homme, Jésus-Christ, serait son petit-fils, il a dû dire comme le vieillard Siméon: *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* En effet, il est probable que saint Joachim mourut pendant que la Sainte Vierge était au temple, et que les prêtres en cherchant un époux à Marie voulurent donner à l'orpheline un appui. Ils choisirent saint Joseph qui, selon quelques-uns, était le frère de saint Joachim et par conséquent mieux à même que personne de servir de tuteur à la divine Vierge.

Donc ne nous contentons pas d'honorer Marie et Joseph, nous ne pouvons rien faire qui leur soit plus agréable que d'honorer aussi saint Joachim leur père; et un moyen facile d'obtenir que Marie s'intéresse à notre cause, n'est-ce pas de faire intervenir auprès d'elle saint Joachim? Grand Saint, plus grand par votre enfant de bénédiction que par vos nobles ancêtres, sachez qu'étant les serviteurs et les dévots de votre fille, les adorateurs de votre petit-fils Jésus, nous vous honorons, nous vous bénissons. Votre culte célébré par les Épiphane, les Damascène, ira grandissant dans l'Église comme celui de saint Joseph. Donnez-nous d'imiter vos vertus et assurez-nous la protection de Marie. — Amen. —

XVII. — Saint Michel.

2383. *Factum est prœlium magnum in cœlo, Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone.* (Apoc., XII, 7.)

L'Écriture nous parle de divers combats célèbres, en particulier de celui de Josué qui arrêta le cours du soleil; mais il n'en est point de plus remarquable que celui qui a eu lieu dans le ciel même, au commencement des temps, où saint Michel fit la guerre à Satan et triompha de lui. Dans l'impossibilité où nous sommes d'expliquer la nature, l'excellence de ce conquérant fameux, disons du moins ses œuvres admirables. Pendant que Lucifer s'éloigne de Dieu dès sa création, Michel se tourne vers Dieu dès sa création, Lucifer persévère dans sa révolte, Michel dans sa soumission à Dieu; Lucifer entraîne dans sa rébellion un tiers des anges, saint Michel gagne à Dieu la plus grande partie des anges, et il continue de lui gagner des âmes: trois considérations qui feront le partage de ce que nous avons à dire à la louange de ce prince de la milice céleste, et à l'édification de ceux qui l'honorent.

2384. I. *Sa fidélité.* Les prémices sont au Seigneur. Le premier usage de l'intelligence créée doit être de le connaître et de le servir. Les anges reçurent dès le premier instant de leur création ce commandement: *Et adorent eum omnes Angeli ejus.* L'ange est libre comme l'homme; et Dieu ne veut pas le contraindre. L'ange peut donc tomber. Lucifer que Dieu avait enrichi de dons excellents, et qui était placé dans le ciel bien au-dessus d'une multitude d'anges, au lieu de reconnaître que les dons reçus du Créateur l'obligent à plus de fidélité à son égard, s'écrie dans son orgueil: *Non serviam. Super astra exaltabo solium meum et similis ero Altissimo.* Mais Michel aussitôt et en même temps, fait contrepoids par sa soumission à la révolte de Lucifer. Il est le premier des êtres intelligents à rendre à Dieu la gloire qui

lui revient de ses œuvres. Et Dieu ne peut pas désormais faire à ses créatures le reproche qu'elle l'ont toutes outragé avant de l'avoir adoré et aimé.— L'homme naît, hélas! dans l'opposition à Dieu, et dans la disgrâce de Dieu ; ce n'est pas par sa faute, mais par la faute de nos premiers parents : mais dès que sa raison se réveille, son grand devoir est de la tourner à connaître et à servir Dieu. Les parents ont-ils toujours le souci de diriger vers le Créateur l'intelligence et le cœur de leurs enfants ? Et ne pouvons-nous pas dire avec plus de raison que saint Augustin ? *Sero te amavi.* Si nous nous sommes donnés à Dieu de bonne heure, persévérons du moins comme saint Michel.

2385. II. *Sa persévérance.* Dieu seul est immuable ; mais l'ange quand il a fixé son choix est constant dans la détermination qu'il a prise. Aussi Lucifer, une fois éloigné de Dieu, persévère-t-il dans sa révolte. Plus coupable que l'homme, il n'y a eu pour lui aucune miséricorde. Il n'a eu personne pour le tenter, il s'est séduit lui-même. Il ne peut plus escalader le ciel ; mais il est un autre ciel qu'il cherche à troubler, c'est l'âme humaine d'où il voudrait bannir Dieu. Certaines peuplades des pays chauds, ne pouvant s'en prendre au soleil qui les brûle, s'attaquent, dit-on, à l'image du soleil retracée par les fontaines et elles cherchent à troubler les sources. Ainsi fait le démon, en attaquant les hommes. Saint Michel une fois tourné vers Dieu, ne se détacha plus de lui ; du reste, il n'avait qu'un ennemi à vaincre, Satan, et il en a triomphé tout d'abord et l'a mis hors de combat. Il a mérité que Dieu fixât dans son amour une volonté qui l'a aimé, quand elle aurait pu ne pas le faire. Il est confirmé éternellement dans l'amour de Dieu.

Ah ! n'imitons pas la constance du démon dans le mal, si nous avons contracté des habitudes coupables. Nous avons été inconstants dans le service de Dieu, et nous serions fixés dans celui du démon ! La persévérance dans le mal nous préparerait la réprobation : la persévérance dans le bien assurera pour nous la possession éternelle de Dieu.

2386. III. *Son action salutaire.* Selon la pensée de saint Denis, et l'enseignement de saint Thomas, les anges d'un ordre supérieur éclairent ceux d'un ordre inférieur, et c'est ce qui explique l'influence fatale de Satan sur les autres anges ; mais *projecti sunt, et non est inventus amplius locus eorum in cælo.* La fidélité de saint Michel fut plus efficace pour le bien que l'influence de Lucifer ne le fut pour le mal. Aussi l'Écriture Sainte l'appelle-t-elle *princeps magnus.* (Dan., xii.) Grand par l'excellence de sa nature, grand par sa victoire sur Satan, grand par la multitude d'anges qu'il a entraînés à sa suite dans la lutte, grand par les armes dont il s'est servi. *Quis ut Deus*, s'est-il écrié ; et ce cri lui a rallié le grand nombre des phalanges angéliques. Qui est comme Dieu ? On représente saint Michel une balance en main, pour montrer que dans sa haute intelligence, il a pesé Dieu d'une part et de l'autre toutes les créatures : et en faisant cette comparaison, il a dit : Qui est comme Dieu ? Et d'une autre main il a saisi un glaive pour combattre les ennemis de Dieu qu'il a précipités dans l'abîme.

Si nous écoutions notre raison quand nous sommes tentés, nous dirions aussi : *Quis ut Deus.* Est-ce que ce plaisir, cet intérêt qui nous charment valent Dieu ? Et cette influence que saint Michel a exercée sur les anges, il l'a exercée sur la synagogue du peuple de Dieu, dont il fut le protecteur. Il l'exerce sur l'Église dont il a la garde, il l'exerce sur les âmes qui sont dans l'Église. *Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas. Venit in adjutorium populo Dei ; stetit in auxilium pro animabus justis.* (Off. rom.) *Explicat victor crucem Michael salutis signifer, præpositus paradisi cujus oratio perducit ad regna cælorum.* Quand à votre dernière heure le prêtre fera les prières de la recommandation de l'âme, il dira : *Suscipiat eum Sanctus Michael qui militiæ cœlestis meruit principatum.* Quand une âme pure quitte son corps, c'est à saint Michel que *tradidit Deus animas sanctorum ut perducat eas in paradisum exultationis.*

Contra ducem superbiæ sequamur hunc nos principem, ut detur ex agni trono nobis corona gloriæ. Suivons-le en nous donnant aussitôt à Dieu, en étant constants au service de Dieu, en entraînant après nous notre prochain, par nos exemples et nos exhortations, dans la voie de la fidélité à Dieu.

XVIII. — Des Anges.

2387. Plus un être est parfait, plus la connaissance que l'on en a perfectionne notre intelligence. Et un faible degré de connaissance des êtres les plus parfaits vaut mieux que la connaissance complète des créatures inférieures. Hélas! aujourd'hui on ne le comprend point. Aussi les hommes s'évertuent à enfouir leur intelligence dans la matière ; et ils sont fiers de decouvertes, qui les appauvrissent pourtant, si elles les empêchent de connaître Dieu et ses anges. Elevons donc nos esprits à l'étude de ce qui est au-dessus de nous ; et parlons des anges.

Les anges sont des créatures spirituelles : ils ne sont pas Dieu, puisqu'ils ont été créés par lui ; ils ne sont pas de la même nature que l'âme humaine unie à un corps et incomplète sans lui. Les anges n'ont point de corps, en sorte qu'ils n'occupent point de place, ils peuvent être dans un même lieu sans se gêner. Il n'est pas possible de les partager. S'ils se sont montrés avec un corps, c'était afin de rendre sensible leur présence : ce corps était emprunté, ou formé d'air ; et il ne leur appartenait pas en propre. Les anges ne sont pas sujets comme les créatures corporelles aux maladies, au froid, ni à la chaleur. Ils ne peuvent ni grandir ni vieillir.

Traitons-en I. en général, II. en particulier. I. *En général.* 1° *Leur existence.* Que les anges existent c'est une vérité indubitable. La Sainte Ecriture nous l'atteste en maints endroits. Nous les voyons apparaître à Abraham, à Jacob, à Josué, et presque à tous les prophètes. L'Evangile nous apprend qu'ils ont annoncé la naissance de Notre-Seigneur, qu'ils l'ont servi au désert ; et l'histoire de l'Eglise nous rapporte une foule d'apparitions des anges, et de manifestations des démons. Du reste il manquerait quelque chose à l'univers si les anges n'existaient pas, et si outre la matière comme les plantes, et l'âme humaine unie à un corps qui est matière, il n'y avait pas dans l'échelle des êtres de purs esprits plus dégagés de la matière et plus près de Dieu, pour former l'échelon le plus élevé des créatures. C'est une vérité certaine que les anges ont été créés avec le monde au commencement des temps.

2388. 2° *Leurs propriétés.* 1) Les anges étant des esprits ne sont pas enfermés dans un lieu, bien qu'ils soient cependant dans un lieu ; ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre avec une célérité merveilleuse. 2) Etant des esprits plus parfaits que l'âme humaine, ils ont à un degré plus parfait tout ce que l'âme humaine a de propriétés spirituelles. *a)* Ils ont une intelligence plus étendue que l'homme. L'homme ne connaît que par le secours des sens, et la portée des sens n'est pas étendue. L'intelligence angelique est toute meublée d'idées qui ne lui viennent pas des sens et qui vont plus loin que les nôtres. Nous avons besoin de raisonner pour passer d'une chose connue à une autre inconnue, les anges voient sans raisonnement les effets dans leurs causes, les conclusions dans leurs principes. Nous interrompons l'application à nos connaissances pendant le sommeil, les anges ne sont pas sujets à cette infirmité : ils connaissent sans interruption, bien qu'ils ne soient pas toujours appliqués à la connaissance d'un objet en particulier. Nous oublions facilement ce que nous avons appris, les anges n'oublient pas.

b) L'âme humaine a une volonté libre qui se porte à aimer ou à repousser ce qu'elle connaît. Les anges ont donc aussi une volonté et une liberté plus parfaite, puisque leur intelligence est plus élevée. Ils ont donc pu, au moment de leur création, mériter des châtiments ou des récompenses.

De là il faut conclure que les anges sont d'une nature plus parfaite que les hommes. *Minuisti eum paulo minus ab angelis* : et par nature, l'ange le plus imparfait est au-dessus du plus parfait des hommes, mais par une grâce de Dieu, non seulement l'humanité de Notre-Seigneur, et la Vierge Marie sont elevés bien au-dessus de tous les anges ; mais même d'autres hommes peuvent arriver par leurs mérites à être placés au dessus de certains anges.

3° *Leur nombre* est prodigieux et dépasse celui de toutes les espèces d'êtres matériels ; et d'après la doctrine de saint Thomas, il n'y a aucun ange qui soit de même espèce qu'un autre, de telle sorte qu'ils diffèrent tous les uns des autres par quelque perfection particulière

4° *Leur grâce et leurs mérites et démérites.* 1) Leur grâce. Dieu en créant les anges leur donna non seulement une nature excellente, mais encore des dons plus parfaits et gratuits : il leur donna pour fin de le connaître et de l'aimer en quelque sorte comme il se connaît et s'aime lui-même, de partager ainsi sa gloire et sa béatitude, et il leur accorda des moyens pour arriver à cette fin, et un temps d'épreuve pour la mériter. 2) Ce temps ne fut pas long, et un des princes de la milice angélique, saint Thomas dit même qu'il était le plus élevé de tous, voulut avoir pour lui la domination de toutes les créatures, et se révolta ainsi contre les droits de Dieu ; il entraîna dans sa rébellion, des anges de toutes les hiérarchies. Le nombre de ceux qui restèrent fidèles est plus grand que celui des révoltés. Le châtiment suivit aussitôt le crime et les rebelles furent précipités dans l'enfer. Ainsi se partagèrent les anges, en bons et en mauvais.

2389. II. *Des anges en particulier* 1° *Des bons anges.* 1) Leur état. Les anges jouissent de la béatitude éternelle et voient toujours la face du Père, ou l'essence divine ; ils ne peuvent plus, ni pécher ni mériter. 2) Leurs relations, *a)* par rapport à Dieu, ils l'aiment et le servent. *b)* entr'eux ils sont rangés dans trois compagnies qu'on nomme hiérarchies ou principautés sacrées. La première hiérarchie comprend ceux qui ne reçoivent aucune lumière, aucune connaissance que de Dieu seul. La seconde celle qui est éclairée par la hiérarchie supérieure et qui illumine la troisième. Cette dernière reçoit des lumières des anges supérieurs sans les illuminer elle-même. Chaque hiérarchie a trois chœurs, ce qui fait neuf chœurs angéliques. Dans la première, celui des Séraphins, qui sont consumés d'amour de Dieu, celui des Chérubins, qui ont la plénitude de la science et celui des Trônes qui par leur force soutiennent la grandeur et la majesté de Dieu. Dans la seconde hiérarchie, les Dominations distribuent aux autres anges leurs fonctions et leurs ministères ; ceux qui exécutent les grandes actions qui regardent le gouvernement de toutes les choses corporelles, et font pour cela de grands prodiges s'appellent Vertus. Ceux qui empêchent que l'ordre des choses établi par Dieu ne soit troublé par les démons, se nomme Puissances. Dans la troisième, les Principautés ont la garde de toute l'humanité ; les archanges exécutent les messages divins extraordinaires ou ont la garde des nations, des églises : enfin ceux qui ont la garde des hommes en particulier s'appellent anges. C'est là ce que nous apprennent les Pères.

Ils s'aiment tous pour l'amour de Dieu. *c)* Ils l'emportent sur les mauvais et les gouvernent. *d)* Bien que Dieu gouverne tout par sa Providence, l'exécution de son gouvernement se fait par les anges, c'est le sentiment non seulement des saints Docteurs mais encore de tous les philosophes qui ont admis des substances spirituelles. *e)* Par rapport aux hommes. Il est de foi que les anges de Dieu ont la garde des hommes. C'est la doctrine commune que chaque homme même infidèle à un ange gardien. Cet ange est donné à chaque homme ou au moment de sa conception, ou à celui de sa naissance. Cet ange, 1. offre à Dieu, les prières et les bonnes œuvres de son protégé. 2. Il éclaire son esprit, et donne à son imagination de bons mouvements. 3. Il combat le démon, apaise les tentations, écarte les périls du corps et de l'âme, il prie pour celui dont il a la garde, il lui inflige des punitions s'il est coupable ; mais il ne l'abandonne pas même quand il est en état de péché, autrement qu'en lui refusant une spéciale assistance. Il l'accompagne au tribunal de Dieu, et ensuite au ciel s'il est sauvé. Il ne l'abandonne que quand il est réprouvé. O admirable conduite de Dieu sur l'homme ! O charité vraiment merveilleuse ! s'écrie saint Bernard ; et il en conclut que nous devons à notre ange gardien, *reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia,* et que dans tous les périls nous devons l'invoquer. Invoquons aussi les anges de ceux avec qui nous avons à traiter. Respectons non seulement notre ange gardien, mais encore celui de notre prochain, et gardons-nous bien de scandaliser qui que ce soit. Imitons aussi les anges. Quelle fidélité ils mettent à remplir leur mission, malgré l'ingratitude des hommes ! On admire un saint Charles Borromée qui s'arrêtait à instruire un berger. L'ange gardien d'un pâtre le fait toujours et nous regarderions comme au dessous de nous de catéchiser nos enfants, nos domes-

liques. Et tout en veillant sans cesse sur nous, ils voient sans cesse la face de Dieu. Remplissons comme eux tous nos devoirs, mais en ne perdant pas de vue la présence de Dieu.

2280. 2° *Des mauvais anges.* 1) De leur état. Ils ont conservé les dons naturels que Dieu leur a accordés, leur intelligence, par conséquent, est éminente ; ils ont cependant perdu en partie leurs connaissances surnaturelles. Leur volonté dans son exercice est obstinée dans le mal, et ils font commettre aux autres toutes sortes de péchés ; mais eux-mêmes ne peuvent pécher que par jalousie et orgueil. Ils ne déméritent pourtant point ; car le temps du mérite et du démérite est passé pour eux. Ils souffrent toutes les douleurs qu'éprouvent les âmes damnées.

2. De leurs relations. *a)* Avec Dieu, ils haïssent non point son essence qu'ils ne comprennent pas, mais les effets de sa justice, et ils exécutent servilement ses ordres. *b)* Avec les bons anges, ils les haïssent et sont contraints de se soumettre à eux. *c)* Entr'eux. Lucifer est leur chef et il y en a parmi eux qui, étant d'une nature plus parfaite, sont placés au-dessus des autres. Ils ne s'accordent entre eux que dans leur haine pour le bien, et pour les hommes en particulier. *d)* Envers les hommes. Dieu se sert des démons pour punir les hommes coupables soit en ce monde, soit dans l'autre. Et saint Thomas enseigne que chaque damné aura un démon pour le tourmenter. Les démons cherchent à perdre les hommes, et ils ont une action, soit sur les âmes, soit sur les corps. 1. Sur les âmes. Dieu le permettant ainsi pour éprouver les hommes, et pour humilier les démons qui souvent sont battus par des enfants, les démons peuvent exercer sur les âmes des tentations ordinaires. D'après un sentiment presque commun, chaque homme a un démon pour le tenter ; ce démon se retire quand il est vaincu ; mais c'est pour revenir ensuite à la charge. (*Voir la manière de combattre les tentations, n. 116.*) Et aussi des tentations extraordinaires. Le démon peut connaître et faire par lui-même ou par ses suppôts des choses merveilleuses pour séduire les hommes. Ceux qui entrent en commerce avec les démons, soit d'une manière expresse, soit d'une manière implicite en se servant pour obtenir quelque effet merveilleux de moyens que Dieu n'a pas établis, et qui ne peuvent produire naturellement un tel effet, pèchent gravement d'un péché de superstition.

2. Sur le corps. Les démons peuvent les obséder, ou les molester par une action extérieure, ou les posséder, c'est-à-dire s'établir en eux et les tourmenter. Les exorcismes de l'Église et l'histoire en fournissent des preuves convaincantes. Donc, *sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide.*

2281. **Autre plan** *sur les anges gardiens, d'après Bossuet. Videbitis cœlos apertos et angelos Dei ascendentes et descendentes.* Satan monte et descend, il monte par l'orgueil et il descend par envie pour perdre l'homme ; il monte aussi pour nous accuser au tribunal de Dieu. Mais il n'est pas question de lui en ce jour. Il s'agit des bons anges *ascendentes et descendentes.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connaître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre par la société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons ; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache plutôt qu'il ne nous le montre ; car, puisque nous voyons ces Esprits bienheureux destinés à notre conduite, venir converser avec les hommes et se faire leurs compagnons et leurs frères, puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces Esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance ? C'est ce que le grand Augustin nous explique admirablement par cette excellente doctrine sur laquelle j'établirai ce discours ; c'est qu'encore que les anges soient si fort au-dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point que ce qui rend les anges heureux fait aussi le bonheur des hommes ; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vie éternelle ; et que nous pouvons tous chanter ensemble par un admirable concert ce verset du divin Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est.* (Ps. LXXII, 28). Tout mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu par de chastes embrassements, et de mettre en lui mon repos.

C'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux et qui aiment les créatures se partagent en des soins contraires et divisent leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain Bien, se trouvent tous en cette unité, et se rassemblent à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres ; tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien : ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume et une même cité de Dieu. Par la Rédemption le commerce de la terre avec le ciel est rétabli. C'est pour cette raison que vous les voyez monter et descendre. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, ils sont encore les anges des hommes. Dieu les envoie pour nous assister, nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent chargés de ses dons, ils retournent chargés de nos vœux ; ils descendent pour nous conduire ; ils remontent pour présenter à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres.

2392. 1. *Descendentes.* Cette descente n'est pas un simple passage d'un lieu à un autre ; c'est l'effet de la charité qui leur est propre. Bien que leur charité soit, comme la nôtre, l'amour de Dieu par dessus tout, elle a encore un autre effet qu'en nous. Elle élève les mortels de la terre au ciel, elle pousse les esprits immortels du ciel à la terre. Elle nous fait monter, elle les fait descendre. Misérables, bannis ici-bas, nous devons soupirer vers la patrie ; cachés le long des fleuves de Babylone, nous gémissons en nous souvenant de Sion ; eux dans le repos de la patrie bienheureuse, boivent à longs traits au fleuve de délices qui réjouit la cité de Dieu. Resterons-nous toujours captivés par les attraits d'une terre étrangère ; et eux, livrés au repos, oublieront-ils de secourir leurs frères qui travaillent ici-bas ? Non, la charité ne le permet pas. Placée entre eux et nous, elle tend la main aux uns et aux autres ; elle nous invite à monter du ruisseau à la source, à ne pas nous arrêter aux créatures, à remonter au Créateur; elle invite les anges à descendre de la source, pour nous apprendre à remonter avec eux. La terre n'est pas un siège pour nous reposer, c'est un escabeau. Le degré pour aller au trône n'est pas le siège, c'est le marche-pied. Les anges ne peuvent s'élever plus haut ; car il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent ; mais la charité les porte a venir à nous par une miséricordieuse condescendance. O bonheur que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas les pauvres mortels, que du lieu de la paix, elles veuillent bien se mêler à nos luttes! Que peut produire cette terre ingrate qui soit capable de les attirer? Je l'ai dit c'est la charité qui les presse ; mais il faut donner les diverses raisons de leur descente. 1° D'abord, c'est la volonté de Dieu, et cela suffit pour que ses fidèles ministres accourent à nous; 2° l'ordre du monde demande que les créatures inférieures soient conduites par les supérieures ; 3° les hommes devant remplir les sièges laissés vides par les démons, il est tout naturel que les bons anges viennent pour compléter leurs légions, faire des recrues parmi les hommes. Mais 4° il est plus doux et plus capable de nous toucher de dire que ce qui fait descendre les anges du ciel, c'est le désir d'exercer la miséricorde. Ils connaissent Dieu ; ils savent que *miserationes ejus super omnia opera ejus;* ils voient quelles entrailles paternelles il a pour les pécheurs, avec quelle bonté gratuite il les appelle, les prévient, les accueille ; en le voyant, ils ne peuvent oublier qu'eux-mêmes ont reçu la même grâce que les hommes. Cette grâce nous a relevés, et elle a empêché leur chute ; elle nous a guéris de nos blessures ; en eux elle a prévenu les coups qui nous les ont faites ; elle a remédié à nos maladies ; elles les en a préservés. Ils comprennent donc à la vue des œuvres de Dieu, que rien n'est aussi grand que d'exercer la miséricorde, que c'est reconnaître la miséricorde dont ils sont l'objet, que de l'exercer à l'égard d'autrui. Ne serait-ce pas mépriser la miséricorde que de dédaigner de la pratiquer ? De peur d'être ingrats envers Dieu, ils veulent être bienfaisants à l'égard des autres; et ils cherchent à imiter ainsi la bonté de leur Créateur. *Estote misericordes sicut Pater vester misericors est.* Mais comment exercer la miséricorde au ciel, où il n'y a point de misérables ? Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées ? peut-on secourir ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis ? peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté ? peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens ?

Là, ils ne voient que des bienheureux; ils quittent ce lieu de bonheur afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quels prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque ce semble quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voit Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés ; toutefois leur félicité n'est pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvres que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de faibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage.

C'est pourquoi ils jettent les yeux sur notre terre. Ici, toutes les misères abondent : c'est leur pays natal. La riche moisson pour ces esprits bienfaisants ! il n'y a que des misérables, parce qu'il n'y a que des hommes. Tous les hommes sont des prisonniers, chargés des liens de ce corps mortel. Esprits purs, Esprits dégagés, aidez-les à porter ce pesant fardeau, et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel, contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants, qui marchent dans les ténèbres.

Esprits, qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles : vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisances, en divisions. Esprits charitables, Esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères; adoucissez l'aigreur de nos haines; soyez nos médiateurs invisibles, pour réconcilier en Notre-Seigneur, nos cœurs ulcérés. Aussi ils accourent en foule : *Videbitis cœlos apertos*, tant ils sont empressés d'exercer ces œuvres de miséricorde. Apprenons à ne pas les négliger nous-mêmes.

Mais qui dira les œuvres miséricordieuses qu'ils accomplissent à notre égard? Ils s'intéressent à tous nos besoins, à toute heure et à tout moment; ils se tiennent prêts pour nous assister. Sentinelles toujours en garde, ils veillent jour et nuit. Quelle reconnaissance ne manifesta pas le jeune Tobie à l'Ange, qui l'avait accompagné durant un voyage : c'est durant toute notre vie que ces princes de la cour céleste nous gardent; ils se font nos serviteurs jusqu'à notre mort. Tantôt ils diminuent les efforts du démon, ainsi que Raphaël enchaîna Asmodée. Tantôt, d'accord avec l'Ange gardien de nos ennemis, ils nous réconcilient avec eux; ils pleurent sur nos égarements : *Angeli pacis amare flebunt*, etc. Comment reconnaître de tels services? Si un homme franchit seulement une rue pour nous parler, nous regarderions comme impolitesse de ne pas lui répondre. Ils viennent du ciel et nous ne les écoutons pas, et nous ne leur parlons point! Il est facile de récompenser leurs services; ils ne veulent que notre salut; que, du moins, nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides, quand :

2903 II. *Ascendentes, ils remontent à Dieu* pour nous servir encore; car, en remontant, ils ne nous abandonnent pas. En descendant du ciel, ils ne perdent pas leur félicité. Comment pourraient-ils éclairer les aveugles, s'ils perdaient leur lumière? En remontant au ciel, ils ne perdent pas la sollicitude qu'ils ont pour nous; ils y vont traiter nos affaires, plaider notre cause, porter nos prières et nos bonnes œuvres. Comment Dieu a-t-il voulu que nos prières lui arrivassent par ses Anges? La prière du juste pénètre le ciel; c'est vrai; mais cependant le poids de ce corps mortel la retarde. Ne constatons-nous pas tous les jours la peine que nous avons à élever notre esprit à Dieu. C'est pourquoi Dieu nous envoie un Ange aux ailes rapides, qui dit comme Raphaël : *Ego obtuli orationem tuam Domino;* et saint Jean nous dit, dans l'Apocalypse, que : *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.* Présentées par une main si pure, nos prières sont mieux accueillies. Ils portent aussi nos œuvres, nos bons désirs; ils font valoir jusqu'à nos pensées. Surtout quelle est leur joie, quand ils peuvent offrir à Dieu les larmes du repentir, ou des travaux supportés pour l'amour de lui! Quand ils peuvent annoncer au ciel que cet esprit rebelle s'est rendu, que ce prodigue est revenu, quels concerts il y a dans le ciel! *Ità erit gaudium in cœlo.* Courage, pécheur, âme pénitente; voyez donc en quel lieu on fait fête de votre conversion.

Et vous qui souffrez, qui travaillez péniblement pour Dieu, les Anges comptent vos travaux, je dis plus, ils vous les envient. Leur nature peut aimer le bien suprême; mais elle ne peut endurer les douleurs de cette vie, ils ne peuvent imiter l'Homme-Dieu dans ses souffrances. Ah! certes, direz vous, ils n'ont pas à nous envier ce triste avantage. Vous parlez selon l'esprit du monde; mais les Anges qui ont vu un Dieu s'humilier, souffrir et mourir, connaissent le prix des souffrances; et si la charité ne les en empêchait, ils nous porteraient envie. Ne pouvant donc offrir à Dieu leurs propres souffrances, ils sont heureux de lui présenter les nôtres. Aussi, autour du trône de Dieu, vantent-ils à l'envi la patience de Job dans ses grandes épreuves; ils prennent part aux honneurs du combat, en chantant la vaillance du vainqueur.

Ah! chrétiens, qui croyez n'avoir affaire qu'avec les hommes, sachez que vous êtes en société avec tout un monde invisible : *Accessistis ad multorum Angelorum frequentiam.* L'un d'eux est chargé de vous; mais tous prennent part à tout ce qui vous intéresse, mieux que vos parents et que vos plus chers amis. Rendez-vous dignes de leur amitié et de leur estime. Du moins, ne méritez pas leur indignation. Après avoir porté nos vœux au ciel, ils devront aussi porter nos crimes, si nous vivons d'une manière coupable. Ils seront les témoins irrécusables de nos hontes. Nos fautes seront écrites comme dans un livre, dans la connaissance des Esprits célestes, au témoignage de saint Augustin. La pureté des Anges fera ressortir la laideur de nos péchés, de telle sorte que nous serons en horreur, non seulement au ciel, mais encore à nous-mêmes.

Ah! maudit péché, tu fais tourner à la perte des hommes tout ce que Dieu a fait pour les sauver. Le sang de Jésus, répandu pour vous laver, crie vengeance contre vos crimes, ô pécheurs; les sacrements sont changés par vous en source de malédiction; et ces Anges si bons, par votre impénitence, deviennent des accusateurs. Ah! quand ils voient tomber une âme, ils tentent tout pour la relever. *Cecidit et contrita est*, disent-ils; et aussitôt ils courent aux remèdes pour panser ses plaies. *Tollite resinam, si forte sanetur.* Mais si nous méprisons leurs soins, nous les verrons bientôt changer de langage : *Curavimus Babylonem et non est sanata : derelinquamus eam.* La famille consternée d'un mourant appelle plusieurs médecins qui délibèrent; on attend avec

anxiété leur réponse. Si tous disent qu'il n'y a plus d'espoir, que de larmes ! Ah ! il y a souvent une consultation invisible, mille fois plus redoutable : c'est celle des Anges qui disent : *Curavimus Babylonem*, etc. Il faut nous l'épargner. Ne changeons pas des amis, des protecteurs, des guides charitables en des accusateurs, en des vengeurs de nos crimes. Nous avons assez affligé nos Anges par nos endurcissements ; réjouissons-les par notre pénitence : et, désormais, aimons, respectons, écoutons les Anges qui descendent et montent pour nous.

XIX. — Saint François d'Assise.

2394. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (Col., i, 24). En la fête de ce saint, on devrait tendre les autels d'écarlate, car François a été martyr. Mais ce n'est pas au 4 octobre qu'on peut honorer son martyre, puisque c'est le jour de son triomphe ; c'est plutôt au jour où il a reçu les sacrés stigmates sur le mont Alverne. Du reste, ce n'est pas par les tyrans qu'il a été martyrisé, mais par Notre-Seigneur lui-même. Ce divin Sauveur, qui aimait infiniment son Père, et haïssait infiniment le péché, aurait voulu rester sur la terre jusqu'à la fin du monde pour y souffrir toujours ; mais il convenait que son Père le couronnât de gloire après sa passion au Calvaire ; alors pour accomplir dans la personne de ceux qui croient en lui ce qu'il aurait voulu faire lui-même, il a laissé sur la terre son Église et dans l'Église des saints qui continuent par la prière, les saintes œuvres, les croix, de faire ce qu'il a fait durant sa vie mortelle, et ce qu'il désirerait faire toujours. *Adimpleo ea quæ desunt*. Rien n'y manquait de ce qui est nécessaire pour satisfaire à Dieu et expier le péché ; car *copiosa apud eum redemptio* ; mais ses souffrances ne paraissaient pas suffisantes à son amour. Il veut qu'à sa place nous apaisions encore la justice de son Père, par nos œuvres saintes et nos souffrances. Il ne mérite plus, assis qu'il est à la droite de son Père, il veut que nous méritions ; il n'expie plus, étant enivré de la béatitude de son Père, il veut que nous offrions nos expiations à Dieu. Et c'est par la grâce qu'il nous a méritée, que nos œuvres, que nos souffrances, qui, en elles-mêmes ont si peu de valeur, deviennent méritoires de la gloire du ciel. Mais entre les saints, nul plus que saint François n'a accompli la mission de Notre-Seigneur sur la terre : car il a été triplement martyr. On peut, en effet, être martyr de trois manières, de volonté et non d'effet, comme saint Jean l'Évangéliste que Dieu a miraculeusement délivré du bain d'huile bouillante dans lequel l'avait fait plonger Domitien ; d'effet et non de volonté, comme les saints Innocents qui n'ont pas même pu penser à être martyrs ; de volonté et d'effet, comme tant de saints qui ont subi volontairement la mort pour la foi. Or, saint François a été martyr de ces trois manières.

2395. I. *De volonté et non d'effet*. Son ambition était de mourir pour Notre-Seigneur. Le désir du martyre faisait chercher de toute part à saint François d'Assise un infidèle qui eût soif de son sang ; et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien, qui est blessé de l'amour de notre Sauveur, n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là peut-être le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur ; mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paraître devant la face de Dieu, comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle ; mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage, car de deux sortes de vie qu'il a plu à Dieu de nous donner, l'une immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel, et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est comme je vous disais tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin. » (Bossuet). Pour se procurer ce bonheur, François s'embarqua pour la Syrie. Repoussé par la tempête, il se dirigea vers le Maroc, et il marchait si vite, tranporté par l'ardeur de ses désirs, que son compagnon ne pouvait le suivre. Là, il tombe malade, puis retourne en Syrie à travers mille périls. Présenté au Sultan, il s'offre à entrer

dans le feu pour prouver la divinité de la religion, le Sultan est plein d'admiration pour cet homme, et au lieu de le faire mourir, comme il le faisait pour tant de chrétiens, il lui offre des présents que saint François refuse. Il s'en va sans avoir obtenu ce qu'il ambitionnait, ou plutôt il l'obtient.

2396. II. *D'effet non de volonté*. La privation du martyre fut pour lui un rigoureux martyre. Quelle douleur en effet pour un cœur ardent comme le sien, de se voir priver de ce qu'il estime la plus grande des grâces, et de se le voir refuser par Dieu lui même! Plusieurs saints ont entrepris comme lui d'aller au martyre; mais ils ne sont pas parvenus au lieu même du martyre: ils en ont été écartés par la tempête ou par d'autres causes, mais saint François dut croire que Dieu ne le jugeait pas digne de cette grâce; et si Notre-Seigneur disait: *Quomodo coarctor usquedum perficiatur*, François a dû dire comme Thérèse: Je me meurs de douleur de ne pouvoir mourir. La Vierge Euphémie, de Chalcédoine, voyant que les lions lui léchaient les pieds comme des chiens fidèles, fit une prière à Dieu pour que l'un d'eux au moins lui donnât le coup de la mort, et elle fut exaucée. François en eût fait autant, s'il eût été permis; mais c'eût été exciter ce Sultan barbare à un nouveau crime, et il se retira tout confus, se souvenant de ces paroles de nos saints Livres: *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* — Et lui s'en allait humilié de n'avoir pas subi le même sort. — Vous vous trompez, grand saint, Dieu, s'il vous prive de ce martyre, vous en réserve un plus long et plus glorieux.

2397. III. *D'effet et de volonté*. Jésus-Christ veut vous immoler lui-même comme une victime sainte à la gloire de son Père. Entre les divers sacrifices, il en est qui sont agréables à Dieu, non du côté de la victime, mais du côté de celui qui l'immole, comme quand Abel et Abraham offraient à Dieu des brebis ou d'autres animaux. D'autres plaisent à Dieu du coté de la victime, mais non par celui qui l'immole, comme le sacrifice qu'ont fait de leur vie les martyrs: le persécuteur qui les immolait commettait un crime; enfin il est des sacrifices où la victime et les sacrificateurs plaisent à Dieu, tandis que la manière dont ils sont offerts lui déplait. Ce serait le cas d'un prêtre qui célébrerait sans être en grâce. Dans le sacrifice de saint François, tout est digne de Dieu.

1° C'est Jésus-Christ qui, sous la forme d'un séraphin en croix, le perce de traits.

2° C'est François qui est une victime sainte. Etre saint, c'est être dégagé de toute créature pour s'attacher à Dieu. Or, qui a porté plus loin que ce saint le détachement *(a)* des biens de ce monde? Jamais dans sa jeunesse il ne refusa l'aumône. Après sa conversion, en présence de l'évêque, il se dépouilla même de ses vêtements. « Ce roi pauvre qui, venant au monde, n'y trouve point d'ami plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction, selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime, depuis que mon maître t'a épousée. Et certes, il avait raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine; on en murmure quelque temps; mais enfin on la reconnait, elle est anoblie par le mariage du prince, sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi, après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps là, sont les confidents du Sauveur et les premiers ministres de ce royaume spirituel, qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, si non pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme: O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu. *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* (Luc. VI, 20). (Bossuet). Une fois religieux, François fut plus pauvre que les mendiants; car les mendiants possèdent ce qu'on leur donne, et un religieux de saint François est incapable de posséder. *(b)* Quel cas a-t il fait des honneurs et de la gloire de ce monde? Etant encore

dans le siècle, il changeait d'habit avec les pauvres, se revêtait de leurs haillons, et était fier qu'on le montrât du doigt et qu'on le traitât d'insensé. (c) Quant aux plaisirs des sens, il en était si éloigné qu'il n'était pas seulement mortifié, mais mort à tout ce que les mondains recherchent. Mort dans les vêtements chauds en été, glacés en hiver ; et, de plus, il se roulait encore dans la neige quand il en trouvait l'occasion ; mort dans les aliments, refusant à sa soif même de l'eau claire que les pauvres ont du moins à loisir, et pratiquant un jeûne et une abstinence extraordinaires.

3° Manière dont il a été offert en victime, c'est par amour pour Dieu que Jésus-Christ en a fait une victime ; et c'est pour cela qu'il s'est servi d'un séraphin dont le nom signifie ardeur ; aussi son sacrifice a-t-il été capable, comme celui de Jésus, d'apaiser la justice de Dieu pour les débauches qui débordaient de son temps. Aussi, comme Jésus sur la croix, François a-t-il mérité par son sacrifice une postérité nombreuse. *Si posuerit pro peccato animam suam videbit semen longævum.* Quelle postérité que celle de ce saint patriarche ! Son Ordre admirable a donné à l'Église six Papes, des patriarches ! des évêques sans nombre ; il a servi de refuge et de port à des empereurs, à des rois, à des princes qui sont allés y faire pénitence ; il a fourni de grands docteurs comme saint Bonaventure ; il a donné aux missions des légions d'Apôtres. Il a donné au ciel plus de 1,000 martyrs, plus de 1,600 religieux qui ont fait des miracles éclatants, plus de 110 religieuses déclarées saintes par l'Église. Si la cause contient éminemment ses effets, si on connaît un père par ses enfants, un arbre par ses fruits, jugez de la sainteté de François, la cause de ce saint Ordre, le père de si saints enfants, l'arbre qui a porté des fruits si salutaires.

Voilà, mes Frères, celui que le monde a pris pour un insensé ; et en effet il a pratiqué la sainte folie de la croix, qui est la sagesse de Dieu, auprès de laquelle celle du monde n'est que folie. Saint François pauvre, saint François humilié, saint François pénitent a mérité sur la terre la plus grande des gloires, celle de revivre dans des enfants nombreux qui perpétuent ses vertus, d'être exalté dans toutes les chaires, d'être admiré de tous ceux qui savent apprécier la vraie grandeur, et de jouir de la béatitude de Dieu lui-même. Quel grand du monde vivant de son temps dans les richesses, etc., est honoré aujourd'hui comme ce saint patriarche ? Apprenez donc de là à rechercher ce que les mondains fuient, à fuir ce qu'ils recherchent ; comme ce saint, reproduisons en nous, par de saintes œuvres et des souffrances endurées chrétiennement, la vie de Jésus-Christ.

XX. — Sainte Thérèse.

2398. *Gratia Dei sum id quod sum et gratia ejus in me vacua non fuit.*

Dieu est admirable dans ses saints, admirable dans les dons qu'il leur accorde et dans les récompenses dont il les couronne ; et les saints sont admirables dans la manière dont ils correspondent aux grâces de Dieu, et dans ce qu'ils entreprennent et souffrent à sa gloire. Devant faire l'éloge de sainte Thérèse, nous mettrons sous vos yeux le spectacle de cette double merveille, d'une part la libéralité de Dieu envers cette sainte, et de l'autre la reconnaissance, l'amour, la générosité de Thérèse à l'égard de son Dieu.

2399 I. *Gratia Dei sum id quod sum. Admirabile nomen tuum in universa terra. Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais ce n'est que l'image de ce qu'il fait dans les âmes qui sont le palais où il se plaît à habiter, et en particulier, dans celle de Thérèse. Pour elle Dieu a été prodigue de ses grâces lorsqu'elle était dans l'âge le plus tendre, prodigue en la retenant avec amour quand le monde l'attirait, prodigue de dons merveilleux lorsque Thérèse vaincue s'est livrée à lui tout entière.

1° Dieu qui la prépare à de grandes œuvres, lui donne : 1) tous les dons de la nature : noblesse, fortune, intelligence, beauté même ; rien ne lui est épargné. Un esprit droit, un bon sens rare s'unit en Thérèse à un cœur grand et généreux ; mais ce ne sont là encore que les parvis du temple que

Dieu veut élever. Sur l'autel de ce cœur, il allume le feu de son amour ; et après Dieu lui-même, l'amour de Dieu est le plus grand de tous les biens. Les lumières de la grâce illuminent le sanctuaire intérieur que Dieu s'est choisi. Thérèse ouvrait à peine les yeux aux richesses et aux honneurs de ce monde qu'elle en comprit la vanité, et que déjà en lisant la vie des martyrs, elle ambitionnait la gloire de mourir pour Jésus-Christ. Elle a à peine sept ans, quand elle fait part à son frère Rodrigue de son désir ; et ces admirables enfants quittent furtivement la maison paternelle pour aller chez les Maures, verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Leur oncle les rencontre, et les ramène à leurs parents. Alors Thérèse se venge de ne pouvoir être martyre en cherchant à vivre en solitaire. Elle se construit un ermitage dans le jardin de son père, et elle y passe de longues heures dans la prière. L'aigle, dit-on, voulant reconnaître ses aiglons les élève dans ses serres et les présente au soleil, pour voir si leurs yeux pourront en affronter l'éclat : ainsi Dieu essayait de bonne heure l'âme de Thérèse à contempler ces lumières surnaturelles dont il devait plus tard l'inonder ; et déjà cette enfant les voyait sans effroi. Dieu nous a prévenus aussi dès l'enfance : quel cas avons-nous fait de ses inspirations ?

2° Thérèse grandit, et admirons ici la faiblesse humaine dans les plus grandes âmes, et la miséricorde de Dieu qui les en guérit. Thérèse ne laisse pas éteindre en elle la flamme de la charité ; car jamais elle n'a fait de fautes graves dans sa vie. Cependant la vanité un instant la captive. Elle lit quelques écrits légers, à l'exemple de sa mère ; elle fréquente une jeune parente un peu mondaine ; et voilà qu'elle commence à s'occuper de la blancheur de ses mains ; la crainte de Dieu s'affaiblit en elle et il semble qu'elle n'est plus retenue que par la crainte de perdre l'honneur humain. Dieu la prend comme par la main pour la retirer de ces périls, et la conduit dans un monastère ; elle n'avait alors que quatorze ans. Il lui inspire de se consacrer à son service. Thérèse hésite ; à la fin elle fait part de son désir à son père qui la conduit au monastère de l'Incarnation, et là elle est comblée de consolations spirituelles, *et ego lactabo eam et ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus*. Thérèse malgré ces grâces, tout en gardant avec soin l'amitié de Dieu, n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de péché véniel. Dieu pour lui ouvrir les yeux, lui envoie une grande maladie. *Ignis probat ferrum et tentatio hominem justum*. Malgré cela Thérèse abandonne l'oraison, aime les conversations avec les gens du monde, trouve trop sévère une religieuse, sa parente, qui l'avertit. Elle n'a pas la paix ; car Dieu paie ses ingratitudes par de nouvelles faveurs ; et un cœur comme le sien sent vivement ce qu'il y a d'ingratitudes dans ses infidélités. O Dieu que vous êtes bon ! quel intérêt avez-vous donc à posséder nos cœurs pour leur faire de telles avances ! Vos bienfaits triomphent enfin de Thérèse. Elle reprend l'oraison et lit les confessions de saint Augustin. Le triomphe de la grâce est complet. Cette lutte entre la nature et la grâce est ordinaire dans les âmes même des saints. Nous l'avons éprouvée nous-mêmes. Nous avons senti les révoltes de la nature, nous avons lutté contre Dieu lui-même qui nous envoyait tour à tour des épreuves et des consolations pour nous attirer à lui. Dieu s'est vengé de nos infidélités par de nouveaux bienfaits, n'y soyons pas insensibles.

3° Maintenant que Thérèse est toute à lui, Dieu sera tout à elle. Il versera sur elle des torrents de lumière et d'amour. Élie le patriarche du Carmel est élevé au ciel sur un char de feu : le feu de l'amour divin emporte Thérèse jusqu'à Dieu. Thérèse est pénétrée d'abord au fond de son âme de la grandeur de Dieu ; puis ce Dieu si bon lui parle de ces paroles qu'il n'est pas donné à l'homme de reproduire, puis il se montre à elle, d'abord il lui fait voir ses mains, ensuite sa personne toute entière environnée de gloire. Il la choisit pour son épouse, et en signe de l'union qu'il contracte avec elle, il lui offre un clou trempé de son sang. Et la sainte est enivrée des consolations célestes. *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te.* Maintenant elle est libre, et toute livrée à l'amour ; avant, elle était plus ou moins captive. Nous n'avons de repos qu'en nous livrant entièrement à Dieu. Seigneur, que de dons vous avez faits à cette servante privilégiée ! Elle peut

bien dire avec l'Apôtre : *Gratia Dei sum id quod sum*, et comme lui elle peut ajouter :

2400. II. *Et gratia ejus in me vacua non fuit.* Dans sa reconnaissance, Thérèse dut dire : *quid retribuam Domino pro omnibus.*

1° L'amour divin ne se paie que par l'amour; les bienfaits de Dieu sont comme des charbons embrasés par lesquels il veut attiser en nos cœurs la flamme de sa charité. Thérèse avait aimé aux jours de son enfance et même à ceux de ses infidélités ; mais plus tard elle aima sans réserve. De sa poitrine partent des soupirs. Combien de fois, dit-elle, je me suis souvenu de ces paroles de David : *Sicut desiderat cervus ad fontes aquarum,* etc. Elle peut dire à son Bien-Aimé, comme l'épouse des saints Cantiques : *Vulnerasti cor meum.* Un jour, en effet, un ange lui apparut, tenant en ses mains un dard enflammé, et lui en perça le cœur à diverses reprises : et Thérèse succomba presque à cette blessure, tout en trouvant à ce martyre une joie ineffable. Elle disait à son confesseur qu'elle ne pouvait imaginer personne qui aimât Notre-Seigneur autant qu'elle. Ayant entendu chanter ce cantique : *Que mes yeux vous voient, ô Jésus !* elle tomba évanouie et on l'emporta comme une morte dans sa cellule ; le lendemain elle était encore hors d'elle-même. Sa mort a été toute d'amour. Quand on lui apporta le saint viatique, elle, dont la faiblesse était si extrême qu'elle ne lui permettait pas de se remuer, elle s'élança hors de sa couche et ce cygne d'une si grande blancheur entonna son dernier chant : O mon Epoux, dit-elle, l'heure si désirée est venue de vous contempler enfin.

2° L'amour n'est point oisif ; ou il n'existe pas, ou il opère, et Thérèse a fait pour Dieu de grandes choses. Ses écrits dont l'Eglise appelle la doctrine céleste, ont éclairé, consolé et édifié un grand nombre d'âmes. Elle a fondé de son vivant 30 monastères de la réforme. Chose admirable, les anciens solitaires peuplaient les déserts. Thérèse a fait fleurir la solitude au sein des villes elles-mêmes. Les missionnaires donnent à Dieu des âmes ; mais Thérèse lui donne des saints qui pratiquent la perfection évangélique, et qui ne sait que les saints rendent à Dieu plus de gloire que des milliers d'âmes imparfaites? Et comme si ce n'était pas assez de tout entreprendre par amour pour Jésus, le cœur de Thérèse embrasse le monde, il se consume en prières pour toutes les âmes ; et on a dit que par là elle gagna à Dieu autant d'âmes que saint François Xavier lui-même.

3° Thérèse a souffert pour celui *qui dilexit me et tradidit seipsum pro me.* La grande marque d'amour, c'est le martyre. Si Thérèse n'a pas subi le martyre du sang : il en est un autre qui plaît aussi à Dieu, c'est celui de la contrition. On parle de la douleur de Madeleine qui passe trente ans à pleurer ses égarements ; mais qui n'admire davantage le regret qu'a Thérèse de fautes qui n'ont été que légères ? Quel martyre pour son cœur si aimant de voir les progrès de l'hérésie, et les profanations dont l'auguste Sacrement de l'autel était l'objet, quel martyre de ne pouvoir jouir encore de la vue de Celui après lequel elle soupirait si ardemment ! Je me meurs de douleur de ne pouvoir mourir, chantait-elle. Rien ne la consolait en ce monde que de pouvoir souffrir pour témoigner à Dieu de la sincérité de son amour : *Aut pati, aut mori*, telle était sa devise. Aussi, que de voyages entrepris, que de maladies supportées, que d'obstacles rencontrés, que de persécutions subies ! Quelle pauvreté endurée dans ses fondations ! Certains prédicateurs déclament contre elle du haut de la chaire, on la dénonce à l'inquisition, les magistrats lancent contre elle des arrêts. Et elle, comme saint Paul, dit : *Patior sed non confundor. Scio cui credidi.* O femme admirable, qui dans un corps faible, portez une âme de héros, que vos exemples sont nécessaires à un siècle d'égoïsme, de sensualité, d'apathie ! Où sont ceux qui ayant reçu des grâces de Dieu, les paient autrement que par des paroles ? *Gratia Dei sum id quod sum* ; où sont ceux qui entreprennent de grandes choses pour sa gloire ? qui ne sont consolés d'être séparés de lui que par le bonheur de souffrir pour lui ? On ne les trouve guère que parmi les enfants de cette incomparable mère. O Carmélites, soyez fières de celle qui vous a enfantées à l'amour de Jésus : comme elle, vous pouvez dire : *Gratia Dei sum.* Quelle grâce que votre vocation ! Mais, comme elle, ajoutez : *et gratia*

ejus in me vacua non fuit. Aimez, priez, souffrez comme elle, afin de partager un jour sa gloire.

XXI. — Saintes reliques.

2401. *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* Quel honneur Dieu rend à ses saints ! Dans le ciel, il a revêtu leur âme de sa propre gloire, et il veut que sur la terre nous honorions et invoquions ces âmes bienheureuses, afin de nous assurer leur protection et d'obtenir par leur entremise la grâce de leur ressembler. Mais l'âme des saints n'est qu'une partie d'eux-mêmes que Dieu a prise avec lui, nous laissant sur la terre leurs corps, leurs vêtements, les lieux qu'ils ont habités. Ce sont ces restes vénérés, I, que Dieu honore, II, il veut que son Église les honore, III, il aime à ce que chaque fidèle les vénère.

2402. I. *Dieu les honore.* 1° Déjà il a honoré les corps des saints *de leur vivant* ; car il en avait fait, 1) *les membres de Jésus-Christ.* Ces corps ont été en effet les tabernacles de Notre-Seigneur. Plus riches que l'ancien qui ne renfermait que les tables de la Loi et un vase de manne, ils ont porté l'auteur de la Loi, le pain vivant descendu du ciel, Jésus dans l'Eucharistie, qui les a sanctifiés, purifiés, et a déposé en eux les germes de l'immortalité bienheureuse. 2) Ils ont été *les temples du Saint-Esprit, corpora vestra templum sunt*, consacrés par le baptême et par la confirmation. Ces temples, les saints les ont conservés dignes du Dieu qui les habitait ; et de l'autel de leur cœur, que de sacrifices d'actions de grâces, de louange, de mortification, n'ont-ils pas offert à Dieu, qui en retour (1), 2° honore ces corps même *après la mort.* Il veut que leurs sépulcres soient glorieux, et que même dispersées les pierres de ces temples saints publient la puissance de celui qui récompense leur humilité par la gloire des miracles. Au contact de ces cendres, que de morts ont recouvré la vie ! L'Écriture sainte elle-même ne nous apprend-elle pas qu'un mort ressuscita au contact des ossements du prophète Élisée ? Que la ceinture et les mouchoirs de saint Paul guérissaient les malades aussi bien que l'ombre de saint Pierre ? Que de malades doivent leur guérison aux saintes reliques ! que de pécheurs leur doivent le repentir ! que de justes une ferveur nouvelle ! que de possédés leur délivrance ! que d'âmes tentées ou affligées, la force de vaincre le démon et de surmonter les peines de la vie ! que de cités, que de provinces, la préservation de la guerre, de la peste, et d'autres calamités ! L'histoire est pleine de prodiges que Dieu a opérés par le moyen des saintes reliques.

3° Dieu se prépare *à honorer les corps des saints par les gloires de la résurrection. Exultabunt ossa humiliata. Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* La béatitude de l'âme, sa gloire rejailliront sur ces corps qui ont participé aux œuvres saintes de l'âme. C'est justice. *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates. Fulgebunt sicut sol*, dans cette cité qui n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, parce que la clarté de Dieu l'illumine. *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* Ce n'est point assez (2).

(1) Un autel où l'on avait coutume d'offrir à Dieu des holocaustes étant démoli, le dévot capitaine Judas Machabée et ceux de sa suite portèrent tant d'honneur aux pierres qui en restaient, qu'ils ne voulurent pas les employer à un usage profane, ni les laisser dans un lieu exposé aux passants ; mais ils les déposèrent religieusement en un lieu convenable, attendant que quelque prophète envoyé de Dieu leur enseignât de sa part ce qu'il en faudrait faire. Le corps d'un saint est un autel sacré, un temple auguste, un divin sanctuaire, où l'on a offert à Dieu mille hosties de louanges, de mortifications, de pénitences et d'œuvres de charité. Quoique ce temple soit démoli par la mort, les matériaux n'en laissent pas d'être sacrés et vénérables comme les pierres du temple dont le Psalmiste disait : *Placuerunt servis tuis lapides ejus.*

(2) Naaman, favori du roi de Syrie pria le prophète Élisée de lui permettre d'emporter dans son pays de la terre de Palestine, parce qu'il avait appris que cette terre serait un jour sanctifiée par les pas du Rédempteur du monde. Nous avons bien plus raison d'honorer ces cendres des saints. N.-S. ne les foulera pas aux pieds, il les prendra, les façonnera de nouveau. Honorons, dit saint Ambroise, les saints martyrs, les princes de la foi, les intercesseurs du monde, les hérauts du royaume de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. Et vous me dites : Qu'est-ce que vous honorez dans une chair morte ? J'honore

2403. II. *Dieu veut que son Eglise honore les reliques.* Aussi de tout temps a-t-on vu les fidèles recueillir avec respect le sang des martyrs, s'exposer à la mort pour ensevelir leurs corps vénérés, faire célébrer le saint sacrifice sur leurs ossements, élever sur leurs tombeaux des oratoires, des basiliques, enfermer leurs restes mortels dans l'or, dans la soie, dans des châsses de grand prix, accourir en pèlerinage dans les lieux sanctifiés par leurs reliques, y prier et y pleurer. Quand les hérétiques osèrent attaquer ces manifestations de respect et d'amour pour les saintes reliques, les docteurs de l'Eglise, comme saint Jérome, élevèrent leurs grandes voix pour les flétrir. Ce saint Docteur fait voir que l'impie Vigilance outrage tous les évêques de l'univers, qui visitent les basiliques élevées sur les tombeaux des saints ; il ajoute que les démons eux mêmes devant les reliques manifestent par leurs rugissements qu'ils sentent la présence des élus de Dieu ; et dans le concile de Trente, l'Eglise déclare qu'ils méritent la condamnation, qui a été prononcée contre eux et qu'elle prononce de nouveau, ceux qui soutiennent qu'on ne doit point honorer les reliques des saints et que le respect que leur rendent les fidèles est inutile. Et cette Eglise honorera les corps saints de ses enfants sur la terre, jusqu'au jour où Dieu les glorifiera au ciel.

2404. III. *Dieu aime à ce que chacun de nous honore les saintes reliques.* Pourquoi les honore-t-il lui-même et les fait-il honorer par l'Eglise, sinon pour inviter chacun de nous à leur rendre l'honneur qui leur est dû ? Pourquoi accorde-t-il des miracles, des guérisons et des grâces autour des saintes reliques, sinon pour favoriser le culte que nous leur rendons, et nous en démontrer l'utilité et l'efficacité ? N'est-ce pas Dieu, du reste, qui a mis dans le cœur de l'homme un sentiment naturel, qui le porte à garder avec respect le souvenir des grands hommes et de ceux qui lui ont été chers, et de les entourer d'une sorte de respect ? Est-il une nation, même païenne, qui n'ait pas eu une espèce de culte pour ceux qui l'avaient fondée. Avec quel soin ne garde-t-on pas la plume d'un grand écrivain, l'épée d'un grand capitaine, les restes d'un grand conquérant, ce qui a appartenu à un père, à une mère, à un ami, quelques cheveux, un bijou qu'ils ont porté ? Or, toutes les œuvres des grands hommes ne s'élèvent pas au dessus de la nature : les saints seuls ont vécu d'une manière surnaturelle et divine. Qui peut-on comparer aux martyrs, *qui plantaverunt Ecclesiam sanguine suo ?* Quels plus grands écrivains que les Apôtres qui ont écrit et prêché une doctrine divine, et qui par elle ont fait la civilisation ; que les docteurs de l'Eglise, qui ont défendu la foi avec une éloquence admirable ! Quels plus grands conquérants que les saints qui, en gagnant le ciel, ont remporté la victoire sur le démon, et ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, au lieu d'en être les bourreaux ! Et ne sont-ils pas nos pères et nos frères dans la foi, nos protecteurs, nos amis ? Donc, honorons leurs restes précieux, Dieu le veut, l'Eglise nous y invite, notre nature, notre raison nous y portent. Donc ne craignons pas d'entreprendre un voyage pour aller visiter les lieux sanctifiés par leur sainte vie. Les mondains, qui se rient de nos pèlerinages, en font en souvenir d'un impie fameux. Ils ne rougissent pas de profaner des églises pour y donner la sépulture à ceux qui n'ont été célèbres que parce qu'ils étaient incrédules. Ne craignons pas d'accompagner en procession, avec des prières et des chants, les restes des saints, comme le faisaient avec tant de magnificence nos pères, comme saint Louis le fit avec toute sa cour, pour la couronne d'épines, comme l'empereur Héraclius le fit pour la croix du Sauveur, comme des milliers de pèlerins de l'univers entier le font chaque année à Lorette. Allons nous proterner devant les restes des saints aux jours de calamité, dans les épreuves qui nous affligent, dans les tentations qui nous accablent.

en la chair du martyr les cicatrices qu'elle a reçues pour le nom de Jésus, j'honore la mémoire de celui qui montre qu'il est vivant par les miracles qu'il opère ; j'honore les cendres qui ont été consacrées par la profession de foi ; j'honore en ces cendres les semences de l'éternité ; j'honore le corps qui m'apprend à aimer le Fils de Dieu et à ne point craindre la mort pour l'amour de lui ; pourquoi est ce que les fidèles ne rendraient pas honneur à ce corps que les démons révèrent et qu'ils honorent dans le sépulcre après l'avoir déshonoré par les supplices ? J'honore le corps que Jésus a glorifié par le martyre, et qui règnera avec lui dans le ciel.

Selon la pensée de saint Chrysostome, les corps des saints protègent nos villes plus efficacement que des remparts inexpugnables, non seulement contre les ennemis visibles, mais contre les ennemis invisibles, les démons, et même contre les coups de la colère divine. Portons sur nous quelques saintes reliques, baisons-les avec respect. Tous ces actes de piété nous attireront la protection de ceux qui ont d'autant plus de sollicitude pour notre salut qu'ils sont dans une plus grande sûreté pour eux-mêmes, et qui ont d'autant plus de pouvoir pour nous obtenir des faveurs qu'ils sont plus près de Dieu ; et ils nous aideront à nous sanctifier. Il s'échappe en effet des reliques des saints une vertu sanctifiante et de grands enseignements. Les corps des vierges apprennent aux femmes et aux jeunes personnes chrétiennes à se respecter ; les corps des pénitents invitent les pécheurs à saisir la seule planche de salut qui leur reste ; les corps des martyrs nous prêchent l'énergie de la foi qui sait braver le respect humain, et même la persécution ; ceux des Apôtres nous excitent au zèle : *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem !* Si nous comprenons ce langage des morts qui vivent dans le sein de Dieu, nous deviendrons nous-mêmes des saints.

TROISIÈME SECTION

ALLOCUTIONS DIVERSES ET SERMONS DE CIRCONSTANCE

I. — A l'anniversaire du sacerdoce ou à la première messe ou aux funérailles d'un prêtre.

2805. *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex.* Il convenait que Médiateur entre Dieu et les hommes, le Prêtre éternel, Jésus-Christ, fût saint, innocent, sans souillure, afin de pouvoir efficacement apaiser la justice divine et nous ouvrir les yeux. Jésus-Christ toutefois, étant le Prêtre du ciel et de la terre, ne devait pas rester toujours ici-bas ; il avait à occuper une place plus élevée que le ciel même ; mais, en remontant dans sa gloire, il n'a pas voulu nous laisser orphelins ; c'est pourquoi il a laissé : I. sa dignité, II. ses pouvoirs, III. sa mission au prêtre catholique (1).

2806. I. *Dignité du prêtre.* Saint Éphrem dit que la dignité du prêtre est un prodige qui étonne : elle est grande, immense, en quelque sorte infinie. En effet, les prêtres sont : 1° les ambassadeurs de Dieu, et quelle dignité que celle des ambassadeurs du Roi des rois ; 2° les ministres même de Dieu ; et, en effet, ils doivent non seulement exécuter ses ordres, mais encore les faire exécuter par les fidèles ; 3° les dispensateurs des mystères de Dieu. Les merveilles que Dieu opère pour les âmes, il les opère par le prêtre. Le prêtre fait sur la terre ce qu'a fait Jésus-Christ. Il lui est tellement uni qu'on a pu l'appeler un autre Christ. C'est pourquoi l'Évêque en l'ordonnant, verse sur lui l'onction sainte qui le consacre à Dieu.

Aussi les saints exaltent-ils à l'envi la dignité sacerdotale. O prêtre, s'écrie saint Bernard qui les résume tous, Dieu vous a placé au-dessus des rois de la terre, au-dessus des empereurs, au-dessus même des anges. Aussi saint François d'Assise disait-il que, s'il rencontrait un prêtre et un ange, il saluerait le prêtre le premier (2). Et saint Jean Chrysostome nous assure

(1) On trouvera des développements sur la dignité et la sainteté des prêtres au n° 1730 et suiv. et à la note (1) du n° 597.

(2) Saint Martin de Tours étant à la table de l'empereur Maxime, ce dernier dit à son échanson d'offrir la coupe d'abord à l'évêque, pensant que l'évêque la lui offrirait ensuite à lui-même. Mais le saint la présenta auparavant au prêtre qui l'accompagnait, comme étant le plus digne des convives. Personne n'en fut choqué, on admira même la conduite de l'évêque.

Saint Louis avait un tel respect pour son confesseur, que si pendant sa confession une porte ou une fenêtre s'ouvrait, le roi se levait aussitôt pour la fermer. « Vous êtes mon père, disait-il, c'est à moi de vous servir. »

que celui qui honore le prêtre, honore Jésus-Christ, et que celui qui injurie le prêtre, insulte Jésus-Christ lui-même (1). Si le prêtre doit respecter lui-même sa dignité, le fidèle le doit à plus forte raison : *Nolite tangere christos meos*, dit le Seigneur : Gardez-vous de porter une main ou une langue criminelle sur ceux qui me sont consacrés et ne déversez plus votre malice sur mes prophètes. (Ps. civ, 15). Quand on veut détruire la religion, disait le vénérable curé d'Ars, on commence par attaquer les prêtres.

2407. — II. *Puissance du prêtre. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*, a dit Jésus-Christ à ses prêtres. Le prêtre, en vertu de cette parole est donc puissant : 1° *au ciel*. Quand Josué arrêta le soleil devant l'armée entière du peuple juif, quel étonnement fut celui de la foule, en voyant Dieu obéir en quelque sorte à la voix d'un homme ! Mais, ô prodige plus éclatant encore : à la voix du prêtre, les cieux s'ouvrent, le Fils de Dieu en descend ; il renouvelle en quelque manière son incarnation, sa mort bienheureuse ! il se remet entre les mains du prêtre. Lui qui commande aux anges, il se laisse porter par lui !

2° Sur la terre, la puissance du prêtre n'est pas moins merveilleuse : tout ce qu'il y délie est délié dans le ciel. Il ferme par l'absolution la porte de l'enfer ; la sentence qu'il prononce sur le pécheur, est ratifiée par Dieu lui-même. Abraham demande grâce pour cinq villes, c'est un saint patriarche et un grand serviteur de Dieu, il se met de la cendre sur la tête, il se jette à terre et conjure en tremblant ; et il n'obtient pas la grâce de cinq villes qui sont consumées par le feu du ciel. Le prêtre eut-il confessé des millions de pécheurs ayant commis tous les crimes des habitants de Sodome, peut en restant assis, non pas seulement leur obtenir grâce, mais les absoudre et leur pardonner. Judas se repent de son péché ; il s'en confesse devant les princes des prêtres de l'ancienne loi. Ils répondent *quid ad no*[illegible] vaient bien connaître de la lèpre ; mais ils ne pouvaient la guérir ; [illegible] se pendre de désespoir. L'insensé, s'il avait attendu quelques jours [illegible] confessé ses péchés à saint Pierre ou à un autre des Apôtres, on [illegible] dit : *Je vous absous* et il eut été pardonné. Deux cents anges ne p[illegible] pas vous absoudre, disait le curé d'Ars. Après avoir donné au prê[illegible] pouvoir, Jésus-Christ a pu ajouter : *Qui vos audit, me audit*. [illegible] *vous écoute, m'écoute*. Revêtu de la puissance divine, le prêtre enseigne au nom de Jésus-Christ. Malheur à ceux qui sont rebelles à son enseignement. Heureux, au contraire, ceux qui, comme des brebis dociles, écoutent la voix de leur pasteur, soit de la chaire, soit dans le saint tribunal ! *Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu*. O'Connel, le libérateur de l'Irlande, prenait toujours la dernière place dans les réunions de prêtres. Il était l'enfant soumis des pasteurs : Notre clergé nous l'a défendu, disait-il à ceux qui voulaient entrer dans les sociétés secrètes : et à ses yeux, cette défense devait suffire (2)

(1) Nilamon, qui menait une vie très sainte, avait toujours redouté l'ordination sacerdotale. Quand Théophile, patriarche d'Alexandrie, lui ordonna de la recevoir, Nilamon, n'osant désobéir, demanda du temps pour s'y préparer. Théophile ne lui donna qu'un jour. Nilamon revint le lendemain, et conjura le patriarche de lui permettre de prier encore. Tous deux se mettent à genoux. Le patriarche, bientôt après, fait inviter Nilamon à s'approcher. Il ne répond pas, il avait expiré, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, en demandant à Dieu la grâce de mourir plutôt que de se voir revêtu d'une dignité qu'il estimait trop grande pour lui. (Voir n° 597.)

(2) Alexandre le Grand avait conquis l'univers ; et la terre, suivant l'Ecriture, s'était tue en sa présence. Lorsqu'il vint à Jérusalem, le grand prêtre Jaddus revêtit ses ornements pontificaux et alla au-devant de lui avec ses lévites et une foule immense. A sa vue, le conquérant descend de cheval et se prosterne à ses pieds. Son ami Parménion en paraît étonné et lui en demande la raison. « Ce n'est pas le grand-prêtre que j'adore, répond Alexandre, c'est le Dieu qu'il représente. »

Un de nos plus grands philosophes contemporains, M. de Bonald, avait l'habitude de se découvrir respectueusement devant son propre fils, parce qu'il était prêtre. On rapporte qu'un de ses amis le trouva causant tête nue avec lui. Le jeune prêtre s'étant retiré, il dit à son visiteur : « Entre vous et moi, mon ami, point de façon, n'est ce pas ! Couvrons-nous. Avec mon fils, c'est autre chose ! Depuis qu'il a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi ! » Quelle parole et quel exemple ! On y voit réunies toutes les vieilles traditions de la France.

C'est que le prêtre est l'homme de Dieu, tout ce qui est contre Dieu est contre lui. Et depuis longtemps, il n'y aurait plus de prêtre, si le sacerdoce n'était d'institution divine. Mais toutes les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre le sacerdoce. Il est le médiateur, le sauveur des hommes, il a donc contre lui tous les ennemis de l'homme, Satan et tous ceux qu'il inspire. Le mondain qui méprise le prêtre ne soupçonne pas qu'il sert le démon.

2408. III. *Mission du prêtre* 1° *par rapport à la société.* C'est le sacerdoce catholique qui, éclairant le monde du soleil de la vérité, a dissipé les vapeurs pestilentielles de la corruption des mœurs et a chassé la barbarie. Un protestant, Gibbon, a dit que les évêques avaient fait la France comme les abeilles leur rayon de miel. Qui apprend aux hommes à respecter leurs semblables, à les aimer, à haïr l'injustice, la vengeance, le vice, sinon le prêtre? Et sans le prêtre, plus de religion; et sans la religion la société serait un repaire de bêtes fauves s'entre-dévorant les unes les autres, selon la parole d'un impie lui-même.

2° *Par rapport à la famille.* C'est le prêtre qui, par le mariage chrétien, bénit la famille; c'est lui qui, par ses conseils, garde à l'époux la fidélité d'une épouse; qui apprend au père à élever ses enfants pour Dieu; à l'enfant, à respecter ses parents. C'est lui encore qui apaise les guerres intestines qui troublent la paix du foyer. C'est lui qui console la famille au jour des grandes douleurs.

3° *A l'égard de l'individu.* Il nous accepte tous comme un père, à notre entrée dans la vie, et nous fait enfants de Dieu. Il nous a nourris dans notre enfance du lait des vérités élémentaires de la foi, il nous relève après nos premières chutes. Plus tard, il nous fortifie par la sainte communion, le Pain des forts. Il nous reprend et nous ramène dans la bonne voie quand nous nous éloignons de Dieu. L'eussions-nous insulté, dénigré, qu'en nous jetant à ses pieds, nous l'appelons encore Père, et lui nous bénit comme ses enfants. A notre dernière heure, il sera à côté de notre lit de douleur pour recueillir notre dernier soupir et remettre notre âme entre les mains de son Créateur. Nous comprendrons alors qu'il est notre meilleur ami (1).

(1) *(a)* Quand en Afrique les Vandales ariens conduisaient en exil les évêques et les prêtres catholiques, le peuple les accompagnait, des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras, puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient avec larmes: « A qui nous laissez-vous? qui baptisera nos enfants? qui nous délivrera de nos péchés? qui ensevelira nos morts? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous? » Ah! ce peuple comprenait ce que c'est que le prêtre.

(b) Après la Révolution française, un vieux pauvre appelé Jean Louis, dont l'existence était pour tous un mystère, venait s'asseoir régulièrement à la porte de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon. L'abbé Sorel de Vabriant, en allant dire sa messe, lui remettait tous les jours une aumône. Ceci durait depuis vingt-cinq ans, et un jour que l'abbé Sorel ne rencontre plus son pauvre, il s'en inquiète et cherche à découvrir sa retraite, craignant qu'il ne fût malade. Il le trouve dans un mauvais réduit couché sur la paille. « Vous êtes bien bon, monsieur l'abbé, de vous souvenir d'un mendiant comme moi. Hélas! je suis à la fin de ma vie, et il n'y a plus de pardon pour moi. » Le prêtre l'encourage. « Ah! si vous connaissiez mon horrible histoire, reprend le pauvre, vous penseriez comme moi. Fils d'un pauvre vigneron de la Bourgogne, je devins le serviteur de confiance de nobles maîtres qui, pour se dérober à la mort, vinrent, m'emmenant avec eux, se réfugier à Lyon pour y passer inaperçus. C'est moi qui les ai trahis, qui les ai dénoncés, qui les ai accompagnés à l'échafaud, et qui ai eu pour prix de ma trahison les biens qu'ils possédaient, biens que j'ai dissipés, je ne sais comment; et j'ai été réduit pour vivre, à mendier. Ah! c'étaient deux beaux et bons maîtres. » Et s'approchant d'un tableau, il ôte le voile qui le recouvre: « Voilà, dit-il, leur portrait. — Ah! c'est mon père, c'est ma mère, s'écria l'abbé Sorel. — C'est moi qui suis leur assassin, reprit le pauvre, vengez-vous, Monsieur, et vous voulez que Dieu me pardonne? » Le prêtre, surmontant sa douleur, embrasse le moribond, l'arrose de ses larmes, lui dit qu'il lui pardonne, qu'il lui assure le pardon de Dieu avec lequel il le réconcilie. Voilà le prêtre. Fussiez-vous les assassins de son père et de sa mère, si vous vous repentiez, il vous pardonnerait, vous serrerait sur son cœur et vous bénirait.

(c) L'abbé Auram était curé d'une paroisse de la Vendée pendant la Terreur. Il célébrait les saints mystères, quand les soldats arrivèrent pour se saisir de lui; aussitôt il quitte l'autel, s'échappe par la sacristie et franchit à la nage une rivière pour se réfu-

Sa dignité, ses pouvoirs, sa mission lui ont été donnés pour nous. C'est à notre profit qu'il les exerce. Il nous appartient tout entier, et nous pouvons recourir à toute heure à son ministère (1). Si Dieu lui a laissé des faiblesses en le faisant si grand, c'est afin que nous ne fussions pas effrayés par l'honneur dont il l'a environné, et qu'il pût compatir à nos misères (2). Il est comme l'un de nous, le plus souvent enfant du peuple comme la plupart d'entre nous. Que de titres à notre confiance. Recourons donc à lui dans nos tentations, nos périls, nos tristesses.

II.— A l'anniversaire d'un mariage. *(d'après Mgr Pie).*

2409. *Et videant ambo filios filiorum suorum usque in tertiam et quartam generationem et ad optatam perveniant senectutem. (Miss. Rom.)*

Ce vœu que l'Eglise forme pour tous les époux se réalise rarement. Une union conjugale qui dure cinquante ans est une exception dans les familles. La vie des parents est remplie de tant de sollicitudes! Mais quand cette exception se réalise dans toutes les conditions qui rendent une union heureuse et honorable, c'est le cas de revenir après cinquante ans, auprès de ces autels où ont été reçus les premiers serments, remercier Celui de qui descend tout don parfait.

gier sur les montagnes. Un des soldats qui s'acharne à le poursuivre, se jette aussi à la rivière : et quand l'abbé Aurain est hors d'atteinte sur la montagne, il entend partir des cris déchirants ; il descend avec la même vitesse qu'il est monté, et, voyant un des soldats qui se noyait, il se jette à l'eau, le retire, le ramène sur le rivage. Cet homme reconnaît avec étonnement à ses côtés le prêtre qu'il poursuivait. « C'est vous qui m'avez sauvé la vie ; on nous a donc trompés en nous disant du mal des prêtres — Mon ami, répond l'abbé, je n'ai fait que mon devoir; mais n'employez pas à poursuivre les bons, la vie que je vous ai sauvée. »

(1) Les médecins et les parents de Saint Pie V le conjurant de ménager sa santé, il leur répondit vivement : « Le Saint Siège n'est pas un siège à dormir, mais un siège à soucis. La santé, la prolongation de ses jours est la dernière chose dont un Pape doive s'occuper. »

C'est pour être tout entier aux âmes que le prêtre doit renoncer au mariage. Quand saint François de Sales travaillait à la conversion des hérétiques à Thonon et aux environs, pendant le grand jubilé; une bonne femme calviniste venait quelquefois le trouver pour être instruite dans la foi catholique ; elle s'avouait convaincue et éclaircie sur tous les points, toutefois elle voulait que les prêtres fussent mariés, tant les ministres lui avaient inculqué cet article. Etant venue trois ou quatre fois pour parler à l'évêque, elle ne put l'aborder à cause de la grande foule et des occupations qui l'accablaient. Enfin elle obtint une audience et se plaignit à lui de ce que, depuis leur dernière conférence, elle était venue trois ou quatre fois sans lui pouvoir parler. Eh bien ! lui dit-il, vous voyez maintenant que nous n'avons pas tort ; vous voudriez que nous fussions mariés ; si j'ai peine de répondre à tant de gens qui viennent me trouver pour le salut de leurs âmes, comment pourrais-je le faire si j'étais chargé du soin d'une femme, de plusieurs enfants et d'une grande famille ? Cela convainquit sa petite raison ; elle n'en voulut pas davantage pour avouer qu'il est bon que les ecclésiastiques ne soient pas mariés.

(2) Il y a dit-on de mauvais prêtres Que voulez-vous conclure de là ? Que tous leur ressemblent. La conséquence est affreuse : où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes. On a vu tant d'épouses infidèles: n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux.

Il y a des ouvriers, des soldats, des agriculteurs, etc., qui sont des scélérats, si on en concluait que tous le sont, on insulterait de la manière la plus injuste tous ceux d'entr'eux qui sont honnêtes. Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien ? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne serait-elle sensée que contre la vertu ? La perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles?

Quoi de plus injuste et de plus insensé que de faire à tous un crime de la faute d'un seul ? D'autant plus qu'il n'est point sur la terre de classe d'homme plus honnête, plus vénérable que celle des ministres de la vraie religion. Il n'en est point à qui les pauvres et les affligés recourent avec plus de confiance, point qui compte tant d'hommes d'une probité irréprochable ; et certes ! si ceux qui les attaquent avaient en pays étranger à confier à quelqu'un une somme importante, la pensée leur viendrait tout d'abord de la remettre à un prêtre catholique, estimant avec raison qu'elle serait entre ses mains en sûreté.

2410. I. *La famille. Erant autem justi ambo ante Deum incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela* (Luc. I. 6.) Ces paroles, que l'Esprit Saint a dites de deux saints époux, nous les appliquerons aux héros de cette fête. Et le Saint-Esprit, avant de louer Zacharie et Elisabeth, avait parlé de leurs ancêtres, afin de montrer qu'ils avaient hérité non seulement de la noblesse et des biens, mais encore des vertus de leurs aïeux. La foi a coutume d'être enracinée, quand elle a été reçue des ancêtres, *(rappeler ici les souvenirs historiques et édifiants de la famille)*, voilà ce que vous aviez reçu, voilà ce que vous transmettrez à vos enfants.

2411. II. *Les vertus*, c'est la véritable noblesse, *erant justi ambo ante Deum, incedentes*, etc. Quel plus grand honneur sur la terre que de persévérer pendant un demi-siècle *in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela*, sans murmure à l'égard de Dieu, et sans querelle avec ceux de sa maison, faisant régner autour de soi la paix, par une concorde parfaite, s'entr'aidant l'un l'autre dans l'observation de la loi, par de bons conseils et de saints exemples. *Beati qui ambulant in viis ejus.* Sans doute, il y a pour l'époux des travaux à soutenir pour établir des enfants : *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit.* Ces labeurs, l'épouse les partage. *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ;* que de grappes sont venus cueillir sur cette vigne, féconde en bons conseils et en saints exemples, les nombreux enfants et petits-enfants qui se pendent au cou de leur mère et de leur grand'mère ; et cette famille nombreuse entretient comme une fête perpétuelle sous votre toit et forme comme une couronne de jeunes oliviers autour de votre table. *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.*

2412. III. *L'avenir.* Il ne reste plus qu'à former des vœux pour vous : *Benedicat tibi Dominus ex Sion; et videas bona Jerusalem omnibus diebus vitæ tuæ.* Puissiez-vous voir prospérer les biens de votre famille, ceux du temps et surtout ceux de l'éternité... Mais pour des hommes de cœur, ce cercle est trop étroit : *Bona Jerusalem*, les biens du pays..., les biens de l'Église, sans lesquels ceux de la famille ne peuvent faire goûter un bonheur parfait ; *et videas filios filiorum tuorum, pacem super Israel.*

III. — Aux agriculteurs.

2413. *Non oderis opera laboriosa et rusticationem creatam ab Altissimo.* (Eccli., VII, 16.)

Toutes les carrières, tous les arts, tous les métiers honnêtes sont bénis de Dieu et de l'Église, et utiles à la société ; mais il en est un que Dieu lui même a établi, que nous devons célébrer devant vous, l'agriculture. Nous dirons I. ses gloires ; II. ses précieux avantages, afin de la faire aimer encore davantage à ceux qui y consacrent leur vie, et afin d'exciter leurs enfants à marcher sur les traces de leurs pères.

2414. I. *Gloires de l'agriculture.* 1° *Les peuples anciens, les païens* l'ont estimée tant qu'ils ont estimé la vertu. « Les plus anciens et les plus grands des peuples, les Chaldéens, les Égyptiens, les vieux Romains qu'étaient-ils ? des peuples guerriers et laboureurs. » Les poètes, Hésiode chez les Grecs, Virgile chez les Romains, ont chanté les gloires de l'agriculture. « Xénophon n'admet pas qu'un homme libre puisse trouver une occupation plus digne de lui que le travail des champs... » Je ne rappellerai pas les Fabricius, les Cincinnatus, tous ces consuls que Rome allait chercher aux champs pour les mettre à la tête de ses armées, et qui retournaient à leur charrue après avoir triomphé des ennemis de la patrie. « Certes l'antiquité avait raison de penser ainsi de l'agriculture, car l'agriculture est le fondement même de la vie humaine... la nourricière du genre humain. Si la réelle noblesse, c'est de servir à quelque chose ici bas, qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand que de donner au genre humain sa nourriture et sa vie ? » *(Mgr Dupanloup auquel nous empruntons les citations suivantes.)*

Certes nous ne méprisons pas le commerce, ni l'industrie, ni une profession honnête quelconque ; « mais enfin c'est l'agriculture qui nourrit du sol la

sève de vie renfermée dans son sein ; c'est à elle que l'homme doit *robur panis, oleum lætitiæ* et cette liqueur dont il ne faut pas abuser sans doute ; mais dont l'Écriture ne craint pas de dire qu'elle est faite pour réjouir le cœur de l'homme... »

C'est à Dieu d'abord que nous demandons le pain de chaque jour. Car Dieu est l'agriculteur suprême : *Pater meus agricola est*. C'est lui qui a fait la terre, les arbres, les plantes, les animaux, c'est lui qui féconde tous les travaux de l'homme par son soleil et sa rosée ; mais après Dieu nous devons notre pain à l'agriculteur. — Mais ce qui a pu inspirer aux peuples anciens l'estime de l'agriculture, ce n'est pas seulement la nécessité de cette carrière ; 2° c'est encore le souvenir des antiques traditions du genre humain. A quoi Dieu appliqua-t-il le premier homme qu'il venait de tirer du néant ? *posuit hominem in paradiso ut operaretur... eum*. Ainsi donc le premier travail marqué à l'homme par Dieu, c'est l'agriculture. Aussi voyons-nous les enfants d'Abraham, les patriarches, vivre au milieu de leurs troupeaux et de leurs champs ; les plus grands hommes du peuple que Dieu s'est choisi, ont été agriculteurs ou bergers. « Moïse, le législateur d'Israël, conduit pendant quarante années les brebis de Jéthro aux pieds du mont Horeb ; Gédéon battait son blé, quand l'ange le vint appeler pour délivrer son peuple ; Booz était aux champs avec ses moissonneurs, quand il fit la rencontre de Ruth ; Saül cherchait les ânesses de son père et David gardait les troupeaux, quand on vint les faire rois ; Élisée menait une des douze charrues de sa maison, quand l'Esprit des prophètes se reposa sur lui. » C'est l'origine divine de l'agriculture qui l'a fait estimer de tout temps, aussi bien que sa nécessité.

2415. II. Mais *ses avantages* la rendent non moins précieuses. *O fortunati nimium sua si bona norint, agricolæ*, a dit un poète. Quels sont ces biens ? 1° *Les charmes de la campagne*, de la verdure, des fleurs au printemps, des moissons en été, des fruits en automne, de la neige en hiver, l'air libre, le chant des oiseaux, le ciel ouvert. C'est après cela que soupirait un autre poète. *O rus, quando ego te aspiciam !* C'est ce qui faisait goûter les charmes de la solitude à Jérôme et qui lui faisait écrire à Héliodore : Jusques à quand resterez-vous dans la prison enfumée des villes ? Que chacun pense ce qu'il voudra, écrivait-il encore ; mais pour moi le monde m'est une prison, et la solitude un paradis. 2° *L'aisance acquise par le travail*. On peut rencontrer ailleurs cet avantage ; mais est-il aussi solide, quand il n'est pas attaché au sol qui est inébranlable ? L'humble maison, les champs du laboureur sont à l'abri des faillites qui ruinent en un jour les économies de longues années, et des variations du commerce et de l'industrie qui laissent parfois l'ouvrier sans travail. Aussi qui pourra dire le nombre des pauvres dans nos villes et les misères profondes qu'ils y endurent ? Là, en effet, on ne se connaît pas, et à peine peut-on trouver une main amie qui tende un morceau de pain ou l'aumône nécessaire pour un loyer. 3° La vie rude du laboureur fortifie ses membres, et lui assure le plus souvent *une santé robuste et une longue vie*. Qui fournit à nos armées les hommes les plus robustes, les membres les plus vigoureux ? l'agriculture. C'est un fait qu'on ne peut nier. 4° Avec la santé fleurit souvent *la vertu au sein de la vie champêtre*. Les travaux pénibles de l'agriculture, en fatiguant le corps, en répriment les révoltes ; la nourriture douce et frugale du laboureur laisse endormi le feu des passions, que des exemples pervers ne viennent point réveiller. C'est aussi parmi les laboureurs qu'on trouve vivante encore cette foi de nos pères, qui semble aujourd'hui s'éteindre. « S'il est un fait incontesté, écrit Monseigneur Plantier, c'est que les populations agricoles sont partout les plus religieuses. »

Dans d'autres états, l'homme n'étant témoin que des œuvres de l'homme, oublie facilement son Créateur dont il ne voit pas l'action : et se sentant l'auteur de tout ce qui l'entoure, il compte sur lui-même et croit pouvoir se passer de Dieu. Mais le laboureur est toujours en face des œuvres merveilleuses du Créateur. Chaque jour à ses yeux, le Seigneur étale les trésors de sa puissance et de sa miséricorde, et souvent aussi il fait éclater sa colère ; les fleurs, les fruits, les frimas de l'hiver comme les chaleurs de l'été, une rosée bienfaisante comme une grêle dévastatrice, le soleil qui féconde comme

le nuage obscur où s'amoncellent les tonnerres, parlent de Dieu au laboureur, et lui font sentir sa dépendance de Celui de la miséricorde duquel il attend le pain de chaque jour, et dont la colère, si elle se déchaînait, le laisserait sans ressources.

Dans son village, le laboureur est, du reste, plus à l'abri des traits de l'impiété qui désolent nos villes ; les publications anti-religieuses ont peine à pénétrer jusqu'à lui. Aussi, assez généralement il vénère le prêtre, il respecte l'autorité de l'Eglise dont il accomplit les lois ; la religion et tout ce qui y touche sont pour lui chose sacrée.

Qui n'estimerait donc cette noble et avantageuse profession de l'agriculture ? Parents chrétiens, vous ne pouvez rien désirer de plus pour vos enfants que la santé, la vertu et la religion, avec les douceurs d'une vie simple et paisible que l'agriculture leur fournit abondamment. Donc, loin de les détourner d'une profession si noble et si salutaire, faites-la-leur aimer et estimer en leur en démontrant l'utilité et les charmes. Donnez-leur du goût pour les travaux champêtres, et pour cette vie laborieuse et rude qui est la gardienne de leur innocence. Apprenez-leur à aimer ce champ arrosé des sueurs de leurs pères, et cette chaumière où sont morts leurs aïeux. Inspirez-leur de l'aversion pour cette manie de courir à la ville, aujourd'hui si répandue, et que des parents insensés et dégoûtés de la vie des champs entretiennent eux-mêmes chez leurs enfants.

A peine un jeune homme a-t-il atteint sa quinzième année qu'on s'occupe de lui procurer une place à la ville. On veut que la jeune fille quitte le toit de sa chaumière, pour devenir, en ville, demoiselle de magasin ou femme de chambre dans quelque maison. Ou bien, on entasse les jeunes gens dans des ateliers ou dans des fabriques, sans se préoccuper des discours qu'ils pourront y entendre, ni des exemples qu'ils auront sous leurs yeux. Par là, dit-on, on gagne davantage et avec moins de peine. Parents insensés qui raisonnez ainsi, ne songez-vous donc à procurer à vos enfants que le bien-être matériel, des vêtements à la mode et une nourriture plus délicate ? Ne comptez-vous pour rien leur innocence ? N'avez-vous nulle sollicitude pour leur salut éternel ? Quoi ! vous les lancez loin de vous sur une mer orageuse, où très probablement ils feront un triste naufrage, qui leur enlèvera la vertu et peut-être la foi, et vous vous en consolez par la pensée de l'aisance dans laquelle ils vivront ? Sont-ce là des sentiments chrétiens ?

Il s'en faut bien, du reste, que ces rêves de bonheur, dont vous vous flattez à l'égard de vos enfants, se réalisent ; car là où l'on trouve des emplois plus lucratifs, on dépense aussi beaucoup plus, la santé s'y altère aussi bien plus vite ; et la misère, comme nous l'avons remarqué déjà, y est plus fréquente et plus cruelle.

Ne vous contentez pas toutefois d'aimer l'agriculture, sanctifiez les travaux qu'elle vous impose par les pratiques religieuses, surtout par la sanctification du dimanche. Prenez garde ! Dieu peut, en une matinée, vous faire perdre plus que ne valent vos travaux du dimanche de plusieurs années ; il a en ses mains la gelée, la grêle, les ouragans, les sécheresses. Donc, respectez son jour et son nom. Le blasphème attirerait sur vos champs et sur vous sa malédiction. Etant toujours en face de ses œuvres et de ses bienfaits, aimez-le, priez-le. Et comme Abraham, *marchez en sa présence*. (Citer le trait du curé d'Ars, nº 808.)

IV. — A des artistes

A la bénédiction d'une œuvre d'art : canal, pont, orgues, etc, à une réunion d'artistes ou de savants...

2116. L'Eglise est une bonne mère qui désire toutes sortes de biens pour ses enfants. Tout en donnant la préférence à l'âme sur le corps, au ciel sur la terre, elle ne dédaigne pas de se réjouir de tout ce qui peut procurer aux hommes des avantages véritables.

Si vous parcourez l'histoire des siècles, vous la verrez presque toujours posant la première pierre de tous les édifices élevés pour améliorer, ci-

bas, la condition de ses enfants. Dans les âges de foi, elle ne bâtit pas seulement ces églises monumentales qu'on regarde aujourd'hui comme des chefs-d'œuvres de l'art, elle eut aussi ses frères Pontifes qui jetaient des ponts sur les rivières, creusaient des canaux, protégeaient les voyageurs.

Le Dieu qu'elle adore est le Dieu des sciences ; elle ne peut donc qu'applaudir au progrès qu'elles font, et à l'utilité qui nous en revient. La religion, fille du ciel, est assez élevée au dessus de la terre pour n'être pas jalouse des conquêtes de la science. C'est l'honneur du Dieu que nous aimons d'avoir peuplé la terre des hommes de génie qui améliorent la matière et la subjuguent à leur empire. Les hommes ne font après tout en cela que cultiver la raison qu'ils tiennent de Dieu et qu'user de l'empire que le Créateur leur a donné sur toute la terre. Dieu et sa religion, qui ne progressent pas, parce qu'ils ont toute leur perfection, restent au-dessus de tous ces progrès du temps, *cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum.* Mais Dieu et l'Église, des hauteurs d'où ils dominent le monde, se plaisent à regarder les œuvres des hommes quand elles sont grandes. Du reste la terre est le théâtre des travaux et des souffrances de l'Homme-Dieu, celui des luttes et des victoires des saints, c'est la carrière où se polissent les pierres qui devront entrer dans la cité éternelle, c'est la base sur laquelle repose cette échelle mystérieuse *scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum et Dominum innixum scalæ* (Gen., xxviii, 12.) Donc la religion est loin de mépriser cette terre, qu'elle voudrait sanctifier.

Tous les arts qui peuvent l'embellir lui sont chers, et elle les a cultivés plus et mieux que personne. L'art, c'est la règle qui dirige l'homme dans les œuvres qu'il entreprend, de telle sorte qu'elles retracent les beautés que Dieu a mises dans ses œuvres. L'art imite la nature. C'est Dieu qui a fait la nature, et il l'a bien faite. Il est l'artiste souverain ; mais il ne l'a faite si belle que parce qu'il est lui-même la beauté suprême, et qu'en créant il donne aux êtres sortis de sa main un rayon de sa beauté. *Creator eorum speciosior est.* Qui nous fait connaître cette beauté infinie de Dieu, comme la religion véritable ? Les peuples qui avaient des dieux de bois ou de pierre, ou qui adoraient des hommes célèbres abaissaient leur génie en le donnant à la terre. Le foyer des inspirations sublimes était éteint pour eux ! et ils étaient assis à l'ombre de la mort. C'était à l'Église, en nous faisant connaître les perfections sans limites du seul vrai Dieu, d'élever notre goût et nos pensées et par conséquent de donner un élan nouveau à l'art. Aussi a-t-elle toujours applaudi aux grandes œuvres des artistes, elle a favorisé leurs concours, et les a honorés jusque à l'égal des héros et des sages. C'est la religion, c'est son histoire, ce sont les saints qui ont fourni à la sculpture, à la peinture, à la musique, les sujets où elles se sont élevées le plus haut.

La religion a appelé les arts à concourir avec elle à la gloire de Dieu et au bien des âmes : l'architecture est venue ; et elle a produit nos cathédrales. La sculpture en venant à son tour, a reproduit l'histoire de l'Église : la peinture achève ce que la sculpture a commencé et la musique prête sa voix pour célébrer les grandeurs de Dieu et la gloire de ses saints. Et c'est en conspirant au bien que l'art demeure ce qu'il est. D'après l'enseignement de saint Thomas, l'art ainsi que la science doivent toujours se rapporter au bien et ce qui ne se rapporte pas de sa nature au bien n'est pas un art. Ce qui ne cherche qu'à flatter les passions mauvaises n'est donc pas de l'art ; c'est un artifice de Satan pour perdre les âmes. La science qui se met en opposition avec la foi n'est pas une science, c'est l'erreur, *falsi nominis scientiæ.* C'est cet accord de la religion et de la science et des arts qui explique notre présence à cette fête et la cérémonie qui va s'accomplir. Bénissez, Seigneur, cette œuvre que vous avez inspirée : qu'elle serve aux intérêts de ce peuple qui vous est fidèle, sans lui faire oublier les intérêts de l'éternité ; car quels que soient les avantages de ce monde, ils ne doivent pas nous faire perdre de vue l'unique nécessaire, le salut, et tout est vanité excepté aimer Dieu. Donc que les savants n'oublient pas la science des saints, que les artistes aient le goût de la vraie beauté qui est Dieu *pulchritudinis studium*

habentes. (Ces orgues vont louer Dieu avec vous, mes Frères, elles accompagneront vos chants, elles les fortifieront ; en charmant vos oreilles, elles vous feront penser aux harmonies du ciel, et à ces concerts où tous les élus mêleront leurs voix pour adorer et bénir leur Dieu et sa divine Mère. N'oubliez pas en les entendant, que l'homme lui-même est un orgue ; ses sens portent le même nom que cet instrument ; et toutes les puissances de son âme, tous les organes de son corps doivent, à l'aide du souffle de la grâce, sous l'influence de la volonté qui tient le clavier, former un concert à la gloire du Créateur.) Nous allons bénir ce pont dont les arches magnifiques jetées sur un torrent nous livrent un passage facile et sûr. Chaque fois, que vous le traverserez souvenez-vous que nous avons un pont qui relie la terre avec le ciel. C'est la religion ; ne vous écartez ni à droite ni à gauche de la voie qu'elle vous trace, si vous ne voulez pas tomber dans l'abîme : *Beati immaculati in via qui ambulant in lege Domini*, ils aboutiront sans peine à l'autre rive qui est le ciel.

V. — Bénédiction d'un chemin de fer. *(D'après Mgr Pie.)*

2417. I. But de cette cérémonie. II. Symbole de cette cérémonie.

I. *Son but.* 1° *Acte de foi.* — Tout ce que le monde a de plus grand : la puissance, le courage, le génie, sont réunis à cette heure pour manifester leur foi au Dieu Créateur, et lui protester par un acte d'adoration solennelle, qu'ils reconnaissent qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, que c'est lui qui nous a faits et que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Si la science façonne la matière, l'enchaîne sous son joug, c'est Dieu qui la lui a soumise. Donc, que les inventions les plus merveilleuses de cette science, en sillonnant l'espace, annoncent partout la gloire de son nom. *Benedicite ignis et æstus Domino.*

2° *Acte de confiance et prière.* Chacune des conquêtes de l'homme apporte des périls proportionnés à ses avantages. En accélérant le mouvement et en effaçant les espaces, on approche peut-être du terme de la vie humaine où cesse tout mouvement ; en condensant la vapeur et en lui donnant une force à qui rien ne résiste, vous placez près de vous un foyer terrible d'explosion et de mort. Dieu l'a voulu ainsi, afin que l'homme sentît d'autant plus sa faiblesse qu'il développe davantage sa science et sa puissance, et qu'il recourût à celui qui peut seul le garantir des périls. Le prêtre qui a charge d'âmes, et qui a l'habitude de prier, sent toute la responsabilité qui pèse sur ceux qui tiennent les rênes de ces chevaux de feu, et il ne peut se défendre de prier pour eux. La moindre distraction de leur part peut jeter sans préparation au tribunal de Dieu tant d'âmes à la fois, et jeter le deuil dans tant de familles! En présence de la faiblesse humaine, livrée aux forces aveugles de la nature, on sent le besoin de réclamer que l'œil de Dieu, à qui rien n'échappe, que son bras à qui rien ne résiste, supplée à l'infirmité de l'œil et du bras de l'homme ; voilà le but de cette cérémonie qui a aussi :

II. *Son symbole.* 1° *Les guides de ces chars de feu ont besoin de Dieu*, il y a ici un grand nombre de ceux qui ont la charge de diriger les hommes, dont les passions et les rivalités sont souvent plus rebelles que les éléments les plus indomptés ; et les rênes qui les contiennent ne sont-elles pas capables de brûler, elles aussi, la main qui les soutient ? Les conducteurs des peuples ont, eux aussi, besoin de la prière. *Da, Domine, sedium tuarum assistricem sapientiam. Vias tuas demonstra... et semitas edoce.* Ordonnez à vos Anges de les garder *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.*

2° Les choses matérielles sont la figure des choses spirituelles. *Ces chars qui franchissent l'espace sont l'image de l'Église*, ce char de Dieu, *currus Dei decem millibus multiplex millia lætantium*, qui nous transporte de la terre au ciel. *Prosperum iter faciet nobis Deus salutarium nostrorum.* Ce char est assuré. Son guide c'est le Pape, assisté de Dieu. Nous ne risquons pas de chavirer sous sa conduite. Malheur à ceux qui ne s'y rangent pas. Heureux ceux qui sont dociles à la voix de ce pilote, après les orages de la vie, ils aboutiront au port de l'Éternité bienheureuse.

VI. — A la bénédiction d'un cimetière (1).

2418. Le cimetière nous prêche : I, la grandeur de Dieu; II, le mépris des choses de ce monde ; III, le respect de nous-mêmes.

I. *La grandeur de Dieu. Les cieux racontent la gloire de Dieu*, dit David ; mais le cimetière ne le fait pas moins ; car les perfections de Dieu éclatent dans l'état où se trouvent réduits les corps des hommes après la mort. Qui ne voit là : 1o le souverain domaine et l'indépendance de Dieu, qui dispose, comme bon lui semble, de la vie des créatures et même des plus parfaites, de la vie des hommes qui commandent aux animaux, de la vie des rois qui commandent aux hommes. A quoi connait-on que vous êtes maître de votre troupeau ? En ce que vous y faites prendre tantot des agneaux, tantot des brebis pour les abattre. Dieu, parmi les hommes, prend tantôt un enfant, tantot un vieillard, tantôt un riche ou un noble, tantot un pauvre. Vous disposez de votre troupeau selon vos besoins ; Dieu a si peu besoin des hommes qu'il les laisse pourrir en terre. Quand nous avons un bon serviteur nous voudrions le conserver longtemps, parce que nous en avons besoin. Dieu n'a besoin de personne. Il envoie souvent la mort à ses serviteurs fidèles, quand ils sont à la fleur de leur âge, afin qu'ils sachent bien que *servi inutiles sumus*. Parmi eux, il y en a qui sont éminents en science, qui pourraient faire un grand bien sur la terre, et Dieu les moissonne ; et leur corps s'en va nourrir les vers. Dieu n'y perd rien. Si vous saviez par cœur tout ce qu'il y a dans vos livres, vous n'auriez pas à regretter de les voir consumer par le feu, vous n'y perdriez rien; Dieu y perd encore moins, quand les hommes meurent. Ce savant, qui connaissait tout ce qui est contenu dans ses livres, les voit consumer dans un incendie, les regrette pourtant, car ces livres pourraient servir à d'autres, et il aurait bien de la peine à s'en procurer d'autres; mais à la mort du plus saint du monde, Dieu n'en ressent point de perte; il peut, quand il veut, en faire d'autres, qui feront plus et mieux, et, d'un souffle de sa bouche, il peut rendre la vie à leur corps;

2o Le cimetière manifeste la justice de Dieu. Pourquoi ces corps de tous ces hommes, depuis 6.000 ans, sont-ils réduits en cendres, ces corps élevés avec tant de soin, les corps des saints qui n'ont jamais fait de péchés, des martyrs qui ont souffert pour Dieu ? en punition du péché d'Adam, ô terreur de la justice de Dieu. C'est ce qui frappe les hommes, n'eussent-ils qu'une étincelle de foi ou de raison. Aussi est ce au cimetière que Dieu est le mieux respecté. Après l'autel, où Jésus-Christ s'immole, il n'est point de lieu si vénérable à nos yeux que le cimetière, il n'en est point où Dieu soit moins offensé. Dieu est offensé dans les maisons, les palais, les églises même, et rarement on ose pécher au cimetière, tant y éclate sa gloire.

II. *Le mépris du monde*. Qu'est-ce qu'un cimetière ? 1o C'est la demeure des défunts. Où sont vos pères ? Au cimetière. Venez donc souvent prier sur leur tombe. Ne leur devez-vous pas cette marque d'affection ? 2o C'est aussi votre demeure. Ils ont tout quitté, vous quitterez tout. Vous avez des champs plus vastes que le champ de la mort. Vos greniers sont pleins. Ce n'est même pas assez pour votre ambition. L'univers ne suffit pas à Alexandre, et, mort jeune, il dut se contenter d'un tombeau. Il en sera de même pour vous.

C'est bien là votre maison. L'autre, vous la quitterez ; celle-là, vous la garderez toujours. Ailleurs, vous vous croyez maitres, vous n'êtes que des fermiers à terme plus ou moins court. Ici vous demeurerez jusqu'à la fin des siècles. Oui, c'est bien votre maison ; riches, ne vous attachez pas trop à l'autre ; pauvres, consolez vous de ce qui vous manque. C'est votre maison, vous qui êtes épris du monde et de ses faux biens. Le cimetière nous apprend donc le détachement de la terre.

(1) Les païens eux mêmes ont respecté la demeure des morts. Quand Cyrus poursuivait les Scythes, ils fuyaient devant lui, lui abandonnant tout. Cyrus, étonné, en demande la raison. « Ce peuple nomade, lui dit-on, n'a ni foyer, ni champs, ni biens à défendre, si vous voulez qu'il lutte contre vous, attaquez les tombeaux de ses ancêtres, c'est là ce qu'il respecte le plus. »

2119. III. Mais aussi *le respect de nous-mêmes.* Si l'homme est un abîme de néant, il est aussi un abîme de grandeur. C'est pour nous le rappeler que l'Église bénit cette terre, où doivent reposer nos cendres. Cette bénédiction est la preuve du respect qu'elle a elle-même pour nos corps : 1° Parce qu'ils sont *les temples du Saint-Esprit, les membres vivants de Jésus-Christ,* lavés par le baptême, consacrés par la confirmation, sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur dans la communion. Mais si l'Église les traite ainsi, quand ils sont déjà voués à la corruption du tombeau, comment devons nous les respecter nous-mêmes, maintenant qu'ils sont unis à notre âme immortelle? *Prenant les membres du Christ,* dit saint Paul, *les ferai-je servir à d'infâmes plaisirs?*

2° L'Église respecte nos corps, *parce qu'ils doivent ressusciter un jour.* Quand le laboureur jette le grain dans son champ, il sait que ce grain doit pourrir, mais il sait aussi qu'il doit produire une tige vivante et féconde, et c'est pour cela qu'il prépare le champ où il le dépose. Ainsi fait l'Église, elle sait que le corps de l'homme qu'elle confie à la terre doit s'y décomposer, mais aussi qu'il doit revivre, et c'est pour cela qu'elle prépare et consacre par la prière le champ de la mort. Que ceux qui ne sont plus les enfants de l'Église et qui n'ont point d'espérance consentent, s'ils le veulent, à dormir comme une bête dans une terre profane. Pour nous, enfants de Dieu et de son Église, nous qui savons que l'homme, supérieur à l'animal par sa raison, l'est aussi par sa destinée, que Jésus-Christ est ressuscité comme prémices et présage de la résurrection de ses membres, que la mort n'est qu'un sommeil, nous comprenons que notre corps mérite le respect.

Grande vérité que nous nous rappellerons chaque fois que nous passerons à côté de cette demeure qui sera bientôt la nôtre. En donnant à nos morts un souvenir et une prière, nous nous souviendrons qu'il faut nous détacher de tout et nous respecter. Ces enseignements bien compris nous mériteront une mort sainte ; et au jour de la résurrection glorieuse, la pierre sépulcrale qui recouvrira nos restes, sera comme l'escabeau d'où nous nous élancerons pour *aller dans les airs au-devant du Christ, et, ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur.*

VII. — A la bénédiction d'une cloche.

2120. On consacre et on bénit la cloche parce qu'elle doit devenir pour nous : I, la voix de Dieu, et II, la voix de l'Église.

I. *La voix de Dieu.* Dieu nous parle dans son temple par la voix du prêtre et hors du temple par la cloche. *Cette voix domine celle des eaux, c'est une voix magnifique et puissante, qui retentit comme la foudre du Dieu de majesté ; elle ébranle le désert* (Ps. xxviii, 3.) Elle nous rappelle les grands devoirs que Dieu nous impose : 1° *envers lui-même.* 1) Le matin, le soir, aux jours d'orage et de calamité, elle nous invite à la prière. 2) Le dimanche, elle nous invite au repos et elle semble nous dire : *Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième.*

2° *Envers le prochain,* parfois elle nous rappelle que Dieu veut que nous secourions nos frères. Le tocsin jette un cri d'alarme, et nous courons assister ceux dont la demeure devient la proie des flammes ou des eaux débordées.

3° *Envers nous-mêmes.* Elle nous marque les heures du travail. De quelque manière que Dieu nous parle, il a droit d'être entendu et nous devons prêter à sa voix une oreille attentive. Donc prions le matin et le soir, et aux jours des grandes épreuves. Quand elle nous appelle au saint lieu, disons avec David : *Je me réjouis de l'heureuse nouvelle qu'on m'annonce, nous irons dans la maison du Seigneur.* (Ps. cxxi, 1.) Hâtons-nous, à l'appel de la cloche, de voler au secours de nos frères. Dieu regarde, comme fait à lui-même, tout ce que l'on fait au plus petit de ses enfants.

Quand la cloche nous appelle au travail, empressons-nous de remplir ce grand devoir d'expiation, il nous préservera des périls que l'oisiveté enfante. Malheur à ceux qui entendent en vain cette voix de Dieu ! Le Seigneur leur

parle encore, mais par la voix de la conscience, par les remords, en attendant qu'il leur parle à son tribunal par sa voix foudroyante qui leur dira : *Retirez-vous de moi, maudits, je vous ai appelés et vous avez refusé de m'entendre.*

2421. II. La cloche est *la voix de l'Eglise*, notre mère ; c'est pourquoi elle est tantôt joyeuse et tantôt plaintive ; car une mère partage les joies et les douleurs de ses enfants. 1° *Voix joyeuse* qui nous annonce l'exaltation d'un pontife aimé, un jubilé publié dans l'univers catholique, un triomphe de la patrie victorieuse, une fête chrétienne, une fête de paroisse, ou le bonheur d'une famille. Au jour d'une première communion, la cloche nous invite à partager le bonheur des jeunes âmes à qui Notre-Seigneur se donne. Un nouveau-né vient-il de devenir l'enfant de Dieu, la cloche porte à tous cette heureuse nouvelle qui fait oublier à la mère ses douleurs. La cloche retentit encore, quand deux époux unissent leur vie et leur cœur sous la bénédiction de l'Eglise (1).

2° *Voix plaintive.* 1) Quand on porte à un moribond le viatique et l'huile sainte, elle invite les fidèles à accompagner Notre-Seigneur et à prier pour cette âme qui va entrer dans son éternité. 2) Le glas funebre annonce le trépas, les offices pour les morts, la mémoire des fidèles trépassés, au deux novembre ; l'Eglise s'associe ainsi aux tristesses et aux consolations de ses enfants et nous invite à y prendre part à notre tour. Saint Paul ne dit-il pas que nous devons *pleurer avec ceux qui pleurent, et nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie ?* Ne sommes-nous pas les enfants du même Père qui est dans le ciel ?

Entrons donc dans les sentiments que la cloche nous inspire, ou plutot que l'Eglise nous suggère par elle ; prions pour nos frères quand il sont en fete, afin que leur bonheur dure ; prions pour eux avec plus de ferveur encore quand la maladie ou la mort répandent la douleur à leur foyer ; et surtout n'oublions pas les défunts dont l'Eglise nous rappelle les souffrances. Grand prédicateur que la cloche, le héraut, la voix majestueuse de Dieu et de l'Eglise (2) ! Que jamais elle ne retentisse à notre oreille sans que nous nous rendions attentifs au devoir qu'elle nous presse d'accomplir, aux sentiments qu'elle veut faire naitre dans nos cœurs. Enfants de Dieu et de l'Eglise, écoutons leurs voix toujours graves et imposantes ?

Heureux le peuple fidèle où la cloche catholique fait battre à l'unisson tous les cœurs ! Personne n'y est abandonné, personne n'y pleure seul. Chacun a des amis pour partager ses joies ; le temple saint se remplit aux jours des solennités joyeuses ou funèbres, les morts n'ont pas à déplorer l'ingratitude des vivants. La loi de Dieu est observée et ouvre à tous le ciel où les introduira la douce voix de Notre-Seigneur : *Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé.*

VIII. — A la bénédiction des drapeaux.

2422. Le Dieu de paix dont nous sommes les ministres est aussi le Dieu des armées. Chez le peuple juif, c'est Dieu qui dirigeait les combats, qui donnait les grands capitaines, qui inspirait aux prophètes leurs accents belliqueux ; Constantin remporta ses victoires sous l'étendard de la croix. Nos anciens chevaliers se revêtaient d'une armure que l'Eglise avait bénite. L'Eglise qui prêche la paix a toujours eu des bénédictions pour le soldat (3).

(1) Chateaubriand a écrit : « Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui publièrent dans tous les lieux la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère. Tout se trouve dans les rêveries enchantées, où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

(2) Les fonctions de la cloche sont bien résumées dans les vers suivants :
Laudo Deum verum, plebem voco, congrego clerum,
Defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro.

(3) Pourquoi croyez-vous que les romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre

C'est que la paix et la justice qui la fait régner, en ce monde où l'iniquité cherche à prévaloir, ne peuvent s'établir que par la guerre. Le droit a besoin de la force pour triompher. Le prêtre et le soldat travaillent l'un et l'autre, quoique diversement, à établir le règne de la justice, et la paix qui en découle, le premier en exposant les principes du droit, le second en employant le glaive à les faire respecter. De là cette fraternité du prêtre et du soldat, dont le but est le même, et qui tous deux doivent porter jusqu'au sacrifice le dévouement aux saintes causes qu'ils défendent.

Salut, étendards glorieux, autour desquels se rallient tant de braves. Vous portez dans vos plis l'honneur de la patrie, puissiez-vous porter la bénédiction du ciel. *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus.* Quelque grandes que soient les forces d'un peuple, elles sont bien infimes si Dieu ne les soutient. Et c'est pourquoi nous sentons le besoin de recourir à lui, pour qu'il nous aide à vaincre les ennemis de la justice qui voudraient troubler notre paix. Bénissez donc, Seigneur, ces drapeaux : que leur vue inspire le courage à notre armée, qu'ils ne soient terribles que pour les méchants et qu'ils fassent la sécurité des bons (2).

IX. — Bénédiction d'une école ou d'une salle d'asile.

2423. Nulle part l'Église n'apporte avec autant de bonheur des bénédictions qu'à ces maisons où sont assemblés les petits enfants dont Notre-Seigneur a dit : *Sinite parvulos venire ad me.* La maison qui va être bénite ne l'est-elle pas déjà par la présence de ces créatures innocentes où Dieu habite ; mais les prières que nous allons prononcer attireront la bénédiction du ciel, non seulement sur ces enfants, mais encore sur leurs parents, sur les bienfaiteurs qui ont élevé cet asile. La prière de cœurs encore purs s'élèvera vers Dieu de cette maison et attirera les faveurs du ciel sur ceux qui ont su comprendre qu'il n'y a rien de plus funeste pour l'enfance qu'une éducation sans Dieu, et rien de plus salutaire qu'une éducation chrétienne. Deux vérités dont nous chercherons à vous convaincre plus profondément encore.

2424. I. *Rien de plus funeste qu'une éducation mauvaise.* Les païens eux-mêmes l'avaient compris. (Denis l'Ancien, note du nº 505.) *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab eâ. Si mutare potest Æthiops pellem suam aut pardus varietates suas et vos poteritis benefacere cum didiceritis malum.* (JÉR., XIII, 23.) *Ossa ejus implebuntur vitiis*

ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards? Sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit à la Divinité qui y préside, et afin qu'à force de l'avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de la perdre de vue. Pourquoi croyez-vous que les Israélites dans leurs marches et dans leurs combats fussent toujours précédés du Serpent d'airain, que Constantin devenu la conquête de la Croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées ; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré aux pieds des autels ; et qu'enfin, encore aujourd'hui, l'Église consacre par des prières de paix et de charité, ces signes déplorables de la guerre et de la dissension ? Sinon pour vous faire souvenir que c'est le Dieu même des armées, qui préside aux victoires et aux batailles ; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples, qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété ; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des États, ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers ; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain. (MASSILLON).

(2) Bénissez vous-même ces étendards sacrés ; laissez-y des traces de sainteté, qui au milieu des combats aident à aider la foi des mourants, et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent ; faites-en des signes assurés de la victoire, couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple ; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi ; servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre ; environnez-la de votre force ; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous serviez autrefois pour exterminer les Assyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort. (MASSILLON).

adolescentiæ ejus et cum eo in pulvere dormient. (Job, xx, 11.) Malheur donc aux enfants ainsi élevés, malheur aux parents qui oublient le plus sacré de leurs devoirs. « Malheur à l'empire qui ne sait plus élever ses enfants ! a dit Lacordaire, malheur à l'empire qui confond l'enseignement avec l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science et de la littérature, quelles qu'elles soient, et qu'aligner des mots qui se pondèrent, c'est préparer l'âme de l'homme et du citoyen ! L'éducation est la tradition de l'obéissance, du respect et du dévouement, à une âme impatiente du joug et pétrie d'égoïsme, tradition sublime dont rien ne répare l'absence, et dont la nécessité prouve invinciblement la prépondérance spontanée du mal sur le bien. » (M. de Mairan, note du n° 509.)

II. *Rien n'est plus salutaire qu'une éducation chrétienne.* 1° L'enfant, a dit un païen, est comme une cire molle, et c'est pour cela qu'il faut le préserver avec soin de l'empreinte du vice ; mais c'est ce qui le dispose aussi à recevoir facilement les impressions du bien. L'enfant à qui on apprend dès ses plus tendres années à connaître Dieu, se tourne facilement vers lui, il l'aime, il le prie, il le craint ; et la crainte de Dieu est le plus fort appui de la vie humaine : elle préserve l'enfance du vice qui épuise l'intelligence, corrompt le cœur, ruine même la santé.

2° Cette crainte apprend à l'enfant le respect et la reconnaissance envers les parents, en faisant voir en eux l'autorité de Dieu et les instruments de sa miséricorde. Et le respect et l'amour des enfants font le bonheur des parents en même temps que la sécurité des enfants, toujours prêts à s'égarer s'ils ne sont pas soutenus par le frein de l'autorité paternelle et maternelle. La famille ne peut donc se promettre paix et prospérité, même en ce monde, sans l'éducation chrétienne des enfants.

3° La société elle-même n'a pas d'autres citoyens utiles que ceux que lui fournit une éducation chrétienne. Celui qui n'est pas bon pour soi, pour qui sera-t-il bon ? Les jeunes gens esclaves de leurs passions sont le fléau social. C'est l'éducation chrétienne qui façonne le caractère, l'assouplit et l'affermit tour à tour, le plie à une discipline et à des obligations légitimes, en même temps qu'elle lui communique l'énergie pour de saintes résistances, lui inspire les nobles sentiments et les dévouements généreux, tout ce qui fait le citoyen en un mot. A la vue de la génération actuelle, sans cesse en révolte, passionnée pour le bien-être qui l'énerve, ne suivant d'autre guide que l'égoïsme, comment ne pas s'alarmer pour la société ébranlée et qu'espérer d'elle encore, si une bonne éducation donnée à la jeunesse ne vient raffermir les bases de cette société chancelante, et arrêter des ruines bientôt peut-être irréparables.

Tous les intérêts s'unissent donc pour dire aux parents de confier leurs enfants à des maîtres chrétiens, pour inviter les enfants à venir tous mettre leur innocence à l'abri de ces murs que nous allons bénir, pour dire à ceux à qui vont être confiés le soin de cette demeure, et la garde de ce que la famille, la société ont de plus cher, la garde de l'âme immortelle de ces enfants, de remplir avec zèle leur noble mission.

X. — Mariage.

2425. Il appartient à Dieu, qui ne change point, et à la religion qu'il a établie, de donner de la stabilité à tout ce qui est changeant comme l'inconstance humaine. C'est le Dieu Créateur lui-même qui bénit au Paradis terrestre nos premiers parents, et qui, par cette bénédiction, scella le lien indissoluble du premier mariage. Les infidèles en oubliant Dieu, ne firent du mariage qu'une association passagère, et les Juifs eux-mêmes recoururent dans certains cas au divorce. Il fallut que Notre-Seigneur vînt rétablir l'union conjugale dans son institution primitive, en élevant le mariage à la dignité de Sacrement, et en sanctionnant lui-même d'une manière irrévocable les promesses de fidélité que les époux se font l'un à l'autre, afin qu'elles ne fussent pas sujettes à l'inconstance ni aux caprices. Vous allez donc, M., contracter un engagement que rien ne pourra rompre ; pas même les lois humaines ; car l'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni ; et c'est ce qui doit rendre

durable le bonheur d'une union légitime, puisque par là est bannie la crainte de la voir se rompre.

2426. I. *Nature du mariage.* Tout ce que Dieu a fait est pour le bonheur de l'homme ; et Dieu en exigeant quelque chose de l'homme, lui donne toujours son secours pour l'accomplir. C'est ainsi, époux chrétiens, que le contrat que vous allez faire au pied des autels est un Sacrement, qui, dans vos âmes bien préparées, j'en ai la confiance, produira la grâce à l'aide de laquelle vous serez fidèles aux obligations contractées. Car le mariage est un Sacrement de la loi nouvelle que l'Apôtre appelle grand. Il est grand, en effet, car il représente l'union de Jésus-Christ avec son Église, union indissoluble. Éternellement, Jésus-Christ gouvernera son Église, et la protégera ; et éternellement l'Église sera obéissante et fidèle à son divin Chef. — Grand par les grâces précieuses dont il est la source. C'est lui qui élève et sanctifie l'amour mutuel des époux, et qui le rend plus fort en l'épurant. Nous sommes les enfants des Saints, disait Tobie à sa jeune épouse, et nous ne pouvons pas nous conduire dans le mariage comme des nations qui ignorent Dieu. — Et c'est pourquoi tous deux passèrent en prière la nuit qui suivit leur union. Les chrétiens doivent se tenir le même langage. — Grand par les obligations qu'il impose.

2427. II. *Obligations.* 1° *Les cœurs des époux ne doivent faire qu'un.* En aimant Dieu, toujours par-dessus tout, ils doivent bannir toute affection dangereuse pour d'autre que la personne à qui ils ont promis fidélité au pied des autels. Ils ne peuvent désormais se séparer l'un de l'autre, afin qu'ils puissent toujours s'assister mutuellement dans leurs peines et dans l'accomplissement du devoir, se supportant charitablement l'un l'autre, malgré les diversités de caractère ou d'humeur.

2° *Ils doivent s'édifier l'un l'autre* par la pratique de la vertu : ils ne sont unis que pour s'entr'aider à aller au ciel, quel malheur s'ils étaient l'un pour l'autre un instrument de ruine ! Qu'ils se souviennent que leur état est une alliance honorable, et dont le vice ne doit pas ternir la dignité. Pour eux aussi il est écrit, que rien de souillé n'entrera dans le Ciel ; et il n'y a aucun état où l'homme ait le droit de fouler aux pieds les lois de la raison et de la nature. Que d'admirables époux dans le cours des siècles ont compris cet enseignement ! Il y en a qui, dans le mariage, ont gardé la virginité parfaite ; mais tous ceux qui ont été chrétiens ont du moins respecté la loi de Dieu en se respectant eux-mêmes.

3° Si le Ciel leur donne des enfants, les époux *ont le devoir sacré de les élever saintement*, de les instruire par leurs enseignements et leurs exemples, de les corriger et de veiller sur leur innocence, afin d'en faire des élus pour le ciel.

Donc, mon cher frère et ma chère sœur, le temps des frivolités de la jeunesse est passé pour vous. L'étendue de vos obligations vous commande désormais le sérieux de la vie, que vous avez du reste appris de bonne heure au sein d'une famille chrétienne. Vous aurez besoin désormais plus que jamais, de l'assistance divine, que nous allons appeler sur vous en vous bénissant (et en célébrant pour vous le Saint Sacrifice). Que vos parents qui assistent à cette cérémonie sainte, la réclament aussi pour vous de Celui de qui découle tout don parfait.

O Dieu, la source de tout bien, bénissez ce jeune homme, afin qu'il fasse le bonheur de l'épouse qu'il s'est choisie et l'édification de la famille qu'il fonde. Bénissez cette jeune fille, qu'elle soit aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara, qu'elle soit grave dans ses mœurs, vénérable par sa prudence, et que tous deux voient les enfants de leurs enfants grandir dans votre amour, et qu'ils peuplent un jour avec eux votre beau Ciel !

XI. — Bénédiction d'un navire.

2428. *Me insulae exspectant et naves maris.* (Is., LX, 9.) Un coin de terre est trop peu pour l'homme créé pour l'infini. L'homme s'est trouvé à l'étroit dans des maisons de pierre qui l'immobilisent, il a voulu se créer des demeures qu'il promène dans les espaces pour exercer dans tout l'univers son

rôle de roi de la création. Il a demandé aux océans leurs routes, aux forêts, leurs géants dont il s'est fait un pont mobile, aux ailes des vents, leur agilité ; et de nos jours ne trouvant pas les vents eux-mêmes assez rapides, il a dérobé à la vapeur sa puissance pour précipiter sa course. Ce vaisseau va donc porter à des contrées lointaines tantôt les forces d'une nation qui va venger les droits méconnus de la justice, tantôt les richesses de son industrie et de son commerce, pour rapporter ou la victoire, ou des richesses nouvelles acquises dans une contrée éloignée.

Mais si l'homme ne voit dans le navire que l'instrument de ses victoires ou de sa fortune, le chrétien qui a des horizons plus vastes y voit le moyen d'étendre la civilisation et la foi. *Me insulæ expectant :* il y a des îles lointaines qui attendent encore le salut. *Sedentibus in tenebris et in regione umbræ mortis.* Va donc, citadelle du génie de l'homme, à travers les flots, porter avec l'honneur de la patrie, les merveilles de l'art, les richesses de notre sol ; mais surtout puisses-tu porter souvent des messagers de la bonne nouvelle aux infidèles qui ne connaissent pas le vrai Dieu, ni celui qu'il a envoyé pour les sauver, Jésus-Christ.

Ce navire qui va voguer au milieu des tempêtes et des récifs nous fait penser à cet autre navire, jeté aussi sur l'océan du monde et environné de périls, notre âme qui doit aboutir au port de l'éternité bienheureuse. Que la bénédiction que nous allons donner à ce vaisseau le préserve des naufrages, mais qu'elle s'étende aussi, pour les garantir des naufrages éternels, aux âmes de ceux qui le monteront, et de tous les témoins de cette imposante cérémonie !

XII. — Bénédiction d'une prison.

2429. *In carcere eram et venitis ad me,* (MAT., XXV, 36.)

Développez ce texte, pour les bons ; et pour les méchants : *Infirmus et in carcere et non visitastis me ? quandiu non fecistis uni ex minoribus his, mihi non fecistis.*

I. C'est donc une chose sainte que de s'occuper des malheureux : *Res sacra miser :* disaient les païens ; mais dans la doctrine de l'Évangile le malheur est quelque chose de divin. Jésus-Christ a souffert, il a été condamné, enchaîné, il s'est identifié en quelque sorte avec toute souffrance et captivité. *Quandiu uni,* etc.

II. *(Si la prison est cellulaire) ; non est bonum esse hominem solum. Væ soli,* l'expérience apprendra le résultat de cette séparation ; mais elle ne peut être profitable qu'à la condition que des âmes charitables viendront visiter ces solitaires pour leur parler de Dieu et des espérances de l'autre vie. Donc que ceux qui sont à la tête de ces maisons visitent ceux qui sont captifs, qu'ils permettent à la charité de les visiter, que les Sœurs qui les assistent leur tiennent lieu de leurs mères qu'ils n'ont peut-être plus ou qui pleurent d'être séparées d'eux.

III. Et vous, captifs comme Jésus-Christ, souvenez-vous de celui qui a souffert comme vous. Quand tous vous délaisseraient, vous ne seriez pas seuls. Il est avec vous. Il ouvre sa prison, son tabernacle, à côté de la vôtre. De sa voix il dit à un des larrons crucifiés à côté de lui : *Hodie mecum eris in paradiso.* Il vous le dira si, avec repentir et amour, vous courrez à lui. O religion, tu adoucis toutes les infortunes ici-bas, et tu prépares à tous ceux qui t'aiment les joies éternelles !

XIII. — Confrérie du Saint-Sacrement.

2430. I. *Origine de cette confrérie.* Pour lutter contre le protestantisme qui attaquait le plus auguste de nos mystères, celui de l'autel, et contre le jansénisme qui bientôt après devait écarter les chrétiens de l'Eucharistie, la Providence suscita à Rome un religieux de la Minerve, Thomas Stella, qui établit la confrérie du Saint-Sacrement à Rome même, avec l'approbation des Souverains Pontifes. La renaissance païenne avait envahi jusqu'à la ville éternelle, et les hommes commençaient à se préoccuper plutôt des jouissances matérielles que de rendre à Jésus-Christ l'honneur qui lui est

du. Thomas Stella gémissait de cette indifférence pour la divine Eucharistie. Il enrôla donc plusieurs personnes ferventes qui s'occupèrent avec zèle de pourvoir les églises de lampes qui brûlassent jour et nuit devant le tabernacle, de dais pour porter le Saint-Sacrement aux malades. Les hommes accompagnaient le saint viatique avec un cierge allumé, et les femmes, au son de la clochette, priaient dans leurs maisons pour les malades. Le troisième dimanche de chaque mois, les confréries du Saint-Sacrement faisaient célébrer une messe solennelle, pendant laquelle les hommes tenaient des cierges allumés au moment de l'élévation. Les Souverains Pontifes furent si édifiés des œuvres saintes de ces pieux associés qu'ils les enrichirent de nombreuses indulgences. ils permirent d'ériger la confrérie dans toutes les paroisses avec participation aux mêmes faveurs Aussi saint François de Sales et saint François Régis, avec plusieurs autres saints missionnaires, se sont-ils faits les propagateurs de cette confrérie, qui est aujourd'hui établie dans un grand nombre d'églises.

2431. II. *Excellence de cette confrerie* : 1º Son objet est incomparable. La dévotion à l'Eucharistie est bien au-dessus de la dévotion aux saints, aux anges et à la Sainte Vierge elle-même. C'est Dieu lui-même, Notre-Seigneur Jésus Christ, présent sur nos autels qui en est l'objet. 2º Quelles fonctions que celles dont elle investit ses associés ! Il est noble au ciel ce ministère des anges qui se prosternent devant le trône de Dieu, louent, adorent et bénissent. Quelles fonctions que celles de Marie, de Joseph, des mages, des bergers qui adoraient Notre-Seigneur dans sa crèche ! Quel office que celui des Apôtres et des saintes femmes qui accompagnaient Notre-Seigneur dans ses courses apostoliques, écoutaient ses enseignements et pourvoyaient à ses besoins ! Nous admirons Jean et Madeleine recueillant au Calvaire les gouttes du sang du Rédempteur. N'est-ce pas ce que font les confrères du Saint-Sacrement au pied des autels où Jésus prend comme une nouvelle naissance, où il résume tous les mystères de sa vie et de sa mort ?

2432. III. *Avantages de cette confrérie*. 1º Rehausser dans les paroisses le culte divin ; 2º Edifier les fidèles et leur faire sentir la majesté du Dieu du tabernacle ; 3º Braver le lâche respect humain et par conséquent affermir en soi la foi qui est la source de toute justice ; 4º S'assurer les faveurs particulières du Dieu du tabernacle et les indulgences dont les Souverains Pontifes ont enrichi cette dévotion.

Donc soyons fiers d'être enrôlés dans cette association si respectable par son antiquité, par son but, par les nobles fonctions dont elle nous investit et si utile au culte divin, à l'édification de nos frères, en même temps que si profitable pour nous. Soyons fidèles à toutes les pratiques qu'elle nous impose, surtout formons la cour de Notre-Seigneur au pied de l'autel et plus encore à la table sainte.

XIV. — Confrérie du Sacré-Cœur.

2433. I. *Son objet*. Le Cœur de Jésus. (Voir Sacré-Cœur, n. 2156.)

II. *Son but*. La réparation des injures qu'il reçoit (Voir Réparation.)

III. *Ses avantages*. Les promesses de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Les indulgences. La participation aux prières des associés à Rome, à Moulins, à Paray le-Monial, à Montmartre.

IV. *Ses pratiques*. Réciter tous les jours, le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu*.

XV. — La garde d'honneur du Sacré-Cœur.

2434. En 1847, un soldat, etc. (*Note du n. 1429.*) Vous êtes gardes d'honneur du Sacré-Cœur Le saint Père a sa garde noble composée de soldats des plus illustres familles. Vous êtes gardes du Cœur de Jésus, du Fils de Dieu du roi immortel des siècles ! Soyez nobles dans vos pensées, dans vos sentiments, pas de respect humain, pas de lâcheté ! Soyez vigilants, *custos quid de nocte* ? vigilants, comme des sentinelles, pour défendre l'honneur et les intérêts du Sacré-Cœur, pour accomplir ses ordres et même ses désirs

Donc empêcher autant qu'on le peut ce Cœur sacré d'être outragé par le blasphème, et la profanation du dimanche, par les paroles et les œuvres criminelles, par la désertion coupable de la table sainte et de la confession ; défendre ses intérêts, c'est défendre la religion, l'Église et le prêtre, qu'on attaque aujourd'hui comme tout ce qui est saint. Accomplir ses *ordres*, être fidèle aux commandements. *Si præcepta mea servaveritis manebitis in dilectione mea.* Ses *désirs*, mais son désir, c'est le salut des âmes. *Deus non vult mortem peccatoris sed potius ut convertatur et vivat.* Donc lui ramener ceux qui s'égarent. (Paul de la Croix, n. 1145.)

Mais c'est surtout quand les pauvres âmes sont sur le point de paraître devant leur juge, qu'il faut tout tenter pour les arracher à l'abîme. Hélas! c'est pour toujours qu'elles seront séparées de Jésus, si elles ne reviennent pas à lui. Elles ne pourront jamais l'aimer! Quel malheur! Donc du zèle.

Et Notre-Seigneur vous dira un jour : *Vos estis qui permansistis mecum... et ego dispono vobis... regnum.*

XVI. — Aux gardes malades

2435. *Factus sum infirmis infirmus ut infirmos lucrifacerem.* (I. Cor., ix. 22.) Quelle charité dans le cœur de l'apôtre des nations qui avait la sollicitude de toutes les églises! Cela ne l'empêchait pas de dire : *Quis infirmatur et ego non infirmor?* Il avait raison saint Jean Chrysostome de dire que le cœur de Paul était le cœur du Christ. Nous voudrions que tous les fidèles fussent embrasés de cette charité pour les malades ; et vous surtout qui vous occupez de les veiller, comprenez l'excellence et les avantages de cette sainte fonction, et apprenez la manière de bien la remplir.

I. *Excellence.* Les anciens Pères disaient : Celui qui sert patiemment les malades est comme un ange. N'est-ce pas une fonction angélique de servir Notre-Seigneur? N'est-ce pas ce que faisaient les anges au désert après la quarantaine de jeûne du divin Sauveur? Ce fut une fonction angélique que celle de Marthe qui lui préparait à manger, que celle de Madeleine qui lui embrassait les pieds, que celle de Simon qui l'aida à porter sa croix, que celle de Véronique qui essuya son visage. Cette sainte femme ne ressemble-t-elle pas à l'ange qui vint au jardin des Olives pour fortifier Jésus dans son agonie? N'est-ce pas ce que fait la garde malade? La foi, la parole du Maître lui-même ne nous apprend-elle pas que tout ce que l'on fait au plus petit d'entre les siens, Notre-Seigneur le regarde comme fait à lui-même? Vous êtes les gardes du corps de Notre-Seigneur : aussi les plus grands saints ont-ils estimé cette fonction et on a vu dans tous les temps des femmes admirables, d'une naissance illustre, s'employer à cette sainte œuvre. (Le poète Lamartine, v. la note *c*) du nº 594.)

2436. II. *Avantages.* 1º *Pour les infirmes.* Il n'est pas besoin de les énumérer. Il en est, hélas! qui meurent faute de soins. Quelle amertume compromettante pour le salut doit abreuver les cœurs de ces pauvres abandonnés! Un tel délaissement n'est-il pas une douleur plus grande que celle qu'apportent les maladies les plus graves? Et, dans cet état, comment la maladie peut-elle atteindre pour eux le but qu'elle a dans les vues de la Providence, but que saint Bernard exprime par ces mots : *Ægritudo carnem vulnerat, mentem curat.* Le mal ne fait que les aigrir, s'il n'y a pas là une main charitable pour les assister, un ange consolateur pour les fortifier et leur montrer le Ciel. Ah! combien de ces infortunés n'iront au Ciel que parce que vous leur en aurez ouvert les portes!

2º *Pour les gardes-malades eux-mêmes.* Les veilles coûtent sans doute à la nature, et cependant saint Pierre Chrysologue nous apprend que « plus on veille, plus on vit. » Qu'y a-t-il, en effet, de plus semblable à la mort que le sommeil, et qu'y a-t-il de plus vivant que celui qui veille? Et puis, tout ce qui mate le corps élève l'âme. Cet acte de charité fortifie la charité. *Non te pigeat visitare infirmum ; ex his enim in dilectione firmaberis.* (Eccli., vii, 39.) Et la charité est la source de tous les biens. C'est l'amitié de Dieu, c'est la grâce sanctifiante, c'est la semence de la gloire. Aussi saint Valérien a-t-il dit : *Si vis videre Deum, require mendicum... visita infir-*

quam, curre ad carcerem. Et en effet, Notre-Seigneur au jour du jugement dira aux justes : *Venite benedicti... infirmus eram et visitastis me.* Oh! quelle récompense ! quand on la considère, on s'explique la conduite des Saints, on ne s'étonne plus d'entendre Job dire : *Oculus fui cæco, et pes claudo... pater eram pauperum* (XXIX, 15). On comprend Tobie captif à Ninive, qui *pergebat ad omnes, qui erant in captivitate et monita salutis dabat illis... consolabatur eos, dividebatque unicuique prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat et mortuis atque occisis sepulturam sollicitus exhibebat.* La possession de Dieu, la béatitude de Dieu, voilà la récompense des veilles au chevet des malades. O saintes, ô riches, ô nobles veilles, que vous êtes loin de celles des libertins et des mondains ! Ouvrières généreuses, que vous serez haut placées en paradis par rapport à celles qui dansent jusqu'à une heure du matin ! En vous voyant, elles qui vous méprisaient peut-être, elles s'écrieront : *Ergo erravimus. O nos insensati : Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Ah ! ne perdons aucune occasion de rendre ce beau service à Notre-Seigneur et à nous-mêmes.

2437 III. *Mais comment le faire avec profit.* Le tout est d'obéir à la recommandation du Saint-Esprit. *Induite vos, sicut electi Dei, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam.* Ainsi faisait Job, qui a pu dire de lui : *Ab infantiâ crevit mecum miseratio* (JOB, XXXI, 18). 1° *La douceur* d'une garde-malade est meilleure pour le malade que le miel dans une potion amère. Rien qui fasse sentir au malade que son état est rebutant, qu'il s'exagère ses souffrances. Rien dans les paroles, les signes, les actes, de sec ou de brusque. Qu'il sente qu'on lui est dévoué, mais en vue de Dieu seul et non par une inclination naturelle. Si l'on a à faire avec une personne de différent sexe, il faut même se tenir dans une grande réserve de paroles et de soins, afin de ne pas l'exposer, et de se sauvegarder soi-même.

2° *Super omnia autem hæc charitatem habete*, continue saint Paul. Ce qui doit tout dominer, c'est l'amour de Dieu, le désir de faire aimer Dieu à ce pauvre malade, de sauver son âme. Que les soins qu'on lui donne aient pour but d'acquérir sur lui une influence de salut, afin qu'on puisse bientôt lui parler de Dieu et des Sacrements. Que tout tende là. Qu'on l'amène aussitôt que possible à prier. Qu'on lui propose une neuvaine pour demander sa guérison. Rien n'est accepté aussi facilement ; et si rien ne presse, qu'on l'invite à recevoir les sacrements à la fin de la neuvaine, afin d'en assurer les fruits. Si le danger est imminent, qu'on se garde bien d'attendre à la fin de la neuvaine. On le presse avec douceur, mais avec force, de se réconcilier aussitôt avec Dieu, afin qu'il puisse obtenir plus sûrement sa guérison, on peut ajouter, si c'est vrai, que sans cela on craint qu'il ne voie pas la fin des neuf jours. Ah ! ne plongeons pas les malades en enfer pour leur épargner une mauvaise nuit. Du reste, c'est un préjugé étrange qui ne doit pas trouver place dans un esprit chrétien, que la visite du prêtre ou la réception des Sacrements, puissent fatiguer un malade. L'expérience prouve, au contraire, que les secours religieux, en donnant à l'âme la paix, aident à recouvrer la santé. Des médecins sérieux, même protestants, ont été obligés d'en convenir. Ah ! quel malheur, si une pauvre âme à laquelle vous donneriez vos soins, de vos mains, tombait en enfer parce que vous auriez trop tardé d'appeler le prêtre ou de le préparer à sa visite ! — Que si vous vous trouviez auprès d'un moribond auprès duquel le prêtre ne pût arriver à temps, c'est le cas, non de se livrer à une douleur, à un émoi insensé, mais de préparer soi-même le moribond à ce redoutable passage du temps à l'Éternité. Pour cela, il est bon d'avoir une méthode qui vous trace tout ce qu'il y a à faire ; mais tout se résume à faire produire au mourant l'acte de contrition parfaite, sans lequel il n'y a point de salut pour celui qui, étant en état de péché, ne peut pas se confesser. — M. S., Dieu qui vous a appelées à cette grande œuvre, qui vous offre de si grands avantages si vous lui êtes fidèles, Dieu compte sur vous pour remplir son Paradis. L'Église compte sur vous. Les pauvres malades réclament vos soins. Hélas ! combien parmi eux seraient délaissés sans vous ; mais surtout ayez pitié des pauvres pécheurs

XVII. — Aux associés de la Bonne Mort et aux veilleuses.

Qui ont charge de s'enquérir des malades, dans les bourgs, les villages et surtout les villes, afin qu'ils ne meurent pas sans sacrements.

2438. *Quod vobis dico, omnibus dico : vigilate.* Ce n'est pas seulement à ces pieux associés, mais à tous les fidèles que je dis avec Notre-Seigneur : Veillez ; et avec saint Paul : *Non dormiamus sicut et cæteri, sed vigilemus.* Nous avons besoin de la vigilance.

I. *Pour nous-mêmes*, car *qui sibi nequam est cui alii bonus erit ?* 1° Veillons sur nos sens. *Spiritus enim promptus est, caro vero infirma. (En appeler à l'expérience de chacun.)* Comment est-on tombé dans des abimes qui faisaient peur d'abord ? par quelques négligences. « Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble, parce que de l'un à l'autre notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas ! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes ; nous avons à entretenir un édifice branlant, veut-on soutenir la structure qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un coté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entrainera tout le bâtiment, recouvrir le comble ; c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent. » (Bossuet.) 2° Le monde, comme le vit saint Antoine, est tout recouvert d'un filet pour prendre les âmes. 3° *Vigilate quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. Vigilat hostis ; dormis tu !* s'écrie saint Augustin, *corde, fide, spe, charitate, operibus vigila.* Que sert à un soldat d'être brave, s'il se laisse surprendre par l'ennemi ? Ah ! si dans un pays inconnu, nous traversions une forêt dont les sentiers fussent parsemés de cadavres de voyageurs assassinés, quelles seraient nos transes et notre vigilance ! Hélas ! que d'infortunés se sont endormis, et ils sont tombés. Samson dormait et on le livrait aux Philistins ; Jonas dormait et on délibérait de le jeter à la mer. David ne veilla pas sur ses yeux ; la femme de Loth non plus. Nous sommes entourés d'assassins, de pestiférés, nous sommes de la paille à côté d'un brasier, veillons. Les justes eux aussi ne doivent pas l'oublier, *nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas. (S. Greg.)*

L'ours dévore en une gorgée tout le miel que mille abeilles ont mis une année à recueillir. *Non quasi insipientes sed ut sapientes. Anima quæ amat vigilat*, dit saint Bernard ; elle craint de déplaire à celui qu'elle aime et de perdre ses faveurs. *Sapiens cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum et in conspectu altissimi deprecabitur. Qui mane vigilant ad me invenient.* On a besoin de son secours tout en veillant. *Nisi Dominus custodierit civitatem frustra vigilat qui custodit eam.* Il ne suffit pas de veiller le matin, il faut veiller la nuit. *Dormio et cor meum vigilat.*

2439. II. *Veillons sur les autres. Mandavit unicuique de proximo suo.* Les méchants veillent pour nuire ; les bons, pour être utiles. On met des sentinelles aux portes des cités ; on met, à la suite des troupeaux sur les montagnes, un berger qui passe la nuit avec eux ; on fait garder la vendange pendant la nuit, et quel bien garde-t-on ainsi, de quels maux préserve-t-on ? on cherche à conserver des biens matériels, à empêcher quelque dégât. Dans les hôpitaux même livrés aux impies, on veille les malades, on veut leur épargner un accident qui aggrave leur mal et compromette leur vie. Vous avez à veiller sur les âmes. Et qu'est-ce qu'une âme ?... Vous êtes des veilleuses d'honneur, des anges gardiens visibles. Ah ! ne laissez pas ces âmes s'égarer ni se perdre. Qu'elles vous soient plus chères que la vigne ne l'est au vigneron, autrement, *exterminavit eam aper de silvâ.* Qu'elles vous soient plus chères que les brebis ne le sont au berger, que les enfants ne le sont à leur mère. Quel malheur, si elles venaient à être réprouvées pour toujours ! Ne dites pas qu'elles vous sont étrangères. Un chrétien voit des frères dans tous les hommes. Le seraient-elles, qui de vous ne se reprocherait pas comme un crime, s'il laissait un aveugle qui ne lui serait rien,

tomber dans une rivière et s'y noyer, lorsqu'il aurait pu par une parole le prévenir, et l'arrêter ? C'est en enfer que ces âmes se précipitent et cette chute est irréparable. Si elles y sont plongées un jour, parce que vous leur avez refusé, par une négligence grave, un secours que vous pouviez et deviez leur accorder, ne vous accuseront-elles pas du sein des flammes qui les tortureront, et Dieu ne vous demandera-t-il pas compte de leur ruine éternelle ? Pauvres paralytiques étendus sur le grabat de leurs iniquités, les pécheurs, si vous ne vous occupez pas d'eux, pourront dire : *Hominem non habeo.* Je n'ai personne pour me soulever et me jeter dans la piscine du salut. Il faudrait dans toutes les rues des villes, dans tous les hameaux de nos campagnes, des sentinelles vigilantes auxquelles le prêtre n'eût qu'à dire : *Custos quid de nocte* ? auxquelles même il n'eût pas besoin de faire cette demande, et qui se hâtassent de le prévenir à la première alarme.

Mais est-il vrai que ces âmes sur qui vous avez à veiller ne vous soient unies que par le lien de la charité que nous devons à tous ? Parents, n'avez-vous pas des enfants ? Enfants, n'avez-vous pas un père, et peut-être une mère qui ont abandonné les pratiques religieuses ? Epouses chrétiennes, votre cœur n'est-il pas dans des transes pour le sort éternel de cet époux auquel vous avez uni votre vie, et dont vous ne voudriez pas être éternellement séparées ; donc *vigilate et orate.* Veillez jour et nuit, veillez sur vous, veillez sur ceux qui vous sont chers. Priez, priez avec des larmes ; à la prière joignez l'aumône et le jeûne qui les rendent efficaces. *Parce, Domine, ne in æternum irascaris nobis.*

XVIII. — Distribution des prix

On peut donner le sujet, nº 2423, *pour la bénédiction d'une école, ou le suivant.*

2440. *Dignus est operarius mercede suâ.* Celui qui travaille mérite une récompense ; vous avez travaillé, mes enfants, et voici que la récompense vous est offerte. Des couronnes sont prêtes à orner vos fronts, et des prix magnifiques attendent qu'on les distribue à ceux dont les efforts ont été couronnés de succès.

Toutefois les récompenses humaines, bien qu'elles soient justes et attribuées à chacun de vous par des maîtres intègres, qui vous aiment tous également, et qui voudraient vous voir tous couronnés, se ressentent toujours de l'infirmité de notre nature. *Homo videt ea quæ parent : Deus autem intuetur cor.* Il y en a qui ont moins travaillé que d'autres et qui ont mieux réussi ; il y en a qui devant Dieu ont eu de grands mérites et qui ne seront peut-être pas récompensés en ce jour. Peut-être quelques-uns n'ont-ils mérité ni devant Dieu ni devant les hommes. Je dois en ce jour donner à chacune de ces catégories une utile leçon.

2441. I. Vous qui par votre application à l'étude et vos succès pouvez dire : *reposita est mihi corona*, cette couronne est pour moi, réjouissez-vous ! Vos maîtres, vos parents et nous, nous applaudissons à votre triomphe ; mais n'oubliez pas, mon enfant, que les prix qui vont vous être donnés ne sont qu'un symbole des récompenses que Dieu réserve à l'enfant pieux et laborieux, et que vous y perdriez beaucoup si, en étant couronné en ce monde, vous vous laissiez enfler par l'orgueil jusqu'à mépriser vos frères ; vous risqueriez de n'avoir point un jour sur votre front la couronne de justice que Dieu rendra à ceux qui l'aiment.

2442. II. Pour vous qui avez consciencieusement par des motifs de foi rempli tout vos devoirs d'écoliers chrétiens, et qui doués peut-être d'une intelligence moins heureuse que vos frères, n'avez rien à attendre en ce jour, gardez-vous de porter envie aux autres, ou de murmurer de ce que le succès n'a pas couronné vos efforts, ou de vous laisser abattre par le découragement. *Dignus est operarius mercede sua.* C'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend et sa parole est la vérité suprême. Dieu a d'autres couronnes que celles qui s'étalent à nos yeux : *Gloria honor et pax omni operanti bonum.* (Rom., II, 10.)

2443. III. Pour vous qui durant cette année auriez consumé inutilement

par votre faute les belles et utiles journées du pensionnat, les sacrifices de vos bons parents, les soins de vos maîtres si dévoués, vous ne recueillerez en ce jour que ce que vous avez semé : *tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum.* (Rom., II, 9.) Le trouble de votre conscience, les reproches de vos parents, si vous aviez été vraiment paresseux, ne seraient que votre moindre châtiment ; Dieu en a d'autres : et c'est par delà cette vie que *l'homme moissonnera* complètement *ce qu'il aura semé.*

Donc, mes enfants, que ceux qui vont recevoir des récompenses s'en préparent de meilleures ; que ceux qui vont en être privés se réservent celles du ciel. Tous mettons-nous bien dans l'esprit en ce jour que l'honneur devant les hommes, et les faveurs de Dieu sont attachés à l'accomplissement consciencieux des devoirs. La paresse, la négligence nous privent donc de tous les biens. Parents, faites comprendre ces vérités à vos chers enfants ; c'est à vous de les former à une vie sérieuse, appliquée et solidement chrétienne. Pendant qu'ils étaient entre les mains de leurs maîtres, votre sollicitude étant partagée par eux, était par là même moins anxieuse ; mais voici que ces chers enfants vont vous être rendus pendant quelques mois, vous serez seuls à répondre d'eux : veillez à ce que les vacances ne leur fassent pas perdre cette pureté, cet amour du travail et de la discipline dont on leur a donné dans cette maison les salutaires habitudes. Préservez-les des lectures et des compagnies qui pourraient leur être funestes. Et vous, mes enfants, reportez sur vos parents l'obéissance, la docilité, l'affection que vous avez témoignées à vos maîtres. L'obéissance des enfants fait leur salut, et leur affection pour leurs parents et pour leurs maîtres fait le bonheur des uns et des autres. Donc aimez vos parents, mais n'oubliez pas vos maîtres ; que leur souvenir vous accompagne dans vos vacances et durant la vie, si vous ne devez plus revenir dans cette maison : souvenez-vous des exemples et des principes que vous avez reçus d'eux. Quel malheur pour vous, si ayant reçu un enseignement chrétien, vous viviez comme ceux qui ont été élevés sans Dieu ! Quelle douleur pour vos parents et pour ceux qui ont eu pour vous ici la tendresse d'un père ou d'une mère ! Épargnez-leur, mes enfants, cette amertume, en demeurant chrétiens : ce n'est pas assez, en restant fidèles aux pratiques de la piété qui a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. C'est par elle que vous mériterez non seulement ces couronnes, aujourd'hui fraîches et demain flétries, qui orneront en ce jour vos cheveux blonds ou bruns, mais cette couronne d'honneur qui parera plus tard vos cheveux blancs, et les couronnes immortelles que Dieu prépare à ceux qui l'ont aimé et servi sur la terre.

XIX. Œuvres de charité. Aumône. (1).

2444. *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* N'aimons pas de bouche, ni en paroles seulement, mais en œuvre et en vérité. (I. Joan., III, 18.)

I. *Nous sommes obligés d'aimer notre prochain.* 1° *La nature* nous en fait un devoir. Nous sommes tous frères. On garde avec respect des tableaux de famille, bien qu'ils n'aient aucune valeur artistique et qu'ils soient détériorés par le temps. Le pauvre, couvert de haillons et de plaies, est l'image

(1) *Exorde* d'après Bridaine. *Misereor super turbam... non habent quod manducent.* La prédication de l'Evangile ne faisait pas oublier à Notre-Seigneur les besoins des foules. Le soin d'annoncer sa divine parole ne doit pas nous absorber tellement que nous ne plaidions la cause des pauvres. En le faisant, vous qui possédez les biens de la terre, nous prenons en main vos intérêts, aussi bien que ceux des membres souffrants de Jésus-Christ. Et vous, pauvres, *argentum et aurum non habeo, quod habeo hoc tibi do,* le secours de ma voix.

Autre exorde Nous sommes réunis dans cette enceinte pour plaider la cause de tels pauvres (ou de telle œuvre de bienfaisance.) Je serai l'avocat et vous serez les juges. Je n'aurai pas de peine à gagner mon procès, connaissant votre charité, et ayant à défendre une œuvre de charité (et la charité est un grand devoir) et même entre les œuvres de charité une des plus excellentes (*et à la fin on fait valoir cette œuvre*).

de Dieu notre Père (1). 2° *Notre-Seigneur* nous l'ordonne. (Voir n° 1633.) 3° *Notre intérêt* le réclame, car Notre-Seigneur a promis de regarder comme fait à lui-même tout ce que nous ferons au plus petit d'entre les siens (2).

(1) Dieu, dit Jésus-Christ, est votre Père céleste, et vous êtes frères. Ce mot explique tout : il explique pourquoi la charité ne connaît ni limite, ni exceptions. Il explique pourquoi la loi de l'aumône et la loi du pardon sont si inflexibles et si universelles. Il explique pourquoi la sanction de ces divins préceptes est si solennelle et si terrible. C'est la paternité divine qui s'étend à tous les hommes, qui exige à la fois et le sacrifice des sentiments intimes par le pardon, et le sacrifice des biens extérieurs par l'aumône, qui a enfin l'éternité tout entière pour récompenser la charité ou pour en venger l'oubli. N'est-ce pas là la paternité d'un Dieu ? Mais le nom du Fils ne saurait se séparer de celui du Père, ni l'idée de la fraternité humaine en Jésus-Christ de l'idée de la paternité divine. Achevez, en effet, la lecture du texte qui dévoile ce mystère. Non seulement, aux yeux de Jésus-Christ, tous les hommes sont frères : *omnes autem vos fratres estis*, mais ils sont ses frères à lui-même : *fratres mei*. Devant cette parole tombent toutes les distinctions de race, de caste, de nation, de personne. Il n'y a plus ni Juifs, ni Gentils, ni Grecs, ni Romains, ni esclaves, ni hommes libres. Aux yeux de Dieu, qui fit l'immensité,

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

« Aux yeux de Jésus qui meurt pour l'humanité tout entière, le sujet vaut le roi, tous deux ont une âme, et chacune de ses âmes a coûté à Jésus tout son sang. Oh ! qu'elle est divine cette égalité qui élève tout-à-coup les hommes à la hauteur de Jésus Christ et qui les assimile les uns aux autres, sous le niveau de cette parole fraternelle. *Fratres mei* ! Vous êtes mes frères. Vaines acceptions de personnes, disparaissez ; apparences mondaines, effacez-vous ; tombez, masques trompeurs, qui nous cachez les traits de cette ressemblance de Jésus-Christ avec les hommes et tous les hommes entr'eux. Il n'y a plus que des hommes, ou plutôt il n'y a plus que des âmes. Le pauvre, c'est une âme ! c'est pourquoi Jésus le déclare bienheureux ! La femme si longtemps méprisée, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus la relève, la loue, la console ! Le difforme et le disgrâcié, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus le distingue dans la foule et le guérit ! L'enfant qui marche à peine, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus le caresse et le prend sur ses genoux ! L'enfant qui n'est pas encore né, c'est déjà une âme. Oh ! gardez-vous de le refouler avec le néant et de mépriser un seul de ces petits : *Videte ne contemnatis unum de pusillis istis*; parce que ce petit, c'est une âme immortelle créée de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu, appelée à posséder Dieu dans les splendeurs éternelles.

Voilà la famille humaine constituée dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Encore n'est-ce pas le dernier mot. Si tous les hommes sont les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ, il est bien permis à notre Sauveur d'avoir ses amis, ses privilégiés, comme Jacob eut son Joseph et son Benjamin. Ce ne seront ni les forts, ni les puissants, mais ceux qui souffrent et qui pleurent, ceux que le monde a dédaignés jusque-là. D'une parole il relève la candeur et l'innocence du premier âge : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient*. D'une parole il fait voir la dignité de l'épouse et de la mère : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse.*

D'une parole il ennoblit tous les services, depuis celui du prince qui sert son peuple jusqu'à celui de l'esclave qui sert son maître : *Parmi vous*, dit-il à ses disciples, *celui qui voudra être le premier, se fera le serviteur de ses frères*, semblable au Fils de l'homme qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

D'une parole il encourage et il console toutes les faiblesses, toutes les douleurs, tous les abandons, toutes les misères : *Tout ce que vous avez fait au plus petit* de mes *frères, c'est à moi que vous l'avez fait.*

Ainsi il se substitue à la place des malheureux et des pauvres. Le malheureux, le pauvre, c'est donc Jésus-Christ. Jésus-Christ relève ce front incliné par la souffrance : il y fait resplendir un rayon céleste ; il revêt de sa propre divinité ceux dont il a pris ici-bas la condition et les livrées. Ah ! si ses paroles vous blessent ou vous étonnent, qu'en faut-il conclure encore, sinon que nous sommes amoureux de nos aises, coupables, méchants, égoïstes, au cœur jaloux et à l'esprit rétréci, tandis que notre Maître a le cœur grand, généreux, divin, infini, en un mot qu'il est Dieu. Vous n'êtes qu'égoïsme parce que vous êtes homme ; Jésus Christ n'est que charité, parce qu'il est Dieu : *Deus charitas est.* » (Mgr. Besson).

(2) (*a*) Du temps des Apôtres, vint à mourir à Joppé une femme chrétienne adonnée aux bonnes œuvres et aux aumônes. On lava son corps et on l'exposa dans un appartement de la maison ; puis on appelle saint Pierre et on l'amène auprès du cadavre ; toutes les veuves entourent en pleurant le saint Apôtre et lui montrent les vêtements que leur avait faits Tabithe. Pierre, touché de ce spectacle, tombe à genoux ; il prie, puis il ordonne à la morte de se lever et elle se lève pleine de vie. A la mort des chrétiens

« Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos faiblesses, et qu'il a passé, comme dit l'Apôtre, par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché », il est entré avec nous dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentiments si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux, nos infirmités ses infirmités, nos douleurs enfin ses douleurs propres. C'est ce que l'Apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles dans la divine Epitre aux Hébreux.

« Nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux, ayant lui-même passé par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché, à cause de sa ressemblance avec nous. Et ailleurs dans la même épître : Il a voulu, dit l'Apôtre, être en tout semblable à ses frères, pour être pontife compatissant.

» Il a eu faim sur la terre ; et il nous proteste dans l'Evangile, qu'il a faim

généreux, les parents ne songent, le plus souvent, qu'à leur rendre quelques deniers devoirs et à se partager leurs dépouilles ; mais les prières des pauvres montent vers Dieu, et Dieu, touché des prières des pauvres et des aumônes accomplies, leur donne la vie éternelle.

(b) Henri IV s'égara dans une forêt obscure. Pressé par la soif, il frappe à la porte d'une chaumière et demande à se désaltérer. Le maître de la maison qui ne le connaît pas, détache le seul fruit qui pendait à son arbre pour le lui donner; peu après, le roi revient à la chaumière avec ses habits royaux et comble de largesses celui qui lui a rendu ce service.

C'est Jésus-Christ caché sous les haillons du pauvre que nous obligeons en faisant l'aumône. Au jour du jugement, en se montrant à nous dans sa gloire, il nous récompensera loyalement ou plutôt divinement.

(c) Saint Jean l'Aumônier raconte que la charité lui apparut sous la forme d'une femme couronnée de lauriers et plus brillante que le soleil. Elle s'approcha de lui et lui dit : « Je suis la fille aînée du Grand Roi ; et si vous méritez mes faveurs, je vous introduirai près de lui, car personne n'approche de lui avec plus de confiance que moi. » Saint Jean consacra donc sa vie à la pratique de la charité. Il se dépouillait de tout pour les pauvres. Un homme riche, remarquant qu'il n'avait qu'une mauvaise couverture à son lit, lui en apporta une de grand prix. Saint Jean s'en servit une nuit pour lui faire plaisir; mais il ne put dormir en pensant que tant de pauvres étaient moins bien que lui, et le lendemain il la vendit pour en donner le prix aux pauvres. Le riche la racheta et la lui rapporta ; mais le saint archevêque la vendit une seconde et une troisième fois, en disant agréablement à son bienfaiteur : « Nous verrons bien qui se lassera le premier. »

(d) Martin, jeune soldat d'une légion romaine, rencontre un jour près d'Amiens, un pauvre qui avait demandé en vain l'aumône aux passants et qui lui tend la main. Le jeune soldat n'avait que ses armes et ses vêtements. Il s'arrête attendri et examine comment il pourra assister ce malheureux. Il se décide à couper son manteau par le milieu avec son épée, il en donne la moitié au pauvre et se couvre lui-même, comme il peut, avec l'autre moitié. On se moque de lui ; mais la nuit suivante Notre-Seigneur lui apparaît couvert de la moitié du manteau donné au pauvre, et disant : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a recouvert de ce manteau. » Martin se fait baptiser et devient un grand saint, un grand évêque et le thaumaturge des Gaules.

(e) Agrippa, vaincu par Tibère, fut enchaîné devant le palais de l'empereur. Là il mourait de faim et de soif ; un esclave lui apporta un vase d'eau, qui lui sauva la vie. Agrippa, rentré dans ses Etats, éleva à la plus haute dignité cet esclave. Que ne fera donc pas Notre-Seigneur ?

(f) La sœur de saint Louis tricotait un jour un vêtement de ses mains royales. Le saint roi venant à passer, lui dit : « Ma sœur, vous me donnerez ce vêtement. — Beau Sire, je le destine à un prince plus grand que Votre Majesté. — Quel est donc ce mortel ? — C'est un pauvre de Jésus-Christ, et par conséquent c'est Jésus-Christ lui-même à qui je l'ai promis. »

(g) Saint Jean l'Aumônier, visitant un jour un hôpital accompagné de Troïle, qui était venu acheter à Alexandrie un vase d'argent, lui dit : « C'est à vous aujourd'hui d'aimer et de secourir les frères de Jésus-Christ. » Troïle donna donc aux pauvres les trente deniers destinés à l'achat du vase ; mais il en fut tellement attristé qu'il en devint malade. Saint Jean l'alla consoler, et, devinant la cause de son mal, il lui offrit de lui rendre les trente deniers, à la condition qu'il lui céderait le mérite de cette aumône. Troïle accepta volontiers ; mais, la nuit suivante, il eut un songe dans lequel il vit un palais magnifique sur lequel étaient écrits ces mots : « La demeure éternelle et le repos de Troïle. » Mais un homme vénérable effaça cette inscription et y traça ces mots : « La demeure éternelle et le repos de Jean, patriarche d'Alexandrie, achetés trente deniers. » Depuis lors, Troïle devint aussi généreux qu'il avait été avare.

encore dans tous les nécessiteux ; il a été lié cruellement, et il se sent encore lié dans tous les captifs ; il a souffert et il a langui ; et vous voyez qu'il déclare qu'il souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes.

» De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres maux. Il n'y a que Jésus-Christ seul qui, s'étant fait le père de tous, le frère de tous, l'ami tendre et cordial, et pour tout dire en un mot, le Sauveur de tous, souffre aussi dans tous les affligés, et mendie généralement dans tous les pauvres. *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet.*

» Du reste l'Église est un corps, dont Jésus-Christ est la tête. Il y a donc une union intime entre lui et chacun de ses membres. Pourquoi Dieu dans la sentence ne parle-t-il que des œuvres de charité, condamnant ceux qui ne les ont pas faites, et donnant son royaume à ceux qui les ont pratiquées ? C'est afin que les cœurs durs à l'égard d'autrui ne s'imaginassent pas qu'il suffit pour aller au ciel de ne pas voler le bien d'autrui, et afin que les cœurs compatissants qui trouvent tout naturel de soulager les autres quand on le peut, ne crussent pas qu'une vertu qui coûte si peu fût d'un prix médiocre devant le juste juge. Et puis il est juste que ceux qui n'ont pas fait miséricorde n'obtiennent pas miséricorde, *judicium sine misericordia ei qui non facit misericordiam. Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* » (BOSSUET) (1).

2445. II. *Comment témoigner cette charité ? N'aimez pas de bouche seulement, mais en œuvre et en vérité. Si quelqu'un voit son frère dans la nécessité et s'il n'a pas pour lui des entrailles de miséricorde, comment la charité de Dieu est-elle en lui ?* Donc les œuvres, donc l'aumône en particulier. 1° Malheur à celui qui ne la fait pas, quand il le peut et le doit. On sait le sort du mauvais riche. « Deux conditions opposées ont pour écueils de leur salut les mêmes extrémités; les premières fortunes et les dernières. Les uns par présomption, les autres par désespoir, arrivent à la même fin de s'abandonner au vice. On aime l'oisiveté dans l'un et l'autre état ; car l'un est si abondant qu'on n'y a pas besoin du travail, et l'autre si misérable qu'on y croit que le travail est inutile. Ce qui est le plus horrible dans l'un et l'autre état, on néglige son âme : là, on y est poussé par le luxe et les applaudissements ; ici, par la misère et le mépris de tout le monde. En ces deux états on oublie Dieu, les uns par trop de repos, les autres par trop de misères croient qu'il n'y a point de Dieu pour eux. C'est pourquoi la loi de Dieu veut que les riches déchargent les pauvres du poids de leur désespoir, que les pauvres déchargent les riches de leur excessive abondance. » (BOSSUET). Car c'est leur rendre grand service.

2446. 2° *Heureux celui qui la fait !* Répandre des bienfaits, c'est se rendre semblable à la divinité, a dit un païen fameux, Sénèque. Dieu qui ne laisse pas privés du nécessaire même les animaux les plus vils, et qui par conséquent a tant de moyens de faire vivre les pauvres a voulu que les riches eussent l'honneur de faire vivre leurs semblables. C'est une gloire pour eux s'ils savent le comprendre ; et loin de mépriser les pauvres, ils doivent les respecter comme des hommes que Dieu leur recommande. Du reste Dieu

(1) Esther, quand son peuple était sur le point de périr, avait toutes les faveurs du roi Assuérus qui en avait fait son épouse. Son oncle Mardochée lui dit : Gardez-vous de croire qu'il faille échapper seule au malheur qui nous menace, vous qui seule, parmi les juifs, vivez dans le palais du roi. Si vous ne dites rien pour nous sauver, les juifs seront délivrés par un autre moyen, et vous et la famille de votre père vous périrez. Qui sait si vous n'êtes pas parvenue au trône afin de nous préparer le salut dans ces temps malheureux ? (Ton. IV, 13). On peut en dire autant à ceux à qui Dieu a donné en partage les biens de la fortune. Si peu qu'on connaisse la Providence, il est clair qu'elle a en vue en les favorisant, non de flatter en eux l'amour du bien-être, mais de les mettre en mesure de secourir les pauvres. Hélas ! il en est qui sont riches pour les plaisirs, les jeux, la bonne chère, et pauvres pour faire l'aumône. Ils sont riches pour le mal et pauvres pour le bien. Ils ont assez pour se perdre, et ils n'ont pas assez pour se sauver et acheter le ciel. Qui sait si ce n'est pas ce qui prépare la ruine de leur fortune ?

rend le centuple en ce monde (1), *Donnez et on vous donnera.* Voulez-vous que votre prière vole vers Dieu, donnez-lui pour aile l'aumône, dit saint Augustin. Dieu, du reste, exauce les prières que les pauvres font pour ceux qui les ont secourus. (2) *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône, le péché... Celui qui comprend la misère du pauvre est heureux : le Seigneur le délivrera aux jours mauvais.* Au jour de ses justices, il lui dira : *Venez les bénis de mon Père.* Saint Jérôme et saint Chrysostome disent n'avoir jamais appris ni vu qu'un homme charitable ait fait une mauvaise mort. Aussi, quand on demandait à Alphonse, roi d'Aragon, ce qu'il gardait pour lui, lui qui donnait tant aux autres, il répondait : Je garde ce que je donne (3). En effet, nous n'emportons dans l'autre vie que ce que nous donnons, nous laissons tout le reste. Nous emportons même beaucoup plus que nous n'avons donné. En donnant des biens périsables, nous recevons des biens infinis, éternels. Dans les marchés, personne n'a de la peine à sacrifier la monnaie qu'il a en mains afin de se procurer ce qui lui est nécessaire, et il est d'autant plus heureux qu'il a pu se procurer à de meilleures conditions les choses qu'il estime fort, pensant alors qu'il a fait un bon marché. Et vous auriez de la peine à sacrifier de l'or et de l'argent, c'est-à-dire de la poussière pour vous procurer la vie éternelle ? (Saint Basile.) Imitez la terre, ô hommes, ajoute-t-il, et portez comme elle des fruits, ne soyez pas pire qu'elle ; car vous avez une âme et elle n'en a point. Elle porte des fruits non pour elle-même, mais pour votre utilité ; tandis que vous, vous entassez pour vous-mêmes les fruits de votre libéralité. Le mérite des bonnes œuvres revient en effet à celui qui les

(1) Saint Jean de Dieu s'était chargé, à Grenade, seul et sans ressources, du soin de plus de quarante malades. Pour subvenir à leurs besoins, tous les jours il parcourait les rues avec une hotte sur le dos et une marmite à chaque main, en criant : « Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes. » Cette nouvelle manière de demander l'aumône eut un effet prodigieux.

(2) « On méprise les pauvres ; comme impuissants à faire du bien et à faire du mal. Du bien : qui nous en procure autant qu'eux ? Lorsque Tabithe fut morte, qui la ressuscita, dit saint Jean Chrysostôme ? fut-ce les serviteurs qui l'environnaient, ou bien les pauvres qu'elle avait assistés. *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit ? servi circumsistentes, an mendici ?* (*In Epist. ad Heb. Idem*, XI, t. XII, p. 116.) Et quant au mal qu'ils peuvent faire, écoutez ce que dit l'Ecclésiastique : Mon fils, ne privez point le pauvre de son aumône et ne détournez point vos yeux de lui, de peur qu'il ne se fâche ; et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous ; car celui qui vous maudit dans l'amertume de son âme, sera exaucé dans son imprécation ; il sera exaucé par Celui qui l'a créé... Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, acquittez-vous de ce que vous devez, et répondez-lui favorablement et avec douceur. (Eccli., IV, 4. 5, 6, 8.) Dieu écoute les malédictions des pauvres ; il les écoute et les châtie ; l'un par justice contre eux, et l'autre par justice contre nous. » Bossuet.

(3) La pieuse Marie Leckzinska se promenait dans le jardin du château de son père, quand elle entendit, de l'autre côté de la palissade, une voix plaintive. Elle s'approche et voit une pauvre femme qui la suppliait de venir au secours de sa misère. Marie attendrie, lui donne une pièce d'or. C'était tout ce qu'elle avait. En remarquant dans sa main cette pièce d'or, la pauvre femme s'écrie : « O ma bonne princesse, Dieu vous bénira : vous serez reine de France. » Au moment où cette parole fut dite, le mariage de Louis XV était conclu avec l'infante d'Espagne ; et six mois plus tard, il épousait Marie Leckzinska.

Devenue reine de France, on la vit se refuser une robe qui lui plaisait, en disant : « C'est trop cher, j'ai assez de robes, et nos pauvres manquent de chemises. » Elle donnait tout ce qu'elle avait, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux. « Si je refuse l'aumône à un pauvre, qui ne se croira pas dispensé de la lui faire ? » Aussi quels témoignages d'affection ne lui donnait-on pas ? Elle n'arrivait jamais à Compiègne qu'au milieu d'un peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livrait à d'aimables folies. On l'obligeait à s'arrêter, on lui barrait le chemin, on écartait ses gardes, on caressait ses chevaux. La reine se prêtait à tout comme une mère, elle se montrait avec un gracieux sourire, et les cris de joie redoublaient et les chapeaux volaient en l'air. Quand elle quittait le château, la population l'accompagnait en versant des larmes.

Le Dauphin son fils imita sa mère ; il disait : « Pour qu'un prince pût goûter quelque joie dans un festin, il faudrait qu'il y pût inviter toute la nation, ou que du moins il pût se dire : Aucun de mes sujets n'ira ce soir se coucher sans souper. »

à faites. Le froment jeté en terre produit du grain à celui qui l'a semé, ainsi le pain que vous donnez au pauvre, plus tard, vous donnera une récolte abondante. » Les pauvres sont plus puissants que les rois. Les rois par leurs édits, donnent quelque prix aux monnaies ; les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais : thésaurisez pour le siècle futur un trésor inépuisable ; mettez vos richesses à couvert dans le ciel, contre les guerres, contre les rapines, contre toutes sortes d'événements ; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous, par vos aumônes, de bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles. » (Bossuet.)

Si la nourrice d'un fils de roi reçoit une pension pour toute sa vie, si un pauvre charbonnier qui a accueilli en un temps d'orage le roi dans sa cabane, pendant une nuit, reçoit des privilèges pour lui et sa famille, quelle pension, quels privilèges méritent ceux qui ont nourri, logé, le Roi des rois dans la personne du pauvre !

Voyez *quid emas*, quel incomparable bonheur que le paradis soit à vendre, que nous puissions acheter avec de l'argent le royaume des cieux, la vie éternelle et la jouissance de Dieu ! Si Dieu ne le permettait, oserions-nous seulement y penser ? Allez, allez, vous qui ne faites aucune aumône tout en étant fortunés, si vous êtes damnés, ce sera bien juste. Satan aura bien sujet de se moquer de vous et dire : Oh les sots ! ils eussent volontiers donné la moitié de leurs biens pour acheter trente ou quarante ans de vie, et d'une vie toute tissue d'afflictions, de maladies et de misères ; et ils n'ont rien voulu donner pour acheter des millions d'années d'une vie très heureuse. Et ne me dites pas qu'une marchandise si précieuse ne se vend pas à bon marché, que vous n'avez ni or, ni argent, ni joyaux pour l'acheter. *Quanti emas*, un verre d'eau, un petit service peuvent vous acquérir cette récompense, si vous n'avez rien à donner. Il y a l'aumône du cœur et celle de la bourse, on peut s'exempter de celle-ci et pas de celle-là. L'aumône du cœur, c'est aimer votre prochain, c'est désirer le soulager, c'est être affligé de ne pouvoir le secourir, c'est lui rendre cordialement et pour l'âme et pour le corps de petits services.

Quando emas, c'est pendant la vie, après il est trop tard. (V. les notes nº 1638.)

3º *Il est facile de la faire* : « Jésus-Christ a créé aux pauvres de nouvelles ressources, non en creusant de nouvelles mines, ni en découvrant de nouveaux trésors ; mais en nous apprenant à réprimer nos passions qui engloutissent tout, à retrancher le jeu, où l'on en voit qui deviennent subitement pauvres ou dans un instant riches. Leur état et leur fortune se changent avec la même volubilité que les dés qu'ils jettent. On s'y fait un jeu du danger, et un danger du jeu : autant de mises, autant de ruines. Le jeu où par un assemblage monstrueux on voit régner dans le même excès et les dernières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressements de l'avarice la plus honteuse, le jeu où l'on consume des trésors immenses, où on engloutit les maisons et les héritages, dont on ne peut plus soutenir les profusions que par des rapines épouvantables : on fait crier mille ouvriers, on prive le mercenaire de sa récompense, ses domestiques de leur salaire, ses créanciers de leur bien ; et cela s'appelle jouer : jeux sanglants et cruels où les pères et les mères dénaturés se jouent de la vie de leurs enfants, de la subsistance de leur famille et de celle des pauvres. » (Bossuet.) Ah ! si on retranchait à tous les vices, à la vanité, au luxe, à la bonne chère, etc., tout ce qu'ils absorbent, les pauvres seraient tous riches. Si nous retranchons les dépenses inutiles, nous ferons de grandes aumônes sans rien perdre. Du reste, *Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, si vous avez peu, donnez peu*. Le verre d'eau froide ne perdra pas sa récompense, et Notre-Seigneur loua la veuve qui mettait son obole dans le trésor du temple. (1)

(1) « Ne regardez pas seulement le tronc de l'Eglise, ayez-en un pour les pauvres dans votre maison, c'est un conseil de saint Chrysostôme, fondé sur ces mots de saint Paul, que chacun de vous mette à part chez soi, le premier jour de la semaine, ce qu'il voudra,

2447. 4° *Les exemples des saints doivent nous exciter à faire l'aumône.* Alfred, roi d'Angleterre, traqué par les Barbares s'était réfugié avec sa cour dans des marais où il manquait de tout. Un pauvre étant venu lui demander l'aumône : Que vous reste-t-il de nourriture, dit le prince à la reine? Il ne nous reste plus qu'un pain, répondit-elle. Donnez-en la moitié au pauvre, dit le religieux Alfred. Celui qui a nourri cinq mille hommes voudra bien permettre que la moitié de ce pain nous suffise. — En effet, ses gardes étant allés à la pêche, rapportèrent, contre toute espérance, une si grande quantité de poissons que, selon les historiens du temps, il y en aurait eu de quoi nourrir une armée. Le père de saint Charles Borromée faisait tant d'aumônes que ses amis lui faisaient observer qu'il faisait tort à ses enfants. Point du tout, dit-il, si je prends soin des pauvres, mes enfants trouveront partout un père miséricordieux qui veillera à tous leurs besoins. Et, en effet, tous ses enfants occupèrent les dignités les plus élevées.

Saint Jérôme, faisant l'éloge de sainte Paule, dit lui-même qu'il dut lui recommander de modérer ses largesses ; elle répondit : Mon unique désir est de mourir en mendiant mon pain. Je voudrais être ensevelie dans un linceul emprunté à la charité ! Du reste, si je demande plus tard l'aumône, personne ne me la refusera, et si je la refuse à ces pauvres, personne la leur donnera.

Le prince Cosme de Médicis faisait des aumônes extraordinaires. L'intendant de ses revenus s'en alarma et lui recommanda de les diminuer. J'ai un grand livre, dit-il, sur lequel j'inscris tout ce que je reçois de Dieu et tout ce que je lui rends. Je suis toujours en arrière ; quand j'aurai équilibré mon compte avec Lui, je diminuerai mes aumônes. (Léonard de Port Maurice.)

Jacques Eveillon, né à Angers en 1572, était en 1643 vicaire-général de l'église de Nantes. Aussi modeste que bienfaisant, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les plus simples commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid, mais je rencontre à ma porte des pauvres nus et tremblants qui me demandent des habits. » (2)

amassant peu à peu selon sa bonne volonté. (I. Cor., xvii, 2.) Faites ainsi, dit saint Chrysostôme, de votre maison une église ; ayez un petit coffre, un tronc ; soyez le gardien de l'argent sacré ; constituez-vous vous-mêmes l'économe des pauvres : la charité et l'humanité vous confèrent ce sacerdoce. Que ce tronc, continue saint Chrysostôme, soit placé dans le lieu où vous vous retirez pour prier ; et toutes les fois que vous y entrerez pour faire votre prière, commencez par y déposer votre aumône, et ensuite vous répandrez votre cœur devant Dieu. Si vous en agissez ainsi, ce tronc vous servira d'armes contre le Diable. (Hom. de Eleemos., t. iii, p. 254.)

« Le lieu où est déposé l'argent des pauvres est inaccessible aux démons ; car l'argent rassemblé pour l'aumône met une maison plus en sûreté que le bouclier, la lance, les armes, toutes les forces du corps, toutes les troupes des soldats. Vous donnerez à votre prière des ailes pour monter au ciel ; vous rendrez votre maison une maison sainte. Et pour que la collecte prescrite par l'Apôtre se fasse aisément, que chaque ouvrier, chaque artisan, lorsqu'il a vendu quelque ouvrage de son art, donne à Dieu les prémices, en mettant dans ce tronc une petite partie du prix ; et qu'il partage avec Dieu la moindre portion de ce qu'il retire de son travail. Que l'acquéreur, ainsi que le vendeur, suivent ce conseil ; et que tous ceux en général qui retirent de leurs fonds ou de leurs travaux des fruits légitimes, soient fidèles à cette pratique. » (Bossuet.)

(2) (*a*) Quand Louis XVI était encore dauphin de France, sa cassette était le trésor des pauvres. Dans une chasse, dans une promenade, il se dérobait à sa suite pour visiter de misérables cabanes de paysans ; il examinait le pain qu'ils mangeaient, goûtait leurs mets grossiers et maniait même la paille de leur couche. D'autres fois, il envoyait ses serviteurs s'enquérir dans la ville des malades abandonnés, des vieillards infirmes et sans secours, et puis déguisé sous le vêtement le plus commun, il allait lui-même les visiter, leur laissait un secours avec quelques bonnes paroles et se retirait sans se faire connaître. Sa fin fut semblable à ses commencements. Il montait en voiture pour se rendre à l'échafaud, à ce théâtre fatal où tant de nobles victimes l'avaient précédé, lorsqu'on lui dit qu'une pauvre famille se trouvait sans asile par l'écroulement de son habitation. « Donne vite cinq cents francs, dit-il aussitôt à son ancien et fidèle ami le comte de Nantouillet. — Mais, Monseigneur, il n'y a plus rien dans votre cassette. — Donne tou-

Nous voulons aller au ciel, comme les saints ; suivons la même voie, celle des œuvres de charité. Réponse aux objections : *Unam hunc vocem nosti*, dit saint Basile, *non habeo, non dabo, pauper enim sum. Ac sane pauper es, omnisque expers boni ; inops charitate, inops humanitate, inops fide in Deum, inops spe æternâ.* Faites au moins à vos frères la même part qu'aux teignes, donnez aujourd'hui ce qui s'usera demain (1). Dans les

jours, l'aumône porte bonheur : demain je serai plus riche. » Demain je serai plus riche ! En effet, le lendemain de grand matin, il avait changé l'espérance d'une couronne incertaine contre une couronne immortelle.

(b) La charité de saint Louis, roi de France, était prodigieuse. « Tous les mercredis, vendredis et samedis du Carême et de l'Avent, rapportent ses historiens, le pieux monarque servait lui-même treize pauvres qu'il faisait manger dans son appartement. Il mettait devant eux le potage et deux sortes de mets. Il leur coupait aussi le pain et le leur distribuait. Outre cela, il posait près de chacun des treize pauvres deux pains entiers qu'ils emportaient avec eux. S'il se trouvait parmi ces pauvres un aveugle, le roi lui mettait le morceau de pain dans la main, disposait l'écuelle à sa portée et lui indiquait la manière de la tenir. Si l'aveugle ou l'infirme avait devant lui du poisson, le roi en tirait diligemment les arêtes, de sa propre main. Avant de servir ces pauvres, il donnait à chacun douze deniers parisis ; il en donnait davantage à ceux qui avaient de plus grands besoins, par exemple à une mère de famille.

En tout temps encore, le samedi, avant que les treize pauvres fussent assis à table, il faisait choisir avec grand soin les trois d'entre eux les plus malheureux, et les faisait conduire fort discrètement dans sa garde-robe. Là, le roi ceint d'un linge et agenouillé devant eux, leur lavait les pieds. Ses chambellans s'offrirent plus d'une fois à laver eux-mêmes les pieds trop sales de certains pauvres ; mais le roi ne permit jamais qu'un autre que lui y mît la main. Il advint un jour qu'un de ces pauvres qui ne reconnaissait pas le roi, lui dit avec simplicité : « Lavez-moi avec plus de soin. » Les assistants s'indignaient qu'il osât parler ainsi au roi, et le reprenaient de son exigence ; mais le pieux roi, se rendant au désir du pauvre, lui nettoya parfaitement les pieds et les baisa dévotement. Il faisait tout cela le plus secrètement possible, et l'on croit qu'il choisissait de préférence des aveugles, afin que, ne le connaissant pas, ils ne révélassent pas au dehors sa bonne œuvre.

(c) Il y avait, en dehors de la ville de Boston, un pauvre nègre infirme, couvert de plaies, sans ressources, et gisant sur un grabat, dans une petite cabane, sur le bord du grand chemin. Tout le monde passait devant cette maison ; et personne ne se disait : « C'est là la demeure du malheur, allons la visiter. » L'évêque de Boston, Mgr Cheverus, depuis archevêque de Bordeaux, l'eut bientôt découverte ; et, pour lui, découvrir le malheur et le soulager, c'était une même chose. Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre : tous les soirs après la chute du jour, il allait penser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins, mais sans rien dire à personne ; il voulait que Dieu seul connût sa bonne œuvre. La Providence ne le permit pas.

Sa servante ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'évêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir, et pour le découvrir, ayant suivi de loin son maître dans une de ses sorties nocturnes, elle le vit entrer dans la cabane du nègre ; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes et quel est son étonnement de voir le charitable évêque allumer le feu, prendre entre ses bras le malade gisant sur son lit de douleur, panser ses plaies, lui donner à manger, remuer sa couche pour la lui rendre aussi douce que possible, puis le reporter dans son lit, le couvrir, l'embrasser en lui souhaitant une heureuse nuit, comme ferait la mère la plus tendre pour son enfant chéri.

(d) Mgr Daviau, d'abord archevêque de Vienne, puis de Bordeaux, ne se laissait rien de ses ressources, son intendant, ne sachant plus comment renouveler sa lingerie, imagina un stratagème. « Je viens, dit-il, vous implorer pour une bonne œuvre, il s'agit d'un vieillard qui n'a plus de chemises. J'ai pensé que vous lui viendriez en aide et que vous l'aideriez à en acheter. Ce serait une charité bien placée. Ce vieillard mérite toutes vos bontés et n'attend de ressources que de vous. — De tout mon cœur ! s'écrie le digne prélat. Tenez voilà deux cents francs. C'est tout ce qui me reste. Prenez-les et achetez des chemises à ce bon vieillard. » C'est par ce moyen que l'archevêque eut des chemises neuves.

(1) Ne prenez pas pour excuse le nombre de vos enfants, n'en avez-vous point quelqu'un qui soit décédé ? ne le comptez-vous plus parmi les vôtres, depuis que Dieu l'a retiré en son sein ? pourquoi donc n'aurait-il pas son partage ? Mais puisque vous survivez vous-même à votre enfant mort, pourquoi ne voulez-vous pas hériter de quelque partie de vos biens ? et pourquoi ne voulez-vous pas compter Jésus-Christ parmi vos héritiers ? Quand vous laissez vos biens à vos héritiers, vous les quittez, et ils vous oublient ; vous faites tout ensemble et des infortunés et des ingrats. Quelle consolation d'aller à celui que vous avez laissé héritier d'une partie de vos biens ! et je ne dis pas

autres instructions, il nous est difficile de constater le fruit de nos paroles. Celle-ci est la seule dont nous puissions connaître facilement les résultats ; donnez-nous donc la consolation de les voir abondants...

2448. **La charité, marque de la vraie religion** *In hoc cognoscent quia discipuli mei eritis si dilectionem habueritis ad invicem.* Il n'y a de vraie religion que celle qui apprend à aimer le Bien suprême et infini, et tout ce qui en est l'image, et que celle qui nous inspire la haine du mal. Or, la religion chrétienne seule est celle qui a commandé à l'homme l'amour de Dieu et du prochain, en même temps que la haine de ses propres tendances mauvaises. La société païenne avant N.-S. ne connaissait pas le vrai Dieu, et ceux-mêmes qui savaient par leur raison s'élever à découvrir son existence, ne l'ont pas glorifié comme Dieu et n'ont pas su par conséquent l'aimer. Dès lors ils n'ont pas su aimer les autres hommes qui sont l'image de Dieu ; et ils sont tombés dans l'amour d'eux-mêmes, dans l'égoïsme, qui est le père de la barbarie, ou dans l'amour des plaisirs coupables qui consume tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans l'homme. Aussi N.-S. a-t-il donné comme signe distinctif de la religion véritable qu'il a établie, la charité. *In hoc cognoscent omnes.* Mais pour faire ressortir ces vérités, il est nécessaire de montrer par des détails d'une part ce que les païens ont fait pour l'humanité souffrante, et d'autre part ce que la religion chrétienne a accompli pour la soulager.

I. *Ce que les païens ont fait pour l'humanité souffrante* Sans doute, parmi les païens, on peut recueillir quelques actes d'humanité, et quelques paroles qui prouvent que tout n'est pas vicié dans l'homme même privé de la foi ; mais il n'en est pas moins vrai que le monde païen considéré, non dans quelques exceptions, mais dans la généralité des hommes, ne connaissait pas la miséricorde. Il y avait dans les hommes les plus doux, et chez les peuples les plus polis, une dureté de cœur, un mépris de l'humanité, une haine des pauvres, une horreur des malheureux, un goût du meurtre, tels que nous pouvons à peine, avec nos idées chrétiennes, et à la distance où nous sommes, concevoir des mœurs si basses et si cruelles.

Les étrangers, les prisonniers, les vaincus, les esclaves, les malades, les débiteurs, les pauvres, les enfants, les vieillards, les femmes, les ouvriers, tout ce qui était faible, tout ce qui souffrait, tout ce qui travaillait, toutes les infirmités, toutes les misères humaines, tout cela était haï, moqué, écrasé. Qui n'a entendu parler de ces grandes et odieuses distinctions qui partageaient alors, et divisaient tout le genre humain ? Qui ne sait comment les Grecs et les Romains vouaient au mépris, à la haine, à la mort, aux enfers même, tout ce qui n'était pas eux, sous le nom de barbares ? C'est sous ce nom qu'ils désignaient tous les étrangers.

Quant au droit de la guerre, il était affreux, et le sort du vaincu effroyable : c'était l'esclavage ou la mort. Et qui pourrait s'en étonner, quand on sait ce qu'étaient entre les citoyens même, entre les habitants d'une même cité, les traitements infligés aux pauvres et aux débiteurs ?

La loi les livrait à la merci de l'usurier qui les avait ruinés. Tant que le malheureux n'aura pas payé, il sera esclave, enchaîné comme un esclave, fouetté comme un esclave ; vendu enfin ou décapité. Mais si le débiteur a plusieurs créanciers ? Eh bien !

---

pour cela que vous attendiez le temps de la mort. « Mais vous avez plusieurs enfants et une nombreuse famille. C'est ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante : car vous avez plus de personnes pour lesquelles vous devez apaiser Dieu, plus de péchés à racheter, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille, vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous ; et comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison, selon le nombre de vos enfants, pour entretenir cette vie mortelle ; ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine, autant que le nombre des enfants s'accroît, autant devez vous multiplier la dépense des bonnes œuvres. Ainsi Job multipliait ses sacrifices selon le nombre de ses enfants ; et autant qu'il en avait dans sa maison, autant le nombre de ses victimes était multiplié devant Dieu. (Job, I, 5).

» Soyez le père des enfants de Dieu, afin que Dieu soit le père de vos enfants. Vous qui donnez l'exemple à vos enfants de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement coupable, de ce que vous n'acquérez pas à vos enfants la protection d'un tel père, et de ce que, de plus, vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfants un père tel qu'était Tobie, qui crut qu'il ne pouvait laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes. (Tobie, xiv, 11). (Bossuet).

N'attendons pas la mort pour faire l'aumône, ce serait trop imiter cet empereur Manuel qui, voyant les Perses emporter ses trésors, disait à ses soldats : « Prenez cet or, je vous le donne. »

la loi ne recule pas devant l'horrible conséquence : on le coupera par morceaux, *per partes secanto*, et chacun en aura sa part.

Si on trouvait quelques traces du respect dû aux vieillards dans Sparte et dans Rome, ce respect avait ses limites.

Quand venaient les infirmités, la décrépitude, on se fatiguait trop souvent de ces êtres impuissants, maladifs, inutiles, on pensait même que pour eux la vie est un fardeau ; la mort, un bienfait, et quelquefois, par humanité, on les tuait. Les peuples du vieux Latium les précipitaient parfois du haut d'un pont.

Hérodote et Strabon nous apprennent que les Massagètes, ce peuple valeureux qui fut le vainqueur de Cyrus, allaient jusqu'à manger la chair de leurs vieillards, après les avoir tués par compassion et par honneur

Et rien n'est plus connu, d'ailleurs, que cette île du Tibre, où les Romains envoyaient, mourir leurs vieux esclaves, aux pieds d'Esculape, pour se délivrer eux-mêmes, dit Suétone, du souci et de l'ennui de les guérir. *Tœdio medendi*. C'était comme une dévotion, ou plutôt c'était un principe d'économie recommandé par le sage Caton ; on s'en défaisait, comme on se défait « d'un vieux bœuf, d'un meuble usé, d'un vieil outil, d'une vieille ferraille. » Platon loue les médecins de ne donner les secours de leur art qu'aux malades bien constitués. Pour ceux qui ne pouvaient être utiles à la société, il n'y avait rien de mieux que de les laisser mourir sans prolonger leurs souffrances. Aussi, dans toute la longue durée des siècles païens, chercherait-on en vain un hospice pour les malades, pour les vieillards, un asile pour la souffrance. En Egypte, un homme n'a pas de pain, il en demande . la mort ; c'est la loi. En Grèce, à Athènes, il n'a pas d'asile, la mort aussi ; c'est la loi draconienne que Solon a conservée. Partout le pauvre était regardé comme un être vil, abject, n'inspirant que le dégoût.

Et qu'est-il étonnant, quand les parents eux-mêmes pouvaient, d'après les lois, vendre, exposer, tuer même leurs propres enfants, surtout s'ils naissaient difformes. Le peuple lui-même, l'ouvrier, était l'objet du mépris des philosophes et de la haute société païenne. Mais rien n'égale la cruauté dont on usait envers les esclaves. D'après les lois, l'esclave avait perdu tous les droits d'un homme. On le vendait, on l'achetait, on le donnait, on l'enchaînait, on le battait, on le tuait à volonté. Tel ami de l'empereur Auguste en engraissait les poissons de ses viviers. Caligula, pour faire faire des économies à l'Etat, nourrissait avec les esclaves les bêtes féroces du cirque. Pédanius Secundus, préfet de Rome, ayant été tué par un de ses esclaves, selon l'antique usage, tous les esclaves qui habitaient sous le même toit durent être crucifiés. Ils étaient quatre cents, hommes, femmes, enfants, vieillards.

Et les hommes qu'on traitait ainsi, étaient-ce seulement quelques malheureux ? Non, c'étaient des milliers de créatures humaines. Les chiffres historiques sont prodigieux. Dans la seule Attique, un recensement officiel fait par Démétrius de Phalère donna, 20,000 citoyens libres seulement et 400,000 esclaves. A Rome, tel Romain avait, 1,000, 10,000, 20,000 esclaves. D'ailleurs l'esclavage était partout, chez les peuples les plus civilisés, comme chez les barbares.

Mais à côté de l'esclavage, il y avait, avant le christianisme, une autre horreur plus épouvantable encore : il y avait les jeux du cirque, et les combats des gladiateurs.

Voir des hommes s'entre-tuer, ou être broyés sous la dent des bêtes, c'était la grande fête, la suprême volupté du peuple-roi. Le Romain n'avait pas de plaisir plus doux, et, sous l'abjecte tyrannie des empereurs, ne demandait plus à ses maîtres que deux choses en échange de la liberté : du pain et des jeux.

Et il y avait parmi tous ces consuls, tous ces patriciens, tous ces édiles, tous ces candidats à la faveur du peuple et à l'empire, une affreuse émulation à qui montrerait plus de bêtes et ferait déchirer plus d'hommes.

Sylla fit paraître dans le cirque cent lions à crinières ; César quatre cents ; Pompée, dit le Grand, six cents ; Auguste se réduisit à quatre cent vingt panthères et vingt éléphants. Il y eut de ces combats de bêtes et d'hommes qui se prolongèrent cinq ou six jours de suite.

Les combats des hommes contre les hommes étaient plus affreux encore ; c'était par centaines et par milliers qu'on jetait les gladiateurs sur l'arène. César, pour les jeux de son édilité, en fit combattre six cent quarante en trois cent vingt paires. Ce n'est rien encore : Titus, l'espoir du monde et l'amour des Romains, fit durer cent jours les fêtes de son triomphe : cent jours durant, des milliers d'hommes durent s'égorger pour l'honneur du prince et le plaisir des Romains. Trajan, — ce bon prince, — alla jusqu'à cent vingt-trois jours, et en fit combattre dix mille ; Adrien, se borna à six jours. Commode, lui, donna plus de mille de ces combats, il lui en fallait jusque pendant ses repas, afin de goûter tous les plaisirs à la fois.

Il y eut tel mois à Rome où plus de vingt mille hommes s'entre-tuèrent pour divertir d'autres hommes

Claude, qui n'était pas du reste un méchant homme, ne pouvait s'en passer ; et il aimait à les faire combattre sans casque, afin que peuple et prince vissent mieux le visage des mourants.

L'ivresse du peuple à ces jeux est d'ailleurs indicible. Rome est là tout entière ; l'empereur préside , les gladiateurs s'inclinent devant lui en passant : César, nous allons

mourir, salut ! Les premières places sont réservées pour les chevaliers, les sénateurs, et aussi pour les vestales. A chaque coup, on voit le peuple se lever. Quand le fer plonge dans la gorge, ils tressaillent tous de joie.

Mais parmi toutes ces horreurs, il en est une, c'est la dernière, qui m'a plus saisi que toutes les autres. La voici : Les jeux terminés, le soir, aux flambeaux, quand tous ces corps blessés et mourants gisaient sur l'arène, des hommes venaient avec un fer chaud les percer à coups redoublés, afin d'en finir, et s'ils s'obstinaient à vivre encore, les traînaient pêle-mêle avec des crocs, sous le cirque, dans un antre qui se nommait spoliaire, et là, de tous jeunes gladiateurs, apprentis du métier, les achevaient à coups d'épée et à coups de pied pour s'exercer. Et pendant ce temps-là, César, sénateurs, chevaliers, vestales et peuple, s'en allaient charmés.

Tels étaient les divertissements, les plus vives délices du peuple-roi, et non pas à Rome seulement, mais dans tout l'empire. En Gaule, en Espagne, en Grèce, en Asie, partout, il fallait au Romain, le cirque, les combats des gladiateurs et des bêtes ; et les débris de ces amphithéâtres, encore debout dans toutes les contrées du vieux monde, attestent cette suprême passion pour le sang et le meurtre. Toutes ces horreurs étaient d'ailleurs, je l'ai dit, sanctionnées par les lois. Tout cela saisit l'âme d'une tristesse profonde ; mais tout cela, encore un coup, est utile à rappeler dans un siècle où on affecte trop d'oublier de quel abîme Jésus-Christ a tiré le genre humain.

Tout était donc perdu, tout était désespéré pour l'humanité et pour la vertu sur la terre : l'égoïsme, l'orgueil, le mépris de l'homme, la haine du pauvre, la passion du meurtre, le goût du sang dans d'infâmes plaisirs, régnaient sans obstacle, lorsqu'enfin Jésus-Christ parut, et renouvela la face du monde.

II. *Ce qu'a fait le Christianisme.* 1° *Sa Doctrine.* Dieu naît dans une étable, il vit dans la pauvreté et le travail jusqu'à 30 ans ; et puis il prêche ; et sur la montagne où les foules avides l'écoutent, il dit : *Beati pauperes. Beati mites. Beati misericordes. Beati qui lugent* ; et il ajoute : *Estote ergo misericordes sicut Pater vester cœlestis misericors est.*

Sainte montagne, qui entendis pour la première fois cette parole adorable, je vous salue, je vous bénis ! Ainsi donc, la miséricorde céleste, la miséricorde éternelle, voilà le modèle, l'image et la mesure de la nôtre ! Désormais le malheur ne sera plus un crime, ni l'indigence un opprobre, ni la compassion une faiblesse. Les pauvres, les bons pauvres, ceux qui comprendront leur béatitude, seront heureux ! *Beati pauperes.* Et heureux aussi seront les riches, car ils peuvent, en la prodiguant les premiers, obtenir pour eux-mêmes la miséricorde... *Beati misericordes.* Aussi, vinrent tomber, confondus, au pied de cette sainte montagne, tous les cruels enseignements de la sagesse antique.

Et cette parole d'une simplicité si étonnante, et tout à la fois d'une force divine, devait vaincre le monde, remuer profondément les entrailles du genre humain, renverser la sagesse profane, attendrir tous les cœurs des hommes, traverser sans s'affaiblir tous les âges, consacrer tout à la fois les droits sacrés du pauvre, et les sublimes prérogatives du riche, et fonder à jamais, sur les ruines confondues de l'égoïsme et de l'orgueil, l'empire nouveau de la charité. N. S. d'ailleurs en maints endroits complète cette doctrine, qu'il résume tout entière en deux mots. *Diliges Dominum. Diliges proximum* ; *in his universa lex pendet et prophetæ.* Dieu est notre Père à tous : à lui l'amour. Tous les hommes sont son image, et ses enfants, ils sont donc pour nous des frères. Notre aîné, c'est J.-C. qui nous dit : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos. Quidquid uni de mincimis meis fecistis, mihi fecistis.* Il meurt en priant pour ses bourreaux ; mais bientôt ressuscité, il dit : *Allez, enseignez à toutes les nations quæcumque mandavi vobis*, par conséquent surtout la charité. Les Apôtres en effet prêchent : *Non est Gentilis et Judæus, Barbarus et Scytha, servus et liber* : *omnes filii Dei. Unum corpus multi sumus.* Voilà la vraie religion. *Religio munda et immaculata visitare pupillos et viduas.* Voilà la fin de l'égoïsme qui n'aimait que soi et qui est inévitable dans celui qui n'aime pas Dieu ; mais l'amour de Dieu dilate le cœur, l'arrache à l'orgueil, et le porte à se déverser sur les autres en bienfaits, en s'oubliant lui-même. C'est là une marque de plus de la vérité de la religion. Le paganisme avait pu dire : *Connais-toi toi-même.* Dieu seul a dit : *abneget semetipsum*, pour venir au secours des autres ; et en cela il a rendu grand service à celui qui s'aime lui-même ; car, quand on n'aime que soi, on s'aime mal.

L'eau qui coule reste limpide et engendre la fertilité sur ses rives ; l'eau stagnante n'engendre que des reptiles. Voilà le règne de la charité inauguré au sein du paganisme. Ainsi furent jetés dans le monde ces noms de prochain et de frères, noms si bienveillants et si tendres, mais si nouveaux et si inconnus jusqu'alors ; noms d'une invention manifestement divine et d'une efficacité puissante qui ont fait plus que décider pour un jour de la fortune du monde, qui auraient décidé pour tous les siècles de la paix et du bonheur de l'humanité tout entière, si l'humanité voulait obéir à l'Evangile.

Ah ! sans doute, même depuis le Christianisme, l'égoïsme et l'orgueil vivent encore ; mais par Jésus-Christ, ils ont reçu au cœur une blessure mortelle. Depuis Jésus-Christ, l'égoïsme et l'orgueil ne peuvent plus se proclamer le droit public de l'humanité : ni la vérité, ni la raison philosophique, ni la vertu ne sont là.

L'Église catholique continue, à travers les âges, la mission de son Fondateur sur la terre ; et depuis dix-neuf siècles, elle se fait l'apôtre de la charité, non seulement en paroles, mais encore en œuvres ;

2° *Ses œuvres*. Il faudrait parcourir tous les siècles pour les admirer ; contentons-nous donc de tracer à grands traits le tableau des œuvres de charité accomplies par l'Eglise dans les premiers siècles, au moyen âge et dans les temps modernes.

1) Qui n'a entendu raconter les prodiges de la primitive Eglise? Qui ne s'est ému à l'histoire de cette société naissante, où la multitude des croyants ne faisait qu'un cœur et qu'une âme ; où les riches et les pauvres, ayant mis volontairement en commun leurs trésors et leurs misères, tous vivaient ensemble dans une touchante égalité, ne formant plus qu'une même famille de frères, d'où les froides paroles de tien et de mien étant bannies, on put croire un moment que la félicité du ciel était descendue avec la charité sur la terre?

Cependant, la grâce multipliait ses conquêtes : par la vertu de la parole apostolique, le nombre des disciples croissait de jour en jour ; de nouvelles églises se fondaient de toutes parts. L'empire de la charité ne pouvait pas se restreindre à Jérusalem, et les Apôtres durent se partager tout l'univers pour le conquérir à la foi et à l'amour de Jésus-Christ.

Alors fut institué le diaconat, c'est-à-dire le ministère des pauvres. Le service des pauvres ! c'est le mot : oui, les pauvres seront servis dans l'Eglise ; leur dignité est si haute et l'Eglise la comprendra si bien, que désormais, parmi les chrétiens, ce sera un honneur de les servir, et non seulement un honneur, mais une dignité religieuse, un ordre sacré !

Dès lors, je vois de saintes veuves, des femmes vénérables par leur âge et par leurs vertus, qui n'espèrent qu'en Dieu sur la terre, qui vivent avec bonheur dans la retraite, les jeûnes et la prière, mais qui savent aussi quitter leurs paisibles demeures, « pour se « consacrer au soulagement des malheureux, exercer les devoirs d'une sainte hospi- « talité, secourir tous ceux qui souffrent tribulations, laver les pieds des Saints, c'est-à- « dire des fidèles, et se dévouer avec un zèle infatigable à toutes les œuvres de misé- « ricorde. »

Le Christianisme se répand partout ; et, dès les premiers siècles, nous voyons établies, de toutes parts, et pratiquées avec un zèle infatigable, toutes les œuvres corporelles et spirituelles de la miséricorde. Les indigents et les nécessiteux étaient secourus, les malades et les vieillards soulagés, les orphelins recueillis, les étrangers et les voyageurs abrités. On allégeait les fers des esclaves, on consolait la détresse des captifs, on lavait les pieds des voyageurs, on essuyait les larmes des affligés : on souffrait en pleurant avec eux. L'action, le mouvement de la charité étaient constants, immenses, universels : les provinces entières souscrivaient, prodiguaient leurs biens et se dévouaient, à l'envi, pour les œuvres de miséricorde. Les riches de la Macédoine et de l'Achaïe se regardaient comme les débiteurs des pauvres de Jérusalem, sollicitaient comme une grâce le bonheur de les secourir et croyaient, en les soulageant, remplir un devoir sacré.

Mais c'est à Rome, surtout, qu'à la voix de Pierre et de Paul, la dignité des pauvres fut relevée, et que les œuvres de miséricorde devinrent incomparables.

Déjà, du temps du pape Corneille, au milieu des persécutions, — c'est une lettre de ce Pape lui-même, conservée par Eusèbe, qui nous l'apprend, — l'Eglise de Rome comptait quinze cents veuves, ou infirmes, ou pauvres, auxquels elle donnait des aliments. Et de plus, c'est Denys de Corinthe, dans sa lettre aux Romains, qui nous l'apprend, elle secourait au loin les pauvres de toutes les églises.

Qui n'a versé une larme d'attendrissement aux paroles si connues du diacre saint Laurent, quand, sommé par les persécuteurs de livrer les trésors de l'Eglise, il promit de le faire, puis, rassemblant tous les pauvres, tous les malades que l'Eglise de Rome nourrissait, et montrant aux bourreaux avides ces innombrables foules, *numerosissimos pauperum greges*, il leur dit : « Vous cherchez les trésors de l'Eglise, les voilà ! »

Après les persécutions, dans cette Rome si fière et si dure, les pauvres devinrent si grands aux yeux des chrétiens, et la miséricorde si noble, qu'on vit les plus illustres dames romaines, les Paule, les Marcelle, et tant d'autres encore, filles des Marcellus, des Paul-Emile, des Scipion et, à la suite des grandes dames, les patriciens, les sénateurs, tels que le grand chrétien Pammaque, descendre avec joie de leurs grandeurs, se dévouer avec bonheur au service des misérables, consacrer leurs immenses richesses à nourrir les indigents de Rome, panser leurs blessures, essuyer leurs larmes et baiser avec amour ces membres dégoûtants, dont Jésus-Christ souffrant ennoblissait à leurs yeux les douleurs et les plaies !

Cette charité n'excluait personne et Julien l'Apostat, frémissant de honte, s'écriait : « N'est-ce donc pas assez que ces chrétiens nourrissent leurs pauvres? Faut-il que nous leur laissions la gloire de soulager les nôtres? » Il avait oublié que les chrétiens ne distinguent pas entre les malheureux et que tous les pauvres sont leurs frères.

Dès lors, les Barbares eux-mêmes devaient voir dans la charité chrétienne des merveilles qui les feraient se prosterner d'admiration. C'est l'historien Socrate qui nous raconte comment les soldats romains, ayant fait sept mille prisonniers perses, ces malheureux mouraient de faim et de misère. Mais aussitôt Acacius, évêque d'Amidée, ras-

semble son clergé ? « Dieu n'a besoin, leur dit-il, ni de plats ni de coupes. Puisque « notre église, grâce à la libéralité des fidèles possède de nombreux vases d'or, n'est-il « pas juste de les employer à délivrer ces pauvres captifs et à venir au secours de leur « faim ? » A ces paroles, il fait fondre les vases sacrés, en emploie une partie à racheter les prisonniers et l'autre à les nourrir. Puis il les renvoie dans leur pays avec des provisions de voyage. Le roi des Perses fut confondu de cette charité, et il écrivit à Théodose, le priant de lui faire voir de plus près cet étrange ennemi, qui lui rendait ses sujets vaincus après les avoir comblés de biens. Théodose fit connaître ce désir à Acacius, et l'homme de Dieu alla à la cour de Perse expliquer au prince païen le mystère de la charité chrétienne.

2) Au moyen âge, l'empire romain croule sous les coups que lui portent de toute part les Barbares. Partout la désolation et la ruine ; mais la charité reste dans l'Eglise, dans ses pontifes, dans ses prêtres, pour apaiser et dompter les vainqueurs et consoler les vaincus.

Qu'il est beau de voir les Goths et les Vandales, les Francs et les Germains, les Saxons et les Danois, les Russes et les Bulgares, les Scandinaves et les Tartares, les Polonais, les Poméraniens, les Hongrois tomber, les uns après les autres, aux pieds de Jésus-Christ et de ses ministres, abjurer tous, avec l'idolâtrie, la barbarie et former dans le bercail élargi de l'Eglise, les nations européennes modernes !

Alors naissent des mœurs plus pures, des lois plus douces, un droit des gens équitable, et la grande famille chrétienne se trouve fondée sur le principe de la charité. Le Pontife romain devient le Père des rois et le Père des peuples, plus fort par la charité que les Césars ne l'avaient jamais été par les armes, priant pour les malheureux, demandant grâce pour les coupables, prenant en main la cause des innocents, détournant les guerres, protégeant les villes, défendant tour à tour les peuples contre les rois, les rois contre les peuples, commandant aux uns la clémence, aux autres la soumission, et déclarant sans détour à tous, avec les glorieux Apôtres, que la tyrannie n'est jamais un droit, et que la révolte est un crime.

Plus de combats de gladiateurs, l'esclavage est adouci, en attendant qu'il disparaisse. Il y a encore des guerres ; car il y en eut toujours, mais l'Eglise intervient et impose la *Trêve-Dieu* qui donne au peuple le temps de respirer et d'ensemencer ses terres ; et, pour que ces fiers courages se tournent à de saintes causes, l'Eglise institue les ordres militaires, toujours prêts à défendre l'honneur de Dieu, le droit méconnu, l'innocent opprimé.

On vit alors dans le monde, si j'ose le dire, comme un débordement de miséricorde : pas une infirmité, pas une misère, pas un besoin, pas une faiblesse, pas une douleur de l'humanité qui soit restée sans assistance. Les étrangers et les voyageurs, les orphelins et les veuves, les indigents et les malades, les enfants et les vieillards, les captifs, les blessés, les agonisants, tous étaient secourus, soulagés, et cette immense action de charité, dont tous les chrétiens étaient les membres actifs, c'est l'Eglise, la mère commune, qui en était le cœur.

Je serais infini si je voulais raconter les fondations de plus de quatre mille hôpitaux, tous pendant ces siècles qu'on appelle barbares, établis par la religion, dotés par la charité, et desservis par des instituts religieux. C'étaient, en Europe seulement, plus de quatre cent mille malades recueillis et secourus chaque jour par la charité !

On le sait, c'est au commencement du moyen âge que saint Benoît et ses fils jetèrent, à Subiaco et sur le mont Cassin, les fondements de cet ordre célèbre, qui bientôt, se multipliant d'une manière inouïe, eut, dit un écrivain célèbre, la triple gloire de convertir l'Europe, de défricher ses déserts et de rallumer dans son sein le flambeau des sciences, en même temps qu'il exerçait partout, au nom de la fraternité en Jésus-Christ, la plus noble et la plus universelle hospitalité qui fût jamais.

C'est dans ces monastères qu'on voyait, dans la même cellule, à la même table, le roi qui avait quitté le monde, avec le barbare converti. Bientôt, les disciples de St-Colomban, les Prémontrés, fondés par saint Norbert, les enfants de saint Bernard à Clairvaux, les Camaldules de saint Romuald, partageaient avec les enfants de saint Benoît, non seulement la gloire de labourer nos terres incultes, de percer nos forêts, mais aussi cette autre gloire si touchante de la grande et large hospitalité chrétienne.

Saint Bernard de Menthon fonde l'hospice du Grand Saint Bernard, saint Jean de Matha, l'ordre de la Rédemption des Captifs, saint Pierre Nolasque, l'ordre de la Merci qui ne tarde pas d'avoir en Europe 500 monastères. Je ne fais que nommer les Chartreux, les Trappistes, les Franciscains, les Dominicains, les Frères du Bien-mourir qui consolaient l'indigent à son heure dernière, les Frères enterreurs qui ensevelissaient les pauvres, les Frères des écoles pies qui instruisaient les ignorants, etc., etc.

Il serait même trop long d'énumérer tous les ordres religieux que la charité chrétienne a créés et qui, tous à leur tour, ont exercé la charité sur une large échelle, dans ces âges qu'il est de mode aujourd'hui d'appeler ignorants, et auxquels nous devons pourtant tout ce que nous avons de civilisation, de sciences, d'arts et surtout de vie chrétienne.

3) Dans les temps modernes, la charité, éternelle comme Dieu qui en est la source, n'a pas tari. A-t-on oublié saint Vincent de Paul. A son souvenir, je crois voir les mala-

des se soulever de leurs couches de douleur pour le bénir ; les vieillards, avant de mourir, veulent baiser, en la baignant de larmes, la main du saint prêtre qui les arracha au délaissement et à l'infortune ; les orphelins et les enfants abandonnés, qu'il recueillit dans son sein, tournent vers lui des regards pleins d'espérance ; les hérétiques et les infidèles qu'il éclaira, les bons habitants des campagnes qu'il évangélisa, les captifs, dont il porta les chaînes, les provinces entières qu'il nourrit, les rois qu'il consola sur leur lit de mort, les premiers pasteurs dont il fut le conseil, le sacerdoce dont il renouvela la gloire, tous le proclament à la fois leur ami, leur providence et leur père. L'impiété elle-même se tait devant lui.

L'Artois, la Picardie, la Champagne, pendant 10 années entières désolées par la guerre et toutes sortes de maux, n'ont que lui pour les assister. La Pologne si souvent malheureuse, et Gênes, et Rome, et l'Italie, et les pauvres catholiques irlandais et les îles Hébrides, et la Lorraine, reçoivent avec étonnement, de ce pauvre et humble prêtre étranger, des soins, des secours qu'ils avaient vainement demandés à leurs amis et à leurs frères, vainement sollicités de la puissance des maîtres du monde. L'Afrique, et les rives de Tunis et d'Alger, et les pauvres insulaires de Madagascar, et l'Asie, et les bagnes de Constantinople virent arriver jusqu'à eux à travers les mers, malgré les tempêtes, le nom, les aumônes et la charité de Vincent de Paul ; après avoir fait le bien pendant près d'un siècle, saint Vincent de Paul se survit à lui-même. D'abord dans ces prêtres généreux et modestes, qui sont encore aujourd'hui, parmi nous, les pères du sacerdoce, et les missionnaires de nos pauvres campagnes : et dans ces admirables filles de la charité auxquelles je ne donnerai pas aujourd'hui d'autre louange, sinon, comme le disait leur Bienheureux père, qu'elles ont « la modestie pour voile, la miséricorde pour sœur, les pauvres pour famille, la charité pour mère, et pour toute joie sur la terre la consolation d'essuyer des pleurs ; »

Et dans cette multitude enfin d'ouvriers de charité, d'hommes de miséricorde, pour parler comme l'Ecriture, *viri misericordiæ*, dont saint Vincent de Paul fut le conseiller chéri, le guide infatigable, et qui, depuis lui, et par la puissance de son nom, se sont multipliés à l'infini au milieu de nous.

Et ce mouvement, imprimé par saint Vincent de Paul au XVIIe siècle, ne fut pas seulement puissant, il fut admirablement fécond : il produisit et développa la miséricorde sous toutes les formes les plus touchantes ; il multiplia les œuvres de la charité au delà peut-être de tout ce qui s'était vu jusqu'alors dans aucun siècle, depuis l'origine de l'Eglise.

Qu'on cherche à se rendre compte de toutes les œuvres charitables qui sont nées dans ce siècle, de tous les ouvriers de charité qui ont paru à la fois sur tous les points de la France, depuis le frère, la sœur, consacrés par vœu à ce ministère sublime, jusqu'à la dame du monde, jusqu'au jeune homme chrétien qui fait de la charité le délassement et l'honneur de sa vie, on sera rempli d'étonnement et d'admiration.

C'est sous les auspices de saint Vincent de Paul que s'établirent à Paris en 1833 les conférences qui portent son nom. Trente ans après, elles s'élevaient au chiffre étonnant de 4,000, dont plus de 1100 en France. La charité, là s'exerce non plus par des prêtres et des religieux, ni seulement par des femmes, mais par des hommes et par des jeunes gens de condition qui visitent les pauvres à domicile, leur portent, non seulement leur aumône, mais leur dévouement et des paroles chrétiennes. Les dames de charité sont partout, et ces visites à domicile, en faisant voir de près toutes les misères des pauvres, ont fait créer des œuvres qui répondent à tous leurs besoins, des ouvroirs pour les pauvres, des officines où l'on rase gratuitement les pauvres, des fourneaux économiques pour les nourrir, des crèches pour les petits enfants, des patronages pour les jeunes gens des deux sexes, des orphelinats de tous côtés, l'œuvre de la réhabilitation des mariages, des écoles chrétiennes, des frères de toute sorte. La France sait-elle qu'elle compte dans son sein plus de cent mille religieuses qui élèvent les petites filles du peuple, soignent ses malades, soulagent ses indigents, recueillent ses vieillards et font sentir, à toute heure du jour, le cœur même et la tendresse de l'Eglise pour ses enfants les plus délaissés.

Les Sœurs de saint Vincent de Paul sont à elles seules 28 000 ; et les Petites Sœurs des Pauvres, nées d'hier, se comptent par milliers. Et tout cela sans subvention de l'Etat, mais quelquefois en payant à l'Etat un impôt exhorbitant, et avec les seules ressources de la charité.

Comment oublier dom Bosco, les frères de saint Vincent de Paul de Paris, et surtout ces œuvres apostoliques écloses de nos jours qui, en même temps que les anciens ordres, ont porté avec l'Evangile les bienfaits de la civilisation dans tout l'univers, séminaires des missions étrangères, Pères Blancs, Pères des missions d'Afrique de Lyon, Maristes, Oblats, Missionnaires du Sacré-Cœur, Assomptionnistes, Missionnaires de la divine parole d'Allemagne, Missionnaires de la Salette, etc., etc.

Et partout ils sont suivis par des religieuses qui veulent partager leur dévouement et parfois leur martyre. C'est le Christianisme seul qui a fait cela pour l'humanité. C'est donc la vraie religion de l'humanité. Dans le christianisme, il n'y a que la religion catholique qui enfante tant, et de si nobles dévouements.

Les protestants n'ont pu produire une société de Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le

catholicisme est seul divin. *In hoc cognoscent omnes.* Et c'est là ce qui fait le repos du monde, c'est là la vraie solution de la question sociale. La bienfaisance née du christianisme, en le reniant et en se séparant de lui, devient froide et glacée; elle ne peut que soulager le corps sans consoler les âmes. Ses théories communistes n'ont rien produit que la haine. Le factieux murmure à l'oreille du pauvre: « Lève-toi, et venge-toi; là-bas il y a des riches! » Le chrétien, au contraire, soufle à l'oreille riche: « Lève-toi, et dévoue-toi; là bas il y a des pauvres! » Puis il se place entre les deux, et il leur crie aux uns et aux autres, à haute voix: « Il y a Dieu *qui vous regarde.* » Et le pauvre et le riche se respectent et s'aiment; l'un souffre pour Dieu et pour ceux qui l'assistent; l'autre donne pour l'amour de Dieu. Voilà le spectacle qu'offre dans nos temps modernes la charité, comme elle l'a offert au moyen âge et aux temps apostoliques. Je remonte encore, je regarde au-delà, c'est la nuit et, dans cette nuit, des horreurs qui ne peuvent se dire.

Alors sous mes yeux, deux mondes: l'un rayonnant et vivant des lumières de la charité; l'autre sans amour, assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Et entre ces deux mondes, sur un des plus illustres sommets de l'humanité, une Croix:

Et sur cette croix, le cœur percé et les bras tendus vers nous, le Dieu de charité, *Deus charitas est.*

Ah! il y a parfois, dans le cours des siècles, de ces mots d'un éclat, d'une force prodigieuse, qui s'en vont retentissant sous la voûte des cieux, et réveillent de là tous échos de la terre.

Précédées d'un éclair divin, qui part de l'orient et resplendit jusqu'à l'occident, ces paroles de l'éternité illuminent tout à coup et réveillent tout le genre humain. Tel fut le cri qui partit de la croix: *Deus charitas est,* Dieu est charité.

On ne connaissait que la crainte ou le mépris des dieux! Mais tout à coup, voici l'amour, la charité de Dieu! *Deus charitas est!*

Autrefois, chez son peuple même, Dieu s'était nommé d'un nom redoutable. « Je suis Celui qui est! *Ego sum, qui sum,* » et les hommes tremblaient à ses pieds. Mais voici que désormais il se nommera d'un nom qui fait tressaillir les cœurs: « Je suis Celui qui aime! *Deus charitas est!* »

A cette parole, le genre humain s'étonna d'abord, puis se troubla, puis s'attendrit; puis vaincu, lorsqu'à la suite de leur maître, Pierre et Paul y eurent mis leur sang, il tomba aux pieds des prédicateurs évangéliques, redisant avec eux la sublime parole *Deus charitas est!*

Et depuis dix-huit siècles, l'amour est dans le monde, et de l'intarissable blessure du divin crucifié, la charité ne cesse de se pencher sur les hommes. Puisse-t-elle embraser le monde et chacune de nos âmes: c'est le vœu de Notre Seigneur. *Ignem veni mittere in terram*; car si jamais elle s'éteignait, on verrait renaître l'égoïsme et la barbarie (1).

XX. — A des jeunes gens et à des soldats.

2449. *Que personne n'ait lieu de mépriser votre jeunesse,* disait saint Paul à Timothée. (I TIM., IV.) Il en sera ainsi pour vous: I, si vous remplissez vos devoirs; II, si vous prenez les moyens d'y être toujours fidèles.

I. *Devoirs du jeune homme.* Démétrius de Phalère recommandait aux jeunes gens de respecter leurs parents à la maison, les passants sur la route et eux-mêmes quand ils étaient seuls. Donc respect et obéissance à l'égard de vos parents, si vous voulez avoir une vie longue et heureuse. Respect aux passants non seulement en n'insultant personne, mais en ne disant jamais une parole qui puisse scandaliser l'enfance ou la jeunesse. (Voir le n° 833, la note (*c*) du n° 838, saint Edmond, la note (2) du n° 1600 (2). Respect à vous-mêmes, à votre esprit, à votre cœur, à votre corps. « Vous avez reçu du Créateur un visage où respirent la force et la bonté. Vos lèvres s'animent d'un sourire dont la grâce survit à leur mouvement; vos yeux donnent une flamme qui jaillit des profondeurs d'une vive intelligence, mais qui, tempérée par la modestie, cause un respect sans frayeur; votre front pur et calme couronne de sa sérénité la magie vivante de vos traits, et quelque part que tombe sur vous le regard d'une âme, cette âme connait et aime la vôtre. O

(1) Tiré en substance de Mgr Dupanloup, *La Charité Chrétienne.*

(2) Licurgue, législateur païen de Sparte, commandait aux jeunes gens de marcher en silence, les mains cachées sous le manteau, de ne pas regarder de côté et d'autre, mais de baisser les yeux.

jeune homme, ce sont là de grands dons! Mais il ne faut qu'une heure pour les ternir; il ne faut qu'un crime pour les déshonorer. La nature dont vous êtes le chef-d'œuvre, ne résistera point aux coups que vous lui portez dans le secret de votre conscience; la beauté se retirera de vous à mesure que Dieu sortira de votre cœur, et bientôt cette tête, objet d'admiration et d'amour, ne sera plus que le chef ignoble d'un scélérat ou d'un débauché. Vous n'aurez pas détruit en vous l'image naturelle de Dieu, vous l'aurez défigurée. » (Lacordaire). Dieu vous voit, et rien n'est beau comme la pureté dans le jeune âge (1).

II. *Moyens d'être fidèles à ses devoirs :* fuite des occasions (nº 839), (2); prière, (nº 1333); fréquentation des sacrements, (nº 1401); travail, (1611 et 1683), et pour les étudiants, application à l'étude (3). A l'œuvre donc, ne dites pas: Il faut que jeunesse se passe. Elle passera toujours; si elle est coupable, elle passera plus vite, mais ce sera une jeunesse avilie et profanée. Les prémices sont au Seigneur, il en est jaloux, et le divin Sauveur, rencontrant un jeune homme qui pouvait lui dire avec vérité: J'ai observé tous les commandements dès mon enfance, *le regarda* avec affection et *l'aima*, dit l'Evangile. (Voir la note du nº 1266.)

(1) Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge: et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes Frères, vous le savez, les premiers dérèglements ne laissent-ils pas un fond de faiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs? (Massillon).

(2) Autant les compagnies perverses sont dangereuses, autant sont utiles les amitiés saintes. Deux jeunes chrétiens faits esclaves étaient tombés aux mains de deux mahométans de Tunis, voisins l'un de l'autre. L'un était catholique et Français, l'autre Anglais et protestant. Le Français convertit le protestant; mais si bien que des marchands anglais étant venus pour le racheter, il aima mieux rester dans les fers que de s'exposer à redevenir protestant dans sa patrie. Ces jeunes gens unis par le malheur, et plus encore par la foi, eurent à supporter pour elle les traitements les plus barbares. Le Français, un jour, fut assommé de coups. Son ami vint le visiter, et ne sachant pas s'il était vivant ou mort, l'appela à grands cris; le Français ne répondit que par ces mots: « Je suis chrétien, » comme il répondait naguère à son maître, lorsqu'il le rouait de coups. L'Anglais se prosterne devant lui et baise ses membres meurtris comme les reliques d'un martyr. Le Français, guéri, alla rendre visite à son ami, qu'il trouva réduit à la même extrémité. Sans se laisser arrêter par le maître brutal de l'Anglais, il s'approche de lui et lui demande à haute voix qui il aime le mieux de Jésus-Christ ou de Mahomet. L'Anglais répond qu'il est chrétien et veut mourir chrétien. Son maître, furieux, tire un poignard et menace le Français de lui couper une oreille; celui-ci saisit le poignard et, poussé sans doute par une inspiration surnaturelle, il ose se couper une oreille lui-même et la présenter au Turc en lui demandant s'il veut encore l'autre. Ce courage frappa tellement les Turcs qu'ils laissèrent désormais ces deux jeunes gens pratiquer en paix leur religion; mais bientôt après le Seigneur les appela à lui, et ils moururent presque en même temps.

(3) (a) Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étudiaient ensemble à Athènes. Une ardeur égale pour l'acquisition des sciences et surtout de la vertu, les unit de la manière la plus intime. Ils saisissaient toutes les occasions de se soutenir et de s'animer l'un l'autre. Ils avaient une table commune, et ne formaient qu'un même cœur « Nous n'avions, dit Grégoire, aucune liaison avec les étudiants qui montraient de la grossièreté, de l'impudence ou du mépris de la religion. Nous ne fréquentions que ceux qui étaient paisibles et réguliers et dont la conversation pouvait nous être profitable. Nous ne connaissions que deux rues de la ville, celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles publiques. Nous laissions aux autres celles par lesquelles on allait aux théâtres ou aux divertissements profanes. Notre sanctification faisait notre grande affaire. C'était en cela que nous mettions toute notre gloire. »

(b) C'est dès son enfance que saint François Régis commença son apostolat parmi ses condisciples d'études. Il les portait au bien non seulement par les exemples, mais encore par les paroles. Il leur avait donné une règle dont ils étaient scrupuleux observa-

Le marquis de Fénelon n'avait que seize ans, quand il alla demander du service dans l'armée de Louis XIII. Vous êtes bien jeune, lui dit le roi. Sire, répondit le jeune homme, je n'en aurai que plus de temps pour servir votre Majesté ! Dieu ne vous dit pas que vous êtes trop jeunes pour l'aimer. Il y a des saints de votre âge, et n'avons-nous pas plus de raison de passer de longues années à son service qu'à celui du plus grand des rois ? (1)

XXI. — A l'ouverture d'un jubilé.

2450.— I. *Ce que c'est.* Jubilé veut dire joie, et le jubilé, en effet, apporte la joie : 1° *au ciel*, où elle est plus grande pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ; 2° *au purgatoire*, car les indulgences du jubilé ont une efficacité merveilleuse pour délivrer les âmes qui y gémissent, et qui tendent vers leurs parents des mains suppliantes; 3° *à la terre*, à la société qui est menacée quand ses membres

teurs. Un des points importants de cette règle était de communier tous les huit jours. Il continua à exercer ainsi le zèle jusqu'à dix-huit ans. Pendant qu'il étudiait la théologie à Toulouse, il se levait la nuit et se rendait à l'église pour y prier; on en avertit le supérieur, qui répondit : « Ne troublez pas les entretiens de cet ange avec Dieu, ce jeune homme est un saint, et je serais bien trompé si on ne célébrait quelque jour sa fête. »

(c) Saint Jérôme était déjà avancé en âge, quand il commença l'étude de l'hébreu pour vaincre les tentations qui l'assaillaient et se mettre mieux en état d'expliquer les livres saints. Il y éprouva des peines incroyables qu'il surmonta courageusement. Son amour pour l'étude allait si loin que, pour s'y livrer avec plus d'ardeur et de continuité, il oubliait le soin de son corps. « Pour me vaincre, dit-il, je me fis disciple d'un moine qui, de juif, s'était fait chrétien ; et moi, qui avais tant aimé les sages préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton et la douceur de Pline, je me mis à apprendre l'alphabet et à étudier une langue dont les mots sont si rudes et si difficiles à prononcer Il n'y a que moi et ceux avec qui je vivais alors qui sachions quelles peines, quelles difficultés j'eus à surmonter, combien de fois je me sentis rebuté, désespérant d'en venir à bout, et combien de fois, après avoir tout abandonné, je recommençai de nouveau, par l'ardeur que j'avais d'apprendre. Je rends grâces à Dieu de ce que je recueille maintenant de cette étude des fruits d'autant plus doux que la semence en a été plus amère. (Voir Panégyrique de saint Thomas, n° 2346.)

(*d*) Saint Antonin était fils d'un notaire de Florence, il demanda, étant bien jeune encore, à entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le Père auquel il s'adressa, le voyant de petite taille et de chétive apparence, lui demanda quelles études il faisait, et sur sa réponse qu'il étudiait le droit canon, il lui dit : « Je vous recevrai dans notre Ordre quand vous saurez le droit par cœur. » Cette parole fut loin de déconcerter le postulant.... Il étudia avec tant d'ardeur qu'en peu de temps, il apprit par cœur les règles et les textes du droit. Aussi le Père, reconnaissant la main de Dieu sur ce jeune homme, lui donna l'habit lorsqu'il n'avait que seize ans. Antonin devint archevêque de Florence.

(*e*) En étudiant les sciences, ne perdons pas Dieu de vue. Le célèbre Ampère, que sa grande science fit nommer inspecteur général de l'Université, écrivait à la fin de sa vie : « Mon Dieu, que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie, toutes ces conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repaît avidement ! En vérité, rien que de pures vanités.... Etudie les choses de ce monde, mais ne les regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille ; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste. N'écris que d'une main ; de l'autre, tiens au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient au vêtement de son père »

(*f*) Charlemagne fonda à Paris une célèbre école ; il allait lui-même en présider les examens, et il faisait placer les bons élèves à sa droite et les paresseux à sa gauche. Il disait aux premiers : « Puisque que vous avez le zèle de la science, je vous donnerai les plus hautes fonctions de mon royaume. » Et aux autres, parmi lesquels se trouvaient souvent des enfants des grands et des nobles : « Si vous ne faites des efforts pour réparer votre négligence par votre travail, vous n'aurez jamais de moi aucune faveur. »

(1) On trouvera dans notre livre, *Le Jeune homme comme il faut*, la matière de nombreuses instructions à donner aux jeunes gens. Si on avait à parler à des soldats, on pourrait prendre pour sujet la parole du maréchal Duguesclin aux siens : « Mes amis, j'ai trois choses à vous recommander : la première, c'est la crainte de Dieu ; la seconde, c'est le soin de votre honneur; et la troisième, c'est le service du roi. » Voir : *Soldats*, n° 2465.)

sont loin de Dieu, aux familles qui sont dans le deuil quand quelques-uns de ceux qui en font partie abandonnent les pratiques religieuses, aux âmes rongées par les remords, quand elles ne sont pas en grâce. La paix va se faire avec Dieu. Quelle joie pour les parents et pour les enfants, quand la paix se fait après la guerre ! Jésus va passer dans le peuple fidèle. Quel transport d'allégresse quand un roi traverse ses États !

II. *Ses effets.* Chez le peuple juif, dans l'année du jubilé, 1° *les esclaves recouvraient leur liberté.* Les esclaves du péché, des passions, du respect humain vont rompre leurs chaînes. 2° *Les dettes étaient éteintes.* Qu'elles sont grandes nos dettes envers la justice divine ! Le jubilé acquitte tout. 3° *Les biens vendus retournaient à leurs premiers maîtres.* Les biens de la grâce, les droits au ciel, perdus par le péché, vont être recouvrés.

III. *Dispositions* à apporter au jubilé : 1° *Reconnaissance* et amour au chef de l'Église qui accorde cette grande grâce. 2° *Grande bonne volonté* pour en profiter et par conséquent prière, assistance aux instructions. 3° *Zèle* pour amener les autres à faire leur jubilé. 4° Accomplissement entier des œuvres prescrites (*qu'on énumère en insistant sur* vere pœnitentibus et contritis. Voir Jouve, *Le missionnaire des campagnes.*)

XXII. — Contre les mauvaises lectures.

2451. *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos sub vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* (MAT., VII. 15).

C'est la recommandation de Notre-Seigneur. Jamais elle ne fut plus pratiquée qu'aujourd'hui. Ceux que nous estimons des prophètes, que nous respectons peut-être comme des savants, parce qu'ils savent tenir une plume, qui viennent à nous sous la peau de la brebis, nous faisant de doucereuses promesses de liberté, de plaisir, les écrivains pervers, qui nous offrent mauvais livres, mauvais feuilletons, mauvais journaux, gravures dangereuses, sont au dedans des loups ravisseurs. Démasquons-les et disons les ravages qu'opère leur férocité de loup.

2452. *Qui sont-ils* ces hommes qui attaquent la pudeur ou la religion ? Pour le moins, ils ont perdu l'une ou l'autre. 1° La pudeur, l'innocence des mœurs, quel trésor ! C'est la source de toutes les vraies consolations du cœur, de tous les nobles élans, de toutes les joies de la famille ; la perdre, quel malheur ! quels remords, quelle honte ! Il en est qui après avoir subi ce désastre, cachent du moins leur honte en dévorant leurs larmes ; il faut les plaindre ; mais que méritent-ils ceux qui, après le naufrage de leur vertu, veulent entraîner les autres dans leur ruine ? A qui les comparer, sinon à cette infâme balayeuse des fanges d'une grande ville qui, voyant passer d'honnêtes femmes bien mises, lance avec rage contre elles la boue de son balai. Elle ne veut pas être sale seule, et la propreté des autres aigrit sa jalousie. C'est l'histoire de ces romanciers qui ne goûtent que d'affreuses passions et qui cherchent, sous le nom d'amour, à les faire naître dans l'âme d'une jeune fille jusque-là modeste, d'un jeune homme auparavant vertueux.

2° Mais il en est qui ne se contentent pas d'outrager la chasteté, le respect des parents et des lois, la fidélité conjugale et tout ce qui fait le bonheur de l'homme et du foyer, ils vont jusqu'à attaquer ce qui est le plus ferme appui de la vertu, le prêtre, l'Église, la religion, la foi, Dieu lui-même. Et cela sous la peau de brebis, sous les dehors trompeurs d'une science fausse, qui peut faire des dupes parmi les ignorants et les simples. Il n'y a qu'une vérité dont Dieu seul est la source. Toute science qui est contre Dieu, est contre la vérité. L'auteur de la raison est l'auteur même de la religion. Le Dieu de la foi est celui de la science ; et il ne peut donc y avoir de l'opposition entre la science et la foi, Dieu ne pouvant être en désaccord avec lui-même. Il nous a donné deux yeux pour nous conduire au milieu des ténèbres, il a donné aussi deux yeux à nos âmes pour les éclairer de la lumière de la vérité, la foi et la raison ; celui qui a perdu la foi est borgne, il n'y voit que d'un côté ; et souvent en perdant un œil, il sent bientôt s'obscurcir l'autre ; il marche donc à tâtons. C'est un aveugle. Jusque là encore, il ne faut que le plaindre et

prier pour lui ; mais quand il entreprend de semer ses mensonges, d'étouffer dans les âmes des autres la vérité : *C'est un aveugle qui conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans la fosse.* C'est plus, c'est un scélérat qui ravit à ses semblables le plus grand de tous les biens. Il ôte aux affligés la dernière consolation de leur misère ; aux riches et aux puissants, le seul frein de leurs passions, il arrache du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu ; peu content de faire perdre à l'homme Dieu, son ciel, sa grâce, il lui ôte même le moyen de les recouvrer, en lui enlevant la religion. *Intrinsecus sunt lupi rapaces.* Est il un loup dont la dent meurtrière soit plus redoutable ? Est-il pour l'homme de plus terribles ennemis que les écrivains pervers et impies ? Il fut un temps où les lois les condamnaient à mort. Elles n'étaient que justes, tout aussi bien que celles qui condamnaient à l'échafaud les empoisonneurs publics, les incendiaires. Pendant longtemps, en France, on fit brûler de la main du bourreau les écrits licencieux, et c'est le moins qu'on puisse faire dans une société chrétienne, puisque les Grecs, païens eux-mêmes, en firent autant pour les écrits dangereux d'Epicure, et qu'Auguste, païen lui aussi, exila le poète Ovide à cause de ses vers licencieux. Et nous, trompés par l'apparence d'un style qui nous charme, d'une science borgne qui s'étale à nos yeux, nous irions payer de l'argent, dont ont si grand besoin nos familles et les bonnes œuvres, le poison que l'on nous vend ; et nous aiderions à ces scélérats à faire, à nos dépens, aux dépens de nos âmes, leur scandaleuse fortune ! Chose ignoble, à part quelques écrivains au service de Satan, et qu'il faut abhorrer comme l'ennemi du genre humain dont ils sont les suppôts, et dont il faut fuir les écrits de plus loin que les loups enragés, la plupart des auteurs des mauvais livres n'ont en vue que de spéculer sur les passions humaines qu'ils flattent, pour se créer des rentes. Il est de ces auteurs qui se sont réalisé jusqu'à 100.000, jusqu'à 200.000 francs de rentes. Tuer ses semblables, tuer les âmes, tuer la foi, insulter Dieu pour faire fortune, est-il un métier plus odieux, plus méprisable ? Donc *attendite a falsis prophetis.*

2453. II. *Ravages qu'ils opèrent. Intrinsecus sunt lupi rapaces.* Si leur ignoble conduite ne vous faisait pas horreur, et ne vous inspirait pas de la haine pour leurs écrits, du moins ayez pitié de vous-mêmes et de la société dont vous êtes les membres ; car les fruits de tels arbres ne peuvent être que des fruits de mort, *a fructibus eorum cognoscetis eos.* 1° *Pour vous.* 1) Pour votre vertu. *Corrumpunt mores bonos colloquia mala*... Or, *verba volant, scripta manent.* On y revient à des heures de loisir, on repasse ce qui a fait naître de dangereuses émotions, on se complaît dans les tableaux perfides de scandaleuses scènes. On les médite à loisir ; et quand ce poison, d'autant plus dangereux qu'il est plus emmiellé, agit tous les jours, ne serait-ce qu'à petites doses, il s'inocule dans l'âme et la corrompt ; il épuise en elle la piété, la crainte de Dieu, toutes les vertus ; il développe les germes de toutes les passions, il donne le goût des amours profanes qui sont la source de tous les troubles, de toutes les jalousies, de tous les crimes. Les cœurs les plus généreux jusque-là, pour tenir tête aux séductions, finissent par s'amollir, et Satan fait, par les journaux, les romans et les feuilletons, ce qu'il n'avait pu faire par ses suggestions. Saint Jean Chrysostome avait donc raison de dire : *arma Dæmonum mali libri.* Qui ne déplorerait de nos jours les victoires sinistres remportées à l'aide de ces perfides et trop cruelles armes, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans les hommes d'un âge mûr et jusque dans les vieillards ? Rousseau a dit : *Jamais fille chaste n'a lu de romans*, et on peut ajouter, si elle en lit elle cessera d'être chaste... (Bonard, note du n. 778.)

2) Mais si au moins la foi survivait à toutes ces ruines, il resterait un moyen de les réparer, mais la bonne conscience une fois étouffée par les mauvaises lectures, la foi ne tarde pas à sombrer ; du reste, comment pourrait-elle se défendre, quand tous les jours les mauvais livres sèment de fausses doctrines et battent en brèche toutes nos croyances ? Qui, surtout s'il a une instruction religieuse médiocre, pourrait résister à tant de sophismes ? Je lis le *pour* et le *contre*, dites-vous. Vous prenez une bonne nourriture et en même temps du poison. Vous en mourrez. Je n'y vois point

de miel. On va vous donner un breuvage empoisonné qui n'a pour vous que le goût du miel. C'est bien dommage qu'il n'ait que ce goût et que vous n'en remarquiez pas le venin. C'est ce qui fait que vous l'avalez et que vous en mourrez. J'en prends et j'en laisse, dit-on encore. Vous en laissez, soit; mais vous en prenez beaucoup trop, assez pour vous enlever le respect du sacerdoce, de la religion, de ses mystères augustes, assez pour faire une fin de réprouvé. Chose inouïe jusque-là, nous voyons dans nos villes, et jusque dans nos campagnes, des hommes mourir dans l'impénitence, repousser le prêtre, ou retarder de le faire appeler; des parents qui entourent des malades conspirer avec eux pour les perdre éternellement. N'est-ce pas avoir perdu la foi, et presque la raison; car enfin, l'immortalité de l'âme, le ciel, l'enfer, vérités aussi certaines que l'existence elle-même de Dieu, seraient-elles douteuses, la raison dirait encore de ne pas affronter les tourments éternels, auxquels, par la miséricorde divine, il est si facile de se soustraire; mais les moribonds dont je parle ne savent pas même faire ce raisonnement, et ils vont sans émoi voir l'enfer qu'ils refusent de croire. (Chabot, note du n. 488.)

2° *Pour la société.* Il y a, chacun le constate, un malaise général dans le monde actuel. L'autorité n'est pas respectée, la justice n'est plus redoutée. Les idées les plus fausses circulent, la paix a fui des familles, la discorde règne partout. Partout, les crimes les plus affreux grandissent avec des proportions effrayantes; leur nombre qui, il y a quarante ans, était de 79.000 en France, s'est élevé de nos jours jusqu'à 234.000, c'est-à-dire, qu'il y en a près de quatre fois plus aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Dans ces dix dernières années, le suicide seul a triplé, surtout chez les enfants. D'où viennent de si grands maux? *Ecclesiæ subversio mali libri*, a dit saint Jean Chrysostome. Voltaire lui-même écrivait au roi de Danemark, à propos de l'irréligion et de la corruption des classes élevées : *Les livres ont tout fait.* Et les Evêques suisses, dans une lettre collective, se demandant qui est responsable de tous les crimes présents, répondent : « Ah! la responsabilité de tous ces maux, c'est sur la presse antichrétienne qu'elle retombe de tout son poids. Oui, c'est elle qui les a engendrés ».

Et Sa Sainteté Léon XIII a dit : « Il ne se tromperait guère celui qui attribuerait à la mauvaise presse le déplorable état de choses où nous sommes arrivés présentement ».

Malheur à ceux qui pouvant empêcher un si grand mal ne le font point! Il y a des tribunaux pour punir les falsifications des boissons et des aliments, les assassinats, il n'y en a point pour poursuivre ceux qui, altérant la vérité et corrompant la vertu, aliment et vie de l'intelligence et des âmes, sont les pires empoisonneurs et les pires assassins. Aussi les Souverains Pontifes ont-ils appelé la liberté de la presse : *une peste, un délire, une liberté de perdition.* Et puisque nos lois la protègent, à nous de former un cordon sanitaire autour de nos familles et de nos âmes. *Attendite*, chefs d'atelier, maîtres de maisons, parents chrétiens, *a falsis prophetis*, sous quelque nom qu'ils se présentent. *Attendite*, pasteurs des âmes. *Attendite*, jeunesse. Brûlez tout ce qui chez vous peut semer la mort, et gardez-vous des productions immorales ou impies plus que de la dynamite, plus que du feu, plus que du choléra (1). Femmes, préservez-en vos époux, époux, sachez les

(1) La pieuse princesse Marie Leczinska, épouse de Louis XV, ne céda jamais à la curiosité d'ouvrir un livre qu'elle sût blesser tant soit peu la religion ou la pudeur. Un jour, quelques-unes de ses dames d'honneur sont auprès d'elle; la conversation tombe sur un ouvrage entaché d'erreurs, que vient de publier un homme fort connu à la cour. Ces dames parlant très pertinemment des choses traitées dans ce livre, la reine leur témoigne tout son étonnement de les en voir si bien instruites. Elles avouent, alors, qu'elles ont été bien aises de juger par elles-mêmes de la nature de cet ouvrage. « Pour moi, reprend la reine, je ne me permettrai jamais de lire un écrit de ce genre. »

Dans une autre circonstance, se trouvant chez la duchesse de Luynes, Marie Leczinska aperçoit sur la cheminée un mauvais livre, attribué à une dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu, en disant : « Vous pensez assurément comme moi, Madame; voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions. » Le meilleur usage que l'on puisse faire d'un mauvais livre, c'est, en effet, de le livrer aux flammes. Et n'est-ce pas un grand acte de charité que de le soustraire à des mains imprudentes pour le déchirer et l'anéantir aussitôt?

interdire à vos femmes, si vous voulez qu'elles vous soient fidèles. — *Attendite* — et comme vous ne savez pas toujours discerner les mauvais livres, les mauvais journaux des bons, consultez vos pasteurs (1).

XXIII. — Les pèlerinages.

2454. *Omnes peregrini et hospites sunt super terram!* (Heb., xi, 13.) *Tous sont sur la terre des pèlerins et des étrangers.* La vie du chrétien, dit Bossuet, n'est qu'un long et pénible voyage, pendant lequel de légers plaisirs nous attachent, des compagnies nous arrêtent, des ennemis nous harcèlent, des fatigues nous accablent et, lorsque nous voulons nous arrêter, une voix s'élève et nous crie : « Marche! marche! » Heureux ceux qui comprennent qu'ils sont étrangers ici-bas, et ne se laissent pas entraîner par les intérêts périssables du temps présent! C'est pour exciter ses enfants à mépriser la terre et à cheminer sans relâche vers le ciel, que l'Église bénit les pèlerinages, dont nous devons dire : I, la raison, et II, les avantages, sans omettre d'indiquer, III, la manière de les sanctifier.

2455. I. *Raison des pèlerinages.* Notre Père est au ciel, avec la Vierge Marie, notre Mère, et les saints nos frères aînés. Nous sommes de la famille de Dieu. Ce Père si tendre, la Mère de nos âmes, les frères heureux que nous honorons, peuvent-ils nous délaisser ? Non assurément. Il y a, entre eux et nous, une communication intime, permanente, qu'ils ont rendue sensible en se manifestant, à travers les âges, en certains lieux du monde. Qui ne sait les grandes manifestations du Sinaï où Dieu donna sa loi à son peuple, de

(1) Défions-nous, même des livres médiocres qui pullulent. « Autrefois, dit Lacordaire, lorsqu'un homme doué des plus grands dons de l'intelligence, Pythagore, par exemple, croyait avoir reçu du ciel une pensée utile au bonheur des humains, il en était en quelque sorte effrayé : il la considérait longtemps en lui-même, puis, incertain de son propre génie, il allait de sanctuaire en sanctuaire interroger les sacerdoces fameux par leur tradition, les sciences *blanchies par l'âge*, selon le mot de Platon, et après des années, nourri de ces divins entretiens, à peine se croyait-il le droit d'ouvrir ses lèvres pour enseigner à son tour. Ce n'était pas à la foule qu'il osait livrer le fruit de ses longues méditations, mais à de rares disciples, en s'éprouvant avec eux dans des abstinences, des jeûnes, et toutes les austérités d'une vie retirée des hommes. Aussi la gloire, à tout le moins, récompensait ce respect pour la vérité; le nom de Pythagore vivait, si sa doctrine ne vivait pas. Il en est autrement de notre siècle, Messieurs, le plus jeune de nos contemporains ne craint pas, dès qu'il découvre une idée dans son esprit, de la livrer au vent de la publicité; il parle, il écrit, il imprime, il est mécontent, si sa pensée ne fait pas en huit jours le tour de l'Europe. La publicité lui obéit; elle emporte, de l'Occident à l'Orient, la feuille légère qu'une conscience intrépide vient de lui confier, mais elle rapporte le lendemain, plus vite encore, le silence et l'oubli ; ce que le mystère eût protégé, la publicité le tue. Il est vrai que la publicité est la grande route des intelligences; mais il ne suffit pas de prendre une grande route, il faut la suivre jusqu'au bout et rien n'est plus difficile ni plus rare, à en juger par le spectacle dont nous sommes les témoins. Notre siècle est le siècle des grandes voies, mais des voies qui sont courtes.

« Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle, ajoute-t-il, c'est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes les témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination ou aux sens. La France est inondée, chaque jour, de pages médiocres par le style et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui, néanmoins, trouvent un peuple d'adorateurs. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère. Là où la raison n'est plus soutenue par les Livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs de l'intelligence..... La foule n'est jamais grande par elle-même; elle ne l'est que par une émanation d'en-haut. Quand elle se retire du ciel, elle ne rencontre sous ses pieds que la terre. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible, comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ. » — Où sont, parmi tant de livres écrits de nos jours, ceux qui passeront à la postérité? Quelle absence de doctrine dans un trop grand nombre! Qu'avons-nous à gagner à les lire? La vie est même trop courte pour lire tous les bons livres. N'en lisons que d'excellents, et nous y trouverons un aliment salutaire pour notre intelligence et pour notre cœur.

l'ancien Tabernacle où il rendait ses oracles, du Thabor où Notre-Seigneur se transfigura, du Calvaire où il est mort ?

Et, à travers les âges chrétiens, Notre-Seigneur lui-même, la Vierge surtout et les saints se sont révélés à la terre, et ont sanctifié et consacré certains lieux par des apparitions merveilleuses. C'est la pieuse croyance des catholiques. Et, de tout temps, les hommes ont senti le besoin d'aller vénérer ces lieux saints. Les juifs devaient, tous les ans, se rendre au temple de Jérusalem ; et quand une dure captivité leur rendait ce devoir impossible, Daniel, des contrées lointaines de son exil, trois fois le jour, ouvrait la fenêtre et fléchissait le genou du côté du temple. Retenu à Constantinople par ses travaux apostoliques, saint Jean Chrysostome s'écriait : « Ah ! qui me donnera de pouvoir me prosterner aux pieds du Bienheureux Apôtre saint Paul, de baiser ses chaînes vénérables, de demeurer attaché à son sépulcre ! Que ne puis-je embrasser ses cendres et m'enflammer du feu de sa charité ! »

Dans les siècles de foi, on vit des multitudes accourir aux tombeaux des saints Apôtres, entreprendre les lointains pèlerinages de Jérusalem. Et, de nos jours, les apparitions de la Vierge à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, ont suscité un mouvement prodigieux vers les sanctuaires qui ont été élevés dans ces lieux vénérables. Qu'est-il là d'étonnant ? C'est un besoin de l'homme de suivre les traces de Dieu, de sa sainte Mère et des saints ; de répondre, par des manifestations de foi, aux manifestations de leur miséricorde et de leur amour. Aussi le démon, ce singe de Dieu, a-t-il voulu avoir ses pèlerinages de mensonges pour entretenir les âmes dans l'erreur, comme les vrais pèlerinages entretiennent les fidèles dans la vérité. Les païens allaient à Delphes et dans d'autres temples plus célèbres parmi eux ; Alexandre le Grand conduisit toute son armée à travers les déserts au temple de Jupiter Ammon ; les mahométans vont à la Mecque.

Le monde lui-même, le monde égaré et frivole, qui se rit des pèlerinages inspirés par la foi, a ses pèlerinages à lui. On visite une grotte pittoresque, de hauts sommets, le tombeau d'un impie fameux, justifiant ainsi aux yeux les moins clairvoyants les vrais pèlerinages dont on se moque. Des railleries insensées ne détourneront pas les enfants de l'Église d'une dévotion qu'elle approuve, qu'elle bénit, qu'elle encourage par les indulgences dont elle daigne l'enrichir. Toujours les pèlerins rempliront ces basiliques où Dieu, où la Vierge semblent dire, comme aux jours de la Dédicace du temple de Salomon : *Je me suis choisi ce sanctuaire ; mes yeux et mon cœur y demeureront attachés pendant les siècles, et ceux qui viendront m'y invoquer, seront exaucés* (1).

2456. — II. En effet, *de précieux avantages* sont attachés aux pèlerinages. Les bons ont besoin de sortir quelquefois du milieu de Babylone, de se trouver ensemble au pied des autels, de se connaître, de se compter, d'échanger leurs pensées, de se communiquer leurs pieux desseins. Quelle consolation pour eux de se voir ! *Consideremus invicem*, disait saint Paul. Il y a sur le visage des vrais chrétiens un reflet de leur belle âme, qu'il est doux de contempler. *Erat populus jucundus secundum faciem sanctorum.* (Judith, XVI, 24.) En eux on trouve des frères, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme. Par ces saintes relations,

1° *Leur foi*, quelquefois endormie sous la glace de l'indifférence, ou entravée par le respect humain, se réveille et éclate en ardentes prières, en de saints cantiques, en d'imposantes cérémonies.

2° *La confiance*, que les maux de l'Église ébranlaient, se relève et s'affermit. Du reste, comment douter de la miséricorde et de la puissance de Dieu et de sa sainte Mère, dans ces sanctuaires dont chaque pierre crie : Miracle !

(1) Marceau était un illustre commandant de vaisseau, qui mourut en 1851. Il aimait les pèlerinages, comme tous les vrais chrétiens. « Je vais souvent à Recouvrance, écrivait-il un jour, dans la petite chapelle de la Vierge, où je me trouve en très bonne compagnie, car je rencontre là des gens bien recueillis, souvent couverts de haillons, et je suppose que ce sont de grands amis du bon Dieu. Je lui demande bien pardon de me trouver ainsi au milieu de ces braves gens, et j'espère que, grâce à eux, il doit bien consentir à écouter mes prières. »

recouverte qu'elle est du témoignage de la reconnaissance pour des bienfaits obtenus !

3° *La charité* s'enflamme au contact des cœurs fervents, et le souvenir des bienfaits de Dieu embrase les âmes.

Sicut enim ferrum ferrum acuit, ita etiam conventus auget charitatem. Nam si lapis, lapidi attritus ignem emittit, quanto magis anima animæ admixta, dit saint Jean Chrysostome.

4° Que *de faveurs* accompagnent la foi, l'espérance, la charité, ranimées par les pèlerinages ! Pour les accomplir, on a dû s'imposer des sacrifices de ce que à quoi l'homme tient le plus : sacrifices du bien-être et de l'or. On subit des privations, des fatigues et on fait des dépenses. De plus, on prie avec une ferveur plus grande, la prière et le sacrifice obtiennent tout de la clémence divine. Aussi qui comptera les conversions, les consolations, les miracles même obtenus dans un pèlerinage, pourvu que l'on s'applique à le sanctifier ?

2457. — III. *Manière de sanctifier un pèlerinage*. 1° L'entreprendre en état de grâce, ou du moins pour des motifs de foi, avec le désir de se réconcilier avec Dieu ; 2° y faire une confession qui rassure la conscience, revenant au besoin sur les confessions passées, pour en réparer les défauts ; 3° prendre pour l'avenir des résolutions énergiques d'éviter le péché mortel au moins, et les occasions du péché mortel, et même de mener une vie vraiment et solidement pieuse ; 4° prier pendant le pèlerinage et au retour.

Quel bien ferait aux âmes un pèlerinage ainsi accompli, chaque année ! Ce serait comme une retraite pour tant de chrétiens qui ne peuvent facilement la faire autrement. Et, après le pèlerinage d'une vie sanctifiée par un pèlerinage annuel, ils se trouveraient réunis dans le temple éternel de la gloire de Dieu.

XXIV. — Propagation de la Foi, Sainte-Enfance.

2458. Entre les œuvres de charité, celles qui se recommandent le plus par leur importance et leurs résultats sont celles de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Pour nous en convaincre, voyons : I, quelle gloire elles procurent à Dieu ; II, combien elles sont nécessaires aux pauvres infidèles ; et III, quels précieux trésors elles procurent à ceux qui y participent.

2459. I. *Glorieuses à Dieu*. Faites tout pour la gloire de Dieu, dit saint Paul ; et, pour obéir à ce commandement, nous disons tous les jours à Dieu : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive*. C'est là le vœu de tous ceux qui ont la foi et qui comprennent ce que Dieu mérite d'amour et de respect de la part de toutes les créatures. Or, il est des peuples sur qui ce règne divin n'a pas lui ; Dieu désire d'un amour infini d'être connu d'eux, d'être aimé de ces cœurs qu'il a faits pour lui, d'être servi par ces âmes qu'il a rachetées au prix de son sang.

Quel moyen de satisfaire son amour et de procurer sa gloire plus efficace que l'œuvre de la Propagation de la Foi qui, en moins d'un siècle, a envoyé par toute la terre des milliers de missionnaires, converti des millions d'infidèles, en a fait des phalanges de saints destinés à peupler le ciel ? Pour comprendre la gloire que Dieu en retire, il faudrait voir la ferveur de ces nouveaux chrétiens, entendre ce que les missionnaires en racontent d'admirable !

2460. II. *Utiles aux infidèles*. Cette œuvre est nécessaire aux infidèles. Pauvres infortunés, *ils sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort*. Ils sont privés du baptême. Ces pauvres enfants, que des parents inhumains exposent tous les jours à la dent des bêtes ou à une mort misérable, ne verront jamais Dieu. Dix mille enfants furent exposés ainsi en une même année, dans une seule province de la Chine, le Sut-Chuen. Ces infortunés idolâtres n'aimant pas Dieu, n'aiment ni leurs enfants ni leur prochain. Quelques-uns d'entre eux font des festins avec la chair de leurs ennemis. Chez d'autres, les femmes, les esclaves, sont enterrés tout vivants avec leurs maris, avec leurs

malheureuses morts. Grâce à l'aumône d'un sou par semaine, les enfants abandonnés sont achetés, baptisés et nourris, les barbares civilisés, etc. Ils se convertissent, ils s'aiment. Compatissons donc à la misère de ces pauvres (1).

2461. III. *Salutaires à ceux qui s'y dévouent. Heureux celui qui comprend la misère du pauvre*, dit le Saint-Esprit ! En effet, si Dieu ne laisse pas un verre d'eau froide sans récompense, que réserve-t-il donc aux associés de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ? 1° Faire un sacrifice pour la foi, c'est s'y attacher davantage soi-même, et la foi est le plus grand des biens. Dieu ne permettra pas que les impies la ravissent aux âmes qui cherchent à la répandre. 2° Quel avantage, du reste, que d'avoir part aux prières et aux mérites des martyrs, des fidèles convertis ! 3° Des indulgences précieuses ont été accordées aux associés de la Propagation de la Foi. 4° Après la mort, celui qui nourrit l'apôtre, aura la récompense de l'apôtre. Venez, lui dira Notre-Seigneur, le béni de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Écoutons donc la voix de Dieu, la voix de l'Église, celle des sauvages, qui, des profondeurs de leurs misères, lèvent vers nous leurs mains suppliantes ; n'oublions pas nos propres intérêts, prenons part à une si excellente œuvre, invitons les autres à s'y enrôler. Prions pour qu'elle se développe.

XXV. — A des pensionnaires.

2462. La colombe sortit de l'arche et y rentra ; et Noé lui ouvrit, et la colombe dut battre de l'aile en reconnaissance ; sur la terre ravagée par les eaux du déluge elle n'avait trouvé que des fanges entassées. L'arche pour une jeune fille, c'est le pensionnat. Peut-être le démon vous inspire-t-il le dégoût de cette retraite, et vous écoutez peut-être cet ennemi de vos âmes. Ah ! vous n'avez pas l'expérience. Le monde à votre âge est si dangereux. Sans doute Dieu a partout ses élus ; mais il est des lieux où la vertu est difficile et rare. Tel est le monde. Un poète en décrivant les naufrages des Troyens, a dit : *Apparent rari nantes in gurgite vasto* : c'est l'image de ce qui se passe au milieu du siècle. Pauvres jeunes filles qui ont grandi comme vous à l'ombre d'un asile et qui maintenant sont jetées dans la tourmente, que je crains pour elles les naufrages. Qu'il est à redouter que cette pureté, qui s'épanouissait comme un lis dans leur cœur, ne soit desséchée par le soleil ou le vent brûlant du monde. Si l'édifice de votre vertu n'est pas bâti sur la terre ferme, les fleuves vont déborder, les vents vont souffler, et tout s'écroulera. Pour vous, mes enfants, vous êtes à l'abri, le vent du monde vient expirer impuissant au pied des murs de cette enceinte, les vagues qu'il soulève, trouvent une digue qui les refoule. Heureuses enfants, comprenez votre bonheur. Dieu vous fit une grande grâce en vous donnant la vie, en vous adoptant pour enfants au baptême, mais à quoi vous servirait la vie, si vous étiez livrées à la mort du péché ; à quoi votre titre d'enfants de Dieu, si vous étiez les esclaves du démon ? Que serait même pour vous l'Eucharistie, si vous aviez le malheur d'être privées de cet aliment divin ? et dans le

(1) Pharaon avait donné ordre de faire mourir tous les enfants mâles des Israélites. Une mère, pour faire échapper son nouveau-né au massacre, le déposa dans une corbeille qu'elle enduisit de bitume, et exposa sur le fleuve du Nil la corbeille et l'enfant, ordonnant à sa fille de surveiller de loin ce dépôt si cher. La fille de Pharaon, étant venue se baigner, découvrit la corbeille et le bel enfant qu'elle renfermait, et la sœur du petit Moïse s'étant approchée, elle lui ordonna d'aller chercher une nourrice. La jeune fille appela sa mère, et la jeune princesse, confiant l'enfant à sa propre mère, lui dit : « Prenez cet enfant et nourrissez-le-moi, je vous donnerai une récompense. » Ainsi fait la religion, elle arrache à la mort ou au péril d'être submergés par les flots du siècle de pauvres petits êtres. Elle les confie à des éducateurs charitables, et quelquefois ces enfants comme Moïse deviennent des apôtres, des conducteurs du peuple de Dieu. — Saint Vincent de Paul, parlant des enfants trouvés aux dames qui s'y intéressaient, leur disait : « Vous avez adopté ces enfants, Mesdames, voyez si vous voulez les abandonner, cessez donc en ce moment d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains, ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable. Ils mourront tous demain si vous les délaissez. » Ah ! on peut à plus forte raison en dire autant des pauvres âmes des infidèles.

monde on s'en éloigne, hélas ! Donc aimez cette maison sainte, comme un port de salut.

1° *Aimez ces grilles* qui sont pour vous des barrières contre la rage du lion rugissant qui cherche à vous dévorer. Ah ! qu'elles seraient aveugles celles qui ne verraient dans cette vie du pensionnat qu'une sorte de réclusion d'une année, qui soupireraient après la fin, qui se consoleraient par le souvenir des choses du siècle dont elles rempliraient leur mémoire. Je les comparerais à cet enfant sans raison qui caresserait un aspic dont il ignorerait le venin ; elles cultivent, en effet, sans s'en douter, l'amour empoisonné du monde.

2463. 2° *Aimez la chapelle* où réside Notre-Seigneur. C'est à ses pieds qu'il faut venir chercher force et consolation. 3° Aimez l'*autel de la Vierge*. Venez tous les jours le visiter. 4° *Aimez la règle* du pensionnat qui assujettit votre volonté à l'obéissance, qui vous marque le temps de la prière et de l'étude, qui ordonne votre vie tout entière ; aimez-la surtout quand elle vous prescrit le silence qui est le père des grandes pensées et des grandes vertus, et qui apporte un remède à l'abus de la langue auquel votre sexe est si exposé. 5° *Aimez votre père spirituel*, vous êtes ses enfants, sa joie et sa couronne. Bon pasteur, il vous conduit sous sa houlette, vous guide dans les sentiers du bien. Il rompt pour vous le pain de la parole de Dieu, il jette dans votre cœur, comme dans une bonne terre, la semence des vertus. Il prie pour vous surtout à l'autel. Ah ! quelle reconnaissance vous lui devez ! Ayez pour lui une confiance filiale. Point de secret pour lui. Quel grand don que la confiance ! la paix, la sécurité l'accompagne. Quel malheur ce serait d'en manquer ! 6° *Aimez les religieuses*. Vous avez laissé votre mère selon la nature. Mais Dieu vous a donné ici plusieurs mères selon la grâce. Ces mères vous donnent la vie de l'âme par une éducation chrétienne, la vie de l'intelligence par la science religieuse et profane qu'elles vous enseignent, la vie du cœur par les vertus qu'elles font naître en vous par leurs exhortations et leurs exemples. Aimez-les, vous qui avez bon cœur, obéissez-leur filialement. Respectez en elles des Epouses de Jésus-Christ. Ayez confiance aussi en elles. Il vous sera utile, même quand vous les aurez quittées, de pouvoir leur dire vos périls et vos tristesses. 7° Aimez *vos compagnes*. Vous aviez peut-être des sœurs dans le monde, mais vous en avez trouvé cent pour une. Il faut les aimer toutes. J'aurais dû en dire autant de vos maîtresses. On croit aimer beaucoup quand on s'attache sans mesure à quelqu'une d'entr'elles et c'est de l'égoïsme et de l'étroitesse. Elargissez votre cœur. Aimez-les toutes, priez pour toutes, pour celles même qui vous ont quittées. Témoignez votre charité à celles qui sont avec vous, par des procédés, des prévenances aimables, des paroles d'où soient bannis la dureté, le dédain, la froideur, et surtout par de saints exemples. Si vous faites ainsi, vous coulerez des jours heureux et féconds pour l'avenir dans cette maison sainte. Si vous ne goûtiez pas ce bonheur, ce n'est pas au pensionnat qu'il faudrait vous en prendre, mais à vous-mêmes. Pour lors, il faudrait rectifier vos pensées et vos sentiments, afin que toutes sans exception, vous profitiez de la grâce que Dieu vous a faite ; de telle sorte qu'ici vous puissiez acquérir toutes une vertu solide, qui vous fasse résister victorieusement plus tard aux séductions du monde, et qui vous conduise toutes au ciel !

XXVI. — A une société de sauveteurs.

2464. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I. JOAN., III, 16.)

Notre-Seigneur nous a aimés, non pas de bouche seulement ; mais en mourant pour nous sauver. Et nous devons nous aimer en œuvre et en vérité ; et s'il le faut, nous devons sacrifier notre vie pour nos frères. Voilà le principe aussi simple que sublime sur lequel repose le dévouement chrétien. Jésus-Christ renouvelle son sacrifice sur nos autels, et les prêtres qui approchent le plus près de l'adorable victime, et les fidèles qui y participent, y puisent le dévouement dans sa source. C'est au Calvaire qu'a été fondée votre société, et depuis lors les hommes sont morts pour sauver leurs frères. Les Apôtres, les martyrs, sont des sauveteurs ; sauveteurs aussi sont ces

anachorètes qui, dans les rigueurs de la pénitence, expient les péchés du monde. Sauveteurs que ces pontifes, comme saint Charles Borromée, que ces prêtres dévoués en si grand nombre qui assistent les pestiférés sur leur lit de douleur, ou les blessés sur un champ de bataille. Au milieu du XVIII[e] siècle, Claude d'Apchon de Cornejon était archevêque d'Auch, quand un incendie se déclara dans une maison de la ville. Tous se portent au lieu du sinistre. L'archevêque est là organisant le sauvetage. On parvient à retirer des flammes tous les habitants de la maison. Mais quand elle est tout embrasée, on se souvient qu'un enfant a été oublié dans son berceau. On demande que quelque homme intrépide se dévoue pour le sauver. Personne ne l'ose, tant le danger de mort est imminent. L'archevêque promet une somme importante : c'est en vain. L'archevêque fait alors placer une échelle à la fenêtre, il quitte sa soutane et entre dans la maison embrasée. L'anxiété la plus déchirante saisit la foule. Mais bientôt l'archevêque reparait avec le berceau. Dès qu'il a déposé l'enfant, il dit : Mes enfants, c'est moi qui ai gagné la somme promise, j'en suis le maître. Je la consacre à faire élever cet enfant.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions vous dire tous les actes héroïques accomplis par les fidèles eux-mêmes pour sauver la vie à leur semblable. Elle serait longue, mes Frères, l'histoire de vos dévouements, et les décorations que nous voyons sur vos poitrines, disent que vous vous êtes exposés vous-mêmes pour sauver vos frères. Mais en étant généreux pour les autres, ne vous oubliez pas vous-mêmes. N'oubliez pas que le plus grand devoir de l'homme, c'est de sauver son âme, qu'il ne nous servirait de rien de sauver la vie aux autres, si nous nous perdons. Donc soyons chrétiens, puisons à la source du dévouement, en nous approchant de l'Eucharistie, etc.

XXVII. — Aux soldats.

2405. *Interrogabant eum et milites dicentes : Quid faciemus et nos ?* (Luc., III, 14.)

De tout temps les soldats ont senti le besoin de s'occuper de la grande affaire de tout homme en ce monde, qui est d'atteindre la fin pour laquelle nous sommes tous créés ; aussi, apprenant que Jean-Baptiste prêchait la pénitence, vinrent-ils le trouver au désert, pour lui demander ce qu'ils avaient à faire. Jean se garda bien de leur dire d'abandonner une profession si honorable et si nécessaire à la sécurité des nations, comme il l'eût fait, si elle était incompatible avec le service de Dieu ; il se contenta de leur recommander de fuir les vices qui étaient les plus communs parmi les soldats de cette époque, leur faisant ainsi comprendre que, pourvu qu'ils sussent s'en garantir, ils marcheraient dans le droit sentier et arriveraient au terme. De là il est facile de conclure I. que la profession du soldat n'est pas incompatible avec la religion et II. que le soldat doit se préserver des vices que la religion condamne.

2406. I. *La profession du soldat n'est pas incompatible avec la religion.* Le soldat est homme ; le soldat est chrétien par son baptême, par sa première communion, par l'éducation qu'il tient d'un père chrétien, d'une mère vertueuse. Parce qu'il a revêtu l'uniforme, quitté l'outil de son métier, il n'a pas abjuré la foi de son enfance ; personne qui lui impose cette condition ; et quand les tyrans essayèrent de leur imposer, les soldats ne craignirent pas de subir le martyre plutôt que l'apostasie : témoin saint Maurice avec les milliers de soldats de la légion thébaine, dont nous avons souvent visité le tombeau glorieux ; témoin saint Zénon avec toute sa légion, dont il reste encore des monceaux d'ossements, que nous avons vénérés avec amour dans une église de Rome. Donc n'allez pas croire, écrivait saint Augustin au comte Boniface, qu'on ne puisse pas plaire à Dieu dans la profession des armes, *non enim benefacere prohibet militia sed malitia.* En 1828, au camp de Lunéville, le vieux maréchal de France, prince de Hohenlohe, disait : J'ai pris part à quatre-vingt-quatre batailles ou sièges, mais il y a longtemps que j'aurais brisé mon épée et quitté la carrière des armes, si elle eût été incompatible avec la religion. Bien plus, le soldat a surtout besoin de la

religion; car sa discipline est ferme, ses devoirs sont grands. Il peut être appelé demain à faire le sacrifice de sa vie *pro aris et focis*, et pour la patrie; or la religion seule inspire de grands dévouements : seule en effet elle nous offre une récompense capable de nous faire sacrifier tout ce que nous avons de cher sur la terre, en nous montrant le ciel, comme le salaire d'un devoir accompli. Aussi tous les grands hommes dans l'antiquité païenne, et tous les Docteurs de l'Eglise, sont-ils d'accord pour dire avec Xénophon, qu'à l'heure de la bataille celui qui craint le plus la divinité, est celui qui redoute le moins les hommes; avec Gustave Adolphe, roi de Suède: Les meilleurs chrétiens font les meilleurs soldats. L'antiquité ecclésiastique n'a pas craint d'affirmer, dit Mgr Pie, l'alliance de l'armée et de l'Eglise, du prêtre et du guerrier. Ecoutons saint Augustin : « Il y a, disait-il, plus d'une milice. Les uns ont un vocation; les autres, une autre. Les uns, en priant pour vous, combattent contre d'invisibles ennemis; vous, en combattant pour eux, vous travaillez contre les barbares visibles. Plût à Dieu qu'il y eût toujours une même foi, une même piété dans les uns et dans les autres, dans les prêtres et dans les soldats, parce qu'alors la tâche des uns et des autres serait plus facile, et le démon avec ses suppôts serait plus promptement vaincu. » (1).

Cette vérité a été comprise. Aussi depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon Ier et même jusqu'à nos jours, la plupart des gloires militaires ont été des gloires religieuses. Quels guerriers que saint Louis, Bayard, Duguesclin, Villars, Turenne, Condé, et on sait combien sincèrement ils étaient chrétiens. Ils ne craignaient pas après la victoire, d'incliner leurs lauriers devant la croix du Christ, auquel ils attribuaient leurs triomphes. Cambronne n'allait jamais au feu sans se recommander à Dieu, et sans se signer. Drouot disait à Napoléon Ier qu'il ne désirait rien que de mourir sur un champ de bataille, ou bien le crucifix en mains, dans la paroisse où il avait été baptisé et fait sa première communion. On sait que c'est lui qui versa des larmes, en entendant dire à l'Empereur que le jour de sa première communion était le plus beau de sa vie. Et comment oublier, de nos jours, les Lamoricière, les de Sonis, les Chanzy, les Courbet, les de Miribel, les Charette? Que d'officiers, dans nos armées, donnent aux soldats l'exemple, non pas seulement de la vie chrétienne, mais même de la piété la plus tendre et de la fréquentation des Sacrements!... Donc, *non prohibet benefacere militia sed malitia.*

2457. II. *C'est de cette malice que doit se garantir le soldat. Valde enim turpe est*, dit saint Augustin, *ut quem non vincit homo, vincat libido.* (2) Donc, corrigez-vous des habitudes vicieuses qui vous rendraient les escla-

(1) On regarde la piété comme le partage d'une âme faible et timide, et on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence; comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu.

On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges; et l'on prend pour grandeur d'âme, ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'âme qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains éloges. (MASSILLON.)

(2) Vous qui au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *uno tantum gradu, ego morsque dividimur*; vous qui ne devez compter sur la vie, que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs, que par le plus faible de tous les liens: Ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes? Peut-être dans la fureur des combats, vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crimes.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés? C'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente.

Vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit

vos du démon et de vos passions. (*Énumérez ces habitudes :* Négligence de la prière et des devoirs religieux, blasphème, vice et ivresse. *Valde turpe,* dit saint Augustin, *ut obruatur vino qui non vincitur ferro*). « Soyez braves tant que vous voudrez, disait Henri IV à ses compagnons ; mais n'oubliez pas que l'honneur de Dieu doit passer avant tout. » C'est l'honneur de Dieu et c'est le vôtre, qu'étant chrétiens par la foi, vous le soyez par la conduite. L'honneur du soldat, c'est la victoire ; sa honte, c'est la défaite. Il y a des victoires et des défaites en temps de paix comme en temps de guerre. La victoire sur ses passions, que l'on peut remporter tous les jours et presque à toute heure, est plus glorieuse encore que celle qu'on remporte sur un champ de bataille. Donc, combattez le bon combat, et vous obtiendrez comme les saints soldats que vénère l'Église, la couronne de la gloire éternelle.

XXVIII. — Souhaits de bonne année.

2408. I. Fin d'année. II. Commencement d'une année nouvelle.

I. *Fin de l'année.* Voici finie déjà cette année qui s'offrait naguère radieuse à nos espérances, elle s'est évanouie comme un songe, et il ne nous en reste pas une minute. Après quelques-unes, peut-être après une seule de ces années fugitives qui s'écoulent comme un rapide torrent, c'en sera fait de nous. Heureux alors, si nous avons profité du temps si court et si irréparable que Dieu nous aura donné.

Dans le cours si rapide de cette année, nous avons eu néanmoins 1° bien des maux à déplorer, et 2° nous avons reçu de grands bienfaits de Dieu.

1° *Maux : 1) temporels (on les énumère).* Que de familles en deuil, que de tombes nouvelles au cimetière, que de pauvres orphelins! En peu de temps, la mort fait de grands ravages, elle est à cheval et marche vite. Heureux si nous savons profiter de nos douleurs pour mériter ce séjour heureux où le Seigneur essuiera toutes nos larmes. Ah! les maux temporels ne sont pas de véritables maux, ils peuvent servir à notre salut; il en est d'autres qui sont plus terribles.

2° *Les maux : 2) spirituels.* N'en est-il pas qui étaient dans la grâce, au commencement, et qui, dans le cours de cette année, ont perdu Dieu : d'autres qui, pécheurs déjà, ont aggravé leur chaîne et ont passé dans l'iniquité, et, par conséquent, sans mérites, un temps si précieux pour gagner le Ciel. Ah! pénitence et contrition : *miserere mei Deus.* Épargnez-nous, Seigneur, les maux temporels qui, trop souvent, sont le châtiment de nos fautes ; mais surtout pardonnez-nous nos offenses, et ne vous souvenez pas de nos iniquités passées. Nous n'avons été malheureux que parce que nous avons été coupables ; car nous avons méconnu.

3° *Les grands bienfaits* que vous nous avez accordés. 1) Dans l'ordre temporel. — *Énumérez-les.* — 2) Dans l'ordre spirituel. Sacrements, Temps Pascal, première Communion, remords, inspirations, etc. *Te Deum laudamus.*

du devoir ; eh ! voilà le plus difficile point ; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien : soutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités; et puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite ; si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune : vos services ne seront comme cela, jamais perdus; et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

Croyez-moi, Messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir ; on craint bien moins la mort, quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme, voit le péril de sang froid, et l'affronte courageusement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du Prince, honore le Seigneur, et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ézéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la Religion ; les siècles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. (MASSILLON.)

2469. II. *Commencement d'une année nouvelle.* Dans le monde on s'offre des souhaits, qu'ils ne soient pas mensongers. Et quand ils sont sincères, pour qu'ils soient efficaces, qu'on ait soin de les offrir à Dieu qui, seul, peut les réaliser. Le prêtre, dans lesquels la parole du Seigneur doit être toujours vraie, vient vous offrir les siens, et avant de vous les adresser, il a eu soin de les déposer au pied des saints Autels. Bonne année aux vieillards. Leurs jours trop souvent ressemblent à ceux d'un automne ou d'un hiver assombris par d'épais nuages. Puissent-ils n'avoir cette année aucune larme à essuyer, aucun mépris à dévorer ; et que, cette année, en les rapprochant de plus près du terme de toute vie, les rapproche du bonheur du Ciel. Bonne année aux parents, que leurs enfants adoucissent leurs soucis et les dédommagent de leurs soins par leur docilité, leur affection filiale et leur dévouement. Bonne année à cette chère jeunesse. *Bonum est viro si portaverit jugum Domini ab adolescentia.* Ce n'est qu'à cette condition qu'une année est heureuse. Bonne année aux enfants ; grandissez en sagesse, en grâce, en âge, devant Dieu et devant les hommes. Soyez si bien gardés par la vigilance de vos bons parents, si bien guidés par leurs exemples, que pas un parmi vous ne perde la grâce, et ne s'égare du sentier de la vertu. Bonne année, justes. *Justus justificetur adhuc ; thesaurisate vobis thesauros in cælo.* Bonne année, pécheurs, ah! *non est pax impiis. Derelinquat impius viam suam et convertatur ad Dominum qui fecit illum.* Cette année ne vous est donnée que pour cela. Bonne année, riches, *facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Bonne année, pauvres du Seigneur, puissent vos privations être adoucies par la charité de tous ; mais si vous souffrez encore, faites-le de manière à vous procurer le bonheur qui ne passe pas.

Après avoir exprimé les vœux que je forme pour vous, mes Frères, je sens le besoin d'élever encore mes pensées vers l'Église notre mère qui combat sur cette terre. Qu'elle triomphe durant cette année de ses ennemis, qu'elle étende ses limites jusqu'aux extrémités de la terre, que tous les égarés rentrent dans le bercail du bon Pasteur.

Et comment vous oublier, Église souffrante du Purgatoire, chères âmes qui nous avez quittés peut-être dans l'année qui vient de finir et que nous pleurons. Ah ! nous voulons que cette année soit la fin de vos souffrances, et par nos prières, etc., nous chercherons à vous ouvrir le ciel.

Et vous, Église triomphante, vous êtes à l'abri des maux et des vicissitudes du temps, mais en sûreté pour votre salut, vous vous intéressez au nôtre ; vous vous réjouissez quand les pécheurs se convertissent et quand les justes quittent le purgatoire ou la terre pour aller grossir vos phalanges célestes. Puissiez-vous ouvrir vos rangs à un grand nombre d'élus !

Et vous, Reine du ciel et de la terre, vous qui plusieurs fois êtes venue pleurer ici-bas, pour nous dire avec quelle tendresse vous aimez les pécheurs, puissiez-vous en cette année, par vos prières, nous donner la joie de les voir revenir tous à Jésus. Dieu Éternel, qui nous donnez des années et dont la béatitude et la gloire essentielles ne peuvent ni diminuer ni croître, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Père Créateur, que vos enfants vous bénissent ; Fils rédempteur, qu'elles vous aiment ces âmes pour le salut desquelles vous avez versé votre sang ; Esprit sanctificateur, embrasez des flammes du pur amour tous les cœurs qu'a glacés l'indifférence et l'égoïsme du siècle. *Amen !*

XXIX. — A des séminaristes.

2470. Sur la vocation. (V. nº 1730).

XXX. — Pour les vocations ecclésiastiques.

(D'après Mgr Pie.)

2471. Point de société sans religion, point de religion sans sacerdoce ; donc sans prêtre la société chrétienne irait à sa ruine, nous n'aurions qu'une société païenne. Or le nombre des prêtres diminue. Il est insuffisant pour les vastes champs qui s'offrent à l'apostolat dans les missions, insuffisant pour

le ministère pastoral : il y a des paroisses vacantes ; il y en a d'autres où les prêtres ne sont pas assez nombreux pour faire face aux besoins de toutes les âmes, quel malheur ! Il faut des prêtres pour élever chrétiennement la jeunesse. Donc il faut en multiplier le nombre : pour cela il faut des hommes et des ressources.

2472. I. *Il faut des hommes*, quelle que soit notre condition dans la société, ne disputons pas nos fils à l'Église. Autrefois tous les rangs fournissaient leur contingent à la milice du Seigneur, et c'était justice. Dans une société bien organisée, il n'est point de classe qui doive rester étrangère à ce qui les intéresse toutes. Et rien n'intéresse autant chacun d'entre nous que les intérêts religieux du pays. Le sacerdoce se recrutant donc autrefois dans tous les rangs, tous se trouvaient ainsi reliés à la religion ; et cette alliance de tous les états dans le sacerdoce les reliait aussi entre eux ou du moins diminuait la distance qui les eût séparés sans cela. Depuis qu'on a voulu tout niveler, les divisions sociales sont plus tranchées que jamais. L'Église n'est plus riche aujourd'hui ; on faisait foule autour d'elle, quand elle distribuait de brillantes dignités et d'opulents revenus. Depuis qu'elle est pauvre, on l'a délaissée. Ni la beauté, ni la noblesse, ni les malheurs de cette Fille du ciel, ne suffisent à lui conquérir des cœurs que l'appât de l'or eût séduits. N'est-ce pas indigne des grandes âmes d'abandonner ainsi la plus sainte des causes au jour de l'infortune ? N'est-ce pas là une sorte d'ingratitude et de trahison, qui ne peut faire honneur ? « Mesdames, disait Mgr Mermillod, en traitant ce sujet ; vous vous inclinez sous la main des fils de vos fermiers, qui vous bénissent et vous pardonnent vos péchés ; et vos fils à vous n'ont de mains que pour conduire des chevaux et applaudir aux succès des actrices. » N'est-ce pas là une humiliation et un châtiment, qu'on attire sur soi en méprisant le sacerdoce ?

Les familles dont l'élévation est plus récente ont besoin aussi de l'Église ; c'est elle qui sauvegarde le plus efficacement les principes sur lesquels reposent leurs droits de propriété, et qui les préserve ainsi des spoliations que d'autres ont d'autres fois subies. Elles doivent donc elles aussi fournir leur tribut à la milice sainte. Qu'on ne dise pas que les enfants n'ont pas toujours la vocation. Certes, personne ne le conteste ; mais du moins ne faut-il pas étouffer la vocation dans ceux qui l'ont, et l'empêcher de germer dans des jeunes cœurs, en parlant avec mépris d'une carrière qui, après tout, est la plus noble de toutes, et en leur vantant les biens et les plaisirs d'un monde qui passe.

2473. III. *Des ressources*. Toutefois, c'est de tradition depuis les Apôtres, que *non multi potentes, non multi nobiles*. Pendant que les heureux de ce monde s'en vont aux honneurs et aux plaisirs, Dieu *de post fœtantes accepit* les Moïse, les David, les Vincent de Paul. Pour les nourrir, il faut du pain, et que ceux qui ne contribuent pas à la prospérité des séminaires en leur donnant des enfants, y contribuent du moins par leurs aumônes. Dans la société civile, quand on ne contribue pas d'une manière à un devoir commun à tous, on doit le compenser d'une autre manière. N'en serait-il pas de même dans la société religieuse et dans ce qui l'intéresse le plus ?

Vous demandez des prêtres, des prêtres saints, des prêtres instruits, vous avez raison, demandez-les à Dieu ; mais si vous voulez les recueillir, semez-les. *Quæ seminaverit homo hæc et metet*. Semez des germes de vocation dans vos enfants, semez des aumônes offertes aux séminaires, et vous moissonnerez d'abord des prêtres tels que vous les souhaitez, puis les grâces qu'ils déverseront sur vous, sur vos familles et sur vos enfants, et ensuite la palme des élus ; car celui qui nourrit l'apôtre aura la récompense de l'apôtre.

XXXI. — Pour une prise d'habit, *d'après Bossuet*

2474. (N. B. *On peut aussi, pour une prise d'habit choisir un des sujets qui se trouvent n° 1568 et suiv.*) *Oportet vos nasci denuo.* Qui vous oblige, M. S., à attenter à votre liberté en vous enfermant, en vous arrachant au repos de votre vie, en embrassant une vie austère contre l'éclat que vous promettait le monde, en vous jetant pour toujours dans l'obscurité d'un

monastère ? J'entends ce que répond votre cœur, il faut que je renaisse par la grâce à une vie nouvelle qui n'ait rien de commun avec la nature. Et, en effet, à notre première naissance nous apportons une liberté indocile qui affecte l'indépendance, une molle délicatesse qui nous fait soupirer après les plaisirs, et un vain désir de paraître qui nous répand en dehors, et nous fait nous oublier nous-mêmes. Il faut renaître, ma sœur, c'est ce que vous allez faire dans la vie religieuse qui oppose à ces trois désordres des remèdes infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint, mais en même temps elle vous règle. Elle vous mortifie, mais en même temps elle vous purifie ; elle vous cache, mais en même temps elle vous recueille et vous unit à Jésus. O contrainte, ô pénitence, ô retraite, il n'est pas étonnant qu'on quitte pour vous toutes les espérances du monde.

2475. I. *Pour régler l'indépendance de notre liberté, il est nécessaire de la contraindre.* Il y a deux sortes de liberté : l'une qui franchit la loi ; et l'autre qui s'accorde tout ce que la loi ne défend pas ; et dans l'une et dans l'autre, il y a un certain désir d'indépendance. C'est ce qui n'est que trop manifeste dans la première qui est celle de Lucifer *à sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : non serviam.* Augustin avait aimé autrefois cette liberté des pécheurs : mais il sentit bientôt qu'elle le jetait dans la servitude. *Volens,* dit-il, *quo nollem perveneram.* Voilà le précipice où se perdent tous les pécheurs, en faisant ce qu'ils veulent, ils attirent incessamment ce qu'ils fuient : des habitudes qui les enlacent, et dont ils sont esclaves, la damnation éternelle. Reconnais donc, ô sujet rebelle, que tu te forges toi-même des fers par l'usage de ta liberté dissolue, et que tu te jettes dans la servitude, pour avoir voulu étendre sans mesure ta chimérique indépendance.

Celui qui veut faire tout ce qui est permis, a raison de craindre d'en venir à ce qui est défendu. Celui qui prend sa course à travers les choses permises, doit redouter qu'étant sur le bord du mal, il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, soit par le penchant du chemin, soit par l'impétuosité de son mouvement. Aussi Job, dit-il : *verebar omnia opera mea* ; il marchait en tremblant, de peur de tomber et *pepigi fœdus cum oculis* ; il se retranchait des regards innocents, afin d'éviter des pensées qui auraient pu devenir coupables.

Voilà pourquoi la vie religieuse multiplie les observances, afin de régler notre liberté. Nous sommes trop libres à nous porter au péché, à nous jeter dans la grande voie qui conduit à la perdition, qui nous donnera de perdre ce qui, dans notre liberté, peut faire que nous nous égarions ! O liberté malheureuse, que ne puis-je te retrancher tout à fait ! que ne puis-je m'imposer l'heureuse nécessité de ne plus pécher ! mais cette nécessité est le partage des élus : elle n'est pas possible en ce monde. Sur cette terre nous aurons toujours à combattre la liberté de pécher. Que fait la vie religieuse ? Ne pouvant pas arracher la liberté de mal faire, elle la bride du moins autant qu'il se peut ; elle la serre de près par une discipline sévère ; afin qu'on n'aille pas jusqu'aux choses défendues, elle en retranche qui sont permises, et se borne à celles qui sont nécessaires. (La clôture), ou la retraite, la séparation du monde écarte les occasions. La vie régulière est bien aise d'être observée de près, elle cherche des supérieurs qui aient les yeux ouverts sur elle, elle sait qu'on la mène par la main afin de lui laisser moins de liberté de sortir de la voie droite ; elle ne craint pas que par là elle se retranche la liberté véritable. On n'empêche pas le cours d'un fleuve en le resserrant dans des digues qui l'empêchent de tout ravager, on lui donne le moyen de couler plus doucement dans son lit. Ceux-là détruisent son cours, qui entreprendraient d'élever des barrières pour lui fermer le passage. C'est ainsi que font ceux qui détournent leur liberté de son cours en l'empêchant d'aller à Dieu ; l'âme religieuse au contraire la dirige vers son vrai but. La vie régulière n'est donc pas une prison où l'on opprime sa liberté, c'est un asile fortifié où elle se défend contre les dérèglements du péché. Sa discipline est donc une grâce.

2476. II. *Son austérité également.* Les sages instituteurs de la vie religieuse ont voulu corriger par une amertume salutaire l'amour des plaisirs, qui nous

captive par des douceurs pernicieuses. Ils n'ont fait en ceci que ce que fait Dieu lui-même. L'homme ici-bas est sujet à deux sortes de maux : les uns qui l'affligent, les autres qui le flattent. Les premiers sont nombreux : les pertes, les maladies, les persécutions de toutes sortes ; les maux qui nous flattent ne le sont pas moins : l'ambition, l'entraînement des plaisirs, etc. Il faut que nous surmontions les uns et les autres, ô étrange misère des enfants d'Adam ! Ce n'est donc pas assez d'être sujets à la douleur ? faut-il qu'il y ait des maux qui nous plaisent, et que nous aimons, afin que nous complaisant dans notre misère nous perdions l'envie d'en sortir ? *Quis me liberabit a corpore mortis hujus ? Gratia Dei.* Dans l'ordre admirable de la Providence, les maux qui affligent servent à nous guérir de ceux qui nous flattent : les douleurs répriment nos passions ; les afflictions nous dégoûtent des vaines douceurs des plaisirs ; aussi voyons-nous que le peuple juif dans la prospérité s'égarait, et revenait à Dieu, quand il se sentait frappé. La vie religieuse suit le même plan que Dieu et use des mêmes moyens. Elle emploie pour nous guérir les mêmes remèdes que le souverain médecin. Jetez les yeux sur les gens du monde, voyez les dérèglements où les emportent leurs passions. D'où vient un si grand mal ? Ils ne mettent point de borne à leurs inclinations mauvaises ; au contraire, ils attisent ce feu, et ses ardeurs augmentent ; ils flattent en eux l'amour des plaisirs, et le rendent ainsi comme invincible.

La vie religieuse, au lieu de donner des armes à cet ennemi, l'affaiblit par la pénitence et le travail ; elle tient le corps sous le joug comme un esclave rebelle. La nature y éprouve une peine ; mais cette peine est un remède qui la guérit. Il faut toujours des peines à souffrir, tant que nous aurons des maux à corriger. Ces peines purifient le corps et épurent l'intelligence ; elles reportent à l'esprit les douceurs qu'elles refusent aux sens. C'est une grâce. N'en soyez pas fière et

2477. III. *Tenez-vous dans l'humilité de la vie cachée.* Cacher sa jeunesse, sa beauté, ne pas paraître quand on aurait pu le faire avec quelque avantage, et lutter contre cette tendance si naturelle qui nous porte à voir, à être vue, à briller au milieu du monde, c'est encore un sacrifice ; mais c'est aussi un avantage incomparable. 1) Un trésor enfoui se conserve plus sûrement. L'âme a deux trésors : la pureté et l'humilité, qui toutes deux craignent les regards. Elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'exposent à être vues des hommes. La virginité, dit Tertullien, quand elle est entière et parfaite, ne craint rien tant qu'elle-même ; et elle redoute même les regards des femmes. C'est pourquoi elle se cache avec soin, se réservant aux regards de Dieu, les seuls qu'elle ne craigne pas. L'humilité semble encore plus timide : elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue ; elle laisse ignorer à la main gauche le bien que fait la main droite ; oubliant ce qu'elle a fait, elle considère ce qui lui reste à faire ; à plus forte raison craint-elle que la vue et les louanges du monde ne lui fassent perdre son mérite. C'est pourquoi ces deux vertus aiment la retraite, afin d'y être à l'abri, l'une des séductions, l'autre des vaines récompenses du monde qui risqueraient de lui faire perdre celles de Dieu. C'est ainsi qu'elles se conservent et grandissent en ce Dieu, dans le sein duquel elles se recueillent. Aussi saint Martin a-t-il dit : *Prima virtus et consummata victoria est non videri.* Les filles du siècle cherchent à se produire ; elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. De quels artifices ne se servent-elles pas pour attirer les regards ? Et quels regards ? Souvent des regards ardents et avides qui boivent à longs traits sur leurs visages le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs. C'est ainsi qu'elles perdent la chasteté des autres, en attendant que la leur fasse naufrage ; et l'humilité n'est-elle pas submergée dans la même tempête ? Ce besoin de briller, d'attirer sur soi l'estime des hommes, la vanité qu'on y emploie, sont les fruits de l'orgueil et le tombeau de l'humilité.

2) Du reste cette vie cachée vous met à l'abri des soucis, des affaires, des vanités du monde qui pèsent aux mondains eux-mêmes, en absorbant leur temps et leur vie inutilement. Aussi entend-on souvent dire qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre

meilleur temps; toutes les journées finissent trop vite. Et à quoi cela se consume-t-il? Le plus souvent à des banalités, auxquelles le besoin de remuer et de paraître ne permet pas de se soustraire. Que de temps perdu à ce qu'il serait si utile d'éviter : lectures, bals, fêtes, visites où Dieu n'est pour rien, soins de vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits, la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les a faits simples, la pudeur les faisait modestes ; la bienséance se contentait de les faire propres ; mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes ; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tout les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne? Combien d'heures s'y sont écoulées! et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite repellite.* Que dirai je de la coiffure... C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps : il le prodigue jusqu'aux cheveux ; c'est-à-dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu, la curiosité en fait une affaire ; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement.

Votre retraite, ma Sœur, vous affranchira de toutes ces servitudes à la fois. Pendant que d'autres, *sollicitus est quæ sunt mundi, cogitat quomodo placeat*, vous *cogitat quæ Domini sunt.* Arrachée par votre solitude aux affaires et aux vanités du siècle, vous aurez le temps de vous occuper de l'unique nécessaire et de parer votre âme des vertus qui vous rendront agréable à votre divin Epoux.

Hâtez-vous donc de quitter les ornements du siècle : ce que vous quittez est loin de valoir ce que vous trouvez. Le monde vous offrait des fleurs, mais le moindre vent les aurait flétries; il vous promettait des avantages, mais la mort vous les aurait bientôt enlevés. Ceux que la vie religieuse vous fournit sont plus durables ; les plaisirs qu'elle vous promet sont plus purs. C'est une milice rude, il est vrai ; mais plus on s'y exerce, plus on remporte de victoires. Aimez la discipline régulière, qui vous créera l'heureuse obligation de ne plus pécher; aimez la pénitence, par laquelle vous dompterez les maux qui nous flattent, et sanctifierez ceux qui nous blessent ; aimez cette vie cachée, qui sera la sauvegarde de votre vertu, vous soustrayant à la vie inutile des mondains, et vous laissant le temps de penser au salut, à ce Jésus à qui vous donnez seul votre cœur, et de vous préparer par là cette vie éternelle qu'il a promise à ceux qui quittent tout pour le suivre.

2478. XXVII. **Pour une profession**, *d'après* BOSSUET.

(N. B. *On peut aussi, pour une profession, donner un des sermons des numéros 1568 et suivants. Les deux premiers points de ce plan peuvent servir à faire un discours sur la liberté.*)

Si vos Filius liberaverit vere liberi eritis. Pour encourager les martyrs dans leurs sombres cachots, Tertullien leur représentait le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont chargés de chaines durant toute leur vie. Point de cachot si obscur, leur disait-il, que le monde, où tant d'erreurs éteignent la lumière de la vérité ; point qui contiennent autant de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes ; point de fers plus durs que les siens, puisqu'ils captivent même les âmes ; point de prison plus infecte : car on y respire l'infection de tous les crimes, de toutes les brutales convoitises. De sorte que ceux qui vous en retirent pour vous jeter en prison, vous délivrent de la captivité plutôt qu'ils ne vous y engagent. C'est ce que fait Dieu pour vous en ce jour. Il vous retire du monde pour vous donner la vraie liberté : car le monde enchaîne les âmes par le péché, par les passions et par les exigences de ses coutumes, qui absorbent toute la vie ; et la vie religieuse vous affranchit de toutes ces servitudes.

2479. 1. *Du péché.* C'est une vérité qui semble d'abord incroyable, que la vie religieuse donne la liberté, attendu qu'elle impose à la nature des contraintes ; mais en quoi consiste la liberté, sinon à se délivrer du péché? Et

la discipline régulière à quoi tend-elle, sinon à vous affranchir de cette tyrannie ? Ce seul raisonnement est convaincant ; mais il faut entrer dans les détails pour en faire voir à tous toute la force. *Si Filius vos liberaverit, vere liberi eritis* : c'est Dieu qui donne la vraie liberté ; et en nous l'apprenant, il nous fait comprendre qu'il est une liberté fausse. Nous pouvons, en effet, imaginer trois espèces de liberté dans les créatures.

1) La première est celle qu'ont d'une certaine manière les animaux, auxquels Dieu n'a donné que l'instinct pour les conduire ; car, comme ils sont dépourvus d'intelligence, ils ne peuvent connaître une loi proprement dite. Aussi courent-ils où les emporte un entraînement aveugle et brutal. Est-ce là, ô homme, ce qui pourrait te plaire ? Pourtant tu voudrais voir toutes les lois abolies, pour ne te laisser conduire que par tes désirs déréglés. Souviens-toi, du moins, que tu es homme ; et ne te range pas avec les bêtes. Il a fallu, dit Tertullien, que Dieu donnât une loi à l'homme, non pour le priver de la liberté, mais pour lui témoigner de l'estime. Dieu aurait semblé mépriser l'homme, s'il ne lui eût marqué l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il n'a pas donné de loi proprement dite, à cause du peu de cas qu'il en fait. La liberté qui convient à l'homme n'est donc pas celle qui consiste à vivre sans loi.

2) Il y a la liberté qui s'affranchit de l'obéissance à la loi et à l'autorité ; mais ce n'est pas la liberté, c'est la révolte. Le premier homme voulut être indépendant. Il usa mal de son libre arbitre, dit saint Augustin ; et, par là, il se perdit avec sa liberté, qui ne fut pas détruite, mais affaiblie. L'homme confondit donc deux choses bien distinctes : la liberté et l'indépendance. O, hélas ! que cette confusion est commune de nos jours ! Il prétendit être libre plus qu'il n'appartenait à un être créé sous l'empire souverain de Dieu. Il était libre, comme un fils sous l'autorité d'un bon père ; et il a voulu l'être jusqu'à perdre le respect et la soumission. C'est la liberté des rebelles, qui n'aboutit qu'à la servitude du péché et de la damnation. Apprenez donc aux hommes en quoi consiste

3) *La vraie liberté.* Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance ; mais c'est là ce qui n'appartient qu'à Dieu. Le second degré où les hommes peuvent se ranger, c'est d'être au-dessous de Dieu et de ne dépendre que de lui, et de s'attacher tellement à lui, qu'ils soient au-dessus de tout le reste. Voilà la liberté raisonnable, qui tient à honneur de céder à Dieu, et s'estimerait avilie de se rendre esclave des créatures, qui ne croit pouvoir se conserver qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que dans une nation il y a le prince souverain, qui tient le premier rang ; et après celui qui, ne dépendant que du souverain, voit tous les autres au-dessous de soi. Si telle est la notion de la vraie liberté, qu'est celle des gens du siècle comparée à celle de l'âme religieuse ? C'est la servitude. En refusant à Dieu l'obéissance, ils se rangent sous le joug de Satan, et des créatures infâmes leur dictent des lois. Vous, non content d'être fidèle aux lois de Dieu, vous acceptez ses conseils, et des prescriptions minutieuses qui tient votre liberté pour qu'elle ne s'égare pas. (*Le reste comme au plan ci-dessus.*)

2166. **Autre plan *pour une* profession.**

Avantages de l'état religieux (*D'après Bossuet*)

I. La fuite du monde. II. La pratique des vœux.

I. *Fuite du monde.* 1° *Sa vanité.* Le monde entier n'est rien, tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel qui nous couvre par sa voûte immense est comme une tente qu'on dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain, c'est *fini.* Tout ce qui paraît le plus solide n'est qu'une ombre fugitive qui disparaît. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on fait un grand sacrifice en quittant le monde. On ne renonce qu'à de vrais maux déguisés sous l'apparence du bien. Perd-on un appui, quand on rejette un roseau brisé, qui loin de nous soutenir nous percerait la main ? Faut-il du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine ?

2° *Son malheur.* Que quitte-t-on ? Ce que quitte celui qui à son réveil sort d'un songe affreux. Sacrifier à Dieu la nature entière, c'est lui sacrifier le néant, la vanité, le mensonge. Du reste, ce monde fragile est ingrat et perfide. Combien dure est sa servitude ! Que n'en coûte-t-il pas pour mendier ses faveurs, que de sollicitudes pour ceux

qui veulent parvenir, et même pour ceux qui sont parvenus ! Quelle pauvreté au sein de l'abondance ! car les désirs des mondains sont insatiables. L'envie s'y mêle, et on y est malheureux, non seulement de son propre malheur, mais encore de la prospérité d'autrui. On n'y peut ni assouvir ses passions, ni les vaincre ; on sent la tyrannie et on ne veut point en être délivré.

Ah ! si on pouvait traîner le monde entier dans les cloîtres, on lui arracherait facilement l'aveu de sa misère. On n'entend dans toutes les familles que gémissements. L'un est dans un désastre qui lui enlève tout le fruit de longs et pénibles travaux ; l'autre dans son emploi souffre des dégoûts mortels. Celui-ci perd ; celui-là a peur de perdre ; cet autre n'a pas assez ; l'ennui les poursuit tous jusque dans les spectacles et les plaisirs. Tous s'avouent malheureux ; et chose étrange, les enfants de Dieu conservent parfois une estime secrète pour ce que le monde, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. Il en est qui, tout en étant bons, se laissent éblouir par un éclat si grossier. Ils sont étonnés d'entendre les gens du monde se plaindre de leur sort, comme si c'était là une nouvelle, comme si Notre-Seigneur n'avait pas dit : *Malheur au monde.*

3° *Le monde est incompatible avec les vrais biens.* Les peines qu'il endure sont le commencement des douleurs éternelles, comme la paix des âmes détachées du siècle est l'avant-goût des joies du ciel. Le monde est le royaume de Satan ; les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. Oh ! qu'elle est redoutable cette puissance de ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants ? Elle séduit les esprits et leur enlève la vérité, après même qu'ils l'ont connue et aimée. Sous son influence, on ne voit plus ce que l'on voyait, on craint même de le revoir ; et on se plaît dans son aveuglement. Aussi est-il dit à tous que *l'amitié du monde est l'ennemi de Dieu*, et *nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* Aussi y avons-nous renoncé à notre baptême ? qu'y avons-nous promis ? de renoncer aux pompes de Satan. Ne sont-elles pas celles du monde ? Le renoncement aux vanités du siècle est donc nécessaire à la vie chrétienne. C'est ainsi que l'entendaient les premiers chrétiens. Sans quitter leurs familles ni leurs travaux, ils vivaient retirés du siècle comme les religieux les plus fervents.

On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait ; en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avènement du grand Dieu de gloire ; point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi ; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité ; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies ; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques ; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait pas de prier. O beaux jours ! quand vous reverrons-nous ?

Quand on ne veut pas aimer Dieu, quand on veut suivre l'entraînement de ses passions, qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit à l'Evangile, quand on craint la justice de Dieu, quand on se défie de sa propre fragilité, quand on est chrétien enfin, on doit haïr le monde et ses maximes, fuir ses fêtes et ses plaisirs.

Celui qui embrasse l'état religieux que fait-il de plus ? Il s'éloigne d'un ennemi avec lequel on ne peut jamais faire la paix ; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qui peut le séduire. Est-ce là un grand sacrifice ? N'est-ce pas plutôt un soulagement, une sûreté, une tranquillité ? En laissant donc de côté le désir de la perfection, d'ailleurs si enviable, en ne considérant que l'intérêt, et le bonheur de cette vie pour une âme chrétienne, où sera ce bonheur, sinon loin d'une mer orageuse, où il n'y a qu'écueils et que naufrages ? où sera-t-il, sinon loin des objets qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents ? Hélas ! Je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban et je craindrais de me mettre à l'abri de la tempête ? Aussi quand saint Paul exhorte à la virginité, quelles raisons allègue-t-il ? Il veut affranchir les âmes des tribulations de la chair, et leur offrir un moyen de prier sans empêchements, en étant dégagé des embarras du siècle.

De là vient qu'ouvrant les livres des saints Pères, je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert et de la fuite du siècle.

J'aperçois même, dans la règle de saint Benoit, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de la raison : les parents sans crainte de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau.

C'est qu'on pensait avec raison que puisque tout chrétien doit mépriser le monde, il est plus facile de le faire de loin que de près. Aussi, dès les premiers temps de l'Eglise, vit-on en Orient des hommes et des femmes qui menaient la vie religieuse. Dans l'Occident quelle foule de vierges et de personnes de tout âge et de toutes conditions qui, dans la retraite et le silence, ignoraient le monde et étaient ignorées de lui ! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine ; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise, après la conversion de Constantin. Les chrétiens si simples et si

ennemis de toute mollesse, craignaient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à terre : les solitudes sauvages fleurirent; des villes entières étaient presque désertes ; d'autres villes comme Oxyrinque, dans l'Égypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses; oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi !

Mais hélas ! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit : mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre en nous donnant l'Évangile de son Fils. Je vois saint Pacôme qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable.

J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des évangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout.

Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolant les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point ; mais je ne puis pas être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu et enivrée du sang des saints ; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies.

Que celui qui par condition doit vivre au milieu du monde se sépare du moins de son esprit, qu'il renonce à ses maximes, qu'il fuie ses périls : mais en vérité qu'ils sont heureux ceux qui peuvent le quitter réellement en embrassant la vie religieuse, qui a du reste d'autres avantages.

[illegible]1. II. *La pratique des vœux* 1° *La pauvreté.* Rien n'effraye plus qu'elle : c'est pourquoi Notre-Seigneur qui est venu révéler des vérités cachées, commence ses instructions en renversant les idées mondaines, et en disant : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (dire ses avantages comme au n. 1593).

Que redoutez-vous en la pratiquant dans sa perfection ? Oseriez-vous, épouse de Jésus attaché nu sur la croix, vous comparer aux riches du siècle ? vous avez promis de tout quitter, et leur ambition est de posséder de grands biens ; et cependant entrez dans les palais ; et si le dehors brille, souvent le dedans n'est que misère : des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires ; des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre, et on cache sa souffrance ; non seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux ; et on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, près de faire banqueroute, et de la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre, voilà les gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain. Et pour vous, vous ne manquez de rien. Vous avez sous la main tout le nécessaire, sans être chargée d'aucune bienséance qui tyrannise, sans avoir besoin de gagner beaucoup, sans risquer de perdre, ne manquant que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir. Qu'est-ce qui pourrait se vanter d'être si heureux dans la famille, s'il a quelque expérience de la vie ? Comment donc se plaindre de la pauvreté religieuse et ne pas la bénir comme un bienfait ?

[illegible]2. 2° *La virginité*, n'est-elle pas l'affranchissement des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage ? L'Apôtre les a signalées ; et tout le monde en parle. Ne parlons pas des dissensions scandaleuses entre époux, qui cependant ne sont pas rares, les dissensions dont on ne laisse rien paraître sont plus nombreuses encore. Choisissons parmi les époux les meilleurs, nous trouverons néanmoins souvent en eux des humeurs, des préventions, des liaisons, des habitudes différentes. On se voit de si près, si souvent, et avec tant de défauts de part et d'autre, et cela durant toute une vie. L'affection s'use, l'imperfection rebute, il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas le laisser voir, on prend aussi sur son prochain et on s'aperçoit de la contrariété qu'on lui cause ; le cœur souffre et on se devient une croix l'un à l'autre. On aime sa croix, mais on la porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir ou par une affection affaiblie qui ne se réveille pas dans les grandes occasions. Les rapports journaliers ont perdu tout leur charme ; supposons même une amitié vive et persévérante, ne prépare-t-elle pas une douleur presque inconsolable à la mort de l'un ou de l'autre ?

Joignez à ces tribulations celles d'enfants ingrats ou rebelles, ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le ménage fait le supplice des parents, ou enfin bons, mais malades ou ravis par la mort à la tendresse des auteurs de leurs jours, les contradictions à essayer des domestiques, des voisins, des ennemis, et parfois d'amis importuns. O tribulations, qu'il fait bon vous voir de loin, dans la solitude d'un monas-

tère! O sainte Virginité qui affranchis des sollicitudes de la terre, tu donnes aux âmes un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne trouvent jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour; elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas. Exige-t-il beaucoup de ses épouses, qu'elles ne pourraient jamais payer trop cher l'honneur qu'il leur fait ; mais il ne demande d'elles que ce qui fait leur bonheur.

2483. 3° *L'obéissance*. On est tenté de penser que c'est un joug écrasant de s'assujétir, non seulement à la sagesse, à la charité, mais encore aux fantaisies, ou aux duretés des supérieurs. C'est là pourtant un grand bienfait ; car bon gré mal gré, il faut se soumettre. A qui se soumettrait-on dans le siècle ? à un mari, parfois à un serviteur, à ses propres caprices, à ses propres passions, ou du moins à une vaine sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions elles mêmes. En religion on se soumet à Dieu à proprement parler. C'est certain pourvu qu'on ait la foi: les supérieurs tiennent sa place. Le servir n'est-ce pas régner? s'ils abusaient de leur autorité, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens sérieux ; vous aurez l'occasion de vous humilier, de mortifier votre amour propre trop sensible. La Providence se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien, ne vous élevez point contre celui qui tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

Du reste, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, qui, au lieu d'être un joug pénible, ne sont que l'Evangile, ou la loi de grâce appliquée, et par conséquent le joug doux et léger du Maître, garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des supérieurs et des égaux, pourvu qu'on sache se taire, ne pas se mêler de ce dont on n'a pas la charge, et chercher son soutien en Dieu, et non en des amitiés particulières, source de critiques et de murmures. Que peuvent les défauts des supérieurs, sinon nous retrancher quelque vaine consolation, mortifier notre goût en des bagatelles ? N'est-ce pas pour nous un sujet de mérite ? Le pis qui puisse vous arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence, comme si vous ne deviez pas y être toujours, comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle! Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance? hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir qu à obéir!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude. Au contraire ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même. Il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie, avec saint Bernard: Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner! Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tient en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté ? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

O bonheur de la vie religieuse, ô pauvreté plus riche que tous les trésors, ô chasteté plus douce que tous les plaisirs, ô obéissance, vraie liberté des enfants de Dieu, abnégation complète d'une âme à qui Dieu est tout! le monde est crucifié et mort pour elle ; elle n'y pense plus ; elle est crucifiée et morte pour le monde, mais elle vit en Dieu. Voilà la vie religieuse. Qui ne l'estimerait, qui ne l'envierait, s'il comprend son bonheur pour ce monde et pour l'autre?

2484. Autre plan. Pour une profession. *Sur la* virginité, *d'après Bossuet*. *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo*. L'Apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges les représente sur une montagne avec l'Agneau. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée, bien au-dessus du monde, sinon parce que la virginité les sépare ? Et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, sinon parce que la virginité les unit ? Et c'est aussi ce que saint Paul exprime par ces paroles: Je vous ai promise à un seul; c'est la séparation d'avec tout autre. Je vous ai promise à un seul époux, c'est l'union la plus intime. Voilà donc le rôle des épouses de J.-C. sur la terre : c'est la séparation d'avec le monde et les créatures, et l'union à N.-S.

2485. I. *Séparation de la vierge*. Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans

qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire sans s'étonner de quelle sorte Dieu forme l'homme ? Premièrement, il prend de la boue ; est-il une matière plus vile ? Après, il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance ; est-il rien de plus admirable ? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre ; l'image de Dieu nous adjuge au ciel, et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend sans nous ruiner et sans nous détruire par une destruction violente ; toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage Providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès ? Qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute ? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel : selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des brutes ou nous serons des anges célestes. C'est pourquoi, dit saint Augustin, Dieu a formé l'homme avec l'usage de son libre arbitre ; animal terrestre, mais digne du Ciel, s'il sait s'attacher à son créateur. *Terrenum animal, sed cœlo dignum, si suo cohæreret auctori.* Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit, d'une nature immortelle, est liée à une chair corruptible. Dieu qui, par un très sage conseil, a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu par laquelle il s'en peut détacher avec le secours de sa grâce ; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est-à-dire à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence qui lui est due, ce corps même (qui n'en serait étonné), oui, ce corps tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes, parce que l'âme, qui est la partie principale à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non-seulement comme un serviteur très obéissant, mais encore comme un compagnon très fidèle.

Ainsi je vous exhorte, mes frères, par les paroles du saint Apôtre, que vous vous dépouilliez de l'homme animal. (Ephes, IV, 22.) Défaites-vous de l'homme terrestre, qui n'a que des désirs corrompus ; déclarez-vous, par une juste sentence, venus du ciel et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. Retirez-vous, retirez-vous, soyez purs, ne touchez point aux choses immondes, et je vous recevrai, dit le Seigneur. (I Cor., XV, 49. II cor., VI. 17). Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée ; car vous vouez à Dieu la pureté parfaite. Or, la pureté qu'est-ce, sinon la séparation ? Nous appelons impur ce qui est mêlé ; et pur, ce qui n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Tant que l'eau n'a point perdu la limpidité de sa source, elle est pure ; elle s'agite en passant sur la terre, elle en détache quelques parties qui se mêlent avec elle, elle perd sa netteté ; elle cesse d'être pure dès qu'elle est mêlée. Mais élevons plus haut nos pensées. Dieu est l'être infiniment pur, parce que sa nature est entièrement dégagée de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption, élevée au-dessus de tout le créé. Il ne reçoit rien de dehors ; car il est infiniment riche ; et il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections ; et sa pureté se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus près d'elle que les intelligences célestes, qui sont séparées de toute matière. Mais après les anges du ciel doivent venir ceux de la terre. C'est la virginité qui les fait et qui les sépare du créé ; et aucune vertu ne va plus loin. Il y a, en effet, des vertus morales qui se tiennent dans certaines limites ; mais il y en est d'autres qui ne sont jamais satisfaites qu'elles ne soient parvenues à ce qui est plus élevé. Le courageux est ferme contre les périls ; mais le magnanime peut à peine rencontrer assez de dangers, et assez d'entreprises hardies pour exercer sa vertu. La libéralité donne généreusement aux autres, mais la magnificence va presque jusqu'à la prodigalité. La tempérance apprend à régler selon la raison les plaisirs des sens ; la virginité plus courageuse ne veut pas même les regarder, elle les foule aux pieds et s'élève vers le ciel entièrement dégagée. Du moment où la virginité est une vertu, elle a son siège dans l'âme plutôt que dans le corps. Nous ne prêchons pas la virginité, comme le ferait un médecin ou un philosophe, ou comme la pratiquaient les vestales, les prêtresses des faux dieux, mais nous louons la virginité chrétienne, celle qui tient le cœur en haut au-dessus des plaisirs qui passent. C'est donc le cœur qu'il faut purifier en le séparant, en l'élevant : ce qui n'empêche pas cette vertu de rejaillir aussi sur le corps et de le sanctifier, ainsi que le soleil se peint dans une nuée, et c'est pourquoi saint Basile dit que tous les sens de la vierge doivent être vierges. Notre vue est elle vierge, si elle ne se repaît que de vanité ; nos oreilles, etc., notre bouche, etc. Donc vigilance, la convoitise qu'on combat, est comme un prisonnier qui tâche de s'évader ; elle se présente à la porte de tous les sens. Elle fait la modeste au commencement, elle demande peu, une petite curiosité ; et si on la lui accorde, elle prend de l'audace, et l'âme en est troublée. Une pierre qu'on jette dans l'eau n'en touche qu'une petite partie et elle en agite toute la surface ; donc vigilance et détachement général, afin de goûter :

2486. II *L'union à Jésus*. Les esclaves des plaisirs coupables ne peuvent s'unir au Dieu de toute sainteté ; les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de cette souveraine beauté qui ne se montre qu'aux esprits purs. Comme rien ne détache de la terre comme la virginité, qui sépare l'âme en l'élevant, il est clair que c'est avec elle que Jésus s'unit avec plus de complaisance. Qui pourra dire l'amour qu'il porte à la sainte virginité ? Il ne veut point de mère qui ne soit vierge ; en célébrant la dernière pâque, il met sur sa poitrine un disciple vierge ; en mourant sur la croix, il honore de ses derniers discours les vierges ; c'est lui qui dans sa gloire veut avoir les vierges en sa compagnie. C'est que la vierge, *cogitat quæ Domini sunt;* retirée loin des soins du monde dans son intérieur, elle n'ouvre la porte qu'à Jésus seul. Aussi est-ce là le sanctuaire que Jésus se plaît à habiter, parce qu'il n'y entre que son saint amour ; il aime d'autant plus à en remplir les âmes qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde. Quelle doit être votre joie, ô Vierge, dans cette mystérieuse union ! C'est là, dit saint Bernard, que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceurs. *Dilectus meus mihi et ego illi ;* et cet Epoux n'a-t-il pas tout ce qui peut satisfaire l'épouse la plus exigeante ? O disciple bien aimé, disciple vierge, dites-nous quelque chose des délices des vierges. *J'ai entendu*, dit-il dans l'Apocalypse, *une voix du ciel, comme le bruit de grandes eaux, et comme le son de plusieurs instruments de musique ; et ils chantaient un cantique devant le trône, et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre. Ce sont les vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va.* C'est un cantique nouveau ; car la virginité est propre à la nouvelle alliance ; toutes n'entendent pas ce cantique, car Jésus a dit que tous ne comprennent pas le conseil de garder cette vertu ; ce cantique retentit comme le bruit de grandes eaux, parce qu'il vient d'une joie abondante ; il raisonne avec justesse parce qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien qui ressemble au débordement de la joie mondaine. Courage donc, voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras ; venez, dit-elle, venez chanter avec nous les louanges de l'Agneau sans tache ; là les Agnes, les Cécile, les Ursule, etc. vous montrent la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à votre Epoux, si pour lui rester saintement unies, vous réglez toutes les passions de votre âme ; et saint Augustin vous apprend que c'est plus facile pour vous de les modérer, qu'il n'est facile aux amateurs du monde de les contenter. Veillez sur vos oreilles : c'est par elles qu'Eve a été séduite ; gardez vos yeux : ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur qui retient vos yeux et exclut ceux des autres. Craignez où il n'y a pas lieu de craindre, afin d'être en sûreté dans le péril même. Votre Epoux est plein d'amour, *concupiscet rex decorem tuum*, mais il est jaloux : *respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.* Il ne peut souffrir que votre cœur se partage, c'est pourquoi, en vous donnant à lui, vous renoncez aux biens de ce monde et même à votre liberté, lui protestant par là que vous foulez tout aux pieds pour n'aimer que lui. Soyez fidèles : et vous chanterez à sa suite, au ciel, le cantique virginal.

2487. **Plan de *Massillon pour une* profession.**

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis ; ... et eduxit me in latitudinem quoniam voluit me.

Division. Deux consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation.

I. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, et nous a séparés de la masse de perdition, il est des elections visibles qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les âmes que Dieu appelle à cet état.

1° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'âmes jetées au milieu du monde : 1) Préférence de pure bonté. Car, au lieu que les hommes ne nous préfèrent, dans la distribution de leurs grâces, que parce qu'ils nous trouvent ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avaient de s'ensevelir avec Jésus Christ dans ces saintes retraites ? 2) Préférence consolante par sa singularité. Considérez ce qui se passe dans l'univers : comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains, de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère : c'est un atome au milieu d'un espace immense : et cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie ; il vous a élue même parmi ses élus. Que de grâces renfermées dans une seule grâce ! il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connaissent pas, ou qui le connaissant ne l'adorent pas comme il faut, de tant de fidèles, qui en l'adorant, violent sa Loi sainte ; il vous a privilégiée encore par dessus ce petit nombre d'âmes justes, qui au milieu des périls du monde le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2° Nouveau sujet de consolation dans votre élection : Les moyens dont Dieu s'est

servi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour nous retirer du monde! que de secrètes invitations! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements pour nous frayer le chemin où il voulait vous conduire! de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, et que vous pouvez lui dire avec le prophète: C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui dès le sein de ma mère avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

2° Autre sujet de consolation dans votre élection: les secours et la protection que Dieu promet, et qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une âme qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée; elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle, c'est Dieu même qui l'y conduit, et c'est assez: elle peut dire avec le Prophète. *Le Seigneur est mon guide; rien ne me manquera.* Au lieu que les âmes mondaines entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du Ciel, sont livrées à leur propre faiblesse. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons désirs, et nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur faiblesse; des âmes pour qui tout est un écueil et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Hélas! elles errent au gré de leurs passions, dans un monde où la main de Dieu ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ne craignez donc pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature: ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre; et vous serez vous-même surprise de votre force et de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grâce de votre élection, que vous laissiez affaiblir en vous cette première ferveur de l'esprit: si vous vous relâchiez, en vain seriez-vous appelée aux noces de l'Époux; vous risqueriez d'être rejetée, comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. *Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais? Premièrement, c'est une région de ténèbres; secondement, une voie toute semée d'écueils et de précipices; troisièmement c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes.

1° Une région de ténèbres, la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connaissent pas, ou que des ennemis qui la combattent; et sans parler de tous les divers genres d'aveuglements si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi et de la Doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles et les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exactitude et de lumière, que dans les premiers âges de l'Église: cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent ou des nuages qui les cachent; et ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce sont les erreurs de presque tous les hommes: c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus temps de s'élever. C'est ainsi que presque tous les hommes marchent, sans le savoir, dans les ténèbres; et c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avait retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière: vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes.

2° Le monde est une voie toute semée d'écueils et de précipices. Tout est danger dans le monde. Danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, etc., voilà le monde, si vous échappez d'un péril, vous verrez bientôt en tomber un autre; et ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre, quand même des exemples domestiques de vertu auraient quelque temps défendu votre innocence. Ah! que les exemples touchent peu, dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu! Vous auriez peut-être envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve, mais peut-être à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'aurait jamais eu que vos faibles désirs, et le monde, toujours votre cœur et vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je

veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde ; cela est vrai. Mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus sûr, dites vous, serait de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous ; mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent ; c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudrait faire ce qu'on ne peut pas.

3° Le monde est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. On croirait d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; mais il s'en faut bien. Hélas ! si l'on pouvait y être heureux, du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées ; si on n'évitait pas les supplices éternels, destinés aux pécheurs, du moins on jouirait du présent ; mais ce présent même, cet instant rapide, est refusé aux pécheurs. Dieu qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même, heureux sans lui ; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain, nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance ; et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne la laissée qu'à ses disciples. Ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, si vous connaissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, et y rétablir une paix et une sérénité éternelle.

XXXIII. Plan de retraite de sept jours pleins, pour un prêtre qui veut faire sa retraite en particulier.

2488. Dans ces sortes de retraites, il nous semble nécessaire de faire chaque jour trois méditations et une lecture, que nous indiquons dans le plan suivant, et de parcourir entièrement dans les méditations ou les lectures, ce que nous avons écrit du n° 1708 au n° 1772.

La veille au soir : Méditation, 1708.

Premier jour. — 1re méditation : le Salut, 1713. — 2e méditation : Péché, offense de Dieu, 1715 ; lecture : Confession générale, 1071. — 3e méditation : Portes de l'enfer, 1724.

Deuxième jour. — 1re méditation : Tiédeur, 1728. — 2e méditation : Défauts, 1756 ; lecture : Examen de conscience, 1666 et 561. — 3e méditation : Mort, 1717.

Troisième jour. — 1re méditation : Jugement, 1721. — 2e méditation : Vertus, 1749 ; lecture : Devoirs, 1743. — 3e méditation : Enfer, 1723, ou Ciel, 1727.

Quatrième jour. — 1re méditation : l'Enfant Prodigue, 1228. — 2e méditation : Le Démon et Jésus-Christ, 1236 ; lecture : Condition d'une bonne confession, 861. — 3e méditation : Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1278.

Cinquième jour.— 1re méditation : Sainteté, 1732.— 2e méditation, 1763, 1344 ; lecture : Occasions de péché, 1021. — 3e méditation : la Messe, 1759.

Sixième jour. — 1re méditation : Amour de Dieu, 1512.— 2e méditation : Sanctification des actions, 1474 ; lecture : Zèle, 1738 et suiv. — 3e méditation : Dévotion à Marie, 1770, 1368.

Septième jour. — 1re méditation : Préparation à la Communion, 1431. — 2e méditation : Persévérance, 1534 ; lecture : Saint Office, 1766, et Science, 1733 et suiv. — 3e méditation : Sacré Cœur, 2156.

ADDENDA ET ERRATA

Rapporter à ce que nous avons dit de la religion ce qui suit :

« Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris ; quelle majesté ! quel éclat de mystères, quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ; quelle raison éminente ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement, et pendant trois siècles entiers, par des millions de personnes

les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice!

» Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ?...

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste et le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque ; mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même, dans le monde, moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. » *(La Bruyère.)*

[illegible]. *A rapporter à la note du n° 511.*

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique, et un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite ; mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre : nous commençons pour ainsi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si devant le monde même la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre, qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous, que les dons de sa grâce et de son Esprit qu'il y a mis lui-même.

C'est donc notre naissance selon la Foi, qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu ; et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre. *(Massillon.)*

[illegible]. *A rapporter au n° 895.* A l'adresse des protestants qui nous reprochent avec complaisance la conduite scandaleuse de quelques papes du dixième siècle, et nous demandent, avec une superbe pitié, si de pareils pontifes pouvaient être les juges suprêmes de la foi. — Avant tout comment pouvez-vous, sans une inconséquence prodigieuse, reprocher à qui que ce soit, fût-ce à un pape, un crime quelconque ? Les auteurs de votre prétendue réforme, ne protestent-ils pas, contre l'Eglise romaine, que c'est Dieu qui est l'auteur du péché commis par l'homme ? que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires ? que c'est la foi seule qui sauve, malgré le nombre et la grandeur des iniquités ? que la justice ou la grâce de Dieu une fois acquise par le baptême ou autrement, on ne peut plus la perdre, quelque péché, blasphème, meurtre, parricide, adultère, inceste, que l'on commette pendant sa vie. Or, sans même vouloir, comme Luther et Calvin, rejeter leurs péchés sur Dieu même, ces papes ont eu la foi ; jamais on ne les a soupçonnés là-dessus ; de plus ils avaient été baptisés. Donc d'après les principes de vos pères et d'une partie notable de vos frères, ils sont deux ou trois fois saints ; donc d'après vos principes, ils sont entrés au ciel avec leur innocence baptismale. Et vous demandez, après cela, comment un homme pécheur peut être l'organe de l'Esprit-Saint ?

Quoi ! suivant vous ou les vôtres, malgré tous les crimes que vous puissiez commettre, le Saint-Esprit ne laisse pas d'habiter dans votre cœur pour vous sanctifier en dépit de vous-mêmes, et vous demandez comment il est possible que ce même Esprit se serve de votre semblable comme d'un instrument pour sanctifier les autres ?

Une inconséquence non moins prodigieuse des protestants : ils ont en Angleterre un pape ou une papesse de leur église anglicane ; ils ont en Allemagne un pape de leur église prussienne ; ils ont en Russie un pape de l'église photienne. Ces papes ou ces papesses protestants, n'y a-t-il donc rien à leur reprocher ? Quant au premier pape, au fondateur même de l'église anglicane, l'histoire ne parle-t-elle pas de sa lubricité et de sa tyrannie ? Pour les papes et les papesses de l'église de Russie, l'histoire ne parle-t-elle pas de pères, de maris, de frères, égorgés, étranglés, empoisonnés par leurs enfants, par leurs femmes, par leurs frères, qui voulaient régner à leur place ? Et pour tous ces papes protestants, on n'a pas un mot de blâme. Mais parce que, dans le cours de dix-neuf siècles, sur une série de deux cent cinquante Pontifes romains et plus, il s'en trouve peut-être jusqu'à trois qui n'ont pas été plus sages dans leurs mœurs que certains rois modernes, tels que Henri IV et Louis XIV, l'Eglise romaine sera la grande prostituée, le Siége de S. Pierre aura été occupé durant des siècles par des monstres d'impudicité. Telle est, en résumé, la grande histoire de l'Eglise, compilée par les chefs du protestantisme, connus sous le nom de centuriateurs de Magdebourg.

Nous disons que, sur plus de deux cent cinquante papes, il y en a peut-être jusqu'à

trois qui n'ont pas mieux vécu que la plupart des souverains temporels. Sur dix-neuf siècles et deux cent cinquante Papes, nous en avons trouvé neuf ou dix qui sont accusés ou soupçonnés de mauvaises mœurs : sur ces neuf ou dix, il y en a trois au plus, contre lesquels, d'après un premier examen, l'accusation nous a paru convaincante, ou à peu près : un dans le dixième siècle, un dans le onzième et un dans le quinzième. Bref, sur deux cent cinquante-quatre Papes que l'on compte en 1841, pas un n'a enseigné d'erreur à l'Eglise de Dieu. Quant à leur vie, il y en a au moins le tiers que cette Eglise honore comme saints. Pour les autres, il y en a tout au plus dix que la malignité humaine accuse ou soupçonne de n'avoir pas eu des mœurs plus pures que la plupart des souverains temporels. Et sur ces dix, à peine y en a-t-il trois à l'égard desquels l'accusation soit justifiée. En vérité, quiconque ne voit point en ceci une protection spéciale de la divine Providence, celui-là oublie que les Papes sont hommes. (D'après ROHRBACHER.)

P. 724 en note lisez du Mont Casius, et non du Mont Cassin.
P. 877, nº 2001. Quoi qu'en ait dit Tertullien, ce n'était pas un crime aux Chrétiens de son temps, de donner de l'argent pour se soustraire à d'injustes vexations.



CONCLUSION

2402. Voici donc, Prêtres vénérés et chers confrères, que nous touchons à la fin de ce long travail, que nous avons entrepris afin de vous aider à exposer aux fidèles la doctrine du salut d'une manière exacte, précise et claire. Nous avons la confiance que cet ouvrage vous sera sérieusement utile et vous dispensera de beaucoup de recherches, si vous voulez bien l'étudier à fond ; nous en avons pour garant ce grand nombre de prédicateurs de tous les instituts religieux et du clergé séculier qui ont fait de nos premières éditions leur manuel, et qui ont bien voulu nous témoigner l'estime qu'ils en font. Or, cette nouvelle édition est bien plus complète que les précédentes. Nous aimons donc à penser qu'elle mettra tout prêtre en mesure d'exercer avec fruit le sublime ministère de la prédication. A l'aide de ce volume, il pourra instruire : toute la doctrine chrétienne y est contenue ; il pourra intéresser, surtout par les nombreux traits historiques qu'il contient. Il pourra toucher les âmes, et par ces traits eux-mêmes, qui sont parfois à eux seuls capables de faire fondre en larmes tout un auditoire, et par les ardents élans des Léonard de Port-Maurice, des Le Jeune, etc., que nous avons reproduits. Du reste, ce livre abrégeant le travail de préparation des instructions, laissera plus de temps pour les méditer aux pieds du crucifix et puiser par là dans le Cœur de Jésus le *pectus quod disertos facit*.

Le ministère de la prédication étant rendu par ce livre plus facile pour nos confrères, nous aimons à penser qu'ils profiteront de toutes les occasions pour faire entendre et devant les grands auditoires et dans les petites assemblées la parole du salut, cette parole qui *non revertetur ad me vacuum*, bien qu'on ne voit pas toujours d'une manière sensible et immédiate le fruit qu'elle produit.

Un prêtre qui possédera la doctrine de cet ouvrage ne sera pas non plus embarrassé pour faire à ses pénitents, au Saint Tribunal, des exhortations en rapport avec leurs besoins et avec les fêtes de l'année. Enfin, un pasteur saura y trouver ce qu'il est bon de dire dans ses visites à ses paroissiens.

Le prêtre, s'il est pasteur surtout, n'est pas prédicateur en chaire seulement ; il doit prêcher partout et par les exemples d'une vie sainte et par ses paroles. *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* Hélas ! si nous ne parlions de Dieu et des choses saintes qu'en chaire, combien d'âmes, de nos jours, ne nous entendraient pas ! C'est dans les familles, c'est à chaque âme en particulier qu'il faut porter la vérité dont *auditum avertent*. « Puisque le peuple ne vient plus à nous, » dit le Pasteur Suprême, Léon XIII, il faut aller au peuple. » Le Prince des pasteurs avait dit déjà, ce que nous n'avons pas compris assez tôt : *Ite ad oves quæ perierunt domus Israel.*

Et saint Paul a ajouté : *publice et per domos*. C'est ce qu'il faisait lui-même. *Nocte ac die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum.* Les ennemis de Dieu veulent nous reléguer dans les sacristies. Ne soyons pas leurs dupes. Comme Notre-Seigneur, qui *circuibat omnes civitates et castella docens... et prædicans evangelium regni et curans omnem languorem et omnem infirmitatem*, (Matt., IX, 35.) allons de maison en maison, dire à ceux qui ont oublié le devoir pascal que nous les attendons ; aux blasphémateurs et aux profanateurs du dimanche, que ces deux crimes attirent sur le monde la colère de Dieu ; à ceux qui souffrent, que Dieu essuiera toutes leurs larmes ; à ceux qui courent après les folles joies du monde, que la mort nous fera tous danser sur la même cadence ; aux justes, qu'il faut devenir plus justes ; aux enfants, que les prémices appartiennent au Seigneur ; aux ignorants, rappelons les choses nécessaires au salut ; aux malades, faisons voir le ciel qui sera la récompense de leurs souffrances endurées avec résignation. Encore une fois : *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* Ah ! si nous avions fait plutôt ce que font les missionnaires, parmi les héré-

tiques ou les infidèles, nous aurions gardé notre action sur le peuple chrétien, et il ne se serait pas remis entre les mains des juifs et des francs-maçons. Il est devenu moins docile à notre voix : mais est-ce une raison de ne plus lui parler, puisqu'il a un plus grand besoin de nous entendre ? Parce que la brebis s'est égarée, faut-il l'abandonner ? Est-ce là ce que fait le bon Pasteur, qui est prêt à donner sa vie pour elle ? Parce que dans le naufrage des âmes, il y en a un trop grand nombre qui se noient, est-ce une raison pour le sauveteur de se laisser abattre et d'assister impassible à leur perte, sans leur tendre une planche de salut ? Ne faut il pas au contraire se dépenser et en saisir le plus grand nombre possible, pour les jeter dans la barque de Pierre ? N'est ce pas le moins que nous devions faire, d'en sauver le plus que nous pourrons, si nous ne pouvons les sauver toutes ? *Si labor terret merces invitet.* Cette récompense, c'est le ciel. C'est Dieu lui-même : *Ego merces tua magna nimis. Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Amen !*

LAUS DEO ET MARLÆ !



TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE

N. B. — *Les chiffres de cette table renvoient aux numeros et non aux pages.*

TABLE DES MATIÈRES

N. B — *Les chiffres renvoient aux pages et non aux numeros, et cette table est loin de contenir tous les sujets traites dans ce livre ; pour les trouver, il faut donc recourir a la table precédente.*

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

CONSEILS PRATIQUES AU PRÉDICATEUR

DEUXIÈME PARTIE

EXERCICES ET PLANS DE MISSIONS, DE RETRAITES ET D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES

PREMIÈRE SECTION

EXERCICES ET PLANS DE MISSIONS

DEUXIÈME SECTION

DES RETRAITES

TROISIÈME SECTION

PLANS D'INSTRUCTIONS PAROISSIALES POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

TOME II

PREMIÈRE PARTIE

INSTRUCTIONS POUR LES MISSIONS ET LES RETRAITES

PREMIÈRE SECTION

INSTRUCTIONS POUR LES MISSIONS

DEUXIÈME SECTION

INSTRUCTIONS POUR LES RETRAITES

DEUXIÈME PARTIE

INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE ET POUR CERTAINES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES

PREMIÈRE SECTION

DOMINICALES DE L'ANNÉE...... .. 760

DEUXIÈME SECTION

FÊTES DE L'ANNÉE

TROISIÈME SECTION

ALLOCUTIONS ET SERMONS DE CIRCONSTANCE



LIVRES RELIÉS ET BROCHÉS (1900)

Ayant leur place dans la Bibliothèque du Clergé et des Communautés, et Livres pour Étrennes. Prix et Récompenses, offerts au Clergé et aux Communautés religieuses à un bon marché exceptionnel. Au profit des Écoles apostoliques.

(Ce Catalogue annule les précédents; qu'on le remarque bien.)

Nous approuvons la propagande de bons livres, qu'entreprend le R. P. Berthier, missionnaire de la Salette. Son but n'est que de faire arriver dans les familles, pour le bien des âmes, des ouvrages sérieusement utiles et pratiques. Aussi la recommandons-nous chaleureusement à l'attention et au zèle du clergé et des communautés religieuses.

Grenoble, le 15 septembre 1894.

MUSSEL, *vicaire général.*

Encouragé par l'approbation de nos Supérieurs ecclésiastiques, c'est avec confiance que nous présentons à nos confrères dans le sacerdoce, à MM. les Doyens des divers diocèses, à MM. les Directeurs des petits séminaires et collèges ecclésiastiques, à MM. les Aumôniers et aux Supérieurs et Supérieures de communautés, aux Directrices d'écoles libres, la collection des ouvrages énumérés ci-dessous, priant les prêtres de vouloir bien la communiquer à leurs confrères, surtout dans les conférences ecclésiastiques, et les Supérieurs et Supérieures des grandes communautés, de la faire connaître aux membres des diverses résidences réunies pour les retraites.

Les prêtres et les hommes les plus sérieux regrettent que les distributions de prix, qui sont un moyen des plus efficaces de faire arriver des livres utiles dans les familles et de leur former une bibliothèque chrétienne, ne leur offrent souvent que des ouvrages qui n'atteignent qu'imparfaitement ce but. C'est pourquoi nous avons entrepris, pour les écoles et pensionnats chrétiens, une série de publications, à l'aide desquelles nous espérons faire quelque bien à l'enfance, à la jeunesse et aux parents eux-mêmes.

Ce qui fait qu'on choisit souvent des ouvrages nuls, c'est le bon marché, ou la beauté du format, des gravures et des reliures. Nous espérons arriver à livrer à de bonnes conditions, si on s'adresse directement à nous, les livres dont nous avons conservé la propriété.

Nous savons aussi que parfois les enfants et les parents aiment les nullités amusantes; mais, est-il bon de flatter un goût si frivole? Et, du reste, ne trouve-t-on pas plus d'intérêt à lire des ouvrages historiques, renfermant les traits les plus remarquables de science et de vertus, tels que nous les publions dans les volumes suivants? Des âmes religieuses ne doivent-elles pas chercher à édifier plutôt qu'à amuser? Et pendant que dans certaines écoles antichrétiennes, on risque de faire des distributions de prix un moyen de perversion, n'est-il pas bon que nous en fassions une sorte d'apostolat?

Il suffit de faire ces remarques pour compter sur le concours du clergé, des communautés religieuses et des écoles libres.

Nous avons, pour les distributions de prix, dans le format in-8°, les ouvrages annoncés dans la première partie de ce catalogue et la plupart de ces ouvrages sont historiques; ils seront lus par conséquent avec intérêt; mais *Le Livre de tous*; *La Jeune Fille et la Vierge chrétienne*, format in-8 et in-16; *Des États de vie et de la Vocation*, format in-16; *Le Jeune Homme comme il le faut*; *Le Livre des petits enfants*, format in-8, sont des ouvrages sérieusement utiles qui sont estimés capables de faire un vrai bien. Toutes les personnes qui sont vouées à l'enseignement, gagneraient non seulement à lire *Le Livre de tous*, mais même à en posséder complètement la doctrine, afin d'être à même d'instruire sérieusement les enfants sur les vérités de la foi, de résoudre leurs doutes et de donner une solution à leurs objections. Les notions vraies sur la vocation, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la Sainte Vierge, dont on fait si souvent parler aux enfants, se trouvent dans le traité *Des États de vie* qui a été examiné à Rome, et dans les ouvrages qui ont pour titre *Notre-Seigneur Jésus-Christ* et *La Vierge Marie*. Il est facile, d'ailleurs, quand on donne à un enfant plusieurs livres de prix du format in-8, d'insérer parmi eux un livre ayant de la valeur, bien qu'il soit de moindre dimension, comme il est à propos de placer quelques ouvrages de doctrine à côté des livres historiques.

Quant à *La Mère selon le cœur de Dieu*, et à *L'Homme tel qu'il doit être*, bien qu'ils ne soient pas écrits pour les enfants, il ne pourrait être qu'agréable aux parents de recevoir, de la main de leur enfant, auquel ses maîtres ou ses maîtresses auraient appris

a le leur offrir de bonne grâce, un livre qui leur rappellerait tous leurs devoirs, et les exciterait à les remplir. Les écoles religieuses ne pourraient qu'y gagner, et l'enfant lui-même ferait ainsi à ses parents l'hommage filial d'une partie de ses [illegible]. Du reste, les institutrices sont souvent plus mères que les mères elles-mêmes ; et elles trouveront dans *La Mère selon le cœur de Dieu* des conseils précieux sur le grand art de l'éducation de l'enfance. Ajoutons que *La Jeune Fille et la Vierge chrétienne* sera lue avec grand fruit par les religieuses ; et *L'Homme* et *Le Jeune Homme*, par les instituteurs de la jeunesse.

I. FORMAT IN-8°

1° *Notre-Dame de la Salette*, SON APPARITION, SON CULTE, par l'abbé J. Berthier, missionnaire de la Salette. Un bel in-8 orné de 10 photogravures, encadrement rouge à chaque page, papier fort et teinté. (Pouvant être donné comme livre de prix.)

PRIX : broché, avec couverture impr. en deux couleurs, 0,75 cent. ; 12 exemplaires pris à la fois, 7 fr. ; 26 exemplaires, 14 fr. ; 54 exemplaires, 28 fr. ; 112 exemplaires, 56 fr. Qu'on remarque que plusieurs maisons d'éducation, plusieurs prêtres qui se concerteraient pour en prendre 100 exemplaires à la fois auraient chaque volume à 0 fr. 50 cent. Le port n'est pas compris dans les prix ci-dessus indiqués, et chaque volume coûte 0 fr. 25 cent. de port. Si on demande ces livres brochés avec papier de couleur, doré et ornementé, à effet, ou reliés en toile gaufrée avec ornements dorés, les prix ci-dessus restent les mêmes ; mais on doit ajouter invariablement 0 fr. 10 cent. par chaque volume ainsi broché, et 0 fr. 40 cent. par chaque volume relié.

2° *Un Bouquet des plus belles fleurs.*

3° *Une Corbeille des plus belles fleurs.*

4° *Une Guirlande des plus belles fleurs.* Chacun de ces trois derniers livres est un recueil de paroles et de traits historiques remarquables, et forment un beau volume in-8, avec encadrement rouge à chaque page, fort papier, teinté, orné de 10 gravures ; faisant bien comme livre de prix.

PRIX : chacun de ces trois volumes, broché avec une couverture imprimée en deux couleurs, coûte 1 fr. 25 par unité ; 12 exemplaires, 12 fr. ; 36 exemplaires, 21 fr. 60.

Si on désire ces ouvrages reliés en toile de belle couleur, gaufrée et avec ornements dorés, les prix ci-dessus restent invariables ; mais il faut y ajouter 0 fr. 45 cent. par volume relié en toile avec ornements or.

Le meilleur et le seul moyen d'obtenir une diminution de prix, au delà de laquelle il est impossible, vu le tirage en rouge et les gravures, de faire aucune remise à qui que ce soit, est de prendre 36 volumes à la fois, soit du *Bouquet des plus belles fleurs*, soit de la *Corbeille*, soit de la *Guirlande*, ou bien 12 volumes de chacun d'eux. Alors on a les trois douzaines, ou les 36 volumes, brochés d'une manière ordinaire, à 21 fr. 60 ; et reliés, à 36 fr : c'est-à-dire 1 fr. le volume. Le port n'est pas compris dans les prix ci-dessus et chacun de ces trois volumes brochés coûte par la poste 0 fr 45 cent. de port. On peut aussi demander le *Bouquet* et la *Corbeille des plus belles fleurs*, réunis en un seul volume relié en belle toile ornée. On aurait ainsi un fort volume in 8 pouvant faire un prix de valeur, qu'il ne faudrait pas toutefois donner en récompense à l'enfant qui aurait reçu déjà ces deux volumes séparément. Par unité, relié 2 fr. ; par douzaine, 1 fr. 50 ; le port en sus. Doré 0 fr. 25 cent. en plus.

5° *La Jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'Ecole des Saints*, par le même auteur, 8e édition. Un beau volume in-8 plus fort que tous les précédents, orné de quinze gravures, encadrement rouge à chaque page.

PRIX : Edition in-8 broché, avec couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 1 fr. ; par nombre, 0 fr. 85 cent., cartonné, papier de luxe, par unité, 1 fr. 20 ; par nombre, 1 fr. ; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 30 ; par nombre, 1 fr. 20 ; tranche dorée, 0 fr. 25 cent. en sus.

Ce livre a été traduit en allemand, en espagnol, en hollandais et en italien. Nous prions les directrices des maisons d'éducation d'en remarquer l'approbation suivante :

« Nous approuvons de tout cœur la huitième édition du livre intitulé : *La Jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'Ecole des Saints*.

« La première partie de cet ouvrage traite des vertus que la jeune personne et la Vierge chrétienne doivent pratiquer envers Dieu, envers les supérieurs et le prochain, et envers elles-mêmes. La deuxième les prémunit contre les écueils qu'elles doivent redouter et fuir ; et la troisième leur indique les moyens de pratiquer la vertu et de surmonter les obstacles qui s'opposent à leur sanctification.

« Ce plan embrasse les sujets les plus pratiques ; et, sur chacun de ces sujets, l'auteur, le plus souvent, laisse parler les Pères et les Docteurs de l'Eglise ; il offre à ses lectrices les plus beaux passages des lettres et des livres, adressés aux vierges chrétiennes par saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et par d'autres saints Docteurs. A côté des

[illegible] personnages, se trouvent des exemples empruntés à l'histoire de l'Église ou à la vie des saints les plus illustres. Choisis avec soins, ces exemples sont [illegible], et, en même temps, ils confirment et élucident le conseil qu'ils [illegible]. Un petit traité de la vocation — sujet qui intéresse si vivement toute jeune personne qui [illegible] — a été ajouté comme appendice à la fin du volume. L'ouvrage se termine par un règlement de vie, les offices du dimanche et des exercices de [illegible] de réflexions pieuses et instructives, en sorte que ce livre peut devenir [illegible] le manuel des jeunes personnes et des vierges chrétiennes vivant au milieu du monde.

« Cette nouvelle édition est plus complète encore que les précédentes. Les institutrices des jeunes filles ne peuvent pas, à notre avis, leur offrir de prix plus utiles pour elles.

« Grenoble, le 2 août 1891.

« MUSSEL, *vicaire général.* »

2° *Le Livre des petits enfants.* Bel in 8°, orné de gravures, encadrement rouge à chaque page, nombreux traits historiques commentant une doctrine chrétienne à la portée des enfants de six ans, même prix que le livre précédent.

Nota bene. — Nous avons aussi une belle édition in-8 du *Livre de tous*, du *Jeune homme comme il faut*, de *Notre-Seigneur* et de la *Vierge Marie*. Le format in-8° de tous ces ouvrages est orné de gravure. *(Voir plus loin.)*

II. FORMAT IN-12

Les Merveilles de la Salette, in-12 de 360 pages avec 10 photogravures, net franco. 1,50 cent.

III. FORMAT IN-16

1° *La Jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'Ecole des Saints.* Comme ce livre est appelé à être le manuel des jeunes filles, nous en avons fait une édition portative in-16, formant un joli volume de près de 400 pages, orné de gravures, que nous cédons pour la propagande à un bon marché rare.

PRIX : broché, par unité, 1 fr. ; par nombre, 0,80 cent. Relié en belle toile ornée, par unité, 1 fr. 20, par nombre, 1 fr. ; tranche dorée, 0, 25 centimes en plus, port, 0,35 cent. en sus.

2° *Le Livre de tous*, par l'abbé J. Berthier, M. S. 4e édition augmentée. Grand in-18 de 474 pages, orné de 24 gravures.

PRIX : broché, 1 fr., avec une belle reliure en toile de belle couleur et ornements dorés, 1 fr. 50. Pris en nombre, relié, 1 fr.; broché, 0,80 cent. ; le port en sus. Prix de l'édition hollandaise, brochée, 0,50 fl., port, 0,10 fl.

Les premières éditions de ce livre, qui est comme la théologie du peuple, se sont écoulées rapidement. Cette nouvelle édition est bien plus complète que les précédentes et rien n'a été négligé pour que l'impression fût en harmonie avec l'importance pratique du livre.

Un bon nombre de prêtres nous ont demandé à la fois 100 exemplaires de ce livre, afin de le faire arriver dans toutes les familles de leur paroisse. Aussi plus de 40 000 exemplaires s'en sont-ils écoulés rapidement.

« Non seulement nous approuvons la nouvelle édition du *Livre de tous*, mais encore nous en recommandons la lecture assidue aux prêtres et aux fidèles. Les prêtres y trouveront ce qu'ils doivent enseigner à leurs ouailles pour les préserver de l'ignorance religieuse qui est le grand péril de notre temps. Les fidèles, outre l'exposition claire, précise et complète des vérités qu'ils ne doivent jamais oublier, et des devoirs qu'ils ont à remplir, y trouveront la réponse aux objections des impies et des indifférents de nos jours, avec des traits historiques bien choisis, qui ne peuvent que les intéresser en les [illegible].

« Aussi faisons-nous des vœux pour qu'un chapitre de ce livre soit lu dans toutes les familles, tous les jours, dans les veillées d'hiver, et, durant l'été, au moins le dimanche. Quel profit résulterait, pour les âmes de cette pratique ! Les bonnes lectures autrefois [illegible], sont, hélas ! remplacées aujourd'hui par celles de feuilletons ou de journaux qui faussent l'esprit et pervertissent le cœur.

« MM. les Curés, les Directeurs de maisons d'éducation, les Instituteurs et Institutrices feraient une œuvre de zèle en donnant cet ouvrage en récompense à leurs chrétiens, à leurs enfants et en leur faisant promettre de le lire en famille. Par ce moyen, l'instruction religieuse se répandrait dans le peuple fidèle, et les âmes ne seraient pas sans défense contre les attaques des ennemis de Dieu.

« C'est ce qui a été compris déjà ; car les premières éditions du *Livre de tous*, tirées à

un nombre considérable d'exemplaires, se sont écoulées rapidement. Tout présage un succès plus grand encore pour l'avenir à ce livre, car il est de ceux qui demeurent, parce qu'ils sont pratiques. « F. MUSSEL, *vicaire général.* »

Le Livre de tous, un beau volume in-4°, avec 35 gravures pour livre de prix. Dans ce magnifique volume, on a retranché tout ce qui, dans l'édition complète, ne convenait pas aux enfants.

PRIX : relié en percaline. *1 fr. 50* le volume, port *0 fr. 60* en sus. Des remises sont faites à ceux qui le demandent en nombre.

3° *La Mère selon le Cœur de Dieu*, ou *Devoirs de la mère de famille à l'égard de ses enfants*, 5e édition, Un beau volume in-16 de 400 pages.

Ce livre, destiné aux mères de famille, leur expose d'une manière complète leurs devoirs ; il peut être lu avec fruit par les institutrices et par les religieuses qui s'occupent de l'éducation, sujet qu'il traite longuement. Il a été traduit en allemand et en italien.

Voici le compte rendu qui a été fait de cet ouvrage par M. Mussel, vicaire général de Grenoble :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre intitulé : *La Mère selon le cœur de Dieu.* Après un court préambule, il expose successivement les obligations qu'impose à la mère chrétienne la double éducation de ses enfants, l'éducation physique et l'éducation spirituelle. Ce plan, simple, naturel et complet, est heureusement conçu et solidement exécuté. Le style de l'ouvrage est clair, facile, correct, simple, onctueux, parfaitement approprié au sujet. Quant au fond, tout y respire la sagesse, la prudence en même temps que la foi et la piété. Je forme donc le vœu que cet excellent ouvrage devienne le manuel des mères chrétiennes. » MUSSEL, *Vicaire Général*

Pour les distributions de prix, nous aurons une édition de propagande de cet ouvrage. Nous ferons graver, sur la toile ornée des reliures, ces mots.

A MA MÈRE, HOMMAGE DE MES SUCCÈS

afin que, par le moyen des distributions de prix, ce livre, si utile aux mères de famille, puisse leur arriver par leurs enfants.

PRIX : broché, 1 fr. ; relié percaline, 1 fr. 50, le port en sus. Des remises seront faites à ceux qui le demanderont en nombre.

4° *Des Etats de Vie chrétienne et de la Vocation, d'après les docteurs de l'Eglise et les théologiens*, par le même, nouvelle édition, un volume in-16 de près de 300 pages.

PRIX : par unité, relié, 1 fr. 25 ; en nombre, 1 fr. ; broché, en nombre, 0 fr. 75 ; par unité, 1 fr., le port en sus.

Il n'est pas de question qui intéresse autant le bonheur temporel et éternel que celle de la vocation. Il n'en est point par conséquent qui doive être étudiée avec plus de soin, par le prêtre surtout. Son ministère le met à même d'être consulté souvent sur le choix d'un état, et sa décision influe sur tout l'avenir d'une âme.

Les notions nettes et vraies de la vocation se trouvent dans les Pères et les théologiens, et non dans les préjugés du monde, ni même dans certains écrits qui n'émettent que les idées personnelles de leur auteur. *Le Messager du Sacré Cœur de Jésus*, en annonçant le livre que nous publions, remarquait que *presque tous les ouvrages modernes renferment sur ce point capital des notions et des règles complètement opposées à la doctrine des grands Docteurs catholiques* ; et il ajoutait : *C'est la doctrine des grands Maîtres, la vraie doctrine catholique que renferme le présent ouvrage.* Rien, en effet, dans ce volume, qui ne soit appuyé sur les plus graves autorités, les Pères, saint Thomas, saint Liguori, Suarez, Lessius ; et ce livre a été examiné par la Censure Pontificale. La première édition est sortie des presses de l'imprimerie de la Propagande, avec l'*imprimatur* du Maître du Sacré Palais apostolique ; aussi s'est-elle écoulée rapidement.

5° *La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle*, par le même. Nouvelle édition. In-16 de plus de 170 pages.

PRIX : relié toile, par unité, 0 fr. 85 ; par nombre, 0 fr. 70 ; broché, 0 fr. 60, port en sus.

Edition in-8, encadrement rouge et gravures, broché, 0 fr. 75 par unité ; cartonné, 0 fr 90 ; relié, 1 fr. 25 ; le port, 0 fr. 40 en sus. Prix de l'édition hollandaise, 0,25 fl., port 0.07 et demi fl.

Cet ouvrage condense en quelques pages la doctrine des saints et des théologiens sur la Sainte Vierge. Il justifie son culte, fait connaître en quoi il consiste, expose les

principales pratiques de dévotion envers Marie. Nous le croyons propre à donner une haute idée de cette divine Vierge, et à exciter les âmes à recourir à elle avec confiance, tout en préservant leur dévotion de toute illusion.

6° *Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce que nous lui devons*, par le même. Nouvelle édition. Ce livre a aussi deux éditions, l'in-16 et l'in-8 avec gravures. Pour les deux éditions reliées et brochées, les prix sont les mêmes qu'au numéro précédent.

Cet ouvrage est, par rapport à Notre-Seigneur, ce qu'est le précédent par rapport à la Vierge Marie. Il fait connaître l'Homme-Dieu, ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est pour nous, ce que nous lui devons. Est-il une connaissance plus belle et plus nécessaire ? *La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous seul vrai Dieu, ainsi que Jésus-Christ que vous avez envoyé.*

7° *L'état religieux, son excellence, ses obligations, ses privilèges*, par le même. Un volume in 16. A l'usage des communautés religieuses des deux sexes et des prêtres qui les dirigent.

« Nous donnons volontiers notre approbation au nouvel ouvrage du P. BERTHIER, qui a pour titre *L'Etat Religieux, son excellence, ses obligations, ses privilèges.* Dans un format modeste, il renferme les enseignements de la saine théologie sur ces questions. Les avantages de l'état religieux, établi par Notre-Seigneur et si estimé de tous les saints et de tous les vrais chrétiens, les obligations qu'il impose, y sont exposés brièvement, clairement et avec la précision de doctrine qui caractérise les autres ouvrages du même auteur. Nous espérons donc que ce livre ne tardera pas d'être le manuel de toutes les âmes consacrées à Dieu.

« F. MUSSEL, *vicaire général.* »

PRIX : broché, par unité, 1 fr. ; par nombre, 0,75 cent. ; relié, par unité, 1 fr. 25 ; par nombre, 1 fr. ; le port, 0,25 cent. en sus.

8° *L'homme tel qu'il doit être*, un beau volume qui se vend au même prix que *Le Livre de tous*. Ce livre est le manuel des hommes de toutes conditions. Ils y apprendront tout ce qu'ils doivent faire et éviter pour remplir la grande mission que Dieu leur a confiée sur la terre. Nous avons recueilli dans ce volume tout ce que nous avons trouvé de plus beau à l'usage des hommes, dans la patrologie grecque et dans la patrologie latine, que nous avons parcourues dans le but d'être utile à nos lecteurs.

9° *Le Jeune Homme comme il faut*, beau volume in-18, même prix que *Le Livre de tous*. Cet ouvrage contient tout ce qui, dans *L'Homme tel qu'il doit être* peut convenir aux jeunes gens, et en plus quelques réflexions spéciales pour eux. Nous comptons sur le zèle de nos confrères et en particulier des directeurs de patronages pour faire arriver ce livre à la jeunesse.

Pour les distributions de prix, nous avons fait une édition in-4° de cet ouvrage, ornée de nombreuses gravures, même prix que *Le Livre de tous*, in-4°.

10° *Paroles et Traits historiques remarquables*. Un volume in 16 de 740 pages.

PRIX : broché, 2 fr. 50 ; le port 0 fr. 50 cent. en sus ; 100 exemplaires, brochés, 150 fr. ; le port en sus.

Ce volume peut faire grand bien dans les familles, mais surtout les prêtres y trouveront une mine abondante pour parsemer leurs instructions de traits historiques. Nous y avons recueilli tout ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans plus de 30 volumes parcourus dans ce but. Une table générale, à la fin du livre, indique les traits que l'on peut appliquer à chaque sujet de la prédication. Nous sommes persuadé qu'il n'existe rien d'aussi complet, ni d'aussi pratique en ce genre, autrement nous n'aurions pas entrepris ce long travail. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que rien ne rend la prédication intéressante, rien ne réveille et ne soutient l'attention d'un auditoire, comme les histoires. Rien que le peuple retienne mieux. Le moyen le plus facile de l'émouvoir, de lui inspirer des sentiments généreux, ce n'est pas assurément de lui faire de grandes considérations, mais de lui présenter de grands modèles. Une courte leçon est vite comprise, quand on la voit pratiquée pour ainsi dire sous ses yeux. Nous prions nos jeunes confrères qui débutent dans la carrière de la chaire, de tenir grand compte de ces réflexions dans la composition de leurs discours : le succès de leur ministère et le bien des âmes y sont grandement intéressés.

IV. FORMAT IN-18.

Quelle est ma vocation et que dois-je conseiller aux autres sur le choix d'un état ? Troisième édition in-18, par le même.

Cette brochure, écrite sous forme de dialogue, se lit avec intérêt et elle résume la

aité des *États de vie*. Relié, par unité, 0,75 cent.; par nombre, 0,... cent. Broché, ar nombre, 0,... cent., par unité, 0,50 cent.

V. FORMAT IN-32

1° *Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de la Salette*, précédée d'une notice storique, In-32 de plus de 400 pages.

PRIX : relié, par unité, 0,75 cent.; par nombre, 0,60 cent.; broché, 0,40 cent par té, le port en sus.

2° *La Notice* sur l'apparition de Notre-Dame de la Salette, imprimée séparément de neuvaine, format in-32, de plus de 220 pages, coûte 0,25 cent. brochée, le port en . Rien n'a été écrit de plus exact sur le fait de la Salette; et rien n'est plus propre e faire connaître.

ous recommandons aux Prêtres, aux Frères et Sœurs enseignants : *La Méthode le pour préparer les petits enfants au sacrement de Pénitence*, 4e édition. Ne end que broché.

RIX : 0 fr. 15; 10 fr. le cent. Tous ceux qui enseignent l'enfance devraient l'avoir les mains.

us prions aussi instamment, pour l'amour des âmes, les Prêtres et les Sœurs hos-ères, de se procurer et de répandre la *Méthode pour assister les mourants*, ition.

IX : 0,30 cent. la douzaine ; 2 fr. le cent.; 11 fr. le mille pour la propagande.

tit Récit de l'Apparition de Notre-Dame de la Salette, 4 fr. le cent.



OUVRAGES

DESTINÉS AUX PRÊTRES SEULS

ur ces ouvrages des conditions particulières sont faites aux élèves des Grands Séminaires.

Le Sacerdoce, SON EXCELLENCE, SES OBLIGATIONS, SES DROITS, SES PRIVILÈGES, par l'abbé J. ...IIER. M. S.

L... de lecture et de méditation pour les Prêtres et les Séminaristes. Nouvelle édition. In-1... plus de 830 pages.

P... net broché, 2 fr. 50; port 0 60 cent. en sus.

« ... *acerdoce, son excellence, ses obligations, ses droits, ses privilèges.* Depuis sain... ysostome jusqu'à nos jours, que de livres ont été écrits sur ce grand sujet! Le P. B...ER a entrepris de les condenser dans un seul volume, commode à porter et pou... servir à la fois de livre de lecture et de méditation pour ses confrères.

« ... la première partie du livre, l'auteur fait voir la source du sacerdoce dans le Prêt...rnel Jésus-Christ : puis il parle successivement de la préparation éloignée au sacer... qui se fait dans la famille, dans les écoles presbytérales et au Petit Séminaire, de la ...aration prochaine, au Grand Séminaire, par la réception des divers ordres, dont ...ite avec une précision parfaitement théologique; enfin, du sacerdoce lui-même, de la ...âce sublime de l'ordination, du caractère qu'elle imprime, de la dignité à laque...lle élève, des pouvoirs merveilleux qu'elle confère, de la mission sociale du prêtre.

« I... a seconde partie, l'auteur traite des devoirs, des droits et privilèges du prêtre. D'abo... la sainteté qu'exige le sacerdoce, des obstacles à surmonter et des moyens à pren... pour la conserver et l'augmenter; puis de la science ecclésiastique requise pour ... er avec fruit le saint ministère. Il passe ensuite aux lois de l'Église qui règlent la vie ... Clercs, leur interdisent certaines occupations séculières et certains jeux qui ne c... ment pas à leur état, et leur prescrivent certaines œuvres saintes. Viennent ... e les bénéfices ecclésiastiques et les devoirs qu'ils imposent à ceux qui les confèr... t à ceux qui les possèdent : enfin les obligations qui naissent des fonctions q... e le ...ésiastiques exercent à raison de leur charge d'évêques, de chanoines, de curés, ...adjuteurs, d'aumôniers, de vicaires.

« A... es devoirs, l'auteur expose les droits et les privilèges.

« Il ... que tour à tour les Pères, les théologiens, les canonistes. Il a su mêler à leurs ... gnements les exemples les plus frappants des prêtres qui se sont sanctifiés dans l... istère pastoral, ce qui donne à son livre un intérêt particulier.

[illegible] plus pratiques abondent aussi dans ce livre, fruit d'une longue expérience, [illegible] que de sérieuses études. Nous l'approuvons donc de tout cœur, et [illegible] qu'il devienne le manuel des séminaristes et des prêtres.
« Grenoble, le 15 mai 18[illegible].

« F. MUSSEL, V. G., *Prélat de Sa Sainteté.* »

[illegible] Compendium Theologiæ dogmaticæ et moralis UNA CUM ALIQUIBUS NOTIONIBUS THEOLOGIÆ CANONICÆ, LITURGICÆ, PASTORALIS ET MYSTICÆ, AC PHILOSOPHIÆ CHRISTIANÆ. [illegible] 18[illegible]. Grand in-8° compact.
PRIX : net, 5 fr., *franco*, 6 fr. 50; par le même auteur.
Nous devons faire connaître l'extrait suivant du *Polybiblion*, revue de bibliographie universelle, sur cet important ouvrage :

« En publiant cet ouvrage, le P. BERTHIER veut offrir aux prêtres les plus absorbés « par les travaux du ministère, un moyen facile de se remettre en mémoire les notions « les plus importantes des diverses branches de la science sacrée. En 740 pages, à « deux colonnes, bien imprimées, faciles à lire, il leur présente toute la substance des « manuels de théologie dogmatique et morale, de droit canonique, de liturgie et de « [illegible], les plus justement estimés et les plus répandus. Il suffirait de lire chaque « jour deux pages « de cet abrégé des abrégés » pour revoir en une année, tout l'en« seignement du Séminaire. » Voir ci-dessus l'approbation de l'édition française qui n'est que la traduction de l'édition latine.

Sententiæ et exempla biblica E VETERI ET NOVO TESTAMENTO EXCERPTA ET ORDINATA AD [illegible] ANIMARUM ET PRÆSERTIM JUNIORUM CLERICORUM [illegible] A P. J. BERTHIER, M. S. Nova editio aucta.
PRIX : broché, 1 fr. 25; relié, 1 fr. [illegible]. Ce livre relié pourrait être donné en prix aux élèves des Séminaires. Pris par nombre, relié, 1 fr. [illegible]; broché, 0,75 cent. ; le port en sus, 0, 15 cent.

Cet ouvrage est comme un dictionnaire de textes par ordre alphabétique. Il donne sous chaque titre les versets de la Bible qui s'y rapportent naturellement ; et dans les sujets les plus importants, ces textes sont si nombreux, si bien choisis et ordonnés, qu'avec ce seul livre on pourrait exposer la vérité de la manière la plus complète et la plus convaincante.
Ce livre serait plus utile peut-être encore aux élèves des grands et petits séminaires qu'aux prédicateurs et aux confesseurs. C'est dans la jeunesse que l'esprit doit se nourrir des saintes maximes de la foi.

Abrégé de Théologie dogmatique et morale AVEC LES NOTIONS LES PLUS IMPORTANTES DE DROIT CANON, DE LITURGIE, DE PASTORALE, DE THÉOLOGIE MYSTIQUE ET DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, par le même. Édition nouvelle en français. Bel in-8° de 800 pages. (1896).
PRIX : broché, net *franco*, 6 fr.
Nous ce livre, a [illegible] la théologie la plus courte, la moins chère et la plus commode, que l'approbation suivante fera assez connaître :

« En donnant l'*Imprimatur* à l'édition latine de ce *Compendium*, nous disions que cet ouvrage, *soumis à un examen sérieux, avait été jugé apte à atteindre le but que l'auteur s'était proposé en le publiant, à cause de la pureté de sa doctrine et de l'exposition claire et sobre des questions*. Les nombreux lecteurs de ce livre ont confirmé ce jugement. Les revues théologiques les plus estimées ont fait l'éloge de ce travail qui a demandé à son auteur de patientes recherches, dirigées par une longue expérience du ministère des missions. Ceux qui ont fait la critique de quelques détails ont avoué, nous le savons, qu'ils ne connaissent pas de résumé théologique plus exact.
« Cette édition nouvelle peut donc se présenter avec la confiance d'être accueillie plus favorablement encore. Rien n'a été négligé pour la rendre plus complète. La Somme de saint Thomas a été étudiée tout entière dans ce but, ainsi que les auteurs de théologie dogmatique et morale les plus recommandables et les plus récents. L'auteur a insisté sur chaque ce qui lui a paru le plus pratique, sans sortir des limites de la brièveté qu'il s'est imposée.
« Enfin, il a réussi à faire un ouvrage qu'on pourrait justement appeler le *Trésor du prêtre*; car on y trouve dans un volume facile à revoir en une année, les questions philosophiques les plus importantes, et la théologie dogmatique et morale au moins aussi complète, non comme développement sans doute, mais comme doctrine, que dans les auteurs généralement suivis. La méthode de direction, le droit canon et même la réglementation des fabriques en France, s'y trouvent également résumés.
« Nous estimons donc que l'*Abrégé de théologie dogmatique et morale* du R. P. BERTHIER, aidera à acquérir et à conserver la science sacrée, en en rendant l'étude plus facile à un bon nombre de prêtres. Puisse ce livre être connu et propagé dans les sé-

missionnaires et les presbytères, et y rappeler, avec des principes sûrs, la connaissance des décisions récentes du Saint Siège et les règles de conduite les plus sages pour l'administration du sacrement de pénitence et la direction des âmes !

« F. MUSSEL. »

Le Prêtre dans le ministère de la prédication, OU DIRECTOIRE DU PRÉDICATEUR EN CHAIRE ET AU SAINT TRIBUNAL ET RECUEIL DE SERMONS POUR LES MISSIONS, LES RETRAITES ET TOUS LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE, DE PANÉGYRIQUES ET DE SERMONS DE CIRCONSTANCE, par le même, 6[me] édition. Grand in-8°, de 1248 pages, 18[me] mille.

Il n'est pas nécessaire de louer ce livre dont la réputation est faite et qui a eu rapidement quatre éditions ; mais il est bon de faire connaître cette édition nouvelle augmentée encore de plus de 70 sujets et des plus beaux passages du Père Le Jeune, de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Pascal, de Lamennais, de Lacordaire, etc.

Outre les règles les plus pratiques de la prédication, de l'administration du sacrement de pénitence et de la direction des missions et retraites; elle contient un recueil de sermons d'abord pour la prédication extraordinaire, et cette partie comprend *in extenso* tous les avis à donner durant les missions et les retraites, une exposition complète et précise de toute la doctrine chrétienne ; vérités à croire, devoirs à remplir, sacrements, prières; tout cela commenté par des traits historiques nombreux et bien choisis. Cette exposition de la doctrine chrétienne pourrait à elle seule fournir matière à tous les prônes du dimanche. Viennent ensuite huit conférences dialoguées qui peuvent être employées avec grand fruit dans les missions et dans les sermons de carême, surtout devant les auditoires d'hommes. Puis quarante-huit sermons pour les missions et les retraites en général. Ils sont suivis de onze sermons spéciaux aux communautés religieuses, et de dix-huit pour les retraites ecclésiastiques.

La seconde partie comprend ce qui regarde la prédication ordinaire : et elle fournit des instructions pour tous les dimanches de l'année ; vingt et un sermons pour les fêtes de Notre-Seigneur : vingt-cinq pour les fêtes de la Sainte Vierge ; puis, outre les panégyriques qui peuvent s'appliquer à plusieurs saints et qui sont au nombre de quinze, viennent les panégyriques de vingt et un saints particuliers et enfin trente et une allocutions ou sermons de circonstance. Net : *franco*, 8 fr.

Examen de conscience, à l'usage des prêtres, pendant les retraites annuelles et mensuelles (extrait du *Sacerdoce*), *franco* 0,15 cent.

Notez bien : Pour favoriser ceux de nos confrères qui tiennent à se procurer à la fois la collection complète de tout ce que nous avons écrit, nous céderons tous nos ouvrages (mais sous un seul format broché) à 33 fr. *franco* jusqu'à la gare voisine du destinataire. Ils forment 19 volumes de divers formats et dimensions. Bien entendu que cette faveur n'est que pour ceux qui nous les demanderont tous ensemble à *l'avenir*.

Les prêtres qui ont la première édition française de la théologie (1892) peuvent en envoyant 30 centimes à l'auteur, se procurer 2 suppléments qui la complètent — et ceux qui ont l'édition française de 1896, peuvent, en envoyant 0,15 à l'auteur, recevoir le second supplément publié en 1898.

Plusieurs prêtres, ou plusieurs communautés, pourraient s'entendre pour faire leurs commandes à la fois et recevoir ainsi l'envoi, qui leur serait destiné, dans le même chef-lieu, *petite vitesse*, afin de diminuer, par là, les frais.

Notez bien : Aucun livre n'est envoyé comme honoraire de messes à acquitter ; inutile de nous en faire la demande.

Humble prière de communiquer ce Prospectus au Clergé, aux Communautés, aux Directeurs et Directrices d'écoles libres.

Pour tous ces ouvrages, s'adresser à *M. l'abbé BERTHIER, La Salette, par Corps (Isère)*. S'adresser aussi à lui, quand on a sous la main des jeunes gens, à l'abri du service militaire, qui auraient une vocation tardive à la vie apostolique et religieuse, ou de saintes femmes qui voudraient se dévouer à cette œuvre.

Grenoble, le 1[er] octobre 1899. IMPRIMATUR : PAILLET, *V. G.*

Haaren, die 28[a] octobris. J. H. SELTEN, *libro. censor.*

Ecrire lisiblement son adresse et indiquer clairement la gare qui dessert la localité et les bureaux de poste ouverts aux colis postaux.

Grenoble, imprimerie BROTEL. 4, rue Lafayette